







L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1910)

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-deuxième année)

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière. — I. Nature et formes de la prière, 1. — II. Excellence de la prière, 4.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXI. La divinité de Jésus-Christ prouvée par les prophéties, 6.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XI. 2^e dimanche après l'Epiphanie, 10. — XII. Septuagésime, 13.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

I

NATURE ET FORMES DE LA PRIÈRE

Oportet orare.
Il faut prier.

Mes frères,

Nous n'exagérons pas, croyez-le bien, lorsque nous vous disons que la préparation de votre éternel avenir, que votre salut est une affaire d'une importance capitale, lorsque nous vous adjurons de ne négliger aucun des moyens qui peuvent en assurer le succès.

Parmi ces moyens, il en est un sur lequel saint Alphonse de Liguori veut que nous insistions en toute occasion : c'est la prière. Ce saint Docteur avait composé un livre à ce sujet, et il aurait voulu en faire imprimer autant d'exemplaires qu'il y a de fidèles sur la terre, afin de pouvoir en distribuer à tous et leur faire comprendre la nécessité où nous sommes tous de prier pour nous sauver. « Je le dis, ajoutait-il, je le répète et je le redirai toute ma vie : l'affaire du salut dépend de la prière ; et je désire que tous les auteurs dans leurs livres, que tous les prédicateurs dans leurs sermons, que tous les confesseurs au tribunal de la pénitence insistent sur la nécessité de la prière et disent sans cesse : Priez, priez encore, priez toujours ! »

Ces paroles me sont revenues à l'esprit, lorsque je m'interrogeais pour savoir quel point de doctrine il était opportun de traiter

devant mon auditoire, et elles m'ont décidé à vous parler de la prière. J'en parlerai donc dans une série d'instructions que je demande à Dieu de bénir, que je mets sous la protection de la Sainte Vierge, afin qu'elles vous fassent mieux connaître, mieux apprécier, et utiliser avec plus de profit ce grand moyen de sanctification.

Il importe avant tout d'avoir une notion exacte de la prière. Je dirai d'abord *ce qu'elle est*, ensuite j'en indiquerai les *différentes espèces*. Tel sera le thème de ce premier entretien.

I. — *Ce qu'elle est*

Pour vous exposer la nature de la prière, je ne chercherai point d'autre définition que celle que vous avez apprise dans le Catéchisme : « La prière est une élévation de notre âme à Dieu pour lui rendre nos hommages, lui exposer nos besoins, implorer son secours et le remercier de ses bienfaits. »

La prière, une élévation de notre âme vers Dieu ! Qu'est-ce à dire ? Est-ce que nous avons besoin de prendre notre essor pour rencontrer Dieu ? N'est-il pas présent partout ? « Seigneur, disait le prophète, où irai-je pour me dérober à votre regard ? Si je monte vers les cieux, je vous y trouve ; si je descends au plus profond des enfers, vous y êtes encore ; si je prends des ailes, le matin, pour aller aux extrémités de l'Océan, c'est votre main qui me conduit partout et me protège. » Dieu nous enveloppe de sa présence : c'est en lui, nous dit l'apôtre, que nous avons l'être, la vie, le mouvement. Il est donc tout près de nous, il est en nous ; comment donc entendre que l'âme a besoin de *s'élever* pour prier ?

Cette élévation de notre esprit et de notre cœur doit être comprise dans un sens allégorique et spirituel. Si l'âme doit s'élever, c'est donc qu'elle est abaissée, qu'elle est à terre. Hélas ! oui, elle rampe à terre depuis la déchéance originelle, elle est appesantie ; au lieu de s'élever, de monter instinctivement vers Dieu, elle tend à descendre. Elle est comme un

oiseau qui aurait été gravement atteint par le plomb du chasseur et qui, ne pouvant plus se soutenir dans les régions aériennes, tombe à terre, traînant le long du sillon son aile brisée. Unie au corps, elle en subit les tyranniques exigences ; d'autre part, elle est attirée, sollicitée par les choses extérieures : les bruits du monde l'assourdissent, les travaux, les mille soucis de la vie l'absorbent, les créatures l'enchaînent par des liens qui la retiennent dans une sorte d'esclavage.

Veut-elle prier ? Il faut qu'elle fasse un effort pour dénouer ses liens, rompre ses entraves, se débarrasser des préoccupations qui l'obsèdent. Prier, c'est libérer notre âme des chaînes qui la captivent ; et alors, libre, affranchie, comme ces vaisseaux aériens qui fuient d'un vol rapide au-dessus de la région des orages, quand les câbles puissants qui les retenaient à terre ont été rompus, elle monte vers le ciel, portée sur les ailes de la foi, de l'espérance, de la charité, et elle s'élève jusqu'à Dieu.

La voilà maintenant en présence de Dieu, en tête à tête avec lui ; que va-t-elle faire ? Elle va rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus par toute créature.

Elle se trouve en face de Celui qui est le principe de tout être et de toute perfection, puissant au-dessus de toute puissance, sage au-dessus de toute sagesse, bon au-dessus de toute bonté, beau au-dessus de toute beauté, saint au-dessus de toute sainteté ; et alors, elle se sent pénétrée d'un profond respect devant la Majesté de Dieu ; elle le bénit, elle le glorifie, elle l'adore ; elle dit avec le prophète : « O Seigneur, que votre nom est grand et admirable sur toute la terre ! Vous êtes digne, ô mon Dieu, de recevoir l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! »

Mais, en même temps qu'elle proclame la grandeur infinie, l'autorité souveraine de Dieu, elle avoue avec humilité qu'elle est une pauvre et chétive créature, et elle fait acte de soumission, de dépendance absolue.

Elle est montée vers Dieu avec le sentiment de sa faiblesse, de son dénûment, de ses besoins matériels et spirituels, et alors elle demande. — Et que demande-t-elle ? Elle demande le pain de chaque jour, le pain matériel, mais aussi le pain qui alimentera sa vie spirituelle ; elle connaît son impuissance, elle sait qu'elle ne peut rien sans la grâce. Elle demande assez de force pour éviter le mal qui lui est défendu, pour pratiquer le bien qui lui est commandé et pour souffrir avec une patience résignée les peines dont elle pourra être affligée. Elle demande, et pour qui ? Ce n'est pas seulement pour elle, c'est pour tous ceux qui vivent autour d'elle, pour un père, pour une mère tendrement aimés, pour des

enfants bien chers, pour des frères et des sœurs, pour des amis, pour des parents défunts ; et se souvenant que tous les chrétiens ne forment qu'une grande famille, elle sollicite pour eux les dons du Ciel.

Elle a un autre devoir à remplir vis-à-vis de Dieu ; elle sait qu'elle a reçu de sa miséricordieuse bonté une multitude de bienfaits : bienfaits de la vie naturelle et surnaturelle, bienfaits des sacrements, lumières, bons mouvements, saintes inspirations, et elle se sent pressée de dire merci à son divin Bienfaiteur.

N'a-t-elle point aussi des négligences à regretter, des fautes qui pèsent sur sa conscience, des souvenirs qui l'humilient ? Mais elle s'est élevée vers Dieu pour implorer le pardon de toutes ses iniquités. Elle a pleine confiance, car il lui a été dit qu'un cœur contrit et humilié n'est jamais repoussé.

Voilà, mes frères, ce qu'est la prière : c'est une ascension de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos hommages, pour lui exprimer nos désirs, pour lui témoigner notre gratitude et pour implorer sa miséricorde.

Vous dirai-je quelque chose de plus simple et qui vous fera mieux comprendre encore la nature de la prière ? La prière est une conversation, une causerie avec Dieu : *conversatio et sermocinatio cum Deo*. Ce n'est point un discours étudié, ni relevé ; c'est un entretien plein d'abandon, un entretien familier, l'entretien d'un fils avec son père, d'un ami avec son ami. Oh ! comme cette idée, cette conception de la prière est bien faite pour aplanir les difficultés créées par notre imagination ! Comme elle devrait nous affectionner à cette sainte pratique ! Dieu accueille la prière naïve de l'enfant, l'humble prière du pauvre, avec autant de bonté que la prière plus éloquente du riche, et du savant. Il suffit que ce cri : « Mon Dieu ! » parte d'un cœur sincère, pour que le ciel y soit attentif.

II. — Ses différentes espèces

La prière, mes frères, revêt différentes formes que je vais indiquer.

D'après la théorie de saint Thomas, tout être agit conformément à sa nature ; et parce que l'homme est composé d'un double élément, d'un élément spirituel et d'un élément matériel, ses actes procéderont de l'un et de l'autre, et sa prière sera une œuvre de l'esprit et une œuvre des sens.

On distingue en effet deux espèces de prières, qui sont habituellement désignées sous les noms de prière *mentale* et de prière *vocale*.

1. La *prière mentale* est celle qui se produit au fond de l'âme, qui y reste à l'état de simple pensée, de simple désir. La prière est avant tout l'affaire de l'esprit et du cœur,

car c'est par son intelligence que l'homme connaît Dieu et ses perfections, qu'il apprécie ses bienfaits ; c'est par son esprit qu'il se rend compte de ses besoins personnels et de ses fautes. Par conséquent c'est à l'âme qu'appartient le rôle essentiel dans la prière, et, abstraction faite de la nature humaine telle qu'elle est constituée, elle pourrait au besoin se suffire à elle-même : car on peut admirablement prier, sans rien dire. Madeleine, aux pieds de Jésus, ne prononçait pas une parole ; elle se contentait de prier intérieurement. Il ne disait pas un mot non plus ce pieux chrétien dont il est parlé dans la vie du Bienheureux curé d'Ars. Il entraînait tous les matins à l'église, et là, sans livre, il se tenait à genoux, les yeux fixés sur le tabernacle. « Que faites-vous donc là, mon ami ? lui dit un jour le Bienheureux ; je ne vous vois jamais remuer les lèvres ni réciter de prières. » Cet homme, montrant le tabernacle où réside Jésus-Christ : « Je le regarde, répondit-il naïvement, et il me regarde. » Oh ! que ce cœur simple et pur priait bien, sans exprimer par des paroles ses sentiments secrets !

2. Mais, nous ne sommes pas de purs esprits, et parce que l'âme est intimement unie au corps, il est juste que le corps soit associé à l'âme pour la prière ; il est juste que les organes dont il est doué y apportent leur concours, que les mains se joignent, que les genoux fléchissent, que les lèvres s'ouvrent, que la langue parle, et voilà la prière extérieure, la *prière vocale*.

Cette prière est un tribut que nous devons à Dieu. Selon le langage des livres saints, tous les êtres de la création bénissent Dieu à leur manière et racontent sa gloire. Le corps de l'homme que Dieu a façonné avec un soin tout spécial, et dont il a fait le chef-d'œuvre des êtres visibles, ne doit-il pas, comme il le peut, louer son auteur ? Et la langue, qui est son plus noble organe, puisqu'elle est destinée à traduire ses pensées et ses sentiments, peut-elle rester muette ? Non, l'homme tout entier, avec ses facultés spirituelles et ses organes sensibles, a le devoir de glorifier son Créateur.

Sans doute, si la prière était purement vocale, nous ne lui attribuerions pas une grande valeur ; elle ne serait qu'un vain bruit au milieu des airs, et nous entendons qu'elle soit animée et vivifiée par le sentiment intérieur. L'âme peut prier seule, c'est convenu ; mais le concours de la voix, les paroles ne lui sont pas inutiles.

Les paroles, d'abord, servent à exciter la dévotion du cœur. Par une conséquence naturelle de l'union de l'âme et du corps, les objets extérieurs excitent en nous des impressions. N'arrive-t-il pas souvent que le récit

d'une scène touchante, qu'une parole, qui n'est pourtant que de l'air agité, ont suffi pour attendrir l'âme et faire couler des larmes ? Eh bien ! la parole dans la prière a pour effet d'émouvoir l'âme et d'augmenter sa ferveur. C'est le sentiment de saint Thomas : *ut homo excitet seipsum verbis ad devote orandum*.

Les paroles sont encore très utiles pour contenir l'esprit dans le recueillement, pour fixer l'attention et éloigner les distractions. « Les mots sont des vases, dit saint Augustin ; vases choisis et précieux qui retiennent la pensée : *verba quasi vasa electa et pretiosa*. » Telle est la mobilité, l'inconstance de l'esprit humain, qu'il s'égare facilement si son attention à la prière n'est pas soutenue, au moins de temps en temps, par des paroles articulées. J'en appelle à votre expérience : n'est-il pas vrai que, dans vos exercices religieux, si vous n'avez pas un livre sous les yeux, si vous ne prononcez pas des formules de prière, votre imagination vous emporte dans de lointaines excursions ?

Que dirai-je, enfin ? Les paroles sont la manifestation des sentiments intimes. Quand l'âme est vivement émue, elle éprouve l'impérieux besoin de sortir d'elle-même et de produire au dehors les pensées qui l'agitent, de dire ses joies, ses peines, ses regrets, ses espérances, son amour, sa reconnaissance. Quand saint Augustin regrettant les folies de sa jeunesse disait à Dieu : « Je vous ai aimée trop tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard ! » c'était le cri d'un cœur pénétré de la plus vive émotion, c'était l'explosion d'une âme qui ne peut plus se contenir. Quiconque est fortement impressionné, éprouve cet irrésistible besoin : il sent ses lèvres se remuer spontanément, sa langue s'agiter pour traduire dans la parole les sentiments qui l'oppressent.

**

J'ai fini, mes frères, les explications que je me proposais de vous donner sur la nature de la prière et ses deux principales espèces. Il resterait encore à vous parler de la prière collective, de la prière publique. L'occasion se présentera plus tard de vous en dire ce qu'il est important de savoir.

Un souvenir de la vie de saint François de Sales conclura ce premier entretien. L'aimable évêque de Genève se plaisait à grouper autour de lui les enfants et à les catéchiser. Un jour qu'il leur parlait de la prière et leur disait qu'un des plus grands bonheurs de nos premiers parents au paradis terrestre, était de pouvoir s'entretenir avec le bon Dieu et de lui parler comme à un père bien-aimé, l'un de ses petits auditeurs osa l'interrompre : « Quel dommage, dit-il, qu'il n'en soit plus ainsi ! J'aimerais tant parler au bon Dieu ! »

— Consolez-vous, mon enfant, reprit le doux et saint évêque, vous pouvez parler à Dieu en tout lieu, tous les jours et à chaque instant, et comment cela ? C'est par une bonne prière. La prière, c'est une parole à Dieu, une causerie avec lui. »

C'est cela même que je vous disais tout à l'heure, mes frères. Si vous avez de la prière cette idée, si vous la considérez comme une conversation avec Dieu, comme une affaire de cœur, comme un entretien plein de confiance et d'abandon avec le meilleur des pères, cette pratique ne sera pour vous ni onéreuse, ni désagréable, elle sera plutôt douce et attrayante. Ainsi soit-il !

II

EXCELLENCE DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Le sentiment religieux est inné et invinciblement enraciné dans le cœur de l'homme, à tel point que, quoi que l'on fasse, on ne peut jamais s'en affranchir complètement. Mais ce sentiment ne peut rester confiné dans le secret de l'âme ; il faut absolument qu'il se manifeste, qu'il se traduise au dehors. Quel est donc l'acte par lequel il se révèle ? Cet acte, c'est la prière.

La religion a pour but de nous mettre en relations avec Dieu ; mais quel moyen nous indique-t-elle pour commencer et entretenir ces relations ? Quand je veux entrer en communication avec un de mes semblables, je lui parle. Pour entrer en communication avec Dieu, il faut aussi que je lui parle, et la parole que j'adresse à Dieu s'appelle la prière.

La prière est donc le moyen par lequel l'homme, du fond de cette terrestre vallée, se met en rapport direct et immédiat avec Dieu, qui habite dans les splendeurs du ciel.

Ce simple énoncé nous donne déjà une idée du mérite de la prière, puisqu'elle est comme cette échelle mystérieuse que vit le patriarche, par laquelle nous montons jusqu'à Dieu. Mais j'ai bien d'autres raisons à faire valoir, et vous serez convaincus de l'excellence de la prière, si j'arrive à vous persuader : 1^o que la prière est l'abrégé de la Religion et le moyen de nous acquitter de nos devoirs envers Dieu ; 2^o qu'elle est pour l'homme un honneur incomparable et une puissance merveilleuse.

I

1. La prière, mes frères, est l'acte fondamental et le sublime résumé de la Religion.

Qu'est-ce que la Religion, dans sa plus élémentaire définition ? C'est l'ensemble de nos

rapports avec Dieu ; ce sont les actes qui nous mettent en relations avec sa souveraine Majesté. Or, nous entrons en rapport avec Dieu par des actes de foi, d'espérance et de charité, et nous lui témoignons particulièrement notre amour par l'observation de ses commandements.

Mais la prière résume admirablement tous ces actes ; elle assemble dans un unique faisceau tous ces hommages.

Effectivement, en priant, je fais un acte de foi, car je reconnais que Dieu est mon créateur, ma providence, mon rémunérateur ; je fais un acte d'espérance, puisque je compte sur sa bonté et sa puissance pour m'accorder ce que je demande ; je fais un acte de charité, car c'est l'amour qui me porte vers lui et me détermine à lui parler.

La prière renferme en outre toute la loi morale, car elle est nécessairement un acte d'innocence ou de repentir, ou au moins un acte d'aspiration vers le bien.

La prière résume donc en elle tous les actes religieux de l'homme à l'égard de Dieu, en sorte qu'on peut la donner comme la marque distinctive du vrai chrétien. Priez-vous ? J'en conclus que vous avez de la religion. Vous ne priez pas ? Je suis autorisé à dire que vous n'avez pas de religion.

2. Notre double titre de créatures raisonnables et de chrétiens nous impose de grands devoirs envers Dieu. Et voyez l'excellence de la prière : elle nous donne la facilité d'accomplir tous ces devoirs.

Le premier est l'*adoration*, qui consiste dans la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur nous et dans l'aveu de notre dépendance et de notre néant. Mais quand je courbe le front, quand je suis à genoux en présence de Dieu, je confesse par cette attitude humiliée ma pleine soumission au Maître suprême, et quand mes lèvres s'ouvrent pour lui dire : « Mon Dieu, vous êtes la sagesse, la sainteté, la puissance, la bonté, la grandeur infinies, vous êtes l'ensemble de toutes les perfections et moi je suis l'ensemble de toutes les misères, vous êtes tout et je ne suis rien, » par cette prière j'ai témoigné à Dieu le culte d'adoration qui lui est dû.

Je lui dois un autre culte : un culte d'*amour* et de *reconnaissance*. Nous oublions trop souvent, mes frères, que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, nous le tenons de la main de Dieu, toujours ouverte pour semer ses bienfaits sur notre indigence. Comme hommes et comme chrétiens, si nous y regardons de près, nous constaterons dans notre existence l'intervention de Dieu à chaque minute. C'est lui qui par les soins de sa providence alimente cette petite flamme tremblante qui est notre vie physique ; c'est

lui qui nous distribue largement ses grâces pour nous maintenir dans la vertu.

Quoi de plus juste alors que de l'aimer et de lui témoigner notre reconnaissance ? Lui refuser cet hommage si bien mérité, ce ne serait pas seulement de l'ingratitude, ce serait de la déraison. Or, la prière est une forme naturelle et excellente de notre reconnaissance envers Dieu, et nous devons y recourir pour acquitter cette dette sacrée. — Le royal prophète nous donne l'exemple, quand il dit : « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi exalte son saint nom, car c'est lui qui m'environne de sa miséricorde et de ses bienfaits ; c'est lui qui satisfait mes désirs avec une surabondance de biens et qui renouvelle ma jeunesse comme celle de l'aigle, car le Seigneur est miséricordieux et plein de tendresse : *miserator et misericors Dominus*. » — Jésus-Christ nous le donne à son tour. Regardez dans l'Evangile comme il remercie son Père, avant et après tous ses miracles, devant le tombeau de Lazare, à la Cène quand il institue la Sainte Eucharistie. Et saint Paul répète après lui qu'il faut remercier Dieu toujours et de toutes choses. Reconnaissons donc ici l'excellence de la prière, puisque par elle il nous est donné de présenter à notre divin Bienfaiteur l'hommage obligé de notre gratitude.

Avons-nous offensé Dieu ? Hélas ! les pages de notre vie ne sont pas immaculées. En est-il parmi nous qui oseraient répéter la parole du Sauveur : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Si les fautes commises ne laissent pas notre conscience en paix, si elles y entretiennent un cuisant remords, si elles nous montrent un Dieu justement irrité, admirons la vertu, l'excellence de la prière qui peut nous *obtenir le pardon*. Ce pardon, il est vrai, nous est offert dans le sacrement de pénitence ; mais la prière intervient pour le solliciter, et la main du prêtre ne se lève pour absoudre le pécheur, que quand celui-ci dit à Dieu : « Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé... »

Il y a plus : en certains cas la prière, seule, peut nous réconcilier avec Dieu. Supposez dans une âme toutes les prévarications que vous voudrez : que cette âme infortunée soit touchée de la grâce et qu'elle regarde le ciel ; que dans un instant rapide comme l'éclair elle fasse un acte de contrition parfaite qui est la plus excellente prière du repentir : à l'instant même, Dieu lui fait grâce, ses fautes lui sont pardonnées.

Le mérite supérieur de la prière vous apparaît déjà dans les considérations que je viens de vous présenter et desquelles il résulte qu'elle est l'acte fondamental, l'abrégé et l'âme de la religion, qu'elle nous fournit le moyen de remplir tous nos devoirs envers

Dieu. Si nous voulons maintenant réfléchir à l'honneur, à la dignité qu'elle confère à l'homme, à la puissance, à l'énergie qu'elle lui communique, nous aurons une nouvelle raison d'en affirmer l'excellence.

II

Le Docteur angélique estime que la prière est l'acte suprême, l'acte le plus noble que puisse produire l'âme. Le motif qu'il en donne est que la prière émane des plus hautes facultés de l'âme humaine, l'intelligence et l'amour, s'exerçant sur l'être le plus grand, le plus parfait qui est Dieu.

La prière est en effet la fonction la plus noble et la plus glorieuse que l'homme puisse exercer sur la terre. Elle nous fait, d'un coup d'aile, franchir la distance qui sépare la terre du ciel et nous emporte aux pieds de Dieu ; elle nous met en contact, en rapport d'intimité avec la vérité, avec la sagesse, avec la beauté, avec la sainteté, avec la bonté infinies ; elle nous procure la faveur de lui parler, de lui exprimer nos sentiments, de lui témoigner notre amour, de lui exposer nos désirs. Peut-il se concevoir rien de plus enviable, de plus glorieux ?

Les mémoires du temps de Louis XIV nous apprennent que les familles les plus nobles ne désiraient rien tant que de voir leurs enfants admis à la cour et présentés au roi, pour composer son entourage, et je me rappelle le bonheur dont se glorifiait une grande dame de cette époque parce qu'elle avait pu rendre ses hommages au monarque, et entendre de lui une gracieuse parole.

Nous devons être, nous aussi et avec plus de raison, flattés de l'honneur que Dieu nous fait, lui le Roi du ciel et de la terre, quand il permet à de pauvres créatures de paraître en sa présence, d'y demeurer, de converser familièrement avec lui et de vivre à sa cour en la société des anges et des saints. Eh quoi ! avoir la permission d'aborder à toute heure, le jour, la nuit, Dieu qui est la toute-puissance et l'infinie bonté ; savoir qu'on le trouvera toujours attentif, bienveillant ; lui dire tout ce qu'on a dans l'âme, lui demander non seulement ce dont on a besoin, mais tout ce qu'on désire : n'eussions-nous que cette permission, ne serions-nous pas bien privilégiés ? Mais Dieu ne s'est contenté ni d'une permission, ni même d'une invitation : il nous a positivement donné l'ordre d'entrer en relations avec lui, de lui adresser nos prières ; et il ne fait de préférence pour personne. Le plus petit des enfants, la plus pauvre des créatures, la plus humble des femmes trouveront immédiatement près de lui l'accueil le plus bienveillant et le plus paternel.

Cet honneur que Dieu nous fait mérite bien d'être apprécié, d'autant plus qu'il est pour nous la source de grands avantages. De cette visite que nous lui faisons par la prière, nous ne revenons pas les mains vides. Nous en rapportons les lumières, les inspirations, l'énergie, les grâces qui nous sont indispensables pour sanctifier notre vie.

La prière, on l'a dit, est la toute-puissance de Dieu mise à la disposition de l'homme. Avec elle, on peut obtenir toutes les grâces nécessaires pour vivre saintement ; sans elle, on s'expose à la damnation. Avec elle, la vertu est facile ; sans elle, les chutes sont inévitables.

Je regarde cet auditoire : il s'y rencontre des justes et des pécheurs. Quels sont les justes ? Ceux qui prient. Quels sont les pécheurs ? Ceux qui ne prient pas. Ceux qui prient sont saints ou en voie de le devenir ; ceux qui ne prient pas ne sont ni saints ni en voie de le devenir.

Qu'avaient les saints de plus que nous ? Ils avaient comme nous une nature fragile, travaillée par la corruption inhérente à tout ce qui porte une chair touchée à l'origine par la faute de nos premiers parents ; ils avaient comme nous une intelligence toujours courte par quelque endroit, une volonté hésitante, un cœur inquiet, une chair rebelle à l'esprit, un penchant au mal plus ou moins accentué. Mais ils avaient ce qui nous manque souvent : ils avaient la prière, et avec la prière, ils avaient l'illumination de l'intelligence, la force de la volonté, la pureté du cœur, la vigueur de l'âme pour tenir tête au mal et dompter leurs passions.

L'exemple des saints met en pleine lumière la vertu, l'excellence de la prière. Faut-il encore autre chose pour achever de vous convaincre ? Eh bien ! écoutez ce qu'en ont dit les docteurs de l'Eglise, les maîtres de la vie spirituelle ; je finirai par là. Je ne vous condamnerai pas à entendre de longues citations ; j'ai noté seulement quelques-unes de leurs pensées, quelques-unes de leurs paroles, et je veux vous en faire part, car je les crois propres à vous donner une haute idée de la prière.

La prière, disent-ils, est une chaîne d'or qui relie la terre au ciel ; c'est une échelle mystérieuse par où montent nos soupirs et par où descend la miséricorde ; elle est la clef qui ouvre les trésors célestes, le grand moyen de salut, l'infaillible remède à nos maux. Ecoutez encore : ils disent que la prière est à l'âme ce que les muscles sont au corps, ce que le fondement est à l'édifice, ce que la source est au ruisseau, ce que la racine est à l'arbre, ce que l'air est aux poumons, ce que l'arme est au soldat, ce que le rempart est à une ville.

Ces comparaisons si justes, ces images si saisissantes, ces figures de langage si expressives ne vous feront-elles pas apprécier le grand mérite, l'excellence de la prière ? Ah ! mes frères, puisque vous avez entre les mains une ressource si puissante, puisque de l'emploi que vous en ferez dépend votre bonheur dans le temps et dans l'éternité, sachez l'utiliser ! Ainsi soit-il !

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXI

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE
PAR LES PROPHÉTIES

Notre-Seigneur Jésus-Christ disait aux Juifs : « Scrutez les Ecritures : elles rendent témoignage de moi. Ne croyez pas que je vous accuse devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi. » (Jo., v, 39, 45, 46). Et saint Pierre, témoin de la vision du Thabor, où le Christ s'était révélé dans sa splendeur divine, après avoir rappelé au monde chrétien cette apparition glorieuse, ajoutait : « Nous avons une plus forte preuve ; c'est le témoignage prophétique. » (II Petr., i, 19).

C'est cet argument, mes frères, que nous allons vous exposer. Nous vous montrerons successivement : 1^o que Jésus-Christ est le Messie, 2^o que le Messie est Dieu.

Nous aimons à l'espérer, cette démonstration éclairera votre raison, dissipera ses doutes, la préparera aux illuminations victorieuses de la foi, en sorte que vous puissiez dire non seulement en hommes convaincus, mais en chrétiens fidèles : « *Credo ! Je crois !* »

I. — Jésus est le Messie

Et d'abord, Jésus est le Messie. Montrons qu'il est le *vrai* Messie, le *seul* Messie.

I. Jésus est le vrai Messie. — Lorsqu'on arrête ses regards sur Jésus, on est obligé de constater bon gré mal gré, en sa personne, l'accomplissement successif, parfait, intégral de tous les signes indiqués par les prophètes, disant :

Avec Michée (v, 2), que la patrie du Messie devait être Bethléem. Et Jésus était né à Bethléem ! (Mt., ii, 6 ; Jo., vii, 42).

Avec la Genèse (xii, 3 ; xxii, 18 ; xxxviii, 1 ; xlix, 8-12), que les ancêtres du Messie devaient être Abraham, Isaac et Jacob. Et Jésus était authentiquement reconnu comme fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! (Mt., i, 2-6 ; Lc., iii, 31-34).

Avec le testament de Jacob (Gen., XLIX, 8-12), que la tribu du Messie devait être celle de Juda. Et Jésus était de la tribu de Juda ! (Mt., I, 3-16 ; II, 1-8 ; Lc., I, 24 ; Hébr., VII, 14).

Avec le prophète Nathan (II Rois, VII, 8-16), que la famille du Messie devait être celle de David. Et Jésus était suivi et acclamé comme fils de David ! (Mt., I, 1 ; IX, 27 ; XV, 22 ; Lc., XVIII, 38-39).

Avec Isaïe (VII, 14), que la mère du Messie serait une vierge. Et Jésus était fils de Marie, la Vierge bénie ! (Mt., I, 18-25 ; Lc., I, 27-34).

Avec Daniel (II), que l'époque où le Messie viendrait serait celle où un royaume de fer aurait succédé à trois royaumes l'un d'or, l'autre d'argent, le troisième d'airain. Et la main de fer de Rome se trouvait, au temps de Jésus, placée sur le monde entier ! (Lc., II, 1-4).

Avec Jacob (Gen., XLIX, 8-12), que Juda recevrait l'hommage de ses frères et que le sceptre ne sortirait pas d'entre ses mains jusqu'à la venue du Messie. Et la tribu de Juda eut toujours une sorte de prééminence sur les autres tribus. Au moment où parut le Sauveur, elle personnifiait la nation tout entière et lui avait donné son nom !

Avec Daniel (IX, 21, 27), que l'heure de la venue du Messie serait marquée par l'accomplissement des *soixante-dix* semaines d'années. Et avec Jésus, ces soixante-dix semaines s'accomplissaient mathématiquement ! (Mt., XXIV, 15 ; Mc., XIII, 14).

Avec Aggée (II, 1-10), que le Temple, construit par Zorobabel, verrait le Messie dans ses murs. Et au temps de Jésus, le second Temple était encore debout ! (Mt., XXIV, 1-2 ; Mc., XIII, 1).

Avec les Nombres (XXIV, 17), qu'une étoile miraculeuse apparaîtrait à la venue du Messie. Et les Mages étaient arrivés à Jérusalem conduits par cette étoile. Elle avait parcouru l'immense espace qui sépare l'Arabie de Bethléem ! (Mt., II, 2, 7-10).

Avec Isaïe (LX, 3-5) et les Psaumes (XXI, 10, 11, 15), que les rois apporteraient au Messie des présents d'Arabie. Et les Mages, qui étaient rois, avaient présenté à Jésus l'or, la myrrhe et l'encens ! (Mt., II, 1-11).

Avec Isaïe (XL, 3-4) et Malachie (IV, 3), que le Messie aurait un *précurseur*. Et Jésus avait été nommé, prêché et désigné par Jean-Baptiste ! (Lc., I, 5-25 ; 57-80 ; Mt., XIX, 1-10 ; Mc., I, 4).

Avec Osée (XI, 1), que le Messie serait contraint de s'exiler en Egypte. Et Jésus pour être soustrait aux tentatives d'Hérode, avait été conduit dans la terre des Pharaons par Joseph et Marie ! (Mt., II, 15).

Avec Isaïe (IX, 1), que le Messie commencerait sa prédication sur les confins de la terre

de Nephtali et de Zabulon. Et Jésus avait débuté dans son œuvre d'évangélisation par les tribus de Nephtali et de Zabulon ! (Mt., IV, 13-15).

Avec Isaïe (XXXV, 4-10), que le Messie devait guérir les aveugles, les estropiés, les lépreux, les sourds-muets, toutes les infirmités de l'âme et du corps. Et Jésus avait fait de si nombreux et si éclatants miracles que Caïphe avait été contraint de s'écrier, en plein Sanhédrin : « *Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons continuer, tous croiront en lui !* » (Jo., XI, 48 ; Mt., XI, 5).

Avec Zacharie (IX, 9), que le Messie devait faire une *entrée triomphale* à Jérusalem, ayant un *âne* pour monture. Et Jésus, au jour des Rameaux, monté, comme les anciens prophètes, sur l'humble âne de Palestine, avait été acclamé ! (Mt., XXI, 4, 5).

Avec David (Ps., XL) que le Messie serait trahi par celui qui mangeait à sa table ; avec Zacharie (XI, 12, 13) qu'il serait vendu trente pièces d'argent et que ces trente pièces d'argent seraient jetées au potier ; avec David (Ps., LXVIII, 21 ; XXXIV, 11) qu'il chercherait en vain quelqu'un pour partager sa peine, que de faux témoignages s'élèveraient contre lui ; avec Jérémie (XI, 19 ; Lam., III, 30) qu'il tendrait la joue à celui qui le frapperait et qu'il serait rassasié d'opprobres ; que l'on se servirait du bois pour le faire mourir ; avec Isaïe (LIII, 12) qu'il serait mis au nombre des scélérats ; avec David (Ps., XXI, LXVIII) qu'on percerait ses pieds et ses mains et qu'on compterait tous ses os ; qu'on partagerait ses vêtements et qu'on jetterait sa robe au sort ; qu'on lui donnerait du fiel comme nourriture et qu'on l'abreuverait de vinaigre ; que tous ceux qui le verraient l'insulteraient et secoueraient la tête ; enfin qu'il mourrait dans les angoisses. Et les quatre Evangélistes nous rapportent la trahison de Judas, les trente pièces d'argent données à l'Isariote, l'usage qu'on en fit pour acheter le champ d'un potier, la fuite des disciples, les faux témoignages, les soufflets, les outrages du Prétoire, le crucifiement, entre deux larrons, les plaies qui mettent les os à nu, la robe jetée au sort, le fiel, le vinaigre, les injures endurées jusque sur la croix, enfin la mort subie sous sa forme la plus cruelle !

Avec David (Ps., XV, IX) que le Messie ne verrait pas la corruption du tombeau, mais que Dieu le retirerait des portes de la mort ; avec Zacharie (IX, 10) que sa domination s'étendrait d'une mer à l'autre et jusqu'aux extrémités de la terre. Et Jésus ressuscité (Mc., XVI, 6) ; et, grâce aux conquêtes de l'Evangile, tous les peuples sont soumis à son empire !

Proudhon disait : « Si l'on peut me montrer dans l'Ancien Testament une seule ligne

se rapportant au Nouveau, je me tiens pour battu.¹ Or, nous venons de le montrer, le Nouveau Testament est trait pour trait conforme à l'Ancien, en sorte que ce dernier paraît un Evangile anticipé, où tous les mystères du Messie sont exposés, tous les détails de sa vie racontés avec une merveilleuse exactitude².

II. Jésus est le seul Messie. — Jésus est donc le vrai Messie et lui seul peut l'être. Un Messie a été annoncé, juifs et païens l'ont attendu; mais, s'il est certain qu'il a été prédit, et qu'on l'a attendu, il ne l'est pas moins qu'il a maintenant paru. Il a dû naître en Israël, nation divisée par tribus, et dans laquelle chacun pouvait suivre sa généalogie jusqu'à Abraham, et le Messie, principalement, dut rendre compte de sa généalogie. Il s'ensuit rigoureusement qu'il a dû nécessairement venir alors que l'ancienne organisation politico-religieuse du peuple juif subsistait encore; or elle est depuis longtemps renversée et devenue à jamais impossible depuis la dispersion des Juifs. Il a dû visiter Israël à une époque où l'on apportait encore au temple les offrandes exigées par la loi, où les enfants d'Aaron continuaient à former le corps sacerdotal, et les lévites une tribu à part; le temple devait encore être debout pour servir de point de réunion à tous les observateurs du culte, dont il était la condition fondamentale et indispensable.

Mais tout cela disparut bientôt après la mort de Jésus irrévocablement. Il fut même interdit aux Juifs d'entrer dans la nouvelle ville, *Ælia Capitolina*, que l'empereur Adrien bâtit l'an 131, sur l'emplacement de la ville de Jérusalem, détruite de fond en comble et rasée. « Une fois par an, dit saint Jérôme, le jour anniversaire de la destruction de la ville, on voit un peuple en deuil s'avancer tristement, et des vieillards, couverts de cendre et les habits déchirés, pleurer sur les débris du temple. Encore s'ils veulent s'arrêter quelque temps, le soldat impitoyable demande un salaire et leur fait payer leurs larmes. » Les captivités d'Assyrie et de Babylone ne peuvent entrer en comparaison avec l'état actuel des Juifs. Ces épreuves ne furent que de courte durée, et Dieu suscitait alors des prophètes pour consoler les vaincus et leur rendre l'espérance. Michée et Isaïe vivaient

pendant la captivité d'Assyrie, Jérémie et Daniel pendant celle de Babylone, et ils annonçaient une délivrance prochaine. De ces exils, les Juifs revinrent avec toutes leurs institutions, avec leur organisation politico-religieuse. Le peuple restait toujours divisé en tribus et en familles; Lévi continuait à fournir les serviteurs du temple; Aaron, les prêtres, et la race de David attendait avec impatience le Messie qui devait sortir de sa tige.

Depuis la destruction de la ville et du temple, depuis la suppression des fonctions sacerdotales et la dispersion d'Israël parmi les peuples, le Messie ne peut plus paraître dans les circonstances qui devaient, selon les prophéties, accompagner sa venue.

Ainsi la prédiction et l'attente du Messie sont sans objet, une vaine illusion: ce qui est pour nous inadmissible et ce que les Juifs eux-mêmes sont loin de concéder; ou bien il a nécessairement fait son apparition sur la terre. Parmi tous les prétendants au titre de Messie, Jésus de Nazareth est le seul dans lequel toutes les prédictions se réalisent. Jésus seul est le Christ; lui seul peut être le Messie. Tel fut du reste le dernier objet de la prophétie en Israël: montrer l'accomplissement de toutes les prophéties dans la personne de Jésus de Nazareth, faire voir la parfaite concordance entre le Messie dépeint par les prophètes et la personne historique du Sauveur. Ce n'est pas à la multitude ignorante que Dieu laisse le soin de faire l'application des données prophétiques au présent, d'établir la comparaison entre l'idée messianique et la personne réelle du Messie enfin venu; Jean, le dernier et le plus grand prophète d'Israël, se présente après un silence de la prophétie qui avait duré deux cent cinquante ans; il indique comme du doigt la réalisation des promesses, l'accord des figures avec le modèle et leur parfaite conformité. « Voici, dit-il, l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. — J'ai vu et j'atteste que celui-là est le Fils de Dieu. » (Jo., I, 29-34). L'œuvre prophétique qui avait commencé à l'aurore de l'histoire, trouve en lui son faite et sa consommation. Il ne dit plus comme ses devanciers: « Il viendra, » il dit: « Le voilà. » C'est ainsi que le dernier des prophètes est le premier qui publie la venue du Messie et qui croit en lui¹.

¹ Proudhon, *Le Miserere ou la pénitence d'un roi*, petite brochure publiée à Lyon, pendant le Carême que le R. P. Lacordaire prêcha dans cette ville.

² « Les deux Testaments, dit saint Augustin, se rendent réciproquement témoignage: l'Ancien prédit le Nouveau et le Nouveau atteste la vérité des prédictions de l'Ancien; et tous deux se orient l'un à l'autre, comme les deux séraphins: Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. »

¹ Le Talmud lui-même (cf. Schœtgen, *De Messia*, v, p. 489) avoue que les périodes messianiques sont écoulées: « Le Rabbi a dit: Tous les termes fixés sont dépassés. » — « Les sages, que leur mémoire soit bénie, écrit Maimonides, nous ont défendu de supputer l'époque de la venue du Messie, parce que le peuple est scandalisé de voir que le terme fixé est écoulé et qu'il n'a pas paru. Aussi les sages disent: Maudites soient les âmes de ceux qui calculent les époques, parce qu'ils sont un sujet de scandale pour le peuple. » (Sepp, *Vie du Christ*).

II. — *Le Messie est Dieu*

On peut apporter deux preuves de la divinité du Messie : l'une *indirecte*, l'autre *directe*.

I. Preuve indirecte. — Cette preuve peut se formuler ainsi : Dieu se porte garant de la parole du Messie. Or la parole du Messie est une affirmation de sa divinité. Donc le Messie est Dieu.

Une comparaison rendra cette vérité sensible. Supposons que vous vous adressiez à quelque peintre célèbre. Vous lui demandez de vous peindre un portrait. La première question que l'artiste vous posera, sera celle-ci : « De qui dois-je faire le portrait ? » — « Je voudrais que vous peigniez à l'huile le portrait de mon arrière-petit-fils, mais vous devez m'en garantir l'absolue ressemblance. — Parfaitement, envoyez-le moi, je le ferai poser. — Impossible, vous écriez-vous, il n'est pas encore né ! » L'artiste, là-dessus, hausserait les épaules et conclurait qu'il a affaire à un fou. Personne en effet ne saurait dessiner les traits d'un homme qui n'a pas encore vu le jour. Dieu, et Dieu seul voit l'avenir. Lui, et lui seul peut dire quels seront les traits exacts de celui qui n'est pas encore. Il voit et sait tout. Tout ce qui est invisible est à ses yeux d'une lumineuse clarté. Aussi, quand des écrivains tracent, sans jamais l'avoir vu, dans sa plus absolue ressemblance, le portrait du Christ, nous sommes obligés de reconnaître l'intervention de Dieu qui d'avance leur a montré le divin original.

Allons plus loin. Supposons qu'au lieu d'un seul, douze peintres aient travaillé au même portrait. Le travail du premier ne consiste qu'en une simple esquisse, à peine perceptible. Puis, un autre arrive, prend ses pinceaux et peint les pieds. Cinquante ans plus tard, un troisième dessine les plis du vêtement. Deux cents ans après, un quatrième fait les bras et les mains. Enfin, après deux nouvelles générations, survient celui qui dessine le visage. Naturellement, aucun d'eux n'a vu le modèle, et pourtant chaque artiste ajoute quelque chose à l'esquisse première, ne fût-ce qu'un simple trait. Chacun d'eux travaille en toute indépendance et à longs intervalles de temps, et le portrait se trouve ressembler si merveilleusement au modèle, que, dès son apparition sur la terre, il est immédiatement reconnu.

Ce portrait n'est autre que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ses auteurs, les écrivains de l'Ancien Testament. La toile, c'est la Bible. Les artistes ont peint non pas avec des pinceaux, mais avec une plume et, tous ensemble, ils ont écrit la biographie la plus merveilleusement exacte du Christ, alors qu'ils n'en pouvaient rien connaître *naturellement*, avant qu'il se soit fait chair et ait habité parmi nous.

Si le portrait du Messie avait été fait par un seul homme, « ce serait déjà, dit Pascal, d'une force infinie » ; mais qu'il ait été exécuté par une suite d'hommes qui, pendant quatre mille ans, sont venus l'un après l'autre revêtir de formes et de couleurs cette image, c'est ce qui rend plus évidente encore l'intervention de Celui qui sait tout et qui voit tout.

Vouloir expliquer cet accord par une coïncidence fortuite, c'est imiter ceux qui attribuent au hasard la formation du monde. Dirait-on que Jésus-Christ s'est appliqué avec beaucoup d'adresse à réaliser en lui les prédictions des prophètes, *ut adimpleretur scriptura* ? Mais il n'est pas au pouvoir d'un homme de choisir son lieu de naissance, de naître de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la maison de David, de paraître au temps marqué par Jacob, par Daniel, par Aggée, de faire des miracles, de mourir de la manière qui a été prédite, de ressusciter, de monter au ciel.

Dieu seul a pu préparer, établir cette harmonie.

Dieu a donc montré d'avance au monde le Messie, il l'a placé au centre de l'histoire, en sorte que tout ce qui précède et tout ce qui suit sa venue se rapporte à lui. Serait-il possible qu'un personnage ainsi accrédité par Dieu, celui qu'il appelle son serviteur, son messager, dont il a fait le maître des nations, *præceptor gentium*, nous enseignât le mensonge ou l'erreur ? Non évidemment. Car, implicitement, Dieu s'est porté garant de la vérité de ses paroles. Or, que nous enseigne le Christ ? Quel est le fond de sa doctrine ?

Il affirme qu'il est Dieu et c'est vers cette affirmation que convergent tous ses enseignements. Il la soutient même en face de la mort. C'est parce qu'il s'est dit Fils de Dieu et Dieu lui-même qu'il est voué au supplice.

Cette solennelle affirmation Dieu la sanctionne donc de son autorité infaillible. Il est d'accord avec son envoyé sur terre pour proclamer que celui-ci est la seconde personne de la Sainte Trinité, le fils de Dieu fait homme.

II. Preuve directe. — Abordons maintenant la preuve directe de la divinité du Messie. Le Messie est Dieu si les prophéties revendiquent pour lui ce titre suréminent. Or, dans les oracles divins, le Messie se révèle à nous investi de cette grandeur. Sa vertu, sa doctrine, ses miracles, la gloire incomparable de son règne, l'étendue et la puissance de son action sur l'humanité, l'attente universelle qui précède sa venue, tout semble indiquer qu'il possède la nature divine.

Si le Messie n'était qu'un homme, toutes les nations lui seraient-elles données en héritage (Ps., II, 8) ? Pourrait-il détruire la mort (Is., xxv, 8), fonder un sacerdoce nouveau (Malach., I, 11), devenir la victime de l'expiation uni-

verselle en sorte que Dieu place en lui seul l'iniquité de tous ? (Is., LIII, 6). Serait-il le prince de la paix (Is., IX, 6), la paix même (Mich., V, 5), la lumière des nations (Is., XLIX, 6), le Sauveur et le Rédempteur de l'humanité ? Jouirait-il de l'honneur insigne de siéger à la droite de Dieu en attendant son dernier et glorieux avènement ?

Mais les prophètes ne se contentent pas d'affirmer d'une manière implicite la divinité du Messie ; ils en font une mention expresse.

David chante en son nom : « Jéhovah m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui » (Ps., II, 6). Ce passage était universellement regardé comme messianique (Act., IV, 25-27). « Ce fils de Jéhovah a été vu sur la terre, dit Baruch, et il a vécu parmi les hommes. » (III, 38). Isaïe appelle l'enfant illustre qu'une Vierge doit enfanter miraculeusement *Emmanuel*, ou Dieu avec nous, *l'admirable, le conseiller, le Dieu tout-puissant, père de l'éternité*. (Is., IX, 6). Quelle créature ne serait opprimée sous le poids de ces noms incommunicables ? Michée nous apprend que « le Messie, né dans le temps à Bethléem, sort éternellement par génération du sein de son Père. » (V, 2-5). Est-ce donc une simple créature, Celui dont l'origine est éternelle ? Enfin, le nom que Dieu revendique pour lui seul, dont il est souverainement jaloux, le nom que personne ne peut porter sans devenir sacrilège, Isaïe et Jérémie le donnent au Libérateur attendu ; ils l'appellent *Jéhovah*. (Is., VIII, 13¹ ; Jérém., XXX, 6).

Un jour, Notre-Seigneur, étant seul avec ses disciples, leur fit cette question : « Qui dit-on que je suis ? » Jésus connaissait les rumeurs populaires qui couraient à son sujet. S'il interroge ses fidèles, ce n'est pas pour se renseigner, mais pour les amener eux-mêmes à proclamer, en opposition avec la foule, la vérité sur sa personne ; cette opposition marquera l'abîme qui les sépare désormais.

Les disciples répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; d'autres Elie ; et d'autres Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes ressuscités. »

« Et vous, reprit Jésus, que dites-vous que je suis ? » Pierre confessa au nom de tous leur foi en sa divinité : « Vous êtes le Christ, s'écria-t-il, le Fils du Dieu vivant ! » Les paroles de Pierre ne sont pas inspirées par une vague confiance en la grandeur surhumaine de Jésus, mais par une foi lumineuse, précise, clairvoyante ; dans leur brièveté elles contiennent tout, car elles reconnaissent que Jésus est le Messie et qu'il est Dieu.

La confession de Pierre émut Jésus : « Tu es heureux, s'écria-t-il, Simon, fils de Jonas ; ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé qui j'étais, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Il faut en effet que Dieu nous révèle le Christ et que l'homme accepte cette révélation. N'opposons pas notre vaine raison à la parole des Prophètes, et avec l'Apôtre, saluons en Jésus l'Envoyé céleste et le Fils de Dieu. Cet acte de foi sera pour nous comme pour saint Pierre le principe de tous les biens. Il nous vaudra d'être heureux en cette vie et en l'autre. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

QUATRIÈME PARTIE

Explication des Evangiles des Dimanches et des Fêtes

XI

2^e Dimanche après l'Épiphanie.

LES NOCES DE CANA

Suite du saint Evangile selon S. Jean (II, 1-11)

En ce temps-là,

1. Il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était.

2. Et Jésus y fut convié avec ses disciples.

3. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. »

4. Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

5. Sa mère dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

6. Or il y avait là six grandes urnes de pierre qui servaient pour les purifications en usage chez les Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures.

7. Jésus leur dit : « Emplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au bord.

8. Et il leur dit ensuite : « Puisez-y maintenant et portez-en à l'ordonnateur du festin. » Et ils lui en portèrent.

9. L'ordonnateur du festin ayant goûté l'eau changée en vin, ne savait d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient. Il appelle l'époux,

10. Et lui dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et après qu'on a bu copieusement, on sert celui de qualité inférieure ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à ce moment. »

11. Ce fut le commencement des miracles de Jésus, à Cana, en Galilée ; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

§ 1^{er}. — Auteur du récit. Antécédents et date du miracle

— A quel évangéliste est emprunté le récit des Noces de Cana ?

— A l'apôtre saint Jean, témoin oculaire du miracle et, après l'Ascension, fils dévoué et

¹ On voit en Luc, II, 34 ; Rom., IX, 33 ; I Petr., II, 4 6 qu'il s'agit dans ce passage du Messie.

confident intime de Marie qui prit elle-même une si grande part à cette première manifestation de Jésus.

— *Ne faut-il pas voir là une des causes principales de la précision des détails que nous remarquons dans ce récit ?*

— On n'en saurait douter ; et dès lors nous ne pouvons qu'admettre pleinement la vérité du prodige et des circonstances dans lesquelles il a eu lieu.

— *Saint Jean ne fixe-t-il pas la date même où s'est accompli ce premier miracle de Jésus ?*

— C'était, dit-il, le troisième jour après que Jésus, sortant du désert où il avait été tenté et passant de nouveau sur les bords du Jourdain où Jean lui avait encore rendu témoignage, s'était dirigé avec quelques disciples vers la Galilée.

— *Quels étaient ces disciples ?*

— Ceux qu'il venait déjà d'appeler à sa suite, savoir, deux des disciples de Jean-Baptiste : André et, selon toute probabilité, Jean ; puis Simon, amené par André son frère à Jésus, Philippe rencontré sur la route, et Nathanaël ou Barthélemy, « le vrai Israélite en qui il n'y a pas de fraude ».



§ 2. — Explication du texte

— *En combien de parties peut se diviser notre évangile ?*

— En quatre parties, savoir : 1^o l'occasion du miracle ; 2^o les préliminaires ; 3^o le miracle lui-même ; 4^o les conséquences de ce miracle.

1^o L'occasion du miracle

— *Qu'est-ce qui se passa au moment où Jésus arrivait en Galilée ?*

— Des noces se célébraient à Cana, à quelque distance de Nazareth, et la Mère de Jésus y était.

— *A quelle famille appartenaient les jeunes époux ?*

— L'Évangile ne le dit point, mais laisse entendre qu'il s'agit d'une famille unie au moins par les liens d'une amitié très étroite à celle du Sauveur, peu opulente d'ailleurs, et de mœurs toutes patriarcales.

— *Comment se contractaient les mariages chez les Juifs ?*

— Les parents du jeune homme lui cherchaient eux-mêmes une fiancée et payaient la dot de celle-ci soit en argent soit en nature. On célébrait les fiançailles et, environ un an après, le mariage.

La cérémonie n'avait pas de caractère religieux : elle consistait surtout à conduire solennellement la fiancée à la maison de son époux. La nuit venue, celui-ci, escorté de ses compagnons, venait chercher la fiancée chez ses parents, et celle-ci le suivait avec ses compagnes à la lueur des lampes. On faisait ensuite un grand festin chez les parents de l'époux, et les fêtes se prolongeaient pendant plusieurs jours.

— *N'est-il pas étrange que Jésus, invité lui aussi aux fêtes nuptiales de Cana, s'y soit rendu aussitôt avec ses disciples ?*

— En aucune façon, car : 1^o la présence de sa très sainte Mère à ces noces lui en garantissait déjà la parfaite convenance ; 2^o il y allait pour y accomplir de très grands mystères, et en premier lieu pour honorer et sanctifier non seulement l'union de ses amis, mais le mariage lui-même dont il révélait ainsi l'institution divine et qu'il devait bientôt élever à la dignité de sacrement.

2^o Les préliminaires du miracle

— *Jésus n'avait-il pas encore un autre dessein en assistant aux noces de Cana ?*

— Oui ; et c'est celui qu'il manifesta en accomplissant avec éclat et dans un cercle familial le premier de ses miracles.

— *Par suite de quelles circonstances Jésus fut-il amené à faire ce miracle ?*

— Déjà sans doute les fêtes touchaient à leur fin, et comme on avait compté sans la survenance des nouveaux convives, le vin se trouva faire défaut.

— *Que fit alors la Mère de Jésus ?*

— Touchée de l'embarras de ses hôtes, elle dit simplement à son Fils : « Ils n'ont point de vin ! »

— *Comment s'explique cette intervention de Marie ?*

— Elle ne peut s'expliquer que par une foi très vive en la puissance divine et en la bonté de Jésus.

— *Où avait-elle puisé cette foi ?*

— Bien que saint Jean dans son évangile ne nous ait rien dit des merveilles de l'enfance de Jésus, cette simple indication nous confirme ce qu'en ont rapporté d'autres évangélistes, qui nous montrent Marie gardant tout cela gravé dans son souvenir et dans son cœur. Ce fut là, non moins que dans la révélation divine, qu'elle fortifia sa confiance dans le pouvoir divin de son Fils.

— *Qu'admirez-vous dans cette prière de Marie ?*

— J'admire surtout la respectueuse hardiesse

en même temps que la discrétion très délicate dont Marie y fit preuve.

— Expliquez maintenant en quel sens il faut entendre la réponse de Jésus: « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. »

— Si ces paroles étonnent tout d'abord de la part de Jésus, il n'en est rien quand on envisage leur signification d'après la manière de parler juive.

D'abord le mot *femme*, au lieu de *Ma mère*, était communément, chez les Juifs comme chez les Grecs, adressé, dans l'intimité, même aux personnes les plus aimées.

Qu'y a-t-il entre vous et moi? était aussi une locution assez en usage, et si elle marque une divergence de vues, elle peut fort bien s'associer avec le respect le plus profond.

Par ces mots: *Mon heure n'est pas encore venue*, Jésus marquait son obéissance ponctuelle à la volonté de son Père à laquelle seule il se référerait dans l'accomplissement de sa mission.

— Que faut-il donc voir dans cette réponse de Jésus?

— Il faut y voir une certaine gravité solennelle destinée à marquer l'importance de ces paroles; mais nul doute qu'un ton d'affectueux respect n'en ait souligné le sens.

— La conduite de Marie ne le donne-t-elle pas à entendre?

— Oui; car pleine de confiance dans l'efficacité de sa prière, elle n'hésite pas à dire aux gens de service: « Quelque chose qu'il vous commande, faites-le. »

— Sa confiance fut-elle justifiée?

— Elle le fut pleinement, et l'on peut affirmer que ce fut elle qui décida le Sauveur à devancer l'heure fixée dans les décrets divins.

3^o Le miracle

— Qu'y avait-il à l'entrée de la salle du festin?

— Il y avait six grandes urnes de pierre qui servaient pour les purifications incessantes en usage chez les Juifs, surtout avant les repas.

— Quelle était la contenance de ces urnes?

— Elles contenaient chacune deux ou trois mesures (*baths* ou *métrètes*), c'est-à-dire 80 à 120 litres. C'était donc un présent de noces d'une munificence princière pour le pays, que Jésus entendait offrir aux jeunes époux.

— Que dit Jésus aux serviteurs?

— Il leur commanda de renouveler les urnes en les remplissant jusqu'au bord d'une eau pure.

— Cette expression jusqu'au bord n'est-elle pas significative?

— Oui; car ce détail si précis atteste que le narrateur est un témoin oculaire, et met plus en évidence l'intention qu'a Jésus de faire les choses largement.

— Qu'arriva-t-il ensuite?

— Les serviteurs exécutèrent à la lettre l'ordre donné et à l'instant se mirent en devoir de remplir les urnes, tant était grand l'ascendant que Jésus exerçait autour de lui.

En même temps le divin Maître, par un simple acte de sa volonté et probablement sans aucun signe extérieur, changeait cette eau en vin.

— Comment ce changement fut-il constaté?

— Jésus dit aux serviteurs, toujours avec la même autorité souveraine: « Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant du festin. » Ce qu'ils firent. L'intendant goûta cette eau devenue vin, sans en savoir l'origine, que seuls les gens de service connaissaient fort bien. Tout surpris, il s'adresse à l'époux assis au milieu de ses convives, et d'un ton de joyeux reproche: « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et quand les convives ont bu copieusement, on sert celui de qualité inférieure; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à ce moment! »

Ainsi tous les convives sont mis au courant de ce qui vient de se passer, et rendent témoignage du miracle de Jésus.

4^o Les conséquences

— Quelle était la portée de cet événement?

— Il avait une portée considérable. C'était le premier des prodiges que Jésus devait, avec une prodigalité sans égale, semer sur ses pas, au point que le récit de sa vie est en grande partie le récit de ses miracles.

— Et les miracles ne sont-ils pas une des preuves les plus frappantes de la divinité de Jésus?

— Très certainement, et c'est comme signes évidents que Jésus est le fils de Dieu qu'ils ont été donnés par les évangélistes et par le Sauveur lui-même.

— Aussi, quelle réflexion fait saint Jean après avoir rapporté le miracle des noces de Cana?

— Saint Jean atteste que par ce premier miracle Jésus commença à manifester sa gloire, cette gloire qui lui venait du Verbe de Dieu présent en lui, et de ce pouvoir par lequel le Père lui avait remis toutes choses entre les mains.

— Qu'ajoute-t-il en ce qui regarde les disciples?

— Il ajoute que dès cette heure les disciples crurent en Jésus, ou plutôt que la foi qu'ils avaient déjà en lui s'en trouva singulièrement affermie et accrue. Ils comprirent ce qu'il était venu faire dans le monde. Ils reconnurent en lui le Messie prédit par les Prophètes.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Les leçons de cet évangile ne sont-elles pas de plusieurs sortes?*

— Parmi ces leçons, les unes s'adressent aux jeunes époux, les autres regardent tous les fidèles.

— *Qu'enseigne aux jeunes époux la présence de Jésus aux noces de Cana?*

— Elle leur enseigne: 1° que le mariage vient de Dieu et qu'il est bon, digne de respect et saint; 2° qu'ils doivent avoir soin d'inviter Jésus et Marie à leurs noces, en s'y préparant et en les célébrant avec de bonnes et saintes dispositions.

— *Comment en particulier y inviteront-ils Marie?*

— Ils y inviteront Marie par leur recours à sa maternelle protection.

— *Comment y inviteront-ils Jésus?*

— Ils y inviteront Jésus surtout par la pieuse réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

— *Comment y inviteront-ils aussi ses disciples?*

— Ils y inviteront ses disciples, c'est-à-dire les pauvres, en leur faisant d'abondantes aumônes pour attirer les bénédictions célestes.

— *Quelles leçons donne cet évangile aux fidèles?*

— 1° En leur montrant combien Marie est bonne et compatissante, il les engage à recourir à elle dans toutes les difficultés spirituelles et temporelles.

2° Il fournit la preuve de l'efficacité de la prière sur le cœur de Jésus, qui n'hésite pas à avancer son heure sur la supplication de sa mère.

3° Par le changement de l'eau en vin, il nous rappelle les œuvres admirables que le Tout-Puissant opère chaque jour dans l'ordre de la nature pour notre subsistance.

4° Enfin, il éveille en nous la pensée du miracle de l'adorable Eucharistie, dans lequel Jésus, par sa parole toute-puissante, change le pain en son corps et le vin en son sang, pour être la nourriture et le breuvage de nos âmes et les rendre participantes de la nature divine.

XII

Dimanche de la Septuagésime

PARABOLE DES OUVRIERS A LA VIGNE

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu (xx, 1-16)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

1. Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne.

2. Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne.

3. Il sortit encore vers la troisième heure, et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire.

4. Et il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste.

5. Et ils y allèrent. Il sortit de nouveau vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit de même.

6. Enfin, étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ?

7. Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne.

8. Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et paie-leur le salaire, en commençant par les derniers et en finissant par les premiers.

9. Ceux qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.

10. Les premiers, venant à leur tour, crurent qu'ils recevraient davantage; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier.

11. Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille,

12. disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez traités comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.

13. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais point de tort; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ?

14. Prends ce qui t'appartient, et va; je veux donner à ce dernier autant qu'à toi.

15. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? ou ton œil est-il mauvais, parce que je suis bon ?

16. Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

§ 1er. — Notions préliminaires

1° De la Parabole en général

— A partir de ce dimanche de la Septuagésime, nos évangiles ne vont-ils pas changer de nature ?

— Oui; car jusqu'ici ils avaient été généralement empruntés à la vie de Jésus-Christ et ils avaient ainsi un caractère historique. Ils rapporteront désormais assez souvent les enseignements du divin Maître sous les différentes formes qu'ils ont revêtues.

— Notre-Seigneur n'a donc pas toujours enseigné de la même manière ?

— Notre-Seigneur a adapté sa doctrine et aux dispositions de ses auditeurs et aux périodes diverses de son ministère. On trouve donc une certaine variété dans ses enseignements comme dans la forme qu'il leur a donnée.

— A quel genre appartient l'évangile de ce dimanche ?

— Au genre des paraboles.

— Qu'entendez-vous par parabole ?

— Par parabole, j'entends ici un récit fictif emprunté soit au cours ordinaire de la nature, soit aux habitudes de la vie humaine, ou encore à des faits particuliers, et destiné à établir ou à développer une vérité dogmatique ou morale d'ordre surnaturel.

— Pourquoi Jésus-Christ s'est-il servi parfois de ce mode d'enseignement par paraboles ?

— Cette conduite paraît lui avoir été dictée par trois raisons :

1^o Par la nature de l'esprit humain en général, plus porté à comprendre le spirituel à travers le symbole de la réalité matérielle, et par le caractère propre du génie oriental ;

2^o Par sagesse et prudence divine, étant données les dispositions malveillantes ou même hostiles d'une partie des auditeurs, à qui il importait de ne pas révéler clairement les mystères du royaume de Dieu ;

3^o Par sa mission de prophète, de maître et de docteur, en vertu de laquelle Jésus-Christ devait couronner l'œuvre prophétique et conquérir, en employant leur méthode, un crédit supérieur aux scribes et aux docteurs d'Israël.

— Combien compte-t-on de paraboles proprement dites dans l'Evangile ?

— En écartant les simples similitudes et les comparaisons, on en compte communément trente et une.

2^o Occasion, date et lieu de la présente Parabole

— A quelle occasion a été prononcée la parabole des Ouvriers envoyés à la vigne ?

— Le Sauveur venait de promettre une récompense magnifique aux apôtres qui avaient tout quitté pour le suivre. Mais cette fidélité pour être vraiment persévérante doit être fondée sur l'humilité. Pas d'orgueil, pas de négligence ; car beaucoup de premiers deviendront derniers et de derniers premiers. Comment cela ? Est-ce possible ? Oui, et notre parabole va rendre compte de cette assertion du Sauveur, qui sera de nouveau répétée en forme de conclusion.

— A quel moment du ministère évangélique se réfère cette parabole ?

— Jésus venait de quitter la Galilée et ayant franchi le Jourdain il traversait une dernière fois la Pérée, accompagné de foules nombreuses, avant d'accomplir son dernier voyage à Jérusalem.

C'est à ce moment que saint Mathieu rapporte la parabole des Ouvriers à la vigne, en confirmation de l'enseignement donné aux apôtres et à tous ceux qui à leur exemple quitteront tout pour suivre Jésus.

+

§ 2. — Explication du texte

— En combien de parties se divise cette parabole ?

— En deux parties principales, avec une courte sentence qui termine la dernière : 1^o appel des ouvriers ; 2^o leur paiement.

1^o Appel des ouvriers

— Quel est le sens de ces paroles : « Le royaume des cieux » ?

— Ces paroles indiquent ici le royaume que le Sauveur est venu établir sur la terre et qui doit aboutir pour chaque âme au royaume du Père, c'est-à-dire au ciel.

En réalité, le « royaume des cieux » n'est autre que l'Eglise même de Jésus-Christ.

— Que figure le Père de famille ?

— Il figure Dieu.

— Et l'intendant dont il est parlé dans la dernière partie ?

— Cet intendant, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Que symbolise la vigne ?

— Elle symbolise le royaume messianique, l'Eglise, ou suivant d'autres le service de Dieu.

— Que représentent les ouvriers ?

— Ils représentent, d'une façon générale, les hommes appelés de Dieu à son service et par là à son royaume, ou bien les divers prédicateurs de la foi.

— Où le père de famille trouve-t-il les ouvriers ?

— Ces ouvriers venaient, au temps de Notre-Seigneur, comme aujourd'hui encore en bien des pays, le matin sur la place avec leurs instruments de travail, pour se louer.

— De quel salaire le père de famille convint-il avec eux ?

— Il convint avec eux d'un denier, 0 fr. 78 environ. Le denier représentait le salaire habi-

tuel d'une journée de travail ; ce fut aussi quelque temps la solde quotidienne du soldat romain.

— *Que symbolise ce denier ?*

— Il symbolise la vie éternelle.

— *Comment faut-il entendre les heures dont il est question dans la parabole ?*

— Chez les Juifs, le jour naturel se partageait en douze heures formant quatre parties de trois heures chacune. Ces heures étaient de diverse durée suivant les saisons, la première commençant toujours au lever du soleil, et la dernière finissant avec le coucher de cet astre.

— *Que figurent les différentes heures auxquelles le père de famille appelle les ouvriers ?*

— Suivant les uns, ces heures signifient les différents âges du monde, les diverses périodes de l'humanité, la onzième devant s'étendre de la venue du Sauveur jusqu'à la fin du monde. Les derniers appelés par le Père de famille représentent ainsi les Gentils, le peuple juif est figuré par les ouvriers des autres heures.

Selon un deuxième sentiment qui semble mieux cadrer avec l'ensemble de la parabole, les différentes heures sont les divers âges de la vie humaine, où la grâce fait entendre à la volonté humaine un appel victorieux.

— *A quoi, d'après cette opinion, correspondent les heures de la parabole ?*

— Le matin ou la première heure, c'est l'enfance ; la troisième, l'adolescence ; la sixième, la jeunesse ; la neuvième, l'âge mûr ; la onzième, la vieillesse ; le soir, où l'intendant donne le prix du travail, c'est le terme de la vie, ou encore l'heure du double jugement, jugement particulier où la récompense sera décernée, jugement général où elle sera solennellement promulguée.

2^e Le paiement des ouvriers

— *Dans quelles conditions se fait le paiement des ouvriers de la parabole ?*

— Il se fait à la fin de la journée, comme le commande la justice ; avec les ouvriers de la première heure, en observant strictement les termes de la convention conclue ; et avec ceux des autres heures, sur le pied de l'égalité absolue avec les précédents.

— *N'est-ce pas ici l'idée mère et le nœud de la parabole ?*

— Oui, et voilà pourquoi les détails du récit, pour en bien saisir le sens, doivent être suivis et interprétés avec une particulière attention.

— *Le père de famille abandonne-t-il à son intendant tout le soin de régler la paie des ouvriers ?*

— Non, mais il intervient lui-même en personne, comme le fait en tout la Providence, et il dit à son intendant : « Appelez les ouvriers, et payez-leur le salaire, en commençant par les derniers et finissant par les premiers. »

— *N'y a-t-il pas dans cette manière d'ordonner la paie une première leçon d'humilité pour les ouvriers qui ont travaillé dès le matin à la vigne du père de famille ?*

— Assurément, ceux-ci ne manquèrent pas d'être surpris de cette conduite du père de famille. Cependant, elle s'explique dans le sens de la parabole, par la nécessité de faire ainsi ressortir davantage à leurs yeux l'égalité du paiement décidée pour tous.

— *Comment cela ?*

— Les premiers, voyant ceux de la onzième heure recevoir chacun un denier, pensèrent aussitôt qu'il leur serait donné, à eux, beaucoup plus. Cette espérance, qui semblait légitime, les tient ainsi en suspens dans l'attente de ce qui va arriver, et rend plus frappante la conclusion même de la parabole.

— *Que se passe-t-il ensuite ?*

— Les premiers s'avancant reçoivent aussi chacun un denier. Ils sont cruellement déçus. Ils murmurèrent donc contre le père de famille, disant : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur ! »

— *Ces murmures étaient-ils justifiés ?*

— Nullement. Mais le père de famille veut bien exposer la légitimité de sa conduite. Répondant à l'un des ouvriers, il lui dit : « Mon ami, je ne te fais point tort. N'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? Prends ce qui t'appartient et va-t-en. Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à toi ! Est-ce parce que je suis bon que ton œil est mauvais ? »

— *Ces paroles, mises en rapport avec ce qui précède, n'indiquent-elles pas la vraie signification de la parabole ?*

— Elles l'indiquent assez clairement et font voir qu'il s'agit bien ici du rôle de la grâce et de sa libre distribution par rapport aux élus.

— *Développez en peu de mots cette vérité.*

— Dieu invite l'homme à son service en lui promettant pour récompense la béatitude éternelle. Cet appel, pour des raisons diverses qui tiennent au libre arbitre de l'homme,

est entendu tôt ou tard. Si donc c'est sur le tard et comme à la fin de la vie, et que néanmoins la même récompense soit attribuée, c'est que la valeur méritoire de nos œuvres dépend avant tout de la grâce, et la grâce Dieu la distribue comme il lui plaît.

— *Comment expliquer l'envie que Jésus-Christ prête aux élus à l'égard de leurs frères participant à la même récompense ?*

— Cette envie, en réalité, n'existe pas. Il convient donc de ne point prendre à la lettre tous les termes de la parabole, mais plutôt de chercher à découvrir le sens caché sous les divers développements du récit. Ainsi le murmure que Jésus attribue aux élus indique la grandeur de la récompense, si complètement hors de proportion avec les mérites qu'elle serait de nature à produire l'envie si l'on n'en était exempt dans la vie éternelle.

3^e Conclusion ou épiparabole

— *Combien de sentences terminent la parabole ?*

— Deux, savoir :

1^o « Ainsi, les derniers seront les premiers et les premiers les derniers ; »

2^o « Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

— *En quel sens faut-il entendre la première ?*

— En ce sens que ceux qui sont favorisés de bonne heure de l'appel et des grâces d'en haut et y répondent, peuvent cependant arriver les derniers à la récompense.

D'où pour eux le devoir : 1^o de ne pas s'enorgueillir du privilège dont ils sont l'objet ; 2^o de ne pas mépriser leurs frères, moins bien partagés, mais qui peuvent ensuite les devancer dans la voie de la perfection et du salut ; 3^o de maintenir et fortifier sans cesse leur zèle dans le service de Dieu.

— *La deuxième sentence : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » est-elle propre à ce passage du saint Evangile ?*

— Non ; mais on la retrouve comme conclusion de la parabole du festin des noces (Mt., xxii, 14), et là semble être sa place naturelle d'où elle aurait passé à la parabole des ouvriers.

— *Comment faut-il l'entendre ?*

— A la lumière de la parabole du festin, on voit que « beaucoup, » soit parmi les Juifs, soit parmi les Gentils, sont appelés au royaume des cieux. Et par ce mot « beaucoup » il faut entendre la généralité, l'ensemble des hommes, personne n'étant exclu du bienfait de la grâce.

« Mais il y a peu d'élus » semble particulièrement s'adresser aux Juifs, et serait une allusion au mystère de la réprobation d'Israël.

Il est évident que ces paroles s'adressent aussi à tous les hommes, et par ce que renferme de mystérieux ce mot « peu, » il faut voir là un des plus graves avertissements du Sauveur pour chacun de nous de faire notre salut « avec crainte et tremblement. »

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *En combien de classes divisez-vous les enseignements de notre évangile ?*

— En deux classes, savoir : 1^o les enseignements qui s'adressent à ceux qui se sont engagés au service de Dieu dès leur première jeunesse ; 2^o ceux qui conviennent aux convertis des différents âges de la vie.

— *Qu'est-il recommandé à ceux qui se sont engagés à servir Dieu dès la première heure ?*

— Il leur est recommandé :

1^o D'estimer comme il convient cette préférence divine qui fait de toute leur vie, s'ils se montrent persévérants, une journée laborieusement consacrée au plus honorable et au plus rémunéré des services, qui n'est autre que le service de Dieu et de Notre-Seigneur ;

2^o De ne pas présumer d'eux-mêmes et de vivre dans une sainte défiance ; car quoique appelés à faire profession de la foi, ils ne savent pas s'ils seront élus pour le royaume ;

3^o De suivre le conseil de saint Paul et de « s'efforcer de plus en plus, par leurs bonnes œuvres, de rendre certaines leur vocation et leur élection. »

— *Que doivent observer ceux qui se donnent tardivement à Dieu et à l'affaire de leur salut ?*

— Ils doivent se dire : 1^o que c'est par pure bonté que Dieu les appelle, malgré leur démerite et leur oisiveté passée ; 2^o que, s'ils répondent à cet appel, il est temps pour eux encore de s'assurer la récompense promise aux bons serviteurs et même d'égaliser les meilleurs ; mais 3^o qu'ils doivent se montrer d'autant plus empressés aux bonnes œuvres, qu'ils ont été plus négligents par le passé.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 januarii 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 13 janvier 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXII. La divinité de Jésus-Christ prouvée par le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même, 17.

Instructions sur la Prière. — III. Universalité et perpétuité de la prière, 21. — IV. Nécessité de la prière, 24. — V. Le précepte de la prière, 27.

Catéchisme de première communion. — *Explication des évangiles des dimanches et des fêtes.* — XIII. Sexagésime, 29.

Pour les Quarante-Heures. — I. La glorification de Jésus-Hostie, 33.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XX. Le bienfait de la famille, 38. — XXI. Les devoirs envers les parents, 40.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XX. Pierre à Antioche ; les premiers chrétiens, 43. — XXI. Pierre en prison, 46.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXII

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE
PAR LE TÉMOIGNAGE QU'IL S'EST RENDU A
LUI-MÊME

Il est raconté dans l'Evangile que les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à saint Jean-Baptiste pour lui demander : « Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-même ? »

La même scène se renouvelle équivalement toutes les fois qu'un homme se lève du milieu du peuple et, par l'initiative de son génie ou de son inspiration, se conquiert une autorité morale prépondérante. La première question que le monde lui fait est celle-ci : « Avant tout, puisque vous êtes un homme autre que les autres, dites-nous ce que vous êtes, ce que vous prétendez être. »

De l'aveu de tous, la personnalité de Jésus est unique et transcendante. Quoi d'étonnant dès lors que l'humanité lui ait demandé ce qu'elle demande à tous ceux qui lui apparaissent investis d'une grandeur, portant au front une auréole ? La réponse du Maître nous fournira le thème de cette instruction.

Nature du témoignage que Jésus se rend à lui-même, *valeur* de ce témoignage, telles sont les deux pensées qui serviront de partage à cet entretien. Ce sujet est très important. Il est difficile. Je vous demande toute votre attention.

I. — Nature de ce témoignage

Voici le témoignage que Jésus-Christ s'est rendu à lui-même : il a affirmé être non seulement un prophète, non seulement le Messie, mais le Fils de Dieu, Dieu lui-même, seconde personne de la Sainte Trinité.

Il l'a affirmé d'une double manière : 1° d'une manière explicite, 2° d'une manière implicite.

I. D'une manière explicite. — Ecoutez ses disciples : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » s'écrie saint Thomas en tombant aux pieds du Christ ressuscité. (Jo., xx, 28). « Au commencement, dit saint Jean, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » (Jo., i, 1 ; iii, 16). Saint Paul le nomme le Fils unique de Dieu, qui, par son incarnation, s'est dépouillé de sa dignité de Dieu et s'est abaissé jusqu'à l'homme ; son avènement est l'avènement de notre grand Dieu ; c'est Dieu manifesté dans la chair et Dieu béni dans l'éternité (Rom., viii, 31 ; Gal., iv, 4 ; Philipp., ii, 6-8 ; Tit., ii, 11-13 ; I Tim., iii, 16 ; Rom., ix, 5). Saint Mathieu l'appelle Dieu avec nous (i, 23), et tous les autres évangélistes commencent leur récit par un témoignage clairement rendu à sa divinité (Mc., i, 1 ; Luc., i, 16).

D'où venait cette persuasion ? Evidemment de la parole du Christ. Les apôtres n'ont pas inventé ce dogme. Ils en ont été les premiers croyants ; ils l'ont accepté jusqu'à l'exil, jusqu'aux verges, jusqu'à la prison, jusqu'au martyre : marque certaine que ces premiers compagnons de Jésus avaient recueilli cette affirmation sur ses lèvres et n'en n'étaient pas les auteurs.

Mais Jésus enseigne lui-même sa divinité. Il se dit nettement le Fils de Dieu, descendu du ciel et seul capable d'y remonter. Il dit à l'aveugle-né : « Croyez-vous au Fils de Dieu ? » Et celui dont les yeux venaient de s'ouvrir s'écrie : « Qui est-il afin que je croie en lui ? » Et Jésus répond : « Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. » (Jo., ix, 35-37).

La filiation qui unit le Messie à Dieu n'est pas seulement une filiation morale ; mais une filiation réelle, physique, en vertu de laquelle il participe à l'être divin. Il dit à Nicodème : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique (Jo., iii, 16), le Fils unique qui est dans le sein du Père. » (Jo., i, 18).

Et ce qu'il dit à Nicodème dans le secret d'un entretien intime, il en fait le thème ordinaire de ses prédications, de son enseignement public. Les foules comprennent bien qu'il n'est pas le Fils de Dieu dans un sens vague, général, susceptible de s'appliquer à

une créature en sa qualité d'ouvrage de Dieu ; ou bien encore dans le sens de bien-aimé, de favori de Dieu ; mais parce qu'il procède de Dieu par voie de génération. Jésus-Christ prend soin d'ailleurs de dissiper à cet égard toute équivoque : « Le Père et moi, leur dit-il, nous sommes un. » (Jo., x, 30). Il est la seconde des trois personnes qui sont en Dieu. Il se distingue nettement de la première, du Père. Il se distingue non moins nettement de la troisième, du Saint-Esprit. Mais il ne se distingue jamais du Fils. Il n'en parle jamais comme d'un autre que lui. C'est lui qui est le Fils. Il en prend le nom, et dans un sens qui n'implique rien moins que l'égalité absolue et substantielle avec le Père et avec le Saint-Esprit. En entendant de telles paroles, les Juifs frémissent, se révoltent, se bouchent les oreilles, prennent des pierres pour les lui jeter. Et quand Jésus leur dit : « J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres ; pour laquelle me lapidez-vous ? » ils lui répondent : « Ce n'est pour aucune de vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. » (Jo., x, 24-37).

Mais Jésus devait revendiquer pour lui la nature divine d'une manière plus solennelle encore. « Que tout le monde, dit l'Apôtre, soit soumis aux puissances supérieures ; car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu. » Deux pouvoirs ont été établis par la Providence pour servir de base à tout l'édifice social : le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Eh bien ! c'est devant le représentant suprême de chacun de ces pouvoirs que Jésus allait être obligé de rendre témoignage de sa personne.

Le gouvernement d'Israël était passé entre les mains des Romains ; c'est pourquoi Jésus comparait devant le gouverneur Ponce-Pilate. « Nous avons une loi, disent les Juifs, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. » — « Etes-vous le roi des Juifs ? » lui demande Pilate. Et Jésus lui répond : « Vous le dites, je le suis ; mais mon royaume n'est pas de ce monde. »

Un seul tribunal reste encore devant lequel Jésus ait à déclarer sa qualité de Fils de Dieu : c'était le Sanhédrin, le tribunal suprême des Juifs pour toutes les questions religieuses. Jésus paraît ; le grand-prêtre se lève et lui pose cette question, la plus grande, la plus importante qui ait jamais retenti dans une cour de justice : « Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ? » Cette question était décisive. Elle était posée par le tribunal dont Jésus lui-même avait reconnu l'autorité, et à laquelle il était soumis, selon la chair, en sa qualité de fils de l'homme. En présence d'une question semblable la réponse devait

être aussi nette que précise. Le Seigneur ne prononce que trois mots, mais ces trois paroles décident de l'histoire tout entière du monde. Jésus répond : JE LE SUIS ! Et pour donner à ses paroles plus de poids encore, il ajoute : « Je vous déclare que vous verrez dans la suite le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, qui viendra sur les nuées du ciel. »

Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé ! » et tous, d'un commun accord, s'écrièrent : « Il mérite la mort ! » (Mt., xxvi, 63-67 ; Mc., xiv, 62-65 ; Lc., xxii, 66-71)¹.

Jésus s'est dit le Fils de Dieu ; c'est pourquoi il est condamné à mort. Le peuple ne comprend pas autrement son supplice. Il insulte jusque dans son agonie par ce cri significatif : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix ! » (Mt., xxvii, 40).

Jésus-Christ affirme donc explicitement sa divinité.

II. Il l'affirme d'une manière implicite ; car il s'attribue 1^o les perfections divines, 2^o les pouvoirs divins, 3^o le culte divin.

1^o *Les perfections divines.* Il est éternel comme Dieu : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. » (Jo., viii, 58). Il est immense comme Dieu : « Personne n'est monté au ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » (Jo., iii, 13). Comme Dieu, il sait tout : « Seigneur, lui disent ses disciples, vous savez toutes choses. » (Jo., xxi, 17). Comme Dieu, il possède la toute-puissance, la majesté suprême : « Je suis le tout-puissant. » (Apoc., i, 8). Il a écrit sur son vêtement : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » (Apoc., xix, 16).

2^o *Les pouvoirs divins.* « Tout ce que le Père fait, dit-il aux Juifs, le Fils le fait pareillement. » (Jo., v, 19). « Comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut ; car comme le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » (v, 21-26). « Je suis le principe de toutes choses, moi qui vous parle. » (viii, 25). « Je suis la voie, la vérité, et la vie. » (xiv, 6). Il envoie le Saint-Esprit comme le Père (xx, 22) ; comme le Père il remet les péchés (Luc, v, 21) ; comme le Père il donne la grâce (I Cor., i, 16) ; comme le Père il donne la gloire (Rom., v, 25).

3^o *Le culte divin.* On lui doit le même honneur qu'au Père : « Que tous honorent le Fils

¹ « Sur quatre évangiles, dit M. Renan, il y en a trois où Jésus, loin de se dire Dieu, ne prend pas même le titre de Fils de Dieu. C'est saint Jean seul qui lui prête ce langage. » Qui oserait révoquer en doute une assertion si catégorique ? Et cependant elle s'évanouit dès qu'on ouvre l'Evangile. Saint Mathieu, saint Marc, saint Luc rapportent tous les trois l'interrogatoire de Jésus et la réponse qui causa sa mort.

comme ils honorent le Père » (Jo., v, 23) ; la même foi : « Vous croyez en Dieu, croyez en moi » (xiv, 1) ; la même confiance : « Il est notre espérance » (I Tim., i, 1) ; le même amour : « Si quelqu'un m'aime, le Père l'aimera » (Jo., xiv, 25), et il veut qu'on l'aime plus qu'un père, plus qu'une mère, plus qu'une épouse, plus qu'un fils et une fille (Mt., x, 37). Il veut qu'on le prie comme on prie le Père (Jo., xiv, 13). Ce n'est pas assez de le prier : il veut qu'on l'adore. Et il se laisse adorer par l'aveugle-né, par les saintes femmes, par ses disciples, enfin par saint Thomas qui se prosterne devant lui, en lui disant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (xx, 28).

Ainsi devant ses disciples, devant le peuple, devant les juges pendant sa vie et au moment de sa mort, partout et en toute circonstance, Jésus a affirmé clairement sa divinité. Et remarque importante, il est le seul qui ait dit : *Je suis Dieu*, ce qui est bien différent de cette affirmation : *Je suis un Dieu*. Il n'existe aucun autre personnage, dans l'histoire qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le sens absolu. Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter, mais toute la Grèce à souri de cette supercherie ; et, de même, l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains ni même pour ceux qui en étaient l'objet. Numa, Mahomet, Confucius se sont donnés simplement pour des agents de la divinité. Seul Jésus-Christ s'est donné pour Dieu même, pour l'être par excellence, pour le créateur des êtres. Ainsi la parole de Jésus-Christ reste unique entre toutes. Que penser de cette parole ? C'est ce qui nous reste à dire.

II. — Valeur de ce témoignage

En se disant Dieu, Jésus-Christ 1^o ne s'est pas trompé et 2^o ne nous a pas trompés.

I. Jésus-Christ ne s'est pas trompé. — Jésus devait savoir qui il était. Le fanatique dont la raison est troublée au point de ne pouvoir affirmer sa personnalité, celui-là n'est plus un sage, c'est un fou. Il est impossible de trouver dans la vie de Jésus, telle que les évangélistes nous l'ont dépeinte, une seule trace de fanatisme ; au contraire, ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est le bon sens, le calme, la modération, la clarté, la circonspection.

Non seulement Jésus n'est pas un halluciné ; non seulement il possède toute sa raison ; mais en lui la raison est sublime.

Je ne crains pas de le dire, mes frères : non seulement Jésus-Christ égale, mais il dépasse tous les penseurs qui l'ont précédé. Son esprit est à la fois plus étendu, plus élevé, plus profond.

Aucun d'eux, en effet, ni tous ensemble n'ont

embrassé avec cette puissance ni résolu avec cette netteté toutes les questions qui tourmentent l'âme humaine.

Dans l'ordre spéculatif, elles se réduisent à trois : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ? Quel est le rapport de l'un à l'autre ?

Les philosophes antiques ont fait, je le sais, à quelques-unes de ces questions de magnifiques réponses. Et cependant on dirait que ces hommes n'ont entrevu qu'un côté de la face de Dieu et que tout le reste est pour eux resté dans l'ombre. C'est ainsi qu'ils célèbrent en termes magnifiques sa perfection, et ils laissent subsister à côté de lui une matière éternelle, une puissance rivale dont l'action combat et limite la sienne.

Connaissent-ils mieux l'homme ? Non, moins encore si c'est possible. Les uns en font un Dieu, et l'exaltent dans un fol orgueil ; les autres le rabaisent au rang des bêtes, et l'avilissent à ses propres yeux. Les plus clairvoyants eux-mêmes ne peuvent expliquer les contradictions de sa nature, percer les mystères qui se dressent aux deux extrémités de sa vie, le mystère de ses origines et le mystère de ses destinées.

Et, ne connaissant ni Dieu ni l'homme, comment pourraient-ils déterminer leurs rapports et fonder la religion ?

Ah ! que Jésus-Christ paraît grand à côté d'eux ! Pour lui la nature divine n'a pas de secrets ; il en découvre les attributs, il en sonde l'essence. Par sa doctrine de la création, de la chute, de la réparation, de la vie future, il illumine les dernières profondeurs de l'âme humaine, en démêle les contradictions apparentes, en explique la grandeur et la bassesse et, enfin, en s'offrant lui-même comme le médiateur entre Dieu et l'homme, il nous montre comment le ciel peut se relier à la terre, comment l'infini et le fini peuvent s'unir sans se confondre et comment Dieu peut s'incliner vers l'homme pour le soulever jusqu'à lui.

Si de l'ordre spéculatif je passe à l'ordre pratique, sa supériorité est plus manifeste encore.

Comment redire toutes les rêveries puériles qui déparent les théories morales des philosophes antiques et leurs dangereuses utopies ! Qu'est-ce que la morale d'Aristote, de Zénon, d'Epicure, à côté de la pure, de la sublime morale de Jésus-Christ ?

Ouvrez l'Evangile : vous ne trouverez ni ces lacunes, ni ces taches. D'un regard, Jésus-Christ embrasse l'individu, la famille, la société, et avec une netteté, une sûreté incomparable, il trace les lois qui doivent les régir.

Après avoir flétri la triple concupiscence, chanté des béatitudes nouvelles, les béatitudes de la pauvreté volontaire, de l'humilité, de

la pureté, il pose, comme règle de la vie morale en même temps que comme aliment du cœur, un double amour : l'amour de Dieu pour les hommes et l'amour des hommes pour Dieu : sentiments sacrés d'où devaient couler, comme de leur source, toutes les vertus.

Après l'individu, il purifie et relève la famille. Il rappelle ces grandes lois primordiales de l'unité et de l'indissolubilité qui seules peuvent assurer la dignité, la paix, le bonheur du foyer.

Etendant son regard du foyer domestique sur la société, il la voit divisée par d'effroyables préjugés et d'effroyables haines. D'un mot il rapproche les classes, relève la pauvreté, abolit l'esclavage, enfante tous les dévouements : *Omnes vos fratres estis*, vous êtes tous frères.

Enfin, pour couronner cette législation sublime, il nous montre, au sommet de la hiérarchie sociale, le pouvoir émanant de lui ; il le consacre et il le tempère en faisant des princes ses premiers ministres et les représentants moins encore de sa puissance que de sa bonté.

Cherchez une conception plus large, une législation plus sage, une intuition plus sûre de tous les rapports divins et humains, vous ne les trouverez pas.

Quoi ! ce grand génie, cet esprit supérieur qui de l'aveu de Renan « a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne pourra jamais être comparé, » le docteur, le législateur de tous les peuples civilisés, vous lui supposeriez cette honteuse tare de la folie ! Ce que nous venons de dire ne laisse pas subsister un seul instant la ridicule hypothèse qui prive un tel homme du sens commun.

Donc en se disant Dieu, Jésus-Christ ne s'est pas trompé. Nous a-t-il trompés ? Pas davantage.

II. Jésus-Christ ne nous a pas trompés en se disant Dieu. Considérez en effet la personne de celui qui se rend ce témoignage ; c'est l'être le plus pur, le plus sage, le plus humble que la terre ait jamais vu. Est-il possible, vient-il seulement à la pensée qu'il ait pu mentir et tromper ? Peut-on admettre qu'il ait pu s'arroger des titres auxquels n'ont jamais osé prétendre les fous les plus enivrés d'orgueil ?

D'après M. Renan, Jésus-Christ aurait pu s'attribuer faussement la nature divine sans se rendre coupable d'imposture. Pourquoi ? Parce que en Orient on peut mentir sans cesser d'être sincère. Qu'on écoute plutôt : « Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. La vérité matérielle a très peu de

prix pour l'oriental. » Certes, cette affirmation est contestable. Mais M. Renan oublie que les Orientaux dont il s'agit ici sont des juifs ; or si l'on ouvre l'Ancien Testament, on y lit cent maximes analogues à celles-ci : « Les lèvres menteuses sont en abomination devant le Seigneur... Que la véracité précède toutes vos œuvres ! » Et puisqu'il s'agit de Notre-Seigneur, ignore-t-on qu'il disait : « Quot votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin. » (Mt., v, 37). Supposé qu'il y ait des cas où l'on puisse tolérer une certaine ambiguïté dans les paroles, il est des cas aussi où elle ne peut se justifier. Jésus est devant le Sanhédrin. « Au nom du Dieu vivant, lui dit le grand-prêtre, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu. » En vertu de quelle équivoque permise, même en Orient, Jésus-Christ pouvait-il répondre : « Je le suis, » si en réalité il n'était pas Dieu ?

L'auteur de la *Vie de Jésus* insiste. Il déclare que le mensonge est permis quand il est utile : « Celui, dit-il, qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé... Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec *nos scrupules* ce qu'ils firent avec leurs *mensonges*, nous aurons le droit d'être pour eux plus sévères. » Ainsi M. Renan glorifie le mensonge pour insinuer que Jésus-Christ a pu mentir. Quelle indignité !

Et si Jésus-Christ a menti, de quelle fausseté abominable ne s'est-il pas rendu coupable ! Il s'est improvisé Dieu. Il a élevé un autel à sa misérable humanité. Il a pris audacieusement place à côté du Saint des saints. Quel sacrilège, quelle exécrable impiété ! S'il en est ainsi, nous pouvons nous écrier avec le grand-prêtre : Il a blasphémé, il mérite la mort !

Ce mensonge d'ailleurs, loin de lui être utile, ne pouvait que lui nuire. Au moment où parut Jésus, les Juifs, prévenus par les oracles divins, considéraient comme imminente l'apparition du Messie. Si donc le Christ s'était contenté de se présenter au peuple comme le Libérateur attendu, il est probable qu'il aurait été reçu et acclamé par toute la nation. Mais en se disant Dieu, il soulevait contre lui une opposition formidable ; car pour les chefs de la synagogue la divinité tout entière se concentrait dans Jéhovah. Ils en concluaient que Jésus, par là-même qu'il s'attribuait la divinité, ne pouvait pas être le Messie. Il n'était qu'un imposteur, un blasphémateur impie. Ses œuvres merveilleuses étaient, ou des prestiges diaboliques, ou de

vaines illusions, que Dieu permettait pour tenter la fidélité de son peuple. Dès lors la volonté expresse de Jéhovah était que ce faux prophète fût mis à mort¹. Là fut le principe de cette hostilité qui se déchaîna contre Jésus-Christ et qui eut pour dénouement le drame du Calvaire.

Les docteurs du Judaïsme étaient trop orgueilleux pour se mettre à l'école de l'humble docteur de Nazareth et apprendre de lui que dans l'unité de Dieu on doit reconnaître trois personnes unies en une seule nature.

Enfin l'odieuse hypothèse qui fait de Jésus-Christ un imposteur est inconciliable avec le texte de l'Evangile. Il est impossible de lire avec droiture les écrits des biographes primitifs du Sauveur sans conclure : « Voilà un homme sincère, un noble cœur, une âme privilégiée, un type achevé de beauté morale. »

Remplir toute justice, c'était son idéal : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam*. (Mt., III, 14).

De fait Jésus-Christ est un modèle absolu de sainteté.

Il possède la sainteté négative. Il avait défié les Juifs de trouver en lui un péché. Or ses plus grands ennemis eux-mêmes ne peuvent rien lui reprocher. C'est en vain que les chefs des prêtres et tout le Sanhédrin cherchent quelque faux témoignage suffisant pour le faire mourir ; ils n'en trouvent point, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. (Mt., xxvi, 59-60). Pilate veut le relâcher ; car il sait que c'est par envie que les Juifs l'ont livré. (xxvii, 18). Pendant qu'il est assis sur son tribunal, sa femme lui fait dire : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste ; car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. » (xxvii, 19). Enfin le juge romain après avoir interrogé l'accusé déclare qu'il ne trouve rien de coupable en lui. (Lc., xxiii, 14). Jésus voit sa sainteté attestée jusque sur la croix. L'un des malfaiteurs crucifiés à ses côtés l'injurie ; mais il est repris par son compagnon de supplice en ces termes : « Nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » (xxiii, 41).

Il possède la sainteté positive. Il est, comme l'a chanté le psalmiste, le roi des vertus. Il a pratiqué dans un degré sublime : l'*humilité* : il a mené pendant trente ans une vie cachée à Nazareth ; — la *pauvreté* : le Fils de l'homme n'avait pas même une pierre où reposer sa

tête ; — l'*obéissance* : il a obéi à son Père céleste, à Marie, à Joseph, aux magistrats, aux juges, aux bourreaux ; — la *pénitence* : rappelez-vous ses travaux à Nazareth, son jeûne dans le désert, ses douleurs à Gethsémani, au Prétoire, au Calvaire ; — la *charité envers Dieu* : il n'a d'autre volonté que celle de Dieu, il n'est occupé qu'à procurer sa gloire et à réparer les injures que le péché lui a faites ; — la *charité envers le prochain* : il accueille avec bonté les enfants, les malades, les pécheurs. Il n'a pour ses ennemis que des paroles de pardon. En un mot on découvre en Jésus-Christ les qualités les plus divines, les dons de l'âme les plus exquis, en sorte que, quand la piété chrétienne a voulu écrire un livre qui fût le code de la morale et de la sainteté, elle a écrit le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cet homme est-il un imposteur ? Non, car l'imposture ne peut se concilier avec une telle intégrité, un amour si généreux du bien.

**

Et maintenant il faut conclure. Jésus-Christ est Dieu ; car il l'a affirmé et, en l'affirmant, il ne s'est pas trompé lui-même et ne nous a pas trompés.

Pour certains apologistes, ce témoignage que Jésus-Christ s'est rendu à lui-même est la preuve la plus décisive de sa divinité. « Je ne crois pas, dit le P. Didon qu'une raison saine, impartiale, indépendante, une raison d'homme puisse le récuser¹. »

Nous vous croyons sur parole, ô Jésus, et, en dépit des négations, des sarcasmes, des blasphèmes de l'impiété, nous vous disons avec l'humanité qui vous acclame : *Laudamus te, benedicimus te, adoramus et, Jesu Christe ! Amen.*

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

III

UNIVERSALITÉ ET PERPÉTUITÉ DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Un philosophe des temps anciens, étudiant à fond notre nature et cherchant ce qui nous distingue essentiellement des autres êtres, a dit avec vérité : « Ce qui différencie l'homme, ce qui est son signe caractéristique, c'est l'instinct, le sentiment religieux ; c'est cette faculté, qui est en lui et qu'on ne rencontre pas dans les créatures inférieures, qui le porte naturellement et spontanément vers Dieu, » et il a défini l'homme : « un ANIMAL RELIGIEUX, *animal*

¹ Il est dit, en effet, au livre du Deutéronome : « S'il s'élève parmi vous un prophète ou quelqu'un qui prétend avoir eu une vision en songe, et qu'il prédise un signe ou un prodige, et que ce qu'il avait dit arrive ; si cet homme vous dit : Allons et suivons les dieux étrangers ; vous n'écoutez pas les paroles de ce prophète ou de ce rêveur, car le Seigneur Dieu vous éprouve si vous l'aimez, oui ou non. Quant à ce prophète, il sera mis à mort. » (Deut., xiii, 1-5).

¹ *La foi en la divinité de Jésus*, p. 101.

religiosum. » — Ne vous offensez pas de ce mot ; il n'a rien d'injurieux, car il signifie simplement un être vivant qui a la pensée, le souvenir de Dieu et qui entretient des relations avec lui. — Or, c'est par la prière que l'homme entre en communication avec Dieu ; c'est un honneur qui lui est réservé ; car la prière, dit excellemment saint Thomas, est le propre de la créature raisonnable : *orare proprium rationalis creaturæ.*

Aussi, de tout temps et partout, l'homme a fait acte de religion ; en tout temps et partout, il a reconnu un Être supérieur auquel il a adressé ses hommages et dont il a réclamé la protection ; en tout temps et partout, il a prié le vrai Dieu ou une fausse divinité.

La prière est une pratique universelle et perpétuelle. Je vous en montrerai l'existence dans tous les âges, sous toutes les zones, parmi tous les peuples. C'est une constatation historique que nous allons faire ensemble ; mais elle ne sera pas, je crois, sans utilité, car elle nous inspirera de salutaires réflexions à l'usage de ceux qui auraient négligé la prière, et elle affermera dans cette pratique ceux qui y sont demeurés fidèles.

I

Si je devais, mes frères, vous indiquer l'origine de la prière, il me faudrait remonter à la naissance des siècles. La première prière est éclos sur les lèvres du premier homme, le jour où il fut créé dans les délices du Paradis terrestre. C'est Adam qui, le premier, rendit à son Créateur le culte d'adoration et de reconnaissance auquel il avait droit. Avec lui la prière était entrée dans le monde ; elle s'y est maintenue, malgré toutes les passions et toutes les erreurs, et elle s'y perpétuera jusqu'à la fin.

Descendez le courant des âges, suivez le flot des générations qui se succèdent, vous la rencontrerez vivante ; vous la trouverez sur votre chemin au cours des soixante siècles qui nous séparent de l'Eden.

Depuis que la race humaine existe, que de générations ont passé sur notre globe ! Eh bien ! l'histoire en mains, il serait facile de montrer que *tous les peuples*, — vous entendez ? tous les peuples — ont connu et pratiqué la prière, qu'ils soient barbares ou civilisés, sous quelque latitude, en quelque partie du monde qu'ils aient fixé leur séjour, à l'Orient ou à l'Occident, sous les feux du Midi comme sous les glaces du Nord.

Dieu nous a fait une loi de la prière, nous le verrons bientôt ; mais si le texte de cette loi venait à se perdre ou à s'égarer, nous n'aurions, pour trouver sa première édition, son édition vraiment originale, qu'à descendre dans notre cœur. Dieu l'y a gravé de sa pro-

pre main. La preuve, c'est qu'on le rencontre sans aucune altération ni distinction, chez tous les hommes, qu'ils soient européens ou océaniens, africains ou asiatiques, enfants de la plus simple nature comme de la civilisation la plus avancée ; tous ils ont eu des jours et des heures de prière.

La pieuse nation des Hébreux priaient : elle connaissait le vrai Dieu, elle était son peuple de prédilection, et ses prophètes ne manquaient pas de lui rappeler son devoir. Mais les autres peuples priaient également ; ils priaient en plein air, dans les champs, au milieu des forêts, ou dans des temples. Il est vrai que leurs supplications tombaient au pied de vaines idoles, de viles créatures ; mais enfin ils priaient.

Une chose qui doit saisir l'attention des moins réfléchis, c'est que chez tous les peuples on a vu ceci : des édifices construits pour abriter la prière, et des prêtres qui sont les ministres de la prière.

Quand on remue les ruines des siècles écoulés, quand on fouille le sol où furent des cités puissantes, que découvre-t-on ? Des idoles, des débris d'autel, des fragments de colonnes, toutes choses qui attestent dans ces sociétés disparues l'usage de la prière.

Et si vous lisez les ouvrages des historiens et des poètes de l'antiquité, vous y trouverez des formules de prière, des invocations à la divinité ; vous y verrez des guerriers qui lèvent leur épée vers le ciel en lui demandant la victoire, des législateurs qui lui demandent la sagesse, des agriculteurs qui lui demandent une opulente moisson.

Quand la foudre gronde, que l'orage est menaçant, que les rivières débordent, quand l'épidémie exerce ses ravages et sème l'épouvante, quand la guerre civile déchire la patrie, j'entends une voix puissante qui monte vers le ciel : c'est la voix de la prière.

Voilà donc un fait indéniable : tous les peuples antiques ont eu le souvenir de Dieu ; et ils l'ont prié, à leur naissance, à leur apogée et aux jours de leur décadence.

Est-ce que cette tradition a été interrompue dans des temps plus rapprochés de nous ? Est-ce que, de nos jours, la prière a cessé ?

Si je groupe les hommes de ce siècle selon la religion à laquelle ils appartiennent, je distinguerai les chrétiens et les juifs, les protestants et les musulmans, les païens et les idolâtres ; et si j'examine les pratiques de leur culte respectif, au premier rang et constamment je trouverai la prière : le chrétien prie dans son église, le juif dans sa synagogue, le protestant dans son temple, le musulman dans sa mosquée, le païen, l'infidèle devant ses idoles ou ses fétiches.

Non, la prière n'est pas éteinte parmi nous. En dehors des temples, au sanctuaire de la

famille, regardez cet enfant qui se prépare à la première communion, regardez ce jeune homme qui lutte contre des passions naissantes, regardez cette épouse, cette mère, cette pauvre femme qui s'agenouillent dans le silence et le recueillement, regardez ce malade, cet infirme sur son lit de souffrance : qu'est-ce que leurs lèvres murmurent ? Ce sont des appels à la miséricorde divine, ce sont des prières.

Il est donc vrai que l'humanité a toujours prié, et qu'on peut mettre au défi de nommer un peuple, de fixer une époque, de désigner un coin de terre où la voix de la prière n'ait jamais retenti ; il est donc vrai que la prière est une pratique universelle, indestructible, l'aspiration de tous les esprits, le cri de tous les cœurs.

II

Que direz-vous à cela et quelle objection me ferez-vous ? M'alléguerez-vous qu'il y a eu certainement des gens étrangers à la prière, qu'il s'en trouve encore aujourd'hui qui ne prient pas, qu'on ne voit jamais prier, qui ne fréquentent plus l'église, qui se tiennent éloignés des cérémonies cultuelles ?

Je l'avoue, mes frères, il peut se faire que quelques hommes ne prient jamais ; mais combien sont-ils ? Ils sont l'infime minorité, ils sont l'exception, une triste exception, il est vrai, mais une exception qui n'infirme en rien la pratique générale. S'ils ne prient plus aujourd'hui, ils ont pourtant prié autrefois ; ils ont prié sur les genoux de leurs mères, ils ont prié sur les bancs du catéchisme et au jour de la première communion. Ils ont cessé de prier le jour où ils ont perdu leur innocence, où ils ont dit à leurs passions : « Règnez et gouvernez ! »

Mais croyez-vous que ceux-là mêmes qui ont déserté la prière ne sentent pas, à certaines heures, le besoin d'y revenir ? Croyez-vous que sous la pression de certaines circonstances ils n'y soient pas irrésistiblement ramenés ?

Où, j'en conviens, quand on s'est laissé absorber par le mouvement des affaires, par les sollicitudes de la vie matérielle, par la séduction des plaisirs, quand on a ouvert son âme aux émotions du vice honteux, volontairement ou involontairement, on omet la prière. Mais vienne une épreuve, vienne une maladie, vienne un deuil : quel est celui, parmi les plus déshabitués de la prière, qui, devant l'imminence d'un danger, sous l'étreinte de la souffrance, près du lit où un père, où une mère, où un enfant agonise, sur le bord d'une tombe où va descendre une créature aimée, quel est l'homme qui n'a pas élevé ses regards vers Dieu, qui n'a pas senti une prière monter de son cœur sur ses lèvres ? Souvent ceux qui

n'ont jamais prié de leur vie, retrouvent dans ces heures d'angoisse l'accent de la supplication.

C'est un fait mille fois constaté par l'expérience. De même que la verge de Moïse fit jaillir d'un rocher une source abondante, le malheur fait jaillir la prière des cœurs les plus endurcis. Les épreuves de la vie ! S'il s'en trouve parmi vous qui aient perdu l'habitude de la prière, je les attends là : ils la retrouveront certainement. Depuis que j'exerce le ministère pastoral, j'ai à peine trouvé deux ou trois hommes qui avaient oublié toute formule de prière, qui ne savaient même plus l'Oraison dominicale, la Salutation angélique ; mais j'en ai vu et beaucoup, qui, après avoir omis pendant de longues années toute pratique religieuse, retrouvaient sur le lit de la souffrance les prières qu'ils avaient apprises dans leur enfance, et les récitait avec une foi et une ferveur qui me touchaient profondément.

J'arrive, mes frères, à ma conclusion et je dis que la prière est naturelle à l'homme dont la raison est saine, dont le sens moral n'est pas vicié ; il prie comme il respire. On a dit en effet que la prière est la respiration de l'âme. Quand l'enfant fait son apparition dans la vie, il n'a pas besoin d'apprendre à respirer : l'instinct le sollicite, la nature lui révèle ce qu'il doit faire, et spontanément il aspire et il respire. C'est naturellement aussi que l'homme prie. Puisque partout et toujours on l'a vu prier, n'est-ce pas la preuve que la prière répond à un besoin des plus intimes et des plus impérieux de l'être humain ? Ah ! si la prière était le fait de quelques individus, d'une passion, d'un préjugé, elle n'aurait pas traversé une longue série de siècles. Si elle était le fait de quelques individus, elle serait morte avec eux ; si elle était le fait d'un préjugé, elle se serait localisée dans une région déterminée, elle se serait arrêtée à tel fleuve, à telle frontière ; enfin, si elle était le fait d'une passion, elle ne lui aurait pas survécu.

Mais il n'en est pas ainsi, nous l'avons constaté, la prière est un fait universel, perpétuel ; un fait qui a été observé dans tous les temps et parmi tous les peuples. C'est donc, je le répète, que la prière est une nécessité de notre nature. « Ne voyons-nous pas, dit Bossuet, que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration nous apprend à réclamer Dieu dans tous nos besoins, dans toutes nos afflictions ? Un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié que naturel, et qu'il naît

en nos âmes non tant par doctrine que par instinct. »

Et maintenant, pour vous ramener à la prière si, pour des causes que je n'ai pas à rechercher, vous l'aviez délaissée, je ne vous demanderai pas si vous êtes chrétiens, juifs, protestants, musulmans, je vous dirai simplement : Avez-vous la nature humaine avec l'intégrité de ses facultés ? Avez-vous une raison droite, un jugement correct, un bon cœur ? En un mot, êtes-vous des hommes ? Oui, n'est-ce pas ? Alors, — et je n'invoquerai pas d'autres motifs aujourd'hui, — vous devez prier. Ainsi soit-il !

IV

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Je trouve bien étrange et absolument insensé le motif qu'on allègue parfois pour se justifier de ne pas prier. « Je me suffis à moi-même, dit-on, je n'ai besoin de rien. » Il faut être d'un aveuglement, d'une présomption qui dépasse toute mesure pour tenir un pareil langage. Car, qui est pourvu, qui est assuré de tout, qui n'a besoin de rien, dans cette terrestre vie ? Pour le corps et pour l'âme, dans l'ordre matériel et dans l'ordre spirituel, qu'est-ce que l'homme, sinon un être faible, dénué de tout, un vrai nécessiteux ? Et c'est pour cela qu'il ne peut se passer de Dieu et qu'il est mis en demeure à chaque instant de réclamer son assistance.

La prière est pour lui une nécessité et j'en indique les raisons que je développerai tout à l'heure : il est incité à prier 1^o parce qu'il est *faible* et qu'il a besoin de force et d'appui ; 2^o parce qu'il est *coupable* et qu'il a besoin de pardon ; 3^o parce qu'il est *malheureux* et qu'il a besoin de consolations.

I

Lorsque nous voulons être d'une sincérité complète avec nous-même, il y a une vérité qui nous est révélée aussitôt : c'est la conviction profonde de notre faiblesse, de notre impuissance. Cette impuissance apparaît aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral.

1. Dans l'ordre physique d'abord, dites-moi, est-ce que notre pouvoir est sans borne ? Est-ce que nous sommes les maîtres souverains ? Est-ce que nous ne dépendons de rien ni de personne ?

Un vent d'orgueil a soufflé partout : l'amélioration matérielle de la vie, les progrès réalisés, les récentes découvertes ont porté l'homme à s'imaginer qu'il pourrait désormais

se suffire et se passer de Dieu. Mais, je vous le demande à vous, qui cultivez la terre, est-ce que malgré votre activité infatigable, malgré votre industrie, malgré tous les moyens auxquels vous avez recours, vous pouvez être assurés du fruit de vos labeurs ? Vous vous agitez, vous travaillez, vous arrosez des sueurs de votre front le grain que votre main jette dans le sillon entr'ouvert, c'est bien ; mais les rayons de soleil, les pluies opportunes ne dépendent pas de vous. Et ces récoltes que la terre vous prépare, sont encore exposées à des dangers qu'il vous est impossible de conjurer. Qu'y a-t-il, en effet, de plus fragile que ces biens ? De même que pas une vie n'est assurée d'arriver à la vieillesse, pas un épi de froment n'est assuré d'arriver à la moisson, pas une grappe de raisin n'est assurée d'arriver à la vendange. Il faut si peu de chose et si peu de temps, pour anéantir les travaux et les espérances d'une année ! Il ne faut qu'un rien, il ne faut qu'un instant. Un petit insecte imperceptible qui mord la racine ou la tête de la plante, la gelée d'une seule nuit, la grêle d'une demi-heure, et la récolte est perdue ! Si la terre est ravagée, l'humanité appauvrie gémit dans les angoisses de la faim.

Eh bien ! vous appartient-il de diriger les saisons à votre gré, de donner des ordres au soleil, de faire tomber la pluie quand il vous plaît ? Nous avons des savants qui sondent les profondeurs du ciel, qui pèsent les étoiles, qui ont la prétention de connaître les lois qui régissent la nature ; qu'ils se lèvent donc, qu'ils allongent le bras pour écarter la tempête menaçante ; qu'ils éteignent l'éclair au flanc de la nuée sinistre qui gronde, qu'ils répriment l'impétuosité des vents, qu'ils posent une limite aux débordements de la rivière et lui disent avec autorité : « Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin ! » Les impies jettent parfois des défis à Dieu. Défis pour défis ; la nuée qui mugit sur leurs têtes chargée de grêlons semble leur dire : « Vous qui êtes si puissants et qui voulez vous passer de Dieu, venez donc me barrer la route ! »

Vantez-vous donc maintenant de n'avoir besoin de rien, ni de personne, et de vous suffire à vous-mêmes ! Avouez, mes frères, que vous êtes ici totalement impuissants. Mais si vous songez à l'impuissance à laquelle vous êtes réduits, vous sentirez l'irrésistible besoin de recourir à Celui qui gouverne en Maître absolu les hommes et les choses, qui tient à ses ordres le soleil, les vents, la pluie, les orages ; vous sentirez la nécessité de le prier, de lui demander de protéger vos biens et d'éloigner les dangers qui les menacent.

2. Ce n'est pas seulement dans l'ordre physique que se manifeste notre impuissance ; elle se révèle avec autant d'évidence dans l'ordre moral.

La vie chrétienne peut se résumer en deux mots : faire le bien et éviter le mal. Eh bien ! mes frères, j'en appelle à votre expérience de chaque jour : nous sommes faibles pour faire le bien, faibles pour résister au mal.

La vertu devrait nous séduire par l'éclat dont elle revêt l'existence, nous charmer par les récompenses qu'elle nous promet et qu'elle nous donne, en ce monde et en l'autre ; mais non ! L'homme est ainsi fait depuis le péché, qu'il se laisse difficilement prendre à ces nobles séductions.

Faut-il remplir un devoir, obéir à Dieu, se soumettre à l'Eglise, poser un acte vertueux ? Il hésite, il délibère, et quand, après une détermination longtemps discutée, il a mis la main à l'œuvre, avec quelle mollesse il la poursuit ! Lui, qui tout à l'heure déployait une fébrile activité dans ses entreprises terrestres, se trouve sans énergie quand il s'agit de faire quelque chose pour Dieu et pour son âme : devant l'obstacle, il s'arrête fatigué, impuissant ; la plus légère contradiction le déconcerte et l'abat tout net.

S'il est faible devant le bien, il ne l'est pas moins devant le mal. On l'a dit, et c'est vrai : pour l'homme, exister c'est combattre. Or, considérez-le comme le péché l'a fait. Avec une intelligence bornée, avec un cœur inconstant, enclin aux joies sensuelles et poussé par de tumultueux désirs, avec une volonté défaillante, facilement entraînée par la violence des passions, avec des sens indisciplinés et des convoitises insolentes, avec une nature travaillée par de honteux instincts, comment voulez-vous que, seul, abandonné à ses propres forces, il lutte victorieusement contre tant d'ennemis du dedans et du dehors qui lui font une guerre sans merci ?

Ah ! c'est alors qu'il sent le besoin d'être soutenu dans sa faiblesse. Mais qu'il ne s'avise point de chercher un appui et de mettre sa confiance dans la créature ; car la créature est un sable mouvant qui se dérobe en fuyant sous les pieds. Quand sa faiblesse l'épouvante, c'est vers Dieu qu'il doit sentir le besoin de se tourner ; c'est à lui qu'il doit demander du secours ; c'est à lui qu'il doit s'attacher par la prière.

La prière en effet nous unit à Dieu, force infinie, énergie invincible, et nous fait participer à sa puissance. Isolé et sans appui, rien n'est faible comme le lierre : il rampe à terre et on le foule aux pieds ; mais s'il plonge ses racines dans les fentes d'un mur, s'il enlance ses branches autour d'un arbre vigoureux, il peut défier les vents et braver les tempêtes ; il est fort comme le mur, il est fort comme l'arbre auquel il s'est attaché. Ainsi l'homme, livré à sa faiblesse native, ne sait souvent que fléchir et céder ; mais s'il s'approche de Dieu par la prière, s'il s'unit à lui, il puise

dans ce contact intime une indomptable énergie.

Il le sait bien, le bon chrétien qui a le sentiment de sa faiblesse, et quand le devoir est pénible, quand la tentation est violente, il s'adresse instinctivement à Dieu, il l'appelle à son aide, il lui dit avec le prophète : « Seigneur, vous êtes ma force ; je suis faible, soutenez-moi ; je tombe, relevez-moi. C'est en vous que j'ai placé mon espérance et je ne serai pas confondu. *In te, Domine, speravi, non confundar.* »

II

L'homme prie, parce qu'il est faible et qu'il a besoin de force. Mais, de plus, il est pécheur, et il éprouve le besoin d'implorer le pardon de ses fautes.

Le péché nous a été transmis en héritage avec la vie. Le baptême, en nous purifiant de la tache originelle, ne nous a pas enlevé la triste et malheureuse puissance de pécher, et nous sommes continuellement assaillis par le démon, qui nous harcèle, qui nous tente et qui, pour nous faire tomber, trouve de redoutables complices dans nos passions et dans les séductions du monde. Qui de nous n'a pas senti de ces entraînements au mal ? Qui de nous n'a pas eu, dans sa vie, de ces heures où il lui semblait qu'il allait fatalement succomber ? Hélas ! la résistance n'a pas toujours été victorieuse.

Depuis l'instant où notre raison a connu le mal, combien de fois nous avons offensé Dieu ! Combien de fois nous avons provoqué sa justice ! Ils sont rares et bien rares les jours où nous n'avons pas accru le nombre de nos prévarications, où nous n'avons pas ajouté d'autres iniquités aux iniquités de la veille !

Le remords vient à la suite du péché, et notre conscience inquiète, alarmée, nous montre Dieu indigné et prêt à nous punir. Oh ! c'est alors que nous sentons l'impérieux besoin de crier vers lui et de lui demander pardon.

David était coupable d'adultère et d'homicide. Le souvenir de son double crime se présentait sans cesse à son esprit, et le poursuivait jusque sur sa couche qu'il arrosait de ses larmes. Dans sa douleur, il eut recours à la prière. « Epargnez-moi, Seigneur, disait-il, ne me frappez pas dans votre juste colère, mais ayez pitié de moi dans votre miséricorde, détournez votre face de mon péché, effacez-le et ne repoussez pas la supplication d'un cœur contrit et humilié. »

Les pécheurs, — et nous le sommes tous, — éprouvent le besoin de redire à Dieu les sentiments et les paroles de David pénitent. « De la profondeur de ma misère, doivent-ils dire, nous criions vers vous, Seigneur ; accueillez nos regrets, et soyez-nous propice. Si vous

comptez nos iniquités, leur nombre nous effraie ; mais nous espérons en votre miséricorde. »

Et voyez, mes frères, la nécessité de la prière : elle peut prévenir le mal et nous en préserver ; elle peut nous obtenir la grâce d'y résister ; et si nous succombons, elle nous aide à nous relever et à reconquérir l'amitié de Dieu. Un acte de contrition émané d'un cœur sincèrement repentant, dispose Dieu à la clémence, et même, s'il réunit les conditions voulues, peut abolir les fautes d'une longue vie. Ah ! je ne puis m'empêcher d'admirer l'étonnante bonté de Dieu quand je viens à songer qu'une prière suffit pour ouvrir le ciel au malheureux qui demande pardon. Ouvrez-vous, portes éternelles ! il faut que la prière passe et introduise l'âme au royaume de paradis !

III

La prière est nécessaire à l'homme, parce qu'il souffre et qu'il a besoin d'être consolé.

Il faut bien croire que le bonheur sans mélange n'existe pas ici-bas, car de tous les points de l'horizon viennent des plaintes, des gémissements, des récriminations, et ce n'est pas sans motif que cette terre a été appelée « une vallée de larmes. » La souffrance est entrée dans le monde à la suite du péché ; elle s'y est perpétuée, et elle y restera jusqu'à la fin. Personne n'échappe à ses étreintes. L'homme, né pour mourir, s'achemine vers sa fin par un sentier âpre, trempé de sueurs et de larmes. C'est la douleur qui lui a ouvert les portes de l'existence et qui le pousse vers la mort où il marche le cœur navré, les membres flétris, à travers quelques joies courtes qu'il dévore en fuyant, et parmi de longues angoisses qui semblent se disputer ses jours. Entre le berceau et la tombe, ces deux extrêmes si rapprochés, il y a place pour bien des épreuves. La vie n'est guère qu'une succession de peines, d'ennuis, de tribulations. La souffrance s'attache au corps et à l'âme pour les meurtrir, pour les torturer l'un et l'autre. Les maladies, les infirmités, les accidents, les revers de fortune, et puis les calomnies, les injustices, les railleries, les trahisons, les amitiés transformées en haines, les incompatibilités d'humeur, les dissensions domestiques, les peines secrètes, les sombres prévisions, les inquiétudes de l'avenir, est-ce que je pourrais vous dire toutes les misères qui affligent l'humanité physiquement et moralement ? Avant d'en épuiser la liste, l'imagination se lasserait. Et parfois elles s'accumulent en si grand nombre et sont si intolérables, si accablantes, qu'elles contraignent leurs victimes à redire la plainte douloureuse de saint Paul : « C'en est trop, et j'ai le dégoût de la vie ! *Supra modum gravati sumus*

supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. »

Ah ! c'est alors que nous avons grand besoin d'être réconfortés et consolés. Mais le réconfort, la consolation, où les trouverons-nous ? Sans doute les paroles d'un ami, les sympathies de ceux qui s'intéressent à nous, peuvent adoucir en quelque chose notre peine, mais il y a des plaies que la main de l'homme ne peut fermer ; il y a des blessures qu'elle ne peut pas guérir ; et l'âme qui souffre de ces plaies, qui saigne de ces blessures, doit chercher ailleurs que sur la terre des encouragements et des consolations.

O vous qui êtes si cruellement éprouvés, levez vos yeux et vos mains vers le ciel ! Priez, priez le Dieu de toute consolation, faites-lui la confiance de vos peines ; dites-lui comme le prophète : « O mon Dieu, je répands ma prière devant vous, et je vous révèle ma profonde affliction : tout mon être tombe en défaillance ; hâtez-vous de me secourir : vous êtes mon unique espérance ! »

La prière, mes frères, s'impose donc à nous comme une nécessité, et si nous ne prions pas ou si nous prions mal, c'est parce que nous ignorons nos besoins ou nous ne les sentons pas. Si nous les ignorons, nous sommes semblables à ces insensés qui, tombés au dernier degré de la folie et n'ayant pas conscience de leur état, s'imaginent qu'ils sont les plus parfaits, les plus heureux des hommes. Si nous les connaissons, nous ne les sentons pas toujours vivement. Exceptons pourtant les besoins du corps. Ah ! ceux-là, on s'applique volontiers à les rechercher, à les étudier, et, quand on les a découverts, Dieu sait comme on y est sensible ! Tout ce qui compromet ou ébranle nos intérêts temporels, tout ce qui nous touche dans notre santé, dans nos jouissances, dans nos biens, nous émeut, nous alarme. Sommes-nous aussi soucieux, aussi impressionnables à l'endroit de nos intérêts spirituels ? Hélas ! non, et il faut l'avouer à notre grande confusion.

Nos âmes, qui sont la partie la plus noble de notre être, nous ne nous en inquiétons pas assez, nous nous en occupons mollement. Leurs besoins intimes, nous ne les sentons pas. La première cause de cette insensibilité, c'est l'irréflexion : la vérité est qu'on ne réfléchit guère ; on se tient à la superficie des choses, on ne va pas au-delà de ce qui paraît aux regards ; on ne descend pas dans l'âme, pour en étudier les aspirations et les besoins. La seconde cause c'est le matérialisme, qui nous envahit de toutes parts : les sens nous dominent et nous subjuguent ; les objets extérieurs saisissent toutes nos pensées, et la terre avec ses périssables jouissances nous prend tout notre cœur.

Si nous avions la conscience réfléchie de nos

besoins, si nous en sentions l'immensité et la profondeur, si nous en étions vivement pénétrés, notre prière serait spontanée ; elle tomberait naturellement du cœur et des lèvres, comme les fruits mûrs tombent de l'arbre qui les a produits ; elle jaillirait comme l'eau d'une source abondante ; elle s'énoncerait avec une instinctive facilité. Appliquons-nous donc à rechercher les besoins de notre corps et de notre âme ; sentons-les vivement ; et la prière, qui ensuite les traduira, fera vite le chemin du ciel et nous rapportera les secours que nous aurons sollicités. Ainsi soit-il.

V

LE PRÉCEPTÉ DE LA PRIÈRE

Oportet orare.

C'est un devoir de prier.

Mes frères,

Nous sommes de frêles créatures, travaillées par des besoins sans cesse renaissants d'ordre matériel et d'ordre spirituel ; le courage nous manque souvent dans les luttes que nous devons soutenir contre les tendances d'une nature pervertie ; et nous avons de la peine à résister au mal et à faire le moindre bien.

Le sentiment réfléchi de notre faiblesse, la conviction de notre impuissance, la vue des dangers auxquels nous sommes exposés, la pensée de nos fautes ; faut-il autre chose que cela pour nous décider à prier ?

Cependant, mes frères, et sans doute pour nous faire comprendre l'importance capitale de ce devoir, Dieu a édicté à ce sujet un précepte qu'il a formulé dès les premiers temps, qu'il a proclamé sur le Sinaï, que Jésus-Christ a renouvelé et confirmé, que l'Eglise au cours de son existence a constamment rappelé aux fidèles.

C'est sur ce précepte de la prière que votre attention sera appelée en ce jour. Nous en suivrons, à travers les âges, les différentes promulgations, et nous en indiquerons brièvement quelques caractères.

I

1. Le premier précepte de la prière date du berceau de l'humanité. Dans ce lieu féerique que nous appelons le Paradis terrestre, entre Dieu et l'homme c'étaient les plus douces, les plus intimes relations. Adam et Eve, comblés des dons les plus magnifiques de la nature et de la grâce, pouvaient-ils ne pas le bénir, le glorifier, le remercier ? Il n'était pas besoin d'une loi pour les y contraindre ; leur cœur, tout pénétré de reconnaissance, y suffisait.

Mais voici la catastrophe que vous savez.

L'homme est expulsé de l'Eden ; il s'en va, meurtri de sa chute, emportant avec lui sa honte, c'est vrai ; les malédictions de Dieu, c'est vrai ; de tristes perspectives et la mort au bout, c'est vrai. Mais il emporte aussi avec lui une grande espérance et une grande loi : l'espérance du salut, la loi de la prière.

Les patriarches reçoivent cette espérance et la transmettent à leurs fils comme un précieux héritage ; ils obéissent à cette loi et en recommandent l'observation à leur postérité.

Les temps se succèdent et les hommes, rompant avec les traditions primitives, méconnaissent le vrai Dieu et s'en vont porter leurs adorations, leurs prières à de vains simulacres, à de viles créatures.

C'est alors que Dieu intervient. Vous vous souvenez du choix que Dieu a fait du peuple hébreu pour qu'il soit son confident et le dépositaire des promesses messianiques ; vous vous souvenez de sa délivrance de la servitude égyptienne, de ses pérégrinations à travers le désert. De campement en campement, il arrive, sous la conduite de Moïse, au pied du Sinaï. Dieu qui est descendu au sommet de cette montagne y appelle Moïse. Il se prépare quelque chose de bien grave. Le Sinaï est enveloppé d'un nuage épais que déchirent les éclairs, la foudre gronde avec un horrible fracas ; le peuple est saisi d'épouvante. Que se passe-t-il là-haut ? Que fait Dieu ? Ce qu'il fait ? Il s'entretient avec Moïse, il lui remet, gravés sur la pierre, une série de commandements dont le premier est celui-ci : « Tu adoreras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et tu ne serviras que lui seul. » Qu'est-ce que ce premier précepte, si ce n'est le précepte de la prière ?

Les prophètes viendront ensuite, et chacun d'eux rappellera aux enfants d'Israël la loi du Sinaï. Ceux-ci, quoi qu'il arrive, y resteront soumis, et jusque dans l'exil, quand viendra l'heure de la prière, ils se tourneront comme le jeune Daniel vers le temple de Jérusalem pour adorer Celui qui y réside.

2. Le Sauveur promis à l'origine vient au temps marqué dans les conseils du Très-Haut. Écoutons-le : c'est le Maître par excellence, aucun autre ne peut lui être comparé. Eh bien ! que dit-il, qu'enseigne-t-il au sujet de la prière ? L'Evangile nous le rapporte : « Il faut prier, dit-il. *Oportet orare.* » Vous le voyez : ce n'est pas un simple conseil, c'est un ordre : il faut, *oportet*. « Veillez et priez. *Vigilate et orate.* » Il veut qu'on demande : *petite* ; il veut qu'on cherche : *quærite* ; il veut qu'on frappe : *pulsate*. Peut-on manifester sa volonté avec plus de précision ? Peut-on formuler un précepte d'une manière plus positive et plus claire ?

Aux paroles, Jésus-Christ joint l'exemple.

Depuis la crèche jusqu'au Calvaire, sa vie fut une vie de prière. Il pria à Nazareth, à Jéricho, à Capharnaüm, à Béthanie, à Jérusalem ; il pria au désert, sur la montagne, le long des chemins, sur le bord des lacs, dans les Synagogues, dans le Jourdain, sous la voûte du Temple ; il pria à la dernière Cène, au jardin des Oliviers, sur le sommet du Calvaire, entre les bras de la croix, si bien que le proconsul de la Judée dans son rapport au Sénat romain le peignit comme un homme en relations constantes avec le ciel.

Formés à cette école, les Apôtres eux aussi donnent l'exemple de la prière et en recommandent avec insistance la pratique. Ils se déchargent sur des ministres inférieurs des soins multiples que réclame le gouvernement des Eglises naissantes ; pour eux, ils se réservent le soin de la prière et le ministère de la prédication : *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus*. La prière d'abord, la prière avant tout : chose remarquable !

3. L'Eglise reçoit de leurs mains ce commandement de la prière. Qu'en a-t-elle fait ? Elle en a fait deux choses : un devoir sacré pour elle, et un point capital de son enseignement.

Oui, d'abord, l'Eglise a placé la prière, avec l'offrande du sacrifice qui est encore la prière sous sa forme la plus excellente, au premier rang des fonctions sacrées. Elle demande à ses ministres qu'ils prient d'abord et qu'ils enseignent ensuite ; voilà pourquoi, lorsqu'elle admet un jeune lévite à l'honneur du sous-diaconat, elle met entre ses mains le bréviaire où, sept fois le jour, il puisera des adorations pour Dieu qui les exige, et des supplications pour le peuple qui les demande. Le devoir lui est imposé, sous peine de péché grave, de ne se séparer jamais de ce livre, pas même un seul jour. Quoi qu'il fasse et où qu'il aille, ce livre devra l'accompagner, et quel que soit le degré de la hiérarchie où ce jeune lévite soit élevé plus tard, qu'il monte d'une marche ou qu'il reçoive l'onction sacerdotale, que, jugé digne d'un honneur plus grand, sa main saisisse la houlette du pasteur ou que son front ceigne la mitre des pontifes, le livre obligé de la prière le suivra constamment, et ni les sollicitudes attachées à ses fonctions, ni le nombre et l'importance des affaires ne le déchargent du devoir de prier. C'est une loi qui embrasse sa vie tout entière.

J'ai ajouté que l'Eglise a fait de la prière un article fondamental de sa doctrine. Ses pontifes et ses docteurs n'ont cessé, dans tous les siècles, de rappeler aux chrétiens le précepte de la prière, de leur en dire les avantages et de les conjurer d'y être fidèles.

Voulez-vous que je vous cite quelques-unes de leurs paroles ? « Nous avons besoin de

prier constamment : *continua prece opus est* ; on n'abandonne pas la prière sans grand dommage : *ab oratione non sine magno detrimento receditur* ; il est impossible d'unir une vie de vertus à une vie sans prière : *fieri omnino non potest ut sine oratione vita cum virtute ducatur* ; la prière est la vie de l'âme : ne point prier, c'est mourir... » Vous venez d'entendre S. Cyprien, S. Basile, S. Jean Chrysostome. Je pourrais accumuler les textes ; mais à quoi bon ? puisqu'il est certain que depuis que l'Eglise a été instituée, il n'est pas une époque où elle n'ait enseigné le précepte de la prière ; puisqu'il est certain que les maisons où se réunissaient les premiers chrétiens, que les catacombes où la persécution les retenait, que les modestes chapelles et les vastes basiliques, que tous les lieux d'assemblée, que toutes les églises, que toutes les chaires ont retenti de la même parole : *Oportet orare* ; il faut prier : c'est l'ordre de Dieu, c'est le précepte de Jésus-Christ.

II

Voilà certes une loi bien grave, mes frères, une loi dont on trouve l'expression à chaque page des livres sacrés, une loi qui nous rappelle, sous toutes les formes possibles, la grande obligation de la prière. Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, Dieu a dit par lui-même, par Moïse, par les prophètes, par son Fils, pendant quarante siècles, la même parole aux hommes : *Orate, priez*. Sa voix a retenti dès l'origine des temps, et elle n'a cessé de redire à nos pères, faibles et pécheurs comme leurs fils, l'obligation de l'adorer, de solliciter ses bienfaits, de le remercier, de lui demander pardon. Car la prière est en effet tout cela ; elle est notre premier devoir comme notre premier besoin : notre premier devoir, puisqu'elle est ce tribut obligé d'adoration et de reconnaissance que toute créature intelligente doit à son Créateur et à son bienfaiteur ; notre premier besoin, car elle est le cri du pauvre qui demande du pain, du faible qui chancelle, de l'affligé qui pleure, du pécheur qui implore sa grâce.

Cette loi a donc une importance que l'on ne peut méconnaître. J'en relèverai seulement deux caractères : c'est qu'elle s'impose à tous sans exception, et qu'il est facile à tous de l'observer.

1. En affirmant qu'elle s'impose à tous, j'entends réfuter l'objection de ceux qui disent que la prière est l'office du prêtre, du religieux, des personnes consacrées à Dieu, des enfants et des femmes.

Sans doute, mes frères, les prêtres, les religieux, les religieuses considèrent la prière comme un devoir essentiel de leur ministère et de leur vocation. L'Eglise leur a confié la mission d'intercéder pour la société chrétienne

et ils s'en acquittent avec toute la ponctualité, avec tout le zèle, avec tout le dévouement dont ils sont capables. Mais, il faut bien vous le dire, vous n'êtes pas pour cela dispensés de prier. Nous prions pour vous, c'est notre devoir ; mais nous ne vous libérons pas de l'obligation de prier personnellement. Nous suppléons, en quelque sorte aux prières que, sous l'empire de certaines circonstances, vous ne pouvez pas faire ; mais, hors de là, chacun est tenu, pour son propre compte, d'offrir à Dieu ses hommages.

On ose renvoyer dédaigneusement la prière aux enfants et aux femmes, comme si elle était un acte qu'un homme peut négliger, sans encourir de reproche, sans grever sa conscience. Mais, est-ce que ce n'est pas à tous, sans distinction, qu'il a été dit : « Vous adorerez, aimerez et servirez le Seigneur de tout votre esprit, de tout votre cœur » ?

Donc, tous les hommes doivent prier, quel que soit leur âge, quelle que soit leur condition, quelles que soient leurs occupations : enfants et adultes, serviteurs et maîtres, ouvriers des champs, ouvriers de l'usine, riches et pauvres, savants et ignorants ; tous doivent prier, quelle que soit leur vocation : prêtres, religieux, pères et mères de famille, pour obtenir la grâce de s'acquitter dignement de leurs fonctions ; tous doivent prier, quel que soit l'état de leur âme : les pécheurs pour s'affranchir du mal, les justes pour persévérer dans le bien.

2. Me dira-t-on, pour échapper à ce devoir, qu'il est onéreux, pénible ? Oh ! cela, je le conteste. Rien n'est plus facile que d'aborder Dieu ; rien n'est plus facile que de lui exprimer nos désirs.

Les grands et les puissants de la terre assignent des jours et des heures pour leurs audiences, et souvent, dans un péril extrême, les solliciteurs devront attendre longtemps, et refouler dans leur cœur le cri de leur détresse, parce que le moment fixé ne sera pas venu. Et quand enfin la porte leur sera ouverte, ils sont exposés à entendre une parole comme celle-ci : « On verra !... Peut-être !... Un peu plus tard !... » ou bien : « J'en suis fâché, je n'y puis rien ! »

Avec Dieu, il n'en est pas ainsi : il daigne nous admettre en sa présence, à toute heure, à tout instant. « A la porte du ciel, dit S. Jean Chrysostome, il n'est point de garde pour nous dire : L'heure de la réception n'est point encore arrivée, vous reviendrez plus tard. Dieu reçoit tous les jours, et tous les jours il est disposé à accueillir nos requêtes. Il veut être comparé à une mère qui ne refuse jamais d'entendre les supplications de ses enfants. »

Que voulez-vous de plus pour vaincre votre timidité, vos appréhensions et pour vous faciliter l'approche de Dieu ?

Il est facile d'aborder Dieu ; il est facile de lui parler. Il n'exige point de nous des discours étudiés, ni des phrases préparées avec art. La prière ne demande ni les efforts de l'intelligence, ni la fatigue de la mémoire ; il n'est pas nécessaire d'être un lettré, un savant pour bien prier. Les paroles les plus simples sont les meilleures, quand elles sont un écho fidèle des sentiments de l'âme ; et à défaut des paroles, le désir secret du cœur est une ardente supplication. Et qui donc, à l'heure de l'abandon ou de la détresse, ne saura pas jeter ce cri : « Mon Dieu ! » Ce cri est une prière. O merveilleuse bonté de mon Dieu, pouviez-vous faire davantage pour lever tous les obstacles, pour écarter toutes les appréhensions, pour exciter notre confiance ? Pouviez-vous faire plus pour nous rendre facile le précepte de la prière ?

**

Il est temps que je finisse, si je ne veux pas mettre votre attention à une trop longue épreuve.

Il fallait vous montrer que la prière est une loi, une loi très ancienne et qui n'est pas abrogée ; c'est fait. Dans notre société contemporaine, qui se déchristianise de plus en plus, on ne se soucie guère d'observer les lois divines ; on les regarde comme non avenues, on se fait un jeu de les éluder ; mais on exige une soumission sans réserve aux lois humaines, et on ne cesse de nous dire bien haut : « Respect à la loi ! Si vous la violez, la police fera son œuvre, elle verbalisera et vous subirez les pénalités de la justice. »

Mes frères, la loi de la prière a été édictée par le souverain Législateur. Respect à cette loi ! Si vous la violez, ce ne sera pas impunément. C'est votre conscience qui dressera le procès, et c'est Dieu, l'incorrupible Juge, qui vous punira, en vous privant des grâces qui auraient assuré votre persévérance dans le bien, votre préservation du mal, votre sanctification ! Respect à la loi de la prière ! Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XIII

Dimanche de la Sexagésime

PARABOLE DE LA SEMENCE

Suite du saint Evangile selon S. Luc (VIII, 4-15)

En ce temps-là,

4. Comme le peuple venait en foule et en hâte des villes vers Jésus, il leur dit en parabole :

5. Celui qui sème est sorti pour semer son grain. Et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent.

6. Une autre partie tomba sur la pierre ; et ayant levé, elle se dessécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité.

7. Une autre tomba au milieu des épines, et les épines, croissant avec la semence, l'étouffèrent.

8. Une autre partie tomba dans la bonne terre. et ayant levé elle produisit cent pour un. En parlant ainsi, il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !

9. Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole.

10. Et il leur dit : Il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais aux autres il est proposé en paraboles, afin que voyant ils ne voient point, et entendant ils ne comprennent point.

11. Voici donc le sens de cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu.

12. Ce qui tombe le long du chemin, ce sont ceux qui écoutent la parole ; mais le diable vient ensuite qui enlève cette parole de leur cœur, de peur que croyant ils ne soient sauvés.

13. Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui écoutent la parole et la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine ; ils croient pour un temps, et au temps de la tentation ils se retirent.

14. Ce qui tombe dans les épines marque ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses et par les plaisirs de cette vie ; en sorte qu'ils ne portent point de fruit.

15. Enfin, ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la conservent et rapportent du fruit par la patience.

§ 1^{er}. — *Occasion et importance de la parabole*

— A quelle occasion Jésus prononça-t-il la parabole de la Semence ?

— Ce fut pendant son premier ministère en Galilée. Déjà il avait opéré plusieurs grands miracles, guéri le serviteur du centurion, ressuscité le fils de la veuve de Naïm, pardonné à Marie-Madeleine, choisi ses douze apôtres, prononcé l'admirable sermon sur la montagne. Il allait dès lors inaugurer son enseignement en paraboles.

— Où se tenait Jésus quand il proposa cette parabole ?

— Ce jour-là, comme une foule nombreuse accourue de diverses cités se pressait pour l'entendre, Jésus sortit de la maison où il se trouvait, selon toute probabilité sa maison de Capharnaüm. Il s'assit d'abord sur le rivage de la mer de Tibériade. Puis, entouré de rangs de plus en plus pressés, il monta sur une barque, s'y assit et la fit éloigner de terre en pleine mer. La foule resta sur le rivage, mais tout près de l'eau qu'elle enserrait de ses rangs étendus.

— Jésus ne prononça-t-il alors que cette parabole ?

— Saint Mathieu donne à entendre qu'il multiplia ce jour-là ses enseignements par paraboles. Mais celle de la Semence paraît avoir été la plus remarquable.

— En quoi cela apparaît-il ?

— En ce que trois évangélistes, S. Mathieu, S. Marc et S. Luc s'accordent, fait rare, à rapporter cette parabole, avec quelques différences de forme. Cela prouve à quel point elle s'était conservée identique pour le fond et les principaux détails dans l'esprit des disciples.

— Quel est des trois récits le plus abrégé et le plus concis ?

— C'est celui de saint Luc, que l'Eglise a choisi comme texte de notre évangile.



§ 2. — *Explication du texte*

— N'y a-t-il pas une particularité qui frappe tout d'abord dans le texte de l'évangile ?

— Oui ; c'est que le divin Maître a voulu donner lui-même l'explication circonstanciée de la parabole.

— D'où il suit ?

— Qu'il nous reste moins à en fournir une explication proprement dite, qu'à marquer : 1^o la beauté simple et limpide de la parabole ; 2^o la profondeur et la plénitude des enseignements qu'elle contient.

1^o Simplicité et beauté de la parabole

— Comment procède Notre-Seigneur dans l'exposé de la parabole ?

— Il exclut tous les vains ornements de poésie qu'il lui eût été facile de prodiguer ici, et il condense l'attention des auditeurs sur les points précis de la scène champêtre qu'il évoque à leurs yeux.

— Quelle est cette scène ?

— Celle très simple et très ordinaire du semeur qui quitte sa demeure pour semer, portant une pleine charge de la semence qu'il va répandre.

— Le champ à ensemençer ne se trouve-t-il pas dans des conditions particulières ?

— Ce champ, qui se trouve le long du chemin, est situé entre des haies ou buissons d'épines. S'il a des parties fertiles, il en renferme aussi de rocailleuses qui n'ont nulle profondeur.

— Qu'arrive-t-il dès lors pour celui qui sème ?

— C'est que la semence qu'il jette va partie sur le chemin, partie sur la roche, partie dans les épines et partie seulement dans la bonne terre.

— Que faut-il considérer ensuite ?

— Deux choses, l'une spéciale à la croissance du grain, l'autre particulière à la récolte.

— *Comment se comporte la semence suivant les différents endroits où elle tombe ?*

— La semence qui tombe sur le chemin est foulée aux pieds et écrasée par les passants, ou encore les oiseaux viennent par bandes pour la manger. Elle ne lève même pas.

Celle qui tombe dans les endroits pierreux, reste à fleur de terre ; elle lève aussitôt, mais elle est brûlée par les ardeurs du soleil, et ne pouvant prendre racine, elle se dessèche.

Celle qui tombe dans les épines, lève d'abord. Les épines croissent aussi, épaisses, et étouffent les jeunes tiges de blé, qui ne peuvent arriver à maturité.

Seule la semence qui tombe dans la bonne terre porte du fruit, cent pour un, plus ou moins.

— *Ne notez-vous pas ici une différence entre l'évangile de S. Luc et ceux de S. Mathieu et de S. Marc ?*

— S. Luc fait seulement mention de « cent pour un » que rapporte la semence dans la bonne terre ; saint Mathieu et saint Marc ajoutent : « ou soixante, ou trente. » Ce détail, exprimant une fertilité non égale, est à noter pour l'explication de la parabole.

2^e Enseignements de la parabole

— *De quelle manière Notre-Seigneur termina-t-il l'exposé de la parabole ?*

— Il le termina par ces paroles dites à haute voix, de manière à frapper les auditeurs et à leur faire chercher les enseignements contenus dans ce discours : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

— *Que voulait-il dire par là ?*

— Par là, le divin Maître voulait faire comprendre que dans ce tableau offert par la parabole il y avait un sens caché, et que chacun le trouverait selon ses dispositions et les efforts qu'il ferait pour le pénétrer.

— *Que firent les disciples ?*

— Les disciples, c'est-à-dire d'après saint Marc les apôtres eux-mêmes, s'adressèrent à Jésus, pour être plus sûrs d'obtenir une exacte interprétation, lui disant : « Que signifie cette parabole ? »

— *Jésus satisfait-il à leur demande ?*

— Jésus accéda au vœu de ses disciples, non sans avoir précisé le but des paraboles évangéliques et montré qu'elles s'adressaient surtout au peuple : « Il vous a été donné, dit-il, de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais aux autres il est proposé en paraboles, afin que voyant ils ne voient point, et entendant ils ne comprennent pas. »

— *Rappelez ce qu'il faut voir dans ces dernières paroles ?*

— Il y faut voir l'intention de Jésus de ne point donner prise à la mauvaise interprétation que ses ennemis étaient disposés à donner de ses paroles. Ceux-ci ne pouvaient s'en prendre qu'à leur volonté perverse de ce mystère dont le divin Maître enveloppait sa doctrine.

— *Le sens de la parabole n'était-il pas très clair en lui-même ?*

— Assurément nous en jugerons ainsi après l'explication lumineuse qu'en a donnée le Sauveur. Mais la question des apôtres prouve qu'ils n'étaient pas très bien fixés sur les enseignements proposés par Jésus. Nous devons donc remercier le Sauveur d'avoir bien voulu nous instruire en la personne des disciples.

— *Quel est celui qui sème ?*

— Jésus ne le désigne pas autrement, mais par là-même il fait voir que le semeur par excellence, le vrai semeur qui apporte aux âmes la parole du Père, c'est lui, le Fils de Dieu en personne, sorti du sein du Père et venu dans le monde. Après avoir parlé par les Prophètes, c'est encore lui qui parle par les prédicateurs qu'il envoie.

— *Qu'est-ce à dire que la semence est la parole de Dieu ?*

— C'est-à-dire que, de même que la semence a une force et une vertu cachée pour produire en abondance du bon grain, de même la parole de Dieu semée dans les âmes par la prédication de l'évangile possède une grâce efficace pour faire porter aux hommes des fruits de salut.

— *Que signifient les différents terrains où tombe la semence ?*

— Cette variété dans les sortes de terrains signifie la diversité des dispositions dans ceux qui entendent la parole de Dieu, ainsi que Notre-Seigneur nous le fait voir lui-même.

— *Quelle est la première espèce de terrain ?*

— C'est le chemin public, ou ces âmes accessibles à toutes les opinions de la foule, âmes légères ou endurcies qui, sans repousser la parole de Dieu, ne s'en laissent point pénétrer. Le démon toujours aux aguets, comme ces oiseaux qui suivent le semeur, a toute facilité pour enlever cette semence sans qu'il en reste de trace.

— *Quelle est la deuxième classe de terrain ?*

— C'est le terrain superficiel, sans profondeur, à sous-sol de roche. De même il y a des âmes toutes de surface ; elles sont faciles à remuer et à cause de cela elles acceptent avec joie la parole de Dieu. Mais n'étant point enracinées et affermies dans la foi, elles n'ont que des impressions passagères ; à la moindre tentation, à la moindre épreuve, elles sont scandalisées, elles se retirent, elles succombent.

— *Que représente la troisième espèce de terrain où la semence tombe dans les épines ?*

— Il représente ceux qui reçoivent dans leur cœur la parole d'en haut, mais en qui elle est étouffée par les soucis et les embarras du siècle, par les illusions des richesses, par les plaisirs du monde, et par les autres passions, en sorte qu'ils ne produisent aucun fruit.

— *Pourquoi les soucis de la vie, les richesses et les plaisirs sont-ils comparés aux épines ?*

— C'est que, comme les épines, ils piquent le cœur de mille manières, par les désirs, les craintes, les inquiétudes, les peines, les jalousies, et qu'il est bien difficile de s'en dégager.

— *N'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'une grande partie de la divine semence soit ainsi perdue ?*

— Non ; car cette perte est compensée par le produit centuple de la bonne terre. Jésus, de plus, fait cet aveu à ses apôtres, afin qu'ils ne se découragent pas de leurs insuccès, puisqu'il en arriva ainsi à leur Maître.

— *Que représentent la bonne terre et la semence qui y est déposée ?*

— La semence qui tombe dans la bonne terre, terre cultivée, profonde, délivrée de toutes épines ou plantes nuisibles, ce sont ceux qui avec un cœur bon et pur écoutent la parole, la comprennent, et par la patience rapportent du fruit, cent, soixante, trente pour un.

— *Notre-Seigneur ne nous indique-t-il pas ainsi nos devoirs essentiels à l'égard de la parole de Dieu ?*

— Oui et ces devoirs sont au nombre de trois. 1^o Nous devons entendre la parole divine et nous en instruire soigneusement. 2^o Nous devons nous appliquer à en observer le vrai sens, en conformité parfaite avec l'enseignement doctrinal de l'Eglise. 3^o Nous devons la mettre en pratique, en faire passer les principes et les directions dans notre vie, de manière à progresser sans cesse dans les vertus et les œuvres chrétiennes.

— *D'où vient que la parole de Dieu étant également efficace, il y ait néanmoins inégalité dans les fruits ?*

— C'est que s'il y a différentes qualités même dans les bonnes terres, il y a aussi inégalité dans les âmes même bonnes. Il y a inégalité dans les grâces distribuées, et inégalité dans les dispositions avec lesquelles on les accueille. L'abondance du fruit dépend de ces dispositions ; mais quel que soit le rapport, cent, soixante ou trente pour un, la moisson est toujours riche et comble les vœux du divin Semeur.

— *Qu'est-ce à dire : « Ils rapportent du fruit par la patience » ?*

— Par là, Notre-Seigneur nous avertit que la patience, c'est-à-dire la persévérance, le courage dans l'adversité, sera une condition nécessaire de la richesse de la moisson.

+

§ 3. — *Leçons de l'évangile*

— *Quelles sont les principales leçons à tirer de cette parabole ?*

— Nous devons d'abord admirer la bonté du Semeur céleste qui distribue à tous largement la semence de la parole, sans distinction de riche ou de pauvre, de savant ou d'ignorant, de bon ou de mauvais, sachant que « dans les régions spirituelles, la pierre peut devenir une terre fertile, le chemin peut ne plus se laisser fouler par les passants et qu'on peut déraciner les épines. » (S. Jean Chrysost.).

— *Quelles réflexions devons-nous faire sur les terrains mauvais et stériles de la parabole ?*

— Des quatre sortes de terrains, trois sont improductifs, un seul est bon. C'est là une triste image de ce qui arrive tous les jours par rapport aux âmes, trop nombreuses, dont les mauvaises dispositions rendent inutiles la parole de Dieu et sa grâce.

Il y a là pour nous une invitation pressante à ne rien négliger pour enlever ces obstacles, nous corriger de nos vices et de nos défauts, réprimer nos passions, écarter les péchés qui souillent et endurecissent le cœur.

— *N'avons-nous pas un puissant encouragement à le faire, si nous considérons la fécondité extraordinaire de la bonne terre, c'est-à-dire de l'âme généreuse et bien disposée ?*

— Nous en avons un très grand, en effet, puisque nous voyons notre bonne volonté récompensée au centuple, nos moindres efforts agréés de Dieu, et sous l'action de sa grâce notre fidélité nous valoir une moisson de mérites qui surpasse toute espérance.

— *Quelle prière ferez-vous à Dieu ?*

— Je lui demanderai de m'accorder toujours le bienfait de sa parole et de préparer lui-même la terre de mon âme pour en bien profiter.

Je lui demanderai aussi de répandre abondamment la divine semence de la vérité sur cette terre autrefois privilégiée de France, afin que toute restaurée dans le Christ elle revienne à la foi et aux œuvres chrétiennes qui l'ont faite si prospère et si grande parmi les nations.

POUR LES QUARANTE-HEURES

I

LA GLORIFICATION DE JÉSUS-HOSTIE

Regi sæculorum immortalī, invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum.

À l'immortel, à l'invisible Roi des siècles, à Celui qui est le seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles. (I Tim., 1, 17).

Les Quarante-Heures sont des jours de grâces abondantes et de spéciales bénédictions. Elles sont une des formes les plus touchantes de la dévotion à l'adorable Eucharistie. Elles rappellent les quarante jours que Notre-Seigneur passa au désert, dans le recueillement et la prière, avant de commencer sa vie publique ; les quarante heures pendant lesquelles il séjourna dans le sépulcre, après avoir racheté le monde par sa douloureuse Passion et son immolation sanglante sur le Calvaire ; les quarante jours pendant lesquels il demeura sur la terre, après son triomphe sur la mort dans le mystère glorieux de la Résurrection. Voilà les grands souvenirs que les Quarante-Heures nous remettent en mémoire.

Aussi bien l'objet de cette fête est-il multiple : c'est une splendide *glorification* de Jésus-Hostie ; c'est une magnifique *réparation* offerte à la justice de Dieu pour expier les crimes de la terre ; c'est une très salutaire *supplication* qui attire sur l'Eglise des torrents de grâces et de bénédictions. Il n'est pas possible d'exposer en un seul discours ce vaste sujet. C'est pourquoi je me contenterai aujourd'hui de considérer les Quarante-Heures comme une admirable glorification de la Sainte Eucharistie. Mes paroles ne seront qu'un commentaire de cette exclamation du Grand Apôtre : « Au Roi immortel et invisible des siècles, à Celui qui est le seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles ! *Regi sæculorum immortalī, invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum !* »

I

L'Eucharistie est la merveille suprême de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Par l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, demeure avec nous avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. L'Eucharistie est le bienfait des bienfaits de la munificence divine. C'est le don incomparable qui exige de notre part la plus vive gratitude. Pour l'Eucharistie nous devrions, en esprit de reconnaissance, ne cesser de bénir le Seigneur. Il serait juste que nos remerciements soient aussi nombreux que les grains de sable qui sont sur les bords de

la mer, que les gouttes d'eau qui forment les océans, que la multitude des astres qui brillent au firmament. Mais hélas ! pour la très grande majorité des hommes se réalise la triste parole de saint Jean : « Il est venu au milieu des siens, et les siens ne l'ont point accueilli. *In propria venit, et sui eum non receperunt.* » Quand ce n'est pas l'outrage, c'est l'oubli et l'indifférence.

Mais l'Eglise a souci de l'honneur de son divin Epoux. Par ses institutions eucharistiques, et notamment par les Quarante-Heures, elle fait retentir aux oreilles de notre cœur le cri d'amour de saint Paul : « *Regi sæculorum immortalī, invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum.* Au Roi immortel et invisible des siècles, à Celui qui seul est Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles ! » Par les Quarante-Heures, en effet elle nous provoque à la plus belle adoration de Jésus-Hostie.

Adoration COMPLÈTE où tout notre être vient reconnaître les grandeurs et les bontés de l'Emmanuel. Il est là sur l'autel Celui qui d'un mot a créé le ciel et la terre ; Celui qui a prononcé sur le pain et le vin ces paroles sublimes entre les sublimes : « Ceci est mon corps et ceci est mon sang, » et qui a pris la place du pain et du vin, dont il ne reste plus que les apparences ; Celui qui a donné aux Apôtres et aux prêtres leurs successeurs le pouvoir d'opérer la même merveille en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » Et nous croyons à ce prodige inouï de la bonté de Dieu ! Et notre corps se prosterne profondément en signe de respect devant la Présence Réelle ! Et nos yeux se lèvent attendris et émus vers les saintes Espèces ! Et notre cœur se sent invinciblement porté à rendre amour pour amour au Dieu fait homme, à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui veut être dans l'Eucharistie le compagnon de notre terrestre pèlerinage, la nourriture divine de nos âmes et notre victime de propitiation ! Sous une forme ou sous une autre, nous redisons les belles acclamations de l'Eglise : « Je vous salue, ô corps véritable, né de la Vierge Marie ; ô Corps qui a souffert et qui a été immolé sur la croix pour notre salut ; ô Corps dont le côté ouvert par la lance du soldat a laissé couler l'eau et le sang. O corps, quand nous serons sur le point de mourir, que nous ayons le bonheur de vous recevoir, et de savourer les délices que vous portez avec vous ! O Jésus plein de bonté, ô Jésus plein de douceur, ô Jésus, fils de la Vierge Marie, nous vous en conjurons, ayez pitié de nous ! *Ave verum corpus natum de Maria Virgine !* »

L'adoration de Jésus-Hostie, dans la fête des Quarante-Heures, revêt un second caractère : c'est une adoration faite, non point à

titre individuel, mais une adoration FAITE EN COMMUN. En ce jour tous les fidèles d'une paroisse, du moins ceux qui gardent en leur cœur un amour vrai du Dieu très bon et très grand, viennent se prosterner aux pieds de Jésus-Hostie pour le contempler, le louer, le bénir, le prier, et lui donner le témoignage d'un amour sincère. En ce jour, Jésus s'immole non point dans la solitude, mais environné de nombreux témoins qui unissant leurs hommages à ses hommages, leurs actions de grâces à ses actions de grâces, leurs expiations à ses expiations, leurs prières à ses prières, proclament qu'il est le *Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech*, le seul digne et véritable adorateur de Dieu, la seule Victime agréée du Père éternel. En ce jour Jésus se donne, mais à de nombreux convives qui, en venant s'asseoir à la Table sainte, protestent qu'il est le Pain vivant et vivificateur. En ce jour Jésus réside au milieu de nous, non plus comme *Celui que nous ne connaissons pas*, mais comme un hôte tendrement aimé, religieusement adoré. Oh ! quels sentiments de foi, quels élans d'amour, quels accents de confiance dans les cœurs des fidèles prosternés ensemble devant le Roi immortel des siècles ! Je les trouve admirablement exprimés dans cette hymne si pieuse qu'on ne peut dire ou entendre sans une profonde émotion. L'Eglise, en la proposant à la récitation de ses enfants, y a mis toute son âme : « Je vous adore, prosterné dans la poussière, ô Dieu caché sous les saintes Espèces. Mon cœur en vous contemplant, éperdu de vos bontés, se donne à vous tout entier. Ah ! je le sais, mes yeux ne vous voient pas, je ne puis toucher vos membres sacrés, je ne ressens pas les suavités sensibles de votre chair divine. Mais vous avez parlé, cela suffit, je crois ! Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu ; sa parole surpasse en vérité toute vérité ! Sur la croix la divinité seule était invisible, ici l'humanité elle-même se dérobe à nos regards ; mais je confesse l'une et l'autre comme présentes, et je fais la prière du Larron pénitent. O Christ, je ne vois pas vos plaies comme saint Thomas, mais je le proclame bien haut : Vous êtes mon Dieu ! Augmentez ma foi, mon espérance et mon amour ! O mémorial de la mort du Seigneur, pain vivant et vivificateur, nourrissez mon âme, et faites-lui sentir vos inénarrables délices. O fontaine de pureté, purifiez les souillures de mes péchés par votre sang, dont une seule goutte suffit à laver les iniquités de la terre. O Jésus, que j'adore sous les voiles eucharistiques, faites, c'est mon désir le plus ardent, que j'aie le bonheur de vous contempler à découvert dans les splendeurs de votre gloire. *Adoro te supplex, latens Deitas* ! »

Il y a mieux : l'adoration des Quarante-Heures n'est pas seulement une adoration du Saint-

Sacrement par toutes nos puissances corporelles et spirituelles, une adoration faite en commun, c'est une adoration TRÈS SOLENNELLE. L'Eglise y déploie toutes les ressources de sa liturgie, afin de mieux honorer Celui qui s'abaisse pour nous dans le T. S. Sacrement. Aux jours des Quarante-Heures, tout proclame les grandeurs du Dieu de l'Eucharistie, tout y redit sa souveraine excellence : et le temple saint orné avec magnificence, et ces lumières symboliques qui brillent sur l'autel, et ces offices grandioses, et ces pompeuses cérémonies, et ces glorieux panégyriques, et ces touchantes amendes honorables, et ces processions triomphales, et ces chants si suaves, et ces cantiques ravissants ! L'âme est toute pénétrée des plus nobles sentiments, elle est dans un saint ravissement qui, en lui faisant célébrer les gloires de Celui qui est le seul Dieu, lui fait oublier les misères et les bagatelles de la terre. Avec quelle ferveur elle répète les strophes si lumineuses et si touchantes des hymnes sacrées : « Prosternons-nous très bas pour rendre honneur à un si grand sacrement ! Les ombres sont dissipées, la splendeur de la vérité éclate ! Que la vivacité de notre foi supplée à l'infirmité de nos sens ! Le pain des anges devient la nourriture des hommes ! Le pain du ciel met un terme aux figures. O merveille ! le pauvre, le serviteur, le misérable se nourrit de son Seigneur ! O salutaire Hostie qui ouvrez les portes du ciel, nous sommes environnés d'ennemis qui nous font la guerre : revêtez-nous de force, venez à notre secours ! » *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui !*

II

Levons nos regards plus haut pour contempler l'admirable glorification que les Quarante-Heures offrent à Jésus-Hostie : cette fête en effet est la reproduction de tous les hommages de respect et d'amour que Notre-Seigneur reçut depuis son entrée dans le monde jusqu'à son retour dans les cieux. Parcourons ces scènes évangéliques, et nous les retrouverons dans la fête des Quarante-Heures.

Notre-Seigneur vient de naître dans la pauvre étable de Bethléem. Les anges sont les premiers glorificateurs du Sauveur qui vient apporter le bonheur au monde, en expiant les péchés des hommes et en leur prêchant l'Evangile de vérité, de vie et de liberté. Une grande troupe de l'armée céleste se joint au céleste messager qui vient annoncer à la terre le mystère joyeux de la Nativité. Et les esprits angéliques louent Dieu et s'écrient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » C'est l'hommage de l'ALLÉGRESSE la plus vive. Dans la fête des Quarante-Heures, en présence de Jésus-Hostie nous aussi nous sommes dans le bonheur. Nous répétons l'hymne angélique, nous disons, et avec une émotion particulière :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, nous vous glorifions. Nous vous rendons grâce à cause de votre gloire immense. Nous vous acclamons, ô Seigneur Dieu, ô Roi du ciel, ô Dieu le Père tout-puissant, ô Maître, ô Fils unique, ô Jésus-Christ, Seigneur Dieu, agneau de Dieu, Fils du Père ! O vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! O vous qui effacez les péchés du monde, accueillez notre supplication ! O vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous ! Car vous êtes le seul Saint, vous êtes le seul Seigneur, vous êtes le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père ! » *Gloria in excelsis Deo !*

Voici de nouveaux glorificateurs du Verbe incarné : ce sont les pauvres, les bergers de Bethléem. Pendant la nuit ineffable, ils paissaient leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur leur apparut et une clarté extraordinaire les environna, et ils furent remplis d'une grande crainte, la crainte du divin. L'ange les rassura en leur disant : « Ne craignez point, car je vous annonce un événement qui sera la source d'un grand bonheur pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et quand la troupe angélique eut disparu, les bergers se dirent : « Allons jusqu'à Bethléem ; allons contempler cette merveille. » Et ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. Et ils virent la vérité de ce qui leur avait été annoncé. Et ils adorèrent, et tout pénétrés d'admiration et de reconnaissance, ils louaient Dieu et ils racontaient à ceux qu'ils rencontraient les merveilles dont ils avaient été les témoins privilégiés. C'est l'hommage de la SIMPLICITÉ, de la CANDEUR et de l'INNOCENCE. Grand Dieu ! quelle analogie entre le mystère de Noël et le mystère que nous célébrons dans les Quarante-Heures ! Les ministres de Dieu nous disent en parlant de Jésus-Hostie : « Il est là, le Sauveur, le Maître du monde ; il est enveloppé des langes des blanches. Espèces sacramentelles ; venez le voir, venez l'adorer, venez remercier Dieu, venez et ouvrez vos cœurs à la reconnaissance, venez avec une âme bien pure, bien candide et bien innocente ! » Et vous avez entendu, chrétiens, la voix des ministres de Dieu ; et vous êtes venus avec empressement aux pieds de Jésus-Hostie ; et votre âme, remplie d'admiration pour la bonté de Dieu, est toute parfumée de reconnaissance, et a besoin de redire les allégresses eucharistiques. *Et venerunt festinantes !*

Après les pauvres, voici les riches. Eux

aussi viennent glorifier le Sauveur naissant. Avertis de la naissance du Messie par l'apparition de l'étoile que Jacob avait prophétisée, ils viennent des pays lointains, de l'Orient, ils quittent leurs états, leurs parents et leurs amis ; ils affrontent les fatigues d'un lointain voyage ; guidés par l'astre miraculeux, ils arrivent à Jérusalem. Sans redouter la cruauté et la susceptibilité du roi Hérode, ils vont droit à son palais, et lui demandent : « Où est celui qui est né Roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer. » Hérode, tout troublé, leur fit répondre que c'était à Bethléem. Immédiatement les Mages se remettent en marche, et guidés de nouveau par l'étoile miraculeuse, ils vont à Bethléem. L'étoile s'arrête au-dessus de l'endroit où était l'Enfant Dieu. Et ils entrent, le cœur plein de joie, et ils trouvent l'Enfant avec Marie sa mère, et s'étant prosternés, ils ouvrent leurs trésors et ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. C'était l'hommage de la GÉNÉROSITÉ COURAGEUSE. Nous aussi, au jour des Quarante-Heures, venons nous prosterner aux pieds du Roi non seulement d'Israël, mais de l'univers tout entier. Venons sans souci des fatigues et des difficultés ; venons sans redouter les Hérodes, quels qu'ils soient ; venons sur l'indication de la lumière de la foi ; venons : la lampe du sanctuaire, les flambeaux allumés nous disent : « Il est là ! » Venons l'adorer ; venons lui offrir nos présents, l'or de la charité, la myrrhe de la pénitence, l'encens de la prière. *Et procidentes adoraverunt !*

Voici une autre scène, voici une autre glorification : c'est celle du saint vieillard Siméon. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait pas, sans avoir vu le Christ du Seigneur. En venant au temple, par une inspiration céleste, au jour de la Purification, il fit l'heureuse rencontre de la Sainte Famille. Et il prit dans ses bras le Messie attendu depuis tant de siècles ! et, bénissant Dieu, il dit : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur ; car mes yeux ont vu le Sauveur préparé pour toutes les nations comme la lumière qui éclairera tous les peuples, et la gloire qui illustrera le peuple d'Israël : » c'est l'HOMMAGE DE FERVENTE RECONNAISSANCE. O ciel ! combien dans la fête des Quarante-Heures ce trait évangélique est saisissant d'actualité ! Oui, comme Siméon, nous possédons le Sauveur ! Que dis-je ? notre bonheur est plus grand que le sien. Non seulement nous avons le bonheur de porter Jésus dans nos bras, nous le recevons dans notre cœur ! Faut-il qu'il nous aime pour s'abaisser à une pareille condescendance, lui, la Lumière du monde, lui, la Gloire des élus. Oh ! combien il est juste que nous le bénissions, que nous le remercions, que nous l'aimions ! *Et benedixit Deum !*

Passons à la vie publique du Sauveur. Ici encore Notre-Seigneur reçoit les plus beaux hommages. Quand, après l'annonce de l'adorable Eucharistie, voyant ses disciples se scandaliser et s'éloigner de lui, Jésus demande à ses apôtres s'ils veulent s'en aller, eux aussi, le chef du Sacré Collège répond au nom de tous : « A qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle » : c'est l'hommage de la FIDÉLITÉ. Quand, à la Cène, avant de se donner en nourriture à ceux qu'il a aimés jusqu'à l'extrême limite, il veut par la plus incroyable humilité leur laver les pieds, Pierre, après un refus dicté par la délicatesse, accepte ce service de son Maître en disant : « Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête » : c'est l'hommage de l'OBÉISSANCE et de la PURETÉ. Sur le Calvaire, au moment de consommer son sacrifice, à côté des ennemis qui le torturent et l'injurient, il veut la compagnie de ceux qui lui sont le plus chers, Marie-Madeleine, saint Jean, la T. S. Vierge. Ces élus du Cœur de Jésus lui offrent l'hommage de l'AMOUR pénitent, de la DILECTION la plus dévouée, et de l'UNION EFFECTIVE dans le sacrifice pour la rédemption du monde. Tous ces beaux hommages, nous les offrons au Sauveur présent sur l'autel au jour des Quarante-Heures. Nous sentons, devant une Majesté si sainte, la nécessité de la sainteté et de la pureté, et la contrition jaillit comme spontanément de nos cœurs. En face des désertions de tant de chrétiens lâches, indifférents ou traîtres, nous nous écrions, nous aussi : « A vous, Seigneur, nos pensées, nos sentiments, notre vie ; à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Prosternés devant Jésus-Hostie, devant le Sauveur immolé pour le salut du monde, qui renouvelle son sacrifice dans l'auguste sacrement, nous sommes sa garde d'honneur, nous lui demandons pardon, nous lui rendons amour pour amour, nous nous sacrifions avec lui pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. *Domine, ad quem ibimus ?*

Après la Résurrection, j'aime à voir les fidèles de son Sacré-Cœur l'honorer avec plus de zèle, le glorifier avec plus d'ardeur, lui donner des témoignages plus explicites d'attachement et de dévouement. Quel beau spectacle que de considérer saint Thomas prosterné à ses pieds, et, après avoir été invité par le Sauveur lui-même à considérer les plaies de ses mains et de ses pieds et la plaie de son côté, lui disant avec l'accent de la plus grande sincérité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » Quelle édification d'entendre Pierre sur le bord du lac de Genezareth, contrit de son reniement, répondre avec tant d'humilité et d'ardeur à la triple demande de Jésus : « Pierre m'aimes-tu ? » — « Oui, Seigneur, vous qui lisez au fond des cœurs, vous savez que je vous aime ! » Quel beau spectacle que l'im-

comparable scène du sommet des Oliviers, le jour de l'Ascension, quand le Sauveur du monde, après avoir donné à ses disciples les preuves les plus palpables de sa résurrection, après leur avoir fait ses suprêmes recommandations, après leur avoir donné sa dernière bénédiction, s'élevait lentement dans les airs pour aller recevoir, comme homme, à la droite de son Père, la récompense qu'il avait méritée par ses travaux et ses souffrances ! Ses chers disciples ravis, extasiés, le contemplaient avec une indicible dilection, et leurs regards, après que la nuée l'avait enveloppé, cherchaient encore à le voir. Encore une fois, en cette solennité nous renouvelons ces magnifiques hommages de respect et d'adoration. Nous aussi, nous disons en toute vérité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez que je vous aime, je veux vous aimer à la vie, à la mort ! » Et nos yeux ne se lassent pas de se fixer avec un ardent amour sur les blanches espèces sacramentelles, qui comme un nuage béni, nous cachent notre Seigneur et Maître ! *Domine, tu scis quia amo te !* O sainte fête, ô admirable glorification de notre Dieu !

III

Je veux mieux encore mettre en relief la splendide glorification de Notre-Seigneur Jésus-Christ par la fête des Quarante-Heures. Oui, c'est une adoration parfaite ; oui, c'est la reproduction des hommages rendus à Notre-Seigneur quand il était visiblement sur la terre ; mais j'ajoute : c'est une touchante imitation des honneurs incomparables rendus au Sauveur dans le ciel, où il règne dans la gloire. Et cette considération nous rend cette fête encore plus chère.

L'apôtre saint Jean, le confident le plus intime du Cœur de Jésus, a contemplé ce spectacle. Dans l'Apocalypse, il nous fait une saisissante description de l'éternel triomphe de l'Homme-Dieu. Il nous représente sur un trône magnifique, d'où s'échappent les foudres et les éclairs, l'Agneau assis dans le calme majestueux de sa royauté sans fin. Il nous décrit les splendeurs et les richesses inouïes du céleste séjour ; il nous signale les lumières éclatantes qui brillent en ce palais de gloire et de bonheur ; il nous fait parvenir les échos des ineffables cantiques qui retentissent ; il nous fait pressentir la pompeuse liturgie déployée dans le paradis en l'honneur du Christ vainqueur. « J'ai vu, dit-il dans l'émotion extatique de son cœur, j'ai vu, et il y avait un trône, et sur le trône assis le Roi éternel des siècles et l'Agneau. Et autour du trône vingt-quatre vieillards et quatre animaux. Et ceux-ci, sans relâche, disaient le jour et la nuit : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera. Et les vingt-quatre vieillards se

prosternaient devant l'Eternel, et ils jetaient leurs couronnes devant son trône, et ils disaient : Il est digne, notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance. Et je vis encore, et j'entendis la voix d'anges innombrables autour du trône et des animaux et des vieillards, et ils criaient : Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Et j'entendis que le nombre des élus des enfants d'Israël était innombrable. Ensuite je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et ayant des palmes à la main. Et ils disaient à haute voix : Gloire à notre Dieu et à l'Agneau ! Et tous les anges se tenaient debout autour du trône et des vieillards et des animaux ; et s'étant ensuite prosternés, ils adorèrent Dieu en disant : *Amen* ! bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles ! »

En réalité la fête des Quarante-Heures est une touchante image des fêtes du ciel. Comme au ciel, nous possédons Jésus siégeant sur un trône de gloire tout brillant de lumière ; les chrétiens viennent se prosterner à ses pieds, et, déchirant par la foi les voiles eucharistiques, ils reconnaissent présent devant eux leur Seigneur et leur Dieu. Par leurs ferventes adorations, les fidèles redisent à leur manière le cantique de la céleste Jérusalem : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction ! » Qu'ils rougissent donc de honte les impies qui se plaisent à répéter que le règne du Christ est fini, et qui demandent ironiquement : « Où donc est-il le Dieu des chrétiens ? » Qu'ils entrent dans une église où se célèbrent les Quarante-Heures, et, à la vue d'un peuple à genoux devant la sainte Eucharistie, ils comprendront que malgré leurs efforts, le Christ triomphe, le Christ règne sur les esprits et sur les cœurs, le Christ commande à ce qu'il y a de grand, de digne et de respectable dans l'humanité ! Ils verront que par cette fête touchante se répète l'ardente acclamation de l'Apôtre saint Paul : « A l'immortel, à l'invisible Roi des siècles, à Celui qui est le seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles ! *Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum !* »

Il est dit dans la vie de saint Benoît-Joseph Labre, l'héroïque réparateur du sensualisme au XVIII^e siècle, qu'il avait une dévotion extraordinaire pour les Quarante-Heures, à ce point qu'à Rome, de son vivant, il n'était guère connu que sous le nom de « Pauvre des

Quarante-Heures. » Tous ceux qui connaissent la Capitale du monde chrétien savent que chaque jour il y a dans quelque église la cérémonie eucharistique dont nous parlons. Saint Benoît Labre n'y manquait jamais. Ce qui l'attirait, ce n'était point la beauté des tableaux et des sculptures, les splendeurs de l'art, mais le divin Maître caché sous les Espèces sacramentelles. Quelle était sa dévotion ! Son bonheur était ineffable, son cœur était embrasé d'amour. Arrivé dans le lieu saint, à genoux en face du Tabernacle ou de l'Exposition, on eût dit un séraphin en face du Roi immortel des siècles. Sa pâleur habituelle faisait place à une vive rougeur. Son corps semblait reprendre une vie nouvelle, ses traits annonçaient une grande joie intérieure, et ses lèvres s'animaient d'un sourire céleste. Cinq ou six heures d'adoration continue suffisaient à peine à rassasier sa ferveur ; quelquefois il restait des journées entières auprès de Jésus-Hostie. Et son regard en fixant l'hostie sainte était si étrangement extatique que les assistants ne pouvaient s'empêcher de dire : « Véritablement, ce pauvre doit voir Jésus-Christ des yeux du corps ! »

Puissions-nous imiter en quelque chose un si beau modèle !

Oh ! oui, dans la solennité des Quarante-Heures, efforçons-nous de rendre gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toute notre âme, *corde magno et animo volenti* !

Soyons tout remplis d'une sainte joie et d'une intime allégresse. Sur l'autel est Jésus, la joie des anges, Jésus notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Maître bon et miséricordieux, Jésus notre ami fidèle et dévoué est présent ! Il nous voit, il sait nos pensées et nos besoins, il veut nous combler de ses grâces !

Ouvrons nos cœurs à l'amour le plus ardent et le plus reconnaissant. Eh quoi ! il a fallu qu'il nous aimât étrangement pour demeurer avec nous en tous lieux, au prix des plus grands opprobres, pour nous faire du bien, et cela jusqu'à la fin du monde. *Et nos diligamus Deum quoniam ipse prior dilexit nos !*

Laissons-nous aller à une confiance sans limite. Il est notre Emmanuel, il veut être notre concitoyen pour répandre sur tous ses bénédictions, mais surtout sur ses fidèles adorateurs. N'a-t-il pas dit que celui qui le confesserait par la foi devant les hommes, il le reconnaîtrait pour sien devant son Père ?

Au dernier jour, le Fils de Dieu fait homme, alors qu'il prononcera la suprême sentence du jugement dernier, dira à ceux qui seront à droite : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à

boiré ; j'étais sans asile, et vous m'avez accueilli ; j'étais sans vêtements, et vous m'en avez procuré ; j'étais souffrant, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus me consoler. » Ceux qui ont une vraie dévotion aux Quarante-Heures pratiquent excellemment ces œuvres de miséricorde : en venant adorer le divin Maître, en contribuant à l'ornementation de son tabernacle, en le recevant dans leur cœur, en apaisant la faim et la soif de son divin cœur qui veut être aimé. Puissions-nous tous être du nombre de ces bons chrétiens ! Si nous glorifions Jésus au T. S. Sacrement, il nous glorifiera un jour dans le ciel ; nous aurons le bonheur, le seul désirable, d'être les bénis de son Père et de régner à jamais avec lui dans l'éternité !

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XX

LE BIENFAIT DE LA FAMILLE

Mes enfants,

« Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez près de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à lire, qui vous apprend à aimer, qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur, qui vous donna son lait quand vous étiez petit, sa vie toujours, à qui vous dites *Ma mère*, et qui vous répond *Mon enfant* d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu ! »

Mes enfants, je n'ai pu résister au désir de vous lire cette belle page de Victor Hugo, qui glorifie avec tant de raison votre mère. Elle s'adapte fort bien au sujet que je veux traiter ce soir avec vous : la famille. Parlons de vos familles ; c'est un sujet pratique entre tous, qui nous donnera de très hautes leçons et vous suggérera, s'il en est besoin, de généreuses résolutions.

Ce soir, je me bornerai à vous faire constater tout le bien dont votre famille est la source pour vous.

I

Avez-vous pensé quelquefois, mes enfants, au grand bienfait que Dieu vous a accordé en vous donnant une famille ? Ma question

vous semble étrange ? Réfléchissez un peu. La famille, elle n'existe que pour l'homme. Les animaux se présentent avec des instincts très puissants et très doux pour leurs petits ; vous voyez, par exemple, les oiseaux travailler avec une ardeur sans égale à bâtir le doux nid qui abritera la couvée ; vous les voyez empressés à chercher et à distribuer la nourriture à ces petits becs affamés ; vous les voyez défendre leurs oiselets contre le trop hardi dénicheur qui veut porter sur eux sa main sacrilège ; mais dès que les petits sont en état de trouver leur nourriture, la famille se dissout pour ne plus se connaître. Pour l'homme au contraire, la famille est la source, le centre et le but de la vie. Quand il naît, il y a toute une lignée d'aïeux qui ont préparé le sang qui coule dans ses veines ; il grandit, il travaille pour honorer la souche d'où il vient, et Dieu ne lui conserve la vie que pour qu'il la transmette à une nouvelle génération qu'il devra s'efforcer de rendre meilleure. La famille, mes enfants, est donc voulue par Dieu, et à ce seul titre elle est un bienfait.

Mais comme ce bienfait nous paraît plus évident et plus palpable quand on considère tout le bien dont la famille est la source ! La famille telle que Dieu la veut, mes enfants, est un *foyer de charité* où personne ne connaît l'égoïsme, où tout le monde est prêt aux dévouements les plus généreux. Et certes, pour le constater, vous n'avez qu'à vous rappeler l'amour intense de votre père et de votre mère pour vous. Si, dans les années de votre enfance, votre santé a couru quelque danger, vous n'ignorez pas alors combien de nuits sans sommeil vos parents ont passées près de votre berceau ; vous savez qu'ils auraient préféré endurer cent fois votre mal plutôt que de vous entendre gémir sans pouvoir adoucir vos souffrances.

N'êtes-vous pas témoins chaque jour de leurs privations, de leur désintéressement, de leur abnégation dès qu'il s'agit de vous procurer quelque satisfaction, un peu de bien-être, une apparence de bonheur ?... Plus que vous-mêmes, ils se préoccupent de votre situation, de votre avenir, et pour aplanir les difficultés de la vie, vous les verrez toujours, même dans leur vieillesse, si Dieu vous les garde, se gêner, se sacrifier pour votre bien.

La famille telle que Dieu la veut, mes enfants, est une *école de vertu*. L'homme, dans sa vie, doit s'efforcer de ressembler à son Créateur, car plus il lui ressemble, plus il le glorifie, plus il attire sur lui la miséricorde divine, et plus par là-même il s'assure de secours pour les heures de lutte. — De plus, mes enfants, non seulement la vertu est demandée et récompensée par Dieu, mais le monde la réclame. Oui, chose extraordinaire, notre monde sensuel et libertin, très large

dans sa conduite, a cependant, à certaines heures, comme des nausées qui lui font condamner intérieurement ses mœurs et l'obligent à reconnaître que les hommes de vertu, d'honneur, sont encore les seuls en qui il puisse avoir confiance. Et cette vertu qu'il méprise pour sa conduite personnelle, parce qu'elle le gêne, il l'exige à un degré éminent en celui qui fait profession de catholicisme.

Or, mes enfants, en vous communiquant le sang de leurs veines, vos ancêtres ne vous ont pas seulement donné la vie, mais ils vous ont légué un héritage précieux ou dangereux, selon qu'il a été composé de vertus ou de vices. En tous cas, quel que soit cet héritage, votre devoir est de l'améliorer en faisant disparaître les défauts, en augmentant le nombre et la qualité des vertus, afin d'enrichir, de fortifier et de rapprocher davantage de l'idéal la génération qui sortira de vous. Or, la famille, mes enfants, n'est-elle pas une puissante école qui vous enseigne l'amour du travail, l'esprit de sacrifice, le respect du prochain et de vous-mêmes ? Le monde vous attirera, mes enfants, par de séduisants plaisirs, par ses exemples pervers ; avec ruse il emploiera, selon les occasions, des tentations douces ou violentes, il vous entourera, vous flattera, vous captivera pour vous conduire à votre perte. Voulez-vous résister et conserver votre honneur intact ? Aux heures de tentation, pensez à votre famille ; s'il est nécessaire, réfugiez-vous près de votre famille. Près d'un père, près d'une mère les passions les plus violentes se taisent et sont toujours très facilement vaincues.

La famille telle que Dieu la veut, mes enfants, est un véritable *sanctuaire*, un temple que Dieu habite, et dans lequel il se plaît à répandre ses grâces. Vos parents ne sont-ils pas pour vous les représentants de Dieu ? En les associant à sa Paternité sainte, Dieu en a fait les agents de sa Providence ; ils exercent près de vous un véritable sacerdoce, et leur autorité est pour vous l'autorité même de Dieu.

Aussi, mes enfants, de même qu'on se réunit dans le temple saint pour s'instruire de la religion et pour prier, de même dans la famille on doit apprendre à connaître Dieu et à le prier. Les familles de notre temps ne remplissent pas tous ces devoirs ; quelques-unes, oubliant leur mission divine, abandonnent complètement l'instruction religieuse de leurs enfants ; les vôtres, du moins, ont surveillé vos années de catéchisme et travaillé à votre persévérance en vous envoyant au Patronage. Quant à la prière, mes enfants, vous vous souvenez sans doute que tout petit enfant, votre mère vous apprit à joindre vos petites mains dans les prières et à balbutier

mille choses aimables que votre cœur pouvait comprendre et qui, sans aucun doute, devaient toucher profondément le cœur de l'Enfant-Jésus. Dans la famille telle que Dieu la veut, la prière en commun se fait avec régularité ; c'est là que chaque soir, en demandant pardon à Dieu, chacun pardonne à ceux qui l'ont offensé, et qu'ainsi la concorde, la paix règne perpétuellement dans la famille.

Vous allez penser, mes enfants, que la famille n'est point partout telle que je viens de vous la décrire. Sans doute, certaines sont plus ou moins près, d'autres plus ou moins éloignées de l'idéal que je viens de mettre sous vos yeux ; mais toutes ont la même mission, et toutes dans une certaine mesure atteignent leur but, car il n'en est point dans lesquelles on ne trouve ni leçons de charité, ni secours pour la vertu ; et elles sont encore le petit nombre celles qui ont chassé Dieu et prétendent vivre sans Lui.

Mes enfants, vous le voyez et vous le sentez, c'est par la famille que se fait votre éducation ; c'est elle qui, en quelque sorte, vous initie à la vie et vous aide à vous préparer aux luttes de demain. N'avais-je pas raison de vous dire qu'en vous donnant une famille, Dieu vous a accordé un de ses plus grands bienfaits ?

II

Voulez-vous vous en rendre compte d'une façon plus frappante encore que par les paroles que je viens de vous adresser ? Comparez votre vie à celle de l'enfant, du jeune homme qui n'a pas de famille, ou qui vit éloigné de sa famille.

Chaque matin, vous avez une mère qui doucement vient vous éveiller, qui vous a préparé un déjeuner bien chaud pour qu'à cette époque rigoureuse de l'année le froid ne vous saisisse pas au sortir de la maison. À l'heure du repas, le soir à votre retour, vous trouverez à la maison paternelle, non seulement la nourriture nécessaire pour réparer vos forces, mais ce qui est meilleur encore, l'amour de vos parents. Votre père, de sa voix peut-être un peu rude, mais toujours profondément affectueuse, vous guide dans la vie, vous avertit si vous faites un faux pas où voulez vous engager sur une voie périlleuse ; car il a la joie de se voir revivre en vous, et il veut que vous soyez l'honneur de sa vie. Votre mère vous prodigue à toute heure son affection ; et son amour invente ces mille petits riens qu'on n'apprécie que lorsqu'on en est privé, et cela pour vous rendre la vie plus douce. Enfin, la compagnie de vos frères et sœurs rend le foyer pour vous plus vivant et plus joyeux.

L'enfant qui n'a pas de famille est privé

de toutes ces joies. Relisez l'histoire si intéressante du petit *Sans famille*, et vous verrez la différence entre votre vie et la sienne. Et, mes enfants, les exemples ne sont pas si rares que vous ne puissiez les rencontrer. Un de mes amis, Edouard, fut orphelin à douze ans; il fut recueilli par un de ses cousins, chargé déjà d'une nombreuse famille. Le pauvre enfant habitait une petite chambre mansardée dans un grenier, où il gelait l'hiver, où la grande chaleur l'empêchait de dormir l'été; il vivait pauvrement. Mais ce dont il souffrait le plus, c'était de l'absence de cette affection qui veille sur vous à toute heure, qui vous tend les bras quand vous entrez à la maison, qui comprend vos peines avant que vous les ayez dites, qui sèche vos larmes dès qu'elles commencent à tomber. Aussi cet enfant était-il sombre, jouant peu, toujours enveloppé d'un nuage de tristesse, jusqu'au jour où enfin il comprit que le Patronage pouvait suppléer dans une certaine mesure la famille qui lui manquait. Alors, mes enfants, le Patronage devint en quelque sorte sa maison. Edouard arrivait toujours le premier aux réunions, aimait le Directeur comme un père, ses amis comme des frères, et il m'a confié bien des fois que le Patronage l'avait sauvé.

Mes enfants, le Bon Dieu vous a fait une jeunesse plus heureuse que celle-là. Remerciez-le donc de vous avoir gardé vos chers parents, et sachez surtout profiter de la bonne influence de votre famille pour votre formation.

La famille, mes enfants, elle est encore un bienfait pour votre avenir. Vous ne resterez peut-être pas toujours près de vos parents; les circonstances, ne serait-ce que votre service militaire, vous obligeront à vous en éloigner; plus tard, vous fonderez vous-mêmes une famille. Dans toutes les périodes de votre vie, sachez, mes enfants, que le souvenir de votre famille sera pour vous un très grand soutien.

Albert Hetsch, un jeune étudiant protestant qui devait se convertir au catholicisme et devenir prêtre, écrivait dans son journal intime: « Le noir manteau de l'hiver étouffe la vie. La campagne morne s'étend à mes pieds. Les bruits de la terre et les aspirations de la science s'éteignent; il n'y a pas un seul rayon qui m'éclaire, si ce n'est la *pensée enthousiaste de mes chers parents!* Que le Tout-Puissant leur accorde le bonheur!... Il est minuit, mais il fait un matin de printemps dans mon âme. »

Mes enfants, je vous dirai dans notre prochaine causerie quels sont vos devoirs envers vos parents. Ce soir, retenez seulement

ceci: Si vous vous montrez dignes de vos parents, si vous suivez docilement leurs conseils, si vous les honorez comme le demande la loi de Dieu, vous entasserez « trésors sur trésors, » et pour vous, j'espère, se réalisera la parole de l'Apôtre saint Paul: « Honore ton père et ta mère, afin qu'il t'arrive du bien et que tu vives longtemps sur la terre. » (Eph., vi, 2-3).

XXI

LES DEVOIRS ENVERS LES PARENTS

Mes enfants,

Saint Augustin, le grand évêque d'Hippone, a écrit dans le livre de ses *Confessions* qu'à son lit de mort, sa mère sainte Monique se plaisait à l'appeler *son bon fils*; et avec une légitime fierté il ajoute que jamais en effet il n'avait voulu lui causer de peine.

Il faut que chacune de vos mères, mes enfants, vous appelle *son bon fils*, et qu'en votre conscience vous vous rendiez ce témoignage, que jamais en effet vous n'avez voulu causer de chagrin à vos parents. D'ailleurs, mes enfants, votre foi, votre vie chrétienne, vous créent l'obligation d'être des fils exemplaires.

Repassons ensemble vos devoirs envers vos parents; nous n'avons qu'à suivre l'enseignement du Catéchisme. Vous devez les aimer, les respecter, leur obéir, les assister dans leurs besoins.

I

Vous devez aimer vos parents. — N'est-ce pas un sentiment tout naturel, qu'il semble inutile de signaler? L'amour, le dévouement de vos familles n'appelle-t-il pas votre amour? Et votre cœur, parlant avant votre raison, ne vous pousse-t-il pas à vouloir pour vos parents autant de bien que vous le pouvez? Et cependant, il y a des enfants qui n'aiment pas leur famille, qui fuient la société de leurs père et mère, de leurs frères et sœurs, qui ne demeurent à la maison paternelle que comme un prisonnier en cellule et qui, lorsqu'ils l'ont quittée, se désintéressent complètement de ce qui s'y passe, et même de la santé des membres de la famille.

Une mère me racontait que l'un de ses fils, un grand jeune homme de vingt ans, valet de chambre à Paris, vint passer quelques jours chez elle. Le lendemain de son arrivée, avec toute la délicatesse dont elle était capable, elle lui demanda très doucement pourquoi, depuis dix-sept mois, il n'avait envoyé que quelques cartes postales, sans jamais prendre la peine d'écrire une lettre. « Pourquoi écrire? »

Je n'avais rien à te dire, » répondit-il froidement. — « Mais j'aurais été heureuse d'avoir des nouvelles de ta santé, de savoir ce que tu faisais. — Je ne viens pas ici pour être embêté, dit-il pour toute réponse, ou bien je reprends le train tout de suite. » — Et la pauvre mère ajoutait, les yeux remplis de larmes : « Comme c'est triste, Monsieur l'abbé, de voir vieillir ses enfants ! »

S'ennuyer dans la compagnie de sa famille, ne pas savoir quoi écrire à une mère dans un espace de longs mois, se fâcher devant une observation, mes enfants, cela est la preuve d'un mauvais cœur : cet enfant-là est un égoïste qui oublie toutes les larmes que sa mère a versées pour lui, tous les soins qu'elle lui a prodigués, toute l'affection dont elle l'a entouré. Cela est la preuve d'une mauvaise conscience : le cœur d'un jeune homme ne reste pas sans affection ; si les affections pures de la famille disparaissent, c'est qu'elles sont remplacées par des affections impures, qui en souillant son âme l'éloignent du berceau familial : l'enfant prodigue n'abandonna le toit paternel que le jour où l'amour des plaisirs mauvais pénétra dans son cœur.

Ne soyez pas cet enfant indigne qui fait pleurer sa mère. Que la tendre femme qui vous a bercé ne verse pas de larmes en disant qu'il est triste de voir vieillir ses enfants ; mais qu'au contraire elle se réjouisse en constatant qu'au fur et à mesure que vous prenez de l'âge, votre raison comprend mieux les difficultés de la vie, et par conséquent comprend mieux la peine qu'elle a eue à vous élever, que votre cœur ne fait que s'agrandir et se dilater pour elle. Mes enfants, donnez à vos parents, toutes les fois que vous le pourrez, des témoignages authentiques de votre affection ; soyez bons, aimables, prévenants ; cherchez ce qui peut leur faire plaisir ; ne reculez devant aucune démarche, devant aucun sacrifice ; ne craignez pas de dépasser la mesure : vous ne leur rendrez jamais tout ce qu'ils ont fait pour vous. J'ajouterai même que plus vos parents vieilliront, plus ils seront sensibles à vos témoignages d'affection, plus ils en auront besoin et plus par conséquent vous devrez avoir de joie à les leur prodiguer. Souvenez-vous qu'alors le moindre sourire, la plus insignifiante marque de tendresse sera un véritable rayon de soleil qui réchauffera l'hiver de leurs vieux ans.

II

Vous devez respecter vos parents. — Nous avons déjà eu l'occasion de le dire, et vous pouvez le constater : autour de vous, le respect disparaît de nos mœurs publiques ; on ne connaît plus dans le monde ce grand sentiment qui rappelle la dignité de l'homme. A

cela, rien d'étonnant : quand on méconnaît le Créateur, il est bien difficile de reconnaître la dignité de la créature.

Vous, mes enfants, vous savez que toute âme est l'image de Dieu ; que toute âme baptisée est marquée du sceau de Dieu ; que l'âme de vos parents participe à la paternité de Dieu ; que cette éminente dignité dont Dieu les a revêtus s'impose à vous et réclame le respect. — Ah ! mes enfants, voilà une chose trop oubliée de nos jours, et la conduite de certains enfants est un véritable scandale !

Soyez respectueux *dans vos paroles*. Votre père, votre mère, ne sont pas pour vous des amis, des camarades de classe, d'atelier, de bureau ; vous ne devez donc pas employer pour eux ces expressions un peu libres que la grande familiarité d'un ami permet. Sur-tout, n'allez pas les interpeller avec hauteur, dédain, mépris ; n'allez pas encore moins les désigner par des expressions malhonnêtes, que je n'ai pas besoin de vous signaler, parce que malheureusement elles courent les rues : cela révélerait en vous un esprit trop léger, ou ce qui est pire, une absence complète de reconnaissance. Soyez *très discrets* lorsque vous parlez de vos parents ; alors même qu'ils auraient des défauts criants, sachez les couvrir ou les dissimuler. Dans une discussion où vos parents sont attaqués, s'ils ont raison, sachez les défendre ; s'ils ont tort, le respect et l'amour que vous leur devez, vous demandent de vous taire : ainsi votre silence ne blessera ni le droit, ni la justice, ni le respect et l'amour filial.

Soyez respectueux *dans vos actions*. Quelques-uns parmi vous travaillent dans leurs familles, d'autres travaillent au dehors, et ne sont à la maison qu'aux heures du repas et dans la soirée ; mais peu importe : le devoir du respect est une obligation universelle qui vous saisit à toute heure, et s'impose dans toutes vos relations avec vos parents. Il est en effet des enfants qui n'oseraient jamais prononcer une parole injurieuse ou inconvenante envers leurs parents, mais qui, dans leur conduite, sont d'un sans-gêne étonnant... Oh ! je suis loin de vouloir creuser, par la crainte révérentielle, un fossé impraticable entre vous et vos familles : tout au contraire, l'affection sincère doit apporter la plus grande simplicité et la plus grande franchise dans vos relations intimes ; mais qui dit simplicité et franchise, ne dit pas absence de respect. Soyez donc sûr vos gardes, mes enfants, pour que vos actions ne vous attirent aucun reproche, qu'on trouve toujours très amer quand il vient des parents.

Vous devez respecter *vos grands-parents*. La seule pensée d'un grand-père, d'une grand-mère, éveille en nous l'idée de ces vénérables vieillards dont la tête branlante est couverte

de neige, dont le corps est courbé parce qu'il n'en peut plus, dont les mains tremblent parce qu'elles ont trop travaillé, mais dont le cœur est toujours jeune et tout rempli d'amour, surtout pour leurs petits-enfants. Le respect, mes enfants, est ici un devoir impérieux. Ces vénérables vieillards ne sont-ils pas la souche de votre famille ? N'est-ce pas leur travail, leur bonté, leur expérience, qui a préparé votre vie ? Soyez donc remplis de prévenances, de délicatesses à leur égard, leur donnant toujours la meilleure place, écoutant patiemment leurs vieilles histoires que vous savez par cœur, supportant leurs petits défauts : vous en aurez peut-être de plus grands si vous vivez jusqu'à leur âge.

III

Vous devez obéir à vos parents. — Nous l'avons dit, vos parents tiennent près de vous la place de Dieu : ils ont donc l'autorité de Dieu en ce qui concerne leurs devoirs envers vous. Leur obéir, mes enfants, c'est obéir à Dieu même. L'Enfant-Jésus n'agissait-il pas ainsi à Nazareth ? et dans une lettre aux Colossiens, saint Paul écrivait : « Enfants, obéissez en tout à vos parents, car cela est agréable au Seigneur. » (Col., III, 20).

Le manque d'obéissance est surtout un défaut des petits qu'il faut combattre dès l'enfance, sans quoi il devient indéracinable et toute la famille en souffre. Qu'est-ce en effet qu'une famille où tout le monde commande, où tout le monde agit à sa guise ? — C'est le tumulte, quand les enfants sont petits ; c'est la discorde avec ses malheureuses conséquences, dès qu'ils commencent à grandir.

Un homme de cinquante ans me disait : « Lorsque mon père réunit ses enfants chez lui, nous nous retrouvons tous avec bonheur, et aucun de nous ne se permettrait de contredire ses paroles, et ses moindres désirs sont écoutés comme des ordres. Quelle différence avec les enfants de nos jours ! »

Vous devez, mes enfants, obéir avec grande docilité à votre famille ; c'est d'ailleurs la marque d'une sincère affection. — Il n'y a qu'un seul cas qui permette la désobéissance : c'est quand les parents ordonnent de faire des choses contraires à la raison, ou à la justice, aux commandements de Dieu ou de l'Eglise ; car alors ils manquent à leurs devoirs et ne commandent plus au nom de Dieu. Ici je vous raconterai un trait qui s'est passé au patronage de C...

Un jeune homme de dix-sept ans, appartenant à une famille très peu chrétienne, fut amené au patronage par des amis. Il assista à plusieurs réunions et demanda à faire partie de l'œuvre ; après quelques semaines il fut admis, à la condition naturellement qu'il as-

sisterait avec régularité à la messe le dimanche et à la réunion du soir. La réunion, très bien ; mais la messe, c'était le difficile : tous les dimanches son père le faisait travailler et jamais il ne lui laisserait sa matinée libre, surtout pour aller à la messe. Il en parla à plusieurs camarades qui lui proposèrent d'aller le chercher le dimanche suivant. D'ici là, le groupe d'amis (c'était les zélés) promirent de prier chaque jour la Sainte Vierge pour la réussite du projet. Le dimanche suivant, les amis se présentèrent à la maison... Personne ne répondit : tout le monde aux champs ! Déception !... Mais quand vers dix heures les cloches sonnèrent la grand'messe, le jeune homme quitta son père, stupéfait de voir son fils lui résister et lui désobéir. Le coup était hardi, mais il eut plein succès, car depuis, le jeune homme a persévéré.

Mes enfants, vous n'êtes pas dans l'obligation de désobéir à vos parents, parce que vous appartenez à de bonnes familles qui veulent faire de vous des hommes honnêtes, et vous laissent toute liberté au point de vue religieux. Cependant quelquefois, devant vos efforts, elles seraient presque tentées de vous trouver trop bons, et de vouloir arrêter vos généreux élans vers le bien. Dans ce cas, mes enfants, vous devez résister aux observations qui vous sont faites, et tout en témoignant le plus grand respect et la plus sincère affection, sachez faire comprendre que c'est le devoir qui vous fait désobéir.

IV

Vous devez assister vos parents dans leurs besoins corporels et spirituels. — Venir en aide à votre famille, mais n'est-ce pas lui rendre ce qu'elle vous a donné ? N'est-ce pas la préoccupation d'un bon fils de soulager son père, sa mère, dans leurs travaux ? Vos parents ont fait des sacrifices pour vous mettre un métier entre les mains, afin de vous créer une situation. Est-ce que ce ne doit pas être pour vous une joie réelle d'apporter chaque semaine, chaque quinzaine ou chaque mois, l'argent que vous avez gagné, argent qui aidera peut-être à élever des frères plus jeunes ? Je vous avoue que je n'ai jamais compris qu'un jeune homme auquel on donne le nécessaire et l'argent de ses menus plaisirs, dérobe une partie de son gain sous des prétextes plus ou moins avouables ; il y a là un manque de cœur qui révolte.

Mes enfants, vous devrez aider vos parents surtout dans leur vieillesse. Vous connaissez leur situation de fortune. Dès que vous verrez que leurs bras se lassent trop vite au travail, et qu'ils ne peuvent plus se suffire à eux-mêmes, n'attendez pas qu'ils vous demandent du secours : cela leur serait trop pénible. Je vous ai parlé d'une mère qui

me disait : « Qu'il est triste de voir vieillir ses enfants ! » Combien d'autres disent : « Qu'il est triste de vieillir chez ses enfants ! » Dieu vous demande de rendre la vieillesse de vos parents très douce, en récompense du dévouement qu'ils ont eu pour vous. Sont-ils pauvres ? aidez-les, même au prix des plus grands sacrifices ; sont-ils malades ? soignez-les avec beaucoup de générosité ; sont-ils infirmes ? soyez l'enfant qui console et qui fait oublier le fardeau de la vie. Soyez, en un mot, le bâton de vieillesse sur lequel les parents peuvent s'appuyer, sans crainte de jamais le rompre.

Mes enfants, vos parents ont une âme qui doit être également l'objet de vos préoccupations. Où en sont les relations de votre père, de votre mère avec Dieu ? Ne pourriez-vous pas leur faire quelque bien ; les engager à fréquenter plus souvent l'église, à s'approcher des sacrements à Pâques, aux grandes fêtes, à sanctifier le dimanche, à s'occuper des œuvres d'apostolat ? C'est à vous, mes enfants, de voir ce qui est possible suivant l'état de vos familles ; mais que personne d'entre vous ne dise : « C'est impossible ! »

Il y a trois moyens à employer. 1^o La prière. Dans le travail d'une âme, rien ne se fait sans Dieu, donc commencez par prier ; vous devez chaque jour prier pour vos parents. 2^o L'exemple d'une vie très chrétienne ; pas seulement chrétienne par les exercices de piété, par la prière au pied du lit, par la messe du dimanche, par la communion plus fréquente ; mais l'exemple d'une vie chrétienne dans les moindres détails, qui fera dire qu'en effet votre foi vous donne une vertu éminente qui se manifeste surtout par la bonté, comme en Notre-Seigneur. 3^o L'action auprès de vos parents ; par une parole sagement et discrètement lancée, par un conseil respectueusement donné, par toute une série de prévenances délicates qui, tendant au même but, amèneront inévitablement, au jour de Dieu, la conversion ou le perfectionnement désirés.

Cette influence chrétienne, mes enfants, peut être très grande dans la famille. On me signalait un père qui revint complètement à Dieu en voyant tout le bien qu'un prêtre avait fait à son fils ; et comment, en effet, vos parents ne seraient-ils pas émus de constater votre persévérance malgré les milieux où vous êtes parfois obligés de vivre ? Allez donc sans crainte : si vous êtes de bons fils, vous deviendrez certainement des apôtres pour vos père et mère, pour vos frères et sœurs ; vous travaillerez alors à rendre votre famille plus chrétienne, et par conséquent plus unie et plus heureuse.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

—
TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

I. — SAINT PIERRE

XX

PIERRE A ANTIOCHE. — LES PREMIERS CHRÉTIENS

I

Au lendemain de la mort de saint Etienne, en l'an 37, les fidèles se dispersèrent, laissant les Apôtres à Jérusalem avec une poignée de croyants. Ils passent en Phénicie d'où les uns s'embarquent pour Cypre, les autres se dirigent vers Antioche, la brillante capitale de la Syrie. Pierre ne les accompagne point, il demeure dans la ville sainte, au poste du péril ; mais il ira les rejoindre vers l'an 40, deux ans avant la vision de Joppé, et il établira son siège à Antioche, la Rome de l'Asie.

Saint Jérôme nous apprend que saint Pierre, après avoir évangélisé le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie se rendit à Rome, la seconde année de l'empereur Claude, c'est-à-dire en l'an 42, pour y combattre Simon le Mage, et qu'il occupa pendant vingt-cinq ans le siège de Rome¹. Telle est d'ailleurs la tradition constante de l'Eglise romaine et de tout l'Orient.

Saint Grégoire d'autre part prétend qu'il garda pendant sept ans l'épiscopat d'Antioche². Ces dates sont absolument inconciliables, et comme la tradition des vingt-cinq ans de Pierre dans la cité romaine est certaine, il faut, ou bien que saint Grégoire ait commis une erreur, ou bien que l'on compte dans les sept années d'Antioche celles de saint Evode qui succéda à saint Pierre et qui s'inspira tellement des enseignements et de la conduite du Prince des Apôtres qu'il ne fit en quelque sorte que continuer son règne.

Comment saint Pierre se décida-t-il à quitter Jérusalem la ville sainte, qui était sacrée pour son cœur de Juif attaché aux traditions mosaïques, le berceau de la foi nouvelle ? Car il n'avait pas encore reçu les révélations de Joppé lorsqu'il se dirigea vers Antioche.

Ce fut sans doute sur un ordre exprès du Sauveur. Un monde nouveau naissait, l'Evangile devait être prêché dans tout l'univers, et Pierre surtout avait mission de le répandre : il était le chef de ceux à qui Jésus avait donné cet ordre avant son départ pour le ciel : « Allez, enseignez toutes les nations. » Comment enseigner les nations depuis Jérusalem ? Il était de toute nécessité qu'il

¹ *De Viris illustribus*, t.

² *Epistolæ*, lib. VII, 40.

s'établit dans les centres les plus peuplés, où affluaient les caravanes, où le commerce amenait des hommes de tous les pays du monde civilisé. Jérusalem avait été la ville prédestinée à conserver intact le dépôt étroit de la foi juive, confinée dans un territoire restreint, gardée par une race d'hommes exclusifs, fiers de ne pas ressembler aux autres peuples, et se considérant comme supérieurs à tous, parce qu'ils étaient les enfants d'Abraham, l'élu de Dieu. Située dans un centre montagneux, presque inaccessible, immuable comme les rochers de marbre sur lesquels se dressait son magnifique temple, elle était faite pour demeurer dans un austère isolement, car elle n'avait point reçu l'ordre de faire connaître la Loi, mais seulement de veiller avec un soin jaloux sur les traditions et les livres qui lui avaient été confiés. Il est vrai que ses fils se rencontraient chez tous les peuples, dans toutes les villes, tous les ports, toutes les grandes cités surtout, partout honorés pour leur caractère sûr, leur honnêteté, leur consciencieux labeur ; mais s'ils prêchaient c'était par leur vie, par leur exemple, ils n'étaient pas et ne se sentaient pas chargés de donner à la doctrine mosaïque une expansion qu'elle ne comportait point, puisqu'un jour elle devait céder le pas à la doctrine évangélique.

L'heure était venue où celle-ci se ferait connaître avec l'éclat et la rapidité de la lumière, il fallait donc quitter pour les grandes villes romaines Jérusalem, la cité solennelle et solitaire.

Antioche, quoique de fondation récente, était la ville la plus renommée de l'Orient. Assise sur les rives de l'Oronte, qui, à dix lieues de là, en se frayant un passage entre le Taurus et le Liban, se jette dans la Méditerranée, elle avait été construite dans cette admirable situation par un des lieutenants d'Alexandre, Séleucus, qui lui donna le nom de son père. On dit qu'un aigle lui avait désigné l'endroit où il devait la bâtir, en se reposant près de l'Oronte. De là il reprit son vol jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, où Séleucus qui avait le culte des souvenirs de famille, établit Séleucie. Plus tard il édifia encore la cité de Laodicée, en souvenir de sa mère, et celle d'Apamée, en l'honneur de son épouse. Il construisit même plusieurs autres villes qui s'appelèrent également Antioche, Séleucie et Laodicée.

Antioche de Syrie s'élevait sur le mont Silpius d'où elle descendait, étagant ses édifices, jusque dans l'île formée à l'est par l'Oronte. Sur la pente et au pied du Silpius s'étendait la cité d'Antiochus-Epiphanes, la vraie ville romaine avec son Forum, son Panthéon, son théâtre et son cirque. Une belle rue, la rue Singon, la traversait de l'est à l'ouest et se prolongeait par une superbe route

jusque dans la vallée enchantée de Daphné.

Sur les bords de l'Oronte était bâtie la cité de Séleucus Nicator, traversée par une magnifique avenue parallèle à la rue Singon, bordée de portiques couverts à quatre rangs de colonnes, ornée de statues, et longue de trente-six stades, environ sept kilomètres.

Dans l'île de l'Oronte, le splendide palais royal de Callinicus, solitaire et protégé par les flots, semblait regarder et surveiller toute la ville qui comptait un demi-million d'habitants.

Pour y attirer des hôtes, Séleucus avait conféré le titre de citoyen à tout étranger qui venait s'y fixer. Il y eut bientôt affluence de Syriens, de Phéniciens, de Grecs et de Juifs. Antioche devint le centre du commerce et des transactions de toute l'Asie mineure. Chacun des princes qui y résida se plut à l'embellir de monuments, de jardins publics, de promenades ravissantes sur les rives du fleuve et autour de la cité. Quand elle devint la capitale de la Syrie, conquise par les Romains, ceux-ci y ajoutèrent la note grave de la majesté romaine, mais ils ne s'appliquèrent point à y faire régner la saine morale qu'ils ne connaissaient pas. Les mœurs devinrent si relâchées que Juvénal se plaint que l'Oronte a coulé dans le Tibre pour l'empoisonner¹. La vallée enchantée de Daphné, arrosée par des sources délicieuses, était coupée de bois sacrés, de bosquets de lauriers, de myrtes et de cyprès, où l'on rendait un culte infâme à Phébus et à Artémis, qui n'étaient autres que Baal et Astarté. L'impudeur y régnaient en maîtresse et sans voiles. On raconte que, durant une peste, Antiochus Epiphane fit sculpter un des sommets du Silpius et représenter Caron dont la barque fatale faisait passer chaque jour des centaines de victimes. Il espérait ainsi ramener les habitants d'Antioche à la réflexion par la vue de cette statue gigantesque qui commandait la ville et qui lui parlait de la mort. La peste disparut, et la population se rua de nouveau vers les temples de Phébus et des nymphes, sans plus penser à la leçon permanente, au geste sévère de l'impassible Caron.

Les Juifs cependant ne se laissaient point entamer, séparés volontairement des païens, ils s'entretenaient ensemble de leurs espérances messianiques, relisaient les Ecritures consolatrices, et s'enrichissaient. Ils s'attiraient ainsi le respect de tous, car ils ne s'écartaient point du droit chemin, et formaient une corporation puissante, gouvernée par un chef assisté d'un conseil d'anciens qui était l'image du Sanhédrin. L'Epiphane, pour se les concilier, leur

¹ Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam et mores... vexit. (Juvénal, *Satire* III).

offrit même les vases sacrés dont il avait dépouillé le temple de Jérusalem¹. Avec le temps leur fortune et leur crédit ne firent qu'augmenter et les nouveaux conquérants les favorisèrent, sachant que d'eux ils n'avaient à redouter ni malversation ni révolte.

II

Leur colonie était florissante quand y arrivèrent, au lendemain de la lapidation de saint Etienne, les Juifs convertis, chassés par la première persécution. Ils y firent aussitôt de nombreux prosélytes, car ils ne s'adressaient qu'à leurs seuls frères, *solis Judæis*. Ils leur redisaient la vie, les enseignements, les miracles du Christ et les premières prédications des Apôtres. Nul doute qu'ils n'aient parlé surtout de Pierre, le chef de l'Eglise, le représentant autorisé du Messie. Aussi quand le Prince des Apôtres, appelé sans doute par les fervents disciples, se décida à venir à Antioche, en l'an quarante de notre ère, il dut y être accueilli par les néophytes comme le Sauveur lui-même.

Tout d'abord lui non plus ne s'adressa qu'aux seuls Juifs ; il travailla avec l'ardeur qui le caractérisait, à instruire, à fortifier, à réunir ces éléments si bien préparés à recevoir l'Evangile, et l'Eglise naissante d'Antioche ressemblait par sa piété et sa charité à la première communauté chrétienne. Eux non plus ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Parmi eux il établit les pratiques et les œuvres de Jérusalem, et comme ils avaient la même foi, qu'ils s'aimaient fraternellement et que nul étranger n'avait encore pénétré dans leurs assemblées, l'union la plus touchante et la plus délicieuse régnait parmi eux.

Pierre ne séjournait pas constamment à Antioche, il visitait les églises fondées dans les cités voisines, et lui-même en créait d'autres. C'est sans doute au cours de ses visites apostoliques qu'il se trouva à Joppé où il eut cette vision décisive pour la direction nouvelle de l'Eglise. Ce n'est pas lui cependant, si l'on s'arrête strictement au récit des Actes des Apôtres, qui le premier aborda les Gentils d'Antioche, ce furent des convertis de Chypre et de Cyrène qui vinrent et qui, dans l'enthousiasme que leur causa sans doute la démarche de Pierre à Césarée chez le centurion païen, « se mirent à parler aussi aux Grecs et à leur annoncer le Seigneur Jésus. » (Act., XI, 20).

Le rôle du chef de l'Eglise pendant cette prédication spontanée demeure ignoré. Il favorisait de toutes ses forces ce mouvement qui amenait à son Maître bien-aimé de nouveaux disciples, et, se rappelant que toute âme a été purifiée dans le sang de Jésus-Christ, il

les accueillait et leur ouvrait largement son cœur d'Apôtre.

« Aussi la main du Seigneur était-elle avec les Gentils devenus chrétiens, et un grand nombre de païens crurent et se convertirent. » (*Ibid.*, 21).

La nouvelle de ces succès évangéliques « parvint jusqu'aux oreilles de l'Eglise de Jérusalem ». Celle-ci s'en émut. Elle connaissait la vision de Joppé et la nouvelle attitude de saint Pierre, mais quelques convertis juifs demeuraient ombrageux et étroits. Des discussions durent éclater. Afin d'éclairer la religion de tous il fut décidé qu'on enverrait Barnabé à Antioche. Ce choix révèle l'esprit qui prévalut alors dans la pieuse assemblée, car Barnabé n'était pas un partisan outrancier de la circoncision, mais un Helléniste ami de Paul, qui penchait vers les Gentils et avait éprouvé de l'allégresse à la pensée que « Dieu les appelait à la pénitence qui mène à la vie. » — « C'était un homme vraiment bon, rempli du Saint-Esprit et plein de foi. » (*Ibid.*, 24).

Il vint, « il vit la grâce de Dieu et il s'en réjouit. »

Barnabé était considéré comme une personnalité dans l'Eglise, et comme il était de Chypre, il dut être agréable aux nouveaux croyants d'Antioche qui avaient été évangélisés par des Cypriotes. C'est lui qui l'un des premiers avait vendu son héritage pour en remettre le prix aux apôtres et qui leur avait amené Paul, se portant garant de sa conversion. Sa présence fut très bien venue, et l'élan de foi parmi les Gentils fut aussi irrésistible que consolant. « Un grand nombre crurent en Jésus-Christ », et Barnabé leur parla, leur raconta les merveilles de charité de Jérusalem, le miracle qui avait fait de Paul, le persécuteur, un ardent apôtre, et il les exhortait tous à demeurer fermes dans la résolution qu'ils avaient prise en leur cœur.

Les Gentils étaient appelés à l'Evangile ; comment ne se serait-il pas souvenu que Jésus leur avait choisi un apôtre, celui à qui il venait de dire : « C'est toi qui porteras mon nom devant les païens et devant les rois. » Aussitôt il part pour Tarse, à la recherche de Paul, qui demeurait enseveli dans la retraite où il se préparait à la prédication apostolique, attendant l'ordre du ciel. Il le trouve enfin et le ramène avec lui à Antioche. « Cet homme vraiment bon, plein de l'Esprit-Saint et de foi, » était aussi une âme très humble, ne s'appliquant qu'à s'effacer devant un plus digne.

Paul arrive embrasé de sa jeune ardeur, désireux de parler du Maître qui l'a miséricordieusement élu malgré son indignité, et les deux amis pendant toute une année évangélisent Antioche, s'adressant non plus « aux seuls Juifs », mais aux païens de bonne volonté,

¹ Josèphe, *Bellum Judaicum*, VII.

Ceux-ci accourent, se laissent prendre par la parole chaude et irrésistible de l'Apôtre de Tarse et le nombre des convertis se fait si considérable que, pour les distinguer, le peuple leur donne le nom de chrétiens. Ce nom revêt une expression différente selon qu'il est prononcé par des hommes bienveillants ou par des ennemis. Sans doute qu'il était pris surtout en mauvaise part, car saint Pierre exhortera les fidèles à n'en pas rougir, mais à glorifier Dieu dans cette appellation qui les désigne comme des serviteurs du Christ¹.

Tel fut le premier apostolat de Paul ; désormais il se rattache à Antioche qui deviendra pour lui le foyer de ses prédications et comme le port d'attache d'où il s'élancera à la conquête du monde.

Ces succès furent connus jusqu'à Jérusalem d'où accoururent quelques fidèles doués du don de prophétie. On les accueillit dans l'assemblée des Saints, et l'un d'eux, nommé Agabus, annonça qu'il y aurait bientôt une grande famine qui désolerait toute la terre, mais particulièrement Jérusalem. Alors les disciples d'Antioche résolurent d'envoyer aux frères de la cité sainte quelques aumônes, chacun son pouvoir. L'idée de fraternité commençait à pénétrer les âmes d'une nouvelle vie qui se traduisait par une merveilleuse efflorescence d'actes de charité. Ces Juifs, tant attachés à l'argent, s'en dépouillaient avec joie en faveur de ceux de leurs frères qui seraient un jour dans le besoin. La famine en effet ne sévit que deux ans après, la seconde année du règne de Claude.

Ces aumônes furent confiées à Barnabé et à Paul qui portaient pour Jérusalem et qui les remirent aux mains des anciens du peuple. (Act., xi, 26-30).

XXI

PIERRE EN PRISON

I

En se rendant à Jérusalem, Barnabé et Paul devaient se réjouir de revoir Pierre qui y était retourné. Quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent les frères en douloureux émoi : Hérode Agrippa

venait de donner le signal de la persécution sanglante.

Sa prestigieuse fortune l'avait enorgueilli. Après la mort de Caligula, dont il avait été l'ami intime et le soutien, il insista auprès de l'indécis et timide Claude pour lui faire accepter l'empire. Claude lui en fut reconnaissant et ajouta à son royaume de Galilée la Samarie et la Judée. Ainsi il devenait le maître de tout le territoire possédé autrefois par Hérode le Grand, et les Juifs purent croire qu'il allait reconstituer le royaume de David. Ils oublièrent ses origines iduméennes pour se rappeler seulement qu'il était le descendant de la grande Mariamne et des Macchabées, et déjà ils le saluaient comme le restaurateur de la patrie.

Lui-même ne manquait point d'habileté ; il avait hérité des qualités diplomatiques de ses aïeux, et au frottement des intrigues romaines son esprit très délié s'était encore affiné. Il savait qu'en politique il ne faut rien négliger, et que la popularité permet de tout entreprendre comme de tout exiger.

C'est pourquoi il s'appliqua à devenir de plus en plus populaire. Un nouveau quartier s'était bâti à Bezetha, au nord-est de Jérusalem : il l'entoura de rempart protecteurs, et l'adjoignit à la cité. Rien ne touchait le peuple comme la piété de ses princes : Agrippa s'empressa d'offrir au temple la chaîne d'or, du même poids que sa chaîne de fer, que Caligula lui avait donnée en souvenir de sa prison¹. Si l'on en croit le Talmud, il immola un jour en holocauste non plus une hécatombe, mais un millier de victimes, et comme un pauvre se présentait avec son humble offrande de deux tourterelles, il voulut qu'elle fût jointe à son royal sacrifice. Les Juifs exaltèrent cet acte de bienveillance qui n'était qu'une habileté calculée.

Au soir de la fête des Tabernacles, il fit lui-même la lecture solennelle de la loi, au retour de l'année sabbatique. Il prit le livre sacré, l'ouvrit et lut debout, dans l'attitude du plus profond respect. Quand il arriva au passage suivant : « Tu ne placeras pas à ta tête comme roi un étranger qui n'est pas ton frère », il se mit à fondre en larmes, à la pensée que ce texte le condamnait. Mais le peuple ému lui cria tout d'une voix : « Ne crains point, Agrippa, tu es notre frère ! » Il était leur frère en effet par sa descendance des Macchabées, mais il fut ravi de ce témoignage public.

Désormais il est le maître incontesté, il dépose à son gré les grands-prêtres, et en trois ans il en change cinq, sans que s'élève aucun murmure². Les grands-prêtres aussi bien avaient déshonoré leur charge souveraine par leurs vices, leur cupidité, leur gour-

¹ *Christianus* est un mot à terminaison latine, ce qui laisserait penser qu'il fut employé par la police romaine d'Antioche pour désigner les disciples du Christ. Le mot grec eût été *Χριστιανός*. Le peuple ne comprenant pas le mot *Χριστός* qui signifie oint, prit l'habitude de dire plutôt *Χριστός* dont il saisissait mieux le sens d'« excellent », et appela les disciples *chrestiani* d'où le mot *chrestien*. Suétone lui-même s'imagina que le chef des Juifs séditieux de Rome s'appelait *Chrestus* : « *Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit.* » (*Claudius*, 25). Le mot « chrétien » ne se trouve que deux fois dans le Nouveau Testament, dans la première Epître de saint Pierre (iv, 16) et dans la réponse d'Agrippa à saint Paul (Act., xxvi, 28). Le mot « catholique » paraît aussi venir d'Antioche. On le trouve pour la première fois dans l'Epître de saint Ignace aux Smyrniens (viii).

¹ Josephé, *Antiquit. Jud.*, xix, 6.

² *Ibid.*, xix, 7-9.

mandise, leur luxe effréné et leur impudeur.

L'un d'eux, Issachar de Kéfar Barkaï, raconte encore le Talmud, s'était permis en sa présence un geste de mépris, le roi ordonna de lui couper la main droite. Cette main, le grand-prêtre la soignait avec une extrême vanité, car elle était bien faite et il en était fier, aussi obtint-il du bourreau qu'elle lui fût gardée et qu'on lui tranchât l'autre. Ce qui fut fait, mais quand Agrippa l'apprit, il ordonna qu'on lui coupât aussi cette main droite qui faisait son orgueil.

Tel était ce monarque habile, astucieux, s'entendant à feindre l'émotion et sachant parler au peuple, très éloquent, ménageant ses effets et étudiant ses attitudes, en apparence modéré et doux, en réalité perfide et cruel. Il était le digne frère d'Hérodiade.

Son royaume était devenu prospère, tous les Juifs étaient courbés devant lui et l'admiraient; sur lui ils fondaient les plus brillantes espérances patriotiques. Depuis le procès de S. Etienne ils détestaient les croyants, qui étaient pour eux un remords, et qu'ils considéraient comme des ennemis de la loi. Agrippa pensa qu'en persécutant les disciples du Christ, il augmenterait encore sa propre popularité. Pour les mieux atteindre et pour les anéantir, il s'attaqua à la tête, il résolut de s'emparer de la personne du chef.

« Il mit donc les mains sur quelques fidèles de l'Eglise et fit mourir Jacques, frère de Jean, par l'épée. » (Act., xii, 1-2).

C'était un coup hardi. Jacques était l'un des « Fils du Tonnerre », un apôtre très zélé et très vénéré, le frère de l'Apôtre bien-aimé, une des principales colonnes de l'Eglise; mais Hérode Agrippa n'hésite point, il sait apporter de la décision dans le crime, il l'accomplit d'une main qui ne tremble pas. La décollation, qui est réservée comme un honneur aux citoyens romains, est considérée par les Juifs comme un supplice ignominieux. C'est pour le monarque une raison de plus pour qu'il l'ordonne : ainsi il se débarrassera d'un chef puissant, et il aura la jouissance de déshonorer sa victime.

Avant de recevoir le coup fatal, saint Jacques subit d'abord la flagellation suivant l'usage romain, la tête voilée et les mains attachées derrière le dos, ensuite il fut conduit au lieu du supplice. Le délateur qui l'avait trahi, témoin de sa constance, à confesser la foi, de sa patience, de sa fermeté, de son inaltérable douceur même pour ses bourreaux, fut touché de remords; il déclara aux juges qu'il se repentait et qu'il partageait la foi de l'Apôtre.

On le mena au supplice. Pendant le chemin, ils se rencontrèrent et le misérable s'approcha de S. Jacques, le suppliant avec larmes de lui pardonner. L'Apôtre le regarda avec une tendresse infinie et l'embrassa en lui disant :

« Que la paix soit avec toi ! » Quelques moments après, ils jouissaient ensemble de la gloire éternelle¹.

Voyant que cela plaisait aux Juifs, Hérode tenta un autre coup plus hardi encore : il fit arrêter Pierre.

II

« Or c'étaient les jours de pains sans le vain », et les Juifs n'aimaient point que leurs solennités, pascales fussent troublées par des exécutions capitales. « Le roi l'ayant pris, le mit en prison et le livra à la garde de quatre escouades de quatre soldats chacune, afin de le faire mourir devant tout le peuple après les fêtes de Pâques. »

L'apôtre était étroitement surveillé : deux hommes le retenaient à l'aide d'une chaîne qu'ils s'étaient passée au bras; les deux autres faisaient le guet, et à chaque veille, c'est-à-dire toutes les trois heures, une escouade nouvelle venait relever les soldats et reprendre la garde. La prison était fermée par une porte intérieure et par une autre lourde porte de fer qui s'ouvrait sur la rue.

« Pierre était ainsi gardé dans sa prison, et l'Eglise faisait monter pour lui vers Dieu une prière ininterrompue.

« Or c'était le lendemain qu'Hérode devait le produire devant le peuple et le faire mourir. Cette nuit-là même Pierre dormait entre deux soldats, attaché à eux par deux chaînes, et les deux autres faisaient la garde devant la porte intérieure de la prison.

« Et voilà que l'Ange du Seigneur parut, et une lumière resplendit dans le cachot; il frappa le côté de Pierre qu'il réveilla en lui disant : « Lève-toi promptement ! » Et les chaînes tombèrent des mains de l'Apôtre.

« Et l'ange lui dit : « Mets ta ceinture et chausse tes sandales. » Et il obéit. Et l'ange ajouta : « Enveloppe-toi de ton manteau, et suis-moi. » Et étant sorti avec lui, il le suivait et il ne savait pas que c'était véritable, ce qui se faisait par l'ange; il croyait que c'était un songe.

« Ils passèrent la première et la seconde garde et parvinrent à la porte de fer qui mène à la cité et qui s'ouvrit d'elle-même. Et ils sortirent et ils longèrent une rue et l'ange le quitta aussitôt.

« Et Pierre, revenu à lui, dit : Maintenant je sais en toute vérité que le Seigneur a envoyé son Ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode, et soustrait à l'attente de tout le peuple des Juifs. » (Act., xii, 1-12).

Hérode avait introduit dans son armée l'organisation romaine, et les veilles successives par quatre soldats. Pierre s'est endormi après s'être dépouillé de son manteau, de sa ceinture et de ses sandales. Depuis plusieurs jours au-

¹ Eusèbe, *Histor. Eccles.*, II, 9.

cun des frères n'a pénétré jusqu'à lui, il ignore sans doute que cette nuit est pour lui la dernière, mais nulle appréhension ne trouble son sommeil. Il paraît toutefois, d'après ses paroles, qu'il redoutait la multitude avide de se repaître de la vue de son supplice. Mais sa vie est entre les mains de Dieu, et il dort profondément lorsque l'Ange le réveille brusquement et lui ordonne de prendre ses vêtements. Il se croit l'objet de l'illusion d'un songe heureux mais irréalisable. Et cependant il franchit tous les obstacles qui s'opposent à sa sortie : la première garde, composée des deux soldats qui ne le retiennent plus, puisque ses chaînes sont tombées ; la seconde, c'est-à-dire les deux autres soldats qui veillent devant le cachot ; enfin la porte de fer qui s'ouvre par miracle. Il descend les sept degrés de la prison¹ et se trouve dans la rue. L'ange l'accompagne encore un long instant, puis s'éloigne. C'est alors seulement que Pierre comprend qu'il a été vraiment l'objet d'une merveilleuse faveur.

Il est seul, la nuit, dans la rue, au milieu de la cité, parmi les ténèbres, vers trois heures du matin. Où se réfugier ? Il réfléchit. La maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, était proche, et un grand nombre de fidèles y étaient réunis, veillant et priant. Il heurte à la porte. Une servante appelée Rhodé ou Rose entend du bruit et vient écouter. Elle reconnaît la voix de Pierre. Dans sa joie, elle oublie d'ouvrir la porte du vestibule, et court auprès des frères, à l'intérieur, et s'écrie : « Pierre est là, à la porte ! »

Mais ils lui répondent : « Tu es folle ! » Elle affirme que c'est bien lui, qu'elle a entendu sa voix. Alors ils dirent : « C'est son ange. » Ils croyaient que les anges revêtent parfois la forme de ceux dont ils sont constitués gardiens.

Pendant ce temps, Pierre continuait à frapper. Ils lui ouvrirent enfin, virent que c'était bien lui et ils demeurèrent saisis de stupeur. Pierre leur fit signe qu'il voulait parler, il leur raconta comment Dieu l'avait tiré de sa prison et il ajouta : « Annoncez cela à Jacques et aux frères. » Jacques, fils d'Alphée, était devenu, après la mort du fils de Zébédée, le chef de l'Eglise de Jérusalem.

Pour lui il se leva aussitôt et quitta la ville.

Quand il fit jour, il y eut un grand trouble parmi les soldats. Ils se demandent ce qu'est devenu Pierre ; mais personne ne peut le leur dire. Hérode est informé de sa disparition, et il entre dans une colère effrayante ; il ordonne qu'on fasse les recherches les plus minutieuses. Elles n'aboutissent pas. Sa proie vient donc de lui échapper ! Alors il soumet ses infortunés gardes à la torture et comme ils n'avouent rien, ne sachant pas comment Pierre

s'est évadé de sa prison, il ordonne de les mettre à mort. Leur sang injustement et inutilement versé ne servit point sa popularité. Les chrétiens sachant leur chef en sûreté, ne manquèrent point de parler, on connut parmi les Juifs que Pierre avait été délivré des mains d'Hérode par une assistance extraordinaire, et le roi se sentant atteint, décrié et ridicule, partit précipitamment pour Césarée où il demeura quelque temps. (Act., xii, 12-20).

Depuis le jour de la Pentecôte, la primauté de Pierre n'a cessé de s'accuser ; Jean le bien-aimé lui-même ne marche que dans son rayonnement. On lui amène les malades afin que son ombre se projetant sur eux les guérisse. C'est lui qui prend la parole partout, devant la foule pour lui annoncer le nom de Jésus, comme devant le Sanhédrin pour déclarer qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Chaque année sa personnalité s'affirme et grandit. Dans les Actes des Apôtres, jusqu'ici il n'a été à peu près question que de lui. Nous avons vu se lever l'aube de cet astre nouveau qui illuminera les Gentils, Saul, devenu Paul ; mais celui-ci, après sa retraite à Tarse, s'est rendu à Jérusalem pour voir Pierre. Il demeure avec lui quinze jours et s'en retourne dans son pays natal, attendant ses ordres ou ses inspirations.

Hérode a compris que s'il veut détruire l'Eglise, c'est Pierre qu'il faut frapper. Le supplice de Jacques le Majeur n'est qu'un coup d'essai. L'Eglise sans doute est attristée de la mort du premier « fils du Tonnerre », mais elle s'en consolait, parce qu'avec le fils de Zébédée disparaissait seulement une unité apostolique. Mais quand Pierre est jeté en prison, toute l'Eglise est consternée et elle ne cesse d'adresser à Dieu de ferventes et constantes prières. Elle prie, donc elle espère. Nous avons trouvé les fidèles réunis la nuit, dans la maison de Marie, mère de Jean Marc. Il est trois heures du matin, ils ne dorment pas, ils prient. La jeune servante elle-même, Rose, n'a pas discontinué de veiller ; et quand elle entend qu'on heurte à la porte, qu'elle reconnaît la voix de Pierre, la joie lui fait perdre la tête, et l'empêche même d'ouvrir. Avant tout elle veut annoncer aux frères l'heureuse nouvelle : « Pierre est sauvé ! » Aussi rien ne saurait peindre l'allégresse des fidèles fervents dont les prières ont touché le cœur de Dieu. Pierre est libre, l'Eglise est sauvée.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 januarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ Addition du Codex de Bèze.

Ami du Clergé du 20 janvier 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les Quarante-Heures. — II. La réparation, 49.
Pour le Premier Vendredi. — XIII. Le Sacré-Cœur et les âmes tièdes, 54.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XIV. Quinquagésime, 55. — XV. La Purification, 58.

Panegyrique de sainte Agathe. — Exposée et préservée, 61.

POUR LES QUARANTE-HEURES

II

LA RÉPARATION

Parce, Domine, parce populo tuo.

Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple !

Dans la solennité des Quarante-Heures, il y a une cérémonie qui en exprime parfaitement le sens et qui produit une profonde impression sur les âmes : c'est la procession d'expiation qui se fait à l'église avant la bénédiction du Saint-Sacrement. La croix, l'étendard du salut, précède le cortège ; les images des saints, qui ont été les parfaits adorateurs du Verbe incarné, sont portées ; des flambeaux tenus par des dignitaires de la paroisse, entourent l'officiant qui porte Jésus-Hostie dans l'ostensoir doré ; le chœur chante sur un ton suppliant l'incomparable psaume de la pénitence : « *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam !* Ayez pitié de moi, Seigneur, selon la grandeur de vos miséricordes ! » et après chaque verset, qui est un véritable acte de contrition, tout le peuple répond d'une seule voix : « *Parce, Domine, parce populo tuo !* Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple ! » C'est bien la vraie formule des Quarante-Heures ; car on peut le dire : avant tout, cette fête est une fête de réparation. Aussi je crois faire chose utile et absolument édifiante que de vous parler, en cette belle solennité, de la réparation. Mon dessein est, avec la grâce de Dieu, d'en faire ressortir la NÉCESSITÉ et L'EFFICACITÉ, et en conséquence de vous exciter à redire avec plus de dévotion la touchante prière liturgique empruntée au prophète Joël : « *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in ætérnum irascaris no-*

bis ! Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple ; veuillez apaiser la colère que nos iniquités ont provoquée ! »

I

I. La réparation est un devoir qui s'impose à nous impérieusement. Pourquoi ? Je n'en veux pas donner d'autre raison que celle-ci, qui du reste est péremptoire : DIEU LE VEUT !

Voyez, dit un grand prédicateur, voyez Notre-Seigneur, pendant toute sa vie : comme il a recherché et accueilli ceux qui venaient à lui pour le consoler des injures qui lui étaient infligées !

A Bethléem il est rejeté et repoussé par les riches et par les pauvres : c'est la première injure qui commence de l'atteindre, avant même qu'il ait apparu au monde. Aussitôt, il appelle des consolateurs, il veut une compensation : les bergers et les Mages sont des réparateurs.

On le chasse, il fuit en Egypte, méconnu de tous, exposé au froid, courant tous les périls. Mais au milieu de ces idolâtres qui ne l'aiment pas ou qui l'offensent, il a le cœur de Marie, il s'y repose, il y trouve sa consolation ; il a saint Joseph, son père nourricier, il jouit délicieusement de sa sainte compagnie.

Pendant sa vie publique on le contredit, on le calomnie ; et, rejeté de partout, il peut dire avec tristesse que « les renards ont leur tanière, mais que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Alors Béthanie s'ouvre à lui, et il y trouve l'amitié fidèle de Lazare, les soins empressés de Marthe, l'amour pénitent, les larmes et les parfums de Madeleine.

Voici que dans les plaines de Capharnaüm il expose le dogme eucharistique et fait ces magnifiques promesses de vie immortelle et divine qui auraient dû transporter de joie et de reconnaissance ses auditeurs. Le contraire se produit ; ils doutent, ils murmurent, ils se scandalisent, ils l'abandonnent. Alors Notre-Seigneur, attristé, se tourne vers ses apôtres, et il leur dit cette parole, qui semble être une demande de réparation : « Et vous, est-ce que vous voulez aussi m'abandonner ? » Mais Pierre, prenant aussitôt le rôle des vrais et fidèles consolateurs, des réparateurs dévoués, répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous savons et nous croyons que vous êtes le Fils du Dieu vivant ! »

Au Cénacle, durant ce témoignage d'incompréhensible amour, qui dépasse toutes les limites, le Sauveur est attristé par la trahison, par Judas. Il réclame une réparation, et elle lui vient de saint Jean, l'apôtre pur et aimant, qui repose sur son cœur.

Pendant sa Passion, à Gethsémani, il cherche

des consolateurs ; il se tourne vers ses trois privilégiés, et, hélas ! ils les trouve endormis. Sur le chemin du Calvaire, après le délaissement général, après la condamnation, la flagellation, le couronnement d'épines, chargé du bois d'infamie, il accueille avec un bonheur reconnaissant les marques de sympathie de Simon de Cyrène, de sainte Véronique et des saintes femmes. Et sur la croix, quand il a soif, quand brûlé, dévoré par la souffrance, il demande une goutte d'eau et ne la peut obtenir, Marie-Madeleine, saint Jean et surtout la T. S. Vierge lui offrent leur amour, leur compassion et leurs larmes, qui lui sont une réparation souhaitée, une réparation désirée pour le fiel et le vinaigre, le mépris et la haine dont ses ennemis l'abreuvent.

Quand tous l'abandonnent sous la pierre du sépulcre, à la garde haineuse des valets du grand-prêtre, Marie sa mère veille et prie ; elle continue, en se conformant aux vœux du Sacré-Cœur, son rôle de réparatrice qu'elle n'a pas interrompu un instant depuis qu'elle l'a inauguré à Bethléem.

Notre-Seigneur a été insulté, outragé, calomnié, persécuté pendant sa vie mortelle ; il l'est encore, chose étrange ! pendant sa vie glorieuse, pendant sa vie eucharistique. Dans l'auguste sacrement il est oublié, il est insulté, il est, si j'ose dire, foulé aux pieds. Et pour ces mauvais traitements, récompense des plus ineffables bontés, il demande une réparation. Écoutons-le se plaindre à Celle qu'il choisit comme la confidente de ses secrets et l'Apôtre de son Sacré-Cœur. C'était pendant l'octave du Saint-Sacrement en 1675. La B. Marguerite-Marie était à genoux devant la grille du chœur de la Visitation de Paray-le-Monial, les yeux fixés sur le tabernacle. Elle venait de recevoir des grâces excessives, lorsque tout à coup Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel. Alors lui découvrant son divin Cœur : « Voilà, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Et en reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. » En conséquence, le Sauveur demande à sa fidèle servante et aux bons chrétiens une réparation et une réparation eucharistique, une communion le Vendredi qui suivra l'octave du Saint-Sacrement, et une amende honorable.

Au reste, il n'y a pas que ces offenses eucharistiques. Nous avons aussi à expier les outrages les plus sanglants faits à notre Seigneur et Maître, surtout depuis un siècle ; l'impiété qui va jusqu'à la négation de toute vé-

rité révélée ; la guerre au Christ sous toutes les formes, menée avec un acharnement sans exemple, pour le chasser de l'école, de la famille, du lit des malades ; l'athéisme officiel ; le blasphème éhonté ; le travail sacrilège du dimanche généralisé ; l'idolâtrie s'étalant dans toute son horreur ! Qu'est-ce que nous voyons de notre temps ? s'écrie un apôtre contemporain, alarmé des désordres qui déshonorent les individus, les familles et les sociétés. Nous voyons le culte de ce que j'appellerai les faux dieux ! Et quels dieux ! Je ne veux en nommer que quelques-uns. Le culte du dieu Mammon, le culte de l'or et de l'argent. Oui, l'affreuse cupidité, la soif, la frénésie, l'adoration de la richesse, et, en plein christianisme, un peuple, comme Israël, dansant pour ainsi dire autour de la statue du veau d'or ! Et quelles iniquités cause au sein de la société cette effrayante soif de l'or : perfidies, mensonges, dissimulations, hypocrisies, tromperies de toutes sortes ! — Il y a, en deuxième lieu, le culte du dieu Plaisir et de la déesse Volupté avec toutes ses ignominies : des hommes, des chrétiens qui font du sensualisme non plus seulement un accident de la vie, un moment d'égarement, mais une chose régulière ; des hommes qui savent si bien rougir de Jésus-Christ, de l'Eglise, de la papauté et quelquefois de leurs pères et mères, et qui ne rougissent pas des honteuses pratiques de leur vie ! — Que vois-je encore dans notre siècle malheureux ? Je vois le culte d'un autre dieu couvert d'or et de pierreries, de pourpre et de soie, et qui s'appelle le Luxe ; luxe vraiment cruel qui entraîne à des dépenses capables de nourrir des multitudes, luxe scandaleux et antisocial qui, par le spectacle qu'il donne, suscite et entretient la jalousie et la haine dans le cœur des déshérités. Ah ! disons-le avec tristesse, notre génération a grandement péché, *nos fecimus peccatum grande*. Aussi Dieu demande-t-il à ses vrais enfants une fidélité plus grande. Il veut que nous le dédommions, par un service plus dévoué et par un amour plus ardent, de tant d'oublis, de tant d'offenses, de tant d'insultes. Son cœur, plus que jamais, nous fait entendre ce touchant appel : « *Improperium exspectavit cor meum et miseriam, et sustinui qui simul contristaretur, et qui consolaretur*. Mon cœur n'a reçu que des opprobres et des ingratitude, et j'ai cherché des âmes compatissantes, j'ai cherché des consolateurs ! » Il veut que nous soyons des réparateurs, des victimes de propitiation, des consolateurs de son amour méconnu.

II. Mais quel est ce mystère ? Pourquoi Dieu veut-il nos sympathiques condoléances pour les outrages qu'il reçoit ? Pourquoi sollicite-t-il l'hommage de la réparation pour les offenses qui lui sont faites ? Les raisons

de cette divine exigence sont aussi élevées que touchantes.

1. C'est d'abord qu'il est notre PÈRE. Lorsque dans une famille, dit très justement un pieux Prêlat¹, il s'est rencontré un enfant ingrat, dénaturé, qui afflige le dévouement de son père, qui fait pleurer sa mère, n'avez-vous jamais vu les autres enfants s'efforcer à l'envi d'adoucir par leur affection et leurs soins empressés les tristesses dont leur frère est la cause ? Et devant ces témoignages réparateurs de la piété filiale, n'avez-vous jamais vu les parents à demi consolés ? Ne les avez-vous jamais vu s'asseoir plus gais à la table de famille, sourire au milieu de leurs larmes, et, sans oublier l'absence du pauvre prodigue, ce qui est impossible, se reposer du moins avec complaisance sur ces fils dévoués qui leur restent ? Heureux enfants de pouvoir ainsi arracher à moitié du cœur de leurs parents l'épine qui les blesse ! Plus heureux les chrétiens qui consolent notre Père qui est aux cieux par leur fidélité ! Plus heureux ceux qui disent en toute vérité : « J'ai considéré, Seigneur, les prévaricateurs de votre loi, et, en compensation, j'ai redoublé d'amour pour vos commandements. *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ, ideo dilexi testimonia tua.* » Ils se souviennent des délaissements et de l'indifférence du grand nombre, des blasphèmes des impies, des négations des incrédules, des sacrilèges des Judas, des haines des sectaires ; et ils redoublent d'affection, de fidélité et d'amour. « O Père, disent-ils, mes frères égarés vous offensent, et moi je veux vous servir avec tout le dévouement dont je suis capable ; ils vous oublient, je veux penser sans cesse à vous ; ils s'éloignent de vous, je veux me tenir en votre compagnie ; ils se tournent contre vous, moi je veux servir votre cause ; ils affligent votre cœur, et moi je veux le consoler ! » Aussi abaisse-t-il un regard de satisfaction sur ce filial dévouement ; et les réparations d'amour de ses enfants fidèles le touchent délicieusement.

2. D'autre part, les péchés provoquent la colère de Dieu ; les iniquités attirent les vengeances de sa justice. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que nous sommes responsables les uns pour les autres. La tache de la faute souille l'âme du pécheur, mais le châtement se fait sentir tout autour de lui. Qu'un membre d'une famille outrage le Seigneur, malheur à cette famille ! Que les crimes se multiplient dans une cité, et tous les habitants doivent trembler ! Que le vice envahisse toute une nation, que les blasphèmes, les débauches, la violation du saint jour, que l'athéisme surtout, se généralisent, malheur, trois fois

malheur ! Les pires fléaux sont à redouter. Dieu est juste, il faut qu'il donne satisfaction à sa justice. Et cependant il est aussi infiniment bon qu'il est infiniment juste. Il est CHARITÉ, selon le mot sublime de saint Jean ; sa miséricorde est vaste comme la terre, haute comme les cieux, profonde comme les abîmes. La justice de Dieu veut frapper, la bonté veut pardonner ; mais pour concilier ces deux attributs divins, il faut une compensation offerte pour les coupables, et c'est pourquoi Dieu demande à ses fidèles enfants réparation pour les pécheurs. Voilà pourquoi les bons chrétiens dociles aux volontés du Sacré-Cœur, se sanctifient pour leurs frères, et répètent par leurs pensées, leurs actions et leurs paroles le *Parce Domine*, avec d'autant plus de confiance que la réparation est aussi EFFICACE qu'elle est nécessaire.

II

Au nombre des inimitables poèmes inspirés par l'Esprit-Saint au Roi-Prophète, dit un pieux commentateur, il en est deux, les psaumes cv et cvi, qu'on ne peut réciter sans une émotion profonde. David y esquisse à grands traits les prévarications du peuple hébreu, et les divines miséricordes qui les ont pardonnées. Il décrit d'abord les bontés du Seigneur envers son peuple à la sortie d'Égypte. Puis, d'un style enflammé, il y oppose le révoltant tableau des ingratitude des Israélites ; et quand il a accumulé sur leur mémoire un poids écrasant de forfaits, il laisse entrevoir la main vengeresse du Dieu juste qui veut exterminer les prévaricateurs, *ut disperderet eos!* Puis soudain, il ajoute : « *Si non Moyses electus stetisset!* » Moïse s'interpose, et la foudre est détournée, et le peuple est épargné. Mais bientôt, du sein de ce peuple grossier et versatile, le flot de l'iniquité recommence à bouillonner et à monter, écumeux et repoussant. Idolâtrie, scandales, meurtres, sacrifices humains se commettent au grand jour. Le bras de Dieu s'appesantit. Déjà les fers de l'esclavage et le marteau de l'oppression se préparent. C'en est fait du peuple choisi mais infidèle. Mais non ! le peuple prie, et Dieu s'apaise : *Audivit orationem eorum.* « Béni soit donc le Seigneur Dieu d'Israël, s'écrie alors le Psalmiste, transporté de joie et d'admiration, chantez-le, car il est bon ; chantez-le, car éternelle est sa miséricorde. » Puis, pressant le récit, déroulant et résumant les faits avec un inimitable lyrisme, il entonne un nouveau cantique dont chaque strophe dit les abominations des Hébreux avec les châtements qu'elles appellent, et dont le refrain sublime, toujours identique, revient dire jusqu'à quatre fois : « Mais ils ont imploré le Seigneur dans leurs tribula-

¹Mgr de Marguerie, évêque d'Autun.

tions, et il les a délivrés. *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur, et de necessitatibus eorum eripuit eos.* »

Ces deux cantiques sacrés sont une splendide mise en scène de l'efficacité de la réparation.

Nous le savons, l'un des principaux dogmes de notre religion c'est celui de l'union morale entre les chrétiens. Nous sommes responsables les uns pour les autres, pour le mal, hélas ! mais aussi et surtout pour le bien. Constitués en société, nous avons à pâtir des châtiments provoqués par les membres pervers, les coupables souffrent pour la punition, les bons pour l'épreuve. Mais le Dieu très bon a établi une contrepartie toute miséricordieuse. Les bons, en vertu de la communion des saints, ne sont pas seulement bons pour eux, mais pour tout le corps social. Tous profitent des actes de vertu de ceux qui sont fidèles à Dieu, tous ressentent l'effet salutaire de leurs prières, de leurs pénitences et de leurs expiations. Pour tous, les chrétiens véritables glorifient Dieu, lui offrent un supplément d'hommage généreusement agréé, et détournent les châtiments mérités par les crimes de la terre. C'est la *reversibilité des mérites* opérée par l'œuvre sainte de la réparation. Comme on l'a dit avec beaucoup de justesse, il faut distinguer la grande réparation de N.-S. J.-C., la Rédemption universelle opérée par l'Homme-Dieu qui, seul exempt de toute dette envers le Très-Haut, pouvait seul tirer du trésor infini de ses mérites la rançon de tous les coupables. Mais il y a aussi des rédemptions restreintes et secondaires, fondées sur celle de Jésus, et en appliquant les fruits. Avant la Rédemption, par anticipation il y eut de ces rédemptions particulières. Après la Rédemption, des mortels généreux et fervents offrent leurs supplications, ou leurs souffrances, ou leur vie en faveur de leurs frères coupables, pour le bien du peuple, et ils réjouissent le cœur de Dieu, ils lui donnent satisfaction, ils obtiennent pour leurs frères coupables des atténuations de châtimement ou des absolutions totales.

Qu'il est touchant de voir Abraham intercedant, avec instance, auprès du Seigneur en faveur de Sodome et des autres villes coupables, et, à force d'humbles et instantes prières, recevant de Dieu cette déclaration étonnante « que s'il se fût trouvé dix justes dans ces villes, le pardon aurait été accordé aux coupables ! » Qu'il est encourageant l'exemple de Moïse s'interposant entre Dieu et le peuple adorateur du veau d'or, et obtenant sa grâce ! Qu'il est consolant de voir Ninive sauvée de sa chute imminente grâce à la réparation provoquée par Jonas ; Daniel hâtant par ses prières expiatriques la délivrance du peuple juif captif à Babylone ; David protégé

geant par ses vertus ses frères prévaricateurs ; tant de martyrs, tant de confesseurs, tant de vierges, tant de saints et de saintes, payant au Seigneur la dette de la réparation, et obtenant le pardon pour des crimes qui auraient amené la destruction de la terre sous les coups de la colère de Dieu ! *Credo sanctorum communionem !*

Or, que Dieu en soit béni ! les Quarante-Heures sont une toute-puissante expiation. Écoutons la voix de l'Eglise qui nous dit : « Venez, adorons, prosternons-nous devant Dieu dans les sentiments du plus ardent amour et de la plus amère contrition, car il est notre Dieu oublié et outragé, et nous, nous sommes les brebis de sa bergerie. *Venite, adoremus et procidamus ante Deum, quoniam ipse est Dominus Deus noster; nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus !* » En ce jour de bénédiction, faisons réparation avec une pleine confiance et une grande piété PAR JÉSUS-CHRIST ET A JÉSUS-CHRIST !

1. Faites réparation PAR JÉSUS-CHRIST. Avec lui, que nous sommes riches pour offrir à Dieu notre amour et pour apaiser son courroux ! — Réparons avec Jésus au saint sacrifice de la messe. La messe, c'est la continuation et la reproduction du sacrifice de la croix. Offrons pour les péchés du monde les humiliations, les anéantisements, les mérites infinis du Sauveur. Ah ! elle est bien touchante la pratique des Religieuses de Sion à Jérusalem. Dans l'église érigée en la Ville sainte sur les ruines du Prétoire, ces servantes du Christ, après l'élévation, chantent sur le ton de la plus humble supplication ces paroles que prononçait le Sauveur expirant sur l'arbre de la croix : « O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Ces pieuses Religieuses ne font qu'exprimer sensiblement la prière silencieuse, mais toute-puissante, de la victime Eucharistique, et l'expiation qu'elle offre à Dieu, et nous avec elle, pour les pécheurs. — Réparons avec Jésus dans la sainte communion, surtout celle des Quarante-Heures. Après la communion, nous possédons dans notre cœur le Sauveur avec tous ses mérites. Ils sont pour ainsi dire notre propriété. Nous pouvons nous écrier avec une sainte audace : « Seigneur, mes prières ne sont rien, mais les prières de Jésus sont infiniment dignes d'être écoutées par vous ! Mes expiations, mes satisfactions, mes pénitences ne méritent pas même un de vos regards ; mais les pénitences, les expiations, les souffrances et la mort de Jésus ont une valeur infinie, je vous les offre : à cause d'elles, épargnez les pauvres pécheurs ! » — Réparons avec Jésus résidant sur le trône de l'Exposition. Cela n'est que trop vrai : nos crimes sans cesse répétés amoncellent sur nos têtes des tempêtes de colère. Les foudres

vengeresses sont sur le point d'éclater. Que fait l'Eglise ? Elle prend son divin Epoux ; elle l'élève vers le ciel sur le trône de l'Exposition sacramentelle. « Seigneur, s'écrie-t-elle en notre nom, Seigneur, abaissez les regards sur votre Christ ! *Respice in faciem Christi tui* ! Nous sommes coupables, mais il est l'innocence ; nous avons beaucoup péché, mais il a infiniment expié ! Daignez vous souvenir de toutes les souffrances de sa vie mortelle, de tous les soupirs de son cœur, de toutes les prières de ses lèvres, de toutes les larmes de ses yeux, de toutes les angoisses de son agonie, de toutes les tortures de sa Passion ! Voyez son front couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par des clous cruels. Entendez sa voix suppliante, et, à cause de ses satisfactions surabondantes, pardonnez aux crimes de la terre ! *Respice in faciem Christi tui*. » (Ps., LXXXIII, 10).

2. Réparons par Jésus-Christ, mais ne l'oublions pas : que notre réparation aille directement, en la fête des Quarante-Heures, à NOTRE DIVIN SAUVEUR LUI-MÊME ! Ah ! disons bien, avec un cœur plus ému par la présence de Jésus-Hostie, exposé à nos regards : « *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis* ! Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple, n'appesantissez pas sur lui votre colère ! » Combien, au pied du Saint-Sacrement exposé, nous comprenons mieux la culpabilité de l'oubli, de l'indifférence et des outrages des chrétiens qui méconnaissent le don de Dieu par excellence ! Comme nous sentons, avec grand serrement de cœur, ce qu'il y a d'amertume et de tendresse dans les paroles du Sauveur : « Est-ce que vous aussi vous voulez vous en aller ?... Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Vous venez me trahir par un baiser ?... Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête !... Eh quoi ! vous dormez, vous n'avez pu veiller une heure avec moi !... » Comme notre âme estime et aime davantage le trésor que le ciel nous envie, ou plutôt qu'il partage avec nous ! Oui, adorons avec les anges présents autour de l'autel, remercions avec les anges, prions avec les anges, faisons avec les anges œuvre de propitiation : *Parce, Domine, parce populo tuo* ! Adorons pour ceux qui n'adorent pas, remercions pour ceux qui ne remercient pas, prions pour ceux qui ne prient pas, expions pour ceux qui ne savent plus se repentir : *Parce, Domine, parce populo tuo* ! Implorons de Jésus-Hostie le pardon pour les péchés individuels, et, hélas ! pour les crimes sociaux : *Parce, Domine, parce populo tuo* ! Disons, pour nous et pour nos frères, avec ferveur l'admirable formule de réparation composée par les évêques français :

Adorable Sauveur, qui par un excès ineffable de votre amour pour votre Eglise, avez voulu rester au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siècles dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, comme un pasteur parmi ses brebis, un père parmi ses enfants, un roi au milieu de ses sujets ; victime sainte, qui, sans cesse élevée entre le ciel et la terre, arrêtez le glaive de la justice divine prêt à nous frapper et répandez sur nos cœurs des torrents de grâces et de bénédictions ; Majesté redoutable en présence de qui les colonnes du ciel tremblent, la terre s'ébranle jusque dans ses fondements, les anges se voilent la face de leurs ailes ; nous n'osons porter nos regards sur le trône où vous résidez, ni les fixer sur les voiles mystérieux qui vous cachent à nos yeux. Couverts de confusion à la vue de nos péchés et surtout de ceux que nous avons commis contre votre sacrement adorable, nous répandons en votre présence nos âmes anéanties et humiliées ! Pardon, miséricorde, ô mon Dieu ! pour toutes les irréverences de votre peuple en vos églises, pour sa négligence à vous rendre ses hommages dans la sainte Eucharistie et à vous y recevoir, pour ses profanations et ses sacrilèges ; miséricorde pour les outrages que vous avez reçus si souvent dans ce sacrement de votre amour de la part des hérétiques et des infidèles ; miséricorde pour ceux que vous y avez reçus et que vous y recevez encore chaque jour de la part de tant de mauvais chrétiens. Ah ! c'est de tout notre cœur et dans les sentiments de la plus vive douleur que nous vous en faisons aujourd'hui l'amende honorable la plus solennelle, et que nous formons la résolution de réparer ; autant qu'il dépendra de nous, ces outrages par le respect le plus profond, par la plus tendre dévotion à la sainte Eucharistie, par l'empressement le plus vif à vous recevoir souvent dans cet auguste Sacrement... Loué soit et béni à jamais le T. S. Sacrement de l'autel !

Oh ! les beaux sentiments ! Oh ! bienheureux serons-nous si les éprouvant nous les exprimons avec un amour tout filial et tout dévoué ! Nous mériterons d'entendre de N.-S. J.-C., notre Dieu, notre Roi et notre Frère, deux paroles qui assureront notre bonheur éternel. La première, une parole de SATISFACTION : « Les consolations que vous m'avez données ont été une digne compensation des douleurs qui ont inondé mon cœur, et elles ont réjoui mon âme. *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tue lætificaverunt animam meam*. » (Ps., XCIII, 19). Quel bonheur et quel honneur de consoler un Dieu ! La seconde, une parole d'INEFFABLE PROMESSE : « Quant à vous qui m'êtes demeurés fidèles dans mes tribulations, je vous ai préparé un royaume comme mon Père l'a fait pour moi. Et dans mon royaume vous mangerez et vous boirez à ma table ; et vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum*. » (Luc, XXII, 28-30). Dieu nous fasse la grâce d'être de ces vrais adorateurs, et de prendre rang parmi ces bienheureux élus !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XIII

LE SACRÉ-CŒUR ET LES ÂMES TIÈDES

Parmi toutes les promesses que Notre-Seigneur a faites en faveur des âmes qui se donnent au culte du Sacré-Cœur, il en est une à laquelle nous faisons trop peu d'attention.

Et pourtant elle est pour notre salut d'une importance capitale.

C'est celle-ci : « *Les âmes tièdes deviendront ferventes.* »

Je dis que cette promesse est pour nous d'une importance capitale, car elle nous donne le moyen d'échapper au danger le plus fréquent, le plus perfide et le plus grave qui puisse menacer une âme chrétienne. Nous y sommes tous exposés, et il y va de nos plus chers intérêts. Méditons donc au pied du Sacré-Cœur ces trois pensées :

1^o La tiédeur, dans une âme pieuse, est un grand mal.

2^o La dévotion au Sacré-Cœur est le remède le plus assuré contre la tiédeur.

3^o Comment la dévotion au Sacré-Cœur triomphe, dans une âme, de la tiédeur.

I

La tiédeur dans une âme pieuse c'est, ai-je dit, le danger le plus fréquent, et c'est un grand mal.

Notre tort à tous, tant que nous sommes, est de croire qu'il suffit de nous donner à Dieu pour que ce soit fait. Nous avons — oh ! très sincèrement — dit à Notre-Seigneur : « Je vous appartiens tout entier » et pour toujours ! » Et nous oublions qu'il faut réaliser cette donation de nous-mêmes à Dieu, et que nous ne pouvons y arriver que par des efforts courageux qui devront remplir notre vie tout entière.

Au lieu de cela, nous nous laissons vite de lutter. Les progrès que nous avons pu constater en nous-mêmes nous semblent la preuve que le but est atteint. Nous cessons de nous surveiller et de nous contraindre. C'est le moment que le démon attendait pour glisser dans notre âme la tiédeur.

Et de quelle manière perfide il s'y prend ! S'il nous proposait de commettre une faute grave, nous nous révolterions dans un sursaut d'indignation. Mais il ne s'agit que de nous relâcher un peu de notre vigilance, de négliger quelques pratiques ou quelques résolutions qui ne sont pas d'une importance grave. Puisque nous nous confessons si souvent, qu'est-il besoin de tant préparer nos confessions ? Puisque nous communions si souvent, à quoi bon faire tant d'efforts pour nous y disposer ? Après tout, nous pouvons

bien nous permettre un peu de laisser-aller. Pourvu que nous ne commettions pas de grandes fautes, qu'importe ?

C'est ainsi que la tiédeur fait en nous son œuvre de désorganisation. Semblable à cet animal fabuleux qui endormait doucement ses victimes en les rafraîchissant du battement de ses ailes, et qui, pendant ce temps, suçait le sang de leurs veines, la tiédeur nous plonge et nous entretient dans l'illusion, durant qu'elle nous enlève notre ferveur et notre vertu.

Et alors, on glisse peu à peu sur la pente fatale. On ne sert plus Dieu de tout son cœur. On ne lui donne plus que des hommages indignes de lui. On perd ses forces. Quand la tentation se fera plus violente, elle ne trouvera plus de résistance, et ainsi sera justifié une fois de plus l'oracle de l'Esprit-Saint : « Plût à Dieu que tu fusses chaud ou froid ! Mais parce que tu es tiède, je te rejetterai de ma bouche !... »

II

Tel est l'état d'une âme tiède. Il lui faudrait se convertir au plus vite. Mais n'est-ce pas chose difficile ?

Convertir un pécheur, avec la grâce de Dieu, cela n'est pas inouï. Il est si malheureux, celui qui s'est éloigné du Seigneur ! L'esclavage est si dur dans lequel il se traîne !

Mais l'âme tiède ne croit pas avoir besoin de conversion. Elle se croit fidèle et se rassure vite quand sa conscience lui fait entendre quelques reproches. Comment lui ouvrir les yeux ?

C'est le Sacré-Cœur qui, mieux que nulle autre dévotion, fera cette œuvre de salut.

« Qui n'aurait honte, disait un saint Père, d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines ? »

De même dirons-nous : « Qui n'aurait honte d'être tiède en face du Cœur embrasé de Jésus ? »

Lorsqu'un foyer ardent brûle quelque part, tous ceux qui s'en approchent sont réchauffés. Tous ceux qui ont la dévotion au Cœur sacré de Notre-Seigneur ne tardent pas à être gagnés par ses ardeurs.

C'est pour cela que N.-S. pressait tant la B. Marguerite-Marie de répandre partout ce culte sauveur. Il lui disait : « Recommandez partout cette dévotion comme un moyen sûr et facile pour obtenir de moi un véritable amour de Dieu, pour se défaire des imperfections les plus invétérées et arriver en peu de temps à la perfection. »

L'expérience a montré que cette promesse de notre divin Maître se réalise toutes les fois qu'une âme tiède va à son Cœur. Pour ma part, je ne puis oublier en ce moment une âme de jeune fille qui, après avoir longtemps traîné une vie inutile et superficielle, fut ame-

née à suivre les exercices du mois du Sacré-Cœur. Elle fut tellement saisie par la grâce qu'elle renonça à toutes ses habitudes de mollesse et de négligence, et qu'elle entra, peu après, dans une famille religieuse consacrée au culte du Sacré-Cœur. Elle n'y vécut que peu de temps, mais quand elle mourut, elle laissa le parfum d'une âme admirable.

III

Remarquons toutefois que cet embrasement soudain d'une âme par le feu rayonnant du Sacré-Cœur n'est et ne peut être que l'exception. C'est saint Paul terrassé sur le chemin de Damas. Mais il fut seul parmi les premiers chrétiens à être ainsi converti. Les autres durent leur salut à la prédication des Apôtres et au bon exemple de leurs frères.

Ainsi en sera-t-il de nous si nous allons chercher dans la dévotion au Sacré-Cœur le remède à nos lâchetés, à nos hésitations et à nos tiédeurs. Ce sera surtout par les pratiques habituelles de cette dévotion que nous serons ranimés et remplis d'amour pour le bon Dieu.

Qu'y a-t-il de plus excellent pour cela que le Premier Vendredi du mois ? C'est un jour où les âmes les plus languissantes comprennent qu'elles doivent faire un effort sur elles-mêmes. La communion qu'on y fait étant une communion réparatrice, ne doit pas être remplie des mêmes défauts que les autres. Et ainsi, tous les mois, le Sacré-Cœur nous anime pour la ferveur.

De même, si nous regardons avec piété une image représentant le Sacré-Cœur, est-ce que nous ne sentirons pas la honte qu'il y aurait à aimer si lâchement un Dieu qui nous aime si ardemment ?

La grâce du Seigneur fera le reste, et si nous sommes fidèles à y répondre, au lieu de nous traîner misérablement sur le chemin de la piété, nous y courrons avec allégresse, parce que nous verrons Dieu en tout et partout.

**

La B. Marguerite-Marie écrivait ces mots qui terminent admirablement bien ces réflexions :

« En un mot, cet aimable Cœur suppléera à tout ce qui pourra manquer de votre part, car il aimera Dieu pour vous, et vous l'aimerez en Lui et par Lui. »

Quelle assurance contre la tiédeur ! Jésus consent donc, par la dévotion au Sacré-Cœur, à mettre son amour pour son Père à la disposition de notre faiblesse ! Hâtons-nous de mettre à profit cette libéralité, et puisque nous avons la possibilité de puiser dans les trésors de Dieu, ayons au moins le désir de lui offrir ses propres richesses. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XIV

Dimanche de la Quinquagésime

JÉSUS CHRIST PRÉDIT SA PASSION ; IL GUÉRIT UN AVEUGLE

Suite du saint Evangile selon saint Luc
(XVIII, 31-43)

En ce temps-là,

31. Jésus prit à part les Douze, et leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les Prophètes touchant le Fils de l'homme, va s'accomplir.

32. « Car il sera livré aux Gentils, il sera insulté, il sera flagellé et conspué ;

33. « Et après qu'ils l'aurent flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. »

34. Mais ils ne comprirent rien de ces choses, et cette parole était cachée pour eux, et ils n'entendaient point ce qui leur était dit.

35. Or il arriva, comme il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis sur le bord du chemin, et demandait l'aumône.

36. Et en entendant le bruit de la foule qui passait, il demanda ce que c'était.

37. On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait.

38. Et il se mit à crier, disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! »

39. Et ceux qui allaient devant, le reprenaient pour le faire taire ; mais il criait beaucoup plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! »

40. Jésus s'étant donc arrêté, ordonna qu'on le lui amenât. Lorsqu'il se fut approché, il l'interrogea,

41. En disant : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » L'aveugle répondit : « Seigneur, que je voie ! »

42. Jésus lui dit : « Voyez ; votre foi vous a sauvé. »

43. Aussitôt il vit, et le suivit glorifiant Dieu. Et tout le peuple, voyant cela, rendit gloire à Dieu.

§ 1er. — Lieu, date, occasion

— *L'évangéliste ne prend-il pas soin d'indiquer le lieu où se sont accomplis les événements qu'il raconte ?*

— En ce qui regarde la prédiction de la Passion, on peut croire qu'elle eut lieu alors que Jésus quittant pour la dernière fois la Pérée, au delà du Jourdain, montait vers Jérusalem par Jéricho, et tandis qu'il faisait route avec ses apôtres, ses disciples et une foule nombreuse.

La guérison de l'aveugle eut lieu non loin et comme aux portes de Jéricho.

— *Mais qu'y a-t-il à noter, quant à cette guérison, entre le récit de S. Luc et ceux de S. Mathieu et de S. Marc ?*

— C'est que les deux premiers évangélistes disent que Jésus l'accomplit lorsqu'il quittait Jéricho. Saint Luc au contraire déclare que ce fut à l'approche de la ville et avant

d'y entrer. On pense communément que saint Luc a anticipé ce miracle en le plaçant avant l'épisode de Zachée.

— *Qu'était Jéricho ?*

— Jéricho, la ville autrefois conquise par Josué, avait été rebâtie magnifiquement, un peu au sud de l'ancienne, par Hérode et Archélaüs ; elle était située au milieu d'une oasis couverte de maisons de plaisance, de palmiers et de champs de roses.

— *A quelle date se réfère le double événement dont il est fait mention dans notre évangile ?*

— On était alors à quelques jours seulement de la fête de Pâques, et peut-être au vendredi qui précéda la Passion.

— *N'est-ce pas cette dernière circonstance qui détermina Notre-Seigneur à faire une troisième et dernière fois l'annonce de ce qui allait se passer à Jérusalem ?*

— On doit le croire ; car il s'agissait alors de préparer plus que jamais et de manière immédiate les apôtres au drame douloureux qui devait se dérouler bientôt sous leurs yeux.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Notre évangile ne se divise-t-il pas en deux parties bien distinctes ?*

— Oui, puisqu'il y est parlé successivement de l'annonce de la Passion et de la guérison de l'aveugle de Jéricho.

1° La troisième annonce de la Passion

— *Notre-Seigneur n'avait-il pas déjà précédemment annoncé sa Passion à ses apôtres ?*

— Il l'avait annoncée une première fois après la confession de saint Pierre, et ensuite après la Transfiguration.

— *Que ressort-il du texte évangélique en ce qui regarde les sentiments des apôtres ?*

— C'est que les apôtres, imbus des préjugés et des espérances des Juifs au sujet du Messie, répugnaient à l'idée des souffrances et de la mort violente de leur divin Maître.

— *N'est-ce pas la raison pour laquelle Jésus insiste tant sur ses souffrances et sur sa mort douloureuse ?*

— Oui, et c'est aussi la raison des détails précis que Jésus donne sur sa Passion : trahison de Judas, trahison des Juifs, insultes, soufflets, flagellation, mort sur la croix.

— *Pourquoi Jésus annonce-t-il ensuite qu'il ressuscitera le troisième jour ?*

— Afin de consoler et de fortifier ses apô-

tres par la perspective du triomphe final qu'il doit remporter sur ses ennemis.

— *Que dit, en particulier saint Mathieu de cette communication que Jésus fit à ses apôtres ?*

— Saint Mathieu, plus explicitement encore que saint Luc, remarque que Jésus prit ses apôtres à part et en secret.

Par là, il montrait l'importance de cette révélation, qu'il convenait non de divulguer à une foule incapable de la porter, mais de réserver aux amis dévoués, aux prédicateurs futurs de l'Evangile.

— *Qu'est-ce à dire : « Ils ne comprirent rien de ces choses... » ?*

— Les paroles du Sauveur étaient très claires et très explicites. Elles ne faisaient que confirmer un enseignement déjà plus d'une fois donné.

Mais la pensée des apôtres était ailleurs. Elle était toute à ce royaume où Jésus devait régner et où il leur avait promis douze trônes. Aussi écartaient-ils d'instinct ce qui était opposé à leur manière de voir. Et devant l'impossibilité pour eux de concilier un Messie souffrant avec un Messie glorieux, ils préféraient ne pas approfondir ni chercher à comprendre les paroles du Maître.

2° La guérison de l'aveugle

— *Ne règne-t-il pas une certaine imprécision au sujet de la personne de l'aveugle guéri ?*

— Le miracle, en effet, est rapporté par les trois premiers évangélistes. Mais quoique, par beaucoup de détails identiques, ils paraissent raconter le même fait, il se pourrait néanmoins que les deux aveugles mentionnés par saint Mathieu, aient été guéris séparément : l'un serait l'aveugle Bartimée de saint Marc, l'autre celui de saint Luc.

On aurait là une preuve manifeste des sources ou des versions divergentes, bien que très rapprochées, qu'auraient utilisées les évangélistes.

— *Que remarquez-vous dans le récit du miracle ?*

— On y remarque une mémoire fidèle des circonstances même moindres dans lesquelles s'est opérée cette guérison.

— *Ainsi ?*

— Ainsi l'aveugle, — dont saint Marc, fait quasi inoui à propos des miraculés de l'Evangile, cite le nom propre, — nous est montré assis sur le bord du chemin et demandant l'aumône, non pas à Jéricho même, mais en dehors de la ville.

Ensuite, toute la scène du miracle est re-

produite d'une manière très vivante et expressive.

— *Que fait l'aveugle tout d'abord?*

— Il s'enquiert avec soin de ce qui a lieu, frappé qu'il était de l'affluence insolite de la foule des passants.

— *Et quand il eut appris que c'était Jésus qui passait?*

— Par l'effet d'une foi prompte et éclairée, il se mit à crier: « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! »

— *Comment se manifeste dans ces paroles la foi de l'aveugle?*

— En ce que l'appellation « Fils de David » faisait voir en Jésus le Messie véritable, et que cette parole: « Ayez pitié de moi! » allait plus loin qu'à solliciter une simple aumône, mais était un recours au pouvoir divin de Jésus.

— *Est-ce ainsi que l'entendait la foule de ceux qui précédaient Jésus?*

— Non; mais fatigués de ce cri répété où ils ne voyaient que le désir d'obtenir une plus riche collecte, ils menaçaient le mendiant pour le faire taire.

Cette dureté de la foule devait faire mieux ressortir la bonté de Jésus.

— *Que fait alors l'aveugle?*

— Sans s'arrêter aux objurgations qu'on lui oppose, et persistant dans sa foi au divin Maître, il crie toujours plus fort: « Fils de David, ayez pitié de moi! »

— *Cet prière persévérante n'obtient-elle pas son effet?*

— Oui; car s'arrêtant à l'endroit où il était, Jésus ordonne qu'on lui amène l'aveugle.

— *L'aveugle préféra-t-il attendre que Jésus passât près de lui?*

— Non, mais rejetant même son manteau pour courir plus vite, il se lève et va aussitôt à Jésus, dans les sentiments d'une joie et d'une espérance qu'une si grande foi donne à supposer.

— *Que lui dit Jésus?*

— Pour mettre dans tout son jour cette foi admirable, Jésus fait au pauvre aveugle cette question: « Que voulez-vous que je vous fasse? »

Il l'encourage ainsi à formuler hardiment ce qui lui tient le plus au cœur. Il met pour ainsi dire la puissance divine à son service.

— *Et l'aveugle?*

— L'aveugle, sans préambule, sans détour, dit ce seul mot qui peint l'ardeur de son désir: « Seigneur, que je voie! »

— *Cette prière fut-elle exaucée?*

— Jésus répond lui aussi d'un mot étonnamment concis et fort, par où il affirme sa divine maîtrise sur la nature: « Voyez », et il ajoute, à l'éloge de l'aveugle guéri: « Votre foi vous a sauvé. »

— *Que signifiaient ces dernières paroles?*

— Elles signifiaient que la foi et la confiance de l'aveugle avaient été la raison déterminante de l'intervention du Sauveur, et que ces deux qualités assureraient à jamais l'efficacité de toute prière.

— *Quel caractère revêtit la guérison de l'aveugle?*

— Cette guérison fut instantanée: « Aussitôt il vit. » Jamais thaumaturge n'avait accompli son miracle avec cette assurance et cette promptitude.

Jésus s'affirmait Dieu dans la manière même dont il guérit l'aveugle: il lui suffit de parler et de commander, pour que sa volonté ait son effet.

— *Comment s'affirma la reconnaissance de l'aveugle ainsi guéri?*

— Elle s'affirma par des paroles et par des actes: ce qui était le signe de sa sincérité. Celui à qui la vue venait d'être rendue « suivit Jésus glorifiant Dieu. »

— *Le peuple ne fut-il pas aussi frappé du caractère extraordinaire de cette guérison?*

— Oui; car l'évangéliste nous dit que « à la vue du prodige accompli, il fut unanime à louer Dieu, » sans doute par des acclamations enthousiastes et prolongées. D'ailleurs, la génération apostolique garda fidèlement le souvenir de ce miracle, comme l'atteste le triple récit qui en a été fait par les évangélistes.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quelles réflexions faites-vous au sujet de l'annonce de la Passion?*

— Le soin que met Notre-Seigneur à appeler particulièrement l'attention des apôtres sur ce mystère, nous en démontre toute l'importance, et nous invite à en avoir la vraie intelligence en sacrifiant nos vues propres pour nous conformer à celles du Rédempteur.

— *L'Eglise ne s'est-elle pas proposé un but spécial en choisissant ce passage de l'Evangile pour le dimanche de la Quinquagésime?*

— En nous faisant lire et méditer dès aujourd'hui cet évangile, l'Eglise nous exhorte à entrer dévotement dans le Carême qui s'ouvre cette semaine et doit nous préparer, par une sincère conversion, à dignement célébrer les touchants anniversaires des souffrances et de la mort du Sauveur.

— *Que nous rappelle la malheureuse condition de l'aveugle de Jéricho?*

— Elle nous rappelle l'aveuglement profond où le péché nous avait réduits et réduit encore tant de chrétiens esclaves des plus criminelles habitudes.

— *Ne devons-nous pas, pour être guéris de cet aveuglement, imiter l'exemple que nous donne l'aveugle par son recours à Jésus?*

— Jésus en effet est la vraie lumière, à qui nous devons nous attacher pour ne pas marcher dans les ténèbres.

C'est par une prière humble, pleine de foi et persévérante, que nous touchons le bon Maître et que nous obtiendrons d'être appelés à « son admirable lumière. »

— *Que nous apprend encore la conduite de l'aveugle, lorsqu'il se sentit guéri?*

— Elle nous apprend que toutes les fois que nous avons reçu un grand bienfait de Dieu, nous ne devons pas être ingrats, mais au contraire témoigner hautement notre reconnaissance, redoubler de zèle dans le service divin et ne plus quitter Jésus.

XV

La Purification

Suite du saint Evangile selon S. Luc (II, 22-32)

En ce temps-là,

22. Les jours de la purification de Marie étant accomplis, suivant la loi de Moïse, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur,

23. Suivant qu'il est écrit dans la Loi : « Que tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur ; »

24. Et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, deux tourterelles ou deux petites colombes, conformément à ce qui est encore marqué dans la Loi.

25. Or, il y avait alors à Jérusalem un homme nommé Siméon : c'était un homme juste et craignant Dieu ; il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui.

26. L'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

27. Il vint donc au temple, conduit par l'Esprit de Dieu, quand le père et la mère de Jésus l'y apportèrent pour y accomplir la Loi.

28. Siméon prit l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en disant :

29. « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole,

30. « Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez,

31. « Et qui doit être manifesté à tous les peuples,

32. « Comme la lumière destinée à éclairer les nations et la gloire de votre peuple d'Israël. »

§ 1er. — Préliminaires.

— *A quoi se rapportent la Purification et la Présentation au Temple?*

— Ces deux cérémonies accomplies simultanément se rapportent à cette série des événements de l'enfance de Jésus que l'on est convenu d'appeler « l'accomplissement des prescriptions légales. »

— *Quelle était la première de ces prescriptions légales?*

— C'était celle de la Circoncision.

— *Quelles étaient les autres?*

— C'était, pour la mère et l'enfant, celle de la purification ; et pour l'enfant premier-né, sa consécration au Seigneur et son rachat moyennant cinq sicles d'argent.

— *Pourquoi l'évangéliste rappelle-t-il la soumission de Jésus et de Marie à ces prescriptions de la Loi, dès lors que c'était pour tous les Israélites un devoir de les accomplir?*

— C'est qu'en réalité Jésus et Marie étaient exempts d'une telle obligation. Mais il importait beaucoup qu'il fût établi qu'ils s'y étaient strictement conformés.

— *Comment cela?*

— Nous trouvons tant de faux prétextes pour nous dispenser d'obéir aux plus légitimes préceptes ! Par son exemple, Jésus nous montre à être plus fidèles, à apporter plus de scrupules dans l'observance des commandements, de tous les commandements.

— *A quel Evangile est emprunté le récit de la Purification et des événements qui s'y rapportent?*

— C'est à l'Evangile de saint Luc, qui seul avec saint Mathieu s'est attaché à recueillir ces gracieuses scènes de l'enfance de Jésus.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Combien de parties distinguez-vous dans notre évangile?*

— Deux parties : 1^o la Purification et la Présentation ; 2^o l'intervention du saint vieillard Siméon.

1^o La Purification et la Présentation

— *Qu'est-ce à dire : « les jours de la purification étant accomplis » ?*

— Le Lévitique déclarait souillée toute femme qui venait d'être mère. Pendant 40 jours si c'était un fils, 80 pour une fille, il lui était défendu d'approcher du sanctuaire. La coutume des mères d'Israël était de passer ce temps dans leur demeure, jusqu'au jour où le sacrifice expiatoire les purifiait.

— *Que devait-on offrir pour ce sacrifice?*

— Les riches étaient tenus d'offrir un agneau d'un an en holocauste, et un petit de

colombe ou une tourterelle pour le péché. Il était permis aux pauvres, à la place d'un agneau, d'offrir deux tourterelles ou deux petits de colombe.

— *A quel jour la Sainte Famille voulut-elle accomplir ce rite?*

— L'Evangile donne à entendre que ce fut aussitôt le délai expiré, donc le 40^e jour après la naissance du Sauveur.

— *Jésus et Marie se rendirent-ils seuls au Temple de Jérusalem?*

— Saint Joseph, comme il convenait, les accompagnait dans cette religieuse démarche.

— *Comment s'accomplit cette double cérémonie?*

— Jésus fut consacré à Dieu, de la même manière que les autres enfants premiers-nés des Juifs; puis les cinq sicles (environ 20 francs de notre monnaie) le rachetèrent de l'obligation de rester au service du Seigneur.

Le sacrifice des pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombe, fut offert pour la purification que le texte sacré étend aussi à Jésus.

— *Rien donc de spécial ne signala la Purification de Marie et la Présentation de Jésus?*

— Rien absolument. Marie et Jésus parurent confondus parmi la foule, et rien ne trahit aux yeux de celle-ci le mystère qu'il importait de tenir caché, en attendant les jours de la manifestation de Notre-Seigneur.

— *Mais l'épisode du saint vieillard Siméon ne trahit-il pas l'obscurité où voulait s'enfermer la Sainte Famille?*

— Nullement; car cet épisode qui émut si vivement le saint vieillard et lui inspira de si sublimes paroles, se déroula dans un cadre tout intime, en dehors de la foule ou du moins sans attirer son attention.

2^e Le saint vieillard Siméon

— *Qu'était Siméon?*

— Siméon, que plusieurs, trompés par la similitude de nom, ont regardé comme le fils d'Hillel et le père de Gamaliel, était simplement, d'après l'Evangile, « un homme juste et craignant Dieu, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. » Il habitait Jérusalem et était sans doute assidu à visiter le temple.

— *Qu'est-ce à dire: « dans l'attente de la consolation d'Israël »?*

— Il s'agit ici d'une expression familière aux prophètes pour désigner le salut qui devait venir du Messie.

— *L'Evangile ne rapporte-t-il pas encore une autre marque de la sainteté de Siméon?*

— « L'Esprit-Saint, dit-il, était en lui. » Ce qui désigne une âme toute pénétrée des lumières et des dons célestes, et habituée à suivre les inspirations du divin Esprit.

— *Cette sainteté de Siméon et sa vive ardeur à attendre le salut de Dieu ne furent-elles pas bien récompensées?*

— « L'Esprit-Saint lui révéla qu'il ne mourrait pas sans avoir vu auparavant le Christ du Seigneur. »

C'était là combler sa plus vive espérance et accroître encore l'intensité de ses désirs dont il savait si proche l'accomplissement.

— *De quelle manière devait se réaliser pour Siméon la promesse de l'Esprit-Saint?*

— A l'heure même où Marie et Joseph avec l'enfant Jésus s'approchaient du sanctuaire, Siméon, conduit par l'Esprit de Dieu, vint lui-même au temple.

Avec quel empressement le saint vieillard s'achemina vers les sacrés parvis et en surveilla les avenues!... C'était l'heure bénie, prédite par le prophète, où le Messie venait par sa présence consacrer le nouveau temple, en se consacrant lui-même à son Père.

— *Y eut-il un signe particulier qui permit à Siméon de reconnaître l'Enfant divin?*

— L'Evangile n'en mentionne pas, et sans doute le signe donné aux bergers fut-il aussi manifesté à ce vieillard, type des Juifs croyants qui attendaient le salut d'Israël. Il n'eut pas de peine à reconnaître dans ce petit enfant son Sauveur et son Dieu.

— *Quelle grâce insigne couronna pour Siméon toutes les autres?*

— C'est que Marie daigna lui confier un instant son fils. Il le prit dans ses bras tremblants d'émotion. Et il y avait dans ce contact plein d'amour avec le Verbe de Dieu incarné comme l'action d'un sacrement. « Heureuses, dit saint Grégoire de Nysse, ces mains qui touchaient le Verbe de vie! »

— *Comment se manifesta la reconnaissance du saint vieillard?*

— Il bénit Dieu, et exhala toute la gratitude de son âme dans le beau cantique que les générations chrétiennes ont admiré et si souvent redit au cours des siècles: *Nunc dimittis...*

— *Que faut-il penser du cantique de Siméon?*

— « Par la vivacité des intuitions, dit un auteur, par la concision énergique du style, ce cantique rappelle les plus belles compositions de David... On sent bien que ni la banalité légendaire, ni la préoccupation dogmatique n'ont concouru à la composition de ce joyau lyrique. Tout y est ferme, concis,

original. C'est le pur accent primitif. » (Godel).

— *Que signifie* : « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole » ?

— Ces paroles, dans le texte sacré, sont au présent : « Maintenant, Seigneur, vous laissez aller... »

Des termes de l'oracle divin Siméon induit sa mort prochaine. Son désir, son vœu le plus cher est accompli ; il meurt en paix.

— *Qu'exprime le verset suivant* : « Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez » ?

— Siméon n'avait souhaité de voir se prolonger son existence qu'afin de contempler celui dont les patriarches et les prophètes avaient désiré voir le jour, ce jour désormais si proche.

Or, ce Sauveur, non seulement ses yeux, ses yeux rendus si profonds par l'âge, l'expérience, les larmes, la réflexion, l'ont vu et reconnu ; mais encore, bonheur ineffable, il a pu le presser sur son cœur ; et à ce divin contact, il a senti plus encore le néant des choses terrestres. Il n'aspire plus qu'aux célestes.

— *Pourquoi Siméon ajoute-t-il* : « Et qui doit être manifesté à la face de tous les peuples » ?

— Ce verset donne une idée générale qui sera spécifiée dans les deux suivants. Elle nous montre chez Siméon inspiré de l'Esprit-Saint l'intelligence vraie de la Rédemption, qui n'est pas seulement pour les Juifs mais pour tous les peuples de la terre.

Le saint vieillard voit d'avance son bonheur partagé par une foule innombrable d'âmes « de toute tribu, de toute langue et de toute nation, » et c'est encore là une cause de sa joie profonde.

— *Quel est le sens de ces mots* : « Comme la Lumière destinée à éclairer les nations » ?

— Le texte porte littéralement : « Lumière qui doit révéler les nations. » L'image est prise d'une contrée plongée d'abord dans d'épaisses ténèbres, et tout à coup irradiée par les rayons du soleil qui dissipent les nuages et montrent à tous les yeux cette même terre inondée de lumière. Et tel est le grand bienfait de la Rédemption : chasser les ténèbres de l'ignorance et du péché, apporter aux âmes la lumière, la vérité qui sauve.

— *Que faut-il voir dans ces dernières paroles* : « Et la gloire de votre peuple d'Israël » ?

— Tout en saluant l'universalité du salut pour tous les peuples, Siméon ne veut pas

oublier l'honneur qui en revient à sa patrie, qu'il aime, on le voit, profondément.

Voilà pourquoi il proclame que le Messie est pour Israël, le peuple choisi, une source particulière de gloire. N'est-il pas, lui, le foyer du salut et le premier héritier des promesses, l'hôte privilégié et le frère selon la chair du Messie Sauveur ?



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quels sont les principaux enseignements contenus dans notre évangile* ?

— Les uns ont trait à la Purification et à la Présentation ; les autres au saint vieillard Siméon.

— *Jésus et Marie ne nous donnent-ils pas d'abord de grands exemples de vertus* ?

— Oui, et ces vertus, si essentielles à la vie chrétienne, sont : 1^o un esprit parfait de soumission à tous les commandements divins ; — 2^o une humilité sincère : Marie n'hésite pas, pour des raisons élevées, à paraître sacrifier sa virginité, Jésus à voiler sa divinité, aux yeux des hommes, et à demeurer dans une obscurité volontaire. Qui ne peut s'inspirer souvent d'un tel exemple ? — 3^o un grand esprit de pauvreté : en donnant deux petites colombes, ils ne rougissent pas de paraître pauvres dans la maison du Seigneur, où tant de personnes aiment à faire parade de vanité et de luxe.

— *Que nous apprend encore l'exemple de Jésus* ?

— Il nous apprend que Dieu aime que lui soient consacrées les prémices, et que les parents doivent s'empresser de lui donner leurs enfants par le baptême. Ainsi se trouve condamnée cette abominable doctrine qui voudrait faire retarder l'administration de ce sacrement jusqu'à l'âge de raison ou l'âge adulte.

— *Quelles réflexions nous inspire l'épisode du saint vieillard Siméon* ?

— Nous, enfants, nous devons y voir : 1^o la nécessité, pour une bonne préparation, de désirer ardemment et longtemps d'avance la grâce de la communion ; — 2^o le devoir de nous y disposer par une vie de justice et de crainte de Dieu ; — 3^o de regarder cette grâce comme la plus précieuse de toutes et de nous en ménager souvent la faveur ; — 4^o de témoigner, chaque fois que nous avons reçu Jésus dans notre cœur, notre reconnaissance à Dieu par de vives actions de grâce.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGATHE

(5 février)

EXPOSÉE ET PRÉSERVÉE

Summa ingenuitas ista est in qua servitus Christi comprobatur.

La souveraine noblesse consiste à servir le Christ. (Office de sainte Agathe).

Le nom d'Agathe est un des plus beaux qui existent : il signifie « bonne », et cette sainte est l'une des plus chères à l'Eglise : celle-ci, en effet, a placé son nom dans le Canon de la messe avec celui des héroïques vierges chrétiennes des premiers siècles qui ont versé avec joie leur sang pour affirmer leur invincible foi en Jésus-Christ.

Elle vivait à une époque à laquelle la nôtre ressemble beaucoup. Avant d'en venir aux supplices, l'empereur Dèce employait toutes les persécutions morales, tous les moyens d'insinuation, de séduction, de promesses et d'intimidation qui réussissent ordinairement auprès des faibles. De tout temps les faibles furent nombreux : c'est pourquoi beaucoup succombèrent que l'Eglise recueillit la tourmente passée, non sans leur faire subir l'épreuve d'une juste pénitence. Il faut plaindre ceux qui tombent, parce qu'ils donnent un déplorable exemple et qu'ils compromettent leur âme ; il faut plaindre plus encore ceux qui se font les artisans de ces chutes et jouent ici-bas le rôle de Satan. Ceux-ci sont beaucoup plus coupables, et Dieu leur réserve, comme à Quintianus, le persécuteur d'Agathe, une fin misérable, prélude du juste châtiment éternel. Que d'âmes en effet ils ont perdues à jamais, qui n'ont pas eu le courage de leur résister et qui pourtant ont fait le mal sciemment, n'osant user d'une liberté, d'une franchise de paroles et d'actes qui eussent intimidé les méchants !

J'ai dit que notre époque ressemble à celle où vécut sainte Agathe. L'empereur Dèce tenait avant tout à faire des apostats. Ne vous souvenez-vous pas de cette parole révélatrice prononcée par un sectaire bien placé pour savoir ce qu'il disait ? « Les enfants entrent à l'école laïque catholiques, mais ils doivent en sortir renégats ! » C'est vainement qu'on essaya d'amener sainte Agathe à renier sa foi. Elle était bonne, mais elle était ferme. Son histoire me paraît bien instructive et bien actuelle. Comme notre jeunesse contemporaine, elle fut extraordinairement *exposée* ; mais elle triompha parce qu'elle était non moins extraordinairement *préservée* : par sa fierté native, car elle était de haute noblesse, de cette noblesse qui ne veut pas déchoir ; mieux encore par sa foi, qui donna à sa noblesse un relief nouveau et lui apprit qu'ici-bas l'honneur le plus grand de tous,

surtout pour une jeune fille, c'est d'être la servante de Jésus-Christ.

I

Elle était sans doute orpheline, car nous ne voyons apparaître ni son père ni sa mère pour la guider ou pour la défendre. La mort des siens l'avaient rendue héritière d'une magnifique fortune, et elle appartenait aux premières familles de Catane. « Je suis libre, dira-t-elle, et de souche respectable, comme l'atteste toute ma parenté. » Si elle se glorifie d'être libre, c'est afin de s'encourager elle-même à n'avoir pas des sentiments d'esclave. Ses parents sans doute l'avaient élevée comme une jeune fille chrétienne, fille de l'Evangile, du Calvaire et de la Croix, et rien ne saurait prévaloir contre cet enseignement du foyer. Quand le père de famille prend son enfant sur ses genoux, et qu'il lui dit à l'oreille de ces choses qui pénètrent jusqu'à l'âme, en passant par l'esprit qui est saisi par la vérité, et par le cœur qui aime un Dieu si généreux et si bon, quand surtout à ce tendre et grave enseignement il ajoute l'autorité de l'exemple, il bâtit un édifice indestructible dont toutes les pierres sont unies par le ciment sacré de la foi. Rien au monde ne saurait prévaloir contre cette force. C'est ce qui fait que les traditions de famille sont si tenaces et que celui qui rompt avec elles est considéré comme un membre qui s'est séparé et qu'on ne connaît plus.

Combien plus solides encore demeurent ces traditions, quand elles transmettent des croyances religieuses, et qu'à l'œuvre de l'homme vient s'adjoindre la grâce divine qui travaille avec lui !

On estime tellement les familles honorables que les méchants eux-mêmes ambitionnent l'honneur d'y entrer. C'est pourquoi le proconsul de Sicile, Quintianus, osa prétendre à la main de la jeune fille. Il était, lui, de basse extraction et il éprouvait le désir louable de s'élever ; mais étant païen, il n'avait pas nos idées sur la vraie noblesse. Pour nous le plus humble artisan peut être très noble s'il est conduit par des sentiments élevés et généreux ; lui il ne prisait l'honneur d'appartenir par son alliance à une famille considérée, que pour être lui-même plus considéré et surtout plus riche. S'il désirait s'unir à la jeune fille, c'était pour des raisons personnelles basses et inavouables, et pour posséder ses biens.

Quelle répulsion profonde dut éprouver cette chrétienne pour ce monstre de corruption et de cupidité ! Elle avait voué sa virginité à Jésus-Christ ; mais ne l'eût-elle pas fait que sa noblesse naturelle l'eût écartée invinciblement de ce triste païen. Dans l'union de deux époux chrétiens, il y a des charmes durables et doux qui embellissent la vie. Les âmes

sont unies, elles échangent leurs pensées, leurs peines et leurs joies. Quand les épreuves les accablent, elles y résistent ensemble, et voient dans les événements les plus durs la main de Dieu qui frappe et qui en même temps laisse entrevoir et sentir la miséricorde, si bien que l'adversité même garde ses allégresses. Mais une existence passée avec un époux païen, sans délicatesse, décidé à brutaliser l'âme et le corps, parce qu'il considère son épouse comme un être inférieur qu'il ne respecte pas, quel enfer !

Quintianus comprit la raison des résistances irréductibles de la pieuse vierge, et qu'il se heurtait à l'obstacle insurmontable de sa pureté. Il résolut donc de pervertir Agathe. Il la fit saisir et la livra à la compagnie d'une femme impudique, Aphrodise, et de ses filles dignes de leur mère. Elles firent le siège de cette âme virginale ; elles lui représentèrent le côté séduisant du monde, ses attraits, ses jouissances ; elles lui dirent que grâce à sa fortune et à sa beauté elle y entrerait et y triompherait en reine, et que c'était là le vrai bonheur, celui que désirent tant de femmes qui ne peuvent l'atteindre. Mais elle pouvait prétendre à tout : il lui suffisait de parler, de se laisser faire, et elle serait la plus heureuse des femmes !

Pauvre jeune fille ! Seule dans ce repaire d'impures séductions et de compagnies dépravées, peut-on être plus exposée ? Sa situation me fait songer à celle de la jeune fille française qui veut rester chrétienne, et qu'on assiege de tentations semblables.

Que lui dit-on d'abord dans les écoles neutres ? (Et je parle ici des meilleures). On commence par démolir nos belles et nobles théories chrétiennes.

— Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? demandons-nous à l'enfant. Et il nous fait cette réponse qu'un philosophe célèbre, Jouffroy, appelait sublime :

— « Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir sur la terre, et le posséder éternellement dans le ciel. »

Or, à l'école neutre, on l'arrête au premier mot. « Dieu ! lui dit-on, nous ne le connaissons pas, et nous ne pouvons pas le connaître. Personne ne l'a jamais vu ; or on ne peut croire que ce qu'on voit. Il est l'inconnaissable ; alors nous n'avons pas à nous occuper de lui. »

Eh bien ! je dis que cette doctrine est monstrueuse. Nous ne voyons pas Dieu, parce qu'il est un pur esprit ; mais il se manifeste partout : il éclate au ciel avec les étoiles, sur la terre avec cette vie débordante qui produit les animaux et les plantes, qui fait pousser les arbres et les épis. Quand je m'arrête devant un tableau de Raphaël, est-ce que l'idée me vient que ce tableau s'est fait tout seul et que Raphaël n'a pas existé, puisque je ne l'ai

pas vu, qu'il est l'inconnaissable et que c'est folie d'attribuer cette œuvre à son magique pinceau ? Et j'accueillerais la pensée que cet univers s'est fait tout seul, que ces splendides effets n'ont aucune cause connaissable et que je n'ai pas à m'occuper d'elle ? Mais cette cause c'est Dieu, le créateur du monde et des hommes, l'adorable père de la famille universelle du genre humain. Ma raison et mon cœur le proclament, et vous voulez que je ne le remercie pas, que je ne le vénère pas, que je ne le prie pas ! Vous voulez que je mette le père de famille à la porte de la maison qu'il a construite, et que ses enfants n'affichent à son égard qu'indifférence et mépris !

Voilà cependant ce qu'exige cette neutralité qui au fond est une souveraine et dédaigneuse hostilité, une haine de Dieu froide et méchante. Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise a condamné l'école neutre, qui est devenue l'école de la déraison et de l'ingratitude ?

Ces malheureux enseignements frappent l'enfant, surtout quand la parole qui les donne est passionnée ; ils pénètrent dans le cœur, dont ils encouragent les mouvements dépravés, et affranchissent la conscience de la loi divine, c'est-à-dire du devoir. Sans doute, le bien a ses attraits, mais il est difficile à faire et on ne les goûte qu'après l'avoir accompli ; tandis que le mal a des séductions prochaines, attirantes, presque invincibles : il se fait tout seul, sans effort ; il suffit de suivre ses propres inclinations.

La jeunesse s'élève ainsi dans l'indifférence, elle se place avec jouissance sur la pente du mal. Elle n'y descend pas du premier coup, cependant : Dieu rayonne toujours dans son âme et il y règne longtemps encore, d'abord en père aimable, bientôt en maître importun. Alors elle s'adonne à des lectures, elle fréquente des compagnies qui la fortifient dans le doute, puis dans l'impiété ; tout comme Aphrodise multipliait ses flatteries, ses séductions et ses promesses. Elle disait à sainte Agathe : « Tu auras de magnifiques vêtements, des toilettes aux fins tissus, des serviteurs, des maisons de campagne, toutes les jouissances ! » Elle tient à la jeunesse un langage semblable et celle-ci n'a pas le courage de répondre : « Non, je ne veux pas descendre ni me ravalier, j'entends garder ma noblesse de chrétienne. La souveraine noblesse pour moi, c'est de demeurer la servante du Christ ! »

Les paroles d'Agathe à Aphrodise renferment un enseignement admirable :

— Mon âme a été affermie et fondée dans le Christ ; vos discours ne sont que du vent, vos promesses qu'une pluie d'orage, vos menaces qu'un fleuve que je ne crains pas. Vent, pluie et fleuve auront beau se ruer sur ma maison, ils ne l'ébranleront point parce qu'elle est bâtie sur la pierre solide.

Cette pierre solide, c'était l'éducation chrétienne qu'elle avait reçue, les convictions fermes de son âme, l'amour de Jésus-Christ à qui elle avait voué sa vie. Aussi Aphrodise déconcertée disait-elle avec dépit à Quintianus : « Il serait plus facile d'amollir des rochers que d'enlever à cette jeune fille le sentiment chrétien ! » Et cependant elle s'était acharnée trente jours durant, se relayant avec ses misérables filles, sur cette âme vaillante qui se trouva ainsi exposée aux tentations, à toutes les suggestions les plus diaboliques.

II

Savez-vous pourquoi elle triompha ? C'est parce qu'elle voulut garder sa pureté. Elle savait que là était son plus précieux trésor ; et, ayant goûté les choses célestes, les choses de la terre n'avaient pour elle aucun attrait.

1. Elle était préservée, d'ailleurs, d'abord par la noblesse de son caractère.

Notre premier devoir, c'est d'acquérir les vertus naturelles, qui en elles-mêmes sont très belles et très puissantes. La vertu suppose l'énergie qui ne capitule point devant l'effort. C'est un sommet élevé à gravir ; chaque pas coûte une dépense de force et un acte de courage. Mais les braves ne se découragent point : à mesure qu'ils montent, ils respirent un air plus salubre et plus fortifiant, le moral s'affermi, l'horizon s'étend plus vaste devant leurs yeux, les idées se transfigurent par l'accomplissement du devoir, par le rayonnement de la conscience heureuse. Qui a gravi une montagne, en gravira avec plus de facilité une seconde ; de même, qui possède une vertu sait comment il pourra atteindre les autres.

Sainte Agathe dès longtemps s'était adonnée à l'exercice de toutes les vertus naturelles, particulièrement de la générosité et de la dignité. Elle était fière d'elle-même, non pas de sa beauté ou de ses richesses, mais de son innocence et de sa noblesse d'âme. Ce n'est pas elle qui se fût ravalée à des sentiments bas ou jouisseurs, qui par son laisser-aller ou son langage frivole eût autorisé ces familiarités que le monde ne considère pas comme coupables, mais qui vous déprécient, même à ses yeux. Et comme toutes ses vertus avaient pour but de plaire à son divin Epoux, elles s'épanouissaient devant Dieu en magnifiques fleurs surnaturelles.

Elle inspirait le respect par sa dignité chrétienne, on la vénérât comme un sanctuaire et de fait elle restait le sanctuaire même de l'Esprit-Saint qu'elle entendait ne point laisser profaner. Elle était jalouse de sa liberté, — je veux dire de sa liberté de fille de Dieu, — et c'est ce qu'elle déclare à son juge qui prétend qu'elle est esclave, esclave du Christ.

— Qui, dit-elle, je suis la servante du Christ, je le sers librement, et ne sers que lui. L'es-

clave c'est vous, qui subissez la servitude du démon, du péché. Vous autres païens, vous êtes les esclaves de vos vices !

Elle aurait pu ajouter qu'il n'est pas d'esclavage plus humiliant ; car suivant le mot de l'Apôtre, celui qui commet le péché est l'esclave du péché, et celui-ci est un maître dur.

2. Sa noblesse de caractère s'appuie sur la foi qui l'aide à souffrir. Elle a confiance dans son divin Epoux, elle s'écrie : « Mon salut, c'est le Christ ! » Et quand elle parlait ainsi, elle ignorait les miracles que le Sauveur allait accomplir en sa faveur ; sa foi était donc aussi ardente que méritoire. Son persécuteur impitoyable la suppliait de songer à sa jeunesse, à sa beauté que les tourments allaient flétrir ; par la foi elle voyait le ciel qui l'attendait, et elle s'attristait des supplices éternels réservés à son juge inique.

« Le Christ est mon salut ! » Elle voulait dire. « Quand j'aurai succombé sous le fer ou dévorée par les flammes, mon divin Maître placera son humble servante auprès de lui, au paradis. En attendant, il m'aidera à souffrir, il me sauvera du découragement, du naufrage, de mes ennemis. » Mais elle ignorait comment il signalerait sa puissance et sa bonté. Au milieu des plus affreux tourments elle sourit : « Je suis, dit-elle, comme un homme à qui l'on vient annoncer une heureuse nouvelle ; je trouve un bonheur indicible à souffrir ! »

L'heureuse nouvelle, c'est qu'elle souffrait pour Celui qu'elle aimait. L'heureuse nouvelle, c'est qu'elle confessait le nom de Jésus, le céleste Epoux. L'heureuse nouvelle, c'est qu'elle serait bientôt unie enfin à Celui qu'elle désirait et qu'elle posséderait pour jamais. C'est par une grâce adorable que Jésus lui fit trouver une grande joie dans les tortures.

Ceci est d'un précieux enseignement. Quand nous avons fait quelques sacrifices pour Jésus-Christ, afin de lui obéir et de lui prouver l'amour de notre cœur par des témoignages autres que des paroles, il nous fait trouver du bonheur dans nos peines, nos persécutions, nos avanies subies pour lui. Il semble qu'il place des roses sous nos pas, et que nous marchons enveloppés d'un parfum d'allégresse, poussés par un doux enthousiasme qui nous soulève et nous soutient.

3. Cependant elle est sortie toute meurtrie, toute sanglante des mains cruelles du bourreau ; elle est ramenée en prison, dans l'obscurité, et son juge défend qu'on lui apporte aucune consolation, aucun adoucissement à ses vives douleurs, aucun baume à ses plaies. On lui refuse même un peu de pain et d'eau. Mais Dieu sait que sa fidèle servante souffre, il lui envoie son premier Apôtre, qui pénètre dans son cachot sous la forme d'un vieillard, un flambeau à la main, et vient comme un médecin pour panser ses plaies. Il lui dit

doucement qu'elle peut être guérie et lui prodigue de suaves paroles. Elle se défie tout d'abord de sa présence insolite, de son langage, de ses promesses. Elle guérir ! Est-ce qu'il n'est pas préférable pour elle d'aller au ciel auprès du divin Fiancé ? Est-ce que ce n'est pas dans cette assurance qu'elle a enduré tant de supplices ? Non, elle ne veut pas guérir. D'ailleurs n'est-ce pas le démon qui lui proposerait des sortilèges ? Aussi s'écrie-t-elle :

— Je n'ai jamais employé de médecine corporelle pour me guérir. Je n'ai qu'un médecin, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui d'un seul mot rétablit toute chose. C'est lui, s'il le veut, qui peut me rendre toute santé.

— C'est lui qui m'envoie vers vous, répond le vieillard. Je suis l'Apôtre du Christ. Ayez confiance en moi, ma fille !

Et elle est entièrement guérie. Aussi le lendemain, quand son juge s'étonne de trouver brillante de santé celle qu'il a fait affreusement mutiler la veille, il s'étonne, il l'interroge, et elle est heureuse de dire : « C'est le Christ qui m'a sauvée ! »

Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont souffert et qui ont été exposés au péril pour lui. Ils peuvent être réduits aux plus douloureuses extrémités ; il les voit, il les suit, il leur envoie son Apôtre pour les consoler et les guérir, je veux dire ses prêtres qu'il a établis pour veiller sur les âmes et leur rendre la santé, la vie de la grâce. L'Eglise a voulu que ses ministres fussent partout pour relever ceux qui souffrent, pour panser les blessés de la vie. Ils s'approchent de vous doucement et ils vous disent aussi : « Ayez confiance, la grâce de Dieu est plus puissante que toute épreuve ! » Et bientôt le calme renaît dans votre conscience apaisée, la joie vous revient avec l'espérance, la foi vous donne la certitude que vous avez obtenu votre pardon, et vous vous écriez du fond de votre cœur reconnaissant : « C'est le Christ, le Fils de Dieu qui m'a rendu l'innocence, la santé de l'âme, la confiance ! »

4. Les miracles les plus éclatants ne convertissent point ceux qui veulent rester incroyants. A la vue de ce prodige, le persécuteur d'Agathe eût dû tomber à genoux, confesser Jésus-Christ et rendre la liberté à la courageuse martyre. Il n'en devient que plus furieux. Que cela ne vous surprenne point. Les miracles sont nombreux de nos jours et incontestables ; il faut fermer les yeux pour ne les point voir. Or, il est des hommes qui les ferment volontairement. Ils craignent d'être éclairés, ils ne veulent pas l'être et ils s'endurcissent : c'est le mystère de l'orgueil humain qui refuse de s'incliner devant Dieu ; et comme ici toute bonne foi cesse, ils ne sauraient recevoir un pardon qu'ils ne sollicitent point. Pour se convertir, pour reve-

nir à Dieu, il faut prier et s'humilier ; or les orgueilleux défendent à leurs lèvres de s'ouvrir à la prière, à leurs genoux de se ployer, à leur âme de reconnaître la Majesté de Dieu. Le soleil brille au milieu du ciel et ils nient le soleil.

En vain Dieu multiplie les catastrophes. Quintianus, qui est le type de l'orgueilleux endurci et méchant, s'obstine dans son crime et ordonne de nouveaux supplices. La sainte les endure avec un courage, une douceur qui émeuvent le peuple, qui fléchiraient des rochers ; mais les incrédules volontaires ont le cœur plus dur que les rochers.

Jusqu'à la fin, Dieu continue à l'aider, à la préserver, à la soutenir de sa grâce en quelque sorte caressante. Elle a beaucoup lutté, beaucoup souffert ; mais comme la conduite de son Sauveur et Maître a été admirable de prévenance, de bonté et de force ! Il lui a fait un caractère de granit, il lui a inspiré une foi invincible ; quand elle l'appelle, il accourt ; le lit de flammes où elle est couchée par le bourreau lui paraît un lit de roses, parce que Jésus est auprès d'elle et qu'il la remplit de joie. Ensuite il lui envoie son apôtre, Pierre, le chef même de son Eglise, pour la guérir. Et maintenant qu'elle va mourir, il la soutient toujours. Dans sa prison, elle exhale sa prière pleine d'amour et d'action de grâces, elle le remercie de lui avoir conservé sa pureté immaculée : « C'est vous qui avez éloigné de mon cœur l'amour du siècle et soustrait mon corps à la corruption ! C'est vous qui m'avez rendue victorieuse des tourments ! C'est vous qui m'avez donné au milieu des supplices la patience et le courage ! »

A elle-même elle n'attribue aucun mérite, la chère sainte : toute la gloire en revient à son bon Maître ; et c'est pourquoi elle est si agréable au céleste Epoux qui va recueillir doucement son âme humble et toute à lui. Sa mort est un sourire au ciel, comme l'a été toute sa vie ; elle ne cesse de redire cette parole que la Sainte Vierge a prononcée la première : « Je suis la servante du Seigneur ! » Elle résume en ce seul mot sa douce et glorieuse vie : « Je suis la servante du Christ ! *Ancilla Christi sum !* »

Et les siècles chrétiens, admirant cette heureuse déclaration, l'ont proclamée la plus noble peut-être et la plus sublime des Epouses du Sauveur ; car la suprême noblesse c'est d'être la servante du Christ, cette servitude est la plus belle des royautés.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 januarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 27 janvier 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Purification. — La famille chrétienne, 65.

Pour les Quarante-Heures. — III. La supplication, 67.

Instructions sur la Prière. — VI. Abandon de la prière, ses conséquences, 72. — VII. Puissance de la prière, 74.

Catéchisme de première communion. — *Explication des évangiles des dimanches et des fêtes.* — XVI. 1^{er} dimanche de Carême, 77.

POUR LA PURIFICATION

LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Mes frères,

C'est une page de l'Evangile bien belle et bien édifiante que celle qui nous retrace la cérémonie de la Présentation de Jésus au temple et de la Purification de la T. S. Vierge. Que d'enseignements elle renferme !

Nous ne les expliquerons pas tous. Mais ne semble-t-il que l'Evangéliste, en nous donnant le motif de la démarche de la Sainte Famille, ait voulu ouvrir ce sanctuaire béni pour que le monde contemple le type d'une famille parfaite ? Nous nous bornerons, en ce jour de fête, à apprendre dans cette école céleste ce que doit être une famille chrétienne.

Voyez saint Joseph, la T. S. Vierge et l'Enfant-Jésus ; ce qui frappe en eux, c'est l'observation parfaite de la loi de Dieu, c'est la fidélité à rendre au Créateur le culte qui lui est dû. Ils vinrent au temple, dit l'Evangile, pour la purification « conformément à la loi de Moïse, *secundum legem Moysi*, » et pour présenter Jésus « *sicut scriptum est in lege Domini*, » comme l'ordonne le précepte du Seigneur. » Tout est résumé dans ces deux mots : obéir à Dieu. L'éloignement, les difficultés de la route pour se rendre à Jérusalem ne les arrêtent point. Oh non ! Ils ne consentiraient jamais à se dispenser facilement de leurs devoirs religieux et à les traiter avec légèreté !

Cet exemple, mes frères, nous montre ce qui doit caractériser une famille vraiment chrétienne : avant tout elle sera RELIGIEUSE, c'est-à-dire qu'en première ligne elle placera la fidélité inviolable à ses devoirs de religion.

Les raisons ne manquent pas, mes frères, qui prouvent cette obligation. *Je vais vous rappeler*, avant de vous dire comment il faut que la famille soit religieuse.

I

Pourquoi une famille chrétienne doit-elle être exacte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ? Pour le même motif, mes frères, qui oblige chacun de nous à avoir de la religion. Créatures sorties des mains du Tout-Puissant qui nous a donné et nous conserve la vie, nous ne sommes pas libres de lui rendre, ou de lui refuser un culte. Il y a pour nous obligation rigoureuse de le reconnaître comme notre Souverain Maître, de l'adorer et de lui obéir.

Eh bien ! mes frères, la famille, elle aussi, est une création de Dieu, et comme l'individu, elle doit le reconnaître comme son Souverain Maître, l'adorer et lui obéir.

Oui, mes frères, c'est une création de Dieu. 1^o Par ses membres. Elle se compose de personnes particulières qui ont reçu, chacune, l'existence de la générosité de Dieu. — 2^o Comme famille elle vient encore de Dieu qui l'a formée. C'est lui qui a fait la femme pour être la compagne de l'homme, qui a uni ensemble ces deux créatures et leur a dit : « Croissez et multipliez-vous. » C'est lui qui leur a imposé le commandement de s'aimer, de s'attacher l'un à l'autre et de quitter le foyer paternel pour fonder un nouveau foyer. C'est lui qui a rendu leur union indissoluble, soustrayant ainsi le plus faible aux caprices du plus fort. C'est lui qui l'a sanctifiée, cette union, lui qui bénit les familles où l'on respecte sa loi et où on lui rend le culte auquel il a droit, qui maudit celles où il est méconnu et outragé.

La famille chrétienne doit être religieuse encore parce qu'elle est, pour ainsi dire, bâtie sur la religion, elle est pétrie et façonnée dans l'élément religieux. Les deux fondateurs principaux de la famille, le père et la mère, n'ont-ils pas été faits un jour enfants de Dieu et de l'Eglise ? Ne sont-ils pas les temples du Saint-Esprit ? Ils ont été confirmés dans la foi, ils ont promis solennellement à Dieu de vivre pour lui et non pas pour Satan. Ces promesses cessent-elles d'exister ? Ces chrétiens, enfants de Dieu, ne doivent-ils pas former en s'unissant une famille qui aura la religion pour base ?

De plus, mes frères, qui a consacré leur union ? Comment s'est-elle opérée ? C'est au pied des autels, en présence des anges, sous le regard de Dieu, qu'ils ont promis de créer une famille religieuse et d'élever, dans leurs

enfants, des saints pour le ciel. Ces enfants eux-mêmes ont été apportés sur les fonts baptismaux et ils ont remporté au foyer la grâce, c'est-à-dire Dieu habitant dans leurs âmes.

Je vous l'ai bien dit, mes frères, c'est sur la religion que ces chrétiens ont basé leur famille, en elle qu'ils l'ont fondée, sur elle qu'ils l'ont édifiée. On ne peut donc aucunement, mes frères, sans être traître à Dieu, traître à ses engagements les plus sacrés, être à la tête d'une famille où il n'y a point de religion. Cette famille, du reste, n'a plus le droit de revendiquer son titre de chrétienne : elle a failli à ses obligations, elle a perdu sa dignité, elle s'est placée au rang des familles païennes.

Hélas ! mes frères, combien de familles aujourd'hui dans lesquelles la religion ne reçoit que des outrages et des insultes ; au milieu desquelles semble trôner le démon, si l'on en juge par les paroles et par les actes ! Et on se plaint que la société est mauvaise ! Comment en serait-il autrement ?

A ces raisons théologiques qui font un devoir à la famille d'être religieuse, j'en ajouterai une autre à laquelle peut-être vous serez plus sensibles parce qu'elle touche à votre intérêt. Dieu, mes frères, aime et bénit les familles chrétiennes qui pratiquent leur religion ; mais il maudit et châtie les mauvaises familles. Ici, ne vous faites pas d'illusions. Vous avez peut-être vu prospérer des maisons qui étaient loin d'être des modèles de piété. Cette prospérité, soyez-en sûrs, mes frères, ne dure pas. Elle est pour ainsi dire factice. C'est un château de plumes. Un beau matin, Dieu lance un coup de vent et tout s'envole. — Ajouterai-je que bien souvent le châtimement est intime, secret, particulier ? Il ne paraît pas à l'extérieur, mais il mine, il ronge à l'intérieur. Vous ne lisez pas, mes frères, ce qui se passe dans le cœur. Ce sont des ennuis, des brouilles, des enfants qui se révoltent et deviennent la croix de leurs parents, croix bien lourde parce qu'elle est confectionnée avec l'ingratitude.

Au contraire la famille religieuse, si la fortune, la prospérité ne semblent pas lui sourire, trouve la récompense dans la paix intime, dans l'union, l'accord et l'affection de ses membres. Sachez bien, mes frères, que dans l'autre vie Dieu ne punit et ne récompense que les individus ; mais c'est ici-bas qu'il châtie ou récompense les sociétés en tant que sociétés, les nations en tant que nations et les familles en tant que familles.

Pour votre plus grand bien, pour vos plus chers intérêts, donnez donc à la religion la place qui lui convient dans vos foyers : la première.

II

Mais vous ne savez peut-être pas, mes frères, *comment* une famille chrétienne doit être religieuse.

En disant qu'elle est obligée de pratiquer les devoirs de la religion, j'entends que du sein de vos familles doivent être bannis le vice et toutes les occasions qui y conduisent. La religion dans un foyer est le feu qui purifie, le sel qui préserve de la corruption. Elles ne sont déjà plus chrétiennes les familles où pénètrent les lectures mauvaises, les conversations dissolues, les exemples pervers. Elles ne sont plus chrétiennes les familles où l'enfance n'a pas une formation pieuse et ne contracte pas l'habitude de la prière, où la jeunesse est laissée libre et maîtresse de ses actes. Une famille chrétienne appartient avant tout à Dieu, et rien de ce qui vient du démon n'en franchira le seuil.

Quand je parle d'une famille religieuse, j'entends une famille où la vertu est cultivée, fleurit et s'épanouit dans tout son éclat. Parents et enfants s'unissent pour prier, pour travailler, pour s'aider et pour se rendre mutuellement les services que la charité et l'affection chrétiennes inspirent. Une foi profonde est enracinée dans ce sanctuaire béni. Père et mère, jeunes gens et enfants agissent d'après les enseignements de cette foi. Dans ces familles aussi on lira, mais des récits toujours honnêtes et souvent édifiants ; là aussi on aimera à converser, à se divertir, à se récréer, mais dans ces conversations rien qui puisse froisser la vertu, rien dans ces récréations et ces divertissements qui ne soit aimable, parfaitement irrépréhensible et d'une franche et loyale gaîté. Le bon exemple sera en permanence dans cette maison.

Mais je m'en voudrais de m'en tenir à ces généralités. Ce n'est pas seulement un membre de la famille qui doit pratiquer ses devoirs religieux, ce sont tous les membres.

Le père d'abord. C'est de lui que vient l'exemple le plus imposant. Est-ce que saint Joseph laisse la T. S. Vierge aller seule avec l'Enfant-Jésus au temple de Jérusalem ? Pourtant lui aussi a son travail ; et ce ne sont pas quelques heures qu'il consacrera au besoin à la prière et au culte de Dieu, ce sont plusieurs jours s'il le faut.

La famille n'est pas religieuse si le membre principal, le père, n'a pas de religion et ne remplit pas fidèlement ses obligations chrétiennes. On ne lui demande pas sans doute la piété de la mère de famille ; mais en lui il faut : d'abord la foi, une foi solide et inébranlable. Il doit croire fermement toutes les vérités de la religion, et ne jamais les traiter avec légèreté et surtout avec mépris. C'est

par là qu'il remplira sa seconde obligation : inspirer à ceux qui l'environnent un profond respect pour Dieu et tout ce qui touche à Dieu, pour la religion et pour le salut de leurs âmes ; par là, qu'il saura veiller à ce que rien de ce qui est capable d'ébranler la foi dans sa famille ne pénètre dans sa maison. Enfin le père doit être fidèle à observer les préceptes de Dieu et de l'Eglise sans aucune exception : respect et sanctification du Dimanche, accomplissement du devoir de la prière, du devoir de la confession annuelle et de la communion pascale. C'est en vain qu'il enseignerait le bien si son exemple enseignait le mal.

La mère de famille aussi aura la foi, plus pratique et plus vive encore si possible que celle du père ; elle accomplira plus que le devoir rigoureux imposé par les commandements. Elle a besoin de plus de lumières, de plus de forces, de plus de grâces, pour élever et former ses enfants. Elle remplit le rôle du prêtre en enseignant la vertu, la piété, les vérités religieuses à ceux qui l'entourent. Que la mère sache bien que c'est sur ses genoux que l'enfant prend la direction qu'il suivra toute sa vie. Elle remplit le rôle d'ange gardien de la maison ; elle veille pour détruire toutes les manifestations du vice ou des mauvaises habitudes, pour éloigner toute influence pernicieuse. Elle travaille à faire aimer la religion par ses enfants, à leur en faire remplir avec affection, avec soin et avec beaucoup de sérieux les obligations qui conviennent à leur âge. Et son rôle de mère s'étend sur les petits et sur les grands.

C'est pourquoi elle fréquentera les sacrements, elle priera beaucoup, et souvent elle pensera à Dieu tout en vaquant à ses occupations journalières, elle lui demandera sans cesse de bénir sa famille. Elle sera heureuse quand il lui sera possible d'assister aux exercices religieux qui ne sont pas de stricte obligation : à la sainte messe pendant la semaine, à la prière du soir, au chapelet, etc. Il m'est impossible, vous le comprenez, d'énumérer en ce moment toutes les obligations de la mère de famille bien chrétienne.

Enfin une famille est religieuse quand les enfants suivent les traces des parents dont je viens de vous parler, et ils les suivront si le père et la mère sont tels que je viens de dire. Un fils qui se trouve toujours au côté de son père à l'église, une jeune fille au côté de sa mère, seront fidèles très probablement toute leur vie à l'exemple qu'ils auront reçu. Des enfants qui jamais n'auront entendu parler mal de la religion au foyer paternel, la respecteront. Ils respecteront aussi leurs parents ; ils verront en eux leurs premiers bienfaiteurs et les représentants de Dieu ; et au lieu de les traiter comme des esclaves, ou peut-être même

comme des animaux, ils les aimeront, les vénéreront, leur obéiront, les aideront et prieront pour eux. Comme Jésus, ils grandiront en sagesse et en grâce, et ils seront soumis aux auteurs de leurs jours.

**

Tel est, mes frères, le tableau abrégé d'une famille chrétienne, et vous ne me contredirez pas si j'ajoute : et d'une famille heureuse. Oui, mes frères, le bonheur viendrait s'asseoir au foyer dont je viens de vous entretenir.

Tenez, je termine en faisant appel à votre expérience. Il y a quelques années, les familles étaient profondément chrétiennes et religieuses. Tout le monde accomplissait ses devoirs. Les plus âgés d'entre vous peuvent attester la vérité de ce fait. Eh bien ! mes frères, étai-
on plus malheureux qu'aujourd'hui ? Est-ce qu'il existait des divisions, des brouilles et des haines comme aujourd'hui ? Est-ce que l'on ne s'aimait pas davantage ? Est-ce que l'égoïsme régnait comme il règne maintenant ? Non, mes frères. La religion en effet est le seul remède à tous ces vices. Travaillons donc à l'implanter dans nos familles ; comme un arbre vigoureux elle protégera nos demeures, à l'ombre de ses rameaux nous goûterons le bonheur. Notre famille sera heureuse ici-bas et plus heureuse encore dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LES QUARANTE-HEURES

III

LA SUPPLICATION

Quid tibi vis faciam ?

Que désirez-vous que je fasse pour vous ? (Luc, xviii, 41).

La dévotion connue sous le nom des Quarante-Heures, dit un savant liturgiste, doit son origine au P. Joseph, célèbre prédicateur de l'ordre des Capucins. Il l'institua à Milan, sa patrie, l'an 1534, en mémoire des quarante heures que le corps de Notre-Seigneur est resté dans le tombeau. L'empereur Charles-Quint était alors en guerre avec François I^{er}, roi de France. La ville de Milan et ses environs avaient beaucoup à souffrir ; le pillage et de nombreux incendies s'y renouvelaient presque chaque jour ; la population tout entière était dans la dernière consternation. La solennité des Quarante-Heures amena au pied des autels de nombreux fidèles. Dociles à la voix du P. Joseph, ils adressèrent au ciel des prières ferventes, pour qu'il daignât faire ces-

ser les fléaux qui les désolaient. Ces prières furent exaucées, et bientôt un traité de paix fut conclu entre les puissances belligérantes. Les Quarante-Heures, grâce au zèle du P. Joseph, ne tardèrent pas à être établies dans le reste de l'Italie, dans le but de provoquer de ferventes supplications. Quelque temps après, saint Philippe de Néri réussit à les faire instituer dans les sept basiliques de Rome, où elles attirèrent un nombre prodigieux de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Les Quarante-Heures ont donc été instituées primitivement pour demander à Dieu la délivrance du fléau de la guerre et de tous les malheurs qui l'accompagnent. Elles sont demeurées une demande très ardente de toutes les grâces dont l'Eglise chrétienne ne cesse d'avoir besoin. Etudions-les sous cet aspect consolateur. Après les avoir envisagées comme une admirable *glorification* des grandeurs et des bontés de Dieu, après les avoir considérées comme une sublime *réparation* des crimes de la terre, mettons en relief un troisième caractère qu'elles revêtent, le caractère de la *supplication*.

Oui, les Quarante-Heures sont une prière DE LA PLUS HAUTE EXCELLENCE et DE LA PLUS URGENTE OPPORTUNITÉ. Je demande à Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie, de vouloir bien bénir mes paroles, afin que vous puissiez estimer davantage cette sainte dévotion, et l'utiliser avec plus d'empressement pour la gloire de Dieu et le salut de vos âmes.

I

I. La prière des Quarante-Heures a une première excellence : c'est que c'est une PRIÈRE FAITE EN COMMUN.

La B. Marguerite-Marie disait : « Qu'il est puissant le divin Cœur de Jésus pour apaiser la divine justice, que la multitude de nos péchés a irritée, en attirant sur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligés ! Mais il faut prier, de peur qu'il ne nous arrive pire. Les prières communes ont un grand pouvoir auprès de ce Sacré Cœur, lequel soutient et détourne les coups de la justice divine, se mettant entre Dieu et les pécheurs, pour obtenir miséricorde. » Or, la prière des Quarante-Heures est éminemment une prière commune. Ici nous ne sommes pas seuls pour implorer les grâces du ciel. En vertu de la communion des saints, notre indignité bénéficie de la piété et des mérites de nos frères. En cette solennité les fidèles se réunissent nombreux aux pieds de Jésus-Hostie, et, ensemble, ils font monter leurs supplications vers Celui qui a dit : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom pour prier, je suis là au milieu d'eux ! » Je le demande : quand donc

ces consolantes paroles, ces précieuses promesses se réalisent-elles plus parfaitement qu'en la fête des Quarante-Heures ? Notre-Seigneur n'est pas seulement au milieu de nous par sa présence morale, par une assistance plus marquée de sa grâce, mais par sa Présence Réelle, appuyant nos demandes de toute la puissance de son infini crédit. Quelle confiance cette pensée ne doit-elle pas nous donner à la dévotion des Quarante-Heures !

II. Non seulement les Quarante-Heures sont une prière faite en commun, mais c'est une PRIÈRE PUBLIQUE, faite au nom de toute l'Eglise, comme les processions solennelles, comme la récitation du Bréviaire. Ici, quelle que soit notre misère personnelle, quelle que soit notre insuffisance, nous devons avoir grand espoir. Ici, Dieu regarde avant tout la dignité de l'Eglise, la sainteté de l'Epouse immaculée du Christ Sauveur, de celle qui lui est toujours agréable, parce qu'elle parle au nom de son Fils bien-aimé, de celle qu'il a faite dépositaire de ses mérites infinis, avec pouvoir d'en user à son gré ! Ici, tous les baptisés, plus ou moins sans doute selon leurs dispositions, reçoivent d'insignes faveurs. A part ceux qui n'ont jamais été dans l'Eglise, à part ceux qui en ont été séparés ou qui s'en sont séparés, tous sans exception sont l'objet des miséricordes divines, les justes et les pécheurs, mais surtout ceux qui prennent une part effective, par la dévotion et la prière, aux offices sacrés. Ici, les grâces les plus précieuses sont accordées avec une profusion incroyable : grâces de conversion, grâces de protection, grâces de ferveur, grâces de sanctification ! La prière publique monte vers Dieu, l'Eglise prie pour ses enfants, et Dieu entend sa supplication, il lui adresse cette touchante et consolante parole : « Votre voix est pleine de douceur, votre visage resplendit de charmes qui me ravissent ; qu'il vous soit fait selon vos désirs ! *Vox tua dulcis et facies tua decora !* »

III. Voici une autre excellence de la prière des Quarante-Heures : c'est que c'est une prière faite A DIEU VÉRITABLEMENT, RÉELLEMENT ET SUBSTANTIELLEMENT PRÉSENT au milieu de nous, à l'Emmanuel exposé à nos regards sous les voiles eucharistiques. C'est donc une prière qui, le plus facilement du monde, devient la prière victorieuse du Cœur de Jésus, à cause des qualités qu'elle revêt comme nécessairement. La Présence Réelle, devant qui nous prions, provoque les sentiments qui plaisent à Dieu et lui font accueillir favorablement nos supplications : *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !* (Matth., I, 23).

a) Il est là, le Sauveur, et il nous excite à la plus entière confiance. C'est lui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Est-

ce qu'un Père donne une pierre à son enfant qui lui demande du pain ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez faire du bien à vos enfants qui recourent à vous, à plus forte raison votre Père qui est aux cieux sera-t-il miséricordieux à votre égard. » C'est lui qui a fait à ses fidèles ce serment étrange, comme si sa simple affirmation n'était pas surabondamment suffisante : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » C'est lui qui, avant de mourir, a voulu réitérer ses tendres invitations : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé. Demandez, afin que votre joie soit complète. » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

b) Il est là, sur le trône de l'Exposition, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il nous pénètre des sentiments de la plus profonde *humilité*. Or, c'est lui qui nous déclare par son prophète : « La prière de celui qui s'humilie pénétrera les nues et montera jusqu'aux pieds de l'Eternel. » C'est lui qui nous a dit de lui-même, nous montrant comment nous pouvons le mieux nous concilier sa bienveillance : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est lui qui nous a fait sentir, de la manière la plus expressive, les charmes de l'humilité dans la parabole du pharisien et du publicain, nous montrant ce dernier prosterné à la porte du temple, se frappant la poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur ! » et méritant cette louange consolante : « Celui-ci s'en alla justifié dans sa maison, mais non pas l'autre ! » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

c) Il est là dans l'ostensoir doré, Jésus-Hostie, et il nous inspire la plus ardente *dévotion*. C'est lui dont la puissance est sans égale et la bonté sans limites. C'est lui qui étant notre Dieu veut bien s'appeler notre Père, notre Frère, notre Ami. C'est lui qui souhaite notre bien plus que nous ne pouvons le faire nous-mêmes. C'est lui qui a exaucé la prière de Daniel, parce qu'il était « un homme de désirs. » C'est lui qui ne put résister aux vifs désirs de l'hémorroïsse et la guérit de son mal invétéré. C'est lui qui exauça l'instance supplication de Jaïre implorant la résurrection de sa fille. C'est lui qui accorda aux larmes et aux regards suppliants de la veuve de Naïm la résurrection de son fils unique, aux prières si ferventes de Marthe et de Marie la résurrection de Lazare. Il nous dit : « Désirez beaucoup, et vous obtiendrez beaucoup. » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

d) Il est là tout près de nous, sur l'autel sacré, le Verbe incarné, et il nous fait comprendre la nécessité de la *persévérance* dans

nos prières. C'est lui qui ne s'est pas contenté de dire : « Demandez », mais qui a multiplié les exhortations en répétant ses appels miséricordieux, disant : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira », nous faisant entendre qu'il faut prier, prier encore et ne pas cesser de prier, jusqu'à ce que nous soyons exaucés. Il tarde quelquefois à nous accorder ce que nous sollicitons, mais c'est pour exciter nos désirs, et nous donner davantage. C'est lui qui différa d'exaucer la Chananéenne, paraissant d'abord ne point prêter attention à sa requête, répondant aux apôtres qui intervenaient en faveur de cette femme malheureuse : « Je ne suis venu que pour les brebis de la maison d'Israël ; » semblant la repousser par des paroles dures en lui disant : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens ; » et provoquant par un admirable artifice de sa bonté cette sublime réponse, cette prière admirable d'humilité et de persévérance : « Oui, Seigneur, mais les petits chiens ramassent les miettes qui tombent de la table du Maître ! » Et alors, récompensant la persévérance et la prêchant de la manière la plus éloquente à tous les siècles, il s'écria : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon vos désirs ! » Et nous aussi, Jésus nous le dit, prions, continuons à prier jusqu'à ce que nous ayons obtenu, prions sans nous laisser jamais. *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

O ciel ! quand on réfléchit à ces choses délicieuses, qu'il fait bon prier pendant les Quarante-Heures devant Jésus-Hostie ! Combien facilement notre esprit et notre cœur se remplissent des dispositions saintes qui assurent l'efficacité de nos supplications ! Le Dieu très grand, très puissant, très bon, si près de nous, par amour, pour nous combler de ses bienfaits : comment pourrions-nous être volontairement distraits, froids, indifférents, inconstants, sans désir ardent des faveurs célestes, qui sont à notre portée ? Notre bon Sauveur nous attend ; il nous présente son Cœur brûlant de charité ; il frappe à la porte de notre propre cœur pour y exciter tous les bons sentiments de la piété : comment pourrions-nous négliger une si belle occasion d'acquiescer des richesses spirituelles, de nous concilier la faveur divine, d'amasser des trésors de mérites, de nous affermir dans la paix et la charité, et de nous préparer aux joies éternelles ? *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

IV. D'autant plus que si, dans le Très Saint Sacrement, Notre-Seigneur, selon la belle parole de saint Augustin, est prié par nous comme notre Dieu, il INTERCÈDE POUR NOUS COMME HOMME-DIEU. *Oratur a nobis ut Deus,*

orat pro nobis ut homo. Derrière les voiles sacramentels, ses yeux nous voient, ses oreilles nous entendent, son cœur brûle d'amour pour nous. Il nous connaît tous et chacun en particulier, il voit nos misères, nos besoins, nos soupirs, nos désirs. Et il intercède sans cesse pour nous ! Et il fait entendre auprès de son Père, en notre faveur, la voix éloquente des plaies qu'il a gardées dans son humanité glorifiée, comme un témoignage de sa charité et de son dévouement. *Semper vivens ad interpellandum pro nobis !* Combien nous aurions été heureux si nous avions vécu il y a dix-neuf siècles, au temps de l'existence temporelle du Sauveur ! comme nous aurions été empressés d'aller à lui et de solliciter ses grâces ! Quel n'eût pas été notre bonheur, si nous avions été du nombre de ceux dont il se faisait le médiateur toujours écouté auprès de son Père ! Sachons-le bien : au pied de l'autel nous jouissons de ce bonheur ! Lui, dont les demandes sont toujours exaucées, prie pour nous ! Quelle grâce pourrait donc, pendant les Quarante-Heures, nous être refusée ? *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Oh ! quel serait notre ravissement, si notre oreille spiritualisée pouvait entendre les divins colloques de Jésus-Hostie avec son Père, ses supplications si ferventes et si efficaces pour ses enfants, et particulièrement ceux qui sont prosternés à ses pieds, priant pour eux-mêmes et pour tous ceux à qui ils s'intéressent ! Nous en serions stupéfaits et ravis, et, si une grâce spéciale ne nous soutenait, nous en mourrions de bonheur. *Semper vivens ad interpellandum pro nobis !*

O admirable institution des Quarante-Heures !
O supplication excellente entré toutes !

J'ajoute que dans les temps présents, cette dévotion est de LA PLUS URGENTE OPPORTUNITÉ.

II

Le Sauveur Jésus, du haut du trône de l'Exposition, adresse aux âmes des paroles bien précieuses, paroles de tendre dilection, paroles de salutaires enseignements, paroles de douces consolations, paroles de touchants encouragements, paroles de saintes exhortations. Mais il en est une en particulier qui résonne doucement à l'oreille de notre cœur, et qui convient absolument à la triste époque où nous vivons ; c'est celle-ci : « Mon enfant, que voulez-vous que je fasse pour vous ? *Quid tibi vis faciam ?* » On y sent l'ineffable miséricorde du Cœur de Jésus qui nous appelle à lui pour nous combler de ses libéralités. Répondons à sa charitable exhortation ; allons en toute joie et confiance à Jésus présent sur l'autel ; armons-nous d'une sainte hardiesse ; demandons et demandons encore sans craindre d'être importuns : à l'heure actuelle il y a tant de grâces à solliciter !

1. Grâces d'assistance, de protection et de défense pour notre sainte mère l'Eglise. Aujourd'hui elle subit une des crises les plus terribles de son histoire. Ce n'est pas seulement un hérésiarque qui attaque quelqu'un de ses dogmes : la synagogue de Satan a mobilisé toutes ses forces pour sa totale destruction. Les franc-maçons, les libres penseurs, les sectaires, les impies, les rénégats ont fait entre eux un pacte infernal. C'est une insurrection générale contre l'œuvre du Christ. Le cri des anciens Juifs déicides retentit comme une clameur formidable : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Arrière l'Eglise, arrière l'Evangile, arrière les Sacrements, arrière la Papauté et le Sacerdoce ! Plus de Christ pour sanctifier les naissances, pour élever la jeunesse, pour unir les époux, pour préparer les malades au suprême voyage, pour bénir les dépouilles mortelles des trépassés ! » C'est une conjuration universelle du vice contre la vertu, c'est une guerre à mort contre l'Eglise ! O Jésus-Hostie, nous le savons, votre Eglise ne peut périr, elle est immortelle ; nous le savons aussi et nous le croyons de toute notre âme, vous demeurerez avec elle jusqu'à la fin du monde ; mais, au milieu des épreuves et des persécutions, son œuvre de civilisation et de sanctification est entravée. Nous vous en conjurons, venez à son aide ; puisque vous voulez exaucer nos désirs, apaisez la tempête qui gronde et qui semble tout bouleverser dans le monde moral ; réprimez la fureur destructive des ennemis de l'Eglise ; donnez à cette Eglise notre mère la paix et la liberté, afin qu'elle puisse travailler efficacement au salut des âmes et à la dilatation du royaume de Dieu !

2. Grâces pour notre patrie. Hélas ! il semble que l'esprit du mal se soit particulièrement acharné contre la France. Les ruines s'y accumulent sur les ruines. Les notions les plus fondamentales de la justice s'effacent ; l'idée du Dieu Créateur et Maître de l'univers s'oblitére ; la pensée de l'Etre suprême, témoin des actions, rémunérateur du bien, vengeur du mal, ne guide plus la plupart des membres de la société, et même de ceux qui doivent aux autres l'exemple, en raison de leur situation ; la société ressemble à un navire sans boussole voguant à l'aventure sur une mer en furie ; la morale sans Dieu produit les fruits les plus amers ; la criminalité de l'enfance et de la jeunesse prend des proportions effrayantes ; l'égoïsme, le sensualisme, l'esprit d'indépendance sont érigés en principes ; l'esprit de sacrifice s'en va ; le noble et généreux sentiment du patriotisme s'oblitére. O Jésus, vous nous demandez pendant les Quarante-Heures ce que vous pouvez faire pour nous, ce que nous désirons ?

Quid tibi vis faciam? Ah ! nous vous en supplions de toute notre âme, rendez à notre patrie la foi de ses ancêtres, l'esprit religieux sans lequel rien de fort et de solide ne peut subsister dans une nation ; faites que l'Evangile redevienne la charte fondamentale de notre pays ; donnez-nous des lois chrétiennes, des écoles chrétiennes, des sentiments chrétiens ; que la foi règne à tous les degrés de l'échelle sociale !

3. Grâces du *foyer domestique*. C'est là tout spécialement qu'aujourd'hui l'amour du moi et du plaisir et l'esprit d'insubordination se manifestent d'une façon plus intense. Trop souvent le foyer domestique n'étant plus égayé par les enfants ressemble à un désert ; il est triste comme un ciel sans étoile, comme un jardin sans fleurs et sans fruits. De plus, il offre un spectacle lamentable de désagrégation. Que de fois les liens sacrés contractés au pied des autels sont brisés par le caprice ou la passion ! Les parents oublient les principes chrétiens pour l'éducation de leurs enfants ; leur autorité manque de clairvoyance et de fermeté ; ils ne savent plus ni commander ni même se faire respecter. Les enfants, c'est, hélas ! la plainte générale, sont désobéissants, irrespectueux, impatients de tout joug ; ils ne supportent plus ni conseils, ni réprimandes, ni correction ; ils veulent vivre selon leur guise et ne connaissent de loi que leur caprice. Autrefois, le foyer domestique était un sanctuaire, une touchante imitation de la Sainte Famille de Nazareth, une image du paradis, parce que l'ordre y régnait, et que tous les membres étaient unis par une mutuelle et sincère affection. Aujourd'hui, on pourrait presque le dire : en beaucoup d'endroits, c'est une sorte d'enfer, *infernus domus mea est*. Seigneur Jésus, Dieu si bon et si compatissant, fils très aimant et très aimé de la Vierge Marie votre mère et de saint Joseph votre père nourricier, puisque vous voulez bien provoquer nos confiantes supplications en nous disant : *Quid tibi vis faciam?* daignez régénérer les familles de France ; mettez-y la paix et la concorde ; faites-y régner les beaux principes que vous avez apportés à la terre ; unissez les pères et les mères par les liens d'un véritable amour ; donnez-leur un dévouement inlassable pour le bien de leurs enfants. Mettez au cœur des enfants le respect, l'obéissance et l'affection pour leurs parents ! Que les familles soient vraiment de petites sociétés toutes pénétrées de dignité, de sainteté, d'union intime, où se préparent l'honneur et la prospérité de la grande société qui s'appelle la patrie !

4. Grâces pour les *individus*. Ici un vaste champ s'ouvre à la prière eucharistique. Du haut de son trône d'Exposition, Notre-Seigneur nous dit encore avec l'accent le plus

aimant : « Considérez les nécessités de votre âme, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Venez tous à moi ; demandez et vous recevrez. *Quid vis tibi faciam?* » Ah ! nos besoins sont grands à l'heure actuelle ! Que d'obstacles se dressent devant nous pour nous empêcher de vivre saintement, *sobrie, pie et juste!* Que de difficultés nous rencontrons au dedans et au dehors pour nous conduire d'une manière digne de Dieu, et pour que nous lui plaisions en tout ce qui doit être le but poursuivi par tout bon chrétien, *ambulemus digne Deo, per omnia placentes!* Il faut l'avouer, l'âme fidèle est environnée de difficultés : le monde est plus que jamais corrompu et corrupteur ; Satan redouble d'efforts pour nous perdre ; une ambiance d'atonie, d'anémie morale, d'affaissement surnaturel nous environne et nous pénètre de ses germes délétères. Nous avons un pressant besoin de force, d'énergie, de courage et d'intrépidité. Sollicitons de Jésus-Hostie ces grâces de choix, qui sont les grâces de l'heure actuelle. Demandons qu'il nous remplisse de générosité pour combattre les bons combats. Qu'il daigne nous enraciner fortement dans la foi ; qu'il fasse briller d'une vive lumière aux yeux de notre âme, afin de nous encourager, les magnifiques et éternelles récompenses de l'éternité ; qu'il nous détache absolument des faux biens de la terre, qu'il nous persuade que pas un de nos efforts à son service, pas une de nos souffrances, pas un seul acte de bonne volonté ne sera méconnu, oublié ou perdu ; qu'il nous embrase d'une ardente charité afin que, à travers les péripéties de cette existence temporelle, nous marchions résolument, sans peur et sans reproche, vers la félicité du paradis, où nous attendent des biens que l'œil de l'homme n'a jamais vus, que son oreille n'a jamais perçus et que son cœur n'a jamais goûtés !

•
**

Ah ! oui, prions, supplions, implorons, demandons en toute confiance pendant les jours bénis des Quarante-Heures. Aimons à employer la prière officielle et solennelle de la Liturgie. Disons à Dieu avec pleine confiance : O Dieu, par Jésus, avec Jésus présent dans le Saint-Sacrement, daignez nous délivrer de tout mal ; de tout péché ; des coups de votre colère ; de la mort subite et imprévue ; des embûches de l'ennemi ; de la colère, de la haine et de toute mauvaise volonté ; de l'esprit immonde ; de la foudre et de la tempête ; de la mort éternelle ! O Dieu, par Jésus, avec Jésus et en Jésus présent dans le Saint-Sacrement, nous vous demandons avec instance de vouloir bien protéger l'Eglise et ses chefs, maintenir la paix entre les princes chrétiens, nous pardonner, nous faire miséricorde, nous inspirer de vrais sentiments de pénitence !

Nous vous prions d'humilier l'orgueil des ennemis de l'Eglise, d'accorder au peuple chrétien l'esprit de paix et de concorde, et de nous affermir dans le bien, et de nous maintenir dans la fidélité à votre saint service ! Elevez nos âmes aux désirs des biens éternels ; acquittez notre dette de reconnaissance à l'égard de tous nos bienfaiteurs ; délivrez-nous et tous nos parents et tous ceux envers qui nous avons des obligations de reconnaissance, de la damnation éternelle ! Daignez donner et conserver des fruits à la terre ; accordez dans votre miséricorde aux trépassés le repos éternel, *Per Christum, cum Christo et in Christo* !¹

Au dimanche de la Quinquagésime, premier jour des Quarante-Heures, l'Eglise nous fait lire un évangile qui met dans un lumineux relief l'esprit de cette solennité. Après avoir rapporté l'annonce faite par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres de ses humiliations, de ses opprobres et de sa mort, reproduites encore aujourd'hui mystiquement par les prévarications d'un grand nombre de chrétiens, l'historien sacré nous raconte en ces termes la guérison miraculeuse de l'aveugle de Jéricho :

Comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle était assis sur le bord du chemin et mendiait. Entendant le bruit de la foule qui passait, il demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Alors il s'écria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Et ceux qui étaient en avant cherchaient à le faire taire. Mais il criait beaucoup plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Jésus alors s'arrêta et donna ordre qu'on le lui amenât. Et quand il fut venu, Jésus l'interrogea en disant : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » Et l'aveugle répondit : « Seigneur, faites que je voie ! » Et Jésus lui dit : « Voyez, votre foi vous a sauvé. » Et aussitôt il vit, et il suivait Jésus, glorifiant Dieu. Et, en présence de ce prodige, tout le peuple rendit gloire à Dieu !

Quel admirable modèle pour les adorateurs des Quarante-Heures ! Quelle parfaite supplication ornée de toutes les qualités qui attirent les bienfaits du ciel !

Comme l'aveugle de Jéricho, nous aussi, prions de tout notre cœur notre Seigneur Jésus présent dans le T. S. Sacrement de l'autel.

Prions-le avec respect : c'est le fils de David, c'est le Fils de Dieu !

Prions-le avec attention : ne nous occupons pas de ce qui se passe autour de nous ; que toutes les énergies de notre âme se concentrent sur le Dieu fait homme, réellement présent dans l'Hostie sacrée !

Prions-le avec humilité : nous ne sommes, par nature et par nos fautes nombreuses, que de pauvres pécheurs, qui ne peuvent se réclamer que de la miséricorde divine !

Prions-le avec confiance, sachant que Jésus ne demeure avec nous dans l'Eucharistie que

pour répandre sur nous les trésors de bonté de son Cœur sacré !

Prions-le avec persévérance, sans nous lasser, disant et redisant, comme le bienheureux aveugle, la même supplication ! *Miserere!*

Et Jésus se laissera toucher, et il accordera à notre bonne volonté et aux demandes réitérées de notre indigence les grâces que nous sollicitons. Et les anges gardiens des autels et les élus du ciel béniront avec nous le Seigneur de ses munificences à notre égard. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

VI

ABANDON DE LA PRIÈRE : SES CONSÉQUENCES

Mes frères.

La prière n'est pas une pratique facultative, laissée à la libre volonté de chacun, ou simplement recommandée ; c'est une obligation, et parmi celles qui sont imposées au chrétien, nulle n'est aussi clairement formulée, aussi énergiquement intimée, aussi souvent rappelée que celle-là.

Il semblerait qu'un ordre sur ce point est superflu. Est-il besoin, en effet, de commander à un enfant bien né, d'entrer en rapport avec son père, de lui parler, de lui témoigner son affection ? On ne comprendrait pas que vivant près de lui, en tête à tête, il passât des jours entiers, des semaines, des mois, sans lui adresser la parole. Ce serait contre nature.

Ainsi l'homme, étant constamment sous la dépendance et le regard de Dieu, son créateur, son maître et son père, doit sentir instinctivement le besoin de lui parler, de lui offrir ses hommages, de le remercier, de le prier, en un mot. Par conséquent, il ne paraissait pas nécessaire qu'une loi intervînt pour l'obliger à prier. Cependant, la chose est si grave que Dieu a jugé à propos de signifier sa volonté et d'imposer à l'homme le précepte de la prière.

Eh bien ! mes frères, que devient parmi nous ce précepte ? Quelle fidélité met-on à l'observer ?

Il en est parmi vous, je le sais, qui l'accomplissent avec une louable ponctualité : ils prient le matin, ils prient le soir, ils s'associent à la prière publique le dimanche. Il m'est bien doux de les féliciter. — Il y en a d'autres, et beaucoup, je le crains, qui ne sont ni empressés, ni exacts à remplir ce devoir. Ils prieront quelques fois ; ils se commanderont à Dieu d'un mois à l'autre,

¹ Ex Litanis majoribus.

d'une semaine à l'autre, par un rapide souvenir. Sous prétexte qu'ils n'ont pas le temps, qu'un travail urgent les réclame, ils négligeront habituellement la prière de chaque jour, et souvent la messe de chaque dimanche. — Enfin, il s'en trouve, et je le dis avec un profond sentiment d'amertume, il s'en trouve pour qui ce grand précepte de la prière est lettre morte. Ils ne semblent pas se douter qu'il existe; ils vivent complètement en dehors de Dieu; pas un mot, pas une pensée, pas un sentiment d'affection et de reconnaissance pour lui: c'est l'abandon total du devoir de la prière.

Je m'adresse spécialement à ceux-ci, s'il s'en rencontre dans cette assemblée, pour leur montrer les conséquences lamentables de leur négligence. Puissent les réflexions que je vais leur présenter, les ramener au devoir, et y maintenir ceux qui y sont demeurés fidèles!

**

Vous ne priez plus? leur dirai-je. Eh quoi? Il ne vous reste donc rien au cœur, pas même un souvenir lointain des recommandations de votre mère et des leçons de votre pasteur? Il ne vous reste donc plus le moindre souvenir des douces émotions que vous avez éprouvées, au moins une fois dans votre vie, au jour béni de votre première communion? Il ne reste donc plus rien des résolutions que vous avez prises, des serments que vous avez faits dans la ferveur de ce grand jour? Alors vous goûtiez les charmes et la douceur de la prière et vous promettiez solennellement d'y être fidèles: qu'est devenue cette promesse?

Vous ne priez plus? Alors, vous traitez Dieu comme un étranger avec lequel vous ne voulez rien avoir à démêler; vous faites acte d'indépendance, vous rompez toute relation avec lui. Eh bien! voici la conséquence. Tout contact cessant avec Dieu, vous ne pourrez que déchoir. Comme le ruisseau séparé de sa source tarit, comme la branche détachée du tronc se dessèche, comme la plante enlevée du sol languit et tombe, le chrétien qui n'est plus uni à Dieu par la prière voit ses bons sentiments dépérir et la vie surnaturelle s'éteindre en lui.

Vous ne priez plus? Vous n'avez donc plus rien à demander, plus de lumières à solliciter pour votre intelligence, plus de force à désirer pour votre volonté? Vous êtes donc pleinement satisfaits et vos jours s'écoulent dans une paix inaltérable? Pour vous, il n'y a donc pas le moindre nuage au ciel, et l'avenir ne vous donne aucun souci?

Vous ne priez plus? Votre conscience serait-elle aussi blanche qu'un champ de neige? Vous n'avez pas de repentir à exprimer, pas de pardon à implorer, sans doute parce que

vous n'avez pas la moindre faute à vous reprocher! Vous savez bien que cela est faux: vous n'êtes pas sans péché; et l'abandon de la prière vous privera des grâces qui pourraient assurer votre salut.

Vous ne priez plus? Alors vous vous refusez à dire un mot de reconnaissance à Dieu qui vous a comblés de ses dons. Ingrat! Vous prononceriez avec amertume cette parole à l'adresse de celui qui méconnaîtrait vos bienfaits, et vous n'hésiteriez pas à lui retirer votre bienveillance. Croyez-vous que Dieu, qui a eu pour vous des bontés paternelles, ne soit pas offensé de votre ingratitude, et oseriez-vous le blâmer, si pour vous punir il vous prive des faveurs qu'il accorde à la prière reconnaissante?

Vous cessez de prier? Dès lors vous cessez d'être chrétien. Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est celui qui se proclame la créature, l'enfant de Dieu, qui ayant une intelligence pour le connaître, un cœur capable de l'aimer, élève cette intelligence et ce cœur vers son Créateur, pour l'adorer, l'aimer, le remercier, l'apaiser; c'est celui qui avoue humblement sa dépendance, sa faiblesse, son indigence, ses torts et qui demande à Dieu lumière, secours et pardon. Si vous ne priez plus, vous renoncez à votre titre de chrétien; car, suivant la parole d'un Père de l'Eglise, l'abandon de la prière est une sorte d'apostasie de la foi: *fidei quædam apostasia est.*

**

Vous ne priez plus? Par ce fait, non seulement vous n'êtes plus chrétiens; mais on ne peut pas même vous comparer aux hérétiques; que dis-je? vous tombez au-dessous des infidèles, des idolâtres.

Le juif prie, le protestant prie, le schismatique prie. Qui ne sait que le musulman prie, jusqu'à cinq fois par jour?

Que les hérétiques prient, cela se conçoit encore, car ils ont gardé quelques débris, quelques pratiques de la religion catholique; mais les idolâtres eux-mêmes connaissent le devoir de la prière et s'y soumettent. Les infidèles, dans les régions lointaines où l'Evangile n'a pas pénétré, se prosternent devant de muettes idoles et leur adressent des prières et des sacrifices: ce qui prouve avec évidence que la prière est le besoin irrésistible, le cri de toute âme qui croit à un Être suprême, créateur et maître de l'univers.

Eh bien! le chrétien qui ne prie plus ne peut pas même soutenir la comparaison avec l'idolâtre. Sans doute, l'infidèle qui prie devant une idole de bois, de pierre ou de métal, égare ses vœux et ses supplications; il est séduit par une erreur grossière. Cependant il y a dans cet acte quelque chose de légitime et de respectable. Il se rattache à Dieu par

un lien mal fait, en partie rompu, c'est vrai ; mais enfin, il s'y rattache d'une manière quelconque ; il ne le considère pas comme un étranger. Il y a des sentiments pieux, des pulsations religieuses dans ce cœur qui ne connaît pas l'Evangile ; tandis que l'homme qui ne prie jamais, témoigne par là qu'il a abjuré toute religion, qu'il a étouffé dans son sein l'idée et le souvenir de Dieu.

Aussi le chrétien qui a renoncé à la prière est plus coupable que l'idolâtre, et quand ils comparaitront devant le Juge souverain, ce Juge d'une inflexible équité aura plus de compassion pour l'infidèle qui aura prostitué ses adorations à des divinités impuissantes, que pour le chrétien ingrat et superbe qui n'aura pas voulu fléchir le genou devant son Créateur.

**

Ainsi, vous qui ne priez plus, vous êtes tombés plus bas que les hérétiques, plus bas que les païens ; vous êtes tombés au rang des êtres qui n'ont pas d'intelligence !

Et encore, les êtres qui n'ont pas d'intelligence, on peut dire que, dans un certain sens et à leur manière, ils prient. C'est pourquoi le prophète leur donnait l'ordre de louer le nom de Dieu. « Que toute créature, disait-il, loue le Seigneur : feu, grêle, neige, glace, vents qui soulevez les tempêtes, et vous, montagnes et collines, arbres aux rameaux chargés de fruits, et vous, animaux des campagnes, et vous, légers habitants de l'air, chantez les louanges du Seigneur. Cieux, avec vos soleils et vos myriades d'étoiles, racontez sa gloire ! » En sorte que, mes frères, l'homme qui ne prie pas, qui reste muet dans ce concert de toutes les voix, est un être étrange, inexplicable. Lui qui avait été créé pour occuper la première place, il est descendu à la dernière.

Vous voyez, mes frères, à quelle extrémité on arrive logiquement et fatalement quand on abandonne la prière.

Vous convient-il, êtres doués de raison, hommes baptisés, créatures ennoblies par le Christ et empourprées de son sang divin, vous convient-il de descendre à cet humiliant niveau ? Vous convient-il de vous isoler, de faire une triste exception à la loi générale, à la pratique universelle ? Ah ! mes frères, si vous aviez abandonné la prière, revenez-y ; il y va de votre dignité d'hommes et de chrétiens ; il y va de vos plus chers intérêts. Oui, reprenez, et sans tarder, vos relations avec Dieu ; car, si vous vous obstinez à vivre séparés de lui sur la terre, vous seriez séparés de lui dans l'autre vie... Oh ! ne vous exposez pas à cet irréparable malheur ! Ainsi soit-il !

VII

PUISSANCE DE LA PRIÈRE

*Petite et accipietis.
Demandez et vous recevrez.*

Mes frères,

Nous avons rappelé le précepte de la prière : tout chrétien devrait être empressé à l'observer ; mais, hélas ! les infractions sont nombreuses et on ne peut se défendre d'un sentiment bien pénible, quand on voit ce grand devoir si méconnu par nos contemporains. Que disent-ils pour justifier leur abstention ? Quelles raisons, quels prétextes allèguent-ils ? Je les ai entendus, et, sans doute, vous aussi, vous les avez entendus. Ils ne prient pas, parce qu'ils ne sont pas convaincus de l'efficacité de la prière. « A quoi bon prier ? diront-ils, la prière ne sert à rien ; » et s'abritant derrière une banale et sotte objection, ils ajouteront : « Restez en prière toute la journée, et vous verrez si, le soir, vous aurez du pain à manger ! »

Montrons à ces déserteurs de la prière qu'elle ne mérite pas l'oubli et le dédain qu'on lui inflige ; montrons à ces sceptiques que la prière, loin d'être stérile, inefficace, est une puissance souveraine, une puissance qui triomphe de tout, même de Dieu.

Et pour l'établir, mes frères, nous avons deux sortes de preuves : nous avons des paroles et des faits ; nous avons des promesses divines et des exemples nombreux et concluants.

Je consacrerai cet entretien *d'abord* à vous les exposer ; je vous dirai *ensuite* la raison intime qui explique l'efficacité de la prière.

I

I. *Promesses divines.* — 1. En tout temps, l'humanité a prié, et en tout temps Dieu s'est montré disposé à écouter sa prière. « Faites monter vers moi vos supplications, dit-il par l'organe de ses prophètes, et je vous exaucerai. » (Ps., xc, 15). « Appelez-moi et je vous délivrerai. Quel est celui qui a invoqué le Seigneur et qui n'a pas été exaucé ? Vous n'aurez pas achevé votre prière que je serai près de vous. » (Is., lxix, 24). Ces paroles sont déjà bien significatives ; mais c'est dans l'Evangile surtout que je veux chercher des preuves éclatantes de la toute-puissance de la prière.

2. J'ouvre donc le Livre divin et j'y trouve les choses que je vais vous dire. Les apôtres ont demandé à Jésus-Christ de leur apprendre à prier. Le Sauveur commence par leur indiquer ce qu'ils doivent demander à Dieu. Ils demanderont la gloire de son saint nom, l'avènement de son royaume, l'accomplisse-

ment de sa volonté, le pain de chaque jour, le pardon des péchés, le triomphe des tentations, la délivrance du mal dans l'ordre spirituel et temporel. « Quand vous demanderez ces choses, ajoutez le Seigneur, ayez confiance, vous les recevrez ; demandez, et à coup sûr vous obtiendrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. »

Que voulez-vous, mes frères, de plus clair, de plus précis que ces paroles ? C'est Jésus-Christ qui déclare lui-même que pour recevoir il suffit de demander, que pour trouver il suffit de chercher, que pour voir la porte s'ouvrir il suffit de frapper.

Il insiste et dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous l'accordera. *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » Il ne désigne pas telle grâce, telle faveur ; il dit simplement : « Tout ce que vous demanderez, tout, sans exception, vous sera octroyé. »

Entendez-le encore accentuant cette vérité, pour qu'il ne reste aucun doute, aucune défiance dans l'esprit de ses auditeurs : « Tous ceux qui demandent, reçoivent : *omnis qui petit accipit* ; tous ceux qui cherchent, trouvent : *qui quærit, invenit* ; à tous ceux qui frappent, on ouvre : *pulsanti aperitur.* » N'allez pas votre indignité ; ne dites pas : « Je ne suis qu'un pauvre enfant, qu'une femme, je suis une trop infime créature pour que Dieu daigne prêter l'oreille à mes supplications... » Jésus-Christ n'exclut personne : *omnis qui petit accipit.* Soyez riches ou pauvres, savants ou ignorants, justes ou pécheurs, vous êtes admis à présenter à Dieu votre prière, et Dieu s'est engagé à l'écouter et à l'exaucer.

3. Pour fortifier votre foi en la puissance de la prière, il ne reste plus qu'à donner à ces magnifiques et consolantes promesses la consécration du serment. C'est ce que Notre-Seigneur va faire.

Les docteurs de l'Eglise ont remarqué que le Sauveur employait rarement cette solennelle formule : « En vérité, en vérité je vous le dis. » C'est la formule du serment ; c'est une parole d'honneur. Eh bien ! mes frères, il l'a employée trois fois pour certifier la puissance de la prière. « En vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez en mon nom, mon Père vous l'accordera. Quelque grâce que vous sollicitiez, si mon nom est invoqué, vous l'aurez ; tenez-le pour certain ; j'en jure par moi qui suis la vérité et qui ne change pas. *Amen, amen dico vobis.* »

II. *Exemples.* — J'ai pris plaisir à vous redire les paroles si claires et si énergiques par lesquelles Notre-Seigneur a proclamé la puissance de la prière ; il est bon de les entendre, de les méditer. Mais les promesses faites à la prière se sont-elles réalisées ? En avons-nous des exemples ? Ah ! j'avoue que

si ces promesses séduisantes n'avaient été qu'une parole en l'air ; si, en aucun cas, elles n'avaient été suivies d'effets, nous aurions le droit de nous défier. Mais nous avons sous la main des preuves nombreuses qui attestent victorieusement que ces promesses ne sont pas une vaine parole.

Et tenez, mes frères, on trouve dans les pages de la Bible plus de cinq cents faits, — le chiffre me paraît assez respectable, — qui témoignent que la prière a été exaucée. L'énumération en serait trop longue.

1. De l'Ancien Testament, je ne retiendrai que deux faits, qui ne vous laisseront aucune incertitude sur l'efficacité de la prière.

Vous souvient-il de la prière de Moïse et du succès dont elle fut couronnée ? Au temps où il traversait le désert, le peuple hébreu eut le grand tort de se révolter contre Dieu, son bienfaiteur qui l'avait tiré des hontes de la servitude. Irrité de cette inconcevable ingratitude, le Seigneur était décidé à le punir. Il fit part de sa résolution à Moïse. « Je vois bien, lui dit-il, que ce peuple a une tête de fer ; il m'a gravement offensé ; mais, je t'en supplie, laisse-moi faire, et surtout n'interviens pas pour lui : tu m'empêcherais de le châtier. » Mais Moïse qui savait que la prière est toute-puissante et qui voulait sauver son peuple, lui répondit : « Non, Seigneur, je ne vous laisserai pas, j'intercéderai pour les coupables, et il ne sera pas dit que vous les frapperez sans, que j'aie prié pour eux. » Et Moïse suppliait le Seigneur. *Moses autem orabat Dominum.* — « Laisse-moi, Moïse, reprenait Dieu, laisse-moi, *dimitte me* ; je veux me venger des crimes de ce peuple. » Et Moïse priait toujours. « Encore une fois, répétait-il, je ne puis vous laisser. » Et il levait ses yeux et ses mains vers le ciel pour apaiser la colère divine et détourner le châtiment mérité.

Qui l'emportera, mes frères ? Qui restera vainqueur ? D'un côté, je vois Dieu avec la foudre ; de l'autre côté je vois un homme avec la prière. Eh bien ! c'est l'homme qui triomphe de Dieu, c'est la prière qui triomphe de la foudre. Moïse continue à prier, et finalement sa prière désarme Dieu et obtient grâce pour le peuple révolté.

Vous connaissez aussi la prière d'Abraham. Dieu avait décrété d'envoyer le feu du ciel sur Sodome, à cause des abominations dont cette ville s'était souillée. Mais il avait là un serviteur fidèle, Abraham. Il ne voulut pas exécuter son dessein, sans l'en avertir. Abraham n'ignore pas que Dieu se laisse toucher par la prière, et, sans hésiter, il a recours à ce puissant moyen pour conjurer la catastrophe. — « Non, Seigneur, dit-il avec un accent suppliant, vous n'agirez pas ainsi ; est-ce que vous perdrez le juste avec l'impie ?

Numquid perdes justum cum impio? — C'est vrai, lui fut-il répondu ; mais les justes, dans cette ville, où sont-ils ? — Seigneur, reprit Abraham, s'il s'en trouvait seulement cinquante, est-ce que vous envieriez le feu du ciel ? — Non, mais y sont-ils ? — Seigneur, poursuit le patriarche, puisque j'ai commencé, je continuerai, bien que je ne sois que poussière... S'il n'y en avait que quarante, s'il n'y en avait que trente, s'il n'y en avait que vingt ? — Je ne l'y enverrais pas, répondit encore le Seigneur. — Oh ! Seigneur, ne m'en voulez pas si je vous demande encore une chose : *ne irasceris, Domine, si loquar adhuc semel*. S'il y en avait dix, seulement dix, n'est-ce pas que vous ne feriez pas descendre le feu de votre vengeance ? Cela ne serait pas digne de vous, *hoc non est tuum*. » — Et Dieu de répondre : « Non, je ne détruirai pas la ville, s'il s'y rencontre dix justes : *non delebo propter decem*. »

J'admire ici, mes frères, et qui de vous ne l'admirerait avec moi ? l'audacieuse familiarité d'Abraham et la puissance de la prière ! S'il s'était trouvé dix justes dans Sodome, la ville criminelle, sur les instances d'Abraham, était sauvée.

2. Et si maintenant nous lisons l'Evangile, que de prières nous voyons exaucées sur-le-champ !

Un lépreux se présente à Jésus : il dit cette seule parole : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » Jésus répond aussitôt : « Je le veux, soyez guéri. »

Un centurion accourt : « Seigneur, s'écrit-il, mon serviteur est étendu sur son lit, frappé de paralysie et il souffre cruellement. — J'irai, dit le Seigneur, et je le guérirai. »

Les disciples sont dans une barque avec Jésus, sur le lac de Génézareth. Le vent s'élève, les flots s'irritent, la peur saisit les pauvres disciples : « Sauvez-nous, Seigneur, s'écrient-ils, nous périssons ! » Aussitôt Jésus commande aux vents et à la mer et il se fait une grande tranquillité.

Une pauvre femme, malade d'un flux de sang depuis plus de douze années, s'attache aux pas du Sauveur et voudrait toucher seulement la frange de sa robe. Elle n'ose pas lui adresser la parole. Jésus se retourne, la voit et lui dit : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. »

Deux aveugles crient : « Fils de David, ayez pitié de nous ! » Croyez-vous, leur dit Jésus, que je puis vous guérir ? — Oui, Seigneur ! — Allez donc, qu'il vous soit fait selon votre foi, » et ces aveugles recouvrent la vue.

Un juif considérable, nommé Jaïre, accourt vers le Seigneur : « Ma fille se meurt, s'écrie l'infortuné père, venez, touchez-la de vos mains, elle sera guérie et vivra ! » Aussitôt

Jésus se lève et le suit vers sa demeure ; il entre dans la chambre où la jeune fille était étendue, prend sa main et dit : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi. » Et l'enfant se lève et marche.

Il faudrait encore citer la Chananéenne qui obtient la guérison de sa fille, mais j'y reviendrai, en parlant de la persévérance dans la prière ; il faudrait vous rappeler la santé rendue au paralytique de Bethesda, la résurrection de Lazare due à la prière de ses sœurs... Mais il n'est pas une page de l'Evangile qui ne nous apporte un témoignage décisif en faveur de la prière et de son efficacité.

Cette puissance de la prière ne s'est pas seulement manifestée au temps du Sauveur ; l'histoire de l'Eglise, depuis dix-neuf siècles, la vie des saints nous apportent une série de faits qui attestent que la prière n'est pas une parole qui se perd dans le vide. Ces guérisons miraculeuses obtenues chaque année dans les pèlerinages aux sanctuaires de la Sainte Vierge, ne sont-elles pas une preuve actuelle et saisissante de la puissance de la prière ? Et si chacun de vous, mes frères, interrogeait les souvenirs de sa vie, il y trouverait des faits personnels qui démontrent que Dieu n'est pas inexorable.

II

Voilà donc des paroles et des faits qui prouvent à l'évidence que la prière n'est pas frappée de stérilité. Mais il ne me suffit pas de vous les avoir exposés ; je voudrais chercher avec vous la raison intime qui explique cette efficacité.

La raison, mes frères, je vous la livre en ce seul mot : c'est que Dieu est bon, et qu'étant la bonté même, nous ne pouvons admettre qu'il repousse nos prières.

Laissez-moi vous faire remarquer d'abord que la prière n'est jamais sans effet sur ceux à qui elle est adressée, et je parle ici des prières que les hommes font à leurs semblables. Si elles n'en triomphent pas toujours, elles les troublent, elles les ébranlent. Et c'est ce qui a fait dire que la prière est la première puissance du monde.

J'ai lu, dans l'histoire de la Révolution, un fait qui prouve que la prière réussit parfois à apaiser, à désarmer les hommes les plus féroces.

Comme on allait trancher la tête à un vénérable vieillard, une jeune personne traverse la foule, se précipite au milieu des bourreaux et étreignant le vieillard dans ses bras, s'écrie : « Mon père, mon père ! » C'était sa fille. « Oh ! de grâce, disait-elle aux exécuteurs en leur baisant les mains, de grâce, ne tuez pas mon père, ayez pitié de lui !... Je veux bien mourir à sa place, moi ; mais, je vous en supplie, épargnez mon père !... »

Les bourreaux, remués par cette scène poignante, suspendent leur sanglante besogne, et, après une courte délibération : « Tu peux emmener ton père, dit l'un d'eux ; le peuple lui fait grâce. »

Eh bien ! mes frères, quelle était la puissance qui avait triomphé de ces monstres de cruauté ? La prière, la prière d'une jeune fille.

Mais si les êtres violents et dégradés sont sensibles à la prière, à plus forte raison les gens honnêtes et bien élevés. Quel est celui d'entre vous qui ne se sentirait touché par les plaintes d'un malade, par les larmes d'un orphelin, par la prière d'un pauvre ? Pourquoi cet attendrissement ? Pourquoi cette compassion spontanée ? C'est parce que vous avez un bon cœur. La bonté qui est en vous, mes frères, vous inspire une grande pitié pour les malheureux et vous dispose naturellement à écouter leur voix et à soulager leur infortune.

Voyez-vous maintenant pourquoi il est impossible que Dieu n'écoute pas nos prières ? Vous êtes bons : il est meilleur que vous ; vous êtes miséricordieux : il l'est plus que vous ; la charité qui est en vous n'est qu'une ombre de la sienne. Et si par bonté vous faites droit aux requêtes qu'on vous présente, est-il admissible que Dieu, qui est la bonté infinie, ne s'intéresse point à ses créatures ?

Oui, connaissant Dieu comme l'Evangile me l'a révélé, sachant qu'il est notre créateur, notre Providence, de tous les pères le meilleur, sachant qu'il tient dans ses mains libérales les biens de la nature et de la grâce, du corps et de l'âme, du temps et de l'éternité, et qu'il a promis avec serment de les accorder à la prière, sachant cela, je ne puis croire que ma prière soit stérile, quand elle monte vers lui d'un cœur pénétré et confiant.

J'ai ouï dire qu'un lion attendri, dompté par les cris désespérés d'une mère, lui avait abandonné l'enfant qu'il serrait dans ses griffes meurtrières ; j'ai ouï dire que des monstres de sauvagerie et de férocité avaient laissé tomber leur fureur aux pieds d'une frêle créature qui les suppliait. Je ne puis croire que Dieu soit moins sensible qu'eux et qu'il repousse froidement nos humbles supplications. Cela ne se peut !

Comment, mes frères ! votre cœur de chair s'émeut devant une infortune ; la prière d'un mendiant ouvre vos lèvres et votre bourse, vos lèvres pour l'encourager, votre bourse pour le secourir ; vous ne fermez pas votre porte à celui qui frappe, vous donnez au nécessaireux qui vous tend la main ; et Dieu, Dieu seul, serait absolument insensible ? Il n'aurait point de cœur, lui qui a mis la pitié dans le nôtre ? Il se ferait un jeu de nos plaintes douloureuses, et relégué dans les profondeurs de son éternité, il dédaignerait de prêter l'oreille au cri de

nos détresses, à la voix de nos prières ?... Non, mes frères, cela ne se peut ; non, il n'en est pas ainsi, et je reviens à l'Evangile qui me rassure pleinement, et j'entends le Seigneur qui me dit et me répète : « Moi, qui suis la vérité, je vous déclare que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* »

Dieu est bon, mes frères ; voilà pourquoi nous ne pouvons supposer qu'il méprise nos vœux ; voilà pourquoi nous sommes assurés que la prière qui monte vers lui est toujours accueillie.

Gardons cette conviction dans nos cœurs, et souvenons-nous que la prière est une puissance entre nos mains. La parole de Dieu et la parole des hommes reconnaissent son efficacité ; le temps et l'éternité lui rendent hommage. A nous, mes frères, d'en faire l'expérience ; à nous d'exploiter tous les jours cette divine ressource qui nous est laissée pour obtenir les dons de la nature et de la grâce, pour vaincre le mal et faire le bien. Avec la prière, notre salut est assuré ; car, au témoignage de saint Augustin, celui qui sait bien prier sait bien vivre, et Dieu lui fera la grâce de bien mourir. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XVI

1^{er} Dimanche de Carême

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT

Suite du saint Evangile selon S. Mathieu (IV, 1-11)

En ce temps-là,

1. Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le démon.

2. Et, lorsqu'il eut jeûné pendant 40 jours et 40 nuits, il eut faim ensuite.

3. Et le tentateur, s'approchant, lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. »

4. Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

5. Le démon alors le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le pinacle du temple,

6. Et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. »

7. Jésus lui répondit : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

8. Le démon le transporta de nouveau sur une montagne très élevée ; et il lui montra tous les royaumes de la terre et toute leur gloire ;

9. Et il lui dit : « Je vous donnerai toutes ces choses, si, vous prosternant, vous m'adorez. »

10. Alors Jésus lui répondit : « Retire-toi, Sa-

tan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. »

11. Alors le démon le laissa ; et voilà que les anges s'approchèrent, et le servaient.

§ 1er. — Préliminaires

— *Saint Mathieu nous a-t-il seul parlé de la retraite de Jésus au désert et de sa tentation ?*

— Deux autres évangélistes, saint Marc et saint Luc, ont également rapporté ces faits : saint Marc par une brève mention, et saint Luc par un récit assez concordant avec celui de saint Mathieu, sauf pour l'ordre des tentations.

— *D'où vient ici l'accord des évangélistes ?*

— De l'importance des faits en eux-mêmes, et du soin que Notre-Seigneur prit d'instruire ses apôtres d'un épisode qui ne pouvait être connu que de lui seul.

— *Quel désert fut le théâtre du jeûne et de la tentation de Jésus ?*

— Ce désert est celui qui s'étend à quelque distance du Jourdain et de Jéricho, sur la route de Jérusalem. Le point culminant en est le mont de la Quarantaine. Au flanc de cette muraille de roche, des ouvertures nombreuses révèlent l'abondance des grottes autrefois habitées par les premiers anachorètes. Un couvent abrite une de ces grottes, dans laquelle une tradition digne de grand respect place l'asile principal de Jésus au cours de sa quarantaine de jeûne et de prière. La sainte montagne est couronnée d'un sommet aux contours arrondis. On y jouit d'une vue féerique, et ce fut là sans doute qu'eut lieu la troisième tentation.

— *Quand Jésus vint-il en ce désert ?*

— Ce fut aussitôt après son baptême dans le Jourdain et avant qu'aucun disciple se fut encore joint à lui. Il était donc bien seul dans cette solitude, n'ayant pour compagnons, dit saint Marc, que les animaux sauvages qui en lui respectaient leur roi et leur souverain maître.

— *Pourquoi l'Eglise nous fait-elle lire cet évangile au commencement du Carême ?*

— C'est que le Carême, comme son nom l'indique, est précisément une quarantaine de jeûne, de retraite et de prière instituée en souvenir de celle que Notre-Seigneur a voulu accomplir au début de sa mission.

+

§ 2. — Explication du texte

— *En combien de parties pouvons-nous partager notre évangile pour en faciliter l'explication ?*

— En cinq parties : 1^o la préparation à la lutte ; 2^o la première tentation ; 3^o la deuxième tentation ; 4^o la troisième tentation ; 5^o la conclusion de la lutte.

1^o La préparation à la lutte

— *Qu'est-ce à dire : « Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert... » ?*

— Par là Jésus, sur lequel l'Esprit-Saint venait de descendre visiblement, nous montre qu'il agit en toutes choses, non d'après sa propre détermination, mais sous l'influence de ce divin Esprit et suivant la volonté expresse de son Père.

— *Pourquoi l'Esprit-Saint conduit-il de préférence Jésus au désert ?*

— Moïse et Elie ont préludé à leur mission par un long séjour au désert. La solitude est favorable aux réflexions salutaires et aux nobles pensées. Jésus voulait marcher sur les traces des prophètes et donner en même temps un grand exemple aux générations chrétiennes.

— *Qu'est-ce qu'indiquent ces paroles : « Pour y être tenté par le démon » ?*

— Elles indiquent le but précis et final de cette démarche du Sauveur.

— *Notre âme ne se révolte-t-elle pas, selon l'expression de S. Grégoire, en entendant dire que le Sauveur ait pu être tenté par le démon, porté par ses mains sacrilèges sur une montagne et sur le sommet du temple ?*

— Tout d'abord, cette tentation du Sauveur par le démon nous semble bien extraordinaire et déconcerte nos jugements humains. Il s'agit cependant, on n'en saurait douter, d'un événement réel et objectif. Et il ne manque pas de raisons pour l'expliquer.

— *Pourriez-vous indiquer quelques-unes de ces raisons ?*

— D'abord cette tentation était un commencement, le commencement de ce que le Sauveur venait souffrir pour nous. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait permis au démon de le transporter, quand il a permis à ses membres de le tuer ?

La tentation de Jésus au désert est la contre-partie de celle du paradis terrestre, tentation aboutissant à une triple victoire et relevant pleinement l'homme.

Combattant en tant qu'homme, et connaissant toutes nos faiblesses, Jésus sera vraiment notre chef dans nos combats. Il nous apprendra la manière de nous comporter dans la lutte et de remporter la victoire.

— *Mais pourquoi le démon lui-même voulut-il tenter Jésus ?*

— Le démon ne connaissait que confusément les secrets divins par rapport au Messie.

L'Evangile nous le montre à plusieurs reprises avide de percer le mystère qui entoure la personne et la mission du Sauveur. C'est ici sa première tentative. Jusqu'à la fin, Jésus devait faire échouer ce désir de connaître un secret dont la révélation n'aurait servi qu'à contrecarrer plus encore le plan de la Rédemption.

— *Que fit Jésus au désert pour se préparer à lutter contre le démon ?*

— Il jeûna 40 jours et 40 nuits, c'est-à-dire qu'il observa un jeûne strict sans prendre aucune nourriture pendant tout ce temps. Ainsi par la mortification et la pénitence Jésus expiait nos péchés et nous enseignait les moyens de les expier avec lui.

— *Qu'arriva-t-il ensuite ?*

— Il arriva, son jeûne achevé, que Jésus eut faim et en donna des preuves manifestes, sans doute par un état de faiblesse visible après tant de jours de complète abstinence.

— *N'est-ce pas ce qui détermina le démon à s'approcher de lui pour le tenter ?*

— Assurément, Satan jugea le moment propice pour intervenir. La faim volontairement éprouvée par le Sauveur, dit S. Jean Chrysostome, fut une amorce pour provoquer l'ennemi à la lutte.

— *Sous quelle forme apparut le tentateur ?*

— Ce fut apparemment sous une forme humaine, et avec un ton de compassion feinte mêlée de respect.

2^o Première tentation

— *De quelle sorte fut cette première tentation ?*

— Ce fut une tentation de sensualité : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit Satan à Jésus, dites que ces pierres deviennent des pains. »

Il s'agit donc de pain, d'un pain miraculeux comme le Messie attendu doit en assurer à Israël.

Ainsi, ce que tente le démon c'est de provoquer un sentiment de gourmandise, tout en piquant l'amour-propre de l'Envoyé de Dieu.

— *Que fit Jésus pour répondre au tentateur ?*

— Jésus, sans relever ce que renferme d'insidieux la proposition de Satan, se contente d'invoquer le témoignage de la Loi. Citant le Deutéronome, il dit simplement : « Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

— *Comment Satan fut-il déçu par cette réponse ?*

— Il le fut de deux manières : 1^o Jésus est resté sourd à l'appel fait à sa puissance ; et

2^o à la tentation de sensualité, il a opposé un acte de confiance et d'abandon à la Providence.

3^o Deuxième tentation

— *Que fit alors le démon ?*

— Le démon, transfiguré sans doute en ange de lumière, transporta Jésus dans la Ville Sainte, à Jérusalem, et le plaça sur le pinacle du temple, au bord de quelque une des hautes plates-formes qui en couronnaient les portiques ou les tours.

— *Que proposa-t-il ensuite à Jésus ?*

— « Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, jetez-vous en bas, » c'est-à-dire, tombez miraculeusement au milieu de la foule assemblée dans les saints parvis, et faites-lui reconnaître le Messie qu'elle attend du ciel.

Et invoquant à son tour l'autorité de l'Écriture, il ajoute : « Car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. »

— *De quelle nature était cette tentation ?*

— C'était une tentation de vaine gloire et de présomption.

— *Comment y répond Jésus ?*

— Jésus y répond, en rétablissant d'un mot le vrai sens de l'oracle dont le démon avait faussé la signification : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point, — par une présomption vaine, — le Seigneur votre Dieu. »

— *Le démon n'éprouvait-il pas une fois encore une complète défaite ?*

— Oui, et c'est ainsi qu'en face de l'indifférence de Jésus touchant le titre de Fils de Dieu, en face de ses réponses où n'a point percé la divinité, en face de l'ineffable patience du Sauveur, Satan change de batterie, dévoile clairement sa nature et va livrer à celui qu'il croit un homme d'une sainteté peu ordinaire, le plus rude assaut dont il puisse l'assaillir. Il l'attaque par l'attrait de la richesse et du pouvoir, par la séduction de cet empire du monde rêvé par les Juifs pour leur roi à venir.

4^o Troisième tentation

— *En quoi consista la troisième tentation ?*

— De nouveau le démon transporta Notre-Seigneur, cette fois sur une montagne très élevée, probablement celle de la Quarantaine, et, par l'effet d'un prestige diabolique, lui montra en un instant tous les royaumes du monde avec leur splendeur.

— *Que dit alors le démon à Jésus ?*

— Usant de mensonge et de fourberie, il lui dit d'abord suivant saint Luc : « Je vous donnerai toute leur puissance et toute leur

gloire, car tout cela m'a été abandonné, m'appartient, et je le donne à qui je veux. »

Et il ajouta : « Je vous donnerai tout cela, si vous tombez à mes pieds et m'adorez. »

— *Qu'était cette tentation ?*

— Une tentation de cupidité, mais en même temps le démon essayait d'obtenir un acte d'idolâtrie.

C'était l'aboutissement final auquel son orgueil tendait, et ce qui le porta à ne garder plus aucun ménagement. Mais c'est là aussi ce qui précipita et rendit plus éclatante sa défaite.

— *Comment cela ?*

— D'une parole indignée, Jésus confondit cette proposition sacrilège. Montrant que, lui du moins, il savait bien à qui il avait affaire : « Arrière, Satan ! lui dit-il. Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. »

— *Que faisait Jésus par le rappel de ce commandement ?*

— Il frappait ainsi Satan droit au cœur. Avant l'avènement du Messie, Satan était adoré partout. En affirmant la nécessité d'adorer le seul Dieu véritable, Jésus le chasse de son domaine usurpé.

5^e Conclusion de la lutte

— *Comment se termina cette lutte mémorable ?*

— D'une part, Satan démasqué se retire honteusement. Cet homme, qu'il n'avait pu vaincre, lui avait parlé en maître : « Retire-toi de moi ! » Et le démon le laissa. Il part, les mêmes doutes dans l'esprit, et la rage de la défaite dans le cœur.

— *Qu'ajoute ici l'évangile de saint Luc ?*

— Il ajoute que le démon s'éloigna pour un temps. Il devait revenir bientôt, en effet, pour entraver par ses suppôts l'œuvre du Sauveur. Il se retrouvera surtout au Calvaire, avec les mêmes doutes et les mêmes termes de provocation : « Si vous êtes le Fils de Dieu... »

— *Quand le démon se fut retiré, que firent les anges ?*

— Les anges fidèles s'approchèrent avec respect de leur divin Roi, s'employant à son service. Sans doute lui offrirent-ils cet aliment de miracle, ce pain que Jésus ne voulait tenir que du bon plaisir de son Père.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Cet évangile n'est-il pas tout entier pour notre instruction ?*

— Oui, et il semble que Jésus ait aimé

à se présenter dans cet épisode comme notre modèle et notre chef.

— *Quelles sont les deux leçons plus importantes qu'il nous donne ?*

— Il nous montre, d'abord, que quelles que soient les difficultés de la pénitence chrétienne, nous ne devons pas reculer même devant les mortifications les plus longues et les plus pénibles, dès lors qu'elles nous offrent de très précieux avantages et sont nécessaires pour l'expiation de nos péchés.

— *Et ensuite ?*

— Jésus, qui sait nos tentations et nos luttes quotidiennes avec les ennemis de notre salut, a voulu nous montrer en sa personne la manière de résister, nous enflammer par l'espoir du triomphe, nous révéler la ruse mais aussi la faiblesse du démon, et nous faire entrevoir la récompense qui attend le vainqueur.

A la messe !

Entendu, l'autre soir, le dialogue suivant :

— Moi, M. le curé, j'envoie toujours mes enfants à la messe.

— Vous avez tort.

— Comment ?

— Sans doute ! Vous ne devez pas envoyer vos enfants à la messe, vous devez les y conduire ! Le devoir existe pour vous comme pour vos enfants. Votre exemple sera pour eux la plus efficace des leçons !

Pensées

« Si je n'étais pas convaincu de la vérité de ma religion, disait un savant, je le serais par l'ignorance et la mauvaise foi de ses ennemis, par la haine acharnée qu'on lui porte et par la conjuration contre elle de tous les pervers. »

† Il est plus facile de faire quelquefois de grandes actions, que d'en faire toujours de bonnes ; un moment d'exaltation peut produire l'héroïsme, mais il faut plus de vertu pour faire un homme de bien.

† Tout acte d'apostolat exige un triple renoncement : *avant*, afin de n'entreprendre que ce que Dieu veut et parce qu'il le veut ; *pendant*, afin de n'agir qu'avec des moyens surnaturels ; *après*, afin de n'en tirer aucune vanité personnelle.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 januarii 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 3 février 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les dimanches de Carême. — I. Le malheur du péché, 81.

Instructions sur la Prière. — VIII. « J'ai prié et n'ai rien obtenu, » 85. — IX. Les qualités de la prière : attentive, 87.

Plans d'instructions sur les commandements. — VIII. Le blasphème, 90. — IX. Le serment, 91.

Pour une fête de Jeanne d'Arc. — Le surnaturel dans son œuvre, 92.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

I

LE MALHEUR DU PÉCHÉ

Vae nobis, quia peccavimus.

Malheur à nous, parce que nous avons péché. (Thr., v, 16).

Mes frères,

De tous les maux dont souffre l'humanité, le plus grand, le plus funeste, et à proprement parler, le mal unique, c'est le péché.

Vous en comprendrez facilement la raison.

A l'égard de Dieu, il forme l'outrage le plus grave dont la créature puisse se rendre coupable envers son Créateur. A l'égard de l'homme, il devient la cause de son malheur temporel et de sa perte éternelle.

Malgré cela, on le voit multiplier de jour en jour ses déplorables excès. Il triomphe partout ; il abonde dans nos villes et dans nos campagnes ; il s'étale sans pudeur dans nos rues comme sur nos places publiques. C'est un véritable fléau ; mais un fléau devenu familier, qui n'épouvante personne, et que bravent même les enfants, enhardis par l'exemple de leurs pères.

S'il y a une époque dans l'année où le prédicateur de l'Evangile doit s'efforcer d'inspirer à tous une salutaire horreur du péché, de faire expier ceux qui ont été commis dans la vie passée, et exhorter à l'éviter soigneusement dans les jours futurs, c'est bien durant ce temps de Carême où nous sommes entrés.

Aussi, pour obéir au désir de notre sainte mère l'Eglise, je voudrais vous montrer aujourd'hui la laideur du péché, et vous bien faire saisir le caractère d'affreux malheur qu'il porte en lui-même.

Par rapport à Dieu, c'est le crime le plus horrible ; par rapport à l'homme, c'est la plus désolante misère qui le puisse atteindre. Tel

sera, mes frères, le partage de cette instruction. Heureux si je puis vous inspirer assez de crainte du péché, pour que vous ne vouliez plus le commettre à l'avenir !

I

Qu'est-ce que le péché ? A cette demande, le catéchisme, avec toute la théologie catholique, vous répond : « Le péché est une désobéissance à la volonté de Dieu. »

Or, dans cette désobéissance de la créature à son Créateur, de l'enfant à son père, du sujet à son souverain Maître, je trouve, mes frères, un double crime : un crime de *révolte*, et un crime d'*ingratitude*.

1. Refuser d'obéir à une autorité légitime et raisonnable, transgresser ses ordres et se faire un malin plaisir de violer ses lois, c'est se révolter contre elle, et aussi contre celui qui en est le législateur.

Mais Dieu n'est-il pas ce législateur, ayant un droit indiscutable à l'obéissance de tous les êtres qu'il a tirés du néant ? Dans l'univers, tout lui obéit. Au ciel, les anges, les archanges, tous les esprits bienheureux sont les ministres de ses divines volontés, et se précipitent pour les accomplir. Au firmament tous les astres, les étoiles, tous les corps lumineux brillent avec joie en présence de leur auteur. Le soleil, comme un géant magnifique, parcourt, du matin au soir et du soir au matin, la carrière qu'il lui a tracée, sans jamais s'écarter de la route glorieuse où il l'a lancé. Sur la terre, tous les êtres se réjouissent de lui obéir. Les arbres, sur son ordre, se couvrent de feuilles au printemps, de fleurs à l'été et de fruits à l'automne, pour se reposer durant les froides journées de l'hiver. Toutes les créatures affirment, à leur manière, leur soumission à leur Créateur, sans que parmi elles aucune voix discordante ne vienne troubler cette admirable harmonie de la nature.

Je me trompe, mes frères. Une voix, une seule voix, se fait entendre pour protester contre cette autorité suprême qui est Dieu ; et cette voix, c'est celle de l'être le plus privilégié de la création, de l'être seul capable avec son intelligence de connaître son Dieu, et de l'aimer avec son cœur. Cette voix, c'est celle de l'homme. Par son péché, il méconnaît la volonté divine, et se révolte ouvertement contre elle.

« Je suis ton Seigneur et ton Maître, dit une parole venue du ciel. Tu n'adoreras que moi, et tu ne serviras que moi seul. Tu m'aimeras de toute ton âme, de tout ton cœur, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même. Je le veux ; obéis-moi ; car je suis ton Maître, ton Créateur et ton Dieu. »

— « Non, répond l'homme pécheur, je ne veux pas vous aimer, ni obéir à votre loi. J'ai mes dieux que je sers : ce sont mes intérêts, mes plaisirs et mes passions. Mais pour vous, Dieu sévère et ennemi du péché, je ne veux ni vous connaître, ni vous servir. *Non serviam.* »

« Je suis un si bon Maître, reprend la voix divine ; obéis-moi, et je te comblerai de mes biens durant ta vie terrestre ; puis, quand je t'aurai tiré hors de ce monde, je te couronnerai dans mon beau ciel d'une gloire éternelle. Obéis donc à mes commandements. »

— « Non, répond encore le pécheur ; je renonce à vos récompenses, parce que je ne veux pas renoncer à mes passions. *Non serviam.* »

« Eh bien ! tremble donc, indocile créature ; je suis aussi le juge tout-puissant, miséricordieux à qui l'implore, mais inexorable à qui le brave ; et je punirai jusque dans les enfers tes coupables iniquités. » — « Non encore, s'écrie le pécheur. Je me moque de vos menaces, comme je le fais de vos promesses. Je ne vous obéirai point. *Non serviam.* »

O comble de la révolte ! O désobéissance impie ! Un Dieu qui commande, et l'homme qui enfreint ses ordres ! Un Dieu qui promet, et l'homme qui dédaigne ses promesses ! Un Dieu qui menace, et l'homme qui se rit de ses châtimens ! O péché, affreux péché, voilà ton crime abominable ! pourra-t-on jamais assez comprendre la grandeur de ta malice presque infinie, puisque tu outrages un Dieu infini dans tout son être ?

Mais je n'ai jamais prononcé de pareilles paroles, direz-vous ; je n'ai jamais crié à Dieu : « Je ne vous obéirai pas. » — Vous ne l'avez peut-être pas dit, des paroles de votre bouche, mon frère ; mais vous l'avez fait dans vos actions, et l'acte est plus coupable encore que la parole. Vous n'avez pas dit : « Je veux mentir ; » mais souvent vous avez faussé la vérité dans vos conversations. Vous n'avez pas dit : « Je veux voler ; » mais souvent peut-être vous avez mis la main sur le bien d'autrui. Vous n'avez pas dit : « Je veux frapper, calomnier mon prochain, me venger de lui ; » mais maintes fois vous avez gardé dans votre cœur un invincible ressentiment ; vous avez proféré contre lui des propos méchants, pleins de fiel, et vous avez refusé de l'obliger dans son besoin. Ainsi vous avez désolé Dieu ; l'action crie plus haut que la parole, et vous vous êtes vraiment révolté contre le meilleur des maîtres.

Ne dites donc plus : « Qu'est-ce qu'une pensée, que quelques mots, qu'un acte sans grande conséquence ! » Dieu en juge autrement. Du moment qu'il a défendu ces choses, les faire, c'est offenser sa majesté souveraine.

En outre, mes frères, considérez que la gravité d'une injure doit se mesurer sur la bassesse de l'offenseur et la dignité de la personne

offensée. L'outrage qui attaque l'homme ou la vie d'un simple particulier prend un caractère plus criminel, s'il s'adresse à un personnage d'une situation élevée, puisque toute faute est d'autant plus grave qu'il existe une plus grande inégalité de condition entre l'offenseur et l'offensé.

Or, dans le péché, quel est l'offensé ? Dieu, l'Être parfait, le Souverain Seigneur de toutes choses, une sagesse, une bonté, une justice, une puissance à un degré infini. O incomparable grandeur !

Quel est l'offenseur ? L'homme, faible et dépendant, petit, mortel, qui n'existait pas hier, et peut-être ne sera plus demain, mélange méprisable d'orgueil, d'ignorance, de malice et de toutes les misères. O inexprimable bassesse !

Jugez par là, mes frères, combien est coupable la révolte de cette bassesse contre cette grandeur, et combien criminelle se montre ainsi la gravité de nos péchés.

2. Mais est-ce tout ? Non, mes frères ; ce n'est pas tout ; car le pécheur va plus loin encore. Au crime de sa révolte contre son Dieu, il ajoute celui de la plus noire ingratitude contre le meilleur des bienfaiteurs.

Il y a, par le monde, un vice qui excite dans tous les cœurs l'horreur et l'indignation, un vice méprisé de tous, un vice à qui nos semblables, si indulgents d'ordinaire pour les misères humaines, n'osent pas faire grâce.

Ce vice, c'est l'ingratitude. Quand vous voulez stigmatiser un homme sans cœur, une âme vile et dégradée, vous dites : « C'est un ingrat. » Ce mot suffit. On ne le regarde plus, qu'avec une sorte d'effroi plein de dégoût ; on se détourne de lui, comme d'un être maléfaisant ; on ne prononce plus son nom qu'avec cette réprobation qui accompagne toujours le nom de Judas.

D'où vient ce sentiment d'irrésistible répulsion qu'inspire l'ingrat ? C'est parce que ce malheureux a abusé du bien dont il a été comblé, pour outrager son bienfaiteur. Il a tourné contre lui les témoignages sacrés de sa bonté. C'est l'enfant dénaturé, qui prend le couteau des mains de son père, pour le lui plonger dans le cœur. L'ingratitude est la trahison de l'amour. Voilà pourquoi elle forme un si grand crime, toujours jugé avec une sévérité impitoyable.

Or, que fait le pécheur ? Il prend tous les dons reçus de Dieu pour les tourner contre lui, et s'en sert afin de l'accabler d'outrages. Il n'a rien qui ne soit un bienfait de sa main. Ce souffle de vie qui l'anime, cette existence, la première des faveurs de son Créateur, il ne s'en sert que pour le blasphémer dans sa pensée ou sur ses lèvres. Sa puissance l'a créé ; sa providence le conserve ; et il n'use de sa vie que pour in-

sulter Celui à qui il la doit. Son âme avec ses facultés, son cœur avec ses affections, son intelligence avec ses lumières, son corps avec ses sens, l'air qu'il respire, la terre qui le porte, le soleil qui l'éclaire, les animaux qui le servent, les aliments qui le nourrissent, Dieu a tout donné au pécheur, et il en abuse pour lui ravir sa gloire. Il se sert de tous ces bienfaits comme d'autant d'instruments d'iniquité ; et, si je puis dire, ces dons divins deviennent comme des armes employées à le frapper.

Qu'ajouterais-je encore, mes frères ? Pour ravir le bien de son prochain, ou parfois même lui arracher la vie, le pécheur se sert des mains si habilement articulées par Dieu ; il court aux assemblées mondaines avec les pieds qu'il lui a faits si rapides à la marche ; il emploie au mensonge, à la médisance, ou aux propos impurs sa langue si merveilleusement organisée pour la bonne parole et les chants pieux. Avec son cœur destiné à aimer son Dieu par dessus tout, il aime mal les créatures, et en fait l'asile des plus viles passions. Ce corps enfin, cette âme spirituelle qui par leur union forment son humanité, il en fait sans cesse des outils de péché, dont il use contre son Dieu, pour lui désobéir et l'outrager.

N'est-ce pas là, mes frères, la plus noire ingratitude, la plus méritante d'une réprobation universelle, la plus digne des inexorables châtiments de la justice divine, si cruellement offensée ?

Soyez faibles, soyez négligents, soyez parfois entraînés par une crise de passion violente, je le comprends, et je le pardonnerai. Mais je vous en conjure, ne soyez pas ingrats. L'ingratitude afflige trop l'amour de mon Dieu. Implorez du fond de votre cœur le pardon de vos fautes passées ; et, dans toute la sincérité de votre repentir, promettez à votre meilleur bienfaiteur de ne plus le contrister à l'avenir.

Commettre le péché, quel crime à l'égard de Dieu ! vous le comprenez maintenant. Mais encore, commettre le péché, quel malheur pour l'homme ! C'est ce qu'il me reste à vous montrer.

II

C'est, mes frères, une loi immuable de la justice divine, comme de la justice humaine, que toute faute doit être punie ; autrement Dieu ne serait plus Dieu, parce qu'il cesserait d'être juste ; et les méchants n'étant plus retenus par la crainte salutaire du châtiment ne mettraient plus de bornes à leurs excès.

Voilà pourquoi notre Créateur et Maître, si gravement offensé par la révolte et l'ingratitude du pécheur, lui réserve, comme punition, les maux temporels, spirituels et éternels, dont il le frappe.

1. Je dis d'abord : *malheurs temporels*, punition du péché.

On croit, et on dit communément que Dieu ne châtie pas les fautes de l'homme dans la vie présente : « J'ai péché, et je ne m'en porte pas plus mal, *peccavi, et quid mihi accidit triste ?* » — répétaient déjà les impies aux temps bibliques, il y a plusieurs milliers d'années.

C'est une erreur profonde.

Sans doute Dieu, dans son infinie patience, ne frappe pas toujours le pécheur après son péché. Il respecte trop la liberté qu'il lui a donnée, pour l'enchaîner par la crainte du châtiment, et il veut aussi lui laisser le temps de revenir à lui par le repentir. Cependant, il lui arrive fréquemment de punir le coupable dès la vie présente, quand son crime est par trop grand, ou quand il veut donner aux méchants un salutaire exemple.

Adam, notre premier père, vivait heureux dans la félicité du paradis terrestre. Il était l'ami de son Dieu, exempt de toute souffrance, comblé des joies d'une vie immortelle. Mais il désobéit à son Maître ; par orgueil il veut s'élever à lui. Aussitôt tous les maux fondent sur lui. Il est chassé de son séjour de bonheur, condamné au dur travail, à toutes les douleurs de l'âme et du corps, et enfin à une mort impitoyable. O péché, voilà ton juste châtiment !

Cain tue Abel ; les premiers hommes parus sur la terre multiplient leurs iniquités ; les habitants de cinq villes se souillent par d'horribles abominations ; le peuple juif, à plusieurs reprises, abandonne le vrai Dieu pour offrir ses adorations aux idoles des nations païennes. Mais voyez : les premiers hommes sont noyés par le déluge ; Sodome et Gomorre sont brûlées par le feu du ciel ; les Hébreux sont attaqués, vaincus, et entraînés en captivité par d'impitoyables vainqueurs. O péché, voilà ton juste châtiment !

Si maintenant nous portons nos regards plus près de nous, sur les sociétés humaines, sur les nations diverses, dans les villes populeuses, d'où viennent tous ces fléaux qui torturent l'humanité, les inondations et les tremblements de terre, la peste et les épidémies qui dépeuplent les empires, les guerres dévastatrices, les révolutions qui font couler tant de sang et de larmes ; d'où vient ce long cri de douleur qui, de toutes les extrémités de la terre, retentit sans cesse à nos oreilles ? O péché, voilà ton juste châtiment !

Mais pourquoi chercher si loin des preuves de cette vérité que Dieu, dans sa justice, punit souvent le pécheur dès la vie présente ? Portez vos yeux, mes frères, autour de vous, dans la ville que vous habitez, j'oserai dire, même dans vos familles.

Pourquoi ces chagrins domestiques, ces douleurs secrètes, ces fils gaspillant le bien paternel, ces horribles discordes, ces fortunes su-

bitement dispersées ? « La malchance, » direz-vous... Oh non ! Laissez passer la justice de Dieu.

Pourquoi ces longues maladies, ces fièvres ardentes, ces membres paralysés, ces corps rongés par d'affreux ulcères, ces terrifiantes agonies ? « La fatalité, » direz-vous... Oh non ! Laissez passer la justice de Dieu.

Pourquoi ces morts subites et impénitentes, ces suicides qu'on voit se multiplier d'une manière effrayante, jusque parmi la jeunesse ? « Le hasard, » direz-vous... Oh non ! Laissez passer la justice de Dieu.

On a violé les lois divines de père en fils ; on a, pendant des générations, accumulé les injustices, les impudicités et les désordres de tout genre ; on a profané les dimanches par le travail interdit, et les vendredis par l'usage de la chair défendue ; on a multiplié les calomnies et les blasphèmes ; et on crie avec une fureur insensée : « Ni Dieu, ni maître ! » Ah ! malheureux pécheurs, ne vous étonnez plus des maux qui frappent le monde. Laissez, laissez passer la justice de Dieu !

Je sais bien, et c'est la doctrine de l'Eglise, que souvent les maux et les peines de la vie présente sont des épreuves dont Dieu se sert pour augmenter le mérite des justes, et faire briller leur vertu d'un plus vif éclat ; mais il n'est pas moins vrai que la plupart des grandes catastrophes qui meurtrissent l'humanité, et atteignent parfois tel ou tel grand pécheur, ne sont pas autre chose que la punition de fautes commises dans l'orgueilleuse assurance de l'impunité.

2. Les maux temporels, quelque effrayants qu'ils nous apparaissent, ne sont pas cependant les plus redoutables. Ceux que le péché cause à l'âme, bien que non visibles à nos yeux, sont plus déplorables encore.

a) Il lui enlève d'abord l'amitié de Dieu, et la grâce habituelle, qui est sa vie spirituelle et la fait briller d'une céleste beauté. L'âme innocente et pure était aimée de Dieu qui se complaisait en elle comme dans sa propre image. Elle était l'épouse de Jésus-Christ, d'autant plus chérie qu'il avait souffert davantage pour la sauver ; elle était le temple de l'Esprit-Saint, la joie et l'ornement de l'Eglise. Par son péché, elle a perdu toutes ces prérogatives. La voilà devenue l'ennemie de Dieu et l'objet de sa juste colère ; elle est devenue l'épouse infidèle de Jésus-Christ, ayant profané le sang divin versé pour son salut ; au lieu de demeurer le sanctuaire du Saint-Esprit, elle est devenue la caverne de Satan, et le réceptacle des viles passions. Elle a dégradé sa radieuse beauté et s'est rendue un objet d'horreur pour tous les bienheureux du ciel. Après avoir perdu la grâce qui formait sa vie spirituelle, par le péché justement appelé *péché mortel*, elle ne vit plus en Dieu, elle est morte selon l'esprit.

O cruel état ! O sort vraiment lamentable ! Cet homme fort, bien portant, très actif, va, vient, paraît jouir d'une vie surabondante. Eh bien ! je vous le dis en vérité : vous vous trompez ; il n'a que l'apparence de la vie. Il pense, il parle, il agit comme s'il était vivant ; mais il est mort réellement aux yeux de Dieu. Son âme, empoisonnée par le péché, ne vit plus en union avec lui ; elle est devant lui comme un cadavre infect ; elle ne pourra pas entrer au ciel dans sa société ; et si la mort frappe son corps dans un pareil état, elle tombera inévitablement dans les flammes de l'enfer.

Cette dégradation de l'âme, enlaidie par le péché, se reflète jusque sur le visage de l'homme, et y imprime le hideux stigmate de ses vices. Vous n'êtes pas sans avoir regardé avec dégoût la physionomie repoussante du débauché, ou bien la figure abjecte du buveur abruti par l'ivrognerie habituelle. Qui n'a pas tremblé en présence de l'être irascible dont la face est convulsionnée par les fureurs de la colère ? Celui-ci porte les durs traits de l'avarice ; celui-là les guenilles sordides de l'incurable fainéantise. Ainsi le péché ne blesse pas seulement son esclave dans son âme ; il le dégrade encore dans son corps, et en fait le vil rebut de la création.

b) Il fait pire encore. En même temps qu'il chasse Dieu de cette âme malheureuse par sa faute, il lui enlève tous les mérites qu'elle avait acquis dans l'état de grâce. C'est, mes frères, la doctrine constante de la théologie catholique. En commettant le péché, nous perdons le profit de toutes nos bonnes œuvres passées, comme on voit un arbre fertile dépouillé en un instant de tous ses fruits par la fureur de l'ouragan dévastateur. De tant de pieuses pensées, de bons sentiments, de saints désirs, de tant de prières ferventes, d'exemples édifiants, de paroles de salut, de tant d'œuvres de charité, de dévouement, de pénitence, de tant de tentations vaincues, de vertus acquises, de sacrements reçus, il ne reste plus rien. Tout cela est effacé du livre de vie ; et vous n'en aurez pas plus de récompense que s'ils n'avaient jamais existé. Quand même vous auriez passé votre vie entière dans la retraite, dans les jeûnes, et les austères travaux de la pénitence, avec le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, ou dans la mortification des anachorètes, si vous mourez en état de péché mortel, tout sera perdu. Le péché anéantit tous vos mérites, dans une ruine lamentable, pour le temps et pour l'éternité.

3. Je finis, mes frères, en vous disant, sans insister longuement, que le péché est pour l'homme la cause d'un dernier malheur, plus grand encore que tous les autres, parce que celui-là est irréparable : c'est le malheur éternel de l'enfer.

J'entends l'orgueilleux, dans la folie de son ambition, s'écrier : « J'ai tout fait pour m'élever dans les honneurs et dominer mes semblables ; j'ai été à moi-même mon propre dieu ; et je ne m'en porte pas plus mal ! » J'entends l'avare dire, en comptant joyeusement ses pièces d'or : « J'ai travaillé jour et nuit, fêtes et dimanches, pour grossir mon trésor ; mon or, voilà mon dieu ; et je ne m'en porte pas plus mal ! » J'entends le libertin répéter dans l'ivresse de ses honteux désordres : « Les prêtres ont beau dire ; je me suis bien amusé ; je ne me suis privé d'aucune jouissance, bonne ou mauvaise ; le plaisir, voilà mon dieu ; et je ne m'en porte pas plus mal ! »

Pardon, mon ami ; tu te trompes grossièrement, et combien dangereusement ! Tu es mortel, et Dieu est éternel. Il est patient, parce qu'il subsistera toujours, et qu'il sait bien qu'à l'heure marquée par sa providence, la mort, son inflexible vengeresse, mettra fin à ta vie terrestre, et te jettera au tribunal de sa justice. C'est en cet instant terrible que tous les comptes seront réglés, toutes les fautes punies, et le châtiment proportionné à la grandeur des offenses. Ris donc maintenant, si tu l'oses ; mais rira bien qui rira le dernier ; et ce dernier, ce sera Dieu, *et Deus subsannabit eos*.

Pour le pécheur endurci, orgueilleux, avare ou libertin qui s'est moqué toute sa vie des lois de son Maître suprême, et meurt sans repentir, sans expiation, dans les souillures de son existence criminelle, ce lendemain inévitable, ce sera l'enfer ; l'enfer avec ses remords rongeurs, ses feux dévorants, et son épouvantable éternité.

Ah ! malheur, trois fois malheur au pécheur impénitent ! *Vae nobis, quia peccavimus !*

**

Cependant, mes frères ; si grands que soient les maux causés par le péché, ils ne sont pas irréparables, tant que nous sommes sur la terre. L'infinie miséricorde de Dieu a eu pitié de notre sort infortuné. Il a bien voulu promettre et accorder le pardon au pécheur, pourvu que celui-ci se repente, prenne l'énergique résolution de réparer ses fautes passées, et s'efforce de les éviter à l'avenir.

Dites-lui donc, mes frères, dans toute la sincérité de votre âme et avec un inébranlable bon propos : « Je regrette mes péchés, du fond de mon cœur, parce qu'ils ont offensé mon Dieu, et compromis mon salut éternel. Je regrette mes péchés du fond de mon cœur ; pour les éviter, je veillerai sur mes pensées, mes paroles et mes actions ; ainsi aucune d'elles ne sera contraire à la volonté de mon Dieu. Je regrette mes péchés du fond de mon cœur ; pour mériter mon pardon et l'obtenir efficacement je veux, dès aujourd'hui, prépa-

rer ma confession pascalle, rechercher toutes mes fautes, afin d'en faire bientôt l'aveu sincère et repentant. »

Ah ! combien vive sera votre joie, quand le ministre de Dieu, juste et miséricordieux comme lui, étendra sa main sur votre tête, en prononçant les paroles toutes-puissantes de l'absolution : « Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés ! » Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

VIII

« J'AI PRIÉ ET N'AI RIEN OBTENU »

Mes frères,

La prière est le moyen d'obtenir de Dieu les biens de la vie présente et de la vie future : moyen puissant, d'une efficacité souveraine. J'en ai donné des preuves irrécusables : la parole de Dieu, le serment de Notre-Seigneur, et les faits démontrent ce que l'Evangile affirme.

Cependant vous avez une objection à me faire. Elle vous est venue sans doute plus d'une fois à l'esprit, pendant que je vous parlais de la puissance de la prière, et vos lèvres, je le sens, la murmurent tout bas.

« J'ai prié, me dites-vous, et il s'en faut que j'aie toujours été exaucé ; j'ai demandé et je n'ai rien obtenu. »

Voilà l'objection maintes fois répétée, et plusieurs sont partis de là pour abandonner définitivement la prière. « Puisque Dieu m'a refusé ce que je sollicitais, c'est fini, a-t-on conclu, je ne prierai plus. »

Voyons, mes frères, s'il est raisonnable de parler ainsi, et s'il n'y a pas des raisons plausibles qui, dans certaines circonstances, expliquent l'insuccès de nos prières.

I

Vous avez prié et vous n'avez pas été exaucés ! — Mais d'abord, qu'avez-vous demandé ?

Lorsque Notre-Seigneur voulut apprendre ses apôtres à prier, il leur indiqua d'une manière précise ce qu'il fallait demander, et le voici : la sanctification du nom de Dieu, l'établissement de son règne, l'exécution de sa volonté, la subsistance de chaque jour, le pardon de nos offenses, la victoire sur les tentations, la délivrance du mal. Et il a dit encore : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera surajouté. »

Est-ce cela que vous avez demandé à Dieu ? Si vos prières visaient un autre but que celui-là, il ne faut pas vous étonner qu'elles soient demeurées sans effet.

Si vous demandez des choses qui ne sont ni nécessaires ni utiles au salut, si vous réclamez des faveurs qui pourraient tourner au détriment de vos intérêts spirituels et temporels, il ne vous est pas permis de récriminer contre Dieu, s'il vous les refuse ; il faudrait plutôt lui en savoir gré.

J'en appelle à votre manière d'agir : faites-vous toujours droit aux demandes qui vous sont adressées ? Vous n'y répondez pas : 1^o quand vous ne pouvez pas ; 2^o quand vous ne devez pas, et vous ne devez pas lorsque vous avez des motifs sérieux, des raisons majeures de les repousser. Et certes, il y a une raison très grave et très plausible de refuser énergiquement ce qui serait préjudiciable.

Dites-moi : est-ce que vous blâmeriez un père, une mère qui refuseraient impitoyablement à leur enfant une arme, un instrument tranchant, dont il pourrait se blesser ? Est-ce que vous blâmeriez un médecin qui refuserait un verre d'eau glacée à un malade dévoré par la fièvre ? Eh bien ! vous n'êtes pas admis à accuser Dieu quand il reste impassible et sourd à une prière imprudente, quand il ne vous accorde pas des choses qu'il sait devoir vous être nuisibles, à vous ou à ceux pour qui vous les demandez.

Je comprends la prière d'une épouse, d'une mère désolée, suppliant Dieu de rendre la santé, de prolonger la vie à une chère créature. Mais si Dieu prévoit que de cette santé recouvrée l'on fera un mauvais usage, s'il prévoit qu'une existence prolongée n'aboutira qu'à multiplier les fautes et ne donnera que des déceptions, pouvez-vous lui reprocher de se montrer inexorable ?

Vous lui demandez le succès dans les affaires, le bien-être, la richesse... Mais s'il sait que vous refournerez tous ces dons contre lui, que vous en abuserez pour satisfaire vos passions et compromettre votre éternité, n'est-il pas juste qu'il résiste à vos supplications ? Vous n'agiriez pas autrement que lui, si vous étiez à sa place : par conséquent, vous n'êtes pas autorisés à l'incriminer.

II

Vous avez prié et vous n'avez pas été exaucés ! — Permettez maintenant que je pose cette question à votre conscience : Comment avez-vous prié ?

Avez-vous prié avec persévérance ?

Vous avez demandé une fois, deux fois, la grâce que vous aviez en vue, et parce qu'elle ne vous a pas été accordée immédiatement, vous avez dit : « A quoi bon prier ? Je ne prierai plus. »

En vérité, mes frères, nous aurions vis-à-vis de Dieu des exigences insensées, si nous voulions qu'à l'instant même où la prière sort de nos lèvres, le bienfait que nous sou-

haitons fût entre nos mains. Dieu a son heure, et il peut se faire qu'il ait des raisons pour différer ses largesses. Il les diffère pour éprouver notre foi, pour exciter nos désirs, pour nous faire apprécier davantage ses dons, pour nous faire mieux sentir notre dépendance, notre impuissance personnelle. Mais nous sommes ainsi disposés que souvent, si Dieu ne nous exauce pas sans délai, sur-le-champ nous le mettons en accusation et nous crions que la prière est inutile.

Laissez-moi vous dire que si vous entendez ainsi les choses, vous renversez les rôles, vous dénaturez la prière. Dieu n'est plus un maître qui commande, mais un serviteur qui obéit ; la prière n'est plus une humble supplication, c'est un ordre impérieux.

Vous avez prié et vous n'avez pas été exaucés ! — Avez-vous prié avec une entière soumission à la volonté divine ? Si Dieu accédait à tous nos désirs, il n'y aurait sur terre ni épreuve, ni déception, ni souffrance, ni trépas. Alors, ce ne serait plus le monde, tel que le péché l'a fait, et si nous échappions tous par une prière aux lois générales qui le gouvernent, ce serait le miracle à l'état permanent, le miracle intervenant à chaque heure de notre vie. Mais le miracle est et sera toujours une exception, et nous ne pouvons pas raisonnablement exiger que Dieu le sème sous nos pas.

Il y a des grâces spirituelles et des grâces temporelles. Les grâces spirituelles, qui ont pour fin directe la gloire de Dieu, la sanctification des âmes ; la rémission des péchés, la victoire sur le démon et nos passions, nous pouvons les demander d'une manière absolue, parce que c'est la volonté de Dieu de nous les accorder. Quant aux grâces temporelles, qui ont pour fin directe le bien-être matériel, la guérison des maladies, le soulagement des souffrances, le succès dans les entreprises, il faut les demander avec une humble soumission, sous le bon plaisir de Dieu.

« O mon Dieu ! si vous vouliez que ce père, que cette mère, que cet enfant, que cet ami en proie à une inquiétante maladie, revienne à la santé ! Vous plairait-il de nous épargner ces revers, cet ennui, cette perte que nous redoutons ? Voudriez-vous accorder à nos prières cette consolation, ce dédommagement, ce résultat, cet objet de nos désirs ? » Telle est la formule par laquelle il convient d'exprimer nos vœux. Dieu est meilleur juge que nous, il sait mieux que nous ce qui nous est utile : abandonnons-nous à sa volonté : il est Père avant tout, et il nous accordera ce qui lui paraîtra le plus nécessaire ou le plus avantageux.

III

Vous avez prié et vous n'avez rien obtenu ! — Mais, vous êtes-vous assemblés pour prier ?

Vous êtes-vous réunis dans une prière commune, pour faire violence à Dieu ?

Dans des circonstances particulières, nous avons été invités à prier pour la paroisse, pour l'Eglise, pour la France... Nos prières n'ont pas obtenu le résultat désiré. Faut-il s'en étonner ? Les supplications n'ont pas été assez nombreuses. Pendant que quelques âmes pieuses imploraient la protection de Dieu, la multitude continuait à provoquer sa colère ; quelques voix isolées priaient, et des milliers blasphémaient ! Et ce sont ceux qui délaissent le service de Dieu, qui transgressent ses commandements, qui profanent son saint jour, qui dédaignent de l'invoquer, ce sont ceux-là qui se plaignent de l'insuccès de nos prières. Qu'ils s'unissent à nous, qu'ils mêlent leurs vœux à nos vœux, et alors nos supplications seront plus heureuses...

Vous avez prié et vous n'avez rien obtenu ! — Est-ce pour vous personnellement ou pour les autres que vous avez prié ? Si vous avez prié pour les autres, ceux-ci peuvent mettre des obstacles à la grâce, car ils gardent leur liberté ; mais alors ce n'est plus à Dieu, c'est à eux qu'il faut s'en prendre, si vos prières sont stériles.

Vous avez prié et vous n'avez rien obtenu ! — J'affirme pourtant que votre prière n'a pas été sans résultat, quoi que vous en disiez. Elle n'a pas été exaucée dans le sens de vos désirs, cela peut être. Mais je soutiens qu'elle vous a obtenu quelque chose ; car il n'est pas possible que la parole de Dieu soit menteuse, et qu'une prière faite dans les conditions voulues, reste sans effet. Dieu a jugé à propos de ne pas vous accorder ce qui était l'objet de vos vœux ; mais, en échange, il vous a accordé un autre don qu'il a estimé plus approprié à vos besoins.

Vous avez prié et vous n'avez pas été exaucés ! Et parce que vous n'avez pas été exaucés, vous avez conclu à l'abandon de la prière, vous avez dit : « Je ne prierai plus ! » — Cette conclusion, mes frères, est simplement insensée, souffrez que je vous le dise. Vous ne savez donc plus ce que c'est que la prière et pourquoi nous devons prier ?

Si la prière n'existait et n'était prescrite que pour demander quelque chose et l'obtenir, je concevrais encore une détermination aussi radicale ; mais on ne prie pas seulement pour solliciter un bienfait : ce n'est là qu'une des raisons de la prière ; il y en a d'autres dont il faut aussi tenir compte.

On prie pour rendre à Dieu le culte qui lui appartient : culte d'adoration, culte d'amour, culte de reconnaissance. La prière est le lien qui rattache la créature à son Créateur ; c'est l'âme de la religion, c'est l'acte essentiel du christianisme. C'est à ce point que si vous cessez de prier, vous n'avez plus de religion,

vous n'êtes plus chrétiens. En admettant donc que vous n'ayez pas été exaucés, vous ne devez pas, pour ce motif, supprimer la prière de vos habitudes ; elle s'impose à d'autres titres et l'abandonner serait une véritable apostasie.

Mes frères, si vous aviez délaissé la prière, sous le prétexte qu'elle n'a pas été couronnée de succès, reprenez-la et ne la quittez plus jamais ; car elle est le grand devoir de la vie chrétienne et la source des grâces divines.

Je ne sais quel facétieux disait dernièrement dans l'assemblée parlementaire que la prière était une traite tirée sur l'invisible. Il voulait nous tourner en dérision, parce que nous nous adressons à l'invisible. Mais l'invisible n'est pas l'imaginaire, l'inexistant ; l'invisible ici, c'est Dieu, Dieu tout bon et tout-puissant, et parce qu'il tient entre ses mains tous les biens de la nature et de la grâce, les traites qu'on lui présente sous formes de prières sont toujours bien accueillies et jamais protestées. N'hésitez donc pas à en user. Ainsi soit-il !

IX

LES QUALITÉS DE LA PRIÈRE : ELLE DOIT ÊTRE ATTENTIVE

Mes frères,

Qu'y a-t-il de plus simple, de plus humble que la prière ? Elle joint les mains, elle se met à genoux, elle prend un langage suppliant, elle murmure timidement sa demande. Si le besoin est urgent, si le péril est imminent, elle jette un cri de détresse, elle appelle au secours. Rien n'est plus humble et pourtant rien n'est plus puissant. Si elle s'adresse à un homme, il faudrait que celui-ci fût absolument dénaturé, pour qu'il refusât de l'entendre. Il suffit qu'il ait au cœur une fibre sensible ; s'il est en mesure de faire quelque chose, il se montrera obligeant.

Une prière, d'où qu'elle vienne, et surtout quand elle tombe des lèvres de l'infortuné, nous saisit, nous ébranle. La remarque en a été faite : si un insecte, au moment où nous allons le fouler aux pieds, pouvait nous parler, nous ne voudrions pas l'écraser. C'est la preuve que la prière, quand elle s'adresse à nous, n'est jamais sans efficacité.

Mais alors, pouvez-vous admettre que Dieu, qui est infiniment meilleur que le meilleur d'entre nous, repousse inexorablement celle qui lui est faite ? Ce serait un blasphème de le penser. Oui, et nous l'avons montré dans un entretien précédent, Dieu qui est la bonté infinie prête aux supplications de ses créatures une oreille indulgente. Mais vous devez comprendre aussi qu'il ne les exauce qu'autant qu'elles lui sont présentées avec les conditions

voulues. Les hommes n'agissent pas autrement : ils prennent en considération les requêtes justes, motivées, faites avec une respectueuse politesse ; ils négligent les autres. Eh bien ! il en va ainsi pour Dieu : il n'accueille — et c'est son droit — que les prières qui sont revêtues des conditions requises.

Quelles sont ces conditions ? Je vous les nommerai dans cet entretien et dans ceux qui suivront. Et la première, sur laquelle j'insisterai aujourd'hui, c'est l'ATTENTION. J'en dirai la *nécessité* et je parlerai des *distractions* qui viennent la troubler.

I

Pour être agréée de Dieu, la prière doit être attentive.

1. L'attention est cette disposition qui tient notre âme recueillie, silencieuse sous le regard de Dieu, qui fixe la mobilité de notre esprit, qui réprime les écarts de notre imagination, qui éloigne les souvenirs du dehors, les préoccupations étrangères, qui fait que nous sommes tout entiers à notre prière, que nous prions avec notre intelligence, avec notre cœur, que nous comprenons, que nous sentons vivement ce que nous disons à Dieu.

Une femme biblique nous donne un bel exemple de cette prière attentive et tout intérieure. Cette femme, nommée Anna, était venue au temple pour y adorer Dieu. Le livre sacré fait remarquer que, prosternée devant l'autel elle priait dans son cœur, *loquebatur in corde suo*, que ses lèvres remuaient à peine, *tantumque labia ejus movebantur*, et qu'on n'entendait point sa voix, *et vox penitus non audiebatur*. C'est ainsi qu'elle répandait son âme devant le Seigneur : *Effudi animam meam in conspectu Domini*.

La prière aimée de Dieu n'est pas un son de voix, un mouvement de lèvres ; si l'âme n'y est pour rien, ce n'est qu'un vain bruit. Pour bien prier, il faut prier comme la femme des Saints Livres. Que les lèvres prêtent leur concours pour exprimer nos demandes, soit ; mais, avant tout, il faut que l'intelligence et le cœur interviennent. Quel accueil Dieu peut-il faire à une prière que l'on récite sans penser à ce que l'on dit ? « Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit S. Cyprien, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? Comment voulez-vous que Dieu se souvienne de vous, quand vous vous oubliez vous-mêmes ? »

L'attention est donc obligatoire pour que nos prières aient du mérite et de la valeur. Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité, et il n'accepte pas les louanges de ceux qui ne l'honorent que des lèvres.

Me sera-t-il permis de dire que l'attention dans nos prières est une question de politesse envers Dieu ? Si vous aviez à présenter une

requête, à solliciter une faveur d'un grand de la terre, est-ce que vous lui parleriez sans réflexion, sans respect ? Est-ce que vous ne mettriez pas tout votre esprit, tout votre cœur, dans les formules que vous emploieriez, pour obtenir sa bienveillance ? Dans la prière, vous parlez à Dieu : sachez donc traiter sa majesté souveraine avec autant d'égards et de respect qu'un de vos semblables, si illustre et si puissant qu'il soit.

Vous vous disposez à prier : commencez d'abord par vous recueillir. Et se recueillir, savez-vous ce que c'est ? C'est chasser loin de soi les pensées importunes, c'est se soustraire à des préoccupations absorbantes ; c'est appeler à soi son esprit, son cœur, sa mémoire, son imagination, toutes les facultés de son âme, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, toutes les puissances de son corps, les rassembler, les saisir, les immobiliser, et les appliquer à la prière. L'attention viendra ensuite pour les soutenir dans cet acte essentiel de la vie chrétienne.

L'attention est donc un effort pour tenir devant Dieu notre esprit et notre cœur, afin qu'ils restent pénétrés des pensées et des desirs que nous exprimons par nos paroles.

2. On distingue trois sortes d'attention : l'attention aux mots, l'attention au sens des mots, et l'attention à une pensée pieuse. Ainsi, en récitant une prière, je puis m'appliquer à prononcer les mots correctement, intégralement ; ou je m'arrête à en saisir le sens ; ou bien enfin je me laisse absorber par une pensée pieuse.

Quelle attention sera requise pour que je m'acquitte dignement du devoir de la prière ? Il suffit que j'aie l'une de ces trois attentions pour satisfaire au précepte. La première, qui s'arrête à la prononciation correcte et littérale, est bonne ; mais la troisième, qui consiste à occuper son esprit de choses pieuses, est plus parfaite.

3. L'attention que nous devons apporter dans la prière peut être actuelle ou virtuelle. Expliquons ces mots empruntés au langage théologique.

L'attention actuelle, ou formelle, consiste dans la pensée actuelle et réfléchie de la prière, que cette pensée soit nettement affirmée, ou qu'elle soit implicitement indiquée dans un acte : par exemple, si je prends un livre de prière d'une manière sérieuse, il est clair que j'ai l'intention de prier.

L'attention virtuelle est celle qui n'existe pas actuellement dans notre esprit, mais qui persévère en vertu de l'intention première, comme le mouvement une fois imprimé continue en vertu de l'impulsion qui a été donnée.

Me demanderez-vous quelle est celle de ces deux attentions qui est prescrite ? Il est certain, mes frères, que l'attention actuelle et conti-

nuellement soutenue n'est point toujours possible, et par conséquent n'est point exigée. Qui peut se flatter en effet d'être toujours assez maître de lui pour contenir ses pensées, pour les fixer sur les mêmes objets, sans qu'elles puissent jamais dévier? « L'esprit est prompt, dit le Sauveur, mais la chair est faible. » Dans un moment de ferveur, il nous a semblé peut-être que nous pourrions demeurer longtemps en la présence de Dieu, sans être troublés; mais bientôt les pensées de la terre, les préoccupations mondaines nous ont assaillis, et nous avons été obligés de reconnaître notre faiblesse, notre inconstance, et cette mobilité qui nous rend semblables à la feuille des forêts qu'agite le vent.

Il suffit donc que l'attention dans les prières soit virtuelle, c'est-à-dire qu'elle ait existé dans le principe, qu'elle persévère dans notre désir et qu'elle n'ait point été rétractée par des actes opposés, ni par des distractions volontaires.

II

Je viens de prononcer le mot de *distractions*. C'est ici, mes frères, le grand écueil de nos prières. Parlons-en, pour dire ce qu'elles sont et quelle doit être notre conduite à leur égard.

1. La distraction, qu'ai-je besoin de vous la définir? Vous savez, par expérience, que c'est une pensée étrangère qui se mêle à nos prières et qui interrompt l'entretien de notre âme avec Dieu.

Vous vous êtes recueillis; vous avez commencé votre prière avec une attention éveillée; vous avez fait effort pour fixer votre esprit, et contenir votre imagination. Mais il s'est à peine écoulé quelques minutes, que votre esprit vous a échappé, et que votre imagination, prenant son vol, vous a entraînés dans de lointaines excursions; vous n'avez plus d'attention, ni à la lettre de votre prière, ni au sens des mots, ni à aucune pensée religieuse. Vous êtes distraits.

La théologie fait une distinction nécessaire entre les distractions *volontaires* et les distractions *involontaires*.

Les premières sont celles qui sont voulues en elles-mêmes et actuellement, ou bien dans leurs causes. Par exemple: pendant que vous priez, une pensée étrangère se présente à votre esprit; vous lui faites bon accueil; bien loin de la repousser, vous la caressez, vous conversez avec elle, vous la suivez dans ses égarements: voilà une distraction voulue en elle-même. Avant de prier, vous vous livrez à une dissipation extraordinaire qui occasionnera fatalement, on peut le prévoir, des défauts d'attention: voilà une distraction voulue dans sa cause. Pendant la prière, vous laissez égarer vos sens sur tous les objets extérieurs, vous prêtez l'oreille aux bruits qui se font

autour de vous: il est bien clair que vous n'échapperez pas à des distractions et que ces distractions seront volontaires.

Il tombe sous le sens que ces distractions voulues, consenties, sont offensantes pour Dieu, qu'elles sont un manque de respect envers sa majesté souveraine, et vous admettez bien qu'elles nuisent à la prière et paralysent ses heureux effets.

Les distractions involontaires sont celles qui viennent malgré nous, sans que nous les provoquions, troubler notre recueillement en la présence de Dieu et détourner notre esprit de la prière. Celles-ci ne sont point un péché: elles peuvent même devenir une occasion de mérite.

2. Les distractions sont parfois si nombreuses, si importunes, si opiniâtres, si obsédantes, qu'elles finissent par créer un danger à celui qui ne sait pas s'en affranchir. On s'impatiente, on s'ennuie, on se décourage, on éprouve du dégoût. La prière est à charge, le temps qu'on y consacre paraît toujours long; on y va avec regret, on l'abandonne le plus tôt qu'on peut; on cherche et on trouve des prétextes pour s'en dispenser; on est tenté de tout délaisser; et dès lors, quittant la prière, on se prive des grâces qui y sont attachées: la piété s'alanguit, la tiédeur s'empare de l'âme. Telles sont les conséquences déplorables des distractions. Il est donc souverainement important de savoir comment il faut se comporter vis-à-vis d'elles.

Et d'abord, mes frères, *il ne faut pas s'en étonner*, car elles sont inévitables. C'est une suite de notre déchéance primitive, et de l'empire que prennent sur nous les choses sensibles. « L'âme humaine, dit S. Thomas, ne peut pas se tenir longtemps dans les hautes régions; le poids de sa misère l'entraîne vers la terre, » et c'est pourquoi l'âme élevée jusqu'à Dieu par la prière, se trouve tout à coup errante et vagabonde.

Nous ne sommes pas meilleurs que les saints, et les saints se plaignaient des distractions qui venaient troubler leurs prières, et ils sentaient le besoin d'en appeler à la miséricorde de Dieu, pour se faire pardonner leurs défaillances. « O mon Dieu, disait S. Augustin, un rien suffit à m'éloigner de vous: ma vie est pleine de ces misères et de ces divagations et je n'ai qu'une espérance; il est vrai qu'elle est très grande, c'est votre miséricorde: *talibus vita mea plena est, et una spes mea magna valde misericordia tua*. Je voudrais pouvoir prier, et soudain les pensées les plus bizarres, les souvenirs les plus étranges se présentent à mon esprit. Je commence avec ferveur, je converse avec vous et cette conversation divine réjouit mon cœur; mais bientôt ma pensée a pris la fuite et je ne puis la retrouver: *sequi quasi fugitivam et non posse comprehendere*; mais vous, ô mon

Dieu, vous êtes plein d'indulgence et vous supportez des prières aussi imparfaites ! »

S'il ne faut point s'étonner d'être importuné par des distractions, il faut cependant *chercher à les prévenir*. Comment cela ? C'est par le recueillement. Avant de prier, donnez congé aux pensées, aux préoccupations de la vie matérielle ; dites-vous que vous êtes en présence de Dieu, que c'est à lui que vous allez parler, et l'âme saisie par cette considération, sera moins ouverte aux pensées inutiles et aux distractions.

Malgré cette précaution, les distractions viennent quand même tourbillonner autour de vous comme un essaim de mouches agaçantes : vous réussiriez peut-être à vous en débarrasser, en n'y faisant aucune attention, en les *dédaignant*. C'est le moyen auquel eut recours sainte Thérèse. « L'unique remède que j'ai découvert aux distractions, disait-elle, après une lutte de plusieurs années, c'est de ne pas plus faire cas de l'imagination que d'une folle, et de la laisser à son entêtement. »

Si ce moyen ne suffit pas, il faut en venir à la *lutte* ; il faut se raidir et s'armer contre les distractions. Et n'attendez pas pour leur opposer la résistance, car si vous les laissez s'introduire dans l'esprit et s'y fixer, vous les délogerez difficilement. Combattez-les généreusement, car si vous luttez mollement, vous ne serez pas vainqueurs. Combattez-les constamment, sans vous rebuter, sans vous laisser abattre : la victoire est à cette condition.

« J'ai résisté, me direz-vous, avec une énergie persévérante, et les distractions ne cessent de me poursuivre dans mes prières. Que faire ! » — Eh bien ! voici le conseil que vous donnent les maîtres de la vie spirituelle. Supportez patiemment cette épreuve : offrez-la à Dieu avec des sentiments résignés : ce sera pour vous une occasion de mérite. Une distraction involontaire et soufferte avec patience n'enlève pas à la prière sa valeur, mais elle la rend plus agréable à Dieu et plus digne de récompense. Et qu'importe l'âpre sentier dans lequel nous marchons, s'il nous conduit au pays de la félicité ?

Mes frères, les disciples du Coran nous donnent, à nous chrétiens, un bel exemple d'attention et de respect dans la prière. Avant de prier, ils se mettent à genoux avec le plus profond recueillement ; jamais ils ne tournent la tête ; ils considèrent comme une faute grave de dire un mot pendant le temps de la prière, et on les maltraiterait qu'ils ne regarderaient pas même celui qui les a frappés. Nous ne voulons pas, mes frères, vous imposer cette rigidité pharisaïque ; nous vous demandons seulement de traiter Dieu avec le respect qui lui est dû, et, quand vous entrez en relations avec lui par la prière, de lui parler avec une religieuse attention. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

VIII

2^e Commandement : LE BLASPHEME

Le 2^e commandement nous ordonne de respecter le saint nom de Dieu dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos promesses. Il nous défend les blasphèmes, les serments en vain, l'infidélité à nos vœux. Nous dirons : 1^o *ce que c'est que le blasphème*, 2^o *sa gravité*, 3^o *ses châtiments*.

I. — Sa nature

Le blasphème se définit : une parole injurieuse contre Dieu, contre les saints ou contre la Religion.

1^o *Contre Dieu* on blasphème directement de trois manières :

a) En lui refusant ce qui lui appartient, en doutant de ses perfections, ou en lui attribuant ce qui répugne à sa nature. Ex. : « Dieu n'est pas juste... S'il était bon, il n'éprouverait pas ses serviteurs... Dieu est un être dur et cruel. »

b) En souhaitant du mal à Dieu ou en le maudissant. Ex. : « Je voudrais qu'il n'y eût point de Dieu... Sois maudit, toi qui m'as donné la vie ! »

c) En parlant de Dieu et de ses attributs d'une manière outrageante. Ex. : Julien l'Apostat frappé à mort dans une bataille lance son sang vers le ciel en criant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Voltaire écrivant à ses dignes acolytes terminait ses lettres par ces mots : « Ecraisons l'infâme ! »

2^o *Contre les Saints* (et par conséquent indirectement contre Dieu) on blasphème quand on outrage leur mémoire et qu'on tourne en ridicule leurs œuvres. Ex. : attribuer des vices odieux à ceux que l'Eglise a canonisés, ricaner de leur genre de vie, nier leurs miracles, etc.

3^o *Contre la Religion* (et par conséquent indirectement contre Dieu) on blasphème quand on dit que toutes les religions se valent ou que l'on nie les dogmes, la morale, l'Ecriture Sainte, le culte, etc.

Il est à remarquer qu'on peut blasphémer, non seulement par paroles et par écrits, mais encore par gestes et même par pensées. Ainsi l'impie blasphème qui pense dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » *De corde exeunt blasphemiae.* (Mt., xv, 19).

II. — Sa gravité

Blasphemia nihil pejus, dit S. Jean Chrysostome. De fait, il nous apparaît tel aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi.

1^o *Aux yeux de la raison :*

a) Il est inexplicable. A supposer que vous ayez à vous plaindre de certains êtres ou de certains objets, pourquoi vous en prenez-vous à Dieu qui ne vous fait aucun mal et ne vous cause aucun désagrément ?

b) Il est inexcusable. Dans les fautes d'injustice, on a quelque gain à espérer ; dans les plaisirs défendus, on a quelque jouissance à attendre. Mais quel profit espérez-vous retirer de vos blasphèmes ? Quelle jouissance pour les sens, pour l'esprit ou pour le cœur attendez-vous ? C'est donc vouloir le mal pour le mal, sans aucun motif, sans aucune excuse.

2^o *Aux yeux de la foi,* c'est toujours un péché mortel quand il est commis de propos délibéré, et cela s'explique aisément. Le blasphémateur en effet se rend coupable :

a) De sacrilège. La parole lui a été donnée pour bénir son Créateur, et le malheureux s'en sert pour l'insulter. N'est-ce pas une profanation ?

b) D'ingratitude. Que ce soit Dieu, la Vierge, les saints ou l'Eglise que le malheureux insulte, ne s'attaque-t-il pas à ses bienfaiteurs ?

c) De lèse-divinité. Il outrage la majesté de Dieu et ses souveraines perfections : sa présence, sa sainteté, sa bonté, sa puissance.

d) Du péché qui dépasse en malice tous les autres péchés, au dire des saints Pères ; car les autres péchés sont des désobéissances, le blasphème est en plus un outrage. Les démons blasphèment en enfer, mais ils y sont poussés par les tourments les plus horribles. Sur terre, rien ne pousse le pécheur à blasphémer et à parler le langage de l'enfer.

III. — *Ses châtiments*1^o *Autrefois :*

a) La loi de Moïse condamnait le blasphémateur à être lapidé par le peuple. (Lévit., xxiv.).

b) La loi romaine le punissait de mort. (Code de Justinien).

c) La loi française sous Louis IX le marquait au front d'un fer rouge ; en cas de récidive on perçait les lèvres et la langue du blasphémateur avec un fer rouge. Plus tard on remplaça ce châtiment par une amende rigoureuse.

2^o *Aujourd'hui* ces lois ne sont plus appliquées, mais Dieu se charge souvent de punir lui-même ici-bas le blasphémateur. « *Vir multum jurans implebitur iniquitate, et non discedet a domo illius plaga.* » (Eccl., xxiii, 12).

3^o *Dans l'autre vie,* les blasphémateurs seront punis des supplices éternels. « *Quam magna enim erunt illius peccati supplicia, quum Deo sit ista tam nefaria, tam insignis injuria !* » (S. Augustin, *De Civit. Dei*).

Conclusion

Evitons le blasphème et ayons le plus grand

respect pour le saint nom de Dieu. De plus, chaque fois que nous entendrons un malheureux blasphémer, offrons à Dieu du fond du cœur la réparation qui s'impose ; disons avec amour : « Que le saint nom de Dieu soit béni et glorifié dans les siècles des siècles ! »

IX

LE SERMENT

Avec le blasphème, le 2^e commandement nous défend les serments ou jurements en vain. Nous répondrons aux trois questions suivantes : 1^o *Qu'est-ce que faire serment ?* 2^o *Est-il permis de faire serment ?* 3^o *Est-on obligé de tenir une promesse faite par serment ?*

I. — *Qu'est-ce que faire serment ?*

Faire serment, c'est prendre Dieu à témoin pour affirmer, nier ou promettre quelque chose.

1^o Considéré dans SA FORME constitutive, le serment se divise en verbal, réel et mixte :

a) Il est *verbal* quand il est exprimé par des paroles.

b) Il est *réel* quand il se fait par une action ou par un geste.

c) Il est *mixte* quand on joint ensemble le serment verbal et le serment réel.

2^o Par rapport à la CHOSE JURÉE, il est assertoire ou promissoire :

a) *Assertoire*, s'il s'agit d'une chose présente ou passée ;

b) *Promissoire*, s'il s'agit d'une chose future.

3^o Dans son MODE D'ÉMISSION, il est simple ou solennel :

a) *Simple*, quand il se fait entre particuliers et d'une manière privée ;

b) *Solennel*, quand il est ordonné par une autorité qui a le droit de le prescrire, ou qu'il se fait avec une certaine solennité entre particuliers.

II. — *Est-il permis de faire serment ?*

Oui, pourvu que cela ne soit pas en vain.

I. Que cela soit PERMIS, nous en avons pour preuves :

1^o L'exemple de Dieu : « *Juravit Dominus et non pœnitebit eum.* » (Ps., cix, 4). Dieu a juré aussi « *per semetipsum,* » ne pouvant jurer par un autre.

2^o *Jésus-Christ* a condamné l'abus du serment chez les Juifs, mais non le serment lui-même, qu'il voulait rétablir dans sa sainteté primitive.

3^o *L'Eglise* agit comme son Maître : elle ne défend que les serments en vain.

4^o Le serment est *nécessaire* afin d'établir la vérité malgré les vices et la fragilité des hommes.

II. Mais il est DÉFENDU DE JURER EN VAIN. Or il y a trois manières de jurer en vain : — contre la vérité, — contre le jugement, — contre la justice.

1^o *Contre la vérité.* C'est faire un parjure. Or, c'est toujours péché mortel quand un tel serment est fait avec un parfait consentement.

N'est-ce pas en effet faire une grave injure à Dieu que de l'invoquer comme témoin d'un mensonge ? *Perjurium, peccatum esse et grande peccatum nemo dubitat*, dit S. Augustin. Ex. : S. Pierre affirmant avec serment qu'il ne connaît point Jésus.

2^o *Contre le jugement.* C'est jurer sans y être obligé ou sans cause grave et légitime. Or, c'est ordinairement péché véniel, mais un tel serment peut devenir mortel en raison du mépris, du scandale, ou du danger de tomber dans le parjure. Ex. : Hérode promet avec serment à Hérodiade de lui donner tout ce qu'elle voudra, même la moitié de son royaume.

3^o *Contre la justice.* C'est promettre une chose mauvaise, illicite ou injuste. Le péché est plus ou moins grave selon que la chose est plus ou moins mauvaise. Ex. : les serments que font ceux qui entrent dans la Franc-Maçonnerie.

III. — Est-on obligé de tenir une promesse faite par serment ?

Oui, toutes les fois que la chose promise est possible, juste, honnête et raisonnable, et qu'on n'en est pas exempté par quelque cause légitime. Expliquons ces mots :

1^o *On est obligé de tenir une promesse faite par serment.* En effet, violer une promesse faite avec serment, n'est-ce pas commettre une grave irrévérence à l'égard de Dieu et témoigner du mépris pour sa souveraine autorité ?

2^o *Toutes les fois que la chose promise est possible, juste, honnête et raisonnable.* Car il est évident que Dieu ne nous oblige pas à faire une chose impossible, injuste et mauvaise. Bien plus, non seulement on pêche en promettant avec serment une chose mauvaise, mais on commet une nouvelle faute en accomplissant un tel serment.

3^o *Quand on n'en est pas exempté par quelque cause légitime.* Il y a en effet des cas où l'on est déchargé de l'obligation de tenir une promesse faite par serment :

a) Quand la chose promise devient impossible ;

b) Quand elle devient extrêmement difficile ; en ce cas on est obligé d'exécuter ce qui est possible ;

c) Quand le serment est annulé par le supérieur qui en a le droit ;

d) Quand le tiers en faveur de qui la promesse est faite renonce à son droit ;

e) Quand on a obtenu de l'Eglise la dispense ou la commutation de son jurement. Mais il faut savoir que l'Eglise n'accorde pareille dispense que pour des raisons très graves.

Conclusion

En pratique, ne jurons pas ; c'est le conseil donné par N.-S. J.-C. lui-même : « *Ego autem dico vobis, non jurare omnino.* » (Mt., v, 34). Soyons si amis de la vérité que notre seule affirmation soit capable de rassurer ceux avec qui nous traitons. « *Falsa juratio exitiosa est, vera juratio periculosa, nulla juratio segura,* » dit S. Augustin.

POUR UNE FÊTE DE JEANNE D'ARC

LE SURNATUREL DANS SON ŒUVRE

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu se laisse voir et admirer dans ses saints.

Mes frères,

Rien, en ce monde, n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu. Sans cesse, sa Providence attentive se penche sur les nations comme sur les individus, et sa main puissante dispose les grands événements de l'histoire comme les mille détails de la vie commune de façon à réaliser ses éternels desseins. D'ordinaire, respectant la liberté qu'il a donnée aux hommes, Dieu n'intervient pas lui-même dans les affaires de ce monde ; habile à tirer le bien du mal, il laisse aux passions déchaînées le soin d'exécuter, sans qu'elles s'en doutent, ses volontés. Mais à certaines heures plus critiques, lorsque la malice des hommes déborde et menace de compromettre l'œuvre divine, alors « Dieu lui-même se lève ; il prend en main sa propre cause », il suscite un homme dont il fait son instrument de choix : toujours cet instrument est saint, parce que Dieu l'a fait sien ; « ordinairement il est faible, parce que Dieu veut, par lui, faire éclater sa puissance¹ ; » presque toujours enfin, il est marqué par la douleur ; car depuis le Calvaire, nulle œuvre divine ne s'accomplit sans sacrifice. On voit alors apparaître un de ces héros dont l'intervention change le cours de l'histoire, dont la grandeur morale et les épreuves nous émeuvent plus encore que les hauts faits et les victoires ; et les hommes attentifs, qui auraient eu peine à discerner l'action divine dans le chaos d'événements contradictoires dont se compose l'histoire, reconnaissent aisément et adorent volontiers la main de Dieu qui se révèle et se laisse admirer dans les œuvres réalisées par ses saints : *mirabilis Deus in sanctis suis.*

Telle fut, mes frères, la vocation de Jeanne d'Arc. Nous allons ensemble parcourir les diverses phases de sa vie, et vous verrez clairement, je l'espère, qu'à l'une des heures les plus critiques de notre histoire, elle fut vraiment l'instrument choisi par Dieu pour le relèvement de la France.

I

On était au début de l'été de 1424, à l'heure de midi. A Domremy, Jeanne était dans le jardin de son père, quand elle s'entendit appeler par une voix mystérieuse qui venait du côté de l'église, toute proche. « Jeanne, Jeanne, disait la voix, je suis Michel, le Protecteur de la France... Il y a grande pitié au royaume de France... Pars ! Va, fille de Dieu, va en France pour relever la patrie ; il n'y a de secours qu'en toi !... Va ! tu délivreras Orléans, tu mèneras le roi recevoir son sacre à Reims ! Va, fille de Dieu, va ! »

L'enfant à qui s'adressait l'archange avait alors douze ans. Saisie d'étonnement, elle répond toute tremblante : « Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni A ni B ; je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre ! » Mais l'ange reprit : « Dieu te viendra en aide ! Pars, va en France ! Il n'y a de secours qu'en toi ! »

L'ange disait vrai. Il y avait alors grande pitié au royaume de France : sous l'étreinte de l'Anglais, notre patrie agonisait.

Sans doute, sur plus d'un point la résistance avait été admirable ; en Champagne notamment, on s'était défendu avec intrépidité ; La Hire et Dunois, dans la vallée de la Loire, faisaient chèrement payer aux Anglais leurs incessants progrès ; et en Bretagne, un moine, enfermé dans la forteresse du Mont-Saint-Michel, soutenait vaillamment un siège qui durait depuis huit ans. Orléans surtout faisait une défense héroïque. — Mais à Azincourt, 12.000 Anglais avaient battu 50.000 Français et en avaient fait un carnage effroyable ; d'autres défaites avaient suivi, moins humiliantes peut-être, mais aussi fatales. On avait vu une reine de France profiter du pouvoir que lui octroyait la folie du pauvre Charles VI, pour marier sa fille au roi d'Angleterre et lui donner en dot, dans le honteux traité de Troyes, le royaume tout entier. Paris, occupé par les Anglais, avait entendu, à la mort de Charles VI, le héraut d'armes acclamer l'avènement de « Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre. » Les Bourguignons avaient fait alliance avec l'étranger, et le vrai roi de France, Charles VII, réfugié dans les villes du Centre, les seules qui lui fussent restées fidèles, découragé, entouré d'intrigues, doutant de tous et de lui-même, lassait par son indolence et sa mollesse ses derniers partisans ; et méritait le titre ironique de « Roi de Bourges » que lui donnaient ses ennemis. Qu'Orléans succombât, — Orléans, dont les défenseurs exténués, manquant de vivres et de munitions,

attendant sans cesse des renforts qui n'arrivaient jamais, n'opposaient plus aux progrès de l'attaque anglaise qu'une défensive résignée, prélude de la défaite, — qu'Orléans succombât, rien n'arrêterait plus désormais la marche victorieuse de l'envahisseur ; c'en était fait de la France !

C'est alors que Dieu intervient. Il suscite Jeanne d'Arc ; et ce que n'ont pu faire, pendant cent années d'efforts, ni les rois, ni les grands politiques, ni les plus vaillants guerriers, une pauvre enfant, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'est initiée ni au métier des armes, ni aux finesses de la diplomatie, ni aux intrigues des cours, va l'accomplir en quelques mois.

Un matin d'hiver, elle quitte Domremy en compagnie d'un de ses oncles ; elle a dû cacher à ses parents une vocation qu'ils ne comprenaient pas. Elle arrive à Vaucouleurs, près de Robert de Baudricourt, et lui demande de la faire conduire au roi. Trois fois ce cavalier refuse de la recevoir ; quand il y consent enfin, ce n'est que pour se moquer d'elle et de ses visions. Mais l'enfant ne tremble pas ; elle parle haut et ferme, et finit par arracher l'admiration de Baudricourt, qui accède à sa demande. Parvenue à Chinon à travers mille dangers, elle reçoit de la part du roi et de ses ministres le même accueil dédaigneux. Rien ne la trouble ni ne l'émeut. Elle triomphe des hésitations du roi, subit sans faiblir, à Poitiers, un long interrogatoire de quinze jours en présence d'un tribunal composé des plus savants évêques et abbés de la Cour, réduit au silence les courtisans qui la poursuivent de leurs sarcasmes et de leur envie, s'impose à l'attention, au respect, à la confiance de tous. Elle a 17 ans, quand Charles VII la nomme « chef de guerre » et lui confie une armée qu'elle conduit au secours d'Orléans.

Arrêtons-nous un instant, mes frères, devant ce premier triomphe de Jeanne. Car ce fut un triomphe, d'amener la France à croire à sa merveilleuse mission. Que dirait-on aujourd'hui d'une jeune fille de seize ans qui prétendrait, au nom de ses visions, commander une armée, ou prendre en main le gouvernement de la France ? Mes frères, les hommes qui gouvernaient la France au xve siècle n'étaient pas plus crédules que ceux qui la gouvernent aujourd'hui. Quand Jeanne s'adressa pour la première fois à Baudricourt, celui-ci ne lui répondit rien, mais il recommanda à son oncle de corriger cette enfant et de la renvoyer à son père. C'était le langage du bon sens, et aujourd'hui, à une proposition aussi extravagante, nous ne répondrions pas autre chose. Mais ni le bon sens, ni la science, ni l'habileté ne sauraient faire obstacle à la force de Dieu ; et c'était Dieu qui avait dit à Jeanne : « Pars ! Va en France pour relever la Patrie ! »

II

Mais déjà la Pucelle est dans les murs d'Orléans. A sa voix, les courages se sont ranimés ; sous sa conduite, les Français ont retrouvé la victoire, qui depuis longtemps avait déserté leur drapeau. Le siège d'Orléans durait depuis sept mois : dix jours ont suffi à l'envoyée du ciel pour s'emparer des bastilles anglaises réputées imprenables, tuer ou faire prisonniers les chefs anglais les plus redoutés, et obliger l'armée ennemie à une retraite précipitée. Alors commence cette merveilleuse campagne de la Loire que le général Dragomirof ne craignait pas de comparer à la campagne de Bonaparte en Italie. Par une offensive hardie, elle s'empare de Jargeau après un siège de quelques heures, rejoint et enfonce l'armée anglaise à Patay. La vallée de la Loire est reconquise ; l'enthousiasme soulève les populations sur les pas de la Libératrice. C'est elle qui forme et exécute ce nouveau plan de campagne qui va conduire Charles VII à Reims.

Voyez-la, debout au pied de l'autel, assistant au sacre de son roi, pendant que les voûtes de la vieille basilique retentissent des cris mille fois répétés de : *Noël ! Noël !* C'était le cri de joie de la France qui secouait enfin sa longue léthargie et se sentait renaitre, de la France qui frissonnait de nouveau au souffle d'un patriotisme trop longtemps oublié, de la France qui saluait son roi, symbole vivant de son unité et de son indépendance.

Et tout cela, c'est l'œuvre d'une jeune fille, qui se tient, modeste et pieuse, au premier rang, armée comme un chevalier, et la main appuyée sur son étendard victorieux. Ou plutôt, non, mes frères, tout cela, c'est l'œuvre de Dieu, dont le souffle est passé sur les ossements desséchés qui couvraient au loin le sol de notre malheureuse patrie, et, comme aux jours du prophète Ezéchiel, les a vivifiés pour en faire surgir un grand peuple.

Car enfin, mes frères, si vous n'admettez pas que Dieu était avec Jeanne, comment expliquerez-vous, dans cette jeune fille des champs, la science militaire que supposent ses admirables campagnes, et à laquelle des généraux comme d'Alençon et Dunois se sont plu à rendre hommage ? Elle a toutes les qualités d'un général en chef : la prévoyance, l'entrain, le sang-froid dans la bataille ; elle sait à merveille disposer ses troupes, « aussi bien qu'un capitaine qui aurait trente ans de harnais, » a dit Dunois ; elle a, pendant l'action, des illuminations subites qui changent la fortune d'un combat. C'est elle qui ramène les Français fatigués à l'assaut des Tourelles, qu'ils emportent d'un élan victorieux ; c'est elle qui, à Patay ou à Troyes, décide une attaque immédiate qui nous vaut le succès. Dans les conseils, elle impose, à force de con-

viction et de clarté, ses vues aux plus entêtés ; elle est encore la première au combat, promenant son étendard sur les points les plus périlleux, et malgré son âge et son sexe, jamais ses forces physiques ne lui font défaut. Cependant elle reste douce et modeste ; jamais elle n'a frappé personne du tranchant ou de la pointe de son épée. Un jour pourtant, cette épée s'est brisée dans ses mains : c'est qu'elle chassait avec une sainte indignation une femme de mauvaie vie qui s'était introduite dans le camp.

Car avant tout, comme elle le déclarera à ses juges de Rouen, elle est « une bonne chrétienne ; » elle se confesse pour l'ombre d'une faute, et communie souvent ; sa pureté et sa délicatesse sont au dessus de tout soupçon ; sa frugalité, ou plutôt sa mortification est telle, qu'elle jeûne très souvent, malgré la fatigue de longues chevauchées sous une pesante armure : et certain jour de bataille, elle ne consent que le soir, à la nuit tombante, à prendre, pour toute nourriture, un peu de vin étendu d'eau. Sa prière est fervente et continuelle ; même pendant le combat, elle se retire à l'écart quelques instants pour prier. Et elle entend bien n'avoir pour la seconder dans son œuvre que des soldats dignes d'elle : La Hire oublie ses blasphèmes dans le voisinage de Jeanne, et la veille des grandes luttes, l'armée entière s'approche des Sacrements. Tels sont les moyens qu'elle emploie, et avec lesquels cette pauvre bergère triomphe de tout, et reconstitue la France. Mes frères, plus on y réfléchit, plus la carrière et les victoires de Jeanne apparaissent merveilleuses ; et pour en rendre compte, il n'y a pas d'autre explication que la parole qui lui avait été dite par l'Ange : « Va, fille de Dieu, va ! Dieu te sera en aide ! Va ! »

L'intervention de Dieu venant au secours de la France... Il s'est trouvé à notre époque, des hommes pour la déclarer indiscreète et humiliante. Ils ont décidé que Dieu n'existait pas, et ils ont saisi l'histoire afin d'en expliquer les pages où l'action de Dieu se laissait trop clairement entrevoir. Arrivés à Jeanne d'Arc, ils n'ont trouvé pour rendre compte de sa mission merveilleuse — pardonnez-moi, mes frères, de rapporter leurs paroles dans cette chaire ; mais il n'est pas inutile de regarder quelquefois jusqu'à quel degré de sottise on est réduit à descendre, quand on veut, à tout prix, se passer de Dieu, — ils n'ont trouvé, pour expliquer Jeanne, qu'un mot : c'était une folle !... Oh ! sans doute, on n'a pas dit la chose aussi crument ; on a fait appel à des termes doucereux ou savants pour voiler un peu ce qu'une telle affirmation avait de révoltant ; on a parlé d'hystérie, de névrose, d'autosuggestion, de mysticisme, etc. que sais-je encore ? — Mes frères, ces insinuations couvrent de honte ceux qui les propo-

sent; mais elles n'expliquent rien. C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre; or, depuis quand la folie est-elle capable de produire les œuvres du génie, de prendre froidement des résolutions énergiques, de les réaliser avec autant de fermeté et de courage que de sang-froid et de douceur? « Des Jeanne d'Arc, disait un jour quelqu'un, des Jeanne d'Arc, il y en a des centaines à la Salpêtrière! — Montrez-m'en une seule, lui fut-il répondu, et qu'elle nous rende l'Alsace-Lorraine!...¹ » On l'attend encore!

III

Au reste, mes frères, l'exaltation mystique expliquât-elle en partie les succès de Jeanne, jamais elle ne saurait expliquer son héroïque martyre.

Car le martyre a commencé pour la douce enfant. Pour accomplir sa mission, il était nécessaire que Jeanne connût la souffrance.

La mission de Jeanne, en effet, ne se bornait pas à chasser l'Anglais du sol de notre patrie; pour cela, Dieu n'avait qu'à susciter un Charles Martel, un Duguesclin, un Napoléon; pour refouler l'envahisseur, le génie d'un héros eût suffi. Mais pour expier les crimes effroyables dont la France, comme nation, s'était alors rendue coupable contre Dieu et contre son Eglise, pour obtenir le pardon d'un passé plein de hontes et de sang, et pour mériter les grandeurs et la gloire que réservait l'avenir, pour faire comprendre à la France, à la veille des effroyables déchirements du Protestantisme, qu'elle appartient à Dieu avant de s'appartenir à elle-même, que « le saint royaume de France relève d'abord du Roi Jésus, » comme l'écrivait Jeanne au duc de Bourgogne, ce qu'il fallait pour cela, c'était le sang d'un martyr.

Courageusement, Jeanne est entrée dans cette voie nouvelle. « Dans la semaine de Pâques de l'an 1430, elle se trouvait à Melun, visitant les remparts de la place, en vrai chef de guerre qu'elle était, quand ses saintes lui annoncèrent qu'elle serait prise avant la saint Jean prochaine: *Ainsi fallait-il qu'il fût fait. Qu'elle ne s'étonnât donc point, qu'elle prît tout en patience: Dieu l'aiderait.* L'enfant ne se répandit ni en réclamations, ni en plaintes. Elle requit seulement avec humilité que *la mort vint la chercher tôt après sa capture, afin qu'elle n'eût pas à supporter un long travail de prison.* Pauvre Jeanne! Oui, le travail sera long, et il sera dur!² »

La sombre prophétie se réalise le 23 mai suivant. Trahie probablement, sous les murs de Compiègne, pendant six mois elle passe de prison en prison, des mains des Bourguignons aux mains des Anglais, emmenée enfin à Rouen et enfermée dans un sombre cachot pour une captivité qui doit durer six

autres mois, et se terminer par la mort sur le bûcher.

Alors commence une lutte mille fois plus pénible à soutenir que le choc des bataillons anglais. Ah! il n'en coûte pas beaucoup de se montrer grand et fort dans l'enivrement de la bataille, quand le choc des armes, le fracas de la poudre, les charges héroïques, et jusqu'à la résistance de l'ennemi surexcitent l'impatience de vaincre, et soulèvent momentanément l'homme au-dessus de lui-même. Pour Jeanne, ces beaux jours sont passés. La pauvre enfant est captive; elle est seule. Elle n'a pas un bras pour la protéger contre les traitements immondes dont l'abreuvent les soldats anglais auxquels a été confiée sa garde; pas un témoin à décharge, pas un avocat pour la défendre, dans l'odieuse procès qui commence sous la présidence d'un nouveau Caïphe, — un Français et un évêque, oui, mes frères, mais un Français traître à sa patrie, et un évêque indigne de l'Eglise et renié par elle; — elle n'a pas un ami, pas même un confesseur, pour la consoler et l'encourager. Aux jours de fête, elle entend, de sa prison, le joyeux carillon des cloches de Rouen qui appellent les fidèles à l'église et à la table sainte; et Jeanne en est retenue bien loin. Ah! son cœur se fend dans cette solitude; elle pleure au souvenir des jours heureux de Domremy; elle pleure en songeant aux *Te Deum* qui retentissaient joyeux dans les « bonnes villes » reconquises, et qu'elle n'entendra plus; elle pleure sur les souffrances de son présent; elle pleure sur les angoissantes incertitudes de son avenir... Elle pleure, oui, mes frères, mais elle ne faiblit pas!

Ah! si Jeanne n'avait pas été l'envoyée de Dieu, mais seulement une exaltée quelconque, à quel effondrement n'assisterions-nous pas! Pauvre Jeanne! Elle a voulu relever la France défaillante; elle a affirmé que Charles VII en était le seul roi légitime; elle s'est sacrifiée pour eux, et la France et Charles VII l'abandonnent. Pendant longtemps on l'a acclamée comme une sainte; et maintenant on la traite comme une hérétique, indigne des sacrements. Elle a déclaré qu'elle était venue de par Dieu pour chasser de France l'Anglais envahisseur: et elle est prisonnière des Anglais, sur le sol même de la France. Mes frères, l'exaltation la plus vive ne résiste pas longtemps à l'épreuve de l'insuccès ni à l'étreinte de la douleur; mais Jeanne était l'envoyée de Dieu!

Elle s'est imposée au respect de ses geôliers. Elle a comparu devant ses juges, le front haut; et ses réponses précises, incisives, ironiques même, ont affirmé victorieusement son innocence. Aux Anglais qui tenaient son sort entre leurs mains, elle a déclaré fièrement qu'avant sept ans ils subiraient en France une défaite dont tout le royaume

¹ Cité par Mgr Touchet.

² Mgr Touchet.

branlerait, et qu'ils seraient tous boutés hors de France, excepté ceux qui y mourraient. Elle a obligé, par des interruptions victorieuses, l'accusateur public à respecter dans son langage le roi Charles VII. Elle célèbre, devant ce tribunal de vendus, sa loyale épée, capable de donner de si bons coups, et sa bannière, qu'elle aime quarante fois plus que son épée. Mais surtout, mes frères, elle a déclaré, elle a soutenu, sans se laisser abattre, sans s'abandonner une seule minute, en dépit de toutes les arguties et de tous les pièges, sous la menace de la torture, et jusqu'au moment de monter sur le bûcher, que ses Voix venaient de Dieu, et que ce qu'elle avait fait en France, elle l'avait fait par l'ordre de Dieu.

Fanatisme ! me direz-vous ? — Mes frères, le fanatisme se raidit en face de la mort ; c'est un entêtement farouche et hautain, qui conduit certains hommes à subir les pires tortures plutôt que de reconnaître qu'ils ont tort ; le fanatisme est le triomphe de l'orgueil : il n'a rien de commun avec l'attitude de Jeanne, victime pure, douce, humble et résignée.

Voyez-la s'avancer sur la place du Vieux-Marché, à Rouen. Le mois de mai touche à sa fin, — ce mois de mai qui, deux ans auparavant, l'avait vu parcourir en triomphe les places d'Orléans délivrée. — Quand on lui a annoncé sa condamnation définitive, Jeanne a rempli toute la prison de ses pleurs et de ses gémissements ; la mort sur le bûcher lui faisait spécialement horreur, et elle disait, dans son expressif langage, qu'elle aurait mieux aimé être décapitée sept fois par la hache, que de mourir ainsi par le fagot. Elle s'avance au milieu de la foule, revêtue d'un habit blanc, la tête couverte d'un capuchon, toute recueillie et priant son Dieu, qu'elle vient de recevoir dans la sainte Communion. Elle arrive devant les tribunes, écoute, sans se plaindre, mais sans pouvoir retenir ses larmes, la lecture de la sentence. Elle monte sur le bûcher, et là, elle invoque la Sainte Trinité et « les beoûts Saints et Saintes. » Puis, abaissant son regard sur la foule émue qui l'entoure, sur les Anglais qui la condamnent, et jusque sur le bourreau qui déjà prépare le feu : « Pardonnez-moi tous, comme je vous pardonne, dit-elle... Ah ! Rouen, Rouen ! J'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » Avec une délicatesse exquise, elle revendique la responsabilité de ses œuvres et en décharge Charles VII. Elle proteste contre les titres infamants dont on l'accable : « Non, non ! je ne suis pas hérétique ; je ne suis pas schismatique ; je suis une bonne chrétienne ! » Mais déjà les flammes crépitent, s'élancent et l'environnent. Alors, du tourbillon de fumée qui commence à l'étouffer, « elle jette à la face de l'Angleterre ce cri triomphant que les générations ne pourront oublier : « S. Mi-

chel, S. Michel ! Non, non, mes Voix ne m'ont pas trompée ; ma mission était de Dieu ! » Et elle expire, « ne prononçant plus que le nom du Roi des héros et des martyrs : Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Mourir ainsi, mes frères, ce n'est pas être vaincu, c'est triompher. Les Anglais impressionnés se retirent en se frappant la poitrine et en disant : « Nous sommes perdus ! Nous avons brûlé une sainte ! » Quatre ans après la mort de Jeanne, les Bourguignons quittent l'alliance anglaise et s'unissent à Charles VII contre l'étranger ; deux ans plus tard, Paris est repris ; 25 ans après, pas un Anglais ne restait sur le sol de France, sauf à Calais. Puis voici que des voix innombrables se lèvent, voix du peuple de France, voix de l'histoire et de la poésie, voix des grands capitaines, voix des savants, voix des prêtres et des saints, voix de l'Eglise romaine enfin, qui domine toutes les autres et donne l'unité à ce chœur immense, et toutes ces voix, au souvenir des merveilles réalisées dans la vie et dans la mort de cette bergère brûlée vive à dix-neuf ans, ont repris, comme un écho puissant, le cri de Jeanne mourante, et ont redit : « Non, non ! ses Voix ne l'ont pas trompée ; sa mission était vraiment de Dieu ! »

Unissons nos voix à un concert si unanime, mes frères ; aimons à reconnaître que Dieu était avec Jeanne d'Arc, et que, par elle, il s'est, une fois de plus, montré admirable dans ses saints : *mirabilis Deus in sanctis suis*. Soyons fiers de la Providence particulière qu'il a toujours témoignée en faveur de notre patrie : *non fecit taliter omni nationi* ; c'est en vain que vous chercheriez dans les Annales des autres peuples, hormis le peuple juif sous l'Ancien Testament, une héroïne qui rappelât, même de loin, notre Jeanne d'Arc.

Chrétiens, apprenons par les leçons du passé, à regarder l'avenir avec confiance, sûrs que Dieu nous viendra en aide, si nous bataillons vaillamment, comme le voulait Jeanne. Surtout apprenons à nous confier à cette Providence divine qui éclate si merveilleusement en Jeanne d'Arc, mais qui s'intéresse plus encore au salut des âmes qu'à l'existence des nations. Soyons enfin fidèles à ce Dieu que Jeanne a si héroïquement servi ; et si nous voulons mériter que Jeanne d'Arc étende sur nous son patronage, ne soyons pas seulement des Français, — ce serait trop peu ; — soyons, comme elle, de « bons chrétiens. » Ainsi soit-il.

1 P. Janvier,

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 februarii 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGUES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COTAT.

Ami du Clergé du 10 février 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les dimanches de Carême. — II. La pensée du jugement, 97.

Instructions sur la Prière. — X. La prière doit être humble et confiante, 101. — XI. Elle doit être persévérante, 104.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XVII. 2^e dimanche de Carême, 107. — XVIII. 3^e dimanche, 109.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

II

LA PENSÉE DU JUGEMENT

Memorare novissima tua.

Souvenez-vous de vos fins dernières. (Eccl., VII, 40).

Mes frères,

C'est un sage avertissement que nous donne l'auteur inspiré du livre de l'Ecclésiastique, quand il nous conseille de penser à nos fins dernières. Le grand malheur de notre vie présente provient surtout de ce que nous oublions trop ce qui doit la suivre ; d'où il résulte que nous nous conduisons le plus souvent comme si nous devions toujours rester en ce monde, sans avoir jamais à rendre compte de nos actions.

Si au contraire nous avons la sagesse de réfléchir de temps en temps sur ce qui doit suivre notre existence actuelle, le jugement, l'enfer ou le ciel, il est certain que ces réflexions produiraient sur nous une impression profonde et salutaire. Comme le recommande le roi Salomon, nous nous efforcerions de ne pas pécher, pour obtenir un bon jugement, éviter l'enfer et mériter le ciel.

Afin de vous engager à entrer dans cette nécessaire disposition, je vous parlerai aujourd'hui de la première de ces fins dernières, *du jugement particulier*, de ce jugement que tous, sans nulle exception, nous aurons à subir, seul à seul avec Dieu, aussitôt après que la mort aura séparé notre âme de notre corps ; jugement prochain peut-être, en tout cas décisif, qui fixera notre éternelle destinée, heureuse ou malheureuse, selon nos œuvres.

Le jugement porté sur notre vie se fera instantanément, en un clin d'œil ; la justice de

Dieu n'a pas besoin de longs délais ; pour lui, nous examiner, nous convaincre, nous absoudre ou nous condamner, seront une seule et même action. Cependant, mes frères, pour vous faire mieux comprendre en quoi consistera cet acte d'une si grande importance, je me conformerai aux procédés de la justice humaine, en appliquant sa manière d'agir à la justice divine.

Qu'est-ce donc qu'un jugement ? C'est la comparution devant un juge légitime d'un accusé qui, après la déposition des témoins, est condamné ou absous par une sentence définitive.

De même au jugement particulier, il y aura un *juge*, un *accusé*, des *témoins* et une *sentence*, autant toutefois qu'il est permis de comparer l'action lente et imparfaite de la justice des hommes avec l'action rapide et infaillible de la justice de Dieu.

I. — Le juge

D'abord, mes frères, quel sera le juge, dans ce jugement redoutable ?

Ce sera Dieu lui-même, juge que nous devons craindre infiniment, car il sera un juge certain, infaillible, inexorable et grandement irrité contre le pécheur.

1. Ce sera un juge *certain*. Je veux dire que nous ne pouvons pas douter de la certitude du jugement particulier.

De nombreux incrédules ont essayé d'en nier la réalité, tant ils en avaient peur. Mais leurs négations perdent toute autorité devant les preuves de cette vérité, aussi certaine et aussi indiscutable que la mort elle-même.

Les divines Ecritures, inspirées par le Saint-Esprit, nous l'enseignent expressément. « Il a été décrété, nous dit l'apôtre saint Paul, que tous les hommes mourront, et qu'après la mort ils subiront le jugement. » Que peut-on opposer à une déclaration aussi précise ? Absolument rien. « Nous devons donc, dit le même apôtre, comparaître devant le tribunal de Dieu, aussitôt après notre mort, afin de recevoir ce qu'auront mérité les bonnes ou mauvaises œuvres de notre vie. »

L'enseignement doctrinal de l'Eglise catholique, interprète infaillible de la vérité religieuse, la croyance traditionnelle de tous les peuples, même païens, ne nous permettent pas d'hésiter un seul instant à admettre la vérité de ce jugement. Notre raison, à elle seule, nous en fournit un témoignage irrécusable : avant que notre âme immortelle entre dans sa vie future, il faut bien qu'une sentence décisive soit prononcée sur le sort qu'elle a mérité, bon ou mauvais, pour l'éternité.

Les méchants ont donc beau protester con-

tre le jugement qui les attend. Ils seront jugés, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas ; car le jugement est certain, et Dieu les citera tous à son tribunal inévitable.

2. Dieu est en même temps un juge *infaillible*, scrutateur des consciences à qui rien, ni pensée, ni parole, ni action ne pourra échapper. Le juge de la terre peut être surpris par les apparences, trompé par de faux témoignages, ou ébranlé par l'éloquence des avocats ; son oreille ne peut pas tout entendre, ni son œil tout voir, et encore moins sa main saisir tous les coupables. La sentence qu'il prononce se ressent bien souvent de l'imperfection de son information. Mais la science de Dieu est une science indéfectible, et sa connaissance de notre cause une connaissance complète, qui n'admet ni la moindre erreur, ni le plus petit oubli. Lui-même a été le témoin attentif de notre vie entière ; il est l'œil et l'oreille à qui rien n'échappé. Vous vous enfoncez dans l'ombre de la nuit pour commettre quelque action mauvaise ; il la voit, et vous en demandera compte. Vous prononcez un blasphème, ou bien vous dites en secret une parole contre la justice ou la vérité : il l'entend, et vous en demandera compte. Vous vous retirez au dedans de vous-même, pour former dans votre esprit quelque pensée d'orgueil, ou dans votre cœur quelque désir impur : Dieu les connaît, et vous en demandera compte à son jugement.

O juge infaillible ! personne ne pourra se soustraire à votre clairvoyance, et rien de ce que nous faisons de mal n'évitera votre juste sentence !

3. Au jugement particulier, mes frères, c'est encore devant un juge *inexorable* et inflexible que nous comparaitrons. Tant que nous vivons, nous pouvons fléchir sa sévérité par notre repentir, et obtenir notre pardon. Mais après la mort, ce sera fini ; nous resterons éternellement fixés dans l'état où le trépas nous aura saisis ; et si c'est l'état de péché mortel, Dieu lui-même, malgré son infinie bonté, ne pourra rien changer à notre malheureux sort.

Aux tribunaux humains, l'accusé essaye d'échapper à la pitié de son juge par ses regrets et l'humilité de sa tenue ; il espère dans l'éloquence de son avocat, dans la puissante intervention de ses amis. Même quand il a été condamné, il met un dernier espoir dans son recours en grâce au chef de l'Etat. Mais devant ce juge suprême qui est Dieu, rien de pareil à attendre. Partout où Dieu voit le péché, il le punit sans adoucissement, comme il récompense la vertu partout où elle brille de son pur éclat.

Devant lui, ni les supplications, ni l'éloquence, ni la faveur ne trouveront grâce. Tu es mort dans ton péché, ô malheureux

pécheur ; tu le porteras au tribunal de ton Dieu, où il criera vengeance contre toi ; tu entendras le prononcé d'une sentence irrévocable, dont les conséquences pèseront éternellement sur ton âme infortunée !

4. Ce jugement sera d'autant plus terrible que le juge se montrera un juge *irrité* et implacable. Tant que nous vivons, Dieu est patient, parce qu'il est bon et animé à notre égard d'une miséricorde infinie. Mais quand l'homme aura jusqu'à la fin abusé de ses bienfaits et multiplié ses iniquités, les délais de la bonté divine seront épuisés ; la justice aura seule son cours. Justice entière, justice sans faiblesse, mais alors justice irritée par tant d'outrages et d'abus des grâces ; justice implacable, qui exigera une satisfaction complète ; justice immuable, qui poursuivra le pécheur sans cesse, jusque dans les profondeurs des gouffres infernaux.

Tel sera, mes frères, le juge devant lequel nous aurons à comparaître, tous, à l'heure de notre mort. Oh ! qu'il est redoutable, et combien la pensée de son jugement doit vous engager à satisfaire dès maintenant à sa justice, par la correction de votre vie, et par votre soin à éviter le péché, seul objet de ses justes rigueurs. Pensez-y, mes frères, pensez-y sérieusement ; je vous le demande instamment, dans le meilleur intérêt de votre salut éternel.

II. — L'accusé

Quel sera l'accusé, au jugement particulier ? — Ce sera chacun des hommes qui passeront ici-bas, vous, mes frères, et moi aussi, sans que personne puisse l'éviter.

L'impartiale justice de Dieu n'épargnera aucun homme ; et de même que tous mourront, de même tous seront jugés. Grands et petits, puissants de la terre et humbles artisans, savants et ignorants, pieux chrétiens qui craignent ce jugement et impies qui le nient ou s'en moquent, tous le subiront ; tous à cet instant trembleront au plus intime de leur être, en présence de ses inexorables rigueurs. Quand sonnera l'heure de cette redoutable citation ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons celle de notre mort. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle retentira à nos oreilles à un moment inattendu, un peu plus tôt, un peu plus tard. Ce sera peut-être demain, peut-être aujourd'hui, peut-être encore avant que cette journée ait achevé son cours.

Les statistiques nous apprennent qu'il meurt environ un homme par seconde sur la terre : ainsi donc, à ce moment même où je vous parle, plusieurs de nos frères subissent ce jugement... Quelle effrayante surprise ! De quel saisissement est bouleversée l'âme qui tout d'un coup se trouve transportée en pré-

sence de son Dieu, devant la majesté de sa justice !

On lit dans l'histoire que parfois de grands coupables sont tombés morts d'effroi aux pieds de leurs juges, pour n'avoir pu résister à la terreur qu'inspirait leur imposante gravité. Oh ! quelle sera donc l'épouvante de l'âme qui, aussitôt sortie de son corps, paraîtra seule devant Dieu seul, troublée, anéantie, mais en pleine connaissance de son état, et sans pouvoir rien dissimuler ! L'âme souillée de péchés, en présence de l'infinie perfection ; l'âme pleine de malice, devant le Dieu bon, mais dont la bonté méconnue s'est changée en fureur ; l'âme faible, impuissante, en face d'un Dieu tout-puissant, prêt à châtier sans pitié ses iniquités !

L'âme seule devant Dieu seul ! Pensée qui faisait trembler saint Jérôme dans la grotte de Bethléem, et tant d'autres solitaires dans leurs déserts, malgré la pureté de leurs vertus et les austérités de leur pénitence.

La voilà donc, cette âme infortunée, devant son juge. Il l'interroge aussitôt. Il lui fait rendre compte de sa vie entière. Il n'y a là ni discussion, ni excuses, ni récriminations d'aucune sorte. En un clin d'œil l'accusé est mis en face de son existence entière ; il reconnaît la justice de son sort, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous dire ces choses.

La matière de cet examen, vous la connaissez, mes frères. C'est l'ensemble de tous vos devoirs, avec leur accomplissement ou leur violation. « Je vous le déclare en vérité, dit Jésus-Christ dans son Evangile, au jugement les hommes rendront compte de tout, jusqu'à la parole inutilement prononcée. » Redoutable affirmation, qui nous laisse entendre combien exact et minutieux sera le jugement que nous aurons à subir. Dieu ne laissera rien dans l'oubli ; il déroulera devant nos yeux le tableau de toutes nos années, et nous en fera constater le bon ou mauvais emploi. Fautes envers Dieu, envers nos semblables ou envers nous-mêmes ; fautes commises par pensées, par paroles, par actions ou par omissions ; fautes de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr ou de la vieillesse ; fautes contre nos devoirs d'état, tout mal accompli, tout bien omis, tout sera examiné et jugé avec une science infaillible et une inflexible sévérité, sans que rien puisse être oublié ou dérobé à l'attention de notre juge.

O malheureux pécheur ! Si tu veux échapper à la dure sentence de condamnation qui t'attend, prépare bien, dès aujourd'hui, l'examen de ta vie entière. A mesure que tu reconnaitras quelque faute commise dans un accès d'égarement, hâte-toi, pendant qu'il en est temps encore, de l'effacer par un humble aveu et une pénitence efficace. Quel malheur

ce serait pour toi, s'il t'arrivait de comparaître au jugement, ayant un seul péché mortel non encore expié !

III. — Les témoins

Comme aux tribunaux de la justice humaine, il y aura, au jugement particulier, des témoins qui déposeront contre l'âme pécheresse.

1. Le premier de ces témoins sera, mes frères, votre propre conscience, cette voix intérieure que vous avez tant de fois entendue, et dont trop souvent vous avez méprisé les salutaires avertissements.

La conscience est la voix même de Dieu, qui en présence d'une obligation à remplir ou d'une faute à éviter, conseille à notre âme ce qu'elle doit faire. Elle est en nous le cri du devoir, de la vertu et de l'honneur. Si nous l'écoutons, nous faisons le bien ; si nous la repoussons, nous faisons le mal ; et alors cette conscience méprisée, devenant notre sévère justicière, nous châtiara le plus souvent par de cruels remords. Durant sa vie terrestre, le pécheur peut parfois étouffer cette voix vengeresse, et vivre tranquille dans son péché. Mais après la mort, la conscience recouvrera sa liberté et accusera avec une force impitoyable celui qui sera demeuré sourd à ses avis, durant de si longues années.

Cette passion nourrie si longtemps dans un secret impénétrable, ces misérables faiblesses, ces fautes multipliées dans l'ombre ou en public, sans qu'on les ait jamais accusées au tribunal de la pénitence, la conscience révélera tout au tribunal de Dieu. On ne pourra rien objecter contre elle, puisqu'elle sera notre propre témoignage, impossible à nier en aucune de ses accusations.

Quelle honte alors ! Quelle affreuse confusion, absolument sans remède, puisque si notre bouche voulait nier nos péchés, notre âme elle-même, par le cri de la conscience, en ferait l'aveu !

2. Un autre témoin viendra aussi, avec tristesse, déposer contre vous. Ce sera votre ange gardien. Dieu vous l'avait donné, à votre entrée dans le monde, pour veiller sur votre destinée et vous guider dans le chemin de votre existence mortelle. Comme un fidèle ami, il vous dirigeait par ses bonnes inspirations ; il vous préservait du danger menaçant votre âme et aussi votre corps ; il vous relevait de vos chutes ; et quand vous vous étiez montrés dociles à écouter ses sages conseils, vous ne vous étiez jamais écartés de la vertu, et vous avez été assurés de monter un jour avec lui au ciel, pour y recevoir votre récompense. Mais si vous avez refusé d'entendre sa voix, et persisté malgré lui à faire le mal, il deviendra, lors de votre jugement, un témoin justement irrité. Son amitié méconnue

vous reprochera votre mépris de ses avertissements. Il se justifiera devant Dieu du mauvais succès de sa mission. « Je n'ai rien négligé pour le sauver, Seigneur. Tant qu'il a vécu, je lui ai prodigué mes soins, pour le détourner du péché. Il n'a pas voulu m'entendre. Puisqu'il est perdu, c'est sa faute ! »

3. Oserai-je maintenant, mes frères, nommer le dernier témoin qui viendra accabler le malheureux pécheur au tribunal de Dieu ? Ma pensée frémit à son souvenir et préférerait n'avoir point à en parler. Il le faut bien cependant, pour vous en inspirer une crainte salutaire et vous encourager à repousser avec plus d'énergie ses dangereuses tentations.

Ce témoin, ce sera *Satan*, le démon, l'implacable ennemi de nos âmes durant notre vie, et, après notre mort, l'exécuteur impitoyable des châtiments de la justice divine. Il sera là, au jugement du pécheur, fier de sa victoire. « Je ne lui ai jamais fait de bien, dira-t-il ; je ne suis pas mort sur une croix pour le sauver. Mais je lui ai présenté le mal ; j'ai flatté ses passions ; je lui ai promis quelques honteuses satisfactions. Il m'a écouté ; il s'est plongé dans les vices vers lesquels je le poussais. Il m'appartient ; je le réclame ; c'est mon bien. » Et saisissant l'âme infortunée du pécheur, il l'entraînera avec lui dans les tourments des flammes éternelles.

IV. — La sentence

Il me reste, mes frères, à vous parler de la sentence qui sera prononcée au jugement particulier.

Cette sentence sera bonne ou mauvaise : bonne sentence de récompense au ciel, soit immédiate, soit après un temps d'expiation passé dans le purgatoire ; mauvaise sentence de condamnation aux peines sans fin de l'enfer.

Le saint Evangile, parole authentique de Jésus-Christ, nous fait connaître les termes de cette sentence, la même que le Sauveur prononcera au jugement dernier, à la fin du monde.

A l'heureux chrétien qui sera mort en état de grâce, après avoir entièrement satisfait à la justice divine, le souverain Juge, d'une voix amie et rassurante, dira : « Courage, bon et fidèle serviteur ; entre dans la joie de ton Seigneur, pour y occuper la place promise à tes vertus. » Au même instant l'arrêt s'exécutera, et l'âme de l'élu sera fixée dans le bonheur, pour l'éternité.

A l'homme coupable qui aura rendu son dernier soupir en état de péché mortel, sans repentir et sans absolution, une voix foudroyante dira aussitôt : « Retire-toi, maudit, et va au feu éternel ! » La sentence sera immédiatement suivie du châtiment infligé, et

l'âme du réprouvé tombera dans les flammes de l'enfer, pour n'en sortir jamais.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans ce jugement, c'est qu'il sera sans appel, comme sans nul adoucissement, et recevra son application durant toute l'éternité. Rien n'en changera les conditions. Les siècles succéderont aux siècles, tant que le monde subsistera et après qu'il aura disparu dans son anéantissement final ; jamais les élus ne verront aucun amoindrissement à leur félicité ; jamais les damnés ne cesseront de souffrir dans un châtiment inexorable.

Il y aura donc véritablement, mes frères, un jugement particulier aussitôt après notre mort, et deux sentences possibles à ce jugement. Permettez-moi de vous demander en terminant ce discours : « Laquelle de ces deux sentences désirez-vous entendre prononcer sur votre âme ? » Car cela dépend de vous, et de vous seuls...

Mais à quoi bon insister sur ma demande ? Elle est bien inutile ; et je suis assuré que tous, sans aucune exception, vous désirez la bonne sentence, celle qui vous ouvrira les portes du ciel.

La sentence que vous aurez choisie, et que vous aurez méritée par la piété de votre vie, sera certainement celle que le Souverain Juge portera sur vous, au moment décisif de son jugement.

Efforcez-vous donc de la mériter ; et, pour y parvenir, pensez souvent à ce jugement qui décidera de votre sort éternel. Cette pensée salutaire éclairera votre esprit, dissipera vos hésitations ; elle affermira votre volonté dans le bien, et vous fera marcher avec assurance dans les voies de la justice et de la vertu. Dans vos moments de réflexion, représentez à votre imagination ce grand Juge, à qui vous aurez à rendre compte de votre vie : juge certain que nul ne peut récuser ; juge infailible dans son réquisitoire, immuable dans ses décisions ; et surtout juge irrité par une trop longue persistance dans le péché. Dites-vous que vous-même serez l'accusé, et que vous aurez alors à passer le plus sérieux examen seul avec Dieu, uniquement accompagné du bien ou du mal que vous aurez fait. Songez aussi aux témoins qui déposeront contre vous, votre conscience, votre ange gardien, et votre mortel ennemi, le démon.

Rappelez-vous enfin, de temps en temps, la sentence qui sera prononcée ; et, puisque vous souhaitez entendre la bonne sentence retentir sur votre âme à cet instant solennel, demandez-la souvent dans une fervente prière, et redites-en les paroles au cours de vos journées. Elles vous rassureront ; elles vous encourageront au bien ; elles mettront en vous une sainte ardeur et une infatigable

persévérance, qui vous la fera mériter ; elles seront pour vous une source inépuisable de grâces en cette vie, et, dans l'autre, le principe de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

X

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE HUMBLE ET CONFIANTE

*Humilibus dat gratiam... Pos-
tulet in fide, nihil hesitans.*

Dieu donne sa grâce aux humbles : demandez-la en toute confiance, sans hésitation.

(Jac., 1, 5, 7).

Mes frères,

Voulons-nous que nos prières soient agréées de Dieu et nous laissent une garantie de leur efficacité ? Accompagnons-les des dispositions requises. J'en ai déjà noté une : l'attention ; mais elle n'est pas la seule. Je vous en signalerai aujourd'hui deux autres, qui sont aussi nécessaires : ce sont l'humilité et la confiance.

Nos prières, pour être les bienvenues près de Dieu, doivent être humbles et confiantes. Vous en serez convaincus, si vous ne l'êtes déjà, lorsque vous m'aurez entendu.

I

Je ne sais rien de plus naturel et de plus légitimement exigé que l'humilité, quand nous prions.

Que sommes-nous, en effet, vis-à-vis de Dieu auquel s'adressent nos supplications ? Nous sommes de pauvres et infimes créatures, des êtres d'un jour, des transfuges du néant : nous sied-il bien de faire les fiers devant Dieu qui est la majesté suprême, la souveraine grandeur ? Cendre et poussière, nous serait-il permis de parler à Dieu avec une hauteur prétentieuse ?

Que sommes-nous encore ? Nous sommes des suppliants, disons même « des mendiants, » selon le mot de S. Augustin. Mais le mendiant ne doit point s'enorgueillir : l'humilité est son attitude naturelle et le seul sentiment qui lui convienne. Jugez-en vous-mêmes. Un misérable vous arrête en votre chemin ; au lieu d'avoir une pose et un langage en rapport avec sa triste situation, il prend un air altier, il vous parle impérieusement avec une sorte de dédain. Vous sentez aussitôt que cet homme se rend indigne de vos bienfaits. Le Seigneur éprouve la même répulsion que nous pour l'orgueil, et le chrétien qui prie sans humilité sera exclu de ses largesses.

Que sommes-nous encore en regard de Dieu ? Nous sommes des coupables, des pécheurs. Baisse le front, ô pécheur ! sois confus au

souvenir de tes fautes, humilié-toi : ce n'est qu'à cette condition que tu obtiendras le pardon que tu implores. Vous seriez certainement sans pitié pour celui qui vous aurait offensé et qui vous parlerait avec arrogance ; Dieu ne peut faire droit à la prière d'un pécheur qui refuse de reconnaître ses torts et de s'humilier devant lui.

Que sommes-nous enfin ? Des débiteurs vis-à-vis de Dieu. Nous lui devons de la reconnaissance pour les bienfaits sans nombre que nous tenons de sa libéralité ; mais la reconnaissance doit toujours être accompagnée de modestie.

D'ailleurs le Livre saint nous enseigne, de la manière la plus expresse, la nécessité de l'humilité dans la prière et l'efficacité de cette vertu sur le cœur de Dieu. Il nous dit que les orgueilleux n'ont jamais plu au Seigneur, mais que la prière des cœurs doux et humbles lui a toujours été agréable ; il nous dit que la prière de celui qui s'humilie, pénétrera les nues et sera toujours exaucée : *oratio humiliantis se nubes penetrabit, et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (Eccli., xxxv, 21).

Relisez la parabole du Pharisien et du publicain : vous y trouverez, de la bouche même de Notre-Seigneur, la confirmation de cette vérité.

Rappelez-vous ce Pharisien, type de jactance et d'orgueil. Il entre dans le temple, il marche d'un pas ferme, écartant la foule, il s'avance jusqu'au près de l'autel où il s'adjuge la première place. La tête haute, le visage assuré, le regard fixe, il dédaigne de s'agenouiller et de témoigner par un acte extérieur le respect qu'il doit à Dieu dans son sanctuaire.

Il est monté au temple pour prier. Que va-t-il dire à Dieu ? Écoutons : « Mon Dieu ! je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain qui est là, à la porte du temple : je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède... »

Il rend grâces à Dieu : c'est déjà un but de la prière. Mais la prière est faite encore pour reconnaître le souverain domaine de Dieu et notre absolue dépendance ; elle est faite pour implorer le pardon de nos fautes, elle est faite pour demander les secours dont nous avons besoin parmi les épreuves, les tentations et les dangers de la vie.

Le Pharisien ne l'entend pas ainsi. Il traite le Seigneur Dieu comme un égal, il semble poser sa majesté en face de la sienne. D'ailleurs, il n'a rien à lui demander : rien pour le passé, rien pour le présent, rien pour l'avenir ; il n'a pas de pardon à solliciter, puisqu'il est de tout point irréprochable.

O Pharisien ! ta prière n'est qu'un acte d'orgueil et de complaisance en toi-même ; Dieu la rejette, mais il accueille celle du publicain parce qu'elle est humble.

En effet, la conduite du publicain est exactement le contrepied de celle du Pharisien. Quelle différence d'attitude d'abord ! Le sentiment de son indignité le retient à la porte du temple : la place la plus obscure est celle qu'il choisit. Le Pharisien se met en évidence ; lui se tient en arrière ; il n'ose pas même lever les yeux du côté de l'autel, tant il est saisi d'un profond respect en la présence de Dieu, et tant il se sent humilié au souvenir de ses fautes... Sa prière n'est pas un panegyrique composé avec le récit de ses bonnes œuvres et l'énumération de ses qualités ; ce n'est pas non plus une accusation jetée à la face des autres ; il n'accuse personne, car il n'est pas monté au temple pour cela ; mais il s'accuse lui-même, en se frappant la poitrine. Sa prière est un humble aveu et un pressant appel à la miséricorde de Dieu : « Mon Dieu, dit-il avec componction, ayez pitié de moi, je suis un pécheur, *propitius esto mihi peccatori.* »

Pécheur ! c'est bien là notre nom à tous. Qui de nous, en effet, oserait se dire sans péché ? Qui de nous n'a pas maintes fois offensé Dieu ? Alors, si nous voulons nous concilier la miséricorde divine, il nous faut imiter l'exemple du publicain : nous humilier, sentir nos fautes, les regretter vivement et dire en toute sincérité : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur ! »

Voilà la prière humble, celle qui, en toute circonstance, dispose Dieu à nous entendre et à nous exaucer.

C'est avec cette humilité que le royal prophète priait quand il disait au Seigneur : « Ayez pitié de moi, parce que je suis pauvre et infirme, je suis un ver de terre et non un homme, je suis un pécheur et j'ai été conçu dans l'iniquité. »

C'est avec cette humilité que priait S. Augustin. « Je suis indigne, s'écriait-il, de la lumière que je vois, de l'air que je respire, du pain que je mange, de l'eau que je bois, des vêtements qui me couvrent ; je suis indigne de toute grâce, de toute consolation ; cependant, malgré mon indignité, j'espère, ô mon Dieu, en votre infinie miséricorde. »

Une prière faite dans ces sentiments touche le cœur de Dieu et désarme sa justice.

A l'humilité intérieure vous ajouterez, mes frères, l'humilité extérieure, car il est juste que le corps s'associe à l'âme et traduise à sa manière les mêmes dispositions. Et pour ce faire, vous aurez un maintien modeste ; vous prierez à genoux : cette posture est l'expression naturelle de l'adoration ; vous prierez les mains jointes : c'est le geste du sup-

pliant qui demande avec instance ; vous prierez les yeux baissés : c'est l'attitude du pécheur à la pensée de ses fautes.

Dans ces conditions, votre prière tout empreinte d'humilité pénétrera les nues, selon la parole sainte, et sera agréée du Dieu qui abaisse les orgueilleux et qui exalte les humbles.

II

Je viens maintenant à une autre qualité de la prière, qui est la confiance.

La confiance dans la prière est la ferme persuasion que Dieu nous accordera les bienfaits que nous sollicitons.

Cette confiance est une des conditions de la grâce divine : elle est formellement requise pour le succès de nos prières. « Tout ce que vous demanderez, dit Jésus-Christ, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait selon vos désirs. » L'apôtre saint Jacques affirme à son tour la nécessité de cette disposition, et après avoir déclaré que si quelqu'un a besoin des grâces du ciel, il doit les demander à Dieu, il ajoute : « Qu'il demande avec confiance et sans hésitation, car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer, et il ne recevra rien. »

Voulez-vous savoir, mes frères, quelles sont les raisons qui motivent cette confiance ? Elles nous sont révélées par ces trois mots du Symbole : *Deum patrem omnipotentem*. Dieu est notre Père, et il est tout-puissant.

1. Dieu est notre Père : nous sommes ses fils d'adoption. S'il est naturel que les enfants aient confiance dans leur père et attendent de lui les secours dont ils ont besoin, il est bien juste que nous ayons pleine confiance en Dieu et que nous ne doutions pas de sa bonté à notre égard. Il est père, et de tous le meilleur ; personne ne l'est autant que lui : *nemo tam pater*. Le sentiment de la paternité est chez lui à un degré souverain, qui dépasse, dit S. Jean Chrysostome, la tendresse de tous les pères et de toutes les mères, autant que la bonté l'emporte sur la malice : *quantum malitiam vincit bonitas*.

Si un père ne refuse pas à son enfant ce qu'il lui demande raisonnablement, comment Dieu qui est père, lui aussi, pourrait-il repousser froidement une légitime requête ? C'est de ce que Notre-Seigneur voulait faire comprendre à la foule qui l'entourait. Il venait de parler de la puissance de la prière : il avait devant lui des pères et des enfants, et voulant leur donner de son efficacité une preuve prise dans le cœur de l'humanité, il leur dit : « Y a-t-il parmi vous un homme, un homme digne de ce nom, c'est-à-dire qui ait la nature humaine et les sentiments qu'elle inspire au dernier des mortels ? S'il y en a un seul, je l'adjure de me le dire : lorsque son fils lui demande du

pain, lui donne-t-il une pierre ? *numquid lapidem porrigat ei ?* Si son enfant lui demande un poisson, lui présentera-t-il un serpent ? *numquid serpentem porriget ei ?* Si son enfant lui demande un œuf, lui offrira-t-il un scorpion ? Non, jamais cela ne s'est vu, et cet homme, parce qu'il est père, donnera à son enfant un pain, un poisson, un œuf, selon le désir qu'il a exprimé. » Et il continue pour arriver à cette conclusion : « Vous qui êtes méchants, et quelquefois la méchanceté même, si vous donnez de bonnes choses à vos enfants quand ils vous en prient, à combien plus forte raison votre Père céleste, qui est la bonté même, ne vous donnera-t-il pas des choses meilleures encore, quand vous les lui demanderez ? »

Quelle admirable simplicité, mes frères ! Et, en même temps, quelle preuve touchante de la puissance de la prière ! Dieu est père, et par conséquent il est, en vertu de ce titre, disposé à accueillir nos demandes, si elles sont raisonnables ; il veut exaucer nos vœux, s'ils sont légitimes. Nous devons donc aller à lui avec un cœur confiant ; nous pouvons compter sur sa bienveillance.

2. Autre raison pour lui accorder notre confiance. Non seulement, il est père, mais il est tout-puissant : *patrem omnipotentem*. On peut vouloir faire du bien et être dans l'impossibilité de réaliser son désir. Il ne manque pas de cœurs compatissants qui voudraient bien sincèrement alléger les misères du prochain, mais les moyens leur font défaut ; ils veulent, mais ils ne peuvent pas.

Nous n'avons pas à craindre cette impossibilité pour Dieu ; car il peut ce qu'il veut ; il est la puissance infinie. Les hommes nous renvoient les mains vides, lorsque nous comptons sur leur bonté, parce que le pouvoir leur manque ; mais Dieu peut et veut nous accorder tout ce que nous lui demandons de juste, d'utile à sa gloire et à notre salut. Toutes les créatures sont à ses ordres ; aucun obstacle ne peut s'opposer à ses desseins, et rien ne l'empêche de suspendre les lois de la nature, de faire un miracle, pour répondre au cri d'une âme en détresse qui réclame du secours.

Aussi les Saints, pénétrés de cette pensée que Dieu est bonté et puissance, s'adressaient à lui avec une confiance sans bornes ; ils prenaient parfois une attitude et un langage qu'on serait tenté de regarder comme une audacieuse témérité ; ils semblaient commander à Dieu.

Je songe à sainte Thérèse qui, dans un besoin pressant, disait à Dieu : « Seigneur, vous ne devez pas me refuser la faveur que j'implore : comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il le souffrir ? Non, Seigneur, cela ne peut se tolérer : est-ce que j'agisrais

ainsi à votre égard, si j'étais à votre place ? »

Cette confiance est agréable à Dieu, et il a daigné souvent la récompenser par d'insignes faveurs.

Dans son livre *De la Cité de Dieu*, S. Augustin raconte qu'il y avait de son temps à Carthage un homme atteint d'une cruelle infirmité, à ce point que sa vie n'était plus qu'un continuel martyre. Une opération fut jugée nécessaire ; elle ne réussit pas. Une seconde opération fut décidée ; le malade s'en épouvantait. Il appela près de lui le saint évêque Aurélien, S. Augustin, et plusieurs autres prêtres. Ces pieux personnages exhortèrent le pauvre souffrant à la patience, et à la résignation à la volonté de Dieu ; puis ils se mirent à genoux et prièrent pour lui. S. Augustin rapporte que la prière d'Aurélien fut faite avec une confiance si touchante, avec des larmes si abondantes que lui-même ne put prier ; il se contenta de dire : « Seigneur, si vous n'écoutez pas favorablement de telles prières, lesquelles pourront jamais vous fléchir ? » Les médecins arrivaient le lendemain, pour tenter l'opération redoutée. A leur grand étonnement, et à la stupéfaction des personnes présentes, la partie malade était complètement guérie. Un fait si prodigieux fit pousser à tous des cris de joie et de reconnaissance envers Dieu.

Mes frères, la bonté de Dieu n'est pas épuisée, son bras n'est pas raccourci, et de nos jours, le récit des pèlerinages en fait foi, il accorde à la prière confiante de précieuses faveurs, des guérisons miraculeuses, des bienfaits d'ordre spirituel et temporel qui prouvent aux plus sceptiques la puissance de la prière.

La confiance est une des plus importantes conditions pour assurer le succès de nos prières. Disons-le pourtant, — car il faut s'abstenir de toute exagération, — cette confiance ne va pas jusqu'à croire d'une certitude de foi qu'on obtiendra telle ou telle grâce particulière qu'on sollicite. Sans une révélation particulière, on ne sait pas d'une manière absolue si toutes les conditions de la prière sont remplies, ni si le bien qu'on demande est vraiment utile au salut. La confiance nécessaire en priant, c'est la persuasion que notre prière sera certainement exaucée si nous demandons, comme il faut, un bien véritable.

**

Il me revient à l'esprit un souvenir biblique que qui terminera cette instruction.

Joas, roi d'Israël, attaqué par de nombreux ennemis, vint trouver le prophète Elisée, pour lui faire part de ses alarmes et réclamer son intervention. Le prophète était malade, gisant sur son lit. « Apportez-moi un arc et des flèches, » dit-il au roi, et il ajouta : « Mettez votre main sur cet arc, ouvrez la fenêtre,

jetez une flèche : c'est la flèche du salut. » Il dit encore : « Prenez des flèches et frappez la terre. » Joas frappa trois fois et il s'arrêta. Le prophète lui fit un vif reproche : « Si vous aviez frappé la terre cinq ou six fois, dit-il, vous auriez remporté une victoire complète sur vos ennemis ; mais maintenant vous n'en triompherez que trois fois. »

Mes frères, nos prières sont comme ces flèches. Ouvrons nos cœurs, ouvrons nos lèvres, jetons-les dans la direction du ciel avec une confiance qui ne se démente pas, elles nous obtiendront aussi la victoire. Pas d'hésitation quand nous nous adressons au Père qui est dans les cieux : il a donné sa parole, il est prêt à déférer à nos vœux si nous l'implorons avec confiance. Ainsi soit-il !

XI

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE PERSÉVÉRANTE

Orationi instantes.

Persévérez et insistez dans la prière. (Rom., xii, 12).

Mes frères,

Nous sommes des impatients. A peine le dernier mot de notre prière est-il tombé de nos lèvres, que nous voudrions être en possession du bienfait sollicité. Nos prières sont-elles faites avec les conditions requises ? Ce que nous demandons est-il légitime, avantageux, au point de vue chrétien, pour nous et pour les personnes auxquelles nous nous intéressons ? Dieu n'aurait-il point des raisons graves de nous opposer un refus, ou de différer ses largesses ? Nous ne posons pas à notre conscience ces questions pourtant si importantes. Nous avons prié ; nous avons la prétention d'être exaucés sans délai, et nous faisons de Dieu (passez-moi l'expression) un serviteur à gage qui doit nous obéir sur-le-champ.

Il faut bien croire qu'une prière rapide, solitaire, ne suffit pas toujours pour obtenir la réalisation de nos vœux ; car il nous est expressément recommandé de la réitérer, d'insister, d'aller jusqu'à l'importunité, de faire en quelque sorte violence à Dieu, pour obtenir ce que nous souhaitons.

La persévérance est une des qualités essentielles de la prière : l'Evangile nous en fait voir la nécessité et le triomphe dans deux paraboles et dans un exemple saisissant, qui me fourniront la matière de cette instruction.

I

Dieu, à notre gré, tarde trop longtemps à exaucer nos prières... Ne nous rebutons pas, renouvelons nos supplications, insistons, et Dieu finira par se laisser vaincre.

1. Jésus-Christ nous le fait entendre dans une première parabole. Il venait d'enseigner à ses disciples la prière que vous connaissez tous. Il ajoute ceci :

« Supposons que l'un de vous ait un ami et qu'au milieu de la nuit il aille le trouver pour lui dire : « Prête-moi donc trois pains, car voilà qu'un de mes amis qui était en voyage, m'arrive à l'instant et je n'ai absolument rien à lui offrir. » De l'intérieur du logis, l'autre lui répond : « Ne m'importune pas ! La maison est fermée ; mes enfants sont au lit avec moi ; il m'est impossible de me lever et de te donner quoi que ce soit. » Eh bien ! si le premier persiste à frapper à la porte, je vous déclare que le second, — quand même il ne se lèverait ni ne lui accorderait rien, en tant qu'ami, — se lèvera du moins à cause de son importunité et mettra à sa disposition tout ce dont il a besoin. Je vous dis de même : demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ; car quiconque demande reçoit, et l'on ouvre à celui qui frappe. »

C'est comme si le Sauveur disait : — Parmi les hommes, l'importunité finit par obtenir ce qu'on n'obtiendrait pas de bonne grâce ; à combien plus forte raison produira-t-elle le même effet sur Dieu, qui est meilleur que l'homme et qui est tout disposé à vous accorder l'objet de vos demandes !

Quand on frappe à la porte, dit S. Cyrille commentant ces paroles de l'Evangile, le maître fatigué du bruit des coups est bien obligé de descendre et d'ouvrir malgré lui. Apprenez par cet exemple ce que vous devez faire : frappez, soyez importuns dans vos prières : c'est le moyen d'en obtenir le succès.

2. Dans une autre parabole, le divin Maître en présence de la foule revint sur la nécessité de prier avec persévérance.

« En une certaine cité, dit-il, vivait un juge qui n'avait ni crainte de Dieu, ni crainte des hommes. Dans cette même ville demeurait une veuve, laquelle le poursuivait de ce cri : « Faites-moi justice de mon adversaire ! » Durant un grand laps de temps, la mauvaise volonté de cet homme résista ; mais à la longue, il en vint pourtant à se dire : « Bien que je ne craigne ni Dieu, ni les hommes, il n'en est pas moins vrai que cette veuve-là m'est fort importune. Je vais donc lui rendre justice, de peur qu'elle ne se livre à quelque violence. » Vous entendez, ajouta le Sauveur, ce que, en son iniquité, murmura ce Juge ! Et Dieu ne ferait point justice à ses élus qui crient vers lui nuit et jour, et il tarderait à les secourir ? Il leur fera promptement justice, vous dis-je !... »

Mes frères, je cherche à vous prouver qu'il ne faut pas, dans nos rapports avec Dieu, nous en tenir à une prière isolée et fugitive ;

je cherche à vous convaincre de la nécessité de persévérer dans la prière, de renouveler vos instances, sans vous décourager devant l'insuccès momentané de vos requêtes ; je cherche à vous montrer que Dieu, vaincu à la fin par vos pieuses importunités, vous octroiera ce que vous lui avez demandé, en supposant toujours que ce soit une chose qui ne soit contraire ni à sa gloire, ni à votre salut. Mais, pour vous le persuader, où trouverai-je des paroles plus simples, et en même temps plus lumineuses, plus décisives que celles que j'ai empruntées à l'Evangile ? Les paroles des saints, — et j'en pourrais citer beaucoup, — sur le devoir de persévérer dans la prière, ne sont que le commentaire de celles-là.

Aussi, je reviens encore au Livre divin, pour vous montrer par l'exemple de la Chananéenne ce que peut obtenir une prière persévérante.

II

Comme Jésus arrivait à la frontière du pays des Tyriens et des Sidoniens, il fut abordé par une femme de haut rang, appartenant à une ancienne famille de la Syrie et de la Phénicie, qui, tout éplorée, lui dit d'une voix pleine de sanglots : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! Je suis la plus malheureuse des mères ; ma fille, mon unique fille est possédée et cruellement tourmentée par le démon. »

Cette femme avait sans doute entendu parler de la bonté compatissante du Sauveur, des miracles qu'il opérait en faveur de ceux qui l'implorait avec confiance, et elle pouvait espérer que sa prière serait exaucée. Mais Jésus-Christ ne lui accorde pas un seul regard, ne lui répond pas une seule parole : *qui non respondit ei verbum.*

Mais qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ? Une mère désolée prie, pleure, conjure, se lamente ; le peuple, spectateur de cette scène, en est touché, vos apôtres même en sont attendris, et vous, ô Jésus, vous si bon, si aimable, si affectueux pour tout le monde, vous demeurez insensible, indifférent, vous ne prononcez pas un seul mot ! Est-ce que votre cœur est changé ? Est-ce que votre bonté n'est plus la même ? N'êtes-vous donc plus ce doux Jésus allant à la recherche des âmes, puisque vous dédaignez celle-ci qui s'abaisse à vos pieds, et qui vous prie avec tant de foi ?

Si le Seigneur ne répond pas immédiatement à la Chananéenne, ce n'est point parce qu'il méprise la prière des malheureux, mais c'est pour nous donner une leçon : c'est pour nous apprendre que la persévérance dans la prière est une condition pour obtenir les faveurs célestes.

Accueillie avec tant de froideur, regardée avec une sorte de mépris, la noble femme

ne se décourage pas, ne perd pas confiance. Elle renouvelle sa demande, elle insiste : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! » A la voir si insistante, ne croirait-on pas qu'elle connaissait cette grande parole de l'Evangile : « Demandez, ne vous lassez pas de demander, et vous obtiendrez ; frappez toujours à la porte du ciel, et elle vous sera ouverte. »

En vain donc Jésus-Christ lui tourne le dos et poursuit son chemin. La Chananéenne ne perd pas ses traces, elle le suit toujours et ne cesse de faire retentir à ses oreilles les gémissements de sa douleur.

En la voyant dans une attitude si humble et si triste, suivant toujours le divin Maître et le priant toujours, les apôtres en ont pitié et se font ses intercesseurs. « Seigneur, disent-ils au Sauveur, est-ce que vous ne l'entendez pas pleurant et nous poursuivant toujours de ses cris ? Et, à ce qu'il paraît, elle ne nous quittera pas de si tôt. Il faut cependant que cela finisse. Faites-lui donc la grâce qu'elle implore, et vous nous délivrerez de ses importunités. »

Mais le moment n'était pas encore venu d'accorder la guérison si ardemment sollicitée. Le Sauveur voulait encore mettre à l'épreuve la constance de la malheureuse mère, et pour toute réponse, il dit à ses apôtres qui s'étaient faits suppliants pour elle : « Non, non, il n'y a pas de grâce pour les enfants de Chanaan, ils sont païens, et je n'ai été envoyé sur la terre que pour sauver les brebis égarées de la maison d'Israël... »

Cette dure et navrante parole était bien faite pour désespérer la pauvre mère, et j'imagine que les apôtres l'ayant entendue comme elle, ont dû lui dire : « Tu le vois, il paraît décidé à ne rien faire de ce que tu demandes ; il est inutile d'insister. Prends donc ton parti, retire-toi et laisse-nous en paix. »

— Moi, m'en aller sans avoir été exaucée ? reprit la Chananéenne. Non, je ne le laisserai pas et je crierai si fort et je l'importunerai tellement qu'il se verra obligé de m'écouter. »

Jésus-Christ, comme pour échapper aux instances de cette femme, était entré dans une maison voisine. Elle l'y suivit hardiment, et allant droit au Sauveur, elle se prosterna à ses pieds et l'adore. « Seigneur, lui dit-elle, me voici de nouveau devant vous, demandant votre secours, implorant votre miséricorde : voudriez-vous me repousser encore ? Je ne le crois pas, je ne puis pas le croire. »

Qui n'admirerait la persévérance héroïque de cette sublime femme ? Tant de refus, loin d'avoir affaibli sa foi, l'ont rendue plus vive et plus parfaite.

Et cependant le divin Sauveur fait semblant de n'en être pas ému, et avec la même froideur qu'auparavant : « Non, non, lui dit-il, il n'y a pas de grâce pour toi ; il n'est pas

juste que je prenne le pain des enfants et que je le jette aux chiens. »

Mais, mon Dieu ! quelle parole que celle-ci ? Est-il possible qu'elle ait été adressée à une malheureuse mère par le divin Sauveur, le plus aimable, le plus tendre, le plus compatissant des enfants des hommes ? C'est la remarque que fait S. Jean Chrysostome, et il ajoute : « Comment ! ô bon Sauveur ! vous appelez *enfants* les Juifs qui vous haïssent, qui vous persécutent, et vous donnez un nom qui est une injure à cette vertueuse femme, qui vous adore avec tant de respect, qui vous invoque avec tant de confiance ? Ah ! par cette parole si âpre qui sent le mépris et l'outrage, vous blessez cette mère infortunée ! Soigneur, ne voyez-vous pas aussi que les témoins de cette scène paraissent scandalisés de vous entendre répondre par tant de dureté à tant d'amour ? Et quel homme, quel cœur ne se serait laissé émouvoir par les cris répétés d'une mère implorant la guérison de son unique enfant ?

« Je cherche la raison de cette conduite, continue le saint Docteur, et je crois l'avoir trouvée. Une pareille dureté de la part du Sauveur est une leçon dont il veut que nous fassions notre profit. Il a voulu, par cet exemple, nous inculquer de la manière la plus impressionnante cette grande vérité : que, malgré toutes les apparences de refus que Dieu oppose à nos prières, il ne faut jamais désespérer, que Dieu veut être non seulement supplié, mais importuné, et que cette importunité sainte finit par l'emporter. »

La Chananéenne tint bon, malgré toutes les humiliations qu'elle avait subies. Toute autre femme, en s'entendant qualifier comme elle l'a été, n'aurait pas su contenir son indignation ; entre la douleur du refus et la honte de l'affront, elle aurait maudit le Sauveur, et changeant l'humilité en insolence, la confiance en mépris, l'hommage en blasphème, elle serait partie, dit encore le même Docteur, exhalant dans d'amers propos le fiel de sa colère. « Insensée, aurait-elle pensé, insensée que j'ai été d'espérer trouver grâce devant lui ! Voilà celui dont les siens vantent la bonté envers les malheureux ! Il n'en est rien, je viens d'en faire moi-même l'expérience ; il est dur, blessant, superbe : il n'est pas puissant. »

C'est ce que disent, ou à peu près, bien des chrétiens, lorsque Dieu tarde à exaucer leurs prières.

Mais la Chananéenne se conduit tout autrement. Elle ne se plaint pas du nom flétrissant qui lui a été donné, et réprimant les mouvements de son orgueil froissé, elle reprend confiance. Avec une humilité, avec une candeur admirable : « C'est vrai, Seigneur, vous avez raison, je ne suis que ce que vous avez dit ; mais, à cause de cela, vous ne pou-

vez pas me refuser la grâce que je vous demande. Les chiens ne se nourrissent-ils pas des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ? Tout indigne que je suis, il se trouvera bien un reste de pain pour moi. »

C'en est fait : le Seigneur ne résiste plus : il est vaincu par tant d'humilité et de persévérance. A peine la Chananéenne a-t-elle prononcé son dernier mot que donnant une libre issue à sa bonté qu'il avait comprimée jusque-là dans son cœur, Jésus la regardant avec une douceur infinie lui dit : « O femme, que ta foi est grande ! Rien ne peut plus t'être refusé. Je t'annonce donc que, dans ce même instant, le démon s'est dessaisi de ton enfant et l'a quittée pour toujours. Ce que tu désirais est fait, ta fille est sauvée. » Et, en effet, à l'heure même, sa fille était complètement guérie.

Mes frères, de cette page évangélique que les Pères de l'Eglise ont éloquentement commentée, se dégage pour nous un enseignement pratique : c'est que nous ne devons pas perdre confiance et discontinuer de prier, sous le prétexte que nous n'avons pas été exaucés sur-le-champ, d'autant plus que Dieu peut avoir des raisons à lui connues et de nous ignorées, de surseoir à nos demandes et même de n'en pas tenir compte.

Essayons, avant de finir, de chercher ces raisons.

III

En ajournant la réponse à nos prières, Dieu, croyons-nous, veut d'abord nous faire apprécier ses dons.

D'ordinaire, nous estimons peu ce qui nous coûte peu ; nous n'attachons pas d'importance aux bienfaits qui nous arrivent par un cours naturel. Pour obtenir une chose de grand prix, on comprend qu'il faille plus de temps et plus de peine que pour acquérir un bien médiocre. Or, les grâces de Dieu sont des bienfaits de grande valeur, et si le Seigneur diffère quelquefois de nous les accorder, il veut par ce délai nous en faire mieux sentir le prix. Alors, nous les apprécions davantage et nous les traitons avec plus de respect.

Dieu semble sourd à nos supplications ? C'est encore pour que nous sentions plus vivement le besoin des grâces que nous sollicitons. Les ajournements de Dieu, nous laissant pendant quelque temps avec nos défaillances, avec nos misères, nous donneront une conscience plus réfléchie de notre impuissance et notre prière en sera plus fervente.

Savez-vous si Dieu ne veut pas vous éprouver, quand il n'accède pas tout de suite à vos désirs ? Tout le monde a le droit d'éprouver ses amis : oserions-nous le refuser à Dieu ? Il veut voir si vous lui serez fidèles, si un délai de quelque temps ne refroidira pas vo-

tre amour, et si vous attendrez avec patience l'heure qu'il a choisie pour réaliser vos vœux.

Il peut se faire en effet que le moment favorable pour vous exaucer ne soit pas encore venu. Chaque chose a son temps, qu'il ne faut pas prévenir. L'homme est toujours pressé, parce que sa vie est courte et que ses vœux sont étroites ; de là des précipitations, un empressement irréflecti. Nous avons présenté à Dieu des vœux que nous croyons bien légitimes : demeurons en paix et attendons son heure : il viendra au moment opportun.

Les saints nous donnent encore une autre raison des lenteurs de Dieu ; ils disent qu'il agit ainsi pour aviver, dilater nos désirs, et nous préparer à recevoir plus largement ses dons. « Il vaut mieux souvent, dit S. Grégoire, que nos désirs ne soient pas exaucés immédiatement : le délai les perfectionne, en même temps qu'il les augmente, et nous sommes par là disposés à obtenir une plus large effusion des divines libéralités. »

Dieu diffère ses grâces, et quelquefois il les refuse tout à fait, au moins celles que nous lui demandons. Pourquoi, mes frères ? Dieu, ici encore, a ses raisons, et ce sont des raisons de sagesse et de bonté.

Si nous demandons des choses nuisibles à notre salut et même à notre bonheur temporel, Dieu qui nous aime rejette nos prières, et nous ne saurions nous en plaindre. Il agit comme un père qui ne veut pas donner un instrument dangereux à son enfant, malgré ses cris et ses pleurs. Toutefois notre prière n'est jamais stérile, car si Dieu ne l'exauce pas dans le sens de nos désirs, il l'exauce de la manière qu'il sait nous être le plus utile. Lui qui connaît le présent et l'avenir, discerne mieux que nous ce qui nous convient, et c'est sagesse de nous fier à sa bonté providentielle.

Vous sollicitez telle faveur : le ciel paraît fermé à votre prière, et vous êtes tentés d'accuser la bonté de Dieu. Dans quelques années, vous comprendrez peut-être la raison de ce silence ; à la vue des dangers que vous aurait fait courir la réalisation de vos vœux, vous remercieriez la Providence de vous avoir opposé un refus.

Le mieux à faire, quand il ne s'agit pas des choses nécessaires au salut, c'est de prier d'une manière conditionnelle, c'est de nous conformer à la volonté de Dieu. Jamais nos intérêts ne seront mieux sauvegardés que lorsque nous en ferons Dieu le juge et l'arbitre.

Quoi qu'il en soit, mes frères, gardons-nous bien de cesser de prier parce que nous n'avons pas vu nos vœux immédiatement réalisés, ou que nous en avons constaté avec

tristesse la stérilité. Souvenons-nous que l'assistance dans la prière est une condition de son succès. L'exemple de la Chananéenne nous a prouvé qu'il ne faut jamais se décourager. Un Père de l'Eglise nous fait observer que le paralytique de l'Evangile a sollicité pendant 38 ans sa guérison. Cette longue patience condamne nos murmures quand nous nous plaignons de n'être pas exaucés après quelques heures ou quelques jours de prière ; et en même temps elle nous donne une leçon : elle nous apprend à attendre l'heure de Dieu avec une pieuse et persistante soumission. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XVII

2^e Dimanche de Carême

LA TRANSFIGURATION

Suite du saint Evangile selon S. Mathieu (XVII, 1-9)

En ce temps-là,

1. Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne.

2. Et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige.

3. En même temps, ils virent paraître Moïse et Elie s'entretenant avec lui.

4. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Maître, il est bon pour nous d'être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elle. »

5. Il parlait encore, et une nuée lumineuse les couvrit ; et de cette nuée sortit une voix qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. »

6. Entendant ces mots, les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte.

7. Jésus s'approcha, les toucha, et leur dit : « Levez-vous, ne craignez pas. »

8. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul.

9. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit une recommandation en ces termes : « Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Comparez l'Evangile de ce dimanche à celui du 1^{er} dimanche de Carême ?

— Cette comparaison est un contraste très frappant, qui ressort non de l'Evangile lui-même, mais de l'intention de l'Eglise. Dimanche, c'était la Tentation, aujourd'hui la Transfiguration ; dimanche la Quarantaine, aujourd'hui le Thabor. Alternative d'humiliation et de gloire, qui se réalise non seulement dans la vie du Sauveur, mais aussi dans l'histoire de l'Eglise et dans la vie du chrétien.

— A quel évangéliste est emprunté le récit de la Transfiguration ?

— A saint Mathieu.

— Est-il le seul à raconter ce fait ?

— Non ; S. Marc et S. Luc nous en ont laissé une narration circonstanciée, et S. Pierre un bref résumé dans sa 2^e Epître. L'apôtre saint Jean y fait allusion dans le prologue de son Evangile : « Et nous avons vu sa gloire... » et aussi au commencement de sa première Epître.

— Citez les principaux détails ajoutés par les autres narrateurs au texte de saint Mathieu.

— Notre-Seigneur « monta sur la montagne pour y prier. » Ce fut « pendant qu'il priait » qu'il fut transfiguré. — Le colloque entre Jésus d'une part et Moïse et Elie portait sur la Passion qui devait avoir pour théâtre Jérusalem. — « Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient appesantis par le sommeil, et ce fut à leur réveil qu'ils aperçurent la majesté du Sauveur et les deux personnages qui se tenaient avec lui. » (S. Luc). — Ce fut au moment où ceux-ci s'éloignaient, que Pierre dit à Jésus : « Maître, il est bon... » Et il ne savait ce qu'il disait, car ils étaient frappés de stupeur. (S. Marc, S. Luc). — La voix qui se fit entendre de la nuée lumineuse était celle de Dieu le Père. (S. Pierre).

— A quel moment de la carrière de Jésus eut lieu la Transfiguration ?

— Ce fut vers le milieu de sa vie publique, peu après la grande confession de saint Pierre. Les évangélistes ont même noté le jour, le 6^e après que les événements précédents se furent passés.

— Jésus n'annonça-t-il pas sa Transfiguration ?

— Oui ; car en ces jours-là Notre-Seigneur, après avoir parlé de la récompense réservée à ses disciples, avait ajouté : « En vérité je vous le dis : Il en est parmi ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront point la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume. »

— Ne fut-ce pas la nuit qu'eut lieu la Transfiguration ?

— On peut le supposer avec vraisemblance d'après le récit de saint Luc ; car le temps consacré d'ordinaire par Jésus à la prière était les heures de la nuit, et les apôtres de leur côté se trouvaient appesantis par le sommeil.



§ 2. — Explication du texte

— Combien d'apôtres furent les témoins de la Transfiguration ?

— Trois seulement : Pierre, Jacques et Jean son frère.

— Pourquoi trois seulement ?

— Sans doute parce que Jésus ne voulait pas multiplier les témoins d'un grave événement qui ne devait être divulgué qu'après la Résurrection, et que ce témoignage de trois des principaux disciples offrait d'ailleurs toutes les garanties désirables.

— Où Jésus conduisit-il ses trois apôtres ?

— Sur une montagne élevée et assez loin sans doute de toute région habitée. Les hautes montagnes sont les lieux préférés pour les grandes manifestations divines.

— Quelle fut cette montagne ?

— Aucun des évangélistes ne l'a désignée par son nom. D'après la tradition la plus commune, ce fut le Thabor, en Galilée.

— Combien de phases distinguez-vous dans la Transfiguration ?

— Trois : 1^o la gloire extérieure qui rejaillit sur la personne de Jésus ; 2^o l'apparition de Moïse et d'Elie ; 3^o la voix qui se fit entendre de la nuée lumineuse.

1^o La gloire extérieure

— En quoi consista la gloire extérieure de Jésus ?

— En deux principaux traits : son visage brilla comme le soleil ; et la blancheur de la neige se répandit sur ses vêtements : « Jamais foulon sur la terre, dit saint Marc, n'a rien fait de semblable. »

— Que découvrez-vous dans cette merveilleuse transformation ?

— J'y découvre d'une part la lumière créée qui brillant en Jésus nous le fait voir comme la splendeur du Père, et dans cet éclat de neige qui s'attache au vêtement de Jésus, je vois l'humanité dont il s'est revêtu et qui resplendit d'une sainteté que l'homme ne pourrait créer.

2^o L'apparition de Moïse et d'Elie

— Quelle fut la seconde phase de la Transfiguration ?

— Ce fut l'apparition subite et grandiose de Moïse et d'Elie aux côtés de Jésus. Les apôtres purent les voir et les reconnaître, et entendre leur colloque mystérieux avec Jésus.

— Qu'étaient Moïse et Elie ?

— Ils étaient les deux plus grands personnages de l'Ancien Testament, et le représentaient tout entier : Moïse personnifiait la Loi, Elie les Prophètes. En eux, tout l'Ancien Testament attestait que Jésus était le Messie.

— *N'y a-t-il pas un fait qui indique la joie et l'admiration des apôtres, et leur crainte de voir trop tôt se terminer cette extase ?*

— Oui ; et c'est la répartie si naïve de Pierre : « Maître, faisons ici trois tentes... » Il s'oublie même ainsi que ses compagnons, tant son regard est fasciné, tant son être est transporté par l'incomparable vision.

3^e La voix dans la nuée

— *Quelle fut la troisième et dernière phase du mystère ?*

— Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée brillant de mille feux descendit des hauteurs célestes et enveloppa les apôtres eux-mêmes. Et du sein de la nuée splendide, une voix comme jamais mortel n'en entendit, frappa les oreilles des disciples : « Celui-ci, disait-elle, est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. »

— *Que signifient ces paroles ?*

— Elles signifient que Dieu, par une attestation solennelle et comme pour authentifier le témoignage de Moïse et d'Elie, veut proclamer que Jésus est bien son Fils, son vrai Fils, égal en tout à son Père, et élevé à la même puissance.

« Écoutez-le : » il est la sagesse incréée ; qu'il soit désormais votre seul et unique Maître. Pénétrez-vous de sa doctrine, et appliquez-vous à la mettre en pratique.

— *Comment alors se comportèrent les disciples ?*

— Devant cette manifestation de la divinité qui surpassait tout le reste, les apôtres tombèrent la face contre terre, écrasés de crainte et tout entiers à l'adoration. Le ciel seul devait leur réserver une plus lumineuse extase.

— *Jésus n'intervint-il pas pour relever ses apôtres ?*

— Jésus, toujours compatissant, s'approcha des apôtres et les toucha. Ce contact de Jésus les rassurait et les fortifiait, et il achevait par ses douces paroles ce que son contact avait commencé : « Levez-vous et ne craignez pas, » leur dit-il. Et levant les yeux ils ne virent plus que Jésus seul. La vision avait disparu, mais en laissant dans l'esprit et la mémoire des heureux disciples une empreinte qui devait se réveiller très vive au temps fixé par le Maître.

— *Pourquoi ce commandement de Jésus aux apôtres, en descendant de la montagne :*

« Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts ? »

— C'était d'une part pour éviter l'enthousiasme trop humain des foules, et l'abus

qu'elles auraient pu faire alors de cette communication.

C'était, en second lieu, pour ne pas donner prise aux attaques de ceux qui tramaient la perte de Jésus et dont l'hostilité s'affirmait chaque jour plus irréductible.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quelles leçons les fidèles peuvent-ils retirer en tout temps de cet évangile ?*

— 1^o C'est que Dieu montre une extrême condescendance à s'approcher des hommes et à leur faire entrevoir dès ici-bas quelque chose de la gloire dont il leur promet la claire vision dans les cieux. Il enlève ainsi toute crainte de leur cœur et les anime de la plus filiale confiance.

2^o Si un seul rayon de la majesté divine suffit à jeter hors d'eux-mêmes les apôtres, nous ne pouvons nous faire une idée trop haute du bonheur réservé par Dieu à ses élus.

3^o Nous devons donc travailler avec constance et tout souffrir en vue d'obtenir la céleste récompense.

— *Quelles leçons nous offre particulièrement cet évangile pour le saint temps du Carême ?*

— Il nous apprend 1^o à accomplir vaillamment les pénitences de l'Eglise par la perspective des biens incomparables qu'elles nous doivent assurer ;

2^o A nous affermir contre le scandale de la Passion et de la Mort du Sauveur par la certitude que celui qui a voulu tant s'humilier et souffrir pour nous ne l'a fait que dans un dessein d'amour, et qu'il a rendu, pleine et entière, à son humanité sainte cette gloire un instant éclipsée au cours de sa vie mortelle ;

3^o A voir aussi dans le mystère eucharistique non seulement les humiliations voulues de l'Homme-Dieu, mais ses vraies grandeurs que nous découvrent la foi et surtout un amour sincère.

XVIII

3^e Dimanche de Carême

GUÉRISON D'UN POSSÈDÉ

Suite du saint Évangile selon S. Luc (XI, 14-28)

En ce temps-là :

14. Jésus chassa un démon qui était muet. Et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et tout le peuple fut dans l'admiration.

15. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « C'est par Bézébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. »

16. D'autres, pour le tenter, lui demandaient un signe dans le ciel.

17. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur

dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée ainsi tombera en ruine.

18. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Car vous dites que je chasse les démons par Bêelzébub.

19. Si je chasse les démons par Bêelzébub, par qui vos enfants les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges.

20. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, certainement le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous.

21. Lorsque le fort armé garde sa maison, il règne en paix sur tout ce qu'il possède.

22. Mais survienne un plus fort que lui qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il se confiait, et il distribuera ses dépouilles.

23. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe.

24. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par les lieux arides, cherchant du repos. N'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti.

25. Et étant venu, il la trouve nettoyée et parée.

26. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; et entrant dans cette maison, ils en font leur demeure ; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

27. Comme il disait ces choses, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein auquel vous vous êtes nourri ! »

28. Jésus lui répondit : « Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— A quelle période de la vie du Sauveur se rattachent les épisodes mentionnés dans notre évangile ?

— Ils se rattachent au dernier voyage, appelé encore la dernière montée vers Jérusalem.

— Qu'offre ici de particulier saint Luc ?

— Tandis que les deux premiers évangélistes passent sans transition du ministère en Galilée au ministère en Judée, saint Luc a recueilli un certain nombre d'événements auxquels il donne comme cadre l'intervalle entre ces deux ministères.

— Les deux autres Évangiles passent-ils complètement sous silence ces événements ?

— Non ; surtout S. Mathieu en rapporte un certain nombre, mais non dans l'ordre historique suivi par S. Luc. Ainsi le passage extrait aujourd'hui de S. Luc se retrouve avec quelques particularités propres en S. Mathieu (xii, 22-45 ; cf. ix, 32-34).



§ 2. — Explication du texte

— En combien de parties divisez-vous notre évangile ?

— En quatre parties : 1^o la guérison du

possédé muet ; 2^o la calomnie des ennemis de Jésus ; 3^o la réponse du Sauveur ; 4^o l'épisode de la femme qui loue la mère de Jésus.

1^o La guérison du possédé muet

— Comment S. Luc présente-t-il cette guérison ?

— S. Luc rapportant le fait avec une extrême concision, dit que Jésus « chassait un démon et que ce démon était muet. » Il est certain que c'était le malheureux possédé qui était muet, et de plus aveugle, ajoute S. Mathieu. S. Luc rattache à la possession diabolique l'infirmité, qui disparaît ainsi avec sa cause : « Aussitôt qu'il eut chassé le démon, le muet parla. »

— Quelle impression ce miracle fit-il sur la foule ?

— « Les foules furent dans l'admiration, » dit S. Luc. S. Mathieu plus expressif dit qu'elles furent dans le ravissement et la stupeur, s'écriant que « jamais prodige pareil ne s'était produit en Israël » et se demandant : « Celui-ci n'est-il pas le fils de David, » c'est-à-dire le Messie ?

— Que faut-il voir dans cette conduite de la foule ?

— Il y faut voir son esprit de droiture et la sincérité de sa foi, lorsqu'elle n'est pas trompée et excitée par les meneurs qui l'exploient.

2^o La calomnie des ennemis de Jésus

— Des ennemis de Jésus ne se trouvaient-ils pas mêlés à la foule ?

— Oui, des pharisiens, dit S. Mathieu, et, ajoute S. Marc, des Scribes qui étaient descendus de Jérusalem ; de qui explique la perfidie de l'accusation qu'ils vont porter contre Jésus.

— Quelle fut cette accusation ?

— Cette accusation, choisie entre celles qui pouvaient le plus nuire parmi le peuple à la réputation du Sauveur, les pharisiens la formulèrent ainsi : « C'est par Bêelzébub (ou d'après le texte grec, Bêelzébuth), prince des démons, qu'il chasse les démons. »

D'après S. Marc, les Scribes auraient ajouté cette infamie : « Il est possédé par Bêelzébub. »

— Qu'était Bêelzébub ?

— Bêelzébub était le nom que les Juifs donnaient au prince des démons ; il signifie : « le seigneur du fumier, le prince de l'abomination. » D'après d'autres, il représenterait encore le « dieu des mouches » adoré à Accaron.

— *En calomniant ainsi outrageusement le Sauveur, que prétendaient ses ennemis ?*

— Ils prétendaient détruire la haute idée que le peuple avait de l'éminente sainteté du Sauveur ; — empêcher ce même peuple de croire à la puissance divine de Jésus manifestée par ses éclatants miracles ; — ruiner d'avance toute l'autorité des enseignements du divin Maître.

— *D'autres, avec moins d'hostilité mais non sans vouloir tenter Jésus, ne demandèrent-ils pas un signe dans l'air ?*

— Oui, et à ceux-là aussi, mais plus tard, une réponse devait être donnée.

3^e La réponse de Jésus

— *Jésus ne devait-il pas, pour sauvegarder l'honneur de son ministère et maintenir la confiance des foules, confondre ses adversaires ?*

— Oui ; et c'est ce qu'il fit aussitôt avec une force de démonstration qui ne souffrit pas l'ombre d'une réplique de la part de ses ennemis.

— *En combien de parties se divise la réponse de Jésus ?*

— En quatre parties ou arguments particuliers.

— *La première ?*

— « Jésus connaissant leurs pensées, » c'est-à-dire avant même qu'on ait pu lui rapporter l'accusation lancée contre lui, leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison ainsi divisée tombera en ruine. »

Du petit au grand, c'est une loi que la division conduit à la ruine.

— *La conclusion de ce raisonnement ?*

— Appliquée au cas présent, elle était frappante, facile à être retenue de tous : « Si Satan est divisé contre lui-même, » si Satan chasse Satan, « comment son règne subsistera-t-il ? »

Donc il est absurde de prétendre que je chasse les démons par Bêlzéub.

— *Quel est le deuxième argument invoqué par le Sauveur ?*

— C'est un argument *ad hominem*, c'est-à-dire que Jésus partant de ce fait que des Juifs aussi chassaient les démons en vertu d'un certain pouvoir divin, retorque contre ses auteurs l'accusation portée contre lui.

Jésus chasse les démons de la même manière que les exorcistes juifs. « Or, au nom de qui ces exorcistes, vos enfants, vos disciples, les chassent-ils ? » Vous avouez que ce n'est pas au nom de Bêlzéub. Donc ni moi non plus.

Ici, « ils sont eux-mêmes vos juges, » et ils me justifient pleinement.

— *Pourquoi Jésus ajoute-t-il : « Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, certainement le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous » ?*

— Afin de montrer à tout le peuple l'inconséquence et la mauvaise foi des pharisiens, et leur parti pris de ne pas le reconnaître comme le Messie.

C'est comme s'il leur avait dit : « Il résulte, à l'opposé de vos assertions calomnieuses, que c'est bien par le doigt de Dieu, par l'action de l'Esprit-Saint et une vertu toute divine, que je chasse les démons. Alors la conséquence s'impose : c'est que vous confessiez que le royaume de Dieu, le royaume messianique est enfin venu jusqu'à vous. »

— *Que répondirent les ennemis de Jésus ?*

— Comme toutes les fois qu'ils étaient pris en flagrant délit de mensonge et d'imposture, ils gardèrent le silence.

— *Que signifient les paroles de Jésus sur le « fort armé » ?*

— Sous le symbole du « fort armé, » c'est toujours de Satan que parle Jésus. Satan jusque-là avait été le maître du monde. Celui qui est plus fort que Satan, c'est le Messie, c'est Jésus. Déjà s'accomplit la prophétie d'Isaïe. Satan est vaincu, ses armes lui sont enlevées, ses dépouilles sont dispersées. Donc le Messie, à ne pas s'y tromper, est venu, et c'est le Christ Jésus.

— *Que veulent dire les paroles qui suivent : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille pas avec moi, dissipe » ?*

— Par là Jésus indique à quel prix on aura part aux fruits de sa victoire sur le démon : c'est en se mettant résolument avec lui. Tout travail, toute agitation en dehors de Jésus, à plus forte raison contre lui, seront frappés de stérilité et ne produiront que des fruits de mort.

— *Jésus ne confirme-t-il pas encore ce haut enseignement par un autre non moins grave ?*

— Oui, en nous déclarant ce qui se passe après l'exclusion du démon et comment il faut continuer à rester et à travailler avec lui Jésus pour persévérer dans la victoire.

— *Expliquez brièvement le sens de ces paroles : « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme... »*

— L'allégorie était pleine d'actualité, puisqu'on avait assisté à l'expulsion d'un démon.

Mais il n'y a pas de repos pour le tentateur. Ses retours offensifs sont même plus dangereux, à cause de l'imprévoyance humaine

et de la paix que semblent garantir les premières victoires.

Le démon recourt aussi à de nouvelles ruses. Il prend avec lui sept autres esprits plus méchants, et ceux-ci représentent l'universalité des vices ou plus précisément les sept péchés capitaux.

Rentrés ainsi en force dans cette pauvre âme, il arrive que « l'état de celle-ci devient pire que le premier. » Parole singulièrement expressive et qui doit donner à réfléchir à ceux qui veulent persévérer dans la charité du Christ.

4^e L'épisode de la femme qui loue la mère de Jésus

— *S. Luc qui seul raconte ce fait, ne le rattache-t-il pas d'une manière immédiate aux discours précédents ?*

— Oui, puisqu'il s'exprime ainsi : « Comme il disait ces choses, une femme (une mère) élevant la voix du milieu de la foule, s'écria... » Ainsi elle trahissait son admiration pour tout ce qu'elle venait d'entendre, et l'intérêt passionné qu'elle avait apporté à recueillir les paroles du divin Maître.

— *Qu'est-ce à dire : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté... » ?*

— Sous ces termes emphatiques, il faut voir proclamée cette simple vérité : « Bienheureuse celle à qui il a été donné d'être votre mère ! »

Cette femme du peuple commence dès lors à accomplir la parole prophétique de Marie : « Et voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

— *Jésus, dans sa réponse, ne semble-t-il pas rabaisser l'éloge fait de sa sainte Mère ?*

— Non ; Jésus accepte le témoignage de cette femme, il ne nie pas le bonheur de sa mère ; mais l'élargissant et en faisant voir la vraie cause, il montre au-dessus de cette béatitude une autre béatitude bien plus complète : « Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent ! »



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Tirez les leçons de cet évangile.*

— D'abord Jésus, en guérissant le possédé malgré l'interprétation perverse qu'en devaient tirer ses ennemis, nous apprend à faire le bien, à pratiquer hardiment les bonnes œuvres, alors même que nos intentions courraient le risque d'être défigurées par les mondains.

— *A quoi doit nous porter la conduite de la foule ?*

— A accepter tout de l'Evangile, miracles et doctrine, avec simplicité, droiture, loyauté, foi entière et parfaite.

— *Les menées des ennemis du Sauveur ne nous offrent-elles pas aussi d'utiles leçons ?*

— Oui ; car la malice humaine est toujours la même, et ses procédés n'ont pas changé. Aujourd'hui, comme aux jours du Sauveur, c'est de la part des impies et des ennemis de Dieu la même haine implacable, les mêmes calomnies et les mêmes imputations odieuses contre l'Eglise de Jésus-Christ et ses ministres. C'est là ce qui nous montre le caractère satanique de la guerre faite à Dieu.

Mais Satan, le « fort armé, » a, nous le savons, trouvé « plus fort » que lui. Jésus ne permet pas qu'il triomphe de ceux qui sont vraiment à lui.

— *N'y a-t-il pas, dans les paroles du Sauveur, deux sentences qu'il convient surtout de recueillir pour les méditer plus souvent ?*

— Oui, et ce sont ces maximes qu'il faut mettre au rang des plus belles et des plus profondes de l'Evangile :

« CELUI QUI N'EST PAS AVEC MOI EST CONTRE MOI ; ET CELUI QUI NE RECUEILLE PAS AVEC MOI, DISSIPE. »

« HEUREUX PLUTOT CEUX QUI ENTENDENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI L'OBSERVENT. »

AUX ÉTEIGNEURS D'ÉTOILES

« Je défie l'esprit humain de produire une vérité ou une beauté qui ne soit pas dans le christianisme, » disait Thiers.

Et comme quelqu'un, un juif haineux, Salvador, objectait : « Il y a plusieurs manières d'entendre le christianisme... »

— Eh bien ! s'écria Thiers, par christianisme j'entends le catéchisme des petits enfants... Voilà ce que je mets au-dessus de tout. »

TROIS MAXIMES A RETENIR

1^o Il ne devrait se rencontrer aucune maison catholique sans journal catholique.

2^o Quiconque reçoit un journal hostile à l'Eglise solde ses ennemis, et participe aux œuvres mauvaises de ce journal.

3^o Aux écrits qui ne contiennent rien contre la foi, mais qui s'étudient par leur silence à faire oublier Dieu et ses lois, il faut appliquer cette parole du Christ : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 februarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 17 février 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière. — XII. Elle doit être fervente et faite au nom de Jésus-Christ, 113. — XIII. Le temps de la prière, 115. — XIV. La prière du matin et du soir, 117.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXIII. La divinité de Jésus-Christ prouvée par sa puissance et sa science miraculeuses, 120.

Pour les dimanches de Carême. — III. La crainte de l'enfer, 124.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

XII

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FERVENTE ET FAITE AU
NOM DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Il arrive parfois que nos prières ne sont pas suivies d'effet, et nous sommes tentés de nous en prendre à Dieu et de récriminer contre les lenteurs qu'il met à répondre à nos désirs. Il serait plus juste de nous accuser nous-mêmes et de rechercher si les délais ou le silence de Dieu n'ont point pour cause l'absence ou l'imperfection de nos dispositions.

Il y a des conditions auxquelles est attaché le succès de nos prières. Pouvons-nous, en conscience, nous rendre le témoignage qu'elles accompagnaient nos requêtes ? « Nous ne sommes pas toujours exaucés, dit S. Augustin, parce que nous prions mal : *male petimus*. » Et on prie mal, quand on prie sans humilité, sans confiance, sans attention, sans persévérance. On s'expose également à voir ses demandes mal accueillies, quand on prie sans ferveur et quand on omet de faire intervenir le nom et la médiation de Jésus-Christ pour communiquer à nos prières une vertu plus efficace.

La ferveur, la recommandation puissante du nom de Jésus-Christ : parlons aujourd'hui de ces deux conditions ajoutées aux autres pour nous rendre Dieu plus secourable.

I

Qu'est-ce que prier avec ferveur ? Vous le comprendrez mieux, mes frères, quand je vous aurai dit ce que c'est que prier sans ferveur. Nous sommes, hélas ! si souvent coupables de cette imperfection, que nous nous recon-

naîtrons sans peine à la peinture que je vais esquisser.

Le chrétien dénué de ferveur est celui qui prie lâchement, sans piété, sans zèle, par routine. Son cœur est froid, indifférent ; il commence sa prière avec tiédeur, son attention n'est pas soutenue, son désir est languissant ; il murmure du bout des lèvres quelques paroles dont il ne saisit pas le sens ; il regarde ce saint exercice comme une occupation pénible ; rien de spontané, rien de volontaire. Il prie par manière d'acquit ; la prière est un fardeau qu'il porte avec regret, et il attend avec impatience le moment de le déposer ; il semble dire à Dieu : « Les minutes que je passe avec vous sont des minutes perdues. » Il ne trouve aucun plaisir dans ce colloque avec Dieu qu'est la prière, et il n'aspire qu'à y mettre fin le plus tôt possible.

Me suis-je trompé, mes frères, en disant que c'est ainsi qu'on prie trop souvent ? La ferveur est absente de nos prières.

Mais qu'est-ce que la ferveur ? C'est l'opposé de la froideur, de l'indifférence, de la sécheresse de cœur, de la lâcheté. Aimez-vous la prière ? Vous y livrez-vous avec empressement, avec ardeur ? Sentez-vous, au-dedans de votre âme un vif désir qui vous emporte vers Dieu ? Est-ce pour vous un bonheur de converser avec lui, de lui rendre vos hommages, de lui confier vos peines, de demeurer en sa présence ? Alors vous savez par expérience ce que c'est que la ferveur.

C'est, comment dirai-je ? une haute température de l'âme, qui communique une divine chaleur à ses sentiments, à ses pensées, à ses affections, et qui les emporte, rapides comme la flamme, dans la région du ciel.

On comprend que cet état d'âme nous rende agréables à Dieu et le dispose à accueillir favorablement nos supplications.

La prière a été comparée à un encens de suave odeur. « Que ma prière, dit le prophète, monte vers Dieu comme l'encens. *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo*. » Mais l'encens ne dégage son parfum et ne jette vers la voûte de nos temples son odorante fumée que quand il est tombé sur un charbon ardent ; sans cela, il reste à l'état de poussière. Si nous assimilons la prière à l'encens, comme le texte sacré nous y autorise, la ferveur est le charbon qui l'enflamme, le feu qui développe son parfum, ce parfum que les Anges recueillent pour le présenter à Dieu.

La ferveur est requise pour donner de la valeur à nos prières. Mais laquelle ? car il y en a deux : la ferveur de *sentiment*, et la ferveur de *volonté*.

La première, selon S. François de Sales,

consiste dans une douce suavité, dans une joie du cœur qui nous feraient de la prière un exercice des plus agréables. Cette ferveur sensible n'est pas nécessaire, car elle ne dépend pas de nous : elle tient souvent à des dispositions d'humeur, de caractère, de tempérament ; elle peut disparaître d'un moment à l'autre ; elle va et vient sans que nous puissions nous en assurer l'immuable possession. L'âme est comme le ciel, sujette aux mêmes variations, aux mêmes alternatives : calme et sans nuage aujourd'hui, sombre et nébuleuse le lendemain, réchauffée aujourd'hui par les rayons vivifiants de la grâce, et demain subitement refroidie sous le souffle de je ne sais quel vent glacé.

La ferveur exigée dans la prière ne consiste donc pas à avoir des consolations, des attendrissements, et à sentir qu'on aime Dieu. Tout cela est excellent et surtout très agréable ; mais enfin, ce n'est pas en ces douceurs, en ces ardeurs sensibles, que consiste la véritable ferveur. Celle-ci est dans la volonté. On est fervent, quand on fait tout ce qu'on peut pour bien prier ; on est fervent, dans la mesure voulue, quand on apporte à la prière une volonté constante, prompte et active, quand on reste attaché à ce pieux devoir malgré les lassitudes, malgré les dégoûts, malgré les aridités, malgré les répugnances, malgré toutes les épreuves auxquelles nous exposent les vicissitudes de l'existence.

II

Puissantes par la ferveur qui les pénétrera, nos prières trouveront un autre élément d'efficacité dans la médiation de Jésus-Christ, dans l'invocation de son nom.

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous indique ce divin secret pour rendre nos prières souverainement efficaces. « En vérité, nous dit-il, si vous demandez une chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » Ailleurs, il déclare que lui-même fera droit aux prières où son nom sera invoqué : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je vous l'accorderai, et si vous me demandez à moi-même quelque chose en mon nom, je vous le donnerai. *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam.* »

Ah ! c'est que Jésus-Christ par sa passion, par ses souffrances, par sa mort, par son sang, nous a mérité tous les bienfaits que nous pouvons solliciter. Il est notre seul et puissant médiateur près de Dieu : après avoir achevé l'œuvre de notre rédemption, il est remonté au ciel, où l'apôtre nous le montre intercédant sans cesse pour nous : *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Et nous ;

mes frères, nous ne pouvons rien sans lui ; lui seul peut donner une valeur surnaturelle à nos pensées, à nos paroles, à nos actions, en les marquant de son empreinte, en les pénétrant de sa grâce ; et s'il daigne accueillir nos supplications, prendre en mains notre cause, nous pouvons avoir la plus ferme confiance.

La prière faite au nom de Jésus-Christ est, d'après la pensée de S. Augustin, une espèce de billet à ordre signé avec le sang précieux du Sauveur et que le Père céleste ne peut pas refuser ; il est, selon ses promesses, obligé de nous le solder, au moins de la manière qu'il saura devoir nous profiter davantage et servir le mieux nos intérêts spirituels et temporels.

C'est pourquoi l'Eglise, pleine de confiance en la parole de Jésus-Christ, n'adresse jamais aucune prière à Dieu sans l'appuyer sur le nom et les mérites du Sauveur. Vous l'entendez finir toutes ses oraisons par ces mots : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* » par N.-S. J.-C. qui vit et règne dans tous les siècles. » Le prêtre à l'autel répète les mêmes paroles. Avant la consécration, il prie ainsi : « O Père très clément, nous vous adressons nos vœux suppliants par Jésus-Christ votre Fils ; » et quand, après la consécration, il tient entre ses mains la divine hostie, il dit encore : « C'est par lui, c'est avec lui, c'est en lui que tout honneur et toute gloire vous appartiennent. » Prenez un missel, un livre pieux quel qu'il soit : vous constaterez que toutes les oraisons s'achèvent par l'invariable formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Et ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas depuis quelques siècles qu'il en est ainsi ; car S. Cyrille disait de son temps : « C'est notre coutume de terminer chaque prière au nom du Christ : *mos nobis est quamlibet precem claudendi in nomine Christi.* »

Qu'avons-nous à faire, mes frères, sinon de nous en référer aux engagements du Sauveur et d'imiter l'exemple que nous donne l'Eglise ? Mêlons à nos prières le nom de Jésus ; ce nom béni les embaumera d'un parfum suave qui les rendra agréables à Dieu, et leur communiquera une vertu toute-puissante.

III

Il nous reste encore un moyen de préparer à nos prières un accueil favorable. Lequel ? me demandez-vous. C'est de les faire présenter à Dieu par l'intermédiaire de la Sainte Vierge et des Saints, qui nous aident volontiers de leur protection.

Il nous est doux de penser que les glorieux habitants du ciel s'intéressent aux habitants de la terre, que la Vierge et les Saints dans les splendeurs de la gloire sont avertis de nos

peines, de nos infirmités, de nos besoins, en sont touchés, en parlent à Dieu et peuvent nous obtenir du secours.

Quand S. Jean, ravi dans une extase, fut admis à contempler d'un regard ébloui les demeures célestes, il aperçut des anges et des saints qui agitaient devant l'Eternel des encensoirs d'or d'où s'échappaient des parfums qui étaient les prières des fidèles.

Or, si les Saints veulent bien recevoir nos prières et les offrir à Dieu, en les appuyant de leur intercession, il n'est pas douteux qu'elles soient bien accueillies, toujours sous cette condition que l'objet en sera légitime.

Quand je songe que nos prières sont souvent si distraites, si irrespectueuses, si tièdes, qu'elles partent d'un cœur si inquiet, si partagé, si captivé par les séductions terrestres, je m'explique aisément que Dieu, sans les dédaigner, les laisse infructueuses. Mais je ne comprendrais pas qu'il n'eût aucune considération pour les prières des Saints : car les Saints sont les amis de Jésus, les participants de sa gloire ; Dieu les aime, et pour ce motif je croirais lui faire injure si je pensais qu'il ne tiendra pas compte de leur dévouée et charitable intervention. Il serait sans doute très pénible à un illustre personnage de refuser une faveur qui serait sollicitée au bénéfice d'un malheureux par un homme influent ; de jeter au feu une pétition qui serait apostillée par un de ses meilleurs amis. Et moi, je suis persuadé que Dieu aurait un déplaisir souverain à refuser à la Sainte Vierge une grâce qu'elle lui demanderait pour nous, à écarter froidement une requête qui lui serait présentée par un de ses élus. Non, mes frères, Dieu ne voudra pas éconduire les Saints qui appuieront nos prières auprès de lui.

Oh ! sans doute, nous ne les mettons pas au même rang que Jésus-Christ, nous ne leur attribuons pas la même puissance, nous ne nous adressons pas à eux comme s'ils disposaient des grâces que nous sollicitons ; nous les considérons comme des intercesseurs bienveillants, comme des médiateurs secondaires, qui jouissent d'un réel crédit près de Dieu, et qui peuvent l'incliner à la miséricorde envers nous.

Et maintenant, mes frères, vous connaissez les qualités dont la prière doit être ornée pour se présenter à la porte du ciel avec espoir de succès. Elle doit être attentive, humble, confiante, persévérante, pieuse, faite au nom de Jésus-Christ, appuyée par la Vierge et les Saints.

Efforçons-nous de réunir ces conditions chaque fois que nous prions. Il peut se faire que, malgré notre bonne volonté pour y réussir, nous ne voyions pas sur-le-champ le ré-

sultat de nos prières. Attendons avec patience. On a trouvé dans des tombeaux égyptiens des grains de blé qui y étaient renfermés depuis plus de 3.000 ans ; jetés en terre, ils ont germé et porté des fruits. Nos prières sont peut-être restées stériles pendant de longues années ; ne nous décourageons point. Une heure viendra, il faut l'espérer, où ces prières que nous envoyions au ciel et qui sont retombées sans effet sur la terre, où ces prières qui se sont accumulées dans notre cœur et qui y demeurent ensevelies, remonteront vers Dieu et finiront par obtenir ce que nous avons si longtemps attendu. Ainsi soit-il !

XIII

LE TEMPS DE LA PRIÈRE

Oportet semper orare et non deficere.

Il faut prier toujours et ne jamais cesser. (Luc, xviii, 1).

Mes frères,

Il faut prier : c'est un précepte qui s'impose à tous, c'est un devoir impérieux ; *oportet*. Mais quand faut-il s'en acquitter ? Quand sommes-nous obligés de prier ? Le divin Maître a fait la réponse à cette question : il faut toujours prier et ne pas cesser ; et S. Paul confirmant la parole du Sauveur nous dit de prier sans relâche : *sine intermissione orate*.

Il faut prier toujours : ce n'est donc pas seulement quelques fois. Je dis cela pour ceux qui s'imaginent être sans reproche parce qu'ils ont fait une courte prière, par hasard, de mois en mois, parce qu'ils ont assisté à la messe aux principales fêtes de l'année.

Il faut prier toujours : ce n'est donc pas seulement dans le jeune âge, avant la première communion. Il convient de le rappeler aux jeunes gens, et peut-être aussi à certaines jeunes filles, qui se croient dispensés d'accomplir ce grand devoir parce qu'ils ne sont plus sur les bancs du catéchisme.

Il faut prier toujours : ce n'est donc pas seulement dans les années de la vieillesse. J'en ai entendu qui disaient : « La prière, c'est l'affaire des enfants, et des vieillards condamnés à l'inaction. Nous, travailleurs, absorbés par mille préoccupations, nous n'avons pas le temps de prier. » Cette excuse n'est pas recevable : ils ont autant besoin de prier que ceux à qui ils renvoient l'accomplissement de ce précepte. Un homme de 40 ans, quelles que soient ses occupations, est aussi obligé de prier que l'enfant et le vieillard.

Il nous est commandé de prier non seulement quelques fois au cours de la vie, non seulement à tout âge, mais constamment, mais sans interruption : *Oportet semper orare ; sine*

intermissione orate. C'est la prière incessante, perpétuelle.

Quels sont les *motifs* de cette prière ininterrompue ? Et *comment* pouvons-nous prier continuellement ? C'est ce que j'ai dessein de vous dire aujourd'hui.

I

Pourquoi notre prière doit-elle être perpétuelle ? C'est parce que Dieu qui ne change pas, est et restera toujours le même à notre endroit ; c'est qu'il est et restera, quoi qu'on fasse, notre Maître et Seigneur souverain. Ses droits sont inaliénables, imprescriptibles, et comme il les gardera continuellement, continuellement aussi il conviendra de les reconnaître et de les respecter.

Pourquoi encore ? C'est parce que, en regard de Dieu, nous serons toujours des créatures éphémères, périssables, impuissantes, parce que nous sommes et nous resterons toujours sous sa main, et que par conséquent il est juste que nous confessions perpétuellement notre dépendance, notre néant.

Nous devons prier : nous devons demander le secours de Dieu, autant que nous en avons besoin. Or, si toujours nous en avons besoin, j'en conclus qu'il faut prier toujours.

La loi de la vie chrétienne, c'est un travail continuel d'amélioration, c'est un progrès incessant dans le bien. Nous avons devant nous un idéal qui nous est proposé et auquel nous devons tendre : c'est la perfection morale, c'est la sainteté. Impossible de le réaliser en un jour : c'est un grand ouvrage qui n'est jamais terminé, car toujours il y a quelque vertu à ajouter, quelque ombre à dissiper, quelque lacune à combler ; toujours il y a une activité à déployer, des efforts à tenter, pour atteindre la perfection à laquelle nous sommes appelés, selon notre condition. Et puisque, à tout instant, nous devons poursuivre ce travail de notre sanctification et que nous ne pouvons le mener à bonne fin sans l'appui sans cesse continué de la grâce divine, il s'ensuit que nous devons continuellement prier, puisque la grâce est attachée à la prière.

C'est maintenant la perpétuité de nos défaillances qui nous amène à conclure logiquement la perpétuité de la prière. L'expérience de tous les jours nous révèle que nous sommes d'une faiblesse lamentable. Si nous sentons en nous des aspirations qui nous portent en haut, il y a aussi des entraînements qui nous précipitent en bas. Tout homme porte en lui des défaillances d'esprit et de cœur ; et à tout âge, au printemps de la vie, au temps de la maturité et jusqu'aux années blanchies de la vieillesse, il sent le poids de sa mortalité. Il est faible, perpétuellement faible. Mais alors c'est une rai-

son pour qu'il appelle continuellement à son secours la force d'en haut, pour qu'il prie sans interruption.

Que vous dirai-je encore ? La vie du chrétien est une lutte de tous les jours, de tous les instants. L'ennemi qu'il faut combattre et qui ne nous laisse jamais en repos, c'est nous-mêmes avec nos passions, c'est le monde avec ses plaisirs séduisants, c'est le démon avec ses ruses perfides. Point d'armistice dans cette lutte contre le mal ; à tout instant, il faut être prêt à tenir tête à l'ennemi ; à tout instant par conséquent il est nécessaire de prier pour que la grâce de Dieu nous aide à triompher.

Il faut prier toujours : *oportet semper orare.* La continuité de la prière se trouve justifiée par les raisons que je viens d'exposer. Mais comment prier continuellement ? Faudra-t-il être toujours à genoux, agiter ses lèvres le jour et la nuit, et crier sans cesse vers Dieu?... Si la prière continuelle devait ainsi se concevoir, elle serait incompatible avec les exigences et les devoirs de la vie ordinaire ; elle serait impraticable. Mais il y a une manière, des secrets, pour prier toujours sans nuire à vos occupations, sans interrompre vos travaux ; et j'ai hâte de vous les faire connaître.

II

1. Un premier moyen, mes frères, c'est *la fuite du péché.*

Celui qui observe la loi, dit l'Esprit-Saint, multiplie les oblations : c'est une prière que d'être attentif à se retirer de toute iniquité. Or cette attention à éviter le mal, à réprimer de vils instincts, c'est là un précepte de tous les instants et qui s'adresse à tous les hommes.

Dieu, en effet, n'a donné à personne le temps et la permission de pécher. Ainsi, mes frères, toutes les fois que vous résisterez à la tentation, vous ferez une excellente prière, et comme, par l'infirmité de notre nature et la séduction des choses extérieures, nous sommes perpétuellement inclinés au mal, si vous vous y opposez toujours, votre prière sera continue.

2. Elle le sera encore, si vous *faites constamment le bien.* Ce sont les Saints qui nous l'assurent.

On prie toujours, on ne cesse pas de prier, dit S. Bonaventure, quand on ne cesse pas de bien faire. Toute action conforme à la loi de Dieu est une prière. Il y a dans les œuvres un cri puissant qui monte jusqu'à Dieu et qui n'a pas moins de valeur que le cri des lèvres et du cœur.

Faire la volonté de Dieu, remplir les devoirs de sa vocation, exercer des œuvres de charité, c'est prier. Vous êtes chargé d'un emploi,

vous en remplissez avec assiduité les fonctions : en cela vous priez. La Providence vous a mis à la tête d'une famille, elle vous a confié la conduite d'une maison, et vous y donnez vos soins : en cela vous priez.

Tout acte de vertu est une prière. L'âme prie, la pénitence prie, le sacrifice, la souffrance, la soumission prient également. Tout retour consciencieux sur nos fautes, tout effort pour nous corriger, toute victoire sur nous-mêmes, tout cela c'est la prière et c'est puissant comme elle.

Eh bien ! mes frères, il ne se passe pas une heure dans le jour que nous n'ayons l'occasion de pratiquer ces actes de vertu. Ne faut-il pas, à chaque instant, nous assujettir au devoir et en supporter avec patience toutes les fatigues ? Ne faut-il pas travailler toujours et mêler à sa vie des œuvres qui la rendent méritoire ? Ne faut-il pas souvent savoir se mettre au-dessus des contradictions, des murmures, des paroles injustes ? Si nous ne fléchissons pas dans la pratique du bien, si nous sommes fidèles à Dieu et à ses commandements, nous prions sans cesse et nous vérifierons la parole de Notre-Seigneur : *Oportet semper orare*.

3. Nous la vérifierons encore, — et c'est un troisième secret de la prière ininterrompue, — si nous imprimons à notre vie une *bonne direction*, si nous agissons toujours avec une intention pure et droite.

Me sera-t-il permis de dire que souvent on laisse à ses caprices le soin de gouverner sa vie ? On a comparé la vie humaine à un vaisseau qui suit la direction du vent qui enflé ses voiles. Eh bien ! sont-ils rares ceux qui abandonnent la direction de leur vie à tous les souffles, excepté à celui de Dieu ? C'est au monde et à ses fragiles espérances qu'ils se confient. Voulons-nous être plus sages ? Rapportons notre existence à Dieu, jusque dans ses plus infimes détails, et ainsi nous prions continuellement.

Ici encore, mes frères, invoquons le précieux témoignage des Saints. S. Augustin disait à son peuple, dans un langage tout familier : « Vous quittez l'église après avoir chanté les louanges du Seigneur et vous vous mettez à table : observez les règles de la tempérance, et vous aurez fait une prière. Vous prenez le repos de la nuit : ne vous levez point pour mal faire, et vous avez prié. Vous vous livrez au commerce : évitez la fraude, et c'est une prière. Vous cultivez la terre : ne cherchez point querelle à votre voisin, et vous avez prié. Lorsqu'un chrétien se retire de l'église, il semble qu'il ne loue plus le Seigneur ; mais s'il ne cesse pas de bien vivre, il ne cessera pas de prier. »

Que votre conduite soit irréprochable, et alors, malgré le silence de vos lèvres, votre

vie sera un cri perpétuel. « Vous me demandez, ajoute S. Augustin, où est votre prière ; et moi je vous demande : où n'est-elle pas ? »

Il suit de là que toute action qui n'est pas péché, le travail, les conversations, les démarches indifférentes, tout, si nous le voulons, peut devenir une prière. Et, pour élever tous ces actes vulgaires à la dignité et à la valeur d'une prière, que faut-il ? Une chose simple et facile : la bonne intention, c'est-à-dire l'intention de plaire à Dieu, de faire en tout sa volonté.

Voilà une action banale, sans prix par elle-même : pénétrez-la d'une bonne intention, et elle sera comme une prière devant Dieu. On embaume les corps pour les préserver de la corruption : la bonne intention est le parfum dont il faut embaumer nos actions pour qu'elles se transforment en prières. Il n'est pas nécessaire que cette intention soit toujours actuelle ; il suffit de la renouveler de temps en temps, quand on y songe : le mouvement premier du cœur persévère, s'il n'a pas été rétracté.

Ne dites donc pas que la prière perpétuelle est impossible : j'ai le droit de vous dire maintenant et vous m'accorderez bien que cette prière est praticable.

Je m'arrête ici.

Par delà la tombe, il y a une autre vie dont celle-ci n'est que la préface, nous le savons. Nous savons aussi que c'est à nous qu'il appartient de préparer notre immortel avenir et de composer avec nos œuvres la couronne qui, au ciel, ceindra notre front. Nous savons enfin que le bonheur de chacun sera proportionné au nombre et à l'éclat de ses mérites. S'il existait un moyen sûr, efficace, de préparer, d'assurer ce bonheur, ne serions-nous pas empressés d'en faire usage ? Eh bien ! ce moyen existe : c'est la prière incessante, telle que nous venons de l'expliquer. Efforçons-nous donc de la pratiquer : il ne faut qu'un peu de bonne volonté. Nos occupations seront les mêmes ; mais elles acquerront de la valeur devant Dieu et nous aideront à mériter la céleste récompense. Ainsi soit-il !

XIV

LE TEMPS DE LA PRIÈRE

La prière du matin et du soir

Mes frères,

Le précepte qui nous impose la pratique constante de la prière est un précepte général, qui ne précise rien. Mais n'y a-t-il pas des moments déterminés où nous soyons obligés de prier ? A moins d'un précepte positif de l'Eglise, la théologie catholique reconnaît

qu'il n'est pas aisé de fixer les époques précises où la prière est obligatoire ; cependant elle déclare que nous sommes tenus de prier souvent dans la vie, à l'heure de la mort, dans un grand péril de corps ou d'âme, et toutes les fois que nous sommes obligés d'accomplir un précepte divin ou ecclésiastique auquel on ne peut satisfaire sans prier. Par exemple, la prière sera de rigueur quand l'âme sera exposée à une tentation si violente qu'elle ne pourra y échapper qu'en réclamant le secours de Dieu ; il en sera de même toutes les fois que le sentiment de notre impuissance nous dira que la prière est le seul moyen de résister victorieusement.

En dehors des circonstances que je viens d'indiquer, la coutume générale est de prier le matin et le soir. C'est également un usage qui date des premiers siècles, de prier avant et après le repas, pour demander à Dieu de nous bénir ainsi que la nourriture que nous allons prendre, et pour le remercier des dons de sa Providence. D'autre part, les bons chrétiens ne manquent pas de prier lorsque la cloche, trois fois le jour, sonne l'*Angelus* et lorsqu'ils commencent et achèvent leurs travaux ; il en est même qui ont la pieuse habitude de se recommander à Dieu à chaque heure de la journée.

A quelque moment que nous priions, nous sommes sûrs de faire œuvre utile et méritoire. Mais je tiens à vous parler tout particulièrement de la prière du matin et du soir et à vous en dire les motifs et les convenances, afin de vous en inspirer l'estime et l'affection.

I

La prière du matin, mes frères, est un hommage que nous devons à Dieu. Le fils qui a bon cœur, qui est bien élevé, ne manque pas, à son réveil, de saluer ses parents et de leur donner une marque d'affection. Nous sommes les enfants de Dieu ; ne sentez-vous pas que c'est un devoir pour nous d'adorer, dès la première heure de notre journée, Celui que nous nommons notre Père ? Il réclame d'ailleurs, et il en a le droit, les prémices de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes, comme il demandait autrefois aux Juifs les prémices de leurs moissons et de leurs fruits. Puisqu'il veut bien, dans sa bonté, nous accorder une nouvelle journée, rien de plus juste que de lui en consacrer les premières minutes.

Vous prierez le matin : vous offrirez à Dieu ce sacrifice de louange que la loi ancienne prescrivait aux Hébreux : *unum offeretis mane*. Le sacrifice du matin, c'est le grand sacrifice : *majus offer holocaustum matutinum*. Dès l'aurore, *diluculo*, les patriarches l'offraient à l'Eternel, et nous voyons David devancer le

jour, se tenir en présence de Dieu dès la première heure, se lever dès l'aube pour invoquer le Seigneur, et célébrer ses bienfaits.

Vous prierez le matin : Jésus-Christ vous donne l'exemple. Il est raconté dans l'Evangile qu'il avait coutume de se rendre dès le matin dans le temple. Ses disciples l'y suivaient et priaient avec lui. Votre devoir est bien indiqué : le chrétien est disciple du Christ : il doit imiter son Maître adoré et son modèle.

Vous prierez le matin : la tradition de tous les siècles vous le recommande par la voix de ses Docteurs et de ses saints. « Le matin, dit S. Cyprien, nous offrons à Dieu la journée qui commence ; nous lui donnons à l'avance nos pensées, nos désirs, nos actions, et nous appelons la bénédiction du ciel sur nos travaux. » — « Ne sais-tu pas, ô homme, dit à son tour S. Ambroise, ne sais-tu pas que tu dois chaque jour au Seigneur les prémices de ton cœur, les prémices de ta voix ? Chaque jour doit offrir sa gerbe, chaque jour doit donner son fruit. Qu'il est doux de commencer la journée par des hymnes et des cantiques ! Qu'il est bon de l'inaugurer sous la bénédiction de Jésus-Christ ! »

Vous prierez le matin : tous les vrais chrétiens, — et il y en a encore, grâces à Dieu, malgré le dépérissement de la foi, — se mettent à genoux après leur lever, avant de vaquer à leurs occupations habituelles, mais il suffit d'être une créature raisonnable pour comprendre la nécessité de cette pratique. Après tout, c'est une question de dignité ; et je refuse le nom d'homme à celui qui sort de sa maison le matin comme le bœuf sort de son étable et qui s'en va reprendre sa tâche, tête basse, comme les animaux, sans regarder le ciel.

Vous prierez le matin : la nature vous y convie et vous dit par toutes ses voix : « Venez, adorons le Seigneur qui nous a fait ce que nous sommes. *Venite, adoremus Dominum qui fecit nos*. » A l'aube du jour, l'univers tout entier s'anime comme un temple qui vient de se rouvrir, et toutes les créatures chantent à leur manière une hymne à la gloire de Dieu. Eh quoi ! le soleil s'élance comme un géant pour parcourir sa route, et vos yeux ne s'élèveraient pas vers ce Dieu qui lui a commandé de rayonner sur vous sa lumière et sa chaleur ? Le matin, la fleur des champs ouvre son calice pour recevoir la rosée du ciel, et à cette heure votre cœur ne s'ouvrirait pas pour recevoir la rosée de la grâce ? A cet instant où tous les oiseaux jettent dans les airs leurs cantilènes si variées et si harmonieuses, votre langue seule serait-elle figée dans votre bouche ? Tous les matins la création entière, frissonnant au souffle des premières brises comme une lyre, chante un cantique à celui qui est

son principe ; seul, l'homme, qui résume en lui l'univers, n'aurait-il qu'un esprit endormi et des membres alourdis ?

Autrefois, le prophète royal invitait les créatures de Dieu à l'aider dans sa louange. O prophète ! tu comprenais la mission de l'homme, roi de la création, et chargé à ce titre d'en traduire le langage et d'offrir à Dieu ses hommages. Entendez-le : « Toutes les œuvres de Dieu, bénissez-le Seigneur, *Benedicite, omnia opera Domini, Domino* ; » et après cela, il les appelait les unes après les autres : « Profondeurs des mers, bénissez le Seigneur ; soleil ardent, vents impétueux, nuages et tonnerres, feux de l'été, glaces de l'hiver, montagnes et vallées, oiseaux dans les airs, poissons dans les flots, tous bénissez le Seigneur ! » Et nous seuls, nous resterions sourds à l'invitation ? Non, le jour se levant vous annonce la vie : c'est à cet instant que votre esprit doit penser, que votre cœur doit aimer ; c'est à cet instant que vous devez élever vos mains vers le Seigneur, pour l'invoquer.

Vous prierez le matin : il y va de votre intérêt et de la bonne direction de votre journée tout entière. Le reste du jour dépend souvent de la manière dont il a commencé : s'il a commencé par la prière, il y a plus d'assurance qu'il se poursuivra et s'achèvera dans la pratique du bien, dans la fuite du mal. Une bonne prière matinale donnera le branle à votre journée, et les actes qui la rempliront porteront tous son empreinte.

Chaque jour qui se lève vous apporte des devoirs à accomplir, des luttes à soutenir. Ne voyez-vous pas la nécessité de demander, dès la première heure, les grâces dont vous aurez besoin ?

L'Evangile nous parle d'un roi qui, avant d'entrer en campagne, se recueille et fait le compte de ses soldats et de ses munitions pour savoir s'il peut, oui ou non, engager la bataille avec espoir de succès. Eh bien ! c'est une bataille qui va se livrer dans la journée qui commence : bataille contre vous-mêmes, contre vos défauts et vos mauvaises inclinations ; bataille contre les séductions, les entraînements et les exemples pervertissants du monde ; bataille contre le démon et ses perfides suggestions ; bataille contre les ennemis de votre salut qui sont légion. Avant d'entreprendre la lutte, n'est-il pas nécessaire de faire provision de force, de courage ? N'est-il pas nécessaire de prier pour obtenir de Dieu les secours qui assureront la victoire ?

Et puis, si vous considérez sous un autre aspect la journée qui commence, qui n'a pas à craindre chaque matin, des éventualités fâcheuses, une indisposition, un danger, les rancunes d'un ennemi, l'infidélité d'un ami, un revers de fortune, la mort d'un de ses proches ? Quoi de plus raisonnable alors que de

demander à Dieu d'éloigner de nous et de ceux que nous aimons ces accidents auxquels nous sommes exposés ?

Enfin, le matin est le moment le mieux choisi, le plus opportun pour prier : le corps est reposé, l'esprit est libre, l'âme n'est pas encore agitée par les sollicitudes de la vie ; dans ces conditions, la prière sort du cœur et des lèvres plus attentive, plus fervente, et par conséquent plus agréable à Dieu et plus digne d'être exaucée.

Que de raisons de nécessité et de convenance s'accumulent pour nous exciter à prier le matin ! Nous en trouverons également pour nous faire apprécier et aimer la prière du soir.

II

La prière du soir est le second hommage que nous devons à Dieu. « Vous offrirez tous les jours au Seigneur, dit le Livre Sacré, un sacrifice de louange le matin, et un autre le soir : *unum offeretis mane et alterum ad vespeream*. » Jésus-Christ, sans doute pour nous tracer notre conduite, se conforme à ce précepte. L'évangile nous le représente montant le soir sur la montagne et y passant la nuit dans la prière. Et la tradition chrétienne a toujours enseigné que la prière devait clore la journée. « Quel homme, dit S. Ambroise, ne rougirait point de terminer le jour sans louer Dieu ? Les chrétiens, dignes de ce nom, le comprennent et avant de prendre leur repos, ils se mettent à genoux et reprennent avec Dieu l'entretien du matin. »

La prière du soir doit être d'abord un acte de *remerciement*. Dieu, qui nous mesure le temps, vous a donné une journée que vous avez employée à votre gré ; il a mis à votre disposition les bienfaits de la nature, et il ne vous a pas refusé le don de sa grâce pour soutenir votre courage au milieu de vos labeurs et vous aider à faire le bien. Sa providence a veillé sur vous et vous a enveloppés d'une paternelle tendresse. Vous êtes arrivés à la fin du jour, fatigués sans doute, mais sains et saufs. Dites-moi, mes frères, n'est-il pas juste que vous exprimiez à Dieu votre reconnaissance ? Mais la prière du soir est précisément une action de grâces.

Ce doit être aussi un acte de *contrition*. Hélas ! si grande est notre fragilité, si inconsistantes sont nos résolutions, si nombreuses les tentations, qu'il nous arrive souvent, au cours d'une journée, de manquer de fidélité à nos devoirs, de commettre des fautes, de grever notre conscience.

La prière du soir vient à propos nous fournir l'occasion de dire à Dieu nos regrets. Et voyez d'abord : elle fait une place à l'examen de conscience. Pendant quelques instants vous êtes invités à remonter le cours de votre journée, à contrôler vos actes, à relever vos

défaillances, pour apprendre déjà à bien vous connaître, à savoir quels sont en vous les endroits faibles, les points vulnérables. S. Jean Chrysostome disait aux chrétiens de son temps : « Vous avez un registre sur lequel vous écrivez vos dépenses et vos recettes de chaque jour, et vous ne voudriez pas vous endormir le soir sans avoir fait vos comptes. Mais votre conscience, elle aussi, n'est-elle pas un livre ouvert où vous devez chaque soir enregistrer en détail vos pertes et vos profits ? Donc, avant d'entrer dans votre sommeil, prenez ce livre et dites-vous : « Allons, mon âme, comptons : qu'avons-nous fait de bien ? qu'avons-nous fait de mal ? »

Vous avez reconnu vos fautes envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes : votre conscience vous presse de les regretter et vous faites, en vous frappant la poitrine, l'aveu de vos misères au Dieu tout-puissant et miséricordieux, et vous lui demandez humblement pardon. Oh ! comme on s'endort plus paisiblement, quand on a fait de tout son cœur un acte de contrition !

La prière du soir doit être enfin une *supplication*, une demande de protection pour la nuit.

Que sera-t-elle, cette nuit ? La nuit, pas plus que le jour, n'est sans danger : savez-vous si elle ne vous prépare pas de douloureuses surprises ? On a vu des gens pleins de force et de santé le soir, qui se sont réveillés le matin dans la souffrance, la maladie et l'infirmité ; on en a vu qui se sont endormis confiants dans le lendemain, qui le matin ont été trouvés dans les bras de la mort. « Ah ! mon Dieu, dit le chrétien avisé, avant de se livrer au sommeil, je remets mon corps et mon âme entre vos mains, assistez-moi, défendez-moi. »

La prière du soir est encore un acte de charité *envers le prochain* : elle exprime des vœux pour les parents, pour les amis, pour les pauvres, les prisonniers, les malades, les agonisants, pour les ennemis, pour tout ce que l'on doit chérir et pour tout ce qui souffre dans le monde ; elle donne un pieux souvenir aux morts.

Est-ce que toutes ces raisons ne vous décideront pas à vous y attacher et à la pratiquer avec une fidélité qui ne se démente pas ?

Mes frères, vous connaissez la formule de la prière du matin et du soir ; vous l'avez apprise dans le Catéchisme. Qu'il me soit permis de rappeler, en finissant, le devoir qui incombe aux parents, aujourd'hui plus que jamais. C'est à eux qu'il appartient d'initier leurs enfants à la prière, de leur en apprendre les formules et de veiller à ce qu'ils les récitent quotidiennement et sans altération. Vous pouviez autrefois vous décharger de ce soin sur les personnes auxquelles leur éduca-

tion était confiée ; maintenant c'est à vous, et à vous exclusivement, que revient l'obligation de faire prier vos enfants. Je n'ignore pas que c'est une œuvre de patience, de dévouement, de fermeté ; mais en présence d'un devoir aussi pressant, votre conscience ne saurait s'endormir. La prière proscrire des écoles doit trouver un refuge dans les familles : c'est au foyer domestique maintenant, et sous la vigilance des parents, que les lèvres des enfants doivent être formées à la prière. Je vous conjure d'y songer, d'apprendre vous-mêmes à vos fils, à vos filles, les formules sacrées et de vous assurer qu'ils sont fidèles à les réciter tous les jours. Ainsi soit-il !

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXIII

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR
SA PUISSANCE ET SA SCIENCE MIRACULEUSES

La croyance à la divinité de Jésus-Christ repose sur une double affirmation : celle de Dieu et celle de Jésus-Christ lui-même. L'affirmation de Dieu ne peut être contestée, parce qu'il est la vérité même. Celle de Jésus-Christ ne peut l'être davantage, parce qu'elle s'appuie sur les preuves les plus convaincantes. La première de ces preuves est tirée de sa personne ; nous l'avons exposée la dernière fois. La seconde est tirée de ses œuvres ; nous allons l'exposer aujourd'hui.

Or, Jésus-Christ a fait œuvre de THAUMATURGE et œuvre de VOYANT. Il a possédé une *puissance* et une *science* miraculeuses, et de l'une comme de l'autre on peut conclure qu'il est Dieu.

I. — *Puissance miraculeuse de Jésus-Christ*

1^o Jésus-Christ a possédé une puissance miraculeuse. 2^o Cette puissance miraculeuse prouve qu'il est Dieu. Telles sont les deux pensées que nous allons développer.

1. **Jésus-Christ a possédé une puissance miraculeuse**, il a fait des miracles. Est-il rien de mieux attesté que ces miracles ? Ce sont les apôtres qui viennent nous dire : « Nous avons vécu pendant trois ans avec Jésus ; nous l'avons suivi de bourgade en bourgade ; partout nous avons vu les maladies, les infirmités disparaître à sa voix ; nous l'avons vu rassasier cinq mille personnes affamées avec cinq pains d'orge, que nous avons distribués nous-mêmes, et dont nous avons recueilli les restes dans douze corbeilles ; nous l'avons vu près de la ville de Naïm ressusciter le fils d'une pauvre veuve, en présence de tout un

peuple ; nous avons vu Lazare mort, nous avons senti l'odeur infecte qu'il exhalait, puis nous l'avons vu revenir à la vie à la voix de Jésus, et nous l'avons débarrassé nous-mêmes des liens dont il était enveloppé. Si notre témoignage ne suffit pas, interrogez les principaux habitants de Jérusalem qui l'ont vu aussi bien que nous. »

Les accusera-t-on d'imposture ? Il leur eût été assez difficile de tromper des contemporains sur de pareils faits ; ils citent les lieux où les cinq mille personnes ont été miraculeusement rassasiées, la ville où le jeune homme a été ressuscité sous les yeux de tout le peuple, les témoins qui ont vu Lazare sortant du tombeau. Ce serait assez d'une personne pour les convaincre de mensonge, et cette personne ne se trouve pas. D'ailleurs, où auraient-ils été chercher de telles inventions, eux si simples, si grossiers, eux dont la naïveté rapporte jusqu'à leur incrédulité même, eux dont la conviction va jusqu'à souffrir la mort plutôt que de démentir un seul des faits qu'ils racontent ? « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit J.-J. Rousseau, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Le témoignage des apôtres paraît-il suspect parce qu'ils ont été les amis de Jésus ? Nous ferons parler ses ennemis. Qui, plus que les scribes et les pharisiens, était intéressé à confondre les apôtres pour se laver du crime de déicide ? Ils les font battre de verges, ils les chargent de chaînes ; mais ils ne trouvent rien à répondre à ceux qui leur disent : « Nous ne pouvons pas nous empêcher de raconter ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu. » Ils ne croient pas à la divinité de Jésus ; ils attribuent grossièrement ses prodiges au démon ; leur plus grand argument contre ces prodiges, c'est qu'ils sont faits le jour du Sabbat ; mais ils n'osent les révoquer en doute. Les Julien, les Celse, les Porphyre, et tant d'autres, qui ont voulu écraser le christianisme naissant du poids de leur génie, ont vu dans les œuvres de Jésus des opérations magiques, mais ils n'en contestent pas la réalité. Un historien, Josèphe, juif de nation, avoue que Jésus était un homme sage, « si toutefois on doit se contenter de l'appeler un homme, tant ses œuvres étaient admirables. » D'autres Juifs, d'autres païens ont fait plus encore : frappés des prodiges de Jésus et de ceux que ses disciples opéraient en son nom, ils se sont prosternés à ses pieds et l'ont reconnu pour le Messie, et c'est ici le plus beau monument qui atteste les prodiges du Sauveur. Il est certain qu'avant Jésus-Christ le monde entier, à l'exception du petit peuple juif, était plongé dans l'idolâtrie ; il n'est pas moins certain que, depuis Jésus-Christ, la grande majorité de

l'univers se glorifie de suivre sa religion ; il est également certain que ce changement prodigieux est l'œuvre de douze pauvres pêcheurs sans talents, qui se disaient ses envoyés. Si Jésus-Christ et ses apôtres ont fait des miracles, ce changement n'a rien d'étonnant : Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, comme il le déclare ; les apôtres sont ses ministres ; le christianisme est son œuvre ; les peuples se sont rendus à l'évidence. Mais si, au contraire, ils n'ont pas fait de miracles, si ceux qu'on leur attribue sont faux, il faut, dit saint Augustin, en admettre un mille fois plus étonnant que tous les autres : c'est que le monde entier ait cru, sans examens et sans preuves, des choses si incroyables.

Ainsi les miracles de Jésus-Christ sont publiés par ses disciples qui les ont vus, avoués par ses ennemis qui ne peuvent les nier, attestés par la foi du monde entier : quelles preuves pourrait-on encore exiger ?

II. Les miracles de Jésus-Christ prouvent qu'il est Dieu. Quand les disciples de Jean-Baptiste viennent lui demander de la part de leur maître : « Est-ce vous qui devez venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus-Christ leur répond : « Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent et les morts ressuscitent ! » (Lc., VII, 22). Vous l'entendez, mes frères, Jésus-Christ en appelle à ses miracles pour prouver la vérité de ses paroles, il confirme sa doctrine par ses œuvres.

Or, Jésus-Christ s'est dit Dieu ; c'était là le point essentiel de ses enseignements. Ses miracles démontrent donc sa divinité. Car si Jésus-Christ s'était dit Dieu sans qu'il le fût réellement, Dieu aurait couvert de son autorité souveraine et infaillible la plus sacrilège et la plus monstrueuse des impostures. Dieu ne serait plus la vérité, mais l'erreur ; et par conséquent Dieu ne serait plus Dieu. Il faut donc choisir entre la divinité de Jésus-Christ et l'athéisme ; entre celui-ci et celle-là, il n'y a pas de milieu.

La preuve tirée du miracle par excellence, celui de la résurrection du Sauveur, est tellement péremptoire que nous la mettrons en relief en quelques mots. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il a été condamné justement par le Sanhédrin puisqu'il s'est dit Dieu. La condamnation étant juste, Dieu ne doit pas donner de démenti à ses juges ; autrement il nous induirait en erreur. Or la sentence des juges d'Israël a été réformée par Dieu, puisqu'il a ressuscité Jésus et annulé ainsi par le plus grand des prodiges la peine de mort portée contre lui. Ce fait surnaturel nous fournit donc un argument invincible en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Une seconde preuve de la divinité de Jé-

sus-Christ, tirée de ses miracles, c'est qu'il les a accomplis *par sa propre puissance*. Lorsque Moïse ou les prophètes opéraient quelque merveille, ils n'étaient que des instruments entre les mains de Dieu. Ils agissaient en serviteurs : Jésus-Christ agit en maître. Il commande en souverain, il exerce la puissance en son propre nom : « *Volo, mundare*. Je le veux, sois guéri. — *Adolescens tibi dico, surge*. Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ! » Ce tou annonce-t-il un pouvoir délégué ? Non, l'on voit que Jésus-Christ agit en roi, avec une majesté suprême, avec une pleine autorité.

Cette souveraineté lui est tellement propre qu'il la communique à qui il veut. Moïse ne transmet pas aux autres son pouvoir surnaturel, parce que c'était un don étranger qu'il avait reçu d'en haut et dont il ne pouvait pas disposer. Jésus-Christ en laisse aux siens un plus grand que celui qui a paru en lui-même : « *Signa majora faciet*. » (Jo., xiv, 12).

Ces prodiges, ceux qui auront cru les feront en son nom : « Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront des serpents dans leurs mains, et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur nuira pas ; ils imposeront les mains aux malades et les guériront. » (Mc., xvi, 17-18).

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ, ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance ; et non content de nous montrer par là qu'il est l'égal de Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez un prophète, un thaumaturge qui ait tenu ce langage et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que Dieu avait bien voulu accomplir par son ministère !

De tout ce que nous venons de dire, on peut conclure avec assurance que Jésus-Christ est Dieu. Sa personne, sa doctrine, ses miracles, forment un tout indivisible ; ils s'enchaînent, ils s'entrelacent, ils se soutiennent mutuellement, et c'est une vaine entreprise que de vouloir séparer ces anneaux si étroitement unis.

II. — Science miraculeuse de Jésus-Christ

I. Notre-Seigneur a connu des choses qui par leur nature échappaient à toute humaine pénétration. Il a connu en effet : 1^o des choses cachées, 2^o des choses futures.

1^o DES CHOSSES CACHÉES. a) Telles sont les choses *spirituelles*. Jésus pénètre les cœurs et devine les pensées. « Il ne se fiait pas aux Juifs, dit l'Evangile, parce qu'ils les connaissait tous ; il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage de personne ; il savait par

lui-même ce qu'il y avait de plus secret dans leur âme. » (Jo., ii, 24-25). Il connaissait les pensées de ses interlocuteurs : *Sciebat cogitationes eorum*, nous dit saint Mathieu (xii, 25 ; cf. Lc., vi, 8). Il sait que Judas le trahira : « En vérité, en vérité, je vous le dis : l'un de vous me livrera » (Jo., xiii, 21) ; et à la question de saint Jean : « Seigneur, qui est-ce ? » — « C'est celui, répond Jésus, à qui je donnerai le morceau trempé. Et ayant trempé le morceau, il le donna à Judas. » (25, 26). Puis s'adressant à l'Isariote, il lui dit : « Ce que tu fais, fais-le promptement. » Le Christ ressuscité interpelle Simon-Pierre sur le rivage du lac de Génézareth et lui demande jusqu'à trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? » Pierre, attristé de ces questions réitérées, lui fait cette réponse où respire la foi : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime. » (xxi, 15-19).

b) Si les choses invisibles n'ont pas de mystère pour Jésus-Christ, à plus forte raison pénètre-t-il le secret des choses *visibles*, quel que soit l'obstacle qui les dérobe à son regard. L'éloignement n'oppose à sa vue aucune barrière. « Voyant venir à lui Nathanaël : Voici vraiment, dit-il, un Israélite en qui il n'y a pas de fraude. — D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. — Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. — Nathanaël repartit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! » (Jo., i, 48-50).

Le passé n'a pas pour Jésus de voile. Après l'entretien qu'elle a eu avec lui au puits de Jacob, la Samaritaine dit à tous ceux qu'elle rencontre : « J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » (iv, 29).

2^o DES CHOSSES FUTURES. Jésus a connu non seulement les choses cachées, mais encore les choses futures. On le voit, l'avenir est présent pour lui. C'est un livre ouvert où il lit d'avance : a) sa propre destinée, b) celle de ses disciples et de son Eglise, c) celle du peuple juif.

a) *Sa propre destinée*. Il prédit sa passion dans les derniers détails. « Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux chefs des prêtres et des scribes. Ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux païens, pour qu'ils se moquent de lui, le battent de verges et le crucifient. » (Mt., xx, 18). Lorsqu'il fit cette prédiction rien ne faisait prévoir qu'elle s'accomplirait. Aussi, dit l'Evangile, « saint Pierre ayant pris Notre-Seigneur à part, se mit à le reprendre, et dit : A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera pas ! » (xvi, 22-23). Le drame du Golgotha a montré de quel puissant et sublime regard Jésus-Christ embrassait l'avenir de douleur qui l'attendait.

Non seulement Jésus prédit sa mort, mais

il prédit sa résurrection. Or, s'il était un événement caché sous un voile impénétrable, c'était celui-là, puisque ce fait constitue le plus étonnant des prodiges.

b) *La destinée de ses disciples et de son Eglise.* « Suivez-moi, dit-il à Simon et à André, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Or nous voyons que saint Pierre prit dans les filets évangéliques 3.000 de ses auditeurs une première fois, et 5.000 une seconde fois, capture qui fut le prélude de cette pêche surprenante qui, à chaque époque, a amené de l'abîme où ils étaient plongés, des multitudes d'hommes à la rive éternelle. — « Allez dans tout l'Univers, dit Jésus à ses apôtres, prêchez l'Evangile à toute créature. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. » (Mc., xvi, 17-18). Toutes ces prophéties se sont accomplies de point en point. — « Quand même tous se scandaliseraient à votre sujet, pour moi, je ne me scandaliserai point, » dit saint Pierre à Notre-Seigneur, au soir du Jeudi Saint. Et Jésus lui répartit : « Je te dis, en vérité, qu'en cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois. » (Mt., xxv, 33). Et malgré les protestations de son zèle présomptueux, avant que le coq ne chante, l'apôtre renonce son Maître par un triple reniement. — « Tu es Pierre, dit le Sauveur au même apôtre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Et Simon devint en effet le fondement inébranlable sur lequel repose l'œuvre du Christ.

Nous lisons encore dans l'Evangile que l'Eglise devait remplir toute la terre et recevoir dans son sein toutes les nations. (xxiv, 14 ; Jo., xii, 32). Or, vous le savez, mes frères, à la fin du II^e siècle de l'ère nouvelle, Tertullien s'écriait fièrement : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre sénat, votre forum ; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, ce serait vous punir. Vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous, du silence profond et de la stupeur de l'univers, comme frappé de mort par notre absence ; vous cherchiez à qui commander¹. » Et depuis que Tertullien a parlé, quel immense cortège de nations venant, l'une après l'autre, se soumettre à l'empire du Christ ! Est-ce que tout ce qu'il y a

de grand, de beau, de saint dans l'humanité ne fait pas le signe de la croix ? Il n'est pas jusqu'à ceux que tourmente une haine impie qui ne rendent hommage à la religion issue de l'Evangile.

Des événements parfaitement inaccessibles à la prévoyance humaine se sont donc encore ici infailliblement réalisés.

c) *La destinée du peuple juif.* Jésus-Christ avait prédit la destruction de Jérusalem et la ruine totale du temple ; de cette merveille du monde, il ne resterait pas pierre sur pierre, et les enfants d'Israël devaient tomber sous le tranchant du glaive, être emmenés en captivité et dispersés par toute la terre. Ces paroles se sont vérifiées à la lettre. Toutes les calamités prédites par le Sauveur ont été enregistrées par l'histoire. Du sanctuaire de Juda, il ne reste pas pierre sur pierre. Julien l'Apostat ayant essayé de le réédifier, un feu mystérieux éclata tout à coup au milieu des travailleurs, en brûla un grand nombre et consuma leurs outils ; la terre tremblante bouleversa ce qui restait des fondations de l'ancienne maison de Jéhovah, et personne n'osa plus mettre la main à cette œuvre réprouvée. Plus d'un million d'hommes périrent pendant le siège. Ce qui restait d'habitants fut réservé pour le défilé des captifs dans le triomphe des vainqueurs, ou pour mourir dans les combats du cirque, ou enfin pour être vendus comme esclaves aux marchands accourus de tous les points de l'Empire à cet immense marché de bétail humain. Titus, après s'être emparé de la citadelle de Sion, fit mettre le feu aux quatre coins de la ville, raser ce qui restait des remparts, effacer toute trace d'habitation et niveler le terrain. Pour perpétuer le souvenir de la chute de la cité, on frappa une médaille sur le revers de laquelle se voyait une femme éplorée, en long manteau de deuil, assise à l'ombre d'un palmier dans la solitude, et la tête appuyée sur sa main avec cet exergue : JUDÆA CAPTA. Aujourd'hui encore, suivant la parole de Notre-Seigneur, Jérusalem est foulée aux pieds des nations, puisqu'elle est déshonorée par la domination musulmane. Cette prophétie si nette et si précise s'est accomplie au temps fixé par le Sauveur. « Tous ces maux, avait-il dit, viendront sur cette génération. » (Mt., xxiii, 36). Trente ans, en effet, ne s'étaient pas écoulés, que la grande catastrophe avait lieu. Cet oracle n'a pas été inventé après l'événement, comme le prétendent certains incrédules, car en l'an 70, époque où eut lieu la prise de Jérusalem par les Romains, les évangiles de S. Mathieu, de S. Marc et de S. Luc qui la rapportent, étaient dans toutes les mains. On ne peut donc qu'admirer la sûreté du regard prophétique que Jésus a jeté sur l'avenir de sa patrie.

¹ *Apolog.*, cap. iii.

II. La science miraculeuse de Jésus-Christ prouve qu'il est Dieu. Il nous faut maintenant tirer la conclusion de tout ce que nous venons d'établir. Notre-Seigneur a possédé dans toute sa plénitude la science des choses cachées et la science des choses futures. Or cette science, il la tient de Dieu et il s'en sert pour établir sa mission et sa divinité. Jésus-Christ est donc Dieu; car Dieu ne met pas sa science infinie au service de l'imposture. Oui, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le genre humain se trouve plongé dans une irrémédiable erreur; car c'est Dieu lui-même qui le trompe. L'une des preuves principales que Jésus-Christ ait donnée de sa divinité, c'est sa Résurrection. Or cet événement futur annoncé par celui qui devait en être le héros, s'est réalisé. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, Dieu l'aurait-il donc arraché aux étreintes de la mort, confirmant ainsi sa trompeuse parole par le plus grand des miracles? De même Jésus-Christ a prédit l'extension universelle et la durée immortelle de son Eglise en dépit de toutes les causes qui, humainement parlant, devaient l'étouffer dans son berceau ou tout au moins empêcher son développement dans le temps et dans l'espace. Or Dieu a accompli le miracle prédit par le Sauveur; il protège visiblement cette Eglise et par là-même il se porte garant de la doctrine du Christ et de l'affirmation qui en est le point essentiel.

Et cette Eglise que Dieu prend ainsi sous sa sauvegarde, qu'enseigne-t-elle? Son dogme fondamental est la divinité de Jésus-Christ. Nous avons donc raison de dire avec saint Augustin que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, nous sommes trompés par Dieu lui-même: *Si decepti sumus, a te decepti sumus*¹.

Quelle n'est pas la force démonstrative des prophéties pour le présent! Les contemporains de Jésus ont eu le bonheur inestimable de le voir, lui, le Fils de l'homme, et d'être témoins de ses miracles; sur ce point ils ont été plus favorisés que nous, qui ne connaissons ses actions divines que par les histoires. Mais à d'autres égards, nous sommes plus heureux qu'eux, car nous voyons le grand, le continuel miracle de l'accomplissement de ses prophéties. Comme l'a dit Lessing², « Ils n'avaient devant les yeux que la base de l'édifice, sur laquelle, pleins de confiance dans l'avenir, ils vinrent chacun déposer leur pierre; tandis qu'il nous est donné de voir cet im-

mense édifice dans la plénitude de son achèvement. »

Voici notre conclusion. Sainte-Beuve disait: « Ceux qui nient absolument Jésus-Christ en portent la peine. Prenez les plus grands des modernes antichrétiens: quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose¹. » La divinité de Jésus-Christ est en effet entourée de tant de lumière, elle s'appuie sur tant de preuves, qu'il faut avoir ou l'esprit ou le cœur dépravé pour ne pas lui rendre hommage. Pour nous, ô Christ, en voyant la double auréole de prodiges et d'oracles dont votre front de docteur est couronné, nous nous écrivons avec le prophète: « La vérité surabonde dans votre témoignage. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* » (Ps., xcii, 5).

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

III

LA CRAINTE DE L'ENFER

Mes frères,

Une grande crainte est souvent une utile conseillère. Le roi David nous rappelle cette vérité au livre de ses Psaumes, en disant que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Quand la notion du devoir ou la promesse d'une insigne récompense ne sont pas assez fortes pour faire éviter le mal ou pratiquer le bien, la menace du châtement, suspendu sur la tête du criminel, peut arrêter ses mauvais desseins et le maintenir dans la bonne voie.

Dieu, dans son infinie sagesse, n'a pas manqué d'employer ce moyen si efficace, pour détourner l'homme du péché. Quand il le voit violer ses commandements, multiplier ses iniquités et vivre dans la révolte permanente contre sa divine autorité, lui-même le menace, et il commande à ses ministres de le menacer du plus grand, du plus terrible et du plus long de tous les châtements: de l'enfer.

L'enfer! parole dure, je l'avoue, et pénible à entendre! Dans notre siècle d'indifférence et d'amour exagéré du bien-être, on s'irrite à la pensée de voir planer sur l'horizon de sa vie cette sombre perspective... Cependant, mes frères, il est bon de penser à l'enfer, et de

¹ La force probante de l'argument tiré de la réalisation des prophéties du Sauveur est considérable, en particulier lorsqu'il s'agit de la prédiction concernant la ruine de Jérusalem. Un jour, Frédéric le Grand demandait à Gellert ce qu'il pensait du Christ. Le célèbre professeur se contenta de lui répondre: « Que pense Votre Majesté de la destruction de Jérusalem? »

² *Ges. Werke*, cap. v, p. 164.

¹ *Histoire de Port-Royal*.

le craindre, « car il vaut mieux, nous dit S. Augustin, descendre par la pensée dans les abîmes infernaux, tandis que nous sommes encore vivants, que d'y tomber en réalité après la mort. »

C'est précisément à cause de cette crainte instinctive causée par l'enfer, que je crois devoir vous en parler aujourd'hui, dans le meilleur intérêt de votre âme, afin de faire naître en vous l'horreur du péché qui vous y entraînerait.

Je ne veux rien exagérer dans les vérités que je vous rappellerai. La simple exposition de la doctrine de l'Eglise, puisée dans l'Evangile, suffira pour vous inspirer de cette peine suprême une crainte, que j'appellerai une *crainte raisonnable* dans la certitude de ses motifs, et aussi une *crainte salutaire* dans l'efficacité de ses effets.

Tel sera, mes frères, la matière et le partage de ce discours, que je recommande à votre sérieuse attention.

I

L'enfer, comme l'enseigne la théologie catholique, est un lieu de supplice, où la justice divine punit les coupables qui n'ont point expié leurs péchés par la pénitence durant leur vie mortelle.

Il est souverainement raisonnable de craindre l'enfer, parce que cette crainte provient de la certitude de son existence, — existence qui repose sur des témoignages d'une vérité absolument certaine.

1. Le premier de ces témoignages irrécusables se tire des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, inspirés de Dieu même et l'expression de son infallible vérité.

Avant la venue du Messie, pour ne citer que deux des écrivains sacrés, voici ce que dit le prophète Isaïe : « Les hommes qui ont fait le mal seront brûlés dans un feu inextinguible. » Un autre prophète, Daniel, dit aussi : « Beaucoup dorment dans le sein de la terre ; les uns seront réveillés pour un bonheur éternel ; les autres pour une honte sans fin. » Que sont, mes frères, et ce feu inextinguible, et cette honte sans fin, sinon les tourments de l'enfer, destinés à châtier la malice des pécheurs ?

Cette doctrine, affirmée à chaque page des saints Livres, Jésus-Christ la rappelle sans cesse dans ses discours, la développe dans ses paraboles, et la confirme par ses menaces. Ecoutez ses paroles : « Le convive, dit-il, c'est-à-dire l'homme appelé au banquet de la vie, qui n'aura pas gardé l'innocence de la robe nuptiale, sera jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Ecoutez-le encore, quand il rapporte la sentence que

lui-même prononcera contre les méchants, au jugement dernier : « Allez, maudits, au feu éternel. »

Est-il possible d'exprimer d'une manière plus précise la réalité de l'enfer, et de rendre plus vive, plus sensible, l'intelligence de cette dure vérité ?

2. L'Eglise catholique, héritière des enseignements de son divin Fondateur, et chargée par lui de les annoncer sans cesse au genre humain, rappelle à tous, depuis bientôt deux mille ans, qu'il y a un enfer. Les apôtres prêchent aux nations le baptême et la pénitence, afin de les préserver de la colère à venir. Les martyrs bien souvent meurent dans les supplices, désireux d'échapper à l'enfer où les précipiterait l'apostasie de leur foi. Les évêques dans leurs prédications, les docteurs dans leurs savants écrits, la voix universelle et indéfectible des ministres de Dieu, ont professé et enseigné, de tout temps, ce grand dogme, tel que nous le croyons et l'enseignons aujourd'hui.

3. Mais d'ailleurs, mes frères, à quoi bon remonter si haut et chercher si loin, pour établir la vérité de l'existence de ce lieu de justes châtiments ? Il nous suffit de rentrer en nous-mêmes et d'écouter la voix de notre raison : elle nous prouvera facilement la nécessité de l'enfer.

Vous savez bien que toute faute doit être punie. C'est la loi immuable de la justice divine, comme de la justice humaine, que toujours le crime doit subir son châtiment. Autrement, le mal n'étant plus retenu par aucune barrière, déborderait sur le monde comme un torrent dévastateur, et Dieu cesserait d'être Dieu parce qu'il cesserait d'être juste. Mais que de crimes restent impunis ici-bas ! Combien de coupables et de scélérats vivent dans les plaisirs mauvais et l'impunité ! S'ils ne doivent pas recevoir un jour, dans un autre lieu, la punition tant de fois méritée, où donc, ô mon Dieu, sera votre justice ? Pourrions-nous encore vous appeler un Maître sage et équitable ? Non, assurément. Tous, quelles que soient nos autres opinions, nous reconnaissons par notre raison que Dieu doit nécessairement châtier, au-delà du tombeau, ceux qui meurent après avoir vécu dans le péché, sans l'avoir expié ici-bas. Ce châtiment nécessaire, c'est l'enfer.

A ce facile raisonnement, ajoutez cette autre considération, tout aussi accessible à votre esprit. Notre âme ne mourra jamais. Vous avez le sentiment de son immortalité ; la religion vous a toujours enseigné cette vérité essentielle et d'une si grande importance à notre destinée. Mais alors, vous comprenez sans peine, mes frères, que Dieu, après la mort, ne peut pas confondre dans un même lieu et fixer dans un même sort le juste avec

le pécheur, le saint orné de toutes les vertus avec le méchant chargé de tous les crimes. Il ne peut pas laisser ensemble pour l'éternité, Caïn avec Abel, Judas le traître avec saint Jean le disciple bien-aimé, Dioclétien le cruel persécuteur avec tant de martyrs immolés par sa fureur antichrétienne. Non, cela n'est pas possible. Nous ne pouvons pas admettre un pareil mélange, injuste, barbare et contraire à toutes les perfections de Dieu. Il vaudrait mieux être conséquent avec soi-même ; et, si l'on ne veut pas d'enfer, dire sans détour qu'il n'y a pas de Dieu.

4. Aussi cette vérité est tellement évidente et rationnelle, je dirai tellement nécessaire à l'harmonie des attributs divins et au bon ordre dans le sein de l'humanité, qu'on trouve sa croyance, sous une forme ou sous une autre, dans tous les temps, chez tous les peuples, chez ceux mêmes qui, privés des lumières de la révélation, vécutent et vivent encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Grecs et Romains, Francs dans les forêts de l'antique Germanie et Scythes au fond des steppes de la Russie, Indous, Chinois de l'Asie, nègres de l'Afrique, tribus plus ou moins sauvages de l'Amérique ou des îles de l'Océanie, partout où vous trouverez une nation, une peuplade ou une famille, vous trouverez aussi la croyance à l'existence d'un enfer, plus ou moins altérée, mais toujours uniforme, toujours vivace et immuable dans le fond de sa doctrine.

D'où vient cette unanimité de croyance à reconnaître la réalité des châtiments futurs pour les méchants ? Elle vient, mes frères, de la révélation primitive de cette loi naturelle que Dieu a gravée dans le cœur du premier homme en le créant, loi qui est vraie partout, et que l'erreur et l'ignorance, tant profondes fussent-elles chez les enfants d'Adam, n'ont jamais pu entièrement détruire.

5. « Eh bien ! soit, nous dit-on parfois, il faut bien admettre la certitude inébranlable des preuves sur lesquelles repose l'existence de l'enfer. Mais une difficulté n'en demeure pas moins dans mon esprit. Dieu est trop bon : peut-il vouloir condamner une de ses créatures à des souffrances aussi dures que celles de l'enfer ? »

Vous avez raison, mon frère ; Dieu est bon ; jamais vous ne pourrez vous faire une idée assez grande de son infinie bonté. Mais souvenez-vous qu'il est juste aussi, et que les droits de sa justice ne doivent pas rester méconnus devant ceux de sa bonté. Où serait sa justice, s'il permettait qu'on l'outrage, qu'on viole ses lois, qu'on brave impunément ses promesses comme ses menaces ? Sa bonté se fait sentir tant que vous êtes sur la terre ; jamais il ne refuse le pardon et son amitié au vrai repentir. Mais quand tous les bienfaits de son amour ont été méprisés ici-bas, il ne

reste plus à attendre, dans l'autre vie, que les rigueurs de sa justice. Plus la bonté se sera montrée généreuse, plus la justice devra frapper avec une inexorable sévérité.

Il est donc bien inutile, mes frères, d'insister plus longuement. Il y a un enfer. L'Écriture Sainte, parole de Dieu, les enseignements de l'Eglise infaillible nous l'apprennent. La croyance unanime de tous les peuples nous le confirme, et notre raison nous le crie. Il faut donc y croire ; il faut surtout le craindre : autrement ce serait agir contre toute raison et tout bon sens.

II

J'ai dit, en second lieu, mes frères, que la crainte de l'enfer était une crainte très salutaire parce qu'elle contribue avec une souveraine efficacité à détourner du mal et à faire éviter le péché.

On demandait un jour à un saint religieux : « Que faut-il faire pour ne pas succomber à une violente tentation ? — Craignez l'enfer, répondit-il ; la crainte de ses tourments impitoyables vous délivrera des assauts du démon. »

C'est qu'en effet, mes frères, les souffrances de ce lieu d'expiation sont les plus grandes que l'esprit de l'homme puisse imaginer, bien capables de lui faire repousser par le spectacle de leur sévérité les plus séduisantes sollicitations.

Je vous les exposerai en trois mots : l'enfer est une *privation*, un *feu*, une *éternité*.

1. Il est d'abord une privation, la privation de Dieu et de ses biens ineffables. L'âme humaine, créée à l'image de son Créateur, ne peut être satisfaite que par la possession de Dieu. Elle a été tirée du néant uniquement pour lui, pour le connaître, l'aimer ici-bas, puis s'attacher à lui dans l'union la plus étroite et la plus délicieuse au ciel. Tant que l'homme est vivant, l'âme enchaînée à son corps, attentive à le choyer et trop souvent à satisfaire ses instincts mauvais, pense moins à Dieu, le désire à peine et souffre peu d'être privée de lui. Mais dès que la mort aura rompu ses liens charnels, elle se trouvera dans un vide affreux, et voudra s'élancer vers son Dieu de toute l'intensité de sa nature spirituelle. Elle le cherchera, elle l'appellera et voudra se précipiter vers lui comme vers le centre unique de son repos et de ses plus vives aspirations.

Vains efforts ! désirs inutiles ! appels jamais écoutés ! Dieu la repousse avec indignation : « Retire-toi, maudite, lui dit-il, retire-toi ! Tu m'as abandonné jadis sur la terre ; tu m'as outragé par tes désordres, et tu oses te présenter devant moi couverte encore de la lèpre de tes péchés ! Je ne te connais plus ; jamais tu ne me verras ; et éternellement tu

seras privée du bonheur de ma présence et de ma possession.»

Ce sera là, mes frères, de tous les tourments de l'enfer le plus douloureux, et le plus cruel des malheurs. Vouloir sans cesse rejoindre Dieu, et ne le pouvoir jamais ; être dévoré de la soif ardente de le posséder, et ne pouvoir jamais s'abreuver à la source de cette béatitude infinie !

J'ai vu, dans les grandes Alpes, un aigle capturé par un berger, et enfermé par lui dans une cage dont les barreaux lui permettaient de contempler encore les hautes cimes de ses montagnes coutumières. Quand le royal prisonnier apercevait le soleil les dorer de ses rayons, il s'élançait, il battait ses ailes puissantes, il s'efforçait de briser sa prison pour prendre son essor. Vaines tentatives ! Un jour son désir fut si ardent et son élan si impétueux qu'il se brisa la tête contre les barreaux.

Ainsi le damné se précipitera éternellement vers Dieu, sans pouvoir le rejoindre. Dieu est beauté parfaite ; et ne pouvoir jamais contempler ses ravissantes perfections ! Dieu est bonté suprême ; et ne goûter jamais aucun de ses bienfaits ! Dieu est amour infini ; et ne pouvoir jamais l'aimer, ni jouir dans son sein des délices ineffables de sa divine charité ! Etre privé du plus grand des biens, du bien unique pour lequel on a été créé, et vers lequel nous entraînent toutes les aspirations de notre être ! O cruelle souffrance, ô malheur inexprimable ! Je ne puis en supporter la pensée ; elle me confond, elle me brise dans un douloureux anéantissement !

2. Le feu, dans l'enfer, ajoutera ses tourments à ceux de la privation dont je viens de vous parler. Car il y a véritablement du feu dans ce séjour de tous les maux.

Le saint Evangile l'affirme dans cent endroits divers. Au jugement dernier, Jésus-Christ dira aux réprouvés : « Allez, maudits, au feu éternel. » Une autre fois il dit encore : « Les impies seront brûlés comme les épines desséchées au milieu des champs. » Le mauvais riche, jeté dans les enfers à cause de la dureté de son cœur, s'écrie : « Ah ! combien je souffre dans cette flamme ! »

Nous ne pouvons donc pas douter de la réalité de ce feu vengeur, — le feu, puissance mystérieuse et atroce, autant agréable quand elle chauffe, que cruelle quand elle brûle, puissance qui cause à la nature humaine les tortures les plus douloureuses qu'on puisse lui infliger !

Mais le feu de l'enfer n'est semblable en rien à celui que nous allumons avec du bois, de la paille ou du charbon. C'est un feu subtil, immatériel, enflammé par la juste colère de Dieu, d'une ardeur inimaginable, sans répit, ni adoucissement ; feu miraculeux qui

brûle sans éclairer, qui dévore sans consumer, qui se prolonge sans s'épuiser, et torture ses victimes toujours vivantes sans émousser en elles le sentiment de la souffrance ; feu intelligent enfin, sachant distinguer la culpabilité des pécheurs, leur sensibilité, leurs organes, pour y proportionner dans une juste mesure la force du châtiment à la grandeur des offenses commises.

Hélas ! si la brûlure d'un doigt maintenu quelques instants sur la flamme d'un flambeau m'arrache des cris déchirants, que dirai-je de la violence de ce feu rongeur qui brûle l'âme dans toutes ses facultés, et, après la résurrection, le corps dans tous ses membres !... Ajoutez à cela les remords, les discordes, l'horreur de la promiscuité constante avec les démons, en un mot tout ce qui est cause de douleurs physiques et morales sur la terre, et vous n'aurez encore qu'un faible aperçu de ce qu'est ce châtiment de la justice divine... « O enfer, dirai-je avec saint Bernard, ton souvenir me remplit d'épouvante, et la pensée de tes flammes impitoyables me fait frémir jusque dans la moelle de mes os. »

3. Est-ce tout ? Non, mes frères, ce n'est pas tout encore. Il reste dans l'enfer une troisième peine, qui met le comble au tourment des damnés. Cette peine, c'est l'éternité, la durée interminable de leur punition.

La raison de ce châtiment sans fin c'est que le pécheur, mourant impénitent, et ne pouvant plus se repentir puisqu'il n'a plus sa liberté après la mort, garde sa volonté toujours attachée au mal, reste le perpétuel ennemi de Dieu, le hait, le maudit, et demeure ainsi éternellement sous les coups de sa justice.

Sur la terre, quand nous souffrons, une pensée nous console et adoucit notre peine : c'est l'espérance de voir notre mal s'apaiser et le bonheur enfin revenir. Le malade sur son lit, le prisonnier dans son cachot, l'exilé au milieu de ses lointaines solitudes, tous trouvent un réel soulagement dans l'attente de la fin de leurs maux. « Mais vous qui entrez dans l'enfer, a dit le poète italien, ah ! laissez tout espoir ; » on n'en sort jamais.

Vous êtes-vous fait une fois, mes frères, dans une réflexion profonde, une idée de ce qu'est une durée sans fin, une persistance éternelle, et de ce qu'une telle durée ajoute d'aggravation au tourment du feu déjà si cruel ?

Figurez-vous une chaîne dont les anneaux sont en nombre illimité, et dont chaque anneau est composé de plusieurs millions de siècles. L'éternité, c'est cela, plus l'infini. Voilà 6000 ans que Cain brûle dans ces flammes vengeresses ; voilà bientôt 2000 ans que Judas y souffre la peine de sa tra-

hison ; et ce nombre formidable d'années ne fait que commencer leur éternité.

Quand les Anglais, furieux de leurs défaites, eurent condamné notre B. Jeanne d'Arc et qu'elle se vit attachée sur le bûcher de Rouen, la sainte jeune fille éprouva une souffrance indicible. Quand elle sentit les flammes commencer de dévorer sa chair virginale, ce fut une douleur atroce... Mais son agonie ne dura pas un long temps, moins d'un quart d'heure peut-être. Bientôt son âme, radieuse colombe, s'échappa de son corps à demi-consommé, et s'envola vers les joies de la céleste patrie.

Mais dans l'enfer, ce sera un feu qui ne s'éteindra pas, une douleur sans adoucissement, une torture sans trêve ni relâche, pour une âme qui ne pourra pas même garder l'espoir de trouver dans la mort une fin à ses maux.

L'homme coupable a offensé Dieu toute sa vie ; il s'est moqué de ses commandements, il s'est rassasié d'impiété et de débauches, d'injustices et d'affreux scandales. Il meurt dans la souillure de ses péchés, et, aussitôt après un rapide jugement, il tombe dans les gouffres infernaux.

Quelle affreuse surprise ! Quelle torture pour ce misérable ! Il souffre horriblement, il regarde à droite, à gauche : où est la porte, pour s'échapper au plus vite de ce séjour désolant ?... Partout la justice de Dieu lui barre le chemin : on ne passe pas !

— Mais enfin, quand sortirai-je de ce lieu ? — Jamais ! — Combien de temps me faudra-t-il donc y demeurer ? — Toujours !

O épouvantable jamais ! O terrible toujours ! O désespérante éternité !

Vaincu par la douleur, brisé par les coups des démons, le malheureux réprouvé appelle la mort à grands cris : « Viens, ô mort désirée, viens me délivrer ; anéantis mon être ! Si cruelle que tu sois, je n'espère plus qu'en toi. » Et la mort ne vient pas ; elle-même n'existe plus dans l'autre monde. On ne meurt pas plus dans l'enfer que dans le paradis. Il ne reste au damné qu'à souffrir toujours, sans mourir jamais !

Telle est, mes frères, la doctrine de l'Eglise sur l'enfer, exposée en toute vérité et sans aucune exagération. De même que le bonheur du ciel consiste dans la possession de tous les biens et l'exemption de tous les maux, de même la peine de l'enfer consiste dans la privation de tout bien et l'assemblage de tous les maux, pour le pécheur impénitent justement condamné.

Un jour, le savant docteur et illustre évêque saint Cyprien parlait à ses disciples du grave sujet dont je viens de vous entretenir.

Il termina son discours par ce sage conseil : « Croyez à l'enfer, et vous le craindrez ; craignez l'enfer, et vous l'éviterez. » Permettez-moi, mes frères, de vous donner le même salutaire conseil. L'existence de l'enfer est tellement certaine qu'il faut nécessairement y croire. Les châtimens qu'il inflige aux pécheurs sont tellement sévères, que ne pas les craindre et ne rien faire pour les éviter, c'est donner preuve d'une insigne folie.

Il y a cependant, par le monde, quelques-uns de ces fous, en petit nombre sans doute, qui ne veulent pas croire à l'enfer et s'exposent de gaieté de cœur à y tomber. Quels sont-ils donc ? Je regarde ; et, dans leurs rangs, je vois des hommes aveuglés par l'orgueil, souvent sans mœurs, sans probité et sans vertu, mauvais pères, mauvais époux, mauvais citoyens. Ils ne sont pas désintéressés dans leur jugement. S'ils nient l'enfer, c'est qu'ils savent bien qu'ils l'ont mérité ; ils trouvent plus commode de s'écrier : « Il n'y a pas d'enfer ! » Malheureux insensés, dont la négation ne changera rien à ce que Dieu a établi ! La vérité de sa parole et la sévérité de ses châtimens subsisteront éternellement.

Je regarde encore, et je vois à côté de ces gens une foule d'autres hommes, différents d'opinion et de condition ; mais tous sont de vrais chrétiens, vertueux et justes, pleins d'honneur et de bonne foi, pères dévoués, négociants équitables, citoyens fidèles dans l'accomplissement des devoirs de la vie familiale et civile. Ceux-là croient à l'enfer.

J'aime mieux partager le sentiment de ces hommes qui croient à l'enfer, le craignent et vivent de manière à l'éviter, plutôt que de refuser d'y croire avec ces imprévoyants, absolument perdus s'il existe.

Je suis assuré, mes frères, que vous serez du même avis. Croyez donc fermement à l'existence de l'enfer ; craignez la rigueur de ses châtimens, et vous vous efforcerez de l'éviter par la pieuse correction de votre vie. Ainsi vous ne courrez aucun risque ; vous gagnerez à votre croyance la paix de la conscience, la sainte horreur du mal, une généreuse énergie pour la pratique du bien, avec l'assurance de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 februarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 24 février 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière. — XV. Le jour de la prière, 129. — XVI. « Je n'ai pas le temps de prier, » 131.

Plans d'Instructions sur les Commandements. — X. Le vœu, 133. — XI. 3^e Commandement : Œuvres défendues le dimanche et les fêtes, 135. — XII. Œuvres prescrites le dimanche et les fêtes, 136.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XIX. 4^e dimanche de Carême, 137.

Pour le Premier Vendredi. — XIV. Le Sacré-Cœur et la France, 139.

Pour les dimanches de Carême. — IV. L'amour de Jésus-Christ, 141. — V. La confession pascalle, 145. — VI. La communion pascalle, 149.

Panégyrique de S. Thomas d'Aquin. — Le Docteur de l'Eucharistie, 154.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXII. Mort d'Hérode Agrippa 1^{er}, 158.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

XV

LE JOUR DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Il nous est enjoint par l'Evangile de prier toujours et de prier sans relâche. Les raisons de cette prière incessante, vous les avez entendues. La permanence de la prière nous est imposée par la perpétuité de nos défaillances, et comme nous ne pouvons y remédier sans l'assistance du ciel, il s'ensuit la nécessité perpétuelle de nous adresser à Dieu. La permanence de la prière est une nécessité imposée à notre âme par la perpétuité de nos combats : il ne se passe pas une heure dans notre vie, en effet, que nous n'ayons à soutenir avec nos passions, avec l'esprit du mal, avec le monde corrompu et corrupteur, une lutte sans trêve ni repos ; il s'ensuit que ne pouvant combattre avec succès sans le secours de Dieu, il nous faut à tout instant le lui demander.

Passant de cette généralité à des déterminations plus spéciales, nous avons indiqué des circonstances et des temps où la prière est un devoir. Notre précédent entretien a été consacré à vous exposer les motifs et les convenances de la prière du matin et du soir.

Ayons-nous observé le précepte dans toutes ses exigences, lorsque nous avons prié le matin et le soir ? Pas encore, mes frères, car Dieu a décidé dans sa souveraine sagesse que

chaque semaine il y aurait un jour spécialement affecté à la prière. LE DIMANCHE est le jour de la grande supplication, le jour de la prière collective, de la prière publique.

Je vous rappellerai en quelques mots la volonté de Dieu à cet égard, et comme la messe est la prière essentielle, obligatoire du dimanche, je vous montrerai qu'elle est le moyen le plus parfait pour nous acquitter de nos devoirs envers Dieu.

I

Dieu a parlé au sommet du Sinaï et il a dit non seulement à l'intention des Hébreux campés au pied de cette montagne, mais pour tous les hommes, dont il est le souverain Seigneur et Maître : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Six jours vous travaillerez et ferez tous vos ouvrages, mais le septième est le repos de l'Eternel. Ce jour-là vous ne ferez aucune œuvre, ni vous, ni votre fils, ni votre serviteur, ni votre servante, ni votre bétail, ni l'étranger qui habite dans vos murs, car en six jours l'Eternel a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième ; voilà pourquoi il a béni et sanctifié le jour du repos. »

La volonté de Dieu est nettement déclarée. L'homme doit à son Créateur des hommages religieux, un culte intérieur et extérieur. Quand et comment acquittera-t-il cette dette sacrée ? Ah ! c'est ici que Dieu intervient pour désigner le jour de la prière et de l'adoration. — Pendant six jours, nous dit-il, vous vous livrez aux choses de la terre, aux occupations inséparables de votre condition ; mais le dimanche j'attends de vous le tribut de vos hommages. Ce jour-là, venez dans mon temple, venez incliner devant votre Dieu ce front d'où la sueur est tombée pendant la semaine ; venez joindre pour la prière ces mains qui se sont fatiguées au travail. Venez, apportez-moi vos adorations, vos requêtes, vos actions de grâces, vos regrets et vos expiations ; j'accueillerai vos vœux, vos supplications, je serai sensible au témoignage de votre piété.

Disons-le en passant : le Seigneur Dieu a bien fait de marquer un jour pour son culte. Avec la négligence qui nous est naturelle, nous l'aurions bien mollement servi, si un commandement n'était intervenu pour fixer ce jour et nous presser instamment de le sanctifier. Jugez-en par vous-mêmes : si vous laissez passer habituellement le dimanche sans le distinguer des autres jours, quand est-ce que vous rendez à Dieu le culte qui lui appartient ? Pendant la semaine ? Non ; pendant la semaine, vous allez, vous venez, vous êtes absorbés par les préoccupations de la vie ma-

térielle. Dieu, il n'en est guère question : Dieu est oublié, abandonné. Au commencement, à la fin de votre journée, vous lui donnez peut-être un souvenir dans la prière, mais un souvenir rapide, fugitif et qui s'efface promptement. Ce n'est pas assez de cette prière écourtée et distraite bien souvent, pour solder votre dette envers Dieu ; il faut plus que cela, et c'est pourquoi un jour entier a été réservé pour l'accomplissement de nos devoirs religieux.

Et remarquez, mes frères, que Dieu ne s'est pas montré trop exigeant. Il a des droits incontestables sur les sept jours de la semaine, puisque c'est lui qui nous les mesure ; mais il n'en réclame qu'un seul pour son service. S'il restreint ses exigences, il est bien juste que nous lui donnions, dans le jour qu'il a choisi, pleine satisfaction.

O mon Dieu ! qui n'admirerait votre sagesse et votre bonté ? Vous nous abandonnez libéralement de longues journées pour en faire l'emploi que nous voudrions, et vous vous contentez pour vous de quelques heures : ne serions-nous pas bien coupables de vous les refuser ? Mais hélas ! nous avons la douleur d'en voir beaucoup parmi nous qui ne veulent pas suspendre leurs travaux et qui n'ont pas même un souvenir, pas même un battement de cœur pour Dieu, le dimanche. Plaignons-les, mes frères, et gardons-nous bien de les imiter.

II

Le dimanche est le jour de la prière ; le repos qu'il nous prescrit doit être consacré aux devoirs religieux. Ce jour est partagé entre différents actes de piété ; mais le plus essentiel et le plus excellent est la sainte messe, que les saints appellent « la prière des prières. » Oui, c'est bien cela, la messe est la prière par excellence, la prière des prières, et je vous en donnerai les raisons tout à l'heure.

Ne perdons pas de vue les motifs, les fins de la prière ; car le grand mérite du sacrifice de la messe est de nous fournir le moyen de les réaliser complètement. Effectivement la messe supplée surabondamment à l'imperfection, à l'insuffisance des hommages que nous devons à Dieu ; car dans la messe, ce n'est plus nous seulement qui prions, c'est Jésus-Christ qui prie avec nous, qui prie pour nous, et qui vient merveilleusement au secours de notre impuissance.

Adorer Dieu est un devoir impérieux qui s'impose à toute créature. Pour être parfaite, l'adoration devrait être égale à la dignité de celui auquel elle s'adresse. Pouvons-nous offrir à Dieu une telle adoration ? Etes chétifs que nous sommes, issus du néant, quand nous nous humilierions jusque dans la poussière, quand nous nous immolerions tout entiers, ce ne serait point encore un hommage suffisant.

Mais nous avons la messe, et dans la messe nous avons Jésus qui prie, qui s'humilie devant son Père, qui s'annéantit sur l'autel, et qui l'adore pour nous. Notre dette se trouve ainsi payée tout entière : car c'est l'Infini qui adore l'Infini.

Quand nous avons reçu de la paternelle bonté de Dieu quelque bienfait, — et nous en recevons tous les jours, — le bon sens nous dit qu'il faut le remercier. Sommes-nous en mesure d'égalier l'action de grâces à l'immensité des bienfaits ? Il le faudrait pourtant. Mais les accents de notre reconnaissance, si sincères, si vifs, si multipliés qu'ils soient, ne pourront jamais acquitter notre dette. O Seigneur ! abaissez votre regard sur l'autel eucharistique : Jésus est là qui remercie pour nous. Oh ! alors nous sommes rassurés, car c'est un Dieu qui remercie un Dieu, et ainsi l'action de grâces est équivalente aux dons reçus.

Nous n'avons pas la prétention d'être purs comme des anges, et il ne nous faut pas beaucoup de modestie pour avouer, dans le secret de nos âmes, que nous sommes pécheurs. Pécheurs, nous avons un suprême besoin de la miséricorde de Dieu et nous ne pouvons l'obtenir que par l'expiation ; mais cette expiation doit être proportionnée à la faute. La gravité de la faute se mesure sur la dignité de la personne offensée. Ici, c'est un Dieu qui est offensé, et pour que la réparation qui lui est due soit complète, il faudrait qu'elle fût infinie. Mais que sommes-nous pour offrir une semblable expiation ? Et comment donc espérer satisfaire à la justice de Dieu ? Ah ! voici notre suprême ressource : nous avons la messe, nous avons Jésus qui offre les mérites de sa Passion douloureuse, de sa mort sanglante, pour nous racheter de toutes nos iniquités. Nous unissons nos impuissantes réparations à celles de Jésus : et c'est fait, notre dette est intégralement soldée, car c'est l'expiation d'un Dieu présentée à Dieu.

Enfin, mes frères, nous avons un incessant besoin des grâces de Dieu. Nous savons que le moyen de les obtenir, c'est la prière. Mais qu'est-ce que notre prière ? Elle n'a guère de valeur : elle est souvent si froide, si distraite. Et puis, quand nous songeons à nos fautes si multipliées, nous nous sentons indignes de recevoir de Dieu de nouvelles faveurs ; il nous semble que nous avons perdu tout droit à réclamer les dons de sa grâce. Et cependant nous ne pouvons nous en passer ; notre salut en dépend. Qui donc nous obtiendra sûrement cette grâce nécessaire ? Qui nous la méritera ? Je regarde l'autel pendant la messe, je vois Jésus-Christ qui prie pour nous, qui se fait notre médiateur, notre intercesseur, notre avocat, et j'ai pleine confiance, car sa prière a des droits, elle doit être exaucée,

car ici le suppliant est l'égal du supplié : c'est un Dieu qui prie un Dieu.

La messe est donc, avec les divines ressources dont elle dispose, l'acte qui répond à tous nos besoins, qui satisfait à toutes nos obligations, qui accomplit tous nos devoirs envers Dieu. N'est-elle pas la plus puissante et la plus sublime des prières ? Et comprenez-vous maintenant la nécessité d'y recourir et de ne pas laisser passer un dimanche sans y assister ?

Au surplus, mes frères, il y a un commandement sacré qui nous oblige d'y prendre part. Vous en connaissez la teneur : *Les dimanches messe entendras et les fêtes pareillement.*

Voilà le devoir, mais Dieu sait comme il est aujourd'hui méconnu. Autrefois, le prophète attristé des défections du peuple juif disait avec amertume : « Les voies de Sion pleurent, parce qu'il n'est plus personne qui vienne à ses solennités. » Et c'est à nous, pasteurs, qu'il appartient de reprendre la parole plaintive du prophète : Les chemins qui mènent à l'église, au sacrifice de la messe sont en deuil, parce que trop peu de fidèles les suivent ; la grande prière, la prière officielle, la prière publique est délaissée ; et si les choses continuent de la sorte, pour peu qu'on sache dévisager l'avenir, on entrevoit le jour où le prêtre célébrera les saints mystères dans des temples déserts.

Que vous dirai-je, mes frères ? Ah ! si vous songiez au mérite, à l'excellence de la messe, vous y viendriez sans doute avec plus d'assiduité, vous y viendriez avec l'empressement des nouveaux convertis dont l'exemple est bien fait pour nous humilier.

J'ai eu entre les mains une lettre écrite par un missionnaire qui venait d'arriver au Tonkin. Je l'ai lue avec une émotion, avec un intérêt d'autant plus vif que je connais intimement celui qui l'a tracée. Cet apôtre y fait la description d'une chapelle où se réunissent les fidèles pour entendre la messe. Oh ! cette chapelle n'est pas une œuvre d'art : vous allez en juger. Quatre ou cinq poteaux supportant un toit de paille qui descend presque jusqu'à terre ; quelques bambous tressés et tapissés de boue en manière de murs ; quelques trous dans ce torchis, en guise de fenêtres ; deux planches mal jointes pour servir d'autel ; une pauvre croix entre deux misérables chandeliers ; voilà l'église et tout son mobilier.

Le missionnaire qui a vu en France nos belles églises ne peut supporter que Dieu soit si mal abrité, et il rêve pour sa chrétienté une chapelle en briques avec une tourelle et une cloche. Mais d'autre part, son cœur est bien consolé par la piété de ses fidèles. Le temple est pauvre, mais la foi est riche. Et voulez-vous savoir avec quel empressement ils vien-

nent assister à la messe ? La chrétienté annamite est disséminée dans une vaste région et il n'y a guère que soixante prêtres pour l'administrer. Le missionnaire ne saurait être partout, mais on sait à l'avance dans quel lieu et à quelle heure il dira la messe. Les chrétiens éloignés partent dès la veille, ils font vingt lieues à travers des chemins perdus, des rivières sans gué, des forêts profondes, pour avoir le bonheur de s'agenouiller à l'entrée de la pauvre cabane et d'entrevoir leur cher missionnaire debout devant son autel et offrant pour eux le divin sacrifice.

Mais qu'ai-je besoin, mes frères, d'aller chercher des exemples dans une terre si lointaine ? Laissez-moi plutôt vous parler de nos pères et vous dire leur vaillante fidélité à assister à la messe pendant les jours sinistres de la Révolution. Alors, ô triste souvenir ! les temples étaient fermés, les autels abattus, les cloches muettes, la nation en deuil de ses prêtres, la foi en péril de se perdre. Quelques pasteurs, échappés aux investigations de la police, en étaient réduits à célébrer la messe dans des granges, dans des caves, dans des greniers obscurs. Eh bien ! que vit-on à cette époque de lamentable mémoire ? On vit des prodiges de fidélité. On disait à nos pères : — Demain, à une heure du matin, un prêtre doit dire la messe dans tel pays, dans telle maison. Le chemin est long, les ténèbres épaisses, le temps affreux, et les dénonciateurs sont là qui vous guettent ; il y a menace de prison et danger de mort pour celui qui sera dénoncé. — N'importe, nos pères accueillaient comme une bonne nouvelle l'annonce d'une messe, et, au péril de leur tête, ils se mettaient en route pour y assister.

Et nous, mes frères, que faisons-nous ? L'église est là, à notre porte : point de fatigues à supporter, point de risques à courir, point de dangers à redouter ; et beaucoup restent dans leurs demeures, lorsque tous nous devrions associer nos prières pendant la sainte messe.

J'espère, mes frères, qu'après avoir entendu les réflexions que je viens de faire, vous estimerez davantage cette prière par excellence, et que vous ferez de chaque dimanche un jour de pieuses supplications. Ainsi soit-il !

XVI

« JE N'AI PAS LE TEMPS DE PRIER »

Mes frères,

La prière est un des devoirs essentiels de la vie chrétienne, et lors même que Dieu ne serait pas intervenu pour nous l'imposer, la conviction de notre impuissance, de nos misè-

res, la multitude de nos besoins d'ordre matériel et spirituel, nous en auraient fait sentir la nécessité. D'autre part, l'accomplissement de ce devoir ne présente aucune difficulté sérieuse ; il suffit d'un peu de bonne volonté. Cela étant, il semble que personne n'a de raison légitime pour s'y soustraire, et par conséquent que la prière doit être une pratique universellement observée. Mais hélas ! il faut compter avec une disposition dangereuse, que nous logeons dans un coin de notre cœur et qui se nomme la mollesse, la négligence ; — permettez que je dise le mot vrai : la paresse. La paresse rend généralement odieux et difficile tout devoir, quel qu'il soit, — et elle trouve des prétextes pour s'absoudre de sa honteuse inaction.

L'homme mou, apathique, qui néglige ses devoirs les plus impérieux, n'entend point qu'on l'accuse et il tient à se justifier, à plaider les circonstances atténuantes. Il a toujours en réserve une collection d'excuses, de prétextes dont il fait sa réplique à ceux qui osent lui reprocher son abstention. Ce ne sont souvent que des échappatoires ridicules, des phrases banales, des raisons puériles. N'importe : il les allègue avec un grand sérieux et il prétend qu'elles suffisent à l'innocenter.

Ainsi, celui qui ne prie pas alléguera, par exemple, qu'il n'a pas le temps, que ses travaux l'absorbent du matin au soir.

Il n'a pas le temps ! Est-ce bien vrai ? Je me permettrai de le contester. Et si vraiment ses travaux sont si continuels et aussi absorbants qu'il le dit, je veux lui indiquer un moyen facile pour ne pas omettre totalement le devoir de la prière.

I

Donc, mon frère, vous prétendez n'avoir pas le temps de prier. Sur quoi je prends la liberté de vous demander si vous ne vous abusez pas.

Vous êtes occupé du matin au soir, voué à de pénibles labeurs : le soleil est à peine levé que déjà vous êtes au travail, travail des champs, travail des ateliers, travail des usines, et la nuit est descendue que vous travaillez encore : pas une minute de relâche dans la journée, si ce n'est pour prendre votre repas. C'est entendu : vous n'avez pas le temps de prier. Cependant, vous savez en trouver en dehors de vos occupations habituelles, quand il s'agit d'une fête mondaine, d'un divertissement, d'une partie de plaisir. Notez bien que je ne vous en fais pas un crime, si en tout cela il n'y a rien qui offense la religion et la moralité ; je constate simplement le fait que voici : c'est que si pressé que vous soyez, vous savez encore vous ménager quelque trêve à vos soucis, quelque suspension à vos travaux.

Alors je demande où est l'impossibilité pour vous de trouver dans la journée quelques instants à consacrer à la prière. Que d'hommes aussi occupés que vous ne se sont pas crus dispensés de prier, et ils ont trouvé du temps pour s'acquitter de cette grande obligation ! Saint Alfred roi d'Angleterre, saint Louis roi de France, saint Stanislas roi de Pologne, tant d'autres que je pourrais citer, et, pour prendre des exemples dans les classes inférieures de la société, des laboureurs, des ouvriers, vous prouveraient qu'au milieu des plus grandes, des plus lourdes occupations, on peut se réserver quelques instants pour se recueillir et prier.

Faut-il, du reste, beaucoup de temps pour satisfaire à ce devoir ? Faut-il beaucoup de temps pour élever son cœur vers Dieu, lui offrir ses pensées, ses paroles, ses actions, solliciter ses grâces, le remercier de ses bienfaits ? Faut-il beaucoup de temps pour réciter l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition ? Quelques minutes le matin, quelques minutes le soir. Et vous ne pourriez pas prendre ces quelques minutes sur une journée entière, pour dire à Dieu que vous ne l'oubliez pas ? Non, mes frères, vous ne me persuaderez pas qu'il vous est impossible de détacher des heures de travail ces courts instants pour dire un mot de prière. Un nécessaire trouve toujours le temps de demander le morceau de pain dont il a besoin ; et nous, que saint Augustin appelle les mendiants de Dieu, *mendici Dei*, agenouillés à la porte de son éternité, ne trouverons-nous pas le temps de lui demander dans la prière la grâce dont nous ne pouvons nous passer ?

Vous n'avez pas le temps ! Eh bien ! je vais vous indiquer une manière de prier qui ne vous en demandera point ou si peu que vous ne pourrez plus vous retrancher derrière ce prétexte.

II

En parcourant la table d'un livre, mes yeux tombèrent sur un chapitre qui avait pour titre ces mots : LA TOUTE PETITE PRIÈRE. Je me suis dit aussitôt : — Voilà une prière qui conviendrait à merveille à ceux qui se plaignent de ne pas avoir le temps de prier. Ils ne prient pas, ou ils ne prient que rarement, invoquant comme excuse le travail qui les appelle, la fatigue qui les accable. Mais s'il existait une prière que l'on puisse réciter sans lassitude et sans perte de temps, l'omission de cette prière serait vraiment injustifiable.

Je savais déjà qu'un *Pater*, un *Ave*, ne prennent pas beaucoup de temps et que, si occupé que l'on soit, on peut, sans détriment pour son

ouvrage, s'imposer la récitation de ces courtes prières, et j'ouvris le livre au chapitre indiqué. Je vis que cette toute petite prière n'était pas autre chose que ce que le langage de la piété nomme des *oraisons jaculatoires*.

Qu'est-ce donc que les oraisons jaculatoires ? Ce sont des prières très courtes, des élans de l'âme, des traits rapides qui partent du cœur comme des flèches : *orationes brevissimas et raptim quodam modo jaculatas* : c'est la définition qu'en donne S. Augustin. Cette prière, dit S. François de Sales, n'est pas malaisée, car elle se peut entrelacer entre toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder. Elle peut être tout intérieure et alors son usage est des plus faciles : ni les travaux, ni le bruit de la foule, ni le regard des hommes ne sauraient l'entraver ; elle monte vers Dieu sans rencontrer d'obstacle. Elle passe comme l'éclair, *raptim jaculatas*, et cependant elle peut obtenir à l'âme des biens aussi précieux qu'une longue oraison.

Ces prières furtives, lancées pour ainsi dire à la dérobée, quand elles pénètrent au ciel, dit S. Pierre Damien, ont un grand pouvoir sur le cœur de Dieu et lui ravissent ses faveurs : *furtivæ orationes, cum se inferunt cælo, indulgentiam rapiunt*.

D'autres fois, elles se manifestent par une courte sentence, par un cri du cœur, par une exclamation rapide : « Mon Dieu, soyez béni ! Gloire à vous ! Que votre volonté soit faite ! Mon Dieu, pardonnez-moi ! Mon Dieu et mon tout ! » Grâces à Dieu ! répétait S. Augustin : on ne saurait rien avoir de meilleur dans l'âme, ni sur les lèvres, ni au bout de sa plume ; on ne saurait rien dire de plus court, rien entendre de plus parfait, rien comprendre de plus grand, rien pratiquer de plus utile.

Et si l'on veut rendre hommage à la Sainte Vierge, que de pieuses invocations se présentent à notre esprit ! « Bénie soit la mère de Dieu ! Bénie soit sa sainte et immaculée Conception ! Béni soit son saint nom ! O notre mère du ciel, protégez-nous ! O notre puissante avocate, plaidez pour nous, pauvres pécheurs ! »

Voilà, j'imagine, des prières qui sont à la portée de tout le monde et que les plus surchargés de travaux peuvent réciter sans qu'il en résulte pour eux une perte de temps et un surcroît de fatigue.

Ne me dites plus que vous ne pouvez prier, je vous répondrai qu'un instant suffit pour dire à Dieu : « Mon Dieu, bénissez la journée qui commence ! Que vos regards s'abaissent sur moi pendant que je travaillerai ! Soutenez-moi au milieu de mes fatigues ! Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Je vous adore et je vous aime ! » Cette petite prière montera au ciel, portera à Dieu vos homma-

ges, votre souvenir, vos espérances, vos vœux, et vous méritera de précieuses bénédictions.

Ce mode de prière n'est pas seulement recommandé à ceux que de pénibles labeurs et d'incessantes préoccupations empêchent de se livrer à de longues oraisons ; mais il est conseillé à toutes les âmes chrétiennes, pour entretenir en elles la douce habitude de la présence de Dieu, et pour raviver de temps en temps leur ferveur. S. François de Sales ne craint pas d'assurer que ce saint exercice est la grande œuvre de la dévotion ; aussi il conjure les âmes pieuses de s'y attacher, sans jamais s'en départir.

Je reviens à vous, mes frères, qui cherchez dans la continuité et la fatigue de vos travaux un prétexte à l'omission de la prière. Que diriez-vous d'un enfant qui passerait des journées entières dans la société de ses parents sans leur adresser une parole ? Nous vivons, nous travaillons sous le regard de Dieu, et si nous ne daignons pas lui parler dans la prière, si nous passons des jours, des semaines, des mois sans lui dire un mot, nous sommes semblables à cet enfant mal élevé.

Laissez donc là cette misérable excuse derrière laquelle vous abritez votre négligence ; laissez là cette raison banale, vulgaire, usée. Vous êtes très occupés, votre activité est toujours en mouvement ; mais vous ne ferez jamais croire que dans votre vie il n'y a pas un moment de répit, et que vous ne perdez jamais de temps à faire des stations en certains endroits que je n'ai pas besoin de désigner plus clairement, à contrôler la conduite des autres, à déchirer la réputation du prochain. En tout cas, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester sans rapport avec Dieu, si vous tenez à votre dignité d'homme et de chrétien, et coûte que coûte, il faut que vous trouviez le temps d'entrer en communication avec lui par la prière. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

X

LE VŒU

Le 2^e commandement nous défend enfin l'infidélité à nos vœux. Nous répondrons aux trois questions suivantes : 1^o *Qu'est-ce qu'un vœu ?* 2^o *Est-il permis de faire des vœux ?* 3^o *Est-on obligé d'accomplir les vœux que l'on a faits ?*

I. — *Qu'est-ce qu'un vœu ?*

Un vœu est une promesse d'un plus grand

bien, faite à Dieu librement et avec délibération.

On distingue :

1^o Le vœu absolu et le vœu conditionnel. — Il est *absolu* quand il est émis sans aucune condition. — Il est *conditionnel* quand il dépend d'une condition.

2^o Le vœu personnel, le vœu réel, le vœu mixte. — Il est *personnel* quand il a pour matière nos personnes ou nos actions. — Il est *réel* quand la matière est hors de nous et estimable à prix d'argent. — Il est *mixte* quand la matière est en partie réelle et en partie personnelle.

3^o Le vœu simple et le vœu solennel. — Il est *simple* quand l'Eglise ne le reçoit ni ne le reconnaît comme solennel, soit qu'on le fasse en public ou en secret, soit qu'on le fasse intérieurement ou extérieurement. — Il est *solennel* quand il consacre une personne tout entière et à perpétuité au service de Dieu et qu'il est accepté comme solennel par l'Eglise au nom de Dieu. Les vœux solennels sont de deux sortes : le vœu de la profession religieuse dans un Ordre reconnu par l'Eglise, et le vœu tacite de chasteté attaché à la réception du sous-diaconat.

II. — Est-il permis de faire des vœux ?

Non seulement cela est permis, mais cela est agréable à Dieu, avantageux à nous-mêmes et utile à la société.

1^o *Agréable à Dieu*. Le vœu est en effet un acte de religion par lequel nous sacrifions à Dieu notre bien le plus cher, notre liberté.

2^o *Avantageux à nous-mêmes*. Le vœu en effet, a) excite la ferveur ; b) bonifie et améliore les actes des autres vertus en les faisant eux-mêmes actes de religion ; c) fait obtenir des grâces de choix ; d) fait amasser des mérites. Que d'exemples de ces avantages il est facile de trouver dans l'histoire religieuse !

3^o *Utile à la société*. Qu'on étudie l'histoire des Ordres religieux : on verra que ces hommes qui avaient fait les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ont rendu à la société les services les plus signalés, au point de vue religieux, littéraire, artistique, scientifique, moral et social.

III. — Est-on obligé d'accomplir ses vœux ?

Oui, sous peine de péché ; mais il est des causes qui font cesser l'obligation des vœux. Expliquons ces mots :

1^o ON EST OBLIGÉ d'accomplir les vœux que l'on a faits.

a) Dieu l'affirme : « Cum votum voveris Domino Deo tuo, non tardabis reddere ; quia requirit illud Dominus Deus tuus ; et si mo-

ralus fueris, reputabitur tibi in peccatum. » (Deut., XXIII, 21 et seq.).

b) C'est la doctrine des Pères : « Sitôt que vous avez fait un vœu, dit S. Augustin, vous vous êtes lié les mains, et il ne vous est plus permis de faire autre chose. »

c) La raison le dit : en effet, si une promesse faite à un homme oblige, à combien plus forte raison une promesse faite à Dieu !

2^o SOUS PEINE DE PÉCHÉ, et ce péché est mortel si la matière est grave, véniel si la matière est légère. Il est à remarquer aussi que l'on pèche *autant de fois* qu'on viole volontairement un vœu qu'on est en état d'accomplir.

3^o IL Y A DES CAUSES QUI FONT CESSER L'OBLIGATION DES VŒUX : le changement de matière, l'annulation, la dispense et la commutation.

a) *Le changement de matière* : on entend par là un changement survenu dans la matière du vœu, lequel rend la chose promise moralement impossible, ou mauvaise, ou moins bonne que celle qui lui est opposée. Remarquons que la *difficulté* ne détruit pas l'obligation.

b) *L'annulation* : le droit d'annuler ou d'irriter un vœu appartient à celui qui a puissance sur la volonté de l'auteur ou sur la matière du vœu.

c) *La dispense* : c'est la faculté de ne point accomplir un vœu, accordée au nom de Dieu par le supérieur légitime. Le Pape peut dispenser de tous les vœux. *Seul*, il peut dispenser des cinq vœux suivants : 1^o vœu de chasteté perpétuelle, 2^o vœu d'entrer en religion, 3^o vœu de faire le pèlerinage de Jérusalem, 4^o vœu d'aller à Rome en pèlerinage pour visiter le tombeau des Apôtres, 5^o vœu d'aller en pèlerinage en Galice, au tombeau de S. Jacques de Compostelle.

d) *La commutation* : on entend par là le changement que fait le supérieur de la chose promise en une autre œuvre, meilleure, égale ou moins bonne.

Conclusion

Quoique le vœu soit un acte de religion, nous ne devons jamais faire un vœu sans avoir longuement réfléchi et sans avoir consulté un directeur éclairé : en pareille matière, on ne s'engage pas à la légère. Mais le vœu ayant été prononcé, nous ne devons reculer devant aucun obstacle pour l'accomplir. « Si quid vovisti Deo, ne moreris reddere ; displicet enim ei infidelis et stulta promissio ; sed quodcumque voveris redde ; multoque melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere. » (Eccl., V, 3-4).

XI

3^e Commandement

ŒUVRES DÉFENDUES LE DIMANCHE ET LES FÊTES

Le 1^{er} Commandement prescrit l'adoration, le 3^e en fixe l'époque : c'était le *samedi* dans l'Ancienne Loi, c'est le *dimanche* dans la Nouvelle Loi, en souvenir de la Résurrection de N.-S. J.-C. Ce commandement de Dieu, expliqué et déterminé par le 1^{er} et le 2^e commandement de l'Eglise, contient une défense et un précepte positif.

Parlons d'abord de la défense. 1^o *Quelles sont les œuvres qui sont défendues le dimanche et les jours de fête ?* 2^o *Quelles sont les causes pour lesquelles il est permis de se livrer à des œuvres serviles le dimanche et les jours de fête ?*

I. — Œuvres défendues

I. On distingue trois sortes d'œuvres : les œuvres serviles, les œuvres libérales, les œuvres communes.

1^o Les *œuvres serviles* sont celles où le corps a la plus grande part et qui tendent ordinairement à l'avantage du corps. Ex. : labourer, semer, moissonner.

2^o Les *œuvres libérales* sont celles qui tendent principalement à la culture de l'esprit et se font plus communément par les hommes appliqués aux arts libéraux. Ex. : lire, écrire, enseigner.

3^o Les *œuvres communes* sont celles qui se font indistinctement par toutes sortes de personnes et qui ne dépendent d'aucune profession. Ex. : jouer, chanter, voyager.

II. Ceci posé, nous disons que les œuvres libérales et communes sont généralement permises ; mais les œuvres serviles sont défendues sous peine de péché mortel, le dimanche et les jours de fête. Expliquons ces mots.

1^o LES ŒUVRES SERVILES SONT DÉFENDUES. C'est la volonté de Dieu, c'est l'ordre de l'Eglise, c'est l'enseignement des Pères et des Conciles, c'est la pratique de tous les vrais chrétiens. La raison même nous prouve que ce repos dominical est *nécessaire* :

a) *A l'homme* : — pour son corps, qui n'est pas infatigable, qui a besoin de ménagements afin de ne pas être usé avant l'âge ; — pour son âme, qui a besoin de se dégager de temps en temps de l'étreinte de la matière pour se récréer et s'élever vers Dieu.

b) *A la famille*. N'est-ce pas seulement le dimanche que l'ouvrier a le loisir et la liberté de voir ses enfants, de vivre avec eux, d'être en fête et de se montrer à la fois bon père et bon mari ?

c) *A la société*. Sans le repos dominical, la société n'est plus qu'un bague, peuplé de

malheureux forcés à perpétuité, sans morale, sans lois, sans freins. Combien sont coupables les législateurs qui n'inscrivent point dans leur Code le repos du dimanche ! Ils ruinent les forces vives de la nation et attirent sur elle les malédictions et les punitions de Dieu.

2^o SOUS PEINE DE PÉCHÉ MORTEL. C'est ce qui découle :

a) *De l'importance* de ce précepte, qui tient essentiellement au culte de Dieu et au salut des âmes.

b) *Des menaces* terribles que Dieu a faites dans l'Ancienne Loi à ceux qui violaient le jour du repos.

c) *Des châtiments* que subissent fréquemment aujourd'hui les profanateurs du dimanche.

On admet généralement qu'il faut avoir travaillé ou fait travailler pendant deux heures pour se rendre coupable d'une faute mortelle.

3^o LE DIMANCHE ET LES JOURS DE FÊTE. Ces jours de fête plus nombreux autrefois ont été réduits à quatre depuis le Concordat de 1801. Ce sont donc pour la France : Noël, — l'Ascension, — l'Assomption, — la Toussaint.

II. — Causes pour lesquelles il est permis de se livrer à des œuvres serviles le dimanche et les jours de fête

Dans l'Ancienne Loi, le précepte du repos était bien plus rigoureux qu'aujourd'hui. L'Eglise, se fondant sur la parole de son divin Maître (Luc., xiv, 5), permet quelquefois les œuvres serviles. On peut donc se livrer licitement à ces œuvres quand on les fait :

1^o PAR PIÉTÉ ENVERS DIEU. Il est donc permis de se livrer aux œuvres serviles qui se rapportent immédiatement au culte divin. Ex. : balayer l'église, orner les autels, faire des reposoirs, etc.

2^o PAR CHARITÉ A L'ÉGARD DU PROCHAIN. Il est donc permis de soulager les pauvres et les malades, de préparer les médicaments dont ils ont besoin, de courir au secours de toute personne en danger, etc.

3^o PAR NÉCESSITÉ, soit publique, soit personnelle.

a) *Nécessité publique*. Il est donc permis d'arrêter les progrès d'un incendie, d'une inondation, de combattre pour la patrie : c'est pour ce motif que les matelots, les courriers, les messagers sont excusés de toute faute.

b) *Nécessité personnelle*. Il est donc permis aux pauvres gens de travailler, pourvu que ce soit sans scandale ; il est permis aux domestiques de travailler, si le refus d'obéir les exposait à de graves inconvénients ; il est permis à certains corps de métier de continuer leur travail quand ils ne peuvent l'interrompre sans être exposés à des dommages considérables ; il est permis à des cultivateurs de rentrer les foins, les moissons, les vendanges,

quand on ne peut différer sans s'exposer à des pertes notables.

4° D'APRÈS LA COUTUME. Il est donc permis de préparer la nourriture, de soigner les bœufs, etc.

5° AVEC DISPENSE. Cette dispense peut être accordée : a) par le Pape à tous les chrétiens ; — b) par l'évêque à ses diocésains ; — c) par le curé à ses paroissiens ; mais dans ce dernier cas la dispense ne peut être accordée qu'à des particuliers et pour une nécessité actuelle.

Conclusion

Ne nous contentons pas d'observer pour notre propre compte la loi du repos dominical. Appliquons-nous à la faire observer et à la rendre plus facile : n'achetons pas ce jour-là... Ce repos sera comme le prélude du repos qui nous attend là-haut.

XII

ŒUVRES PRESCRITES LE DIMANCHE ET LES FÊTES

Nous avons vu que le 3^e commandement défend les œuvres serviles ; il ordonne en même temps de sanctifier le dimanche, et cette sanctification du dimanche est surtout procurée par l'assistance à la messe. Nous répondrons aux trois questions suivantes : 1° *Sommes-nous obligés d'assister à la messe ?* 2° *A quelle messe ?* 3° *Comment devons-nous y assister ?*

I. — *Sommes-nous obligés d'assister à la messe ?*

I. Oui ; c'est l'obligation rigoureuse formulée par l'Eglise et imposée par elle, sous peine de péché mortel, à tout fidèle ayant l'usage de la raison. Et cela s'explique quand on songe que la messe est la forme la plus parfaite du culte que la créature puisse offrir au divin Créateur.

II. Il y a cependant des causes qui nous dispensent de l'obligation d'entendre la messe.

1° *L'impuissance physique.* Personne n'étant tenu à l'impossible, les malades, les infirmes, les prisonniers, ceux qui voyagent sur mer ou dans des pays infidèles ou hérétiques, sont dispensés de l'obligation d'assister au saint sacrifice.

2° *L'impuissance morale.* Les convalescents, les domestiques empêchés par leurs maîtres, les gardiens de maisons isolées ou de troupeaux, etc., se trouvent dans ce cas, car ils ne pourraient assister à la messe qu'avec de graves difficultés ou des inconvénients considérables.

3° *La charité.* Un garde-malade par exemple qui ne trouve personne pour le remplacer est dispensé d'assister à la messe.

4° *La coutume,* mais raisonnable et suffisamment approuvée. Ainsi en certains pays on

excuse deux ou trois semaines une veuve en deuil ; cinq ou six semaines une mère qui a mis un enfant au monde ; tel ou tel dimanche les personnes dont on doit publier les bans, à moins qu'il leur soit possible d'aller ailleurs.

Quand on a un doute sur la valeur des raisons qui semblent légitimer l'omission de la messe, mieux vaut demander une dispense à son curé, qui peut l'accorder dans des cas particuliers.

II. — *A quelle messe ?*

On satisfait au précepte de l'Eglise en assistant à une messe quelconque : ainsi l'ont nettement déclaré les Papes Pie V et Benoît XIV.

Mais le désir de l'Eglise, exprimé par le Concile de Trente, est que chacun doit assister de préférence à la messe paroissiale, et dans sa propre paroisse ; et cela s'explique aisément :

1° La messe de paroisse est dite par le curé pour ses paroissiens : il est donc juste qu'ils viennent s'unir aux prières du pasteur.

2° C'est seulement à la messe de paroisse qu'on annonce les fêtes, les services religieux, les publications, les jours de jeûne et d'abstinence, et qu'on donne lecture des mandements et des ordonnances de l'Evêque. Un vrai paroissien ne peut ignorer cela.

3° C'est seulement à cette messe que le curé instruit ses paroissiens des vérités de la foi et des devoirs de la vie chrétienne. On ne saurait donc excuser même de faute grave ceux qui, n'ayant pas l'instruction nécessaire, manqueraient la plupart du temps à la messe paroissiale et demeureraient dans une ignorance coupable des vérités qu'ils sont obligés de savoir.

4° Enfin c'est à la messe de paroisse qu'on donne le bon exemple, qui est un des premiers devoirs du chrétien à l'heure actuelle. Quel singulier chrétien que celui qui semble se cacher des hommes pour obéir à Dieu !

III. — *Comment devons-nous y assister ?*

Nous devons y assister physiquement, entièrement et religieusement.

1° **PHYSIQUEMENT.** Il est certain qu'on doit être présent de corps, de manière à voir et à entendre, si non le célébrant, au moins les assistants.

2° **ENTIÈREMENT.** L'Eglise en prescrivant la messe veut qu'on l'entende tout entière ; elle a même fait des règlements pour défendre aux fidèles de sortir avant la bénédiction du prêtre. On commet donc un péché mortel quand on omet une partie notable de la messe ; péché vénial quand la partie omise est moindre sous le rapport de la durée ou de l'importance.

3° **RELIGIEUSEMENT.** Pour cela il faut assister à la messe :

a) Avec *l'intention* de l'entendre. Ils ne remplissent donc pas cette condition ceux qui se rendent à la messe pour faire plaisir à quelqu'un, pour entendre la musique, pour jouir des décorations de l'église, etc.

b) Avec *respect*, en évitant tout discours superflu et toute attitude indécente.

c) Avec *attention*, en s'unissant au prêtre qui prie, soit en disant les mêmes prières que lui, soit en méditant les quatre fins du divin sacrifice, soit en récitant le Rosaire, soit en s'excitant à des sentiments de dévotion en songeant à la Passion de N.-S. J.-C., etc., et en écartant avec soin tout sujet de distraction.

d) Avec *dévotion*, en apportant à tous ses actes toute la piété dont on est capable.

Conclusion

Le repos et l'assistance à la messe suffisent pour la stricte observance du 3^e commandement. Mais Dieu et l'Eglise désirent davantage pour que les dimanches et les jours de fête soient observés « dévotement ». Allons donc aussi aux vêpres, au chapelet, au salut du T. S. Sacrement. Remplissons l'intervalle des offices par de pieuses lectures et d'honnêtes distractions. Que le dimanche ne soit pas, comme en certains pays, le jour des folies au cabaret, des débauches, des jeux dangereux et de toutes sortes de divertissements malsains.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XIX

4^e Dimanche de Carême

LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

Suite du saint Evangile selon S. Jean (VI, 1-15)

En ce temps-là,

1. Jésus s'en alla en traversant la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade.

2. Une grande multitude le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur ceux qui étaient malades.

¹ Nous demandons à nos abonnés qui liront ces lignes une prière pour le repos de l'âme d'un de nos collaborateurs et ami intime, M. l'abbé Auguste Trinquesse, curé d'Esnoms (Hte-Marne), pieusement décédé le soir du Mercredi des Cendres, 9 février. D'abord pro-secrétaire à l'Evêché, puis vicaire de la cathédrale de Langres, curé à 40 ans d'une paroisse de campagne qu'il a transformée, nous aimons à trouver dans ses articles, — parmi lesquels les « Chroniques des Œuvres » et, depuis 1899, ce « Catéchisme de Première Communion, » — l'expérience pratique heureusement alliée aux connaissances qu'il ne cessait de puiser dans les livres et maintes revues.

Son dernier « Catéchisme, » rédigé pendant quelques jours d'une fausse convalescence et imprimé le jour même de sa mort dans le n° du 10 février, se termine par cette maxime évangélique : « *Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent.* » Que nos prières hâtent son entrée dans la joie du Seigneur !

La Direction.

3. Jésus se retira donc sur la montagne, et là, il s'assit avec ses disciples.

4. Or la Pâque, le jour de fête des Juifs, était proche.

5. Jésus ayant levé les yeux et vu qu'une très grande foule venait à lui, dit à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour que tous ces gens aient à manger ? »

6. Mais il disait cela pour l'éprouver ; car lui-même savait bien ce qu'il allait faire.

7. Philippe lui répondit : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en reçoive un petit morceau. »

8. Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit :

9. « Il y a ici un jeune garçon qui a, cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela entre tant de monde ? »

10. Jésus dit : « Faites asseoir ces gens. » Or, il y avait beaucoup d'herbe en cet endroit. Les hommes s'assirent donc au nombre d'environ cinq mille.

11. Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis. De même il leur donna des deux poissons autant qu'ils en voulaient.

12. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés, de crainte qu'ils ne se perdent. »

13. Ils les recueillirent donc et remplirent douze corbeilles des morceaux qui, des cinq pains d'orge, étaient restés à ceux qui avaient mangé.

14. Ces hommes, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : « Celui-ci est bien le Prophète qui doit venir dans le monde. »

15. Mais Jésus, ayant connu qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, se retira de nouveau, seul, sur la montagne.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Jésus-Christ n'a-t-il pas nourri plusieurs fois les foules d'une manière miraculeuse ?*

— Les Evangiles nous racontent deux multiplications de pains et de poissons. Celle qui fait l'objet de l'Evangile de ce jour est la première et la plus importante.

— *Pourquoi cette première multiplication des pains est-elle la plus importante ?*

— Parce que Jésus-Christ en fit l'annonce et le symbole de la sainte Eucharistie par laquelle il multiplie tous les jours la nourriture pour nos âmes. En effet, le lendemain du miracle, il le rappelle à la foule et en profite pour annoncer et promettre une nourriture parfaite qui sera sa chair et son sang.

— *S. Jean est-il le seul Evangéliste qui nous ait parlé de cette multiplication miraculeuse ?*

— Les quatre Evangélistes en font le récit. Mais l'Eglise a choisi de préférence celui qu'en donne S. Jean, bien qu'il y manque quelques détails, à cause de la liaison intime qu'il a avec la promesse de l'Eucharistie dans la narration de l'Apôtre.

— *Pourquoi l'Eglise nous fait-elle aujourd'hui la lecture de ce miracle ?*

— Il convient qu'il soit rappelé aux fidèles quand arrive l'époque de l'année où il leur est prescrit de recevoir en nourriture la chair et le sang du Sauveur.

— *Donnez quelques-uns des détails qui complètent le récit de S. Jean ?*

— Jésus avait déjà instruit le peuple et guéri de nombreux malades pendant la journée. Le jour déclinant, les Douze lui rappelèrent que l'heure était venue de renvoyer la foule, afin que tous pussent se procurer dans les environs de quoi manger. Jésus leur répondit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » (Mt., Mc., Luc). « Allons donc acheter pour deux cents deniers de pain, » disent les disciples. Mais Jésus leur dit de rechercher ce que, dans toute la multitude, on peut avoir apporté de nourriture. Ils ne découvrent que cinq pains d'orge et deux poissons. (Mc.). Ils le disent à Jésus par l'intermédiaire d'André. La multitude s'assit par groupes de 50 ou de 100 personnes. (Mt., Mc., Luc). Ceux qui furent nourris étaient au nombre de 5.000, sans compter ni les femmes ni les enfants. (Mt.). Le miracle accompli, Jésus ordonna aux apôtres de se rembarquer et de le précéder vers Bethsaïde ; il congédia lui-même la foule et resta seul sur la montagne. (Mt., Mc.).

— *A quelle époque fut accompli ce miracle ?*

— Jésus l'opéra peu de temps avant la seconde Pâque de son ministère public, en présence des foules qui étaient venues des villes voisines, et probablement des Juifs de passage qui se rendaient à Jérusalem pour les fêtes pascales.

— *En quel endroit ?*

— L'endroit désigné d'une manière assez précise par S. Luc est le désert de Bethsaïde. On pense communément qu'il s'agit, non point du pays natal de plusieurs apôtres qui resta toujours une bourgade de pêcheurs, mais de la ville plus importante de Bethsaïde Julias. Cette ville située sur la rive gauche du Jourdain, non loin de son embouchure dans la mer de Galilée, était entourée de vastes solitudes, dominées du côté de l'Orient par des collines désertes. Jésus s'était retiré sur l'une de ces collines rapprochée de la mer, et la foule occupait le flanc de la colline.



§ 2. — Explication du texte

— *Comment peut-on diviser le récit de l'épisode miraculeux ?*

— On peut y distinguer trois parties : 1^o la préparation du miracle, 2^o le miracle lui-même, 3^o les suites du miracle.

1^o La préparation du miracle

— *Quelles circonstances décidèrent Jésus à accorder à la foule une pareille faveur ?*

— Tout d'abord Jésus voulait se retirer dans la solitude avec ses apôtres. Mais quand il vit

toute cette multitude venir à lui « comme un troupeau sans pasteur, il en eut pitié, » et il résolut de la dédommager des fatigues d'un long voyage fait à pied par un miracle dont tous pourraient profiter :

— *Ne voulut-il pas rendre éclatant le prodige ?*

— Oui, et pour cela, il y associa ses disciples. Quand ils lui font observer qu'il est temps de renvoyer la foule pour qu'elle se procure des vivres, il leur ordonne de lui donner eux-mêmes de quoi manger.

— *Que font alors les disciples ?*

— N'ayant eux-mêmes aucune provision, ils songent tout d'abord à aller acheter des pains pour 200 deniers, environ 150 fr. de notre monnaie. C'était probablement tout ce dont ils pouvaient disposer.

Mais comme ce serait insuffisant, il faut encore aviser à un autre moyen, et c'est Jésus qui le suggère.

— *Quel est ce moyen ?*

— C'est de rechercher dans la foule s'il n'y aurait pas des vivres à partager. Mais ils ne trouvent que cinq pains d'orge et deux poissons. Il est donc évident pour les disciples et pour la foule entière qu'il n'y a rien à manger, et qu'en définitive il faut aller acheter des provisions, si l'on ne veut mourir de faim.

— *La pénurie bien constatée, que fit Jésus ?*

— Il ordonna à ses disciples de faire asseoir tout le monde. L'endroit était favorable, l'herbe y était déjà grande, car le printemps commençait. Mais pour que personne ne fût oublié dans le repas qu'il méditait, pour que le nombre des convives fût plus facile à déterminer et que chacun pût constater que tous avaient mangé à leur appétit, il voulut qu'ils se partageassent par groupes de 50 ou de 100 personnes.

La multitude docile obéit sur-le-champ, et ce fut un spectacle grandiose que celui de 5.000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, échelonnés sur le flanc de la colline en attendant le festin miraculeux.

2^o Le miracle

— *Quand tous furent ainsi rangés, comment le prodige fut-il accompli ?*

— Jésus se fit apporter les cinq pains et les deux poissons. Puis, levant les yeux au ciel et rendant grâce, il les bénit. Subitement, cette bénédiction toute-puissante créa entre ses mains ce qu'il crée tous les jours par les lents et progressifs changements qui s'opèrent selon le cours ordinaire des lois naturelles. Le pain et les poissons se multipliaient à mesure que les disciples les distribuaient à la foule,

et cette multiplication merveilleuse se continua jusqu'à ce que tous eussent mangé.

— *Est-il vrai que tous furent rassasiés ?*

— L'Evangile a soin de le faire remarquer. Chacun recevait de nourriture autant qu'il en voulait, et quand tous eurent satisfait leur appétit, il resta de nombreux débris.

— *Que fit Jésus de ces débris ?*

— Il ordonna à ses Apôtres de les recueillir pour qu'ils ne fussent pas perdus. Les Apôtres en remplirent douze de ces corbeilles d'osier que les Juifs avaient coutume d'emporter en voyage pour y mettre leurs provisions. C'étaient sans doute les corbeilles des douze Apôtres. Jésus leur réservait ainsi de quoi se sustenter les jours suivants et soulager quelque misère.

30 Les suites du miracle

— *Quels sentiments ce repas merveilleux inspira-t-il à la foule ?*

— Il excita l'admiration de la multitude plus encore que les prodiges qui l'avaient précédé. « C'est bien le Prophète qui nous a été annoncé, » disait-elle. Et, dans son enthousiasme, elle voulait entraîner Jésus à sa suite et le faire proclamer roi par tout le peuple.

— *Que fit Jésus en face de ce mouvement populaire ?*

— Il se hâta de soustraire ses apôtres à l'influence de cette multitude trop zélée, et il leur commanda de s'embarquer immédiatement en leur donnant rendez-vous vers Bethsaïde. Lui-même prit congé de ses convives et se retira seul sur la montagne.

— *Pourquoi agit-il ainsi ?*

— Jésus n'avait nul besoin de cette royauté terrestre qu'on songeait à lui donner, car, comme il le dira plus tard, son royaume n'est pas de ce monde. Il y avait d'ailleurs dans cet entraînement des foules un commencement de sédition, et il ne voulait donner à ses ennemis aucun prétexte pour l'accuser.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Le miracle dont nous parlons ne fait-il pas songer à d'autres miracles ?*

— La multiplication des cinq pains et des deux poissons frappa les foules d'admiration, parce qu'elle se produisit sous l'action directe de la toute-puissance divine. Mais la Providence divine, qui par l'action des lois physiques nourrit chaque jour non pas seulement cinq mille hommes mais l'humanité toute entière, n'est pas moins admirable. Plus admirable encore est l'action surnaturelle de Dieu, quand il met généreusement à la portée de tous la nourriture divine qui donne à nos âmes

la vie éternelle. En toutes ces manifestations de la puissance divine, nous devons reconnaître la bonté infinie qui subvient à tous nos besoins.

— *Pourquoi Jésus-Christ voulut-il que ses apôtres fussent les distributeurs de la nourriture miraculeusement préparée ?*

— C'est afin de nous apprendre que les apôtres et leurs successeurs sont les intermédiaires dont il se sert pour distribuer ses grâces. Par conséquent, nous devons nous adresser toujours en toute confiance à l'Eglise qu'il a établie, si nous voulons avoir une plus large part à ses faveurs spirituelles et même à ses bénédictions temporelles.

— *Enfin, que nous indique le soin avec lequel Jésus fait recueillir les restes du repas miraculeux ?*

— Il nous apprend que nous ne devons rien perdre des faveurs divines. Ce qui nous reste des biens temporels après en avoir usé, nous devons le conserver selon les vues de la Providence, et le réserver pour des bonnes œuvres et des aumônes.

Mais surtout nous ne devons rien négliger des grâces spirituelles que nous recevons tous les jours. Après nous en être servi pour notre sanctification personnelle, nous devons le tenir en réserve pour en faire, à l'occasion, bénéficier le prochain par nos bonnes paroles et nos bons exemples.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XIV

LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE

Mes frères,

Après l'Eglise, qui est la patrie de nos âmes, rien ne nous est plus cher que la France, notre patrie de la terre. Il nous est doux de penser que notre pays bien-aimé a toujours été l'objet des prédilections divines, et que le Tout-Puissant lui a réservé les plus précieuses de ses grâces et les plus miséricordieux de ses sourires.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter toutes les circonstances dans lesquelles s'est affirmée cette protection particulière que Dieu a toujours étendue sur la France. Elles sont dans vos cœurs et dans toutes vos mémoires. Aussi bien, si nous étions tentés de les oublier, les fêtes qui se célèbrent maintenant partout, sur notre vieux sol français, en l'honneur de la B. Jeanne d'Arc, suffiraient à nous les rappeler.

Mais, puisque nous sommes ici réunis pour parler du Sacré-Cœur, nous n'avons qu'à chercher dans les origines miraculeuses de cette

dévotion salutaire, et nous verrons que, là encore, l'amour de Dieu pour la France s'est révélé avec éclat.

I

Il est une cité, par ailleurs presque inconnue, dont toute la terre sait le nom, et vers laquelle, dans toutes ses heures d'inquiétude et de crainte, elle se tourne avec confiance : c'est Paray-le-Monial.

C'est là que vivait, dans un humble monastère de la Visitation, au XVII^e siècle, celle qui devait être la confidente du Sacré-Cœur. Elle s'appelait, vous le savez, Marguerite-Marie. Un jour, le 16 juin 1675, durant l'octave du Saint-Sacrement, elle était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle, quand Notre-Seigneur lui apparut et lui montra son cœur, en lui demandant de faire établir une fête spéciale en son honneur. La Bienheureuse obéit en se consacrant elle-même la première au Sacré-Cœur. La dévotion qui devait renouveler la face de la terre, en y faisant mieux connaître l'amour de Dieu, était fondée.

Et ce lieu à jamais béni où s'était faite cette révélation divine était en France !

Oui, c'était à la France que Notre-Seigneur, ayant à choisir parmi toutes les nations de la terre, faisait l'honneur de descendre et de se manifester de nouveau. Laissant de côté pour cela Bethléem, où dix-sept siècles auparavant il voulut naître, et Jérusalem où il mourut pour nous sauver, et le Mont des Oliviers d'où il s'élança vers le ciel ; laissant de côté Rome où siégeait son Vicaire ; laissant de côté tous les autres peuples, c'est à nous qu'il apporte cette gloire, combien de fois supérieure à toutes les gloires humaines, et plus puissante pour porter jusqu'au bout du monde le nom de la France, que tout l'effort de la civilisation, que tout l'éclat des victoires, que tous les rayonnements du génie, de la science et des arts !

Oui, c'est la France que Jésus voulait faire bénéficier des premiers bienfaits de la dévotion nouvelle. Elle ne fut pas longue à se répandre, tant elle répondait aux besoins des âmes. Mais ce fut parmi nous qu'elle fit tout d'abord des progrès. Lorsque le Fils de Dieu regardait sur la terre, il pouvait voir que notre pays seul, pendant de longues années, s'agenouillait devant le symbole de son amour, et c'était en sa faveur que se réalisaient ses promesses de pardon.

Oui, enfin, c'est la France qui était choisie par Jésus, non seulement pour être le lieu de ses révélations, mais encore l'apôtre de ces mêmes révélations. Ici encore, l'amour de Notre-Seigneur pour notre pays éclate merveilleusement.

II

C'était le 2 juillet 1688. La B. Marguerite-Marie eut une vision qu'elle raconte ainsi :

« Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes, dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et réchauffé. La Sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de l'autre, avec le saint P. de la Colombière, et les Filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leurs côtés. »

C'est alors que la Sainte Vierge elle-même, se tournant successivement vers les Filles de la Visitation et le P. de la Colombière, leur déclara que leurs Congrégations étaient choisies par Dieu pour travailler au développement de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ainsi, c'est encore en France que sont choisies les familles religieuses par lesquelles sera répandue la bonne nouvelle que l'on a si justement appelée « l'Evangile de l'amour. »

L'une d'elles, l'Ordre des Jésuites, avait été fondée en France, et, par un rapprochement providentiel, elle avait été fondée à Montmartre, en ce lieu béni qui devait devenir par la suite le centre de la dévotion au Cœur de Jésus.

L'autre, l'Institut de la Visitation, avait été fondé par une Française, sainte Jeanne de Chantal, et saint François de Sales, le saint si doux qui, s'il n'était pas français par son origine, l'était si complètement par la langue qu'il parlait si bien et par sa vertu aimable.

N'envions donc pas à la Judée le privilège d'avoir donné des apôtres à Jésus. Il est venu en choisir aussi chez nous, et, en le faisant, il a donné à notre pays une preuve nouvelle de son amour.

III

Le Sacré-Cœur venait donc de choisir, pour manifester son amour à l'univers, une terre française, une religieuse française, deux Ordres français. Il voulut faire plus encore. Il voulut faire son entrée dans la vie nationale, et ainsi faire de la France son peuple d'adoption.

Le roi qui régnait alors était Louis XIV. Et voici le message que Jésus donna à la Bienheureuse pour lui :

« Fais savoir au Fils aimé de mon Sacré-Cœur que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma Sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance à la gloire éternelle par sa consécration à mon Cœur adorable. Je veux régner dans son palais, être peint dans ses étendards et dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis et de tous les ennemis de la Sainte Eglise. »

Moïse, s'adressant au peuple de Dieu, s'écriait avec orgueil : « Quelle est donc une

autre nation tellement grande qu'elle ait des dieux aussi proches d'elle que notre Dieu est proche de nous ? »

Cette parole, la France peut la redire avec une entière allégresse au souvenir des demandes que le Sacré-Cœur a formulées. Régner dans le palais de nos rois, être placé sur nos drapeaux, conduire nos armées à la victoire, n'est-ce pas dire que la France est le peuple du Sacré-Cœur ? N'est-ce pas donner à notre pays une preuve unique de sa tendresse et de sa protection ?

**

C'est Bossuet qui l'a dit : « Les dons de Dieu sont sans repentance. » Si Jésus a ainsi aimé la France, il l'aime toujours pareillement.

Et alors, voyez-vous quelle confiance, quelle reconnaissance et quelle ardeur ces pensées doivent nous inspirer ?

Confiance, parce qu'il n'est pas possible qu'une nation que le Sacré-Cœur a chérie à ce point, devienne jamais la proie de l'enfer.

Reconnaissance, parce qu'en aimant ainsi notre patrie, Jésus a comblé d'avance les plus ardents de nos desirs.

Ardeur, parce que si Jésus veut être le Roi de la France, c'est à nous d'y établir son règne par nos prières, nos exemples et nos sacrifices.

Prosternons-nous donc aux pieds du Sacré-Cœur, et redisons avec toute notre fierté patibiotique le vieux cri de nos pères : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ainsi soit-il !

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

IV

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Dans le monde, il est naturel d'aimer ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est dévoué.

Cependant il est un homme plus beau que nul autre, meilleur que tous, qui a porté le dévouement au-delà de ce qu'on peut imaginer. Et cet homme, on ne l'aime pas. Bien plus, on affecte de ne pas le connaître, on veut l'ignorer ; plusieurs même le haïssent de toutes les forces de leur volonté.

Cet homme, mes frères, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre divin Sauveur, le meilleur ami de l'humanité ; c'est le Fils de Dieu fait homme pour nous racheter, qui maintenant encore, comme autrefois aux jours de sa mission rédemptrice, verse sans cesse dans nos âmes les grâces qui doivent assurer leur bonheur en cette vie et dans l'autre.

En présence de cette indifférence des uns et de cette hostilité des autres, je voudrais vous

inspirer des sentiments contraires, sentiments seuls conformes à la justice et à la vérité, en vous parlant de l'amour de Jésus-Christ.

Dans quelques jours, caché sous les voiles eucharistiques, lui-même viendra frapper à la porte de votre âme ; il vous dira : « Mon fils, donne-moi ton cœur dans la ferveur d'une bonne communion. » Je voudrais que vous puissiez lui répondre : « Seigneur Jésus, entrez dans mon âme ; vous y serez chez vous. Je vous connais, je vous aime et veux vous consoler par mon amour de la douleur que vous cause l'ingratitude du grand nombre. »

O Jésus, divin Sauveur du monde, puisque je vais parler de votre amour à ce peuple accouru dans votre temple, et lui faire connaître pourquoi il doit vous aimer, je vous en prie, mettez dans mon cœur quelques étincelles d'un si beau feu, afin qu'il monte jusqu'à mes lèvres et embrase tous mes auditeurs d'une si sainte flamme !

Comme je vous le disais en commençant ce discours, mes frères, il y a trois choses ici-bas capables d'exciter en nous un amour noble et généreux : ce sont *la beauté, la bonté et le dévouement*. Or nous trouvons ces trois éléments, portés à un degré de suprême grandeur, dans la personne de N.-S. Jésus-Christ.

I

Nous aimons naturellement ce qui est beau. Dieu, en nous créant, a mis dans notre âme faite à son image le sentiment avec le goût de la beauté parfaite, que le péché originel n'a pas pu entièrement détruire.

Dans un jardin, vous voyez une fleur s'épanouir, éclatante et parfumée. Vous vous approchez ; vous la regardez avec ravissement, et vous l'aimez, parce qu'elle est belle. Dans un musée ou bien dans une de nos églises, lorsque vous contemplez un tableau, chef-d'œuvre d'un grand artiste, vous sentez votre cœur conquis, et vous murmurez : « Que c'est beau ! » Quand vous rencontrez dans la famille un petit enfant, gracieux dans l'harmonie de son être frais, rose et souriant, vous le prenez dans vos bras, vous le couvrez de caresses en disant : « Oh ! le bel enfant ; combien je l'aime ! »

Rien au monde, mes frères, en quelque ordre que ce soit, n'atteint jamais l'incomparable beauté de Jésus-Christ, le Fils de Dieu.

1. Voyez-le à Bethléem, couché dans la crèche qu'il a choisie pour son berceau. Oh l'admirable petit enfant ! Malgré le dénûment de l'étable et la pauvreté de ses langes, quelle grâce ravissante rayonne en lui ! Il étend ses mains pour nous attirer ; près de lui sa mère toujours immaculée ; Joseph, le juste par excellence, qui déjà le regarde avec une tendresse ineffable et va remplir si parfaitement les devoirs de sa paternité adoptive ; les anges chantant leur céleste cantique, les bergers

accourus avec un pieux empressement ; les Mages chargés de leurs présents : peut-on imaginer plus touchant et plus grandiose spectacle ? C'est un coin du ciel descendu sur la terre. Il fait que le mot de Noël retentit à nos oreilles comme le plus suave, le plus poétique et de plus mélodieux qui se puisse entendre ; il annonce au genre humain la réconciliation de Dieu avec sa créature dans une allégresse universelle.

2. Peu à peu l'enfant grandit, et sa beauté suit le progrès des années. Au temple de Jérusalem, quel est ce noble adolescent de douze ans ? Il se tient au milieu des docteurs, des scribes et de la foule des savants. Il leur parle ; il les instruit ; et tous sont pénétrés d'admiration en présence de cette surnaturelle splendeur, qui brille sur son visage aussi bien que dans ses divins enseignements. A Nazareth, dans l'atelier de Joseph le charpentier, Jésus n'est-il pas toujours le plus beau des enfants des hommes ? Il manie la scie et le rabot ; il se meut avec une aisance et une majesté surhumaine. Oh ! le bel ouvrier, simple dans ses manières, appliqué à son labeur, doux, aimable, homme parfait et Dieu toujours, dans cette modeste boutique où la dignité de sa tenue ennoblit la fatigue et divinise le travail !

3. Parvenu à l'âge de trente ans, Jésus-Christ commence sa mission évangélique. Qui pourra jamais exprimer la beauté de sa vie publique, pendant laquelle, infatigable sèmeur des vérités éternelles, il a répandu à pleines mains les semences de salut parmi les humains ? Beauté de sa doctrine, pure, élevée, mais accessible à tous, et propre en même temps à les sanctifier. Beauté de ses miracles, dont l'éclat émerveille ceux qui en sont les témoins, au point qu'ils veulent faire leur roi du tout-puissant thaumaturge. Beauté de ses vertus, si parfaites que seul, au sein de l'humanité, il a pu jeter à ses ennemis ce défi jamais relevé : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

Lui-même un jour a laissé échapper un rayon de cette divine beauté qu'il cachait soigneusement sous les voiles de sa chair mortelle. C'était sur le Thabor, en sa transfiguration. Il voulut bien se montrer à ses apôtres tel qu'il est au ciel, le visage brillant comme le soleil, les vêtements blancs comme la neige, tout resplendissant de la gloire qui l'environne dans les parvis éternels, tellement beau que Pierre s'écrie en le voyant : « Ah ! Seigneur, qu'il fait bon d'être ici près de vous ! Restons-y toujours. »

Comme saint Pierre, mes frères, vous aussi arrêtez-vous dans la contemplation de ce modèle incomparable qu'est Jésus-Christ. Étudiez sa vie dans les pages de son Évangile ; pensez à lui ; rappelez-vous ce qu'il a été, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ; et bientôt le

spectacle de cette perfection fera naître dans votre cœur, grandir et se fortifier un sentiment d'irrésistible amour pour cette beauté sans pareille que le ciel a montrée à la terre dans la personne adorable de notre Rédempteur.

II

Il y a une chose qui fait battre notre cœur plus fort encore que ne le fait la beauté, et qui excite en nous un meilleur amour : c'est la bonté. Quand nous rencontrons un homme vraiment bon, en tout et toujours, nous sentons notre âme se porter vers lui, et nous nous y attachons de toutes les forces d'une sincère affection.

Or, mes frères, Jésus-Christ fut très bon, la bonté parfaite, la personnification même d'une bonté surhumaine. Pour les Juifs, ses contemporains, il était un père ; mieux encore, une mère, par la tendresse ineffable qu'il leur témoignait. Il était vraiment le *bon Dieu* fait homme.

1. Il fut bon pour les petits enfants, sans se lasser jamais de leur importunité. Il aimait à les réunir autour de lui, à les caresser, les donnant pour modèles à ceux que choquait cette ravissante familiarité. « Laissez venir à moi ces petits enfants, leur disait-il ; je vous déclare que si vous ne leur ressemblez pas (dans la simplicité et l'innocence de leur vie), vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

2. Il fut bon pour les affligés, les malades, pour toutes les victimes des misères humaines. Voyez avec quel empressement il se penche vers toutes les souffrances afin de les guérir, vers toutes les douleurs afin de les consoler. Quelle simplicité alors dans ses paroles, et aussi quelle puissance dans ses actes ! « Que veux-tu ? » demande-t-il à l'aveugle de Jéricho. — « Seigneur, faites que je voie. — Je le veux, répond le Sauveur, ta foi t'a sauvé, » et aussitôt la vue lui est rendue. Un autre jour, on lui amène un lépreux dont un mal hideux rongait les chairs. « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! — Je le veux, » répond-il encore, et la lèpre disparut sur-le-champ. La mort elle-même obéit aux appels de sa bonté : « Lazare, sors du tombeau ! » et celui qui gisait inanimé depuis quatre jours, sort vivant des entrailles de la terre.

3. L'ignorance est la maladie des intelligences. Pour la dissiper, Jésus-Christ prodigue ses enseignements. Pendant trois ans, sans se lasser un instant, il catéchise ses apôtres, dont le dur cerveau avait tant de peine à comprendre et à retenir ses leçons, si belles et si simples pourtant. Au peuple hébreux, avide de l'entendre, il expose sa céleste doctrine avec une abondance, une clarté et une patience dont le récit, dans les saints Évangiles nous ravit d'admiration. Qui

de nous, mes frères, n'eût pas éprouvé une joie ineffable à entendre le divin Conférencier raconter ses sublimes paraboles du Bon pasteur, du Père de famille envoyant les ouvriers à sa vigne, de l'Enfant prodigue, et tant d'autres tout aussi belles ? Qui de nous n'eût pas payé bien cher, comme on dit, pour se mêler à la foule amassée sur la sainte montagne, et écouter avec elle le merveilleux discours des Béatitudes ? Avec quels charitables épanchements il leur parlait ! quelle éloquence captivante coulait de son cœur en passant par ses lèvres ! Et quand il eut fini de remplir leurs âmes de ces vérités si bien faites pour les éclairer, les consoler et les fortifier parmi les luttes de la vie, il n'eût garde d'oublier leurs corps fatigués, et il les nourrit d'un pain multiplié par un de ses plus grands et plus touchants miracles.

4. Dans sa bonté inépuisable, Jésus-Christ fait davantage encore. Il aime ce qui lui répugne le plus ; il aime ce qui a été la cause de toutes ses douleurs et de sa mort sur la croix. Il aime, non pas le péché toujours haïssable, mais la personne du pécheur, qu'il veut sauver malgré l'offense qu'il en reçoit sans cesse. Avec quelle générosité il pardonne Madeleine, tant pécheresse, pour quelques larmes de repentir versées sur ses pieds dans la maison du Pharisien ! A peine Pierre a-t-il proféré son troisième reniement, qu'il jette sur lui un regard miséricordieux et adoucit l'amertume de ses regrets aussitôt jaillis. Pour le larron qui souffre à ses côtés, une parole suffit, qui met dans ses tortures une indicible consolation, en lui promettant le paradis pour ce jour même.

Voilà, ô Jésus ! jusqu'où va votre bonté inépuisable. Nous sommes pécheurs aussi. Laissez donc tomber sur nos âmes contrites et humiliées ces regards et ces paroles si consolantes qui de ces grands coupables ont fait de sincères pénitents, aujourd'hui vos élus.

5. Ah ! dites-moi, mes frères, qui a jamais rencontré une pareille bonté sur la terre ? Bonté persévérante commencée dans les antécédents de la crèche, continuée dans les angoisses du jardin des Oliviers, et terminée seulement par la mort sur la Croix. Bonté inépuisable, qui ne s'est jamais lassée de donner et a bouleversé toutes les lois de la nature pour soulager les misères humaines. Bonté universelle, n'exceptant personne de ses bienfaits, pas même les pécheurs endurcis et les bourreaux déicides.

Comment pourrions-nous reconnaître un tel amour ? Comment surtout pourrions-nous le payer de retour ? Il n'y a qu'un moyen de le faire : c'est d'aimer aussi de toutes les forces de notre être le Dieu qui nous a tant aimés. L'amour se paie par l'amour. Vous avez tous un cœur, foyer de sentiments aussi délicats que puissants. Aimez donc bien Jésus-

Christ. Il n'est pas une fiction sans réalité, inventée par l'imagination de gens exaltés. Il existe réellement, vivant et agissant, Dieu et homme, vous aimant toujours. Il est au ciel à la droite de son Père, avec son humanité sainte qu'il y a portée au jour de sa glorieuse Ascension. Il est sur la terre, voilé sous les apparences eucharistiques ; il est sur nos autels, il est dans ce tabernacle !

Aimez-le donc ! Aimez-le comme saint Paul, qui s'écriait dans la ferveur de sa reconnaissance : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème ! » Aimez-le comme les saints martyrs, qui ont versé leur sang et donné leur vie pour attester l'ardeur de leur amour. Aimez-le comme sainte Thérèse qui s'écriait : « Si je vous aime, ô Jésus, ce n'est point par crainte de l'enfer ni par désir du ciel ; c'est uniquement parce que vous êtes bon et je vous aimerai toujours. »

Vous aussi, mes frères, vous redirez la même parole, avec un pareil accent de foi et de gratitude inlassable. Puisqu'il nous a tant aimés, aimons-le donc maintenant et toujours ! *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

III

Il existe enfin, mes frères, une troisième chose qui mieux que la beauté, mieux encore que la bonté, a le pouvoir d'engendrer le plus fort des amours : c'est le dévouement.

Se dévouer, c'est sacrifier ce qu'on a de plus cher et de plus précieux, son repos, ses biens, son sang, sa vie même pour l'être qu'on veut sauver. Le dévouement complet est rare ; mais quand on l'a une fois rencontré dans sa vie, quand nous avons vu un homme se sacrifier entièrement pour notre salut, nous sentons notre cœur se porter irrésistiblement vers lui, et nous l'aimons d'un amour profond, ardent, impérissable : « Vous savez, disons-nous à notre sauveur, c'est désormais entre nous à la vie et à la mort ! »

1. Or, Jésus-Christ, mes frères, a fait preuve à notre égard du plus sublime dévouement qui se puisse jamais imaginer. Enfants d'un père coupable et chargés du poids de nos propres péchés, nous étions devenus les ennemis de notre Créateur, condamnés sans espoir à la peine, à la souffrance, à la mort ici-bas, et à la fin exclus du ciel, la véritable patrie de nos âmes.

Que fait Jésus-Christ, dans son amour, pour nous arracher à cette misérable destinée ? D'accord avec la volonté de son Père, il vient sur la terre et se fait homme comme nous. Pourquoi, ô divin Sauveur, vous abaisser à ce point, dépouiller votre gloire céleste, et revêtir la forme de notre triste humanité ? — Parce que je t'aime, et veux pouvoir souffrir à ta place dans une chair mortelle comme la tienne.

Pourquoi, ô Jésus, tant de travaux : ces fa-

tiges, ces prédications, ces miracles jetés à pleine main parmi l'ingratitude de votre peuple ? — Parce que je l'aime ; je veux l'instruire et le gagner pour le sauver.

Mais pourquoi encore de si cruelles souffrances, la flagellation, la couronne d'épines, les clous aigus qui percent vos mains et vos pieds ? — Parce que je t'aime, et veux te bien faire comprendre par cet excès de douleurs le prix que j'attache à ton salut.

Pourquoi enfin, ô mon Dieu, tant de sang versé, et une si cruelle mort sur la croix ? — Que te dirai-je encore ? Je t'aime et je veux te réconcilier avec mon Père. Tu étais incapable, dans la misère de ta nature, de lui offrir une digne satisfaction pour expier tes péchés ; mais moi, Dieu comme mon Père, et homme comme toi, je puis payer ta rançon et te rendre tes droits au bonheur éternel.

Ah ! mes frères, est-il possible de porter le dévouement jusqu'à de pareils sommets ? En présence de ce qu'a fait Jésus-Christ, je ne sais plus comment m'exprimer ; mon âme demeure comme anéantie, et je n'ai plus qu'un cri pour dire mon immense gratitude : « *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Qui donc pourrait ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés ? »

2. Afin de prolonger le bienfait de son dévouement et de faire participer les générations humaines à ses effets salutaires jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ les a répandus sur nous par sept canaux mystérieux, qui sont les sacrements. Par ces inventions merveilleuses de son amour il verse dans les âmes le sang divin qu'il a répandu au Calvaire ; il les inonde des grâces acquises pour elles sur la croix, et les rend ainsi méritantes des joies du paradis.

Par le Baptême, il nous purifie de la tache originelle, et nous rend à son Père comme des enfants qu'il peut adopter ; il nous fortifie par la Confirmation contre les ennemis de notre salut ; dans la Pénitence, il pardonne à notre repentir les fautes commises ; il nous nourrit, dans l'Eucharistie, de sa divine substance, mêlant sa chair à notre propre chair ; et quand l'heure de la mort sonnera pour nous, il aura un dernier sacrement, l'Extrême-Onction, pour nous ouvrir le ciel, en nous rendant la parfaite innocence.

Alors, mes frères, quand Jésus-Christ nous aura lavés de son sang divin par tous ces moyens, remplis de ses dons surnaturels, et rendus dignes enfin de participer aux célestes récompenses, lui-même nous introduira dans notre véritable patrie ; et notre union avec lui, commencée dans ce monde par la grâce, se perpétuera en l'autre dans la gloire.

Dites-le maintenant, avec l'entière sincérité de votre conscience éclairée, était-il possible à notre Sauveur de se dévouer plus complètement et avec une plus inlassable persévé-

rance ? Malgré sa sagesse infinie, pouvait-il mieux inventer ? malgré sa toute-puissance, pouvait-il faire davantage ? pouvait-il plus nous aimer, malgré son infinie bonté ?

O Jésus, vous êtes digne d'être aimé dans le rayonnement de votre admirable beauté, durant tout le cours de votre vie mortelle. Vous êtes digne encore d'être aimé dans l'effusion des innombrables bienfaits que votre charité a versés dans le sein de l'humanité souffrante. Mais combien je vous trouve plus digne encore de notre amour dans le dévouement de votre immolation sur la croix, et dans la multiplication des grâces que par vos sacrements vous versez chaque jour dans nos âmes affamées ! C'est là le prodige des prodiges, le témoignage suprême de la grandeur de votre amour pour nous ; ce sera aussi le principe et la source intarissable de notre amour pour vous.

**

Un jour, le Sauveur Jésus voulant éprouver son apôtre Pierre, qu'il allait bientôt établir chef de son Eglise, lui demanda par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? » Pierre attristé par l'insistance de son Maître, lui répondit : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime. »

Il me semble, mes frères, en ce moment, entendre sortir du tabernacle la voix du même Jésus, s'adressant à nous et nous disant : « Peuple chrétien, m'aimes-tu ? Je bénis et instruis tes enfants ; je console tes malades ; je t'enseigne à marcher dans le chemin de la vertu et de l'honneur ; chaque jour je renouvelle pour toi mon sacrifice sur les autels. Peuple chrétien, m'aimes-tu en reconnaissance de si grands bienfaits ? »

Je vous en conjure, mes frères, répondez-lui comme saint Pierre : « Seigneur, vous savez bien que nous vous aimons. » Dites-lui cela sincèrement, de tout cœur ; et prouvez-le par des actes conformes à vos paroles. Pensez souvent à lui : lisez sa vie dans son Evangile ; venez écouter les enseignements de son Eglise ; priez-le avec ferveur ; imitez ses vertus. Défendez-le : les méchants l'attaquent encore de nos jours avec autant d'acharnement qu'autrefois, vengez-le comme un ami bien cher, par la sincérité de votre foi, par la perfection de vos exemples, et par l'ardeur de votre amour. *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

A la mort, votre grand ami des cieux, aussi beau, aussi bon et aussi dévoué qu'il s'est jadis montré sur la terre, vous ouvrira les portes de son palais ; et, pour récompenser l'amour que vous lui aurez donné, lui-même vous recevra dans sa gloire, au sein de l'éternel amour. Ainsi soit-il.

V.

LA CONFESSION PASCALE

Mes frères,

Il y a dans le christianisme une institution divine dans son origine, inépuisable dans ses bienfaits, immortelle dans sa durée : c'est la confession, — la confession, admirable invention d'un Dieu plein de bonté, qui l'a établie dans son Eglise pour remettre les péchés, aussi graves, aussi nombreux qu'ils puissent être, pour donner la paix avec le pardon aux âmes, et rendre à tous leurs droits au bonheur éternel.

Cependant, mes frères, malgré les biens inestimables que la confession apporte aux hommes, nous entendons aujourd'hui retentir contre elle, plus fortes que jamais, les insultes et les moqueries des impies. Nous voyons aussi un trop grand nombre de chrétiens, quoique respectueux pour le reste de nos dogmes, se tenir éloignés de cette pratique salutaire, et se priver ainsi des grâces qu'ils y trouveraient.

Assurément, mes frères, vous ne laissez pas ces préjugés influencer votre conduite. La foi qui vous éclaire vous fait juger la confession avec toute l'estime qu'elle mérite, et vous rend heureux de venir y chercher, avec le pardon de vos fautes, les dons spirituels que Jésus-Christ y a si abondamment attachés.

Mais nous sommes dans un temps où la sainte Eglise impose à chacun de ses enfants l'obligation formelle de venir au tribunal de la pénitence faire une accusation sincère de ses péchés, pour en obtenir la rémission. Aujourd'hui nous entrons dans cette grande quinzaine où tout vrai chrétien doit accomplir le double devoir de la confession et de la communion pascale.

C'est pourquoi je voudrais vous aider à apporter à cet acte si important de votre vie religieuse qu'est la confession pascale, les bonnes dispositions qui vous la rendront plus efficace, savoir : une foi inébranlable dans la *divinité de son institution*, et un vif désir de profiter de ses *précieux avantages*.

Après avoir écouté mes paroles avec l'attention que mérite ce grand sujet, vous estimerez davantage ce moyen merveilleux que Notre-Seigneur vous a donné pour vous réconcilier avec lui ; et, quand vous y aurez recours, vous le ferez avec ces sentiments d'amour de Dieu, de pieuse confiance et de repentir sincère, qui désarmeront la justice divine et vous obtiendront l'entière rémission de vos fautes.

I

Quand on parle de l'obligation de la confession aux gens du monde, indifférents ou

plus ou moins hostiles aux lois de l'Eglise, ils répondent le plus souvent : « Ce sont les prêtres qui ont inventé la confession. » Parole fausse, mais pour l'impie toute naturelle ; car si c'est l'homme qui a établi la confession, on peut s'en passer, elle n'est pas obligatoire ; tandis que si c'est Dieu, aussitôt elle devient indispensable.

Montrons-leur donc, mes frères, que la confession a été instituée par Dieu lui-même, et par nul autre que lui.

1. J'ouvre d'abord le saint Evangile, dépôt authentique des enseignements de Jésus-Christ.

Quand le Sauveur, à la veille de remonter au ciel, voulut donner à ses apôtres, premiers prêtres de sa religion, le pouvoir nécessaire au salut des âmes, il leur dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Dans une autre circonstance, pour confirmer cette autorité sur les consciences, il leur dit encore : « Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel ; et tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel. »

Tel est le pouvoir donné par Jésus-Christ à ses ministres, afin qu'ils l'exercent en sa place avec une souveraine efficacité. Mais ceux-ci, pour accorder le pardon au péché ou le lui refuser, ont besoin de le connaître. Comme Dieu ne leur a pas donné la faculté de lire au fond des cœurs, il faut que ce soit le coupable lui-même qui leur découvre sa conscience. Comment voulez-vous qu'ils se prononcent sur ce qui leur serait inconnu ?

Du pouvoir donné aux prêtres de remettre les fautes, découle donc nécessairement pour les fidèles le devoir de leur en faire l'aveu. A la vérité, le mot même de *confession* ne se trouve pas inscrit dans le texte évangélique. Mais qu'importe ! Si le mot n'y est pas, la chose y est, dans toute sa réalité, puisque l'obligation de se confesser ressort nécessairement du pouvoir de pardonner, conféré aux ministres de l'Eglise.

Ne dites donc plus : « Ce sont les prêtres qui ont inventé la confession. » Dites plutôt : — C'est Dieu même, l'autorité suprême, qui a imposé cette loi à l'homme pécheur. Quelle que puisse être notre répugnance à nous y soumettre, il faut obéir, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen pour nous de rentrer en grâce auprès de lui et de regagner le ciel, notre unique destinée.

2. D'ailleurs, mes frères, si la confession avait été instituée par un homme, on connaîtrait certainement cet homme, en quel temps, en quel pays il est parvenu à faire accepter cette pratique surprenante.

La confession, en dépit des sarcasmes des incrédules, tient une trop grande place dans le monde, pour que son apparition soit pas-

sée inaperçue. Car il ne s'agit pas ici d'une chose indifférente, sans importance, conforme aux habitudes reçues, qui s'étend et gagne de proche en proche, sans qu'aucune opposition se dresse devant elle. Non ; il s'agit d'un dogme capital, d'une pratique universelle, pénible à nos passions, surtout à notre orgueil. Les hommes n'acceptent pas facilement une pareille obligation ; ils ne s'y seraient jamais soumis, s'ils n'avaient pas été convaincus que la confession était commandée par Dieu même.

3. Ajoutons une dernière preuve de cette vérité, en cherchant dans quel temps, à quelle époque la confession fut imposée au monde. L'histoire nous rapporte fidèlement tous les grands événements qui ont ému l'humanité : qui nous dira à quelle heure retentit sur la terre cette parole si dure à entendre pour beaucoup de pécheurs : « Il faut confesser vos péchés, pour en obtenir le pardon » ?

Sans vouloir parcourir tous les pays catholiques, ce qui serait trop long, je me bornerai à étudier ce qui s'est passé, et se passe encore, dans notre France. Presque dès son origine, elle a embrassé la doctrine chrétienne et obéi à ses prescriptions.

Aujourd'hui, la généralité des Français qui observent leur religion, croient la confession nécessaire pour la rémission des péchés. Nous en avons pour garants ces foules nombreuses qui, malgré le dépérissement de la foi, assiègent les tribunaux de la pénitence à l'approche de nos grandes fêtes religieuses.

Il en était de même au *xviii^e* siècle, proclamé le siècle des lumières et de la raison. Les victimes de la Terreur révolutionnaire demandaient presque toutes l'absolution du prêtre avant de mourir ; et le roi Louis XVI se confessa avant de monter sur l'échafaud.

Son aïeul, Louis XIV le Grand, se confessait fréquemment, cent ans plus tôt. Un de ses confesseurs fut le P. La Chaise, dont le nom est resté au cimetière le plus célèbre de Paris.

Un siècle auparavant, le brave Chevalier sans peur et sans reproches, Bayard, frappé d'un coup mortel sur le champ de bataille, demandait un prêtre pour purifier son âme au moment de paraître devant Dieu.

Au *xv^e* siècle, notre B. Jeanne d'Arc paisait dans la confession souvent renouvelée ses meilleures inspirations, l'innocence sans tache de sa vie, et voulait que son confesseur l'accompagnât dans ses expéditions où la mort la menaçait sans cesse.

Nous savons avec quelle piété saint Louis faisait à son aumônier l'aveu de ses fautes, au *xiii^e* siècle.

Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, avant de livrer la sanglante bataille qui lui assura la possession de l'Angleterre, ordonna à tous ses soldats de se confesser, « parce que,

leur disait-il, on ne craint plus la mort quand on est réconcilié avec Dieu. »

Aux confins du *viii^e* et du *ix^e* siècle, le grand empereur Charlemagne plaçait deux prêtres dans chacune de ses légions, afin que ses guerriers pussent se confesser au cours de ses nombreuses campagnes.

Ainsi, mes frères, à mesure que nous remontons de siècle en siècle, nous trouvons la confession en honneur, enseignée par l'Eglise, et pratiquée par nos ancêtres avec d'autant plus d'exactitude que la foi était plus vive. Si nous voulons aller plus haut encore, jusqu'aux premiers âges du christianisme, nous entendons le cri de tous les Pères de l'Eglise, de tous les docteurs, de tous les évêques, unanimes à proclamer que la confession est divine dans son institution, et à la recommander aux fidèles.

Au *vi^e* siècle, c'est saint Ambroise, qui entend la confession de l'empereur Théodose, coupable mais repentant, puis lui impose une pénitence publique. C'est saint Cyprien, au *iv^e* siècle, qui exhorte les chrétiens à s'accuser de la pensée même du péché. Puis, au *iii^e* siècle, c'est Tertullien qui défend la confession contre les faussetés des hérétiques. Aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne, ce sont Origène, saint Irénée, saint Barnabé, saint Clément, et beaucoup d'autres encore.

Mais arrivons au temps des Apôtres.

Nous lisons dans les Actes de saint Luc que les païens convertis venaient en foule confesser leurs péchés à saint Paul. Saint Jean nous enseigne dans une de ses Epîtres, que si nous confessons nos fautes, Dieu juste nous les remettra selon sa promesse.

Qui donc avait appris à ces hommes à imposer à leurs contemporains une pareille pratique ? De qui tenaient-ils l'assurance, avec le pouvoir, de s'établir ainsi juges des consciences et arbitres des péchés de leurs semblables ? De qui ? sinon de Jésus-Christ même, leur Maître, seul dispensateur des miséricordes divines, assez bon pour vouloir toujours pardonner au repentir, assez puissant pour le pouvoir toujours aussi.

Puis donc, mes frères, qu'il est bien établi que la confession remonte sans interruption depuis notre temps jusqu'à celui des Apôtres, il faut bien reconnaître la divinité de son institution ; « car, dit saint Augustin, ce qu'on a toujours cru et toujours pratiqué dans l'Eglise, sans qu'on puisse en assigner le commencement, est de tradition apostolique. » L'origine de la confession remonte donc jusqu'aux Apôtres, qui l'ont reçue de Jésus-Christ, et de lui seul. Elle est l'œuvre de Dieu, et n'a eu de source que dans la bonté sans bornes et la puissance infinie de son auteur.

4. Il y a donc ainsi, par une conséquence aussi rigoureuse qu'inévitable, obligation de

droit divin, pour tous les chrétiens, de recourir à la confession. Ne pas le faire, c'est désobéir expressément à votre Dieu, à votre Maître, à Celui qui sera un jour votre juge.

La sainte Eglise catholique, mandataire de ses volontés et dépositaire de son autorité spirituelle, a prescrit à ses enfants d'employer ce moyen, afin d'obtenir le pardon de leurs fautes. Elle en a fait un commandement formel, que vous connaissez bien :

Tous tes péchés confesseras,
A tout le moins une fois l'an.

Non pas qu'elle veuille dire qu'une seule confession puisse suffire à ceux qui ont le malheur de pécher fréquemment dans le cours d'une année ; mais elle nous fait entendre par là que ce délai d'un an est le maximum de temps au-delà duquel un chrétien ne doit pas différer l'accusation de ses péchés.

Les jours où nous sommes entrés forment précisément le point de départ du délai qui vous est accordé. Bientôt vous devrez recevoir dans votre cœur N.-S. Jésus-Christ, par l'accomplissement du grand devoir de votre communion pascale. Or la confession est la préparation indispensable à cette communion. Aucun d'entre vous ne voudrait recevoir son Dieu dans une âme souillée par le péché, surtout par le péché mortel. Voilà pourquoi, mes frères, vous devez penser dès maintenant à préparer votre confession pascale ; vous la ferez d'autant mieux que vous serez plus fermement convaincus de la divinité de son institution.

Je ne vois qu'une seule condition qui puisse vous permettre de vous en abstenir : c'est d'être sans péché. Mais, mes frères, permettez-moi de vous redire ici la parole adressée par le Sauveur Jésus à l'assemblée des Juifs : « Que celui d'entre vous qui est sans péché se lève parmi ses frères ! » Personne n'osa se lever, à l'appel de Celui qui connaissait le secret des consciences. Ne peut-on pas affirmer pareillement que, même dans cette réunion d'hommes religieux et généralement vertueux, il n'y a personne qui soit sans péché ? A un nouvel appel du Sauveur, aucun de vous, je le crains, n'oserait se lever. Puis donc qu'il en est ainsi, puisque vous vous reconnaissez tous pécheurs, et que d'autre part vous n'avez aucun moyen que la confession d'obtenir le pardon nécessaire, il faut vous confesser.

Celui qui va se noyer, submergé dans des eaux rapides et profondes, ne repousse point, parce qu'elle a quelques aspérités rudes à sa main, la planche providentielle qui peut le sauver. Il n'y a pas de milieu : ou bien recourir à la confession, malgré ses aveux pénibles, malgré le bon propos qu'elle impose, parce que Dieu, dans sa bonté, vous offre

cet unique moyen de salut ; ou bien vouloir perdre votre âme pour l'éternité.

Votre foi, mes frères, votre bon sens ne vous permettraient pas d'hésiter un instant sur le parti que vous devez prendre.

II

Mais pourquoi, mes frères, tant insister sur l'obligation divine de la confession ? Est-ce que la grandeur et le bienfait des avantages qu'y trouve le vrai chrétien ne doit pas suffire pour lui faire apprécier à son juste prix ce moyen de salut, et l'y faire recourir avec un pieux empressement ?

1. En effet, mes frères, le pécheur trouve d'abord dans la confession un juge équitable, toujours disposé à pardonner à son repentir.

C'est, vous le savez, la loi de la justice divine, comme de la justice humaine, que tout acte criminel doit être cité à un tribunal, pour y être jugé et puni selon sa gravité. Mais combien la justice de Dieu diffère de la justice des hommes !

Voyez ce qui se passe aux assises de la terre. L'accusé est amené enchaîné. Des témoins font contre lui d'impitoyables dépositions. Il a beau pleurer, implorer la pitié ; si son crime est prouvé, le juge inflexible prononce la sentence de condamnation ; et il lui faut subir le châtiment mérité.

A ce jugement de miséricorde qu'est la confession, le coupable vient seul, librement ; il s'accuse lui-même, sans témoins, dans un secret inviolable. Pourvu qu'il ait les deux conditions indispensables : la sincérité de l'aveu et le vrai repentir de la contrition, le juge, qu'il appelle *mon père*, le pardonne toujours, en lui disant : « Va, mon fils, je t'absous ; ne pèche plus, » et au ciel un écho divin redit : « Je t'absous ! »

Quelle joie, mes frères, quel bonheur ineffable pour cette âme pardonnée ! L'amitié de Dieu recouvrée, l'enfer fermé sous ses pieds, le ciel promis à sa persévérance ! Le pécheur réconcilié semble reprendre une nouvelle existence ; il revit à une vie plus calme ; le remords ne trouble plus son sommeil ; sa conscience approuve sa conduite. La foi avec ses lumières, l'espérance avec ses promesses, la charité avec ses pures ardeurs remplissent son cœur et l'inondent de toutes les joies de l'innocence recouvrée. O adorable justice de mon Dieu, qui ne demande un aveu que pour faire grâce et anéantir jusqu'au souvenir des fautes commises !

« Mais, disent les ennemis de notre religion, votre confession, qui pardonne tous les péchés, n'est pas une institution morale ; nous la considérons plutôt comme un encouragement au mal, par la certitude de l'impunité ! »

Vous vous trompez profondément, vous qui

proférez une pareille accusation ; vous prouvez seulement que vous ne comprenez pas ce qu'est la vraie confession. Sans doute, une confession faite à la légère, sans aucune des conditions exigées par l'Eglise, ne fait pas de bien ; elle ne remet même pas le péché.

Pour que la confession, telle que la veut Jésus-Christ, et telle que nous l'enseignons, produise ses heureux fruits, elle doit être accompagnée de plusieurs dispositions qui en assurent l'efficacité. Ce sont : un aveu sincère des fautes commises, aveu qui est pour l'orgueil humain une première et sérieuse expiation ; puis un vrai repentir, qui attriste l'âme et lui fait profondément regretter ses iniquités ; enfin une ferme résolution de ne plus retomber dans ses péchés, dût-on en souffrir.

Reconnaissez-le maintenant : une confession ainsi faite est-elle un encouragement au mal ? Non assurément ; mais elle est le frein le plus puissant opposé aux passions mauvaises, la pratique la plus salutaire pour rendre à l'âme l'innocence et le salut.

2. Avec un juge miséricordieux, l'homme coupable trouve dans la confession un *habile médecin*, guérisseur infailible des consciences blessées par le péché.

Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps : il leur faut un médecin et des remèdes. Celui qui, rongé par un mal dangereux, s'obstinerait à ne pas se faire soigner, périrait bientôt ; et encore, le médecin qu'il finira par appeler ne sera jamais assuré de le guérir.

Le péché est le mal des âmes. Quand il est léger ou véniel, il les affaiblit, les épuise et les conduit à une grave anémie spirituelle. Quand il est grave ou mortel, il leur enlève la grâce, les dépouille des mérites acquis, et les fixe dans un véritable état de mort devant Dieu. Mais lui, dans sa pitié pour nous, a établi ses prêtres médecins de ces âmes malades. Afin de se rendre capables d'un si beau ministère, ceux-ci ont fait, pendant de longues années, des études approfondies, appropriées à une matière si délicate ; ils se sont engagés au secret inviolable sur les fautes accusées, prêts plutôt à mourir que d'en révéler le moindre détail ; ils ont enfin reçu de Dieu même des remèdes efficaces et un pouvoir sans limites, afin qu'il puisse les âmes, si coupables puissent-elles être, pourvu qu'elles ne se montrent pas indociles à leur action.

Mais pour que cet heureux résultat soit obtenu, il faut nécessairement dévoiler au prêtre tout le mal qu'on a commis, accuser ses fautes avec leurs circonstances aggravantes, comme il faut montrer à nu sa plaie au médecin du corps, afin qu'il puisse la panser. Cacher quelque péché, ce serait ne point vouloir en obtenir le pardon, puisque ce serait ajouter un nouveau crime aux autres fautes, mentir à Dieu, et sortir du tribunal de la

pénitence plus coupable qu'on y est entré.

Ah ! que de biens ce charitable médecin procure aux malades courageux qui montrent sincèrement leurs blessures, et en implorent la guérison ! Il dissipe les doutes et les incertitudes ; il donne de sages conseils sur les cas difficiles ; il apprend à repousser les tentations et enseigne la manière de les vaincre ; il fortifie les justes ; il pardonne les pécheurs au nom de Dieu ; il réconforte les découragés par des paroles d'espoir et de confiance ; il console les tristes ; il rend l'âme innocente, pure et heureuse ; il donne à tous un régime réparateur de vie religieuse, pour commencer et continuer une existence de vertus et de mérites dignes du ciel.

3. Enfin, mes frères, au tribunal de la pénitence, le confesseur est un *père plein de bonté*.

« Ah ! je crains, direz-vous. Mes fautes sont si graves ! Je tremble de les avouer ; quels reproches vais-je recevoir ! »

Ecoutez, mes frères. Une femme pécheresse avait scandalisé sa ville par l'excès de ses désordres. On l'amène devant Jésus, le divin fondateur de la confession. « Personne ne vous a condamnée ? » demande-t-il à cette femme baignée des larmes de son repentir. « Non, Seigneur, personne. — Allez donc ; moi non plus, je ne vous condamnerai pas ; et ne péchez plus. » Au confessionnal, le prêtre est un autre Jésus-Christ. Il est père ; il compatit à l'état du pénitent, et ne reprend jamais durement l'âme repentante qu'il voit pleurer ses égarements passés.

Vous avez bien osé outrager Dieu par votre péché ! Il faut bien, par une juste expiation, que vous osiez faire l'aveu qui vous méritera votre pardon.

Que de conseils on ne sait à qui demander ! Que de secrets pénibles on n'ose pas révéler ! Que de douleurs, que de fautes on ne peut dire à personne, et que dans un immense besoin de confiance et de pardon, on verse dans le cœur du prêtre ! Il est un confident discret, un conseiller éclairé, un ami toujours obligeant, un consolateur plein de compassion. Il est plus que tout cela : il est la douceur et la miséricorde de Dieu même, rendue sensible sous une forme humaine. Le cœur du confesseur, c'est le cœur même de Jésus-Christ, le plus dévoué, le plus prudent et le plus sûr des amis qu'il soit possible de rencontrer sur la terre.

« Tout cela est très beau et très vrai, entend-on dire parfois ; n'empêche que ceux qui se confessent, ou seulement à Pâques, ou plus souvent, ne sont pas meilleurs que les autres. »

Cela peut être vrai, mes frères, pour ceux qui se confessent mal, pour ceux qui n'apportent pas, avec l'aveu de leurs fautes, les dispositions exigées par Dieu. Mais pour ceux qui se confessent bien, c'est faux, absolument

faux. Ceux-là sont meilleurs que les gens qui se confessent mal, ou pas du tout.

Je vous en fais juges vous-mêmes. Examinez ce qui se passe autour de vous ; et vous vous en convaincrez facilement.

Une paroisse où la confession est en honneur, n'est-elle pas meilleure que celle où règne uniquement l'impiété et l'absence de toute pratique religieuse ? N'y voit-on pas fleurir les bonnes mœurs, les œuvres pieuses, le charitable accord de la fraternité chrétienne ? La confession n'y oppose-t-elle pas au vice la plus forte barrière ? Que de restitutions elle provoque, que d'ennemis elle réconcilie, que de fautes elle empêche, que de vertus elle enfante ! — Une famille dont le père et la mère, les fils et les filles ne craignent pas de s'approcher régulièrement du tribunal de la pénitence n'est-elle pas meilleure que celle où le père ne fréquente que le cabaret les jours de dimanche, où la mère n'entre jamais dans une église, et où les enfants ne savent respecter ni Dieu, ni maîtres, ni parents ? Dans l'autre au contraire, on voit régner entre tous ses membres l'entente cordiale, l'estime mutuelle, la tempérance, la joyeuse docilité, et cet amour réciproque qui a sa racine dans le sein de Dieu même. — Et pour le jeune homme ou la jeune fille qui vont chercher au confessionnal les principes inspirateurs de leur conduite, quelle est la source de la modestie, de l'obéissance, de la vie pure et laborieuse ? Ces vertus, pères et mères, je vous le dis bien haut, c'est la confession qui les fait croître et fleurir, pour votre meilleure joie et l'honneur du foyer familial. Cette divine institution produit spontanément la vertu, comme un bon arbre produit de bons fruits.

**

Un jour, N.-S. Jésus-Christ parcourait les campagnes de la Galilée. Un homme infortuné, couvert d'une lèpre hideuse, vient à sa rencontre et le conjure de le guérir. Le Sauveur le bénit, puis lui dit : « Je le veux, sois guéri ; mais va, et montre-toi au prêtre. » Le lépreux va, se montre au prêtre, et bientôt revient guéri.

Que de lépreux encore par le monde, mes frères ! Que d'hommes rongés par le péché, cette affreuse lèpre des âmes !... Mais voici venir les jours bénis où Jésus-Christ verse à pleines mains les grâces de sa miséricorde, pour guérir les consciences malades, et pour ressusciter celles qui sont mortes, empoisonnées par le venin des fautes graves.

Obéissez à sa voix ; allez montrer votre âme à son prêtre.

Vous souffrez de l'orgueil ; vous ambitionnez les honneurs ; vous vous êtes révolté contre la plus sainte des autorités, contre celle de Dieu. Allez montrer vos plaies au prêtre ; il les guérira.

Le désir des biens terrestres a desséché votre cœur ; il n'y a plus en vous qu'avarice, dureté, injustices. Allez montrer vos plaies au prêtre ; il les guérira.

Les passions mauvaises ont troublé votre existence ; l'impureté, l'intempérance, la sensualité, la soif des plaisirs coupables vous ont profondément blessé dans la meilleure substance de vous-même. Comme Jésus-Christ fit jadis au lépreux de Galilée, il vous commande d'aller vous montrer à son prêtre, et il vous guérira.

Oui, faites cela ; Dieu le veut.

Dites également : — Je le veux aussi, et je le ferai, au plus tard dans cette quinzaine pascalle. Je n'écouterai plus ni les impies, ni la fausse honte, ni le lâche respect humain ; mais sans tarder davantage, je me lèverai et j'irai montrer mon âme au prêtre. J'irai à mon juge, et il m'absoudra ; j'irai à mon médecin, et il me guérira ; j'irai à mon père, et il me pardonnera,

J'irai à vous, ô mon Dieu, parce que vous êtes tout cela, à votre tribunal d'infinie miséricorde. J'y scellerai avec vous le pacte d'une heureuse réconciliation, résolu à mener désormais une vie nouvelle et irréprochable, digne d'un bon chrétien sur la terre, digne de faire un élu au ciel. *Surgam, et ibo ad patrem.* Ainsi soit-il.

VI

LA COMMUNION PASCALE

Mes frères,

Il y a dans la langue française un mot que tout homme d'honneur comprend, et auquel il obéit avec une inébranlable fidélité. C'est le mot *devoir*, — le devoir, obligation sacrée, qui s'impose invinciblement à une âme généreuse, et qu'elle s'efforce toujours d'accomplir, malgré les plus dures difficultés.

Le jeune soldat quitte sa famille bien-aimée, va combattre à la frontière, verser son sang pour sa patrie. Il y mourra peut-être ; mais il aura noblement rempli son devoir patriotique. Le magistrat, sur le siège de la justice, rassure les bons, fait trembler les méchants. Il lui en coûte de longues études, des recherches pénibles ; rien ne l'arrête, parce qu'il remplit son devoir social. Et vous, courageux pères de famille, vous travaillez sans relâche, afin de nourrir et d'élever vos enfants ; vous peinez pour eux ; mais jamais vous ne vous arrêtez, parce que vous avez à cœur de remplir votre devoir paternel.

À côté du devoir patriotique, social et paternel, je dirai même au-dessus de lui, il y en a encore pour vous, mes frères, un autre plus grand, parce qu'il se rapporte à Dieu,

non moins indispensable, et bien plus grave dans ses conséquences : c'est votre devoir de chrétiens, que le Créateur prescrit à tous les hommes ; et particulièrement, dans les jours où nous entrons, c'est la manifestation de votre foi par l'accomplissement de votre devoir pascal.

Ce devoir impose à tous les fidèles de l'Eglise catholique, préparés par une bonne confession, l'obligation de recevoir en communion le corps de N.-S. Jésus-Christ, pendant le temps de Pâques.

Cette communion, cette union intime de l'âme avec Dieu, est l'acte le plus saint, le plus beau, le plus utile aussi, le plus divin, en un mot, qu'il y ait dans la religion.

Pour obéir au commandement de notre mère l'Eglise, et en même temps vous préparer à ce pieux devoir, je vous parlerai donc aujourd'hui de l'obligation de la Communion eucharistique pour tous les chrétiens, spécialement au temps de Pâques ; et je vous dirai que le précepte qui vous lie, est de *droit divin*, de *droit ecclésiastique* et de *droit naturel*.

En présence de la grandeur d'un pareil sujet, je sens plus que jamais l'insuffisance de ma parole, et le besoin de votre fidèle attention. Je la demande instamment à votre charité.

I

L'accomplissement du devoir pascal s'impose de *droit divin*. Car Jésus-Christ a fait de la communion une stricte obligation pour tous les chrétiens, enfants de son Eglise.

Comprenez-le bien, mes frères.

1. Lorsque le divin Messie eut achevé sa prédication évangélique, la veille de sa mort il réunit ses Apôtres au Cénacle, dans un dernier repas, et mit le comble à ses bienfaits en se donnant à eux dans un merveilleux et incomparable prodige. A la fin du repas, il prend le pain, le bénit en disant : « Ceci est mon corps ; » puis il prend le vin dans le calice, et dit aussi : « Ceci est mon sang. » Aussitôt, par l'action de cette parole qui réalise tout ce qu'elle prononce, le pain est changé au corps, le vin est changé au sang de Jésus-Christ. Il institue ainsi le sacrement de l'Eucharistie, qui contient réellement, sous les apparences du pain et du vin, son corps, son sang, son âme et sa divinité, lui-même, vivant, tout entier, Dieu et homme.

Mais pourquoi le Sauveur a-t-il institué ce sacrement ? Quel motif fut assez puissant pour le déterminer à fixer ainsi parmi les hommes, sa présence réelle, quoique cachée sous ces humbles voiles ?... Ecoutez, mes frères, sa parole complète, et vous saurez quel est son dessein.

En même temps qu'il prononce les mots de la consécration, Jésus-Christ dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang. »

Vous entendez bien ! S'il institue ce grand mystère de son amour, s'il se cache, Dieu et homme, sous les apparences de la blanche hostie, c'est parce qu'il veut que vous mangiez son corps et que vous buviez son sang. Il vous ordonne de faire de cet aliment divin la nourriture spirituelle de votre âme, comme vous faites du pain matériel la nourriture de votre corps.

Le Sauveur exprime sa volonté non seulement par ces paroles : « Prenez et mangez ; » mais encore par la substance même qu'il choisit pour y voiler sa divinité. Il prend le signe le plus naturel et le plus expressif du céleste aliment avec lequel il veut nourrir notre âme ; il choisit le pain et le vin, ces deux fondements mystérieux et universels de l'alimentation de l'homme, voulant nous faire bien comprendre, par ce choix, que de même que notre corps ne peut pas subsister s'il ne mange le pain fait avec le blé de nos champs, et ne boit le vin produit de la vigne, de même l'âme ne peut pas conserver sa vie spirituelle si elle n'est pas alimentée par cette divine nourriture qu'est le corps et le sang du Christ.

2. Mais ce n'est pas assez pour Jésus-Christ d'avoir commandé à ses apôtres de manger sa chair et de boire son sang dans la communion. Il veut que, jusqu'à la fin des siècles, leurs successeurs fassent participer tous les hommes au banquet eucharistique. Il leur donne en conséquence le pouvoir de renouveler perpétuellement le prodige qu'il vient d'accomplir le premier, changeant à leur tour le pain en son corps et le vin en son sang. Il leur dit : « Faites cela en mémoire de moi, » parole toute-puissante, qui crée le sacerdoce chrétien, et consacre les Apôtres prêtres et sacrificateurs de sa religion, pour qu'ils puissent donner à l'humanité le céleste aliment sans lequel nos âmes ne peuvent vivre.

Afin de bien préciser sa volonté, il ajoute, dans une autre circonstance : « Si vous ne mangez pas ma chair, et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Il enseigne par là que ceux qui se priveront de la communion s'exposeront à la perte de leur vie spirituelle, à la perte de la grâce qui la vivifie, la fortifie, et les rend eux-mêmes dignes du bonheur du ciel.

Si c'est un crime tout à fait opposé à la volonté de Dieu de donner la mort à son corps, ou de le laisser périr par sa faute, jugez quel crime plus grave, et bien davantage réprouvé de Dieu, ce serait de laisser périr son âme, en la privant de l'aliment indispensable à son existence !

Vous le voyez donc, mes frères : il y a de la part de Jésus-Christ un précepte divin ; précepte clair et formel, dont personne ne peut méconnaître l'intention et la pratique ; précepte grave, puisqu'il oblige sous peine de perdre la vie de l'âme, c'est-à-dire de tomber dans l'état de péché mortel ; précepte universel, qui n'excepte personne, car le Sauveur a dit : « Mangez-en tous, *omnes*. » Tous les âges, jeunes gens, hommes faits, vieillards, tous en ont besoin, *omnes* ; toutes les conditions, grands et petits, savants et ignorants, riches et pauvres, personne ne peut vivre sans cet aliment, *omnes* ; dans tous les temps, depuis que fut institué cet adorable sacrement jusqu'aux jours présents, jusqu'à la fin du monde, *omnes* ; dans tous les lieux, depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, partout où il y aura une pierre pour servir de table au divin banquet, et un prêtre pour préparer ce merveilleux aliment.

3. Ah ! pourquoi faut-il que Jésus-Christ soit contraint de faire à l'homme un commandement, d'une si douce invitation ? Nous lisons dans l'Evangile qu'au désert, après avoir longuement enseigné sa doctrine à la multitude émerveillée qui l'avait suivi, il ne voulut pas la laisser souffrir de la faim. Pour nourrir ces hommes, il multiplia les cinq pains d'orge et les leur fit distribuer. Tous en mangèrent, furent rassasiés, et trouvèrent si délicieux ce pain miraculeux, que dans leur reconnaissance ils voulurent faire Jésus roi.

Combien nous envions le bonheur de ces heureux convives ! Avec quelle joie nous aurions partagé dans leur société le pain multiplié par la main du Sauveur !... Mais dans la communion, il nous donne plus et mieux encore. C'est lui-même qui vient en nous, avec toutes ses grâces, pour s'unir à nous de la manière la plus étroite et nous communiquer la vie surnaturelle dont il est le principe. Et nous pourrions repousser un pareil bonheur et cet honneur incomparable ? Non assurément, vous ne le voudrez pas ! Mais vous obéirez à la volonté de votre Dieu ; vous voudrez le faire roi de votre cœur ; vous viendrez, dociles et heureux, vous agenouiller au divin banquet où il vous convie ; et la joie que vous y goûterez sera la première récompense accordée à l'accomplissement de votre devoir.

II

J'ai dit en second lieu, mes frères, que la communion pascalle était nécessaire de droit *ecclésiastique*, c'est-à-dire que l'Eglise, dont vous êtes les fidèles, vous en fait à son tour une obligation formelle.

1. Quand N.-S. Jésus-Christ institua l'Eucharistie pour demeurer perpétuellement avec nous sur la terre, et servir d'aliment à nos

âmes, il ne fixa pas lui-même la fréquence ni l'époque où les chrétiens devaient s'approcher de ce divin sacrement. Il laissa ce soin à son Eglise, comme celui de beaucoup de dispositions relatives à l'exercice de son ministère.

L'Eglise, vous le savez, mes frères, est la société spirituelle fondée par le Fils de Dieu pour continuer son œuvre rédemptrice au milieu des hommes et travailler jusqu'à la fin des siècles au salut des âmes. Comme toute société régulièrement organisée, elle a reçu de son fondateur le pouvoir de faire des lois, avec obligation pour ses membres de les observer. Violent les lois de l'Eglise, revêtues d'un caractère sacré et d'une autorité divine, et enfreindre ses ordonnances, c'est désobéir à Dieu même ; car il a dit expressément à ses apôtres, chefs de cette Eglise : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. »

Dans les premiers temps du christianisme, il n'était pas besoin de commandement pour contraindre les chrétiens à communier. Leur foi, la ferveur de leur vie religieuse les y amenait spontanément. Ils le faisaient presque chaque jour, autant de fois qu'ils venaient à l'auguste sacrifice de la messe ; en sorte qu'assister à l'immolation du Sauveur sous les espèces sacramentelles et y participer par la communion, était pour eux une seule et même chose.

Plus tard, la ferveur primitive se refroidit. La tiédeur, le relâchement diminuèrent le nombre des communions. On en vint à les différer de plus en plus, et à les séparer par de longs intervalles. C'est pourquoi l'Eglise ordonna à ses fidèles de s'approcher de la sainte table trois fois l'an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël.

Puis, l'indifférence générale ne cessant de croître, avec la misère des temps, le Concile de Latran, en 1215, commanda à tous les chrétiens de communier au moins une fois l'an, à Pâques, par ce décret bien connu : « Que tout fidèle qui a atteint l'âge de raison reçoive avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie. » Ce décret a été traduit par ces paroles, insérées dans les prières que vous récitez chaque jour :

Ton Créateur tu recevras.
Au moins à Pâques humblement.

Cette ordonnance n'introduit pas dans l'Eglise une obligation nouvelle. Elle ne fait que rappeler et préciser un précepte émané dès l'origine de l'autorité apostolique, l'accomplissement d'un devoir remontant à Jésus-Christ même. Elle commande aux chrétiens de faire bien plus fréquemment par la seule inspiration de leur piété. En insérant ces mots : *au moins*,

elle fait comprendre que ce qu'elle impose, la communion pascale, c'est le minimum de ce qu'il faudrait. Le désir si souvent exprimé de Jésus-Christ, la sollicitude de l'Eglise et le besoin de notre âme devraient nous engager à approcher bien plus souvent de la table eucharistique, comme le font toujours les chrétiens fervents, désireux de plaire à Dieu et de se sanctifier davantage.

Trois siècles plus tard, le Concile de Trente, qui établit comme un code précis et définitif de législation religieuse, confirma cette obligation, frappant d'anathème « quiconque soutiendrait que chaque fidèle n'est pas obligé de communier au temps de Pâques au moins chaque année, suivant la prescription de l'Eglise, notre sainte mère. »

Ainsi, mes frères, voilà la loi, claire, formelle, rappelée tous les ans, à l'entrée du temps pascal, par l'autorité la plus sainte et la plus légitime qui soit au monde, par l'Eglise catholique, mandataire et dépositaire de l'autorité de Dieu sur les âmes.

2. Vous, mes frères, vous êtes enfants et membres de cette Eglise. Au jour de votre baptême, par la bouche de vos parrain et marraine, vous avez promis de croire ses enseignements et d'obéir à ses commandements. Plus tard, au jour de votre première communion, vous avez librement et solennellement renouvelé vos promesses devant les saints autels. Chrétiens de 40 ou de 60 ans, où en êtes-vous à l'égard de ces promesses ? Avez-vous tenu les serments de votre douzième année ? Etes-vous venus pieusement, tous les ans, recevoir dans votre cœur le Dieu-Hostie, votre Maître et votre Bienfaiteur, que vous aviez été si heureux d'accueillir pour la première fois ?

Hélas ! parmi ceux qui m'écoutent, plusieurs peut-être ne l'ont pas fait depuis longtemps. Les mauvais exemples d'un monde impie, l'effervescence des passions, l'indifférence et le respect humain les ont peu à peu éloignés de cet important devoir. Je vous en conjure ; ne différez pas davantage. Chaque année de délai aggrave votre faute et rend plus pénible le compte que vous aurez à en rendre à Dieu. C'est une dette qui s'accroît sans cesse par des retards multipliés, dette sacrée dont vous demeurerez chargés tant que vous ne l'aurez pas acquittée.

Ah ! voulez-vous donc, mon frère, vous exposer au danger de paraître insolvable au tribunal de Dieu ?

Nous lisons dans l'histoire du pape S. Grégoire le Grand qu'il célébrait un jour une messe à l'intention d'un homme mort depuis longtemps. C'était une fondation instituée pour le repos de son âme. A peine eut-il prononcé ces mots de l'Office : « Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, » qu'il entendit une voix

lamentable s'écrier : « Je n'aurai jamais ni repos ni lumière ! » Interdit, le pieux pontife recommença les paroles sacrées et la même voix reprit en gémissant : « Non, jamais ; car je suis damné pour l'éternité. » Au *Memento* des morts, saint Grégoire s'arrêta et demanda : « Pourquoi, ô âme malheureuse, es-tu damnée ? — Pour avoir manqué une seule fois, par ma faute, ma communion pascale ! »

Quelle dure leçon ! Quel effroyable châtement ! Pensez-y souvent, mes frères, et très sérieusement.

III

Pour compléter la doctrine que je vous expose en ce moment, il me reste à vous dire que la communion pascale est un devoir nécessaire à remplir de *droit naturel*. Vous le comprendrez aisément, sans qu'il y ait besoin d'insister longuement.

1. Il faut manger pour vivre. La loi est la même dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature.

Vous avez reçu en naissant la vie corporelle. Pour la conserver, l'augmenter et l'amener au point de perfection qui vous permette de marcher, de travailler, de remplir en un mot tous les actes de l'existence humaine, il vous faut manger, prendre une nourriture suffisante d'où votre corps tirera les éléments de réparation et de force indispensable à l'action régulière de son organisme. Si vous ne mangez pas assez, vous vous affaiblirez peu à peu ; bientôt vous tomberez dans une incurable anémie, qui vous exposera fatalement à succomber à la première maladie. Si, par je ne sais quelle aberration de volonté, vous vous obstinez à ne pas manger du tout, vous tarissez la source de la vie dans votre être, et vous vous rendez coupable du crime flétri sous le nom de suicide.

Il en est de même pour la vie de votre âme. Elle a besoin d'aliments ; elle a faim et soif de la grâce, *sitivit anima mea ad te, Deus*, de la grâce qui la fortifie, l'anime et la sanctifie dans l'union intime avec son Dieu. Si vous donnez trop rarement à votre âme la nourriture appropriée à ses besoins, elle sera faible, elle languira dans une sorte d'anémie spirituelle, incapable de la moindre énergie pour éviter le mal et pratiquer le bien. Si vous la privez complètement de tout aliment, vous la ferez mourir, par le seul fait de votre désobéissance à la loi pascale, en la jetant misérablement dans l'état de péché mortel.

2. Mais quel est cet aliment de l'âme ? Que lui donnerez-vous pour la conserver active, vigoureuse pour le bien et intrépide contre le mal ?

Je vous l'ai déjà dit ; mais on ne saurait trop le répéter. Ecoutez donc la divine parole : « Ma chair est véritablement une nourriture,

et mon sang véritablement un breuvage, » dit Jésus-Christ dans son Evangile. Il ajoute ces mots : « Si vous ne mangez pas ma chair, et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Puis il conclut : « Mais celui qui mangera ma chair vivra éternellement. »

O bonne et consolante parole ! Le voilà, chrétiens, l'aliment surnaturel de votre âme. C'est le pain, c'est le vin consacrés ; ce n'est rien moins que le corps de Jésus-Christ, se cachant sous les apparences de la blanche hostie ; c'est Jésus-Christ lui-même, vivant, agissant, se donnant à vous tout entier, Dieu et homme, pour s'unir intimement à vous, vous sanctifier et vous sauver.

3. Voyez maintenant, mes frères, avec quelle admirable sagesse et quelle bonté infinie le Sauveur a choisi le pain pour devenir notre nourriture spirituelle.

Le pain se fond en nous dans les mystérieuses opérations de la digestion. Il devient notre chair, notre sang, tout nous-mêmes. Ainsi, dans la communion, Jésus-Christ pénètre au plus intime de notre être, s'unit étroitement à notre âme, en sorte qu'après l'avoir reçu nous pouvons dire avec saint Paul : « Je ne vis plus ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Le pain répare la faiblesse causée par la fatigue ; quand nous l'avons mangé, nos bras, nos jambes ne fléchissent plus, et le vertige du besoin disparaît. La bonne communion chasse la faiblesse de notre âme, abaisse l'orgueil, calme les passions et réduit à l'impuissance la mauvaïse concupiscence logée dans notre nature.

Le pain donne au corps force et vigueur durable pour les rudes travaux de la journée. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est la force invincible des âmes pieuses. Il y fut le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, l'ardeur pénitente des saints religieux. Il est encore chez tous les chrétiens, — et chez vous aussi, mes frères, quand vous aurez le bonheur de le recevoir, — l'inspirateur des prières ferventes, des charitables dévouements, de l'oubli des injures, de toutes les vertus qui trouvent dans la communion le principe de leur énergie persévérante, et aussi le motif de leur récompense.

N'attendez donc pas qu'on vous impose l'obligation de manger ce pain spirituel de votre âme. Que votre désir vous le fasse rechercher naturellement. Donnez non seulement à Pâques, mais souvent dans le cours de l'année chrétienne, donnez à votre âme cette divine nourriture. Elle sera énergique pour remplir tous ses devoirs ; elle se portera bien, saine, pure, ardente au bon travail, assez forte pour marcher, comme le prophète Elie, jusqu'à la montagne du Seigneur, jusqu'au ciel.

C'est ce besoin de l'Eucharistie qu'éprouvaient sans cesse les saints, et leur plus grand bonheur c'était de la recevoir. Ils y puisaient, comme dans leur source, toutes leurs vertus et l'admirable perfection de leur vie. Sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, saint Louis de Gonzague, et tant d'autres que je ne puis nommer, sentaient continuellement en eux le désir insatiable de la divine communion ; ils ne pouvaient pas vivre sans elle.

On demandait un jour au B. Berkman : « Si votre confesseur vous ordonne de rester huit jours sans communier, que ferez-vous ? — J'obéirai, mais je souffrirai, répondit-il. — S'il vous commandait de demeurer ainsi quinze jours ? — J'obéirai encore, mais je souffrirai beaucoup. — Si enfin il exigeait que vous soyez un mois éloigné de la sainte table ? — J'obéirai toujours ; mais je crois que je mourrai. »

En face de ces saints qui, sur la terre, ne pouvaient pas vivre sans la communion, et qui maintenant, grâce à elle, jouissent au ciel d'un bonheur inaltérable, que voyons-nous, mes frères, ici-bas, autour de nous, dans la société impie ou indifférente qui nous environne ?

Nous voyons des hommes, estimés dans leur quartier, habiles commerçants, bons citoyens, qui disent : « Pour moi, voilà 20 ans, voilà 40 ans que je n'ai pas fait mes Pâques, et je ne m'en porte pas plus mal. »

Oh ! combien vous vous trompez, mon frère ; combien vous vous trompez étrangement ! Si vous n'aviez que votre corps mortel, je pourrais peut-être partager votre sentiment. Mais dans ce corps, vous avez une âme, une âme immortelle, créée à l'image de Dieu, pour lui obéir, vivre en paix avec lui, et le rejoindre un jour au ciel. Mais quand cette âme résiste au plus vif désir de son Créateur, quand elle s'éloigne volontairement de lui et s'expose au péril de le perdre pour toujours et de tomber dans une éternité de tourments, est-ce qu'elle ne souffre pas ?

Quand l'âme désobéit aux lois de l'Eglise, dont elle est l'enfant, quand elle viole ses serments les plus sacrés et vit en dehors de toute pratique pieuse, est-ce qu'elle ne souffre pas ?

Quand l'âme, de son propre gré, se prive de l'aliment dont elle a besoin, quand elle languit dans la boue de ses instincts mauvais, est-ce qu'elle ne souffre pas ?

Ah ! reconnaissez votre erreur, et hâtez-vous de la réparer ! La volonté de Dieu, le commandement de son Eglise, le soin de votre salut, tout vous sollicite de faire cette communion pascale, si nécessaire à vos plus précieux intérêts.

Dites donc, avec un accent de ferme sincérité : — Oui ; je veux enfin revenir au Dieu de ma Première Communion. Je veux faire cette communion pascalle, bonne, sainte et bien préparée ; la faire sans tarder davantage, cette année, cette semaine, dimanche prochain. Je le veux et la ferai, sans écouter les lâches conseils du respect humain, ni m'occuper de ce que feront, autour de moi parents ou voisins. Je le veux, et la ferai, car c'est mon devoir.

Et j'ajouterais, mes frères : ce sera la cause de votre plus suave bonheur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

(7 mars)

LE DOCTEUR DE L'EUCHARISTIE

Panis quem dabo vobis, caro mea est pro mundi vita.

Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.
(Jean, vi, 52).

Le monde se meurt parce qu'il ne se nourrit pas du pain qui est sa vie, son unique vie, le pain vivant de l'Eucharistie. Le Souverain Pontife glorieusement et douloureusement régnant, Pie X, l'a rappelé à l'univers catholique en des termes doctrinaux si pressants, si éloquents, qu'ils ont ébranlé bien des âmes. En cela il n'a fait d'ailleurs que continuer et affirmer les traditions de l'Eglise, qui reposent sur la parole de son fondateur divin : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Il suit de là que ceux qui ne mangent pas ce pain ne vivent point. Ils se privent de la grâce, qui est comme le sang divin de notre âme ; ils se privent de Dieu, de Jésus-Christ qui est la vie de notre vie ; ils demeurent dans un état de mort spirituelle.

Toujours l'âme chrétienne a été réfractaire à ces enseignements, parce qu'ils obligent à une conduite plus parfaite, à la vie intérieure, à l'union de la pensée et du cœur avec Dieu constamment, et que l'humanité réclame toujours ses tristes droits. Dès le xix^e siècle, l'Eglise se plaint que le monde se refroidit, *frigescente mundo* ; c'est pourquoi Dieu lui suscite tant de princes pieux, comme saint Louis, tant de papes éminents, comme notre Urbain IV, tant de docteurs admirables, comme saint Thomas et saint Bonaventure.

C'est pour réchauffer les âmes, pour ranimer en elles la foi, que l'Eglise instituera la Fête-Dieu. Mais, chose merveilleuse et qui apparaît si souvent dans son histoire, c'est aux humbles que Dieu révèle d'abord ses adorables desseins, à de petites religieuses

que le monde ne connaît pas et qu'il persécute aussitôt qu'il les connaît. Ensuite il charge ses docteurs de parler, d'exposer la vérité, de lui conférer toute sa splendeur intérieure et extérieure. Mais ces docteurs sont également des saints. Saint Thomas est aussi humble devant Dieu, malgré sa science, que la B. Julienne ou que cette douce recluse Eva à qui fut annoncée par le pape lui-même la bulle instituant la solennité de la Fête-Dieu. Il m'a paru intéressant d'étudier ce parallèle de l'humilité qui commande à l'Eglise et de la science qui entre avec docilité dans le chemin qui lui a été frayé par ces simples sublimes.

I

Sur le mont Cornillon, tout près de Liège, s'élevait un monastère de religieuses de Saint-Augustin. L'une d'elles, Julienne, orpheline dès l'enfance, s'était attachée plus étroitement à Jésus-Christ, et elle ne cessait de méditer sur la grâce incomparable de l'Eucharistie. C'était sa pensée constante, même dans son sommeil, où, comme l'Eglise du Cantique, son cœur demeurait vigilant. Une vision la charmait et l'obsédait à la fois, toujours la même : elle voyait dans le ciel la lune éclatante de blancheur et de clarté, mais avec une échancrure qui la déformait. Elle s'en attristait et demandait à Dieu l'explication de cette vision. Il lui fut révélé que la lune était le symbole de l'Eglise qui était brillante sans doute, mais incomplète dans le cycle de ses solennités.

Ce qui lui manquait, c'était une fête spécialement consacrée à célébrer la Sainte Eucharistie.

Le Sauveur exprimait à sa petite religieuse son désir que cette fête fût par elle établie dans l'Eglise. Elle résista, effrayée de la grandeur de l'entreprise et de l'insuffisance écrasante du moyen. « N'y a-t-il donc pas, s'écriait-elle, des clercs d'un grand savoir, des docteurs éloquents dont les lumières et la science s'imposeraient à l'Eglise ? Que pouvait-elle, pauvre créature sans intelligence et sans crédit, que prier pour la réalisation de ce désir ! »

Mais Jésus voulait que cette œuvre fût accomplie par une humble sœur, parce que son Evangile est l'œuvre de l'humilité. Ce ne sont pas des docteurs qui l'ont prêché, mais des pécheurs sans éloquence et sans études humaines.

Vingt années durant, elle fut sollicitée par les révélations divines. Elle s'en ouvrit enfin à Hugues de Saint-Cher, provincial des Dominicains, qui passait à Liège¹. Elle lui dit que

¹ C'était en 1240. Ste Julienne naquit à Bettine dans le diocèse de Liège en 1193. Jacques Pantaléon, à qui

Notre-Seigneur désirait ardemment que l'on instituât une fête solennelle en l'honneur de la Sainte Eucharistie. Elle en parla aussi, avec insistance, à Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège; à Guiard, évêque de Cambrai; à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège. Ces doctes personnages admirèrent la grande pensée de Julienne, ils la firent valoir au public chrétien, mais ils se heurtèrent à l'opinion, qui riait de cette visionnaire.

— Fêter la Sainte Eucharistie ? disait-on. Mais on la fête tous les jours en célébrant la messe. Pourquoi cette innovation qui ne répond à rien ?

Ne trouvant point d'appui de ce côté, Julienne s'adresse à une de ses amies, une recluse à qui elle communique le désir intime du Cœur de Jésus, et ces deux âmes simples et pures se mettent à prier ensemble, afin de recevoir de nouvelles lumières pour mieux connaître la volonté divine et de nouvelles forces pour mieux lutter contre les conjurations humaines.

Leur évêque, Robert de Torote, les comprenait et les encourageait. Par une lettre adressée à son clergé (1246), il ordonna même que la fête en l'honneur du Saint-Sacrement fût célébrée le jeudi après la Trinité; mais seuls les chanoines de Saint-Martin essayèrent d'inaugurer cette nouvelle solennité. Le peuple y était de plus en plus réfractaire, et pour avoir un prétexte à sa mauvaise volonté, il accuse Julienne d'avoir dilapidé les revenus de son monastère. Il brise les portes du couvent, pénètre jusqu'à l'oratoire de l'infortunée prieure qui se réfugie dans la cellule d'Eva, la recluse, l'amie très pieuse qui avait ardemment embrassé son idée généreuse.

Les œuvres de Dieu sont toujours traversées, parce qu'elles vont à l'encontre des desseins de l'ennemi du genre humain. Les épreuves de la Bienheureuse n'étaient pas achevées. Son évêque qui la protégeait meurt; la populace s'enhardit, fait une nouvelle irruption au couvent, jette des pierres à travers les fenêtres à Julienne qui se contente de prier pour ses bourreaux. A quelque temps de là, elle comprend qu'elle ne peut rester dans ce milieu hostile où ses sœurs ne sont plus en sécurité, et avec elles, douces colombes qui se réunissent autour de leur mère, elle prend le chemin de l'exil, elle part, sans ressources, à la garde de Dieu.

Mais Dieu n'abandonne point sa servante. Les habitants de Namur la recueillent, et bientôt ses persécuteurs eux-mêmes viennent implorer son pardon. Elle ne vit point toutefois le triomphe de son œuvre, qu'elle re-

commanda à la pieuse Eva, mais seulement l'aurore de nos douces et lumineuses Fêtes-Dieu¹.

Car elle avait joui des premiers travaux d'Hugues de Saint-Cher, devenu Légat du Saint-Siège. A peine arrivé à Liège, son premier acte est d'approuver la nouvelle solennité, ainsi que l'office composé sous la direction de Julienne. Lui-même veut célébrer en grande pompe cette fête à l'église Saint-Martin. La foule accourt, il lui expose dans un magnifique langage les hautes convenances de cette institution et il fixe au jeudi après l'octave de la Pentecôte la fête de l'Eucharistie. Le peuple est gagné, mais les clercs hésitent encore. Alors, par une nouvelle circulaire, il la rend obligatoire à cette date dans toutes les églises qui dépendent de sa légation.

Pourtant l'opposition résiste, le démon stimule les mauvais vouloirs et leur suggère de mauvaises raisons. Il faudra que l'ancien archidiacre de Liège, devenu le pape Urbain IV, élève sa grande voix apostolique pour imposer à l'univers entier cette fête qu'il avait autrefois conseillée et approuvée. Il publie enfin une bulle qui reprend les raisons mêmes du cardinal Hugues de Saint-Cher, presque dans les mêmes termes, et qui établit partout cette solennité, fixée définitivement au jeudi après l'octave de la Pentecôte.

Julienne n'était plus, mais Eva avait continué son œuvre; elle avait prié, insisté, agi. Elle recueillit les fruits des tribulations de son amie et de son propre zèle. Aussi quelle joie pour elle quand elle reçut d'Urbain IV lui-même une lettre qui lui annonçait — et en quels termes affectueux ! — que ses vœux étaient accomplis :

« Nous savons, ô fille bien-aimée, que votre âme a désiré avec ardeur que la fête solennelle du Très Saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ fût instituée dans l'Eglise de Dieu pour y être perpétuellement célébrée par les fidèles... Réjouissez-vous, car le Seigneur tout-puissant a exaucé le vœu de votre cœur, et sa grâce céleste a répondu dans sa plénitude aux prières de vos lettres. »

Ce sont donc deux femmes qui, sous l'inspiration divine, ont conçu l'idée d'une fête qui serait particulièrement consacrée à adorer le Dieu de l'Eucharistie; elles ont puisé dans leur cœur chrétien cette pensée de la fête du Corps du Christ, qui précède de quelques siècles la fête du Sacré-Cœur, mais qui vient du même principe et répond à la même piété.

Dieu paraît vouloir nous montrer qu'il place

elle s'adressa ensuite, archidiacre de Liège, le futur Urbain IV, était le fils d'un savetier de Troyes.

¹ Ste Julienne mourut en 1258. Hugues de Saint-Cher vint à Liège en qualité de légat en 1252 et adressa à toute la légation sa circulaire le 28 décembre 1252. La bulle d'Urbain IV est des premiers mois 1264.

le cœur bien au-dessus de l'intelligence, car ce n'est qu'en second lieu qu'il demandera le concours des Docteurs. Jusque-là c'est Julienne qui presse les princes de l'Eglise d'agir, qui les conquiert, tant l'idée est généreuse et raisonnable; qui fait même composer l'office de la Fête-Dieu, afin que la liturgie confirme aussitôt cette expansion de la foi. Et comme rien ne se fonde que sur l'autel du sacrifice, Dieu permet qu'elle soit victime des épreuves les plus terribles, qu'elle connaisse même les rigueurs de l'exil, afin sans doute que la patrie du ciel lui soit plus désirable et plus douce. Mais comme ce dessein venait de Dieu, il est repris par une autre chrétienne, une simple recluse qui ébranle par ses lettres les conseils de la haute hiérarchie et qui, plus heureuse que son amie, témoin de l'institution de cette nouvelle fête, après en avoir reçu notification du Souverain Pontife lui-même, redit dans toute la joie de son âme son *Nunc dimittis*.

II

Les docteurs sont les astres qui brillent au firmament de l'Eglise et déversent sur les âmes leurs lumières. Julienne et Eva représentent la piété tendre, le cœur de l'Eglise; les docteurs, l'intelligence qui étudie et fixe la doctrine.

Dans sa lettre à Eva, le pape lui annonçait qu'un nouvel office était prêt pour cette solennité, et il lui en promettait l'envoi. Celui qu'il avait choisi pour cette œuvre difficile, c'était saint Thomas d'Aquin. Celui-ci était l'élève le plus illustre d'Albert le Grand, qui était jusque-là sans rival. Il avait enseigné surtout à Paris et à Cologne, prêché en beaucoup de cités, et partout on l'avait reconnu maître incontesté en théologie et même en éloquence. Sur l'ordre du Pape, il composa cet office du Saint-Sacrement qui n'a pas son égal dans la liturgie. « Il le composa entièrement, et quant aux leçons, et quant à tout l'office de nuit et de jour, même la messe et tout ce qui est chanté dans cette fête. Dans les répons il reproduit toutes les figures de l'Ancien Testament, adaptées au Sacrement de l'Eucharistie avec le style opulent et original qui le caractérise.¹ »

Pénétré de cette pensée de saint Paul que l'Ancien Testament n'est que la figure du Nouveau, il montre comment l'Eucharistie y a été annoncée dans l'agneau pascal, dans la manne, dans le pain d'Elie; il fait ressortir ainsi l'admirable unité du plan divin.

¹ Ptolémée de Lucques. Ce témoignage et d'autres prouvent que S. Thomas a composé tout l'office de la Fête-Dieu. Quant à la scène où saint Bonaventure entend lire le travail de saint Thomas aurait déchiré le sien, « aucun document contemporain n'est à la base de cette légende. » (*Histoire des Maîtres généraux*, par le P. Mortier, t. 1, p. 652).

1. Il y apparaît d'abord comme *théologien*.

Les immenses bienfaits de la divine bonté répandus sur le peuple chrétien, dit-il, lui confèrent une dignité inestimable. Le Fils de Dieu, voulant nous rendre participants de sa divinité, a revêtu notre nature afin que, fait homme lui-même, des hommes il fit des dieux. Et ce qu'il a pris de nous, il le fait servir tout entier à notre salut. Son corps, il l'a offert sur l'autel de la croix pour nous réconcilier avec Dieu le Père; son sang, il l'a versé pour nous, et pour nous racheter et pour nous purifier, *ut pretium simul et lavacrum*. Enfin, pour que la mémoire d'un si grand bienfait demeurât perpétuellement en nous, il a laissé aux fidèles pour les recevoir sous les espèces du pain et du vin son corps en nourriture et son sang en breuvage.

C'est ainsi que le grand docteur fait le magistral exposé de la doctrine catholique. Tout y est dit avec cette exactitude de termes qui lui appartient, et avec ces idées d'ensemble qui en quelques mots résument clairement toute la foi de l'Eglise. On y retrouve la logique du bienfait dans l'œuvre de Dieu, avec la grandeur de l'homme que le Fils de Dieu veut élever jusqu'à lui et rendre Dieu, — autant que le permet son état de créature, — non point par nature, mais par participation, par adoption. C'est pour nous élever jusqu'à lui qu'il meurt sur la croix; c'est pour que nous ne perdions pas de vue cette immense bonté qu'il nous a laissée sa chair et son sang dans l'Eucharistie.

Une question grave se présentait qui divisait alors les écoles. Les espèces eucharistiques, intimement unies à la substance, étaient-elles des réalités? Que pouvaient devenir ces accidents, privés de leur substance, puisque la substance du pain et du vin était détruite et remplacée par la substance du corps et du sang de Jésus-Christ? Conserveraient-ils une existence propre? Etait-ce seulement des illusions de nos sens? Et quand le prêtre partage l'hostie, ne partage-t-il pas aussi le corps de Jésus-Christ?

Non, répond saint Thomas, les fidèles mangent le corps du Christ, ils ne le blessent pas. Quand le Sacrement est divisé, le Christ demeure tout entier sous chaque parcelle. Les accidents y subsistent sans leur substance, afin que la foi ait lieu de s'exercer: car les choses visibles que l'on reçoit cachent le Dieu invisible. Quant aux sens, ils ne sont victimes d'aucune illusion, car ils jugent des accidents qu'ils connaissent et qui sont pour eux des réalités: la couleur, la figure, le goût existent.

2. Mais parmi ces arguments subtils, ces considérations élevées, il s'abandonna à des explications, à des développements qui répondent aussi aux *objections populaires*. « Pour-

quoi une nouvelle fête ? avait-on dit. La vraie fête de l'Eucharistie n'est-ce pas le Jeudi Saint où nous rappelons sa divine institution ? »

C'est vrai, dit-il, ce jour-là on fait une mention spéciale du divin sacrement de l'autel ; mais tout le reste de l'office du jour est consacré à la Passion du Sauveur, l'Eglise n'étant occupée qu'à pleurer les douleurs du Christ qui va monter au Calvaire. N'est-il donc point nécessaire qu'elle ait un jour tout entier de piété délicieuse et de joyeuse allégresse pour célébrer l'institution de cet admirable sacrement, pour adorer Jésus-Christ visiblement présent dans l'Eucharistie, enfin pour glorifier la puissance de Dieu qui dans ce même sacrement opère tant de merveilles ?

Voilà pourquoi le Pontife romain a institué cette fête, et il l'a fixée au jeudi après l'octave de la Pentecôte, afin que, si nous usons toute l'année du bienfait de l'Eucharistie, nous méditations sur l'ineffable douceur de la communion en ce temps même où l'Esprit-Saint a enflammé les cœurs des apôtres et leur a donné la pleine connaissance des mystères de ce grand sacrement. Aussi bien, ajoute-t-il, c'est à partir de ce temps que les fidèles commencèrent à s'approcher fréquemment de l'Eucharistie¹.

3. Enfin il laisse éclater librement les *cris de son cœur*. Car en ce sublime théologien, en ce logicien incomparable, le cœur allait de pair avec l'esprit, l'âme avec l'intelligence.

Il chante l'efficacité et les douceurs de l'Eucharistie. On offre ce sacrement « pour les vivants et pour les morts, dit-il, afin qu'institué pour tous il serve au salut de tous. Qui pourrait exprimer la suavité de l'Eucharistie par laquelle nous goûtons la douceur spirituelle à sa source, nous rappelons la mémoire de cet amour excellent et infini que le Christ nous a témoigné durant sa Passion ? »

Puis cette exclamation : « O qu'il est suave, Seigneur, votre esprit ! Car pour montrer votre douceur d'amour pour vos fils, vous nourrissez d'un pain très suave, fourni par le ciel, les bons qui en ont faim, et les riches dédaigneux vous les renvoyez les mains vides ! *O quam suavis est, Domine, spiritus tuus !...* »

Et cette autre plus pénétrante, plus délicieuse encore : « O festin sacré où l'on reçoit le Christ ! Nous rappelons la mémoire de sa passion, l'âme est remplie de grâce et un gage nous est donné de la gloire future ! *O sacram, convivium !* » Et comme ce chant se termine bien par le joyeux *alleluia* !

Que dire des antiennes, surtout du *Lauda Sion* et des hymnes qui atteignent sans cesse le sublime de la foi, le sublime de l'amour, le sublime de la poésie ! Les mélodies majestueuses chan-

tent à l'envi des vers et des strophes, tout y parle au cœur, à l'âme, à la piété. Aussi nulle fête n'est plus populaire et plus animée ; nuls chants ne se sont mieux gravés dans la mémoire du peuple pour y laisser des traces ardentes et pures de foi, de vérité, de lumière et d'adoration.

Tel est cet admirable office « que saint Thomas d'Aquin a pétri de sa science scripturaire, de sa doctrine théologique et philosophique, de ses sentiments d'adoration, d'amour et de reconnaissance. Doctrine si profonde et si sûre, qu'on ne peut rien trouver de plus précis et de plus lumineux sur cet auguste et mystérieux sacrement ; sentiments si émus et si vrais qu'on ne peut les redire sans en être pénétré soi-même¹. »

4. Quelques années plus tard, saint Thomas avait achevé toutes ses grandes œuvres, sauf la Somme théologique à laquelle il travaillait toujours. Il était pressé d'en finir, d'autant que le Pape Grégoire X l'avait prié de se rendre au concile de Lyon, qui devait se tenir six mois après. C'était le 6 décembre 1273, en la fête de saint Nicolas. Pendant qu'il célébrait la sainte messe, il fut ravi en extase. Il avait si bien écrit de la Sainte Eucharistie que Dieu lui multipliait ses faveurs célestes durant les saints mystères. C'est pourquoi on n'y prit point garde. Mais après sa messe on fut surpris de voir qu'il avait changé ses habitudes. Il n'écrivit point, il ne dicta point suivant sa coutume. Frère Réginald, son compagnon, se montra étonné. Quoi ! lui, le travailleur acharné qui jouissait d'écrire ses thèses lumineuses sur la philosophie et sur la théologie, dont il possédait toutes les questions comme nul docteur ne les avait jamais possédées avant lui, voilà qu'il cessait soudain son labeur pour l'oisiveté !

Le bon Frère lui en fit la remarque :

— Mon frère, lui dit-il, renoncez-vous donc à l'œuvre que vous avez entreprise pour glorifier Dieu et éclairer les esprits ?

Frère Thomas lui répondit : « Je ne puis plus ! Je ne puis plus ! Tout ce que j'ai écrit me paraît méprisable² ! »

Il avait vu sans doute se déchirer le voile des espèces eucharistiques et il demeurerait incapable d'exprimer même en termes quelconques, l'objet de sa vision. Quand il composait l'*Adoro te*, il avait dit comment son cœur défaillait dans la contemplation de la divinité cachée : « Mon cœur, Seigneur, se soumet tout à vous, parce qu'en vous contemplant il se sent tout impuissant à traduire ses sentiments, *quia te contemplans totum deficit* ; impuissant aussi à aimer autant qu'il voudrait. » Maintenant c'est son intelligence si lucide et si profonde qui ne trouve plus de mots où il

¹ P. Mortier, t. I, p. 653.

² *Ibid.*, t. II, p. 93.

¹ *Opuscul. 57.* Voir les leçons du second Nocturne de la Fête du Saint-Sacrement et du jour suivant.

puisse déposer même une partie de sa pensée, et dans son désespoir il s'écrie : « Je ne puis plus ! Je ne puis plus ! » Alors il se rappelle les brillantes strophes de ses hymnes si pfeines de doctrine et de poésie où chaque parole vous ouvre un horizon de pensées qui donne sur l'infini. Là encore il éprouve une sorte de dégoût. Ce n'est pas cela ! non, ce n'est pas cela ! Ces mots n'expriment rien de ce qu'il a vu et il gémit sur leur indigence, leur peu de couleur expressive. Et désormais, suivant le mot de Barthélémy de Capoue, « il suspend ses instruments d'écriture. »

Il ne les reprendra que sur son lit de mort à l'abbaye cistercienne de Fossa-Nuova où il a dû s'arrêter, par obéissance, en route pour Lyon. Là il dicte son commentaire sur le Cantique des Cantiques, son chant du cygne. L'Eucharistie, c'est l'union intime de l'âme avec Jésus-Christ, union consolante où l'on trouve lumière et force ; il allait, délivré des liens du corps qui retiennent et alourdissent, s'unir pour jamais à Dieu : il chantait cette union.

Les deux saintes, les premières choisies de Dieu pour établir la fête solennelle de l'Eucharistie qui a survécu aux siècles, jouissaient déjà de cette union. Elles n'avaient ni l'intelligence ni l'étude de saint Thomas, et cependant comme lui elles pouvaient dire : « Mon cœur défaille tout entier, Seigneur, à vous contempler ! » Elles aimaient comme il aimait, elles jouissaient des mêmes lumières, et qui sait si Dieu ne leur en communiqua point de plus grandes encore qu'un sublime docteur ? Tant il est vrai que devant Dieu la science n'est rien, l'amour est tout, et saint Thomas lui-même ne jouit au ciel d'une gloire si admirable que parce qu'il a beaucoup aimé.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXII

MORT D'HÉRODE AGRIPPA 1^{er}

I

Hérode Agrippa ne saurait se fixer à Césarée. Le remords, le chagrin, le dépit le poursuivent. Lui si avide de popularité, il a dû quitter Jérusalem accompagné des malédictions des uns, des rires narquois des autres, et il promène ses ressentiments à travers les cités de son royaume.

De ses ancêtres il a gardé le faste, la manie des grandes constructions et des créations de villes. Il se rend à Béryste, aujourd'hui Beyrouth. Située au pied du Liban, cette cité se dresse sur son promontoire hardi, entourée d'une ceinture verte et bleue, formée par les flots de la Méditerranée et par les

plantureuses forêts de la montagne. Le site est merveilleux. Le roi excellait à ajouter à la nature les inventions de l'art qui la font valoir ; il bâtit à Béryste, convertie en ville romaine, un théâtre, un cirque, des temples, des portiques et des bains. Cette œuvre achevée, il l'inaugure par des fêtes somptueuses, des jeux au cirque, des luttes de gladiateurs et des représentations données par les meilleurs comédiens.

Ces fêtes terminées, il quitte Béryste avec sa cour pour Tibériade où il reçoit avec sa magnificence ordinaire Antiochus, roi de Comagène ; Sampsigeramus, roi d'Emèse ; Cotys, roi de la petite Arménie ; Polémon, roi de Pont ; et Hérode, son frère, roi de Chalcis. Cette réunion de rois excite les soupçons de Marsus, préfet de Syrie, qui redoute qu'ils ne trament une conjuration contre Rome. Il leur ordonne donc de retourner dans leurs Etats. Cette humiliation nouvelle exaspère Agrippa qui médite une vengeance. Il se croit toujours un grand crédit sur Claude, mais Dieu ne lui permettra pas d'aboutir à ses cruels desseins.

Son crédit, il en a abusé, et il se trouve en querelle avec tous ses voisins. Tyr et Sidon ont rompu avec lui leurs relations diplomatiques, et il est vivement irrité contre ces deux villes puissantes. Il prend tout en haine. Ces deux cités toutefois préfèrent, car elles le craignent, entretenir de bons rapports avec lui. D'autre part elles ont besoin de lui pour leurs approvisionnements. Uniquement occupées de leur commerce, elles ne travaillent point la terre, elles ne produisent point de blé. D'ailleurs leur territoire est peu étendu et stérile. Et puis la famine annoncée par Agabus commence à sévir. Elles ont gagné à leur cause Blastus, le chambellan et favori du roi, et cherchent une occasion pour renouer les relations.

Cette occasion se présente au commencement de l'année 44. C'est l'anniversaire de l'élévation de Claude au trône, et Hérode, pour ressaisir son influence, entend donner des fêtes incomparables pour célébrer cet événement. Les Tyriens et les Sidoniens lui députent donc une ambassade aussi pompeuse qu'intéressée, et ils obtiennent une audience pour le second jour de la fête.

Tout heureux de voir ces deux peuples ennemis qui viennent lui demander la paix d'un commun accord, le roi tient à les recevoir d'une manière digne de lui, avec la majesté qui lui était naturelle, cette pompe où il se complaisait, cet appareil magnifique et savant qui soulevait l'admiration des foules. Personne mieux que lui ne s'entendait à de pareilles démonstrations, où il apparaissait sur son trône comme un être surnaturel aux yeux des multitudes éblouies.

De grand matin il se rend au théâtre, pour

la réception. Il a revêtu une robe d'argent, et quand il passe, brillant comme un astre, embrasé par les rayons du soleil, une couronne d'or sur la tête et le sceptre à la main, il soulève les acclamations populaires.

Il est content, car il y a longtemps qu'il n'a goûté les douceurs flatteuses de ce triomphe. Cependant il se sent malade, une horrible douleur d'entrailles le fait soudain pâlir. Surmontant son mal avec une incroyable énergie, il s'assied sur son trône en souriant, reçoit la soumission des Tyriens et des Sidoniens, et se met à les haranguer.

C'est là qu'il excellait, dans les artifices de la parole, avec sa voix charmante, son éloquence tour à tour imposante et persuasive. Le peuple l'écoute ravi, et s'écrie, transporté d'enthousiasme, mais aussi pour lui faire sa cour : « Non, ce n'est pas la voix d'un homme, c'est la voix d'un Dieu ! »

Comme il jouissait de ces applaudissements et de cet encens, « tout à coup l'Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu, et dévoré par les vers, il mourut¹. »

Il avait 54 ans et il en avait régné sept. Josèphe a dramatisé ce récit des *Actes*, si sobre et si impressionnant. Ses flatteurs, dit-il, le proclamaient Dieu et le suppliaient de leur être agréable. Cette impie adulation, il ne la châtia ni ne la repoussa. Peu après, il vit au-dessus de sa tête un hibou perché sur une corde étendue ; il comprit que cet oiseau qui lui avait été autrefois un présage de félicité, était pour lui ce jour-là un messager de malheur. Il éprouva aussitôt d'intolérables douleurs d'entrailles et se tournant vers ses amis : « Moi, dit-il, que vous avez appelé Dieu, je vais malgré moi quitter cette vie ; une nécessité fatale accuse votre mensonge. Vous me saluez immortel et voilà que la mort va m'enlever. Mais il faut accepter la volonté d'en haut. Je n'ai pas vécu malheureux ; j'ai même joui d'une telle félicité que tous m'ont proclamé heureux. » Ensuite la douleur le reprit, plus aiguë, on le transporta dans son palais et le bruit se répandit qu'il allait bientôt mourir. Le peuple suppliait Dieu avec larmes de le guérir. Quant au roi, déposé sur la terrasse de son palais, il regardait ses sujets prosternés dans la prière et il ne pouvait s'empêcher de pleurer. Il expira le cinquième jour parmi des souffrances atroces.

Ces paroles sont trop pompeuses pour être pleinement exactes. Elles affirment du moins que la mort d'Hérode Agrippa I^{er}, le meurtrier de S. Jacques le Majeur, fut un châtement céleste.

Il laissait quatre enfants : Agrippa II, âgé de 17 ans, et trois filles : Bérénice, qui avait

épousé son oncle Hérode de Chalcis ; Mariamne, âgée de dix ans ; enfin Drusilla, qui n'avait que six ans et qui fut fiancée à Epiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène.

II

Loin de pleurer Hérode Agrippa, les habitants de Césarée et de Sébaste regardèrent sa mort comme une délivrance et se livrèrent à des réjouissances publiques. Agrippa II, son fils, était alors à Rome où il habitait le propre palais de Claude. L'empereur estima qu'il était trop jeune pour gouverner un peuple aussi difficile et il envoya en Judée en qualité de gouverneur Cuspius Fadus, avec mission de venger sévèrement les outrages faits à la mémoire d'Hérode Agrippa. Ce fut la fin de l'indépendance de la Judée et des espérances de ceux qui avaient cru à la restauration du royaume de David. L'empire romain reprenait en Judée les traditions de gouvernement interrompues par l'exil de Pilate.

Cuspius Fadus gouvernera la Judée pendant trois ans (44-47) et il aura pour successeur Tiberius Alexandre, qui cédera la place à Cumanus. Après celui-ci c'est Claudius Félix (52-60), puis Porcius Festus (60-62), dont nous aurons à parler plus longuement.

Sous le gouvernement de Cuspius Fadus, l'ordre se rétablit en Judée. Le pouvoir romain n'en veut pas aux chrétiens : il ne les connaît pas et les considère seulement comme une des sectes juives, plus vivante que les autres, moins dangereuse aussi, car elle a pu être l'occasion de séditions, mais jamais elle ne les a fomentées. Il les protège, comme il fait de tous les Juifs, et pendant cette période de sécurité « la parole du Seigneur fait de grands progrès et se répand de plus en plus. » (*Act.*, XII, 24). Il n'y eut qu'une seule émeute, celle qui fut provoquée par l'aventurier Theudas. Le procureur dispersa ses adhérents par la force et lui fit trancher la tête¹.

C'est au temps de Cuspius Fadus qu'éclata la famine prédite par Agabus. Les chrétiens en souffrirent moins que les Juifs, à cause des collectes que Paul et Barnabé leur avaient remises de la part des croyants d'Antioche. Dieu qui n'abandonne pas les siens, envoya aux habitants de Jérusalem une insigne bienfaitrice, Héléne, reine d'Adiabène, un pays situé sur la rive gauche du Tigre dans les plaines de Ninive.

Elle avait deux fils nommés Izatés et Monobaze. Le premier, qui était l'aîné, occupait le trône.

Izatés avait été élevé à la cour d'Abennérig, roi de la Kharacène, où il eut un juif, Ananie, qui avait ses livres entrées dans

¹ Josèphe, *Antiquitates*, XIII ; — *Act.*, XII, 20-24.

¹ Josèphe, *Antiquit.*, XX.

le palais pour des raisons de commerce. Très pieux, très instruit touchant la loi, Ananie travaillait à conquérir des prosélytes. Peu à peu il était arrivé à convertir un grand nombre des femmes du palais. Izatés à son tour eut des relations avec lui, écouta avec bonheur ses leçons, et, plein d'admiration pour la loi de Moïse, il adorait en secret le Dieu des Juifs. Son père vint à mourir, on le rappela dans l'Adiabène pour lui succéder. Sur le trône il apparut un prince accompli, et il se fit l'apôtre de la loi divine où il trouvait cette paix et ce bonheur que donne la possession de la vérité. Il gagna à ses convictions sa mère Hélène et son frère Monobaze. Les deux frères adoraient avec ferveur le vrai Dieu, et cependant ils n'avaient point embrassé toutes les pratiques qui font les enfants d'Abraham. Ananie avait même détourné Izatés de la circoncision.

Un jour qu'ils lisaient les Ecritures, ils en vinrent à ce passage de la Genèse : « Vous circoncierez votre chair : ce sera le signe d'alliance entre moi et vous. » L'un d'eux, très ému, se tourna vers le mur et se mit à pleurer ; l'autre se détourna aussi et versa des larmes silencieuses. Ils comprenaient qu'ils n'étaient pas vraiment les enfants d'Abraham, les fils de la Loi, et ils se firent aussitôt circoncire.

Leur mère, poussant à une sainte extrémité l'amour de la Loi, quitta ses fils et sa patrie pour s'établir à Jérusalem auprès du temple de Dieu. Elle y vint en l'an 44, y bâtit un palais, puis la superbe sépulture qu'on appelle aujourd'hui le *Tombeau des Rois*. Le vestibule était surmonté de trois pyramides, au dire de Josèphe, et Eusèbe raconte que de son temps on montrait encore au nord de la ville « les illustres colonnes d'Hélène. » Il y avait trois mausolées, à peu près semblables à celui d'Absalon, mais d'un caractère beaucoup plus riche.

Quand vint la famine, elle dépensa sans compter les trésors de son immense fortune, fit venir d'Egypte de grandes provisions de blé, de Cypre des chargements de figues sèches, et nourrit une quantité de malheureux. Ses fils voulurent partager ses générosités et lui envoyèrent des sommes énormes, au point que leurs parents leur reprochèrent de dilapider les trésors amassés par les aïeux. Le Talmud rapporte cette belle réponse de Monobaze : « Mes pères thésaurisaient pour la terre ; moi je thésaurise pour les cieux. Mille dangers menaçaient leurs richesses ; pour moi je mets les miennes pour toujours en sûreté. Leurs biens ne produisaient rien ; les miens portent des fruits. Ils entassaient de l'argent ; j'amasse des âmes¹. »

A cette pieuse Hélène il est permis d'appli-

quer le vers de Corneille touchant Pauline : « Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne. » C'est pourquoi nous acceptons volontiers la tradition, d'ailleurs sérieuse, qui prétend que cette princesse connut la doctrine des Apôtres et embrassa la foi du Christ. En même temps que les Juifs qui lui étaient chers, elle dut secourir les chrétiens, et si elle les fréquenta, elle fut ravie de la beauté de l'Evangile qui parlait si doucement à son âme éprise de vérité, à son cœur épris de charité.

Elle demeura bien des années à Jérusalem, jusqu'à ce qu'un jour elle apprit la mort de son fils Izatés, qui laissait la couronne à son frère, alors elle retourna dans l'Adiabène où elle mourut en arrivant. Mais Monobaze envoya ses restes et ceux d'Izatés à Jérusalem afin qu'ils reçussent la sépulture dans le tombeau surmonté de trois pyramides qu'elle avait fait construire¹.

Paul et Barnabé, après s'être acquittés de leur mission, quittèrent Jérusalem bien avant que la famine fit sentir ses rigueurs. Ils partirent sans doute les lendemains de la délivrance de Pierre, emmenant avec eux Jean surnommé Marc, qui n'est autre que le second Evangéliste². Les *Actes* ne donnent aucun autre détail.

Jusqu'ici S. Luc a donné une place considérable à S. Pierre ; désormais il s'attachera presque uniquement aux faits et gestes de S. Paul.

La persécution d'Hérode et le meurtre de S. Jacques paraissent avoir causé la dispersion des Apôtres. C'est une tradition constante qu'ils demeurèrent à Jérusalem douze ans après l'Ascension, sur l'ordre formel du Sauveur. Ils y travaillèrent, y établirent la foi, et confièrent cette église à S. Jacques, fils d'Alphée, pendant qu'ils allaient prêcher en Judée ; mais ils y revenaient comme au centre de leur mission. Maintenant, pour obéir à la parole du Sauveur, ils s'en vont prêcher l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, *usque ad ultimum terræ*.

¹ Josèphe, *Antiq. Jud.*, xx, 2, 3 et 4. Dans la relation du pèlerinage de sainte Paule, S. Jérôme raconte qu'elle vint de Gabaa et de Gabaa. « laissant sur sa gauche le mausolée d'Hélène avant d'entrer dans la ville. » La famille Pereire acheta le Tombeau des Rois en 1879 et en offrit la propriété à la France.

² Act., xii, 25. On objecte que les plus anciens témoignages ne donnent pas à l'évangéliste le nom de Jean. On peut répondre que Jean était le nom juif, Marc le nom romain. Ce dernier demeura seul usité, de même que Paul prit la place de Saul. A partir du chapitre xv, 39, il n'est plus question que de Marc.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 februarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 223.

Ami du Clergé du 3 mars 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière. — XVII. Le lieu de la prière, 161. — XVIII. Pour qui devons-nous prier ? 164.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XX. Dimanche de la Passion, 167.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XIII. 4^e Commandement : Devoirs des enfants, 169.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXII. L'idéal, 171.

Pour le Vendredi Saint. — Les trois croix du Calvaire, 173.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

XVII

LE LIEU DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Lorsqu'on parle de la prière et qu'on envisage ce grand sujet sous ses différents aspects, une foule de questions viennent sur les lèvres. Qu'est-ce que la prière ? Quelle en est la nature ? Quels sont les modes et les qualités de la prière ? Est-elle vraiment puissante, efficace ? En quel temps faut-il prier, et y a-t-il pour ce saint exercice des circonstances spéciales, des heures fixées, un jour déterminé ? Nous avons donné une réponse à ces questions.

Il en reste d'autres que nous n'avons pas encore abordées, celle-ci, par exemple : En quel lieu devons-nous prier ? J'y répondrai dans cet entretien et je dirai que 1^o nous POUVONS prier *partout* ; 2^o que nous DEVONS spécialement prier *au foyer* domestique, et *à l'église*.

J'ai toujours confiance en votre attentive bienveillance pour suivre les considérations qui vous seront présentées sur les trois pensées de cette instruction.

I

Où donc devons-nous prier ? mes frères. Y a-t-il un lieu réservé à la prière ? On peut dire en général qu'il n'y a point de lieu nécessairement fixé pour la prière, et qu'on peut prier partout. Comment cela ? C'est que la prière étant une élévation de l'âme à Dieu, partout, en quelque lieu que ce soit, nous pouvons le rencontrer et nous mettre en relations avec lui.

Il faudrait être étranger aux notions catéchistiques les plus élémentaires pour ne pas savoir que Dieu est présent à tous les instants de notre vie comme à tous les points de l'espace. A l'Orient, vous trouverez Dieu ; passez à l'Occident, vous le trouverez encore. Allez du Septentrion au pôle opposé : vous le trouverez toujours. Quand le soleil est sur notre horizon, il n'est pas possible de nous soustraire à sa lumière : bon gré mal gré nous sommes soumis à son influence ; de même, nous avons beau nous agiter : quel que soit notre orgueil, notre esprit d'indépendance, Dieu est là, nous enveloppant de son immensité, et nous ne pouvons un seul instant échapper à l'action et à la puissance de sa présence. Et comme il ne peut pas être présent quelque part sans tout ce qu'il est par essence, il s'ensuit qu'il est présent partout par son intelligence, par son amour, par sa puissance : par son intelligence qui voit nos besoins et nos misères ; par son amour qui en prend pitié et s'y intéresse ; par sa puissance qui peut leur venir en aide. Par conséquent nous pouvons le prier où nous voudrions, et nous sommes assurés de le trouver là où il nous plaira, disposé à accueillir nos supplications et à nous accorder ses grâces.

D'après cette doctrine, mes frères, vous conclurez que vous êtes autorisés à prier partout, dans vos champs comme dans vos maisons, au milieu du tumulte de la foule comme dans le silence de la solitude, au milieu des travaux comme au sein du repos.

Je veux vous donner le plaisir d'entendre les paroles que S. Jean Chrysostome adressait à son peuple sur ce sujet. « Ne cherchez pas une excuse, disait le grand Docteur, dans l'éloignement de l'église et dans la multiplicité de vos occupations. En quelque lieu que vous soyez, vous pouvez y ériger un autel et prier. On peut prier sur les places publiques et dans une échoppe. Le domestique qui achète les provisions de ses maîtres, qui va et vient pour le service de la maison, peut en même temps faire de ferventes prières. Le Seigneur ne se préoccupe pas du lieu. Saint Paul priaît couché dans sa prison, Ezéchias étendu sur un lit de douleur, Jérémie dans une citerne fangeuse, Jonas dans le sein d'une baleine. Alors même que vous ne serez point dans une église, dites simplement : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Cette parole est courte, mais elle peut contenir un océan de miséricorde : *Breve verbum et clementiæ pelagus continet*. Et encore, il n'est point nécessaire que vos lèvres l'articulent, prononcez-la de cœur, Dieu entendra votre silence : *nam et tacentes Deus exaudivit*. Priez partout où vous êtes : votre prière saura bien trouver le Seigneur. »

Vous le voyez, mes frères, rien n'empêche

que nous prions partout. Qu'est-ce au fond que la prière ? C'est une pensée, un souvenir de Dieu. Mais cette pensée, nous pouvons l'avoir en tout lieu ; ce souvenir, nous pouvons l'évoquer en toute circonstance.

Pour les Saints, pour les hommes de foi, toutes les œuvres de la création leur parlaient de son auteur. Ils reconnaissaient le sourire du bon Dieu dans l'épanouissement d'une petite fleur, comme ils admiraient sa gloire dans les flamboiements du soleil ; ils lisaient son nom sur l'aile d'un moucheron, comme sur le front des étoiles. Toutes les créatures leur apparaissaient comme des symboles mystérieux, comme des emblèmes célestes, leur rappelaient la pensée de Dieu, le souvenir de Jésus-Christ, et éveillaient au fond de leur cœur une prière d'adoration, de louange, de reconnaissance. S. Bernard ne pouvait considérer une montagne sans songer au Calvaire. S. François de Sales ne voyait pas une vallée, une colline, une fontaine, une rivière, sans reporter sa pensée vers Dieu et sans faire de pieuses réflexions.

Pourquoi, mes frères, n'imiterions-nous pas les saints ? Il serait si facile et en même temps si salutaire de prier partout, et de considérer tout ce que nous voyons dans la nature comme un moyen d'élever notre cœur vers Dieu.

II

S'il nous est loisible de prier partout, il y a des raisons spéciales pour que nous prions quelque part. Où devons-nous prier d'abord ? Au foyer domestique.

1. On a dit les plus ravissantes choses sur le foyer domestique ; on a dit qu'il était l'abri des joies les plus pures et les plus suaves, l'asile des affections les plus saintes, des dévouements les plus complets ; on a rappelé avec le prophète la douceur qu'il y avait pour des frères d'habiter sous le même toit, de s'asseoir à la même table, de partager les mêmes travaux, d'être associés dans les peines comme dans le bonheur.

Oui, le foyer domestique est bien cela ; mais il est encore autre chose. On lui a donné un nom qui rehausse sa dignité et augmente son prestige : on l'a appelé « un sanctuaire. » Cette qualification le revêt d'un caractère sacré et nous dicte notre conduite.

Le foyer domestique, un sanctuaire ! Alors, je dois y trouver des objets de piété, un crucifix à la place d'honneur, une image de la Vierge, de saintes reliques si vous pouvez en avoir, des tableaux religieux, les souvenirs sacrés de la première communion, car ce sont les décorations obligées d'un sanctuaire.

Le foyer domestique, un sanctuaire ! Alors, il faut y prier, car ce mot évoque nécessairement l'idée de prière. Et que de raisons, mes frères, vous persuadent de prier en ce

lieu béni et de réclamer la protection du ciel ! — La famille est une société établie par Dieu, et par conséquent elle doit reconnaître ses droits de souveraineté et demeurer sous sa dépendance, d'autant plus qu'elle ne peut prospérer sans sa protection : car si Dieu n'y met la main, dit l'auteur inspiré, c'est en vain qu'on travaille pour édifier une maison et assurer son avenir : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* — Et puis, il y a, sous ce toit familial, tant d'intérêts à sauvegarder, tant de besoins à satisfaire, tant de dangers à conjurer, tant de revers à craindre : il y a des petits enfants dont l'existence est si fragile ; il y a un père, une mère dont le dévouement est si indispensable ; il y a une jeunesse si difficile à gouverner et à maintenir au chemin de l'honneur et du devoir. Comment ne sentiriez-vous pas la nécessité de prier dans la famille afin de lui obtenir l'appui du ciel et d'écarter les accidents qui peuvent troubler sa paix et ruiner sa prospérité ?

La prière est le devoir de tous les membres de la famille, sans exception. Elle est le devoir du père, qui ne peut, quoi qu'il fasse, se passer du secours de Dieu pour s'acquitter des laborieuses fonctions et des lourdes charges que ce titre lui impose. Elle est le devoir de la mère : d'où lui viendront, si ce n'est du ciel, par une fervente et assidue prière, la patience, le courage, le dévouement dont elle a si grand besoin pour élever sa famille et gouverner sa maison ? Elle est le devoir des enfants, qui ont à demander pour eux la sagesse et la docilité ; pour leurs parents qui sont leur providence visible, une bonne santé et de longues années. Elle est le devoir des serviteurs, pour qu'ils remplissent avec fidélité et sans défaillance les obligations parfois bien pénibles de leur condition. Elle est le devoir de tous, parce que tous sont intéressés à ce que la maison prospère, à ce que l'ordre y soit établi, à ce que la paix y règne, à ce que Dieu veille à ses destinées.

2. Voilà le devoir, mes frères. Mais comment est-il observé parmi nous ? L'enfant prie au foyer, au moins dans ses premières années, et encore une triste expérience nous révèle que plusieurs ne prient point, car ils arrivent au catéchisme sans même savoir l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. La mère prie, quand elle est chrétienne et qu'elle ne se laisse point absorber par les préoccupations matérielles ; elle prie et initie ses enfants à la prière. Mais le père ? Ah ! sans doute, et je me plais à le proclamer, il y a des pères de famille qui s'acquittent consciencieusement de ce devoir ; mais combien n'en ont aucun souci ! Ils se lèvent dès le matin et s'en vont d'un pas précipité à leurs travaux, à leurs affaires, sans dire la plus courte prière.

Et pourtant c'est le père de famille qui, le premier et chaque jour, devrait faire acte de religion et implorer pour lui et pour les siens la protection divine ; car il est le chef de sa maison, il est le prêtre de cette église domestique, comme l'appelle S. Paul, *ecclesiam domesticam*. En refusant de prier, il se prive et prive son foyer de grâces qui leur seraient bien utiles. Mais songe-t-il qu'en s'abstenant ainsi, il se déconsidère aux yeux de son entourage, il perd quelque chose de son ascendant, de son autorité, il diminue le droit qu'il a au respect, à l'obéissance ? Songe-t-il qu'il donne un funeste exemple qui sera malheureusement suivi ? Il dira peut-être à ses enfants de prier ; mais s'il ne se met jamais à genoux, ses enfants cesseront bientôt de prier. L'expérience est là pour le prouver. Entendez la réflexion d'un enfant très jeune encore et que sa mère engageait à prier : « Mais mon père, lui, ne prie pas ! »

Vous voyez le désastreux effet de l'abstention, de la négligence. Mais l'exemple de la prière, quand il est donné par un père, laisse au cœur de ses enfants une impression qui se fera sentir pendant toute leur vie. Oui, le fils qui a vu chaque matin son père s'agenouiller, découvrir son front et commencer sa prière par un grand signe de croix, ne l'oubliera jamais, et ce souvenir l'affectionnera pour toujours à la prière, ou l'y ramènera s'il l'a abandonnée.

3. La prière au foyer peut se faire individuellement ou en commun. « Quand vous prierez, dit Notre-Seigneur, entrez dans votre chambre, et là, fermant votre porte, parlez à Dieu, car Dieu qui voit dans ce lieu secret entendra votre prière. » La prière privée, quand on la fait dans le recueillement, seul en tête à tête avec Dieu, telle qu'on la pratique habituellement, a son mérite ; mais combien il serait désirable que tous les membres de la famille se réunissent pour prier ensemble d'une même voix et d'un même cœur ! Le Sauveur ne semble-t-il pas nous le recommander quand il dit : « Lorsque deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ? » C'était autrefois une pieuse habitude dans les familles chrétiennes, et il en résultait pour la religion et les mœurs les plus heureuses conséquences. Nous félicitons celles qui y sont demeurées fidèles, et nous exprimons le vœu que d'autres suivent leur exemple.

J'avais la pensée d'insister davantage sur l'excellence de la prière en famille, mais j'ai hâte d'aborder le troisième point de cette instruction.

III

Dieu est partout, mais il est un lieu où sa présence est plus sensible, un lieu où il se

manifeste d'une façon plus éclatante, où il distribue ses dons avec une libéralité plus magnifique. Ce lieu est celui où nous sommes réunis. C'est ici que les fidèles sont convoqués tout spécialement pour présenter à Dieu leurs hommages et leurs requêtes. L'Eglise, en effet, est la maison de la prière : *domus orationis* ; elle a été édiflée pour être le rendez-vous des âmes et abriter leurs supplications.

Et je vois deux raisons pour que vous y veniez avec empressement : la première, c'est parce qu'on y prie mieux qu'ailleurs ; la seconde, c'est parce qu'on est plus sûr d'être exaucé, si toutefois la prière est faite dans les conditions exigées.

1. On prie mieux à l'église : on y prie avec moins de distractions, dans un silence plus complet ; on y prie avec plus de recueillement, car on est là face à face avec Dieu, et tout ce que l'on voit pénétre l'âme et lui inspire de graves pensées. L'autel, le tabernacle et la croix qui le domine, les images de la Vierge et des Saints, la beauté des cérémonies sacrées, tant de souvenirs qui se rattachent à l'église où nous avons reçu le baptême, où nous avons fait la première de nos communions, où de jeunes fiancés sont venus prononcer la parole sacramentelle qui a scellé leur alliance, où des enfants en larmes, des amis en deuil ont accompagné les restes encore tièdes d'un père, d'une mère si vivement regrettés, d'un ami bien cher, tout cela saisit l'âme, l'émeut et la dispose à bien prier.

On prie mieux à l'église, parce qu'on n'y prie pas seul, parce qu'on y prie avec d'autres dont le voisinage et la ferveur excitent notre piété. Une église déserte, des bancs vides sont loin d'être un stimulant ; mais quand nous sommes en nombre devant l'autel, quand nos rangs sont pressés, il y a comme un fluide divin qui circule dans l'assemblée, une puissance secrète qui amène la prière sur les lèvres. Les cœurs endormis s'éveillent et s'échauffent, comme ces charbons presque éteints qui, au souffle du vent, se raniment et deviennent un brasier.

2. Venez à l'église, parce qu'on y prie mieux ; venez-y encore parce que là nos prières ont plus de chance de succès.

Le Seigneur avait fait de belles promesses au temple que Salomon avait érigé à Jérusalem : il avait dit : « Mes yeux seront ouverts sur celui qui priera en ce lieu, et mes oreilles seront attentives à sa prière : *oculi mei erunt aperti et aures mee erectae ad orationem ejus qui in loco isto oraverit*. J'ai choisi ce lieu et je l'ai sanctifié pour que mon nom, mes yeux et mon cœur y soient à jamais. » Nos églises ont hérité de ces promesses, car si c'est la présence de Dieu qui en est le garant, Dieu n'est-il pas réellement et substan-

tiellement présent, sur l'autel, dans le tabernacle, mieux que dans le temple de Salomon où il n'était qu'en figure ? Ah ! c'est ici surtout, on peut le dire, que son nom y est à jamais : *ut sit nomen meum ibi in semperiternum* ; que ses yeux sont perpétuellement ouverts : *et permanens oculi mei* ; que son cœur aimant veille tous les jours : *et cor meum ibi cunctis diebus*.

Viens donc le trouver, chrétien, viens dans son temple qui est la demeure sacrée de la prière, et fais appel à la puissance secourable dont tu as besoin pour bien vivre. La prière que tu feras dans cette enceinte bénie est plus sûre d'être bien accueillie, non seulement parce que Dieu a promis de l'écouter, mais encore parce que, ici, tu ne pries pas dans l'isolement, tu pries avec d'autres qui mêlent leurs prières à la tienne et lui donnent une plus grande puissance.

En effet, la prière à l'église est la prière de plusieurs personnes unissant leurs adorations, leurs vœux, leurs espérances, leurs regrets ; c'est la prière collective. Or la prière collective a forcément plus d'énergie, plus d'efficacité que la prière isolée. J'en atteste la parole même de Jésus-Christ : « Si deux ou trois d'entre vous s'unissent sur la terre, ce qu'ils demanderont leur sera accordé par mon Père ; car partout où deux ou trois personnes seront rassemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » Pourquoi au milieu d'elles, sinon pour écouter leurs requêtes et faire droit à leurs demandes ? Dieu est bien libre d'octroyer ses faveurs à qui il veut, comme il veut et dans les conditions déterminées par son bon plaisir. Or, il nous assure que si deux ou trois personnes sont réunies en son nom, il se trouve au milieu d'elles pour accueillir leurs vœux ; que sera-ce lorsque vingt, lorsque cent, lorsque mille personnes s'assembleront pour prier ? La parole de Dieu serait vaine et sa promesse menteuse, si cette prière collective demeurerait absolument stérile.

Mais la simple raison explique la puissance de la prière collective. Vous rappellerai-je cette vulgaire maxime que l'union fait la force ? Elle trouve ici son application. Prenez un mince fil d'acier, il se rompra au moindre effort ; unissez-le à d'autres, vous formerez un câble solide et résistant. Une prière isolée est bien faible ; mais que de nombreuses prières s'unissent et s'élèvent vers le ciel comme une voix immense, elles auront une puissance irrésistible.

Qu'est-ce qui fait la force d'une armée ? Est-ce la portée de ses canons ? la trempe de ses armes ? la multitude des soldats ? la vitesse de ses escadrons ? C'est cela sans doute, mais c'est encore la cohésion qui existe entre tous ceux qui la composent : c'est la communauté de pensées, d'affections ; c'est ce sen-

timent qui fait que chaque soldat sent battre dans son âme la grande âme de la patrie. Et voilà pourquoi elle lutte avec plus d'énergie et dispute la victoire avec plus de succès.

Je comprends maintenant pourquoi la prière collective est plus sûre de son effet : elle est faite par des chrétiens assemblés qui n'ayant qu'un cœur, qu'une âme, qu'une voix, réunissent leurs efforts particuliers en un seul et suprême effort et se coalisent dans une pieuse conspiration, pour obtenir l'objet de leurs désirs.

Pour finir, — car il est plus que temps et j'ai peur d'avoir abusé de votre attention, — un souvenir historique qui vous confirmera l'efficacité de la prière collective.

Les armées de Charles V se trouvaient sous les murs d'Alger dans une situation désespérée. D'épaisses ténèbres enveloppaient la terre, une pluie froide et serrée inondait le camp, et une tempête horrible semblait s'être déchaînée contre la flotte pour l'anéantir. Le danger était imminent. L'empereur, en proie à l'anxiété la plus vive, se promenait à grands pas sous sa tente, attendant ou que Dieu se montre ou que son armée périsse. Il appela près de lui l'amiral et lui dit : « Combien de temps nos vaisseaux peuvent-ils encore tenir sur leurs ancres ? — Deux heures au plus, » lui répondit l'amiral. Une pensée vient à l'esprit de Charles V : « Nous sommes sauvés ! s'écrie-t-il, car il est minuit, tous les moines et toutes les religieuses d'Espagne vont prier pour nous. » Bientôt la tempête se calme, la sérénité revient avec le jour : la flotte et l'armée ont échappé à une catastrophe qui paraissait inévitable.

Telle est, mes frères, la puissance de la prière collective. Si les considérations que je vous ai exposées vous en ont convaincus, vous ne vous contenterez pas de prier au foyer, vous viendrez à l'église quand les cloches vous y convoqueront ; vous viendrez avec empressement mêler votre prière à celle de votre pasteur et des autres fidèles, pour obtenir plus sûrement de Dieu les secours que vous sollicitez de sa miséricordieuse bonté. Ainsi soit-il.

XVIII

POUR QUI DEVONS-NOUS PRIER ?

Orate pro invicem.

Priez les uns pour les autres.
(Jac., v, 16),

Mes frères,

Issus d'une même origine, foulant le même sol, vivant sous le même ciel et promis aux mêmes destinées, nous formons ici-bas une immense famille dont tous les membres doi-

vent se considérer comme des frères. La charité, qui est la grande loi et la grande vertu chrétienne, veut qu'à ce titre nous nous entraïdions.

Vous priez : Dieu et vos besoins de chaque jour vous y obligent. Vous priez pour vous : c'est bien naturel, puisque d'après la vieille maxime, charité bien ordonnée commence par soi-même ; mais il ne vous est pas permis d'être égoïstes, de ne songer qu'à vous, de ne demander que pour vous ; et au nom du Seigneur Jésus, son apôtre vient vous dire qu'il faut prier les uns pour les autres : *Orate pro invicem*.

Cette règle est générale ; mais pour en préciser les applications, il ne sera pas inutile de vous dire les personnes pour lesquelles vous devez prier.

Vous appartenez par votre naissance et par votre baptême à une double famille : à la famille humaine et à la famille chrétienne, à la société civile et à l'Eglise ; de là deux catégories de personnes qui ont droit à vos prières. Je vous les indiquerai brièvement.

I

Vous appartenez à la famille humaine ; mais dans cette grande famille, il y a des êtres qui vous touchent de bien près et qui ont avec vous des relations plus intimes. Vous devez d'abord prier pour ceux qui vous sont plus étroitement unis par les liens du sang, de l'amitié et de la reconnaissance.

1. A qui donnerez-vous la première place dans vos pieux souvenirs, si ce n'est à vos chers parents vivants ou morts ?

Un poète qui porte dans la littérature contemporaine un nom illustre, qu'il a malheureusement flétri, invitait sa fille à prier, particulièrement le soir, à l'heure où les petits enfants, mains jointes et genoux sur la pierre, demandent grâce au Père qui est dans les cieux. Il lui nomme les personnes pour lesquelles elle doit prier. Pour sa mère d'abord, pour celle qui passa tant de nuits près de sa couche chancelante, qui la prit dans le ciel pour la mettre au monde, et qui, depuis, faisant deux parts dans cette vie amère, a pris pour son compte toutes les fatigues et lui a laissé toutes les joies. Pour son père ensuite, et il avoue qu'il en a grand besoin, car il traîne en gémissant un fardeau de peines, de soucis et de fautes, qu'il sent plus léger quand la voix de sa fille s'est envolée vers Dieu.

Enfants, souvenez-vous donc de prier pour vos parents, et voyez dans la prière un moyen de leur témoigner votre filiale gratitude pour les soins dont ils vous entourent, pour les durs travaux auxquels ils se livrent, pour les fatigues qu'ils s'imposent afin de pourvoir à votre subsistance et de préparer votre avenir :

Recommandez-les avec instance à Celui qui mesure à l'homme les jours et les années et qui dispose en maître des biens que vous leur souhaitez. Sont-ils attachés à la religion et à ses pratiques ? Vous prierez Dieu de les y maintenir. Le malheur des temps les en a-t-il éloignés ? Vous le prierez de les y ramener. Si la vieillesse les achemine vers la mort, priez afin d'obtenir pour eux la grâce d'un trépas chrétien, et quand ils auront passé à l'autre rive de ce monde, que votre prière les suive dans le Purgatoire, au cas où la justice de Dieu devrait les y retenir pour achever leur expiation.

Et vous, parents, n'omettez pas de prier pour vos enfants : pour les plus petits, afin qu'ils gardent leur innocence ; pour les plus grands, afin que Dieu leur fasse la grâce d'échapper aux dangers qui les menacent et de dompter leurs passions. Et si, hélas ! comme il arrive trop souvent, s'ils se laissent dominer par les plus mauvais instincts et tombent dans de graves désordres, que leurs mères imitent sainte Monique, qui pria de longues années pour son fils Augustin et finit par obtenir sa conversion.

2. Après les parents, viennent ceux qui vous sont unis par les liens de l'amitié. Vous priez pour vos amis : que leur offririez-vous de mieux en signe de votre affection ? Des vœux ? mais à quoi servent-ils ? Les vœux sont une forme de politesse, mais rien de plus. Transformez-les en une prière, et ils deviendront plus sûrement une réalité.

3. J'ai nommé les bienfaiteurs, envers lesquels vous avez contracté une dette de reconnaissance. Cette dette, comment la paierez-vous ? L'obligé, la plupart du temps, ne peut rien faire pour son protecteur ; il ne peut lui être utile, car il manque de ressources et de crédit. Que lui reste-t-il toujours pour acquitter sa dette ? Il lui reste la prière, qui lui servira pour demander et obtenir en faveur de son bienfaiteur les grâces de Dieu.

Et parmi les bienfaiteurs de la société humaine, il faut compter ceux qui dépositaires de l'autorité, sont chargés d'y maintenir l'ordre, la paix, la sécurité. L'apôtre saint Paul veut que nous priions pour eux : « Je vous en conjure, dit-il, adressez au Seigneur des vœux, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous ceux qui sont dans les rangs éminents de la société, car cela est bon et bienvenu en présence de notre Sauveur, qui veut le salut de tous les hommes. » Et n'êtes-vous pas d'avis qu'aujourd'hui plus que jamais il est nécessaire de prier pour ceux qui détiennent le pouvoir, afin qu'il plaise à Dieu de les éclairer, de leur inspirer le respect du droit, le sentiment de la vérité, de la justice, et d'épargner à notre société les divisions, les agitations, les désordres qui mettent en péril

sa sécurité et qui nous alarment pour son avenir ?

4. Il ne nous en coûte rien, mes frères, de prier pour nos parents, nos amis et nos bien-faiteurs : c'est même un besoin de notre cœur. Mais nous avons de la peine à prier pour nos ennemis. Il le faut cependant. Dieu le veut. Lui, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, qui ordonne aux nuages de verser la pluie sur les champs du pécheur comme sur ceux du juste, veut que nous lui ressemblions et que nous priions pour nos ennemis. Jésus-Christ nous donne l'exemple. Vous savez bien que quand il expirait sur la croix, la dernière parole qui tomba de ses lèvres mourantes fut une prière pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Ah ! sans doute, il y a parfois une grande répugnance à vaincre, un héroïque sacrifice à faire ; mais le sentiment du devoir doit l'emporter.

Pour vous décider à cet acte d'abnégation, de générosité, songez que vos ennemis sont des créatures de Dieu, que Dieu veut leur bien comme il désire le vôtre, et qu'en priant pour eux vous faites une chose d'autant plus agréable à son cœur qu'il voit bien les efforts du vôtre pour dominer votre antipathie et refouler votre rancune. Songez ensuite qu'il y va de votre intérêt : cet homme cherche à vous nuire et vous conjurez Dieu de le rendre bon, de mauvais qu'il était ; d'un ennemi vous vous faites un ami, un protecteur peut-être.

5. Vous ferez cette œuvre méritoire, vous prierez pour vos ennemis. Est-ce tout ? et dans la grande famille humaine, n'y a-t-il plus d'autres personnes qui aient des droits à votre prière ? Mais, dans le monde, je vois des malades, des agonisants, des prisonniers, des malheureux, des cœurs ulcérés par l'injustice, des âmes en détresse, et je vous dirai comme le poète à sa fille : Priez pour tous ceux qui passent sur la terre des vivants ; portez à Dieu votre prière, donnez-la comme une aumône, à votre père, à votre mère, à la veuve, à l'orphelin, au riche, au pauvre, au prisonnier dans son cachot, au voyageur sur la route ; faites en priant le tour des misères du monde, donnez à tous, donnez aux vivants, donnez aux morts.

Vous l'accomplirez, ce pieux devoir de la prière pour tous, si vous récitez avec attention le matin et le soir les formules accoutumées. Rappelez-vous ce qu'elles contiennent, et vous aurez la preuve que rien n'y est oublié, ni les personnes, ni les choses, ni les besoins généraux, ni les nécessités particulières, et qu'il y a un souvenir pour tous, une demande pour chaque misère. En les récitant avec ferveur, vous aurez satisfait au devoir qui vous

est imposé comme membre de la famille humaine.

II

Mais, mes frères, par la vertu de votre baptême, vous appartenez encore à une autre famille, à la grande famille chrétienne, à l'Eglise catholique ; et à ce titre vous devez prier spécialement pour ceux qui la dirigent, pour ceux qui la déshonorent, et pour ceux qui la persécutent.

1. C'est un honneur à nul autre pareil que celui de représenter ici-bas Jésus-Christ, d'être son fondé de pouvoir, son vicaire ; mais c'est aussi une charge des plus lourdes, en raison des grands intérêts qui lui sont confiés. Il s'agit, pour celui qui préside au gouvernement de l'Eglise, pour le Souverain Pontife, de pourvoir aux besoins généraux de la société chrétienne, de veiller à la conservation de la foi et des mœurs, de défendre la vérité, de démasquer, de proscrire l'erreur et de maintenir le peuple fidèle dans la voie tracée par l'Evangile. Eminente fonction, mais combien difficile surtout à notre époque où des sectaires violents et des adversaires cauteleux et perfides font une guerre acharnée à l'Eglise ! C'est afin qu'il l'exerce pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes, que vous demandez à son intention la foi, le zèle, la fermeté, l'humilité et la charité qui furent données à saint Pierre. Vous priez donc pour le Souverain Pontife.

La chrétienté est une grande famille : un diocèse est une portion de cette grande famille ; elle a son guide et son chef, l'Evêque, qui est en communion avec le Pape. L'épiscopat est un lourd fardeau dans le temps où nous vivons, et plaise à Dieu que bientôt il ne le soit pas davantage ! Aussi c'est pour vous plus que jamais un devoir de prier pour votre Evêque et de demander pour lui l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil et de force, les lumières et les grâces dont il a besoin pour diriger et sanctifier les âmes confiées à sa sollicitude.

Vous permettrez que je le dise maintenant ; vous devez, mes frères, prier pour votre pasteur. Le ministère du prêtre dans une paroisse devient de jour en jour plus difficile : son œuvre est entravée par mille obstacles, son zèle se heurte à des oppositions, à des hostilités, à des haines qui parfois abattent son courage. Ne voudrez-vous pas le soutenir et lui donner le secours de vos prières ? Vous ne ferez d'ailleurs que remplir un devoir de réciprocité ; car tous les jours votre pasteur prie pour vous, et demande pour tous la lumière de la foi, la pureté de la vie, la persévérance dans le bien, la sérénité de l'âme, le bonheur au milieu des vicissitudes de l'existence, et après une sainte mort, les inexprimables joies du ciel. Il a bien quelque droit

à vos prières, et j'aime à penser que vous ne lui refuserez pas ce tribut de sympathique reconnaissance.

2. Vous prierez aussi pour ceux qui déshonorent et affligent la société chrétienne par leurs fautes, par leurs dérèglements ; vous prierez pour les pécheurs. Oh ! les pauvres égarés ! nous n'avons pas assez de commisération pour eux ; nous les oublions trop, nous les abandonnons à leurs tristes destinées. Ils ne sont pas toujours aussi mauvais, aussi incorrigibles qu'on serait tenté de le croire. Il en est sans doute qui s'obstinent froidement et résolument dans le mal ; mais combien d'autres que le remords aiguillonne, que la grâce travaille et dont une prière pourrait préparer le retour à de meilleurs sentiments ! Là où l'apostolat du prêtre serait impuissant, l'apostolat de la prière peut remporter des victoires.

« Vous pouvez sauver des âmes, disait à des jeunes gens un saint religieux ; dans une autre vie vous serez tout étonnés de vous entendre dire : *Mon père*, par des âmes sauvées qui viendront à vous, et lorsque vous chercherez l'origine de cette génération spirituelle, vous la trouverez dans une prière que vous aviez oubliée. »

Si quelqu'un a besoin de nos prières, n'est-ce pas celui qui vit dans l'indifférence, qui blasphème, qui viole les lois de Dieu, qui est en état de péché et qui s'en va, les yeux fermés, vers l'abîme d'où l'on ne remonte pas ? Hélas ! il y a peut-être à votre foyer, dans votre entourage, des personnes qui vous touchent de très près et qui sont dans cette inquiétante situation ! L'intérêt que vous leur portez ne vous fait-il pas un devoir de prier pour elles et de les rapprocher de Dieu, ne serait-ce qu'à l'heure de la mort ?

3. Vous prierez enfin pour ceux qui font acte d'hostilité contre l'Eglise, qui traînent dans la boue ses ministres, qui tourment en dérision son enseignement, qui attaquent ses institutions, qui, en un mot, veulent sa ruine. Dans son passage à travers les siècles, l'Eglise a rencontré toute sorte d'ennemis, elle a subi bien des assauts ; mais Dieu n'a cessé de l'assister, comme il en a fait la promesse, et elle a survécu à toutes les persécutions. Prions Dieu de lui continuer son assistance, et puisqu'il est le Maître des cœurs, demandons-lui de changer les dispositions de ceux qui lui font une guerre si injuste et si opiniâtre, et de les arrêter dans leurs criminelles entreprises.

Mes frères, les temps sont si mauvais, l'horizon si assombri, les perspectives de l'avenir si peu rassurantes, que l'on se demande avec effroi où nous allons. Faut-il perdre toute confiance ? Non, car il y a, au ciel et sur la terre, deux puissances qui peuvent nous sau-

ver : au ciel, la puissance de Dieu ; sur la terre, la puissance de la prière.

S. Etienne de Constantinople était exilé sur un rocher dans une île déserte. L'histoire raconte que, quand l'éclair sillonnait le firmament et que le tonnerre grondait dans les nuages, il aimait à se mettre à genoux sur son rocher, la tête nue sous la pluie, et il priait. Il demandait à Dieu de sauver les navires en détresse, et il lui arrivait souvent d'apercevoir au loin des vaisseaux qui venaient, comme attirés par sa prière, s'abriter dans l'île comme dans un port assuré.

Eh bien ! mes frères, il y a des âmes qui sont menacées par l'orage des passions ; il y a vos époux, vos frères, vos parents, vos amis, qui sont sur le bord de l'abîme ; il y a la France, il y a l'Eglise qui sont comme des navires en péril, secoués par la tempête. Que nos prières s'unissent pour les sauver du naufrage ! Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XX

Dimanche de la Passion

DISCUSSIONS DE JÉSUS AU TEMPLE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (VIII, 46-59)

En ce temps-là, Jésus disait à la foule des Juifs :

46. « Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? »

47. « Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu ; aussi, vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

48. Les Juifs lui répondirent et lui dirent : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et que vous avez un démon ? »

49. Jésus répondit : « Je n'ai pas de démon, mais j'honore mon Père, et vous, vous m'outragez. »

50. « Mais je ne cherche pas ma propre gloire, il est quelqu'un pour en prendre soin et rendre justice. »

51. « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

52. Les Juifs lui dirent : « Nous savons maintenant que vous avez un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et vous, vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

53. « Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes sont morts aussi. Qui prétendez-vous être ? »

54. Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. »

55. « Et vous ne le connaissez pas. Moi, au contraire, je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur comme vous. Mais je le connais, et je garde sa parole. »

56. « Abraham, votre père, a tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui. »

57. Les Juifs lui dirent : « Vous n'avez pas encore 50 ans, et vous avez vu Abraham ! »

58. Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham reçût l'existence, je suis. »

59. Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se déroba et sortit du temple.

§ 1er. — Préliminaires

— *Quelle impression produit la simple lecture de cette page d'Évangile ?*

— On voit que les enseignements du Sauveur sont l'objet d'une vive contradiction. L'opposition qu'il rencontrait dans son ministère apostolique est devenue une haine déclarée; il a maintenant à subir les répliques et les injures de ses ennemis, qui finalement veulent le lapider.

— *Pourriez-vous nous dire quand eut lieu cette violente discussion ?*

— C'est au temple de Jérusalem, pendant et après les solennités de la fête des Tabernacles qui précéda d'environ six mois la passion de Jésus. Les contradictions et les invectives se firent de plus en plus vives, le Sanhédrin envoya même des policiers pour arrêter Jésus, car déjà on avait l'intention de le faire mourir, mais son heure n'était pas encore venue.

— *Qu'était-ce que la fête des Tabernacles ?*

— La fête des Tabernacles ou des Tentes rappelait aux Juifs la marche de leurs pères à travers le désert; elle commençait chaque année le 12 de Tischri (fin septembre ou commencement d'octobre).

— *En quoi consistait cette fête ?*

— Durant sept jours, les solennités se succédaient au temple de Jérusalem, et pendant ce temps, le peuple habitait sous des cabanes de feuillage en souvenir des campements que les Israélites avaient faits sous la tente. Le septième jour surtout était marqué par d'imposantes cérémonies qui clôturaient la fête proprement dite. Il était suivi de deux autres jours de fête moins solennels. C'est l'un de ces jours que la discussion prit fin et faillit se terminer d'une manière tragique.

— *Comment les Juifs étaient-ils arrivés à ce degré de fureur ?*

— Jésus parut dans le temple vers le milieu de la fête et se mit à enseigner le peuple, en revendiquant pour lui-même tous les titres qui conviennent au Messie, Fils de Dieu. Beaucoup crurent en lui, et les réflexions favorables d'un grand nombre excitèrent la jalousie haineuse de ses ennemis. Leurs dispositions malveillantes comme aussi leurs répliques lui fournirent l'occasion de leur reprocher leur dessein criminel et leur opiniâtre entêtement à refuser son propre témoignage et celui de son Père; puis il leur fait entendre qu'ils ne peuvent se dire, ni enfants de Dieu qu'ils ne connaissent pas, ni fils d'Abraham

qu'ils n'imitent pas, mais qu'ils sont plutôt fils du démon, homicide et menteur, parce qu'ils en font les œuvres.

Et tout cela, parce que leurs mauvaises dispositions les empêchent d'entendre la vérité.

Le passage que nous avons à expliquer prend ici la discussion.

— *De quel Évangile est tirée cette fin de compte rendu de la discussion ?*

— De l'Évangile selon S. Jean. Les autres évangélistes n'ont rien dit de cette lutte doctrinale.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Les répliques des Juifs ne donnent-elles pas elles-mêmes la division du récit ?*

— Par trois fois, en effet, elles interrompent les enseignements du Sauveur; et à la dernière de ses affirmations, ses ennemis n'opposent plus que la violence. Or Jésus avait affirmé successivement: 1^o que l'incrédulité vient de mauvaises dispositions; 2^o que la foi procure la vie éternelle; 3^o qu'il est lui-même le Messie, Fils de Dieu; 4^o qu'il est éternel.

1^o Causes de l'incrédulité

— *Comment Jésus présente-t-il la première vérité qu'il affirme ?*

— Ayant mis au défi ses adversaires de trouver en lui un seul péché et ne recevant aucune réponse, il peut en conclure qu'ils ne peuvent pas l'accuser d'imposture. Si donc il dit la vérité, pourquoi ne veulent-ils pas le croire? La seule raison qui puisse expliquer leur entêtement, c'est qu'ils sont en mauvaises dispositions, car si leurs dispositions étaient bonnes, s'ils étaient de Dieu, ils entendraient les paroles de Dieu.

— *Que répondent les Juifs à ce raisonnement concluant ?*

— Ils n'ont à répliquer que des injures; et ils choisissent les plus outrageantes. Pour eux, rien de plus odieux qu'un Samaritain, rien de plus misérable qu'un possédé. C'est pourquoi ils traitent Jésus de Samaritain et de possédé du démon.

C'était faible comme réponse.

2^o La foi procure la vie éternelle

— *Aussi, comment Jésus reçoit-il ces injures ?*

— Il dédaigne la première: les Juifs savent bien eux-mêmes qu'ils l'accusent fausement d'être Samaritain, car ils le disent Galiléen.

— *Et la seconde ?*

— A la seconde, Jésus n'oppose qu'un simple démenti, sans même essayer de prouver qu'il n'est pas possédé du démon. Mais comme elle est particulièrement blessante pour le Fils de Dieu, il déclare qu'un autre prend soin de le justifier et de le glorifier.

Lui, il revient à son sujet : la nécessité de croire à sa parole ; et il y insiste avec une souveraine autorité : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. »

— *Comment les Juifs acceptent-ils cette seconde affirmation ?*

— Encore par des injures : Celui qui leur parle, disent-ils, est bien un possédé. Mais cette fois, ils essaient de justifier l'outrage : Abraham est mort, les prophètes sont morts aussi ; comment donc Jésus peut-il avoir l'audace de dire que sa parole empêche de mourir ? Est-ce qu'il aurait la prétention d'être plus grand qu'Abraham ? Qui se croit-il donc ?... Il ne peut être qu'un possédé.

3^e Jésus est le Messie, fils de Dieu

— *En demandant à Jésus ce qu'il prétend être, les Juifs ne provoquaient-ils pas une réponse précise ?*

— Evidemment ; mais Jésus ne veut pas se glorifier lui-même, il l'a dit, il le répète. Cependant sa réponse sera suffisamment claire pour que les Juifs, s'ils le veulent, puissent tout comprendre. Le Père auquel il se confie, c'est celui qui est leur Dieu ; ils ne le connaissent pas, mais lui-même peut affirmer qu'il le connaît, et s'il disait le contraire, il serait menteur comme le sont ses ennemis. Ainsi il est fils de Dieu.

Il est en outre le Messie, car Abraham a désiré ardemment voir son jour, et il est au comble de la joie, maintenant qu'il l'a vu.

— *Que répondent les Juifs ?*

— Ils savaient fondée l'accusation d'être menteurs : au cours de la discussion qui prenait fin, Jésus le leur avait fait sentir ; aussi ne la relèvent-ils pas ! Mais ne retenant que les dernières paroles de la réplique, ils essaient de les tourner en ridicule : « Comment pourriez-vous avoir vu Abraham ? Il est mort depuis longtemps et vous. n'avez pas 50 ans ! »

4^e Jésus est éternel

— *Comment Jésus répond-il à cette objection ?*

— Il aurait pu répondre que la mort corporelle ne clôt pas l'existence et qu'Abraham, vivant encore en son âme, pouvait parfaitement voir son jour ; c'eût été rappeler aux Juifs l'immortalité de l'âme.

Mais son but étant de s'affirmer lui-même pour la gloire de son Père, il donne le mot final qui explique tout : c'est qu'il est éternel : « Avant qu'Abraham vint au monde, je suis. »

— *Et alors ?*

— Les Juifs, au lieu d'accepter ce mot qui leur donnait la clef de tous les mystères qui les offusquaient, s'obstinent à ne rien croire de ce que leur dit Jésus, ils veulent le

lapider comme un blasphémateur. Jésus est obligé de les fuir et de sortir du temple.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Les interruptions et les injures empêchent-elles N.-S. J.-C. de continuer l'exposé de sa doctrine ?*

— Non, malgré leurs invectives, il a continué de parler pour rendre gloire au Père qui l'a envoyé. Il nous apprend ainsi que ni les paroles désobligeantes, ni le mépris, ni les outrages ne doivent nous détourner de l'accomplissement de nos devoirs.

— *Faut-il s'étonner des attaques que l'impie a dirigées et dirige encore contre Jésus-Christ et son Eglise ?*

— Non, car l'orgueil humain produit toujours les mêmes effets. Il a rendu les Juifs jaloux et haineux, et il a fait qu'étant victimes de leurs préjugés à l'égard du Messie, ils sont restés dans une coupable incrédule. C'est encore cette même passion qui fait naître ou entretient l'impiété. Si l'on veut donc conserver une foi vive, ou la retrouver quand on l'a perdue, il faut avant tout combattre l'orgueil de l'esprit. L'humilité est la première des bonnes dispositions qui font qu'étant de Dieu, on peut entendre les paroles de Dieu.

— *Suffit-il d'entendre la parole de Dieu pour ne voir jamais la mort éternelle ?*

— Ceux-là seuls en seront préservés qui auront gardé la parole du Sauveur. Mais la garder, ce n'est pas seulement l'entendre et la recevoir ; c'est encore la conserver dans son cœur pour l'observer et en faire la règle de sa conduite.

— *La foi ne suffit donc pas à elle seule ?*

— Non. Il faut y joindre l'accomplissement des préceptes et la pratique des bonnes œuvres.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XIII

4^e Commandement

DEVOIRS DES ENFANTS

Les trois premiers commandements contiennent nos devoirs envers Dieu ; les autres contiennent les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux. Commençons par les devoirs des enfants à l'égard des parents : ils doivent les « honorer ». Ce mot honorer renferme tout, dit le catéchisme du Concile de Trente : 1^o l'amour, 2^o le respect, 3^o l'obéissance, 4^o l'assistance.

I. — *L'amour*

Nous dirons *pourquoi* et *comment* nous devons aimer nos parents.

I. *POURQUOI*? — 1^o C'est le cri de la *nature*: cet amour instinctif se rencontre jusque chez les animaux.

2^o C'est le cri de la *reconnaissance*: qu'est-ce que votre père et votre mère n'ont pas fait pour vous?

3^o C'est le commandement de *Dieu*: il faut que l'ingratitude soit bien à craindre pour que Dieu ait promulgué un pareil commandement.

II. *COMMENT*? — Notre amour pour nos parents doit être:

1^o *Intérieur*: c'est en effet au fond du cœur que doivent se trouver les vrais sentiments.

2^o *Extérieur*: ces sentiments intérieurs doivent se manifester au dehors par des paroles affectueuses, des prévenances de toutes sortes, des manières aimables, etc.

3^o *Surnaturel*: car il faut les aimer selon la volonté de Dieu. « *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus.* » (Mt., x, 37).

Combien sont donc coupables les enfants qui haïssent leurs parents, qui leur souhaitent du mal, qui se réjouissent de leurs peines, etc.!

II. — *Le respect*

Pourquoi et *comment* devons-nous respecter nos parents?

I. *POURQUOI*? — 1^o La *nature* l'exige: ils possèdent sur nous une autorité incontestable, puisqu'ils nous ont donné l'existence. Cela est si évident que les païens eux-mêmes comprennent le respect dû aux parents.

2^o *Dieu* le veut: il en a fait un précepte, et nos parents tiennent ici-bas la place de Dieu.

II. *COMMENT*? — Le respect à l'égard des parents doit être:

1^o *Intérieur*: au fond du cœur nous devons avoir pour eux des sentiments d'estime, de vénération et de déférence.

2^o *Extérieur*: ces sentiments intérieurs doivent se manifester par des saluts respectueux, des paroles convenables, des manières pleines de déférence, etc.

Combien sont donc coupables les enfants qui méprisent leurs parents, qui se moquent d'eux, qui publient leurs défauts, qui les frappent, qui les traînent devant les tribunaux, etc.!

III. — *L'obéissance*

Pourquoi et *comment* devons-nous obéir à nos parents?

I. *POURQUOI*? — 1^o La *nature* l'exige: l'obéissance n'est-elle pas la loi qui régit le monde entier?

2^o La *raison* le fait comprendre: les parents n'ont-ils pas pour eux l'expérience? Et

cette obéissance n'est-elle pas la condition de l'accord et du bien-être dans les familles?

3^o La *reconnaissance* nous y oblige: n'est-ce pas pour nous le meilleur moyen de rendre à nos parents ce qu'ils ont fait pour nous?

4^o C'est même notre *intérêt* tant spirituel que temporel.

5^o Enfin c'est le commandement de *Dieu*.

II. *COMMENT*? — Notre obéissance doit être:

1^o *Prompte*: sans hésitation et sans délai.

2^o *Simple*: sans discussion ni murmure.

3^o *Joyeuse*: sans apporter la moindre répugnance.

4^o *Constante*: jusque dans notre vieillesse.

5^o *Surnaturelle*: afin de la rendre méritoire.

6^o *Entière*: en se conformant exactement à tout ce qui nous est commandé, à moins que cela ne soit pas conforme aux commandements de Dieu et de l'Eglise. En ce cas, il faut se rappeler le grand principe: « *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* » (Act., v, 29).

IV. — *L'assistance*

Pourquoi et *comment* devons-nous assister nos parents?

I. *POURQUOI*? — 1^o C'est la loi de *nature* sanctionnée par le droit civil.

2^o La *reconnaissance* suffit à nous faire comprendre ce devoir.

3^o La *justice* nous le fait comprendre à défaut de reconnaissance.

4^o Enfin c'est la loi de *Dieu*, loi si rigoureuse que l'Eglise renvoie dans sa famille le religieux qui a des parents dans le besoin.

II. *COMMENT*? — Nous devons les assister au point de vue corporel, au point de vue moral, au point de vue spirituel.

1^o Au point de vue *corporel*: en les aidant, en les soignant, en travaillant pour eux.

2^o Au point de vue *moral*: en les entourant d'affection et de tendresse, car il semble que les vieillards en ont plus besoin que les autres.

3^o Au point de vue *spirituel*: en priant pour eux, en leur procurant les derniers sacrements, et en ne les oubliant pas même après leur mort.

Combien sont coupables les enfants qui se débarrassent de leurs parents en les envoyant dans un hôpital avec cette stupide parole pour excuse: « L'hôpital n'est pas fait pour les chiens! » Un tel sentiment est la honte de notre époque.

Conclusion

Dieu a attaché à ce commandement une sanction spéciale. Malheur donc aux mauvais enfants! L'histoire nous montre dans tous les temps et dans tous les pays des exemples terribles de la vengeance divine. Heureux au contraire les bons enfants, car Dieu leur promet une vie longue en ce monde et les récompenses éternelles en l'autre.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXII

L'IDÉAL

Mes enfants,

Souvent dans vos conversations, parlant des jeunes gens qui ne fréquentent pas nos réunions, vous avez dit : « En voilà encore qui perdent leur vie ! »

Est-ce vrai ? — Oui. — Pour lesquels ? — Pour tous ceux qui ne savent pas orienter leur vie, lui donner un but ; pour tous ceux qui se trompent sur le but à atteindre ; pour tous ceux qui ne veulent pas faire l'effort nécessaire pour atteindre le vrai but ; en un mot, pour tous ceux qui manquent d'idéal.

Développons rapidement ces trois pensées : 1^o il faut avoir un idéal ; 2^o il faut choisir le véritable idéal ; 3^o il faut vivre son idéal.

I

Il faut avoir un idéal. — Vous ne devez pas et vous ne voulez pas, mes enfants, perdre votre vie. Votre jeune expérience vous en a déjà fait sentir tout le prix.

Rappelez-vous certaines heures calmes et réfléchies qui vous ont donné en quelque sorte conscience de la valeur de la vie. — C'est un jour où vous avez reçu les tristes confidences d'un compagnon de travail et où vous avez constaté avec lui que la vie ne peut pas être une partie de plaisir. — C'est la mort d'un ami, c'est le souvenir du passé qui vous ont montré que les heures, les jours ne nous appartiennent pas ; à peine nés, le temps nous les ravit dans sa course vertigineuse et ne nous laisse pas le loisir de les voir passer. — C'est l'expérience personnelle, c'est la vie de ceux qui vous entourent qui vous montrent l'influence de toutes vos paroles, de toutes vos actions. Les plus insignifiantes comme les plus graves déterminent un changement vers le bien ou vers le mal. Que de fois vous vous en êtes rendu compte ! Que de fois vous avez dit : « Tel ami m'a fait du bien ; tel ami m'a fait du mal... Telle fréquentation l'a sauvé, telle fréquentation l'a perdu ! » — C'est votre foi qui vous enseigne que rien n'échappe au regard de Dieu, et que sa bonté autant que sa justice exigeront le compte rendu exact de votre vie.

Et après ces sérieuses réflexions vous avez eu sans doute le désir de faire un pas dans la voie du bien, mais sans trop savoir de quel côté vous diriger.

Vous avez peut-être fait un effort, mais un effort qui tendait vaguement vers le mieux plutôt que vers un but très précis. Pourquoi votre hésitation ? Parce que vous n'avez pas d'idéal.

Vous vous laissez vivre au jour le jour, oubliant le passé et vous souciant peu des événements présents ; quant à l'avenir, vous croyez trop facilement qu'il est inutile de le préparer et qu'il sera toujours temps d'y penser.

Mes enfants, voulez-vous devenir des hommes ? Voulez-vous sortir de la médiocrité où se traînent malheureusement la trop grande majorité de vos semblables ? Voulez-vous rendre votre vie utile ? Voulez-vous vivre vraiment, c'est-à-dire, non pas porter comme un fardeau déjà trop lourd à vos jeunes épaules la vie que Dieu vous a donnée, mais dominer votre vie, en être réellement les maîtres pour la diriger, lui faire atteindre son maximum d'intensité et son parfait épanouissement ? Ayez un idéal ! Donnez à votre vie un but à atteindre, but noble, élevé, vers lequel vous orienterez sans cesse toutes les facultés et toutes les puissances de votre âme.

Ayez un idéal, mes enfants, sans cela vous gaspillerez votre vie, vous la traînerez dans un terre-à-terre déconcertant ; vous la supporterez avec une sorte de dégoût inexplicable ; vous arriverez à l'âge d'homme sans avoir eu de jeunesse, et plus tard vous arriveriez à l'âge mûr, à l'âge du déclin, sans trop savoir si vous avez vraiment vécu.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front, ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime, ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime, ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour, Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour ¹.

II

Il faut choisir le véritable idéal. — A vrai dire, mes enfants, il y a peu d'hommes qui ne poursuivent pas un but dans la vie et qui, par conséquent, n'aient devant les yeux un idéal qu'ils cherchent à atteindre. Le malheur, c'est qu'un trop grand nombre se trompent sur le véritable but de la vie.

Je ne parlerai pas de la jeunesse pervertie, dont les plus grandes préoccupations ne dépassent pas les plaisirs honteux du vice. Qui de vous considérerait comme idéal de vie les efforts qui ne tendent qu'à avilir l'homme et à lui faire perdre sa dignité ?

Mais combien d'autres qui, sans s'abandonner à ces excès, ne savent pas élever leurs pensées au-dessus de la médiocrité ! Interrogez l'ensemble de la jeunesse d'aujourd'hui. Que fait-elle ? Comment occupe-t-elle sa vie, ses loisirs ? A-t-elle devant les yeux « ce but sublime, ce saint labeur ou ce grand amour, » pour parler le langage du poète ? Hélas ! le « but sublime » est souvent bien rabaisé ; pourvu qu'on ne soit pas cause de scandale et qu'on garde un extérieur honnête, on croit

¹ Victor Hugo.

avoir atteint la perfection. Le « saint labeur » se réduit à passer sa journée sans faire de tort au maître qui vous occupe, ou à tuer le temps de ses loisirs dans un match ou un challenge quelconque. Le « grand amour » se borne à l'amour de soi, ou s'il se déverse sur le prochain, il est trop souvent guidé par un intérêt personnel. Cette jeunesse-là manque d'idéal, ou celui qu'elle prétend poursuivre n'en mérite pas le nom.

Montons un degré plus haut. Regardons la jeunesse chrétienne, celle qui fréquente nos patronages, celle qu'on rencontre dans nos églises. A-t-elle un idéal réel ? — Mes enfants, il faut dire la vérité ! Vous ressemblez beaucoup trop à la jeunesse que nous venons de faire défiler sous vos yeux. Combien parmi vous sont chrétiens par une sorte d'entraînement ! Votre mère vous a appris à prier, vous avez suivi les catéchismes, vous avez persévéré après votre Première Communion ; et cependant avez-vous jamais cherché à pénétrer le mystère intime de votre vie ? Avez-vous cherché à devenir meilleurs en développant votre valeur morale ?

Jetez maintenant vos regards sur la société. Que cherche-t-on dans le monde ? Quel but poursuivent tous ces gens affairés que vous côtoyez chaque jour ? La vie fiévreuse qu'ils mènent (ou plus vraiment, qui les mène) laisse entrevoir un désir ardent et passionné d'atteindre un but rêvé, but d'autant plus grand qu'il semble demander de suprêmes efforts... Hélas ! l'idéal de notre société moderne ne va guère au-delà des intérêts matériels de la vie ou de la fausse gloire qu'accorde la flatterie des hommes. L'ouvrier penché sur son dur labeur travaille pour élever sa famille ; assurer le pain de chaque jour et procurer un peu plus de bien-être à ses enfants, tel est le seul but de sa vie. Le commerçant, l'homme d'affaires, l'industriel cherchent surtout l'acquisition de la fortune pour s'assurer des jours meilleurs. Le savant, l'artiste, le génie, un peu plus détaché peut-être des biens matériels, poursuit son œuvre avec ténacité, espérant dépasser ses devanciers, et plus ou moins consciemment se laisse séduire par l'espérance d'un peu de gloire.

Tous ces hommes ont bien un idéal. Les efforts de leur vie peuvent tendre parfois vers un but noble, élevé ; pourtant, atteignent-ils l'idéal de vie qu'on puisse proposer comme modèle à tous ? Non, car leurs efforts les laissent malgré tout dans le terre-à-terre où ils traînent leur vie. Or, l'homme n'a pas seulement un corps à nourrir, et une intelligence à élever ; il a surtout une âme créée à l'image de Dieu. L'idéal de la vie, sans négliger les devoirs matériels, devra donc nous élever au-dessus d'eux. L'idéal vrai, le seul qui mérite ce nom, c'est l'idéal moral, celui qui prend l'homme tout entier, qui englobe à

la fois sa vie matérielle, intellectuelle et morale, et qui lui propose la perfection en toutes choses.

Et disons-le de suite : afin que cet idéal ne paraisse pas une chimère, une impossibilité, Dieu l'a réalisé sur terre ; il l'a placé sous nos yeux en la personne de Jésus-Christ, afin que Notre-Seigneur, tout en étant notre Maître, soit en même temps notre modèle. Cet idéal, Dieu l'a réalisé dans la personne de ses saints, qui vivants comme nous, ayant les mêmes défauts, les mêmes difficultés que nous, se livrant à des travaux semblables aux nôtres, ont atteint, selon les limites de la puissance humaine, l'idéal qu'ils s'étaient proposé.

Mes enfants, le chemin est tracé ; à vous de le suivre.

III

Il faut vivre son idéal. — Ne vous effrayez pas à l'avance du but à atteindre. « Il faut que nos idées soient dix fois supérieures à notre conduite, pour que notre conduite soit simplement honnête. Il faut vouloir énormément le bien, pour éviter un peu de mal. Aucune force de ce monde n'est sujette à un déchet plus énorme que l'idée qui doit descendre dans la vie quotidienne. C'est pourquoi il est nécessaire d'être héroïque dans ses pensées pour être tout au plus acceptable ou inoffensif dans ses actions¹. »

Si donc vous voulez vraiment vous élever au-dessus du vulgaire, donner de la noblesse à votre vie, vivre en véritable disciple de Jésus-Christ, comme c'est votre devoir, il faudra *défendre votre idéal*, il faudra *l'alimenter*, il faudra surtout le *pratiquer*.

1. Vous devrez défendre votre idéal contre vos passions. Il est facile de décider en son âme que désormais on changera sa conduite et qu'on entrera résolument dans la voie du bien. Mais dès qu'il s'agit de manifester cette résolution dans la vie pratique, les passions se révoltent, les habitudes prises réclament ; c'est la lutte intérieure qui se déchaîne et qui se renouvelle à chaque instant.

Vous devrez défendre votre idéal contre les circonstances extérieures qui s'opposeront à la réalisation facile de vos désirs ; contre les contradictions que les hommes ne vous ménageront pas. Quiconque cherche à mieux faire, est toujours qualifié d'utopiste ; quiconque veut vivre en chrétien, se voue lui-même à la moquerie et au mépris. Devant les quolibets ou même devant les insultes, mes enfants, ne capitulez jamais, vous seriez perdus. Quitter ainsi lâchement la bataille, à l'heure même du combat, serait vous placer au-dessous de ces insensés qui ont abandonné leur foi, ou de ces malheureux qui ne

¹ Association catholique, février 1900.

connaissent pas les grandeurs et les beautés de notre religion.

2. Vous devrez *alimenter* votre idéal, je veux dire, entretenir sa flamme dans vos âmes. Pour ce faire, remettez souvent le divin Modèle devant vos yeux. Cherchez-le et décourez-le dans les saines lectures qui élèveront vos âmes, surtout dans la lecture de l'Evangile. Reconnaissez-le dans les exemples qui vous sont donnés et vous excitent au bien. Demandez à Notre-Seigneur dans la prière de raviver sans cesse en vous cette lumière qui vous permettra de tenir constamment votre volonté orientée vers le bien.

3. Enfin et surtout, vous devrez *pratiquer* votre idéal, non à certaines heures de votre vie, mais à chaque instant ; car avoir un idéal et ne pas en vivre ou ne le suivre que par caprice, lorsqu'il ne gêne pas, équivaut à n'en pas avoir.

C'est dans votre travail, dans vos relations d'atelier, dans vos relations de famille, que vous devez vous inspirer de cet idéal. Il est facile alors de demander à Notre-Seigneur ce qu'il ferait à votre place, quelle attitude il prendrait, quel langage il tiendrait. Puis, lorsque Jésus vous aura répondu par la voix de votre conscience, unissez-vous à Lui, et quoi qu'il vous en coûte, faites ce qu'il demande. Vous ne tarderez pas alors à constater des changements notables dans votre vie. Elle vous apparaîtra sous un jour beaucoup plus noble, beaucoup plus beau ; vous en comprendrez mieux le sens et la valeur, et vous sentirez tout le bien que Dieu peut vous en faire tirer.

Si parfois le devoir vous semble un peu pénible, demandez à Notre-Seigneur de vous mieux éclairer et de vous soutenir. Rappelez-vous les belles strophes du cantique *Jésus adolescent* :

Voici Jésus, notre modèle ;
Sa voix nous dit : « Viens, ne crains pas ;
« Même à vingt ans sois-moi fidèle,
« La main d'un Dieu soutient tes pas. »

Jeune homme, Il marche, Il te convie
A marcher droit ton dur chemin ;
Toi qui veux vivre, Il est la vie ;
C'est Lui qui fait le lendemain.

Avec un tel Maître, avec un tel Ami, mes enfants, comment pourriez-vous hésiter à poursuivre l'idéal de vie qu'il vous présente ? Ne craignez pas de vous lancer sur le chemin de la perfection ; et pour accomplir la route, mettez vos mains dans ses mains divines. Elles sont les mains d'un ouvrier comme vous ; mais des mains toutes-puissantes qui vous aideront et, s'il est nécessaire, vous porteront pour vous aider à atteindre le but : le salut de votre âme.

POUR LE VENDREDI SAINT

LES TROIS CROIX DU CALVAIRE

Mes frères,

En ce soir de la Passion, transportons-nous par la pensée sur le Calvaire, et contemplons le spectacle qui se présente à nos yeux. Au sommet de la sainte colline se dressent trois gibets. Sur l'une de ces croix, Jésus agonise ; il lève vers le ciel son front couronné d'épines et murmure : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » A sa droite, le bon larron fait l'humble aveu de ses crimes et prie le Sauveur de ne pas l'oublier quand il sera dans son royaume. A sa gauche, le mauvais larron s'agite et blasphème ; il mêle ses injures aux vociférations de la populace : « Si tu es le Fils de Dieu, dit-il à Jésus, sauve-toi toi-même, et nous avec toi ! » Et il meurt en maudissant le Dieu qui aurait pu le sauver.

Ce monde aussi est un grand Calvaire tout planté d'innombrables croix. Chacun de nous y a la sienne ; et si toutes les voix qui s'élèvent des villes et des bourgades pouvaient se fondre en une seule rumeur, on entendrait un gémissement profond et sourd qui serait comme la plainte de l'humanité souffrante. Nul n'échappe à la nécessité de souffrir. Nous aurons beau nous débattre et nous épuiser en vains efforts : nous ne détacherons pas nos bras de la croix. La douleur nous tient ferme et ne lâchera prise qu'après avoir achevé son œuvre.

Dès lors une question se pose. Puisque la souffrance s'impose à nous et qu'il n'y a aucun moyen de l'éviter, quel accueil convient-il de lui faire ? Cette croix que Dieu nous met sur les épaules, comment la porterons-nous ? Faut-il la rejeter avec colère, l'accepter avec patience, ou l'embrasser avec amour ? De qui devons-nous suivre l'exemple : de Jésus, du bon larron ou de son compagnon de supplice ? Souffrirons-nous en désespérés, en pénitents, ou en victimes ?

I. — Le mauvais larron

C'est une conduite étrange que celle du mauvais larron. Il semble que, brisé par la souffrance, il aurait dû prendre en pitié le Juste qui endure les mêmes tourments que lui. Puisqu'il avait quelque soupçon de sa divinité, il aurait dû recourir à sa puissance et tenter au moins cette suprême chance de salut. Mais non : se sentant coupable, il est pris d'une sorte de rage contre l'innocent qui souffre près de lui. Comme tous les pécheurs endur-

cis, il a la haine de Dieu. Jusqu'entre les bras de la mort, il le blasphème. Dans sa fureur aveugle, il prend contre Jésus le parti de ses propres bourreaux ; il se fait l'écho de leurs outrages ; et renonçant tout à la fois au bonheur de ce monde et à l'espoir du royaume céleste, l'éternité malheureuse est déjà commencée pour lui.

Ils sont nombreux dans le monde, mes frères, les crucifiés qui, comme le mauvais larron, se révoltent contre la souffrance. Comme ils n'ont point d'espérance et que pour eux la mort n'est qu'un grand trou noir qui les engloutit tout entiers, ils n'ont qu'un but et qu'une raison de vivre : se rassasier de jouissances. Ils veulent tout voir, tout sentir, tout aimer et vider jusqu'à la lie la coupe des plaisirs. Partant, la souffrance est pour eux la grande ennemie. C'est un spectre qui trouble leurs fêtes et empoisonne leurs joies. Pour lui échapper, ils ne reculent devant rien, pas même devant le crime. Et quand malgré tout ils tombent entre ses bras, ils la subissent avec une rage mal contenue. Ne pouvant briser son étreinte et incapables de la supporter, ils ne cessent de la maudire. Ecoutez-les : dans leurs conversations, dans leurs discours, dans leurs écrits, ce ne sont que récriminations contre la mort, contre la nature et contre le destin ; et parfois, ne sachant à qui s'en prendre, ils en viennent à blasphémer un Dieu en qui ils font profession de ne pas croire.

Rien de plus déraisonnable que cette attitude de révoltés. A quoi bon, par exemple, inveitiver contre *la mort*, l'appeler cruelle, stupide, lui reprocher de trancher les plus belles vies dans leur fleur ? La mort personnifiée n'est qu'une abstraction ; elle n'entend ni nos soupirs ni nos outrages, car elle n'a point d'existence en dehors de notre pensée. Que sert encore de se plaindre de *la nature* ? La nature n'a pas créé les maux dont nous souffrons ; elle subit comme nous des lois qu'elle n'a pas faites, et il est ridicule de lui en vouloir comme si elle en était responsable.

Mais dans cette révolte contre des chimères, il y a encore plus de malice que de déraison, car derrière ces personnifications et ces allégories, celui qu'on vise, c'est Dieu. On ne veut pas reconnaître son existence, par crainte des obligations qu'elle entraîne ; mais l'œil ne peut s'empêcher de croire au jour qu'il voit, ni l'âme de croire au Dieu qui l'éclaire. Quand cette foi inavouée, demi-consciente, ne s'épanche point en prières, elle se trahit par des blasphèmes. Le blasphème des incrédules qui s'en prennent à Dieu de tout ce qui se fait dans le monde est donc un hommage involontaire rendu à la Providence.

Mais c'est aussi une preuve de leur ignorance et de leur mauvaise foi. En reprochant à Dieu son œuvre comme une mauvaise action, en rejetant sur lui la responsabilité de tout le

mal qui est dans le monde, ils raisonnent comme si l'homme n'avait jamais péché. Ils font comme ces condamnés qui, ayant perdu tout souvenir de leur crime, sont tout étonnés de se voir en prison et n'ont pas assez d'injures pour ceux qui les y retiennent.

Pour nous, mes frères, qui connaissons l'histoire du premier péché et ses suites déplorables, nous serions plutôt étonnés de n'avoir rien à souffrir. La souffrance n'est plus pour nous un scandale et une énigme. Sans doute, même dans la solution chrétienne, il reste encore bien des obscurités. Comment expliquer, par exemple, la première chute, et par quelle voie l'attrait du mal s'est-il glissé dans une âme innocente à peine sortie des mains de Dieu ? Est-il juste que le crime du premier homme soit imputé à ses descendants, si bien qu'ils naissent tous coupables et punissables ?... Mais loin de tirer prétexte de ces difficultés pour accuser Dieu, nous les attribuons à la faiblesse de notre raison. Insolubles pour nous, elles ne le sont pas pour une intelligence supérieure ; et un jour sans doute, à la lumière de Dieu, elles s'éclairciront même pour nous.

II. — Le bon larron

Quant au bon larron, il reprend son compagnon qui blasphème : « Pourquoi, dit-il, insulter ce Jésus qui est crucifié entre nous ? Criminels que nous sommes, nous avons bien mérité notre supplice. Mais ce juste, qu'a-t-il fait ? » En récompense de sa généreuse intervention et de son repentir sincère, il mérite d'entendre le Sauveur lui dire : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis. » Et pendant que son compagnon se débat dans les convulsions du désespoir, il expire doucement, remettant son âme entre les mains du Sauveur qui lui a promis le ciel.

Ce saint voleur, comme l'appelle Bossuet, représente les âmes résignées qui acceptent leurs épreuves en esprit de pénitence. Loin de les repousser, elles trouvent dans leur foi chrétienne la force de leur faire bon accueil.

Ce qui rend la souffrance insupportable aux incrédules, c'est qu'elle est pour eux une perte sèche, sans dédommagement d'aucune sorte. Que leur revient-il, par exemple, d'une infirmité incurable ou des angoisses de leur dernière agonie ? Rien. Ils ne voient dans la douleur que des nerfs froissés, des aspirations contrariées sans profit pour personne. De là l'espèce de rage avec laquelle ils la subissent.

Il n'en est pas ainsi du chrétien. A ses yeux la souffrance n'est pas inutile, car elle répare les suites funestes du péché ; elle est la monnaie précieuse dont on achète la pureté, la paix et le pardon.

Le péché, vous le savez, mes frères, laisse après lui une peine qu'il faut subir en ce monde ou en l'autre. Or chaque souffrance

acceptée chrétiennement rend moins lourde cette dette. Elle contribue à l'amortissement de nos créances : et quelle joie de se libérer ainsi ! Un débiteur qui s'acquitte n'est plus sous la dépendance de son créancier ; il n'a plus à craindre ses réclamations ni ses poursuites. De même, celui qui est quitte envers Dieu lui enlève, pour ainsi parler, le droit de le punir. Ne se sentant plus menacé du châtement, il éprouve le même soulagement qu'un homme échappé d'une maison qui allait crouler sur lui.

Le péché laisse encore dans l'âme une sorte de souillure. Après la faute, on a le sentiment d'une déchéance. Au lieu de surmonter la tentation, on a été vaincu par elle ; on a été inférieur à soi-même ; on a fait ce qu'on ne voulait pas. Le souvenir de notre faiblesse et de notre lâcheté nous pèse. Mais le péché qui nous fait honte ne nous fait pas toujours horreur, et parfois au fond de nous-mêmes nous sentons une volonté sourde d'en recommencer la triste expérience. — De cette flétrissure morale, c'est encore la douleur qui nous purifie. Si le péché est une défaite, la libre acceptation de l'épreuve est une victoire sur nous-mêmes, car elle suppose une résistance dont on a triomphé. Elle est donc une noble revanche et nous réhabilite à nos propres yeux.

Une autre suite du péché, ou plutôt son essence même, est de nous éloigner de Dieu, soit qu'il l'irrite contre nous, soit que la volonté de jouir sans contrainte des créatures étouffe en nous la piété et nous dégoûte de Dieu. Mais la souffrance survient qui, arrachant de notre cœur les affections coupables, y fait reflourir l'amour divin. Ce germe précieux était là, toujours actif, toujours vivant ; et il a suffi de lever l'obstacle pour le voir germer et s'épanouir.

Un pieux auteur pense que les âmes, lorsqu'après la mort elles paraissent devant Dieu et que se comparant à la Beauté suprême, elles se voient si imparfaites, sont prises d'un ardent désir d'expiation et se précipitent d'elles-mêmes dans le Purgatoire. Comprendant qu'elles ne peuvent entrer au ciel dans cet état, elles vont au-devant de l'expiation qui leur en ouvre les portes. Sans doute, dans la flamme elles souffrent des tourments indicibles, mais qui sont adoucis par l'espérance et par l'amour. En effet, elles aiment leur souffrance, encore que vive et cruelle, parce qu'elle est expiatoire. Chaque minute de Purgatoire, en leur enlevant quelques taches, hâte leur délivrance et les rapproche du ciel... Comme ces âmes délivrées du corps, si nous comprenions la répugnance infinie de Dieu pour le péché, nous aimerions la souffrance qui nous en purifie. Notre désir le plus profond, sinon le plus vivement ressenti, c'est celui d'entrer un jour dans la Jérusalem céleste. Mais dans cette cité bienheureuse n'ont

accès que les âmes pures et saintes, « Dehors les fourbes, les colères et les impudiques ! » Si donc nous voulons jouir un jour de la félicité sans mélange et sans limite, il faut laisser la souffrance accomplir en nous son œuvre réparatrice, car seules auront place dans la cité sainte les âmes qu'elle aura taillées et polies de sa rude main.

III. — *Le Jusse*

Tournons maintenant nos regards vers la croix de Jésus : elle va nous apprendre les derniers secrets de l'art de souffrir.

Jésus ne se contente pas d'accepter la souffrance : il l'aime et la recherche. Se sachant trahi, rien ne lui était plus facile que de se cacher, de fuir, ou encore de se rendre invisible comme il l'avait déjà fait en plusieurs rencontres. Mais non : dès que la dernière Cène est finie, il s'empresse d'aller où ses tourments l'attendent. Et quand le traître arrive, apportant avec lui toutes les angoisses de la Passion, toutes les tortures et toutes les agonies, au lieu de se détourner avec horreur, Jésus reçoit son baiser en l'appelant : « Mon ami ! »

Et pourquoi s'en va-t-il ainsi au-devant de la souffrance ? Il l'a dit lui-même en présentant à ses apôtres le calice eucharistique : « Voici le calice de mon sang, du sang de la nouvelle Alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. » Ainsi, souffrir volontairement, et souffrir pour les autres, c'est la divine manière de souffrir.

Quand saint André approcha du lieu de son supplice et que de loin il aperçut la croix qui lui était préparée, il tendit les mains vers elle : « O bonne croix, s'écria-t-il, longtemps désirée, passionnément aimée, c'est avec bonheur que je viens à toi ! Reçois-moi dans tes bras, et porte le disciple après avoir porté le Maître. » Qu'ils sont nombreux encore aujourd'hui les chrétiens vaillants qui, suivant comme André l'exemple du Sauveur, marchent à la croix les bras tendus ! A l'encontre du monde qui fuit la pauvreté, les privations, le mépris, ils aiment tout cela, ils en sont avides. Ils appellent l'épreuve ; et quand elle tarde à venir ou qu'elle est trop bénigne à leur gré, ils ajoutent leurs pénitences volontaires au fardeau que Dieu leur impose.

L'exemple de ces héros du sacrifice devrait, mes frères, nous stimuler et nous reconforter. Quand nous sommes tentés de rejeter la croix ou de la porter à contre-cœur, impatients d'en être délivrés, pensons aux saints et aux martyrs, et nous rougirons de notre faiblesse. Ah ! si comme eux nous savions bénir la bonne souffrance, que notre vie changerait d'aspect ! Qu'elle serait plus belle et plus heureuse ! Selon la promesse de l'Evangile, nos tristesses se changeraient en joies, car la souffrance qu'on désire, ce n'est plus la souffrance. Elle

serait venue, alors même qu'on l'aurait redoutée et maudite ; mais en la regardant comme un bien, on lui a ôté son aiguillon. Elle est devenue pour ainsi dire inoffensive, et plus elle frappe, plus on est content, car plus on a ce que l'on désire. Rechercher ainsi la souffrance équivaut à l'éviter, et c'est donc chez le chrétien une habileté suprême.

C'est aussi vis-à-vis de Dieu une suprême délicatesse. Dieu qui est père nous a faits pour être heureux, et s'il nous afflige, c'est malgré lui, c'est que nous l'avons contraint de nous punir. Quand donc nous subissons notre peine en maugréant, à plus forte raison quand nous l'accueillons avec des imprécations et des blasphèmes, le cœur de Dieu en est doublement contristé : par la nécessité de nous punir, et par la folie de notre révolte. Quand au contraire nous acceptons l'épreuve avec amour, quand surtout nous allons au-devant d'elle, Dieu nous en sait gré, car nous prévenons l'action de sa justice. Nous faisons comme un enfant coupable qui s'infligerait une pénitence volontaire pour épargner à son père la peine de le châtier.

Expier pour les autres, c'est encore un moyen d'adoucir nos peines, ou même de les rendre aimables. Il est doux de penser qu'une épreuve chrétiennement supportée, une mortification généreusement offerte, est comme un paratonnerre qui protège ceux qui nous sont chers. Elle détourne de leur tête la vengeance divine, acquitte en partie leur dette et obtient pour eux une multitude de grâces. Par un admirable effet de la reversibilité des mérites, l'amour n'est jamais impuissant. Les pécheurs que notre zèle n'a pas convertis, les malades que nos soins n'ont pas soulagés, nous pouvons souffrir et mériter pour eux. Grâce à ce sacrifice expiatoire, les absents et les morts eux-mêmes ressentent encore, malgré la distance et par-delà la tombe, le rayonnement de notre affection. Quand l'amour se mêle ainsi à la souffrance, il lui enlève toute son amertume, car selon l'*Imitation*, « celui qui aime ne souffre pas, ou s'il souffre, il aime sa souffrance. »

Ce qui pour certaines âmes d'élite donne encore tant de charme au sacrifice, c'est le sentiment de sa fécondité. Voici une religieuse qui a passé toute sa vie dans le cloître : elle n'a fait que prier et souffrir. Cependant, si elle voyait tous les fruits de son apostolat obscur, infidèles baptisés, pécheurs convertis, vocations suscitées, elle en ressentirait une joie immense, joie non pas d'orgueil, mais de charité pure, à se sentir près de Jésus sur la croix, sauvant comme lui les âmes par sa souffrance, et devenue avec lui une co-rédemptrice du genre humain.

**

Parmi les peintures qui décorent les parois des Catacombes, le pèlerin admire une croix

symbolique qui porte sur ses branches deux candélabres. Le bois en est tout constellé de pierres précieuses, et à son pied pousse une tige qui s'épanouit en fleurs exquises. Rien de plus expressif que cet emblème.

Où, les premiers artistes chrétiens avaient raison d'embellir et de transfigurer la croix, car elle n'est plus pour nous ce qu'elle était pour le monde païen. Elle n'est plus un objet d'horreur ni un symbole d'ignominie, l'instrument de supplice des grands criminels et des esclaves. C'est l'épée mystique dont le Christ s'est armé pour vaincre le démon et la mort et nous conquérir le ciel. Aussi est-ce à bon droit que les chrétiens primitifs la représentaient toute ruisselante de rubis et d'améthystes.

Elle est aussi un flambeau qui éclaire les ombres de l'intelligence humaine. Elle nous apprend deux grandes vérités : la misère de l'homme et la grandeur de Dieu. Elle nous rappelle notre déchéance primordiale et notre impuissance d'en sortir sans la grâce. Elle nous donne l'intuition de la majesté divine, car Dieu est si grand qu'un Dieu seul pouvait lui offrir une réparation digne de lui. Toute science est donc dans la croix de Jésus : celui-là est assez savant qui en connaît tous les mystères. Elle est la lumière du monde, et c'est ce que figurent les deux candélabres posés sur ses branches.

Enfin, dans le sol fécondé par le sang de la grande Victime, croissent à l'envi toutes les vertus chrétiennes : la pureté, la douceur, l'abnégation, et celle qui les comprend ou les suppose toutes, la charité. Ces vertus, comme autant de fleurs divines, font à la croix une magnifique parure.

Qu'elle est donc belle la croix du Calvaire, ainsi que la souffrance que Jésus a transfigurée comme elle ! Vive la croix ! car le sang précieux qui en coule, lave les souillures de notre âme. Vive la croix ! car tout ce qu'il y a de bon en nous, c'est à elle que nous le devons. Vive la croix ! car elle nous introduit dans le sanctuaire de l'amour divin, qui est le vestibule du ciel.

Ces sentiments sont trop contraires à la nature pour qu'elle nous les ait inspirés. Vous qui les avez mis en nos âmes, ô divin Sauveur, ne permettez pas qu'ils soient étouffés par les convoitises charnelles et les maximes du monde ; mais faites qu'ils prennent racine et portent des fruits de vie ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 martii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 10 mars 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière. — XIX. L'objet de la prière, 177.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXI. Dimanche des Rameaux, 180.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XIV. Devoirs des parents, 182.

Pour le Jeudi Saint. — Trois devoirs envers l'Eucharistie, 184.

Sermons pour Pâques. — I. Pour la messe de communion, 187.

Panegyrique de S. Joseph. — Le serviteur fidèle, 189.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

XIX

L'OBJET DE LA PRIÈRE

Petite et accipietis.

Demandez et vous recevrez.

Mes frères,

La prière est une forme du culte, un acte religieux, une louange, un hommage d'adoration à Dieu; et ne serait-elle que cela, la raison serait plus que suffisante pour nous obliger d'y être fidèles. Mais la prière est encore autre chose, elle est un appel à la secourable bonté de Dieu, une supplication, une demande; et c'est sous cet aspect que beaucoup, bien à tort, l'envisagent exclusivement, de sorte que s'ils n'avaient rien à solliciter, ils la négligeraient complètement.

Au fait, la prière est très souvent une demande. J'ai cité le mot de S. Augustin : « Nous sommes les mendiants de Dieu, *mendici Dei*. » Le rôle des mendiants est de solliciter la charité du prochain, et puisque nous sommes des mendiants devant Dieu, que pouvons-nous faire, sinon de lui demander humblement l'aumône de ses bienfaits ?

La prière est une demande à Dieu; mais que devons-nous lui demander ? En d'autres termes : quel est l'objet de nos prières ? Il nous importe grandement de le savoir, et c'est pour éclairer votre conscience que je vous dirai 1° *ce que nous pouvons demander à Dieu dans nos prières*; 2° *comment il faut le lui demander*.

« La prière, dit S. Thomas, est la demande faite à Dieu des choses qui conviennent : *oratio*

est petitio decentium. » Cette définition du docteur Angélique marque bien l'objet de la prière : elle écarte tout ce qui serait inconvenant, inutile, injuste et criminel; elle n'admet que des choses qui sont convenables, qui répondent aux exigences de notre nature, de notre condition chrétienne, de notre destinée.

L'objet de la prière, ce qu'il convient de demander, c'est, pour l'exprimer en un mot, le bien : *quod decet bonum est*. Pour spécifier le bien que nous pouvons demander à Dieu, il faut nous souvenir que, en nous, il y a comme une gradation, une superposition de trois vies en une seule : vie physique, vie intellectuelle, vie surnaturelle. Ces trois vies ont chacune des besoins propres et déterminés. Elles nous ont été communiquées à l'état initial et il s'agit de les entretenir, de les développer et de les amener, autant qu'il est possible, à la perfection. Elles sont sujettes à des vicissitudes, à des altérations, à des accidents; il s'agit de les prévoir et d'en réparer les conséquences.

Eh bien ! il nous est permis de demander tout ce que nous pouvons légitimement désirer pour le soutien, pour le progrès, pour la défense de ces trois vies.

Nous sommes donc autorisés à solliciter dans nos prières les biens qui se rapportent au corps, à la vie physique. On accuse la religion de reléguer dans l'oubli les intérêts matériels, et de n'avoir que du mépris pour le corps. Non, l'Eglise ne méprise pas le corps de l'homme, car elle a pour lui de maternelles sollicitudes. C'est en touchant le corps par ses sacrements qu'elle arrive à régénérer l'âme; elle bénit le corps, elle le marque de saintes onctions, et quand l'âme s'en est séparée pour entrer au ciel, c'est ce corps en poussière qu'elle va chercher dans la tombe pour le placer sur les autels. Quand ce corps est abandonné dans les enfants, ne le recueille-t-elle pas ? Quand il est meurtri par la souffrance, ne le soigne-t-elle pas ? Quand il est affaibli et courbé dans les vieillards, ne le soutient-elle pas ? Non, encore une fois, la religion ne méprise pas le corps ni ce qui contribue légitimement à la conservation, au progrès, à la prospérité de la vie physique.

Il est évident qu'une certaine somme de biens temporels est nécessaire pour le soutien de notre existence. Une santé robuste, une vie longue, des champs fertiles, une moisson opulente, les rosées du ciel en temps opportun, l'éloignement des revers, des fléaux, des calamités privées ou sociales, l'aisance, voire même la fortune, voilà l'objet de vos

rêves, et vous désirez cela dans un but légitime, pour gagner votre pain de chaque jour, pour élever dignement votre famille et assurer son avenir. Vous ne voudriez pas agrandir vos domaines, acquérir la richesse, vous procurer le bien-être, par des moyens illicites, frauduleux. C'est bien ; vous pouvez demander cela. L'Eglise vous y invite et elle a des formules pour exprimer vos désirs ; elle prie pour toute espèce de nécessités et de tribulations ; elle prie pour conjurer les tempêtes, pour demander la pluie ou la sérénité, pour écarter tout ce qui troublerait la paix, la tranquillité.

Les biens de l'esprit vous paraissent dignes d'envie : vous ambitionnez une intelligence cultivée, des connaissances variées, une science acquise qui vous classent en bon rang dans la société. Libre à vous de faire de ces dons l'objet de vos prières, si vous avez l'intention de les utiliser à votre profit, pour répondre aux desseins de Dieu, au profit de vos semblables, pour les instruire et les obliger.

Demandez, c'est votre droit, ce qui est fait pour entretenir et accroître votre vie intellectuelle ; mais n'oubliez pas qu'il y a une vie supérieure à celle-là et dont vous devez surtout vous préoccuper : c'est la vie surnaturelle, dont la grâce divine est l'origine et l'aliment, et le ciel l'aboutissement glorieux.

Je l'ai dit : l'objet de nos prières, c'est le bien. Or, il y a pour nous un bien plus précieux, plus enviable que tous les autres, un bien parfait, un bien suprême : c'est la gloire et la béatitude éternelles. Nous sommes ici-bas pour les mériter. Ne serions-nous pas des insensés, si nous négligions les moyens de nous en assurer la possession ? Et puisque la prière est à notre disposition, qui de nous ne voudra recourir à cette puissance pour demander à Dieu des grâces de salut : l'amour du bien, l'horreur du mal, le pardon de nos fautes, la paix de la conscience, le culte de la justice, le goût des choses divines, la foi, l'espérance, la charité ; en un mot, toutes les vertus, toutes les inspirations, toutes les lumières, tous les secours, qui peuvent nous être nécessaires dans l'œuvre de notre sanctification ?

Pouvez-vous demander une faveur exceptionnelle, un miracle ? Pourquoi pas ? Si vous croyez en un Dieu personnel, intelligent, capable de s'intéresser à vous, de connaître vos besoins, de prendre pitié de vos maux et de vouloir vous secourir ; si vous croyez en un Dieu puissant, créateur du monde, maître des choses, auteur des lois et de leurs exceptions, libre enfin parmi ses ouvrages, et indépendant de toute règle hors celle de sa sagesse ; pourquoi vous serait-il interdit de lui demander une grâce de choix, même un prodige ? Dieu a mille fois accordé cette faveur à la prière

confiante. Lisez l'Evangile : les pages en sont remplies de bienfaits extraordinaires, de guérisons miraculeuses. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, ni sa miséricorde n'est épuisée. Combien ont eu recours à lui et ont éprouvé l'effet de sa toute-puissante bonté ! Et si les yeux et les mains des contemporains du Sauveur ont vu et touché des miracles, des yeux et des mains en ont vu et touché parmi nous et attestent hautement, à l'heure où je parle, que la prière peut solliciter un bienfait extraordinaire avec l'espoir d'être exaucée.

II

Nous savons maintenant, mes frères, ce qu'il faut demander dans la prière. Mais comment faut-il le demander ? Des explications sur ce point ne seront pas sans utilité.

1. Disons d'abord que nous ne devons pas rester dans le vague d'une prière large, indéterminée, mais que nous devons demander à Dieu des choses précises. La parole est l'expression de la pensée, de sorte que si la pensée est nette, la parole arrive sur les lèvres nette et exacte. Que si au contraire la pensée est indécise, il est évident que la parole le sera également.

Vous ne vous contenterez donc pas de prier en disant simplement : « Mon Dieu, vous êtes le Maître absolu, la Providence de toutes vos créatures, le pourvoyeur universel de tous ceux qui espèrent en vous ; vous savez par conséquent mieux que moi ce qui peut convenir à mon corps et à mon âme ; je vous demande donc tous les secours qui me sont nécessaires. » Un pareil procédé mènerait au dégoût et à l'oubli de la prière.

Je pose en principe que nous devons demander à Dieu des choses déterminées et précises, et qu'il ne nous est pas permis de rester dans le vague des généralités. Et alors notre devoir est de descendre dans notre âme, d'en sonder les misères, d'en étudier les besoins, pour ensuite demander à Dieu de nous accorder, pour chacune de nos faiblesses la grâce spéciale qui la fortifiera, pour chacune de nos nécessités le secours qui y pourvoira.

J'ai insisté sur la précision des demandes que nous adressons à Dieu ; car lorsque la prière n'a pas un objet déterminé, un bien spécifié, elle manque généralement de l'attention et de la ferveur qui en accroîtraient le mérite.

2. Nous avons dans notre esprit nettement distingué ce que nous voulons demander à Dieu. Mais comment, sous quelle forme, dans quelles dispositions d'esprit et de cœur allons-nous le demander ?

Mes frères, parmi les biens qui sont l'objet de nos prières, il en est que nous pouvons solliciter d'une manière absolue, et d'autres

avec certaines *conditions*, sinon manifestement exprimées, au moins sous-entendues.

L'amour de Dieu, la pratique des commandements, la fuite du péché, le bonheur du ciel, tous les biens d'ordre spirituel qui sont d'une nécessité indispensable pour faire notre salut, ceux mêmes qui ne seraient qu'utililes à cette fin, nous pouvons les demander d'une manière absolue. Ils ne nous seront pas refusés, car Dieu qui veut le salut de tous les hommes, s'est engagé à nous les donner.

Nous ne pouvons avoir les mêmes prétentions et la même assurance, quand il s'agit de bienfaits miraculeux, de grâces privilégiées. Il nous convient de ne les solliciter qu'avec une grande réserve et une profonde humilité. Oserions-nous les réclamer comme on exige le paiement d'un débiteur ? Dieu ne les doit à personne, et s'il lui plaît d'en gratifier quelques-uns pour des raisons connues de lui, c'est un pur effet de sa magnanime bonté. Que si, portés par une grande foi et une sainte confiance, vous demandez un prodige à la toute-puissance divine, demandez-le avec une humble soumission, disant toujours, comme l'a enseigné Jésus par la doctrine et par l'exemple : « O Père, que votre volonté soit faite ! O Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ! *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* » Les miracles ne rentrent pas dans la loi générale ; ils sont des exceptions. Rien ne s'oppose à ce que vous en fassiez l'objet de votre prière, sous cette réserve que vous vous abandonniez pleinement au bon plaisir de Dieu qui sait mieux que vous ce qui vous convient.

Quant aux biens qui se rapportent à la vie physique et matérielle, vous ne les demanderez pas d'une manière absolue ; vous ne les solliciterez qu'avec modération, dans la mesure où ils vous sont nécessaires ou utiles pour vivre honorablement ici-bas et pour atteindre vos immortelles destinées ; et de même vous ne désirerez la délivrance des maux temporels qu'autant que votre salut peut en dépendre. Car l'acquisition des biens naturels, comme l'exemption du mal physique, peuvent nuire en certaines circonstances à nos intérêts spirituels qu'il s'agit avant tout de sauvegarder. Il faut donc que la prière, quand elle énonce ces sortes de demandes, soit toujours faite en conformité à la volonté de Dieu, d'une manière conditionnelle.

La santé est le trésor du travailleur, la joie de la vie, l'espérance de la famille, l'instrument des grandes œuvres et des nobles dévouements. Mais si, au lieu d'en appliquer les énergies à la pratique du bien, vous les dépensez pour la satisfaction des plus vils instincts, des plus honteuses passions, ne serait-elle pas un danger ?

La richesse peut être légitimement désirée ;

mais il arrive parfois qu'elle aveugle ceux qui en jouissent, qu'elle émousse en eux le sens moral, qu'elle les attache au monde d'une manière désordonnée, qu'elle les enfraîne dans une série de difficultés qui peuvent compromettre la conscience. La science humaine, on l'a vu plus d'une fois produire le vertige de l'orgueil, dessécher le cœur où germent les vertus généreuses, trahir sa mission qui est de répandre la lumière et la vérité, pour se mettre au service de l'erreur et de l'impiété.

D'autre part, n'est-il pas avéré que la maladie, les privations, les insuccès, les épreuves physiques et morales, dont nous demandons à Dieu l'exemption, la délivrance, ont été pour plusieurs une réelle utilité, un moyen de salut ? Vous étiez fascinés peut-être par les joies et les plaisirs du monde : la vie ne vous offrait que des sourires et des jouissances, vous y renfermiez toutes vos aspirations. Dieu était relégué dans un profond oubli ; vous n'aviez nul souci de votre âme. Mais voici une épreuve inattendue qui vient vous faire visite ; voici une maladie, une infirmité qui vous cloue sur un lit de douleur ; voici une déception, une peine morale qui vous déchire le cœur. Vous en souffrez, sans doute ; mais si ces souffrances vous rapprochent de Dieu, vous font mieux sentir la vanité des choses humaines et préparent votre conversion, convenez que si elles sont pénibles, elles sont en même temps salutaires.

Il est donc convenable, mes frères, de ne solliciter la possession des biens naturels et la délivrance des maux temporels qu'avec modération. *Petenda quidem sunt, sed non sunt nimie requirenda.* (S. Bernard).

3. Une dernière question et je vous laisse. A quels biens doivent aller nos préférences ? Dans quel ordre devons-nous les demander ?... C'est la valeur respective de ces biens qui fixera la place qui leur convient dans nos prières. Les biens surnaturels, les biens de la grâce, sous le rapport de l'excellence et de la nécessité, sont supérieurs à tous les autres et par conséquent ils doivent figurer au premier rang dans nos prières ; viendront ensuite, par ordre de dignité, les biens qui regardent la vie intellectuelle et qui sont l'ornement de l'esprit ; et en dernier lieu, les biens qui se rattachent à la vie physique. C'est la règle qui nous a été tracée par l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, a dit Notre-Seigneur, le reste viendra après. »

Est-ce ainsi, mes frères, que l'on pratique habituellement la prière ?... Que demande-t-on à Dieu avec le plus d'instance ? La lumière de la vérité ? L'honneur de la vertu ? Les trésors de la grâce ? Le règne de Dieu dans les âmes ? Des progrès incessants dans la perfection ? La sainteté, le bonheur du Ciel ?...

Non : les aspirations instinctives, les désirs les plus ardents vont à la matière, pour la satisfaction des besoins corporels. Ce que l'on veut, ce que l'on demande, c'est la santé, le bien-être, des jours sereins, une vie tranquille, de bonnes récoltes, de larges rémunérations, de beaux profits au bout de l'année. Et l'âme ? Et ses besoins quotidiens de lumière, de grâces, de force, d'assistance divine pour faire le bien, échapper au mal et atteindre ses immortelles destinées ? On ne s'en occupe pas avec le même empressement, et si on leur fait une place dans les pensées, dans les sollicitudes, elle n'arrive qu'au second rang. C'est le renversement de l'ordre. Il faut le rétablir et mettre l'âme avant le corps, l'esprit avant la matière, les dons de la grâce avant les dons de la nature. Nous sommes chrétiens : le chrétien ne fixe pas toutes ses espérances sur la terre, les biens périssables ne lui suffisent pas ; il a des aspirations plus élevées, et quand il prie, il ne borne pas ses vœux aux vulgaires besoins de la vie ; il demande à Dieu de grandes choses, comme dit un Père de l'Eglise : *cum oramus, magna oramus* ; car il demande sa grâce qui est le grand bien du temps, et sa gloire qui est le grand bien de l'éternité. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXI

Dimanche des Rameaux

ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

Suite du saint Evangile selon S. Mathieu (XXI, 1-9)

En ce temps-là,

1. Lorsqu'ils approchaient de Jérusalem et arrivaient à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples

2. En leur disant : « Allez au village qui est en face de vous, et vous trouverez aussitôt une ânesse attachée, et avec elle son ânon ; détachez-les et amenez-les moi.

3. « Et si l'on vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin. Et aussitôt on les laissera aller. »

4. Or tout cela arriva pour que fût accompli ce que le Prophète avait annoncé en disant :

5. « Dites à la fille de Sion : Voici qu'à toi vient ton Roi plein de mansuétude, assis sur une ânesse, et le petit né de celle qui porte le joug. »

6. Les disciples allèrent donc et firent ce que Jésus leur avait commandé.

7. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, les couvrirent de leurs vêtements et l'y firent asseoir.

8. Dans la foule, un grand nombre étendirent leurs manteaux sur la route ; d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin.

9. Et la multitude qui marchait en avant, comme celle qui suivait, criait en disant : « Hosanna au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

§ 1er. — Préliminaires

— Pourquoi le dimanche des Rameaux s'appelle-t-il ainsi ?

— Parce que la messe est précédée d'une procession où l'on porte des rameaux ou des palmes qui viennent d'être bénits.

— Que rappelle cette cérémonie liturgique ?

— Elle rappelle le fait même raconté par l'Evangile dont il y est fait lecture : l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

— Quand est-ce qu'eut lieu cette entrée triomphale ?

— Jésus fut reçu en triomphe à Jérusalem, cinq jours avant la dernière Pâque qu'il fit avec ses disciples, le lendemain du repas qu'il prit à Béthanie chez Simon le lépreux et pendant lequel Marie, sœur de Lazare, répandit sur ses pieds un parfum précieux.

— Pourquoi cette ovation faite au Sauveur ?

— Les miracles du Sauveur excitaient depuis longtemps déjà l'admiration et la reconnaissance des foules, mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme, ce fut la résurrection de Lazare, opérée quelques semaines auparavant.

— L'Evangile nous raconte-t-il en détail cette imposante manifestation ?

— Oui, mais l'Eglise ne nous en rappelle qu'une partie. Ce qu'elle nous donne de S. Mathieu aujourd'hui a besoin d'être complété par la suite du récit de l'Apôtre et par les narrations des autres Evangélistes.

— Les quatre évangélistes nous parlent donc de ce fait ?

— Nous racontant tous la Passion et ses humiliations, ils devaient tous aussi nous parler de l'ovation faite au Sauveur par une foule enthousiaste.

— Pourquoi ?

— Pour faire mieux apparaître le contraste qui existe entre la conduite d'une foule dont le bon sens n'est aveuglé par aucun préjugé, et celle d'ennemis dont l'intelligence est obscurcie par l'orgueil et la haine.

— D'où venait cette foule ?

— Elle se composait de tous ceux qui ayant entendu parler de Lazare le ressuscité, allaient à Béthanie pour le voir et attendaient le Thaumaturge pour l'acclamer.

— Comment se forma l'escorte triomphale du Sauveur ?

— Les Juifs qui le matin même étaient venus à Béthanie pour voir Jésus et Lazare, le suivirent avec ses disciples quand il prit le chemin de Jérusalem. D'autre part, la nouvelle de l'approche de Jésus avait circulé

dans la ville ; les étrangers qui arrivaient nombreux pour les fêtes pascals se joignirent aux amis du Sauveur pour aller à sa rencontre en portant des palmes et des rameaux d'oliviers en signe d'honneur.

— *N'y avait-il pas aussi des ennemis de Jésus ?*

— Leur présence dans la foule est signalée par un double incident que relate l'Évangile. Par crainte, peut-être, du pouvoir romain, mais surtout par dépit, ils essayèrent d'arrêter la manifestation. Deux fois, ils demandèrent au triomphateur de faire taire les acclamations.

— *Que répondit Jésus ?*

— Une première fois il répondit : « Si mes amis se taisent, les pierres se mettront à crier elles-mêmes. » La seconde fois, comme les acclamations que les Princes des Prêtres voulaient empêcher venaient surtout des enfants, il leur dit, en citant le Psalmiste, que la louange parfaite devait venir de ceux qui sucent encore le lait.

— *Combien de temps dura l'ovation ?*

— Commencée vers le milieu du jour sur la route qui conduisait de Bethphagé à Jérusalem, elle dura jusqu'au soir et se termina au temple où Jésus ne fit qu'apparaître pour retourner ensuite à Béthanie.

— *Quelle fut la conséquence de cet empressément de la foule ?*

— Le triomphe du Sauveur mit le comble à la fureur des Pharisiens, des Princes des Prêtres et des autres ennemis de Jésus. Ne pouvant plus arrêter l'élan populaire, ils résolurent d'en finir au plus tôt avec celui dont ils avaient décrété la mort.



§ 2. — Explication du texte

— *Que contient le récit évangélique choisi aujourd'hui par l'Eglise ?*

— On peut y distinguer deux parties : l'une nous indique à quel titre Jésus accepte les honneurs qu'on veut lui rendre ; l'autre nous retrace une partie de l'ovation qui lui fut faite.

1° Comment Jésus accepte le triomphe

— *Pourriez-vous nous dire d'abord pourquoi Jésus, qui avait si souvent refusé les honneurs de la foule, veut bien enfin les accepter ?*

— Non seulement Jésus accepte, mais il prépare lui-même son triomphe en envoyant chercher sa monture. Avant de subir les ignominies de la Passion, il voulait que sa mission divine et sa royauté fussent publiquement et solennellement reconnues et proclamées.

— *Comment en effet se présente-t-il ?*

— Il se présente comme le Souverain Maître de toutes choses et le roi d'Israël annoncé par le prophète.

— *Montrez-nous comment il revendique sa souveraineté ?*

— En ordonnant à ses disciples de lui amener l'ânesse et l'ânon, il dispose de ces animaux, sans trop s'occuper de ceux à qui ils appartiennent. La seule réponse qui devra être faite à ceux qui hasarderont quelque observation, c'est qu'il est le maître et qu'en cette qualité il a besoin de l'un et de l'autre.

— *N'indique-t-il pas, aussi qu'il est le maître des volontés ?*

— Il annonce en effet que les propriétaires de l'ânesse et de l'ânon s'inclineront devant son ordre souverain, et laisseront aller les disciples.

— *S. Marc et S. Luc donnent ce détail que l'ânon n'avait encore servi de monture à personne. Que signifie-t-il ?*

— Il indique que Jésus est le Maître de tout, avant ceux que l'on appelle propriétaires, et qu'il a droit aux prémices de toute créature.

— *Par quel acte le Sauveur montre-t-il qu'il est roi ?*

— Par le choix qu'il fait de l'ânon pour s'y tenir assis.

— *Comment cela ?*

— Assis sur l'ânon, il devait dominer la foule. Autant que les circonstances le permettaient, il se donnait ainsi une apparence royale, bien qu'il n'eût pas pour siège triomphal un char richement orné ou un coursier richement caparaçonné.

— *N'accomplissait-il pas, aussi une prophétie qui annonçait sa royauté ?*

— Le prophète Zacharie avait en effet entrevu et prédit l'arrivée du roi de la fille de Sion monté sur le petit de l'ânesse. La prophétie se réalisait à l'insu de ceux mêmes qui lui faisaient escorte.

— *Le caractère de ce roi n'était-il pas également annoncé ?*

— Le roi prédit devait être le roi plein de douceur et de mansuétude. La monture généralement dédaignée qu'il devait prendre et qu'il choisit en effet, indiquait également que sa royauté ne ressemblerait pas aux autres royautés de la terre.

— *Quelle est donc cette royauté ?*

— Une royauté toute spirituelle. C'est pour cela que le cortège conduisit Jésus non point au palais des rois, mais au temple de Jérusalem.

2^e L'ovation

— *Que firent les disciples envoyés à la recherche de l'ânesse et de l'ânon ?*

— Immédiatement ils obéissent au Maître, répondent comme il leur a été commandé, et amènent avec empressement les deux animaux.

— *Et ensuite ?*

— Aussitôt commence l'ovation. L'enthousiasme grandit dans la foule qui accompagne le Sauveur, en même temps que s'avance à sa rencontre celle qui vient de Jérusalem.

— *Quels honneurs sont rendus au triomphateur ?*

— Les mêmes que ceux qui sont rendus aux rois quand ils font leur entrée solennelle dans leur capitale : le char ou le coursier qui doit les porter sont richement ornés, les rues où ils doivent passer sont couvertes de tapis et jonchées de verdure, et de tous côtés retentissent les acclamations.

— *La foule avait donc fait des préparatifs pour la réception du Sauveur ?*

— La réception ne fut nullement préparée. Aussi, pour honorer leur Roi et Seigneur, les disciples et la multitude n'eurent que leurs vêtements et les arbres de la route.

— *Que voulez-vous dire par là ?*

— Les manteaux des disciples servirent d'ornements royaux pour la monture du Sauveur ; ceux de la foule s'étendirent sur la route comme des tapis à mesure que Jésus avançait ; et les arbres voisins fournirent les branches qui transformèrent le chemin en allée triomphale.

— *Dites-nous maintenant quelles étaient les acclamations de tout ce peuple ?*

— La multitude qui précédait Jésus et celle qui le suivait poussaient des cris de triomphe en disant : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! »

— *Que signifie le mot : Hosanna ?*

— C'était une exclamation qui exprimait à la fois la joie et l'espérance. Elle renfermait aussi un vœu pour la gloire et la prospérité de celui en l'honneur de qui elle retentissait, et pour le bonheur de son peuple.

— *Qu'indiquaient donc les Juifs par leurs acclamations ?*

— Ils manifestaient d'une manière éclatante leur confiance en Celui qu'ils conduisaient en triomphe. C'était une reconnaissance solennelle du Messie fils de David, envoyé de Dieu, et roi d'Israël.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *L'Eglise ne rédit-elle pas les mêmes acclamations ?*

— Tous les jours, à la messe, quelques instants avant la Consécration, le prêtre répète l'acclamation : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna ! »

— *Que rappelle-t-il par là ?*

— Il rappelle aux fidèles les sentiments avec lesquels ils doivent accueillir Jésus, quand, descendant sur l'autel, il fait comme une nouvelle entrée dans son temple.

— *Comment donc faut-il accueillir Jésus présent dans l'Eucharistie ?*

— Notre foi doit découvrir sous les faibles apparences dont il se voile, le Seigneur et Maître, Roi plein de bonté et de mansuétude.

Nous devons ensuite lui redire du fond du cœur les acclamations d'honneur, de reconnaissance et d'amour dues à sa majesté souveraine et à son infinie miséricorde.

— *Ne faut-il pas aussi prendre part aux manifestations extérieures qui contribuent à sa gloire ?*

— Les bons chrétiens se font un pieux devoir de prendre part aux chants de l'Eglise, et de contribuer, selon leur pouvoir, à l'éclat des honneurs qui sont rendus au Dieu de l'Eucharistie.

— *N'y a-t-il pas des circonstances où l'Eglise nous invite plus spécialement à honorer Jésus ?*

— Chaque dimanche elle nous en fait un devoir.

De plus, elle désire que les jours d'Adoration perpétuelle et la fête du Saint-Sacrement soient des jours de triomphe pour le Sauveur.

— *N'avons-nous pas aussi quelquefois à lui faire escorte ?*

— Les bons fidèles aiment à accompagner Jésus quand il sort de son temple pour visiter nos rues et nos malades, et ils rivalisent de zèle pour décorer le devant de leurs demeures aux processions de la Fête-Dieu, qui dans chaque pays chrétien doivent être la marche triomphale de l'Eucharistie.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XIV

DEVOIRS DES PARENTS

Nous avons étudié les droits des parents, étudions maintenant leurs devoirs. Les parents doivent à leurs enfants : 1^o l'amour, 2^o les soins corporels, 3^o l'éducation religieuse.

I. — L'amour

Pourquoi et comment les parents doivent-ils aimer leurs enfants ?

I. POURQUOI ? — C'est le cri de la nature : aussi Dieu n'en a-t-il point parlé dans ses commandements, tant ce sentiment est profondément gravé dans le cœur des parents.

II. COMMENT ? — Ils doivent les aimer d'un amour

1° *Sans faiblesse*, afin qu'ils puissent les corriger de leurs vices et de leurs défauts.

2° *Sans préférence*, afin que la paix et l'union règnent entre tous les membres de la famille.

3° *Sans excès*, car rien ne leur est plus nuisible sous tous rapports. Hélas ! ne sommes-nous pas dans une époque où règne l'idolâtrie des enfants ?

4° *Surnaturel*, car l'amour naturel ne doit pas dominer. L'enfant est à Dieu avant d'être aux parents.

Combien sont donc coupables les parents trop durs, trop faibles, injustes, jaloux, vindicatifs, etc. !

II. — Les soins corporels

Ces soins découlent de l'amour que les parents doivent avoir pour leurs enfants. Ils se rapportent à la vie, à la nourriture, au vêtement, à l'avenir des enfants.

1° *La vie*. Avant et après leur naissance, les enfants doivent être surveillés de telle sorte qu'ils ne soient exposés à aucun danger et aucun accident.

2° *La nourriture*. Qu'on nous permette de rappeler ici que c'est à la mère qu'il revient d'allaiter ses enfants ; c'est là un devoir trop méconnu de nos jours. Plus tard, que la nourriture des enfants soit saine et abondante, mais sans luxe ni recherche !

3° *Le vêtement*. Qu'on donne aux enfants des habits propres et selon leur condition, mais qu'on évite avec soin la coquetterie et le luxe !

4° *L'avenir des enfants*. Les parents doivent pourvoir à l'établissement de leurs enfants, en leur procurant une situation proportionnée à leurs goûts, à leurs aptitudes et à leurs ressources. En particulier, ils ne doivent pas les empêcher de suivre une vocation religieuse.

Combien sont donc coupables les parents qui abandonnent leurs enfants à la porte d'un hospice, qui les envoient en nourrice ou en condition sans s'inquiéter de savoir s'ils seront bien soignés, qui compromettent la fortune des enfants par des excès de table, de jeu ou de dépenses, qui leur font donner une instruction au-dessus de leurs ressources sous prétexte de les établir et ne réussissent qu'à grossir l'armée des ratés, des déclassés, des mécontents dont l'effectif devient effrayant, etc. !

III. — L'éducation religieuse

Les enfants n'ont pas qu'un corps, ils ont

une âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, destinée à tendre sans cesse vers Dieu qui est notre fin dernière. Or c'est aux parents qu'il appartient d'instruire leurs enfants de cette glorieuse destinée et des moyens d'y parvenir. Pour cela ils doivent :

1° *Les élever chrétiennement*. Ils doivent donc les faire baptiser le plus tôt possible ; et, dès qu'ils peuvent comprendre :

a) Leur apprendre ce qu'il faut *faire* : — prières, — assistance aux offices et aux catéchismes, — fréquentation des sacrements, etc...

b) Leur apprendre ce qu'il faut *éviter* : — mauvaises compagnies, — mauvaises paroles, — mauvaises lectures, — mensonges, etc...

Et pour tout cela, ne se reposer sur personne ! Même l'alliance du prêtre et du maître d'école ne peut suppléer en pareille matière à l'incurie des parents. A plus forte raison quand le maître d'école se dit neutre.

2° *Veiller sur leur conduite*, afin qu'elle soit irréprochable, surtout à l'âge difficile où les passions s'éveillent. Que de parents se lamentent aujourd'hui, sans peut-être se douter que si leurs enfants ont « mal tourné », ils en sont la première cause par leur manque de vigilance !

3° *Les corriger*. « *Qui parcit virgæ, odit filium suum.* » (Prov., xiii, 24). Pas de fausseté et stupide sentimentalité sur ce point, autrement on arrive à ce hideux résultat : un enfant gâté ! Mais que la correction soit toujours :

a) Juste, afin de ne pas aigrir l'enfant,

b) Modérée, afin de ne pas l'exaspérer,

c) Rare, afin qu'elle produise de l'effet. *Omnia vide, multa dissimula, pauca corrige*, dit S. Augustin.

4° *Leur donner le bon exemple*. « *Verba volant, exempla trahunt,* » dit un vieux proverbe qui sera éternellement vrai. Que d'enfants se disent à un certain âge : « Pourquoi mes parents voudraient-ils m'imposer une religion, quand ils n'en ont pas ? » Ne craignons pas de dire que les parents qui donnent le mauvais exemple à leurs enfants sont pour eux de vrais bourreaux.

5° *Prier pour eux* — pendant leur vie, — prier et faire prier pour eux après leur mort. Bel exemple donné sur ce point par sainte Monique et par S. Augustin.

Conclusion

Quelle joie pour le bon père de famille qui, après avoir bien rempli son devoir, voit ses enfants marcher dans le chemin de la vertu ! Mais quelle douleur et quels remords pour les parents qui reconnaissent trop tard leurs erreurs !

POUR LE JEUDI SAINT

TROIS DEVOIRS ENVERS L'EUCHARISTIE

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.

(Math., xxviii, 20).

Mes frères,

Aux jours de sa vie mortelle, N.-S. Jésus-Christ nous avait promis de demeurer avec nous. Vous savez comment il a tenu sa promesse. Avec la plus grande simplicité, mais aussi avec la majesté et la grandeur qui caractérisaient tous ses actes, il a perpétué sa présence parmi nous en instituant l'Eucharistie. Le Jeudi Saint, la veille de sa mort, entouré de ses disciples au Cénacle, il prit un peu de pain, le bénit, le rompit, le leur distribua en disant : « Ceci est mon corps. » De même, il prit la coupe de bénédiction, rendit grâces au Père, la donna à ses apôtres en disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang. » Puis il ajouta : « Faites cela en mémoire de moi. » — Voilà le grand mystère accompli. Désormais, partout où l'on célébrera la messe, Jésus sera présent entre les mains du prêtre, il renouvellera le sacrifice de la Croix et s'offrira à son Père en expiation des péchés, il répandra avec abondance ses grâces dans le cœur des fidèles qui viendront le prier.

C'est pour rappeler cet ineffable mystère qu'aujourd'hui Notre-Seigneur a été exposé dans le reposoir où vous êtes venus pieusement le visiter.

Jé veux, mes frères, pour célébrer ce touchant anniversaire, rendre avec vous à Jésus-Christ, ce soir, le triple hommage dû à son amour.

1^o Jésus-Christ étant présent dans l'Eucharistie, nous lui devons l'hommage de la *foi* et de l'*adoration*.

2^o Victime sur l'autel comme il le fut sur la Croix, nous devons nous unir à lui dans la *réparation*.

3^o Dispensateur généreux de toutes les grâces, nous devons répondre à sa bonté par la *demande*.

I

De tout temps, mes frères, l'impiété s'est révoltée contre les mystères de la Religion. De tout temps, les ennemis de Dieu ont proféré des blasphèmes contre lui, l'ont sommé de faire quelques prodiges ou de lancer contre eux-mêmes ses foudres vengeresses, en témoignage de son existence.

Le Verbe s'est revêtu de notre chair, et malgré la révélation que Jésus fait de sa divinité, malgré ses prophéties et ses miracles, malgré les témoignages des malades guéris, des morts

ressuscités, l'impie se révolte encore, refuse de croire à ce Dieu incarné, et de lui rendre le culte qui lui est dû : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !... Qu'il descende de la Croix, s'il est le Fils de Dieu !... » Ces blasphèmes prononcés au Calvaire sont répétés d'âge en âge sous des formes diverses, par le sectaire qui a peur de la vérité. — Et que dit-il devant les abaissements de Jésus-Hostie ?... Son esprit superbe, sa raison orgueilleuse ne veut pas même discuter, et il n'a qu'un sourire de mépris pour notre foi.

Laissons, mes frères, ces penseurs qui n'ont de foi qu'en eux-mêmes !... Laissons les prétendus sages de ce monde s'écrier : « *Ubi est Deus eorum ?* Où est donc leur Dieu ? Qu'il se montre et nous croirons en lui !... » Laissons-les s'entêter dans leur erreur et ne voir dans l'Eucharistie qu'un pain comme un autre ! Jésus-Christ voulait-il tromper la foule quand il disait : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Mon corps est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous » ?

Appellerez-vous langage symbolique cette parole du Sauveur à ses apôtres : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ? Non, mes frères, Jésus-Christ ne voulait pas, Jésus-Christ ne pouvait pas tromper son Eglise, continuatrice de son œuvre. De son regard profond devantant tous les siècles, il a vu l'Eglise croire à sa présence réelle, les hommes se prosterner devant l'Hostie consacrée, des vies tout entières s'immoler pour reproduire à l'autel ce qu'il faisait à la Cène..., et malgré cela, Jésus-Christ qui est Dieu, nous aurait trompés ?... Non, mes frères ! Jésus-Christ est la Vérité même ; ce qu'il promet, il le fait : sa parole toute-puissante qui a changé l'eau en vin aux noces de Cana, change à la consécration le pain en son corps et le vin en son sang.

Mes frères, vous croyez à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; vous croyez fermement, sincèrement, que Jésus-Christ est là, sur l'autel, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité tout entière ; lorsque vous avez le bonheur de vous approcher de la Sainte Table, vous croyez que le Dieu qui vit et règne dans les cieux vient s'unir à vous, se fait la nourriture de votre âme, la fortifie, l'élève, lui donne de saintes aspirations pour le bien, la haine pour le mal, qu'il la régénère en un mot, en lui communiquant sa vie.

Ce miracle que seul un Amour infini pouvait accomplir, éblouit peut-être notre intelligence faible et bornée ; mais la parole infaillible de Dieu l'emporte sur nos raisonnements humains et souvent trompeurs. Oui, mes frères, croyons. Surtout, que notre foi soit vive, ardente, qu'elle fasse naître en nos cœurs un

désir, plus que cela, un besoin : celui de nous prosterner devant cette fragile hostie pour y reconnaître et y adorer notre Dieu : « *Venite adoremus, et prociđamus ante Deum.* Venez, adorons et prosternons-nous devant le Seigneur. »

L'adoration, ce suprême hommage qui n'est dû qu'à Dieu seul, est le premier devoir que nous devons rendre à Jésus dans l'Eucharistie. — Y avons-nous souvent pensé?... Eh quoi ! les hommes s'empressent autour d'un savant qui vient de faire quelque grande découverte ; ils n'ont pas assez de louanges pour célébrer un philosophe nouveau ; qu'un représentant de l'autorité vienne au milieu d'eux, et vous les voyez lui faire une escorte triomphale, lui rendre de splendides honneurs : tous se font un devoir de lui présenter leurs hommages, de lui témoigner leur vénération. — Avec vous, mes frères, j'applaudis à tous les progrès de la science ; avec vous, je célèbre les maîtres de la pensée, avec vous, je veux honorer les représentants de l'autorité si celle-ci est légitime et si elle vient de Dieu. Mais, mes frères, je ne puis m'empêcher de faire une comparaison, et ce que je déplore, ce que je regrette, ce que je blâme, c'est que Dieu, Dieu lui-même habitant parmi nous soit délaissé, alors que tant d'honneurs sont prodigués à des hommes qui ne seront que poussière demain.

Que sont-ils en effet, auprès du Dieu tout-puissant de nos autels ? Retiré dans son éternité, nous devons chercher le Verbe de Dieu et lui offrir l'hommage de notre dépendance absolue. Or voici que lui-même nous prévient de sa bonté, il s'incarne, se fait homme comme nous ; nous avons péché, ses souffrances et sa mort nous rouvrent le ciel. Ce n'est pas assez : il fait ses délices de vivre au milieu des hommes, et sous des apparences vulgaires, il voile son humanité glorifiée pour se rendre plus accessible à tous. Ce n'est pas une visite passagère qu'il nous fait : non, il demeure avec nous. Bien plus, ce Dieu s'abaisse jusqu'à se faire notre nourriture, et nous élève jusqu'à nous faire partager sa vie... Et nous resterions froids devant un tel prodige ? Notre cœur ne trouverait pas une parole pour traduire sa reconnaissance ? L'homme, ce chef-d'œuvre de Dieu, méconnaîtrait les bienfaits de son Créateur ? Non, mes frères, cela ne doit pas être ! Unissons-nous aux anges qui entourent cet autel, unissons-nous aux saints du ciel et aux martyrs qui ont donné leur vie pour affirmer leur foi. Unissons-nous à toutes les âmes droites et pures qui ont su comprendre la parole du Fils de Dieu ; prosternons-nous devant Jésus-Christ présent dans l'Hostie ; malgré les apparences de faiblesse où il se trouve, reconnaissons sa majesté et sa puissance. Il est le Maître, nous sommes les sujets. Offrons-lui, dans toute l'ardeur et la générosité de notre amour, l'hommage de notre

dépendance et de notre soumission la plus absolue.

Seigneur, vous êtes ici présent : nous le croyons, nous vous adorons !

II

Lorsque Jésus, qui avait vu les anges entourer son berceau, les humbles et les rois lui offrir des présents, après avoir vécu 30 ans dans l'oubli, fit de nouveau son entrée sur la scène du monde, Jean-Baptiste le salua par ces mots : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui porte les péchés du monde. » En effet, qu'est venu faire Jésus sur la terre ? Quel a été son rôle ? La vie de Jésus devait être celle d'une victime, immolée pour racheter ses frères.

Les sacrifices anciens, le sang des taureaux et des boucs, les holocaustes de l'Ancienne Loi étaient insuffisants pour réparer les désordres du péché. Dieu avait levé son bras pour punir, rien ne semblait pouvoir l'arrêter, l'homme était à tout jamais perdu.

Le péché était une désobéissance à Dieu : il fallait une victime obéissante jusqu'à la mort, une victime qui immolât sa volonté à la volonté de Dieu ; bien plus, une victime capable d'obtenir pour tous le pardon du péché, et la grâce de mériter de nouveau la vie éternelle. Mais où la trouver ? Qui donc fera entendre des prières et des supplications dignes d'être exaucées ? Quelle offrande assez pure, assez sainte pourra mériter le pardon ? Qui donc rendra aux hommes la grâce ineffable du salut ?...

Du sein de l'Eternité, une voix se fait entendre ; la seconde personne de la Trinité, le Verbe, se présente devant le trône de son Père. Ecoutez-le : « Les sacrifices et les holocaustes vous ont déplu, dit-il ; me voici, Père, afin de faire votre sainte volonté !... » Et le Verbe se fait chair, en tout semblable à nous, sauf le péché.

Seul, le Fils de Dieu pouvait apaiser la colère divine ; seuls, ses mérites infinis pouvaient obtenir le pardon de nos fautes ; seule, sa prière très parfaite pouvait rendre à Dieu les hommages qui lui avaient été ravés.

Jésus-Christ a-t-il accompli sa mission ? — Ouvrons l'Evangile, mes frères, suivons Jésus à chaque instant de sa vie. Qu'est-ce que nous voyons ? L'abnégation complète de lui-même, et le dévouement le plus absolu au salut des hommes. C'est Bethléem avec la pauvreté de sa crèche, l'Egypte avec les périls et les peines de l'exil, Nazareth et son travail obscur de trente années. Puis c'est le dur labeur de la vie apostolique au milieu de la haine et du mépris ; c'est l'agonie, la lutte entre le désir de vivre et le désir de mourir ; la Passion, avec ses injures, ses insultes, le sang répandu, l'oubli des amis, la Croix avec

l'abandon du Père éternel ; enfin, c'est la mort. Tout entière, cette vie n'a été qu'une longue expiation, une prière incessante, qui monte de la terre jusqu'au ciel, demandant pour nous le pardon.

Et cependant, mes frères, l'expiation du Sauveur n'est pas achevée : quand Dieu se donne, il se donne sans compter. Sans doute, les souffrances physiques de Jésus-Christ se sont terminées au Calvaire, mais il n'en est pas moins vrai que le Sauveur a perpétué son divin sacrifice, et qu'il demeure avec nous dans son état de victime. Chaque jour, le sacrifice du Calvaire se renouvelle sur cet autel ; c'est toujours le même Prêtre qui immole, c'est toujours la même Victime qui est immolée, c'est toujours le même Seigneur, Jésus-Christ, unique médiateur, qui s'offre à son Père pour nos péchés ; c'est toujours la prière très parfaite du Fils de Dieu qui supplée à nos faibles louanges. Jésus-Christ veut que son corps soit encore offert pour nous, et que son sang soit encore répandu pour la rémission des péchés.

Et maintenant, mes frères, pourquoi Jésus-Christ a-t-il perpétué son sacrifice sur la terre ? Pourquoi se présente-t-il à nous dans cet état de victime ? Sans doute, pour nous faire participer plus immédiatement aux fruits infinis de sa Passion, mais surtout pour nous apprendre à nous immoler et à réparer, comme il l'a fait lui-même.

Notre titre de chrétiens, et les fautes dont nous nous sommes rendus coupables nous en font un rigoureux devoir.

Nous sommes, nous aussi, les fils de Dieu. Le baptême nous a communiqué à un degré bien inférieur sans doute, mais non moins réel, la vie divine qui est en Jésus-Christ. Nous ne lui sommes pas égaux, mais nous lui sommes semblables : nous sommes ses frères. Si donc nous possédons par le baptême la vie même de Jésus-Christ, nous pouvons comme lui nous offrir en victimes au Père céleste, nous pouvons trouver en nos cœurs une prière qui touche la miséricorde divine, nous pouvons implorer le pardon et rendre à Dieu les hommages que lui ont ravés les pécheurs. Sans doute, ce pouvoir d'intercession est limité ; mais puisque nous le possédons, nous serions coupables de ne pas en user. Dès lors, quand bien même nous serions purs de toute faute, nous devons nous unir à Jésus-Christ dans son acte de réparation, nous devons être nous aussi les sauveurs, les rédempteurs de nos frères égarés et déchus, en demandant pour eux le pardon de leurs fautes.

Mais il semble que ce devoir de la réparation revêt un caractère plus impérieux encore, si nous considérons l'état de notre âme. Qui de nous, mes frères, est sans péché ? Qui de nous n'a pas quelque égarement à se reprocher ? Et par conséquent, qui de nous ne

sent pas au fond de sa conscience le besoin de réparer les désordres commis ? Par le péché, nous nous sommes éloignés de Dieu, nous avons méprisé sa loi, nous l'avons frustré des hommages que nous devons lui rendre. Nous que Dieu a traités comme ses amis, nous ses privilégiés, nous avons agi comme des ingrats. Nous avons rougi de lui devant les hommes ; à ses commandements sacrés, nous avons préféré la recherche des appétits de notre nature corrompue ; sans respect, nous avons prononcé son nom ; suprême honte : nous avons peut-être reçu son corps adorable dans un cœur souillé... Ces fautes, mes frères, demandent une réparation.

Jésus-Christ est la sainteté même, et nous sommes les pécheurs ! Jésus-Christ est innocent, et pourtant, c'est lui la Victime ! Quel exemple, mes frères, ou plutôt quel moyen efficace le Fils de Dieu ne met-il pas à notre disposition pour réparer le péché ! Jésus-Christ est victime dans son sacrement, afin que nous nous unissions à lui dans la réparation. Demandons-lui qu'il mette en nos âmes les sentiments qui sont en son âme ; animés du plus sincère repentir, humiliés de notre faiblesse, demandons-lui pardon pour nos offenses.

Où, Seigneur, pardonnez-nous nos faiblesses, nos lâchetés, nos fautes ; pardonnez à tous les fidèles de cette paroisse, à tous les fidèles de ce diocèse ; pardonnez à ceux qui ne veulent pas croire à votre présence au milieu de nous ; à ceux qui croient en vous, mais qui vivent comme s'ils ne croyaient pas ; à ceux mêmes qui ont osé outrager et profaner votre corps sacré dans le sacrement eucharistique ! Pardonnez à la France entière ses égarements et ses injures ! Nous reconnaissons votre souverain domaine sur nous ; vous êtes notre Rédempteur, notre Roi, et en sujets soumis, nous ne voulons plus servir que vous seul !

III

Jésus-Christ, mes frères, n'est-il demeuré dans l'Eucharistie que pour recevoir nos adorations ? N'attend-il de nous qu'un acte de réparation pour nos offenses ? Jésus-Christ est-il un Roi qui n'attend de ses sujets qu'honneur et louanges ? Non, mes frères ; penser cela serait méconnaître la bonté du Sauveur. Notre-Seigneur est demeuré avec nous pour être notre force, et il n'attend pour répandre ses grâces qu'une demande de notre part. C'est ce dernier devoir que nous rendrons ce soir à Jésus-Christ.

Le Sauveur connaissait trop le cœur humain pour l'abandonner à lui-même ; il connaissait trop la faiblesse de l'homme pour ne pas lui donner un guide, un soutien, une nourriture réconfortante qui l'aidât à parcourir la voie

du salut. Ce guide, ce soutien, cette nourriture, c'est lui-même.

Sans doute, l'homme n'est pas isolé sur la terre ; il a une famille, des amis. Cependant, après avoir confié ses peines et ses difficultés à une mère, après avoir pris les conseils éclairés d'un père, après avoir demandé et obtenu les secours d'un ami, l'homme parfois se sent encore bien faible devant le devoir à accomplir. Il est des peines dont une mère ne sait pas consoler ; il est des conseils qu'un père ne peut pas donner ; il est des secours dont un ami ne dispose pas. Jésus-Christ seul possède le divin secret des âmes, et seul il peut à la fois les consoler et les fortifier. Aussi a-t-il voulu voiler sa splendeur sous les apparences d'un peu de pain, et demeurer enfermé même dans le plus humble tabernacle, pour que tous sans exception ne craignent pas de l'approcher.

C'est lui qui, depuis dix-neuf siècles, soutient le chrétien dans ses luttes contre le monde ; lui qui donne aux martyrs la force de supporter les plus douloureux tourments ; lui qui grandit la foi des confesseurs et protège la vertu des vierges, Jésus dans l'Eucharistie, c'est la consolation de toutes les douleurs, la source de tous les dévouements.

Vous avez vu, mes frères, ces femmes courageuses qui passent leur vie au chevet des mourants, dont le regard inspire tant de confiance aux désespérés, dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour des paroles de consolation. Vous avez entendu, peut-être, derrière les grilles d'un cloître, chanter les louanges de Dieu ; vous savez que là on prie pour ceux qui ne prient pas ; que là, dans l'obéissance et l'austérité, des vies s'immolent pour la conversion des pécheurs. Vous avez vu des hommes, vos amis peut-être, abandonner leurs biens, leur famille, leur patrie, partir vers les contrées lointaines pour porter à ces peuples demi-barbares le nom de Jésus-Christ et celui de la France. Si l'amitié vous liait à ces grands missionnaires, ils vous ont peut-être appris que de jeunes chrétiens n'ont pas craint de verser leur sang plutôt que de renier leur foi ; et devant tous ces dévouements, vous êtes demeurés stupéfaits... Demandez-leur donc la cause de tant de sacrifices ; demandez-leur quelle est la source de tant d'énergie. « Jésus dans l'Eucharistie, vous diront-ils, voilà Celui qui grandit notre courage aux heures difficiles ! Voilà Celui qui fait toute la force de notre âme ! Avec Jésus-Christ, nous ne redoutons rien ! »

Mes frères, cette force toute divine qui soutient l'Eglise de Dieu et qui est sa vie, nous devons la posséder. Ne cherchons-nous pas, nous aussi, des consolations à nos peines ? N'avons-nous pas besoin de force et d'énergie pour demeurer des hommes honnêtes et de vrais chrétiens ? Recourons donc à Jésus-

Christ, source de tout bien. « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés sous le poids de la fatigue et de la douleur, et je vous rendrai des forces. » Voilà, mes frères, l'invitation pressante que nous fait Jésus, du fond de son tabernacle.

Tout le jour, ce divin Maître, avide de répandre ses bienfaits sur la terre, est là, attendant la visite d'un fidèle, attendant la demande d'un pécheur, prêt à se donner lui-même pour consoler vos âmes. Mes frères, comment avez-vous répondu à tant de bonté ? Lorsque quelque peine a fait gémir votre cœur, lorsque la tentation est venue agiter et secouer votre âme, lorsque le poids de la vie s'est fait sentir plus lourd à vos épaules, lorsque la mort, brisant vos affections les plus chères, a emporté avec elle un lambeau de votre cœur, avez-vous pensé à recourir à Jésus dans l'Eucharistie ? L'avez-vous prié ? Etes-vous venus le visiter ? L'avez-vous reçu dans votre poitrine, lui qui est le pain des forts ? Les saints vous le disent, mes frères : la prière, la communion, voilà ce qui nous soutient ; et nous, la prière, la communion, n'est-ce pas ce qui nous manque ?

Ce soir, après avoir adoré Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, après lui avoir demandé sincèrement pardon de nos fautes, faisons monter vers lui une prière ardente :

Répandez, Seigneur, sur tous vos fidèles, vos plus abondantes bénédictions ; donnez-nous le courage d'accomplir nos devoirs, la force de pratiquer les vertus de notre état. Soyez la vie de nos âmes ; aux heures de découragement, que votre présence nous soit plus sensible pour soutenir notre faiblesse. Faites de nous des chrétiens moins hésitants, plus convaincus, décidés à ne faire que le bien et à éviter tout le mal. Mieux que nous, vous connaissez les besoins de nos âmes, les besoins de nos frères, les besoins de notre patrie. Nous remettons entre vos mains les intérêts des uns et des autres, confiants que nous sommes dans les mérites de votre Passion et dans votre miséricorde infinie ! Ainsi soit-il !

SERMONS POUR PAQUES

I

POUR LA MESSE DE COMMUNION

Messieurs,

Nous voici donc encore une fois revenus à ce matin de Pâques si impressionnant par les souvenirs qu'il rappelle, par les devoirs qu'il impose et par les grâces qu'il apporte.

Dieu est inépuisable dans sa bonté. Ce qu'il

fait dans l'ordre temporel, il le fait aussi dans l'ordre spirituel, et de même que chaque année amène un renouveau dans la nature, chaque année aussi amène un renouveau dans les âmes.

Et vous voici, Messieurs, groupés autour de cet autel, n'attendant plus que le moment de vous avancer à la Table Sainte pour y recevoir véritablement et réellement votre Dieu.

Quel mystère que celui-là !... Arrêtons-nous un instant. Il faut BIEN ACCOMPLIR cette action solennelle. Recueillons-nous, et réfléchissons devant Dieu, qui va se donner à nous, à sa grandeur, à sa signification et aux conséquences qu'elle doit avoir.

Sa grandeur. — Nous lisons dans la Bible que lorsque Salomon célébra la dédicace solennelle du Temple qu'il avait bâti au Seigneur, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ainsi donc, est-il croyable que Dieu habite véritablement sur la terre ? Car si les cieus et le ciel des cieus ne vous peuvent contenir, combien moins cette demeure que je vous ai élevée ! » (III Rois, VIII, 27).

Avant lui, Moïse avait fait entendre cette parole de fierté : « Il n'y a point d'autre nation, si puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle que notre Dieu est proche de nous ! » (Deut., IV, 7).

Qu'auraient dit Moïse et Salomon, et tous les saints de l'ancienne Loi, s'ils avaient pu prévoir l'honneur qui devait être réservé aux temps nouveaux ?

Car Dieu n'a pas trouvé que ce fût assez d'être près de nous par sa présence universelle ; il n'a pas trouvé que ce fût assez d'être près de nous par sa présence dans nos églises... Il veut venir en nous, dans nos cœurs, au plus intime de nous-mêmes, et pour cela, parce que la nourriture est ce qui nous devient le plus personnel, il se fera notre pain.

Est-ce croyable, pouvons-nous nous écrire avec plus de raison encore que Salomon, est-ce croyable que Dieu vienne ainsi véritablement en nous ? Celui que les cieus et le ciel des cieus ne peuvent contenir, comment pourra-t-il bien résider dans notre cœur ?

Mais cela est, parce qu'il l'a dit. Sa parole nette, précise, infaillible : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » ne laisse pas de place au doute, elle ne laisse de place qu'à la reconnaissance et à l'amour.

Où, cela est vrai. Dieu va se donner à nous. Pendant quelques instants nous lui serons unis, et cette alliance de notre misère avec sa grandeur, de notre faiblesse avec sa puissance, de notre néant avec son être souverain, est une chose qui nous confond et qui dépasse d'une manière infinie tout ce que l'ambition humaine peut rêver de plus glorieux.

Sa signification. — Oui, c'est bien grand, ce que Dieu fait de nous quand il vient ainsi

résider dans notre cœur comme dans un tabernacle, mais c'est grand aussi, Messieurs, ce que vous allez faire pour Dieu.

A une autre époque, peut-être ne vous parlerais-je pas ainsi. Aller recevoir Dieu qui nous appelle et qui nous attend, devrait être une démarche toute naturelle. Mais hélas ! vous savez par quels mensonges on a réussi à détourner de Lui la grande foule de vos frères. Vous savez que le courant populaire s'est écarté des églises, et, qui le croirait ? qu'à notre époque il faut du courage pour être chrétiens !

Votre communion pascale sera donc grande par sa signification.

Ce qu'elle veut dire, c'est que vous entendez rester fidèles à la religion sainte de Jésus ; que vous ne croyez pas les calomnies qu'on débite contre elle ; que si les autres, et beaucoup d'autres, exilent Dieu de leur vie, vous, vous voulez continuer à le servir ; que vous le reconnaissez toujours pour votre Maître souverain, et que fallût-il souffrir pour lui, vous ne l'abandonneriez pas.

Cela, vous le dites publiquement. Alors que les premiers chrétiens confessaient leur foi devant les tribunaux, vous la confessez devant l'opinion et ainsi vous accomplissez un acte de haute conscience. Alors que d'autres répètent la parole du reniement : « Je ne connais point cet homme ! » vous professez Jésus comme votre Roi et comme votre Dieu. Votre acte est grand ! Il l'est aussi par

Ses conséquences. — Elles sont graves. S. Paul disait aux premiers chrétiens : « Que chacun de vous vive dans la sainteté et dans l'honneur, et non pas dans le caprice et dans la passion comme ceux qui ne connaissent pas Dieu. » (I Thess., IV, 5).

En venant dans votre âme et en lui communiquant sa vie surnaturelle, Jésus vous demandera de le glorifier devant les hommes par la pratique de toutes les vertus. Ceux qui communient, ceux qui font leurs Pâques doivent être meilleurs que les autres, par leur charité, leur probité, leur désintéressement. Il ne faut pas que Jésus s'éteigne en vous, il faut qu'il rayonne autour de vous.

Voilà à quoi vous oblige cette communion que vous allez faire : devenir plus parfaits. N'en soyez pas effrayés, car le Christ vivant dans votre âme vous donnera des forces que vous ne soupçonnez pas.

Il va vous abandonner tout son amour, toute sa puissance, toute sa sainteté. Abandonnez-lui tout, et que cette communion, après avoir transformé votre vie sur la terre, ait son couronnement dans la communion éternelle du ciel ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH

(19 mars)

LE SERVITEUR FIDÈLE

Ecce fidelis servus... quem constituit Dominus super familiam suam.

Voici le serviteur fidèle que le Seigneur a choisi pour gouverner sa famille.

Mes frères,

Un mot résume la vie du Saint que nous sommes venus honorer par nos louanges et nos prières : il fut un SERVITEUR FIDÈLE. Certes, les titres de gloire de S. Joseph sont assez grands et assez nombreux pour attirer à lui le cœur de ses dévots et de ses amis ; n'est-il pas le dépositaire des trésors célestes, le père légal du Christ, le gardien et le protecteur de son enfance, le guide de sa vie, l'époux de son auguste Mère ? L'Eglise ne l'honore-t-elle pas comme son protecteur, le patriarche de la Loi nouvelle ? Mais il est un autre titre à notre vénération que je veux considérer avec vous aujourd'hui : celui du serviteur dont la vie toute entière semble se résumer dans la conscience du devoir accompli.

Pour lui, écouter Dieu, servir Marie, veiller sur Jésus, tout cela n'a été qu'un acte de fidélité à sa vocation sainte, au milieu des tribulations d'une vie d'obéissance et de sacrifices. Il me semble que c'est pour lui que furent écrites ces paroles de nos Saints Livres : « *Qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles.* Ceux qui ont su plaire au Seigneur, ont traversé, fidèles, des torrents de tribulations. » (Jdh., VIII, 23).

Ne chercher que le bon plaisir de Dieu, être constant dans son amour, quand ce Dieu lui-même semble abreuver notre vie de tribulations, l'envelopper d'obscurités et de tentations, quand il nous fait une loi essentielle du sacrifice et de la douleur, voilà un mystère inexplicable aux yeux des demi-chrétiens que nous sommes. Mais comme tout cela s'illumine par l'étude approfondie de la vie des saints, en particulier par la vie tourmentée et remplie de contradictions de notre saint patriarche ! La loi du sacrifice nous apparaît alors comme la plus universelle de nos obligations. Par les exemples de toute sa vie, S. Joseph se montre à nous comme le juste par excellence, le type le plus accompli de la fidélité à ses devoirs.

La fidélité, mes frères, n'est-ce pas le mot qui condamne notre siècle de défaillance et de compromissions, où tant d'hommes ont fait litière de leurs croyances et renié sans honte ni remords leurs plus saintes promesses ?

Joseph a été fidèle à Dieu, fidèle à Jésus, fidèle à Marie, servant leurs nobles causes jusqu'à son dernier soupir, qu'il mérita de

rendre dans leurs bras ; voilà le plus bel exemple de la fidélité que nous leur devons nous-mêmes. Telles sont les pensées que nous allons développer. Pussions-nous comme lui être fidèles dans la confiance en Dieu, dans l'obéissance à nos devoirs, dans son amour !

I

Avant d'aborder cette vertu de la fidélité, il est bon de dire ce qu'elle est et quel sens précis il faut donner à ce mot. Certes, nous sommes peut-être en présence du terme le plus familier de notre langue, mais dont le sens a échappé plus que tout autre à un grand nombre : sans doute parce que trop souvent employé, il le fut sans discernement.

Fidèles, vous le fûtes autrefois, vous chrétiens de vieille race, qui croyant aux droits imprescriptibles de Dieu, aux principes immortels de l'honneur, guidiez vos fils dans le chemin du devoir, conserviez à votre épouse la foi jurée au pied des autels, et donniez à tous, aussi bien en public qu'au foyer familial, l'exemple traditionnel de la vertu. Que sont devenus ces principes, gardiens de l'intégrité de nos mœurs domestiques et de la noblesse de notre race ? Tout a fait naufrage dans cette mobilité qui semble entraîner à une variation continuelle les hommes et les choses.

La fidélité, c'est donc le ferme et invincible attachement d'une conscience à son devoir, attachement fondé sur un engagement libre. Dès lors à quelque heure que ce soit, de trouble ou de paix, de haine ou d'amour, de persécution ou de triomphe, cette foi devra dominer les flots amoncelés et briller comme un phare au sein des tempêtes. Que dis-je ? Elle se fortifiera par la contradiction et la lutte, parce que c'est dans l'épreuve que cette vertu grandit plus que toute autre. Donc, être toujours ferme dans les engagements de sa foi, malgré les heures de trouble et de découragement, c'est ce que nous appellerons la fidélité.

Nous allons mieux comprendre ces différents caractères de la fidélité par la vie que nous allons étudier.

1. Nous apprenons par l'Ecriture comment la foi d'Abraham fut mise à l'épreuve ; comment Dieu, après lui avoir promis un fils dans les jours de sa vieillesse, lui ordonna ensuite de trancher de sa propre main cette vie sur laquelle reposait la génération des douze tribus d'Israël. La foi du patriarche pourtant n'en fut point ébranlée ; sa confiance grandit en raison même des difficultés que Dieu semblait opposer à ses espérances, *spem contra spem*. Quelque chose de semblable devait faire échec à la fidélité de saint Joseph. Marie est devenue mère du Fils de Dieu, mais le mystère en demeure caché providentiellement à Joseph. Par quelles angoisses il dut

passer, lui qui avait fait à Dieu avec Marie le vœu de virginité, quand il eut les preuves les plus évidentes de sa maternité ! Que va-t-il faire ? Il n'ignore pas, le saint patriarche, que la loi de Moïse lui défend de garder sous son toit celle dont il a mis en doute la vertu, mais il sait aussi que la moindre plainte contre elle la destine à la mort.

La loi était inexorable. Et lors même que la mère arrivait par la fuite ou l'exil à échapper au supplice, l'enfant devenait maudit, inhabile à tous les emplois judaïques. Sa naissance flétrie dans sa source lui interdisait, comme aux lépreux, les assemblées publiques, les écoles, l'entrée même du temple. Jusqu'à la dixième génération sa postérité gardait le sceau de sa flétrissure, comme une nouvelle marque d'une tache originelle. Dans cette perplexité, l'âme de saint Joseph prit une résolution héroïque : « Je ne déshonorerai pas, se dit-il, la compagne que Dieu m'a donnée, je ne descendrai pas dans la tombe les mains souillées de sang ; mais je quitterai en secret ma maison et mon pays. » Admirable fidélité d'une âme au devoir ! Sa sagesse profonde a trouvé le moyen de concilier la vertu et la charité. — Dieu eut pitié de cette grande douleur. Dans la nuit qui devait précéder sa fuite, un ange lui apparut et lui révéla le mystère encore voilé dans les cieux : « Ne crains pas, Joseph, de garder Marie pour épouse et de l'honorer devant tout Israël, car Celui qui naîtra d'elle est Fils de Dieu ; il se nomme Jésus, il délivrera Israël de tous ses péchés. »

Pourquoi cette épreuve, mes frères ? Ce serait se tromper profondément que de croire qu'elle déroge aux voies ordinaires de la Providence. Comme toute épreuve, ici-bas, a son mérite et sa récompense, celle-ci reçut les plus grands privilèges qui aient jamais été conférés à une créature, après celui de la maternité divine : la dignité de père adoptif du Sauveur qui le met au premier rang de l'humanité ; la garde d'une virginité sacrée qui inaugure le sacerdoce de l'avenir. « Dieu, dit Bossuet, aurait pu lui épargner cette pénible épreuve, mais nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable des passions, et la plus juste jalousie qui fut jamais n'eût pas été renversée aux pieds de l'innocence. »

Sans doute, l'époux de Marie se souvint alors du serment qu'il lui avait fait au jour de ses fiançailles et le renouvela : « Tu seras près de moi, comme ma mère et comme l'autel du Seigneur. » Avec quelle fidélité désormais il servira celle qu'il considère comme sa souveraine, et combien de fois par ses justes hommages il implorera le pardon des injurieux soupçons qui ont bouleversé son âme ! *Ecce fidelis servus !* voilà le serviteur fidèle, fidèle à Dieu, à Marie, à la vertu et à ses plus saintes obligations. Sa fidélité ressort

plus forte que jamais de la rude épreuve à laquelle elle fut soumise.

2. Mais reprenons la vie de cet humble. La tradition nous le montre, au sortir de Bethléem, conduisant par la main l'âne qui porte Marie. Peut-il croire encore à la divinité de Celui qu'elle va mettre au monde, quand pour le recevoir toutes les portes de la terre se ferment obstinément ? Quel dénûment il a bientôt sous les yeux ! Est-ce ainsi qu'un Dieu veut naître au milieu de son peuple ? Dieu n'a donc plus de cour à donner à son Fils, plus d'anges pour l'adorer ? Cette voix qui commande au tonnerre et dominait sur le Sinaï les éclats de l'orage et de la tempête est-elle captive à ce point entre les lèvres de l'enfant qui repose dans la crèche ? Quel espoir Israël verra-t-il reposer dans une si faible main pour le sauver d'une domination presque séculaire ? Joseph fut-il en proie à ce doute terrible ? Je ne sais. Mais ce que je puis affirmer, c'est sa constante fidélité. Ici comme dans l'épreuve précédente, comme dans l'exil, c'est l'inaltérable confiance en Dieu et en ses voies mystérieuses, c'est la fidélité encore à ceux à qui il a voué sa vie.

3. Cet exil de Joseph en Egypte est une des plus belles pages de la vie du saint.

La vie du foyer, si nécessaire, si féconde en biens de toutes sortes, semble n'être point faite pour lui. Comme le Père des Croyants, dont je vous citais plus haut les épreuves et la fidèle croyance, c'est dans une vie voyageuse et tourmentée qu'il doit accomplir sa mission. Le séjour de la Sainte Famille à Nazareth était à peine à son début qu'un ange apparaissait à S. Joseph : « Lève-toi, lui disait-il, prends la mère et l'enfant et va les cacher en Egypte, jusqu'à ce que tu reçoives l'ordre du retour, car voilà qu'Hérode cherche l'enfant pour le tuer. » — Il n'était que temps. Hérode, dit un historien, irrité contre ses fils qui lui disputaient le pouvoir, obligé de demander à l'Empire le soutien de ses armes, épouvanté, affolé par la sédition, venait d'ordonner la mort de tous les enfants au berceau, c'est-à-dire de moins de deux ans, *a bimatu et intra*. Derrière Marie et Joseph partant pour l'exil, les sicaires royaux se répandaient dans la Judée, livrant à la mort quatorze mille enfants. « On était encore, dit S. Bonaventure, dans la mauvaise saison, lorsque la Sainte Famille fut condamnée à un exil si hâtif. En traversant la Palestine, elle dut choisir les sentiers les plus rudes et les plus abandonnés. » Joseph, dit un autre historien, dut veiller à tout, à la sécurité des voyageurs, à leur nourriture, à leur abri. Aux périls de la Judée ont succédé maintenant ceux du désert, parcouru par des hordes nomades qui vivent de rapines, retraite des bandits de toute nature qui se dérobent le jour et dévalisent la nuit les caravanes. Mais voici l'Egypte, terre

de misère et de persécution qui, durant de longues années, a absorbé le sang des enfants d'Israël. La tradition, plus naïve que fidèle, nous a rapporté une foule de merveilles concernant nos trois exilés ; mais il est plus probable que pour manger le pain de l'exil et le donner aux siens, Joseph dut le gagner à la sueur de son front. L'artisan se mit donc au travail comme à Nazareth ; mais son labeur suffit-il toujours aux humbles besoins de la famille ? Il serait téméraire de le croire. Plus d'une fois l'ouvrier dut sentir cette terrible angoisse du père inquiet, qui se demande où il trouvera le pain du soir ou du lendemain. Mais fidèle toujours et confiant en Dieu, il ne pliera point sous l'adversité. L'amour des deux êtres qui lui sont confiés grandit en son âme les obligations de la paternité. *Ecce fidelis servus... quem constituit Dominus super familiam suam !*

4. « Bon serviteur, ajoute la Sainte Ecriture, entre dans la joie de ton Seigneur. *Serve bone, intra in gaudium Domini tui.* » Les auteurs spirituels se sont demandé pourquoi S. Joseph n'avait pas assisté aux mystères de la Passion et de la Résurrection du Sauveur ? N'est-ce pas peut-être pour que sa vie reçût la plus douce récompense qu'a jamais reçue fidélité humaine, pour que le juste mourût entre les bras de son Dieu, emportant cette parole pour ainsi dire vivante, murmurée par la bouche de Jésus lui-même : « Bon serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ! » S. Epiphane nous a fait de cette touchante mort du juste un tableau dont je ne puis me défendre de vous tracer les grandes lignes.

Marie comprenant ce qui allait arriver, sentit son âme défaillir et elle se rappela les tombes d'Anne et de Joachim. — « Mon Fils, dit-elle, voilà que Joseph que nous aimons va nous quitter. » Et Jésus se tenait debout devant le lit de mort et son doux regard en écartait l'agonie. — « Père bien-aimé, dit Jésus, partez de cette vallée de larmes. Vos ancêtres ont emporté l'espérance, emportez une bonne nouvelle. » Joseph sentit la main du Sauveur presser la sienne et il exhala son âme dans un sourire. Alors Jésus se pencha pour lui fermer les yeux, et celui qui devait pleurer sur Lazare mêla ses larmes à celles de Marie.

Voilà bien le vrai couronnement de la fidélité ! Dites-moi, chrétiens, s'il est une palme plus magnifique, une fin plus désirable. Non, il n'en est point, avouez-le. Cette mort, pourtant, sera la nôtre ; essayons de la mériter.

II

Etre ferme toujours dans les engagements de sa foi, malgré les heures d'obscurité, de trouble, de découragement, c'est ce que nous avons appelé la fidélité. Or, nous qui sommes chrétiens, ne le sommes-nous pas devenus en un jour, solennel entre tous, où nous avons

pris un engagement qui après nous avoir liés sur la terre, doit avoir son retentissement dans les siècles des siècles ? Serment auguste, promesses sacrées, engagement imprescriptible, que de fois vous fûtes violés ! Quelques-uns de ceux qui ont abandonné leur drapeau ont eu au moins pour excuse la peur du danger, les tentations de l'épreuve, la grandeur du péril, le vertige que donne l'imprévu de la lutte, mais combien d'autres ont cédé à leur propre faiblesse, à leur irrésolution, aux craintes frivoles qu'ils se sont faites à eux-mêmes ! Eh quoi ! ne vous l'ai-je pas dit ? c'est dans la tribulation que se révèle cette fermeté qui ne recule jamais, cette patience qui endure, cette persévérance qui avance toujours, cette résignation qui ne se laisse point abattre par les échecs, cet héroïsme qui accomplit tous les sacrifices, toutes ces vertus enfin qui sont les éléments essentiels de la fidélité.

Et pourtant, nous le savons, cette vertu est possible. Il s'est trouvé des âmes vaillantes si sincèrement attachées à des causes persécutées que rien n'a pu entamer leur foi, ni détruire leur patience, ni altérer leur résignation, ni abattre leur héroïsme, ni tarir leur dévouement. La vie des saints, celle de S. Joseph, en particulier, nous en fournissent de nobles exemples. « *Qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles.* »

Certes, chrétiens, l'attachement à notre foi serait aisé, si la cause de notre Dieu était toujours honorée, s'il n'avait à subir lui-même la persécution de ses ennemis et la contradiction des siens ; notre dévouement serait facile, si sa main écartant tous les obstacles, toutes les douleurs, toutes les tentations, mettait dans notre âme cette sérénité, ce calme qui ont fait de certaines heures de notre vie comme des heures de béatitude infinie. Vous le savez, mes frères, c'est le malheur qui donne la vraie mesure de notre vertu. C'est lui qui est la pierre de touche de la fidélité. Sur ce vers si juste du poète : « Tant que vous serez heureux, vous compterez beaucoup d'amis », on pourrait établir ce corollaire psychologique : « L'épreuve est l'écueil de la fidélité. » Voilà pourquoi la vie de S. Joseph, obscure et tourmentée, me paraît comme un sublime tableau de la fidélité, puisque ni la persécution d'Hérode, ni les contradictions apparentes qui entourent le berceau et les humiliations de l'Homme-Dieu n'ont diminué sa fermeté. Sa vie eût été peut-être plus brillante, si le Messie s'était montré ce que les Juifs espéraient, le rédempteur d'un peuple opprimé, un roi victorieux ; mais aurait-elle été aussi généreuse ?

Poussons davantage cette analyse et voyons quels sont les obstacles qui tendent à détruire en nous la sainte vertu de l'attachement à la foi jurée.

Ces obstacles, mes frères, nous les trouvons

d'abord au dedans de nous. Notre âme est une scène où se passe un drame invisible, rempli d'événements, compliqué par mille péripéties qui ont pour but d'affermir notre vertu. Il y a donc en nous une lutte perpétuelle, et pour la soutenir, nous avons besoin de nous rappeler le serment que nous avons fait, notre sublime vocation d'enfants de Dieu. Disciples d'un Dieu pauvre, souffrant et humilié, allons-nous murmurer, repousser la douleur, l'obscurité ? Si nous tenons au christianisme par les liens indissolubles du baptême, par les convictions de notre foi, par toutes les fibres de notre cœur, c'est le moment de paraître fermes, patients, résignés sans doute, mais héroïques surtout, c'est-à-dire fidèles. Arrière les inconstants qui, allant de résolution en résolution, comme l'insecte va de fleur en fleur, consomment leur vie dans des désirs stériles ! Arrière les lâches, qui sentant leur âme noyée dans le chagrin, brisée par la douleur, cèdent à la tentation et au désespoir ! Arrière les pusillanimes, qui ont peur du sacrifice, se croient abandonnés de Dieu parce que ce Dieu leur retire un moment quelques-unes des grâces sensibles dont il les a comblés, et qui se laissent entraîner à des oublis sacrilèges qui augmentent leurs malheurs en même temps que leurs fautes !

N'est-ce pas plutôt à l'heure de la tentation qu'il convient de donner à Dieu la mesure de notre fidélité ?

Mon Dieu ! il me semble que vous me délaissez ; votre main paternelle, si douce à certaines heures, s'est retirée et ne paraît plus me soutenir, mais j'ai confiance en vous, je crois que vous êtes auprès de moi, comme vous êtes auprès des justes livrés à la douleur : *Juxta est Deus his qui tribulato sunt corde*. Vous vous dérobez à mes regards qui vous cherchent, mais il n'est pas de voile assez épais pour vous soustraire à ma foi. Je crois en vous malgré les austères apparences qui m'environnent ; je crois que vous êtes là pour soutenir ma vie. Est-ce que votre âme elle-même, Seigneur, ne fut pas abandonnée plus cruellement, livrée à l'agonie ? et cependant, un seul mot s'échappe de vos lèvres : « O Dieu, que votre volonté se fasse ! *Fiat voluntas tua* ! » Vous, Seigneur, vous étiez pourtant le juste, et moi, je suis le coupable. Si le bois vert a été ainsi traité, quel sera le sort du bois vieilli et corrompu ? Il m'est pénible de sentir que vous m'avez délaissé, mais je crois, malgré tout, à votre paternité, à votre tendresse. Je crois et j'attends le moment que m'a réservé votre grâce, où vous changerez mes épreuves en joie, mes incertitudes en une paix inaltérable : *Expecto donec veniat immutatio*. Si, comme la douce victime du Calvaire, je dois être bafoué, méprisé, livré à l'agonie et à la mort, que votre volonté soit accomplie ! *Fiat* !

Mais à côté de cette obscurité qui s'est ré-

pandue dans notre âme, il est une autre nuit non moins désastreuse à notre fidélité : c'est celle qui couvre à certaines heures le royaume de Dieu et menace de tout perdre ; nuit profonde et orageuse, pleine de haine et de blasphèmes qui semblent sortir des profondeurs de l'enfer. Nous assistons, mes frères, à l'une de ces heures terribles. Peut-être fut-il des luttes plus acharnées, des combats plus sanglants, mais il ne s'en vit point de plus périlleux et de plus perfides. Instruit par une expérience de dix-neuf siècles, l'ennemi connaît nos défaillances, a expérimenté nos défenses. Il n'ignore pas que le chrétien résiste, quand on l'attaque en face ; aussi est-ce de flanc et par mille artifices qu'il lui présente le combat. Est-il besoin d'ajouter que cette lutte est dangereuse au premier chef ? Je lis sur vos fronts un dépit et un découragement. — Jésus se cache, dites-vous, et semble pris de cette défaillance qui le livrait aux mains des Juifs dans la nuit de sa Passion. Déjà se fait entendre la voix de l'impiété triomphante : « *Tolle, tolle, crucifige !* »

Qu'importe ? O Maître, ô Roi, c'est aujourd'hui que je veux être fidèle, dans les labeurs de la vie cachée de Nazareth, comme dans les persécutions de l'exil d'Egypte, sur le chemin périlleux du désert. Vous laissez faire aux impies, mais je n'accuse pas votre puissance, je ne mets point en doute votre sagesse. Vous êtes aussi invincible qu'au jour où vous précipitiez Pharaon dans la mer, aussi sage qu'à cette heure où vous vous laissiez ensevelir dans le tombeau pour ressusciter le troisième jour. Mes yeux ne peuvent sonder la profondeur de vos desseins, mais je crois et j'adore ! J'attends que vous reparaissiez dans toute votre gloire, et le moment de chanter le *Te Deum* de la délivrance.

O sublimes espérances de la foi, que vous récompensez bien les heures d'alarmes et de tentation de cette vie passagère !... Si je considère les bases mouvantes sur lesquelles repose ma vie, les angoisses qui étreignent mon âme, les orages qui la bouleversent et l'abattent, je me laisse aller au désespoir et suis tenté de douter de Dieu, de mon cœur, de tout. Mais devant les exemples des saints, devant la couronne qui m'attend, je me reprends moi-même aux engagements de ma foi. Avec vous, ô saint Joseph, avec toutes les âmes vaillantes qui ont lutté et triomphé dans des tribulations infinies, je crois, j'espère, je serai fidèle jusqu'au dernier soupir. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 martii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 17 mars 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Prière (*fin*). — XX et XXI.
Réponse à quelques objections, 193 et 195.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXII. Le Saint Jour de Pâques, 198.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XV. Devoirs des inférieurs, 201.

Sermons pour Pâques. — II. Le triomphe de l'homme sur la mort, 202. — III. Pour la bénédiction des enfants, 205.

INSTRUCTIONS SUR LA PRIÈRE

XX

RÉPONSE À QUELQUES OBJECTIONS

Mes frères,

À Dieu quand il parle, à l'Eglise quand elle commande, à la conscience quand elle réclame, le chrétien qui a le sentiment de sa dignité et de son devoir devrait répondre en toute simplicité : « Je suis à vos ordres et j'obéis. » Mais il n'est pas de vérité, si évidente soit-elle, qui n'ait rencontré des contradicteurs ; il n'est pas d'obligation morale si nettement définie qui ne se soit heurtée à des objections.

La prière est assurément un devoir des plus impérieux et des plus sacrés. Mais parce que tout devoir coûte un effort de bonne volonté à la paresse ou à la perversité humaine, on cherche à s'y soustraire, et pour justifier son attitude, on invoque des raisons, on fait des objections dont nous allons examiner la valeur.

Il y a des objections banales, vulgaires ; il y en a d'autres qui ont la prétention d'être sérieuses. J'en relèverai quelques-unes, et quand je les aurai discutées, vous jugerez de la considération qu'elles méritent et vous verrez si elles peuvent absoudre ceux qui les allègent pour décliner le grand devoir de la prière.

I

« A quoi bon prier ? a-t-on dit. Est-ce que Dieu, des hauteurs du ciel, se soucie de ce qui se passe sur la terre ? Est-ce qu'il s'intéresse à nous ? »

Eh quoi ! dirai-je à ceux qui prétendent que Dieu ne s'occupe pas de nous et qu'il est insensible à nos supplications, vous en êtes venus là, vous êtes descendus à cette profondeur d'impiété ! Et vous m'obligez à vous prou-

ver une vérité admise même par les païens ! Vous me condamnez à vous démontrer le dogme de la Providence ?

Que Dieu prenne soin de ses créatures, qu'il les conduise à leur fin, qu'il exerce sur elles une action constante et universelle : mais il n'y a pas de vérité plus solidement établie et plus évidente !

Arrêtez un instant votre regard et votre pensée sur les créatures inanimées ; vous y découvrirez la main de Dieu. La Providence ! mais si vous n'êtes pas aveugles, vous la verrez sans peine, car elle est là qui se dévoile partout et à chaque instant. Allez de la plus chétive créature à la plus colossale, du brin d'herbe au chêne de la forêt, du grain de sable à l'astre radieux, tout vous apportera une preuve de la Providence. Est-ce par hasard que le soleil suit dans les profondeurs du ciel une route dont il ne s'est jamais écarté ? Et si je descends du plus illustre des astres vers une humble créature, est-ce par hasard que la fleur entr'ouvre son calice pour boire dans la nuit sa goutte de rosée ? Est-ce par hasard que les saisons se succèdent avec une si parfaite régularité ? Est-ce par hasard que les êtres atteignent la fin pour laquelle ils ont été créés ?

Non, mes frères, c'est Dieu qui en créant les êtres a fixé leur destinée ; c'est lui qui par sa Providence, les conserve et les gouverne en Maître ; c'est lui qui préside aux mouvements de ces innombrables légions d'astres qui peuplent le firmament ; c'est lui qui tient sous ses ordres l'éclair, les nuages, la tempête ; c'est lui qui donne à l'étoile sa lumière, à la rose son parfum, au lis sa blanche parure. Rien n'arrive ici-bas sans son ordre ou sa permission. En un mot, sa Providence est attentive à tous les besoins des êtres matériels.

Croyez-vous donc maintenant qu'il se désintéressera de l'homme, la plus noble de ses créatures ? Croyez-vous qu'il le délaissera, et que si un appel est fait à sa bonté, si un cri de détresse monte de la terre au ciel, il refusera de l'entendre et sera sans pitié ? Mais alors, quelle idée vous faites-vous de Dieu ?

J'ouvre le Livre sacré et j'y vois à chaque page des preuves de sa paternelle sollicitude. Veut-il nous faire comprendre les attentions de sa Providence ? Dieu met sur les lèvres de ses prophètes des paroles ravissantes, il leur inspire des comparaisons, des images qui sont faites pour attirer. Savez-vous à quoi il se compare ? — A un aigle qui couve ses petits sous ses ailes, qui pourvoit chaque jour à leur nourriture, qui accourt à leurs cris et les défend contre tout ennemi. — Mais la plus touchante image sous laquelle il nous apparaît, c'est l'image d'une mère. Une mère, c'est un être pétri d'affection et de dévouement, dont

toutes les pensées sont, après Dieu, pour ceux qu'elle a mis au monde ; c'est un cœur qui se préoccupe sans cesse des intérêts et des besoins de ses chers enfants et qui ne compte ni les peines, ni les sacrifices pour y pourvoir, autant qu'elle le peut. Eh bien ! mes frères, Dieu pour nous donner une idée de sa bonté, de ses attentions pour nous, s'assimile à une mère tendre et dévouée, et s'il y a des mères dénaturées, sans entrailles, qui abandonnent leurs enfants, il ne veut pas leur être comparé.

Et quand les Livres sacrés ne me diraient pas cela, quand même ils ne me révéleraient pas les tendresses et les sollicitudes de Dieu pour nous, le bon sens, la raison m'amèneraient à les reconnaître. Dès que l'on croit à Dieu, il faut croire à sa sagesse et à son amour, et par conséquent, il faut croire à sa Providence. Il répugne en effet de penser et de dire qu'un Dieu bon et sage ait rompu toute relation avec les êtres auxquels il a donné la vie. Peut-on concevoir qu'après les avoir créés, il leur ait dit : « Maintenant ; devenez ce que vous voudrez : je vous laisse ! » Dieu alors serait moins bon et moins sage que l'homme. Nous ne pouvons refuser à Dieu les sentiments qu'il a mis dans notre cœur. Un père, une mère ont-ils jamais dit à leur enfant : « Petit enfant, j'ai fait pour toi ce que je pouvais, va où bon te semblera, je ne m'inquiète plus de toi ! » Non, oh non ! mais ils ont enveloppé cette chère créature d'une tendresse, d'un dévouement incessant, ils ont rêvé pour elle un avenir de bonheur, et ils ont travaillé pour le lui assurer. Le père a dit : « Ah ! pour ces pieds si faibles, la route sera bien longue et bien difficile ; et moi, j'irai, et de mes mains, dussent-elles être déchirées, j'arracherai les épines, j'écarterai les obstacles sous ses pas. » Qu'est-ce donc que cela ? Mais c'est la Providence du père, et vous croyez, mes frères, que le Père qui est au ciel et de qui découle toute paternité sur la terre, n'aura pas dans son esprit la sagesse de votre esprit, et dans son cœur l'amour et le dévouement de votre cœur ? Alors il serait moins prévoyant, moins bon, moins parfait que vous ! Mais mes lèvres se refusent à dire une semblable énormité, à proférer un pareil blasphème.

Si donc Dieu s'occupe de l'homme, s'il veille sur nous comme une mère veille sur ses enfants, s'il s'intéresse à nos destinées, s'il est disposé à pourvoir à nos besoins, à nous tendre la main dans nos découragements, dans nos tentations, dans nos épreuves, nous pouvons et nous devons lui présenter nos vœux, lui adresser nos supplications avec la confiance d'un fils qui parle au meilleur des pères.

II

« Mais, répliquera une manière d'esprit fort,

le monde étant gouverné par des lois permanentes, générales, immuables, demander à Dieu de revenir sur ses décrets, de modifier ses lois, d'en suspendre l'exécution, d'intervenir par un acte de toute-puissance au profit de quiconque lui adressera une prière, c'est une chose déraisonnable, impossible, car c'est attenter à la nature de Dieu qui est immuable et troubler l'ordre et l'harmonie du monde. » Ainsi, l'on prétend reléguer Dieu dans les profondeurs de son éternité, lui lier les mains et lui interdire toute action sur ses créatures.

Eh quoi ! mes frères, est-ce que Dieu a abdiqué et s'est dessaisi de l'empire du monde, parce qu'il a établi des lois pour le régir ? Il est le principe, l'auteur de ces lois : voulez-vous donc lui dénier le pouvoir d'y apporter, dans certaines circonstances, des exceptions ? Et s'il ne les change pas, vous paraît-il impossible qu'il en gouverne les applications particulières et les fasse servir, quand il lui plaît, à l'exécution des secrets desseins de sa Providence ?

Les détracteurs de la prière la condamnent, parce que, selon eux, elle est contraire à la raison, quand elle sollicite une grâce éclatante, quand elle demande un prodige dans l'ordre naturel.

Mais disons d'abord que bien souvent Dieu, pour exaucer nos prières, n'a pas besoin d'intervenir par un coup d'état, puisque c'est ainsi qu'on a nommé le miracle. Il lui suffit de ménager un concours favorable de circonstances, de disposer les choses et les événements de manière à produire naturellement l'effet demandé.

Ainsi vous voudriez obtenir de Dieu la guérison d'un malade très gravement atteint, et c'est dans ce but que vous lui adressez les plus instantes supplications. Si vous avez touché le cœur de Dieu et qu'il veuille exaucer votre prière, il pourra se contenter d'éclairer le médecin que vous avez appelé au chevet du pauvre souffrant, pour qu'il ne se trompe pas sur la nature et le caractère de sa maladie et pour qu'il prescrive les remèdes les plus sûrs et les plus efficaces pour opérer sa guérison. Le malade a recouvré la santé : il n'y a rien eu d'extraordinaire, et cependant Dieu n'est pas étranger au résultat obtenu.

Il est si facile à Dieu de faire tourner à notre avantage les plus vulgaires incidents.

En pleine guerre, un général raconte qu'il reçoit tout à coup, à 4 heures du matin, l'ordre d'évacuer la position où il était campé. Il part immédiatement ; la nuit enveloppait encore la terre de ses ténèbres, car on était en hiver. Il s'égare dans les bois ; alors il se met à l'écart et, tombant à genoux, il implore le secours de Dieu. « Si vous ne venez à mon aide, Seigneur, je suis un homme perdu ! » En se relevant, sa main touche le sol et se pose sur l'empreinte d'un pied de cheval ; il

examine cette empreinte : elle lui révèle que, la veille, un régiment de cavalerie avait passé par là : la direction des traces lui indique le vrai chemin, et il est sauvé.

Un homme tombe dans une rivière profonde et court grand risque d'être noyé : il jette à Dieu un cri de détresse, et soudain, il trouve sous sa main une épave, un tronc d'arbre qui lui permet de regagner la rive, sain et sauf.

Dieu peut déjà utiliser les choses les plus simples pour venir en aide à ceux qui l'implorent.

Mais quoi ! s'il le veut, ne pourra-t-il pas intervenir directement et extraordinairement ? N'est-il pas le Maître ? Oserions-nous lui refuser le pouvoir que le dernier des hommes exerce tous les jours et sans contrôle dans ses domaines ? O vous, chétives créatures, êtres si proches du néant, atomes perdus entre deux éternités, vous pouvez tous les jours changer l'ordre et la disposition de vos biens, et vous ne voudriez pas que le Tout-Puissant eût les mêmes droits que vous ? Qui êtes-vous donc pour poser une limite à la puissance du Créateur ? Savez-vous qu'il a des ressources que nous ne pouvons comprendre, des moyens d'exécution qui échappent à nos investigations ?

Vous n'entendez pas, ô profonds raisonnements, qu'on fasse opposition aux lois qui régissent le monde ! Mais lorsque, à ma prière, Dieu intervient, il ne détruit pas plus la nature, ses forces ou ses lois, que ne le fait ma libre volonté quand j'use de ma main pour soulever une pierre en sens contraire de l'attraction. Est-ce que l'attraction et sa loi ne subsiste pas tout entière, lorsque ma force se superpose à cette force physique ? Eh bien ! quand la force divine se superpose aux forces de toute nature, elle ne supprime pas la moindre partie de ces forces, elle ne viole aucun point de leurs lois.

« Prier, disent-ils, c'est demander à Dieu qu'il trouble l'ordre du monde. » — Mais en quoi l'ordre du monde sera-t-il troublé, si la pluie vient enfin à tomber, après une longue sécheresse, ou si à des temps pluvieux succèdent des jours ensoleillés ? En quoi l'ordre général sera-t-il troublé, si telle affaire réussit, si tel malade retrouve la santé ? Peut-on opposer à la prière des sophismes aussi vains, des difficultés aussi peu sérieuses ?

On dirait que c'en est fait des lois générales et du cours ordinaire de la nature, si l'on permet au Créateur d'intervenir. — Est-ce que Dieu, par hasard, ne peut pas, comme il le veut, commander aux vents, diriger la foudre et les nuées ? Nous intervenons bien nous-mêmes, et aujourd'hui plus que jamais, de mille manières, par la physique, par la chimie, pour diriger et varier l'application des lois de la nature, sans les changer. Et Dieu ne pourrait pas ce que l'homme peut ?

Mes frères, en dépit de toutes les objections que l'impiété peut faire, nous sentons que la prière est un devoir et que sa puissance n'est pas douteuse. Comme Dieu a fait de la plantation d'un germe ou d'une tige la cause et la condition de la production d'un arbuste, de l'étude la cause de la science, du travail de l'homme la cause et la condition de ses succès, il a fait de la prière la cause et la condition de ses bienfaits et de ses grâces. « Demandez et vous recevrez, nous a-t-il dit, *petite et accipietis*. » Dieu n'est pas cet Etre inaccessible qui, relégué dans les profondeurs de son éternité, dédaigne de se mêler aux choses humaines, et demeure sourd aux supplications de ses créatures : c'est un Père souverainement bon, toujours disposé à accueillir les requêtes de ses fils et à y faire droit, si c'est sa volonté, fallût-il déroger aux lois générales qu'il a établies et marquer son intervention par un prodige. Ainsi soit-il !

XXI

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS (*suite*)

Mes frères,

Comme il n'est pas une seule vérité de la religion qui n'ait soulevé des objections, il n'est pas d'obligation chrétienne qui n'ait rencontré de la résistance. Tout devoir pèse, parce qu'il exige souvent un effort de volonté, un sacrifice ; et pour y échapper, la mollesse humaine s'ingénie à chercher des prétextes. Ainsi, la prière est une loi impérieuse qui s'impose à toute créature intelligente, à toute âme chrétienne. Il faut prier : *oportet orare*. Le Maître divin l'a déclaré positivement : « Il le faut, *oportet* ; » mais parce que ce commandement paraît onéreux à plusieurs, on veut s'y soustraire, et afin de justifier son abstention, on allègue des raisons dont le simple bon sens n'a pas de peine à découvrir l'inanité.

Nous en avons jugé quelques-unes dans notre précédent entretien : il en reste encore d'autres qui n'ont pas plus de valeur ; nous leur consacrerons cette dernière instruction.

I

Je trouve sur mon chemin une objection ainsi formulée : « Quelle nécessité de prier ? Je n'ai rien à demander à Dieu. »

Vous n'avez rien à demander à Dieu ! — Mais d'abord je pourrais vous répondre que la prière n'est pas seulement une demande ; c'est aussi une adoration, un hommage à Dieu, un témoignage de notre dépendance, un acte de reconnaissance ; et quand même vous n'auriez besoin de rien, vous ne seriez pas dispensé de prier.

Mais qui êtes-vous donc pour oser tenir un pareil langage ? Vous n'avez rien à demander ? Rien pour le passé ? Rien pour le présent ? Rien pour l'avenir ? ... Vous n'avez pas un pardon à demander pour le passé, pas une assistance à souhaiter pour le présent, pas une protection à solliciter pour l'avenir ! Vous ne manquez de rien ! ... Et moi, je vous réponds avec l'apôtre que vous avez besoin de bien des choses, parce que vous êtes, quoi que vous disiez, malheureux, pauvre, misérable. Il faut être prodigieusement aveuglé par l'orgueil pour ne pas avouer son impuissance et la nécessité de recourir à Dieu, dispensateur de tous les biens.

A supposer que vous n'ayez rien à demander pour vous-même, n'avez-vous donc ni père, ni mère, ni enfants, ni époux, ni parents, ni amis, pour qui implorer les bienfaits du ciel ?

Des pèlerins français venus à Rome pour solliciter l'honneur d'être admis en présence du Pape, rencontrèrent un jeune libre penseur à l'hôtel où ils étaient descendus. Au cours de la conversation, il fut question de la visite au Pape, et les pèlerins proposèrent au jeune homme de les accompagner. Celui-ci y répugnait ; mais, par politesse, il consentit à les suivre. A la fin de l'audience, le Souverain Pontife demanda à chacun s'il avait quelque faveur à solliciter. Le libre penseur n'exprima aucun désir. — « Vous n'avez rien à me demander ? lui dit le Pape étonné. — Non, T. S. Père. — Absolument rien ? — Absolument rien. — Avez-vous encore vos parents ? — Il ne me reste plus que mon père ; ma mère est morte depuis longtemps. — Eh bien ! reprit le Pape, puisque vous n'avez rien à me demander, moi, j'ai quelque chose à vous demander : accordez-moi une prière pour l'âme de votre mère ! ... » Le jeune homme n'osa refuser ; il se mit à genoux avec le Pape, et quand il se releva, des larmes inondaient son visage.

Non, mes frères, il n'est personne qui n'ait besoin de rien ; il n'est personne qui n'ait quelque chose à demander à Dieu dans ses prières, pour soi ou pour les siens. Contester cela serait s'exposer à passer pour un insensé.

II

J'ai entendu une autre objection ; la voici : « Dieu n'a que faire de nos prières ! Il n'en a pas besoin ! »

Qu'est-ce à dire, mes frères ? Que Dieu n'ait pas besoin pour lui-même de nos prières, rien n'est plus certain ; il est bien vrai que Dieu se suffit à lui-même, et que les hommages de l'homme n'ajoutent rien à sa gloire essentielle. Mais si Dieu n'a pas besoin de nos prières, s'ensuit-il que nous n'en ayons pas besoin auprès de lui pour nous ? Dieu peut se passer de nous, mais nous ne pouvons nous passer de lui. Il est à lui-même sa vie, sa

lumière, sa puissance, et jamais aucune création ne pourra augmenter ni diminuer le souverain bonheur dont il jouit dans la plénitude de son être ; et s'il exige nos prières, s'il veut être adoré, s'il réclame le tribut de notre soumission, de notre respect, de notre reconnaissance, c'est parce qu'il est le créateur, le Maître souverain, et qu'il a un droit indéniabie aux hommages de tous les êtres qui relèvent de lui.

D'autre part, s'il réclame nos prières, c'est par bonté pour nous, c'est pour notre utilité, c'est pour avoir l'occasion de nous faire du bien. « Le Seigneur, dit S. Hilaire, veut être aimé, il veut être honoré et prié, non point pour attendre de ce culte un accroissement de sa gloire, mais pour que l'homme y trouve son avantage et qu'il se rende ainsi digne du bonheur éternel. »

Merci donc, ô mon Dieu ! merci pour votre paternelle bonté ; car, ainsi que le disait un de vos saints, « je vois, je comprends que vous voulez mon culte, que vous voulez mes hommages, afin que de vous, de votre main généreuse me viennent tous les biens : *ut serviam tibi et colam te, ut de te mihi bene sit.* » (S. Aug.).

III

« Dieu connaît mes besoins, il sait ce qu'il me faut, inutile de le lui demander ! » Autre prétexte pour éluder le précepte de la prière. Est-il mieux fondé que ceux dont nous venons de parler ?

Oui, assurément, Dieu connaît nos besoins et la prière n'est pas nécessaire pour les lui révéler. Il a la claire vision de notre indigence ; les désirs les plus secrets de notre âme lui sont connus, et les nombreuses nécessités de notre vie n'échappent pas à son pénétrant regard : *Scit enim Pater vester quid opus sit vobis, antequam petatis eum.* Mais il ne s'agit pas de savoir si Dieu ignore ou n'ignore pas ce qu'il nous faut ; il s'agit de savoir à quelle condition il nous l'accordera. Or, la condition de ses bienfaits est la prière. Raisonnez tant qu'il vous plaira : Dieu est le maître de ses dons, et il nous a dit : « Demandez et vous recevrez ; *petite et accipietis.* » La condition est précise et clairement exprimée ; il faut l'accepter ou renoncer aux faveurs promises.

Que penseriez-vous d'un pauvre qui viendrait s'asseoir près de la porte d'une riche maison et qui dirait : « Le maître sait que je suis là, il connaît mon indigence, il peut bien m'apporter une pièce de monnaie ou un morceau de pain, sans que je lui parle et lui tende la main. Qu'il vienne, j'accepterai son offrande, mais je ne m'abaisserai pas à la solliciter ! » Ce que vous penseriez de cet indigent, mes frères ? Mais vous penseriez que son sot orgueil le rend indigne de tout secours.

Eh bien ! je compare à cet orgueilleux mendiant l'homme qui oserait se placer en face de Dieu et défier sa bonté, en disant : « Le Seigneur connaît mes besoins, il est tout-puissant pour y pourvoir ; il peut bien m'accorder ce qui m'est nécessaire, sans que je le lui demande. » Dieu lui refusera ses dons, parce qu'il ne veut pas se soumettre à la condition qu'il a posée, parce qu'il ne veut pas prier.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela, que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ? Nous sommes les enfants de Dieu, et s'il exige nos prières bien qu'il sache nos besoins, c'est pour nous faire apprécier ses dons et nous empêcher d'être ingrats. Sans l'action bienfaitrice de sa Providence, la terre serait inhabitable ; mais tous les jours il ouvre sa main et verse ses bénédictions sur le monde. Sont-ils nombreux les hommes qui ont une pensée d'action de grâces pour ces bienfaits de l'ordre naturel ? Nous jouissons tous les jours des dons du ciel ; mais comme ils nous sont accordés d'une façon constante et régulière, sans que nous les ayons sollicités, nous les regardons volontiers comme une chose qui nous est due ; nous nous accoutumons à les recevoir, sans songer à bénir et à remercier la main libérale qui nous les donne. Or, en nous commandant la prière, Dieu a voulu nous faire estimer ses bienfaits et nous obliger à la reconnaissance.

IV

« Prier, a-t-on dit, c'est une humiliation, une atteinte à la dignité, à l'honneur de l'homme. » — Mais, vous qui prétendez que la prière abaisse et déshonore, pourquoi donc vous y soumettez-vous ? Il est vrai, vous ne priez pas Dieu ; mais vous priez les hommes. Par besoin d'argent, pour le succès d'une entreprise, pour obtenir un emploi, pour avoir du travail, vous frappez humblement à la porte de ceux qui peuvent vous venir en aide ; vous multipliez pétitions, visites, intrigues ; vous ne reculez pas devant les abaissements les plus profonds, vous ne rougissez pas de faire le sacrifice de votre fierté native. Et c'est vous qui venez nous dire que la prière est un déshonneur, un attentat à la dignité humaine ? J'admire ces gens si fiers qui trouvent humiliant qu'on s'agenouille devant Dieu, et qui se tiennent sans cesse suppliants devant leurs semblables !

Non, je ne m'avilis pas quand j'adresse à Dieu une prière, car j'accomplis une des fonctions les plus hautes de la raison. Reconnaître le souverain empire de Dieu et la dépendance de l'homme, adorer la puissance, la sagesse, la bonté, l'amour de l'Etre infini, se soumettre à sa volonté sainte, faire avec confiance appel à sa providence, n'est-ce pas un acte

des plus raisonnables et qui, loin de m'abaisser, m'honore grandement ?

De plus, quand je prie, j'interviens, en quelque sorte, dans les conseils de Dieu, je suis son coopérateur dans l'exécution de ses desseins, j'apporte mon concours à la réalisation de ses volontés lorsqu'il y a mis la prière comme condition ; et ceci, assurément, n'est pas un déshonneur. Bien loin donc que la prière abaisse l'homme, elle l'élève, le perfectionne, le grandit ; elle ajoute une puissance nouvelle à ses facultés naturelles.

V

J'arrive à une autre objection : « A quoi bon prier ? Dieu a prévu de toute éternité ce qui doit arriver ; que l'on prie ou que l'on ne prie pas, il n'arrivera jamais que ce que Dieu a prévu. »

Un peu de bon sens et de réflexion suffit pour faire justice de cette objection. — Votre père est gravement malade ? Inutile d'appeler un médecin : Dieu a prévu que votre père guérira ou qu'il mourra ; il ne peut arriver que ce que Dieu a prévu. Votre maison est la proie des flammes ? Pourquoi essayer d'éteindre l'incendie ? Si Dieu a prévu qu'elle serait réduite en cendres, vous perdez votre temps et votre peine. Des voleurs ont pénétré dans votre demeure et vous en informez la police, pour qu'elle les recherche activement ? A quoi bon ? Dieu a prévu qu'ils seront découverts ou non ; il n'arrivera que ce que Dieu a prévu. Vous cultivez péniblement votre champ, pour l'ensemencer ? Pourquoi y jeter votre graine ? Si Dieu a résolu de vous donner une abondante moisson, puisqu'il sait d'avance tout ce qui arrivera, que vous ensemenciez votre sillon ou que vous le laissiez inculte, vous ferez une plantureuse récolte.

Avec des subtilités, il n'y a aucune vérité qu'on ne puisse contredire ; mais heureusement Dieu a mis en nous un je ne sais quoi plus fort que les sophismes. Malgré toutes les objections, on verra toujours les enfants près d'un père malade demander sa guérison à Celui qui est le Maître de la vie et de la mort ; on verra toujours les habitants de la campagne supplier Dieu de bénir leurs travaux et d'éloigner l'orage de leurs moissons ; et souvent l'impie lui-même, dans un danger imminent, lèvera instinctivement les mains au ciel, en s'écriant : « Dieu ! ô mon Dieu ! »

VI

Les ennemis de la prière ne sont jamais à bout d'arguments ; quand l'un est détruit, ils en produisent un autre. Tout à l'heure, ils alléguaient la dignité de l'homme pour supprimer la prière, maintenant ils allèguent sa petitesse : « L'homme est trop chétive créature, il est trop petit pour que Dieu qui est si

grand s'occupe de lui et se soucie de ses prières. » — Cependant, je ne les entends parler que de la noblesse, de la dignité, de la grandeur de l'homme ; ils ne le trouvent si chétif que lorsqu'il s'agit de la prière.

Dans le vrai, nous sommes de frères créatures. Mais d'abord, aujourd'hui que nous existons, nous sommes moins petits qu'avant d'avoir reçu le bienfait de l'existence, puisque nous n'étions rien. Mais si Dieu a pris souci de ce rien pour en faire un être vivant qui a des mains pour se joindre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une langue pour parler, nous ne sommes plus si petits devant lui et, de ce chef, nous avons déjà une preuve qu'il s'intéresse à nous et ne dédaigne pas nos prières.

Mais si nous ne sommes point assez grands par notre origine humaine, nous sommes singulièrement grands par notre adoption divine. Un jour, le monde a été témoin d'un prodigieux événement. Le Fils de Dieu est descendu du ciel pour venir au milieu de nous, il a pris notre nature, et par le mystère de son incarnation, il nous a ennoblis à ce point que nous sommes devenus ses frères par adoption. Et maintenant, nous ne sommes plus si petits, nous ne sommes plus si indignes du regard et des attentions de Dieu. Une parole, une prière du Christ a une puissance irrésistible, et puisque nous sommes ses frères, et les fils adoptifs de Dieu, nous pouvons lui parler, nous pouvons le prier, et nous avons le droit de penser que notre parole sera entendue et notre prière accueillie.

VII

« La science, nous dit-on encore, la science avec ses progrès merveilleux, avec ses récentes découvertes, rendra la prière inutile ; l'homme devenu par son génie le maître de la création pourra se passer de Dieu. »

Nous ne contestons pas les efforts persévérants et les succès prodigieux de la science moderne ; nous applaudissons à ses travaux et à ses inventions ; mais nous disons qu'elle n'enlève rien à la puissance de Dieu, ni à sa providence. Elle a beau faire, elle ne peut ni tout prévoir, ni tout empêcher. Et, pour ne parler que d'une récente calamité, a-t-elle prévu, a-t-elle empêché les colères et les débordements de la Seine qui ont produit tant de ravages ? Dieu gardera toujours la haute main sur le monde qu'il a créé, et s'il lui plaît de faire acte d'autorité, les moyens de répondre aux insolents défis de la science ne lui manquent pas : il a sous ses ordres les vents, les orages, la grêle, les intempéries, les fléaux. Une nuée passe comme l'ombre sur la récolte mûre, et la récolte n'est plus ; un insecte vient, un misérable insecte que le pied d'un enfant écrase par centaines, et l'insecte

dévore tout, avant même que l'Académie des Sciences ait pu le voir et le nommer.

Donc il sera toujours utile, toujours nécessaire de recourir à Dieu dans la prière et de solliciter sa protection.

J'ai fini, mes frères, et mon dernier mot sera pour vous conjurer d'être tous et toujours fidèles à observer le grand devoir de la prière.

Un jour que Jacob, accablé de fatigue, s'était endormi sur le sable du désert, une vision lui apparut pendant son sommeil. Il vit une échelle mystérieuse dont les pieds reposaient sur la terre et dont l'extrémité se perdait dans les profondeurs du ciel, et au sommet, Dieu sur un trône éclatant de gloire. Des anges radieux descendaient et remontaient les degrés de cette échelle. Ils descendaient pour recueillir les prières des hommes, ils remontaient pour les offrir à Dieu et revenaient apporter à ceux qui avaient prié les bénédictions du ciel.

Ces anges m'apparaissent comme les messagers de la prière, et ils vous offrent leur bienveillant service. Confiez-leur vos vœux, vos désirs, vos espérances ; chargez-les de présenter à Dieu vos requêtes, et ils vous apporteront du ciel les lumières, les inspirations, les secours particuliers dont vous avez besoin pour vivre chrétiennement et pour mourir saintement. Ainsi soit-il !

FIN

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXII

Le Saint Jour de Pâques

LES PREMIERS TÉMOINS DE LA RÉSURRECTION

Suite du saint Evangile selon S. Marc (XVI, 1-7)

1. Quand le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour aller embaumer Jésus.

2. Et le premier jour de la semaine, de grand matin, elles arrivent au sépulcre, le soleil étant déjà levé.

3. Elles se disaient entre elles : « Qui nous enlèvera la pierre de l'entrée du sépulcre ? »

4. En regardant, elles virent que la pierre avait été roulée de côté, elle était en effet fort grande.

5. Entrant donc au sépulcre, elles virent un jeune homme qui se tenait à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées.

6. Mais il leur dit : « N'ayez point peur. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici ; voici le lieu où ils l'ont mis. »

7. « Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. »

§ 1er. — *Préliminaires*

1° La mort de Jésus

— *Comment appelle-t-on le saint Jour de Pâques ?*

— On l'appelle encore le Dimanche de la Résurrection, parce qu'il est l'anniversaire du jour où N.-S. Jésus-Christ sortit glorieux du tombeau.

— *Quel jour le Sauveur avait-il été mis au sépulcre ?*

— Il fut enseveli et mis au tombeau la veille du Sabbat, le vendredi soir, peu de temps avant l'heure où commençait le repos religieux obligatoire.

— *S'était-on bien assuré de la mort du Sauveur avant de lui donner la sépulture ?*

— Oui, Pilate n'accorda l'autorisation de le détacher de la Croix qu'après que la mort eut été bien constatée.

— *Quelles preuves en eut-on ?*

— Ceux qui étaient au Calvaire avaient constaté qu'il avait rendu le dernier soupir.

Ensuite, les soldats ne lui brisèrent pas les jambes comme aux deux autres suppliciés : ils le jugèrent inutile, tant la mort était évidente.

Enfin l'un d'entre eux lui ouvrit le côté avec une lance, et il en sortit du sang mêlé d'eau : ce qui indiquait nettement que la mort avait fait son œuvre.

— *Où le corps de Jésus fut-il déposé ?*

— Dans un sépulcre neuf taillé dans le roc. On ne pouvait y entrer que par une seule ouverture, et cette ouverture fut fermée par une énorme pierre après la sépulture du Sauveur.

— *Quelles précautions prirent ses ennemis ?*

— Ils apposèrent les scellés officiels à l'entrée du sépulcre et mirent des gardes pour en défendre l'accès.

— *Quelle était leur intention ?*

— C'était de s'assurer du cadavre du crucifié au moins pendant trois jours, afin de pouvoir faire mentir l'annonce qu'il avait faite de sa résurrection. Les gardes avaient donc pour mission d'empêcher toute tentative d'enlèvement du corps.

2° La résurrection

— *A quoi servirent toutes ces précautions ?*

— Elles ne servirent qu'à rendre plus éclatante et plus manifeste la résurrection qu'elles devaient empêcher. C'est ainsi que Dieu se rit des efforts de la sagesse humaine.

— *Les gardes n'ont-ils pas cependant affirmé que le corps avait été enlevé ?*

— Oui, ils l'ont dit ; mais leur témoignage ne saurait être accepté par aucun esprit sérieux.

— *Pourquoi ?*

— Ils ont prétendu que l'enlèvement aurait été fait pendant leur sommeil. Mais jamais

des gens endormis n'ont été acceptés pour témoigner de ce qui se serait passé pendant qu'ils dormaient.

Ensuite, s'ils eussent dit la vérité, au lieu d'être payés par les ennemis de Jésus pour parler ainsi, ils auraient été sévèrement punis pour avoir manqué à leur consigne.

— *Quelle est donc la vérité ?*

— C'est que le corps du Sauveur a disparu par une puissance à laquelle personne ne pouvait résister.

— *Que se passa-t-il ?*

— Le lendemain du Sabbat, il se fit un grand tremblement de terre ; un ange fulgurant comme un éclair renversa la pierre du sépulcre et s'assit dessus ; et les gardes épouvantés furent frappés de stupeur et restèrent quelque temps comme morts.

— *A quel moment se produisit ce terrifiant prodige ?*

— Dès le matin, avant le lever du soleil, alors que la lumière n'avait pas encore dissipé complètement les ténèbres, pendant que Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, Salomé, et Jeanne femme de Chuza, étaient en route pour faire visite au sépulcre.

— *S. Marc nous donne-t-il tous les incidents qui se rattachent à cette visite matinale ?*

— Non, il est d'autres circonstances et faits remarquables dont parlent les autres Évangélistes et qui mettent tout à fait en lumière le miracle de la Résurrection.

— *L'idée d'une résurrection vint-elle tout d'abord à l'esprit de ces femmes ?*

— Non. S. Luc nous apprend qu'en voyant la pierre renversée et le sépulcre vide, elles furent toutes consternées et se demandèrent avec inquiétude ce qui était arrivé.

— *Quelle supposition firent-elles ?*

— Marie-Madeleine, et peut-être aussi les autres, s'imaginèrent immédiatement que quelqu'un avait enlevé le corps du Christ. (S. Jean).

— *Que fallait-il faire dans cette hypothèse ?*

— Marie-Madeleine n'hésita pas ; elle retourna de suite à la ville pour avertir Pierre et Jean et leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons pas où ils l'ont mis. »

— *Les deux apôtres ne vinrent-ils pas aussitôt pour se rendre compte du fait ?*

— Pierre et Jean vinrent tous les deux au sépulcre en courant ; et y étant entrés l'un après l'autre, Pierre le premier, ils constatèrent que le corps n'y était plus, mais que les linges de la sépulture étaient tous bien enroulés, celui qui voilait la tête séparé des autres.

— *Quelle fut leur impression ?*

— Leur foi commença à se réveiller ; ce pendant ils n'eurent pas de suite l'intelligence

de tout le mystère qui s'était opéré ; l'écriture qui annonçait comme certaine la résurrection de leur maître était encore obscure pour eux. (S. Jean). Ils revinrent ainsi à Jérusalem.

— *Mais les Saintes Femmes qui étaient restées près du tombeau ne furent-elles pas plus favorisées ?*

— Etant entrées dans le sépulcre, elles eurent la vision dont parle le texte que nous allons expliquer.

— *Quand elles retournèrent à la ville, que virent-elles ?*

— Elles marchaient sans rien dire à personne, l'âme partagée entre l'étonnement, la crainte et la joie, quand Jésus leur apparut venant à leur rencontre et les salua. Elles répondirent en baisant ses pieds et en l'adorant. (S. Mathieu).

— *Et Marie-Madeleine qu'était-elle devenue ?*

— Après avoir prévenu les Apôtres, elle était revenue au sépulcre et le regardait en pleurant, quand tout à coup lui apparurent deux anges vêtus de blanc qui se tenaient l'un à la tête, l'autre au pied de l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé. Ils lui demandèrent la cause de ses larmes.

— *Que répondit-elle ?*

— Ce que déjà elle avait dit aux deux apôtres : « Je pleure parce qu'ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais pas où ils l'ont mis. »

— *Et qu'arriva-t-il ?*

— En se retournant, elle aperçut un homme qui lui aussi lui demanda pourquoi elle pleurait. Le prenant pour le gardien du jardin, elle lui répondit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je l'emporte. »

— *Qui était cet homme ?*

— C'était Jésus lui-même. Il se fit reconnaître en appelant Marie par son nom, de cette voix douce et miséricordieuse qu'elle lui connaissait bien. Marie retrouvait son bon Maître.

— *Comment se termina toute cette visite des Saintes Femmes ?*

— Marie-Madeleine et les autres racontèrent aux disciples ce qu'elles avaient vu et entendu. Mais c'était tellement extraordinaire pour eux qu'ils n'y ajoutèrent pas foi. Il leur fallait à eux aussi une apparition du Sauveur pour triompher de leur incrédulité.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Dites d'une manière générale ce que nous indique l'Evangile du jour ?*

— Il nous fait connaître l'état d'âme avec lequel les Saintes Femmes vont au sépulcre, et comment elles deviennent les premiers témoins de la Résurrection.

1^{er} Etat d'âme des Saintes Femmes

— *L'heure matinale à laquelle elles sortent de Jérusalem ne nous fait-elle pas connaître quelque chose de leurs sentiments ?*

— L'amour et la reconnaissance qu'elles ont voués au Sauveur leur font trouver bien longue la journée du Sabbat et la nuit suivante. Aussi, n'attendent-elles pas que le soleil soit levé pour aller vénérer le corps de Jésus, et elles s'y rendent avec empressement.

— *Quel était leur but ?*

— C'était sans doute de pouvoir contempler les traits de celui qui avait été leur Maître, mais aussi de compléter l'embaumement fait à la hâte la veille du Sabbat.

— *Quelle vertu donc les guidait ?*

— La plus parfaite et la plus excellente des vertus : la charité qui nous fait aimer Dieu et le prochain et pratiquer les œuvres de miséricorde.

— *N'avaient-elles pas quelque crainte de ne pouvoir accomplir leur pieux dessein ?*

— Avant de quitter le sépulcre après la sépulture du Sauveur, elles avaient remarqué l'énorme pierre qui le fermait. Impuissantes à la déplacer, elles se demandaient qui pourrait bien leur venir en aide.

— *Sur qui auraient-elles pu compter ?*

— Sur personne. Elles ignoraient la présence des gardiens, qui d'ailleurs ne pouvaient leur être d'aucun secours sans faillir à leur mission ; et l'heure matinale ne leur permettait pas d'espérer rencontrer quelqu'un.

— *Et cependant ?*

— Elles continuent leur voyage, comptant sur une assistance providentielle.

— *Avaient-elles au moins souvenance de ce que leur avait annoncé Jésus au sujet de sa résurrection ?*

— Il ne paraît guère ; les ignominies de la Passion et la mort déshonorante de leur Maître leur avaient fait oublier ses prédictions, qui du reste pour elles comme pour les disciples étaient restées fort obscures.

— *La preuve ?*

— C'est qu'elles emportaient des aromates pour embaumer le corps. Elles comptaient donc bien ne trouver qu'un cadavre.

— *Elles n'étaient pas hantées de l'idée de la résurrection ?*

— Nullement ; aussi l'on ne peut pas dire qu'elles furent le jouet d'une hallucination. Pour le prétendre, il faudrait supprimer la plupart des détails du récit évangélique.

2^o La constatation du miracle

— *Quand les Saintes Femmes arrivèrent au sépulcre, qu'est-ce qui frappa tout d'abord leurs regards ?*

— C'est que la pierre du sépulcre était roulée de côté. Leur joie fut grande quand elles virent qu'elles pouvaient entrer librement. Les

gardiens n'étaient déjà plus là pour les en empêcher.

— *Leur joie fut-elle de longue durée ?*

— Non, car en entrant elles furent saisies d'effroi. Elles ne virent point le corps ; mais un jeune homme vêtu d'une robe éblouissante de blancheur leur apparut, se tenant à leur droite. Cette vision qu'elles n'attendaient point les frappa de stupeur.

— *Que leur dit ce jeune homme ?*

— Après les avoir rassurées, il leur annonce la grande nouvelle : le Jésus de Nazareth qui a été crucifié et qu'elles cherchent, s'est levé de son tombeau, il n'y est plus.

— *Se borne-t-il à leur dire le miracle ?*

— Non, il le leur fait constater, en leur montrant vide l'endroit précis de la sépulture.

— *Quelle mission leur est ensuite confiée ?*

— C'est d'être les premiers témoins de la résurrection. L'ange les charge d'aller avertir les disciples, et Pierre en particulier, et de leur rappeler le rendez-vous que Jésus leur a fixé en Galilée.

— *Mais quel enseignement leur donne-t-il en même temps ?*

— Il leur fait remarquer que le prodige qui s'est accompli et qu'elles constatent est intimement lié aux enseignements de Jésus ; il est la réalisation de ce qu'il avait annoncé, et il confirme sa doctrine.

— *Pourquoi est-il recommandé aux Saintes Femmes d'informer Pierre spécialement ?*

— Parce que Jésus ayant quitté ce monde, Pierre devenait le chef des autres disciples et devait être informé le premier du grand miracle qui est l'appui principal de notre foi.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Que résulte-t-il de tous les détails de cette première visite des Saintes Femmes au sépulcre ?*

— C'est la certitude du fait de la Résurrection.

— *Comment cela ?*

— Les mesures prises par les Princes des Prêtres, le subterfuge payé qu'ils inventent pour expliquer la disparition du corps du Sauveur, l'état d'esprit des disciples et des Saintes Femmes, la diversité des apparitions dont elles furent favorisées, les constatations qui furent faites, rendent le miracle indubitable.

— *La conséquence ?*

— C'est que notre foi et notre confiance en Jésus-Christ mort et ressuscité doivent être inébranlables. Tous les efforts de ses ennemis ont abouti à son triomphe ; il en sera toujours ainsi des attaques des impies ; Jésus sera éternellement vainqueur de la mort et de l'enfer.

— *Mais à qui Jésus ressuscité s'est-il révélé tout d'abord ?*

— Après sa très sainte Mère, ce fut aux Saintes Femmes. Il a ainsi récompensé leur diligence empressée, leur amour ardent et leur fidélité inébranlable.

— *Quelles leçons tirer de là ?*

— Nous aurons part aux joies et bienfaits de la Résurrection d'autant mieux que nos dispositions seront meilleures.

— *Que faut-il donc, avant tout, pour jouir maintenant et toujours de Jésus ressuscité ?*

— Il faut aller à lui avec une intention droite, un cœur fidèle, et une bonne volonté qui ne se laisse décourager ni par les humiliations, ni par les tristesses, ni par les souffrances.

— *Pourquoi cette fermeté de volonté dans la recherche de Jésus ?*

— C'est que pour le chrétien, comme pour le Maître ressuscité, les humiliations préparent la gloire, les tristesses sont une semence de joie, et les souffrances d'ici-bas une source de bonheur sans fin.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XV

DEVOIRS DES INFÉRIEURS

Sous le nom de parents, il faut entendre non seulement le père et la mère, mais aussi les supérieurs de toutes sortes. Nous parlerons donc des devoirs des inférieurs 1^o à l'égard de leurs supérieurs spirituels, 2^o à l'égard de leurs supérieurs temporels ; 3^o nous ajouterons les devoirs particuliers des domestiques à l'égard de leurs maîtres.

I. — A l'égard des supérieurs spirituels

On entend par là le Pape, les Evêques, les prêtres, qui sont les pères des âmes. Or, à ce titre, les fidèles leur doivent :

1^o LE RESPECT. — Malgré leurs imperfections et leurs défauts, ne sont-ils pas les représentants de Dieu et les dispensateurs de ses mystères ? Malheur donc à celui qui les tourne en ridicule, qui les méprise et surtout qui les calomnie ! « *Nolite tangere christos meos, et in prophetis meis nolite malignari.* » (Ps., civ, 15).

2^o L'AFFECTION. — Ne la mérite-t-il pas ce prêtre qui vous a donné la vie de la grâce, qui est le médecin de vos âmes, votre meilleur conseiller et le dépositaire de vos secrets les plus intimes ?

3^o L'OBÉISSANCE. — N.-S. J.-C. la demande : « *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit.* » (Luc, x, 16). Et cette obéissance doit être : a) filiale, et non servile ou

forcée; — *b)* *entière*; il ne suffit donc pas d'obéir dans les choses qui nous plaisent.

4^o L'ASSISTANCE. — C'est en effet un devoir de justice et de reconnaissance. Et cette assistance doit être: *a)* *temporelle*: car les supérieurs spirituels ont besoin qu'on les aide pour leur traitement, leurs écoles, leurs œuvres, les missions des deux mondes, etc.; — *b)* *spirituelle*: car ils ont besoin de la grâce de Dieu et ils comptent sur les prières des fidèles pour l'obtenir, surtout dans les circonstances difficiles.

II. — A l'égard des supérieurs temporels

On entend par là le chef d'un pays, les magistrats, les maîtres, etc., c'est-à-dire ceux qui sont nécessaires à la conduite de la société. Or les inférieurs leur doivent:

1^o LE RESPECT. — La raison est que les supérieurs séculiers sont les dépositaires du pouvoir et que tout pouvoir, dit S. Paul, vient de Dieu.

Deux écueils à éviter: *a)* *l'insolence*: « *Principi populi tui non maledices* » (Exod., xxii, 28); — *b)* *la bassesse*, qui fait les vils courtisans.

2^o L'OBÉISSANCE. — Elle a pour motifs: *a)* *la volonté de Dieu*: « *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit; non est enim potestas nisi a Deo; quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt; itaque, qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit* » (Rom., xiii, 1-2); — *b)* *le bien général*: car sans l'obéissance, point d'ordre, point de paix, point de sécurité dans une nation.

Mais elle a aussi ses limites: jamais on ne doit obéir à ses supérieurs temporels quand ils commandent quelque chose de contraire à la loi de Dieu.

3^o LE PAIEMENT DE L'IMPÔT. — *a)* C'est en effet *la volonté de Dieu*. N.-S. J.-C. s'y est soumis et a commandé de rendre à César ce qui est à César.

b) C'est *justice*: car il serait impossible à un chef d'Etat de gouverner sans impôts. Il peut sans doute y avoir des abus en pareille matière, mais ceux qui violent la justice en seront responsables au tribunal de Dieu.

4^o LE VOTE CONSCIENCIEUX. — Il faut donc:

a) *Voter*: s'abstenir dans une élection est une faute à la fois religieuse, patriotique et sociale.

b) *Bien voter*: c'est-à-dire, donner sa voix à des gens honnêtes, catholiques, et non aux ennemis de la religion, de la paix et de la liberté.

5^o L'ASSISTANCE SPIRITUELLE. — S. Paul recommandait déjà de prier pour les souverains; et de fait, n'ont-ils pas besoin des lumières de la grâce pour gouverner avec sagesse, prudence, force et modération?

III. — Devoirs des domestiques

Les domestiques doivent à leurs maîtres le respect, l'obéissance, la fidélité.

1^o LE RESPECT. — « *Quicumque sunt sub jugo servi, dominos suos omni honore dignos arbitrentur.* » (I Tim., vi, 1). Et qu'on ne croie pas s'excuser en prouvant que les maîtres sont remplis de défauts: « *Servi, subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis.* » (I Petr., ii, 18).

2^o L'OBÉISSANCE. — « *Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri.* » (Eph., vi, 5).

Mais cette obéissance a des limites: elle doit exister dans les choses qui appartiennent au service domestique, et non dans les choses qui sont contraires à la loi de Dieu, à la justice ou aux bonnes mœurs.

3^o LA FIDÉLITÉ: « *Non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes.* » (Tit., ii, 10). — Cette fidélité consiste à:

a) Veiller avec soin sur les biens temporels des maîtres;

b) Ne leur faire aucun tort, ni dans leur personne, ni dans leur réputation, ni dans leurs enfants;

c) Garder jalousement tous les secrets confiés ou découverts.

Combien sont donc coupables les domestiques qui tournent leurs maîtres en ridicule, qui les calomnient, qui les volent, qui manquent de discrétion, qui cachent aux parents les fautes de leurs enfants, etc.!

Conclusion

Que de mérites peut amasser celui qui se comporte en vrai chrétien à l'égard de ses supérieurs! Il aura ici-bas la paix du cœur et la joie de l'âme, et il sera accueilli là-haut avec ces paroles: « *Euge, serve bone et fidelis; quia super pauca fuisti, fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium domini tui.* » (Mt., xxv, 23).

SERMONS POUR PAQUES

II

LE TRIOMPHE DE L'HOMME SUR LA MORT

Ego sum resurrectio et vita.

Je suis la résurrection et la vie. (Jo., xi, 25).

Mes frères,

La vie humaine n'est qu'un tissu d'épreuves, et si le chrétien porte sans la flétrir l'aurole de son baptême et traverse cette triste vallée de l'exil en luttant sans trêve ni repos contre les ennemis de son salut, c'est unique-

ment parce que ses yeux illuminés par la foi, ont découvert dans le lointain, à l'extrémité de la route, la couronne de l'immortalité qui attend le vainqueur. C'est là d'ailleurs une pensée spontanément éclosée et développée même par le seul rapprochement des deux souvenirs que l'Eglise nous rappelle au début et dans le couronnement triomphal de la sainte quarantaine : le récit de la tentation du Fils de Dieu, et aujourd'hui le grandiose spectacle de sa victoire sur la mort. Entre les deux termes de sa destinée, le chrétien est aux prises avec les obstacles qui surgissent de lui-même et du monde, obstacles qui se dressent en face de lui comme un rempart menaçant, et la grâce divine, arme invincible, peut seule les renverser et les anéantir. Parmi ces obstacles, il en est un cependant plus redoutable contre lequel le chrétien semble destiné à voir ses efforts redoublés se briser impuissants ; s'il peut vaincre tous les autres, il devra s'incliner devant la force victorieuse de la mort qui courbe toutes les têtes sur son passage.

Mais, rassurons-nous, mes frères, il n'en sera rien ; regardez plutôt ce qui se passe aujourd'hui : le tombeau du Christ vient de s'ouvrir et la terre a rendu en tremblant sa victime. Un ange, aux vêtements éclatants de blancheur, a renversé la pierre roulée à l'entrée du sépulcre, il s'est assis dessus ; et comme on accourait de toutes parts, il disait aux visiteurs stupéfaits : « Le Christ que vous cherchez n'est pas ici, il est ressuscité. » En effet, le Rédempteur a vaincu la mort, en sortant radieux des obscurités de la tombe. Il a jeté ce cri de triomphe aux chrétiens luttant contre tant de forces ennemies : « Je suis la résurrection et la vie. *Ego sum resurrectio et vita.* »

Le triomphe de l'homme sur la mort la plus terrible des épreuves, voilà donc le sujet de cet entretien. Ce triomphe est *commencé* par Jésus-Christ, principe de notre résurrection, en déchirant l'arrêt de mort porté par Dieu au jour de la juste malédiction ; triomphe *achevé* par Jésus-Christ, vraie source de vie, en communiquant à notre nature réhabilitée le fécond germe de l'immortalité.

Saluons Marie, Mère du Sauveur glorifié, qui a ressenti plus que toute autre créature l'heureux contre-coup de la résurrection, puisque les anges du ciel, investis d'un spécial pouvoir, sont venus ranimer dans la tombe sa dépouille refroidie et l'ont élevée, dans une marche triomphale, jusqu'au trône réservé à sa dignité souveraine. *Ave Maria !*

I

Ce devait être, mes frères, l'immortelle gloire du premier homme de voir se continuer en sa descendance tous les privilèges qu'il devait à la justice d'origine. Mais la transmission de cet incomparable patrimoine ne pou-

vait se faire qu'avec le concours de la liberté humaine. C'est ce qui explique pourquoi le Créateur, après avoir multiplié les preuves de sa royale munificence, imposa à Adam et à toute sa postérité une épreuve décisive dont l'issue fixerait son sort éternel. « Tu mangeras, dit-il, des fruits de tous les arbres qui sont au paradis ; quand au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, tu t'en abstiendras, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. *Morte morieris.* »

Malgré la terrible menace, le premier homme a désobéi. Tel fut le lamentable dénouement du drame qui s'est déroulé dans les jardins du Paradis terrestre. Ce dénouement est court ; mais que de désastres à la fois ! La promesse de Dieu s'accomplit, et d'un instant à l'autre, nos premiers parents comprennent mieux la mystérieuse emphase de cette parole divine : « Tu mourras de mort : *morte morieris.* » Et de fait, elle n'existait plus cette grâce destinée primitivement à élever la nature et à l'embellir des dons célestes ; elles s'étaient évanouies les splendeurs de cette belle intelligence désormais voilée d'ombres et impuissante à diriger toutes les facultés de l'âme ; elle s'était changée en servitude cette domination si habile à s'imposer sans efforts à toutes les créatures subalternes ; elle était à jamais affaiblie cette robuste constitution que le poids du travail ne devait point atteindre. Et alors, qu'arriva-t-il ? On aurait pu voir les condamnés prendre, en pleurant, le chemin de l'exil, sans même oser tourner la tête pour adresser un dernier adieu à la patrie de leur bonheur. Cependant, bien qu'Adam et Eve aient tout perdu, il circule tant de sève dans leur jeune nature qu'ils ne se rendent pas un compte exact du changement opéré en eux. Ils se demandent surtout ce que peut bien être la mort dont ils viennent d'être menacés. Ils regardent d'un oeil anxieux tout ce qui se passe autour d'eux. La chute des feuilles emportées par le vent les laisse rêveurs ; les plaintes des animaux prêts à expirer, le spectacle de leurs corps étendus sans mouvement, c'en est assez pour qu'ils se demandent si c'est la mort qu'ils ont sous les yeux.

Il ne devait bientôt plus leur rester aucune illusion. Caïn vient de tuer son frère Abel. Quand Eve aperçoit le cadavre de son fils bien-aimé, elle est frappée de stupeur et bientôt elle donne libre cours à ses larmes. Elle prend entre ses bras le corps inanimé d'Abel, elle le couvre de ses pleurs et de ses baisers, elle l'appelle avec angoisse, elle le conjure d'ouvrir ses yeux à jamais fermés, elle le supplie de lui faire entendre sa voix. Mais toutes ses instances sont vaines ; son fils ne la regarde plus, il ne l'entend plus, il est sans mouvement et sans vie. Et si quelque doute subsistait encore dans l'âme brisée de la mère, voici qu'une voix attristée lui enlève

toute espérance : « Femme, la malédiction divine s'exerce déjà : voilà bien la mort ! *Morte morieris.* »

Or, le contre-coup de cette chute a retenti dans toutes les générations. Depuis ce moment-là, nous payons tous la dette que S. Paul appelle la solde du péché : *stipendium peccati mors.*

Mais, ô prodige ! voici qu'après quarante siècles, une autre parole retentit dans le monde ; elle est la contre-partie de l'arrêt fatal qui doit incliner sous son joug ignominieux toute créature humaine. Voici que des flancs de ce sépulcre entr'ouvert s'échappe une promesse de triomphe. Entendez-la encore, mes frères, après dix-neuf cents ans, l'écho n'en est pas affaibli et elle retentit joyeusement aujourd'hui dans les airs : « Je suis la résurrection. *Ego sum resurrectio.* »

Oui, elle est finie l'horrible puissance de la mort ; c'est en vain désormais que cet impitoyable bourreau de nos cadavres ferait appel à toutes les forces dévastatrices dont notre nature blessée est armée, il n'aura jamais la satisfaction de flétrir le corps glorieux du Sauveur. Bientôt, en effet, quittant l'espace où rien ne pourra l'enchaîner, abandonnant la triste vallée où tant d'infortunés doivent gémir, il va monter aux cieux et vivre désormais dans les régions pures et sans limites, habitées par les esprits.

C'est ainsi, mes frères, que l'humanité se résume tout entière et se personnifie dans les deux grandes figures qui dominent les siècles : Adam et Jésus-Christ. Nous sommes destinés à partager leur sort dans une certaine mesure. C'est pourquoi si le premier nous perd et nous voue à une mort certaine par sa prévarication, le second nous arrache au trépas et nous sauve par son sacrifice rédempteur. Avec Adam, nous apportons en naissant le germe fatal de la corruption et de la mort ; avec Jésus-Christ au contraire nous saluons dans sa mort féconde le principe de notre résurrection. Adam communique à toute sa descendance le poison de sa blessure, le Christ répare tant d'infirmités par le remède de l'immortalité. Si nous avons trouvé le trépas au paradis terrestre, le Calvaire nous rend la vie avec ses éternelles promesses. D'un mot, si nous mourons dans Adam, nous revivons et nous triomphons dans Jésus-Christ.

Et vous le voyez aujourd'hui, mes frères, debout sur la pierre du sépulcre, devenu pour lui le berceau d'une vie glorifiée ; nous l'entendons jeter à tous les siècles chrétiens ce cri de victoire et d'espérance : « Je suis la résurrection, *ego sum resurrectio.* » Depuis lors, l'homme, ruine désolée, roi déchu, arbre desséché, l'homme s'est relevé ; il a repris son sceptre et sa couronne, et il s'abreuve à jamais d'une sève rajeunie qui centuple ses forces, il a compris la parole du Sauveur.

D'ailleurs, l'arrêt fatal n'est pas seulement annulé par le Christ revenu à jamais des ombres de la mort ; mais par sa victoire incontestée, Jésus-Christ communique à notre nature qu'il avait revêtue pour la réhabiliter un principe vivant d'immortalité : *Ego sum resurrectio et vita.*

II

Pour éprouver notre foi, Dieu, il est vrai, recule le triomphe du chrétien dans un avenir dont nous ne connaissons pas la date. Il faut, en effet, que l'oracle écrit sur le berceau de l'humanité reçoive son entier accomplissement. Mais pour être différée dans les conseils de la Providence, cette rénovation finale n'en est pas moins certaine. Le germe de vie nous est véritablement communiqué par celui qui est le principe de toute existence, mais ce germe inaltérable est soumis aux lois qui président à la germination et à l'épanouissement de toute semence. L'apôtre S. Paul a dans ses lettres un magnifique chant de triomphe en l'honneur des corps éprouvés ici-bas avec l'âme humaine par les tribulations de la vie présente qu'ils doivent supporter dans une parfaite communauté de résignation et de patience. L'écrivain sacré se plaît même à corroborer sa doctrine par l'exemple de la semence confiée à la terre où elle produit sa germination avant d'opérer sa floraison dans la vie du dehors.

Quel chemin, en effet, mes frères, de la semence à l'épi de blé ! chemin suivi lentement et progressivement par la nature ; et cependant cet épi de blé ne cesse pas d'être, à travers des évolutions successives et après les diverses phases de sa vie, la même semence que le laboureur a jetée dans le sillon. Quand donc nous sommes en présence d'un corps d'où la vie s'est retirée, quand nous interrogeons avec effroi ce terrible spectacle, nous sommes frappés par la rigidité des membres, par la totale insensibilité, par cette immobilité absolue et effrayante d'un être si cher qui tout à l'heure éclairait la maison de l'éclat de ses yeux, l'égayait de son sourire et l'animait de sa propre vie. De même, souvent, quand nous allons prier sur une tombe et que nos yeux mouillés de larmes cherchent à découvrir à travers le gazon le mystérieux travail qui s'y accomplit, nous arrêtons nos pensées à la partie matérielle, vulgaire et brutale de cette transformation et nous éprouvons un sentiment d'invincible horreur.

Et pourtant, mes frères, comme nous nous trompons ! La mort sans doute achève son œuvre, mais Dieu alors commence la sienne, et croyez-le bien, de ces restes inanimés, de cette poussière réduite il sortira un jour, comme d'une semence, un être supérieur à cet épi de blé jauni aux rayons du soleil, il en sortira un corps dont la splendeur dépassera la beauté de toutes les créatures terres-

tres ; en un mot, il en sortira un corps glorieux. Aussi, mes frères, éclairés par les hauts enseignements du dogme catholique, imitez le voyageur qui salue, joyeux et plein d'espérance, la moisson qui se lèvera dans une vaste plaine ensemencée ; quand vous visiterez le champ des morts, n'abaissez donc plus vos regards vers le sillon fermé, c'est-à-dire vers les tombeaux où reposent des restes toujours chers, mais plutôt saluez la moisson, préparée par la sagesse et la bonté de Dieu, d'où renaîtront à une vie nouvelle ceux que vous n'avez cessé d'aimer. Il faut encore le redire : le Christ ressuscité est devenu le divin Semeur qui confie à toutes ces dépouilles glacées un germe fécond d'immortelle vie. *Ego sum resurrectio et vita.*

Et si les incrédules répètent la parole insensée relevée déjà par l'apôtre : « Mais comment les morts ressusciteront-ils ? » il est facile de leur répondre : Vous pouvez voir tous les jours des résurrections et des transformations de la matière, dans tout l'univers ; pourquoi donc serait-il plus difficile au Créateur de ressusciter par son action souveraine et de glorifier par son amour le corps de ses élus ?

Voilà, en effet, comment notre nature réhabilitée par le Christ a pu prendre racine en lui : *radicati estis in Christo* ; voilà comment elle a été greffée sur lui ; il nous a inoculé le principe d'une vie nouvelle ; et dès lors, c'est de lui que nous recevons la sève qui nous anime. Tous les jours vous voyez la branche entée sur l'arbre, qui s'assimile à lui, s'identifie à lui, ne fait plus qu'un avec lui ; ainsi, mes frères, nous ne faisons plus qu'un avec Jésus-Christ et nous devenons véritablement, selon l'heureuse expression de Tertullien, des « copies vivantes de la résurrection. »

Pour nous, mes frères, héritiers d'un passé si glorieux et fiers d'être appelés à un avenir éternel, ne sommes-nous pas surpris et profondément affligés en voyant, à l'heure actuelle, tant de chrétiens peu soucieux de triompher des épreuves terrestres, encore moins inquiets d'assurer leur victoire finale sur la mort, détourner la tête systématiquement ou du moins avec une indifférence coupable, des flots de lumière qui s'échappent du sépulcre entr'ouvert du divin Ressuscité ?

Cependant, aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles, un souffle de régénération nous arrive du glorieux tombeau du Sauveur. Hélas ! il passe trop souvent sur des ruines si désolées, si insensibles, où la mort a si bien établi son empire, qu'il paraît impuissant à y ramener la vie. Il y a dans l'humanité de plus en plus pécheresse des obstacles grandissants qui s'opposent avec plus de résistance que jamais au développement de ce principe de la résurrection dans les âmes chrétiennes. Et ces obstacles trouvant des complices dans les incli-

nations dépravées qu'ils excitent, rendent nécessairement stérile cette semence féconde, dispersée aussitôt au souffle empoisonné des instincts en révolte.

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes frères, et en demandant aujourd'hui à Dieu de faire germer dans beaucoup d'âmes chrétiennes, comme sur un sol régénéré, les semailles des gloires éternelles, vous manifesterez votre intime conviction que c'est seulement dans le Christ vainqueur de la mort que nous pourrions trouver le principe de notre résurrection et l'épanouissement complet de notre vie : épanouissement préparé ici-bas, en particulier, dans les pâques annuelles et achevé, un jour, dans la grande Pâque de l'éternité où retentira à jamais l'*alleluia* du triomphe. Ainsi soit-il.

III

POUR LA BÉNÉDICTION DES ENFANTS

Et complexans eos, et imponens manus super illos benedicebat eos.

Il les embrassait, il leur imposait les mains et il les bénissait. (Marc, x, 16).

C'est véritablement un gracieux usage que celui de la bénédiction des enfants le saint jour de Pâques, où nous célébrons l'incomparable triomphe de l'Agneau de Dieu, immolé par les méchants, mais rachetant par sa mort l'humanité coupable, *Agnus redemit oves* ! C'est le jour de l'allégresse, le jour de la résurrection des âmes, le jour des saintes et invincibles espérances, le jour de la sanctification universelle, le jour de la généreuse distribution des grâces les plus abondantes aux justes et aux pécheurs, *Victimæ paschali laudes immolent christiani* ! Les petits enfants, ces aimables agneaux du troupeau sacré du divin Pasteur, seront-ils oubliés en cette solennité, où le ciel verse sur la terre avec prodigalité ses faveurs exceptionnelles ? Dieu nous garde de le penser ! Eux aussi sont appelés aux pieds du Sauveur ressuscité pour recevoir ses aimantes caresses, et les grâces de choix de son Cœur sacré. L'Eglise les lui amène, en le priant de les bénir, comme il le faisait autrefois pour les heureux enfants de la Palestine, *benedicebat eos* !

Je désirerais en ce moment vous expliquer le sens de cette touchante cérémonie. Trois mots, tirés des prières que je réciterai bientôt en faveur de ces enfants rassemblés dans le temple sacré, l'expriment admirablement : *Respice ad præsentium innocentiam, ... ad parentum devotionem, ... clementer eos benedic* ; c'est-à-dire que la bénédiction des enfants en ce beau jour de Pâques est DÉLICIEUSE pour le pasteur, ministre et représentant du Souverain Pasteur ; elle est GLORIEUSE pour vous, pères et mères ; elle est SALUTAIRE pour ces chers enfants. *Benedicebat eos* !

I

Chose digne de remarque, l'enfance a toujours été l'objet d'une affection particulière de la part du ciel : sans doute parce que les enfants sont purs, innocents ; exempts des vices qui déshonorent l'humanité, et aussi parce qu'ils sont l'espérance de l'avenir.

Notre-Seigneur Jésus-Christ eût pu, comme Adam, apparaître sur la terre dans la plénitude de l'homme parfait. Mais, par un dessein admirable de la Trinité, il a voulu naître petit enfant, et c'est sous cet aspect charmant que le prophète Isaïe l'a salué 800 ans avant sa naissance. *Puer natus est nobis !* C'est la grâce et l'aménité de l'enfance que saint Paul se plaisait à célébrer dans le Sauveur, dans le Dieu fait homme pour notre salut, *apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*. Et quand après avoir parcouru le cycle de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse, le Sauveur Jésus prêcha son Evangile, il marqua une prédilection toute spéciale pour les enfants.

Il les accueillait avec bénignité lorsque leurs mères les lui amenaient. Il les embrassait avec effusion ; il étendait sur eux ses mains divines pour indiquer qu'il les prenait sous sa haute et puissante protection ; il les bénissait, c'est-à-dire qu'il appelait sur eux les célestes faveurs et les bienfaits les plus précieux de la miséricorde divine ; il priait pour eux !

I. A leur égard il a prononcé des paroles qui feront à jamais l'admiration de l'humanité, et qui ont fait verser et feront verser dans tous les siècles des larmes d'attendrissement.

Paroles de touchante *dilection*. Un jour qu'il prêchait sur un sujet très important qui captivait l'attention de tous, des femmes juives s'approchèrent avec leurs enfants et le priaient de les toucher de ses mains augustes. Cette démarche parut indiscrette aux disciples, et ils s'efforçaient d'éloigner ces mères, avides pour leurs petits des caresses du grand Prophète. Jésus les en reprit, disant : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Il les prend sous sa protection ; il s'identifie pour ainsi dire à eux, en s'écriant dans une autre circonstance : « Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, comme celui-ci qui est là, c'est moi-même qu'il reçoit ; et qui me reçoit, reçoit non pas moi, mais Celui qui m'a envoyé ! »

Paroles de *glorification*. Il fait des enfants, à cause de leur pureté, de leur simplicité, de leur candeur, de leur humilité, de leur exception de convoitises terrestres, le modèle des prédestinés. Un jour ses disciples s'approchèrent de lui et lui posèrent cette question : « Maître, à votre avis, quel est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Et Notre-Seigneur, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas, si, par les sentiments du cœur, vous ne devenez

semblables à de petits enfants, vous n'irez pas au ciel. Celui qui s'humilie comme cet enfant, sera le plus grand dans le paradis ! » (Matth., xviii). Et encore : « Je vous le déclare, leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux ! » c'est-à-dire, comme l'explique un docte prélat¹, qu'en même temps qu'ils contemplent Dieu face à face dans sa propre lumière, ils le retrouvent encore dans l'âme de ces petits, où son image se reflète comme dans un miroir fidèle. Députés auprès de l'adulte, trop souvent hélas ! les esprits célestes sont condamnés à voir en lui l'injustice, le péché, la corruption de l'esprit et du cœur, la dépravation de l'âme, l'impureté des pensées et des actions ; triste spectacle dont ils ne se consolent qu'en détournant les yeux pour les tenir fixés sur la splendeur immaculée de l'éternelle beauté ! Les anges des enfants, au contraire, de quelque côté qu'ils portent leurs regards, ou en haut ou en bas, ne sont point partagés entre la vue du ciel et la vue de l'enfer : ici et là, c'est toujours la même présence du Père céleste !

Paroles de *protection*. Notre-Seigneur était la douceur, la bénignité infinies aux jours de sa vie mortelle. Ses paroles étaient toujours, à part de très rares exceptions, quand il s'agissait par exemple de confondre l'orgueil méchant et hypocrite des pharisiens, des paroles de bonté, d'amabilité, de consolation et de miséricorde. Or un de ces cas exceptionnels où il fit entendre des menaces fut quand il voulut prendre la défense de l'innocence et de la sainteté de l'enfance. Au fameux chapitre xviii^e de S. Mathieu, qu'on peut appeler à juste titre LE CHAPITRE DES ENFANTS, il s'écriait : « Il est impossible que le scandale ne se produise pas ; mais malheur à celui par qui le scandale arrive ! Quant à celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer ! » Le châtement qui l'attend est incomparablement plus terrible !

II. Aux paroles de tendre affection à l'égard des enfants, notre bon Sauveur ajoutait des actions de la plus paternelle bonté ! Il accueillait ces chers petits, il aimait à en être entouré, comme d'une couronne d'innocence ; il les caressait avec une aimable douceur ; il les embrassait avec effusion ; il les bénissait, appelant sur leurs têtes les plus chères bénédictions de son Père, étendant sur eux ses mains divines ; comme pour prendre à jamais possession de tout leur être pour l'honneur et la vertu, *et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos*. C'était un de ses bonheurs les plus chers, une de ses joies les plus douces !

¹ Cardinal Pie, *Œuvres*, t. 1, p. 516.

Nous sommes, nous prêtres, nous pasteurs, les représentants de Jésus-Christ ; nous sommes ses ministres ; ses sentiments sont nos sentiments, ses préférences sont nos préférences. Le prêtre, comme N.-S. Jésus-Christ, voit dans les enfants la portion choisie du troupeau qui est confiée à ses soins, il les aime d'une affection spéciale à cause de leur innocence, il les considère comme l'espoir de la société et de l'Eglise. Ils sont sa chère consolation. Hélas ! plus d'une fois ses soins, ses paroles, ses instructions, ses prières paraissent stériles et sans résultat apparent pour les grandes personnes. Les enfants, eux, naturellement et surnaturellement, sont dociles à sa voix, écoutent ses exhortations, et se laissent façonner par l'action toute-puissante de la grâce. Aussi est-ce pour moi une fête délicate en ce beau jour de Pâques de les voir venir au pied des autels parés de leur innocence et de leurs plus beaux vêtements, amenés par leurs parents ou portés sur le bras de leur mère. C'est aujourd'hui un bonheur très grand pour moi de les accueillir, d'étendre sur leur tête innocente mes mains consacrées, de les asperger de l'eau sainte qui chasse l'esprit mauvais et appelle la céleste cohorte des anges, de les bénir en un mot au nom du Sauveur, *benedicebat eos* !

II

Si la bénédiction pascalle des enfants est délicieuse pour le pasteur, j'ajoute qu'elle est TRÈS GLORIEUSE pour les parents, pour les mères chrétiennes surtout, qui se font un honneur d'amener leurs chers enfants au Sauveur. Sous l'influence d'une grâce puissante, ils se sentent excités à profiter de leur crédit auprès de Dieu en faveur de leurs fils et de leurs filles ; et d'autre part ils sont vivement pressés de se sanctifier eux-mêmes.

Qui expliquera le mystère de l'incontestable puissance des parents pour obtenir du Dieu très miséricordieux toutes sortes de bénédictions en faveur de leurs enfants ? Est-ce que, en vertu de leur paternité et de leur maternité, ils ont contracté une ressemblance particulière, une intimité toute spéciale avec le Père céleste, avec Celui de qui découle toute paternité au ciel et sur la terre ? Est-ce que, en vertu de l'amour très intense, indéracinable, pour ceux qui sont la chair de leur chair, les os de leurs os, le sang de leur sang, les prières qu'ils font pour leurs chers petits sont douées de cette dévotion, de ce désir, de cette ferveur qui triomphent infailliblement du cœur de Dieu ? Je ne sais. Mais, ce qui est indiscutable, c'est que leurs prières pour leurs enfants ont une efficacité irrésistible. Ils obtiennent même des merveilles les plus signalées. L'Ecriture nous est sûr garant de cette consolante vérité. Citons quelques exemples.

Agar est chassée avec son fils Ismaël des

tentes d'Abraham. Elle erre dans un désert brûlant et aride. Bientôt la provision d'eau est épuisée. L'enfant anémié, dévoré de soif, agonise. Agar le dépose sous un arbre, et elle s'éloigne un peu disant : « Je ne veux point le voir mourir ! » Dans cette cruelle extrémité, désolée, elle tombe à terre. Mais elle se souvient qu'il y a aux cieux un Dieu bon et miséricordieux. Au milieu d'un déluge de larmes, elle pousse un cri, un cri de détresse, un cri d'instante supplication. Et ce cri est entendu du Seigneur. Un ange descend du ciel : « Agar, lui dit-il, que faites-vous ? Ne craignez rien ! Dieu a entendu, par votre bouche, la voix de l'enfant qui est là. Levez-vous, prenez l'enfant, et tenez-le par la main, car il sera chef d'un grand peuple. » En même temps Dieu ouvrit les yeux de la pauvre mère. Et ayant aperçu un puits plein d'eau, elle y alla et y remplit son outre, et elle donna à boire à l'enfant, et l'enfant fut sauvé. (Gen., xxi).

Quel bel exemple, ô mères chrétiennes ! Le Nouveau Testament ne vous en donne pas de moins touchants. Vous vous rappelez cette sublime Chananéenne, encore païenne il est vrai, mais par le cœur disciple fervente du Messie. Sa fille est affreusement tourmentée par le démon. La torture de sa fille devient sa torture. Elle vient trouver le grand Prophète, qui passait à proximité de Sidon : « Seigneur, lui dit-elle, ayez pitié de moi. Ma fille est cruellement tourmentée par le démon ! » Jésus semble ne pas l'entendre, il la repousse même en lui disant des paroles qui paraissent bien dures. Mais la Chananéenne persévère dans une prière aussi humble que confiante. Et elle arrache au Sauveur cette parole : « O femme, votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait selon vos désirs. » Et la fille de la Chananéenne fut guérie. (Marc, vii). — La veuve de Naïm, nous donne un exemple plus frappant encore, si j'ose dire. Elle a perdu son fils unique ; on le conduit au cimetière ; à la porte de Naïm elle rencontre Notre-Seigneur ; toute éplorée, elle ne dit rien, mais elle jette sur le Messie un regard si humble, si suppliant, si ardent, que Jésus en est touché jusqu'à l'intime de son âme. « Arrêtez ! » dit-il aux porteurs, et s'approchant du cadavre : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ! » Et la mort restitue sa proie, et Jésus rend à la veuve ravie son fils ressuscité.

Ne croyez pas, parents, que les mères seules jouissent de ce pouvoir extraordinaire de la prière sur le Cœur de Jésus. Les pères ont le même privilège. Souvenez-vous de ce religieux chef de synagogue de Capharnaüm nommé Jaïre. Sa fille, âgée de 12 ans, était à toute extrémité. Plein de foi de confiance, il accourt à l'endroit où était Jésus. Il se précipite à ses pieds avec un très profond respect, et, le suppliant plus avec son cœur qu'avec ses lèvres, il lui dit : « Ma fille est à toute extré-

mité, elle meurt ; venez lui imposer les mains, et elle sera sauvée, et elle vivra ! » Tandis que Notre-Seigneur allait à la maison avec ses disciples et une grande foule, des serviteurs du prince de la synagogue vinrent lui dirent ces tristes paroles : « Votre fille est morte ; inutile de déranger le Maître ! » Mais Jésus s'adressant au malheureux père le consola en disant : « Soyez sans crainte, gardez la foi et votre fille vivra. » Il arrive à la maison mortuaire avec ses trois disciples préférés, Pierre, Jacques et Jean ; il fait sortir la foule de ceux qui venaient rendre à la défunte les honneurs funèbres ; et en présence du père et de la mère, il prend la main de celle qui était morte, et dit : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi ! » Et la jeune fille se leva et elle marchait, et le divin Sauveur ordonna qu'on lui donnât à manger. C'était le magnifique triomphe de la prière fervente d'un père plein de foi. (Marc, v).

En cette solennité de Pâques, en cette touchante bénédiction des enfants, c'est de cœur et d'âme, ô parents chrétiens, que je salue votre invincible puissance sur le Cœur de Dieu en faveur de ceux à qui vous avez donné le jour. Je vous en conjure : usez largement de votre crédit. Priez pour vos chers petits, et pour que votre supplication soit plus efficace, joignez-y la force de l'exemple et de la sainteté. Priez pour que l'esprit et le cœur de vos enfants s'ouvrent à la vérité et à la vertu. Priez pour que Dieu, joignant sa grâce à vos efforts, accomplisse en eux l'œuvre si désirable de la bonne éducation. Priez, vous serez les premiers récompensés de votre salutaire intervention : vos fils et vos filles bien élevés seront votre consolation, votre honneur et votre gloire. Priez, unissez-vous à nous pour que nous obtenions les bénédictions célestes les plus abondantes.

III

La bénédiction des enfants, en cette fête de Pâques, n'est pas seulement délicieuse pour mon cœur de pasteur, glorieuse pour vous, parents chrétiens ; elle est encore TRÈS SALUTAIRE pour ces chers agneaux du troupeau du Sauveur.

Oui, c'est la fête des enfants, qui en reçoivent d'inappréciables avantages. Quelles belles prières nous allons réciter sur eux ! Quels biens magnifiques nous allons solliciter en leur faveur ! Quelles supplications efficaces nous allons faire monter vers le ciel, d'autant que c'est l'Eglise qui nous les met sur les lèvres !

Sans doute nous allons demander pour les petits ici présents les biens temporels, les biens du corps, la santé, la force et le succès ; mais aussi et surtout les biens éternels, les biens de l'âme, la simplicité, l'innocence, l'obéissance, l'esprit de respect, l'affection pour les parents, la charité, la sainteté !

Ecoutez les touchantes formules que nous allons prononcer avec tant de bonheur :

O Jésus Notre-Seigneur, qui avez accueilli les petits qui vous étaient présentés ou qui venaient à vous ; ô vous qui, en leur imposant les mains, les avez bénis en disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les éloignez pas, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père ; » ô Seigneur Jésus, laissez-vous toucher par l'innocence de ces enfants et la piété de leurs parents ! Bénissez-les avec bonté par notre ministère. Que par votre grâce et par votre miséricorde ils fassent de continuel progrès, qu'ils s'attachent à vous, qu'ils vous aiment, qu'ils vous craignent d'une crainte filiale, qu'ils gardent vos commandements, qu'ils aient le bonheur d'aller au paradis !... Défendez-les de toute adversité et des malicieuses embûches du démon... Protégez-les toujours, et qu'ils méritent d'entrer un jour dans la société des élus !

Quelles belles demandes ! Et pour qu'elles soient mieux agréées, l'Eglise veut que nous les présentions à la T. S. Trinité par des intermédiaires qui lui sont très chers, par la Sainte Vierge et les saints Anges.

Quoi de plus naturel ? La T. S. Vierge a les goûts de son divin Fils. Comme lui, elle aime d'une dilection toute spéciale les enfants, parce qu'ils sont purs et aussi parce qu'ils lui rappellent l'Enfant Jésus. Voilà pourquoi nous faisons appel à son concours : *Beata Maria semper virgine intercedente* !... Et puis, les anges sont si purs ! Ils aiment ceux qui leur ressemblent. Ils veillent avec un soin jaloux sur les enfants, particulièrement sur ceux qui sont confiés à leur garde. N'est-il pas convenable de les invoquer aujourd'hui en faveur des enfants ? *Sanctos angelos tuos ad nostram custodiam mittere dignaris* !

Oui, chers enfants, je vous bénis, c'est-à-dire j'appelle sur vous les bienfaits du ciel.

Je vous bénis et je demande que vous soyez toujours les dignes enfants du Christ, l'espoir de vos familles, la gloire de la paroisse.

Je vous bénis et j'appelle sur vos têtes les faveurs de N.-S. Jésus-Christ, de la T. S. Vierge, des saints Anges gardiens.

Je vous bénis, et c'est en traçant sur vous le signe de la croix et en vous aspergeant de l'eau sainte, que je prononce ces paroles touchantes : « Que Dieu vous bénisse ; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit gardent vos cœurs et vos intelligences ! »

Je vous bénis, et que tous, un jour, nous entendions le Souverain Juge dire au pasteur et aux fidèles : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ! » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 martii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 24 mars 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Pâques. — IV. La Résurrection de Notre-Seigneur, 209.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXIII. 1^{re} dimanche après Pâques, 211.

Pour le Premier Vendredi. — XV. Le Sacré-Cœur et la France (*suite*), 214.

Panegyrique de Jeanne d'Arc. — Bonne chrétienne et bonne Française, 215.

Panegyrique de saint Justin, martyr. — Nos devoirs envers la vérité, 220.

Fleurs de Lourdes. — I. Joachine Dehant, 225. — II. Pierre de Rudder, 227. — III. Gabriel Gargam, 230. — IV. Stéphanie Proteau, 235. — V. Jeanne Tulasne, 237.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XVI. Devoirs des supérieurs, 239.

SERMONS POUR PAQUES

IV

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi sur toute la surface du globe, les âmes fidèles s'empres- sent-elles vers les églises qu'elles remplis- sent de prières et de chants joyeux ? Pourquoi les incroyants eux-mêmes sont-ils émus par les volées sonores des cloches ? Pourquoi ce jour est-il le plus grand de tous les jours de l'an- née ? Pourquoi cette fête est-elle la plus belle de toutes les fêtes chrétiennes ?

Pourquoi ? Vous le savez : c'est parce que, il y a près de 1900 ans, quelques femmes, venues pour pleurer près d'un tombeau, l'ont trouvé vide ; parce que celui qui y était dé- posé, Jésus de Nazareth, était ressuscité ; parce que ses disciples, douze pêcheurs ignorants et timides, se sont répandus dans le monde pour y annoncer ce retour inouï à la vie ; parce que la terre a cru à leur récit et s'est con- vertie, changeant de croyances, de mœurs et de religion, et que c'est pour cela que nous sommes chrétiens.

Tel est le fait que nous célébrons aujour- d'hui. Il n'en est pas de plus *certain*, de plus *important* et de plus *consolant*.

I

Et d'abord, rien n'est plus *certain* que la Ré- surrection de Jésus-Christ.

Oh ! j'avoue qu'à première vue l'esprit peut être déconcerté par cette chose insolite entre toutes d'un mort qui revient à la vie. Parmi toutes les lois qui régissent le monde, il n'en

est pas qui soient plus inflexibles que celle du trépas. Ce qui se produit tous les jours sous nos yeux, hélas ! c'est que ceux que nous avons connus, coudoyés, aimés, meurent ; on les con- duit avec des larmes à leur dernière demeure, et ensuite on ne les revoit plus jamais. Telle est la loi, loi universelle, loi immuable, loi qui dure depuis le commencement du monde et qui durera jusqu'à la fin.

Comment donc croire que le Christ est res- suscité ?

Faisons d'abord cette réflexion que les pre- miers qui ont cru cette chose extraordinaire, n'étaient pas plus crédules que nous, et que s'ils l'ont acceptée, c'est sûrement parce qu'ils avaient pour cela des raisons supérieures.

Et ces raisons supérieures, nous les connais- sons : c'est que les témoins étaient devant eux, et quels témoins ? — Témoins nombreux : les apôtres, les saintes femmes, les 500 dis- ciples auxquels le Christ ressuscité se mon- tra, et tous, sans une hésitation, sans une contradiction, répétaient : « Nous l'avons vu ! Nous l'avons entendu ! Nous l'avons touché ! Il l'avait annoncé, et nous ne le croyions pas, et notre incrédulité n'a cédé que devant des preuves qui ne permettent aucun doute. Nous l'avons vu ! Nous l'avons entendu ! Nous l'avons touché ! » — Témoins dont on ne peut suspecter la sincérité, car pour répandre leur affirmation, ils ont tout sacrifié : leur patrie, leur repos et leur vie. On leur défend de par- ler de Jésus sous les menaces les plus terri- bles, et ils répondent : « Il nous est impossi- ble de ne pas parler ! » Le monde entier : les Césars, les juges, les savants, la foule se li- guent contre eux, et ils continuent à parler ! On leur dit : « Si vous continuez, vous mour- rez. » Ils répondent : « Mourons ! » Est-ce pour un mensonge qu'on meurt ? « Je crois des témoins qui se font égorger ! » a dit Pascal, et, en effet, quand un homme va jusqu'à don- ner sa vie plutôt que de se rétracter, c'est qu'il dit la vérité !

Ces raisons, c'était encore que les ennemis de Jésus, ceux qui avaient le plus d'intérêt à nier que le Christ fût ressuscité, ne l'ont pas fait, et qu'ils ont soudoyé leurs soldats pour leur faire dire qu'ils dormaient.

Ces raisons encore, c'était qu'il y avait im- possibilité à expliquer autrement la disparition du corps du Sauveur. Les ennemis de Jésus avaient si bien pris leurs précautions, ils avaient tellement multiplié les gardes et les scellés qu'ils ne pouvaient plus dire qu'on avait profité d'un moment d'inattention : leurs mesures se retournaient contre eux.

Les miracles des apôtres venaient en plus, attester que Dieu même était avec eux : ce qu'il n'eût pas fait s'ils avaient semé l'im- posture.

Et c'est devant toutes ces raisons que le monde se sentit secoué d'un frisson d'enthousiasme ; quelque chose venait de se passer qui changeait la face de la terre. On ne pouvait pas faire autrement que de croire. On crut.

Et depuis dix-neuf siècles, il en est ainsi. Ah ! on a bien essayé de reprendre la discussion de ce fait prodigieux. On l'a fait mille fois ; on a pu apporter des négations ; mais des raisons, point. Et voilà pourquoi, à l'heure actuelle, sur toute la surface de l'univers, des foules se prosternent et chantent : « Le Christ est ressuscité ! Nous en sommes sûrs ! *Alleluia !* »

II

Il n'y a pas de fait plus certain ; il n'y en a pas de plus *important*.

Car, sachons-le bien, la résurrection de Jésus-Christ, c'est le roc sur lequel l'Eglise repose et contre lequel se briseront toujours, comme ils s'y sont toujours brisés, les efforts de l'impiété.

Il y a un peu plus d'un siècle, un homme qui, en pleine Révolution, profitant du bouleversement des esprits, des consciences et des cœurs, avait tenté de fonder une religion nouvelle, se lamentait devant Bonaparte de l'échec complet de sa tentative : « Mon cher, répondit le premier consul, je vais vous indiquer un bon moyen de réussir. — Lequel ? — Mourez, faites-vous enterrer, et après trois jours, ressuscitez ! » Le fondateur de Religion vit qu'on se moquait de lui, et s'éloigna.

C'est qu'en effet, quand on est mort, ressusciter par sa propre puissance, dépasse manifestement la puissance d'un homme. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire cela.

C'est donc que Jésus-Christ est Dieu. Il y en a bien d'autres preuves. Celle-là n'est pas la moins éclatante. Mais voyez les conséquences qui en découlent.

Si Jésus-Christ est Dieu, c'est donc qu'il a dit la vérité ; c'est donc que la Religion qu'il est venu apporter sur la terre est divine ; c'est donc qu'en dehors d'elle on ne peut être sauvé.

Et alors, tout ce qu'on fera contre elle, sera donc nul et non avvenu. On pourra semer la calomnie et le mensonge, soulever contre elle les passions populaires ; on pourra falsifier l'histoire et faire mentir la science ; on pourra combattre l'Eglise ; on pourra jeter le ridicule sur son enseignement, ses rites et ses commandements ; on pourra, si on le veut, faire couler des flots de sang. Cela n'empêchera pas que Jésus-Christ soit ressuscité, par conséquent qu'il soit Dieu ; par conséquent que sa Religion soit la seule vraie, la seule divine, la seule capable de sauver les âmes, les peuples et le monde !

Faites tout ce que vous pourrez, ennemis

nouveaux de Jésus : quand viendra Pâques, les foules accourront dans les églises, et elles chanteront éperdues d'admiration et sûres d'être dans la vérité : « Le Christ est ressuscité ! *Alleluia !* »

III

Certain et important, le fait de la résurrection de Jésus est infiniment *consolant*.

Consolant, il l'est pour les âmes. Réjouissez-vous, vous tous qui souffrez avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Il en sera de vous comme de votre chef bien-aimé. « Il a fallu qu'il souffrit, disait-il lui-même aux disciples d'Emmaüs, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » Ses épreuves sont vos épreuves, et son triomphe sera votre triomphe, car S. Paul a dit : « Si nous partageons sa mort, nous partagerons sa résurrection. » (Rom., VI, 5). Qu'il n'y ait donc pas, chez vous, de murmure ni de découragement ; c'est l'œuvre qui se fait, l'œuvre non de mort, mais de vie ; vous semez dans les larmes, vous moissonnerez dans la joie.

Consolant, il l'est aussi pour l'Eglise. Combien de fois des doutes, des abattements, n'ont-ils pas envahi notre âme quand nous avons vu tout ce qui se fait contre l'Evangile ! Ses ennemis sont si puissants ! Ils lui ont fait tant de mal ! Ils ont réussi à lui arracher l'âme du peuple ! Et maintenant les voilà qui annoncent sa fin prochaine, sa disparition définitive. Est-ce que nous n'avons pas le droit de laisser tomber nos regards et nos bras découragés ? Est-ce que tout n'est pas perdu ?...

Ah ! ils chantent leur victoire sur l'Eglise du Christ ? Mais les pharisiens aussi célébraient la leur quand ils répétaient, sur le Calvaire, en branlant leur tête menteuse : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende donc de la Croix, et nous croirons en Lui ! » Ah ! vous croyez que tout est perdu ? Mais les disciples d'Emmaüs le croyaient aussi quand ils disaient tristement : « Nous espérions qu'il délivrerait Israël, et voilà qu'on l'a fait mourir, et il y a trois jours de cela ! » — Hommes de peu de foi ! Mais celui que vous croyez mort, est vivant et c'est lui qui vous parle !

Voyons, chrétiens de peu de foi, dirai-je à mon tour, est-ce que celui qui a vaincu la mort, n'est pas invincible ? Est-ce que celui qui s'est joué des gardes, et des scellés, et des liens dont on l'avait chargé, a quelque chose à craindre de ceux qui sont assez insensés pour recommencer l'éternelle lutte contre lui ? Allons ! regardez donc, c'est Pâques ! Et partout, les foules enthousiastes envahissent les temples pour chanter : « Le Christ est ressuscité ! *Alleluia !* »

* * *

Donc, foi, espérance, et amour !

Oui, foi au Christ ressuscité ! Nous croyons de toute notre âme qu'il a triomphé de la

mort, et quand nous le chantons dans le *Credo*, ce ne sont pas seulement nos lèvres, mais ce sont surtout nos cœurs qui prononcent ces paroles : *Et resurrexit tertia die secundum scripturas*.

Où, espérance dans le Christ ressuscité. Sa victoire est le gage de la nôtre. Il ne permettra pas que l'Enfer puisse prévaloir contre son Eglise, et s'il a triomphé de ses ennemis et de la mort, c'est pour que nous triomphions après lui des embûches du démon et du monde.

Oui, amour au Christ ressuscité ! Vous êtes notre chef, ô Jésus ! nous vous aimerons tous les jours davantage, nous vous servirons, nous vous ferons aimer et servir autour de nous, et ainsi nous mériterons d'arriver au jour où nous chanterons non plus sur la terre, mais dans l'assemblée des bienheureux : « Le Christ est ressuscité ! *Alleluia* ! » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXIII

1^{er} Dimanche après Pâques

DEUX APPARITIONS DU SAUVEUR A SES APÔTRES

Suite du saint Evangile selon S. Jean (xx, 19-31)

19. Le soir de ce même jour, le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient rassemblés étaient fermées par crainte des Juifs, Jésus vint, se tint au milieu d'eux et leur dit : « Que la paix soit avec vous ! »

20. Et ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc en voyant le Seigneur.

21. Il leur dit alors une seconde fois : « Que la paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »

22. Après ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit.

23. « Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, auront leurs péchés remis, et ceux à qui vous les retiendrez, les auront retenus. »

24. Or, Thomas, l'un des douze, surnommé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint.

25. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais lui leur répondit : « Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous, si je ne mets mon doigt dans l'endroit des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas. »

26. Huit jours après, les disciples étant de nouveau réunis et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes closes ; il se tint au milieu d'eux et leur dit : « Que la paix soit avec vous ! »

27. Ensuite, il dit à Thomas : « Mets ici ton doigt, et vois mes mains ; approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule mais croyant. »

28. Thomas répondit et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

29. Jésus lui dit : « Thomas, parce que tu m'as vu, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »

30. Jésus fit encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui n'ont pas été écrits dans ce livre.

31. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Outre les apparitions dont furent favorisées les Saintes Femmes le matin de la Résurrection, n'y en eut-il pas d'autres dans le courant de la journée ?

— Jésus apparut aussi à Simon Pierre, et ensuite à deux disciples qui dans la soirée étaient allés à Emmaüs pour faire diversion à la tristesse dont ils étaient accablés.

— Les autres disciples ne furent-ils pas informés de ces diverses manifestations ?

— Ceux qui en furent témoins ne manquant pas de les raconter ; mais tous étaient si éloignés de l'idée d'une résurrection, que ces récits ne trouvaient guère créance.

— Le Sauveur laissa-t-il durer longtemps cette incrédulité ?

— Non, il voulut qu'avant de quitter Jérusalem, les Apôtres et tous les disciples qui se trouvaient avec eux eussent des preuves évidentes qu'il était vraiment ressuscité.

— Ils eurent donc eux aussi leurs apparitions ?

— Oui, à huit jours d'intervalle, ils eurent les deux apparitions dont parle l'Evangile d'aujourd'hui.

— S. Jean est-il le seul évangéliste qui nous en ait parlé ?

— S. Marc dit quelques mots de la première ; S. Paul en fait mention dans une de ses Epîtres aux Corinthiens, et S. Luc la raconte avec des détails qui complètent le récit de S. Jean. Pour la seconde, S. Jean seul nous en a conservé le souvenir.

— En quel endroit Jésus se montra-t-il ces deux fois ?

— Le lieu de rendez-vous des Apôtres et des disciples, c'était le Cénacle où Jésus avait célébré avec eux la dernière Pâque et institué la sainte Eucharistie ; c'est là qu'il voulut bien leur faire visite.

— Quand la première apparition eut-elle lieu ?

— Le jour même de la Résurrection, alors que les Apôtres et les disciples se trouvaient réunis pour le repas du soir.

— La soirée était-elle déjà bien avancée ?

— Il semble que oui, car les deux disciples d'Emmaüs avaient eu le temps de revenir à Jérusalem après la collation où le Sauveur se fit reconnaître d'eux par la manière dont il rompit le pain.

— Que nous dit S. Luc de l'impression faite sur les disciples par l'apparition soudaine du Sauveur ?

— Malgré les récits qui auraient pu les préparer à cette visite, ils furent saisis d'effroi et crurent à l'apparition d'un esprit.

— Comment Jésus les rassura-t-il ?

— Il affirme que c'est bien lui, et il le leur fait

constater en leur montrant ses mains et ses pieds. Puis pour les convaincre qu'il ne leur apparaissait pas seulement en esprit, il se fait palper, pour bien faire voir qu'il est là en chair et en os.

— *Quel sentiment se produisit alors, dans l'âme des disciples ?*

— Ils furent saisis d'une grande joie, mais leur étonnement fut si grand qu'ils se crurent encore le jouet d'une illusion.

— *Que fit alors Jésus pour leur enlever toute ombre d'incertitude ?*

— Il leur demanda à manger ; on lui présenta du poisson rôti et un rayon de miel, il mangea devant eux, et pour bien montrer qu'il avait réellement pris de la nourriture comme un homme vivant, il rend aux disciples ce qui lui reste après son repas.

— *Que fait-il remarquer ensuite ?*

— Il dit à ceux qui sont là qu'ils n'ont pas lieu de s'étonner ; car ce qu'ils constatent n'est que l'accomplissement de ce qui a été écrit de lui dans la Loi, les Prophètes et les Psaumes.

— *Pourquoi toutes ces minutieuses constatations ?*

— C'est que Jésus a fait de sa résurrection la preuve fondamentale de la religion qu'il a enseignée ; il devait à cause de cela la rendre évidente à ceux qui devaient en être les premiers témoins, et assurer à leur témoignage une certitude absolue.

— *N'est-ce pas aussi dans le même but que Dieu permit l'absence de l'apôtre Thomas, lors de cette première apparition ?*

— Les exigences de cet apôtre avant de croire lui-même, servent elles aussi à affermir la foi des siècles futurs. Il voulut une constatation personnelle, Jésus daigna apparaître une seconde fois aux Onze réunis, et l'Apôtre incrédule dut se rendre à l'évidence.



§ 2. — Explication du texte

— *Pourriez-vous nous dire d'une manière générale ce qu'il y a dans le récit que nous fait S. Jean de ces deux apparitions ?*

— Nous y voyons d'abord la manière dont Jésus se présente à ses apôtres, ensuite la mission et le pouvoir qu'il leur donne, enfin ce que doit être la foi du fidèle.

1^o Manière dont Jésus se présente

— *De quelles précautions s'étaient entourés les disciples ?*

— La cruauté des Juifs à l'égard de leur Maître les avait épouvantés ; ils craignaient eux aussi d'être maltraités, aussi avaient-ils bien soin de s'enfermer quand ils se réunissaient.

— *Les portes closes empêchèrent-elles Jésus d'arriver jusqu'à eux ?*

— Non, rien n'est impossible à la puissance de Dieu. D'ailleurs, le corps de Jésus ressuscité échappe aux lois actuelles de la matière, comme y échapperont les corps des élus.

— *Quelle est donc cette qualité qui permet aux corps ressuscités de traverser la matière ?*

— On l'appelle la subtilité. Par elle, les corps se transportent à la manière des esprits, sans être arrêtés par aucun obstacle. Néanmoins elle ne les empêche pas d'opposer, quand il plaît à l'âme, une résistance au toucher.

— *Et alors ?*

— Alors Jésus a pu s'introduire au milieu des Apôtres sans que les portes soient ouvertes, et néanmoins leur faire constater qu'il avait chair et os et des plaies aux mains et au côté.

— *Comment Jésus salue-t-il ses apôtres en paraissant au milieu d'eux ?*

— Il leur dit : « Que la paix soit avec vous ! »

— *Quel était le sens de ce salut chez les Juifs ?*

— C'était chez eux la manière habituelle de souhaiter toute sorte de bonheur et de prospérité. La guerre étant la cause d'un grand nombre de maux, la paix était, par contre, regardée comme la source de tout bien.

— *Et dans la bouche du Sauveur, que signifiait-il ?*

— Jésus voulait d'abord rassurer les disciples, que son apparition soudaine avait épouvantés ; puis calmer les inquiétudes que leur causait la crainte des Juifs.

— *Mais ne leur apportait-il pas aussi une paix bien supérieure ?*

— C'était surtout la paix intérieure et surnaturelle qu'il avait acquise par son sang. Il la communiquait aux apôtres, et ils allaient en devenir les messagers et les ministres.

2^o Mission et pouvoir donnés aux Apôtres

— *Que fit Jésus pour les préparer immédiatement à recevoir cette mission ?*

— Il souffla sur eux. Par là il leur communiquait son activité divine, en même temps qu'il leur donnait le Saint-Esprit par lequel Lui et son Père agissent.

— *Et ensuite ?*

— Il leur donne le même mandat que celui qu'il a reçu de son Père : « Comme mon Père m'a envoyé, dit-il, moi aussi je vous envoie. »

— *Cela signifie ?*

— Cela signifie que Jésus ayant été envoyé par Dieu le Père pour être le médiateur de la réconciliation entre le ciel et la terre, les Apôtres seront aussi les médiateurs de la même réconciliation.

— *Cette mission des Apôtres, sera donc aussi une mission divine ?*

— Oui, car Jésus les envoie avec le pouvoir et l'autorité qu'il tient lui-même de son Père.

— *Comment les Apôtres s'acquitteront-ils de cette mission ?*

— En faisant régner la paix dans les intelligences par la vérité du Christ, et la paix dans les âmes par la grâce qui vient du Christ.

— *En particulier, quel pouvoir leur confère le Sauveur dans ce but ?*

— Le pouvoir de remettre les péchés : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

— *Quel sacrement, Jésus, instituait-il par là ?*

— Le sacrement de Pénitence, dont l'effet premier, dit le Catéchisme, est de remettre les péchés commis après le baptême.

— *Mais en disant que les Apôtres pourraient remettre ou retenir les péchés, ne les établissait-il pas juges des consciences ?*

— Nécessairement, et par là-même il a imposé au pécheur l'obligation de se faire connaître par la confession, afin que l'Apôtre ou son successeur puisse juger s'il doit remettre ou retenir les péchés au pénitent qui se confesse.

3° De ce que doit être la foi

— *L'apôtre Thomas étant absent lors de cette apparition, quelle fut la première parole des disciples quand il revint parmi eux ?*

— « Nous avons vu le Seigneur, » lui dirent-ils, avec l'accent de la joie la plus vive et de la conviction la plus profonde.

— *Et que répondit Thomas ?*

— Il se montra incrédule, comme eux-mêmes l'avaient été quand les témoins des apparitions précédentes les leur avaient racontées.

— *Mais l'incrédulité de Thomas n'était-elle pas moins excusable que celle des autres ?*

— Sans aucun doute, car à mesure que se multipliaient les témoins de la Résurrection, les raisons de ne pas croire disparaissaient en même temps.

— *Qu'aurait donc dû faire l'apôtre s'il eût été raisonnable ?*

— Il aurait dû se rendre au témoignage unanime de ses compagnons : car ils n'avaient pas pu tous se tromper de la même manière, et ils n'avaient aucun intérêt à le tromper. Raisonnablement il ne pouvait les mettre en suspicion.

— *Né commit-il pas une grave imprudence en exigeant, pour croire, de constater personnellement ce qui déjà avait été constaté par tous ?*

— Bien certainement, il fut très imprudent ; car si Jésus n'eût pas eu la bonté de se rendre à ses exigences, il fût resté incrédule et aurait été rejeté comme Judas.

— *Jésus était-il obligé de se manifester à l'apôtre pour vaincre son opiniâtreté ?*

— Nullement, Dieu pour se faire connaître n'a pas à se révéler miraculeusement à chaque homme en particulier. La règle ordinaire est que la foi s'impose quand les raisons de croire sont suffisantes.

— *L'apôtre fit-il néanmoins un acte de foi, lorsque contraint par l'évidence des constatations que Jésus lui faisait faire, il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »*

— Il fit un acte de foi véritable, car la vérité qu'il affirmait ainsi dépassait ce que ses sens avaient pu constater, et il la proclamait en s'appuyant sur la parole de celui qu'il avait reconnu.

— *Mais cet acte de foi fut-il bien parfait et bien méritoire ?*

— Jésus lui fit bien comprendre que sa foi eût été bien meilleure s'il eût cru sans avoir exigé de voir et de toucher.

— *Pourquoi ?*

— Croire quand on a vu, entendu et touché, devient comme une nécessité qui s'impose. L'acte de foi est bien plus libre, et partant plus méritoire, quand on croit sans voir, sur la parole de Dieu, sous quelque forme qu'il lui plaise de nous la faire parvenir.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *La paix que Jésus a apportée à ses apôtres n'est-elle pas pour tous les fidèles ?*

— Jésus l'a apportée au monde entier, et en la donnant spécialement à ses apôtres il les a chargés de la transmettre.

— *Comment aurons-nous cette paix de l'âme ?*

— Nous l'aurons avec nous-mêmes par la mortification de nos passions, avec le prochain par la pratique de la charité, avec Dieu par la fidélité dans son service.

— *Quand nous l'avons perdue, quel est le moyen de la retrouver ?*

— C'est de recourir au sacrement de la réconciliation, puisque Jésus-Christ l'a institué principalement dans ce but.

— *Mais que faut-il tout d'abord pour jouir de cette paix ?*

— Il faut d'abord qu'elle règne dans notre intelligence par la possession de la vérité, et c'est la foi qui nous assure la vérité.

— *Comment cela ?*

— Parce qu'elle est fondée sur la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

— *Quelle qualité doit avoir notre foi ?*

— Elle ne doit pas être conditionnelle, comme celle de l'apôtre Thomas ; mais nous devons croire en toute humilité et simplicité.

— *N'est-ce pas présumer follement de soi-même que d'imposer à Dieu des conditions pour croire à sa parole ?*

— Il a multiplié en notre faveur les motifs de crédibilité qui rendent notre foi raisonnable, et nous n'avons pas à lui en demander d'autres ; car ils sont plus que suffisants pour convaincre tout esprit droit de la nécessité d'accepter ses enseignements.

— *N'est-ce pas la conclusion indiquée à la fin du récit évangélique d'aujourd'hui ?*

— S. Jean fait en effet remarquer que ce qu'il a écrit de la vie et des œuvres de Jésus doit suffire pour que l'on croie qu'il est le Christ Fils de Dieu, et qu'en croyant ainsi on ait la vie en son nom.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XX

LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE (suite)

Mes frères,

Nous avons vu, dans notre dernière instruction, comment le Sacré-Cœur, honorant notre chère France d'une prédilection spéciale, l'a d'abord choisie pour être la première confidente et l'heureuse élue de ses révélations ; comment, non content de cette faveur singulière, il demanda que notre pays lui fût consacré, qu'il y eût dans le palais de nos rois une chapelle où il reçût les hommages de nos souverains ; comment, pour attester publiquement cette prise de possession toute divine, il voulut que son image fût gravée sur nos drapeaux pour les conduire à la victoire.

Ces désirs, venus du ciel, étaient bien glorieux et bien doux pour notre pays.

Comment la France y a-t-elle répondu ?

Hélas ! elle pouvait écrire, par la main de ses rois, une page admirable de foi, et par conséquent de gloire. Elle préféra tracer une page de doute, et par conséquent de douleur et de honte.

Cette page, il nous faut la relire. Si elle fait saigner notre cœur, elle éclairera et animera nos âmes.

I

Nous l'avons dit, le roi qui régnait alors en France était Louis XIV, peut-être celui de nos souverains dont le pouvoir fut le plus absolu, celui dont la majesté souveraine était entourée du plus vif éclat, celui, par conséquent, dont le bon vouloir eût pu le plus facilement réaliser les désirs de l'amour divin.

Et en quels termes cet amour divin s'adressait à lui : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur ! »

Et avec quelles promesses ! Si le roi obéit aux indications qui lui sont transmises, « ses armes seront victorieuses de tous ses ennemis et de tous les ennemis de la Sainte Eglise. »

Cependant le roi ne fit pas ce que lui demandait le Sacré-Cœur.

Est-ce par orgueil, comme certains l'ont prétendu ? Est-ce parce que ses conseillers dédaignèrent les communications venues de Paray-le-Monial, ainsi que d'autres l'affirment ? Nous l'ignorons.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment, la victoire ne suit plus le drapeau français. Jusqu'alors, partout et toujours, sous son règne, nos armes n'avaient eu que des succès éclatants. Les revers commencent. Les généraux ne semblent plus à la hauteur de leur tâche. Nos conquêtes sont perdues ; la France est entamée.

Elle fut cependant préservée par une dernière victoire. Louis XIV se rappela-t-il alors les demandes du Sacré-Cœur ? Il est permis d'en douter, car il ne fit rien de ce qui lui était demandé ; il oublia dans son testament ce qui pouvait sauver son royaume, et quand il mourut, ce fut dans le deuil que lui causait la mort de quatre de ses enfants ou petits-enfants, au milieu des plus cruelles appréhensions pour l'avenir de sa postérité et de son royaume.

II

Le successeur du grand roi, instruit par de si frappantes leçons, va-t-il enfin déférer aux demandes du Sacré-Cœur ?

Hélas ! ce sont d'autres préoccupations qui l'assiègent. Il ne soupçonne pas l'élan qui porte vers la dévotion nouvelle et renouvelante tant d'âmes généreuses et saintes. Le peuple lui-même est gagné peu à peu. Belzunce, l'héroïque évêque de Marseille, décide les consuls de cette ville à consacrer leur cité au Sacré-Cœur pour la mettre à l'abri de la peste qui l'a déjà ravagée et qui la menace de nouveau. Louis XIV n'est pas instruit par ces exemples qui se multiplient chaque jour, et il laisse au roi d'Espagne, Philippe V, l'honneur de demander au Saint-Siège l'institution de la fête du Sacré-Cœur.

Auprès de lui pourtant, sur le trône, était assise une reine admirable de piété. Marie Leczinska, en 1765, adresse à l'Assemblée générale du clergé de France une lettre où elle supplie les évêques d'établir dans leurs diocèses la fête du Sacré-Cœur. Un certain nombre d'entre eux répondent à son attente, et ainsi la reine, dans la mesure de son pouvoir, supplée à l'insouciance du roi.

Elle fait plus. Le Sacré-Cœur a demandé qu'il y eût dans le palais royal une chapelle où il pût recevoir les hommages des princes de la Cour. Elle établit dans ses appartements d'humbles oratoires, où elle vient prier et pleurer avec ses enfants. Son fils, le Dauphin, fait ériger dans l'église du château de Versailles un autel au Sacré-Cœur. C'est de là que part quelque temps après, pour aller s'enfer-

mer au Carmel de Saint-Denis, la fille de Louis XV, la princesse Louise de France, que l'Eglise a déjà déclarée Vénérable et qu'elle placera peut-être un jour sur les autels, à côté de Jeanne d'Arc.

III

Cependant le torrent impie que le Sacré-Cœur avait voulu arrêter en demandant que la France lui fût consacrée, ne rencontrant pas cette barrière toute-puissante, se déchaîne sur notre pays. Tout vacille autour de Louis XVI, l'héritier d'un si lourd passé de résistances et de fautes. Les événements se précipitent. Le roi, obligé par l'émeute victorieuse de quitter Versailles, est en résidence, ou plutôt est déjà en captivité, aux Tuileries. Autour de lui, l'orage s'amoncelle. Encore quelque temps, et la foudre éclatera. Le souverain, en cet extrême péril, se souvient des demandes du Sacré-Cœur. L'effet n'est que trop visible des résistances que ses prédécesseurs ont opposées aux désirs du ciel, il comprend que le moment des attermoissements est passé. C'est alors qu'il écrit et qu'il prononce cet admirable vœu qui nous est parvenu :

« Si, dit-il, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement de faire rétablir dans mon royaume la fête du Sacré-Cœur, d'aller moi-même, sous trois mois à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du Maître-autel, après l'offertoire de la messe, un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume, au Sacré-Cœur de Jésus ; consécration que je renouvellerai tous les ans, le jour de la fête du Sacré-Cœur. »

Cet acte se termine par ces mots émouvants : « O Cœur adorable de mon Sauveur, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, et cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et ma consolation ! Ainsi soit-il ! »

Pourquoi ce cri de Louis XVI ne fut-il pas écouté de Dieu ? Peut-être parce qu'il n'était plus roi que de nom, et que son vœu avait pour but avant tout, sa délivrance. C'en était pas ce qu'avait demandé le Sacré-Cœur. Ce n'était plus l'heure de l'obéissance : c'était celle de l'expiation.

Les martyrs du Sacré-Cœur la continuèrent. Après le roi, la reine Marie-Antoinette et Madame Elisabeth qui avaient signé des formules analogues, Madame de Lamballe qui portait sur elle l'image du Sacré-Cœur, beaucoup d'autres nobles existences qui s'étaient placées sous son égide, périrent par la main du bourreau.

Ces lugubres souvenirs nous font voir ce qu'il en coûte de ne pas accepter l'amour de Jésus quand il s'offre à nous sauver. Ce qui se passe pour les nations se passe aussi pour les âmes. Puisque le Sacré-Cœur ne cesse de réclamer nos adorations et notre confiance, ne commettons pas l'impardonnable faute de rester sourd à ses appels, et consacrons-lui notre vie, notre persévérance et notre salut ! Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

BONNE CHRÉTIENNE ET BONNE FRANÇAISE

Mes frères,

Il y a cinq siècles, une grande misère désolait notre beau pays de France. La guerre étrangère, avec tout ce qu'elle a de plus cruel, ravageait nos provinces, prenait nos villes, pillait nos bourgades et nos campagnes, ne laissant après elle que des ruines, des larmes et du sang. La guerre civile divisait les populations, et ajoutait ses désastres à ceux de l'invasion anglaise. Notre roi n'était plus que « le petit roi de Bourges » ; et il semblait que notre nation, naguère encore si grande et si forte, allait perdre toute liberté, et jusqu'à son nom.

Dieu alors suscita une jeune fille, Jeanne d'Arc, qui venue des confins de Champagne et de Lorraine, en quatre coups de son épée délivra Orléans, vainquit l'ennemi séculaire, sauva la patrie et couronna sa courte carrière au milieu des flammes du bûcher de Rouen, plus glorieuses pour elle que ses plus éclatantes victoires.

Aujourd'hui, mes frères, il semble qu'une pareille misère est venue fondre sur notre pays, et le menace encore d'une fin lamentable. Dieu est chassé officiellement de partout ; son Eglise est persécutée et dépouillée ; son culte entravé de mille manières. On ne veut plus que les petits enfants apprennent à le connaître et à l'aimer ; les gens du peuple trop souvent ne prononcent son nom que pour l'outrager ; et les moribonds eux-mêmes, dans bien des asiles, sont contraints de mourir sans pouvoir l'appeler à leur chevet. La religion, dit-on, s'en va ; les croyances pieuses s'affaiblissent ; les mœurs se corrompent.

O mon pays, vas-tu donc périr, puisqu'une nation ne peut pas vivre sans religion ? Vas-tu devenir la proie d'une invasion pire que la première, de l'impiété, de l'incrédulité et de l'immoralité, ces fléaux destructeurs, aussi funestes aux peuples qu'aux individus ?

Non, mes frères ; Dieu ne veut pas que la France périsse, il a besoin d'elle encore pour

accomplir son œuvre dans le monde. Voilà pourquoi il réveille parmi nous la mémoire de Jeanne d'Arc, et son culte régénérateur.

Comme autrefois elle sauva la patrie par ses prières et la vaillance de son bras, et par une série de prodiges éclatants où Dieu seul agissait dans sa personne, tant ce qu'elle faisait dépassait les forces humaines, de même aujourd'hui Dieu la fait revivre dans les hommages que la France lui rend d'une extrémité jusqu'à l'autre, pour assurer notre salut.

Il l'a fait proclamer Vénérable ; puis il a voulu qu'elle fût appelée Bienheureuse ; bientôt, nous l'espérons, il permettra à l'Eglise de déposer sur sa tête la couronne de la sainteté. Il fait briller de nos jours ses vertus d'une splendeur incomparable ; il lui donne la gloire des miracles. Jamais la mémoire de Jeanne n'a été tant honorée, ni son nom si ardemment invoqué. Dieu veut donc manifestement qu'elle redevienne la Libératrice de la France, au milieu des périls qui la menacent présentement.

Soyons heureux, mes frères, d'apporter à notre tour à l'Envoyée de Dieu notre part des hommages que lui rend le monde catholique tout entier.

Pour moi, laissant à d'autres le soin de célébrer sa gloire militaire, ses marches savantes, ses éclatantes victoires, je me renfermerai dans mon rôle plus modeste de missionnaire ; je vous présenterai notre admirable Pucelle d'Orléans comme le modèle parfait de la *bonne chrétienne* et de la *bonne française*. La suivant dans les années de sa jeunesse, puis au milieu des camps, et enfin dans sa prison et jusque sur son bûcher, je vous montrerai en elle le plus bel exemplaire des vertus qui puissent être proposées à votre imitation.

Vous êtes chrétiens, enfants de cette religion que Jeanne d'Arc a tant aimée, et dans laquelle elle a trouvée toute sa force, ses inspirations et ses meilleures consolations. Vous êtes Français, fils de cette noble patrie qu'elle a délivrée de l'oppression étrangère, et pour laquelle elle est morte dans les tourments à Rouen. Rien ne saura donc mieux vous intéresser que de suivre ses traces dans cette glorieuse carrière où elle a été chrétienne jusqu'à la sainteté, et française jusqu'au martyre.

I

Si j'étudie la vie de Jeanne d'Arc dans ses premières années, je trouve déjà que la jeune fille de Domremy se montre le parfait modèle de la bonne chrétienne et de la bonne française.

1. Représentez-vous, mes frères, cette enfant, fille d'honnêtes et pieux cultivateurs de la vallée de la Meuse. Sa mère est la plus dévote femme de la paroisse ; pour bien aimer Dieu,

Jeanne n'aura qu'à l'écouter. Son père est le plus attaché du pays au parti français ; pour être patriote, elle n'aura qu'à lui ressembler.

Jeanne d'Arc était, dès l'âge de dix ans, une bonne fille, aimant et craignant Dieu. L'église de Domremy s'élevait proche de la maison de ses parents, à l'extrémité de leur jardin. Elle s'y rendait souvent. Là, elle allait se mettre à genoux devant les croix des autels ; elle fixait ses regards sur l'image du Dieu mort pour expier les péchés des hommes, et aussi sur celle de la Vierge Marie, sa mère bien-aimée. Là, inclinant la tête, les mains jointes sur son cœur, les yeux fixés sur les pieuses statues, elle priait. Ensuite, bénie de Dieu, elle se rendait au travail ; le soir arrivé, quand la cloche sonnait l'Angelus, elle s'arrêtait au milieu des prairies, s'agenouillait, et récitait ses petites oraisons.

C'était une de ses joies d'assister aux offices de l'Eglise, surtout au divin sacrifice, qui touchait son cœur profondément. Elle y venait tous les jours, de grand matin, avant d'aller à ses occupations habituelles. Quand elle avait fait quelques petites économies, elle les employait à faire dire des messes pour les défunts. Elle se confessait souvent, afin d'être plus digne de son Dieu ; car elle savait qu'il faut être très pur pour lui plaire. Elle communiait souvent aussi ; car elle savait encore que la source de toutes les grâces se trouve dans l'Eucharistie.

Tout en étant très pieuse, Jeanne avait grand cœur à l'ouvrage. Tantôt elle filait avec son fuseau, jusque bien avant dans la nuit, près de sa mère ; tantôt elle allait au labour avec son père, guidant les chevaux qui tiraient la charrue, ou promenait la herse sur les guérets, ou bien gardant à son tour les troupeaux dans le pâturage communal, sur les rives verdoyantes de la Meuse.

La vertu dominante de Jeanne, dès son enfance, fut la charité. Elle aime les pauvres et partage avec eux le morceau de pain qu'on lui a donné pour son goûter aux champs. Elle aime les infirmes, les malades, et passe les nuits à les soigner. Elle aime le mendiant, le voyageur indigent ; et, pour qu'il puisse se reposer, elle lui cède son lit, et s'en va dormir sur la paille de l'étable. Elle s'oublie elle-même ; elle s'impose des privations pour faire plaisir à Dieu, et veut, suivant son expression naïve, « qu'il soit content d'elle. »

Que dirai-je encore ? Elle était franche et gaie, sérieuse quand il le fallait, bonne, simple et douce, bien rangée en toutes choses. Aussi était-elle chérie de tout le monde, de ses compagnes comme des personnes plus âgées. Sa piété ne l'empêchait pas de se mêler aux amusements des jeunes filles, ses amies ; mais jusque dans ses jeux l'attrait de la grâce et l'esprit religieux ne la quittaient jamais.

C'est dans la pratique de ces aimables et fortes vertus que Jeanne atteignit sa treizième année. Elle était prête pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle. Elle va bientôt en recevoir l'ordre. Modèle de la bonne chrétienne dès sa jeunesse, elle va, dans cet âge encore si tendre, devenir le modèle de la française docile et dévouée jusqu'au sacrifice.

2. Un jour d'été, sur l'heure de midi, Jeanne se trouvait dans le jardin de son père, du côté de l'église. Tout à coup, une grande lumière brille à ses yeux. Elle voit devant elle, sans le reconnaître, l'archange saint Michel, accompagné de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Du milieu de cette clarté, se font entendre des voix qui lui parlent. « Jeanne, Jeanne, disent-elles, sois bonne et pieuse ; va souvent à l'église. »

Ces apparitions se renouvellent fréquemment. Elles lui révèlent enfin le but de leur visite : « Dieu veut que tu ailles en France où il y a grande pitié, secourir le roi et délivrer Orléans. »

Vous entendez de suite sa réponse : « Je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne sais ni chevaucher, ni guerroyer. » — « Va, fille de Dieu ; va, va. Celui qui t'envoie te donnera les moyens de faire ce qu'il attend de toi. »

Dans ces visions, les esprits célestes montrent à Jeanne l'épouvantable désolation du pays de France : son roi dépossédé ; ses provinces conquises par les Anglais ; ses villes prises ; ses guerriers vaincus et tués ; ses populations appauvries et affamées ; partout le ravage, les ruines, le sang coulant à flots, la dévastation la plus complète qui se puisse imaginer.

Le cœur de la bonne française qu'était Jeanne d'Arc bondit dans sa poitrine à la vue de tant de maux, et elle résolut de ne reculer devant aucune peine pour sauver son pays. « A la troisième apparition, raconte-t-elle, je reconnus saint Michel ; je compris ce qu'il voulait de moi, et je promis de lui obéir. »

Mais que d'obstacles, mes frères, à surmonter ! Que d'efforts surhumains à accomplir ! Il fallait quitter sa douce campagne, contrister jusqu'aux larmes son père et sa mère, entrer dans une carrière de combats, parmi les rudes soldats de l'époque, ne goûter de repos ni jour ni nuit, vivre dans le tourbillon sanglant des batailles. Quelle existence pour une jeune fille, qui n'a guère plus de seize ans !

Mais Dieu l'appelle. Rien n'est capable de l'arrêter. Quand une fois elle s'est bien pénétrée de sa volonté, elle sacrifie tout. « Va, fille de Dieu, va, va, » répètent les voix ; et, comme un écho fidèle, elle répond : « Quand j'aurais cent pères et cent mères, je partirais. » — « Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, dit-elle encore, j'irai trouver le roi, et délivrer Orléans. »

Elle part enfin de Vaucouleurs, escortée de six compagnons, se lançant dans la plus formidable aventure qu'ait jamais tentée l'amour du meilleur des Français pour sauver sa patrie.

Saluez-la, mes frères ; sous sa modeste cuirasse d'acier bat le cœur le plus généreux qui se soit jamais dévoué au salut de ses semblables.

Telle fut donc Jeanne dans sa jeunesse : douce, pieuse, laborieuse et charitable ; puis docile à la voix de son Dieu et éprise d'une si grande pitié devant les maux de son pays qu'elle n'hésite pas à quitter tout ce qu'elle a de plus cher au monde, pour lui apporter la délivrance et le bonheur.

Dites-moi maintenant, dans la sincérité de votre jugement : est-il possible de rencontrer une plus admirable existence de jeune fille, et n'ai-je pas grandement raison de vous la présenter comme le modèle le plus parfait, dans cet âge, de la bonne chrétienne et de la bonne française ? La suite de ce discours vous montrera la même perfection dans la guerrière, au milieu de ses combats toujours victorieux :

II

Après de nombreuses épreuves, après la rencontre du roi qu'elle reconnaît à Chinon parmi ses courtisans, après les interrogatoires et les longs examens de Poitiers, Jeanne se voit enfin à la tête d'une armée, et marche aussitôt au secours d'Orléans.

Il lui faut désormais vivre au milieu des soldats, soldat elle-même, diriger les assauts et commander les batailles. Il lui faut passer ses jours parmi les explosions des canons, les gémissements des mourants, sur le sol trempé du sang des blessés, elle, la timide jeune fille de Domremy. Mais rien ne l'arrête. En face de ces scènes effrayantes, sa foi en Dieu et son amour pour sa patrie la soutiennent, et en font le plus bel exemplaire de vertu et de patriotisme qu'il fut jamais donné aux hommes d'admirer.

1. En commençant cette campagne, unique dans les annales de l'histoire, Jeanne d'Arc donna à ses troupes, comme cri de ralliement, ces seuls mots : « Pour le Roi du ciel ! » montrant bien par là quel était l'auteur de sa mission et le seul guide de sa conduite.

L'obéissance à la volonté divine était son unique désir, « car, disait-elle, j'aimerais mieux être écartelée à quatre chevaux, que d'aller à Orléans, si ce n'est pas le bon vouloir de Dieu. » Elle se confiait en lui comme en son meilleur espoir. « Les hommes d'armes batailleront, et c'est Dieu qui donnera la victoire. »

Cet esprit de piété que nous avons déjà reconnu dans la douce enfant de Domremy, nous le retrouvons plus continu, plus intense, dans la Libératrice d'Orléans.

A sa première entrée dans la ville, elle voulut avant tout aller à la cathédrale, pour prier et rendre ses hommages à Dieu ! Quand les Anglais trois fois vaincus par elle, eurent levé le siège, elle rendit d'abord de solennelles actions de grâces. Durant son séjour dans la cité, chaque matin, elle ne manquait pas d'entendre la sainte messe et d'y communier dévotement. Ce fut un spectacle touchant de voir cette guerrière, tous les soirs, à l'heure du crépuscule, aller dans les églises, se mettre en oraison et faire chanter les hymnes à la sainte Vierge.

Elle ne pouvait pas supporter dans son armée la société des pécheurs publics et des gens faisant habitude d'offenser son Dieu. Aussi la voyons-nous devenir apôtre pour sanctifier ses soldats. Elle fait cesser les blasphèmes et jurements, trop coutumiers aux hommes de guerre ; elle chasse du camp les femmes de mauvaise vie. Son zèle était si grand, et à la fois si persuasif, qu'elle parvint à faire confesser et communier ses compagnons d'armes, pour les mettre en état de grâce ; « car, leur affirmait-elle avec raison, vous serez bien mieux assurés de la victoire quand vous serez redevenus les amis de Dieu. »

Avec son admirable délicatesse de conscience, elle a maintes fois déclaré qu'elle aimerait mieux mourir que de charger son âme d'un seul péché. A l'attaque des Tourelles, une flèche anglaise l'atteignit à l'épaule et la perça de part en part. Elle eut peur, et pleura. Quoi d'étonnant dans une si sensible jeune fille ! Mais quand un soldat lui proposa d'employer un charme pour la guérir, elle-même, d'une main ferme, arracha le trait de sa blessure, en disant : « Plutôt mourir que de rien faire qui soit mal ! »

Voilà, mes frères, le cri de la bonne chrétienne. Un quart d'heure après, encore teinte de son sang, mais réconfortée par une fervente prière, elle s'élance à l'assaut de la formidable forteresse, et bientôt sa bannière flotte sur les murs de la ville délivrée.

C'est ainsi que nous trouvons dans cette vierge vaillante la haute piété qui a fait tous les saints, puisée aux sources mêmes du Christianisme, je veux dire, dans l'amour de Dieu et de N.-S. Jésus-Christ, dans la confession et la communion, et aussi dans le divin sacrifice de la messe.

2. Si Jeanne montre une telle ardeur dans le service de son Dieu, ne croyez pas, mes frères, que cela amoindrisse son courage dans les combats. Elle y puise au contraire une énergie surhumaine ; jamais on ne vit mieux qu'en elle l'amour de la patrie merveilleusement soutenu et fortifié par l'amour de la religion.

Ecoutez sa belle parole, quand elle entend au loin les bruits du combat qui se livre à la

bastille de Saint-Loup : « Ah ! méchant garçon, crie-t-elle à son page, vous ne me disiez pas que le sang de France est répandu en ce moment ! » Une autre fois, elle dit encore, ayant rencontré des blessés qu'on rapportait dans la ville : « Jamais je n'ai vu couler de sang français, que je ne sentisse mes cheveux se dresser sur ma tête. »

Son amour pour son pays, si grand fût-il, ne lui inspira jamais de haine pour ses adversaires. Elle se jeta au plus fort de la mêlée, avec sa bannière seule à la main ; elle s'exposait à être blessée, — et elle le fut trois fois grièvement, — sans jamais elle-même vouloir blesser personne. Au cours de la bataille de Patay, on la vit descendre de son cheval, pour soulever la tête d'un soldat anglais mortellement frappé, le consoler et lui faire administrer les derniers sacrements.

Après quatre jours de combats victorieux, elle chasse loin d'Orléans les Anglais, qui l'assiégeaient depuis sept mois ; elle emporte et détruit leurs citadelles, bat leurs vieux routiers, et fait prisonniers leurs meilleurs capitaines. Poursuivant ses succès, elle prend de vive force les villes dont ils étaient encore maîtres sur les bords de la Loire, Jargeau, Meung, Beaugency, et les bat en rase campagne. Victoire à Patay, victoire à Auxerre, victoire à Troyes. La voilà enfin sur le chemin de Reims. Elle y entre avec le roi Charles VII qui est sacré dans sa cathédrale, le 17 juillet 1429.

Jeanne est placée debout, à son côté, tenant sa bannière à la main. « Elle avait été à la peine, dit-elle, c'était bien raison qu'elle fût à l'honneur. »

Tressaille d'allégresse, ô mon pays ! Tu étais agonisant, déjà presque mort. C'est la vaillance de Jeanne, l'envoyée de Dieu, qui t'a ressuscité !

Les jours qui suivirent furent pleins de tristesse et d'amertume pour le cœur de la Pucelle d'Orléans. Le roi Charles VII, circonvenu par ses courtisans, jaloux de la gloire de notre Libératrice, avait licencié son armée. Il traînait son oisiveté de château en château, et contraignait Jeanne à partager son inaction. Mais ce n'était point là l'existence qui convenait à cette âme ardente. Elle se déplaçait à mourir dans cette torpeur et cette perte d'un temps si précieux, alors qu'il y avait encore tant d'ennemis à chasser hors de France. « Sire, dit-elle un jour au roi, je ne durerai plus guère qu'un an. Employez-moi à votre service. Hâtez-vous. »

C'est que Jeanne, avertie par ses voix célestes, connaissait déjà la fin qui l'attendait.

Parfait modèle de la bonne chrétienne dans la sainteté de sa vie guerrière, et parfait modèle du bon Français dans son amour et

son dévouement pour son pays, il lui fallait couronner les exemples déjà donnés, par le sublime spectacle de sa mort héroïque.

III

Vous devez bien comprendre, mes frères, quelle haine mortelle l'ennemi séculaire de la France, l'Anglais, avait conçue contre cette jeune fille qui coup sur coup l'avait vaincu dans de nombreuses batailles, lui avait repris des villes puissantes, et l'avait repoussé de nos riches provinces, promettant bien qu'il serait prochainement « bouté hors de la France entière. » Aussi désirait-il ardemment s'emparer d'elle, et se venger de ses défaites en la livrant au plus affreux supplice.

C'est ce qui arriva, en effet. Cette vierge, à qui l'on n'eut jamais rien à reprocher, sinon ses victoires, arrivée au comble de la gloire, fut trahie, vendue, condamnée et brûlée vive.

L'Angleterre l'a ordonné, la France l'a souffert, et Dieu l'a permis.

Il fallait qu'il en fût ainsi. Il fallait que la bonne chrétienne et la bonne française qu'était Jeanne d'Arc achevât sa mission dans les tourments, comme le Christ-Rédempteur avait fait au Calvaire sur sa croix.

La croix, pour elle, fut un bûcher.

C'est la loi éternelle. L'amour et la douleur ont fait ici-bas une inséparable alliance. Vous aimez ; donc vous souffrirez, afin de donner à votre amour une puissance irrésistible et une surnaturelle efficacité. Or vous savez combien Jeanne aimait son Dieu et son pays.

Un philosophe a dit cette parole profonde : « Quand Dieu veut sauver un peuple, il lui demande des martyrs ; et si ce peuple peut lui en donner, il est sauvé. »

Or Jeanne d'Arc fut précisément un de ces martyrs dont le sacrifice sauva la France, mieux encore que ses victoires.

Mais quelles grandes et belles leçons elle nous donne dans ses souffrances, comme dans sa mort !

1. Avertie par ses voix qu'elle serait prise avant la Saint-Jean, elle ne faiblit pas un instant, et continue son œuvre libératrice. Les Bourguignons, alors alliés des Anglais, assiégeaient la ville de Compiègne. Jeanne d'Arc partit pour la délivrer, et s'enferma dans ses murailles avec ses habitants. Dans une sortie, le pont-levis fut levé derrière elle et elle demeura seule parmi les ennemis.

Après une résistance héroïque, elle fut prise, puis vendue dix mille écus d'or, — la rançon d'un roi, — achetée par l'Angleterre, et conduite à Rouen. Là, elle fut jetée en prison et enfermée dans une cage de fer, tant ils avaient peur qu'elle ne leur échappât.

Vous dire tout ce qu'elle souffrit, durant près d'un an que dura sa captivité, son jugement et sa condamnation, ce serait chose impossible.

Elle est enfermée dans un sombre et humide cachot de la grosse tour de Rouen, étendue sur une poutre à laquelle l'attachent par les pieds, par les mains et par la ceinture de lourdes chaînes de fer. Un pain rare et dur ; à peine de l'eau pour sa boisson ; la compagnie de cinq grossiers geôliers qui la gardent et l'insultent jour et nuit. On lui enlève son vêtement de soldat, pour la contraindre à prendre des habits de femme, incapables de la protéger contre la brutalité de ses bourreaux.

Non contents de torturer son corps, ils torturent aussi son âme. Ils la séparent de tous ses amis ; ils l'entourent d'ennemis froidement cruels. Ils l'outragent lâchement ; ils l'accablent de questions insidieuses, pour la surprendre dans ses paroles, ne pouvant la condamner pour ses actions. Ils vont jusqu'à lui refuser les secours religieux afin de la faire souffrir dans les sentiments de sa vive piété. Toutes ces cruautés avaient pour but de lui faire renier l'inspiration divine de sa mission, et de briser cette jeune fille. Que dis-je ? Une enfant presque. Jeanne ne vit pas sa vingtième année.

Mais au lieu de l'abaisser, ces odieux traitements ne firent que la grandir, et jetèrent une incomparable beauté sur son caractère.

2. Elle est enchaînée. Du fond de sa prison, Jeanne se tourne vers la chapelle, peu éloignée, où repose dans le tabernacle le corps du Christ. Elle l'adore, et la pensée de ce divin voisinage la fortifie et la console.

Sent-elle ses membres rompus par la souffrance ? Elle ne murmure pas ; mais elle offre ses douleurs pour la gloire de ces deux êtres qui ont été l'unique passion de sa vie, Dieu et la France.

Dans la procédure de son procès, longue, pénible, pleine de perfidie, c'est toujours sa piété qui parle, claire, intrépide, avec des inspirations de génie, qui ne lui viennent que du ciel ; c'est son attachement à la France qu'elle affirme sans cesse, en face de ses ennemis, qui en pâlisent de rage.

Puis quand arrive le dénouement de cette sinistre tragédie judiciaire, le supplice par le feu, oh ! voyez combien éclate une dernière fois son amour de chrétienne et de française, « Rouen, Rouen, s'écrie-t-elle quand elle aperçoit le bûcher qui va la brûler, j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort, et qu'il ne t'en arrive malheur ! » C'est le cri compatissant de la bonne patriote.

Lorsqu'elle fut attachée au fatal poteau, elle dit encore : « Je pardonne le mal qu'on me fait, et je vous demande à tous de prier pour moi. » C'est le cri charitable de la bonne chrétienne.

Enfin quand les flammes l'environnent et qu'elle sent leurs cuisantes morsures sur sa chair virginale, dans le silence de mort qui plane sur la multitude, sa voix s'élève : « Jésus,

Jésus ! » C'est son suprême appel à la justice de son Créateur ; c'est son dernier adieu à sa France tant aimée. Puis on la vit pencher sa tête expirante ; tout était consommé !

Jeanne d'Arc est morte ; mais sa mort est un triomphe à l'égal des plus éclatantes victoires. Ses derniers regards ont vu pleurer ses bourreaux et ses juges. Tous ceux qui ont coopéré à sa condamnation ont péri misérablement, accablés par la juste colère de Dieu et par la haine du peuple. Moins de sept ans après son supplice, comme elle l'avait prédit, les Anglais étaient chassés de notre pays ; et moins d'un quart de siècle après le procès qui voulait vouer son nom à une honte sans fin, un second procès, de réhabilitation celui-là, proclamait la sainteté de sa vie, l'inspiration divine de sa mission, et appelait sur sa mémoire l'éternel hommage de la piété reconnaissante et de la vénération du peuple de France.

**

Quand un serviteur de Dieu a mené une vie d'une perfection exemplaire, avec une persévérance inlassable, l'Eglise s'empare de cette vie, et l'étudie attentivement. Puis elle prononce s'il est digne, ou non, d'être inscrit au nombre des saints. Un premier jugement approuve l'introduction de sa cause au tribunal du Souverain Pontife, N. S. Père le Pape, et pour ce fait, lui décerne le titre de Vénérable. Un second jugement, fondé sur un examen des plus sévères, le déclare Bienheureux, quand les juges ont reconnu l'héroïcité de ses vertus et la vérité des miracles qu'on lui attribue. Enfin un troisième jugement, rendu par l'Eglise infaillible, le proclame Saint, et autorise son culte dans le monde catholique tout entier.

Telle fut, mes frères, la procédure suivie dans la cause de notre bien-aimée Jeanne d'Arc. Après des examens très approfondis, elle fut reconnue Vénérable, le 27 janvier 1894. Puis elle fut solennellement déclarée Bienheureuse, le 18 avril 1909. Un jour prochain, nous l'espérons, nous aurons la joie de l'entendre proclamer Sainte, et de la voir présentée aux pieux hommages de tous les chrétiens.

Et ce sera justice. Car dans aucune vie on ne trouve une plus noble ardeur pour les grandes et saintes causes, ce désir inextinguible de tout faire et de tout souffrir pour la gloire de Dieu et le bien de ses semblables, la vertu enfin pratiquée pour ainsi dire au-delà des forces humaines, dans un tel degré de perfection que seule une assistance surnaturelle a pu en assurer la réalité.

Voilà, mes frères, ce que nous rencontrons dans la courte carrière de Jeanne d'Arc. J'ai eu l'insigne honneur d'être juge dans une des informations faites pour établir le caractère héroïque de ses vertus. Jamais je n'ai rien vu

de plus beau, de plus pur, de plus édifiant que le spectacle d'une pareille existence.

Réjouis-toi, ô mon pays ! d'avoir, seul au monde, vu naître dans ton sein, grandir, vivre et mourir cette jeune fille, cette guerrière et cette martyre, qui restera jusqu'à la fin des siècles un admirable modèle de la bonne chrétienne et de la bonne française.

Hélas ! Dans les temps difficiles où nous vivons, des ennemis acharnés font encore à notre France une guerre impitoyable. L'incrédulité, l'impiété, les passions antireligieuses et antipatriotiques travaillent furieusement à détruire ce qui a toujours fait sa beauté, sa force et son honneur, je veux dire son antique religion, ses bonnes mœurs, son ardent amour du sol natal. Beaucoup de ses enfants ne sont plus ni bons chrétiens ni bons français.

Pour sortir d'une si triste situation et remonter au rang glorieux que notre pays a jadis occupé parmi les plus illustres nations, il faut que nous revenions aux croyances de notre Libératrice, et à la pratique de ses vertus ; il faut que, sans retard, ni faiblesse, nous imitions ses exemples ; il faut enfin que, comme elle, nous soyons, dans toute la plénitude de ces grands mots, de bons chrétiens, fidèles observateurs des lois de notre religion, et de bons français, entièrement dévoués aux meilleurs intérêts de notre patrie.

O Jeanne, ô douce et pieuse enfant de Domremy, ô libératrice intrépide d'Orléans, ô sainte martyre de Rouen, nous vous demandons instamment de solliciter pour votre France tant aimée, la réalisation de cette tâche nécessaire !

Puisque vous occupez auprès de Dieu une place privilégiée où il ne refuse rien à la prière de ses élus, obtenez à la France que, régénérée par le culte qu'elle vous rend avec tant d'allégresse, et sanctifiée par la courageuse imitation de vos vertus, elle redevienne ce qu'elle a été aux meilleurs jours de son existence, « le royaume fidèle de Jésus-Christ, » et mérite à jamais le regard bienveillant avec les bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. JUSTIN, MARTYR (13 avril)

NOS DEVOIRS ENVERS LA VÉRITÉ

Qui ex Deo est, verba Dei audit.

Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. (Jean, VIII, 47).

La vérité a été le but de la vie de Jésus-Christ. Il l'affirme devant Pilate : « Je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Celui qui est de la vérité, entend

ma voix. » (Jo., XVIII, 37). Et ce qu'il reproche aux Pharisiens, c'est de ne pas l'écouter quand il leur expose la vérité. Ils préférèrent prêter l'oreille à la parole du démon leur père, qui n'a pas su rester dans la vérité, *in veritate non stetit*. (Jo., VIII, 44-46). Pourquoi sont-ils réfractaires à la doctrine évangélique ? C'est qu'ils ne sont pas de Dieu, ils n'aiment donc pas sa parole.

Que faut-il pour « être de Dieu ? » Il faut aimer la vérité et la chercher, mais la chercher à la fois à l'aide de son intelligence et à l'aide de la prière. Alors Dieu ne la refuse jamais, car il se plaît à attirer à lui les âmes de bonne volonté qui demandent sincèrement à le connaître.

La vie de saint Justin nous apprend comment on trouve la vérité, quand on a le malheur de ne point la posséder. Il *la chercha* par l'étude et par l'humilité, la prière et la sincérité du cœur.

Quand il l'eut trouvée, il comprit qu'il possédait le plus riche des trésors et qu'il *avait des devoirs à remplir envers cette vérité* qui éclairait son esprit et consolait son âme. Nous verrons comment il les remplit par sa parole apostolique, par sa plume apologétique et par le martyre qui apposa le sceau du Sang sur cette vérité qu'il avait goûtée, aimée et défendue.

Que d'enseignements personnels nous aurons à recueillir, à cette heure surtout où la vérité est combattue par ceux qui ne sont pas de Dieu, à qui l'on peut appliquer la parole de Jésus aux Pharisiens : « Vous êtes du diable qui est votre père, et vous accomplissez les désirs de votre père. Il n'y a pas de vérité en lui. » (*Ibid.*) Ce qui nous perd et nous empoisonne, ce sont les mensonges dont nous sommes saturés par les hommes et les institutions de mensonge. Peut-être aussi pourrions-nous en nous-mêmes conclure que nous n'avons pas rempli tous nos devoirs envers la vérité.

I

Né dans le paganisme, à Flavia Neapolis, l'ancienne Sichem, non loin du puits de Jacob où Jésus convertit la Samaritaine et lui apprit que Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité, il dut tout jeune entendre parler de la doctrine du Christ. Il y avait là sûrement des communautés chrétiennes fondées moins d'un siècle auparavant par les Apôtres eux-mêmes ; et cependant ou il ne connut pas l'enseignement du Sauveur, ou il ne s'y attacha point. C'est que sa jeunesse ne fut point exempte d'ambition, et l'ambition suppose l'orgueil. Dieu mesure sa grâce aux âmes orgueilleuses. Au lieu de chercher la vérité parmi les humbles, il la demanda aux poètes païens, aux orateurs, aux historiens qui ne la connaissaient pas et ne voulaient point la connaître, — sans doute parce qu'elle oblige.

Bientôt il sentit le vide de ces superbes esprits, et comme il avait vraiment soif de la vérité, il la demanda aux philosophes les plus brillants de son temps. A tous il posait cette question : « Qu'est-ce que la cause suprême qui a créé le monde ? Qu'est-ce que Dieu ? »

Les Stoïciens de Zénon lui dirent : « Nous ne savons pas ; d'ailleurs cette science n'est pas nécessaire. » Dans ces paroles vous retrouvez certain langage contemporain. Combien prétendent en effet que la seule chose nécessaire c'est l'intérêt, l'argent, le plaisir ! Esprits de courte vue dont les doctrines faciles et pernicieuses rabaissent tant d'âmes destinées à voler très haut, jusqu'à Dieu pour qui elles sont faites et qui les sollicite !

D'autres, les disciples d'Aristote, lui demandèrent d'abord de l'argent. Il répudia leur enseignement vénal et courut chez les disciples de Pythagore, qui le découragèrent en lui faisant un épouvantail des difficultés de la science.

Alors il se tourna vers les doctrines de Platon, qui étaient bien séduisantes, car elles prétendaient conduire l'homme jusqu'à la contemplation de Dieu. Il crut avoir trouvé la vérité et il méditait un jour avec jouissance sur ces belles théories, en se promenant au bord de la mer, quand il rencontra un vieillard qui les discuta hardiment et lui prouva que la vérité entière n'était pas là, dans ces idées mêlées d'erreurs.

1. La philosophie de Platon, lui dit-il, nous montre que Dieu existe. L'effet célèbre la cause, l'œuvre accuse l'ouvrier. Mais elle ne saurait nous dire ce que Dieu est, ni donc nous conduire à voir Dieu.

Puis, comprenant que l'homme à qui il parlait était fait pour entendre le langage sévère de la raison pratique : « Vous êtes donc de ceux, lui dit-il, qui aiment les paroles, sans s'inquiéter des œuvres ni de la vérité et qui négligent la pratique pour la théorie ? »

Le jeune philosophe s'humilia. Il cherchait la vérité, mais en quelque sorte en amateur ; il ne se doutait pas que la vérité comporte des obligations, et que les convictions appellent les œuvres. D'ailleurs cette vérité il comprenait qu'il ne la possédait point. Il soupira : « Puisque les maîtres de la philosophie n'ont pu me l'enseigner, où donc se trouve-t-elle ? »

Le vieillard alors lui exposa la doctrine chrétienne.

— Jamais la vérité n'a été exilée du monde. La vraie religion existe, et il y a toujours eu des hommes qui l'ont connue, pratiquée et enseignée. Ces hommes, plus anciens que les plus anciens philosophes, ont été inspirés par l'Esprit-Saint, ils ont vu la vérité, ils l'ont annoncée aux hommes sans crainte ni faiblesse, et ils ont prédit les événements qui

s'accomplissent aujourd'hui : ce sont les prophètes. Nous possédons leurs écrits, lisez-les ; vous en retirerez un grand profit, pour la connaissance du principe et de la fin des choses, de tout ce qu'un philosophe doit savoir. Ils ont fait des miracles pour prouver la vérité de leur parole et leurs prophéties se sont accomplies. C'est donc Dieu qui les guidait, qui parlait par leur bouche.

En quelques mots ce vieillard avait résumé la démonstration évangélique. Depuis dix-huit siècles, ces arguments n'ont rien perdu de leur force, ils renferment les seules preuves sur lesquelles l'esprit humain ne saurait mordre ; et les incrédules les ont trouvés tellement puissants, irréfutables, que pour s'en débarrasser, ils ont été réduits à les nier.

Ils ont dit : « Nous ne croyons pas à la prophétie ; nous n'admettons pas le miracle ; donc la prophétie et le miracle sont sans aucune valeur pour nous convaincre. » C'est le raisonnement des aveugles qui diraient : « Nous ne croyons pas à la lumière, donc elle n'existe pas. » Encore les aveugles auraient-ils une excuse : la lumière, ils ne l'ont jamais vue, tandis que les incrédules ne sauraient nier le miracle, sans nier la puissance de Dieu et sans faire montre aussi d'une insigne mauvaise foi, car les miracles abondent, ils éclatent sous nos yeux, il faut fermer volontairement les paupières pour ne pas les voir.

Alors certains catholiques, voyant que ces arguments n'étaient pas acceptés, en ont cherché d'autres. On les aurait peut-être laissés à leurs recherches vaines si eux-mêmes n'avaient pas répudié les prophéties et les miracles, déclarant que ces preuves antiques ne les persuadaient pas. C'était d'une haute témérité, puisqu'ils reniaient les moyens que Dieu lui-même a constamment employés pour frapper et convaincre les hommes. Lisez l'Écriture, l'Histoire sainte, l'Évangile : vous n'y voyez que ces deux preuves sans cesse invoquées, les miracles et les prophéties. Jésus-Christ opère des quantités de miracles, il prophétise sa mort et sa résurrection, et les disciples, les premiers chrétiens ont cru sur ses miracles, et parce qu'il a réellement ressuscité le troisième jour, après l'avoir prédit à ses apôtres. Abandonner ces arguments, c'est mépriser les moyens divins de conversion des hommes, c'est rompre avec la tradition sainte de l'Eglise, c'est quitter de gaité de cœur, pour la laisser aux mains des ennemis, une forteresse inexpugnable.

J'admets qu'il y ait d'autres arguments de convenance qui ont leur valeur ; mais ils ne s'imposent pas à tous, ils s'adressent à l'imagination, au sentiment, facultés mobiles qui ne tiennent ni devant l'immuable raison, ni devant l'économie divine qui a employé la prophétie et le miracle afin d'atteindre et de subjuguier toutes les âmes de bonne foi.

2. Mais le vieillard qui raisonne avec Justin, qui s'applique à l'éclairer, ne se borne pas à dissiper les doutes de son esprit, à lui montrer les sources de la vérité. Il sait que l'Esprit-Saint souffle où il veut et que pour obtenir la faveur de connaître la vérité, il faut la désirer vivement et la demander à Dieu avec instance. C'est pourquoi il ajoute : « Pour vous, ayez avant tout recours à la prière, afin que les portes de la lumière s'ouvrent devant vous ; car personne ne peut comprendre ces vérités, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence. »

Justin suivit ces conseils, il s'instruisit en lisant l'Écriture, il l'étudia avec le désir ardent de la comprendre, il pria de toute son âme ; et bientôt il connut, il goûta la doctrine du Sauveur : « Cette doctrine, disait-il, a une majesté propre à frapper ceux qui ont dévié du droit chemin. Quiconque la médite y trouve un repos plein de douceur¹. »

Cherchons donc la vérité, à son exemple. Elle nous est plus facile à connaître, car nous l'avons plus ou moins puisée dans nos familles, dans le milieu où nous vivons, nous savons qu'elle est résumée dans le catéchisme, relisons-le, instruisons-nous, implorons la lumière, et Dieu l'accordera sûrement à toute âme sincère qui la lui demandera.

II

Si saint Justin est notre modèle dans la recherche de la vérité, il l'est aussi dans l'usage qu'il fit de cette vérité divine quand il eut le bonheur de la connaître.

Car la vérité a des droits, nous avons des devoirs envers elle. Ne vous rappelez-vous pas que S. Paul faisait un crime aux philosophes de son temps d'avoir connu la vérité et de l'avoir retenue injustement captive ? Elle est faite pour la liberté, elle exige qu'on lui accorde sa libre expansion, et que ceux qui la possèdent la répandent, deviennent ses apôtres et ses défenseurs.

1. D'abord il défend l'Eglise. Dans une première *Apologie* (vers 150) adressée à l'empereur Antonin et à ses fils adoptifs Marc-Aurèle et Verus, il affirme que les chrétiens ne sont pas des rebelles, mais les meilleurs sujets de l'Empire. « Ils s'efforcent avant tous les autres de payer les taxes et les tributs à ceux qui ont mission de les recevoir. Ils sont les auxiliaires les plus utiles de l'Etat, eux qui enseignent que personne n'échappe à l'œil de Dieu, pas plus le méchant, l'ambitieux, le conspirateur que l'homme vertueux, et que tous reçoivent une récompense ou un châtiment éternel, selon le mérite de leurs œuvres². » Il tend donc loyalement la main à l'Empire, qui, hélas, refuse de la prendre.

Il se montre indulgent pour tous, notamment

¹ *Dialogue avec Tryphon*, viii.

² Chap. 17.

pour les philosophes, parce qu'il a connu leurs perplexités, leurs luttas, leurs ignorances, et qu'il espère toujours les ramener. Qu'est-ce en effet qui les sépare du christianisme ? Tous les grands philosophes n'ont-ils pas su quelque chose de la vérité, n'ont-ils pas été des chrétiens avant le Christ, éclairés à leur insu par la lumière du Verbe ? Est-ce que la foi détruit la raison ? Elle l'achève au contraire et la complète.

Les idées des chrétiens sont saines, leurs actions sont pures. Et il raconte ce qu'ils font dans leurs assemblées le dimanche, « le jour du Soleil » :

Ce jour-là tous s'assemblent en un même lieu. Nous lisons les écrits des Apôtres et des prophètes : puis celui qui préside fait un discours au peuple pour l'exhorter à pratiquer les belles choses qui sont dites. Ensuite nous nous levons tous, et nous faisons nos prières. Lorsqu'elles sont achevées, on offre le pain, le vin et l'eau. Le prêtre fait la prière et rend grâces, et le peuple répond : *Amen*. On distribue aux assistants les choses sanctifiées et on les envoie aux absents par les diacres. On fait une quête dont le produit est confié au prêtre et sert à assister les malades, les pauvres, les prisonniers, les étrangers ; en un mot, le prêtre est chargé de tous les nécessiteux. Nous nous rassemblons « le jour du Soleil » parce que c'est le premier jour, celui où Dieu fit le monde et que Jésus-Christ en ce jour apparut à ses disciples. Si vous trouvez tout cela raisonnable, respectez-le ; si vous le jugez ridicule, méprisez-le ; mais ne condamnez pas à mort des gens qui n'ont fait aucun mal !

Ce que S. Justin disait à l'empereur Antonin, nous pouvons en notre devoir est de le redire aux puissances établies qui nous persécutent. Nous devons leur dire : « Nous enseignons la vérité. Qu'est-ce que vous trouvez à reprendre à l'Evangile ? » Nos adversaires se gardent de répondre à cette question, car ils sont bien forcés de reconnaître au moins que la morale de l'Evangile est admirablement pure et belle ; ils la trouvent seulement trop élevée, trop parfaite : ce qui ne saurait être un défaut que pour les cœurs corrompus.

Nous ajoutons ensuite avec notre saint : — Chez nous, il ne se fait rien de mal. S'il y a des criminels parmi nous, punissez-les ; nous sommes les premiers à les réprimer, car ils ont trahi notre doctrine qui leur commandait l'innocence et la justice.

Sans doute cette première *Apologie* ne fut pas entendue des princes, qu'importe ? La vérité était affirmée. Et comme elle a besoin d'être rappelée quand elle n'est pas accueillie ou comprise, dix ans plus tard Justin adresse une seconde *Apologie* aux empereurs et au Sénat. C'est que le seul titre de chrétien alors méritait la mort, si bien que d'honnêtes gens, comme le chrétien Lucius, protestaient publiquement contre ces atroces jugements : « Comment, dit-il au président Urbicus, peux-tu condamner un homme qui n'est convaincu ni d'adultère, ni de séduction, ni d'homicide, ni

de vol, ni de rapt, qui n'est accusé d'aucun crime et n'a fait autre chose que de s'avouer chrétien ? »

Ces faits et d'autres indignent Justin, qui les expose au Sénat. A toute époque, vous le savez, il y a eu de ces mots odieux, qui n'étaient que des mots, — comme aujourd'hui celui de *clérical*, — mots chargés de haines et gros d'injustices, de représailles, de malheurs intimes, de disgrâces, de révocations et de sang.

Les païens tiraient encore des persécutions une autre conclusion. Ils disaient aux chrétiens : « Si votre Dieu était vraiment le Maître de l'univers, il ne souffrirait pas que vous fussiez ainsi maltraités et mis à mort. »

Il fallait répondre à cette objection qui faisait impression sur les masses. Justin le fait avec son énergie ordinaire :

« La mort n'est pas un mal, » dit-il, elle nous procure le ciel. Ainsi que le déclarait Lucius au président partial et cruel, « grâce à toi me voilà délivré de mauvais maîtres et prêt à monter vers le meilleur des pères et des rois ! » Mais ceux qu'il faut plaindre, ce sont les persécuteurs : « Dieu vengera un jour le sang de ses serviteurs en consumant par le feu un monde persécuteur ! » Puis faisant une incursion hardie sur leur propre terrain, il ajoutait : « Mais Socrate, votre grand philosophe, n'a pas trouvé un seul disciple qui voulût mourir pour lui. Jésus au contraire compte une foule de martyrs, c'est-à-dire de témoins pris dans tous les rangs de la société, chez les hommes du peuple comme parmi les philosophes, qui défendent sa doctrine sans craindre les préjugés, les menaces et les supplices. Car ils ont pour appui, non pas la faiblesse de la raison humaine, mais la force même de Dieu¹. »

L'Eglise avait donc en lui un vaillant défenseur. Les mêmes situations, les mêmes accusations, les mêmes objections subsistent, et ne sommes-nous pas un peu surpris de voir que S. Justin a répondu à tant de difficultés actuelles et écrit pour notre temps des pages éternelles comme la lutte de la vérité et de l'erreur ?

2. Cet admirable et intrépide athlète était aussi doué d'une âme d'apôtre. Aussi éprouvait-il une grande compassion pour ceux qui demeurent dans l'erreur d'où il est si heureusement sorti, pour les Grecs captivés par les séduisantes fictions de la mythologie. C'est à eux qu'il s'adresse d'abord pour leur montrer la vanité de leurs fables et l'immoralité de leurs dieux. Puis il les adjure de venir « participer à une sagesse qui ne peut se comparer à aucune autre, » de se mettre à l'école du Verbe divin dont la vertu secrète éteint les passions : « Ce que désire ce Verbe, leur écrit-il, c'est non pas la force ou la beauté du

¹ 2^e *Apolog.*, 7, 8, 10. — Voir Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 303.

corps ni la naissance, mais une âme pure affirmée dans la sainteté, » des actions vertueuses auxquelles on puisse « reconnaître le Roi que nous servons. Laissez-vous instruire. Devenez ce que je suis, puisque moi aussi j'étais ce que vous êtes. Ce qui a triomphé en moi, c'est la vertu céleste de la doctrine et de la puissance du Verbe¹. »

Il est si heureux de posséder la vérité qu'il veut y amener à sa suite tous ceux qu'il aime, et en particulier les philosophes qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Il les presse d'abandonner la religion de leurs pères, parce qu'il y va « de leur salut, de leur avenir éternel. » Il n'y a ni famille ni Etat qui puisse le retenir, car « la vérité a un droit absolu contre lequel nul ne saurait prescrire². » La vérité est une ; or les philosophes sont divisés à peu près sur tous les points, ce n'est donc pas à eux qu'il faut aller, mais au Christ qui les a rachetés et qui a été annoncé par Moïse, « dont le récit est de beaucoup antérieur à toute autre histoire. »

Les Juifs aussi lui inspirent une pitié profonde autant qu'attristée. Quoi ! ils sont le peuple choisi ; le Messie est né de leur race, il a vécu parmi eux, et non seulement ils ne l'ont pas connu, mais après l'avoir crucifié ils persistent à le méconnaître ! Et pourtant toutes les Ecritures témoignent en sa faveur. « Tout ce que je vous ai dit, David l'a chanté, Isaïe et Zacharie l'ont prêché, Moïse l'a écrit. Vous le reconnaissez, tout cela se trouve dans vos livres, ou plutôt dans les nôtres : car nous les croyons, et vous, vous les lisez sans les entendre ! » Enfin il flétrit la mauvaise foi de ceux d'entre les Juifs qui calomniaient le Christ et les chrétiens : « Vous n'ignoriez pas qu'il était ressuscité d'entre les morts et monté au ciel comme les prophètes l'avaient prédit ; mais loin de faire pénitence, vous avez envoyé de Jérusalem des hommes pour annoncer dans le monde qu'une secte impie venait de naître ayant pour chef un imposteur, Jésus le Galiléen, et vous n'avez pas craint d'ajouter qu'il nous a enseigné ces crimes détestables que, grâce à vous, on nous impute parmi les païens. »

Dirai-je que la même mauvaise foi, les mêmes calomnies se poursuivent de nos jours sous une forme à peine rajeunie ? C'est pourquoi à toute époque, et surtout à la nôtre, il faut à l'Eglise des défenseurs, des apologistes et des apôtres.

3. Nos efforts ne sont pas toujours fructueux ni compris. A l'exemple de Justin toutefois continuons à parler, à instruire, à protester, à rétablir la vérité, et surtout à faire le bien. Ainsi nous aurons rempli tous nos devoirs envers la Vérité qui veut et doit être connue. Car ce que j'admire surtout en saint Justin,

c'est son *action apostolique*. Il parle, mais il agit, il organise. Le philosophe alors le plus pervers et le plus écouté était Crescent. Justin demande à discuter avec lui dans des conférences publiques, moins pour le confondre que pour faire triompher la cause de l'Eglise. Son adversaire se dérobe, mais lui voue une haine mortelle. Il sait alors que ses jours sont comptés et qu'il sera dénoncé un jour ou l'autre par ce philosophe qu'il a démasqué. Mais son œuvre ne mourra pas avec lui : il a ouvert à Rome des écoles où il enseigne lui-même la religion et qui sont fréquentées par de nombreux disciples, et puis il laissera à la postérité ses livres immortels qui jusqu'à la fin des siècles plaideront pour la vérité.

C'est dans l'exercice de son ministère que Crescent le fait saisir. Il catéchisait des esclaves, des femmes, « des hommes de rien ; » comme tous les apôtres il aimait le peuple que tous négligeaient et que le Christ a racheté de son sang, tout aussi bien que les nobles patriciens. Il fut arrêté avec des hommes du peuple, avec un esclave Evelpistus qui appartenait à la maison de César. Traduit devant le tribunal du préfet Rusticus, il revendique la vraie doctrine que possèdent seuls les chrétiens. Et comme on lui demande quelle est cette doctrine : « La vraie doctrine que nous, chrétiens, suivons pieusement, dit-il, consiste à croire en un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et à confesser Jésus-Christ, fils de Dieu, autrefois prédit par les prophètes, juge futur du genre humain, messager du salut et Maître pour tous ceux qui veulent bien se laisser enseigner par lui. Moi, pauvre créature humaine, je suis trop faible pour pouvoir dignement parler de sa divinité infinie ; c'est l'œuvre des prophètes. Le Dieu des chrétiens remplit le ciel et la terre, et ses fidèles l'adorent et le louent en tout lieu. »

— Donc tu es chrétien ?

— Oui, dit Justin. Je suis chrétien !

Evelpistus eut un mot sublime. « Et toi, qui es-tu ? » interroge le préfet. — « Je suis esclave de César, mais chrétien. J'ai reçu du Christ la liberté. Par ses bienfaits, par sa grâce, j'ai la même espérance que ceux-ci ! »

C'était la première fois qu'un esclave osait se déclarer libre, égal aux autres par la grâce du Christ. Le christianisme avait fait cette merveille qu'il continue à travers les âges, il proclamait l'égalité de toutes les âmes devant Dieu, le droit de tous au même ciel, parce que tous sont les fils d'un même père, et donc doivent participer au même héritage. Et ici, pour affirmer cette égalité par une merveilleuse leçon de choses, comparaissaient devant le préfet de Rome deux hommes qui se serraient la main et qui allaient mourir ensemble : un philosophe des plus remarquables, et un esclave !

¹ Discours aux Grecs.

² Exhortation aux Grecs.

FLEURS DE LOURDES

I

JOACHINE DEHANT

Pour compléter nos LECTURES SUR NOTRE-DAME DE LOURDES¹, il nous a paru utile de raconter quelques-uns des miracles plus récents, — plusieurs très éclatants, — qui sont venus apporter des preuves irréfragables à la vérité des Apparitions. Toute âme de bonne foi qui lira ces récits ne pourra se défendre d'une profonde émotion ; sûrement ils arrêteront la négation et le blasphème sur les lèvres de quiconque demeurera sans parti pris.

Les faits sont là tout près de nous ; ils ont été vérifiés, attestés, minutieusement examinés et discutés. L'incrédule peut dire : « Je ne crois pas ! » mais il lui est interdit d'ajouter : « Ces faits sont faux, » avant de s'en rendre compte par lui-même, ce qui est facile. Ces choses en effet ne se sont point passées en Russie ou dans l'Inde, mais chez nous, ou à côté de nous.

Nous ne prétendons pas que tous ceux qui ont vu deviennent de fervents chrétiens : la foi est un don de Dieu qui ne s'obtient que par la prière. Mais du moins s'ils réfléchissent et s'ils sont des hommes de bonne volonté, qui recherchent la lumière, ils la trouveront.

**

Commençons par l'histoire de Joachine Dehant, de Gesves, en Belgique.

Elle avait une plaie gangréneuse de 32 centimètres de longueur sur 15 de largeur, qui s'étendait du genou à la cheville. Ce mal horrible était la suite d'une attaque de choléra compliqué de typhus. Elle en souffrait depuis douze ans, et la maladie l'avait tellement amaigri, diminuée, qu'elle ne pesait plus que 27 kilos.

Or, en 1878, elle était âgée de 29 ans.

Elle voulut aller demander sa guérison à Notre-Dame de Lourdes ; mais auparavant elle exigea du docteur Froidbise un certificat qui lui fut délivré en ces termes :

Je soussigné, Gustave Froidbise, docteur en médecine, à Ohey, province de Namur (Belgique), déclare avoir examiné Mlle Joachine Dehant, âgée de vingt-neuf ans, née à Vanfercée-Baulet, résidant à Gesves, et avoir constaté ce qui suit :

1° Une luxation de l'articulation coxo-fémorale du côté droit.

2° Rétraction permanente des muscles tibiaux latéraux de la jambe droite, au point de produire un pied-bot varus accidentel.

3° Un ulcère, couvrant les deux tiers de la face externe de la jambe droite.

En foi de quoi j'ai délivré la présente déclaration.

Ohey, le 6 septembre 1878.

D^r G. FROIDBISE.

Elle partit avec le pèlerinage de Liège pour Lourdes où l'envoya la comtesse de Limminghe. Celle-ci a fait, dans l'enquête qui suivit, cette description du mal qui rongea la malheureuse Joachine : « Je l'ai examinée attentivement le 23 ou le 24 août. Du genou à la cheville s'étendait une vaste plaie, à la surface accidentée comme du papier de soie : cette plaie suppurait et dégageait une forte odeur ; près de la cheville il y avait un ulcère de couleur noirâtre. » D'autres témoins ont ajouté ces douloureux détails : « Il n'y avait pas de peau, la plaie était bosselée et rouge ; il en sortait du pus blanc et jaune, l'odeur était très mauvaise¹. » « Elle était tellement bosselée qu'on eût dit une quantité de clous ; les bosses étaient toutes noires, comme la gangrène². »

Le voyage fut pénible pour les compagnons de Joachine. Ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient supporter cette odeur infecte des plaies, et M. Médot, le curé de la paroisse, qui l'accompagnait, dut insister beaucoup pour qu'on ne la laissât point à Paris. La charité aidant, qui est l'âme des pèlerinages et qui y fait subir sans trop de plaintes tant d'inconvénients, on lui permit de demeurer dans le département.

A Paray-le-Monial, dans une chambre d'hôtel, le lendemain du départ de Namur, elle demanda à Mlle Dévos un peu d'eau pour laver son ulcère. La charitable infirmière d'occasion voulut même l'aider ; mais à la vue de cette horreur elle se trouva mal et ne put lui continuer ses soins³. Combien ils étaient nécessaires cependant ! car on avait beau multiplier les bandelettes, en moins d'une heure elles étaient toutes compénétrées du pus qui jaillissait de la longue et fétide plaie.

Les pansements durent être renouvelés à Agen, en pleine gare. Mlle Léonie Dorval, de Haltinnes, avait été chargée par la comtesse de Limminghe de s'occuper de Joachine pendant le voyage ; elle le fit avec un grand dévouement. Joachine d'ailleurs montrait une résignation à souffrir incroyable, avec une patience d'ange.

On arrive à la piscine le 13 septembre, à 4 heures du matin. Léonie Dorval l'aide à se déshabiller ; mais quand elle la voit dans son état effrayant de maigreur et de faiblesse, elle lui dit :

¹ Sœur Jean-Baptiste (Hortense d'Aoust).

² Mlle Henriette Henrion.

³ Déposition de Mlle Dévos.

¹ Voir la *Prédication* de 1908.

— Non, Joachine, je ne consentirai jamais à vous plonger dans l'eau comme vous êtes, ce serait une témérité impardonnable.

— Léonie, répond-elle, je prends toute la responsabilité. Asseyez-moi seulement par terre, je descendrai seule dans la piscine.

— Non, Joachine, vous mourrez !

L'infirme insista tellement que sa compagne se laissa vaincre, malgré ses appréhensions. Joachine avait une foi assurée, qui impressionnait. Elle se baigna donc, mais sans résultat.

— Eh bien ! ma pauvre Joachine, lui dit Léonie, vous aviez tant confiance ! Vous n'êtes pas guérie.

— Non, fit-elle, mais je reviendrai.

Elle revint vers neuf heures ; la piscine était libre : ce n'est point le moment des baigneurs. Elle demeura longtemps dans l'eau, mais comme elle ne s'était point débarrassée de ses bandes, elle ne put constater alors l'état de sa jambe.

Une fois sortie de l'eau miraculeuse, elle s'habille, sans hâte. Léonie qui l'aide touche par hasard la jambe ulcéreuse. La malade n'éprouve aucune douleur à ce contact qui ordinairement lui était si pénible.

Elle s'en étonne : « Pressez plus fort ! » dit-elle. Les doigts de Léonie serrent l'endroit le plus sensible de la plaie : aucune douleur ! L'amie se hâte d'enlever les linges épais qui entourent la jambe, et elle pousse un cri :

— Joachine ! il n'y a plus rien, vous êtes guérie !

À la place du vaste ulcère on n'apercevait plus qu'une rougeur, comme à l'endroit d'une plaie qui achève de se cicatriser.

Dans sa joie la miraculée regarde, s'extasie et s'écrie avec une naïve simplicité :

— Nive Notre-Dame de Lourdes ! Voyez comme elle fait bien les choses ! Non seulement elle a remis sur ma jambe, une peau neuve, mais encore elle m'a refait des chairs et un mollet !

Sa compagne veut crier ce miracle à tous les pèlerins, mais elle l'en empêche, car elle se sent encore très défaillante à la suite de tant d'années de tortures. Le soir cependant le bruit de sa guérison s'est répandu, M. le curé de Haultaines lui demande si vraiment sa plaie a disparu :

— Oui, répond-elle avec une indicible joie, je n'ai pas plus de plaie sur ma jambe que vous n'en avez sur votre main.

On la conduit à son hôtel comme en triomphe. C'est bien vrai, trente témoins le constatent, cette jambe « littéralement pourrie », comme elle disait, dont les linges qui gisent dans un coin de sa chambre attestent l'état de putréfaction le matin, cette jambe est marbrée bleu et rouge, mais saine ; la large plaie est recouverte maintenant d'une cicatrice rose ;

plus d'odeur fétide ; Joachine est vraiment guérie. Dans l'hôtel, au dehors, parmi la foule des pèlerins, on célèbre la gloire de Notre-Dame de Lourdes.

Cependant, seul l'ulcère avait disparu ; il restait la luxation de la hanche droite ainsi que la rétraction des muscles. Est-ce que la Sainte Vierge laisserait son œuvre incomplète ? Sans doute le miracle était grand, signalé, et Joachine lui en témoignait une immense reconnaissance ; mais elle désirait sûrement être délivrée aussi de ses deux autres infirmités.

C'est pourquoi le lendemain soir elle retourne à la piscine avec une foi augmentée de sa gratitude, avec une confiance nouvelle dans Celle qui s'est montrée déjà pour elle une si bonne mère. Tout à coup une violente douleur la secoue et la fait frissonner tout entière : ses membres frémissent, ses os craquent, elle est en proie à une frayeur, à une émotion inexprimables, surtout quand elle voit soudain son pied estropié et inerte se redresser, suivant le mot de Léonie, avec la régularité d'une aiguille qu'on fait marcher sur un cadran. Ensuite la jambe repliée s'étend, les muscles réduits reprennent de la vie, s'infléchissent et s'allongent, le genou se remet en place et reprend sa forme normale. Enfin il se produit dans la hanche un travail, une transformation extraordinaire. Dans tout son corps Joachine ressent comme les effets d'une création, d'une rénovation si douloureuse qu'elle s'affaisse, brisée. Elle ferme les yeux comme une agonisante, et Léonie croit qu'elle va rendre le dernier soupir.

C'est au contraire la vie qui revient, car bientôt ses paupières s'ouvrent, elle n'éprouve plus aucune douleur, mais un indicible bien-être, puis elle se lève, s'appuie sur ses jambes fermes et souples, se redresse, pleine de vigueur, reprend ses gracieuses proportions physiques et court déposer ses béquilles dans la Grotte. La foule l'accompagne en chantant les louanges de la Sainte Vierge.

Une heure après, elle suit la procession, aux flambeaux à travers les lacets de la colline, et, tout heureuse de l'agilité qui lui est rendue, elle devance les autres pèlerins et arrive l'une des premières. Elle est guérie, entièrement guérie.

À la gare de Lourdes elle montre la cicatrice de sa plaie à un médecin du Gers, qui ne peut se défendre de dire : « La Sainte Vierge fait des choses extraordinaires ! »

Revenue en Belgique elle se présente à son médecin, le docteur Froidbise, qui émerveillé, mais loyal, lui rédige le certificat suivant qu'il joint au premier :

Je soussigné, docteur en médecine, à Ghey, province de Namur (Belgique), déclare avoir examiné Mlle Joachine Dehant, âgée de vingt-neuf ans, née à Vanferecée-Baulet, et résidant à Gesves, et avoir constaté

que les lésions mentionnées dans le certificat ci-joint ont complètement disparu. Une simple rougeur indique la place de l'ulcère.

Gesves, 19 septembre 1878.

Dr G. FROIDBISE.

Quelques années après, Joachine écrivait : « Je pèse 75 kilos, et je n'ai jamais cessé, depuis ma guérison, de jouir d'une santé parfaite. »

Rien ne saurait expliquer un fait si extraordinaire. Les annales de la médecine n'en ont pas enregistré un seul qui en approche, même de loin. Il n'y a ici aucune suggestion possible. Les lois de la nature sont bouleversées, elles n'ont pu être changées que par Celui qui les a posées et qui a communiqué à Marie le pouvoir de les changer.

Ce miracle est indéniable, nous touchons ici du doigt l'œuvre même de Dieu. Un fait si extraordinaire doit au moins rendre pensif l'incroyant de bonne foi, et si du fond de son cœur il adresse une petite prière à la Sainte Vierge, nul doute que les yeux de son âme ne s'ouvrent à la foi. Car la grâce de Dieu est là qui attend un élan sincère¹.

II

PIERRE DE RUDDER

Pierre de Rudder naquit à Jabbeke, en Belgique, entre Bruges et Ostende, le 2 juillet 1822. Il devint un ouvrier des champs, marié et père de famille, très obligeant et très honnête.

Un jour d'hiver, le 16 février 1867, comme il se rendait à son travail il vit deux bûcherons, les frères Knoekaert, qui abattaient des arbres dans le voisinage du château du vicomte Du Bus de Gisignies. Un de ces arbres était tombé sur un champ voisin et les deux jeunes gens travaillaient, à l'aide de leviers, à le ramener sur la route. Mal outillés et n'étant pas

en force, ils n'y réussissaient point ; de Rudder leur offrit ses services.

Ils acceptent, et comme il coupe les branches d'un buisson qui empêchaient leur manœuvre, tout à coup l'arbre soulevé retombe sur lui et lui broie la jambe gauche.

On mande aussitôt le docteur Affenaer d'Oudenbourg, qui constate une fracture des deux os de la jambe, le tibia et le péroné, cassés presque à la même hauteur, un peu au-dessous du genou. Les chairs étaient horriblement contuses ; il essaie de réunir ces tristes fragments à l'aide d'un bandage amidonné, et l'infortuné demeure des semaines sur son lit, la jambe comprimée dans cet appareil incomplet. Il souffrait cruellement, et le mal ne faisait qu'empirer. Quand le docteur enleva les bandes, il reconnut de nouvelles et graves complications : les os brisés étaient dépouillés de leur périoste, ils nageaient dans le pus, une plaie gangréneuse gagnait l'endroit de la fracture, et un large ulcère s'étendait sur le pied.

Pendant plusieurs mois le Dr Affenaer épuisa tous ses soins et toute sa science. Comme les antiseptiques du docteur Lister n'étaient pas encore connus, il devenait difficile de retarder la marche fatale de la gangrène.

Plusieurs autres docteurs furent consultés qui déclarèrent de Rudder incurable. Le professeur Thiriart, de Bruxelles, appelé par le vicomte Du Bus, prononça que le seul remède était l'amputation de la jambe.

Le malheureux blessé n'y voulut point consentir, et pendant une année il garda le lit, supportant avec courage ses lancinantes douleurs, mais très chagrin de ne plus pouvoir donner du pain aux siens. Le vicomte y pourvut, il lui assigna une humble maisonnette pour lui, sa femme et ses deux enfants, et il les aida à vivre.

Les souffrances toutefois persistaient très aiguës, et la plaie ne se fermait point. Chaque jour l'infortuné la lavait deux ou trois fois et enveloppait de bandes sa pauvre jambe dont l'aspect devenait de plus en plus affreux. « La partie inférieure de la jambe, rapporte un docteur voisin, était devenue mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon de façon à la plier dans son milieu. On pouvait la tordre et ramener le talon en avant et les orteils en arrière¹. » Quand Pierre la découvrait pour la panser, ajoute un autre témoin, « il la pliait de façon à nous montrer les deux bouts de l'os cassé. » Ces deux bouts brisés « perçaient la peau et étaient séparés par une plaie suppurante sur une longueur de trois centimètres. » La jambe, « mobile, ballotait², » et le pauvre infirme marchant à l'aide de deux

¹ Le docteur Royer, de Lens-Saint-Rémy, assisté de M. Simon Deploige, professeur de droit à Louvain, et de plusieurs autres notabilités scientifiques, a fait sur cette guérison une enquête des plus sérieuses dont voici les conclusions :

« Deux faits paraissent dûment établis :

« 1^{er} fait. L'existence chez Mlle Joachine Dehant, au moins jusqu'à la date du 12 septembre 1878, à 10 heures du soir, sinon jusqu'au matin du 13, d'une plaie couvrant presque toute la jambe droite depuis le genou jusqu'à la cheville, mettant la chair à nu, bourgeonnée, rouge, et par endroits noirâtre, dégoûtante à voir, suppurant abondamment, dégagant une odeur infecte, ne pouvant — suivant un témoignage médical — guérir naturellement en 18 jours, et n'étant nullement en voie d'amélioration.

« 2^e fait. La disparition totale de la même plaie et son remplacement par une peau neuve, sèche et saine, à partir du 13 septembre 1878, dans la matinée ou tout au moins vers 9 ou 10 heures du soir. »

Voir *Histoire critique des événements de Lourdes*, par Georges Bertrin, p. 134-139, 526-537.

Par son ordonnance du 25 avril 1908, Mgr Heylen, évêque de Namur, a porté un jugement canonique déclarant que la guérison de Mlle Joachine Dehant est miraculeuse et doit être attribuée à la puissante et efficace intervention de N.-D. de Lourdes.

¹ Le Dr Van Hoestenberghie, de Stalhille, près de Jabbeke.

² Témoignage d'Edouard Van Hogren, voisin des de Rudder. (G. Bertrin, p. 520-522).

béquilles ne pouvait l'appuyer, même faiblement, sur le sol.

Cela durait depuis huit ans, sans amélioration aucune et sans espoir. En janvier 1875, le docteur Van Hoestenberghé visita la plaie et aperçut au fond les deux os écartés l'un de l'autre. Pas d'apparence de cicatrisation. « La jambe pouvait se tordre et les mouvements n'étaient limités que par la résistance des tissus mous. »

Le 5 avril suivant, Pierre prit une suprême résolution. Les Belges ont construit à Oostacker, près de Gand, une grotte semblable à celle de Lourdes et ils aiment à y accomplir de pieux pèlerinages. En transportant chez eux l'image des roches de Massabielle, ils espéraient que Marie ne dédaignerait point de leur distribuer ses faveurs, en souvenir de ses douces apparitions, surtout aux humbles, aux pauvres à qui le voyage de Lourdes était impossible. Et la Sainte Vierge n'a point trompé leur confiance, elle s'est établi là, chez eux, comme une sorte de petite patrie où elle se fait visible par ses bienfaits.

C'est pourquoi le 5 avril Pierre se présentait au château de Jabbeke. Il venait demander au jeune vicomte de l'aider à entreprendre ce pèlerinage. Ce jeune homme n'était pas marié, et justement ce jour-là se trouvait au château une aimable jeune fille, sa cousine, qui allait bientôt devenir sa femme. Dès longtemps Pierre désirait se rendre à Oostacker; mais le châtelain, — le père du jeune vicomte Du Bus, — hanté par les idées libérales, n'acceptait point la possibilité du miracle. Il voulait bien prendre soin du malheureux estropié, il avait même pour lui les attentions les plus bienfaisantes, mais il ne voulait pas entendre parler de pèlerinage. Maintenant qu'il était mort, Pierre venait implorer la pitié de son héritier. La jeune cousine aidant, il ne lui fut point difficile d'obtenir ce qu'il sollicitait, et le départ fut fixé au 7 avril.

Celle-ci, poussée par la curiosité, voulut voir la jambe de Rudder: « Il déroula alors, raconte-t-elle, ses bandes de linge qui étaient tout imprégnées de pus et de sang. Une odeur insupportable s'en dégagait. Les derniers tours de bandes étaient collés sur la plaie et ne pouvaient s'en détacher. A ce spectacle, je me reculai instinctivement. »

L'excellent voisin de Pierre, Jules Van Hoorren, revit cette jambe malade le 6 avril pendant un pansement: « De Rudder la plia, a-t-il déposé, de façon à nous montrer les deux bouts de l'os cassé. Les deux os étaient écartés, la jambe était mobile, ballottant; on pouvait la tordre. » Le lendemain il le salua au départ quand l'infortuné se dirigea, avec sa femme, du côté d'Oostacker, c'est-à-dire du côté de l'espérance.

Il était 4 heures du matin. Deux kilomètres et demi séparaient Pierre de la gare la plus prochaine. Appuyé sur ses deux béquilles, il met plus de deux heures pour les franchir. Le garde-barrière, Pierre Blomme, l'accueille chez lui, et quand le train s'arrête, il aide avec deux hommes de bonne volonté à le hisser dans le wagon; mais quand il voit sa jambe pendante, inerte, il ne peut se défendre de lui dire:

— Que voulez-vous aller faire à Oostacker avec une jambe pareille? Restez plutôt chez vous!

— D'autres ont guéri, répond simplement Pierre, pourquoi ne guérirais-je pas aussi?

Sa confiance est invincible, et rien n'est agréable à Dieu comme cette foi toute filiale des simples. On arrive à Gand, où l'on prend un omnibus pour gagner Oostacker. Enfin le voici au lieu du pèlerinage, au terme de ses désirs. Le cocher qui est très fort, le prend comme un enfant dans ses bras, pour le descendre, et remarquant que la jambe se plie d'une manière étrange: « Tiens! dit-il en plaisantant, en voici un qui perd sa jambe! » Mais quand il voit sa voiture souillée de pus, il se fâche, et de Rudder s'en va avec ses béquilles du côté de la statue, poursuivi par les éclats de sa colère.

Les pèlerins le remarquent, le prennent en pitié; il leur montre sa jambe qu'ils font mouvoir à leur gré, en le plaignant beaucoup.

Lui, il s'est reposé un instant, puis il boit un peu d'eau et fait deux fois le tour de la Grotte. Alors, épuisé, il s'assied sur un banc, en face de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Que dit-il à la Sainte Vierge? Il l'a raconté plus tard: « Je vous prie de m'obtenir le pardon de tous mes péchés, implora-t-il; ensuite je vous demande la grâce de pouvoir travailler pour gagner la vie de ma femme et celle de mes enfants, afin de ne plus être à charge à la charité des autres! »

Rien d'humble et de pénétrant comme cette prière. Elle fut soudain exaucée. Tout à coup Pierre se sent secoué, bouleversé, hors de lui. Il ne sait ce qui se passe en lui-même, et dans le transport qui l'agite, oubliant de prendre ses béquilles sans lesquelles il ne pouvait faire un pas, il se lève, il part, se dirige vers la statue en traversant rapidement les rangs des pèlerins, et il s'agenouille, tout en larmes. Alors seulement il s'aperçoit du changement qui s'est opéré en lui:

— Quoi! je suis à genoux? s'écrie-t-il. O mon Dieu! où suis-je?

Et il se relève, rayonnant, les yeux brillant de bonheur; il marche, il fait le tour de la Grotte, pieusement, exhalant sa reconnaissance en des paroles entrecoupées.

— Que fais-tu? s'écrie sa femme à son tour. Qu'est-ce qui t'est arrivé?

Et elle s'évanouit de joie.

L'on s'empresse autour d'elle, mais surtout autour de lui. On lui adresse mille questions auxquelles il ne songe point à répondre. Il est debout, il se tient droit, il marche, ses jambes sont fermes, il n'éprouve plus aucune douleur, il est guéri et ne peut le croire. Dans son cœur toutefois que de reconnaissance, de bonheur, d'actions de grâces muettes, mais si expressives !

On le conduit au château de la marquise Alphonse de Courtebourne. Là on arrache les bandes qui d'ailleurs tombent d'elles-mêmes ; la jambe et le pied se découvrent, ils ont repris leur volume normal. Plus de plaies, seulement de fraîches cicatrices ; surtout, ce qui est le plus merveilleux, les os rompus se sont rejoints, bien qu'ils fussent relativement à une grande distance l'un de l'autre ; ils se sont soudés ; enfin les deux jambes sont égales, et, suivant son expression, « il marche autant qu'il veut. »

Du château il revient à la Grotte pour exprimer de nouveau à la Sainte Vierge son immense gratitude ; il en fait trois fois le tour, prie longuement, avec une ferveur indicible. Au moment du départ, il se hâte et court rejoindre l'omnibus de Gand.

Lorsqu'il descend du train, avec une alerte facilité, à Jabbeke, le garde-barrière Pierre Blomme le voit qui marche rapidement, sans béquilles, et il n'en croit pas ses yeux. Sur la route, des attroupements se forment. Le tonnelier Jean Houtsaeghe, qui a vu quelques jours auparavant sur sa jambe « une plaie grande comme la paume de la main, » et les deux extrémités de l'os cassé non pas arrondies, mais « comme les extrémités d'un objet brisé, » demande ce que signifient ces groupes, ces exclamations :

— C'est de Rudder qui vient d'Oostacker et qui est guéri ! lui dit-on.

— De Rudder guéri ? s'écrie-t-il. Ce n'est pas possible ! Je sais en quel état était sa jambe, je l'ai vue !

Il s'approche et constate avec une inexprimable stupéfaction que l'estropié d'hier marche parfaitement et sans béquilles.

Le vicomte Du Bus était à table quand il reçut une dépêche lui annonçant la merveilleuse nouvelle. Il la lut avec une émotion visible, et dit : « Je n'ai jamais cru au miracle, mais Pierre de Rudder est guéri, c'est un vrai miracle, j'y croirai. »

Dans la pauvre maison de Rudder l'attend sa fille Silvie qui depuis le matin faisait brûler des cierges devant l'image de Marie ; elle l'embrasse en pleurant de joie. Son petit garçon qui ne l'a jamais vu qu'avec des béquilles, ne veut pas le reconnaître. Les voisins accourent, remplissent la chaumière et ne se lassent ni de le voir ni de l'entendre. A l'église on

célèbre une neuvaine de messes chantées auxquelles assiste presque toute la population, et les paroissiens de Jabbeke rédigent et signent une pièce authentique qui constate cet éblouissant miracle.

Parmi les signatures on rencontre celle d'un libre penseur, M. P. de Sorge, qui fut plus tard enterré civilement. Il avait vu et n'avait pas cru, car la foi est un don du ciel. Mais sa loyauté lui faisait un devoir d'attester qu'il avait vu.

Le lendemain de la guérison, 8 avril, accourait le docteur Affenaer. De Rudder ne se trouvait pas chez lui, il s'était arrêté, en revenant de l'église, chez un ami, Charles Rosseel. Le docteur l'y vint visiter, examina avec soin la jambe et fut stupéfait de constater que la face interne du tibia était entièrement lisse à l'endroit de la fracture. Il ne put déguiser sa surprise émue :

— Vous êtes radicalement guéri, lui dit-il, votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître. Tous les remèdes humains ont été impuissants ; mais ce que ne peuvent les médecins, la Sainte Vierge le peut.

Le 9 avril vint le docteur Van Hoestenbergh. Lui, il était incroyant, mais du moins il voulait voir. Il savait très bien, ainsi qu'il l'écrivit plus tard, que « les fragments de la jambe broyée étaient si nombreux qu'en secouant les membres on entendait les os s'entrechoquer comme dans un sac à noisettes, » et qu'il avait fait « décrire au talon plus d'un tour, sur l'axe du membre. » Quand il arriva, Pierre bêcheait dans son jardin. Il l'appela, et l'infirme lamentable qu'il avait suivi pendant huit ans accourut à lui, très alerte et sautant comme un enfant.

Tout bouleversé d'abord, le docteur se remit ; puis il l'examina minutieusement. Il fallait bien se rendre à l'évidence. Deux cicatrices seulement, comme des témoins permanents de la fracture, l'une au-dessous du genou, l'autre au dos du pied. La surface était lisse ; pas de raccourcissement de la jambe. Pierre ne boitait pas, il était guéri.

« Le miracle de Pierre de Rudder, écrivait-il au docteur Boissarie le 21 août 1892, m'a ouvert les yeux fermés jusque-là à la lumière. Le doute me prenait encore quelquefois, mais je me suis mis à étudier la religion chrétienne et à prier. Eh bien ! je vous le déclare sur l'honneur, je n'ai plus le moindre doute : je crois absolument, et j'ajouterai qu'avec la croyance, j'ai trouvé le bonheur, une tranquillité intérieure que je n'avais jamais connue. » Il se convertit parce qu'il avait prié.

Un incrédule de Jabbeke, nommé Weisch, revint de même à Dieu, convaincu par ce miracle ; mais surtout le cocher de l'omnibus de Gand à Oostacker qui s'était plaint si amèrement que Pierre avait souillé sa voi-

ture. Lorsqu'il le vit guéri, bien que ses habitudes et sa profession ne l'inclinassent guère vers la dévotion, il se rendit, parce qu'il était sincère et droit, et il demeura un fervent croyant. D'ailleurs, à Jabbeke désormais tous pratiquèrent leur religion.

Dix-sept ans plus tard, à la fin de 1892, un docteur belge, M. Royer, de Lens-Saint-Rémy, ouvrit une enquête afin d'étudier ce fait à la lumière des méthodes les plus scientifiques. Il pria un de ses confrères, le Dr Mottait, de la mener avec lui. Le Dr Mottait après avoir promis, préféra s'abstenir. C'est un manque de courage que l'on rencontre souvent chez les médecins qui ont à étudier des guérisons surnaturelles. Un négociant incrédule, M. Taffeniers, qui connaissait parfaitement le flamand, s'offrit à l'accompagner et ensemble ils recueillirent les témoignages. « Aucun fait historique, dit M. Georges Bertrin, n'a été établi avec plus de précision, de rigueur et un plus grand luxe de preuves. On les dirait accumulées comme à plaisir. » Les dépositions d'ailleurs ont été publiées. M. Taffeniers lui aussi reconnut loyalement la vérité du miracle, et désormais il se montra chrétien convaincu.

Pierre de Rudder mourut d'une pneumonie en 1898, à l'âge de 75 ans, vingt-trois années après sa guérison.

Le 24 mai 1899 le docteur Van Hoestenbergh obtint l'autorisation de l'exhumer, et il pratiqua l'amputation des deux jambes à l'articulation du genou. Il en tira des photographies qui établissent un fait étrange : la trace de la cassure demeure très visible sur le tibia gauche, où elle produit une courbure. Et cependant malgré la fracture, malgré la déviation du fragment supérieur qui a été tiré en arrière pendant huit ans par les muscles fléchisseurs de la cuisse, l'axe vertical de la jambe gauche a conservé la même direction que l'axe de la jambe droite ; et malgré l'élimination d'un fragment osseux dans le membre blessé, les deux membres ont la même longueur. Aucun chirurgien, si habile fût-il, n'eût pu obtenir une guérison quelconque sans une claudication pénible.

« Le chirurgien invisible qui avait daigné intervenir, avait fait en un instant ce que nul autre n'avait pu faire en de longues années, et il l'avait fait avec un art admirable. En même temps, pour que nul n'en ignorât, sa main avait laissé la trace de la fracture, qui restait une preuve manifeste de la divine opération ¹. »

Voilà des circonstances et des faits que la science humaine ne saurait expliquer, parce qu'ils ne sont pas de son ressort.

Nous sommes ici encore en face du divin. Cette guérison ne saurait se comprendre que par une intervention surnaturelle ¹.

Toute âme droite doit s'incliner ; et si elle est incroyante, mais qu'elle réfléchisse et qu'elle prie, elle aussi s'ouvrira bientôt à la lumière de la foi.

III

GABRIEL GARGAM

La guérison de Gabriel Gargam n'est pas moins saisissante que celle de Pierre de Rudder, et c'est à Lourdes même qu'elle eut lieu.

I

Elève du lycée d'Angoulême, Gabriel Gargam y avait fait de bonnes études, mais y avait laissé sa foi. Il appartenait cependant à une famille chrétienne. Le père, originaire de Brest, était employé comme officier de marine à la fonderie de canons de Ruelle, près d'Angoulême, et lui aussi, entraîné par les circonstances, avait oublié le chemin de l'église ; mais la foi bretonne demeurait vivante au fond de son âme. La mère au contraire était restée une admirable chrétienne.

Gabriel songeait surtout à se créer une belle et honorable situation dans le monde, et l'on était assuré qu'il y garderait les traditions d'honnêteté de sa famille. Il serait digne de son vieux père. Commis-ambulant des postes, il se préparait, tout en accomplissant ponctuellement son service, à concourir pour l'Ecole supérieure des Postes. Il avait 30 ans, et devant lui s'ouvrait une belle carrière.

Le 17 décembre 1899, par un froid très vif, il prend son service, et monte à 10 heures 1/2 du soir dans le rapide qui transporte les dépêches de Bordeaux à Paris. Il a trois camarades avec lui. On sait à quel travail se livrent les employés des postes durant le trajet. Il leur faut classer et trier les correspondances, afin de les semer sans erreurs sur la route ; aussi ne s'endorment-ils pas. D'ailleurs ceux-ci sont jeunes, ils s'excitent au labeur, se contrôlent dans leur wagon particulier qui est l'avant-dernier du train, et les heures passent rapidement, pendant que le convoi s'élance à travers les campagnes de neige.

Comme le froid se fait de plus en plus rigoureux, un des jeunes gens s'approche du poêle, pour se chauffer. Tout à coup le train ralentit, il monte péniblement la pente de Livernant

¹ Georges Bertrin, *op. cit.*, p. 206-292. Enquête sur de Rudder, p. 519-526.

¹ Par son ordonnance du 25 juillet 1908, Mgr Waffelaert, évêque de Bruges, a déclaré que la guérison de Pierre de Rudder est *miraculeuse* « et doit être attribuée à une intervention spéciale de Dieu obtenue par l'intercession de la T. S. Vierge Marie. »

près d'Angoulême, puis s'arrête : la machine n'est plus assez puissante pour le remorquer. Il est un peu plus de minuit. Les wagons demeurent sur la voie sans pouvoir avancer, et ils se trouvent précisément au-delà d'un tournant assez brusque, si bien que les lanternes d'arrière ne sauraient être aperçues à temps par un train qui les prendrait en queue.

Soudain on entend un bruit de ferraille qui approche violemment. C'est l'express qui, parti de Bordeaux dix minutes après le rapide, a rejoint celui-ci avec une vitesse de 80 kilomètres à l'heure. La machine entre dans les derniers wagons, que le choc formidable réduit en miettes ; puis arrêtée par la résistance des choses, elle se couche sur le flanc. Les quatre commis des postes sont lancés hors de la voie, et Gabriel Gargam est projeté dans la neige à dix-huit mètres de là. Il y demeure comme enseveli et n'est découvert qu'à sept heures du matin, mort de froid, couvert de blessures, sans connaissance.

On le conduisit à l'hôpital d'Angoulême.

Le lendemain matin, M^{me} Gargam, sa mère, apprit par le *Petit Journal* que le rapide avait été tamponné par l'express. Elle savait que son fils était dans le train broyé. On lui dit qu'il y avait beaucoup de blessés à l'hôpital, parmi lesquels les quatre employés de la poste. Elle y courut.

Gabriel venait de reprendre ses sens. C'était miracle qu'il n'eût pas été tué sur le coup ; mais il n'en valait guère mieux. La tête et surtout les jambes étaient criblées de blessures et il avait la clavicule fracturée.

Les plaies furent bientôt en bonne voie de guérison ; la fracture de la clavicule cessa d'inquiéter les médecins ; mais douze jours après, le docteur Decressac, médecin en chef de l'hôpital d'Angoulême, constatait dans son rapport à la Compagnie de Paris à Orléans que les membres inférieurs étaient et demeureraient paralysés.

« Le malade était, disait-il, dans l'impossibilité absolue de faire les mouvements des jambes et du tronc. Il est impossible de faire exécuter un mouvement quelconque aux articulations des membres inférieurs, donc les muscles sont atrophiés. » Cet état morbide, ajoutait-il, lui paraissait avoir été nettement causé par l'accident de chemin de fer. « Il constitue une infirmité permanente, peu susceptible d'amélioration, capable plutôt d'évoluer progressivement et fatalement¹. »

¹ « Outre l'amaigrissement de tout le corps, il existe de l'atrophie musculaire très prononcée des muscles des membres inférieurs : ainsi la circonférence des mollets est de 25 centimètres, celle de la cuisse de 33 à la partie moyenne. — Au sacrum, rougeur et menace d'escarre... Tous ces symptômes constituent une affection de la moelle rachidienne appelée sclérose latérale amyotrophique... »

C'était donc « progressivement et fatalement » la paralysie sans remède possible.

On devine le désespoir de la pauvre mère. Tous les jours elle allait visiter son fils à l'hôpital et chaque fois elle revenait brisée, découragée. Le malade ne pouvait être alimenté qu'à l'aide d'une sonde œsophagienne, il souffrait, il était profondément triste ; et devant lui il fallait qu'elle parût gaie, réconfortée, pleine d'espérance. Avant de partir elle s'entretenait avec la supérieure de l'hôpital, qui, impuissante à consoler la mère, parlait au moins de résignation à la chrétienne. Là toutefois elle donnait libre cours à ses larmes, puis elle essuyait ses yeux de peur qu'on ne vit qu'elle avait pleuré ; car rentrée chez elle, toujours elle y trouvait le malheureux père âgé de 86 ans qui cherchait à lire sur ses traits sa pensée et ses inquiétudes intimes. Quand il avait appris la terrible nouvelle, sa vieille foi bretonne s'était réveillée et il était tombé à genoux, accablé, implorant, et ses lèvres avaient murmuré une longue et silencieuse prière. Le malheur est ainsi une des plus grandes grâces de Dieu : il nous rappelle qu'il est là, paternel et tout-puissant, et qu'il nous aime.

Mais il fallut se rendre à l'évidence : aucun espoir humain n'était permis, Gargam allait s'amaigrissant, les jambes étaient absolument insensibles et sans mouvement, aucune articulation ne fonctionnait et les prévisions du docteur Decressac se réalisaient : « progressivement et fatalement. » Les mois s'écoulaient, enlevant peu à peu toutes les espérances qu'auraient pu concevoir même les plus optimistes.

Il s'agissait maintenant de régler la situation matérielle de Gabriel Gargam. Il intenta un procès à la Compagnie d'Orléans. Celle-ci avait tout d'abord offert une pension annuelle de 3.000 francs ; le tribunal civil d'Angoulême rejeta ces offres, déclarant dans son jugement du 20 février 1901, « qu'en présence de la situation lamentable où se trouvait placé, par la faute de la Compagnie, le demandeur, elles étaient des plus dérisoires, » et il en donnait les fortes raisons suivantes :

« Attendu que Gargam ne saurait être tenu de passer ses jours dans un hôpital ou dans une maison de santé, qu'il a le droit de prétendre vivre dans une maison à sa convenance, appropriée à l'affection dont il est atteint ; qu'il aura besoin d'avoir, auprès de lui, au moins deux personnes suffisamment habiles pour lui donner, le jour comme la nuit, les soins particulièrement délicats, indispensables à la conservation de son existence ; qu'il est manifeste qu'il aura fréquemment besoin de l'assistance d'un médecin ; qu'il est donc indiscutable qu'une somme de beaucoup supérieure à celle offerte sera chaque année nécessaire au paiement de son loyer, de sa nourriture et des honoraires du médecin, des salaires et de la nourriture des personnes chargées de le soigner ;

Attendu que la Compagnie... oublie qu'elle a réduit Gargam au plus pitoyable des états et qu'elle a fait de lui une véritable épave humaine, dans laquelle l'intelligence seule n'a pas été atteinte; qu'elle oublie encore que, par son fait, Gargam, frappé en pleine jeunesse, a vu son existence brisée et s'anéantir ses espérances justifiées d'un heureux avenir...

C'est pourquoi le Tribunal condamnait la Compagnie d'Orléans à verser à Gargam une allocation de 60.000 fr. ainsi qu'une pension annuelle et viagère de 6.000 francs.

La Compagnie trouva les conditions dures. Elle consentait à porter la pension à 12.000 francs pourvu qu'on supprimât l'indemnité; elle pensait bien que cette pension viagère, dans l'état où languissait Gargam, elle ne la paierait pas longtemps. Elle fit donc appel devant la Cour de Bordeaux.

Pendant ce temps, le docteur Decressac procédait à un examen nouveau, le 19 juin 1901. Il y avait dix-huit mois que Gabriel Gargam agonisait. La sensibilité était nulle à la partie inférieure du corps; l'atrophie musculaire avait augmenté, et le savant docteur terminait ainsi son rapport: « Les conclusions restent les mêmes en ce qui concerne l'incurabilité de la maladie et *l'évolution progressive*. »

D'ailleurs, un fait décisif vint trancher la situation. Un jour l'infirmier s'aperçut que les pieds du malade étaient noirs, il essaya de les nettoyer et les frotta avec un linge: soudain la peau tomba et le pus jaillit. C'était l'exterminable gangrène. Au fond du lit on disposa une sorte de cerceau pour empêcher le contact du drap avec les chairs qui se décomposaient.

Le 2 juillet suivant, la Cour de Bordeaux prononça sa sentence. Elle confirmait, en l'aggravant, le jugement d'Angoulême; car elle spécifiait que la pension courrait du jour même de l'accident, et non de la demande, et que si Gargam obtenait une pension civile, celle-ci n'entrerait pas en déduction des 6.000 francs que devait lui payer la Compagnie d'Orléans.

Le malheureux employé avait donc son pain assuré. Mais ce pain, combien de temps en jouirait-il? Et puis, était-ce une vie que la sienne? Etendu sur un lit d'hôpital, il n'avait rien à espérer que la mort, une mort plus ou moins lente, mais terrible, où il verrait tomber et mourir peu à peu dans une horrible puanteur chacun de ses membres. Car il n'espérait rien au-delà: il ne croyait pas. Souvent l'aumônier passait auprès de lui, ils causaient ensemble comme font des gens bien élevés; mais quand le prêtre lui parlait de Dieu, de l'Eglise, de Jésus-Christ, il secouait doucement la tête, et quelquefois il répondait: « Moi je ne crois pas à ces choses-là. » Il y avait plus de quinze ans qu'il n'avait mis le pied dans une église.

Sa mère n'osait même l'entreprendre sur ce

sujet, qui pourtant lui tenait tant au cœur; elle sentait que là il n'y avait plus entre elle et lui aucune communion d'idées, et elle en souffrait indiciblement. Un jour, quelqu'un devant lui parlait des guérisons de Lourdes; il releva le propos avec un dédain déterminé et ne permit pas qu'on insistât.

Mais on priait pour lui. Une de ses tantes avait été religieuse du Sacré-Cœur à Angoulême. Pendant qu'elle priait au ciel, ses compagnes de la terre s'intéressaient à ce malheureux jeune homme dont le sort faisait pitié à tous; elles demandaient au moins que Dieu sauvât cette âme qui ne le connaissait plus. Chez les Clarisses d'Orthez où il avait une cousine, on priait aussi pour lui. D'ailleurs on lui savait une âme élevée et bonne: il n'était pas impie, et s'il demeurait éloigné, ce n'était point par hostilité positive, mais par habitude et de parti pris. Pour lui, comme pour quantité de jeunes gens, la religion n'était qu'une chose secondaire qu'on peut bannir et qu'en fait on bannit de sa vie sans qu'on y pense, et sans qu'on en souffre...

II

Le second médecin de l'hôpital, le docteur Tessier, était convaincu qu'il existait une compression de la moelle épinière; il insista un jour pour la trépanation des vertèbres, espérant ainsi rendre au corps son mouvement normal. Le malade s'y refusa net, et il fut heureux de quitter l'hôpital pour revenir dans sa famille. Le Pèlerinage national se préparait à se rendre à Lourdes. Cette fois Madame Gargam parla résolument, elle supplia son fils de faire le voyage avec les malades; d'autres aidèrent par leurs instances pressantes; il consentit enfin.

C'était une âme loyale et sincère. Puisqu'il partait en pèlerin, il se conduirait en pèlerin. Il se confessa d'abord, mais il hésitait à communier; il ne se trouvait pas une foi assez grande, et d'autre part il éprouvait une grande difficulté pour avaler les aliments. Les mêmes arguments toutefois triomphèrent de ses perplexités: « En pèlerinage comme en pèlerinage! » Il communia avec une toute petite parcelle d'hostie, le 16 août, et trois jours après on le portait sur un brancard fabriqué exprès, jusqu'à la gare, au petit pas des chevaux. La partie inférieure de son corps était comme morte, et le moindre heurt lui causait un évanouissement. Aussi à la gare eut-il une syncope qui dura plus d'une heure.

Couché sur un matelas de la largeur du brancard, avec une petite planche verticale à l'extrémité pour empêcher le contact du drap sur les pieds gangrenés, ayant à côté de lui la sonde œsophagienne qui seule pouvait faire passer les aliments, exhalant des odeurs de phénol et d'iodoforme qui masquaient les

autres odeurs, il était bien la misérable épave humaine qui avait touché les juges d'Angoulême et qui excitait la compassion de tous.

Sa mère, son infirmier et une amie de la famille étaient auprès de lui. On le hisse dans un compartiment où se trouvait un voyageur. Celui-ci se dirigeait aussi sur Lourdes, mais il y allait en curieux, dans l'espoir de voir des malades et des guérisons. Il trouva toutefois ce malade trop malade et trop répugnant ; il se hâta donc de descendre et s'installa dans le compartiment voisin, d'où il le surveilla attentivement durant tout le trajet, par la vitre du milieu.

C'est en cet état lamentable que Gabriel Gargam arrive à Lourdes, le 20 août, à sept heures du matin. De loin sa mère lui montre le grand Christ qui domine la montagne du Calvaire : « Voici Lourdes, mon fils, lui dit-elle, salue le Christ et demande-lui qu'il te guérise ! »

Le jeune homme ne répondit pas, sa foi n'était pas assez vive, et trop de liens de respect humain, de propos irrégieux ou d'indifférence le retenaient encore rivé au passé. Il se détourna même pour ne point voir cette grande figure miséricordieuse qui lui tendait les bras. Dieu comprend toutes nos faiblesses, et quand elles ne recèlent pas d'impiété, il les pardonne. Gargam n'avait pas dans l'âme un seul sentiment impie ; mais il ne voyait pas, il n'était pas familiarisé avec le surnaturel, et il éprouvait quelque répugnance à adorer avec transport ce qu'il avait brûlé, d'ailleurs sans conviction.

On le porte aussitôt à la Grotte ; il y communie, comme il a fait à Angoulême. Dans cet acte de pèlerin il met toute sa bonne volonté, toute sa loyauté ; les sentiments de la foi cependant demeurent confus dans cette âme, qui réfléchit en face de tant de choses nouvelles, inconnues, qui ne demande qu'à croire, mais qui ne voit pas encore et ne fait que s'entr'ouvrir à la lumière.

Lorsqu'il a communiqué, il éprouve un immense besoin de prier ; il se sent transformé, subjugué ; ses lèvres ne rient pas encore, mais son cœur prie, car il se met à pleurer, il sanglote ; le Sauveur en quelques instants inoubliables lui a dit à l'âme des paroles révélatrices qui élèvent et éclairent. Elle s'ouvre alors toute grande pour recevoir ces rayons qui lui apportent des flots de lumière, de vie et d'amour. Il lui semble alors ressentir quelques fourmillements dans les jambes ; mais pour le moment c'est sur son âme seulement que se porte l'action surnaturelle.

A 2 heures, on le conduit aux piscines. On le fait glisser sur une planche et il est ainsi plongé dans l'eau miraculeuse. Cette fois, la prière jaillit d'elle-même de sa bouche et il redit avec foi, avec ferveur, les invocations qui lui sont suggérées : « Ma Mère, ayez pitié

de nous ! Notre-Dame de Lourdes, guérissez-nous ! Santé des infirmes, priez pour nous ! » Aucun soulagement... Aucune amertume non plus ; et c'est déjà un merveilleux fruit de la grâce que lui, peu croyant encore, soumis à des épreuves si nouvelles pour lui et infructueuses, ne se plaigne point et se résigne.

A 4 heures il est couché sur son pauvre brancard quand passe le Saint-Sacrement ; mais il est si faible, pâle, exténué, brisé par la fatigue et l'émotion, qu'on se demande s'il lui reste un souffle de vie. Soudain il s'affaisse, comme s'il était mort ; son visage est bleui, convulsé, son corps refroidi prend l'apparence rigide du cadavre : « Il faut l'emmener, dit-on dans la foule ; on ne peut pas le laisser mourir ici devant tous ces malades, qui en seraient péniblement impressionnés. »

Des hommes de bonne volonté saisissent le brancard et vont l'emporter, quand une personne voisine s'interpose doucement :

— Non, laissez-le, je vous prie. S'il meurt, je lui mettrai un voile sur la tête et personne ne verra qu'il est mort.

Après un moment qui parut long à ceux qui l'entouraient, il rouvre les yeux et reprend connaissance. Il entend les prières faites à haute voix par toute la foule, qui salue de ses acclamations le Saint-Sacrement ; il est saisi d'abord d'un profond découragement, puis ces voix raniment sa confiance, il lui semble qu'elles ont des accents impératifs et victorieux. Il essaie de se soulever sur ses poignets, mais un pareil effort lui est impossible, il retombe. Il se soulève de nouveau, on l'en empêche ; mais il veut ! Il veut qu'on l'aide à descendre de sa planche, et le voilà tout à coup debout, sur pieds, en chemise longue, comme s'il sortait de son tombeau, enveloppé dans un linceul. « Aidez-moi, dit-il, je sens que je puis marcher ! » Et il se met à la suite du Saint-Sacrement. « Sainte Mère de Dieu, je vous remercie ! » s'écrie sa mère¹.

A cause de sa faiblesse on le contraint de retourner à son brancard. La foule frémissante et heureuse le regarde, l'acclame, car il est guéri, la vie revient dans son organisme paralysé, son visage livide reprend un peu de couleur rose, un sourire d'inexprimable joie rayonne sur ses lèvres ; il se sent pressé par la faim.

Après la procession il est conduit au Bureau

¹ « Des mains empressées l'aiderent », raconte le correspondant du *Daily Mail*, un juif qui fut témoin du miracle, « et il fut là debout sur ses pieds, devant nous, comme un homme ressuscité des morts, sans chapeau et sans pantalon, n'ayant sur lui qu'une chemise de nuit et une robe de chambre. « Laissez-moi marcher ! » s'écria-t-il de nouveau d'une voix étrange et cavernueuse. « Exaucez-le, Sainte Vierge ! exaucez-le ! » sanglota la mère, « il n'a pas parlé à haute voix depuis vingt mois ! ... De la hanche aux pieds, son corps était absolument rigide, insensible même au fer rouge... M. Gargam nous a dit, au Bureau médical, où on l'examinait, que sa foi ne datait que de sa guérison. » (Bertrin, *op. cit.*, p. 348).

des constatations, où l'attendent soixante médecins, de tous pays et de toutes croyances.

« Il arrive sur sa planche, raconte un témoin, plié dans une longue robe de chambre, suivi de sa mère, de son infirmier, de plusieurs dames de l'hôpital. Il se dresse devant nous, c'est un spectre.

« De grands yeux fixes sont seuls vivants dans cette figure émaciée, décolorée ; il est chauve, c'est un vieillard : cependant il n'a pas 32 ans¹. »

Le voyageur qui avait assisté à son départ d'Angoulême l'a suivi, et il constate, comme les médecins, « qu'il a existé des plaies sur son corps, notamment sur les pieds, et que ces plaies ont tous les symptômes d'une guérison très récente. »

Ramené à l'hôpital, Gargam se retrouve enfin seul avec sa mère. Quel changement et quel bonheur ! Il leur est impossible de se rien dire, les paroles ne sauraient exprimer leur joie et leur reconnaissance. Pour lui, la foi a pour jamais pris possession de son âme, et il prie, il remercie silencieusement Celui qu'il n'a pas voulu saluer à l'arrivée à Lourdes et dont les bras ouverts se sont refermés sur lui pour le presser sur son cœur.

Maintenant il demande à manger, lui qui ne mangeait plus. Il repousse sa sonde œsophagienne et prend du bouillon, des huîtres, une aile de poulet, comme tout le monde. On voudrait le retenir, car un pareil repas, avec son estomac rétréci, débilité, constitue un nouveau miracle. Il déclare qu'il se sent la force de continuer, et après un jeûne de dix-huit mois il fait un repas copieux qui ne l'incommode pas.

Jusqu'à dix heures du soir les visites l'assiègent, il raconte dix fois son histoire ; il devrait être épuisé de fatigue. La nuit, son sommeil, loin d'être agité, est calme comme celui d'un enfant. Et le lendemain, quand il s'éveille et qu'il aperçoit les joyeux rayons du soleil, il lui semble qu'il n'est plus le même homme, qu'il ne vit plus la même vie, mais qu'il est dans un autre monde, baigné d'une autre lumière toute de félicité.

Quelques heures après il se dirige vers le Bureau des constatations. Son avoué, M^e Sévenet, qui est aux eaux de Saint-Sauveur, prévenu par télégraphe, est accouru. Gargam entre, vêtu d'un complet neuf, rajeuni, radieux comme une apparition. Une multitude de médecins l'examinent. Plus de gangrène, la cicatrisation est presque complète, il marche :

— Messieurs, dit le docteur Boissarie, nous devons constater d'abord que, au point de vue médical, M. Gargam est dans l'impossibilité de marcher ! Les ressorts de la machine ont disparu, il n'a plus de muscles.

Et cependant il marche, seul, sans appui,

avec ses jambes de squelette dépourvues de muscles. Puis il raconte longuement son histoire.

Les médecins discutent sur l'affection qui l'a réduit à cet état de maigreur et de faiblesse toute voisine de la mort. M^e Sévenet prend la parole :

— J'ai eu en main toutes les pièces du procès, tous les rapports médicaux, dit-il. La Compagnie n'a jamais mis en doute la gravité des blessures de mon client ; tous les médecins sont demeurés d'accord que son infirmité était incurable ; le tribunal l'a qualifié de « véritable épave humaine, dans laquelle l'intelligence seule n'avait pas été atteinte. »

Les soixante médecins présents écoutent et donnent leur avis. Ils recherchent la cause de la lésion qui fut l'origine de ces désordres effrayants. Le Dr M..., chirurgien des hôpitaux de Paris, tranche la discussion par ces mots « dits avec quelque impatience » :

— A quoi bon chercher où est la lésion ? Messieurs, dans un état pareil la lésion est partout, l'organisme est détruit !

Tous se rangèrent à son sentiment et conclurent, comme le docteur Decressac d'Angoulême, que cette infirmité, venue sûrement d'une lésion de la moelle épinière, était incurable, et qu'elle « évoluait progressivement et fatalement » vers la mort, sans cette extraordinaire guérison.

III

Gabriel Gargam ne pesait plus alors que 36 kilos ; son mollet gauche avait 24 centimètres de tour, celui de droite 23, la cuisse 26. Trois semaines après, il avait augmenté de 10 kilos et gagné 12 centimètres dans la circonférence de ses jambes. Aujourd'hui il pèse 75 kilos. Chaque année on le voit assidu au service des piscines, très résistant à la fatigue, « quoiqu'il garde, ainsi que d'autres malades guéris à Lourdes, une trace légère de son ancienne infirmité, qui en reste comme la signature authentique, pour en certifier l'existence. Il ressent une certaine faiblesse dans le dos, à l'endroit où le docteur Tessier supposait qu'une vertèbre comprimait la moelle. Du reste, il n'a jamais éprouvé ni rechute, ni menaces de rechute : sa santé est parfaite¹. »

Une pareille guérison est absolument inexplicable par des moyens humains.

Nul miracle ne saurait être plus authentique. Le mal a été attesté par les médecins, confirmé officiellement par les tribunaux, puisqu'ils ont condamné à une forte indemnité la Compagnie responsable de l'accident qui a fait de Gargam une « véritable épave humaine ».

¹ Annales de Notre-Dame de Lourdes, t. xxxiv,

¹ Bertrin, p. 352.

Ici les moyens de suggestion n'ont rien à voir. Gabriel Gargam n'est pas un nerveux ; son père mort à 86 ans, sa mère qui a atteint un âge avancé, sont doués de tempéraments calmes et forts. D'ailleurs la suggestion n'a jamais guéri une égratignure, le docteur Berheim le reconnaît. Alors par quels moyens expliquer que cette gangrène symétrique des extrémités ait disparu immédiatement, que « cet organisme détruit » se soit aussitôt reconstitué ?

« Soixante médecins ont pu voir les cicatrices en train de se former. Les blessures de ses pieds qui suppuraient hier sont presque entièrement guéries, » écrit le lendemain de la guérison le correspondant juif du *Daily Mail*.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est l'état d'âme du malade. Quand il part d'Angoulême, il ne croit pas aux miracles. Il n'est pas impie, mais la foi lui manque, et c'est presque uniquement par condescendance pour sa mère qu'il se rend à Lourdes. Toutefois il apporte dans sa démarche toute sa loyauté d'âme, toute sa bonne volonté. Il ne prie pas quand on lui montre le grand Christ qui domine le Calvaire ; devant la Grotte il prie peut-être, mais sans enthousiasme ; à la piscine seulement il invoque du fond de l'âme la Sainte Vierge ; mais loin d'être guéri il tombe dans une syncope si profonde qu'on le croit mort. Nulle part nous ne trouvons trace possible de suggestion. Quand il revient à lui, « le prêtre dirige le Saint-Sacrement vers lui, il se dresse debout et s'écrie : — Je suis guéri ! » Le miracle est manifeste.

Et cependant le voyageur qui raconte ces détails, dont il a été témoin, n'est pas devenu croyant.

— La guérison de Gargam, dit-il à l'abbé Bertrin, m'a impressionné comme tout le monde, mais je ne crois pas à un miracle.

— Alors comment expliquez-vous ?...

— Je vous répète que je ne crois pas à un miracle, mais cependant je ne puis pas non plus affirmer le contraire¹.

Cette réponse est plus qu'embarrassée. Elle suffit à faire comprendre pourquoi Dieu n'envoia point à son auteur les grâces décisives de la foi. C'était un simple curieux, en quête de signes merveilleux comme les Pharisiens, mais non pas en quête de la vérité. La grâce ne couronne que la bonne volonté. Nous voulons espérer qu'un jour cette âme affranchie enfin de ses préjugés et de ses passions, ira à Dieu en toute simplicité et trouvera en chemin la foi, comme Gabriel Gargam.

IV

STÉPHANIE PROTEAU

A Prelier, petit village de la paroisse de La Boissière-de-Montaigne dans la Vendée, vivait la famille Proteau, composée des parents et de six enfants, cinq filles et un petit garçon de neuf ans.

Stéphanie, la plus jeune des filles, jusque-là très forte, tombe malade durant l'été de 1906. Elle a 16 ans, l'âge de l'épanouissement de la jeunesse et de la santé. On la traite pour une « bronchite suspecte. » Le 26 novembre, le docteur Pelletier, de Montaigne, diagnostique une tumeur blanche au genou. Le professeur Poisson, de Nantes, confirme cet avis, et la jeune fille est condamnée à l'immobilisation du genou dans un appareil silicaté.

La torture ne devait point se borner là. En juillet 1907, le docteur Pelletier découvre que la main gauche et la hanche gauche sont prises. La douleur est très vive aux points coxalgiques. On enlève l'appareil et la malade demeure couchée, immobilisée dans une gouttière Bonnet, jusqu'au 3 mars 1908.

On constate alors ce qu'on redoutait : l'atrophie du membre inférieur.

Ce même jour donc la gouttière est remplacée par un appareil plâtré qui enferme toute la jambe et monte jusqu'à mi-corps. On ne saurait dire combien l'opération fut pénible ; la pauvre jeune fille jetait des cris chaque fois qu'on la touchait.

Les beaux jours reviennent ; les parents, obligés de gagner leur vie, travaillent au dehors et portent Stéphanie chaque jour chez des couturières qui l'encouragent, cherchent à l'égayer, et surtout lui parlent de la Sainte Vierge, excitent sa confiance en Celle qui est la consolatrice de ses enfants affligés. Elles prient ensemble, et la joie, l'espoir renaissent dans l'âme de Stéphanie.

Un jour, elles lisent dans *l'Etoile de la Vendée* l'histoire d'une petite Bretonne qui a promis à la Sainte Vierge de faire à pied le voyage de Lourdes si elle était guérie. Elles disent à la petite malade :

— Voilà ce que tu devrais promettre, Stéphanie.

Celle-ci réfléchit un instant. Elle pense qu'elle ne pourra se rendre seule à Lourdes, qu'il faudra que quelqu'un l'accompagne, que ce sera bien coûteux et que ses parents n'ont pas le moyen...

— Non, dit-elle, j'aime mieux continuer à souffrir.

C'était pour elle un sacrifice ; elle le fit vaillamment. Mais dans le courant du mois les douleurs se font plus aiguës. Les couturières reviennent à la charge. Elles ont d'ailleurs dit à la mère la raison délicate qui ar-

¹ *Ibid.*, p. 357.

rête la jeune fille, et le cœur maternel s'est ému. D'ailleurs deux de ses sœurs, Marie et Agnès, la pressent aussi de consentir à faire ce voyage à pied si elle recouvre la santé. Une crise terrible achève de la convaincre :

— J'irai à Lourdes, dit-elle, pourvu que ce soit pour la gloire de la Sainte Vierge et un bon usage de la vie, j'irai à pied et je reviendrai de même, si je guéris. Je m'y engage.

Ceci se passait chez les couturières, Marie Moreau, Léontine Fonteneau et Marie Lhommeau. La mère était là avec Agnès et Marie, regardant Stéphanie qui venait de faire solennellement sa promesse. Les six femmes s'agenouillent dans la pièce devant une petite statue de la Sainte Vierge, implorant Marie pour cette humble malade qu'elles entouraient.

Alors Stéphanie prend un peu d'eau de Lourdes ; de sa main droite elle en frotte légèrement sa main gauche, douloureuse et enflée, enfermée dans son appareil. Toutes, en proie à une profonde émotion, les larmes aux yeux, à genoux, continuent à prier.

Soudain Stéphanie éprouve comme l'effet d'une brûlure, et sa main commence à se mouvoir sans douleur.

Elle boit ensuite de l'eau miraculeuse : « C'était comme si j'avais bu de la teinture d'iode, dit-elle, ça me brûlait partout. » Mais en même temps elle sentait parfaitement que ses membres recouvraient leur souplesse et leur liberté. Elle le dit, toute radieuse, à ses compagnes :

— Je veux qu'on m'ôte mon appareil, ajouta-t-elle instamment.

— Non, répondirent-elles, il faut pour cela l'avis du médecin. Attendons, et n'en disons rien à personne. Nous verrons bien.

C'étaient maintenant sa mère, ses sœurs et ses compagnes, qui doutaient. On la rapporte chez elle, tout heureuse, affirmant qu'elle est guérie ; mais le père non plus n'ose croire à tant de bonheur, si bien qu'elle demeure emprisonnée dans son appareil de torture.

— Alors, raconte-t-elle, je me suis arrangée avec la Sainte Vierge. Je lui ai dit : « Ma Mère, si c'est bien vrai que vous m'avez guérie, faites que, quand tout le monde sera couché et qu'on aura éteint la lumière, je puisse me tenir seule au pied de mon lit avec mon appareil, sans faiblesse ni tourment de tête. »

Deux heures après donc elle se lève ; mais sa main gauche demeurerait embarrassée, immobilisée, et son appareil pesait dix-sept livres. Comme elle descend de son lit, ce poids l'entraîne, elle faillit tomber et fait du bruit. Sa sœur Marie lui crie :

— Faut-il me lever ?

— Non, dit-elle, dors, tu m'empêches plutôt de dormir.

Sa mère aussi l'a entendue remuer et lui demande :

— Stéphanie, as-tu besoin de quelque chose ?

Celle-ci est debout, mais pour dissimuler sa tentative, elle place sa tête sous l'oreiller et répond d'une voix assourdie :

— Non, maman, dormez !

Et elle demeure debout de dix heures à onze heures, sans faiblesse, sans tourment de tête, comme elle l'a demandé à la Sainte Vierge. Puis rapidement elle débarrasse sa main gauche de sa rigide armature, remonte au lit, sans faire de bruit, et s'endort d'un bienheureux sommeil que dès longtemps elle ne connaissait plus.

Le lendemain était un dimanche. Elle dit à ses parents :

— Vous prierez beaucoup pour moi, je veux me lever.

— Non, pas encore, dit le père.

— Vous n'avez donc pas confiance dans la Sainte Vierge ? Vous ne savez donc pas qu'elle a le pouvoir de me guérir ?

Le père se met à pleurer, sans rien dire. Il voudrait croire qu'elle est guérie, mais est-ce possible ? Comment la Sainte Vierge penserait-elle à de pauvres gens comme eux ?

Pendant la messe où assiste Proteau, elle marche seule quatre fois, sans que personne la soutienne, dans son appareil, tout comprimant qu'il est. Marie Lhommeau et les deux sœurs Marie et Agnès en sont témoins. Quand le père revient, elle marche aussi devant lui et lui dit :

— Je voudrais couper mon appareil, car vous voyez bien, je marche, il me gêne maintenant.

Les yeux du brave homme s'emplissent de larmes.

— Non, fit-il, garde-le. Si tu n'étais pas guérie tout à fait !... Tu sais ce que cela nous coûte, ma pauvre enfant !...

— Soit, répondit-elle, soumise et résignée, je consens à le garder pour aujourd'hui, mais je le couperai demain.

Et en effet le lendemain elle le coupa, seule, avec son couteau, jusqu'à la hanche :

« Je me suis mise sur mon séant, a-t-elle raconté. Il y avait un an que je n'avais pu le faire. Puis Henri Lhommeau, un jeune homme de la maison, a coupé le reste et j'ai toujours marché depuis. »

— Et vous n'avez pas peur de retomber ? lui demande une dame.

— Oh non ! répond-elle avec une assurance qu'ont seules les âmes qui possèdent cette candeur et cette simplicité voyante.

Le mardi elle écrivait aussitôt au docteur Pelletier, pour lui annoncer sa guérison miraculeuse : car avant tout elle voulait que gloire fût rendue à la Sainte Vierge.

Voici le témoignage du docteur :

Appelé le 2 avril 1908, je trouve la malade assise dans un fauteuil. Elle se lève, marche,

sans aucune douleur, me dit avoir enlevé l'appareil depuis le 28 mars, n'éprouvant plus les douleurs qui jusque-là l'immobilisaient.

A l'examen je constate que toute douleur a disparu, les mouvements de la hanche sont entièrement libres. Le genou gauche reste encore plus volumineux que l'autre, ses mouvements sont faciles, mais donnent lieu à des craquements très nets. Le poignet gauche qui était, il y a quinze jours, douloureux et enflé, est actuellement dans un état normal.

Le 24 juin 1908, je revois la malade qui a marché tous les jours depuis l'enlèvement de l'appareil, sans aucune douleur. L'état général est bon.

Ce même jour 24 juin, après les Vêpres de saint Jean-Baptiste, Stéphanie Proteau est à l'église avec Marie Moreau, la couturière — une religieuse sécularisée, — qui va l'accompagner dans son voyage de Lourdes. La paroisse est réunie, M. l'abbé Henri Jaud, curé de la Boissière, récite du haut de la chaire les litanies de la Sainte Vierge, puis il bénit à la balustrade du chœur les deux pèlerines qui vont partir.

« Et chaussées l'une et l'autre de gros souliers de route, vêtues d'une robe grise, coiffées d'un large canotier de paille jaune, un parapluie et un sac noir à la main, après une courte et douce halte à Prelier, elles vont coucher à Saint-Fulgent. »

Elles marchent ainsi trente-quatre jours durant. Chaque matin elles se nourrissent du pain des forts qui est aussi « le pain des voyageurs » et elles s'en vont, par tous les temps, par tous les soleils, tantôt s'abritant sous un arbre pour prendre leur frugale nourriture, tantôt entrant dans un sanctuaire, dans une église, ou priant devant une croix plantée sur le chemin. Cette infirme qui ne pouvait remuer ni le pied ni la main affronte toute fatigue et fournit de longues étapes, soutenue par cette pensée qu'elle approche du but, qu'elle pourra bientôt se prosterner devant la Vierge de Lourdes, sa douce bienfaitrice, et renouveler à ses pieds ses sentiments de reconnaissance et d'amour, lui consacrer sa vie, se vouer pour jamais à son service.

Aussi quelle joie pour elle lorsqu'elle aperçoit Lourdes, les eaux bleues du Gave, les montagnes clémentes qui forment un cadre imposant et doux aux roches Massabielle, et la Vierge blanche qui s'élève dans la noire anfractuosité du rocher à l'endroit même où Marie daigna descendre et poser son pied virginal sur ces branches de rosier !

C'était en la fête de sainte Marthe, « l'hôtesse du Christ. » Elle a apporté dans sa longue démarche l'empressement de Marthe, et maintenant elle prie aux pieds de la Sainte Vierge, écoutant ses inspirations, comme Marie était aux pieds de Jésus, écoutant sa parole. Mais sa compagne ne l'arrache pas à son ravissement, et elle peut à son gré demeurer là, les yeux pleins de larmes, l'âme inondée d'une

tendre gratitude dont elle ne parvient pas à comprimer les élans.

Elle médite sur ces paroles admirables de simplicité et de foi qu'elle a dites lorsqu'elle a consenti à tenter le voyage : « Pourvu que ce soit pour la gloire de la Sainte Vierge et un bon usage de la vie ! »

La grâce de Dieu lui donnera de faire « un bon usage de cette vie, » pour elle si pénible pendant dix-huit mois et devenue si bonne, si heureuse, par un miséricordieux miracle ; et c'est pour la gloire de la Sainte Vierge que nous avons recueilli et publié ce récit¹.

V.

JEANNE TULASNE

Jeanne Tulasne a 18 ans à peine, elle est de Tours et elle a vu mourir son frère de la tuberculose pulmonaire. Elle-même, en cette année 1895, se sent atteinte d'une autre tuberculose plus lente et plus redoutable encore, la tuberculose vertébrale.

On devine sa tristesse profonde et le désespoir de son père et de sa mère.

Comment arrêter le mal qui gagné progressivement, suivant une marche implacable ? La science ne saurait reconstituer les organes, ni empêcher les tissus désagregés de tomber en poussière inorganique. A peine si elle peut enrayer la mort. Elle a ses procédés toujours les mêmes et qui ne réussissent jamais à rendre la santé, à réparer les brèches mortelles faites à la vie.

Les médecins appliquèrent à Jeanne le corset de plâtre classique, qui ne redressa point les vertèbres. D'autres que l'on consulta ensuite en appliquèrent un second qui ne produisit pas un meilleur résultat. Ils l'envoyèrent au bord de la mer, et pendant plusieurs mois elle en respira les brises vivifiantes. Le médecin de l'endroit l'examina, enleva le corset qui devenait dangereux et s'aperçut que la carie tuberculeuse rongait de plus belle les vertèbres. Il espéra que les pointes de feu arrêteraient l' inexorable maladie. Rien n'y fit.

Au contraire, quand Jeanne fut rentrée à Tours, on constata l'apparition d'un abcès froid. Ensuite un des pieds se déforma, une enflure suspecte se produisit au niveau de la cheville, la jambe subit à son tour une contraction, et le mal montant dans la région dorso-lombaire opéra une triple poussée qui forma une gibbosité difforme, bien connue des médecins.

C'était irrémédiable. Pas de guérison possible. Rien à attendre qu'une mort lente et

¹ Voir la narration plus détaillée, sous la signature de M. Alexandre Petit, dans l'*Univers* du 8 août 1908.

cruelle, la consommation parmi d'horribles souffrances.

Depuis deux ans la science s'acharnait à combattre le mal envahissant, et elle se déclarait vaincue.

Pourtant Jeanne espérait toujours. Elle avait une ardente dévotion pour la Sainte Vierge ; elle s'adressa filialement à Notre-Dame de Lourdes et il fut décidé qu'on la conduirait aux roches Massabielle.

Elle quitta la maison le 6 septembre 1897 et se rendit à la gare, étendue dans un lit d'osier, où elle ne pouvait rien remuer de ses pauvres membres. On regardait avec compassion cet informe débris humain, et les passants, à voir son visage couvert de la pâleur de la mort, ses yeux clos, ses lèvres raides, ce corps inanimé, sans mouvement, se demandaient si c'était bien une créature humaine et vivante.

Quelques-uns s'indignaient de ce fanatisme, de cette inhumanité qui poussaient les parents de cette jeune fille à la conduire si loin avec la certitude qu'elle mourrait en route, peut-être avant d'arriver à la gare. Le père et la mère l'accompagnaient, évitant pour elle les moindres cahots, et ne la quittant pas des yeux. Ils avaient tant pleuré qu'il ne leur restait plus de larmes.

Mais elle ne les voyait pas, ne les entendait pas. A peine si elle sentait le souffle affectueux de sa mère, qui de temps en temps se penchait sur son visage.

Cette décision d'aller à Lourdes était déjà un puissant acte de foi. Des hommes sages prétendaient même que c'était tenter Dieu. Sans doute il conduisit aux portes de la mort et en ramène, mais il ne s'est point engagé à justifier les témérités humaines.

Voilà ce qu'on se disait à Tours, et l'on ne s'expliquait point que quelqu'un eût osé conseiller ce voyage. Les parents conservaient leur ferme espoir, et bien qu'ils eussent fait au fond de leur cœur le suprême sacrifice, quelque chose leur disait que Dieu ne l'accepterait pas.

Ils arrivèrent en effet à Lourdes sans encombre, le 7 septembre. Avec eux, sachant que la charité touche le cœur de Dieu, ils avaient pris une malade, Mme Catay, qu'ils logèrent avec eux, lui prodiguant presque la même sollicitude qu'à leur fille.

Le lendemain 8 septembre, c'était la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Marie ne devait-elle pas, ce jour-là, distribuer à ses enfants les faveurs les plus signalées ?

Jeanne avait prié devant la Grotte, à l'endroit où la Vierge est apparue ; elle y avait mis toute sa ferveur et toute sa confiance. Puis on la porta sur le passage du Saint-Sacrement. C'est Mgr Renou, archevêque de Tours, qui tenait l'ostensoir. Il connaissait sa jeune diocésaine, s'intéressait à elle et l'avait visitée

pendant la route, à un moment où tout le monde croyait qu'elle allait mourir. Il s'approcha d'elle, s'arrêta longtemps auprès de son petit lit d'osier, comme s'il attendait une guérison certaine. Elle priait à haute voix, disant à Dieu et à la Sainte Vierge les choses les plus émouvantes. C'est ainsi que devait prier la Chananéenne sur le passage du Sauveur.

Aucune guérison, aucune amélioration même ne parut se produire, et l'archevêque s'éloigna à regret.

— Il me semblait, a-t-il avoué à M. l'abbé Georges Bertrin, que les douze ou quinze mille personnes qui m'entouraient trouvaient déjà la scène trop longue. Mais tout en faisant les premiers pas pour partir, je me disais : « Au fond, j'ai peur. J'ai peur qu'on ne pense : Ce vieil archevêque passerait plus vite devant une malade de soixante ans. Alors, je me fis honte à moi-même ; je me dis que je commettais une lâcheté. »

Déjà il avait passé outre et béni deux autres malades. La troisième c'était Mme Catay. Couchée sur son lit, en proie elle-même à de grandes souffrances et implorant sa guérison, elle entendait les prières ardentes, les touchantes supplications de Jeanne, parlant au Saint-Sacrement comme si sa foi eût déchiré les voiles eucharistiques et qu'elle eût vu distinctement le Sauveur lui-même.

Surprise que sa jeune amie ne fût pas exaucée, tant sa foi était grande, Mme Catay regarda le Saint-Sacrement qui venait auprès d'elle pour la bénir, et oubliant ses propres douleurs elle s'écria :

— Mon Dieu ! si de nous deux une seule doit guérir, faites que ce soit Jeanne !

C'est là un des caractères héroïques de Lourdes, une des grâces les plus miraculeuses que Dieu y répande. On les voit, on les touche en quelque sorte dans ces centaines de malades priant les uns pour les autres, et tout aussi heureux de la guérison de leurs voisins ou de leurs frères que s'ils étaient guéris eux-mêmes. Pour eux, c'est une consolation de voir les autres heureux et bénis ; ils ne se plaignent point, ils trouvent dans leur charité la source de la résignation et même du contentement qui rayonne sur leurs visages.

Dieu écouta la prière sublime de cette humble ouvrière. Par une inspiration soudaine, l'archevêque s'arrêta, se retourna vivement et de nouveau bénit la jeune fille avec l'ostensoir.

Celle-ci se leva d'un bond, elle qui jusque-là ne pouvait remuer. Sa mère était auprès d'elle, car elle ne l'avait pas quittée :

— Maman ! cria Jeanne, je suis guérie ! je suis guérie !

Et soulevant ses couvertures, elle maniait sa jambe librement, elle montrait son pied redressé, elle passait la main derrière son dos,

avec facilité, touchait l'endroit où était le siège de sa maladie et redisait : « Je ne souffre plus, je n'ai plus mal, je ne sens plus rien ! Laissez-moi me lever. Je vous dis que je suis guérie ! »

Mais la procession se poursuivait dans son appareil solennel ; il convenait de ne pas l'interrompre, par respect pour le Saint-Sacrement. Sa mère l'exhortait à la patience, ne croyant pas elle-même à la guérison, c'eût été trop de bonheur, et elle lui disait :

— Attends, mon enfant, attends. Laisse finir la procession, nous verrons ensuite.

Le chef des brancardiers aperçoit cette jeune fille qui, naguère privée de tout mouvement, agite ses membres maintenant et demande à marcher. Il sait quels sont les transports incoercibles de la foule quand éclate un miracle ; c'est pourquoi il ordonne de l'emmener.

On l'emporte et deux mille personnes la suivent, lui faisant un cortège enthousiaste. Elle sourit, étend les mains, lève les yeux au ciel et prie de toute son âme. Une joie indicible transparaît sur son visage.

Les brancardiers l'ont conduite dans la cour de l'hôpital ; sa mère n'est plus à côté d'elle, car la multitude dans son empressement autour de la miraculée l'a séparée de sa fille. Celle-ci arrivée à l'hôpital, tranquille derrière la grille fermée, saute à terre sans le secours de personne. Puis elle entre à la chapelle, se met à genoux et remercie en silence la bonne Mère du ciel qui l'a délivrée de son horrible maladie. Dans son âme chantent des chants du ciel.

Cependant les parents sont accourus. A la grille sa mère supplie : « Ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! Je suis sa mère ! »

La consigne est impitoyable. Le brancardier de service sait quels pieux mensonges s'entendent à inventer les pèlerins afin d'approcher de plus près des miraculés, il répond en souriant : « Je connais ce refrain. D'ici à une heure, vingt personnes auront été sa mère. »

Dans cette voix émue pourtant, dans ces cris pressants, dans cette prière si éloquente, il reconnaît des accents maternels, et il ouvre à la pauvre mère qui se précipite auprès de son enfant et la tient longtemps embrassée pendant que se mêlent leurs larmes silencieuses.

Une heure après, Jeanne était à table avec sa famille, assise sur une chaise, elle qui ne connaissait que le panier d'osier où elle gisait. Elle se tenait droite, et personne n'eût pu croire que la colonne vertébrale avait jamais dévié de son axe, et qu'une horrible gibbosité déformait jadis cette taille si naturelle.

Le lendemain, elle vint au Bureau des constatations ; des médecins étrangers au Bureau l'examinèrent et le docteur V... déclara que « les vertèbres atteintes ne formaient plus de saillies, que le pied-bot n'existait plus, que les mouvements de la jambe, tout atrophiée qu'elle

était, se trouvaient libres et que la guérison paraissait complète. » De fait, le mal n'a jamais reparu.

Mais il y a mieux encore :

Quand elle guérit par une voie naturelle, dit M. l'abbé Bertrin, la tuberculose vertébrale laisse toujours le malade raide et comme empalé : car des jetées osseuses remplacent alors, d'une vertèbre à l'autre, les disques fibro-cartilagineux disparus, et les disques seuls donnent la souplesse à l'ensemble. Or Jeanne Tulasne a étonné par la flexibilité extraordinaire de ses mouvements tous les chirurgiens qui l'ont mise en observation.

Pour ne manquer d'aucune lumière, la Commission diocésaine dont je fais partie, a voulu que la région autrefois siège du mal, fût radiographiée à Paris. La radiographie a été faite dans un des laboratoires officiels les plus connus, et son témoignage a été éclatant. La colonne vertébrale est apparue dans un état normal et parfait, tel que si la jeune fille n'avait jamais été malade.

« Je n'hésite donc pas à conclure, écrit un chirurgien éminent d'un hôpital parisien, le docteur L. B..., que cette guérison est due à autre chose qu'aux agents naturels, c'est-à-dire à une intervention supérieure ou divine.

« En foi de quoi et sous serment, j'ai signé ce rapport¹. »

De son côté Mgr l'archevêque de Tours après enquête canonique a déclaré le fait « miraculeux². » Il était d'ailleurs l'un des témoins les mieux placés pour juger. Cette jeune fille qu'il avait visitée sur sa couche d'agonie, qu'il avait vue mourante, puis soudain extraordinairement vivante, lui était particulièrement chère. Aussi a-t-il été heureux d'ajouter une fleur nouvelle à la brillante couronne de bienfaits de Notre-Dame de Lourdes. Cette fleur n'est pas la moins douce ni la moins gracieuse. Tous ceux qui l'ont vue ont remercié la Sainte Vierge, et ceux qui liront ce récit ne l'achèveront pas sans redire de nouveau : « Gloire à Marie ! »

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XVI

DEVOIRS DES SUPÉRIEURS

Si les supérieurs ont des droits, ils ont aussi des devoirs que l'Eglise leur rappelle. Nous étudierons donc : 1^o les devoirs des *supérieurs spirituels*, 2^o les devoirs des *supérieurs temporels*, 3^o les devoirs particuliers des *maîtres à l'égard de leurs domestiques*.

I. — Devoirs des supérieurs spirituels

Ils doivent aimer leurs inférieurs, les instruire, les édifier, leur procurer les secours des sacrements, prier pour eux.

1^o LES AIMER, et d'un amour pur, tendre, constant et désintéressé.

¹ Voir la *Croix* du 8 juillet 1903 : *Un miracle*, par Georges Bertrin.

² Ordonnance du 27 octobre 1907.

2^o LES INSTRUIRE ; car :

a) C'est la volonté de Dieu : « *Euntes ergo, docefe omnes gentes.* » (Mt., xxviii, 19).

b) Tous les Pères et les Conciles regardent ce devoir comme très rigoureux, et ceux qui s'en abstiendraient seraient gravement coupables.

c) Et de fait, qui donc apprendrait aux fidèles le bien à faire et le mal à éviter ?

3^o LES ÉDIFIER, car les supérieurs sont comme des lumières sur lesquelles tout le monde a les yeux. « *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* » (Mt., v, 16).

4^o LEUR PROCURER LES SECOURS DES SACREMENTS, car les sacrements sont les moyens les plus efficaces pour opérer l'œuvre de notre sanctification. Même quand leur vie est en péril, les supérieurs ne peuvent se refuser à remplir ce devoir.

5^o PRIER POUR EUX, surtout en offrant le saint sacrifice de la messe.

II. — Devoirs des supérieurs temporels

Ils doivent prévenir le mal, le réprimer, donner le bon exemple, confier à d'honnêtes gens les fonctions publiques, laisser à tous la liberté du bien.

1^o PRÉVENIR LE MAL, afin de n'avoir pas à le punir.

2^o RÉPRIMER LE MAL :

a) Sans faiblesse pour tout délit ;

b) Sans reculer devant le rang des coupables ;

c) Sans même s'inquiéter des menaces de la presse antipatriotique, antisociale et antireligieuse.

3^o DONNER LE BON EXEMPLE. « *Secundum iudicem populi, sic et ministri ejus ; et qualis rector est civitatis, tales et inhabitantes in ea.* » (Eccli., x, 2).

4^o CONFIER À D'HONNÊTES GENS LES FONCTIONS PUBLIQUES ; car ceux-là seuls se montrent capables, intègres, vertueux, et ne se rendent coupables d'aucun abus de pouvoir.

5^o LAISSER À TOUS LA LIBERTÉ DU BIEN, c'est-à-dire favoriser la religion amie de l'ordre, de la paix, du progrès ; et que les supérieurs temporels, qu'ils soient rois, empereurs ou présidents de république, se persuadent bien que la religion les protégera toujours plus qu'ils ne protégeront la religion.

Malheur aux gouvernants qui ne marchent point selon la volonté de Dieu ! Dans l'autre monde ils seront traités, nous disent nos saints Livres, avec une rigueur exceptionnelle : « *Quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte iudicastis nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis, horrende et cito apparebit vobis ; quoniam iudicium durissimum his qui præsumunt, fiet.* » (Sap., vi, 5-6).

III. — Devoirs des maîtres

Les maîtres doivent traiter leurs domestiques avec bonté, les nourrir, les soigner dans leurs maladies, les payer, leur donner le bon exemple, les reprendre de leurs fautes, leur fournir les moyens de vivre chrétiennement.

1^o LES TRAITER AVEC BONTÉ, car devant Dieu, maîtres et domestiques sont égaux. « *Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua ; quasi fratrem sic eum tracta.* » (Eccli., xxxiii, 31).

2^o LES NOURRIR, d'une façon convenable et suffisante ; c'est un devoir de justice et de charité.

3^o LES SOIGNER DANS LEURS MALADIES ; quoi de plus honteux que de se débarrasser d'un vieux serviteur, alors qu'il a peut-être perdu sa santé au service de son maître ?

4^o LES PAYER, c'est un devoir de justice. Et il faut les payer,

a) Suffisamment, sans chercher à les exploiter sous prétexte qu'ils se contentent de peu et qu'ils ne réclament rien.

b) Exactement, sans les faire attendre : « *Quicumque tibi aliquid operatus fuerit, statim ei mercedem restitue, et merces mercenarii tui apud te omnino non remaneat.* » (Tob., iv, 15).

Soustraire le paiement à ses serviteurs, c'est un crime que l'Écriture compare à l'homicide : « *Qui aufert in sudore panem quasi qui occidit proximum suum. Qui effundit sanguinem et qui fraudem facit mercenario, fratres sunt.* » (Eccli., xxxiv, 26-27).

5^o LEUR DONNER LE BON EXEMPLE. Le proverbe sera toujours vrai : « Tel maître, tel serviteur ! »

6^o LES REPRENDRE DE LEURS FAUTES : — a) avec fermeté sans doute pour arriver à un bon résultat ; — mais aussi b) avec bienveillance pour ne point les aigrir.

7^o LEUR FOURNIR LES MOYENS DE VIVRE CHRÉTIENNEMENT. — a) La raison le dit : les domestiques ne renoncent pas à leurs devoirs religieux en acceptant une place chez un maître, et ils n'en sont pas dispensés.

b) L'intérêt du maître y est engagé : n'est-il pas vrai de dire avec l'empereur Constantin que, plus un serviteur est fidèle à son Dieu, plus il est fidèle à son maître ?

Conclusion

Ce 4^e commandement est regardé à bon droit comme la base de la famille et de la société. Sans lui, c'est partout le règne de la force brutale. Avec lui, c'est l'accord, la joie et l'amour dans les familles ; c'est l'ordre, la paix, la sécurité, la vraie fraternité dans les Etats. Les économistes auront beau pâlir sur leurs livres pour chercher mieux : ils ne trouveront rien.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATTEIER.

Ami du Clergé du 31 mars 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Adoration perpétuelle. — Le Tabernacle source de vie, 241.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXIV. La vie de N.-S. Jésus-Christ, 244.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXIV. 2^e dimanche après Pâques, 248.

Fleurs de Lourdes. — VI. Marie Borel, 251.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXIII. Dispersion des Apôtres, 254.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE TABERNACLE SOURCE DE VIE

Et erit sepulcrum ejus gloriosum.

Le sépulcre du Christ sera glorieux. (Is., XI, 10).

Mes frères,

Les réjouissances qui accompagnent chaque année les solennités pascales vérifient la parole du Prophète et attestent que Dieu, du sein de la mort, fait jaillir la vie, et que, grâce à lui, il s'exhale de la tombe un parfum d'immortalité. Aussi, nous aimons à chanter avec l'Eglise : « La mort et la vie se sont livrés un terrible combat, *mors et vita duello conflixere mirando* ; le Maître de la vie a triomphé et règne, *Dux vitæ mortuus regnat vivus*. »

Et cependant la victime avait poussé son dernier cri : « *Consummatum est !* Tout est consommé ! » Elle était arrivée, par une mort quasi commencée dès sa naissance, tant celle-ci avait été pauvre, continuée par l'existence la plus rude, au plus ignominieux des trépas. Et maintenant la tombe avait été scellée, des gardes placés à l'entrée, et les ennemis du Christ pouvaient être tranquilles : tout paraissait fini et bien fini ! Mais, soudain, la terre s'ébranle et le tombeau rend sa victime ! Que cherchez-vous parmi les morts Celui qui est le principe de la vie ? Ennemis de Dieu, préparez le tombeau où vous descendrez le Christ, sa religion, l'Eglise ! *Tertia die resurget !* Il ressuscitera le troisième jour, pour chanter sa gloire sur les débris de vos splendeurs ! Avec Dieu, le chant de la mort a toujours été le chant de la délivrance, et les joies de Pâques, depuis dix-neuf siècles, sont toujours revenues après la journée lugubre du Vendredi Saint !

Mais, oublions-nous qu'aujourd'hui c'est du Dieu du Tabernacle qu'il nous faut parler ? Non,

mes frères ! Seulement, entre le Tabernacle et le tombeau de Jésus-Christ il m'a semblé découvrir des analogies frappantes, et j'ai cru bon de vous les signaler et de vous dire que si la parole du Prophète, dans son sens littéral, doit s'entendre du tombeau prêté par Joseph d'Arimathie, elle peut aussi s'appliquer au tombeau de nos églises, où repose le corps adorable de notre divin Maître. De ce même tombeau, du tabernacle nous pouvons dire aussi : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum !* Glorieux parce qu'il produit la vie : 1^o la vie à Jésus-Christ notre chef, 2^o la vie aux âmes chrétiennes, membres du Corps de Jésus-Christ. Telle est la double pensée que je viens quelques instants proposer à vos méditations.

I

Ce que nous appelons notre vie, mes frères, ne mérite guère ce nom. L'homme vit peu, son existence passe comme une ombre, comme l'oiseau qui s'envole, comme une fumée qui se dissipe. Et puis, elle exerce son action dans un milieu tout à fait restreint : qui pense à nous et qui pleurera notre mort au-delà des montagnes qui bornent notre horizon ? Et ici même, quand nous aurons disparu, dans quelques années, dans quelques heures peut-être, qui donc se montrera inconsolable de ne plus nous avoir ? Aussi, le philosophe païen pouvait-il dire avec raison : « Votre prétendue vie n'est qu'une mort, *vestra quæ dicitur vita mors est !* » Et un autre pouvait ajouter : « Vous vous trompez quand vous comptez les années de votre vie ; ces jours ne vous appartiennent plus ; ils sont à la mort. *Mors tenet !* »

Autre est la vie de Jésus-Christ : Je ne parle pas de celle qu'il a de toute éternité et gardera jusqu'à la fin des siècles dans le sein de son Père ; mais de la vie que, Dieu-Homme, il a reçue au sein de sa Mère immaculée, qu'il a perdue sur la Croix et reprise au matin de Pâques, et qu'il renouvelle à tout instant au tabernacle. Cette vie a deux caractères qui en font la perfection : je veux dire l'universalité et la perpétuité.

L'universalité d'abord. Y a-t-il un pays si inconnu, une plage si lointaine où Jésus-Christ ne naisse, ne meure et ne ressuscite eucharistiquement ? Et non seulement en tout lieu, mais à toute heure le sacrifice est offert. Dès qu'il cesse sur une partie du globe, il recommence sur une autre partie. Pendant le sommeil de notre hémisphère, l'autre hémisphère veille, et les prêtres y tiennent entre leurs mains la Victime pour les péchés des hommes ; et, quand le soleil déclinant vers l'horizon revient à nous, Jésus-Christ revient avec lui s'immoler sur nos autels. De sorte

que, du haut du ciel; Dieu et ses anges abaissant leurs regards sur la terre voient à tout instant Jésus-Christ immolé, demandant et obtenant grâce et pardon; et de même que le ciel, par une belle nuit, resplendit d'une infinie variété de feux, ainsi la terre apparaît aux habitants des cieux constellée de Jésus-Christ, car en tout temps et en tout lieu le divin sacrifice est offert au nom du Seigneur : *in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.*

Et cette vie, cette végétation vigoureuse du froment et de la vigne mystiques qui étend ses rameaux sur toute la terre, est garantie jusqu'à la fin des siècles, et ajoute à l'universalité la *perpétuité de la durée*. Jésus-Christ nous a donné sa parole : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Mais cette promesse a déjà la consécration du passé, garantie de l'avenir. Quand on voit le tabernacle debout depuis dix-neuf siècles, survivre à tant de constructions solides, c'est-à-dire à tant d'institutions en apparence mieux établies et plus protégées, sans que, jamais ébranlé, une seule pierre se soit détachée, on peut dire : L'expérience est faite, soyons sans inquiétude !

Et cependant, quelles fureurs contre lui depuis le jour où nos pères devaient, pour les saints mystères, descendre aux Catacombes, jusqu'à ceux, si près de nous encore, où nous avons vu le même Dieu chassé de ses temples, condamné à l'exil pour ne pas être mis sous les scellés, comme le mort du Golgotha; et l'on n'oubliera pas de longtemps en France la tristesse de cette époque néfaste de 1793 où les prêtres devaient se cacher pour célébrer la sainte messe, exposés, mal-fauteurs d'un nouveau genre, s'ils étaient découverts, à rougir de leur sang l'autel où coulait mystiquement le sang du Rédempteur !... Et que sont encore ces fureurs au prix de celles de l'hérésie, sous quelque forme qu'elle ait voulu paraître !... Mais le Christ a triomphé, son tombeau est glorieux, et son tabernacle est debout.

Dès lors une conclusion s'impose : Ou Jésus-Christ est à l'autel, et alors je ne suis nullement surpris de sa gloire; ou il n'y est pas, et c'est alors le plus grand des miracles que des espèces communes et vulgaires aient résisté aux dévastations du temps, de l'enfer et de sa rage, et obtenu avec l'universalité et la perpétuité de la durée, l'universalité et la perpétuité des hommages. Devant elles le génie s'est incliné; les plus hautes intelligences, après de sérieux et profonds travaux, ont dit : « Je crois et j'adore ! » tandis qu'au loin, sous d'autres climats, le missionnaire fait verser des pleurs aux sauvages, en leur parlant du Dieu du Calvaire et de l'autel. Pour l'Eucharistie l'hymne de la reconnaissance a commencé après la première Cène, et

les échos, d'âge en âge, sont arrivés jusqu'à nous. Nous chantons aujourd'hui dans nos églises Celui qu'ont chanté nos pères, et nos cœurs sont épris du même amour : cœurs d'enfants et de vieillards, cœurs de jeunes filles et de mères tressaillent à son souvenir; c'est le Dieu de la première Communion et de la première Messe, le Dieu du Viatique et des derniers combats ! Quelles beautés dans la liturgie, quelles fêtes splendides dans l'Eglise ! L'or, l'argent, le marbre, les pierres précieuses ont paru choses viles pour être offertes au Dieu du tabernacle. Sortez donc de terre, églises et basiliques ! Colonnades superbes, arbres de pierre, enlacez vos rameaux en voûtes élégantes et fières pour le Dieu de l'Eucharistie !

Qui donc aujourd'hui, mes frères, vous a réunis si nombreux dans cette enceinte ? L'éclat d'une belle fête, sans doute; mais si Celui qui en est l'objet n'avait eu toutes vos affections, vous ne manquez pas de réjouissances qui pour vous auraient eu plus d'attraits; et je me représente quelle sera votre joie le jour où le Dieu de l'Eucharistie pourra reprendre dans vos rues et sur vos places les triomphes que vous lui décerniez autrefois si grandioses ! Hâtons-en le retour par nos plus ferventes prières.

II

Mais il y a mieux encore pour le tabernacle. La vie de Jésus, avec son double caractère d'universalité et de perpétuité, avec l'universalité et la perpétuité des hommages, constitue ce que nous pouvons appeler sa gloire *extérieure*. Le tabernacle est une source de vie *intérieure* plus belle aux yeux des hommes et plus méritoire auprès de Dieu : c'est la vie des chrétiens transformés par leurs rapports avec l'Eucharistie, et faisant briller au milieu du monde les vertus sublimes du Dieu dont ils ont mangé la chair !

« Il faut, disait un jour Notre-Seigneur, que le grain de froment confié à la terre meure pour qu'il porte moisson abondante. » Et par ce grain de froment, — l'allusion était frappante, — Jésus-Christ se désignait lui-même. Il devait mourir, dit S. Augustin, par un effet de l'infidélité des Juifs, et se multiplier ensuite par la foi des nations : *mortificandum infidelitatem Judæorum, multiplicandum fide populo-rum*. Et quand l'infidélité des Juifs a eu consommé son crime, la gloire de Jésus a eu son apogée et le mouvement des peuples vers lui a commencé !

Ses bourreaux descendent du Calvaire en se frappant la poitrine et en répétant les paroles du Centenier : « Vraiment, celui-là était le Fils de Dieu ! » Ses miracles et ses bienfaits lui avaient valu des indifférents, des ingrats, des persécuteurs; sa mort ouvre les yeux et gagne les cœurs. Et ici se place cette parole

si tendre et si connue de l'âme fidèle : « Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu ! ce n'est pas tant le ciel que tu me promets, ni l'enfer dont tu me menaces ; je t'aime parce que je te vois tous les jours, pauvre, souffrant, sacrifié, mort pour moi ! » Pauvre, souffrant, sacrifié et mort : où donc Jésus-Christ l'est-il au même degré qu'à l'autel, représentation vivante et continuation du Calvaire ?

Et alors une voix doucement persuasive sort des profondeurs du tabernacle : « *Imitāmini quod tractatis*, imitez Celui que vous approchez ! »

Il est mort, le grain de froment, et il a donné des fruits abondants ! L'amour aspire à la ressemblance, et le chemin à la gloire est indiqué : « *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* » Dès lors, le chrétien saura avec Jésus s'étendre sur la croix, se faire percer de ses clous, couronner de ses épines et s'abreuver de toutes ses amertumes : « *Christo confixus sum cruci, quotidie morior !* Ma vie, c'est Jésus-Christ, et mourir m'est un gain ! *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum !* »

Mourir ! nous savons où les premiers chrétiens puisaient le courage du martyre... Mais il est une mort qui ne résulte pas de l'effusion du sang et qui n'est pas moins glorieuse. Vous êtes abandonnés et trahis : Jésus a été abandonné et trahi par ceux qu'il aimait et avait comblés de ses bienfaits ! Vous êtes méprisés et calomniés : mépris et calomnies, il a avalé ce breuvage amer et l'a épuisé jusqu'à la lie ! Vous êtes pauvres : il est né dans une étable, il a mangé le pain de la charité, et, mort sur une croix, il n'a pas eu un suaire à lui pour envelopper son corps. Brisé par la souffrance votre corps se soutient à peine : « Vois mes plaies, vous dit le Christ, ma chair ensanglantée, mon front couronné d'épines, mes pieds et mes mains percés de clous, mon côté ouvert, mes veines épuisées ! Qui donc a été torturé comme moi ? »

Quelle lumière vive et pure, quelles leçons sortent des profondeurs du tabernacle ! *Inspice et fac secundum exemplar*. Ame fidèle, vois et agis selon le modèle. Mais il y a mieux ici qu'une leçon : le tombeau du Christ a reçu la Sainte Victime, il renferme le pain de la force et de la vie.

Ah ! si Jésus-Christ n'avait fait que se présenter à nous comme modèle, nous aurions pu, épris du bien, mais incapables de l'atteindre, le saluer de loin et nous laisser tomber découragés. Mais nous sommes allés à l'autel, nous y avons reçu Celui dont l'amour est plus fort que la mort et dont le dévouement a pour limites l'infini. Que ne fait-on pas avec l'aide miséricordieuse de Jésus ? Avec Lui les âmes deviennent saintes, capables de passer sans tache au milieu d'un monde tout mauvais, condamnant ses excès et lui servant d'édi-

fication. Avec Jésus, on devient ces hommes d'œuvres, toujours ardents dès qu'il y a un bien à faire, oublieux d'eux-mêmes, uniquement préoccupés de leurs frères souffrants, malheureux, déshérités ; on devient la sœur de charité au lit du malade, la mère de l'orphelin et la consolation de tous ceux qui pleurent.

L'autel, en un mot, est la source de tous les dévouements ; quand on a vu Dieu se dévouer, et quand on possède Dieu qui soutient, que ne peut-on pas faire et que ne fait-on pas ? Oui, c'est l'esprit de Dieu qui embrase les cœurs de tous ces dévoués ; mais si je leur demande où ils l'ont reçu, ils me montrent le tabernacle, l'autel et la table sainte.

Cependant, qu'ils élèvent leurs regards, et ils verront que du haut du ciel, leurs pères, dévots à l'Eucharistie, leur tendent les bras et leur montrent des couronnes ; car c'est encore un privilège du tabernacle : tombeau glorieux du Christ, il produit la glorification : « Qui mange ce pain vivra éternellement ; je le ressusciterai au dernier jour. *Et ego resuscitabo eum in novissimo die.* »

**

Ainsi donc l'Eucharistie, qui pourra le dire assez ? est le grand bienfait du ciel et de la terre, c'est le renouvellement du monde, c'est le don le plus magnifique.

Et cependant, mes frères, on éprouve un sentiment de tristesse, quand on songe à l'indifférence, je ne dis pas assez, à l'hostilité de tant d'âmes ; quand on se souvient que parmi les adorateurs de Jésus, un grand nombre l'honorent des lèvres et ne l'aiment pas. Ils ne comprennent pas l'Eucharistie ! On s'approche de Dieu anéanti, et l'on garde son orgueil qui lui déplaît tant. On voudrait associer dans la même affection le Christ et Bélial, et après avoir dit au Dieu du sacrifice : « Je vous appartiens ! » on se donne à toutes les satisfactions de la terre, et n'oserait-on pas peut-être, après avoir communie le matin à l'autel eucharistique, communier le soir, dans des veillées profanes et coupables, aux fêtes et aux plaisirs de Satan ? Alors la grâce du ciel reste sans effet ! Que dis-je ? elle était destinée à donner la vie, elle procure la mort...

Vous du moins, mes frères, qui connaissez le don de Dieu, venez avec des dispositions saintes, puiser la vie à sa véritable source ; rendez ce sépulcre glorieux par l'ardeur de vos hommages, mais surtout par la reproduction de Jésus-Christ, par une vie pure, charitable, mortifiée ; alors vos communions d'ici-bas seront bonnes et vous donneront, par leurs joies, un avant-goût du bonheur ineffable de la communion éternelle du Paradis. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXIV

LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

La vie de N.-S. Jésus-Christ est le grand livre des chrétiens ; ses exemples sont pleins de lumière et de grâce pour nous attirer à sa suite, et c'est pour nous les donner qu'il a passé plusieurs années sur la terre, lorsqu'un instant lui aurait suffi pour nous racheter. Dieu a vécu humainement sous nos regards, pour nous apprendre à vivre divinement, se faisant semblable à nous pour que nous nous fissions semblables à lui. Il est le modèle et l'exemplaire que les saints consultent et copient toujours. Saint Paul ne voulait savoir qu'une chose, « Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » Les Apôtres, sur douze articles du Symbole, en ont consacré six à la vie de Jésus-Christ ; et tout le culte de l'Eglise ne consiste qu'à reprendre chaque année la suite des *mystères*, ou actions principales du Sauveur, pour les faire passer successivement sous les yeux de ses enfants. Ecoutez donc dans un saint recueillement cette instruction sur la vie de Notre-Seigneur, et si elle ne peut être que beaucoup trop brève, étendez-la par vos réflexions, et par votre fidélité à entendre chaque dimanche avec une religieuse attention la lecture et l'explication du saint Evangile.

Vie *cachée*, vie *publique*, vie *souffrante* et vie *glorieuse* de Notre-Seigneur, tel sera le partage de cet entretien.

I. — Vie *cachée*

Les profondeurs de la Trinité s'étaient entr'ouvertes une première fois à la naissance des temps, à l'heure où Dieu, la fécondité sans mesure, donna leur commencement aux êtres créés. Une seconde fois les splendeurs de la divinité éclatent à nos regards : « Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Il était, non pas un élément confus, un germe qui se développera sous une incubation laborieuse ; il était le Verbe, la parole intérieure, comme dit Bossuet, « la Pensée, la Raison, l'Intelligence, la Sagesse, le Discours intérieur, Discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement, mais la Parole substantielle qui est la Vérité, le Discours efficace qui est Créateur, la Raison permanente qui est la source de toute vie, car « le Verbe était Dieu. » Son existence n'était point détachée de Dieu, car « il était en Dieu ; » elle n'était pas non plus confondue sans distinction dans l'essence divine, car « il était avec Dieu. *Apud Deum.* »

Or, le Verbe s'est fait chair et il a habité

parmi nous. Voici comment s'opéra le grand mystère. Une vierge nommée Marie vivait à Nazareth, obscur pays de Galilée. L'ange Gabriel lui apparut, la salua et lui annonça qu'elle avait été choisie par Dieu pour être la mère de son Fils. Marie répondit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et le Verbe de Dieu s'incarna dans son sein.

Obéissant à l'inspiration de Celui qui existait déjà en elle, Marie, se hâtant, alla au pays des montagnes à Hébron, où habitait sa cousine Elisabeth. Jésus voulait sanctifier son Précurseur par sa présence cachée. Aussitôt l'enfant qu'Elisabeth portait dans son sein tressaillit de joie, et elle-même fut remplie de l'Esprit-Saint¹.

Le Sauveur devait naître en Judée, à Bethléem, comme l'avait annoncé le prophète Michée, 700 ans auparavant : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, cesse de te croire la plus obscure des villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui gouvernera Israël mon peuple. » Mais Marie et Joseph habitaient une autre ville et une autre province, Nazareth de Galilée. Comment donc s'accomplira la prophétie ? C'est un empereur païen qui, sans le savoir, remuera le monde pour en amener l'accomplissement. Auguste, voyant toute la terre pacifiée pour la première fois sous son sceptre, ordonne que l'on fasse un dénombrement général de ses sujets et que chacun aille s'inscrire sur les registres publics dans la ville de son origine. Marie et Joseph, qui étaient de la maison de David, durent donc venir à Bethléem, patrie de leur royal ancêtre ; et c'est pendant qu'ils y étaient, que sonna l'heure solennelle marquée par Dieu de toute éternité, désignée par les Prophètes, attendue et saluée de loin par les soupirs de tous les justes.

« Et Marie enfanta son premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » L'affluence des étrangers, l'air humble et modeste de ces saints époux, leur pauvreté les avaient fait rebuter de tout le monde. Ainsi le Créateur et le Maître de l'univers est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Le Roi des rois, celui que les cieux adorent avec amour et tremblement, a pour palais une étable, et pour cour de vils animaux. La joie des anges pleure et gémit, le Très-Haut est plus petit que moi, et le Tout-Puissant qui porte le monde est soutenu dans

¹ Ce fait évangélique réfute la théorie pernicieuse et impie du professeur Harnack et de M. Loisy. D'après eux, Notre-Seigneur n'aurait pris conscience de sa divinité que graduellement et pas avant le commencement de son ministère public. Or le mystère de la Visitation nous montre que Jésus a eu conscience de sa divinité dès le sein de sa Mère, puisqu'il éveille cette conscience dans les autres, puisqu'il en donne le sentiment à saint Jean-Baptiste, et que ce sentiment fait tressaillir de joie le Précurseur même avant sa naissance.

les bras d'une femme. Les Juifs charnels, qui avaient altéré l'idée du Messie et n'attendaient plus qu'un libérateur et un conquérant temporel, le méconnurent sous ces dehors ; ils ne comprirent pas que ce dénûment, cette humiliation, cette petitesse étaient les vraies marques du Rédempteur, qui venait expier nos péchés, condamner et guérir nos passions, notre orgueil, notre sensualité, notre avarice, et nous rapprocher de Dieu en l'abaissant jusqu'à nous, puisque nous ne pouvions nous élever jusqu'à lui. Plus éclairés qu'eux, reconnaissons le libérateur de nos âmes dans Celui qui fait déjà de sa crèche un autel où il souffre pour nous, et une chaire d'où il nous enseigne par ses exemples toutes les vérités qu'il nous annoncera plus tard par ses paroles. Aimons-le d'autant plus qu'il s'humilie davantage, et disons-lui avec saint Bernard : « O Enfant-Dieu, vous êtes grand dans le ciel, et que les anges vous y louent ; mais vous êtes petit dans votre crèche, et je veux vous y aimer ! »

C'est le 25^e jour de décembre que naquit Jésus. « Tout dormait dans la paix et le silence, et la nuit était au milieu de sa course, quand le Verbe tout-puissant descendit de son trône céleste pour être l'exterminateur du mal ; il avait les pieds sur la terre, et sa tête touchait le ciel. » Cette nuit plus éclatante que le midi du plus beau jour, était celle du Sabbat au premier jour de la semaine, il y a 1910 ans environ : car le moment de la naissance du Sauveur du monde est le point central du temps, « le milieu des ans. » C'est de là qu'on descend pour compter les années qui ont suivi, c'est de là qu'on remonte pour compter les années qui ont précédé. Quelle date en effet mieux choisie que celle qui a été quarante siècles l'attente du genre humain, et sera toujours son plus doux et son plus grand souvenir ? Tous les cœurs sont tournés vers le divin berceau, par l'espérance ou par la reconnaissance, et les années ne comptent qu'à mesure qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne.

La plus touchante et la plus joyeuse des fêtes chrétiennes est l'anniversaire de la naissance de l'Homme-Dieu, la fête de Noël, ou *Nativité*. Dans cette nuit et dans ce jour, que de lumières, que d'allégresse, quelle couronne de cœurs auprès de Dieu enfant, pour le dédommager de l'obscurité et de l'oubli où les hommes le laissèrent dans sa pauvre étable ! Jamais naissance d'abord plus obscure, fut-elle ensuite plus splendidement fêtée ? Mais il n'y en a pas une, il y en a trois, et les prêtres ont le bonheur de dire ce jour-là trois messes, pour rappeler et honorer ces trois naissances de Notre-Seigneur : sa naissance éternelle dans le sein de son Père, sa naissance temporelle du sein de sa mère, sa naissance spirituelle dans notre cœur où il veut venir demeurer et vivre par sa grâce toujours

agissante en nous. Il n'est pas à la crèche ni sur l'autel pour y rester, mais pour passer de là dans notre âme qui est le vrai terme de son avènement sur la terre. De ces trois naissances, adorons profondément la première, remercions-le tendrement de la seconde, demandons-lui instamment, ou plutôt accordons-lui généreusement la troisième.

Qui, sinon des pauvres, devaient être instruits les premiers de la naissance d'un Dieu pauvre ? Un ange du ciel invite les bergers à aller à la crèche. Ils viennent et ils contemplent la glorieuse infirmité du Sauveur naissant. Suivons ces pauvres mais bienheureux bergers, portons à la crèche leur simplicité, leur innocence et leur droiture de cœur, baisons avec amour les langes du divin nouveau-né attirant dans notre cœur l'humilité et le détachement chrétien dont il porte la leçon et la grâce.

Après les pauvres, les riches ; après les Juifs, les Gentils. Voilà que les Mages viennent d'Orient à Jérusalem pour adorer le Dieu de l'Etable. Aussi sont-ils considérés comme les modèles et les prémices de notre vocation à la foi, et la fête que l'Eglise célèbre en leur honneur le 6 janvier a nom *Epiphanie*, ou manifestation, révélation de Jésus-Christ à la gentilité. Nous devons en ce jour remercier Dieu de nous avoir appelés à son admirable lumière, et prier ce Soleil de justice de faire le tour du monde et de répandre partout ses bienfaits.

La circoncision judaïque eut lieu huit jours après la naissance ; le 40^e jour était fixé pour la double cérémonie de la purification de la mère et de la présentation de l'enfant. Tout mâle premier-né étant holocauste au Seigneur devait être racheté à prix d'argent, en mémoire de la délivrance d'Egypte. Les parents de Jésus le portèrent donc au Temple pour accomplir la loi. Ce fut alors que le vieillard Siméon vint dans le Temple, poussé par l'Esprit de Dieu, prit l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en disant : « *Nunc dimittis*. Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous, la lumière des nations, la gloire d'Israël. » Puis il dit à Marie : « L'Enfant que voilà est au monde pour la perte et le salut de plusieurs en Israël, et il sera posé comme un signe de contradiction, afin de découvrir ce qu'un grand nombre gardent au fond de leur cœur ; et vous-même, vous, sa mère, aurez l'âme transpercée d'un glaive. »

Hérode avait dit aux Mages de l'informer du lieu où ils trouveraient l'Enfant, afin d'aller aussi l'adorer. C'est le tuer qu'il voulait, redoutant un rival pour son trône terrestre dans ce Roi du ciel. L'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui commanda de fuir en Egypte, parce qu'Hérode chercherait l'En-

fant pour le faire mourir. Joseph obéit sans délai, pendant qu'Hérode apprenant le départ des Mages, faisait tuer tout ce qu'il y avait d'enfants mâles dans le pays de Bethléem jusqu'à l'âge de deux ans. Ainsi à travers cette mer de sang, le seul qu'Hérode poursuit lui échappe.

Hérode mourut quelques années après ce crime. Alors, sur un nouvel avertissement de l'Ange, reçu en songe comme les précédents, Joseph ramena l'enfant en Israël. Mais parce qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait sur la Judée, il n'osa y aller ; et toujours obéissant aux avertissements divins, il établit sa demeure à Nazareth de Galilée. C'était la volonté de Dieu, afin que cette parole fût accomplie : « J'ai appelé mon Fils de l'Egypte ; » et ailleurs : « Il sera appelé Nazaréen. »

L'Evangile ne rapporte plus qu'un seul fait de l'enfance de Jésus. A douze ans, âge des préceptes, ses parents l'emmenèrent à Jérusalem pour la Pâque. Mais lorsqu'ils s'en retournèrent, il resta dans la ville. Pendant tout un jour, ni Joseph ni Marie ne s'aperçurent de son absence ; car les hommes et les femmes marchaient par groupes séparés, et chacun le croyait avec l'autre. Revenus sur leurs pas, ils le cherchèrent inutilement, durant trois jours. Enfin, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, qu'il écoutait et qu'il interrogeait, leur faisant voir une sagesse qui les remplissait d'admiration. Sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions tout affligés, *votre père* et moi. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent le service de MON PÈRE ? » Ils ne comprirent pas de quel service il parlait, mais sa mère conservait le souvenir de tout. Ensuite il les suivit à Nazareth, et il leur était soumis. Et il croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. — Nous venons d'entendre la première parole sortie des lèvres du Verbe Incarné ; recueillons-la précieusement et mettons-la au milieu de notre cœur. Il faut, oui, il faut que nous soyons dans les choses qui sont de la volonté et des ordres de Dieu sur nous, et qu'on nous cherche vainement ailleurs.

Cependant le fils de Zacharie et d'Elisabeth s'était dès son enfance retiré au désert. Il y vivait de la vie la plus mortifiée, vêtu d'un cilice, priant et jeûnant, inconnu en ces solitudes, comme Jésus dans l'obscurité de Nazareth. Jusqu'à l'âge de 30 ans, il attendit ainsi l'ordre de Dieu pour le jour de sa manifestation.

Enfin, la quinzième année de l'empire de Tibère César, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, suivant ce qu'avait annoncé le Prophète : « Voici que

j'envoie mon ange devant votre face, et il préparera la voie devant vous. » Et ailleurs : « Voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites-lui des sentiers applanis. »

Jean commença donc à prêcher dans le désert de Judée et la contrée du Jourdain. Il baptisait et prêchait le baptême de pénitence qui devait disposer les hommes à recevoir la rémission des péchés. Il criait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » Ce baptême n'était qu'une simple cérémonie de religion et de pénitence et ne remettait pas les péchés. Cependant celui qui allait bientôt baptiser dans l'Esprit-Saint et dans le feu voulut d'abord recevoir le baptême de Jean. L'humble fils de Zacharie s'en défendait : « Je ne suis pas digne, disait-il à Jésus, de dénouer les cordons de vos souliers. » Jésus lui dit : « Faites néanmoins, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. » Et il entra dans le Jourdain pour y être baptisé. Et voilà que les cieux furent ouverts, et on vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et reposer sur lui. Et une voix du ciel dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. »

Jésus se retira ensuite au désert, où il jeûna 40 jours et 40 nuits : quarantaine ou carême que l'Eglise honore en l'imitant, autant que le lui permet la faiblesse de ses enfants, pour les préparer aux solennités et au devoir pascal. C'est alors que le démon, voyant Jésus affaibli par ce long jeûne, s'approcha de lui pour le tenter. Il le tenta d'abord par le plaisir grossier de la bouche, puis par l'orgueil, enfin par l'ambition. C'est la dernière humiliation que Jésus-Christ dut subir avant de commencer son ministère public : il s'y soumit pour nous mériter la grâce de résister aux tentations, pour nous montrer la manière de les vaincre et nous apprendre qu'elles ne doivent jamais nous étonner ni nous décourager.

II. — Vie publique

Jésus commence alors sa mission. Il s'annonce comme le Messie. Il se choisit douze disciples, connus depuis sous le nom d'apôtres, et parcourt avec eux les villes de la Judée et de la Galilée, prêchant aux hommes la charité, l'amour de Dieu, l'attente d'une autre vie.

Les caractères qui distinguent la parole de Jésus peuvent se ramener à deux : la simplicité dans la profondeur, et la force persuasive, laquelle résulte de la certitude surnaturelle de celui qui parle, de son caractère, de sa vie. A la différence des pharisiens qui méprisaient les humbles et les ignorants, à l'opposé des hommes de génie qui, prétendant réformer la pensée humaine, s'adressent aux classes élevées et négligent le vulgaire, Jésus était et demeure l'homme de la foule. Sa

parole est imagée et vivante. Afin d'inculquer ses idées, il repousse la fable ; elle contient en effet un élément d'erreur et de puérilité qui répugne aux pensées divines, mais il adopte la parabole, voile transparent, derrière lequel la vérité se montre à la fois et se cache ; stimulant admirable pour l'esprit, pour l'imagination, pour la sensibilité, qu'un fait réel, gracieux ou émouvant, piquant ou grave, prépare à se soumettre aux conclusions austères. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence qui soutient les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux. En apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de pasteur des âmes et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à des hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur le sable mouvant ; selon quelques interprètes, il montrait alors, en parlant, un hameau florissant sur une colline et au bas de cette colline des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine dans la belle image d'une source d'eau vive. Toute la nature se levait, en quelque sorte, et accourait pour entrer dans le cadre merveilleux de sa parole. Et le peuple ravi s'écriait : « Nul homme n'a parlé comme cet homme ! » Et ils oubliaient tout pour l'entendre. « Et les foules étaient dans l'admiration, » dit à chaque instant l'Evangile. Et quand il leur disait : « Avez-vous compris toutes ces choses ? » — « Oui, oui ! » s'écriaient-ils.

Tout en s'accommodant à la faiblesse des hommes, cette parole était empreinte d'une majesté surhumaine, parce que le fond en était naturellement divin, parce qu'elle apportait à la terre la sagesse du ciel, parce qu'elle venait rattacher l'humanité déchue à son principe qui est l'infini ! Quelles visions, parfois, quels éclairs, quels coups de foudre dans l'Evangile ! Les pages inspirées nous offrent des pensées sublimes sous une forme merveilleuse.

Et quelle autorité dans l'enseignement de Jésus ! A chaque instant, on entend sortir de sa bouche des locutions impérieuses qui n'appartiennent qu'à lui : « En vérité, en vérité, je vous le dis. — Moi, je vous dis, moi qui vous parle. — Croyez à ma parole. — Faites ceci, évitez cela. — Je suis la lumière, je suis la vérité, je suis le chemin, je suis la vie. » Les plus impénétrables mystères ne font pas reculer sa merveilleuse audace. Ceux qui

l'entendaient disaient : « Celui-ci ne parle pas comme les autres, il parle comme ayant puissance. »

Enfin, tout ce que disait Jésus était écrit dans sa glorieuse vie. Il n'est pas une vertu qu'il ait prêchée sans l'avoir pratiquée. Ses œuvres étaient le commentaire éloquent de ses paroles. « Je vous ai donné l'exemple, disait-il à ses disciples, afin que vous fassiez comme j'ai fait. » (Jo., xiii, 15).

Jésus *parle* en Dieu, il *vit* en Dieu. Ce n'est pas assez, il *agit* en Dieu. A sa voix les démons s'enfuient, le pain se multiplie, l'eau se change en vin, les tempêtes se calment et les flots apaisés soutiennent ses pas et ceux de ses disciples ; la nature entière s'incline devant son Roi. Toutes les maladies, suites du péché, disparaissent avec le péché. « Le muet parle au sourd étonné de l'entendre, » l'aveugle voit, le paralytique marche, la main aride touche sans crainte le lépreux devenu sain comme un enfant. Lazare se lève de son tombeau de quatre jours, le fils de la veuve de Naïm dans son cercueil, la jeune fille sur son lit de mort pour saluer l'auteur de la vie. Une vertu sort de Jésus qui guérit tous les corps, comme il sort encore chaque jour de son cœur une grâce qui guérit toutes les âmes.

Jésus opère ses miracles de loin comme de près, par un simple mot, par un simple commandement de sa volonté, sans parler, sans plus de préparation, sans employer aucun moyen extérieur, sans peine et sans effort. Alors même qu'il emploie un mode extérieur, tel que l'imposition des mains, la salive, etc., ce n'est pas un moyen, mais un symbole qui n'est nullement en proportion avec l'effet produit. Ce qui est miraculeux pour nous, est naturel pour lui : telle est la conviction de la foule accourue pour le voir et l'entendre ; et ce que dit l'un d'eux, le centurion de Capharnaüm, exprime la foi de tous : « *Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* » (Mt., viii, 8).

III. — *Vie souffrante et vie glorieuse*

Dès les premiers jours de la prédication de Jésus, les pharisiens, les prêtres et les princes du peuple, jaloux de sa divine éloquence et de son prodigieux pouvoir, résolurent de le perdre. Mais en vain ils l'entourèrent d'agents provocateurs, pour le surprendre dans ses discours : le Voyant pénétrait leurs pensées et ne manquait jamais de les confondre. En vain ils essayèrent contre lui de la violence brutale : le Thaumaturge se dissimulait à leurs regards, ou traversait, tranquille et insaisissable, les foules impuissantes qu'ils avaient ameutées. Ce ne fut que lorsque Jésus eut prononcé ces paroles : « Mon heure est venue ; je quitte le monde et je retourne à mon Père, » qu'ils purent exécuter leur exécration projetée.

L'Evangile nous les montre délibérant, dressant des pièges et soldant la trahison d'un apôtre. La fête de Pâques a dû amener encore une fois le Christ à Jérusalem; ils le savent; et bientôt leurs soldats, leurs valets sont prêts pour l'aller saisir dans le jardin solitaire où il s'est retiré pour prier. Judas est avec eux et les conduit. Les tendres reproches de son Maître ne peuvent rien sur ce cœur endurci; il livre par un baiser perfide celui dont il n'a reçu que des bienfaits. Le signal est donné; la cohorte s'empare de Jésus, le garrotte comme un criminel, et l'entraîne au tribunal des pontifes. Là il est condamné comme blasphémateur pour s'être dit le Fils de Dieu. Mais les juges religieux ne pouvaient lui infliger la peine de mort; or c'est sa mort qu'on voulait. Ils inventent un grief politique pour obtenir contre lui de l'autorité civile une sentence capitale. Ils le conduisent donc à Pilate: « Nous l'avons trouvé, lui disent-ils, qui pervertissait notre nation, qui défendait de payer le tribut à César et prenait le titre de roi. » Pilate, après avoir interrogé Jésus, répondit à ses accusateurs: « Je ne trouve aucun crime en cet homme. » Puis apprenant qu'il était de Galilée et, par conséquent, de la juridiction d'Hérode, il crut avoir une issue pour sortir honnêtement de cette cause: il renvoya donc le Sauveur devant le prince Iduméen qui se trouvait pour lors à Jérusalem. Mais Hérode se contenta de traiter l'accusé avec dérision et le renvoya à Pilate.

Jésus fut interrogé de nouveau, toujours sans résultat. Alors le gouverneur proposa aux Juifs de le mettre en liberté à l'occasion des fêtes de Pâques; mais la foule, travaillée par les Pharisiens, préféra qu'on rendît la liberté à un insigne malfaiteur, Barabbas, et demanda à grands cris la mort de Jésus. Pilate crut les calmer en faisant flageller le Sauveur. Ce supplice était si cruel que souvent les condamnés en mouraient. Quand Notre-Seigneur l'eut enduré, les soldats romains voulurent s'amuser de lui. Ils le couvrirent d'un haillon d'écarlate, lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines, placèrent dans ses mains liées, en guise de sceptre, une tige de roseau, et fléchissant le genou et se prosternant, ils lui disaient: « Roi des Juifs, salut! » Ensuite, comme pour se venger même de ces faux hommages, ils lui crachaient au visage, le souffletaient, prenaient entre ses mains le roseau et le frappaient sur la tête. Quand Jésus eut subi toutes ces insultes et toutes ces violences, Pilate le fit sortir du prétoire, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre, et il dit aux Juifs: « Voilà l'homme! » Et ils crièrent: « Crucifiez-le! crucifiez-le! » Alors le gouverneur, voyant qu'il ne gagnait rien et que le tumulte allait toujours croissant, se laissa vaincre et leur livra Jésus pour être crucifié. Et Jésus, portant sa croix, vint au lieu dit Calvaire et ils

le crucifièrent entre deux voleurs. Au bout de trois heures, il éleva la voix et dit: « Tout est consommé. Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » et baissant la tête, il expira.

Le trépas du Christ fut le prélude d'un triomphe divin; car le troisième jour après sa mort il sortit vivant de son sépulcre scellé, et quarante jours plus tard il monta glorieusement au ciel d'où il viendra, dans une suprême et terrible apparition, juger tous les hommes à la fin du monde.

Telle est la vie de Jésus-Christ. Cette vie présente l'ensemble le plus parfait, le plus étonnant qui se puisse concevoir, si parfait même et si étonnant que l'imagination la plus hardie, la plus puissante, n'eût pas rêvé un idéal pareil. Rien de si sublime dans le passé; rien de plus merveilleux depuis lors. Il a paru dans le monde de grands fondateurs de religions, mais aucun n'en approche, en sorte que nous pouvons nous écrier avec un incrédule fameux, rendant comme malgré lui hommage à la vérité: « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu! »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXIV

2^e Dimanche après Pâques

LE BON PASTEUR

Suite du saint Evangile selon S. Jean (x, 11-16)

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens :

11. Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

12. Mais le mercenaire et celui qui n'est point le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit arriver le loup; il abandonne les brebis et prend la fuite, et le loup ravit et disperse les brebis.

13. Or le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il n'a nul souci des brebis.

14. Moi, je suis le bon Pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.

15. Comme mon Père me connaît et que je connais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis.

16. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

§ 1^{er}. — *Préliminaires*

— *Quel nom donne-t-on au 2^e dimanche après Pâques?*

— On le nomme « le dimanche du bon Pasteur, » parce que dans l'Evangile de ce jour Jésus, s'appelle lui-même le bon Pasteur,

— *Savez-vous quand le Sauveur a revendiqué ce titre ?*

— Ce fut quelques jours après cette fête des Tabernacles où il eût avec ses ennemis une discussion violente à la suite de laquelle ils voulaient le lapider.

— *Que s'était-il donc passé pour que Jésus-Christ se trouvât de nouveau en contact avec eux ?*

— En sortant du temple, il rencontra un aveugle-né à qui il rendit la vue ; mais la manière dont il le fit choqua l'esprit étroit des Pharisiens.

— *Comment donc avait-il opéré le miracle ?*

— Il avait fait de la boue avec de sa salive et de la poussière, l'avait mise sur les yeux de l'aveugle et l'avait ensuite envoyé se laver à la fontaine de Siloé.

— *Qu'y avait-il à reprendre à cela ?*

— Rien assurément ; mais c'était un jour de Sabbat, et les Pharisiens ne pouvaient admettre un miracle accompagné d'un travail qu'ils jugeaient défendu.

— *Que firent-ils ?*

— D'abord, ils essayèrent de nier le miracle, en prétendant que l'aveugle n'était pas l'aveugle-né bien connu de tous. Mais l'enquête qu'ils firent les obligea à reconnaître la réalité du prodige.

— *N'auraient-ils pas dû se rendre à l'évidence ?*

— Comme l'aveugle guéri, ils auraient dû conclure à la mission divine et même à la divinité de celui qui opérait des œuvres si extraordinaires. Mais leur orgueil et leurs préjugés s'y opposaient.

— *Quelle fut alors leur conduite ?*

— Ils ne purent supporter que l'aveugle guéri tirât cette conclusion avec une logique à laquelle ils ne savaient rien répondre. Prétendant qu'il n'avait pas le droit de leur faire la leçon, ils le chassèrent.

— *Qu'est-ce que cela veut dire ?*

— Cela veut dire qu'ils prononcèrent contre lui une sorte d'excommunication, l'exclurent de leur société, comme une mauvaise brebis est exclue d'un troupeau.

— *Cette exclusion ne fournit-elle pas au Sauveur l'occasion de continuer les enseignements des jours précédents ?*

— Ayant rencontré de nouveau l'aveugle guéri et reçu ses adorations, Jésus condamna formellement la conduite des Pharisiens, qui ayant des yeux pour voir, étaient inexcusables dans leur entêtement et se montraient indignes de conduire les autres.

— *Sous quelle forme fit-il comprendre la différence qu'il y a entre ces mauvais guides et les bons conducteurs des peuples ?*

— Par la transparente allégorie d'un bercail.

— *Le texte de l'Evangile nous donne-t-il toute la comparaison ?*

— Non, il n'en donne que la dernière application qu'en fait Jésus à lui-même.

— *Pourriez-vous dire ce qu'est un bercail en Palestine ?*

— C'est un enclos plus ou moins vaste, entouré de murs ou de palissades, où les brebis viennent passer la nuit. Ordinairement un bercail sert pour plusieurs troupeaux.

— *Comment les choses se passent-elles ?*

— Le soir venu, chaque berger amène ses brebis et les introduit au bercail par l'unique porte d'entrée ; et quand tous les troupeaux sont rentrés, un des bergers s'enferme à l'intérieur de la bergerie pour les garder et les défendre.

— *Quelle est la fonction de ce gardien ?*

— Il est comme le portier du bercail ; il ne doit y laisser pénétrer que les pasteurs des brebis confiées à sa garde.

— *Et la conséquence ?*

— C'est que ceux qui entrent par la porte sont les vrais pasteurs ; ceux au contraire qui pénètrent autrement au bercail ne peuvent être que des voleurs et des brigands.

— *Comment ensuite les brebis sortent-elles du bercail ?*

— Au matin, chaque berger se présente et le portier lui ouvre la porte. Il appelle ses brebis, et les brebis le reconnaissant se groupent près de lui, il se met à leur tête et les conduit sans difficulté aux pâturages, parce qu'elles connaissent sa voix.

— *Suivraient-elles un étranger ?*

— Non, elles le fuiraient parce qu'elles ne connaissent pas sa voix.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Voudriez-vous nous dire comment Jésus revendique pour lui-même le nom de bon Pasteur ?*

— D'abord, il fait le portrait du bon Pasteur qu'il met en opposition avec le mercenaire. Ensuite il déclare qu'il en a tous les traits.

1^o Portrait du bon pasteur

— *Quelle est la première qualité du pasteur ?*

— Jésus l'a dit : c'est de connaître ses brebis et d'être connu d'elles. Alors, il les appelle et elles arrivent ; il les conduit et elles le suivent.

— *Mais quel est le caractère principal qui distingue le bon pasteur du berger mercenaire ?*

— Le bon pasteur donne toute sa vie à son troupeau ; au besoin il la met en péril et même la sacrifie pour ses brebis. C'est ce que ne fait pas le mercenaire.

— *D'où vient la différence ?*

— Le mercenaire recherche son intérêt personnel avant celui d'un troupeau qui ne lui appartient pas, tandis que le pasteur vrai songe avant tout à ses brebis.

— *Qu'arrive-t-il alors ?*

— Le bon pasteur est toujours prêt à défendre son troupeau contre les loups ravissants ; le mercenaire au contraire, bon berger peut-être quand il n'a rien à craindre, abandonne les brebis dès qu'il aperçoit le danger.

— *Le mercenaire est donc en réalité ennemi du troupeau ?*

— Oui, grâce à son égoïsme et à sa lâcheté, le loup peut en toute liberté dévaster et égorguer, tandis que sous la garde du bon pasteur, les brebis sont toujours en sûreté.

2^e Jésus est le bon pasteur

— *Pourquoi donc tout d'abord Jésus peut-il se dire le bon Pasteur ?*

— Parce qu'il connaît ses brebis et que celles-ci le connaissent.

— *Comment connaît-il ses brebis ?*

— Par la science qu'il a comme Dieu et comme Homme.

— *Que sait-il de ses brebis ?*

— Il sait celles qui lui appartiennent, les qualités et les défauts de chacune, les infirmités qu'elles peuvent avoir et les soins qu'il faut leur donner.

— *Comment les brebis le connaissent-elles ?*

— Ceux qui sont du bercail du Christ le connaissent par la foi.

— *Cette connaissance mutuelle du Pasteur et des membres du troupeau est-elle bien parfaite ?*

— Le Sauveur la compare à celle que son Père a de lui et qu'il a lui-même de son Père.

— *Quelle est la première ressemblance ?*

— De même que la science du Fils est la science infinie que le Père lui communique, ainsi la connaissance que les fidèles ont du Sauveur est celle qui leur est donnée par le Sauveur lui-même.

— *Elle a donc elle aussi une origine divine ?*

— Oui, elle a pour principe la connaissance que Jésus a de lui-même et de son Père, comme Dieu et comme Homme-Dieu.

— *N'y a-t-il pas un autre trait de ressemblance ?*

— Oui ; on peut encore comparer ce qui résulte de cette connaissance mutuelle.

— *Comment, cela ?*

— La connaissance infinie que le Père et le Fils ont d'eux-mêmes est le principe de l'amour infini qui les unit éternellement ; de même, la connaissance mutuelle du divin Pasteur et de ses brebis produit la charité.

— *Et qu'engendre cette charité ?*

— Dans le divin Pasteur, elle produit le dévouement sans borne qui fait de lui le Pasteur par excellence, et qui lui fait donner sa vie pour ses brebis.

— *Comment Jésus donne-t-il sa vie pour son troupeau ?*

— Il nous a donné tous les instants de sa vie mortelle, et non seulement il a mis pour nous cette vie en péril, mais il nous l'a sacrifiée sur le Calvaire, et il continue tous les jours de s'immoler pour nous à l'autel.

— *Ne nous donne-t-il pas encore sa vie autrement ?*

— Il accomplit pour ses brebis un prodige d'amour que ne peut aucun autre pasteur.

— *Quel est ce prodige ?*

— En s'immolant, il devient notre nourriture et fait ainsi passer sa vie en nous-mêmes.

— *Que veut-il dire par ces paroles : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie » ?*

— Il nous apprend que son dévouement est universel, et qu'il n'oublie aucun de ceux qui veulent entrer à son bercail.

— *Quel est ce bercail où ne sont pas encore les brebis qu'il veut y faire entrer ?*

— C'est le bercail judaïque, d'où étaient exclus les Gentils.

— *Jésus a donc l'intention de l'agrandir ?*

— Oui, il y appellera tous les peuples, et le bercail judaïque deviendra le bercail de l'Eglise catholique, dont il sera l'unique Pasteur.

— *Comment dès lors tous entendront-ils sa voix ?*

— Par l'enseignement de l'Eglise, qui ne sera que l'écho du sien. Et pour qu'il soit donné partout, il instituera un pasteur suprême qui le représentera sur la terre, et sous sa dépendance, des pasteurs auxiliaires.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

1^o Jésus est la porte du bercail

— *Vous avez dit que notre Evangile ne rapporte que la fin de l'allégorie employée par Jésus. En effet, un peu auparavant, Jésus avait dit qu'il est la porte du bercail. Que voulait-il enseigner par là ?*

— Qu'il faut passer par lui pour être admis au divin bercail, soit comme brebis, soit comme pasteur.

— *Comment est-il la porte du bercail pour les brebis ?*

— Avant comme après l'Incarnation, personne ne peut devenir enfant de Dieu que par la foi en Jésus-Christ et par ses mérites infinis.

— *Comment est-il la porte du bercail pour les pasteurs ?*

— C'est que personne ne peut devenir pasteur légitime du troupeau divin que par l'autorité du Christ et la mission qu'il faut recevoir de lui.

— *Que sont ceux qui prétendraient pénétrer autrement ?*

— Jésus-Christ les appelle des voleurs et des brigands. C'est ainsi qu'il désigne ceux qui sont venus avant lui sans passer par lui.

— *Qui visait-il plus spécialement ?*

— Surtout les Pharisiens qui l'entendaient. En s'insurgeant contre lui et sa doctrine, ils perdaient le droit de prétendre au titre de pasteurs.

— *De quoi sont en effet capables ceux qui pénètrent au bercail sans passer par la porte ?*

— Jésus le dit : « Ils ne peuvent que dérober, détruire et même égorger. » Ainsi se trouve condamnée en quelques mots la fatale influence des mauvais pasteurs et des mauvais conducteurs des peuples.

— *Mais quel avantage ont ceux qui entrent au bercail divin par la seule porte qui est Jésus ?*

— Ils seront sauvés ; ils trouveront les vrais pâturages spirituels, car le Sauveur déclare qu'il est venu pour que les brebis aient la vie et soient dans l'abondance.

— *Et à cause de cela, quel autre titre se donne le Sauveur ?*

— Continuant la même allégorie, il dit qu'il est le bon Pasteur.

2° Les qualités des brebis

— *Dans toute cette allégorie, ne parle-t-il que des qualités qui font le bon pasteur ?*

— Non, il dit aussi les qualités que doivent avoir les brebis.

— *Quelles sont-elles ?*

— Les brebis doivent reconnaître la voix de leur pasteur, s'attacher à lui, le suivre et fuir les étrangers. C'est ainsi que le Sauveur indique les devoirs de ses disciples.

— *Qu'est-ce à dire que le fidèle doit reconnaître la voix du pasteur ?*

— C'est-à-dire qu'il doit avoir une foi vive et éclairée qui lui permette de distinguer le vrai pasteur de ceux qui en ont seulement l'apparence.

— *Que doit-il se rappeler tout d'abord ?*

— Il doit se rappeler que la voix du Christ, c'est la voix de l'Eglise. Par conséquent, il doit tenir en suspicion toute voix discordante : ce serait la voix du larron qui cherche à le tromper pour le perdre.

— *Pourquoi le fidèle doit-il s'attacher au bon Pasteur ?*

— C'est afin de lui rendre amour pour amour et dévouement pour dévouement.

— *Comment suivra-t-il le Pasteur ?*

— Comme la brebis fidèle, en obéissant à ses ordres et en marchant sur ses pas. Le bon chrétien doit donc être fidèle à tous ses devoirs et imiter les exemples de celui dont il est le disciple.

— *Y a-t-il danger à s'écarter du Pasteur, soit pour écouter des voix trompeuses, soit pour rechercher des pâturages inconnus ?*

— Oui, car on cesse alors d'être sous sa garde, et l'on s'expose à devenir la proie du démon qui est le loup des âmes, ou à s'empoisonner.

— *Quels sont les étrangers que les brebis ne doivent point écouter ?*

— Ce sont ceux qui cherchent à séduire, soit par leurs fausses doctrines, soit par leurs mauvais exemples. S'ils emploient la parole pour tromper, on ne doit point les écouter ; s'ils emploient le livre, on ne doit pas les lire.

FLEURS DE LOURDES

VI

MARIE BOREL

Ceux qui demandent des guérisons instantanées de plaies seront heureux d'entendre l'histoire de Marie Borel, de la Lozère.

I

A l'âge de 17 ans elle était entrée chez les Trinitaires ; un an après, elle est atteinte d'une fièvre typhoïde. C'est alors qu'elle fait la promesse d'accomplir le voyage de Lourdes. Mais elle attend vainement la santé nécessaire pour faire ce pèlerinage, car toutes les maladies les plus horribles s'acharnent sur sa constitution, dès lors très ébranlée.

C'est d'abord une appendicite, qui est traitée à l'hôpital de Mende, mais sans succès. Les crises au contraire deviennent plus fréquentes, on s'inquiète de leur gravité, et on l'envoie à Montpellier dans le service du Dr Forgues, qui l'opère le 23 janvier 1901. Elle a environ 23 ans.

La convalescence est longue à l'hôpital de Mende où elle a été ramenée vingt et un jours après l'opération. Après quatre mois pourtant elle se trouve mieux. L'administration la congédie bientôt, et elle s'établit en ville pour y gagner sa vie avec son aiguille.

Humble petite ouvrière, son ambition n'était pas très grande ; elle désirait seulement recouvrer la santé pour gagner du pain et pouvoir être acceptée dans une communauté re-

ligieuse. Car elle n'était pas guérie, et chaque matin avant de partir en journée elle pansait ses blessures avec de la poudre d'iodoforme et de la gaze :

— Je ne mettais pas trop d'iodoforme, disait-elle à M. l'abbé Bertrin, pour ne pas incommoder par l'odeur les personnes de la ville chez qui j'allais travailler. On m'aurait renvoyée.

Vains efforts ! Trois mois après, un abcès se forme sur la cicatrice de l'opération. Elle rentre à l'hôpital de Mende pour le faire ouvrir, mais l'ouverture demeure désormais fistuleuse. Elle se remet sur pied comme elle peut et reprend son travail, puisqu'il faut vivre. C'est un Calvaire perpétuel, car tous les quinze jours elle doit rentrer à l'hôpital pour s'y faire soigner.

Soudain le mal prend un autre caractère. La hanche devient douloureuse, Marie Borel ne peut plus quitter le lit. Deux mois se passent, parmi les douleurs les plus aiguës ; puis un nouvel abcès apparaît qui s'ouvre spontanément ; il en sort du pus, et après quelques semaines, des matières stercorales mêlées au pus. La première fistule offre des effets tout semblables, puis un troisième abcès se forme qui devient une troisième fistule, avec les mêmes tristes résultats. Enfin les trois fistules communiquent entre elles sur la ligne axillaire.

Ce supplice n'était pas achevé. En 1906 deux nouveaux abcès apparaissent en arrière, dans la région lombaire, deux nouvelles fistules, celles-ci seulement purulentes. Six mois après, autre fistule sur la ligne axillaire, avec les mêmes caractères d'infection que les premières.

Donc Marie Borel était affligée de quatre fistules pyo-stercorales et de deux fistules lombaires purulentes. Toutes ces plaies étaient tellement repoussantes pour l'odorat qu'il fallait aux sœurs tout leur dévouement, toute leur charité pour les panser. Le docteur Bartol qui la suivait survint un jour pendant un pansement, et considérant ce flanc ravagé, il dit en secouant la tête : « Mais tout cela ressemble à un véritable crible. »

Elle ne prenait qu'un peu de lait glacé, et, malgré cette précaution, les vomissements arrivaient qui la secouaient horriblement. La science était impuissante à soulager cette douloureuse créature ; bien loin d'espérer la guérir, les médecins n'ordonnaient plus de remèdes. Les sœurs alors, par pitié pour ces souffrances inouïes, la piquaient de morphine jusqu'à sept fois par jour.

Pour compléter son martyre, la colonne vertébrale s'ankylosa, si bien que tout mouvement lui fut interdit. Enfin la vessie cessa de fonctionner et il fallut se servir deux fois par jour de la sonde, qui n'amenait qu'un liquide infect et purulent.

II

On parla de Lourdes à cette infortunée. Elle se souvint qu'elle avait autrefois promis d'y aller en pèlerinage ; elle consentit à s'y rendre, mais uniquement pour tenir sa parole. Car l'idée ne lui venait même pas qu'elle pût guérir de la maladie affreuse qui faisait d'elle un objet de répulsion pour tout le monde et qui la torturait.

On la place sur une civière et on la dépose dans un compartiment entier loué pour elle seule ; personne en effet n'eût supporté son contact. C'est ainsi qu'elle arrive à Lourdes le 17 août 1907, à 7 h. 1/2 du matin.

Elle a raconté plus tard ses impressions à la vue de la Vierge de Lourdes :

— Le mal avait paralysé mes facultés, dit-elle ; il me tardait d'être soignée, je ne pouvais penser à rien. Je priais avec les autres. Après avoir entendu trois messes on nous porte à l'hôpital. On m'a couchée, pansée, et j'ai pris quelques gouttes de café au lait que j'ai vomies tout de suite.

— Avez-vous entendu quelques réflexions sur votre état ?

— Pas beaucoup. Ces dames vous soignent en silence. Je les voyais placer leur mouchoir sur leur bouche. D'autres dames se disaient tout bas : « Nous avons une malade bien intéressante. C'est la première fois que nous faisons un pareil pansement à Saint-Benoît-Labre. Si celle-là guérit !... » Et moi je me pensais que j'avais perdu mon temps d'être venue, que mes plaies étaient trop profondes. Je priais, mais sans grand courage.

A 2 h. 1/2 on la reconduit à la Grotte avec les autres. Elle « suivait le mouvement, » demandant plutôt la guérison des autres que la sienne.

A 4 heures, son premier bain. Elle ne ressent rien. De retour à l'hospice on la couche dans son lit. Jamais les infirmières n'avaient vu des plaies aussi affreuses, car celles-ci s'étaient rouvertes. Les trois dernières vers l'épine dorsale n'en formaient plus qu'une. Elle se résignait en se disant :

— Il y en a ici de plus malades que toi et qui ont besoin de guérison bien davantage.

Non loin d'elle gisait une femme infirme qui avait cinq enfants et un mari poitrinaire : « J'aurais changé avec elle... Au moins, pensais-je, je ne laisserai personne dans l'embaras. »

Le dimanche elle fait la sainte communion, puis elle prend du café au lait qu'elle garde. Mais elle ne songe pas à sa guérison. Le soir, pendant la procession qui défile, ce qui la touche le plus ce sont les invocations : « O Jésus, guérissez les aveugles ! » Elle se dit : « Cependant les aveugles, c'est bien difficile... Si elle voulait ! Elle pourrait bien te guérir !... Comme elle voudra ! »

Le Saint-Sacrement passe, elle n'éprouve aucune amélioration.

Le lundi 19, le P. Colomban lui dit : « Aujourd'hui il faut guérir ! » — « Je voudrais bien ! » répond-elle.

Elle retourne à la Grotte et à la piscine. On se la montre, elle entend dire autour d'elle : « C'est celle de Mende ! — C'est celle qui a l'intestin perforé. — Comme cela sent mauvais ! C'est affreux ! »

Elle y retourne encore à 2 heures et tout à coup elle voit une jeune paralytique de 18 ans qui sort de la piscine et qui lui dit, toute joyeuse : « Levez-vous ! Faites comme moi ! »

— Je l'avais vue quelques minutes auparavant sur son brancard, raconte-t-elle. J'en fus toute bouleversée, et je me mis à pleurer. J'étais un peu jalouse.

Le mardi soir, un docteur anglais et sa femme doctoresse, tous deux protestants, passaient dans la salle où elle était hospitalisée. La doctoresse assista à son pansement. Au moindre de ses mouvements les matières fécales s'échappaient par les plaies.

— D'où êtes-vous ? demanda la doctoresse.

— De Mende.

— Avez-vous vos parents ?

— Je n'ai plus de mère.

— Pauvre enfant ! on est fou chez vous de vous envoyer en cet état.

— Personne ne m'a envoyée.

— Je ne comprends pas que vous ne soyez pas morte en route... « Si elle s'en retourne chez elle !... » ajouta-t-elle, en s'adressant aux infirmières !...

Et elle s'en alla, le mouchoir sous le nez.

Le mercredi matin, il pleut : on ne la conduit pas à la piscine, mais la situation demeure la même. Les infirmières ne peuvent la soigner sans nausées et elles s'entredisent : « En quel état elle est ! » Le soir, le bain ne produit aucun effet.

— Mais enfin il faut guérir ! lui dit avec autorité le P. Colomban. Faites à la Sainte Vierge une promesse sérieuse, ferme ; écrivez-la, et si vous guérissez, vous irez la porter à la Grotte !

On la place devant la Grotte pour le passage du Saint-Sacrement. Là, à 3 h. 1/2, elle fait intérieurement sa promesse. Alors elle se sent plus pieuse, plus joyeuse, elle prie mieux. Elle prie toute la nuit avec ferveur. Elle ne dort qu'un peu le matin.

Le jeudi 22, c'est la grande journée. Elle écrit sa promesse à 5 h. 1/2 et communie avec une grande foi. A 7 heures on la porte à la Grotte, puis à la piscine où elle obtient un bain de faveur. On la dépose avec des précautions infinies sur un drap dont chaque coin est tenu par une baigneuse, mais malgré tout, elle souffre des douleurs très aiguës, surtout quand une baigneuse laisse ses reins effleurer une marche d'escalier.

On lui fait baisser des reliques, on lui remet une statue de la Sainte Vierge dans les mains et quand l'extrémité de ses pieds touche l'eau miraculeuse on l'entend pousser un cri : « Pour la conversion des pécheurs ! Je suis guérie ! »

Elle veut alors se baigner seule : les religieuses l'en empêchent. Mais elle fait échapper le linge et se plonge par trois fois dans la piscine en disant :

— Voyez donc, Mesdames, mes plaies se ferment... Mais il n'y a plus rien !... Regardez donc celles du dos : comment sont-elles ?

— Elles sont encore plus fermées que les autres.

Tout heureuse, elle sort de l'eau, monte les degrés, se baisse et se relève tour à tour pour constater la souplesse de ses reins, si longtemps ankylosés. Elle considère ses plaies : elles sont toutes fermées, sauf la grande, à laquelle la peau manque encore. Puis elle s'habille seule d'une jupe et d'un manteau et se dirige vers la Grotte. Elle ne sait plus marcher, elle en a perdu l'habitude ; elle n'en gagne pas moins l'autel où elle dépose sa promesse ; de là elle revient sans fatigue au Bureau des constatations.

Les médecins l'examinent : « Il manque la peau, dit l'un. — Regardez donc, fait observer un autre, on dirait une araignée qui travaille : voyez comme la peau revient. »

Le docteur protestant et sa femme étaient là : « On ne voit pas cela chez nous, dans notre religion, fait observer celle-ci, je me ferai catholique. — Moi aussi, » répond le mari.

Ravi, le docteur Boissarie dit : « C'est la première fois que je vois chose pareille ! » Et, l'examen terminé, il la fait conduire en voiture à l'hôpital. A la Grotte, puis à la chapelle de l'hôpital, les assistants chantent le *Magnificat*, avec cet enthousiasme qu'on ne voit qu'à Lourdes.

Le Docteur Desplats a raconté son impression : « Elle marchait avec aisance, s'asseyait, se levait. La cicatrice de la plaie opératoire et la cicatrice des diverses fistules était lisse. Une seule n'était pas complètement épidermée. Aucune ne laissait même suinter une goutte de liquide¹. »

Le soir elle mangea du potage, du riz, du poulet, elle ne vivait que d'un litre de

¹ Le docteur Bartol, médecin de l'hôpital de Mende, qui l'avait soignée, lui a donné, le 15 octobre 1907, un certificat où il relate les opérations subies et reconnaît « qu'elle se porte à merveille depuis le pèlerinage de Lourdes » et que les plaies ne laissent que quelque cicatrice.

« Il est indéniable qu'elle a été guérie à Lourdes contre toute attente, dit-il. Mon ami le Dr H..., médecin des hôpitaux de Paris et élève de Charcot, à qui j'exposais le cas, se gardait de toute interprétation médicale. Je ferai comme lui, étant de la même école, qui se rend avant tout à l'évidence des faits, alors même que l'explication manque. »

lait par jour. Les fonctions normales se rétablissent et le soir même à sept heures elle repartait pour Montpellier, assise à côté des autres pèlerins, sans coussin, sans appui. L'âme inondée de reconnaissance, pour dire un suprême merci à la Sainte Vierge elle entonna le *Magnificat*.

Un an après elle revenait à Lourdes en action de grâces. Les médecins l'examinèrent de nouveau et constatèrent que la guérison est parfaite.

Maintenant elle est chez les sœurs de la Sainte-Famille, à Villeneuve-de-l'Aveyron. C'est sans doute la promesse qu'elle avait faite à la Sainte Vierge¹.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXIII

DISPERSION DES APÔTRES

Clément d'Alexandrie se fait l'écho d'une tradition acceptée dans l'Eglise à la fin du I^{er} siècle et qui est également affirmée par Apollonius, un homme très instruit, dit S. Jérôme. Cette tradition, la voici :

« Pierre a déclaré que le Seigneur dit aux Apôtres : « Si quelqu'un d'Israël veut faire pénitence et croire à Dieu à cause de mon nom, ses péchés lui seront remis. Mais après douze ans répandez-vous dans le monde, afin que personne ne puisse dire : « Nous n'avons pas entendu la parole². »

Les douze ans sont accomplis, la persécution sanglante a éclaté. Jacques le Majeur a eu la tête tranchée par Hérode Agrippa, les Apôtres, se souvenant de l'ordre du Seigneur, quittent Jérusalem et s'en vont évangéliser les nations. Leur départ semble s'être effectué l'an 42, avant les fêtes de Pâques.

Quelle est alors la hiérarchie qu'ils ont constituée, et à laquelle devront obéir les fidèles, particulièrement à Jérusalem ? Et que sait-on des missions diverses des douze Apôtres ? Questions très intéressantes, mais qui ne sauraient être pleinement résolues, faute de documents certains.

I

Une seule personnalité paraît, parle, agit, est partout écoutée : Pierre. Les Apôtres ne se sé-

parent point de lui ; « ils rendent aussi témoignage de la résurrection avec une grande force, *virtute magna* » (Act., iv, 33) ; « tout le jour ils ne cessent d'enseigner dans le temple comme dans les maisons, et d'évangéliser le Christ Jésus » (Act., v, 42) ; ils opèrent « beaucoup de prodiges et de miracles » (Act., ii, 43) ; ils font corps avec Pierre ; ils sont arrêtés et ils souffrent avec lui ; la doctrine qu'ils prêchent n'est pas celle de Jean ou de Mathieu, c'est la doctrine de tous les Apôtres ; l'unité qui les anime est parfaite.

Ensemble ils choisissent les diacres, d'abord pour veiller à l'ordre matériel ; mais bientôt ils les associent à certaines fonctions de leur ministère, et nous voyons Etienne prêcher le Christ aux synagogues les plus réfractaires.

Ils se réunissent comme les Juifs, dans leurs assemblées particulières, c'est pourquoi longtemps on ne les distingue pas des fidèles du culte mosaïque. Les synagogues avaient à leur tête un « conseil d'anciens » qu'on désignait sous le nom de *prêtres*, de *pasteurs* ou de *surveillants*. « Le nombre de ces dignitaires, qui variait selon l'importance des villes et des communautés, comprenait toujours un président, assisté de deux conseillers, trois aumôniers qui prenaient soin des pauvres, l'ange de la congrégation commis au culte divin, l'interprète pour traduire au peuple l'hébreu des Saints Livres¹. » Les réunions chrétiennes sont calquées sur celles des synagogues ; aussi elles ne portent point ombrage. D'ailleurs ils vont prier au temple comme les Juifs.

Ce sont d'abord les Apôtres qui forment « le conseil d'anciens » ; mais quand ils s'en vont évangéliser la Judée, ils mettent à leur place des chrétiens éprouvés qui dirigent la communauté, et ainsi agissent-ils toutes les fois qu'ils créent une nouvelle communauté chrétienne. Ils cherchent des hommes dignes et graves, leur imposent les mains pour les investir du sacerdoce, et s'ils n'en rencontrent point, ils se contentent de choisir des anciens parmi le peuple.

« Témoins du Christ, » suivant l'ordre qui leur a été intimé, ils rendent témoignage au Christ. Ils disent : « Nous étions là, nous l'avons vu. Il nous est impossible de ne point dire ce que nous savons. » Et ils parlent, ils enseignent les vérités qu'ils ont reçues, ils les prêchent dans un ordre que leur déterminent à la fois l'inspiration divine et leur expérience personnelle ; ils exposent un fonds de doctrine qui se compose des paroles qu'ils ont entendues de la bouche du Maître, des révélations et des directions du Saint-Esprit qui, suivant la promesse du Sauveur, leur rappelle et leur explique tout ce qui leur a été dit par Jésus pendant les trois années de sa vie publique.

¹ Voir *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr Boissarie ; — la *Croix* du 29 septembre 1908 ; — la *Croix de la Lozère* du 8 décembre 1907.

² *Stromata*, vi, 5.

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 226.

C'est là le dépôt de la foi qui après eux ne s'accroîtra plus, et qu'ils confient intact à l'Eglise, chargée de le garder.

Ils sont évêques, ils sont apôtres, ils ont une autorité sans autre limite que l'obéissance à Pierre qui a reçu la primauté d'honneur et de juridiction et qui a mission d'affermir ses frères. Mais ils sont, dans leur ministère, infailibles comme lui ; leur enseignement défie toute erreur ; magnifique prérogative qui leur est propre et qu'ils ne transmettront pas à leurs successeurs.

Au-dessous d'eux on aperçoit quelques ministres d'ordre inférieur, indépendamment des diacres, comme ces jeunes gens qui emportent les corps d'Ananie et de Saphire, surtout comme ces croyants qui accompagnent Pierre à Césarée, et à qui il ordonne de baptiser Corneille ainsi que les gens de sa maison.

La différence entre les prêtres et les évêques n'est pas nettement accusée dans les Epîtres de saint Paul. Ainsi il écrit « aux évêques et aux diacres » de Philippes, sans parler des prêtres. (I, 1). Il y avait sûrement des prêtres revêtus du pouvoir d'ordre, qui ordonnaient des prêtres, car S. Paul rappelle à Timothée qu'il a été consacré par l'imposition des mains des prêtres. (I, iv, 14). Mais ils n'avaient pas juridiction sur le troupeau, si bien qu'ils n'avaient point la plénitude de l'épiscopat.

« Au commencement de la prédication évangélique, dit S. Epiphane, on ne créait pas partout des évêques et des prêtres, mais ici des prêtres seulement, ailleurs seulement un évêque. Quand on ne trouvait personne qui fût digne de l'épiscopat on ordonnait des prêtres qui administraient l'Eglise avec l'aide des diacres. Quand il ne se rencontrait qu'une seule personne digne de l'épiscopat et qu'on manquait de sujets pour le sacerdoce, on se contentait de confier l'Eglise à cet évêque¹. »

Tant que les Apôtres furent là, enseignant et gouvernant, ils pourvoyaient aux besoins des églises, mais avant de disparaître ils durent ordonner et compléter la hiérarchie.

II

Quand ils se dispersent avant la Pâque de l'an 42, S. Jacques le Mineur devient évêque de Jérusalem. Les premiers martyrologes romains fixent au 27 décembre une fête de l'Ordination de Saint Jacques par les Douze Apôtres, non pas que les Apôtres lui aient conféré le sacerdoce, mais ils l'auraient établi solennellement sur le siège de Jérusalem, et Pierre l'aurait lui-même intronisé, — c'est l'expression employée par la Chronique d'Alexandrie.

Jacques était l'homme qui convenait à la communauté de Jérusalem, composée d'élé-

ments juifs, très attachée à la loi et aux prescriptions mosaïques. Lui-même avait embrassé tout jeune la vie austère des Nazaréens. Comme eux il s'abstenait de toute boisson fermentée, ne coupait jamais sa chevelure, n'usait ni de bains, ni de parfums, et ne portait point de sandales. Homme de prière, il demeurait longuement prosterné en oraisons, au point que ses genoux s'étaient durcis comme ceux du chameau. La loi nouvelle a pour lui des attrait infinis. Nul mieux que lui ne prêche la charité effective, les œuvres qui sont la preuve et le complément de la foi, nul n'est plus sévère pour les riches qui, par leur dureté de cœur, thésaurisent la colère céleste¹. Pour lui « la religion pure et immaculée devant Dieu et notre Père, c'est de visiter les orphelins et les pauvres dans leur misère et de se garder pur de la corruption du siècle² » Mais il garde une prédilection pour ses frères les Juifs, il prend pour les attirer et les conserver les précautions les plus délicates, il ne veut pas qu'on les moleste pour leurs pratiques surannées. Loin de là, au concile de Jérusalem il obtiendra qu'on maintienne les observances légales (Act., 98), et quand Paul viendra à Jérusalem sept ans plus tard il exigera qu'il se soumette, de peur de scandaliser les Juifs, aux purifications mosaïques. (xxi, 20, 26). Ce qu'il redoute avant tout c'est qu'un changement trop brusque ne scandalise ses frères d'origine, il ménage avec une prudence consommée la transition difficile.

Il veut que les assemblées chrétiennes reproduisent exactement pour l'extérieur les assemblées des synagogues et les cérémonies du temple. Il revêt la tunique de l'un des prêtres de Jéhovah, sur son front il place la lame d'or du grand-prêtre avec les mots consacrés : « Sainteté de Jéhovah ! » Dans le secret de leurs réunions les néophytes Juifs retrouvent quelque chose des splendeurs des parvis sacrés, et ils s'attachent à cette loi nouvelle plus tendre, plus intérieure, avec un esprit de fraternité qui dilate les cœurs, et qui ne rompt point avec d'anciennes et chères habitudes.

Aussi tous l'aiment, se pressent sur son passage pour le voir, toucher son vêtement, recueillir un mot de sa bouche et le saluent, dit Eusèbe, des titres « de Juste, de Rempart du peuple. » Ils le suivent lorsqu'il monte chaque jour au temple, où il prie constamment, mêlé aux prêtres et aux lévites dans le lieu qui leur est réservé, autour du Saint, et ils ont pour lui une telle vénération qu'ils l'admettent auprès et au milieu d'eux, comme s'il était l'un d'eux, bien qu'il n'appartienne pas à une famille lévitique. C'est le privilège de la sainteté de faire que les rangs s'ouvrent devant

¹ Jac., II et IV, 1-4.

² Ibid., I, 25.

elle et de se créer d'elle-même, sans y jamais prétendre, les exceptions du respect¹.

Cette popularité lui venait surtout de son esprit de tolérance à l'endroit de ses frères, les Juifs, qu'attirait la religion du Christ. Il sut ménager ces caractères ombrageux, et faire place avec une impartialité parfaite à ceux-ci comme aux Gentils. A ce point de vue Jacques, fils d'Alphée, nous présente une physionomie à part où domine ce qu'on pourrait appeler le tact de la sainteté. Il réussit à concilier deux races, deux genres de convertis, les uns très attachés aux prescriptions légales et les observant strictement, les autres n'en ayant que peu de souci et s'en affranchissant en vertu de la liberté de l'Evangile. Cela seul suffit à faire considérer le premier évêque de Jérusalem comme un homme extraordinaire.

Aussi bien le Saint-Esprit dirigeait cette Eglise, et y répandait ses grâces merveilleuses qui furent l'apanage nécessaire des premiers temps. « Dieu, dit S. Paul, a établi dans son Eglise premièrement les Apôtres, secondement les prophètes, troisièmement les docteurs, ensuite le pouvoir de faire des miracles, puis les grâces pour guérir les malades, les secours donnés à ceux qui en ont besoin, le don de gouvernement, les langues, l'interprétation des paroles saintes. » (I Cor., xii, 28). Ces détails nous permettent de nous figurer ce qu'étaient ces premières assemblées, où, sous la direction des apôtres, tous ces admirables dons de prophéties et de miracles s'épanouissaient dans un ordre parfait, dans l'unité du même esprit, éclairant les intelligences et embrasant les cœurs.

III

Pendant que Jacques le Mineur gouverne son Eglise de Jérusalem avec cette sagesse qui fera d'elle l'Eglise modèle et forme des autres, les autres Apôtres s'en vont chacun dans la partie du champ immense que leur a assignée le Père de famille. Les plus grandes incertitudes règnent sur les travaux de leur apostolat, sauf pour ceux de S. Pierre, de S. Paul et de S. Jean.

S. André, au dire d'Origène, annonça la parole de Dieu en Scythie, sur les bords du Danube et de la mer Noire.

Eusèbe raconte que Panthène, un philosophe Alexandrin, trouva au sud de l'Arabie l'Evangile hébreu de S. Matthieu qu'y avait apporté S. Barthélémy.

Simon le Zélateur, d'après Nicéphore pénétra d'abord en Afrique et parcourut tout le pays depuis Alexandrie jusqu'aux colonnes d'Hercule ; puis il porta la parole sainte jusque

dans la Grande Bretagne. Mais S. Jérôme assure qu'il fut martyrisé en Perse. Une tradition veut que S. Jude ait partagé son glorieux sort.

Celui-ci nous a laissé son *Epître catholique* qui est remarquablement sévère pour les libertins et les séducteurs de son temps auxquels il prédit le sort de Sodome et de Gomorrhe (7). Il ne fait d'ailleurs que répercuter avec l'énergie qui lui est propre les enseignements de la seconde Epître de S. Pierre (II Petr., ii, 6). Hégésippe parle du martyre de ses petits-fils. « Il fut donc marié et à l'exemple de Jésus il menait avec lui de saintes femmes qui le servaient et l'assistaient de leurs biens. C'est de lui selon toute apparence, non de son frère Jacques de Jérusalem, que S. Paul veut parler en disant : « N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme qui soit notre sœur, comme font les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ? » (I Cor., ix, 5)¹.

S. Philippe prêcha en Phrygie et fut enseveli à Hiérapolis. Papias le vit et entendit ses filles raconter la résurrection d'un mort, faite de leur temps. Plusieurs de celles-ci étaient mariées, si l'on en croit Clément d'Alexandrie², deux d'entre elles gardèrent leur virginité et furent enterrées dans le tombeau de leur père. C'étaient, dit Polycrate d'Ephèse, de grandes lumières de l'Eglise d'Asie³.

C'est l'Ethiopie qu'aurait évangélisée S. Mathieu. « Il ne mangeait pas de viandes, dit Clément d'Alexandrie, mais se nourrissait de légumes, de fruits et d'herbes⁴. » Rien de S. Mathias, sauf cette parole rapportée par le même Père qu'il faut « abattre violemment la chair par la mortification⁵. »

S. Thomas subit le martyre dans les Indes, d'où son corps fut ramené à Edesse en Mésopotamie, par les soins sûrement de Thaddée, chargé par lui d'évangéliser la contrée⁶. Pour les autres Apôtres, on est réduit à des conjectures.

Mais ils ne se séparèrent point sans se concerter ensemble et sur les provinces qu'ils évangéliseraient, et sur l'enseignement qu'ils donneraient partout aux âmes de bonne volonté que la grâce de Dieu attirerait.

C'est donc ici que se présente la question du Symbole des Apôtres.

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 244.

² *Stromata*, iii, 6.

³ Cité par Eusèbe, *Histor. eccles.*, iii, 2.

⁴ *Pædagogus*, ii, 1.

⁵ *Stromata*, iii, 4.

⁶ Eusèbe, *Histor. eccles.*, i, 13.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 martii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT,

¹ Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, ii, 23. — Eusèbe a emprunté ces détails aux Mémoires (disparus) d'Hégésippe. S. Jacques pénétrait εις τὰ ἔθνη, dans le Saint, non dans le Saint des Saints, ce qui était réservé au seul grand-prêtre.

Ami du Clergé du 7 avril 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fleurs de Lourdes. — VII. Clémentine Trouvé, 257.
— VIII. Madame Gordet, 259.

Patronage de saint Joseph. — Trois leçons à méditer, 262.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXV. 3^e dimanche après Pâques, 264. — XXVI. Pour le Patronage de saint Joseph, 266.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXIII. L'enthousiasme, 270.

FLEURS DE LOURDES

VII

CLÉMENTINE TROUVÉ

I

Elle avait quinze ans et habitait Rouillé, près de Lusignan, dans la Vienne. Son talon droit était complètement carié et par conséquent elle ne pouvait marcher. Outre qu'elle gémissait d'être boiteuse, cela lui faisait plus mal au cœur encore, le dimanche, de ne pouvoir mettre des bottines, comme ses jeunes compagnes, pour aller à la messe.

Le docteur Cibiel, de Lusignan, la soigna longtemps à l'hôpital de cette ville, mais sans succès. Il eut recours aux traitements les plus douloureux, qui auraient dû être efficaces, mais qui ne firent qu'aggraver le mal.

On pensa alors à Notre-Dame de Lourdes qui guérit tant de malades désespérés, tant de plaies réputées incurables.

M^{me} Trouvé demanda un certificat au docteur Cibiel. Celui-ci examina de nouveau la plaie chez une dame où l'on avait transporté l'enfant, M^{me} Sardet ; la mère tenait sa fille sur ses genoux pendant le sondage douloureux qui déterminait une telle effusion de sang qu'il fallut laver le carrelage à grande eau. Ensuite il rédigea l'attestation suivante, datée du 12 juin 1891 :

Le médecin soussigné certifie que la jeune Clémentine Trouvé, de Rouillé, est atteinte d'ostéopériostite calcaneienne, ayant résisté au traitement par l'incision et les injections détersives. Cette maladie n'est justiciable que d'une opération radicale portant sur le point malade, ou bien d'un traitement à longue échéance, ayant pour base l'antisepsie locale et les reconstituants généraux.

La supérieure de l'hôpital, sœur Déchelette, dans une attestation du 14 septembre suivant, a ajouté d'autres détails importants. Clémentine Trouvé était atteinte, dit-elle, « d'une carie des os, avec plaie suppurante au pied droit. » Elle entra à l'hôpital le 4 avril 1890 et en sortit le 27 juillet suivant. « Malgré les soins que nous lui avons prodigués, conformément aux prescriptions du médecin, cette enfant n'a éprouvé aucune amélioration notable pendant les quatre mois de son séjour à l'hôpital. Quand la plaie se fermait d'un côté, elle se rouvrait de l'autre après quatre ou cinq jours. »

« J'ai eu l'occasion, ajoute-t-elle, de voir cette jeune fille le 10 du mois d'août 1891, d'examiner son pied : *l'état ne s'était pas modifié* ; et la plaie avait toujours le même aspect que par le passé. »

Le 17 août, la veille de son départ pour Lourdes, Mme Paul Delaigne, de Sanxay, se trouvant chez ses parents à Rouillé, vit l'ouverture suppurante que la jeune fille avait entre la cheville et le talon du pied droit. Elle déclare qu'elle fut effrayée quand elle aperçut « la plaie béante d'où suintait du pus mêlé de sang, et les linges enveloppant le pied, qui étaient tout tachés. »

Les témoins sont nombreux qui ont vu et décrit cette plaie suppurante, et ils en ont fait des dépositions impressionnantes. « L'enfant, disent-ils, introduisait dans le large trou, pour en étancher la sanie, une bande de linge de un ou deux centimètres de large sur douze à quinze de long : elle se servait pour cela d'une aiguille passe-laine, ou d'une aiguille à tricoter. »

Mais elle avait confiance dans la Sainte Vierge. Le 18 août elle se rend à Poitiers pour prendre le train des pèlerins ; « sa mère l'amène dans une brouette, car une marche prolongée lui serait impossible¹. »

La fatigue du voyage active la suppuration, et à l'arrivée elle pleure à la pensée que sa modeste provision de linge sera trop vite épuisée. « Elle souffrait, dit Mme de Røderer, et j'eus bien de la peine à la consoler². »

II

Cependant elle est à Lourdes, auprès de la Sainte Vierge, elle prie avec une douloureuse ferveur, elle espère et elle est résignée. Le vendredi 21 août, elle est conduite à la piscine des enfants, où M^{me} Paul Lallier, de Sens, et M^{lle} Cornet, de Paris, remplissaient le charitable office de baigneuses.

« J'avais déjà plongé dans l'eau miraculeuse bien des pauvres petites infirmes, raconte Mme

¹ Déposition de Mme Paul Delaigne, née Renoux, 20 octobre 1891.

² Déposition de Mme la vicomtesse de Røderer, secrétaire de l'Association de N.-D. de Salut pour le diocèse de Poitiers. Elle accompagna Clémentine Trouvé de Poitiers à Lourdes et la vit dans son wagon durant le voyage.

Paul Lallier¹, lorsque je vis arriver vers moi Clémentine Trouvé. Je me rappelle parfaitement encore maintenant l'impression qu'elle me fit alors. Je fus frappée de son air pur et candide, je remarquai sa figure pâle et malade. Elle se traînait péniblement en s'appuyant sur une grosse canne.»

On sent que le cœur de cette dame était pris de pitié et douloureusement ému en face de cette grande misère :

« Je pris avec précaution et respect, poursuit-elle, les jambes de la pauvre petite que j'avais assise sur une chaise, et je les plongeai moi-même dans l'eau bénie, contenue dans un grand bain de pieds, en récitant les prières habituelles à la Sainte Vierge. »

Les linges sont enlevés. Clémentine Trouvé les tient dans ses mains : ils lui sont précieux, car elle n'en a pas en abondance. Tout à coup elle les laisse tomber dans l'eau.

Que s'est-il donc passé ?

Mme Lallier a récité l'*Ave Maria* ; puis elle a commencé l'invocation : « Bénie soit l'Immaculée-Conception ! » Elle n'a pas le temps d'achever ; la pauvre petite infirme s'est redressée en criant : « Laissez-moi, je suis guérie ! »

En effet elle était guérie.

Cette dame, en proie à des sentiments qui se devinent, jette les yeux sur le pied de Clémentine : « A ce moment, raconte-t-elle, j'ai vu à son talon droit une large cicatrice qui se fermait pour ainsi dire sous mes yeux ; les chairs se rejoignaient et avaient l'air de se recoudre d'elles-mêmes... Je ne pouvais croire à ce que je voyais, et mon émotion était telle que je ne pus suivre Clémentine, qui, transportée, ivre de joie, voulait tout de suite aller à la Grotte remercier la Sainte Vierge et y déposer son bâton. Mes jambes refusaient de me porter. »

L'enfant guérie court à la Grotte pour y rendre grâce à la Sainte Vierge. Pendant qu'elle prie dans l'effusion de la reconnaissance, Mme Lallier l'a rejointe. Elles prient ensemble un instant, puis se dirigent vers le Bureau des constatations. Les médecins examinent la plaie, elle est fermée. Plus de suppuration, plus de douleur. Clémentine marche comme les jeunes filles de son âge. Mais elle n'a point de bottines ; une dame du pèlerinage lui en ayant procuré une paire, elle en montre une joie de petite fille à qui l'on a fait cadeau d'une belle robe. Puis elle se rend à l'hôpital des Sept-Douleurs où elle rencontre Mme de Roederer qui décrit ainsi son état d'esprit et ses gestes : « Elle sautait plusieurs marches à la fois et essayait de courir. Sa joie était indescriptible ; elle répétait : Maintenant je puis bien courir, mais je ne sais plus le faire ! »

Elle habite Sens, rue de l'Épée, n° 6.

Et pensant au linge et à la charpie qu'elle avait apportés en trop faible quantité, l'enfant ajoutait avec une charmante naïveté :

— La Sainte Vierge a été très bonne de me guérir le premier jour ; car le lendemain, ma provision allait être épuisée.

Dès le 22 août, M. le curé de Rouillé annonçait l'heureuse nouvelle au docteur Cibiel, qui était alors à Bagnols, dans l'Orne. A son retour il lui demanda un certificat de guérison pour la jeune fille.

— Je vous le délivrerai, répondit le docteur, avec la même loyauté que j'ai donné un certificat constatant la maladie.

Et il écrivit l'attestation suivante, datée de Lusignan, le 1^{er} septembre 1891 :

Le médecin soussigné certifie que la jeune Clémentine Trouvé qui était, à la date du 12 juin 1891, atteinte de fistule plantaire, d'origine périostéo-tuberculeuse, se trouve actuellement guérie et ne présente d'autre trace de son ancienne affection que des stigmates cicatriciels et un développement un peu plus considérable de la région plantaire. Certifie en outre que la pression exercée à ce niveau n'est pas douloureuse, et que la petite malade se supporte aisément sur son pied malade.

— Ne pourriez-vous ajouter, lui dit M. le curé de Rouillé, que c'est à Lourdes qu'elle a été guérie ?

— Non ; vous avez pour cela la preuve testimoniale, et elle suffit. Du reste, vous me le pardonnerez, Monsieur le curé, mais je vous répéterai ce que j'ai déjà dit à la mère Trouvé : « Que ce soit le diable ou le bon Dieu, l'enfant est guérie, bien guérie, et j'en suis heureux, très heureux ! »

Après sa guérison, Clémentine Trouvé n'a plus quitté les religieuses de Poitiers ; elle comprenait les dangers qui l'environnaient dans sa paroisse où les protestants sont nombreux. Un jour elle se crut appelée au noviciat des Petites Sœurs de l'Assomption, elle partit donc pour l'Angleterre. Depuis elle est rentrée en France, on la rencontre dans les faubourgs de Paris où elle va soigner à domicile les pauvres, les ouvriers victimes de la vie, souvent de leurs erreurs.

Elle s'appelle sœur Agnès.

III

Emile Zola était à Lourdes lors de sa guérison, il l'a vue guérie et l'a peinte dans son livre sous le nom de Sophie Couteau.

Le Bureau des constatations lui fut ouvert, les portes grandes. Mais comme les protestants de Rouillé, il refusa de se rendre à l'évidence. Ceux-ci, au départ de Clémentine pour Lourdes, lui disaient : « Va, tu peux

¹ Annales de N.-D. de Lourdes, t. xxviii. — Histoire critique... de Bertrin, p. 293-295. — L'Œuvre de Lourdes, par le Dr Boissarie, p. 324 et suiv.

aller en pèlerinage, tu reviendras comme toutes celles qui y sont allées. » Quand au retour ils la virent marcher sans béquilles, et sauter, et courir, comme une jeune fille joyeuse, ils dirent : « Elle n'a jamais été malade. »

L'écrivain de même était de parti pris. Lorsqu'il vit les faits extraordinaires dont l'entretenait le docteur Boissarie, impuissant à les expliquer, il se contenta d'alléguer : « Je regrette de ne pas voir ici, à côté de vous, quelques professeurs de l'Ecole de Paris. »

— Je le regrette comme vous, répondit le docteur : il ne tient qu'à eux de venir : notre porte leur est largement ouverte.

Or il se trouvait dans la salle un chirurgien d'un hôpital de Paris, des membres correspondants de l'Académie de Médecine, de nombreux médecins de plusieurs grandes villes de France et de l'Etranger. M. Zola se cantonna dans le raisonnement suivant à propos de Clémentine :

— Avez-vous constaté vous-même la plaie avant la guérison ?

— Non, dit le docteur Boissarie, je l'ai vue seulement une heure après, quand la cicatrice était encore toute fraîche... Mais une infinité de médecins l'ont vue, à commencer par son médecin qui n'est certes pas un convaincu. Vous avez entendu la lecture de son certificat.

— Je voudrais que vous l'eussiez vue...

Ainsi donc il rejetait la preuve du témoignage, que tout homme sérieux doit accepter. Un professeur vous décrit la géographie de la Chine : est-ce que vous lui demandez s'il a vu la Chine ? Et s'il ne l'a pas vue, êtes-vous fondé à conclure que la Chine n'existe pas ?

Le docteur Boissarie insista :

— Voici une fillette, lui dit-il en montrant Clémentine, que l'on vous dit être restée atteinte d'une plaie suppurante au talon depuis trois ans jusqu'au 21 août dernier, et en avoir été guérie subitement ici, aujourd'hui même. Je vous offre de procéder avec moi à une enquête scientifique sur ces deux faits : la maladie et la guérison. Acceptez-vous ?

Devant cette mise en demeure, il alléguait que le temps lui manquait ; en un mot, il se déroba.

Cette conduite à coup sûr manque de cranerie ; elle manque surtout de sincérité.

C'est toujours le mot profond de l'Ecriture : « Il n'a pas voulu voir de peur d'être contraint de bien faire. »

N'est-on pas autorisé à penser qu'il avait reçu d'ailleurs l'ordre de ne reconnaître à aucun prix aucun miracle ?

Pourtant cette pure physionomie de Clémentine Trouvé le hantait : plusieurs fois il vint la visiter à l'hôpital, il l'interrogeait, se

plaisait à s'entretenir avec elle. Un jour qu'il lui parlait, elle se prit à garder le silence, avec une certaine obstination.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il. Tu ne parles pas.

— Je prie pour vous, répondit-elle.

— Eh bien ! tu as raison, fit-il, j'en ai grand besoin.

Peut-être Dieu lui envoyait-il en ce moment une grâce actuelle puissante, à laquelle tout d'abord il ne résista point¹.

VIII

MADAME GORDET

I

A Henrichemont, chef-lieu de canton du Cher, deux jeunes époux venaient de s'unir. La vie leur souriait avec ses dons les plus aimables : la santé, l'intelligence, et le travail qui conquiert la fortune. Mme Gordet était née en 1860 ; son mari était à la tête d'une maison de commerce ; ils possédaient la confiance et l'estime publiques, ils pouvaient se promettre un radieux avenir.

La jeune femme eut en 1880 un accident qui la priva des joies de la maternité. Elle se remit lentement, puis un jour, atteinte par un timon d'omnibus emballé, elle eut l'épaule et tout le corps contusionnés, disloqués. Désormais on la conduisit dans une petite voiture de malade, elle se fait triste, s'affecte de son état, et à bon droit, car elle subit successivement angine, bronchite, gastrite, sans parler d'une fièvre qui la dévore et l'épuise.

Ni Vichy, ni la Bourboule ne lui rendent l'ombre de sa vigueur d'autrefois. Ce brillant ménage devient l'image de la désolation. Une petite fille cependant est venue apporter dans son berceau un rayon d'espérance ; mais les maladies ne sont que suspendues, elles repaissent avec une acuité particulière sous la forme de ces douleurs internes qui indiquent qu'un organe essentiel est déplacé.

Les deux époux avaient laissé leur foi s'endormir ; le malheur la réveilla. Un jour à Vichy, à genoux devant une statue de Notre-Dame de Lourdes, la jeune femme eut la pensée que son salut était peut-être là, à Lourdes, et non dans la science des médecins. C'était en 1888. Ne pouvant entreprendre ce voyage, parce que sa mère était gravement malade, elle envoya à sa place une infirme pauvre avec le pèlerinage du Berry.

Quelques mois après, le 24 janvier 1889, nouvelles douleurs, plus cruelles que jamais et qui lui faisaient pousser des cris déchi-

¹ Voir les dépositions authentiques dans Bertrin, p. 539, 540.

rants. Les médecins ordonnent un repos absolu, au lit. Mais une tumeur interne se déclare, les jambes refusent tout service. Tous les médecins des environs essaient de la guérir ou au moins de la soulager : vains efforts ; elle est aux portes de la mort, et en prévision du dénouement suprême on lui administre l'Extrême-Onction. Une pelvi-péritonite s'était déclarée.

Elle se ressaisit un peu, mais la vie lui est à charge, elle sent qu'elle est condamnée à une mort lente et terrible. Son médecin, le docteur Castay, à qui elle se plaint de l'inefficacité de tous les remèdes, lui conseille en mars 1891, comme unique et suprême moyen à tenter, une opération chirurgicale. Mais elle était trop faible pour la supporter, si faible que « sa plus grande promenade », écrivait-elle, c'était d'aller à son fauteuil à l'aide de ses béquilles. »

Mais Lourdes est toujours dans sa pensée. Hélas ! comment pourrait-elle, en un pareil état, faire le voyage ? Quelque chose pourtant lui disait qu'elle serait guérie près de la Grotte, si elle s'y transportait. D'ailleurs elle s'abandonnait à la volonté de Dieu.

Les médecins la dissuadaient : « Si elle mourait en route ! » La famille s'y opposait absolument, et M. le curé d'Henrichemont, partageant leurs communes appréhensions, l'engagea à y renoncer pour le moment.

L'année suivante, son docteur parla de nouveau d'une opération nécessaire, et facile, disait-il, la chirurgie — suivant la formule consacrée — ayant fait de si grands progrès.

— Non, dit-elle résolument. Ma famille ne le veut pas, ni moi non plus... Mais j'entends aller à Lourdes, et là je serai guérie sans opération.

— Ce voyage vous est presque impossible, lui fut-il répondu, et vous ne serez pas guérie.

Ebranlée par ces paroles, et craignant de tenter Dieu par une démarche téméraire, de donner occasion aussi à des railleries contre la religion, si elle expirait en chemin, elle disait à Dieu :

— Mon Dieu ! appelez-moi à vous avant que je parte pour Lourdes, si je dois mourir en route !

Dieu ne la rappela point, et elle partit avec son mari à la fin d'août 1892. Le 28 ils rejoindront à Châteauroux le pèlerinage du Berry. Mais d'Henrichemont à la gare distante de 2 kilomètres, traînée dans sa petite voiture qui évite les cahots, elle souffre de son mal, elle souffre aussi moralement.

Reverra-t-elle sa fille, sa maison, ces champs, son église, tout ce cher paysage natal ? — « Quand je reviendrai par cette route, ce sera peut-être dans un cercueil. » — Et toutes ces pensées, toutes ces émotions lui brisaient le cœur. Elle était d'autant plus

triste que son père, qui n'était pas un croyant, loin de là, avait tout fait pour la détourner de son pèlerinage à Lourdes et que, mécontent de sa folle obstination, il n'était même pas venu l'embrasser au départ.

Jusqu'à Châteauroux ils voyagent en 1^{re} classe ; mais désormais il n'y a plus que des wagons de 3^e, et encore sont-ils tous occupés. Ils cherchent partout et partout on leur fait la même réponse : « Complet ! » Pourtant, au moment où le train va s'ébranler, on leur découvre un gîte dans un compartiment où manquent quatre personnes. La jeune femme y est introduite, portée sur un brancard, et elle dit aux voyageurs légèrement contrariés :

— Je suis malade, plus malade qu'on ne pense ; la moindre secousse violente peut me causer une péritonite... Je suis désolée de vous gêner ainsi...

Dans sa voix il y a une telle douceur plaintive que chacun s'émeut et s'empresse. À l'aide d'une valise placée entre deux banquettes on lui improvise une sorte de lit. Mais elle voyage depuis le matin, elle qui ne pouvait même rester assise ; elle est accablée : « S'il nous était possible de faire venir le matelas sur lequel j'étais couchée ! » dit-elle à son mari. Puis elle se résigne à souffrir. La nuit est froide ; la journée du lendemain, il fait une chaleur écrasante, elle est contrainte de garder une pénible et étouffante immobilité. Elle prie et offre à Dieu son agonie. Quand elle aperçoit au-delà d'Agen la statue de Notre-Dame de Bon-Encontre qui domine la vallée, elle répète avec amour : « Bon Encontre ! Oui, ô ma mère ! c'est vous que j'ai rencontrée enfin sur ma route ! J'ai foi en vous. Oh ! guérissez-moi ! »

II

C'est à Lourdes que se fera la bonne *rencontre*. Elle y arrive à six heures du soir ; le soleil couchant dore les montagnes qui tressaillent de joie en entendant les chants qui montent vers elles en l'honneur de Marie. La douce malade veut qu'on la porte aussitôt à la Grotte, et elle demeure là devant l'Immaculée, pendant que défile la procession aux flambeaux, ces étoiles qui marchent joyeuses, empressées, se rapprochant comme pour converser ensemble ; elle écoute les *Ave Maria* qui tombent des hauteurs de la Basilique, de l'air harmonieux et vivant, comme une pluie de perles, comme des acclamations angéliques. Elle s'unit à toutes ces voix, à toutes ces prières, elle réfléchit à ses angoisses passées, à son état présent, à l'impossibilité du voyage qu'alléguait le docteur. Et pourtant elle est à Lourdes !

Mais que lui a dit le docteur Castay avant qu'elle parte ?

Il lui a répété : « Vous ne guérirez pas ! »

Et il a ajouté : « Quand vous reviendrez de Lourdes, ne vous arrêtez pas ici, allez jusqu'à Paris. Il faut en finir. Il faut que vous laissiez pratiquer cette opération à laquelle vous vous refusez et qui seule vous donne des chances de guérison ! »

Elle se rappelle tout cela, sa longue vie d'épreuves, le dévouement résigné de son mari, l'état d'âme irrité de son père. Et elle demande simplement à la Sainte Vierge de la guérir.

On la ramène dans son hôtel, pendant que s'éteignent les derniers chants de la foule, et les derniers cierges. Elle ne dort point : elle est partagée, accablée par tant d'émotions diverses ! Mais une seule pensée domine en elle tous les souvenirs, toutes les espérances ; c'est celle-ci : « Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! »

Le lendemain est le 30 août. C'est pitié de la voir à la Grotte, appuyée sur ses béquilles et s'approchant de la grille, soutenue ou plutôt portée par son mari, afin de communier. Ensuite on la recouche dans sa petite voiture. Elle renouvelle sa prière instante de guérison ; mais d'avance elle est résignée à la volonté du ciel, quelle qu'elle soit.

Dans la matinée elle se rend au Bureau des constatations, demandant à être examinée.

— C'est inutile, lui dit le président en prenant connaissance du certificat. Personne ne vous connaît mieux que les médecins qui vous soignent depuis si longtemps. Nous savons la nature de votre maladie.

Et il ajouta avec une grande compassion :

— Si la Sainte Vierge vous guérit, elle vous fera une belle grâce !

Elle attendait d'autres paroles. Vers dix heures, elle va prendre son bain. En arrivant, elle entend un prêtre lorrain qui disait, parlant aux pèlerins : « Le pèlerinage va quitter Lourdes, et nous n'avons pas eu une seule guérison. Prions avec plus de ferveur encore ! » Elle pensa à ces chers Français de Metz et de Strasbourg : « Seigneur, pria-t-elle, guérissez quelqu'un de leurs malades d'abord, vous me guérirez ensuite si telle est votre volonté ! » Et elle entra dans une des piscines.

Il y avait là Mme la comtesse de Coëtlosquet, avec une dame de Nancy et deux religieuses de Niederbronn. Elles la plongent doucement à l'aide d'un drap dans l'eau miraculeuse : « Seigneur, dit-elle, que votre volonté soit faite ! » L'une d'elles lui demande : « Est-ce que vous ne croyez pas que la Sainte Vierge peut vous guérir ? — Si » répond-elle. Et elle se lève, soudain, toute droite et se met à marcher dans la piscine. Elle est guérie et s'écrie :

— Ah ! Mesdames, aidez-moi à remercier la Sainte Vierge ! Car prier pour demander une grâce, c'est bien facile ; le difficile est de se montrer reconnaissante comme il faut !

Elle monte seule les trois marches de pierre

et court à la Grotte. En apercevant la Vierge qui domine et protège les piscines, elle tombe à genoux pour bénir l'Immaculée. Son mari attend, adossé à un arbre, triste, anxieux, la main sur le timon de la petite voiture ; il la voit tout à coup venant à lui, souriante, ravie, ses béquilles à la main ; il n'en croit pas ses yeux.

Mais c'est bien elle ! Elle marche, elle lui parle, elle est toute joyeuse, elle est guérie ! A son tour il tombe à genoux, éperdu, stupéfait, il crie son bonheur dans une prière telle qu'il n'en a jamais fait. Elle, simplement, prend le timon de sa voiture, et l'amène devant la Grotte. La foule l'a vue, elle crie au miracle, elle l'entoure, elle chante un *Magnificat* enthousiaste. Une de ses compagnes de voyage se trouve là qui dit : « C'est notre malade, c'est elle ! Marie l'a guérie ! » Et elle-même ne peut contenir sa joie.

Quelques instants après elle est au Bureau des constatations où le docteur Boissarie, tout habitué qu'il est aux guérisons étonnantes, demeure surpris de voir marcher alerte et droite, celle qu'il a vue un instant auparavant épuisée et se traînant avec peine sur ses béquilles.

Le lendemain elle communiait à la Grotte, mais elle n'était plus seule : son mari communiait à côté d'elle.

Le pèlerinage du Berry repartit deux jours après et il arrivait à Bourges le 2 septembre vers midi. Sur le quai, on remarquait un homme d'une cinquantaine d'années tenant par la main une fillette de dix ans. Mme Gordet se porta vers eux d'un pas ferme et rapide. C'était son père, qui à mesure qu'elle approchait, reculait, comme s'il se débattait contre un rêve ; c'était sa fille qui, elle, se jeta à son cou et qu'elle serrait dans ses bras, la dévorant de baisers et remerciant Dieu qui l'avait rendue à son mari, à son père, à sa fille.

On déjeuna à Bourges où l'on avait quatre heures d'arrêt. Mme Gordet fit montre d'un excellent appétit. Alors son père, le sceptique, l'incrédule de la veille, de toujours, n'y tint plus. A la fin du repas il leva gravement son verre et dit : « A la santé de la bonne Vierge de Lourdes ! »

Le docteur Castay rédigea un long certificat daté du 3 septembre 1892 où après avoir décrit les phases de la maladie, il résumait son diagnostic en ces mots : « Médicalement je suis autorisé à conclure à la guérison, que je souhaite entière et durable, dans l'intérêt de la malade. »

Ces derniers mots renfermaient une réserve. Douze ans après, le 28 septembre 1904, Mme Gordet écrivait à M. Bertrin : « La guérison a été aussi complète qu'instantanée. De ma longue et cruelle maladie il ne me reste que le souvenir, que je garderai toute ma vie,

pour remercier Celle qui s'est montrée si bonne et si miséricordieuse pour moi.»

Gloire à Notre-Dame de Lourdes !¹

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

TROIS LEÇONS A MÉDITER

Ite ad Joseph.

Allez à Joseph.

Mes frères,

Chaque année, à pareil jour, on vous redit les gloires de saint Joseph, et votre esprit toujours attentif à ce qui touche à ce grand patriarche, y trouve un nouvel aliment pour nourrir votre dévotion.

Je serai donc heureux, à mon tour, de vous parler du chef de la Sainte Famille, que l'Eglise a tant exalté et dont le culte est encore si vivace au milieu de vous.

Vous entretiendrai-je de sa sainteté ? de la manière dont il a réalisé la perfection évangélique ? Non, mes frères, car on l'a fait souvent, avant moi. J'envisagerai mon sujet sous un autre point de vue, essentiellement pratique, surtout à notre époque de décomposition morale.

1^o S. Joseph réhabilitant le *travail* ; 2^o S. Joseph rétablissant le *principe d'autorité* ; 3^o S. Joseph restaurant la *famille*. Voilà, mes frères, les trois pensées que je vais développer devant vous.

I

Quand Adam eut désobéi à son Créateur, il entendit prononcer contre lui cet anathème : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » A partir de ce moment, le travail devient pour lui fatigant et pénible, et sa postérité se voit l'héritière forcée de cette malédiction. Homme déchu, courbe-toi, maintenant, sous cette dure loi ; il faut que tu arroses de tes sueurs le pain que tu dois manger. Mais je t'entends murmurer ; tu ne saurais te soumettre volontiers à cette exigence. Dieu reçoit tes blasphèmes et la société tes malédictions. Tu reviens le soir, harassé de fatigue ; la sueur et la poussière ont assombri tes traits. Le matin, tu voudrais bien prolonger ton repos ; mais tes enfants demandent un morceau de pain. Debout, il faut travailler !

Quelle existence pour celui qui n'a pas la

foi ! Rien ne peut l'encourager. Toujours courbé sous le poids de sa misère, n'espérant aucun repos, aucune récompense après cette vie, il maudit son état, et pour lui le riche est un objet d'exécration. Pauvre artisan, que je te plains ! Mais pourquoi excites-tu ma compassion ? C'est que tu n'as plus la foi. Ah ! si tu avais conservé celle de ton enfance et de ta première communion, elle te ferait lever les yeux vers le ciel, elle ferait retentir à tes oreilles des paroles d'encouragement et d'espérance ; elle te dirait que le travail est une nécessité, une expiation ; elle te conduirait à Nazareth, dans un modeste atelier. Alors, un spectacle réconfortant s'offrirait à tes regards. Tu verrais là, pour ton édification, un patriarche de souche royale, manier les outils de charpentier. Que dis-je ? tu verrais plus encore : l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, soumis à la loi du travail. Pourrais-tu désormais maudire ta condition ? Ne l'accepterais-tu pas avec reconnaissance, puisqu'elle te donne des traits de ressemblance avec Jésus et Joseph, puisque, pour te faire agréer le joug du travail, Dieu a voulu y soumettre ses plus chers amis ?

Oui, mes frères, saint Joseph ouvrier met en honneur le travail, et la simple vision de l'atelier de Nazareth est plus efficace, pour inspirer à l'artisan l'amour de sa condition, que tous les discours creux et sonores. Comme il grandit sous ce patronage, l'ouvrier chrétien ! La sueur, il est vrai, inonde son visage, comme celui de l'ouvrier sans foi. Mais quelle différence entre les deux ! Pour le premier, le travail n'est pas seulement la source d'un salaire ; c'est encore un hommage d'expiation rendu à la divinité, une soumission généreuse à l'arrêt porté contre Adam et sa postérité : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Le second, au contraire, ne cesse de se plaindre, il assaisonne son travail de malédictions et de blasphèmes. Il est devenu comme une machine, fonctionnant jour et nuit, sans donner à son esprit et à son cœur les délassements qu'ils réclament.

Ce n'est point là le travail de saint Joseph. Comme il le sanctifiait ! Si son front se courbe sur son rabot, il se relève aussi vers le ciel, et son regard plongeant dans l'infini puise en Dieu la patience et la joie du devoir accompli.

Ne murmurez donc plus, modestes ouvriers. Aimez votre condition. Depuis que saint Joseph et Jésus-Christ lui-même l'ont partagée, vous avez lieu d'en être fiers. Elle ne vous dégrade point, mais vous honore, puisque vous avez pour compagnons de vos labeurs un Dieu et un grand saint. Encouragés par cette pensée, vos travaux seront moins durs, vous y trouverez le moyen de rendre gloire à la divinité, d'expier vos fautes, tout en pourvoyant à votre subsistance ainsi qu'à celle de vos enfants.

¹ Bertrin, p. 253-277. — Zola était là. Il la vit le 30 août même au Bureau des constatations, l'interrogea, ainsi que le curé d'Henrichemont qui était présent. Il ne brilla point dans son interrogatoire et se borna à conclure : « S'il y avait une tumeur, qu'est-ce qui prouve qu'elle ne reviendra pas ? » Le temps l'a prouvé. Le romancier a choisi Mme Gordet comme l'héroïne principale de son roman, sous le nom de Mlle de Guersaint.

II

Saint Joseph, en réhabilitant le travail, rétablit aussi le principe d'autorité.

La plus grande plaie de la société, aujourd'hui, c'est le mépris, la haine de toute autorité. Partout, en effet, depuis le premier degré de l'échelle sociale jusqu'au dernier, c'est le même cri de révolte : « *Non serviam*, je ne servirai pas, je n'obéirai pas. »

Dieu lui-même est outragé dans son autorité. Tous les jours des milliers d'impies, de blasphémateurs, jettent un défi à sa puissance. Tous les jours, ils répètent cette parole des juifs déicides : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Sa loi, nous la rejetons ; ses doctrines, nous les repoussons, elles nous inspirent un suprême dégoût ! »

Si l'autorité de Dieu est méconnue, celle de l'Eglise, plus encore, est battue en brèche. Sans parler de toutes les sectes bigarrées qui lui refusent obéissance, que de chrétiens foulent aux pieds ses préceptes ! Que de profanations du dimanche ! que d'absences à la messe ! que d'entorses à la loi de l'abstinence !

Mais l'instinct de la rébellion se rencontre dans l'enfant lui-même. Quel cas fait-il de l'autorité paternelle ? Où est le jeune homme qui courbe respectueusement son front devant la volonté de son père ? A peine adolescent, il se complaît à rêver son indépendance. Il veut être son maître. Si, par ailleurs, Dieu l'a doué d'une intelligence plus qu'ordinaire, c'est un petit phénix qu'il faut respecter, un petit Dieu qu'il faut adorer. Pères et mères, abdiquez vos pouvoirs : vous n'avez plus le droit de commander ; passez le sceptre à vos enfants. Et, mes frères, cet esprit d'insubordination n'est pas une rareté, c'est un mal contagieux qui gagne chaque jour du terrain.

En face de cette tendance à la révolte, nous avons besoin de recourir à la vraie notion de l'autorité. Allons à Nazareth. Là, nous apprendrons à soumettre notre volonté à celle des détenteurs du pouvoir. Dans la modeste maison de la Sainte Famille, il y avait trois membres. Le premier en dignité, c'était l'Enfant Jésus, vrai Dieu et vrai homme ; puis son auguste mère, la plus sublime des créatures ; enfin saint Joseph, plus grand que les autres saints, mais bien inférieur à Marie et à Jésus. A qui donc appartient l'autorité ? à qui le commandement ? Est-ce à Jésus, le maître du monde ? Non, mes frères. Est-ce à Marie, l'amie de Dieu par excellence ? Pas davantage. Le sceptre est tenu par le moins digne, parce qu'il est revêtu de par Dieu du caractère sacré de l'autorité. Saint Joseph impose sa volonté à Jésus et à Marie, et ses augustes subordonnés ne dédaignent pas de faire fléchir leur volonté devant la sienne.

Hérode cherche-t-il à faire mourir l'Enfant Dieu, c'est à Joseph que s'adresse le messager

céleste : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, hâte-toi de partir, il est temps. » Quand il faut quitter le lieu de l'exil, l'ange s'adresse à lui encore, pour lui dire de ramener les fugitifs dans la terre d'Israël.

D'ailleurs, l'autorité de Joseph sur Jésus enfant s'exerça sur Jésus adolescent. Rappelez-vous les longues années que Notre-Seigneur passa dans l'atelier de Nazareth. Quelle était sa ligne de conduite ? Que faisait-il ? Il travaillait, il obéissait, il était soumis à ses parents. Avons-nous jamais songé, mes frères, à ce mystère d'un homme imposant sa volonté à un Dieu, d'un Dieu soumettant la sienne à un homme ? L'autorité paternelle exerçant pleinement ses droits, la soumission la plus complète à cette autorité, voilà le spectacle que nous offre la Sainte Famille. Jésus, Marie, Joseph, c'est bien le type, le modèle parfait de la famille ; c'est bien à cette école que nous devons apprendre à courber le front devant l'autorité légitime.

Chrétiens, obéissez à Dieu et à l'Eglise, comme Joseph obéissait aux ordres de la divine Providence ; épouses, soyez soumises à vos époux, comme Marie l'était au sien ; enfants, respectez votre mère, obéissez à votre père, comme Jésus obéissait à son père nourricier. Que tous les foyers soient les reproductions de celui de Nazareth, que toute autorité soit respectée, ce sera l'ordre parfait, un ciel sur la terre.

III

A l'école de saint Joseph, nous l'avons vu, l'ouvrier apprend à aimer le travail, et l'homme, qui voudrait ne relever que de lui-même, voit de quel prestige doit être environnée l'autorité. Mais l'atelier de Nazareth nous montre encore ce que doit être la famille, en la réhabilitant. La famille, c'est la première société, c'est l'embryon d'un peuple. Bien gouvernée, elle fera ressentir à celui-ci les merveilleux effets de sa bonne direction.

Je ne voudrais pas retracer devant vous le tableau de la famille avant la venue du Sauveur. Il fait frémir. Le père est un cruel tyran ; la mère une pauvre esclave, une chose négligeable, plutôt qu'un être humain ; l'enfant une pauvre petite créature qu'on brutalise et à qui l'on enlève la vie à volonté.

Jésus apparaît au milieu de cette décrépitude morale, et soudain la face des choses est modifiée. Au père, à la mère, à l'enfant, il trace le programme à suivre. Il dit au père : « Tu es chef, mais non oppresseur ; » à l'épouse : « Tu es compagne, mais non esclave ; » à l'enfant : « Ta vie doit être en sûreté au foyer paternel. Ton père est là pour te diriger, te commander ; à toi d'obéir. »

Mais, aujourd'hui, que devient ce programme dans un grand nombre de familles ? Ici, l'époux maltraite sa compagne ; là, l'épouse refuse à

son époux la soumission respectueuse qu'elle lui doit ; et l'enfant, témoin de ces discordes domestiques, n'a plus pour ses parents de piété filiale. Ainsi la famille se désagrège, les joies pures du foyer ne sont plus connues. Chacun se répand au dehors, car on ne trouve plus chez soi que l'ennui et le dégoût.

Aussi, voilà que l'Eglise fait briller aux yeux des parents une vive clarté, elle rehausse les gloires de saint Joseph, et elle attire tous les regards sur ce modèle sublime du chef de famille. Tout père chrétien doit se régler sur lui. Il est, comme saint Joseph à l'égard de Jésus et de Marie, le représentant de Dieu qui partage avec lui le titre auguste de Père. Pour lui, son épouse et ses enfants, comme pour le saint Patriarche, sont un précieux dépôt sur lequel il doit veiller avec la plus tendre sollicitude. Prévenir les dangers, les écarter, subvenir aux besoins de ces êtres chéris, telle est sa mission.

Que fait saint Joseph pour Jésus et Marie ? Il est leur providence, il écarte les dangers : la fuite en Egypte pendant la nuit, le séjour prolongé dans ce pays, en sont la preuve. Parents, voilà votre modèle. Vos enfants sont-ils menacés d'un péril ? Soyez vigilants, car des Hérodes perfides feraient mourir leur âme délicate et frêle. Et ici, mes frères, quelle douloureuse expérience ! Oui, ils s'appellent légion ces parents insouciantes, qui, pour n'avoir pas surveillé la conduite de leurs fils et de leurs filles, doivent s'écrier, comme le patriarche Jacob : « Une bête cruelle a dévoré mes enfants ! »

Que fait encore saint Joseph ? Il est plein de sollicitude. Jésus est perdu à l'âge de douze ans. Il le cherche aussitôt, et ses angoisses dureront trois jours. Il n'a pas de répit qu'il ne l'ait retrouvé. D'ailleurs, l'enfant Dieu répond à la bienveillance de Joseph : il est bon, aimable, soumis, respectueux. Tous ceux qui le contemplent disent à l'envi : « Heureux parents, d'avoir un tel enfant ! »

Pères et mères de famille, si vous donnez toujours à vos enfants une bonne éducation, ils vous en récompenseront par leur conduite sage et réglée. Vous aussi, vous serez félicités, car on aime à rencontrer des enfants bien élevés. Oui, je le répète, pères et mères, prenez pour type la maison de Nazareth ; ramenez à vos foyers la prière, l'observation complète de tous les devoirs du chrétien, le bon exemple, et en même temps vous ramèneriez chez vous le bonheur, la joie, la prospérité.

En lisant l'Evangile, nous sommes surpris de ne pas y voir en détail la vie du glorieux Patriarche dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Ne nous étonnons pas ; car l'Evangile lui-même comble cette lacune en nous disant que Joseph était un *homme juste*. L'Eglise, en effet, ainsi que ses Docteurs nous enseignent que par cette justice il ne faut pas

entendre seulement la vertu qui porte ce nom, mais encore la réunion de toutes les vertus chrétiennes. Saint Joseph est donc le modèle achevé que nous devons nous efforcer de reproduire dans toute notre conduite. Confiant dans la puissance que ses glorieuses prérogatives lui ont acquise, recourons à lui pour qu'il daigne s'intéresser à notre cause. Nobles et riches, allez à Joseph : il est le fils des rois et des patriarches ; pauvres et artisans, allez à Joseph : il n'a pas dédaigné votre condition, refusé votre travail ; vierges, allez à Joseph : il est vierge et le gardien de la plus pure des vierges ; enfants, allez à Joseph : il a dirigé l'enfance de Jésus ; pères et mères surtout, allez à Joseph : c'est lui qui vous enseignera le moyen de bien gouverner vos familles.

Et maintenant, mes frères, que vous dirai-je encore ? Nous sommes tous réunis, sans doute, pour célébrer le patronage de saint Joseph ; mais là ne s'arrête pas notre devoir, il faut aboutir à des résolutions pratiques. Pour que cette solennité soit fructueuse pour nous, nous imiterons saint Joseph, nous le prions pour nous et pour tous ceux qui nous sont chers. Nous ne serons pas égoïstes en ne pensant qu'à nous-mêmes. Il faut que notre cœur se dilate, que notre charité grandisse. Nous le prions pour l'Eglise notre mère : saint Joseph est son protecteur, il la soutiendra. Nous le prions pour la France, notre chère et bien-aimée patrie, pour que sa foi ne défaille point. Nous le prions pour nos familles, afin que la paix et la concorde y règnent toujours. Nous le prions enfin pour nos chers défunts, car il est aussi le patron des âmes du purgatoire.

Saint Joseph, n'en doutez pas, accueillera avec bienveillance toutes vos supplications. C'est aujourd'hui la fête de son Patronage, il ne peut rien vous refuser. Il me semble qu'en ce moment il prête une oreille attentive à vos prières, et que du haut du ciel il se penche pour vous bénir. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXV

3^e Dimanche après Pâques

JÉSUS PRÉDIT A SES APÔTRES UNE GRANDE TRISTESSE,
SUIVIE D'UNE GRANDE JOIE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (xvi, 16-22)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

16. « Encore un peu, et vous ne me verrez plus ; puis encore un peu, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père. »

17. Certains de ses disciples se dirent donc entre eux : « Que signifie cette parole qu'il nous

dit : Encore un peu, et vous ne me verrez plus ; puis encore un peu, et vous me verrez ? Et cette autre : Parce que je vais à mon Père ? »

18. Ils disaient donc : « Que signifie ce mot : Encore un peu ? Nous ne savons de quoi il parle. »

19. Mais Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : « Vous vous questionnez entre vous sur ce que j'ai dit : Encore un peu, et vous ne me verrez plus ; puis encore un peu, et vous me verrez. »

20. « En vérité, en vérité je vous dis que vous pleurerez et gémirez, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans l'affliction, mais votre affliction se changera en joie. »

21. « La femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais quand elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né au monde. »

22. « Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira ; et personne ne vous ravira votre joie. »

§ 1er. — Préliminaires

— *Pourriez-vous nous dire quel jour Jésus a ainsi annoncé à ses disciples les tristesses et les joies qui les attendaient ?*

— Ce fut la veille de sa mort, quelques heures seulement avant de se livrer à ses ennemis. Après avoir inauguré la Pâque nouvelle et la nouvelle Alliance par l'institution de la sainte Eucharistie, Jésus fit à ses disciples ses derniers adieux.

— *En quel endroit ?*

— Dans la salle même où il venait de célébrer la dernière cène et de se donner en nourriture. Judas n'était plus là ; il pouvait ainsi librement faire ses suprêmes confidences.

— *Combien de temps durèrent ces ému-vants adieux ?*

— Le texte ne le dit pas bien clairement ; mais il est permis de croire que le discours d'adieux dura assez longtemps ; il avait commencé alors que tous étaient encore à table, et il se continua alors que Jésus et les siens s'étaient déjà levés pour aller au jardin de Gethsémani.

— *Quel est l'apôtre qui nous a transmis ce suprême discours ?*

— C'est l'apôtre S. Jean. A l'apôtre de la charité revenait l'honneur de nous dire les dernières effusions du Cœur de Jésus.

— *Nous l'a-t-il donné tout entier ?*

— Il semble bien qu'il ne l'a pas reproduit intégralement ; l'apôtre en retrace les idées à mesure qu'elles reviennent à son souvenir ; mais ce qu'il nous en dit suffit à nous faire entrevoir la sublimité de ces derniers enseignements du Maître.

— *Quel est le sentiment qui domine tout le discours ?*

— Le Cœur du Sauveur s'y fait sentir tout débordant d'amour pour les siens et ne se lassant pas d'instruire, d'avertir et de consoler.

— *N'aurons-nous pas l'occasion d'en expliquer plusieurs passages ?*

— Oui, car l'Eglise y a puisé la plupart des Evangiles que d'ici à la Pentecôte elle propose à la méditation des fidèles.

— *A quelle partie du discours appartient l'Evangile de ce jour ?*

— C'est une des dernières paroles de Jésus à ses apôtres. Il semblait avoir terminé ses adieux quand, avant de quitter la salle, il juge nécessaire d'appeler encore une fois leur attention sur un point décisif pour leur foi.

— *Quel était donc ce point décisif ?*

— C'était sa mort prochaine, suivie à bref délai de sa résurrection. La perspective d'une séparation imminente domine et motive tous les adieux ; mais les apôtres ne la saisissent guère, et l'idée d'une résurrection leur échappe totalement.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Pourriez-vous nous résumer en quelques mots le contenu de l'Evangile ?*

— Jésus prédit à ses disciples que sa mort imminente sera pour eux une cause de tristesse, mais que peu après, sa résurrection leur rendra la joie.

— *En quels termes annonce-t-il ces deux grands événements ?*

— Il dit : « Encore un peu, et vous ne me verrez plus ; puis encore un peu, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père. »

— *Quel était son but en parlant ainsi d'une disparition et d'une réapparition auxquelles les Apôtres se trouvent intéressés ?*

— C'était de réveiller leur curiosité : il importait en effet que les Apôtres, en voyant la réalité, pussent se souvenir sans effort que tout leur avait été prédit.

— *Comprirent-ils au moins le sens de la prédiction ?*

— Non ; comme plusieurs fois déjà précédemment, ils furent embarrassés par le langage du Maître. Ce n'était pas seulement une demi-obscurité qui régnait dans leur esprit, c'était une obscurité totale, et ils étaient à se demander le sens de chaque terme.

— *N'y a-t-il pas quelque point surtout qui leur paraissait inintelligible ?*

— Ils ne savaient pas au juste ce que devait être le voyage vers le Père dont Jésus leur parlait ; mais ce qu'ils comprenaient encore moins, c'était le sens des mots : *Encore un peu.*

— *Et pourquoi ?*

— Un départ précipité, alors que tout semblait réussir pour leur Maître, choquait absolument toutes leurs idées ; et toute séparation leur paraissait impossible parce qu'ils étaient bien décidés à ne pas l'abandonner.

— Toutefois, comme ils étaient en cause, cherchèrent-ils le sens de l'énigme ?

— Ils mirent en commun leurs lumières et s'interrogèrent mutuellement mais sans succès. « Nous ne savons de quoi il parle, » telle fut leur conclusion.

— Jésus dut donc leur expliquer le sens de ses paroles ?

— Oui ; sachant que ses disciples désiraient des éclaircissements, il prévient leur demande, et il leur fait entendre qu'il s'agit pour eux d'une séparation douloureuse ; mais il le leur dit avec une délicatesse exquise.

— Comment cela ?

— D'abord il n'insiste pas sur ce que veut dire *Encore un peu* ; les disciples auraient été trop alarmés s'ils eussent su que ce peu de temps n'était plus que de quelques heures. Ensuite il se hâte d'ajouter que la tristesse de la séparation ne durera pas longtemps.

— Et pendant ces heures de tristesse, que devait faire le monde ?

— Jésus le dit, il devait se réjouir. Et de fait, quand le Sauveur eut expiré sur la croix, Satan, le monde, les princes des prêtres, tous les ennemis du Christ furent dans la joie, tandis que ses amis furent dans l'affliction et les larmes.

— Les disciples saisirent-ils tout le mystère de tristesse et de joie que Jésus leur annonçait ?

— Certainement non ; ils n'en eurent l'intelligence complète qu'après la résurrection. Mais leur désir d'interroger fut satisfait, et ils n'insistèrent pas.

— Que leur avait fait comprendre d'ailleurs la comparaison de la femme qui enfante ?

— Ils avaient pu deviner que leur douleur serait immense au départ du Maître, qu'elle ne durerait pas longtemps, et que les joies du retour la feraient totalement oublier.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— En annonçant à ses apôtres la tristesse et la joie, Jésus s'adressait-il à eux uniquement ?

— Non, il s'adressait à tous les fidèles ; car le souvenir de la mort du Sauveur doit exciter chez tous une douleur profonde, comme le souvenir de sa résurrection doit faire naître la joie et l'espérance.

— Quel sens renferme en outre l'idée qui termine l'Evangile : « Personne ne vous ravira votre joie » ?

— Il semble bien que Jésus ait eu en vue non seulement le bonheur que sa résurrection devait apporter aux disciples, mais encore les joies éternelles que la mort ne peut ravir. C'est du moins la pensée de saint Augustin.

— Quel est alors le peu de temps pendant lequel durera la tristesse d'être séparé de Jésus ?

— C'est le temps de la vie, qui en comparaison de l'éternité n'est qu'un instant très court. Le Sauveur est, pendant cet instant, comme absent ; puisqu'il est retourné vers son Père ; mais encore un peu, et on le retrouve au ciel.

— Comment les mondains passent-ils cet instant éphémère ?

— Ils ne songent qu'aux plaisirs ; ils se réjouissent souvent au détriment des disciples du Christ, en se donnant la criminelle jouissance de les poursuivre de leur haine ou de leurs sarcasmes. Joie insensée, car elle se termine par l'éternelle tristesse.

— Quels sentiments ont au contraire les disciples de Jésus ?

— Ils éprouvent comme une souffrance d'être privés de sa présence, et comme saint Paul ils soupirent après le moment où ils auront le bonheur de lui être réunis.

— N'y a-t-il pas une séparation qui doit leur être particulièrement pénible ?

— Oui, la séparation qui s'opère par le péché. Les vrais chrétiens la redoutent, et quand ils ont eu le malheur de s'éloigner de Jésus par quelque faute, ils n'ont de paix qu'après l'avoir retrouvé.

— N'y a-t-il pas d'autres tristesses inséparables de la vie présente ?

— Tous les sacrifices que Dieu peut demander, toutes les souffrances qu'il envoie, toutes les humiliations qu'il permet, toutes les peines qu'il fait subir, les mépris, les injures, les persécutions que l'on a à endurer pour le Christ, sont autant de tristesses qui affligent pendant le court instant d'ici-bas.

— Que doit alors se rappeler un chrétien pour ne point perdre courage ?

— Il doit se souvenir que les afflictions d'ici-bas passent rapidement et qu'elles sont suivies de joies inénarrables et éternelles.

XXVI

Pour le Patronage de saint Joseph

LE BAPTÊME DE N.-S. J.-C.

Suite du saint Evangile selon S. Luc (III, 21-23)

En ce temps-là,

21. Au temps où tout le peuple recevait le baptême, il arriva que Jésus l'ayant reçu lui aussi et étant en prière, le ciel s'ouvrit.

22. Et le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle semblable à une colombe, et du ciel se fit entendre une voix, disant : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis mes complaisances. »

23. Jésus commençait alors environ sa 30^e année et passait pour le fils de Joseph.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Pourriez-vous nous dire le nom de celui qui baptisait ainsi tout le peuple ?

— C'était Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth. Il reçut à cause de cela le surnom de *Baptiste* ou *Baptiseur*.

— *Pourquoi tout le peuple accourait-il près de Jean-Baptiste ?*

— Cet homme extraordinaire venant du désert était, à cause de sa vie mortifiée, regardé comme un grand prophète. Publicains, pharisiens et soldats accouraient avec toute la foule pour le voir et l'entendre.

— *Vous rappelez-vous où Jean-Baptiste faisait entendre sa prédication ?*

— C'était sur les rives du Jourdain, non loin de l'embouchure du fleuve dans la mer Morte.

— *Et que disait-il ?*

— Il prêchait un baptême de pénitence pour la rémission des péchés. En même temps, il annonçait la venue toute prochaine du Messie et la nécessité de lui préparer les voies. Lui-même en était le Précurseur.

— *Quel effet produisait sur la foule la prédication de Jean ?*

— La venue du Messie était pour tout Israélite l'événement capital ; il fallait se préparer à recevoir dignement le Libérateur promis, et à cause de cela chacun acceptait la loi de pénitence et le baptême que Jean annonçait.

— *Qu'était-ce que ce baptême ?*

— C'était une ablution du corps entier qui figurait la purification que doit opérer la pénitence ; il en était la première œuvre extérieure.

— *Avait-il par lui-même la vertu d'effacer les péchés ?*

— Non ; cette cérémonie pouvait suggérer ou exciter des sentiments de pénitence, mais n'avait pas d'autre efficacité. Jean-Baptiste lui-même distingue son baptême du baptême que devait donner le Christ.

— *Quelle différence met-il entre les deux ?*

— « Je ne baptise que par l'eau, mais celui qui doit venir baptisera par l'Esprit-Saint et le feu, » disait le Précurseur.

— *Qu'indiquait-il par là ?*

— Il affirmait ainsi que seul le baptême du Christ devait opérer la sanctification par l'action du Saint-Esprit et l'effusion d'une ardente charité.

— *Pourquoi Jésus a-t-il voulu recevoir de Jean un baptême bien inférieur à celui qu'il devait instituer ?*

— Jésus ayant pris la responsabilité des péchés de tous, s'était fait pécheur aux yeux de son Père ; par suite, il devait se soumettre à toutes les cérémonies expiatoires.

— *Quelle leçon donnait-il par cet acte d'humilité ?*

— Il apprenait aux pécheurs la nécessité de la pénitence et confirmait la mission et la doctrine de Jean-Baptiste. De plus, en s'imposant de recevoir son baptême, il indiquait

par avance l'obligation de recevoir le baptême plus parfait qu'il établirait.

— *Tous les évangélistes nous ont-ils parlé de ce baptême de Jésus ?*

— En recevant le baptême, Jésus inaugurait sa vie publique ; le fait méritait donc d'être consigné, et aucun Évangéliste ne l'a passé sous silence. Les trois Synoptiques le racontent à peu près dans les mêmes termes ; le quatrième Évangile a ceci de particulier : c'est qu'il rapporte le témoignage que le Précurseur lui-même en a donné.

— *Qu'y a-t-il à remarquer dans ce témoignage de Jean ?*

— Quoiqu'il fût le Précurseur du Messie et qu'il ait annoncé sa venue imminente, il avoue ne l'avoir point connu auparavant et avoir attendu, avant de reconnaître en lui le Fils de Dieu, le signe extérieur qui lui avait été promis.

— *Quel était ce signe ?*

— Celui qui l'avait envoyé pour baptiser lui avait dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. »

— *Combien de temps attendit-il cette manifestation ?*

— Peut-être six mois après avoir commencé sa mission. Le Précurseur et le Sauveur durent entrer en scène dès qu'ils eurent atteint l'âge légal qui leur permettait d'enseigner publiquement ; aussi pense-t-on que le temps qui sépara leur naissance sépara aussi le commencement de leur ministère.

— *A quelle époque de l'année Jésus aurait-il demandé le baptême ?*

— Selon les traditions primitives, on était en hiver, mais le climat exceptionnellement doux de cette région du Jourdain permettait, même en cette saison, de donner le baptême par immersion.

— *Quels furent les sentiments du Précurseur quand Jésus parut devant lui ?*

— S. Matthieu nous dit que se jugeant indigne de lui conférer le baptême, il le lui refusa tout d'abord ; avant d'avoir la preuve céleste de sa divinité, il avait déjà reconnu en lui celui qui lui était supérieur, et il lui dit : « C'est moi qui aurais besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ! »

— *Que répondit Jésus ?*

— « Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions toute justice. »

— *Quelle était donc cette justice que Jean-Baptiste devait accomplir ?*

— Il devait rester dans sa mission de Précurseur et ne pas devancer pour lui-même, en recevant le baptême de Jésus, le règne de la loi nouvelle. Il devait aussi se soumettre à celui qui demandait le baptême et le lui accorder.

— *Et Jésus, quelle justice devait-il ?*

— Il devait observer toutes les prescriptions de la loi mosaïque jusqu'à ce qu'il leur ait substitué celles de la nouvelle alliance. Il devait aussi inaugurer par les formalités extérieures de la pénitence sa mission de Rédempteur, et donner à son Père l'occasion de le présenter au monde.

— *Jean se laissa-t-il convaincre ?*

— Il comprit immédiatement ce que voulait le Sauveur ; il consentit à le baptiser et le Sauveur entra dans les eaux du fleuve.

— *A quel endroit du Jourdain Jésus reçut-il le baptême ?*

— Probablement dans le pays d'Ennon, là où, selon le 4^e évangile, Jean-Baptiste donnait encore le baptême quand Jésus revint du désert. Là, le Jourdain, large à peine de vingt-cinq mètres, est bordé par une lisière de roseaux gigantesques et d'arbres variés entremêlés de lianes épaisses.

— *Quels souvenirs bibliques se rattachaient à cette région ?*

— C'était là que les Hébreux, sous la conduite de Josué, avaient passé le Jourdain à pieds secs pour entrer dans la Terre promise. C'était là aussi qu'Elie avait divisé les eaux du fleuve avant d'être enlevé au ciel sur un char de feu.

— *Pourriez-vous nous dire maintenant pourquoi le texte de S. Luc a été choisi de préférence en cette fête du Patronage de S. Joseph ?*

— C'est parce que cet évangéliste, mettant en regard la filiation divine de Jésus et sa généalogie selon la chair, a l'occasion de nous parler de son père légal.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Que nous dit donc ce texte ?*

— L'Evangéliste reproduit surtout le témoignage céleste rendu à la nature divine de Jésus, mais le mot de la fin nous indique les prérogatives de saint Joseph.

1^o Le témoignage divin

— *Quê fit Jésus après avoir reçu l'ablution baptismale ?*

— Il sortit du fleuve et se mit en prière, pendant que Jean continuait de baptiser ceux qui se présentaient.

— *Quelle fut l'efficacité de cette prière du Sauveur ?*

— Elle obtint la manifestation par laquelle Jean devait reconnaître celui dont il était le Précurseur.

— *Pourquoi cette manifestation ne se produisit-elle pas au moment du baptême ?*

— Dieu voulait enseigner que les œuvres des

hommes n'ont par elles-mêmes aucune efficacité, mais que le ciel s'ouvre pour répandre ses grâces par la prière et les mérites du Sauveur.

— *Dites-nous, avec l'Evangéliste, ce que fut la manifestation ?*

— « Le ciel s'ouvrit, l'Esprit de Dieu descendit sous une forme corporelle semblable à une colombe et vint se reposer sur Jésus, et une voix du ciel se fit entendre disant : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis toutes mes complaisances. »

— *Avez-vous déjà vu cette scène représentée ?*

— Un grand nombre de tableaux et d'images la reproduisent ainsi : des rayons lumineux semblent s'échapper des profondeurs des cieux et inondent la tête du Sauveur qui lui-même est dans l'attitude de la prière ; au milieu de ces rayons on voit la colombe se diriger vers Jésus, et le Père céleste apparaît dominant les rayons et laissant échapper de ses lèvres les paroles qui affirment la filiation divine du Sauveur.

— *Pourquoi tous ces phénomènes qui frappaient ainsi les yeux et les oreilles ?*

— Dieu accommodait ainsi à la faiblesse humaine la révélation qu'il faisait. Nous percevons d'abord par les sens et nous connaissons ensuite par l'intelligence ; mais ne pouvant se révéler lui-même aux sens puisqu'il est pur esprit, il s'est manifesté par des signes sensibles capables de donner une idée de ce qu'il est en lui-même.

— *Que signifie le rayon lumineux descendant des profondeurs des cieux ?*

— Il marque l'union intime qui existe entre Dieu et Jésus, et figure l'Esprit-Saint qui unit de toute éternité le Père et le Fils dans leur vie céleste et unit de même le Père et le Fils incarné sur terre.

— *Pourquoi en outre l'Esprit-Saint vient-il sous la forme d'une colombe ?*

— La colombe est le symbole de l'innocence, de la douceur, de l'amour et de la paix ; il convenait que le Saint-Esprit vint se reposer sous cette forme sur celui qui est la sainteté parfaite, l'agneau plein de douceur, l'amour qui s'immole et le réconciliateur suprême du ciel et de la terre.

— *Ne convenait-il pas aussi à l'Esprit-Saint d'apparaître ainsi ?*

— Oui, car l'Esprit de Dieu est lui-même le principe de la sainteté, de la douceur et de la charité, et c'est par la sanctification qu'il donne, qu'on rentre en grâce avec Dieu.

— *Ce signe aurait-il suffi à faire connaître le mystère qui était révélé ?*

— Non ; il fallait que Dieu lui-même en donnât l'interprétation ; voilà pourquoi du ciel se fait entendre une voix déclarant que celui sur qui descend l'Esprit est le Fils de Dieu.

— *Quel était le but de cette manifestation grandiose ?*

— Dieu le Père présentait son Fils à la terre comme le don suprême de son amour, et le Saint-Esprit le consacrait roi, docteur et Sauveur de l'univers.

— *Le Fils recevait-il ainsi de nouvelles prérogatives ?*

— Non, le ciel indiquait seulement et rendait visible ce qui déjà existait. Car Jésus, Fils de Dieu, n'a rien à recevoir, il a tout reçu dès le commencement. La voix céleste en effet ne dit pas : « Voilà celui qui devient mon Fils bien-aimé ; » mais : « Voilà celui qui est mon Fils bien-aimé. »

— *La filiation divine qui est affirmée en Jésus n'est donc pas la même que celle qui est communiquée par le baptême ?*

— En prenant possession du baptisé, la Sainte Trinité lui donne une filiation adoptive ; mais Jésus est Fils de Dieu par nature, et cela n'appartient qu'à lui ; il est le Fils unique de son Père.

— *Quels mystères furent donc révélés ?*

— La Sainte Trinité tout entière apparaît d'une façon suffisante pour que l'on en ait une idée ; mais le mystère de l'Incarnation, jusque-là le secret du ciel et de la Sainte Famille, est plus explicitement promulgué.

— *Comment cela ?*

— Celui qui est proclamé Fils de Dieu est bien l'homme que l'on connaît comme fils de Joseph ; c'est donc que le Fils de Dieu s'est fait homme.

2^e Prerogatives de saint Joseph

— *Quel est donc le contraste apparent sur lequel S. Luc appelle l'attention ?*

— C'est celui qui semble exister entre l'affirmation céleste et l'idée que l'on a de Jésus. D'après la voix qui se fait entendre, il est Fils de Dieu ; d'après l'opinion, il est fils de Joseph.

— *N'avait-on pas raison de croire que Jésus est fils de Joseph ?*

— Joseph était en réalité père de Jésus, la mère de Jésus le désigne par ce titre, et l'on pouvait sans se tromper croire que Jésus était son fils. Mais où l'opinion s'égare, c'est quand elle attribue à Joseph une paternité naturelle, comme l'insinue l'Évangéliste.

— *Joseph n'est donc pour rien dans la naissance du Sauveur ?*

— Non ; pour donner à son Fils la nature humaine, Dieu ne s'est servi que de la bienheureuse Vierge Marie.

— *Comment alors Joseph est-il le père de Jésus ?*

— C'est qu'étant l'époux de Marie, il a eu nécessairement pour fils celui qui est né d'elle par un miracle ; car Jésus en devenant fils de

Marie est né membre de la famille dont Joseph est le chef. Il y avait là une filiation matrimoniale et légale par laquelle le saint patriarche a été, à l'égard du Sauveur, plus qu'un père adoptif ou qu'un père nourricier.

— *Quelles furent dès lors et quelles sont encore les relations de Jésus et de Joseph ?*

— Saint Joseph a eu sur le Christ l'autorité d'un père, avec tous les droits et tous les sentiments de la paternité ; ayant pour fils le Fils de Dieu, il vécut avec lui dans l'union la plus intime et eut pour lui tout l'amour et toutes les sollicitudes paternelles.

— *Et le Fils de Dieu, qu'était-il à l'égard de Joseph ?*

— Il l'honorait comme son père, il avait pour lui l'amour le plus filial et il lui était parfaitement soumis.

— *Que doit-on conclure de ces relations privilégiées ?*

— Si Joseph fut choisi pour être l'époux de Marie, le confident des secrets divins et le père de Jésus, c'est que sa vertu l'avait désigné pour cette sublime mission. Elle n'a fait que grandir dans la compagnie de Jésus et de Marie ; aussi doit-on croire qu'il est supérieur à tous les autres saints.

— *Et quelle est pour nous la conséquence de l'autorité donnée à S. Joseph et de son éminente sainteté ?*

— C'est qu'après Marie, nous ne pouvons pas avoir au ciel de protecteur plus puissant ; nous devons donc mettre en lui toute notre confiance.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Que rappelle à un chrétien la manifestation de la Sainte Trinité au jour du baptême du Sauveur ?*

— Elle nous rappelle que le jour de notre baptême Dieu a pris possession de nous-mêmes pour nous faire participer à sa nature divine. Une vraie filiation nous a faits enfants de Dieu par adoption, comme Jésus l'est par nature.

— *Que sommes-nous devenus par cette filiation divine ?*

— Comme Jésus, nous sommes l'objet des complaisances du Père céleste, les frères du Sauveur et ses cohéritiers du royaume céleste.

— *Ne devons-nous pas conserver précieusement tous ces titres et tous les droits qui en résultent ?*

— Rien de plus nécessaire que de rester enfants de Dieu et d'être toujours dignes des complaisances de notre Père qui est aux cieux ; c'est la condition de notre bonheur éternel.

— *Que demanderons-nous donc avant tout à S. Joseph ?*

— Nous lui demanderons de nous garder comme il a gardé le Fils de Dieu, de nous préserver de tout ce qui pourrait compromettre en nous la vie surnaturelle et divine, d'aimer Jésus et Marie comme il les a aimés lui-même, et de mourir comme lui entre leurs bras.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXIII

L'ENTHOUSIASME

Mes enfants,

Je terminais notre causerie dimanche dernier en vous pressant de vivre l'idéal que vous devez avoir sans cesse devant les yeux. Il ne suffit pas en effet de chercher l'idéal de la vie, de l'aimer spéculativement pour sa beauté morale ; il faut pratiquement vouloir l'atteindre, et le vouloir passionnément. Pour cela, il est une qualité que tous vous devez posséder : c'est *l'enthousiasme*.

I

L'enthousiasme, mes enfants, n'est pas autre chose que la volonté très ferme et très ardente d'atteindre le but rêvé. C'est cet élan qui nous pousse irrésistiblement à la conquête de tout ce qui est grand, noble, généreux. C'est cet amour sacré qui nous fait nous sacrifier pour le succès de toutes les justes causes. C'est, comme on l'a fort bien dit, « la passion de l'idéal. »

Or, mes enfants, atteindre l'idéal que je vous ai placé devant les yeux, n'est pas pour vous un *conseil* que vous pouvez à votre gré suivre ou négliger ; c'est un *devoir rigoureux* qui s'impose à votre conscience ; c'est un appel pressant que le Maître vous adresse et auquel vous ne pouvez vous soustraire sans manquer à l'amour que vous lui devez.

Et comment l'atteindrez-vous, cet idéal, si la divine flamme de l'enthousiasme ne brûle en vous, si son souffle puissant ne vous élève au-dessus des préoccupations matérielles, si son ardeur divine ne vous aide à affronter les difficultés ?

Cette qualité est d'ailleurs une qualité des jeunes. A votre âge, on ne doute de rien. Le danger est entièrement inconnu. L'impossible est un mot ; vous ne le prononcez que le sourire aux lèvres. Votre imagination est vive, votre sensibilité extrême, votre volonté prompte, votre confiance absolue ; votre tête de feu « s'emballe » facilement et votre cœur d'or ne sait pas refuser le don de son amour. C'est ce qui fait dire à Bossuet parlant des jeunes gens, dans son panégyrique de saint

Bernard : « Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant semblable à un vin fumeux ne leur permet rien de rassis et de modéré. » Vous savez, mes enfants, que toutes ces qualités, par leur excès même, peuvent devenir des défauts. Vous sentez bien que les passions de votre cœur peuvent avec une étrange facilité vous faire dévier de la voie droite du devoir. Cependant, ce feu qui brûle en vous, vous ne devez pas l'éteindre ; cette ardeur qui vous pousse à l'action, vous ne devez pas la comprimer. Je vous conseille, bien au contraire, d'entretenir, de développer ces dons qui sont l'apanage de la jeunesse et les sources de l'enthousiasme. Orientez toutes ces puissances de votre âme vers l'idéal que vous vous êtes proposé, et vous ne vous tromperez pas de chemin.

Qui donc oserait dire qu'à l'heure où nous sommes la jeunesse est trop enthousiaste et qu'il faille modérer ses généreux élans ? Il y a plus de 50 ans, Montalembert disait déjà : « L'enthousiasme ! ce qui s'en va de plus en plus au sein de nos civilisations envahies par les choses positives et les réalités brutales ! l'enthousiasme ! ce qui a créé les Francs ; ce qui a chassé l'étranger de notre sol au moyen âge ; ce qui a fait les Croisades ; ce qui a constitué cette chose si fière et si renommée autrefois dans le monde entier : le patriotisme français ! Hélas ! l'enthousiasme s'en va, et Dieu avec lui, car l'enthousiasme, selon la sublime étymologie du mot, c'est Dieu en nous ! »

Et, en effet, mes enfants, l'enthousiasme s'en va ; l'enthousiasme est la qualité des jeunes, mais combien de jeunes ne la possèdent pas ! Ne sont-ils pas trop nombreux, les jeunes gens qui ne savent plus se passionner pour rien ! Le devoir, le sacrifice, l'honneur, l'héroïsme, la famille, la patrie, Dieu, sont pour eux des mots vides de sens qui n'éveillent, en leurs âmes endormies, ni grandes pensées, ni généreux désirs.

Voyez-les, ces blasés de 20 ans. Ils portent partout leur sombre mélancolie, ne s'intéressent à rien, semblent fatigués de tout. La sève de la vie est à peine montée dans leurs veines qu'elle paraît être déjà épuisée. C'est Louis Veuillot qui a dit que cette jeunesse ressemble à « un arbre qui pousserait des feuilles fanées. »

Interrogez-les. Leurs réponses vous jetteront dans la stupéfaction, et vous constateriez avec tristesse qu'ils ont déjà perdu toute illusion sur la vie. Ils n'ont pas encore souffert, et ils ne croient pas au bonheur. Ils n'ont pas encore subi de déceptions, et ils ne croient pas à l'amitié.

Essayez de remonter leur courage, de les relirer du triste état dans lequel ils se complaisent ; mettez-leur sous les yeux les exemples

de jeunes gens qui ont su orienter leur vie et l'élever au-dessus du vulgaire, et ils vous tiendront le langage de ce jeune désabusé : « Quelle destinée plus digne d'envie ! Surtout à ces heures mélancoliques où l'on sent la fatigue de la vie, le néant des plaisirs et des joies où l'on s'attache, le lent et impitoyable mouvement des choses qui passent, laissant le cœur inassourvi et découragé, comme on voudrait s'en aller d'un grand coup d'aile vers l'infini ! Mais non, la vie est là avec ses flots de passions, d'intérêts, de convoitises, et je m'y laisse prendre comme si hier ne m'avait pas trompé, comme si demain devait m'apporter quelque chose ! »

Et pour trouver un exemple tout près de nous, regardez, mes enfants, le jeune homme qui, dans un patronage, ne sait s'intéresser à rien. Préparez une séance, choisissez un drame passionnant et demandez-lui son avis. Il ne le donnera que pour vous faire part de son indifférence, pour ne signaler que les difficultés et vous annoncer un « four » certain. Essayez de l'intéresser à un jeu, à la préparation d'une fête, à un concours de gymnastique ; pour vous être agréable, il vous suivra peut-être, mais sans élan et sans goût. Proposez-lui d'assister à une discussion de cercle d'études : il vous dira que cela ne modifiera pas ses idées (car il prétend en avoir). Engagez-le à faire un peu d'apostolat près des jeunes : avec conviction, il vous affirmera que ce serait du temps perdu.

Eh bien ! mes enfants, sont-ils jeunes tous ces blasés de 20 ans qui ne savent même pas sourire à la vie ; qui méconnaissent toutes les énergies, toutes les richesses que Dieu a cachées dans leurs âmes ; qui ne savent pas utiliser les heures si fécondes du printemps de la vie ; qui ne comprennent pas que si les fausses joies « d'hier » les ont trompés, la journée de « demain » peut leur apporter, avec la vertu, la paix et le bonheur ?... Non, ils ne sont pas jeunes ! Car la flamme de l'enthousiasme n'a jamais éclairé ni échauffé leurs âmes. A les écouter, on croirait volontiers qu'ils sont passés de l'enfance à la vieillesse, et nous les entendrons peut-être un jour s'écrier, avec quelque remords : « O ma jeunesse, ma jeunesse ! Pourquoi m'avez-vous abandonné, et pourquoi faut-il nous quitter avant même que de nous être bien connus ! »

II

1. Mes enfants, ayez de l'enthousiasme, et pour cela MÉFIEZ-VOUS DE L'ESPRIT DU JOUR.

C'est un *esprit critique*. Aujourd'hui on a remplacé Dieu par la science qui règle tout, qui connaît tout, qui explique tout. Son esprit de critique a tout envahi. Il n'a pas tout

expliqué pour cela ; il a tout au plus changé les mystères de place. Mais, comme pour se venger de son échec, il nous a donné la sottise vanité de vouloir tout connaître et nous a dépouillés de ce qui était une de nos gloires : le dévouement à toutes les grandes causes. Aimez la science, cherchez à vous instruire ; mais que ce ne soit pas au détriment des saintes affections et des généreux élans de votre âme. Bossuet l'a dit : « Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer ! »

C'est un *esprit utilitaire*. Sans doute, il faut que chaque journée nous donne le pain nécessaire à notre subsistance ; mais, ici comme partout ailleurs, l'excès est le défaut. Et que de fois, essayant d'attirer les âmes vers un idéal plus élevé, nous avons entendu la malheureuse réponse : « A quoi cela sert-il ? » — Mes enfants, vous devez travailler pour gagner votre pain ; mais, rappelez-vous que l'homme ne vit pas seulement de pain. Tout en cherchant à devenir de parfaits ouvriers, vous pouvez et vous devez développer les belles facultés de vos âmes. Croyez-moi, le jeune homme qui s'enthousiasme pour les grandes choses ne peut manquer d'ardeur dans son travail quotidien. Bien plus, ayant pour idéal Jésus ouvrier, il trouve le secret d'élever son labeur à une telle dignité qu'il croirait déchoir en y manquant dans les moindres détails.

C'est un *esprit sceptique*. Où en est donc réduite la foi vivante et généreuse des apôtres, des martyrs, des premiers chrétiens ?... Laissons de côté ceux qui font profession ouverte d'athéisme. Regardons seulement dans nos rangs. Nous le disions dans notre dernière causerie, l'idéal de la plupart de nos contemporains ne dépasse guère l'utile et l'agréable. Un reste de foi jette encore sa très faible lueur dans leurs âmes et leur permet de ne pas s'éloigner trop des chemins de la vertu. Mais est-ce là la foi qu'est venu donner Jésus-Christ ; cette foi qu'il a si souvent glorifiée, récompensée ; cette foi qui devra renouveler « ses œuvres et en faire encore de plus grandes ? » (Jo., xiv, 12). Mes enfants, on ne croit plus, ou l'on vit comme si l'on ne croyait pas. Or, sans la foi, on ne peut posséder qu'un enthousiasme factice qui tôt ou tard se brisera les ailes ; ou alors si l'enthousiasme est vrai, il devra jeter la lumière et ramener vers Dieu les égarés.

L'élan et l'ardeur véritables vers le Bien, vers le Beau, vers l'Idéal, vers Dieu, ne peuvent être alimentés en nous que par Dieu. Arrière le scepticisme !

2. Ayez de l'enthousiasme, et pour cela MÉPRISEZ LES MOQUERIES DU MONDE.

Votre jeune ardeur ne manquera pas de susciter des *sourires*. Devant vos efforts pour atteindre les régions supérieures de la vie, les malveillants ou les blasés riront. Ils ne verront en vous que des illuminés, des rêveurs,

¹ Citation de Maze-Sencier, *Les Vies nécessaires*, p. 267.

des illusionnés. Laissez rire, cela coûte peu. Et si votre vue peut distraire un instant ces malheureux, vous ferez un bon acte de charité : leur vie est souvent si noire qu'en y mettant un peu de gaieté vous leur rendrez service !

« *Cela se passera*, dira-t-on ; ce sont des rêves de jeunesse ! Nous les avons eus aussi ; mais, hélas ! la vie avec ses difficultés, ses passions, ses intrigues, etc., etc. » — Mes enfants, à supposer que votre enthousiasme doive un jour disparaître, il serait honteux et criminel à vous d'en éteindre dès maintenant le flambeau. Ne croyez pas d'ailleurs que les difficultés, les passions, les intrigues, les déceptions de la vie soient capables de faire disparaître ce feu divin ; il ne s'éteint que dans les âmes qui ne veulent pas l'entretenir et qui se laissent abattre par les difficultés.

On vous trouvera *trop ardents, trop zélés, trop hardis* dans vos projets, *exagérés* dans vos désirs. Vos amis, vos familles peut-être ne tarderont pas à s'émouvoir devant votre générosité qu'on trouvera certainement intempestive ; on essaiera de vous retenir. — Dites-moi, mes enfants, les ennemis de la foi se font-ils entre eux ces reproches ? Les voyez-vous divisés sur le but à atteindre ? Ne donnent-ils pas au contraire l'exemple de l'union dès qu'il s'agit de combattre l'Eglise ? C'est là sans doute leur « idéal », et je ne crois pas que jamais, parmi eux, quelqu'un ait voulu ralentir l'ardeur d'un combattant. Prenons l'exemple là où il est donné. Ne craignons rien ! ne nous laissons intimider par personne. N'ayons pas d'arrogance, mais de la fierté ; si petite soit notre taille, redressons-la, elle porte une grande âme. Comme on l'a dit : empanachons-nous, cambrons-nous, retrouvons notre moustache « même si nous n'en avons pas ! » Votre but est noble, votre générosité ne vous guide que vers le bien ; ayez donc la franchise et la crânerie qui conviennent à des convaincus. A quiconque vous tiendrait le langage de Néarque à Polyeucte :

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère ; répondez avec la simplicité et la dignité qui caractérise le vrai chrétien :

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

III

En terminant, mes enfants, je vous signalerai rapidement *les bienfaits dont l'enthousiasme vous comble*.

Soyez enthousiastes, *et vous vous élèverez au-dessus des passions viles et dégradantes qui englobent aujourd'hui la jeunesse*. Le flot de boue qui monte ne vous atteindra pas. L'enthousiasme en portant l'âme vers l'idéal, la purifie, la transfigure, et les passions n'ont plus pour elle aucun attrait. Plus l'enthousiasme l'élève, plus l'âme s'identifie au modèle divin qui la captive ; ce qui a fait dire à

Lacordaire que « le front du jeune homme chaste est le resplendissement du front de Dieu ¹. »

Soyez enthousiastes, *et vous vaincrez facilement les difficultés*. Celles-ci sont inévitables ; elles se dressent à chaque instant de votre vie, puisque chaque pas en avant vous demande un effort. Si vous poursuivez votre idéal avec ardeur, les difficultés ne feront que décupler les énergies de vos âmes ; vous serez vraiment de la race des héros que l'Eglise et la France n'ont jamais refusés à Dieu. C'est l'enthousiasme qui fait du savant un génie, du soldat un héros, du chrétien le plus faible un saint.

Soyez enthousiastes, *et vous goûterez les joies très pures de l'âme*. Comme le voyageur de la montagne découvre des panoramas nouveaux et étend son horizon au fur et à mesure qu'il monte, de même l'enthousiasme, en vous élevant, reculera toujours plus l'horizon céleste, vous fera découvrir en vos âmes des cimes inconnues, de nouvelles puissances d'aimer, et par conséquent de nouvelles sources de bonheur. Chaque succès que vous remporterez sur vous-mêmes vous apportera une joie nouvelle qui compensera largement l'effort.

Soyez enthousiastes, *soyez toujours enthousiastes, et vous garderez toujours votre jeunesse*. Les âmes, mes enfants, n'ont pas d'âge, puisqu'elles sont faites pour vivre éternellement. Gardez donc vos âmes jeunes. Ce que vous croyez aujourd'hui ne changera pas demain. La Vérité que vous défendez, le Bien que vous poursuivez, la Vertu que vous recherchez, l'Honneur dont vous vous glorifiez, toutes ces grandes choses qui ne sont autres que Dieu que vous aimez, seront demain ce qu'elles sont aujourd'hui. La vie vous apportera ses peines, ses intrigues, ses contradictions, ses souffrances : les blasés vous en ont prévenus. Ce sera l'heure de la lutte, vous pourrez recevoir des coups très douloureux pour vos âmes ; gardez quand même une confiance inébranlable dans le succès de la cause que vous servez : c'est la cause de Dieu.

Sur le champ de bataille, le soldat blessé, mourant, abandonne-t-il sa patrie ? ne croit-il plus en elle ? ne l'aime-t-il plus parce qu'il va mourir ? Mais non ! il verse la dernière goutte de son sang avec joie pour la faire triompher. Puisque vous luttez pour la Vérité qui ne change pas, pour Dieu qui ne meurt pas, vous lutterez toujours avec la même ardeur, la même générosité. En récompense, Dieu gardera votre âme jeune. Même au déclin de la vie, même aux heures de fatigue, elle ne connaîtra pas le découragement.

¹ 2^e Conférence de Toulouse, 1854.

Ami du Clergé du 14 avril 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXV. La Rédemption, 273.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXVII. 4^e dimanche après Pâques, 278.

Fleurs de Lourdes. — IX. Marie Lemarchand, 281. — X. Marie Lebranchu, 283.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXIV. La conscience, 285.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXV

LA RÉDEMPTION

Un juif qui devait un jour se convertir au christianisme, le frère du Vénérable P. Libermann¹, se promenant avec quelques amis, une croix l'arrêta et lui arracha cette parole : « C'est pourtant une bien grande idée que celle d'un Dieu qui meurt pour les hommes ! Si je pouvais croire !... » Vous, mes frères, vous croyez au mystère rédempteur ; c'est ce mystère qui va faire l'objet de la présente instruction, instruction importante entre toutes, car tout, dans le christianisme, est dans le dogme de la Rédemption. N'est-ce pas en effet premièrement et principalement pour sauver le monde que l'Incarnation a été décrétée par Dieu ? et quand Notre-Seigneur eut opéré notre salut sur la Croix, ne déclara-t-il pas son œuvre achevée, s'écriant : « Tout est consommé !² »

La nature de la Rédemption, l'existence de la Rédemption, telles sont les deux pensées que je vais présenter à votre pieuse attention. Appliquons-nous avec tout l'intérêt qu'il mérite à l'étude de ce chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu.

I. — Nature de la Rédemption

La Rédemption est marquée de trois caractères : elle est parfaite, surabondante, universelle.

I. La Rédemption est parfaite. — La rédemption de la postérité d'Adam est un pur effet

¹ Fondateur de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, dont on commence le procès de béatification.

² Toute la mission de Notre-Seigneur se résume en ces mots : « *Venit enim Filius hominis querere et saluum facere quod perierat.* Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, xix, 10).

de la miséricorde et de l'amour de Dieu pour les hommes. Elle est la conséquence de la déchéance du genre humain, mais non point une conséquence nécessaire. En se révoltant contre son Créateur, la créature avait été justement punie, et elle n'avait aucun droit à réclamer sa réhabilitation. La rédemption n'est donc pas un acte de justice ; c'est un don gratuit de Dieu, qui n'a point voulu abandonner les coupables à eux-mêmes, mais dans sa bonté infinie a décidé de restaurer la nature humaine. « Dieu a tellement aimé le monde, dit saint Jean, qu'il a envoyé son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jo., iii, 16). « C'est en cela, dit-il ailleurs, que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qu'il nous a envoyé son Fils comme une victime de propitiation pour nos péchés. » (I Jo., iv, 10).

Mais le Père céleste ayant résolu de sauver la race humaine, on demande s'il aurait pu le faire autrement que par les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ. On ne peut en douter ; car Dieu pouvait, sans demander aucune satisfaction, accorder à l'homme de se convertir et lui remettre les péchés à la suite de ses actes de pénitence, faits par le secours de la grâce. Il aurait pu aussi se contenter d'une satisfaction imparfaite, fournie par un homme innocent et saint, qu'il aurait établi le chef du genre humain. Mais l'Incarnation était nécessaire dans la double hypothèse que Dieu voulait sauver le genre humain et qu'il ne voulait remettre le péché et rendre la grâce perdue qu'à la condition d'une satisfaction complète. Or Dieu décida qu'il en serait ainsi et qu'une rançon strictement équivalente à la dette pourrait seule racheter l'homme pécheur.

Milton eut donc une belle idée lorsqu'il supposa qu'après le péché, l'Eternel demanda au ciel consterné s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. Les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de séraphins, de trônes, d'archangeurs, de dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir au sacrifice. Cette pensée du poète est d'une rigoureuse vérité en théologie. En effet, où les anges auraient-ils pris pour l'homme l'immense amour que suppose le mystère de la croix ? Nous dirons en outre que la plus sublime des puissances créées n'aurait pas même eu assez de force pour l'accomplir. Aucune substance angélique ne pouvait, par la faiblesse de son essence, se charger de ces douleurs qui, selon Massillon, unirent sur la tête de Jésus-Christ toutes les angoisses phy-

siques que la punition de tous les péchés commis depuis le commencement des races pouvait supposer, et toutes les peines morales, tous les remords qu'avaient dû éprouver les pécheurs après avoir commis le crime. Le Fils de l'homme lui-même trouva le calice amer. Comment dès lors un ange l'eût-il porté à ses lèvres ? Il n'aurait jamais pu boire la Vie, et le sacrifice n'eût point été consommé.

C'est sur la croix que s'accomplit l'œuvre de la régénération universelle. Jésus-Christ en effet y offrit un sacrifice d'une efficacité merveilleuse. Car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés que l'immolation d'un Dieu victime ? Voilà le grand conseil de la sagesse d'en haut, « Dieu en même temps, dit saint Justin, se venge et s'apaise, exige et remet, punit nos péchés et les oublie, frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent¹. »

« C'est un prodige inouï, s'écrie Bossuet, qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu ; qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix.

« Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait ; on avançait pas à pas à la conclusion d'un si grand traité, et Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde. Comme on voit quelquefois un grand orage : le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre, mais en même temps on voit qu'il se décharge peu à peu jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler, par sa propre indignation ; ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant ; la nue crève et se dissipe, Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante, et par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent². »

¹ Epist. ad Diognet., n. 9.

² 3^e Sermon pour le Vendredi Saint, 2^e point. — La Rédemption nous donne droit au pardon. A Rome, quand un patricien châtiât son esclave insolent, l'esclave prenait dans ses mains une image de César ; et si le maître irrité ne s'arrêtait pas, il avait manqué de respect à César, il était digne de mort. Quand nous sommes coupables et que nous redoutons le courroux divin, prenons entre nos mains le crucifix avec des sentiments d'amour et de repentir, Dieu ne pourra nous frapper.

Le philosophe Demonax se voyant poursuivi par les Athéniens qui voulaient le mettre à mort, leur dit : « Abattez auparavant l'autel que vous avez élevé à la miséricorde. » Ainsi pourrions-nous, quand Dieu veut nous châtier, lui dire : « Seigneur, pour que vos traits puissent m'atteindre, il faudrait que le Calvaire n'existât pas. »

II. La Rédemption est surabondante. — Ce n'est pas seulement une satisfaction suffisante, c'est une satisfaction surabondante que Jésus-Christ a offerte à la justice divine. *Multiplasti misericordiam tuam, Domine.* (Ps., xxxv, 8). Elle rappelle ces monceaux de froment accumulés par le grand-prêtre Azarias et qui suffisaient et au-delà à l'entretien des ministres de l'autel. (II Paral., xxxi, 8-12). Tout acte de vertu du Fils de Dieu incarné avait, en effet, une vertu infinie suffisant à expier tous les péchés, à mériter toutes les grâces, et pouvait par conséquent constituer le prix complet de la Rédemption. Mais si chacune des œuvres du Sauveur suffisait pour notre salut, elle ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets et cette sanglante couronne qui perce la tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables ; « il voulait, avant de mourir, se rassasier de la volupté de souffrir pour nous. » Ah ! ce n'est pas une rédemption, c'est mille et mille rédemp-tions que je vois dans ce déluge d'humilia-tions et de souffrances !

O Jésus, vous n'avez pas dédaigné de prodiguer votre vie pour notre salut ; vous vous êtes sacrifié vous-même, parce que vous n'avez rien trouvé de plus précieux à offrir à votre Père !

Régénérés par la mort d'un Dieu, il faut éclater en actions de grâces et animer avec le prophète toute la nature pour prendre part à notre joie et pour la faire entrer dans les sentiments de notre éternelle reconnaissance, « O cieux, louez Dieu avec nous ; que les extrémités de la terre retentissent du bruit de nos louanges, que les montagnes tressaillent de joie ; que les déserts, les bois, les rivages, et enfin toute la nature se réjouisse, parce que le Seigneur nous a fait miséricorde. *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate extrema terre : resonate montes laudationem, saltus et omne lignum ejus ; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israël gloriabitur.* » (Is., xlv, 23).

III. La Rédemption est universelle. — Non seulement la Rédemption est suffisante et surabondante ; mais elle est universelle. Le Jansénisme, cette froide doctrine, qui fait de Dieu un tyran, qui opprime la liberté, qui décourage l'effort et glace l'amour, cette hérésie sombre enseignait que Jésus-Christ est mort pour les seuls prédestinés. Afin de rendre cette idée sensible et de lui donner une expression populaire, les partisans de cette erreur fermaient les bras du Christ en croix, au lieu de les ouvrir largement, voulant signifier par là qu'il n'embrassait pas tous les hommes dans son étroite rédemptrice. De plus le Crucifié, au lieu d'abaisser tendrement

sur nous ses yeux, les tenait élevés vers le ciel, comme pour nous refuser ses regards de miséricorde. Ceux qui, de nos jours, se laissent entraîner hors des voies de la vérité catholique sont portés à professer ces doctrines d'exclusivisme cruel. Qui n'a lu des phrases comme celles-ci ? « Aux yeux du philosophe, l'humanité se compose de quelques individus exceptionnels, préservés des tentations, des malentendus où tombe la foule. » — « Le philosophe, spectateur de l'univers, quand il pourrait réformer le monde, peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage. » Voilà comment s'exprime un dilettantisme sans cœur.

L'Eglise, elle, enseigne que la rédemption est universelle, que tous les hommes reçoivent une grâce suffisante pour faire leur salut. « Dieu notre Sauveur, dit saint Paul, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (I Tim., II, 4). « Il est mort pour tous, » dit le même apôtre. (II Cor., V, 15). Quand, après cela, il dit (Rom., V, 18) que *tous* les hommes reçoivent la justification qui donne la vie, et (I Tim., II, 6) que Jésus-Christ s'est donné en rançon pour *tous*, il a implicitement prononcé l'anathème sur la doctrine janséniste. Saint Jean est du même avis, puisqu'il déclare que Jésus-Christ est « la victime expiatoire pour les péchés du monde entier. » (I Jo., II, 2). La grande voix de la tradition, perpétuel écho de cet enseignement, répète ces consolantes paroles. Écoutons saint Bernard : « De même que tous les êtres peuvent dire au Fils de Dieu : Vous êtes mon Créateur ; ainsi tous les hommes peuvent lui dire : Vous êtes mon Rédempteur¹. »

S'il y a des misérables qui se perdent, c'est donc leur faute. Ce sont des malades qui n'ont pas voulu recourir au remède, des pauvres qui n'ont pas voulu recevoir l'aumône du salut, des esclaves qui ont refusé la délivrance. Mais, dans l'intention du Sauveur, la Rédemption est large comme l'humanité.

Je ne dis pas assez, mes frères : ce n'est pas seulement la terre, c'est le monde tout entier qui est racheté par l'immolation rédemptrice. L'Eglise romaine chante en effet :

Et la terre, et la mer, et les astres eux-mêmes
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang².

Pourquoi l'intelligence ne s'épanouirait-elle que sur notre globe ? Gardons-nous de rapetisser basement dans notre esprit la puissance et l'amour de Dieu. Si les habitants des autres sphères ont failli, la vertu merveilleuse de l'oblation du Calvaire ne peut-elle pas les régénérer ? et s'ils sont innocents, ne peut-elle pas les aider à atteindre la per-

fection ? Origène donnait cette étendue à l'expiation du Fils de Dieu : « *L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers*¹. »

II. — Existence de la Rédemption

Nous avons étudié la nature de la Rédemption. Prouvons maintenant son existence. Pour cela, consultons la Révélation et la raison.

I. La Révélation. — Écoutons successivement la Tradition et l'Écriture.

1^o LA TRADITION. — C'était une opinion aussi ancienne que le monde, que le ciel irrité contre la chair et le sang ne pouvait être apaisé que par le sang, et aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. Or ni la raison, ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans des traditions qui remontent au berceau de l'humanité, et l'histoire sur ce point ne présente pas une dissonance dans l'univers. La théorie tout entière reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait, comme on a cru, comme on croira toujours, que l'innocent pouvait payer pour le coupable ; d'où l'on concluait qu'une vie pouvait être offerte et acceptée pour une autre. On offrit d'abord le sang des animaux, et il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, n'étaient jamais immolés. On choisissait toujours parmi les animaux les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes.

Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers. Mais, sur l'article des sacrifices, Moïse abandonne son système général ; il se conforme au rite fondamental des nations et même il le renforce, car il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification même physique, qui n'exige le sang.

La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde. S'il n'y avait rien de réel ni de mystérieux, pourquoi Dieu lui-même l'aurait-il conservée dans la loi mosaïque ? Où les anciens auraient-ils pris cette idée d'une renaissance spirituelle par le sang ? et pourquoi aurait-on choisi *toujours et partout*, pour honorer la Divinité, pour obtenir ses faveurs, pour détourner sa colère, une cérémonie que la raison n'indique nullement et que le sentiment repousse ? Il faut nécessairement recourir à quelque cause secrète, et cette cause était bien puissante.

¹ In Ps. *Qui habitat*.

² Hymne de la Passion.

¹ Hom. I. in Levit., n^o 3.

La doctrine de la substitution étant universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes; et cette double croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part l'horrible superstition des sacrifices humains. En vain la raison disait à l'homme qu'il n'avait point de droit sur son semblable; en vain le sentiment de l'humanité et la compassion naturelle prêtaient une nouvelle force aux arguments de la raison: la raison demeura aussi impuissante que le sentiment.

On voudrait pouvoir contredire l'histoire, lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout l'univers; mais à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable. Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans; que Rome dans les dangers pressants immolait des Gaulois? Qui donc ignore ces choses? Les hommes de tous les temps et de tous les lieux se sont accordés à croire qu'il y avait dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. Or le genre humain ne pouvait se tromper sur le fond d'une idée aussi universelle. Mais il ne pouvait deviner de quel sang il avait besoin. Nous savons maintenant quelle est la victime innocente dont la mort imméritée devait payer notre dette et apaiser le ciel irrité contre nous.

2^o L'ÉCRITURE. — Ce n'est pas seulement la Tradition, c'est l'Écriture qui nous enseigne le dogme de la restauration surnaturelle de l'humanité.

Déjà le prophète Isaïe avait dit en parlant du Messie: « Il a été froissé pour nos crimes; le châtement qui doit nous donner la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures... Dieu a mis en lui l'iniquité de nous tous... Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple... S'il donne sa vie pour le péché, il verra une postérité nombreuse... Par sa sagesse, mon serviteur juste justifiera beaucoup d'hommes, et il se chargera de leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les grands, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et qu'il a été mis au nombre des malfaiteurs, parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes, et qu'il a intercédé pour les coupables. » (LIII, 5-12). Saint Pierre dit: « Ce n'est point par des objets corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, par le sang de l'Agneau pur et sans tache... C'est lui qui a porté en son corps nos péchés sur la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour la justice; c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. » (I Petr., I, 18-19; II, 24). Saint Jean

parle de même: « Jésus-Christ est la victime de propitiation pour nos péchés, mais encore pour ceux du monde entier. » (I Jo., II, 2). Écoutons aussi saint Paul: « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. Dieu pour l'amour de nous a traité celui qui ne connaît pas le péché comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. » (II Cor., V, 15-21). « Il n'y a qu'un Dieu et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme (et Dieu), qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous. » (I Tim., II, 5-6). « Nous sommes justifiés par la rédemption qui est en Jésus-Christ, que Dieu a établi notre propitiatoire par la foi, dans son sang, pour montrer la justice par la propitiation des péchés. » (Rom., III, 24). Enfin Notre-Seigneur dit de lui-même: « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. » (Mt., XX, 28). Et lorsqu'il institua l'Eucharistie, il dit encore: « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, afin que leurs péchés soient remis. » (*Id.*, XXVI, 28). De tous ces textes il résulte que Jésus-Christ en s'immolant sur la croix a satisfait pour nos péchés, et que cette satisfaction est la plus parfaite qui fût possible, c'est-à-dire une satisfaction infinie.

Prouvée par la Tradition, la Rédemption est donc aussi prouvée par l'Écriture.

II. La Raison. — Les données de la foi sont confirmées par la raison. Lorsque le mystère de la Rédemption lui a été révélé, elle y a trouvé d'admirables convenances. Le Christ crucifié qui est folie pour les païens est sagesse de Dieu, comme l'a dit saint Paul (I Cor., I, 23), pour le chrétien qui scrute avec respect cet abîme insondable de la justice et de la miséricorde éternelles.

1^o Et d'abord il a fallu que le Christ souffrit pour mieux nous prouver son amour. Ce qui suffisait pour nous racheter, ne suffisait pas pour toucher nos cœurs. « Venez, ô hommes! dit Bossuet, venez à la croix; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances divines qui accablent le Dieu-Homme! Vous croyez peut-être qu'en vous rachetant, il vous faisait une grâce qui ne lui coûtait autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion; mais il faisait un cruel échange. Pour faire luire sur vous un rayon des faveurs divines, il se dévouait à sentir des rigueurs infinies. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes; à vous la consolation, à lui les délaissements; à vous la facilité, le pardon, à lui les foudres, à lui les tempêtes¹. »

¹ Sermon sur les jugements des hommes.

Il est certain que Notre-Seigneur, en nous rachetant par la douleur et en ajoutant à sa Passion tant de circonstances touchantes, triomphe mieux de l'orgueilleuse sécheresse de nos âmes que s'il s'était contenté d'offrir pour notre salut une rançon strictement suffisante. Aussi les femmes de Jérusalem qui n'étaient pourtant pas des saintes, pleurèrent sur lui tandis qu'il montait au Calvaire¹.

2^o De plus, en prenant nos misères, Jésus-Christ y porte remède. « Ah ! s'écriait saint Paul, nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux. Pourquoi ? C'est que, nous répond l'Apôtre, il les a éprouvés. » (Hébr., iv, 15). *Tentatum per omnia*. Il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Consolez-vous, chrétiens, qui languissez dans les douleurs ; mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu ! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit du haut des cieux, battus des mêmes orages qu'il a subis lui-même ! Il a passé comme nous par toutes les épreuves. Il a tout pris, à l'exception du péché : *Tentatum per omnia absque peccato*. « Il a fallu, dit le grand Apôtre, qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être touché de compassion, et être un pontife fidèle à intercéder pour nous auprès de Dieu. *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*. » (Hébr., xi, 17).

Eh quoi ! dira-t-on, le Fils de Dieu ne saurait pas nos infirmités, s'il ne les avait éprouvées ? — Sans doute, répondrons-nous, cette société de malheur n'ajoute rien à la science de celui qui sait tout ; mais elle ajoute beaucoup à sa tendresse. Car Jésus n'a oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage ; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête ; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Quel motif pour nous d'espérance ! car la compassion du Sauveur n'est pas une compassion stérile ; si elle émeut son cœur, elle sollicite son bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié,

il le sauve ; tout ce qui se plaint, il le guérit. Car « c'est parce qu'il a souffert lui-même et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve. *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*. » (Hébr., ii, 18).

3^o Enfin, les mystères d'un Dieu-Homme mourant sur une croix nous invitent puissamment à pratiquer les vertus chrétiennes. Dans ces mystères, en effet, Jésus ne se contente pas d'enseigner par les paroles, il prêche par les actes. Or, si l'on peut être indocile aux plus pathétiques discours, plus difficilement résiste-t-on aux leçons vivantes et animées de l'exemple. Supposé que le Fils de Dieu fait homme eût choisi, pour nous sauver, les douceurs de la vie : quel avantage notre amour-propre, source de toute corruption, n'aurait-il pas tiré de là, et jusqu'à quel point ne s'en serait-il pas prévalu ? Les prédicateurs de l'Evangile auraient-ils bonne grâce alors de vous demander, comme ils le font, la mortification des sens, le renoncement à vous-mêmes, l'humilité et la pénitence ? Nous écouteriez-vous ? et cette seule idée de votre Dieu dans l'éclat des honneurs et dans le plaisir, ne serait-elle pas un argument invincible contre toutes nos raisons ? Mais quelle force, au contraire, cet exemple d'un Dieu mourant sur la croix ne donne-t-il pas à notre ministère et à notre parole ! Et avec quelle autorité ne vous disons-nous pas que vous devez être humbles, mortifiés, détachés du monde, quand nous vous montrons les vertus que nous vous prêchons, inscrites dans la vie du Sauveur !

Saint Venceslas, roi de Bohême, allant, par une nuit d'hiver, pieds nus dans la neige, visiter les différentes églises de sa capitale, celui qui l'accompagnait se plaignait de la rigueur du froid. « Mettez vos pieds dans la trace de mes pieds, » lui dit le pieux monarque. L'officier obéit, et aussitôt il sentit une douce chaleur se répandre dans tout son corps. Ainsi, en marchant à la suite du Rédempteur, nous sentons s'adoucir sous nos pas les aspérités du rude sentier de la vie chrétienne.

**

Voici notre conclusion. Ce serait une erreur de penser que Jésus-Christ, en nous rachetant par sa croix, nous ait dispensés de souffrir. Au contraire, la grâce qu'il nous a méritée en mourant pour nous, c'est de rendre nos souffrances utiles à notre salut. Prenons donc notre croix sur nos épaules et marchons courageusement à sa suite. Imprimons en nous les marques de sa vie pénitente. Ainsi, comme l'a dit saint Paul, nous accomplirons ce qui manque à sa Passion et nous nous en appliquerons les fruits. Bien plus, à l'exemple du Fils de Dieu fait homme, ne craignons pas de nous prodiguer pour le salut de nos frères.

¹ « Il faut un enfer pour punir celui qui est ingrat au bienfait de la création ; mais il en faudrait deux pour punir celui qui est ingrat au bienfait de la rédemption. » (Rodriguez, *Perfection chrétienne*, édit. abrégée, t. II, p. 259). — Quand saint Jean-Baptiste de Rossi prononçait ce verset du *Te Deum* : « *Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti*, » ses larmes coulaient en abondance.

Soyons nous aussi des rédempteurs¹. Payons pour les autres, comme Jésus-Christ a payé pour nous. Offrons-nous pour le salut de nos frères, comme victimes d'amour et de souffrance. Nous serons ainsi dans la tradition chrétienne et « nous aurons en nous les sentiments qui étaient en Jésus. » (Philip., II, 5). Amen !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXVII

4^e Dimanche après Pâques

JÉSUS PROMET LE SAINT-ESPRIT A SES APÔTRES

Suite du saint Évangile selon S. Jean (XVI, 5-14)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

5. Maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé, et personne de vous ne me demande : « Où allez-vous ? »

6. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli vos cœurs.

7. Moi au contraire, je vous dis la vérité : Il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

8. Et quand il sera venu, il convaincra le monde au sujet du péché, de la justice et du jugement :

9. Au sujet du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ;

10. Au sujet de la justice, parce que je vais au Père et que bientôt vous ne me verrez plus ;

11. Au sujet du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

12. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant.

13. Mais lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous dirigera dans toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même ; il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.

14. Il me glorifiera parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— D'où est pris cet Évangile ?

— Comme celui de dimanche dernier, il fait partie du dernier entretien que Jésus eut avec ses disciples avant d'aller à sa Passion.

— Que contient-il ?

— Il contient une des dernières promesses que Jésus fit à ses apôtres avant de les quitter. C'est après l'avoir faite qu'il déclara à ses disciples n'être plus avec eux que pour un instant très court.

— Quel est l'objet de cette promesse ?

— La venue de l'Esprit-Saint que le Sauveur doit envoyer quand il sera retourné vers son Père.

¹ « De même que je suis chargé de tous les péchés du monde, je veux que vous vous chargiez de tous les péchés de la France. » (Paroles de N.-S. à la Sœur Saint-Pierre, religieuse du Carmel de Tours, morte en odeur de sainteté. Vie, p. 270).

— N'avait-il pas déjà annoncé cette venue de l'Esprit-Saint au cours de ce dernier entretien ?

— La promesse de l'Esprit-Saint et l'annonce de son retour vers son Père sont deux idées qu'il exprime à plusieurs reprises en parlant pour la dernière fois à ses Apôtres.

— Quelle relation fait que l'une appelle l'autre ?

— En quittant ses disciples, le Sauveur ne devait point les laisser seuls ; c'est pourquoi, en parlant de son départ, il leur fait aussi connaître celui qui le remplacera près d'eux.

— Mais était-il nécessaire que le Saint-Esprit fût envoyé aux apôtres ?

— La mission du Sauveur était de racheter le monde, après cela il devait retourner à son Père ; mais l'Esprit-Saint devait ensuite appliquer les mérites de la Rédemption par la sanctification des âmes.

— Que concluez-vous de là ?

— Je conclus que les Apôtres, ayant pour mission de continuer l'œuvre de la Rédemption, devaient être revêtus de la force de l'Esprit-Saint ; Jésus le leur dit et le leur répète.

— Quel motif particulier eut le Sauveur pour renouveler cette promesse de la venue de l'Esprit divin qu'il avait déjà faite ?

— Jésus venait de dire aux disciples les persécutions qui les attendaient et son prochain retour à son Père ; ils étaient dans l'angoisse ; pour calmer leurs inquiétudes, le Maître rappelle le Consolateur qu'il doit leur envoyer,

+

§ 2. — Explication du texte

— Que dit Jésus de ce Consolateur ?

— Non seulement il annonce qu'il viendra, mais il dit encore quelle sera son œuvre ; d'où nous pouvons faire deux parts du texte évangélique : 1^o la promesse de l'Esprit-Saint, 2^o son action dans le monde et sur les Apôtres.

1^o La promesse de l'Esprit-Saint

— Le Sauveur ne semble-t-il pas adresser tout d'abord un reproche à ses Apôtres ?

— Jésus en effet a l'air de se plaindre de ce que ses apôtres, ignorant comment et pourquoi il retournait vers son Père, ne lui demandaient pas de s'expliquer.

— Était-il donc nécessaire pour eux de savoir exactement comment Jésus retournait vers son Père ?

— Bien certainement, car s'ils eussent su tout ce que ce retour vers le Père renfermait pour eux d'espérances, l'aspect des persécutions futures ne les aurait pas si profondément attristés.

— D'où venait en effet la tristesse qui envahissait toute leur âme ?

— Ils n'entrevoient dans ce que leur disait Jésus qu'une séparation pénible qui les laisserait isolés en face des persécuteurs de l'avenir.

— *Qu'oubliaient-ils donc ou qu'ignoraient-ils ?*

— Ils ignoraient que le retour de Jésus vers son Père était pour lui l'entrée dans la gloire, et pour eux-mêmes le motif le plus puissant de leur espérance ; ils oubiaient qu'à travers les peines et les épreuves il faut entrevoir la récompense.

— *Jésus condamne-t-il cependant la tristesse à laquelle ils s'abandonnent ?*

— Non, car Dieu a ainsi fait la nature de l'homme ; les épreuves l'effraient et il y a pour elle des séparations douloureuses. Mais le Sauveur reproche aux disciples de ne pas juger les choses à leur vrai point de vue.

— *Quelle était donc la vérité ?*

— Jésus la déclare : bien que les Apôtres pussent s'affliger légitimement des mauvais traitements qu'ils auraient à subir et du départ de leur Maître, cependant ce départ leur était avantageux.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le retour de Jésus vers son Père devait nécessairement précéder la venue du Consolateur : « Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; au contraire, si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

— *Comment expliquer que le départ de Jésus vers la gloire ait dû précéder la mission de l'Esprit-Saint ?*

— C'est que la réconciliation des hommes avec Dieu qui s'opère par l'action du divin Esprit était subordonnée à l'expiation du Calvaire.

— *Connaissez-vous le mot de S. Paul à ce sujet ?*

— Il nous a dit que Jésus a dû se faire objet de malédiction afin que par la foi nous puissions obtenir l'Esprit promis. (Gal., III, 13-14).

— *Un autre mystère ne nous est-il pas aussi révélé ?*

— C'est quand Jésus est retourné vers son Père qu'il doit envoyer le divin Esprit, ce même Esprit que le Père lui-même envoie. Ainsi le Sauveur nous enseigne que l'Esprit-Saint procède du Père et de lui-même, est distinct de l'un et de l'autre.

— *Pourquoi le Saint-Esprit est-il désigné sous le nom de Consolateur ?*

— C'est d'abord parce qu'il devait par sa présence consoler les disciples de l'absence de leur Maître. C'est ensuite parce qu'il devait leur procurer la joie de l'intelligence par la vérité, la joie du cœur par la charité, et leur donner aide et assistance dans toutes leurs tribulations.

2^e Action de l'Esprit-Saint

— *Quel autre nom Jésus donne-t-il à Celui qu'il doit envoyer ?*

— Il l'appelle encore l'Esprit de vérité.

— *Que fera l'Esprit-Saint comme Esprit de vérité ?*

— Il accusera et convaincra le monde ; il enseignera toute vérité aux Apôtres, et il glorifiera le Sauveur.

— *Jésus ne dit-il pas de quoi le monde sera accusé et convaincu ?*

— « L'Esprit-Saint, dit-il, convaincra le monde au sujet du péché, de la justice et du jugement. »

— *Pourriez-vous nous dire de quel péché, de quelle justice et de quel jugement Jésus entend parler ?*

— Le Sauveur lui-même veut bien l'indiquer ; l'action de l'Esprit-Saint consistera à montrer clairement aux hommes le péché du monde, la justice de Jésus-Christ et le jugement porté contre Satan.

— *Que procurera ainsi l'Esprit-Saint ?*

— Il dédommagera le Sauveur des humiliations et du mépris dont il aura été victime, par la démonstration de sa divinité et la consécration de son triomphe sur la terre.

— *Quel est donc le péché capital du monde contre Jésus-Christ ?*

— C'est l'incrédulité. Le monde sera convaincu de péché parce qu'il n'aura pas cru en Jésus-Christ ; et les premiers coupables ce seront les Juifs.

— *L'incrédulité est donc une grande faute ?*

— Après les œuvres de Jésus, c'est un péché inexcusable, et cela d'autant plus qu'elle a eu pour conséquence le plus abominable des forfaits, le crucifiement et la mise à mort du Fils de Dieu.

— *Comment le Saint-Esprit le fera-t-il comprendre ?*

— Par la bouche des Apôtres il le reprochera sévèrement aux Juifs, et plus d'une fois il leur fera comprendre la nécessité du repentir.

— *Le monde lui-même en sera-t-il convaincu ?*

— Oui, car les Juifs seront partout un objet de mépris et de répulsion.

— *Quels sont ceux qui seront ainsi condamnés avec les Juifs ?*

— Tous ceux qui dans la suite des siècles refuseront de reconnaître en Jésus le fils de Dieu ; car après tous les témoignages qu'il a donnés de sa divinité, et ceux que le Saint-Esprit y aura ajoutés, leur incrédulité sera aussi inexcusable que celle des Juifs.

— *Comment sera manifestée la justice de Jésus-Christ ?*

— D'abord par la conviction que fera naître l'Esprit-Saint du péché d'incrédulité commis contre lui, et ensuite par sa réhabilitation après sa résurrection.

— *En quoi consistera cette réhabilitation ?*

— Ce sera la glorification que Dieu lui-même lui donnera et que le Saint-Esprit révélera.

— *Quelle sera cette glorification ?*

— Dieu glorifiera le corps de son Fils en le ressuscitant et en l'enlevant à ses bourreaux et à ses ennemis. Jésus ensuite retournera vers son Père, il entrera au ciel en triomphe, et pour preuve qu'il aura une gloire supérieure à toutes celles de la terre, les hommes ne le verront plus.

— *Comment le saura-t-on ?*

— Par l'action de l'Esprit-Saint qui confirmera de son témoignage celui des Apôtres, et poussera l'humanité à s'agenouiller devant Celui qui a été crucifié.

— *Quel est donc à l'égard de Jésus l'acte de justice qui doit réparer les injustices dont le monde s'est rendu et se rend coupable contre lui ?*

— C'est de l'adorer comme Fils de Dieu, partageant avec son Père la souveraineté infinie.

— *Quel est maintenant le jugement porté contre le Prince de ce monde, c'est-à-dire Satan ?*

— C'est la condamnation prononcée sur lui à l'instant même de sa révolte contre Dieu.

— *Comment l'Esprit-Saint établira-t-il que Satan est définitivement jugé ?*

— Il le fera apparaître défait, au pied de la croix, terrassé par sa victime dont il n'aura pu empêcher la résurrection, et tellement vaincu que sa malice n'aura servi qu'à montrer son impuissance.

— *Le monde sera-t-il convaincu de la défaite et de la condamnation de Satan ?*

— Oui, les hommes n'auront qu'à ouvrir les yeux pour le constater, et dès lors, pour eux, le prince de ce monde sera définitivement déchu de son pouvoir tyrannique.

— *L'attestation de l'Esprit-Saint montrera donc que la Rédemption confirme la condamnation primitive de Satan ?*

— Il suffira d'écouter ses enseignements pour être convaincu que le pouvoir de l'Enfer sur le monde est le pouvoir usurpé d'un révolté, mais que la Rédemption en a délivré l'humanité.

— *Cette condamnation atteint-elle seulement Satan ?*

— Non ; avec Satan sont condamnés aussi tous ceux qui lui obéissent ; et dans tout le cours des siècles, cette condamnation sera si-

gnifiée par l'Esprit-Saint à tous les adeptes du Prince des ténèbres.

— *Dites-nous maintenant comment l'Esprit de vérité convaincra le monde du péché d'incrédulité, de la justice de Jésus-Christ, et de la condamnation de Satan ?*

— C'est en complétant l'enseignement du Sauveur.

— *Jésus-Christ n'aurait-il pas pu lui-même enseigner à ses disciples toute vérité ?*

— Il est comme son Père la vérité infinie, il aurait donc pu initier ses Apôtres et tous les disciples à la vérité toute entière, mais il a réservé cette œuvre à l'Esprit qu'il promettait.

— *Pourquoi ?*

— Parce que ses disciples n'étaient pas encore capables de recevoir des enseignements trop sublimes. La faiblesse de leur intelligence et la tristesse qui les accablait leur permettaient à peine de saisir le mystère d'humiliation et de gloire que Jésus leur prédisait.

— *Quelle sera donc la mission de l'Esprit-Saint ?*

— Ce sera d'ouvrir et d'illuminer leur esprit et de les introduire au cœur de la vérité religieuse.

— *Que leur enseignera-t-il ?*

— Le Sauveur dit de cet Esprit divin qu'il les conduira à la vérité pleine et entière ; par lui, les disciples recevront donc toute la science surnaturelle dont ils avaient déjà les germes par l'enseignement du Maître.

— *Voudriez-vous nous dire ce qui résultera de cette action de l'Esprit-Saint ?*

— Les vérités divines et la loi de Dieu seront par lui pleinement promulguées ; elles seront ensuite enseignées sans jamais subir l'atteinte de l'erreur ; par son assistance, la vérité restera toujours entière et intacte dans l'Eglise.

— *Quels seront les organes de son enseignement ?*

— Ce seront les apôtres et leurs successeurs, car c'est à eux que l'Esprit-Saint doit enseigner toute vérité.

— *Pourquoi, parmi les vérités que l'Esprit divin révélera, Jésus-Christ fait-il spécialement mention des choses à venir ?*

— C'est que l'Esprit de vérité devait donner aux apôtres le don de prophétie, afin qu'ils ne fussent pas inférieurs aux hommes inspirés de l'ancienne loi.

— *N'avait-il pas aussi pour mission de prémunir les disciples de tous les siècles de toute tentation de découragement ou de dé fiance ?*

— De même que Jésus avait annoncé à ses Apôtres les persécutions dont ils seraient victimes, pour qu'ils n'en fussent pas étonnés, de même les Apôtres devaient connaître et faire connaître celles qui attendaient les fidèles dans le cours des âges, pour que personne n'en soit surpris.

— *Quelle est surtout la chose à venir que le Saint-Esprit ne devait pas laisser ignorer ?*

— C'est le but même de la Rédemption et de la mission qu'il recevra du Fils, la vie éternelle.

— *De qui l'Esprit divin recevra-t-il communication de ce qu'il devra enseigner ?*

— Du Fils lui-même, car de même que le Fils reçoit tout du Père, de même le Saint-Esprit reçoit tout du Fils, et tout du Père par le Fils.

— *Que résultera-t-il de cette mission illuminatrice ?*

— Le Saint-Esprit procurera la gloire de Jésus en le faisant connaître tel qu'il se connaît lui-même ; par cette connaissance, l'humanité tout entière saura l'immensité du bienfait de la Rédemption, l'adoration, l'amour et la reconnaissance qui sont dus au Rédempteur.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Que faut-il retenir de cet évangile ?*

— Le péché capital que Jésus reproche au monde, c'est de ne pas croire en lui ; c'est aussi celui contre lequel il faut se mettre en garde en tout premier lieu.

— *Il faut donc conserver une foi intacte à tous les enseignements du Sauveur et de l'Esprit-Saint. Mais voudriez-vous nous indiquer les moyens ?*

— C'est d'abord d'éviter ceux qui peuvent être convaincus d'infidélité, et malheureusement, ils sont nombreux à l'heure actuelle. C'est ensuite de demander fréquemment la lumière de l'Esprit-Saint. C'est enfin d'écouter ses enseignements.

— *Quelle est la prière que nous devons adresser souvent à l'Esprit divin ?*

— Les Apôtres disaient au Sauveur d'augmenter leur foi ; nous ferons les uns pour les autres la même demande, en répétant avec l'Eglise : « Seigneur, que le Consolateur, qui procède de vous, illumine nos intelligences, et selon la promesse de votre Fils, qu'il nous introduise dans la plénitude de la vérité. »

FLEURS DE LOURDES

IX

MARIE LEMARCHAND

Il semble que plus les misères sont horribles, rebutantes, plus la Vierge Immaculée apporte de tendresse à les guérir. Nous avons parcouru déjà, semble-t-il, tout le cercle des maladies répugnantes ; eh bien ! non ! Il en reste d'autres qui ravagent notre triste huma-

nité, qui excitent notre dégoût plus encore que notre compassion et sur lesquelles va se pencher avec son amour de mère la Sainte Vierge pour en effacer jusqu'aux horribles traces.

Nous allons citer le cas repoussant d'un lupus qui rongeaient un doux visage de jeune fille et que la puissance de Marie a fait disparaître.

I

Marie Lemarchand a vu le jour à Caen. Elle a 18 ans, sa figure est dévorée d'ulcères tuberculeux qui suppurent avec abondance et qui couvrent, larges comme les mains, les deux joues, puis la langue, les paupières, la lèvre supérieure et le nez, la lèvre inférieure même, gonflée et hideuse. Elle est un objet d'incroyable répulsion, — plus encore que les lépreux de Palestine.

Et le mal ne se borne pas au visage, il a envahi plusieurs endroits du corps, notamment le mollet gauche, à la partie interne. Enfin les deux poumons sont atteints, au sommet, de la tuberculose.

Depuis trois mois elle tousse, elle crache du sang, et chaque soir une fièvre brûlante la tourmente désespérément, la fièvre de la phthisie.

Le docteur La Néelle, chef de clinique à l'Hôtel-Dieu de Caen, l'a déclarée incurable. Il suffit de la voir pour la plaindre non seulement de ne pouvoir guérir, mais de vivre.

Alors elle pense que la Sainte Vierge est toute-puissante et toute bonne. Elle ira à la Grotte de l'Immaculée et la bonne Mère s'attendrira peut-être sur son triste sort.

Elle se dirige donc vers Lourdes avec sa mère et descend du train blanc dans la ville de Marie le 20 août 1892, au moment même du séjour de M. Zola, venu pour s'obstiner à ne pas voir.

Les pèlerins qui l'aperçoivent sont pris de pitié devant cette horreur humaine qui se dissimule mal sous le voile des linges souillés. Les plus malades d'entre eux, en la considérant, se trouvent contents de leur sort, mais en même temps ils prient, ils implorent Marie pour elle, ils disent tout haut : « Ah ! Vierge Sainte ! Vierge puissante ! Quel miracle si vous guérissez un pareil mal ! Vous le pouvez cependant ! Ne vous laisserez-vous pas toucher par nos voix, par cette enfant qui vous supplie ? »

Le dimanche 21 août, vers 4 heures de l'après-midi, Marie Lemarchand se fait porter dans la piscine, avec une foi profonde, une invincible espérance. Il y a trois ans et demi qu'elle n'a marché. Comme elle prie ! Sans doute elle y est poussée par le sentiment de sa misère, mais aussi par l'amour, la confiance dans le cœur de Marie, amour et confiance dominés par une résignation absolue. Elle demande à guérir, si la Sainte Vierge le veut.

L'eau miraculeuse l'a touchée à peine qu'elle

éprouve tout à coup des douleurs atroces, intolérables, à la tête, au visage surtout. Cela ne dure qu'un instant, car elle se lève soudain, arrache les linges qui recouvrent les plaies de son visage et de sa jambe. Elle passe ses mains sur ses blessures sans aucune douleur. Alors elle s'écrie : « Je suis guérie ! »

A l'endroit de ses plaies en effet on ne voyait plus qu'une cicatrice rouge, la suppuration était arrêtée ; les lèvres, — les horribles lèvres, — étaient à leur état naturel, le chancre avait disparu du nez et de la langue ; la plaie du mollet n'existait plus.

Un médecin se trouvait là, le docteur d'Hombres, qui l'avait vue se diriger vers les piscines et qui la suivait avec intérêt. Son témoignage est donc d'un témoin oculaire :

Je me souviens très bien, dit-il, d'avoir vu Marie Lemarchand devant les piscines, attendant son tour pour prendre son bain. Je fus frappé de son aspect particulièrement repoussant. Les deux joues, la partie inférieure du nez, la lèvre supérieure étaient recouvertes d'un ulcère de nature tuberculeuse et sécrétant un pus très abondant. Les linges qui recouvraient cette figure étaient tout maculés de pus.

Au sortir de la piscine, je me rendis immédiatement à l'hôpital, auprès de cette femme. Je la reconnus fort bien, quoique l'aspect de son visage fût entièrement changé. Au lieu de la plaie hideuse que je venais de voir, je trouvais une surface encore rouge à la vérité, *mais sèche et comme recouverte d'un épiderme de nouvelle formation*. Les linges qui avaient servi au pansement, avant son entrée dans la piscine, étaient à côté d'elle, et tout maculés de pus.

Cette pauvre infirme avait aussi, avant le bain, une plaie de même nature à une jambe, et cette plaie, comme celle du visage, *avait été séchée dans la piscine*.

Je vous avoue en toute sincérité que je fus très vivement impressionné par ce changement si subit, déterminé par une simple immersion dans l'eau froide, étant donné, comme vous le savez, que le lupus est une affection rebelle à toute espèce de médication.

On serait impressionné à moins. Le docteur d'Hombres l'accompagne alors au Bureau des constatations. La salle est remplie de médecins, de littérateurs, de journalistes, attirés aussi par la présence de M. Zola. Les médecins examinent Marie Lemarchand, longuement, et demeurent stupéfaits. Plus de traces de phthisie. Les poumons sont parfaitement sains. Le visage n'est même plus tuméfié, mais seulement rougi et luisant sous l'épiderme léger, en formation. Les plaies de la jambe ont disparu. Sur cette figure qui porte encore la trace des ravages du lupus, règne une expression de bonheur qui la rend presque belle.

M. Boissarie s'adresse à M. Zola :

— Voilà le cas que vous rêviez, lui dit-il. Une plaie sensible à tous les yeux subitement fermée. Regardez donc bien cette jeune fille !

L'écrivain est embarrassé ; il s'en tire par un trait d'esprit gauche :

— Ah mais non ! fait-il, je ne veux pas la regarder, elle est encore trop laide !

Au fond il est fort troublé. Il a vu la miraculée, il a assisté à l'examen médical, il sait que tout se fait avec une loyauté parfaite, car il y a là de nombreux médecins, tous très défiants quand il s'agit d'une guérison surnaturelle, plusieurs incrédules, mais honnêtes et droits. Impossible de contester, et devant ces hommes sérieux les arguties et les sophismes ne réussissent pas.

Il en est tellement frappé qu'il y revient à plusieurs reprises dans son livre, — où il met en scène Marie Lemarchand sous le nom d'Elise Rouquet, — et qu'il s'applique à prouver, contre l'évidence même, que le lupus ne s'est pas guéri instantanément. Il est contraint pourtant d'avouer qu'à la suite des lotions avec de l'eau de Lourdes, « la plaie si avivée commençait à se sécher, et à pâlir, » et que le docteur y constata « tout un travail sourd de guérison qui commençait. »

Le docteur La Néelle qui avait soigné Marie Lemarchand à Caen, fut, lui, d'une sincérité absolue. Il rédigea une monographie de la maladie de la jeune fille et il termina par les paroles très nettes :

« Je suis encore tout ému d'avoir pu toucher du doigt cette guérison absolument surnaturelle. Marie Lemarchand avait encore une tuberculose avancée qui ne m'avait laissé aucun doute et dont je ne trouve plus aucune trace. »

Le docteur d'Hombres rendit un témoignage semblable, avec la même franchise : « Une guérison aussi prompte, dit-il, est tout à fait en dehors des lois de la nature. Il ne m'appartient pas de déclarer que c'est un miracle, mais pour moi cette guérison ne peut être attribuée qu'à un effet surnaturel. »

Le lupus est ordinairement d'origine tuberculeuse ; ici il ne pouvait subsister aucun doute, car Marie Lemarchand était atteinte de tuberculose et avait une constitution tuberculeuse. Comment ne pas reconnaître le miracle ?

II

L'année suivante au mois de novembre, le docteur Boissarie faisait une conférence à Paris, dans la salle du Cercle du Luxembourg, sur les récents miracles de Lourdes. La conférence s'imposait, car il fallait répondre au roman de M. Zola, *Lourdes*, aussi tapageur que mensonger. Il y avait là des sommités de la capitale, des savants de toute nuance, des hommes éclairés de toutes les convictions, de tous les partis, tous sincères, puisqu'ils étaient accourus pour s'instruire. Le docteur Boissarie avait fait venir la plupart des miraculés dont il devait parler et qu'il avait rangés sur l'estrade.

Il lut le portrait révoltant qu'avait fait d'Elise Rouquet le romancier qui avait le don d'écrire dans un style qui, en toute vérité,

par une sorte de suggestion étrange, fait sentir mauvais. Il lut :

Elise Rouquet était « une fille mince dont le visage était enveloppé d'un fichu noir. Sous le fichu noir une voix rauque grognait... »

Puis cette description du loup : « Il avait envahi le nez et la bouche, peu à peu grandi là, une ulcération latente s'étalant sans cesse sous les croûtes, dévorant les muqueuses. La tête, allongée en museau de chien, avec ses cheveux rudes et ses gros yeux ronds, était devenue affreuse. Maintenant les cartilages du nez se trouvaient presque mangés, la bouche s'était rétractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure, pareille à une fente oblique, immonde et sans forme. Une sueur de sang mêlée à du pus coulait de l'énorme plaie livide. »

Enfin l'horreur éprouvée par un voyageur : « Il frémit à son tour, en regardant Elise Rouquet glisser avec précaution les petits morceaux de pain dans le trou saignant qui lui servait de bouche. Tout le wagon avait blêmi devant l'abominable apparition. »

Alors il ferma le livre et ajouta :

— Elise Rouquet, c'est, vous le savez, Marie Lemarchand. Vous venez de voir ce qu'elle était.

Et se tournant vers un des côtés de l'estrade : « Eh bien ! fit-il avec une douce autorité, levez-vous, mon enfant, montrez à cette assemblée ce que la Sainte Vierge a fait de vous ! »

Marie se leva et l'on vit apparaître « une pâle figure de jeune fille idéalement belle, sous ses vêtements noirs. » Aucune trace sur son visage harmonieux des ravages de l'horrible mal ; les lignes ont été reconstituées dans une admirable pureté ; c'est la beauté extérieure relevée par ce je ne sais quoi d'indéfinissable et de céleste qui s'appelle la beauté morale. L'assemblée regardait silencieuse et vivement émue. Elle s'aperçut que la jeune fille pleurait.

C'est que la pauvre enfant ne connaissait point la page méchante que Zola avait écrite, la description répugnante qu'il avait faite de son lamentable état ; elle en était humiliée et son front s'empourprait d'une rougeur de honte. Les assistants comprirent la pudeur de ces sentiments délicats et de partout les applaudissements éclatèrent, unanimes, pendant que la plupart des yeux se mouillaient de larmes furtives.

III

Qu'est-elle devenue ? Le docteur La Néelle nous apprend en 1904 que la guérison s'est maintenue, et il ajoute l'impression qu'il éprouva à son retour de Lourdes :

« Je ne la reconnaissais pas, tant elle était changée. C'était une gracieuse jeune fille qui s'avavançait au devant de moi, au lieu d'une logue humaine, à face horrible et mons-

trieuse et à odeur repoussante que j'avais vue dix jours auparavant. La tuberculose avait disparu également. »

Enfin c'est elle-même qui écrit au docteur Boissarie la lettre suivante du 7 novembre 1906 :

Je suis toujours en parfaite santé. Le mal affreux dont j'ai tant souffert et dont j'ai été guérie le 21 août 1892 n'a jamais reparu. Je suis mariée depuis six ans ; j'ai eu cinq enfants, mon mari est un bon chrétien. Vous pouvez constater combien est grande la grâce que j'ai reçue de Notre-Dame de Lourdes ; avoir été une pauvre infirme pendant des années et devenir une femme forte, mère de cinq enfants, la Sainte Vierge ne fait pas les choses à demi ; ma guérison a bouleversé bien des âmes, elle fait encore beaucoup de bruit dans mon pays.

Elle habite Coubert dans la Seine-et-Marne, et elle est femme de charge dans un château. Elle s'appelle Madame Authier¹.

Pour nier de pareils miracles, il faut être décidé à nier l'évidence. C'est ce que font les incrédules. Ils nieraient le soleil. On comprend les indifférents ou même les catholiques qui s'en taisent : les miracles de Lourdes ne sont pas des dogmes. Mais ce qui déconcerte, c'est ce parti pris de nier bruyamment *a priori* tous les miracles de Lourdes, en refusant de les connaître et de s'en enquérir, ou en les travestissant.

C'est un phénomène qui n'est pas humain et qui accuse une sorte de possession diabolique.

X

MARIE LEBRANCHU

I

C'était une enfant de Paris, fille de parents poitrinaires, élevée dans l'air vicié de la rue Championnet, et tuberculosée de jeune âge.

Mais elle résistait au fléau qui ravageait lentement et sourdement sa poitrine, errant d'hôpital en hôpital, ayant passé de l'Hôtel-Dieu, où le docteur Germain Sée l'avait soignée, dans d'autres maisons de santé, et finalement à l'hôpital Néerlandais, qui a la spécialité des maladies de poitrine. Les plus grandes célébrités médicales s'étaient occupées d'elle.

Elle avait ainsi gagné l'âge de 35 ans, au grand étonnement des médecins ; mais elle était à bout. A l'hôpital Néerlandais, le docteur Marquesy, qui l'avait suivie dix mois durant, avait constaté la phtisie pulmonaire avec ramollissement et cavernes. Son certificat en faisait foi. Grande et décharnée, elle gardait le lit depuis longtemps, crachant des vases de pus, et vomissant du sang. Dans ses yeux brillants on voyait cette flamme inquiétante qui décèle la fièvre et marque la fin

¹ Bertrin, p. 278-292 ; Boissarie, p. 320.

prochaine de la maladie, c'est-à-dire la mort.

L'estomac d'ailleurs ne fonctionnait pas, et ne gardait plus aucune nourriture. Enfin elle avait perdu 48 livres de son poids normal. Donc plus d'espoir, humainement parlant, et la science pouvait annoncer presque le jour fatal, où, d'après ses justes prévisions, tout serait fini.

Elle avait la foi, elle pria la Sainte Vierge. Elle ne voulait pas mourir. C'est pourquoi elle partit pour Lourdes, — semblable à un condamné à mort qui irait implorer sa grâce auprès de sa souveraine. Elle y arriva en même temps que Marie Leinarchand, par le même train, le 20 août 1892. Elle est de celles que vit M. Zola, et qu'il peignit dans son roman. Mais ici la peinture, — nous le verrons, — fut particulièrement malhonnête.

Le jour même de son arrivée elle se présenta aux piscines.

Quand les baigneuses aperçurent ce grand corps maigre, ce pauvre squelette vivant, ce paquet d'os que secouait horriblement une toux sèche, aiguë, faisant mal à entendre, elles eurent peur, et des scrupules les arrêtrèrent soudain dans leur charitable ministère.

Avaient-elles bien le droit de plonger cette créature pâle et sans vie, où seule la toux qui lui déchirait la poitrine révélait qu'elle n'était pas un cadavre, avaient-elles le droit de la plonger dans cette eau froide, presque glacée, au risque de l'achever ? N'était-ce pas prendre la responsabilité de sa mort certaine ? La foi n'a-t-elle pas des limites qu'il est interdit de franchir à moins de tenter Dieu ? Car ici ce n'était plus une guérison, mais plutôt une résurrection que l'on allait demander à la Sainte Vierge.

La jeune poitrinaire retrouva de l'énergie pour manifester sa formelle volonté d'entrer dans le bain. Alors les infirmières cédèrent à ses supplications insistantes.

Quand elle sortit de la piscine, elle se sentit guérie. Elle le dit hautement, en remerciant la Sainte Vierge, et se présenta aussitôt au Bureau des constatations en redisant : « Je suis guérie ! Je suis guérie ! »

Il y avait là M. Zola avec une trentaine de médecins. Tous furent invités à l'ausculter, à l'étudier, à contrôler son mal d'après le certificat qu'elle avait apporté.

Le procès-verbal authentique décrit son état avec une éloquente brièveté : « Nous l'examinons avec soin au Bureau des médecins ; nous ne trouvons ni râles, ni souffle, ni matité. Il ne reste pas la plus petite trace de lésion dans le poumon. »

Le lendemain 21, nouvel examen. L'ancienne malade ne tousse pas, ne crache pas. L'appétit lui est revenu, elle mange, elle dévore plutôt une moitié de poulet, elle qui ne savait plus ce que c'est que manger, car tout lui répugnait. Elle suit pendant deux heures la

procession aux flambeaux, le soir, sans fatigue, tout heureuse de s'unir aux milliers de voix qui acclament la Sainte Vierge. Et « chaque jour, jusqu'à son départ, on constate que sa guérison se maintient parfaitement¹. »

Au retour, pendant le voyage, pas un seul accès de toux, pas d'accident ; elle ne crache plus, elle est entièrement guérie. A Paris elle rentre à l'hôpital, son seul domicile depuis plusieurs années ; mais comme elle n'est plus malade, elle le quitte quelques jours après pour gagner sa vie par un travail de couture, pénible et peu lucratif. On sait combien sont malheureuses à Paris, surtout aux époques de chômage, les « grandes » et les « petites mains. »

Un an après sa guérison, elle retourna à Lourdes et se présenta de nouveau au Bureau des constatations. Un nouveau procès-verbal fut rédigé où nous lisons :

À la suite de la première immersion dans la piscine en 1892, Marie Lebranchu éprouva subitement un grand bien-être, et l'examen, pratiqué au Bureau médical avec le plus grand soin, ne révéla plus aucune trace de la grave maladie dont elle était atteinte. *Depuis ce temps, la guérison ne s'est pas démentie*, malgré une attaque d'influenza dont la malade a souffert l'hiver dernier.

Sa vie, depuis, fut très traversée. Elle épousa un cocher sans travail, il fallut vendre les meubles. Son mari mourut quelque temps après, et elle se plaça chez des protestants.

Nous l'avions perdue de vue depuis longtemps. écrivit le docteur Boissarie, lorsque le 23 décembre 1906 nous avons reçu d'elle une longue lettre dans laquelle elle nous dit :

« Vous vous demandez sans doute ce que je suis devenu. Je suis depuis plusieurs années avec les bonnes religieuses qui m'ont élevée, où j'ai passé toute ma jeunesse et où j'ai été bien heureuse de revenir. J'ai quitté la famille protestante où j'étais, pour le couvent, et la Sainte Vierge m'a fait un bien grande grâce en la quittant. Je suis partie sans rien dire, pas même à mon frère, et, depuis mon entrée ici, je n'ai écrit à personne. Ma première lettre est pour vous ; aidez-moi bien à remercier la Sainte Vierge pour toutes les grâces dont elle m'a comblée.

« Je n'ai plus l'espoir de vous revoir ici-bas, je ne verrai plus jamais Lourdes, mais je fais tous les jours le pèlerinage en pensée. Je prie pour notre Congrégation tant persécutée, pour nos Mères si bonnes, si dévouées pour nous². »

Elle est donc bien vivante.

II

Eh bien ! c'est ici que M. Zola a donné la mesure de sa malhonnêteté : il l'a fait mourir dans son roman, au retour.

Elle le gênait. Il l'avait vue, examinée, il avait causé avec elle à plusieurs reprises tout après sa guérison. M. de L... raconte qu'à

¹ Conférence au Cercle du Luxembourg par le Dr Boissarie. — Marie Lebranchu est cette malade à qui M. Zola a donné le sobriquet ridicule de « La Grivotte. »

² *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr Boissarie, p. 321-324.

Lourdes même, un jour qu'il s'entretenait avec le romancier, elle vint à eux et dit à l'écrivain :

— Ah ! maintenant que me voilà remise, je vais sortir de l'hôpital et je reviendrai chez nous, rue de Bruxelles. Je serai là tout près de vous, Monsieur Zola, et puisque vous avez bien voulu vous intéresser à moi ces jours-ci, j'espère que vous viendrez me voir et prendre de mes nouvelles cet hiver.

— C'est entendu, répondit Zola, je vous promets d'aller vous voir.

L'année suivante, en 1893, M. de L... revit à Lourdes Marie Lebranchu et lui dit :

— Eh bien ! avez-vous reçu la visite de M. Zola, à Paris ?

— Oh mais non ! répondit-elle. Il n'est pas venu me voir une seule fois. Et même dans le roman qu'il a publié, on me dit qu'il me fait rechuter affreusement dans le train même, et m'envoie enfin à l'hôpital pour y mourir.

En effet le romancier sans probité qu'était Zola, ne pouvant expliquer par la suggestion ou par des phénomènes nerveux la guérison d'une poitrine au dernier degré, n'avait rien trouvé de mieux pour se débarrasser de ce cas gênant, que de la faire « rechuter » dans le train et s'affaler entre les bras d'une sœur : « Pendant cinq minutes, dit-il, la misérable étouffa, secouée d'une telle quinte que son pauvre corps en craquait. Puis des filets rouges coulèrent : elle cracha le sang à pleine gorge... La religieuse s'installa ; elle garda contre son épaule la tête de la Grivotte, dont elle essuyait les lèvres sanglantes. »

Or Marie Lebranchu n'avait eu aucun accès de toux durant le voyage, et elle est si bien morte à l'hôpital qu'elle vit toujours¹.

C'est le romancier qui est mort, et de quelle mort !

Il ne pouvait être de bonne foi.

Un rédacteur du *Temps* lui demanda durant son séjour à Lourdes :

— Croyez-vous à la possibilité du miracle ?

— Oui, j'y crois, répondit-il, et il me semble bien difficile de mettre en doute cette doctrine, à moins de ne croire à rien.

— Si vous étiez témoin d'un miracle, arrivé et constaté dans les conditions particulièrement sévères que vous désirez, l'accepteriez-vous ? Vous inclineriez-vous devant les enseignements de la Foi ?

L'écrivain resta pensif et réfléchit un instant, puis il dit :

— Je n'en sais rien, *je ne le crois pas*, c'est une question que je ne me suis pas posée, elle est en réserve.

Il avait donc un parti pris de ne pas voir ; et, s'il voyait, de ne pas conclure.

Cette absence de bonne foi était doublée d'une insigne improbité.

Un jour, le docteur Boissarie le rencontra à Paris et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Comment avez-vous osé faire mourir Marie Lebranchu qui se porte très bien ?

Il répondit :

— Je suis maître absolu de mes personnages ; je pouvais donc la faire vivre ou mourir à mon gré. M^{lle} Lebranchu a vraiment tort de se plaindre, puisqu'elle est guérie. Du reste, je ne crois pas aux miracles : *je verrais tous les malades recouvrer instantanément la santé que je n'y croirais pas davantage.*

Il avait fait du chemin dans le cynisme depuis son entretien avec le rédacteur du *Temps*. Alors il gardait encore une étincelle de sens moral, maintenant elle s'était éteinte.

Sans doute un romancier est maître de ses personnages ; mais lui ne l'était pas, car il avait déclaré au début de son livre qu'il exposerait « la vérité, toute la vérité, cette vérité qui sera profitable à tout le monde. »

Or, cette vérité, ce fut l'impudent mensonge.

Marie Lebranchu raconte qu'elle le vit pour la dernière fois en 1895, trois ans après sa guérison :

— Il est venu nous demander à mon mari et à moi, dit-elle, si nous voulions aller en Belgique, nous assurant que si nous y restions, nous ne manquerions de rien ; je n'ai pas voulu accepter ses offres. Depuis je ne l'ai pas revu. Cependant à ce moment je travaillais pour le magasin du *Bon Marché*, je travaillais jour et nuit, et je n'arrivais pas à joindre les deux bouts¹. »

On sent que le souvenir de Marie Lebranchu lui était importun, c'est pourquoi il eût voulu se débarrasser d'elle, comme d'un témoin gênant, et l'envoyer en Belgique où il l'eût payée afin qu'on n'entendit plus parler d'elle et qu'elle gardât le silence sur le miracle de Lourdes dont elle avait été l'objet. Elle refusa.

Quelle grandeur dans ce refus, alors qu'elle était aux prises avec les plus dures difficultés de la vie, puisqu'elle était sur le point de manquer de pain !

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXIV.

LA CONSCIENCE

Mes enfants,

Vous vous souvenez d'une séance récréative qui fit impression sur le public : *Le Juif polo-*

¹ Mgr Amette, dans une ordonnance du 6 juin 1908, a déclaré miraculeuses les guérisons de Clémentine Trouvé, aujourd'hui Sœur Agnès-Marie ; de Marie Lemarchand, devenue M^{me} Authier, de Caen ; de Marie Lebranchu, qui plus tard s'appela veuve Wuiplier ; d'Esther Brachmann (voir notre 24^e miracle) ; et de M^{me} François, née Rose Labreuvoies, guérie le 20 août 1899.

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 324.

*naïs*¹. Vous vous rappelez Mathis qui, enchi à la suite d'un crime, voit en songe ses juges, s'entend condamner à être pendu, et frappé d'un coup de sang, meurt en criant : « La corde, coupez la corde ! » Vous avez remarqué la lutte d'âme qui fait toute la trame de cette pièce, et comment l'auteur a signalé cette voix de la conscience que Mathis n'a pu éteindre complètement en lui... Parlons ce soir de la conscience, car vous devez être des hommes de conscience.

I

La conscience, mes enfants, est une lumière intérieure qui nous fait distinguer le bien du mal ; c'est un jugement que nous portons sur la bonté ou la malice de nos actions ; c'est cette voix qui nous dit : « Ceci est permis, ceci est défendu, » qui nous félicite pour notre générosité et nous condamne pour nos lâchetés ; c'est en réalité l'écho de la voix de Dieu.

— Mais si la conscience est l'écho de la voix de Dieu, me direz-vous, elle doit être la même pour tous. Cependant nous voyons les hommes agir bien différemment et nous les entendons dire qu'ils suivent leur conscience. Comment concilier cela ?

— Que tous les hommes suivent la voix de leur conscience, c'est vraisemblablement faux ! Suivez-vous toujours la voix de la vôtre ? Mais admettons pour un instant qu'il en soit ainsi. Que la conscience *doive* être la même pour tous, oui, cela devrait être, puisque la loi de Dieu reste la même pour tous et pour tous les temps. Que la conscience *soit* en fait la même chez tous les hommes, cela n'est pas.

Nous pouvons distinguer trois états de conscience.

1^o *La conscience fautive*, celle qui juge mal et qui par conséquent se met en dehors de la loi de Dieu. Du haut en bas de l'échelle sociale nous pouvons découvrir des hommes, peu soucieux de la loi et des intérêts de Dieu, qui n'ont en vue que leur intérêt ou leur plaisir. Vous en rencontrez qui ont de l'influence, mais qui ne veulent pas en user pour empêcher le mal, ou même qui l'encouragent. Vous entendez dire que le but de la vie est de faire fortune, et que c'est faire preuve d'un esprit étroit que d'être sévère sur les moyens d'acquérir. On ne voudrait pas faire de détournements, mais on se soucie fort peu des droits de la justice envers ses clients, envers ses ouvriers, et ceux-ci envers leurs patrons. Vous rencontrez des jeunes gens que votre conduite étonne, suffoque, et qui ne comprennent pas que vous ne les suiviez point dans les débordements de leurs vices. Cependant la conscience de ces

hommes, de ces jeunes gens, ne les tourmente pas. Ils ont faussé leurs jugements sur la loi de Dieu ; ils ont fait taire les reproches qu'à la première faute la conscience leur faisait entendre ; aujourd'hui ils vivent en égarés et suivent un chemin qui les conduit à l'abîme.

2^o *La conscience large*. Vous vous êtes certainement amusés, mes enfants, à vous regarder dans des glaces rondes, allongées, convexes, concaves, et vous avez éclaté de fou rire, en voyant votre visage prendre les formes les plus bizarres avec des proportions grotesques. Vous vous voyiez ridiculement aplatis, démesurément allongés, phénoménalement grossis. Ou bien par curiosité vous avez pris des lunettes, et suivant la forme des verres, les objets vous sont apparus énormes ou minuscules.

Tels sont, mes enfants, les effets de la conscience large. Elle ne considère jamais la loi de Dieu, les devoirs de son état, les événements qu'elle subit, qu'à travers son prisme particulier qui lui permet d'arranger et de juger toutes choses à sa manière. Des exemples vous feront comprendre tout de suite. Ainsi, on se permettra de lire tout ce qui tombe sous les yeux, y compris les mauvais feuilletons qui traînent les rues, sous prétexte de connaître la littérature moderne. On lira les mauvais journaux, afin de pouvoir discuter les opinions des adversaires. On fréquentera le théâtre ou le bal, pour apprendre à se présenter dans le monde et à se bien conduire en société. On assistera à la messe le dimanche, puisqu'on ne peut pas faire partie d'un patronage catholique sans cela, mais on n'y viendra pas régulièrement, de peur de paraître trop cléricale. Et chacun des devoirs du chrétien ou même du simple honnête homme, est ainsi ébréché par cette conscience déformée qui met le bien et le mal là où il lui plaît et dans la mesure où il lui plaît. Une telle conscience ne saurait être l'écho parfait de la voix de Dieu. Celui qui la possède se voit sans cesse tiraillé entre le devoir et le plaisir, et la trame de sa vie n'est faite que de lâchetés.

3^o *La conscience droite*. Pour reprendre l'exemple des miroirs, disons que le miroir parfait est celui qui reproduit exactement l'objet qui lui est présenté. De même, la conscience droite est celle qui reproduit exactement la volonté de Dieu, celle qui cherche le but, qui le voit et le poursuit malgré tout, celle qui fait son devoir envers et contre tous. Et, mes enfants, nous avons de grands et beaux exemples d'âmes droites et délicates dans le devoir : les Apôtres qui, emprisonnés, fouettés pour avoir prêché Jésus-Christ, disent à leurs juges : « Nous ne pouvons pas ne pas parler ; » les premiers chrétiens qui méprisent les promesses de leurs bourreaux et préfèrent

¹ Drame en 8 actes d'Eckmann-Chatrian.

le martyr à une vie d'apostat. Nous avons vu des officiers briser leur épée plutôt que d'enfoncer les portes d'un couvent. Nous voyons aujourd'hui les évêques condamnés parce qu'ils défendent la morale chrétienne, et les exemples abondent de pères qui exposent leur situation en envoyant leurs enfants dans les écoles libres, de jeunes gens qui sans faiblir font face aux attaques perpétuelles de leurs compagnons de travail, en se montrant franchement chrétiens.

Vous dire que vous devez avoir une conscience droite, mes enfants, serait supposer que jusqu'ici vous avez vécu dans l'erreur ; ce qui est faux. Mais il est des conseils que je crois nécessaires ; car si votre conscience est droite aujourd'hui, elle peut se fausser demain, et d'autre part votre légèreté vous lance parfois dans des égarements que votre conscience réproouve. Comme un homme prévenu en vaut deux, vous serez à l'avenir plus capables de vous mieux diriger.

II

1. Votre conscience qui est droite aujourd'hui, peut se fausser demain, ai-je dit. — Oui, la conscience est un instrument de précision très sensible et par conséquent très fragile. Un choc violent peut le fausser et à tout jamais lui faire perdre l'équilibre parfait que Dieu lui a donné. Ce choc peut être le résultat du *mauvais exemple*. Nous formons trop souvent nos jugements d'après les jugements du prochain ; aussi est-on porté à croire que ce que tout le monde fait, est permis ou n'est pas trop mauvais. La majorité des hommes n'assiste pas à la messe le dimanche : on en conclut qu'on n'est pas tenu d'assister à la messe tous les dimanches. La majorité des hommes viole le repos dominical : on croit facilement qu'il n'est pas grave d'occuper dans le travail les matinées entières du jour de Dieu. La jeunesse qui vous entoure vit dans le plaisir : on est rempli d'indulgence pour ses fautes : « Il faut bien que jeunesse se passe. »

Les mauvais exemples faussent notre conscience, ne les consultons pas. Défions-nous aussi de nos *passions*. Nous sommes à nous-mêmes notre propre ennemi, car nos passions nous aveuglent. N'est-il pas vrai que la colère suggère des décisions habituellement regrettables, que l'égoïsme exagère les défauts d'autrui et grandit nos qualités ?

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit le prochain ; que le vice impur fait oublier le devoir et trouve toujours des excuses à ses lâchetés ? Les passions aveuglent notre conscience, mettons-nous au-dessus d'elles.

On a dit que l'habitude est une seconde nature. Ceci est tellement vrai, qu'il est fort difficile de rompre complètement avec des

habitudes de vie. Malheureusement celles-ci ne sont pas toujours conformes à la volonté de Dieu, et alors elles nous maintiennent dans *des illusions* qui nous cachent la vérité et déforment la conscience. Ainsi le malade que la mort va frapper dans quelques heures et qui ne se rend pas compte de son état, et forme des projets d'avenir. Ainsi l'homme illusionné vit dans une médiocrité dorée, se trouve bien comme il est, ni trop mauvais ni trop bon, et ne se doute pas que le sommeil léthargique qu'il entretient, endort sa conscience au point qu'elle ne pourra peut-être jamais s'éveiller. Les illusions déforment la conscience ; dissipons-les.

2. Pour conserver sa conscience droite, il faut dominer l'influence des mauvais exemples, des passions, des illusions. Il faut de plus *connaître son devoir*. Il est quelquefois plus difficile de bien connaître son devoir, mes enfants, que de l'accomplir. Votre devoir, dans ses lignes générales, envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes, vous le connaissez. Mais la conscience droite ne se contente pas des grandes lignes, car c'est dans le détail de la vie que le devoir s'impose ; c'est à chaque instant que le caprice réapparaît et réclame ses préférences ; c'est donc à chaque instant qu'il nous faut prendre une décision entre le mal et le bien, entre le moins bien et le mieux.

Pour connaître la vérité et pour former votre conscience, trois moyens sont à votre disposition. *Prenez conseil* si vous en avez le temps ; pour cela, agissez avec une très grande simplicité envers vos parents, vos maîtres et votre directeur de Patronage. Avouez ici, mes enfants, que vous manquez quelquefois de la franchise qui ferait votre force et vous éviterait bien des fautes si vous preniez conseil. Demandez-vous ce que ferait N.-S. s'il était à votre place, et sans aucun doute vous jugerez votre situation sainement. Enfin *priez*, afin que Dieu vous donne sa lumière et vous guide, et par la voix de votre conscience Dieu vous répondra.

C'est ainsi, mes enfants, que vous formerez votre conscience. Une conscience droite est un véritable trésor, c'est un phare lumineux qui ne cesse de jeter sa lumière dans le ciel de notre âme, qui nous montre les écueils, qui nous prévient des dangers, qui nous guide sûrement vers le port.

III

La légèreté de votre âge vous lance parfois dans des égarements que votre conscience réproouve. Que faire pour les éviter ? Deux choses : *consulter* votre conscience et lui *obéir*.

1. Parmi les défauts que les étrangers attribuent aux Français on cite celui-ci : « Les Français parlent d'abord et agissent, ensuite

ils réfléchissent. » Ce défaut est peut-être commun à bien des hommes, mais il est certainement celui de la jeunesse, qui parle et agit trop souvent sans réfléchir. Vous devez prendre une décision : consultez votre conscience ; si vous l'avez bien formée, elle vous dictera certainement la volonté de Dieu. Je vous l'ai dit déjà bien des fois, mes enfants : pour bien faire, vous n'avez besoin ni des regards de vos parents, ni des regards de vos maîtres, ni des regards de votre directeur. Il vous suffit de consulter votre conscience. Que dit-elle ? — « C'est bien ! » — Agissez, et que rien, ni regards, ni paroles, ni contraintes ne puissent vous faire changer d'avis... Que dit-elle ? — « C'est mal ! » — Ne faites pas un pas sur la pente dangereuse, ne vous laissez pas séduire, ne fût-ce qu'un instant ; vous vous exposeriez à une chute toujours malheureuse.

2. Consulter sa conscience ne servirait à rien, si on ne devait lui obéir. D'ailleurs, puisqu'elle est l'écho de la voix de Dieu, elle est le guide certain de la vie ; c'est par elle que Dieu nous fait connaître ses desirs, ses volontés, c'est par elle qu'il nous fait entendre ses approbations et ses reproches. Obéir à sa conscience, c'est donc obéir à Dieu. Malheureusement, parfois la conscience parle très haut, et cependant vous lui désobéissez. — Rappelez-vous certaines heures malheureuses où la violence des passions vous a entraînés ; rappelez-vous la lutte qui s'est engagée dans votre âme, la défaite peut-être dont vous avez été la victime ; puis la voix de la conscience qui, un instant étouffée, s'est fait entendre de nouveau et vous a fait vous écrier : « Ah ! si j'avais su !... » — Rappelez-vous les circonstances non moins malheureuses où le respect humain vous a fait manquer à votre devoir. Les compagnons de travail se sont tellement moqués, leurs conversations ont été si méprisantes, leurs menaces ont été si violentes, que vous avez cédé ou que vous n'avez pas osé vous dresser devant eux, et vous avez tréigné votre conscience pour la faire taire.

Victor Hugo a dit : « On n'empêche pas plus la pensée de revenir à une idée, que la mer de revenir au rivage. Pour le matelot cela s'appelle la marée, pour le coupable cela s'appelle le remords. Dieu soulève l'âme comme l'Océan¹. » Il est vrai qu'après une faute Dieu nous reproche notre faiblesse ; mais il est également vrai que celui qui abuse de la grâce de Dieu, verra Dieu s'éloigner de lui. Si vous n'écoutez pas la voix de votre conscience, si vous n'obéissez pas à son appel pressant qui vous pousse au repentir, si vous vous plongez plus profondément dans vos fautes, votre conscience se taira. Mais malheur, mes enfants, à celui qui n'entend plus Dieu lui parler !... Comment pourra-t-il se relever de

ses chutes ? Ce grand silence présage la mort, et la mort de l'âme c'est la damnation... Bienheureux, au contraire, celui qui écoutant la voix de sa conscience, lui obéit. N'est-ce pas dans cette fidélité à leur conscience que les martyrs et les saints ont mis leur héroïsme ? N'est-ce pas cette fidélité à leur conscience qui fait toute leur grandeur et fut la source de toute leur gloire ? Obéissez à votre conscience, mes enfants, et vous serez vraiment des hommes.

Un homme se tient droit, il ne consent pas à ramper pour quêter des faveurs ; un homme se tient ferme, les vents qui soufflent ne lui font pas tourner la tête ; un homme se tient digne, les flatteries ou les menaces ne rencontrent que son mépris. La droiture, la fermeté, la dignité n'existent que par la conscience, qui fait toute la grandeur de l'homme. Le plus humble d'entre vous, mes enfants, qui obéit à sa conscience est plus grand que le génie orgueilleux qui la fait taire, car sa vertu l'élève jusqu'à Dieu.

Obéissez à votre conscience, et vous serez heureux. Le devoir est quelquefois pénible ; mais la joie qui le suit récompense largement l'effort.

Vous en avez fait l'expérience. Au soir d'une journée bien remplie, vous rentrez à la maison l'âme légère et le cœur gai. Un ami vous demande un service : vous le lui rendez en sacrifiant une partie de plaisir : votre âme alors semble se dilater en vous. Sollicités par le soleil du printemps, par les invitations des amis, par une fête au dehors, vous hésitez pour l'emploi de votre dimanche ; tout compte fait, vous sacrifiez soleil, amis, fête, pour le Patronage, et vous terminez votre journée dans cette joie calme et douce qui donne du courage pour la semaine. C'est l'auteur de *l'Imitation* qui nous le dit : « Si votre cœur ne vous reproche rien, vous jouirez d'un repos ravissant. » (Liv. II, chap. 6).

Soyez donc tous des jeunes gens de conscience. Eclairez-vous sur vos devoirs, afin de vous former une conscience droite. Ne faites rien sans lui demander ses conseils. Quoi qu'il vous en coûte, obéissez-lui toujours ; et, mes enfants, jusqu'à la dernière heure de votre vie, on ne vous rencontrera jamais que sur les chemins de la loyauté, de la vertu et de l'honneur !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 aprilis 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ *Les Misérables*. Une tempête sous un crâne.

Ami du Clergé du 21 avril 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — I. La pensée du ciel, 289.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXVIII. 5^e dimanche après Pâques, 291.

Pour le Premier Vendredi. — XVI. Le retour de la France au Sacré-Cœur, 294. — XVII. Le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge, 296.

Fleurs de Lourdes. — XI. Madame Rouchel, 297. — XII. Le P. Salvator, 300. — XIII. Marie Bailly, 302.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

I

LA PENSÉE DU CIEL

Mes frères,

C'est un fait mille fois constaté que les hommes au caractère irrésolu, aux idées successives, n'aboutissent jamais dans leurs entreprises. Il n'y a rien à attendre d'une volonté chancelante, qui tombe devant le premier obstacle ; d'une volonté variable, qui change au moindre caprice ; d'une volonté indécise, qui jamais ne se fixe. Le succès en toutes choses appartient aux hommes décidés, qui ont un dessein bien arrêté, une idée maîtresse, une pensée qui les domine et donne le branle à leur activité.

Le chrétien, mes frères, a sur terre une grande œuvre à entreprendre et à poursuivre : l'œuvre de sa sanctification. Il s'agit de la mener à bonne fin. Sauver son âme, voilà le but ; mais, pour l'atteindre, il lui faut une ferme volonté. Or, la volonté a besoin, pour ne pas fléchir, d'être gouvernée et stimulée par une grande pensée.

Une grande pensée, une pensée bien faite pour nous exciter, pour soutenir nos efforts et assurer notre persévérance, la fête de l'Ascension nous la présente aujourd'hui : c'est la *pensée du ciel*.

Il est manifeste, mes frères, que si cette pensée était profondément gravée dans notre esprit et dans notre cœur, et que si nous répondions fidèlement à toutes les inspirations qu'elle suggère, notre salut serait certain.

La pensée du ciel a une puissance irrésistible pour nous porter au bien ; l'absence ou la rareté de cette pensée nous donne la raison des défaillances de beaucoup de chrétiens.

Tel est le sujet que je propose à votre religieuse attention.

I

La puissance de Dieu est sans limite ; il lui suffit de vouloir, et ce qu'il veut, est, vit et demeure. Il a voulu, et la terre a jailli des ténébreuses profondeurs du néant ; il a voulu, et le ciel a étendu son dôme azuré tout constellé de lumières ; il a voulu, et le soleil a resplendi sous son diadème de feu ; il veut, et par sa volonté la création subsiste et prolonge son existence à travers les siècles.

La puissance de l'homme, mes frères, ne se peut comparer à celle de Dieu : elle est infiniment moindre. Cependant, il y a dans l'homme des trésors d'énergie, avec lesquels, s'il les exploitait, il pourrait faire des prodiges. Mais la mollesse est restée au fond de sa nature viciée, comme un triste héritage du péché originel. Pour qu'il sorte de son repos, de son immobilité, il faut que quelque chose le pousse à se déterminer, à agir. Qu'il ait un but nettement tracé, et qu'il soit possédé par la pensée, par le désir de l'atteindre, alors il va déployer sa puissance, se mettre résolument à l'œuvre et dépenser son énergie, sans se laisser abattre par la fatigue, sans se laisser déconcerter par les obstacles.

Voulez-vous des exemples ?

Voici un ouvrier, père de famille : il se lève avant l'aube et se précipite au travail, il porte le poids du jour et de la chaleur, il use ses forces et sa santé, il se prive et restreint ses dépenses. Pourquoi ? C'est qu'il a une idée fixe : il veut élever ses enfants et préparer leur avenir ; et cette volonté le rend capable de tous les sacrifices.

Voici un négociant : il voyage, il élargit le cercle de sa clientèle, il réfléchit, il calcule les chances de profit. Lui aussi a une idée fixe qui le domine et le presse : l'idée d'un bénéfice à réaliser.

Vous avez entendu parler du savant qui s'enferme dans son cabinet, qui travaille sans répit et poursuit pendant de longues années un des secrets de la nature ou de la science. Son idée à lui est de doter son pays d'une nouvelle invention : il faut cela pour stimuler son courage et l'aider dans ses patientes recherches.

Et ces hardis voyageurs qui s'aventurent sur des fleuves lointains et dépassent la frontière des régions connues, et ces hommes intrépides qui de nos jours risquent leur vie dans des courses aériennes, qu'est-ce qui les entraîne et les soutient dans leur audacieuse entreprise ? Une idée fixe, un désir brûlant : l'idée de découvrir des terres inexplorées, le désir d'attacher leur nom à une invention, à un succès glorieux.

Ainsi, mes frères, dans les affaires humaines, la volonté ne s'ébranle et n'agit que lorsqu'elle a été excitée par un mobile puissant, que ce soit l'amour de la gloire ou l'amour du bien-être, le désir de la fortune ou des honneurs ; et tant qu'elle reste sous l'empire de l'idée qui l'anime, qui la provoque, elle va à son but, sans lassitude, sans découragement.

Parlons maintenant du chrétien. Devenir un élu, un saint, voilà le grand terme de ses aspirations, voilà le but que la foi lui indique. Pour y parvenir, il y a des devoirs à remplir, des vertus à pratiquer, des difficultés à vaincre, des passions à réprimer. S'il s'arrête à considérer ce qu'il y a de gênant, de coûteux dans les actes qu'on lui demande, j'ai bien peur de le voir tomber dans le découragement, et laisser là l'œuvre de sa sanctification.

Allons, chrétien indolent, sans énergie, sans ressort, ouvre ton cœur, afin que j'y jette une pensée que je crois assez puissante pour te tirer de ton apathie : la pensée du ciel !

Qu'y a-t-il, au demeurant, dans cette pensée ? Il y a l'espérance d'un bonheur complet, sans mélange, sans lacune, d'un bonheur que personne ne nous ravira quand une fois nous l'aurons possédé ; il y a l'espérance d'une paix, d'une joie que n'attristera aucune vicissitude ; il y a l'espérance de voir Dieu et de retrouver les chères créatures que la mort a séparées de nous, pour continuer avec elles une vie qui durera autant que l'éternité.

Que faut-il de plus pour stimuler l'activité du chrétien, encourager ses efforts et l'entraîner dans les voies de la vertu, du dévouement et du sacrifice ? Donnez-moi un homme pénétré de cette pensée, fasciné par cette douce espérance : il n'hésitera, il ne reculera devant rien ; il puisera dans cette pensée et dans cette espérance une partie des forces nécessaires pour corriger ses mœurs, changer sa conduite, s'affermir dans la foi.

Sans doute, sa vie ne sera pas à l'abri des tristesses, des alarmes et des épreuves, dont chacun a sa part ici-bas ; mais considérant le fruit de ses travaux et de ses peines, leur prompt fin et leur immortelle récompense, il s'inclinera, en disant : « Chétive et courte est toute chose qui passe avec le temps ; viendra l'heure où cesseront le travail et la souffrance. Pour avoir renoncé à d'insignifiantes satisfactions en ce monde, je serai amplement dédommagé dans le ciel ; là je recevrai, pour l'outrage enduré, la gloire ; pour l'affliction, l'allégresse ; pour les tribulations d'un jour, une éternité de bonheur. »

Oui, cela est indubitable : le chrétien excité, soutenu par la pensée du ciel, marchera d'un pas ferme dans le chemin du salut, et sa place est assurée dans le royaume de Dieu.

II

Mais, mes frères, cette pensée n'est pas assez familière à beaucoup de chrétiens. Chez les uns, elle est étouffée sous les préoccupations matérielles ; chez les autres, elle n'apparaît que de loin en loin et s'éclipse aussitôt, de sorte qu'elle n'exerce pas sur leur vie une influence sérieuse.

L'oubli ou la rareté de cette pensée explique les défaillances dont nous sommes les témoins attristés.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, pour constater autour de nous la diminution progressive de l'esprit de foi, l'abandon de la prière, la profanation de plus en plus fréquente du dimanche. La cause principale, mes frères, je vais vous la dire : c'est l'oubli de l'avenir-éternel. On ne pense pas au ciel, et par conséquent on ne fait rien pour s'en assurer la possession.

Une autre plaie de la société, c'est le matérialisme, ou, si vous le voulez, une sollicitude fiévreuse, absorbante, exclusive pour les biens temporels ; les aspirations sont toutes rabattues du côté de la terre ; on ne vit que pour la matière ; on n'apprécie que ce qui se voit et se palpe ; on ne craint plus aujourd'hui que les hommes qui s'appellent des gendarmes et un livre qui s'appelle le code pénal. Est-il étonnant que l'on tombe si bas ? On ne regarde plus du côté du ciel et on ne s'inquiète aucunement de Celui qui y règne, qui est notre maître et qui sera notre juge.

Notre époque est d'une fécondité exceptionnelle pour le mal ; les crimes y sont d'une précocité affreuse ; les meurtres, les suicides emplissent chaque jour les colonnes des journaux. Or, on est souvent amené à cette lamentable extrémité par le désespoir. Mais si ceux qui se disent les vaincus de la destinée, si les désespérés songeaient au ciel, s'ils se rappelaient que les déceptions, les épreuves de la vie auront un terme, et que, si elles ont été courageusement supportées, elles nous vaudront une récompense infinie, ils n'attendraient pas à leurs jours ; ils attendraient patiemment des temps meilleurs.

Un vénérable anachorète, affaibli par l'âge et la pénitence, allait mourir. Sa chair dévorée par la lèpre, tombait en lambeaux, et cependant, debout, le noble vieillard, la tête haute, les yeux levés vers le ciel, chantait avec enthousiasme. « Je chante, disait-il, parce que je sens que les murailles de ma prison s'ébranlent, qu'elles vont s'écrouler et que mon âme délivrée va prendre son essor vers le pays de la félicité. »

Voilà les sentiments qu'inspire à ceux qui sont éprouvés la pensée du ciel. Ils souffrent assurément, mais cette pensée les calme, les reconforte, et puisque le bonheur d'ici-

bas leur échappe, ils rêvent, pour se consoler, le bonheur d'en-haut.

C'est pourquoi, mes frères, je vous dirai à tous cette parole de la mère des Machabées à son fils : « *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum !* » Je vous en prie, regardez du côté du ciel ! La pensée du ciel n'est pas assez persévérante en vous ; elle est comme ces météores qui rayonnent un instant, pour disparaître aussitôt. Je voudrais l'attacher au sommet de votre âme, comme une brillante étoile, car si elle illuminait votre vie, si elle présidait à vos actes, j'aurais moins d'appréhension pour votre salut.

Puis-je, mes frères, vous inspirer une pensée plus douce, plus agréable, plus sympathique ? Si je vous disais : « Il faut penser à l'enfer, il faut y penser souvent, il faut y penser toujours, c'est un moyen infaillible pour éviter le péché, vous me répondriez sans doute : « Penser à l'enfer, y penser toujours... mais c'est trop triste ! » Eh bien ! non, mes frères, je viens vous dire aujourd'hui : — Songez plus souvent au ciel ; nourrissez-vous de cette pensée, donnez-lui la direction de votre vie, suivez ses impulsions, et, je l'affirme, vous vivrez plus chrétiennement, et après avoir vécu chrétiennement, il vous sera donné d'être associé aux élus dans le royaume de la félicité. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXVIII

5^e Dimanche après Pâques

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (xvi, 23-30)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

23. « En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.

24. « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.

25. « Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement du Père.

26. « En ce jour-là, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai le Père pour vous.

27. « Car le Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.

28. « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde et je vais au Père. »

29. Les disciples lui dirent : « Voilà que maintenant vous parlez ouvertement et vous ne dites plus de parabole..

30. « Maintenant nous savons que vous con-

naîsez toutes choses et que vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous interroge ; pour cela, nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Comment cet évangile se rattache-t-il aux précédents que nous avons déjà expliqués ?*

— Dans le récit de S. Jean, il suit l'annonce que fait Jésus de son prochain retour à son Père, de la venue de l'Esprit-Saint, du peu de temps qu'il a à rester encore avec ses disciples et du bref délai après lequel il les reverra.

— *Quel rapport y a-t-il entre toutes ces prédictions et la pratique de la prière que Jésus recommande aujourd'hui ?*

— Jésus dit à ses disciples qu'après l'avoir revu et reçu le Saint-Esprit ils n'auront plus rien à lui demander à lui-même ; mais qu'en s'adressant au Père, ils seront sûrs d'être exaucés.

— *N'est-ce pas la dernière recommandation que Jésus avait à faire ?*

— Il semble bien qu'ayant indiqué à ses Apôtres le moyen de tout obtenir désormais, il n'avait plus rien à ajouter.

— *Les enseignements de ce Discours après la Cène sont donc ainsi clos ?*

— Oui ; ce qui suit dans le récit de S. Jean n'est plus que l'annonce finale de la défection et de la dispersion des disciples, qui, néanmoins, devront toujours avoir confiance en lui, car il aura vaincu le monde.

— *Jésus n'a-t-il parlé de la prière et de son efficacité qu'en cette circonstance ?*

— Jésus a traité ce sujet de la prière bien des fois dans le cours de sa vie publique pour nous dire la nécessité et la manière de prier, la foi, la confiance et la persévérance qui rendent la prière efficace.

— *Et avant de quitter ses disciples, sur quoi insiste-t-il surtout ?*

— Il indique plus spécialement la base fondamentale de la confiance que l'on doit avoir en priant.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Quelle est donc cette base fondamentale ?*

— C'est le Christ lui-même. Jésus l'a dit une première fois au commencement de son discours en affirmant qu'il exaucera toute prière faite en son nom ; il le répète en déclarant que son Père exaucera toute demande faite de la même manière.

— *Comment le Christ établit-il qu'il est lui-même le motif de la confiance dans la prière ?*

— Dans une première affirmation il dit qu'il suffit de prier en son nom pour être exaucé du Père ; dans une seconde il enseigne qu'il

suffit de croire en lui et de l'aimer pour avoir la bienveillance du Père. Par là il suscite de la part de ses Apôtres un acte de foi total à sa divinité.

1^o La puissance du nom du Christ

— *Quelles sont les paroles par lesquelles Jésus affirme la puissance de son nom pour rendre efficace la prière ?*

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. »

— *Nous devons donc croire à l'efficacité de toute prière faite en son nom ?*

— Oui, quand la prière est ainsi faite, nous devons avoir la certitude absolue d'être exaucés ; Jésus ne pouvait pas l'enseigner d'une manière plus formelle et plus solennelle.

— *Mais d'où vient cette puissance que Jésus attache à son nom ?*

— Elle vient de ce qu'il est le Médiateur entre Dieu et les hommes et qu'avec le Père il est le Maître et distributeur souverain de tous les dons célestes.

— *Qu'est-ce donc que demander au nom du Christ ?*

— C'est, s'adresser à Dieu en faisant valoir à ses yeux la souveraine domination que le Fils partage avec le Père, et en s'appuyant sur l'immensité des mérites qu'il a comme Homme-Dieu.

— *La prière ainsi faite est donc comme une revendication des droits du Sauveur ?*

— Quand la prière est exaucée, la faveur obtenue est évidemment une grâce que Dieu nous accorde, mais à l'égard du Christ elle est comme un acte de justice par lequel le Père reconnaît ses droits et ses mérites.

— *Mais comment pouvons-nous ainsi disposer des droits et des mérites du Sauveur ?*

— Ce pouvoir extraordinaire de la prière vient de la bonté infinie du Sauveur qui veut bien mettre à notre service sa puissance divine et les mérites infinis de ses expiations.

— *A-t-il simplement voulu qu'il en fût ainsi ?*

— Non seulement il l'a voulu, mais encore il nous l'a promis, et le serment solennel dont il a accompagné sa promesse nous est un gage certain que sa volonté sera toujours exécutée.

— *Comment se fait-il que beaucoup de prières qui semblent faites au nom du Christ ne sont pas exaucées ?*

— C'est qu'en réalité elles ne sont pas faites en son nom.

— *Il ne suffit donc pas d'invoquer le nom du Sauveur, pour être certain d'obtenir ?*

— Non, il faut avant tout que ce que l'on demande puisse être présenté au Père comme demandé par le Fils.

— *Pourquoi ?*

— C'est qu'on ne peut pas demander au nom du Christ ce qui ne serait pas en conformité avec ses volontés.

— *Et quelles sont donc les intentions du Sauveur ?*

— Il les a indiquées à ses Apôtres en leur disant qu'ayant demandé en son nom, ils recevront afin que leur joie soit complète.

— *Les biens d'ici-bas peuvent-ils donner la joie complète ?*

— Non, le bonheur parfait ne se trouve qu'au ciel.

— *Qu'a donc enseigné le Sauveur ?*

— En disant que le terme de la prière doit être la joie totale et parfaite, il rappelle que le but final de toute demande doit être celui qu'il s'est proposé et qu'il a atteint comme Médiateur, c'est-à-dire le salut éternel.

— *Vous concluez de là ?*

— Je conclus que pour être exaucé, il faut, comme première condition, demander les biens qui ne s'opposent pas au salut.

— *Quels sont ces biens ?*

— Ce sont les biens surnaturels et spirituels. On peut être assuré de les obtenir quand on les demande bien ; mais on ne peut nullement compter sur l'efficacité de la prière quand on sollicite des biens temporels.

— *Pourquoi cette différence ?*

— C'est que les biens spirituels par eux-mêmes conduisent au bonheur éternel, tandis que les biens temporels sont souvent un obstacle qui empêche d'y arriver.

— *Ne peut-on pas cependant demander ces derniers ?*

— Quand on s'en sert bien, ils peuvent être utiles au salut, comme ils peuvent être nuisibles quand on les emploie mal. On peut donc parfois les demander, mais conditionnellement et en se soumettant d'avance à la volonté de Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous sera utile ou nuisible.

— *Jusqu'ici nous avons vu que Jésus promet un pouvoir extraordinaire à la prière faite en son nom, a-t-il laissé facultative cette manière de prier ?*

— En disant à ses Apôtres : « Jusque maintenant vous n'avez rien demandé en mon nom, » il leur fait entendre que désormais il ne pourra plus en être ainsi.

— *Était-ce donc un reproche qu'il adressait à ses disciples ?*

— Les Apôtres ne pouvaient guère être blâmés de n'avoir encore rien demandé au nom de leur Maître, ils ne soupçonnaient guère sa mission médiatrice, et d'ailleurs Jésus était avec eux pour entendre leurs demandes et les exaucer lui-même.

— *Que voulait donc leur apprendre Jésus ?*

— Il leur découvrait le mystère et la nécessité de sa médiation et leur ordonnait de s'y

conformer dorénavant dans toutes leurs demandes en priant en son nom et par ses mérites.

— *Toute prière faite en dehors du Médiateur restera donc inefficace ?*

— Oui, pour être acceptée de Dieu le Père, toute prière doit en quelque manière se réclamer de la médiation et des mérites du Sauveur.

— *Les Apôtres ont-ils saisi tout de suite la portée de ce mystère ?*

— Non, Jésus-Christ constate lui-même que ce qu'il leur dit est comme une parabole dont ils ne devinent pas complètement le sens. Il annonce cependant l'heure prochaine où tout le mystère leur sera dévoilé.

— *Quand cette heure prochaine arriva-t-elle ?*

— Jésus instruisit ses disciples de toute son œuvre pendant les quarante jours qui suivirent la Résurrection ; ce grand miracle avait dessillé leurs yeux et le Saint-Esprit leur donna l'intelligence complète du mystère de la médiation du Sauveur.

— *Où en trouve-t-on l'exposé ?*

— Dans les Actes des Apôtres, et surtout dans les épîtres du Nouveau Testament.

— *Cette puissance et cette nécessité de la médiation opérée par le Christ n'est-elle pas rappelée tous les jours aux fidèles ?*

— L'Eglise les rappelle par la formule qui termine toutes ses prières ; elle y fait appel au Médiateur souverain, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est toujours en son nom qu'elle demande à Dieu le Père.

2^e Puissance de la foi jointe à la charité

— *Il est donc indubitable que seule la prière faite au nom de Jésus obtient tout ce qu'elle demande. Mais comment possède-t-elle ce pouvoir ?*

— Il semble bien qu'elle l'a sans que Jésus l'appuie par une prière personnelle, car après avoir répété que désormais ses disciples devront prier en son nom, il ajoute : « Et je ne dis pas que je prierai mon Père pour vous. »

— *Est-ce que Jésus n'intercède plus pour nous maintenant qu'il est au ciel ?*

— Jésus continue au ciel sa mission de Médiateur, son intercession s'y perpétue donc pour les siens, soit par une prière proprement dite, soit par la représentation qu'il fait de ses mérites à Dieu le Père.

— *Connaissez-vous le mot de S. Paul sur cette perpétuelle médiation ?*

— Il dit que le Christ est toujours vivant pour interpellier en notre faveur. (Hébr., vii, 25).

— *Mais alors pourquoi Jésus ne promet-il pas de prier pour ses disciples ?*

— Nous pouvons être assuré de l'appui de sa prière sans qu'il ait besoin de nous le dire ;

mais, même sans cet appui, la prière faite en son nom aurait son efficacité par la seule puissance que lui donnent les mérites acquis et l'autorité du Sauveur.

— *Quelle origine peut-on assigner à cette puissance ?*

— C'est la complaisance infinie que Dieu le Père a dans son Fils et qui lui fait aimer d'un amour infini ceux qui aiment Jésus et croient à sa divinité.

— *Est-ce le Sauveur qui enseigne ce mystère d'amour ?*

— Oui, car pour expliquer comment il n'aura pas à prier pour ceux qui demandent en son nom, il donne cette raison : « Mon Père vous aime lui-même parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

— *Ceux qui se recommandent par une foi vive et une charité ardente peuvent donc obtenir sans avoir besoin des supplications particulières du Fils ?*

— Lors même que le Fils n'intercéderait pas en leur faveur, le Père les exaucera parce que la divine charité en fera les images vivantes du Fils.

— *Quel est le but du Maître en dévoilant ce profond mystère ?*

— Il veut donner la plus haute idée du mérite d'une âme qui lui est unie par un amour parfait et une foi sans réserve.

— *Quelles sont donc les dispositions intérieures qui doivent assurer à la prière toute son efficacité ?*

— C'est une foi vive et l'état de grâce. Et de fait, l'enseignement du Sauveur sur ce point a été confirmé dans tous les siècles par le merveilleux pouvoir de la prière des saints.

3^e L'acte de foi des Apôtres

— *Jésus n'a-t-il pas indiqué l'objet de cette foi vivante capable, comme il l'a dit, de transporter les montagnes ?*

— Il l'a en effet résumée en quatre propositions fondamentales qui renferment toute la religion : « Je suis sorti de mon Père... Je suis venu dans le monde... Je quitte maintenant le monde... Je retourne à mon Père. »

— *Qu'enseigne-t-il en disant : « Je suis sorti de mon Père » ?*

— Il dit clairement qu'il vient du Père, et non point du néant, comme les créatures ; donc il est Dieu.

— *En ajoutant : « Je suis venu dans le monde, » qu'apprend-il à ses disciples ?*

— Il leur apprend que par une miséricorde infinie il est descendu du ciel pour se faire homme, et par ses expiations sauver l'humanité.

— *Qu'est-ce à dire qu'il quitte le monde ?*

— Cela signifie qu'il va d'abord mourir pour le salut du genre humain et qu'ensuite il s'élè-

vera de la terre avec la nature humaine qu'il a revêtue.

— *Enfin comment s'opère le retour au Père ?*

— Jésus rentre au sein du Père d'où il était venu, il y rentre avec sa nature humaine, avec l'humanité qu'il a conquise et qu'il glorifie en la déifiant.

— *Quel est le grand mystère renfermé dans ces quelques mots ?*

— C'est tout le mystère et l'économie de la Rédemption. S. Augustin l'a résumé ainsi : « Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devint Dieu. »

— *Quel effet produisit sur les disciples ce court exposé de l'œuvre du Médiateur ?*

— Ils furent saisis par cet abrégé clair et succinct du passé et de l'avenir de leur Maître ; ils furent surpris de l'entendre répondre aux questions qu'ils se proposaient de lui poser et de le voir deviner leurs secrètes préoccupations.

— *Comprurent-ils toute l'étendue du mystère ?*

— Non, la pleine lumière ne devait leur venir que plus tard par l'Esprit-Saint ; mais ils en saisirent assez pour faire un acte de foi sincère.

— *Que fut cet acte de foi ?*

— Ce fut l'hommage rendu unanimement par tous les disciples présents à la science infinie du Christ et à sa filiation divine. La confession de Pierre devenait la confession de tous les Apôtres.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Pouvez-vous dire maintenant quelles sont les bonnes et les mauvaises prières ?*

— Les prières qui méritent d'être exaucées sont celles qui sont faites au nom de N.-S. J.-C. ; les mauvaises prières sont celles qui ne sont pas faites de cette manière.

— *Quand prie-t-on mal, par conséquent ?*

— On prie mal surtout quand on demande des choses inutiles ou contraires au salut ; Jésus ne peut pas appuyer de son autorité ni de ses mérites de pareilles prières, puisqu'elles ne sont d'aucune utilité pour l'œuvre qu'il est venu accomplir.

— *Mais même, en demandant des biens utiles au salut, peut-on ne pas prier au nom de N.-S. J.-C. ?*

— On ne prie pas au nom de N.-S. J.-C. quand on prie sans foi, sans respect, sans confiance et sans humilité, parce que tout cela c'est méconnaître l'importance ou la nécessité de sa toute-puissante médiation.

— *Les prières faites en état de péché peuvent-elles être bonnes ?*

— Oui, ces prières sont bonnes, quand elles ont les conditions requises ; elles sont tou-

jours utiles, mais leur efficacité n'est point certaine.

— *Pourquoi ces prières faites sans l'état de grâce ont-elles une efficacité douteuse ?*

— C'est que l'état de péché s'oppose par lui-même au salut éternel. Si le pécheur obtient parfois, ce n'est point par la vertu de sa prière, mais par l'infinie miséricorde de Dieu qui veut bien tenir compte de ses œuvres bonnes.

— *Que devons-nous donc nous rappeler quand nous voulons bien prier ?*

— Nous devons nous rappeler ce que nous dit saint Paul de la puissance du nom de Jésus : « Il n'a pas été donné aux hommes d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés. »

— *Et quels sentiments devons-nous exciter en nous-mêmes ?*

— Il faut que nous fassions un acte de foi en l'infinie médiation du Sauveur, un acte de confiance dans ses mérites, et un acte de charité ou de contrition pour nous assurer la bienveillance du Père qui est aux cieux.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XVI

LE RETOUR DE LA FRANCE AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Nos deux dernières instructions ont eu pour sujet les rapports très particuliers que le Sacré-Cœur a voulu avoir avec la France. D'une part, nous avons vu l'amour de Dieu discernant notre patrie entre toutes les nations pour en faire la confidente et la missionnaire, dans le monde, de ses desseins rédempteurs. De l'autre, hélas ! nous avons vu comment notre pays, méconnaissant cette prédilection glorieuse, n'a pas répondu aux avances divines et a dû subir les châtiments inévitables réservés aux peuples ingrats et rebelles.

Nous souffrons encore, et nous souffrirons encore longtemps peut-être, de la faute qui fut commise par nos pères.

Aujourd'hui cependant le sujet que nous traiterons sera plus consolant, car nous parlerons du retour de la France au Sacré-Cœur. Ce n'est pas encore le plein jour du pardon ; c'en est du moins l'aurore.

I

C'était au plus fort de nos désastres, à la fin de 1870. A la vue de ces défaites qui se succédaient, en dépit d'efforts gigantesques, avec une régularité impitoyable, les âmes se tournaient d'elles-mêmes vers le ciel pour y chercher le secret d'une perpétuité

aussi inouïe dans les revers. Quelques-unes, dont l'histoire a conservé pieusement les noms, se demandèrent s'il ne fallait pas voir là le châtimement de nos ingratitude nationales. Oui, c'était bien là, et non plus seulement dans l'incapacité des généraux ou l'insuffisance des recrues, qu'il fallait chercher la cause de nos malheurs.

Avant tout, il fallait donc désarmer la colère divine par un grand acte de pénitence, et c'est ainsi que naquit l'idée d'ériger à Paris une église monumentale dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Voici en quels termes, par deux grands chrétiens, fut rédigé cet acte solennel, pour être soumis au Pape et répandu ensuite à profusion dans notre pays :

En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui l'attendent encore ;

En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ ;

Nous nous humilions devant Dieu et, réunissant dans notre amour l'Eglise et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés ;

Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de N.-S. Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer, selon nos moyens, à l'érection, à Paris, d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus.

L'œuvre que ces deux chrétiens lançaient ainsi n'était-elle pas téméraire ? Quels moyens avaient-ils pour la faire accepter par un peuple que les charges de la guerre avaient écrasé ?

Mais ils répondaient ainsi au désir qu'avait manifesté le Sacré-Cœur d'être honoré dans un sanctuaire national. Le Sacré-Cœur allait bénir leur entreprise. Des événements récents, qui avaient fait tressaillir d'enthousiasme l'âme de la France, leur frayaient le chemin.

II

A mesure que l'ennemi pénétrait au cœur de notre pays, des soldats volontaires s'étaient levés pour voler à sa rencontre. Vendéens et Bretons, sans accord préalable, avaient placé sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur. Une autre troupe héroïque, les zouaves pontificaux, rendus libres par l'occupation de Rome, allait faire plus encore pour glorifier le Sacré-Cœur.

Le 1^{er} décembre 1870, deux officiers supérieurs, le général de Sonis et le colonel de Charette, se dirigeaient vers Patay, pour livrer bataille. Ils s'entretenaient en marchant, et le colonel, devenu le chef des *Volontaires de*

l'Ouest, exprimait au général le regret de n'avoir pas un étendard religieux pour sa troupe.

Sonis s'arrête, tout ému. Il raconte qu'une bannière, sur laquelle est peinte le Sacré-Cœur, vient d'arriver avec cette adresse : « *Aux Volontaires de l'Ouest* ». N'ayant pu pénétrer dans Paris qui est bloqué, elle est revenue à Tours où le gouvernement ne sait qu'en faire. Charette l'accepte avec joie. C'est sous l'égide du Sacré-Cœur que ses soldats front au feu.

Le lendemain, 2 décembre, est le premier vendredi du mois. A 3 heures du matin, les deux officiers, accompagnés d'un grand nombre de soldats, assistent à la sainte messe et communient. Puis, le jour arrivé, on se prépare à combattre.

Je n'ai pas à vous dire ce que fut cette journée héroïque. Les zouaves pontificaux font des prodiges de valeur. S'ils sont vaincus, c'est à cause de leur petit nombre. La bannière du Sacré-Cœur est teinte de leur sang.

Ils avaient réalisé le second désir de N.-S. : « Je veux que l'image de mon Cœur soit gravée sur les étendards de la France. »

III

Ainsi glorifié par le martyre des zouaves pontificaux, le Sacré-Cœur apparaissait comme le salut de la France.

Le projet d'élever en son honneur, à Paris, un monument expiatoire fut accueilli avec élan par le peuple et par les pouvoirs publics. Le 24 juillet 1873, l'Assemblée Nationale vota la loi qui était nécessaire pour l'exécuter. L'archevêque de Paris choisit, pour élever la future église, les hauteurs de Montmartre.

A l'heure actuelle, la basilique n'est pas encore terminée, mais déjà elle reçoit des foules de pèlerins.

Dieu seul peut dire quelles générosités admirables se sont révélées pour trouver les millions nécessaires et vaincre les difficultés qu'on rencontra. A cette souscription, toutes les âmes chrétiennes et françaises apportèrent l'appoint de leurs sacrifices. Les offrandes des plus humbles, les quelques sous prélevés sur le nécessaire, se rencontrèrent avec de royales largesses. Il y eut des traits magnifiques d'abnégation que le ciel fut seul à voir, et qui auront plus de poids pour le salut de notre pays que les plus profondes combinaisons politiques.

A peine la basilique put-elle offrir un asile que la piété y afflua. Tous les ans, des pèlerinages nombreux s'y rendent pour prier pour la France. Plus nombreux encore sont les chrétiens qui y viennent individuellement épancher leur cœur. Pour beaucoup, il n'y a pas de voyage de Paris sans la montée au Sacré-Cœur.

Et l'adoration perpétuelle ! C'est le joyau de Montmartre. Jamais le Cœur divin de Jésus, toujours vivant dans l'adorable Eucharistie, ne descend de son trône, et jamais, ni le jour ni la nuit, il ne manque d'adorateurs. Ce sont souvent des ouvriers qui, après leur journée de travail, viennent passer la nuit en prières. C'est admirable !

**

Ce temple que la piété française a élevé et que d'année en année elle fera plus splendide, ce temple, l'impiété a voulu, plus d'une fois, le détruire. Jamais elle n'a pu y réussir. Il semble qu'une protection souveraine veille sur lui et le défend contre toutes les attaques.

Puisse-t-il rester toujours là-haut, dominant la capitale de la France, expression visible de sa foi et de son amour, offrant à la terre comme au ciel sa sublime prière : « *Sacratissimo Cordi Jesu, Gallia penitens et devota*. Au Sacré-Cœur de Jésus, la France pénitente et à jamais fidèle ! » Ainsi soit-il.

XVII

LE SACRÉ-CŒUR ET LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Quand on veut savoir jusqu'où peut aller l'amour du Cœur sacré de notre Jésus pour une créature, il faut se demander ce qu'il a fait pour la Vierge Marie. Parmi toutes les âmes qui devaient être l'objet de sa tendresse, celle de sa Mère, à coup sûr, fut la première. Si l'Infini pouvait s'épuiser, il l'eût fait en sa faveur.

Vous avez tous présente à la mémoire cette scène fameuse qui nous est racontée au livre d'Esther. Un homme a rendu à son souverain des services signalés. Quelle récompense lui accorder ? On cherche quelque chose d'inouï dans les fastes des libéralités humaines, et voici ce qu'on trouve : on revêtira cet homme des insignes de la royauté, on le fera monter sur le coursier préféré du souverain, et un héraut criera devant lui : « Ainsi sera honoré celui que le Roi aura voulu honorer ! »

Voyons donc comment le Roi du ciel a aimé celle qu'il devait aimer plus que toutes les âmes passées, présentes et futures : sa Mère !

I

La première grâce qu'il lui accorda fut celle de son immaculée Conception.

Comment ce prodige put-il s'accomplir, pour que cette âme unique échappât au déluge de honte qui engloutissait toute l'humanité, en conséquence de la faute d'Adam ? Ce fut, au

témoignage de saint François de Sales, en vertu de la Rédemption qui fut appliquée à la Sainte Vierge comme un remède préservatif. Le même mystère qui nous vaut d'être délivrés de cette tache après notre naissance, lui valut d'en rester indemne.

En sorte que cette Vierge très pure connut le bonheur des deux états de la nature humaine. Comme le premier Adam, elle eut cette innocence liliale qui est la marque de toute œuvre venue directement de Dieu. Et cependant elle jouit de la Rédemption que le second Adam nous a valu par ses souffrances et par sa mort.

Et pourquoi cette faveur insigne, première marque de l'amour unique que Dieu lui porte ? C'est parce qu'elle doit être un jour la mère du Fils de Dieu. En vertu de ce choix qui la met au-dessus même des anges, elle entre de plein droit dans les conseils divins. L'adorable Trinité subordonne à son acceptation l'accomplissement de ses desseins rédempteurs, et pendant une seconde, le ciel et la terre seront suspendus dans l'anxiété, attendant la réponse d'une jeune fille ignorée.

II

Puis vint Bethléem ! Puis vint Nazareth ! C'est-à-dire la réalisation de toutes les promesses angéliques et de tous les projets du Sacré-Cœur sur la Vierge Marie.

Si la tendresse filiale inspire à vos petits enfants des caresses qui sont si affectueuses et qui mettent tant de bonheur dans votre âme, pourrez-vous concevoir ce qu'était la tendresse de l'Enfant Jésus, lorsque c'était l'amour d'un Dieu qui cherchait ainsi à s'exprimer ? Quelle devait être alors la félicité de la Vierge Mère !

Les premiers mots qui s'échangèrent entre eux furent sans doute les mêmes qu'entre vous et vos petits enfants : « Mon fils ! Ma mère ! » Mais quelle signification unique ces mots prenaient sur leurs lèvres ! « Car, observe encore saint François de Sales, à qui de tous les séraphins appartient-il de dire au Sauveur : « Vous êtes mon vrai Fils, et je vous aime comme mon vrai Fils ! » Et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur : « Vous êtes ma vraie mère et je vous aime comme ma vraie mère ! »

Quels instants célestes, quand ces deux cœurs battaient l'un contre l'autre ! Le Cœur sacré de Jésus et le Cœur très pur de Marie échangeaient ainsi un silencieux colloque d'amour. C'était l'union qui s'établissait de la sorte entre eux, l'union la plus intime, la plus douce et la plus fidèle qui ait jamais existé entre deux cœurs.

Cette union avec Dieu qui nous est proposée à nous-mêmes comme le but de tous nos ef-

forts et le gage de toutes les félicités, elle ne fit que s'accroître dans le cœur de Marie. Elle trouvait un aliment dans chacun des regards que la Vierge Mère laissait tomber sur son Fils adoré, dans chacune des paroles qu'elle recevait de Lui ou qu'elle lui adressait, dans chacun des exemples dont elle était témoin.

La vie publique du Sauveur avec ses séparations nécessaires et cruelles ne la brisa qu'en apparence. En réalité elle ne cessa jamais, et toujours ces deux cœurs restèrent parfaitement animés des mêmes pensées et du même amour.

III

On le vit bien au Calvaire. Ce fut là surtout qu'éclata la tendresse du Cœur sacré de notre Sauveur pour sa mère.

Quand on est heureux, on n'éprouve pas le besoin de l'amitié au même degré que lorsqu'on souffre. La bonne fortune ne manque jamais de courtisans ; mais quand tout vous abandonne, c'est alors qu'on appelle à soi les êtres chers sur lesquels on croit pouvoir compter ; on leur donne et on leur demande ainsi en même temps une marque non équivoque d'attachement et de confiance.

Jésus, délaissé par la justice de son pays, délaissé par la reconnaissance de ceux qu'il avait évangélisés et guéris, délaissé par le dévouement de ses apôtres, délaissé même en apparence par l'amour de son Père, appelle près de lui sa mère, et elle vient. Au pied de la Croix, dans la souffrance la plus horrible qui ait jamais existé, s'achève l'union la plus sainte de toutes les unions.

Et elle se consomme au ciel. Morte par amour, la Vierge incomparable est, comme son Fils, élevée au ciel. Son triomphe, disent les Pères, fut par un côté plus éclatant que celui de Jésus, puisque le Sauveur ne fut pas reçu au ciel par sa Mère, et que Marie y fut accueillie par son Fils.

*
**

Méditons aux pieds du Sacré-Cœur ces quelques pensées. Elles nous seront salutaires et consolantes. L'amour que Jésus a porté à sa mère nous est profitable, puisqu'elle est la nôtre également et qu'elle ne se sert de son pouvoir que pour nous protéger.

Elles nous encourageront à chercher aussi, de toutes nos forces, cette union si douce au Cœur de notre bien-aimé Sauveur, et c'est ainsi que nous mériterons de Lui être, comme Marie, associés dans la gloire. Ainsi soit-il.

FLEURS DE LOURDES

XI

MADAME ROUCHEL

I

C'est une Lorraine, née en 1851 à Diebling. Elle s'appelait jeune fille Thérèse Freymann, et habite aujourd'hui Metz.

Elle venait de mettre au monde à Novéant son quatrième enfant en 1890. Un fou furieux entre brusquement dans sa chambre, arrache les rideaux de son lit et brandit un grand couteau, prêt à la tuer. Elle est seule à la maison, elle crie, mais personne ne peut l'entendre. Alors dans son effroi, sans calculer, elle saute de son lit et s'enfuit dans la rue, à peine vêtue, appelant au secours.

Cette secousse, cette épouvante pouvaient la tuer. Tout son sang fut « tourné, » suivant l'expression populaire, et bientôt elle sentit les effets terribles de sa peur et de sa nécessaire imprudence.

Ses yeux sont atteints d'abord, et quand elle se présente à la clinique des Sœurs de l'Espérance, l'oculiste lui dit : « Vos yeux ne guériront pas, car c'est votre sang qui est malade. » Après les yeux, c'est tout le visage qui est envahi par des pustules, qui disparaissent, puis reparaissent tous les mois, enfin élisent domicile sur la figure qui devient repoussante. Car un ulcère y creuse ses hideuses marques, la ronge, et percera enfin la joue pour dévorer les lèvres et gagner le palais où il s'installera dans une longue cavité rectangulaire.

C'est le lupus dans toute son horreur.

Pendant cinq ans elle épuise la liste des médecins du pays. En 1895 le docteur Ernst, de Metz, l'entreprend, mais il ne parvient même pas à arrêter les ravages du mal, et, en désespoir de cause, il l'adresse au docteur Bender qui s'occupe spécialement des maladies de la peau.

Celui-ci, effrayé à la vue du mal qui de la bouche ne fait qu'une plaie fétide, pour la soigner plus efficacement lui arrache toutes les dents qui lui restent, et chaque jour pendant plusieurs semaines, il promène le fer rouge sur les lèvres, les gencives, l'intérieur des joues, le palais. La pauvre femme subit tous les jours un douloureux martyre. Mais en vain ! C'est le sang qui est malade, ainsi que l'a déclaré le premier spécialiste ; les plaies ne sont que de tristes effets, comment atteindre la cause ?

Le docteur Bender quitta alors Metz. M. Ernst confia sa malade à un autre praticien, le docteur juif Müller. Le traitement demeura le même : l'application du fer rouge ; et mêmes furent les résultats :

— Assez maintenant, dit le docteur Ernst, découragé, laissons faire la nature.

La nature était atteinte elle-même dans le sang, les hommes de la science ne l'ignoraient point. Pour eux, laisser agir la nature, c'était une manière polie d'abandonner l'infortunée mère de famille, qui avait tant besoin de sa santé pourtant ! Aussi bien une consultation finale la déclara-t-elle incurable.

Les années s'écoulaient, de plus en plus douloureuses. Après douze ans et plus d'inexprimables souffrances, à la fin de 1902, devenue de plus en plus faible et délaissée, elle s'alita. Au mois de mai 1903 elle n'avait plus une face humaine. L'ulcère régnait en maître sur toute la figure, sans qu'il restât la moindre place saine ; impossible de l'approcher, tant les exhalaisons étaient fétides, les siens mêmes s'éloignaient, vaincus par un insurmontable dégoût. Elle était un objet d'horreur pour elle-même, et, saisie de désespoir, pendant trois jours elle lutta contre l'idée fixe du suicide.

C'était pourtant une chrétienne ; mais l'épreuve était si dure, et si longue, elle se sentait si humiliée, si découragée, si lasse, elle souffrait tellement de toute manière, qu'un jour elle partit, se dirigeant droit vers la rivière. Alors Dieu qui n'abandonne personne mit sur son chemin un prêtre qui la gronda doucement, releva son pauvre courage accablé et lui dit : « C'est à Lourdes qu'il faut aller, Marie est si bonne et si puissante qu'elle vous attend peut-être au pied de la Grotte, auprès de la source qu'elle a fait jaillir ; qui sait si ce n'est pas là que vous serez guérie ? Ayez la foi ! »

Ces paroles furent douces à son âme, comme un rayon de soleil à une fleur que la gelée va tuer. Elle résolut de suivre le pèlerinage messin de 1903, non toutefois sans s'être munie d'une attestation du docteur Ernst.

Onze jours avant son départ pour Lourdes, déclare celui-ci, en août 1903, la malade présentait un aspect lamentable, causé par la déformation et les ravages survenus au nez, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, à la lèvre supérieure, à la joue droite et au palais. A la jonction des parties molles et solides du palais subsistait toujours une perforation, de même à la joue droite à trois centimètres environ de l'angle de la bouche. Le nez et la lèvre supérieure étaient fortement entamés et couverts d'une suppuration fétide.

Le vicaire de sa paroisse de St-Maximin, M. l'abbé Hamann, a fait une description exactement semblable : « La lèvre supérieure, dit-il, était enflée d'une grosseur d'environ trois centimètres. La partie inférieure du nez était rongée par le mal. A côté de la bouche, sur la joue droite, je voyais un trou, une ouverture, d'où sortait une matière purulente... Le mal paraissait avoir son siège à l'intérieur de la bouche. La plaie suppurante s'étendait

sur les joues, à l'intérieur de la bouche, et jusque dans la gorge, aussi loin que je pouvais voir. Je dois dire que, malgré la force de résistance de mes nerfs, l'aspect de cette grande plaie me repoussait et m'inspirait le dégoût, autant que le triste sort de la malade éveillait ma pitié et ma commisération. »

II

C'est dans cet état lamentable que Mme Rouchel arrivait à Lourdes le vendredi 4 septembre 1903, à six heures du matin.

Elle se rend directement à la Grotte, accompagnée de deux pèlerines de Farschwiller, M^{lles} Joséphine et Marie Risse. Le voyage avait été très pénible. Pour n'incommoder personne, elle avait demandé une chambre à part à l'Hospitalité de nuit à Paris. Pendant tout le trajet Sœur Sophie, de la Charité de Metz, est obligée de remplacer chaque dix minutes le bandeau qui recouvre l'horrible et infecte plaie. Ce bandeau toujours purulent, souillé et fétide, est le cauchemar de Mme Rouchel. C'est ce qui explique cette naïve prière qu'elle fait à genoux devant la Grotte :

— Sainte Vierge, je vous demande de m'enlever mon affreux bandeau. Si je dois être châtiée pour mes péchés, portez mon mal sur une jambe, mais de grâce ne laissez pas sur ma figure ces plaies hideuses qui font horreur à tout le monde.

Après avoir ainsi prié, elle se relève et va baigner son triste visage dans les eaux de la source miraculeuse.

Il lui sembla dans la journée que ses plaies étaient un peu moins purulentes.

Le lendemain, samedi 5 septembre, elle se confesse et communie à la chapelle de l'hôpital et se dirige, pleine de confiance, vers la statue de l'Apparition : « Je ne quitterai pas aujourd'hui la Grotte ni les piscines que je ne sois guérie, » dit-elle.

Elle entre dans les piscines où elle rencontre Madame Lacroix, la charitable hospitalière de Metz qui l'a visitée chez elle, avec ses filles. Celle-ci est effrayée de ce qu'elle voit quand le linge qui couvre son visage est enlevé. « J'ai vu l'horreur de cette bouche, raconte-t-elle... Je vois encore cette malheureuse femme se lavant, rincer son éponge (l'eau était devenue d'une couleur indescriptible), prendre dans la cuvette une première gorgée de cette eau pour se rincer la bouche ; ensuite en avaler une seconde. Tout cela fait simplement et vivement, afin d'être vue le moins possible. »

A une heure, Sœur Mechtilde, de l'hôpital de Lourdes, constate encore dans la joue droite l'existence du trou hideux. « A ce moment, dit-elle, le nez, les lèvres et les joues ne formaient qu'une plaie, d'où s'exhalait une odeur cancéreuse insupportable. »

Pendant la procession du Saint-Sacrement,

elle n'ose se placer sur l'Esplanade avec les autres malades. Comme les lépreux de l'Evangile, elle se tient éloignée, elle se cache, de peur d'inspirer le dégoût ; elle se réfugie dans l'église du Rosaire, jusqu'au fond, derrière l'autel principal. Là du moins elle est seule, car la foule immense s'est portée autour du Saint-Sacrement et des malades. De sa retraite elle entend les prières saisissantes de la multitude : « Seigneur, guérissez nos malades ! Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous ! » C'est à peine si elle ose redire elle-même ces prières, tant elle a le sentiment de son indignité. Elle pense : « Est-ce que Dieu voudrait s'occuper d'une misérable créature comme moi ? » Oui, Dieu s'occupait d'elle, mais elle ne le savait pas, et dans son humilité, dans son état de dégradation physique, elle ne croyait pas que ce fût possible.

Vers cinq heures, Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, rentrait à l'église avec l'ostensoir. Elle s'incline, elle prie, et tout à coup le linge solidement retenu qui cache son visage, se détache de lui-même et tombe sur son livre de prières, dont les deux pages ouvertes demeurent maculées. Elle le ramasse vivement, honteuse d'avoir été vue par les fidèles qui sont revenus à la suite du Saint-Sacrement, et le rattache à l'aide d'un double nœud.

De là elle retourne vers la Grotte. Elle se penche près d'un robinet et boit avec foi de l'eau miraculeuse. Le linge tombe de nouveau. Impatentée, elle le rajuste et revient à l'hôpital en maugréant. Car il y avait foule auprès de la source et quel dégoût les pèlerins avaient dû éprouver à regarder son horrible visage découvert !

Elle se dissimule dans un coin, humiliée et agacée parce que le linge tombe toujours. Sœur Romaine qui passe lui dit : « Vous n'avez donc plus votre bandeau ? »

— Je l'ai remis plusieurs fois, répond-elle, avec un visible ennui, mais il ne veut plus tenir.

— Madame Rouchel, s'écrie la religieuse en la regardant de tout près, vous êtes guérie !

Mais elle n'en croit rien. Sœur Sophie survient :

— Ah ! ma Sœur, dit l'infirmière dans son rude langage, on m'avait mal ajusté mon bandeau et j'ai bien *grogné* quand je l'ai vu tomber !

La Sœur examine le visage et des larmes jaillissent de ses yeux : « Madame Rouchel ! Madame Rouchel ! Bénissez Dieu et la Sainte Vierge ! dit-elle. Tout est fini ! Vos plaies sont fermées. Je n'attacherai plus votre bandeau désormais, il est inutile. »

Elle pouvait maintenant regarder sans dégoût ce visage affreux qu'elle avait pansé quelques heures auparavant. La lèvre supé-

rieure était presque normale, les bourgeons purulents s'étaient séchés. Le trou de la joue qu'elle avait dû recouvrir avec un bouchon d'ouate était fermé, l'horrible bouche ne présentait plus à l'intérieur qu'une couleur rouge vive, mais fraîche. Le trou du palais, également fermé. Plus de suppuration nulle part.

La nouvelle de son étonnante guérison se répand aussitôt, les pèlerins lorrains accourent, Mgr Foucault vient la voir et exige qu'elle se rende au Bureau des constatations. Elle obéit à regret :

— On m'entoura, dit-elle, comme un criminel qu'on va juger.

Les médecins présents lisent le certificat du docteur Ernst, examinent les plaies du visage et l'intérieur de la bouche. Les plaies sont sèches, l'intérieur de la bouche ne suppure plus, les trous de la joue droite et du palais n'existent plus. Il ne reste qu'une certaine rougeur sur la peau, avec un peu d'ulcération à la face interne de la lèvre supérieure. La guérison est complète.

Avant de partir, la miraculée vient faire ses adieux à la Grotte. Elle prie tout haut et Sœur Sophie l'entend qui dit à la Sainte Vierge :

— Je vous quitte, ô ma Mère, mais en vous quittant je veux vous remercier, et je vous remercierai toujours. Grâce à vous, je suis débarrassée de cette affreuse maladie. La trace qui m'en reste ne me faisant pas souffrir, laissez-la moi toujours, si vous le voulez. *J'en serai heureuse*, car elle sera la preuve du mal terrible dont vous m'avez guérie.

Et elle a gardé cette trace « comme la signature de Dieu, » suivant le mot de M. l'abbé Bertrin.

A son retour à Metz, ses enfants l'attendaient à la gare, mais son mari n'y était pas : ce brave homme ne pouvait croire à tant de bonheur. Ses enfants ne la reconnurent point tout d'abord : elle n'avait plus son bandeau. Mais elle les vit et s'avançant vers eux : « Regardez-moi, leur dit-elle, c'est bien moi. Oui, c'est bien vrai, je suis guérie. »

M. Rouchel, le soir, revenu de son travail (il était charpentier) n'en croyait pas ses yeux. Dans sa stupeur il laissa tomber à terre son marteau de travail. Quand elle se déshabilla pour se mettre au lit : « Où donc est la plaie que tu avais sur l'épaule ? » lui demanda-t-il. — « Je l'ai laissée à Lourdes comme toutes les autres, » fit-elle. Depuis plusieurs mois elle ne pouvait plus reposer ; elle dormit d'un bon sommeil calme et réparateur.

Les médecins de Metz demeurèrent très réservés, mais le docteur Ernst fut fort impressionné ; il donna loyalement le 22 décembre 1903 un certificat détaillé de complète guérison. Jusqu'à la police qui s'émut de ce miracle et qui vint interroger M^{me} Rouchel. Elle répondit à peu près comme l'aveugle-né : « Je

ne sais qu'une chose : c'est que j'étais bien malade, que nul médecin n'avait pu me guérir et que je suis guérie. Regardez-moi !¹ »

Ils regardèrent, rêveurs et silencieux.

Elle revint à Lourdes en 1904 et l'on constata que son état de santé était parfait. Pour elle, dans sa joie elle redisait :

— Quand on me donnerait la ville de Metz, je ne voudrais pas recommencer à être ce que je fus. J'ai été longtemps la plus malheureuse des femmes, j'en suis maintenant la plus heureuse, grâce à la Sainte Vierge. Que son nom soit béni ! Gloire et reconnaissance à Marie !

XII

LE P. SALVATOR

I

Le P. Salvator, des Capucins de Dinard, s'appelait de son nom de famille Rouellé, et il était de Domfront.

Elevé au collège de Tinchebray, dans l'Orne, dirigé par les Pères de Sainte-Marie, il sortit de rhétorique à vingt ans. Doué d'une belle intelligence, il avait à force de travail suppléé au retard de ses études, et il se demandait à l'entrée de la vie quelle carrière il allait suivre.

Une voix intérieure l'appelait au sacerdoce ; mais il ne s'en trouvait pas digne. Il préféra se vouer à l'enseignement et il prit un engagement de dix ans. D'abord humble instituteur-adjoint, il prépare seul son baccalauréat ; puis quand il a conquis ce grade, il se fait accepter comme maître d'étude au collège d'Argentan. Désormais il marche à grands pas dans cette voie qui lui plaît, emporte de haute lutte tous ses grades universitaires et devient professeur au collège Rollin à Paris.

Le brillant professeur est demeuré pieux comme un séminariste. Chaque matin, il assiste à la messe, et les deux dernières années de son engagement décennal il communie tous les jours. Ses collègues respectent ses convictions, et il déclare « qu'il ne fut jamais gêné pour ses pratiques religieuses. »

Cette vie si chrétienne, si fervente, indiquait ses dispositions intimes. La voix qui le poussait autrefois vers l'autel continuait à lui parler, et lui, il l'écoutait maintenant avec une docilité inquiète. Il avait une grande dévotion à Notre-Dame des Victoires et il aimait à se recueillir dans cette église particulièrement embaumée de grâce et de piété. Souvent aussi il faisait des retraites chez les Jésuites, à Clamart, mais « il ne trouvait pas son orientation de ce côté. »

Cependant sa 30^e année avait sonné ; dans le monde l'avenir lui souriait, il préparait au

collège Rollin son agrégation avec le titre de professeur suppléant. Poursuivrait-il la carrière qui s'ouvrait devant lui, glorieuse, ou bien répondrait-il à la voix intérieure qui lui parlait toujours ?

Il se mit en rapport avec le Provincial des Capucins et commença au Mans une retraite sérieuse, avec la résolution bien arrêtée de prendre une décision définitive. Quand il en sortit, il savait ce qu'il voulait. Il vint trouver son proviseur pour lui faire ses adieux.

— Où allez-vous ? lui dit celui-ci étonné.

— Chez les Capucins.

— Vous dites ?

— Chez les Capucins. C'est là que Dieu m'appelle. Je dois obéir.

Le proviseur ne comprit point cette étrange détermination, mais il n'insista pas. « Nous nous quittons en bons termes, » raconte le P. Salvator.

Dans la vie religieuse le jeune professeur allait se trouver aux prises avec les plus dures épreuves, c'est-à-dire avec la maladie, épuisante et attristante, car elle supprime les forces et suscite des découragements, des regrets.

C'est au Mans qu'il fit sa théologie. Quand elle fut terminée, on lui confia l'infirmerie, sans penser qu'on l'exposait à la mort, car il y avait là deux Frères poitrinaires, dont l'un surtout était irrémédiablement atteint. Avec cette générosité imprudente et héroïque qui caractérise certains jeunes religieux, le P. Salvator s'attache à cet infortuné, dont il se fait scrupule de quitter le chevet ; il vit de sa vie, il respire son air contaminé, il passe les nuits à côté de lui, heureux de se dévouer, réconforté par la pensée que dans la personne de ce serviteur de Jésus-Christ, il prodigue ses soins à Jésus-Christ lui-même. Il ne s'astreint d'ailleurs à aucune précaution pour éviter la contagion ; et le pauvre malade avait non seulement des lésions aux poumons, mais sur le visage des plaies tuberculeuses qu'il fallait laver et panser chaque jour.

L'infirmerie s'acquittait avec un zèle joyeux de cette tâche, qui n'allait ni sans dégoût ni sans danger. Sûrement la science eût condamné sévèrement ces imprudences, mais le P. Salvator avait 34 ans, il jouissait jusque-là d'une santé robuste, on espérait donc que le mal n'aurait pas de prise sensible sur sa forte constitution, et puis, il faut bien qu'on soigne ses frères. Quelle est la mère de famille qui ne braverait pas chaque jour la tuberculose, tranquillement et avec allégresse, s'il s'agissait de son fils ou de sa fille ?

C'est ce que ne manquait pas de se dire le jeune religieux. Mais, pendant ce temps, le mal l'avait gagné. Il fut pris d'une toux sèche, opiniâtre ; il se sentit dévoré par une fièvre lente, et éprouvait une lassitude générale qui lui pesait d'autant plus qu'on l'avait nommé directeur de l'Ecole de Dinard.

¹ G. Bertrin, p. 307-329.

Soit grand désir c'était d'être prêtre. Il eut ce bonheur, mais dès lors il fut possédé de pressentiments tristes qui lui faisaient envisager la mort prochaine.

Les médecins le soignaient avec habileté ; mais que faire contre la tuberculose de plus en plus envahissante ? D'abord ils signalèrent une induration tuberculeuse au sommet du poumon droit ; puis le mal s'aggrava, une fièvre ardente se déclara qui les rendit incertains. Serait-ce l'influenza ? la fièvre typhoïde ? une poussée tuberculeuse généralisée ?

C'était en janvier 1899. Après une lente incubation, la maladie éclata brusquement. Quatre médecins furent appelés ; le Dr Ménager, de Nantes, fut effrayé des poussées de péritonites qui ne s'arrêtaient plus. « On nous réunit en avril avec le Dr Mordret, du Mans, pour faire un lavage du péritoine, écrit-il au Dr Boissarie ; mais devant l'épuisement du malade dont le pouls irrégulier battait 130 fois par minute, avec l'absence de liquide dans le péritoine, avec les indurations que l'on sentait partout, nous avons décidé d'un commun accord que nous ne tenterions pas l'opération. »

Donc rien à essayer, rien à espérer, humainement. Le Provincial fit alors vœu d'envoyer le malade à Lourdes quand celui-ci pourrait supporter le voyage. Mais les médecins s'opposèrent au voyage :

— C'est une folie, dit M. Lecovec, son médecin de Dinard. Le malade mourra en route.

Comme le P. Provincial était très affligé de son vœu, le P. Salvator lui dit : « Je vous en dégage bien volontiers. Je fais le sacrifice de ma vie. Cependant je crois que si j'allais à Lourdes, je serais guéri. Mais il n'y faut pas songer. »

Cette désolante alternative se prolongea quinze mois et le malade baissait tellement qu'on ne s'expliquait point qu'il pût vivre. Il ne gardait même plus la sainte hostie, et il avait cessé ses communions à cause des anxiétés et des convulsions qu'elles lui causaient.

II

En avril 1900, le P. Provincial lui dit : « Quoiqu'il arrive, je vous enverrai à Lourdes en automne. — En automne, mon Père, répliqua le moribond, je ne serai plus en vie. » Les crises en effet devenaient plus fréquentes et plus terribles. Alors on décida qu'il partirait en pèlerinage au mois de juin. Trois amis fidèles paieront les frais du voyage : un juif converti qu'il a connu dans le monde, un médecin qui est son parent, et son directeur de Notre-Dame des Victoires. Ses deux infirmiers l'accompagneront. Ainsi, du moins, l'on aura tenté tous les moyens ; la Sainte Vierge fera le reste, s'il lui plaît.

Le docteur Lecovec devait partir pour le Mont-Dore tout au commencement de juin. Il dit à son remplaçant : « Il y a chez les

Capucins un Père dont l'état est désespéré... C'est la fin. » Mais comme on lui demandait un certificat pour les médecins de Lourdes, il le rédigea loyalement, établissant que le P. Salvator avait une péritonite tuberculeuse des plus graves. « Le ventre, disait-il, était ballonné, farci d'indurations, et l'état général était très mauvais. Le Père ne se nourrissait pas, gardait le lit, et la fièvre montait souvent jusqu'à 40 degrés. »

Quand le P. Salvator partit, son supérieur lui dit :

— Vous demanderez votre guérison à Lourdes, je vous l'ordonne. J'envoie souvent des religieux qui reviennent dans le même état : au lieu de demander leur guérison, ils demandent de conserver leur maladie. Ne faites pas comme eux, priez pour votre guérison.

— Je le ferai, mon Père, répondit simplement le malade.

Et l'on se mit en route.

Le samedi 23 juin ils arrivent à Nantes et passent chez le docteur Ménager, qui raconte ainsi son impression :

« Je le trouve très faible ; l'amaigrissement est très marqué depuis ma dernière visite, le ventre est ballonné, farci d'indurations surtout à gauche, et lorsque le malade me dit qu'il guérirait à Lourdes, cela me fit sourire¹. »

Le voyage fut pénible, mais le P. Salvator était soutenu par une foi invincible. Le lundi 25 juin il descend à Lourdes à une heure de l'après-midi, soutenu par ses deux infirmiers, courbé, ployé en deux, pâle de la pâleur de la mort, le regard éteint. Les médecins avaient dit que ce serait miracle s'il arrivait vivant : il vivait ; mais ceux qui le voyaient passer se demandaient si ce vieillard cassé parviendrait jusqu'à la Grotte. Ce vieillard avait 36 ans à peine. On le conduit directement à l'endroit où la Sainte Vierge a daigné apparaître dix-huit fois, il demeure là en prière quelque temps, jusqu'à l'ouverture des piscines.

A deux heures on le plonge dans l'eau ; le saisissement le suffoque, il pousse quelques cris étouffés, puis tout à coup ce cadavre se redresse, le malade respire à l'aise, il ne sent plus aucun mal. Il contient difficilement l'expression de sa joie. La Sainte Vierge l'aurait-elle guéri ?

Le vieillard de tout à l'heure est toujours prodigieusement maigre, mais il paraît rajeuni, il est droit, il marche, il est libre dans ses mouvements, une flamme de bonheur s'allume dans ses yeux. Il revient de lui-même, sans appui, auprès de la statue de la Grotte, et là son âme se fond en reconnaissance, se répand en action de grâces, et chante un cantique intérieur qui est plutôt un chant du ciel qu'un chant de la terre.

¹ Lettre au docteur Boissarie.

A 4 heures il se rend au Bureau des constatations : « Je n'éprouve plus aucun malaise, dit-il, et depuis trois ans je n'ai pas eu un jour, une heure sans souffrance ! »

Le docteur Boissarie l'examine, l'ausculte. Le ventre est souple, sans gonflement, sans douleur. Plus d'indurations ; seulement quelques traces légères de ganglions à gauche ; il est guéri.

— Je suis, à jeun depuis vingt heures, ajoute-t-il, et depuis dix-huit mois je n'ai pris aucune nourriture solide. Puis-je manger ?

— Si vous êtes guéri, vous n'avez plus aucun régime à suivre, mangez à votre gré.

Il rentre à l'hôtel à 5 heures, mange de tout, même des aliments les plus indigestes, abondamment, dort d'un sommeil d'enfant et le lendemain déjeune deux fois. Il ne pouvait rassasier sa longue faim.

Après six jours passés à Lourdes pour remercier la Sainte Vierge, il repart le samedi 30 juin et arrive à Nantes le lendemain à 5 heures du matin. Il court d'abord chez le docteur Ménager qu'il réveille et qui croit rêver :

— J'admirais votre foi lorsque vous partiez pour Lourdes, dit-il, mais je n'espérais nullement vous voir revenir guéri. Je regrette de ne pas vous avoir fait examiner par le professeur X..., qui ne croit pas au miracle.

Après l'avoir ausculté avec soin il mande au docteur Boissarie : « J'ai été émerveillé, attendri. J'affirme qu'il est impossible avec des moyens naturels d'arriver à un pareil résultat. Jusqu'ici j'avais nié les faits miraculeux qu'on m'avait racontés ; mais je m'incline devant ce fait merveilleux qui s'est passé sous mes yeux. »

Le Dr Lecovec n'est pas moins surpris : « Qu'avez-vous ressenti dans la piscine ? » demande-t-il. — « Rien ! » — Il demeure tout interdit. Puis après examen sérieux du ventre, ne trouvant plus de traces des matières indurées qui le remplissaient, il termine ainsi son certificat : « J'affirme que la disparition subite de toutes ces lésions ne peut s'expliquer que par une *intervention divine*. »

A son tour le Dr Mordret écrit : « J'avais vu cet homme moribond à son départ pour Lourdes, et je l'ai trouvé au retour en parfait état de santé. »

Et le P. Salvator mandant au docteur Boissarie le 22 juillet qu'il a engraisé de 17 livres et que tout le monde est surpris de la rapidité avec laquelle lui reviennent ses forces, s'écrit dans son bonheur :

« Depuis mon pèlerinage à Lourdes, où l'on sent vraiment que la Sainte Vierge a posé son pied virginal, j'aime davantage le bon Dieu, je veux mieux encore servir Notre-Seigneur ; je me sens au-dessus de moi-même, comme soulevé par les bras de la Très Sainte Vierge. J'ai promis à notre bonne Mère de m'em-

ployer à la faire aimer davantage, elle et son divin Fils. Priez pour que je ne perde pas le fruit d'une grâce aussi exceptionnelle...¹ »

XIII

MARIE BAILLY

Voici un cas qui défie tous les critiques et tous les incrédules. A moins qu'on ne rejette l'autorité des procédés les plus scientifiques, des observations les plus suivies, il faut l'admettre.

I

Marie Bailly est née à Lyon en 1879, de parents tuberculeux. Son père et sa mère sont morts poitrinaires ; un de ses frères est mort de la même maladie, et l'autre a été réformé comme tuberculeux. Il était donc difficile qu'elle échappât au terrible mal.

Aussi bien, dès l'âge de 13 ans, elle en paraît atteinte, puisque le Dr Terver qui soigne la famille lui prescrit le séjour de la campagne et lui interdit tout travail intellectuel. Elle tousse beaucoup, elle crache le sang, elle est sujette aux bronchites. A 17 ans, en février 1896, elle est prise d'une double pleurésie, avec épanchement considérable. Elle entre à l'hôpital Saint-Joseph pour y être opérée ; mais le Dr Chaballier refuse de faire la ponction. « Elle ne passera pas la nuit, » dit-il. On l'administre et la sœur lui met au cou une médaille miraculeuse.

Le lendemain elle est mieux : les médecins lui font subir deux ponctions successives. Après cinq mois d'hôpital, la bonne saison aidant, elle peut reprendre ses occupations ordinaires.

Sa mère meurt en décembre 1898 ; la jeune fille, privée de soins, retourne à l'hôpital Saint-Joseph pour *dyspnée nerveuse*. On lui couvre le corps de vésicatoires, on lui prodigue les calmants les plus puissants ; vains efforts ! Le 7 avril 1899 on la conduit à l'hôpital Sainte-Foy avec cette mention du Dr Roy : *tuberculose pulmonaire, laryngite*. La voix s'éteint, les cordes vocales ne rendent plus, la créosote, l'acide lactique ne produisent aucun effet. On songe à entreprendre une cure d'air, et le mois suivant elle part pour Chabannes, près du Puy.

Les intestins deviennent malades, le ventre augmente de volume ; on la ramène en novembre à l'hôpital de Sainte-Foy où le Dr Roy constate une *péritonite tuberculeuse*. Elle s'alite définitivement. En janvier 1902, le même docteur reconnaît une *méningite tu-*

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 57-69. — Une ordonnance de Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, du 1^{er} juillet 1908, déclare que la guérison du R. P. Salvator « suppose une intervention surnaturelle et présente les caractères d'un fait miraculeux. »

tuberculeuse. La méningite guérit, mais la péritonite se fait plus dangereuse. Au mois de mars la malade est dirigée de nouveau sur Saint-Joseph où le Dr Goullioud, chirurgien de l'hôpital, l'ausculte et fait rédiger par son interne son observation. Il rappelle l'hérédité, constate que le ventre est ballonné, douloureux, sans liquide. Au poulmon, souffle caveur au niveau de l'omoplate droite; la température présente de grands écarts. Pas d'albumine. C'est la *péritonite tuberculeuse*.

On la renvoie à l'hôpital Sainte-Foy, pauvre loque humaine douloureuse et désespérée qui cherche un tombeau, et qu'on se rejette de service en service. Son état s'aggrave, sa maigre fait peur, elle est perdue.

« Comment a-t-elle pensé à Lourdes ? — « Depuis longtemps, a-t-elle confié au Dr Boissarie, je ne demandais plus ma guérison. Un jour, à l'hôpital, le médecin dit devant moi que j'étais poitrinaire; ce fut pour moi un grand déchirement. J'avais 20 ans à peine, et je ne pouvais me faire à l'idée que j'étais condamnée sans espoir. On accepte la maladie, la souffrance, tant qu'une lueur d'espérance subsiste à l'horizon; mais si l'avenir se ferme brusquement, c'est la mort, c'est le tombeau. Cependant peu à peu je réagis, je fis le sacrifice de ma vie, j'attendais ma fin, soumise, résignée. »

Une nuit du mois de mars, la pensée de Lourdes se présenta brusquement à son esprit; elle eut comme une certitude qu'elle y serait guérie. Sa famille, les religieuses elles-mêmes essayèrent de la détourner de cette idée qui s'affermissait dans son esprit; elles la croyaient hors d'état de supporter le voyage. Mais elle se fit inscrire, d'autorité, pour le pèlerinage.

On la porta sur une civière dans le train. Le wagon était trop étroit pour qu'elle pût s'étendre; on la coucha sur un matelas repliée sur elle-même.

« Le voyage fut extrêmement pénible, dit-elle. Les douleurs d'entrailles étaient horribles; je crus que je n'arriverais pas vivante à Lourdes. Le docteur qui est resté longtemps dans mon compartiment a dû s'étonner de me voir résister. Il me demandait si je pensais guérir, si j'avais la foi, et il ajoutait : « Tous les malades en sont là ! » Et moi je pensais que la Sainte Vierge me guérirait; mais j'ajoutais : « Qu'elle se dépêche, car je m'en vais ! » Pendant tout le voyage je n'ai rien pris, pas même une cuillerée de thé. »

II

C'est ce docteur qui a consigné jour par jour, parfois heure par heure, ses observations touchant Marie Bailly. Il ne l'a pas quittée pendant le voyage, il l'a suivie durant le pèlerinage.

Citons quelques passages de son journal :

Lundi 26 mai 1902. — Jeune fille de 22 ans, pâle, amaigrie, les traits tirés, couchée sur le dos, habillée d'une robe noire dont la jupe est maintenue par un ruban fixé par une épingle.

Elle attire immédiatement l'attention sur son ventre, très ballonné. Il y a, du côté gauche, une saillie un peu plus marquée : là se trouve une masse plus résistante. Pas de sensation liquide, matité à la percussion.

Il semble que l'abdomen contient des masses dures séparées par une partie plus dépressible : c'est l'aspect d'une péritonite à forme ulcéro-caséuse. En présence de ces symptômes, des antécédents héréditaires et personnels, du diagnostic d'un chirurgien aussi compétent que le docteur Goullioud, j'ai fait le diagnostic de péritonite tuberculeuse.

La pression sur la partie gauche du ventre est très douloureuse, la respiration rapide et saccadée. Pouls à 120, œdème des jambes. A certains moments, la figure se crispe; néanmoins la malade est calme; pas d'exaltation mystique.

Le mardi 27 elle est transportée à l'hôpital de Lourdes. Par suite de la fatigue du voyage, « son état s'est aggravé. » Elle se repose jusqu'au lendemain. Mais le repos n'améliore pas son état. « Sur sa volonté expresse » on la porte aux piscines, mais on se contente de lui faire « des lotions d'eau froide sur la poitrine et sur le ventre. A son retour à l'hôpital, vers dix heures du matin, son état est très alarmant. Pâle, les traits tirés, la respiration très rapide. Le cœur lâche à 150, la figure un peu bleue. Injection de caféine, linges chauds, glace sur le ventre. »

Ce même jour *mercredi, 1 heure 15* : « Etat très mauvais. La malade répond avec difficulté et d'une manière vague aux questions qu'on lui pose... Le nez, les oreilles, les extrémités sont refroidis. »

Le Dr Geoffray, de Rive-de-Gier, passe, la palpe, ausculte le cœur et le poulmon; il dit : « Elle est à l'agonie. » Mais malgré tout le monde elle impose encore sa volonté d'aller à la Grotte, où elle est transportée sur un brancard.

« *1 heure 50.* — Arrivée de la malade aux piscines. Elle est inerte, couchée sur le dos, la figure renversée en arrière, décolorée, avec une teinte violacée aux pommettes, respiration très rapide; sous la couverture on aperçoit la saillie du ventre. »

« Au point où j'en étais, raconte Marie Bailly, personne ne pouvait penser que je voudrais être ramenée aux piscines. Je l'ai exigé cependant, et grâce au dévouement de mon infirmière, j'y fus enfin de nouveau transportée, suivie d'une personne qui portait mon drap mortuaire. Les brancardiers pensaient à prier pour mes derniers moments. Le docteur disait que le transport avançait ma mort, et que dès les premiers pas je ne serais plus qu'un cadavre. »

« Je ne pouvais plus prier, mais, malgré tout, je pensais à la bonne Vierge, et j'avais la conviction que je parlais mourante, mais que je reviendrais guérie. »

Aux piscines on refusa de la plonger dans l'eau, et l'on se borna à lui faire des lotions. Elle souffrit horriblement, si bien que les dames ne voulaient plus continuer. Elle insista, et elles lui obéirent encore. En ce moment, elle dit intérieurement à Notre-Dame de Lourdes : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir aussi bien par des lotions que par le bain. »

On n'osait la remuer. Au contact de l'eau elle souffrit soudain d'une douleur atroce, telle qu'elle n'en avait jamais ressentie. Puis la douleur se calme, et elle se soulève en s'écriant : « Je suis guérie ! » — « Elle devient folle ! » reprend son infirmière. Mais ses joues livides se colorent un peu ; ses yeux éteints se raniment ; ceux qui la voient rayonnante entonnent la *Magnificat*, et elle s'unit à eux.

Reprenons le journal du docteur :

2 heures 20. — Au sortir des piscines on la transporte devant la Grotte, le brancard est déposé sur le sol ; peu de monde encore, les cérémonies religieuses ne sont pas commencées ; la malade est en pleine lumière, il est facile de l'examiner.

2 heures 40. — Une légère teinte rose se répand sur la peau de la face. La malade paraît se sentir mieux et sourit à son infirmière penchée au-dessus d'elle.

2 heures 55. — Le profil du corps, visible sous la couverture, se modifie, et la saillie du ventre s'affaisse ; l'amélioration de l'aspect général s'accuse et devient évidente.

3 heures 10. — Les mains, les oreilles, le nez sont chauds. La respiration s'est ralentie, 40 par minute ; le cœur plus fort, plus régulier, mais rapide à 140. La malade nous dit qu'elle se sent mieux ; on lui fait prendre un peu de lait ; il n'y a plus de vomissements.

3 heures 20. — La malade se soulève et regarde autour d'elle. A la place du ventre la couverture s'est déprimée. Les jambes remuent et le corps se tourne du côté droit. La figure est redevenue calme et rosée.

On la porte au Bureau des constatations. « Elle arrive couchée sur un matelas ; elle repart assise dans une petite voiture. » A l'hôpital, on constate comme « un gâteau très dur, non douloureux, gros comme l'avant-bras, solidement fixé contre la partie postérieure de l'abdomen. »

Le soir même, à 7 heures, le Dr Boissarie écrit sur son carnet : « Notre stupéfaction a été profonde de voir la malade du matin assise sur son lit, causant avec les infirmières, répondant en souriant à nos questions, de voir la disparition complète de l'énorme ballonnement du ventre. Les tumeurs qui l'encombraient se fondaient à vue d'œil, la respiration et le cœur avaient repris leur jeu normal. C'est une guérison subite, merveilleuse, une véritable résurrection. »

Et le docteur Geoffray, de Rive-de-Gier, ajoutait de sa main : « Cette constatation médicale que je signe est la vérité simple : une affection aussi grave n'a jamais pu guérir en quelques heures, comme le fait s'est produit ici. »

Le lendemain, jeudi 29 mai, « la masse dure perçue dans la région lombaire avait disparu presque complètement. » Ce jour-là elle prit en action de grâces son premier bain de piscine. Il fallut établir une double haie de brancardiers pour arrêter les élans de la foule qui se précipitait sur ses pas, et l'accompagnait de ses acclamations.

Son docteur écrit le 30 mai dans son journal :

Vendredi 30 mai. — La malade s'est habillée et se promène. Elle peut gravir un escalier. Les forces reviennent très vite. Elle monte presque sans aide en wagon et voyage 24 heures assise sur la banquette d'un compartiment de 3e classe. Elle est très calme. Aucune excitation mystique, se soustrait autant que possible à la curiosité des gens qui l'entourent. Rentre à l'hôpital Sainte-Foy.

Le mieux se continue et s'affermir, elle gagne rapidement en poids.

« La malade est entièrement guérie, écrit enfin son docteur en juillet. Etat général parfait. Cette jeune fille est modeste, calme, assez intelligente, mémoire très nette, ne parle de sa guérison que lorsqu'on l'interroge, ne joue pas à la sainte. »

En elle donc aucune exaltation religieuse ; elle est simple, fuit l'éclat, raisonne ses actes et conserve dans le silence de son cœur reconnaissant le souvenir du bienfait miraculeux dont elle a été l'objet. Rien d'étonnant que, parfaitement guérie, elle ait quitté l'hôpital le 8 août et qu'elle ait été acceptée ce même jour comme novice par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Le Dr Boissarie l'a revue au noviciat de la rue du Bac. Il la trouva transformée. De 74 livres elle était arrivée à 114. « Tout, dans son regard, dans sa physionomie, respirait la vie, la santé. Dans ses yeux on retrouvait la limpidité de son âme ; le noviciat ajoutait ce quelque chose de parachevé que donne le travail de la grâce. » Elle répond simplement, sobrement, aux questions qui lui sont posées touchant sa guérison, mais n'en parle jamais la première ; ses compagnes ignorent le miracle qui l'a rendue à la vie, et son plus vif désir est de demeurer oubliée. Le nom de Lourdes la fait toujours tressaillir, mais elle ne se souvient que de la Grotte, elle n'a vu que la Grotte.

Il semble que la Sainte Vierge l'ait voulu rapprocher de la cité des apparitions, car elle est aujourd'hui à l'orphelinat de Pau, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, et sa santé demeure parfaite.

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 69-82.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 aprilis 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

'Ami 'du 'Clergé du 28 avril 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — II. L'Ascension, modèle de vie chrétienne, 305.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXIX. Ascension, 306. — XXX. Dimanche dans l'Octave, 310.

Sermons pour la Pentecôte. — I. Sur l'Œuvre de la Propagation de la foi, 313.

Fleurs de Lourdes. — XIV. Sœur Justinien, 318.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

II

L'ASCENSION, MODÈLE DE VIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Vous venez d'entendre, à l'Evangile, le récit de l'Ascension de Jésus-Christ. Il est très court. Les écrivains sacrés qui ont décrit dans les moindres détails les souffrances, les humiliations et la mort du Fils de Dieu, racontent en quelques mots seulement son entrée dans la gloire éternelle, et ces quelques mots, les voici :

« Le Seigneur Jésus, après avoir béni ses disciples, s'éloigna d'eux. A leurs yeux, il s'éleva vers le ciel. Une nuée le déroba à leurs regards, et maintenant il est assis à la droite de Dieu son Père. »

Méditons ces paroles. Dans leur brièveté, elles nous enseigneront une vérité importante, à savoir, que l'Ascension doit être le modèle de toute vie vraiment chrétienne.

Les Israélites ne pouvaient se consoler quand ils étaient éloignés de Jérusalem ; ils n'avaient, dit le Psalmiste, qu'un désir : celui de monter vers la Ville sainte. Comme eux, le chrétien ne doit soupirer qu'après le ciel : *ascensiones in corde suo disposuit*. Mais pour y être admis un jour, il faut qu'il commence sur la terre à s'élever vers lui. Telle est la leçon que nous retirerons du mystère d'aujourd'hui.

Trois mots la résumeront : il faut *penser* au ciel ; il faut *travailler* pour le ciel ; il faut *souffrir* pour le ciel.

I

Quand Notre-Seigneur eut disparu dans la nuée de l'Ascension, les disciples continuèrent de tenir leurs yeux attachés à l'endroit où il

venait de s'évanouir à leur vue, et il fallut que deux anges vinssent les tirer de leur contemplation persistante : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? »

Ce reproche, mes frères, nous ne le méritons pas assez. Nous disons que la terre est un lieu d'exil, que le ciel est notre patrie ; mais il faut convenir que nous sommes des exilés bien singuliers, et que nous prenons bien facilement notre parti du séjour que nous faisons loin de notre patrie.

Pensons-nous souvent au ciel ? Assurément non. Et d'où cela vient-il ?

D'abord, de ce que nous *n'y croyons pas assez*. Il ne faut pas nous contenter d'une vague espérance ; c'est de la *certitude* qu'il faut que nous ayons. — Certitude inébranlable, basée d'abord sur les infaillibles paroles de Jésus. Voyez combien souvent il nous parle du ciel : « Dans le palais de mon Père, dit-il, il y a beaucoup de demeures... Je vais vous préparer une place... Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » — Certitude inébranlable, basée sur les aspirations de notre âme qui rêve de lumière sans ombres, de paix sans trouble, de bonheur sans réserve et d'immortalité sans fin. — Certitude inébranlable enfin, basée sur la justice de Dieu qui ne pourrait permettre que ses enfants fidèles soient écrasés sur la terre, livrés à toutes les persécutions, s'il ne leur réservait dans une autre vie une récompense digne d'eux et surtout digne de Lui.

Nous ne pensons pas au ciel, parce que nous nous *attachons trop aux plaisirs de la terre*. « Chantez-nous les cantiques de Sion ! » disaient aux Israélites captifs, ceux qui les avaient emmenés à Babylone ; et les Israélites répondaient : « Nous avons suspendu nos harpes aux saules du rivage ; car comment pourrions-nous chanter les cantiques de Sion sur la terre étrangère ? » — Pourquoi ne répondons-nous pas comme eux ? Parce que nous nous laissons *trop captiver* par les charmes dangereux de notre exil. Pensons plus souvent au ciel, et nous repousserons les appels décevants qui nous ont trop souvent attirés.

Nous ne pensons pas au ciel, parce que nous *ne le désirons pas assez*. Lorsque saint Bernard et plusieurs de ses frères quittèrent la maison paternelle pour se vouer au service de Dieu, ils dirent au plus jeune de la famille : « A présent, vous allez être le seul héritier, vous serez riche ! — C'est cela ! répondit l'enfant, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre, l'échange n'est pas équitable. » Et il les suivit. Pensons au ciel pour le désirer ardemment, et les biens de la terre auront moins d'empire sur notre cœur.

II

Il faut *travailler* pour le ciel. — Nous savons que le ciel est une récompense, et nous voudrions l'obtenir sans peine. Nous savons que c'est un triomphe, et nous voudrions y arriver sans luttés.

Eh quoi ! sur la terre, pour avoir une moisson abondante, nous n'épargnons ni fatigues ni travail ; nous ne cessons de déchirer le sein de la terre, nous nous levons avant le jour et nous supportons les ardeurs du soleil le plus inclément. Et nous ne ferions que peu de chose pour le ciel ! Nous serions d'autant plus impardonnables que rien n'est plus facile que de travailler pour l'éternité.

Que faut-il pour cela ? Faut-il accomplir des œuvres extraordinaires ? Nullement ; il suffit que nous offrions à Dieu dans cette vue, ce que nous faisons chaque jour. Disons-lui : « O mon Maître souverain, si je travaille, je ne veux pas que ce soit pour gagner de l'argent, ni pour avoir des éloges, ni pour y trouver mon contentement ; je travaille parce que vous le voulez, parce que je vous aime, et je vous offre tout ce que je fais. » Heureux le chrétien qui parle de la sorte ! Les anges comptent chacun de ses pas, chacun de ses efforts, chaque goutte de ses sueurs, et ils les portent par avance dans le sein de Dieu, pour y devenir ce trésor assuré dont parle Jésus et que ni les vers, ni les voleurs, ni la rouille ne sauraient atteindre.

Que faut-il encore ? Travailler à faire en nous la volonté de Dieu. Est-ce que cela n'est pas facile si nous pensons que nous lui appartenons et que sa grâce nous aidera ? Car le chrétien n'est jamais seul pour accomplir l'œuvre de son salut : Dieu y travaille avec lui.

Pensons enfin à l'immense et heureuse disproportion qu'il y a entre le ciel et nos efforts. Saint Augustin disait : « *Si labor terret, merces invitet !* Si la peine nous effraye, que la récompense nous anime ! » Qui pourrait hésiter devant de telles espérances ?... Travaillons pour le ciel !

III

Enfin, *souffrons pour le ciel !* — Lorsque Jésus rencontra les disciples d'Emmaüs, il leur dit : « Est-ce qu'il ne fallait pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » Les Apôtres, saint Paul en particulier, ne cessèrent de prêcher cette vérité au monde païen, et l'univers, qui jusqu'alors n'avait jamais songé qu'à chercher le bonheur dans le plaisir, apprit avec stupeur que sans la souffrance il est impossible de devenir jamais heureux.

Où, il faut souffrir pour le ciel. Mais est-ce que la douleur ne viendra pas d'elle-même,

sans que nous la cherchions ? Au moment où nous nous y attendons le moins, elle fond sur nous, comme sur le passereau l'oiseau de proie aux serres cruelles. En dépit de tous nos efforts, la terre restera toujours « une vallée de larmes. » Et alors, quel réconfort pour nous de penser que tout ce que nous souffrons, il ne tient qu'à nous d'en faire la monnaie de notre salut ! Semblables aux laboureurs de l'Écriture, si nous semons dans les larmes, c'est pour moissonner dans la joie.

Notre foi nous attirera des persécutions ? Mais il vaut mieux souffrir pour la garder, que de souffrir de l'avoir perdue et reniée. Ainsi que l'a dit un penseur : « Le plus lourd des sacrifices pèse moins que le plus léger des remords. » N'avons-nous pas pour nous soutenir la promesse du Fils de Dieu ? « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. »

Et puis, que sont ces peines auprès de l'éternelle récompense ? Saint Paul disait : « Notre tribulation, cela ne dure qu'un moment, cela n'est que peu de chose, et cela nous vaut un trésor éternel de gloire dans les cieux. » — Est-ce bien « souffrir » que de souffrir dans de telles conditions ?

**

Sachons donc penser au ciel, travailler pour le ciel, souffrir pour le ciel. Notre vie en sera illuminée, fortifiée, consolée. Tout nous paraîtra facile, tout nous paraîtra aimable, et la mort même ne sera pas sans douceur, puisqu'elle nous réunira à Celui que nous aurons uniquement aimé. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXIX

Pour la fête de l'Ascension

LA DERNIÈRE APPARITION DU SAUVEUR
ET SON ASCENSION

Suite du saint Évangile selon S. Marc (xvi, 14-20)

En ce temps-là,

14. Plus tard, les Onze étant à table, Jésus leur apparut et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils ne crurent pas à ceux qui l'avaient vu ressuscité.

15. Puis il leur dit : « Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature.

16. « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné.

17. « Mais voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues ;

18. « Ils prendront les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera

point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. »

19. Après leur avoir parlé, le Seigneur Jésus fut enlevé au ciel, et il se tient à la droite de Dieu.

20. Pour eux, étant partis, ils prêchèrent partout, le Seigneur travaillant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Est-ce la suite simplement ou la fin de l'Evangile de S. Marc que l'Eglise nous donne aujourd'hui ?*

— C'est bien la fin du récit que cet Evangéliste nous a donné de la vie du Sauveur. Après avoir raconté le fait de la Résurrection et la visite des saintes femmes au sépulcre, il termine sa narration en résumant ce qui s'est passé depuis la Résurrection jusqu'à la dispersion des apôtres à travers le monde.

— *De quels faits nous dit-il un mot ?*

— Il nous parle de l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine, de celle aux deux disciples d'Emmaüs, de l'incrédulité avec laquelle les apôtres accueillirent la nouvelle de ces deux apparitions.

— *A quoi fait allusion tout spécialement le commencement de l'Evangile qui vient d'être lu ?*

— A cette apparition du soir de la Résurrection où Jésus se montra à ses apôtres en l'absence de Thomas, et où il leur reprocha leur incrédulité.

— *Vous rappelez-vous ce que fit Jésus après avoir reproché à ses disciples de n'avoir point cru aux premiers témoins de sa résurrection ?*

— Il remit à ses Apôtres la mission qu'il avait reçue de son Père et leur donna le pouvoir de remettre les péchés.

— *Jésus ne parla-t-il à ses Apôtres de leur mission que ce jour-là ?*

— S. Luc nous dit au commencement des *Actes des Apôtres* que pendant les quarante jours qui suivirent sa Résurrection, Jésus apparut bien des fois à ses disciples pour leur parler du royaume de Dieu.

— *Que faut-il conclure de là ?*

— C'est que pendant quarante jours Jésus parla à ses apôtres de ce qu'ils auraient à faire dans ce royaume de Dieu, et leur fixa leurs pouvoirs.

— *Connaissez-vous quelques-unes de ces apparitions où Jésus donna à ses apôtres la mission qu'il avait reçue de son Père ?*

— Outre celle dont il vient d'être question, il y eut celle du lac de Tibériade où S. Pierre reçut le pouvoir de paître tout le troupeau évangélique.

Jésus apparut ensuite sur la montagne de Galilée où il avait donné rendez-vous à ses disciples ; là il leur donna le pouvoir d'enseigner et de baptiser.

— *Quelle fut la dernière des apparitions du Sauveur ?*

— Ce fut celle qui précéda immédiatement l'Ascension.

— *Que nous en dit le texte de S. Marc ?*

— Il rapporte seulement les paroles par lesquelles Jésus confirma la mission d'enseigner et de baptiser qu'il avait déjà donnée à ses apôtres et leur assura le pouvoir de la confirmer eux-mêmes par des miracles.

— *Quel autre évangéliste nous a aussi parlé de cette dernière entrevue du Sauveur ?*

— C'est S. Luc. Ce qu'il en dit à la fin de son Evangile est complété par les détails qu'il en donne au commencement des *Actes des Apôtres* (cf. Luc, xxiv, 46-52 ; Act., I, 4-12). L'Eglise les reproduit dans l'Epître de ce jour.

— *Pourriez-vous nous dire quelle fut l'occasion de cette dernière apparition ?*

— Jésus allait prendre possession de sa gloire, les Apôtres se trouvaient à Jérusalem pour les fêtes de la Pentecôte ; il était tout naturel que Jésus les réunît une dernière fois pour leur donner ses dernières instructions.

— *Où l'apparition eut-elle lieu ?*

— Elle commença à Jérusalem même, probablement au Cénacle, qui était resté le lieu de rendez-vous des disciples du Sauveur. Puis après avoir donné ses suprêmes instructions à ses apôtres, Jésus les conduisit du côté de Béthanie, là où il devait s'élever au ciel.

— *Que leur dit-il avant de les quitter définitivement ?*

— Il leur ordonna d'attendre à Jérusalem la promesse du Père qu'il leur avait faite, leur annonçant qu'avant peu ils seraient baptisés dans l'Esprit-Saint.

— *Comment les Apôtres entendirent-ils cette promesse ?*

— De nouveau, ils s'imaginèrent que peut-être bientôt Jésus rétablirait le royaume d'Israël, et ils demandèrent au Sauveur si c'était bien là sa pensée.

— *Etait-ce bien cette résurrection du royaume d'Israël que Jésus annonçait ?*

— Non, car, comme il le dit, les disciples n'ont pas à scruter les desseins de Dieu pour savoir l'heure où il manifestera sa puissance. Le sens de ses paroles est tout autre.

— *Quel est-il donc ?*

— « Vous recevrez, dit-il, la force de l'Esprit-Saint qui viendra en vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

— *Que devront donc faire les Apôtres ?*

— Jésus leur ordonne d'aller prêcher la bonne nouvelle dans tout l'univers. Ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés ; ceux qui ne croiront pas, seront condamnés, parce que des signes extraordinaires appuieront ceux qui auront cru.

— *Ayant ainsi donné à ses Apôtres ses ordres définitifs, Jésus n'avait plus qu'à retourner à son Père. Comment se fit ce glorieux retour ?*

— Arrivé à l'endroit de la montagne des Oliviers qu'il avait choisi, il éleva les mains, bénit ses disciples, et pendant qu'il les bénissait, il les quitta en s'élevant vers le ciel.

— *Les Apôtres le virent-ils s'élever ainsi ?*

— S. Luc prend soin de le noter. Ils devaient être les témoins oculaires, même de l'Ascension du Sauveur. Aussi leurs regards le suivirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'une nuée le dérobat à leurs yeux.

— *Quelle vision eurent-ils ensuite ?*

— Ils regardaient encore le ciel où Jésus disparaissait, quand deux anges leur apparurent et leur dirent : « Pourquoi vous arrêter à regarder ? Ce Jésus qui vous a quittés pour s'élever au ciel, en reviendra comme vous l'avez vu y monter. »

— *Que devaient faire alors les Apôtres ?*

— Ils n'avaient plus qu'à exécuter les ordres du Sauveur : retourner à Jérusalem pour y attendre l'Esprit-Saint, et se répandre ensuite dans l'univers pour y prêcher l'Evangile. C'est ce qu'ils firent sans tarder. S. Luc et S. Marc ont pu en rendre témoignage.

— *Et maintenant, où le Sauveur est-il ?*

— Il est assis à la droite du Père.

— *Connait-on bien l'endroit de la montagne des Oliviers d'où Jésus s'éleva au ciel ?*

— La distance de cet endroit à Jérusalem est, d'après les Actes des Apôtres, celle qu'on pouvait parcourir un jour de sabbat sans violer la loi du repos. C'était deux mille coudées, environ un kilomètre.

— *N'a-t-on pas d'autres données pour le déterminer exactement ?*

— Une tradition qui remonte à la plus haute antiquité nous dit que Constantin a fait construire une superbe basilique à l'endroit même d'où Jésus est monté au ciel. Ruinée et rebâtie plusieurs fois, cette basilique serait devenue la mosquée actuelle de l'Ascension.



§ 2. — *Explication du texte*

— *Quelle est l'idée principale contenue dans le texte de ce jour ?*

— C'est l'obligation universelle de croire à l'Evangile.

— *Que dit Jésus pour faire ressortir cette obligation universelle ?*

— Il reproche d'abord aux apôtres leur incrédulité personnelle et la dureté de leur cœur ; il leur impose le devoir de prêcher partout, promettant de confirmer leur parole par des miracles ; et il oblige tout le monde à accepter leur enseignement.

1^o Jésus condamne l'incrédulité des apôtres

— *Les apôtres n'étaient-ils pas les premiers obligés d'avoir la foi ?*

— Les apôtres étaient tout particulièrement obligés de croire à la parole et aux miracles du Sauveur, parce qu'ils l'avaient vu et entendu ; et ils devaient tout spécialement admettre sans hésitation sa Résurrection.

— *Mais le fait de la Résurrection étant extraordinaire, les Apôtres n'étaient-ils pas excusables de n'y pas croire ?*

— Si extraordinaire qu'il fût, les Apôtres devaient en accepter la nouvelle, parce que Jésus-Christ l'avait annoncé, et parce qu'ils n'avaient aucune raison de mettre en doute les témoignages concordants de ceux qui avaient vu le Sauveur.

— *Quelle était donc la faute des Apôtres ?*

— Leur faute principale était sans doute d'hésiter sur les prédictions qu'ils avaient entendues du Sauveur lui-même ; mais ils étaient répréhensibles aussi de n'avoir point accepté la nouvelle que les premiers témoins apportaient de la Résurrection. C'est cette dernière faute que Jésus leur reproche surtout.

— *Pourquoi Jésus blâme-t-il ses disciples de n'avoir point cru à un premier témoignage ?*

— Parce que, s'ils eussent persisté dans les mêmes dispositions, et s'il n'eût pas eu pitié d'eux, les Apôtres auraient perdu entièrement la foi, et l'œuvre du Sauveur eût péri dès le commencement.

— *Dans l'œuvre du salut, il est donc bien important de croire aux témoignages qui nous sont donnés de l'Evangile ?*

— Oui, et c'est même l'obligation première ; car Dieu n'est pas obligé de faire connaître à chacun par une révélation particulière ce qu'on est obligé de savoir et de croire. Il veut que l'on arrive à la foi divine par l'intermédiaire du témoignage humain : *Fides ex auditu*.

— *Mais ne doit-il pas, pour pouvoir imposer l'obligation de croire, donner à ce témoignage humain un certain caractère spécial qui oblige à l'admettre ?*

— Même pour les apôtres, et toujours dans le cours des siècles, Dieu a entouré le témoignage humain sur lequel il appuie sa parole, de caractères spéciaux qui en font un témoignage absolument digne de créance.

— *Comment appelle-t-on ces marques de la vérité ?*

— On les appelle les motifs de crédibilité.

— *Les apôtres avaient donc des motifs de crédibilité suffisants pour être obligés de croire au fait de la Résurrection ?*

— Oui, le récit des premières apparitions, rapproché des paroles du Maître qu'ils n'avaient pas dû oublier, était de nature à les convaincre du fait.

— *Et nous, n'avons-nous pas des motifs de crédibilité plus puissants encore ?*

— L'incrédulité des disciples si difficiles à convaincre est elle-même un motif de crédibilité qui s'ajoute à ceux qu'ils avaient eux-mêmes. Mais nous avons surtout la prédication apostolique, confirmée par les prodiges accomplis.

2^e Jésus ordonne aux Apôtres de prêcher partout

— *La prédication apostolique est donc le moyen que Jésus a choisi pour imposer à tous ses enseignements ?*

— Oui, par le seul fait qu'il a ordonné à ses apôtres de prêcher l'Evangile, il a ordonné à tous d'accepter leur parole et par là-même ses propres enseignements.

— *Comment a-t-il intimé aux apôtres l'ordre d'enseigner ?*

— Il leur a dit d'aller dans tout l'univers et de prêcher l'Evangile à toute créature.

— *Cet ordre s'adressait-il seulement aux apôtres ?*

— Non, il s'adressait nécessairement à eux d'abord, mais ensuite à leurs successeurs. Eux-mêmes étaient incapables de l'exécuter entièrement, car ils n'ont pu parcourir la terre entière ni s'adresser à tous les hommes qui devaient se succéder ici-bas.

— *La prédication de l'Evangile a donc continué après les apôtres ?*

— Oui, elle a continué et elle continuera jusqu'à la fin des siècles par l'intermédiaire de l'Eglise.

— *Quel est donc alors, pour tous les hommes le moyen d'arriver à la foi ?*

— C'est de croire au témoignage de l'Eglise. Par là-même on croit la parole de Dieu, car celui qui écoute l'Eglise, écoute Dieu lui-même.

— *Mais pourriez-vous, me dire quel est le caractère principal de cet enseignement des Apôtres et de l'Eglise ?*

— C'est qu'il est universel par son objet en même temps qu'il doit être donné partout et à tous : « Prêchez l'Evangile à toute créature, » dit le Sauveur à ses Apôtres.

— *Qu'est-ce à dire qu'il doit être universel par son objet ?*

— Cela signifie que les Apôtres et après eux l'Eglise doivent enseigner la bonne nouvelle dans toute son intégrité, sans y rien ajouter, ni en retrancher quoi que ce soit.

— *Et la conséquence ?*

— La conséquence c'est que, pour croire comme Jésus veut que l'on croie, il faut accepter intégralement l'enseignement des Apôtres et de leurs successeurs.

— *Quelle garantie aura-t-on de la vérité de l'enseignement apostolique ?*

— Ce seront les signes qui accompagneront

ceux qui auront cru : « Ils chasseront les démons, parleront de nouvelles langues, toucheront sans danger les serpents, boiront impunément un breuvage mortel, et guériront les malades en leur imposant les mains. »

— *Selon la promesse du Sauveur, le miracle sera donc la preuve principale de la vérité de l'enseignement des Apôtres à travers les siècles ?*

— Oui ; de même que Jésus a appuyé l'autorité de sa parole sur les miracles qu'il a opérés, de même il a voulu que la prédication apostolique fût confirmée par les mêmes prodiges.

— *Ne continue-t-il pas à confirmer de même l'autorité de l'Eglise et la vérité de sa doctrine ?*

— Bien que les miracles opérés par les Apôtres fussent suffire pour obliger tous les hommes à s'incliner devant leur témoignage et l'enseignement de leurs successeurs Dieu veut bien cependant maintenant encore en produire de semblables, quand de temps à autre il le juge utile.

— *Et pourquoi ces preuves multipliées de la mission divine des Apôtres et de l'Eglise ?*

— C'est pour que personne ne puisse échapper à l'obligation de croire.

3^e Jésus impose l'obligation de croire

— *Il n'est donc facultatif pour personne d'accepter, ou de rejeter l'enseignement des Apôtres ?*

— Les motifs de croire sont assez variés, assez nombreux et assez puissants pour convaincre même l'esprit le plus difficile ; il suffit qu'il soit disposé à accepter la vérité dès qu'il l'aura entrevue ; alors, la grâce de Dieu aidant, il arrive certainement à la foi.

— *L'obligation de croire est donc rigoureuse ?*

— Oui, parce que Jésus a mis sa Toute-Puissance au service de la vérité, il impose à tous l'obligation rigoureuse de croire. Il a dit en effet, sans faire aucune exception : « Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé ; celui qui n'aura pas cru, sera condamné. »

— *Pourquoi Jésus met-il la foi avant le baptême, comme moyen de salut ?*

— C'est que la foi est la base même de la justification ; elle doit précéder le sacrement qui sanctifie, chez tous ceux qui peuvent en produire les actes ; sans elle, le baptême lui-même est impuissant à donner le salut.

— *Que doit-il donc arriver à celui qui ne croit pas ?*

— Il est dans l'impossibilité absolue de se sauver, il ne peut attendre que la damnation : « Celui qui n'aura pas cru sera condamné. »



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— Comment devons-nous accepter cette déclaration si précise du Sauveur ?

— Elle est la sanction définitive de toutes ses paroles et de toutes ses œuvres, car après l'avoir faite, Jésus retourne à son Père, prend place à sa droite, et là attend de l'appliquer à chacun.

— Quelle leçon Jésus nous donne-t-il ainsi ?

— En prenant possession de sa gloire, Jésus nous montre le but à atteindre et nous donne l'espérance d'y arriver. Mais ses dernières paroles doivent nous faire comprendre qu'il ne peut y avoir d'espérance que pour ceux qui croient en lui et ont foi dans ses envoyés.

— Que devons-nous donc faire ?

— Nous devons remercier Dieu des merveilles qu'il a opérées pour confirmer notre foi, et adhérer toujours fermement d'esprit et de cœur aux vérités que l'Eglise nous enseigne.

— Contre qui devons-nous nous mettre en garde ?

— Nous devons redouter tous ceux qui essaient d'infirmer l'enseignement apostolique, soit en le contredisant, soit en le diminuant, soit en lui enlevant son caractère divin.

— Quels sont ceux qui essaient d'enlever à l'enseignement de l'Eglise son caractère divin ?

— Ce sont en particulier ceux qui, à l'heure actuelle, font de la religion et de la foi un phénomène purement naturel, et tentent d'en expliquer l'origine et le développement en dehors de tout miracle.

— Que font-ils alors de tous les faits extraordinaires sur lesquels s'appuie la divinité de la foi chrétienne ?

— Contrairement aux volontés du Sauveur et aux données certaines de l'histoire, ou bien ils nient ces faits surnaturels, ou bien ils les diminuent de manière à les réduire aux proportions de faits ordinaires.

— Pourquoi ces hommes sont-ils particulièrement à craindre ?

— Parce que leur astuce se déguise sous les apparences de la science, pour mieux tromper ceux qui sont sans défiance.

— Quel est le résultat de leur malheureuse doctrine ?

— Supprimant l'appui que Jésus a donné à la foi par les miracles, ils ne peuvent plus avoir qu'une crédulité sentimentale qui n'a rien de solide, et ceux qui les écoutent finissent par perdre eux-mêmes la foi.

— Sous quels noms sont-ils connus maintenant ?

— On les appelle les modernistes. Ils ont été condamnés récemment par le Souverain Pon-

tife, qui a nommé leur fausse doctrine « le rendez-vous de toutes les hérésies. »

— Que faut-il donc faire en présence du danger qu'ils font courir ?

— Il faut d'abord prier pour que Dieu les tire de leur aveuglement ; il faut ensuite éviter de lire leurs écrits ; il faut enfin se montrer d'autant plus docile à écouter l'Eglise que le péril de perversion est plus imminent et plus dangereux.

XXX

Dimanche dans l'octave de l'Ascension

LE TÉMOIGNAGE DES APÔTRES ET LA PERSÉCUTION

Suite du saint Evangile selon S. Jean (XV, 26-XVI, 4)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

26. « Quand sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi.

27. « Et vous, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

1. « Je vous ai dit ces choses pour que vous ne soyez pas scandalisés.

2. « Ils vous chasseront des synagogues ; même l'heure vient où quiconque vous fera mourir, croira rendre hommage à Dieu.

3. « Et ils vous feront cela, parce qu'ils n'ont connu ni mon Père, ni moi.

4. « Mais je vous l'ai dit, afin que, l'heure en étant venue, vous vous souveniez que je vous l'ai annoncé. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Pourriez-vous nous dire quand Jésus parla ainsi à ses disciples ?

— C'est encore après la dernière cène, dans ce discours d'adieux qu'il leur fit avant de se diriger vers le torrent de Cédron, peut-être même avant d'avoir quitté le Cénacle.

— De quoi Jésus les entretient-il à cet endroit de ses adieux ?

— Il leur parle surtout de la haine dont le monde les poursuivra parce qu'ils sont ses disciples, ses élus et ses amis ; il leur dit jusqu'où elle ira ; mais, malgré tout, ils auront à lui rendre témoignage avec l'Esprit-Saint.

— Cette partie du discours ne se relie-t-elle pas à une autre partie déjà expliquée ?

— Oui, l'Evangile de ce jour précède immédiatement celui du 4^e dimanche après Pâques, où Jésus annonce son prochain retour à son Père, après quoi il enverra à ses Apôtres l'Esprit consolateur et de vérité.

— Quelle liaison y a-t-il entre toutes ces prédictions ?

— La liaison est fournie par les paroles suivantes, que l'Eglise n'a pas reproduites, mais qui auraient pu terminer l'Evangile d'aujourd'hui ou commencer celui du 4^e Dimanche : « Je ne vous ai pas dit ces choses, parce que j'étais avec vous. »

— *Donnez-nous donc la suite des idées.*

— Jésus devait annoncer à ses apôtres les persécutions qui les attendaient et aussi la venue de l'Esprit Consolateur, afin qu'ils ne fussent ni surpris, ni scandalisés ; il ne l'a pas fait pendant qu'il était avec eux ; mais, maintenant, il ne peut pas les laisser dans l'ignorance de tout cela, car il va les quitter pour retourner à son Père.

— *Les autres évangélistes n'ont-ils pas fait allusion à toutes ces prédictions ?*

— Dans S. Luc (xxiv, 49), Jésus annonce l'Esprit-Saint immédiatement avant son Ascension ; et S. Mathieu prend occasion du récit qu'il fait du choix des douze Apôtres pour parler de leur mission et des épreuves qui les attendent (x, 16-22). Il en dit aussi un mot en indiquant les signes avant-coureurs que Jésus donne de la ruine de Jérusalem (xxiv, 9).

+

§ 2. — Explication du texte

— *Quel est donc l'objet de ce passage du discours du Sauveur ?*

— En annonçant la venue de l'Esprit-Saint qui avec les Apôtres lui rendra témoignage, Jésus prédit comment la haine du monde accueillera ce témoignage.

— *Combien dès lors, peut-on distinguer de parties dans notre évangile ?*

— Deux parties : 1^o le témoignage qu'attend et demande Jésus, 2^o les persécutions qu'il suscitera.

1^o Le témoignage en faveur de Jésus

— *Quels sont les éléments de ce témoignage ?*

— Il y en a deux : un élément divin fourni par l'Esprit-Saint, un élément humain fourni par les Apôtres ; et de leur union doit résulter un seul et unique témoignage.

— *En quels termes Jésus annonce-t-il l'Esprit-Saint ?*

— C'est le Paraclet, et l'Esprit de vérité. Il procède du Père, et lui-même doit l'envoyer du Père.

— *Que signifie le mot Paraclet ?*

— C'est un mot grec par lequel on désigne celui qui assiste quelqu'un de sa présence, de ses conseils, de son témoignage ou de ses consolations.

— *Le Saint-Esprit devait donc assister les apôtres de sa présence ?*

— Oui, car au cours de son entretien Jésus-Christ déclare à ses apôtres qu'il ne l'enverra pas d'une manière quelconque, mais qu'il l'enverra pour résider en eux.

— *Quel sera l'effet de cette présence permanente de l'Esprit-Saint ?*

— L'Esprit-Saint sera le conseiller et l'inspirateur des Apôtres ; non seulement il les illuminera intérieurement, mais il leur suggérera

ce qu'ils auront à dire et à faire, et il se servira d'eux pour faire connaître la vérité.

— *Comment les assistera-t-il de ses consolations ?*

— La présence de l'Esprit-Saint répandra dans le cœur des Apôtres une douce joie, de beaucoup supérieure à celle de la présence d'un ami.

— *D'où proviendra cette joie ?*

— Elle proviendra des clartés surnaturelles que l'Esprit-Saint communiquera à l'intelligence des apôtres, et de l'amour ardent pour Jésus qu'il allumera dans leur cœur. C'est ainsi qu'il sera le Consolateur.

— *Jésus dit encore qu'il est l'Esprit de vérité. Comment cela ?*

— L'Esprit-Saint est l'Esprit de vérité, parce qu'il est l'auteur de toute vérité, que la vérité ne peut exister que par lui, et qu'il est lui-même la vérité infinie se communiquant au monde.

— *Jésus-Christ ne le distingue-t-il pas nettement du Père et de lui-même ?*

— La manière dont Jésus annonce l'Esprit-Saint indique qu'il lui attribue une vraie personnalité, car il le promet non point comme une communication plus parfaite de lui-même ou du Père, mais comme un envoyé chargé de terminer son œuvre.

— *Comment le Saint-Esprit a-t-il cette personnalité qui le distingue du Père et du Fils ?*

— Jésus-Christ l'indique : « Il procède du Père » et lui-même « l'envoie du Père. »

— *Qu'est-ce à dire que le Saint-Esprit procède du Père ?*

— Cela signifie que le Père est le principe du Saint-Esprit et qu'il lui communique la nature divine par un acte éternel et mystérieux que l'on appelle « Spiration ».

— *Quand Jésus annonce qu'il enverra l'Esprit-Saint, de quelle mission veut-il surtout parler ?*

— Il veut surtout parler de la mission que l'Esprit-Saint exercera sur les apôtres ; mais cette mission temporaire suppose dans le Christ le pouvoir d'envoyer lui-même l'Esprit-Saint.

— *D'où provient pour Jésus ce pouvoir ?*

— Il vient de l'acte éternel par lequel le Père envoie ou émet lui-même le divin Esprit.

— *Le Saint-Esprit procède donc aussi du Fils ?*

— Oui le Saint-Esprit procède du Fils en même temps qu'il procède du Père, comme d'un seul et même principe.

— *Que signifie ce mot : du Père ?*

— Cela signifie que si le Fils est le principe du Saint-Esprit qu'il émet conjointement avec le Père, il possède cet attribut personnel parce que le Père le lui communique, de manière à agir avec lui et par lui.

— *En quelques mots, Jésus-Christ nous a donc fait connaître le Saint-Esprit et le mys-*

tière de la Sainte Trinité. Mais pourriez-vous nous dire maintenant quel est l'objet principal de la mission temporaire de l'Esprit-Saint ?

— Ce sera de rendre témoignage à Jésus-Christ, c'est-à-dire de confirmer par son autorité et son action les paroles et les œuvres du Sauveur.

— *Le Saint-Esprit devra donc faire voir que le Christ est le Messie, Fils de Dieu et Sauveur du monde. Comment donnera-t-il ce témoignage ?*

— Par l'illumination intérieure et l'inspiration qu'il communiquera aux Apôtres, et par l'action qu'il exercera sur le monde.

— *Quelle sera la valeur de ce témoignage ?*

— Ce sera le témoignage même de la Vérité infinie et de la Puissance infinie, car l'Esprit-Saint non seulement éclairera le monde, mais encore accomplira des prodiges pour appuyer la vérité qu'il enseignera.

— *Comment ce témoignage de l'Esprit-Saint arrivera-t-il au monde ?*

— Il le communiquera par les grâces intérieures qu'il donnera à chacun ; mais l'organe autorisé de ce témoignage, ce sera le témoignage même des Apôtres.

— *Outre ce caractère divin, le témoignage apostolique n'aura-t-il pas aussi un élément humain ?*

— Le témoignage apostolique aura aussi pour lui tout ce qui donne de la valeur aux témoignages des hommes.

— *Comment cela ?*

— Jésus-Christ charge ses apôtres d'être ses témoins, parce qu'ils ont été avec lui dès le commencement ; il les choisit donc comme témoins oculaires de ce qu'il a fait, comme témoins auriculaires de ce qu'il a dit.

— *Les Apôtres auront donc à témoigner de ce qu'ils ont vu et entendu. Mais qu'est-ce qui doit, aux yeux du monde, donner de l'autorité à leur témoignage ?*

— C'est le courage avec lequel ils l'affirmeront en face des plus violentes contradictions et des persécutions les plus acharnées, en face même de la mort. Ce sont aussi les œuvres extraordinaires que le Saint-Esprit leur fera accomplir.

— *Le témoignage des Apôtres est donc irrécusable ?*

— Même au point de vue purement humain, il n'est point de témoignage qui puisse avoir une autorité aussi grande. Mais sous l'action de l'Esprit-Saint, il devient irrésistible ; aussi a-t-il bouleversé le monde en faisant revivre par la vérité les nations mortes dans l'erreur.

2^e La persécution

— *Mais ne devait-il pas rencontrer l'opposition ?*

— Les Apôtres ont trouvé en face d'eux la

haine du monde, comme Jésus le leur avait annoncé.

— *Où devaient-ils trouver tout d'abord de la résistance ?*

— D'abord chez les Juifs. Jésus prédit à ses disciples les persécutions qu'ils auront à subir de leur part.

— *Mais le Sauveur n'avait-il en vue que ces premiers opposants ?*

— Non, car la haine qui doit poursuivre Jésus et ses apôtres sera celle du monde entier.

— *Quelles persécutions les Apôtres auront-ils à subir de la part des Juifs ?*

— Ils seront chassés des synagogues, et l'heure viendra où ils seront mis à mort.

— *Que signifie le mot synagogue ?*

— Il signifie réunion, assemblée, collection.

— *Qu'était-ce donc que la Synagogue Juive ?*

— D'une manière générale, la Synagogue n'était autre que le peuple juif, de la même manière que l'ensemble du peuple chrétien s'appelle l'Eglise.

— *Mais pourquoi Notre-Seigneur parle-t-il de plusieurs Synagogues ?*

— C'est que les lieux où les Juifs se réunissaient pour prier s'appelaient aussi *Synagogues*. Elles étaient nombreuses partout où il y avait une population juive, et même à Jérusalem.

— *Pourquoi donc ces lieux de prière étaient-ils si multipliés ?*

— Le temple de Jérusalem était réservé pour les sacrifices, mais il n'était pas assez grand pour contenir tout le monde, et chacun ne pouvait y aller. Pour sanctifier le sabbat, les Juifs devaient avoir des maisons où chaque semaine ils se réunissaient pour prier et entendre l'explication de la Loi.

— *Qu'arrivait-il alors quand on était exclu d'une synagogue ?*

— On cessait de faire partie de la communauté qui la fréquentait, et on n'avait plus aucune communication avec aucun de ses membres.

— *L'exclusion dont les apôtres devaient être frappés se bornait-elle à une seule synagogue ?*

— Non, ils devaient être chassés de toutes les synagogues. Jésus leur annonce qu'ils n'en trouveront point où ils soient admis. C'était chez les Juifs l'outrage le plus humiliant. Les Apôtres devenaient ainsi le rebut de toute la nation.

— *Ne devaient-ils pas être encore maltraités d'avantage ?*

— Après l'outrage, c'était la persécution sanglante qui les attendait, et cette persécution sanglante, ils devaient la trouver partout.

— *Mais Jésus-Christ ne dit-il pas quel sera le caractère de cette persécution universelle ?*

— Il affirme en effet que les Apôtres seront mis à mort et que ceux qui les feront mourir croiront rendre hommage à Dieu. Il indique

par là que la haine dont ses disciples seront victimes, sera une haine fanatique.

— *Et de fait n'en a-t-il pas été ainsi ?*

— Partout et toujours la haine contre les Apôtres et leurs successeurs a été une haine religieuse. Les Juifs les ont mis à mort pour rendre hommage à leur Dieu ; les païens, pour honorer leurs divinités ; et maintenant encore on persécute l'Eglise, parce qu'on veut faire de l'homme une divinité souverainement indépendante.

— *Comment expliquer cette aberration du fanatisme antichrétien qui s' imagine faire œuvre agréable à la divinité en donnant la mort ?*

— Jésus en indique la raison : « Ils vous feront tout cela parce qu'ils n'ont connu ni mon Père, ni moi. »

— *L'ignorance de Dieu et de son Fils est donc à la base de toute persécution ?*

— Oui. Si la connaissance de Dieu et de son Christ fait qu'on l'aime et qu'on le sert fidèlement, l'ignorance de ce qu'il est entraîne les pires conséquences.

— *Comment cela ?*

— L'ignorance de Dieu et du Rédempteur entraîne l'ignorance de leur loi, la morale n'a plus d'appui, et dès lors les actes contraires à la morale la plus élémentaire deviennent tous possibles. La persécution, surtout la persécution sanglante dirigée contre les disciples du Sauveur, est un de ces actes.

— *Mais l'ignorance ne peut-elle pas excuser la persécution ?*

— Il peut arriver qu'elle diminue les fautes des persécuteurs, en créant chez eux une certaine bonne foi : le persécuteur Saul qui devint l'apôtre saint Paul en est un exemple ; mais généralement elle est inexcusable.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le témoignage de l'Esprit-Saint et des Apôtres confirmant celui de Jésus et de ses œuvres est irrésistible ; il ne peut être récusé que par ceux qui s'obstinent à fermer les yeux à la vérité.

— *Les Juifs ne peuvent donc pas alléguer leur ignorance pour justifier leur conduite ?*

— Non, car leur aveuglement a été volontaire et obstiné ; aussi Jésus déclare qu'ils sont inexcusables.

— *N'en sera-t-il pas de même de l'ignorance de tous les siècles ?*

— L'ignorance haineuse des hommes à l'égard du Christ sera plus condamnable encore après le témoignage de l'Esprit-Saint et celui des apôtres perpétué à travers les siècles.

— *Comment expliquer cet entêtement dans l'erreur et dans la haine, malgré les preuves éclatantes de la divinité du Sauveur et de son œuvre ?*

— C'est que la foi doit être méritoire ; à cause de cela Dieu respecte la liberté humaine

et laisse à l'homme la faculté de s'incliner devant la vérité ou de fermer les yeux à la lumière de la foi.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *La haine qui poursuivait les Apôtres devait-elle cesser après eux ?*

— Non, elle a poursuivi leurs successeurs et leurs disciples, elle s'acharne contre les chrétiens d'aujourd'hui, et elle durera tant que durera le témoignage rendu par l'Esprit-Saint et son organe, l'Eglise, à la divinité du Sauveur.

— *L'avertissement donné aux Apôtres est donc un avertissement donné aux chrétiens de tous les siècles ?*

— Oui ; et par suite, nous ne devons pas être surpris ou scandalisés des persécutions, pas plus que les Apôtres n'en ont été eux-mêmes surpris ou scandalisés.

— *Les épreuves de l'Eglise et de ses enfants ne doivent donc pas nous décourager ?*

— Non ; car nous devons nous rappeler qu'elles ont été prédites, et ce souvenir, ranimant notre confiance, nous aidera à supporter avec fermeté toutes les tribulations.

— *Comment les Apôtres ont-ils supporté la persécution ?*

— Ils ont été joyeux de souffrir pour Jésus-Christ.

— *Que devons-nous faire à leur exemple ?*

— Le chrétien doit être prêt à accepter les humiliations et les mépris, et s'il arrive qu'il soit repoussé comme l'ont été les Apôtres, il doit se réjouir d'endurer des opprobres pour le nom du Christ. La mort même ne doit pas l'épouvanter.

— *Quelle parole du Sauveur est spécialement à retenir ?*

— C'est celle par laquelle il termine son grand discours d'adieu : « MALGRÉ TOUT, AYEZ CONFIANCE, CAR J'AI VAINCU LE MONDE. »

SERMONS POUR LA PENTECOTE

I

SUR L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Mes frères,

Une des plus belles solennités que célèbre l'Eglise catholique, au cours de l'année chrétienne, est assurément la solennité de la Pentecôte ; car elle nous rappelle un double et magnifique anniversaire.

C'est d'abord l'anniversaire du jour où le Saint-Esprit, troisième personne de l'adorable Trinité, descendit glorieusement, en forme de langues de feu, sur les Apôtres réunis dans le Cénacle, cinquante jours après Pâques.

C'est aussi l'anniversaire du jour où ces mêmes Apôtres, éclairés par l'Esprit de Dieu et remplis d'un courage surnaturel, ont commencé la prédication évangélique, et se sont élancés à la conquête du monde païen, pour l'instruire, le sanctifier et le convertir au culte et à l'amour de Jésus-Christ crucifié.

Voilà bientôt deux mille ans qu'ils ont commencé cette sublime entreprise ; depuis lors, ni eux, ni leurs successeurs n'ont cessé de se dévouer à cette tâche divine et humanitaire. Ils lui ont donné, avec une vaillance inlassable, leur parole, tout leur dévouement, leurs fatigues, leurs souffrances, leur vie même, pour gagner les âmes et les conduire à Jésus-Christ.

Aujourd'hui encore, à cette heure où je vous parle, des centaines de modernes apôtres, que nous appelons missionnaires, travaillent à la continuation de la tâche apostolique, dans toutes les parties du monde, arrêtés seulement au milieu de leurs efforts par leur pauvreté, leur dénuement et le manque des choses les plus nécessaires à leur ministère.

C'est en faveur de ces intrépides missionnaires, les héros de la foi chrétienne, que je viens vous adresser la parole, et solliciter votre charité, pour que vous leur donniez les moyens de multiplier leurs conquêtes.

Une œuvre spéciale, belle et simple, a été fondée dans ce but, en notre pays, il y a moins de cent ans (1822).

C'est l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Œuvre essentiellement *religieuse*, puisqu'elle travaille à étendre le règne de Dieu et à accroître le nombre de ses fidèles adorateurs ; œuvre vraiment *sociale*, puisqu'elle contribue efficacement au relèvement moral et matériel des hommes déshérités des biens les plus précieux ; œuvre enfin profondément *française*, puisque, née sur notre terre de France, elle vit surtout par les hommes et les ressources que lui fournit la piété de notre pays.

Ces trois pensées feront, mes frères, le partage de ce discours, et l'objet de votre bienveillante attention.

I

1. Dieu a tout fait pour ses élus. Leur sanctification sur la terre, et leur éternelle béatification dans les cieux, voilà, chrétiens, l'unique dessein qu'il se propose, et qu'il réalise depuis l'origine du monde, comme le seul objet digne de sa sagesse et de son infinie bonté.

Au commencement de toutes choses, il a créé l'homme à son image, comme lui pur et innocent, comme lui destiné à une immortalité glorieuse. Au milieu de cet immense univers, il ne voyait que l'homme, et dans l'homme, que son âme, vive étincelle qu'il avait allumée au soufflé créateur de son amour.

Plus tard, quand l'homme se fut rendu indigne de tant de dons par son péché, Dieu cependant ne l'abandonna pas. Dans Adam déchû et dépouillé par sa désobéissance de sa beauté originelle, il voyait une âme, coupable il est vrai, mais toujours immortelle, et encore capable de remonter, par le repentir, au rang glorieux d'où elle était tombée.

C'est pour sauver ses élus que Dieu a envoyé sur la terre Jésus-Christ, son Fils unique, fait homme, qui adressa à tous des paroles de miséricorde, et enfin, suspendu à une croix, rendit son dernier soupir en poussant ce cri éternellement expiateur : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

C'est pour sauver ses élus que Dieu fonda cette Eglise universelle, admirable société des âmes, dont la mission est de réunir tous les hommes au sein d'une même foi et d'une même espérance, pour les conduire au sein d'un même bonheur.

Que vous dirai-je enfin, mes frères ? Dieu a tout fait pour sauver ses élus ; c'est le plus pressant désir de son cœur, l'unique dessein qu'il s'est proposé en créant le monde.

Or, c'est à ce désir, à ce dessein qu'il veut vous associer. Il veut que vous l'aidiez à sauver ces âmes pour lesquelles il est mort. Il veut que vous concouriez avec son Eglise au salut éternel de tant d'hommes qui périssent misérablement, parce qu'il n'y a personne pour avoir pitié d'eux.

Quelle gloire, mes frères ! quelle sublime vocation ! Y a-t-il rien sur la terre qui puisse atteindre à une pareille hauteur ? En travaillant, selon la mesure de vos forces, à sauver ces âmes, vous deviendrez les collaborateurs de Jésus-Christ, les co-rédempteurs du genre humain. Vous réjouirez le ciel ; vous édifierez la terre ; vous ferez trembler les enfers. Serviteurs dévoués du Père de famille, vous tirerez de l'abîme ceux de ses enfants qui sont encore plongés dans l'ignorance et le péché. Vous les sauverez, et ainsi vous participerez aux mérites des apôtres, des confesseurs, de tous ces héros, martyrs de la charité chrétienne, que le monde vénère et que le ciel récompense dans un bonheur sans fin.

2. Or, c'est là précisément, mes frères, le but que vous atteindrez, en coopérant à l'œuvre de la Propagation de la foi.

D'après les statistiques authentiques, il y a, sur la terre, plus de cinq cents millions d'êtres humains, doués d'un corps et d'une âme comme nous, qui sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Ils adorent les astres, les animaux, les plantes, tous les vices personnifiés dans de hideuses statues de bois ou de pierre. Pour eux, tout est Dieu, excepté le vrai Dieu lui-même. A ces fausses divinités, ils sacrifient des victimes humaines, et rendent un culte favorable à toutes les passions,

Ils ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni quels sont leurs devoirs et le but de leur existence.

Oh ! qui donc tirera ces créatures, nos frères, après tout, de leur ignorance profonde pour faire briller à leurs yeux les pures lumières de la divine vérité ? pour leur faire connaître, aimer et servir le Dieu qui les a créés, dans la beauté d'une vie vertueuse ?

Qui, mes frères ? C'est l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Vous le comprendrez sans peine.

Propager la foi, c'est faire sortir de l'ignorance et de l'erreur les âmes innombrables auxquelles nos vérités religieuses n'ont jamais été enseignées. Propager la foi, c'est leur faire connaître les dogmes sublimes sur Dieu, sur l'homme et sa destinée, que Jésus-Christ est venu apporter au monde, et auxquels la raison humaine n'aurait jamais pu s'élever par ses seules lumières. Propager la foi, c'est étendre le règne de Dieu au sein de l'humanité et augmenter le nombre de ses adorateurs confiants et soumis.

N'est-ce pas là, mes frères, un but admirable, une fin céleste, bien propre à émouvoir les âmes sincèrement désireuses de la gloire de Dieu ? Peut-on imaginer rien de plus grand, de plus méritoire pour le ciel ?

Est-il possible d'être chrétien, de jouir du bonheur d'avoir la foi, sans en comprendre le prix, et sans éprouver le désir de la faire partager à des milliers d'hommes plongés dans la superstition, sans vouloir faire briller à leurs yeux les lumières de l'Evangile, seul capable de transformer ces êtres abrutis en de fervents disciples de Jésus-Christ, de fermer l'enfer sous leurs pieds, et de leur ouvrir le ciel, où ils verront Dieu et le posséderont durant l'éternité ?

O belle Œuvre, ô sainte Œuvre, ô Propagation de la foi, œuvre religieuse par excellence, je ne suis plus surpris des bénédictions dont Dieu t'a comblée, en favorisant si merveilleusement ton extension dans le monde entier ! Je comprends pourquoi les papes t'ont enrichie de si précieuses indulgences ! Je t'aime, et veux contribuer de toutes mes forces à ton développement, puisque te favoriser, c'est donner à Dieu ici-bas de fidèles serviteurs, et au ciel des hôtes bienheureux et immortels !

II

Tout en coopérant avec une souveraine efficacité à étendre le règne de Dieu, et à former ainsi une œuvre essentiellement religieuse, la Propagation de la Foi ne contribue pas moins au relèvement matériel et moral des peuples qu'elle convertit à la foi chrétienne. A ce point de vue, elle est une œuvre éminemment *sociale*, et digne de notre ardente sympathie.

1. De nos jours, on parle sans cesse d'action sociale, de fraternité, de progrès, de philanthropie, grands mots, mots qui le plus souvent ne servent qu'à cacher l'impuissance des efforts humains à améliorer la condition de nos semblables, quand la foi religieuse n'est pas l'inspiratrice et le guide de ces efforts.

Quoi que disent et fassent les grands penseurs, les hommes politiques, ceux qui veulent passer pour les bienfaiteurs du genre humain, le sort de l'immense majorité des enfants d'Adam est malheureux, pauvre et triste. A elle le dur travail, la vie errante, la soumission au despotisme de chefs cruels et égoïstes. Examinez cette balance : jetez les vies calmes et heureuses dans un plateau, les innombrables souffrances dans l'autre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher du côté de la douleur, et entraîner avec elle la plus nombreuse partie du genre humain dans un abîme d'inexprimables terreurs, de peines sans consolations, de désespoirs sans remèdes ? Mais vous qui êtes chrétiens, dans le lot du malheur, dans le plateau des misères, jetez la connaissance d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contrepoids magnifique, et vous rétablirez l'équilibre.

Donnez, mes frères, à ces barbares, à ces sauvages, nègres, Indous, Hottentots, ou Patagons, qui après tout sont des hommes autant que vous, donnez à ces malheureux des mœurs meilleures, donnez la foi aux divines vérités, donnez l'amour de Dieu et de leurs semblables : ils seront tranquilles, ils seront heureux, sinon des biens présents, du moins de ceux qu'ils espéreront, car le bonheur se nourrit surtout d'espérance.

O frères, quelle belle mission, sociale et humanitaire, vous remplirez ! Vous ferez des heureux. Est-il un bonheur plus enviable que celui-là ? Je suis homme, et rien de ce qui touche les hommes, mes frères, ne m'est indifférent. Leur douleur m'affrète, leurs larmes sollicitent les miennes ; mais aussi leur joie me réjouit, et mon cœur s'émeut doucement à la salubre influence de leur félicité. Faites donc des heureux, en collaborant à la conversion des infidèles, et vous goûterez dans cette œuvre ces suaves jouissances, inconnues du monde, et données en récompense à la vertu généreuse.

2. Voyez, mes frères, quel immense travail reste à accomplir, partout où le christianisme n'étend pas son influence salutaire. La femme est sans existence civile, sans droits, sans liberté, et sans honneur. En Afrique, sous le régime despotique du mahométisme, elle est une esclave, livrée à tous les caprices de son dur mari ; elle est abandonnée ou répudiée comme il lui plaît ; elle demeure renfermée

tout le jour avec les rivaux qu'il lui impose pour satisfaire la brutalité de ses passions. Ailleurs, il la contraint de faire les plus rudes travaux, tandis que lui reste dans une sensuelle oisiveté ; il la bat, il la vend, il la tue même dans sa colère irresponsable.

Chez ces peuples idolâtres, dans les déserts de l'Afrique centrale, ou dans les îles de l'Océanie, les enfants grandissent comme de petits animaux sauvages, sans instruction, sans pudeur, sans apprentissage de la vertu ni d'aucune habitude morale. Quand le père les trouve trop nombreux, ou infirmes, surtout si ce sont des filles, il les voue légalement à la mort. On voit encore de nos jours, en Chine, un grand nombre de ces infortunés jetés à la voirie, dans les fleuves, ou livrés aux animaux immondes.

Dans ces régions ignorantes et cruelles, nul égard pour la vieillesse, nul respect pour la parenté, presque partout des victimes humaines sont égorgées ou brûlées sur l'autel des fausses divinités, et le sang de l'homme se mêle aux cérémonies du culte le plus abominable.

Que dirai-je encore ? Dans de nombreux pays où sévit le paganisme, surtout en Afrique, se livrent d'impitoyables chasses à l'homme, où le mari, la femme, les enfants sont surpris, enchaînés, trainés en esclavage, et vendus sur les marchés publics, comme un vil bétail.

C'est le règne de Satan, avec ses vices hideux et son horrible cruauté.

3. Mais au milieu de ces peuplades infortunées, voici qu'arrive un missionnaire catholique, envoyé avec les ressources que lui a fournies la Propagation de la Foi. Sans doute, souvent il est mal accueilli, longtemps rebuté, et parfois il succombe, martyr de son zèle.

Mais combien de fois, à force de patience, de dévouement et de charité, il parvient à se faire accepter dans la tribu ! Quel admirable changement ne tarde pas alors à se produire !

Il attire les enfants, les caresse et les instruit. Il gagne peu à peu la sympathie des femmes ; il leur inspire le sentiment de leur dignité, et les moralise, en leur faisant connaître la vertu. Bientôt ce qu'il y a de meilleur parmi les hommes de la peuplade viennent à lui. Il leur prêche Jésus-Christ mort pour les sauver, leur fait comprendre la fausseté de leurs divinités. Et alors on voit les idoles renversées, une humble chapelle s'élever au vrai Dieu, les femmes se couvrir d'un vêtement modeste, et les hommes s'attacher à la culture de la terre et renoncer enfin à leurs tueries périodiques.

On a alors le spectacle du prodige de ces admirables chrétientés qui, au XVII^e siècle, jetèrent un si vif éclat dans l'Amérique du Sud.

C'est le règne de Dieu, avec ses belles vertus et sa civilisation chrétienne.

Telle est, mes frères, l'action éminemment humanitaire et sociale qu'accomplit l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en contribuant avec une si puissante efficacité au bonheur de l'humanité. Seule la foi religieuse est capable d'engendrer un zèle et des dévouements assez forts pour produire ces fruits merveilleux.

III

Reste un troisième caractère à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui la rendra particulièrement chère à vos bonnes volontés : c'est qu'elle est une œuvre profondément nationale et française.

Oui, nationale et française, non seulement parce qu'elle est née dans notre pays, mais encore parce qu'elle trouve en ce pays ses meilleures ressources et ses apôtres les plus dévoués, tant appartient à la France toute initiative généreuse et féconde en pieux résultats !

1. A Lyon, cité toujours fertilisée par le sang des martyrs qui a arrosé son berceau, vivaient quelques jeunes ouvrières, quelques mères de famille, gagnant à la sueur de leur front le pain de chaque jour. Mais remplies d'une foi vive et d'une infatigable charité, elles ne pouvaient penser sans douleur à l'état de misère spirituelle et corporelle où languissaient d'innombrables infidèles, et souffraient de ne pouvoir pas leur porter un secours efficace. Poussées par une inspiration du ciel, elles se réunissent, elles se concertent et forment un projet admirable. Elles s'engagent à prier et à donner le sou de leur pauvreté, pour procurer aux missionnaires les ressources indispensables. Puis elles se mettent vaillamment à l'œuvre.

Les voyez-vous, égalant, à force d'activité, leur petit nombre à la grandeur de leur entreprise ? Les voyez-vous, poussées par la ferveur de l'association, se hâtant à travers les rues de leur vaste cité, pour inscrire sur leurs listes de salut, parents, amis, voisins, tous ceux qu'elles peuvent enrôler dans leur sainte milice ?

Lyon est bientôt conquis. Paris ne tarde pas à l'être aussi, et devient le second berceau de leur œuvre ; puis toutes les villes de France, où la Propagation de la Foi a grandi comme un arbre immense, arrosé par les prières et la charité de tout un peuple, pour donner des fruits de salut aux nations encore assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

2. C'est encore une œuvre essentiellement française par le nombre et la qualité des missionnaires issus de notre pays, dont les ressources pour l'évangélisation des infidèles paraissent inépuisables.

Sur 200 prêtres partant chaque année de l'Europe pour les missions lointaines, plus des deux tiers sortent de France ; et des quatre

mille missionnaires disséminés actuellement parmi les cinq millions d'infidèles gagnés à la foi catholique, au moins deux mille sont Français, tant l'esprit d'apostolat est inné chez nous.

Ces hommes pouvaient bien rester dans leur patrie, dans notre belle France, menant une vie paisible et honorée au sein du milieu familial. Mais non ; Dieu les a appelés ; et ils sont partis. Une ardeur inextinguible de gagner des âmes à Dieu a embrasé leur cœur ; avec l'apôtre saint Paul, leur chef et leur modèle, ils se sont écrié : « Malheur à moi si je n'évangélise pas ! *Vae mihi si non evangelizavero !* » et ils sont partis !

Va, courageux missionnaire ! Quitte ton père, ta mère, tes frères et tes sœurs. Tu trouveras là-bas une famille nouvelle, que tu aimeras d'un généreux amour, et qui formera au ciel ta radieuse couronne.

Va, missionnaire ! Il est grand temps ; la moisson est vaste, et les ouvriers bien-rares. Les ministres du protestantisme, les proconsuls libres penseurs, les fonctionnaires impies de la mère patrie jettent à pleine main l'ivraie dans le champ du Seigneur. Cours l'arracher, pour augmenter le rendement du bon grain.

Va, intrépide chevalier de la foi ! Va au secours de l'enfant délaissé, de la femme abrutié dans l'esclavage, et du vieillard cruellement égorgé parce qu'il n'est plus bon à rien ! Porte-leur la connaissance du vrai Dieu, la civilisation, et le peu de bonheur que la terre peut leur donner.

Va, missionnaire ! Mais hâte-toi ; tes frères succombent par la fatigue, les persécutions et la mort. Toi aussi tu auras beaucoup à souffrir ; mais n'aie pas peur : Dieu t'assistera, et un jour, au ciel, ta couronne resplendira de l'éclat de toutes les âmes que tu auras sauvées.

3. Pourriez-vous, mes frères, refuser de contribuer à l'œuvre de ces apôtres infatigables ? Il faut pourvoir aux dépenses de leurs voyages longs et pénibles ; à leur entretien souvent borné à un morceau de pain et aux pauvres vêtements qui les couvrent. Ils ont besoin aussi d'ériger des chapelles pour réunir leurs néophytes, de fonder des orphelinats, d'ouvrir des écoles catholiques, pour faire de ces sauvages des hommes d'abord, puis des chrétiens et enfin des élus.

A la suite des lois persécutrices que vous connaissez, de très nombreux prêtres, des religieux et religieuses, tous enfants de la France, ont été contraints d'abandonner leur patrie, pour garder leur caractère avec l'habit de leur vocation. Ce fut une grande perte pour notre pays ; et ce fut un grand gain pour ceux où arrivèrent ces nouveaux apôtres de notre foi. Mais les besoins en ont augmenté d'autant, et ils rendent plus nécessaire que jamais l'envoi de secours plus abondants.

Voudrez-vous les leur refuser ? Oh non ! J'ai trop bonne opinion de votre charité, surtout en présence d'une si grande facilité à l'exercer.

Que faut-il, en effet, pour concourir efficacement au bien que produit l'Œuvre de la Propagation de la Foi ?

D'abord, mes frères, une aumône spirituelle, qui est une prière, courte et facile, pour demander à Dieu son aide, et le faire régner sur la terre comme il règne au ciel. C'est l'Oraison dominicale et la Salutation angélique ; et encore, vous pouvez appliquer à cette intention, une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* que vous récitez à votre prière du matin ou du soir.

Puis une aumône matérielle, un sou par semaine, qui réuni à ceux des autres associés, nourrira le missionnaire, pourvoira aux besoins du culte religieux, et sauvera des milliers d'âmes ; — un sou par semaine, cette aumône que le pauvre ne refuse pas à plus pauvre que lui ; et vous entrerez dans les mérites des apôtres, des confesseurs et des martyrs ; — un sou par semaine, et vous catéchisez, vous baptisez, vous convertissez les âmes par la bouche et les mains de tous les missionnaires ; — un sou par semaine, et vous glorifiez Dieu, vous étendez son règne ; en même temps vous vous associez à tous les bienfaits de cette œuvre chrétienne, sociale et française, qu'est la Propagation de la Foi ; et, ce qui est le comble du bonheur, vous assurez votre salut éternel ; car Jésus-Christ a dit : « Celui qui aura tiré son frère de l'erreur, sauvera son âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés. »

N.-S. Jésus-Christ avait achevé l'œuvre de la Rédemption du genre humain ; il était au moment de remonter vers les cieux occuper à la droite de son Père la place qui lui appartient de toute éternité. Debout sur le sommet de la montagne sainte, il porte une dernière fois ses regards sur ce monde qu'il a tant aimé. Il le voit plongé dans l'erreur, livré à tous les vices, et d'autant plus à plaindre qu'il comprend moins son malheur. Rame-nant alors ses regards sur le petit nombre d'apôtres et de disciples prosternés à ses pieds, il leur donne sa dernière parole, son suprême commandement : « Allez, dit-il, et enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer ce que je vous ai prescrit. »

Ces nations, mes frères, c'est l'humanité entière, suppliante de Dieu, lui demandant le pain de la vérité ; ce sont surtout ces peuplades déshéritées des biens de la foi chrétienne, qui végètent dans l'ignorance des croyances essentielles au salut, et croupissent dans les vices funestes à leur corps, plus funestes encore à leur âme.

Cette assemblée de disciples auxquels s'adresse le Fils de Dieu, c'est vous tous qui croyez en lui, et avez reçu, comme les apôtres, la plénitude des vérités éternelles.

Aujourd'hui comme alors, s'élevant au milieu de vous, le Sauveur du monde vous commande de travailler au salut de tant d'âmes malheureuses. « Allez, vous dit-il, enseignez-les. Agissez et ne craignez rien, car je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Pourquoi ne le feriez-vous pas, mes frères ? pourquoi refuseriez-vous de vous associer à un si beau ministère ? Une prière courte et facile, une aumône légère entre toutes en sont les moyens à la portée de tous ; un bonheur ineffable avec une gloire sans nuages et sans fin en seront la récompense.

Ah ! ne différez pas davantage. Donnez sans délai votre nom à la liste des dévoués zélateurs et zélatrices de cette belle œuvre.

N'entendez-vous pas le murmure confus du monde païen qui gémit dans ses vices et ses erreurs, depuis les immenses empires de l'Asie et les déserts brûlants de l'Afrique, jusque dans les plaines glacées de l'Amérique et les îles sauvages de l'Océanie ?

Maintenant ces nations sont dans l'attente, comme l'ancien monde avant la venue du Messie ; mais bientôt elles se réjouiront à la vue des missionnaires plus nombreux que leur enverra votre charité. Levez-vous donc, et allez, anges tutélaires, commencer votre mission, en vous faisant inscrire parmi les membres de la glorieuse association, si vous n'y êtes déjà.

Allez, disant à Dieu avec une ferme résolution : « Je veux coopérer au salut de ces hommes, mes frères ; je veux payer la dette sacrée contractée par la possession des biens dont vous m'avez comblé. Vous m'avez donné la foi ; je veux la propager parmi ceux qui ne l'ont pas ; oui, je le veux ; je le dois, je le puis, et je vous le promets, ô mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

FLEURS DE LOURDES

XIV

SŒUR JUSTINIEN

C'est une de ces filles du Saint-Esprit qu'on appelle les Sœurs blanches de Bretagne.

I

Elle venait de faire sa profession religieuse en 1901, et elle était toute à son bonheur. Jeune, active, elle voyait devant elle de longues années de sacrifice, de dévouement, et elle désirait beaucoup travailler pour la gloire de

Dieu, pour le soulagement des malheureux et pour la joie de la Sainte Eglise. Quelle religieuse n'a connu ces heures surnaturelles et ensoleillées, où, même parmi les journées sombres de la persécution, une intime félicité luit dans l'âme, la félicité de se donner et de sentir que Dieu accepte ce don de vous-même !

Tout à coup, au mois de novembre une pleurésie se déclare, d'autant plus grave que sa constitution est prédisposée à la tuberculose.

À force de soins on éloigne le danger immédiat, mais elle reste dans un état de faiblesse qui alarme ses compagnes. Ordinairement dans la jeunesse, ces sortes de crises passées, la vigueur de l'âge reprend ses droits, et il n'est point rare que les forces reviennent plus solides et plus complètes.

Elle, au contraire, se sentait de plus en plus anéantie.

Puis, ce sont de très vives douleurs au niveau des vertèbres lombaires ; le docteur qui la traite redoute une carie en formation.

Bientôt, brusquement ce point douloureux lombaire disparaît et la douleur se localise à la hanche, au niveau de l'articulation coxo-fémorale droite. Deux médecins, les docteurs Héry et Nimier, examinent le cas et la mettent au repos en disant : « C'est une coxalgie au début, il faut beaucoup de soins. »

Sœur Justinien souffrait de l'inaction, de ses douleurs physiques et peut-être davantage encore des inquiétudes intimes qui la tourmentaient sans qu'elle en avouât rien. Si jeune, et déjà infirme, peut-être pour toujours ?

La maladie en effet s'aggravait. D'abord la pauvre religieuse marchait encore un peu à l'aide d'un bâton, et en s'appuyant sur le dos d'une chaise qu'elle poussait devant elle. Mais cette douceur lui fut bien vite retranchée, car la cuisse se mit à exécuter un mouvement de rotation en dedans. Plus de mouvement, l'immobilité absolue !

Le docteur P... du Conquet ordonna qu'on la transportât à la maison principale, à Saint-Brieuc, pour y recevoir des soins spéciaux.

C'est en septembre 1902. Les douleurs augmentent. Maintenant la cuisse fléchit en dehors ; le pied se déjette complètement en dedans, le genou aussi. La contracture est tellement forte qu'il faut séparer les deux jambes au moyen de bourrelets d'ouate pour éviter les eschares. La marche est tout à fait impossible, et les moindres mouvements sont excessivement douloureux.

Tous ces détails sont empruntés au certificat des deux médecins.

Pour arrêter la déformation du pied, le docteur l'emprisonne en octobre dans un appareil plâtré. Cette précaution ne suffisant pas, quinze jours après on emprisonne le genou.

Rien n'y fait. Le 14 février 1903 on appelle en consultation le Dr Nimier. C'est bien la

coxalgie. On endort la malade et l'on emboîte toute la jambe ainsi que la hanche dans l'appareil immobilisateur. Le but était d'ankyloser le membre malade et d'apaiser les douleurs, qui deviennent en effet moins aiguës. Mais désormais il est impossible d'enlever l'appareil, même pour un instant, sans exposer la pauvre sœur à des souffrances cruelles.

Le membre atteint s'atrophie, mais se déforme d'une façon étrange : la hanche déboîtée se porte en avant, le genou se recourbe, le pied prend la forme d'un arc de cercle, en sorte que le talon se rapproche du gros orteil.

Enfin la malade ne peut plus se nourrir, ne digère plus le peu qu'elle prend, et ses forces s'affaiblissent au point qu'elle est menacée de mourir d'inanition.

Ce martyre durait depuis deux ans.

La tante de Sœur Justinien, Mme Lenormand, de Lannion, lui propose alors de prendre part au pèlerinage de Lourdes.

— J'avais toujours refusé, raconte la religieuse, ne me sentant pas assez de confiance pour être l'objet d'un miracle. Cette fois au contraire je n'hésitai pas un instant. Je dis tout de suite : « Oui, j'irai à Lourdes, et je serai guérie ou je mourrai là-bas ! »

La supérieure consent au voyage. Elle avait d'ailleurs une raison surnaturelle qui l'engageait à le tenter. Parmi les persécutions qui sévissaient sur la Congrégation, elle et plusieurs de ses religieuses se trouvaient comme déconcertées. Elles se demandaient si elles étaient bien dans leur voie, si leur Institut n'était point accablé parce qu'il avait démerité du ciel. Ces anxiétés, ces incertitudes font partie de l'épreuve et elles ne sont pas la portion du calice la moins amère.

« A l'heure actuelle où nous vivons et où le devoir est souvent plus difficile à connaître qu'à accomplir, ont-elles raconté, notre chère Congrégation est souvent dans l'angoisse. Est-elle dans la ligne providentielle ? Dieu est-il content d'elle, de ses efforts, de ses luttes, de son attitude ? La Sainte Vierge sourit-elle à ses intentions ?

« Pour le savoir, nous avons envoyé à Lourdes une pauvre petite feuille de papier, bien mince, bien fragile, notre chère sœur Justinien, et nous avons dit, elle avec nous : « Vierge de Lourdes, répondez. Dites-nous si vous êtes contente de nous ! »

On comprend avec quelle inquiétude elles attendaient la réponse.

II

Mais le docteur était très hésitant. Pouvaient-on embarquer pour Lourdes une malade aussi faible et proche de la mort ? Ne serait-ce même pas tenter Dieu ? La sœur infirme insista avec tant de grâce et de foi qu'il céda. Il fit alors préparer une sorte de berceau d'osier pour que les secousses du train

fussent moins pénibles ; on l'y déposa, et le lundi 12 septembre 1904, elle partit de Saint-Brieuc pour Lourdes.

— Vous savez, lui dit la sœur infirmière, sœur Anne-Philomène, une fois en route nous ne revenons pas, nous allons jusqu'à Lourdes, coûte que coûte.

Elle savait bien que pour sœur Justinien le voyage serait un long calvaire. Rien que le trajet de la maison à la gare l'avait brisée, et à peine arrivée à Rennes elle demandait qu'on la ramenât, tant ses tortures étaient vives. Chaque cahot du wagon la remuait toute, et l'on craignait à tout moment qu'elle ne s'évanouît pour toujours.

Cependant elle arrive, soutenue par la confiance et par la grâce de Dieu. A peine à Lourdes elle se fait conduire à la piscine, car c'est à la piscine qu'elle veut être guérie, et dans son cœur elle éprouve la certitude qu'elle le sera.

On la plonge une fois : aucun résultat, sauf des douleurs plus vives ; une seconde fois : nouvelles souffrances indicibles.

C'était dans la matinée du mercredi 14 septembre.

Dans l'après-midi elle s'y fait porter de nouveau. Mais les infirmières de la Grotte l'ont vue le matin si défaillante, n'ayant qu'un souffle de vie, qu'elles refusent de la laisser entrer. Elles ne veulent pas qu'un cadavre leur reste entre les mains, et elles ne déguisent point les raisons de leur refus. Ce n'est point la fatigue qu'elles allèguent : elles sont prodiges de tous les dévouements. Ce n'est pas non plus qu'elles éprouvent de l'humeur de son insistance : elles n'ont point l'habitude d'écouter ces sortes de motifs humains, si naturels pourtant quand on succombe à la lassitude physique et morale. Non, elles n'ont consulté que leur conscience.

Pour sœur Justinien c'est une grande déception et une rude épreuve. Pourtant elle ne murmure pas ; elle n'exprime en rien son mécontentement ; elle n'a pas le moindre geste de dépit, et elle s'en retourne à l'hôpital des Sept-Douleurs, peinée sans doute, mais nullement découragée. Il lui semble que la Sainte Vierge veut éprouver sa fille avant de lui accorder la plus signalée des grâces, et elle dit aux sœurs, avec une confiance qui les étonne et peut-être les fait sourire :

— Je serai guérie demain, demain, à la piscine. Vous verrez !

Elle se met à prier avec une admirable foi, et les bonnes sœurs unissent aux siennes leurs ferventes prières à l'Immaculée.

— O Marie ! guérissez votre douce servante !
Le lendemain, jeudi 15 septembre, c'était l'octave de la Nativité. Sœur Justinien redouble de confiance : elle se dit que la bonne Mère a voulu attendre, pour lui accorder la faveur qu'elle sollicite, le jour octaval de sa

fête. Cela suffit à la consoler et amène sur ses lèvres pâles un suave sourire.

Le berceau d'osier réparait à la piscine. Il pleut à verse, la pluie inonde ses blanches couvertures. Mais les pluies d'orage si fréquentes à Lourdes n'interrompent point les prières et ne refroidissent point la ferveur. La petite sœur n'y songe pas, absorbée qu'elle est par les chants des pèlerins et par cette autre musique céleste de la foi qui chante dans son âme.

Sera-t-elle acceptée cette fois ? Oui, puisque les gardiennes de la Grotte l'ont fait entrer dans l'enceinte réservée aux malades, où elle attend patiemment son tour. Le moment venu, on l'introduit ; les baigneuses sont légèrement déroutées de l'insistance qu'on met à leur présenter ce squelette presque privé de vie. Il faut trois personnes de chaque côté. Elles saisissent avec précaution la malade, comme une mère ferait de son enfant, pour éviter tout choc, toute position douloureuse ; elles la plongent dans l'eau en récitant avec foi les invocations, que répète d'une voix à peine perceptible Sœur Justinien, qui tremble de tous ses pauvres membres. Soudain elle éprouve une douleur étrange, extraordinaire, dans la hanche droite et dans la jambe. Elle va s'évanouir et n'a plus que la force de dire à voix basse :

— Replongez-moi dans l'eau. Je n'en puis plus !

On lui obéit, et aussitôt elle cesse de souffrir. Elle se trouve assise sans savoir comment. Elle est guérie. Les baigneuses émues redisent le *Magnificat*, mais elles ne veulent pas attirer l'attention des pèlerins qui prient au dehors :

— Ma sœur, disent-elles à la miraculée, étendez-vous sur votre couchette, sans quoi vous ne pourrez percer la foule.

Elle essaie de suivre le conseil. « Mais plus je voulais me tenir allongée, raconte-t-elle, plus la force miraculeuse qui m'avait soulevée dans la piscine me maintenait assise. » Elle passe néanmoins à travers les premiers rangs et gagne la Grotte. Mais quelqu'un remarque sans doute ses traits joyeux et comme transfigurés, quelque chose de lumineux et de pleinement heureux sur son front : comme elle achevait de remercier la Sainte Vierge à l'endroit des Apparitions, un mot se répand parmi la multitude, on l'entoure, on assiège son humble couche, les brancardiers accourent et la dégagent pour la conduire au Bureau des constatations, et dans toute la ville retentit ce cri : « La Sœur Blanche est guérie ! »

Car tout le monde la connaissait, tellement elle excitait la pitié, et que de prières avaient monté pour elle vers la Sainte Vierge depuis trois jours !

Le docteur Boissarie l'examine, palpe le membre ankylosé et dit simplement :

— Notre-Dame a fait ce qu'elle devait faire.

Mais si la malade n'est plus ankylosée, elle ne peut marcher, et elle s'en plaint doucement.

— Vous ne marchez pas ? ajoute le docteur. C'est vrai, mais après tout, ce n'est pas l'affaire de la Sainte Vierge d'apprendre à ses malades à marcher.

Deux médecins de Saint-Brieuc qui l'ont suivie, constatent qu'elle est guérie, et qu'elle ne marche pas ; « mais il serait insensé, disent-ils loyalement, de nier le surnaturel dans votre guérison. »

Alors elle s'apprend à marcher. Peu à peu le genou a repris sa forme normale, la croûte de la jambe tombe, la coloration revient à la peau, elle s'exerce dans sa cellule d'infirmerie, puis dans les allées du jardin, à rendre à ses pieds l'agilité, à ses jambes la souplesse. Après 19 mois de prison dans l'appareil plâtré, on comprend que les articulations et les muscles soient raides.

Au retour, elle ne peut encore complètement allonger la jambe, elle pèse 70 livres. « Elle s'assied facilement, disent les deux docteurs dans leur rapport, elle marche avec un bâton, la jambe atrophiée étant sans force. » Mais le 10 novembre « elle marche facilement sans bâton et peut même courir. Elle s'alimente et pèse 88 livres. Elle ne conserve que très peu de raideur au niveau du genou. »

Il y eut une grande joie dans la communauté de Saint-Brieuc, qui fut prévenue de la guérison le jour même. Les Sœurs se réunissent à la chapelle et chantent un *Magnificat* triomphant de reconnaissance. C'est que, disent-elles, « la petite feuille de papier que nous avions envoyée à Lourdes nous revenait revêtue de l'approbation éclatante de Marie, signée de sa puissance, parafée de sa bonté. Et voilà pourquoi nous étions si émues et pourquoi le *Magnificat* éclatait sur nos lèvres frémissantes. »

Dieu était content de sa Congrégation. Quel bonheur d'en posséder une si douce preuve et quel motif évident d'une nouvelle et généreuse ferveur !

« Nous avons revu plusieurs fois Sœur Justinien à Lourdes, écrit le docteur Boissarie. Sa guérison est absolument complète. L'état général de la Sœur est excellent¹. »

Encore une fois, gloire et reconnaissance à Marie !

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 111-121.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 aprilis 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 5 mai 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXVI. Le Saint-Esprit, 321.

Sermons pour la Pentecôte. — II. Le témoignage de l'Eglise, 326.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXI. Pentecôte, 328.

Fleurs de Lourdes. — XV. M^{lle} Cécile de Franssu, 332. — XVI. M^{lle} Marie-Ange Clément, 334.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXVI

LE SAINT-ESPRIT

Il ne suffit pas, pour être sauvé, de croire au Père et au Fils ; il faut encore croire au Saint-Esprit. « Avez-vous reçu le Saint-Esprit ? » dit saint Paul à quelques disciples qu'il trouva en arrivant à Ephèse. — Nous ne savons même pas s'il y a un Saint-Esprit. — En quel nom donc avez-vous été baptisés ? — Du baptême de Jean. » Et il leur donna le baptême de Jésus-Christ. Combien de chrétiens, de nos jours, pourraient répondre comme ces néophytes : « Nous ne savons pas s'il y a un Saint-Esprit ! » C'est bien le Dieu inconnu. *Ignotô Dep.* Je vous parlerai aujourd'hui de cette personne de la Trinité adorable. Nous l'étudierons : 1° dans son être intime, 2° dans son action, 3° dans son culte. Daigne le divin Esprit, qui est le maître des cœurs, vous aider à comprendre et à goûter ces paroles qui lui sont consacrées !

I. — *Etre intime du Saint-Esprit*

Nous montrerons dans cette première partie que le Saint-Esprit : 1° est une personne, 2° une personne de la Sainte Trinité, 3° la troisième personne de la Sainte Trinité.

I. Le Saint-Esprit est une PERSONNE, c'est-à-dire un être subsistant, qui a conscience de lui-même. La Sainte Ecriture le met en effet sur le même rang que les deux premières personnes divines ; il est donc une personne aussi réelle que l'une et l'autre. C'est ainsi qu'au baptême de Notre-Seigneur il nous apparaît distinct du Père et du Fils et leur égal en tout. L'Ecriture nous le montre formant en Marie l'humanité de Jésus, promis aux apôtres comme leur consolateur, comme un maître qui leur enseignera toute vérité ; ce

qui suppose également qu'il est une personne. Enfin le baptême devra être donné au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Sûrement Jésus-Christ n'a pas ordonné de baptiser au nom d'une force, d'une simple influence de Dieu.

II. Le Saint-Esprit est une personne DE LA SAINTE TRINITÉ. Il est Dieu comme le Père et le Fils.

Cette expression : « Je crois au Saint-Esprit, *Credo in Spiritum Sanctum*, » dont se sont servis les Apôtres pour établir la foi au Saint-Esprit, étant la même que celle qu'ils emploient pour formuler la croyance en Dieu le Père et la croyance en Jésus-Christ son Fils unique, *Credo in Deum Patrem... et in Jesum Christum*, il ne peut rester la moindre incertitude sur la nature de cette troisième personne de la Sainte Trinité. Ils ont voulu par là nous apprendre que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, qu'il leur est égal en toutes choses, qu'il a la même puissance, la même sagesse, la même éternité, les mêmes perfections en un mot et la même nature que les deux autres personnes, avec lesquelles il ne forme qu'un seul et même Dieu.

Il est dit indifféremment dans l'Ecriture que le Saint-Esprit a inspiré les prophètes et que Dieu les a inspirés. Saint Pierre reproche à Ananie d'avoir menti au Saint-Esprit et il ajoute qu'il n'a pas menti aux hommes, mais à Dieu. (Act., v, 3). Les dons du Saint-Esprit sont appelés les dons de Dieu. (I Cor., xii, 4).

Il possède les attributs divins : *l'éternité* : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux » (Gen., i, 1-3) ; — *l'immensité* : « L'Esprit du Seigneur remplit le globe ; où irai-je loin de votre Esprit ? Où fuirai-je loin de votre face ? » (Ps., cxxxviii, 7) ; — *l'intelligence infinie* : « Il pénètre jusque dans les profondeurs des mystères de Dieu. » (I Cor., ii, 10). « Le Paraclet, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, vous enseignera toutes choses. » (Jo., xiv, 26).

Il accomplit les œuvres divines. Il est créateur : « C'est l'Esprit de Dieu qui m'a fait, » dit Job. *Spiritus Dei me fecit.* » (xxxiii, 4). « Vous enverrez votre Esprit, dit le Psalmiste, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. » (Ps., ciii, 30). — Il est sanctificateur : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Jo., iii, 5).

La divinité du Saint-Esprit nous est affirmée non seulement par l'Ecriture ; mais par la Tradition. — « N'est-il pas étrange qu'on nous appelle athées, dit Athénagore, nous qui prêchons Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ? » — Saint Basile nous cite un

¹ *Legat. pro Christian.*, n. 12.

usage qui est un vivant témoignage de la foi des premiers siècles à la divinité du Saint-Esprit ; il s'agit des prières dites « *lucernaires*, » du mot latin *lucerna*, lampe. « Il a paru bon à nos pères, dit le saint docteur, de ne pas recevoir en silence le bienfait de la lumière du soir, mais de rendre grâces aussitôt qu'elle brille. Lorsqu'on allume les lampes, le peuple prononce cette antique formule que nul n'a jamais taxée d'impiété : *Louange au Père, au Fils et au Saint-Esprit !* » Citons encore saint Augustin : « De même, dit-il, que le Père fait miséricorde à qui il lui plaît (Rom., ix, 18), de même que le Fils révèle le Père à qui il l'aura voulu (Luc, x, 22), ainsi le Saint-Esprit répand ses grâces et ses dons sur qui il veut (I Cor., xii, 11), agissant avec une toute-puissance égale à celle du Père et du Fils. »

La foi à la divinité du Saint-Esprit s'est incarnée dans plusieurs pratiques éminemment traditionnelles. C'est ainsi que l'on répète trois fois le *Kyrie*, le *Sanctus*, que l'on réitère trois fois l'effusion de l'eau dans le baptême. Le *Gloria Patri*, le signe de la croix sont aussi des hommages rendus à cette vérité qui est l'un des dogmes fondamentaux du christianisme.

III. Le Saint-Esprit est la TROISIÈME personne de la Sainte Trinité. Le Fils est la seconde personne divine, parce qu'il procède, c'est-à-dire qu'il reçoit l'être du Père. Le Saint-Esprit est la troisième personne, parce qu'il tient son origine du Père et du Fils. « Le Fils est du Père seul, lisons-nous dans le Symbole de saint Athanase : ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit est du Père et du Fils : ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant. » Cet ordre ne peut être renversé ; il est inviolable. Si l'on ne peut nommer le Fils avant le Père parce qu'il en vient, on ne peut pas davantage nommer le Saint-Esprit avant le Père ou avant le Fils, parce qu'il vient de l'un et de l'autre. Il est l'Esprit du Père et du Fils.

Élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes que la foi chrétienne vous représente. Dieu se connaît dans le Verbe. En lui la vérité infinie prend conscience d'elle-même. Mais quand Dieu s'est ainsi révélé à lui-même dans sa beauté, dans sa bonté ineffables, il sent toutes ses puissances d'aimer appelées vers ce bien infini dans une aspiration immense, dans un élan que rien d'humain ne peut exprimer. Dieu se cherchant et se trouvant par l'amour produit le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit, c'est Dieu prenant conscience de lui-même en tant qu'il est le bien suprême. La troisième personne de l'adorable Trinité épuise donc la fécondité divine, il achève en Dieu la vie de famille ; il enlace, unit, retient captives l'une à l'autre les personnes infinies ;

il complète et affermit leur inexprimable et incommunicable félicité. Acte personnel où se terminent les évolutions de la vie divine, complètement du nombre parfait dans l'unité parfaite, achèvement de la perfection essentielle de Dieu : voilà l'Esprit-Saint.

Cet ordre des relations divines, Jésus-Christ nous l'enseigne de sa bouche auguste : « Quand sera venu le consolateur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui vient du Père, il rendra témoignage de moi. » (Jo., xv, 26). Et il ajoute : « Il me glorifiera parce qu'il recevra ce qui est à moi et vous l'annoncera. Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi je dis qu'il reçoit ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera. » (Jo., xiv, 14, 15). On voit clairement dans ce passage l'être divin passer du Père au Fils et du Fils au Saint-Esprit. Or, recevoir l'être, c'est ce que la théologie appelle *procéder*¹.

L'hérésie n'a jamais nié que le Saint-Esprit procède du Père ; mais au ix^e siècle Photius, patriarche intrus de Constantinople, nia qu'il procède du Fils, et au xi^e siècle Michel Cérulaire, autre patriarche de Constantinople, renouela cette erreur avec audace². Il est excommunié par Léon IX. Dès lors la rupture avec Rome est complète. Les Grecs tombent dans le schisme et dans l'hérésie. L'Eglise latine ne négligea rien, pour renouer avec sa sœur d'Orient les liens de l'unité. Treize fois les Grecs signent le Symbole catholique, et treize fois ils violent la foi jurée. En 1439, au concile de Florence, on avait pu croire la paix et la concorde rétablies³. Mais il n'en fut rien. A peine de retour chez eux, les Orientaux oublièrent leurs serments et reprennent le cours de leurs blasphèmes contre le Saint-Esprit. Ce dernier crime comble la mesure. Le pape Nicolas V leur avait prédit que s'ils persistaient à s'opposer à la vérité, la colère de Dieu éclaterait contre eux. Ils ne tinrent aucun compte de ses prédictions.

¹ Concile de Florence, 8^e session. — Le Saint-Esprit procède des deux premières personnes de la Trinité. Mais il procède du Père avant de procéder du Fils. Cette vérité ineffable est représentée d'une manière frappante dans la grande église du célèbre monastère de Saint-Serge, en Russie, l'un des plus vénérés de ce pays. Dieu le Père est assis sur un trône ; il tient sur ses genoux son Fils qui porte sur sa poitrine une colombe, image du Saint-Esprit. Pouvait-on d'une manière plus expressive représenter le *Filioque*, et n'y a-t-il pas dans cet antique tableau une réfutation péremptoire de l'hérésie pour laquelle les Russes se sont séparés de l'Eglise catholique ?

² Il semble que toutes les attaques contre le Saint-Esprit devaient partir du siège patriarcal de Constantinople : Macédonius qui nia la divinité du Saint-Esprit était aussi patriarche de Constantinople.

³ Le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, on chanta d'abord le Symbole en latin, puis le patriarche Germain le chanta en grec, accompagné des archevêques grecs de Calabre et de deux religieux, l'un dominicain, l'autre franciscain, versés dans cette langue. Ils répétèrent par trois fois, lentement et pieusement, cet article : « *Qui procède du Père et du Fils.* » (Vie de S. Bonaventure par Berthomier, p. 419).

Ils traitèrent avec mépris le vicaire de Jésus-Christ et son envoyé, le grand et saint cardinal Isidore, archevêque de Kief. Aveugles à l'égard du péril musulman qui les mettait dans la situation la plus dangereuse, ils disaient : « Nous n'avons que faire du secours des Latins. Plutôt voir dans Constantinople le turban de Mahomet que le chapeau d'Isidore ! » Mahomet II paraît sous les murs de la ville, avec une armée de 300.000 hommes et une flotte de 400 navires, et le jour même de la Pentecôte, le 29 mai 1453, treize ans après le concile de Florence, la grande cité chrétienne tombe au pouvoir des ennemis de la foi. Eperdus, les Grecs se réfugient dans la basilique de Sainte-Sophie. Les vainqueurs y pénétrèrent et y accomplissent de telles horreurs que l'histoire ose à peine en retracer le souvenir. Mahomet entre dans l'église et s'assied sur l'autel comme s'il était le Dieu du temple. Sainte-Sophie est transformée en mosquée. La ville devient le théâtre d'épouvantables massacres. L'empereur Constantin est égorgé et sa tête est envoyée comme un trophée aux princes turcs de la Perse et de l'Arabie. Ce qui survit de la population est mené au marché comme un vil bétail. On voit des princes, des grands seigneurs, traînés la corde au cou et achetés par des hommes de rien, qui en font des gardiens de pourceaux. Vendus dans tous les ports de l'Asie et de l'Afrique, dispersés aux quatre vents du ciel, les malheureux habitants de Constantinople apprennent à tous les peuples ce que devient une nation qui ose dire au Saint-Esprit : « Nous ne voulons pas que tu règues sur nous ! *Nolumus, hunc regnare super nos* !¹ »

Malgré ces châtiments providentiels, l'Eglise grecque demeure obstinée dans son erreur. En 1894, Léon XIII, dans l'Encyclique *Præclara*, l'ayant invitée à rentrer dans l'unité catholique, le patriarche Antime refusa de répondre à cet appel. L'insertion du *Filioque* dans le Symbole fut encore, après tant de siècles, le motif qu'on alléguait pour repousser tout accord avec l'Eglise romaine.

II. — Action du Saint-Esprit

Les opérations dont nous allons parler appartiennent aux trois personnes de la Sainte Trinité. Mais on les attribue au Saint-Esprit parce que ce sont des œuvres de l'amour de Dieu envers les hommes et que le Saint-Esprit procède de l'amour du Père et du Fils.

I. Le premier des bienfaits est celui de la CRÉATION. Le Saint-Esprit a présidé à la créa-

tion en tant qu'elle est une œuvre d'amour. Il est l'esprit créateur, *Creator Spiritus*. « Vous ne trouverez dans les créatures, dit saint Basile, aucun don de quelque nature qu'il soit, qui ne vienne du Saint-Esprit. » Le monde matériel avec ses magnificences, le monde spirituel avec ses ineffables splendeurs adressent à la troisième personne de la Trinité l'hymne de la reconnaissance et lui crient : « *Ipse fecit nos*, c'est lui qui nous a faits. »

C'est également le Saint-Esprit qui maintient l'harmonie dans ce double univers. C'est grâce à lui que l'innombrable armée des astres accomplit ses mouvements avec une précision si admirable. C'est grâce à lui que l'ordre règne au sein des célestes hiérarchies, que les trônes, les dominations, les puissances, les archanges et les anges exécutent fidèlement les ordres de Dieu et accomplissent dignement leurs fonctions. Saint Grégoire de Nazianze se demande en effet : « Comment les séraphins pourraient-ils dire : *Saint, Saint, Saint*, si l'Esprit ne leur apprenait quand il faut chanter l'hymne de gloire ? » Cela serait impossible, de même qu'il est impossible à une armée de garder la discipline, à un chœur de garder le rythme, sans un chef qui les conduise. Pour nous inculquer cette vérité, saint Basile a recours à une autre comparaison dont voici les éléments : Si, pendant la nuit, vous ôtez les flambeaux qui éclairent une maison, il y règne aussitôt d'épaisses ténèbres. Ainsi l'ensemble des choses tomberait dans la confusion si l'Esprit-Saint n'y conservait une ordonnance parfaite.

II. Action du Saint-Esprit sur LE MONDE DE LA GRACE. Cette action s'exerce sur Celui qui donne la grâce et sur ceux qui la reçoivent.

1^o Sur Celui qui donne la grâce. L'auteur de la grâce est N.-S. Jésus-Christ. Quand le moment fut venu où le Fils éternel de Dieu devait commencer une vie humaine, le Saint-Esprit lui prépara en Marie une demeure digne de lui. Il protégea celle qui devait être sa mère contre toute invasion du péché, et accumula en elle toutes les beautés, toutes les grandeurs morales. Il revêtit lui-même le Verbe divin de notre nature dans le chaste sein de la Vierge de Nazareth.

Le prophète Isaïe, parlant des glorieuses prérogatives qui devaient rehausser l'humanité sainte de Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : « L'Esprit de Dieu reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit de crainte du Seigneur. » (Is., XI, 2). Au baptême de Notre-Seigneur, l'Esprit-Saint descend sur lui sous la forme corporelle d'une colombe, donnant au monde le signe attendu auquel on devait reconnaître le Messie. Puis il entraîne Jésus au désert où, après un jeûne de quarante jours, le Dieu fait homme venu

¹ Il y a de grands rapports entre la conduite des Grecs envers le Saint-Esprit et celle des Juifs à l'égard de Notre-Seigneur. Il y a aussi de grands rapports entre la prise de Constantinople par les Turcs et celle de Jérusalem par les Romains.

pour anéantir la puissance du démon, remporte sur lui une glorieuse victoire, prélude de la défaite définitive de l'esprit du mal.

2^o Sur ceux *qui la reçoivent*. Ce n'est pas seulement sur Celui qui donne la grâce, mais encore sur ceux qui la reçoivent, que l'action du Saint-Esprit se fait sentir. Cette action est tellement décisive, importante, que Notre-Seigneur déclare n'être venu que pour y préparer les âmes. Et quand le monde est prêt à recevoir la troisième personne de l'auguste Trinité, il s'en va, car de son départ dépend le bienfait de l'ineffable visite : « Il vous est avantageux que je m'en aille, dit-il à ses apôtres, car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (Jo., xvi, 7).

Cette influence salutaire du Saint-Esprit s'exerce à la fois sur l'Eglise et sur chaque fidèle en particulier.

a) C'est du souffle du Saint-Esprit que l'Eglise naît au Cénacle. Pendant les trois années de sa vie publique, Jésus-Christ avait préparé les éléments de cette société divine. Au jour sacré de la Pentecôte, l'Esprit-Saint pénètre de sa vertu infinie ces éléments originaux, il les fond ensemble et leur donne cette forme définitive, immuable, sous laquelle ils traverseront les siècles. — Après avoir ainsi formé l'Eglise, il lui communique une force d'expansion admirable. Jusque-là si hésitants, si pusillanimes, à partir du moment où le feu divin est venu embraser leur cœur, les apôtres sont des hommes nouveaux. Ils s'élancent à la conquête du monde et répandent partout la nouvelle lumière. Rien ne les arrête, rien ne les effraie. Ils oublient la fatigue, ils bravent la souffrance, ils méprisent les supplices et la mort pour propager la religion issue de l'Evangile. Voilà les effets merveilleux de l'effusion du Saint-Esprit.

Formée par le Saint-Esprit, c'est par lui que l'Eglise subsiste. C'est lui qui lui donne un être impérissable. Elle ne pourrait sans défaillir se séparer de sa source sacrée. « Sans lui, dit saint Jean Chrysostome, il n'y aurait ni science, ni sagesse, ni pasteurs, ni docteurs dans l'Eglise. En un mot, sans lui l'Eglise n'existerait pas¹. »

b) Mais ce n'est pas seulement sur les fidèles réunis en corps que le Saint-Esprit accomplit sa sublime mission. Il fait sentir à chaque chrétien en particulier son action salutaire, principalement lorsqu'il descend en lui par le sacrement de confirmation. Une fois qu'il a pris possession d'une âme, il y repose, non pas d'une manière transitoire et passagère, mais d'une façon permanente, suivant la promesse que le Sauveur faisait à ses apôtres : « *Apud vos manebit et in vobis erit*. L'Esprit consolateur sera en vous et il demeu-

ra en vous ! » (Jo., xiv, 17). Nous devenons ses sanctuaires. « Est-ce que vous ne savez pas, disait saint Paul aux premiers chrétiens, que vos membres sont les temples du Saint-Esprit ? » (I Cor., vi, 19). — Un lien plus intime encore nous unit à cet hôte divin. Il forme avec nous une alliance si étroite, que le chrétien, selon la magnifique expression d'un Père de l'Eglise, ce n'est pas seulement comme l'homme ordinaire, un corps et une âme : *c'est un corps, une âme et le Saint-Esprit*¹.

Ainsi associé à nous, il nous inspire, il nous dirige. Cet Esprit bon et secourable nous conduit dans la voie droite : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam* (Ps., xiv, 10), la voie du devoir, de la sainteté qui mène, à travers les épreuves et les difficultés de la vie présente, jusqu'au séjour de la gloire et de la félicité éternelles.

III. — Culte du Saint-Esprit

Nous avons en troisième lieu à parler du culte du Saint-Esprit. Ce culte consiste : 1^o à honorer, 2^o à invoquer, 3^o à écouter ce divin Esprit.

I. HONORER le Saint-Esprit. — Plus de 150 fois, l'Ancien Testament nomme en la bénissant la troisième personne de la Sainte Trinité ; 210 fois, le même hommage lui est offert par le Nouveau Testament.

Malheur à ceux qui, au lieu de rendre à l'Esprit-Saint de religieux devoirs, l'oublient et l'outragent ! Ce crime, lorsqu'il est porté à certains excès, leur attire une inévitable punition et devient irrémissible. « Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, dit Notre-Seigneur ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas pardonné. Quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. » (Math., xii, 31-32).

Autrefois les fidèles s'unissaient pour honorer le Saint-Esprit en des confréries qui couvraient une grande partie de l'Europe ; et ces fraternités n'étaient pas seulement des associations de prières, mais encore des sociétés de secours mutuel. Ces institutions précieuses n'ont pas disparu sans laisser un grand vide².

L'Ordre séraphique fait profession d'une dévotion particulière au Saint-Esprit. Cette dévotion devrait être la dévotion favorite des chré-

¹ Sainte Thérèse écrivant à un confesseur relativement à l'état de son âme, lui disait : « Il ne me semble pas que je vive ni que je parle ni que j'aie quelque volonté ; mais il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et qui me donne de la force. » (Ribadeneira, x, p. 281).

² Les grandes chaudières, où se faisait la soupe grasse pour le jour des agapes, existent encore dans plusieurs paroisses.

¹ In sanot. Pentecost., hom. I.

tiens modernes. Elle ouvrirait dans le monde une source de sanctification féconde. De nos jours tout est froid et glacé par l'égoïsme et la mort. Seul le feu de la Pentecôte pourrait ranimer dans les âmes le noble amour de Dieu et du prochain.

Adressons donc nos hommages au divin Esprit. Rappelons-nous qu'il est éternel, tout-puissant, immense, infini comme les deux autres personnes de la Sainte Trinité, et qu'il doit être adoré et glorifié avec le Père et le Fils : *Simul adoratur et conglorificatur*. Célébrons pieusement la fête de la Pentecôte qui est sa fête par excellence. Elle marque la consommation de tous les mystères de la Religion. L'Eglise lui a attribué dans la liturgie un rang aussi distingué qu'à la Pâque elle-même. La veille de cette fête comme la veille de Pâques on administrait le baptême solennel aux catéchumènes, et l'obligation de communier à la Pentecôte était aussi rigoureuse que celle de communier à Pâques. Comment ne pas nous associer aux pieux transports que cause à la terre entière le retour de cette solennité ?

II. INVOQUER le Saint-Esprit. — « Savons-nous comment il faut prier ? » dit saint Paul. A cette question il répond lui-même d'après son expérience : « Ce sera l'Esprit qui demandera pour nous par des gémissements innarrables. » (Rom., viii, 26). « Il crie vers Dieu dans nos cœurs, » dit le même apôtre. (Gal., iv, 6). Se peut-il rien de plus intime, et devons-nous nous étonner que Jésus nous ait dit qu'il n'y avait qu'à demander pour recevoir, lorsque c'est son Esprit même qui demande en nous ? Cet auteur de la prière, implorons-le lui-même lorsqu'il aura mis en nous cette puissance de supplication qui obtient tout du ciel. Sans lui, nous ne pouvons rien faire d'utile pour notre salut, pas même prononcer avec piété le nom de Jésus : *Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto*. (I Cor., xii, 3). Avec son secours, nous devenons capables d'accomplir les œuvres de bien les plus difficiles. Exposons-lui donc avec confiance nos infirmités, nos langueurs. Quand vous êtes assiégé de doutes pénibles, adressez-vous au céleste Illuminateur. Quand votre cœur gémît dans l'angoisse, tournez-vous vers le suprême Consolateur. Quand vous êtes assailli par les ennemis de votre salut, implorez celui qui revêt les apôtres de la force d'en haut, *virtute ex alto*. (Luc, xxiv, 49). Vous rougissez peut-être de quelque misère intérieure, de quelque habitude déplorable dont vous ne pouvez vous défaire : dites avec foi ces sublimes paroles que l'Eglise met sur nos lèvres au jour de la Pentecôte :

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.

Dites-lui : « O Saint-Esprit, lavez nos taches, arrosez nos sécheresses, guérissez nos blessures ! » Si comme les apôtres vous persévérez à invoquer ce divin Esprit, il descendra en vous comme il est descendu en eux, il vous comblera de tous ses dons et il renouvellera la face de la terre¹.

III. ÉCOUTER le Saint-Esprit. — Il ne suffit pas d'invoquer le Saint-Esprit, il faut l'écouter. Si le Saint-Esprit habite en nous, c'est afin de nous conduire. Nous devons suivre docilement ses inspirations. « Ne contristez pas le Saint-Esprit, » dit saint Paul, *nolite contristari Spiritum*. Cette recommandation faisait le fond de la prédication des apôtres. Leurs voyages, leurs miracles, leur vie sublime, leur héroïque mort, tout tendait à inculquer au monde ce grand principe de la vie chrétienne. Voilà ce qu'ils enseignaient à Jérusalem, à Rome, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, aux juifs et aux païens, aux grecs et aux barbares. Fidèles à mettre en pratique cette maxime, ils n'agissaient, ils ne parlaient que sous l'influence du divin Esprit, *prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis*. Paul et son compagnon d'apostolat, Silas, se disposent à entrer en Bithynie, province du Nord de l'Asie ; mais ils y renoncent, car le Saint-Esprit ne le leur permit pas : *Et non permisit eos Spiritus Jesu*. (Act., xvi, 7). A l'exemple des premiers prédicateurs de l'Evangile, les saints suivaient docilement les impulsions du divin Esprit. « Le Vén. Libermann, nous dit son biographe, a vécu depuis sa conversion sous la dépendance absolue de l'Esprit divin, à la merci du Père des lumières, au jour et à l'heure. A chaque jour suffisait son soleil, à chaque heure son rayon de grâce. De là vient que souvent, sur le point de parler, il se taisait. En toutes choses il attendait que l'heure de Dieu vînt ; et, cette heure passée, que sa tâche fût achevée ou à peine ébauchée,

¹ Ce qui est bon, dit saint Thomas, cherche à se répandre : *Bonum est diffusivum sui*. Or le Saint-Esprit est la bonté même : il est en quelque sorte le cœur de Dieu, *cujus natura bonitas*, puisque c'est par lui que le Père et le Fils s'aiment entre eux et nous aiment nous-mêmes. — Loin d'être avare de ses trésors, sa joie est de les épancher sur nous, *sicut sitiri*, dit saint Grégoire de Nazianze. — « On ne prie pas assez le Saint-Esprit, on ne sait pas s'en servir ! » disait un jour le général Lamoricière. Conséquemment avec lui-même, ce vaillant chrétien invoquait l'aide du Saint-Esprit au commencement de toutes ses entreprises. Un jour, il eut besoin de faire appel au dévouement de l'un de ses collègues, le comte de Quatrebarbes. Il s'agissait de défendre Ancône, la ville la moins sûre des États pontificaux. M. de Quatrebarbes fut nommé gouverneur de la place. C'était un poste d'honneur... et de péril. Les deux défenseurs de la papauté voulurent immédiatement juger par eux-mêmes de l'état des fortifications. Leur inspection terminée, le général fit au gouverneur ses recommandations, puis il ajouta : « Et quand vous serez embarrasé, faites comme moi : invoquez le Saint-Esprit et comptez sur son aide. » Aussitôt les deux héros se mirent à genoux et récitèrent le *Veni Sancte Spiritus* pour mettre leurs généreux desseins sous la protection du ciel. — La Vén. Anna-Maria Taigi faisait souvent des neuvaines pour demander au Saint-Esprit de renouveler la face de la terre. (Vie, p. 265).

il s'arrêtait. » (Vie, p. 571). La résistance aux inspirations du Saint-Esprit forme au contraire le caractère distinctif des âmes infidèles à Dieu. Saint Etienne, reprochant aux Juifs leur endurcissement, disait : « Vous résistez toujours au Saint-Esprit. » (Act., vii, 51). Pour nous, que le Saint-Esprit soit le souverain moteur de notre âme. C'est en nous laissant guider par son action surnaturelle que nous mériterons le titre d'enfants de Dieu : *Quicumque spiritu Dei aguntur, il sunt filii Dei* (Rom., viii, 14), titre précieux qui nous donnera droit à l'héritage du ciel.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

II

LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Au matin de la première Pentecôte, quelques instants seulement après avoir reçu le Saint-Esprit, Pierre, le chef de l'Eglise naissante, prêchait aux Juifs de tous pays, accourus dans la Ville sainte, Jésus de Nazareth crucifié, ressuscité et monté au ciel où il règne, vraiment Dieu, à la droite du Père. « De ces choses nous sommes les témoins, » disait-il, et environ trois mille personnes accueillirent cette parole autorisée et furent baptisées le jour même. — L'Eglise catholique, mes frères, toujours assistée du même Saint-Esprit, continue de rendre à Jésus-Christ le même témoignage. Elle est par elle-même un grand et perpétuel motif de croire ce qu'elle affirme, et comme un drapeau planté aux regards des peuples, elle convoque sous ses plis ceux qui n'ont pas encore cru, en même temps qu'elle donne à ses enfants une assurance plus certaine que la foi qu'ils professent repose sur un fondement inébranlable.

Plus la valeur morale d'un homme est grande, plus son affirmation a d'autorité et de poids ; et pour connaître la valeur morale d'un homme, on examine ce qu'il dit et ce qu'il fait.

Regardons l'Eglise : écoutons ce qu'elle dit, étudions ce qu'elle fait. En d'autres termes, examinons la puissante beauté de son *enseignement* et de son *action* dans le monde.

Fixés ainsi sur la haute valeur morale de ce témoin, nous nous inclinons avec plus de confiance devant l'autorité de ses affirmations.

I

Un regard d'abord sur l'*enseignement* de l'Eglise catholique.

1. Vous n'ignorez pas les grandes questions que se pose instinctivement l'esprit humain : D'où vient ce monde qui se balance dans l'es-

pace ? Est-il le fils du néant, le produit du hasard, ou l'enfant bien-aimé d'un Créateur libre et intelligent ? — D'où vient l'homme ? Où doit-il aller ? Quelle application donnera-t-il à ses facultés intellectuelles et morales ? — Existe-t-il un Dieu ? Ce Dieu entre-t-il en relations avec sa créature, ou nous dédaigne-t-il du haut de son ciel glacé ? — Si Dieu est, pour quoi le mal, pourquoi la mort ? Le tombeau est-il l'écueil fatal où notre vie échoue comme un navire dont les débris s'en vont pêle-mêle au néant, ou bien la mort n'est-elle qu'une transition violente de ce monde à un monde meilleur ? — Voilà bien les questions poignantes que l'esprit humain s'adresse à lui-même et qui le troublent tout le long des siècles.

Allons, philosophes, mettez-vous à l'œuvre ! En effet, les voici qui se passionnent pour l'étude de ces problèmes : ils les abordent de front avec la volonté sincère, je le veux bien, de les résoudre.

Ouvrez leurs livres : vous rencontrez çà et là quelques magnifiques aperçus, quelques brillants éclairs, mais en dehors de cela, quelle nuit épaisse ! Partout des points de vue, et nulle part un ensemble, ils ne possèdent que des lambeaux de vérité.

Voici l'Eglise catholique ; je l'interroge et lui pose les quatre questions qui tourmentent l'humanité : *D'où vient l'homme ? Qui est-il ? Que doit-il faire ? Où va-t-il ?*

D'où vient l'homme ? L'Eglise catholique me répond : Le point de départ de l'homme, c'est Dieu ; Dieu l'être des êtres, la perfection sans rivage, la famille trois fois sainte ; Dieu qui n'a besoin de rien ni de personne et qui, cependant, pressé par son amour de répandre le bien qui est en Lui, prononça la parole créatrice, fit jaillir le ciel et la terre, les esprits et la matière, organisa les mondes, et au milieu de la création plaça l'homme, vivante image du Créateur, Roi et Pontife, immortel dans son corps comme dans son âme, avec un esprit nageant dans la lumière, un cœur sanctuaire de justice et de grâce.

Mais quoi ? Est-ce que l'Eglise nous trompe, elle aussi ? Non, notre corps n'est pas immortel ; non, notre esprit ne voyage pas dans la lumière ; non, notre cœur n'est pas le sanctuaire de la justice et de la grâce ! Quel est ce mystère ? Parlez, Eglise catholique, parlez !

Elle parle, et elle nous explique l'homme. Oui, Dieu avait créé l'homme bienheureux et bien beau ! Mais l'homme est un être déchu par la libre prévarication de celui qui portait la race humaine dans ses entrailles. Cependant, Dieu promit un Sauveur. C'était le Fils de Dieu lui-même, le Verbe de Dieu par qui toutes choses ont été faites et par qui toutes choses devaient être refaites. Il prit naissance dans le sein d'une Vierge, vécut avec l'homme, laissa tomber de ses lèvres des enseignements sublimes, répandit son sang pour apaiser la

colère céleste, combla les abîmes de la justice infinie, et la vertu de ce sang descend dans l'âme des vivants qui consentent à la recevoir.

Mais quel est donc encore ce mystère ? Comment cette vertu divine peut-elle être communiquée à l'homme ? Où donc l'homme ira-t-il la puiser ? *Que doit-il faire ?*... Parlez, Eglise catholique, parlez encore !

Elle parle, écoutez : L'homme doit aller puiser sa vie dans des vases mystérieux sanctifiés par des paroles divines et qui s'appellent des sacrements ; signes sacrés par lesquels le Fils de Dieu applique à l'homme ses mérites, le pénètre de sa grâce, le régénère, le fortifie, le répare, le nourrit de sa divinité. Soutenu par une vertu divine, l'homme doit accomplir la loi sainte du Sauveur, la loi sainte qui se résume dans un seul mot : Amour !... Amour ! tout est là ; aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ; aimer le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu et par là-même accomplir toute justice.

Mais enfin, cet homme né de Dieu, déchu, restauré, sanctifié, *où va-t-il ?* Achevez votre œuvre, ô Eglise catholique ! Parlez ! achevez de nous instruire. Où va l'homme ?

Elle parle, écoutez : L'homme va au ciel, dans le sein de Dieu, entre les bras de la beauté éternelle ; la tombe n'est pas un lit suprême où l'homme doit dormir un éternel sommeil ; c'est un berceau où sa poussière attend la résurrection et l'immortalité !

Voilà, mes frères, en quelques mots l'enseignement de l'Eglise. Cherchez dans les livres des sages la solution du problème de nos destinées, vous ne trouverez rien de semblable et vous direz avec J.-J. Rousseau : « Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvais tous fiers, affirmatifs, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. »

Quel enchaînement, au contraire, quelle plénitude, quelle harmonie dans cet enseignement de l'Eglise catholique ! Que de problèmes résolus par cette simple esquisse de la doctrine de l'Eglise : Dieu, l'homme, le monde, le passé, le présent, l'avenir sont saisis à la fois.

2. Et cet enseignement, l'Eglise l'expose avec une *simplicité*, une *clarté* telles qu'il est abordable aux plus petits enfants. Rien de beau et de touchant comme un petit enfant qui récite son catéchisme, ce catéchisme qui faisait l'admiration de Jouffroy : « Lisez ce petit livre, disait-il, vous y trouvez la solution de toutes les questions que j'ai posées ; demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; demandez à ce pauvre enfant qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra

après sa mort : il vous fera une réponse sublime. »

De plus, cet enseignement si clair et si précis, l'Eglise le donne *partout le même* ; allez de France en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, d'Allemagne en Perse, de la Perse dans l'Inde, de l'Inde dans la Chine, de la Chine au Japon ou dans quelque île perdue de l'Océanie, partout vous entendrez la même affirmation doctrinale : « *Unus Dominus, unum baptisma, una fides* : un seul Seigneur, un seul baptême, une seule foi ! » C'est la devise de l'Eglise.

Enfin cet enseignement qu'elle donne partout le même, elle le donne *toujours le même*. Le temps n'a pas vieilli sa doctrine. Ce n'est pas que les épreuves lui aient manqué ; elle a rencontré la contradiction : contradiction de l'esprit, contradiction des passions, contradiction des hommes de parole, des hommes de plume et des hommes de pouvoir ; mais elle est aujourd'hui ce qu'elle était il y a 1800 ans.

Est-ce que ce simple regard jeté sur l'enseignement de l'Eglise ne nous oblige pas à reconnaître au moins que l'Eglise est la plus intelligente des sociétés, puisqu'elle seule possède une doctrine dont la plénitude, la clarté, l'unité et la stabilité forcent l'admiration de tous ? A ce titre, sa valeur morale grandit à nos yeux, car l'intelligence de ce grand témoin confirme la vérité de son témoignage.

II

Mais l'Eglise catholique, mes frères, ne se contente pas d'enseigner, elle agit ; elle agit selon sa doctrine. Un regard donc sur son action dans le monde ; sa puissance et sa beauté morale vont se manifester encore davantage.

Inutile de vous dépeindre l'action de l'Eglise sur l'intelligence et le cœur de l'individu. Elle ressort du rapide exposé que nous venons de faire de sa doctrine. En disant à l'homme son origine, sa fin, les moyens de parvenir à cette fin suprême, l'Eglise éclaire, dirige avec une admirable sûreté la vie intellectuelle et morale de l'homme, et celui qui se soumet à son action arrive à ce degré de perfection morale qui s'appelle la Sainteté.

1. *Qu'a-t-elle fait pour la famille ?* Elle lui a donné la *liberté*, la *paix*, la *moralité* ; la liberté en mettant pour première condition du mariage la liberté des contractants appuyée sur ce double élément essentiel : connaissance et volonté ; la paix en exigeant non seulement l'union des cœurs qui a sa garantie dans la liberté, mais, autant qu'elle l'a pu, l'union des âmes par la même croyance religieuse ; la moralité en montrant que le mariage est une chose sacrée qui relève de Dieu, de Dieu qui le veut un et indissoluble.

Ainsi elle a mis sur le front du père la double auréole de la royauté et du sacerdoce, de la royauté qui commande au nom de Dieu,

du sacerdoce qui a pour mission d'enseigner, de sacrifier, de bénir.

Elle a fait de la femme, simple esclave autrefois, la compagne de l'homme dans le travail, la joie, la peine, la piété; elle en fait souvent le sauveur du foyer.

Elle présente l'enfant à la famille comme un être divin, digne de l'amour le plus tendre et le plus respectueux.

Elle a fait entrer l'esclave au foyer comme un membre de la famille. L'esclavage pour être aboli a coûté à l'Eglise douze siècles de sollicitude, de travaux et de combats; elle travaille encore à en détruire les derniers restes et on peut dire que, grâce à ses efforts constants, il est à jamais effacé du droit civil et du droit des gens.

2. Et maintenant, quelle a été l'action de l'Eglise sur la société?

Voici un fait : — Tout les pays sur lesquels ne s'est pas fait sentir l'action rédemptrice de l'Eglise, sont restés ou sauvages ou barbares; tous les pays qui après avoir accepté l'action de l'Eglise l'ont repoussée, sont redevenus barbares. Voyez l'Asie mineure; voyez l'Afrique septentrionale et les pays qui ont produit les Cyprien, les Tertullien, les Augustin, les Chrysostome; voyez Carthage, Hippone, Constantinople, Alexandrie, Antioche. Quand l'Eglise régnait sur ces contrées, les arts, les lettres, les sciences y florissaient; aujourd'hui c'est l'ignorance, c'est l'abandon, c'est la misère. — Tous les pays qui ont accepté l'action de l'Eglise sont devenus, de barbares qu'ils étaient, des pays civilisés, c'est-à-dire d'une manière générale, régis par des lois faites sous l'influence de l'Eglise, pour le bien de tous. Certes nous ne nions ni les abus ni les crimes qui souillent nos pays chrétiens, mais nous pouvons dire avec Chateaubriand : « Le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier philosophe de l'antiquité. »

Et dans les contrées qu'elle a civilisées, quels bienfaits l'Eglise n'a-t-elle pas répandus !

Je ne parle pas de ces bienfaits passagers nés des circonstances, tels que le droit d'asile, la trêve de Dieu ou la chevalerie; mais saluons ses bienfaits permanents :

Voici les *Monastères* : c'est là que s'est formée toute une légion de civilisateurs qui ont développé l'agriculture, ce premier des arts, et qui ont cultivé, avec non moins de succès, les sciences sacrées et profanes.

Voici les *Ecoles* : et l'Ecole (j'entends celle qui agit sous l'inspiration de l'Eglise) c'est l'intelligence éclairée, l'âme élevée et sanctifiée, le caractère assoupli et formé, la vertu enseignée, le vice réprimé.

Voici les *Hôpitaux* de toute nature : et l'Hôpital c'est la souffrance allégée et sanctifiée, c'est le désespoir banni; c'est le pauvre recueilli; c'est l'orphelin aimé; c'est le voyageur

et l'étranger abrités; c'est l'agonie adoucie; c'est la mort envisagée sans crainte et acceptée dans les consolations de l'espérance.

Ajoutez à cela comme bienfaits plus généraux encore :

Que l'Eglise procure l'encouragement de l'industrie en imposant l'obligation du travail sous peine de désobéir à l'ordre formel de Dieu;

Que l'Eglise oblige les sujets à la soumission, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi divine, veut que toute âme soit subordonnée à la puissance légitime et qu'on rende à chacun ce qui lui est dû : l'impôt à qui est dû l'impôt, l'honneur à qui est dû l'honneur;

Que l'Eglise enfin établit la bienveillance mutuelle par l'obligation qu'elle impose d'exercer la charité, de rendre la justice, de ne voir en tous les hommes que des frères et des membres d'une même famille.

Que si, à l'heure qu'il est, pour émouvoir le patron en faveur de l'artisan, et rendre le capitaliste plus sensible aux besoins du producteur, on invoque les idées de solidarité, de justice, de fraternité, de dévouement, l'Eglise est ici-bas la plus magnifique et la plus antique personnification de toutes ces grandes choses et tient en main la solution de la question sociale.

En un mot, on est forcé de reconnaître que la société qui, sans arrière-pensée, voudrait accepter, dans toute sa plénitude, la bienfaisante influence de l'Eglise, serait une société qui, dans toute la force du terme, pourrait se dire heureuse.

Voilà, mes frères, l'action de l'Eglise !

Eh bien ! c'est cette Eglise, si lumineuse dans sa doctrine, si puissante dans son action, qui nous apparaît comme le grand témoin du Christ et de l'Evangile.

Nous pouvons, sans crainte de nous tromper, mettre en pratique le conseil de Lacordaire : « Confiez-vous à l'Eglise; laissez-la vous gouverner; soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, soit qu'elle ordonne ou qu'elle insinue, prenez-la toujours pour votre boussole. » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXI

Pour la fête de la Pentecôte

L'AMOUR DE JÉSUS ET SON RETOUR A SON PÈRE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (XIV, 23-31)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

23. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

24. Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles; et la parole que vous avez entendue.

n'est pas de moi, mais du Père, qui m'a envoyé.
25. Je vous ai dit cela pendant que je reste près de vous.

26. Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint que mon Père enverra, vous apprendra lui-même toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.

27. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble ni ne s'effraie.

28. Vous avez entendu que je vous ai dit : « Je m'en vais et je reviens à vous. » Si vous m'aimez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, car mon Père est plus grand que moi.

29. Et je vous ai dit ces choses maintenant, avant qu'elles arrivent, afin que quand elles seront arrivées, vous croyiez.

30. Désormais, je ne parlerai pas beaucoup avec vous, car le Prince des ténèbres vient. Il n'a aucun droit sur moi ;

31. Mais, c'est afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis selon l'ordre que mon Père m'a donné.

§ 1er. — Préliminaires

— *A quel moment Jésus parlait-il ainsi à ses disciples ?*

— La simple lecture de cet Evangile laisse deviner qu'il fait encore partie du discours d'adieux qui suivit la dernière Cène.

— *Est-ce en allant au Jardin de Gethsémani, ou bien avant de quitter le Cénacle, que Jésus prononça ces paroles ?*

— Bien certainement ce fut au Cénacle, après le départ de Judas.

— *Comment le savez-vous ?*

— Après avoir parlé comme le dit notre Evangile, Jésus s'adressant toujours aux disciples qui étaient là, ajouta : « Levez-vous et sortons d'ici. »

— *Les adieux du Sauveur étaient donc ainsi terminés ?*

— Point du tout. Jésus s'étant levé avec ses disciples continua de leur parler encore, quelques instants peut-être au Cénacle, puis en traversant la ville pour aller au-delà du torrent de Cédron.

— *Il y eut donc comme deux discours du Sauveur ?*

— Non, les adieux commencés quand Judas eut quitté la salle, se continuèrent avec les seules interruptions que motivait la grande émotion du Sauveur sur le point de se séparer des siens pour se livrer à ses ennemis.

— *Ne peut-on pas cependant y distinguer deux parties ?*

— Oui, on peut y distinguer deux parties : celle après laquelle Jésus ordonna à ses disciples de se préparer à quitter le Cénacle, l'autre qui suivit cet ordre.

— *L'Evangile de ce jour appartient à la première partie, comme il vient d'être dit. En est-il de même des autres adieux du Sauveur qui ont fait l'objet des Evangiles précédents ?*

— Non, toutes les paroles d'adieux que nous

avons précédemment expliquées ont été prononcées après que les convives se furent levés de table.

— *Pourquoi donc l'Eglise nous a-t-elle proposé les paroles du Sauveur dans un autre ordre que celui suivi par l'Evangéliste ?*

— Il semble bien que l'Eglise, pour proposer à nos méditations chacune des dernières leçons du Sauveur, se soit inspirée de l'ordre même des vertus théologales, la foi précédant l'espérance, et ces deux vertus précédant la charité.

— *Quel est en effet le caractère général de l'Evangile du 3^e dimanche après Pâques ?*

— Il nous présente l'Esprit-Saint surtout comme Esprit de vérité, ayant pour mission d'implanter et de répandre dans le monde la foi à la personne et aux enseignements du Sauveur.

— *De quoi nous entretiennent ceux des dimanches suivants ?*

— Ils nous parlent surtout de l'espérance qui nous fait apercevoir un bonheur que personne ne peut ravir, qui se manifeste par la confiance dans la prière, et qui doit nous faire envisager sans frayeur et supporter les persécutions ou les mépris.

— *Et l'Evangile d'aujourd'hui ?*

— Il nous enseigne tout particulièrement la pratique de l'amour de Dieu.

— *Pourquoi l'Evangéliste n'a-t-il pas suivi le même ordre que l'Eglise ?*

— C'est qu'il nous rapporte les derniers enseignements du Sauveur tels qu'il les a entendus ; il nous les donne interrompus ou motivés par les émotions du Maître et des disciples, par les sentiments qu'ils éveillaient dans le cœur des apôtres, les réflexions qu'ils inspiraient ou les questions qu'ils suggéraient.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Quelles sont les principales idées qui peuvent résumer notre évangile ?*

— Nous venons de dire qu'à cet instant de ses adieux Jésus entretient ses disciples de la charité par laquelle il faut l'aimer ; il leur parle ensuite de son départ imminent pour aller à son Père. C'est à ces deux idées qu'on peut rattacher tout ce que renferme le texte.

1^o La manière d'aimer Jésus

— *Ce que dit Jésus de la manière de l'aimer concerne-t-il seulement les Apôtres ?*

— Non ; dans la personne des disciples, Jésus s'adresse à tous les hommes ; il porte une sentence générale qui doit servir de règle à toute l'humanité.

— *Quelle est cette sentence ?*

— Jésus dit expressément : « Quiconque

m'aime, garde ma parole ; quiconque ne m'aime pas, ne la garde pas. »

— *Quelle est donc la marque à laquelle on peut reconnaître qu'on aime vraiment Jésus ?*

— C'est, comme le dit le catéchisme, la fidélité à garder ses enseignements et à observer ses préceptes.

— *Et pourquoi Jésus donne-t-il cette marque distinctive en termes aussi précis ?*

— C'est afin que personne ne puisse confondre le véritable amour divin avec d'autres sentiments qui n'en ont que l'apparence.

— *Quel est donc le caractère de la vraie charité ?*

— Elle ne doit pas seulement résider dans le cœur ; il faut de plus qu'elle se manifeste par des actes ; et les actes qu'elle doit produire se résument dans l'observation parfaite des enseignements du Sauveur.

— *Qu'entendez-vous par là ?*

— J'entends qu'il faut d'abord croire à la parole du Sauveur et ensuite la mettre en pratique. Celui qui n'a pas la foi, ou qui refuse obéissance à Jésus-Christ, ne sera jamais du nombre de ceux qui l'aiment.

— *Était-il nécessaire que Jésus se prononçât d'une manière aussi précise ?*

— Les effets de l'amour pour le Sauveur sont tellement précieux qu'il importait d'avoir un signe certain pour distinguer le véritable amour de celui qui ne l'est pas.

— *Voudriez-vous nous dire quels sont ces effets ?*

— Jésus les indique en quelques mots : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

— *Quelles relations d'intimité s'établissent entre le Sauveur et celui qui s'applique à retenir et à pratiquer la loi évangélique ?*

— Ayant les mêmes pensées et les mêmes volontés que le Sauveur, il lui est uni par l'esprit et par le cœur ; il l'aime et il en est aimé.

— *Et quelle est la conséquence de cet amour réciproque du disciple et du Maître ?*

— Dieu le Père aime aussi d'un amour de complaisance celui qui par sa fidélité est le disciple, l'ami, et l'image vivante de son Fils.

— *Est-ce tout le mystère de la charité divine ?*

— Non ; l'amour divin établit entre Dieu et l'âme fidèle l'union la plus parfaite et la plus mystérieuse.

— *Quelle est donc cette union si parfaite ?*

— Dieu le Père et Dieu le Fils déplacent en quelque sorte leur majesté infinie pour venir à l'âme fidèle ; ils établissent en elle une demeure permanente.

— *Le Saint-Esprit ne vient-il pas lui aussi avec le Père et le Fils ?*

— Les trois personnes divines étant inséparables, le Saint-Esprit procède dans l'âme fidèle du Père et du Fils comme il en procède

de toute éternité ; il y est émis pour en prendre lui aussi possession.

— *Quel est donc l'état de l'âme en qui règne la charité ?*

— C'est un état surnaturel qu'aucune langue ne peut exprimer. La Sainte Trinité tout entière y habite et la pénètre entièrement de sa vie divine.

— *D'où vient que la fidélité à la parole du Fils appelle ainsi l'amour du Père ?*

— Jésus en donne la raison : « La parole qu'il a fait entendre à ses apôtres ne vient pas de lui-même, mais c'est la parole du Père qui l'a envoyé. » Celui qui lui est fidèle est par là-même fidèle au Père, et celui qui lui est infidèle est infidèle au Père.

— *La faute que l'on commet contre le Sauveur en lui refusant fidélité et amour est-elle donc aussi une faute contre le Père ?*

— Oui, et c'est ce qui rend le monde infidèle absolument inexcusable près de Dieu le Père, malgré la miséricorde de Dieu le Fils ; car en n'ajoutant pas foi aux paroles du Christ, le monde méconnaît l'autorité du Père qui parle par la bouche de son Verbe.

— *Ces quelques données par lesquelles Jésus laissait entrevoir à ses Apôtres le mystère de l'union divine qui s'opère par la charité, devaient-elles leur suffire ?*

— Non, Jésus ne fait qu'ébaucher un enseignement qui sera repris et complété par l'Esprit Consolateur.

— *Quel sera donc relativement à ce mystère le travail de l'Esprit-Saint ?*

— Il fera revivre dans l'esprit des Apôtres les paroles du Sauveur, il en précisera le sens, et il en éclairera de ses divines lumières toute la profondeur.

— *Savez-vous comment l'apôtre S. Pierre, instruit de l'Esprit-Saint, définit cette merveilleuse union de Dieu et de l'âme fidèle ?*

— Dans une de ses épîtres, il enseigne que par la divine charité Dieu habite l'âme et la fait participer à sa nature divine.

— *Quel est le fruit principal de cette résidence de Dieu en l'âme fidèle ?*

— C'est cette paix parfaite que Jésus laisse et donne à ses disciples et que le monde ne saurait donner.

— *Pourriez-vous dire le sens de ces paroles du Sauveur : « Je ne vous donne pas la paix comme le monde la donne » ?*

— Jésus veut indiquer les grandes différences qu'il y a entre la paix dont il est l'auteur et celle que promet le monde.

— *Quelle est la première différence ?*

— La paix du monde est trompeuse et périssable comme les faux biens qui la constituent ; celle du Sauveur est solide et durable comme les biens éternels sur lesquels elle s'appuie et dont elle assure la possession.

— *Pourriez-vous en indiquer une autre ?*

— La paix du Seigneur fait trouver le bon-

heur, même dans une vie malheureuse et troublée ; la paix du monde au contraire s'y transforme en désespoir.

— *N'y aurait-il pas une troisième différence ?*

— La paix du Sauveur repose sur l'amitié de Dieu, celle du monde fait encourir sa haine ; l'une est l'avant-goût du bonheur éternel, l'autre prépare la damnation.

2^e Jésus parle de son départ

— *En donnant la paix à ses disciples, Jésus n'éveille-t-il pas chez eux l'idée d'un prochain départ ?*

— Donner la paix, c'était en effet dire à ses disciples qu'il allait incessamment les quitter ; la coutume des Hébreux était de se séparer en se souhaitant la paix.

— *Ce départ imminent ne devait-il pas attrister les disciples ?*

— Bien certainement ; mais Jésus, voyant la peine les envahir et les sachant d'ailleurs timides et pusillanimes, leur adresse une parole de consolation et remonte leur courage en leur disant de ne point se troubler et de ne point s'effrayer.

— *Quelle raison donne-t-il pour rendre aux Apôtres joie et confiance ?*

— Déjà il leur a dit que la séparation imminente sera suivie d'un prochain retour, il leur en renouvelle l'assurance en rappelant ces paroles : « Je m'en vais et je reviens à vous. »

— *C'était un motif d'espoir. Mais le Sauveur ne fait-il pas appel à un sentiment bien plus noble et bien plus puissant ?*

— Oui, il invoque l'amour même dont il vient de parler et qu'il faut avoir pour lui, car celui qui aime véritablement doit, malgré ses tristesses personnelles, se réjouir du bonheur de celui qui est aimé.

— *Comment Jésus fait-il entendre à ses Apôtres ce caractère de l'amour véritable qui consiste à s'oublier soi-même pour la personne aimée ?*

— Il leur dit : « Si vous m'aimiez, au lieu de vous attrister de mon départ, vous devriez vous en réjouir, parce que mon Père est plus grand que moi. »

— *Quel est le sens de ces paroles ?*

— Jésus veut dire que les Apôtres doivent se réjouir de son retour au Père, parce qu'il sera la fin de ses tribulations et le commencement du bonheur et de la gloire qu'il aura dans la splendeur et par la majesté du Père.

— *Comment se fait-il qu'après avoir dit qu'il a tout ce que le Père possède, Jésus se déclare maintenant inférieur à lui ?*

— Le Sauveur parle ici de lui-même non point selon sa nature divine, mais selon sa nature humaine. C'est en effet comme homme qu'il doit retourner au ciel et aller à son Père ; car, comme Dieu, il ne l'a jamais quitté.

— *Jésus indique donc sa double nature ?*

— Oui, comme Dieu il est la reproduction du Père, tellement que celui qui le voit, voit aussi le Père ; mais comme homme, il peut et il doit dire que le Père est plus grand que lui.

— *Ne fait-il pas aussi allusion à son rôle de Médiateur ?*

— En proclamant son Père supérieur à lui-même, il veut apprendre qu'il s'inclinera devant lui et le suppliera en faveur de ses disciples pour qu'un jour ils aillent le rejoindre, dans le bonheur et dans la gloire.

— *Quelle recommandation fait-il ensuite à ses Apôtres ?*

— Il les invite à ne point oublier ce qu'il leur annonce, car s'il leur prédit ce qui doit arriver, c'est afin que les événements annoncés confirment leur foi quand ils se produiront.

— *Les Apôtres ne doivent-ils pas en outre se préparer à en voir bientôt la réalisation ?*

— Jésus leur déclare qu'il ne leur parlera plus guère ; c'est encore une raison pour qu'ils gravent profondément dans leur mémoire ce qu'il leur dit pendant qu'il est avec eux.

— *Et pourquoi ne leur parlera-t-il plus guère ?*

— C'est que l'ennemi approche pour s'emparer de lui. « Le prince de ce monde arrive, dit-il, bien qu'il n'ait aucun droit sur moi et qu'en moi rien ne lui appartienne. »

— *Quel est le sens de ces paroles ?*

— Jésus est l'innocence même ; Satan n'a donc aucun pouvoir sur lui ; lui-même personnellement ne doit aucune satisfaction à la justice de son Père. Par suite, tout ce qu'il endurera de la part du prince de ce monde sera injustice, et s'il accepte de souffrir, ce n'est point parce qu'il y est obligé.

— *Pour quel motif alors Jésus accepte-t-il de s'abandonner à la haine du Prince de ce monde ?*

— Il le dit ; c'est pour donner aux hommes un exemple parfait de cet amour et de cette fidélité dont il vient d'indiquer les merveilleux effets : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis selon l'ordre que mon Père m'a donné, levez-vous, dit-il à ses Apôtres, et sortons d'ici. »



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Que devons-nous avant tout désirer ?*

— C'est d'aimer le Sauveur comme il veut être aimé. Tout nous en fait un devoir : les enseignements du Maître, ses exemples, sa vie, sa mort, les avantages précieux de la divine charité, la paix inaltérable qu'elle produit en nous.

— *Et la manière de l'aimer comme il faut ?*

— Notre attachement pour le Sauveur ne peut pas être purement sentimental ni passa-

ger ; il doit être actif et se manifester par une fidélité persévérante à la parole et aux préceptes que Jésus nous a laissés.

— *Quel est donc celui qui aime vraiment Dieu ?*

— Celui qui aime le Sauveur, c'est, dit S. Augustin, celui qui possède ses enseignements dans son souvenir et qui les observe dans sa vie, qui les conserve par la foi et les observe dans ses œuvres, qui les garde en agissant et qui les accomplit avec persévérance.

FLEURS DE LOURDES

XV

M^{lle} CÉCILE DE FRANSSU

I

M^{lle} Cécile Douville de Franssu habitait à Tournai, place de Lille.

A l'âge de treize ans, elle fit une chute qui lui amena une tumeur blanche au genou droit. Elle vint deux fois à Lourdes pour implorer sa guérison, elle éprouva un soulagement notable, mais qui ne lui rendait pas le libre exercice de son genou. Sur l'avis des médecins, on lui fit la résection de l'articulation en juin 1904, le jour de la fête du Sacré-Cœur.

Cette tumeur blanche avait sa cause dans l'état général de santé de M^{lle} de Franssu. Elle guérit, mais elle était tuberculeuse, et le long repos qu'elle dut s'imposer développa en elle les germes d'une péritonite tuberculeuse au mois de novembre suivant.

Le Dr Baltus qui la soignait qualifiait ainsi son mal le 4 septembre 1905 : « Cécile de Franssu est affectée, depuis novembre 1904, d'une péritonite tuberculeuse avec fièvre quotidienne et douleurs intenses, nécessitant l'application continuelle de glace. La malade, incapable de quitter son lit, ne peut ni s'asseoir, ni se mettre sur le côté, obligée de garder constamment le decubitus dorsal ; son alimentation est presque nulle. »

Le Dr Moreau, le 15 septembre, faisait les mêmes constatations.

Au mois de janvier précédent, à la suite de grippe, son état s'était aggravé, et en mars elle se trouva si mal qu'elle demanda et reçut l'extrême-onction. « Pour dire mon opinion personnelle, déclarait alors un témoin oculaire, je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un aussi près de la mort. Elle ne disait, pour ainsi dire, presque plus rien, et j'étais la seule personne qui fût entrée dans sa chambre, en dehors de sa famille. »

Son médecin s'était opposé à ce qu'elle vint à Lourdes, à cause de son grand état de faiblesse. En septembre 1905 il la laissa faire, la sachant perdue. C'était du moins pour elle une consolation profonde. On la conduisit à la gare de Tournai dans la chaise portative de

la police. Sa mère, son frère et sa sœur l'accompagneront. De Tournai à Mons elle s'évanouit ; son frère et sa sœur parlent d'interrompre le voyage. Elle insiste pour qu'on le continue, et elle éprouve des crises terribles. Plus d'une fois on la crut morte, et pour la ranimer on usa de morphine.

Enfin elle parvint à Lourdes, mais son état s'aggrava. C'était pitié de la voir transportée en civière à la Grotte ou à la procession du Saint-Sacrement.

Le lundi 18 septembre elle prit froid à la procession. Il pleuvait à torrents, elle fut toute trempée. Au retour, on la mit dans son lit et elle resta évanouie une bonne demi-heure ; elle n'avait plus de pouls. Le médecin effrayé lui fit une forte piqûre d'éther pour la rappeler à la vie. Toute la journée elle avait poussé de véritables hurlements.

Aussi le lendemain elle ne quitta pas son lit. Mais parmi les malades elle avait apparu la plus atteinte, la plus mourante, et la foule l'avait remarquée. Aussi, comme on ne la voyait pas, on arrêtait sa sœur dans la rue pour lui demander si elle était morte. Pour elle, ainsi qu'elle l'a raconté, elle demandait à Dieu « de la faire mourir le plus vite possible », mais elle ajoutait : « Si Dieu ne veut point de moi maintenant, que la Sainte Vierge daigne me guérir, afin que je fasse un peu de bien autour de moi et que cela convertisse ceux qui ne croient pas. »

Le mercredi, la journée fut terrible. « Cela dépasse tout, » dit-elle. Elle ne croyait pas qu'une créature humaine pût souffrir davantage. Elle demande en grâce qu'on la conduise à la piscine. Sa mère, mourant de peur, ne pouvait s'y résigner, mais six dames consentent à la descendre dans un drap. Elle crut mourir et perdit connaissance dès que l'eau glacée la toucha : « Quand je suis revenue à moi, longtemps après, j'ai eu un mal épouvantable. » A la procession du soir on porta, non pas une moribonde, mais une agonisante. Aussi quand à la nuit on entendit sonner le glas, les dix mille pèlerins qui l'avaient vue presque morte dirent : « La cloche annonce qu'elle est morte. »

Elle était, de par le droit de la souffrance, l'enfant gâtée du pèlerinage. Chacun s'intéressait à elle, priait pour elle, communiait pour elle. On la recommandait en public, les prêtres la montraient à la foule et sa présence excitait, avec la pitié, la foi et la confiance. Les pèlerins fondaient en larmes et priaient avec ardeur pour elle, les bras en croix ; à l'hôpital, les malades et les miraculés priaient aussi. On disait pour elle le matin, de 5 heures à 6 heures, des messes auxquelles assistaient des centaines de pèlerins ; on voulait faire violence au ciel et obtenir la guérison de cette douloureuse Benjamine du pèlerinage belge.

II

Le jeudi 21 septembre, quand elle se leva à six heures pour aller communier, elle avait une confiance sans bornes. « Je ne pouvais partir sans une amélioration, a-t-elle écrit, la Sainte Vierge ne pouvait pas permettre cela ! »

Elle fait la sainte communion avec une admirable piété à la Grotte et entend deux messes. Ensuite on la mène à la piscine « dans un bien triste état, mourante absolument. » Puis on songea à la baigner.

« Les préparatifs faits, raconte un témoin oculaire, la malade fut étendue sur le drap de lit que nous soutenions à quatre, et descendue dans la piscine. Nous priions, faisant les invocations. La malade, elle, baignée dans la piscine, se mit à pousser des cris de douleur et à témoigner, par son attitude, des souffrances atroces. »

— La première baignade, dira-t-elle, m'a fait un mal affreux, inouï. Tout craquait en moi.

« Cédant à mes compagnes, poursuit le témoin, elles et moi nous la soulevâmes hors de l'eau. Mais confiante que Notre-Dame de Lourdes ferait son œuvre, ayant remarqué du reste que Mademoiselle, toujours si immobile, avait pu se remuer au cours du bain, je dis aux dames compagnes : « Allons, replongeons-la dans la piscine. » Et à elle : « Demandez à Notre-Dame de Lourdes qu'elle achève son œuvre. Ayez confiance ! » Nous priions, faisant les invocations. Elle resta très peu de temps dans le bain, ce qu'il faut pour demander la guérison et faire quelques invocations. Nous laissâmes descendre le drap au fond de la piscine. Elle se releva et sortit de l'eau, embrassa la statue et s'écria : « Merci, Notre-Dame de Lourdes ! Je suis guérie ! » Dans cette seconde immersion, Mademoiselle n'avait pas ressenti les douleurs qui nous avaient engagées à la relever de l'eau. »

Voici maintenant ses propres impressions :

Je me suis levée dans l'eau comme dans un cerceuil, avec mon suaire. On priait près de moi : c'était admirable. Maman et M. L... sanglotaient.

Je suis remontée seule de ce trou et je me suis habillée sur mes jambes. Je ne souffrais pas du tout. L'enflure énorme du ventre avait disparu ainsi que l'eau que j'avais de chaque côté.

On a voulu que je sorte sur mon brancard, en faisant semblant de dormir, pour ne pas exciter l'enthousiasme de la foule. Il ne fallait dire à personne ce qui s'était passé. Mais tout le monde l'a vu à nos airs radieux. On voyait que je n'étouffais plus, je ne perdais plus connaissance, j'avais bonne mine, moi qui étais comme morte jusqu'alors.

Tous les brancardiers pleuraient d'émotion. On ne saurait croire comme ces braves hommes sont émus, pleurent et prient.

Il était 9 heures du matin quand elle fut guérie. Elle rentra à l'hôtel vers 10 h. 1/2. « Elle n'en peut plus de faim. » Il y a six

jours qu'elle n'a pris que de l'eau de Lourdes pour unique aliment. Elle demande du bouillon avec un petit pain, elle mange avec plaisir et sans éprouver aucun mal. Il y a des années qu'elle n'a joui d'un semblable appétit.

Après le déjeuner, la nouvelle de sa guérison s'est déjà répandue ; deux médecins belges, viennent, l'examinent minutieusement et ne trouvent plus trace de sa péritonite : « On pouvait me toucher et me frictionner le ventre sans que j'éprouvasse aucune douleur. »

A 3 heures elle sort, assise dans une petite voiture, et ne souffre plus d'aucun de ces chocs pénibles de la route qui la faisaient tressaillir et lui contractaient le visage. Elle retourne à la piscine, descend avec aisance de sa voiture sans le secours d'aucun bras, se déshabille elle-même sur une chaise et se baigne seule. Puis elle remonte dans sa voiture, alerte et joyeuse.

Elle est au Bureau des constatations à 3 heures 1/2. Trois médecins viennent encore l'ausculter, le Dr Boissarie l'interroge, elle répond à tout très lucidement, sans fatigue ni contrainte. Elle ne s'intimide point, tout heureuse de proclamer la puissance de Notre-Dame de Lourdes.

Quand elle sort, une foule considérable s'est massée qui crie, chante, pleure et bénit la Sainte Vierge. Vingt brancardiers essaient de la repousser, car elle veut voir la miraculée, la toucher et lui faire bénir des chapelets. Il faut que M^{lle} de Franssu se réfugie dans l'église du Rosaire, dont on a pris soin de fermer les portes. Là elle chante le plus joyeux des *Magnificat*.

A 6 heures, elle retourne chez le Dr Boissarie, et c'est à grand-peine qu'elle peut traverser la masse compacte des pèlerins. Là, on lit devant une assemblée nombreuse l'histoire de sa maladie, on explique les certificats et l'on fait les constatations décisives. Ensuite le Dr Boissarie envoie chercher une voiture à deux chevaux pour la sauver de la foule qui, dans son allégresse imprudente, l'étoufferait. Un médecin monte à côté d'elle qui l'observe :

Elle est d'une exubérance et d'une joie sans égale, a-t-il raconté. Elle se tient debout et assise, ce qu'elle n'a pu faire depuis longtemps. Toute pâle encore, elle parle clairement, nettement. Ses yeux sont limpides. Elle a fait, de la Grotte à l'hôtel où elle est descendue, une course triomphale. Des milliers d'hommes et de femmes l'ovationnaient, chantaient le *Magnificat*, poussaient des vivats en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

J'étais près d'elle dans la voiture et j'avais peine à en croire mes yeux. Au galop de ses deux chevaux, la voiture roulait à travers tout, sur les rails et les pavés affreux de Lourdes. Le cocher était transporté d'enthousiasme. Il criait à la foule : « C'est une miraculée ! Vive Notre-Dame de Lourdes ! » La multitude répétait ces cris. Les mouchoirs et les chapeaux s'agitaient dans les airs. Tout le monde pleurait.

La jeune fille seule souriait en saluant des deux mains ceux qui l'avoisinaient, sans éprouver le

moindre malaise de la chevauchée fantastique de sa voiture.

Je l'avais vue la veille sur sa civière, les yeux clos, sans respiration, escortée par des brancardiers en ordre d'enterrement...

Le soir elle prit un souper complet, composé de quatre plats : bouillon, rôti, sole frite, glace, et la digestion se fit très régulièrement.

« Au moment où j'ai été guérie, dit-elle, il y avait à la Basilique l'abjuration d'un malade protestant à qui on m'avait recommandé et qui a fait sa première communion pour moi... »

Au retour, le Dr Baltus qui l'a soignée constate « que la guérison se maintient complètement, » et il le mande au Dr Boissarie le 29 septembre, en ajoutant : « L'examen du ventre, pratiqué par M. le Dr Moreau fils, de Tournai, ne permet même pas de soupçonner une affection antérieure, et cependant cette dernière avait été nettement caractérisée.... La malade semblait irrémédiablement perdue, et voici qu'elle nous revient radicalement guérie et ne portant même plus trace de son ancienne affection. Elle suit le même régime alimentaire que le reste de la famille et digère parfaitement les mets les plus lourds.

« Je vous laisse le soin de conclure. »

L'Eglise aussi a conclu, comme la science, qu'on se trouvait en face d'un miracle.

Mlle Cécile de Franssu est aujourd'hui en religion Sœur Marie de Sainte Jeanne de la Croix, religieuse auxiliaire du Purgatoire de Versailles, et demeure dans cette ville, rue de l'Ermitage, n° 1. Mgr l'évêque de Versailles, le 8 décembre 1909, après « témoignages reçus sur la foi du serment à Versailles, à Amiens, à Gand, à Namur, à Tournai, par l'intermédiaire de l'Ordinaire de ces lieux ; » après toutes les informations canoniques et les études les plus minutieuses, a prononcé que Mlle Cécile de Franssu, « née le 26 déc. 1885, a été guérie à Lourdes le 21 septembre 1905, à l'âge de dix-neuf ans, d'une péritonite chronique de nature tuberculeuse, » et que cette guérison, qui s'est maintenue sans rechute depuis quatre ans, « est miraculeuse et doit être attribuée à une intervention spéciale de Dieu, obtenue par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie¹. »

Ainsi que le disait à son confrère un docteur qui l'avait vainement traitée, quand il la vit guérie par la Sainte Vierge : « Ce n'est pas nous qui l'aurions guérie ! » Mais c'est Marie, aussi puissante que bonne.

XVI

Mlle MARIE-ANGE CLÉMENT

Dans cette guérison plus encore que dans les autres, on voit, on touche le surnaturel.

¹ Jugement canonique de Mgr Gibier (*Univers* du 22 déc. 1909). — Voir *L'Œuvre de Lourdes*, p. 83-91.

I

Mlle Marie-Ange Clément trouva dans son berceau tous les sourires de la vie. Elle appartenait à une famille où la sainteté était un héritage qui se transmettait de génération en génération. Son père devint le général Clément. Elle était sur le seuil de l'existence qui lui paraissait belle, et elle désirait vivement en jouir, connaître les plaisirs, les séductions qui ensoufflent la jeunesse. Tout à coup elle fut atteinte d'une maladie inexorable qui ne pardonne ni ne guérit : la coxalgie organique.

Comme elle eût été fort mondaine, — car tout l'attirait dans le monde et elle ne demandait qu'à se laisser attirer, — Dieu lui fit la grâce de lui envoyer ce mal du corps qui du moins sauverait son âme. Mais elle ne l'entendait pas ainsi, et alors il eût été impossible de le lui faire entendre. Clouée sur son lit, réduite à une pénible immobilité, elle eut des révoltes contre Dieu, contre ceux qui l'entouraient, contre tous. Nature ardente, faite pour briller, pour aimer la vie, elle voyait ses compagnes pleines de santé qui couraient, qui riaient, avec la folle insouciance de leur âge, et elle se sentait, se voyait privée de toute jouissance, de tout mouvement, de toute joie. Elle se cabrait contre l'inéluctable, et chaque fois qu'elle éprouvait une petite accalmie, elle se croyait guérie et s'abandonnait à des imprudences qui la faisaient retomber plus malade sur sa couche douloureuse.

Elle regardait l'avenir : il n'y avait pas d'avenir pour elle ; la vie si séduisante : et elle ne voyait qu'une vie triste et brisée. Avec cela elle ne supportait pas qu'on lui parlât de son mal, par fierté, car elle était humiliée d'être infirme : « Je ne voulais pas être plainte, dit-elle, et je demeurais gaie, souriante, alors qu'une plaie cuisante me rongeaient. »

Et le mal gagnait avec une progression lente et terrible. Pour l'arrêter ou le circonscrire, les médecins l'avaient immobilisée dans des gouttières Bonnet, mais l'articulation coxo-fémorale gauche ne parvenait plus à se fléchir, même avec un effort de la main. Cinq docteurs distingués s'acharnaient à apporter au moins quelque amélioration à son malheureux état, ils renoncèrent à la lutte. Vers l'année 1892, dit le Dr de Nazaris, la hanche, en se retirant, avait amené un raccourcissement de la jambe gauche de 4 centimètres 1/2.

Dieu lui accorda alors des grâces de résignation et de lumière. D'autoritaire qu'elle était, elle devint très douce ; la piété « qui est utile à tout » éleva et calma son âme en l'unissant à Dieu. Elle comprit le mystère de la volonté divine et elle l'accepta. Elle avait une foi profonde, surtout en la présence réelle.

Elle en était saisie quand on la conduisait dans un sanctuaire où réside le Saint-Sacrement. « La présence réelle, dira-t-elle, je la sens dans nos églises si présente, si agissante ! Jésus y est vivant, et la plupart des chrétiens le traitent comme un Dieu mort ! »

Malgré tout elle n'abandonnait pas l'espoir de guérir. Elle le désirait vivement, mais maintenant si elle voulait recouvrer la santé, ce n'était plus pour jouir de la vie, pour goûter les enivremments du monde et se plonger dans ses frivolités ; c'était pour avoir de nouveaux titres à se montrer reconnaissante envers Dieu, pour le faire connaître et le faire aimer, enfin pour être dans la cité d'Agen, qu'elle habitait, un exemple vivant de la puissance de Dieu et de la bonté de Marie.

Toutè la ville l'avait vue sur son lit, dans sa voiturette où elle paraissait si souffrante, si résignée aussi, avec pourtant quelque chose de triste dans le regard, à cause sans doute de la marque de douleur imprimée sur tous ses traits.

Elle décida donc qu'elle irait à Lourdes avec le pèlerinage d'Agen de 1903. Il y avait 17 ans qu'elle était rivée à sa coxalgie comme à la plus dure des chaînes, qu'elle était éprouvée comme pas une jeune fille ne l'avait été ; elle crut que le temps était venu où la Sainte Vierge mettrait un terme à son épreuve.

Le jour approchait de son départ pour Lourdes ; elle s'en réjouissait beaucoup sans doute, mais son mal empirait, sa santé s'altérait encore, ses souffrances augmentaient et ses parents étaient désolés. Leur foi aussi était très vive, mais en face de leur fille bien-aimée réduite à un pareil état, et qui s'affaiblissait de jour en jour, ils hésitaient et se prenaient à douter. N'était-ce pas tenter Dieu que de l'envoyer à Lourdes dans cette alarmante situation ?

S'ils ne le crurent pas, il n'en fut pas de même des amis, des familiers de la maison. Ils vinrent lui faire leurs adieux la veille du départ. Elle souffrait plus encore que de coutume, ils la regardèrent avec compassion et ils s'entredisaient à part : « C'est un caprice de malade, elle est atteinte d'une folie douce. Qu'elle parte, puisqu'elle le désire ! »

Son médecin, le Dr de Nazaris, vint aussi pour lui remettre son certificat. Il ne cacha point qu'il était opposé au voyage :

— C'est une folie, lui dit-il, remettez votre départ à quelques jours !

— Non, répondit-elle ; si c'est une folie, tant mieux : on verra mieux l'œuvre de Dieu ; je pars !

Cependant elle s'efforçait « de demeurer sans désir, » ce qui montre à quel degré de perfection spirituelle était parvenue la petite mondaine déterminée d'autrefois. « Dans mon désir, si j'en avais un, dit-elle, j'étais entièrement soumise à la volonté de Dieu. »

La nuit fut affreuse, mais puisqu'elle persistait, ses parents l'embarquèrent, « le cœur bien gros. » Tous ceux qui la voyaient passer à la gare, portée sur les bras de deux hommes d'équipe, disaient tout haut : « Si celle-là nous revient guérie, je croirai ! »

II

Une amie l'accompagnait, ainsi qu'une religieuse. Elles étaient obligées de la soulever dans leurs bras pour lui épargner les chocs douloureux et les cahots. Quand elle arrive à Lourdes le mardi 15 septembre à 5 heures du soir, endolorie partout, brisée, et qu'on la descend de wagon, elle s'évanouit. En montant dans sa voiture, elle s'évanouit ; elle s'évanouit en arrivant à l'hôtel. C'est un pauvre débris humain qu'on ne peut toucher sans qu'il pousse des cris. Elle est à Lourdes, et elle n'a pas la force d'en concevoir de la joie, du contentement, pas plus que de prononcer la moindre prière. Sa foi profonde s'est réfugiée dans son âme sans qu'elle soit capable de la manifester en rien.

Le lendemain, il faut trois personnes pour la porter dans sa voiture. La voici près de la Grotte, la messe commence, elle reprend possession d'elle-même et s'efforce de se préparer avec ferveur à recevoir la sainte communion. Quand le Sauveur est présent en elle, qu'elle s'entretient avec lui et qu'il lui parle, elle se sent régénérée, comme si une vie nouvelle coulait dans ses veines, sa jambe est agitée d'un long frémissement, elle ne souffre plus. Elle éprouve le sentiment que Jésus vient de la guérir, elle respire avec plus de jouissance, elle a plus de force, plus d'énergie vitale, mais elle ne marche pas.

« A cette heure, raconte-t-elle, à des centaines de lieues de moi, une personne de ma famille avait la révélation de ma guérison. Mon oncle, le P. Victor, religieux Prémontré, en exil à Dinant, disait la messe pour moi. Il était 8 heures. Il me vit au moment de l'élévation marchant et rendue à ma famille. Sa messe dite, il fit part au Père Abbé de ce qui venait de lui arriver. Aussi à l'abbaye personne ne fut surpris par le télégramme apportant la bonne nouvelle. »

Ainsi que nous l'exprimions au commencement, ici tout est surnaturel, on voit, on sent, on touche le divin.

Tout heureuse, elle rentre à l'hôtel, mais elle n'ose se dire guérie puisqu'elle ne marche pas encore.

Dans l'après-midi, vers 3 heures 1/2, on vient la chercher pour la procession. Comme c'est une « grande malade, » on la place dans les dernières voitures du côté droit.

Puis les invocations montent vers le ciel, vibrantes, à la fois impérieuses et suppliantes ; la foule les répète avec une foi qui arrache les

larmes ; il s'établit entre le ciel et la terre un colloque puissant, éploré, pressant, où les âmes chrétiennes disent à Dieu : « Vous nous avez promis de nous écouter, exaucez-nous ! Vous vous y êtes engagé par votre parole sacrée ! » Il n'est personne qui ait entendu ces cris poussés vers Dieu et vers la Sainte Vierge sans en être plus qu'ému, bouleversé.

Les yeux se portent sur les plus malades, donc sur elle. Et l'on suit anxieusement ces visites heureuses que le Saint-Sacrement lui-même, après la procession, daigne faire à chacun des malades. C'est Mgr Dubillard, évêque de Quimper, qui porte l'ostensoir. « Le Saint-Sacrement passe près de moi, raconte-t-elle. A ce moment une force me pousse en avant et je me mets à genoux, des deux genoux ; mais je ne puis me redresser ni marcher. Le Saint-Sacrement passe, je ne suis pas guérie ! Tout était donc fini pour moi ! Je n'avais obtenu qu'une amélioration, rien de plus. Soudain Mgr Dubillard, qui cependant ne me connaissait pas, revient brusquement vers moi et il me replace le Saint-Sacrement sur la tête. Oh ! c'est alors que j'ai senti que tous mes maux avaient disparu, que j'étais guérie et que Jésus venait de me répondre. Je saute de ma voiture sans aide et je fais seule, sans appui, une cinquantaine de pas, moi qui n'avais pas mis le pied à terre depuis tant d'années ! »

La foule ne peut contenir son enthousiasme ; elle entoure, elle presse l'heureuse miraculée, qui met quarante minutes pour gagner le Bureau des constatations. En chemin, dans la cohue, elle a perdu sa religieuse et son amie, elle se présente au Bureau seule, ahurie, avec le contentement toutefois « de se sentir enfin dans une pièce fermée. »

Elle présente son certificat, on lui enlève son appareil, de nombreux médecins français et étrangers l'examinent, étirent et font jouer sa jambe dans tous les sens : « On aurait certainement donné une coxalgie à un membre sain, dit-elle, si la Sainte Vierge ne faisait pas bien les choses. » Tous demeurent d'accord qu'elle est guérie.

Le vendredi 18 au matin, elle rentrait à Agen. Personne ne peut se figurer qu'elle est vraiment guérie, son père croit rêver en la voyant marcher ; la vieille cuisinière, sous l'émotion, sent ses jambes se dérober. Le docteur de Nazaris arrive à onze heures, entre à la salle à manger, embrasse M^{lle} Clément et lui dit, sceptique :

— Je crois à une amélioration dans votre état ; vous marchez. Mais je ne crois pas à un miracle. Je veux vous examiner ce soir.

En sortant il redit la même chose à une dame : « Je ne crois pas à un miracle ! »

Il revient à cinq heures, étend son ancienne malade sur un lit, comme il avait l'habitude, regarde, palpe, examine minutieusement tout,

en disant, à mesure qu'il s'est rendu compte : « Mais je ne suis pas fou ; je sais pourtant comment était la jointure de cette hanche. Il n'y a plus de trace de maladie ! »

Et il rédige loyalement son certificat qui conclut à la guérison complète. Dans sa haute probité il va même aussitôt en informer la dame à qui il avait dit : « Je ne crois pas à un miracle ! »

Huit jours après, M^{lle} Clément faisait un long trajet à pied, sans boiter, pour assister à la messe d'action de grâces.

Elle se demandait avec une humilité charmante ce qui avait pu motiver cette faveur exceptionnelle : « J'en étais plus indigne que personne, dit-elle. Peut-être Notre-Seigneur a-t-il exaucé tant de prières faites à mon intention et a-t-il voulu récompenser en ma personne toute une longue lignée de vertus et de sainteté ; car en remontant bien haut dans le cours des âges, je trouve à chaque pas, jusqu'à nos jours, des prêtres, des religieux, des religieuses, des moines, des martyrs même, dans ma famille. « Dieu regarde avec complaisance ceux qui lui paient l'impôt du sang, » m'a dit un saint évêque. Voilà donc quels auraient été mes protecteurs auprès de Dieu. »

« En me sentant guérie, ajoutait-elle, je me suis dit que Notre-Seigneur venait de me répondre. »

Elle ne dit pas ce qu'elle lui avait demandé, mais elle le fait clairement comprendre par ce qui suit : « Ma vie, c'était à présent l'apostolat. »

Et elle s'est consacrée à l'apostolat des petits. Elle leur fait le catéchisme, elle leur apprend combien Dieu est bon, elle le leur fait aimer. Elle les prépare à leur première Communion. Elle, qui a le sentiment vivant de la présence réelle de Jésus, dans l'Eucharistie, elle conduit ces enfants du peuple à l'église, elle leur dit : « Il est là ! » et elle fait pénétrer la foi dans ces petites âmes qui ne doutent point, car en l'entendant, ils se disent qu'elle l'a vu, tant elle met de conviction et de feu dans sa parole.

Tous les habitants d'Agen qui la savaient infirme, qui l'avaient vue conduite dans sa voiturette, l'aperçoivent maintenant à travers les rues, se rendant chez ses malades ou allant faire le catéchisme. S'ils ne se sont pas convertis, c'est que la conversion est une grâce de Dieu qui s'obtient par la prière¹.

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 122-130.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 maii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 12 mai 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Pentecôte. — III. Les triomphes de l'Eglise, 337.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXII. Trinité, 341.

Fleurs de Lourdes. — XVII. Sœur Maximilien, 345. — XVIII. Marie Martineau, 347. — XIX. Le docteur Bull, 350.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

III

LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

Portæ inferi non prævalebunt.

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise.

Mes frères,

Comme chrétiens et comme catholiques, nous appartenons à une société qui date de loin et qui vivra jusqu'au dernier jour du dernier des siècles ; car Jésus-Christ a fait à son Eglise des promesses d'immortalité ; il lui a prédit une durée que ni les puissances de la terre, ni les puissances de l'enfer ne pourront abréger : *portæ inferi non prævalebunt*.

L'oracle divin s'est vérifié jusqu'à nos jours, et, nous pouvons en être sûrs, l'avenir ne donnera pas de démenti au passé.

Cependant, l'Eglise a traversé bien des tempêtes, qui ont secoué, sans l'ébranler, le roc sur lequel elle est solidement assise.

Instituée pour travailler à la sanctification des âmes, pour distribuer la vérité, la grâce et le pardon, pour établir en ce monde le règne de la charité, de la justice, de la liberté, elle a toujours rencontré sur son chemin, des adversaires, des persécuteurs. Elle était à peine née, que des ennemis acharnés cherchaient à l'étouffer dans son berceau ; les siècles se sont succédé, en lui suscitant chaque jour de nouvelles épreuves. Parfois sa détresse a été si grande, ses institutions si menacées, qu'on pouvait la croire irrémédiablement perdue.

Jésus-Christ flagellé, conspué, courbé sous sa pesante croix et passant à travers les outrages et les blasphèmes, c'est l'image de l'Eglise traversant les âges et les générations. Aujourd'hui comme autrefois, elle soulève contre elle des antipathies, des colères qui conspirent contre son existence et qui la précipite-

raient dans la ruine, si le bras de Dieu n'était là, pour la soutenir.

Il n'y a rien à craindre pour elle, et cependant, mes frères, dans les jours troublés où nous sommes, j'ai vu des chrétiens fatigués des luttes et des épreuves de l'heure présente, tomber dans le découragement et se dire dans l'abattement de leur cœur : « Que deviendront-nous ? »

C'est à ces découragés, à ces défaillants que ma parole s'adresse en ce jour. Pourquoi perdre confiance ? Appuyée sur la promesse évangélique, l'Eglise a passé par des crises autrement redoutables que celles dont nous sommes témoins. Je vous en ferai une rapide esquisse ; et, en voyant comment l'Eglise a triomphé de tous ses ennemis dans les siècles écoulés, vous sentirez renaître votre confiance en regard de l'avenir. C'est le but que je me propose.

Mes frères, il n'y a au monde que deux puissances : la *force* et l'*intelligence*, l'épée et la parole. L'Eglise a lutté vaillamment contre ces deux puissances coalisées, et elle les a vaincues.

I

1. La première bataille est livrée par les Juifs. Ces Juifs, qui avaient cloué le Sauveur au gibet, qui avaient scellé sa tombe et con-signé des soldats pour la garder, sont décidés à empêcher par tous les moyens la propagation de son œuvre. L'Eglise ne comptait encore qu'un nombre restreint de disciples, sous la direction des apôtres. Or, voilà que les Juifs signifient impérieusement aux apôtres d'avoir à se taire ; mais ceux-ci ont reçu de leur Maître l'ordre de parler ; ils parlent. Grande est la fureur du Sanhédrin : il les appelle, les objurque vivement et les fait battre de verges.

La persécution est ouverte : le diacre Etienne est lapidé ; Jacques, frère de Jean, expire sous les coups d'un fer meurtrier ; Pierre est jeté en prison ; les premiers fidèles sont voués à l'insulte et au mépris. Les Juifs pouvaient croire que la société fondée par le Christ était pour jamais dissoute.

Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je dis que c'est ton berceau !

En effet, cette première persécution est impuissante. Saint Pierre, miraculeusement délivré par un ange, secoue ses chaînes et échappe à la captivité ; ses collègues dispersés se retrouvent, les disciples reprennent confiance.

Les Apôtres, obéissant à la parole de leur Maître et aux inspirations de leur zèle, se partagent le monde, ils passent la frontière de leur ingrate patrie, et ils s'en vont, la

croix dans la main, l'Evangile sur les lèvres, parmi les nations promises en héritage au Christ Sauveur. Ils pénètrent partout, et partout recrutent des fidèles. L'Eglise n'est encore qu'au lendemain de sa création, et déjà elle ne peut plus compter ses membres disséminés dans toutes les provinces de l'empire romain. Il y en a dans les villes, dans les campagnes, parmi le peuple et parmi les grands, dans les camps, dans les académies, et jusque dans le palais des Césars.

Mais c'est à ce moment qu'une longue et terrible épreuve s'abat sur elle.

2. Sa rapide diffusion dans les provinces soumises à la domination romaine avait éveillé l'attention des empereurs. — Que veulent ces apôtres d'une religion nouvelle ? Que veulent ces bateliers de la Galilée, qui ont la prétention de substituer le culte d'un crucifié au culte des dieux de l'empire ? Il est temps, plus que temps, de réprimer cette superstition judaïque.

Donc, les empereurs s'imaginèrent que, pour anéantir l'Eglise du Christ, ils n'auraient qu'à montrer l'épée, cette épée dont la lame sanglante avait effrayé les nations, cette épée devant laquelle étaient tombés des empires, des monarchies, des républiques. Entre deux orgies, ces misérables signèrent des décrets de persécution.

Le glaive frappa sans relâche des vieillards inoffensifs, des hommes, de pauvres femmes, de jeunes vierges, de timides enfants. Rien ne trouva grâce devant les bourreaux, ni l'âge, ni le sexe, ni le mérite. Le glaive ne suffit pas à cette triste besogne : on eut recours à l'eau, au feu, à la dent des bêtes.

Voyez-vous cet immense amphithéâtre, où des milliers de spectateurs ont pris place ? La multitude frémit, les fauves rugissent ; on attend les derniers apprêts du sanglant spectacle. L'empereur arrive ; les spectateurs se lèvent et battent des mains. Bientôt une clameur sauvage retentit : « Les chrétiens aux lions ! Aux lions des chrétiens ! » Et l'on voit des hommes, des femmes, des enfants, qui s'avancent devant la loge impériale, en disant : « César, nous allons mourir, salut ! *Cæsar, morituri te salutant !* » Il se fait un moment de solennel silence ; tous les regards sont fixés sur la porte de l'arène, d'où s'élancent, à un signal donné, des lions et des tigres qui se ruent sur les chrétiens, les déchirent et rougissent de leur sang le sable de l'amphithéâtre.

Et cette boucherie, combien dura-t-elle ? Trois siècles. Pendant trois siècles l'Eglise, violemment repoussée de la société, se vit réduite à chercher dans les Catacombes un coin obscur pour prier, pour offrir son grand sacrifice ; pendant trois siècles, les chrétiens furent contraints de livrer leur tête au glaive,

leurs bras aux chaînes, leurs membres aux tortures.

Les générations ont succédé aux générations ; l'empire a changé de maître, la persécution dure toujours.

Enfin, après trois cents ans, on put croire que tout était fini ; et Dioclétien, le dernier et le plus féroce des persécuteurs, frappa une médaille pour apprendre à la postérité qu'il n'y avait plus de chrétiens.

Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau !

Dioclétien pensait que l'Eglise du Christ, à qui l'on avait ouvert les veines pendant trois siècles, était pour jamais abolie. Abolie ? Non, elle ne l'est pas. Le glaive n'y peut rien, le feu n'y peut rien, la dent des lions n'y peut rien. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens, et cette semence lève, grandit et se multiplie.

Avez-vous vu une forêt, quand elle a été abattue par la hache du bûcheron ? Les arbres jonchent le sol, leurs troncs mutilés, leurs grands bras dépouillés gisent à terre ; tout paraît morne, dévasté, stérile ; la mort plane sur ces débris épars. Vous croyez que plus rien ne reverdira... Mais rien n'a péri ; attendez un peu. De ces cépées que la cognée a renversées, la sève et la vie jailliront de nouveau. Au printemps suivant, tout renaitra, tout repoussera avec une nouvelle vigueur. Ainsi renaît du sein déchiré de l'Eglise la race immortelle des chrétiens. Les chrétiens, traqués par la persécution, refoulés dans les catacombes, reparaissent au grand jour, leur nombre s'accroît, et enfin un successeur de ceux qui les ont si atrocement poursuivis, Constantin, éclairé par la grâce de Dieu, se décide à dire : « Moi aussi je suis chrétien ! » L'Eglise triomphait.

3. Elle étendait son influence, elle affermissait son œuvre dans l'empire, lorsque tout à coup le bruit se répandit que des armées barbares, sorties des forêts de la Germanie, faisaient irruption sur plusieurs points de la frontière. Quand les premières colonnes franchirent le Rhin, les aigles romaines replièrent vers les Alpes leur vol effrayé. Les barbares avancèrent, semant la terreur sous leurs pas, livrant des batailles victorieuses, dévastant les villes et les campagnes, amoncelant partout des ruines.

Dieu ! ô mon Dieu ! que va devenir votre Eglise, dans ce mélange et cette destruction des peuples ? Ne sera-t-elle pas la proie de ces hordes sauvages, pour lesquelles il n'y a rien de sacré ? — Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau !

Les barbares, poussés par le génie de la

mort, poursuivent leur œuvre de destruction ; on dirait un ouragan de fer et de feu qui passe sur le monde romain, pour le broyer.

Quand la poussière qui se levait sous les pieds de tant d'armées et sortait de l'écroulement de tant de grandioses monuments, quand la fumée qui s'échappait de tant de villes incendiées fut dissipée, quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes, que vit-on, mes frères ? Une croix, et, à genoux devant cette croix, l'Eglise, l'Eglise éprouvée, inquiète, mais toujours vivante, prête à de nouveaux combats et à de nouvelles victoires.

Les fables arabes nous parlent d'une pyramide gigantesque, bâtie par des rois antédiluviens, qui, seule de tous les ouvrages de la main des hommes, échappa au déluge. Telle fut la destinée de l'Eglise ; les barbares ont passé sur elle comme un torrent, sans l'entraîner ; elle est restée debout, invincible.

Il y a plus : elle a triomphé de ceux qui semblaient devoir la perdre. Ce sera son éternel honneur d'avoir attiré à l'ombre de la croix ces hordes conquérantes, aux mœurs incultes, aux passions indomptées, d'avoir transformé ces multitudes confuses en peuples policés, d'avoir discipliné ces forces aveugles, qui venaient de fondre sur l'Europe comme une tempête ; car c'est elle, — il faut bien le reconnaître, — qui a façonné les nations modernes, en leur inspirant, avec les lumières de la foi, le culte de la charité, de la justice et du devoir.

4. Mais voici d'autres ennemis, qui viennent des pays de l'Orient : ce sont les Musulmans, aussi terribles, aussi menaçants que les barbares du Nord. Mahomet a soufflé au cœur de ses soldats une haine fanatique ; ce qu'ils rêvent, c'est la conquête de l'univers, c'est l'humiliation de la croix devant le croissant, c'est la ruine de la chrétienté.

Le mahométisme est pressé d'agir, et, selon la pittoresque expression d'un maître dans l'art de bien dire, il met son œuvre à cheval et éperonnant les flancs de son coursier, il se précipite sur la Syrie, sur la Palestine, sur l'Afrique, sur l'Espagne. Autant de batailles engagées, autant de victoires remportées. Prompts comme l'éclair, impétueux comme la foudre, les disciples de Mahomet poussent en avant leurs armées triomphantes ; et ils viennent insulter nos côtes et celles de l'Italie.

Comment la chrétienté tremblante, comment l'Eglise pourra-t-elle se défendre contre un ennemi que la victoire a rendu si insolent ? — Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau !

Il y a de la vaillance dans le cœur des Francs. Charles Martel avec ses soldats attend les bandes musulmanes dans les plaines de Poitiers et leur inflige une défaite mémorable.

Elles sont forcées de rebrousser chemin, laissant trois cent mille hommes sur le champ de bataille.

Plus tard, l'Islamisme continuant ses envahissements et ses persécutions, l'Europe s'arme, arme ses chevaliers et les envoie délivrer le tombeau du Christ des mains des infidèles.

Les croisades n'ont pas eu tout le succès qu'on en attendait ; mais elles ont affaibli la puissance musulmane, et quand, reprenant l'offensive, les armées ottomanes viennent camper sous les murs de Vienne, elles se heurtent au glaive de Sobieski ; et quand elles tentent un suprême effort dans les eaux de Lépante, elles subissent une défaite dont elles ne se sont pas relevées.

Qu'est devenu cet empire musulman autrefois si redouté ? Stationnaire et immobile dans ses vieux cantonnements, il a cessé depuis des siècles d'étendre ses limites, et aujourd'hui il serait effacé de la carte des nations, si l'équilibre européen n'exigeait qu'on lui laissât encore un reste de vie.

II

Jusqu'ici, mes frères, nous avons vu la force brutale déchaînée contre l'Eglise et travaillant à sa ruine.

Mais il y a une autre puissance qui s'est mesurée avec elle, sans pouvoir la vaincre ; je veux dire l'esprit, l'esprit qui s'attaque à la doctrine pour la dénaturer, l'esprit qui se sert du mensonge, de la calomnie, pour propager l'erreur.

Nous connaissons les belliqueuses entreprises de la force contre l'Eglise ; elles l'ont mise à deux doigts de sa perte. Les attaques dirigées contre elle par l'esprit de mensonge n'ont pas été moins périlleuses.

Mes frères, je sais un moyen infaillible d'être en faveur parmi les hommes : c'est de flatter leurs passions et de les affranchir de tout ce qui les gêne. Sans doute, nous aurions moins d'ennemis si nous consentions à biffer quelques articles du Symbole, à sacrifier deux ou trois préceptes du Décalogue ; mais l'Eglise ne peut supprimer une page de l'Evangile ni un commandement de Dieu, et son invincible obstination à garder dans leur intégrité ses dogmes et sa morale est la cause de toutes les haines dont on la poursuit.

1. Dès l'origine de l'Eglise, il s'était levé dans son sein des hommes, amateurs de nouveautés, à l'esprit inquiet, à la vertu douteuse, qui cherchaient querelle à l'Evangile ; mais nul n'avait encore attaqué l'Eglise comme le fit Luther, quand il jeta au vent son froc de moine et déclara une guerre à mort aux institutions chrétiennes.

En quarante années, la parole de Luther, pareille à une trainée de poudre, allume l'in-

cendie aux quatre coins de l'Europe. L'autorité pontificale est découronnée, les grands dogmes de la foi sont discutés et audacieusement niés. Des provinces, des royaumes se détachent de l'Eglise. L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse donnent à leur rupture un scandaleux éclat. La France est entraînée ; la révolte contre l'œuvre de Jésus-Christ, sous le nom de protestantisme, grâce à la corruption des mœurs et au déchaînement des passions, fait d'effrayants progrès, et j'entends des voix qui disent : « L'Eglise est perdue ! »

Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau !

Sous la persécution, l'Eglise relève la tête ; elle convoque ses évêques, elle les réunit dans un concile, à Trente, et là, elle reprend chacune des vérités de la foi, les affirme, les prouve et répond par des anathèmes aux doctrines hérétiques de Luther et de Calvin. Elle gémit sur les nombreux fidèles que l'erreur lui a ravis ; mais elle se réjouit des succès apostoliques de saint François-Xavier qui lui donne en Asie des milliers et des milliers d'enfants. Les pertes subies ne sont pas sans compensation, et si elle recule sur un point, elle avance sur d'autres, toujours triomphante.

2. Une autre épreuve attendait l'Eglise. Le protestantisme avait perdu de son prestige ; il s'usait. La philosophie lui succéda et entra en lice.

Un homme, que je ne veux pas nommer par respect pour la chaire d'où je vous parle, un homme à qui Dieu avait accordé le don d'un prodigieux esprit et qui s'en servit contre Celui qui l'en avait doté, appela autour de lui tout ce qu'il y avait de littérateurs, d'historiens, de savants, de poètes en rupture avec la Religion, et il les mena à l'assaut de l'Eglise avec ce mot d'ordre : « Ecrasez l'infâme ! »

Leur arme était le mensonge, la calomnie, la dérision surtout ; ils se moquaient de tout ce qu'il y a de plus vénérable ; ils riaient.

L'Eglise, par la voix autorisée de ses pasteurs, interprétait les Ecritures, dictait aux peuples les enseignements divins ; et ils riaient.

Elle parlait d'un Dieu en trois personnes, du Fils de Dieu descendu parmi nous sous une forme humaine, pour nous apprendre les secrets du ciel et poursuivre le grand ouvrage de notre rédemption ; ils riaient.

Elle invitait ses enfants à la prière, à la réception des sacrements, à la sanctification du dimanche, au culte de la sainte Eucharistie ; et ils riaient.

Elle prêchait à tous la vertu, la justice, la charité, le respect des droits, la pratique des devoirs ; ils riaient.

Leur rire fut contagieux ; il passa dans les académies, dans les cercles, dans les salons,

dans le palais des grands, dans la chaumière des pauvres ; il fut entendu jusqu'au seuil du sanctuaire.

Le mal fut immense et les meneurs de cette criminelle entreprise paraissaient si sûrs du succès final, qu'ils s'écriaient triomphalement : « Encore vingt ans, et Dieu et l'Eglise auront beau jeu ! »

Toutes ces impiétés montèrent à l'horizon, pour y former des nuages sinistres et grondants. Enfin, la tempête éclata, une tempête comme le monde n'en avait jamais vu. Ce fut une pluie de sang.

Il faudrait un autre Jérémie, — puisque seul ce prophète a pu égaler les lamentations aux ruines, — pour raconter les désastres de la Révolution, pour pleurer sur les malheurs de l'Eglise. Les temples sont profanés, les autels démolis, les asiles religieux violés, les évêques et les prêtres immolés sur l'échafaud ou jetés en exil, la nation entière terrorisée.

Les impies battent des mains, ils assistent joyeusement aux funérailles d'un grand culte ; ils ont creusé une tombe, l'Eglise y est descendue et ils tiennent en mains l'épithaphe qu'ils graveront sur la pierre tumulaire : « Ci-git l'Eglise... »

Dors, ô mon Eglise, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau !

Effectivement, l'orage passe et l'Eglise que l'on croyait morte, relève la tête, pour continuer le cours de ses immortelles destinées. Dans cet horrible conflit de tant d'injustices, de tant de passions, de tant de guerres, de tant de crimes, tout a été foulé aux pieds, les nationalités détruites, les trônes renversés, les institutions ruinées. Seule l'Eglise est sortie de la lutte, plus forte, plus vivante, plus majestueuse que jamais.

Depuis, elle continue sa divine mission parmi les peuples, sans craindre les attaques dont elle est l'objet, car elle se souvient que Jésus-Christ l'a solidement fondée et qu'elle résistera jusqu'au bout aux puissances coalisées de la terre et de l'enfer. Elle subit présentement une crise dans notre France qui se glorifiait autrefois d'être sa fille aînée ; mais, Dieu aidant, elle en sortira victorieuse.

Mes frères, j'aurais pu m'étendre plus longuement sur les luttes de l'Eglise à travers les siècles ; mais il a fallu me limiter aux grandes lignes de l'histoire, pour ne point abuser de votre attention.

Ce que j'ai dit suffit à établir ceci : c'est que l'Eglise a survécu à toutes les persécutions, qui semblaient devoir l'anéantir. — Eh bien ! je m'arrête à ce grand fait de l'Eglise triomphant de tous ses ennemis, et je le donne à considérer à trois sortes de personnes : à

des adversaires, à des indifférents, à des catholiques.

S'il y avait dans cette assemblée des gens hostiles à l'Eglise, je leur dirais : — C'est en vain que vous rêvez sa ruine ; contre les promesses de Jésus-Christ, il n'y a pas de succès possible. Vos devanciers du iv^e siècle disaient déjà : « L'Eglise va mourir et son nom disparaîtra ; bientôt il n'y aura plus de chrétiens ; ils ont fait leur temps. » Et S. Augustin répondait : « Pendant qu'ils disent cela, ils meurent tous les jours, et l'Eglise leur survit, annonçant la parole divine aux générations qui se succèdent... » Nous vous disons la même chose. Vous avez beau prophétiser la prochaine déchéance de l'Eglise ; vous passerez avec vos blasphèmes, et elle restera ; le jour où l'on fera vos funérailles, elle aura encore des autels ; elle vous enterrera tous ; elle aura une pelletée de terre à jeter sur tous vos cercueils.

Voici maintenant un indifférent, un de ces hommes qui se soucient peu des questions religieuses, qui passent à côté d'elles sans leur donner un instant de réflexion. Que doit-il penser d'une institution qui se perpétue pendant dix-neuf siècles, tandis qu'à ses pieds croulent et meurent dynasties, empires, nationalités, qui se propage malgré les persécutions dont on la fatigue sans relâche ? Que doit-il penser d'une société qui se maintient, quand tout fléchit autour d'elle, qui use toutes les erreurs, toutes les hérésies, qui résiste au glaive, à la torture, qui fait son chemin à travers la calomnie, le mépris et l'outrage et qui, après tant de siècles écoulés, apparaît toujours puissante ? S'il y regarde de près, s'il arrête sa pensée sur ces longs triomphes de l'Eglise, il ne peut plus rester indifférent, et il doit se sentir du respect, de l'admiration, pour cette grande institution qui a traversé tant de vicissitudes, qui s'est heurtée à tant d'ennemis et que rien n'a pu ébranler.

Et les catholiques, maintenant, que doivent-ils penser ? Quels doivent être leurs sentiments ?

Les catholiques, mes frères, — et c'est par ce mot que je finis, — doivent être saintement fiers d'appartenir à l'Eglise du Christ, d'être les membres d'une société qui défie toutes les puissances du monde et qui prolongera son existence — la promesse de Dieu est là — jusqu'à la fin des temps.

Ensuite, le découragement leur est interdit. Non, ils ne doivent pas se troubler et prendre peur en présence des persécutions que l'Eglise subit. Toujours combattre et toujours vaincre, c'est sa destinée ; le passé nous garantit l'avenir. L'Eglise dans le cours des siècles s'est mesurée avec de nombreux ennemis dont elle a triomphé ; elle triomphera également de ceux que le génie du mal lui suscite de nos jours.

« Dieu est patient, a-t-on dit ; il ne se presse pas, parce qu'il est éternel. » Nous aussi, soyons patients, car notre Eglise est immortelle ; si elle est à la peine aujourd'hui, elle sera à l'honneur demain, car « les peuples passent, les trônes croulent, et l'Eglise demeure ».

Je vous laisse sur cette parole du prisonnier de Sainte-Hélène, qui servira de conclusion à ce trop long discours. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXII

Pour la fête de la Sainte Trinité

LA MISSION APOSTOLIQUE

Suite du saint Evangile selon S. Mathieu
(XXVIII, 18-20)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

18. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.

19. « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,

20. « Leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

§ 1^{er}. — Préliminaires.

— *Pourriez-vous nous dire quand Jésus dit ces paroles à ses disciples ?*

— Ce fut après sa résurrection, peu de temps avant son Ascension, alors que les apôtres étaient encore en Galilée.

— *Vous rappelez-vous quel rendez-vous les anges avaient donné aux disciples par l'intermédiaire, des Saintes Femmes, le matin de la Résurrection ?*

— Les anges et le Sauveur leur avaient fait dire qu'il les précédait en Galilée et que là ils le verraient.

— *Par là, que leur était-il annoncé ?*

— Les apparitions par lesquelles Jésus devait, en Galilée, rendre évidente sa résurrection non seulement pour les apôtres, mais encore pour les disciples.

— *Elles n'étaient donc pas réservées aux seuls apôtres ?*

— Jésus se montra surtout à ses apôtres, mais il devait y avoir une manifestation générale dont les disciples eux aussi devaient être témoins.

— *Ne devait-il pas dès lors fixer le lieu où il apparaîtrait ?*

— C'est en effet ce que fit le Sauveur. S. Mathieu nous dit que les Onze s'en allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait désignée.

— *Sait-on quelle est cette montagne ?*

— Une tradition ancienne nous dit que c'est le Thabor, la montagne de la Transfiguration; d'autres prétendent que c'est la montagne des Béatitudes.

— *Tous les apôtres y furent-ils présents ?*

— S. Mathieu nous dit qu'ils étaient tous là, et ce qu'il ajoute nous indique qu'il n'y étaient pas seuls.

— *Que dit-il donc ?*

— Il dit que quand Jésus se présenta, ils l'adorèrent, mais que quelques-uns hésitaient encore à croire.

— *Quels sont ceux qui adorèrent le Sauveur ?*

— C'est, à n'en pas douter, les apôtres. Après la visite que Jésus leur avait faite au Cénacle le soir même de la Résurrection, après celle qu'il leur fit huit jours après, pour convaincre Thomas, après d'autres apparitions au lac de Génésareth, tous devaient être certains de sa résurrection.

— *Ceux qui hésitaient étaient donc des disciples qui s'étaient joints aux Apôtres ?*

— Assurément, et ils n'étaient pas les seuls, car en disant que quelques-uns de ceux qui étaient là hésitaient à croire, l'Evangéliste laisse entendre qu'il y en avait encore d'autres.

— *Connait-on le nombre approximatif de ceux qui furent les témoins de cette apparition générale ?*

— L'Evangéliste ne le donne pas, mais on peut le savoir par une parole de S. Paul, dans sa 1^{re} Epître aux Corinthiens. Il dit que Jésus apparut en une seule fois à plus de 500 disciples, dont plusieurs étaient encore vivants quand il écrivit son Epître. (xv, 6).

— *Ce grand nombre de disciples réunis en même temps n'indique-t-il pas une convocation préalable ?*

— Précisément, et c'est pourquoi l'on pense que cette apparition dont parle S. Paul est la même que celle dont il est question aujourd'hui dans l'Evangile.

— *Pourquoi S. Mathieu fait-il mention spéciale des onze apôtres ?*

— Parce que la convocation du Sauveur fut faite surtout en leur faveur; en la circonstance, ils avaient un rôle prépondérant.

— *Comment cela ?*

— C'est évidemment par eux que les autres disciples surent le lieu et le jour du rendez-vous; surtout, c'est à eux seuls que Jésus confia les pouvoirs que l'Evangéliste fait connaître.

— *Mais alors pourquoi Jésus voulut-il que les apôtres fussent accompagnés de nombreux disciples ?*

— Il voulait donner à ses apôtres une investiture publique. Il fallait en effet que l'autorité et le pouvoir qu'il leur conférait ne pussent en aucune manière être contestés.

+

§ 2. — Explication du texte

— *L'objet de cette apparition est donc la mission que Jésus voulait confier à ses apôtres ?*

— Oui, il leur intima l'ordre de se répandre à travers l'univers, en leur disant ce qu'ils auront à y faire et en leur donnant toute autorité pour exécuter leur mandat.

— *Que renferme donc le texte évangélique que nous avons à expliquer ?*

— Il renferme : 1^o l'origine du pouvoir donné aux apôtres; 2^o la mission qu'ils auront à remplir; 3^o l'aide et l'assistance qu'ils recevront pour l'accomplir.

1^o Origine du pouvoir apostolique

— *Sur quel droit s'appuie le Sauveur pour assigner aux apôtres leur mission ?*

— Sur le pouvoir personnel qui lui appartient : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » Il indique ainsi son double pouvoir comme Dieu et comme homme.

— *Quel pouvoir a-t-il comme Dieu ?*

— Il a la toute-puissance et le souverain domaine sur toutes choses; de toute éternité il possède ces attributs par la nature divine que le Père lui communique. C'est ce qu'il veut indiquer en mentionnant la puissance qu'il a au ciel.

— *Et quelle puissance s'attribue-t-il en parlant de celle qui lui a été donnée sur la terre ?*

— C'est la puissance qu'il a comme homme; par son humanité il parle à ses apôtres et revendique pour elle la plénitude du pouvoir.

— *Comment Jésus a-t-il tout pouvoir, comme homme ?*

— L'Incarnation a fait de lui l'Homme-Dieu, c'est-à-dire l'homme ayant les attributs divins et par là-même une universelle autorité.

— *Mais son humanité sainte n'a-t-elle point par elle-même un titre à cette universelle autorité ?*

— Le pouvoir que Jésus possède au ciel et sur la terre lui vient aussi des mérites infinis de sa Passion et de sa mort.

— *Quels sont donc ses droits comme homme ?*

— En mourant pour le rachat de l'humanité, il a vaincu Satan et l'a dépouillé de son pouvoir usurpé, et il a acquis sur tous les hommes un droit souverain, que l'on peut comparer à celui que possède le propriétaire d'une chose légitimement acquise.

— *N'a-t-il pas aussi au ciel près de Dieu son Père une puissance particulière en vertu de cette Passion ?*

— Ses souffrances infiniment méritoires font qu'il est toujours entendu et exaucé du Père,

et qu'il jouit au ciel, comme homme, d'une puissance qui n'a pas d'égale.

— *Jésus a donc pleine et entière autorité sur tout homme ici-bas, et dans le ciel ?*

— Oui, l'humanité tout entière est son royaume, et tout homme doit lui être soumis.

— *Pourquoi dès lors envoie-t-il ses apôtres ?*

— C'est afin qu'ils fassent reconnaître partout le droit qu'il vient d'affirmer, et qu'ils établissent le règne universel qui lui appartient en lui soumettant l'univers. Pour cela, il leur délègue l'autorité qu'il possède.

2^e Mission des apôtres

— *Quelle sera donc la mission des apôtres ?*

— Ce sera de soumettre à Jésus les intelligences, les volontés et les cœurs : les intelligences par la foi, les volontés par l'obéissance, les cœurs par la grâce. Autrement dit : ils devront instruire, sanctifier et faire observer les préceptes du Sauveur.

— *Est-ce une mission facultative que Jésus leur confie ?*

— Non, c'est un ordre précis qu'il leur impose : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations. »

— *Qu'indique Jésus par ce mandat impératif : « Allez » ?*

— Il indique que l'Apostolat devra être actif. Les apôtres ne devront pas attendre que les hommes viennent à eux, ils devront aller à leur recherche. C'est donc une activité perpétuelle cherchant toujours à étendre son action, que Jésus impose à ses Apôtres.

— *Jusqu'où doit s'étendre cette action de l'Apostolat ?*

— Elle doit atteindre tous les temps, tous les lieux et toutes les nations ; l'œuvre des Apôtres devra s'accomplir et se perpétuer jusqu'à la fin des siècles.

— *L'Eglise chrétienne devra donc toujours progresser, instruire et conquérir ?*

— Oui, jamais il ne lui sera donné de se reposer ; elle devra porter la lumière du Christ partout, même chez les peuples les plus sauvages.

— *Mais si c'est un devoir pour les apôtres et leurs successeurs d'être perpétuellement actifs, peut-il être permis d'entraver ou d'arrêter leur action ?*

— Non, jamais cela n'est permis ; quiconque le fait, usurpe un droit qu'il n'a pas, et s'insurge contre les volontés formelles du Christ.

— *Quels sont les moyens par lesquels les Apôtres devront étendre le règne du Christ ?*

— Les Apôtres auront comme moyens de conquête, l'enseignement surtout par la prédication, et la sanctification surtout par le baptême.

— *Quel sera le caractère de l'enseignement apostolique ?*

— Universel quant à son objet, puisque Jésus-Christ donne à ses Apôtres sans aucune restriction le droit et le pouvoir d'enseigner, il aura pour but principal de faire observer tous les commandements du Christ et de soumettre ainsi l'humanité au Sauveur.

— *Vous avez dit que la sanctification s'opèrera tout d'abord par le baptême. Qu'est-ce donc que cette sanctification ?*

— Par la prédication et l'enseignement, les Apôtres feront régner Jésus dans l'intelligence ; par la sanctification, Jésus s'emparera de l'âme tout entière et même prendra possession du corps.

— *Que fera alors le baptême ?*

— Non seulement il agira sur l'âme pour y établir le règne de la grâce et par la grâce le règne du Christ, mais encore il imprimera dans l'âme et sur le front le signe distinctif du chrétien.

— *Que deviendra dès lors l'homme baptisé ?*

— Il entrera dans la société des élus dont Jésus est le chef, il sera enrôlé dans la milice du Christ, et le baptême sera le signe obligatoire de son enrôlement.

— *Pourquoi dites-vous : le signe obligatoire de l'enrôlement ?*

— Parce que Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de baptiser, comme il leur ordonne de prêcher. La loi du baptême est donc promulguée comme devant être subie par quiconque veut être du royaume du Sauveur, et du nombre des élus.

— *Par le baptême, l'homme naîtra donc à la vie de la grâce et deviendra sujet du Christ. Par la puissance et l'autorité de qui se produira cette naissance et se fera cet enrôlement ?*

— Par la puissance et l'autorité même de Dieu et par l'action commune des trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Chaque fois que les apôtres feront de nouvelles recrues, ils devront déclarer que l'eau baptismale agit au nom et par la vertu de la Sainte Trinité tout entière.

— *Quel sera l'effet du sacrement ?*

— Le nouveau chrétien sera rattaché non seulement au Christ, mais même à la vie divine des trois personnes de Dieu, et il aura contracté envers elles un engagement sacré, que les Apôtres d'ailleurs devront incessamment lui rappeler.

— *Voudriez-vous nous dire cet engagement que les Apôtres devront rappeler ?*

— C'est celui d'accomplir fidèlement tous les préceptes divins que Jésus aura lui-même fait connaître ; en sorte que les Apôtres et l'Eglise

devront non seulement enseigner la doctrine du Christ, mais encore maintenir la morale du Christ et la faire accomplir.

— *Il ne suffit donc pas d'avoir la foi et d'être baptisé pour être sauvé ?*

— Non, il faut encore observer tous les préceptes ; la foi sans les œuvres est une foi morte.

3^e Assistance promise aux Apôtres

— *Quel aide les Apôtres auront-ils pour accomplir leur œuvre d'évangélisation et de sanctification ?*

— Ils auront le Sauveur lui-même ; car il leur promet d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

— *Pourriez-vous nous dire comment Jésus est présent dans l'Eglise ?*

— Il y est par la Sainte Eucharistie. Elle multiplie sa présence comme Homme-Dieu partout où il y a un prêtre pour opérer le divin sacrement.

— *Est-ce de cette seule présence que Jésus voulait parler ?*

— Non, il voulait aussi parler de cette présence active d'où l'action apostolique tire toute son efficacité.

— *En quoi consiste-t-elle ?*

— Elle consiste dans l'action mystérieuse par laquelle Jésus travaille lui-même à établir son règne et qui s'exerce sur les Apôtres et sur les fidèles.

— *Voudriez-vous expliquer comment la présence du Sauveur exerce son action sur les Apôtres ?*

— Jésus est avec les Apôtres pour les inspirer, pour les éclairer, pour les fortifier, et leur communiquer le principe de vie et d'activité divine qu'il est lui-même.

— *Que résulte-t-il de là ?*

— C'est que les Apôtres agissant sous l'action même du Christ, les œuvres qu'ils opèrent sont comme le véhicule de l'œuvre mystérieuse accomplie par le Sauveur.

— *Et quel est le résultat de la présence du Christ pour les fidèles ?*

— Jésus agit sur leur intelligence pour qu'ils soient dociles à la prédication apostolique, lui-même les sanctifie en s'emparant de leur âme, et il fortifie leur volonté pour qu'ils accomplissent tous ses préceptes.

— *Que s'ensuit-il ?*

— C'est que l'action apostolique à travers les siècles n'est autre que l'action même du Christ, toujours présent dans l'Eglise et se servant d'elle pour développer et terminer son œuvre.

— *Combien de temps durera-t-elle ?*

— Elle durera tant que durera l'œuvre de

la Rédemption, et c'est pourquoi Jésus-Christ promet sa présence et son assistance jusqu'à la consommation des siècles.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *La mission des apôtres dure-t-elle encore ?*

— Oui, car ce qu'ils n'ont pu faire eux-mêmes doit s'exécuter par leurs successeurs selon les éternels desseins de la Providence divine, jusqu'au jour où tout homme aura été évangélisé.

— *L'Evangile n'est donc pas encore connu partout ?*

— Il y a des peuples qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'erreur, parce que la prédication apostolique n'est pas encore arrivée jusqu'à eux.

— *Il y a donc des peuples qui par privilège ont bénéficié avant d'autres de la mission des Apôtres ?*

— Oui, et ces peuples sont obligés à reconnaître d'une manière particulière la bonté du Sauveur qui les a préférés.

— *Que doit donc faire celui qui a eu le bonheur de naître dans une nation éclairée des lumières de l'Evangile, et d'être baptisé dès sa naissance ?*

— Il doit estimer grandement cette faveur immense qui a été refusée à d'autres, en témoigner à Dieu tous les jours sa reconnaissance profonde, et prendre soin de conserver et de faire fructifier la foi qu'il a reçue.

— *Que lui impose, en outre le baptême qui l'a consacré au Sauveur ?*

— Il doit veiller avec soin sur la vie spirituelle qui lui a été donnée par ce sacrement, et s'efforcer de bien accomplir tous les devoirs résultant de la filiation divine qui lui a été communiquée au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

— *Cette formule sacrée qui lui rappelle le plus profond des mystères et aussi l'action surnaturelle par laquelle il est devenu chrétien, ne doit-elle pas lui être bien chère ?*

— Celui qui est vraiment disciple du Christ aime à la répéter, et il la répète souvent en se signant du signe de la croix, surtout au commencement et à la fin de la journée, ou avant de commencer une action importante.

— *Quel est l'avantage de cette pieuse pratique ?*

— Elle purifie l'intention, sanctifie la journée qui commence ou l'œuvre que l'on entreprend, met en présence de Dieu, attire sa bénédiction, éloigne le démon, ravive la foi et l'espérance et ranime l'amour divin.

FLEURS DE LOURDES

XVII

SŒUR MAXIMILIEN

I

C'est une religieuse de l'Espérance, de la maison de Marseille.

En 1890 elle était en résidence à Angoulême et chargée de veiller sur une pauvre folle des environs de Poitiers. Un jour que celle-ci se promenait à la campagne sur les bords d'un ruisseau, elle est prise d'un accès, se précipite dans l'eau et se couche dans la vase. La sœur qui la surveillait n'a pas eu le temps de la retenir. Alors à son tour elle saute dans le ruisseau, essaie de la retirer ; mais, gênée par sa robe, elle s'enfonce aussi dans la vase, elle lutte avec énergie, elle ressaisit sa malade, sans pouvoir elle-même se maintenir. Enfin, de désespoir elle la prend par les cheveux et parvient, après dix minutes d'inexprimable angoisse, à la ramener sur le bord, à demi morte, et elle-même effroyablement bouleversée.

La maison est loin. Impossible d'appeler utilement au secours. Elle se penche sur la folle, la secoue, la réchauffe et finit par la ranimer au bout d'une heure. La malheureuse est sauvée ; mais celle qui l'a sauvée, brisée de fatigue, d'émotion, de saisissement, est frappée d'atonie. Elle s'est contenue longtemps, mais la crise a été trop violente, la réaction s'opère, une jaunisse se déclare, avec des coliques hépatiques fréquentes et terribles. Une péritonite survient, puis des tumeurs ou kystes sont constatées au niveau du foie. Elles s'enflamment et se vident, provoquant des vomissements abondants et douloureux.

Deux médecins se consultent. Il faut, dit le chirurgien, faire une double opération : drainer et vider ces tumeurs, provoquer des adhérences, et plus tard nous verrons à les enlever.

Mais les poussées de péritonite se rapprochent, très aiguës ; comment, dans ces conditions, tenter une opération ? On temporise, on essaie de tous les remèdes ou plutôt de tous les palliatifs, jusqu'à la fin de 1896.

À cette époque la sœur se trouve dans un état d'empoisonnement lent, toutes les matières décomposées qu'elle rend par la bouche ou qui séjournent dans le foie lui intoxiquent le sang, et fatalement une phlébite se déclare qui atteint toute la jambe gauche ; des caillots se forment, les veines s'enflamment, la malade est sur son lit, impuissante à se débarrasser du poison qui irrite le sang et la travaille ; elle se meurt lentement.

Pourtant elle espère toujours. Elle a confiance dans les médecins. Ce qui la frappe toutefois, c'est qu'on ne lui parle plus d'opération, elle se dit que c'est impossible sans doute, et comprend alors qu'elle est gravement frappée. Elle est très pieuse et très résignée, mais il ne lui est pas interdit de demander sa guérison à Dieu, puisque les hommes l'ont à peu près abandonnée. Elle pense à Lourdes, et pour qu'elle puisse y aller, elle promet de réciter chaque jour l'office de l'Immaculée-Conception.

Cinq années se passent. « Elles durent être bien longues, bien pénibles ? » demandait le docteur Boissarie à la Supérieure.

— A l'infirmerie, répondit celle-ci, il y a un guichet qui s'ouvre sur la chapelle. La sœur suivait tous les exercices de la communauté et pouvait faire un acte d'adoration à chaque instant du jour. C'est là qu'elle trouvait les plus douces consolations. Aussi les journées s'écoulaient rapides.

Quelle puissance consolatrice que la foi des humbles !

Dans le jardin de la communauté on avait construit une grotte qui rappelait un peu celle de Lourdes ; les religieuses aimaient à y venir prier dans leurs rares moments libres, surtout le dimanche. On essaya d'y transporter la sœur Maximilien, mais le trajet fut si douloureux qu'il fallut renoncer à l'y ramener désormais. Si elle ne pouvait être conduite au jardin, comment irait-elle à Lourdes ?

Aussi la Supérieure générale avait-elle refusé : « J'enverrai la Supérieure de la maison à sa place, » dit-elle. Cela ne faisait le compte ni de la sœur ni des religieuses ses compagnes, qui voulaient un miracle à Lourdes même. Est-ce que la Sainte Vierge guérit les absents ? Elle a demandé qu'on vienne à Lourdes : c'est donc à Lourdes qu'il faut aller pour être guéri !

C'est ainsi qu'elles raisonnent dans la simplicité de leur foi, et pour obtenir le consentement de la Supérieure, elles commencent une neuvaine. Cette neuvaine terminée elles constatent un peu d'amélioration dans l'état de la malade ; mais la Supérieure ne permet pas encore. Elles en font une seconde ; elle permet enfin, le dernier jour. C'était déjà de bon augure.

On se trouvait aux environs du 10 mai 1901, dans le mois de Marie. Quel bonheur si la Sainte Vierge daignait faire un miracle durant son beau mois !

C'est pourquoi on presse les préparatifs du départ, on arrange une planche sur laquelle on étendra la malade, elle fait ses adieux à ses compagnes et l'une d'elles lui dit :

— Revenez au moins marchant avec des béquilles !

— La Sainte Vierge garde les béquilles, répond-elle avec assurance, elle n'en donne pas !

II

Depuis cinq ans elle n'avait plus ni vêtements ni chaussures : à quoi bon, puisqu'elle ne se levait pas ? Mais elle fait acheter des souliers neufs et les emporte avec elle. Et puis elle laisse à Marseille tous les remèdes humains : elle est sûre de guérir.

Le dimanche 20 mai, à 7 h., on la conduit à la gare, étendue sur sa planche matelassée. Les pompiers d'une caserne voisine, très dévoués aux sœurs, sont accourus pour la descendre de sa chambre et la déposer dans une voiture. Sur la place Saint-Michel, des centaines de personnes l'entourent et lui font leurs adieux. Le chef de gare, prévenu, a ouvert une porte latérale par laquelle des hommes d'équipe la font passer pour la transporter dans son wagon. Il lui est impossible de faire un mouvement, elle est enflée et la jambe gauche, tout entière enveloppée d'ouate, est renversée sur le côté, soutenue par des oreillers. On la regarde avec une pitié compatissante, et plusieurs sachant qu'elle va à Lourdes, sourient, répétant le refrain connu : « Si celle-là revient guérie !... »

Le lendemain vers midi elle est à Lourdes ; elle n'a pas trop souffert durant le voyage, c'est-à-dire que les souffrances n'ont pas été absolument intolérables : les malades douloureux se contentent de peu. On la porte à l'hôpital sur sa planche qui semble faire corps avec elle, car elle ne fait aucun mouvement. Personne en ce moment pour la mener à la Grotte. Elle attend patiemment pendant deux heures, savourant son bonheur d'être à Lourdes et animée d'une foi à transporter les montagnes. A trois heures enfin on la conduit près de la Grotte. Il semble qu'elle voie la Sainte Vierge, car elle lui parle comme un enfant à sa mère, elle oublie ses souffrances, dans une sorte de ravissement qui est une des plus douces grâces que l'Immaculée accorde aux âmes qui ont en elle une confiance sans réserve. Ce qui se passe en elle au fond de son cœur, elle ne saurait le dire, mais elle est profondément remuée.

De là on la porte à la piscine ; les Sœurs qui l'accompagnent ne la quittent pas, elles s'empressent autour de sa planche de misère et la remettent aux Dames de l'Hospitalité. Celles-ci la descendent avec une précaution toute maternelle. Quand elle sent l'eau, une douleur affreuse lui déchire la jambe.

Cela ne dure qu'une seconde ; puis la jambe enflée se redresse, s'allonge sous les yeux des personnes présentes ; l'enflure disparaît, à peine si l'on aperçoit quelques traînées bleuâtres qui dessinent les veines. Elle se lève, s'habille ; un calme absolu a succédé à l'a-

troce secousse. Le mal s'est évanoui : il y avait un gonflement considérable au foie, maintenant plus de trace de tumeur. Son tour de taille a diminué soudain de vingt-cinq centimètres. Elle n'a plus l'usage de la marche, aussi la plante des pieds est-elle très sensible, et à toucher le sol elle est tout endolorie. Il ne reste que cela à Sœur Maximilien de sa maladie de plus de dix ans.

De la piscine elle court à la Grotte pour remercier la Sainte Vierge.

— Quelle prière avez-vous faite en ce moment-là ? lui demande le Dr Boissarie.

— Aucune prière ne pouvait monter jusqu'à mes lèvres ; j'étais abîmée dans un sentiment de reconnaissance, sentiment d'une douceur infinie ; je n'étais plus sur la terre, j'aurais voulu rester toujours aux pieds de la Sainte Vierge.

Au Bureau des constatations plusieurs médecins l'interrogent. Elle leur répond avec une simplicité, un calme, qui les impressionne profondément. Elle a été longtemps malade, accablée, déprimée, et il ne reste rien en elle des suites ordinaires d'une lente maladie. La commotion qui l'a ébranlée au moment de sa guérison n'a laissé aucune trace sur sa physiologie, où se reflète une joie intérieure profonde, mais limpide et tranquille comme un beau ciel bleu.

Un médecin espagnol présent, expose cette guérison à ses compatriotes. Tous en sont très touchés, surtout de la rapidité avec laquelle a disparu la maladie. Car les témoins sont là : elle est partie la veille au soir, le dimanche, à 7 heures, de Marseille, et le lundi, à 4 heures du soir, elle était complètement guérie, sans convalescence aucune, soudainement.

Cette soudaineté est le caractère le plus étonnant de cette mystérieuse guérison.

III

Le Dr Boissarie télégraphie au Dr Rampal, de Marseille, qui l'a soignée et qui lui envoie aussitôt un certificat détaillé sur l'état de la Sœur avant le départ de Marseille. Il y est dit qu'elle est « alitée depuis cinq ans pour une affection abdominale, tumeur kystique du foie (énorme), dure, occupant toute la cavité péritonéale... Le diagnostic de tumeur kystique du foie, ajoute-t-il, peut-être porté d'une façon sûre. Cette affection s'est compliquée d'une phlébite de la jambe gauche qui occasionnait à la malade des douleurs intolérables. Cette jambe était considérablement enflée et ne permettait pas à la pauvre religieuse de se lever de son lit.

« Tels sont les renseignements que je peux fournir sur cette malade, que j'ai toujours considérée comme incurable. »

Sœur Maximilien demeura toute la semaine à

Lourdes, heureuse comme au jour de sa profession religieuse, et plus rayonnante, car elle demeurerait sous le bienfait sensible de la Sainte Vierge et ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Surtout elle sentait qu'elle était engagée à une vie plus dévouée, plus unie à Dieu, plus religieuse.

Quand elle entra à Marseille, les hommes d'équipe qui l'avaient portée dans son wagon sur sa planche ne la reconnurent pas. Les amis des Sœurs de l'Espérance étaient venus, nombreux, car elles visitent plus de 1.500 familles pauvres. Parmi eux se trouvaient beaucoup de ceux qui l'avaient saluée au départ et qui l'avaient vue partir en pensant comme les autres : « Si celle-là en revient !... » Elle en était revenue, et ce miracle évident travaillait en silence beaucoup d'âmes en qui se remuaient d'anciennes et heureuses convictions.

Les médecins vinrent aussi avec empressement. Le Dr Rampal compléta ainsi son certificat du 21 mai :

...Le 27 mai, je fus appelé pour constater l'état dans lequel se trouvait la Sœur Maximilien à son retour de Lourdes.

Je fus introduit dans un salon où se trouvait la Sœur, assise dans un fauteuil. A ma vue, et à mon arrivée sur le seuil de la porte de l'appartement, la Sœur se lève seule et vient au devant de moi pour me serrer la main et me remercier. Après quelques instants d'entretien et un succinct interrogatoire, je manifeste le désir de procéder à un examen plus approfondi pour bien me rendre compte de l'événement. La Sœur se couche alors dans un lit, et je pus dès lors me rendre compte des faits suivants :

Le ventre n'est plus enflé ; il n'est plus douloureux à la pression ; la matité a disparu et fait place à une sonorité parfaite et normale ; il y a de la souplesse dans le palper ; en un mot toute trace de tumeur a disparu. Le tour de ceinture qui mesurait, avant le départ pour Lourdes, 1 m. 15, ne mesure plus que 90 centimètres. Tous les autres symptômes ont aussi fait place à une régularisation parfaite dans les fonctions. Il n'y a pas de vomissements, plus de constipation, les fonctions sont rétablies. Au lieu qu'autrefois le lait était à peine toléré par l'estomac, aujourd'hui les éléments les plus indigestes sont bien digérés. Il n'existe plus aucun désordre dans les battements du cœur.

La jambe malade a repris sa souplesse ; l'enflure a disparu : les mouvements sont revenus et sans douleur.

De ce qui précède je suis obligé de conclure et de proclamer en toute conscience et sans parti pris, que la Sœur Maximilien, alitée depuis cinq ans, atteinte d'un kyste hydatique du foie et d'une phlébite de la jambe gauche, devait être considérée comme incurable, et qu'elle est revenue de Lourdes, le 26 mai 1901, complètement guérie.

En foi de quoi j'ai rédigé le présent rapport.

Marseille, le 29 mai 1901.

DR RAMPAL,
rue de la Grande-Armée, 14.

Ce certificat très net débutait par ces graves paroles : « Il est des circonstances dans la vie où les plus incrédules sont obligés de s'incliner

devant l'évidence des faits. Cette maxime trouve son application dans l'observation qui nous est fournie par la guérison complète et miraculeuse de Sœur Maximilien. » Le Dr Rampal était un homme de bonne foi.

Le docteur Poussel, chirurgien des hôpitaux de Marseille, déclara que seule une opération pouvait amener la guérison. « Mais même avec l'opération, fait observer le Dr Boissarie, il fallait un temps très long pour la convalescence. » Or il n'y avait pas eu d'opération, et la guérison avait été absolument soudaine.

Les Marseillais crurent comme le Dr Rampal, et le *Magnificat* qui avait retenti à Lourdes se fit entendre avec enthousiasme sous les voûtes de Notre-Dame de la Garde¹.

XVIII

MARIE MARTINEAU

Dans les miracles opérés par la Sainte Vierge il y a plus de diversités encore que de ressemblances, parce que chaque miraculé a son caractère particulier et parce qu'elle veut favoriser de sa bonté et de sa puissance tous les âges, toutes les maladies, toutes les infirmités. Ainsi il n'est personne qui ne puisse recourir à elle, sous prétexte que le cas dont on est victime est spécial. Il semble au contraire qu'Elle veuille en quelque sorte exercer sa miséricorde maternelle dans toutes les spécialités.

Ici elle va guérir à la fois le corps et l'esprit.

I

Marie Martineau avait sucé avec le lait la débilité, l'épilepsie et l'inconscience ; car sa mère, qui la nourrissait, avait un cancer au sein, et dans son ascendance on rencontrait des alcooliques. La pauvre enfant en venant au monde avait donc recueilli une suite de funestes héritages. Sa mère mourut, la laissant au berceau, et dès l'âge de 6 ans, l'enfant vit se développer en elle les terribles germes déposés dans son sang. Elle avait des crises épileptiformes effrayantes « avec chute, perte de connaissance, morsure de la langue, insensibilité complète. » Les crises convulsives lui survenaient surtout la nuit. D'abord elle n'en éprouvait que quatre ou cinq par an, et l'on n'en faisait pas grand cas, mais vers l'âge de douze ans elles devinrent plus fréquentes et inspirèrent de graves inquiétudes. Elles se produisaient tous les deux mois, par séries de quatre ou cinq dans la journée, et il en fut ainsi jusqu'à 20 ans.

¹ L'*Œuvre de Lourdes*, p. 141-149. — Une ordonnance de Mgr Andrieu du 5 février 1908 a déclaré miraculeuse la guérison de la sœur Maximilien.

À cette époque, elles s'espacèrent et on put la croire guérie ; mais elles revinrent vers vingt-cinq ans et Marie Martineau entra au Tondu, — où elle eut deux crises en dix mois, — puis à l'asile d'Arlac, le 27 juin 1896.

Elle avait 27 ans.

Là, les crises épileptiques continuèrent, séparées par des intervalles qui variaient entre deux et neuf mois. Au dortoir, elle fut alors placée dans le voisinage d'une hystérique. Celle-ci eut une attaque épouvantable. Marie Martineau en fut vivement impressionnée, et, le 11 mai 1905, « elle eut à son tour une violente crise d'hystérie, avec les convulsions typiques et classiques, le délire vécu, qui dura de 6 heures du matin à 9 heures du soir. »

Tous les jours pendant un mois les attaques se renouvelèrent. « Les religieuses affirment qu'elle en eut jusqu'à 20 ou 30 dans un jour. » Puis le mal sembla disparaître, le 11 juin, à la suite d'une crise étrange. « Mais en même temps survint une recrudescence de l'épilepsie qui se manifesta quotidiennement, ou peu s'en faut, sous forme de grandes attaques vespérales. »

On se trouvait donc en présence de deux sortes de crises très distinctes : la crise hystérique et l'attaque épileptique. Les manifestations gardaient bien leurs caractères spéciaux.

À partir de ce moment, les facultés mentales de Marie Martineau s'affaiblissent, et elle tombe dans un état voisin de la folie. Elle devient méchante, irritable, grossière dans son langage. Elle prend les personnes les unes pour les autres et leur débite des insanités, des injures même. Toutes les sœurs, elle les appelle narquoisement « Boulon », elle les tutoie. Leur douceur, leurs bons offices, leur vêtement religieux ne lui inspirent plus ni bienveillance ni respect. C'est la bête humaine, ramenée à ses seuls instincts méchants et vils.

Cet état dura jusqu'au 24 septembre 1906. Il est à remarquer pourtant que durant cette longue période d'inconscience, de folie et de procédés brutaux, elle continue à venir de plein gré à la messe. Il lui reste des lueurs. Elle est persuadée qu'elle pourra guérir à Lourdes, et elle demande la permission d'y aller implorer sa guérison.

La permission lui est accordée, dans l'espoir que le voyage sera pour elle une heureuse diversion. Quant à la guérison, personne n'y songe, sauf peut-être les Sœurs, qui se disent que la Sainte Vierge est toute bonne et toute-puissante, et qu'elle peut, si elle le veut, faire un miracle.

II

Marie Martineau arrive à Lourdes le vendredi 21 septembre 1906. L'idée religieuse qui l'y a amenée la pousse également à se con-

fesser le jour même. Elle assiste ensuite à la procession, elle se rend à la Grotte, sans éprouver aucun changement. Le soir, à la bénédiction du Saint-Sacrement, en voyant circuler la multitude des pèlerins, elle sent sa tête qui tourne : pur effet naturel, ressenti par tous ceux qui n'ont pas l'habitude de ces grandes foules, calmes ou empressées, pieuses ou précipitées, qui vont tour à tour à la Grotte, aux piscines, à l'église du Rosaire, à la Basilique ou au Bureau des constatations, dans un élan rapide et ininterrompu. Elle est d'ailleurs dans un tel état d'inconscience absolue qu'elle ne reconnaît même pas la religieuse qui la conduit. Elle va, devant elle, d'un pas saccadé et machinal, comme on la mène.

Le lendemain samedi 22 septembre, on la plonge dans la piscine : « À ce moment, a-t-elle raconté, je ressentis comme un rafraîchissement ; une fraîcheur délicieuse sembla courir dans mes veines. Un vide m'est parti de la tête, comme quand on boit glacé ayant grand'soif. »

Dans la soirée elle prend un autre bain qui lui laisse « un grand calme » : — « Je ne sens plus, dit-elle, ces affreuses douleurs qui me donnaient la sensation de milliers d'épingles s'enfonçant dans ma tête. Puis je me redresse dans l'eau et je sens comme si un vêtement tombait de mes épaules. » C'était une sorte de vêtement lourd et douloureux qui, disparaissant, lui laissait un sentiment de bien-être indicible. Maintenant elle ne souffrait plus, elle était heureuse, car elle ne songeait, dans son état de dépression intellectuelle et morale, qu'à ses souffrances physiques.

D'ailleurs l'esprit ne s'ouvre pas, nul éclair d'intelligence dans ses yeux. Le dimanche, nouveau bain dans la piscine. Jusque-là elle demeurerait affligée encore de « secousses internes, » elles cessent et font place à un calme reposant et absolu. Mais elle continue ses rudesses envers la sœur, qu'elle appelle encore « Boulon » sur un ton mauvais ; elle la tutoie. La sœur, toujours très douce, lui demande avec bonté à midi ce qu'elle veut manger ; elle lui répond par les tutoiements et les rebuffades ordinaires. La santé du corps était revenue, non celle de l'esprit et du cœur, et c'était attristant de voir cette jeune fille qui venait d'être guérie miraculeusement se montrer si revêche et si brutale. Sans doute elle était innocente de ces duretés, cependant l'anomalie demeurerait d'autant plus pénible qu'elle a été l'objet d'une des plus douces faveurs de la Sainte Vierge. Quoi ! une privilégiée de Marie parler ainsi !

Tout à coup, pendant le repas, elle s'aperçoit qu'elle tutoie la religieuse, elle en rougit de honte et s'excuse humblement. Elle demande si elle a bien l'habitude de parler

ainsi, et depuis quand. Lorsqu'elle apprend qu'elle agit ainsi depuis des semaines et des mois, elle se confond à demander pardon. La mémoire lui est revenue, elle reconnaît les Sœurs qui sont auprès d'elle, elle revoit tout le passé, encore que confusément. C'est comme un œil longtemps couvert d'une peau qui le voilait et qu'on vient d'enlever : il faut qu'il se réhabitue à la lumière, à la distance, aux couleurs.

Le lundi 24 septembre, elle prend un bain à la piscine le matin, et un dernier le soir. Alors elle se trouve toute métamorphosée : « Il me semblait, dit-elle, que je sortais d'un autre monde. » Elle pleure alors abondamment, elle remercie la Sainte Vierge, elle comprend toute l'étendue de ce bienfait de choix qui l'a fait renaître à la vie matérielle et à la vie du cœur, elle voit, elle prie, elle pleure de joie, elle ne sait comment témoigner sa reconnaissance à l'Immaculée. Si la comparaison n'était pas trop vulgaire, on pourrait dire qu'elle est la chrysalide grossière qui s'est changée en un papillon céleste.

Tous ces détails, nous les empruntons au Dr Dusson, qui a fait à son sujet une savante et minutieuse enquête.

« Mlle Martineau, dit-il, est aujourd'hui comme le commun des mortels, vague à ses occupations en toute liberté d'esprit ; toute excentricité a disparu et aucun de ses actes ne porte plus le caractère de l'impulsivité. L'examen de sa personne, auquel elle s'est prêtée avec la meilleure grâce du monde, ne révèle actuellement aucun stigmate d'hystérie. »

Il se demande ensuite ce qu'il faut conclure de ce fait. « Puisqu'il y avait hystérie, dira-t-on, il n'y a pas de miracle. » Cette affirmation tranchante est exagérée, pour ne pas dire fausse. L'hystérie peut bien se guérir par suggestion ; « mais contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, pour ce que l'on pourrait appeler les faux miracles, notre malade a guéri sans tapage. »

Au lieu de se produire avec cette soudaineté et ces allures dramatiques qui sont la caractéristique des manifestations purement hystériques (au moins le plus souvent), la guérison s'est faite ici avec le plus grand calme, alors que précisément les troubles morbides étaient des plus bruyants, et auraient dû, semble-t-il, disparaître avec solennité, comme ils avaient fait le 11 juin 1905. En second lieu, l'hystérie n'est pas incompatible avec le miracle. Elle peut le simuler, et nous devons nous tenir en garde contre ses surprises ; mais elle ne l'exclut pas. Et puis n'oublions pas que, dans le cas qui nous occupe, l'épilepsie a disparu en même temps que l'hystérie.

Or l'épilepsie est absolument rebelle à toute influence suggestive. La disparition de ce mal suffirait pour affirmer le caractère miraculeux de cette guérison, et il ne resterait plus à s'assurer que de la durée. »

Reste l'hypothèse où, par impossible, une erreur d'interprétation aurait fait à tort rapporter à l'épilepsie des attaques épileptoïdes sous la dépendance de l'hystérie. Le mot « miracle, » dans son acception rigoureuse, devrait alors être rejeté ; mais celui de « guérison merveilleuse » resterait exact. Quant à l'intervention de la Vierge de Massabielle elle serait, même dans ce cas, très possible, bien que non démontrable. Nous, en effet, qui avons vu, de nos yeux vu, comment opère la Grande Guérisseuse du cancer et de la tuberculose, nous ne reconnaissons à personne le droit de lui interdire la guérison des maladies curables.

On ne saurait mieux définir le caractère de cette guérison. Il ne s'agit pas de l'hystérie pure, mais aussi de l'épilepsie. Si Marie Martineau était atteinte d'épilepsie, c'est un miracle. Or le docteur Watering, médecin de l'Asile, a reconnu tous les symptômes de l'épilepsie, et le docteur Périssou qui l'a visitée ajoute : « Dans l'Asile d'Arlac on n'a jamais constaté la guérison d'une épilepsie aussi grave... Aujourd'hui l'équilibre est parfait dans son économie. On ne constate chez elle aucun signe de dégénérescence. »

III

Mais ce qui est plus remarquable encore peut-être que sa guérison, c'est sa transformation morale. C'est une âme nouvelle que la Sainte Vierge lui a rendue. Jusque-là elle vivait d'une vie purement animale, ne pensant qu'à elle-même, par instinct, car elle n'avait pas le sens de la réflexion, elle ignorait absolument ce que c'est que la générosité, le don de soi-même, le sacrifice pour les autres d'une chose qui est agréable. Elle exigeait, elle était impérieuse, grossière, tutoyait les sœurs, leur lançait avec une jouissance de folle l'injure de « Boulon » à laquelle elle n'attachait aucun sens sinon celui de l'insulte et du mépris. Pauvre être malheureux, dégradé, souffrant, incomplet, victime de plusieurs atavismes, elle avait si peu d'humain que ses outrages ne pouvaient atteindre. Elle parlait mal, et personne ne la reprenait, parce qu'elle était inconsciente.

Or dans cette âme fruste, déshéritée, la Sainte Vierge a versé des trésors de délicatesse, de piété, de dévouement et de foi. On lui demande, par exemple, si elle a le projet de se faire religieuse, après une si grande grâce.

— Oh ! non, répond-elle, je ne veux plus quitter cette maison où j'ai trouvé le dévouement admirable de nos Sœurs. C'est ici que j'ai passé ma vie misérable, c'est d'ici que je suis partie pour aller vers la Sainte Vierge qui a été si bonne, si généreuse pour moi, je veux passer ma vie ici !

Il lui serait bien doux de revêtir l'habit virginal des bonnes sœurs qui ont pris soin d'elle avec tant d'affection, et d'aller sous ces

nouvelles livrées soigner des malheureuses comme elle fut ; ce désir, cette ambition serait très légitime, car elle a bien le droit de se consacrer à Dieu ; mais elle ne le veut point parce qu'il lui faudrait quitter ses bienfaitrices et qu'elle pourrait leur causer de la peine. Aussi bien, maintenant qu'elle raisonne, elle se dit que Dieu lui permet de rester auprès d'elles, qu'il trouve même que de sa part ce sera plus parfait, puisqu'elle ne s'en consacrera pas moins à lui, et qu'elle ne quittera pas la maison bénie où elle a goûté ce que c'est que la bonté. Elle se dit encore qu'elle est bien vue des malades, que sa présence leur sera plus utile, et qu'ayant connu leur malheureux état elle aura plus de compassion pour eux, elle les aimera mieux et trouvera les paroles qui réveilleront en eux l'affection endormie, car elle sait mieux leur langage. Elle pourra enfin leur apprendre à aimer la Sainte Vierge.

Elle consacre donc sa vie à ses anciennes compagnes d'infortune, et le docteur Dusson fait remarquer, en homme du métier, ceci qui lui paraît extraordinaire : c'est que « son système nerveux n'en est nullement ébranlé. »

Les visiteuses l'interrogent volontiers, elle raconte simplement, d'une voix très douce, son histoire : « La beauté de son âme, raconte l'une d'elles, se reflète dans ses yeux qu'elle illumine. On la sent profondément heureuse. De temps en temps elle s'interrompt et, ses paupières voilant ses yeux clairs, il semble qu'elle se recueille et poursuive une conversation intérieure. Nous la quittons à regret, et je songe à la délicate pensée du poète : « Nous cherchons en vain autour de nous le beau ; si nous ne l'avons dans le cœur, nous ne le trouverons pas¹. »

Le beau, le voilà, dans cette âme ressuscitée par la Sainte Vierge, car elle porte un rayon de la beauté céleste, tombé du front de Marie.

XIX

LE DOCTEUR BULL

Avant de convertir le peuple, Jésus commençait par guérir ses malades : *et sanabat omnes*. Les guérisons physiques avaient donc pour but la guérison des âmes. La Sainte Vierge continue l'œuvre de son Fils en employant sa méthode. Lourdes nous apparaît semblable à ces foules immenses qui suivaient le Sauveur sur les bords du lac de Génésareth et qui lui amenaient leurs malades. La Sainte Vierge passe, comme faisait Jésus ; elle guérit ceux-ci, mais elle exige d'eux la foi. Jésus passe à son tour, caché sous les voiles eucharisti-

ques, et il dit à ceux qui l'implorent : « Allez ! votre foi vous a sauvés. » Lourdes est surtout un vaste hôpital d'âmes.

Voici une guérison d'âme, à la suite de la foi recouvrée. Et, dans sa bonté, la Sainte Vierge a voulu aussi guérir le corps.

I

Le docteur Bull naquit à Hamilton, dans le Canada, de parents protestants, et d'un protestantisme militant. Dans sa famille, on était orangiste, et les hommes s'engageaient à n'avoir jamais aucune relation avec les prêtres. Son grand-père publiait même à Dublin un journal intitulé : *L'Antidote catholique*.

A leurs yeux le catholicisme était donc un poison.

Il était l'aîné de 13 enfants, dont sept restent vivants. Après avoir étudié la médecine à Montréal, à la faculté de Mac-Gill, il exerçait en 1873 au Massachusetts, quand il se sentit la poitrine atteinte. Il emploie tous les remèdes que lui fournit sa science, et, après huit ans de lutte sans succès contre le terrible mal, il se retire au Colorado dans les montagnes Rocheuses, pour y suivre un traitement spécial. L'air et le séjour de la montagne lui rendent une santé suffisante pour qu'il puisse, en 1883, se fixer à New-York où il s'adonne exclusivement aux maladies des yeux.

De la foi religieuse il n'avait à peu près rien gardé. Il rencontre alors un Juif, Félix Adler, qui lui enlève le peu de christianisme qui lui restait. Félix Adler avait créé une secte où il enseignait la morale sans religion, — comme si on bâtissait une maison sans fondation. — Le jeune docteur est séduit par cette doctrine, il l'embrasse et devient secrétaire de la société. Alors il n'a plus l'ombre d'une croyance : il a abandonné jusqu'au protestantisme, et s'est affilié, sans enthousiasme pourtant, à une loge maçonnique.

Afin d'étudier les maladies des yeux auprès des maîtres de la science, il vient à Paris en 1886. Le professeur Javal l'accueille, l'engage à demeurer auprès de lui et lui promet de beaux succès en France. Le docteur Bull hésite longtemps. Pour conquérir le diplôme français sans lequel il ne pourra exercer, il est nécessaire qu'il apprenne déjà la langue française, et il voit là un obstacle presque insurmontable. Il l'attaque pourtant avec une ténacité tout américaine, et il en triomphe plus rapidement qu'il ne pensait. Les examens sont passés, il a obtenu le diplôme désiré, il remporte même un prix à la Sorbonne, et, plein de confiance dans l'avenir, il s'élance dans la carrière de la médecine où il acquiert bientôt une réputation méritée.

De nouveau, après un labeur aussi acharné, sa santé s'affaiblit et lui inspire des inquiétudes. Il est jeune encore, et peut-être sa

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 164-172.

course va-t-elle s'achever bientôt. Cette pensée amère lui vient quelquefois à l'esprit, et nul sentiment de foi pour le relever, lui assurer qu'après cette vie quelqu'un le récompensera de son travail, de sa bonté, — car il est très secourable pour les pauvres, — quelqu'un aussi qui lui reprochera de ne l'avoir pas connu; de n'avoir pas cherché à le connaître.

Parmi les malades catholiques qu'il soigne, plusieurs s'attachent à lui, et lui sont reconnaissants de son dévouement, des soins empressés et affectueux qu'il leur prodigue, comme à des frères. Ils lui disent qu'ils prient pour lui, et lui, bien qu'il ne connaisse guère le catholicisme que par les très mauvais livres protestants qu'il a lus et qui le calomnient, il respecte leurs convictions, et, quand ils vont mourir, par conscience, il fait toujours venir le prêtre à leur chevet. Il baptise même plusieurs enfants en danger de mort; dans son honnête scrupule pour la liberté de conscience, estimant qu'étant enfants de catholiques, ils doivent par le baptême être introduits dans la religion de leurs pères. C'est aussi pour tout cela qu'on priait beaucoup pour lui à Notre-Dame des Victoires. Il avait trop de vertus naturelles pour ne pas devenir chrétien, pensaient les bonnes âmes qui l'avaient trouvé si bienveillant.

Cependant il est retourné en Amérique avec son ample provision de science acquise auprès des meilleurs professeurs de Paris. Un jour, une dame de Washington à qui il donne ses soins, une protestante qui croyait au Christ, devine que cette âme a besoin de foi. Elle récite chaque jour la prière *Veni Sancte Spiritus* que lui a remise un prêtre catholique, elle l'engage à la réciter comme elle.

« Non, dit-il, je ne crois pas à la prière. D'ailleurs, prier c'est s'abaisser, c'est demander comme un mendiant ! » Cette prière pourtant, il la lit et la trouve fort belle. On ne sait comment il se met à la redire lui-même, matin et soir. Elle lui ouvre un champ d'idées nouvelles, lui élève l'âme, lui découvre des horizons spirituels qu'il ne connaissait pas.

La prière est toujours au commencement de toute conversion, c'est l'élément nécessaire, tout-puissant sur le cœur de Dieu.

Il y avait un mois à peine qu'il la récitait, quand il fut convoqué en décembre 1889 à une réunion de protestants. Croyant que c'était pour une fête de charité, il s'y rendit. Le pasteur lut une épître de saint Paul qui le frappa. Il acheta une Bible et se mit à méditer le Nouveau Testament. Le résultat de cette lecture fut la conviction que Jésus-Christ est Dieu. — Si le Fils de Dieu est venu apporter à la terre la vérité qu'elle ignorait, pense-t-il, il a dû établir une société qui la transmette aux hommes, une Eglise. Où est cette Eglise ?

Chez les protestants ? Ils sont trop divisés entre eux. Chez les catholiques ? Il nourrissait contre eux trop de préventions pour s'arrêter même à cette idée.

Cet état dura deux ans, pendant lesquels il continuait à réciter sa prière : *Veni Sancte Spiritus*.

II

En décembre 1891 un magistrat de New-York lui remet les sermons de Newman écrits avant sa conversion. Il les étudie, il réfléchit, il comprend que la raison ne suffit pas pour conduire à la foi, et que la foi est un don du Saint-Esprit qui est accordé à ceux qui le lui demandent. Dans ce volume il trouve un hymne poétique composé par le célèbre converti pour demander la lumière. C'était en 1833. Newman était parti pour l'Italie avec son ami Froude. Rome le frappe par sa majestueuse unité de doctrine ; mais ses préjugés lui défendent de se rendre, et il écrit à sa sœur : « Oh ! si Rome n'était pas Rome ! mais je crois voir clair comme le jour que l'union avec elle est impossible ! » Il cherche pourtant obstinément la vérité, la lumière, et il est poursuivi par une voix intime qui lui dit « qu'il a une œuvre à accomplir en Angleterre. » Au retour, son bateau est immobilisé par le calme dans les bouches de Bonifacio et une nuit, en se promenant sur le pont, il compose ces strophes où il met toute son âme, où il exprime tous ses désirs de lumière :

Conduis-moi, bienfaisante lumière. Au milieu des ombres qui m'enviromment, oh ! conduis-moi ! La nuit est noire et je suis loin de mon foyer. Conduis-moi ! Garde mes pas. Je ne demande pas à voir la scène lointaine, un seul pas est assez pour moi.

Je n'ai pas toujours été ainsi, je n'ai pas toujours prié pour que tu me conduises ! J'aimais à voir et à choisir ma voie. Mais maintenant, conduis-moi ! J'aimais le jour brillant, et en dépit de mes craintes, l'orgueil dirigeait ma volonté. Ne te souviens pas des années passées.

Ta puissance m'a si longtemps gardé en sûreté ; elle me conduira encore par les rocs et les précipices, les montagnes et les torrents, jusqu'à ce que la nuit finisse, et, avec le matin, souriront ces visages d'anges que j'ai longtemps aimés et que j'ai perdus depuis peu.

Ces paroles le docteur Bull les redit, il les savoura, elles reproduisent bien ses sentiments intimes et ses anxiétés, elles le font prier. En réalité, l'histoire de Newman depuis quelque temps surtout, c'était son histoire. Comme lui, il soupirait après la lumière et il comprenait que Dieu lui avait fait éviter bien des périls parmi la nuit noire de son âme. Il prit la résolution de chercher comme lui la lumière dans l'Eglise catholique.

Une amie à qui il s'est confié lui a remis le Catéchisme de Westminster. Il le lit et tout lui paraît logique, naturel et vrai. Il revient à Paris où il se lie avec le P. Mathieu, un

Passionniste irlandais, qui lui fait lire des livres de controverse de ministres protestants convertis. Le travail intérieur se poursuit lentement dans son âme. En décembre 1891 il assiste à la messe dans la chapelle des Assomptionnistes de la rue François-Ier. C'est la première fois, il n'y comprend rien. Peu après une dame le conduit rue de Lubeck dans une chapelle de religieuses, il est frappé surtout du recueillement de l'assemblée : « Jamais, dit-il, je n'avais vu prier avec cette ferveur. »

Jusque-là pourtant, il n'avait pas songé à prier la Sainte Vierge ; une grâce particulière lui donne cet attrait au mois de mai 1892 ; alors il la prie avec confiance, avec amour, d'un cœur tout filial, et l'œuvre de sa conversion avance rapidement. Pour l'achever il lui faut la grâce de la maladie, de « la bonne souffrance. » Car sa santé s'est faite chancelante, puis le mal s'est aggravé, la fièvre le dévore, sa poitrine lui donne des inquiétudes telles qu'il se croit aux portes de la mort.

Alors il se décide, il recevra le baptême et se fera catholique. Mais auparavant il tient à informer ses parents de sa décision. Ils sont tous deux protestants convaincus, et il craint leur désaveu. Sa mère lui répond et lui accorde la permission qu'il sollicitait avec respect ; son père ne lui répond pas, mais depuis ce jour il cesse de blasphémer contre la religion catholique.

Au mois de juillet donc, après s'être fait instruire par le P. Mathieu, ne trouvant plus aucune difficulté à croire les vérités de la foi, éclairé par une grâce supérieure de cette lumière qu'il a si longtemps implorée, il fait son abjuration, le 25 juillet 1892, dans l'église des Passionnistes et dans la chapelle de la Sainte Vierge. C'est là aussi qu'il reçoit le baptême.

L'âme est guérie, mais non le corps.

III

Quelques jours après il part pour Arcachon, avec 38 et 39 degrés de fièvre. Mais dans sa joie de posséder la foi, il ne s'en préoccupe point, il ne pense qu'à son bonheur, qu'à la lumière intérieure qui l'éclaire, le console et l'enflamme d'amour. Il répare en quelque sorte le temps perdu et s'abandonne à la douceur des jouissances de l'âme qu'il a connues trop tard. La nuit, il lui arrive de s'éveiller, et la pensée qui lui vient aussitôt c'est celle de sa conversion, de sa félicité, et il s'écrie : « Je suis catholique ! » C'était le cri de sainte Thérèse en mourant. « Et aussitôt, dit-il, tout s'éclairait devant moi. »

Il venait à Arcachon pour y rétablir sa santé, voulant épuiser tous les moyens naturels. Au bout d'un mois, comme il ne constate aucune amélioration sensible, il se dirige résolument sur Lourdes.

C'est à la fin d'août. Il entend la messe des Alsaciens-Lorrains, il regarde arriver les pèlerinages bretons ; la vue de tant de ferveur lui fait désirer vivement de faire sa Première Communion. Le P. Burosse l'y prépare, et il reçoit pour la première fois le corps de Jésus-Christ dans l'église du Rosaire, le 1^{er} septembre.

« J'accompagnai ce cher confrère à l'autel, écrit le Dr Boissarie, je fus son témoin ; j'ai encore bien présentes à l'esprit les émotions de ce jour ; sa foi si vive faisait notre admiration. »

La Sainte Vierge n'entendait pas laisser son œuvre inachevée. Ici elle avait interverti l'ordre habituel, elle avait d'abord guéri l'âme, elle guérirait ensuite le corps. Il était malade, toujours brûlé par la fièvre, mais il avait confiance en Elle, confiance qu'Elle lui rendrait pleinement la santé. De même que son âme s'était ouverte lentement à la lumière, la santé ne lui revint que peu à peu. Il demeura quelque temps à Lourdes, achevant en quelque sorte sa conversion, grandissant dans l'énergie de sa ferveur, et quand il rentra à Paris à la fin de septembre, sa guérison était complète.

De plus il revenait apôtre. Il pensait à ses amis, à ceux de son pays et de sa race qui n'ont pas le bonheur de croire, et il se met à travailler pour ouvrir à la lumière les yeux de leur âme : « J'ai tant souffert d'être privé de la foi, disait-il, je comprends si bien les dangers que l'on court lorsqu'on en est privé, que je voudrais procurer à tout le monde le bienfait que j'ai reçu. »

Il a pitié d'eux et il les aime. Aussi les Américains se pressent chez lui, ainsi que les Anglais. Ceux qui ne viennent pas, il se met à leur recherche. Comme Newman, dont il leur fait méditer l'exemple, ils ont soif de vérité, ils savent que le plus grand mal c'est « de pécher contre la lumière. » Ils discutent longuement chaque point de la foi, c'est si long le travail de transformation d'une âme ! Mais ils ne se rebutent point, ils veulent comprendre et savoir. La Sainte Vierge les ramène par la raison plutôt que par le sentiment, par l'esprit plus que par le cœur, et le docteur Bull est infiniment plus heureux de leur avoir obtenu la lumière de l'âme, à force de raisonnement affectueux et de prière, que d'avoir rendu la vue physique aux aveugles¹.

¹ L'Œuvre de Lourdes, p. 185-193.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 maii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 19 mai 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Fête du Saint-Sacrement. — L'Eucharistie, principe de force, 353.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXIII. 1^{re} dimanche après la Pentecôte, 356. — XXXIV. Pour la Fête-Dieu, 359.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XVII. L'homicide, 363. — XVIII. Le scandale, 364.

Fleurs de Lourdes. — XX. Kersbilck l'aveugle, 365. — XXI. Mme Marie Marché, 367. — XXII. Juliette Benoît, 370. — XXIII. M. Charles-Auguste, 373. — XXIV. Esther Brackmann, 375. — XXV. Louise Pérotin, 378.

Panegyrique de Saint Philippe de Néri. — L'amour de la jeunesse et l'amour de l'Eglise, 380.

POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

L'EUCARISTIE, PRINCIPE DE FORCE

Omnia possum in eo qui me confortat.

Je puis tout en celui qui est ma force.

Mes frères,

Représentons-nous un amphithéâtre romain, au moment où les martyrs vont y faire leur entrée. Déjà sur les gradins fourmille une foule bruyante et joyeuse, joyeuse parce que tout à l'heure ses yeux vont se repaître de sang chrétien. Du fond de leur cachot, les martyrs peuvent entendre cette clameur confuse où des milliers de voix se fondent en un seul cri : « Aux bêtes, les chrétiens ! »

Cependant des esclaves répandent du sable sur l'arène déjà ensanglantée et y introduisent les martyrs. Ils sont là, debout, immobiles, éblouis par la lumière aveuglante et crue. Aux vociférations de tout à l'heure a succédé un silence effrayant. La populace se tait pour mieux savourer l'horreur du spectacle. Tout à coup voici que des rugissements éclatent : on ouvre la cage des bêtes féroces. Les martyrs ne peuvent se défendre d'un mouvement de frayeur. Quelques instants encore, et ils vont être dévorés tout vivants. Pour échapper à cette mort affreuse, ils n'auraient qu'un mot à dire : « Je renonce au Christ ! » Et César leur ferait grâce, et ils sortiraient de l'amphithéâtre aux applaudissements de la foule. Mais ce mot, ils ne veulent pas le dire ; ils aiment mieux souffrir mille morts que de renier leur foi. — Pourquoi cela ? Qui a donné

à des enfants, à de faibles femmes, ce courage surhumain ? C'est que ce matin, à la faveur d'un déguisement, un prêtre s'est introduit dans leur cachot et a déposé sur leurs lèvres le pain qui fait les forts, la sainte Eucharistie. Réconfortés par cet aliment céleste, ils voient venir à eux les lions sans reculer d'un pas ; et pendant que leurs membres sont broyés par la dent des bêtes, ils sourient aux anges qui descendent du ciel et leur présentent les palmes du triomphe.

Dans ce grand amphithéâtre qui s'appelle la vie, nous aussi, mes frères, nous avons à combattre contre un lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant une proie à dévorer : c'est le démon. Nous avons à combattre contre les passions que, pour venir à bout de notre faiblesse, il lance sur nous, telle qu'une meute acharnée et aboyante. Qui nous soutiendra dans cette lutte, lutte incessante puisqu'elle doit durer autant que notre vie, lutte dramatique puisque l'enjeu n'en est autre que notre avenir éternel ? Ce sera le même pain céleste qui fortifiait les martyrs dans l'arène. Seule la sainte Eucharistie peut nous donner la force de dompter les passions de notre cœur : l'orgueil, l'impureté, l'égoïsme, pour y faire régner à la place les belles vertus chrétiennes : l'humilité, la pureté et la charité.

I

Et d'abord l'Eucharistie nous aide à réprimer l'orgueil. — La forme de l'orgueil la plus commune, et peut-être la plus dangereuse, c'est le respect humain. C'est cette faiblesse déplorable qui, par crainte d'une moquerie, d'un mot piquant, nous fait tomber dans les fautes les plus graves. Que de jeunes gens, par exemple, n'ont pas plutôt quitté leur famille ou leur paroisse pour s'en aller dans les grandes villes, qu'ils abandonnent la religion de leur enfance ! Ils se dépouillent de leurs habitudes religieuses comme d'un habit démodé. Comment expliquer leur défection ? Est-ce que leur foi a été détruite ou seulement ébranlée ? Pas toujours ; mais dans le pays où ils résident, ce n'est pas la mode d'aller à l'église, et ils n'y vont pas. Ils suivent mollement, lâchement le courant qui les entraîne, oubliant cette menace de Notre-Seigneur : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. »

Ah ! s'ils avaient médité sur la vie et les exemples du Sauveur, qu'ils eussent été plus courageux contre le respect humain ! Jésus en effet a convaincu le monde d'erreur et de mensonge. Il était Dieu, et il a prouvé sa divinité par des miracles incontestables. Il était l'innocence et la sainteté même ; et il

pouvait porter ce défi aux Pharisiens jaloux : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Cependant que n'a-t-on pas dit de lui ? Pour les uns, c'était un imposteur, un séducteur du peuple ; pour d'autres, s'il chassait les démons, c'était au nom de Bêélzébul, prince des démons. Et vous savez que devant le tribunal de Pilate la populace juive qu'il avait comblée de bienfaits, réclama à grands cris sa mort. Après cela, quel cas devons-nous faire des jugements du monde ? S'il s'est trompé sur Jésus, et aussi grossièrement, il peut bien aussi se tromper sur nous. Par conséquent toutes les fois que son jugement est en opposition avec celui de Dieu, nous n'en devons tenir aucun compte. Laissons-le dire : qu'importent après tout ses critiques et ses railleries pourvu qu'au fond de notre cœur nous entendions la voix de Jésus qui nous dit : « Mon enfant, je suis content de toi. »

Les abaissements incroyables de Jésus dans l'Eucharistie nous donnent encore une grande leçon d'humilité. C'était peu pour lui de descendre du ciel en terre, et de condenser pour ainsi dire son immensité dans la petitesse d'un corps d'enfant. C'était peu pour lui de s'astreindre à un travail réputé servile et de manier la scie et le rabot comme le plus humble des ouvriers. Il a voulu s'abaisser encore davantage. Comment cela ?

Dans la personne humaine de Jésus la Divinité n'avait pas voilé tout son éclat. Elle rayonnait dans la beauté du visage, dans l'éclat du regard, dans le charme de cette parole éloquente qui captivait les foules. Mais dans l'Eucharistie ce reflet même disparaît et s'efface ; il ne reste qu'une apparence de pain qui dans la manducation perd jusqu'au dernier vestige de beauté et de forme. Quelle humiliation !

Si encore les hommes, touchés d'un tel amour, s'en montraient reconnaissants ! Si leur vie n'était qu'une perpétuelle action de grâces ! Mais non ; en retour de tant de bienfaits Jésus ne reçoit trop souvent qu'ingratitude et outrages. Que de blasphèmes, que de profanations, que de sacrilèges ! Et dans combien d'églises reste-t-il seul des journées entières, n'ayant près de lui que la lampe du sanctuaire dont la lucarne vacillante semble prier pour ceux qui ne prient pas ! Et Jésus souffre tout cela. Il ne proteste pas contre les outrages de ses ennemis, ni même contre l'indifférence de ses amis. Il garde dans l'hostie un silence éternel. Quelle leçon d'humilité ! Ah ! si nous l'avions bien comprise, au lieu de rechercher la faveur des hommes, comme nous aimerions la vie cachée en Dieu, soucieux uniquement de le servir et de lui plaire !

II

C'est encore l'Eucharistie qui nous donne la force de résister aux passions impures. Ah !

ces malheureuses passions, combien elles font de victimes ! Que d'âmes elles entraînent dans l'oubli de Dieu et dans l'impiété ! Un poète contemporain nous a confessé en des pages émouvantes que, s'il perdit la foi dans sa jeunesse, ce ne fut pas pour une autre cause. Ce qui l'éloigna de Dieu, ce ne fut pas le doute, mais, comme il s'exprime lui-même, « la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux. » Pour étouffer ses remords, il se plongea dans les plaisirs ; pour pécher plus librement, il désira perdre la foi. Son souhait fut exaucé : il la perdit.

C'est une histoire commune que celle-là, aussi commune qu'elle est navrante. Voulez-vous qu'elle ne devienne pas la vôtre ? Recourez au grand préservatif que Jésus vous propose : la sainte Eucharistie. La grâce spécifique de ce sacrement est une grâce de force. L'Eucharistie est une nourriture, un repas spirituel, comme l'indiquent les espèces sacramentelles du pain et du vin. Or de même qu'après un repas substantiel et abondant les forces corporelles sont restaurées, de même après une bonne communion l'âme prend une vigueur nouvelle.

Sans doute, cette force n'est pas toujours utilisée sur-le-champ, mais elle forme en nous comme une réserve que nous retrouvons au moment du danger. Faites appel à votre expérience intime. N'est-il pas vrai que parfois vous avez repoussé des tentations, machinalement pour ainsi dire et sans presque y songer ? Le démon vous proposait la pensée du mal ; et aussitôt, sans même réfléchir aux raisons de votre refus, vous détourniez la tête. D'où vous venait cette décision et cette énergie qui vous étonnaient vous-mêmes ? C'est que Jésus était en vous, ce Jésus que vous aviez invoqué dans vos précédentes communions ; et à votre insu même il vous communiquait la force dont, à cet instant précis, vous aviez besoin.

Le souvenir des communions passées est aussi d'un grand secours contre les tentations. Pendant que le démon essaie de nous séduire, tandis qu'il fait miroiter à nos yeux le mirage du plaisir coupable, Jésus nous dit de son côté : « Mon enfant, je t'ai aimé d'un amour infini. Toutes les fois que tu l'as voulu, je me suis donné à toi dans la communion. Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Et après cela tu voudrais m'abandonner, me trahir, me vendre pour les trente deniers de Judas ? Non, mon enfant, tu ne feras pas cela. Tu repousseras loin de toi cette tentation qui t'obsède ; et en retour je te donnerai cette joie ineffable que je réserve à ceux qui savent se mortifier et se contenir pour mon amour. » Croyez-le bien, mes frères, il n'est pas de pensée plus reconfortante ni qui nous prémunisse davantage contre les défaillances.

Enfin dans la pensée même des communions à venir, le fidèle trouve une sauvegarde contre sa faiblesse. Je suppose que vous preniez vis-à-vis de vous-mêmes l'engagement de communier chaque mois, chaque semaine ou même plus souvent si votre confesseur vous y autorise. Lorsque vous serez pressés par la tentation, la pensée de la communion prochaine se présentera à votre esprit. Vous vous direz : « Dans quelques jours, dans quelques heures il faudra me retrouver en présence de mon Dieu. Et si je l'offense par un péché grave, comment subir ses reproches, comment soutenir son regard ? »

Alors l'imposante cérémonie du Vendredi Saint se représentera à votre souvenir. Vous savez que ce jour-là le prêtre, après avoir ôté le voile qui couvrait la croix et s'être prosterné trois fois devant elle, la présente aux adorations de la foule. Et pendant que les fidèles la couvrent de baisers et de larmes, le chœur chante sur une mélodie lente et triste les Impropre, c'est-à-dire les reproches de Jésus à son peuple : « Mon peuple, que t'ai-je fait et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Pour toi j'ai flagellé l'Egyptien et ses premiers-nés ; et toi, tu m'as accablé sous les coups de la flagellation. Je t'ai tiré de la servitude d'Egypte et de la main de Pharaon ; et toi, tu m'as livré entre les mains de mes ennemis. Je t'ai nourri de la manne dans le désert ; et toi, tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre. Je t'avais planté comme une vigne choisie ; et au lieu d'un raisin délicieux, tu n'as produit pour moi que des ronces et des épines. Mon peuple, encore une fois, que t'ai-je fait et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. »

Vous comprenez, mes frères, le sens de ce langage symbolique. C'est comme si le Sauveur disait au fidèle : « Mon enfant, par la grâce de mes sacrements, et en particulier par le baptême et la pénitence, je t'ai affranchi de l'esclavage du démon ; et maintenant tu veux me chasser de ton cœur pour y introduire mon ennemi et le tien ? Je t'ai nourri, combien de fois ! de la manne eucharistique ; et tu voudrais m'abreuver de fiel et me crucifier de nouveau par le péché mortel ? » La pensée de ces reproches est insupportable à une âme généreuse et délicate ; et plutôt que de les mériter, elle est prête à tous les sacrifices.

III

Enfin la passion la plus enracinée dans le cœur humain, celle qui survit à toutes les autres jusque dans les glaces de la vieillesse, c'est l'égoïsme. Passion absorbante qui ferme notre cœur à la pitié ; passion la plus contraire à l'esprit évangélique, qui est fait surtout de charité ; passion funeste à notre salut,

car ceux qui l'auront méconnu dans la personne des souffrants et des pauvres, le Christ aussi les méconnaîtra au dernier jour. Mais de cette passion, si impérieuse soit-elle, l'Eucharistie vient à bout comme des autres.

Jésus nous y donne en effet le plus bel exemple d'amour qui se puisse concevoir. Je suppose qu'un monarque ne pouvant venir en aide à tous les indigents de son royaume et regardant le luxe qui l'entoure comme une insulte à leur misère, se décide à partager leur sort. Il quitte son palais, se revêt d'habits grossiers et se nourrit du pain des pauvres : la générosité d'une telle compassion nous toucherait jusqu'aux larmes. Mais si, poussant jusqu'au bout son amour pour son peuple, il se dévouait à la mort pour le sauver, les termes nous manqueraient pour exprimer notre admiration.

Cependant Jésus nous a aimés davantage encore. Non seulement il a quitté son palais magnifique du ciel pour descendre sur cette terre froide et ténébreuse et comme dans les catacombes de la création. Non seulement il s'est fait pauvre pour nous, lui qui était si riche. Non seulement il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang afin de payer notre dette à la justice divine. Mais dans sa bonté infinie il a voulu se faire pain, afin de nous servir de nourriture. Ah ! l'apôtre saint Jean a raison de dire que « Jésus ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les a aimés jusqu'au bout » ; jusqu'au bout, c'est-à-dire autant qu'on peut aimer, jusqu'aux extrêmes limites de l'amour.

Ce qui nous empêche d'aimer jusqu'au bout, c'est l'égoïsme. Nous hésitons à donner aux autres notre tendresse, nos forces, nos biens, de crainte sans doute qu'il n'en reste pas assez pour nous. L'amour de Jésus ne connaît pas cet obstacle. Etant Dieu, il nous a aimés en Dieu, c'est-à-dire infiniment. Il nous a aimés jusqu'à la crèche, jusqu'au Calvaire, jusqu'à l'Eucharistie. Il nous eût aimés davantage encore s'il avait pu. Mais devant la merveille eucharistique il a dû s'arrêter, car « encore qu'il fût infiniment puissant, il ne pouvait faire plus ; encore qu'il fût infiniment sage, il ne pouvait faire mieux ; encore qu'il fût infiniment riche, il ne pouvait donner davantage. »

L'amour de Jésus doit être la règle et la mesure du nôtre : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Pouvons-nous donc refuser quelque chose à nos frères quand dans la communion un Dieu se donne tout entier à nous ? Pouvons-nous leur tenir rigueur, leur garder rancune, quand malgré toutes nos offenses Jésus-Hostie nous prodigue les caresses ineffables de son amour ? C'est ainsi que l'Eucharistie est une source vive de générosité et de dévouement ; c'est le

foyer divin qui allume dans tous les cœurs bien disposés la flamme de la charité chrétienne.

**

Il est dit dans la sainte Ecriture que le prophète Elie, poursuivi par des ennemis implacables, se sauva dans un désert immense et sans eau. Après avoir marché quelques jours dans le sable brûlant, il s'arrêta épuisé. « Seigneur, s'écria-t-il, je suis à bout de forces, laissez-moi mourir ici ! » Et se couchant sous un tamarin, il s'endormit d'un profond sommeil. Or pendant qu'il dormait, l'ange de l'Eternel lui apparut et lui dit : « Lève-toi ; prends et mange. » Elie se réveille et voit à ses côtés un pain cuit sous la cendre et un vase plein d'eau. Il prit cette nourriture qui lui était envoyée du ciel ; et, réconforté par elle, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu.

Comme le prophète de la loi ancienne, nous aussi, mes frères, nous avons à traverser un désert morne et brûlant qui s'appelle la vie. Comme lui, nous sommes poursuivis par des ennemis acharnés à notre perte, le démon et le monde. Comme lui encore, peut-être à certaines heures avons-nous senti la lassitude nous envahir ; peut-être dans notre découragement avons-nous dit à Dieu : « Mon Dieu, vos commandements sont bien difficiles, je ne pourrai les observer tous ; je n'aurai pas le courage de persévérer jusqu'à la fin. » Mais voici qu'en ce moment l'ange du Seigneur vous montre le tabernacle en vous disant : « Regardez : c'est là qu'est le pain vivant qui donne la vie au monde ; prenez et mangez. » Ne résistez pas plus longtemps à cette invitation céleste. Approchez-vous souvent de la table eucharistique ; et fortifiés par la chair et le sang du Christ, vous aussi vous marcherez sans défaillance jusqu'à la montagne de Dieu, c'est-à-dire jusqu'au ciel.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXIII

1^{er} Dimanche après la Pentecôte

L'INDULGENCE A L'ÉGARD DU PROCHAIN

Suite du saint Evangile selon S. Luc (VI, 36-42)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

36. « Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.

37. « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés ; remettez, et il vous sera remis.

38. « Donnez, et il vous sera donné ; on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, secouée et débordante ; car la mesure même avec laquelle vous aurez mesuré, mesurera pour vous. »

39. Il leur faisait encore cette comparaison : « Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous les deux dans le fossé ? »

40. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître : mais chacun sera parfait, s'il est comme son maître.

41. « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? »

42. « Et comment peux-tu dire à ton frère : « Frère, laisse-moi ôter la paille de ton œil ; » toi qui ne vois pas la poutre dans le tien ? Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, et tu verras ensuite à ôter la paille de ton frère ! »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Pourriez-vous nous dire quel a été l'objet principal des leçons évangéliques de ces derniers dimanches ?*

— L'Eglise nous a fait méditer surtout les pages qui rappellent la Passion du Sauveur, sa Résurrection et les apparitions qui l'ont prouvée, puis les admirables effets de la venue de l'Esprit-Saint.

— *Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ces passages de l'Evangile ?*

— C'est que les jours qui viennent de s'écouler sont exactement les jours anniversaires de ceux où se sont accomplis les grands mystères proposés à notre souvenir et à nos méditations.

— *Quelle est la perfection divine mise en lumière par toutes ces merveilles ?*

— C'est la bonté infinie de Dieu et son inépuisable miséricorde. Chacune des trois personnes divines nous l'a manifestée et l'Eglise le reconnaît en nous faisant rendre hommage aujourd'hui à la Sainte Trinité toute entière.

— *Cette pensée de la miséricorde divine n'a-t-elle pas aussi inspiré le choix qu'a fait l'Eglise du texte évangélique de ce dimanche ?*

— De fait, elle a choisi un passage où il est parlé de cette miséricorde et où Jésus nous dit d'être miséricordieux, comme le Père céleste est miséricordieux.

— *Quand Jésus nous a-t-il donné ce précepte ?*

— C'est au cours des solennelles instructions données aux apôtres qu'il venait de choisir et aux foules qui le suivaient, à la fin de la première année de sa vie publique.

— *Quel fut l'objet de cet important enseignement ?*

— Jésus reprit en le complétant tout ce qu'il avait déjà eu l'occasion de dire pendant cette première année de sa prédication.

— *Comment appelle-t-on ce grand discours ?*

— On l'appelle le *Sermon sur la montagne*, parce qu'il fut donné sur une montagne de la Galilée. On l'appelle aussi le *Code évangélique*, parce qu'il précise la loi que doit suivre tout disciple du Sauveur.

— *A-t-il changé la loi que Dieu avait donnée aux Juifs sur le mont Sinaï ?*

— La loi chrétienne ne pouvait pas abolir la Loi mosaïque ; Jésus déclare en effet qu'il est venu non pas pour détruire la Loi, mais pour lui donner toute sa perfection.

— *Qu'a donc fait Jésus en promulguant son code ?*

— Il a expliqué et complété les préceptes du Décalogue et redressé les fausses interprétations que les docteurs juifs en avaient données.

— *Connaît-on la montagne qui fut comme le Sinaï de la loi chrétienne ?*

— Oui, elle se trouve à l'ouest de la mer de Galilée, à peu près à la hauteur de Tibériade, et à trois heures de marche à partir du lac.

— *Comment l'appelle-t-on ?*

— Les Arabes l'appellent les *Cornes de Hattin*, du nom du petit village qu'elle domine, et à cause des deux rochers en pointe qui la terminent à l'est et à l'ouest.

— *Est-elle connue sous un autre nom ?*

— La tradition chrétienne l'a appelée la *Montagne des Béatitudes*, parce que le Sauveur a commencé son grand discours par les huit Béatitudes, dont nous aurons l'occasion de parler en expliquant l'Evangile de la Toussaint.

— *Quels sont les Evangélistes qui nous ont conservé ces solennels enseignements du Sauveur ?*

— S. Mathieu et S. Luc. Le premier nous les donne plus développés ; cependant S. Luc nous fournit quelques détails qui ne se trouvent pas dans S. Mathieu.

— *Par exemple ?*

— S. Luc permet de fixer l'endroit de la montagne où Jésus se tenait pour enseigner les foules : c'était dans un endroit en plaine ; tandis que S. Mathieu nous dit seulement que Jésus était sur la montagne.

— *La configuration de la montagne nous explique-t-elle ce détail ?*

— Oui, car entre les deux pics qui la terminent, s'étend un assez large plateau, autour duquel des fragments de rochers tracent comme une ceinture de sièges naturels. C'est là que fut donnée la Loi nouvelle.



§ 2. — *Explication du texte*

— *Quel est l'objet de cette page d'Evangile ?*

— C'est une règle pratique de conduite à l'égard du prochain, conséquence du principe que Jésus a déjà promulgué.

— *Pourriez-vous nous rappeler ce principe ?*

— Jésus a dit au commencement de son discours : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ; » et il vient de recommander d'être miséricordieux comme le Père céleste est miséricor-

dieux. Il en conclut qu'il faut être miséricordieux à l'égard du prochain.

— *De quelle miséricorde parle-t-il spécialement en cet endroit ?*

— 1^o Il explique l'indulgence qu'il faut avoir pour le prochain ; 2^o il en montre les avantages ; 3^o enfin il fait voir les conséquences du manque d'indulgence.

1^o L'indulgence qu'il faut avoir pour le prochain

— *Que faut-il faire pour être indulgent à l'égard du prochain ?*

— Nous devons nous abstenir de le juger ou de le condamner, nous devons en outre lui pardonner et lui faire l'aumône dont il peut avoir besoin.

— *Qu'est-ce que Jésus-Christ nous prescrit en nous disant : « Ne jugez pas » ?*

— Il nous commande de bannir de notre cœur et de notre esprit les jugements téméraires par lesquels on interprète défavorablement les actions ou les intentions du prochain.

— *Comment accomplir ce premier précepte ?*

— Il faut s'abstenir d'examiner la conduite de ceux dont nous n'avons pas la charge, ou de scruter les motifs qui les font agir.

— *Pourquoi Jésus nous interdit-il de juger le prochain ?*

— C'est parce que Dieu ne nous a pas établis juges de nos frères, et parce que nous n'avons pas les données nécessaires pour pouvoir les juger selon la vérité ; en effet, nous ne connaissons pas le fond de leur cœur.

— *Que nous commande le Sauveur, en nous disant : « Ne condamnez pas » ?*

— Il nous ordonne d'interpréter favorablement tout ce que fait le prochain et d'excuser tout ce qui peut être excusé.

— *Mais quand la faute du prochain est évidente, comment alors ne pas le condamner ?*

— Il faut alors mettre la faute au compte de l'ignorance ou de la faiblesse, et, dans tous les cas, oublier ou dissimuler le mal que le prochain a pu faire, n'y point penser et n'en jamais parler.

— *Comment accomplira-t-on cet autre précepte : « Pardonnez » ?*

— Celui-là pardonne qui ne rappelle jamais les fautes passées du prochain, qui s'efforce de les oublier, qui n'en entretient point les autres, et qui, dans sa manière d'agir, ne fait aucune différence entre ceux qui ne l'ont point offensé et ceux qui auraient eu des torts à son égard.

— *Quelle aumône prescrit le Sauveur en nous disant : « Donnez » ?*

— Il nous ordonne d'être attentifs à tous les besoins que peut éprouver le prochain et de lui donner généreusement ce qui doit le soulager dans ses nécessités spirituelles ou corporelles.

2^e Avantages de cette indulgence

— *Qu'est-il promis à ceux qui ne jugent pas les autres ?*

— Eux-mêmes ne seront pas jugés défavorablement ; souvent le monde les estimera, mais surtout, au tribunal du souverain Juge, ils seront jugés avec miséricorde.

— *Et ceux qui n'auront point condamné les autres, seront-ils condamnés ?*

— Ils ne le seront pas, le Sauveur le promet. Malgré sa malignité, le monde est souvent indulgent pour ceux qui sont indulgents, et toujours Dieu se montrera plein de clémence à leur égard.

— *Comment arrivera-t-il que Dieu ne les condamnera pas, même s'ils sont pécheurs ?*

— En récompense de leur indulgence et de leur charité à l'égard des autres, il leur donnera la grâce de la conversion. C'est ce que le Sauveur promet, en ajoutant que ceux qui pardonnent seront eux-mêmes pardonnés.

— *Et que sera-t-il donné à ceux qui auront donné ?*

— Il leur sera rendu bien plus qu'ils n'ont donné eux-mêmes.

— *Comment Jésus fait-il comprendre toutes ces maximes de charité ?*

— Par une comparaison qu'il emprunte à la manière dont se font souvent les échanges. Quand les choses échangées sont les mêmes, la même mesure sert pour celui qui donne et pour celui qui reçoit.

— *D'après quelle règle doit se faire alors l'échange ?*

— Avant tout, d'après les règles de la justice ; c'est-à-dire qu'à celui qui donne il doit être rendu autant qu'il a donné.

— *Quelle est déjà la conséquence que laisse deviner le Sauveur ?*

— C'est que tout sera pardonné à celui qui aura bien pardonné, et qu'il sera rendu généreusement à celui qui aura donné généreusement.

— *Mais le Sauveur ne fait-il pas espérer mieux encore ?*

— Bien certainement, car, en continuant sa comparaison, il nous fait entendre que la miséricorde divine nous rendra bien plus que nous n'aurons donné nous-mêmes.

— *Que dit-il donc ?*

— La mesure avec laquelle Dieu nous rendra ne sera pas seulement remplie ; mais les biens y seront entassés et pressés ; puis la mesure sera secouée pour qu'il n'y ait pas le moindre vide ; et cela fait, il y sera encore ajouté pour qu'elle déborde largement.

— *Qu'est-ce que cela indique ?*

— Cela indique que ceux qui auront été miséricordieux seront traités avec une miséricordieuse et infinie générosité.

3^e Conséquences du manque d'indulgence

— *Ce qui vient d'être dit ne montre-t-il pas déjà comment seront traités ceux qui ne sont pas indulgents pour autrui ?*

— La manière dont Jésus s'exprime laisse suffisamment conclure que ceux qui jugent ou condamnent, seront eux-mêmes jugés sévèrement et condamnés ; que ceux qui ne pardonnent pas, n'auront aucun pardon ; et que ceux qui ne donnent pas, ne recevront rien.

— *Mais le divin Maître ne condamne-t-il pas formellement ceux qui s'arrogent le droit de critiquer ou de censurer les autres ?*

— Il les compare à un aveugle qui prétend conduire un autre aveugle, à un maître incapable, et il les traite d'hypocrites.

— *Pourquoi ces censeurs des actes d'autrui sont-ils des aveugles prétentieux ?*

— Ils sont aveugles parce qu'ils ne voient pas leurs propres défauts, et, par suite, ne distinguent pas nettement la voie qu'ils ont à suivre eux-mêmes. Ils sont prétentieux parce que malgré cela, ils s'attribuent sur les autres une supériorité qu'ils n'ont pas, et prétendent les diriger là où ils ne peuvent eux-mêmes se conduire.

— *Quelle est la conséquence fatale de cet aveuglement ?*

— C'est qu'ils iront eux-mêmes au précipice, en y conduisant les autres.

— *Comment sont-ils de mauvais maîtres ?*

— Ils sont mauvais maîtres, parce qu'étant pleins de défauts, ils ne peuvent guère former des disciples vertueux.

— *Quelles raisons en donne le Sauveur ?*

— Il en donne deux. La première, c'est que le disciple ne peut dépasser le maître. La seconde, c'est que le disciple se croira parfait quand il aura imité son maître ; si donc le maître est imparfait, le disciple ne peut manquer de l'être.

— *Montrez-nous comment ces juges de la conduite des autres sont aussi des hypocrites ?*

— En critiquant les moindres défauts du prochain, ils se donnent les dehors d'une justice parfaite, et en réalité ils sont pleins d'imperfections ; ils se montrent pris de zèle pour le bien, et ils n'en ont aucun souci pour eux-mêmes ; ils semblent prendre en main les intérêts des autres, au fond ils ne satisfont que leur orgueil.

— *Comment Jésus fait-il comprendre ce qu'il y a d'irraisonnable et d'odieux dans leur manière d'agir ?*

— Il les compare à celui qui ayant une poutre dans l'œil essaierait de guérir celui qui n'y a qu'un léger brin de paille.

— *N'y a-t-il pas une grande différence entre une poutre et un simple fétu de paille ?*

— Elle est immense ; mais la comparaison, sous une forme qui peut paraître exagérée, fait

mieux ressortir la condamnation que Jésus prononce contre ceux qui épient les moindres fautes ou les moindres défauts chez les autres et qui ne songent point à réformer leur conduite.

+

§ 3. — Enseignements de l'Evangile

— Voudriez-vous résumer en quelques mots les règles de conduite données dans l'Evangile que nous venons d'expliquer ?

— Jésus ordonne à tous ses disciples d'être en tout charitables à l'égard du prochain : dans leurs pensées, pour ne point le juger défavorablement ; dans leurs sentiments, pour lui pardonner ; dans leurs paroles, pour ne pas le condamner ; dans leurs actions, pour lui faire du bien.

— Par quoi faut-il commencer pour arriver à pratiquer ainsi l'indulgence ?

— Il faut mettre en acte la maxime qui termine l'Evangile : « Ote d'abord la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu verras à enlever la petite paille qui est dans l'œil de ton frère. »

— Cela signifie ?

— Cela signifie qu'il faut d'abord s'occuper de soi-même pour réformer ses défauts, avant de songer aux défauts d'autrui.

— A qui s'adresse cet ordre formel ?

— A tous les chrétiens sans exception. Mais il s'impose surtout à ceux qui ont mission de conduire les autres, ou dont les exemples peuvent avoir une plus grande influence.

— Pourquoi ?

— Parce que ceux qui par leur vocation ou leur condition ont sur les autres une supériorité quelconque, ne peuvent nullement être de ces aveugles qui conduiraient au précipice, ou de ces maîtres imparfaits dont les défauts favoriseraient les vices de ceux dont ils ont la charge.

— Les pères et les mères sont donc tenus spécialement de veiller sur leur conduite ou leurs défauts ?

— Oui, car les enfants ont les yeux sur eux pour les imiter, et les exemples des parents ont plus d'influence que toutes les recommandations.

— Ceux qui ont mission de conduire, les autres doivent veiller sur eux-mêmes pour n'être ni aveugles ni mauvais maîtres, c'est entendu. Mais dans les paroles du Sauveur, n'y a-t-il pas un avertissement pour ceux qui doivent être conduits ?

— Ils doivent faire en sorte de ne point se laisser conduire par des aveugles. S'ils ont à choisir des maîtres ou des guides, ils donneront leur préférence à ceux qu'ils estiment les meilleurs, et, dans toutes leurs actions, ils s'inspireront des exemples les plus parfaits.

XXXIV

Pour la fête du T. S. Sacrement

LE PAIN DE VIE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (vi, 56-59)

En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : 56. « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.

57. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.

58. « De même que le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra lui aussi par moi.

59. « C'est là le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange ce pain, vivra éternellement. »

§ 1er. — Préliminaires

— Quelle fête célébrons-nous aujourd'hui ?

— C'est la Fête-Dieu, la fête du T. S. Sacrement.

— Et quelle promesse fait N.-S. J.-C. par les paroles que l'Eglise nous rappelle dans l'Evangile ?

— Il promet la Sainte Eucharistie. Il se présente en effet comme étant lui-même le Pain de vie, et dit expressément que sa chair est vraiment nourriture et son sang vraiment un breuvage.

— L'Eglise a donc bien choisi l'Evangile qui convenait au mystère qu'elle nous fait célébrer. Mais vous, pourriez-vous nous dire quel Evangéliste nous en a fourni le texte ?

— C'est S. Jean. Les autres Evangélistes nous racontent l'institution de la Sainte Eucharistie, sans dire que cet admirable sacrement fut annoncé d'avance ; l'Apôtre bien-aimé supplée à leur silence sur ce point.

— Etait-il donc utile de savoir que Jésus a promis la Sainte Eucharistie avant de l'instituer ?

— Oui, car les enseignements que Jésus a donnés en annonçant le divin Sacrement éclairent d'une grande lumière les profondeurs du mystère eucharistique.

— Jésus a donc jugé nécessaire de préparer les esprits à cet admirable institution ?

— Oui ; ce qu'il a réalisé le Jeudi Saint, la veille de sa mort, dépasse tellement tout ce que l'amour humain peut imaginer, qu'il était nécessaire d'y préparer les esprits et les cœurs.

— Savez-vous à quelle époque de sa vie publique Jésus s'est ainsi présenté comme étant le Pain vivant qui donne la vie ?

— Ce fut le lendemain du jour où, avec cinq pains d'orge et deux poissons, il nourrit au désert une foule comptant 5.000 hommes, sans parler des femmes et des enfants.

— Vous vous souvenez sans doute que ce repas miraculeux fut servi par le Sauveur, un an avant la Pâque où il se donna réelle-

ment en nourriture. Quel rapprochement peut-on faire entre ces deux événements ?

— La multiplication des pains au désert figurait la multiplication plus merveilleuse que Jésus fait de sa divine personne pour se donner en nourriture. Elle fut aussi l'occasion du discours où Jésus affirme qu'il est lui-même nourriture :

— Que se passa-t-il donc après que Jésus eut congédié la foule qu'il venait de nourrir miraculeusement ?

— Pour fuir la royauté que le peuple enthousiasmé voulait lui donner, Jésus se retira seul sur la montagne ; puis, pendant la nuit, il rejoignit, en marchant sur les eaux, la barque qui portait ses disciples, et débarqua avec eux à Capharnaüm.

C'est là, dans une synagogue, qu'un grand nombre de ceux qui avaient été nourris, le découvrirent après l'avoir recherché, et sans savoir comment il s'y trouvait.

— Aussi, quelle fut leur première question ?

— Ils lui demandèrent quand et comment il était venu.

— Pourriez-vous dire pourquoi ceux qui avaient profité du miracle de la veille, mettaient tant d'ardeur à rechercher celui qui l'avait opéré ?

— Une tradition connue de tous annonçait que le Messie, quand il paraîtrait, donnerait une nourriture merveilleuse, analogue à la manne donnée autrefois par Moïse. Le miracle de la multiplication des pains avait mis le peuple en éveil, et l'on voulait voir si le prodige se renouvellerait, comme s'était renouvelée la manne chaque matin dans le désert.

— La foule était donc venue à Jésus parce qu'elle avait été nourrie la veille et qu'elle espérait encore être nourrie de la même manière ?

— Oui, et Jésus prend occasion de cette disposition pour recommander à tous ses auditeurs de ne point se contenter d'une nourriture qui périt, et leur parler d'une nourriture qui, mieux que la manne, est le pain descendu du ciel.

— Fait-il connaître cette nourriture ?

— Répondant à la demande des Juifs qui le prient de leur donner toujours cette nourriture dont il leur parle, il déclare qu'il est lui-même le Pain de vie, ajoutant que celui qui croit en lui, aura la vie éternelle, et que lui-même le ressuscitera au dernier jour.

— Voulait-il seulement parler de la foi que l'on doit avoir en sa divine parole et qui est déjà un principe de vie éternelle ?

— Non, car les Juifs qui avaient déjà un peu saisi la portée des paroles du Sauveur, s'indignaient de ce qu'il avait dit : « Je suis le pain de vie, descendu du ciel. »

— Pourquoi s'indignaient-ils ?

— Pour eux, Jésus n'était que le fils de Joseph ; il ne descendait pas du ciel, il ne pouvait donc pas se dire le Pain vivant descendu du ciel.

— Comment Jésus répondit-il à leur indignation et à leurs murmures ?

— Loin de leur dire qu'ils ont mal compris, il affirme plus énergiquement que la foi en lui donne la vie éternelle, qu'il est le pain de vie descendu du ciel et que ce pain est bien supérieur à la manne : « Ceux qui ont mangé la manne sont morts ; au contraire, celui qui mangera de ce pain ne mourra pas. »

— N'ajoute-t-il pas quelque chose de plus clair encore ?

— « Le pain que je donnerai, dit-il, c'est ma chair, pour que le monde en vive. »

— Cette dernière affirmation fut-elle bien comprise ?

— Certainement. Elle étonna tellement les Juifs qu'ils se demandaient entre eux : « Comment donc cet homme pourrait-il nous donner sa chair à manger ? » A leurs yeux, c'était chose impossible et même contre nature.

— Et pourquoi se posaient-ils cette question ?

— Leur esprit grossier ne voyait que la manducation matérielle de la chair du Sauveur ; ils ignoraient ses desseins et ne soupçonnaient nullement le mode mystérieux par lequel Jésus se donnerait en nourriture.

— Mais Jésus ne pouvait-il pas dès lors leur dire comme il réaliserait ce qui leur paraissait impossible et révoltant ?

— Non, le moment n'était pas encore venu de dévoiler tout le mystère eucharistique. La plupart n'avaient pas foi en sa parole, et ce qu'il leur aurait dit ne les aurait nullement convaincus. C'eût été pour eux une explication inadmissible d'un fait lui-même inadmissible.

— Aussi, comment Jésus répondit-il à la question qu'ils se faisaient entre eux ?

— A leur manque de foi, il oppose l'autorité de sa divine parole par cette sorte de serment dont il appuyait habituellement ses enseignements les plus graves ou les plus mystérieux : « En vérité, en vérité, je vous le dis. »

— Pourquoi Jésus confirme-t-il ainsi d'avance et de la manière la plus solennelle les enseignements précis qu'il va donner ?

— Parce que les paroles qu'il va prononcer révèlent un mystère ineffable dont on ne peut sonder la profondeur. Elles ont de plus une importance capitale, car l'alternative que Jésus propose en se présentant comme nourriture, c'est la vie ou la mort éternelle.

— Que dit-il en effet ?

— Ce qu'il dit est précis, clair et décisif : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange

ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Puis il conclut par les paroles que nous avons à expliquer.

— *Savez-vous quelles furent les conséquences d'une doctrine présentée d'une manière aussi catégorique et avec tant d'insistance ?*

— La plupart de ceux qui étaient venus à Jésus avec enthousiasme s'en allèrent déçus et scandalisés : « Ce discours est horrible, disaient-ils, et qui peut l'écouter de sang-froid ? » Ils avaient bien compris qu'il s'agissait d'une manducation réelle.

— *Jésus essaya-t-il de les retenir ?*

— Point du tout ; et cependant cela lui eût été facile, s'ils se fussent trompés sur le sens de ses paroles. Toutefois, ce qu'il ajoute indique qu'ils devaient les entendre d'une manière moins grossière et moins charnelle.

— *Et les Apôtres, que devinrent-ils ?*

— Jésus était disposé à les laisser partir, si, comme les autres, ils se fussent scandalisés de ses paroles. Mais, sans comprendre toute l'étendue du mystère qui leur était révélé, ils firent un acte de foi à la souveraine vérité et à la divinité du Sauveur, et ils restèrent avec lui.

— *Que ressort-il de tout ce préambule qui nous donne la physionomie générale de l'entretien du Sauveur ?*

— C'est l'insistance avec laquelle, malgré les récriminations de ses auditeurs, Jésus affirme qu'il est lui-même le Pain vivant dont il faut se nourrir par une manducation réelle pour avoir la vie.

— *Et la conclusion ?*

— La conclusion qui s'impose, c'est qu'il faut prendre à la lettre toutes ses paroles, sans les diminuer, ni y retrancher quoi que ce soit.



§ 2. — *Explication du texte*

— *Pourquoi de tout cet entretien du Sauveur, l'Eglise ne nous donne-t-elle aujourd'hui que les quelques lignes que nous avons lues ?*

— Nous avons là les paroles qui terminent le discours du Sauveur ; non seulement elles le résument, mais elles nous font entrer plus intimement dans la connaissance du profond mystère que Jésus révélait.

— *Qu'y est-il donc dit ?*

— Jésus explique comment il sera le Pain de vie et quels seront les effets de cette divine nourriture. Ce sont les deux parties de l'Evangile.

1^o Comment Jésus est-il le pain de vie

— *Voudriez-vous nous dire comment Jésus entend être ce Pain vivant qui doit procurer la vie éternelle ?*

— C'est en donnant sa chair à manger et son sang à boire ; il dit en effet : « Ma chair est vraiment nourriture, mon sang est vraiment un breuvage. »

— *Mais est-ce sous la forme sous laquelle les Juifs le voyaient, qu'il prétendait donner sa chair à manger et son sang à boire ?*

— Non, et c'est pour n'avoir pas compris exactement tout le sens renfermé dans ces paroles du Sauveur que la plupart des auditeurs s'en allèrent scandalisés.

— *Qu'avaient donc compris les Juifs ?*

— Ils s'étaient imaginé que Jésus se donnerait lui-même en nourriture, à la manière dont on se nourrit de la chair des animaux, et c'est ce qui les révoltait.

— *Etait-ce ainsi que Jésus l'entendait ?*

— Jésus disait très clairement que sa chair serait réellement nourriture à manger et son sang breuvage à boire, mais non point sous la forme qui apparaissait aux yeux de ses auditeurs.

— *Sous quelle forme donc voulait-il donner sa chair et son sang ?*

— Ses paroles l'indiquent suffisamment ; car en disant que sa chair sera une vraie nourriture et son sang un vrai breuvage, il laisse entendre que sa chair et son sang seront présentés sous la forme de ce qui est ordinairement nourriture ou breuvage.

— *Mais tout en étant présentés sous cette forme, sa chair et son sang auront-ils été transformés ?*

— Non, sa chair sera toujours sa chair, son sang sera toujours son sang. La chair et le sang resteront inséparablement unis, car la nourriture ainsi présentée sera une nourriture, un pain vivant.

— *Et ceux qui auront mangé cette chair et qui auront bu ce sang, qu'auront-ils reçu ?*

— Ils se seront nourris de la personne même du Sauveur ; il le dit expressément : « Celui qui me mange aura la vie en lui. »

— *Sera-t-il nécessaire de recevoir et la chair et le sang séparément pour avoir toute cette divine nourriture ?*

— Non, car la nourriture divinement offerte étant une nourriture vivante, en recevant la chair on recevra la personne vivante du Sauveur, tout aussi bien qu'en recevant son sang.

2^o Effets de cette divine nourriture

— *Quels effets la chair et le sang du Sauveur produiront-ils en ceux qui s'en seront nourris ?*

— Jésus en indique trois, auxquels on peut rattacher tous les autres. Entre le Sauveur et celui qui l'aura reçu il y aura union intime, communication de vie divine, et cette vie communiquée sera éternelle.

— *Que dit le Sauveur de cette union intime qui s'établira entre lui-même et celui qui l'aura reçu ?*

— « Celui qui mange ma chair et celui qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. » Il indique ainsi que celui qui se sera nourri de sa chair et de son sang contractera avec lui une union plus parfaite que celle qui s'établit entre le corps et la nourriture.

— *Que se produit-il donc quand on reçoit en nourriture le Sauveur ?*

— Le Christ entre réellement et corporellement dans notre corps, il s'unit à notre âme, il envahit tout notre être, sa personne divine prend possession de tout nous-mêmes, et conséquemment nous sommes unis entièrement à sa personne, à sa divinité, à sa toute-puissance et à toutes ses infinies perfections.

— *Que résulte-t-il de cette union ?*

— Dieu est en nous puisque nous l'avons reçu, mais il nous pénètre et nous déborde tellement de son immensité et de ses perfections infinies que nous disparaissions en lui.

— *Est-ce une union transitoire, qui n'existe qu'au moment où l'on reçoit la nourriture divine ?*

— Non, c'est une union permanente qui consiste dans l'assimilation de l'âme avec Dieu, analogue à l'assimilation de la nourriture au corps.

— *N'y a-t-il pas cependant une différence ?*

— Pour la nourriture corporelle, c'est le corps qui la reçoit qui se l'assimile ; l'aliment divin au contraire possédant une vie plus puissante que l'âme qui s'en nourrit, transforme celui qui le reçoit en lui communiquant sa propre vie.

— *Le Sauveur, n'enseigne-t-il pas expressément cette vérité, qui découle même de la nature de la nourriture qu'il nous donne en sa personne ?*

— Il dit formellement : « De même que le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui se nourrit de moi vivra par moi. »

— *Quelle est la vie que Jésus a par le Père ?*

— C'est avant tout la vie divine que, comme Dieu, il tient de lui de toute éternité, et à laquelle son humanité sainte participe en vertu de l'union hypostatique qui unit sa nature divine et sa nature humaine ; mais c'est aussi la vie humaine qu'il a reçue en entrant dans le monde.

— *A quelle vie Jésus nous fait-il participer en devenant notre nourriture ?*

— A toute la vie qu'il possède comme Dieu et comme Homme-Dieu. Celui qui le mange entre donc en participation de la vie divine et reçoit l'influence vitale de l'action nutritive de sa personne tout entière.

— *L'exemple de la nourriture corporelle*

ne nous donne-t-il pas une idée de cette transmutation de la vie du Sauveur ?

— La nourriture matérielle finit par devenir vivante de la vie même du corps ; de même celui qui se nourrit du Sauveur vit de la vie même du Sauveur.

— *Et quel est le caractère de cette vie communiquée par le Pain vivant qu'est Jésus-Christ ?*

— Comme Dieu, Jésus-Christ est éternel ; comme Homme, le Christ ressuscité ne meurt plus. Il s'ensuit que le chrétien qui se nourrit du Sauveur possède en lui-même une vie éternelle et qu'il ressuscitera pour ne plus mourir.

— *N'est-ce pas ce qu'enseigne le Sauveur ?*

— Comparant la nourriture qu'il propose à la manne du désert, il montre qu'elle lui est bien supérieure parce qu'elle donne la vie éternelle, tandis que la manne n'a pas empêché de mourir ceux qui s'en étaient nourris.

— *Voudriez-vous nous répéter ses propres paroles ?*

— Le Pain vivant que je suis moi-même « c'est là le pain vraiment descendu du ciel. Ce n'est pas comme pour la manne que vos pères ont mangé, ils sont morts ; mais celui qui mangera ce pain, vivra éternellement. »



§ 3: — Enseignements de l'évangile

— *Quel est donc l'enseignement capital de cette page d'Évangile ?*

— Les paroles du Sauveur sont trop claires pour qu'il soit possible d'hésiter : pour avoir la vie éternelle, il faut nécessairement se nourrir de sa chair et de son sang.

— *Mais comment faut-il prendre cette nourriture divine ?*

— Il faut la prendre de manière qu'elle puisse communiquer à l'âme la vie divine.

— *Il ne suffirait donc pas de manger matériellement la chair du Sauveur ?*

— Non, cette manducation ne mettrait que le corps en contact avec le corps du Sauveur ; elle n'aurait aucune influence sur l'âme ; et comme elle ne pourrait atteindre le but que s'est proposé le Christ en se donnant comme nourriture, ce serait profaner le divin aliment.

— *C'est donc l'âme surtout qui doit communier au Pain vivant ?*

— Oui ; si le corps est sanctifié par la présence du Sauveur en lui-même, c'est l'âme qui doit bénéficier la première de l'action vivifiante de la nourriture divine.

— *Quelles sont alors les dispositions qu'il faut avoir ?*

— Le catéchisme indique celles qui sont essentielles : la foi et la pureté de conscience. Mais les effets de l'Eucharistie seront d'autant

plus abondants que l'âme s'ouvrira davantage par la charité à l'action du Sauveur.

— *N'y a-t-il pas aussi de grands avantages à prendre fréquemment le Pain de vie ?*

— Plus on s'en nourrit, plus il communique la vie du Sauveur, et c'est pourquoi il est avantageux pour tous les chrétiens de communier souvent. L'Eglise d'ailleurs recommande instamment la communion fréquente.

— *Quelle résolution faut-il donc prendre ?*

— Nous ne nous contenterons pas de communier une fois l'an. Fût-elle très bien faite, la communion pascale ne suffit pas à donner une vie surnaturelle vigoureuse ; quelquefois même elle ne suffit pas à assurer la vie éternelle.

— *La mort dont menace le Sauveur peut donc encore en atteindre d'autres que ceux qui ne communient point du tout ?*

— La menace du Sauveur tombe sur ceux qui refusent de communier, sur ceux qui communient mal, sur ceux qui n'observent pas la loi de l'Eglise, et aussi sur ceux qui, à cause de leur faiblesse spirituelle, ont besoin de se nourrir plus souvent du Pain de vie.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XVII

5^e COMMANDEMENT : L'HOMICIDE

Après avoir posé dans la société le principe d'ordre et de stabilité par le respect et l'obéissance dus aux puissances légitimes, Dieu garantit par les autres commandements la vie, l'honneur, la fortune et la réputation de tout individu. Le 5^e commandement garantit la vie. Parlons donc 1^o de l'homicide, 2^o du duel, 3^o du suicide.

I. — L'homicide

I. DÉFINITION. — C'est le meurtre d'une personne, mais le meurtre volontaire et injuste.

1^o Le meurtre ou homicide prend le nom de déicide, de régicide, de parricide, de fratricide ou d'infanticide, suivant la qualité de la personne mise à mort.

2^o Il est *volontaire* soit directement, soit indirectement :

a) Directement, quand on conseille, quand on encourage, quand on approuve ou qu'on aide, quand on agit soi-même.

b) Indirectement, quand on agit par ignorance coupable ou imprudence coupable : v. g. un médecin incapable qui tue son malade, un pharmacien étourdi qui l'empoisonne, etc.

Il va sans dire que le meurtrier involontaire n'est point coupable : son meurtre n'est qu'un

accident, et il ne peut en être responsable devant Dieu.

3^o Nous disons *meurtre injuste*, car il est des cas où le meurtre cesse d'être un crime :

a) Dans le cas d'homicide légal. La société en effet a le droit de se défendre contre les malfaiteurs publics : « *Maleficos non patieris vivere.* » (Exod., xxii, 18).

b) Dans le cas de guerre. Remarquons cependant que la guerre peut être juste ou injuste.

c) Dans le cas de légitime défense, quand on ne peut faire autrement pour défendre sa vie ou celle des siens ou sa pudeur.

II. GRAVITÉ. — L'homicide est un crime :

1^o Contre Dieu, qui seul est Maître de la vie de ses créatures raisonnables. « *Ego occidam et ego vivere faciam.* » (Deut., xxxii, 39).

2^o Contre la société, que l'on prive d'un de ses membres.

3^o Contre le prochain, car on lui enlève le premier et le plus précieux de tous les biens, la vie.

III. PUNITION. — Ce crime est puni dès ici-bas,

1^o Par le remords qui ronge l'assassin et lui fait souhaiter la mort.

2^o Par la réprobation de la société qui maudit le meurtrier et le punit quand il est découvert : « *Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius.* » (Gen., ix, 6).

II. — Le duel

I. DÉFINITION. — Le duel est un combat singulier avec détermination des armes, du temps et du lieu.

II. GRAVITÉ. — C'est un crime, défendu par le droit naturel, le droit divin, le droit ecclésiastique et en bien des siècles par le droit civil. Et cela se comprend, car le duel :

1^o Est une usurpation de l'autorité divine : c'est un homicide vulgaire, quel que soit le nom dont on l'affuble.

2^o Est une usurpation de la justice. Qui donc a le droit de se faire justice quand il y a des tribunaux ?

3^o Est une violation de la loi chrétienne de pardon et de charité.

4^o Est une absurdité. Par quoi en effet peut-on excuser le duel ?

a) Par la colère ?... Mais on se bat de sang-froid.

b) Par la réparation de l'injure ?... Mais la mort ne répare absolument rien.

c) Par le désir de prouver qu'on est innocent ?... Mais souvent le coupable est vainqueur.

d) Par la mode ?... Mais est-ce que la mode est au-dessus de la justice et de l'humanité ?

Hélas ! Des troubles dans la société, des deuils dans les familles, des scandales dans les

paroisses, des morts sans sacrements et des enterrements civils, voilà les résultats les plus clairs des duels ! Aussi, tout gouvernement soucieux des intérêts des particuliers n'a jamais manqué d'assimiler aux assassins les duellistes de toute nature.

III. — *Le suicide*

I. DÉFINITION. — Le suicide est l'action de celui qui se tue lui-même.

II. GRAVITÉ. — Le suicide est un crime :

1° Contre Dieu ; car si Dieu nous donne l'usage de la vie, il ne nous en donne pas la propriété.

2° Contre la société ; car elle se trouve privée d'un membre dont elle a besoin.

3° Contre la raison, car *a)* en se tuant, on perd tout en ce monde et en l'autre ; et *b)* rien ne peut justifier pareil attentat.

III. Et ce crime est FLÉTRI :

1° Par les lois civiles. Ainsi, en Allemagne, on traînait le cadavre du suicidé sur une claie et on le pendait par les pieds ; en Angleterre, on abandonnait le cadavre et on confisquait les biens du suicidé ; en France, au moyen âge, on confisquait de même les biens.

2° Par les lois ecclésiastiques. L'Eglise prive le suicidé des honneurs de la sépulture ecclésiastique.

Remarquons que le suicide lent (alcoolisme, inconduite, etc.) est aussi défendu. Il n'est permis de s'exposer à la mort que par dévouement ou charité.

Conclusion

Dans ce commandement, Dieu n'interdit pas seulement le crime ; il interdit tout ce qui est capable d'y conduire, c'est-à-dire, la haine, la colère, les désirs de vengeance, etc... Quelle sagesse dans le divin Législateur qui s'attaque au mal dans sa racine !

XVIII

LE SCANDALE

Dieu ne veut pas qu'on porte atteinte à la vie du corps, à plus forte raison à la vie de l'âme ; c'est pourquoi avec l'homicide corporel, il défend l'homicide spirituel ou le scandale. Nous parlerons 1° de la *nature* du scandale, 2° de sa *gravité*.

I. — *Nature du scandale*

I. DÉFINITION. — Le scandale, d'après son étymologie, est un obstacle placé sur la route du salut. On le définit : une parole, une action ou une omission qui manque de rectitude, mauvaise en elle-même ou ayant l'apparence du mal, qui donne à quelqu'un une occasion de ruine spirituelle, quand même la chute du prochain ne s'ensuivrait pas.

II. DIVISION. — On distingue :

1° Le scandale *actif*, qui est direct quand on se propose de faire tomber le prochain dans le péché, et indirect quand on n'a pas cette intention.

2° Le scandale *passif* qui est la chute même du prochain causée par le scandale actif, soit d'une manière directe, soit d'une manière indirecte.

3° Quand il procède de l'ignorance, on l'appelle le *scandale des faibles* ; quand il procède de la malice, de la haine ou de la jalousie, on l'appelle le *scandale pharisaïque*. Il va sans dire que notre devoir est d'éviter de scandaliser les faibles ; mais à l'exemple de N.-S. J.-C., nous devons mépriser les pharisiens.

III. FRÉQUENCE. — On voit par ces notions qu'aucun péché n'est plus fréquent et plus facile à commettre que le péché de scandale. On scandalise en effet :

1° Par des paroles : blasphèmes, railleries des choses saintes, excitations au mal, etc.

2° Par des actions : en composant, en conservant, en prêtant de mauvais livres et de mauvais journaux, en portant des vêtements immodestes, en donnant des exemples publics d'inconduite ou d'impiété, etc.

3° Par des omissions : en manquant à ses devoirs de chrétien, à ses devoirs de famille, à ses devoirs d'état, à ses devoirs sociaux, à ses devoirs politiques.

4° Même par des actions bonnes en elles-mêmes, mais qui sont mal interprétées à cause de l'ignorance du prochain.

II. — *Sa gravité*

Le péché de scandale est un péché très grave, car l'Ecriture l'appelle « un grand péché, *peccatum grande, grande nimis*. » Et cela s'explique aisément, car c'est le péché le plus outrageant pour Dieu et le plus pernicieux pour le prochain.

I. LE PLUS OUTRAGEANT POUR DIEU. — Car :

1° Il s'attaque au divin créateur lui-même, en s'attaquant à l'âme qui est le chef-d'œuvre de la création. La disparition d'un monde n'est rien en effet à côté de la mort spirituelle de l'âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu.

2° Il cherche à rendre inutile le grand œuvre de la Rédemption de N.-S. J.-C. Il s'établit en effet une sorte de lutte entre N.-S. Jésus-Christ et le scandaleux ; Notre-Seigneur J.-C. veut conserver et défendre l'âme qu'il a rachetée au prix de son sang, et le scandaleux donne la mort à cette âme qu'il ravit au divin Rédempteur. Comment s'étonner si N.-S. J.-C., habitué cependant à bénir tous les pécheurs, n'a réservé ses malédictions les plus terribles que contre les scandaleux ? « *Vae mundo a scandalis. Necessesse est enim ut ve-*

niant scandala ; verumtamen vae homini illi, per quem scandalum venit.» (Mt., xviii, 7).

3^o Il s'attaque aussi à l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit d'amour et de charité.

II. LE PLUS PERNICIEUX POUR LE PROCHAIN.
— Car :

1^o C'est le péché qui lui cause le plus de mal. Le vol ravit au prochain ses biens ; la calomnie, l'honneur ; l'homicide, la vie du corps ; mais le scandale ravit la vie de l'âme. Il peut y avoir des compensations dans l'autre vie pour la perte des biens, de l'honneur et de la vie du corps ; mais il n'en est pas de même quand il s'agit de la perte de l'âme. « *Quam dabit homo commutationem pro anima sua ?* » (Matth., xvi, 26).

2^o C'est le péché qui entraîne souvent la même personne dans une chaîne sans fin de péchés. Vous avez fait commettre un péché à l'un de vos frères ; qui vous dit qu'il ne s'en rendra pas coupable jusqu'à la fin de sa vie ?

3^o C'est un péché qui ne s'arrête pas toujours à la seule personne scandalisée. Vous avez perverti l'un de vos frères ; qui vous dit qu'à son tour il ne pervertira pas une famille, un atelier, une paroisse ?

4^o C'est un péché qui continue parfois d'exercer ses ravages, même après la mort du scandaleux. L'écrivain impie, l'auteur obscène, le peintre impudique, l'hérétique par exemple continuent même après leur mort de perdre des âmes : quel terrible compte ne devront-ils pas rendre à Dieu, au jugement dernier ?

5^o Ajoutons que ce péché est surtout très grave dans ceux qui ont pour mission spéciale de donner le bon exemple : parents, maîtres d'école, maîtres de maison, magistrats, souverains, etc.

Conclusion

Évitons avec soin de scandaliser. Si ce malheur nous arrive, réparons notre faute en donnant le bon exemple. Nous devons toujours le bon exemple à notre prochain ; mais ne le devons-nous pas deux fois quand nous avons des scandales à réparer ?

FLEURS DE LOURDES

XX

KERSBILCK L'AVEUGLE

Ce ne sont pas toujours les malades les plus pieux, les plus fervents, qui sont guéris à Lourdes. Rien n'est étrange comme cette variété des guérisons, plus étrange encore que la variété des maladies, car la Sainte Vierge guérit les maladies des corps, mais surtout les maladies de l'âme beaucoup plus diverses encore.

Toutefois, ce qui est frappant, c'est le désintéressement des malades. Un souffle de charité si puissant les compénètre qu'ils ne pensent pas à eux, et qu'ils sont aussi contents de la guérison des autres que si cette guérison était la leur. Lourdes est le pays de la charité ; l'égoïsme n'y pénètre point ; il n'y a plus parmi les malades de *tien* et de *mien*. — Ils prient les uns pour les autres comme ils prient pour eux-mêmes, et les admirables faveurs qui guérissent leur frère, leur voisin, ne les rendent pas jaloux. Ils en remercient Dieu sans arrière-pensée.

Et comme Lourdes est le grand hôpital des âmes, il est tout naturel que les âmes y retrouvent la santé, et que plusieurs miraculés s'en retournent avec la foi qu'ils n'y avaient pas apportée.

Tel fut cet ouvrier de Lille, Kersbilck, qui était doublement aveugle, puisque les yeux de son âme étaient fermés à la foi comme les yeux de son corps à la lumière, et qui s'en revint doublement voyant.

I

Il était socialiste et partageait les idées, les espérances, les préjugés et les haines de ses frères.

Un jour il devint aveugle, et pour gagner son pain, il s'en allait à travers la ville, conduit par son fils âgé de sept ou huit ans qui le tenait par la main droite pendant que l'infortuné tendait sa main gauche aux passants. Ceux-ci y laissaient tomber avec compatissance quelques pièces de monnaie, les uns par simple humanité, les autres parce qu'à l'amour de ce pauvre ils ajoutaient l'amour du Dieu qui se fit pauvre.

Dans les premiers jours de sa maladie, il essaya de s'aventurer seul dans les rues, mais il se jeta sur un cheval qu'il n'avait pas pressenti ; l'animal se mit à ruer dans ses brancards et le fit tomber à la renverse. Depuis ce jour Kersbilck ne consentit plus à sortir seul et il prit avec lui son fils.

Pendant quelque temps celui-ci fut son fidèle compagnon, mais dans la cité lilloise il y avait tant d'attractions, et son âge était si peu réfléchi qu'il s'en allait plutôt flâner devant les vitrines ou suivait un camarade qui l'entraînait au jeu, et il laissait là le pauvre aveugle inquiet et dérouté. Le malheureux restait ainsi seul pendant des heures, sous la pluie ou sous la neige, attendant que son fils eût achevé son école buissonnière. Une fois un camarade le voyant sur une place de Lille adossé à un mur, regardant vaguement devant lui sans rien voir, et triste, eut pitié de sa détresse et le reconduisit chez lui.

Tout Lille le connaissait et personne ne mettait en doute sa cécité. Quel intérêt pouvait-il avoir à contrefaire l'aveugle ?

Chaque semaine la sœur qui dirige le bureau de bienfaisance de la rue Fénelon lui donnait du pain. Il arrivait, accompagné de son enfant qui le conduisait par la main droite, tandis que la gauche se portait en avant, à tâtons, pour reconnaître les obstacles, comme font les aveugles. Elle vint aussi le visiter souvent chez lui, dans sa mansarde, sans être attendue ; elle le vit constamment dans cette attitude désolée des aveugles qui se sentent privés du plus grand des bienfaits, la lumière, et chez lui l'affliction était d'autant plus profonde qu'il l'avait longtemps connue.

Nul ne doutait donc de sa bonne foi, d'autant que sa situation devenait de plus en plus gênée. Au début il recevait encore des aumônes presque suffisantes, huit ou dix francs par semaine ; puis la charité s'était lassée de le voir toujours à la même place, faisant son douloureux appel, et depuis deux ans, c'était la misère noire qui s'était installée à son foyer. Ses camarades d'autrefois continuaient à être bons pour lui, comme cela se voit fréquemment dans la classe ouvrière où l'on est compatissant à la misère des autres ouvriers, où l'on s'entraide ; mais leur charité n'était pas toujours éclairée. Au lieu de lui remettre un peu d'argent pour qu'il pût se procurer les choses essentielles, ils l'emmenaient à l'estaminet, et lui payaient des chopes. Il acceptait trop volontiers, séduit aussi par le plaisir de la compagnie, et souvent il rentrait dans un état d'ébriété qui indisposait ses bienfaiteurs et lui fermait les meilleures portes. Il vivait donc de peu, se nourrissant surtout des restes qu'on lui dé tournait dans une auberge voisine.

Et il était absolument aveugle.

Le Dr Thillier le déclare atteint d'un genre d'atrophie des yeux qui était un mal de famille. Sa mère en effet est morte aveugle ; deux de ses sœurs ont à peu près perdu la vue ; un des enfants de sa deuxième sœur, âgé de quatorze ans à peine, a tous les symptômes de l'atrophie pupillaire.

Comment se décida-t-il à venir à Lourdes demander à la Sainte Vierge sa guérison ? Sans doute que les sœurs du Bureau de bienfaisance l'y engagèrent. Elles s'intéressaient à lui parce qu'un aveugle est toujours attachant. Jésus aimait les aveugles, et les miracles par lesquels il les guérit sont des plus touchants, comme aussi la prière que lui adressent ces malheureux, toujours la même : « Seigneur, faites que je voie ! » Quand il leur demande ce qu'ils veulent, ils ne lui répondent pas, mais ils s'écrient : « Seigneur, faites que je voie ! »

Les Sœurs ne manquèrent pas de lui redire ces traits miséricordieux ni de l'entretenir des merveilles de Lourdes. Le premier miracle n'avait-il pas été accompli en faveur d'un aveugle, Louis Bourriette ?

II

Ce n'est pas toujours la foi qui nous fait prier, mais le besoin, la nécessité, la douleur. Ce n'est pas non plus la foi seule qui amena Kersbilck à Lourdes.

Il y arriva le 16 septembre 1907 avec la Sœur Pascal, du Très-Saint-Sauveur, qui l'avait accompagné durant tout le voyage, et qui devait le conduire constamment par la main. Il apportait au Dr Boissarie deux certificats, l'un du Dr Desjardins, professeur à la Faculté catholique de Lille, l'autre du Dr Lapersonne, professeur à la Faculté de Paris.

Les deux certificats portaient : « *Cécité totale et incurable* par atrophie pupillaire. »

Tout, à Lourdes, lui paraît étrange : il lui semble qu'on y parle une autre langue dont il ne connaît que les premiers mots, ce sont aussi des procédés affectueux, des soins aimables, des paroles douces auxquels il n'est pas accoutumé. Les brancardiers, il les appelle des brancardiers ; il ignore absolument ce que peuvent être des piscines. Pour lui tout est nouveau, comme s'il avait passé dans un autre monde. Il se laisse faire, imprégné du parfum du pèlerinage, et l'exemple le gagne, il prie.

Le 17 septembre il prend deux bains dans la piscine. Après le second il éprouve un violent mal de tête.

Quelques instants après vient un médecin du pèlerinage de Cambrai dont il fait partie et il lui fait à la piscine une lotion sur les yeux. Tout à coup l'aveugle distingue la croix rouge du brassard et serre vivement le bras du docteur en s'écriant : *Une croix !* Puis il sort seul de la piscine, se rend à la Grotte pour remercier la Sainte Vierge et se mêle aux pèlerins.

La Sœur qui l'attendait à la sortie des piscines, le rencontre tout à coup au milieu de l'Esplanade du Rosaire. Elle pousse un cri d'étonnement, de le retrouver là, seul, sans que personne le conduise. Il l'entend et la reconnaissant à la voix il lui dit :

— Ah ! c'est vous, ma Sœur ! Je vous vois, maintenant !

Ensemble ils se rendent au Bureau des constatations, les médecins présents montrent à Kersbilck les gros caractères d'un journal qu'il lit avec la plus grande facilité.

Cette guérison extraordinaire est aussitôt connue des pèlerins qui chantent le *Magnificat* et témoignent de nouveau avec le plus grand enthousiasme leur reconnaissance à la Sainte Vierge ; le télégraphe l'annonce aux Lillois, qui se transportent au nombre d'un millier à la gare de Lille à l'arrivée du pèlerinage de Cambrai le 22 septembre.

Il est impossible de le contester, le camarade Kersbilck est parti aveugle et il voit. Il fallait le conduire par la main et le voilà qui descend de wagon avec aisance ; il parcourt

les rangs de ses anciens amis socialistes, il leur serre la main, il leur raconte comment il a été guéri. Ils demeurent tous stupéfaits. Des rumeurs diverses courent dans les groupes. Les uns disent : « Il était pourtant aveugle ! » D'autres répliquaient : « Non, on l'a payé pour faire l'aveugle ! » Les honnêtes socialistes demeurent rêveurs, ils réfléchissent, ils cherchent la cause et parmi eux il y a certainement beaucoup d'hommes de bonne foi. Mais les autres ne sont pas sincères. Le malheur du socialisme c'est qu'il est maintenant impie par essence. Il n'en était pas ainsi au début. Or l'impiété mène au blasphème, à la mauvaise foi, au parti pris, à l'aveuglement voulu. Pour plusieurs il n'y a plus de raisonnement, ils n'écoutent pas, ils ne voient que la haine irréligieuse dont ils sont frappés et qui dicte leur fatale négation. C'est une sorte de possession.

Mais tous ceux qui avaient connu Kersbilck, ses parents, ses voisins, ses amis, savaient bien qu'il était aveugle depuis plusieurs années, qu'il ne pouvait pas se conduire et qu'on ne joue pas longtemps un pareil jeu d'hypocrisie. Ils affirmaient nettement : « Il était aveugle et il est guéri », sans conclure.

Quant à l'ouvrier qui après avoir subi pendant dix ans les ténèbres jouissait maintenant de la lumière, de la vue des choses extérieures, des monuments de la ville, de la verdure, du soleil, des « champs aimés des vieux », lui il conclut. De Lourdes il avait rapporté une foi convaincue et profonde, il se disait qu'une pareille faveur engage, et qu'il devait changer de vie. C'est ce qu'il fit.

Chaque dimanche il se rend à la messe avec ses enfants. Les anciens camarades le raillent, il ne répond rien et remplit tranquillement ses devoirs de chrétien. D'ailleurs il a pris du travail dans le tissage d'un patron catholique et il est un ouvrier modèle.

III

Cependant sa guérison soudaine a subi ensuite une progression, un accroissement lent de la vision. Un jour Jésus guérit un aveugle, et celui-ci, tout d'abord déconcerté par le spectacle nouveau qui s'offrait à lui, disait : « Je vois des hommes semblables à des arbres qui marchent. » Il lui fallut quelque temps pour se familiariser avec les distances et les couleurs. Il en fut de même pour Kersbilck. Les médecins qui l'ont observé ont remarqué la reprise graduelle de la vision dans ses yeux.

Le lendemain de sa guérison, les lésions de l'atrophie pupillaire étaient encore très visibles et l'acuité visuelle faible. Il ne distinguait les doigts qu'à deux mètres, ce qui était déjà un bienfait dont il remerciait Dieu.

Au retour de Lourdes, le Dr Painblanc, chef de la clinique du docteur Lapersonne, constate qu'il persiste encore de l'atrophie de la

pupille, « mais que les vaisseaux qui en émergent sont visibles et ne paraissent pas altérés. »

Le 5 octobre, le Dr Thillier conclut dans le même sens. Le Dr Desjardins « constate, du côté gauche, une pupille blanche et nacrée ; du côté droit, la pupille est meilleure, mais la vision est très restreinte. Ce n'est pas la guérison complète, mais une amélioration très importante. Entre l'aveugle d'hier qu'il fallait conduire par la main et cet homme qui marche sans hésitation au milieu des foules, qui reprend son travail dans son atelier, la différence est totale. »

Le 22 mai suivant, le Dr Boissarie le fait venir à Paris et le conduit chez le Dr Bull qui l'examine avec le plus grand soin. D'abord il étudie le certificat du Dr Lapersonne : « fond de l'œil blanc, nacré, atrophie de la pupille, altération sensible des artères et des veines ; » puis la conclusion : *cécité complète, incurable.*

Or maintenant l'apparence des deux yeux est à peu près normale. Plus de trace d'atrophie pupillaire. « L'acuité visuelle, toujours lente à revenir chez les atrophés, s'améliore chaque jour. Elle était de 1/100, puis de 1/50. Elle est au moins de 1/20, et depuis elle s'est encore améliorée. Les verres sont sans aucune influence sur la vue. Le Dr Bull est tellement étonné qu'il se demande si c'est bien le malade du docteur Lapersonne que nous lui présentons. Il n'y a plus dès lors qu'à établir son identité : « Entre le malade d'hier et le sujet que vous me présentez, dit-il, *il n'y a rien de commun dans l'état des yeux*. »

L'ouvrier lillois est guéri, il voit l'azur du ciel, il voit ses amis, les détails de son travail ; mais surtout, grâce à Marie, il voit la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.

XXI

M^{me} MARIE MARCHÉ

I

Marie Marché est une Vendéenne originaire de la Gâtine. Elle a toute la foi, toute l'honnêteté, toutes les vertus de sa race. D'une famille très pauvre, dès l'âge de huit ans elle a gardé les troupeaux des voisins afin de gagner le pain que ses parents ne pouvaient lui procurer, elle a grandi dans les champs, sous l'œil de Dieu que les savants refusent de voir, et qui se révèle aux humbles. Cette petite âme innocente et pieuse n'a jamais été effleurée par le doute. Elle ne sait rien, elle n'a pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire, mais elle sait ce qu'ignorent les superbes du siècle, elle connaît Dieu, elle connaît Jésus-Christ le Fils de Dieu, c'est-à-dire qu'elle

¹ L'Œuvre de Lourdes, p. 195-202.

possède l'unique science nécessaire. Saint Paul, qui était un homme de génie, disait aux Galates : « Parmi vous je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose que Jésus-Christ. » Cette humble petite fille se trouvait penser comme saint Paul. Elle aimait aussi la Sainte Vierge ; dans la campagne, tout en gardant le bétail, elle égrenait son chapelet, et son cœur s'embrasait à la pensée de Marie. Elle réunissait ces deux douces vertus qui vont de pair : la piété et la pureté, et toute pauvre qu'elle était, elle se trouvait très heureuse.

Quand vint l'année de sa première Communion, elle écouta et comprit l'enseignement oral de son curé qui lui dit, la voyant bien préparée : « Les livres vous sont inutiles, vous récitez votre Rosaire. » Et le rosaire devint la grande dévotion de sa vie.

Dans sa famille on faisait la prière en commun, elle portait le scapulaire comme toutes les Vendéennes, elle était donc préservée et voulait se préserver ; c'est pourquoi sa vertu demeura intacte et solide, et quand elle se maria dans le pays mellois, elle y apporta toute la vigueur de ses convictions chrétiennes et toute la simplicité de sa foi. Ce n'est pas une figure ordinaire, mais un caractère, une âme profondément surnaturelle, le devoir en personne.

Le ménage fut heureux parce qu'il renfermait tous les éléments du bonheur. Son mari était chrétien lui-même. Les enfants vinrent, ils furent élevés dans les mêmes principes de religion, d'honnêteté et de travail ; ils grandirent ; la vie, après vingt ans de labeur, paraissait sourire aux deux époux qui avaient connu la peine, la fatigue et les épreuves, ils se réjouissaient de jouir des bénédictions promises à la génération des justes, quand Marie Marché s'aperçut que sa vue baissait sensiblement.

C'est l'œil gauche d'abord qui est atteint en mai 1901, elle ne distingue plus, à l'aide de cet organe, les objets que d'une manière confuse. Cela l'inquiète, car la vue est le plus précieux des biens naturels. Elle consulte son médecin qui, malgré divers traitements, ne réussit pas à arrêter le mal.

Vers la fin de mars 1902 l'œil droit se prend à son tour. Ses alarmes redoublent et, sur les conseils de ses médecins, elle se rend à Fontenay pour y consulter un oculiste distingué de Paris.

À la seconde consultation le 8 juin, l'oculiste écrivait au médecin de la malade : « Marie Marché a, de chaque côté, surtout à gauche, une neura-rétinite. Cherchez d'abord l'albumine, mais si vous n'en trouvez pas il faut penser à une lésion du cerveau. En tout cas c'est une affection grave qu'il faut surveiller. »

Le médecin surveilla et prescrivit un traitement énergique pendant une période indéterminée, avec arrêt tous les quinze jours.

Les résultats furent nuls.

Le 3 août l'oculiste de Paris donne une troisième consultation à sa cliente et, frappé de la marche croissante des accidents, il ordonne l'iodure à dose élevée, deux et trois grammes par jour. Ce traitement désespéré n'aboutit pas davantage. Non seulement l'œil gauche est perdu, mais les dernières lueurs qui persistaient dans l'œil droit s'éteignent aussi.

On se figure l'affliction des siens. Elle a quarante-trois ans ; à son âge il ne peut plus être question de maladie nerveuse, donc point d'espoir de guérison par le réveil soudain des nerfs. Le mal est irrémédiable et la voilà condamnée à ne plus rien voir, sans possibilité même pour elle de se conduire dans sa maison. Ses enfants approchent brusquement les objets de ses yeux sans faire cligner les paupières, l'ardente lumière du soleil d'août ne l'impressionne même pas, elle demeure dans la nuit profonde et se frappe le front sur tous les obstacles, sans les apercevoir ni les deviner.

Cependant ses traits s'altèrent et se creusent, l'économie générale est atteinte, on en vient à craindre pour sa santé. Son mari, ses trois enfants, veulent qu'elle vive, et elle aussi elle veut vivre pour eux.

Puisque la science de l'homme est impuissante, elle s'adressera à quelqu'un qui est plus fort, plus savant et plus habile que tous les médecins. Elle est chrétienne, elle est croyante et elle est fervente. Elle a confiance dans la Sainte Vierge. Elle ira donc la prier chez elle, à Lourdes.

Depuis que la décision est prise, sa confiance redouble, elle a les certitudes voyantes de la foi profonde. Deux jours avant le départ, elle s'est aventurée au dehors pour puiser de l'eau à la pompe. Elle connaît pourtant bien le chemin et tous les détails de l'instrument, mais les aveugles sont forcément maladroits quand chez eux ne s'est pas encore développé le sixième sens qui révèle l'approche des obstacles. Elle se heurte au robinet si violemment qu'elle s'évanouit ; il faut que ses enfants la relèvent. La Sainte Vierge sait donc bien que ses yeux lui sont nécessaires.

II

Elle se met en route le 1^{er} septembre 1902. Le coup ainsi que les nerfs malades des yeux lui causent dans le wagon des douleurs atroces, on lui met un bandeau sur le front et elle est obligée de se tenir la tête. Il lui est impossible d'ailleurs de monter ou de descendre seule, mais son mari est là qui ne la quitte pas. Il le faut, car elle vit dans une nuit perpétuelle et ne distingue pas même, dans les heures les plus éblouissantes du jour, la moindre lueur, le moindre soupçon de lumière.

Le mardi, à cinq heures du matin, elle ar-

rive par le train blanc de Poitiers. Aussitôt son mari la conduît à la Grotte. Elle prie, avec quelle ferveur ! Tout le pèlerinage s'intéresse à elle et l'admire. De là elle se rend aux piscines. Dans l'après-midi, nouveau bain, sans résultat. Le soir on la place sur le passage du Saint-Sacrement. Ses prières lui valent sans doute un accroissement de grâces, mais de guérison, de soulagement même, point !

Chaque matin pourtant son mari la mène par le bras à la sainte table et ils communient ensemble. Les douleurs de tête même ne se calment point.

Elle va ainsi, perdue parmi les pèlerins, entendant le bruit de la foule, les cantiques, les *Ave* qui se mêlent et tombent du ciel comme une pluie de sourires de la Sainte Vierge, et comme une pluie de faveurs ; elle se sent étrangère parmi cette multitude, parce qu'elle ne voit rien et que tous ces bruits, chants et cris forment pour elle comme un bourdonnement confus et pénible.

Pourtant le mercredi soir pendant la procession il lui semble qu'elle aperçoit une lueur, mais c'est comme un éclair, qui disparaît aussitôt.

Voici le troisième jour qu'elle est à Lourdes, c'est la veille du départ. Elle vient de prendre son cinquième bain, elle a encore communiqué le matin. Toujours rien ! Elle rentre, un peu triste, à l'hôpital, vers dix heures, au bras de son mari. Ils se taisent, l'émotion les étreint et ils craignent de l'augmenter en se communiquant leur état d'âme. Les pèlerins, qui se sont beaucoup occupés de l'aveugle, la regardent passer, avec une sorte de consternation. Ils se disent : « Ah ! si la Sainte Vierge voulait ! » Elle aussi se le dit, mais son âme demeure résignée à tout ce que décidera la Bonne Mère.

Elle est arrêtée devant le Bureau des constatations, retenue par le flot de la foule qui ne cherche pas à s'écouler parce qu'elle attend Mgr l'évêque de Poitiers. M. le Curé de Saint-Vincent est auprès d'elle et de son mari, il leur dit :

— Voici Monseigneur, allez lui demander sa bénédiction, elle vous guérira.

La foule s'écarte pour les laisser passer, ils s'approchent de l'évêque qui reconnaît la pauvre aveugle et la bénit. Puis il lui dit avec une douce autorité :

— Si vous ne guérissez pas, je ne vous emmène pas avec nous !

Soudain un éclair éblouissant passe devant les yeux de l'aveugle et déchire l'épais voile de ténèbres qui les recouvrait. Elle aperçoit l'évêque dans un cadre de lumière qui lui apparaît comme un nimbe d'or. Elle aperçoit son camaïl violet, sa croix d'or, son visage bienveillant, elle s'écrie : « Mais, Mon-

seigneur, je vous vois ! je vous vois ! je suis guérie ! »

Elle lui saisit le bras avec force, se relève, — car elle était demeurée à genoux pour recevoir sa bénédiction, — et se rend au Bureau des constatations.

« Nous n'avons pas oublié, écrit le docteur Boissarie, l'impression profonde que nous ressentîmes à sa vue. Ses yeux fixes, grands ouverts, semblaient boire la lumière. Les deux bras levés vers le ciel, elle était pâle d'une émotion qui ne peut se définir, un tremblement la secouait tout entière : on n'entendait qu'un cri confus, entrecoupé : « Je vois !... Je vois ! »

« Elle voyait en effet. Elle ne savait pas lire, mais elle comptait les lettres de chaque mot et distinguait parfaitement les chiffres. Elle reconnaissait l'heure à la montre, elle nommait tous les objets que nous lui présentions à très grande distance ; elle reconnut des troupeaux sur la montagne, sa guérison était complète. »

Sa figure triste d'aveugle, — semblable à un mur sans fenêtres, — s'est épanouie et ouverte ; les pèlerins s'attachent à elle, car rien n'impressionne la foule comme un aveugle qui ne voyait pas et qui voit maintenant. Pour elle, tout l'intéresse et la ravit, elle regarde et observe les personnes, les édifices, les flots du Gave, les champs verts. Pour elle, toutes les choses sont nouvelles. Elle ne peut se rassasier de voir.

Au retour, elle monte dans le wagon, elle en descend, alerte comme une jeune fille. À son tour elle veille sur les pas et démarches de son mari, de peur qu'il ne se heurte et ne tombe.

Pour que sa guérison soit dûment constatée par des hommes spéciaux, le docteur Boissarie la fait venir à Paris au mois de novembre suivant et la conduit chez le docteur Bull, l'habile oculiste. Celui-ci l'examine pendant plus d'une heure, et conclut que ses deux yeux sont dans leur état normal, que leur acuité visuelle est parfaite et qu'il ne reste aucune trace de neuro-rétinite. Toutes les lésions constatées ont disparu. Mais ce qui n'est pas moins frappant, c'est le changement survenu dans sa personne. Elle a maintenant des couleurs de santé. « Sa physionomie a conservé le même calme, ses yeux limpides et bien ouverts sont encore entourés d'un grand cercle noir, dernier vestige de ses souffrances passées¹. »

III

Mais comment fut-elle accueillie dans le pays mellois ?

Il y en a qui disent : « Si je voyais un miracle, je me convertirais tout de suite ! »

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 202-212.

Ils peuvent le penser, mais il est bien douteux qu'ils le fassent. D'abord parce que la conversion est l'œuvre de la grâce de Dieu qui n'est guère accordée qu'à ceux qui la demandent du fond du cœur, sincèrement, avec le désir d'accomplir tout ce que Dieu et leur conscience leur prescrira. Ensuite parce qu'ils s'ingénieront à se prouver à eux-mêmes qu'il n'y a pas eu miracle.

Les incrédules posent au miracle des conditions absurdes qui sont une preuve de leur mauvaise foi. Eux qui n'hésitent pas à faire les voyages les plus pénibles, les recherches les plus minutieuses, les fouilles les plus coûteuses pour découvrir un squelette problématique afin de prouver que l'homme est beaucoup plus ancien que ne le dit l'Écriture Sainte, et qu'il n'est que le descendant d'autres espèces similaires comme le singe, quand il s'agit du miracle, ils exigeraient qu'un malade réputé incurable, pourvu de tous les certificats de tous les maîtres de la science, comparût en présence d'une assemblée de savants et que Dieu consentît alors à le guérir et à le ressusciter, devant l'Aréopage des cinq académies. Encore prétendraient-ils qu'il y a eu supercherie.

Dans le pays de M^{me} Marie Marché, il existe des protestants en grand nombre et des catholiques indifférents ou hostiles. Ce miracle les gênait tous. S'ils le reconnaissaient, il fallait conclure. Suivant le mot profond de l'Écriture, ils ne voulurent pas comprendre de peur d'être obligés à bien faire. Ce fut la réédition exacte du miracle de l'aveugle-né.

Les uns dirent : « Cette femme n'était pas aveugle ! » Cependant il y avait les attestations authentiques des médecins.

D'autres répétèrent cette sottise inouïe, plus difficile à accepter que le miracle lui-même : « On l'a payée pour faire l'aveugle, afin de lui rendre une vue qu'elle n'avait pas perdue. »

D'autres interrogés par les incrédules, puissants par leur influence, déclarèrent qu'ils ne connaissaient point cette femme, — avec qui ils entretenaient des relations ininterrompues depuis plus de vingt ans.

La vérité c'est qu'ils sont, eux, des aveugles qui ne guérissent jamais, car ils ne veulent pas voir. Pour ne pas voir ils ferment les yeux et disent : « Le miracle n'existe pas ! » Mais l'œuvre de Dieu s'accomplit toujours dans les âmes droites.

XXII

JULIETTE BENOIT

Les Pharisiens refusèrent de reconnaître même les miracles de Jésus. Comme le Sauveur leur disait : « Si vous ne me croyez pas, croyez au moins à cause de mes œuvres ! » ils

lui répondaient : « Quelles œuvres faites-vous ? » Or il venait de nourrir cinq mille hommes avec cinq pains d'orge¹. Les Phariséens du XIX^e et du XX^e siècle n'ont pas un autre raisonnement. Le Sauveur se tournait alors vers les publicains ; la Sainte Vierge agit de même.

I

Voici une famille de publicains. C'est à Paris, rue Saint-Gervais, n° 37, non loin de la rue Haxo où furent fusillés les otages pendant la Commune, un ménage d'ouvriers, les Benoît. « Ils ont eu douze enfants, il leur reste cinq filles, quatre n'ont pas été baptisées, les deux aînées sont mariées civilement. Jamais on n'a parlé de première Communion. Pour la troisième et la quatrième fille on a fait un baptême civil. Un oncle riche a fait les frais d'un grand repas : on a bu aux enfants ; on leur a donné des noms païens². »

Cependant le père ne paraît pas un anarchiste, un forcené. Il parle d'une voix douce, et sur son visage ne se reflète aucun sentiment de haine ni de méchanceté. Recueilli tout enfant dans un orphelinat de Brie par des Sœurs, il a gardé de ce passé très lointain une impression favorable. Soldat pendant la guerre, il avait conservé sa foi. Ce qui l'a perdu c'est l'exemple des autres. Il est à Paris des centaines de milliers de citoyens français qui ne connaissent le prêtre que par les journaux qui le déchirent, le représentent comme un objet d'horreur, comme une sorte de vampire cherchant à dévorer les petits enfants et les faibles. Comment, à la fin, n'éprouveraient-ils pas pour lui une aversion profonde ? Et puis, dans certains quartiers, il ne reste ni foi, ni loi, ni pudeur, ni respect, ni même le sentiment qu'il y a des obligations humaines.

Le père Benoît demeura treize ans concierge à Saint-Ouen. C'était un milieu des plus malsains : « J'avais vingt-sept locataires, raconte-t-il, cinq ou six à peine se trouvaient dans des conditions régulières. »

Pour lui la religion devint donc une inconnue et une méconnue. Il oublia vite le chemin de l'église et se laissa contaminer par les idées ambiantes, impies et maçonniques. Alors pourquoi baptiser ses enfants puisqu'il ne connaissait plus la religion qui baptise ? Et puisqu'il se trouvait au milieu des sectes qui donnent pompeusement le baptême civil, pourquoi ne pas faire comme les autres, d'autant mieux qu'il était convenable de se réjouir de la naissance d'un nouvel enfant ?

Dans une famille où il y a eu douze enfants, il se rencontre certainement quelques vertus naturelles, c'est pour cela sans doute que

¹ Jean, vi, 30 ; x, 38.

² L'Œuvre de Lourdes, p. 213.

Notre-Dame de Lourdes s'intéressa à cette maison de publicains, où Dieu n'était pas connu, mais n'était point haï non plus.

La troisième des cinq filles, Juliette Benoît, née en 1884, était à peu près aveugle depuis l'enfance. Un jour — elle avait à peine un an — qu'elle se roulait sous la table au moment du repas, elle renversa sur son visage la soupière bouillante, qui lui brûla les paupières. On la porta à l'hôpital voisin, mais les paupières gonflées étaient tellement serrées qu'il était impossible de les ouvrir pour apercevoir les yeux. Elles demeurèrent enflammées, et la suppuration finit par atteindre la prunelle. Des lésions se déclarèrent dans l'organe de la vue, lésions incurables.

Cependant on épuise toutes les ressources de la science, tous les médecins les plus renommés. Juliette est conduite à la clinique des Quinze-Vingts, qui est la première du monde ; on taille, on oint, on cautérise, on n'aboutit qu'à faire souffrir la petite fille sans espoir.

C'est à peine si elle voit pour se conduire et comme elle est une charge, un embarras pour la maison, sa mère veut qu'elle accompagne à l'école une de ses jeunes sœurs. Ne voyant pas, ne pouvant rien faire, elle dissipe tout le monde et les maîtresses la renvoient.

Elle reste à la maison, ne sachant ni lire ni écrire, sachant moins encore prier, car elle a douze ans et elle ignore jusqu'au nom de Dieu. Où l'aurait-elle appris ? car ses parents ne le prononçaient jamais. Sa grand-mère vient passer quelques jours chez sa fille, elle voit l'enfant, et comme elle est animée de sentiments religieux, effrayée de son ignorance, elle lui dit : « Ma petite, promets-moi de dire tous les matins cette petite prière : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de passer une bonne journée et une bonne nuit ! » L'enfant promit. Elle retint cette prière et ne manqua jamais de la redire.

Un jour une jeune fille du voisinage l'emmène à son patronage dirigé par les Dames du Cénacle de Montmartre. Ces dames, touchées de son malheur et de sa douceur d'âme, s'attachent à elle et viennent la visiter chez ses parents. Elles voient le père, lui parlent comme elles savent parler, avec leur bon cœur rendu plus éloquent encore par leur foi, et obtiennent de lui qu'elle sera baptisée. Juliette tout heureuse, amène avec elle ses deux plus jeunes sœurs, et elles sont baptisées ensemble le 24 juillet 1898. Quatre jours après elle fait sa première communion. Elle a quatorze ans.

Désormais elle fréquente le patronage avec ses sœurs, les parents sont heureux de les savoir avec ces excellentes Dames, et quand elles reviennent, elles sont joyeuses, elles disent ce qu'elles ont entendu ou appris, elles rapportent des livres, des journaux, que le père prend négligemment le soir et qu'il lit.

Mais la vue de Juliette ne s'améliore point ; elle est affligée d'une myopie telle qu'elle ne peut lire qu'en approchant son livre très proche des paupières. Une dernière opération laisse les yeux gonflés et demi-clos, comme auparavant.

Juliette savait que la Sainte Vierge guérit à Lourdes ; une de ses amies la presse d'y aller : « Oh ! dit-elle, je n'oserais pas en parler à mes parents ! » Quelqu'un en parla sans doute pour elle, car peu de jours après elle était inscrite et apportait des Quinze-Vingts un certificat ainsi conçu :

« Je soussigné, médecin de la clinique nationale ophtalmologique, certifie que Juliette Benoît, âgée de seize ans, est atteinte de blépharite chronique, avec diminution de l'acuité visuelle, et qu'elle est dans l'impossibilité de travailler pour subvenir à ses besoins.

« Paris, 6 juin 1900.

Docteur V...

II

Elle part donc par le train blanc, avec quelle joie, on le devine. Elle considère déjà comme une grande grâce du ciel qu'elle puisse aller à Lourdes avec l'agrément de ses parents, et puisqu'elle est chrétienne, qu'elle les aime beaucoup, qu'elle comprend le bienfait de la foi et qu'elle désire vivement que la bonté de Dieu les éclaire, elle se réjouit dans l'espoir qu'eux aussi jouiront un jour du bonheur de connaître Jésus-Christ.

D'ailleurs elle remercie Dieu avec ferveur de lui avoir ouvert à elle déjà les yeux de l'âme, et elle offre à Dieu ses souffrances pour que son père et sa mère voient.

Le 23 août, comme elle prenait un bain dans la piscine, elle ressentit tout à coup une douleur extrêmement vive. « Il me semblait, dit-elle, qu'on m'écrasait les yeux avec des pierres. » Un liquide abondant s'écoula de ses paupières, elle ouvrit les yeux et éprouva le ravissement de la pleine lumière. Au ciel les Saints voient Dieu ; la vision béatifique consiste dans la jouissance de Dieu, particulièrement dans la vue de sa divine essence. C'est ainsi que pour nous sur la terre le plus grand bonheur, qu'apprécient seuls ceux qui ne l'ont jamais goûté, c'est de *voir* les choses. Elle distinguait nettement chaque objet et son bonheur n'était pas moins grand que son expansive reconnaissance.

Elle revint à Paris complètement guérie.

Quelque temps après le docteur Boissarie la conduisit, comme il faisait toujours, chez le docteur Bull pour vérifier et étudier la guérison. « Le docteur put constater que l'acuité visuelle se rapprochait de la normale. Il n'y avait aucune lésion du fond de l'œil, aucune tache sur la cornée. La myopie excessive avait disparu : enfin on trouvait à peine trace sur les paupières de cette inflam-

mation chronique qui pendant quatorze ans avait résisté à tous les traitements.»

« La guérison subite de tous ces désordres, ajoute le docteur Boissarie, est inexplicable au point de vue naturel. Une inflammation des paupières ancienne, rebelle à tous les traitements, liée au tempérament de l'enfant, ne s'efface presque jamais complètement. La myopie dépend de la conformation de l'œil, on ne peut la modifier à son gré. Enfin la faiblesse de l'acuité visuelle, avec des yeux presque toujours fermés, ne peut disparaître que par une application lente, graduelle, en admettant encore qu'il n'y ait pas de lésion plus profonde. La guérison instantanée de cette aveugle dans la piscine de Lourdes est un des faits les plus remarquables que l'on puisse constater¹. »

Tel est le jugement d'un homme de science.

Quant à Juliette Benoit, depuis son retour elle coud toute la journée, même parfois très avant dans la nuit, et ses yeux ne se fatiguent pas, ne se troublent pas, malgré l'application qu'exige cet assidu travail.

Mais ce qui la réjouissait particulièrement, c'est qu'ayant été guérie par une faveur merveilleuse, elle espérait que la Sainte Vierge achèverait son œuvre en guérissant les aveugles d'esprit et de cœur de sa famille, c'est-à-dire tous les siens. Après une pareille grâce elle oserait tout demander, et comme elle demandait le salut des siens, Marie ne pouvait le lui refuser.

III

Comment cette jeune fille s'y prit-elle pour convertir sa famille, elle ne l'a pas dit, mais on le devine. Elle donna l'exemple. Elle était bonne, docile, dévouée, sa seule présence parlait dans la maison, à ceux qui se souvenaient. Ils se rappelaient la petite fille au visage fermé, aux traits douloureux, aux paupières gonflées, rouges, purulentes. Cette enfant qui faisait pitié était devenue une belle jeune fille aux yeux limpides et francs qui vous regardaient sous les paupières ouvertes, à la physionomie aimable, au front très pur où régnaient l'innocence et la joie. Les parents ne se lassaient point de la contempler. C'était là leur Juliette dont l'état pitoyable les avait tant fait pleurer ! Qui avait produit cette transformation ?

Le père réfléchit en silence. Trop fier pour reconnaître par des paroles publiques des erreurs dont il avait honte, et qu'il n'osait avouer, disait Juliette au docteur Boissarie, il fit mieux : estimant qu'un acte vaut mieux qu'une parole, il reprit simplement le chemin de l'église et poussa résolument jusqu'au confessionnal. Peu à peu l'influence gagna comme

un suave et pénétrant parfum. La sœur aînée, mariée depuis six ans à la mairie seulement, fit bénir son union par le curé de la paroisse. La seconde, âgée de vingt-quatre ans, fit sa première Communion à la Noël. L'intérieur de la maison se couvre bientôt d'images pieuses fixées au mur, parmi lesquelles, à la place d'honneur, on aperçoit Notre-Dame de Lourdes. Des souvenirs de pèlerinage, des livres de piété, un ruban d'enfant de Marie décorent la cheminée. Cette chambre d'ouvriers s'est changée en une sorte de sanctuaire où chaque soir on fait la prière en commun devant la bonne Vierge qui, en guérissant Juliette, a ramené la sérénité, l'allégresse, le bonheur intime dans la maison et dans les cœurs.

L'œuvre de Notre-Dame de Lourdes la voilà ! Elle guérit les corps, la Bonne Mère, pour atteindre plus facilement les âmes de ses enfants !

Tous les dimanches, Juliette se rend au patronage, qu'on appelle le patronage des otages, parce que c'est là qu'ils ont été exécutés. On voit encore le balcon où l'on procéda sommairement à un simulacre de jugement, le mur où ils s'alignèrent, la cave où l'on jeta leurs cadavres. On a bâti là une chapelle, et à côté, des salles de catéchismes ou de réunions. Ces lieux sont pleins de souvenirs sinistres, tout imprégnés encore du sang de nos guerres civiles, mais dans la chapelle s'élève une statue de Notre-Dame de Lourdes qui parle de pénitence et d'espérance ; une des cours s'appelle Lourdes ; tout y respire maintenant la paix, la pureté, la concorde, l'oubli d'un passé sanglant et des colères fratricides. Marie appelle ici tous ceux qui veulent être vraiment des frères, mais elle enseigne que la fraternité est chrétienne ou qu'elle n'est pas.

De là on aperçoit Belleville, la citadelle du socialisme militant, et plus loin, à droite, Montmartre qui domine la grande cité et qui lui apprend que Jésus le Roi de paix demeure le Maître, mais qu'il ne veut régner que par l'amour.

C'est là aussi que Juliette va prier, puiser la force de rester pieuse et bonne chrétienne, obtenir pour les autres la grâce de voir. Son exemple a gagné, non seulement dans sa famille, mais dans tout le milieu où elle est connue. Ainsi Notre-Dame de Lourdes prend possession çà et là des foyers où elle rencontre des âmes de bonne volonté. Ceux-ci lui demeurent fidèles comme les fervents convertis, et il est remarquable que dans ces foyers pervers la Sainte Vierge a pris soin de placer de jeunes miraculées qui demeurent des exemples vivants de sa bonté et qui ramènent sans bruit quantité d'âmes égarées. Elle aime le peuple ; aussi l'œuvre de Lourdes est-elle surtout populaire. Chacune de ces guérisons est aussi une conversion qui ressemble au grain de sénévé qui deviendra un grand arbre, ou à cet hum-

¹ *Ibid.*, p. 216-217.

ble levain qui, lentement, fera fermenter toute la masse.

Cette jeune fille de Belleville, fait remarquer le docteur Boissarie, Juliette Benoît, « chantant la gloire de la Vierge immaculée dans un foyer d'où la religion est bannie, nous surprend peut-être davantage que Bernadette qui recueillait dans toute la pureté de son âme les paroles de la Vierge¹. » Mais elles sont de la même école. L'une vit dans la paix des champs et dans le calme de la petite ville ; l'autre parmi les perversités et les corruptions des plus mauvais quartiers de la grande cité ; toutes deux font la même œuvre de pureté, d'assainissement, de lumière et de salut, l'œuvre de Marie.

XXIII

M. CHARLES-AUGUSTE

Le cas de M. Charles-Auguste est très spécial. On peut dire en effet que cet artiste fut guéri malgré lui. C'est pour cela peut-être que sa guérison, tout extraordinaire qu'elle est, demeure incomplète. Il n'en est pas moins d'une reconnaissance sans bornes pour la Sainte Vierge.

I

Né à Paris, rue Neuve-Popincourt, en 1856, il avait huit mois seulement quand par la faute et l'incurie de sa nourrice il fut atteint de gourmes dans les yeux et perdit presque entièrement la vue. A peine si dans l'œil droit il restait une lueur, qui d'ailleurs ne pouvait lui servir même à se guider.

Entré aux Jeunes-Aveugles le 3 janvier 1868, il y demeura huit ans. Doué de remarquables aptitudes pour la musique, il s'adonne à cet art avec tant de succès qu'en 1876 il remporte un prix d'harmonie qui lui est décerné par un jury composé d'artistes comme Fissot, Félicien David et César Franck. Celui-ci avait lui-même fourni le thème du concours. Présenté ensuite par Parvy, le grand éditeur de musique, à plusieurs compositeurs célèbres, notamment à Gounod, ce dernier se l'attacha et lui donna de précieux et savants conseils. Il devint même le collaborateur de Planquette, dont certaine œuvre, qui obtint un succès mondial, est due à l'inspiration de Charles-Auguste.

L'inspiration est plus douce et plus intense chez les aveugles. Nul objet ne les distrait de leur pensée, la seule chose qu'ils voient. Ils s'appliquent au travail plus naturellement, et quand leurs doigts se promènent sur le clavier, cherchant de nouvelles mélodies, reproduisant les harmonies qui chantent dans leur âme, leur front s'illumine, et, sauf leurs yeux qui restent ternes et morts, tout le visage s'a-

nime et devient vivant. Obligés d'ailleurs d'emmagasiner dans leur mémoire tous les morceaux qu'ils étudient, leur esprit musical est rempli de thèmes nombreux, médités et suivis.

En 1887, il est nommé organiste au Petit Séminaire de Saint-Lucien, près de Beauvais, et de là, après neuf ans, il vient à Creil où sa réputation et son talent font affluer les amateurs de belle musique.

On lui demanda de composer la mélodie du cantique de Beauvais à Notre-Dame de Lourdes : il y mit toute sa science, tout son cœur et toute sa foi. Cependant l'idée ne lui vient pas d'aller lui-même à Lourdes demander sa guérison. C'est M. l'abbé Boudin, curé de Nogent-les-Vierges, qui conçut le projet de ce voyage, que Mme la comtesse de Bryas approuva avec empressement. On pouvait espérer que l'artiste serait ravi de cette décision. Point. Il l'accueillit sans enthousiasme et même avec froideur :

— Comment voulez-vous que j'aie demandé ma guérison à Lourdes ? dit-il à M. le curé de Nogent. La Providence m'a gâté. En échange de la vue que j'ai perdue, elle m'a donné un talent que je n'aurais pu cultiver sans mon accident ; qui me fait goûter les plus douces joies, qui m'assure mon pain avec celui de ma femme. Le bon Dieu ne serait pas content de cette exigence nouvelle, car en somme, au malheur qui m'a frappé quand j'avais huit mois, j'ai plus gagné que perdu.

Son interlocuteur était embarrassé. Que répondre à d'aussi fortes raisons ? Il se rejeta sur les questions de convenance.

— Puisque Mme la comtesse de Bryas est assez gracieuse pour vous offrir le voyage de Lourdes, ce serait la désobliger que de ne pas accepter. Ce serait même de l'impolitesse.

— J'y songerai, fit-il simplement.

Le lendemain il revint à la cure, conduit par sa femme, et reprit avec force les mêmes raisons dont il ne retirait rien.

— Pourtant, ajouta-t-il, j'avoue qu'il y aurait inconvenance à refuser une gracieuseté qui m'est faite. J'irai donc à Lourdes avec vous, je vous accompagnerai, mais je ne demanderai pas ma guérison ; je ne puis pas en conscience solliciter une nouvelle grâce de Dieu qui m'a comblé déjà.

C'était à la fin d'août 1904.

II

Ils partirent. A Lourdes il prie beaucoup pour les autres, mais il ne prie point pour être délivré de son infirmité. « Si je le faisais, disait-il, le bon Dieu en me rendant la vue serait en droit de me retirer le talent et les autres faveurs qu'il m'a accordées. »

A la procession du Saint-Sacrement, le premier jour, il est très impressionné. Toujours

¹ *Ibid.*, p. 218.

pour être agréable à sa bienfaitrice, il a consenti à se placer parmi les malades, et quand on lui fait toucher l'ostensoir, s'il paraît assez ému, c'est sa foi qui est émue à la pensée que Jésus-Christ est là, le doux Sauveur qu'il a si souvent chanté sur son orgue. Il n'attend même pas la fin de la cérémonie et se fait reconduire à l'hôtel. Le lendemain, impossible de le décider à sortir : il n'aimait point cette foule mobile, remuante, empressée, où il se trouvait comme perdu. Il resta à l'hôtel où il fit longuement de la musique.

Le 1^{er} septembre était le dernier jour du pèlerinage. M. Maurice de May, de Creil, eut de la peine, l'après-midi, à l'entraîner à la procession, puis à la Grotte où il lui lava les yeux avec l'eau de la fontaine miraculeuse. M. Charles crut voir un peu mieux, mais ce ne fut qu'un instant, et il n'en dit rien.

Le soir il regagna de bonne heure la chambre qui lui était commune avec M. le curé de Nogent. Celui-ci l'y rejoignit une heure après. L'artiste paraissait dormir. Le bon curé se trouvait en retard dans son office, il le récita tranquillement, évitant de faire du bruit. Comme il fallait partir le lendemain de grand matin, de peur d'être surpris il résolut de ne pas se coucher, et il passa la nuit à lire des manuscrits très intéressants qui lui avaient été confiés.

L'aveugle reposait ; on eût dit qu'il dormait profondément.

Le prêtre était plongé dans sa lecture, quand tout à coup il l'entendit remuer et prononcer quelques paroles. Il s'imagina que son compagnon parlait en rêve et se remit à lire. M. Charles, lui, parlait distinctement cette fois :

— Monsieur le curé, il y a une demi-heure que j'hésite à vous le dire, je ne sais pas ce qui se passe en moi.

Il continua : « Que c'est beau, la lumière ! »

Evidemment c'était un rêve. Aussi M. le curé de Nogent n'y prit aucune attention. Cette prétendue vision de la lumière le confirmait dans sa pensée que son protégé jouissait d'un agréable songe.

— Oh ! la belle lumière ! reprit celui-ci avec bonheur. Dites, Monsieur le curé, est-ce que vous avez apporté quelque lampe ?

— Non, ou plutôt oui, répondit-il pour se débarrasser de ce songeur importun. J'ai ajouté à la lumière de ma bougie qui m'éclairait mal, celle d'une autre bougie.

Il y eut un moment de silence. Puis la voix s'éleva de nouveau, mais avec une intonation étrangement joyeuse :

— Monsieur le curé ! Monsieur le curé ! je vous vois ! Vous vous levez, vous étendez le bras, vous venez vers moi... Ah ! quel bonheur ! Je vois ! Je vois !

Le prêtre en effet s'était levé d'un bond, il étendait les bras, saisi de stupeur, et se croyant à son tour victime d'une illusion.

Mais non ; c'était bien la réalité ; M. Charles redisait : « Que c'est beau, la lumière ! » Et ce n'était que la faible lumière de deux bougies. Que dirait-il quand il verrait la clarté du jour ?

— Mais qu'est-ce que je vois là-bas dans un coin ? dit-il en indiquant de la main l'objet qui le préoccupait. Voyez-vous ?

C'était le dossier du fauteuil, qui, éclairé par les bougies placées en contre-bas, projetait son ombre noire énorme sur la paroi. Il ignorait ce qu'est l'ombre ainsi que les effets fantastiques qu'elle peut produire, et il avait peur.

« Le miracle était sous mes yeux, raconte M. le curé de Nogent. Vous devinez mon émotion, mon tremblement, mes larmes et mes sanglots à la vue du prodige. J'ai vécu là, dans cette pauvre chambre d'hôtel où, sous mes yeux, la main de l'Immaculée venait d'intervenir, des minutes indicibles, des émotions inexprimables. Mon bouleversement et mon émotion n'étaient surpassés que par ceux de Charles. »

Celui-ci voulait parler, il ne le pouvait plus, la parole restait dans la gorge qu'étreignaient les sanglots étouffés, le saisissement.

— Charles, nous allons dire le rosaire, d'abord pour remercier Dieu et la Sainte Vierge, ensuite pour la prier d'achever son ouvrage.

Mais force lui fut de dire seul le chapelet, car Charles ne pouvait répondre, suffoqué par le prodige, par le bonheur.

A la fin du premier chapelet, l'artiste eut une secousse et poussa un cri :

— Ah ! dit-il, je vois encore davantage !

La Sainte Vierge venait de soulever le voile qui recouvrait l'œil droit, comme on tire l'épais rideau d'une fenêtre.

Ils passèrent la nuit à prier, à remercier Dieu, se fondant en reconnaissance et oubliant la notion du temps, — comme Tobie lorsque l'ange lui eut fait recouvrer la vue.

Trois heures sonnèrent. Ils partirent à la Grotte où M. le curé dit la messe. M. Charles y communia. Après une action de grâces émue, le prêtre lava encore les yeux de l'organiste, et ils partirent à la gare.

L'aurore inondait le ciel, les montagnes, les arbres, de ses lueurs roses ; la terre sortait du sommeil de la nuit, de la mort, et partout l'on sentait comme des frémissements de vie. M. Charles jouissait de ce spectacle qu'il n'avait jamais vu : la grâce du réveil de la nature et la beauté grandiose des sommets drapés dans leur manteau lumineux, vêtus de joie, comme parle l'Écriture. Tout cela le plongeait dans une heureuse stupeur, dans une admiration si profonde qu'il ne trouvait aucune expression pour traduire son ravissement. Et cependant l'œil droit seul voyait. Il contemplait le ciel bleu, les nuages blancs et roses qui flottaient dans l'espace, les collines verdoyantes, les maisons avec leurs lignes rigides ; l'ensemble

le frappait, mais l'éducation des yeux n'était pas faite, les détails lui échappaient. Il apercevait bien les bois qui couronnaient les cimes, les blondes moissons ; mais n'ayant pas l'idée du mouvement, il ne distinguait pas encore les animaux courant dans la plaine ni l'homme qui marchait sur les routes.

En chemin il jouit pleinement du bonheur de voir les obstacles, de se conduire seul à travers les pèlerins, de monter dans le wagon, de circuler le long des voies, sans guide, sans autre avertisseur que son œil qui était mort et qui maintenant était ressuscité !

Son conducteur d'ailleurs multipliait les expériences. A Poitiers il se mit à trois mètres de lui et lui dit : « Suivez-moi ! » Ils parcoururent de tête en queue le train des pèlerins, s'ouvrant des passages à travers les groupes, jouant des coudes, marchant rapidement, et jamais l'heureux musicien ne perd de vue son guide, qu'il rejoint après cette course précipitée. Seulement de retour à Creil il souffrait de la tête, parce que le nerf optique était fatigué. Cette souffrance toutefois disparut bientôt.

Le surlendemain il parcourut seul la distance de Creil à Nogent. Mais parvenu à une barrière de chemin de fer, il se la fit ouvrir, parce qu'il n'en savait pas le maniement.

« Cependant un désir l'obsédait, dit M. Boudin, il souhaitait depuis Lourdes, avec une ardeur d'enfant, de voir les étoiles. Le jour de la Nativité il m'arriva plus joyeux que de coutume : il avait vu les étoiles et avait compté quatre des plus brillantes d'entre elles. »

III

Le Dr Bull l'examina en avril 1905. Le certificat qui avait été délivré à Charles-Auguste à l'Institut des Jeunes-Aveugles portait « qu'il était atteint de cécité incurable ; que du côté droit il y avait opacité de la capsule cristalline, et, du côté gauche, opacité de la cornée, staphylôme partiel. » Le docteur put constater les traces des lésions anciennes. « La cornée avait perdu sa transparence, les yeux étaient opaques. Mais sur ce fond blanc il s'était formé à droite des éclaircies : il s'était établi comme une fenêtre par où passait la lumière, et brusquement, après 45 ans, Charles-Auguste avait trouvé dans l'œil droit une acuité visuelle d'environ un tiers, de 25 à 30 pour cent. Il avait appris à lire et distinguait des caractères assez fins. Du côté gauche, le changement était peu sensible : il distinguait à peine le jour de la nuit. » En sortant de chez le Dr Bull il disait au Dr Boissarie : « Je suis né à Paris, et c'est la première fois que je le vois !¹ »

Nous avons dit les scrupules qui l'empêchaient de demander sa guérison. Il trouvait que Dieu lui avait déjà multiplié les faveurs, dans son malheur ; et surtout il redoutait que ses moyens ne fussent ensuite diminués s'il jouissait d'une nouvelle grâce. Il ne savait pas ou il n'avait pas médité cette parole : « Les dons de Dieu sont sans repentance. » Pendant quarante-huit heures il fut dans de vraies transes. Mais le surlendemain de son retour, dit M. Boudin, il nous arriva triomphant :

— Quel bonheur ! s'écria-t-il, je vois, et l'inspiration ne m'a pas été ravie. Ce matin j'ai essayé de composer, et les idées me sont venues avec autant d'abondance et de bonheur que par le passé.

Les grâces de Dieu ne sauraient, au contraire, que doubler le génie.

XXIV.

ESTHER BRACKMANN

Qui ne connaît l'hospice de Villepinte pour le nombre légendaire de ses guérisons de jeunes tuberculeux ? Il est dirigé par des Sœurs de Marie-Auxiliatrice. On n'y est admis que si la phtisie est reconnue. Les malades sont classées dans des salles diverses, suivant le degré de gravité de leur état.

Un visiteur entra un jour dans la salle du troisième degré et il demanda à une jeune fille comment elle allait :

— Oh ! dit-elle, ici notre sort est fixé. Nous ne sortons que pour aller à Lourdes, ou au cimetière.

Chaque année elles vont à Lourdes, nombreuses. Pendant les trois années 1896, 1897 et 1898 elles sont venues 54, et 24 s'en sont retournées ou complètement guéries, ou avec une amélioration considérable. Les autres sont mortes, ainsi que le voulait la fatalité de leur maladie. Or leur mal était le même que celui de leurs compagnes plus heureuses à qui la Sainte Vierge a rendu la santé.

Ces guérisons se sont produites durant les trois jours du Pèlerinage national, — donc instantanément ou avec une très grande rapidité. Les miraculées ne sont pas rentrées à Villepinte, sinon pour y faire leurs adieux et faire constater leur guérison par le médecin même qui, au départ, leur avait donné un certificat d'incurabilité. Car « en venant à Lourdes elles portent toutes leur dossier, l'histoire jour par jour de leur maladie. Avant de partir de l'hôpital on les pèse, on recherche leurs bacilles, on apprécie l'étendue de leurs lésions. Au retour, le médecin les examine, les observe de près, compare les résultats acquis. La science vient ainsi donner sa consécration à des faits d'une évidence telle qu'ils pourraient se passer de son

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 222-230, donne le récit même de M. l'abbé Boudin, curé de Nogent-les-Vierges.

concours. Mais ici tout se réunit pour déchirer les voiles, et les volontés les plus rebelles doivent s'incliner devant une démonstration qui ne laisse prise ni au doute, ni à la critique : on ne suggestionne pas une caverne pulmonaire¹. »

I

Le groupe de 1896 se composait de quatorze malades. Huit revinrent guéries, parmi lesquelles Mlle Esther Brackmann, une jeune fille de 16 ans.

A l'âge de treize ans, elle fut atteinte d'une péritonite tuberculeuse avec épanchement, et entra à l'hôpital de la Charité, dans le service du Dr Gouraud ; puis à l'Hôtel-Dieu, chez le professeur Duplay. Dès son arrivée le Dr Gouraud lui fit une ponction, puis une seconde le mois suivant, et une troisième quelque temps après. Chacune de ces ponctions donnait de dix à quinze litres de liquide, et l'épanchement se reproduisait plus rapidement chaque fois.

Plusieurs docteurs l'examinèrent et l'on jugea une opération nécessaire. Le professeur Duplay l'opéra dans son service, à la fin de juin 1895. Quelques semaines après elle est reçue chez les Sœurs de Villepinte, qui lui prodiguent les soins les plus délicats, mais sans qu'elle parvienne à reprendre ses forces. Elle n'a plus les grands épanchements précédents, mais elle éprouve des douleurs violentes qui lui rendent la marche impossible, des vomissements pénibles, avec une fièvre dévorante. Pour la soulager on lui met des vésicatoires, on lui applique des pointes de feu, mais le calme ne dure pas et son état s'aggrave.

— Elle n'a plus que quelques mois à vivre, dit le Dr Lefebvre, le médecin de la maison.

Alors, pour tenter la suprême ressource, son parrain demande qu'on l'admette au Pèlerinage national de 1896. Elle part donc par le train blanc avec treize de ses compagnes, dont cinq gravement malades.

Elle était pieuse, animée d'une grande foi ; elle se prépara au voyage de Lourdes comme au Suprême voyage. Ses compagnes n'étaient pas moins pieuses ; aussi avant le départ elles conviennent ensemble de faire le sacrifice de leur guérison et de leur vie et de demander plutôt à la Sainte Vierge ses faveurs pour les autres. C'était l'esprit de Villepinte de s'oublier soi-même et de se placer chacune dans un état d'indifférence personnelle absolue. Chacune d'elles disait : « Sainte Vierge, guérissez mes compagnes ! » ce qui est bien l'esprit de sacrifice porté au degré héroïque.

« Malgré tout, dit-elle, j'étais convaincue intérieurement que je serais guérie. »

Le voyage est très dur pour elle. A Poitiers, son état inspire des inquiétudes. A Bordeaux, un Père est tellement alarmé qu'il lui suggère de recevoir une suprême absolution, mais elle refuse. Et cependant elle attend avec impatience la dernière station ; car à chaque arrêt du train elle s'évanouit, et depuis Villepinte, pour se soutenir elle n'a pu prendre qu'un peu de limonade.

La voici à Lourdes, enfin. On la place sur un brancard et on la transporte mourante jusqu'à la Grotte, où elle communie en viatique. Peu après elle perd connaissance, et elle ignore ce qui s'est passé ensuite.

Elle se rappelle seulement qu'elle s'est retrouvée à la piscine, mais elle ne sait comment elle y est venue. Les Sœurs la trempent dans la piscine avec le drap, de nouveau elle perd connaissance. Alors on la retire, mais elle se rend compte de son état, elle sent qu'elle n'est pas guérie, la pleine possession d'elle-même lui revient ; elle supplie qu'on la replonge dans l'eau miraculeuse.

— Je ne sortirai pas que je ne sois guérie, murmure-t-elle.

Les Sœurs lui obéissent à regret, mais puisqu'elle l'exige ! On la trempe dans l'eau où elle frissonne, et tout à coup elle éprouve une forte commotion avec une chaleur intérieure qui la ranime. Elle se lève seule, et s'aperçoit que l'enflure du ventre, qui auparavant était considérable, vient subitement de disparaître.

On s'empresse autour d'elle, on l'aide à s'habiller, on lui offre de la rapporter sur son brancard comme elle est venue ; mais elle se sent vaillante et elle se rend à la Grotte appuyée seulement sur le bras d'une Sœur, car elle a besoin de réapprendre à marcher.

Là, en face de l'endroit où la Sainte Vierge a apparu, elle se recueille, mais elle ne saurait penser ni surtout traduire sa pensée. Elle ne ressent qu'une chose : une joie profonde qui remplit le fond de son âme, et qu'elle ne songe pas à rendre extérieure. Elle n'en a pas la force, et pourtant elle n'est pas anéantie. En elle-même il y a des élans puissants d'amour, de reconnaissance, d'allégresse sur-naturelle, pareils à ces courants sous-marins qui remuent l'Océan sans en altérer la surface. Elle jouit d'une paix inexprimable, absolue, qui ressemble à une extase, à une vision du paradis, car elle n'a pas gardé la notion du temps. Elle ne songe qu'à goûter son bonheur, à s'y complaire, tout en remerciant Dieu, non point par des paroles, mais par des sentiments intimes, qui ne trouvent point, qui même ne cherchent point leur expression, et qui remplissent son âme sans l'agiter.

Il lui semble qu'elle n'est plus sur la terre.

Ce qui la surprend, c'est l'empressement de la foule, qui se la montre, qui se réjouit, qui l'acclame, qui la porterait en triomphe si elle ne craignait de troubler sa félicité calme,

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 278.

l'action de grâces profonde où elle est absorbée.

Cependant il est 11 heures du matin et elle n'a pas encore pris de nourriture, elle meurt de faim. L'aumônier de son pèlerinage la conduit au restaurant. Comme c'est vendredi elle mange, non sans plaisir, des œufs durs et des pommes de terre à l'huile. Or il y a six mois qu'elle n'a pris autre chose que du liquide. La digestion s'opère sans douleur, sans fatigue, comme si elle avait retrouvé son estomac d'enfant. L'après-midi elle ne manque aucun des exercices du pèlerinage ; on devine avec quelle émotion et quelle reconnaissance elle s'associe aux prières des pèlerins, avec quelle effusion elle remercie la Sainte Vierge qui a été si bonne pour elle.

Le lendemain matin, une de ses amies de Villepinte, Marguerite Ménand, est guérie d'un ulcère à l'estomac. C'est pour elle un grand sujet de joie, car dans son triomphe elle n'oublie pas ses amies, et elle prie ardemment la Sainte Vierge pour elles. Avec sa compagne, dans la soirée, elle fait le chemin de croix au Calvaire, elle gravit cette côte presque à pic sans ressentir aucune lassitude. Leur allégresse mutuelle leur donne des ailes, et dans cette cité de Lourdes témoin de tant de miracles, rarement prière plus heureuse et plus agréable à Dieu est montée vers le ciel que celle de ces deux âmes, objet de si douces faveurs. Elles comprennent tout ce qu'elles doivent à Marie, elles chantent ses louanges et demeurent comme transfigurées sur ce pieux Thabor d'où elles ne se lassent point de remercier Dieu, en contemplant à leurs pieds la Basilique, la place couverte de pèlerins, les flots bleus du Gave.

II

Le dimanche matin seulement on la conduisit au Bureau des constatations : « Plusieurs docteurs m'examinèrent, raconte-t-elle, ils me trouvèrent encore un peu d'empâtement du côté gauche du ventre ; je n'en ai jamais souffert depuis. »

Le retour s'effectua pour elle sans aucune souffrance, et avec quelle gaieté, quel bonheur ! Maintenant seulement elle peut exprimer sa félicité, et elle est pressée de le faire, de parler, de raconter, de redire les bontés et les merveilles de Notre-Dame de Lourdes. Elle passe quelques jours dans sa famille et revient à Villepinte en qualité de convalescente. Elle n'arrive pas à se rassasier, — elle a si longtemps jeûné ! — Elle engraisse à vue d'œil et elle est si heureuse qu'elle court et saute dans la maison comme un enfant.

Cependant le docteur Lefebvre ne croit pas à sa guérison définitive, et il la garde une année en observation. Pendant toute cette année elle ne fut pas malade un seul jour ; la Sainte Vierge tenait à ce que la guérison apparût absolument complète. Elle fut con-

tente d'ailleurs de pouvoir se recueillir à son aise, après cette grâce signalée, dans cette sainte maison où, « loin de toute agitation du monde, ajoute-t-elle, la vie est calme, recueillie, égale ; où l'on jouit d'une paix profonde ; où, entourées des soins les plus délicats et les plus maternels, les grandes malades se préparent au passage de l'éternité avec une résignation joyeuse et meurent en véritables prédestinées. »

Mais la Sainte Vierge lui a commandé de vivre. Elle retourne l'année suivante en 1897 au grand pèlerinage, puis elle quitte Villepinte pour rentrer dans le monde. « Mais depuis, dit-elle, fidèle à Notre-Dame de Lourdes, je retourne chaque année avec les chères malades du train blanc prier au pied de la Grotte bénie pour remercier la Sainte Vierge de tant de grâces, et pour lui demander une foi nouvelle et toujours plus ardente, afin de marcher dans la vie en véritable chrétienne¹. »

La supérieure de l'hôpital disait le 4 juin 1901 au Dr Boissarie qui s'enquêrait d'elle : « Esther Brackmann se porte comme si elle n'avait jamais été malade. C'est aujourd'hui une grande et svelte jeune fille de 21 ans, tellement transformée qu'on ne peut en elle reconnaître l'enfant de 16 ans qui partit pour Lourdes en 1896 en pleine poussée de périctonite tuberculeuse, petite, à l'aspect rachitique, défiant toutes les ressources de la médecine. Elle est toujours pieuse et bonne, elle a passé avec succès ses examens et elle travaille actuellement pour le brevet supérieur. Lorsqu'elle vient à Villepinte, elle donne à toutes les malades le désir d'aller puiser aux mêmes sources la santé qui brille dans ses yeux. »

III

En 1904, les pensionnaires de Villepinte vinrent à Lourdes, et tout en arrivant, raconte M. G. Bertrin qui était présent, « elles entrèrent au Bureau des constatations.

— Eh bien ! ma Sœur, dit le Dr Boissarie à la religieuse qui les accompagnait, combien avez-vous eu de guérisons l'an passé ?

— Aucune, Monsieur le docteur.

— Aucune, ma sœur ? Vous n'avez eu aucune guérison ?

— Non, monsieur le docteur.

Le docteur n'en revenait pas. Quelqu'un prit alors la parole :

— Je sais le motif, docteur, et je vais le dire publiquement. L'année dernière les pensionnaires de Villepinte, voyant que les hôpitaux étaient laïcisés un peu partout, craignirent le même sort pour leur asile. Alors celles qui furent envoyées à Lourdes sacrifièrent l'espérance de leur guérison au bonheur de garder les religieuses qui les soi-

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 273-278.

gnaient comme des mères ; elles firent de concert cette prière : « Mon Dieu ! ne guérissez aucune de nous, mais laissez-nous nos maîtresses ! » Leurs maîtresses sont restées, et aucune d'elles n'a guéri.

En entendant ces paroles, les jeunes filles baissèrent la tête : on venait de révéler leur héroïque secret¹.

On se souvient que Mme Catay, qui était venue à Lourdes grâce à la générosité de Mlle Jeanne Tulasne², voyant que celle-ci n'avait pas recouvré la santé, fit tout haut cette prière quand le Saint-Sacrement vint les bénir sur leurs lits de malade :

— Mon Dieu ! si de nous deux une seule doit guérir, que ce soit Jeanne !

Et Jeanne aussitôt se dressa sur son brancard, radieuse et guérie.

Voilà l'esprit de Lourdes, esprit de charité et de sacrifice. Il semble s'être idéalisé dans l'esprit de Villepinte.

XXV

LOUISE PÉROTIN

Afin de conserver comme le souvenir matériel et toujours présent à leurs yeux des bienfaits de la Sainte Vierge, les religieuses de Villepinte firent construire dans le vestibule du pavillon des « grandes malades » une représentation de la Grotte de Lourdes, ornée d'une statue de la Sainte Vierge.

Les malades y viennent volontiers prier. Ne pouvant toutes se rendre à Lourdes, elles vont là, tout près, faire leur pèlerinage qui a cet autre avantage de pouvoir s'entreprendre non seulement une fois l'an, au moment du Pèlerinage national, mais tous les jours et à toute heure. Elles y font assidûment leurs neuvaines, et si l'on n'y rencontre pas le mouvement des foules, les supplications publiques et les cris émouvants des pauvres infirmes, on y jouit d'un plus grand calme, et rien n'est touchant comme cette piété confiante et voyante de ces jeunes filles qui portent déjà sur leur visage, où la vie ne demandait qu'à fleurir, les premiers stigmates de la mort. Comme elles font à Lourdes, elles prient les unes pour les autres et sont admirablement résignées. Elles désirent vivre, car la jeunesse revendique impérieusement ses droits légitimes, mais leur foi leur montre un monde infiniment plus beau, où l'on jouit d'une perpétuelle jeunesse auprès de la Sainte Vierge, dans la vision divine ; et elles éprouvent presque une joie de n'être pas exaucées. Aussi leur mort est calme, heureuse, dans leurs yeux brillants de fièvre se reflètent quelques rayons du paradis.

Nous nous rappelons que Pierre de Rudder, de Jabbeke, non loin de Bruges, fut guéri en 1875 non pas à Lourdes, mais à Oostacker, près de Gand¹, où la piété belge a construit une grotte rustique sur le modèle de la Grotte de Massabielle. Les pensionnaires de Villepinte n'ignoraient point ce miracle. « Pourquoi, pensaient-elles, la Sainte Vierge ne signalerait-elle pas de même sa bonté dans leur petite grotte placée auprès des grandes malades ? Elle était là pour quelque chose ! »

La Sainte Vierge exauça leur ardent désir.

I

Louise Pérotin avait été admise d'abord à Champrosay, en Seine-et-Oise, puis dans la maison de famille de la rue de Maubeuge, à Paris, enfin à Hyères. Elle resta près de deux ans, d'octobre 1899 à juin 1901, dans cette dernière ville, tant fréquentée de ceux qui ont la poitrine faible. A cette époque elle revint à la maison de la rue de Maubeuge pour reprendre son travail. Mais après deux mois elle dut s'arrêter et s'aliter.

Au mois de septembre suivant, une *péritonite tuberculeuse* se déclare ; on la transporte à Villepinte. Son état est très grave. Il s'aggrave encore en janvier 1902. La maladie cette fois envahit le cerveau et Mlle Pérotin est atteinte d'une *méningite tuberculeuse* qui lui enlève l'usage de la raison et de la parole. Et comme si la maladie y apportait un acharnement sans merci, au ramollissement du cerveau et de la moelle épinière s'ajoutent des souffrances aiguës dans tous les os. Même quand on la frictionne doucement avec un peu d'ouate, elle pousse des cris.

Désormais il lui est impossible de faire usage d'aucun de ses membres ; il faut la soigner comme un petit enfant. Encore dans les enfants reste-t-il des signes certains d'intelligence, ils savent exprimer ce qu'ils désirent par des paroles ou des gestes définis ; pour elle, c'est à peine si elle prononce un monosyllabe ou une moitié de mot qu'elle ne peut achever. L'expression lui manque, elle ne trouve pas même les termes les plus familiers. Il ne lui reste que de vagues images, ainsi pour demander du lait elle montre son drap. Pourquoi ? Parce que le drap rappelle le lait par sa blancheur. Mais comment découvrir et deviner les choses désignées par des rapports aussi lointains ?

On la comprend mieux lorsqu'elle veut parler de la Sainte Vierge pour qui elle a toujours eu une dévotion tendre et filiale ; elle lève alors les regards au plafond, et bien que ses yeux soient ternes et dépourvus d'expression, quelque chose de surnaturel révèle qu'au delà du plafond elle aperçoit le ciel.

Pendant sept mois, jusqu'au mois d'août,

¹ *Histoire critique des événements de Lourdes*, par Georges Bertrin, p. 131.

² Voir ci-dessus, p. 237.

¹ Voir ci-dessus, p. 227.

les crises de méningite sont atroces, elle souffre inexprimablement ; ce n'est plus une malade, c'est une martyre, et l'on est surpris qu'elle puisse résister à tant de douleurs.

Elle souffre, mais ne se plaint pas. Parfois, dans ses lueurs passagères de raison, elle demande à la Sainte Vierge, par mots entrecoupés, de la guérir. La volonté de vivre qui ne nous abandonne jamais persiste donc en elle ; mais, comme si elle se repentait de ce désir, ou se rendait compte de l'impossibilité de sa guérison, elle exprimait le plus souvent à Marie combien elle serait heureuse de l'aller retrouver au ciel.

Souvent elle témoignait à sa manière sa volonté d'aller à Lourdes. Mais comment l'y conduire ? Elle mourrait en route. Et puis, pour l'accompagner, il lui faudrait au moins deux personnes, puisqu'elle ne pouvait se servir d'aucun de ses membres. Cependant elle attendait la décision comme une certitude de vie ou comme un arrêt de mort. Quand on lui annonça qu'il fallait renoncer à ce voyage qu'on permettait à tant d'autres de ses compagnes, elle eut un grand chagrin. Puis elle se ressaisit pour dire joyeusement dans son langage simplifié qu'on finissait par comprendre :

— Ah ! je sais... Bonne Mère... ici... moi guérir !

Ce qui signifiait que la Sainte Vierge pouvait tout aussi bien la guérir à Villepinte qu'à Lourdes, puisque « la Bonne Mère » était « ici ».

II

On lui proposa donc de faire avec les Sœurs et ses compagnes une neuvaine pour la fête de l'Assomption. Chaque jour on réciterait le chapelet. Mais comme il lui était impossible d'articuler l'*Ave Maria*, on lui fit dire sur chaque grain de son chapelet : « Bonne Mère, guérissez-moi ! » Elle le redisait tout en ajoutant à chaque fois : « Ou prenez-moi ! » Tous les jours elle boit quelques gorgées d'eau de Lourdes avec une foi admirable. Elle a confiance, et cette confiance peu à peu devient une certitude. La Grotte de Notre-Dame de Lourdes est à l'étage inférieur, elle ne cesse de répéter : « Oui... moi descendre,... moi guérie ! »

Loin de diminuer toutefois, pendant la neuvaine, ses douleurs se font plus aiguës ; ses facultés continuent à s'affaiblir, on la dirait voisine de l'anéantissement ; pourtant on distingue de temps à autre ces mots hachés par sa respiration haletante : « Bonne Mère... guérissez-moi,... ou le ciel... vite... »

La veille de l'Assomption elle se ressaisit pour exprimer ses espérances et sa formelle volonté. Elle soupire : « Moi... demain... guérie... en bas. » On voudrait pouvoir réaliser

son désir ; mais dans son état de faiblesse ce serait l'achever, les vives souffrances qu'elle endurerait la tueraient sûrement. Mais cette idée est ancrée chez elle, indéracinable, fixe. Aussi le lendemain, jour de la belle fête de la Sainte Vierge, elle redit avec insistance :

— Moi... descendre... moi... guérie... en bas !

La Mère infirmière est désolée de ne pouvoir satisfaire ce désir vraiment déraisonnable, humainement parlant ; elle essaie de le lui expliquer, de la convaincre, de l'endormir par des paroles pieuses qui la calmaient toujours, car Louise Pérotin était la plus douce et la plus docile des malades. Pour la première fois elle reste rebelle à tout raisonnement. Alors la religieuse, bien à regret, — mais comment refuser à une infirme une suprême satisfaction ainsi formellement exigée ? — aidée d'une jeune fille de service, installe comme elle peut Louise sur une chaise, et à elles deux, avec autant d'énergie que de précautions, elles la descendent pas à pas, escalier par escalier, lui soutenant la tête qui s'en va de tous côtés, jusqu'auprès de la Grotte où elles la déposent avec le moins de secousses possible.

Elles prient avec ferveur, regardant la statue de la Sainte Vierge.

Tout à coup Louise pousse un cri aigu : « Oh ! que je souffre ! que je souffre ! » Son visage se contracte, ses traits pâles deviennent livides et se décomposent : « Pauvre enfant ! dit la Mère. Elle se meurt, ou elle va guérir ! » Pour calmer la crise par un remède naturel et surnaturel à la fois, elle présente à la malade un verre d'eau de Lourdes. Louise l'avale d'un trait.

Cette scène, jamais les témoins ne l'oublieront.

Mlle Pérotin, sans qu'on se soit expliqué comment, s'échappe tout à coup des bras qui la soutiennent, et d'un élan se trouve à genoux aux pieds de la statue de Marie. Elle s'écrie d'une voix forte, résolue :

— Je suis guérie ! Guérie ! O ma bonne Mère, merci ! A genoux ! A genoux ! je suis guérie !

Elle ne cherche plus ses mots, elle n'hésite plus dans ses phrases.

Puis elle se relève d'elle-même et promène ses regards autour d'elle avec un étonnement joyeux, comme si elle cherchait à se rappeler des souvenirs oubliés :

— Oh ! Mère Marie-H..., s'écrie-t-elle, c'est vous ? Je vous reconnais bien !... Mais le parc est en fleurs !... Nous ne sommes donc plus en hiver ?

La bonne Mère toute déconcertée, stupéfaite, heureuse, ne peut dominer son émotion, ni reprendre son sang-froid. Elle finit par répondre pourtant, en cherchant à son tour ses termes :

— Mais non, nous sommes au mois d'août,

Vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui la belle fête de l'Assomption ?

Louise écoute, silencieuse et recueillie. Tout à l'heure, quand elle s'est jetée à genoux devant la Sainte Vierge, elle a repris conscience d'elle-même. « A cet instant, a-t-elle raconté, j'ai senti quelque chose d'extraordinaire se passer en moi, comme une dislocation de tous mes membres, mes os semblaient se vider, et puis, je croyais sortir d'un long rêve... »

Le rêve est achevé, elle est éveillée enfin. De nouveau elle s'agenouille devant la statue de Marie et demeure quelque temps en action de grâces. Puis elle se relève seule, elle veut remonter seule à la salle Sainte-Thérèse. Elle gravit les escaliers sans peine et apparaît soudain debout, souriante, l'air radieux, dans l'encadrement de la porte. Les malades croient à une vision. Mais elle marche, elle vient auprès d'eux ; sa figure, hébétée auparavant, pétillait d'intelligence, et son front rayonne de joie. On la regarde, on l'admire, on pleure, on bénit la Sainte Vierge. Et elle ne cesse de redire : « Remerciez avec moi la Bonne Mère du ciel ! »

Elle se dirige vers le lit qu'elle occupait autrefois en janvier, quand elle a perdu l'usage de ses facultés. Depuis, on l'avait changée de place, mais elle ne s'en souvient pas. On la presse de questions, elle ne se rappelle rien, ni les visites qu'elle a reçues, ni les longs mois de souffrance, ni ses instances pour être descendue à la Grotte, ni la neuvaine, ni la matinée, ni sa crise aux pieds de la statue. Tout est sorti de sa mémoire, ces impressions n'y ont pas laissé d'empreinte. Au contraire elle se souvient de tous les détails de sa maladie avant sa première crise de méningite, ils lui reviennent avec autant d'exactitude que de vivacité.

Ce jour-là fut une grande fête dans la maison de Villepinte. Toute la journée les visites se succèdent auprès de l'heureuse jeune fille, qui ne cesse de redire sa reconnaissance pour la Vierge de Lourdes. Le lendemain à la chapelle, à 7 heures, on la voit venir assister à la messe. Elle est tellement maigre qu'on dirait un squelette, mais ici le squelette a des couleurs de vie. Elle peut rester à genoux pendant l'élévation et la communion ; puis elle se lève avec ses compagnes et s'avance seule, d'un pas presque assuré, vers la sainte Table où elle a le bonheur de recevoir le divin Maître qui l'a ramenée des portes de la mort.

III

Depuis ce jour, la faiblesse est allée diminuant ; sa guérison s'est poursuivie, et maintenant, toutes ses facultés lui sont revenues ainsi que ses forces.

Le Dr Lefebvre lui a délivré le certificat suivant six semaines plus tard, après avoir suivi toutes les étapes du miracle :

Nous, soussigné, docteur en médecine, certifions que Mlle Louise Pérotin, atteinte de *manifestations cérébro-spinales, caractérisées par de l'hébétude, de l'aphonie et des paralysies diverses*, est complètement guérie actuellement de toutes ces manifestations, à la suite de dévotions à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Villepinte. La guérison date du 15 août.

Villepinte, le 4 octobre 1902.

Dr LEFEBVRE.

« Ce certificat, ajoute le Dr Boissarie qui rapporte cette guérison, emprunte une autorité toute particulière au nom du Dr Lefebvre. Nous connaissons la prudence, la réserve de notre confrère. Depuis plusieurs années, il suit d'un œil attentif les nombreuses guérisons de Villepinte qui se produisent à Lourdes, et il a toujours évité de se prononcer. C'est la première fois qu'il entre franchement en scène, indiquant, d'un côté la nature de la maladie, et de l'autre, la date et le lieu de la guérison.

« Ce certificat est irréfutable. Le docteur évite de s'aventurer sur un terrain qui n'est pas le nôtre, en tranchant la question du surnaturel ; mais il reproduit bien la devise d'Ambroise Paré : *« Je le pensai, Dieu le guérit »*.

On comprend la discrétion du Dr Lefebvre touchant les miracles opérés à Lourdes. Ceux-là il ne les a pas vus s'accomplir, il les constate seulement au retour. Mais ici il a suivi la malade pendant sept mois, il a connu toutes les phases du mal, il se savait en face de manifestations d'un caractère incurable, il a vu guérir Louise Pérotin, qui était condamnée par la science, et il le dit loyalement en honnête homme.

Ce qui ressort toujours de ces guérisons, et surtout à Villepinte, c'est que la Vierge de Lourdes s'occupe de guérir les âmes encore plus que les corps, et surtout de faire de belles âmes, sacrifiées, aimantes, généreuses, dignes de Jésus Crucifié.

PANÉGYRIQUE DE S. PHILIPPE DE NÉRI

(26 mai)

L'AMOUR DE LA JEUNESSE ET L'AMOUR DE L'ÉGLISE

Optavi et datus est mihi sensus.
J'ai prié et Dieu m'a donné le sens de la sagesse. (Sag., VII, 7).

C'est l'Eglise elle-même qui dans son office liturgique applique ces paroles à saint Philippe de Néri. Il fut en effet le vrai sage chrétien, sachant apprécier à leur juste valeur les choses du temps,

et convaincu qu'elles valent seulement parce qu'elles nous procurent, avec la grâce de Dieu, les biens de l'éternité. Cette sagesse toutefois, il n'entendit point la garder pour lui seul ; embrasé du zèle de la vérité il la répandit partout discrètement d'abord comme il convenait à sa nature faite d'humilité et d'amour de l'obscurité ; puis d'une manière plus large, plus abondante et plus durable en fondant cet Ordre de l'Oratoire, destiné à pénétrer les âmes de la sagesse, de la charité de Jésus-Christ, et à défendre l'Eglise par la parole comme par la plume.

Toute sa vie respire la seule passion des âmes. C'est un précurseur des œuvres sociales. Il soulage, il éclaire, il console, il instruit le peuple. Comme le divin Maître, il s'occupe de son corps, de ses besoins matériels, il lui procure du pain, un abri, il aime ceux que personne n'aime : les malades, les abandonnés, les moribonds, il se penche sur leur couche pour recevoir leur dernier soupir qu'il embaume d'une prière suprême d'amour et d'espérance, et ils montent au ciel portés sur les ailes de son dévouement et de son incroyable charité.

Cependant je lui trouve au cœur surtout deux grands amours de prédilection. Il songe à l'avenir et il le prépare, c'est pourquoi il s'adresse aux éléments qui le doivent constituer, à la jeunesse. Il songe plus loin encore, il songe à l'avenir de la foi dans les peuples, il sait que l'Eglise seule possède la sagesse qui les gardera chrétiens et heureux, qu'elle est ici-bas le sel de la terre, sans lequel tout se corrompt et se pervertit ; aussi sa grande ambition c'est de montrer que l'Eglise demeure l'oracle et la dépositaire divine de la vérité, que c'est à elle que doivent s'adresser les affamés de vérité et de justice, et il veut qu'elle soit pure, honorée, vengée des mensonges de ses ennemis.

L'amour de la jeunesse et l'amour de l'Eglise, telles sont les deux caractéristiques de cette vie ardente et aimable.

I

Avant de former les autres il travaille d'abord à se former lui-même. Son père, François de Néri, et sa mère, Lucrèce Soldi, appartiennent à de nobles et chrétiennes familles, et si Dieu permet que Lucrèce meure jeune, il donne à son fils une belle-mère qui par ses caresses et son affection sincère la remplacera, si toutefois une mère se peut jamais remplacer. Car il avait un cœur très aimant et il avait soif d'amour, comme une plante délicate a soif de soleil. Il était si doux, si attachant qu'on l'appelait le *bon Philippe*. Des religieux de la ville l'attirent ; leurs paroles, leurs exemples font impression sur lui et développent en lui les principes de la vie chrétienne. Esprit très éveillé, il ravit ses maîtres par son intelligence pénétrante et très religieuse. Son père cependant le destine au commerce et le confie à un oncle fort riche, Romulus, qui demeure à Saint-Germain, au pied du mont Cassin ; mais il aspirait à un commerce plus élevé, dit un de ses historiens, et comptant pour rien les milliers d'écus d'or qui lui sont promis et assurés, il laisse le négoce et s'enfuit à Rome pour y continuer les études solides de philosophie et de théologie qui seules lui sourient. Un de ses compatriotes l'accueille et l'héberge ; pour le payer de ce bienfait, il se consacre à l'éducation de ses deux enfants.

Car dès lors il se sent fait pour parler aux enfants, pour les diriger vers Dieu, vers Jésus-Christ ; et pour sa vie pure et mortifiée, pour son travail assidu et éclairé, il est considéré par ses compagnons comme une âme d'élite qui sera l'honneur de l'Eglise.

Dans sa famille il a déjà laissé cette impression ; dès ses plus jeunes années, dira sa sœur Elisabeth, « j'ai conjecturé, en admirant ses vertus, qu'il deviendrait un grand saint. » Il n'avait guère que cinq ans en effet qu'il la suppliait de réciter avec lui des prières et des psaumes.

Son livre de chevet, c'est la *Somme* de saint Thomas, ce sera aussi son livre de formation intellectuelle, c'est pourquoi sa doctrine demeurera toujours admirablement claire et pure. En même temps il étudie l'Ecriture et les Pères qui l'ont expliquée. S'il étudie toutefois, c'est pour accroître sans doute sa somme de connaissances, mais c'est avant tout pour devenir meilleur, pour accroître ce patrimoine de vertu et surtout de bonté qui nous fait aimer de notre Père des cieux qui est infiniment bon. Déjà l'amour de Dieu s'est emparé en maître de son âme, et comme tous ceux qui aiment, il est poète, il exhale, il chante son amour en des poèmes brûlants de piété et respirant l'allégresse. Les ardeurs de l'amour divin l'embrasent au point que sa poitrine trop étroite pour contenir les battements de son cœur se dilate, et que Dieu fait un miracle permanent pour donner pleine liberté de ses mouvements à cet organe de l'amour.

Comment peindre ses transports dans l'oraison, les jouissances spirituelles dont il est inondé, ses dévotions quotidiennes dans les sept grandes églises de Rome, ses longues stations aux Catacombes où il s'anime par l'exemple des martyrs, par la vénération de leurs reliques, à verser lui-même son sang pour la foi ? Dans la catacombe de Saint-Sébastien les pèlerins lisent encore cette inscription plus éloquente que tous les discours : « Ce lieu sombre, illustré par le sang des martyrs qui coule encore, est devenu plus célèbre par le séjour de saint Philippe de Néri pendant dix années. Lorsqu'il s'y trouvait, il était si enivré de l'abondance des douceurs célestes que, transporté par la violence de cet amour, il demandait souvent avec des cris que l'ardeur de semblables délices cessât, parce qu'il était impossible à un cœur humain de la supporter. » Aussi, bien souvent on l'entendait s'écrier dans le feu de l'oraison : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ! »

Là encore, aux Catacombes, il étudiait les commencements de l'Eglise, et il suggérait à Bosio l'idée d'explorer ces endroits souterrains afin d'y trouver des documents sûrs qui serviraient au triomphe de la foi par la certitude de la vérité historique contemporaine des premiers siècles.

Alors un grand nombre de jeunes gens recourent à lui, se placent sous sa direction, se complaisent dans sa compagnie. S'ils ne viennent pas d'eux-mêmes, il va à leur recherche dans les magasins, les comptoirs, sur les places publiques, il les accoste, il leur parle, il les entraîne, il leur redit combien « il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès l'adolescence. » Il les attend à la sortie des écoles, et à ceux qui lui résistent d'abord, il dit doucement : « Eh bien ! mes frères, quand commencerons-nous ? » Ils se laissent gagner, car il est irrésistible, et il les retient, les transforme, les amène

à renoncer aux habitudes vicieuses, aux sociétés dépravées, parfois au monde, résolument.

Car il comprend la jeunesse, il sait qu'elle n'est point morose et n'aime pas les gens moroses ; que ses joyeux ébats peuvent ennuyer ceux qui ne sont plus jeunes, mais qu'ils demeurent une sauvegarde pour son innocence ; que plus ils sont bruyants, moins ils sont coupables ; enfin qu'il faut être indulgent pour elle et lui témoigner son affection, pour la conserver d'abord, pour la lancer dans la voie du bien et à l'assaut du mal. Quel tact, quelle patience, quelle longanimité est requise de ceux qui se vouent à cette tâche féconde d'élever des enfants qui deviendront des hommes ! Dans cet humble écolier il faut voir le grand jeune homme, le père de famille, peut-être le magistrat et l'homme public de demain ; comme le jardinier qui étudie l'arbre vicieux qu'il va tailler voit dans sa pensée l'arbre magnifique, couvert de fruits avec sa superbe ramure, qu'il sera dans quelques années. Dans l'éducateur il y a du voyant, mais qu'il est nécessaire que les intuitions soient sûres et le coup d'œil juste ! Une erreur de jugement peut être irréparable. C'est, — pour en revenir à ma comparaison, — ce que serait l'erreur du jardinier qui coupe la branche charpentière et estropie ainsi l'arbre. Nombreux sont ceux qui ont porté toute leur vie les fautes et les conséquences d'une mauvaise direction. Surtout il ne faut jamais éloigner, car la plupart du temps on ne revient plus. C'est pourquoi saint Philippe était si tendre et si patient pour la jeunesse qui se pressait autour de lui. Il se souvenait que Jésus aimait particulièrement les enfants, qu'il les cherchait et les appelait dans les campagnes de la Galilée, qu'il les embrassait avec bonheur parce qu'ils étaient purs ou qu'il voulait les rendre purs ; et lui de même, il les pressait dans ses bras, les couvrait de caresses et leur disait avec bonté : « Amusez-vous bien, mais n'offensez pas le bon Dieu ! »

Lorsqu'il passait dans les rues de Rome, les enfants, les jeunes gens venaient à lui ; il les accueillait, les encourageait à s'entraîmer, et se faisait une joie d'aller se promener avec eux dans la campagne romaine. Là il ne dédaignait point de se mêler à leurs ébats, au moins de commencer avec eux les jeux de course ou de paume, et quand il les voyait absorbés par leurs amusements, il se retirait à l'écart, et se mettait à prier ou à méditer les récits évangéliques. Alors ses jeunes gens revenaient auprès de lui, et assis sur un tertre de gazon il leur lisait l'Evangile, commentait les paroles divines, leur faisait des observations pratiques, ou élevait son enseignement au point qu'ils l'entouraient silencieux, recueillant et méditant tout ce qu'il disait et qui entraînait doucement dans leur esprit ou dans leur cœur pour s'y graver. Quels souvenirs précieux et vivifiants ils conservaient de ces entretiens d'où ils ne sortaient jamais sans avoir pris la résolution de se corriger de leurs défauts et de devenir meilleurs ! Mais il parlait toujours, persuadé que la parole évangélique possède un attrait qui va grandissant à mesure qu'on l'entend, qu'elle est mieux comprise, et qu'elle pénètre peu à peu les âmes comme une pluie lente et fine qui pénètre la terre.

Jamais une visite de ces jeunes gens ne l'importunait ; pour eux il quittait aussitôt la prière,

il interrompait les délices de la contemplation et de l'extase, afin d'être tout entier à eux, de recevoir leurs aveux et d'entendre leurs difficultés. S'ils tardaient à revenir, il allait les chercher ; son zèle infatigable le mettait à la poursuite de ceux qui fuient, — et qu'ils sont nombreux ! — Quelle joie aussi pour lui quand il rapportait triomphant sur ses épaules la brebis égarée !

Souvent ils envahissaient sa pauvre chambre, et ne lui épargnaient aucun de ces tapages bruyants où à leur âge ils se livrent volontiers pour déverser le trop-plein de leur vie et de leur sève exubérante. Pour eux c'est un besoin, ils se trouvent à l'aise dans cette griserie de bruit et de cris qui sont insupportables aux hommes plus âgés et plus sérieux. Ceux-ci réprimandaient notre saint de sa trop grande faiblesse, prétendant qu'on manquait ainsi au respect qui lui était dû : « Que me dites-vous ? » répondait-il. Pourvu qu'ils ne commettent aucun péché, ils peuvent bien couper du bois sur mon dos, si cela leur est agréable ! »

C'est ainsi que l'on conquiert la jeunesse, à force de patience et d'abnégation. D'ailleurs elle est plus clairvoyante et plus juste qu'on ne pense, elle n'abusait point. Saint Philippe de Néri à ses yeux était revêtu d'une autorité aussi imposante que douce et qui commandait la vénération. La bonté n'est point la faiblesse, car on la sent éclairée et forte ; elle est condescendante, mais ne s'abaisse point ; elle garde son auréole et sa dignité, et l'affection s'augmente du respect. Cela se voyait surtout lorsque les novices de la maison des Dominicains de la Minerve s'en venaient, avec la permission de leur supérieur, faire une excursion avec notre saint en dehors de Rome. Il aimait, il comprenait la nature qui l'aidait à s'élever jusqu'à Dieu. Son bonheur alors était de les regarder jouant, ou assis, ou prenant leur repas sur l'herbe, dans un beau site qu'il leur avait choisi : « Mangez et soyez gais, leur disait-il, n'ayez aucun scrupule, mes enfants, rien ne me réjouit plus que de vous voir joyeux. Votre appétit me nourrit ! ». Leur repas terminé, il les réunissait autour de lui, et il leur donnait abondamment la nourriture spirituelle. Ses instructions étaient charmantes, en face du beau spectacle de l'œuvre de Dieu, et mieux encore parce qu'elles parlaient de la perfection, du but de la vie, surtout de l'amour de Jésus-Christ dont son cœur était plein.

II

Qu'il serait intéressant aussi d'étudier ses œuvres sociales ! Il s'y consacre dès sa jeunesse ; il secourt les familles que les malheurs des temps ont réduites à la misère et procure des dots aux jeunes filles afin qu'elles puissent se marier convenablement. Il va demander aux riches pour les pauvres ; sa grande sollicitude c'est de s'enquérir des besoins de tous et de chacun. Déjà à Rome on l'appelle « le père des âmes et des corps, » et cependant il n'est encore que simple laïque. Mais son confesseur Persiano Rosa, prêtre de la communauté de Saint-Jérôme, connaît toutes les ressources de cette âme puissamment dévouée, et il l'engage à fonder une confrérie de charité en l'église Saint-Sauveur *del Campo*, afin de s'occuper des pauvres, de recueillir les convalescents qui sortent des

hospitaux et qui sont sans abri, ainsi que les nombreux pèlerins étrangers qui affluent à Rome. (1548). A l'aumône matérielle il ne manque jamais d'ajouter l'aumône spirituelle, l'instruction chrétienne, les exercices de piété et de charité, la prière en commun dans la petite église. Son souffle apostolique anime tous ceux qui viennent l'écouter, lui demander un asile, et durant le jubilé de 1550 il reçoit six cents pèlerins par jour, il leur lave les pieds, les nourrit, les héberge, les loge chez ses amis ou en des maisons sûres de Rome qui lui sont toujours ouvertes. Cet homme profondément pieux qui semble absorbé dans la contemplation est en même temps un merveilleux organisateur de la charité.

Quand il a atteint l'âge de trente-six ans (1551), son confesseur lui ordonne d'entrer dans les ordres sacrés : il obéit, malgré la défiance absolue qu'il professe de lui-même et sa sincère humilité. Il estime qu'il est une vertu supérieure même à l'humilité tant recommandée par Jésus-Christ, c'est l'obéissance à ses supérieurs. Avec cet accroissement de grâce et de dignité il reçoit aussi un accroissement de zèle. Le prêtre est l'ami tout proche du cœur de Jésus, comment ne s'y embraserait-il pas de nouvelles flammes et d'un nouvel amour, comme le disciple bien-aimé qui reposa sur la poitrine du Sauveur ? Désormais sa piété devient plus angélique encore, et quand il célèbre les saints mystères, des délices célestes l'inondent, sa vie intérieure resplendit au dehors et l'entoure parfois de rayons lumineux ; son corps en quelque sorte spiritualisé et dégagé du poids de la matière demeure suspendu et soulevé de terre.

Puisqu'il est prêtre, il faut qu'il remplisse les fonctions du prêtre. Il entre donc dans la communauté de Saint-Jérôme et s'adonne au ministère de la confession. Il régnait dans la Ville sainte une certaine tiédeur pour les sacrements, surtout pour la sainte Eucharistie ; il s'applique à dissiper ces déplorables préjugés, il presse les âmes chrétiennes qui se refroidissent de s'approcher de Jésus, foyer de toute ferveur, qui est venu apporter le feu divin sur la terre, qui veut qu'il s'allume et gagne comme un immense incendie. Le sacerdoce le rend plus attirant encore ; les âmes d'élite viennent se placer sous sa direction, sa chambre est trop étroite pour contenir le nombre des pénitents qui recourent à lui, et il est contraint de construire un petit oratoire pour les recevoir (1558). Le voyageur qui parcourt la Ville éternelle pour y recueillir le parfum des souvenirs chrétiens s'arrête avec bonheur à Saint-Jérôme de la Charité, près de la place Farnèse, dans cette maison que saint Philippe habita pendant trente-trois ans, au-dessus de laquelle saint Ignace, demandant à Dieu de lui faire trouver un homme animé de l'esprit divin, aperçut un globe de feu ; — dans cet oratoire où se pressaient les multitudes repentantes, dans ces chambres pieuses où saint Charles Borromée récitait l'office avec lui vit son visage rayonnant de lumière et l'embrassa avec respect, avec amour, où saint Félix de Cantalice et Alexandre de Médicis, — le futur pape Léon XI, — ainsi que d'autres personnages considérables, aimaient à venir retremper leurs forces et leur foi au contact de sa piété communicative.

A tous il montre la beauté des conseils évangéliques et combien sont agréables au Sauveur ceux

qui les pratiquent. Il y appelle tout le monde avec tant de vigueur, de persistance et de charme que saint Ignace le désigne sous le nom de « Philippe la Cloche. » Et il expliquait ainsi gracieusement sa pensée : « Comme la cloche d'une paroisse appelle tous les fidèles à l'église et cependant demeure dans sa tour, disait-il, ainsi cet homme apostolique fait entrer les autres en religion, et lui il demeure dans le siècle. »

Les disciples sont nombreux qui s'attachent à lui et vont devenir les premières pierres de la célèbre Congrégation de l'*Oratoire*, qui garde en effet un pied dans le monde, afin d'y prendre le point d'appui qui aidera à le soulever avec le levier de la foi. Un instant le fondateur songe à les envoyer dans les Indes à la suite de François-Xavier, mais il reçoit du ciel par l'intermédiaire de deux âmes bienheureuses l'avis suivant qui le fixe à jamais à Rome : « Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives dans cette ville comme dans un désert. » Le champ est bien assez vaste, il organise alors dans son oratoire des exercices spirituels et des prédications pour chaque jour.

Il parle sans cesse, et les foules remplissent la chapelle. Toujours prêt à écouter ceux qui viennent le consulter, pour les entendre il laisse ses travaux les plus pressants : « Rien ne saurait être plus agréable à une âme qui aime bien Dieu, dit-il, que de quitter Dieu pour Dieu. » Chaque soir — et c'est le grand bienfait de sa communauté — il fait dans son oratoire ouvert toujours au public une prière accompagnée de ces instructions pénétrantes qui font tant de bien, et dont le peuple de Rome ne se lasse jamais. La chapelle de Saint-Jérôme de la Charité ne suffisait plus à recevoir le nombre toujours croissant de ses auditeurs, le pape Grégoire XIII lui concéda l'église de Sainte-Marie in Navicella (1575) qui bientôt transformée, rebâtie et agrandie, s'appellera la *Chiesa Nuova*, l'Eglise neuve. Aux attraites des exercices du soir et de ses sermons saint Philippe ajoute les charmes de la musique, il demande à l'illustre Palestrina de lui composer des cantiques et des hymnes qui inspirent la piété à ceux qui les entendront. Le célèbre musicien, qui était en même temps un grand chrétien, répondit à ses vœux et dans ses compositions religieuses faites pour la Chiesa Nuova il mit tout son génie, tout son cœur et toute sa foi. Dieu l'en récompensa, car il mourut saintement entre les bras de saint Philippe de Néri (1594). Comme celui-ci l'exhortait à désirer le ciel pour y célébrer avec les bienheureux la fête de la Purification qui tombait ce jour-là, il répondit : « Oui, je désire ardemment d'aller au ciel, et je prie Marie, mon avocate, de m'obtenir de son divin Fils un si grand bonheur. »

C'était l'amour de l'Eglise qui le pressait de convertir les âmes, les pécheurs égarés, comme les hérétiques ou les juifs, et qui l'avait déterminé à fonder cette Congrégation de prêtres qui vivaient ensemble dans une touchante et pieuse intimité, se distribuant les emplois de la maison et ordonnant avec méthode ces exercices spirituels qui affermissaient dans l'âme du peuple l'esprit chrétien. Parmi ses disciples on remarque César de Baron, si glorieux dans l'histoire sous le nom de Baronius. Comme ses compagnons, celui-ci se livrait, quand venait son tour, aux offices les plus bas de la maison, balayant les chambres ou ser-

vant à table. Il se complaisait même dans sa fonction de cuisinier quand elle lui échait, et l'on dit qu'il écrivait un jour sur la cheminée de la cuisine ces mots qui révélaient et ses désirs et sa modestie : « Baronius cuisinier perpétuel. » Mais saint Philippe avait deviné son génie. De même qu'il avait un jour montré à Bosio les Catacombes en lui disant : « Fouillez cette grande cité des martyrs, vous y découvrirez des trésors inconnus, des documents authentiques qui apporteront à la foi le témoignage irréfutable des siècles, » il montra à Baronius l'Eglise indignement outragée et calomniée par les hérétiques et il lui dit : « Vengez et consolez notre Mère, la sainte Eglise catholique ! »

L'hérésie protestante en effet, née de la veille, sans ancêtres, sans passé, sans apôtres, sans histoire, était condamnée par le seul fait visible, éclatant de l'existence de l'Eglise romaine, fille des apôtres, fille de Jésus-Christ, et remontant par les prophètes et par les patriarches jusqu'à Adam. Les hérétiques entreprirent alors, pour la calomnier et la perdre dans l'esprit des peuples, de fausser l'histoire, et ils publièrent les *Centuries de Magdebourg*, une histoire ecclésiastique composée à Magdebourg par centuries ou par siècles et due à la plume des principaux docteurs du luthéranisme. Pour mieux dénigrer l'Eglise du Christ, ils prirent la défense de toutes les hérésies qui l'ont attaquée, et donc la défense de l'Eglise de Satan. Philippe vit aussitôt le mal, le danger, et à cette armée de docteurs de parti-pris et dépourvus de sincérité, il opposa un seul homme, mais un homme de génie qui à lui seul valait une armée, son disciple chéri, Baronius.

Celui-ci résista longtemps ; il était effrayé en considérant la grandeur de l'œuvre, et persuadé qu'il y succomberait sans avoir pu même bâtir les assises de ce monument gigantesque. Philippe commanda : « Faites ce qui vous est ordonné et laissez le reste ! L'ouvrage vous paraît difficile ? Espérez en Dieu et lui-même le fera ! » L'historien gardait ses inquiétudes, il essaya de rejeter le fardeau sur des épaules plus solides que les siennes, disait-il, celles d'un savant Augustin, Onuphre Panvinio, mais une nuit il entendit une voix qui lui parut être celle de saint Philippe : « Cessez, Baronius, ce n'est pas Panvinio, c'est vous qui devez écrire l'histoire de l'Eglise ! »

Sous l'inspiration de son maître, il se met à l'œuvre, et il mène son travail pendant trente années. Il le compose, il le parle aussi, car pendant ce temps il raconte sept fois l'histoire de l'Eglise dans les conférences spirituelles de l'Oratoire. Les in-folios tombent nombreux de ses mains savantes, écrits d'une plume vigoureuse, vengeresse et sûre. Son maître toutefois n'ignore point les dangers de l'érudition et de la science et qu'elles peuvent faire oublier Dieu, le salut, l'avancement spirituel de l'âme absorbée par le labeur ; aussi chaque jour il l'envoie servir les malades à l'hôpital. Baronius tombe malade, Philippe lui fait dire : « Je ne veux pas que vous soyez malade ! Dites à la fièvre de s'en aller ! » Et la fièvre disparaît. Dans ces vies de saints tout imprégnées de surnaturel, ne nous étonnons pas de marcher sans cesse à travers des miracles, miracles de la grâce, miracles de guérisons, miracles de travail.

Les épreuves de tout genre cependant s'acharnèrent sur le fondateur de l'Oratoire, épreuves d'autant plus cruelles qu'elles lui venaient parfois de ses supérieurs. Une année, pendant les réjouissances profanes du carnaval, il avait réuni le plus de chrétiens qu'il avait pu afin de faire avec eux le pèlerinage des sept églises et de les éloigner des fêtes scandaleuses par un redoublement d'exercices spirituels. Le vicaire pontifical, trompé par de faux rapports, lui interdit de confesser pendant quinze jours et lui ordonna de cesser ses exercices : « C'est pour la gloire de Dieu que je les ai commencés, répondit simplement Philippe, pour la gloire de Dieu je les cesserai. » Le vicaire pontifical mourut peu de jours après, et le pape Paul IV rendant justice au saint fondateur lui enjoignit de reprendre ses exercices, pour le plus grand bien du peuple de Rome.

Sa vie s'achève, la sainte Vierge lui apparaît un jour entourée d'une multitude d'anges et soutenant de ses mains le toit de son église qui menaçait ruine. C'était une promesse de durée et de stabilité pour cet Ordre qui répondait si bien au tempérament et aux besoins de la société moderne. N'avons-nous pas vu en effet, il y a cinquante ans, l'Oratoire pousser en Angleterre un jeune et vigoureux rameau sous les mains et avec les soins des pieux convertis Faber et Newman ? Et qui alors ne s'est souvenu que la protection de Marie reposait sur ce rameau qui est en voie de devenir un grand arbre ?

Une si belle existence devait être couronnée par la plus sainte des morts. Philippe a quatre-vingts ans. Il a travaillé comme un bon soldat du Christ ; il a aimé les âmes, passionnément, surtout les âmes des jeunes gens ; il a aimé l'Eglise à qui il a suscité d'admirables défenseurs. Ses jours sont pleins. Il sait que la mort approche et il l'attend avec confiance, avec joie. Le 25 mai 1595, en la fête du Saint-Sacrement, il célèbre la messe avec sa ferveur habituelle, il entend les confessions, il distribue la sainte communion, puis un afflux de sang lui vient à la gorge, il s'alite et demande le saint Viatique. C'est Baronius qui le lui apporte, et comme il entre dans la chambre du saint, celui-ci s'écrie en versant des larmes de bonheur : « Voici Celui qui fait toute ma joie, voici mon amour et mes délices. Je n'estimerai rien de si cher et de si précieux que lui. Donnez, donnez-moi Celui que j'aime ! »

Et quand il eut communiqué : « J'ai reçu chez moi le médecin, fit-il, je suis content. »

Les religieux l'entourent, les yeux pleins de larmes ; Baronius récite les prières des agonisants et le prie de bénir une fois encore ses enfants agenouillés auprès de sa pauvre couche ; il ouvre les yeux, les regarde avec tendresse, puis lève ses regards au ciel où il va les attendre. Ce fut son suprême adieu. Bienheureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 maii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 26 mai 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fleurs de Lourdes. — XXVI. M^{lle} Carina de Bénével, 385. — XXVII. Alphonse Alliaume, 387. — XXVIII. M. l'abbé Cirette, 390. — XXIX. Sœur Sainte-Béatrix, 392.

Pour le Premier Vendredi. — XVIII. Le Sacré-Cœur et l'apostolat, 395.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXV. 2^e dimanche après la Pentecôte, 396.

FLEURS DE LOURDES

XXVI

M^{lle} CARINA DE BÉNÉVEL

I

M^{lle} Carina de Bénével, de Palerme, était poitrinaire¹. Madame la princesse de Torrefrancha Landolina, duchesse de Sorrentino, de la même ville, sa bienfaitrice, l'adressa à Paris, au docteur Octave Béliard, 162, boulevard Voltaire, qui lui écrivait le 23 septembre 1905 : « Cette jeune fille, très sympathique et très courageuse, est atteinte, sans nul doute, de tuberculose pulmonaire ; elle a beaucoup maigri, et tout dernièrement elle a présenté d'assez abondants crachements de sang. L'auscultation de la poitrine révèle des lésions notables. »

Dans l'espoir non de « la guérir, » mais de « l'améliorer, » il cherche pour elle un sanatorium. Le directeur de celui de Meung-sur-Loire refuse, le 25 octobre, « d'hospitaliser cette cliente, à quelque prix que ce soit ; le spectacle d'une mort causant toujours une panique parmi les autres clients de l'établissement. » On l'adresse donc au Sanatorium d'Avon-Fontainebleau. Il y eut d'abord amélioration ; puis, le 6 avril 1906, le directeur, le docteur Salivas, signale une rechute « très sérieuse, » et déclare que « la situation est grave. » Le lendemain, M. l'abbé Hamelein, confesseur de M^{lle} de Bénével, écrit à la princesse que son état est « très inquiétant » : le docteur « craint l'envahissement des intestins par la tuberculose. La pauvre enfant ne peut recevoir la Sainte Communion, car elle ne peut rien garder. » — « Pour moi, conclut-il, je la crois bien mal et près de sa fin. »

Mais dans la jeunesse il y a toujours des ressources de vie inespérées qui prolongent

le martyre. Le printemps ramena un peu de mieux, et on l'envoya à Luchon respirer l'air pur et vivifiant des Pyrénées. Ce n'était qu'un mieux passager. Après les grandes chaleurs, elle retomba dans le même état alarmant, et M. le chanoine Maupomé, curé-doyen de Luchon, dut en informer la princesse le 17 août.

« M^{lle} de Bénével me dit, lui écrivait-il, que vous avez la bonté de vous intéresser à elle comme une mère ! J'ose donc me permettre de vous faire savoir, après avoir pris l'avis de l'excellent docteur qui la soigne, que l'état de sa santé est loin de s'améliorer et inspire de sérieuses inquiétudes.

« Elle est ici dans des conditions bien pénibles, seule...

« Je me demande même, non sans une grande affliction, ce qu'il y aurait à faire en cas de décès et à qui il faudrait s'adresser. »

La marche de la phthisie était donc rapide, la malade était désespérée : elle eut la pensée de recourir à Notre-Dame de Lourdes, le Salut des infirmes et la Consolatrice des affligés.

Elle partit le 31 août 1906, munie de la lettre suivante de son médecin, le Dr Racine, au Dr Boissarie, datée du 30 août :

Mon cher confrère,

Je vous envoie une de mes clientes de Luchon, la comtesse de Bénével, Sicilienne d'origine, âgée de vingt-huit ans, et atteinte de tuberculose héréditaire.

Sa mère est morte à quarante ans de cette affection et sa jeune sœur est malade.

Son état actuel date de deux années ; elle a été soignée par plusieurs médecins, entre autres par le professeur Grancher.

On l'a traitée par une suralimentation telle qu'en arrivant ici elle ne supportait plus aucune nourriture suffisante. Elle a une toux qui la fatigue beaucoup... De temps à autre, filets de sang dans les crachats. Fièvre de 39°, la nuit, et sueurs profuses que j'ai soignées vainement.

Quelques adénites du cou et sous les bras ; un genou gonflé de liquide.

Voilà, mon cher confrère, tous les renseignements que je peux vous donner sur ma cliente.

HENRY RACINE.

C'est donc bien la tuberculose pulmonaire, qui ne pardonne pas. On peut dire que la pauvre poitrinaire a épuisé toutes les ressources de la science ; les médecins les plus distingués, comme le professeur Grancher, l'ont soignée sans résultat, et, à la lettre du Dr Racine, il est visible qu'il la considère comme perdue.

II

Elle arrive à Lourdes le 31 août dans l'après-midi. Le Dr Boissarie est à son chevet à 3 heures. Il la trouve « haletante, crachant le sang, avec une fièvre ardente, pouvant à peine parler. »

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 216-285 (édit. de 1908).

Mais elle a la foi profonde et résolue des Siciliennes. Le lendemain samedi 1^{er} septembre, le jour consacré par l'Eglise à la Sainte Vierge, elle veut qu'on la transporte aux piscines. La Sœur, la voyant si malade, s'y oppose de toutes ses forces; mais elle exige, et l'on cède à ses impérieuses supplications.

Aux piscines, à cause de la gravité de son état, les dames baigneuses se contentent de lui faire des lotions sur les parties malades. Pendant ce temps elle prie avec une ferveur qui émeut toutes les personnes présentes. Celles-ci avaient les larmes aux yeux. Quand elle sort, elle éprouve une légère amélioration. Cela l'encourage, elle se fait porter à la Grotte et elle demeure là immobile, accoudée dans sa voiturette, se fondant déjà en actions de grâces jusqu'à l'heure de la procession du Saint-Sacrement qui se fait dans l'après-midi.

Elle est heureuse de prier dans cet endroit béni, sanctifié par les Apparitions de Marie, et elle est pleine de confiance.

A quatre heures, on la transporte sur la place du Rosaire; on la range parmi les « grands malades » qui attendent leur guérison de Jésus qui va les venir visiter. Elle attend ce moment précieux, et quand le Saint-Sacrement s'approche d'elle, qu'elle reçoit la bénédiction de l'ostensoir, elle fait cette prière :

— Mon Dieu ! si vous voulez ma vie, je vous la donne sans regret; mais si vous voulez me guérir, il vous suffit d'une parole et je serai guérie !

« Instantanément, raconte-t-elle, je ressentis comme un courant électrique me traverser les veines. Je me jetai à genoux sur ma voiturette même, les bras en croix, je pleurai et remerciai le Seigneur. De mourante que j'étais, j'étais revenue à la santé et n'éprouvai plus aucun malaise. »

Elle est guérie, mais elle attend la fin de la cérémonie pour donner à sa joie toute son expansion.

Alors elle se redresse, elle quitte sa petite voiture et dit à la religieuse qui pleure, en proie à une indicible émotion : « Je suis guérie ! »

La foule acclame la miraculée et l'entoure, la presse à l'étouffer. Les brancardiers accourent et dégagent à grand-peine la jeune fille, rayonnante de bonheur, que tous voulaient porter en triomphe. Ils la protègent avec l'habile énergie qui leur est coutumière, et l'amènent au Bureau des constatations.

Le Dr Boissarie est là, au milieu d'un grand nombre de médecins, qui examinent la jeune guérie avec des intentions diverses. Mais force leur est de constater la réalité : la tuberculose est disparue; les poumons et l'ulcération de la gorge sont cicatrisés; les glandes et la

tumeur n'existent plus; les forces et l'appétit sont revenus.

« Quarante-cinq médecins m'ont vue, dit-elle, et aucun d'eux, même incroyant, n'a pu contredire le fait de ma guérison. »

III

« Frappé plus qu'on ne saurait dire, raconte le Dr Boissarie, de la complète transformation qui vient de s'opérer dans l'état de cette jeune fille, j'écrivais le lundi matin 3 septembre à M. le Dr Racine :

Très honoré Confrère,

Votre malade, à son arrivée, m'a remis votre lettre. Elle était en bien mauvais état : fièvre, toux, crachement de sang, étouffements, les traits tirés. Son état nous parut très grave, et nous eûmes la pensée de la faire conduire à l'hôpital.

Le lendemain, on n'osait pas la baigner. A la procession de quatre heures, c'était une vraie résurrection. Plus de toux ni de crachats; les forces et l'appétit retrouvés, elle courait au milieu de la foule qui menaçait de faire des reliques de ses vêtements. Il n'y a plus de râles; la respiration est légèrement soufflante à droite.

Donnez-moi votre avis sur ce changement si rapide et si complet. Est-il d'ordre médical? Je suspends mon jugement. Il faut que le temps confirme tous ces résultats.

Croyez à mes meilleurs et plus dévoués sentiments.

Notre-Dame de Lourdes, le 3 septembre 1906.

Dr BOISSARIE.

Il n'eut pas le temps de faire partir sa lettre. Le Dr Racine arrivait en ce moment même à Lourdes, informé par sa cliente de son prodigieux retour à la santé. Il s'était aussitôt mis en route pour constater par lui-même ce fait extraordinaire.

Il l'interrogea longuement, l'ausculta avec soin, cherchant à expliquer ce cas merveilleux d'une manière naturelle, et, ne trouvant aucune raison « d'ordre médical » qui le satisfît, il écrivit au bas de la lettre du docteur Boissarie ces lignes loyales :

Je soussigné, ayant soigné Mlle Carina de Bénével à Luchon, certifie qu'elle a été guérie de tuberculose pulmonaire datant de deux ans, intéressant les deux poumons, avec fièvre continue, amaigrie par des vomissements continus aussi, anémie complète, sueurs profuses, adénites du cou et de l'épaule, tumeur blanche au genou droit, et menacée de phthisie galopante, à Lourdes, le 1^{er} septembre 1906, pendant la procession du Très Saint Sacrement.

Lourdes, le 3 septembre 1906.

Dr H. RACINE.

Voilà une malade condamnée par la science; depuis deux ans elle se traîne de sanatoriums en hôpitaux, toujours de plus en plus languissante; s'il survient une amélioration, elle est aussitôt suivie de rechutes plus alarmantes. Elle est traitée par les docteurs les plus autorisés, les plus consciencieux. Leurs lettres

sont là qui attestent leurs soins éclairés, leur diagnostic désolé, qui soulignent leurs lueurs d'espérance, puis le désespoir de ne pouvoir rien pour sauver cette intéressante cliente. Et quand il est impossible de se faire illusion désormais, que l'échéance fatale est si proche qu'on pourrait presque en déterminer le jour, cette jeune fille se rend à Lourdes, elle arrive le 31 août dans l'après-midi, et le lendemain 1^{er} septembre elle est guérie soudain à 4 heures du soir, pendant la procession du Saint-Sacrement, c'est-à-dire sans aucun remède naturel, après une prière fervente dont les termes mêmes sont empruntés à l'Evangile : « Il vous suffit d'une parole, et je serai guérie ! »

Et la guérison se maintient, et elle a écrit : « Des années se sont écoulées depuis lors et je me porte très bien : j'ai augmenté de dix kilos. »

Quel défi jeté à l'incrédulité ! Car le fait est là, indéniable, étudié, constaté, vérifié ; il est impossible de le révoquer en doute.

« Nous ne pouvons pas admettre, dit le Dr Boissarie, que tous ces médecins se sont trompés, que cette guérison n'est qu'illusion, apparence trompeuse. »

Autrement en effet ce serait douter de toute bonne foi et rompre avec tout témoignage, avec toute raison !

Et après avoir montré comment ces guérisons sont certaines, car « on les suit longtemps après, pour s'assurer qu'elles ne sont pas une surprise, une amélioration passagère, mais une modification profonde et durable, » il compare « la clinique de Lourdes aux autres » :

« Tout est troublé, dit-il, dans la marche des maladies que nous observons. Ce sont des guérisons subites, sans convalescence, contrairement à toutes les lois : des phthisies brusquement arrêtées dans leur cours, de véritables résurrections sur des malheureux qui n'ont plus que le souffle. »

Ce qu'il éprouve, ce n'est pas la joie du chirurgien qui a sauvé un malade après avoir taillé dans la chair vive pour enlever l'ulcère ou le chancre ; c'est une joie plus pure, plus haute, « plus sublime ». Il voit « la vie qui revient à flots dans les corps épuisés, » les plaies qui se sont cicatrisées en un instant alors que la nature exige des semaines ; mais il voit surtout ce qui est le charme de Lourdes : les âmes délivrées, « bercées par des harmonies célestes, » des cœurs angoissés qui s'ouvrent soudain aux immenses espoirs de la vie, et qui chantent la gloire, la bonté, la miséricorde divine.

Maintenant, des faits semblables sont-ils des miracles ? Ce n'est point à la science qu'il convient de le décider. Son rôle se borne à constater le fait extraordinaire qui s'est produit. Elle l'établit, elle réunit les documents,

elle rédige les études et les procès-verbaux, elle fait les enquêtes, elle dit : « Voilà ce que j'ai vu. Je ne puis pas l'expliquer d'après les lois de la nature, d'après l'état actuel de la science. Je m'arrête sur les frontières du surnaturel, car ce n'est plus mon domaine. »

C'est le domaine de l'Eglise. Alors l'Eglise s'empare de ces études, de ces documents, elle fait son enquête canonique et elle juge. Qui donc alors, après ce luxe d'informations minutieuses, oserait dire que son jugement n'est pas éclairé et impartial ?

XXVII

ALPHONSE ALLIAUME

C'est le Pape lui-même qui a demandé que l'on fit des enquêtes canoniques au sujet des faits miraculeux de Lourdes.

Léon XIII avait exprimé le désir d'avoir dans ses jardins du Vatican une reproduction exacte de la Grotte de Lourdes. Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, la lui offrit et l'inauguration solennelle en eut lieu le 1^{er} juin 1902. Le Dr Boissarie était là et il eut la consolation d'être reçu en audience privée : « Lourdes, lui dit Léon XIII, c'est le salut, l'espérance. Lourdes nous sauvera ; » et répondant à certaines questions inquiètes du docteur, il ajouta : « Que pouvez-vous craindre pour votre œuvre ? Sous la direction de votre évêque vous êtes dans une voie sûre ; continuez vos études avec confiance ! » Il lui indiquait ainsi le rôle et le devoir de la science.

Pie X les précisa.

Il aimait à visiter la Grotte de Lourdes dans ses jardins, tout en regrettant deux choses, disait-il : de n'avoir pu durant son patriarcat se rendre à Lourdes ni à Jérusalem. Mais il trouvait cette Grotte un peu froide, car il lui manquait le panorama qui pouvait seul la mettre en valeur. Mgr l'évêque de Tarbes était engagé ainsi à achever son œuvre et il le fit avec autant d'art que de générosité. Les membres de la Commission chargés d'exécuter le plan le présentèrent au Pape le 27 février, en l'anniversaire du jour où la Sainte Vierge avait dit à Bernadette : « Allez dire aux prêtres que je désire avoir une chapelle. »

Et c'est le 28 mars 1904 que le monument fut inauguré avec sa flèche légère qui s'aperçoit de plusieurs points de la Ville Eternelle. Quelques jours après, plus de deux cents médecins français se rendaient à Rome en pèlerinage pour célébrer le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Ils y furent reçus par la Société de Saint-Luc des médecins italiens. On désirait faire au Saint-Père en audience solennelle la lecture de deux ou trois des plus belles gué-

risons de Lourdes ; mais il y avait bien quelque danger à parler de guérisons qui n'avaient pas été reconnues canoniquement. Pie X le fit comprendre, et dans une audience privée qu'il accorda le 12 avril au Dr Boissarie, le lendemain du pèlerinage, il lui dit :

— Le mot de miracle ne doit pas être prononcé à la légère, car nous vivons à une époque où plus que jamais on peut invoquer la suggestion. Mais nous savons que la cicatrisation soudaine d'une blessure, la consolidation instantanée d'une plaie ne peuvent être rangées dans les effets de la suggestion.

« Le Saint-Père voulait ainsi nous rappeler, ajoute le docteur qui a raconté ces détails, les principes admis par tous les hommes de science, la distinction que nous devons toujours faire entre deux ordres de phénomènes absolument distincts : d'un côté les plaies, les réparations de tissus ; et, de l'autre, les troubles fonctionnels ou nerveux. »

La pensée du Pape était claire. Le 7 juin 1905, il faisait savoir au Dr Boissarie par le Dr Laponi, son médecin, qu'il désirait connaître le récit des plus remarquables guérisons de Lourdes. Le Dr Boissarie l'envoya au commencement d'octobre à son confrère, qui le transmit au Pape et lui répondit le 22 octobre :

J'ai communiqué votre lettre et les faits extraordinaires de Lourdes au Saint-Père, qui en a été très consolé. A son jugement cependant il serait bon que pour les faits les plus remarquables la *Révérende Curie* institue un procès régulier, spécialement sur l'identité des personnes, sur les constatations des médecins et sur les dépositions des témoins qui ont vu les malades avant leur guérison¹.

A la veille du cinquantenaire des apparitions, le Saint-Père demandait « de réunir dans une même affirmation et la science et la religion, » touchant les faits merveilleux de Lourdes.

Nous verrons, dans les trois chapitres qui suivront, avec quel zèle et quelle autorité Mgr l'évêque d'Evreux est entré dans cette voie tracée par le Souverain Pontife. Plusieurs évêques de France, de Suisse et de Belgique l'ont imité, et plus de soixante guérisons sont actuellement étudiées par des commissions canoniquement instituées.

I

Mais avant de raconter les trois miracles du diocèse d'Evreux, il nous paraît intéressant d'en rapporter un qui a été célèbre, d'autant mieux qu'il a été constaté par les tribunaux français. Nous avions déjà le cas de Gargam. Le tribunal et la Cour avaient qualifié le blessé « une loque humaine, » et la Sainte Vierge avait transformé ce débris en un homme vigoureux, comme elle avait

fait de cet incrédule un croyant. L'histoire d'Alphonse Alliaume, même après celle de Gargam, a bien son intérêt.

Alphonse Alliaume avait 26 ans.

Le 20 mai 1907, comme il était domestique à Falaise, on le chargea de conduire un taureau dans les champs. Il marchait devant l'animal qu'il tenait par une longe, et il allait franchir la cour de la maison, quand le taureau furieux le terrasse par derrière et le lance à cinq ou six pas en avant. Le malheureux essaie de se relever, mais l'animal se précipite de nouveau sur lui, le roule sur le sol, puis le saisissant avec ses cornes, il le jette en arrière comme un paquet de paille. Ensuite, sa fureur s'excitant d'elle-même, il se retourne vivement et fond de nouveau sur lui pour l'achever. Mais Alliaume a gardé sa présence d'esprit, il crie à son chien d'une voix altérée mais forte : « Rapide, à la gueule ! »

Le brave chien s'élance à la tête du taureau et le mord à la gorge. Cette diversion sauva l'infortuné.

Alphonse Alliaume est dans le plus piteux état, les cornes de la bête furieuse lui ont ouvert le ventre, ses entrailles sanglantes sont sorties et pendent ; il les ramasse et s'enfuit dans la maison en les portant dans ses mains. Un médecin est mandé aussitôt, il enveloppe dans un linge les intestins qui sortent d'une longueur d'1^m 50 et fait entrer d'urgence le blessé à l'hôpital.

Alliaume demanda une indemnité à son patron. Comme toujours, la justice attendit, afin de mieux juger de l'état du malheureux, et c'est un an après seulement que le tribunal civil de Falaise ordonna une enquête.

Les juges ne s'en rapportèrent pas au médecin qui l'avait soigné, et ils nommèrent trois autres experts chargés de statuer sur son infirmité.

Le 29 juillet, ils rendaient leur jugement basé sur le rapport des enquêteurs. Il en résultait que par suite d'une blessure faite « au-dessous de l'épine de l'omoplate, » trois doigts de la main droite étaient infléchis, et qu'une partie du bras restait paralysée. Cette « lésion » datait du jour de l'accident et était déclarée « incurable. »

En outre, il y avait dans l'abdomen une région tuméfiée et douloureuse : au milieu se trouvait « une cicatrice » grande comme une pièce de deux francs, avec, au centre, « une plaie suppurante » d'où suintait sans cesse « un liquide séro-purulent. »

Il existait sans doute aussi des lésions intérieures, puisque le blessé éprouvait des vomissements fréquents, manquait d'appétit, ne digérait pas et était réduit à s'alimenter de laitage et d'œufs crus. Son poids, qui était auparavant de 75 kilos, était tombé à 52 ; il avait donc maigri de 46 livres.

¹ *L'Œuvre de Lourdes*, p. 370-389.

Le tribunal, après avoir pesé toutes ces raisons et constaté le lamentable état d'Alliaume, condamna son patron à lui payer 7.000 francs de dommages-intérêts.

Vingt jours après, le blessé se rendait à Lourdes avec le Pèlerinage national.

II

Pendant le voyage il souffre beaucoup. Au Mans il mange un biscuit trempé dans du vin, mais le biscuit ne passe pas, et il en résulte pour le malheureux des douleurs telles que la direction du Pèlerinage, inquiète, place auprès de lui une religieuse chargée de le surveiller.

A Lourdes on le conduit à l'hôpital municipal. Le samedi 22 août, à 5 heures du matin, le médecin pansa la plaie abdominale ; le pus continuait à s'en échapper.

A 8 heures, Alliaume entre dans une des piscines. Les deux jours précédents il a déjà pris des bains matin et soir, mais sans aucun résultat. Ce jour-là, quand il sort de l'eau miraculeuse pour s'habiller, il éprouve comme l'impression d'un fer rouge qui aurait cautérisé la région douloureuse. Instinctivement il veut porter sa main sur le bandage qui recouvre sa blessure ; mais cette main demeure inerte comme auparavant.

Un moment il avait espéré ; cette lueur d'espérance s'est éteinte soudain, et il retombe dans sa tristesse.

Une fois dehors, pourtant, lui qui ne savait plus ce que c'est que l'appétit, il ressent une faim violente. Son estomac jusque-là frappé d'atonie et de dégoût, réclame impérieusement. Que va-t-il manger ? Des œufs, du lait, comme il fait tous les jours ? Ces mets ne lui disent rien. Il entre avec un camarade chez un marchand de comestibles, achète une livre de pain, du saucisson pour un franc, et il se met à manger, ou plutôt à dévorer.

C'est l'heure du repas à l'hôpital. Il arrive précipitamment et se fait encore servir trois parts de viande. Ses voisins sont stupéfaits.

Une heure après, la procession du Saint-Sacrement se faisait dans la cour même de l'hôpital. Alliaume y assiste avec bonheur ; il garde toutefois un regret : l'estomac va bien, mais sa main, son outil de travail, demeure infirme ! La procession terminée et la bénédiction donnée, il dit avec découragement à un voisin : « Allons ! ma guérison ne sera pas encore pour aujourd'hui ! »

Soudain, ses mains croisées se séparent, mues par une force inconnue ; le bras droit, le bras malade est repoussé violemment, et avec une telle douleur que le jeune homme crie : « Mais j'ai l'épaule brisée ! »

— Mais non ! mais non ! lui répond un de ses camarades en le regardant de tout près, tu es guéri !

En effet, les doigts infléchis se sont allongés, toute la main a repris sa souplesse.

Il fait examiner la plaie de l'abdomen : elle est cicatrisée. On remplace le linge du matin, souillé de pus, par un linge propre qui le lendemain est retrouvé immaculé. Toutes les fonctions sont rétablies, toutes les forces revenues.

M. G. Bertrin, qui était présent, lui dit : « Serrez-moi la main droite. » Alliaume la serra avec vigueur et dit :

— Oh ! je suis tout à fait guéri. La blessure du ventre va aussi bien que la paralysie du bras et de la main.

Il rentra donc bien guéri, tellement bien guéri que son patron interjeta appel du jugement de Falaise, les délais d'appel n'étant pas expirés.

III

Le tribunal de Falaise avait constaté l'infirmité d'Alliaume, la Cour de Caen devait à son tour se prononcer.

Elle se prononça en effet le 25 novembre 1908, et acceptant les réclamations du patron, elle abaissa l'indemnité de 7.000 fr. à 3.000.

L'arrêt rappelle le jugement de Falaise et reconnaît que les faits qui l'ont motivé sont vrais, exacts, indéniables.

Puis il ajoute ce considérant qui est à retenir :

« Attendu que depuis le jugement, et à la date du mois d'août dernier, Alliaume s'est trouvé subitement guéri, que le bras et les doigts ont repris leur fonctionnement normal, que la plaie existant au ventre s'est fermée et que toute suppuration a disparu... »

Il « s'est trouvé subitement guéri. » Le tribunal ne dit pas où ni comment ; il n'avait pas à en connaître, mais il constate le fait. Il est certain que, lors du jugement de Falaise, Alliaume avait le bras paralysé et l'abdomen suppurant ; il n'est pas moins certain, maintenant, que « le bras a repris son fonctionnement normal » et que la blessure de l'abdomen n'existe plus.

En conséquence, le jugement de Falaise doit être modifié par suite de ce fait nouveau. Le tribunal de cette ville avait condamné le patron à 7.000 fr. en vue de l'avenir « pour la réduction des facultés de travail » d'Alliaume. Maintenant que « ses facultés de travail » sont revenues entières, avec leur première vigueur, il est juste que l'indemnité soit diminuée.

Mais il reste le préjudice que le blessé a subi dans le passé, par ses souffrances, son incapacité de travail, sa maladie. Les juges de Caen estiment que ce préjudice peut être estimé à 3.000 fr. ; c'est pourquoi ils fixent cette somme comme réparation du passé, et suppriment celle de 4.000 fr. qui avait en vue l'avenir.

C'est jugé avec justice.

« Ainsi donc, conclut M. G. Bertrin, voilà deux décisions judiciaires très graves. Il faut les noter et les retenir. Elles se répondent et se complètent.

« La première affirme la réalité du mal et sa nature *incurable*.

« La seconde proclame la réalité de la guérison, et son triple caractère, absolu, définitif et soudain... Ici la guérison même est authentiquée par les juges d'appel ! »

La justice civile vient donc elle-même témoigner en faveur du miracle. Son témoignage a bien sa valeur.

XXVIII

M. L'ABBÉ CIRETTE

Aussitôt que Mgr Meunier, évêque d'Evreux, connut le désir du Souverain Pontife, exprimé par le Dr Laponi au Dr Boissarie (22 octobre 1905), il sollicita de Pie X l'autorisation d'introduire un premier procès canonique sur l'éclatante guérison d'un prêtre de son diocèse, M. l'abbé Cirette, curé de Beaumontel. Cette autorisation reçue le 15 novembre 1905, il institua, le 21 janvier suivant, un tribunal ecclésiastique ayant mission « d'informer sur la maladie et la guérison qu'on disait miraculeuse de M. le curé de Beaumontel. »

Cette Commission se réunissait dès le lendemain. Elle consacra quinze séances à l'étude du cas qui lui était soumis et que nous allons exposer.

I

L'abbé Georges-Alphonse Cirette, né à Poses, le 15 mars 1847, a été ordonné prêtre par Mgr Grolleau le 29 juin 1875. Après quelques années de vicariat à Beaumont-le-Roger, une gracieuse petite ville de la vallée de la Risle, il fut nommé en 1882 curé de Beaumontel, à deux kilomètres à peine de Beaumont.

Très aimé dans sa paroisse, et adonné à toutes les œuvres de zèle ecclésiastique, tout à coup il s'aperçut que ses facultés morales déclinaient d'année en année, avec ses forces physiques. Il était triste, et éprouvait une lassitude constante. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait : « Je finirai par une maladie de reins », disait-il, car c'était là surtout qu'il se sentait atteint.

En janvier 1893, une épidémie d'influenza s'abat sur sa paroisse, lui-même en ressent les redoutables prodromes, et le 11 janvier, après avoir dit péniblement sa messe, il se met au lit. Vers les 3 heures du soir, on vient le

prévenir qu'une de ses voisines se meurt. Il se lève aussitôt, franchit les cinquante mètres qui le séparent de la maison de la malade et, parvenu à son chevet, il lui est impossible de retrouver dans sa mémoire la formule de l'absolution : il est frappé de congestion cérébrale.

On le ramène chez lui avec beaucoup de peine et il s'alite pendant un mois, dans une atonie dont seule le réveille une souffrance aiguë.

Son médecin l'oblige alors à se lever tous les jours. Il obéit, mais il ne peut gagner son fauteuil qu'en chancelant, soutenu par un bras dévoué.

Pourtant, après quelques mois, la belle saison étant revenue, il peut sortir de sa chambre et marcher avec deux bâtons. Ses jambes sont molles et flageolantes. Il lui faut un quart d'heure pour faire 150 mètres. Surtout ses facultés morales s'éteignent, sa parole se fait lente et embarrassée, il est incapable d'écrire deux lignes, incapable de penser, sans éprouver de violentes douleurs de tête. Son caractère s'aigrit, il devient irascible, il perd la mémoire, et l'on remarque chez lui des caprices d'enfant, parfois des idées de suicide.

Vers le 15 juin, le docteur S... qui le soigne depuis un an, vient chez lui pour lui administrer encore une centaine de pointes de feu sur les reins ; il le trouve plus triste, plus découragé, plus abattu que d'ordinaire, et il lui en demande la cause. L'abbé Cirette lui fait sentir les palpitations de son cœur :

— J'ai un mal nouveau là, dit-il.

— Non, répond le docteur, ce sont vos idées noires qui vous le font croire.

Puis il l'ausculte longuement. Il le voit amaigri, voûté, le teint jaunâtre. C'est un vieillard. La maladie est donc très avancée. Il lui dit avec une affectueuse tristesse :

— Mon pauvre ami, tu n'as pas de maladie de cœur, tu as quelque chose de bien plus grave : tu as le système nerveux complètement usé. Depuis longtemps tu désires mourir. Eh bien ! je parle à un ami, à un prêtre, et je ne crois pas pouvoir lui rendre un plus grand service que de lui dire : « Prépare-toi ; la mort est proche ; tu peux mourir d'un moment à l'autre, tu n'iras pas jusqu'à la fin de septembre. »

— Merci, mon ami, lui répondit l'abbé Cirette. Eh bien ! j'irai à Lourdes demander à la Sainte Vierge la grâce de bien mourir. Car je ne puis plus prier convenablement, je lui demanderai donc d'intercéder pour moi, et de me prendre sous sa protection.

— Tu as raison, fit le docteur. Il n'y a qu'à Lourdes que tu puisses trouver du soulagement ; car maintenant, pour nous c'est fini. La médecine est impuissante à te procurer le moindre soulagement.

¹ Voir la *Croix de Paris* du 9 février 1909 : *Une guérison de Lourdes devant les tribunaux*, par G. Bertrin ; — *L'Œuvre de Lourdes*, p. 23-31.

Mais ce voyage se heurtait à de grandes difficultés : le manque de ressources d'abord, car il n'y avait pas de pèlerinage diocésain cette année-là, et puis l'extrême faiblesse du malade. Tout le monde lui disait : « Ne partez pas, vous mourrez en route. »

Une dame charitable de Beaumontel, Mme Dubos, vint le trouver au mois de juillet, lui demandant de l'accompagner, elle et sa fille, à Lourdes en se chargeant de tous les frais. Il en fut ravi. Le pèlerinage de Rouen consentit à les emmener, et le dimanche 27 août 1893 ils s'embarquaient à 11 heures du soir à la gare de Serquigny.

C'était contre le gré du docteur S..., qui lui avait dit la veille : « Ne vous mettez pas en route, vous n'atteindrez pas Lourdes. »

— J'y vais pour demander la grâce de bien mourir, avait répondu le malade. Si je meurs en route, la Sainte Vierge me tiendra compte de mon désir.

II

Le mardi, vers 3 heures du matin, ils arrivent dans la ville que Marie a consacrée par ses miséricordieuses apparitions. L'abbé Cigarette prend quelques moments de repos, puis se dirige péniblement avec ses bâtons vers la Grotte. Quand il passe devant les piscines et qu'il voit les malades qui implorent avec tant de foi la Sainte Vierge, avec de grands cris de plainte, de résignation et d'amour, il se tourne vers la statue de Notre-Dame de Lourdes et dit :

— Ma bonne Mère, vous savez que je viens vous demander de m'obtenir la grâce de bien mourir. Je ne puis plus prier, prenez-moi sous votre protection ; demandez au bon Dieu de me faire miséricorde lorsqu'il me citera à son Tribunal... Mais guérissez tous ces malades qui vous supplient. Ils désirent tant vivre ! Je vous offre ma vie pour eux et je vous demande de mourir.

La journée du mardi se passe dans la prière. Le mercredi, il se souvient qu'il a promis au docteur S... de se plonger dans la piscine. Jusque-là, il ne l'a pas voulu, par scrupule, de peur de prendre la place d'un autre malade et d'empêcher ainsi sa guérison. Car pour lui il ne vient pas prier la Sainte Vierge de le guérir, mais seulement de le disposer à bien mourir.

Cependant, puisqu'il a promis, il faut qu'il tienne. Il fait un effort sur lui-même et se dit : « J'irai, puisqu'il le faut ! »

Le jeudi 31 août, dès la première heure, appuyé sur ses bâtons, il se dirige vers les piscines. Des personnes dévouées ont pitié de lui, le voyant dans ce misérable état, et l'aident à y descendre. Ensuite il monte péniblement les lacets, toujours soutenu par ses bâtons, gagne la basilique, attend une heure,

et réussit enfin à dire sa messe tout en se cramponnant à l'autel.

Il demeure toute la matinée dans la basilique, car lorsqu'il est assis il lui est si difficile de se remettre sur pied ! Il prie, il médite, il pense à la mort, il se résigne d'avance à tout ce que la Sainte Vierge voudra bien décider de lui dans sa maternelle bonté.

A 11 heures 1/2 il se rend à l'hôtel pour l'heure du repas. Pour lui, c'était plutôt une formalité ennuyeuse, il ne pouvait manger et il éprouvait du dégoût à voir toute nourriture. Dès longtemps il ne trouvait plus de saveur aux aliments. Il essaie donc de prendre quelque chose, par devoir et par convenance. Il sent le goût qui lui revient.

— Plus je mangeais, dit-il, plus je goûtais la saveur des mets que l'on m'apportait. Ne me rendant pas compte de ce qui se passait en moi, je trouvais que j'avais mal fait mon pèlerinage, qu'au lieu du détachement complet de toutes les choses d'ici-bas que j'étais venu demander, je me rattachais à la vie ; et je me disais qu'il me fallait passer à la Grotte les quelques heures qui me restaient encore avant mon départ, y prier pour moi, car j'étais désolé de la sensualité que je venais d'éprouver...

Il ne se rendait sûrement pas compte que ses dispositions étaient admirables d'humilité, comme ses sentiments de charité s'étaient élevés jusqu'à la sublimité du sacrifice, puisqu'il avait offert sa vie pour tous ces malades, qui désiraient tant vivre ! Et c'est pour cela que la Sainte Vierge opérera pour lui un miracle qu'il n'avait point sollicité.

Préoccupé de ses pensées, il se lève, reprend ses bâtons et se dirige vers la porte de l'hôtel. Arrivé sur le seuil, il se sent mû par une puissance intérieure et mystérieuse, et se met à courir à toutes jambes. Pendant cette course insolite, l'idée lui vient qu'il peut être un sujet de scandale pour ceux qui le voient, et sur le pont du Gave, il met un de ses bâtons en arc-boutant pour s'arrêter. Un frisson le saisit, il faillit se trouver mal, tous ses membres tremblèrent. Il était guéri.

— Après un moment de vive émotion, raconte-t-il, je continuai mon chemin vers la Grotte ; mais j'étais tellement bouleversé que je ne savais que dire à la Sainte Vierge. Je n'osais croire à ma guérison, me reconnaissant toujours indigne d'une si grande faveur, et je passai le reste de mon temps à prier et à suivre les derniers exercices de cette inoubliable journée, sans oser en parler à personne¹.

Avant de partir, il veut encore dire sa messe en action de grâces. Il se dirige donc vers la

¹ Relation de l'abbé Cigarette, à lui demandée par l'autorité religieuse touchant sa maladie et sa guérison.

Basilique tout après minuit. Il est prié de la célébrer au maître-autel ; on se figure avec quelle ferveur il le fait, avec quel bonheur aussi, car maintenant il peut distribuer la Sainte Communion facilement et sans appui. Il jouit d'une de ces émotions inexprimables qui sont comme un avant-goût du paradis.

Le vendredi 1^{er} septembre, après avoir fait ses adieux à la Grotte bénie où il laisse son cœur, il reprend le train de pèlerinage. Sur le quai de la gare de Tarbes, un prêtre qui l'avait vu tout courbé et se traînant à peine, surpris de sa démarche alerte et joyeuse lui dit : « Vous êtes donc guéri ? — Je n'ose le croire ni le dire, » répond-il. Il dut pourtant se rendre à l'évidence, car pendant les arrêts des trains il descend et remonte avec une aisance étonnante.

Arrivé à Rouen, il confie à M. l'abbé Lenud, président du pèlerinage, la grâce dont il a été l'objet. — « Je vous ai vu en effet à Lourdes bien triste et bien malade, dit celui-ci, et je constate qu'un grand changement s'est produit en vous. Surtout soyez prudent, ne marchez pas trop, évitez la fatigue pendant cinq ou six semaines et venez me voir dans quelque temps. »

C'étaient là les excellents conseils de la prudence humaine ; l'abbé Cirette essaie de les suivre. Il revient à pied de Serquigny à Beaumontel, — 5 kilomètres, — et le lendemain il s'essaye à marcher lentement. « Mais aussitôt, raconte-t-il, j'entendais distinctement en moi-même une voix qui me disait : « Marche ! marche ! » et je sentais une main mystérieuse qui me poussait et m'obligeait à marcher plus vite. »

Le mardi suivant il se rend à Bernay pour faire visite au docteur S... Celui-ci l'attendait à la descente du train. Quand il l'aperçoit, sautant avec agilité de son compartiment, il dit au domestique de l'abbé Cirette qui l'accompagnait : « Qu'as-tu donc fait de ton maître ? — Vous voyez, docteur : d'un vieux j'ai fait un neuf. » — Et, en présence de tous les voyageurs, le docteur dit gravement : « Je constate un miracle ! »

Mais l'abbé répétait : « Ne dites rien pour le moment. Il faut laisser au temps le soin de consacrer cette guérison, si elle se maintient. »

III

Le temps l'a consacrée. En 1899, Mgr Meunier conduisait à Lourdes un pèlerinage dont faisait partie l'abbé Cirette. M. le chanoine Lucas montra à la foule M. le curé de Beaumontel en disant : « Ceux qui veulent voir un miraculé de Lourdes, n'ont qu'à contempler un de nos compagnons les plus gais et les plus alertes. Hier soir il dirigeait les cantiques, allant de rang en rang, encourageant

les chanteurs, battant la mesure et chantant plus fort que les autres. Il a revendiqué pour ce soir l'honneur de porter notre oriflamme. A le voir vif et plein d'entrain, à entendre son bon rire retentissant, à contempler sa bonne figure un peu ridée, mais toujours jeune, vous avez reconnu notre bon et vieil ami l'abbé Cirette ! »...

La Commission instituée pour étudier cette merveilleuse guérison a fait son enquête. Elle a convoqué les témoins, elle a consulté la science. Le docteur S. a dit : « La médecine n'a qu'à s'incliner ; » le docteur Bouchaud : « C'est un fait extra-naturel ; » le docteur Boissarie : « Le médecin ne peut en donner une explication rationnelle, car cette guérison ne rentre pas dans les lois de nos observations scientifiques. »

En conséquence, Mgr Meunier, considérant ces graves témoignages, a porté l'ordonnance dont voici la conclusion :

Considérant que la guérison subite, complète et définitive de M. l'abbé Cirette ne peut s'expliquer par aucune cause naturelle et par conséquent doit être attribuée à l'intervention d'une cause extra-naturelle qui ne saurait être autre que la Toute-Puissance divine, sollicitée par l'intercession de la Très Sainte Vierge ;

En vertu de l'autorité qui nous est dévolue en ces matières par le saint Concile de Trente ;

Soumettant toutefois notre jugement au jugement du Saint-Siège apostolique ;

Nous avons jugé et jugeons, avons déclaré et déclarons que la guérison de M. l'abbé Cirette, curé de Beaumontel, est miraculeuse.

Donné à Evreux, le 11^e jour du mois de février 1907, en la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes.

† PHILIPPE, évêque d'Evreux.

XXIX

SŒUR SAINTE-BÉATRIX

C'est le second miracle du diocèse d'Evreux.

I

Rosalie-Thérèse Vidier est née en 1862, à Ruffosses, dans la Manche. Sa santé n'a jamais été très robuste, cependant on ne lui a connu dans sa jeunesse ni pneumonie ni pleurésie. Elle avait seulement la poitrine délicate.

Quand elle entra à la Providence d'Evreux en 1887, âgée de 25 ans, elle paraissait forte, son poids était de 130 livres. On lui donna le nom de sœur Sainte-Béatrix.

Très dévouée, à la fois énergique et avenante, elle avait un don pour attirer les jeunes filles et pour se faire aimer d'elles. Aussi la plaça-t-on bientôt à la tête de l'Ouvroir où la communauté élève, dans l'établissement même, de 50 à 60 orphelines. Elle sut les conduire et elles lui donnaient avec une affection sincère le nom de Mère.

Elle est heureuse, les enfants aussi. Sous sa direction tendre et éclairée, l'établissement prospère, les jeunes filles sont pieuses, elles se sentent aimées, elles qui n'ont guère connu l'affection ; et elles font tout au monde pour plaire à celle qui les guide et les aime.

Dé 1890 à 1894 elle a souvent de longs rhumes avec extinction de voix, elle a même une congestion pulmonaire, puis tout à coup elle voit ses forces décroître, elle sent dans sa poitrine comme un feu qui la dévore, elle tousse d'une toux aigre et déchirante, ses expectorations sont jaunâtres et sanguinolentes, son haleine devient forte ; la voix se fait rauque, puis s'éteint ; elle ne peut plus parler et ne donne ses ordres que par écrit. Elle est découragée, car elle se voit incapable de continuer son œuvre si douce et si féconde ; elle est atteinte au cœur, dans son moral, non moins qu'à la poitrine. Quelle perspective, après des années actives et utiles, que celle de traîner une existence douloureuse dans une infirmerie !

Ses douleurs de poitrine sont telles qu'elle ne saurait supporter son linge, elle ne se nourrit plus et ne peut boire que de l'eau. Le Dr Regimbart, d'Evreux, diagnostique une laryngite aiguë en même temps qu'une bronchite, et ordonne les Eaux-Bonnes, avec des pulvérisations, faute d'une saison à Cauterets qui est interdite par les règlements de la maison.

Une religieuse lui est donnée depuis le 4 février 1893 qui ne la quitte jamais. La malade se plaint toujours qu'elle sent à l'intérieur une plaie à vif et un feu continu. Un dimanche soir, sa garde-malade, la voyant plus souffrante que de coutume et prête à étouffer, court chez le docteur et lui demande un remède pour la calmer : « Que voulez-vous que je donne ? répond-il avec un geste de désespoir. Si vous voyiez quelle plaie elle a ! C'est effrayant ! »

Plusieurs docteurs sont consultés : le Dr Chevalet, de Paris, qui la renvoie au Dr Poyer, le Dr Veslin, d'Evreux, le Dr Leboutillier, de Valognes ; tous conseillent Cauterets. Le Dr de Bourgon la considère comme incurable.

Enfin, pour comble de misère, elle a mal aux yeux, la lumière et l'air la blessent ; les paupières se gonflent, l'organe de la vue se congestionne et s'emplit de sang, elle reste trois jours sans rien voir. Le Dr Vassal, après lui avoir administré un collyre inutile, lui recommande de se servir de conserves et d'éviter toute application.

Les plus terribles maladies physiques paraissent donc s'acharner sur elle, et elle n'était plus qu'un lamentable débris dont le poids s'était réduit à 90 livres.

Ses chères orphelines, privées de leur bonne

maîtresse, eurent l'idée d'écrire à Mgr l'évêque d'Evreux pour lui demander de laisser aller Sœur Sainte-Béatrix à Lourdes. Elles en avaient parlé à la Supérieure, qui leur avait répondu que l'Evêque seul pouvait accorder cette faveur. Elles lui écrivirent en cachette, le 16 août 1904, une lettre vraiment touchante :

« Hélas ! disaient-elles, nous sommes peut-être à la veille de nous séparer de cette bonne maîtresse qui nous aime avec la tendre affection d'une mère.

« Oh ! Monseigneur, ne nous refusez pas cette grande faveur, nous vous en prions, car nous sommes sûres à l'avance d'être exaucées. »

Mgr Meunier fut touché de cette démarche confiante, et il permit, à condition que toutes s'uniraient au pèlerinage par leurs prières et leurs sacrifices. Aussitôt les plus disciplinées mêmes se firent exemplaires, et la plus grande ferveur, la plus complète obéissance régnèrent dans l'ouvroir.

Le départ du pèlerinage était fixé au 28 août. On se hâte de faire les préparatifs. Le Dr Regimbart est appelé. Il déclare que la Sœur en a pour le reste de sa vie et qu'il ne saurait la guérir, car elle était certainement atteinte de laryngite-bronchite chronique. La Supérieure lui confie que Sœur Sainte-Béatrix se propose d'aller à Lourdes, et elle le prie de lui remettre un certificat. Il s'exécute de bonne grâce, et rédige même une ordonnance que la malade suivit jusqu'au 28, jour du départ. « Mais plus je me soignais, dit-elle, plus je souffrais. »

II

Au moment de partir, ses souffrances sont telles qu'elle aurait accepté de rester. Le voyage est d'autant plus pénible que la chaleur est étouffante. A Lourdes, elle subit une toux continue et ne parle qu'à voix basse. Il lui semble avoir « une plaie brûlante dans la poitrine. » Les deux premières nuits sont douloureuses.

Jusque-là elle se sentait indigne de demander sa guérison. Le mardi 30, elle se décide à le faire, pour obéir à ses supérieures.

Le mercredi 31 août, Mgr Meunier dit la messe à la Grotte, elle y fait la Sainte Communion. Au moment de l'élévation, elle supplie Notre-Dame de Lourdes de la guérir si elle peut encore faire un peu de bien à ses chères orphelines. Pendant son action de grâces, l'oppression disparaît. N'osant croire toutefois à un miracle dont elle se juge indigne, elle attribue ce bien-être à la fraîcheur matinale du Gave.

Elle éprouvait une grande répugnance à entrer dans les piscines. Comme après sa messe Mgr Meunier se dirige de ce côté, elle s'y rend à son tour. L'oppression a bien dis-

paru, mais non la toux et les douleurs. Elle demeure aphone et il lui est impossible de se faire entendre pour expliquer sa maladie aux dames dévouées qui la plongent dans la piscine. Quand elle est dans le bain, ce à quoi elle s'est résolue par un effort énergique de volonté, elle éprouve un grand sentiment d'humilité, mais aussi de violentes douleurs. On lui présente un verre d'eau ; alors par un acte héroïque de pénitence, elle remplit son verre avec l'eau même de la piscine et l'avale d'un trait. Aussitôt elle sent dans la poitrine comme un « dépouillement. » Il lui semble qu'elle va mourir, — et instantanément elle est guérie.

« Oui ! j'étais guérie, dit-elle, car à partir de ce moment je n'ai plus ressenti ni oppression, ni toux, ni douleurs. »

Très émue, elle court d'abord à la Grotte pour remercier la Sainte Vierge, sans rien dire à personne de sa guérison. Elle récite cinq *Pater*, et cinq *Ave* les bras en croix, puis elle s'unit aux pèlerins pour prier, elle chante avec eux d'instinct, et s'aperçoit que sa voix est devenue très claire. Une de ses enfants qui l'avait suivie, Blanche Boucher, lui dit : « Mais, ma Sœur, vous allez mieux ! Vous parlez comme tout le monde ! »

Il est 10 heures 1/2, elle n'a encore rien pris ; elle goûte la suavité de son bonheur, et demeure jusqu'à midi et demi avec les pèlerins, exhalant à loisir sa reconnaissance, mêlée à la foule qui prie. C'est à midi et demi seulement qu'elle prend un peu de nourriture, dont elle se trouve fort bien.

Elle n'a rien dit à personne, mais les dames de la piscine se sont bien aperçues de sa guérison ; d'anciennes Sœurs sécularisées aussi. Sœur Joseph, des garde-malades, la voit à la procession qui va chercher Mgr Meunier à la maison des Missionnaires, et lui dit : « Mais vous êtes guérie ! » Elle la revoit dans la procession du Saint-Sacrement de l'après-midi. « Elle chantait, dit-elle, elle parlait, mais gardait mauvaise mine. »

La nuit elle dort d'un sommeil d'enfant, elle dont une toux continue déchirait la poitrine.

Le vendredi 2 septembre, Mgr l'évêque d'Evreux ayant appris qu'elle va beaucoup mieux, la fait appeler au Bureau des constatations. Le Dr Boissarie lui fait subir un long examen, un autre médecin l'ausculte et la déclare guérie, en ajoutant : « Vous devez bien aimer la Sainte Vierge ! »

— Oh ! oui, docteur, répond-elle, mais ce sont mes petites orphelines qui lui ont demandé ma guérison.

Un instant après, Mgr Meunier télégraphiait à la Supérieure de la communauté : « Sœur directrice guérie. »

On célébrait alors au couvent l'Adoration

perpétuelle. Tout le monde se rendit à la chapelle pour chanter avec une inexprimable allégresse le *Magnificat*.

Cette guérison eut dans toute la ville, où Sœur Sainte-Béatrix était très connue, un grand retentissement.

III

À son retour, toutes ses orphelines étaient à la gare pour la recevoir. « Sa voix était émue, joyeuse, rajeunie, raconte un témoin. C'était à qui l'embrasserait et l'embrasserait encore. C'était à qui lui demanderait, pour le lui faire redire encore : Comment avez-vous été guérie ? »

Ses « grandes » l'entouraient « avec quelque fierté, » comme si elles avaient conscience d'avoir été pour quelque chose dans cette merveilleuse guérison. L'une d'elles disait avec une naïveté charmante : « La Sainte Vierge ne pouvait pas nous refuser cela. Nous l'avons si bien priée ! Nous avons été si sages ! » Les petites la reconnaissaient à peine, tant elle était changée, elles ne cessaient de la regarder de leurs grands yeux heureux et étonnés.

Le lendemain, Mgr Meunier se rendit à la communauté, où il parla longuement de la guérison de Sœur Sainte-Béatrix. Elle lui dit : « Monseigneur, je suis bien guérie, mais j'aurais dû demander à la Sainte Vierge de guérir aussi mes yeux, car ils sont malades, et si elle ne me donne pas d'amélioration je ne pourrai continuer mon œuvre. » L'évêque répondit : « Mon enfant, vous le lui demanderez maintenant ! »

Elle avait en quelque sorte couru au plus pressé, et n'avait songé qu'à sa pauvre poitrine, à Lourdes. L'année suivante elle alla remercier l'Immaculée, et lui parla de sa vue. Or « le 5 septembre, le mardi soir, raconte-t-elle, j'allai prendre un bain aux piscines. Je me baignai ensuite les paupières, sans demander une guérison complète, mais une amélioration pour mes pauvres yeux, afin de pouvoir continuer mon œuvre. A partir de ce moment les douleurs ont cessé, et le jeudi matin, étant à la messe devant la Grotte, je sentis mes lunettes glisser d'elles-mêmes par trois fois différentes. Vivement impressionnée, je les mis dans ma poche pour ne jamais les reprendre. J'étais guérie. Cela m'arriva pendant l'offertoire de la messe de Monseigneur à la Grotte. Comme mes lunettes s'en allaient de mes yeux, je les remis ; elles se détachèrent par trois fois, et je vis. Je fixai immédiatement la statue de Notre-Dame et Monseigneur qui alors en était à l'élévation... »

« A partir de ce jour, ni la lumière ni l'air ne m'ont plus fatiguée. Je travaille sans éprouver aucune gêne et j'y vois parfaitement sans lunettes. »

Cette guérison de la vue ne fut pas constatée par le Dr Boissarie, parce que les certificats manquaient : on s'était surtout préoccupé de l'affection de la poitrine ; mais le célèbre docteur de la Grotte consigna sur son registre cette observation qui paraît bien être définitive : « Revient cette année, santé toujours très bonne, ne tousse plus, ne crache plus, mange avec appétit, son poids a augmenté de 38 livres. Auscultation et percussion normales. »

Mgr Meunier institua une Commission ecclésiastique pour examiner cette guérison. Sœur Sainte-Béatrix fut convoquée en février 1908, pour y être interrogée. Elle rappela ses longues souffrances, sa guérison soudaine et ne cessa de redire avec un visible bonheur, — car il s'agissait d'établir qu'elle n'avait pas eu de rechute — : « Depuis mon retour la santé continue d'être excellente... Mes nuits ont toujours été paisibles,... je dors maintenant. » Ainsi, depuis quatre ans, pas même une indisposition qui lui rappelât son ancien état.

On pria les médecins de se prononcer.

Le Dr Thirard dit : « De l'examen tout particulier des poumons que j'ai pratiqué, il résulte que l'inspection, la percussion et l'auscultation ne m'ont révélé aucune maladie organique. La voix bien timbrée ne révèle *a priori* aucune lésion du larynx. »

Le Dr Hamaide ajouta : « Il est certain qu'à l'heure actuelle, 8 mars 1908, la guérison peut être considérée comme définitive ; la submatité constatée au tiers supérieur du poumon droit étant un indice de lésion ancienne et actuellement cicatrisée, il n'existe aucun signe local ou général, objectif ou subjectif, qui puisse infirmer cette certitude. »

Alors Mgr l'évêque d'Evreux rendit en ces termes son ordonnance le 25 mars suivant, au cinquantième anniversaire de l'apparition de l'Immaculée-Conception :

« Nous avons jugé et jugeons, avons déclaré et déclarons que la guérison de la Sœur Vidier, en religion Sœur Sainte-Béatrix, tout au moins en ce qui concerne la laryngo-bronchite chronique, a le caractère d'un véritable miracle. »

POUR LE PREMIER VENDREDI

XVIII

LE SACRÉ-CŒUR ET L'APOSTOLAT

Mes frères,

« Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur. »

Telles sont les paroles par lesquelles la B. Marguerite-Marie nous fait connaître une des plus précieuses promesses du Sacré-Cœur.

Oh ! qu'elle retentit doucement dans l'âme de ceux que Jésus, dans son inénarrable miséricorde, a daigné choisir pour ses prêtres, et qui, chargés de Lui amener les hommes, s'effraient si souvent et se désolent devant les difficultés sans cesse renaissantes de leur tâche écrasante !

Mais il n'y a pas qu'aux âmes sacerdotales que cette promesse est douce, puisqu'elles ne sont pas les seules à répondre de leurs frères. Tout chrétien digne de ce nom doit être apôtre ; tout chrétien, par conséquent, doit se réjouir à la pensée que le Sacré-Cœur a promis de l'aider dans cette rude mission de convertir les pécheurs.

Méditons sur ce sujet aujourd'hui et voyons : 1^o la *nécessité* de l'apostolat, 2^o la *difficulté* de l'apostolat, 3^o l'*aide souveraine* que le Sacré-Cœur a promise à l'apostolat.

I

Que ce soit pour nous un devoir d'être apôtre, c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée.

« Dieu a chargé chacun de nous du salut de son prochain, » lisons-nous dans l'Écriture Sainte. « On ne se sauve pas seul, on ne se damne pas seul, » répètent les maîtres de la vie spirituelle.

C'est un fait que nos paroles, nos exemples, notre influence n'intéressent pas seulement notre conscience, mais qu'ils ont leur répercussion sur la conscience des autres ; de cela, Dieu nous demandera compte, et par conséquent, dans tout ce que nous faisons, nous devons nous préoccuper de l'effet qui sera produit sur le prochain.

C'est un fait aussi que si nous aimons vraiment ceux qui nous entourent, nous devons songer à leur bonheur temporel et éternel. Or, il n'y a pas de bonheur pour eux, s'ils ne sont pas en paix avec Dieu. Le premier effort de notre affection doit donc être pour les réconcilier avec Lui, s'ils en sont éloignés.

C'est un fait aussi que nous ne pouvons pas vraiment aimer Jésus si nous n'aimons pas les âmes et si nous ne sommes pas disposés, comme dit saint Paul, à tout dépenser et à nous dépenser nous-mêmes par-dessus le marché pour les gagner à Dieu.

Eh quoi ! ce divin Sauveur nous montrerait son cœur tout enflammé d'amour pour les âmes, et nous qui voulons l'aimer, nous resterions de glace pour elles ? Perdrions-nous de vue que l'amitié a pour effet, ou de trouver les mêmes aspirations en ceux qui s'aiment, ou de rendre leurs aspirations semblables ? Quiconque aime vraiment Jésus doit vouloir comme lui le salut des âmes. Quiconque reste indifférent au salut de ses frères

res, n'a pas d'amour pour Dieu. C'est l'arrêt des Saints Pères : « *Qui non zelat, non amat !* »

Vous le voyez donc, mes frères, c'est un devoir de travailler autour de nous à établir le règne de Dieu, et par conséquent de travailler à sauver les âmes que nous pouvons atteindre, celles de nos proches d'abord.

II

C'est une belle mission que celle-là, mais combien difficile à remplir !

Nous avons à lutter tout d'abord contre le démon, qui tient ces pauvres âmes captives et qui entend bien ne pas se les laisser ravir. Comme il les tient bien ! Avec quel art infernal il a su resserrer leurs chaînes ! Le possédé de l'Evangile qui était sourd et aveugle est leur image, hélas ! trop parfaite, puisque le démon les empêche de voir la vérité et d'entendre les appels de Dieu. Ajoutez à cela les séductions du monde dont le démon dispose à son gré, le respect humain, les mensonges qu'il a répandus, les mille prétextes qu'il suggère pour repousser ou pour retarder toute conversion, et vous vous rendrez compte de la puissance incroyable de celui contre lequel il vous faut lutter.

Il faut lutter ensuite contre ceux mêmes que vous voulez sauver. Est-ce qu'ils n'ont pas contracté des habitudes pernicieuses, d'autant plus difficiles à quitter qu'elles flattent leurs passions ? Est-ce que l'orgueil ne les empêche pas de reconnaître leurs torts et de se soumettre, eux qui se croient si intelligents, aux conseils d'une épouse ou d'une sœur ?

N'avez-vous pas à lutter contre vous-mêmes aussi ? Car l'apostolat exige tant de prières, tant de dévouement, tant de sacrifices et tant de persévérance ! Est-ce que l'apôtre ne doit pas se sanctifier, pour que ses imperfections ne donnent pas à ceux qu'il évangélise un sujet de se plaindre et de médire de la Religion ? Est-ce qu'il ne faut pas dompter les révoltes et les murmures de la nature, qui voudrait obtenir tout de suite le succès, qui s'exagère les difficultés et qui est si prompt à se décourager ?

III

Oui, la tâche est difficile, et c'est pour cela qu'il faut bénir notre bon Maître de nous avoir montré dans la dévotion au Sacré-Cœur un moyen assuré de gagner les cœurs les plus endurcis.

Remarquons d'abord que plus nous aurons l'amour de Dieu, plus nous le communiquerons. Si l'on nous voit remplis de cet amour, on commencera par être étonnés, on nous dira avec une sorte de stupeur : « Vous l'aimez donc bien, le bon Dieu ! » Et cela sera un premier pas pour qu'on nous imite.

En second lieu, cet amour pour Notre-Seigneur nous donnera des accents irrésistibles,

Quand le cœur est rempli d'un sentiment, la bouche l'exprime avec éloquence. L'empire du monde appartient aux convaincus.

Enfin, ce qui est le plus important de tout et qu'il ne faut pas oublier, c'est que toute conversion est un miracle. Il faut l'obtenir de Dieu. Et quel moyen de l'obtenir si on ne l'aime pas ? C'est pour cela que saint Paul nous fait entendre ces paroles : « Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais la science parfaite de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible, au point de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » (I Cor., XIII, 2).

Celui, au contraire, qui aime Dieu, a toute-puissance sur son Cœur, surtout quand il s'agit du salut des hommes que Dieu veut uniquement. C'est là le secret de tant de victoires apostoliques qu'ont remportées les saints ; c'est là ce qui explique comment sainte Thérèse, la grande sainte de l'amour divin, a plus converti d'âmes par ses prières que saint François-Xavier par toutes ses missions évangéliques.

**

Vous tous qui êtes chrétiens et qui avez à cœur la gloire de Dieu, vous qui vous dévouez aux enfants et aux pauvres, afin de pouvoir faire quelque bien à leurs âmes, rappelez-vous bien qu'il vous faut commencer par établir en vous-mêmes le règne du Sacré-Cœur. Si jusqu'ici vos efforts n'ont pas été couronnés de succès, n'en accusez pas seulement le malheur des temps, mais aussi votre propre froidur au service du bon Maître. Souvenez-vous de ses promesses, et, afin de remporter ses victoires, établissez d'abord dans vos cœurs son amour ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXV

2^e Dimanche après la Pentecôte

LES CONVIÉS AU FESTIN

Suite du saint Evangile selon S. Luc (XIV, 16-24)

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens :

16. Un homme donna un grand festin, et y invita beaucoup de gens.

17. A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que déjà tout a été préparé.

18. Et tous, unanimement, se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : « J'ai acheté un domaine, je suis dans la nécessité de sortir et d'aller le voir ; je vous prie, excusez-moi. »

19. Un second dit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je vous prie, excusez-moi. »

20. Un autre dit : « Je viens de me marier, et à cause de cela, je ne puis venir. »

21. Et le serviteur, étant de retour, rapporta ces choses à son maître. Alors le père de famille ir-

rité dit à son serviteur : « Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et fais entrer ici et les pauvres, et les infirmes, et les aveugles et les boiteux. »

22. Le serviteur dit : « Seigneur, il a été fait comme vous avez commandé, et il y a encore de la place. »

23. Et le maître dit au serviteur : « Va sur les chemins et le long des haies, et force d'entrer, afin que ma maison soit remplie. »

24. « Car je vous dis qu'aucun de ces hommes qui ont été invités ne goûtera de mon festin. »

§ 1er. — Préliminaires

— A quelle époque de sa vie publique Jésus proposa-t-il cette parabole ?

— Elle fait partie de celles que Jésus proposa surtout au cours de sa mission en Pérée, pendant les derniers mois de sa vie publique qui vont de la fête de la Dédicace (fin décembre) à son entrée triomphale à Jérusalem (mars).

— Quel est l'Evangéliste qui nous l'a conservée ?

— C'est saint Luc ; il est le principal narrateur de cette mission en Pérée, dont les autres évangélistes n'ont guère parlé.

— Cette parabole des conviés au festin ne serait-elle pas la même que celle des conviés aux noces qu'on lit en S. Mathieu (xxii, 1-15) ?

— Les deux paraboles ont beaucoup de ressemblance, il est vrai, mais il est impossible d'en faire une seule et même parabole.

— Pourquoi ne peut-on les confondre ?

— A cause des traits qui les distinguent. 1° L'un parle d'un festin quelconque ; l'autre, d'un festin nuptial. 2° La conduite et les excuses des invités ne sont pas les mêmes dans les deux paraboles. 3° Celle d'aujourd'hui ne dit rien ni des mauvais traitements exercés par les conviés sur la personne des serviteurs, ni de la vengeance exercée par le roi, ni du châtement infligé au convive qui n'avait pas la robe nuptiale. 4° La parabole que nous expliquons est antérieure au dernier voyage de Jésus à Jérusalem ; l'autre est postérieure à son entrée triomphale dans cette ville.

— Quelle fut l'occasion de celle qui nous occupe présentement ?

— Ce fut le repas que Jésus prit chez un des principaux Pharisiens et pendant lequel il guérit un hydropique et recommanda aux invités d'être humbles dans le choix des places. La comparaison du royaume des cieux avec un festin se présentait tout naturellement.

— Savez-vous ce qui détermina Jésus à donner la parabole ?

— Ce fut une exclamation d'un des convives, qui elle-même avait été provoquée par une leçon du Sauveur.

— Qu'avait donc dit Jésus ?

— Après avoir recommandé l'humilité aux invités, il avait dit au Pharisien qui le recevait, de ne point faire ses invitations avec ostentation ni dans le but d'être payé de retour, mais

d'inviter avec désintéressement, surtout les déshérités, parce qu'alors tout lui serait rendu dans la résurrection des justes. (Cf. Luc, xiv, 12-14).

— Et quelle réflexion ce mot final provoqua-t-il ?

— « Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ! » s'écria l'un des invités. Jésus profita de cette exclamation pour faire comprendre qu'il ne suffit pas de désirer le festin du royaume de Dieu, mais qu'il faut encore venir y prendre sa part.

+

§ 2. — Explication du texte

— Comment diviser notre parabole pour se rendre bien compte du sens littéral ?

— Nous avons à examiner : 1° les préparatifs du festin, 2° les excuses des premiers invités, 3° les nouveaux conviés, 4° la conclusion que donne le Sauveur.

1° Les préparatifs du festin

— De quel festin s'agit-il ?

— Il s'agit d'un festin unique, qui n'est donné qu'une seule fois ; de plus, c'est le repas du soir, qui termine la journée. Ceux qui y manqueront ne pourront plus espérer être invités de nouveau.

— Est-ce un festin ordinaire ou improvisé ?

— Non, c'est un festin extraordinaire et préparé d'avance. Il se fait remarquer par sa magnificence, par le nombre des invités, et par le soin avec lequel tous les détails en ont été prévus et exécutés.

— Quelles autres remarques avez-vous encore à faire ?

— C'est la ponctualité du maître de maison. Il a pris toutes ses mesures pour que tout soit prêt à l'heure fixée ; mais s'il a été exact, il veut aussi que ses convives le soient, et parce qu'ils n'arrivent pas à l'heure, immédiatement il envoie son serviteur pour les avertir que le festin les attend et qu'ils doivent se hâter.

2° Les excuses des premiers invités

— Comment le serviteur fut-il accueilli ?

— Ni la condescendance du maître qui leur envoyait quelqu'un de sa maison pour les avertir, ni les instances du serviteur pour les décider, ne réussirent près d'eux. Tous refusèrent de venir, comme s'ils se fussent entendus d'avance.

— Mais n'essayèrent-ils pas de justifier leur refus ?

— L'un prétextait une maison de campagne à visiter, l'autre cinq paires de bœufs à essayer, l'autre un mariage tout récent.

— Que valaient ces raisons ?

— Il est facile de voir qu'elles n'étaient d'aucune valeur. Des trois raisons alléguées aucune

n'était tellement pressante qu'elle dût empêcher d'assister à un repas du soir ; sous chacune se déguisait le mépris de l'invitation qui avait été faite.

— *N'avez-vous rien à remarquer sur la manière dont elles ont été présentées ?*

— Ceux qui firent valoir les deux premiers prétextes essayèrent encore de refuser poliment. Celui qui venait de se marier ne prit pas la peine de prier le maître de l'excuser ; il dit avec une impolitesse brutale : « Je ne peux pas aller au festin. »

— *Qu'avait à faire le serviteur en présence de cette mauvaise volonté préméditée ?*

— De plus longues instances étaient inutiles ; il n'avait qu'à revenir chez son maître et lui raconter comment sa démarche avait été accueillie.

— *Quel fut le premier sentiment du maître ?*

— Ce fut l'indignation : il était trop clair que tous ces invités dédaignaient ses avances et son festin. Mais comme tout était préparé, il songea immédiatement à remplacer les récalcitrants.

3° Les nouveaux invités

— *Et comment recruter tout de suite de nouveaux convives ?*

— Le maître ordonne au serviteur de parcourir les places et toutes les rues de la ville et d'amener au festin tout ce qu'il y rencontrera de pauvres, d'infirmes, d'aveugles et de boiteux.

— *N'avez-vous rien à remarquer sur cette première substitution ?*

— Les excuses alléguées par les premiers invités semblent indiquer qu'ils étaient du nombre des riches et des heureux ; c'était des privilégiés que le maître tenait à avoir tout d'abord à sa table. Sur leur refus, ils sont remplacés par d'autres invités choisis parmi les pauvres et les affligés.

— *Où le serviteur a-t-il recruté cette seconde catégorie d'invités ?*

— Ils les a trouvés dans la ville même, sans en franchir les limites.

— *Mais le maître ne lui dit-il pas de chercher encore ailleurs ?*

— Comme il y avait encore de la place à la salle du festin, le maître ordonne au serviteur de chercher dans la campagne le long des chemins, même le long des haies, et d'amener tous ceux qu'il rencontrera. Au besoin, il devra même contraindre ceux que la honte ou la timidité retiendraient.

— *De qui se compose cette troisième catégorie d'invités ?*

— De mendiants, de vagabonds, de gens qui n'avaient d'asile nulle part et qui étaient comme le rebut de la société.

— *Le maître ne dédaigne donc personne ?*

— Non ; tant qu'il y a de la place dans sa maison, il reçoit tous ceux qui se présentent,

et il n'exclut que ceux qui se sont exclus eux-mêmes.

4° La conclusion

— *Quelle est la conclusion de la parabole ?*

— Jésus la donne lui-même en continuant la parabole ; c'est celle que dut tirer le maître dont les avances avaient été repoussées ; mais le Sauveur la fait sienne sous sa forme parabolique : « Et moi je vous dis qu'aucun de ces hommes qui ont été invités ne goûtera de mon festin. »

— *Qu'indiquent ces paroles ?*

— Une exclusion définitive et irrévocable est prononcée contre tous les invités qui auront refusé de venir au festin.



§ 3. — Sens de la parabole

— *Voudriez-vous nous dire quel festin Jésus avait en vue ?*

— Les dernières paroles que nous venons de citer nous l'indiquent. C'est le festin même que Jésus a préparé, et comme le suggère la réflexion du convive qui a provoqué la parabole, c'est le festin du royaume de Dieu.

— *Dans la pensée de Jésus, quel est ce royaume de Dieu qui est comme la salle du banquet ?*

— C'est le royaume spirituel qu'il est venu établir. Ici-bas, c'est l'Eglise : dans l'éternité, c'est le ciel. Mais Eglise et ciel, c'est un seul et unique royaume dont Dieu seul est le souverain.

— *De quoi se compose alors le festin qui doit être servi aux convives ?*

— Il se compose de tous les fruits de la Rédemption, c'est-à-dire du bonheur éternel et de toutes les grâces qui le préparent. Dieu invite lui-même à cet éternel banquet.

— *Y retrouve-t-on les caractères du festin indiqués par la parabole ?*

— Oui. Il est en effet unique : inutile de songer à un autre festin : Dieu n'en a point préparé. C'est le festin final ; il clôt pour chaque invité sa destinée et il clora de même la série des siècles. En toutes manières, il est grand : il est donné dans l'immensité du ciel ; les délices qu'on y goûte sont infinies et n'auront point de fin. L'heure à laquelle tous les convives doivent s'y trouver réunis est fixée de toute éternité, et ne sera point dépassée.

— *Ne se distingue-t-il pas aussi par la multitude des convives ?*

— Tous les hommes y seront appelés, mais tout d'abord il y a eu des invités privilégiés.

— *Quels sont donc ces invités privilégiés ?*

— Les Juifs, les premiers, furent le peuple de Dieu, et c'est chez eux que se trouvèrent surtout les conviés de mauvaise volonté. Mais la parabole s'applique également à ceux qui,

appelés spécialement au ciel comme membres de l'Eglise catholique, refusent d'y aller.

— *Comment s'est faite l'invitation pour les Juifs ?*

— Elle s'est faite par les prophètes ; ils ont annoncé le festin messianique qui, fait d'amour et de vérité, commence le festin éternel ; puis l'heure fixée étant arrivée, Dieu a envoyé son serviteur pour dire à tout le peuple juif que tout était prêt.

— *Quel est ce serviteur, chargé d'avertir ainsi les invités ?*

— C'est Jean-Baptiste le précurseur, ou mieux encore le Fils de Dieu qui lui-même a pris la forme de serviteur pour dire à tous qu'il est temps pour eux d'aller s'asseoir à la table du Père de famille.

— *A qui s'adressa-t-il d'abord ?*

— Aux Scribes, aux Pharisiens, aux Docteurs de la loi et aux Princes des Prêtres ; c'étaient les invités près de qui il fallait surtout faire les premières instances ; leur exemple eût entraîné au festin messianique toute la nation juive. Malheureusement, Jésus fut éconduit par eux, comme les conviés avaient éconduit le serviteur de la parabole.

— *Qu'indiquent les motifs de refus que le Sauveur, met dans la bouche des conviés récalcitrants ?*

— Ils nous font voir les motifs que la nature humaine oppose d'ordinaire aux invitations de la grâce, et ils mettent en relief les différentes passions qui empêchent le monde pharisaïque d'écouter les instances du Sauveur.

— *Quelle est la première ?*

— C'est l'orgueil. L'invité orgueilleux se vante d'avoir acheté une villa ; il est impatient d'aller admirer son nouveau domaine, pour voir s'il proclamera suffisamment sa richesse et sa puissance.

— *Qui représente celui qui veut essayer les bœufs qu'il a achetés ?*

— C'est l'homme dominé par l'intérêt ou l'avarice. Au lieu d'aller au festin merveilleux qui l'attend, il préfère s'assurer que ce qu'il possède lui donnera un bon rendement.

— *Et la troisième passion ?*

— C'est l'amour excessif de la jouissance. Jouir sans trêve ni repos des plaisirs de la chair et des sens, c'est bien ce que prétend cet homme qui ne veut pas quitter sa femme un seul instant.

— *La parabole n'indique-t-elle pas jusqu'où peut aller cette dernière passion ?*

— La façon impertinente avec laquelle l'homme qui vient de se marier congédie le serviteur, montre que celui qui s'adonne aux plaisirs des sens finit par perdre le sentiment des plus vulgaires convenances.

— *Dieu peut-il accepter de pareilles excuses ?*

— Elles ne servent qu'à l'indigner ; c'est

pourquoi il renonce à avoir des convives d'aussi mauvaise volonté, et vite il les remplace.

— *Et par qui ?*

— Ici la substitution est surprenante, et déjà elle apparaît dès le temps de la vie publique du Sauveur. De pauvres pêcheurs, des péagers, des gens méprisés, des femmes perdues de réputation prendront la place des Pharisiens riches et orgueilleux qui ont eu le malheur de s'exclure.

— *Où se recruteront ces seconds invités ?*

— Selon la parabole, ils se recruteront dans tous les coins de la ville, c'est-à-dire que sans sortir de la nation juive, le Fils de Dieu devenu serviteur amènera au banquet de la vérité et de la Rédemption des gens de basse condition et même des pêcheurs.

— *Mais tous ces Juifs fidèles ne devant pas suffire à emplir la salle du festin ou l'immensité du ciel, quels autres convives seront appelés ?*

— L'invitation franchira alors les limites de la nation juive ; tous les peuples errants le long des chemins de l'humanité ou dans les broussailles de l'erreur seront appelés au divin banquet.

— *Comment devait se faire cette troisième invitation ?*

— Par l'intermédiaire des Apôtres, le Fils de Dieu ira trouver toutes les nations de la terre, et par la force de sa parole comme par la puissance de sa grâce, il les déterminera à prendre leur place dans l'Eglise, qui ici-bas est la salle du festin.

— *Qu'annonçait donc le Sauveur par cette parabole ?*

— Il annonçait que le monde pharisaïque serait irrévocablement exclu du bonheur céleste, que le peuple Juif cesserait d'être la nation privilégiée, et que toutes les nations seraient appelées à bénéficier de la miséricorde divine au divin banquet qui commence dans l'Eglise catholique et se continue dans le ciel.

— *Vous avez dit que la parabole trouvait son application au sens même du peuple chrétien. Comment cela ?*

— Par là-même qu'on est membre de l'Eglise catholique, on est appelé plus spécialement au ciel, on a le privilège de pouvoir participer plus abondamment aux fruits de la Rédemption ; mais encore faut-il vouloir prendre part au festin du Christ.

— *En entendant ainsi la parabole, quel est le serviteur chargé de faire des instances près de chaque invité ?*

— C'est encore le Christ lui-même ; il parle par l'Eglise et il dit incessamment à tous les conviés de ne point oublier qu'ils sont appelés à l'éternelle félicité et que déjà ils doivent s'asseoir à la table de la Rédemption.

— *Ne trouve-t-il pas malheureusement trop souvent des invités récalcitrants ?*

— Même parmi les membres de l'Eglise, il y a des orgueilleux qui se révoltent contre ses avertissements ; il y a des hommes qui, attachés aux biens terrestres, ne trouvent pas le temps de s'occuper de leur salut ; et d'autres qui, adonnés aux plaisirs des sens, répondent souvent avec violence aux instances qui leur sont faites.

— *Tous ces hommes s'excluent donc du ciel ?*

— Oui, et à l'heure fixée pour le festin éternel, s'ils ont repoussé jusque-là les avances divines, ils entendront Jésus leur dire : « Je vous le dis, nul de ceux qui ont été favorisés d'une invitation spéciale et n'y ont pas répondu, ne goûtera de mon festin. »

— *Mais le ciel ne sera-t-il pas quand même rempli ?*

— Il y aura des mystères de substitution jusqu'à ce que la maison du Père de famille soit comblée par la multitude des élus. C'est alors que les grands du monde, les riches de la terre, les voluptueux du siècle auront le désespoir de voir leur place occupée par des gens qui passaient à leurs yeux pour vils et méprisables.

— *En proposant cette parabole à nos méditations pendant l'octave de la Fête-Dieu, la Sainte Eglise n'indique-t-elle pas une autre application que l'on peut en faire ?*

— Le meilleur mets de la table divine que l'on puisse goûter ici-bas, c'est la Sainte Eucharistie. Il est donc légitime de penser que le Sauveur, en parlant comme il l'a fait, avait en vue tous les fruits de sa Rédemption sans aucun doute, mais spécialement aussi le festin eucharistique.

— *N'y retrouve-t-on pas les caractères du festin de la parabole ?*

— Il est en effet unique, la table divine est la même partout, il est somptueusement servi par le Sauveur lui-même, il est infiniment grand par le mets qu'on est appelé à y goûter, et la multitude de ceux qui y sont invités est immense. C'est le festin suprême ici-bas.

— *Quels sont alors les conviés récalcitrants ?*

— Ceux qui par esprit d'orgueil dédaignent cette divine nourriture ; ceux qui dominés par les attaches terrestres refusent d'y participer ; ceux qui lui préfèrent les mets empoisonnés des plaisirs. Tous s'excluent volontairement du divin banquet.

— *A qui ensuite est-il réservé ?*

— Aux humbles, aux faibles, à ceux qui ont conscience de leur misère, même aux pécheurs de bonne volonté, à tous ceux qui docilement entendent les invitations du Sauveur et les exhortations de l'Eglise. La table sainte est pour eux la source d'une vie surnaturelle surabondante qui commence la vie éternelle.

— *Et ceux qui s'excluent volontairement du festin eucharistique peuvent-ils espérer le festin de l'éternité ?*

— A eux aussi s'applique l'exclusion définitive prononcée contre ceux qui n'acceptent pas les invitations pour le ciel ; car la suite du festin commencé à la table eucharistique ne sera servie qu'à ceux qui auront goûté du premier mets.

+

§ 4. — Enseignements de l'évangile

— *Que doivent se rappeler tous ceux qui sont enfants de l'Eglise catholique ?*

— Ils doivent se rappeler qu'ils sont des invités privilégiés pour le ciel, et qu'ils sont l'objet d'une attention spéciale de la part du Père de famille.

— *Mais parce qu'ils sont conviés d'une manière plus miséricordieuse au banquet éternel, comment doivent-ils répondre aux invitations divines ?*

— Avant tout, ils auront soin de n'opposer aucune résistance aux sollicitations de la grâce, et de faire taire en eux-mêmes les faux prétextes qu'il imagine trop souvent la passion pour repousser les avances de Dieu.

— *Cette attitude négative peut-elle suffire ?*

— Non, il faut de plus répondre avec un empressement joyeux et une persévérance courageuse aux invitations célestes.

— *Pourquoi d'abord répondre avec empressement aux sollicitations divines ?*

— C'est que la grâce a ses instants. Quand elle a passé, elle ne revient plus : le serviteur n'est pas allé une seconde fois aux conviés qui l'avaient éconduit.

— *Et pourquoi dites-vous qu'il faut répondre avec persévérance ?*

— L'invitation pour le ciel n'est définitivement acceptée que quand on est entré dans la demeure du Père céleste. C'est pourquoi, après avoir commencé de prendre part au banquet par la fidélité, il ne faut pas le quitter en devenant infidèle.

— *Comment devient-on convié récalcitrant ?*

— C'est en préférant les intérêts du temps aux intérêts de l'éternité. Par là-même on perd sa part des trésors divins, et l'on renonce à la place que l'on aurait occupée aux fêtes du ciel.

— *Et le moyen de commencer dès cette vie le festin éternel ?*

— C'est de prendre part au festin eucharistique. Jésus nous le dit : « Celui qui mange ma chair et celui qui boit mon sang, vivra éternellement. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 maii 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 2 juin 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXVII. Le Christianisme, 401.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXVI. Fête du Sacré-Cœur, 405. — XXXVII. 3^e dimanche après la Pentecôte, 408.

Fleurs de Lourdes. — XXX. Sœur Eugénia, 411. — XXXI. M^{lle} Léonie Lévêque, 414.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXVII

LE CHRISTIANISME

La divinité du christianisme ressort de la divinité de son Fondateur : si les fruits font juger de l'arbre, l'arbre permet de juger des fruits. Mais, en dehors de cette démonstration sommaire, il en est une autre qu'il est nécessaire d'exposer. Nous étudierons le christianisme 1^o dans ses rapports avec les autres religions, 2^o en lui-même, et cette étude nous permettra de conclure qu'il est la vraie religion.

Aujourd'hui nous nous bornerons à étudier le christianisme *dans ses rapports avec les autres religions.*

A la religion chrétienne s'opposent le polythéisme du paganisme, le brahmanisme et le bouddhisme, le mahométisme, le judaïsme, comprenant environ un milliard d'adhérents. Montrons qu'aucune de ces religions ne mérite d'être regardée comme la vraie religion, et que cette prérogative est réservée au christianisme.

I. — Le polythéisme

Le polythéisme n'est pas la vraie religion. Il n'est qu'une corruption du monothéisme primitif. Les phénomènes les plus frappants de la nature, les grandes manifestations de la puissance de Dieu, le ciel, le soleil, l'aurore, le feu, etc., furent divinisés. On prêta ensuite aux dieux, multipliés sans mesure, toutes les aventures poétiques ou grossières. La superstition descendit jusqu'au fétichisme, qui règne encore chez tant de nègres de l'Afrique.

Sans doute, le paganisme a fourni un certain aliment à ce besoin du divin, à cet amour des choses infinies qui se trouve au fond de toute âme humaine. Mais c'est parce qu'une part de vérité religieuse se trouvait mêlée à ces fausses croyances. La chaîne de

sentiments et d'idées par laquelle la terre se rattache au ciel n'était pas complètement brisée. L'idée de Dieu, et d'un Dieu unique, d'un Dieu juste et saint, d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu vivait au fond des dogmes, des lois, des institutions du paganisme. Mais la théologie païenne, comme théologie païenne, ne tient pas debout. On ne peut sans faire divorce avec la raison admettre la pluralité des dieux.

Et ces dieux, à quel degré d'abaissement la fable ne les avait-elle pas fait descendre ? « Quoi ! vous nous parlez de dieux puissants et saints, pouvaient s'écrier les apologistes chrétiens des premiers âges. Quelle est donc cette Junon orgueilleuse, altière, jalouse ? Quel est ce Jupiter débauché ? Voyez ce Mercure qui protège les voleurs, ce Mars féroce, cette Vénus criminelle. » Les mille dieux du polythéisme tombaient dans des excès tellement monstrueux que de nos jours, la police la plus indulgente les arrêterait et les mettrait sous les verrous de ses prisons.

Si nous trouvons dans la civilisation païenne quelque grandeur, quelque beauté, quelque rayon d'idéal, c'est que les instincts généreux de l'âme humaine triomphaient de l'imperfection de la religion.

Le paganisme laissé à lui-même a produit les Néron, les Tibère, les Caligula, vrais monstres, tyrans hideux qui se sont souillés de toutes les indignités, de tous les crimes.

On ne peut nier que la littérature, que les arts du paganisme n'aient enfanté des chefs-d'œuvre. Mais au-dessus des arts, de la littérature, il y a le droit, la vérité, la justice. Or l'histoire impartiale dénonce à l'abomination des siècles la luxure effrénée, la cruauté féroce, les aberrations et les désordres horribles qui défiguraient la société païenne et ont été pour elle un principe de décadence fatale et d'irréparable ruine.

II. — Le brahmanisme

Le brahmanisme n'est pas la vraie religion. Religion des Hindous, il est professé par 140 millions d'hommes. Il reconnaît pour livres sacrés les *Védas*. De ces livres se dégage une sorte de panthéisme dont voici les principaux traits. Au commencement aurait existé une substance infinie, indéterminée, inconsciente, une sorte de Dieu endormi, *Brahm*. Son réveil aurait été le signal de la création, c'est-à-dire de l'apparition de la matière et de la production des phénomènes. De son sein seraient sorties également trois manifestations de la divinité : *Brahma*, *Vichnou* et *Siva* ou *Schiva* qui composent une sorte de trinité nommée *Trimourti*. Brahma est donc le premier principe ; mais est-ce un créateur ? Ce n'est pas comme Jéhovah un créateur distinct du

monde. Il n'est même pas certain que ce soit un être intelligent. Dans un grand nombre de passages, il est considéré comme un être sans attributs. C'est alors un panthéisme équivalent à l'athéisme. D'ailleurs le sage, le philosophe est l'égal de Brahma ; il est le même que Brahma. L'existence individuelle n'étant qu'une illusion, que le sage tâche de secouer les fantômes sensibles ; il se reconnaîtra lui-même, il verra qu'il est l'être suprême, qu'il est Brahma, il entrera ainsi dans la béatitude.

Les âmes des hommes émanent de Brahma comme toutes choses et sont soumises à la loi fatale de la transmigration, jusqu'à ce que suffisamment purifiées, elles retournent à leur premier principe pour se confondre de nouveau avec lui.

Ce qui caractérise le brahmanisme, c'est que dans cette religion, le pouvoir du sacerdoce dépasse le pouvoir même de Dieu. Le code brahmanique invite en effet en ces termes les rois à respecter les ministres de la religion : « Qui pourrait prospérer après avoir tourmenté ceux qui dans leur courroux peuvent produire d'autres mondes, d'autres esprits, régents des mondes, et enlever aux dieux leur divinité ? Quel homme désireux de vivre nuirait à ceux qui par leur appui font subsister les mondes et les dieux ? » Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs, en aucune langue, un orgueil sacerdotal et des prétentions de l'homme à une puissance divine poussée aussi loin. Les brahmanes se sont substitués aux dieux qu'ils étaient chargés d'invoquer.

Quant au culte, il va d'un extrême à l'autre, d'un ascétisme insensé jusqu'à la débauche et à des bacchanales religieuses. Le gouvernement anglais, bien qu'il se soit efforcé de s'immiscer le moins possible dans les croyances indigènes, s'est vu obligé de défendre un grand nombre des plus odieuses cérémonies, en particulier les sacrifices humains offerts encore récemment à la déesse Kali, et le suicide obligatoire des veuves, qui était, il y a un siècle, la loi générale des pays hindous. Il est impossible de supposer une origine divine à un système religieux qui défigure ainsi l'idée de Dieu et autorise de tels excès.

III. — Le Bouddhisme

Le bouddhisme n'est pas la vraie religion. Il naquit dans l'Inde où il combattit le brahmanisme. Le fondateur de cette religion fut *Cakia-Mouni* (le solitaire de la famille des *Cakias*), plus connu sous le nom de Bouddha qui signifie *sage, éclairé*. Ainsi que nous le dirons, la métempsycose est l'un des dogmes fondamentaux de cette croyance. Aussi, avant de s'incarner pour la dernière fois, vers le sixième siècle avant Jésus-Christ, Bouddha avait parcouru une multitude d'existences dans lesquelles il avait pratiqué toutes

les vertus et acquis des mérites incalculables. Il avait été ascète, brahmane, mendiant, lion, perroquet, singe, marchand, roi, ermite. Il mourut d'une manière définitive d'une indigestion pour avoir mangé un plat tout entier de porc et de riz offerts par un de ses dévots sectateurs. Un ordre religieux, fondé par lui, se charge de conserver et de propager sa doctrine.

Le premier trait de cette doctrine est l'athéisme ou, pour parler plus exactement, l'absence de l'idée de Dieu. Bouddha ne s'occupe pas de savoir s'il existe une cause première ; c'est pour lui une question oiseuse et insoluble. Il est, sous ce rapport, dans l'état d'esprit de ceux qu'on nomme positivistes en France, et agnostiques en Angleterre.

Le second trait, qui est commun à la doctrine de Bouddha et à celle des brahmanes, est la croyance à la métempsycose. Une loi fatale, nécessaire, inexorable, attache la souffrance aux fautes et le bonheur aux bonnes actions. C'est en vertu de cette loi que tous les êtres renaissent pour expier leurs fautes passées.

Le troisième point de la doctrine de Bouddha est la théorie du *nirvâna*, sorte d'anéantissement, tout au moins celui de la pensée, qui est la récompense accordée à l'homme pour ses bonnes œuvres. On peut s'étonner que le bouddhisme propose une telle fin à ses fidèles. Mais il ne faut pas oublier que cette religion s'adressait surtout aux classes pauvres et méprisées de l'Inde, pour lesquelles le bien absolu pouvait paraître consister d'abord dans l'affranchissement de tous les maux. D'ailleurs la métempsycose vient pour ces peuples la cause de vraies terreurs qui empoisonnent la vie. On se représente la hantise d'un homme qui se dit : « Je serai peut-être un jour cet horrible serpent, ce vil crapaud, cet être immonde ; je serai enfermé dans ce cercle perpétuel de vies successives, dans cette prison roulant sans fin ; je n'en sortirai pas ! » Mieux vaudrait le néant que d'entrevoir au bout de la vie de privations et de misères, qui est celle des Indiens, d'autres existences encore plus malheureuses, plus abandonnées, plus misérables.

Afin d'être dispensé de l'obligation de renaître, il faut pratiquer le renoncement, anéantir tout désir, toute affection, déraciner complètement la concupiscence, dégager l'âme de toute passion. Mais il ne suffit pas de détruire tous les liens qui attachent aux objets aimables ; à cette obligation négative, se joint une obligation positive, la charité. Il faut avoir le sentiment des misères humaines et les soulager, car tous les hommes sont frères. Le bouddhisme compte de 4 à 500 millions d'adhérents.

Que penser d'un système religieux où il n'est

pas question d'un être suprême ? Ce n'est pas la seule inconséquence que nous présente le bouddhisme et qui fait qu'au point de vue rationnel ce culte ne supporte pas l'examen. Car s'il n'y a rien au-dessus de l'homme, quelle est la puissance qui force son âme à revêtir une nouvelle forme matérielle au moment où elle se sépare du corps qui lui a servi jusque-là d'enveloppe ? Malgré certains aspects élevés et généreux de sa morale, malgré son immense diffusion, le bouddhisme n'a rien qui autorise à le considérer comme une religion divine. Il a pu l'emporter sur les systèmes rivaux par un vrai sentiment de l'égalité originelle entre les hommes et de pitié pour les misères d'autrui ; mais il n'a pu combattre victorieusement les maux qu'il déplorait. Il n'a produit ni hôpitaux, ni orphelins, ni asiles pour les abandonnés. Il n'a pu devenir le principe d'aucune civilisation supérieure, ni satisfaire l'âme de ses fidèles affamée du désir de connaître et d'aimer sans mesure. La vie de son fondateur est un tissu de fables extravagantes. Athée en ce sens qu'il ne reconnaît pas d'être suprême, le bouddhisme est polythéiste, en ce qu'il rend aux Bouddhas des honneurs divins. Cette idolâtrie revêt des formes particulièrement hideuses. Lorsque dans les galeries du musée Guimet on cherche les symboles divers qu'ont revêtus les dieux de l'Inde, on se trouve en face de la plus répugnante collection de monstres que l'esprit humain ait jamais pu inventer.

IV. — *Le Mahométisme*

Le Mahométisme n'est pas la vraie religion. C'est de lui que le christianisme eut le plus à souffrir. Il se propagea par la force et la conquête. Né au vie siècle, il ne tarda pas à s'emparer de la Syrie, de l'Egypte, de la Perse et de l'Asie jusqu'à l'Indus, de l'Afrique septentrionale et de la plus grande partie de l'Espagne. Ainsi que nous l'avons dit, il réussit à planter ses trophées à Constantinople.

1. Une vieille tradition racontait qu'Abraham était venu à la Mecque et avait fondé, en se consacrant au vrai Dieu, le sanctuaire de la Kaaba. Mahomet descendant d'Abraham par Ismaël, voulut restaurer la religion de son aïeul et publia hautement qu'il était envoyé de Dieu pour détruire le Paganisme et enseigner aux hommes la vraie religion. Il se fit des prosélytes ; mais s'étant aperçu que plusieurs de ses sectateurs l'avaient abandonné parce qu'il ne faisait pas de miracles, il prit le parti de se faire obéir par les armes. Il leva des troupes et commanda à ses disciples d'exterminer tous les contradicteurs, promettant la vie éternelle à ceux qui prendraient l'épée pour lui et la couronne du martyr à tous ceux qui mourraient en combattant pour la défense de sa cause. Mahomet passa le reste

de sa vie à faire des courses armées sur les terres de ses voisins, exterminant tous ceux qui ne voulaient pas embrasser sa religion. « Crois ou meurs », telle est la formule de l'Islamisme.

A la cruauté, Mahomet joignit les plus honteux excès, au point d'épouser la femme de son fils adoptif. C'est d'ailleurs un proverbe chez les Arabes que le Prophète a dépassé les autres hommes par le dérèglement de ses mœurs. On ne sera pas étonné dès lors de la corruption universelle du monde musulman¹.

Enfin Mahomet fut un imposteur. Il se donna en effet pour un envoyé de Dieu qui vient réformer le Christianisme comme Jésus-Christ avait réformé le Judaïsme, et comme Moïse avait réformé le culte de la religion naturelle altéré par la corruption du genre humain. Dieu pouvait, nous ne le nions pas, envoyer un prophète pour terminer toutes les disputes qui s'étaient élevées parmi les chrétiens qui vivaient du temps de Mahomet ; mais la mission de ce réformateur ne porte en rien le sceau d'une mission divine, car elle n'est autorisée par aucune prophétie ni par aucun miracle. Tout montre au contraire que ce nouveau culte ne venait point du ciel. Son auteur prétendit avoir entendu une voix qui criait : « Mahomet, tu es l'apôtre de Dieu ! et je suis Gabriel. » Mais le fondateur de l'Islam était un névropathe, sujet à de violentes convulsions semblables à des crises d'épilepsie. Or on sait que le cerveau de ces sortes de malades est souvent hanté de visions chimériques. Mais du moins, Mahomet était-il sincère ? Non ; car les prétendues interventions surnaturelles dont il se disait favorisé se produisaient toujours quand il en avait besoin pour justifier ses entreprises et autoriser ses actes, quelque odieux qu'ils fussent. C'est ainsi que sa scandaleuse union avec la femme de son fils adoptif ayant soulevé l'indignation de tous, même de ses plus chauds partisans, l'ange Gabriel apparaît, blâme fortement ceux qui murmurent et enseigne au Prophète que la parenté adoptive n'est pas un obstacle au mariage.

En résumé, Mahomet est un déiste fanatique et imposteur ; c'est un ambitieux sans conscience, un de ces réformateurs qui trouvent le monde mal fait parce qu'ils n'y tiennent pas une place assez considérable, et ne veulent conduire l'humanité dans des chemins nouveaux que pour prendre la tête du mouvement.

2. Après avoir jugé l'homme il nous faut juger la doctrine.

Le Mahométisme présente au point de vue

¹ Un proverbe attribué à Averroès et qui est la critique des trois grandes religions connues alors, exprime un jugement sévère sur la moralité de la religion musulmane. « Le christianisme, disait-on, est impossible à cause de ses mystères, le judaïsme est une religion d'enfants, l'islamisme une religion de pourceaux. »

doctrinal un singulier mélange d'erreur et de vérité. Il enseigne l'erreur ; car il nie la divinité de Jésus-Christ, le dogme de la Trinité, l'existence de la liberté humaine. Il enseigne la vérité ; car il proscriit l'idolâtrie et propose la croyance absolue à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

La doctrine morale de l'Islamisme se ressent de sa doctrine dogmatique. D'une part, des pratiques religieuses observées avec une fidélité qui étonne : telles sont ces prières précédées d'ablutions qui ont lieu cinq fois par jour, ce jeûne si rigoureux du Ramadan ; d'autre part, un esprit de sensualité effrénée qui autorise la polygamie, ne voit que des fautes vénielles dans les actes les plus infâmes¹ et promet comme récompense à ses adeptes les jouissances matérielles d'un paradis voluptueux ; un despotisme absolu qui vient de l'union complète du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ; enfin une férocité cruelle qui verse le sang comme l'eau, qui de nos jours a toléré pendant de longues années, comme chef religieux Abdul-Hamid, le sultan rouge, le sinistre égorgé des Arméniens, et qui, malgré les prohibitions des gouvernements, maintient toujours la traite des nègres sur les frontières orientales de l'Afrique.

C'est une folie et presque un blasphème d'attribuer à Dieu une telle religion. Elle ne repose en effet sur aucune preuve, son fondateur peut être facilement convaincu d'imposture. Elle n'est nullement soucieuse de la morale. Enfin elle combat le Christianisme. Or le Christianisme étant vrai, Dieu se contredirait lui-même si une religion qui le combat était vraie également.

Le Mahométisme compte environ 175 millions d'âmes. Comment expliquer son développement considérable ? C'est qu'il s'est répandu par la puissance des armes, qu'il contient une part de vérité en tant que religion monothéiste et ennemie des idoles ; enfin que sa morale est facile, qu'il ne demande à ses adhérents que des pratiques extérieures et ne les oblige en rien à changer leurs mœurs, quelles qu'elles soient.

V. — Le Judaïsme

Le Judaïsme a été la vraie religion jusqu'à Jésus-Christ. Il a eu pour mission de préparer la religion chrétienne ; là se bornait sa destinée, et tout dans le culte juif repose sur l'attente messianique. Or le judaïsme a méconnu le Messie, il l'a crucifié. Aussi a-t-il été maudit et rejeté par Dieu. Depuis ce temps il a vu s'altérer le dépôt de la révélation dont il avait la garde. De là la religion du Talmud, qui, au lieu de confirmer et de continuer les anciennes traditions, les a cor-

rompues d'une façon odieuse ; de là les superstitions de la Cabale. Rappelons, entre autres excès, le meurtre des enfants chrétiens, si souvent reproché à des Juifs fanatiques ; et la façon odieuse dont le Talmud traite les chrétiens (*goïm*), regardés comme une « semence de bétail, » qui n'a aucun droit. Il n'est pas étonnant ensuite que le judaïsme se soit allié aux sectes antireligieuses et aux sociétés secrètes de tous les temps. Il paraît aujourd'hui être l'âme de la franc-maçonnerie, comme aussi du socialisme révolutionnaire. Parmi les fils d'Israël, il en est un grand nombre qui ont versé dans le rationalisme, dans le panthéisme, dans le fatalisme qui en découle et même dans l'athéisme, et ils accordent cela tout de même avec la loi de Moïse : il n'y a pas de Dieu, mais il y a une loi de Moïse ; il n'y a pas de liberté, de responsabilité, mais il y a cependant une loi. Accordez cela comme vous pourrez. La dogmatique juive court le plus grand péril, d'autant plus qu'il n'existe aucune autorité religieuse en Israël qui puisse s'opposer aux invasions de l'erreur. Personne n'a le droit de parler parmi les rabbins, et il n'y a plus de Sanhédrin. Les juifs restés plus ou moins fidèles aux traditions et aux pratiques de la Synagogue gémissent sur cet état de choses ; mais ils ne savent comment y remédier.

La religion, dans le judaïsme, se trouve étroitement unie à la nationalité. Le dépôt des croyances a été confié à la postérité d'Abraham devenue un grand peuple. L'histoire nous montre plus d'une fois des collectivités humaines qui, après avoir jeté de vifs éclats dans le monde, se sont éteintes peu à peu, laissant la place à des civilisations nouvelles. Babylone remplit l'Orient de sa grandeur après Persépolis ; Thèbes et Memphis après Babylone ; après Thèbes vint la civilisation de la race grecque ; Rome soumit ensuite le monde et le pla à ses lois et à sa langue ; et tous ces peuples, toutes ces grandes individualités populaires, florissantes et vaincus tour à tour sont rentrés dans le néant. La nation juive nous présente seule le spectacle d'un peuple qui, ayant accompli sa mission, survit à la ruine de sa nationalité et de sa patrie, dispersé sur toutes les routes du globe, à tous les coins de l'horizon ; prolongeant sans assiette fixe, sans foyer, sans point de ralliement, sans gouvernement, sans patrie, son existence tourmentée et odieuse ; ne pouvant ni vivre ni mourir ; promenant à travers les âges et les climats, la Bible en main, les yeux tournés vers le passé et l'avenir, vers Jérusalem, dont ils rappellent la gloire, vers le Messie qu'ils attendent toujours, une religion dont Dieu a disparu, dont les promesses sont menteuses ; et depuis dix-huit siècles objet de haine et de mépris pour le reste du globe, traversant les peuples, les civilisations, sans leur rien pren-

¹ *Coran*, traduction de Kasimirski, iv, 20.

dre, sans leur rien communiquer ostensiblement, ne se mêlant à aucun, résistant à tous les efforts employés pour le détruire, à toutes les avances pour le convertir.

A force de changer de demeure et de climat, les Juifs apprirent à connaître les besoins et les productions des divers climats. Unis entre eux par les liens de la religion et de la nationalité, ils trouvaient partout des correspondants. Le judaïsme devint la raison sociale d'une immense maison de commerce; les Juifs de l'Inde et de l'Asie pouvaient envoyer à ceux d'Europe ces étoffes précieuses, ces riches tissus, ces parfums, ces ouvrages de bijouterie dont les rois et les seigneurs barbares étaient avides. Formant une conjuration universelle contre la fortune des chrétiens, ils avaient, dit-on, de la bonne foi entre eux. Ils inventèrent les lettres de change pour la facilité des paiements et la sécurité de leurs biens sans cesse menacés par les nations au milieu desquelles ils vivaient. Aujourd'hui encore leur goût pour le commerce est aussi invincible que leur fidélité à la loi de Moïse. Ils se sont tournés vers la conquête matérielle du monde. C'est au génie de leur race et non plus à leur Dieu qu'ils attribuent leur puissance. Sur le terrain religieux les Juifs se proposent une mission unique avec une rare énergie: déraciner et détruire le christianisme. Ils veulent faire disparaître le culte de Jésus, et se résignent pour cela à voir périr celui de Jéhovah. Pour toutes ces raisons le judaïsme n'a plus le caractère d'une religion vraiment divine.

* * *

Et maintenant il est temps de finir. Nous n'examinerons pas dans cette instruction si le christianisme est intrinsèquement vrai; ce sera l'objet du prochain entretien.

Mais de tout ce que nous avons dit, il résulte clairement que le christianisme est supérieur à toutes les autres religions. Comme on l'a dit, c'est la seule religion qui ait des preuves. Les faits sur lesquels il s'appuie nous apparaissent environnés de toutes les certitudes de l'histoire, tandis que la plupart des récits que les autres religions invoquent en leur faveur ont un caractère légendaire.

Le Christianisme comparé aux autres religions occupe encore la première place à un autre point de vue. Son dogme et sa morale nous offrent en effet un résumé admirable de tout ce qu'enseignent de vrai et de bien les autres religions. Ces éléments divers nous apparaissent dans l'Evangile sans mélange d'erreur ni de perversité morale et ils y sont coordonnés d'une façon rationnelle et harmonique. Lisez les pages les plus sublimes des livres qui servent de code aux autres croyances; lisez ensuite le Sermon sur la montagne. Vous avouerez que tout à l'heure vous n'étiez en

présence que d'une ébauche imparfaite, et que vous êtes maintenant devant une œuvre achevée et sublime. En entendant Jésus-Christ vous vous écrierez avec les foules enthousiasmées qui écoutaient: « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. »

Le christianisme étant la meilleure des religions nous pouvons conclure avec assurance qu'il est la vraie religion; car si la meilleure des religions était fausse, aucune ne serait vraie: mais alors comment expliquer chez l'homme des instincts religieux si puissants, si universels? L'homme serait le seul être dans l'univers qui fût privé du bien auquel il tient le plus et auquel il aspire de toutes ses puissances. Cela est contraire à la notion de la Providence et d'un Dieu bon. Les rationalistes qui rejettent si facilement le christianisme, qui, devant des objections de détail, s'arrêtent comme devant des obstacles insurmontables, se trouvent donc en présence d'une difficulté philosophique plus lourde à porter que tous les mystères de l'Evangile. Voilà le bref raisonnement qui ouvre les portes de la foi et qui coupe court à toutes les objections que l'imagination de certaines personnes ne cesse jamais de déterrer pour le tourment de leur esprit et de leur cœur.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXVI

Fête du Sacré-Cœur de Jésus

LE CŒUR DE JÉSUS PERCÉ PAR LA LANCE

Suite du saint Evangile selon S. Jean (XIX, 31-35)

En ce temps-là,

31. Comme c'était la Préparation, pour que les corps ne restassent pas en croix le jour du sabbat, car ce jour de sabbat était très solennel, les Juifs demandèrent à Pilate que les jambes des crucifiés fussent rompues et qu'ils fussent enlevés.

32. Les soldats vinrent donc et ils rompirent les jambes du premier et ensuite de l'autre qui fut crucifié avec lui.

33. Mais quand ils furent arrivés à Jésus, le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes;

34. Mais un des soldats ouvrit son côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.

35. Et celui qui a vu, en a rendu témoignage et son témoignage est vrai.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— De quel évangéliste est le récit que l'on vient de lire?

— Les trois Synoptiques n'ayant rien dit du fait qui y est raconté, l'Apôtre saint Jean a jugé nécessaire de suppléer à leur silence sur ce point, comme sur beaucoup d'autres; il ne veut pas le laisser passer inaperçu.

— L'apôtre n'insiste-t-il pas sur le fait qu'il raconte?

— Il tient à faire remarquer qu'il en parle parce qu'il en a été témoin oculaire, et qu'il n'est pas possible de mettre en doute son témoignage.

— *Pourquoi tient-il donc à établir aussi fermement la réalité de ce qu'il nous dit ?*

— C'est que le but général de son Evangile étant de faire constater que le Christ est le Messie, fils de Dieu, rien n'est à négliger de ce qui est de nature à le prouver, et l'Apôtre veut montrer qu'en Jésus se sont accomplies toutes les prophéties concernant le Messie.

— *Quel rapport y a-t-il donc entre le fait raconté et cette conclusion à laquelle S. Jean veut arriver ?*

— Les deux parties du récit la confirment. D'abord on ne rompt pas les jambes du Sauveur, et, comme le fait remarquer l'Apôtre, il est l'Agneau figuré par l'Agneau de la Pâque juive duquel on ne devait pas broyer les os (cf. Exode, XII, 46 ; Nomb., IX, 12). Ensuite il est percé d'une lance, et en lui s'accomplit la prophétie de Zacharie (XII, 10) où Dieu annonce que les habitants de Jérusalem le regarderont après l'avoir transpercé lui-même.



§ 2. — *Explication du texte*

— *Que devenaient les condamnés à mort, après leur supplice ?*

— Chez les Romains, les corps des suppliciés étaient abandonnés comme pâture aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces ; Pilate n'avait donc pas à s'occuper de ceux qu'il avait condamnés. Mais une loi consignée dans le Deutéronome (XXI, 22, 23) ordonnait aux Juifs de détacher de leur gibet et d'ensevelir, le soir même de leur supplice, ceux qui avaient été crucifiés.

— *A cette raison générale ne s'en ajoutait-il pas une autre dans la circonstance, pour que les trois suppliciés fussent ensevelis avant la fin du jour ?*

— L'Apôtre saint Jean, et avec lui les autres évangélistes disent que Jésus fut crucifié le jour de la grande Préparation. Le sabbat du lendemain était donc un sabbat exceptionnel, soit parce que c'était le jour de la Pâque juive, soit parce que c'était le sabbat des fêtes pascales. Les criminels ne devaient pas rester en croix ; leur aspect ou leurs gémissements, s'ils n'étaient pas encore morts, auraient troublé la joie du peuple.

— *Les Juifs devaient donc s'être débarrassés des suppliciés avant la fin du jour. Mais à qui devaient-ils s'adresser pour cela ?*

— A celui-là même qui, ayant prononcé la condamnation, était investi d'un droit sur les victimes ; ils vinrent donc trouver Ponce-Pilate.

— *Que lui demandèrent-ils ?*

— Comme ils ne pouvaient ensevelir les trois crucifiés avant qu'ils ne fussent morts, ils prièrent Pilate de hâter leur trépas en leur infligeant un dernier supplice.

— *Le supplice de la croix ne suffisait donc pas à faire mourir ceux qui le subissaient ?*

— Ce supplice prolongeait ordinairement assez longtemps l'agonie du condamné ; un homme bien constitué pouvait vivre jusqu'à douze heures en croix ; on en vit même de plus robustes qui respiraient encore le troisième jour du crucifiement.

— *Pourquoi les Juifs n'attendirent-ils pas que le crucifiement eût fait son œuvre ?*

— Il leur tardait d'en finir avec leurs victimes, afin d'être prêts pour l'heure où commençait le repos sabbatique.

— *Quel supplice donc demandèrent-ils à Ponce-Pilate pour précipiter la mort des trois crucifiés ?*

— Ce fut le supplice du brisement des jambes, en usage chez eux comme chez les Romains.

— *En quoi consistait-il ?*

— On broyait à coups de massue les jambes des malheureux, et on les laissait mourir à la suite de cette horrible mutilation. S'ils tardaient trop, on les achevait en les frappant du coup de grâce, soit à la tête, soit à la poitrine.

— *Les Juifs supposaient donc que les trois suppliciés n'avaient pas encore rendu le dernier soupir ?*

— Cette supposition était toute naturelle, car quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis le crucifiement jusqu'au moment où il fallait se débarrasser des victimes.

— *Que fit Ponce-Pilate en présence de la requête des Juifs ?*

— Il envoya des soldats avec l'ordre de briser les cuisses des suppliciés.

— *Comment les soldats exécutèrent-ils cet ordre ?*

— La mort des deux larrons n'étant pas certaine, les soldats leur brisèrent les jambes comme ils en avaient reçu l'ordre. Mais quand ce fut le tour du Sauveur, ils constatèrent qu'il était déjà mort, et pour lui, dès lors, la mesure prescrite n'était plus impérative.

— *Qu'avaient-ils donc à faire ?*

— Ou bien ils devaient, selon la lettre de la consigne qui leur avait été donnée, briser aussi les jambes du Sauveur inanimé, ou bien laisser son cadavre intact. Mais la Providence divine voulut qu'il en fût autrement ?

— *Que se passa-t-il donc ?*

— « Un des soldats ouvrit avec une lance le côté de Jésus. »

— *Pourquoi agit-il ainsi ?*

— On ne voit guère quel motif personnel l'eût poussé à transpercer ainsi un cadavre. Supposé même qu'il lui fût resté quelque doute sur la mort de la victime, il devait assurer son

trépas non point en ouvrant son côté, mais en exécutant la consigne de Pilate.

— *Mais alors à quoi servit ce coup de lance que les Juifs n'avaient point prévu et que Pilate n'avait pas ordonné ?*

— Il a rendu indubitable la mort du Sauveur. La Providence répondait ainsi d'avance à ceux qui osent prétendre que Jésus aurait été enseveli dans un état de syncope ou de léthargie.

— *Comment en effet le coup de lance fut-il donné ?*

— Le soldat fit au côté de Jésus une plaie profonde, si profonde que l'Apôtre Thomas demandera à y mettre la main pour s'assurer de la Résurrection de son Maître. Le sang et l'eau qui en sortirent immédiatement indiquent en outre que le fer atteignit un organe important de la circulation sanguine.

— *Que devait-il alors fatalement arriver ?*

— Un homme épuisé comme l'était le Sauveur à la suite des tortures sanglantes de la flagellation et du crucifiement, ne pouvait survivre à une pareille blessure, supposé qu'il ne fût pas déjà mort.

— *Mais peut-on même prétendre que la lance du soldat donna le coup de grâce au divin Crucifié ?*

— Non, car le mélange d'eau et de sang qui sort de la plaie indique que Jésus avait rendu le dernier soupir depuis assez longtemps déjà pour que le sang eût subi une transformation.

— *Le fait raconté par S. Jean est donc d'une grande importance pour notre foi ?*

— Oui, et c'est pourquoi l'Apôtre insiste d'une manière exceptionnelle sur sa qualité de témoin oculaire et sur la valeur de son témoignage, qu'il appuie d'ailleurs sur l'autorité divine de la prophétie.

— *D'où venait ce sang mêlé d'eau qui fut ainsi répandu ?*

— Cette effusion merveilleuse qui d'ordinaire ne peut avoir lieu quelque temps après la mort, ne pouvait provenir que d'un organe où le sang se trouvait accumulé ; aussi la croyance universelle de l'Eglise est que le Cœur du Sauveur fut atteint par la lance du soldat, et que de ce Cœur transpercé s'échappèrent les derniers restes du Sang Rédempteur.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *C'est donc pour confirmer notre foi que Dieu laissa les Juifs blesser ainsi le corps de son divin Fils, même après sa mort ?*

— Le côté entr'ouvert du Sauveur a ranimé la foi chancelante de l'apôtre incrédule. C'est lui aussi qui triomphe des dernières hésitations de notre raison et rend invincible la foi que nous avons à la mort, à la résurrection et à la divinité du Christ.

— *La blessure faite ainsi à la victime du Calvaire n'a-t-elle pas une autre signification ?*

— Par elle, Dieu veut nous indiquer ce que nous devons tout particulièrement contempler dans la sainte humanité de son Fils ; elle nous ouvre en effet la porte de son cœur et nous invite à y pénétrer pour le mieux connaître, et l'aimer davantage.

— *Et le sang mêlé d'eau qui s'échappe jusqu'à la dernière goutte de ce côté entr'ouvert, que nous apprend-il ?*

— Il nous apprend que le Divin Cœur de Jésus est la source de la vie, et qu'il nous a aimés jusqu'à épuiser toutes les ressources de l'amour le plus parfait.

— *Comment le Cœur de Jésus est-il la source de la vie surnaturelle ?*

— Les Saints Pères nous apprennent que de son côté entr'ouvert et de son Cœur blessé est née l'Epouse divine qu'il s'est donnée et qui doit nous enfanter à la vie de la grâce. Ils nous disent aussi que l'eau et le sang qui en sont sortis sont la sève vivificatrice des sacrements.

— *Quelle est donc l'Epouse que s'est donnée le divin Maître ?*

— C'est l'Eglise. Comme Dieu donna à Adam une épouse tirée de son côté, chair de sa chair, os de ses os, de même Dieu a donné à son Fils et le Fils s'est donné à lui-même cette épouse pure et sans tache qu'il a tirée de son Cœur et de son côté entr'ouvert.

— *Quel mystère nous est ainsi révélé ?*

— C'est le mystère de la régénération spirituelle. De même que la vie s'est transmise à toute l'humanité venant du premier homme et communiquée par la première femme, ainsi Dieu a voulu que la vie surnaturelle venant du Sauveur fût donnée par l'Eglise, sa divine Epouse.

— *Que suit-il de là ?*

— Personne ne peut être engendré à la vie de la grâce que par l'Eglise, qui étant l'Epouse tirée du côté du nouvel Adam, reçoit de lui la fécondité.

— *Mais alors quelle vie reçoivent ceux qui sont enfantés par l'Eglise ?*

— Ils reçoivent la vie divine du Christ lui-même. Enfants de l'Eglise, ils deviennent par là-même enfants de Dieu, et comme cette vie divine est une, le chrétien reçoit du Christ la vie divine, à la manière dont les membres reçoivent la vie par l'intermédiaire du cœur.

— *Ne devons-nous pas estimer grandement cette filiation divine ?*

— Rien de plus précieux pour nous que d'être les fils du cœur de Jésus ; aussi devons-nous lui rester toujours unis par le respect, la docilité, et l'amour le plus filial.

— *Mais par quels moyens s'opère cette transfusion de la vie divine ?*

— Elle s'opère par les sacrements. Aussi les sacrements et leur merveilleuse efficacité

ne peuvent venir que du Cœur de Jésus. Ils sont tous l'effet de son amour et le prix de son sang, et leur puissance vivificatrice est due à l'effusion mystérieuse qui a découlé de la blessure faite à ce divin Cœur.

— *N'y a-t-il pas là un mystère profond d'amour et de miséricorde ?*

— C'est la blessure qui a produit l'effusion du sang et de l'eau. Jésus nous indique par là que ce sont les fautes mêmes de l'humanité qui ont provoqué l'effusion surabondante des miséricordes divines amassées dans son divin Cœur. Les sacrements en sont les divins canaux.

— *Quels sentiments doit provoquer en nous un amour si miséricordieux ?*

— Le sentiment d'une profonde et éternelle reconnaissance. Car si nous pouvons être lavés de nos souillures, si nous pouvons recevoir avec le sang du Christ le gage de la bienheureuse immortalité, c'est grâce à l'eau sacrée et au sang vivificateur que le divin Cœur a répandus.

— *Quelle leçon nous donna encore le Sauveur, en voulant que son divin Cœur laissât échapper les dernières gouttes du sang rédempteur ?*

— Jésus nous apprend ainsi qu'il s'est donné tout entier en souffrant et en mourant pour nous ; mais il veut aussi nous faire constater qu'il ne pouvait nous aimer davantage, puisqu'il a épuisé tout ce que son Cœur pouvait nous donner.

— *Qu'est donc pour nous le Cœur de Jésus ?*

— C'est le Cœur d'un ami incomparable : personne ne peut nous aimer autant qu'il nous a aimés ; c'est le Cœur du Rédempteur le plus généreux : il nous a donné sa vie tout entière et il a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang ; c'est le Cœur d'un Dieu plein de miséricorde, dont l'amour infini ne pouvait pas se révéler mieux que par le Cœur de Jésus.

— *C'est donc dans le Cœur de Jésus qu'il faut apprendre ce que c'est que d'aimer ?*

— Oui, le Cœur de Jésus est le trésor de l'amour et la fournaise ardente de la charité. C'est dans ce Cœur qu'il faut entrer pour fondre les glaces de notre cœur, réchauffer l'ardeur de notre amour, et respirer le feu sacré de la divine charité.

— *Comment répondrons-nous à tant d'amour ?*

— Dieu lui-même nous l'indique : c'est de lui donner notre cœur (Prov., xxiii, 26), et avec notre cœur, toute notre vie. Mais comme de nous-mêmes nous ne pouvons pas aimer le divin Cœur de Jésus autant qu'il est aimable, nous lui demanderons de nous aider à l'aimer en nous communiquant les flammes de sa divine charité.

— *Quelle sera donc notre oraison jaculatoire préférée ?*

— Nous dirons souvent au Sauveur : « Divin Cœur de Jésus, faites que je vous aime toujours de plus en plus ! »

XXXVII

3^e Dimanche après la Pentecôte

LA BREBIS ÉGARÉE ET LA DRACHME PERDUE

Suite du saint Evangile selon S. Luc (xv, 1-10)

En ce temps-là,

1. Les Publicains et les pécheurs s'approchaient (de Jésus) pour l'entendre ;

2. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient, en disant : « Cet homme reçoit des pécheurs et mange avec eux. »

3. Et il leur dit cette parabole :

4. « Quel est parmi vous l'homme qui, ayant cent brebis et ayant perdu une seule d'entre elles, n'abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? »

5. « Et quand il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules ; »

6. « Et en venant à sa maison, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue. » »

7. « Je vous dis qu'il y aura autant de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

8. « Ou bien, quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume aussitôt une lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ? »

9. « Et quand elle l'a retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines en leur disant : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. » »

10. « Ainsi, je vous le dis, il y aura de la joie en présence des anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— A quelle époque de la vie publique du Sauveur se réfère le récit que nous venons de lire ?

— Ces deux paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue ont été données par le Sauveur pendant cette mission en Pérée qui précéda son dernier voyage à Jérusalem et dont nous avons déjà parlé.

— Vous vous rappelez que S. Luc est le principal historien de cette prédication du Sauveur. Mais ne retrouve-t-on pas chez les autres Evangélistes quelques traces de l'une ou de l'autre de ces paraboles ?

— De fait, S. Mathieu rapporte celle de la brebis égarée, à peu près dans les mêmes termes que S. Luc ; mais il la rattache à la prédication de Jésus en Galilée (cf. Mt., xviii, 12, 13).

— Les deux évangélistes seraient-ils donc en désaccord ?

— Nullement. Jésus choisissait ses paraboles selon les dispositions de ses auditeurs et les

circonstances dans lesquelles il parlait. Trouvant en Galilée et en Pérée le même esprit dans les foules qui venaient à lui et la même hostilité chez les Pharisiens, il a dû répéter quelques-uns de ses enseignements et recourir à des paraboles identiques parfois pour appuyer des doctrines semblables ou ayant un fond commun.

— *N'est-ce pas le cas de la parabole de la brebis égarée ?*

— Elle fait apparaître le dévouement du pasteur pour la brebis perdue. Jésus en a fait une première application pour expliquer l'effrayante malédiction prononcée contre ceux qui scandalisent et entraînent ainsi à la perdition une âme aimée de Dieu ; il s'en sert une seconde fois pour donner une idée de la miséricorde divine à l'égard du pécheur.

+

§ 2. — *Explication du texte*

— *Que renferme le texte de notre Evangile ?*

— Outre les deux comparaisons que Jésus propose de la brebis égarée et de la drachme perdue, et l'application qu'il en fait lui-même, le texte nous indique les circonstances dans lesquelles elles furent données. On a ainsi en premier lieu l'occasion et le motif de cet enseignement parabolique, et ensuite l'exposé des paraboles.

1^o Occasion et motif des deux paraboles

— *Quel était l'état des esprits en Pérée, quand Jésus parcourut cette contrée ?*

— Le commencement de l'Evangile nous laisse deviner qu'en Pérée comme en Galilée, Jésus rencontrait bon nombre d'auditeurs fidèles et confiants, mais aussi des Pharisiens et des Scribes toujours prêts à critiquer sa conduite et ses enseignements.

— *De quoi ces esprits hostiles se scandalisaient-ils particulièrement ?*

— Jésus acceptait parmi ses disciples des publicains et des pécheurs, il allait même jusqu'à s'asseoir à leur table, leur donnant ainsi une marque de la familiarité la plus cordiale. Ces relations amicales avec des gens méprisés de tous étaient absolument condamnables aux yeux des Pharisiens.

— *Mais que fait le pasteur, quand il a rejoint sa brebis ?*

— Il la traite avec douceur ; il sait que sa faiblesse et ses fatigues ne lui permettraient pas de revenir au bercaill, alors il la prend sur ses épaules et la rapporte avec joie.

La miséricorde divine n'agit pas autrement à l'égard du pécheur qui veut se convertir. Dieu lui prodigue les caresses spirituelles, la grâce divine lui est donnée si abondante que rien ne lui coûte, elle le porte plus qu'il ne marche dans son retour au divin bercaill.

— *Comment le pasteur manifeste-t-il sa joie ?*

— Il ne s'occupe ni des brebis qui ne sont pas égarées, ni des peines et des fatigues que lui a causées la brebis errante ; elle est retrouvée, c'est tout ce qu'il sait dire ; il ne parle que du bonheur de l'avoir ramenée, et il veut que tous ses amis et voisins se réjouissent avec lui.

— *Que signifient ces sentiments du pasteur heureux d'avoir retrouvé sa brebis ?*

— Jésus en fait le symbole de la joie que donne la conversion d'un pécheur. Le pécheur qui fait pénitence réjouit le cœur de Dieu et toute la cour céleste autant et plus que la persévérance de 99 justes.

— *Quelle était donc la conclusion qui déjà s'imposait ?*

— Les Pharisiens et les Scribes étaient obligés de reconnaître qu'ils auraient tous agi comme le pasteur que Jésus avait pris comme terme de sa comparaison. S'ils eussent été logiques, ils auraient condamné eux-mêmes le mépris et l'éloignement dans lequel ils tenaient les publicains et les pécheurs, et ils auraient admiré, au lieu de la critiquer, la condescendance du Sauveur qui accueillait si miséricordieusement les brebis errantes du troupeau d'Israël.

— *Pour les obliger à conclure ainsi, Jésus n'insiste-t-il pas sur cette miséricorde divine qui s'attache à la recherche du pécheur ?*

— Oui, et c'est pour cela qu'à une comparaison déjà bien claire, il en ajoute une autre non moins claire : celle de la drachme perdue.

— *Qui met-il en scène cette fois ?*

— C'est une femme au lieu d'un berger, sans doute pour mieux faire pressentir la vive tendresse, les ardents désirs et les empressements miséricordieux de l'amour divin.

— *N'indique-t-il pas aussi d'une manière plus précise combien le pécheur est précieux à ses yeux ?*

— Dans la suite des deux paraboles, il y a comme une gradation qui semble attirer l'attention sur le prix que Dieu attache à la conversion. Dans la première comparaison, le berger, n'avait perdu qu'une brebis sur cent ; cette fois, c'est une drachme sur dix. La perte éprouvée par la femme lui est donc plus sensible que celle éprouvée par le berger.

— *L'homme a donc une grande valeur pour Dieu ?*

— Assurément. Créé à l'image de Dieu, il doit procurer sa gloire ; une âme qui se perd, c'est donc une pièce d'or qui manque au trésor divin.

— *Dieu recherchera donc le pécheur avec le même soin qu'une femme recherche une pièce de monnaie perdue ?*

— Oui, et la compassion dont Jésus se sert indique tout ce qu'il fera pour retrouver celui qui s'est perdu.

— *Que fait d'abord la femme ?*

— Elle allume une lampe. Cette lampe figure la lumière que Dieu porte au fond de l'âme qui a péché, car les vérités éternelles ne manquent pas de se faire entendre aux consciences que l'iniquité a souillées.

— *Ensuite ?*

— La femme balaie la maison, et elle cherche la drachme perdue jusque dans les balayures. C'est ainsi que Dieu va chercher le pécheur jusque dans l'ordure des plus viles passions ; par une suite d'épreuves, il remue tous ses sentiments intimes ; puis il l'attire par une parole amie ; le souffle de la grâce écarte les immondices au milieu desquelles l'âme se trouve égarée.

— *Mais une petite pièce de monnaie ne se retrouve pas facilement dans la poussière que le balai a accumulée ; la femme se contentera-t-elle d'une recherche superficielle ?*

— Elle tient à sa drachme, et c'est pourquoi elle cherchera jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée. Mais aussi quelle joie quand la pièce de monnaie apparaît brillante au milieu des balayures ! Ainsi Dieu recherche le pécheur non seulement une fois, mais plusieurs fois, mais jusqu'à ce qu'il débarrassé de ce qui le défigurait, il apparaisse de nouveau brillant de l'éclat de la vertu.

— *Et alors ?*

— Alors, comme le dit le Sauveur, c'est la joie pour Dieu, c'est la joie pour les amis de Dieu, c'est la joie pour l'Eglise de la terre, c'est la joie pour l'Eglise du ciel ; car les anges dont il est question sont aussi bien les envoyés que Dieu choisit sur la terre, comme ceux qu'il députe du ciel.

— *Et pourquoi cette condescendance du Sauveur déplaisait-elle aux Pharisiens et aux Scribes ?*

— Leur esprit étroit ne pouvait comprendre qu'on pût détester le péché sans détester le pécheur. Ils n'admettaient pas qu'on eût des relations d'amitié avec un homme tombé, avant qu'il se fût relevé. Se faire l'ami d'un pécheur, c'était pour eux devenir soi-même pécheur.

— *Se bornaient-ils à critiquer entre eux la manière d'agir du Sauveur ?*

— Non, ils jalouaient les succès du jeune Docteur dont les enseignements attiraient les foules ; pour détourner le peuple qui accourait à lui, ils faisaient entendre des murmures de mécontentement et de désapprobation et disaient de Jésus avec mépris : « Cet homme reçoit des pécheurs et mange avec eux ; » il n'est donc pas digne d'être écouté.

— *Jésus ne devait-il pas redresser l'erreur des Pharisiens et des Scribes, et en instruisant la foule justifier sa conduite ?*

— Oui, Jésus avait à faire comprendre à ces esprits orgueilleux et dédaigneux que les pécheurs ne cessent pas d'être l'objet des

sollicitudes divines. C'était condamner leur vertu arrogante et impitoyable et en même temps justifier sa manière d'agir.

— *N'avait-il pas eu l'occasion de donner en Galilée la même leçon ?*

— Déjà les Pharisiens avaient formulé contre lui le même grief ; Jésus avait répondu en se comparant au médecin que l'on appelle pour ceux qui sont malades et non pour ceux qui sont en bonne santé. (Cf. Mt., ix, 12). Cette fois la réponse sera donnée plus longuement par deux paraboles assez courtes et celle plus émouvante de l'enfant prodigue. L'Evangile de ce jour ne nous donne que les deux premières.

2^e Exposé des deux paraboles

— *Quel est donc le but de ces deux comparaisons ?*

— Le but du Sauveur est de faire voir de quel prix est aux yeux de Dieu une âme tombée dans le péché ; l'application qu'il fait lui-même des deux comparaisons au pécheur qui se convertit, l'indique d'une manière évidente.

— *Que représentent donc la brebis égarée et la drachme perdue ?*

— Elles représentent le pécheur qui s'égare loin du troupeau divin et se perd dans l'iniquité. Le pasteur qui se met à la recherche de sa brebis et la femme qui fouille sa maison pour retrouver sa drachme, c'est la miséricorde divine qui va trouver le pécheur pour le ramener au bien.

— *Pourriez-vous nous dire pourquoi Jésus compare d'abord le pécheur à une brebis égarée ?*

— La brebis, par sa simplicité et sa faiblesse, est l'image du pécheur qui tombe par ignorance, irréflexion ou entraînement plutôt que par malice.

— *Voudriez-vous nous le faire voir ?*

— La brebis se laisse facilement entraîner par l'appât du pâturage : de même le pécheur se laisse séduire par les personnes ou les objets qui l'entourent. Une fois égarée, la brebis est impuissante à se sauver ; elle n'a pas l'instinct de retrouver le troupeau, elle est sans armes pour se défendre, et elle devient la proie facile du loup ravisseur : de même le pécheur qui a commis l'iniquité ne peut sortir du péché sans la grâce divine, et, sans le secours d'en haut, il serait fatalement voué à la mort éternelle.

— *Dieu doit donc venir au secours du pécheur, comme le pasteur aller à la recherche de la brebis errante ?*

— Oui, et c'est pourquoi Jésus allait chez les pécheurs sans attendre qu'ils viennent à lui.

— *Que fait en effet le pasteur qui prend intérêt à son troupeau ?*

— Attentif au troupeau tout entier, il s'aperçoit bien vite qu'une brebis s'est égarée ;

mais il n'attend pas qu'elle revienne d'elle-même, immédiatement il se met à sa recherche. C'est l'image de Dieu qui, dès qu'une âme s'est égarée dans le péché, cherche à la ramener par le remords, par les sollicitations intérieures, la crainte, la frayeur et le désir de retrouver le divin bercaïl.

— *Mais pour rechercher ainsi sa brebis, le pasteur n'est-il pas obligé de quitter les autres ?*

— Evidemment, mais il le fait sans hésiter ; il les laisse paître tranquillement dans les pâturages du désert où il les a conduites et où elles sont en sûreté, pour courir après celle qui s'est égarée. De même la miséricorde divine laisse les justes jouir des biens spirituels dans le calme et la paix, tandis qu'elle poursuit le pécheur de ses grâces les plus énergiques.

— *Combien de temps dure la recherche de la brebis égarée ?*

— Le pasteur cherche sa brebis tant qu'il espère la retrouver, de sorte que, si elle périt, c'est qu'elle s'obstine à fuir et à ne point entendre la voix qui l'appelle. Ainsi en est-il du pécheur ; il n'y a que son obstination dans le péché qui puisse rendre inutiles les efforts de Dieu pour le sauver.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quel est donc le vœu de la miséricorde divine ?*

— Le vœu de la miséricorde divine est que le pécheur se convertisse et qu'il vive ; c'est pour le réaliser que Jésus attirait à lui les pécheurs, et c'est pour cela que l'Eglise, héritière des intentions du Sauveur, ne cesse jamais d'aller aux âmes perdues dans l'iniquité.

— *Faut-il donc se scandaliser, quand l'Eglise et les pasteurs des âmes semblent s'intéresser davantage aux pécheurs qui ont besoin de conversion plutôt qu'aux justes qui persévèrent ?*

— Non, en cela l'Eglise imite son divin Fondateur. Ceux qu'indisposerait son action miséricordieuse sur les âmes égarées ressembleraient aux Pharisiens qui ne comprenaient rien à la condescendance de Jésus à l'égard des publicains et des pécheurs perdus de réputation.

— *Doit-on même trouver mauvais qu'elle cherche à attirer les âmes et à les convertir par des moyens qui semblent favoriser davantage les intérêts du temps ?*

— Point du tout. Le zèle de l'Eglise pour la conversion des pécheurs ne saurait avoir de limite ; elle doit chercher à les atteindre par tous les moyens ; c'est pourquoi personne ne peut trouver étrange qu'elle essaie de les gagner en s'occupant d'œuvres temporelles ou sociales.

— *Mais puisque la conversion d'une seule âme doit réjouir le ciel autant et plus que la persévérance de justes nombreux, quelle est la mission la plus agréable au cœur de Dieu ?*

— C'est celle de se sacrifier au salut de ses frères. Les enseignements du divin Maître doivent faire ambitionner la noble vocation de se dévouer à la conversion des pécheurs, et exciter le zèle et le dévouement de ceux que la divine miséricorde a appelés à cette haute fonction.

— *Quelles salutaires leçons le Sauveur donne-t-il aussi à ceux qui n'ont point pour mission spéciale de sauver les âmes ?*

— Cette doctrine de la miséricorde divine est un encouragement à la confiance pour le pécheur qui a à se convertir, une consolation pour celui qui fait pénitence, et un motif de joie pour celui qui s'est converti. A tous, elle enseigne que pour réjouir le cœur de Dieu, il faut s'intéresser au salut de ceux qui sont égarés.

— *Quelle est donc pour chacun la manière de s'occuper du salut de son prochain ?*

— C'est avant tout d'éviter tout ce qui pourrait le scandaliser, et s'il est en état de péché, de l'aider à en sortir par ses prières, par ses exemples, ses encouragements et ses conseils.

— *Ceux qui s'occupent ainsi du salut d'autrui n'ont-ils pas à espérer de précieuses faveurs ?*

— Rien n'attire les effets de la miséricorde divine comme le zèle pour étendre son action. Le dévouement au salut du prochain excite le pécheur qui se dévoue, à se convertir lui-même, et le juste à persévérer ; l'un et l'autre reçoivent avec abondance, parce qu'ils aident les grâces divines à se répandre et à produire leurs fruits.

— *L'apôtre S. Jacques ne dit-il pas à ce sujet une parole bien consolante ?*

— Il dit en effet que celui qui aura coopéré à la conversion d'un pécheur, sauvera lui-même son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. C'est par cette parole qu'il termine son Epître ; c'est une parole qu'il faut pieusement retenir.

FLEURS DE LOURDES

XXX

SŒUR EUGÉNIA

Le diocèse d'Evreux est parmi les diocèses privilégiés. Nous allons raconter un troisième miracle qui l'honore.

I

Sœur Eugénia, de son nom de famille Marie Mabilille, entra en 1875, à l'âge de 20 ans,

dans la maison de Bernay des Sœurs du Bon-Secours de Troyes. Sa santé était excellente, quand en 1877 elle fut appelée à soigner une jeune fille atteinte de fièvre typhoïde, ayant des plaies gangréneuses. Pendant plusieurs mois elle la pansa avec ses mains, sans se douter qu'elle commettait une imprudence mortelle. Le Dr Teissier, après deux mois, s'en aperçut et avertit la Supérieure : « Prenez garde, dit-il, cette jeune Sœur pourrait bien s'empoisonner le sang, si ce n'est déjà fait. »

Il était trop tard, c'était fait. Sœur Eugénia ressent des maux de tête, de la fatigue, de la fièvre, elle ne mange plus ; elle éprouve surtout de grandes douleurs dans le ventre. Tout d'abord on se perd en conjectures sur la nature du mal. Le Dr Blin, médecin de la maison, la traite comme nerveuse, puis comme anémique ; enfin il diagnostique qu'elle a un rein mobile. Le chirurgien Labbé, de Paris, nie l'existence du rein mobile ; le docteur homœopathe Hermann lui donne des soins sans résultats. Enfin, après trois ans de médications diverses, devenue extrêmement faible, ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, elle prend définitivement le lit.

Une péritonite se déclare, le mal lui semble partir du côté droit, mais tout le ventre est enflé. Elle vomit tout ce qu'elle prend. La péritonite, de l'état aigu devient péritonite chronique ; enfin elle est atteinte d'une phlébite qui porte sur les deux jambes. Désormais il lui est impossible de prendre quoi que ce soit de solide, et elle se contente de très peu de liquide. Les douleurs sont tellement violentes que le Dr Blin est réduit à lui faire des piqûres à la morphine, ce qui provoque des vomissements pénibles.

Alors le Dr Teissier l'entreprend, il pronostique un phlegmon qui devra percer dans l'intestin et dans la vessie. Les douleurs deviennent si intolérables qu'on donne à la malade, en désespoir de cause, des lavements de chloral. A l'état aigu succèdent les syncopes ; l'estomac cesse de fonctionner, et c'est seulement à l'aide de lavements qu'on parvient à l'alimenter. Le moindre bruit lui cause des douleurs telles que, pour les adoucir, on couvre la rue de paille, afin d'amortir le bruit des passants.

Le Dr Teissier conseille de consulter le célèbre Dr Péan. Sœur Eugénia est conduite à Paris. La nuit suivante, le phlegmon crève et s'ouvre dans le gros intestin. — « C'est un beau cas pour la chirurgie, dit le praticien, mais je n'ose l'entreprendre, l'abcès est trop mal placé ! » Le Dr Delpech consent bien à la soigner à Paris, mais ne donne pas d'espoir.

Elle revient donc à Bernay, où les crises se succèdent. Le phlegmon s'ouvre à différentes reprises dans l'intestin et dans la vessie, ce qui occasionne de nouvelles douleurs, des

syncopes, des vomissements. Ses souffrances excitent tellement la pitié que plusieurs personnes font des pèlerinages pour demander leur cessation.

Son état s'aggrave de jour en jour ; la pauvre malade le comprend si bien qu'elle demande à voir ses parents, bien persuadée que c'est pour la dernière fois. La chose était tellement urgente d'ailleurs que le Dr Teissier craignit qu'ils n'arrivassent trop tard. On crut en effet, tant elle était désespérée, devoir lui administrer l'Extrême-Onction. Quand sa mère arriva, Sœur Eugénia ne la reconnut pas, elle ne reconnaissait d'ailleurs ni les Sœurs ni même la Supérieure. L'abbé Leleu, vicaire de la Couture, de Bernay, qui lui donna les derniers sacrements, raconte qu'elle avait l'air d'une mourante et qu'il lui récita les prières des agonisants.

Au délire cependant succédèrent des moments de calme et des lueurs. La Supérieure en profita pour lui faire quelques courtes lectures du livre d'Henri Lasserre sur Notre-Dame de Lourdes. Elle écoutait, vivement intéressée. Un jour elle se prit à dire : « Si je pouvais aller à Lourdes, je serai guérie ! » Cela peu à peu devint chez elle une idée fixe, si bien qu'elle redisait volontiers son désir : « Ah ! si je pouvais aller à Lourdes ! » La Supérieure, estimant qu'elle était incapable de faire le voyage, ne répondait pas.

Le 12 août 1883, à la suite d'une crise plus violente que les autres, M. l'abbé Leleu avec M. l'abbé Amaury, vicaire de Sainte-Croix, récitaient encore auprès de son lit les prières des agonisants ; elle réunit toutes ses forces pour exprimer avec insistance son désir tenace qu'on la conduisît à Lourdes.

— Oui, lui dit la Supérieure, vous irez, j'es-père, voir Notre-Dame de Lourdes au ciel !

— Comme le bon Dieu voudra ! fit-elle. Cependant si le bon Dieu veut me laisser encore en cette vie, me permettez-vous d'aller à Lourdes ?

— Eh bien ! j'y songerai, répondit la Supérieure.

Et encouragée par les dames de Sainte-Opportune, celle-ci demanda à la Mère générale l'autorisation de l'y conduire. Sœur Eugénia partit donc le 17 août, mais à l'insu du médecin. « Si on m'avait prévenu, dit-il, je m'y serais opposé. On a bien fait de ne m'en pas parler ! »

A la gare de Bernay, elle frappa les employés par sa pâleur de morte et ses apparences d'hydropique. L'un d'eux dit : « Elle n'ira pas seulement jusqu'à Serquigny ! » Les autres : « Le train prochain ramènera son cadavre. »

De fait, le voyage fut extraordinairement douloureux. Avant d'arriver à Poitiers, le P. Vernet lui donna une suprême absolution. A la gare de cette ville elle était si mal que la

présidente de l'association de Notre-Dame de Salut demanda à une amie, la comtesse de Røederer, son landau pour la transporter plus vite ; mais on lui refusa l'hospitalité : « Nous voulons bien hospitaliser des malades, mais non des mourantes, » fut-il répondu. Il fallut l'intervention énergique de Mme R... de Sainte-Opportune pour qu'on la reçût. Cependant elle avait confiance : M. Berger, archiprêtre de Bernay, l'ayant installée au départ dans son wagon, elle le remercia en lui disant : « Je serai guérie à Lourdes et j'espère aller au devant de vous à la gare, à votre rentrée des vacances. »

Le voyage se poursuit dans des conditions attristantes. Entre Tarbes et Lourdes, le P. Pernot, des Assomptionnistes, lui donne de nouveau l'absolution, tant il la voit faible, tout en lui disant pour la réconforter : « Courage, mon enfant ! Notre-Dame de Lourdes vous guérira ! »

II

Enfin la voici à Lourdes. On la place sur un brancard où elle attire l'attention de tous, à cause de l'ampleur de son ventre. Elle demande qu'on la revête de ses habits de religieuse, afin, dit-elle avec une pieuse et charmante naïveté, que Notre-Dame la reconnaisse. On la conduit ensuite à la Grotte où elle communie en viatique. Après dix minutes d'action de grâces environ, elle se sent un peu mieux, et se tournant vers sa Supérieure elle lui dit : « Je me trouve un peu soulagée. »

Elle est hospitalisée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, où elle se repose une heure. Alors elle dit à sa Supérieure : « Il me semble que je prendrais bien quelque chose. » On lui donna un peu de bouillon froid, et pour la première fois depuis quatre ans elle ne le rend pas. Les dames de Sainte-Opportune viennent la voir, et s'informent de l'heure où elle prendra son bain à la piscine. Elle y répugnait et disait : « Je serai guérie à la Grotte, mais je n'irai pas à la piscine, ce serait ma mort ! » — « Vous irez à la piscine, lui répond en riant une religieuse. La Sainte Vierge vous demandera ce sacrifice. » Mais sa Supérieure s'y refusait, craignant une issue fatale. Sœur Eugénia insista, puisque la Sainte Vierge, pensait-elle, lui demandait ce sacrifice, qui était énorme pour elle, d'être plongée dans l'eau froide. « Alors, lui dit la Supérieure, je dégage ma responsabilité et je vous laisse libre. »

Mais avant d'aller aux piscines, elles se rendent encore à la Grotte où elles prient deux heures durant. Quand elles reviennent pour le bain redouté, elles rencontrent M. l'abbé Lenoir, curé du Chamblac, qui les accompagne jusqu'à l'entrée des piscines, puis se retourne du côté des pèlerins, nombreux en cet endroit, et leur dit :

— Je recommande à vos prières cette religieuse. Elle a contracté sa maladie en soignant des malades et elle ne demande la santé que pour la dépenser de nouveau au profit des souffrants et des affligés.

Pendant ce temps, on la déshabillait parmi des souffrances qui lui arrachaient des cris, et des larmes aux spectatrices. Quatre dames la plongent dans l'eau glacée, ses traits se décomposent, elle perd connaissance. Quand elle est revenue à elle, sa Supérieure lui dit : « Maintenant que vous êtes dans la piscine où vous désiriez tant descendre, vous avez l'image de Notre-Dame de Lourdes devant vous, que lui demandez-vous ? »

— La santé, si Dieu le juge à propos, répond-elle ; mais que ce ne soit point au détriment de mon salut.

Puis brusquement elle ajouta : « Comme je suis bien ! Voulez-vous me laisser encore un peu ici ? »

On la laissa durant un *Ave Maria*.

Tout à coup elle jette un grand cri : « Je suis guérie ! »

— Si vous êtes guérie, lui dit une dame, sortez seule de la piscine.

Elle se dresse, sort de l'eau, monte seule les marches des piscines, et parvenue au haut de l'escalier, elle se jette dans les bras de sa Supérieure en disant : « Je suis guérie ! Je ne souffre plus. Action de grâces à Notre-Dame de Lourdes ! » Elle embrasse de même les dames qui l'ont baignée. Tout le monde pleurait et remerciait la Sainte Vierge. Elle se rhabille seule, mais comme l'enflure énorme du ventre et des jambes a disparu, elle marche sur ses vêtements.

C'était le 20 août à 3 heures de l'après-midi. Elle marcha tout le reste du jour et assista à la procession aux flambeaux sans fatigue. Elle courut même pour rejoindre la bannière de Notre-Dame du Salut dont on désirait qu'elle portât un des cordons. « Vers 5 ou 6 heures, raconte sa Supérieure, Mme la marquise de Caulaincourt nous invita à monter dans ses appartements, et nous fit servir un goûter consistant en plum-pudding et en fraises des montagnes. Elle en mangea et les digéra très bien. Le soir, à l'hôpital, elle soupa comme tout le monde. La nuit elle eut une selle abondante que les médecins examinèrent¹. »

III

Tel est le fait merveilleux qui attira l'attention de Mgr Meunier. Celui-ci, dans une ordonnance épiscopale du 16 juin 1908, institua une Commission canonique « pour juger de la guérison subite, à Lourdes, de Sœur Eugénia, religieuse du Bon-Secours de Troyes. » Convo-

¹ *Trois Miracles de Notre-Dame de Lourdes au diocèse d'Evreux*. Etude canonique par Mgr Meunier, p. 150.

quée devant cette Commission, elle raconta simplement comment elle s'évanouit à la piscine, puis comment, revenue à elle, elle éprouva un grand bien-être :

Je récitai dans l'eau un grand *Ave Maria*. Je sortis seule du drap et de l'eau, l'enflure du ventre et des jambes avait complètement disparu. Puis j'allai à la Grotte pour remercier la Sainte Vierge... J'ai suivi toute la procession du soir, mais pour rentrer à l'hôpital, on me ramena dans une petite voiture, à cause d'ampoules que j'avais aux pieds. Le lendemain j'ai marché comme tout le monde et je me suis remise à manger de très bon appétit. Dès mon retour à Bernay, je me suis soumise à la règle de la Communauté et je n'ai jamais, depuis, ressenti de douleurs analogues ni aux jambes, ni au ventre, ni au côté droit.

On examina ensuite les témoignages des médecins. Le Dr Teissier, médecin du couvent, écrivait à la Supérieure le 5 juillet 1883 : « Votre Sœur Eugénia est atteinte de phlegmon périutérin suppuré et ouvert d'une part dans la vessie, et de l'autre dans le côlon, le gros intestin. L'état actuel de la malade ne permet pas qu'elle fasse un long voyage en chemin de fer. » Mais l'action de la Sainte Vierge démentit les prévisions de la prudence humaine.

Quand elle se rendit à la salle de la constatation des guérisons, raconte le Dr de Saint-Maclou, « sa démarche était assurée et n'indiquait nullement une grande faiblesse. Elle avait l'air d'une femme peu robuste et délicate, voilà tout ! » Et une heure auparavant, sur son brancard elle effrayait tous ceux qui la rencontraient. Aussi le Dr Boissarie écrivait-il en 1889, dans ses *Etudes médicales sur les guérisons de Lourdes* : « La guérison de Sœur Eugénia est une des plus importantes de l'année 1883. Elle a été sérieusement étudiée et discutée ; nous ne saurions, en la résumant, lui conserver son caractère : elle pourrait prendre place dans un recueil scientifique, et elle fournit matière à des considérations du plus haut intérêt. »

La guérison ne s'est pas démentie depuis. Sœur Eugénia a joui et jouit d'une parfaite santé dûment constatée par les médecins ; « jamais elle ne s'est ressentie de sa maladie, » a dit sa Supérieure. « Elle a soigné mon père, ma mère, ma nièce de Laval, écrit Mme de Sainte-Opportune, et continue son ministère sans arrêt. » Après avoir longtemps édifié Bernay par son admirable dévouement aux malades, c'est avec regret que tout le monde l'a vue quitter cette ville pour Givet, où ses Supérieures l'ont appelée.

C'est pourquoi Mgr l'évêque d'Evreux, dans une ordonnance du 30 août 1908, considérant « que, en fait, la guérison de Sœur Eugénia opérée le 21 août 1883, à Lourdes, a été subite, complète et définitive, qu'ainsi elle ne peut aucunement s'expliquer par l'action de causes naturelles, et que, par conséquent,

elle doit être attribuée à l'intervention d'une cause extranaturelle qui ne saurait être autre, dans l'espèce, que la Toute-Puissance divine sollicitée par l'intercession de la Sainte Vierge, » a jugé et déclaré, s'appuyant « sur les votes unanimes des membres de la Commission épiscopale, » que cette guérison « est miraculeuse. »

XXXI

Mlle LÉONIE LÉVÊQUE

Nous sommes heureux de terminer cette série de 31 miracles de Lourdes par la guérison éclatante d'une institutrice libre. La Sainte Vierge encourage ainsi ces nobles âmes qui se vouent à l'instruction et à l'éducation chrétienne de nos enfants, auxquels des lois perfides et méchantes s'appliquent à arracher leur foi. Après la vocation sacerdotale, aucune n'est plus ingrate, plus méritoire, plus honorable, et ne sera plus splendidement récompensée que la vocation à l'enseignement libre. Institutrices et instituteurs chrétiens sont grands devant Dieu, et les hommes même pervers ne sauraient se défendre de les estimer et de les admirer.

I

Mlle Léonie Lévêque, professeur à l'Institution de Mlle Renou, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir) est une bretonne, la fille d'un pharmacien de Lamballe. Elle y professait depuis trois ans, quand en mai 1907 elle tomba malade. Depuis plusieurs années déjà elle souffrait de violents maux de tête, et était affligée de vomissements pénibles autant que fréquents.

Elle fut conduite au Mans au Dr Chevalier, spécialiste du nez et de la tête. Il tenta une première opération, qui montra que les os étaient altérés et cariés dans le sinus frontal gauche. Elle en subit encore six autres qui lui furent faites à Paris par le Dr Laurens, les deux dernières sans qu'on ait pu même l'endormir, et elle souffrait jour et nuit, malgré les piqûres de morphine, les plus effroyables douleurs. Impossible d'arrêter les progrès de la carie. Le Dr Laurens, devant ses succès, la renvoya au Dr Chevallier.

Celui-ci délivrait à la malade, le 9 juillet 1908, le certificat suivant :

Je soussigné, docteur médecin, certifie que Mlle Lévêque, professeur à l'Institution de Mlle Renou, à Nogent-le-Rotrou, a été atteinte de *sinusite frontale double*. Malgré plusieurs interventions chirurgicales, la guérison ne s'est pas produite. Il persiste de la suppuration chronique et de l'ostéite de l'os frontal.

Aucune intervention ne me semble possible à tenter actuellement, en raison de l'état local et de la santé générale très affaiblie.

La médecine humaine avouait donc clairement qu'elle était pour le moment, comme on dit, au bout de ses sciences. La pieuse jeune fille avait une grande confiance en Notre-Dame de Lourdes ; elle résolut de faire appel à sa puissance divine et à son cœur de mère.

Elle n'était plus qu'une pauvre enfant, objet de répulsion pour tout le monde, avec son front ravagé par la chirurgie et sillonné de drains impuissants à contenir le pus et la saignée ; mais la Sainte Vierge, qui regardait l'âme, trouvait sans doute que c'était une de ses filles les plus vaillantes, parce que des plus sacrifiées. Elle ramassa cette épave humaine, elle voulut couronner ce front humilié d'une splendeur de miracle.

Mais on était loin encore de ce triomphe.

Huit jours après avoir reçu le certificat du Dr Chevallier déclarant qu'il n'y avait rien « à tenter actuellement, » Mlle Léonie Lévêque débarquait à Lourdes, le 15 juillet 1908, après un voyage des plus durs pour elle, de toute manière, car son seul voisinage inspirait une invincible répugnance. En elle tout offensait la vue et blessait l'odorat. Le front était en pleine suppuration, le drain était enfoncé dans la plaie profonde et gluante, et la suppuration gardait l'odeur caractéristique des caries osseuses.

« Dans l'après-midi de ce jour, comme nous faisons visiter le Bureau des constatations à une famille amie, écrit M. Alexandre Petit, nous avions frôlé un instant la malade. On s'éloignait d'elle à cause de l'odeur repoussante provenant des bandages qui lui couvraient le front. »

Le 16, les douleurs devenaient de plus en plus vives. Un nouvel abcès se formait. Cependant elle garde une confiance et un courage à la hauteur de sa foi. Elle espère que la Sainte Vierge la guérira. A 1 heure 1/2, on la place dans sa voiturette et on la conduit dans un des lacets du Rosaire pour la procession du Saint-Sacrement.

« C'était le grand jour, dit-elle, c'était le moment solennel, et mes souffrances étaient si violentes que je ne pouvais prier. »

Sa compagne de voyage, Mlle Oubert, était descendue avec elle dans un hôtel de la rue de Gavarnie, et elle avait eu la charité de ne point la quitter. Un moment Mlle Léonie Lévêque soulève son bandeau, pour trouver sans doute un léger soulagement à son mal cruel et lancinant. Le pus coule en abondance, Mlle Oubert lui dit :

— Il semble que le drain glisse, mais baissez vite votre bandeau, vous pourriez gêner vos voisins.

Le Saint-Sacrement passe et s'arrête devant la voiturette qui renfermait tant d'innombrables misères. Des larmes brûlantes coulent sur les joues de la malade, tellement émue

qu'elle peut à peine articuler ces deux mots qui sont la plus suppliante des prières : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Il semble que le bon Dieu ne l'entende pas, car il avait daigné s'arrêter, et voilà qu'il passe ; il va visiter d'autres souffrances. Au moins il ne l'exauce pas. La douleur au contraire est devenue tellement aiguë que l'infortunée se demande avec angoisse si la mort ne va pas venir.

« Il n'était pas possible de souffrir davantage, dit-elle. Je n'avais plus espoir de guérir. Je demandais seulement la résignation pour moi et la consolation pour ma famille. »

La procession est finie, le Saint-Sacrement est transporté au Rosaire, elle n'éprouve aucun soulagement, elle est en proie à une profonde tristesse. Cependant elle ne murmure pas et sa foi n'en reçoit aucune atteinte. Le bon Dieu n'a pas voulu la guérir : que sa volonté soit faite ! Tels sont les sentiments qui l'animent et la soutiennent.

II

Il devait se célébrer, par permission spéciale du Souverain Pontife, une messe à 6 heures du soir pour commémorer la dernière des Apparitions de la Sainte Vierge ; mais on lui dit à l'Hôpital des Sept-Douleurs que les malades n'y assisteront pas. Les deux amies rentrent à la rue de Gavarnie et Mlle Oubert veut panser sa compagne. Les linges étaient traversés, le pus coulait non seulement par le drain, mais par dessus et par dessous. Mlle Léonie insiste pour que son amie aille à la messe, et pendant ce temps elle s'installe dans un petit jardin-terrasse.

Une horloge est devant elle, dont elle regarde fiévreusement les aiguilles marcher. Elle pense que cinquante années auparavant, à pareil jour, la Sainte Vierge est définitivement remontée au ciel après avoir souri une dernière fois à Bernadette, et que ce sourire était plein de promesses et de bonté. Mais elle souffre tellement qu'il lui est impossible de s'arrêter à une idée. Elle ne sait quelle position prendre, toutes lui sont extrêmement pénibles. Finalement elle se met la tête entre ses mains appuyées sur ses genoux, dans un état de dépression, de souffrance et d'éroulement indicibles.

Six heures sonnent : c'est le moment où Mgr Grasselli, archevêque de Viterbe, va commencer la messe pontificale.

« Je sentais, raconte-t-elle, que quelque chose de grand, de divin s'accomplissait. Les larmes coulaient, abondantes et pressées, sur mes joues. J'aurais voulu courir à la Grotte. Toute souffrance cessa instantanément, ma vue double redevint normale. Pourtant je ne dis pas : *Je suis guérie !* J'avais peur, je jouissais du moment présent et un cantique

d'actions de grâces montait de mon cœur à mes lèvres... »

Le drain tombe tout à coup, la suppuration disparaît à vue d'œil. Le lendemain tout suintement était tari et la cicatrice apparaissait toute sèche. Mlle Lévêque se présente au Bureau des constatations avec une forte dépression au niveau des endroits fouillés, creusés par les opérations, mais elle n'éprouve plus de douleur, il ne reste pas trace de suintement : la guérison est complète.

Le soir même, l'appétit qui était à peu près complètement supprimé, est revenu, il reprend impérieusement ses droits et il persiste, car Mlle Renou déclarera en souriant qu'on ne peut rassasier son heureuse collaboratrice.

C'est un des plus beaux miracles du Cinquantenaire de Lourdes, et il est permis de l'appeler le miracle du Cinquantenaire de la 18^e apparition. Marie a voulu qu'une humble institutrice libre en fût l'objet, afin de montrer qu'elle bénit les défenseurs de la liberté et d'encourager ceux qui luttent pour la foi. Ils sont le petit nombre, mais ils demeurent invincibles, car Marie combat avec eux et remplit leur âme de félicité supérieure, de joie pure, de grâces célestes.

III

Le 22 novembre suivant, le Dr Boissarie présidait à Paris une réunion de malades guéris à Lourdes. On sait qu'il créa ces réunions annuelles, publiques, pour servir de réponse aux dénégations opposées par M. Zola au fait des guérisons de Lourdes.

« On voudrait, écrit M. Edouard Bernaert, ces réunions plénières, publiquement annoncées et organisées dans une salle où puisse tenir une foule nombreuse. Un Congrès de miraculés !... » Sans doute ce vœu est légitime, mais ces réunions annuelles sont connues, elles ne se cachent point, les portes en sont ouvertes toutes grandes au public qui veut voir, s'instruire, réfléchir, en regardant des faits, sur le grand problème religieux qui travaille beaucoup de nos contemporains. Il ne suffit pas que les portes soient ouvertes : il faut que la grâce, la prière, la sincérité vous y amènent et vous y fassent entrer. Mille choses misérables empêchent d'y pénétrer : la peur de savoir, la crainte de perdre une situation, la pensée que l'Etat vous regarde et que l'Etat n'aime pas Lourdes, l'orgueil, l'insincérité, la lâcheté humaine... Il est certain que ceux qui ne croient pas sont inexcusables : ils ne veulent pas.

Donc, le 22 novembre 1908 la salle de l'Hôtel de Condé, où se tenait la réunion des miraculés, était bondée. « Sur une estrade, au fond, qui paraissait un tribunal, avaient pris place derrière une table recouverte d'un tapis vert, le Dr Boissarie, assisté d'un aréopage de médecins. »

Un certain nombre de malades guéris étaient là ; ils racontèrent, la joie au front, la voix émue, comme des témoins, les prodiges que Dieu avait daigné opérer en eux.

A son tour vient Mlle Léonie Lévêque. Elle s'impose d'autant mieux à l'attention de tous qu'elle a gardé de son mal un irrécusable stigmate, comme la trace du doigt même de Marie qui a pansé et guéri son horrible infirmité :

Son front qui a dû être beau, raconte le même témoin, est dans toute sa largeur, à la place où jadis bombaient les arcades sourcilières, barré d'une dépression terrible, raviné, enfoncé, détruit. La chair sans doute est assainie et la cicatrice, anormale, n'offre aucun aspect repoussant. Mais l'ombre qui s'entasse, à l'éclairage des lampes, sous ce qui reste de ce front, évoque, avant l'explication, la souffrance qui a régné là.

Aussi quel silence devant elle, quand, ayant quitté sa coiffure, elle apparut face à nous tous, illustration vivante du récit qu'elle allait nous faire ! Et ce récit, comment oser en essayer une transcription ? Comment tenter d'en imiter la hardiesse simple et fidèle, le réalisme nécessaire, l'impitoyable netteté ? L'histoire des huit ans de souffrances avec les dates et le détail des opérations pratiquées ; les comptes des drains placés dans les plaies, du poids perdu, les épisodes du voyage, l'arrivée à Lourdes !...

Tout cela, elle le redit avec la sincérité des choses vécues, avec la foi qui la transfigure en dépit des traces de son douloureux bandeau, et tous écoutent, regardent, attentifs, les uns le visage joyeux et illuminé, les autres songeurs, tous émus.

Pendant que la miraculée narrait ainsi sa guérison, et tout le temps qu'elle fit ensuite l'histoire des heures qui suivirent, jusqu'à la constatation, j'ai senti, moi aussi, quelque chose de grand, de divin s'accomplir dans tout l'auditoire. On pleurait, on applaudissait, on haletait. Et pendant que parlait Mlle Lévêque, on ne se lassait pas de regarder son front sur lequel l'invisible main s'était, on le sentait, posée.

La cicatrice de ce front y faisait l'effet d'une couronne¹.

Puissent tous ceux qui auront lu ces lignes, sentir aussi passer en eux l'impression du divin, qui y demeure, qui s'y grave, qui laisse dans leur esprit la foi logique au miracle, dans leur imagination un parfum d'enthousiasme et de sainteté, et dans leur cœur un amour plus vif, plus tendre, plus filial pour la Sainte Vierge Marie !

FIN

¹ M. Edouard Bernaert, *Univers* du mardi 24 novembre 1908. — Voir aussi, *Univers* du 24 juillet 1908, l'article de M. Alexandre Petit ; — et l'*Œuvre de Lourdes*, p. 10-22 (nous avons cité partout, sauf indication contraire, l'édition de 1909).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 junii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 9 juin 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête des saints Pierre et Paul. — L'autorité de l'Eglise, 417.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XXXVIII. 4^e dimanche après la Pentecôte, 421. — XXXIX. 5^e dimanche, 425.

Pour le Premier Vendredi. — XIX. Le Sacré-Cœur et l'apostolat (*suite*), 428.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXIV. La Grotte du Credo, 430.

POUR LA FÊTE DES SS. PIERRE ET PAUL

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Mes frères,

La sainte Eglise catholique célèbre en ce jour la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui furent l'un son premier chef, établi de Dieu même, l'autre son propagateur infatigable dans le monde. Tous deux furent vraiment les premiers constructeurs de cet admirable édifice, qu'ils élevèrent au milieu des nations par leur apostolat, et qu'ils cimentèrent de leur sang pour lui donner une durée plus longue que les siècles. Ils prêchèrent la doctrine que leur avait apportée le Fils de Dieu ; ils formulèrent en termes clairs et précis sa morale si parfaite ; ils organisèrent la hiérarchie sacrée qui assure à l'Eglise sa force à jamais inébranlable. Ils furent, en un mot, les deux colonnes fondamentales qui supportent ce temple magnifique où l'humanité opère son salut, en rendant à son Créateur l'hommage de ses adorations, avec un culte digne de son incomparable grandeur.

Quand les apôtres constituèrent ainsi l'Eglise, véritable société des âmes, ils lui transmirent l'autorité spirituelle qu'eux-mêmes avaient reçue de Dieu, autorité sans laquelle aucune société ne peut subsister, puisqu'elle lui est indispensable pour faire observer ses lois et maintenir tous ses membres dans l'ordre et la régularité de la vie religieuse.

Cette autorité que l'Eglise doit exercer sur les âmes pour les sauver, vous la voyez aujourd'hui contestée et attaquée avec plus de violence que jamais. Les chefs des peuples, les faux savants, les hommes de tout rang, de toute situation et de toute fortune s'in-

surgent presque unanimement contre ce pouvoir, émané de Dieu, qu'a l'Eglise de commander aux consciences et de leur fixer ce qu'elles doivent croire comme ce qu'elles doivent pratiquer. Jamais ce cri insensé de révolte : « Ni Dieu ni Maître ! » n'a retenti avec plus de fureur contre les lois de l'Eglise, que nous ne l'entendons de nos jours exciter à la désobéissance contre la plus sainte et la plus légitime des autorités.

C'est pourquoi, mes frères, dans la fête de ces deux grands apôtres qui en furent les premiers dépositaires et les législateurs inspirés, je veux vous parler de l'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

Assurément vous êtes des fils dociles de notre sainte mère l'Eglise ; vous reconnaissez son pouvoir sur les âmes, et votre fidélité vous rend heureux de lui obéir. Mais un tel sujet vous sera utile néanmoins, parce qu'il fortifiera votre croyance, et vous donnera de bonnes raisons pour répondre aux erreurs et aux mensonges.

L'Eglise catholique a reçu de Dieu une triple autorité sur la terre : *une autorité de doctrine*, pour enseigner les intelligences ; — *une autorité de morale*, pour sanctifier les cœurs ; — *une autorité de gouvernement*, pour exercer utilement son ministère sur les âmes.

Tel sera le sujet et le partage de ce discours.

I

Jésus-Christ lui-même, Fils de Dieu, et Dieu comme son Père a donné à l'Eglise son autorité de doctrine, c'est-à-dire la mission avec le pouvoir d'enseigner aux hommes les vérités nécessaires à leur salut.

La preuve nous en est fournie dans l'Evangile selon saint Mathieu. Après la résurrection, les onze apôtres allèrent sur la montagne que le Sauveur leur avait indiquée. S'approchant d'eux, il leur parla ainsi : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; » cette puissance, je vous la donne à mon tour ; « allez donc, et enseignez toutes les nations, leur apprenant ce que je vous ai commandé. » Il ajouta, dans une autre circonstance : « Si quelqu'un refuse de vous écouter, vous qui êtes mon Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain. »

Ainsi donc, par la vertu de ces divines paroles, c'est aux apôtres et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres, que la charge d'enseigner les vérités du salut a été confiée exclusivement par Dieu lui-même.

Vous remarquerez, mes frères, dans ce solennel commandement, une double obligation imposée à l'Eglise en la personne de ses ministres : celle de *garder* intacte le dépôt

des vérités révélées, apportées du ciel, et celle de les *répandre* dans le monde, pour son instruction et sa sanctification.

1. Afin de remplir la première de ces obligations, les apôtres ont renfermé dans un *Credo* immuable l'abrégé des vérités fondamentales de la foi chrétienne, *Credo* qui est depuis 1900 ans l'expression de notre croyance et que les assauts multipliés de l'enfer n'ont jamais pu entamer dans la moindre de ses parties.

Mais, sans changer le fond des choses, l'Eglise a reçu de son divin Fondateur le pouvoir de développer, d'éclaircir et de définir certains dogmes non encore proposés explicitement comme articles de foi, autant que leur nature le permet, quand elle le juge opportun. C'est ainsi qu'elle a défini et proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, il y a un demi-siècle.

De peur que la croyance des fidèles pût être ébranlée par la crainte de voir quelque erreur se glisser dans l'enseignement de l'Eglise, Jésus-Christ lui a conféré le privilège de *l'infailibilité*, qui, grâce à l'assistance du Saint-Esprit, maintient toujours sa doctrine dans son inaltérable pureté.

La croyance à ce privilège repose sur ses paroles mêmes : « Qui vous écoute, m'écoute ; » et encore : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Ainsi, mes frères, écouter l'Eglise, c'est écouter Jésus-Christ, le Dieu d'infailible vérité ; c'est encore demeurer dans la société du Dieu de science infinie, qui ne peut pas permettre à ses mandataires d'enseigner l'erreur, puisqu'il les éclaire perpétuellement de sa divine lumière.

Comme conséquence de cette obligation de garder intact le dépôt des dogmes révélés et d'empêcher l'altération de la foi chez ses fidèles, l'Eglise a le pouvoir de proscrire toute erreur qui offre un danger de perversion pour les âmes. Aussi la voyons-nous condamner, de siècle en siècle, tous les hérétiques qui ont tenté de corrompre la pure doctrine. Ainsi la voyons-nous également condamner les livres qui contiennent ces erreurs, et en interdire la lecture à ses enfants, parce qu'ils peuvent être pour eux une cause de séduction.

C'est là son droit indéniable ; personne ne peut méconnaître son autorité dans des cas de si grave importance.

2. La mission de l'Eglise va plus loin. Non seulement elle doit conserver intact le dépôt des vérités divines, mais encore elle doit les répandre parmi les hommes, pour assurer leur salut.

Et certes, elle l'a toujours fait, et le fait encore avec un courage invincible et une indomptable persévérance !

En vertu de l'autorité qu'ils ont reçue de Jésus-Christ, les chefs de l'Eglise se sont élancés dans la carrière de la prédication avec une ardeur inlassable. Dans tous les siècles, nous les entendons prêcher la doctrine de Jésus-Christ sans que rien pût ralentir leur effort. Depuis l'apôtre saint Paul qui s'écrie : « Malheur à moi, si je n'évangélise pas ! » jusqu'au dernier missionnaire parti hier de quelque village de France pour aller convertir les sauvages au bout du monde, jamais aucun d'eux n'a désobéi un seul instant à l'ordre qui lui imposait l'obligation d'enseigner les hommes, ses frères.

Ce sont les papes dans leurs bulles et encycliques ; ce sont les conciles dans leurs décrets et canons dogmatiques ; ce sont les évêques dans leurs mandements et lettres pastorales ; ce sont les curés dans leurs prônes et catéchismes ; ce sont enfin tous les membres du clergé catholique, armés d'un pouvoir divin, qui, dans le monde entier, enseignent à toute âme ce qu'elle doit savoir et croire pour être sauvée.

Qu'il est beau, mes frères, le spectacle donné à la terre par ces légions de hérauts des célestes vérités, de ces apôtres qui travaillent avec une si belle vaillance à éclairer l'esprit humain sur ce qu'il lui importe le plus de connaître ! C'est un enseignement perpétuel, qui ne s'interrompt jamais, qui parcourt tous les temps, pénètre dans tous les lieux, sans que jamais les distances, les fatigues, les persécutions ou la mort puissent en retenir les intrépides propagateurs. C'est un enseignement infailible, qui exclut toute erreur, qui ne varie jamais, immuable comme l'éternelle vérité qui est Dieu. C'est un enseignement lumineux, qui éclaire notre intelligence, nous fait connaître notre origine, nos devoirs dans la vie présente, notre destinée dans la vie future, et verse sur toutes ces questions qui nous intéressent si fort, d'immortelles clartés.

Sans doute les impies, les libres penseurs et tous les ennemis de Dieu ont souvent voulu arrêter l'Eglise dans sa mission évangélisatrice et interdire à ses lèvres la prédication de ces vérités qui condamnent leurs vices. Mais toujours elle a résisté victorieusement à leur mauvaise volonté. Depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, devant les édits des princes, devant les tribunaux, dans les prisons, et jusque sur les échafauds, elle n'a jamais cessé de dire : « Je ne peux pas taire ce que Dieu m'ordonne d'enseigner ; je dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ! »

Voilà, mes frères, comment l'Eglise a reçu et toujours exercé son autorité doctrinale, sans jamais cesser de proclamer à la face du ciel et de la terre les vérités dont Dieu lui a confié le dépôt sacré. Les empires et les

cités passeront ; les générations succéderont aux générations ; mais toujours l'Eglise, debout au milieu du monde, tant qu'il subsistera, prêchera l'éternelle vérité. *Veritas Domini manet in æternum.*

II

L'Eglise, mes frères, n'a pas seulement reçu de Dieu un pouvoir sur les intelligences pour les instruire ; son divin Fondateur lui a remis également une autorité de morale sur les cœurs et sur les consciences, pour les diriger et les sauver en les sanctifiant.

Cette autorité, elle la possède manifestement ; car, chargée de conduire les hommes vers leur destinée suprême, le ciel, elle ne peut le faire qu'en leur prescrivant la pratique des devoirs méritoires d'une si belle récompense. L'ensemble de ces devoirs constitue la morale chrétienne, émanée des dogmes révélés, qui, pour se faire observer avec efficacité, doit reposer sur un appui inébranlable, je veux dire : un code parfait, un législateur tout-puissant, et une juste sanction.

1. La morale étant la règle des mœurs doit se formuler dans une loi parfaite qui indique à tous où est le devoir et leur impose avec une certitude absolue le bien à pratiquer et le mal à éviter.

Or, ce code, l'Eglise le possède : c'est le Décalogue. Dieu lui-même l'a donné solennellement à son peuple, sur le mont Sinaï, comme la claire expression de sa volonté. Puis Jésus-Christ prit le Décalogue, l'éleva, en adoucissant les rigueurs et en fit la loi d'exquise pureté, d'incomparable et sainte perfection que nous appelons la morale évangélique. Avant de remonter au ciel, il remit cette loi entre les mains de son Eglise, pour qu'elle la présentât à l'humanité et la lui fit observer.

Voilà bientôt deux mille ans qu'elle accomplit cette œuvre ; et sans aucun changement, sans nulle concession arrachée par la crainte ou la faiblesse, elle fait rayonner ce code divin comme un phare resplendissant qui illumine les consciences et leur montre où est le devoir, où est le droit chemin de la vertu et de l'honneur, le chemin du ciel.

2. Le législateur de ce code de morale que l'Eglise impose au monde, c'est l'Etre infiniment sage, juste et bon ; c'est Celui qui gouverne l'univers avec une puissance irrésistible ; c'est Dieu, et son Fils Jésus-Christ. L'Eglise prend le Décalogue des mains mêmes de Dieu, et nous dit avec une souveraine autorité : « Voilà votre loi ; elle vient de Dieu ; elle est donc parfaite et obligatoire pour tous, observez-la. »

Elle-même, établie comme mandataire de ce divin législateur, règle le culte que vous devez lui rendre, soit particulier, dans votre esprit, votre cœur et vos mœurs, soit public,

dans les actes religieux que les hommes, en tant que société, doivent rendre à leur Créateur. Elle établit ou modifie, selon les circonstances, les pratiques de ce culte, tout ce qui est exprimé par le premier précepte du Décalogue : « Un seul Dieu tu adoreras ; » pareillement elle précise les obligations, ressortant de ce même commandement, qui régissent les devoirs envers le prochain, devoirs de respect, de justice et de charité, sans lesquelles l'homme ne peut pas vivre dans un état régulier et heureux.

Allant plus loin encore, l'Eglise exerce son autorité sur chaque homme jusque dans son for intérieur. Elle pénètre dans le sanctuaire de sa conscience afin d'y régler ses pensées, ses désirs et ses sentiments les plus intimes. Elle lui enjoint d'en bannir toute pensée impie, tout désir impur, tout sentiment haineux ou injuste, pour ne se complaire que dans ce qui est saint, pur, bienveillant et pieusement charitable. C'est ainsi que le divin Législateur veut être obéi ; et c'est à son Eglise qu'il a donné la mission avec le pouvoir de transmettre cette loi à ses fidèles, voulant qu'ils y conforment leur vie tout entière.

3. La troisième base sur laquelle l'Eglise appuie son autorité pour moraliser le monde, c'est la sanction que Dieu a donnée à ses commandements.

Toute loi a besoin d'une sanction pour se faire obéir, c'est-à-dire d'une récompense pour le bien accompli, d'un châtiment pour le mal commis. Autrement, cette loi devient inutile et impuissante, puisque rien ne pourra contraindre à l'observer ceux qui ne le voudront pas.

L'Eglise n'a pas reçu le pouvoir d'appliquer une sanction temporelle aux violateurs de ses ordonnances, parce que son royaume n'est pas de ce monde, et que les biens ou les maux produits par leur obéissance ou leur révolte retrouveront dans la vie future leur juste salaire. Elle ne peut ni ne veut, ici-bas, frapper les pécheurs, les emprisonner ou leur imposer des peines pécuniaires : Dieu, Dieu seul s'est réservé le pouvoir suprême de récompenser le juste et de punir le coupable. Le plus souvent il s'abstient d'intervenir manifestement dans les actes de notre vie présente, parce qu'il respecte toujours notre liberté, principe de tous nos mérites. Il se réserve pour l'heure du jugement, où il rendra à chacun selon ses œuvres : *patiens quia æternus*. Mais il n'en est pas moins certain que toute prescription de son Eglise, qu'elle soit pieusement obéie ou outrageusement transgressée, recevra de lui l'inévitable sanction, heureuse ou durement sévère, qu'elle aura méritée.

C'est grâce à cette puissante autorité sur

les volontés, pour la sanctification des mœurs, remise par Dieu à son Eglise, que celle-ci a pu accomplir les incomparables merveilles dont nous sommes les témoins.

Elle a jadis purgé le monde des vices abominables du paganisme, et, dans tous les siècles, combattu le péché avec une opiniâtreté victorieuse. Si nous sommes encore, de nos jours, attristés à la vue de bien des fautes, c'est seulement parce qu'un trop grand nombre de ses enfants se montrent indociles à sa voix et ne veulent pas obéir à ses lois. Mais quand nous contemplons avec admiration tant de belles actions accomplies, tant de maux soulagés, de si nombreuses vies resplendissant des mérites d'une sainteté parfaite, nous savons bien que c'est à l'Eglise que nous sommes redevables de telles merveilles. Elle sème la vertu à pleines mains à travers l'humanité ; et si vous êtes fiers de vous montrer pieux, justes, charitables, vainqueurs de vos passions, honnêtes gens et bons chrétiens, c'est à la morale de l'Eglise que vous le devez.

Que dirai-je encore ? L'Eglise prêche et fait pratiquer à beaucoup de ses fidèles la perfection des conseils évangéliques. Qui a fait germer et croître ces fleurs éclatantes d'admirable sainteté : la vaillance des martyrs, la pureté de sainte Agnès, la justice de saint Louis, la ferveur de sainte Thérèse, la charité de saint Vincent de Paul, la douceur de saint François de Sales, la sainte piété du Curé d'Ars ? C'est l'Eglise et sa morale. C'est l'Eglise qui puise dans le sein du Dieu infiniment parfait la semence de ces belles vertus qu'elle fait fructifier dans le cœur de ses enfants.

III

Il me reste, mes frères, à vous parler brièvement de l'autorité de gouvernement que l'Eglise a reçue pour opérer son œuvre de salut dans le monde. Il s'agit ici, vous le comprenez bien, d'une autorité purement spirituelle, qui ne s'exerce que sur les âmes. L'Eglise ne prétend rien dans le domaine des corps ; elle laisse aux pouvoirs civils le soin d'assumer les intérêts matériels de la société humaine.

Pour sauver les âmes, une assemblée bien organisée, comme est l'Eglise, doit posséder un gouvernement fort, stable, obéi de tous.

C'est encore Jésus-Christ qui l'a donné à l'Eglise, dans la personne de ses premiers chefs, les apôtres.

Ecoutez l'acte de donation de cette puissance spirituelle : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle... Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que tu délieras sur la terre,

sera délié au ciel. » En d'autres termes : Je te remets le gouvernement des âmes, la pleine autorité sur elles, sans bornes, sans exception, — car personne ne peut mettre de limites là où Dieu n'en a pas mises.

Ainsi Jésus-Christ a placé au sommet de la hiérarchie catholique saint Pierre, à qui il a donné la plénitude de ses pouvoirs pour la direction de son Eglise. Celui-ci les a transmis à ses successeurs, les Souverains Pontifes, qui depuis bientôt deux mille ans conduisent l'Eglise avec une autorité indiscutée, depuis saint Pierre, le premier pape, jusqu'à Pie X, aujourd'hui glorieusement régnant.

Mais un pape ne peut pas gouverner seul l'Eglise entière, à toutes les extrémités du temps et de l'espace. Voilà pourquoi, après avoir placé Pierre à sa tête, son divin Fondateur lui a adjoint aussitôt les apôtres et leurs successeurs, les évêques. « Allez, leur dit-il, et enseignez les peuples. Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. »

Les évêques à leur tour ont besoin d'être aidés, pour atteindre toutes les âmes dispersées dans leurs diocèses. Ils communiquèrent donc leur autorité aux prêtres qu'ils ont choisis et formés pour collaborer à leur ministère. Ils leur ont donné le pouvoir de pardonner les péchés au tribunal de la Pénitence, de consacrer à l'autel le pain et le vin pour en faire le corps et le sang de Jésus-Christ, et d'annoncer la doctrine de l'Evangile du haut de la chaire chrétienne.

Tels sont, mes frères, les dépositaires de l'autorité de Jésus-Christ ; tel est, si je puis parler ainsi, le gouvernement, l'administration souveraine de l'Eglise. Elle est comme une chaîne merveilleuse, et impossible à rompre en aucun de ses anneaux, qui unit le plus humble prêtre à son évêque, l'évêque au pape, et le pape à Jésus-Christ, pour relier la terre au ciel, et apporter à tout homme de bonne volonté les grâces nécessaires pour assurer son salut.

Tel est l'ordre admirable qui règne dans le gouvernement de l'Eglise, cette organisation si régulière, si puissante, si respectueuse des droits de chacun de ses membres, qui fait toute sa force, et la rend à jamais invincible. Ah ! je comprends maintenant les efforts désespérés qu'ont faits, pour briser cette hiérarchie, les empereurs d'Allemagne au Moyen Age, les fauteurs du protestantisme dans les temps modernes, et les persécuteurs engendrés de nos jours par la libre pensée et la franc-maçonnerie. Ils savaient bien que c'était seulement en brisant cette autorité qu'ils parviendraient à détruire l'Eglise elle-même. Mais leur rage impuissante s'est brisée contre l'œuvre de Dieu. Jamais le rocher de Pierre n'a paru plus solide dans sa

radieuse immobilité; jamais l'Eglise ne s'est montrée plus belle dans l'union de ses membres, et plus assurée de la victoire sur la violence des passions humaines soulevées par l'enfer. *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

**

Je finis, mes frères. L'autorité de l'Eglise dans sa doctrine, dans sa morale et dans son gouvernement, provient donc de Dieu seul. De ce fait, il résulte d'abord que tout chrétien est tenu de lui obéir, comme il est tenu d'obéir à Dieu lui-même; et ensuite, que personne n'a le droit d'entraver l'Eglise dans l'exercice de cette autorité. Fille du ciel, l'Eglise ne s'occupe que de ce qui peut conduire les hommes vers le ciel. Peu lui importe, du reste, et la politique, et tous ces intérêts matériels qui s'agitent aux conseils des nations et des rois. Elle méprise ces grandeurs d'un jour; elle laisse au monde tout ce qui passe avec le monde. Mais pour ce qui regarde ses dogmes révélés, sa morale et la sauvegarde de son gouvernement propre, elle ne relève que de Dieu, et se déclare au-dessus de toute puissance temporelle. Elle règne sur les âmes; c'est là son empire; c'est là son champ d'action; elle veut les sauver, et ne reconnaît à personne le droit de l'en empêcher!

Vous, mes frères, enfants de l'Eglise, acceptez donc ses lois avec respect, puisqu'elles portent le cachet de l'autorité la plus haute et la plus sainte qui ait jamais existé, celle de Dieu même.

Obéissez à ces lois avec une sage docilité, puisque tout ce qu'elles vous ordonnent, c'est pour le perfectionnement de votre vie, pour vous faire éviter le mal, pratiquer le bien, et mettre sur vos fronts, dès ici-bas, l'auréole de la sainteté.

Aimez ces lois divines, puisque votre amour pour elles sera récompensé, dès la vie présente, d'un bonheur incomparable: la bénédiction de Dieu, les joies de la bonne conscience; et, au ciel, les délices ineffables de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XXXVIII

4^e Dimanche après la Pentecôte

LA PÊCHE MIRACULEUSE

Suite du saint Evangile selon S. Luc (V, 1-11)

En ce temps-là,

1. Comme la foule se précipitait vers Jésus pour entendre la parole de Dieu et que lui-même se tenait au bord du lac de Génésareth,

2. Il vit deux barques qui stationnaient près du

rivage; les pêcheurs étaient descendus et lavaient les filets.

3. Montant donc dans une barque qui était à Simon, il le pria de l'éloigner un peu de terre; et, s'étant assis, de la barque il enseignait le peuple.

4. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avance en pleine mer, et jetez les filets pour la pêche. »

5. Simon lui dit pour réponse : « Maître, en travaillant toute la nuit, nous n'avons rien pris; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. »

6. Et l'ayant fait, ils prirent une très grande quantité de poissons; mais leur filet se rompa.

7. Alors ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils vinrent donc, et ils remplirent les deux barques de telle sorte qu'elles étaient près de couler à fond.

8. Ce que voyant Simon Pierre, il se jeta aux genoux de Jésus en disant : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pêcheur. »

9. Car la stupeur l'avait saisi, lui et tous ceux qui l'accompagnaient, à cause de la capture de poissons qu'ils avaient faite.

10. Il en était de même de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qui étaient les associés de Simon. Et Jésus dit à Simon : « Ne crains point, car désormais ce sont des hommes que tu prendras. »

11. Ayant donc ramené les barques à terre, et ayant tout quitté, ils le suivirent.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Pourriez-vous nous dire quand se passa ce qui est aujourd'hui raconté par S. Luc ?*

— Ce fut quelques mois seulement après le premier miracle de Jésus à Cana, en Galilée.

— *Voudriez-vous nous résumer en quelques mots ce qui avait suivi cette première manifestation de la puissance du Sauveur ?*

— Jésus était allé à Jérusalem pour la fête de Pâques et avait chassé une première fois du temple les vendeurs et les acheteurs. Puis après un court séjour en Judée où il commença son ministère de prédication, l'emprisonnement de saint Jean-Baptiste le décida à revenir en Galilée en passant par la Samarie, où il eut un entretien remarquable avec une femme de Sichar.

— *En Galilée, quel trajet suivit Jésus ?*

— De Sichar, il vint à Cana où il était déjà bien connu et où il reçut la visite d'un officier de Capharnaüm, qui venait lui demander la guérison de son fils. Puis il alla à Nazareth; mais ses compatriotes refusèrent de l'entendre et faillirent le précipiter du haut d'un rocher. Alors il se dirigea vers Capharnaüm, qui devint comme le centre de son action apostolique.

— *N'est-ce pas en allant de Nazareth à Capharnaüm qu'il eut l'occasion de rencontrer ceux qu'il appela à être ses premiers disciples ?*

— Jésus dut longer la rive orientale du lac de Génésareth et passer par Bethsaïde,

le pays natal des quatre pêcheurs que Jésus appela à sa suite. C'est donc aux débuts de son ministère de prédication en Galilée, et probablement dans la petite baie à l'entrée de laquelle était situé le petit village, que se passa le fait consigné par l'Évangéliste.

— *Pourriez-vous nous faire connaître un peu ce lac de Génésareth dont il est si souvent question dans l'Évangile ?*

— C'est une belle nappe d'eau, de forme à peu près ovale, orientée du nord au sud et alimentée par les eaux du Jourdain qui la traversent pour descendre ensuite par la Galilée et la Judée vers la mer Morte. Le lac a 21 kilomètres en longueur, 12 kilomètres dans sa plus grande largeur ; sa profondeur ne dépasse pas 50 mètres. Il est encaissé entre de hautes collines qui le bordent à l'est et à l'ouest. Ses eaux limpides sont très poissonneuses, mais elles sont souvent agitées par de fortes et subites tempêtes.

— *Pourquoi est-il si souvent fait mention de ce lac ?*

— Parce que le lac et ses environs fut le principal théâtre de l'action du Sauveur en Galilée ; aussi Jésus choisit-il les témoins de sa prédication surtout parmi les pêcheurs qui le fréquentaient.

— *Quels furent les premiers appelés ?*

— L'Évangile de ce jour nous en nomme trois : Simon Pierre, et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Il faut leur adjoindre un quatrième pêcheur que S. Luc indique vaguement en parlant des compagnons de Simon, mais que S. Matthieu et S. Marc désignent nommément ; c'est André, frère de Simon Pierre.

— *Ces deux derniers évangélistes n'ajoutent-ils pas encore d'autres détails au récit de S. Luc ?*

— Jésus vit Pierre et André jeter leur dernier coup de filet avant de descendre à terre pour laver et réparer leurs engins. Après avoir annoncé à Pierre qu'il serait désormais pêcheur d'hommes, il invita les deux frères à le suivre pour être formés à cette importante mission. Jacques et Jean, qui étaient dans une autre barque avec leur père et des hommes de service, furent ensuite appelés, et comme les deux premiers quittèrent tout pour suivre Jésus. (Cf. Mt., iv, 18-22 ; Mc., i, 16-20).

— *Ces pêcheurs n'étaient-ils pas déjà connus du Sauveur ?*

— Trois d'entre eux, Simon, André et Jean s'étaient déjà attachés à sa personne sur les bords du Jourdain et l'avaient accompagné aux noces de Cana, puis ils étaient retournés à leurs occupations. C'est à leur travail quotidien que Jésus les retrouva pour en faire ses disciples d'une manière définitive.

§ 2. — Explication du texte

— *Quel est le but du récit évangélique ?*

— Tous les détails fournis par S. Luc semblent avoir pour but de faire ressortir la mission qui sera confiée aux Apôtres et la part prépondérante que doit y avoir Simon Pierre.

— *A quoi se rattachent ces détails ?*

— A trois faits principaux : 1^o la prédication faite depuis le lac ; 2^o la pêche miraculeuse ; 3^o l'appel définitif des quatre futurs Apôtres.

1^o La prédication

— *Comment Jésus se trouvait-il sur les bords du lac ?*

— Il est probable que Jésus était arrivé la veille à Bethsaïde, qu'il avait passé la nuit chez quelqu'un de ces pêcheurs avec qui il avait fait connaissance sur les bords du Jourdain, et que dès le grand matin il les attendait sur le rivage, au retour de leur pêche nocturne.

— *La foule, elle aussi, s'empressait donc autour de Jésus à une heure bien matinale ?*

— Le désir d'entendre la parole de Dieu lui faisait rechercher avec ardeur celui qui la distribuait ; on se hâtait pour ne pas être trop éloigné du prophète et ne rien perdre de ses enseignements.

— *N'est-ce pas à dessein que l'Évangéliste nous montre cette foule avide d'entendre la parole de Dieu ?*

— Il nous indique par là les sentiments des premiers auditeurs de l'enseignement messianique. A leurs yeux, Jésus était plus qu'un de ces docteurs qu'ils avaient coutume d'entendre dans leurs synagogues ; c'était déjà un prophète qui parlait le langage divin.

— *Cette fois, les auditeurs arrivaient-ils bien nombreux ?*

— Non seulement ils venaient nombreux ; mais ils se précipitaient vers Jésus, chacun s'efforçant de devancer les autres pour mieux voir et mieux entendre le prophète.

— *Du rivage où il se tenait, Jésus pouvait-il se faire entendre de toute cette foule qui se pressait autour de lui ?*

— Entouré et pressé de toutes parts, Jésus n'aurait pu dominer toute cette masse de monde et ses paroles ne seraient parvenues qu'à ceux qui étaient les plus rapprochés. Une circonstance, en apparence fortuite, le servit à souhait. Deux barques de pêche venaient d'être amarrées. En montant sur l'une d'elles, il pouvait s'éloigner un peu sans être suivi, et ensuite se faire mieux entendre.

— *Quelle barque choisit-il de préférence ?*

— Ce fut celle de Simon. Après s'y être installé, il commanda au maître de la barque de

quitter un peu le rivage, puis, de la barque, il enseigna le peuple.

— *Ce choix n'avait-il pas une signification ?*

— Il indiquait déjà les vues particulières du Sauveur sur ce disciple ; c'était un présage de la primauté qu'il voulait lui donner dans l'Eglise.

— *Et en distribuant la vérité depuis cette barque, que voulait-il signifier ?*

— Il annonçait que plus tard, de cette Eglise qui serait la barque de Pierre, se ferait entendre la vérité à tous les siècles et à tous les peuples.

2° La pêche miraculeuse

— *Que fit Jésus quand il eut fini de parler ?*

— Il congédia le peuple, et s'adressant à Simon : « Avance en pleine mer, lui dit-il, et jetez vos filets pour pêcher. »

— *Quelle était son intention ?*

— Sans doute, il voulait magnifiquement récompenser le service qu'on lui avait rendu en laissant une barque à sa disposition ; mais surtout il désirait laisser dans l'âme de ses premiers disciples une impression profonde du discours qu'ils venaient d'entendre, et par un miracle les décider à le suivre.

— *A qui s'adresse-t-il pour préparer le prodige qu'il projette ?*

— C'est encore à Simon ; c'est lui qui dirigera la manœuvre pour la pêche que Jésus ordonne, comme plus tard il sera le chef unique de la pêche que l'Eglise devra faire dans l'humanité.

— *Que répondit Simon à l'ordre de Jésus ?*

— « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, sur votre parole, je jette le filet. » C'était un acte de soumission parfaite ; il s'explique par la haute idée que Pierre avait déjà de l'autorité et de la puissance de Jésus.

— *Voudriez-vous faire ressortir un peu les caractères de cette obéissance du futur Apôtre ?*

— Elle fut humble, confiante et prompte.

— *Comment fut-elle humble ?*

— Simon savait parfaitement que le grand jour est moins favorable que la nuit pour la pêche, et qu'il n'y avait point de poissons dans les parages, puisque son dernier coup de filet avait été infructueux comme tous les autres. Ses propres lumières lui prédisaient un insuccès ; il se soumet néanmoins à l'ordre qui lui est donné.

— *Comment fut-elle confiante ?*

— En disant au Sauveur que c'est sur sa parole qu'il jette le filet, il n'indique pas seulement qu'il obéit parce que le Maître vient de commander ; il s'appuie sur l'ordre qu'il vient de recevoir pour espérer que son travail sera plus fructueux que celui de la nuit.

— *Montrez que Simon obéit en outre avec promptitude ?*

— Simon ne délibère point avec ses gens. A peine a-t-il achevé de parler que lui et ses hommes jettent le filet, sans attendre du Sauveur ni explication, ni nouveaux ordres, ni même assurance quelconque.

— *Quelle fut la récompense de cette obéissance ?*

— A peine eurent-ils jeté le filet qu'il se remplit de poissons. La pêche fut si abondante que le filet menaçait de se rompre et que les hommes de la barque durent appeler à leur aide les compagnons qui étaient au rivage dans la seconde barque. Les deux nacelles furent remplies de telle sorte qu'elles étaient sur le point d'enfoncer.

— *Quelle impression produisit sur les Apôtres un résultat si merveilleux ?*

— Une pêche abondante, c'est le vœu des pêcheurs. En comblant les désirs de Simon et de ses associés au delà de leurs espérances, Jésus excitait en eux la plus vive reconnaissance.

— *Mais cette reconnaissance n'était-elle pas dominée par un autre sentiment ?*

— Les pêcheurs des deux barques comprirent fort bien ce qu'il y avait de surhumain dans un événement aussi inattendu ; leur étonnement fut si profond qu'il les jeta dans la stupeur.

— *Et pourquoi ?*

— Ces hommes, qui abandonnés à leurs seuls efforts n'avaient rien pu faire pendant une nuit de travail, furent frappés de cette puissance qui commandait aux poissons et les réunissait instantanément là où elle le voulait.

— *Et la conclusion ?*

— C'est Simon qui la tire au nom de tous ses compagnons : celui qui venait de lui commander de jeter le filet était bien le Seigneur souverain à qui toute créature obéit et devant qui rien d'imparfait ne peut paraître. « Seigneur, dit-il à Jésus, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pêcheur. »

3° L'appel définitif

— *Comment Jésus répondit-il à cet acte de reconnaissance, de foi et d'humilité ?*

— Le moment était venu pour le Sauveur de dévoiler tout le mystère symbolisé par cette pêche miraculeuse. Ces pêcheurs qui, sur son ordre et par sa puissance, venaient de faire une pêche extraordinaire, devaient plus tard pêcher non plus des poissons, mais des hommes.

— *A qui Jésus annonce-t-il et promet-il tout d'abord cette étonnante mission ?*

— C'est à Simon. « N'aie point peur, lui

dit-il, car désormais ce sont des hommes que tu prendras. »

— *Mais les trois compagnons de Simon ne seront-ils pas aussi pêcheurs d'hommes ?*

— Eux aussi doivent l'être ; et pour les former à cette importante fonction, Jésus les appelle à sa suite : « Venez à moi, leur dit-il, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Mais le Sauveur ne les invite à le suivre qu'après s'être adressé en premier lieu et personnellement à Simon.

— *Quelle est la conséquence de cette dernière remarque ?*

— C'est que Simon sera le premier pêcheur d'hommes, et que les autres ne le seront qu'après lui et sous sa conduite.

— *Comment les futurs apôtres répondirent-ils à l'invitation pressante que Jésus leur faisait de le suivre ?*

— Immédiatement et sans hésitation, ils ramènent leurs barques à bord ; les deux fils de Zébédée laissent leur père avec ses compagnons ; tous abandonnent leurs nacelles, leurs filets, même le poisson qu'ils ont pris, et s'attachent au Maître pour ne plus le quitter.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Qu'est devenue la nacelle de Simon ?*

— Selon la prédiction et la promesse du Sauveur, elle est devenue l'Eglise que l'on appelle encore aujourd'hui la *barque de Pierre*, parce qu'elle est gouvernée par les successeurs du pêcheur galiléen.

— *Et les compagnons de Simon, qui sont-ils ?*

— Ce sont les Evêques ; ils ont succédé à ceux que Jésus appela à sa suite pour les former à la pêche spirituelle des âmes.

— *Quelle première analogie y a-t-il entre la barque de l'Eglise et la barque de Simon ?*

— Dans l'Eglise, comme dans la barque de Simon, Jésus a pris place pour faire entendre la vérité à toutes les générations ; il a dit en effet aux apôtres : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

— *L'Eglise est donc le siège et le centre de la vérité ?*

— Oui, et Jésus y distribue toujours cette vérité, surtout par la voix du Pontife Romain.

— *Ne devons-nous pas dès lors imiter les foules qui s'empressaient autour du Sauveur ?*

— Plutôt que de lire ou d'entendre des choses futiles, dangereuses ou mauvaises, nous devons nous montrer avides des enseignements que l'Eglise distribue.

— *Comment devons-nous donc recevoir l'enseignement divin qui nous vient de l'Eglise ?*

— Il faut l'écouter avec amour, empressé-

ment, docilité et reconnaissance. Quel qu'en soit l'organe, c'est toujours la même parole divine qui attirait et captivait les auditeurs de Galilée.

— *Mais la barque de Pierre, qui était une chaire de vérité, était aussi une barque de pêche. En est-il de même de l'Eglise ?*

— Oui, les pêcheurs galiléens ont commencé cette pêche spirituelle dont Jésus les a chargés, elle continue dans l'Eglise et s'y perpétuera jusqu'à la fin des temps.

— *N'y a-t-il pas cependant une différence entre la pêche qui se fit sur le lac et celle qu'elle symbolisait ?*

— Les pêcheurs de Galilée prenaient des poissons pour les faire mourir et s'en nourrir ; l'Eglise, au contraire, s'ingénie à capturer les hommes pour leur donner la vie ; Jésus promet en effet aux futurs pêcheurs qu'il prépare, un butin vivant.

— *A part cette différence, la pêche spirituelle qui s'accomplit à travers l'humanité n'est-elle pas aussi merveilleuse que celle de la mer de Galilée ?*

— On peut dire qu'elle est un perpétuel miracle, plus étonnant que celui dont Jésus favorisa ses premiers disciples.

— *Pourquoi ?*

— C'est qu'au point de vue purement humain, rien n'attire aux filets de l'Eglise. La sagesse humaine est obligée d'incliner son orgueil devant ses dogmes, et le monde trouve dans sa morale une sévérité qui répugne à ses passions.

— *Et cependant ?*

— Malgré ce peu d'attraits, les habitants de l'Ancien et du Nouveau Monde se sont réunis dans les filets mystérieux que l'Eglise tend d'un bout du monde à l'autre ; et chaque jour, de nouvelles captures se font qui la dédommagent amplement du menu fretin qui parfois s'échappe.

— *Mais comment s'accomplit cette pêche à l'humanité ?*

— Comme la pêche sur le lac de Génésareth. Selon l'ordre qu'ils en ont reçu, les pêcheurs évangéliques jettent le filet de la bonne doctrine et multiplient les industries que leur suggère le zèle apostolique ; mais c'est Jésus qui par sa grâce fait entrer dans la barque.

— *Quels sont alors nos devoirs ?*

— Comme la pêche divine a pour but de nous donner la vie et de nous conduire au port du salut, nous devons remercier Dieu d'être du nombre des privilégiés qui dès leur naissance sont entrés dans la barque de l'Eglise, et faire en sorte de n'en être jamais exclus.

— *Mais les aides qui accompagnaient les pêcheurs ne nous indiquent-ils pas que nous aussi nous devons nous intéresser à la pêche apostolique ?*

— Sans aucun doute. Il faut des pêcheurs, nous devons en procurer ; il leur faut des secours temporels, nous devons leur en donner ; il leur faut l'assistance divine, nous devons la demander pour eux.

— *Comment procurer des pêcheurs apostoliques ?*

— Ceux à qui Jésus fait entendre sa voix pour les appeler à être pêcheurs d'hommes, doivent se montrer dociles et empressés comme les quatre pêcheurs de la Galilée. Ceux que Jésus n'appelle pas ont à contribuer à la formation des futurs apôtres par leurs prières et leurs aumônes.

— *Quelles sont les œuvres qui procurent l'assistance temporelle à ceux qui sont pêcheurs d'âmes ?*

— Ce sont en particulier les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et d'une manière générale toutes celles qui s'occupent de la propagation de l'Evangile et de la conservation de la foi. Nous devons tenir à honneur d'en faire partie et de leur donner notre obole, en particulier au Denier du culte.

— *Que faire pour obtenir l'assistance divine sans laquelle tous les efforts des pêcheurs évangéliques demeureraient infructueux ?*

— Il faut demander à Dieu, non seulement de multiplier les ouvriers de l'Evangile, mais encore de rassembler dans l'Eglise toutes les nations, et d'y faire rentrer celles qui ont eu le malheur de s'en séparer. Cette œuvre d'apostolat par la prière et les bonnes œuvres est instamment recommandée par le Souverain Pontife, qui tient entre ses mains le gouvernail de la barque divine.

XXXIX

5^e Dimanche après la Pentecôte

LA CONCORDE FRATERNELLE

*Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(v, 20-24)*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

20. « Si votre justice n'est pas plus complète que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

21. « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : « Tu ne tueras point, et celui qui tuera sera passible du jugement. »

22. « Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sera passible du jugement. Celui qui aura dit à son frère : *Raca*, sera traduit devant le Conseil, et celui qui lui aura dit : *Fou*, sera passible du feu de la géhenne.

23. « Si donc tu offres ton présent à l'autel, et que là tu te rappelles que ton frère a quelque chose contre toi,

24. « Laisse ton présent là devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, en revenant, tu offriras ton présent. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Le texte que l'on vient de lire n'indiquet-il pas le but que Jésus s'est proposé en parlant ainsi à ses disciples ?*

— Les premières paroles montrent que Jésus veut réformer la manière dont les Scribes et les Pharisiens entendaient et pratiquaient la loi de Moïse, et donner une intelligence plus complète des préceptes divins.

— *Qu'en concluez-vous ?*

— J'en conclus que Jésus y poursuit le but qu'il s'est proposé en venant en ce monde, de ne point abolir la loi, mais de la compléter en lui donnant toute sa perfection.

— *Alors cet enseignement du Sauveur se rattacherait au programme de vie chrétienne qu'il donna sur la montagne des Béatitudes ?*

— Oui, l'Evangéliste nous le donne en effet comme ayant été prononcé sur cette montagne. C'est même par cet enseignement pratique de la douceur et de la charité que commence la réforme de la morale antique et l'exposé de la morale chrétienne.

— *Il y a donc là une de ces règles de conduite desquelles il n'y a rien à retrancher ?*

— Oui, Jésus vient en effet de déclarer que, de la loi divine telle qu'il va l'expliquer, on ne peut supprimer le plus minime des préceptes sans être regardé comme le dernier dans le royaume des cieux.



§ 2. — Explication du texte

— *Quel est l'objet général de l'enseignement contenu dans le texte que nous avons à expliquer ?*

— Le Sauveur y expose la manière de pratiquer la douceur et d'avoir la concorde avec le prochain ; c'est une partie de la justice que l'on doit exercer à l'égard d'autrui et dont l'obligation est renfermée dans le cinquième précepte du Décalogue.

— *Comment le Sauveur développe-t-il son idée ?*

— Il pose d'abord en principe général que ses disciples ne doivent pas se contenter de la justice des Scribes et des Pharisiens ; puis il leur dit qu'ils doivent pratiquer d'une manière plus parfaite tout d'abord le cinquième commandement de la loi.

— *Donne-t-il en cet endroit toute l'interprétation chrétienne de ce commandement ?*

— Non ; il s'arrête à l'idée de concorde, et il indique ce qu'il faut faire et éviter pour accomplir ce précepte particulier de la charité, qui est aussi un précepte de justice.

— *Combien donc peut-on distinguer de parties dans ce passage évangélique ?*

— On peut y distinguer trois parties : 1^o l'insuffisance de la justice des Scribes et des

Pharisiens ; 2^o les excès à éviter parce qu'ils troublent la concorde ; 3^o ce qu'il faut faire pour la rétablir quand elle est troublée.

1^o Insuffisance de la justice des Scribes et des Pharisiens

— *Les Evangiles nous parlent souvent des Scribes et des Pharisiens ; ne serait-ce pas ici l'occasion de nous les faire connaître un peu ? Et d'abord, dites-nous quelle est l'origine des Pharisiens ?*

— Les Pharisiens remontent à l'époque qui suivit le retour de la captivité de Babylone. Pour se prémunir contre l'influence idolâtrique des Gentils auxquels ils se trouvaient mêlés, les Juifs qui voulaient rester fidèles formèrent une association dont les membres devaient scrupuleusement se tenir à l'écart des étrangers et de tous ceux qui n'adoraient pas le vrai Dieu. De là leur nom de *Pharisiens* ou *séparés*.

— *Ces Juifs, fidèles observateurs de la loi, étaient-ils donc blâmables de s'associer ainsi ?*

— Non, leur but au contraire était très louable ; ils voulaient conserver dans toute son intégrité le code divin que Moïse leur avait donné et qui était leur code national. En s'unissant pour se garantir de toute idolâtrie, ils se proposaient aussi de s'exciter mutuellement à accomplir exactement toute la loi.

— *Comment se fait-il alors que Jésus ait si souvent à leur adresse des paroles de blâme ?*

— Les Pharisiens, exagérant l'idée d'où était née leur association, étaient devenus une secte qui s'imposait par ses prétentions orgueilleuses et affectait un exclusivisme dédaigneux et rebutant pour tous ceux qui lui étaient étrangers.

— *Ne pouvait-on pas leur reprocher autre chose encore que cet orgueil et ce dédain ?*

— Sous prétexte de mieux observer et de mieux faire observer la loi, ils l'avaient surchargée d'une multitude de pratiques extérieures très onéreuses, souvent futiles ou superstitieuses, auxquelles ils attachaient plus d'importance qu'à la loi elle-même.

— *Comment dès lors observaient-ils la loi et voulaient-ils qu'on l'observât ?*

— Ils se faisaient gloire d'être fidèles à toutes les observances qu'ils y avaient ajoutées. Quant à la loi, ils n'en accomplissaient que les œuvres apparentes, négligeaient toutes ses autres prescriptions et ne s'occupaient nullement d'en pratiquer l'esprit.

— *Et les Scribes, qu'étaient-ils ?*

— Comme leur nom l'indique, c'étaient tous ces hommes qui passaient leur vie à étudier et à expliquer la Loi et les Prophètes ; ils étaient les savants d'Israël, ses docteurs souvent interrogés et toujours écoutés.

— *Méritaient-ils la confiance que le peuple avait en eux ?*

— Nullement ; généralement ils appartenaient à la secte des Pharisiens, et leur enseignement était imbu du même esprit.

— *Par suite, que pouvaient-ils bien enseigner ?*

— Au lieu de donner de la loi un enseignement exact et substantiel, ils préféraient discuter longuement sur les pratiques encombrantes qui étaient entrées dans les traditions pharisaïques, ou sur les arides et futiles discussions des docteurs qui les avaient précédés.

— *Faut-il s'étonner dès lors que Jésus trouve leur justice, autrement dit leur manière d'observer la loi, tout à fait insuffisante ?*

— Point du tout ; il ne pouvait pas laisser les foules sous la domination de ces faux docteurs, et c'est pourquoi, avant d'expliquer les détails de la morale que devront observer ses disciples, il déclare que celui qui se contenterait d'imiter les Scribes et les Pharisiens, ne pourrait pas entrer dans le royaume des cieux.

— *Se contente-t-il de mettre en garde ses auditeurs contre leur funeste influence ?*

— Non, l'insuffisance de la vertu pharisaïque l'amène à préciser ce que ces esprits orgueilleux auraient dû trouver dans la loi, s'ils l'eussent comprise, et à compléter la Loi elle-même.

2^o Ce qu'il faut éviter pour avoir la concorde

— *Par quel commandement commence-t-il ?*

— Par le cinquième. Jésus rappelle en quels termes il a été donné aux anciens Israélites : « Tu ne tueras pas. »

— *Qu'était-il défendu par là ?*

— La loi défendait expressément l'homicide ; mais comme elle n'interdisait pas formellement ce qui peut le provoquer ou le préparer, dans le monde juif on ne se préoccupait guère des causes qui peuvent amener des rixes sanglantes et mortelles.

— *Ne devait-on pas cependant distinguer entre homicide volontaire et homicide involontaire ?*

— Les prescriptions mosaïques (Nomb., xxv, 11-34 ; Deut., xix, 3-12) obligeaient à ne pas confondre l'homicide involontaire, qui pouvait compter sur la protection des villes de refuge, avec l'homicide volontaire, à qui cette protection était refusée. Par suite, quand un homme avait tué son semblable, généralement il y avait enquête et jugement.

— *A quel tribunal le cas était-il soumis ?*

— Au tribunal des Juges ou du Jugement. Etabli à la porte de chaque ville, ce tribunal avait dans ses attributions les causes légères, et même certaines causes capitales, comme l'homicide.

— *Vous comprenez maintenant pourquoi Jésus-Christ rappelle que celui qui tuait quel-*

qu'un était passible du jugement. Mais qu'a-t-il ajouté-t-il immédiatement ?

— Après avoir rappelé la loi mosaïque, il prend le ton du législateur qui modifie un précepte déjà existant ou impose un nouveau commandement, et il déclare que l'interdiction de l'homicide va plus loin que ne l'indique la lettre de la loi antique.

— Que défendra donc désormais le cinquième commandement ?

— Il défendra tout ce qui peut, même de loin, préparer l'homicide en troublant le bon accord. La colère que rien ne justifie et les paroles offensantes sont expressément interdites.

— Cette addition faite à la loi mosaïque est-elle bien importante ?

— Oui ; on peut se rendre compte de l'importance que Jésus y attache par les différentes juridictions auxquelles il défère ces fautes intérieures ou extérieures dont le judaïsme ne s'occupait pas. La moindre ressortit du tribunal qui devait juger l'homicide.

— Et quelle est cette faute que Jésus soumet au tribunal du jugement ?

— C'est la colère intérieure. Jésus indique ainsi combien est coupable à ses yeux celui qui s'irrite contre son frère, lors même qu'il n'aurait qu'un accès passager de mauvaise humeur. A plus forte raison condamne-t-il celui dont la colère devient une haine permanente.

— Est-ce en réalité le tribunal juif qui devait juger cette faute ?

— Non, il intervient ici comme moyen de comparaison. Il figure le tribunal du Souverain Juge où la colère et la haine seront examinées avec la même sévérité que l'homicide, parce qu'elles en sont la cause première.

— Mais toute colère sera-t-elle condamnée de la même manière ?

— De même que le tribunal juif pouvait absoudre l'accusé s'il était innocent, ou le condamner, selon sa culpabilité, soit à la mort, soit à une peine plus légère, ainsi Dieu jugera et condamnera la colère selon qu'elle le mérite.

— Même sous la loi nouvelle, la colère n'est donc pas toujours une faute grave ?

— Non. Il y a la colère que légitiment de bons motifs, comme l'indignation que l'on conçoit contre le péché ; il y a celle qu'un volontaire imparfait excuse en partie, ou qui étant réfléchie ne veut pas nuire gravement ; il y a la colère qui rêve de sérieuses vengeances. La première ne sera pas condamnée, la seconde aura son châtement, mais un châtement moins rigoureux que la dernière, dont la peine sera la mort éternelle.

— Si la colère intérieure doit être jugée avec tant de sévérité, ne doit-on pas éviter avec

plus de soin encore celle qui se produit au dehors par des manières offensantes ?

— C'est bien l'enseignement du Sauveur ; à ses yeux celui qui laisse éclater sa colère est plus coupable que celui qui la contient, car il défère au grand Conseil celui qui jette à la face du prochain le mot *Raca*.

— Savez-vous le sens de ce mot Raca ?

— Il signifie un homme pauvre ou dénué d'esprit, ou bien encore un homme méprisable. C'était le terme par lequel les Juifs exprimaient le plus ordinairement leur impatience ou leur dédain ; Jésus le cite comme exemple de parole blessante.

— Et qu'était-ce que le Grand Conseil qui devait juger cette parole de mépris ?

— C'était le Sanhédrin. Ce tribunal suprême composé de 72 juges siégeait à Jérusalem et connaissait des causes dont la gravité dépassait la compétence du tribunal du Jugement.

— Quelle autre tribunal figure-t-il ?

— C'est encore le tribunal de Dieu, où la colère qui par des mots blessants commence à nuire effectivement au prochain, sera considérée comme plus grave que celle qui se contient, et châtiée plus sévèrement.

— Et quand la colère va jusqu'aux paroles gravement injurieuses ?

— Alors elle n'est plus excusable. Avant toute enquête ou jugement, « celui qui traite son frère de fou est passible du feu de la Géhenne. »

— Est-ce donc une grave injure que de traiter quelqu'un d'insensé ?

— Oui, c'est lui enlever sa dignité humaine. Chez les Juifs en particulier, c'était une souveraine injure, car, dans le langage de la Sainte Ecriture, la folie désigne ce qu'il y a de pire comme immoralité ou impiété.

— Jésus-Christ n'entend-il condamner que cette parole injurieuse ?

— Il la donne comme exemple d'expression absolument condamnable ; mais avec elle, il condamne et réproouve toutes invectives ou manières violentes qui font un tort considérable à l'honneur et à la réputation du prochain.

— Savez-vous ce qu'était la Géhenne ?

— C'était une vallée longeant le mur méridional de Jérusalem dans la direction du couchant ; on l'appelait vallée de Hinnoh, en hébreu *Ghê-Hinnoh*, d'où son nom *Géhenne*.

— Pourquoi l'appelle-t-on Géhenne de feu ?

— Cette vallée était devenue abominable depuis que des Juifs idolâtres, imitant les Gentils, y avaient brûlé des enfants en l'honneur de Moloch ; on en avait fait une sorte de voirie ; les immondices de la ville y étaient accumulées pour être consumées dans des brasiers constamment actifs, et les criminels condamnés au feu y subissaient leur supplice.

— *Que symbolisait cette vallée horrible ?*

— Elle symbolisait les flammes de la justice divine, et surtout l'enfer dont le feu ne s'éteint jamais. Jésus faisait ainsi entrevoir le châtement terrible que Dieu réserve à la colère, quand elle se manifeste par des paroles ou des actes gravement injurieux.

— *Pourquoi cette sévérité de la loi nouvelle ?*

— C'est que, reposant entièrement sur la charité, elle a, à l'égard de cette vertu fondamentale, des exigences que ne connaissait pas la loi antique, basée plutôt sur la crainte.

3° Ce qu'il faut faire pour rétablir la concorde

— *A quoi le Sauveur, nous oblige-t-il donc tout d'abord ?*

— Il nous fait un précepte d'éviter avec soin tout ce qui, dans nos sentiments intérieurs, nos actes ou nos paroles, blesserait la charité en nuisant aux bons rapports que nous devons avoir avec tous.

— *Et quand la bonne harmonie a été troublée, que faut-il faire ?*

— La conclusion toute naturelle est qu'il faut la rétablir. Jésus donne cette obligation comme une conséquence des sanctions qu'il vient d'édicter, et il l'appuie d'un nouveau motif.

— *Quel est ce motif ?*

— C'est qu'il est impossible d'avoir la paix avec Dieu; si on ne l'a d'abord avec le prochain; une bonne œuvre, même une offrande faite à l'autel, ne saurait lui être agréable, si elle n'est précédée d'une réconciliation.

— *Comment doit se faire cette réconciliation ?*

— Si la bonne harmonie n'a été troublée que par des sentiments de colère ou de haine, il suffit de les faire disparaître du fond de son cœur. Mais si le prochain a à se plaindre de certains procédés, il faut alors une démarche pour les réparer et en détruire les mauvais effets.

— *Qu'y a-t-il donc à faire quand on a nui à la réputation du prochain ?*

— Il faut faire tout ce qui est possible pour le rétablir dans le degré d'estime et de considération où il était.

— *Et quand on l'a outragé ou offensé en quelque manière ?*

— On doit l'apaiser en lui donnant satisfaction.

— *La loi de la concorde ne va-t-elle pas plus loin ?*

— Si vous savez que le prochain a quelque chose contre vous, lors même que vous ignorerez le grief qu'il peut vous reprocher, vous ne devez rien négliger pour dissiper ses préventions, détruire ses soupçons, lui faire les excuses nécessaires et arriver ainsi à une entente cordiale.

— *Est-il nécessaire que la réconciliation soit effective ?*

— Non, car le prochain peut la refuser par mauvais vouloir; c'est pourquoi Jésus prescrit seulement de faire le nécessaire pour l'obtenir. Mais c'est seulement quand la démarche a été faite dans toute la mesure du possible, que l'on peut en toute confiance revenir à l'autel pour faire son offrande.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Voudriez-vous résumer tout ce qui vient d'être dit ?*

— 1° Notre-Seigneur veut que la simple colère intérieure soit jugée aussi sévèrement que les Pharisiens jugeaient l'homicide.

2° Il veut qu'une parole ou un acte capable de blesser le prochain soit regardé comme un de ces grands crimes qui étaient réservés au Sanhédrin.

3° Il veut qu'une parole renfermant une grave injure soit considérée comme une faute que la justice humaine est impuissante à punir.

4° Il veut enfin une réconciliation sincère quand la paix avec le prochain a été troublée.

— *Quelle résolution faut-il donc prendre ?*

— Pour pouvoir redire à Dieu tous les jours et en toute confiance : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé, » nous étoufferons dans notre cœur tout sentiment de haine ou de rancune, et selon la recommandation de l'Apôtre, nous ferons en sorte que jamais le soleil ne se couche sur notre colère. (Eph., iv, 26).

POUR LE PREMIER VENDREDI

XIX

LE SACRÉ-CŒUR ET L'APOSTOLAT

Mes frères,

Le mystère de la Visitation de la Sainte Vierge, que nous célébrerons demain, est un modèle achevé de l'action du Sacré-Cœur sur les âmes qui s'abandonnent à lui, et de la fidélité avec laquelle ces âmes doivent suivre les inspirations du Sacré-Cœur.

Adorons tout d'abord ce divin Cœur se dérochant à tous les regards dans ce tabernacle très pur et très saint qu'était le sein de la B. Vierge Marie. Là, ignoré des hommes, connu seulement de Dieu, des anges et d'une âme choisie, il prélude à la vie méconnue et pourtant si féconde qu'il mènera plus tard sur nos autels. Alors, comme à présent, il rend

à Dieu le Père les hommages de la plus profonde adoration et supplée ainsi à l'indifférence de l'humanité pour son Créateur et pour son Maître ; en même temps il agit sur les âmes fidèles dont la Sainte Vierge, sa mère, fut l'admirable modèle.

Méditons pendant quelques instants ce mystère de la Visitation ; il nous enseignera :

1^o Comment le Sacré-Cœur dirige les âmes qui se dévouent à lui ;

2^o Comment ces âmes doivent lui obéir ;

3^o Comment, de cette collaboration du Sacré-Cœur et des âmes fidèles, naissent de grands fruits de salut.

I

Quand la pensée chrétienne se reporte sur le temps béni qui s'écoula depuis l'Annonciation jusqu'à Noël, elle ne sait comment admirer l'union ineffable qui s'était établie entre le Cœur sacré de Jésus et le Cœur immaculé de Marie. Qui pourrait dépeindre l'admirable spectacle que donnaient aux anges ces deux cœurs si parfaitement faits pour se comprendre et pour s'aimer ? De quelles félicités et de quelles lumières le cœur du Fils devait-il remplir le cœur de la Mère ! S. François de Sales emploie la très heureuse comparaison d'un globe de cristal qui, frappé par les rayons du soleil, les réfléchit avec tant d'éclat qu'on dirait un autre soleil.

Pour la Vierge, c'était sans doute le paradis qu'elle avait ainsi dans son cœur. Elle possédait, elle aimait son Dieu. Si la simple approche de Jésus suffisait pour faire tomber en extase l'âme des saints, celle de cette Mère incomparable ne devait-elle pas être plongée dans une extase perpétuelle ?

Il semblerait, mes frères, qu'un tel bonheur n'avait pas besoin d'autre chose et qu'il se suffisait bien à lui-même. Nous eussions certainement ainsi pensé. Quand on est heureux, qu'importe tout le reste ?

Mais le Fils de Dieu, lui aussi était heureux au sein de l'adorable Trinité ; et pourtant, parce que Dieu est amour, il est venu sur la terre pour sauver les hommes. Jésus de même ne veut pas que sa mère se renferme dans sa félicité ; il ne faut pas qu'elle garde pour elle seule la présence de son Dieu, et c'est pour cela qu'il lui inspire la pensée d'aller visiter sa vénérable parente Elisabeth.

C'est que l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu. « Celui qui n'a pas de zèle, a dit un Saint Père, c'est qu'il n'aime pas. » Quand on a Dieu en soi, ce n'est pas pour se le réserver, c'est pour le donner. Tous les apôtres ont été des saints. Tous les saints ont été des apôtres. Jésus ne forme les âmes qui se livrent à lui que pour les employer au salut des autres. Telle est la loi du Sacré-Cœur.

II

Comment devons-nous obéir à cette loi de l'amour qui veut se répandre ? — Contemplons maintenant la conduite de la Sainte Vierge, nous y verrons comment il faut obéir aux inspirations du Sacré-Cœur.

Elle aurait bien des raisons pour se dispenser d'accomplir la mission que lui propose son Fils et son Maître.

D'abord, la fatigue. Il y a cinq jours de marche de Nazareth à Hébron. Et puis le chemin sera rude, car il lui faudra gravir des sentiers montagneux. Il lui coûte de quitter la douce maison de Nazareth. — Ensuite, il lui faudra braver les coutumes juives, si sévères pour les fiancées. — Enfin, elle devra faire litière de son amour-propre en acceptant de se déranger, elle qui est la mère du Rédempteur, et qui, par cette dignité unique, domine toute autre créature.

La Vierge ne s'arrête pas un instant à ces pensées personnelles. L'inspiration a parlé. Elle part...

De même, les âmes qui veulent être fidèles au Sacré-Cœur et à son action divine, auront à surmonter bien des obstacles. Il leur faudra renoncer à leur tranquillité, affronter bien des fatigues, braver le respect humain et l'opinion publique qui les jugera d'autant plus sévèrement que leurs vues seront plus droites, fouler aux pieds leur amour-propre, se faire les servantes des âmes qu'elles voudront sauver, subir leurs caprices et quelquefois même leurs injures. Que de raisons d'hésiter à entreprendre l'œuvre proposée par Jésus !

Mais non ! il ne faut point balancer. Nous ne nous appartenons pas. A l'exemple de la Vierge bénie, répondons à l'appel du Sacré-Cœur, et puisqu'on ne l'aime pas si l'on ne cherche pas à le faire aimer, soyons prêts à tout, pour lui gagner des âmes !

III

Les fruits de cette collaboration de Jésus avec ses serviteurs sont tellement beaux qu'ils ne tardent pas à consoler de tout ce qu'il faut souffrir pour travailler avec Lui.

Voyez la Sainte Vierge. A peine a-t-elle passé dans la demeure d'Elisabeth, que le Précurseur est sanctifié, que l'épouse de Zacharie la salue en termes pleins d'admiration, et que Marie elle-même fait entendre ce sublime cantique qui s'appelle le *Magnificat*.

De même en est-il lorsque nous nous livrons, sur l'appel du Sacré-Cœur, à la mission si douce d'aimer nos frères et de les sauver. Nous ne sommes rien que misère et néant ; mais de cette misère et de ce néant, Dieu se sert pour sanctifier les âmes. Il communique à nos prières, à nos paroles, à nos

exemples, à nos moindres actes, une vertu souveraine qui porte la paix dans les cœurs les plus troublés et ramène à Dieu les esprits les plus égarés.

Et alors ces âmes nous saluent avec reconnaissance. Ecoutez-les redire, en les changeant un peu, les paroles d'Elisabeth : « Soyez bénis entre tous, vous qui m'avez redonné à Dieu, à ce Jésus qui est en vous et qui doit être éternellement béni. »

Et alors, ne vous étonnez plus que les âmes apostoliques redisent le *Magnificat* des conversions obtenues. Ah ! puissions-nous avoir la joie de le redire souvent !

Telles sont, mes frères, les pensées que nous suggère le mystère de la Visitation méditée aux pieds du Sacré-Cœur. Aurions-nous le triste aveuglement de repousser tant de grandeur et tant de gloire en fermant l'oreille aux inspirations de Jésus ? Gardons-nous d'un tel malheur, et pour cela, aujourd'hui et demain, prions bien ce divin Maître afin qu'il nous accorde la grâce de répondre avec empressement à ses moindres appels ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXIV

LA GROTTTE DU « CREDO »

I

« Nous tenons de nos Pères, dit le prêtre Rufin, qui vivait au temps de S. Jérôme, qu'après l'Ascension, le Saint-Esprit étant descendu en langues de feu sur les Apôtres, il leur fut commandé par le Seigneur d'aller prêcher aux diverses nations. Avant de se séparer, ils rédigèrent en commun une règle pour leur futur enseignement, afin de ne pas exposer une croyance différente à ceux qu'ils appelleraient à la foi du Christ. S'étant donc réunis, et pleins du Saint-Esprit, ils se communiquèrent leurs sentiments, composèrent cet abrégé des vérités qu'ils devaient annoncer et résolurent qu'on le donnerait comme règle aux croyants¹. »

Cette tradition de l'Eglise d'Aquilée, nous la retrouvons également à Milan, exposée ainsi par saint Ambroise : « Les douze Apôtres, comme des ouvriers habiles, s'entendirent pour fabriquer la clef. J'appelle *clef* ce Symbole qui ouvre les ténèbres du démon pour que la lumière du Christ y pénètre². »

C'est donc à Jérusalem que les Apôtres ont

composé leur *Crede*, avant leur dispersion. Ce point est hors de controverse, écrivait Quaresmius, Custode de Terre Sainte en 1630, « mais il n'en est pas de même, ajoutait-il, du lieu particulier de la composition du Symbole des Apôtres. »

Il déclare qu'il a trouvé deux opinions. La première prétend que les Apôtres se rassemblèrent au Cénacle : « Ainsi pense Adrichonius dans sa *Description de Jérusalem*. » La seconde affirme qu'ils se rendirent sur le mont des Oliviers. « On montre le lieu même à trois portées de flèche au-dessus de l'endroit où le Christ pleura sur la cité, en un petit plateau quelque peu élevé d'où l'on peut voir aisément Jérusalem. »

Il fait sienne cette dernière opinion, pour deux raisons :

La première est que c'est la tradition commune en ce pays, comme le prouve la permanence des monuments élevés par les chrétiens qui y bâtirent jadis dans ce but une belle église, sous le vocable de saint Marc évangéliste, ainsi que je l'ai trouvé dans un vieux manuscrit sur les Lieux Saints. Le Frère Anselme le mentionne également. Et l'on voit encore maintenant les fondements assez considérables et les ruines de cette église.

En dessous se trouve, taillée dans le roc de la montagne, une belle et longue citerne, ayant, pareillement taillées dans le roc, douze petites niches ou arcades en mémoire des douze Apôtres, qui ensemble y réunirent les eaux salutaires de la céleste doctrine dont le monde entier devait être désaltéré. On y descend par une porte étroite qui regarde la ville.

La seconde raison c'est que, au temps où les Apôtres composèrent le *Crede*, ils étaient persécutés par le roi Agrippa et par les Juifs. Pour ce motif, comme en leur maison et sur le mont Sion, lieu de leurs réunions habituelles, ils ne pouvaient demeurer tout à fait en sûreté, notre piété peut facilement croire qu'ils se choisirent, dans le dessein de condenser la doctrine catholique, un lieu plus éloigné des périls et du tumulte des hommes, tel que l'endroit dont nous parlons.

D'autant plus que s'ils savaient que la loi devait sortir de Sion, ce qui par ailleurs fut accompli... soit à la Cène, ... soit à la Pentecôte, les Apôtres savaient également que la parole de Dieu n'est pas enchaînée, et que la Sainte Montagne des Oliviers avait été choisie par Notre-Seigneur comme théâtre de divers mystères et spécialement de son enseignement céleste, comme nous l'avons déjà indiqué.

C'est l'endroit qu'on appelle aujourd'hui la *Crypte du Crede*, tout à côté du *Pater*, ainsi désigné parce que Notre-Seigneur aurait enseigné une seconde fois, là, en face du Temple de Jérusalem, le *Pater* à ses Apôtres : comme s'il eût voulu, du haut de cette montagne qui domine la cité, dresser la loi nouvelle, jeune et toute de miséricorde, en face de la loi ancienne, rigide, agonisante et appelée à disparaître bientôt.

« Le lieu du *Pater*, indiqué par l'ancienne tradition, dit le Frère Liévin, se trouve à l'angle sud-ouest, à l'intérieur du cloître. En sortant du cloître, à la distance de 75 mètres et près de l'angle de la cour de l'établissement,

¹ Rufin, *Comment. in Symbolum*.

² Orat. 38.

on entre par une porte donnant sur un escalier de dix-huit marches, pour aller visiter le lieu où, d'après une tradition, les Apôtres composèrent le *Credo*¹.»

II

Dans cette grotte vénérable que les Musulmans transformèrent en citerne, Jésus se retirait souvent avec ses disciples. Saint Arculphe en 670 y a vu quatre tables de pierre. « L'une située à l'intérieur, dit-il, près de l'entrée est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celle sans doute à laquelle est adhérent un petit siège. En cet endroit, N.-S. avait coutume de s'asseoir en qualité de convive avec ses douze Apôtres, assis aux tables qui s'y trouvent encore². »

Tous ces détails sont à retenir. Saint Sophron, qui mourut en 670, y signale une église, qui n'est point le monument de l'Ascension, car en quittant ce monument il descendait « sous l'abri où le Christ enseignait à ses compagnons vénérables la doctrine sainte, et révélait ses mystères. » — « Et par la porte principale, m'avancant sur les degrés, s'écrie-t-il, j'admèrerai la beauté de la ville sainte, vers le couchant. Du mont des Oliviers, qu'il est doux, ô divine cité, de contempler ta splendeur !³ »

Voilà donc la grotte située au nord-ouest du *Patèr* qui est indiquée et comme un endroit où Jésus enseignait, et comme un cénacle où il venait, après les fatigues de la prédication, partager avec ses apôtres un frugal repas.

En continuant à remonter le cours de la tradition nous trouvons Pierre l'Ibérien, mort évêque de Majuma, qui nous raconte son pèlerinage, accompli vers l'an 450. « Il descendit à l'église dite de Pilate, de celle-ci à celle du Paralytique, et, après cette dernière, vers Gethsémani. Après avoir aussi visité les Lieux Saints qui se trouvent alentour, il monta à la salle des repas des disciples et après, il monta vers la Sainte Ascension⁴. » Mélanie la Jeune bâtit vers 436 un monastère de religieux « qui devaient demeurer et servir la nuit et le jour, par les prières et la psalmodie, dans l'église de la Sainte Ascension et dans la grotte dans laquelle, avec ses disciples, le Seigneur traita de la fin du monde⁵. »

Voici un élément nouveau. Nous savons maintenant non seulement que le Sauveur enseigna dans cette grotte, mais quels furent ses enseignements. Sainte Sylvie précise encore (385) en nous racontant que chaque année, le *Mardi Saint* au soir, après le coucher du

soleil, tout le clergé de Jérusalem se rendait dans cette Grotte, et que l'évêque y lisait au peuple le *grand discours sur la ruine de Jérusalem et la fin du monde*, rapporté par S. Mathieu¹.

Enfin Eusèbe de Césarée écrit ces graves paroles : « Au sommet du mont des Oliviers un temple a été récemment bâti dans lequel se trouve une grotte où le Sauveur révéla à ses Apôtres les *faits inénarrables*, ainsi que l'atteste l'*histoire véridique*². »

Si après avoir pesé tous ces textes authentiques, ces témoignages observés, on lit attentivement l'Évangile, on se convainc que c'est là que Jésus fit à ses disciples les prédictions terribles sur « les fins inénarrables » de Jérusalem et du monde. Les disciples l'interrogent le mardi saint au soir après qu'il leur a dit : « De ces belles constructions du temple il ne restera pas pierre sur pierre. » Ils le prennent à part et lui demandent : « Dites-nous quand ces choses arriveront et quel signe il y aura de votre avènement et de la consommation des siècles. » (Mt., xxiv, 3). Mais quels sont ces disciples ? S. Marc va nous l'apprendre et en même temps préciser le lieu : « Comme il était assis sur la montagne des Oliviers, en face du temple, *contra templum*, Pierre, Jacques, Jean et André l'interrogèrent à part. » (Mc., xiii, 3).

De cet endroit en effet, Jérusalem se présente aux yeux dans un magnifique panorama. Les superbes constructions du temple, surtout les faites dorés, les parvis où se pressaient les multitudes devaient offrir un spectacle incomparablement glorieux.

C'est le soir, quand Jésus a terminé ses sinistres prophéties ; le soleil a disparu derrière le temple et les remparts réédifiés par Hérode, vous vous demandez où il va passer la nuit. A Béthanie, pensez-vous. Mais saint Luc paraît nous révéler un autre abri. « Les jours il enseignait dans le temple, mais les nuits il demeurait sur la montagne appelée des Oliviers. Et le peuple arrivait de grand matin près de lui dans le temple afin de l'entendre³. » Le texte grec est plus expressif encore, il porte, — pour user d'un terme plus exact et plus pittoresque : — il *bivonaquait* les nuits sur le mont des Oliviers. D'ailleurs saint Jean lui-même ne nous apprend-il pas que le soir de l'Octave de la fête des Tabernacles « Jésus s'en alla sur le mont des Oliviers et que de grand matin il revint au temple » ?

¹ *Peregrinatio sanctæ Sylvie*, p. 92.

² Eusèbe. *Vie de Constantin*. « Templumque ubi omnium Salvatorem, ineffabilibus finibus discipulos suos in ipsa spelunca initiasset, verax testatur historia. »

³ Luc, xxi, 37-38 : « Erat autem diebus docens in templo ; noctibus vero morabatur in monte qui vocatur Oliveti. Et omnis populus manebat ad eum in templo. » En grec τὰς δὲ νύκτας ἠδύετο. Quand S. Mathieu et S. Marc disent que Jésus le soir des Rameaux se retira in Bethaniam, cela signifie que l'endroit où se retira le Sauveur, — c'est-à-dire la grotte, — était sur le territoire de Béthanie.

¹ *Guide Indicateur de Terre Sainte*, 3^e édit., t. I, p. 359.

² *Arculfus relatio de locis sanctis, scripta ab Adam-nano*.

³ *Sophronii Anacreontica*, Ode xix.

⁴ *Pierre l'Ibérien*, Biographie syriaque écrite par un de ses disciples.

⁵ *Itinera hierosolymitana*.

Le mardi saint donc, après avoir longuement enseigné dans le temple et exécuté les Pharisiens, il gagna son *campement* habituel et c'est là qu'il fit le tableau prophétique si sombre de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde. Ensuite il dut y prendre son repas avec ses disciples, car ce campement était aussi un cénacle. Et ce n'est pas une pure hypothèse, sans fondement. Ne lisons-nous pas en effet dans les Actes des Apôtres qu'avant de monter au ciel, le jour de l'Ascension, il mangea avec eux ? « Et mangeant avec eux, et *convivens*, il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père », car « vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint dans peu de jours. » — Les Apôtres lui demandent alors : « Maître, est-ce dans ce temps-là que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » — « Ce n'est pas à vous, leur répond-il, de connaître les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir, mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » — Et ayant dit ces paroles, il s'éleva sous leurs yeux et une nuée le déroba à leur vue. » (Act., I, 4-10).

Il paraît ressortir de ces textes que c'est là, dans son cénacle de la montagne des Oliviers, dans cette grotte, que Jésus mangea avec ses Apôtres une dernière fois et que de cet endroit il partit pour aller, à une minute de là, s'élever dans les airs à la place où il a laissé la marque de ses pieds divins.

La preuve que la tradition l'a toujours entendu ainsi, c'est que sainte Hélène et Constantin bâtirent leur troisième grande église de Palestine, non pas au lieu de l'Ascension, mais sur la grotte du mont des Oliviers, pour y honorer l'Ascension du Seigneur. C'est encore Eusèbe qui nous l'apprend, et personne n'était mieux que lui au courant des affaires de l'empereur : « Ayant fait choix de trois lieux saints, distingués par trois grottes sacrées, dit-il, l'empereur embellit chacun d'eux par des édifices magnifiques. Il orna dignement la grotte où Dieu se rendit visible pour la première fois : (Bethléem) ; dans la deuxième GROTTES il honora la mémoire de son Ascension sur le sommet de la montagne ; dans la troisième qui est entre les deux autres (le Saint Sépulcre), il exalta les combats et les victoires de Notre-Seigneur. Toutes ces grottes, il les orna avec magnificence¹. » Ailleurs il raconte que sainte Hélène éleva sur le sommet de la montagne, au lieu de l'Ascension, un édifice sacré : *sacram ædem*, « et un temple, *templum*, sur la Grotte même où l'histoire véridique atteste que le Seigneur dévoila à ses disciples les inscrutables fins

dernières¹... » Il distingue avec soin le lieu où se fit l'Ascension de la *Grotte* où il donnait ses enseignements à ses Apôtres, *en face du temple*, touchant la ruine de Jérusalem et la fin du monde.

Sainte Sylvie nous raconte le drame liturgique de Jérusalem en l'an 385, alors que les temples et les basiliques étaient dans toute leur splendeur. Le dimanche des Rameaux, l'archidiacre donnait solennellement rendez-vous aux fidèles pour la septième heure à l'Eléona, c'est-à-dire à la montagne des Oliviers, là « où se trouve cette grotte dans laquelle Jésus enseignait. On chantait des cantiques, des antiennes et des leçons et vers la neuvième heure on montait au chant des hymnes jusqu'à l'Imbomon, c'est-à-dire au lieu d'où le Seigneur est monté au ciel. Le mardi soir on retournait à l'Eléona où l'évêque entrait dans la grotte et lisait les prédictions terribles rapportées par S. Matthieu². » On y revenait le jeudi saint au soir pour y lire les paroles que « Notre-Seigneur a prononcées ce même jour, en cet endroit. » Quelles pouvaient être ces paroles, sinon celles par lesquelles Jésus ordonnait à Pierre et à Jean de préparer la Pâque ? « Lorsque vous entrez dans la ville vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, vous le suivrez³... »

Le P. Cré, à qui nous empruntons tous ces détails, émet l'idée et l'espoir qu'en creusant sous le massif de pierre qui longe l'escalier actuel de la crypte, découronnée de sa basilique, on retrouverait le triclinium vénéré encore à la fin du septième siècle⁴.

Cette grotte était donc un des lieux les plus sacrés de la Palestine. C'est là que Jésus a enseigné à ses disciples le *Pater*, leur rappelant ce qu'il leur avait exposé dans le Sermon sur la Montagne ; là qu'il aimait à s'entretenir avec eux ; là qu'il leur avait fait sentir la fin de la loi avec la fin du temple qu'il leur montrait du doigt ; là qu'après avoir mangé une dernière fois avec eux et leur avoir adressé ses adieux il les avait conduits sur le monticule voisin d'où il s'éleva au ciel. Rien d'étonnant donc que les Apôtres se soient rendus dans cette grotte qui leur redisait tant de chers souvenirs, et qu'ils y aient arrêté leur Symbole, avant de se séparer pour jamais.

¹ Vie de Constantin.

² Ch. xxiv et xxv.

³ Marc, xiv, 13 ; Luc, xxii, 8.

⁴ Voir la remarquable brochure du P. Léon Cré, des Pères Blancs, professeur au Grand Séminaire Grec catholique de Ste-Anne à Jérusalem : *La crypte du Credo*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 junii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ *Eloge de Constantin*.

'Ami du Clergé' du 16 juin 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de saint Jean-Baptiste. — Sa mission, 433.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XL. 6^e dimanche après la Pentecôte, 438.

Pour une fête de la B. Jeanne d'Arc. — Les voix d'en haut, 441.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXV. Sur la mort d'un jeune homme, 443. — XXVI. La volonté, 446.

PANÉGYRIQUE DE S. JEAN-BAPTISTE

SA MISSION

Fuit homo missus a Deo.

Un homme fut envoyé par Dieu.

Mes frères,

A tout homme venant en ce monde, Dieu assigne une mission à remplir sur la terre. Il dépose en chaque personne humaine des facultés et des qualités qui serviront, suivant la culture qu'on leur donnera, à former le caractère. Les actes extérieurs que l'homme produira sous l'influence de ce caractère et de la grâce, en conformité ou en opposition avec sa mission, composeront son histoire.

Ainsi donc, examiner la mission d'un saint ou de tout autre personnage, constater ensuite, en parcourant sa vie, que ce personnage a correspondu parfaitement ou non à sa vocation, me semble embrasser toute son histoire. C'est ainsi que je veux faire passer sous vos yeux notre illustre patron, saint Jean-Baptiste.

La mission du Précurseur fut vraiment extraordinaire et divine. Elle existait d'une manière bien déterminée dans les desseins de Dieu ; elle faisait partie du plan de la Rédemption, dont elle ne se sépare point. L'apôtre bien-aimé caractérise la mission et l'œuvre de saint Jean par trois pensées, au début de son Évangile. Ses paroles nous serviront de division pour mettre de l'ordre dans notre étude. « *Fuit homo missus a Deo... Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ... ut omnes crederent per illum.* » Il fut l'envoyé de Dieu, destiné à rendre témoignage au Christ, lumière divine venue en ce monde, et à préparer les cœurs à la foi en Jésus-Messie.

I

Tel était Jean : un envoyé. Il s'appelle Jean l'envoyé, *missus*. C'est dire qu'il fut désigné

par Dieu, choisi, créé par lui dans un but déterminé. Considérant tous les êtres dans son essence infinie, Dieu en élit un pour être le témoin de son Fils descendant sur terre, *ut testimonium perhiberet*, pour l'envoyer, comme un héraut, préparer la voie au Messie. Jean fut cet heureux appelé. Il devint ainsi l'instrument dont Dieu doit se servir pour une œuvre spéciale. De par le choix divin, saint Jean était donc destiné à être l'enseigne placée devant les regards des hommes pour leur dire : « Voici la lumière du monde qui vient au milieu de vous ; voici le Messie, le Fils du Très-Haut, l'Agneau-victime qui va vous racheter. » Tout, dans le Précurseur, devait tendre vers ce but, et Dieu le préparait à cette fin déterminée. Ainsi choisi et façonné par le Créateur, Jean, semblait-il, ne devait avoir en lui rien d'humain. De là les merveilles de sa conception et de sa naissance, qui ont jeté les Juifs dans l'étonnement.

Vous savez en effet comment saint Jean vint au monde, j'allais dire que ce fut miraculeusement. Son père Zacharie et sa mère Elisabeth étaient dans la tristesse et l'abattement. Ces deux saints personnages, malgré leur piété, leur fidélité à la Loi, leurs vertus, n'avaient pas été bénis du ciel dans leur union ; et, en dépit de leurs ferventes et pressantes prières, Dieu laissait leur foyer sans enfant. Mais au moment où l'âge avancé des deux époux avait tari en eux tout espoir, le Tout-Puissant préparait son œuvre.

Personne n'ignore l'histoire de la merveilleuse vision de Zacharie racontée par saint Luc (I, 5-25). C'était son tour de remplir au temple les fonctions sacerdotales. Il faisait monter vers Jéhovah, avec le parfum de l'encens, le parfum de sa prière, peut-être pour la venue prochaine du Messie. Tout à coup l'archange Gabriel lui apparaît et lui annonce que ses supplications et ses vœux étaient enfin exaucés : il allait être père... Père à son âge ? Est-ce possible ?... Douter de la parole toute-puissante de Dieu, c'est une faute... Zacharie douta ; sur-le-champ il fut puni par un mutisme qui retint sa langue enchaînée jusqu'à la naissance de son fils.

L'enfant préparé par le Seigneur et prédit par l'ange, est venu au monde. Cet événement s'est produit très probablement dans la ville d'Aïn-Kârim, appelée depuis *Saint-Jean dans le désert*, bien qu'Hébron ait été la grande cité sacerdotale. Des prodiges avaient précédé la naissance du Précurseur : le châtiment de Zacharie devenu subitement muet, la venue de la T. S. Vierge chez sa cousine sainte Elisabeth et, du même coup, le séjour du Messie habitant le sein de sa divine mère près de son précurseur habitant le sein d'Elisabeth, la sanctification de celui-ci au con-

tact du Rédempteur. D'autres l'accompagnèrent : l'usage de la parole rendu au père, le don de prophétie qui lui est en même temps accordé, l'imposition du nom de Jean, inconnu dans la famille. Il y avait de quoi mettre en émoi la population des environs et la jeter dans une sainte stupeur. « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » se demandait-on de toute part.

Nous savons la réponse : il est l'envoyé du Très-Haut, le futur témoin du Christ. C'est pourquoi la main divine a tout dirigé jusqu'à présent. Elle continue son œuvre de préparation en conduisant notre saint Précurseur dans la solitude du désert. Là, dans la retraite, n'ayant d'autre éducateur que Dieu, il se livre à la méditation et à la pénitence, et se dispose à remplir sa haute mission en écoutant la parole de Celui qui l'envoie : « *Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto.* » Voyez-le dans la vallée du Jourdain. Dieu est son seul compagnon. Pour tout vêtement, il ne possède qu'une tunique grossière en poils de chameau, serrée par une ceinture de peau. Des sauterelles, et le miel sauvage que les abeilles déposent dans les cavités des rochers ou que distille l'écorce de quelques arbres, voilà toute sa nourriture.

Et que va-t-il faire au désert ? Il va faire son œuvre : préparer les voies à celui dont il est le précurseur. Déjà il prêche la pénitence et baptise dans l'eau. Il écoute les questions que lui pose la foule attirée par ses austérités et sa parole, et il répond en donnant à chacun des avis selon son état. Pharisiens, soldats, hommes du peuple, publicains, tous entendent de sa bouche de dures mais salutaires vérités.

Mais n'anticipons pas. L'instrument est préparé. Voici que commence la mission de Jean : *Ut testimonium perhiberet.*

II

Dieu, la Sagesse infinie, n'agit point sans raison et sans but, abandonnant ses œuvres au hasard. Ce n'était donc pas pour rien qu'il avait choisi et façonné saint Jean. Mais une mission propre, bien déterminée, une mission sublime était confiée au Précurseur : rendre témoignage au Christ, *ut testimonium perhiberet*. Son rôle était de montrer la Lumière. « Lui-même n'était pas la lumière, *non erat ille lux.* » Il n'était pas chargé d'éclairer les hommes, de les instruire sur les préceptes de la nouvelle loi. Il venait seulement en avant, dire aux hommes plongés dans les ténèbres : « Voici que vient la vraie lumière que vous attendez. » En un mot, rendre témoignage au Christ en le montrant du doigt aux hommes, telle est la raison d'être du saint

Précurseur. « *Ut testimonium perhiberet de lumine.* »

Voilà ce qu'est saint Jean dans les desseins de Dieu : un envoyé pour témoigner. En cela il ressemble aux anciens prophètes qui ont annoncé, des siècles à l'avance, la venue du Messie. Jean sera lui-même prophète et grand prophète ; c'est ainsi que l'Esprit-Saint l'appelle par la bouche de Zacharie : « *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis.* O toi qui viens de naître, on t'appellera prophète du Très-Haut. » Et tu l'es, prophète, de par la volonté de Dieu, puisque, par son ordre, tu annonces l'arrivée de son divin Fils. Sans doute Jean n'est pas le prophète que l'on attend, il n'est pas celui qui couronnera l'édifice des prophéties en les réalisant ; mais c'est lui qui posera la dernière pierre à cet édifice, c'est lui le dernier des hérauts qui précèdent l'arrivée du monarque. Jean est donc bien un prophète ; « oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, *utique dico vobis, et plus quam prophetam.* » Pourrait-on refuser ce titre à celui qui doit marcher devant la face du Seigneur et lui ouvrir la voie des cœurs et des intelligences, « *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus ;* » à celui qui est chargé de faire connaître au peuple le salut qui approche ; à celui qui criera comme une voix : « Faites pénitence si vous voulez gagner les faveurs du Messie, le reconnaître, et profiter de la rédemption qu'il vous apporte ? »

Semblable aux anciens prophètes en ce qu'il annonce le Messie et prédit le salut prochain, il les surpasse tous par ses relations plus intimes avec le Christ, et par ce fait qu'il est plus près de lui. Il les surpasse, parce qu'au lieu d'annoncer simplement le Sauveur, il le montre du doigt. Jean est donc au-dessus des prophètes. C'est l'ange de Dieu envoyé devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies. Les prophètes qui l'ont précédé, eux aussi préparaient la venue du Messie, mais de loin ; Jean y travaille immédiatement. Il est l'élu du ciel chargé de débayer le chemin et de conduire le char sur lequel est monté le Fils de Dieu, le héraut criant au peuple et à la terre : « Voici votre Roi, votre Dieu, votre Rédempteur ! »

Le Christ en effet veut être annoncé et précédé par des hérauts dans ses deux grandes manifestations. A la fin des temps, c'est Elie qui doit nous prévenir et nous préparer à son arrivée. Mais au premier avènement du Christ, c'est Jean. Jean et Elie ont donc la même mission : tous deux sont prophètes, tous deux envoyés de Dieu, anges du Seigneur, hérauts proclamant l'arrivée du grand Roi. La seule différence, c'est que l'un précède le Fils de Dieu quand il vint pour être

humilié, tandis que l'autre le précédera quand il viendra pour être glorifié. Mais celui dont ils sont les précurseurs est le même Dieu. Aussi Jean eût-il pu dire aux Juifs lui demandant s'il était Elie : « Oui, je le suis ; par ma mission, par celui que je vous annonce, je suis un autre Elie. » Mais Jean ne veut point se glorifier ; c'est Jésus lui-même qui rend témoignage à son témoin : « *Ipse est Elias qui venturus est*, » il est le véritable Elie des temps évangéliques, l'Elie du premier avènement.

Voilà quelle devait être, dans l'intention de Dieu, la mission à laquelle était voué notre saint patron. Les paroles de Notre-Seigneur que j'ai citées suffiraient à elles seules à prouver que Jean l'a parfaitement remplie. Laissez-moi cependant vous rappeler, mes frères, les principales circonstances où il le fit d'une manière plus éclatante. A quatre fois différentes il rendit publiquement témoignage au Messie, et le montra au peuple par ses paroles, comme dans les siècles précédents les prophètes le montraient par leurs visions.

Jean prêchait et baptisait sur les bords du Jourdain. Les Juifs étaient émerveillés de son genre de vie et de son enseignement. Ils ne l'avaient pourtant pas encore proclamé Messie ; mais déjà dans les esprits ces deux idées : Jean et Messie, étaient devenues connexes. Le Précurseur prend les devants. Il prévoit cette explosion de l'enthousiasme populaire. Il saisit cette occasion de rendre témoignage au Christ. Il confesse sa propre indignité et exalte la grandeur de Celui qu'il précède : « Moi, dit-il, je ne fais que baptiser dans l'eau, afin que vous fassiez pénitence. Mais il en est un qui va venir après moi, qui commencera sa mission après la mienne. Il sera de beaucoup supérieur à moi. Je me croirais même indigne de délier les courroies de sa chaussure. A lui de vous purifier en vous baptisant dans un baptême d'amour où l'Esprit-Saint répandra sa grâce. Ah ! celui-là, il sera le grand juge. Il a le van dans sa main et il séparera le bon grain de la paille, qui sera brûlée. »

Jean n'avait pas encore vu Jésus. Celui-ci était à Nazareth, à la veille de sortir de sa vie cachée. Déjà son héraut l'annonce et lui rend témoignage. Mais le Christ paraît. Il suit la foule du peuple et vient au Jourdain ; lui aussi il veut être baptisé par Jean. Le Précurseur ne connaissait pas son cousin : « *Et ego nesciebam eum*. » Mais l'Esprit-Saint lui avait révélé que celui sur qui il descendrait serait le Messie promis et attendu. Et en effet Jésus est baptisé ; alors le ciel s'entr'ouvre, la voix du Père se fait entendre et l'Esprit-Saint descend sur le Verbe incarné. « Cette fois le voici, s'écria Jean, celui dont je vous parlais, celui que je vous annonçais comme

devant venir prêcher après moi, mais qui est bien avant moi en dignité. L'Esprit-Saint me l'a fait connaître. Oui, je vous affirme et je rends témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu. » (Jean, 1, 34).

En ce moment Jésus se retirait au désert. Son précurseur-prophète l'avait annoncé et il vient de le montrer. Le Messie n'est plus un inconnu ; son nom a été prononcé, sa personne a été vue. Mais il importe que le peuple ne se trompe pas et le reconnaisse bien. Les quarante jours de jeûne et de préparation écoulés, le Sauveur revient. Il passe de nouveau par le Jourdain. Pour le Baptiste il n'est plus un étranger, un homme de la foule. Mais de loin Jean l'apercevant le montre du doigt à ses nombreux auditeurs en s'écriant : « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi*. Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui enlève l'iniquité de dessus la terre. » Pour la troisième fois Jean rendait à Jésus un solennel témoignage.

La pensée du Messie présent parmi les hommes commence à pénétrer dans les esprits. Le dernier prophète, le héraut marchant devant lui et le précédant comme un autre Elie, doit tendre à disparaître. Il a jeté son éclat, mais l'éclat divin va l'éclipser pour paraître à son tour et répandre lui-même la lumière dans les âmes, « *erat lux vera quæ illuminat omnem hominem*. » Jésus prêche l'Evangile, il fait des disciples, il baptise. Les disciples de Jean, qui ne comprennent pas encore, se plaignent amèrement à leur maître : « Pourquoi cet homme se permet-il de baptiser aussi ? Il détruit votre influence. » Le Précurseur comprit qu'il fallait encore un éclaircissement dans les âmes, un nouveau et décisif témoignage en faveur du divin Maître. Du reste, les portes de la prison allaient bientôt se refermer sur le Précurseur. Jean parla avec précision, il fit comprendre que sa mission était finie, qu'il n'y avait de salut qu'en Jésus-Messie : « Je ne suis pas le Christ, dit-il, mais un simple héraut envoyé devant lui. Comme tout homme, ce que je possède m'a été donné. Lui, le Christ, il possède tout en lui-même ; il est la plénitude de tout bien. Maintenant donc que je l'ai annoncé et que vous le connaissez, je n'ai plus qu'à m'effacer pour le laisser paraître. Lui vient du ciel. Etant dans le sein de Dieu, il a vu et entendu tout ce qu'il affirme. Son témoignage est la vérité même et il faut l'accepter. Quiconque croira au Christ, fils du Père, aura la vie éternelle ; mais quiconque restera incrédule à la parole du Fils de Dieu, sera privé de la vie éternelle et verra la colère de Dieu peser sur lui. »

Par ces quatre grands témoignages, publics et officiels, le héraut avait rempli son rôle. Maintenant il est prisonnier d'Hérode Antipas.

Nous lisons dans l'Evangile que pendant sa captivité, Jean envoya un jour quelques-uns de ses disciples dire à Jésus : « Est-ce vous le Christ, le Messie promis, ou faut-il que nous en attendions un autre ? » Jean n'interrogeait pas pour lui personnellement, car certainement il ne doutait pas de la messianité et de la divinité de Jésus. Il voulait sans doute lui décerner encore, de sa prison, un suprême hommage. Peut-être aussi désirait-il affirmer la foi de ses disciples ; ou encore forcer, pour ainsi dire, Notre-Seigneur à proclamer lui-même sa divinité en présence du peuple et des grands, incrédules à son endroit. Le témoin du Christ ne pouvant plus présenter Jésus aux hommes, envoyait les hommes à Jésus. Quoi qu'il en soit, c'était un dernier et sublime témoignage ; c'était Jean passant la parole à son divin Maître.

III

Après cela, mes frères, le rôle de notre saint patron n'était-il pas rempli à la perfection ? Il avait été témoin du Christ ; il l'avait annoncé, prophétisé et précédé. Néanmoins, pour que sa mission fût complète, il devait en même temps conduire les hommes à ce Messie, à la foi au Fils de Dieu : « *Ut crederent per illum.* » Jean n'était pas seulement la dernière ombre de l'ancienne loi déjà illuminée des clartés de la loi nouvelle, l'aurore qui annonce le soleil, la lumière qui prépare à une autre lumière plus vive ; mais il était le sentier qui conduit à Jésus. Exciter la foi dans les âmes, *ut crederent*, pour que le Messie trouve des croyants qui l'accueilleront, qui accepteront son enseignement et s'enrôleront dans les rangs de ses disciples, c'est l'œuvre la plus belle du Précurseur.

Tout en saint Jean concourait à cette fin. Sa parole et ses exemples, sa vie et ses œuvres, sa prédication et ses vertus préparaient les âmes à la réception du Messie. Son baptême n'avait pas d'autre but que de disposer les cœurs, comme ses instructions et ses témoignages de disposer les intelligences à la foi au Rédempteur. Nous ne parlerons, et brièvement, que des deux plus puissants moyens d'apostolat dont se servait saint Jean, et dont on se sert dans tous les siècles, pour conduire les âmes à Jésus : l'exemple et la prédication.

1. Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, de notre illustre patron vous a laissé deviner ses vertus. Notre-Seigneur nous les fait encore mieux connaître en adressant aux Juifs ces paroles : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? » Certes, ce n'est pas Jean que l'on peut qualifier de roseau agité par le vent. Ceux qui l'avaient entendu savaient trop bien son énergie à flétrir le vice. Ils avaient été frappés de

son attitude et de sa fermeté en présence des petits et des grands, en face des éloges et des tourments. Est-ce un homme s'inclinant au gré du vent qui eût osé réprimander les soldats de leurs révoltes et de leurs exigences ? appeler en face les puissants, les pharisiens, les publicains : « Race de vipères ? » prononcer contre le prince Hérode un énergique « *Non licet.* Ce que vous faites ne vous est pas permis ? » Est-ce un homme s'inclinant au gré du vent qui, jeté dans les chaînes, eût rendu néanmoins un éclatant témoignage au Christ et reproché ses crimes à une princesse incestueuse, même au prix de sa tête ? Jean, c'est donc l'homme énergique et ferme, l'homme apostolique flétrissant le vice et proclamant la vérité sans jamais la laisser fléchir. C'est la voie droite qui ne dévie pas. — Puissions-nous, mes frères, montrer la même énergie dans la pratique de la vertu et l'accomplissement du devoir !

Juste à l'égard de ses auditeurs, le saint Précurseur est rigide à l'égard de lui-même. « Qu'êtes-vous allés voir ? *Hominem mollibus vestimentis indutum*, un homme vêtu avec mollesse ? » Rappelez-vous ce que j'ai dit de sa manière de vivre dans le désert, et vous comprendrez la réponse négative de Notre-Seigneur. Vie de pénitence ; telle en est la note dominante. Si tous accouraient à lui, c'est qu'ils voyaient en lui un homme extraordinaire, pratiquant jusqu'à l'héroïsme la vertu de pénitence qu'il prêchait aux autres, se livrant à d'effrayantes austérités, et donnant, par son exemple, une irrésistible efficacité à sa parole. Non, il n'est pas de ces hommes mollement vêtus ; il n'a qu'une peau de chameau pour se couvrir. Les gens somptueux et voluptueux, on les rencontre habituellement dans les cours, et Jean vit au désert. On ne saurait donc le ranger parmi les caractères charnels et mous, c'est une âme virilement trempée par la pénitence. Hélas ! quel contraste — un peu humiliant pour nous — entre la vie de notre saint patron et la nôtre ! Combien auraient besoin d'apprendre à son école et de puiser à son exemple l'amour des vertus de tempérance, de mortification et de pénitence !

Je ne puis, mes frères, énumérer toutes les vertus qu'il prêchaient et prêchent encore dans la vie de saint Jean. Il ne faut point passer sous silence l'un des plus beaux traits de son caractère, qui forme la base de tout édifice de sainteté : je veux dire son *humilité*. Rien de plus facile à Jean que de se faire passer pour Elie. Et ne l'était-il point dans un sens ? Il ne le veut pas : « Je ne le suis point. » La foule se prépare à le proclamer Christ, Messie attendu. Il est si doux à l'homme d'être élevé au-dessus de ce qu'il est, ne serait-ce qu'un instant, dans la pensée de

son prochain ! Jean ne succombe pas à cette tentation. Tout de suite, « il confesse qu'il n'est pas le Christ. » Qu'est-il donc ? Ecoutez : « *Ego vox clamantis in deserto.* » C'est une voix perdue dans le désert, un souffle de vie. Il ne se croit pas digne de délier les courroies de la chaussure de celui qu'il annonce. Avec une parcellle humilité, comment s'étonner que Jean ait fait cette admirable réponse à ses disciples jaloux des succès du divin Maître : « *Oportet illum crescere, me autem minui*, il faut que je m'efface et que Lui paraisse et se manifeste ? » Mes frères, oserions-nous relever orgueilleusement la tête, nous flatter, dédaigner nos semblables, nous estimer plus qu'eux, nous, misérables pêcheurs, quand nous rencontrons une telle humilité dans le plus grand des saints, le plus vertueux des mortels !

Comme elle prêchait éloquentement, la sainteté du Précurseur ! Il était bien l'homme de Dieu. Qui dès lors eût songé à mettre en doute la sincérité de sa parole et la vérité de son enseignement conduisant les hommes au Messie ? « *Ut crederent per illum.* » Sa prédication tendait en effet au même but que ses exemples : préparer les cœurs à recevoir le Fils de Dieu et à croire en lui.

2. La pureté de conscience et la pratique de la vertu par l'accomplissement du devoir, telles sont les deux conditions nécessaires pour mettre notre âme en état de recevoir la lumière surnaturelle de la foi. Aussi la prédication de saint Jean n'a-t-elle pas d'autre thème.

Le premier obstacle à la venue de Dieu dans nos âmes et à la réception de l'enseignement du Messie, c'est le péché. Le Précurseur fera donc tous ses efforts pour l'arracher des consciences qui ont besoin d'être purifiées. Il prêche la pénitence. A tous il crie : « Faites pénitence en remission de vos péchés, car le royaume des cieux est proche, *pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.* » Quel est ce royaume des cieux ? Il ne s'agit point, comme les Juifs l'espéraient, d'un empire terrestre, ni d'une domination exercée par eux, avec le Messie pour chef, sur toutes les nations. Jean annonce que le Sauveur des hommes va venir pour opérer le salut du monde et nous mériter ce royaume du ciel fermé aux enfants d'Adam par le péché. Voulez-vous profiter de ce bienfait de la Rédemption ? Il faut purifier vos âmes, corriger vos défauts et vos vices ; faites pénitence. Et que ce ne soit pas seulement en apparence, mais du fond du cœur, sincèrement et de façon que vos œuvres manifestent vos sentiments. « *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ*, faites de dignes fruits de pénitence. »

Jean entre dans le détail et signale les

points sur lesquels doit porter l'œuvre de sanctification : Préparez vos âmes comme on prépare la réception d'un monarque. Le Précurseur se sert d'une comparaison. Quand un prince doit visiter un pays, on prépare le chemin qu'il suivra : on enlève tous les obstacles, on rehausse les vallées, on abaisse les collines, on redresse les déviations, on aplanit la route. Faites de même. Voici le Monarque suprême, purifiez vos âmes, réparez vos torts, humiliez votre orgueil, redressez votre caractère, corrigez votre hypocrisie. Si vous faites cela, celui qui est le salut viendra à vous, « *et videbit omnis caro salutare Dei.* »

Pour exciter davantage son auditoire à ce travail de purification, Jean emploie la crainte, cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse. Il signale les châtiments qui menacent ceux qui n'accueilleront pas le salut que va leur offrir le Messie. A ceux-là il rappelle la mort, le jugement, l'enfer : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu... Celui que je vous annonce tient le van dans ses mains pour séparer le bon grain et la paille... Déjà la hache est au pied de l'arbre pour l'abattre. » Ces paroles remuaient profondément les foules. « Que faut-il faire pour nous préparer ? » disaient-elles à Jean. Et Jean leur demandait avec la contrition de leurs péchés un signe extérieur de repentir et la pratique des bonnes œuvres. Le signe extérieur, c'était le baptême de pénitence : « *Prædicans in deserto baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.* » Les bonnes œuvres consistaient surtout en aumônes. C'est le moyen, dit l'Esprit-Saint, de couvrir la multitude de nos fautes et de racheter nos iniquités. C'est pourquoi saint Jean recommande la charité : « *Qui habet duas tunicas det non habenti, et qui habet escas similiter faciat.* » Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, que celui qui a de quoi vivre fasse de même. »

L'âme étant purifiée, la pratique de la vertu et du devoir en particulier est la meilleure préparation pour recevoir le Messie et le don de la foi. Jean appuie donc sur ce point. Il donne comme conseil à tous de bien s'acquitter de leurs charges. Accomplir son devoir d'état à la perfection ne comprend pas toutes les obligations de l'homme, mais une grande partie. Du reste, chez les Juifs les prescriptions extérieures de l'ancienne loi étaient assez bien observées. C'est donc dans sa profession, dans l'accomplissement de ses fonctions, qu'on se rendait souvent coupable. Aux publicains le Précurseur disait : « N'exigez rien au delà de ce qui vous a été prescrit ; » aux soldats : « Ne frappez pas, ne calomniez pas, contentez-vous de votre solde ; » aux riches : « Faites l'aumône ; » aux orgueilleux Phari-

siens et Sadducéens : « Cessez de vous glorifier de votre titre d'enfants d'Abraham. »

Quelle simplicité et quelle clarté dans cette prédication ! Chacun trouvait auprès de Jean le conseil approprié. Le héraut du Christ se mettait à la portée de tous, se faisait tout à tous : bon et doux pour les pauvres et les malheureux, terrible pour les âmes tortueuses et perverses, et cela pour les gagner tous à Jésus-Christ, pour les conduire tous au Messie : *ut omnes crederent per illum*.

Mais à côté de cette simplicité, quelle force dans la prédication de notre saint patron ! Il frappe le vice et le flagelle partout où il le rencontre. Personne, fût-il Hérode, ne pouvait se soustraire à ses coups. Ce prince, à son retour de Rome, amenait avec lui une princesse incestueuse, la femme de son frère. Jean ne saurait supporter ce désordre. Il lance invectives sur invectives. Les princes ont l'habitude d'avoir les oreilles caressées par la flatterie et non déchirées par les reproches ; aussi ils ne supportent pas facilement les remontrances, et Jean paya sa noble audace par le cachot. De sa prison il ne sortit plus que pour repaître les yeux sanguinaires d'Hérodiade.

Une telle mort était le digne couronnement d'une telle vie. Seul le martyr pouvait encore augmenter l'éclat de la sainteté du Précurseur.

*
**

La sublime mission confiée à notre saint patron est terminée et bien remplie. Envoyé de Dieu, héraut et témoin du Messie, il a préparé les âmes à recevoir les grâces de la Rédemption et en particulier la foi en Jésus, *ut crederent per illum*. Aussi ne nous étonnons point qu'après avoir accompli si héroïquement et si parfaitement l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait créé et façonné, Jean ait reçu cet éloge du Christ : « *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista*. Il n'y eut jamais parmi les enfants des hommes quelqu'un de plus grand que Jean-Baptiste. » Combien cette parole, mes frères, nous est douce et agréable ! Car aux cieux de quelle gloire le Christ a dû récompenser son Précurseur ! De quels honneurs et de quel bonheur il le comble ! De quelle puissance il l'investit ! Cette puissance, notre saint patron en use pour nous, soyez-en sûrs. A nous de lui présenter nos demandes dans de ferventes prières.

Nous ferons mieux encore, mes frères. Pour témoigner à notre illustre patron notre affection et notre piété, nous imiterons, selon nos moyens, les sublimes exemples de vertus qu'il nous a donnés. Nous mettrons à profit ses leçons. Si nous avons eu le malheur de perdre Jésus notre Sauveur, de le bannir de nos âmes par le péché, comme les auditeurs de

saint Jean, faisons pénitence afin de lui préparer la voie de nos âmes. Hâtons-nous de purifier nos consciences afin qu'il vienne à nous. Si au contraire nous avons la joie de le posséder, gardons-le et restons-lui fidèles. Avec lui nous avons la vraie lumière surnaturelle, « *erat lux vera* ; » en lui nous trouverons le salut, « *et videbit omnis caro salutare Dei*. » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XL

6^e Dimanche après la Pentecôte

DEUXIÈME MULTIPLICATION DES PAINS

Suite du saint Evangile selon S. Marc (VIII, 1-9)

En ce temps-là,

1. Comme la foule était nombreuse et qu'elle n'avait pas de quoi manger, Jésus, ayant réuni ses disciples, leur dit :

2. « J'ai pitié de cette multitude, car voici déjà trois jours qu'ils me suivent, et ils n'ont pas de quoi manger. »

3. « Si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. »

4. Ses disciples lui répondirent : « Qui pourra et comment pourra-t-il ici, dans le désert, les rassasier de pain ? »

5. Il leur demanda : « Combien avez-vous de pains ? » Ils répondirent : « Sept. »

6. Alors il ordonna à la multitude de s'asseoir sur la terre. Et prenant les sept pains, rendant grâces, il les rompit et il les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent à la foule.

7. Ils avaient aussi quelques petits poissons ; il les bénit et ordonna de les servir.

8. Ils mangèrent et furent rassasiés, et on emporta sept corbeilles des morceaux qui étaient restés.

9. Mais ceux qui avaient mangé étaient environ 4.000, et Jésus les renvoya.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Doit-on confondre la multiplication des pains racontée aujourd'hui avec celle dont nous avons parlé au 4^e Dimanche de Carême ?

— Non, car Jésus voulut bien renouveler deux fois le même prodige.

— A quelle époque de la vie du Sauveur eut lieu celle qui nous occupe présentement ?

— Postérieure à l'autre de quelques mois, elle eut lieu l'année même qui précéda la mort du Sauveur, quand il revint en Galilée après avoir évangélisé les pays de Tyr et de Sidon et une partie de la Décapole.

— Quelles différences remarque-t-on entre les deux miracles ?

— Ils ne furent pas accomplis au même lieu, ni d'une manière identique.

— En quel endroit se fit la seconde multiplication des pains ?

— La première avait été faite au nord du

lac de Génésareth, on se le rappelle ; Jésus fit la seconde plutôt au sud du lac, sur sa rive orientale, avant de prendre congé des foules qui le suivaient de la Décapole.

— *Combien y eut-il de pains multipliés cette fois ?*

— Sept, au lieu de cinq la première fois.

— *Et combien de poissons ?*

— L'Evangile n'en indique pas le nombre ; il y en avait seulement quelques-uns, tandis que la première fois il y en avait exactement deux.

— *Combien de personnes furent nourries miraculeusement ?*

— Environ 4.000 sans compter les femmes et les enfants. La première fois, c'étaient 5.000 hommes.

— *Et les morceaux qui restèrent, où furent-ils recueillis ?*

— Ils emplirent sept corbeilles au lieu de douze.

— *Les deux prodiges sont donc bien distincts l'un de l'autre ?*

— Oui. S. Luc et S. Jean ne parlent, il est vrai, que du premier, qui put paraître plus éclatant ; mais S. Mathieu et S. Marc distinguent très nettement l'un de l'autre et les racontent séparément, à peu près dans les mêmes termes.

• +

§ 2. — Explication du texte

— *L'Evangile ne nous donne-t-il que le récit du miracle ?*

— Avant de nous le raconter, l'Evangéliste nous dit pourquoi Jésus voulut bien l'opérer en faveur de la multitude qui le suivait. On peut donc distinguer deux parties dans la narration : 1^o les motifs du prodige ; 2^o son accomplissement.

1^o Les motifs du miracle

— *D'où venait cette foule qui suivait Jésus ?*

— Sans aucun doute elle s'était réunie des pays que Jésus venait de traverser, et surtout de la région qui avoisine à l'est le lac de Génésareth ; car l'Evangile nous dit que Jésus, revenant de Tyr, passa par Sidon et traversa la Décapole avant d'arriver à la mer de Galilée.

— *Pourriez-vous nous dire de qui se composait cette multitude ?*

— Le but de la mission du Sauveur dans les pays situés au nord de la Galilée était de faire appel aux Juifs qui s'y trouvaient mêlés aux Gentils, et aux Gentils eux-mêmes ; il est donc permis de supposer que Juifs et infidèles se trouvaient à la suite de Jésus.

— *Qu'est-ce qui attirait donc cette foule ?*

— C'étaient les miracles nombreux que Jésus opérait, non plus exclusivement en faveur

des Juifs, comme dans la Galilée, mais en faveur des Gentils eux-mêmes.

— *On peut donc conjecturer les sentiments qui entraînaient la foule ?*

— C'était, à n'en pas douter, l'admiration et la reconnaissance pour les guérisons merveilleuses que Jésus opérait, et l'espérance de voir d'autres prodiges. Mais l'Evangile insiste surtout sur l'enthousiasme, qui faisait oublier les provisions de voyage, et la persévérance inlassable avec laquelle on suivait Jésus.

— *Est-ce l'Evangéliste ou Jésus lui-même qui fait remarquer cet entraînement que rien ne peut arrêter ?*

— C'est Jésus lui-même. En effet, il fait observer à ses disciples que cette foule n'a rien à manger, qu'elle le suit depuis trois jours et que plusieurs sont venus de très loin.

— *Cette foule ne prévoyait donc pas les inconvénients d'un grand voyage à travers le désert sans provisions suffisantes ?*

— Peut-être chacun avait-il emporté des provisions pour plus d'une journée. Mais les enseignements et les miracles du Sauveur captivaient tellement cette multitude qu'elle le suivait sans aucun souci. Mettant toute sa confiance en celui qu'elle admirait, elle oubliait de prévoir. Jésus prévoyait pour elle.

— *Que prévoyait-il ?*

— Il prévoyait que bientôt tous se trouveraient dans un besoin extrême et qu'un grand nombre, faute de nourriture, seraient impuissants à regagner leur demeure.

— *N'aurait-il pas dû alors les renvoyer plus tôt ?*

— Ainsi aurait agi la prudence humaine ; mais la sagesse et la bonté du Sauveur voulurent qu'il en fût autrement.

— *Mais alors, pourquoi Jésus attendit-il que les vivres fussent épuisés ?*

— Avant tout, Jésus devait à ces foules la vérité dont elles étaient avides, et c'est pourquoi, sans perdre de temps et tout en regagnant la Galilée, il la distribue autant que chacun veut la recevoir. S'il devient ensuite nécessaire de procurer la nourriture corporelle, Jésus fera intervenir sa puissance.

— *Jésus se proposait donc de récompenser la fidélité de ceux qui le suivaient ?*

— Oui, la pensée que tout ce monde va bientôt sentir la faim excite sa compassion, et cette compassion divine ne permettra pas que cette multitude fidèle ait à souffrir de sa fidélité.

— *A quoi servira dès lors le miracle qu'il projette ?*

— Il servira, comme tous les autres, à confirmer ses enseignements ; mais il sera surtout une faveur accordée par sa bonté et sa puissance à chacun de ceux qui l'ont suivi, comme récompense de leur persévérance.

2^e Le miracle

— *Jésus n'associe-t-il pas ses disciples à l'œuvre qu'il veut accomplir ?*

— Les réunissant autour de lui, il leur fait connaître le besoin extrême dans lequel vont se trouver tous ceux qui les accompagnent ; il veut ainsi leur faire partager la compassion qu'il éprouve lui-même.

— *Est-ce une compassion stérile ?*

— Non, avec eux il semble aviser au moyen de ne pas renvoyer le peuple à jeun, car il ne veut pas qu'un seul de ses auditeurs tombe de défaillance en route ; il intéresse ainsi ses disciples à ce qu'il projette.

— *Mais avant de l'exécuter, ne leur fait-il pas constater leur propre impuissance ?*

— Dans la réponse qu'ils font au Sauveur, ils constatent en effet qu'ils chercheraient inutilement parmi eux quelqu'un capable de nourrir cette foule dans le désert ; mais en même temps ils demandent discrètement au Sauveur de renouveler le prodige dont ils ont été témoins une première fois.

— *Que disent-ils donc ?*

— Ils invitent le Sauveur à répondre à cette question : « Qui pourra, dans ce désert, nourrir toute cette multitude, et où trouvera-t-il les pains nécessaires ? » La première multiplication leur fait espérer un nouveau miracle, et ils l'attendent avec confiance de la bonté compatissante de leur Maître.

— *Quel fut l'effet de cette discrète demande ?*

— Le miracle est immédiatement décidé, et Jésus s'informe de combien de pains ils peuvent disposer. « Nous avons sept pains, répondent-ils, et quelques petits poissons. » Jésus leur demandait ainsi de fournir eux-mêmes, selon leur pouvoir, la matière sur laquelle s'exercerait sa puissance.

— *Jésus ne dédaignait donc pas leur concours ?*

— Non ; il leur a fait partager sa compassion, il veut aussi qu'ils participent au prodige, et ils seront les distributeurs des dons de sa munificence.

— *Comment le miracle fut-il opéré ?*

— De la même manière que la première fois. Quand la multitude se fut assise à terre, Jésus prit les pains, puis les poissons ; sa bénédiction toute-puissante les multiplia instantanément autant qu'il le fallait pour nourrir jusqu'à satiété environ 4.000 hommes, sans compter les femmes et les enfants.

— *Restait-il quelque chose de ce repas miraculeux ?*

— Pour apprendre qu'il ne faut rien perdre des dons de la Providence, Jésus ordonna de recueillir les morceaux qui restaient ; on en remplit sept corbeilles.

— *Et quand tout le monde fut ainsi rassasié, que fit Jésus ?*

— Il renvoya la foule. Le prodige fait en sa faveur l'aurait attachée plus fermement encore à la suite du Sauveur, mais il ne voulait pas qu'elle comptât sur un autre miracle du même genre.

— *Et pourquoi ?*

— Jésus veut qu'on ait une entière confiance dans sa bonté et sa puissance ; mais il ne veut pas une confiance présomptueuse qui attendrait une intervention extraordinaire de sa Providence alors qu'elle n'est point nécessaire.

— *La foule devait donc se contenter de ce qu'elle avait reçu ?*

— Elle avait entendu ce que Jésus voulait lui apprendre ; un miracle éclatant venait de confirmer sa foi et de récompenser sa fidélité ; chacun n'avait plus qu'à regagner sa demeure pour suivre les lois ordinaires de la Providence.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quelle leçon avons-nous à retirer de cette page d'Évangile ?*

— Une leçon de confiance dans la bonté et la puissance du Sauveur.

— *Pourquoi devons-nous avoir en lui une entière confiance ?*

— Pour nous, comme pour la foule qui le suivait, il est attentif à tous nos mérites et à tous nos besoins, il prévoit nos nécessités, il compatit à nos misères et à nos infirmités, il est toujours disposé à nous secourir au-delà même de nos espérances et même à accomplir des prodiges quand ils sont nécessaires.

— *Et de fait, ne nous donne-t-il pas ce qu'il nous faut à chaque instant ?*

— Sa puissance est perpétuellement au service de sa bonté pour nous donner le pain quotidien, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

— *Dans l'ordre de la nature, comment manifeste-t-il sa bonté et sa puissance ?*

— Par un miracle qui se renouvelle tous les jours, il bénit et fait fructifier nos efforts ; en donnant l'accroissement à la plante et à l'animal, il prépare à chacun la nourriture. Souvent même il a des ressources secrètes en faveur de ceux qui se confient en lui et le servent avec fidélité. « Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants obligés de tendre la main, » dit le Psalmiste. (Ps., xxxvi, 25).

— *Et dans l'ordre de la grâce ?*

— L'action de la Providence est plus généreuse encore. Non seulement Jésus donne sa grâce avec abondance à qui veut la recevoir ; mais il se donne personnellement de la manière la plus mystérieuse et la plus complète. Lui-même se multiplie sur nos autels pour se donner en nourriture, par un miracle dont la

multiplication des pains ne fut qu'une pâle figure.

— *Mais s'il se montre infiniment bon, ne veut-il pas que nous soyons nous aussi compatissants à l'égard des autres ?*

— C'est bien là sa volonté, et il l'indique clairement en appelant ses disciples à fournir le peu qu'ils ont pour le soulagement de la foule. Ainsi doivent faire les chrétiens à l'égard de leurs frères. Chacun doit secourir son prochain autant qu'il lui est possible, Dieu se réservant de bénir, pour en centupler les effets, les efforts de la charité.

POUR UNE FÊTE DE LA B. JEANNE D'ARC

LES VOIX D'EN HAUT

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.

Bienheureux ceux qui écoutent la voix de Dieu et qui lui obéissent.
(Luc, xi, 28).

Mes frères,

Un jour que le Maître du monde parlait aux foules, une femme ne put contenir son admiration. « Ah ! bienheureuse, s'écria-t-elle, celle qui vous a porté et nourri ! » Jésus ne répudia point cet éloge décerné à sa mère, mais il le motiva autrement. « Appelez plutôt bienheureux, dit-il, ceux qui écoutent la voix de Dieu et qui lui obéissent. » C'est-à-dire : Si ma mère est bienheureuse, ce n'est pas précisément à cause de la glorieuse mission qui lui est échue, c'est parce qu'elle a écouté attentivement la voix de Dieu et lui a docilement obéi.

Cet avertissement du Sauveur, mes frères, s'est présenté à moi, au moment où je méditais pour vous un éloge de la B. Jeanne d'Arc. Je pouvais sans doute me contenter de vous raconter sa merveilleuse histoire. Une enfant de douze ans n'ayant pour elle que sa candeur et sa piété, qui entend à la fois monter de son cœur et descendre du ciel une voix qui lui dit d'entreprendre ce que les hommes ne peuvent plus faire, sauver son pays ; qui, à dix-sept ans, accomplit son généreux dessein ; qui enfin, dans la fleur de ses vingt ans, abandonnée de ceux qu'elle a sauvés, retourne par le cruel chemin des flammes dans le sein de Dieu : telle est l'histoire. Elle laisse bien loin derrière elle les plus belles épopées des poètes. Je pouvais donc me borner à vous la raconter. Mais non ; Notre-Seigneur nous avertit, par les paroles que j'ai citées, que si Jeanne d'Arc est et a été proclamée bienheureuse, ce n'est pas à cause des hauts faits dont elle a été l'instrument, mais plutôt à cause de l'attention avec laquelle elle a écouté

les voix du ciel, et de la docilité avec laquelle elle les a suivies.

A tenir compte de cet avertissement du Sauveur, j'aurai le double avantage de louer Jeanne d'Arc comme Dieu veut qu'on la loue, et de le faire d'une manière plus édifiante pour vous. Nous sommes en ce monde, mes frères, pour y subir une épreuve ; et cette épreuve consiste pour chacun de nous à choisir ses voix. A chacun de nous en effet deux espèces de voix se font entendre : celles qui viennent d'en haut et celles qui viennent d'en bas, les voix du ciel et les voix de la terre. Nous sommes placés entre les deux, et notre volonté doit se déterminer librement à négliger les unes pour écouter les autres. Voilà pourquoi la vie de la B. Jeanne d'Arc est un excellent modèle à proposer à tous les chrétiens.

Pour la gloire de notre Bienheureuse et pour notre propre édification, je vais donc dire 1^o que Jeanne d'Arc a écouté attentivement les voix d'en haut ; 2^o qu'elle leur a docilement obéi.

I

Pour nous faire entendre sa parole, c'est-à-dire pour nous communiquer sa volonté, Dieu a plusieurs voix à son service. Les unes sont secrètes et intérieures : c'est la conscience, qui nous interprète à chaque instant la loi divine ; ce sont les grâces actuelles, lumières dont Dieu éclaire notre intelligence, sentiments dont il échauffe notre cœur, mouvements dont il ébranle notre volonté. Les autres sont extérieures : c'est l'Eglise, cette grande voix qui retentit sur la terre pour instruire les hommes des desseins de Dieu sur eux ; ce sont les êtres, les objets, les événements qui ont tous une voix pour nous parler de Dieu. Et à côté de ces voix ordinaires dont Dieu se sert quotidiennement, il en est d'autres extraordinaires dont il se sert dans les grandes occasions : ce sont les messages qu'il adresse par les anges et les saints du ciel à ceux qu'il a choisis sur la terre pour l'exécution de ses desseins.

De quelque manière que Dieu nous parle, nous ne pouvons entendre sa voix si notre âme ne s'y prépare point. Pour bien écouter et bien entendre les différentes voix de Dieu, il faut garder son âme pure : car l'homme matériel ne perçoit pas les choses spirituelles. Il faut vivre dans le recueillement : car celui qui prête l'oreille aux voix confuses d'en bas ne peut entendre les voix d'en haut. Il faut mériter par sa fidélité à répondre aux premiers appels de Dieu, qu'il nous en adresse d'autres ; car Dieu ne continue guère à parler qu'à ceux qui lui répondent. Il faut, en un mot, tenir son regard fixé en haut, son oreille tendue vers le ciel, sa volonté prête à exécuter tout ce que Dieu prescrit.

Or telles furent bien les dispositions de la B. Jeanne. Lorsqu'à douze ans elle reçut les messagers de Dieu qui s'appellent saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, elle s'était de longue date déjà préparée à cet appel extraordinaire. C'est sa mère, Isabelle Romée, et son curé, Guillaume Fronte, qui ont été auprès d'elle les premières voix du ciel et qui lui ont parlé d'abord des choses divines. Comme elle a bien écouté ces premiers enseignements de la foi ! Comme elle en a bien profité ! Ses jeunes compagnes la trouvent trop pieuse. Sans s'émouvoir du reproche, elle reste aimable et gracieuse pour toutes ; mais elle ne se mêle que le moins possible à leurs divertissements. De bonne heure elle cesse d'aller avec ses amies sous l'Arbre des fées, suspendre des guirlandes fleuries aux branches du Beau Mai. L'église est proche de la maison paternelle : elle en profite pour s'y rendre chaque jour, et plusieurs fois par jour, parce que là réside celui avec qui elle aime s'entretenir. La cloche sonne-t-elle dans la vallée de la Meuse, elle frémit comme à un appel céleste : c'est que cette voix aérienne lui parle de Dieu ; en quelque lieu qu'elle se trouve, elle se met naïvement à genoux pour réciter l'*Angelus*. Jeanne ne cesse de prier, toutes ses pensées sont dans le ciel. Sachant qu'il faut être pure pour plaire à Dieu, elle se confesse souvent. De même elle communie fréquemment parce qu'elle sait que, dans la communion, Jésus s'entretient avec les âmes fidèles. Elle veut, c'est son mot, que Dieu soit content d'elle.

Or, Dieu était si content d'elle que, l'ayant trouvée fidèle dans les petites choses, il voulut lui en confier de plus grandes. Un jour, Jeanne avait douze ans, il envoya les anges et les saints du ciel vers cet ange et cette sainte de la terre. « Jeanne, disent d'abord les messagers divins, sois bonne et pieuse ; va souvent à l'église. » Puis les apparitions se succèdent, les ordres de Dieu se précisent : « Jeanne, Dieu veut que tu ailles en France. — Eh quoi ! tout quitter, mon père, ma mère, mes compagnes ! — Jeanne, il faut que tu ailles sauver le roi et délivrer Orléans. — Mais je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni *a* ni *b*, je ne sais ni chevaucher ni guerroyer. — N'importe ; il y a grande pitié au royaume de France. Va, fille de Dieu, va ! »

Devant des paroles aussi étranges, Jeanne devait hésiter. Son humilité ne comprenait pas ce que Dieu voulait d'elle. Elle écouta longtemps, réfléchissant, priant, consultant son confesseur. La première apparition est du 30 mai 1424 ; c'est seulement le 1^{er} mai 1428 que Jeanne parlera pour la première fois publiquement de sa mission. Ces quatre ans lui avaient été nécessaires pour bien s'assurer que les voix venaient de Dieu. Quand une

fois elle en est assurée, quand elle comprend ce que Dieu veut d'elle, vous allez voir avec quelle ardeur elle lui obéit.

II

Pour bien apprécier la docilité de Jeanne à suivre les ordres de Dieu, considérons-la dans les principales étapes de sa mission. Elle ne voit, elle ne veut qu'une chose, obéir à la voix de Dieu. Partout il lui faut surmonter de terribles répugnances ; mais partout aussi elle se montre superbe d'entrain et de bonne humeur, parce qu'elle a conscience d'obéir à son Seigneur, le Roi du ciel.

S'agit-il de faire ses adieux à Domremy ? C'est un grand chagrin pour elle de quitter tout ce qu'elle aime en ce monde. Mais Dieu lui a fait dire qu'il faut sauver le royaume de France. Dès lors elle ne s'appartient plus. « Avant qu'il soit la mi-carême, dit-elle, il faut que je sois devers le roi, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. Puisqu'il faut que je parte, partons aujourd'hui plutôt que demain, demain plutôt qu'après-demain. » Adieu donc à l'humble chaumière et à la vieille église qui ont abrité son enfance ! Adieu à tous ceux qui sont la chair de sa chair et l'âme de son âme ! Son cœur en est brisé, mais sa volonté reste ferme : « Quand j'aurai cent pères, quand j'aurai cent mères, je partirais. Certes, j'aimerais mieux filet auprès de ma mère, parce que c'est là mon ouvrage ; mais il faut que j'aille, parce que Dieu le veut. »

Suivez-la maintenant sur la route de Vaucouleurs à Chinon. C'était un voyage effrayant pour tous, parce qu'on y risquait sa vie ; effrayant surtout pour une jeune fille de dix-sept ans, parce qu'elle y risquait son honneur. N'importe ; elle marche avec enthousiasme : ayant conscience d'obéir à Dieu, elle sait qu'elle peut compter sur la protection de Dieu. Tous les matins elle entend la messe pour mieux mériter cette protection. Mais quelle assurance dans ces paroles qu'elle dit plus d'une fois, au sortir de l'église, aux six hommes de son escorte : « Ne craignez rien, c'est Dieu qui me fait ma route ; mes frères du paradis me disent tout ce que j'ai à faire ! »

A Chinon, c'est en invoquant la volonté de Dieu qu'elle triomphe des résistances de Charles VII : « Sire, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez couronné. » A Orléans c'est par le même procédé qu'elle est victorieuse des Anglais. Les chefs de l'armée française jugeaient téméraire de donner l'assaut : « Vous avez été à votre conseil, leur répond Jeanne, moi j'ai été au mien. Or sachez que le conseil de mon Seigneur s'accomplira. » Ainsi elle n'a en vue que d'accomplir la volonté de Dieu. Et deux mois plus tard, dans la

cathédrale de Reims, à côté de Charles VII qui vient d'être sacré, c'est à Dieu qu'elle renvoie tout l'honneur des prodiges qui ont été accomplis par ses mains : « Maintenant, gentil roi, est accompli le bon plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre sacre. Je voudrais bien qu'il lui plaise de me laisser maintenant aller garder les moutons avec ma sœur et mes frères. Du moins j'ai fait ce que Dieu m'a commandé de faire. »

Ce vœu ne devait pas être exaucé. Il semble que, sur la terre, les êtres privilégiés dont Dieu veut faire des sauveurs, doivent partager la mort de Jésus-Christ, après avoir imité sa vie. Prise au siège de Compiègne et vendue à ses ennemis, Jeanne subit pendant cinq mois les horreurs d'une affreuse captivité et les interrogatoires captieux d'une contrefaçon de tribunal où des juges sans conscience se relaient pour la surprendre dans ses paroles. A la fin, elle est condamnée à être brûlée vive. Or toutes les réponses, réponses sublimes, qu'elle fait durant ce long martyre, sont pour affirmer qu'elle a obéi à la voix de Dieu, et que par conséquent, malgré tous ses malheurs, elle n'a rien à regretter. « Je crois à mes Voix, dit-elle devant ses juges, aussi fermement que je crois en Dieu... C'est Dieu qui m'a envoyée... Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite ! Je voudrais seulement avoir confession, recevoir mon Sauveur et être mise en terre sainte. » Sur le bûcher, en face de la mort, c'est toujours le même courage, provenant de la même conviction qu'elle a fait et fait encore la volonté de Dieu. Son dernier regard fut pour le crucifix. Le dernier mot qu'elle prononça fut celui de Jésus. Jésus avait inspiré toute sa vie, il fallait bien qu'il inspirât sa mort. N'est-ce pas Jésus, Jésus crucifié qui lui avait appris que succomber en faisant la volonté de Dieu, ce n'est pas une défaite, c'est le plus glorieux des triomphes ?

**

Je viens de vous dire, mes frères, avec l'Evangile, pourquoi Jeanne d'Arc est bienheureuse et mérite d'être proclamée bienheureuse. Du même coup je vous ai indiqué le chemin que vous devez suivre, si vous voulez partager avec elle la seule vraie béatitude : c'est d'écouter la voix de Dieu et de lui obéir.

Admirer cette sainte héroïne, c'est bien. La glorifier et l'invoquer, c'est mieux. Mais c'est l'imiter qui est le principal. Puisque nous sommes sur la terre pour écouter la voix de Dieu et pour lui répondre, que chacun de nous écoute ses voix comme Jeanne d'Arc a écouté les siennes ; et qu'il leur obéisse avec la même docilité, dût-il aller comme elle jusqu'au martyre. Ce faisant nous travaillerons non seulement à notre bonheur individuel,

mais encore au bonheur de notre patrie. La France d'aujourd'hui est peut-être plus malade que celle du x^e siècle. On ne songe pas sans doute à la dépouiller de ses provinces ; mais on fait rage pour lui ravir la foi, qui est le bien le plus précieux des nations comme des individus. Eh bien ! la meilleure manière de défendre la foi en France est de la défendre d'abord dans notre âme.

O mon Dieu ! faites sans doute que nous ressentions encore une fois l'intervention de Jeanne d'Arc ; mais surtout faites qu'il y ait parmi nous beaucoup d'âmes pareilles à la sienne ; mettez dans tous nos chrétiens, dans toutes nos chrétiennes, cette conviction ardente qui a fait Jeanne d'Arc : que le tout de l'homme est d'écouter votre voix et de lui obéir !

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXV

SUR LA MORT D'UN JEUNE HOMME

Mes enfants,

Nous avons eu cette semaine le douloureux devoir de conduire à sa dernière demeure un de nos amis. La mort frappe des coups très durs et nous éprouve beaucoup, puisque depuis trois ans nous avons perdu un camarade de 20 ans, un de 18 ans, et un de 25 ans.

Je crois devoir, mes enfants, souligner les austères leçons que ces tristes événements nous donnent.

I

Tout d'abord, je vais répondre à une objection que vous avez peut-être entendue : « Puisque Dieu est bon, pourquoi se montre-t-il si dur en permettant la mort de jeunes gens pleins d'avenir ? »

En effet, la première impression que produit la mort d'un jeune homme est une impression de tristesse.

Vous êtes jeunes ; donc vous possédez la vie avec toutes ses espérances ; votre agilité, votre entrain, votre caractère rieur, vos généreux élans, tout cela en effet révèle la puissance de la vie qui circule dans vos veines, comme l'abondance des fleurs au printemps révèle la puissance de la sève qui circule dans les branches.

Vous êtes jeunes ; vous avez donc un long avenir devant vous ; vous avez une situation que vous chercherez à rendre chaque jour plus florissante, vous travaillerez au progrès matériel, moral, social, de votre pays, vous marquerez votre place dans la vie en essayant de mieux faire que vos pères, afin de rendre notre monde meilleur.

Mais ainsi que le moissonneur fait tomber sous les coups de sa faux les épis mûrs et les fleurs à peine écloses, ainsi la mort couche au même jour, et dans le même tombeau le jeune homme et le vieillard. Nous voyons de jeunes vies s'éteindre à l'heure même où nous croyions qu'elles allaient donner une lumière plus vive. Devant la mort d'un jeune homme, on ne peut pas ne pas s'attrister ; devant la mort d'un ami on ne peut pas ne pas pleurer. Cela, Dieu ne le défend pas. Notre-Seigneur s'est attristé devant la mort du fils de la veuve de Naïm, il a pleuré en s'approchant du tombeau de son ami Lazare... Ce que Dieu défend, c'est la révolte et le découragement, et c'est ici qu'on fait l'objection : « Pourquoi Dieu se montre-t-il si dur ? »

Tout d'abord, il est des lois naturelles que Dieu n'est pas obligé de suspendre pour nous éviter la mort ; nous ne pouvons exiger qu'il opère à chaque instant un miracle pour neutraliser les effets de notre imprudence. Nous avons très chaud et nous buvons un verre d'eau glacée, ou nous restons dans un courant d'air. Dieu devra-t-il empêcher une congestion ou une fluxion de poitrine ? Et si la maladie nous conduit au trépas, en sera-t-il l'auteur responsable ? Evidemment non.

Il est d'autres circonstances où la véritable cause de la mort est inconnue ; faut-il pour cela accuser Dieu de cruauté ? Les incroyants ne peuvent accuser Dieu, puisqu'ils prétendent l'ignorer complètement, et nous comprenons la déception cruelle que la mort leur apporte, puisqu'elle est l'anéantissement complet de tous leurs rêves. Mais pour le croyant, si triste et si pénible que soit la séparation, il n'aura pas même la pensée d'accuser Dieu. La mort n'est-elle pas le passage à une vie meilleure ? En brisant l'enveloppe qu'est notre corps, elle nous délivre des difficultés, des peines de la vie présente. Une vieille femme me disait cette semaine même : « On plaint les jeunes qui meurent ? Ils sont plus heureux que nous qui restons ! »

La mort nous délivre des tentations qui mettent notre éternité en danger. Lacordaire écrivait au père d'un de ses élèves défunts : « Lorsqu'on connaît la vie et tous ses écueils, il est bien difficile de se promettre qu'un jeune homme les évitera tous, et qu'il pourra toujours offrir à la mort une conscience assurée et une âme paisible. C'est un don de Dieu que de mourir jeune et sans tache. La raison ne nous le dit pas, mais la foi nous le persuade, et la vôtre est assez grande pour entendre ce langage¹. »

La mort chrétienne, mais elle est la naissance à la vie bienheureuse, car « si l'avenir

d'un jeune homme est incertain, on peut croire que Dieu a voulu le sauver et que la mort a été pour lui le moyen et le gage de son éternité. Si au contraire il était pur et saint, on peut croire qu'il a été une victime pour le salut des autres, et que son sang pèsera dans la balance où Dieu juge le Monde¹. »

Humainement, la mort d'un jeune homme est en effet une catastrophe ; mais au point de vue chrétien, elle est la porte qui lui ouvre l'entrée d'une vie meilleure. Et si nous pensions, non à nous-mêmes qui restons affligés, mais à ceux que Dieu appelle pour les récompenser après une courte vie, ne verrions-nous pas là une marque de la tendresse divine ? et la mort, au lieu de nous apparaître cruelle, ne nous semblerait-elle pas plutôt désirable ? C'est bien ce que nous enseignons cette scène de *Polyeucte* (acte II, scène 6) :

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée...

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée...

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle sembler dure ?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait.

Mes enfants, l'homme qui, en présence de la mort, accuse Dieu de cruauté, montre donc qu'il n'est pas chrétien et n'a pas compris les enseignements de Jésus-Christ.

II

La mort d'un jeune homme nous apprend que la vie est courte, et qu'il faut la bien employer.

Qu'est-ce donc, mes enfants, que d'avoir passé 15, 18, 20 ans sur terre ? Ce n'est rien. Vous avez eu à peine le temps de prendre contact avec la vie, vous n'avez pas encore connu les peines, les difficultés, les fourberies, les déceptions du monde. Qu'est-ce donc que d'avoir passé 40 ou 50 ans sur terre ? On a un peu plus souffert, il est vrai ; mais tout ce qui est passé semble si court ! Et quand bien même Dieu vous garderait jusqu'à l'extrême vieillesse, vos années écoulées vous paraîtraient bien peu de chose. Qu'est-ce donc que 80 ans de vie comparés à l'éternité qui ne connaît pas de fin !

La vie terrestre est donc très courte, et ce qui est plus impressionnant encore, c'est qu'elle se brise au moment où peut-être on y pense le moins. Chacun de nos amis a été très peu de temps malade ; et ils auraient pro-

¹ *Lettres à des jeunes gens*. Sorrèze, 17 mars 1857, p. 351.

¹ *Id.*, 18 déc. 1858, p. 380.

blement souri si, un mois avant leur mort, on la leur avait annoncée. Rappelez-vous également le jeune homme qui se tua en tombant de bicyclette sur la grande route, il y a six mois. Tous ces exemples nous apprennent combien la vie est éphémère et combien nous sommes insensés de compter sur elle comme si elle ne devait pas finir, alors qu'elle nous fuit à chaque instant.

Aussi devant cette brièveté de la vie, vous entendez tenir ce langage : « La vie est courte, il faut en profiter, » c'est-à-dire il faut la passer dans les fêtes et les plaisirs : « Mangeons et buvons, puisque demain nous mourrons ! » — Mes enfants, c'est là le langage de l'impiété. Ah ! sans doute, Dieu ne vous demande pas, pour faire votre salut, de vous priver de toutes fêtes ni de tous plaisirs : il est des joies honnêtes que vous pouvez rechercher et qui sont, dans une certaine mesure, utiles à votre vie. Mais pour faire votre salut, Dieu vous demande de vous priver de tous les plaisirs mondains et malhonnêtes dans lesquels il est offensé, et c'est pourquoi, en opposition à ce langage impie, vous devez dire : « La vie est courte, il faut la bien employer. »

Un jour, Lacordaire se promenait dans la campagne de Rome, près du cimetière de Saint-Laurent. Il s'y dirigea, et au milieu des tombes des saints et des martyrs, il fut frappé par cette inscription : « Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé ! » — « Pleure sur le mort, se disait-il en continuant sa promenade, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu ! »

La vie est en effet, mes enfants, le temps de la vertu, le temps où l'on prépare la couronne, c'est-à-dire la récompense du ciel ; le temps où l'on peut donner à Dieu de véritables témoignages d'affection, en mourant, c'est-à-dire en se sacrifiant à chaque instant pour Lui. C'est ainsi que vous devez comprendre votre vie et la passer tout entière dans la fidélité à votre devoir. Sans doute, il est difficile d'être toujours bon ; mais aux heures d'hésitation, pensez que votre vie peut finir ce jour même, et cette pensée de la mort vous éclairera et vous soutiendra dans le bien. A la dernière heure, vous ne regretterez pas d'avoir été trop bon, et vous regretteriez certainement d'avoir été mauvais. Employez bien votre vie, car votre degré de gloire dans le ciel sera proportionné à votre degré de perfection sur la terre.

III

La mort d'un jeune homme vous dit que vous devez être toujours prêts à paraître devant Dieu, que par conséquent vous devez

toujours vivre en état de grâce. C'est d'ailleurs l'enseignement de la saine raison : puisque l'heure de la mort est incertaine, et qu'elle fixe notre éternité, nous devons toujours vivre dans l'amitié de Dieu. Si donc, mes enfants, vous avez le malheur de tomber dans quelque faute grave, il faut en purifier immédiatement votre conscience par une sincère confession. Comment peut-on s'endormir avec une conscience gravement inquiète ? N'est-ce pas une grosse imprudence ? Aussi, mes enfants, ne remettez jamais une confession nécessaire. Je sais bien qu'il en coûte parfois de demander à se confesser ; mais cependant, la chose est si facile, et la confession ainsi faite apporte tant de paix à l'âme !

Ne vous endormez jamais sans avoir fait un acte de contrition. Vous avez eu ici un très bel exemple : André H... pensait souvent à la mort ; lorsqu'on lui disait : « Au revoir, à demain ! » il répondait habituellement : « Oui, si on y est. » Vous savez qu'il se confessait souvent, et que, depuis la retraite fermée qu'il fit à Epinay-sur-Seine, jusqu'au jour de sa mort à la caserne, il ne manqua jamais sa résolution de retraite : « Faire sa prière matin et soir. Ne pas s'endormir sans avoir dit son chapelet, sans avoir fait son examen de conscience, et sans avoir demandé pardon à Dieu des fautes commises dans la journée. »

IV

Enfin la mort d'un jeune homme vous dit que vous ne devez pas vous contenter d'être des chrétiens quelconques, mais que vous devez chercher la perfection chrétienne. Pourquoi ? Pour toutes les raisons que je vous ai signalées déjà : parce que la mort est inévitable, parce que vous mourrez peut-être bientôt, parce que vous devez être toujours prêts à rendre compte de votre vie, parce que votre degré de gloire dans le ciel sera proportionné à votre degré de perfection sur la terre. Toutes ces raisons exigent la perfection chrétienne.

Quiconque n'est pas profondément chrétien, en effet, ne veut pas penser à la mort ; il veut encore moins la regarder en face, ni la pressentir à ses côtés. Tout en croyant au ciel et au bonheur de l'autre vie, le chrétien vulgaire s'attache trop aux biens terrestres et veut en jouir autant que cela lui est possible ; il ira jusqu'aux ultimes limites, pourvu que Dieu n'en soit pas gravement offensé. Si au contraire vous cherchez la perfection chrétienne, et que vous suiviez les inspirations de la grâce, vous vivrez habituellement en la compagnie de Jésus-Christ.

Vous penserez à lui dans votre travail ; vous lui confierez vos petits secrets ; vous lui demanderez conseil ; vous lui offrirez vos joies et vos peines ; vous en ferez votre plus grand

Ami; vous le ferez vivre en vous. Possédant Jésus-Christ dans votre cœur, vous chercherez tout naturellement à l'imiter, — on copie toujours ses amis, — et par là-même vous mépriserez tout ce qui pourrait vous séparer de lui.

Le monde et ses plaisirs, vous n'en userez que dans la mesure où votre devoir le permet : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Votre ambition sera d'acquérir les biens qui ne périssent pas, et vous accumulerez votre trésor dans le ciel. Dès lors la terre ne vous apparaîtra que ce qu'elle est en réalité : le marchepied qui doit vous élever vers Dieu; vous ne considérerez plus les choses d'ici-bas, même les plus saintes, votre situation présente, votre avenir, votre famille, vos amis, que comme les moyens providentiels de vous conduire à Dieu.

Si vous cherchez la perfection chrétienne, la mort n'aura plus pour vous le caractère odieux d'anéantissement de vos rêves; mais elle sera au contraire le moyen d'en réaliser le dernier et le plus beau : être uni pour toujours à N.-S. Jésus-Christ et le voir. C'est le philosophe païen Platon qui a dit : « Que faut-il pour voir Dieu ? Etre pur et mourir. » La perfection chrétienne vous donnera cette pureté, en vous détachant de vous-même et des choses qui passent, et la mort vous unira à Jésus-Christ dans la vision bienheureuse qui fait le bonheur des saints.

Si vous cherchez la perfection chrétienne, enfin, celle-ci vous donnera la force nécessaire pour ne pas vous laisser accabler, même pour porter la tristesse de la séparation. Si vous mourez jeunes, mes enfants, vous aurez besoin de ce courage chrétien pour laisser sur terre une famille aimée. Mais si Dieu vous donne longue vie, — ce que je souhaite si c'est votre bien, — vous aurez peut-être des deuils cruels à subir. Et il vous faudra un courage plus grand pour faire le sacrifice de vos enfants, que s'il s'agissait de vous-mêmes. La vie réserve à tout le monde des peines bien cuisantes; n'hésitez donc pas à devenir de parfaits chrétiens, afin d'avoir la force de porter la souffrance quand l'heure aura sonné pour vous.

**

Nous avons eu la consolation, mes enfants, de voir nos amis quitter la terre avec de grands sentiments de piété. N'oublions pas, cependant, qu'ils ont besoin de nos prières, et que c'est pour nous le moyen de leur prouver la fidélité de notre affection.

N'oublions pas surtout les leçons que leur mort nous donne. Il importe peu de vivre longtemps, mais de bien vivre. « La longue vieillesse, c'est une vie sans tache, » dit l'Écriture (Sag., iv, 9). Si nous sommes de vrais chrétiens, si nous sommes des saints, Dieu se contentera de notre courte carrière pour nous

donner une grande récompense. « Quoiqu'il ait peu vécu, il a fourni une longue carrière, car son âme était agréable à Dieu; c'est pourquoi il s'est hâté de la tirer du milieu d'innocuité. Les peuples, voyant cela, ne le comprennent pas, et il ne leur vient pas à la pensée que Dieu répand ses grâces et ses miséricordes sur ses saints, et que ses regards favorables sont sur ses élus. » (Sag., iv, 13-15).

XXVI

LA VOLONTÉ

Mes enfants,

Je lisais il y a quelque temps dans un journal un article plaisant sur les paresseux. L'auteur écrivait ces lignes : « Quand un jeune homme irrésolu, mais confiant, me consulte sur l'emploi qu'il pourrait bien faire de son activité, je l'engage à s'établir professeur d'énergie. Il s'en va là-dessus, et à vrai dire, je ne sais pas trop comment il s'y prend pour suivre mon conseil; mais, j'ai le sentiment de l'avoir dirigé vers le devoir. » Il y a, mes enfants, sous cette forme amusante une grave leçon; car on peut bien dire que ce qui nous manque à tous, c'est l'énergie. N'est-il pas vrai que si l'on manque parfois à son devoir parce qu'on l'ignore, trop souvent on y manque parce qu'on n'a pas le courage de l'accomplir, parce que c'est la volonté qui chancelle? Mes enfants, vous ne serez des hommes que si vous avez des volontés fortes, énergiques, inébranlables.

I

La volonté est une des plus belles facultés de l'âme. Elle nous révèle notre liberté, puisqu'avant d'agir notre volonté discute si elle doit vouloir dans un sens ou dans un autre. Elle nous révèle notre puissance, puisque c'est elle qui domine et règle les passions du cœur et nous rend maîtres de nous-mêmes. Elle nous révèle notre influence, puisque c'est par elle que nous nous imposons à nos semblables. On l'a comparée avec beaucoup de justesse « au conducteur de char qui, les rênes à la main, tient sous sa dépendance tous les chevaux attelés au même fimon¹; » car c'est bien la volonté, en effet, qui commande à toutes les autres puissances de notre âme et les fait servir à ses desseins.

Tous les jeunes gens ont une volonté, mes enfants, mais tous ne sont pas des jeunes gens *de volonté*. Le trop grand nombre, malheureusement, agit selon les impressions du moment, sans chercher à se former un caractère viril, une volonté vraie. Vous allez vous-mêmes être juges. Réfléchissez et répondez. Est-ce un homme de volonté, le *volontaire* qui agit selon

¹ Guibert, *Retraite spirituelle*, p. 203.

ses goûts plus ou moins fantaisistes et à l'imprudence de suivre toutes ses impressions ? Le *capricieux* qui veut aujourd'hui et ne veut plus demain ? L'*entêté* qui tient à ses idées d'autant plus qu'il a moins de raisons ? Ne cherchez pas à le convaincre : plus vous lui apportez de lumières, plus il ferme les yeux ; vos raisons, d'ailleurs, ne valent jamais rien. L'*autoritaire* qui n'admet pas qu'une volonté autre que la sienne domine, et qui par conséquent ne sait pas et ne veut jamais obéir ? L'*arrogant* qui habituellement a beau langage, se drape dans sa dignité, ne vous parle qu'avec hauteur et dédain et qui confond sa volonté avec son orgueil ? Est-ce un homme de volonté, l'*irrésolu* que tous les vents font tourner comme la girouette, qui perd son temps à chercher un parti, qui gaspille sa vie à découvrir sa voie ? le *timide* qui se fait peur de tout ? le *découragé* qui abdique après le moindre échec ? le *faible* qui *voudrait* faire le bien, qui *voudrait* éviter le mal, mais qui n'a jamais su dire : *Je veux* ? Tous ces jeunes gens ont une volonté, ils ne sont pas des hommes de volonté.

L'homme de volonté est celui qui, après avoir mûrement réfléchi, après avoir demandé conseil, après avoir consulté sa conscience, prend une décision ferme et poursuit énergiquement son but, en dépit de toutes les contradictions, de toutes les difficultés qu'il rencontre. Tous les hommes de génie, en quelque situation que vous les choisissiez, vous donnent cet exemple. Voyez : le petit Drouot étudie à la lueur du four de la boulangerie de son père ; il passe de brillants examens et conduit à la victoire les armées de Napoléon. Christophe Colomb, pendant les deux mois de traversée de son premier voyage d'Amérique, lutte contre le découragement de tout l'équipage qui veut rebrousser chemin. Haydn, le musicien célèbre de l'Allemagne, appartient à une famille pauvre ; il se fait chasser de chez son professeur pour lui avoir coupé sa perruque, devient coiffeur et chaque soir dans sa mansarde étudie avec passion, obtient d'être valet de chambre chez un artiste italien qui lui donne des leçons, et grâce à son énergique persévérance, il ne tarde pas à se faire un nom immortel.

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples, et tous montreraient que c'est la volonté forte, l'énergie indomptable qui fait les conquérants, les héros et les saints. Si vous voulez tenir votre place dans le monde, il faut donc devenir des hommes d'énergie. Ce sera d'ailleurs votre avantage.

II

1. Soyez des hommes de volonté, mes enfants, et vous serez véritablement maîtres de vous-mêmes. Vous commanderez à vos facul-

tés et à vos passions, comme l'officier commande à ses soldats. Cela ne veut pas dire que vous n'aurez pas à lutter contre les tentances plus ou moins désordonnées de votre nature ; mais cela veut dire que de la lutte vous sortirez toujours vainqueurs. « Quand on veut, on peut. »

Je me rappellerai longtemps un petit garçon de 14 ans, bon cœur, mais très violent de nature. Il aimait beaucoup sa mère, et cependant il se mettait dans des « colères bleues » quand celle-ci lui faisait une observation. Un jour, j'arrivai chez lui juste au moment pathétique ; surpris, l'enfant se calma. Je lui donnai alors la petite leçon méritée. « Monsieur l'abbé, répondit-il, quand ça me prend, je ne suis plus maître de moi. » Et il y avait dans ses yeux du regret et du découragement.

Mes enfants, les passions à votre âge sont violentes, c'est vrai ; la lutte que vous devez soutenir contre elles est pénible, peut-être ; mais il y a là pour vous une question de vie ou de mort. Ou vos passions domineront votre volonté, vous conduiront à l'abîme et ne feront de vous que des loques humaines ; ou votre volonté dominera vos passions, les réduira au silence et fera de vous des hommes selon toute la puissance du mot. Qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas résister aux entraînements de ses penchants mauvais ? Ce n'est pas un homme, c'est un esclave, à moins que ce ne soit une brute.

2. Soyez des hommes de volonté, mes enfants, et vous vous tiendrez au-dessus du vulgaire. La plupart des hommes, en effet, suivent un mouvement donné et marchent d'après les idées d'autrui. C'est l'éternelle histoire des moutons de Panurge ; le premier mouton est jeté à la mer, criant et bêlant, et tous les autres le suivent. Les jeunes gens sans volonté agissent de même. Si vous pouviez pénétrer la pensée des nombreux jeunes gens qui ne persévèrent pas, vous verriez que le plus grand nombre, pour ne pas dire tous, se sont écartés de la bonne route par entraînement, et non par conviction. Ils ont entendu l'appel si puissant des passions, ils ont senti l'attrait fascinateur du plaisir, ils ont regardé autour d'eux, et sans se demander si la foule avait raison ou tort, ils ont suivi la foule, au mépris de leur conscience. Mes enfants, est-ce ainsi qu'un homme doit agir ? C'est par vous-mêmes que vous devez prendre vos déterminations. N'entreprenez rien que parce que votre conscience parle. Les exemples d'un ami, les conseils de votre directeur même, ne sont que des lumières destinées à créer en vous des convictions. Au point de vue religieux, politique, social, vous avez l'obligation d'étudier, de consulter, d'éclairer votre conscience, de la former en un mot, et la lumière étant faite, de suivre la vérité, quand bien même vous seriez le seul à la connaître et à la défendre.

3. Soyez des hommes de volonté, mes enfants, et vous exercerez une influence dans le monde. L'homme de volonté n'hésite pas à prendre une décision; une fois prise, il ne recule pas devant les obstacles, et rien ne le fera changer jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Eh bien ! cette maîtrise de lui-même, en même temps qu'elle est sa force, lui attire des sympathies. Comme le lierre vient attacher sa frêle tige sur le tronc robuste du grand chêne, les âmes faibles viennent se grouper autour de l'homme fort, pour bénéficier de sa puissance. Leurs désirs sont flottants, leurs décisions incertaines; elles adoptent sans crainte les désirs et les décisions d'un homme de volonté ferme. Comme le fleuve entraîne dans sa course et mêle dans ses flots les eaux du ruisseau qu'il rencontre, l'homme de volonté s'impose par son exemple et peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, même à son insu, selon l'orientation de sa conduite.

Que votre volonté soit donc en vous la source d'une vertu puissante, et votre influence orientera les hommes vers le bien.

III

Vous avez peut-être pensé, mes enfants, que la volonté était un don de la nature. « Bienheureux celui qui l'a reçu de Dieu, avez-vous dit. Quant à moi, mes échecs m'ont fait constater maintes fois mon impuissance, » et comme l'enfant dont je vous parlais tout à l'heure, vous avez été humiliés et découragés par vos défaites. Sans doute, mes enfants, certaines âmes ont été dotées par Dieu d'une énergie suréminente; mais ces privilégiés sont rares. Ne nous étonnons pas d'être dans la règle commune, et apprenons à développer notre volonté, afin de bénéficier de ses avantages.

1. Pour acquérir de la volonté, il faut d'abord le vouloir. « C'est en forgeant qu'on devient forgeron, » a-t-on dit; c'est en voulant que vous développerez votre volonté. Cette faculté, d'ailleurs, s'agrandit dans la mesure même de l'effort que demande son exercice. Plus vos efforts seront généreux, plus votre volonté s'affermira. Sans doute vous n'arriverez pas d'un premier coup d'ailes aux sommets de la perfection. Mais dites-moi, l'oiseau ne vole-t-il pas autour de son nid avant d'entreprendre de plus grandes sorties? Commencez donc par exercer votre volonté sur l'acquisition d'une petite vertu, sur la suppression d'un défaut; vous aurez, au début, des succès et des chutes, probablement plus de chutes que de succès. Mais ne vous en étonnez pas, et surtout ne vous découragez pas. La lutte qu'il vous faudra soutenir ne fera qu'activer la réussite de l'entreprise. Pour devenir de parfaits ouvriers et acquérir la science de votre état, vous renouvelez chaque jour vos efforts et vous surmontez les difficultés du travail; pour devenir de bons gymnastes, je vous vois

recommencer maintes fois les mêmes mouvements; pour obtenir un succès dans une séance récréative, vous ne reculez pas devant des répétitions réitérées. Pour devenir des hommes d'énergie, ne craignez donc pas les efforts nombreux et répétés qu'il vous faudra faire. Il n'y a pas de volonté sans cela.

2. Un second moyen pour développer sa volonté, c'est de s'imposer une règle de vie. Vouloir par caprice, ce n'est pas vouloir, car le caprice est la suppression de l'effort. Vous devez donc régler votre vie et agir d'après la règle que vous vous imposerez à vous-mêmes. Oh ! votre travail règle déjà la plus grande partie de vos journées; il vous faut entrer aux ateliers ou aux bureaux à heure fixe et ne les quitter qu'au coup de la cloche. Cependant, devez-vous laisser votre temps libre sans détermination fixe? Réglez l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos exercices de piété. Chaque matin, dirigez votre effort sur telle action ou telle vertu négligée la veille. Ne laissez rien à l'imprévu, et la discipline que vous vous imposerez ainsi sera pour vous un puissant stimulant qui vous conduira à la victoire.

3. Enfin, si la règle qu'on s'impose à soi-même réclame un effort pour la suivre, il est hors de doute qu'une règle imposée par une autre volonté demande encore un effort plus grand pour s'y soumettre. L'obéissance est donc encore un moyen de développer en nous la volonté. La chose semble étrange, mais réfléchissez. N'est-il pas plus difficile d'obéir à un ordre commandé que d'obéir à une résolution personnelle? Et dès lors, si l'effort est plus grand, l'acte de volonté est plus intense, plus capable par conséquent de développer en nous cette faculté. Le jour où vous obéissez à votre père ou à votre maître, vous ne suivez pas votre volonté, sans doute; mais l'effort qu'il vous faut faire dans cette soumission augmente et discipline votre énergie, qui sera plus puissante à l'avenir. Puis, vous pouvez associer votre volonté à la volonté qui ordonne et vous-mêmes vouloir vraiment l'action commandée, même si elle est pénible à votre nature. La volonté atteint alors son plus haut degré de puissance, car elle fait taire tous les sentiments d'attaches personnelles, elle commande en maîtresse et vous conduit à la suite de Jésus-Christ dans le chemin de la véritable vertu: « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 junii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 23 juin 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXVII. L'entrain, 449. — XXVIII. La chasteté, 451.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XLI. 7^e dimanche après la Pentecôte, 454. — XLII. Fête de saint Pierre et saint Paul, 458.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXV. Le Symbole des Apôtres, 461.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXVII

L'ENTRAIN

Mes enfants,

Dans certains patronages et en particulier dans les œuvres centrales des grandes villes, le Directeur est aidé par les plus grands jeunes gens réunis en Commissions. Ces Commissions portent des noms différents, selon le but qu'elles se proposent. L'une d'elles m'a été signalée sous le nom de *Commission d'entrain*. De prime abord la chose m'a paru fort originale. Que peut bien faire une Commission d'entrain ? Mais vous allez juger avec moi que son rôle est très utile ; — qu'en réalité, si une Commission d'entrain n'existe pas dans tous les patronages, dans tous les patronages il y a des entraîneurs ; — et surtout qu'il est nécessaire que vous deveniez des entraîneurs.

I

Que peut bien faire la Commission d'entrain ? — Pour s'en rendre compte, mes enfants, il suffit de considérer la physionomie d'un patronage dans ses réunions ordinaires. Je vous ai répété souvent que vous êtes vous-mêmes les artisans de votre œuvre, que c'est vous-mêmes qui lui donnez sa vie, qui la rendez intéressante, que c'est par vous que le patronage étend son influence ; à cause de cela, je vous ai demandé de ne pas vivre ici en égoïstes, mais de vivre surtout pour les autres ; de vous intéresser aux jeux ou d'en susciter, de prendre part aux discussions et de les animer, de ne jamais laisser un camarade isolé livré à l'ennui, de l'entourer de prévenances et par votre franche camaraderie de le faire sortir, bon gré, mal gré, de la torpeur mélancolique où il s'égare.

Avec grande joie, j'ai constaté plusieurs fois que ces avis étaient compris ; j'ai vu les plus grands d'entre vous jouer dans la

cour du patronage ou dans les salles avec de tout jeunes camarades. Nos meilleurs gymnastes se font quelquefois les moniteurs de nos pupilles. Je n'ai guère besoin d'insister, dans la préparation de nos séances, pour que tous les rôles soient appris en temps et heures, parce que vous vous chargez de morigéner (un peu vertement peut-être !) le paresseux qui compromet le succès. J'ai parfois entendu des jeunes gens reprendre doucement un camarade parce qu'il avait manqué la messe du dimanche, et nos petits gars sont fort heureux d'être à l'église auprès d'un « grand » qui peut leur indiquer les pages. Vous souriez, mes enfants, car, vous pensez que votre portrait est, ce soir, un peu embelli ? Pas tant que cela ! Et si les choses ne se passent pas toujours aussi bien, confessions que c'est un malheur.

Quoi qu'il en soit, les jeunes gens qui agissent ainsi sont des entraîneurs, et supposez qu'ils soient réunis en commission, ils formeraient une Commission d'entrain. C'est ce qui existe dans les grandes œuvres. Des jeunes gens se réunissent sous la présidence du Directeur, reçoivent ses conseils pour étendre leur action auprès de leurs camarades, et prennent la résolution d'être des entraîneurs du bien. Les grands jeux de cour sont leur but premier. Ils recrutent les joueurs, ils organisent le jeu et s'en font les champions ; mais, par la vitesse acquise sans doute et surtout par leur esprit d'apostolat, leur action s'étend au théâtre, à la gymnastique, au cercle d'études, à la piété ; au dehors même du patronage, leur entrain se manifeste et n'est pas sans heureux résultats.

De tels jeunes gens sont-ils nécessaires dans une œuvre ? Mais que ferait-on si notre jeunesse ne possédait au moins un peu de cette ardeur, si elle ne savait s'intéresser à rien ? Que fait le jeune homme apathique et indolent ? C'est un arbre « qui pousse des feuilles fanées. »

L'organisation de notre patronage ne nous permet pas d'avoir une Commission d'entrain ; mais sans avoir le titre, ayons du moins la chose. Si vous voulez que votre patronage soit florissant, soyez des entraîneurs, et pour cela, examinons les qualités qui vous sont nécessaires.

II

Dans les courses à pied, à bicyclette, quel est le rôle de l'entraîneur ? Encourager et soutenir le coureur, pour lui faire atteindre son but. C'est votre rôle ici, vous encourager et vous soutenir pour devenir des hommes parfaits. Le rôle de l'entraîneur étant d'ordre naturel, demande des qualités naturelles ; le vôtre étant d'ordre moral, demande les mêmes qualités dans l'ordre moral.

1^o Vous avez remarqué, mes enfants, que dans une course l'entraîneur, s'il est seul, est *toujours en avant* du coureur, afin de couper l'air, de lui frayer le passage, de le prévenir des obstacles. A quoi servirait-il, en effet, si au lieu de précéder le coureur, il le suivait ? Son rôle serait complètement inutile.

De même, au patronage, l'entraîneur doit toujours être en avant. Il assistera par conséquent à toutes les réunions ; il se gênera pour y venir, arrivera naturellement à l'heure afin d'être à son poste et de ne pas laisser à ses camarades le temps de s'ennuyer. C'est lui qui fraiera le passage à la gaieté en organisant une partie, alors que les indécis perdront leur temps en d'interminables discussions ; c'est lui qui prévoindra bien des obstacles en évitant les heurts, les chicanes, les colères toujours regrettables.

2^o Deuxième qualité : *l'ardeur*. L'entraîneur ne doit pas être un endormi, s'il veut remplir son rôle. Il faut qu'il y apporte non seulement son énergie physique, mais il faut encore qu'il soit comme éclairé et encouragé par cette flamme vive et ardente qui lui fait déjà entrevoir le but atteint.

Au patronage, cette ardeur n'est pas moins nécessaire. C'est elle qui donne la vie, et pour qu'elle soit tout à fait bienfaisante, elle devra se manifester de trois manières : *par la gaieté* : les jeunes gens gais sont toujours aimés et toujours suivis ; *par la décision* : « ne pas perdre son temps aux bagatelles de la porte, » comme vous dites si bien, mais prendre vite son parti ; *par le bon esprit*, en acceptant et en faisant accepter les avis, les ordres ou même les observations nécessaires pour la bonne marche du patronage.

3^o Troisième qualité : *la souplesse*. L'agilité est en effet une qualité essentielle de l'entraîneur. Que lui sert d'être en avant, de brûler du désir d'atteindre le but, s'il ne peut que lentement et péniblement avancer et s'il ne surmonte les obstacles qu'à grand-peine ?

Vous voulez faire du bien au patronage et entraîner dans le bon chemin vos camarades ? Il vous faudra plus d'agilité qu'aux champions de nos courses, et plus de souplesse qu'à nos plus agiles gymnastes ; je parle au sens moral. Il vous faudra souvent, en effet, faire taire vos goûts personnels, vous plier aux désirs, peut-être aux exigences de vos amis, éviter de leur déplaire et ne point vous choquer ni vous froisser de leurs défauts, ni surtout de leurs paroles peu aimables parfois. J'ai vu des jeunes gens qui, par la souplesse (je ne dis pas la faiblesse) de leur caractère, savaient se faire aimer de tous. Ce point acquis, il est toujours facile d'agir.

4^o Quatrième qualité : *la résistance*. N'est pas entraîneur qui veut, mais qui peut. Pour soutenir une course longue et pénible, il faut en avoir la force et ne pas redouter la fatigue.

Le jeune homme d'entraîn au patronage devra également avoir de la résistance, ne pas craindre sa peine et se donner à tous avec beaucoup de dévouement. Vous m'avez dit parfois, mes enfants, après une après-midi de jeu : « Ce n'est pas toujours agréable de jouer avec les gamins ! » Je suis de votre avis. Il n'est pas même toujours agréable de jouer avec ses meilleurs amis. N'y a-t-il pas des moments difficiles, des heures où les caractères semblent fatigués de se retrouver toujours ensemble, et se heurtent ? Et précisément, votre rôle est d'éviter ces chocs pénibles, en portant partout votre activité et votre bonne humeur. Mais comme ces misères se glisseront malgré vous, votre rôle sera encore de rétablir la paix et la concorde là d'où elles n'auraient jamais dû disparaître. Vous le voyez donc, après avoir supporté les caprices des petits, il vous faudra peut-être supporter les défauts des grands. Comment ferez-vous si vous craignez votre peine, si le dévouement à votre œuvre n'est pas une vertu de votre âme ?

5^o Ceci m'amène à vous parler de la dernière qualité de l'entraîneur : *la persévérance*. Sans persévérance, pas de succès. Pour devenir un bon entraîneur, le jeune homme a dû recommencer 20 fois, 50 fois, 100 fois sa course, augmentant chaque jour le nombre des kilomètres et franchissant de nouveaux obstacles. Sa persévérance lui a donné l'espoir, l'assurance même du succès.

Ici, plus que partout ailleurs, mes enfants, la persévérance dans l'effort est la condition du succès. Vous avez essayé d'intéresser à un jeu de cour vos camarades, vous avez réussi pendant un certain temps ; mais on s'est bientôt lassé, il a fallu chercher ailleurs la distraction. Les jours de pluie, vous avez usé toutes les inventions de votre génie pour intéresser dans les salles vos petits camarades ; mais quelquefois, à bout de patience, vous avez renoncé à obtenir un résultat. Désireux de rendre vos amis meilleurs, vous avez prié pour eux, vous les avez encouragés par une bonne parole, par de longues conversations, ou même par un conseil ; mais les résultats n'ont pas été ce que vous attendiez, et vous avez été tentés d'abandonner l'œuvre entreprise ! En ces différentes circonstances, mes enfants, ne cédez jamais à l'impression du découragement. Vous êtes peut-être à une heure décisive, et le but qui actuellement se dérobe à vos regards est peut-être tout près de vous. Un peu de persévérance, un nouvel effort, et vous serez récompensés de vos tra-

vaux. Tout abandonner serait tout perdre, comme le coureur qui abandonne la route perd tout droit au classement final.

III

Si vous avez de l'entrain, si vous êtes au patronage des *agissants*, quels seront les résultats ?

1^o *Pour vous personnellement*, mes enfants, vous aurez la conscience d'employer utilement votre vie. Le bien que le patronage vous fait, vous ne le gardez pas pour vous, comme l'avare qui garde et enfouit son trésor ; mais vous cherchez à le répandre ; vous voulez que vos frères bénéficient comme vous des dons de Dieu, et vous accomplissez la loi de l'Evangile qui demande qu'on fasse fructifier les talents que l'on a reçus.

Vous aurez au patronage la joie la plus douce qu'on puisse goûter ici-bas : celle d'avoir fait du bien à son semblable. Et ici, pour vous convaincre, je fais simplement appel à votre expérience : n'est-ce pas que vous avez été heureux les jours où vous avez cherché à rendre meilleur un ami ?

Vous aimerez davantage votre patronage. Vous en serez les véritables artisans ; vous sentirez qu'il est véritablement vôtre, puisque pour lui vous vous générez. Vous aimerez davantage vos camarades, puisque pour eux vous vous sacrifierez ; et les liens d'affection, les liens de famille qui se forment ici seront d'autant plus forts et d'autant plus profonds que vous vous dépenserez davantage pour votre œuvre.

2^o *Pour vos camarades*. — L'amour appelle l'amour. L'affection que vous donnerez à vos camarades vous reviendra, et en vous aimant, c'est le patronage qu'ils aimeront, parce que vous aurez su le leur rendre plus aimable.

Mais autre conséquence, plus importante encore : c'est que vous aurez acquis sur vos amis une influence considérable, beaucoup plus grande que vous ne le pensez. Je vous disais tout à l'heure que vous deviez avoir de la souplesse, et non de la faiblesse. En effet, les jeunes gens remplis d'entrain doivent être souples pour aborder facilement tous les caractères ; mais ils doivent en même temps être fermes et ne jamais transiger avec la conscience. Mais comme leur fermeté est tempérée par la gaieté et la bonne humeur qui ne les quittent jamais, on les suit facilement dans l'accomplissement du devoir, même s'il est rude et austère. Votre influence par votre entrain peut donc être très fructueuse à l'égard de vos amis.

3^o *Pour le patronage même*, les jeunes gens d'entrain sont une véritable richesse. Car en apportant la vie, ils suppriment les miasmes délétères du mauvais esprit. Leur mouvement, leur gaieté entraîne la masse, et les esprits

retors ou batailleurs ne trouvent plus le temps de critiquer ni de susciter les jalousies et les disputes.

Je ne sais plus où j'ai lu l'histoire suivante. Des grévistes ayant excité la population de Marseille, la grève prenait les proportions d'une véritable émeute. Les autorités inquiètes avaient demandé les secours de la troupe au général commandant d'armes. Celui-ci, craignant que la population n'obligeât les soldats à charger, essaya d'un moyen fort ingénieux, et qui eut plein succès. Au lieu d'envoyer une troupe armée, il envoya la musique militaire. Arrivée devant les manifestants, celle-ci entonna son plus entraînant pas redoublé ; la manifestation précédemment si violente se transforma presque instantanément en une marche militaire, qui après trois quarts d'heure de défilé rétablit le calme dans les esprits et dans les rues de Marseille.

Au patronage, l'entrain peut avoir souvent les mêmes résultats et apporter la paix aux heures d'excitation et de trouble.

Ne craignez donc pas, mes enfants, de vous donner trop à votre œuvre. Apportez-y, au contraire, chaque jour une ardeur nouvelle, une volonté plus droite, un dévouement plus complet. Vous sentirez alors l'action du patronage se faire plus profonde dans les âmes de tous, vous verrez sa vie s'épanouir avec plus de fruits au dehors et imposer, à ceux-là mêmes qui vous méprisent, le respect, peut-être l'admiration.

XXVIII

LA CHASTETÉ

Mes enfants,

En préparant notre causerie, j'avais sous les yeux une feuille distribuée il y a quelques années dans les gares de la banlieue de Paris. C'était un appel, adressé aux pères, mères, jeunes gens, jeunes filles, ouvriers, employés, lycéens, contre l'immoralité de la rue. Et je lisais ces paroles, toutes d'énergie et de noblesse : « Il faut que cela cesse et que les plus immoraux apprennent que s'il y a des vices arrogants, il y a aussi de fières vertus qui savent se faire respecter. »

Je veux ce soir vous entretenir de cette fière vertu qui doit siéger en vos âmes : la chasteté.

I

Il n'y a pas à le nier, mes enfants : la chasteté n'est pas la vertu du jour. Tout, au contraire, conspire contre elle. On supprime Dieu ; et par là-même on supprime la base de la vraie morale : l'homme, n'ayant plus de maître, n'a plus qu'à suivre ses propres désirs.

Le monde qui nous entoure n'est pas très susceptible sur ce point, et ses maximes vous excitent au mal, plus qu'elles ne vous retiennent. Il aura bien encore quelques sévérités pour la jeune fille, mais pour le jeune homme ! Il faut bien que jeunesse se passe ! Il a 18 ou 20 ans, il est soldat, il peut donc tout lire, tout voir, tout faire. Qu'il conserve un extérieur correct et ne fasse pas trop parler de lui, ce sera très bien. Après on le mariera avec une jeune fille honnête — naturellement ! — on oubliera le passé, et tout sera pour le mieux.

Voilà le langage du monde. Les jeunes gens que vous côtoyez chaque jour, dans la rue, à l'atelier, au bureau, ont très bien compris ce langage, — si bien même qu'ils ne craignent pas de raconter leurs désordres et de s'en faire gloire. D'ailleurs, les malheureux ! ne sont-ils pas soutenus, encouragés, entraînés par ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent ? Les romans, le théâtre, la sculpture, les publications de toutes sortes semblent ligués contre leur vertu, et les plaisirs qu'on leur offre ne sont trop souvent qu'un moyen de descendre un peu plus bas dans la fange. Parcourons rapidement la vie de ces jeunes gens, et, froidement, voyons s'ils sont dans la vérité et si la passion fait d'eux des hommes.

1^o *L'impureté éteint la foi.* — C'est la première conséquence du péché. Ce vice impur, en effet, c'est la révolte du corps sur l'âme, des sens sur l'esprit. Comment la lumière divine, qui ne pénètre que dans l'âme en pleine possession d'elle-même, pourrait-elle continuer de briller alors que l'âme est comme submergée par un flot de boue ? L'impudique ne peut conserver le goût de la prière : comment pourrait-il plier les genoux chaque soir, alors que son âme tout entière est en révolte ? Comment son cœur pourrait-il aspirer à Dieu, alors qu'il n'est rempli que des basses affections qui le captivent ? Sa conscience s'émousse et finit par se taire ; les pensées de la foi ne le touchent plus ; le sacrilège même ne l'effraie pas. Encore un pas, il est dans l'indifférence religieuse ; encore un pas, il est devenu un impie... Vous rencontrez, chaque jour, des jeunes gens qui prétendent ne plus croire à rien. Interrogez-les ; pénétrez leur conscience. A part quelques rares exceptions, vous constaterez qu'ils sont d'une ignorance crasse sur la religion : le divin flambeau de la foi ne les éclaire plus, parce que ses rayons ne peuvent plus percer les fumées épaisses de la luxure.

2^o *L'impureté ruine le cœur.* — N'allez pas chercher les affections profondes et dévouées chez le libertin ; il ne sait pas ce que c'est que l'amour. L'amour ! ce don de soi qui va jusqu'à l'oubli et au sacrifice le

plus absolu, le trouvez-vous dans ces relations indignes et suspectes qu'entretient le débauché ? Celles-ci ne sont-elles pas, au contraire, la conséquence de la recherche égoïste du plaisir mauvais ? Cela est si vrai qu'un caprice, qu'une passion nouvelle changeront ces affections d'un moment en haine ou en mépris.

Ne cherchez pas davantage à nouer avec lui les liens sacrés de l'amitié. Outre que ses relations sont toujours dangereuses, « il n'y a rien de si loin de l'amitié qu'un débauché... J'ai souvent remarqué, écrit le P. Lacordaire, que les jeunes gens livrés à leur corps ont une incapacité de sentir et même de comprendre l'amitié¹. » Comment, en effet, des cœurs affamés des plus viles jouissances pourraient-ils sentir et goûter la beauté immatérielle des âmes, véritable source de l'amitié ?

Ne parlez pas au jeune homme impur des saintes et douces affections de la famille. Vous paraîtrez un niais et vous le ferez sourire. Qu'importe pour lui une mère ou une sœur en larmes ! Il écouterait leurs supplications d'une oreille distraite, les regarderait d'un œil sec. Leur affection et leurs prévenances ne feront qu'aviver en lui le désir de quitter une maison où il n'entend que des reproches, et de jouir enfin de son entière liberté. Si vous lui parlez d'avenir, il conviendra avec vous qu'il ne prendra jamais pour femme aucune des personnes qu'il fréquente, mais qu'avant de penser à cela, il faut qu'il s'amuse.

3^o *L'impureté détruit la volonté.* — C'est parce qu'il est libre, parce qu'il veut user de sa vie comme il l'entend, qu'il a secoué le joug de la famille et celui de la vertu. Et le pauvre jeune homme ne s'aperçoit pas qu'en se livrant à ses passions, il se forge des chaînes, il devient l'esclave de ses instincts et de ses compagnons d'orgie. Les passions l'étourdissent et l'aveuglent. Pris par elles, il ne raisonne plus ce qu'il fait. Tête baissée, il se jette dans l'ornière sans s'inquiéter de quelle manière il en sortira. Un mot de ses compagnons, et il obéit sans chercher à comprendre. Il est prêt à toutes les bassesses ; « tout ne lui est rien, quand il s'agit de se satisfaire. Il achète l'amour, il vendrait Dieu². »

Un aumônier de prison me racontait qu'il visita dans une cellule un jeune homme auquel il avait fait autrefois le catéchisme. — « Comment ! vous ! ici ! » — Et le grand enfant fait le récit d'une vie de débauche. « Vous ne savez pas, M. l'Abbé, ce que c'est que d'être pris dans cet engrenage. Il faut de l'argent. Quand on sait qu'une femme

¹ *Lettres à des jeunes gens*, 10^e lettre.

² Abbé de Gibergues, *La Chasteté*, p. 35.

vous guette au sortir du bureau, qu'elle vous traite de lâche parce qu'on n'a pas osé barboter dans la caisse, alors la tête vous tourne. Tenez, un jour, j'ai vendu les meubles de ma grand'mère pendant son absence... »

Quand on se laisse glisser sur cette pente, mes enfants, on ne sait pas où l'on s'arrêtera, et voilà jusqu'où l'on peut descendre.

4^e *L'impureté tue le corps.* — Les médecins déclarent que la volupté est « un fléau pour l'humanité, un fumier sur lequel germent toutes les pourritures¹. » Cette affirmation est malheureusement vraie. Et ici Dieu punit sévèrement le vice ; car non seulement le coupable porte en lui-même son châtiement, mais incapable qu'il est de donner à ses enfants un sang pur, il les condamne à expier son péché et à être eux-mêmes, plus tard, des vicieux. Par sa faute, sa femme, ses enfants, plusieurs générations peut-être, charrieront dans leurs veines le virus de la maladie.

II

Contre la séduisante attraction du mal, mes enfants, vous allez dresser votre volonté, et aux sollicitations honteuses de la chair, de la rue, du démon, vous répondrez : « Je serai chaste ! Je le dois, je le puis, je le veux ! »

1^o JE DOIS ÊTRE CHASTE, parce que Dieu le veut. — En donnant à l'homme le pouvoir de transmettre la vie, Dieu l'a fait participant de son divin pouvoir de Créateur. Mais l'homme, cependant, n'est que l'intermédiaire nécessaire, c'est Dieu qui dispense, qui reproduit, qui perpétue la vie. L'homme ne peut donc user de son droit qu'aux conditions posées par Dieu quand Celui-ci édicta les divines lois du mariage. En dehors de ces conditions, il y a violation du droit de Dieu, il y a péché. Et la loi portée est si grave et notre faiblesse si grande, que N.-S. J.-C. nous a défendu d'arrêter notre esprit aux pensées et aux désirs qui pourraient souiller, ne fût-ce qu'un instant, la pureté de nos âmes.

Je dois être chaste, parce que *la paix de mon âme le demande.* — La faute laisse toujours après elle l'humiliation, le remords, l'inquiétude, parfois le découragement. Ce n'est donc pas le bonheur que vous trouvez dans le péché. Au contraire, plus votre âme domine les bas instincts de votre être, plus elle s'épanouit dans la lumière et dans la paix de Dieu. « Lorsqu'un jeune homme, aidé de la grâce qui vient du Christ, écrit encore le P. Lacordaire, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens²... »

Mes enfants, vous avez certainement fait

cette expérience. Après une lutte longue et pénible, peut-être, et dont Dieu seul a été le témoin, lorsque le calme s'est rétabli en vous, ne vous êtes-vous pas sentis d'autant plus forts et d'autant plus grands que la chute avait menacé d'être plus profonde ? Votre âme ne s'est-elle pas comme agrandie pour donner plus de place à Jésus-Christ ? Et quelle joie sur terre donne des impressions plus délicieusement douces que la joie apportée en nous par la sensation et la certitude de la présence de Dieu ?

Je dois être chaste, parce que *ma dignité le réclame.* — Le païen doit demeurer chaste parce qu'il ne peut, sans déchoir de sa dignité d'homme, assujettir son âme et son esprit aux passions de son corps. Mais pour nous, chrétiens, ce devoir est plus impérieux encore, car notre âme est embellie, surélevée par l'union à Jésus-Christ ; notre chair est elle-même sanctifiée, surnaturalisée par cette divine présence, et par là-même, le péché de la chair devient une véritable profanation.

Il n'y a qu'un instant, je vous faisais entrevoir l'avenir que le libertin ne veut pas regarder. Dites-moi, mes chers amis, le jour où vous chercherez la compagne de votre vie, ne la choisirez-vous point parmi les jeunes filles les meilleures, les plus chastes ? « Oui, écrit un éminent moraliste, il y a de par le monde une jeune fille toute pure et toute belle, qui ne sait rien de la vie, un ange d'innocence, de bonté, de dévouement ; elle a le droit de demander ce qu'elle offre, de trouver ce qu'elle apporte. Le mariage est un contrat... où chacun doit recevoir de l'autre autant qu'il lui donne. Vous la voulez pure, votre épouse, et vous avez raison ; elle a les mêmes raisons, quoique vous puissiez dire, de vouloir que vous le soyez¹. »

Mes enfants, ne manquerez-vous pas à votre dignité, à votre loyauté, si vous n'apportiez en mariage que les restes d'une vie de libertin ?

2^o Je dois être chaste, et JE LE PUIS. — C'est pourtant le contraire qu'affirment les jeunes gens auxquels on parle de chasteté. « C'est au-dessus de nos forces ! C'est contre nature ! Nous ne pouvons pas ! » disent-ils.

Quoi d'étonnant !... Cette jeunesse ne sait rien refuser aux plaisirs des sens, les sens doivent réclamer. Voyez les journaux, les brochures qu'ils ont entre les mains, les relations qu'ils entretiennent, les plaisirs qu'ils recherchent. Quelle vertu pourrait résister à de semblables conjurations ? Autant vaudrait jeter la paille dans le feu et lui interdire de brûler.

Dieu, mes enfants, ne peut pas nous demander une vertu impossible. S'il nous demande la chasteté, il nous accorde en même

¹ Cité par l'abbé de Gibergues, p. 38.

² *Sainte Marie-Madeleine*, ch. I.

¹ Abbé de Gibergues, *op. cit.*, p. 45.

temps les moyens nécessaires pour la pratiquer. C'est le bon sens surnaturel qui parle avec l'apôtre saint Paul nous disant que nous ne serons jamais tentés au-dessus de nos forces, et qu'à côté de la tentation, si grande soit-elle, Dieu mettra sa grâce toute-puissante à notre disposition.

Je puis être chaste, car *je supprimerai beaucoup de tentations* en ne perdant pas mon temps en d'inutiles et malsaines rêveries ; en évitant toute conversation licencieuse capable d'exciter mon imagination ; en m'interdisant sévèrement la lecture des romans et des livres éhontés répandus à foison dans le monde ; en refusant à mes yeux tout spectacle déshonorable ; en mortifiant mon corps dans ses désirs ; en fuyant comme la peste la compagnie des faux amis qui ne viennent à nous que pour satisfaire leurs passions et nous souiller en nous dérobant l'honneur et la paix.

Je puis être chaste, en *dominant les tentations* qui, à mon insu, pénétreront jusqu'à mon âme. Vous sortirez vainqueurs de ces combats, mes enfants, en employant *la prière* : un élan de votre cœur vers le Cœur de Jésus-Christ, un regard de votre âme vers la Vierge toute pure, et le tentateur sera en fuite ; — *la confession* : vous vous humilierez de vos fautes, et la Passion du Sauveur, en guérissant vos blessures, vous fortifiera pour des luttes nouvelles ; — enfin et surtout *la communion fréquente*, car le Divin Ami, dans la mesure où vous vous unirez à lui, s'emparera de vos facultés, de vos puissances pour les faire siennes, et par conséquent les maintenir dans l'ordre et les faire servir à sa gloire et à la gloire de son Père.

Je puis être chaste, car non seulement j'éviterai les tentations, non seulement je prendrai les moyens surnaturels que Dieu me donne, mais *je travaillerai à faire aimer Jésus-Christ et la chasteté autour de moi*. Oui, mes enfants, si vous avez au cœur l'amour de Jésus-Christ, si vous avez le désir de le faire vivre et régner dans les âmes qui ne le connaissent pas, si vous vous dépensez à son service, vous n'aurez plus le temps de vous arrêter aux plaisirs des sens et vous deviendrez redoutables aux démons eux-mêmes.

3^e Je dois être chaste, je le puis, JE LE VEUX. — « Je le veux ! » C'est la parole qui assurera votre persévérance dans le bien. La lutte pour la chasteté est une lutte journalière ; on pourrait dire une lutte de chaque instant, puisque la tentation vient surprendre l'homme au moment le plus inattendu. C'est pourquoi aussi, trop souvent, le jeune homme se décourage après les plus généreux efforts. Vous avez prié, vous avez communiqué, vous avez lutté avec Dieu contre les perfides penchants de votre nature, vous avez vaincu. Oh ! vous ne dormez pas pour cela sur vos

lauriers ; vous veillez encore. Mais survient une circonstance imprévue, qui s'ajoute à une fatigue physique et morale peut-être, vous succombez. « C'est tout à fait étrange, m'écrivait un jeune homme, pendant une semaine, j'ai été comme brusquement étourdi... C'est bien ennuyeux et humiliant de tomber, mais cela vous sert aussi joliment... Je me suis vite remis d'aplomb en revenant Le voir plus régulièrement. »

La faute, mes enfants, quand malheureusement elle se produit, ne doit jamais vous décourager. Mais comme pour ce généreux jeune homme, elle doit vous servir. Vous devez immédiatement « vous remettre d'aplomb en revenant Le voir, » c'est-à-dire en venant chercher Jésus-Christ dans la communion afin de *vouloir* la vertu plus énergiquement que par le passé.

Pendant un banquet un jeune homme d'un patronage fut interpellé par un ouvrier au sujet de sa vie chrétienne. « Tu es un dévot, tu communies tous les dimanches, quelquefois en semaine, je ne comprends pas cela. Tu es sincère ; par conséquent tu es un bon chrétien, tu dois donc être un apôtre et me dire la vérité... Ne viens pas me raconter que c'est de la vie intime et mystique ; que nous autres sommes incapables de comprendre ces choses-là, et si tu as de vraies raisons, éklis-les. »

L'ouvrier ne se trompait pas, c'était bien dans la vie intime qu'il pénétrait ; mais que faire devant pareil ultimatum ? Le jeune homme répondit fièrement : « Je suis bâti comme toi. Si je communie si souvent, c'est parce que j'en ai besoin et que *je veux* rester pur. — Ah ! alors... c'est trop difficile... »

Mes enfants, celui qui s'abandonne au péché, c'est qu'il ne veut pas résister à ses passions.

Soyez donc chastes, et soyez fiers de votre vertu. « La chasteté est sœur de la jeunesse¹ ; » loin de diminuer l'homme, elle ne fait que l'ennoblir, et s'il en est qui ont l'arrogance du vice, ayez, vous, la fierté de la vertu.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLI

7^e Dimanche après la Pentecôte

LES FAUX PROPHÈTES

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(VII, 15-21)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

15. « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravisseurs. »

¹ Lacordaire, 22^e conf. de Notre-Dame, 1844.

16. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Est-ce qu'on récolte des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? »

17. « Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits ; mais un arbre mauvais produit de mauvais fruits. »

18. « Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, ni un arbre mauvais produire de bons fruits. »

19. « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

20. « Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. »

21. « Ce ne sont pas ceux qui me disent : *Seigneur ! Seigneur !* qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *A qui Jésus s'adressait-il en faisant cette recommandation d'éviter les faux prophètes ?*

— A tous ceux qui venaient d'entendre l'exposé de la Loi nouvelle. La recommandation commence la conclusion du grand discours sur la montagne, qui, nous l'avons dit, est le code de la Loi évangélique.

— *Quelle est l'idée qui domine cette recommandation ?*

— C'est qu'il faut observer la loi tout entière, telle qu'elle vient d'être promulguée. Par conséquent, il faut se mettre en garde contre les doctrines qui essaieraient de la diminuer ; ce sont de fausses doctrines.

— *La recommandation ne se trouve-t-elle que dans l'Evangile de S. Mathieu ?*

— On la lit aussi dans l'Evangile de S. Luc, avec l'application que Jésus fait lui-même à l'homme hypocrite de la comparaison tirée de l'arbre bon ou mauvais : « Un homme bon fait sortir le bien du bon trésor de son cœur, un homme mauvais fait sortir le mal du mauvais trésor de son cœur, car la bouche parle de l'abondance du cœur. » (Luc, vi, 43-46).

— *Pourquoi Jésus juge-t-il à propos de mettre en garde ses disciples contre les faux prophètes ?*

— Il savait que ses enseignements seraient contredits par ceux qui se posaient en Docteurs de la loi et en observateurs fidèles des préceptes ; son but est de prémunir contre leur fatale influence ceux qui viennent de l'entendre.



§ 2. — Explication du texte

— *Quelle est la suite des idées dans ce passage du discours du Sauveur ?*

— Après avoir donné comme règle d'éviter les faux prophètes, Jésus indique par une comparaison comment on pourra les reconnaître et pourquoi il faut les distinguer et se prémunir contre eux.

1^o Les faux prophètes qu'il faut éviter

— *Quel est le sens général du mot Prophète ?*

— Dans son sens le plus général, le mot *prophète* désigne celui qui par la parole fait apparaître, met au jour une idée, une connaissance, une doctrine.

— *A qui peut-on dès lors donner le nom de prophète ?*

— On peut le donner à ceux qui révèlent l'avenir, comme à ceux qui exposent un enseignement ; les uns et les autres font connaître ce que leurs auditeurs peuvent ignorer.

— *Ici, Notre-Seigneur désigne-t-il ceux qui font connaître l'avenir ?*

— Non. Il vient d'exposer sa doctrine morale ; son but est d'exclure tout enseignement qui la contredirait ; il entend donc parler de ceux qui prétendent instruire et diriger les autres.

— *Le mot prophètes désigne donc ici des hommes qui veulent instruire les autres ?*

— Oui, et les faux prophètes que Jésus a en vue sont tous ceux qui, sous prétexte d'instruire, distribuent des enseignements contraires à la vérité.

— *Peuvent-ils être écoutés et ont-ils le droit d'imposer leurs enseignements ?*

— Non, ils usurpent un droit qu'ils n'ont pas ; ils se présentent sans avoir la mission d'instruire. C'est ce que Jésus fait remarquer en disant que les faux prophètes viennent d'eux-mêmes, sans être envoyés par personne.

— *A qui s'applique ce premier trait par lequel Jésus caractérise le docteur suspect ?*

— Il s'applique à tous ceux qui de leur autorité privée prétendent traiter comme il leur plaît une question de religion ou de morale ; à ceux qui pour traiter ces questions s'appuient sur un mandat qui ne vient pas de l'autorité compétente ; à ceux enfin qui ayant un mandat légitime, n'agissent pas selon la mission qu'ils ont reçue.

— *Quelle est donc l'autorité compétente en matière de vérité religieuse ou de morale ?*

— C'est Dieu tout d'abord, et après Dieu, l'organe qu'il s'est choisi pour faire connaître ses enseignements et ses volontés, c'est-à-dire l'Eglise.

— *Il faut donc se détier de ceux qui enseignent sans s'occuper de l'Eglise ou de ses dogmes ?*

— Oui ; par là-même, ils ne s'inspirent pas des enseignements du Sauveur ; ils ne parlent que d'eux-mêmes, et ils sont exposés à toutes les erreurs humaines.

— *Mais parmi ces docteurs suspects, quels sont les plus à craindre ?*

— Ce ne sont pas ceux qui s'affichent mau-

vais par leurs paroles ou leurs actes : on les fuit instinctivement, quand on n'est pas encore perverti. Les plus redoutables, ce sont ces docteurs hypocrites qui déguisent leurs sentiments intérieurs et leurs visés sous des apparences de bonté et d'honnêteté.

— *A qui Jésus les compare-t-il ?*

— Au loup rapace qui se revêt de la peau de la brebis.

— *Pourquoi Jésus dit-il qu'ils sont des loups ravisseurs ?*

— C'est qu'ils font l'œuvre du démon, le ravisseur des âmes. En éloignant de la vérité ceux qui les écoutent, ils les détournent en même temps du devoir et les conduisent à la perdition.

— *Ils se revêtent de peaux de brebis, dit le Sauveur. Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie que leur douceur, leur vertu apparente, leur philanthropie, leur langage mesuré, leurs promesses séduisantes cachent l'esprit d'indépendance et de révolte dont ils sont remplis et qu'ils essaient de propager. On les croirait des brebis douces et fidèles ; en réalité ce sont des loups, qui ne cherchent qu'à faire des victimes.

— *Ils sont donc particulièrement à craindre ?*

— Ils sont d'autant plus à craindre qu'ils se déguisent davantage ; on les approche sans défiance, on les écoute avec intérêt, et insensiblement on absorbe le venin mortel que distillent leurs meilleures paroles.

— *Comment se défendre contre leur hypocrisie ?*

— Avant tout il faut les démasquer, et ensuite éviter leur contact.

2^e Moyens de reconnaître les faux docteurs

— *Mais quel est le moyen de distinguer ces maîtres hypocrites qui n'ont du vrai docteur que l'apparence extérieure ?*

— « C'est par leurs fruits que vous les reconnaîtrez, » dit le Sauveur. On juge de la qualité d'une doctrine comme de la qualité d'un arbre.

— *Une doctrine peut donc être comparée à un arbre ?*

— Mais oui, car tout enseignement renferme en lui-même des conséquences pratiques qui en sont comme les fruits. Si la doctrine a une influence heureuse sur la vie morale et religieuse des individus ou des sociétés, on peut la tenir pour bonne ; si au contraire elle a une influence néfaste, on doit dire qu'elle est mauvaise.

— *On peut donc ainsi, sans se tromper, juger un docteur et sa doctrine par les fruits qu'ils produisent ?*

— Notre-Seigneur, développant la comparaison, donne en effet la règle comme règle absolue, et il le montre d'une double manière.

— *Comment cela ?*

— 1^o D'abord un arbre ne peut produire des fruits que selon l'espèce à laquelle il appartient : « On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. »

2^o Ensuite les fruits sont en rapport avec la qualité de l'arbre : « Un arbre bon produit de bons fruits, et un arbre mauvais produit de mauvais fruits. »

— *Que signifient ces paroles, appliquées à un enseignement quelconque ?*

— Elles signifient qu'une doctrine erronée ne peut pas produire les mêmes fruits qu'une doctrine vraie ; forcément elle produit l'erreur dans l'intelligence et entraîne des écarts de conduite. La doctrine vraie, au contraire, donne la vérité à l'esprit et la rectitude à la volonté. Par suite, la première a des conséquences fatales, l'autre ne peut avoir que d'heureuses conséquences.

— *Une mauvaise doctrine produira-t-elle donc toujours de mauvais effets ?*

— Il peut arriver, en certain cas, qu'elle ne les produise pas, et même qu'elle paraisse produire de bons effets. Mais cela provient de ce que son influence néfaste est arrêtée par les parcelles de vérité qu'elle contient encore, ou qui se trouvent enracinées chez celui qui l'a entendue. Ces restes de vérité peuvent conserver assez de vigueur pour porter de bons fruits.

— *Ne peut-il pas arriver de même qu'un arbre bon ne produise pas de fruits, ou en produise de mauvais ?*

— Cela arrive, mais la stérilité ou la mauvaise fructification est imputable non pas à la nature de l'arbre, mais aux influences extérieures défavorables qui ont entravé sa force productrice. De même, la bonne doctrine n'empêche pas toujours de mauvais effets de se produire dans une âme, sous l'action d'influences pernicieuses.

— *Il n'y a donc pas en cela une exception à la loi générale formulée par le Sauveur : « Aux fruits on reconnaît l'arbre » ?*

— Non ; ce qui semblerait une exception n'est au contraire qu'une application de la règle qui veut qu'on attribue les bons fruits à une souche bonne, et les mauvais à une souche mauvaise. Aussi N.-S. J.-C. a pu ajouter : « Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, et un arbre mauvais n'en peut produire de bons. »

— *Jésus invite tous ses disciples à faire le discernement des faux et vrais prophètes en appréciant les fruits de leur doctrine. Mais tous en sont-ils capables ?*

— Jésus ordonne à tous de se mettre en garde contre les faux prophètes, mais chacun n'est pas obligé d'apprécier personnellement telle ou telle doctrine ; beaucoup en seraient incapables. Il suffit de savoir qu'une doctrine

peut avoir des conséquences funestes, pour être obligé d'éviter celui qui l'enseigne.

— *Comment alors le savoir ?*

— Une règle générale à la portée d'un grand nombre, c'est de regarder comme faux docteurs tous ceux qui tendent à diminuer la loi divine en favorisant les passions humaines, comme aussi tous ceux qui méconnaissent, diminuent ou discréditent l'autorité de l'Eglise.

— *Et ceux qui ne sont pas capables, de faire même ce discernement ?*

— Ils doivent suivre la ligne de conduite qui leur est tracée par ceux qui ont mission de les instruire. Par eux, ils sauront qu'une doctrine a des fruits pernicieux, et ils seront obligés de l'éviter.

3^e Pourquoi il faut discerner et éviter les faux prophètes

— *Est-il donc indispensable à chacun de pouvoir distinguer les faux docteurs afin de se prémunir contre eux ?*

— Oui, Jésus en donne deux raisons : 1^o « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ; » 2^o « Celui-là seul entrera dans le royaume des cieux qui fera la volonté du Père céleste. » Il ne pouvait dire plus clairement que de ce discernement dépend le salut éternel.

— *Voudriez-vous nous expliquer un peu chacune de ces sentences ? Et d'abord, que veut dire le Sauveur par ces paroles : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu » ?*

— Il oblige à rompre toute relation avec le faux prophète et sa doctrine, et à détruire par le feu tout ce qui peut la faire connaître ou la rappeler ; mais surtout il annonce que l'arbre infructueux sera brûlé, lors même qu'il ne produirait pas de mauvais fruits.

— *Une doctrine vraie ne saurait être condamnée, lors même qu'elle ne produirait pas ses bons effets ; comment alors entendre ce point de la comparaison ?*

— Ici, l'arbre ne désigne plus seulement le docteur ou sa doctrine, mais celui-là même qui a reçu l'enseignement. Il devient un arbre qui doit porter des fruits, c'est-à-dire produire des œuvres bonnes. S'il en donne de mauvaises, ou s'il n'en donne ni de bonnes ni de mauvaises, il sera condamné au feu éternel comme arbre mauvais ou comme arbre infructueux.

— *Le Sauveur enseigne donc ici la nécessité des bonnes œuvres ?*

— Oui, et c'est pourquoi il devient absolument indispensable de se mettre à l'abri de toute doctrine qui entraverait la pratique du bien.

— *Mais quand pourra-t-on se rendre le témoignage qu'on pratique les bonnes œuvres nécessaires pour ne pas être condamné ?*

— C'est quand, ne se bornant pas à dire : *Seigneur ! Seigneur !* on fait toute la volonté du Père qui est aux cieux.

— *Quel est le sens de cette maxime ?*

— L'exclamation *Seigneur ! Seigneur !* est un acte de foi et un acte d'espérance ; mais elle ne suffit pas au salut, il faut y joindre l'observation des commandements. « La foi sans les œuvres est une foi morte, » dit l'apôtre S. Paul.

— *Quelles doctrines alors, sont ainsi condamnées ?*

— Toutes celles qui empêchent ou détruisent la foi, et toutes celles qui énervent ou diminuent la morale évangélique.

+

§ 3. — Enseignements, de l'évangile

— *La règle de prudence que Jésus imposait à ses auditeurs était-elle seulement pour eux ?*

— C'est une règle toujours d'actualité, car les faux prophètes sont toujours au service de Satan pour tromper et perdre les âmes.

— *Pourriez-vous nous dire comment ils se déguisent aujourd'hui ?*

— Ils se présentent comme amis du progrès, de la science et de la liberté, et sous ce masque ils attribuent à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité. Ils méconnaissent l'autorité de l'Eglise, exagèrent celle de l'Etat, prétendent établir la morale sur des bases autres que celles de la morale chrétienne, et font de la recherche du bonheur matériel, de l'utile ou de l'agréable la seule règle de conduite.

— *Que sont en réalité tous ces doctrinaires ?*

— Ce sont des révoltés contre Dieu. Qui les écoute devient lui-même révolté, méconnaît ses devoirs et perd le bonheur éternel.

— *N'y en a-t-il pas d'autres, non moins dangereux ?*

— Il y a ces docteurs qui se disent encore catholiques et se donnent des apparences de vertu, tout en refusant d'accepter les décisions doctrinales de l'Eglise ou en acceptant celles-là seules qui ne contredisent pas leur manière de voir.

— *Que prétendent-ils ?*

— Ils prétendent que la vérité surnaturelle doit être accommodée aux exigences de l'esprit moderne, et qu'il faut l'entendre de manière à satisfaire toutes les fantaisies humaines.

— *Pourquoi sont-ils particulièrement dangereux ?*

— Parce qu'ils empruntent le langage catholique pour mieux faire accepter leurs erreurs, en le détournant de son vrai sens.

— *Que peuvent produire toutes ces doctrines perverses ?*

— Elles détruisent la foi, et sapent par la base tout l'édifice du salut. Aussi importe-t-il plus que jamais de se mettre en garde contre tous les faux prophètes qui les sèment à travers le monde.

— *Quelles résolutions devez-vous donc prendre ?*

— Tous ces arbres mauvais étant signalés par l'Eglise, il faut avant tout ne point en cueillir les fruits. Ainsi, la première résolution à prendre, c'est de ne jamais se permettre la lecture d'un livre condamné ou dangereux. La seconde, c'est de n'avoir avec les propagateurs des mauvaises doctrines que les relations extérieures strictement nécessaires, sans jamais adhérer intérieurement à ce qu'ils disent.

— *Suffit-il de mettre ainsi sa foi à l'abri du danger ?*

— Non, il faut encore demander à Dieu de vouloir bien l'augmenter. Et comme la foi sans les œuvres est une foi morte, la troisième résolution qu'il faut prendre, c'est d'agir toujours conformément à sa croyance en accomplissant très exactement la volonté du Père qui est aux cieux.

XLII

Fête de saint Pierre et saint Paul

LA CONFESSION DE SAINT PIERRE

*Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(xvi, 13-19)*

En ce temps-là,

13. Jésus vint aux environs de Césarée de Philippe, et il interrogeait ses disciples, en disant : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? »

14. Ils lui répondirent : « Les uns disent qu'il est Jean-Baptiste, les autres qu'il est Elie, d'autres qu'il est Jérémie ou l'un des prophètes. »

15. Jésus leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

16. Simon Pierre répondit en disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

17. Jésus lui dit pour réponse : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair, ni le sang ne te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. »

18. « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

19. « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

§ 1er. — Préliminaires

— *Qu'était-ce que Césarée de Philippe ?*

— Césarée de Philippe, ou Panéas, était une ville très importante de la haute Galilée, située au pied du mont Hermon. Il n'en reste que des ruines et le petit village de Banias.

— *Pourquoi son nom d'alors, Césarée de Philippe ?*

— Le tétrarque Philippe embellit la ville de Panéas et en fit le siège de son gouvernement ; puis pour plaire au César romain, il changea son nom en celui de Césarée. On appela cette ville *Césarée de Philippe* pour la distinguer d'une autre Césarée qui se trouvait dans la basse Galilée, sur la Méditerranée.

— *Comment Jésus se trouvait-il aux environs de cette ville ?*

— Après la seconde multiplication des pains Jésus était revenu sur la rive orientale du lac de Génésareth. Il dut de nouveau quitter le pays pour échapper à la haine des Pharisiens, car ceux-ci pour le perdre s'étaient unis aux Sadducéens, afin d'avoir l'appui d'Hérode. Il se réfugia donc sur les terres de Philippe, et en remontant le Jourdain arriva aux environs de Césarée.

— *Quels étaient les habitants de la contrée ?*

— C'était une population moitié juive, moitié païenne. Jésus entreprit de l'évangéliser en parcourant ses bourgades.

— *Y rencontra-t-il l'enthousiasme comme aux environs du lac ?*

— Il ne semble pas que les foules l'aient suivi et acclamé comme sur les bords du lac de Génésareth. Saint Luc (ix, 18) laisse même supposer qu'il était souvent seul avec ses disciples, vaquant à la prière. D'ailleurs Jésus n'y prodiguait pas les miracles.

— *Et pourquoi laissait-il en quelque sorte reposer sa puissance, après s'être montré timide en fuyant ses ennemis ?*

— Il voulait éprouver la foi de ses disciples pour la mettre en relief et la faire contraster avec le peu de perspicacité des foules. Par là, il constatait et faisait constater les fruits de sa prédication en Galilée.

— *Quand cette épreuve eut-elle lieu ?*

— Peu de temps après la seconde multiplication des pains, peut-être au mois de juin de la dernière année du Sauveur, et une semaine environ avant la Transfiguration.

— *Quels sont les Evangélistes qui nous en parlent ?*

— Les trois Synoptiques nous en font le récit ; mais S. Mathieu seul nous dit comment Jésus récompensa la profession de foi de Simon Pierre ; c'est pourquoi l'Eglise lui a donné la préférence pour l'évangile de ce jour.



§ 2. — Explication du texte

— *Que comprend donc le récit de l'Evangile ?*

— Il offre deux parties bien distinctes. Dans la première, Jésus met à l'épreuve la

foi de ses disciples ; dans la seconde, il répond à l'acte de foi de Simon Pierre.

1^o Comment Jésus éprouve la foi des disciples

— *A quoi devaient servir tous les miracles et tous les enseignements du Sauveur pendant son apostolat en Galilée et aux pays d'alentour ?*

— Jésus voulait se faire connaître et accepter comme le Messie. Après une première période d'évangélisation, il était tout naturel qu'il se rendit compte des résultats obtenus.

— *Ne les connaissait-il pas de sa science divine ?*

— Il les connaissait parfaitement, et l'enquête qu'il va faire ne lui apprendra rien. Mais en agissant comme un homme qui ignore et qui a besoin de s'informer, il ajoute une difficulté à l'épreuve, et la foi de ses disciples n'en est que plus méritoire.

— *Que demande-t-il tout d'abord ?*

— L'opinion des hommes sur son compte. Les hésitations du peuple et ses jugements contradictoires pouvaient impressionner les disciples et les faire douter eux-mêmes, si leurs convictions n'eussent été solides. Mais la profession de foi qui sera opposée aux idées de la foule n'en sera que plus éclatante et plus victorieuse.

— *Or, quelles étaient les opinions de la multitude au sujet du Fils de l'homme ?*

— Les disciples les ont eux-mêmes entendues. Pour les uns, le Fils de l'homme est Jean-Baptiste ; pour d'autres, il est Elie, ou bien Jérémie, ou bien l'un des autres prophètes.

— *Que ressort-il de cette divergence de sentiments ?*

— Le Fils de l'homme était pour tous un personnage extraordinaire ; mais comme il ne répondait pas à l'idée qu'on s'était faite d'un Messie libérateur et puissant conquérant, à coup sûr il n'était pas celui que l'on attendait ; il ne pouvait être que Jean-Baptiste, ou un prophète d'autrefois.

— *N'aurait-on pas pu conclure au moins que Jésus était un prophète nouveau ?*

— C'eût été plus naturel ; mais on supposait que le temps des prophètes était passé depuis longtemps ; on attendait le retour d'Elie et on était persuadé qu'un prophète disparu pouvait réapparaître avec une puissance nouvelle. Ces idées qui avaient cours parmi le peuple et les traits de ressemblance que l'on croyait remarquer entre Jésus et l'un des prophètes disparus, faisaient qu'on le prenait pour l'un ou pour l'autre.

— *D'où venait donc l'erreur des foules ?*

— L'orgueil, l'ignorance, les préjugés, les ambitions terrestres empêchaient la multitude d'apercevoir le lien étroit qui existait entre

les paroles et les prodiges du Sauveur ; elle restait dans une demi-croyance qui s'accommodait d'opinions extravagantes.

— *Les disciples étaient-ils mieux éclairés ?*

— Jésus voulut immédiatement s'en rendre compte. Après avoir recueilli les appréciations de la foule, il demanda à ses apôtres avec une autorité solennelle : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

— *La réponse se fit-elle longtemps attendre ?*

— Elle était toute prête sur les lèvres de Simon Pierre. Avant même que les autres aient pu réfléchir à ce qu'ils devaient répondre, l'Apôtre fait avec l'accent convaincu d'un homme inspiré la profession de foi la plus précise : « Vous êtes, dit-il, le Christ, Fils du Dieu vivant. »

— *Qu'était-ce que cet acte de foi ?*

— C'était l'acte de foi au mystère fondamental. L'Apôtre confessait la divinité du Fils de l'homme, sa personnalité divine et sa mission de Messie Rédempteur. Toute l'économie du salut est renfermée dans cette courte, mais lumineuse profession de foi.

— *Et les autres disciples, que répondirent-ils ?*

— Plus timides, moins ardents et peut-être moins convaincus que Simon Pierre, ils auraient fait sans doute une profession de foi embarrassée. La déclaration précise de leur compagnon dissipe leurs hésitations, fait la lumière dans leur esprit et donne l'exacte expression de leurs sentiments intimes ; ils n'ajoutent rien.

— *Était-ce le premier témoignage rendu à la divinité du Christ ?*

— Non ; déjà plusieurs disciples, et Pierre en particulier, avaient reconnu en lui le Fils de Dieu.

— *Mais alors, pourquoi le Sauveur attache-t-il une importance capitale à cette profession de foi de Simon Pierre ?*

— Les témoignages précédents avaient été donnés sous l'influence d'une impression passagère et sans que Jésus en eût fait la demande formelle. Cette fois, Pierre répond à une mise en demeure précise ; son témoignage est l'expression d'une conviction bien arrêtée et la réponse officielle du Collège apostolique.

2^o Comment Jésus répond à cette profession de foi

— *Voudriez-vous nous dire l'accueil que fit Jésus à cette réponse ?*

— Jésus la reçut avec joie ; elle le consolait de l'ingratitude, de l'ignorance et de l'aveuglement du plus grand nombre. Il félicita l'Apôtre de l'avoir formulée en lui disant : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais bien mon Père qui est au ciel. »

— *Que nous apprend cette louange donnée à l'Apôtre ?*

— Tout en nous faisant connaître la gloire qui revient à Simon Pierre d'avoir été favorisé d'une révélation spéciale, elle nous apprend que le vrai bonheur c'est de croire en Jésus-Christ. Là est le fondement de l'espérance et le prélude de la vision béatifique.

— *Mais d'où vient cette foi ?*

— Les paroles du Sauveur nous l'apprennent également. Elle ne vient ni de la chair ni du sang, c'est-à-dire que les forces humaines sont impuissantes à la produire. Laissé à lui-même, l'homme ne peut que percevoir les signes qui l'obligent à l'accepter ; mais c'est Dieu qui la donne, et c'est de lui qu'il faut l'obtenir par la prière et l'humilité d'esprit.

— *Mais le Christ, Fils de Dieu, se borne-t-il à louer la foi de son disciple ?*

— En parlant le premier et au nom de tous, Pierre a conquis une primauté et une autorité qui lui demeureront toujours ; Jésus le lui promet. Après avoir entendu ce que le disciple pense du Maître, le Maître dit au disciple ce qu'il fera de lui.

— *Quelles sont donc les intentions du Maître ?*

— Simon, fils de Jean, sera désormais Pierre et pierre fondamentale de l'Eglise, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, il aura les clefs du royaume des cieux avec la puissance souveraine de lier et de délier.

— *Expliquez-nous chacune de ces attributions réservées à l'Apôtre. Et d'abord, comment sera-t-il la pierre fondamentale de l'Eglise ?*

— De même qu'une maison construite sur le roc se maintient solide, malgré tous les vents, sur la pierre qui la soutient, de même Pierre sera le rocher inébranlable sur lequel l'Eglise solidement édifiée bravera toutes les tempêtes de l'erreur et des passions.

— *N'est-ce pas la solidité de la base qui assure la solidité de l'édifice et en maintient unies toutes les parties ?*

— Bien certainement, et c'est pourquoi l'Eglise puisera sa solidité et son unité dans sa pierre fondamentale.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— Cela signifie que l'Eglise sera une par l'autorité unique de Pierre ; que sa force, sa puissance, sa foi indéfectible lui viendra de la force, de la puissance et de la foi indéfectible de l'Apôtre.

— *Et quelle fermeté Jésus assure-t-il à la pierre fondamentale qu'il choisit ?*

— Une fermeté irréductible : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

— *Quel est le sens de cette expression : « les portes de l'enfer » ?*

— C'est une manière orientale de désigner la force et la puissance. La puissance d'une ville se mesurait à la résistance de ses murs et de ses portes, et c'était aux portes des cités que l'autorité souveraine s'exerçait en rendant la justice. Aujourd'hui encore on appelle *Sublime Porte* le gouvernement impérial de la Turquie.

— *Les portes de l'enfer, ce sont donc toutes les puissances infernales ?*

— Oui. En vain elles s'acharneront contre l'Eglise, en vain elles susciteront contre elle toutes les haines et les persécutions, en vain elles l'attaqueront par la ruse et la violence ; l'Eglise restera toujours debout sur son roc inébranlable.

— *Pierre sera-t-il seulement la pierre fondamentale de l'Eglise ?*

— Non, il en sera encore le gouvernement suprême. L'autorité souveraine qui lui sera attribuée est symbolisée par les clefs que Jésus lui promet et par le pouvoir de lier et de délier qui lui est annoncé.

— *Comment les clefs symbolisent-elles l'autorité suprême ?*

— Les clefs d'une ville ou d'une maison n'appartiennent qu'à celui qui en est le maître. A lui seul le droit de s'en servir comme il lui plaît pour fermer ou ouvrir l'entrée de son domaine, pour y accepter ceux qu'il juge dignes d'y entrer, ou pour en exclure ceux qu'il juge indignes d'y rester ; à lui seul aussi le droit d'en confier la garde à qui il lui plaît.

— *Or, Jésus fera-t-il de Pierre le simple gardien des clefs de son royaume ?*

— Non ; il les lui donnera, de telle sorte que Pierre sera le souverain du royaume, ayant pleine et entière autorité pour ouvrir ou fermer l'entrée, pour concéder ou retirer le titre de citoyen du royaume, pour choisir et instituer les aides qu'il s'adjoindra afin de gouverner et d'en garder les clefs.

— *C'était donc une pleine juridiction absolue sur l'Eglise que Jésus annonçait à son Apôtre ?*

— Oui, l'Eglise est une maison dont Pierre sera le maître, une société dont il sera le chef, un troupeau dont il sera le pasteur, un royaume dont il sera le roi.

— *Et jusqu'où s'étendra cette souveraine juridiction ?*

— Elle s'exercera sur la terre et produira ses effets jusqu'au ciel, car ce que Pierre aura lié ou délié ici-bas, sera lié ou délié dans les cieux.

— *Comment est attribué à Pierre ce pouvoir de lier ou de délier ?*

— Comme les clefs du royaume, il lui est donné personnellement, sans condition et sans restriction. Si plus tard Jésus le concède aux

autres apôtres, ce n'est qu'après l'avoir donné à Pierre, et par conséquent pour qu'ils l'exercent avec lui et sous son autorité.

— *Que pourra donc l'Apôtre ?*

— Il pourra lier les esprits par son enseignement doctrinal, lier les volontés par des décrets auxquels tous devront se soumettre, imposer des obligations que chacun devra accepter : il pourra juger, absoudre, condamner, infliger des peines ou en faire remise ; en un mot, exercer un pouvoir souverain dont le ciel ratifiera tous les actes.

— *Et quelle est la conséquence ?*

— C'est que Pierre ayant en main les clefs du royaume des cieux qui ici-bas est l'Eglise, a par là-même les clefs du royaume des cieux qui se perpétue dans l'éternité.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quelle première leçon devons-nous retirer de cet Évangile ?*

— Le mystère fondamental qui fut l'objet de la confession de l'Apôtre est aussi le mystère fondamental sur lequel doit s'appuyer toute notre vie ; la foi de Pierre doit être la nôtre.

— *Que devons-nous donc graver au fond de notre âme et professer hautement ?*

— Sans nous laisser ébranler par les rumeurs des passions et les bruits discordants de l'erreur, nous devons croire et affirmer énergiquement que le Christ est le Verbe incarné, le Fils du Dieu vivant, le Messie, le Roi, le Sauveur, le Médiateur, en qui il nous faut mettre toute notre espérance, et à qui nous devons vouer tout notre amour.

— *Les privilèges promis à Pierre ont-ils disparu avec lui ?*

— Comme l'Eglise doit durer jusqu'à la fin des siècles, les privilèges de l'Apôtre dureront aussi jusqu'à la fin des temps en passant à ses successeurs.

— *Ces privilèges de Pierre et de ses successeurs ne nous imposent-ils pas des obligations ?*

— L'Eglise du Christ étant là où est Pierre, pour être membre de cette Eglise qui commence le royaume des cieux, il faut rester uni aux successeurs de Pierre.

— *Et parce que Pierre est la pierre fondamentale de l'édifice, que nous faut-il faire ?*

— Nous devons faire reposer toute notre foi sur la parole de son successeur. C'est le moyen de vaincre toutes les tentatives infernales de l'impiété et de l'erreur.

— *S'il est le souverain du royaume dont il a les clefs, que lui devons-nous ?*

— Ce qu'un sujet fidèle doit à son souverain : l'amour, le respect et l'obéissance. Ce serait une honteuse trahison que de parler de lui

comme en parlent ses ennemis ; ce serait un crime que de mépriser ses lois et ses directions.

— *Le pouvoir qu'il a de lier et de délier, n'est-il pas à craindre ?*

— Oui, nous devons redouter cette puissance qui peut nous ouvrir ou nous fermer le ciel, et éviter avec grand soin tout ce qui pourrait nous faire encourir des sanctions et des peines que le ciel ratifie.

— *Mais si nous devons craindre cette puissance, ne faut-il pas cependant nous confier en elle ?*

— La crainte ne saurait exclure la confiance, car la mission de l'Apôtre est avant tout de nous ouvrir le ciel ; il ne le ferme qu'à ceux qui s'en rendent indignes.

— *Puisque toute l'Eglise repose sur le successeur de Pierre, n'avons-nous pas aussi à l'aider dans le gouvernement de cette divine société ?*

— C'est encore un devoir pour des sujets attachés à leur souverain que de l'aider de leurs prières et de leurs dons.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXV

LE SYMBOLE DES APÔTRES

I

Les Pères désignent sous le nom de *Symbole* le formulaire de notre foi. Symbole, c'est-à-dire « signe distinctif, mot d'ordre, mot de passe, » qui révélait en celui qui le portait ou le prononçait, un ami, un chrétien¹. C'est pourquoi ils donnent au formulaire composé par les Apôtres dans la Grotte de la montagne des Oliviers le nom de *Symbole des Apôtres*.

Quelle en fut la teneur exacte, il est impossible de la définir, car il s'agit ici d'un document non écrit, mais oral et transmis oralement. Il ne fut donc fixé par l'écriture qu'après les grandes persécutions, quand la « loi du secret » fut abrogée par les événements. Toutefois nous en retrouverons des traces certaines.

Le Symbole des Apôtres renfermait douze articles. Ce nombre de douze fit naître l'idée que chaque Apôtre avait composé son article. Saint Pierre avait dit : *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ ;*

Saint André : *Et in Jesum Christum filium ejus unicum Dominum nostrum ;*

¹ Symbole, de συνβάλλω, jeter, mettre ensemble. « Symbolum græce indicium dici potest, indicium, vel signum, ut si forte occurreret quis de quo dubitatur, interrogatus symbolum prodatur, si est hostis an socius. » (Rufin, *Expositio in Symbolum*).

Saint Jacques : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine ;*

Saint Jean : *Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus ;*

Saint Thomas : *descendit ad inferna, tertia die resurrexit a mortuis ;*

Saint Jacques, fils d'Alphée : *ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis ;*

Saint Philippe : *Inde venturus est judicare vivos et mortuos ;*

Saint Barthélemy : *Credo in Spiritum Sanctum ;*

Saint Matthieu : *Sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem ;*

Saint Simon : *Remissionem peccatorum ;*

Saint Thaddée : *Carnis resurrectionem ;*

Enfin saint Mathias : *Vitam æternam.*

Ce récit ainsi arrangé plut à l'imagination de nos pères, et les artistes du moyen âge ne manquèrent pas de représenter chacun des Apôtres avec ses attributs particuliers et l'article du Symbole qu'il était censé avoir proposé. Mais les choses ne durent point se passer aussi simplement. Cette rédaction du *Credo* n'apparaît en effet sous cette forme définitive que dans un sermon *de Symbolo* d'un auteur anonyme qui paraît avoir été gallican et vivait au *v^e* siècle.

Le texte transmis par Rufin et qui était accepté par saint Ambroise est un peu plus sommaire. En voici la traduction :

1. Je crois en Dieu le Père tout-puissant ;
2. Et dans le Christ Jésus, son Fils unique, notre Seigneur ;
3. Qui est né de l'Esprit-Saint, de la Vierge Marie ;
4. A été crucifié sous Ponce-Pilate et enseveli ;
5. Le troisième jour est ressuscité des morts ;
6. Est monté aux cieux ;
7. Est assis à la droite du Père,
8. D'où il viendra juger les vivants et les morts ;
9. Et dans l'Esprit-Saint,
10. La Sainte Eglise,
11. La rémission des péchés,
12. La résurrection de la chair¹.

Il manque à ce texte primitif ou plus ancien : *Creatorem cœli et terræ, conceptus, passus, mortuus, descendit ad inferos, catholicam, sanctorum communionem, vitam æternam.*

Rufin fait remarquer que plusieurs Eglises ont adjoint au premier article certaines explications destinées à mieux confondre les hérétiques. Ainsi à *omnipotentem* elles ont ajouté *invisibilem et impassibilem*, contre l'hérésie

patripassienne. Il sait que certaines Eglises ont accepté cette addition : *Descendit ad inferna*, mais il déclare que cette leçon n'est ni romaine ni orientale.

Ces changements prouvent que le Symbole des Apôtres ne fut jamais considéré comme inspiré. On ne le traita pas comme une page de l'Ecriture, tellement sacrée pour les chrétiens que la moindre altération soulevait la réprobation unanime. S. Augustin écrit en effet à S. Jérôme, pour le détourner de faire une nouvelle traduction des Ecritures, qu'un évêque ayant cité un passage de Jonas différent de celui qui était gravé dans toutes les mémoires, un tel tumulte se produisit parmi le peuple qu'il fut réduit à faire amende honorable, car tous se séparaient de lui¹. Les Symboles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, acceptent des développements et des additions. Rufin les explique en disant qu'ils avaient pour but de combattre les hérésies et les innovations de doctrines, tandis que « nulle hérésie, dit-il, n'a pris naissance dans le sein de l'Eglise romaine et qu'on y a toujours gardé l'antique coutume de faire réciter le *Credo* aux catéchumènes, publiquement. Personne de ceux qui avaient auparavant reçu la foi n'aurait supporté qu'on y ajoutât un mot. »

Mais c'est surtout dans les interrogations qui étaient faites aux catéchumènes que l'on retrouve le fond du Symbole des Apôtres. L'Eglise a conservé cette tradition qui lui vient des premiers siècles. Au baptême, elle demande en effet aux parrains et marraines s'ils croient en Dieu, en Jésus-Christ, en la Sainte Eglise ; et ses questions passent en revue tous les articles du *Credo*.

A Rome, pendant le carême qui précèdeait Pâques, on instruisait les néophytes dans une série de séances successives qui s'appelaient *scrutins*. Au troisième scrutin le catéchumène était initié à la doctrine chrétienne. On lui exposait plusieurs propositions qui étaient le résumé de la foi et qu'il devait retenir par cœur : c'était le Symbole. On appelait cette séance celle de la *tradition du Symbole*. Au dernier scrutin, lorsque ses lèvres et ses oreilles étaient ouvertes par la belle cérémonie de l'*Ephpheta*, on lui faisait redire à haute voix le Symbole : c'était la *reddition du Symbole*.

Nous possédons quatre sermons de saint Augustin *in traditione* et *in redditione Symboli*. Dans le sermon 244 qui fut prononcé à Hippone en 391 il rappelle aux catéchumènes présents que le Symbole qui va être prononcé devant eux doit être appris par cœur, et non écrit. Le Symbole est ensuite récité et l'évêque y ajoute les explications de circonstance.

¹ Rufin, *Patrologie latine*, t. xxi. S. Augustin dans son *Sermo 122* ajoute au premier article, *visibilitum et invisibilitum creatorem*, paroles empruntées par lui aux formulaires d'Orient qui réfutaient ainsi les théories gnostiques du Démon. — Ce texte romain de l'*Apostolicum* faisait loi au *iv^e* siècle presque à l'égal d'un texte canonique. Il convient de faire remarquer que l'*Apostolicum* primitif ne fut pas composé en latin, mais en grec.

¹ S. Aug., *Epist.* 71.

Il est remarquable que le Symbole expliqué par S. Augustin est le Symbole romain, celui de Rufin et de saint Léon ; il a toutefois cette note caractéristique : *natus de Spiritu Sancto et Maria Virgine*. On y constate l'absence de *descendit ad inferna*, de *sanctorum communio-nem* et de *vitam æternam*.

Un autre document, *Explanatio Symboli ad initiandos*, d'abord attribué à S. Maxime de Turin, mais qui est sûrement de S. Ambroise, n'est pas moins intéressant au point de vue dogmatique et historique.

Un court exorde, puis l'orateur s'arrête et dit : *Signate vos !* Cela fait, et le Symbole récite, il commence son commentaire. Nous y trouvons la leçon gallicane : *conceptus de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine*.

Mais S. Ambroise dans son Symbole ne fait mention, — pas plus que S. Augustin qui se rattache à la leçon romaine, — ni de la descente aux enfers, ni de la résurrection de la chair, ni de la vie éternelle. Ce n'est qu'au vi^e s. que le *descendit in inferna* ou *ad inferos* passe dans les Eglises gallicanes ; on le trouve chez Fortunat. La *Communio sanctorum* y a pénétré dès le vi^e siècle. Elle nous apparaît consignée dans la formule de Faustus, abbé de Lérins, puis évêque de Riez, mort en 492 ; mais auparavant Nicétas, apôtre des Daces, qui vivait dans les premières années du siècle, l'avait inaugurée déjà, ainsi que les autres articles omis, car son Symbole porte : « Et au Saint-Esprit, la Sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. » A leurs yeux « la communion des saints » était le complément de « la Sainte Eglise. » Etre de la communion des saints en effet signifie faire partie de l'Eglise. Quant à « la vie éternelle », saint Augustin regardait cet article comme la conséquence naturelle et nécessaire de la résurrection de la chair. Si l'on ressuscitait avec sa chair, c'était pour vivre éternellement. C'est pourquoi ces deux articles étaient omis.

Saint Ambroise insiste pour que les catéchumènes de Milan n'acceptent pas d'autre Symbole : « Je sais, dit-il, que, soit par fraude, soit par zèle, — fraude des hérétiques et zèle des catholiques, — on a ajouté des détails inutiles à ce que nos anciens nous ont transmis. Mais le Symbole vrai, c'est celui que nous récitons. C'est l'œuvre des Apôtres, c'est une écriture divine, c'est le symbole de l'Eglise romaine. Gardons-nous d'en rien retrancher, d'y rien ajouter. Pierre le premier des Apôtres, a apporté à l'Eglise romaine dont il a occupé le siège, l'œuvre commune des Apôtres. »

II

Remontons encore plus haut, afin de nous rapprocher le plus possible de la source.

Nous possédons les canons grecs attribués faussement à saint Hippolyte et qui sont de la fin du i^{er} siècle. Il nous décrivent les cérémonies du baptême telles que viennent de le faire S. Augustin et S. Ambroise. Le catéchumène, avant d'entrer dans la piscine, tournait le visage vers l'Orient, et debout devant l'eau sainte qui allait purifier son âme, il disait : « Je crois et je m'incline devant toi, ô Père, Fils et Saint-Esprit ! » Alors il descendait dans l'eau, et le prêtre, étendant sa main sur la tête du néophyte, lui faisait cette demande : « Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant ? » Le catéchumène répondait : « Je crois ! » Alors on le plongeait une première fois dans la piscine. Le prêtre l'interrogeait une seconde fois : « Crois-tu en Jésus-Christ, fils de Dieu, qu'a enfanté du Saint-Esprit la Vierge Marie, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, qui est mort et qui est ressuscité des morts le troisième jour, qui est monté aux cieux, qui est assis à la droite du Père et qui viendra pour juger les vivants et les morts ? » Le catéchumène répondait : « Je crois ! » et il était immergé une seconde fois. Le prêtre enfin demandait : « Crois-tu au Saint-Esprit ? » Il répondait : « Je crois ! » et recevait une troisième immersion. A chaque immersion le prêtre répétait la formule sacramentelle : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » C'est bien ici la même red-dition du Symbole que nous avons vue à Rome.

Passons à Tertullien, qui est à la fois le témoin de la foi de Carthage, et de la foi de Rome. Dans son livre *Des Prescriptions*, il donne l'abrégé du Symbole de l'Eglise romaine, « cette bienheureuse Eglise au sein de laquelle les Apôtres ont répandu toute leur doctrine avec leur sang. » « Elle reconnaît un seul Dieu, créateur de l'univers, et le Christ Jésus né de la Vierge Marie, fils du Dieu créateur, et la résurrection de la chair¹... » Cet abrégé il le complète dans *Le Voile des Vierges* en ces termes solennels : « Il n'y a qu'une règle de foi, seule immobile et irréformable, qui consiste à croire en un unique Dieu tout-puissant, créateur du monde, et en son fils Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, ressuscité des morts le troisième jour, reçu dans les cieux, assis maintenant à la droite du Père et qui viendra juger les vivants et les morts ; aussi en la résurrection de la chair². »

A ces deux Symboles qui sont presque exactement les mêmes, il manque deux termes : « la Sainte Eglise » et « la rémission des péchés ; » deux termes d'ailleurs connexes, car c'est l'Eglise qui remet les péchés, et l'on ne peut croire à la rémission des péchés si

¹ Tert., *De Præscript.*, 36 (composé vers 199).

² Tert., *De velandis virg.*, 1 (composé vers 202).

l'on ne croit pas en même temps à l'Eglise.

Pourquoi cette double omission ? Est-ce qu'on ne croyait pas alors à la Sainte Eglise et à la rémission des péchés ? Ce serait une erreur de le penser. La lettre des Smyrniotes annonce le martyre de S. Polycarpe aux chrétiens « de la sainte et catholique Eglise, » et dans le *Pasteur* d'Hermias « la rémission des péchés » est mentionnée. — Ces deux vérités si nous ne les trouvons pas dans le Symbole de la fin du II^e siècle, c'est qu'elles étaient prues universellement et qu'elles n'avaient jamais été contestées. Mais voici que Tertullien, dans son rigorisme, s'insurge contre une décision du pape Calliste touchant la rémission des péchés : « J'apprends qu'un édit vient d'être promulgué, c'est un décret péremptoire. Le grand pontife, l'évêque des évêques a parlé. Il a dit : « Moi je remets les péchés d'adultère et de fornication à tous ceux qui en auront fait pénitence. » Quel édit !... Loin, bien loin de l'Epouse du Christ le déshonneur de tels décrets ! Elle est véridique, chaste, sainte... Elle n'a personne à qui promettre cette licence. » Ce fut sans doute à la suite de cette audacieuse protestation que l'Eglise de Carthage ajouta les deux articles à son Symbole. Saint Cyprien en effet écrira bientôt, durant sa controverse avec les Novatiens : « L'interrogation qui se fait dans le baptême est témoin de la vérité. Car lorsque nous disons : « Crois-tu en la vie éternelle et à la rémission des péchés par la Sainte Eglise ? » nous comprenons que la rémission des péchés ne peut être accordée que dans l'Eglise ; et que chez les hérétiques qui ne sont pas de l'Eglise, les péchés ne peuvent être remis¹. C'est donc « la rémission des péchés » qui a fait introduire en même temps « la Sainte Eglise. »

Un mot du Symbole disparaît vers cette époque : le mot *unum* du début, afin sans doute d'ôter aux hérétiques un prétexte pour nier la divinité du Verbe.

Mais est-il impossible de rencontrer dans saint Justin, qui a reçu la gloire du martyre vers 165, des traces du Symbole des Apôtres ? Comme son *Apologétique* s'adressait aux païens, il ne pouvait leur découvrir toutes les vérités de la foi, cependant on les retrouve çà et là dans ses œuvres. Voici comment il décrit, en termes voilés, le baptême :

« Tous ceux qui s'étant convaincus et croyant que la doctrine par nous enseignée et professée est la vraie s'engagent à vivre selon cette doctrine, sont invités à prier et à demander à Dieu par jeûnes et oraisons la rémission de leurs fautes passées. Nous prions et jeûnons avec eux... Puis ils sont conduits par nous là où est l'eau, et selon le rite de la nouvelle naissance par lequel nous avons été régénérés ils

sont régénérés : immergés dans l'eau au nom du Père de l'univers et maître Dieu, au nom de notre Sauveur Jésus-Christ, au nom de l'Esprit-Saint¹. »

Maintenant dans ses livres il définit les chrétiens : « Nous qui croyons en Jésus notre Seigneur crucifié sous Ponce-Pilate. » Le Sauveur c'est « le Christ Jésus enfanté par une Vierge, crucifié sous Ponce-Pilate, mort, ressuscité des morts et monté aux cieux. » Tout y est, sauf « qui a été conçu du Saint-Esprit. » Ces formules il ne les a pas inventées, mais prises dans le Symbole des Apôtres qui existait.

On ne voit pas que notre Symbole ait rien puisé dans les Synoptiques, sauf les faits généraux de la vie et de la mort du Sauveur. Pas un mot caractéristique qui indique cette source. Rien non plus n'a été emprunté à l'Evangile de S. Jean. Le mot venait de lui-même dans le Symbole des Apôtres : c'est le mot *unigenitum*, qui est propre à l'Apôtre bien-aimé ; il ne s'y trouve pas. C'est donc un document original, très sobre, ne renfermant que les vérités essentielles, avec la plus grande brièveté d'expression. Saint Paul parle bien à son disciple Timothée d'un « précis de vérités de foi qu'il lui a enseignées ; » mais rien ne laisse deviner qu'il y ait quelque rapport entre cette « forme de saintes paroles » et le Symbole des Apôtres².

Celui-ci a dû être arrêté dans la Grotte de la montagne des Oliviers ; une tradition constante permet de l'affirmer. Il s'est composé d'abord de douze articles que les Apôtres ont enseignés dans leurs catéchèses dans tout l'univers. Pierre a apporté lui-même ce Symbole à Rome où il a établi son siège ; il l'a transmis aux fidèles et aux Eglises qui l'ont accepté et gardé dans leur mémoire, comme un document oral conservé avec le plus grand soin. Ce document fut écrit plus tard et reçut des additions qui n'étaient que des gloses, des explications rendues nécessaires par les prétentions hérétiques. Le *Credo* de Rufin et de saint Ambroise c'est bien le *Credo apostolique* ; et si ce n'est pas une parole inspirée, il n'en mérite pas moins le respect, il n'en a pas moins l'autorité et le prestige dus à un document émané des Apôtres eux-mêmes.

¹ *Apologet.*, 61.

² *Formam* habet sanctorum verborum quæ a me audisti in fide et in dilectione in Christo Jesu. Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum. (II Tim., I, 13-14). Obedistis... ex corde in eam *formam* doctrinæ in quam traditi estis. (Rom., VI, 17). Voir *Revue Biblique*, janvier 1894 : *Le Symbole des Apôtres*, par Pierre Batiffol.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 junii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ S. Cyprien, *Epist.* LXX.

Ami du Clergé du 30 juin 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — I. La dernière maladie, 465.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XLIII. 8^e dimanche après la Pentecôte, 470.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XIX. L'amour du prochain, 474. — XX. Le pardon des offenses, 475. — XXI. 7^e et 10^e commandements : Le vol, 476.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — Le tabernacle, l'autel, la table sainte, 477.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

I

LA DERNIÈRE MALADIE

Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vite mee.

Votre miséricorde, Seigneur, m'accompagnera tous les jours de ma vie. (Psalm., xxii, 6).

L'Eglise, au nom de N.-S. Jésus-Christ son fondateur, et en vertu de ses pouvoirs, nous vient en aide pendant tout le temps de notre pèlerinage sur la terre : par ses prières, par l'administration des sacrements, par ses divins offices, par la célébration de l'auguste sacrifice de la messe. Mais, on peut le dire, au terme de notre vie elle multiplie les manifestations de sa maternelle tendresse ; elle trouve dans son cœur des secours d'une touchante délicatesse et d'une puissante efficacité pour l'ultime sanctification de ses enfants. Elle les assiste, elle les console, elle les fortifie, elle les arme pour les derniers combats, afin de leur faire remporter la victoire qui doit assurer leur éternelle récompense. Disons-nous-le bien : tous, plus ou moins tôt, nous aurons à bénéficier de ces secours précieux. Il importe donc de les bien comprendre, afin de les estimer davantage et d'en tirer le meilleur parti que souhaite pour nous le cœur si bon de Jésus. Du reste, en méditant cet important sujet, nous aurons l'occasion de mettre en pratique le conseil du Sage : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez point. » Nous nous détacherons peu à peu des vanités qui passent, et nous apprendrons à mieux connaître et à mieux apprécier les grandes réalités de la vie, les mystères réconfortants de notre sublime vocation. C'est

donc avec grande joie, et avec une entière certitude de concourir à l'œuvre si importante de votre sanctification, que je vous propose de méditer ce côté si intéressant de la sainte liturgie.

Pour mieux goûter le don de la miséricorde de notre Dieu, nous étudierons successivement dans les entretiens qui vont suivre :

- 1^o La Liturgie et la dernière maladie ;
- 2^o La Liturgie et la dernière confession ;
- 3^o La Liturgie et la dernière communion, ou le Saint Viatique ;
- 4^o La Liturgie et l'Extrême-Onction ;
- 5^o La Liturgie et l'indulgence plénière *in Articulo mortis* ;
- 6^o La Liturgie et la prière des agonisants ;
- 7^o La Liturgie et la veillée suprême avant les funérailles.

Aujourd'hui notre entretien liturgique aura pour objet *la dernière maladie* : sujet sérieux assurément, mais éminemment salutaire ! La liturgie est la traduction expressive, douce, aimante et consolante, de la doctrine évangélique, autrement dit, de la théologie. Repassons donc d'abord les beaux enseignements que nous donne la théologie sur la souffrance ; ensuite nous comprendrons mieux les maternelles assistances que nous procure la sainte liturgie quand nous sommes soumis à l'épreuve de la grave maladie.

I

Parmi les enfants d'Adam, il en est qui terminent leur carrière sur la terre presque en la commençant : telle une fleur qui s'épanouit le matin et qui se flétrit avant que le soir soit venu. D'autres achèvent leur course d'une manière subite ; ils pensaient avoir encore de longues années à passer sur la terre, et ils sont soudainement transportés dans l'éternité : c'est un dérangement dans les organes vitaux qui tranche le fil de leurs jours ; c'est un glaive meurtrier qui leur perce le cœur ; c'est une catastrophe imprévue, comme il s'en produit si souvent de nos jours. Mais ordinairement c'est la maladie grave qui vient nous apporter « la réponse de mort » dont nous parle saint Paul. Beaucoup redoutent ce grave avertissement ; tous, naturellement, en ont peur. Et cependant, si nous voulons le considérer au point de vue de la foi, on doit dire que c'est une grande grâce.

Pour notre consolation mutuelle, laissez-moi vous redire, d'après les enseignements de l'Evangile, les grandes grâces que nous apporte la dernière maladie.

I. C'est d'abord une très précieuse LEÇON, qui met dans tout son jour le sens de notre existence. Hélas ! il faut bien l'avouer, quand nous jouissons d'une santé florissante, trop souvent nous sommes portés à regarder la vie

présente comme une *fin* et non comme un *moyen*. Quand nous avons force, vigueur, activité, nous nous complaisons dans ces biens enviables, au point de perdre de vue nos éternelles destinées. Les obstacles cèdent devant nous; tout nous sourit; peut-être que par notre industrie ou notre naissance nous possédons honneurs et richesses; nous croyons jouir du vrai bonheur. Les joies terrestres nous dérobent, comme par un voile épais, les joies célestes. Mais quand la maladie grave vient nous visiter, oh! alors, une vive et salutaire lumière brille aux yeux de notre esprit et de notre cœur. Nous comprenons facilement qu'ici-bas tout n'est que vanité, excepté connaître Dieu et le servir. Quand le poids de l'âge se fait sentir, quand le sang se refroidit dans nos veines, quand nos organes refusent leur service, quand nos facultés fléchissent, nous sommes convaincus que cette vie n'est pas la vie, que nous ne sommes ici-bas qu'en passant, et que nous sommes des pèlerins en marche vers le ciel. Nous éprouvons quelque chose des impressions de Bossuet¹, décrivant la brièveté et le néant de l'existence terrestre. La vie humaine, dit-il, est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière: Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne: il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui s'épanouissent. On voudrait s'arrêter: Marche! marche! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre fatal; déjà tout commence à s'effacer: les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit; l'ombre de la mort se présente. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* (Eccles., 1, 2).

Le roi Louis XIII, dans les derniers jours de sa vie, s'était fait porter jusqu'à une fenêtre de son palais, d'où il pouvait apercevoir la sépulture qui l'attendait à Saint-Denis. Il resta longtemps absorbé dans un morne silence. Puis, découvrant avec lenteur son bras affreux-

sement amaigri, il se prit à le considérer. Un de ses familiers, M. de Pontis, était là: « Tiens, Pontis, lui dit-il brusquement, voilà la main qui a tenu le sceptre; voilà le bras d'un roi de France; ne dirait-on pas la main et le bras d'un mort? »

Vanitas vanitatum! Oui, cela est bien vrai, la dernière maladie nous le dit bien haut: tout ici-bas est vanité; nous n'avons pas sur terre une demeure permanente, mais nous allons à la patrie. Oui, notre existence, même quand elle paraît longue, est une épreuve rapide, une préparation de courte durée. La souffrance qui nous affaiblit et nous paralyse, nous montre la caducité du temps et des choses du temps. La dernière maladie met en pleine lumière le néant des richesses, des honneurs, des plaisirs. *Vanitas vanitatum!* Elle nous prêche le détachement des choses qui passent, elle nous montre le ciel avec ses délices, elle nous redit avec une éloquence que rien ne peut égaler le mot de S. Paul (Col., III, 1): « *Quæ sursum sunt querite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*. Ne recherchez que les biens du ciel, n'ayez de goût que pour les biens du ciel et non pour ceux de la terre, qui ne sont que vanité et affliction d'esprit. » *Vanitas vanitatum!*

II. Selon l'enseignement de Notre-Seigneur, la maladie nous donne de belles leçons, nous venons de le voir. J'ajoute qu'elle est une très efficace EXPIATION. Personne ici-bas n'est sans péché; celui, dit saint Jean, qui oserait affirmer qu'il n'a point offensé Dieu, serait un menteur. Qui que nous soyons, nous devons en convenir, nous avons désobéi à la loi de Dieu, nous avons cherché, en suivant notre volonté perverse, des satisfactions coupables. Aussi devons-nous réparer par la souffrance ces jouissances illicites. Nous le sentons bien: il faut nous repentir, il faut nous humilier, il faut expier; et, si nous omettons de le faire, nous devons subir, dans l'autre vie, cette loi de pénitence. Or la maladie est un excellent moyen de satisfaction. C'est un trésor mis à notre disposition, où nous pouvons puiser pour nous acquitter des dettes dont nous sommes redevables envers la justice de Dieu. Par la maladie nous pouvons sur la terre faire notre purgatoire, et suppléer à l'insuffisance de la pénitence sacramentelle. — Quand nous sommes visités par l'infirmité, nous sommes comme naturellement inclinés à l'expiation, la contrition naît pour ainsi dire spontanément dans nos cœurs. Comme le Psalmiste, nous ouvrons notre âme au repentir et nous disons: « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon la grandeur de votre miséricorde. Purifiez-moi de plus en plus de mes iniquités. Je reconnais mes fautes, et mon péché est constamment présent à mes yeux. Vous me

laverez, Seigneur, dans les eaux de la pénitence ; et mon âme deviendra plus blanche que la neige. O Seigneur, ne me repoussez pas de votre présence, et n'éloignez point de moi votre esprit de sainteté. Rendez-moi la joie de l'innocence ! » (Ps., I). Oh oui ! dans la maladie, tant soit peu qu'on prête l'oreille aux exhortations de la grâce, on se convertit. Et c'est ainsi que la souffrance devient « la bonne souffrance. » C'est dans la souffrance que saint Jérôme, encore imbu des attraites du siècle, s'en dégoûte et s'élève aux plus hauts sommets de la sainteté. C'est dans la maladie que le bienheureux Ignace de Loyola entend l'appel de Dieu, et devient, par une sincère et héroïque pénitence, un prodige de perfection. C'est dans la maladie que le roi Ezéchias se donne pleinement à Dieu et puise ces belles dispositions d'amour pénitent qui feront à jamais l'admiration des siècles : « Le mal, s'écrie-t-il, a broyé comme un lion tous mes os. Ce soir peut-être tout sera fini ici-bas pour moi. Et voilà, Seigneur, que je repasse dans l'amertume de mon âme mes jours écoulés. Ah ! s'il m'était donné de vivre encore ! Pendant toute ma vie je serais à vous ; et mes lèvres ne cesseraient de chanter vos louanges. » (Is., xxxviii). En réalité, l'expérience le démontre, un grand nombre de baptisés, oublieux de leurs devoirs au temps de la santé, sont ramenés à Dieu par la souffrance, sont convertis par la maladie. Ce temps douloureux, Dieu en soit béni, est le temps des belles moissons de mérites surnaturels pour le ciel !

III. La maladie, surtout quand elle prend des proportions plus graves, éclaire et purifie ; j'ajoute qu'elle est une gloire pour la nature humaine.

1. Et d'abord, parce qu'elle nous rend semblables à Jésus-Christ souffrant. C'est un point de doctrine, fréquemment enseigné par saint Paul, que nous ne faisons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'un seul corps mystique. Le Sauveur a voulu nous faire cet honneur de vivre en nous, surtout quand nous sommes dans l'affliction, d'une manière réelle quoique très mystérieuse. Il est dans les persécutés, il est dans les pauvres, il est dans les infirmes. Voilà pourquoi il dira au dernier jour à ceux qui sont à droite : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais sans asile et vous m'avez recueilli ; j'étais sans vêtements et vous m'en avez procuré ; j'étais en prison et vous êtes venus à moi ; j'étais infirme et vous m'avez visité. » Et les élus lui demanderont quand ils lui ont rendu ces bons offices. Et il leur répondra : « Ce que vous avez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous

l'avez fait ! » *Infirmus et visitastis me.* (Math., xxv).

Un jour, un malade se plaignait à saint François de ne pouvoir prier. Et le bon saint lui répondit : « Mon frère, gardez-vous de vous plaindre. Celui qui prie, c'est vrai, est bien près de Jésus, puisqu'il est au pied de la croix ; mais le malade n'est-il pas sur la croix elle-même, avec Jésus qui souffre en lui ? »

Etonnez-vous, dirai-je avec l'auteur des *Dernières étapes de la vie chrétienne*¹, que saint Paul « se glorifie de ses infirmités par lesquelles Jésus habite en lui. » (I Cor., xii, 9). Etonnez-vous de voir les saints aimer passionnément les malades, s'agenouiller devant eux, panser leurs plaies, leur prodiguer les soins qui eussent déconcerté leurs mères. Etonnez-vous que dans la sainte Eglise de Dieu il se soit formé, à côté des Ordres qui méditent et prêchent la vérité et la morale de Jésus, des Ordres immenses, les plus admirables, qui soignent les malades, les membres souffrants de Jésus, *infirmus fui et visitastis me*. Nous croyons à cette présence mystique de Jésus dans les infirmes, et nous aimons à redire les belles paroles de saint Bonaventure : « Pourquoi, ô âme, t'inquiètes-tu à poursuivre anxieusement le Christ pendant des jours entiers ? Je vais te dire où se trouve ton Bien-aimé. En vérité il est dans les hôpitaux, dans les Hôtels-Dieu. Il y agonise, il y endure toutes les douleurs. Va donc, cours, sers-le, et compatis aux douleurs du divin Infirmes. » (S. Bonav., in *Stimulo amoris*). Elle s'inspirait de cette doctrine la grande reine de France, sainte Radegonde, quand un jour, après avoir pansé un pauvre lépreux, elle le baisa au visage. « Et qui donc, osa lui dire une de ses suivantes éperdue, qui donc vous embrassera désormais ? » Et Radegonde la regardant avec son air de reine : « Si vous ne m'embrassez pas, répondit-elle, peu m'importe ; j'ai embrassé Jésus-Christ ! »²

2. Deuxième gloire que nous confère la maladie : la gloire de la sainteté. Sainteté par la prière plus fréquente, plus fervente, mieux écoutée. Sainteté par la généreuse résignation qui nous concilie la bienveillance de Dieu : « Un *amen* dans la maladie, dit très justement saint François de Sales, vaut mieux que cent *alleluia* dans la prospérité. » Sainteté par un frein plus puissant imposé aux passions, qui perdent de leur vigueur. Sainteté par la patience qui, selon saint Jacques, nous mène à la perfection. Sainteté par les invincibles espérances de la récompense qu'elle rend plus vives et en quelque sorte plus tangibles. Témoignage cet illustre patriarche dont nous parle l'Ecriture, frappé dans ses biens et dans son corps, dévoré par un mal mystérieux qui

¹ Mgr Bolo.

² Fortunat, *Vie de sainte Radegonde*, liv. I, ch. 39.

ronge ses chairs. Délaiissé, moqué, et couché misérablement sur son fumier, les yeux fixés vers le ciel, plein de courage et de confiance, il s'écrie avec un saint enthousiasme : « Qui me permettra de confier à l'écriture les paroles de mes lèvres ? Qui me donnera de les consigner dans un livre sur lequel le temps destructeur n'ait pas de prise, ou de les graver sur le roc ou sur l'airain ? Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai, et que je serai de nouveau revêtu de ma peau, et que dans ma chair je verrai mon Dieu ! Oui, je le verrai, oui, mes yeux le contempleront ! Cette espérance est vivante au plus intime de mon cœur. »

3. Faut-il signaler une troisième gloire de la maladie ? C'est qu'elle nous fait participer au sacerdoce de Jésus-Christ, à son rôle de Rédempteur. Saint Paul a dit cette parole étrange : « J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » (Col., I, 24). Eh quoi ! la Rédemption de Notre-Seigneur n'est-elle pas d'un mérite infini ? Oui, sans doute. Mais si l'efficacité de la Passion du Sauveur est sans limites, le Sauveur, pour notre consolation, a voulu nous associer à l'œuvre du salut du monde, en nous permettant de faire l'application, par nos souffrances, des grâces qu'il a acquises en mourant sur la Croix. O vous qui êtes visités par la maladie, ô vous qui êtes torturés par la souffrance, loin de vous laisser abattre, soyez fiers de la puissance dont la miséricorde de Dieu vous a revêtus ! Si vous le voulez, vous pouvez être des Rédempteurs secondaires. Vous pouvez sauver ce père, cette mère, ce frère, cette sœur, ce chrétien, en lui appliquant les mérites de vos infirmités patiemment supportées. Que ces pensées que la théologie, l'évangile du Christ, nous donnent sur la dernière maladie sont magnifiques ! Examinons maintenant comment la liturgie les met en relief.

II

O ciel ! quelle splendide traduction, mise à la portée de tous, nous donne la liturgie relativement aux enseignements sacrés sur la souffrance, surtout sur la dernière maladie ! Avec quelle vive lumière elle dégage aux yeux de notre cœur la vanité des faux biens de la terre et la puissance d'expiation de la souffrance ! Comme elle met en une admirable lumière l'éminente dignité du malade ! Comme elle nous fait sentir la charité de l'Eglise pour ceux de ses enfants qui sont éprouvés par la douleur ! Comme elle nous apparaît vraiment l'instrument béni des miséricordes de Dieu à nos derniers instants, et *misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vite mee* ! Contemplons ses œuvres de charité, ses salutaires prescriptions et ses sollicitudes pleines

de bonté ; admirons son zèle inlassable, ses assistances efficaces, ses supplications aussi ardentes que charitables.

I. Une chose, dans l'Evangile, frappe vivement les esprits, même les moins attentifs : c'est l'amour plein de tendresse que Jésus a toujours porté aux malades. Il les accueillait avec bonté, il allait à eux avec empressement, et, pour les soulager et les guérir, il faisait appel à sa divine puissance. C'est sous les traits du charitable samaritain que les écrivains sacrés l'ont désigné. Dans une synagogue, prié d'adresser au peuple la parole, il s'appliquait à lui-même la parole d'Isaïe : « La main du Seigneur est sur moi ; il m'a oint de l'huile de miséricorde ; il m'a envoyé pour guérir toute langueur et pour soulager ceux qui sont affligés. » Quand Jean-Baptiste lui envoya des messagers pour lui demander s'il était le Messie qui devait venir, il répondit : « Allez dire à Jean que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les lépreux sont guéris, que les morts ressuscitent. » Et il parcourait la Galilée et la Judée ; et les foules venaient amenant des infirmes en grand nombre, et il les guérissait. Il touchait les lépreux et ils étaient purifiés ; il touchait les yeux des aveugles et les aveugles voyaient, les oreilles des sourds et les sourds entendaient. Il rendait aux paralytiques le libre usage de leurs membres ; d'une seule parole il chassait les démons du corps des possédés ; d'un seul acte de sa volonté il rendait la santé aux moribonds, par exemple au serviteur du Centurion.

Or le prêtre est un autre Christ, et l'Eglise lui rappelle, particulièrement par sa liturgie, que l'une de ses premières affections doit être pour les membres souffrants du Sauveur. C'est pour cela que dans le Rituel elle recommande aux curés, avec une insistance toute maternelle, la visite des malades. Elle leur rappelle que c'est un de leurs principaux devoirs, *non postremas esse muneris sui partes ægotantium curam habere*. (Rituale Romanum, *De visitatione et cura infirmorum*). Elle demande que ces visites soient empressées, fréquentes, personnelles, dignes, édifiantes, charitables. Elle veut qu'ils leur prodiguent les secours corporels et spirituels. Elle leur enjoint de mettre la conscience des infirmes en bon état ; de les défendre contre les embûches du démon ; de les consoler et de les encourager ; de leur suggérer les fortifiants exemples des saints ; de leur inspirer une grande confiance en Dieu, un abandon filial à la miséricorde divine ; d'accepter leurs peines en expiation de leurs péchés, de demander la santé afin de devenir meilleurs et de mieux servir le Seigneur. *In primis spiritualem ægotantium curam suscipiat... hortetur ut omnem spem suam in Deo ponat... infirmitatem, pœnas,*

*tanquam Dei visitationem patienter ferat*¹. Quelle touchante charité ! quelle admirable sollicitude !

II. Il y a mieux. La sainte Eglise, dans le manuel liturgique, dans le Rituel, prend la peine de formuler les secours spirituels que les prêtres, en son nom, pourront apporter aux malades, selon leurs nécessités, selon que les circonstances le permettront, selon le temps dont ils pourront disposer. Rien de touchant, rien d'édifiant, comme les assistances surnaturelles qu'elle indique au prêtre, son représentant, dans ses visites aux infirmes..

Elle propose les plus réconfortantes lectures tirées des pages les plus opportunes du saint Evangile. C'est le récit de la guérison du serviteur du centurion, cruellement tourmenté par la paralysie. On y voit la charité, la foi, l'humilité, la confiance de ce digne officier, la réponse du Sauveur qui après avoir loué le bon maître, l'assure que sa requête est exaucée : à l'heure même, en effet, le serviteur est guéri. C'est la scène d'adieu de Jésus à ses disciples, avant de monter au ciel, dans laquelle il les investit de la mission de prêcher l'Evangile, et leur confère le pouvoir d'opérer des prodiges en faveur de ceux qui croiront, et particulièrement en faveur des malades. C'est le récit de la guérison de la belle-mère de saint Pierre brûlée par les fièvres ardentes, et de la multitude des infirmes qui, le soir de ce miracle, se pressaient autour de Jésus, et qui étaient guéris rien que par l'imposition de ses mains divines. C'est la narration incomparable de la santé rendue à ce malade de la piscine de Bethesda, qui souffrait depuis trente-huit ans et n'avait pu bénéficier de l'action miraculeuse de l'eau de la piscine que l'archange des infirmes mettait en mouvement, parce qu'il n'avait personne pour le descendre dans l'onde salutaire et qu'il était toujours précédé par d'autres infirmes (Jo., v). C'est le début sublime du sublime évangile de saint Jean, où est racontée la filiation divine et humaine de Jésus, page incomparable qui le représente comme « plein de grâce et de vérité. » Combien ces lectures faites aux malades par les lèvres sacerdotales sont de nature à leur apporter du réconfort et de la confiance dans la miséricorde du Dieu bon, qui veut notre bien !

Après les lectures, ce sont les Psaumes que le prêtre est invité à réciter auprès du chrétien que l'infirmité a visité. Quelques psaumes de la pénitence : il est si bon, à ce moment, de demander pardon de ses fautes ! le psaume xc, *Qui habitat*, dont chaque verset est un acte de confiance à notre Père qui est dans les cieux ; le psaume vi, *Domine, ne in furore tuo arguas me*, qui décrit si bien les

tortures que la maladie nous fait endurer, qui est un appel si humble et si fervent à la miséricorde de Dieu, et un cri d'invincible espérance ; le psaume xv, *Conserva me, Domine*, qui est une prière toute parfumée de foi, de confiance et d'amour, une affirmation touchante de la résurrection, et des joies des élus ; le psaume xix, *Exaudiat te*, qui est un éloquent recours à notre Seigneur et Maître, dont le cœur s'émeut des souffrances et des désirs de ses seigneurs ; le psaume lxxxv, *Inclina*, où l'homme expose sa misère, exalte la puissance de Dieu, sa facilité à se laisser toucher par sa créature, recourt avec ferveur à sa bonté, et promet en retour une sincère reconnaissance. Que tout cela est beau, encourageant et consolant ! Surtout si l'on se souvient que ces cantiques sont l'œuvre du Saint-Esprit, que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom de ses fidèles, qui parle par la bouche du Psalmiste !

Dans cette bénie liturgie du Rituel, l'Eglise ajoute aux récits évangéliques, aux psaumes de l'Ancien Testament, les plus touchantes prières qu'elle invite son ministre à réciter.

Oh ! les belles oraisons jaculatoires qui ne fatiguent pas le malade, et sont comme des flèches de bénédiction qui montent jusqu'au trône de Dieu et en font descendre les grâces les plus insignes ! « La paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! Que Dieu vienne au secours de ce malade sur son lit de douleur ! Seigneur, sauvez votre serviteur qui espère en vous ! Que le démon, notre ennemi acharné, ne lui nuise point ! Soyez, Seigneur, sa force, soyez sa défense contre Satan ! O frère affligé, que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous, et y demeure ! » — Et puis, quelles magnifiques supplications ! Elles sont plus persuasives les unes que les autres. Elles sollicitent le pardon des péchés, cause des maladies ; elles implorent le bien si enviable de la santé, principe de toutes les grâces et de tous les mérites ; elles font appel à la bonté infinie du Dieu Créateur et Sanctificateur, de qui vient toute vigueur corporelle et spirituelle ; elles demandent avec instance le rétablissement des forces physiques affaiblies par l'infirmité ; sous des formes variées, c'est la guérison qu'elles sollicitent, conformément aux dispositions de la Providence. Je les trouve toutes résumées dans cette admirable prière où nous avons le bonheur de rencontrer le nom de notre bonne Mère du ciel : « O Seigneur, notre Dieu, nous vous en prions ; que par un effet de votre bonté, ce malade jouisse d'une santé perpétuelle de l'âme et du corps, et, grâce à l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge, qu'il soit affranchi de la tristesse présente et jouisse de la félicité éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

¹ Rituel Romain.

Et pour donner plus de poids et d'efficacité à ses prières, le prêtre trace sur l'infirmes le signe de la croix, et l'aspersion d'eau bénite, deux sacramentaux si efficaces !

Véritablement l'Eglise est pour nous une bonne et tendre mère. Qu'ils étaient heureux les temps où il était donné au prêtre d'exercer son zèle auprès des malades dans toute sa plénitude ! Qu'ils étaient heureux les temps où la venue du ministre de Dieu dans une maison était, comme elle le mérite, regardée comme une bénédiction ; et où il pouvait accomplir le plus largement possible son office de docteur, de consolateur et de sanctificateur ! Certainement beaucoup de malades ont dû à ces prières liturgiques le bienfait d'une amélioration sensible dans leurs souffrances, et même la guérison dans leur infirmité. C'est une des promesses de Notre-Seigneur : *Super agros manus imponent et bene habebunt.* (Mc., xvi, 18).

**

Je suis heureux de terminer et de résumer cet entretien dogmatique et liturgique sur la dernière maladie par une belle considération de saint François de Sales, l'incomparable Docteur de la dévotion. « Souffrir, disait-il, est presque le seul bien que nous puissions faire en ce monde ; car rarement faisons-nous quelque bien que nous n'y mêlions quelque mal. Et puis Notre-Seigneur n'est jamais si proche de nous que lorsque nous souffrons avec patience pour son amour. Il veille sur nous quand nous reposons en patience sur son sein, et nous fait tirer avantage de nos tribulations. Bienheureux sont les crucifiés ! Une once de patience vaut mieux qu'une livre d'action. Il nous faut souvent immoler notre cœur à l'amour de Jésus sur l'autel de la croix, en laquelle il immola le sien pour l'amour de nous. La croix est la porte royale pour entrer au temple de la sainteté. En ce monde, notre partage est sur la croix ; en l'autre il sera dans la gloire ! » Et joignant l'exemple à la parole, il se montra, dans les maladies graves qu'il plut à Dieu de lui envoyer, de la plus admirable soumission. Tous ceux qui l'ont vu malade racontaient des merveilles de sa douceur et de son indifférence dans les souffrances. C'était au milieu des douleurs une patience mêlée de tant d'amour et de douceur qu'on ne l'entendait jamais former le moindre désir qui ne fût conforme à la volonté de Dieu. « Dieu, disait-il, sait mieux que moi ce qu'il me faut. Qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. O Dieu ! que votre volonté se fasse, et non la mienne ! Oui, Père céleste, je le veux, puisqu'il a été trouvé bon devant vous ! Oui, Seigneur, je le veux, que votre loi et votre volonté soient à jamais gravées dans mon cœur¹. »

¹ Vie, édit. Gouthier, II.

Voilà une parfaite mise en œuvre de notre entretien sur la maladie au point de vue dogmatique et liturgique. Imitons, avec la grâce de Dieu, un si bel exemple. Souvenons-nous que par la maladie, et surtout la maladie grave, nos destinées éternelles nous sont plus présentes, nous expions nos péchés, nous devenons semblables à Jésus-Christ, nous multiplions nos mérites, nous réparons, nous faisons, si nous le voulons, œuvre d'apôtre, nous nous préparons l'éternel bonheur ! Que ces sublimes pensées soient, dans la souffrance, notre chère consolation ! *Itaque consolamini in verbi istis.* (I Thess., iv, 17).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLIII

8^e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉCONOME INFIDÈLE

Suite du saint Évangile selon S. Luc (xvi, 1-9)

En ce temps-là,

1. Jésus disait encore à ses disciples : — Un homme riche avait un intendant qui fut accusé près de lui d'avoir dissipé ses biens.

2. Il le fit venir et il lui dit : « Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ton administration, car désormais tu ne pourras plus administrer mes biens. »

3. L'intendant dit en lui-même : « Que ferai-je, puisque mon maître m'enlève la gestion de ses biens ? Je n'ai pas la force de travailler à la terre et j'ai honte de mendier.

4. « Je sais ce que je ferai, afin que, quand j'aurai été renvoyé de cette charge, il y en ait qui me reçoivent dans leur maison. »

5. Ayant donc fait venir l'un après l'autre les débiteurs de son maître, il dit au premier : « Combien dois-tu à mon maître ? »

6. Celui-ci dit : « Cent barils d'huile. » Et l'intendant lui dit : « Reprends ton obligation, assieds-toi de suite, et écris : Cinquante. »

7. Ensuite il dit à un autre : « Et toi, combien dois-tu ? » Celui-ci répondit : « Cent mesures de froment. » L'intendant lui dit : « Reprends ton billet, et écris : Quatre-vingts. »

8. Et le maître loua l'intendant malhonnête, de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont, dans leur genre, plus prudents que les enfants de lumière.

9. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec l'argent d'iniquité ; afin que, quand vous cesserez de vivre, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Où trouve-t-on cette parabole de l'économe infidèle ?

— Dans l'Évangile de S. Luc ; elle est du nombre de celles qui éclairent la prédication du Sauveur pendant les derniers mois de son ministère public.

— Savez-vous quels pays parcourut le Sauveur pendant cette période de son apostolat ?

— Obligé de s'éloigner de Jérusalem, et, au dire des Pharisiens, menacé de mort par le tétrarque Hérode, Jésus se tint habituellement en dehors de la Galilée et de la Judée, longeant la Samarie, la rive droite du Jourdain et parcourant la Pérée.

— *Pourriez-vous nous dire quelle place cette parabole de l'Économe infidèle occupe parmi les autres ?*

— Elle vient à la suite de celles de la brebis égarée, de la drachme perdue et de l'enfant prodigue.

— *Pourquoi le Sauveur juge-t-il bon de l'ajouter à ces dernières ?*

— Les démarches de Dieu pour retrouver le pécheur, sa joie quand il le retrouve et le ramène, figurées par ces dernières paraboles, auraient pu laisser cette impression qu'il suffit d'attendre l'action de la grâce, de la recevoir quand elle se produit et de s'abandonner d'une manière passive à la miséricorde divine. Jésus devait à ses auditeurs de leur apprendre que les justes comme les pécheurs doivent se montrer actifs et industrieux.

— *Quel est donc le but général que se propose le Sauveur en donnant cette nouvelle parabole ?*

— C'est de déclarer la nécessité des bonnes œuvres.

— *Et quelle bonne œuvre y recommande-t-il en particulier ?*

— C'est de faire un bon usage des richesses en pratiquant la bienfaisance. Il proteste ainsi contre la conduite des Pharisiens, dont toute la religion était viciée par l'avarice et la dureté de cœur.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Que contient donc le texte évangélique ?*

— On y voit d'abord les procédés de l'intendant infidèle, ensuite la louange inattendue de sa conduite par le maître, et enfin l'explication que le Sauveur donne de cette louange.

1^o Conduite de l'intendant infidèle

— *Savez-vous ce qu'est un intendant ?*

— C'est celui à qui un riche propriétaire confie l'administration de sa fortune entière ou d'une partie importante de ses biens ; on l'appelle aussi économe, administrateur, ou gérant. Toutefois ces derniers mots désignent d'ordinaire des intendants de moindre importance.

— *L'intendant peut-il disposer librement des biens qu'il administre ?*

— Le propriétaire ne dicte pas à un intendant tout le détail de ce qu'il doit faire comme il le dicte à un serviteur ; il lui laisse une large part d'initiative, souvent même une initiative complète dans l'exercice de sa charge.

Malgré cela, l'intendant n'a que la gestion des biens du maître.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— L'intendant est chargé de mettre en valeur tous les biens qui lui sont confiés, il doit en retirer tout le revenu que le maître peut légitimement espérer, faire le nécessaire pour qu'ils ne restent pas improductifs, payer les frais occasionnés, faire rentrer les créances ; en un mot, gouverner la fortune dont il a la charge comme un maître intelligent et soucieux de ses intérêts la gouvernerait lui-même.

— *Il ne peut donc pas disposer des biens comme il lui plaît ?*

— Non, il ne peut les faire valoir ou les employer que selon les intentions expresses ou présumées du propriétaire.

— *Que doit faire un bon intendant ?*

— Comme son titre l'indique, il doit par une tension particulière de son esprit et de ses facultés s'appliquer à sa fonction, pour que rien ne se perde des biens ou des revenus dont il a la charge, que rien ne soit dilapidé de la fortune de son maître. Il doit en outre un compte exact de son administration chaque fois que le maître le lui demande.

— *Quelles sont alors les qualités qu'il doit avoir ?*

— Outre l'aptitude nécessaire, il lui faut encore du zèle, de la vigilance, de l'honnêteté et de la fidélité.

— *Quel est par suite le mauvais intendant ?*

— C'est celui qui par son inexpérience ou son incurie expose le propriétaire à des pertes qu'il eût été possible d'éviter, celui qui dilapide en dépenses injustifiées les biens à lui confiés, qui s'attribue sur les biens ou les revenus dont il a la charge une part à laquelle il n'a point droit, qui s'entend avec les créanciers ou les débiteurs pour tromper le maître et qui le trompe lui-même en lui présentant des comptes inexacts.

— *C'était sans doute ce que faisait l'intendant de la parabole ?*

— Il était intelligent, la suite du récit le prouve. Néanmoins c'était un mauvais administrateur ; tout le monde le savait, et un jour le maître apprit qu'entre ses mains sa fortune s'évanouissait.

— *Et qu'ajoutait la renommée ?*

— Elle accusait formellement l'intendant de dilapider lui-même les biens dont il avait la charge ; c'est sous cette forme d'accusation que le maître fut averti de ce qui se passait.

— *Que fit le propriétaire ?*

— L'accusation était basée sur des faits indéniables, car, sans tarder, le maître fit venir l'intendant, lui demanda le compte détaillé de toute son administration et lui retira sa charge, tout en lui laissant le temps de préparer son mémoire.

— *L'intendant essayait-il de se justifier ?*

— Il vit tout de suite que son maître était suffisamment éclairé sur ses agissements, et il garda le silence.

— *Mais quelles étaient pour lui les conséquences d'un renvoi ?*

— C'était à bref délai la honte et la misère.

— *Et pourquoi devait-il avoir la misère en perspective ?*

— N'entrevoyant pas le compte final qui lui était subitement demandé, il s'était procuré toutes sortes de jouissances au détriment du maître ; et en dilapidant les biens qu'il devait administrer, il avait aussi follement dépensé ses propres émoluments sans rien économiser. Son imprévoyance lui devenait fatale, et il était urgent pour lui d'aviser.

— *Comment alors échapper au triste avenir qu'il s'était préparé ?*

— Il avait comme ressource au moins temporaire de travailler la terre, ou bien de solliciter la compassion des âmes charitables, ou bien de se réfugier chez des amis.

— *Était-ce possible pour lui ?*

— Sans doute, mais il lui eût fallu la force, l'amour du travail, l'humilité ou tout au moins des amis. Malheureusement il ne pouvait pas travailler à la terre, il avait honte de mendier, et tout entier à ses jouissances égoïstes, il avait oublié de se créer des amis.

— *Comment faire alors pour sortir d'embaras ?*

— Ici apparaît encore son tempérament jouisseur et égoïste. Plutôt que de gêner sa paresse ou son orgueil, il se mettra à la charge des personnes qui voudront bien le recevoir ; et pour en trouver il usera d'un moyen qui, selon lui, devra réussir : « Je sais bien ce que je ferai, se dit-il, afin que quand j'aurai perdu ma charge, je trouve des maisons qui me reçoivent. »

— *Et quel était donc ce moyen infaillible ?*

— Par la connaissance qu'il a de lui-même et l'expérience qu'il peut avoir d'autrui, il sait que beaucoup sont prenables par l'argent ; c'est par l'argent qu'il se fera des amis. Mais comme il n'a rien, c'est encore au détriment du maître qu'il se procurera des amitiés et des maisons de refuge.

— *Mais peut-il donc encore disposer de biens dont il n'a plus l'administration ?*

— En rendant compte de son administration, il aura à produire des pièces justificatives, or des pièces justificatives habilement falsifiées lui serviront à déguiser au moins en partie ses détournements antérieurs et à lui créer des amis.

— *Quel procédé emploiera-t-il ?*

— Ce ne peut être qu'un procédé malhonnête. Il rendra à certains débiteurs les billets qu'ils ont souscrits, pour qu'ils fassent une reconnaissance écrite d'une dette moindre. Ainsi celui qui devait 100 barils d'huile, n'en

devra plus que 50, et celui qui devait 100 mesures de froment, n'en devra plus que 80.

— *Ces faux ne devaient-ils pas causer, un préjudice considérable au maître et en même temps procurer un avantage appréciable aux débiteurs ?*

— Bien certainement ; ce que nous appelons baril c'était le *bath* hébreu dont la contenance était d'environ 40 litres, et la mesure de froment était le *cor* qui contenait 10 baths.

— *Les débiteurs acceptèrent-ils la proposition de l'intendant ?*

— L'Evangile le laisse supposer. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que la tentative était adroite et que l'économe infidèle faisait preuve de prévoyance et d'habileté.

2^e Louange donnée par le maître à la conduite de son intendant

— *Quels furent les sentiments du maître quand il eut connaissance des procédés de son économe ?*

— La malhonnêteté était évidente ; mais elle était mise au service de la prévoyance. Les procédés étaient blâmables, mais la prévoyance en elle-même ne l'était pas, car il n'est pas défendu de se préparer un avenir sortable par des moyens légitimes. Aussi le maître loua-t-il la prudente prévoyance de son administrateur.

— *Pouvait-il donc louer, cette prévoyance sans approuver en même temps le procédé injuste dont elle fut l'occasion ?*

— Oui, car les deux choses sont parfaitement distinctes. L'intendant voulait se créer des amis, en cela il n'était point répréhensible ; ce qui est blâmable chez lui, c'est d'avoir essayé de manœuvres coupables pour s'en procurer. La fin était bonne, mais les moyens détestables.

— *L'Evangile n'indique-t-il pas que le maître faisait parfaitement cette distinction ?*

— De fait, l'Evangile dit que l'économe n'était qu'un intendant d'iniquité, et que, si le maître lui donne des louanges, c'est uniquement à cause de la prévoyance dont il a fait preuve.

— *N'est-il pas étonnant que le Sauveur, fasse ressortir l'éloge donné à la prévoyance dans des circonstances où elle se manifeste par des actes malhonnêtes ?*

— Il y a certainement là quelque chose qui de prime abord peut surprendre ; la parabole resterait même très obscure si le Seigneur lui-même n'avait donné la clef de l'interprétation.

3^e Explication de la parabole

— *Où est donc le mot de l'énigme ?*

— Il est dans cette réflexion que le Seigneur ajoute : « Les enfants du siècle sont à

leur manière plus sages et plus prudents que les fils de la lumière. »

— *Quel est le sens de cette réflexion ?*

— Jésus met en parallèle la prudence et l'habileté des enfants du siècle avec l'imprévoyance et l'impéritie des enfants de lumière, et il constate que ceux-là sont, pour leurs affaires temporelles, bien plus industrieux et perspicaces que ceux-ci pour les choses de l'éternité.

— *En quoi consiste donc cette supériorité des uns sur les autres ?*

— Les premiers, à l'aide des biens qu'ils ont en leur pouvoir, savent, en obligeant même par des moyens injustes, se préparer des amis secourables pour les jours de malheur, tandis que les seconds ne savent pas user de ce que Dieu leur donne pour se préparer des avocats au jour de l'éternité.

— *Et quelle conclusion Jésus tire-t-il de ce parallèle ?*

— Il veut que cette supériorité disparaisse ; ses disciples doivent imiter ce qu'il y a de prévoyante habileté dans la conduite de l'intendant malhonnête.

— *Pourriez-vous nous donner la règle, de la prudence et de la prévoyance chrétiennes ?*

— Elle est toute entière dans ce précepte que le Sauveur sanctionne de sa divine autorité : « Faites-vous des amis avec l'argent d'iniquité, afin que, quand vous tomberez en déchéance, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

— *Pourquoi le Sauveur appelle-t-il l'argent d'iniquité ?*

— Parce que les biens temporels qui tous peuvent se convertir en argent, sont d'ordinaire cause d'une multitude d'iniquités. Les uns les recherchent par des procédés coupables, les autres les conservent injustement, beaucoup en usent pour satisfaire leurs passions, la plupart s'en servent comme s'ils en étaient les maîtres absolus, alors qu'ils n'en sont que les administrateurs sous la dépendance du Maître souverain.

— *Et quel est donc le moyen légitime et fructueux de s'en servir ?*

— C'est de l'employer aux œuvres de charité et de bienfaisance.

— *Quelle puissance, Jésus assure-t-il à l'aumône ?*

— Les paroles du Sauveur sont formelles, elles assurent aux œuvres de charité le pouvoir merveilleux de nous créer des amis qui nous recevront dans les demeures éternelles.

— *Et quels seront donc ces amis ?*

— Tous ceux à qui nos aumônes seront agréables : Dieu le Père d'abord, car l'argent ne peut pas être employé mieux qu'en œuvres de charité ; le Sauveur ensuite, puisqu'il dé-

clare que ce que l'on fait aux pauvres, on le fait à lui-même ; la cour céleste tout entière, car elle a pour amis ceux qui sont les amis de Dieu ; et enfin les pauvres secourus, qui restent nos obligés.

— *Le juste comme, le pécheur ont donc dans la bienfaisance un moyen assuré d'arriver au bonheur éternel ?*

— Oui, par l'aumône, le juste obtient les grâces qui assurent sa persévérance, et le pécheur restitue à Dieu dans la personne des pauvres les dilapidations dont il s'est rendu coupable en usant mal des biens qui lui avaient été confiés.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *En nous disant que, comme l'économe de la parabole nous avons à nous créer des amis, Jésus n'indique-t-il pas que nous-mêmes nous sommes des intendants ?*

— C'est bien ce qu'il veut nous faire entendre. Le riche propriétaire, c'est Dieu lui-même dont le domaine est universel, et chacun de nous est un intendant à qui il confie l'administration des biens temporels et spirituels qu'il lui départit.

— *Pourriez-vous nous dire quels sont ces biens dont Dieu nous confie la gestion ?*

— C'est tout ce que nous sommes, et tout ce que nous avons ; car c'est de Dieu que nous tenons l'existence avec tout ce qui l'accompagne.

— *Aurons-nous à rendre compte un jour de notre administration ?*

— Oui, car en nous donnant tout, Dieu n'abdique pas ses droits de propriétaire souverain ; quand, par la mort, il nous retirera la gestion de ce qu'il nous a confié, il exigera que nous lui présentions le compte de toute notre vie.

— *Ne faut-il pas songer souvent à cette terrible entrevue où le Seigneur souverain nous dira : « Rendez-moi compte de toute votre administration ? »*

— La prudence chrétienne demande que l'on prévoie cet instant suprême d'où dépend définitivement l'avenir éternel, et qu'on s'y prépare par une gestion très fidèle des dons divins.

— *Quelle doit être, aujourd'hui notre première résolution ?*

— C'est de penser souvent au jugement qui suit la mort, et de tenir nos comptes toujours en ordre en ne perdant rien des biens que nous avons reçus et en n'en laissant aucun sans le faire fructifier.

— *Et si, par malheur, nous avons dilapidé quelque chose des faveurs divines, que faudrait-il faire ?*

— Alors, il devient indispensable de nous créer ces amis que le Sauveur nous recommande, parce qu'ils seront nos introducteurs dans le ciel. L'heureuse industrie qu'il a bien voulu nous révéler, est pour nous l'art d'éluder la sévérité de sa justice, et il en garantit le succès.

— *Voudriez-vous nous la redire ?*

— C'est de prendre sur les biens que Dieu a confiés à notre gestion pour soulager les misères humaines ; ainsi nous nous préparons des amitiés célestes.

— *La pratique de l'aumône doit donc assurer notre salut ?*

— Oui, et par aumône il faut entendre toutes les formes de la charité : l'argent figure ici toutes les ressources dont nous pouvons disposer pour faire le bien, car comme l'argent, elles peuvent devenir moyens d'iniquité ou de justice, selon l'usage que l'on en fait.

— *Ne faut-il pas dès lors avoir en grande estime la pratique des œuvres de miséricorde ?*

— « De toutes les industries c'est la meilleure, dit S. Jean Chrysostome ; elle ne nous construit pas des maisons faites de boue ou de mortier, mais elle nous produit la vie éternelle. »

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XIX

L'AMOUR DU PROCHAIN

Ne faire du mal au prochain ni dans son corps, ni dans son âme, ne suffit pas pour obéir au 5^e commandement ; il faut de plus aimer son prochain. Nous dirons donc : 1^o *Pourquoi* devons-nous aimer notre prochain ? 2^o *Comment* devons-nous l'aimer ?

I. — *Pourquoi* devons-nous l'aimer ?

Nous devons l'aimer parce que c'est la loi de la nature, c'est l'ordre de N.-S. J.-C., c'est son exemple, c'est l'exemple des saints, c'est même notre intérêt personnel.

1^o *C'est la loi de la nature.* — « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » C'est cette bonté naturelle qui nous pousse vers nos frères et nous les fait aimer, qu'ils appartiennent ou non à notre famille ou à notre pays.

2^o *C'est l'ordre de N.-S. J.-C.* — a) Il en fait le complément nécessaire de l'amour de Dieu : « *Et diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota*

mente tua, et ex tota virtute tua. Hoc est primum mandatum. Secundum autem simile est illi : Diliges proximum tuum tanquam teipsum. Majus horum aliud mandatum non est. » (Mc., xii, 30-31).

b) Il veut que ce soit son propre commandement. « *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* » (Joan., xv, 12).

3^o *C'est l'exemple de N.-S. J.-C.* — Toute sa vie n'est que le commentaire de son vif amour pour les hommes, sans aucune distinction de pays, de caste, de fortune, etc... Pas même ses souffrances, sa passion et son agonie sur la croix n'ont pu altérer cet amour.

4^o *C'est l'exemple des saints.* — A la suite de S. Paul, ils ont eu pour maxime : « *Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* » (Col., iii, 14). Et cette maxime n'a pas été seulement théorique pour eux ; on peut facilement s'en convaincre par toutes les œuvres qu'ils ont fondées en vue de subvenir aux besoins de leurs frères : hôpitaux, écoles, orphelinats, missions, asiles, etc...

5^o *C'est même notre propre intérêt.* — a) Ici-bas : car rien n'est capable de nous rendre heureux comme l'affection que nous éprouvons pour le prochain et le bien que nous lui faisons.

b) Là-haut : car N.-S. nous a prévenus que nous serons traités dans l'autre monde comme nous aurons traité nos frères : « *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* » (Mt., vii, 2).

II. — *Comment* devons-nous l'aimer ?

Nous devons aimer le prochain comme nous voulons être aimés, comme nous nous aimons nous-mêmes, et comme N.-S. J.-C. lui-même nous a aimés.

1^o *Comme nous voulons être aimés.* — En effet :

a) Nous ne voulons pas qu'on nous fasse du tort, qu'on nous souhaite du mal, qu'on nous perde de réputation, etc. Ne faisons donc rien de semblable au prochain.

b) Nous désirons au contraire qu'on soit indulgent pour nos fautes, qu'on nous aide dans le besoin, etc. Agissons donc de même envers le prochain. Nous ne ferons que mettre en pratique la parole de l'Evangile : « *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* » (Mt., vii, 12).

2^o *Comme nous nous aimons nous-mêmes.* — C'est en effet la mesure donnée par N.-S. lui-même : *sicut teipsum*. Ce mot *teipsum*, dit S. Thomas, ne marque pas une égalité, mais seulement une ressemblance d'amour. Nous ne devons donc aimer notre prochain, ni plus que nous-mêmes, ni autant que nous-

mêmes. C'est le sens du vieux proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

3^o Comme N.-S. nous a aimés ; car sa charité avait toutes les qualités. Or il nous a aimés :

a) D'un amour *surnaturel* ; car il avait surtout pour but de nous procurer le bonheur éternel et les moyens d'y parvenir ;

b) D'un amour *intérieur* ; car l'amour qui n'est qu'extérieur s'appelle l'hypocrisie. On n'aime pas réellement quelqu'un quand on ne lui veut pas sincèrement du bien ;

c) D'un amour *effectif* ; car les bons désirs ne suffisent encore pas, il faut passer aux actes. « *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* » (I Jo., iii, 18).

d) D'un amour *universel* ; car c'est là surtout ce qui rend la charité méritoire. Point de distinction entre amis et ennemis, parents et étrangers, justes et injustes, fidèles et infidèles, etc. N'imitons pas les païens de Rome qui ignoraient l'amour des faibles ; n'imitons pas davantage les Juifs qui n'admettaient l'amour du prochain que pour les membres de leur nation. Soyons tous frères en N.-S. J.-C.

Conclusion

On entend beaucoup parler aujourd'hui d'*humanité*, de *solidarité*, d'*altruisme*, etc. Ce sont de beaux mots. Ils ne vaudront jamais, même en théorie, le commandement de l'amour du prochain tel que N.-S. l'a promulgué et expliqué. Que de mérites pour l'individu, quelle paix, quelle joie, quelle union des cœurs dans la société, si la charité à l'égard du prochain était toujours observée !

XX

LE PARDON DES OFFENSES

Le Catéchisme du Concile de Trente nous enseigne que « pardonner les offenses et par conséquent aimer ses ennemis, est l'acte de charité par excellence. » Nous parlerons donc : 1^o de la *nécessité* du pardon des offenses ; 2^o des *caractères* que doit avoir ce pardon.

I. — Nécessité du pardon des offenses

Reconnaissons qu'il est difficile de pardonner à ceux qui nous ont offensés : on trouve en effet mille misérables prétextes pour s'en dispenser. Cependant il le faut : car Dieu le veut, c'est le droit du prochain, c'est même notre intérêt personnel.

1^o Dieu le veut, comme Maître, comme modèle, comme Juge.

a) Comme *Maître*. Les Juifs avaient mal interprété l'ordre de Dieu dans l'ancienne Loi,

mais N.-S. le rétablit dans toute son intégrité et toute sa pureté : « *Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos : et orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* » (Mt., v, 43-44).

b) Comme *Modèle*. Le Seigneur pardonne tous les jours à tous les pécheurs, et à nous en particulier, sans jamais se lasser. Refuserons-nous de l'imiter ? Craignons qu'il ne nous dise comme dans la parabole du serviteur impitoyable : « *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego misertus sum ?* » (Mt., xviii, 33).

c) Comme *Juge*. La sentence de miséricorde au jugement dépend de nous : « *Dimittite, et dimittentur.* » (Lc., vi, 37). D'ailleurs nous nous jugeons nous-mêmes tous les jours dans la prière que nous a enseignée N.-S. : « *Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* »

2^o C'est le *droit du prochain*. — Il est en effet

a) Notre *semblable*. Il est donc comme nous sujet à l'erreur, à l'emportement, aux passions, aux misères, etc... ; et comme nous par le fait même il a droit à l'indulgence, au pardon.

b) Notre *frère*. Quoi de plus hideux que la haine dans les familles ? Or nous sommes tous frères en N.-S. J.-C. Comment oser dire à notre Père que nous l'aimons si nous sommes implacables pour notre frère ? *Quomodo placabit patrem iratus in fratrem ?* dit Tertullien.

3^o C'est notre *intérêt personnel*. — a) Ici-bas, quelle joie indicible procure le pardon des offenses ! Joseph pleura de bonheur en pardonnant à ses frères ; et le bon saint François de Sales a dit : « Je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur ; mais s'il m'avait ordonné de haïr un ennemi, je ne pourrais en venir à bout. »

b) Là-haut, Dieu sera miséricordieux pour nous. Il nous accueillera avec ces paroles, prises cette fois dans le bon sens : « *De ore tuo te judico.* » (Lc., xix, 22).

II. — Caractères de ce pardon

Certains chrétiens reconnaissent qu'il faut pardonner les offenses ; mais en pratique ils sont loin de bien agir. Ils disent : « Je pardonne, mais je n'oublie pas... Je pardonne à mon ennemi, mais je ne veux plus le voir... Je pardonne à mon ennemi, mais qu'il ne vienne pas me demander service !... » Est-ce ainsi qu'il faut parler et agir ? Non. Le pardon qu'on accorde doit être sincère, extérieur, bienfaisant.

1^o *Sincère*. — Nous ne devons pas en effet nous contenter de témoigner à notre ennemi les dehors de la bienséance et de la politesse ;

il faut l'aimer du fond du cœur et ne point nourrir contre lui des sentiments de rancune et d'animosité. Quelle étrange contradiction de protester qu'on lui veut du bien, au moment même où on lui souhaite du mal !

2^o *Extérieur.* — Vous dites que vous aimez votre ennemi, et vous le lui laissez ignorer ainsi qu'à tous ceux qui connaissent votre inimitié. Autre contradiction ! Vous devez prouver votre pardon, en manifestant vos bonnes dispositions. « Quand un ennemi m'aurait arraché un œil, disait saint François de Sales, je le regarderais toujours avec l'autre de bon œil et de bon cœur. »

3^o *Bienfaisant.* — Ne faire, ni vouloir du mal à ses ennemis ne suffit point : il faut les aimer en chrétien, c'est-à-dire les servir auprès de Dieu par nos prières et les servir ici-bas quand l'occasion se présente. N.-S. n'a-t-il pas prié sur la croix pour ses bourreaux ? Et l'Esprit-Saint ne nous dit-il pas : « *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum : si sitierit, da ei aquam bibere ; prunas enim congregabis super caput ejus, et Dominus reddet tibi.* » (Prov., xxv, 21, 22).

Conclusion

On raconte qu'un passant dit un jour au philosophe Zénon : « Je vous montrerai ce que c'est de m'avoir pour ennemi. — Et moi, reprit le philosophe, je vous ferai tant de bien que vous redeviendrez mon ami ! » Si les païens ont pu s'élever à de tels sentiments, n'y arriverons-nous pas, nous, avec la grâce de Dieu ? Pardonnons à nos ennemis ; un acte aussi héroïque et aussi méritoire nous attirera une grande abondance de grâces et nous assurera le bonheur éternel.

XXI

7^e et 10^e commandements : LE VOL

Après avoir garanti à l'homme sa vie et son honneur, Dieu lui garantit ses propriétés par deux commandements. Le 7^e défend l'acte de voler ; le 10^e défend même le désir de voler. Nous parlerons 1^o du vol, 2^o de la restitution.

I. — Du vol

Depuis le xix^e siècle, une école nouvelle dit : « La propriété, c'est le vol. » Et avec un tel axiome, elle croit légitimer tous les attentats contre la propriété. Dieu a cependant parlé clairement : « *Non furtum facies.* »

Ce qui est défendu, c'est :

1^o DE PRENDRE INJUSTEMENT LE BIEN D'AUTRUI. — Tout vol est une faute ; mais prendre 1 fr., c'est faute légère à moins que ce ne soit à un pauvre ; prendre 10 fr., même à un riche, est faute grave.

On peut prendre le bien du prochain par :

a) La *rapine*, vol qui se fait ouvertement, malgré lui, avec violence ou insulte ;

b) Le *larcin*, vol qui se fait par fraude sans que celui dont on dérobe le bien en soit instruit ;

c) L'*usurpation*, vol qui consiste à anticiper sur l'héritage du prochain ;

d) La *fraude*, vol dans les ventes ou les achats ;

e) La *conçussion*, vol de ceux qui ayant une charge publique, abusent de leur autorité pour exiger ce qui ne leur est point dû ;

f) Les *procès injustes* ;

g) L'*usure*, vol qui consiste à prêter au-dessus du taux reconnu par la loi.

2^o DE LE RETENIR. — On peut le retenir :

a) En ne restituant pas ;

b) En ne payant pas ses dettes ou en attendant trop longtemps pour le faire ;

c) En s'appropriant un dépôt confié ;

d) En profitant des erreurs commises dans les comptes ;

e) En conservant des choses trouvées, bien que le propriétaire soit connu.

3^o DE L'ENDOMMAGER, c'est-à-dire, de le détériorer ou de le détruire, ce qui peut se faire par méchanceté, par négligence ou par imprudence.

4^o DE PARTICIPER A L'UNE DE CES TROIS ACTIONS. — On peut y participer en ordonnant, en conseillant, en consentant, en flattant, en recelant, en prenant part, en se taisant, en n'empêchant pas, en ne réprimant pas.

II. — De la restitution

La restitution se définit « un acte de la justice commutative, par lequel on rend au prochain ce qu'on lui a pris ou ce qu'on lui retient, ou par lequel on répare le dommage qu'on lui a fait ou procuré injustement, par malice ou imprudence. »

I. POURQUOI RESTITUER ? — Pour obtenir le pardon de son péché. Celui qui ne restitue pas ne peut être sauvé. Le devoir de la restitution est fondé sur :

1^o Le *droit naturel*, qui nous défend de dérober, et à plus forte raison de conserver les choses dérobées qui appellent leur maître, *res clamat domino.*

2^o Le *droit divin* : « *Si læserit quispiam agrum vel vineam, et dimiserit jumentum suum ut depascatur aliena, quidquid optimum habuerit in agro suo, vel in vinea, pro damni æstimatione restituat.* » (Exod., xxii, 5).

3^o Le *droit ecclésiastique*, qui nous dit d'après S. Augustin que « celui qui pouvant restituer ne le fait pas, ne peut obtenir le pardon de son péché. »

4^o Le *droit civil* qui, dans toutes les nations, punit le vol, et condamne à la restitution ou à la réparation des dommages causés.

— Il y a cependant trois cas où l'on est déchargé de l'obligation de restituer,

a) *L'impossibilité physique*, v. g. je dois restituer 1000 fr. et je ne possède rien ;

b) *L'impossibilité morale*, v. g. quand la restitution doit occasionner un mal plus grand ;

c) *La remise volontaire* de la dette par le créancier.

II. COMMENT RESTITUER ? — Promptement, intégralement, à la personne lésée ou à ses héritiers.

1° *Promptement*. Comme Zachée, rendez aussitôt votre conversion : profitez du bon moment afin de ne point retomber dans votre péché et de n'être point surpris par la mort et le jugement.

2° *Intégralement*. Rendez la chose volée ; si elle n'existe plus, rendez son équivalent et les profits que vous en avez retirés.

3° A la *personne lésée* ou à ses héritiers. Et s'ils n'existent pas, s'ils sont inconnus, s'ils sont introuvables, rendez à Dieu, aux pauvres, aux bonnes œuvres ; ne croyez pas qu'il vous est permis pour cela de garder le bien volé.

— On ne manque point d'objecter qu'il est difficile de restituer et que cette obligation est difficile à remplir.

a) « Nous serons déshonorés. » — Qui vous oblige à vous faire connaître ? Restituez en secret.

b) « Nous perdrons notre position. » — Pourquoi vous êtes-vous élevés par des moyens illégitimes ?

c) « Nous ruinerons nos enfants. » — Oui, peut-être ; mais vous leur léguerez un nom sans tache et vous assurerez votre bonheur éternel.

d) « Ne sera-t-il pas temps de restituer à la mort ? » — Qui vous dit que vous en aurez le temps et surtout le courage ?

Conclusion

Puisque la restitution paraît si difficile, ne faisons jamais de tort à notre prochain et nous n'aurons jamais à restituer. « Bien mal acquis ne profite pas, » disait souvent le saint curé d'Ars ; cela est vrai ici-bas, c'est encore plus vrai là-haut.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

LE TABERNACLE, L'AUTEL, LA TABLE SAINTE¹

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis.

Dieu a établi son habitation parmi les hommes, et il demeurera avec eux. (Apoc., xxi, 3).

Mes frères,

Un jour, N.-S. J.-C. traversait la Samarie. Fatigué de la route, il s'assied auprès d'un

puits. Une femme vint y puiser de l'eau. « Donnez-moi à boire, » lui dit Jésus. « Comment ! repartit cette femme, vous un Juif vous demandez à boire à une Samaritaine ? Vous savez pourtant qu'entre Juifs et Samaritains il n'existe aucun rapport ! » Alors le bon Maître, plongeant de son regard divin jusqu'au fond de cette âme pécheresse, ajouta avec un accent de miséricordieuse pitié : « Ah ! s'il vous était donné de connaître le don de Dieu et celui qui vous demande à boire, si scires donum Dei et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, peut-être le prieriez-vous de vous accorder un peu de l'eau vive qu'il possède. »

Mes frères, ce don divin promis à la femme de Samarie, c'était sans doute les lumières de la foi, les grâces de la Rédemption et l'ensemble des bienfaits apportés sur la terre par le Sauveur ; mais ne désigne-t-il pas aussi dans la pensée de Jésus la très sainte Eucharistie, source d'eau vive où l'âme chrétienne va puiser le principe de la vie éternelle ? Voilà le suprême bienfait de Dieu. Et en cette fête de l'Adoration, il me semble que le bon Maître, parlant plus intimement à notre cœur, nous adresse la même parole qu'à la Samaritaine : « Si scires donum Dei ! Si vous connaissiez bien, si vous saviez apprécier le don que je vous ai fait dans mon sacrement d'amour ! »

Hélas ! combien de malheureux n'entendent plus cette voix et vont jusqu'à dédaigner le plus grand cadeau que Dieu ait fait à l'homme ! Pour eux, Jésus dans la sainte Eucharistie est un étranger... Mes frères, prions pour ces pauvres aveugles. Demandons au divin Maître de les éclairer et de les toucher. Nous le dédommagerons ainsi des froideurs, de l'indifférence, du mépris, des outrages et des sacrilèges dont il est abreuvé. C'est le but de la fête que nous célébrons en ce moment.

Toutefois, n'oublions pas qu'il nous faut aussi raviver notre foi et accroître dans nos cœurs l'amour pour Jésus. Je voudrais, à cette fin, arrêter votre attention et fixer un instant vos regards sur les trois objets que l'on rencontre toujours dans nos églises et qui sont trois monuments touchants de l'ardente charité de Jésus pour nous : le *tabernacle* où il demeure, l'*autel* où il s'immole, et la *table sainte*, où il se donne. Vous y découvrirez l'amour infini de Dieu et nos devoirs envers lui. Car c'est de là que le Christ répand sur nous, dit le Concile de Trente, les richesses de son affection : *et fusio divitiarum amoris Christi*.

I. — Le tabernacle

Mes frères, ce n'est plus dans une lointaine contrée comme la Palestine, dans des villes

¹ A un petit auditoire de bons chrétiens.

étrangères comme Nazareth, Capharnaüm ou Jérusalem, que le bon Jésus a fixé sa demeure ; mais bien tout près de nous, dans tous les sanctuaires de l'Eglise catholique. Il pouvait, à la rigueur, se contenter de choisir un endroit dans le monde et nous y convier pour lui rendre visite. Mais non, cela ne suffisait pas à son amour. Il résolut de multiplier sa présence et d'établir son habitation sur tous les points de la terre, dans les plus petits hameaux comme dans les plus grandes villes. Il voulut, en un mot, être des nôtres, vivre avec nous, posséder sa maison au milieu de nos maisons. « *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis.* »

A cet effet il institua la T. S. Eucharistie, se condamnant à rester parmi les hommes jusqu'à la fin du monde. Il nous donnait ainsi un gage de son amour immense et nous fournissait en même temps le moyen de nous entretenir avec lui ; de le mettre au courant de nos joies, de nos misères, de nos faiblesses ; de lui parler de ce que nous désirons, de ce que nous souffrons dans notre âme ou même dans notre corps. Vous le voyez, Jésus dans l'Eucharistie est un ami, il est l'ami par excellence. Plus encore, pour nous il est le bon Père de famille dont nous sommes tous les enfants bien-aimés. Et il ne veut pas que dans cette grande famille il y ait un chagrin, une souffrance, une épreuve dont nous ne puissions à tout instant aller chercher le remède auprès de lui.

Oh ! quel honneur et quel bonheur d'être ainsi tout près du Bon Dieu, de vivre, de travailler à côté de lui ! N'est-il pas vrai que les contemporains du Sauveur ont été moins favorisés que nous ? Pour le voir, ils devaient souvent se déranger, le chercher sur la montagne, ou dans la solitude, ou dans une ville voisine ; ils ne le possédaient qu'un instant. Et nous, c'est en tout lieu, en tout temps, jour et nuit, que nous jouissons de sa présence et que nous pouvons lui parler et lui ouvrir notre cœur.

Aussi je comprends comment le divin Maître a pu nous adresser cette parole si douce et si réconfortante : « Venez à moi, vous qui souffrez, qui êtes fatigués, qui géissez, et je vous soulagerai. » Son désir ardent est donc que nous le visitions. Oh ! je vous en prie, que Jésus dans la sainte Eucharistie ne soit pas pour vous un inconnu, pour qui l'on n'a aucun souvenir, aucun sentiment, aucun égard ! Il y va de votre intérêt. Au près de lui vous trouverez la consolation dans vos peines et vos épreuves, le soutien dans vos faiblesses, le pardon pour vos fautes, la force dans la tentation et la lumière pour vous conduire toujours chrétiennement. Les bons chrétiens qui ont une foi vive se sentent attirés

vers la sainte Eucharistie, et les saints auraient voulu passer toute leur vie au pied du tabernacle.

Sans doute, mes frères, vous ne pouvez les imiter complètement ; mais du moins venez quelquefois trouver Jésus prisonnier dans son sacrement d'amour. Vous y viendrez d'abord quand il y a obligation de le faire, c'est-à-dire pour assister aux saints offices : cela, c'est un devoir. Vous y viendrez ensuite quand vous en aurez besoin ou que vous en aurez la facilité : ce sera un acte de piété et d'amour envers Notre-Seigneur, et le plus sûr moyen d'obtenir de Dieu grâces et bénédictions.

Mais il faut tant de formalités dans le monde quand on fait visite aux grands de la terre !... Mes frères, pour vous présenter à notre divin Maître, voici comment vous vous y prendrez. En entrant dans la maison de Dieu, soyez pénétrés d'un profond respect et faites un acte de foi bien vive en la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ. Dites du fond du cœur : « Mon Jésus, je crois, et bien que je ne vous voie pas des yeux du corps, je sais que vous êtes ici. Vous avez dit que vous y étiez, et vous ne trompez pas. Vous y êtes donc, je le crois fermement. » Vous adorerez ensuite ; car c'est ce Dieu qui vous a créés : « Tout ce que j'ai, ô mon Dieu ! vient de vous, mon corps, mon âme, mon cœur, mon intelligence, ma volonté. Je reconnais que rien ne m'appartient ; vous êtes mon souverain Maître, faites de moi ce que vous voudrez. » Vous pourrez alors parler à Notre-Seigneur à cœur ouvert, solliciter le pardon de vos péchés, lui communiquer les sentiments les plus intimes de votre âme, lui confier vos intérêts les plus chers, demander les grâces dont vous sentez le besoin. Ce sera, je vous assure, une vraie, bonne et efficace prière.

II. — L'autel

Quittons le tabernacle pour descendre maintenant sur l'autel. C'est là que Jésus s'immole.

Il serait difficile, mes frères, de vous faire comprendre la grandeur du sacrifice qui s'offre chaque jour sur cet autel : sacrifice d'un Dieu fait homme, du corps, du sang, de l'âme de N.-S. Jésus-Christ ! Aucune langue humaine ne saurait exprimer la sublimité de cet holocauste. C'est la Passion, les souffrances, le crucifiement, la mort de Jésus qui sont, tous les matins, représentés à Dieu le Père pour nous. Quand nous assistons à la sainte messe, nous avons sous les yeux la reproduction du sacrifice du Calvaire dans toute sa réalité. Sur la croix comme sur l'autel, c'est le même prêtre qui offre, la même victime offerte, le Sauveur Jésus.

Voilà ce qui vous explique pourquoi la sainte messe est la source de toutes les grâces. Le

Calvaire a recueilli tout le sang de Jésus, mais l'autel apporte à flots ce sang répandu pour nous ; il en arrose le champ de nos âmes, il le féconde et y fait germer les semences de la sainteté et de la vie chrétienne. Ce serait en vain que les eaux jailliraient de la montagne, si un ruisseau ne les amenait dans la plaine ; ainsi l'immolation du Golgotha resterait inefficace sans la messe qui en apporte les grâces et les distribue. La sainte messe est donc le sacrifice de la Croix rapproché de nous, renouvelé pour nous ; c'est l'immolation d'un Dieu mise en quelque sorte dans nos mains pour que nous puissions prendre la part qui nous revient.

Aussi je ne m'étonne pas qu'un saint, parlant de l'auguste sacrifice de nos autels, se soit exprimé ainsi : « Personne ne peut dire en un langage humain quels riches fruits et quels grands bienfaits découlent de la sainte messe. Le pécheur est réconcilié avec Dieu ; celui qui est en état de grâce devient encore plus saint ; les anges sont dans la joie ; nous acquérons un trésor de mérites ; les crimes même sont pardonnés, nos vertus sont perfectionnées et agrandies, nos mauvaises habitudes sont déracinées ; les ruses du démon sont anéanties ; les malades spirituels sont guéris, ceux qui sont tombés se relèvent, ceux qui sont faibles se fortifient ; et les fidèles défunts sont délivrés des flammes du Purgatoire. »

Mes frères, je n'essaierai pas d'ajouter quelque chose à ces paroles. Sachez seulement que nulle part ailleurs qu'à la sainte messe, vous ne trouverez une plus riche moisson de grâces et de bienfaits spirituels. Le saint curé d'Ars d'un mot en donne la raison : « Toutes les bonnes œuvres du monde réunies n'équivalent pas au saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes et la messe est l'œuvre de Dieu. »

Pour jouir de ces avantages, vous comprenez, mes frères, qu'il faut les aller puiser à leur source, c'est-à-dire assister au saint sacrifice. Sans doute, vous y assistez chaque dimanche ; car vous savez que c'est une des premières obligations du chrétien ; qu'y manquer par négligence ou mauvais vouloir, c'est désobéir gravement à Dieu et commettre une faute mortelle. Pourtant, ils sont nombreux, hélas ! ceux qui foulent aux pieds l'accomplissement de ce grand devoir !... Aimez aussi à venir à la sainte messe en semaine, quand vous le pouvez. Je vous l'ai montré : rien ne sera aussi fructueux pour vous et aussi agréable à Notre-Seigneur.

Oui, assistez-y le plus souvent possible, mais assistez-y bien.

N'y apportez pas un esprit égaré et distrait qui est loin de l'autel et de l'église. Un jour, le Bon Dieu s'est plaint amèrement du peuple

juif et s'irrita contre lui en disant : « Ce peuple m'honore des lèvres (c'est l'expression des Livres saints), mais son esprit et son cœur sont loin de moi. » Ne méritons jamais ce reproche, mes frères, quand nous sommes à la sainte messe. — Ne nous y comportons pas non plus comme la foule indifférente qui passait en curieuse devant le divin Crucifié sans avoir pour lui le moindre sentiment je ne dis pas d'affection, mais même de compassion. Ce serait une légèreté sans excuse pour nous qui savons ce qui se passe sur l'autel. — N'y soyons pas enfin comme les bourreaux du Calvaire et les Pharisiens, offensant Dieu par notre dissipation, notre orgueil, nos mauvaises dispositions, notre manque de foi et de piété. Ce serait une insulte à la Victime sainte, une sorte de sacrilège. — Mais assistons au saint sacrifice comme Jean, l'apôtre bien-aimé, comme Madeleine la pénitente, et surtout comme la T. S. Vierge Marie, la Mère de douleurs, tout pénétrés de la grande action qui s'opère, saintement unis au Fils de Dieu s'immolant pour nous, abîmés à ses pieds dans l'adoration, la reconnaissance, la prière et l'amour.

III. — La table sainte

Jésus s'est condamné à la prison du tabernacle pour vivre sans cesse avec les hommes. Il s'offre sur l'autel comme victime pour nous appliquer les mérites du sacrifice de la croix et expier nos péchés. Mais, le croiriez-vous, mes frères ? tout cela n'a pas encore épuisé les tendresses de son cœur à notre égard. Approchons de la table sainte : c'est là qu'il se donne et qu'il pousse vraiment jusqu'à l'excès son amour pour nous, « *in finem dilexit eos.* »

Lui, le Maître absolu du ciel et de la terre, notre Créateur, vient habiter en nous, se donner à nous, pauvres mortels, chétives créatures ! Il se fait notre nourriture spirituelle par la sainte communion. Sous l'apparence d'un peu de pain, il descend dans notre poitrine avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. De là il passe dans notre cœur. Cette nourriture divine nous transforme et fait de nous, pour ainsi dire, des dieux. Non, malgré sa puissance, sa sagesse et sa richesse infinies, notre divin Sauveur ne pouvait nous accorder quelque chose de plus noble et de plus précieux ; il ne pouvait nous montrer un plus grand amour. L'Eglise, dépositaire des sacrements, n'a pas de trésors plus riches que la sainte communion par laquelle elle nous livre l'humanité et la divinité de Jésus, et avec Jésus une source vive intarissable de biens et de grâces de toute sorte.

Et cependant, nous sommes souvent les témoins d'un bien triste spectacle : la table sainte est déserte. Que d'hommes, que de phré-

tiens, enfants de Dieu par le baptême, sont devenus indifférents pour ce divin bienfait ! Ils restent sourds à l'appel de Jésus qui les invite, sa voix ne trouve plus d'écho dans leurs âmes, et son amour les laisse insensibles quand il ne provoque pas leur mépris ! Ne répondre que par des désobéissances et des révoltes aux avances et à l'amour d'un Dieu qui nous a tout donné ; désobéir à Celui qui est notre Souverain Maître et qui nous fait une obligation d'aller le recevoir dans la sainte Eucharistie ; quelle ingratitude et quelle folie ! Dieu, mes frères, ne saurait bénir ni combler de grâces l'homme qui foule aux pieds avec une pareille légèreté et une telle désinvolture ses ordres et sa si affectueuse invitation.

Aussi, j'ose affirmer que le vide dans nos églises, l'abandon de la table sainte, sont la cause de la plupart des maux qui nous accablent. S'il reste encore un peu de foi au jeune homme, au père, à la mère, à la jeune fille, à l'épouse chrétienne qui ne reçoivent plus Notre-Seigneur, ils doivent comprendre qu'ils ne peuvent goûter le bonheur : ils en ont tari la source en cessant de communier. Ils se sentent coupables aux yeux de Dieu. Les joies mondaines, les plaisirs qu'ils se procurent sont incapables de les satisfaire. L'inquiétude, le remords ne disparaissent jamais complètement. Et quand même ces chrétiens réfractaires à l'appel du Dieu de l'Eucharistie parviendraient à étouffer la voix ennuyeuse et inquiétante de la conscience, ils n'auraient point cette joie complète intérieure dont parle l'Evangile. Il resterait en eux un vide qui ne se comble jamais, car Dieu absent ne se remplace pas dans une âme... Il en va autrement de cette famille dont le père, la mère, les enfants viennent s'asseoir au même banquet divin et emportent le Bon Dieu dans leur cœur. C'est pour tous la joie, la paix, la satisfaction de la conscience.

Communiez donc, mes frères, et communiez souvent, et vous verrez que beaucoup de vos souffrances disparaîtront, parce que quiconque communie, a la volonté d'être fidèle à ses devoirs.

Certes, je sais bien qu'il ne suffit pas de communier pour n'avoir plus rien à endurer sur la terre, pour ne rencontrer plus aucune épreuve. Vous ne l'ignorez pas, et l'expérience est là qui le prouve : tous, qui que nous soyons, nous devons boire un peu au calice de Jésus, monter notre calvaire à sa suite. Le malheur, les peines de toute espèce, sont les inséparables compagnons de l'homme ici-bas. Mais qui donc nous donnera la force d'âme admirable que nous voyons chez les saints ? Qui donc nous encouragera, nous soutiendra, nous aidera dans les épreuves, dans les moments pénibles de la vie ? Les hommes ?

Ah oui ! Ils seront avec nous tant que nous serons heureux, mais au jour de la tribulation ils nous abandonneront. Qui nous donnera l'énergie de résister aux entraînements du mauvais exemple, de fouler aux pieds le respect humain, de combattre et de surmonter les tentations ? Jésus, et Jésus dans la sainte communion. Pourquoi faut-il que beaucoup ne le comprennent pas et n'aient pas assez de courage ou de foi pour s'approcher souvent, tous les jours même s'il le faut, de la sainte table ? Communiez, mes frères, vous souvenant que dans l'Eucharistie vous trouverez tout ce qui peut satisfaire les besoins de votre âme et de votre cœur.

Communiez enfin, parce que la sainte communion conduit au ciel. Quiconque aura été fidèle à Jésus sur la terre, Jésus lui sera fidèle : il l'a promis. Le chrétien qui n'aura point déserté la table sainte sera donc bien accueilli le jour où il se présentera devant Dieu. Quant à ceux qui auront rougi de notre divin Maître, qui n'auront point voulu ou osé aller le recevoir dans son sacrement d'amour, qu'ils se rappellent cette parole : « Vous m'avez renié, moi aussi je vous renie et vous méconnais ; retirez-vous de moi, maudits ! » Oh ! mes frères, n'oublions pas que ce même Jésus qui nous convie à la table sainte pour se donner à nous, sera un jour notre juge ; que c'est lui qui a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle ; mais celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, n'aura pas la vie en lui. »

Mes frères, écoutons la voix de notre divin Sauveur. Il est au milieu de nous dans le Tabernacle et nous invite à le visiter, à lui ouvrir notre cœur avec confiance ; il s'immole sur l'Autel et nous fait un devoir de prendre part à son sacrifice et d'unir les nôtres au sien ; il se donne à la Table sainte et nous commande de venir le recevoir, lui l'auteur de tout bien, la source de la grâce et du bonheur. Répondons à ses tendres appels ; nous accomplirons ainsi tous nos devoirs envers la T. S. Eucharistie. Aux pieds de Jésus qui nous y invite, prenons-en aujourd'hui l'engagement ; ce sera le meilleur fruit que nous recueillerons de cette belle fête. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 junii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 7 juillet 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — II. La confession de la dernière maladie, 481.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XLIV. 9^e dimanche après la Pentecôte, 486.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXII. L'aumône, 489. — XXIII. 8^e commandement : Le mensonge, 490.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXIX. Le respect humain, 491.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXVI. Le premier Evangile, 494.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

II

LA CONFESSION DE LA DERNIÈRE MALADIE

Vis sanus fieri ?
Voulez-vous être guéri ?
(Joan., v, 6).

Qu'elles sont belles et touchantes les recommandations de l'Eglise à ses prêtres, dans le manuel liturgique des sacrements, le *Rituel*, relativement à la dernière confession des malades ! Elle entre dans les détails les plus circonstanciés, montrant par là combien il importe de faire une sainte confession, quand l'infirmité s'aggrave :

Que le prêtre, dit-elle, exhorte le malade à se repentir de ses péchés, et à implorer de tout cœur la miséricorde divine. Qu'il use de toutes les ressources de sa prudence et de sa charité pour le décider à faire l'aveu de ses fautes. Qu'il l'écoute avec patience, quand même il voudrait faire l'aveu de sa vie tout entière. Si le danger presse, qu'il ne craigne pas de le mettre en garde contre les ruses du démon, les belles paroles des médecins, les trompeuses assurances des parents et des amis. Qu'il veille à lui faire recevoir, pour le bien de son âme, les sacrements avec dévotion et promptitude, pendant qu'il jouit de l'intégrité de sa raison. Que le prêtre protège le malade contre les pernicious retards, qui, à la grande joie de l'esprit infernal, entraînent la perte éternelle d'un grand nombre de chrétiens.

Que si, malgré ses avis et ceux de ses amis et des gens de la maison, le malade refuse de se confesser, il ne faut pas perdre courage. Au contraire, que le prêtre continue ses charitables exhortations, qu'il parle du malheur de l'impénitence finale, qu'il insiste sur l'immense miséricorde de Dieu qui ne demande qu'à pardonner et à donner au pécheur le baiser de paix et de réconciliation. Aux paroles et aux exhortations, qu'il ajoute des prières ferventes pour obtenir la grâce si désirable de la conversion.

Enfin, que le prêtre n'oublie pas de conseiller à son pénitent de mettre ordre à ses affaires temporelles, d'accomplir, s'il y a lieu, les restitutions nécessaires, et de prendre des précautions efficaces pour s'assurer, après son trépas, des prières pour le repos de son âme¹.

Quelle tendresse, quelle sagesse, quelle sollicitude de notre sainte mère l'Eglise pour ceux de ses enfants qui vont quitter la terre !... Afin d'entrer dans son esprit, et pour le plus grand bien de nos âmes, notre présent entretien liturgique aura pour objet la confession de la dernière maladie. Mon but est d'en montrer les BEAUTÉS admirables, et les QUALITÉS qu'elle doit revêtir pour nous bien disposer au jugement miséricordieux du Souverain Juge.

I

I. La confession de la dernière maladie est belle à raison des RITES SACRÉS qui l'accompagnent. Ils sont les mêmes, il est vrai, que dans les autres confessions, mais à raison des circonstances ils présentent une majestueuse et toute particulière solennité.

Je les résume d'après un savant et judicieux liturgiste.

Le malade fait d'abord le signe de la croix, parce que c'est par les mérites de Jésus, mort sur le gibet du Calvaire, que la T. S. Trinité pardonne les fautes des pécheurs. Il ajoute : « *Bénissez-moi*, mon Père, parce que j'ai péché ! » Quelle parole ! Dans les tribunaux humains, tout ce qu'on peut espérer c'est l'acquiescement ; on ne songe pas aux faveurs ; et, si l'on est coupable, on n'attend que le châtimement. Au tribunal sacré, il en va tout autrement ; on demande avant tout à être béni. « Admirable justice, que celle où le coupable disant à son juge : « *J'ai péché*, » le force par ce mot tout-puissant de répondre au nom de Dieu : « *Allez en paix !* » *Mon Père*, nom de douceur, de bienveillance et de confiance ! *Mon Père*, c'est le tendre nom que nous donnons à celui qui nous a créés et qui ne cesse de prendre soin de nous ! *Mon Père*, c'est le premier cri du prodigue revenu de ses égarements et fondant en larmes aux pieds du miséricordieux auteur de ses jours ! *Mon Père*, mot ineffable qui doit ouvrir notre âme à la confiance, et celle du confesseur à la tendresse et à l'indulgence ! *Bénissez-moi*, ministre du Dieu saint, vous dont les mains consacrées ont reçu le pouvoir de faire descendre les grâces célestes. Ah ! répandez-les sur mon cœur, afin qu'elles le préparent à l'absolution par une contrition vive et efficace. *Parce que j'ai péché* ; oui, c'est parce que

¹ Rituale Romanum, Tit. v, cap. 4, *De visitatione et cura infirmorum*.

² Mgr Gerbet.

J'ai péché que j'ai besoin de ces bénédictions qui doivent faire descendre sur moi les célestes miséricordes. Et le prêtre, étendant la main sur le pénitent, en signe de puissance et de bonté, le bénit en disant : « Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous fassiez une franche et entière confession de tous vos péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Aussitôt le pénitent récite le *Confiteor*. Magnifique prière, une des plus belles que l'Eglise ait composées. Elle comprend trois parties : une accusation générale, une touchante profession d'humilité, et une ardente supplication. Une *accusation générale* d'abord. En la formulant, le malade se confesse au Dieu tout-puissant pour pardonner au sincère regret ; à la très sainte Vierge, la plus excellente des créatures ; à saint Michel archange, le plus sublime des esprits célestes ; à saint Jean-Baptiste, le plus grand d'entre les mortels ; à saint Pierre et à saint Paul, les premiers des apôtres ; enfin il se confesse au prêtre qu'il appelle son PÈRE. Et de quoi se confesse-t-il ? D'avoir beaucoup péché : par pensée, par parole, par action et par omission. — Après la confession vient un acte de *profonde humilité*, excellent moyen pour obtenir le pardon, car l'humilité touche le cœur de Dieu et l'incline puissamment à la miséricorde. « C'est ma faute, » dit le pénitent à trois reprises, et à trois reprises il se frappe la poitrine à l'exemple du publicain. — Enfin il se recommande à l'*intercession* des glorieux habitants de la céleste Jérusalem et aux prières du confesseur.

Quand le pénitent a terminé l'accusation de ses fautes, il ajoute : « Je m'accuse de tous ces péchés et de tous ceux que je puis avoir oubliés, j'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon Père, pénitence et absolution, si vous m'en jugez digne. »

Alors le prêtre, revêtu de la puissance de Dieu, intermédiaire de ses miséricordieuses bontés, fait au nom du Sauveur de charitables admonitions ; il avertit, il exhorte, il encourage ; il impose une salutaire pénitence, compensation facile et sublime à la justice de Dieu. Le grand moment est arrivé. Après avoir imploré la clémence divine en faveur du pénitent selon le vœu de ce dernier, après l'avoir absous selon son pouvoir des censures, la fête découverte à cause de la grande action qu'il va accomplir, la main étendue en signe de suprême autorité, il prononce ces grandes et divines paroles : « JE VOUS ABSOUS DE VOS PÉCHÉS AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT. » Le prêtre parle, et il s'accomplit un prodige plus grand que celui de la création, et le ciel et la terre sont témoins d'une merveille que les anges et la Sainte Vierge elle-même ne sauraient opérer. Ce mi-

nistère auguste est si vivement apprécié des saints prêtres qu'ils en sont dans la stupéfaction ; et, pour ne citer qu'un exemple, quand saint Philippe de Néri donnait l'absolution, son cœur battait d'émotion avec une telle violence qu'il semblait sur le point de se briser.

La prière qui suit l'absolution exprime la sollicitude de l'Eglise pour ses enfants. Elle fait en faveur du chrétien qui se confesse une application des mérites de N.-S. Jésus-Christ. Elle élève à la dignité de satisfaction sacramentelle les peines, les souffrances, les actes de vertu du pénitent. « Que la Passion de N.-S. Jésus-Christ, dit le prêtre, que les mérites de la B. Vierge Marie et de tous les Saints, que tout ce que vous ferez de bien, que tout ce que vous souffrirez de peines, vous serve pour la rémission de vos péchés, pour l'augmentation de la grâce et la récompense de la vie éternelle. Ainsi soit-il. » Que tout cela est admirable !

II. Une autre magnificence de la dernière confession vient de l'ÉTENDUE presque illimitée des pouvoirs du prêtre qui assiste le malade. L'Eglise, à l'exemple de son divin Fondateur, désire si vivement le salut de ses enfants qu'elle lève toutes les restrictions qui pourraient être imposées à la juridiction du confesseur. Il peut pardonner tous les péchés, même ceux qui sont réservés ; il peut absoudre toutes les censures, quelque graves qu'elles soient. Même, dans les cas subits et pressants, elle confère tous les pouvoirs à des prêtres non approuvés, qui n'en posséderaient pas. Sans doute l'Eglise est toujours pour nous une mère très aimante ; mais c'est surtout au chevet du malade qui, selon toute apparence, paraîtra bientôt devant Dieu, qu'elle dilate les entrailles de sa charité. Elle veut alors, à tout prix et dans la plus large mesure, nous faire l'application des mérites surabondants de la Passion du Sauveur, et nous communiquer les fruits du sang divin du Rédempteur immolé sur le Calvaire. Elle veut qu'à cet instant suprême chaque prêtre devienne, si j'ose dire, comme un autre Jésus-Christ. N'y a-t-il pas lieu, quand on réfléchit à cet excès de tendresse, de s'écrier comme le Prophète : « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. La miséricorde de notre Dieu est élevée comme le ciel, profonde comme les abîmes, *misericordias Domini in æternum cantabo !* »

III. Aussi bien, on ne pourrait convenablement expliquer les INCOMPARABLES TRÉSORS de grâce dont la dernière confession enrichit l'âme des malades. Cette âme participe aux sentiments du paralytique, quand Notre-Seigneur lui dit : « Vos péchés vous sont remis » (Mt., ix, 2) ; aux sentiments de la femme infidèle quand, à cause de son sincère regret, elle entendit Jésus lui dire : « Allez,

et ne péchez plus » (Jo., VIII, 11) ; aux sentiments de Marie-Madeleine recevant, à cause de son ardente dilection, cette sublime assurance : « Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Comment dirai-je, à cette heure solennelle, les libéralités de Notre-Seigneur pour son enfant qui va quitter la terre ?

C'est une *paix* ineffable. Le pécheur est torturé par le remords ; il se fait honte à lui-même ; son cœur est rempli d'images lugubres, en proie à des reproches intimes qu'il ne peut apaiser. Les flots désordonnés d'une mer démontée peuvent à peine en donner une idée. C'est comme un estomac malade qui fait de douloureux efforts pour rejeter le poison qui menace l'existence. Mais dès que l'absolution du prêtre se répand sur l'âme repentante, dès que le pardon est donné au nom de Dieu, le calme revient, la tranquillité renaît dans l'âme justifiée.

C'est une *réhabilitation* complète. La dernière confession rend à l'âme son innocence ; les mérites perdus revivent ; tout un long passé, peut-être plein d'iniquités, est oublié ; une vie nouvelle surnaturelle est inaugurée. Celui qui était la propriété du démon est restitué au Dieu très bon et très miséricordieux. Il sent qu'il redevient, comme au jour de son baptême et de sa première communion, le temple de la Trinité, l'enfant de Dieu, le frère et l'ami de Notre-Seigneur et l'héritier du ciel. La foi qui éclaire tout de sa douce lumière, l'espérance qui encourage par la perspective et l'attente certaine des célestes récompenses, la charité qui embrase le cœur de ses flammes sacrées, les vertus surnaturelles, ornent, enrichissent et embellissent l'âme du malade. Au lieu d'être en horreur à Dieu, il a la perception claire de lui être agréable, et d'être l'objet de ses complaisances.

C'est en conséquence une *joie* ineffable qui adoucit les souffrances les plus aiguës, et dont sont souvent témoins ceux qui approchent le chevet des infirmes. Avant l'absolution, ils étaient inquiets, les ombres du désespoir semblaient planer sur eux. Après l'absolution, ils sont heureux, paisibles et contents. C'est un ciel anticipé. Et un évêque exprimait brièvement, mais justement, surtout pour les malades, les immenses bienfaits de l'absolution, quand il disait : « RIEN N'APPROCHE DU BONHEUR D'UNE CONFESSION BIEN FAITE ! »

Et il n'est pas rare que cette paix intérieure, cette réhabilitation surnaturelle, cette joie intime aient leur heureuse répercussion sur le *corps*. Et l'on a vu des malades presque désespérés revenir, après leur confession, comme par enchantement, à la santé.

Aussi bien, quel malade, au souvenir de ces suaves beautés de la confession, refuserait l'offre charitable du prêtre, ministre de Jésus-

Christ, lui disant : « *Vis sanus fieri?* Voulez-vous être guéri de vos infirmités spirituelles et même corporelles ? » Oui, la dernière confession est admirable. Elle est le véhicule sacré des suprêmes miséricordes du Cœur de Jésus ! A une condition toutefois : c'est qu'elle revête les qualités convenables. Quelles sont ces qualités ? C'est ce qu'il me reste à expliquer.

II

I. La première qualité requise, c'est que cette suprême confession soit inspirée par une FOI PLEINE DE CONFIANCE. Mon Dieu ! si nos cœurs étaient bien pénétrés des enseignements de la foi, combien, à notre dernière heure, quand la maladie grave viendrait nous visiter, nous serions remplis des dispositions qui feraient porter à la confession les fruits les plus merveilleux ! Rappelons-nous ces leçons divines, et maintenant, et plus tard au terme de notre existence, notre âme s'ouvrira aux plus salutaires impressions.

La confession, que ce soit pour nous une conviction absolue, n'est point une institution humaine. De tout temps, dès l'âge apostolique, on s'est confessé. Mais qui donc aurait eu assez de puissance pour imposer cet usage ? Qui aurait eu assez d'autorité pour y soumettre les fidèles, les prêtres, le Pape lui-même ? Qui expliquerait comment les Eglises schismatiques et hérétiques, séparées depuis de longs siècles de l'Eglise romaine, se soient soumises à cette pratique qui répugne tant à l'amour-propre ? Comment se fait-il que, depuis les temps apostoliques, pas un confesseur n'ait révélé le secret sacramentel ? N'est-il pas étrange et humainement inexplicable que la confession ait eu ses martyrs, jamais ses divulgateurs, malgré les menaces, malgré les supplices, malgré les aberrations de l'esprit et du cœur ? Ah ! c'est que la confession est une œuvre divine ; ce n'est pas assez dire : elle est divine entre les divines ! C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a instituée, et avec quelle grandiose solennité ! le soir de la Résurrection, parce qu'elle ressuscite les âmes et leur apporte les délices de la joie la plus suave.

Ouvrons l'Evangile et lisons. Les apôtres, moins saint Thomas, étaient enfermés dans le Cénacle par peur des Juifs. Tout à coup, sans que les portes s'ouvrent, Jésus, en vertu de la spiritualité de son corps glorieux, paraît au milieu d'eux : « Que la paix soit avec vous ! » leur dit-il. Et comme l'accent de sa voix pourrait ne pas le faire suffisamment reconnaître, il leur dit : « C'est moi, ne craignez point. Pourquoi vous troubler et raisonner ainsi dans vos cœurs ? Regardez mes pieds et mes mains ; c'est bien moi. Touchez, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os,

comme vous voyez que j'en ai. » Et leur montrant ses mains et ses pieds percés, découvrant son côté, il leur fit contempler et toucher ses blessures.

Saisis de joie et d'admiration, les apôtres demeuraient éperdus. Il fallait un dernier signe pour les convaincre. « Avez-vous quelque chose à manger ? » dit Jésus. Un morceau de poisson rôti et un rayon de miel se trouvaient sur la table. Il en mangea, non qu'il eût faim, mais pour montrer que son corps ressuscité n'avait point changé de nature. Prenant ensuite les restes, il les donna aux apôtres.

La paix ramenée dans les esprits, Jésus rapprocha aux siens la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Mais aussitôt reprenant sa compassion pour ces hommes grossiers, il ne songea qu'à relever leur courage. « Paix à vous tous, dit-il de nouveau ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Et soufflant sur eux, en signe qu'il leur communiquait sa puissance : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Jamais autorité plus haute n'avait été conférée, car Jésus par ces paroles donnait à des hommes mortels le pouvoir de disposer des biens éternels, le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes des cieux¹.

Voilà l'institution divine de la confession. Chrétiens, ayez-la en très haute estime ; témoignez-en à Dieu vos plus vives actions de grâces ; approchez-vous du tribunal sacré avec une foi profonde et une entière confiance.

Confessez-vous, surtout à la fin de votre vie, avec grand bonheur. C'est Dieu lui-même qui, moyennant cet acte de religion, vous assure le pardon de toutes vos fautes. Oui, il est honteux de pécher, mais il est beaucoup plus glorieux de s'humilier et de se confesser. Sachez qu'un bonheur indicible sera la récompense de votre bonne volonté !

II. La seconde qualité de la dernière confession, c'est d'être EMPRESSÉE. Dès que le danger se manifeste, il faut appeler le prêtre. Différer trop longtemps la confession, c'est s'exposer à la rendre nulle ou peu utile. Si on ne recevait pas à temps les secours de la religion, remarque très justement le P. Lefebvre, quel danger pour ceux qui meurent, quel désespoir pour ceux qui restent et qui les pleurent ! Je ne parle pas des impies forcenés, des sectaires irréductibles, de ces indifférents que l'ignorance rend insensibles aux choses de l'au-delà. En dehors de ceux-là, que de victimes, hélas ! de la négligence ! Cette faute, ce semble, devrait moins retomber sur eux que sur leurs parents et amis.

Qu'il me soit permis de m'élever contre cette malheureuse tendresse, de toute l'ardeur de mon zèle. Oui, il y a des parents qui ne savent pas aimer leurs enfants ; il y a des enfants qui ne savent pas aimer leur père, leur mère. Ils ont vite appelé un médecin pour la vie du temps, pour la santé du corps, et non seulement ils n'ont pas songé à faire venir un prêtre pour l'âme et la vie de l'éternité, mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour tromper les pauvres malades. Ils répètent sans cesse, comme le serpent le disait à nos premiers parents : « *Nequaquam morte moriemini.* » (Gen., III, 4). Oh ! ce n'est rien, il n'y a pas de danger, dans quelques jours la santé sera rétablie. » Sans doute, on doit parler avec précaution aux malades, il ne faut pas les effrayer outre mesure ; mais les tromper, les abuser sur la gravité de leur état, je déclare que c'est une indigne cruauté. On dit bien qu'on ne veut pas les laisser mourir sans sacrements, qu'on aura recours au prêtre plus tard. Mais hélas ! avec ces atermoiements trop communs, le mourant ne pourra plus même reconnaître le prêtre ; il n'entendra plus rien, il ne saura plus ce qu'on lui dit ni ce qu'il fait, et le prêtre désolé ne saura pas où va cette âme infortunée !

Ainsi ne l'entendent pas les âmes pénétrées de la foi chrétienne. Qu'il me soit permis de citer un exemple récent et bien édifiant. Le récit en est fait par le P. Sauton, à la fois bénédictin et docteur en médecine, qui en fut le témoin et l'acteur. S. E. le cardinal Foulon, archevêque de Lyon, arrivait un jour à Touvent, près de Châteauroux, dans la maison de campagne de l'archevêque de Bourges. Durant le repas Mgr Marchal, qui était alors évêque, lui dit que sous son froc monastique s'abritait un docteur en médecine. Bientôt Son Eminence me dévoila les maux dont elle souffrait et me pria de l'examiner à fond, et de lui donner les secours de l'art. Un premier examen me permit de constater un désordre grave des vaisseaux artériels, accompagné d'une lésion cardiaque avec hypertrophie et dilatation du cœur. Il fut décidé que le lendemain je procèderais à un nouvel examen avant le lever, alors que le cœur bénéficierait du repos de la nuit.

Mon diagnostic de la veille fut confirmé. Voici à peu près les termes de l'entretien.

— Mon cher ami, dit le malade, il n'y a plus ici de cardinal, mais un simple malade en face de son médecin. Il faut m'ausculter et me dire toute votre pensée. Les autres médecins chercheront toujours à me rassurer, et jamais je n'obtiendrai d'eux toute la vérité. Vous, vous êtes prêtre et médecin, et j'attends de vous ce que je ne puis espérer d'eux. Vous pouvez et vous devez me parler sans réticence.

¹ FouarI, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, p. 459.

— Eminence, je crois que votre santé demande des soins et des précautions.

— Est-ce le cœur qui est atteint ?

— Oui, Eminence, le cœur et les vaisseaux.

— Est-ce grave ?

— C'est sérieux.

— Que voulez-vous dire ? Parlez-moi franchement ; j'attends de vous ce service ; j'ai besoin de savoir ; car je dois avant tout et par dessus tout songer à mon éternité. Je ne vois pas qu'on puisse rendre à quelqu'un un plus grand service que de lui permettre de paraître bien préparé devant Dieu. Je vous le répète : vous ne me troublez nullement, si vous me dites que ce moment est proche.

— C'est sérieux, Eminence.

— Suis-je exposé à mourir bientôt ?

— Mon Dieu, Eminence...

— Mais, je vous en prie, mon cher ami, je vous le répète, parlez-moi franchement, je vous assure que vous ne m'effrayez pas. Je sais que je dois mourir ; nous ne sommes sur la terre que pour nous y préparer, et vous me rendrez un véritable service en me disant que je dois mettre ordre à mes affaires, et me préparer à bien mourir.

Le prêtre, sous lequel se retrouvait le médecin, n'hésita plus ; il dit la vérité, et déclara qu'il n'y avait plus d'espoir. Et l'auguste malade, remerciant avec effusion, se prépara au grand voyage par la fervente réception des derniers sacrements, en particulier par une sainte confession.

III. Au fait, la confession de la dernière maladie doit non seulement être animée de foi et d'espérance, faite à temps, alors qu'on a l'usage de ses facultés, mais il faut qu'elle soit BIEN PRÉPARÉE.

Je le sais, et j'en bénis le Seigneur, il y a des grâces de contrition parfaite accordées au moment suprême, alors que l'usage de la parole a cessé pour l'infirme, en récompense de telles bonnes œuvres que la miséricorde de Dieu n'oublie pas, ou à cause de telles supplications faites par des personnes parentes ou des amis. Il y a des pardons qu'il plaît à Dieu de donner à la dernière minute, comme instantanément. C'est avec admiration, par exemple, que je lis la page inspirée où le prophète Nathan vient, au nom du Seigneur, reprocher à David égaré par la passion le meurtre d'Urie ; où David repentant s'écrie : « J'ai péché, *Peccavi Dominò*, » et où l'envoyé céleste répond à cette confession succincte par une déclaration authentique de pardon : « *Dominus transtulit peccatum tuum.* » (II Reg., xii). Je suis profondément touché de la scène du Calvaire où le bon larron, pénétré de contrition après une vie d'iniquités, dit au Sauveur crucifié : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume, » et

entend Jésus lui donner cette incomparable absolution : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. *Hodie mecum eris in paradiso.* » Sur quoi Bossuet, éperdu d'émotion, s'écrie : « *Hodie*, aujourd'hui, quelle promptitude ! *Mecum eris*, vous serez avec moi, quelle compagnie ! *In paradiso*, dans le Paradis, quel séjour ! »

Mais ce n'est là qu'une exception.

La règle, et cela se comprend à cause de l'importance de l'acte et des conséquences majeures qui en découlent, la règle est qu'une préparation plus soignée, plus délicate, plus longue, s'impose pour la dernière confession. Il importe de mettre son âme en état de paraître avec confiance devant le Souverain Juge. Il faut sonder les plis et les replis de sa conscience ; il faut éclairer les doutes ; il faut se rendre compte si l'on a accompli toute justice à l'égard du prochain, et, s'il y a lieu, faire les réparations nécessaires ; il faut, comme dit le prophète, « méditer les jours anciens, » et si l'on n'était pas tranquille sur tel commandement, sur telle période de l'existence, sur tel devoir d'état, il faut, avec l'aide du charitable Ananie qui s'appelle le confesseur, y mettre un ordre parfait. — D'autre part, cette suprême confession, au souvenir des bienfaits ineffables du Dieu très bon, des souffrances très grandes du Rédempteur pour l'expiation de nos fautes, doit être animée d'une contrition bien sincère, bien paisible et surtout bien filiale. Il faut qu'à cette heure solennelle nous fassions écho à l'humble prière du publicain : « Seigneur, ayez pitié de moi pauvre pécheur ; » il faut que nous redisions de toute notre âme le *Peccavi* de David ; il faut qu'en toute confiance nous adressions au Sauveur la supplication du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume ! »

Dans l'Evangile de saint Jean, il y a un récit qui revient admirablement à notre sujet. (Ch. v). Il y avait à Jérusalem une piscine probatique, dite de Bethesda, ayant cinq portiques. Dans ces portiques se tenaient une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques. Un ange descendait de temps en temps du ciel, et, pour faire connaître sa présence, il agitait l'eau. Et le premier des infirmes qui y descendait était guéri de n'importe quelle maladie dont il fût affligé. Jésus y vint, et y trouva un homme paralytique depuis de nombreuses années. Il lui demanda s'il voulait être guéri : « *Vis sanus fieri ?* » Le malade répondit qu'il n'avait personne qui le descendît au moment favorable, et qu'ainsi il demeurait dans son infirmité, parce qu'il y avait toujours quelqu'un qui le précédait. Alors Jésus lui dit : « Levez-vous, emportez votre lit, et marchez. » Et aussitôt cet homme fut guéri.

Le sacrement de Pénitence est la piscine miraculeuse destinée aux chrétiens, particulièrement aux malades. A chacun d'eux le charitable Sauveur adresse cette douce question : « Voulez-vous être guéri ? *Vis sanus fieri* ? » Et cette piscine surnaturelle opère ses merveilles non seulement une fois dans l'année, comme celle de Bethesda, mais tous les jours et à toutes les heures du jour. Les malades n'ont qu'à vouloir, et Notre-Seigneur, par l'intermédiaire de son ministre, les guérira de leurs infirmités spirituelles, si nombreuses et si invétérées qu'elles soient. Et ils seront contents et joyeux, et, dans leur âme purifiée et régénérée, pleinement soumis à la volonté de Dieu, ils attendront avec confiance l'appel suprême qui, les transportant aux pieds du Souverain Juge, leur fera entendre une sentence de bénédiction qui les introduira dans les joies du paradis !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLIV

9^e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS PLEURE SUR JÉRUSALEM ET CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE

Suite du saint Evangile selon S. Luc (XIX, 41-47)

En ce temps-là,

41. Quand Jésus fut près de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle en disant :

42. « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui est le tien, ce qui te procurerait la paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux.

43. « Car pour toi des jours viendront où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'investiront et te serreront de toutes parts ;

44. « Ils te renverseront par terre ainsi que tes enfants qui sont en toi ; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

45. Et étant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient,

46. En leur disant : « Il est écrit que ma maison est une maison de prière, et vous, vous en faites une caverne de voleurs. »

47. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Savez-vous quel voyage de Jésus, à Jérusalem fut pour lui l'occasion des larmes qu'il versa sur la ville et de l'acte de vigueur par lequel il imposa le respect du temple ?

— C'est le jour même de son entrée triomphale dans la ville qui fut aussi le jour de ses larmes. Quand il arriva avec son escorte en vue de Jérusalem, il se prit à sangloter sur l'indifférence de la cité et les malheurs qui l'attendaient.

— Sait-on en quel endroit Jésus manifesta ainsi sa douleur ?

— La tradition le place à mi-côte du mont des Oliviers, au point où le chemin de Béthanie commence à descendre vers Jérusalem. C'est là que, quarante ans plus tard, Titus fit camper la dixième légion quand il vint assiéger la ville.

— Est-ce aussi le jour même de son triomphe que Jésus chassa du temple les vendeurs et les acheteurs ?

— En racontant les faits dans l'ordre où ils se sont passés, sans indiquer à quelle distance ils se sont succédé, S. Luc semblerait le faire croire ; mais nous savons par S. Marc que, ce jour-là, Jésus ne fit que paraître au temple pour voir ce qui s'y passait et reprit le chemin de Béthanie. (Marc, XI, 11-12).

— Alors, quel jour eut lieu cette expulsion ?

— Elle eut lieu le lendemain matin, quand Jésus revint de Béthanie avec ses disciples. On était donc au second jour de la semaine au cours de laquelle il devait être crucifié.

— S. Marc n'ajoute-t-il pas encore d'autres détails au récit de S. Luc ?

— Il nous dit avec S. Mathieu qu'en expulsant les vendeurs et les acheteurs, Jésus renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes, et qu'il défendit même de transporter un ustensile quelconque en passant par le temple.

— Est-ce la seule fois que Jésus ait expulsé du temple ceux qui y vendaient et y achetaient ?

— Déjà, à la première Pâque de son ministère public, Jésus avait expulsé de même ceux qui profanaient le temple en y faisant le commerce ; c'est S. Jean qui nous l'apprend. (Jean, II, 13-17).

§ 2. — Explication du texte

— Il y a donc, dans l'Evangile de ce jour, deux faits bien distincts ?

— Oui, et nous allons les étudier chacun séparément. Le premier, c'est la pénible émotion que Jésus éprouve en apercevant Jérusalem ; le deuxième, c'est l'acte par lequel il fait respecter la sainteté du temple.

1^o Jésus pleure sur Jérusalem

— Comment se manifesta l'émotion du Sauveur quand il aperçut la ville ?

— Il jeta sur elle un regard de compassion, les larmes coulèrent de ses yeux, il poussa des sanglots et il fit entendre les plaintes les plus douloureuses accompagnées des menaces les plus terribles. On pouvait voir par là qu'une profonde tristesse avait envahi son âme.

— *Cependant, l'accueil triomphal qui lui était fait devait réjouir son cœur ; comment se fait-il qu'au milieu des joies du triomphe, Jésus se soit abandonné à une si violente affliction ?*

— Les acclamations de cette foule d'étrangers qui l'accompagnaient ou venaient à sa rencontre lui faisaient plus vivement sentir l'indifférence et l'hostilité avec laquelle le peuple de Jérusalem allait le recevoir ; il en savait d'ailleurs les fatales conséquences.

— *Que devait-il donc arriver ?*

— Jésus n'ignorait pas que la ville, rebelle à ses invitations, consommerait son infidélité en le faisant mourir et attirerait ainsi sur elle-même, sans pouvoir désormais les éviter, les châtimens les plus terribles.

— *Est-ce sa mort prochaine ou le sort malheureux auquel se condamne Jérusalem qui fait couler ses larmes ?*

— Jésus oublie, dans ce moment, et les honneurs qui lui sont rendus et la douloureuse Passion que bientôt il subira ; il ne songe qu'à son ingrate patrie. Ce qui remplit son âme de tristesse et arrache ses sanglots, c'est l'aveuglement opiniâtre qui conduit Jérusalem et ses habitants au crime le plus odieux et aux plus affreuses calamités.

— *Comment en effet exprime-t-il sa douleur ?*

— Il gémit sur cette ville qui s'obstine à méconnaître et à refuser ce qui lui aurait donné la paix, en refusant d'accepter la visite qui lui est faite.

— *Cet aveuglement était-il bien coupable ?*

— Il ne s'explique que par une mauvaise volonté persistante et un parti pris criminel.

— *Pourquoi ?*

— Jésus s'était révélé à Jérusalem mieux encore qu'en Galilée ; plus clairement que partout ailleurs, il s'était présenté comme le Messie, et les miracles qu'il avait opérés en face du Sanhédrin pour qu'il puisse en contrôler la valeur, établissaient pleinement sa mission divine et son autorité.

— *Qu'aurait donc dû faire Jérusalem ?*

— Jérusalem aurait dû recevoir son Libérateur en triomphe avant les étrangers venus de Galilée et d'ailleurs ; éclairée et conduite par ses Docteurs, elle devait la première reconnaître le Messie et entraîner à sa suite tout le peuple d'Israël.

— *Et pourquoi Jésus avait-il multiplié les efforts pour attirer à lui le peuple de Jérusalem ?*

— Jérusalem étant la capitale de la nation, de son attitude dépendaient les destinées du peuple juif tout entier. Aussi Jésus attachait-il la plus grande importance à se faire reconnaître de ceux qui habitaient la cité ; l'entrée triomphale qu'il s'est ménagée est elle-même

une dernière tentative pour vaincre sa résistance.

— *Comment cela ?*

— L'accueil qui était fait au Sauveur, les acclamations qui retentissaient dans les rues de la cité le proclamant le Messie, invitaient les Docteurs de la loi à examiner avec plus d'attention les paroles et les œuvres de celui qui était l'objet de cette grandiose manifestation. C'était aussi une invitation faite aux habitants de la cité d'accepter et de reconnaître le Libérateur, comme les foules l'acceptaient et l'acclamaient.

Malheureusement, l'opposition n'en devint que plus haineuse.

— *En ce jour de triomphe, Jérusalem pouvait-elle donc réparer encore ses égarements ?*

— Oui, le Sauveur lui faisait une visite décisive ; si Jérusalem se fût associée au triomphe, elle serait restée l'héritage du Seigneur et la gloire des nations.

— *N'est-il pas indiqué dans l'Evangile que tous ses malheurs viendront de ce qu'elle aura refusé cette dernière visite ?*

— Dans sa douleur, Jésus se plaint amèrement de ce que la ville s'obstine, même en ce jour de triomphe, à ignorer et le bonheur qu'elle perd et les malheurs qu'elle se prépare ; tout reste caché à ses yeux, parce qu'elle ne veut pas les ouvrir.

— *Cette visite triomphale était donc la dernière grâce de lumière qui lui était accordée ?*

— Jésus essaie de l'en convaincre. Après les plaintes viennent les menaces ; avec les accents d'un amour profondément blessé, il annonce des châtimens qui ne tarderont guère ; le jour arrive où ils s'abattront sur la cité rebelle.

— *Et que prophétise Jésus contre son ingrate patrie ?*

— Il prédit la plus affreuse des catastrophes : Jérusalem subira un siège épouvantable et sera complètement détruite.

— *Voudriez-vous nous redire les termes mêmes de cette terrible prophétie ?*

— Ils sont d'une remarquable précision. Les ennemis de Jérusalem l'environneront de tranchées, ils la cerneront de toutes parts, l'enserreront étroitement, ils la renverseront par terre avec tous ses habitants, et ils ne laisseront pas en elle pierre sur pierre.

— *Cette prophétie s'est-elle réalisée ?*

— Environ quarante ans après, les Romains furent les exécuteurs de la justice divine. Après avoir subi toutes les horreurs d'un siège rigoureux, la ville fut prise et détruite, le temple brûlé ; ceux de ses habitants que la faim n'avait point fait mourir furent massacrés ; de Jérusalem il ne resta que des ruines. La mort de la cité et de son peuple rendit ainsi au Messie méconnu le témoignage que la cité vivante lui avait refusé.

2^e Jésus chasse du temple les vendeurs
et les acheteurs

— *Comment Jésus se présente-t-il au temple ?*

— Le soir même du jour où il fit entendre ses plaintes et ses menaces, Jésus se présente au temple tel que les foules l'ont acclamé. Il est le Messie, Fils de Dieu, le temple est le palais de son Père, il y entre en maître et examine tout ce qui s'y passe.

— *Et le lendemain ?*

— Le lendemain, il fait acte d'autorité, et revendique pour sa maison le respect qui lui est dû.

— *Qu'avait-il donc trouvé dans cette maison ?*

— Une multitude de profanateurs qui s'y livraient au négoce ou qui traversaient le temple en portant des fardeaux, comme on traverse une place publique.

— *Quelle était surtout la partie du temple ainsi profanée ?*

— C'était la première enceinte du temple, que l'on appelait la Cour des Gentils, parce que tout le monde pouvait y pénétrer, les prosélytes des nations tout aussi bien que les Juifs. Avec l'approbation de l'autorité sacerdotale, un véritable marché s'y était établi.

— *Quel genre de commerce y faisait-on ?*

— Tout d'abord, on n'y avait vendu que l'encens, le vin, le sel et autres menus objets nécessaires pour les sacrifices. A la faveur de cette première tolérance, on finit par y introduire les victimes qui devaient être immolées ; les banquiers y établirent leurs comptoirs pour faciliter les opérations commerciales par l'échange des monnaies de toute provenance contre la monnaie sacrée.

— *Qu'était ainsi devenue cette partie du temple ?*

— Cette cour réservée pour la prière et l'adoration des Gentils était occupée par des marchands qui s'y installaient avec leurs collections de colombes et leurs troupeaux de bœufs et de brebis ; on y entendait le mugissement des bestiaux, les cris des spéculateurs, et les discussions parfois violentes des vendeurs et des acheteurs ; il s'y pratiquait aussi d'injustes malversations.

— *Quelles étaient les conséquences d'un pareil désordre ?*

— Les étrangers trouvaient leur enceinte envahie par cette troupe de vendeurs et d'acheteurs, surtout quand, aux approches des fêtes pascales, ils arrivaient plus nombreux à Jérusalem ; impossible pour eux d'adorer et de prier, ils étaient comme exclus du temple.

— *Jésus pouvait-il supporter que le temple saint fût ainsi détourné de l'usage pour lequel Dieu en avait pris possession ?*

— Non, l'abus était d'autant plus condam-

nable qu'il était déjà, une première fois, il avait rappelé aux prêtres et à tout le peuple le respect dû à la maison de Dieu, en expulsant, le fouet à la main, ceux qui y faisaient du négoce.

— *Il donnera donc la même leçon à tous ces profanateurs ?*

— Oui ; bien que cette fois il ne prenne pas le fouet, sa revendication des droits du temple n'en est pas moins énergique. Sans que personne ose résister à son indignation, il renverse les comptoirs des changeurs et les sièges des vendeurs, expulse tous les trafiquants, et défend de traverser le temple en portant quoi que ce soit.

— *Et sur quoi appuie-t-il cet acte de vigueur ?*

— Sur les droits que lui attribue le prophète Isaïe (LVI, 7) et sur le caractère sacré de la maison qui lui appartient. « Il est écrit, dit-il, que ma maison est une maison de prière. » Puis il fait siens les reproches prophétiques de Jérémie, qui déjà accusait les Juifs d'avoir fait de cette maison une caverne de voleurs. (VII, 11).

— *Que fait ensuite le Sauveur, après avoir ainsi débarrassé le temple de tout ce qui y causait du désordre ?*

— L'enceinte des Gentils était libre ; il s'y installe comme maître et docteur, et tous les jours il distribue ses enseignements aux foules qui s'y pressent.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Quelle leçon avons-nous à recueillir des plaintes et des prédictions, de Jésus contre Jérusalem ?*

— Pour ne pas subir un sort analogue à celui de cette malheureuse cité, nous avons à nous mettre en garde contre l'aveuglement spirituel.

— *En quoi consiste cet aveuglement ?*

— Il consiste essentiellement à méconnaître Dieu et son Christ, ou à refuser les avances de sa divine miséricorde.

— *Comment arrive-t-on à cet état d'aveuglement opiniâtre qui oppose une résistance invincible à l'action salutaire du Sauveur ?*

— C'est par l'infidélité à la grâce. L'âme infidèle méconnaît Dieu quand il vient la visiter, elle reste sourde à ses enseignements, ferme les yeux à ses lumières, et n'entend ni ses plaintes ni ses menaces ; puis elle s'endort dans une fausse sécurité, sans se douter ni de son état misérable, ni des malheurs qui l'attendent.

— *Quelles conséquences fatales entraîne l'aveuglement spirituel ?*

— L'âme qui s'obstine dans l'infidélité et l'aveuglement arrive inévitablement à une ruine totale ; les vertus disparaissent les unes après

les autres comme les pierres dispersées d'un édifice ; sur leurs débris l'iniquité établit son règne, et la catastrophe se consomme par la malédiction éternelle.

— *Quand il se généralise, cet aveuglement n'est-il pas désastreux même pour les sociétés ?*

— La malédiction de Jérusalem s'attache aux peuples qui, comme cette ville, s'obstinent à refuser Jésus-Christ ; ils deviennent facilement le royaume de l'erreur, le prince du désordre y établit son empire, et il arrive que ces peuples minés par leurs convoitises et leurs dissensions intestines sont une proie facile pour leurs ennemis.

— *Il y a donc là un grand malheur contre lequel il faut se mettre en garde ?*

— Assurément ; aussi chacun doit-il prendre la résolution d'être fidèlement attentif aux sollicitations de la grâce ; chacune d'elles est une visite de Dieu dont il faut profiter.

— *Si, jusque maintenant, on s'était montré rebelle, faudrait-il désespérer ?*

— Non, il est toujours temps d'accepter la visite de Dieu quand il se présente. Mais il faut craindre par dessus tout de manquer l'instant de cette visite ; le jour où elle se produit peut être un jour décisif, comme le fut pour Jérusalem celui du triomphe du Sauveur.

— *Et l'expulsion des vendeurs et des acheteurs, que nous apprend-elle ?*

— Elle nous apprend le respect que nous devons à nos églises. Mieux encore que le temple de Jérusalem, elles sont la maison de Dieu, puisque Jésus y a établi sa demeure.

— *En excluant du temple de Jérusalem tout ce qui pouvait en diminuer la majesté ou en troubler la sainteté, Jésus ne nous indique-t-il pas tout ce que nous devons exclure de nos temples ?*

— Il n'est point permis d'en faire des cavernes de voleurs, pas plus que des demeures d'iniquité. On ne peut les transformer en places publiques où l'on parle sans retenue, ni en salles de théâtre où l'on viendrait pour voir ou se montrer, ni en lieux de réunions où l'on se livrerait à des discours frivoles, à des rires légers ou à des pensées profanes ou criminelles.

— *Que doit donc être pour nous la maison de Dieu ?*

— Une maison de prière et rien autre chose. C'est là sa destination, on ne peut lui en donner une autre sans la profaner ; un chrétien doit toujours se le rappeler quand il y pénètre, et, autant qu'il lui est possible, respecter et faire respecter la sainteté et la majesté de Celui qui l'habite.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXII

L'AUMÔNE

Pour observer le 7^e et le 10^e commandement, il ne suffit point de ne nuire en aucune manière au prochain dans ses biens, il faut de plus lui faire l'aumône quand il est dans le besoin. 1^o *Pourquoi* devons-nous faire l'aumône ? 2^o *Comment* devons-nous la faire ?

I. — Pourquoi ?

Parce que le veulent la loi naturelle, la loi divine, les Saints Pères de l'Eglise, les saints, la raison et notre intérêt tant spirituel que temporel.

1^o LA LOI NATURELLE. — Elle nous dit de faire à autrui ce que nous voudrions que l'on fit à nous-mêmes. Or, si nous étions dans le besoin, nous serions bien aises que l'on vînt à notre secours. Donc, aidons nos frères malheureux.

2^o LA LOI DIVINE. — a) Ancien Testament : « *Non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ ; idcirco ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi, qui tecum versatur in terra.* » (Deut., xv, 11).

b) Nouveau Testament. Voyez la page qui condamne le riche cruel, sourd aux plaintes du pauvre Lazare. Et quel sera le motif de la condamnation des réprouvés ? « *Esurivi enim et non dedistis mihi manducare : sitiivi et non dedistis mihi potum : hospes eram et non collegistis me : nudus et non cooperuistis me.* » (Mt., xxv, 42).

3^o LES PÈRES DE L'ÉGLISE. — Ecoutez S. Grégoire le Grand :

Il faut avertir ceux qui, sans convoiter le bien d'autrui, ne donnent pas libéralement le leur, qu'ils sachent bien que la terre d'où ils ont été tirés est commune à tous les hommes, et que par cette raison, les aliments qu'elle produit sont aussi communs à tous. C'est donc en vain qu'ils se croient innocents, ceux qui revendiquent comme leur propriété personnelle le don commun de Dieu. Dès qu'ils ne donnent pas ce qu'ils ont reçu, ils attentent à la vie de leurs semblables, car ils tuent tous les jours autant de pauvres qu'il en meurt à la peine, faute des ressources que ceux-là s'approprient. En effet, quand nous fournissons à ceux qui ont besoin tout ce qui leur est nécessaire, nous ne leur donnons pas du nôtre, nous leur restituons ce qui est à eux ; nous acquittons une dette de justice plutôt que nous n'accomplissons une œuvre de miséricorde.

4^o LES SAINTS nous ont donné de magnifiques exemples sur ce point, v. g. S. Martin partageant son manteau, S. Louis servant les pauvres à table, Ste Elisabeth de Hongrie pansant leurs plaies, S. François d'Assise et S. Dominique donnant tout ce qu'ils avaient ; etc.

5^o LA RAISON nous montre que les pauvres sont nos égaux par nature et nos frères par la foi.

6^o NOTRE INTÉRÊT :

a) *Temporel* : car — l'aumône donne les plus douces joies à celui qui la pratique ; — elle est une sorte de prêt à grands intérêts que l'on fait à Dieu. « *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis ; et vicissitudinem suam reddet ei.* » (Prov., xix, 17).

b) *Spirituel* : car — elle nous obtient des grâces de choix pour notre conversion : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus* » (Ps., xl, 1) ; — elle nous obtient des grâces de préservation : « *Eleemosyna viri quasi signaculum cum ipso, et gratiam hominis quasi pupillam conservabit* » (Eccli., xvii, 18) ; — elle nous obtient des grâces de persévérance et de salut.

II. — Comment

Pour que nos aumônes aient de la valeur, il faut qu'elles soient faites :

1^o *Avec nos propres biens* : « *Ex substantia tua fac eleemosynam.* » (Tob., iv, 7). On voit par là ce qu'il faut penser de ceux qui quêtent pour faire l'aumône avec l'argent des autres !...

2^o *Prudemment*, c'est-à-dire : — selon nos moyens ; — et selon les besoins des pauvres que nous secourons : donnons la préférence à ceux qui la méritent, et aux professionnels de la mendicité préférons les vrais pauvres, les pauvres honteux.

3^o *Délicatement* ; car « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. » Que les riches seraient plus estimés de Dieu et des hommes s'ils connaissaient les exquis nuances de la délicatesse !

4^o *Discrètement*, c'est-à-dire sans bruit, sans réclame. Inutile de faire annoncer par les journaux combien nous sommes généreux ; les misérables applaudissements de quelques hommes seraient notre seule récompense : « *Receperunt mercedem suam,* » dirait le Souverain Juge. (Mt., vi, 2).

5^o *En temps opportun*, c'est-à-dire, donnons pendant notre vie et n'attendons pas à l'heure de la mort. Ce n'est point par une clause de testament que l'on satisfait suffisamment au précepte de l'aumône.

6^o *Avec l'intention de plaire à Dieu et à Dieu seul*. Le vrai chrétien voit N.-S. J.-C. dans tous les pauvres et il ne fait jamais l'aumône sans se rappeler cette divine parole : « *Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* » (Mt., xxv, 40).

Conclusion

L'aumône par elle-même accomplit des miracles dans les individus, dans les familles et

dans la société. Mais n'en ferait-elle pas davantage si elle était toujours faite de la manière que nous venons de dire ? Dieu veuille qu'il en soit ainsi, pour le plus grand bien de ceux qui donnent et de ceux qui reçoivent.

XXIII

8^e commandement : LE MENSONGE

Le 8^e commandement est le gardien de la vérité et le protecteur de la réputation. Il règle la langue qui, d'après Esope, est ce qu'il y a de meilleur et de pire en nous. — Il défend d'abord le mensonge. Nous dirons donc : 1^o la *nature* et les *espèces* du mensonge, 2^o sa *gravité*.

I. — Nature et espèces

I. NATURE. — Le mensonge se définit : « une parole que l'on dit, un signe ou une action que l'on fait, dans le but de tromper le prochain et de lui faire croire le contraire de ce que l'on pense. » On peut en effet mentir par parole, par écrit, par signe, par geste ; que dis-je ? le silence lui-même peut devenir un mensonge.

II. ESPÈCES. — Il y a trois sortes de mensonges.

1^o *Le mensonge joyeux* : c'est celui qui est dit par manière de jeu, par divertissement, par récréation, et qui ne porte aucun préjudice au prochain.

2^o *Le mensonge officieux* : c'est celui que l'on fait pour rendre service au prochain ou pour se rendre service à soi-même, comme pour se disculper ou éviter une réprimande. Il ne porte pas non plus préjudice, du moins grave, au prochain.

3^o *Le mensonge pernicieux* : c'est celui qui est de nature à nuire au prochain.

III. REMARQUONS : 1^o que l'on ne ment pas quand on soutient une chose fausse que l'on croit vraie. Au contraire on mentirait en soutenant une chose vraie que l'on croit fausse ; — 2^o que l'on ne ment pas quand, pour plaisanter, on fait un « conte » dont la fausseté est évidente pour les auditeurs ; — 3^o que l'on ne ment pas quand on se sert de certaines formules usitées par tous et dont le sens est connu. Ainsi, quand un domestique répond : « Madame n'est pas là ! » quand un marchand vous dit : « Je vous vends au prix d'achat ! » etc., il n'est personne qui se laisse tromper.

II. — Gravité

I. Le mensonge est mauvais de sa nature. Jamais il ne saurait être permis, même pour sauver l'univers. Cependant tous les mensonges n'ont pas la même gravité.

a) Le mensonge *joyeux* et le mensonge *officieux* sont des *péchés véniels* de leur nature ; ils ne deviennent mortels que par accident, par exemple, s'il s'en suivait un grave scandale.

b) Le mensonge *pernicieux* est *péché mortel* de sa nature.

II. Il est certain que tout mensonge, quel qu'il soit, est un péché. Il suffit de le considérer quant à Dieu, quant au prochain, quant au menteur lui-même, pour s'en rendre compte.

1^o *Quant à Dieu.* — a) Dieu le défend dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Dieu en effet est la Vérité même : or blesser la vérité, c'est blesser, c'est offenser Dieu lui-même. Voilà pourquoi Dieu a déclaré qu'il a en abomination les lèvres menteuses : « *Abominatio est Domino labia mendacia.* » (Prov., xii, 22).

b) Dieu le punit, non seulement dans l'autre monde, mais même ici-bas. Qu'on lise l'histoire d'Ananie et de Saphire dans les Actes des Apôtres, ch. v.

2^o *Quant au prochain.* — a) Le mensonge est une injustice. La vérité en effet est un bien, et un bien très précieux, auquel a droit notre prochain ; la lui refuser par le mensonge, c'est commettre un déni de justice.

b) Le mensonge est un outrage. Vous vous jugez offensés quand vous avez été trompés ; ne faites donc pas à autrui ce que vous ne voulez pas que l'on fasse à vous-mêmes.

c) Le mensonge cause souvent du préjudice. Vous avez trompé une personne ; vous êtes cause qu'elle prend telle ou telle détermination à son désavantage.

d) Le mensonge peut devenir une source de difficultés de toutes sortes qui feront souffrir de nombreuses personnes. Ainsi le péché d'Adam et d'Eve dont souffrent tous les hommes a eu pour point de départ un mensonge.

3^o *Quant au menteur lui-même.* — a) Le menteur se méprise lui-même. Il comprend l'odieux de son vice, et sa conscience ne cesse de lui crier : « Tu as menti ! »

b) Le menteur perd l'estime de tous. Tôt ou tard il est découvert ; et alors il est d'autant plus méprisé que le monde regarde le menteur comme un des êtres les plus odieux. Dire à quelqu'un : « Vous êtes un menteur ! » est considéré comme le dernier des outrages. Et de fait S. Thomas dit que le menteur est plus méprisable que le faux monnayeur : celui-ci altère l'or ou l'argent, celui-là la vérité. Or qu'est-ce qu'un peu de métal en comparaison de la vérité ? La Sainte Ecriture va jusqu'à dire que « le voleur vaut mieux que le menteur. *Potior fur quam assiduitas viri mendacis.* » (Eccl., xx, 27).

c) Le menteur perd la confiance de tous. On ne le croit plus, même quand il dit la vérité.

d) Le menteur se trouve souvent entraîné dans tout un dédale de mensonges. Pour soutenir un premier mensonge, il en fait un second, un troisième, etc. Il accumule fautes sur fautes et attire sur lui les malédictions de Dieu. « *Anima dolosa errant in peccatis.* » (Prov., xiii, 13).

Conclusion

Evitons de mentir de quelque manière que ce soit, et pour n'importe quel motif. Heureux celui qui peut s'endormir, au soir de sa vie, en disant comme M. de Maistre : « Je n'ai jamais menti ! »

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXIX

LE RESPECT HUMAIN

Mes enfants,

Pourquoi les églises sont-elles si souvent désertes le dimanche ? Pourquoi des familles entières s'éloignent-elles de leurs devoirs religieux ? Pourquoi de jeunes camarades qui ont fait avec vous leur Première Communion ne viennent-ils pas au patronage, ne se confessaient plus, ne communient plus ?

La foi est-elle éteinte dans toutes ces âmes ? Non. — Alors, c'est la violence des passions qui les séduit, les captive ? Peut-être. — Quelle puissance peut donc les dominer au point de faire taire leur conscience et de leur faire abandonner les devoirs essentiels envers Dieu ? C'est la peur. Oui, mes enfants, la peur, qu'on appelle *le respect humain*, possède souvent une voix plus forte que celle du devoir.

Pour venir à la messe le dimanche, il faut se mettre en toilette, il faut affronter le sourire moqueur des voisins et des amis qu'on rencontre sur la route. Pour vivre en chrétien, il faut soutenir une discussion à l'atelier, au bureau, aux champs, et comme l'imagination grossit à plaisir les difficultés, le pauvre jeune homme capitule devant l'effort qu'il faudrait faire.

Le respect humain, mes enfants, est un danger qui vous tend ses pièges à chaque instant, en tous lieux. Vous êtes jeunes : vous avez donc de l'audace ; vous ne craignez pas le danger. Ce soir, regardez bien en face celui que je vous signale. Il vous *menace*, affrontez-le ; il vous *avilit*, bravez-le par votre courage.

I

Le respect humain est la peur de se montrer chrétien.

Vous avez peur !... Mais vous êtes *un lâche*. — Réfléchissez un instant : ou la religion que

vous pratiquez est fausse, ou elle est vraie. Si elle est fausse, jusqu'ici vous n'avez été qu'un sot, et il faut l'abandonner immédiatement. Si elle est vraie, alors que peuvent vous faire les sourires et les moqueries du voisinage ? Vous êtes dans la vérité, et ceux qui se moquent sont dans l'erreur. Non seulement vous n'avez pas à rougir et à baisser le front, mais vous devez être fier de votre foi, marcher tête haute, et aller de l'avant avec le courage et l'intrépidité de l'homme qui combat pour la justice.

Vous avez peur !... Mais vous êtes un *hypocrite*. — Dans le fond de votre âme vous aimez Dieu ; dans le secret de votre cœur et de votre chambre, vous le priez ; dans le danger et la maladie, vous avez recours à lui. Et devant les hommes, vous feignez de ne plus le connaître, ou de le connaître si peu !... Vous menez double vie, prenez garde ! Vous voulez avoir un pied dans chaque camp, ménager, comme on dit, la chèvre et le chou. Vous jouez gros jeu, et vous jouez mauvais jeu. Vous ne tarderez pas à être connu, et pour n'avoir pas voulu affronter la lutte pour Dieu, vous vous verrez bientôt méprisé et abandonné. Rappelez-vous, mes enfants, le rôle de l'espion dans *Le Drapeau du 1^{er} Grenadiers* : il vivait chez les Français, il vivait chez les Russes, son hypocrisie découverte le perdit.

Vous avez peur !... Mais vous êtes un *esclave*. — Qu'est devenue cette liberté dont, à juste titre, vous étiez si fier ? Je vous vois asservi et rampant. Vous redoutez le moindre geste, le moindre sourire. Le camarade du bureau ou de l'atelier est devenu votre maître ; son audace, son impudence vous font trembler, et s'il vous jette un défi, vous obéissez par la crainte d'une plaisanterie humiliante. L'inconnu de la rue lui-même vous effraie. Pensez donc ! s'il vous voit entrer dans une église, s'il entend votre conversation, il est capable de vous traiter de « calotin. » Et les exemples de cet esclavage foisonnent sous nos yeux.

Pendant le Carême, on célébrait dans une paroisse la fête de Jeanne d'Arc. Tout le monde avait rivalisé de zèle pour préparer à la Bienheureuse une fête digne d'elle. Le missionnaire qui prêchait la station avait fait des visites à domicile. Au soir de la fête, il dit à un jeune homme : « Je n'ai pas vu votre père aujourd'hui ; il était pourtant bien décidé ces jours derniers. — Oui, M. l'abbé ; aujourd'hui, il a même commencé à s'habiller pour venir au salut ; mais, après avoir passé la première jambe de son pantalon, il dit : « C'est embêtant, on va me voir ; qu'est-ce qu'on va dire ?... » et il s'est déshabillé pour reprendre ses vêtements de travail. »

Vous avez peur !... Mais vous êtes un *apos-*

taf. — Par la foi de votre baptême, de votre Première Communion, vous vous êtes engagé à suivre les commandements et les conseils de Dieu, et voici que maintenant vous avez honte de les mettre en pratique. Vous rougissez de Jésus-Christ, alors que vous devriez vous glorifier d'être son ami. En fait, vous le reniez. Pourtant, rappelez-vous qu'il a dit : « Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai moi-même un jour devant mon Père. » (Mt., x, 33).

II

Vous avez peur de qui ?

Vous avez peur surtout des *jeunes gens* que vous côtoyez chaque jour et qui ne partagent ni vos croyances, ni vos pratiques religieuses. Vous avez donc peur de jeunes gens qui sont moins bons que vous, puisqu'ils vivent sans Dieu. Quant à l'honnêteté de leurs mœurs, il est, je crois, inutile de vous la signaler. D'ailleurs, s'ils crient si fort et s'ils essaient de vous détourner de vos devoirs religieux, ne serait-ce pas un peu parce que votre conduite leur est un perpétuel reproche ? Au surplus, ces jeunes gens sont-ils les plus estimés de leurs patrons ? J'en doute... Trembler et rougir devant de tels jeunes gens, c'est pour vous une honte. Et si vous faiblissez, vous descendez un degré au-dessous d'eux. Ne croyez pas gagner leurs bonnes grâces en les écoutant. Ils attendent votre chute pour s'amuser davantage et vous mépriser.

Vous avez peur de *vos familles*. Il arrive parfois dans les familles que le père et la mère ont quelque peu abandonné leurs pratiques religieuses. Ils savent leurs torts, puisqu'ils dirigent leurs enfants dans une voie qu'ils ne suivent pas. Que se produit-il ? C'est que la conscience de l'enfant est en lutte contre l'exemple familial, et presque fatalement le respect humain s'empare de cette âme ; à l'église, au patronage, le jeune homme se montre chrétien ; rentré à la maison, sa bonne volonté est comme enserrée dans un étau ; il est maintenant incapable de plier les genoux pour sa prière du matin et du soir ; même timidement, il n'ose réclamer le temps de la messe du dimanche si on lui commande de travailler ; encore moins demande-t-il d'observer l'abstinence du vendredi.

Et pourtant, mes enfants, croyez-moi, vos parents ne se plaindront pas de vous voir chrétiens. Sans fausse honte, montrez-vous ce que vous êtes. Votre famille ne tardera pas à s'apercevoir que votre affection filiale est d'autant plus profonde que votre foi est plus grande. Et plus d'un père qui tout d'abord avait souri devant la persévérance d'un enfant, s'est réjoui dans la suite et l'a suivi,

Vous avez peur de *vos amis*. Oui, chose

extraordinaire, le respect humain tient sa place même ici parmi nous. Oh ! peu, mais encore trop. Et je vois là une preuve que le démon n'a pas précisément de l'affection pour notre œuvre (tant mieux !) et qu'il cherche à arrêter vos progrès dans le bien... Prenez garde ! N'est-il pas vrai, en effet, que vous n'osez pas toujours vous montrer ici tels que vous êtes ? N'est-il pas vrai qu'à certains jours vous redoutez de paraître trop bons, et qu'ici-même il est des heures où il vous en coûte de donner l'exemple du bien selon toute votre mesure ? Allons donc ! vous n'êtes pas des hommes, si vous tremblez ! D'ailleurs, qui donc ici oserait se moquer de la piété d'un ami ? Celui-là vraiment ne serait pas à sa place parmi nous et oublierait le but que nous poursuivons.

III

Chose assez curieuse, le respect humain ne devrait pas se rencontrer dans la jeunesse. A votre âge, la franchise, la crânerie, l'élan vers le bien sont des dons tellement naturels qu'on ne conçoit guère un jeune homme qui en soit totalement dépourvu ; et ces qualités sont en opposition directe avec le respect humain. Dans l'âge mûr, ce sentiment trouverait mieux son explication, car les hommes veulent ménager les susceptibilités des amis, leur situation, leurs intérêts.

D'où vient alors votre faiblesse ? Vous manquez de conviction et de volonté. Il faut donc, mes enfants, vivifier la foi de vos âmes. Ne craignez pas de questionner, de discuter, de raisonner. Chaque fois que dans une conversation, sur un journal, vous avez senti vos convictions religieuses attaquées, cherchez immédiatement la réponse. Vous ne la trouvez pas ? Venez la demander au Cercle d'études, ou à la première réunion du patronage. Certaines soirées n'ont-elles pas été fort agréablement et fort utilement passées dans des discussions de ce genre ?

Si vos convictions sont mieux assises, votre volonté sera plus généreuse et l'effort moins pénible ; tandis que si vous ne réagissez pas contre vous-mêmes et contre les influences délétères, le respect humain vous perdra.

Il vous empêchera d'être très bons ; il vous montrera des amis qui, du moins extérieurement, semblent parfaits, et qui n'ont pas la piété que vous recherchez. Résultat : vous arrêterez votre élan vers Dieu.

Il vous empêchera de bien faire ; c'est son mode le plus commun. Parfois il vous fera faire mal. Oui, on rencontre de pauvres jeunes gens qui, se trouvant au milieu de mauvais camarades, n'osent pas ne pas les imiter dans leurs débauches, et à contre-cœur et comme malgré eux, s'abandonnent au péché.

Le respect humain est bien en toute vérité pour vous, mes enfants, un fléau que vous

devez combattre, et cela par la volonté bien arrêtée de vous montrer tels que vous êtes, sans arrogance, mais avec fierté ; par la volonté de vivre d'après votre foi, sans mépris pour les autres, mais non plus sans capitulation devant eux.

[hommes]
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes !

IV

Dans un journal adressé à des jeunes gens, un étudiant écrivait : « Ne vous laissez brimer par personne ni par aucune discipline immorale. Ayez au contraire l'audace de vos idées : si vous les dissimulez, vos camarades les découvriront bien vite et vous dédaigneront ; si vous les affirmez, sans timidité et sans provocation, ils les discuteront et vous respecteront. La friperie démodée qu'on appelait « respect humain » n'est pas seulement d'un lâche, mais surtout d'un naïf et d'un imbécile. »

Mes enfants, l'étudiant qui a écrit ces paroles affirme certainement ce que son expérience lui avait appris. « Ayez l'audace de vos idées ;... affirmez-les sans timidité et sans provocation, » on les discutera et on vous respectera. Oui, *on vous respectera* ; après avoir souri, les moqueurs s'apercevront qu'après de vous il n'y a rien à faire ; que vos convictions sont très arrêtées, que vous avez du caractère, qu'en réalité vous êtes des hommes.

Constance Chlore, le père du grand Constantin, empereur romain, avait à sa cour des officiers chrétiens. Il les réunit, et pour éprouver leur foi, les oblige à se faire connaître, et à s'expliquer. Plusieurs, tremblant pour leur fortune, apostasient. Les autres se déclarent ouvertement chrétiens. Que fait l'empereur ? Il chasse les premiers et garde près de lui les seconds : « Ce sont des hommes de caractère, dit-il ; fidèles à Dieu, ils le seront à leur empereur. »

Non seulement on vous respectera, mais *vous aurez de l'influence*. A votre grand étonnement, vous verrez qu'on recherchera votre compagnie : ceux-là même qui les premiers auront souri, viendront vers vous quand ils auront un service à demander, ou quelque chagrin à confier. Ne les rejetez pas : vous ne seriez pas chrétiens, et vous manqueriez peut-être une bonne occasion de leur faire du bien.

Vous aurez de l'influence sur vos familles, car le bon exemple est contagieux. Vous ne pouvez pas vous rendre compte de l'action que vous exercez autour de vous ; mais croyez-le, bien des familles ont dû leur salut à la persévérance des enfants. Quand un père a deux fils, que l'un reste bon et fidèle parce

qu'il reste chrétien, et que l'autre en s'écartant de Dieu s'abandonne au vice, il faut bien peu de chose pour ramener dans la bonne voie le père égaré.

Vous aurez de l'influence sur vos amis. « Est-ce vrai que tu es un calotin ? » dit un ancien à un jeune soldat. — Surpris, celui-ci regarde en face l'interlocuteur, et se ressaissant : « Oui, après ? — Mais moi aussi ; je voulais voir si tu aurais le courage de le dire. Si tu veux, nous sortirons ensemble. » Votre crânerie entraînera les camarades timides ; elle soutiendra et encouragera vos frères plus jeunes, et vous n'aurez jamais qu'à vous réjouir d'avoir été loyaux avec vous-mêmes, et fermes dans le devoir.

Le Président de la République de l'Equateur, Garcia Moreno, a donné dans sa belle vie de nombreux exemples de courage chrétien. Dans la cathédrale de Quito, un prédicateur ayant demandé des hommes de bonne volonté pour porter une croix qu'on devait ériger dans la ville, le président descendit de la tribune et le premier réclama l'honneur de placer sur ses épaules le glorieux fardeau.

Jésus-Christ, mes enfants, mais vous le portez dans vos âmes ! Vous croyez en lui, vous le priez, vous lui demandez secours dans vos difficultés, vous venez le chercher dans la communion ; et vous l'abandonneriez devant le sourire et le caprice d'un homme ?... Allons donc ! ce serait odieux. Soyez sincères avec vous-mêmes ; soyez francs avec le monde ; soyez forts devant la tentation ; soyez fiers de votre foi ; et Jésus-Christ se chargera lui-même de vous récompenser.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXVI

LE PREMIER ÉVANGILE

I

Avant de monter au ciel, Jésus dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez ! »

Il ne leur dit pas : « Allez, écrivez ! » Les disciples qui venaient s'asseoir aux pieds d'Hillel ou de Schammaï n'écrivaient pas. Ils écoutaient, le Maître exposait, répétait, faisait répéter la leçon entendue, et cet enseignement se gravait dans la mémoire. Personne n'eût osé écrire des explications de la Bible, qui était le livre révéral, sacré, inspiré, la parole même de Dieu à laquelle nulle parole profane ne pouvait se mêler sans une sorte de sacrilège. Avec ce travail constant d'assimilation, la mémoire prodigieusement cultivée retenait une quantité incroyable de détails, de décisions, de doctrine. L'habitude d'écrire a

fait un tort immense à la mémoire. Une leçon confiée au papier est déjà en partie oubliée ; on en décharge son esprit, et l'on passe à d'autres études en se disant : « Cette page est là, je la retrouverai quand je voudrai ! » Mais cette page on ne la sait plus, on sait seulement qu'elle est là ; et l'on n'en garde qu'une idée vague, que les lignes générales.

L'enseignement donné dans les écoles juives était donc uniquement oral, et il portait surtout sur la Loi et les Prophètes. Les Maîtres redisaient les explications qui leur avaient été transmises ; les hommes distingués, comme Gamaliel, y ajoutaient leurs propres sentences ; la doctrine se transmettait ainsi de bouche à bouche, sans cesse amplifiée. « Il fallut la ruine du Temple et la crainte de voir se dissiper le trésor où tous puisaient, pour qu'on se décidât à réunir dans le Talmud les leçons que les scribes d'Israël récitaient depuis deux siècles¹. »

Les Apôtres suivirent la méthode admise, d'autant que le Maître leur avait dit : « Allez, prêchez ! » Comme les Maîtres d'Israël, ils expliquaient les Ecritures divines. Jésus les avait instruits touchant les Ecritures, et l'Esprit-Saint avait complété en eux cette science, la première et la plus sainte de toutes. Nous avons vu saint Etienne discuter avec les Héliénistes et citant l'ensemble des Livres Saints ; saint Pierre lui-même dans sa première prédication invoque le témoignage de Joël et de David. Tous écoutent, tous comprennent, parce que tous sont versés dans la connaissance de la Loi et des prophètes.

Mais au lieu que les Maîtres d'Israël se perdaient en des détails puérils, des conseils exagérés, des décisions absurdes que le peuple acceptait à cause de l'autorité dont ils étaient revêtus, mais non sans que son bon sens murmurât, les Apôtres exposent « la loi de Dieu immaculée qui convertit les âmes, ses préceptes lumineux qui enchantent les yeux de l'esprit. »

Dans la loi, ils montrent Jésus qui vient la parfaire, y ajouter l'esprit que tuait la lettre, y faire resplendir la vérité qui parle au cœur. Dans les prophètes ils voient et ils exposent toute l'histoire du Messie. Les détails d'Isaïe surtout, concernant la naissance, la vie, les miracles, la mort douloureuse du Christ, étaient saisissants pour tous, parce que tout cela s'était passé hier. Pour peu qu'on réfléchisse, il est facile de se faire une idée de l'émotion, de l'enthousiasme, du ravissement que produisaient les discours des Apôtres.

De la loi qui était la figure, des prophéties qui découvriraient une partie de l'avenir, ils venaient ensuite à la réalité, à l'histoire même du Sauveur. Ils disaient : « Voilà ce que les prophètes ont prédit, voici ce que nous avons

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 247.

vu ! » Et ils parlaient comme des hommes qui avaient vu de leurs yeux, suivi de leurs pas tous les actes de la vie du Maître, depuis le baptême de Jean-Baptiste jusqu'à la résurrection dont ils avaient mission de se déclarer « les témoins ».

Ces récits, ils les faisaient tous les jours, mais particulièrement le jour du Sabbat ; les croyants les écoutaient toujours avec bonheur, ne se lassant point d'entendre raconter la naissance, l'exil, le retour, la vie publique de Jésus. Suivant la méthode acceptée, ils répétaient et faisaient redire ; les paroles se gravaient ainsi dans les mémoires. Eux-mêmes, comme il arrive aux catéchistes de tous les temps, s'habituèrent dans leurs récits à employer les mêmes expressions, à exposer les mêmes circonstances, en se servant des mêmes termes, si bien que les moindres actes de la vie du Sauveur, ses paroles, ses miracles, ses discours, étaient connus de tous, incrustés dans les mémoires, et que les croyants se les répétaient presque avec les mêmes mots.

Pour expliquer les ressemblances frappantes qui existent entre les trois premiers évangiles, — les *Synoptiques*, suivant la désignation admise, — la critique moderne a déclaré que les trois évangélistes ont dû travailler sur une sorte d'Évangile primitif qui leur a fourni la matière de leur œuvre. C'est étrangement méconnaître cette époque, où l'on n'avait guère l'habitude de prendre des notes ; c'est se faire une idée bien préconçue de ces trois récits où l'on ne voit aucune trace de compilation, où tout est spontané, où chaque œuvre est évidemment de la même main. Certainement ils ont puisé à une même source ; mais cette source, c'était l'enseignement oral dont ils étaient eux-mêmes pénétrés.

La manière de chacun des Apôtres n'était pas identique ; de là les divergences que l'on signale. Saint Luc redisait l'enseignement de saint Paul, saint Marc les récits de saint Pierre, saint Matthieu les siens propres. Cette explication sans doute est trop simple pour être acceptée par l'hypercritique moderne ; mais elle est trop naturelle pour n'être pas la seule vraie.

Les premiers croyants étaient ou des Juifs de Judée et de Jérusalem, ou des Juifs de la dispersion. Les premiers parlaient l'araméen, les autres le grec. Il fallait donc les instruire chacun dans leur langue. S. Matthieu s'occupa surtout d'instruire les Juifs de Jérusalem, c'est pourquoi il écrivit son Évangile en araméen, la langue dont il se servait pour leur parler. De là aussi le côté spécial de son Évangile, et certaines divergences qui tiennent à la différence de l'idiome. La langue est le moule dans lequel se jette la pensée, moule toujours particulier, et défectueux par quelque endroit ; aussi la pensée y est-elle nécessairement un peu déformée, elle y est

rapetissée, réduite à une mesure étroite ; l'idée libre et aérienne est forcément emprisonnée dans le mot rigide et matériel qui ne l'exprime jamais d'une manière parfaite. Le peuple qui parle une langue finit par en épouser les expressions, par y façonner son esprit, si bien qu'il ne comprend qu'incomplètement le peuple voisin qui pense avec une autre langue. Il faut tenir compte de ce fait, dans l'étude et la critique des Évangiles.

II

Tant que les Apôtres sont à Jérusalem, qu'ils y enseignent, nul ne songe à écrire ce qu'ils disent. Ils sont là, eux, l'Évangile vivant qu'on peut toujours consulter ; ils exposent clairement les doctrines du Sauveur avec cette vigueur, cette netteté que revêt la parole. Quand la persécution les chasse de Jérusalem, alors seulement les communautés chrétiennes comprennent combien ils vont leur manquer. Qui les instruira ? Qui leur redira la vraie doctrine puisée à sa source ?

Les Juifs convertis qui avaient suivi l'enseignement de S. Matthieu, et qui sans doute y avaient trouvé un charme particulier, le prièrent avant son départ de rédiger à leur usage les instructions qu'il leur avait adressées pendant des années touchant la vie de Jésus-Christ. C'est Eusèbe qui nous apprend cette démarche. « Ils obtinrent, dit-il, qu'il écrirait dans sa langue maternelle l'Évangile qu'il leur avait prêché, et suppléerait ainsi au vide qu'allait causer son absence¹. » Il composa donc son Évangile en araméen.

Ce fait est confirmé par Papias d'Hiérapolis, « le disciple du prêtre Jean, l'ami de Polycarpe, un ancien, » dit S. Irénée ; « un homme très disert et très érudit, possédant la science des Écritures, » ajoute Eusèbe, et donc qui mérite toute créance.

« Matthieu, dit Papias, écrivit les discours du Sauveur en hébreu, et chacun les interpréta comme il put². » Eusèbe a vu les ouvrages de Papias, qui se composaient de cinq livres destinés à raconter et à expliquer les faits et gestes de Jésus-Christ d'après les traditions recueillies auprès des anciens. Quand Papias parle des *discours du Sauveur*, il fait allusion sans doute aux longs discours que l'on trouve dans S. Matthieu : le Sermon sur la Montagne, les prédictions de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde ; mais il explique lui-même sa pensée lorsqu'il porte son jugement sur S. Marc. L'Évangile de S. Marc, dit-il, « renferme ce qui a été dit et fait par le Sauveur, » ses paroles et ses actes, c'est-à-dire, ajoute-t-il, « l'ensemble des discours du Seigneur³. » Il faudrait de la mau-

¹ Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, 24.

² *Ibid.*, III, 36, 39.

³ Μαθθαῖος μὲν οὖν ἑβραϊδὶ διαλέκτῳ τὰ λόγια συνεγράψατο. Tel est le texte de Papias. Parlant de S. Marc, il dit que son Évangile est συναγωγὴ κυριακῶν λόγων. Le

vaïse foi pour prétendre que S. Matthieu n'a rapporté que « les discours », et qu'une main étrangère aurait ajouté à son Evangile les récits qui s'y rencontrent.

De ces paroles de Papias on doit conclure non seulement que S. Matthieu composa son Evangile en hébreu, mais que chacun s'appliqua à le traduire du mieux qu'il put. Peut-être même dès lors existait-il une traduction grecque authentique, faite par S. Matthieu lui-même ; car les Eglises grecques qu'il fonda ne manquèrent pas de lui demander de traduire pour leur usage l'Evangile qu'il avait composé en araméen.

Au milieu du second siècle un docteur célèbre d'Alexandrie, Pantène, fut envoyé par l'évêque Démétrius prêcher la doctrine de Jésus-Christ aux peuples des Indes (peut-être à ceux de l'Arabie Heureuse, qui sont désignés parfois sous ce nom). Il trouva, dit Eusèbe, « que plusieurs habitants du pays connaissaient déjà le Christ et possédaient l'Evangile de S. Matthieu. S. Barthélemy leur avait prêché l'Evangile et leur avait laissé le livre de l'Apôtre écrit en hébreu, qu'ils avaient conservé. » Origène, son disciple, qui est un témoin de la tradition, ajoute : « Voici ce que j'ai appris des anciens au sujet des quatre Evangiles, seuls incontestés dans l'Eglise de Dieu qui est sous le ciel : Matthieu, d'abord publicain et ensuite apôtre de Jésus-Christ, a écrit le premier : il l'a destiné aux fidèles sortis du judaïsme et l'a composé dans la langue des Hébreux. » S. Irénée, S. Epiphane, S. Jérôme confirment ce témoignage, qui devient irréfragable.

La touche hébraïque est sensible dans le premier Evangile. Il débute par une généalogie, suivant la manière de l'Ancien Testament. Son but évident est de montrer à des compatriotes, qui connaissent les Ecritures, que le royaume messianique est venu, et que le Messie annoncé par les Prophètes c'est Jésus-Christ. Il est émaillé de termes hébreux, comme *raca*, *corbona*. L'auteur est parfaitement au courant des coutumes juives, il a vu ce qu'il raconte ; son Evangile est vivant, rempli de détails qu'un témoin juif pouvait seul connaître, écrit d'un seul jet. Il connaît les lois du pays, l'état des esprits, le fonctionnement de la justice. On voit défiler dans son œuvre les hommes du peuple simples et sincères, les Pharisiens, magnifiques et hautains dans leurs phylactères ambitieux, recherchant les premières places, stricts observateurs de la lettre de la loi, avec leur piété extérieure et intéressée, l'apparat de leurs vêtements et de leurs aumônes, leur empressement à blanchir les tombeaux de leurs pères, leur hypocrisie et leurs instincts cruels.

Ces preuves intrinsèques sont saisissantes. Il est évident que cet Evangile a été composé sur place, qu'il reproduit des faits observés de la veille, qu'il décrit admirablement la vie dans Jérusalem avant le siège, et donc qu'il remonte bien avant la ruine de la cité et du temple. Les critiques modernes qui retardent son apparition jusqu'après le siège n'apportent qu'une raison : c'est que la description des malheurs de Jérusalem suppose un témoin, car à priori ils rejettent la prophétie. Donc S. Matthieu n'a pu raconter en l'an 42 des événements qui se sont passés trente ans plus tard. Cette raison n'est qu'une pétition de principe qui, au lieu d'appeler la discussion, la supprime¹.

L'Evangile hébreu de S. Matthieu demeura confié aux Juifs hébraïsants de Judée qui seuls le comprenaient ; le texte grec au contraire fut aussitôt répandu dans toutes les Eglises grecques, et il y obtint une autorité incontestée, ce qui laisserait penser que l'on attribuait à S. Matthieu même cette traduction grecque qui faisait le charme des jeunes communautés chrétiennes.

Les Juifs gardèrent l'Evangile hébreu, mais y firent des additions. Ils mêlèrent les pratiques mosaïques aux pratiques évangéliques et en altérèrent ainsi l'esprit. Les uns altérèrent même le texte, comme les Ebionites ; d'autres, comme les Nazaréens, se contentèrent d'y ajouter des traditions que les Pères n'ont pas toujours dédaignées. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Epiphane, S. Jérôme, parlent avec respect de l'Evangile des Nazaréens, sans toutefois lui attribuer aucune autorité canonique. Il s'imprégna de gnosticisme et finalement le texte hébreu fut tellement noyé dans les phrases ondoyantes propres à cette hérésie, qu'on ne le distingua plus et n'offrit plus qu'une sorte de caricature du vrai Evangile. Il ne nous en reste que des fragments peu avantageux.

¹ Cette date de 42 paraît contrariée par le texte suivant de S. Irénée : « Matthieu a écrit son Evangile pour les Hébreux et dans leur langue, quand Pierre et Paul évangélisaient Rome et fondaient l'Eglise de cette ville. Après leur sortie (ἐξόδον) Marc, disciple et interprète de Pierre, nous a laissé par écrit ce que Pierre annonçait, et Luc, qui suivait Paul, a recueilli dans un livre l'Evangile que celui-ci prêchait. » (Cité par Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 8). — Le P. Patrizi a pensé qu'il y avait là des fautes de ponctuation qui donnaient au texte un sens faux. Il a ponctué ainsi : « Matthieu a écrit son Evangile pour les Hébreux et dans leur langue. Marc et Luc ont composé le leur, au temps où Pierre et Paul prêchaient à Rome ; toutefois après que l'un et l'autre de ces apôtres eurent quitté la ville. » La date de l'Evangile de S. Matthieu resterait fixée à l'an 42, et, comme nous le verrons, l'Evangile de S. Marc remonterait à l'an 52 et celui de S. Luc à l'an 64.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 julii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

titre même de son ouvrage était : Λογιον χρηστων ἐγγρηστικ. Or dans ses cinq livres il y avait des discours et des récits.

Ami du Clergé du 14 juillet 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour Distributions de prix. — I, 497.

La Liturgie et le Soir de la vie. — III. La dernière communion, 499.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XLV. 10^e dimanche après la Pentecôte, 505.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXIV. La calomnie, 509.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXVII. Saint Pierre à Rome, 510.

ALLOCUTIONS POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX ¹

I

Mes chères enfants,

Je vous remercie des paroles si aimables, si gracieuses, si charmantes que vous nous avez adressées, à ces Messieurs et à moi ; à ces Messieurs qui vous portent tant d'intérêt et qui sont venus vous donner aujourd'hui, en cette solennité, après tant d'autres preuves de zèle et d'attachement, une dernière marque de sympathie.

Je vous remercie des belles fleurs que vous nous avez offertes. On a dit que les fleurs sont, sur la terre, le sourire du Bon Dieu ; je crois bien aussi qu'elles sont le sourire des enfants, parce qu'elles expriment à merveille les sentiments si vrais et si purs de leur âme candide et simple. Je vous remercie des prières que vous y avez jointes et qui, venant de vous, sont pour nous, croyez-le bien, la plus douce récompense que nous puissions ambitionner.

Tout cela me va au cœur, me touche plus que je ne saurais dire, et je vous assure qu'en vous voyant, en vous entendant, je suis plus que payé de tous les sacrifices que je fais si volontiers pour vous.

Nous allons, mes chères enfants, en même temps que ces couronnes qui ceindront vos fronts, sous les yeux de vos parents attendris, vous distribuer les prix que vous avez mérités. Nous ne saurions mieux reconnaître et honorer votre bon esprit, votre assiduité au travail, les progrès que vous avez réalisés dans toutes les branches de l'enseignement qui vous est donné.

Et il faut bien que je le dise et que je le

¹ Dans des écoles libres de jeunes filles.

proclame bien haut : vous ne le cédez point, par votre instruction aussi étendue que solide, aux autres jeunes filles qui fréquentent les écoles officielles. N'a-t-on point assez répété que nos écoles, les écoles catholiques, retardaient sur les écoles de l'Etat ? Eh bien ! non, vous en êtes la preuve, la démonstration vivante.

Et comment pourriez-vous être moins instruites, alors que vous avez pour vous, non seulement le dévouement inlassable de vos maîtresses, mais encore la foi et la piété qui, au dire de nos Saints Livres, servent à tout, et font porter à l'étude, au travail, tous les fruits qu'ils sont capables de donner ?...

C'est donc à bon droit, mes chères enfants, que je vous adresse mes félicitations les plus sincères ; et s'il y a ici-bas une loi de progrès à laquelle nous devons tous nous soumettre, je suis sûr que vous ferez de nouveaux efforts, et que tout en ornant votre esprit de toutes les connaissances qu'une jeune fille doit avoir aujourd'hui, vous ornerez aussi votre cœur de toutes les vertus que l'Eglise enseigne, et qui distinguent, parmi nous, les filles de Dieu et de l'Evangile des filles des hommes...

Voilà ce que j'attends de vous, et en réalisant un aussi bel idéal, vous serez, pour répéter une parole célèbre, par l'éclat de vos vertus et la distinction de votre vie, l'honneur de vos familles et la gloire de cette paroisse.

Il s'est formé, dans cette école, une association de jeunes filles. Vous en ferez partie, un jour, et vous continuerez à vous affermir ici dans la science religieuse et toutes les œuvres du bien...

Et puisque je parle d'une association, d'un Patronage qui m'est cher et sur lequel je fonde les plus belles espérances, je suis bien aise de saisir cette occasion qui se présente de dire à toutes les jeunes filles qui viennent à nos réunions du lundi, pour y écouter la parole sainte et y travailler de leurs mains à vêtir les plus pauvres, que je compte sur elles. Non seulement elles voudront rester fidèles à leur éducation première, à tous les devoirs, à toutes les vertus qui sont de leur âge, mais elles se liguieront, sous l'étendard du Christ, à l'exemple de notre héroïque Jeanne d'Arc, pour être des apôtres dans la paroisse, et faire, par leur piété communicative, de nombreuses et belles conquêtes à la Religion et à l'Eglise.

Un poète ancien l'a fort bien dit : La jeunesse, quand elle est vertueuse, a des grâces et des charmes auxquels on ne résiste pas.

Vous connaissez la devise de la maison de Jeanne. On y lisait ces deux mots que je voudrais voir gravés au front de toutes nos demeures, depuis les plus pauvres logis jus-

qu'aux plus somptueux palais : VIVE LABEUR ! Ce n'est pas trop vous demander que d'en faire la loi de votre vie. Vous y trouverez, soyez-en sûres, des joies et des triomphes que le monde, avec tous ses sourires et toutes ses promesses, ne pourra jamais vous donner.

Avec l'association de nos jeunes filles, un de mes rêves, ce serait aussi d'établir une association de *mères de famille*. Un peu partout, en France, depuis que la neutralité de l'école publique est si outrageusement violée, il s'est fondé des associations de pères de famille ; et ceux-ci entendent bien faire respecter les droits de la conscience chrétienne, en même temps que ceux de la patrie française. Honneur à ces vaillants qui se jettent dans la mêlée et qui, contre l'Etat tout-puissant, ne craignent pas d'engager des luttes où peut-être ils pourront sembler succomber, mais où ils finiront bien, un jour ou l'autre, par triompher. Car c'est la justice qu'ils réclament, c'est la liberté qu'ils défendent, c'est la France qu'ils sauvent ; et quand on se fait le soldat d'une pareille cause, on peut bien y laisser son repos, sa tranquillité, quelque chose de sa fortune et de sa vie : mais, j'en atteste Dieu lui-même, on y gagne la victoire.

Mais avec les pères de famille, il n'est pas moins bon, il n'est pas moins nécessaire que les mères de famille s'unissent et s'associent. Elles aussi ont un rôle à jouer, une action à exercer. C'est un rôle de foi et de charité, et pour me borner à ce qui nous concerne plus spécialement, c'est à elles qu'il appartient de protéger et de défendre l'école libre.

Bon nombre d'entre vous, Mesdames, ont déjà compris ce rôle, et ne ménagent ni leur temps, ni leur bourse, ni leurs fatigues pour le recrutement des élèves et la prospérité de la maison. Elles sont de toutes nos conférences, de toutes nos fêtes, de toutes nos œuvres de charité, et elles en sont avec une bonne grâce qui double le prix de leur concours.

Aussi, Mesdames, je vous demande, en présence de vos enfants qui suivront votre exemple, et partageront votre zèle, je vous demande de vous entendre, de vous grouper mieux encore, et d'élever vos cœurs chrétiens à la hauteur de cette tâche noble entre toutes que je vous signale, et qui est de garder parmi nous, à l'école, au foyer, partout où s'étend votre influence, les traditions sacrées de la France catholique.

Et maintenant, avant de terminer, vous me permettrez, Mesdames et Messieurs, de payer une dette qui m'est chère. C'est une dette de reconnaissance, et rien ne m'est plus agréable que de dire ici, devant un pareil auditoire, toute ma pensée.

Vous savez ce que sont les maîtresses de vos enfants. Je n'ai, certes, pas besoin de faire leur éloge. Mais encore que leur mérite se cache et n'attende rien de la terre, cependant elles ont besoin de sentir, dans leur travail si pénible parfois où elles usent toutes leurs forces, et où elles donnent le meilleur d'elles-mêmes, qu'on sait reconnaître leur vie d'abnégation et de sacrifice.

Eh bien ! c'est en votre nom, Mesdames et Messieurs, que je dis à nos maîtresses qu'elles ont toute notre estime, toute notre admiration. Puisse ce témoignage public leur être, avec la grâce de Dieu qui leur manque moins que jamais, un encouragement et un réconfort dans leur délicate et difficile mission !

La plupart des parents sont venus couronner leurs enfants et jouir de leurs succès. Je les remercie bien vivement de nous avoir donné leur confiance, d'autant plus qu'ils ont dû, sans doute, résister aux plus pressantes sollicitations. — Je sais bien que tous, hélas ! ne sont pas libres d'agir à leur gré, et je connais plus d'un père, plus d'une mère qui sont douloureusement, par une pression absolument injuste, tyrannique, violentés dans leurs convictions les plus sacrées et leurs préférences les plus légitimes. Du moins, je suis en droit de compter que les parents demeurés libres, indépendants, sans attache officielle, et qui ont le bonheur de pouvoir amener ici leurs enfants, nous resteront fidèles. C'est plus qu'une question de justice, c'est une question de cœur, c'est une question de foi ; et quand les écoles libres sont traitées comme vous le savez, c'est pour des parents s'honorer grandement que de continuer à être leurs clients désintéressés.

Enfin, cette maison a ses bienfaiteurs. Les uns ont disparu, mais nous ne les oublions pas, parce que leur œuvre perpétue glorieusement leur nom et leur mémoire. Les autres nous restent, ils succèdent aux anciens ; ils gardent, comme un héritage sacré, leur esprit et leur cœur. Eh bien ! à tous j'exprime ma reconnaissance, à tous je dis, merci, et pour tous je demande à Dieu de bénir des dévouements et des générosités que lui seul connaît tout à fait.

Assurément, les jours où nous sommes sont mauvais, ils sont pleins de périls ; mais n'oubliez pas que l'avenir est à Dieu et non aux hommes. C'est donc un tort de trop gémir et de se lamenter en disant qu'il n'y a rien à faire, que les écoles libres ne dureront pas... Et pourquoi ne vivraient-elles pas ?... Sans doute, nous marchons parmi des ruines, des ruines qui sont une honte pour un peuple comme le nôtre, des ruines qui déshonorent la France ; mais quoi qu'il arrive, faisons tous, et ce sera assez, notre devoir, sans nous décourager jamais : les maîtresses, en se dé-

vouant toujours ; les parents, en tenant bon toujours ; les bienfaiteurs, en étant généreux toujours ; les enfants, en obéissant et en travaillant toujours ; et moi-même, moi qui ai la charge de cette paroisse et qui vous dois l'exemple, en me sacrifiant toujours... Et si nous faisons ainsi notre devoir, sachez-le bien, Dieu fera le reste, et le reste, c'est sinon tout de suite le succès et la victoire sur la terre, du moins, plus tard, comme le chantait saint Paul, avec tant d'enthousiasme, la couronne dans le ciel...

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

III

LA DERNIÈRE COMMUNION

Esto nobis prægustatum mortis in examine.

Daignez être notre viatique avant l'épreuve de la mort.

(Ex. Lit. Cath.).

Nous lisons dans l'histoire de Louis XIV que sa mère, malade depuis trois mois, lui inspirait de vives inquiétudes. Le roi appelle le grand aumônier, l'archevêque d'Auch, pour lui enjoindre de faire administrer les sacrements à la reine-mère, Anne d'Autriche. — « Y pensez-vous, sire ? Votre mère a eu un fort accès de fièvre. Il y aurait une grave complication à redouter, en suite de l'émotion. — Que dites-vous ? repartit le roi ; ma mère, malade depuis de longues semaines, aurait le malheur de mourir sans sacrements ! Qu'on appelle son confesseur ! » Ce dernier arrive, et il expose à l'auguste malade le but de sa visite. « Que m'importent, dit alors Anne d'Autriche, le monde et ses affaires ! Désormais je ne veux plus m'entretenir qu'avec Dieu. » Elle se confesse, et l'on va chercher le saint viatique à la paroisse. Louis XIV et son frère, suivis d'un nombreux et noble cortège, portent un cierge, accompagnent le Roi des rois, N.-S. Jésus-Christ, ils tiennent la nappe sur le lit de la malade, recueillis et priant ; et quand la sainte cérémonie est terminée, ils reviennent à l'église, toujours le flambeau à la main, en signe de foi et d'amour pour Celui qui nous bénit et doit un jour nous juger.

Ce trait admirable est une expressive mise en scène et un saisissant résumé de l'entretien liturgique que je me propose de vous faire, et qui est éminemment pratique, sur la dernière communion, autrement dite le saint viatique. Notre-Seigneur, en instituant l'adorable sacrement de l'Eucharistie, nous invite à venir souvent nous asseoir à la Table sainte.

Mais parmi les communions, il y en a trois, ne l'oublions pas, qui sont obligatoires. Il y a la première communion, qui oblige dès qu'on a le discernement suffisant pour la faire ; il y a la communion annuelle, que l'Eglise nous commande, au nom du Christ, en nous disant : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement ; » il y a la communion dernière, appelée viatique, parce qu'elle doit nous servir de nourriture spirituelle pour accomplir le passage de cette vie à l'éternité. C'est de cette dernière que nous avons à nous occuper.

Nous exposerons d'abord les RITES admirables que l'Eglise a institués pour cette suprême communion ; en second lieu nous considérerons les EFFETS salutaires qu'elle produit pour le bien de l'âme et du corps ; enfin nous étudierons les DEVOIRS bien doux imposés par la visite auguste de Jésus au chrétien malade qui va quitter la terre. Je ne sais guère de sujets plus importants et plus consolants que celui dont nous allons nous occuper, et je me persuade que la prière qui jaillira de notre cœur en terminant, sera celle que j'ai prise comme texte de ce discours liturgique : « *Esto nobis prægustatum mortis in examine*, Seigneur, daignez être notre viatique avant l'épreuve de la mort ! »

I

L'administration du saint viatique est l'une des préoccupations les plus grandes de l'Eglise et l'une des œuvres de zèle les plus chères au ministre de Dieu. L'Eglise recommande avec instance aux pasteurs d'employer tous leurs efforts et toute leur diligence pour que les malades ne soient pas privés d'une grâce si précieuse¹. Elle a réglé, de la façon la plus minutieuse, les rites sacrés à observer, pour le bien des malades et l'honneur du Dieu très grand et très miséricordieux, soit en dehors de la maison où Notre-Seigneur va se donner à son enfant visité par la souffrance, soit dans la maison, soit dans l'administration même du saint viatique.

I. *Dominus est*, c'est le Seigneur ! Cette seule parole suffit à faire comprendre les préparatifs qu'il faut faire A LA MAISON du malade. Il faut que la chambre de l'infirmes où va venir le Roi du ciel et de la terre, le Maître de la vie et de la mort, soit parfaitement nettoyée. Sur une table recouverte d'une nappe blanche, on place un Crucifix et de chaque côté des lumières, symbole de foi et d'amour ; un vase contenant de l'eau bénite avec un rameau ; un autre vase avec du vin pour l'ablution des doigts du prêtre ; un drap

¹ *Vaticum summo studio ac diligentia ægrotantibus opportuno tempore procurandum est, ne forte contingat illos tanto bono, parochi incuria, privatos decedere. (Rituale Rom., lit. iv, c. 4, De communione infirmorum).*

blanc sur le lit et une petite nappe de communion ; des fleurs et autres ornements selon la faculté de chacun¹. Plus ce sera beau, fleuri, plus ce sera convenable. Cette auguste cérémonie est comme une Fête-Dieu individuelle : il convient donc d'y mettre toute la magnificence possible.

Cela est bien compris d'ailleurs du peuple chrétien ; et il n'est pas de prêtre qui, dans son ministère, n'ait été touché sur ce point de la manière la plus édifiante. Me serait-il permis de citer un cas particulier ? Je fus appelé un jour au chevet d'un mourant. C'était un vieux soldat de l'Empire ; il était aussi pauvre qu'il avait été brave. Il reposait sur un misérable lit dans un grenier plein de poussière et de toiles d'araignées ; au-dessus de sa tête il y avait un grand Christ et une image de Napoléon. Je le confessai et lui apportai le lendemain le bon Dieu, c'était précisément le jeudi de la Fête-Dieu. Quel ne fut pas mon étonnement ! Ce grenier si sordide était d'une propreté exquise ; on avait tendu autour du lit des draps éclatants de blancheur, piqués de roses ; la charité chrétienne était venue, pour la gloire de Dieu, au secours de l'indigence. Le malade reçut le saint Viatique comme un prédestiné. Jusqu'à ma dernière heure, mon cœur conservera ce touchant souvenir, et en bénira Dieu.

II. *Dominus est*, c'est le Seigneur ! EN DEHORS DE LA MAISON la sollicitude de l'Eglise n'est pas moindre pour que, dans une si grande action, tout se passe avec ordre et dignité, *omnia honeste, et secundum ordinem fiant*. (I Cor., XIV, 40). Elle demande que le saint viatique soit porté avec honneur, *manifeste et honorifice* ; elle demande qu'on sonne quelques coups de cloche pour que les fidèles soient avertis de la cérémonie et y apportent, selon leur pouvoir, le concours de leur charité. Le prêtre doit être revêtu d'un surplis, de l'étole symbole de son ministère, et de l'huméral. Portant le saint ciboire où se trouvent les hosties consacrées, recouvert du voile, il s'avance sous l'ombrellino, précédé d'un clerc tenant la lanterne, accompagné de deux acolytes dont l'un agite une clochette pour avertir les habitants du passage du Seigneur et provoquer leurs adorations, et suivi des fidèles qui font cortège à l'Emmanuel. Recueilli en Dieu, portant l'Eucharistie sur son cœur, il récite, au nom du malade, le *Miserere*, cet admirable psaume de pénitence dont chaque verset est un acte de contrition : « Ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséri-

cordes... Purifiez-moi de plus en plus... Vous me parlerez et je serai dans la joie, et mes ossements tressailleront de bonheur... Créez en moi un cœur pur... » Quelle scène touchante !

III. *Dominus est*, c'est le Seigneur ! Passons aux rites pour L'ADMINISTRATION du saint viatique. En entrant dans la chambre du malade, le prêtre dit : « La paix à cette maison ! » Et l'assistance répond : « Et à tous ceux qui l'habitent. » Il m'a toujours paru, dit un pieux auteur¹, qu'une semblable salutation, dans une telle circonstance, avait quelque chose de surhumain ; Dieu seul ou son représentant autorisé peut se la permettre. En présence des douleurs les plus réelles, au milieu des larmes les plus légitimes, vis-à-vis de cœurs brisés, d'un père ou d'une mère désolé, d'enfants qui se sentent déjà orphelins, d'un mourant dont les regards angoissés semblent se fermer à la terre, dire à cette maison et à tous ceux qui l'habitent : « La paix ! » c'est-à-dire calme, repos, confiance, joie même, en vérité Dieu seul peut prononcer de telles paroles sans témérité, parce que seul il est assez puissant et assez bon pour éclairer toutes les ténèbres et panser toutes les blessures. C'est Dieu, en effet, qui parle ainsi ; c'est Jésus-Christ lui-même qui entre en ce moment, dans la maison, *Lui, le Prince de la paix !*

Le prêtre dépose sur la table la divine Eucharistie ; puis, pour écarter toutes mauvaises influences, avec le rameau, symbole de la paix, il répand de l'eau bénite sur le malade et sur toute la chambre, en disant la parole du Roi-Propète : « *Asperges me*, vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige. »

« Seigneur très saint, ajoute-t-il aussitôt, Père tout-puissant, Dieu éternel, exaucez notre prière, et daignez envoyer du ciel votre saint Ange, pour garder, secourir, protéger et défendre tous les habitants de cette demeure. »

Ensuite, avec la foi qui l'anime, la charité surnaturelle que Jésus entretient au cœur de ses prêtres, et la compassion religieuse qu'il éprouve à l'égard de la souffrance, le délégué de l'Eglise tire du fond de son cœur des paroles de reconfortante édification : « Mon frère, ma sœur, — que ces noms n'étonnent personne : quels que soient les malades, misérable mendiant couvert de lèpre, mourant sur un lit d'hôpital, pauvre ouvrier couché dans une chaumière, grande dame du monde, ou noble seigneur dans leurs châteaux, nous sommes tous les enfants d'un même Père qui est dans les cieux, — mon frère, ma sœur, voici le divin Visiteur, le Tout-Puissant, le Tout Miséricordieux, Celui qui a souffert et qui est mort pour votre salut ! Vous ne pouvez aller

¹ Parochus præmoneat ut ægri cubiculum mundetur, et in eo paretur mensa linteo mundo cooperta, in qua sanctissimum Sacramentum decenter deponatur. Parentur luminaria, ac duo vascula, alterum cum vino, alterum cum aqua. Præterea linteum mundum ante pectus communicandi ponatur, atque alia ad ornatum loci pro cujusque facultate. (*Rituaie*, *ibid.*).

¹ Decorne, *Dans la chambre du malade*, p. 384 et suiv.

à lui, il vient à vous ! Accueillez-le avec tout le respect, toute la confiance et tout l'amour dont vous êtes capable. Dites-lui, sinon de bouche, du moins du fond de votre cœur : O mon Seigneur et mon Dieu, je crois en vous fermement, j'espère en vous entièrement, je vous aime ardemment, je regrette sincèrement de ne vous avoir pas aimé pendant toute ma vie autant que je le devais. En ce moment je me donne à vous sans partage, je veux vous appartenir à jamais sur la terre et dans le ciel. »

Après la récitation du *Confiteor*, qui est un sacramental, après une absolution générale des fautes du malade, le prêtre prenant l'Hos-tie de salut la présente à celui qui va communier, en disant : « *Ecce Agnus Dei !* Voici l'Agneau de Dieu ! Voici Celui qui efface les péchés du monde ! » Et, par trois fois, il redit les paroles admirables d'aimante humilité du Centenier de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie ! »

Puis s'accomplit l'acte le plus merveilleux, le plus touchant, le plus divin qui se puisse imaginer : Dieu se donne en aliment à sa créature, et l'enfant des hommes devient le vrai fils de Dieu. « Recevez, mon frère, le viatique du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour vous protéger contre les efforts de l'ennemi et vous conduire à la vie éternelle ! »

Le malade devient le temple de Dieu, le ciboire de Dieu, un autre Jésus-Christ ! *O res mirabilis !* O merveille incomparable !

Pendant que les assistants sont prosternés dans l'admiration et la supplication, pendant que le malade est absorbé dans un saint recueillement, le prêtre dit : « Seigneur de toute sainteté, Père tout-puissant, Dieu éternel, nous vous demandons très instamment que le corps très saint de N.-S. J.-C., votre Fils, serve au corps et à l'âme de notre frère de remède pour l'éternité. » Puis, s'approchant du malade, il lui adresse des paroles d'exhortation et d'encouragement, que son zèle lui suggérera. « Maintenant, mon frère, vous posez en vous le Dieu de toute consolation, demandez-lui avec pleine assurance les grâces que vous désirez le plus, surtout la sainte patience, la guérison corporelle si cela plaît à Dieu, l'entière résignation à sa volonté, soit qu'il vous laisse sur la terre, soit qu'il vous appelle auprès de lui dans les cieux. Dites-lui : Seigneur Jésus, permettez-moi de vous adresser la prière que vous faisiez à votre Père dans votre agonie : « Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, mais cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne. Je me remets totalement entre vos mains. »

Alors le prêtre prenant le saint ciboire bénit le malade en traçant sur lui et sur l'assistance avec l'Eucharistie le signe de la croix, bénédiction qui est un touchant sacramental, et il retourne solennellement à l'Eglise en récitant l'hymne d'action de grâces, le *Te Deum*.

Voilà les rites sacrés de la dernière communion ; ils sont beaux, touchants, et portent avec eux la plus profonde édification. Comme on y reconnaît la tendresse maternelle de l'Eglise pour ses enfants ! Comprendons-les, goûtons-les ! Ils nous font soupçonner les admirables effets du saint viatique. Expliquons ces effets : c'est la seconde partie de cet entretien liturgique.

II

Je sais un talisman, dit avec enthousiasme le P. Hermann, un des hommes qui ont le mieux compris le don ineffable de l'Eucharistie, je sais un talisman qui nous ouvre toujours les portes de la divine miséricorde ; je sais un fleuve qui nous donnera passage pour entrer dans la Terre promise ; je sais un palmier qui nous couvrira de son ombrage et nous abritera contre les ardeurs dévorantes de la vengeance divine ; je sais une source dont les eaux rafraîchissantes apaiseront notre soif dans ce désert de la vie, que nous devons traverser ; je sais une étoile qui nous conduira, comme la nuée des Israélites, à travers les océans de sable de cet exil, et jusqu'au terme du voyage ; je sais une rosée que Dieu fait pleuvoir du ciel et qui doit nous soutenir pour le grand voyage qui nous reste à faire ; je sais un arbre dont le bois adoucira les eaux amères qui nous abreuvent ; je sais une vigne dont le fruit plein de douceur nous donnera un avant-goût de la céleste patrie. Ce talisman me rassure contre les frayeurs de la mort, et ce gage me donne confiance à mon heure dernière, et cette rosée me rafraîchit lorsque les angoisses de l'avenir viennent m'accabler et me dessécher d'épouvante, et cette étoile divine me guide vers le paradis, et ce fleuve me réjouit, car il me porte sur ses flots vers la cité de Dieu ; et ce talisman, ce fleuve, cette étoile, cette céleste rosée, c'est la divine Eucharistie, c'est le *viatique* que les saints appellent pour ce motif « la clôture bienheureuse de la vie présente, *felicem vitæ clausulam* ! »

Voilà de bien belles paroles et un magnifique résumé des fruits que le saint viatique produit dans les malades. Précisons-les avec la sainte Liturgie. Je les ramène à trois : le saint viatique *console* les malades, il les *fortifie*, il leur communique d'incomparables *assurances*.

I. Il les *console* efficacement, d'abord pour les péchés passés. Une âme, quand la mort est proche, repasse dans la douleur les offen-

ses dont elle s'est rendue coupable envers Dieu ; et elle entre dans le trouble et l'anxiété. Dieu lui a-t-il pardonné ? A-t-elle suffisamment satisfait ?... Elle gémit dans une tristesse inquiète. Mais voilà que Jésus vient lui donner le baiser de la plus tendre amitié. O mon frère ! si la voix de votre conscience s'élève contre vous, celle de Jésus-Christ parlera en votre faveur ; si vos péchés demandent justice, son sang implorera votre grâce. Et, quelque coupable que vous soyez, puisque, touché d'un sincère regret d'avoir péché, vous avez lavé votre âme dans le bain de la pénitence, votre cœur étant disposé aux salutaires impressions de son amour, j'ose dire que notre bon Sauveur les remplira de paix, et qu'en bannissant le trouble il vous établira dans un repos inaltérable ! *Pax huic domui !*

Aux approches de la mort, l'âme est, pour le présent, troublée par une peine intense, celle de la séparation. Quitter ses biens et toutes les choses du monde auxquelles nous sommes attachés ; quitter surtout ses amis, ses parents bien-aimés, un père, une mère, des frères et des sœurs qui sont comme une portion de notre cœur ; quelle douleur, quel tourment, quelle angoisse ! Mais voici le divin Consolateur, le sublime Visiteur, l'incomparable Pacificateur. Il vient se donner au malade avec tous les trésors de sa charité, et transforme, en le purifiant et en le relevant, tous les sentiments. Qui ne sait ce que dit saint Ignace, martyr, que « le calice de l'autel est un calice d'amour, parce que le propre du sacrement d'Eucharistie est de nourrir et d'augmenter l'amour ! » En recevant le viatique, le chrétien aime comme les bienheureux ; il accepte la séparation parce qu'elle est dans l'ordre de Dieu et momentanée. La perte des plaisirs, des honneurs et des richesses ne le touche plus. Il sait que bientôt il retrouvera ceux qu'il laisse sur cette terre d'exil. Adieu monde, se dit-il en lui-même, adieu délices de la vie ; je vous quitte volontairement pour aller jouir à découvert de mon Dieu que j'ai reçu voilé dans le sacrement ! O mort, que tu me paraissais désirable, puisque sur ton visage tu portes toutes les lumières du Paradis ! *Pax huic domui !*

Et puis, n'est-ce pas une grande consolation pour le malade que d'avoir l'insigne honneur d'être visité par Dieu dans sa maison ? Ils étaient bienheureux et Simon le lépreux, et Zachée, et Matthieu, et Lazare, de recevoir dans leur demeure le Messie, le Sauveur du monde ! Le malade qui communie en viatique a la même consolation. Lui aussi reçoit dans sa maison le Dieu fait homme, le Sauveur du monde ! Que dis-je ? il le reçoit dans son cœur. Non seulement il le nourrit, mais il est nourri par son corps, son sang, son âme et sa divinité ! *Pax huic domui !*

II. Le saint viatique console, c'est son premier effet ; le second, c'est de **FORTIFIER**. Contre la maladie d'abord.

Oui, Notre-Seigneur est notre force dans l'infirmité. Il aime les enfants, il aime les pauvres, il aime les affligés, il aime les malades. Innombrables sont les témoignages de sa bonté à leur égard pendant sa vie mortelle ; et il les continue à l'égard de ceux qui souffrent, dans sa vie sacramentelle. Où les martyrs ont-ils puisé ce courage indomptable qui leur faisait affronter tous les périls et supporter vaillamment toutes les tortures, sinon dans l'Eucharistie qui les rendait pour ainsi dire insensibles ? « Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin, ils étaient enivrés. Qui les avait enivrés ? Le voulez-vous savoir ? Ils avaient pris la coupe du salut. *Nolite mirari, ebrii erant. Unde ebrii erant ? Videte : acceperunt calicem unde inebriarentur.* » Notre-Seigneur reproduit tous les jours ces prodiges de force et de vaillance à l'égard des malades. Il les remplit d'un courage humainement inexplicable pour supporter la souffrance. Les anciens avaient coutume d'offrir aux condamnés à mort un breuvage de myrrhe mêlé avec du vin, soit pour ôter, avec l'usage des sens, l'appréhension de la mort, soit pour leur donner du cœur. Nous sommes tous condamnés à mort à cause de nos péchés. Que fait le Fils de Dieu ? Il mêle dans le Saint-Sacrement le vin avec la myrrhe, je veux dire son sang avec l'amertume de ses douleurs. Et en même temps qu'il nous fortifie contre les angoisses de la mort, il surprend nos sens par une sainte ivresse qui leur donne une sorte d'insensibilité à la souffrance. *Sacrosanctum Corpus Domini nostri Jesu Christi Filii tui tam corpori quam anime prosit ad remedium sempiternum.*

D'autre part, le saint viatique remplit de force le malade contre la malice furieuse du démon. Satan comprend qu'alors les minutes sont précieuses, et il multiplie ses efforts pour ravir l'âme de celui qui va quitter la terre. Ah ! si, à cette heure décisive, nous étions réduits à nos seules forces, nous courrions grand risque d'être vaincus. Mais Jésus vient à notre secours, Jésus l'adversaire redouté des esprits mauvais, Jésus qui les glace d'effroi et les forçait autrefois de s'écrier : « Qu'y a-t-il entre vous et nous ? De grâce, ne me torturez pas ! » Jésus vient protéger l'infirme par sa présence. Si Satan veut obscurcir la foi du malade et ébranler par ses prestiges la faiblesse de son esprit, s'il veut introduire dans son cœur la défiance et lui arracher la charité, Jésus est là qui l'éclaire, qui excite sa confiance et sa dilection. Non seulement Jésus est près du malade, il s'unit à lui par l'adorable Eucharistie, il ne fait pour ainsi dire qu'un avec lui. C'est du chrétien qui

vient de communier que saint Jean Chrysostome dit cette parole si touchante : « Quand nous avons reçu le T. S. Sacrement, nous sommes redoutables à Satan, comme des lions. Si autrefois l'ange exterminateur passait sans frapper devant les portes teintes du sang de l'agneau pascal, de quelle terreur n'est pas saisi le démon devant le chrétien dont le cœur est un ciboire du Christ, et dont les lèvres sont empourprées du sang de l'agneau de Dieu ? » *Accipe viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi, qui te custodiat AB HOSTE MALIGNO !*

III. Le saint viatique console et fortifie le malade ; j'ajoute qu'il lui apporte d'INCOMPARABLES ASSURANCES.

Il est bon de rappeler les paroles ineffables de Jésus sur les effets de l'Eucharistie, et qui s'appliquent particulièrement à la dernière communion : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde... En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père m'a envoyé et que je vis pour lui, celui qui me mange vivra pour moi. » (Joan., vi).

Quelles paroles ! Quelles promesses ! Quelles assurances !

Le viatique nous donne après notre trépas une garde d'honneur : au dire de saint Jean Chrysostome, les anges environnent le tombeau de celui qui a communiqué avant de mourir, et ils gardent ses restes avec un soin jaloux.

Le viatique nous confère un droit spécial à la résurrection glorieuse. Et quand nous avons eu le bonheur de le recevoir, nous pouvons dire comme Job : « Mes yeux, vous verrez le divin visage du Sauveur, qui est le trône de la beauté par essence et dont les regards inondent de joie les élus de Dieu. Mon cœur, vous aimerez à jamais cette bonté souveraine qui ravit les esprits de la céleste Jérusalem. Ma bouche, vous bénirez éternellement le souverain Maître de l'univers ! »

Le viatique enfin nous est un garant sûr d'un jugement favorable à notre sortie du monde. Tous, nous devons mourir, et après notre mort, tous nous devons être jugés. Mais, ô chrétiens, admirez les étonnantes inventions de la miséricorde divine. Jésus, le Juge des vivants et des morts, prévient son jugement par un sacrement d'amour. Au lieu même où il doit examiner les comptes de notre vie, il pense à notre acquittement. Avant d'être notre juge, il veut être notre avocat. Et de peur de nous refuser le ciel, il s'en-

ferme dans notre cœur afin d'être lui-même, si j'ose dire, comme banni du paradis, si la justice de son Père voulait nous en exclure ! Que peut donc craindre celui qui a gagné son juge, et qui s'est comme identifié avec lui ? *Accipe Viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi qui te PERDUCAT AD VITAM ÆTERNAM !*

III

Une institution si noble et si divine, telle qu'est le saint viatique, doit nécessairement imposer des devoirs. Les expliquer est le sujet de la troisième partie de cet entretien liturgique sur le viatique, qui occupe dans la vie chrétienne une place si noble, si importante et si salutaire.

I. Devoirs d'abord ENVERS NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST qui veut bien nous combler de ses bienfaits depuis notre entrée dans la vie jusqu'aux derniers moments de notre existence. Tout se résume dans cette parole : un respect plein d'amour pour Jésus Eucharistique se donnant au chrétien qui va mourir.

D'abord, quand passe le Saint-Sacrement, saluons-le avec une grande religion. On salue un supérieur : Jésus n'est-il pas le Roi des rois, le Maître des maîtres ?

Ce n'est pas assez : nous devons nous prosterner humblement. Se contenter de se découvrir devant le saint viatique porté aux malades, comme on le fait devant la croix, me paraîtrait l'effet d'une foi bien tiède. Ce n'est pas ainsi qu'agissait le roi Henri IV. Passant un jour dans une rue assez proche du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Sacrement ; il se mit aussitôt à genoux et l'adora fort respectueusement. Le duc de Sully, protestant, qui l'accompagnait, lui dit : « Sire, est-il possible que vous croyiez à cela ? — Oui, vive Dieu ! lui répondit énergiquement le roi, j'y crois ; il faut être fou pour n'y pas croire ; et je voudrais qu'il m'en coûtât un doigt de main, pour que vous eussiez la même foi que moi ! »

Les chrétiens fervents vont plus loin. Quand ils le peuvent, ils se joignent au cortège sacré, pour le rendre plus auguste. Certes, les rois de la terre, quand ils se montrent solennellement à leurs sujets, sont escortés par une suite nombreuse et respectueuse. Jésus-Christ sera-t-il moins honoré ? Autrefois, comme cette pratique de haute convenance était bien comprise ! On s'empressait autour de Jésus-Christ allant visiter les infirmes et se donner à eux. En France, les règlements militaires étaient très explicites sur les honneurs à rendre à l'Eucharistie. Dans les paroisses où il y avait garnison, si le Saint-Sacrement passait devant le poste, la garde sortait, le tambour battait aux champs, et deux soldats se détachaient pour accompagner, le fusil au

bras, Notre-Seigneur ! Et personne n'ignore que Napoléon, revenant d'Austerlitz et d'Iéna, voulut que ses guerriers présentassent leurs armes victorieuses au T. S. Sacrement, et que, après avoir flotté sur les remparts de toutes les capitales de l'Europe, le drapeau de la France s'inclinât devant le Dieu de l'Eucharistie ! Sans doute, le malheur des temps a mis des entraves aux manifestations extérieures ; sans doute, en bien des endroits, à cause de l'impiété actuelle et la crainte d'insultes ou de manques de respect, on ne peut plus ostensiblement et solennellement porter le bon Dieu aux malades. Mais il faut nonobstant que l'esprit chrétien demeure dans nos cœurs et nous fasse rendre tous les hommages possibles au divin Visiteur. *Venite, adoremus et procidamus ante Deum !*

II. Le saint viatique nous impose des devoirs envers Notre-Seigneur ; il nous en impose aussi, et de bien importants, A L'ÉGARD DES MALADES.

Le premier, c'est que les parents, les amis, les voisins s'ingénient, quand un malade est gravement infirme, pour lui procurer le bienfait incomparable du saint viatique. Qu'ils usent pour cela de tous les moyens. Qu'ils s'adressent à Dieu avec ferveur ; qu'ils amènent par de charitables paroles, d'adroites insinuations, le malade à recevoir Celui qui est la résurrection et la vie. C'est un des plus grands offices de charité qu'ils puissent accomplir. Mais hélas ! combien, sur ce point, on rencontre d'illusions, qu'on peut qualifier de cruelles ! On a peur de parler des sacrements aux malades, on n'ose pas poser la question de la communion en viatique, par crainte, dit-on, de provoquer des émotions funestes. — Quelle erreur ! Quelle aberration ! Non, les derniers sacrements, et particulièrement le saint viatique, ne font pas mourir. « C'est une chose étrange, dit le savant médecin Descuret, dans son ouvrage intitulé *La médecine des passions*, que si peu de médecins emploient la religion comme auxiliaire dans le traitement des malades. Et cependant, quand on connaît l'immense influence du moral sur le physique, il est facile d'entrevoir de quelles ressources doit être cette vraie médecine de l'âme, principalement dans beaucoup d'affections nerveuses qui résistent aux moyens thérapeutiques ordinaires. » Non ! le saint viatique ne tue pas. Notre-Seigneur l'a établi, en partie, pour soulager le corps, et rendre en certaines circonstances la santé, quoiqu'il l'ait institué principalement pour l'âme, pour nous préparer efficacement à la bienheureuse éternité. Non ! le saint viatique n'est pas si terrible à ceux qui sont étendus sur leur lit de douleur : au contraire, il les console, il les rassure, il leur donne la paix, *Pax tua domui !* Que l'une de nos dévotions les plus

chères soit donc de travailler discrètement, mais avec zèle, à procurer ce bienfait aux malades, surtout à ceux à qui nous portons un intérêt spécial. *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli., xvii, 12).

III. Disons-le, parce que c'est le point le plus personnellement pratique, le saint viatique impose AU MALADE LUI-MÊME des devoirs bien chers et bien salutaires. Pour reprendre les choses de plus haut, tandis que nous avons le bienfait de la santé, pensons à ce secours divin qui nous est réservé par la miséricorde de Dieu pour la fin de notre existence. Demandons souvent à Dieu qu'il veuille bien nous accorder à l'heure suprême sa divine visite. Aimons à redire la prière de l'Eglise : « Je vous salue, vrai corps né de la Vierge Marie. O corps de mon Dieu, vous avez souffert, vous avez été immolé sur la croix pour votre humble créature. La lance, en ouvrant votre côté sacré, en a fait jaillir l'eau et le sang. Daignez être notre viatique avant l'épreuve de la mort. O doux Jésus ! O bon Jésus ! O Jésus, fils de Marie, ayez pitié de nous. » *Esto nobis prægustatum mortis in examine !* Supplions souvent le Sauveur d'être notre consolation et notre force à nos derniers moments, en venant en nous par la sainte communion ! Prions nos parents, nos amis, et surtout l'Ananie, je veux dire notre confesseur, qui est pour nous l'ange des bons conseils, de nous avertir à temps et sans crainte que nous sommes en danger de mort. Et pour nous, si nous avons le bonheur de nous rendre compte de la grièveté de notre état, exigeons, en foulant aux pieds toute considération humaine, que l'on appelle le prêtre pour qu'il nous purifie de nos fautes par l'absolution et nous apporte, avec le saint viatique, le secours nécessaire pour obtenir sûrement miséricorde de la part du Souverain Juge. Imitons ce grand chrétien qui a tant fait pour la capitale autrichienne, l'illustre Lueger, maire de Vienne, qui dernièrement, en se sentant défaillir, disait en appelant le prêtre, avec une touchante simplicité et une expressive éloquence : « Qu'on ne me laisse pas manquer mon coup ! »

On lit dans la vie de saint Jérôme qu'il avait une crainte extrême de la mort et des jugements de Dieu. Quand il fut sur le point de mourir, il habitait, non loin de la grotte de Bethléem, un monastère qu'il avait fondé. Ses frères en religion l'entouraient, pleins de recueillement, de tendresse et de compassion. Le grand athlète de la pénitence demanda à recevoir le corps de Jésus-Christ. Par une grâce de Dieu, tout proche de la mort, il ne la redoutait plus, et il voyait dans son Dieu moins un juge qu'un père. « Ah ! dit-il, Dieu

va venir me visiter. Pourrai-je assez m'abaisser devant Lui ? Je ne mérite pas de reposer sur la paille, puisqu'elle a servi à reposer les membres du Sauveur. » Il pria donc ses frères de jeter des cendres sur la terre et de le coucher par dessus. « Car, dit-il, je veux mourir comme il convient à un pécheur et à un pénitent. » On exauça ses vœux, et l'on étendit sur la cendre ses membres fatigués. Et pendant que le prêtre allait chercher le saint viatique, il se confondait en désirs et en humilité. Quand Jésus-Christ apparut, il se leva, soutenu par ses religieux, se mit à genoux, et, versant des larmes d'attendrissement, il s'écria : « *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne ! » Et après avoir reçu son Sauveur, il redit le cantique de Siméon : « *Nunc, dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace*. Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix ! » Alors on entendit des anges qui invitaient son âme à s'envoler au ciel. Et il expira dans le baiser du Seigneur.

Que notre mort ressemble à la mort des saints, fortifiés et consolés par le saint viatique, *moriatur anima mea morte justorum* ! Ayons la dévotion au saint viatique pour les autres et pour nous ! Anges de l'Eucharistie, nous vous en prions, intercédez pour nous afin que nous recevions, à notre heure dernière, Celui qui fait vos délices ! O Marie, notre mère, protégez-nous au terme de notre existence en nous permettant de recevoir votre Fils adorable, *Maria mater gratiæ, tu nos ab hoste protege* ! O Jésus, notre Dieu, et notre Sauveur, vous que nous avons adoré dans l'ineffable Eucharistie, venez à nous quand nous serons sur le point de mourir, daignez être la nourriture supersubstantielle qui nous soutienne pour passer de cette vie à l'autre ! *Esto nobis præcursatum mortis in examine* !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLV

10^e Dimanche après la Pentecôte

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Suite du saint Evangile selon S. Luc (XVIII, 9-14)

En ce temps-là,

9. Jésus s'adressant à quelques personnes qui, se croyant justes, mettaient leur confiance en elles-mêmes, et méprisaient les autres, leur dit cette parabole :

10. « Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière : l'un était pharisien, et l'autre publicain.

11. « Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne ressemble point aux autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même à ce publicain.

12. « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. »

13. « Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait même lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. »

14. « Eh bien ! je vous le déclare, celui-ci retourna justifié en sa maison, mais non pas l'autre : car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— A quel groupe d'enseignements se rattache cet évangile ?

— Il se rattache aux enseignements de Jésus-Christ sur la prière. S. Luc, en effet, avant de rapporter la parabole du pharisien et du publicain, a raconté celle du juge et de la veuve : un juge inique refusait d'écouter une pauvre veuve, mais celle-ci fit tant d'instances que le juge lui rendit enfin justice pour se délivrer de ses importunités. D'où la nécessité de la persévérance dans la prière.

— Quelle autre qualité de la prière nous fait connaître notre évangile ?

— Il nous enseigne que la prière doit être accompagnée d'humilité, car Dieu rejette la prière de l'orgueilleux et exauce celle de l'humble.

— A quelle occasion fut prononcée cette parabole ?

— Le texte même nous l'apprend. Jésus avait remarqué parmi ses auditeurs des hommes qui se croyaient et surtout voulaient se faire croire justes, qui étaient pleins de confiance en eux-mêmes et pleins de mépris pour les autres. C'est à ces orgueilleux qu'il veut donner une leçon dans cette parabole.

— Qui étaient ces hommes ?

— L'évangile ne le dit pas. Mais assurément Notre-Seigneur visait surtout les Pharisiens, ces hypocrites qui cachaient leurs vices sous les dehors de la vertu ; peut-être aussi des Scribes, des Hérodiens et d'autres personnages qui cherchaient la réputation de savants.

— Ces hommes venaient donc écouter Jésus-Christ ?

— Oui, mais ce n'était pas pour profiter de ses instructions. Ils venaient épier ses actions et ses paroles, afin de le critiquer, de l'accuser et de le faire mépriser du peuple.

— Pourquoi l'orgueilleux est-il représenté par un pharisien et l'humble, par un publicain ?

— Parce que les pharisiens se glorifiaient d'être les plus parfaits des Juifs, tandis que les publicains étaient généralement méprisés et passaient pour des gens très injustes.



§ 2. — Explication du texte

— De quel temple parle Notre-Seigneur ?

— Du temple qui s'élevait dans la ville de

Jérusalem. Les Juifs n'avaient pas d'autre édifice religieux consacré au culte du vrai Dieu. Aussi, aux jours des grandes solennités, ils se rassemblaient à Jérusalem de toutes les contrées de la Judée et des pays voisins pour assister aux cérémonies saintes.

— *Était-ce encore le temple bâti par Salomon ?*

— Non, ce temple magnifique avait été profané et détruit par Nabuchodonosor. Sur son emplacement on avait reconstruit le nouveau temple, qui devait être renversé définitivement sous l'empereur Titus, en l'an 70, comme Jésus-Christ l'avait prédit.

— *Pourquoi le texte dit-il : « montèrent au temple » ?*

— Parce que le temple était édifié sur la plus haute colline de Jérusalem, le mont Sion, dominant ainsi toute la ville.

— *Cette situation du temple sur un lieu élevé n'a-t-elle pas aussi un sens symbolique ?*

— Oui, elle peut signifier que, quand nous voulons prier, nous devons nous élever au-dessus de toutes les pensées terrestres et matérielles, et diriger toute notre attention en haut, vers le ciel.

— *Le temple est-il le seul endroit réservé à la prière ?*

— Non ; on peut prier partout, puisque partout Dieu nous voit et nous entend. Mais le temple est le lieu tout spécialement réservé à la prière, parce que c'est la maison de Dieu, où il veut particulièrement être honoré et où il a promis d'exaucer ceux qui le prieraient. Notre-Seigneur le rappelait aux Juifs : « Ma maison est une maison de prière. » (Mat., xxi, 13). Cette parole est bien plus vraie encore de nos églises.

— *Que veut nous apprendre Jésus-Christ en opposant la prière du pharisien à celle du publicain ?*

— Deux choses, qui font la division naturelle de la parabole, savoir :

1^o Que l'orgueil rend méprisable devant Dieu celui qui est au premier rang de l'estime des hommes ;

2^o Que l'humilité rend agréable à Dieu le pécheur le plus méprisé des hommes.

1^o L'orgueil du pharisien

— *Par quoi se manifeste tout d'abord l'orgueil du pharisien ?*

— Par sa posture dans le temple. Le texte la met bien en évidence. *Stans*, il se tenait debout, il ne daigne pas plier les genoux. Il ne s'arrête pas comme un pécheur à la porte, il entre, il s'avance jusque vers l'autel à la première place. Il tient la tête haute, les yeux levés, comme un homme qui vient exiger du Seigneur une dette, plutôt que solliciter une grâce.

— *N'y a-t-il pas des chrétiens qui imitent cette attitude du pharisien ?*

— Oui ; ceux qui entrent et se tiennent sans respect dans l'église, qui ne daignent pas fléchir les genoux, qui s'avancent avec ostentation aux premières places, qui cherchent à attirer sur eux l'attention : tous ceux-là, comme le pharisien, font preuve d'orgueil et de vanité.

— *Dieu exauce-t-il leur prière ?*

— Non, car leur tenue est une irrévérence envers sa divine majesté, et ils l'outragent en se préférant à lui dans leur cœur. Dieu ne peut donc que se détourner d'eux.

— *Comment priait le pharisien ?*

— Il « priait en lui-même, » dit le texte sacré. Cela signifie qu'il ne prononçait pas de paroles, mais se contentait de penser dans son esprit les choses qu'il voulait exprimer à Dieu.

— *On peut donc prier sans prononcer des paroles ?*

— Oui, et le catéchisme nous a appris que cette prière intérieure s'appelle l'oraison mentale.

— *Est-ce que, en priant ainsi, le pharisien manifestait encore son orgueil ?*

— Non, si en agissant ainsi il ne cherchait pas à se distinguer des autres ; oui, au contraire, s'il dédaignait la manière commune de prier, qui unit la prière vocale à la prière mentale.

— *Où se montre surtout l'orgueil du pharisien ?*

— Dans les choses qui font l'objet de sa prière.

— *Quelles sont ces choses ?*

— Il y en a trois :

1^o Un remerciement qu'il adresse à Dieu ;

2^o Un acte de mépris pour les autres hommes ;

3^o Une énumération complaisante de ses propres qualités.

— *De quoi remercie-t-il Dieu ?*

— Il le remercie de ses perfections qui le mettent au-dessus du reste des hommes.

— *Il est donc mal de rendre grâce à Dieu pour les perfections qu'il nous a accordées ?*

— Oh, non ! bien au contraire. Rien n'est plus juste et plus obligatoire que de reconnaître que nous tenons tout de Dieu et de l'en remercier. Mais telle n'est point l'intention du pharisien.

— *Qu'est-ce donc qui vicie son action de grâce ?*

— C'est qu'elle n'est pas dictée par une vraie reconnaissance qui humblement attribue à Dieu l'origine de tous ses biens, mais inspirée par un sentiment d'immense vanité par laquelle il s'admire lui-même et s'applaudit du mérite qu'il croit avoir. Aussi il ne dit pas à Dieu : « Je vous remercie de m'avoir donné

des perfections, » mais : « de ce que *je suis* au-dessus des autres hommes. » Il ne songe qu'à lui.

— *Quel est le résultat de cette vanité ?*

— C'est de lui inspirer le mépris de tous les autres : « Je ne suis pas comme le reste des hommes. »

— *Comment manifeste-t-il ce mépris ?*

— C'est qu'il ne voit en eux que des vices, comme il ne voit en lui-même que des perfections. *Tous les autres*, — il ne dit même pas : *quelques-uns, ou beaucoup*, — sont de grands pécheurs, coupables des plus graves fautes : injustices, vols, adultères. Lui seul n'a point de défauts.

— *Quel péché commet-il en jugeant si mal les autres ?*

— Un péché contre la charité, qui nous commande d'aimer notre prochain, de lui vouloir du bien, et nous défend de faire des jugements téméraires et d'accuser injustement nos frères.

— *Pourquoi ajoute-t-il : « ni même comme ce publicain ? »*

— Pour déprécier d'avance l'humble tenue et la prière du publicain qu'il a remarqué à la porte du temple. Le publicain a beau faire, il ne sera jamais qu'un misérable pécheur à côté de lui, le parfait pharisien.

— *Quelles perfections s'attribue-t-il en particulier ?*

— Il en énumère deux qu'il considère évidemment comme principales : le jeûne et la dîme.

— *Le jeûne n'était-il pas obligatoire sous l'ancienne loi ?*

— Oui, la loi des Juifs prescrivait des jeûnes, et même assez nombreux, à certaines dates déterminées. Ces jeûnes étaient plus sévères que les nôtres.

— *En quoi donc les jeûnes du pharisien prouvent-ils sa perfection ?*

— En ce qu'ils étaient plus fréquents que ne le prescrivait la loi, « Je jeûne deux fois par semaine, » je fais donc beaucoup plus que les autres, qui jeûnent seulement une fois ou deux par mois.

— *Qu'était-ce que la dîme ?*

— C'était une redevance que Dieu avait imposée aux Israélites pour lui faire hommage de leurs biens et pour contribuer à l'entretien des prêtres et des lévites. A certaines époques de l'année, chaque famille prélevait un 10^e — c'est le sens du mot *dîme* — sur les récoltes nouvelles et le remettait au temple entre les mains des prêtres.

— *Ne trouve-t-on pas une coutume analogue dans l'Eglise catholique ?*

— Oui, pour subvenir aux besoins de ses ministres, l'Eglise avait prescrit aux fidèles de leur réserver une petite part dans leurs récoltes et qu'ils pouvaient payer soit en na-

ture, soit en argent : cette petite contribution s'appelait aussi la dîme.

— *Existe-t-elle encore ?*

— Elle a été supprimée en France au temps de la Révolution et aussi dans d'autres pays ; mais elle est restée en vigueur dans plusieurs. Aujourd'hui, depuis la loi de Séparation, les catholiques sont obligés de pourvoir à l'entretien de leurs prêtres par une contribution volontaire que l'on nomme le *Denier du culte*, et qui a le même objet que la dîme.

— *Pourquoi le pharisien se vante-t-il de ses dîmes ?*

— Parce qu'au lieu de les payer seulement sur les fruits des arbres et sur les récoltes de la terre, comme l'exigeait la loi, il les payait sur tous ses biens.

— *Quelle remarque provoquent encore les perfections du pharisien ?*

— C'est qu'elles consistent en des qualités tout extérieures. Il se vante, non des vertus qui sont ou qui pourraient être dans son cœur, mais des actes que les hommes peuvent voir et par conséquent louer en lui. C'est ainsi que les Pharisiens comprenaient la vertu. Notre-Seigneur leur reprochait à bon droit de faire leurs bonnes œuvres « pour être vus des hommes. »

2^e L'humilité du publicain

— *A qui donnait-on le nom de publicain ?*

— On appelait ainsi une classe de fonctionnaires chargés de lever les impôts pour les Romains.

— *Pourquoi étaient-ils mal vus des Juifs ?*

— Pour deux raisons. D'abord, les Juifs supportaient avec peine de payer le tribut à une nation étrangère et détestaient les agents de cette nation. Ensuite, les publicains se rendaient souvent coupables d'injustices dans l'exercice de leurs fonctions et s'attiraient ainsi le mépris général. Aussi les regardait-on comme de grands pécheurs.

— *Méritaient-ils toujours cette réputation ?*

— Non, sans doute, il y en avait parmi eux qui remplissaient consciencieusement leur charge, et d'autres qui savaient se repentir de leurs injustices et réparer leurs torts : tels furent en particulier Zachée et Lévi qui devint S. Mathieu. Tel fut aussi notre publicain.

— *Comment se manifeste son humilité ?*

— De deux manières : par sa tenue dans le temple et par sa prière.

— *En quoi la tenue du publicain diffère-t-elle de celle du pharisien ?*

— Elle en est tout l'opposé. Tandis que le pharisien s'avance, la tête haute, en plein milieu du temple, avec une attitude de fierté, l'humble publicain se tient à la porte, comme s'il se sentait indigne d'entrer plus avant dans la maison de Dieu, il s'incline profondément,

baisse la tête, comme accablé sous le poids de ses fautes, il n'ose lever vers le sanctuaire ni vers le ciel ses yeux qu'il abaisse à terre dans une sainte confusion.

— *Que marque cette attitude ?*

— Elle marque le sentiment profond de son indignité et de la grandeur de Dieu devant lequel il comparait comme un coupable. Elle marque la douleur et le regret des fautes qu'il a commises, l'ardent désir qu'il a d'être pardonné et de rentrer en grâce avec le Seigneur.

— *Quelle leçon nous donne par là le publicain ?*

— Il nous apprend à observer la modestie et le respect dans le lieu saint. Quand nous entrons dans l'église, nous devons, comme lui, baisser les yeux, fléchir les genoux, nous incliner devant Dieu qui y réside, songeant combien il est grand et saint et combien nous sommes petits et misérables devant lui.

— *A qui surtout convient cette humilité dans la tenue ?*

— Surtout aux pécheurs, à ceux qui ont commis des fautes graves et qui se disposent à en obtenir le pardon dans le sacrement de Pénitence.

— *Comparez la prière du publicain à celle du pharisien.*

— Elle en diffère en trois points : 1^o elle est courte ; 2^o elle est un aveu de sa misère ; 3^o elle est un appel à la miséricorde divine.

— *Quelle est donc la prière du publicain ?*

— Elle tient en quelques mots, en une petite phrase : « Seigneur, ayez pitié de moi pécheur. » Le pharisien, en faisant sa prière, ne songeait pas à Dieu, mais à soi-même, il ne se lassait pas de considérer ses mérites, voilà pourquoi sa prière est bien plus longue. Le publicain, lui, pense à Dieu qui le connaît tel qu'il est, et il se contente d'un cri pour lui marquer ses sentiments et ses désirs. Il est court, parce qu'il est humble.

— *N'est-ce pas encore par humilité qu'il se déclare pécheur ?*

— Oui ; à l'encontre du pharisien aveugle sur ses défauts, le publicain ne voit que ses péchés, ses injustices, ses rapines. Il s'avoue pécheur dans le fond du cœur, pécheur devant Dieu comme il passe pour pécheur aux yeux des hommes.

— *Quel est donc le caractère de la vraie humilité ?*

— C'est de se reconnaître tel qu'on est devant sa conscience et devant Dieu ; c'est d'avouer ses torts et d'accepter l'humiliation qui en résulte, et de ne pas chercher auprès des hommes une estime que l'on ne mérite pas.

— *Que demande à Dieu le publicain ?*

— Il le conjure d'avoir pitié de lui, de lui faire miséricorde.

— *Que veut-il dire par là : « Ayez pitié de moi » ?*

— Il demande au Seigneur d'oublier ses péchés, de ne pas le punir comme ses fautes le mériteraient, mais de lui en accorder le pardon.

— *Le pharisien, lui, avait-il fait une véritable prière ?*

— Non, car il n'avait rien demandé à Dieu. Il s'était contenté de se faire valoir devant lui, comme s'il n'avait eu besoin de rien, possédant toutes les perfections.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Comment Notre-Seigneur conclut-il sa parabole ?*

— En nous faisant connaître les effets de l'orgueil et de l'humilité.

— *Quelle fut la récompense de l'humble publicain ?*

— « Il s'en retourna chez lui justifié, » dit Notre-Seigneur.

— *Que signifie ce mot : justifié ?*

— Il a le sens de *pardonné*. Le publicain qui était pécheur avant sa prière, fut justifié, redevint juste, quand il l'eut faite, parce que Dieu effaça ses fautes et lui donna la grâce sanctifiante.

— *Pourquoi Dieu pardonna-t-il au publicain ?*

— Parce qu'il vit dans son cœur une sincère contrition de ses fautes en même temps que l'humble aveu jaillissait de ses lèvres.

— *A quoi fait penser ce pardon ?*

— A celui que le pécheur obtient au sacrement de Pénitence par l'aveu et le repentir de ses fautes.

— *N'y a-t-il pas une différence ?*

— Oui, le publicain s'adressait directement à Dieu et recevait de lui son pardon sans intermédiaire, tandis que le pécheur doit se confesser au prêtre qui reçoit son aveu et lui pardonne au nom de Dieu, si son aveu et son repentir sont sincères.

— *Le pharisien fut-il traité de la même façon ?*

— Non ; le texte même laisse entendre qu'il fut traité tout différemment : « ...mais non pas l'autre. »

— *Que signifiaient ces mots ?*

— Ils indiquent que non seulement le pharisien ne fut pas justifié, mais même sorti du temple plus coupable qu'il n'y était entré, son orgueilleuse prière ayant ajouté un nouveau péché à ceux qui souillaient sa conscience.

— *Quels sont les chrétiens qui sont traités comme le pharisien ?*

— Les pécheurs que l'orgueil empêche d'avouer sincèrement leurs péchés ou de les

regretter quand ils les confessent ; ils sortent du confessionnal sans être justifiés et plus coupables qu'ils n'y étaient entrés.

— *Par quelles paroles Notre-Seigneur résume-t-il l'enseignement de la parabole ?*

— Il le résume par cette maxime : « Car celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. »

— *Que veut-il dire par là ?*

— Que l'orgueilleux qui cherche à s'élever dans l'estime des hommes sera humilié et méprisé par Dieu, et que l'homme humble, méconnu et souvent méprisé par les hommes, est grand et saint aux yeux de Dieu.

— *Comment la Sainte Ecriture formule-t-elle encore cette même vérité ?*

— « Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. » (Jac., IV, 6).

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXIV

LA CALOMNIE

Avec le mensonge, le 8^e commandement nous défend la détraction, c'est-à-dire le tort fait à la réputation du prochain. La détraction comprend la calomnie et la médisance. Parlons d'abord de la calomnie : nous dirons 1^o sa nature, 2^o sa gravité.

I. — Sa nature

I. DÉFINITION. — La calomnie consiste à dire ou à écrire des faussetés du prochain. Elle peut en effet se faire soit par paroles, soit par écrits : par paroles, dans les conversations privées ou dans les conférences publiques ; par écrits, dans les brochures, revues, journaux, lettres ou libelles diffamatoires.

II. VARIÉTÉS. — On peut calomnier de bien des manières :

1^o Soit en attribuant au prochain des fautes ou des défauts dont on le sait innocent ;

2^o Soit en exagérant des fautes ou des défauts qui existent réellement ;

3^o Soit en prêtant à de bonnes actions une intention mauvaise ;

4^o Soit même en niant les qualités et les bonnes actions d'autrui.

On voit par là combien ce péché est fréquent et facile à commettre pour ceux qui ne surveillent point sévèrement leur langue.

II. — Gravité

La calomnie de sa nature est péché mortel, mais elle peut devenir péché véniel par défaut de matière. Elle est odieuse de quelque côté qu'on l'envisage : dans ses causes, en elle-

même, dans ses conséquences, dans ses châtiements.

1^o *Dans ses causes.* — Ce sont en effet :

a) Ou l'orgueil qui fait que nous cherchons à rabaisser le prochain pour qu'il ne nous surpasse pas. « *Vilis hominis est*, dit saint Jérôme, *suam laudem quærere alios viles faciendo* » ;

b) Ou la basse jalousie qui fait sécher de dépit à la vue des qualités, des perfections ou des succès du prochain ;

c) Ou la haine féroce qui veut s'assouvir par les plus vils moyens ;

d) Ou même, hélas ! tous ces motifs à la fois.

2^o *En elle-même.* — La calomnie est opposée :

a) Au courage : car le calomniateur est comme un serpent qui mord sa victime par derrière et lui enlève tout moyen de défense. « *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit*. » (Eccl., x, 11).

b) A la vérité : car la calomnie est un mensonge pernicieux.

c) A la justice : car la calomnie ravit au prochain le premier et le plus précieux de tous les biens, qui est l'honneur ou la réputation. Elle est donc plus grave que le péché de vol. « *Curam habet de bono nomine ; hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni*. » (Eccl., xli, 15).

d) A la charité : car la calomnie est la preuve la plus manifeste du manque absolu d'affection. Que dis-je ? c'est, nous l'avons vu plus haut, le résultat de la haine, de la jalousie, de l'envie.

e) A la religion elle-même : car c'est en vain que vous affichez tous les dehors de la piété ; si vous vous plaisez dans les calomnies, vous n'avez aucune religion. « *Si quis autem putat se religiosum esse non refrænans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio*. » (Jac., I, 26).

3^o *Dans ses conséquences.* — Que l'on considère les effets de la calomnie :

a) Dans l'individu. Le malheureux qui se trouve accusé devant les hommes est presque toujours incapable de se disculper. Il est souvent condamné et toujours déshonoré. Même quand la calomnie est découverte, il souffre jusqu'à la fin de sa vie, car il n'arrive jamais à se réhabiliter complètement. Voltaire s'en rendait bien compte quand il disait à ses infâmes amis : « Mentez, calomniez ; il en restera toujours quelque chose ! »

b) Dans la famille. Les membres se trouvent soudain désunis, divisés ; l'avenir de tous est compromis. L'accord a fait place à la défiance.

c) Dans la religion même. Est-ce que N.-S. J.-C. n'est pas mort victime de la calomnie ? Que de persécutions ont été causées par des

fausses accusations contre les chrétiens ! Et que d'âmes ont été et sont encore détournées de la vraie religion par les paroles, les conférences, les livres et libelles diffamatoires !...

4^e Dans ses châtiments. — a) Dieu hait le calomniateur : « *Detractores, Deo odibiles.* » (Rom., I, 30).

b) Le calomniateur est méprisé de ses semblables : « *Abominatio hominum detractor.* » (Prov., XXIV, 9).

c) Le calomniateur est puni par la loi civile et tenu à réparer le dommage causé.

d) Le calomniateur devient la proie du remords. Il a honte de lui-même et de sa conduite.

Conclusion

Si par malheur nous avons calomnié notre prochain, n'oublions pas qu'en conscience nous sommes tenus de réparer : pas de pardon possible sans réparation. Si au contraire nous avons été victimes de la calomnie, remettons notre cause entre les mains de Dieu, pardonnons à nos ennemis et réjouissons-nous : « *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* » (Mt., v, 12).

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXVII

SAINT PIERRE A ROME

I

La nuit même de sa miraculeuse délivrance, Pierre quitta Jérusalem. Où se dirigea-t-il ? S. Luc dit simplement : « Il sortit et alla dans un autre lieu ; » ce qui ne nous apprend rien.

C'est encore à Eusèbe qu'il faut recourir, lui qui a recueilli avec soin la tradition. Il nous raconte qu'après sa sortie de Jérusalem, Pierre prêcha l'Evangile aux Juifs du Pont, de la Galatie, de la Bithynie, de la Cappadoce, et de l'Asie proconsulaire. Son rôle demeure bien tranché : c'est toujours aux Juifs qu'il s'adresse, « aux brebis perdues d'Israël, » tandis que S. Paul parlera aux Gentils, aux païens.

La tradition fixée par Eusèbe n'est pas une simple conjecture, elle s'appuie sur la première lettre de saint Pierre qui débute ainsi :

« Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux élus de la Dispersion du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie... Que la grâce et la paix se multiplient parmi vous ! »

Il écrit évidemment à ceux qu'il a évangélisés. Il a quitté la Judée comme un fugitif et un proscrit, et nul doute qu'il n'ait gagné Antioche où sa parole a converti des

milliers de Juifs. Là il s'oriente, il écoute les inspirations divines ; le Maître prodigue ses lumières avec les grâces de force à son généreux Apôtre qui ne cesse de lui redire de toute son âme : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime ! » L'amour du Sauveur guide ses pas et ses entreprises. Maintenant qu'il a établi à Antioche une Eglise florissante, il peut la laisser en toute sécurité entre les mains de saint Evode. Pour lui il se dirigera vers Rome, la capitale du monde, qui pense et qui gouverne, le foyer de toute science et de toute civilisation, le centre où aboutissent toutes les lumières, toutes les conquêtes, toutes les richesses. De là il pourra gouverner tout l'univers.

Mais il ne partira pas seul. Sans doute la petite caravane est modeste, ceux qui la conduisent ne sont pas des fortunés de la terre ; d'ailleurs il leur a été dit : « Bienheureux les pauvres ! » et ils ont embrassé avec amour la pauvreté du Christ. Celle-ci toutefois n'avait rien de repoussant et elle gardait une admirable dignité. Saint Pierre prendra modèle sur le Maître, et jusque dans le dénuement brillera sur son front le rayon de la paix avec la joie de l'apostolat. La femme de Simon Pierre, qui ne l'a point suivi pendant les années que Jésus a consacrées à l'éducation de ses apôtres, l'accompagne maintenant, non plus comme épouse, mais comme femme-sœur. (I Cor., ix, 5). Avec eux quelques fidèles disciples, et d'autres « sœurs, » chargées des soins matériels et extérieurs. Le Maître a donné l'exemple en permettant aux Saintes Femmes de l'aider de leurs biens. D'ailleurs, durant les missions apostoliques, les « sœurs » seront nécessaires pour pénétrer dans les milieux fermés ou seulement entr'ouverts aux hommes, pour instruire à leur manière, avec la grâce insinuante et dévouée qui leur appartient. Ce sont elles qui présideront au baptême des femmes qui se fait par immersion et qui se chargeront de les maintenir, par leurs conseils, leurs exhortations, dans la voie généreuse du Christ.

Une certaine école réaliste représente saint Pierre et ceux qui partent avec lui comme une sorte de campement de bohémiens, hâillonner, irrésolus, timides, gémissants et en somme grotesques. C'est une injure à l'histoire aussi bien qu'à la noblesse de l'Evangile. Jésus-Christ promet à ses disciples les privations, les sacrifices, les dénuements et les souffrances, et il les en pourvut amplement ; mais il ne permit point qu'ils fussent ridicules. On peut railler sa religion ; elle demeure admirable de sérénité, et elle impose le respect. Les éclats des moqueries passent ; le respect demeure, avec le mépris de l'histoire pour les railleurs ineptes et méchants.

D'Antioche, Pierre avec ses fidèles gagne la Cappadoce d'où il redescend en Galatie,

puis sur les bords de la mer Noire. Mais il est partout précédé par sa renommée, car partout il retrouve des Juifs de la Dispersion qui depuis douze ans sont venus à Jérusalem au moment de Pâques et qui n'ont pas manqué de raconter ce qu'ils savaient des disciples du Christ. Il rencontre donc des amis ou des ennemis, mais nulle part il n'est totalement inconnu. Les relations d'ailleurs sont fréquentes avec Antioche, on savait dans toutes les villes du littoral qu'une doctrine nouvelle y avait fait des progrès étonnants ; les philosophes, les intellectuels du temps, s'intéressaient à ce mouvement. Il est permis enfin de penser que Pierre ne s'était pas lancé à l'aventure dans ces premières missions, qu'il avait dû au contraire les préparer avec le soin, le zèle entraînant et l'amour généreux qui le caractérisaient.

Nous ne connaissons que très peu de choses de son voyage à travers la Galatie et la Bithynie. On dit qu'il créa deux Eglises, deux chrétientés, à Amasée et à Sinope. Mais ses courses apostoliques furent assez rapides, car il avait hâte d'atteindre Rome, où il dut arriver en l'an 42.

II

« La deuxième année du règne de Claude, dit Eusèbe, l'apôtre Pierre (de Galilée, le premier Pontife des chrétiens), après avoir fondé d'abord l'Eglise d'Antioche, part pour Rome et pendant vingt-cinq ans il ne cesse de prêcher l'Evangile, tout en demeurant évêque de cette ville ¹. »

Telle était la croyance unanime au temps de saint Irénée, environ cent trente ans plus tard. « Nous confondons tous les hérétiques, dit-il, en leur opposant la foi de cette Eglise de Rome fondée et constituée par les deux Apôtres Pierre et Paul, la plus grande, la plus ancienne, celle qui est connue de tous. Sa tradition, elle la tient des Apôtres ; la foi qu'elle a annoncée aux hommes est parvenue jusqu'à nous par la succession des évêques qui nous l'ont transmise ². » Saint Irénée est le disciple de S. Polycarpe, qui est contemporain des Apôtres et qui a vécu avec saint Jean ; il a lui-même séjourné à Rome, il en a connu et recueilli les traditions ; comment aurait-il pu se tromper sur un fait aussi important que celui de la fondation de l'Eglise de Rome par saint Pierre ?

Dans le second siècle, les témoignages ne sont pas nombreux, parce que les écrits qui nous restent de cette époque sont assez rares. Ils ne parlent guère d'une chose qui d'ailleurs était incontestée, et ils se contentent d'y faire allusion comme à un événement que tout le

monde connaît. Quarante ans après la mort de S. Pierre, S. Ignace, évêque d'Antioche, conduit à Rome pour y mourir, écrit aux chrétiens de cette ville (107) : « Je vous en conjure, ne me témoignez pas une compassion inopportune, permettez que je sois la pâture des bêtes. Je ne vous commande pas comme faisaient Pierre et Paul ; ils étaient Apôtres, et moi je ne suis qu'un condamné ¹. » Il est clair qu'il ne gardait aucun doute touchant l'autorité reconnue à Pierre et à Paul à Rome, parce que ceux-ci en avaient fondé l'Eglise. Saint Clément de Rome, parlant dans sa première lettre aux Corinthiens des chrétiens dont Néron a fait verser le sang, évoque naturellement le souvenir des Saints Apôtres (96) : « Ils ont été un grand exemple au milieu de nous, » dit-il ; ce qui signifie qu'ils ont souffert avec les autres fidèles que leur présence, leurs paroles, leur constance ont encouragés.

Mais la première Epître de saint Pierre elle-même ne renferme-t-elle pas un renseignement bien significatif ? Elle est datée de Babylone. Evidemment il ne s'agit point de la capitale de la Babylonie, où Pierre n'est jamais allé, qu'on sache, mais de Rome qu'il désigne sous ce nom symbolique parce que, comme la Babylone de Balthasar, Rome était un centre et un foyer d'impiété, de jouissances, de corruption effrénée. Saint Jean dans l'Apocalypse, désignera sous le même nom la citereine du monde, et il la flétrira pour ses crimes et ses vices. Personne n'a jamais élevé de doute à ce sujet parmi les Pères. Ils comprenaient aussi d'autre part que la prudence voulait que Pierre n'indiquât point nettement le lieu de sa résidence, parce que sa lettre pouvait tomber aux mains des espions impériaux.

Il est d'autres preuves moins fortes, mais dont l'ensemble impressionne l'historien impartial. Vers l'an 175 un juif converti, Hégésippe, visitait l'Orient et l'Occident pour étudier la succession des pasteurs des diverses Eglises, et par là-même pour établir que la doctrine qu'elles enseignaient remontait aux Apôtres, et donc qu'elle était la pure doctrine de Jésus-Christ. A Rome, ses recherches furent plus minutieuses encore que partout ailleurs ; il put ainsi établir la succession des Papes jusqu'à Anicet (156). Or voici ce qu'il a écrit : « Le premier après Pierre, Lin devint évêque de l'Eglise romaine, Clément fut le troisième. » Eusèbe avait sous les yeux cette liste qu'il a insérée dans son *Histoire*, mais saint Irénée ne l'a point connue. Leurs témoignages identiques et indépendants l'un de l'autre, ajoutent donc une nouvelle force à cette thèse. Tous deux en effet placent au premier rang, par ordre de date, Pierre.

¹ Ainsi parle Eusèbe dans sa *Chronique*, d'après la traduction latine de S. Jérôme. — La parenthèse est une addition du traducteur.

² *Adversus Hæreses*, III, 3.

¹ *Epist. ad Romanos*, IV.

Un autre catalogue, appelé Catalogue de Libère parce qu'il finit sur le nom de ce pontife, reproduit, jusqu'en 223, d'après les conclusions de Mommsen, les annales rédigées, à Rome même, au commencement du III^e siècle par S. Hippolyte. Ce catalogue qui mentionne « le nom des évêques de Rome et celui de leur pontificat, » commence aussi par saint Pierre.

Jamais les hérétiques des premiers siècles ne l'ont contesté. Il a fallu venir jusqu'à Erasme pour que des doutes, d'ailleurs sans fondement sérieux, s'élevassent touchant une vérité attestée par la tradition et par les siècles. M. de Rossi prétend que la chaire même de S. Pierre, la chaire de bois où il s'assit, celle où il se faisait porter, et qui est enfermée dans le trône en bronze qui se dresse au fond de la basilique de Saint-Pierre, est authentique et peut être invoquée comme un témoin irrécusable. Il y ajoute cette preuve puisée dans les monuments liturgiques :

Il y a deux fêtes en l'honneur de la Chaire de saint Pierre, l'une le 18 janvier, l'autre le 22 février. Ces deux fêtes rappellent deux sièges différents de saint Pierre à Rome : l'un au Vatican, l'autre au cimetière Ostrien, près de la fontaine où le prince des Apôtres baptisait durant son premier séjour. M. de Rossi en trouve la preuve dans un papyrus et dans les ampoules d'huile conservées à Monza, qui viennent de l'abbé Jean, au temps de saint Grégoire le Grand. L'abbé Jean visitait Rome et c'est à la reine Théodelinde qu'étaient destinées ces ampoules d'huile recueillies dans les lampes des principales églises. A mesure, il indiquait sur son papyrus leur lieu d'origine en suivant un itinéraire nettement désigné. Il prend une ampoule d'huile sur la rive gauche du Tibre, dans l'église « de la chaire que Pierre a occupée la première fois. » De là il suit la voie Salarienne et passe le Tibre pour visiter le Vatican, où près du tombeau de saint Pierre il en recueille une seconde. Le prince des Apôtres avait donc deux chaires vénérées à Rome, l'une près de la voie Salarienne où l'on a trouvé la plus ancienne catacombe de Rome, le cimetière Ostrien où Pierre baptisait, et l'autre au Vatican. De là les deux fêtes du 18 janvier et du 22 février : la première pour honorer la chaire du cimetière Ostrien, la seconde pour honorer celle du Vatican. M. de Rossi établit que celle-ci a été appelée « Chaire de Saint Pierre à Antioche » au VII^e siècle, par un clerc d'Auxerre qui ne comprit pas cette double fête à Rome. Alors d'une plume ignorante il écrivit les mots « à Antioche » dans son martyrologe qui a servi de base à nos martyrologes actuels. Cette conjecture fut admise sans discussion et l'erreur a persisté. Mais dans les calendriers et livres liturgiques antérieurs au VII^e siècle, nulle part il n'y a de fête de la Chaire de Saint

Pierre à Antioche le 22 février. Cette fête d'ailleurs était célébrée à Rome au temps de S. Léon à la basilique Vaticane avec une solennité inouïe, c'était « le jour de l'Apôtre, » *dies Apostoli*.

Les témoignages qui affirment la venue de S. Pierre à Rome, où il fonda l'Eglise maîtresse de toutes les Eglises, sont donc nombreux et imposants. S. Damase gravait cette inscription sur le frontispice du baptistère du Vatican : « Une seule chaire de Pierre, un seul et vrai baptême. » S. Optat de Milève en 372 répondant à Macrobe le chef des Donatistes, lui disait : « Si l'on demande à Macrobe quelle place il occupe ici, pourra-t-il répondre : La chaire de Pierre ? Cette chaire, je ne sais s'il l'a vue de ses yeux, mais il n'en approche jamais, car il est schismatique¹. » Tous ces témoignages nous paraissent admirablement résumés par Tertullien, qui avait aussi séjourné à Rome, disant aux hérétiques : « Parcourez les Eglises apostoliques, vous y trouverez encore les sièges mêmes qu'ont occupés les Apôtres, chacun dans la ville où il a fondé une Eglise. Si vous êtes proche d'Italie, vous avez Rome dont l'autorité s'impose à nous. Heureuse Eglise où les Apôtres ont répandu toute leur doctrine avec tout leur sang² ! »

MOT DE LA FIN

« MA RELIGION A MOI, C'EST DE FAIRE DU BIEN
AUX AUTRES »

C'est très bien de passer votre vie à faire du bien autour de vous et l'on ne saurait trop vous féliciter d'agir ainsi.

Mais, permettez-moi de vous le dire, ce n'est là que la moitié de vos devoirs. Dieu nous a donné sans doute ce grand commandement : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même,* » mais c'est justement après avoir dit : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur.* » C'est en ces deux commandements, a affirmé Jésus, que consiste toute la loi divine.

Comment donc votre religion pourrait-elle être bonne, puisque vous en supprimez la moitié, celle qui sert de principe et de fondement à l'autre ? Si vous voulez avoir la vraie religion, observez la loi divine tout entière. *Aimez et servez Dieu et faites du bien à vos semblables.* Alors, vous serez parfait.

¹ *Ad Parmeniam.*

² *De Præscript.*, 36. — Voir Fouard, *Saint Pierre*, p. 295-299, et 479-496.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 julii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 juillet 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instruction pour annoncer l'indulgence de la Portioncule. — L'indulgence de la Portioncule en 1910, 513.

Allocutions pour Distributions de prix. — II. La fête du cœur, 516.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — XLVI. 11^e dimanche après la Pentecôte, 517.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXVIII. Les Juifs de Rome, 521.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — En présence de l'Eucharistie, 524.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXV. La médiance, 526. — XXVI. Les jugements téméraires, 527.

INSTRUCTION POUR ANNONCER L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE ¹

L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE EN 1910

(2 ou 7 août)

C'était l'an 1209 après Jésus-Christ.

Un jeune homme de 27 ans, habitant d'Assise, en Italie, avait abandonné la maison paternelle. Il s'était retiré non loin de la ville, dans une solitude où il menait une vie plus angélique qu'humaine. Le sanctuaire préféré de sa piété était la chapelle de Notre-Dame des Anges, dite de la Portioncule. — Retenez ce nom de *Portioncule* ; il reviendra sur mes lèvres tout à l'heure. — Là, il priait si bien que Jésus-Christ lui-même se montrait à lui, avec sa sainte Mère et des légions d'anges.

Le bruit de ses vertus s'était répandu dans la contrée. Attirés par cette séduction puissante qu'exercent toujours les hommes de Dieu, quelques disciples étaient venus se ranger sous sa conduite. François d'Assise, — car c'était lui, — leur avait donné une règle, et, de concert avec eux, avait établi l'Ordre des Frères Mineurs, qui devait aussi porter son nom.

La famille franciscaine achève donc de célébrer, cette année, le septième centenaire de sa fondation. Je vous laisse à deviner quelle sainte joie a causée, dans ses sept mille maisons d'hommes et ses mille couvents de femmes, un anniversaire tant de fois séculaire.

¹ Voir deux Sermons sur cette indulgence, en 1895, p. 465 et 481.

Mais, — et voici pourquoi je vous en parle aujourd'hui, — le Chef de l'Eglise n'a pas voulu que cet anniversaire, si filialement glorifié par les enfants de saint François, passât inaperçu du reste des fidèles. Il a invité toute l'Eglise à l'honorer aussi.

Je voudrais, pour vous faire bien comprendre sa pensée, expliquer rapidement : — d'une part, les *raisons de cette invitation* ; — et d'autre part, *ce qu'elle demande de nous*.

I

Pourquoi donc le Souverain Pontife juge-t-il convenable que le peuple chrétien tout entier fête le septième centenaire de l'Ordre de Saint-François ? Est-ce que l'institution de cet Ordre religieux intéresserait, avec les différents groupements dont il se compose, le reste du monde chrétien ?

D'abord, il importe de le rappeler, les joies comme les peines doivent être communes à tous les membres de l'Eglise. Rien n'est contraire à l'esprit évangélique comme cet égoïsme sous l'impulsion duquel chacun oublie son prochain pour ne penser qu'à soi, ne prend de peine que de ses maux personnels, ne trouve d'allégresse que dans sa propre félicité, reste indifférent au malheur ou au bonheur d'autrui. Cette manière de penser et d'agir devient de plus en plus générale parmi les mondains. Elle doit être inconnue parmi les chrétiens. C'est que, comme le dit saint Paul, tous font partie d'un seul et même corps. Tous les membres de nos corps jouissent et souffrent ensemble : aussi bien, dans l'Eglise, les chagrins et les joies de chacun doivent être les chagrins et les joies de tous. Et cette loi doit s'appliquer avec d'autant plus de rigueur qu'il s'agit d'événements plus importants et que ces événements concernent une partie plus considérable de l'Eglise. Or, la famille franciscaine occupe une très grande place dans le monde catholique, et le fait qu'elle a déjà vécu sept cents ans, sur cette terre où tant de choses durent si peu, où les institutions meurent si tôt, où les sociétés elles-mêmes se décomposent si vite, est, pour elle, un fait de la plus haute gravité et qui suffirait à la couvrir de gloire.

Mais la charité fraternelle n'est point, il s'en faut, la seule raison qui nous presse, nous, fidèles, de célébrer ce joyeux anniversaire. Il intéresse personnellement quiconque prend à cœur les destinées de l'Eglise, c'est-à-dire tout vrai chrétien. Car saint François n'a pas été seulement le père des religieux et des religieuses qui portent son nom ; il a été aussi, dans une large mesure, le salut du monde catholique. Dieu s'est servi de lui, comme d'un certain nombre d'autres saints,

mais plus puissamment que de beaucoup d'autres, pour faire reflourir, au treizième siècle et depuis, toutes les vertus évangéliques, menacées par les schismes, les hérésies, les persécutions violentes et la perversion des mœurs privées et publiques.

Saint François venait à peine d'embrasser la vie pénitente et pieuse à laquelle Dieu l'appelait, qu'un jour, comme il priait dans l'église Saint-Damien, près d'Assise, une voix mystérieuse lui fit entendre cette parole prophétique : « Va, répare ma maison que tu vois tomber en ruines ! » Le jeune homme pensa qu'il s'agissait, pour lui, de restaurer le sanctuaire dans lequel il priait et qui, effectivement, menaçait de s'effondrer. Il se trompait. Dieu l'appelait, non pas à relever des murailles de pierre, mais à régénérer le peuple chrétien.

Bientôt, en effet, une seconde apparition vint préciser le sens de la première.

François était allé à Rome, pour solliciter du pape Innocent III l'approbation de l'Institut qu'il venait de fonder. Sa première entrevue avec le Chef de l'Eglise n'avait pas été encourageante ; sa demande était rejetée. La nuit suivante, dit-on, Innocent III vit en songe l'église du Latran, la cathédrale de Rome, ébranlée jusque dans ses fondements et penchant vers sa ruine. Elle allait crouler, quand un pauvre vint lui prêter l'appui de ses épaules et la redresser sur ses bases. Le Pontife reconnut, dans ce pauvre, l'humble religieux qu'il avait repoussé la veille. Il le fit aussitôt rechercher dans toute la ville et l'écouta avec bienveillance. Peu après, il approuvait son Ordre et recevait sa profession, avec celle de ses douze premiers disciples.

Il me faudrait de longues heures pour raconter avec quelque détail comment, conformément à cette indication d'en haut, le nouvel Institut devint l'appui de l'Eglise et contribua à l'affermir sur ses fondements ébranlés. Laissez-moi seulement résumer, en quelques paroles, cette œuvre sept fois séculaire.

L'Ordre des Franciscains a été, jusqu'à nos jours, l'un des plus nombreux et des plus répandus. Sous une forme ou sous une autre, par ses Frères ou par ses Sœurs, il a rempli le monde entier. Or, chacune de ses Maisons était comme un foyer d'où rayonnaient, sur toutes les contrées environnantes, par la parole et par l'exemple, la pure lumière de Jésus-Christ. Rien qu'à voir ces hommes pauvrement vêtus, chaussés de sandales, nourris des rebuts qu'ils mendiaient de porte en porte, le peuple fidèle se rappelait la sainteté de sa vocation et se reprenait à la pratiquer. Et, quand il écoutait leur prédication, il y reconnaissait, avec un évangile pur de tout

alliage, les ardentes exhortations que le Christ et ses apôtres avaient fait entendre à leurs contemporains.

Saint François a donné aussi à l'Eglise un nombre considérable de papes, d'évêques, de martyrs, de saints et de saintes renommés pour leurs vertus et dont l'influence a été des plus puissantes et des plus heureuses.

Je dois ajouter que, par son Tiers Ordre, il a rendu la vie parfaite praticable aux chrétiens qui vivent dans le siècle, et, par là, a relevé le niveau général de la piété et des mœurs laïques. Car le Tiers Ordre a été, pendant longtemps, très répandu dans le monde et parmi les princes comme parmi les sujets. Du haut en bas de la hiérarchie civile, il affermissait la foi, avivait l'amour du bien, excitait le dévouement à l'Eglise, portait à la pénitence, à la charité, à toutes les vertus. Il a exercé, à certaines époques, une action sociale considérable. Et quand le pape Léon XIII a cherché le moyen de relever encore une fois cette Eglise catholique que tant de forces ennemies courbent vers la ruine, il n'en a pas trouvé de plus sûr que de rendre au Tiers Ordre sa popularité et son influence d'autrefois.

Vous le comprenez maintenant, n'est-ce pas ? l'anniversaire que fête la famille franciscaine intéresse la chrétienté tout entière. C'est l'anniversaire d'une institution qui a contribué puissamment au salut de notre Eglise, et qui a été et sera encore, nous l'espérons, l'un de ses meilleurs et plus solides appuis.

II

Et maintenant, qu'est-ce que Notre Saint-Père le Pape nous propose de faire pour célébrer cette date glorieuse ?

J'ai dit tout à l'heure que saint François a fondé son Ordre dans le voisinage de l'église de Notre-Dame des Anges, surnommée *la Portioncule*. Cette église lui fut toujours très chère. Elle lui rappelait son entrée dans la vie religieuse. Il y avait reçu du ciel les plus précieuses faveurs. Là aussi, était la première maison de son Institut. Il désirait mourir à l'ombre de ses murs.

On raconte que, vers la fin de sa vie, il vit un jour, dans ce sanctuaire bien-aimé, Notre-Seigneur lui-même. Comme il priait beaucoup, à cette époque, pour le salut des pécheurs, l'Homme-Dieu lui demanda ce qu'il pourrait faire en leur faveur qui répondît le mieux à ses désirs. François avait toujours tenu pour effroyablement douloureuses les peines du Purgatoire et ne souhaitait rien tant que de les épargner aux pécheurs. Il exprima donc le vœu que tout fidèle, absous de ses péchés par le sacrement de Pénitence, et qui

visiterait le sanctuaire dans lequel Jésus-Christ lui apparaissait, pût gagner une indulgence plénière.

Vous savez ce que c'est qu'une *indulgence*, et une indulgence *plénière*.

Lorsque l'absolution sacramentelle réconcilie les pécheurs avec Dieu, elle n'accomplit, le plus souvent, par suite de l'imperfection des dispositions avec lesquelles ils la reçoivent, qu'une commutation de peine. Elle efface la souillure que le péché a imprimée sur les âmes et leur remet la peine éternelle. Mais elle les laisse passibles d'une peine temporelle plus ou moins considérable qu'elles devront subir en purgatoire, si elles meurent sans avoir acquitté cette dette. Or, l'Eglise peut appliquer aux pécheurs les expiations surabondantes de Jésus-Christ et des Saints et leur permettre de satisfaire, par ce moyen, à la justice divine pour leurs fautes déjà effacées. Et elle le fait par ce qu'on nomme les *indulgences*. Quand elle met à la disposition de ses enfants de quoi payer une partie de leurs dettes, l'indulgence est *partielle*. Quand elle leur donne de quoi s'acquitter entièrement, l'indulgence est *plénière*.

Les indulgences plénières étaient rares, à l'époque de saint François d'Assise, et les conditions à remplir pour les gagner beaucoup plus rigoureuses qu'aujourd'hui. Demander qu'une indulgence aussi étendue fût accordée aux pécheurs, à la seule condition de recevoir les Sacraments et de visiter l'église de la Portioncule, c'était demander une faveur extraordinaire. Notre-Seigneur ne la refusa point au Saint qui la sollicitait. Il y mit seulement cette réserve qu'elle serait ratifiée par le Souverain Pontife et que les conditions à accomplir seraient précisées par lui.

Saint François prit aussitôt le chemin de Rome. Le Pape lui accorda l'indulgence qu'il désirait.

Mais le jour de l'année où cette indulgence pourrait se gagner n'était point fixé. Sur une nouvelle indication de Notre-Seigneur, le Pape désigna le second jour du mois d'août. Ce jour-là, quiconque visitait le sanctuaire de la Portioncule, après avoir reçu les sacrements et en priant aux intentions du Souverain Pontife, gagnait l'indulgence plénière, et cela autant de fois qu'il renouvelait cette visite et ces prières.

Souvent, depuis saint François, les Papes ont confirmé cette indulgence. Ils ont décidé aussi qu'elle pourrait être appliquée par ceux qui la gagnent aux âmes du Purgatoire. Enfin, dans leur amour pour la famille franciscaine, ils l'ont étendue à toutes les églises que l'Institut possède dans l'univers.

Ceci bien entendu, voici comment le Pape Pie X entend que cette indulgence puisse se gagner cette année.

En raison du septième centenaire de l'Ordre de Saint-François, il lui a donné une extension qu'elle n'a jamais eue et offre aux fidèles des facilités inconnues dans le passé. Par un acte de son autorité souveraine, en date du 9 juin dernier, il a autorisé tous les Evêques du monde à désigner, dans chaque endroit de leurs diocèses, une ou plusieurs églises où cette indulgence pourrait être gagnée par tous les chrétiens. Dans cette localité, notre évêque a désigné, à cet effet, l'église de...

Ainsi donc, depuis l'heure des Vêpres, le premier jour d'août, jusqu'au coucher du soleil le jour suivant, tous pourront gagner, dans cette église, autant de fois qu'ils la visiteront, l'indulgence plénière, c'est-à-dire, comme je l'ai expliqué, la rémission de toutes les peines dont ils sont encore redevables à la justice divine pour leurs péchés déjà pardonnés. Il leur suffira, pour s'assurer cette précieuse faveur, de recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et de prier, dans chaque visite qu'ils feront à l'église, aux intentions du Souverain Pontife, c'est-à-dire, de réciter *cinq Pater et cinq Ave*, ou une formule équivalente. Les indulgences qu'ils gagneront ainsi seront applicables, suivant leur gré, soit à eux-mêmes, soit aux âmes du Purgatoire.

Enfin, le Saint-Père, prévoyant que certaines personnes auront plus de liberté, pour faire la visite de l'église, le dimanche qu'un jour de la semaine, a permis aux Evêques d'autoriser leurs diocésains à gagner l'indulgence, aux mêmes conditions, non pas le 2 août, mais le dimanche suivant, 7 août.

Il est à remarquer, toutefois, que nul n'a le droit de gagner l'indulgence les deux jours. Ce doit être seulement l'un des deux, suivant que l'évêque l'aura fixé.

Je ne puis que vous exhorter, et avec les plus vives instances, à profiter des largesses spirituelles que l'Eglise met à votre disposition. Nous avons tous, tant nous avons péché beaucoup et peu fait pénitence, des dettes considérables envers Dieu; saisissons avec empressement le moyen qui s'offre à nous de les acquitter. Et puis, nous avons tous, dans le lieu de l'expiation, des parents et des amis qui attendent notre secours. Le purgatoire est douloureux, croyez-le, et le temps y paraît bien long. C'est notre intérêt le plus sacré de nous l'épargner, de l'abréger tout au moins; comme c'est, je n'en doute pas, le besoin de tous nos cœurs d'en délivrer ceux que nous avons perdus.

Approchez-vous donc des Sacrements, soit pour le 2 août¹, soit pour le dimanche sui-

¹ La communion peut se faire le 1^{er} août, et la confession dès le 30 juillet. Une confession spéciale n'est pas

vant. Confessez et regrettez mieux que jamais vos fautes au saint tribunal. Portez à la table sainte une ferveur particulière. Visitez l'église, et priez-y avec toute l'ardeur de votre piété. Enfin, pour entrer mieux encore dans l'esprit du pieux anniversaire que nous célébrons, demandez à S. François d'Assise de vous aider à devenir meilleurs. Il a réformé l'Eglise : qu'il vous réforme vous-mêmes ! Il a fait reflourir autour de lui et autour des membres de sa religieuse famille toutes les vertus chrétiennes : qu'il les fasse reflourir encore au milieu de vous ! Et, si l'édifice de vos âmes penche vers sa ruine, comme celui qu'il voyait en songe et dont il s'est fait l'appui, qu'il le soutienne encore, le redresse, et l'établisse sur des fondements assez solides pour qu'il résiste victorieusement aux efforts de ses ennemis. Ainsi soit-il !

ALLOCUTIONS POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

II

LA FÊTE DU CŒUR

Mes chères enfants,

Je vous remercie, tant en mon nom qu'au nom de ces Messieurs qui m'accompagnent, et dont la présence vous montre aujourd'hui quel vif intérêt ils vous portent, je vous remercie des paroles aimables que vous nous avez adressées.

Il n'y a rien de plus gracieux que des lèvres d'enfants, et quand elles s'ouvrent pour dire les belles choses que nous avons entendues, elles sont mille fois plus gracieuses encore.

Soyez sûres, du reste, que cette fête à laquelle nous avons été conviés, et qui est le couronnement de vos succès scolaires, est pour nous une véritable fête, une des rares fêtes sans nuage et sans ombre auxquelles il nous est donné de prendre part.

Il est des esprits chagrins qui ne voient, dans une distribution de prix, qu'une ou deux heures plus ou moins ennuyeuses à passer. Nous n'en sommes pas là.

Cette distribution, en effet, nous la tenons pour une fête.

Fête des yeux... Quoi de plus beau, de plus frais, de plus poétique que le cadre de cette cérémonie, dans cette verdure qui nous ombrage ? Quoi de plus beau, de plus gracieux que vos rangs pressés, dans cette parure et ce rayonnement de vos jeunes années ?

Fête des yeux, fête aussi des oreilles... Car vous avez préparé des chants, dont nous

avons déjà entendu le prélude harmonieux, et qui tout à l'heure charmeront toute cette belle assemblée de parents et d'amis.

Fête des yeux,... fête aussi et surtout du cœur. Et c'est cette dernière pensée, si vous le voulez bien, à laquelle je m'arrêterai un instant.

Car cette maison, cette école, je puis bien le dire, c'est le cœur qui l'a fondée. Que de sacrifices de toute nature n'a-t-il pas fallu faire pour l'amener au point où elle est ! Aussi je salue tous nos chers bienfaiteurs : ceux qui ont disparu, qui ne sont plus là, mais qui ont laissé après eux une œuvre bien vivante, une œuvre qui raconte leur gloire, en multipliant sans cesse les mérites de leur vie généreuse. — Ceux qui sont ici, et qui nous resteront longtemps encore, je les salue avec la même émotion, la même reconnaissance. De toutes les joies, la plus douce, celle qu'on goûte le mieux, c'est la joie du bien que l'on fait ; et si je n'ai que ma parole pour les louer de leur générosité, du moins ils sentent en ce moment, au fond de leur âme, la joie de voir le bien qu'ils font en soutenant cette école, un bien tel, au point de vue religieux et social, qu'il n'y en a pas de meilleur et de plus grand.

C'est le cœur, Messieurs et Mesdames, qui conduit cette maison, qui la dirige. Que de patience, d'efforts, de dévouement de la part de nos maîtresses, dans une tâche toujours si délicate et si difficile !

Ici, en effet, non seulement il n'y a rien des encouragements, des avantages, des honneurs qu'on trouve dans le monde ; il n'y a rien de toute cette fortune grandissante qui est le privilège des membres de l'Instruction publique. C'est, vous le savez bien, le contraire ; et ce que vous avez vu, ce qui se passe encore aujourd'hui, à l'égard des écoles libres, est indigne d'un pays civilisé, comme la France.

Aussi, pour nos maîtresses, pour celles surtout qui ont quitté l'habit religieux, qui se sont, comme on dit, sécularisées, pour servir la plus grande cause qui soit ici-bas, la cause des jeunes âmes qu'il faut élever dans la foi chrétienne, le mobile qui les fait agir, c'est le cœur : un cœur noble, généreux, et qui va prendre ses inspirations, chercher ses joies, dans le cœur le plus haut et le plus sacré qui ait existé et qui existera jamais, dans le cœur de Celui dont on ne voit plus la douce et sainte image dans les écoles officielles, mais que la liberté garde et honore dans nos écoles chrétiennes : — dans le Cœur de Jésus-Christ.

C'est le cœur qui a fondé cette maison, c'est le cœur qui l'entretient, qui la fait vivre,

c'est le cœur qui la conduit ; c'est le cœur aussi qui la peuple.

Hélas ! je ne le sais que trop, il y a souvent une pression extérieure qui pèse sur un père, sur une mère, et qui les oblige à abandonner la maison de leur choix. Ces parents dont je connais les cruels tourments, je ne les condamne pas, je les plains, je souffre avec eux, et je garde du moins l'espoir que si des temps meilleurs se lèvent un jour sur notre pays, ils nous reviendront ; ils nous reviendront avec ce qu'ils ont de plus cher au monde, et nous les entendrons dire : — Nous vous ramenons nos enfants pour qu'elles trouvent près de vous, sinon plus de science, — ce qui n'est pas nécessaire, — mais la piété, la modestie, toutes les vertus qui mettent au front pur des jeunes filles une couronne autrement belle, autrement précieuse que celle de tous les lauriers de la terre.

Mais pour les parents qui malgré tout, malgré toutes les sollicitations, nous restent fidèles, c'est leur cœur, — et je le dis bien haut à leur honneur, — c'est leur cœur qui nous confie leurs enfants.

Depuis vingt ans, en effet, presque tous nous demeurent profondément attachés ; et voulez-vous que je vous exprime une de mes joies ? Eh bien ! c'est que maintenant déjà nous avons, en bon nombre, les enfants des enfants que nous avons élevés... L'hirondelle se souvient du toit hospitalier qui a abrité son nid. J'ai vu une fauvette revenir, chaque année, joyeuse et confiante, mettre sa couvée dans un laurier, tout près de nous. Rien ne me touche, ainsi que l'a chanté Virgile, le grand poète de l'antiquité latine, comme de retrouver, en de tout jeunes visages, sur des fronts d'enfants, en des yeux qui pétillent d'intelligence, les traits, les manières, le regard qui étaient autrefois ceux des mères d'aujourd'hui.

C'est le cœur enfin qui anime cette maison, qui en fait la gloire et la beauté. On n'y vient point par contrainte, on y vient librement, et on y reste joyeusement.

Je ne sache pas, mes chères enfants, qu'il y en ait aucune parmi vous qui nous quitterait d'elle-même, avant le temps voulu. Combien n'ai-je pas vu, au contraire, de jeunes filles qui sanglotaient et pleuraient à chaudes larmes, parce qu'il fallait s'en aller !... Toutes, vous aimez cette maison, vous aimez vos classes, vous aimez vos jeux, vos récréations, vos fêtes, vous aimez vos maîtresses, et quand vos quinze ou seize ans vous feront rentrer dans vos familles, vous ne vous en irez pas comme des prisonniers qu'on libère, ou pour employer une autre comparaison, comme des locataires qui ont pris en grippe leur appartement et qui se jurent bien de n'y plus rentrer jamais...

Cette maison sera toujours votre maison ; et vous y reviendrez comme on revient chez soi, au foyer où tout nous est cher, où tout parle à notre cœur ; vous y reviendrez, non plus pour étudier, mais pour y faire quelque chose de mieux, pour y pratiquer la charité et le zèle, dans ce Patronage de jeunes filles que je suis si heureux de voir prospérer et grandir. Vous y reviendrez, et vous y serez alors les *anciennes*, les anciennes qui travaillent pour les enfants pauvres, les anciennes qui manient l'aiguille, qui confectionnent des vêtements de charité, les anciennes qui tout en travaillant prient encore ensemble, les anciennes qui, en touchant le seuil de cette maison, comme le géant de la fable, deviennent plus fortes, — plus fortes contre elles-mêmes, plus fortes contre les vanités de la terre, — et amassent ainsi, petit à petit, un trésor de mérites qui leur portera bonheur, et les aidera plus tard à remplir tous les graves devoirs qui font les bonnes mères de famille.

En vous disant, Mesdames et Messieurs, que cette fête est une fête du cœur, je ne sais si ma bouche a bien exprimé ce que pourtant je sens si vivement ; mais ce que je sais bien, c'est que mon cœur est profondément reconnaissant au cher Président, et à tous les membres du Comité de notre école de St-M... ; c'est que mon cœur est profondément reconnaissant à nos maîtresses si dévouées, à nos bienfaiteurs si généreux, à nos dames de charité si infatigables dans leur zèle ingénieux et persévérant, aux parents qui nous témoignent tant de confiance et tant d'affection... Ce que je sais bien, c'est que je ne trouve pas, pour finir, sur mes lèvres, d'autre mot que ce mot du cœur : « Merci... Merci à tous et toujours !... »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLVI

11^e Dimanche après la Pentecôte

LA GUÉRISON DU SOURD-MUET

Suite du saint Evangile selon S. Marc (VII, 31-37)

En ce temps-là,

31. Jésus, ayant quitté les confins de Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, et il traversait la Décapole.

32. On lui amena un sourd-muet, en le priant de lui imposer les mains.

33. Jésus donc le tirant de la foule, et le prenant à part, mit les doigts dans ses oreilles et de la salive sur sa langue.

34. Puis, levant les yeux au ciel, il poussa un soupir, et dit : *Ephpheta*, c'est-à-dire : Ouvrez-vous.

35. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, et sa langue fut déliée, et il parlait distinctement.

36. Et Jésus leur défendit d'en rien dire à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient.

37. Et ils témoignaient leur admiration, en disant : « Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

§ 1er. — Préliminaires

— *Quel est le sujet exposé dans cet évangile ?*

— C'est le récit d'un miracle éclatant accompli par Jésus-Christ, la guérison d'un homme qui était sourd et muet.

— *Où eut lieu ce miracle ?*

— S. Marc, qui le raconte, n'indique pas l'endroit précis où il fut accompli ; il dit seulement que ce fut dans une région appelée la *Décapole*.

— *Où se trouve cette région ?*

— Elle était située au nord-est du lac de Génésareth ou de Tibériade, dont il est souvent parlé dans l'Evangile. On la nommait *Décapole*, ou *les dix villes*, parce qu'elle comprenait dix villes principales, en deçà et au delà du Jourdain.

— *Quelles circonstances y avaient conduit Notre-Seigneur ?*

— Jésus avait dû quitter la Galilée pour échapper aux tracasseries que lui suscitaient partout les pharisiens. Il s'était alors dirigé vers le pays de Tyr et de Sidon, c'est-à-dire en Syrie. Là il avait délivré du démon la fille d'une femme chananéenne. Puis de Sidon il revenait vers le lac de Tibériade, du côté opposé à la Galilée : il devait pour cela traverser le pays de la *Décapole*.

— *A quelle époque eut lieu ce voyage ?*

— Ce fut apparemment au mois de mai, quelque temps après la Pâque, pour laquelle Jésus ne s'était pas rendu à Jérusalem, les Juifs, ayant résolu de le faire mourir. C'était au début de la troisième année de son ministère public.

— *Quel avantage procure l'indication, par l'évangéliste S. Marc, des lieux où s'est accompli le miracle ?*

— Un double avantage. D'abord elle permet de suivre le Sauveur dans ses courses laborieuses. Ensuite elle est une garantie de la sincérité de l'évangéliste.

— *Comment prouve-t-elle sa sincérité ?*

— C'est que, écrivant son Evangile peu d'années après la mort du Seigneur, S. Marc fournissait ainsi un moyen facile de contrôler son récit. Et les ennemis acharnés du Sauveur

n'auraient pas manqué de relever le mensonge, si le miracle n'avait pas été trouvé véritable.

†

§ 2. — Explication du texte

— *Que nous apprend d'abord le texte évangélique ?*

— Il nous apprend d'abord que la réputation de Jésus-Christ était universelle dans toute la Palestine, puisqu'il ne pouvait traverser une contrée sans qu'aussitôt on lui amenât des malades à guérir, des possédés à délivrer.

— *Comment les habitants de la Décapole avaient-ils connu Jésus-Christ ?*

— C'est que leur pays confinant au lac de Tibériade, du côté opposé à la Galilée, ils n'étaient pas sans avoir entendu parler des prédications fameuses et des nombreux miracles que Jésus-Christ avait faits dans cette région, où se passa la plus grande partie de sa vie publique.

— *Quelle opinion avaient-ils donc du Sauveur ?*

— Ils le considéraient comme un homme très puissant à qui rien ne résistait, et aussi comme un homme très bon, toujours prêt à soulager toutes les misères. Voilà pourquoi ils accouraient vers lui.

— *Quel était le malade qu'on lui amena ?*

— C'était un homme à la fois sourd et muet. C'est-à-dire que cet homme était sourd dès sa naissance, et, comme il n'avait jamais entendu parler, il n'avait non plus jamais su parler : il était muet, parce qu'il avait toujours été sourd.

— *Ne peut-on pas guérir cette double infirmité ?*

— La science n'a jamais rendu l'ouïe à un sourd de naissance, mais elle est parvenue à enseigner aux muets un langage par signes, qui leur permet de se faire comprendre, et même à leur faire articuler des sons.

— *Qui amena cet homme à Jésus ?*

— L'évangile dit seulement : *On amena*. Ce furent peut-être les parents de l'infirme ; mais peut-être aussi des voisins charitables qui eurent compassion de son infortune et voulurent lui procurer la guérison.

— *Que nous enseigne leur conduite ?*

— Elle nous enseigne que nous devons pratiquer la charité à l'égard du prochain, sur tout envers les malheureux, et chercher à soulager leur misère.

— *Comment juger ceux qui se moquent des mendiants et des infirmes ?*

— Ils font très mal : ils offensent le bon Dieu qui veut qu'on aime son prochain et

qu'on lui fasse du bien ; ils augmentent la peine des malheureux au lieu de l'adoucir.

— *Pourquoi demandait-on à Notre-Seigneur d'imposer les mains à cet infirme ?*

— On le priait d'affirmer ainsi et d'exercer sa puissance sur le malade pour le guérir.

— *Que signifie donc ce geste ?*

— Imposer les mains à quelqu'un, c'est-à-dire placer la ou les mains sur lui, marque ordinairement un acte d'autorité, de protection ou d'affection. Nous voyons que Jésus montrait par ce geste sa tendresse envers les enfants qu'on lui amenait, qu'il l'employait souvent pour chasser le démon des possédés et rendre la santé aux infirmes. Il déclare aussi que ceux qui croiront en lui guériront les malades en leur imposant les mains. (Marc, xvi, 18).

— *L'imposition des mains n'est-elle pas usitée dans les cérémonies de l'Eglise ?*

— Oui, le prêtre impose les mains à l'enfant avant le baptême, au pénitent pendant qu'il lui donne l'absolution ; l'évêque impose les mains à ceux qui reçoivent la Confirmation et aux lévites auxquels il administre le sacrement de l'Ordre. Ils se conforment ainsi à l'usage des apôtres qui imposaient les mains aux premiers fidèles pour faire descendre en eux les grâces et la vertu de l'Esprit-Saint.

— *Que fait Jésus-Christ avant de guérir le sourd-muet ?*

— Il le fait sortir de la foule et le prend à part, c'est-à-dire reste seul avec lui.

— *Pourquoi agit-il ainsi ?*

— Sans doute pour éviter à l'infirmes les désagréments du tumulte et les curiosités importunes de la foule, et pour se soustraire lui-même à l'admiration et aux acclamations que susciterait la vue du miracle.

— *Quelle leçon nous donne-t-il par là ?*

— Une double leçon.

— *D'abord ?*

— Que quand nous voulons obtenir de Dieu quelque faveur signalée, il faut nous arracher au bruit et à la dissipation de la vie ordinaire et rester seul à seul avec Dieu dans le recueillement et la prière.

— *Expliquez cela par un exemple.*

— C'est ainsi que pour mériter la grande grâce d'une bonne Première Communion, les enfants qui s'y disposent, passent quelques jours dans la retraite, où ils délaissent leurs occupations et amusements habituels, et s'entretiennent souvent avec Dieu dans la méditation et de ferventes oraisons.

— *Quelle est la seconde leçon ?*

— C'est que nous ne devons pas, quand nous faisons une bonne action, chercher les

éloges et les applaudissements, mais suivre le conseil que donne Notre-Seigneur au sujet de l'aumône : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre droite. » (Mat., vi, 3).

— *Faut-il donc se cacher pour faire le bien ?*

— Non, assurément ; mais il faut le faire discrètement, et ne pas imiter ceux qui veulent moins venir en aide au prochain que faire connaître leur propre générosité. Ceux-là perdent tout le mérite de leur bonne œuvre.

— *Comment s'y prend Jésus pour guérir le sourd-muet ?*

— Il met les doigts dans ses oreilles et touche sa langue avec un peu de salive.

— *Que signifient ces actes ?*

— En plaçant ses doigts dans les oreilles du sourd, Jésus fait passer dans ces organes la vertu divine qui va les rendre aptes à leur fonction ; de même, en déposant de sa salive sur la langue du muet, il marque que cette langue ne peut être déliée que par une communication de sa toute-puissance.

— *Ces actes étaient-ils nécessaires à la guérison ?*

— Certainement non. Jésus-Christ en effet pouvait opérer le miracle par un simple signe, une simple parole, comme il l'a fait plusieurs fois même pour ressusciter des morts ; car il lui suffisait de vouloir, pour que sa volonté fût aussitôt accomplie.

— *Pourquoi donc a-t-il eu recours à ces moyens ?*

— Parce qu'il lui a plu de faire ainsi, montrant par là que tous les moyens sont à sa disposition et que c'est lui seul qui leur donne l'efficacité par sa puissance.

— *Ces signes extérieurs dont se servait Jésus pour guérir les malades, ne sont-ils pas encore en usage dans l'Eglise ?*

— Oui, l'Eglise, pour se conformer à l'exemple de Jésus-Christ, emploie aujourd'hui encore des signes extérieurs et visibles pour l'administration des sacrements.

— *Citez-en un exemple.*

— Ainsi, dans les cérémonies qui précèdent le baptême, le prêtre met du sel sur la langue de l'enfant, il lui touche, de son doigt humecté de salive, les oreilles et les narines, et répète le terme même employé par le Sauveur : Ephpheta, ouvrez-vous.

— *Pourquoi, après avoir touché les oreilles et la langue du sourd-muet, Notre-Seigneur leva-t-il les yeux au ciel ?*

— Pour bien marquer que son pouvoir sur les malades ne lui venait pas des hommes, mais de Dieu son Père, et pour nous enseigner que c'est du ciel, c'est-à-dire de Dieu seul, que nous devons attendre tous les biens, ceux du corps comme ceux de l'âme.

— *Que signifie le soupir, qu'il poussa alors ?*
 — Ce soupir est à la fois un témoignage de sa grande compassion pour le pauvre infirme, et comme un cri de son cœur, une ardente prière à son Père pour sa guérison.

— *Quel commandement faisait-il en disant : Ephpheta ?*

— Par ce terme, emprunté à la langue syriaque et qui signifie : « Ouvrez-vous, » Notre-Seigneur commandait aux organes du sourd-muet d'accomplir leurs fonctions naturelles, à ses oreilles d'entendre, à sa langue de parler.

— *Fut-il obéi ?*

— Oui, car « aussitôt, dit l'évangile, ses oreilles furent ouvertes et sa langue fut déliée » ; c'est-à-dire que ses oreilles, jusque là insensibles, percurent les sons comme celles d'une personne saine, et que sa langue sut faire tous les mouvements nécessaires à la prononciation des mots.

— *Pourquoi Jésus-Christ défendit-il aux témoins du miracle de le publier ?*

— Il nous donnait par là une nouvelle leçon de modestie. Comme déjà il avait isolé le sourd-muet de la foule pour ne pas attirer l'attention sur le miracle, de même, celui-ci une fois accompli, il cherchait à échapper aux louanges et à la gloire qui résulteraient de sa publication.

— *Quel est le vice opposé à la modestie ?*

— C'est la vanité, qui est une forme de l'orgueil, comme la modestie est une forme de l'humilité.

— *Quels sont les effets de l'un et de l'autre ?*

— Le vaniteux fait ses actions surtout pour être remarqué et applaudi : il publie et fait publier tout ce qui peut tourner à sa gloire ; l'homme modeste au contraire fait le bien sans bruit et sans ostentation, il est aussi empressé à cacher ses bonnes œuvres que le vaniteux à faire connaître les siennes. Aussi, comme nous l'avons remarqué déjà, celui-ci n'aura aucune récompense de ses actions, tandis que l'autre acquiert de grands mérites devant Dieu.

— *La foule obéit-elle à la défense du Sauveur ?*

— Non, bien au contraire, elle s'empressa de proclamer partout le miracle, aussi empressée à le publier que le Sauveur à vouloir le cacher.

— *Les témoins du miracle furent-ils coupables en le faisant connaître ?*

— Non. Jésus l'avait interdit par modestie. Mais les injonctions de la modestie n'obligent pas comme les commandements de l'autorité. Il n'y a pas de faute à faire connaî-

tre les bonnes actions, à révéler le vrai mérite qui se cache. Si la charité nous défend de manifester les défauts du prochain, elle ne nous défend pas, elle nous commande plutôt de publier ce qui lui est avantageux.

— *Ils firent donc bien de publier cette guérison ?*

— Oui, parce que cette publication devait procurer la gloire de Dieu et contribuer au salut des âmes.

— *Comment cela ?*

— Manifester les miracles de Jésus-Christ, c'était faire reconnaître en lui l'envoyé de Dieu, le grand prophète, le Messie promis depuis si longtemps ; c'était donc engager les peuples à écouter ses instructions, à pratiquer ce qu'il commandait, à profiter du salut qu'il apportait au monde.

— *Quels furent les sentiments de la foule qui assista au miracle ?*

— Ce fut une grande admiration mêlée à de la reconnaissance. Le merveilleux prodige accompli avait soulevé l'enthousiasme de tous et ils remerciaient le Seigneur d'avoir guéri le sourd-muet. Mais l'évangile ne dit pas s'il y en eut beaucoup parmi eux qui reconnurent Jésus pour le Sauveur et se rangèrent parmi ses disciples.

— *Quel rapprochement peut suggérer cette conduite de la foule ?*

— Elle nous fait songer à ces hommes qui reconnaissent la divinité de la religion, qui sont pleins d'admiration pour ses dogmes et sa morale, mais qui n'ont pas le courage de la professer dans leur conduite et de pratiquer ce qu'elle commande.

†.

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Outre le sens littéral que nous venons d'expliquer, ne peut-on pas trouver dans notre évangile un autre sens symbolique ?*

— Oui, les saints Pères et les interprètes catholiques ont vu dans l'infirmité du sourd-muet l'image d'une infirmité spirituelle qui atteint bien des chrétiens et qui les rend sourds et muets dans les choses du salut.

— *En quoi donc consiste la surdité spirituelle ?*

— C'est l'infirmité de ces âmes qui ne veulent pas entendre parler de Dieu, des choses de la religion, des vérités et des devoirs qui touchent au salut.

— *Et le mutisme spirituel ?*

— Il consiste à ne plus parler à Dieu par la prière, à ne plus s'occuper, ni en paroles ni même en pensée, des destinées et des besoins de l'âme, à refuser d'avouer ses fautes dans le sacrement de Pénitence.

— *Y a-t-il beaucoup de sourds-muets spirituels ?*

— Il y en a un très grand nombre. Aujourd'hui surtout, beaucoup de jeunes gens et même de jeunes filles, peu d'années après la première communion, oublient volontairement les enseignements du catéchisme, ferment l'oreille aux avertissements et aux reproches de leurs parents et de leurs pasteurs, ne parlent plus de Dieu que pour l'insulter, de la religion que pour s'en moquer, ne prient plus, ne se confessent plus. Que de sourds-muets spirituels !

— *Est-ce un grand malheur que ce triste état ?*

— C'est un très grand malheur, puisque non seulement il prive l'âme de la grâce divine, bien beaucoup plus précieux que l'ouïe et le langage pour le corps, mais encore il l'expose au malheur irréparable de la damnation.

— *La guérison du sourd-muet de l'évangile ne nous apprend-elle pas comment on peut guérir de cette infirmité spirituelle ?*

— Oui, les circonstances de sa guérison nous fournissent à ce sujet d'utiles instructions. On peut en distinguer trois principales :

- 1^o Le sourd-muet est amené à Jésus ;
- 2^o Jésus le fait sortir de la foule ;
- 3^o Jésus lui ouvre les oreilles et lui délie la langue.

— *Que nous enseigne le sourd-muet conduit à Jésus ?*

— Cette circonstance nous apprend que souvent les bons conseils, les exhortations et surtout les prières de personnes charitables peuvent ramener à Dieu des âmes endurcies, et que nous ne devons jamais cesser de prier pour leur conversion.

— *Y a-t-il des temps plus, particulièrement propices à ces conversions ?*

— Oui, par exemple, le temps d'une retraite, d'une mission, qui sont comme des passages de Jésus dont doivent profiter les pécheurs, comme le sourd-muet.

— *Le pécheur endurci doit-il aussi sortir de la foule ?*

— Oui, et cela signifie surtout qu'il doit quitter les compagnons impies ou vicieux qui l'avaient entraîné et le maintenaient dans le péché.

— *Comment le pécheur endurci sera-t-il délivré de son infirmité ?*

— De même que Jésus, pour guérir le sourd-muet, supprima les causes qui empêchaient ses oreilles d'entendre et sa langue de parler ; ainsi le pécheur endurci ne sortira de son triste état qu'en supprimant les causes qui l'avaient détourné d'écouter la parole de Dieu et qui l'avaient dégoûté des choses de la religion.

— *Quelles sont ces causes ?*

— Les plus ordinaires sont : les mauvaises fréquentations, les mauvaises lectures, les amusements dangereux, les spectacles irréguliers ou immoraux, et toutes les habitudes vicieuses que l'on ne combat point.

— *Quelle conclusion nous suggère la fin de l'évangile ?*

— C'est que nous ne devons pas nous lasser d'admirer la bonté de Notre-Seigneur envers nous, de le remercier de toutes les grâces qu'il nous accorde, particulièrement de celles qu'il nous communique dans ses sacrements, et que nous devons nous attacher à lui, l'aimer de tout notre cœur et le servir en toute fidélité.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXVIII

LES JUIFS DE ROME

I

Pierre connaissait peu les païens ; c'est donc aux Juifs de Rome qu'il s'adressa d'abord. Il était sûrement précédé de sa réputation et il n'eut pas de peine à s'attacher quelques disciples obscurs qui, peu à peu, le firent connaître aux partisans de la loi mosaïque. Leur commune origine lui servit d'introduction.

Les Juifs avaient eu à Rome leur heure de célébrité, quand Judas Macchabée envoya des députés pour solliciter l'alliance et l'amitié du Sénat. Ils furent accueillis, et les conventions prises de part et d'autre gravées sur des tables d'airain. Sans doute les Romains se firent la part belle, mais c'était beaucoup pour un petit peuple de se faire reconnaître comme les alliés de la puissante République (160)¹. Cette bonne entente dura quelques années, puis les relations se refroidirent. Pompée accourut plus tard de Damas, — où il venait de triompher de la Syrie, — à Jérusalem, pour juger la querelle du grand-prêtre Hyrcan et d'Aristobule. Le général romain dut faire le siège de la cité sainte, dont il se rendit maître après trois mois d'investissement (63). Vingt-six ans après, Sosius s'empara de nouveau de Jérusalem et brûlait plusieurs villes. Dans ces guerres sanglantes, beaucoup de Juifs furent emmenés captifs et vendus comme esclaves. Mais nulle part on ne put les fondre ni les utiliser. Stricts observateurs de la Loi, ils aimaient mieux se laisser flageller durement que de prendre une

¹ I Macch., VIII, 17-32 ; XII, 1-4.

nourriture défendue par Moïse, et les maisons romaines qui les avaient achetés devenaient la proie de constantes révolutions intestines.

On se hâta de se défaire des uns, et d'affranchir des autres. Ceux-ci, grâce à leur esprit actif et délié, à leur intelligence des affaires et à leur probité, rendirent alors de grands services à leurs anciens maîtres. Ils ne négligèrent point d'ailleurs leurs propres intérêts, et ils formèrent peu à peu des tribus puissantes qui se concentrèrent dans certains quartiers. Ils étaient surtout commerçants et plusieurs d'entre eux établirent leurs boutiques dans les endroits les plus beaux et les plus fréquentés de Rome. Quand Cicéron se constitua le défenseur de Flaccus, accusé, entre autres crimes, d'avoir interdit de faire parvenir leur tribut au temple de Jérusalem, il se plaignit vivement des menaces que lui adressèrent les Juifs massés près des *Degrés auréliens*.

César les apprécia et leur accorda de très grandes libertés. Ils purent former dans les cités des corps indépendants, possédant leurs magistrats, vivant suivant leurs coutumes, ayant leur police et leurs règlements. Ils avaient la liberté de leur culte, étaient exemptés du service militaire et gardaient leur droit d'association, tandis que le dictateur le restreignait aux autres. Aussi le regrettèrent-ils vivement et sa mort les plongea dans une douleur qui se traduisit pendant plusieurs nuits par des plaintes et des cris¹. Auguste confirma leurs privilèges. L'un et l'autre sans doute entendaient récompenser de signalés et intelligents services.

Tibère au contraire les persécuta. En l'an 19, « on s'occupa, dit Tacite, de purger l'Italie des superstitions égyptiennes et judaïques. » On ignore pourquoi il unit ensemble deux causes si différentes. En vertu d'un décret du Sénat, les consuls M. Julius Silanus et L. Norbanus Flaccus envahirent les quartiers juifs, « et quatre mille affranchis souillés de ces impiétés, et en âge de porter les armes, furent envoyés en Sardaigne pour y réprimer les brigandages. S'ils succombaient à l'insalubrité du climat, leur perte était peu de chose, *vile damnum*. Les autres avaient ordre de quitter l'Italie, si dans un temps fixé ils n'avaient pas abjuré leur culte impie². »

Si l'on en croit Josèphe, quatre scribes avaient exploité et dépouillé une veuve nommée Fulvie. Telle fut la cause de ces rigueurs que le célèbre historien romain approuve en des termes d'une cruauté méprisante. Lui-même d'ailleurs ignorait totalement les Juifs ou ne les connaissait que d'après des fables et des préjugés ; c'est pourquoi il se montra à

leur endroit si partial, si injuste et si absurde.

Caligula leur ordonna de placer son image dans le temple. « Ils préférèrent recourir aux armes³. »

Nous verrons Claude, en 69, les expulser en masse. Mais jamais on ne réussit à se débarrasser de cette race, obstinée à rester tenace, à revenir, et qui lassait la patience, comme la fureur des lois. Les uns demeurèrent en vertu d'immunités qu'ils achètent, les autres campent sur le mont Albain, attendant le moment de rentrer sans être aperçus. « Souvent opprimés, dit Dion Cassius, ils n'en poussèrent que plus vigoureusement et parvinrent à conquérir la liberté de vivre suivant leurs lois⁴. » Ils n'ont pas changé. A force d'énergie, de persistance, d'inertie active et de volonté contenue, ils ont toujours triomphé.

II

Les poètes et les écrivains les accablent de railleries et de brocards ; ils décrivent leurs quartiers sordides, leurs rues sales, leurs intérieurs pauvres et dépourvus ; ils les montrent vicieux, effrontés, irréductibles dans leurs convictions, hardis dans les discussions et imposant leurs idées avec une âpreté bruyante. Horace, persiflant l'ennemi de la Satire, écrit : « Je jette mes pensées sur le papier, en m'amusant. C'est un de mes légers défauts. Si vous ne le tolérez pas, j'appellerai à mon secours l'armée des poètes, car nous sommes beaucoup plus nombreux, et comme les Juifs forcés, nous vous obligerons à entrer dans nos rangs⁵. » Ailleurs il les peint crédules à l'excès⁶. Tacite professe une haine particulière contre eux. Il raconte surtout leurs origines de la manière la plus fantaisiste :

La plupart des historiens, écrit-il, s'accordent à dire qu'il s'était répandu en Egypte une lèpre qui infectait le corps. Le roi Bocchoris, sur l'avis de l'oracle d'Ammon, afin de purifier son royaume, transporta en de vastes déserts les Juifs, « cette race de lépreux détestée des dieux. » Tandis que ces exilés étaient abattus et pleuraient, l'un d'eux, Moïse, « leur conseilla de n'attendre aucun secours des hommes et des dieux qui les abandonnaient également, mais de se fier à lui comme à un guide céleste. » Ils l'écoutèrent, « et sans savoir où ils allaient, ils commencèrent à marcher au hasard. » Mais ils vinrent à manquer d'eau, et déjà ils étaient près de mourir de soif, « lorsqu'une troupe d'ânes sauvages qui venaient de paître montèrent sur un rocher couvert de bois. Moïse les suivit, et

¹ Tacite, *Histor.*, v, 9.

² Voir Fouard, *Saint Pierre*, p. 306 ; Dion Cassius, 87, 7.

³ Horace, *Sat.*, lib. i, 4 (les derniers vers).

⁴ « Credat Judæus Apella, » (*Sat.*, lib. i, 5).

⁵ Suétone, *Cæsar*, 84.

⁶ Tacite, *Annal.*, lib. ii, 85 : « Si ob gravitatem cœli interissent, *vile damnum*. »

devinant, à l'épaisseur de l'herbe, le voisinage des eaux, il fit couler une source abondante : ce fut là leur salut. Après avoir marché six jours sans s'arrêter, ils s'établirent le septième sur des terres dont ils chassèrent les habitants, et y bâtirent une ville et un temple.»

Moïse, pour assurer sa domination sur ce peuple, lui donna un culte nouveau, opposé au culte des autres hommes. « Tout ce qui est respecté par nous est méprisé par les Juifs, et ils permettent tout ce que nous réprouvons. Ils ont consacré dans un sanctuaire l'effigie de l'animal qui les guida et les sauva de la soif... Ils s'abstiennent de la viande de porc, en mémoire de la lèpre dont ils ont été frappés autrefois et à laquelle cet animal est sujet. Par des jeûnes fréquents ils perpétuent le souvenir de la longue faim qu'ils ont soufferte, et leur pain sans levain est le symbole du blé qu'ils ont pillé. On dit qu'ils consacrent le septième jour au repos, parce que ce jour termina leurs travaux ; et plus tard, par attrait pour la paresse, ils consacrèrent aussi à l'oisiveté la septième année. »

Voilà un historien bien averti sur l'histoire ! Ce brave Tacite ne l'est pas moins touchant les mœurs et les institutions juives :

« D'autres institutions cruelles, honteuses, ont prévalu par la perversité seule, car les plus misérables des hommes venaient, au mépris de la religion de leur patrie, apporter aux Juifs des offrandes et des dons. Leur puissance s'accroît de la sorte, et aussi parce qu'ils sont fortement unis entre eux, et que toujours prêts à s'aider, ils portent aux autres peuples une haine implacable. »

Leurs mœurs sont très dissolues, cependant ils ne se mêlent pas avec les autres peuples. « Entre eux tout est permis ; ils ont institué la circoncision pour se reconnaître à ce signe particulier. Ceux qui adoptent leur religion suivent la même pratique ; et ce qu'on leur apprend d'abord, c'est à mépriser les dieux, à renoncer à leur patrie, à oublier leurs pères, leurs enfants, leurs frères. » Toutefois ils regardent comme un crime de faire mourir leurs nouveaux-nés. « Ils croient que les âmes de ceux qui meurent dans un combat ou dans les supplices sont immortelles, c'est ce qui leur donne la passion d'avoir des enfants et le mépris de la mort. »

Ils ensevelissent les cadavres comme les Egyptiens, au lieu de les brûler, mais leurs idées touchant la divinité sont différentes : « Les Egyptiens adorent la plupart des animaux ainsi que les images qu'ils fabriquent : les Juifs ne comprennent la divinité que par l'esprit, et ne reconnaissent qu'un seul Dieu. Pour eux, c'est une profanation de faire, avec des matières périssables, des divinités qui ressemblent à l'homme. Leur Dieu est tout-puissant : il a toujours été, il ne changera pas

et ne périra jamais : c'est pourquoi ils n'admettent pas de statues dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Ils refusent cette adulation aux rois, cet honneur aux Césars. Mais comme leurs prêtres chantaient au son des flûtes et au bruit des tambours, comme ils se couronnaient de lierre et qu'on a trouvé dans leur temple une vigne d'or, on a cru qu'ils adoraient Bacchus, le vainqueur de l'Orient, quoique les cultes n'aient aucun rapport. Bacchus en effet a institué des rites brillants et joyeux : la religion des Juifs est absurde et sombre¹. »

III

Ces préjugés étranges, ces faits mêlés, ces idées incohérentes de Tacite reflètent évidemment la pensée romaine. On devait haïr un peuple qu'on se figurait ainsi pervers, ennemi implacable des autres nations, et qui enseignait le mépris des dieux, de la patrie et de la famille. On se moquait de cette religion où l'on adorait un âne, et les plaisanteries étaient aussi méchantes que faciles. Les Juifs s'en vengeaient sur leurs débiteurs, qui étaient souvent parmi les railleurs, et ils étaient sans pitié. Avec leur habileté à s'insinuer partout, leur esprit prompt, leur talent d'assimilation, ils envahissaient tous les emplois, et pillaient jusqu'aux vers de Martial². Mais quand ils rencontraient un homme sincère, épris de la vérité et cherchant à la connaître, leur esprit de prosélytisme se faisait agissant et zélé ; ils l'introduisaient dans leurs demeures où régnaient la paix, la simplicité, la décence, la charité, par l'observation de leur Loi ; ils lui lisaient leurs Livres saints, lui découvraient la vérité religieuse, qui pénétrait d'elle-même dans son esprit où elle rencontrait tant d'affinités et de nobles désirs ; c'était une âme gagnée à la Loi. Et ces âmes étaient nombreuses qui étaient tourmentées par le doute et qui cherchaient à s'éclairer, après avoir lu Cicéron et Virgile. De là vient que nombre de païens de bonne volonté s'attachaient à eux et les recherchaient pour l'élévation de leurs enseignements.

La superstition seconde ce mouvement ; les femmes aussi sont éprises de vérité et de mystère, elles accueillent la mendicante juive qui leur propose de leur dire ce que nous appellerions « la bonne aventure, » et qui, lorsqu'elle les voit rêveuses et réfléchies, leur glisse un mot de la Loi, une parole consolatrice. On trouve dans les cimetières juifs de Rome les tombes de grandes dames appartenant aux familles les plus illustres, aux Flavii ou aux Valerii. Une inscription nous apprend que Paula Veturia s'est affiliée à la

¹ Tacite, *Histor.*, lib. v, 3, 4.

² Martial, xi, 94.

communauté juive avec toutes ses esclaves et s'est appelée Sara¹.

Les Juifs, devenus très nombreux à Rome au temps d'Auguste, pénétrèrent même dans le palais avec Hérode Antipas et Hérode Agrippa. A la mort d'Hérode le Grand, 800 Juifs viennent prier l'empereur de restaurer en Judée le gouvernement théocratique. Poppée, la favorite de Néron, est une Juive. A Rome ils comptent de nombreuses synagogues ; on retrouve les traces de sept, désignées sous le nom de leur protecteur, comme les *Augustenses*, les *Agrippenses*, ou sous le nom de leurs quartiers, les *Campenses*, les *Suburenses*. Car ils ont envahi toute la cité. Campés d'abord au Transtévère, au pied du Vatican, ils ont franchi le Tibre, traversé la ville et construit leurs échoppes dans la Suburre, au pied du Viminal. Ils y grouillent et s'y livrent à tous les vils métiers, surtout à toutes les brocantes. Aussi plusieurs s'enrichissent, et se portent vers le Champ de Mars où se trouve l'aristocratie du commerce. Ils font trafic des étoffes les plus splendides et des objets d'art les plus merveilleux. C'est là qu'un tapis brodé de Babylone se vendait plus d'un million de notre monnaie, quatre millions de sesterces.

D'autres s'établissent à l'entrée de la voie Appienne, près de la porte Capène. Ces misérables en guenilles qui mendient, et souillent de leur indigence repoussante la fontaine et les bosquets de la nymphe Egérie où Numa venait recevoir des conseils mystérieux, ces propriétaires de riches bazars, ce sont des Juifs. Ainsi les enfants d'Israël occupent les quatre coins de la grande ville, ils se reconnaissent partout et s'entraident, objet à la fois de mépris et d'admiration.

C'est probablement par la porte Capène que Pierre pénétra à Rome. Il fut aussitôt reconnu et accueilli par ses compatriotes, car il paraît hors de doute que sa présence était annoncée et attendue.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

EN PRÉSENCE DE L'EUCCHARISTIE

Mes frères,

Dans les premiers siècles de l'Eglise, quand les fidèles s'approchaient fréquemment et en grand nombre de la Table sainte pour recevoir N.-S. Jésus-Christ, le diacre se tournait vers eux avant la communion et leur adressait ces paroles : « *Accedite cum fide et tremore et dilectione*. Approchez avec foi, avec crainte et avec amour. »

Il me semble, mes frères, que dans ces trois

mots se trouvent marqués et le but de cette fête de l'Adoration, et les dispositions dont nos âmes doivent être ornées pour la célébrer dignement. Nous sommes réunis en présence et sous les regards de Jésus, notre divin Sauveur et notre souverain Maître, caché sous les voiles eucharistiques, dans le but de lui manifester notre foi, notre repentir et notre amour. Nous sommes venus lui dire : « Seigneur, nous croyons ; il en est tant d'autres qui ne croient pas ou qui agissent comme s'ils ne croyaient pas ! Seigneur, nous vous demandons pardon pour nous, pour notre paroisse et notre diocèse, pour ceux qui nous sont chers et pour les pécheurs qui vous offensent ! Seigneur, nous vous aimons et nous voulons vous aimer assez pour vous dédommager de l'indifférence, du dédain et de la haine que vous rencontrez chez un trop grand nombre ! »

I — La foi

La foi, mes frères, tel est le premier sentiment que Notre-Seigneur exige de nous en ce moment et qu'il veut voir dans nos cœurs.

C'est elle, en effet, qui nous convainc que Jésus-Christ est tout entier vivant dans la sainte Hostie avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. C'est elle qui nous enseigne qu'ici nous sommes pour ainsi dire face à face avec Dieu, avec ce Dieu qui est au ciel assis à la droite de son Père. Oui, mes frères, c'est bien lui qui est réellement et véritablement sur l'autel, dans la très sainte Eucharistie ; le même Dieu qui parcourait autrefois la Judée et la Galilée, répandant les merveilles sous ses pas et semant les bienfaits à pleines mains ; le même Dieu qui a versé son sang sur le Calvaire et livré son corps à la flagellation et aux meurtrissures et les offre encore chaque matin en sacrifice ; le même Dieu qui est mort attaché à une croix par amour pour nous ; le même Dieu qui est ressuscité glorieux pour monter ensuite au ciel en triomphe ; le même Dieu enfin qui un jour nous jugera et qui, de l'ostensoir où il réside en cet instant comme sur un trône d'or, pénètre jusqu'au plus intime de nos âmes, lit dans les plus sinueux replis de nos consciences et suit les moindres mouvements de nos cœurs.

Voilà ce que la foi nous dit. Et c'est précisément parce que vous avez cette foi, mes frères, foi profonde et vive, que vous êtes venus, obéissant au désir de N.-S. et à votre cœur, rendre vos hommages d'adoration et donner un témoignage d'amour à votre Dieu. Car, sans cette vertu, que signifierait notre présence dans cette enceinte ? Pourquoi nous prosterner et plier le genou devant un morceau de pain, si ce n'est que du pain ? Pourquoi courber le front et s'humilier quand le prêtre élève le calice, si ce calice ne contient

¹ Fouard, *Saint Pierre* ; — Orelli, p. 333.

qu'une simple goutte de vin ? Sans la foi, en effet, ce que nous voyons n'est qu'un peu de pain et de vin.

Mais grâce aux lumières que cette vertu fait briller dans nos âmes, nous savons et nous avons la conviction parfaite que sous ces humbles apparences se cache le Dieu infini s'abaissant par amour pour sa chétive créature. La foi nous dit : « Crois à la parole d'un Dieu. Dieu ne trompe pas. Il a dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Je suis là réellement présent et j'y serai toutes les fois qu'un prêtre, si indigne d'ailleurs qu'il soit, m'y appellera. » Sans doute, mes frères, les apparences sont trompeuses et les saintes espèces bien chétives ; mais qu'importe ? Dieu, la Vérité même, a parlé et son affirmation nous suffit.

Du reste, si en présence de ce mystère notre foi était troublée, il nous suffirait de faire ce petit raisonnement. Puis-je refuser à Celui qui a jeté les mondes dans l'espace, à Celui qui a tout créé, qui conserve, développe et fait mourir à son gré l'homme et tout ce qui possède la vie, puis-je lui refuser la puissance de changer un morceau de pain en son corps, et une goutte de vin en son sang ? Lui qui par une seule parole, par un seul acte de sa volonté, a donné l'existence à la terre et aux cieux, *dixit et facta sunt*, serait-il dans l'impossibilité d'anéantir sa divinité au point de l'abriter sous les frêles espèces qui frappent nos regards ? Pourquoi Celui qui a opéré et opère encore tous les jours tant de merveilles dans l'univers serait-il incapable d'accomplir celle dont nous parlons et que lui a inspirée son amour infini pour nous ?

Par ces simples réflexions, tout homme sensé verra s'évanouir le doute que le démon, père du mensonge, aurait pu susciter dans son esprit contre la présence réelle.

Mes frères, ayons foi en la parole de N.-S. J.-C. comme l'enfant croit à la parole de sa mère. Qu'en nous agenouillant au pied du tabernacle ou devant l'Hostie sainte exposée à nos adorations, jaillisse de notre cœur un acte sincère et fervent de foi ; qu'à nos lèvres monte tout de suite cette parole : « Mon Dieu, je crois ; je crois que vous êtes réellement dans la très sainte Eucharistie ! »

II. — La crainte

Pénétrées de cette foi vive, nos âmes sentiraient naturellement grandir en elles le second sentiment que le diacre rappelait aux communiant : « *Accedite, cum tremore*, approchez avec crainte, en tremblant. »

Il ne s'agit point d'une crainte servile et déraisonnable, mais de la crainte, principe de la sagesse et conséquence de l'amour, qui convient aux enfants du Bon Dieu ; crainte qui s'étend au passé et à l'avenir : au passé

pour regretter nos fautes, à l'avenir pour nous faire éviter de jamais offenser un Père qui est la bonté même.

Et pourquoi trembler ? Précisément, comme je l'ai dit, parce que nous avons la foi. En présence d'un roi, d'un prince de la terre, les sujets sont saisis de crainte : ils ont peur de lui avoir fourni quelque motif de mécontentement. Or nous savons par la foi qu'en entrant dans cette église nous nous présentons devant le Roi des rois, le Souverain des souverains, notre Maître absolu. Qui donc serait assez sûr de lui-même pour ne pas se sentir saisi d'une grande crainte et éprouver un sentiment de profonde humilité ?

Pourquoi encore trembler ? Parce que celui qui nous regarde du haut de l'ostensoir est notre créateur et notre juge. Chétives créatures, néants par nous-mêmes, nous n'avons rien qui ne nous ait été donné. Tout ce que nous possédons est un bienfait de ce Dieu de l'Eucharistie. Il tient dans ses mains souveraines notre destin, notre vie, notre avenir ; et nous savons qu'un jour il nous demandera compte de tous ces dons. A tout instant il peut nous appeler et nous poser cette question : « Que fais-tu des biens dont je t'ai gratifié ? » Demain peut-être il nous citera à son suprême tribunal et nous adressera cette parole : « *Redde rationem villicationis tuæ*, rends-moi compte de ton administration, de l'usage de ta vie et de ta santé, de tes talents et de tes richesses, de tes pensées, de tes paroles et de tes actions. »

Pourquoi trembler ? Parce que tous nous avons, dans notre passé, mérité les châtements de la justice divine. Qui d'entre nous est sans péché ? Nous sommes tous coupables envers Dieu. Sans doute il est la bonté infinie ; néanmoins nous l'irritons profondément par nos fautes. Quand il voit ses créatures se servir, par une ingratitude sans nom, des grâces et des bienfaits dont il les a si libéralement enrichies, pour l'outrager ; quand il les voit faire usage de leur fortune, de leur corps, de leur intelligence et de leur cœur pour lui désobéir, se soustraire à sa volonté, le crucifier de nouveau si c'était possible, comment sa justice ne serait-elle pas disposée à nous châtier ?... Il est donc bien naturel qu'en présence de Jésus un sentiment de crainte monte dans nos âmes et pénètre nos cœurs. Tenons-nous donc devant la sainte Hostie comme se tient devant son père un enfant qui lui a manqué gravement de respect. Du fond de nos consciences troublées, laissons s'échapper ce cri de repentir adressé au Dieu de l'Eucharistie : « Pardon, Seigneur, pardon ! » *Accedite cum tremore*.

Et si nous élargissons notre horizon, si nous jetons les regards autour de nous, que de fautes ne voyons-nous pas s'étaler au grand jour ! Qu'ils sont nombreux les péchés mor-

tels qui se commettent dans le monde ! Et nous qui aimons le Bon Dieu, qui savons combien le péché l'outrage et lui déplaît, pourrions-nous considérer ce débordement d'iniquités de toute sorte, vices, révoltes, violation des saints jours, et le reste, sans éprouver un profond serrement de cœur et sans dire à l'Hôte du tabernacle : « O Jésus, ayez pitié de ces malheureux ; pardonnez-leur, et éclairez-les ! » Oh oui ! mes frères, demandons pardon pour tant de pauvres pécheurs. En priant de la sorte, vous plairez au bon Maître et vous atteindrez parfaitement le but principal de cette fête d'adoration, *réparer*.

III. — L'amour

Cette réparation, mes frères, ne sera pas une charge pour vous, si vous y mettez un tant soit peu d'amour. « *Accedite cum dilectione*, approchez avec dilection. » Jésus qui nous a tant aimés demande qu'en retour nous lui montrions un peu d'affection ; ce n'est pas trop exiger.

Quand on réfléchit à l'amour infini que ce bon Maître nous a témoigné, on est confondu et comme accablé. Jamais langage humain ne le fera bien comprendre. L'apôtre saint Jean, le bien-aimé, impuissant à exprimer cet amour divin, s'écriait : « Dieu nous a aimés jusqu'à l'épuisement de son amour infini, *in finem dilexit eos*. » Voulez-vous connaître un tant soit peu les droits que Jésus possède à notre affection ? Méditez les abaissements de la crèche de Bethléem, les souffrances et les humiliations de la Passion et du Calvaire, et surtout les anéantissements et le dévouement de l'Eucharistie.

O bon Jésus, qui avez voulu demeurer dans ce sacrement d'amour pour être notre compagnon sur le chemin de la vie, notre soutien et notre ami, pour devenir notre nourriture spirituelle, vous unir à nous au point que nous ne fassions qu'un avec vous, vous offrir tous les jours en sacrifice sur l'autel et expier à notre place, pourrions-nous ne pas vous aimer ?... Et pourtant, ce bon Maître savait qu'en retour de tant de bienfaits il ne recevrait souvent qu'indifférence et mépris ; il prévoyait tant de sacrilèges et de profanations ! Mais son amour est si grand, si parfait, que malgré cela il a voulu instituer ce sacrement et nous faire ainsi jouir des délices de sa présence et de la sainte communion.

Or, mes frères, l'amour appelle et exige l'amour, et s'il ne le rencontre pas, il se change en mépris. Après tant d'affection de la part de Notre-Seigneur, si nous ne l'aimons pas, nous mériterions donc d'être rejetés et méprisés par Lui. En ce jour de fête, disons sincèrement à ce bon Jésus présent dans l'Eucharistie : « Nous vous aimons et voulons vous aimer toujours ! »

Il est là, exposé à nos regards, dans ce but. Il attend de nous cette déclaration. A chacun de nous il répète ce qu'il disait autrefois à saint Pierre : « M'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » c'est-à-dire plus que tous ces hommes qui m'oublient, me dédaignent ou me haïssent ?... Combien, même parmi les chrétiens, n'ont aucun sentiment d'affection pour Celui qui devrait être le premier objet de leur amour ! Et Jésus, le cœur brisé, Jésus attristé par ce mépris qui l'environne, s'adresse à nous ses amis pour que nous le dédommions : « M'aimez-vous ? »

Votre présence ici, mes frères, est votre réponse à Jésus : « Seigneur, vous savez que je vous aime ; je suis venu me prosterner à vos pieds pour vous en donner une nouvelle preuve. » Mais l'amour se prouve par les œuvres. Et parce que vous aimez Jésus, vous voudrez le lui manifester en restant fidèles à sa loi et en observant exactement ses commandements et ceux de son Eglise. Telle est la marque vraie, infaillible et nécessaire de notre amour pour le Bon Dieu.

**

Dans les quelques mots que je viens de vous adresser, je vous ai dit en même temps, mes frères, et vos devoirs envers Jésus en cette fête, et les sentiments qui doivent vous animer quand vous allez communier ou visiter l'Hôte du Tabernacle. Nous n'entrerons jamais dans la maison du Seigneur, nous ne nous présenterons pas à la Table sainte, sans dire à Jésus : « Fils du Dieu vivant, je crois que vous êtes réellement dans le T. S. Sacrement de l'autel avec votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité. » Puis, envisageant d'une part notre indignité, d'autre part la bonté infinie de Dieu, nous nous prosternerons aux pieds de notre divin Maître, dans des sentiments de reconnaissance et d'amour, d'humilité et de repentir. Et alors, de son cœur déborderont sur nous des torrents de grâces qui éclaireront notre intelligence, fortifieront notre volonté, nous consolent dans nos peines et nos épreuves, nous aideront dans la traversée de cette vie et nous conduiront jusqu'au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXV

LA MÉDISANCE

En même temps qu'il nous défend le mensonge et la calomnie, le 8^e commandement nous enseigne que toute vérité n'est pas bonne à dire quand il s'agit de l'honneur du pro-

chain : aussi nous défend-il la médisance. Nous dirons : 1^o sa *nature*, 2^o sa *gravité*.

I. — *Nature*

Médire, c'est découvrir à d'autres, sans nécessité, les fautes et les défauts vrais mais cachés du prochain.

I. Nous disons : DÉCOUVRIR, ce qui peut se faire :

1^o *Par paroles*. On le fait parfois brutalement, mais on préfère recourir à certaines formules, riches de réticences, habiles à faire planer le doute. Ex. : *Il paraît... On dit... C'est possible, mais... Ah ! si j'osais vous répéter !...*

2^o *Par écrits*. Ces libelles diffamatoires constituent une faute plus grave, en raison de la publicité qui leur est donnée.

3^o *Par signes*. On sourit malicieusement en entendant faire l'éloge de quelqu'un ; on remue la tête d'une manière négative ; etc.

4^o *Par le silence même*, quand on tait les bonnes actions du prochain ou qu'on le laisse accuser sans le défendre.

II. Nous disons : SANS NÉCESSITÉ ; car l'amendement d'un coupable, un dommage à éviter pour soi ou pour d'autres, un conseil important à demander, sont des raisons qui autorisent à dévoiler les défauts du prochain.

III. Nous disons : les défauts CACHÉS ; car ce n'est pas médire que faire connaître, même sans nécessité, les défauts du prochain qui sont connus de tout le monde ou qui sont rendus publics, v. g. par la sentence d'un juge.

II. — *Gravité*.

La médisance est une faute mortelle de sa nature ; elle admet la légèreté de matière. Mais de quelque manière qu'on l'envisage, elle nous apparaît odieuse : et dans ses causes, et en elle-même, et dans ses conséquences, et dans ses châtiments.

I. DANS SES CAUSES. — Ce sont :

1^o Ou l'*envie* qui fait jalouser un rival que le succès a couronné ou que la gloire environne ;

2^o Ou la *haine* qui voit dans les faiblesses du prochain l'occasion de se venger ;

3^o Ou l'*ambition*, de celui qui, ne pouvant arriver par son propre mérite, cherche à s'élever sur les fautes et les défauts d'autrui ;

4^o Ou l'*humeur chagrine* du caractère qui ignore l'indulgence.

II. EN ELLE-MÊME. La médisance est en effet :

1^o Une *lâcheté*. Elle attaque toujours un absent ; aussi les païens eux-mêmes l'avaient en horreur. Ecoutez Horace :

...Absentem qui rodit amicū,
Fingere qui non visa potest, commissā tacere
Qui nequit : hic niger est : hunc, tu, Romane, caveto...

2^o Une *injustice* : car, outre qu'elle enlève au prochain l'honneur, le premier des biens, elle l'expose très souvent à des pertes matérielles, soit en lui faisant perdre une place, soit en lui faisant perdre des clients, etc. *Fama*, dit avec raison S. Thomas, *idoneum facit ad officia humana*.

3^o Un *manque de charité* contraire :

a) A l'Écriture : « *Audisti verbum adversus proximum tuum ? commoriatur in te.* » (Eccli., xix, 10).

b) Aux exemples de N.-S. J.-C. ; car lorsque ses disciples lui demandèrent le nom de celui qui devait le trahir, il garda le silence.

III. DANS SES CONSÉQUENCES. La langue du serpent a trois pointes, dit saint Bernard, et elle fait par le fait même trois blessures. Ainsi, du même coup, le médisant fait trois blessures avec sa langue :

a) Il se blesse lui-même en commettant le péché.

b) Il blesse celui qu'il attaque.

c) Il blesse celui qui l'écoute.

d) Ajoutons que la famille et la société se ressentent des terribles effets de la médisance. N'est-ce pas là qu'il faut chercher la cause de la plupart des haines, des divisions, des soupçons, des défiances, des ruines, des révoltes, des guerres même, etc. ?

IV. DANS SES CHÂTIMENTS. — 1^o En ce monde, le médisant s'attire :

a) La haine de Dieu, qui déclare que tout détracteur lui est odieux : « *Detractores Deo odibiles.* » (Rom., i, 30).

b) Le mépris des hommes. Saint Augustin chassait de sa table les médisants par ces deux vers qu'il avait fait inscrire en gros caractères sur le mur de sa salle à manger :

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.

c) Le remords de sa conscience en face du mal qu'il a commis.

2^o Dans l'autre, il subira les châtiments de Dieu : « *Neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces, regnum Dei possidebunt.* » (I Cor., vi, 10).

Conclusion

Comme le calomniateur et le voleur, le médisant est tenu à réparer le tort fait au prochain. Mais combien difficile est cette réparation ! Ne disons donc rien de répréhensible dans nos conversations, et nous n'éprouverons pas cette difficulté.

XXVI

LES JUGEMENTS TÊMÉRAIRES

Avec le mensonge, la calomnie, la médisance, le 8^e commandement nous défend les juge-

ments téméraires. Nous dirons : 1^o leur *nature*, 2^o leur *gravité*.

I. — *Nature*

Juger témérairement, c'est penser mal du prochain sans raison suffisante.

I. Nous disons : PENSER MAL ; car il ne faut pas confondre le jugement téméraire avec le doute et le soupçon.

a) Par le *doute*, on ne se prononce ni en bien ni en mal sur le compte du prochain.

b) Par le *soupçon*, on incline à croire au mal, mais avec la pensée que le mal n'existe peut-être pas.

c) Par le *jugement téméraire*, au contraire, on pense formellement mal du prochain.

II. Nous disons : SANS RAISON SUFFISANTE ; car il est évident que lorsqu'il est basé sur des preuves suffisantes, un jugement n'est ni téméraire, ni illicite.

On se rend coupable, par exemple :

a) Quand on juge précipitamment quelqu'un par suite d'un simple sentiment de répulsion ;

b) Quand on se permet d'attribuer aux actes d'autrui de mauvais motifs ;

c) Quand on prononce, sur de futilités apparences, qu'une personne a tel défaut ou a commis telle faute.

II. — *Gravité*

Le jugement téméraire est péché grave quand les trois conditions suivantes sont réunies : a) quand la matière est grave ; b) quand il est volontaire et délibéré ; c) quand il est conçu sans fondement suffisant. Il est facile de se convaincre de la gravité de ce péché quand on l'envisage dans ses causes, en lui-même, dans ses conséquences, dans ses châtiments.

I. DANS SES CAUSES, qui sont :

1^o Ou l'*orgueil* qui fait que nous nous oublions nous-mêmes pour juger les autres ;

2^o Ou la *corruption* qui nous fait supposer chez les autres les défauts que nous avons et les fautes dont nous nous rendons coupables ;

3^o Ou la *haine* qui se refuse à voir quelque chose de bien chez un ennemi ;

4^o Ou l'*envie* qui cherche à déprécier jusqu'aux intentions.

II. EN LUI-MÊME, le jugement téméraire est un manque de bon sens, de justice et de charité.

1^o *Manque de bon sens*. Le bon sens nous dit en effet de rester dans les limites de notre condition. Eh bien ! qui êtes-vous donc pour vous arroger, de votre propre autorité, des droits qui ne vous appartiennent pas ? « *Tu autem qui es, qui judicas proximum ?* » (Jac., IV, 13).

2^o *Manque de justice*. Vous voulez juger ?

Mais avez-vous en main toutes les pièces nécessaires pour trancher le procès ? Hélas ! vous vous contentez de vains motifs, de faux rapports, de nerveuses impressions ; vous vous laissez influencer par vos intérêts, par vos passions ; et soudain les plus futiles apparences prennent pour vous la valeur d'une démonstration ! Quelle folie ! Ne savez-vous donc pas que Dieu lui-même, avant de juger, prend soin de sonder les reins et les cœurs « *Scrutans corda et renes, Deus.* » (Ps., VII, 10).

3^o *Manque de charité*. La charité exige que nous traitions notre prochain « comme nous-mêmes. » Eh bien ! aimerions-nous nous voir jugés défavorablement sans motifs suffisants ? C'est pour cela que saint Paul en nous énumérant les effets de la charité, nous dit : « *Charitas... non cogitat malum.* » (I Cor., XIII, 5).

III. DANS SES CONSÉQUENCES. — 1^o *Dans l'individu*, soit dans celui qui en est le sujet, soit dans celui qui en est l'objet, le jugement téméraire fait naître des troubles extérieurs et devient une source de fautes et de tourments.

2^o *Dans la famille*, il est cause de bien des désordres, comme la jalousie entre époux, la défiance mutuelle, les faux rapports, etc.

3^o *Dans la société*, il est cause de bien des inimitiés, des disputes, des rixes, etc.

IV. DANS SES CHÂTIMENTS. — 1^o *En ce monde*, celui qui juge témérairement le prochain, subit généralement la peine du talion : « *In via stultus ambulans, cum ipse insipiens sit, omnes stultos æstimat.* » (Eccle., X, 3).

2^o *Dans l'autre monde*, il s'attirera à lui-même un jugement rigoureux : « *Nolite judicare ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini, et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* » (Mat., VII, 1-2).

Conclusion

Au lieu de nous occuper des autres, occupons-nous de nous-mêmes. Nous avons assez à faire pour nous corriger de nos défauts et pour expier nos fautes. Et chaque fois que nous nous sentirons portés à juger les faits et gestes du prochain, rappelons-nous la belle parole de saint François de Sales : « Si une action pouvait avoir cent visages, il faudrait toujours la regarder du côté qui est le plus beau. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 julii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 28 juillet 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — IV. L'Extrême-Onction, 529.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XLVII. 12^e dimanche après la Pentecôte, 535.

Varia. — Le danger social, 539.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXIX. Pierre chez les Juifs de Rome, 542.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

IV

L'EXTRÊME-ONCTION

Oratio fidei salvabit infirmum.

La prière de la foi sauvera le malade. (Jac., v, 15).

Le présent entretien liturgique aura pour objet le très beau et très salubre sacrement d'extrême-onction. Il fut institué par N.-S. Jésus-Christ pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection. L'apôtre saint Jacques en affirme l'indiscutable existence dans les paroles suivantes, toutes pleines de la plus lumineuse et de la plus touchante éloquence : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera ; et, s'il est coupable de quelques péchés, ils lui seront remis. » Ainsi, ce sacrement est destiné aux infirmes gravement malades ; ses éléments sont l'huile consacrée par l'évêque le Jeudi Saint et les paroles qui accompagnent l'onction ; il est administré par le prêtre. Il est appelé *extrême-onction* parce que c'est ordinairement la dernière des onctions que le chrétien reçoit : la première est conférée au baptême, la deuxième à la confirmation, la troisième à l'ordination des ministres sacrés, et la dernière à la fin de notre vie. Tous les bons catholiques l'ont en souveraine estime. Les protestants éclairés et de bonne foi ne lui ménagent pas leurs louanges. « L'onction des infirmes, dit le savant Leibnitz, a pour elle l'autorité de l'Ecriture et l'interprétation de l'Eglise. Je ne vois rien qu'on puisse reprendre dans ce que fait l'Eglise catholique. S'il est vrai que le don de guérir le corps soit aujourd'hui moins fréquent qu'autrefois, ne reste-t-il pas cette perpétuelle efficacité de

guérison intérieure qui ne trompe jamais une âme bien disposée ? La rémission des péchés, l'affermissement des vertus chrétiennes, n'est-ce pas ce dont l'homme a le plus besoin lorsque sa vie va sombrer, lorsque la fureur de Satan et les terreurs de la mort l'assiègent ? » Aussi le Rituel Romain insiste-t-il pour que le Pasteur emploie toute sa diligence afin de procurer ce bienfait aux fidèles, et autant que possible pendant que le malade jouit encore de ses facultés, pour qu'il en recueille plus de fruits¹. Et le Catéchisme Romain recommande instamment aux ministres sacrés d'en instruire à fond les fidèles confiés à leur sollicitude. C'est pour entrer dans l'esprit de l'Eglise que nous allons faire, avec tout le soin possible, cet entretien liturgique sur l'extrême-onction. Je considérerai successivement l'extrême-onction,

Par rapport à N.-S. JÉSUS-CHRIST, qui en a fait l'instrument de ses plus abondantes bénédictions ;

Par rapport à L'EGLISE, qui l'environne de ses rites les plus beaux et de ses plus touchantes cérémonies ;

Par rapport aux FIDÈLES, qui en reçoivent les secours les plus précieux.

Dieu daigne bénir mes paroles ! Il est peu de sujets dans la prédication évangélique qui aient plus d'importance et jouissent d'un plus grand rôle dans l'économie de notre salut.

I

Envisagée par rapport à son divin Auteur, à N.-S. J.-C., on peut dire que l'extrême-onction est l'une des inventions les plus charitables de son cœur si bon. Il nous a préparé dans ce sacrement un moyen très efficace et très sûr pour obtenir la couronne du ciel.

Satan, le fort armé, dirai-je avec un zèle missionnaire, chassé par l'absolution, n'a pas perdu courage. Il a pris avec lui sept autres esprits des plus méchants et des plus terribles. Il leur fait prendre position dans cette chair que le péché a jadis déshonorée, autour de cette conscience soigneusement nettoyée. Ils sont sept, logés dans les sens du malade, prêts à envahir et à profaner son âme défaillante et troublée. Qui viendra au secours du chrétien mourant ? Qui lui donnera, à ce lutteur brisé, sept onctions pour le faire sept fois athlète contre les sept démons ? Qui le rendra sept fois pur pour être digne du Dieu qui l'attend ? Qu'il se console : l'ex-

¹ *Extremæ Unctionis sacramentum omni studio ac diligentia periculose ægrotantibus adhibendum est ; et eo quidem tempore, si fieri possit, quum illis adhuc integra mens et ratio viget, ... ad uberiorem sacramenti gratiam percipiendam...* (Rit. Rom., tit. v, cap. 1, De Sacramento Extremæ Unctionis).

trême-onction a été instituée par Celui qui sait nos misères, par N.-S. Jésus-Christ. L'huile sainte, onctueuse et pénétrante, va, à travers les sens qui ont servi au péché, jusqu'à l'âme du malade, écarte le démon et prépare le chrétien à faire heureusement et victorieusement le suprême passage, qui conduit au bonheur éternel.

Mais examinons avec plus de détails, après ce coup d'œil d'ensemble, les trésors de grâces que le bon Sauveur a déposés pour nous dans l'extrême-onction, pour l'ÂME et pour le CORPS.

I. Pour l'âme d'abord, l'extrême-onction est le *sacrement de la lumière* la plus opportune. On ne le sait que trop : à la fin de l'existence, l'esprit humain affaibli par la maladie est assailli par les plus redoutables tentations ; il est comme voilé par ce que la Sainte Ecriture appelle « les ombres de la mort, *umbrae mortis*. » L'ennemi de tout bien s'ingénie à susciter dans l'âme la présomption et la fausse sécurité, mais plus souvent le trouble, l'inquiétude, le découragement et le désespoir. Il fausse les vraies notions de la justice, de la miséricorde et de la foi elle-même. Il rappelle sous les couleurs les plus vives et les plus désolantes « les jours anciens », les infidélités et les négligences ; il grossit les prévarications, il dérobe le souvenir de la pénitence accomplie, cherchant à en oblitérer la mémoire. Il montre le Dieu juste, le Dieu terrible, les effroyables supplices de l'éternité malheureuse ; il supprime l'idée du Dieu bon, miséricordieux, qui, par ses souffrances et sa mort, a expié tous les péchés du monde et veut, du désir le plus ardent, nous donner son paradis. Dans cette nuit de l'intelligence, dans ces anxiétés de notre esprit, qui viendra en aide au pauvre malade pour le rassurer, en lui montrant les ineffables consolations du Calvaire, et les douces clartés du ciel ? Qui ? C'est l'huile consacrée, l'huile sainte, l'huile lumineuse. Grâce à elle, le malade au lieu de dire : « *Dixi : Perii, je suis perdu !* » murmure doucement dans son cœur la parole du Psalmiste : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, je dormirai, je reposerai en paix sur le cœur de mon Sauveur ! » *Oratio fidei salvabit infirmum*.

L'extrême-onction est de plus le *sacrement de la force*. — Elle fortifie d'abord contre les appréhensions, si légitimes et parfois si angoissantes, de la mort prochaine. Nous sommes si naturellement attachés à la vie, que nous sommes effrayés, saisis d'horreur, devant la grande séparation qui nous fera quitter nos parents, nos amis, tous nos biens. Mais l'extrême-onction vient surnaturellement nous donner du cœur. Elle nous ouvre les horizons du bonheur sans fin ; elle fait rayon-

ner à nos regards les splendeurs de l'immortalité ; elle nous donne l'intime persuasion que la mort n'est pas la mort, mais le passage à l'éternelle vie, *vita mutatur, non tollitur !* — Elle nous fortifie également, avec une grande efficacité, contre l'ennemi de notre salut. Selon l'apôtre saint Pierre, le démon plein de rage rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Mais c'est surtout à notre dernière heure qu'il redouble ses efforts furieux¹. Le moment en effet est bien propice à ses cruelles entreprises, soit pour plonger le malade dans le péché par de pressantes tentations, soit pour l'abîmer dans le désespoir, soit pour l'endormir dans une funeste sécurité, le pauvre infirme ayant le corps torturé par la maladie, l'imagination troublée par des fantômes fatigants, l'âme toute appesantie par la douleur. Mais le Sauveur Jésus vient au secours de son soldat. Il lui apporte les armes irrésistibles de l'extrême-onction. Grâce à ce sacrement, le malade peut faire face à l'ennemi et le mettre en fuite. Saint Martin de Tours, sur le point de mourir, vit le démon se présenter à lui sous une forme hideuse, cherchant à l'épouvanter : « Que viens-tu faire ici, bête cruelle ? lui dit le saint. Tu ne trouveras en moi rien qui t'appartienne ; le sein d'Abraham, le paradis de mon Sauveur est ouvert pour me recevoir. » Avec l'extrême-onction, le malade réconforté peut redire ces victorieuses paroles du saint évêque. *Oratio fidei salvabit infirmum*.

D'autre part, l'extrême-onction est le *sacrement des plus généreux pardons*. Cela ressort avec évidence des paroles qui accompagnent l'onction tracée en forme de croix : « Que par cette sainte onction et sa miséricordieuse bonté le Seigneur vous pardonne toutes les fautes que vous avez commises par la vue et les autres sens. » Sans doute le malade a reçu dans le sacrement de pénitence la rémission de ses péchés, mais dans l'extrême-onction Notre-Seigneur lui en donne une attestation sensible, palpable et authentique. — Ce sacrement efface aussi, en proportion des dispositions du malade, les péchés véniels en partie ou en totalité. — Il remet de même, du moins partiellement, la peine temporelle due aux péchés actuels déjà pardonnés. Si un sacramental a cette puissance, qui oserait la dénier à un sacrement reçu avec religion ? — Et même, cela est certain, si le malade était en état de péché mortel sans le savoir, ou si, le sachant, il ne pouvait, par suite de la privation de l'usage des sens, se confesser des fautes graves dont il serait entaché, ou les manifester sensible-

¹ Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet. (Apoc., xii, 12).

ment d'une manière quelconque avec le regret de les avoir commises, l'extrême-onction les effacerait certainement, pourvu que dans le cœur du malade il y eût au moins l'attrition. Et si les moments pressaient, si l'on ne pouvait donner le sacrement de Pénitence et le sacrement d'extrême-onction, à cause de l'imminence de la mort, il faudrait commencer par administrer l'extrême-onction. Que tout cela est important et consolant ! Combien est vraie l'assurance de saint Jacques : *Oratio fidei salvabit infirmum* !

Enfin l'extrême-onction est le *sacrement de la parfaite guérison spirituelle*. Le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, est formel sur ce point¹. L'extrême-onction, ajoute-t-il, est comme une médication ou guérison spirituelle, comme le baptême est une régénération spirituelle, et la pénitence une sorte de résurrection de l'âme. Et comment ce sacrement réalise-t-il cette perfection de la santé spirituelle ? En affranchissant l'âme des restes du péché, c'est-à-dire de la faiblesse, de la langueur, de l'inclination au mal, de l'attache aux faux biens du monde ; en lui rendant l'intégrité, la vigueur, la beauté, l'union parfaite à Dieu qui sont figurées par les chaussures, la robe splendide, l'anneau précieux rendus à l'enfant prodigue revenu à son Père.

En touchant les sens, instruments des facultés de l'âme, ce béni sacrement les sanctifie, et va porter jusqu'à l'intime de cette âme la parfaite santé spirituelle. En les purifiant, il dispose les yeux, qui se sont ouverts à la vanité et aux spectacles coupables, à voir Dieu dans le ciel ; — les oreilles, qui ont écouté avec plaisir les paroles d'orgueil, de médisance et d'impureté, à entendre les sublimes harmonies du ciel ; — l'odorat, qui a respiré des odeurs malsaines et voluptueuses, lesquelles communiquent les ivresses coupables, à goûter les parfums du Christ Jésus ; — les lèvres et la bouche, qui ont donné passage aux souillures du cœur, aux mensonges, à la colère, aux blasphèmes, aux paroles lascives, à chanter les louanges du Dieu très bon et à prendre part à son ineffable banquet ; — les mains, qui se sont portées aux œuvres d'iniquité, à se lever vers Dieu ; — les pieds, qui ont marché dans le sentier de la perdition, à courir dans le chemin de la vertu ; — les reins qui, selon le mot d'Osée, se sont laissé dominer par l'esprit de fornication, à tressaillir pour les nobles aspirations de la sainteté. *Oratio fidei salvabit infirmum*.

II. L'extrême-onction n'est pas seulement très avantageuse à l'âme du malade, elle est aussi très profitable à son corps. C'est l'enseignement formel du saint Concile de Trente qu'elle peut même rendre la santé aux infirmes, si cela est utile à la gloire de Dieu et à leur salut, pourvu qu'on la reçoive avec foi et avant le moment où l'on n'est presque plus qu'un cadavre.

Quoi d'étonnant ? Le Cœur de Jésus avait une prédilection pleine de tendresse pour les malades aux jours de sa vie mortelle ; il venait avec empressement à leur secours ; il faisait agir en leur faveur sa bonté et sa puissance, et la plupart des miracles qu'il a opérés, il les a faits pour guérir les maladies de ceux qui imploraient sa clémence. Dans la première mission qu'il confia aux Douze, il leur donna le pouvoir de guérir les infirmités de l'humanité. « Etant donc partis, dit le texte sacré, ils prêchaient aux peuples de faire pénitence, ils chassaient beaucoup de démons, ils oignaient d'huile plusieurs malades et les guérissaient. » Après l'Ascension, les apôtres renouvelaient le même acte de charité et, au livre des Actes, il est dit pareillement qu'« ils oignaient d'huile les malades et les guérissaient. » (Act., v, 15). L'Eglise a continué par l'extrême-onction cette œuvre de miséricorde. *Et oratio fidei salvabit infirmum*.

Cela est certain, dit avec raison un de nos grands orateurs², l'extrême-onction n'a pas été appelée en vain le *sacrement des infirmes*. Elle possède une vertu divine qui peut tout là où la science humaine et les forces de la nature ne peuvent plus rien, et qui arrachera certainement à la mort une vie désespérée, si Dieu le juge utile à sa gloire et à notre salut. « L'Eglise, sanctifiée et perfectionnée par la Passion du Sauveur, dit saint Thomas, ne peut pas être moins puissante que lorsqu'elle n'était encore qu'à l'état de formation, et dans cet état rudimentaire ses onctions guérissaient les infirmités humaines : *Ungentes oleo multos ægros et sanabant*. » Elle n'a rien perdu de son pouvoir, et la vertu du sacrement dont elle dispose ne s'est en rien affaiblie par l'usage. Mais hélas ! c'est le manque de foi qui l'empêche d'obtenir son efficacité plénière. Il faut bien le dire aussi : l'Eglise établie n'a plus autant besoin de miracles que l'Eglise naissante ; et d'autre part nos tristes vies ne méritent guère qu'on les prolonge, car souvent il est difficile de voir ce que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes gagneraient à ce prolongement.

Néanmoins la vertu guérissante de l'extrême-onction est certaine. Ayons donc grande

¹ In extrema unctione confertur perfecta sanitas spiritualis. (Sum. Theol., III, q. 84). — Extrema unctio est quedam spiritualis sanatio vel medicatio, sicut baptismus est quedam spiritualis regeneratio, et pœnitentia quedam spiritualis suscitatio.

² Le P. Monsabré.

foi et grande confiance ! Ne ressemblons pas aux compatriotes du Sauveur qui, à cause de leur indifférence et de leur incrédulité, liaient les mains à sa puissance et à sa bonté, et l'empêchaient d'opérer des merveilles en leur faveur, *propter incredulitatem eorum* ! Croyons, et nous serons témoins de beaux et consolants prodiges !

Voilà les magnifiques effets de l'extrême-onction. Ces effets sont bien signifiés par l'huile, qui éclaire, fortifie, adoucit et guérit, et par les paroles de pardon qui en accompagnent l'onction. Ce sacrement soulage dans les maladies, donne la force de supporter les infirmités et même les guérit ; il éclaire les esprits, il fortifie la volonté, il efface les péchés, il remet les peines temporelles, il dispose les chrétiens à l'entrée au ciel d'une manière immédiate¹, et, d'après le Catéchisme Romain, il permet d'appliquer aux mourants la consolante parole de l'Apocalypse : « Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur ! » C'EST LE SACREMENT DE LA BONNE MORT !

En réalité l'extrême-onction considérée par rapport à N.-S. J.-C. est l'une des plus belles œuvres de salut qu'il ait instituées, pour laquelle nous lui devons de très vives actions de grâces : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* !

Considérons-la maintenant par rapport à l'Eglise, et voyons avec quelles édifiantes cérémonies l'Epouse du Christ la confère à ses enfants.

II

Tout est admirable dans les rites de la collation de l'extrême-onction. C'est un drame empreint de la plus douce et de la plus touchante gravité : il s'agit en effet d'une chose très importante : disposer un chrétien au grand voyage du temps à l'éternité, le mettre efficacement en mesure d'obtenir les joies incomparables et inamissibles du ciel.

Selon les prescriptions du Rituel, par respect pour le sacrement, la chambre du malade doit être ornée de propreté et de décence. On prépare une petite table couverte d'une nappe blanche ; au milieu, un crucifix, avec un cierge ou une bougie allumée de chaque côté ; un vase contenant de l'eau bénite et un rameau ; un plateau avec sept ou huit boules de coton pour essuyer l'huile sainte ; un autre vase contenant de l'eau, pour que le prêtre puisse se purifier les doigts, avec de la mie de pain et une boule de coton.

Le ministre sacré pénètre dans la chambre du malade en faisant ce salut si touchant et si cher au Sauveur : « Paix à cette maison et

à tous ceux qui l'habitent ! » Ensuite, après avoir déposé les saintes huiles sur la table, il se revêt du blanc surplis et de l'étole violette, symboles de pureté et de pénitence. Alors commence proprement la cérémonie ; elle comprend la *préparation*, le *rite essentiel* et la *conclusion*.

I. Oh ! l'impressionnante PRÉPARATION ! Le ministre sacré, au nom du Sauveur, s'efforce de faire naître dans le cœur du malade les sentiments capables de lui faire recevoir le sacrement avec le plus grand fruit. Par ses actes, par ses prières, par l'absolution générale, par ses exhortations, il prépare doucement et efficacement son cœur aux dons du ciel.

Il s'approche du lit de l'infirmes et fait baisser à ce membre souffrant du Sauveur le crucifix, l'image de Jésus crucifié pour notre salut, l'excitant ainsi à la foi, à la confiance et à l'amour. Il asperge d'eau bénite, en traçant le signe de la croix, le signe vainqueur, la chambre, et ceux qui sont présents : sacramental qui efface le péché véniel et met en fuite le démon.

Puis l'aide du Très-Haut réclamée, le souhaite de la charité formulé, il adresse trois prières très ferventes au Seigneur pour obtenir l'éloignement de Satan et l'assistance des saints Anges, particulièrement des saints anges gardiens.

Alors, comme préparation de pénitence plus parfaite et de purification plus complète, le malade ou à son défaut une autre personne récite le *Confiteor*, qui est aussi un sacramental, et le prêtre donne l'absolution générale.

Enfin, pour rendre plus vives les bonnes dispositions de l'infirmes, le ministre sacré lui adresse quelques paroles où il met tout son cœur : « Vous souffrez, mon cher frère en J.-C., la douleur vous a visité, vous êtes, comme N.-S. J.-C., étendu sur la croix ; mais Dieu, dans sa miséricorde, m'envoie vers vous, pour vous apporter secours et consolations ; car il a laissé à son Eglise un sacrement destiné uniquement aux malades, pour le soulagement de leur âme et de leur corps. Il vous l'apporte, ce précieux sacrement ; et je vais en faire sur tous vos sens les onctions salutaires, afin de vous purifier de plus en plus de vos péchés. Ah ! que la composition de votre cœur accompagne les prières que l'Eglise va mettre sur mes lèvres ! Dites avec nous du fond de votre cœur : « O mon Dieu que j'ai offensé, vous qui êtes mon Père et qui serez mon Juge, faites que par la grâce de cette sainte onction et par les mérites de votre cher Fils, mon Sauveur, j'obtienne le pardon de toutes les fautes que j'ai commises ! » Et vous, chrétiens, qui êtes ici présents, priez avec nous pour ce cher

¹ Hoc sacramentum immediate hominem ad gloriam disponit, quum exeuntibus a corpore detur. (*Sum. Theol.*, III, q. 29).

malade, afin que par l'intercession des Anges et des Saints, le Seigneur le protège contre le démon, adoucisse ses souffrances et surtout le bénisse et le sanctifie. »

II. La préparation est achevée ; le cœur du malade est rempli de piété, de componction, de foi, de confiance et d'amour ; le prêtre accomplit L'ACTE ESSENTIEL du sacrement des malades. Il trempe son pouce consacré par l'ordination dans l'huile bénite par l'évêque, et en forme de croix, parce que c'est de la croix de Jésus que nous vient toute purification et toute sanctification, il fait successivement une onction sur les sens du malade, en disant : « Que par cette sainte onction et par sa miséricordieuse bonté le Seigneur vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et la parole, le toucher et le marcher. »

Le sacrement est conféré ; par le fait même, *ex opere operato*, le malade reçoit une augmentation de la grâce sanctifiante et de toutes les vertus surnaturelles, son esprit est illuminé des célestes clartés, sa volonté remplie de courage, les restes du péché sont effacés, la remise des péchés véniels et des peines temporelles est accordée ; la maladie est allégée, et si c'est l'ordre de la Providence, la santé corporelle est assurée ; en tout cas les grâces de la bonne mort sont conférées. Quelle simplicité dans l'acte, mais quelle magnificence dans les effets, comme dit Tertullien : *Simplicitas in actu, magnificentia in effectu* !

III. Passons à la CONCLUSION de cette touchante cérémonie. Le sacrement opère par lui-même ; mais pour plus d'efficacité, pour que les fruits de l'extrême-onction soient plus abondants, l'Eglise veut que le prêtre joigne ses supplications à l'action du rite sacramentel, *ex opere operantis*, et en mette en relief l'efficacité.

Après la récitation de l'Oraison dominicale qui résume admirablement tous les hommages que nous devons rendre à Dieu et toutes les supplications que nous pouvons lui adresser, après plusieurs oraisons jaculatoires très ferventes, le ministre sacré récite trois prières sublimes, toutes parfumées de la plus suave dévotion. Dans la première, il demande à Dieu de guérir la langue de l'infirme, de fermer ses plaies, de faire disparaître toutes les douleurs de l'âme et du corps et de lui procurer une parfaite santé morale et physique. Dans la deuxième, il sollicite spécialement une complète guérison de l'âme affligée, déprimée, appesantie par la maladie. Dans la troisième, il implore avec beaucoup d'instance la santé du corps : « Seigneur, nous vous le demandons avec ferveur, que ce chrétien délivré de sa maladie soit rendu à la santé par la puissance de votre

bonté ; donnez-lui le courage et la force, protégez-le, rendez-le à votre Eglise en le comblant de toute prospérité. »

Le prêtre ne se contente pas de prier ; il encourage le malade avec l'accent de la plus tendre charité. Il l'excite à la reconnaissance pour les bienfaits reçus, à l'abandon tranquille et filial à la divine Providence, soit que le Seigneur l'appelle à lui pour partager sa gloire dans le ciel, soit qu'il le laisse encore sur la terre pour acquérir de nouveaux mérites.

Enfin il lui présente de nouveau l'image du Sauveur crucifié, le seul vrai Consolateur, Celui pour qui et par qui tout est vivant. Il l'invite à unir ses souffrances à celles du Rédempteur, et à baiser respectueusement l'image de Celui qui nous a aimés jusqu'à tout souffrir et à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour notre salut !

N'est-il pas vrai que les cérémonies de l'extrême-onction sont pleines de douce piété et de touchante édification ? Et en les méditant, on goûte mieux la belle parole de saint Jacques, que ce sacrement est le sacrement du salut : *Oratio fidei salvabit infirmum* !

III

Pour compléter, par des avis pratiques, le présent entretien liturgique sur l'extrême-onction, il nous reste à la considérer par rapport aux *fidèles*.

I. Et d'abord par rapport AUX MALADES eux-mêmes. C'est à eux, dès qu'ils se sentent gravement atteints, à réclamer le secours des derniers sacrements, et particulièrement du *sacrement de la bonne mort*. C'est à eux, en effet, en premier lieu, que l'Esprit-Saint intime cette précieuse recommandation : « Quelqu'un est-il malade ? dit l'apôtre saint Jacques, qu'il appelle les prêtres, *inducat*. » Autrefois, comme cette salutaire pratique était bien comprise et bien observée ! La foi éclairait les esprits et les cœurs. On sentait vivement l'importance de bien se préparer à la vie éternelle, et l'on était pleinement persuadé que l'extrême-onction est le moyen spécial que la Providence nous ménage pour obtenir un bon jugement du Souverain Juge. Avant le médecin du corps, on réclamait le médecin de l'âme. A moins d'être surpris par la soudaineté d'une maladie qui les terrassait, nos ancêtres, si profondément chrétiens, voulaient à tout prix recevoir en pleine connaissance l'absolution de leurs fautes, le saint viatique et l'extrême-onction. Ils tenaient absolument, pour répéter la parole de saint Thomas, « à parfaire en leur cœur par l'huile sainte les grâces de la Rédemption. » Après quoi, pleinement rassurés, redisant la parole du Psalmiste : « Je vais entrer, Seigneur, dans votre

saint temple, » ils quittaient la terre le sourire sur les lèvres. Hélas ! bien différents sont les chrétiens d'aujourd'hui ! La plupart des malades, déshabitués des pensées supérieures et des sollicitudes de l'au-delà, absorbés par la maladie, bouleversés par la peur, ou même retenus par le respect humain, omettent, pour leur plus grand dommage, d'appeler le prêtre... Ah ! de grâce, qu'il n'en soit pas ainsi de nous ! Craignons de compromettre irrémédiablement nos plus chers intérêts ! Ne soyons pas de ces lâches chrétiens, dont parle Bossuet, « qui s'imaginent avancer leur mort quand ils se préparent aux derniers sacrements ! »

II. Que si la maladie devenant grave, l'infirmes ne peut demander le prêtre parce qu'il est privé de l'usage de ses sens, ou bien s'il ne s'y résigne point parce que la foi a perdu de son énergie dans son cœur, c'est AUX PARENTS, c'est aux amis chrétiens à intervenir, afin de lui procurer par leurs ardentes prières, par leurs charitables exhortations, de recevoir la grâce des grâces, le secours suprême qui sauve : *Oratio fidei salvabit infirmum*.

C'est en effet l'un des plus beaux actes de charité à exercer à l'égard du prochain que de lui faire recevoir à temps, sans un retard trop prolongé, le sacrement d'extrême-onction. Tous les vrais chrétiens le comprennent bien. Pour ne citer qu'un exemple, le vertueux Dauphin, père de Louis XVI, apprit qu'un vieux domestique de sa maison était en grand danger de mort et qu'il ne voulait pas entendre parler de mettre ordre aux affaires de sa conscience, et il en fut péniblement affecté. « Hélas ! dit-il, l'âme de ce malheureux est cependant aussi précieuse que la nôtre. Il faut que je lui envoie mon confesseur. » Mais pensant qu'il pouvait faire encore quelque chose de plus, en faveur d'un homme qui avait consumé sa vie à son service, il se rendit bientôt auprès de lui. — « Eh bien ! mon ami, lui dit-il, je viens te voir pour te dire combien je suis touché de ton état. Je n'ai pas oublié que tu m'as toujours servi avec affection. Songe de ton côté que tu me donneras, pour la première fois, le plus grand de tous les chagrins, si tu ne mettais pas à profit pour ton salut les instants qui te restent. » Ce pauvre homme, pénétré jusqu'aux larmes de cette démarche de son bon maître, se réveille de son fatal assoupissement, et se reproche de n'avoir pas assez profité des grands exemples qu'il avait eus sous les yeux. La foi vive d'un grand prince ranime la sienne. Il donne des marques éclatantes de repentir et se dispose à la grâce des derniers sacrements, qu'il reçoit avec beaucoup d'édification. Et content, heureux et paisible, après quelques jours, il meurt en prédestiné. Bel exemple à imiter !

Qu'on ne dise pas, pour s'exempter de cet acte de charité fraternelle, qu'en parlant au malade de l'extrême-onction on l'effrayerait, ou bien qu'on précipiterait le dénouement fatal. Quand même il y aurait quelque trouble, quelque surprise, qu'est-ce que cette émotion devant le souvenir de nos dettes à l'égard de la justice de Dieu, devant les souffrances du purgatoire, devant peut-être les souffrances de l'enfer ? Et puis, cette émotion sera vite dissipée par l'efficacité de la grâce du sacrement. « Il y a près de cinquante ans, disait naguère un vieux médecin, que j'ai commencé à suivre les hôpitaux, et par conséquent à voir des moribonds et des mourants. Eh bien ! je déclare sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, que je n'ai jamais vu, même une seule fois, un malade être affecté d'une manière fâcheuse par l'avertissement qu'on lui donnait de songer à son âme et à Dieu. Bien plus, je les ai tous vus accueillir avec calme et reconnaissance la proposition de leur amener un prêtre. Ces observations datent d'une époque de ma vie où j'avais le malheur d'être éloigné de la religion, mais où je me croyais obligé par les devoirs de ma profession à prévenir les parents du danger où je voyais le malade. Alors même, et depuis surtout, j'ai souvent porté la parole en pareille circonstance, souvent avec succès, toujours sans inconvénient, j'ajoute même sans avoir eu besoin de longs détours. » Le célèbre médecin Tissot, protestant, faisait les mêmes déclarations, et, plus d'une fois, il s'écriait avec une admiration sincère : « Quelle est donc la puissance de la confession et des derniers sacrements chez les catholiques ? »

Ne soyons donc pas cruels à l'égard de nos malades ; ne les privons pas, par pusillanimité, fausse crainte ou timidité, du sacrement qui console et fortifie au terme de l'existence. Armons-nous d'une sainte hardiesse ; parlons avec zèle et bonté pour procurer à nos frères, atteints d'une grave infirmité, le sacrement d'extrême-onction. Nous serons étonnés des fruits de notre dévouement. Et comme Notre-Seigneur a dit qu'on se servirait à notre égard de la mesure que nous aurons employée à l'égard des autres, Dieu, en récompense de notre charité, fera que nous recevions pieusement les derniers sacrements. Et à la fin de notre existence, nous serons éclairés, fortifiés, consolés, purifiés, efficacement préparés à recevoir, grâce à l'extrême-onction, le bonheur indicible du salut éternel. *Oratio fidei salvabit infirmum*. Et nous dirons, paisibles et contents, en quittant la terre : « O Père, je remets mon âme entre vos mains ! Venez, Seigneur Jésus, venez ! » Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLVII

12^e Dimanche après la Pentecôte

LE BON SAMARITAIN

Suite du saint Evangile selon S. Luc (x, 23-37)

En ce temps-là,

23. Jésus dit à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.

24. « Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

25. Alors un docteur de la loi se leva pour le tenter, et lui dit : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? »

26. Jésus lui répondit : « Qu'est-il écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ? »

27. « Le voici, répondit-il : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

28. « Vous avez bien répondu, répliqua Jésus. Faites cela, et vous vivrez. »

29. Mais le docteur, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? »

30. Alors Jésus, reprenant, lui dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi mort.

31. « Or il arriva qu'un prêtre suivait le même chemin : il le vit et passa outre.

32. « Après lui, un lévite, venant aussi au même endroit, le regarda et continua sa route.

33. « Mais un Samaritain, qui voyageait également, arriva près de cet homme ; en le voyant, il fut ému de compassion.

34. « Il s'approcha, banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin ; puis il le plaça sur son cheval, le conduisit à l'hôtellerie et lui donna ses soins.

35. « Le lendemain, il tira deux deniers et les donna au maître d'hôtel, en lui disant : « Ayez soin de cet homme ; et tout ce que vous dépenserez en plus, je vous le rendrai à mon retour. »

36. « Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? »

37. Le docteur répondit : « C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » — « Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Que renferme cet évangile ?*

— On peut y distinguer trois parties. Dans la première, nous entendons une courte allocution, ou plutôt une simple réflexion du Sauveur à ses disciples ; la seconde est une réplique du même Sauveur aux questions insidieuses d'un docteur de la loi, et prépare la parabole du bon samaritain qui forme la troisième partie.

— *Quelle réflexion Jésus adresse-t-il à ses disciples ?*

— Il les déclare heureux de pouvoir contempler et entendre le Messie promis à leurs pères.

— *Quel est le sujet de son entretien avec le docteur de la loi ?*

— A ce docteur qui lui demandait ce qu'il faut faire pour parvenir à la vie éternelle, Jésus donne une belle leçon d'amour du prochain dans la parabole du bon samaritain.

— *Dans quelles circonstances eurent lieu les discours que rapporte cet évangile ?*

— Le Seigneur avait envoyé soixante-douze de ses disciples dans les villes et les bourgs du sud de la Judée pour y préparer sa prochaine venue. C'est, d'après saint Luc, au retour de leur mission, au mois d'octobre probablement, qu'eurent lieu les entretiens dont il est ici question.

— *Comment le Sauveur fut-il amené à féliciter ses disciples de leur bonheur ?*

— Les soixante-douze étaient revenus pleins de joie des miracles qu'ils avaient accomplis en son nom. Et Jésus leur avait dit : « Réjouissez-vous moins encore de voir les démons vous obéir, que de savoir vos noms écrits dans les cieus. » (Luc, x, 20).

— *Que voulait-il dire par là ?*

— Il leur enseignait que, comme ils devaient à sa puissance d'avoir chassé les démons, c'est à lui aussi qu'ils devraient d'être inscrits parmi les élus. C'était donc pour eux un grand bonheur de l'avoir connu.

— *Est-ce seulement aux soixante-douze que s'adressait la réflexion du Sauveur ?*

— Non, mais à tous ceux qui l'entouraient, car le texte dit formellement qu'il se tourna vers ses disciples, avant de leur tenir ce langage.

— *Comment expliquer l'intervention du docteur de la Loi ?*

— Nous avons vu déjà que les ennemis de Jésus se mêlaient parmi ses disciples pour l'épier et le critiquer. Or, ce docteur de la Loi aurait été heureux de mettre le Sauveur dans l'embarras en face de cette foule, au moment même où il se donnait pour l'envoyé de Dieu. Ainsi s'expliquent ses questions.

— *En quel lieu se tenait alors le Sauveur ?*

— Probablement dans les environs de Jérusalem, peut-être sur la montagne des Oliviers, que contourne la route de Jérusalem à Jéricho, ce qui expliquerait qu'il eût choisi cette route comme théâtre de l'événement raconté dans la parabole.

+

§ 2. — Explication du texte

1^o Le bonheur des disciples

— *Que signifient ces paroles : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez » ?*

— Par ces mots, Jésus-Christ déclare que c'est un grand bonheur pour les hommes de son temps, spécialement pour ses disci-

ples, de pouvoir contempler dans sa personne le Messie impatientement attendu par les générations antérieures, d'entendre ses instructions, d'être témoins de ses miracles.

— *Qui était donc ce Messie?*

— C'était Jésus-Christ lui-même, qui, par ses instructions, par ses prodiges, et par la puissance qu'il communiquait à ses disciples de faire des miracles en son nom, manifestait qu'il était vraiment le Sauveur promis au monde.

— *N'y avait-il pas de la vanité de la part de Jésus à parler ainsi?*

— Oh non ! Affirmer à ses disciples qu'ils étaient heureux de le voir, c'était non point se faire valoir auprès d'eux, se vanter lui-même, mais leur faire apprécier le grand bienfait de Dieu qui leur permettait de voir et d'entendre le Désiré des nations, et surtout de profiter de sa rédemption.

— *Quels sont ces rois qui ont désiré voir le Sauveur et ne l'ont point vu?*

— Jésus-Christ veut parler non seulement des rois d'Israël, comme Saül, David, Salomon, mais encore de tous les illustres et saints personnages de l'ancienne Loi, auxquels Dieu avait révélé la venue du Messie. Aussi un autre évangéliste, citant les mêmes paroles, met : beaucoup de justes, au lieu de : beaucoup de rois. (Mt., xiii, 17).

— *Quels sont les principaux de ces justes?*

— D'abord Adam, puis les patriarches, Hénoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, et ses douze fils ; puis Moïse, Josué et les autres conducteurs du peuple Juif, qui avaient appris de Dieu lui-même ou de leurs pères la promesse du futur Rédempteur et qui la transmettaient de génération en génération.

— *A qui s'appliquent ces mots : « beaucoup de prophètes » ?*

— Par là sont désignés tous ces hommes que Dieu chargeait d'annoncer au peuple Juif la venue plus ou moins lointaine de son Fils et de marquer d'avance tous les caractères qui le feraient reconnaître.

— *Les prophètes connaissaient-ils donc le Messie?*

— Ils ne le connaissaient que par les révélations que Dieu leur en faisait et qui variaient avec chacun d'eux. Aussi les uns annoncèrent l'époque de sa venue, d'autres les circonstances de sa naissance, d'autres son origine, d'autres les détails de sa Passion, de sa mort, sa résurrection, d'autres précisèrent ses miracles, sa doctrine, la fondation de son Eglise, etc.

— *Citez quelques-uns des prophètes.*

— Il y en eut un grand nombre et à toutes les époques. Les plus connus sont : Elie, Elisée, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Osée,

Jonas, Michée, etc. Saint Jean-Baptiste fut le dernier des prophètes de l'ancienne Loi.

— *Ces rois et ces prophètes avaient donc souhaité de voir le Sauveur?*

— Oui, tous les justes de l'Ancien Testament soupiraient ardemment après la venue du Sauveur. Outre l'affirmation de Jésus-Christ, nous en avons la preuve dans les beaux offices du temps de l'Avent, dont les paroles reproduisent les appels et les vœux des patriarches et des prophètes, empruntés à la Sainte Ecriture.

— *Les chrétiens sont-ils moins favorisés que les contemporains du Seigneur?*

— Il n'y a qu'un point sur lequel nous leur sommes inférieurs : nous ne voyons pas Jésus-Christ sous sa forme corporelle. Pour tout le reste, nous n'avons rien à leur envier : car, comme eux, nous connaissons ses enseignements, sa vie, ses miracles ; nous profitons de ses grâces, de ses sacrements, de ses bienfaits de toute sorte.

— *La foi ne compense-t-elle pas notre privation de la vue sensible du Sauveur?*

— Oui, car en croyant en lui, nous avons plus de mérite que ceux qui le voyaient, et il a dit lui-même : « Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. » (Jean, xx, 29).

— *Sommes-nous privés, entièrement de la vue et de la présence de Jésus-Christ?*

— Non, puisqu'il est présent parmi nous dans la sainte Eucharistie, tel qu'il était autrefois en Judée, et que nous voyons, sinon son corps lui-même, du moins les saintes espèces sous lesquelles nous savons qu'il est contenu. De plus, nous avons sur les Juifs l'immense avantage de pouvoir nous nourrir de la chair sacrée du Sauveur, dans la sainte communion.

— *Quels sentiments doit nous inspirer la pensée de ce bonheur?*

— Nous devons sans cesse remercier Dieu de nous avoir préférés à tant d'autres peuples, en nous appelant à connaître Jésus-Christ, à profiter de tous les avantages de sa rédemption. Nous devons surtout nous efforcer d'être bien fidèles à ses enseignements et à pratiquer parfaitement notre religion.

2^e Le Docteur de la Loi

— *Qu'est-ce que ce docteur de la Loi qui interpelle Jésus-Christ?*

— C'est un de ces savants juifs qui étudiaient tout spécialement la loi de Moïse, qui faisaient profession de l'expliquer au peuple.

— *N'ont-ils pas encore d'autres noms?*

— Oui, on les appelle aussi scribes, ou écrivains, copistes, parce qu'ils copiaient les textes de la loi, et surtout ils aimaient à s'entendre nommer Rabbi, c'est-à-dire « maîtres. »

Notre-Seigneur recommande à ses disciples de ne pas imiter leur vanité et de ne pas se faire appeler Rabbi. (Mat., xxiii, 8). De ce mot s'est formé le nom de *rabbins*, qu'on donne encore aujourd'hui aux docteurs juifs.

— *En quoi la question de ce docteur était-elle répréhensible ?*

— Dans le motif qui l'inspirait. Il voulait tenter Notre-Seigneur, c'est-à-dire lui tendre un piège, espérant trouver dans la réponse du Sauveur quelque chose qui ne serait point conforme aux enseignements de la loi juive et qui le discréditerait aux yeux du peuple.

— *En elle-même la question n'était donc point blâmable ?*

— Nullement. Rien de plus légitime en effet que de demander ce qu'il faut faire pour être sauvé, et chacun de nous doit chercher à connaître les moyens de parvenir à la vie éternelle.

— *Jésus-Christ a-t-il paru embarrassé par cette question ?*

— En aucune façon, et il y a répliqué très habilement ; car en renvoyant le docteur à la Loi qu'il se flatte de connaître, il l'oblige à répondre lui-même à son insidieuse question.

— *Comment répond le docteur ?*

— En citant les deux premiers commandements de la Loi : le premier qui ordonne d'aimer Dieu de tout son cœur, et le second, d'aimer son prochain comme soi-même.

— *Que veut dire Jésus en répliquant : « Vous avez bien répondu, etc. » ?*

— Jésus fait sentir au docteur, avec un peu d'ironie, qu'il a lui-même répondu à sa propre question, et que pour entrer dans la vie éternelle, il suffit d'observer ces deux grands commandements. Voilà pourquoi il ajoute : « Faites cela, » ce que vous venez de dire, « et vous vivrez, » c'est-à-dire, vous aurez la vie éternelle.

— *Pourquoi le docteur ne se contenta-t-il pas de cette réponse ?*

— C'est qu'il ne voulut point paraître avoir le dessous devant le peuple. Il n'avait pas réussi dans sa première interrogation à mettre Jésus en contradiction avec la Loi, il espéra avoir plus de succès dans sa nouvelle question.

— *Que signifient donc ces mots : « voulant se justifier lui-même » ?*

— Ils peuvent s'entendre de deux manières : — ou bien qu'il voulait se donner raison aux yeux des assistants ; — ou bien leur montrer qu'il était juste, parfait observateur de la loi.

— *En demandant : « Qui est mon prochain » ? le docteur de la Loi tendait-il donc un nouveau piège à Jésus ?*

— Oui. Jésus-Christ lui-même nous apprend qu'une tradition ancienne recommandait aux Juifs d'aimer leur prochain, mais de haïr leur ennemi. (Mat., v, 43). Donc, par sa question, le docteur voulait faire déclarer au Sauveur qu'il ne comprenait pas l'amour du prochain comme le comprenaient les Juifs et par conséquent lui donner tort devant eux.

— *Jésus-Christ ne permet donc pas de haïr son ennemi ?*

— Non, il commande au contraire de l'aimer et de lui faire du bien, parce qu'il est aussi notre prochain. C'est précisément ce qu'il va enseigner dans la parabole du bon samaritain.

3^e La parabole

— *Donnez le résumé de cette parabole.*

— Un juif avait été dévalisé par des voleurs qui l'avaient laissé à demi-mort sur la route. Un prêtre, puis un lévite juifs passent près de lui sans le secourir. Mais un samaritain a compassion de lui et lui prodigue des soins charitables.

— *Pourquoi le Sauveur choisit-il la route de Jérusalem à Jéricho pour y placer la scène de la parabole ?*

— Parce que cette route était bien connue de ses auditeurs et très fréquentée par les Juifs.

— *Qu'était-ce que Jéricho ?*

— Une ville située à 30 kilomètres au nord-est de Jérusalem, sur un petit affluent du Jourdain. Elle s'appelle aujourd'hui *Rihah*.

— *N'était-elle pas célèbre déjà dans l'histoire des Juifs ?*

— Oui, ce fut la première ville que prit Josué dans le pays de Chanaan. Ses remparts s'écroulèrent miraculeusement au son des trompettes de l'armée des Hébreux.

— *Que savez-vous des prêtres et des lévites ?*

— C'étaient les ministres de la religion chez les Juifs. Au premier rang se trouvait le *grand-prêtre*, qui seul pouvait pénétrer une fois par an dans la partie la plus vénérée du temple, le saint des saints. Puis venaient les *prêtres* et au-dessous d'eux les *lévites*, exerçant à tour de rôle les diverses fonctions du service religieux.

— *Comment étaient-ils choisis ?*

— Tous étaient pris dans la tribu de Lévi. Moïse, sur l'ordre de Dieu, avait voulu que seule cette tribu eût le privilège de fournir les ministres du culte divin. Aussi on leur donne souvent le nom général de *Lévites*.

— *La conduite du prêtre et du lévite de la parabole n'est-elle pas blâmable ?*

— Oui, ils eurent très grand tort de ne pas secourir le malheureux blessé, pour plusieurs raisons : — d'abord parce que la charité leur

en faisait un devoir, quel que fût cet homme ; — ensuite, parce que cet homme était un compatriote, un juif comme eux ; — enfin, parce qu'ils étaient, à cause de leur fonction, plus obligés que tout autre à donner l'exemple de la charité.

— *Notre-Seigneur voulait-il donc porter les Juifs à mépriser leurs prêtres ?*

— Nullement. Il voulait seulement donner une leçon d'humilité, en montrant que les hommes les plus élevés en dignité sont néanmoins sujets à des fautes ; il voulait aussi par l'insensibilité de ces hommes mieux faire ressortir la charité du samaritain.

— *Quel motif avait Jésus de donner le beau rôle au Samaritain ?*

— En choisissant un samaritain comme un modèle de charité, Jésus enseignait que l'homme le plus méprisé est parfois plus vertueux que l'homme le plus estimé.

— *Les samaritains, étaient-ils donc méprisés des Juifs ?*

— Oui, les habitants de Samarie étaient regardés comme des schismatiques, parce qu'ils n'admettaient qu'en partie les croyances juïques. Les Juifs n'avaient pour eux que haine et mépris.

— *En trouve-t-on des preuves dans l'Evangile ?*

— Oui, en voici deux entre autres. — Ainsi la Samaritaine du puits de Jacob s'étonne que Jésus, juif, lui demande à boire, à elle Samaritaine, « car les Juifs, dit-elle, n'ont aucune relation avec les Samaritains. » (Jean, iv, 9). — Ainsi encore, la plus grande injure que les Juifs pouvaient dire à Jésus était de l'appeler samaritain : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un possédé du démon ? » (Jean, viii, 48).

— *Le mépris dont le Samaritain était l'objet augmentait-il le mérite de sa charité ?*

— Assurément, sa bonne œuvre était d'autant plus belle et plus méritoire, qu'elle était faite en faveur d'un ennemi.

— *Comment se manifeste la charité du Samaritain envers le blessé ?*

— Elle se manifeste de quatre manières : par son émotion compatissante, par ses soins dévoués, par sa générosité, et par sa prévoyance.

— *Qu'éprouve le Samaritain à la vue du blessé ?*

— Il se sent ému de compassion sur lui. Tandis que le prêtre et le lévite avaient passé insensibles à côté d'un des leurs, lui, est pris de pitié pour cet étranger, pour cet ennemi. C'est là le sentiment d'un cœur bon et humain.

— *Que produit en lui cette compassion ?*

— Elle l'excite au dévouement. Le Samaritain ne se borne pas à une vaine pitié.

Il oublie ses propres affaires, pour ne songer qu'au devoir de soulager le malheureux. Il interrompt son voyage, descend de son cheval et s'approche du blessé pour le soigner.

— *Quels soins donne-t-il à cet homme ?*

— Il lui prodigue les soins les plus dévoués. Surmontant sa répugnance, il lave et panse ses blessures, verse dessus l'huile qui adoucit la souffrance et le vin qui affermit les chairs meurtries.

— *L'abandonne-t-il après ces soins ?*

— Nullement. Non content d'avoir sacrifié pour lui son temps, ses intérêts, il le place sur son cheval, le conduit à l'auberge la plus voisine et là continue à le soigner avec empressement. Puis il n'hésite pas à payer de sa bourse les frais d'hôtellerie.

— *Ne fait-il pas davantage encore ?*

— Oui, ne pouvant prolonger son séjour auprès du blessé, il veut du moins lui assurer tous les soins possibles. Aussi avant de partir il le recommande instamment au maître d'hôtel et s'engage à payer, à son retour, toutes les dépenses qu'aura nécessitées le traitement de son protégé.

— *Que montre-t-il par là ?*

— Il affirme ainsi la sincérité de sa charité, puisque, même éloigné, il ne cessera pas de s'intéresser à cet homme, mais lui continuera ses bienfaits.

— *Jésus donne-t-il lui-même la conclusion de sa parabole ?*

— Non, il demande au docteur de la loi de reconnaître dans les trois voyageurs celui qui s'est montré le vrai prochain de la victime des voleurs.

— *Et que répond le docteur ?*

— « C'est celui, dit-il, qui a exercé la miséricorde envers lui. »

— *Il a donc trouvé, à son tour, que Jésus avait bien répondu à sa question ?*

— Oui, si bien qu'il n'osa plus répliquer.

— *Pourriez-vous dire, d'après cette parabole, qui est notre prochain ?*

— D'après cette parabole, notre prochain, c'est tout homme comme nous, qu'il nous soit parent ou inconnu, compatriote ou étranger, ami ou ennemi. Et spécialement chacun de nous doit se montrer le prochain de ceux qui sont dans la peine, dans le malheur ou dans le besoin, en les consolant, en les soulageant et en les aidant selon son pouvoir.

— *Que signifie donc le mot prochain ?*

— Ce mot signifie : qui est tout près, tout voisin, c'est-à-dire : qui nous est uni par l'affection, comme sont nos proches. Dieu veut que nous traitions tous les hommes comme des proches, comme un prochain, autrement dit, que nous les aimions tous et que nous soyons disposés à leur faire du bien.



§ 3. — Enseignements de l'évangile

— Où se trouve résumé l'enseignement général de notre évangile ?

— Il est admirablement résumé dans la dernière parole de Jésus au docteur de la Loi : « Allez, et faites de même. »

— Expliquez cette parole.

— Jésus veut dire par là : Pour entrer dans la vie éternelle, imitez ce samaritain, pratiquez comme lui la charité envers le prochain.

— Ne s'adressait-il qu'au docteur de la Loi ?

— Non, en sa personne il s'adressait aux hommes de tous les temps et de tous les pays et leur répétait le second commandement de la loi : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

— Que doit donc être notre charité envers le prochain ?

— Elle doit avoir les mêmes qualités que celle du Samaritain. Elle doit être : universelle, compatissante, empressée, généreuse, et prévoyante.

— Qu'est-ce à dire que notre charité doit être universelle ?

— C'est-à-dire qu'elle doit s'exercer envers tous, sans distinction de pays, ou de religion. Il suffit qu'on soit homme, pour avoir droit à notre assistance.

— Comment notre charité sera-t-elle compatissante ?

— Elle sera compatissante, si notre cœur s'émeut des douleurs de nos frères, si nous prenons part à leurs peines, si nous nous efforçons de les consoler, comme nous voulons qu'on fasse pour nous.

— Qu'est-ce qu'une charité empressée ?

— C'est celle qui s'exerce sans hésitation, sans retard, qui se hâte de soulager les besoins aussitôt qu'elle les connaît, qui rend tous les services dont elle est capable.

— Comment notre charité se montrera-t-elle généreuse ?

— Elle sera généreuse, si nous n'hésitons pas, pour soulager le prochain, à nous imposer des efforts, de la gêne, à sacrifier quelque chose de nos intérêts, de notre argent.

— Tout le monde peut-il être généreux ?

— Oui, chacun en raison de ses moyens : les riches en donnant davantage, les moins fortunés en donnant moins ; mais tous en donnant de bon cœur et en faisant volontiers quelques sacrifices pour les malheureux.

— Pourquoi notre charité doit-elle être prévoyante ?

— Parce que nous ne devons pas seulement soulager les maux actuels de nos frères ; nous

devons encore songer aux maux qui les menaceraient dans l'avenir, chercher à les prévenir et à les détourner.

— Les chrétiens n'ont-ils pas plus de motifs encore que le Samaritain d'aimer et d'assister leur prochain ?

— Oui, car le Samaritain, dans l'homme qu'il secourut, ne voyait que son semblable ; tandis que les chrétiens, dans ceux qui réclament leur secours, doivent envisager des images de Jésus-Christ.

— Comment les malheureux sont-ils des images de Jésus-Christ ?

— Parce que Jésus-Christ déclare que les pauvres et les malheureux sont ses frères, et qu'en les soulageant, c'est lui-même que l'on secourt : « Ce que vous aurez fait au dernier de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Mat., xxv, 40).

— Quelle récompense promet-il à ceux qui auront pratiqué la charité ?

— Il leur promet la vie éternelle dans le paradis. « Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » (Mat., xxv, 34). Et ainsi se réalise la parole du Sauveur au docteur de la Loi : « Faites cela et vous vivrez. »

VARIA

LE DANGER SOCIAL

Mes frères,

Il est des journaux qui, pour intéresser leur clientèle avide de faits divers et d'événements sensationnels, relatent quotidiennement dans leurs colonnes les vols, les cambriolages, les tentatives de meurtres, les assassinats, les suicides dont ils ont connaissance. Il m'est tombé sous la main une de ces feuilles et j'ai eu la curiosité de compter les crimes commis en un seul jour, qui lui étaient signalés par ses correspondants des divers points de la France. Le nombre en est effrayant, et quand on songe que chaque jour une nouvelle série s'ajoute à la série de la veille, et que bien d'autres attentats restent inconnus, on ne peut se défendre d'alarmantes appréhensions.

Dans cette augmentation progressive de la criminalité, il y a un indice, une révélation du désordre moral de notre époque. Car, de même que le tonnerre ne gronde que dans un ciel chargé de nuages orageux, les crimes ne se produisent que dans un milieu travaillé par le mal.

Ces crimes multipliés révèlent dans notre société une plaie profonde, dont nous constaterons l'existence, dont nous examinerons la cause, dont nous indiquerons le remède.

En ces quelques mots, vous avez la substance et la division de ce discours, que je crois digne de vos plus sérieuses méditations.

I

Mes frères, la société n'a jamais été l'idéal rêvé ; elle n'a jamais été parfaite. En quelque siècle qu'on l'observe, il y a toujours eu des désordres, des agitations, des révoltes ; car les passions sont inhérentes à l'humanité. Mais il est indéniable que le mal se présente aujourd'hui dans des conditions vraiment inquiétantes.

Autrefois, la corruption ne débordait pas de toutes parts ; la foi opposait une forte digue aux passions, des remords poignaient les cœurs coupables, et des conversions éclatantes consolaient les amertumes de l'Eglise. Alors, des femmes allaient pleurer dans le cloître de scandaleux égarements ; alors, des guerriers renonçaient à la vie licencieuse des camps pour les saintes austérités de la pénitence ; alors, s'il y avait de grandes fautes, on admirait d'illustres expiations ; si la fougue des passions triomphait quelque temps, les principes religieux restaient, et, avec les principes, la honte du mal, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, le repentir et la réparation.

Aujourd'hui, mes frères, le désordre des doctrines et des mœurs a pris une effrayante extension, et il n'y a plus de barrière pour le contenir.

Insistons, si vous le voulez bien, sur les caractères particuliers que revêt le mal, dans notre société contemporaine.

D'abord, il est plus fréquent, plus répandu que jamais. En preuve, j'invoque les statistiques officielles, qui, d'année en année, accusent un accroissement sensible dans la criminalité.

Ensuite, on a remarqué, non sans épouvante, la précocité du crime. Est-ce qu'autrefois, mes frères, on parlait de suicides parmi la jeunesse ? Cet opprobre était réservé à notre époque ; et l'on a vu de jeunes désespérés, lassés de vivre avant d'avoir vécu, attenter criminellement à leurs jours.

Autre signe des temps. Dans tous les siècles, il s'est rencontré des misérables qui ont porté des mains meurtrières sur leurs semblables, pour les voler et s'enrichir de leurs dépouilles, ou pour assouvir une vengeance personnelle. Aujourd'hui, l'on est venu à ce degré de perversion que l'on commet le crime pour le crime, que l'on tue pour tuer.

Encore une chose qui a dû vous frapper. A d'autres époques, les meurtres, les forfaits soulevaient une telle réprobation, que personne n'aurait osé élever la voix pour les défendre, ou les excuser. De nos jours, les attentats les plus monstrueux rencontrent de bruyants apologistes.

Est-ce qu'il n'y a pas là, mes frères, les symptômes d'une profonde démoralisation ? Ah ! j'aime mon pays, et ce n'est pas sans tristesse que je découvre la plaie qui le dévore, la lèpre hideuse qui l'envahit ; mais il faut bien se résigner à sonder cette plaie, si on veut la panser, à constater cette lèpre, si on veut la guérir.

II

Mes frères, je vous le disais en commençant, il ne se passe pas un jour sans que les feuilles publiques nous apportent le récit de tentatives criminelles, d'assassinats, de suicides.

Quels sont vos sentiments, quand vos yeux tombent sur ces horreurs ?

Les uns lisent ces faits sans y attachent une grande importance : c'est un simple aliment à leur curiosité toujours en quête de quelque nouvelle.

Les autres, vivement émus, flétrissent avec indignation ces actes abominables ; mais après y avoir songé quelques instants, ils vont tranquillement à leur travail, à leur négoce, à leurs plaisirs.

Les gens sérieux, les esprits réfléchis, les observateurs attentifs ne se contentent pas, eux, de gémir sur ces crimes ; ils se demandent avec anxiété quelle en est la cause.

Oui, mes frères, quelle en est la cause vraie, la cause dernière ? C'est la question qui se pose.

Eh ! bien ! la cause, elle est, n'en doutez pas, dans l'oubli de Dieu et de ses commandements, dans le désordre des mœurs, dans la ruine du respect, dans la disparition des croyances religieuses, qui laisse les âmes sans règle de conduite, sans frein contre leurs passions, sans encouragement et sans compensation au milieu des labeurs et des épreuves de l'existence.

A force d'entendre répéter dans les conversations et de lire dans des feuilles impies que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a pas d'âme, que quand on est mort tout est mort, qu'il n'y a rien à craindre ni à espérer de l'autre côté de cette vie, que la jouissance ici-bas est tout, que le paradis c'est la richesse, que l'enfer c'est la pauvreté, on finit par le croire ; et alors, toutes les barrières qui retenaient dans l'honnêteté et dans le devoir étant tombées, on se précipite dans le mal et on va jusqu'aux extrémités les plus lamentables.

Un écrivain tristement célèbre, qui a perverti bien des âmes et dont le nom ne peut être prononcé dans cette chaire, faisait récemment cet aveu : « Moi, disait-il, moi qui ai tant combattu pour le positivisme, — et le positivisme, mes frères, c'est la doctrine qui nie Dieu, qui nie l'âme et ses destinées, qui nie la religion et qui n'admet que les réa-

lités matérielles, — eh bien ! oui, écrivait-il, après trente ans de lutte, je me sens ébranlé dans mes convictions. » Et il ajoutait : « La foi religieuse eût empêché de telles théories de se propager et de tels attentats de se produire. »

Ainsi, cet écrivain, troublé en présence des crimes qui se multiplient autour de nous, convient que la foi religieuse aurait pu les empêcher.

La foi religieuse ! Mais, depuis quelques années surtout, on a tout fait pour la combattre, pour la discréditer, pour l'affaiblir, pour la ruiner dans les âmes ! On s'est moqué des vérités les plus sacrées ; on s'est fait un jeu de blesser les plus saintes lois de la morale ! Est-il surprenant, alors, que tout frein étant rompu, les désordres soient devenus plus fréquents et plus hardis ?

III

Et maintenant, mes frères, le remède, où est-il ? Que faut-il faire ? C'est le mot qui est sur toutes les lèvres.

Quelles mesures est-il urgent de prendre, pour enrayer le mal ? Je le dirai sans hésiter : une surveillance plus active, une répression plus sévère, des textes de loi accompagnés de sanctions pénales, c'est quelque chose, j'en conviens ; c'est quelque chose qui peut intimider quelques malfaiteurs ; mais, c'est insuffisant. Il vaudrait mieux prévenir le crime, et l'étouffer dans son germe ; et, pour cela, il faudrait pénétrer jusqu'au cœur de l'homme ; car c'est dans le cœur que s'élaborent le bien et le mal, la vertu et le vice ; c'est du cœur, dit l'Evangile, que sortent les injustices, les meurtres, toutes les hideuses passions.

Or, mes frères, toutes les combinaisons, tous les déploiements de la force n'ont aucune prise sur le cœur. Ce n'est donc pas avec un glaive et des arrêts de police qu'on barrera la route au crime. Le mal est au-dessus, de toute loi, parce qu'il est dans le cœur et que la contrainte matérielle ne peut rien sur le cœur.

C'est donc plus haut et plus loin qu'il faut chercher le remède, le remède vraiment efficace.

Le remède, mes frères, je n'en connais qu'un, et c'est le retour à Dieu, à l'Evangile, au Décalogue, à la vieille foi de nos pères ; c'est le respect et la pratique de la religion ; car la religion seule trouve le chemin des cœurs, s'installe au milieu de la conscience pour la gouverner, pour éloigner le mal et développer le bien, pour enfanter ces vertus qui font l'honnête homme, la famille heureuse et la société prospère.

Quand il n'y a plus de respect, et c'est là, mes frères, la plaie vive de notre siècle ; l'or-

dre social est ébranlé, et un coup de main, une émeute peut le renverser. Or la religion est la grande école du respect, et par conséquent, il serait tout simple de faire appel à son concours et à son ascendant, pour maintenir les hommes au chemin de l'honneur et de la justice.

Jusqu'à quand s'obstinera-t-on à la tenir à l'écart, à refuser ses services, qui seraient si utiles, j'ajouterai même si nécessaires, pour le bien de la société ? Autrefois, mes frères, à l'heure des détresses nationales, quand, après plusieurs désastres, la patrie était menacée dans son indépendance, le Sénat romain jetait ce cri d'alarme : « *Caveant consules !* Que les consuls veillent et qu'ils prennent résolument toutes les mesures que leur dictera le patriotisme, pour repousser l'ennemi ! »

Et nous, mes frères, en présence des désordres qui, sous l'excitation des plus abjectes doctrines, se multiplient autour de nous et déshonorent notre pays, nous disons à nos fidèles : Veillez et prenez garde à l'irréligion qui vous envahit et qui crée les plus graves dangers au bonheur des familles et à la paix de la société.

Grâce à Dieu, il y a encore un fonds de christianisme dans les âmes ; mais, songeons-y, à force de l'attaquer, de l'entamer, on finirait par le ruiner complètement ; et alors on se trouverait en face de revendications, de convoitises, de passions qu'aucune force humaine ne pourrait réprimer.

Ce sont les mauvaises idées qui produisent les mauvaises actions. Défions-nous donc de ce que nous lisons et de ce que nous laissons lire aux autres, et demeurons attachés aux sages doctrines de la religion : là est la préservation, là est le salut.

On demande parfois, avec une pointe d'ironie, ce que nous faisons, nous, prêtres, et à quoi nous sommes utiles ; et on dit, pour se dérober à nos leçons : « Les prêtres font leur métier ! »

Eh oui ! mes frères, nous faisons notre métier, et j'estime que ce métier est assez honorable et n'est pas sans profit pour vous, car nous proclamons les saintes vérités de l'Evangile : nous blâmons tout ce qui est mal, et nous préconisons tout ce qui est bien ; nous vous traçons vos devoirs et vous pressons d'y être fidèles ; nous élevons vos enfants dans la crainte de Dieu, dans l'amour de la vertu, dans la haine du vice, dans l'obéissance et le respect. Que pouvons-nous faire de mieux ?

Mais, je vous en conjure, n'allez point, par des paroles imprudentes ou par des actes contradictoires, démolir notre ouvrage. Aidez-nous plutôt de vos conseils, de votre autorité, de vos exemples, de votre influence ; donnez-nous la main pour rétablir dans les consciences et faire rentrer dans les foyers le

souvenir de Dieu, la docilité à ses préceptes, le respect, la subordination, la charité, la sainte pudeur, toutes les vertus qui sont l'honneur des individus, la protection des familles et le salut de la société. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXIX

PIERRE CHEZ LES JUIFS DE ROME

À son arrivée à Rome, S. Pierre trouve les communautés juives fortement constituées en de nombreuses associations protégées par la loi.

I

Les historiens font remonter les associations romaines jusqu'à Numa. Pour mêler ensemble les Latins et les Sabins qui se refusaient à fusionner, il partagea le peuple en neuf corps de métiers ou corporations ouvrières. À côté de ces corporations, s'élevaient des confréries religieuses ou *sodalités* qui étaient plus anciennes encore. Instituées pour rendre un culte à un dieu, elles se réunissaient dans son temple. Le prêtre de la *sodalité*, ou *flamine*, immolait la victime, et les confrères la mangeaient ensemble dans un repas pris en commun.

Rome, dans la suite, accepta volontiers les religions nouvelles; alors les partisans de celles-ci se groupaient en *sodalités*. Tout nouveau temple bâti exigeait d'ailleurs l'institution d'une nouvelle *sodalité*. Comme la République romaine n'y apportait aucune entrave, ces associations se multiplièrent et prirent le nom de *collèges*, *collegia*. Avec le temps, ces collèges devinrent des sociétés politiques destinées à exercer une pression sur les élections; aussi César et Auguste supprimèrent tous les collèges qui leur paraissaient séditieux, et ne laissèrent subsister que les plus antiques, ou les plus inoffensifs. Surtout ils interdirent d'en créer de nouveaux, et ils surveillèrent avec une inquiétude malveillante les anciens.

Pendant que Pline le Jeune gouvernait la Bithynie, il demanda à Trajan l'autorisation de fonder à Nicomédie une corporation de 150 ouvriers charpentiers; l'empereur refusa en disant: « N'oublions pas combien cette province, et surtout cette ville, ont été troublées par des collèges de ce genre. Quelque nom qu'on leur donne, pour quelque motif qu'ils soient institués et se trouvent réunis, ils ne tarderont pas à devenir une association factieuse¹. »

Les punitions étaient terribles: « Quiconque établit un collège illicite, déclare Ulpien, est passible des mêmes peines que ceux qui attaquent à main armée les lieux publics et les temples¹. » Le coupable pouvait être, au gré des juges, décapité, jeté aux bêtes ou brûlé vivant.

Ces lois étaient trop dures pour être fréquemment appliquées; on les réserva aux chrétiens, sur la tête desquels on laissait suspendu le glaive des « lois existantes, » qu'on n'affilait guère que pour eux. Aussi, malgré tout, les collèges se multiplièrent, enfantés par la nécessité. Ce sont d'abord les ouvriers qui s'unissent, les âniers, les muletiers, et dans les villes situées sur les fleuves ou dans les ports, les *nautes*; puis les charpentiers, les fabricants de draps, les marchands de vins, les boulangers. On comprit bientôt les services que rendaient ceux qui s'occupaient des approvisionnements, boulangers, bouchers, charcutiers; et Symmaque, le premier magistrat de Rome, fera un jour leur éloge public en déclarant qu'« à leur façon ils servent la patrie². » Les collèges d'ouvriers prenaient en main, avant tout, les intérêts de la corporation, pour la défendre contre les métiers rivaux ou contre les exigences du fisc. L'individu qui, sans elle, eût été écrasé, se sentait protégé et fort.

Si les occupations communes rapprochaient déjà les hommes, quand ils se trouvaient ensemble sur un sol étranger, ils s'unissaient plus volontiers encore dans le souvenir de leurs origines et dans les liens de la patrie commune. L'association remplaçait la famille et la patrie absente. Mais quelle que fût la raison du *collège*, le premier soin des *collèges* était de rédiger un règlement et de se choisir des chefs dont les noms étaient aussitôt placés en tête de l'*album*, ou liste officielle des membres.

Maintenant, où se réunir? Les plus misérables choisissaient tout bonnement la taverne voisine, mais pour peu que le collège eût de ressources, il bâtissait une maison commune, ou *schola*. Parfois la *schola* était donnée par quelque riche protecteur; ou bien les municipalités, les *décursions*, en offraient l'emplacement gratuit. Les chrétiens construisirent ainsi, au-dessus des catacombes, des oratoires en forme d'hémicycle. Ordinairement la *schola* était érigée en l'honneur d'une divinité quelconque; alors elle devenait comme une petite chapelle, entretenue avec soin par les membres de la corporation. La *schola* était ainsi le lieu principal et le centre du collège. Celui-ci était donc constitué comme la cité, où l'on adorait le même Dieu, et donc était essentiellement religieux. Les joueurs de flûte se plaçaient

¹ Pline, *Epist.* x, 43.

¹ Digeste, XLVII, 22, 2.

² Symmaque, x, 27.

sous le patronage de Jupiter lui-même, les maîtres d'école sous celui de Minerve¹.

Il y avait encore des « collèges funéraires. » Ceux qui avaient vécu ensemble tenaient à être réunis ensemble dans le même tombeau. Les Romains avaient cette religion des tombeaux qui est gravée d'ailleurs dans le cœur humain. Les plus pauvres surtout, qui ne pouvaient se procurer une sépulture convenable, s'unirent pour construire des columbiars souterrains, *columbaria*, dans les murs desquels on creusait de petites niches pour recevoir les urnes. L'exemple fut donné par les maîtres qui créèrent ces *columbaria* pour leurs affranchis; l'idée devint bientôt populaire, parce qu'elle répondait au désir secret et sacré de tous.

Une inscription de l'an 136, découverte sur un monument de Lanuvium, nous révèle une autre sorte de collège funéraire². C'est une association qui se charge de faire enterrer décemment ses membres, pour une somme relativement modique, quelques centaines de sesterces. Trop peu fortunée pour bâtir un *columbarium*, cette société, dédiée à Diane et à Antinoüs, achète un tombeau à chacun de ses membres défunts. Elle déclare agir ainsi en vertu d'un droit. « Ce droit est accordé, dit-elle, à ceux qui veulent former des collèges funéraires, à condition qu'ils ne se réuniront qu'une fois par mois, pour payer la contribution nécessaire à la sépulture de leurs morts. » Voici donc une société permanente, dont les membres peuvent se réunir tous les mois; et encore leur fut-il accordé de se réunir plus souvent « pour un motif religieux. » Les occasions ne manquèrent pas. On se rassembla pour célébrer l'anniversaire de la création du collège, la fête de l'empereur ou de sa famille, celle des bienfaiteurs. On prenait un repas en commun, que les bienfaiteurs fêtaient parfois très plantureux. L'association d'ailleurs recherchait des « patrons » qui l'aidassent de leur générosité, et elle ne leur épargnait point ses témoignages de gratitude.

Les membres expriment souvent d'avance leurs volontés touchant leur sépulture et spécifient l'emploi de l'argent qu'ils laissent : « Je vous en prie, mes chers collègues, avec cet argent veuillez vous charger de faire célébrer un sacrifice pour moi aux jours ordinaires³. » Un ancien soldat prétorien retiré en Espagne et sa femme formulent à leur collège funéraire ce vœu touchant : « Parents infortunés, nous supplions au nom de notre enfant nos collègues actuels et ceux qui viendront après nous. Puisse aucun de vous n'éprouver jamais une douleur semblable; si vous avez

soin d'entretenir sur sa tombe aux frais du collège une lampe qui durera toujours¹ ! »

Le christianisme n'a eu garde d'oblitérer ces notes si pénétrantes du cœur humain; il s'en est emparé, les a élevées, surnaturalisées, et y a ajouté les notes divines d'espérance consolatrice et de foi. De même il a emprunté aux collèges funéraires, non plus les repas plantureux, mais ses agapes fraternelles où il admettait toutes les classes, les maîtres comme les esclaves, afin de faire passer en actes féconds les idées aimables de fraternité, d'égalité et de charité universelle apportées au monde par l'Évangile.

II

Les Juifs, nous le savons, ne furent pas les derniers à user de tous les bénéfices de la loi. Ils s'étaient établis en collèges; et quand César, qu'épouvantait toute liberté, restreignit les privilèges des autres associations, il confirma et augmenta les leurs. Il avait remarqué que les Juifs étaient les plus soumis de ses sujets en toutes choses, excepté lorsqu'on touchait à leur loi et à leurs coutumes; c'est pourquoi il les leur laissa, sûr que de leur côté il ne s'élèverait aucune sédition, ou bien que, s'il surgissait quelque mécontentement ou émeute politique, leurs chefs aussitôt les éteindraient. Les Juifs gardèrent donc leur police, leur loi, leurs tribunaux, leur culte; ils étaient une petite cité dans la grande cité, mais une petite cité docile et reconnaissante à César. Leurs rabbis rendaient des sentences qui intéressaient même la vie privée des fidèles, et ceux-ci y étaient admirablement soumis. César le savait, et sa tolérance à leur égard était d'une excellente politique.

D'autre part, ils s'appliquaient à passer inaperçus. Leurs inscriptions sont même rédigées en grec ou en latin, jamais en hébreu. A peine si, à la fin de l'épithaphe, ils ajoutent le mot « Paix » dans leur idiome national. En revanche, ils sculptent sur leurs tombeaux le chandelier à sept branches, l'arche, le livre de la Loi, les rameaux d'olivier qui se portent à la fête des Tabernacles. De plus, pour ne point porter ombrage, ils s'éparpillent en de nombreuses corporations unies entre elles, mais qui n'accusent point, par le petit nombre de leurs membres, la multitude considérable des Juifs.

Ainsi que les associations romaines, ils ont leurs bienfaiteurs puissants parmi les païens. Les préjugés pharisaïques leur interdisent de les recevoir dans leur communauté comme s'ils étaient de vrais enfants d'Abraham, alors ils les comblent d'honneurs extérieurs et leur

¹ Ovide, *Fast.*, III, 829.

² Orelli, 6016.

³ Orelli, 4107.

¹ *Corp. inscript. latin.*, II, 2102. — Voir *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, par Gaston Bois-sier, t. II, livre III, chap. III.

donnent les noms de « Pères, » de « Mères de la Synagogue. » Ils se concilient ainsi leur cœur et leur bourse. Une dame, Veturia Paulina, était à la fois Mère de la Synagogue du Champ de Mars et de celle de Volumnus¹. Ces prosélytes étaient nombreux, et sincères. Ils venaient à la Loi parce qu'elle charmait leur esprit, leur raison, et inspirait à leur cœur, avec de légitimes consolations, un amour profond pour Jéhovah, le Dieu de justice et de miséricorde.

Quand Pierre se présenta dans les synagogues voisines de la Porte Capène, il rencontra sûrement quelques-uns de ses compatriotes, qui avaient connu à Jérusalem ses discours et ses miracles ; mais il dut se heurter aux préjugés qu'il avait trouvés partout chez les Juifs ses frères. Il ne possédait point les titres officiels de Paul, qui avait étudié aux pieds de Gamaliel et qui était un rabbi de marque ; il n'était pas doué non plus de sa parole facile et véhément, de son caractère combatif et se plaisant aux discussions ardentes où le dernier mot lui restait toujours. Peut-être l'eût-on voulu moins humble dans sa personne, moins simple dans ses discours. Il apportait dans ses instructions toute la générosité de son cœur et de sa foi, mais il ignorait ces procédés, dont ils étaient friands, que l'on puisait à l'école des maîtres. Pierre n'était qu'un Galiléen, affligé du défaut de langue qui faisait reconnaître, entre tous, ceux qui étaient nés aux environs du lac de Tibériade, et qui prêtait à la raillerie. La colonie juive de Rome éprouva une déception, elle l'écouta sans bienveillance, et, parce qu'il n'avait pas étudié dans les hautes écoles rabbiniques, elle le dédaigna.

Ce qu'elle n'admit pas surtout, ce fut son attitude à l'endroit des Gentils. Ils accueillaient ceux-ci comme de bons prosélytes qui admiraient la Loi et faisaient un large usage de leurs richesses ; mais ils n'acceptaient point qu'ils fussent traités comme eux, sur le pied d'égalité. Quand Pierre leur raconta l'histoire du centurion Corneille, qui avait scandalisé nombre de Juifs chrétiens à Jérusalem, ils durent n'en rien comprendre, tant cela renversait leurs idées et leurs prétentions de fils d'Abraham, de membres du seul peuple élu de Dieu. Les livres saints ne nous racontent pas ces protestations, ces luttes, ces indignations, mais on se les figure avec certitude. Ils se voilèrent la face et refusèrent désormais d'écouter des enseignements qui leur paraissaient étranges, sinon sacrilèges. La moisson du Prince des apôtres fut donc, de ce côté, maigre et peu consolante.

Mais les païens prosélytes prêtèrent mieux

l'oreille à sa parole. Ils connaissaient le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu sévère et majestueux qui apparaissait surtout avec sa justice austère, sondant les cœurs et les reins ; mais quand Pierre leur eut montré le Fils de Dieu naissant et mourant pour nous, aimant les hommes d'un amour touchant, inépuisable, infini, ce Dieu d'amour les ravit, et ils se prirent à l'aimer eux-mêmes de toutes les puissances de leur âme. La grâce divine pénetra ces natures neuves, sincères, humbles surtout, qui étaient sans malveillance et sans préjugés, et ne revenaient pas de leur bonheur de savoir qu'ils étaient aussi les enfants de Dieu, les frères du Christ.

C'est parmi eux, et bientôt parmi les esclaves, les plus déshérités des hommes, les plus reconnaissants aussi pour Pierre qu'il leur enseignait les douces vérités de l'Evangile, qu'il recueillit une abondante moisson.

Les sept louis, ou le repos du dimanche

Quand vous avez une dette à solder, vous n'avez pas de repos, en homme d'honneur, que vous ne l'ayez réglée. Or le repos du dimanche est une dette dont nous sommes redevables à Dieu.

C'est une vérité que *l'apologue des sept louis* met bien en lumière.

Un paysan se moquait de son voisin parce que celui-ci ne voulait pas, comme lui, passer de temps en temps le dimanche à travailler aux champs, mais qu'il cherchait au contraire à sanctifier le jour du Seigneur, en assistant aux offices de la paroisse.

— Suppose, lui dit le voisin, dans l'intention de l'éclairer, que j'aie sept louis en poche et que, rencontrant un homme sur le chemin, je lui en donne six. Que dirais-tu de cela ?

— Je te trouverais bien généreux et je dirais que l'homme qui t'aurait rencontré en si bonne disposition te devrait bien de la reconnaissance.

— Fort bien ! Mais si, au lieu de m'en savoir gré, il me jetait par terre et me volait le dernier louis que je me serais réservé, que dirais-tu alors ?

— Le misérable, il faudrait le pendre ! Ce ne serait pas trop.

— Ami, c'est pourtant là ton histoire : Dieu t'a accordé six jours pour travailler et pour gagner ton pain ; il ne s'est réservé que le septième et il nous a recommandé de le sanctifier. Et toi, au lieu d'être reconnaissant de ses dons et de respecter sa volonté divine, tu lui voles le septième jour. Le cas n'est-il pas le même ? Que t'en semble-t-il ?

Le paysan en convint, fit réflexion sur lui-même et s'amenda. Il avait reçu une bonne éducation première...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 julii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Orelli, 2522 : « Veturia Paulina, mater synagogarum Campi et Bolumni. »

Ami du Clergé du 4 août 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Fête de l'Assomption. — I. Le bonheur de Marie et comment nous pourrions le partager, 545. — II. Ce que Dieu couronne en Marie, 547. — III. La triple couronne de Marie, 549.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XLVIII. 13^e dimanche après la Pentecôte, 554. — XLIX. Fête de l'Assomption, 557.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LE BONHEUR DE MARIE ET COMMENT NOUS POURRONS LE PARTAGER

Mes frères,

Notre-Seigneur venait de guérir un muet possédé du démon. Il expliquait à la foule comment l'esprit de ténèbres, lorsqu'il est sorti d'une âme, cherche à y entrer de nouveau. Et l'exposé de sa doctrine, et la clarté de son explication, et cet ascendant merveilleux qu'on subissait toutes les fois que parlait le divin prophète, avaient encore une fois enthousiasmé l'auditoire.

Et comme les qualités d'un fils sont souvent, dans l'ordre naturel des choses, le résultat de l'éducation donnée par sa mère, une femme, une inconnue, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Bienheureux le sein qui vous a porté ! Bienheureuse la mère qui vous a élevé ! » faisant remonter ainsi jusqu'à Marie les vertus divines qui se manifestaient en Jésus.

Nous unissant à cette humble femme, aujourd'hui, proclamons, nous aussi, la Vierge Marie *bienheureuse* ; réjouissons-nous de la gloire dont elle jouit dans le ciel ; demandons-lui de nous protéger, afin qu'un jour nous puissions partager son triomphe et son bonheur.

Et pour que notre prière porte des fruits dans nos âmes, voyons comment Marie a mérité ce bonheur, et comment nous pouvons mériter de le partager.

I

La croyance qui s'est transmise dans l'Eglise catholique depuis les Apôtres, c'est que la Vierge Marie après sa mort ne connut point la corruption du tombeau, que son corps ressuscita glorieux, et que Jésus-Christ couronna dans le ciel cette femme qui fut sa Mère.

Nous avons coutume, mes frères, de contempler la Sainte Vierge jouissant ainsi du bonheur du ciel, même lorsque nous la regardons sur la terre, la voyant dans la compagnie de Jésus ; considérant son admirable sainteté, nous sommes tentés de croire qu'elle a goûté sans cesse un bonheur sans mélange, une joie telle que pour elle la vertu fut toujours chose simple et facile.

Sans doute, Marie a goûté des joies profondes. Combien grand dut être son bonheur quand, dans la nuit de Noël, elle contempla son petit enfant qui était le Fils de Dieu ; quand, dans la maison de Nazareth, elle le vit travailler près d'elle, s'endormir dans ses bras, grandir en âge et en vertu ; quand, devenu homme, elle assista à ses prédications, à ses miracles, aux enthousiasmes de la foule ; quand elle vit les Apôtres, les saintes femmes, le suivre partout où il allait ; quand, après les jours pénibles de la Passion et de la sépulture, elle le revit ressuscité, glorieux !

Oui, Marie a goûté dans sa vie, des heures de paix et de joie profonde.

Mais comme elle a également supporté des douleurs pénibles !

Lorsque Dieu fait à des époux l'honneur de les associer à sa paternité sainte, et qu'il remet à leurs soins la formation d'une petite âme qui devra le connaître et l'aimer, c'est une joie pour la mère de préparer avec soin le berceau où reposera son enfant et les vêtements qui le couvriront.

Eh bien ! ce bonheur-là fut refusé à la Vierge Marie. C'est loin de sa demeure, dans une étable ouverte à tous les vents, que Jésus vint au monde, et Marie ne put lui donner pour couchette qu'une mangeoire remplie de paille, et pour vêtements que de pauvres langes.

Cette première déception, cette première souffrance n'est rien à côté des heures angossantes de la fuite en Egypte. Son enfant qu'elle aime, qu'elle adore, on le cherche pour le faire mourir.

Plus tard, Jésus mit sa puissance divine à la disposition des malades pour les soulager, pour les guérir ; il donna les lumières de son intelligence à ses concitoyens pour les mettre sur le bon chemin ; et alors que quelques-uns le glorifient, Marie apprend que d'autres méprisent son Fils, mettent en doute ses intentions, et attisent contre lui la haine et la discorde.

Que dire des souffrances de la Vierge pendant la Passion ! Vous seules, ô mères qui avez vu un enfant agoniser sous vos yeux, pouvez comprendre la douleur de Marie présente au Portement de Croix et au Crucifiement.

Et quand, après la Résurrection, Marie eut

passé 40 jours dans la présence de son enfant bien-aimé, il lui fallut de nouveau se séparer de lui.

Vous le voyez, mes frères, si la Vierge eut des jours de joie et de fête, elle eut aussi ses journées de tristesse et de deuil, et sa vie alors ressemble singulièrement à la vôtre.

La souffrance, pour vous, c'est le travail pénible de chaque jour, c'est la préoccupation du lendemain, c'est l'éducation, l'avenir de vos enfants ; et cela, c'était la vie de Marie à Nazareth.

La souffrance, c'est la maladie qui atteint votre famille, c'est la mort qui vous sépare des êtres que vous chérissez ; et cela, c'était la vie de Marie au Calvaire.

Et si Marie, la Vierge des Vierges, la femme bénie entre toutes les femmes, la Sainte devant laquelle la gloire des Anges pâlit, si Marie a souffert, c'est qu'il est donc vrai que tous nous avons à souffrir, c'est qu'il est donc vrai que l'épreuve nous atteindra un jour ou l'autre, c'est qu'il est donc vrai que la souffrance n'est pas toujours une punition de Dieu.

Dieu n'a pas voulu punir la Vierge Marie ; il a voulu éprouver son amour, il a voulu lui faire mériter la gloire dont elle jouit maintenant. Et c'est parce que la Sainte Vierge comprenait que la souffrance est inséparable de notre vie ici-bas, qu'elle acceptait généreusement l'épreuve comme le moyen infaillible d'accomplir la volonté de Dieu. Quand le malheur frappe à notre porte, ne disons donc plus : « Qu'ai-je fait à Dieu pour être pareillement affligé ? Dieu ne s'occupe pas de moi ! Je suis abandonné du ciel ! » Mais regardons la Vierge Sainte, et demandons-lui comment sa douleur s'est changée en joie et son épreuve en triomphe, afin que, suivant son exemple, nos douleurs soient aussi pour nous la source de nos consolations.

II

L'épreuve, mes frères, sous quelque forme qu'elle se présente à nous, n'est méritoire que si nous la supportons par amour pour Dieu, et nous pouvons dire en toute vérité que la cause principale de la gloire de Marie fut l'amour très parfait qu'elle eut pour son Créateur.

Dès son enfance, elle se consacra à lui, résolu de rester vierge afin de ne servir que lui, et quand elle connut les desseins admirables de la Providence qui la choisissait pour être la Mère du Christ, son amour se dilata pour ne plus connaître de mesure.

« Pour former l'amour de Marie, a dit un saint évêque, deux amours se sont joints en un, car la Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et elle rendait à

son Dieu l'amour qu'elle devait à un fils. »

L'amour d'une mère pour son fils, quoi de plus tendre, quoi de plus profond, quoi de plus généreux ? Quels actes d'énergie, de dévouement, cet amour maternel n'a-t-il pas fait naître !

Et l'amour d'une créature pour son Dieu, quoi de plus fort, quoi de plus pressant ? Quel détachement sublime et quel héroïsme insondable cet amour divin n'a-t-il pas suscités !

Eh bien ! ces deux amours se sont unis dans le cœur de Marie et n'en forment plus qu'un pour Jésus.

L'amour de son Fils, dominant la vie de Marie tout entière, lui donna le courage, la force de supporter les épreuves qu'elle avait à subir. Depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, depuis la Résurrection jusqu'au jour de sa mort, la Sainte Vierge n'a vécu, n'a prié, n'a souffert que pour l'amour de son enfant. « S'il fallait que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, » comme l'avait dit Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs, pourquoi Marie qui avait tant souffert pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, ne triompherait-elle pas avec lui ? Aussi, brisant les chaînes de la mort, Jésus donne à sa Mère la bienheureuse glorification qu'elle avait méritée. Elle entre triomphante dans le ciel. « Quelle est celle-ci qui monte du désert, dit la Sainte Ecriture, inondée de délices, appuyée sur son Bien-Aimé, douce comme l'aurore, brillante comme le jour, éclatante comme l'astre en son plein midi ? » Et Jésus couronne sa Mère, la proclame Reine du ciel et de la terre, la fait asseoir sur un trône de puissance et de gloire, d'où elle protégera à jamais l'Eglise.

Mes frères, puisque l'épreuve nous atteint tous, quelle attitude prendrons-nous devant elle ?

Nous raidirons-nous comme les stoïciens superbes disant : « Douleur, tu ne me feras pas dire que tu es mal ! »

Nous en prendrons-nous à la société dans laquelle nous vivons, et nous hercerons-nous dans des rêves socialistes pour un âge d'or futur ?

Non, mes frères ; nous ferons ce qu'a fait la Vierge Marie. L'épreuve, la douleur, la souffrance, nous l'accepterons comme venant de la main de Dieu. Nous en trouverons la cause, parfois dans les péchés de notre vie ; nous la considérerons toujours comme un moyen de sanctification, et nous saurons surtout puiser dans notre amour de Dieu un peu de force et de générosité.

Les ennemis de Dieu ne craignent pas d'affronter les fatigues d'un labeur incessant, des nuits d'insomnie, des démarches perpétuelles pour faire pénétrer dans les masses les idées

qu'ils défendent, ou pour dérober à la gloire quelques-uns de ses chétifs lauriers; et nous, chrétiens, qui avons les promesses d'une vie sans fin, qui travaillons pour l'avènement du règne de Dieu, nous redoutons et nous reculons devant le moindre effort, devant la plus faible difficulté !...

Après cela, pouvons-nous dire à Dieu : « Mon Dieu je vous aime de tout mon cœur ? »

Reprenons courage, mes frères ! Mettons notre confiance en Marie, et nous ne serons point trompés. Rappelons-nous ce souvenir d'enfance : chaque soir, quand nous étions couchés pour prendre le repos, notre mère venait près de nous une dernière fois, pour déposer son baiser maternel sur notre front; après quoi, nous nous endormions dans la paix, assurés que le baiser de notre mère était la sauvegarde de notre vie.

Dans nos difficultés, dans nos peines, prions Marie. La Vierge Sainte viendra déposer son baiser sur notre front, sa puissante protection s'étendra jusqu'à nous, et forts de son secours, nous marcherons quand même dans la paix jusqu'au jour où elle nous fera partager son triomphe et où nous la saluerons comme notre Reine dans l'éternité. *Salve Regina!* Ainsi soit-il.

II

GE. QUE DIEU COURONNE EN MARIE

Hodie Maria Virgo coelos ascendit : gaudete.

Aujourd'hui la Vierge-Marie est montée aux cieux : réjouissez-vous.

Mes frères,

Par ces paroles qui viennent d'être chantées aux vêpres de cette solennité, l'Eglise nous invite à la joie sur l'Assomption et le Couronnement de la T. S. Vierge. Il nous convient en effet de nous en réjouir. Son triomphe est celui de notre mère : nous serions des enfants sans cœur si nous étions insensibles à la gloire dont elle est couronnée. Son triomphe est aussi le nôtre : là où règne notre mère, nous, ses fils, nous sommes appelés à régner un jour avec elle ; son entrée dans le ciel est le prélude et le gage de la nôtre.

Réjouissons-nous donc du triomphe de notre Mère. Mais que notre joie ne soit pas en nous un sentiment aveugle et stérile ; demandons-nous ce que Dieu couronne en elle pour l'en féliciter en connaissance de cause ; et pour apprendre ce que nous avons à faire pour arriver à partager son triomphe.

En Marie, Dieu couronne en premier lieu ses propres dons, en second lieu les mérites qu'elle s'est acquis, en troisième lieu la part

qu'elle a prise aux souffrances de son divin Fils. Que la Sainte Vierge me donne de vous en parler de manière à vous inspirer le désir de l'imiter !

I

Dieu couronne en Marie ses propres dons.

Ce que Dieu, dans le conseil de sa divine Providence, voit en premier lieu, c'est le degré de gloire auquel il prédestine les âmes et le rôle que sa volonté leur assigne pour l'accomplissement de ses desseins. En rapport avec cette prédestination, il les prévient des bénédictions de sa grâce ; il les sanctifie tout d'abord et il leur accorde successivement toutes les grâces nécessaires pour qu'elles conservent la sainteté première, pour qu'elles la développent en elles et parviennent à la perfection de grâce à laquelle il les a gratuitement prédestinées.

Ainsi la sainteté est une belle tige que Dieu plante dans nos âmes ; elle y grandit par l'action de sa grâce ; elle s'y épanouit en fleurs par l'infusion de nouvelles grâces, et quand elle est arrivée à sa perfection suprême, la gloire céleste en est le fruit incorruptible et immortel. Ce fruit est né de la plante ; la gloire est la production naturelle de la sainteté ; elle y répond par la qualité et la richesse.

La gloire de la Sainte Vierge Marie est le fruit d'une sainteté que Dieu a faite sans égale. Dans son Immaculée Conception, en la préservant par un privilège unique, du péché originel, il l'a en même temps ornée d'une sainteté supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints, tellement grande que les intelligences les plus élevées ne sauraient en apercevoir les limites.

Et quelle prodigieuse augmentation ne reçut pas cette sanctification première quand Marie devint, par l'Incarnation du Verbe, la mère de Dieu, l'instrument de l'œuvre la plus auguste qui se soit jamais produite dans le monde, l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe incarné ! A la Mère de Dieu, il fallait une sainteté qui fût digne de recevoir en elle la sainteté même de Dieu. Elle est devenue la nuée brillante, tout éclatante des rayons du soleil divin qui était en elle. Cette sainteté persévérera en elle toute sa vie, prenant sans cesse de nouveaux développements, comme l'aurore dont les rayons deviennent plus éclatants jusqu'à la clarté parfaite du grand jour.

Aussi, quand son âme toute sainte parut devant Dieu au moment de son trépas, il me semble entendre les trois personnes de la Sainte Trinité l'accueillir par cette invitation : « Venez, vous en qui nous avons mis toutes nos complaisances et tous nos trésors ; venez recevoir là couronne que nous vous

avons préparée dès le commencement du monde.»

Nous n'avons pas reçu, à notre entrée dans la vie, les grâces dont la Sainte Vierge a été comblée et nous n'avons pas été marqués pour atteindre un degré aussi élevé de sanctification. Mais, par la grâce de Dieu, nous avons été régénérés sur les fonts du baptême; notre âme a été embellie de la grâce sanctifiante et des vertus divines; cette première sanctification a été développée en nous par les sacrements. Que faut-il pour que nous soyons couronnés dans le ciel comme la Sainte Vierge Marie? Que, comme elle, nous conservions la sainteté que Dieu a mise en nous, que nous portions au tribunal de N.-S. Jésus-Christ la blanche robe de notre baptême, ou demeurée intacte ou ramenée à sa première blancheur par la pénitence.

II

Ce que Dieu a couronné en Marie, ce sont en second lieu les mérites qu'elle s'est acquis.

Dieu nous sanctifie par sa grâce, mais non sans notre coopération. Aux dons qu'il nous accorde par pure bienveillance, il veut que nous ajoutions notre libre concours afin de mériter la récompense qu'il nous donnera ensuite à titre de justice.

La Sainte Vierge n'a point été soustraite à cette loi. Elle a dû d'abord accepter librement les premières grâces de Dieu et l'en remercier avec une affectueuse reconnaissance. Avec quelle ferveur elle s'acquitta de ce premier devoir, conjecturons-le, si nous le pouvons, en pensant qu'il n'y eut jamais âme aussi éclairée et aussi affectueuse que la sienne.

Elle devait ensuite ordonner toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses actions selon le bon plaisir de Dieu. C'est ce qu'elle fit pendant toute sa vie, se regardant sans cesse comme l'humble servante du Seigneur. Elle vécut ainsi : dans le Temple, occupée au service de Dieu dans la prière et l'obéissance; dans la maison de Nazareth, tout entière au service de l'Enfant Jésus et de S. Joseph; pendant la vie publique de Notre-Seigneur et au jour de sa Passion, priant, agissant et souffrant avec lui; après l'Ascension, soutenant l'Eglise naissante par ses exemples, ses prières et ses conseils, se disposant elle-même par l'ardeur de ses désirs à rejoindre au ciel son divin Fils. Elle est comparée au parfum de la myrrhe et de l'encens qui se consomment en présence de Dieu.

Comme le mérite dépend moins de la qualité des actions que de la sainteté de celui qui les fait et de sa disposition intérieure, Marie acquit dans la pratique des plus humbles offices d'immenses trésors de mérites, dont

chacun lui donnait de nouveaux droits à la récompense céleste.

Quelle vue encourageante pour nous dont la vie se consume en travaux sans éclat aux yeux du monde, dans les soins vulgaires d'une maison, dans l'accomplissement obscur des devoirs de famille, dans la fatigue des travaux les plus communs! Si nous agissons, comme la Sainte Vierge, en esprit de soumission complète à la volonté de Dieu, avec l'intention de le servir et de lui plaire, nos actions, même les plus ordinaires, nous vaudront un poids considérable de mérites répondant à un poids considérable de gloire. Et Dieu nous couronnera pour ces mérites, comme il a couronné la Sainte Vierge pour ceux qu'elle s'est acquis par une coopération ininterrompue de toute sa vie aux grâces de Dieu.

III

Ce que Dieu a couronné en Marie, c'est en troisième lieu sa participation aux souffrances de Notre-Seigneur.

Le divin Sauveur a lui-même expliqué aux disciples d'Emmaüs le rapport étroit qui existe entre ses souffrances et sa glorification : « Ne fallait-il pas, leur dit-il, que le Christ souffrit ainsi pour entrer dans sa gloire? » (Luc, xxiv, 26). Aussi ne pourrions-nous arriver à partager son triomphe que si nous avons participé à ses souffrances, comme S. Paul nous le déclare (Rom., viii, 17); si nous souffrons avec lui, avec lui nous règnerons, (II Tim., ii, 12).

En son Assomption, la Sainte Vierge est élevée au-dessus de tous les saints, parce qu'elle a plus parfaitement qu'eux tous participé aux souffrances de Notre-Seigneur. Pour le comprendre, reportons-nous au moment où l'Ange lui demanda son consentement à l'Incarnation du Verbe. Elle répondit : « Qu'il me soit fait selon votre parole! » Or, ce qui devait être ainsi fait, c'est qu'en devenant la mère du Rédempteur, elle fût associée à son œuvre de la Rédemption. Notre-Seigneur venait au monde pour s'offrir en sacrifice. La Sainte Vierge acceptait d'être immolée avec lui. Dès lors elle sentit la pointe du glaive de douleurs que lui prophétisa le saint vieillard Siméon, et ce glaive ne fut pas arraché de son cœur depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie. Si elle ne souffrit pas dans son corps les tourments de la Passion, elle les souffrit dans son âme, et sa douleur fut telle qu'elle pouvait dire avec vérité : « O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne! » Elle est appelée la *Reine des martyrs*; elle l'est en réalité, non seulement parce qu'elle siège dans le ciel au-dessus d'eux, mais aussi parce que les souffrances de son âme ont été

plus douloureuses que celles qu'ils ont endurées dans leurs corps.

Ainsi associée à son Fils dans la souffrance, elle devait lui être associée dans la gloire, et plus sa compassion lui avait causé de douleurs, plus riche devait être sa couronne.

Et nous, mes frères, si nous voulons régner avec Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, il nous faut souffrir avec eux.

Ayons d'abord pour N.-S. souffrant un amour de compassion : jetons les yeux sur lui quand il subit la terrible agonie du jardin des Olives ; que les insultes du prétoire et du Sanhédrin retentissent dans notre cœur et y soulèvent une juste horreur de ces mauvais traitements ; que les verges qui déchirent sa chair sainte, que les épines qui s'enfoncent dans sa tête sacrée déchirent nos âmes, qu'elles les percent de douleur, à la pensée que c'est pour nous, pour expier nos péchés, que le Fils de Dieu a tant souffert. En le voyant expirer sur la croix, laissons notre âme suivre la sienne ; soyons prêts à tout quitter, même la vie, pour nous remettre entre les mains de Dieu. Rien n'est plus capable que cette amoureuse compassion pour produire en nous, avec la contrition de nos fautes, une piété profonde et sincère qui nous rendra capable de recevoir plus abondamment et les grâces et les récompenses divines.

Partageons encore les souffrances de N.-S. en supportant par amour pour lui nos propres souffrances. Unies aux siennes, elles nous seront plus légères et surtout plus profitables. Nous recevrons d'autant plus largement les fruits de la Rédemption que nous serons plus unis dans la souffrance à notre Rédempteur.

Souffrons encore avec N.-S. dans la personne de ceux qui souffrent pour son nom. Parce qu'ils sont ses disciples choisis ou ses ministres, ils ont à supporter des persécutions de toute nature : vexations, dénis de justice, rapine de leurs biens, calomnies et attaques inspirées par un esprit diabolique déchaîné contre eux. Plaignons-les sincèrement ; venons à leur aide dans la mesure de nos moyens ; essayons leurs larmes, leurs sueurs, leurs plaies avec le voile de la pieuse Véronique ; et, si nous ne pouvons les soustraire aux mauvais traitements, sachons du moins leur en adoucir la rigueur par notre charité compatissante. C'est Notre-Seigneur qui de nouveau souffre en eux les tourments de sa Passion ; c'est aux souffrances de Notre-Seigneur que nous participerons en partageant leurs souffrances...

III

LA TRIPLE COURONNE DE MARIE

Veni, coronaberis.

Venez, et je vous couronnerai.
(Cant., iv, 8).

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui le triomphe de Marie. En ce jour la glorieuse Vierge, quittant notre vallée de misères et de larmes, s'est élevée vers les célestes sommets où s'épanouit la joie sans mélange, où brille dans tout son éclat le soleil de la félicité parfaite. Aujourd'hui, la plus noble et la plus sainte des créatures, après avoir payé à la nature humaine le tribut momentané de la défaillance suprême, à laquelle n'échappe nul enfant d'Adam, a fait son entrée triomphante dans les palais éternels où trône le Roi des rois, a été couronnée par lui reine du Paradis, souveraine des habitants de la Jérusalem céleste.

Ah ! mes frères, le rayonnement glorieux du corps transfiguré de Marie, quand les chérubins l'emportaient vers le ciel, les transports de joie, les acclamations, les sublimes cantiques, les hommages de toute sorte qui la saluèrent au seuil des palais immortels, l'immense et magnifique cortège des esprits angéliques et de tous les élus qui l'accompagnèrent jusqu'au trône de la divinité, les honneurs enfin que lui décernèrent les trois personnes de la Sainte Trinité, ... cette fête incomparable de la cité céleste, ne cherchez point à l'évoquer par des représentations de votre imagination impuissante. Non, il n'y a rien sur la terre, rien dans les spectacles les plus grandioses, rien dans les solennités les plus pompeuses, rien dans les triomphes les plus éclatants qui puisse figurer l'ombre même des fêtes du ciel. S. Paul l'a dit, après Isaïe, de la gloire ordinaire des élus : « L'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille jamais entendu, son cœur jamais senti le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » (I Cor., ii, 9). Qu'eût-il dit de la gloire spéciale de Marie ?

Et cependant, mes frères, si nous ignorons les splendeurs du triomphe de Marie, nous savons du moins qu'elle a été accueillie et honorée en reine. Nous savons qu'en ce jour glorieux s'est réalisée pour elle la promesse faite à l'épouse des divins Cantiques : « *Veni, coronaberis.* Venez, ma bien-aimée, et je vous couronnerai. »

Aux jours des grandes solennités, le successeur de S. Pierre, chef de la chrétienté, ceint son front de la tiare, riche coiffure que forment trois couronnes superposées, symboles de sa triple autorité, pontificale, impériale et royale. — Au jour de son intronisation comme reine du ciel, Marie elle aussi a reçu sur son front, des mains de son divin

Fils, une couronne royale formée d'un triple diadème, rappelant son admirable *virginité*, son héroïque *martyre* et sa sublime *maternité*.

Jamais couronnes, mes frères, ne ceignirent un front plus méritant. Nous allons le constater.

I. — *La couronne de la virginité*

Parmi les élus, les vierges occupent dans le ciel une situation privilégiée. L'apôtre S. Jean, dans son Apocalypse, nous les représente formant le cortège d'honneur de l'Agneau divin. Vêtus de robes blanches, symbole de l'innocence, ils l'accompagnent partout où il va, chantant des cantiques que nulle autre voix ne peut faire résonner. (Apoc., xiv, 3-4).

Que signifie ce privilège, dont l'illustre voyant ne nous a dévoilé d'ailleurs qu'une connaissance bien incomplète? Que signifie-t-il? sinon que la virginité est la vertu particulièrement chère à Dieu, celle qui plus que toute autre attire sur les âmes les regards de sa divine complaisance, que les vierges sont les préférés de son cœur?

Pourrions-nous en douter, quand nous étudions les leçons et les exemples du Dieu incarné? Il s'abaisse à revêtir notre nature misérable. Mais c'est dans le chaste sein d'une mère vierge qu'il prendra naissance. Lui-même restera vierge. Et c'est à l'égard des vierges que se manifesteront ses plus délicates tendresses. Rappelez-vous avec quelle touchante bonté il invite les enfants à s'approcher de lui, comme il est heureux de les bénir, de les serrer sur sa poitrine. Mais cette pureté qui l'attire vers l'enfant, cette candeur de l'âme chaste à laquelle il promet la vision de Dieu, n'a-t-elle pas son plein épanouissement dans la virginité, où elle rayonne de tout son éclat? La virginité, c'est elle qu'en termes un peu mystérieux pour ses auditeurs, mais fort intelligibles pour nous, il loue dans ceux qui, pour gagner le royaume des cieux, ont renoncé aux satisfactions légitimes de la chair. (Mat., xix, 12).

La virginité, c'est elle qui a valu à S. Jean d'être nommé et d'être réellement le disciple bien-aimé du Sauveur, de reposer à la Cène sur son cœur divin, d'entendre, au pied de la croix, tomber des lèvres de Jésus expirant ces étonnantes paroles : « Femme, voilà votre fils!... Fils, voilà votre mère! » (Jo., xix, 26). Étonnantes, ai-je dit; non, mes frères, ce qui eût été étonnant, ce serait que Jésus eût choisi un autre que l'apôtre vierge pour lui confier la vierge sa mère.

Mais peut-être me demanderez-vous pourquoi Dieu fait aux vierges une part si belle dans le ciel, pourquoi sur la terre il leur marque une préférence si distinguée? — Il ne me sera pas difficile de vous en faire comprendre les motifs.

Qu'est-ce donc que la virginité? — C'est

la condition volontaire et réfléchie d'une créature humaine qui, libre d'elle-même, pouvant suivre les attraites légitimes de sa nature en se conformant aux règles inviolables des commandements divins, a cependant renoncé de son propre choix aux satisfactions des sens, a voulu réserver à Dieu le domaine absolu de son corps et de son âme par une consécration d'elle-même entière et parfaite. La virginité, c'est l'immolation à Dieu des sens et du cœur, des jouissances et des affections charnelles, des sentiments et des désirs purement humains. L'homme vierge, la femme vierge, — car cette vertu n'est le privilège exclusif d'aucun sexe, — n'ont et ne veulent avoir d'autre amour que l'amour divin, auquel ils sont uniquement attachés, et qui doit remplir toute la capacité de leur cœur.

Dès lors, mes frères, ne vous semble-t-il pas absolument juste et naturel que Dieu ait un traitement de faveur pour ceux qui font profession volontaire de lui appartenir exclusivement, qu'il les aime lui aussi d'un amour de privilège, et qu'il leur manifeste cet amour déjà sur cette terre par des tendresses spéciales, que surtout il leur réserve une place de choix dans son royaume céleste?

D'autant plus que, ces faveurs, ils les ont chèrement achetées. Ai-je besoin de vous faire sentir le mérite des âmes qui se sont sacrifiées à Dieu? Oui, sacrifiées. Car, ce n'est pas sans des efforts pénibles, multipliés, persévérants, que l'on résiste aux tendances les plus violentes de la nature, que l'on étouffe dans son cœur les sentiments à la fois les plus puissants et les plus doux. La virginité, mes frères, c'est une forme, et j'oserais dire la plus caractérisée de l'héroïsme. Partout ailleurs, l'héroïsme ne consiste guère qu'en un acte, d'ailleurs si grand et si beau qu'il suffit à la gloire de celui qui l'a accompli. Mais l'héroïsme des vierges, c'est l'assaut journalièrement répété contre une citadelle presque irréductible; c'est la lutte acharnée contre un ennemi d'autant plus redoutable qu'il nous est plus proche, puisqu'il n'est autre que nous-même, nos inclinations et nos passions; c'est un corps à corps sans témoins, sans autre stimulant qu'une volonté froide et sujette aux défaillances, sans gloire extérieure, sans récompense apparente. Qui de vous ne le comprend, cet héroïsme embrassant une vie entière, quand sa propre expérience lui révèle les durs combats, souvent suivis de tristes défaites, au prix desquels se conserve la chasteté que requiert son état!

Sans doute, mes frères, la Vierge dont nous saluons l'entrée glorieuse au Paradis, n'a point connu ces luttes journalières, ces efforts persévérants pour garder à Dieu seul un cœur qui ne soupirait qu'après lui. L'amour purement naturel des créatures, les séductions des

plaisirs humains n'éveillaient aucun désir, ne trouvaient aucun écho dans son âme. En elle la fleur suave de la virginité s'épanouissait spontanément comme le lis sur sa tige. C'était une âme naturellement virginale.

Et pourtant, ne lui en avait-il pas coûté pour demeurer fidèle à la donation que dès ses tendres années elle avait faite d'elle-même à son Dieu ? Comme les filles d'Israël, elle avait dû accepter l'époux que ses parents lui avaient choisi.

Et qui plus est, Dieu lui-même avait semblé repousser son offrande. Rappelez-vous, mes frères, la lutte qui s'était engagée dans son âme, à la visite de l'ange Gabriel, entre sa volonté d'obéir à Dieu en acceptant de devenir la mère de son Fils, et son intention bien arrêtée de rester fidèle à son vœu de virginité. C'est seulement quand elle fut assurée que la puissance divine sauvegarderait sa chère prérogative, qu'elle consentit à devenir la mère du Rédempteur en s'écriant : « Voici la servante du Seigneur. » Ne pensez-vous pas que ce conflit, si miraculeusement tranché, fut très agréable à Dieu et plein de mérites pour Marie ?

Non seulement Marie est vierge, mais elle est la vierge par excellence, inimitable et incomparable. Nous l'avons dit, mes frères, la virginité c'est la consécration entière à Dieu d'un corps et d'une âme. Mais, pour que ce corps et cette âme soient bien à Dieu, il faut, n'est-il pas vrai ? que rien n'y soit admis qui puisse être indigne de lui, qui puisse lui déplaire. Dès lors, est-il une créature humaine qui soit, au point de vue de la virginité, comparable à Marie ?

Seule, elle a été préservée de cette souillure originelle qui, dès sa formation, rend l'âme ennemie de Dieu, objet de sa colère. Seule, elle a échappé aux suites funestes de ce péché, à la concupiscence qui dispute à Dieu ses droits sur sa créature, qui établit la lutte entre ses commandements et les mauvaises passions. Seule, elle a mené une vie exempte de toute faute et de tout reproche, son âme ayant été toujours la demeure divine, pleine de grâce et de beauté, ses membres n'ayant jamais connu la moindre révolte qui pût contrister le Saint-Esprit habitant en eux. Vierge, Marie l'a été depuis le premier et jusqu'au dernier instant de son existence terrestre. Vierge, elle l'a été dans toute la perfection accessible à une créature, dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses affections, dans ses paroles, dans ses actions.

Qui oserait mettre en parallèle avec Marie la plus sainte, la plus éminente des autres vierges ? Où trouver une pureté aussi constante, aussi absolue ? Marie marche donc bien à la tête des cohortes virginales, elle les surpasse toutes, elle brille au-dessus d'elles comme le soleil au-dessus des étoiles ; elle

est le modèle proposé aux vierges de tous les temps et qui ne sera jamais égalé. Elle est la Vierge que tout l'univers catholique nomme avec admiration et révérence la sainte Vierge, la Très Sainte Vierge.

Et voilà pourquoi Dieu, qui récompense chacun selon ses mérites, élève aujourd'hui Marie à un degré de gloire incomparable, voilà pourquoi il dépose sur son front la couronne royale de la virginité et l'établit, dans le ciel comme sur la terre, la reine des vierges. *Regina virginum, ora pro nobis.*

II. — La couronne du martyr

Couronnée Reine des vierges, Marie, au jour de son Assomption, est aussi couronnée par Dieu *Reine des martyrs*.

Reine des martyrs ! Vous vous demandez sans doute comment ce titre peut convenir à l'humble fille de Juda, dont l'enfance s'est écoulée paisible dans le temple du Seigneur, dont l'existence entière s'est déroulée dans le calme et la solitude de Nazareth, qui n'a paru qu'à de rares circonstances aux côtés de son Fils pendant son ministère public, qui enfin s'est éteinte doucement de la mort des justes.

Qu'est-ce donc qu'un martyr ? Un homme qui se sacrifie corps et âme pour une noble cause, qui donne pour la faire prévaloir ses peines, ses souffrances et sa vie. Il y a des martyrs de la science : que d'hommes, hélas ! tombent victimes de tentatives audacieuses, desquelles ils espéraient un peu plus de bien-être pour les autres, un peu de gloire pour eux-mêmes ! Il y a les martyrs de la charité fraternelle et du devoir sous toutes ses formes, d'humbles héros le plus souvent, que nous saluons avec une douloureuse sympathie. Il y a les martyrs du patriotisme : modestes soldats, vaillants officiers qui, au prix de leur sang, repoussent l'envahisseur ou, sur une terre lointaine, défendent l'honneur du drapeau, admirables marins qui trouvent leur cercueil dans les flancs de ce navire où les enferme le dévouement à leur pays : à ceux-là, vous le savez, vont l'admiration et la louange universelles. Il y a surtout les martyrs de la plus grande cause, les martyrs de la foi religieuse, en nombre incalculable, hommes et femmes, jeunes gens et faibles vierges, vieillards et même enfants qui, pour attester leur fidélité à leur Dieu et à sa loi, se sont laissé déchirer par les griffes de fer, broyer sous la dent des bêtes, consumer sur des charbons ardents, trancher la tête sous la hache du bourreau ou, plus récemment, sous le couperet de la guillotine. De ces martyrs, l'Eglise catholique a rempli les pages glorieuses de son livre d'or.

Sans doute, mes frères, Marie n'a point eu les membres brisés dans les supplices cor-

pores ; sans doute elle n'a point versé son sang comme son divin Fils, ou comme ces héros de la religion qui ont acheté de leur vie mortelle la possession de l'immortalité. Mais ne pensez-vous pas qu'il y ait un martyre moral aussi réel et aussi méritoire que le martyre corporel ? Une âme ne peut-elle pas, à votre avis, souffrir pour la cause sacrée de Dieu des douleurs assez intenses, assez prolongées pour égaler et surpasser même les tourments les plus cruels des victimes de la tyrannie humaine ? Ne savez-vous pas, peut-être hélas ! par une expérience personnelle, qu'il est des épreuves morales si terribles qu'elles font soupirer après la mort comme après une délivrance ?

Eh bien ! je vous le demande, pour quiconque a lu avec attention l'Evangile, a médité la vie du Sauveur et surtout a assisté par l'esprit au drame sacré de la Passion, n'apparaît-il pas avec évidence que Marie a subi dans son cœur maternel les plus cruelles tortures qui se puissent imaginer ? Si la pieuse vierge de Nazareth, — et nous n'en saurions douter, — a compris dès la visite de l'ange Gabriel, que le fils qui devait naître d'elle était le Rédempteur promis au monde, elle a compris aussi les sacrifices que lui imposait l'acceptation de la divine maternité. Dès cet instant le gibet du Golgotha, avec tout son cortège de mépris, d'insultes et de mauvais traitements, se dressa devant ses yeux éploqués. C'était le commencement de son martyre, dont les phases allaient se succéder sans interruption.

Songez, mes frères, aux angoisses de Bethléem, dont toutes les portes se ferment devant Marie et Joseph, à l'humiliation de la crèche. Suivez sur la route de l'Egypte le groupe affligé qui s'enfuit à travers la nuit ténébreuse, tremblant d'entendre les pas des soldats d'Hérode qui poursuivent l'enfant. Venez ensuite au temple, où Siméon prophétise les contradictions réservées à ce même enfant et le glaive de douleur qui transpercera le cœur de sa mère. Voyez encore Marie, avec son saint époux Joseph, plongée dans une anxiété terrible par la disparition de son fils à peine âgé de douze ans, et ne le retrouvant qu'après trois jours de recherches et de désolation.

Mais toutes ces blessures de son âme maternelle ne sont rien en face de la grande déchirure annoncée par le saint vieillard. Transportons-nous à Jérusalem où s'est assemblée une grande multitude pour les solennités de la pâque juive. C'est précisément la veille du sabbat auquel on mange l'agneau pascal. Un condamné s'avance péniblement, ployant sous le poids d'une lourde croix. A ses côtés des soldats qui le poussent, l'entraînent, le frappent. Par derrière, une foule ignoble, hurlant des outrages et des cris de mort. Au

détour d'une rue, une exclamation de douleur retentit, qui attire l'attention des bourreaux et de leur victime. Marie est là, qui a aperçu son Fils épuisé sous l'effort, la figure souillée de boue, de crachats et de sang, les membres déchirés par les verges ; elle a entendu les vociférations de la populace ; elle a tout compris... Et Jésus lève vers elle son regard résigné ! — Ah ! mes frères, une pareille scène se passe de tout commentaire. Fut-il un martyre plus cruel que celui de Marie en ce moment ?

Et pourtant, elle ne peut s'arracher à cet horrible spectacle. Elle aussi monte avec la foule au sommet du Calvaire, elle assiste aux derniers préparatifs du supplice ; elle voit le condamné dépouillé de ses vêtements, couché violemment sur l'instrument du supplice, elle entend les coups de marteau qui clouent ses pieds et ses mains, elle voit soulever dans les airs le gibet fatal auquel est suspendu un corps ruisselant de sang. Alors, insensible aux insultes qui retentissent de toute part, elle s'approche avec Jean, l'apôtre bien-aimé, et debout, pleine de courage et de résignation, elle entend les appels suprêmes de Jésus, ses paroles de miséricorde et de pardon, le testament par lequel il lègue Jean à Marie et Marie à Jean, et reçoit enfin son dernier soupir.

Voilà, bien abrégé et bien incomplet, le martyre d'une mère. Or, cette mère, c'était la plus tendre, la plus affectueuse des mères, et le fils qu'elle pleurait c'était Jésus, le plus parfait des hommes, le modèle de tous les fils. A quoi bon insister, mes frères ? Vous reconnaissez, n'est-il pas vrai ? que les douleurs de Marie ont surpassé toute douleur, que son martyre l'emporte sur tous les autres martyres.

Ai-je besoin d'ajouter que ce martyre, elle l'a souffert pour la cause la plus grande, la plus sainte qui fût jamais, pour la gloire de Dieu, pour le salut du monde ?

C'est donc bien à juste titre que Dieu décerne à Marie la couronne du martyre, et que l'Eglise nous invite à la saluer et à l'invoquer sous ce titre : *Regina martyrum, ora pro nobis*.

III. — La couronne de la divine maternité

Mais de tous les diadèmes qui forment la couronne de la Vierge triomphante, aucun n'est plus brillant que celui de sa glorieuse Maternité.

Marie a atteint au plus sublime degré de la virginité ; mais il y a eu après elle des vierges, et en grand nombre, qui de loin ont marché sur ses traces, qui se sont efforcées d'imiter sa pureté. Immense est aussi le nombre des martyrs qui se sont sacrifiés, à son exemple, pour la cause de Dieu et de son

Christ. Elle les dépasse en mérite, mais ils partagent sa récompense.

Ce qui élève infiniment Marie au-dessus de toutes les créatures humaines, ce qui lui procure un honneur sans exemple et sans comparaison possible dans l'humanité, c'est son titre de Mère de Dieu. Aussi, reconnaissons-le tout de suite, en déposant sur son front ce nouveau diadème, Dieu couronne en Marie moins le mérite personnel que la dignité éminente qu'il a conférée à sa nature humaine, en la choisissant pour la mère de son Fils unique.

Quelque grande que fût Marie aux yeux de Dieu, quelque mérite que lui eussent conférés son attachement à la virgine pureté, sa fidélité à toutes les grâces divines, ses progrès dans toutes les vertus, quelque sainte que fût son âme par l'exemption de la tache originelle et de toute souillure du péché; jamais elle n'eût été digne de devenir la mère de l'Être parfait et infini : il y aura toujours un abîme entre le Créateur et la créature. La conception du Fils de Dieu dans le chaste sein de Marie n'est pas un moins grand miracle que l'union de la nature humaine et de la nature divine dans la personne de Jésus-Christ.

Mais aussi, avec quel empressement Marie correspondait à la faveur insigne que lui faisait le Tout-Puissant ! Pour la préparer à sa sublime mission, Dieu l'avait préservée de la tache innée aux enfants d'Adam ; Marie à son tour veilla avec une sollicitude de tous les instants à ne jamais profaner ce temple consacré dès le premier moment par la grâce divine. Dieu l'avait faite pure en la créant ; Marie de son côté attachait tant de prix à cette fleur de la virginité, que, pour la conserver dans tout son éclat, elle eût sacrifié le privilège de la divine Maternité. Dieu, choisissant Marie pour mère de son Fils, l'associait à l'œuvre de la Rédemption ; Marie, en acceptant le message angélique, se soumit par avance à toutes les souffrances, à toutes les épreuves qui s'imposaient à la mère du futur Rédempteur, et ne cessa pas un instant de coopérer avec lui au salut des hommes. Nous l'avons constaté dans son martyre maternel.

Si donc il est vrai de dire que Marie ne pouvait être digne de devenir la mère d'un Dieu, il n'est pas moins vrai d'affirmer qu'un Dieu se faisant homme ne pouvait choisir une mère plus digne que Marie. En sorte qu'à Marie s'appliquait en toute vérité la parole dite plus tard par S. Paul : « C'est la grâce de Dieu qui m'a faite ce que je suis, la mère de son Fils ; mais sa grâce n'a pas été stérile en moi, elle a grandi ma vertu à la proportion de ma dignité. »

Voici donc cette humble vierge élevée par la volonté divine à la plus sublime hauteur

qui se puisse imaginer pour une créature. Marie est mère de Dieu. Mais alors, tout en conservant sa nature humaine, elle se trouve avoir les relations les plus étroites avec chacune des personnes divines.

Mère de Dieu, Marie a le même Fils que Dieu le Père : celui que le Père engendre éternellement de sa substance, reçoit de Marie sa vie temporelle. Mère de Dieu, Marie acquiert sur le Verbe fait homme l'autorité et les droits d'une mère : Jésus sur la terre lui sera soumis et affectionné, et le Roi du ciel ne refusera rien aux prières de sa mère. Mère de Dieu, Marie se voit traitée en épouse par l'Esprit-Saint dont la vertu toute-puissante a accompli en elle le plus étonnant miracle, lui accordant la gloire de la maternité et lui laissant la grâce de la virginité.

Quelle surprenante et inconcevable prérogative ! Et comme Marie avait raison de chanter les prodiges accomplis par Dieu dans son humble servante : *Fecit mihi magna qui potens est !*

Oui, en choisissant Marie pour la mère de son Fils, Dieu l'a placée à un rang unique parmi les œuvres de ses mains. Cherchez sur la terre, cherchez au sommet des régions célestes, montez jusqu'aux pieds du trône de la divinité : vous ne trouverez ni parmi les hommes, ni parmi les anges, personne qui approche de sa dignité ; à elle seule un Dieu a dit : « Vous êtes ma mère. »

Si donc, mes frères, il est entre tous un titre qui mérite à Marie les honneurs de la royauté, c'est bien celui de Mère de Dieu. De droit, n'est-il pas vrai ? la mère du Roi du ciel est la Reine du ciel et de tous ses heureux habitants, reine des élus et des anges, reine plus encore par l'éminence de sa dignité que par l'excellence de ses vertus.

Et voilà pourquoi, en ce jour de gloire, l'adorable Trinité dépose sur le front de Marie un troisième diadème plus riche, plus étincelant que les deux autres, et qui avec eux constitue la mystique couronne de la Reine du paradis.

**

Reine des vierges, reine des martyrs, reine du ciel : voilà, ô Marie, les titres par lesquels nous vous acclamons en ce jour. Nos louanges sont un témoignage de notre amour et vous les accueillerez avec bonté, ô Marie. Mais surtout, dans la gloire de votre triomphe que nous célébrons, vous daignerez vous souvenir de vos enfants qui restent confiés à votre vigilance maternelle, avant d'aller prendre place parmi les sujets de votre royaume.

Reine des vierges, oh ! daignez nous inspirer un ardent désir de l'angélique pureté et une sainte frayeur de tout ce qui peut souiller en nous l'image de Dieu.

Reine des martyrs, obtenez-nous la résignation dans nos souffrances ; enseignez-nous

à supporter avec une filiale soumission à la volonté de Dieu tous les maux que sa Providence paternelle nous enverra.

O divine Mère du Rédempteur, vous à qui votre Fils, le Roi du ciel, ne saurait rien refuser, daignez le conjurer d'abaisser sur nous les regards de sa miséricorde, de nous appliquer par vos mains les mérites infinis de sa Rédemption ! Faites enfin, ô Mère bien-aimée, que, fidèles ici-bas à vos leçons et à vos exemples, vos enfants passent saintement les jours de leur pèlerinage terrestre et parviennent ensuite dans votre royaume du ciel pour y chanter à jamais les gloires du Seigneur et les vôtres. *Regina cæli, ora pro nobis !*

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XLVIII

13^e Dimanche après la Pentecôte

LES DIX LÉPREUX

Suite du saint Évangile selon S. Luc (XVII, 11-19)

En ce temps-là,

11. Jésus, se rendant à Jérusalem, traversait la Samarie et la Galilée.

12. Comme il allait entrer dans un village, dix lépreux vinrent au devant de lui, et se tenant éloignés,

13. Ils élevèrent la voix en disant : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous ! »

14. Dès qu'il les vit, il dit : « Allez vous montrer aux prêtres » ; et comme ils y allaient, ils furent guéris.

15. Un d'entre eux, se voyant guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix,

16. Et se prosterna la face contre terre aux pieds de Jésus, pour le remercier. Or, c'était un Samaritain.

17. Jésus dit pour réponse : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? »

18. « Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger. »

19. Et il lui dit : « Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Quel est le sujet de cet Évangile ?

— C'est le récit d'un miracle de Notre-Seigneur guérissant dix malades atteints de la lèpre.

— Qu'est-ce que la lèpre ?

— La lèpre est une maladie infectieuse qui couvre la peau de pustules, corrompt le sang, attaque parfois les chairs et même les os, et fait tomber peu à peu les membres en décomposition. Elle est très contagieuse.

— Où sévit-elle surtout ?

— La lèpre sévit principalement dans les pays d'Orient, favorisée par les grandes chaleurs et le défaut de propreté. Elle se répandit aussi en Europe, surtout après les Croisades, qui la rapportèrent de la Palestine et de l'Égypte.

— Y a-t-il aussi des lépreux en France ?

— Les lépreux sont très rares actuellement dans nos pays. Mais on rencontre encore à proximité de certaines villes, et même de certains villages, des restes d'anciens bâtiments autrefois réservés au séjour des lépreux. On les nommait *léproseries*, *ladreries* ou *maladreries*. Ces derniers noms viennent de *ladre*, forme populaire de *Lazare*, le pauvre dont parle S. Luc (xvi, 20).

— Pourquoi plaçait-on les hôpitaux de lépreux en dehors des villes et des villages ?

— A cause de la répugnance et du dégoût qu'inspirait cette maladie, et aussi à cause de la facilité avec laquelle elle se propageait.

— Les lépreux étaient donc isolés des autres hommes ?

— Oui ; pour empêcher la contagion de leur maladie, Moïse les avait assujettis à des lois rigoureuses. Il leur était interdit de communiquer avec les autres hommes, de séjourner dans les villes et dans les bourgades, et ils devaient avertir de loin les passants d'avoir à se détourner d'eux. On traitait à peu près de la même manière les lépreux en Occident.

— Quand eut lieu la guérison rapportée dans notre Évangile ?

— Elle eut lieu pendant que Jésus se rendait de Capharnaüm à Jérusalem, au mois de septembre, dans la 3^e année de son ministère public.

+

§ 2. — Explication du texte

— A quelle occasion Jésus se rendait-il à Jérusalem ?

— A l'occasion de la fête des Tabernacles qui se célébrait le 15 septembre et durait huit jours. Il faisait ce voyage comme en secret, d'une part ne voulant pas s'exposer à la haine des Juifs, d'autre part voulant profiter de cette solennité pour prêcher sa doctrine.

— Qu'était-ce que la fête des Tabernacles ?

— La fête des Tabernacles, c'est-à-dire des tentes, commémorait les quarante années que les Hébreux avaient passées dans le désert d'Arabie. Pendant les huit jours de solennités, les Juifs campaient sous des tentes de feuillage, d'où le nom de cette fête.

— Quels pays traversait donc Jésus pour arriver à Jérusalem ?

— Pour arriver de Capharnaüm à Jérusalem, on traverse d'abord la Galilée, puis la Samarie, qui est située entre la Galilée et la Judée.

— Où rencontra-t-il les dix lépreux ?

— Avant d'entrer dans un village ; car les lépreux, nous l'avons vu, ne pouvaient séjourner dans les lieux habités.

— Où était situé ce village ?

— Ce devait être un des premiers de la Samarie, sur les confins de la Galilée ; ce

qui explique qu'il y ait eu un seul lépreux samaritain pour neuf juifs galiléens.

— *Comment dix lépreux ont-ils pu se trouver ainsi réunis ?*

— C'est que ces malheureux, exclus de la société des hommes sains, cherchaient à se grouper et formaient ainsi de petites communautés qui leur rendaient l'isolement moins pénible.

— *Pourquoi se tinrent-ils à distance et crièrent-ils de loin à Jésus ?*

— Parce qu'il leur était interdit de s'approcher des passants, et qu'ils devaient de loin signaler leur présence.

— *Pourquoi appellent-ils Jésus : Maître ?*

— C'est un titre d'honneur par lequel ils reconnaissent sa puissance et son autorité ; c'est aussi un acte d'humilité pour se concilier sa bonté.

— *Que demandent-ils en disant : « Ayez pitié de nous » ?*

— Ils le conjurent d'avoir compassion de leur infirmité et de leur misère, et de les guérir afin qu'ils rentrent dans la société de leurs compatriotes.

— *Comment Jésus répond-il à leur prière ?*

— Aussitôt qu'averti par leur cri il les a aperçus, il leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. »

— *Pourquoi les envoie-t-il aux prêtres ?*

— Pour se conformer à une prescription de la loi de Moïse, qui réservait aux prêtres le droit de constater la guérison du lépreux et de le déclarer purifié. (Lév., xiv, 2).

— *La lèpre pouvait donc se guérir ?*

— Oui, dans certains cas peu graves, le mal pouvait disparaître et la peau redevenir saine. C'est alors que le lépreux devait aller se montrer aux prêtres.

— *En les envoyant aux prêtres, Jésus ne déclarait-il pas qu'ils étaient guéris ?*

— Oui, en leur donnant cet ordre, Jésus les guérissait réellement, bien qu'il n'eût ni touché leurs plaies, comme il l'avait fait pour un autre lépreux (Mat., viii, 3), ni imposé les mains sur eux, comme il faisait souvent à l'égard des malades.

— *A quel moment précis eut lieu leur guérison ?*

— Dès qu'ils eurent commencé à obéir à Jésus en se rendant vers les prêtres juifs.

— *Comment s'aperçurent-ils qu'ils étaient guéris ?*

— Sans doute en remarquant que leurs plaies avaient disparu subitement et qu'il ne restait plus sur leur peau aucune trace de la maladie.

— *Que firent-ils alors ?*

— Neuf d'entre eux continuèrent leur route pour se présenter aux prêtres ; le dixième, voulant avant tout remercier son bienfaiteur, revint en arrière pour exprimer sa reconnaissance à Jésus.

— *N'aurait-il pas mieux fait d'imiter les autres en se rendant d'abord vers les prêtres ?*

— Non ; aller d'abord vers les prêtres pour être déclaré guéri, c'était préférer son propre intérêt à la reconnaissance, qui est la marque d'un bon cœur. Aussi Jésus l'a loué de sa conduite.

— *A qui témoigne-t-il d'abord sa reconnaissance ?*

— Il la témoigne d'abord à Dieu, qu'il « glorifie à haute voix, » c'est-à-dire auquel il exprime publiquement ses remerciements, parce qu'il reconnaît que sa guérison miraculeuse est un témoignage de la bonté divine envers lui.

— *Comment remercie-t-il ensuite Notre-Seigneur ?*

— D'une façon bien humble et bien touchante. Il se prosterne devant lui jusqu'à terre, comme un serviteur, un esclave entièrement soumis et dévoué à son maître ; et en même temps il prononce les paroles les plus capables d'exprimer la reconnaissance qui est dans son cœur.

— *Quelle leçon nous donne ce lépreux ?*

— Il nous enseigne que la reconnaissance est le plus pressant de nos devoirs ; que nous ne devons pas tarder et encore moins négliger de remercier ceux qui nous font du bien, et surtout Dieu, le premier de nos bienfaiteurs.

— *Pourquoi l'évangile fait-il remarquer que ce lépreux était un Samaritain ?*

— Parce que les Samaritains et les Juifs se détestaient mutuellement. Il semblait donc tout naturel que les lépreux juifs fussent plus empressés à remercier un bienfaiteur qui était leur compatriote, que ce samaritain qui voyait en Jésus un ennemi de race. C'est le contraire qui eut lieu. Comment ne pas le signaler ?

— *Quels sentiments manifesta Jésus à la vue de ce lépreux reconnaissant ?*

— Il manifesta deux sentiments différents : un pénible étonnement de l'absence des neuf autres, et une vive satisfaction de l'acte du Samaritain.

— *Dans ses paroles, n'y a-t-il pas aussi un reproche envers les neuf lépreux ?*

— Oui, Jésus marque qu'ils ont été des ingrats en négligeant de venir rendre gloire à Dieu, c'est-à-dire de venir publier, comme le Samaritain, la bonté de Dieu envers eux, et rendre grâces au bienfaiteur qui avait opéré leur guérison.

— *Pourquoi Jésus nomme-t-il le Samaritain : cet étranger ?*

— Pour les raisons que nous avons dites tout à l'heure, que les Samaritains étaient pour les Juifs des étrangers méprisés et détestés. La conduite de celui-ci était un affront pour les Juifs ingrats.

— *Comment Jésus-Christ exprime-t-il sa satisfaction au Samaritain ?*

— En le relevant avec bonté : « Levez-vous, allez ; » et en le louant de sa foi : « Votre foi vous a sauvé. »

— *Comment la foi a-t-elle sauvé le Samaritain ?*

— Elle l'a sauvé de deux manières : 1^o en l'amenant à Jésus, et en lui procurant ainsi, à lui et aux neuf autres, la guérison du corps ; 2^o en lui inspirant des sentiments de reconnaissance envers Dieu, et en lui obtenant ainsi le salut de son âme.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Le récit de l'évangile ne se prête-t-il pas à une explication dans le sens spirituel ?*

— Oui, bien qu'il s'agisse d'un fait historique, l'évangile des lépreux suggère des interprétations très utiles pour notre conduite spirituelle.

— *Quelles sont ces interprétations ?*

— L'état des lépreux figure l'état des âmes où règne le péché, et leur guérison montre comment on se délivre du péché.

— *Quels rapprochements peut-on faire entre la lèpre et le péché ?*

— Voici les principaux :

1^o La lèpre souille les corps et les rend impurs ; le péché répand sur les âmes la souillure et l'impureté.

2^o La lèpre attire le mépris et la répulsion des hommes sur ceux qui en sont atteints ; le péché attire le mépris et la répulsion de Dieu sur les âmes qui le commettent.

3^o La lèpre qui n'est point combattue par des remèdes et des soins assidus vicie le sang et cause la mort des malades ; le péché qu'on ne repousse pas engendre une maladie mortelle à l'âme et l'expose à la perte éternelle.

4^o La lèpre est d'autant plus difficile à guérir qu'on l'a laissée s'étendre davantage ; il est aussi très difficile de se délivrer du péché, quand on s'est habitué longtemps à le commettre.

— *Quel est le plus redoutable de ces deux maux : la lèpre et le péché ?*

— C'est le péché assurément, car le moindre mal de l'âme est pire que la plus grave maladie corporelle.

— *Quelle était à ce sujet l'opinion de S. Louis ?*

— Ayant entendu un de ses seigneurs déclarer qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux, le saint roi lui répliqua aussitôt : « Vous parlez en insensé ; il n'y a pas de lèpre aussi laide que le péché mortel, qui rend l'âme semblable au démon ; la mort tout au moins délivre de la lèpre, tandis qu'elle laisse l'âme en état de péché mortel exposée au malheur éternel. »

— *La conduite des lépreux nous enseigne-t-elle ce qu'il faut faire pour être guéri du péché ?*

— Oui, elle nous apprend qu'il faut comme eux :

1^o Se tenir à distance, c'est-à-dire nous humilier et nous regarder comme indignes, à cause de nos péchés ;

2^o Crier vers le Seigneur, c'est-à-dire le prier avec instance d'avoir pitié de nous.

— *Faut-il aussi aller se montrer aux prêtres, comme l'a prescrit Notre-Seigneur aux lépreux ?*

— Oui, pour guérir les pécheurs, Notre-Seigneur exige qu'ils aillent se montrer aux prêtres de son Eglise, pour lui découvrir l'état de leur âme, c'est-à-dire pour confesser leurs péchés.

— *Les prêtres catholiques ont-ils la même mission que les prêtres juifs ?*

— Ils en ont une bien plus grande. Non seulement ils constatent l'état des âmes, mais ils les guérissent réellement de leurs péchés, en les pardonnant par l'absolution.

— *Est-ce en leur nom et par leur propre pouvoir que les prêtres catholiques guérissent les âmes du péché ?*

— Non, c'est au nom de Notre-Seigneur et par la puissance qu'il leur a communiquée.

— *Y a-t-il une différence entre la manière dont furent guéris les lépreux et celle dont sont guéris les pécheurs ?*

— Oui, les lépreux furent guéris avant de s'être montrés au prêtre, les pécheurs doivent se montrer au prêtre pour être guéris.

— *Que doivent faire les pécheurs après le pardon ?*

— Ils ne doivent pas, à l'exemple des lépreux juifs, s'en aller aussitôt à leurs affaires, à leurs intérêts ; ils doivent, au contraire, imiter le Samaritain, en remerciant de toute leur âme le Seigneur de sa bonté, et en lui promettant d'être des serviteurs fidèles et dévoués à son service.

— *La reconnaissance est donc agréable à Dieu ?*

— La reconnaissance est très agréable à Dieu et attire de nouveaux bienfaits et les bénédictions célestes sur ceux qui la pratiquent : on le voit par l'exemple du lépreux samaritain.

— *Et l'ingratitude ?*

— L'ingratitude est une injure à Dieu et une preuve du peu de prix qu'on attache à ses faveurs ; aussi l'âme ingrate s'expose à être délaissée de Dieu, comme elle le délaisse, et privée de ses grâces.

— *Faut-il remercier Dieu seulement quand il nous a pardonné ?*

— Il faut remercier Dieu toutes les fois qu'il nous accorde quelque bienfait, c'est-à-dire tous les jours, car c'est à chaque instant qu'il nous comble de ses biens.

— *Quel moment choisir de préférence pour remercier Dieu de ses bienfaits journaliers ?*

— Il faut le faire principalement dans nos

prières quotidiennes : le matin, le remercier du repos de la nuit qu'il nous a donné ; le soir, lui dire notre reconnaissance pour ses dons de la journée, temporels et spirituels.

— *N'y a-t-il pas des circonstances où nous devons plus vivement exprimer à Dieu notre reconnaissance ?*

— Oui, plus ses faveurs sont grandes, plus vive aussi doit être notre gratitude. Ainsi nous devons plus particulièrement le remercier au jour anniversaire de la grâce si importante de notre baptême, après l'absolution reçue au sacrement de Pénitence, au grand jour et à l'anniversaire de notre Première Communion et à toutes les communions que nous ferons, à la réception des autres sacrements, après d'importants bienfaits obtenus pour notre âme ou pour notre corps, etc.

— *Quel est le résultat final de la reconnaissance ?*

— La reconnaissance développe de plus en plus dans l'âme l'amour de Dieu et la fidélité envers lui, attire sans cesse sur elle de nouvelles grâces et la bienveillance divine, et lui assure la persévérance finale. Ce fut la récompense du Samaritain reconnaissant.

XLIX

Fête de l'Assomption

JÉSUS CHEZ MARTHE ET MARIE

Suite du saint Evangile, selon S. Luc (x, 38-42)

En ce temps-là,

38. Jésus entra dans un village, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison.

39. Elle avait une sœur nommée Marie, qui s'étant même assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole,

40. Tandis que Marthe s'empressait aux multiples soins du service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous occupez pas de ce que ma sœur m'a laissée seule pour servir ? Dites-lui donc de m'aider. »

41. Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous agitez pour beaucoup de choses.

42. « Or, une seule est nécessaire. Marie a choisi une part très bonne, qui ne lui sera point ôtée. »

§ 1er. — Préliminaires

— *Pourriez-vous nous dire quand Jésus fut ainsi reçu chez Marthe ?*

— Ce fut peu de temps après cette fête des Tabernacles où il faillit être lapidé, parce qu'il s'était présenté clairement comme le Messie, Fils de Dieu.

— *Que dut-il faire pour échapper à la fureur de ses ennemis ?*

— Il dut quitter Jérusalem, et il s'en éloigna en suivant la route de Jéricho. C'est sans doute sur cette route, et au sortir de la ville, qu'il eut avec le docteur de la Loi ce fameux entretien où, par la parabole du « bon Samaritain, » il lui fit comprendre quel est le prochain.

— *Or, en suivant cette route, quelle bourgade rencontrait-on à environ trois quarts d'heure de Jérusalem ?*

— C'était le bourg de Béthanie. Là habitait Simon le lépreux, dans la maison de qui Jésus fut somptueusement traité quelques jours avant sa Passion ; là aussi était une famille qui bien des fois reçut la visite du Sauveur.

— *Connaissez-vous les membres de cette famille ?*

— L'Evangile de ce jour en nomme deux : Marthe et Marie, qui étaient sœurs. Il faut y joindre un frère, nommé Lazare.

— *Ne connaît-on pas autrement Marie, sœur de Marthe ?*

— Une tradition fort ancienne, basée d'ailleurs sur des traits de ressemblance consignés dans l'Evangile, identifie Marie, sœur de Marthe, avec cette femme que Jésus délivra de sept démons, avec cette pécheresse qui chez Simon le Pharisien oignit de parfums et arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, avec la femme qui chez Simon le lépreux répandit sur la tête de Jésus les parfums précieux d'un vase d'albâtre, avec Marie-Madeleine qui, en compagnie de plusieurs autres, suivit Jésus depuis la Galilée.

— *D'où lui vient ce surnom de Madeleine ?*

— Marie fut ainsi surnommée du nom de Magdala, petite ville de Galilée, où elle suivit son mari et où elle habitait avant sa conversion.

— *Cela n'explique-t-il pas les relations de Jésus avec la maison de Béthanie ?*

— Marie-Madeleine s'étant mise à la suite de Jésus, il était tout naturel qu'elle l'introduisît chez sa sœur, et que celle-ci lui offrit une généreuse hospitalité.

— *Et Lazare, que sait-on de lui ?*

— Il fut, sur la prière instante de ses deux sœurs, ressuscité par le Sauveur quatre jours après sa sépulture, et il assista ensuite au banquet donné chez Simon le lépreux en l'honneur de Jésus.

— *Lazare, Marthe et Marie habitaient-ils ensemble ?*

— On ne sait ; mais tout au moins la famille se réunissait quand Jésus passait à Béthanie. Cette fois, la réunion eut lieu chez Marthe ; Marie s'y trouvait, soit qu'elle se fût fixée depuis quelque temps déjà près de sa sœur, soit qu'elle eût accompagné le Sauveur à la fête des Tabernacles.

— *Peut-on dès lors fixer approximativement la date de cette réunion chez Marthe ?*

— Elle aurait eu lieu quelques mois seulement avant la Passion, sur la fin d'octobre ou au commencement de novembre.

— *L'Evangéliste n'indique point que la Mère de Jésus s'y soit trouvée. Comment donc se fait-il que l'Eglise ait choisi cet épisode de la vie du Sauveur, pour en faire l'Evangile de la fête de l'Assomption ?*

— L'attention avec laquelle Marie, sœur de Marthe, écoute le Sauveur, rappelle le soin avec lequel la Sainte Vierge conservait dans son cœur toutes les paroles de son divin Fils. La mère de Jésus a su réunir d'une manière parfaite la vie active de Marthe et la vie contemplative de Marie; mieux encore, que celle-ci, elle a choisi la meilleure part ici-bas, et mérité dans le ciel, de toutes les parls la plus excellente. L'Evangile convenait donc parfaitement à la fête.



§ 2. — Explication du texte

— *Qu'avons-nous à étudier pour bien nous rendre compte de l'Evangile?*

— Le texte lui-même nous invite à considérer : 1^o la réception qui est faite à Jésus, 2^o l'interpellation que Marthe adresse au Sauveur, et 3^o la réponse qui lui fut donnée.

1^o La réception

— *Où le Sauveur voulut-il recevoir l'hospitalité?*

— L'Evangile dit que ce fut dans la demeure même de Marthe. C'est donc Marthe qui reçoit Jésus chez elle et lui fait les honneurs de sa maison.

— *Ne comprend-on pas dès lors pourquoi Marthe s'occupe si activement des préparatifs du festin?*

— Marthe recevant le Sauveur voulait que la réception fût digne de celui qui daignait s'arrêter chez elle.

— *Que nous dit en effet l'Evangile?*

— Il nous dit que Marthe ne négligeait aucun des multiples détails d'une grande réception. Maîtresse de maison, elle voulait que toutes les exigences de l'hospitalité et toutes les règles de la politesse orientale fussent minutieusement observées.

— *Etait-ce là le seul motif qui la faisait agir?*

— Non, elle voulait surtout honorer la majesté de celui qu'elle recevait, et lui donner un gage de sa reconnaissance et de son attachement; aussi veillait-elle à ce que la réception fût parfaite.

— *Nécessairement elle devait être très occupée?*

— Le récit évangélique laisse supposer que l'invitation faite à Jésus n'avait pas été prévue longtemps d'avance; aussi les préparatifs étaient-ils inachevés quand il entra. Marthe, d'ailleurs, après avoir dressé la table et les lits des convives, devait jusqu'au dernier moment s'occuper des personnes à recevoir et des mets à servir.

— *Aussi, comment le Sauveur nous dépeindra-t-il l'empressement de Marthe?*

— Il nous dira qu'elle va et vient comme un fourbillon, qu'elle est pleine de sollicitude et d'anxiété, qu'elle est envahie par la multitude

des préoccupations du grand festin qu'elle a combiné.

— *Et pendant que Marthe est ainsi absorbée par les soucis matériels de la réception, que fait Jésus?*

— En attendant que l'on se mette à table, Jésus distribue à tous ceux qui sont présents la nourriture spirituelle de la parole divine. Avant d'accepter le pain du corps, il donne le pain de l'âme, et paie ainsi d'avance, divinement, l'hospitalité généreuse qui lui est offerte.

— *Marthe n'aurait-elle pas désiré pouvoir écouter le Sauveur?*

— Sans doute, mais elle estime que son devoir de maîtresse de maison est de s'occuper du service de la table. C'est le rôle qu'elle s'adjuge, et parce que pour elle il est le plus important, elle suppose bien que sa sœur, après avoir écouté quelques instants la parole du Maître, reviendra l'aider, comme elle a dû déjà le faire avant son arrivée.

— *Marie pensait-elle de même?*

— Nullement. La reconnaissance qu'elle doit au Sauveur pour le pardon généreux qu'il lui a accordé, le regret de ses égarements d'autrefois, et l'amour dont son cœur est rempli lui font comprendre que tout doit passer après le soin de cette âme qu'elle a si longtemps négligée; elle connaît les désirs du Maître, et elle sait qu'elle lui sera plus agréable en l'écoutant.

— *Et alors?*

— Tandis que sa sœur s'agite, elle s'assied aux pieds du Sauveur, et captivée par cette voix pleine de mansuétude qui naguère lui a annoncé le pardon, elle recueille, dans le calme de la contemplation, les sublimes enseignements qu'elle entend.

— *Quelle est donc la différence entre Marthe et Marie?*

— L'une et l'autre veulent honorer le Sauveur; Marthe en lui faisant hommage de son activité, Marie en restant près de lui. La première se fait servante, l'autre se fait disciple. Marthe, c'est la vie active qui se dépense en œuvres extérieures; Marie, c'est la vie contemplative qui reçoit amoureusement les illuminations et les grâces divines.

2^o L'interpellation de Marthe

— *Pourquoi Marthe trouve-t-elle étrange que sa sœur jouisse ainsi de la compagnie du Sauveur, alors qu'il y a encore beaucoup à faire?*

— Parce que, pour Marthe, les exigences de l'hospitalité qu'elle veut parfaite doivent passer avant tout; elle voit avec dépit que seule elle ne pourra pas suffire à la tâche, elle ne comprend pas que sa sœur s'en désintéresse, et elle croit nécessaire de faire remarquer qu'elle aurait autre chose à faire que d'écouter si longuement celui qui parle.

— *S'adresse-t-elle directement à sa sœur pour lui dire de l'aider ?*

— Non, c'eût été manquer de prévenance à l'égard de l'hôte que l'on recevait : il était convenable en effet que quelqu'un de la maison lui tint compagnie en attendant le moment du repas, et Marthe ne voulait pas être impolie en réclamant l'aide de Marie sans la permission de Jésus.

— *C'est donc au Sauveur qu'elle s'adressera ?*

— Oui ; pour obtenir plus sûrement ce qu'elle désire, elle lui donnera le titre de Maître et lui demandera d'user de son autorité pour renvoyer Marie aux préparatifs du festin.

— *Voudriez-vous nous redire comment Marthe présente sa requête ?*

— Par déférence pour Jésus, elle cesse un instant de s'agiter, et s'arrête respectueusement devant lui : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne vous inquiétez pas de ce que ma sœur me laisse seule pour servir ; dites-lui donc de m'aider. »

— *Sur quoi Marthe appelle-t-elle l'attention de son hôte ?*

— Toujours sur ce qu'elle regarde comme le plus important. Il semblerait même que dans son impatience et par crainte de manquer un détail, elle reproche doucement à Jésus de ne pas assez s'occuper des nécessités du service, et de ne point s'apercevoir qu'elle seule travaille, tandis que sa sœur se repose.

— *Était-il bien vrai que le Sauveur ne faisait pas attention à l'empressement de Marthe ?*

— Le Sauveur remarquait tout ; mais, à l'opposé des idées de Marthe, la nourriture corporelle que celle-ci lui préparait avait moins d'importance que la nourriture spirituelle qu'il distribuait, et il attendait l'instant de le faire comprendre.

— *L'interpellation que Marthe lui adresse entraine donc dans ses vues ?*

— Connaissant le caractère de Marthe, il la prévoyait. D'ailleurs Marthe, absorbée par ses préoccupations, n'entendait rien des enseignements que Jésus donnait pour tous ceux qui étaient là ; il lui fallait une leçon personnelle qu'elle serait obligée de recevoir. Son interpellation en fournit l'occasion.

3. La réponse de Jésus

— *Marthe demandait à Jésus de commander à Marie un peu plus d'activité. Est-ce bien à Marie que Jésus s'adresse ?*

— Non ; c'est à Marthe elle-même qu'il répond, pour lui reprocher amicalement un excès d'activité. Il la nomme deux fois par son nom, peut-être pour calmer sa vivacité, mais surtout pour attirer son attention sur ce qu'il va dire ; la leçon qui va sortir de ses lèvres divines était pour elle tout d'abord.

— *Que fit Marthe en s'entendant ainsi nommer par deux fois ?*

— Jusque-là, absorbée par toutes ses préoccupations, elle n'avait rien entendu des enseignements que le Sauveur distribuait à tous, mais alors elle fut obligée d'écouter la réponse du Sauveur.

— *En réclamant ainsi l'attention de Marthe, Jésus n'indique-t-il pas qu'il va dire quelque chose d'important ?*

— C'était en effet une manière d'obliger Marthe à recueillir soigneusement chacune des paroles qu'il allait prononcer. Elles renferment d'ailleurs une maxime que personne ne doit oublier.

— *Que dit donc le Sauveur ?*

— Il ne blâme pas l'activité de Marthe, il constate même qu'elle s'étend à une multitude de détails ; mais il insinue que dans cette activité il y a trop de trouble et d'inquiétude, qu'elle se dépense inutilement en une multitude de choses secondaires, et il déclare que de toutes une seule est nécessaire.

— *Comment faut-il entendre ces paroles ?*

— Il y a d'abord un sens qui dut venir de suite à la pensée de Marthe et que les circonstances appelaient naturellement. Tout en reconnaissant le zèle de Marthe, Jésus lui fait entendre que ses préparatifs sont excessifs. Si elle s'était contentée de servir le plat nécessaire et suffisant, elle n'aurait pas eu besoin de l'aide de sa sœur, et elle aurait pu jouir, comme elle, des divins entretiens.

— *Est-ce là tout le sens que Jésus avait en vue ?*

— Il montre déjà le peu d'importance que Jésus attachait à tout ce qui faisait l'objet principal, sinon unique, des préoccupations de Marthe ; mais une question de mets plus ou moins nombreux n'explique pas suffisamment le ton solennel avec lequel Jésus s'adresse à la maîtresse de maison.

— *Jésus avait donc en vue un sens plus élevé ?*

— Oui ; les paroles qui suivent le font entrevoir : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. »

— *Quelle idée éveillent ces paroles ?*

— L'idée d'un héritage où les parts sont inégales. Marthe en a pris une par l'activité qu'elle a mise au service de Jésus, mais Marie a choisi la meilleure en se faisant disciple attentive du Maître pour recevoir de lui vie et lumière.

— *Quel est donc cet héritage ?*

— Puisqu'une de ces parts ne sera jamais enlevée, l'héritage lui-même doit demeurer éternellement. Le nécessaire est donc de se l'assurer en choisissant dès ici-bas, de cet héritage, la part qui ne se perd pas.

— *Or, les œuvres extérieures sont-elles par elles-mêmes cette part qui demeure toujours ?*

— Non ; bien qu'elles aient leur importance

dans l'œuvre du salut, elles ne suffisent pas à assurer l'héritage céleste. C'est pourquoi la vie active de Marthe est bonne, mais insuffisante, parce qu'elle n'a pas la chose indispensable. Les œuvres passent, si rien ne les fait durer.

— *Et quelle est donc cette chose indispensable ?*

— Il faut l'union à Dieu par la foi et par la charité. C'est la part qu'a choisie Marie et c'est celle qui ne périt pas ; elle commence dès ici-bas l'union éternelle et béatifique, et elle empêche les œuvres de périr, en leur donnant une vie surnaturelle.

— *C'est donc cette union qui doit être l'objet principal de toute préoccupation ?*

— Oui ; c'est pourquoi Jésus félicite Marie de l'avoir compris ; et en même temps il apprend à Marthe que les soucis matériels ne doivent jamais distraire de cette union.

— *Mais en disant que là est la meilleure part, Jésus ne semble-t-il pas dédaigner les œuvres de la vie active ?*

— Non ; la meilleure part n'exclut pas les autres moins importantes ; il faut même les réunir toutes pour avoir l'héritage tout entier. Aussi, celui qui veut être parfait doit unir la foi et les œuvres et vivifier le tout par la charité.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *N'avons-nous pas à recevoir Jésus comme Marthe et Marie ?*

— Jésus souvent nous visite par les grâces qu'il nous envoie ; mais il nous fait surtout visite en se donnant à nous dans la Sainte Eucharistie.

— *Que devons-nous faire pour bien recevoir les grâces de Jésus ?*

— Il ne faut pas qu'elles passent inaperçues ; nous devons donc nous mettre en garde contre des préoccupations excessives qui nous empêcheraient d'entendre la voix du Sauveur quand il vient nous visiter.

— *Et le moyen ?*

— C'est d'imiter habituellement le recueillement de Marie et d'éviter l'empressement exagéré de Marthe pour les choses matérielles.

— *Mais n'avons-nous pas à imiter Marie surtout quand Jésus vient habiter en nous ?*

— Quand Jésus veut bien descendre en nous par la Sainte Communion, c'est alors surtout qu'il faut le recevoir avec des sentiments de foi et d'amour et l'écouter attentivement comme Marie. S'occuper uniquement, comme Marthe, des préparatifs extérieurs, ce serait s'exposer à perdre le meilleur fruit de ces divines visites.

— *Le jour de la Première Communion en particulier ne doit donc pas être un jour de réjouissances seulement extérieures ?*

— Non, ce jour de joies spirituelles ne doit pas être transformé en un jour de réjouissances profanes. Des préoccupations matérielles exagérées feraient perdre de vue le nécessaire, qui, ce jour-là, est d'être, comme Marie, tout à Jésus.

— *Profiter des visites du Sauveur, est-ce la seule leçon que nous ayons à retirer de l'Evangile ?*

— Non ; nous devons tout particulièrement graver dans notre cœur cette maxime : « Une seule chose est nécessaire, » car elle doit dominer toute notre existence.

— *Et quelle est cette chose nécessaire ?*

— Nous l'avons dit en expliquant l'Evangile : c'est d'assurer pour nous-mêmes l'héritage céleste. Aucune préoccupation terrestre ne doit nous faire perdre de vue ce but suprême que nous avons à atteindre.

— *Quand devons-nous nous préparer cet héritage ?*

— Tous les jours ; et la meilleure part que nous ayons à choisir ici-bas, c'est de rester unis à Dieu par la docilité et la charité, comme Marie aux pieds de Jésus.

— *Est-ce possible avec les soucis quotidiens ?*

— Oui, c'est toujours possible, pourvu qu'on ne se les exagère pas, comme le fit Marthe, et qu'ils n'absorbent pas toute notre attention.

— *Que faut-il donc alors pour que l'activité que nous devons dépenser tous les jours ne nous empêche pas d'avoir cette excellente part qu'avait choisie Marie ?*

— Il faut que toutes nos œuvres soient faites avec esprit de foi sous le regard de Dieu, pour procurer sa gloire et lui témoigner notre amour. De cette manière, même les actes qui demandent le plus d'attention, n'empêchent pas cette union intime qui dès ici-bas prépare et commence l'union merveilleuse de l'éternité.

— *En cela, n'avons-nous pas un modèle à imiter ?*

— C'est la Sainte Vierge, dont toute la vie et toutes les œuvres furent parfaites, parce qu'en elle les moindres actes furent sanctifiés par l'union d'amour qu'elle eut perpétuellement avec son Divin Fils.

— *Quelle grâce devons-nous lui demander ?*

— Nous lui demanderons d'être toujours actifs pour le bien et de conserver toujours intacte l'union spirituelle avec Dieu que la foi a commencée, qui se consomme par la charité, et qui reçoit toute sa perfection dans l'éternité. Ainsi, nous nous préparerons à nous-mêmes une assumption glorieuse.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 augusti 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 11 août 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — V. La bénédiction apostolique *in articulo mortis*, 561.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — L. 14^e dimanche après la Pentecôte, 566.

Varia. — La crédulité, 570.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXX. La religion des Romains, 573.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

V

LA BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE *in articulo mortis*

Multus est ad ignoscendum.

Dieu a une inépuisable miséricorde pour ses enfants.

(Is., LV, 7).

On compterait plutôt les étoiles qui brillent au firmament, les grains de sable des rivages des mers, les gouttes d'eau dont la réunion forme les océans, que les grâces innombrables que le Dieu très grand et très bon répand sur ses créatures pour les exciter au bien, les éloigner du mal, les convertir quand elles ont dévié du droit chemin, et assurer leur salut. Mais c'est surtout quand les chrétiens sont arrivés au terme de leur vie et sont sur le point d'entrer dans leur éternité, que le Seigneur multiplie ses bontés à leur égard, leur procure les secours les plus efficaces ; c'est particulièrement à ces heures solennelles et décisives qu'il faut dire avec le Prophète « que sa miséricorde est inépuisable, *multus est ad ignoscendum.* » Nous nous sommes déjà entretenus des avantages surnaturels de la *souffrance purificatrice* ; de la *dernière confession* qui rend la paix au cœur, en lui donnant l'assurance du pardon ; des suaves et fortifiantes délices de la *dernière communion*, du saint viatique qui nous aide puissamment à faire heureusement le passage du temps à l'éternité ; du très désirable sacrement d'*extrême-onction*, le sacrement de la bonne mort, qui éclaire, soulage et fortifie. Aujourd'hui nous parlerons d'une charitable invention du Cœur de Jésus pour le bien de ses enfants qui doivent bientôt quitter la terre, je veux dire la bénédiction apostolique *in articulo mortis*, qu'il nous confère par le ministère de l'Eglise, interprète autorisée de ses volontés, dépositaire des trésors de sa

grâce et continuatrice de son œuvre de sanctification.

C'est avec un très grand bonheur que je traiterai ce sujet, parce que d'une part il est très avantageux aux âmes, et que d'autre part il est très peu connu. Pour plus de clarté, j'expliquerai : 1^o la NATURE de la bénédiction apostolique *in articulo mortis*, 2^o les DISPOSITIONS qu'elle requiert pour produire ses effets, 3^o les RITES par lesquels elle est conférée. J'espère que cet entretien vous excitera à bénir Dieu dont la miséricorde est inépuisable, et que, comme saint Pierre Fourier, vous vous écrierez : « Oh ! oui, nous avons un bon Maître, nous avons une bonne Mère ! *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam.* »

I

La sainte Eglise a en très haute estime la bénédiction apostolique *in articulo mortis*. Elle désire très vivement que les fidèles qui ont atteint l'âge de raison et qui sont en grave danger de mort, quand même ils n'auraient pas fait leur première communion, en recueillent les fruits bénis. Elle fait à ceux qui ont charge d'âmes une obligation de justice et aux simples confesseurs une obligation de charité, de la conférer. Elle veut qu'on la donne aux moribonds, même à ceux qui ont perdu l'usage de la parole et des autres sens ou sont tombés dans le délire, qui l'ont demandée pendant qu'ils étaient en possession de leurs facultés, ou qui l'auraient vraisemblablement demandée, ou qui ont donné quelque signe de regret et pénitence. Elle n'excepte que les excommuniés, les impénitents et ceux qui meurent dans un manifeste péché mortel¹.

I. Mais qu'est-ce donc que cette bénédiction apostolique ? C'est une indulgence plénière. Après avoir été régénéré par le sacrement de Pénitence, dit un saint et savant prélat, ordinairement le pécheur reste encore redevable envers Dieu. La peine éternelle est commuée en une peine temporelle, à payer en ce monde ou dans l'autre en purgatoire. Voyez-en des exemples décisifs dans les saintes Ecritures. Moïse, contre la défense qui lui avait été faite, frappe deux fois le rocher : le Seigneur l'absout des hésitations de sa foi, mais c'est en exigeant d'amères satisfactions. Il pourra voir la terre promise ; mais il ne pourra pas y introduire les tribus qu'il a fait sortir de l'Egypte ; c'est à Josué qu'appartiendra cet honneur. A quelques siècles de là, David, après avoir pleuré deux grands péchés qu'il a commis, reçoit de Nathan l'assurance de son pardon ; et cependant, parce qu'il a porté

¹ Rituale Rom., tit. v, cap. 6, n. 1.

par ses prévarications les ennemis du Seigneur à blasphémier son nom, il verra mourir un enfant tendrement aimé. Poussé par un sentiment de secrète vanité, le même prince fait faire le dénombrement de ses sujets ; il reconnaît sa faute, il en obtient le pardon, mais à la douloureuse condition de voir son royaume visité par la peste, qui moissonne une foule de ses sujets. Ainsi en est-il dans la loi nouvelle. Après le pardon de la bonté, il y a les exigences de la justice. Les peines temporelles de la vie présente ou les souffrances du purgatoire lui donnent satisfaction. Les bonnes œuvres, les pénitences, les fruits de l'adorable sacrifice de la Messe, les indulgences sont la monnaie précieuse au moyen de laquelle nous nous acquittons envers notre Seigneur et Maître, qui ne peut renoncer à ses droits imprescriptibles.

Or, ces indulgences sont le trésor précieux de l'Eglise. Notre-Seigneur le lui a confié pour qu'elle en use en faveur de ses enfants. Que ce trésor est merveilleusement riche ! — Il se compose des mérites surabondants du Rédempteur. Une seule prière de Jésus pouvait sauver le monde ; et combien il a travaillé, combien il a prié, combien il a souffert pendant toute sa vie, mais surtout dans la grande semaine, et dans son corps, et dans son âme, et dans son esprit, et dans son cœur, et de la part de ses amis, et de la part de ses ennemis ! L'Eglise est dépositaire de ces infinies satisfactions avec mission de les appliquer. — De plus, selon la parole de saint Thomas d'Aquin, plusieurs saints ont satisfait bien au-delà de leurs dettes. Ainsi la T. S. Vierge Marie, qui n'a jamais commis le moindre péché, a multiplié sans relâche les bonnes œuvres et les actes de vertus héroïques ; les martyrs en répandant leur sang pour l'Evangile, les confesseurs et les vierges en faisant pénitence pour le monde, ont acquis d'innombrables mérites. Et ces expiations unies à celles de Jésus-Christ, dont elles découlent, constituent ce trésor dont l'Eglise tire les indulgences qu'elle applique, en vertu du pouvoir divin qui lui a été confié par ces paroles : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » (Mt., xvi, 19).

Et l'Eglise en use avec bonheur, avec profusion. Elle accorde des indulgences *partielles* qui nous obtiennent la rémission d'une partie de la peine temporelle que nous aurions à subir ; elle accorde même des indulgences *plénières* qui remettent la totalité de la peine que nous devrions payer à la justice de Dieu.

II. On peut gagner une indulgence plénière à l'heure de la mort, puisque c'est le point qui nous occupe, à bien des titres. Ainsi ont droit à cette indulgence ceux, par exemple,

qui ont invoqué fréquemment le saint Nom de Jésus pendant leur vie, et qui l'invoquent à l'heure de la mort ; ceux qui ont dit souvent la prière à l'ange gardien, *Angele Dei*, etc. ; ceux qui ont récité fréquemment les actes de foi, d'espérance et de charité ; ceux qui possèdent un objet de piété muni des indulgences apostoliques comme chapelet, crucifix, médaille ; les membres de presque toutes les confréries ou congrégations érigées et enrichies d'indulgences directement ou par voie d'affiliation¹. Mais, je ne crains pas de l'affirmer, la bénédiction apostolique *in articulo mortis* est une indulgence plénière qui se distingue de toutes les autres par son excellence spéciale et par ses caractères particuliers.

D'abord, c'est une indulgence que j'appellerais *réservée*. Il n'est pas au pouvoir de tous les ecclésiastiques de l'appliquer. Il n'y a que le Pape, les évêques et ceux que ces derniers délèguent, qui ont la faculté de la donner. Autrefois très peu de prêtres jouissaient de cette faveur. Mais Benoît XIV, dans sa célèbre bulle *Pia Mater*, a voulu faire profiter plus abondamment le peuple chrétien de ce bienfait si enviable. Il voulut que les évêques déléguassent un grand nombre d'ecclésiastiques pour ce ministère : les curés, les vicaires, les confesseurs, selon l'importance de la population et le besoin des malades, soit d'une manière générale, soit particulièrement par une permission écrite.

C'est une indulgence très *solennelle*. Benoît XIV en a réglé d'une manière précise l'admirable formule, comme nous le verrons dans un instant, et dont il n'est pas permis de s'écarter sous peine d'invalidité. Les prières y sont très touchantes, et elles en expriment parfaitement les beaux effets pour la purification de l'âme et sa préparation au bonheur du ciel.

C'est une indulgence plénière tout à fait *personnelle*. Elle ne peut être appliquée aux âmes du purgatoire ; ses fruits sont exclusivement pour ceux qui la reçoivent. De plus, elle ne se donne qu'une *seule fois*, quand même la maladie durerait longtemps. Elle ne pourrait se réitérer qu'au cas où, après un complet rétablissement, on retomberait dans une grave maladie. Enfin elle produit son effet seulement au *moment de la mort*, à l'instant indéfinissable où l'âme se sépare du corps. C'est pourquoi il est à propos que le malade soit entretenu, par la charité de ceux qui l'assistent, dans les dispositions qui assurent à cette bénédiction apostolique sa pleine efficacité.

Quelles sont ces dispositions ? Nous allons les expliquer brièvement.

¹ Beringer, *Les Indulgences*, t. I, p. 663.

II

Comme pour toutes les indulgences plénières, pour gagner complètement l'indulgence *in articulo mortis*, le malade doit être en état de grâce et n'avoir aucune affection au péché véniel ; il doit se confesser et communier, et si cela n'est pas possible, il doit au moins exciter dans son cœur des sentiments de contrition parfaite. C'est pourquoi le Pape Benoît XIV ordonne aux prêtres, dans la bulle *Pia Mater*, de ne donner cette bénédiction apostolique qu'après avoir fait produire au moribond des actes fervents de contrition et d'amour de Dieu. De plus, l'Eglise exige deux conditions très faciles, très opportunes, très méritoires et très sanctifiantes.

I. La première consiste en ce que le moribond doit INVOQUER, au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, LE SAINT NOM DE JÉSUS. Quoi de plus touchant, de plus sublime que cette exigence de notre sainte Mère l'Eglise ?

Jésus, c'est un nom de *grandeur*. Il désigne le Verbe incarné ; Celui qui, comme Dieu, est l'infiniment puissant, l'infiniment grand, l'infiniment sage, l'infiniment juste, Celui devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, moins qu'un grain de sable comparé aux plus hautes montagnes ; Celui qui, comme homme, est élevé au-dessus des anges et des saints, dont la sainteté est plus profonde que les abîmes, plus élevée que les cieux, plus grande que l'immensité de l'univers ; Celui dont le corps est la perfection de la création, l'arche merveilleuse de l'âme la plus merveilleuse qui fut jamais !

Jésus, c'est un nom de *miséricorde*. Il nous rappelle le Dieu fait homme pour la rédemption du monde. Il nous représente l'ami divin qui nous a aimés et s'est livré pour nous. Il nous remet en mémoire Celui dont la tête a été pour nous couronnée d'épines ; dont les cheveux ont été pour nous souillés de poussière, de sueur et de sang ; dont les oreilles ont écouté avec tant de bienveillance les requêtes des malheureux ; dont les lèvres ont prononcé des discours si lumineux et si consolants ; dont le visage reflétait si vivement l'image de la divinité ; dont les mains ont répandu les bienfaits à profusion ; que ses pieds ont porté avec tant d'empressement à la recherche de la brebis égarée ; dont les membres sacrés ont été, par une incroyable ingratitude, percés par des clous cruels ; dont les épaules furent courbées par le bois de la croix ; dont la chair a été déchirée par les fouets des bourreaux ; dont le cœur n'a battu que par amour pour nous et a été ouvert par la lance du soldat ; dont le sang a été répandu jusqu'à la dernière goutte pour laver nos iniquités. Ce nom de Jésus nous fait sou-

venir du charitable Médiateur, de l'aimable Rédempteur qui a dit : « Venez tous à moi, et je vous soulagerai... Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ! » (Mt., XI, 28 ; VII, 7).

Jésus, c'est un nom de *bonté parfaite*, de perfections indicibles ; c'est un nom qui charme les cœurs et fait le bonheur ineffable des prédestinés !

Qui, en le prononçant, ne serait rempli de la foi la plus respectueuse, d'une confiance sans limites, d'un amour sans bornes ? Il est particulièrement suave, consolant, réconfortant pour les malades. Pour ceux qui doivent bientôt quitter la terre, c'est un écho des harmonies du paradis ! Pour eux, il est tout particulièrement, comme dit saint Bernard, un miel délicieux, un chant plein de douceur et d'allégresse : *Jesu, mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*.

II. Passons à la seconde disposition nécessaire pour gagner l'indulgence qui nous occupe : il faut que le malade ACCEPTE AVEC RÉSIGNATION, EN EXPIATION DE SES PÉCHÉS, LES SOUFFRANCES DE L'AGONIE ET LA MORT ELLE-MÊME COMME VENANT DE LA MAIN DE DIEU.

D'après saint François de Sales, l'acte d'amour le plus excellent que puisse produire une âme chrétienne, comme le degré le plus haut où elle puisse s'élever, c'est l'union parfaite de sa volonté à celle de Dieu, cette union qui fait qu'on ne désire rien autre chose ici-bas que Dieu seul et son bon plaisir, qu'on veut tout ce qu'il veut et comme il le veut, et qu'on est toujours disposé à aller paisiblement et gaiement partout où il nous appelle, à accepter tout ce qu'il nous envoie, à faire tout ce qu'il nous demande¹. En un mot, la conformité au vouloir divin est l'abrégé et la perfection de la vie chrétienne. Mais, je ne pense pas qu'il y ait d'acte de conformité à la volonté divine plus difficile à la nature, plus méritoire et plus sublime que celui de l'acceptation résignée des souffrances dernières et du trépas, en expiation des fautes de la vie.

Cet acte, quand on y réfléchit, à la lumière de la foi, est aussi grand qu'il est méritoire, et il provoque l'admiration du ciel, il donne une ineffable satisfaction au Cœur de Jésus. En cette circonstance, le chrétien fait en quelque sorte une fonction sacerdotale. Alors se réalise la parole mystérieuse de saint Pierre aux fidèles de tous les siècles : « Vous êtes une race choisie, vous êtes rois, vous êtes prêtres, *genus electum, regale sacerdotium*. » (I Pet., II, 9). Le moribond offre à Dieu un véritable sacrifice, qui s'unit au sacrifice du Sauveur mourant sur la croix pour

¹ M. Hamon, *Vie de saint François de Sales*, t. II, p. 362.

la rédemption du monde. L'autel, c'est le lit de douleur ; la victime, c'est le malade ; le glaive qui immole, c'est la volonté résignée, soumise, qui offre généreusement à la Sainte Trinité l'holocauste de son existence temporelle pour atteindre à la vie heureuse et éternelle ! Non, jamais la créature humaine ne me paraît plus noble, plus grande, plus héroïque qu'à cette heure solennelle !

Que le prêtre donc, avec tout son zèle, et avec le plus de tact possible, par ménagement pour le malade et son entourage, s'étudie, surtout dans la confession, à faire naître ce beau sentiment dans l'âme de celui qu'il prépare au suprême passage. Que dans sa charité il s'ingénie à faire dire au moribond ces sublimes paroles : « O mon Dieu, vous m'appellez, me voici ! Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ! O Père, je remets mon âme entre vos mains ! » Qu'il récite avec lui la belle et courte prière que le Pape Pie X a enrichie d'une indulgence plénière : « Seigneur mon Dieu, dès à présent j'accepte de votre main, d'un cœur soumis et résigné, le genre de mort qu'il vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses peines, ses angoisses et ses douleurs¹. »

III

Arrivons maintenant à la dernière partie de notre entretien, c'est-à-dire aux rites officiels par lesquels la précieuse indulgence de la bénédiction apostolique doit être conférée, selon les instructions de la Bulle *Pia Mater*. Ils sont obligatoires sous peine de nullité, à moins de circonstances exceptionnelles où l'on serait forcé de les abréger. Mais combien ils sont beaux, touchants, expressifs ! Comme ils mettent en relief l'efficacité de cette indulgence ! Comme ils disposent admirablement à la recevoir !

La théologie nous dit que pour gagner une indulgence plénière il faut absolument avoir obtenu le pardon de toutes ses fautes, mortelles et vénielles, et ne conserver aucune affection au péché, quelque léger qu'il soit. Sans cela, l'indulgence plénière devient partielle dans son application, c'est-à-dire qu'on n'en obtient qu'une part, plus ou moins forte, selon les dispositions où l'on se trouve.

Mais quelle admirable sollicitude de notre sainte mère l'Eglise pour nous faire participer abondamment à l'indulgence plénière de la bonne mort ! Comme les cérémonies de la bénédiction apostolique sont soigneusement choisies ! On voit bien que cette bonne mère a profondément à cœur de nous communiquer à pleines mains les trésors surnaturels que le Sauveur lui a confiés dans l'intérêt de

nos âmes ! Magnifique est la préparation, splendide la collation de cette indulgence !

I. Admirables et nombreux, les sacramentaux qu'on y rencontre, lesquels, en vertu des prières de l'Eglise, ont le pouvoir d'exciter dans les cœurs des sentiments de dévotion et d'effacer les péchés véniels. C'est la touchante aspersion d'eau bénite ; c'est le victorieux signe de la croix tracé sur le malade ; c'est l'incomparable *Pater*, la prière divine par excellence ; c'est le touchant *Confiteor*, où le chrétien d'une manière générale s'accuse de ses péchés de pensées, de paroles et d'actions, à Dieu le Maître du monde, à la T. S. Vierge, la Reine de l'univers, à saint Michel, le premier des anges, à saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, à saint Pierre et à saint Paul, les chefs du Collège apostolique, à tous les saints, et au prêtre, puis implore les prières du ciel et de la terre en sa faveur ; ce sont les formules liturgiques réglées par l'autorité ecclésiastique qui a pouvoir de lier et de délier.

Admirables, les exhortations du ministre de Jésus-Christ, lequel, selon l'invitation de l'Eglise, explique au moribond l'efficacité de la bénédiction apostolique : « Nous sommes tous, mon cher frère, ma chère sœur, incapables de satisfaire à la justice divine pour le moindre de nos péchés, et cependant nous ne sommes que péché. Mais nous avons dans les mérites infinis de N.-S. J.-C. et aussi dans les mérites surabondants de la Vierge Marie et des autres saints de quoi acquitter nos dettes. L'Eglise, dépositaire de ce divin trésor de sanctification, m'envoie vers vous pour vous en faire part, afin qu'étant préservé non seulement de la peine éternelle qui vous a été remise par le sacrement de Pénitence, mais aussi de toutes les peines temporelles dues aux restes de vos péchés, vous arriviez entièrement pur devant Dieu. Alors étant trouvé juste devant le Seigneur, vous serez admis par lui au milieu des anges et des saints. Ah ! mon cher frère, ma chère sœur, combien alors ces souffrances de quelques jours vous paraîtront légères en comparaison du poids éternel de gloire qui vous sera donné ! Offrez donc à Dieu et votre santé, et la vie même, que vous avez reçue de lui. Unissez ce sacrifice à celui de notre divin Sauveur. Prononcez avec confiance le nom très saint et très adorable de Jésus, l'auteur de toute grâce ; et dites-lui, au moins du fond du cœur : O Jésus, ayez pitié de moi !... »

Admirables, maternellement touchantes et singulièrement lumineuses, les prières que récite sur le malade le ministre de la religion. Je me borne à en citer une qui est bien édifiante :

O Dieu très clément, ô Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui ne voulez la perte

¹ Décret de la S. C. des Indulg. du 9 mars 1904. (*Ami* 1904, p. 631).

d'aucun de ceux qui croient et espèrent en vous, laissez-vous toucher, et suivant la surabondance de vos bontés, abaissez vos regards sur ce chrétien que la vraie foi et la sainte espérance vous recommandent; visitez-le par votre grâce, et par la Passion et la mort de votre Fils unique accordez-lui la rémission et le pardon de tous ses péchés, pour que, son âme, à l'heure de sa sortie du monde, trouve en vous un juge favorable et afin que purifiée de toute tache dans le sang de votre Fils, elle soit digne de recevoir la vie heureuse et éternelle par le Christ notre Seigneur.

II. La préparation est faite, il est temps de prononcer la formule sainte de la bénédiction et de l'indulgence. Il est impossible de l'entendre et de la méditer sans être profondément ému et sans admirer la bonté touchante de celle que le Souverain Pontife Benoît XIV appelle la bonne mère, *Pia Mater* ! Tout y respire la miséricorde et l'autorité surnaturelle. La voici :

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a donné au bienheureux Pierre, son apôtre, le pouvoir de lier et de délier, reçoive favorablement par sa miséricordieuse bonté votre confession, et vous rende la robe blanche que vous avez reçue à votre baptême. Et moi, en vertu du pouvoir que j'ai reçu du Siège Apostolique, je vous accorde l'indulgence plénière et la rémission de tous vos péchés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Que par les mystères très saints de la rédemption de l'humanité, Dieu vous remette toutes les peines de la vie présente et future ; qu'il vous ouvre les portes du paradis, et qu'il vous fasse parvenir au séjour des joies éternelles. Ainsi soit-il !

Quels biens magnifiques conférés ! Quelles consolantes assurances données par l'autorité même de Notre-Seigneur ! Quelle splendide préparation à la mort ! Quelle profusion de grâces très précieuses !

Le pardon : *recipiat confessionem tuam !*

L'innocence baptismale : *restituât tibi stolam primam !*

L'indulgence plénière et la rémission de toutes les fautes : *indulgentiam plenam et remissionem omnium peccatorum !*

La condonation de toutes les peines de la vie présente et de la vie future : *remittat omnes presentis et futuræ vitæ poenas !*

Le ciel ouvert : *paradisi portas aperiat !*

Lès joies éternelles : *ad gaudia sempiterna perducat !*

La bénédiction complète et officielle de l'auguste Trinité !... Quels bienfaits à l'heure solennelle du trépas, et quelle reconnaissance nous devons à l'incomparable bonté du Seigneur !

Nous lisons dans la vie de saint François de Sales que cet illustre évêque, faisant la visite de son diocèse, fut averti qu'un paysan malade souhaitait de recevoir sa bénédiction avant de mourir. Il y alla aussitôt et trouva

un vénérable vieillard aux portes de la mort, avec un jugement fort sain. — Monseigneur, lui dit cet homme en le voyant, je bénis Dieu de pouvoir ; avant de fermer les yeux, recevoir votre sainte bénédiction. Puis il voulut se confesser. La confession terminée, il demanda simplement au saint prélat :

— Monseigneur, mourrai-je ? — Mon cher ami, répondit François, un médecin pourrait vous le dire mieux que moi. — Je vous demande votre avis, Monseigneur ; qu'en pensez-vous ? — Tous les hommes doivent mourir et le moment est incertain. Pour vous, il n'est pas certain que votre heure soit arrivée ; on en a vu revenir de plus loin. — Monseigneur, répondit le malade, ne croyez pas que je vous fasse cette question parce que j'ai peur de mourir ; au contraire, je crains plutôt de ne pas mourir. — Vous n'avez donc aucun regret de quitter la vie ? — J'en ai si peu de regret que si Dieu ne m'eût pas commandé de rester à mon poste, il y a longtemps que je n'y serais plus. — Mais, dites-moi, d'où vous vient ce dégoût de la vie ? Etes-vous affligé de peines secrètes, de maladies, de pertes de vos biens ? — Nullement ; j'ai 70 ans et j'ai joui d'une excellente santé. Dieu m'a laissé ignorer ce que c'est que la pauvreté. Tous les contentements qui se peuvent désirer, je les ai trouvés dans ma famille. Jamais personne ne m'a causé le moindre chagrin. — Mais d'où vient donc, mon frère, ce désir de mourir ? — Monseigneur, dit encore le bon vieillard, dans les prédications de la parole de Dieu, j'ai toujours entendu dire tant de merveilles de la vie future et des joies du paradis, que la vie présente me semble être une vraie prison...

Alors, parlant de l'abondance du cœur sur les magnificences du ciel, il en dit des choses si merveilleuses et si touchantes que le saint évêque en fut ravi jusqu'à verser des larmes de tendresse. Il le confirma dans ces sublimes sentiments, lui fit faire des actes de résignation et d'abandon à la volonté de Dieu pour la vie et la mort. Il lui fit invoquer avec un filial amour le nom de Jésus. Et peu de temps après, le vertueux vieillard rendait paisiblement sa belle âme à Dieu.

Quel admirable exemple d'édification ! Nous aussi détachons-nous de nos illusions, vivons des grandes pensées de la religion. Selon l'exhortation de saint Paul, recherchons et goûtons les biens du ciel et non point ceux de la terre. Que les délicieuses et incomparables réalités de l'éternité fassent la joie, la consolation et la force de nos âmes ! Que Dieu nous accorde la grâce, quand approchera notre heure dernière, de recevoir les derniers sacrements ! Qu'il nous permette de participer à la précieuse bénédiction *in articulo mortis* ! Qu'il remplisse nos cœurs des tré-

sors de la foi vivante, de l'espérance qui console, de la charité qui fait trouver léger même ce qui est le plus difficile, et délicieux ce qui est le plus amer, Lui l'infiniment puissant, l'infiniment bon, l'infiniment miséricordieux, *multus ad ignoscendum* ! Qu'il nous fasse, par sa grâce, accomplir généreusement le sacrifice de notre vie mortelle en expiation de nos péchés ; et que, vaillamment soumis à la volonté de Dieu, complètement purifiés de nos dettes, nous expirions avec le nom sacré de Jésus sur les lèvres !...

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

L

14^e Dimanche après la Pentecôte

LA CONFIANCE EN LA DIVINE PROVIDENCE

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(VI, 24-33)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

24. Personne ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.

25. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?

26. Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

27. Qui de vous, en se préoccupant, peut ajouter une seule coudée à sa taille ?

28. Et pourquoi vous inquiétez-vous du vêtement ? Considérez les lis des champs, comment ils croissent ; ils ne travaillent pas, ils ne filent pas,

29. Et cependant, je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.

30. Or, si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, combien plus vous revêtira-t-il, hommes de peu de foi !

31. Ne vous inquiétez donc pas, en disant : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous couvrirons-nous ? »

32. Les païens recherchent toutes ces choses ; mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin.

33. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Savez-vous à quel enseignement se rattache l'Evangile que nous venons de lire ?*

— S. Matthieu le donne comme une partie du discours du Sauveur sur la montagne des Béatitudes.

— *Qu'avons-nous déjà dit de ce grand et solennel discours ?*

— Il suivit immédiatement l'élection défi-

nitive des douze apôtres et promulgua la loi nouvelle.

— *Pourriez-vous nous dire par quelles paroles commence la promulgation du code nouveau qui devait être désormais la loi chrétienne ?*

— Jésus proclame heureux ceux qui sont pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est pour eux ; son premier enseignement est donc que, pour s'assurer le ciel, il faut avoir l'âme détachée des biens d'ici-bas.

— *L'Evangile d'aujourd'hui développerait donc cette maxime générale qui commence le discours ?*

— Oui ; Jésus-Christ y indique comment doit s'opérer le détachement des biens terrestres : tout d'abord on ne doit pas se laisser asservir par l'amour de l'argent ni dominer par la crainte de manquer du nécessaire.

— *Est-ce la seule fois que Jésus ait mis en garde ses disciples contre un attachement excessif aux biens matériels ?*

— Non, Jésus dut revenir plusieurs fois sur le même précepte ; il devait à tous ceux qui venaient l'entendre, de les prémunir contre cet attachement qui est un des plus grands obstacles au salut. Aussi nous retrouvons sur ses lèvres les mêmes recommandations quand, obligé de se tenir loin de Jérusalem, il évangélisait surtout la Pérée.

— *Quel est l'Evangéliste qui nous les rapporte ?*

— C'est S. Luc, et chose remarquable, le Sauveur appuie son enseignement des mêmes raisons que la première fois ; et il les donne même presque dans les mêmes termes.

— *Si donc le Sauveur a jugé bon de répéter ce qu'il avait dit déjà de l'attache aux biens terrestres, n'est-ce pas pour nous inviter à méditer sérieusement la leçon qu'il nous donne et les raisons qui l'appuient ?*

— A n'en pas douter, le Sauveur voulait graver profondément dans l'esprit de ses disciples et dans l'âme de tous les chrétiens cette importante vérité qu'il ne faut pas s'attacher trop aux biens de la terre.

— *Et pourquoi l'Eglise nous la rappelle-t-elle aussi en cette saison de l'année où l'on recueille les fruits des champs ?*

— C'est pour que les chrétiens ne se laissent pas absorber par les soins de la récolte au point d'oublier l'œuvre de leur salut et la reconnaissance qu'ils doivent à la divine Providence.

— *L'Evangile de ce jour contient-il tout ce qu'a dit le Sauveur sur cette question des biens temporels ?*

— Non, c'est une continuation de l'exposé des motifs que Jésus donnait de combattre la cupidité.

— *Quels sont ces motifs ?*

— D'abord les biens temporels sont des biens périssables que les vers et la rouille peuvent ronger, que les voleurs peuvent dérober, et que la mort enlève à coup sûr ; mieux vaut se préparer des trésors qui ne périssent pas. Ensuite, ils aveuglent l'esprit. Enfin ils empêchent de gagner le royaume des cieux.

C'est à l'exposé de cette dernière raison que commence l'Evangile à expliquer.

+

§ 2. — *Explication du texte*

— *Quelle est l'idée générale renfermée dans le texte ?*

— Jésus veut inculquer que le souci des biens temporels doit passer après la recherche du royaume des cieux.

— *N'arrive-t-il pas au contraire qu'on néglige le royaume des cieux pour s'occuper d'abord des biens temporels ?*

— Oui, malheureusement, et Jésus en indique, pour les réfuter ensuite, les principaux motifs : c'est ou bien parce que l'on se fait esclave de l'argent, ou bien parce qu'on a peur de manquer de quelque chose.

— *Comment peut-on dès lors diviser l'Evangile ?*

— On peut y voir deux parties : dans la première, Jésus montre que l'amour des richesses est fatal au salut ; dans la seconde, il prouve que la crainte de manquer doit être exclue par la confiance qu'il faut avoir au Père céleste. La conclusion sera que les préoccupations terrestres ne sauraient empêcher de rechercher d'abord le royaume des cieux.

1^o Funeste conséquence de l'amour des richesses

— *Sur quel principe Jésus s'appuie-t-il pour prouver que l'amour de l'argent ne peut être que très pernicieux ?*

— Sur un principe d'expérience journalière : « Personne, dit-il, ne peut servir deux maîtres. »

— *Que faut-il pour être au service de quelqu'un ?*

— Pour être véritablement au service d'un maître, il faut que l'on ait toujours la possibilité et la volonté de faire ce qu'il commande, comme il le commande, et à l'instant où il le commande.

— *Servir quelqu'un dans le sens où l'entend le Sauveur, ce n'est donc pas seulement faire sa volonté de temps à autre ?*

— Non ; pour le Sauveur, le maître est celui dont on a accepté d'exécuter tous les ordres et d'observer toutes les défenses ; à lui appartiennent donc, quand il lui plaît d'en user, les forces, les talents, les aptitudes, le travail, les instants du serviteur.

— *N'est-il pas évident dès lors qu'on ne peut donner ainsi ses services qu'à un seul maître ?*

— Bien certainement. Celui qui voudrait être le serviteur de deux maîtres ne pourrait pas les contenter tous les deux ; le travail qu'il donnerait à l'un ne pourrait être donné à l'autre, et quand il obéirait au premier, il lui serait impossible d'obéir au second. Celui dont il ferait la volonté serait alors le maître véritable, l'autre ne le serait plus.

— *Or, quels sentiments un serviteur peut-il avoir à l'égard d'un maître qu'il a choisi ?*

— Il peut l'aimer ou le subir. S'il l'aime, il ne peut aimer son rival ; s'il le subit, tout autre est, par une sorte de mépris, relégué même après celui qui est supporté.

— *N'est-ce pas ce que Jésus-Christ dit formellement ?*

— Il dit en effet : « Ou bien le serviteur aimera l'un des deux maîtres, et alors il haïra l'autre ; ou bien il supportera l'un, et méprisera l'autre. » Dans les deux cas, l'un est abandonné et l'autre servi.

— *A quels maîtres Jésus applique-t-il ce principe ?*

— A Dieu et à la richesse : « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent. »

— *Qu'est-ce donc que servir Dieu ?*

— Servir Dieu, c'est faire à chaque instant ce qu'il commande et éviter ce qu'il défend.

— *Et servir l'argent ?*

— C'est faire des biens terrestres et de tout ce qui s'estime à prix d'argent, l'objet principal de ses préoccupations et le but unique de ses efforts.

— *Qu'arrive-t-il quand on s'attache ainsi à l'argent ?*

— Il devient un maître pour lequel on vit ; plus que cela, en appelant « Mammon » la richesse, Jésus indique qu'elle devient une divinité à laquelle on sacrifie tout.

— *La possession des biens terrestres serait-elle donc incompatible avec le service de Dieu ?*

— Non, car Abraham, Isaac, Jacob, Job, David et Salomon ont eu des biens immenses sans cesser pour cela d'être serviteurs de Dieu ; leur cœur n'était pas dominé par l'amour des biens qu'ils possédaient, et ils savaient s'en dépouiller quand le service de Dieu l'exigeait.

— *Mais en est-il de même de ceux qui sont au service des richesses ?*

— Non, au lieu de les dominer, ils en sont esclaves : ils y attachent leur âme et leur cœur. Acceptant toutes les exigences de la cupidité, ils se soumettent à sa loi, même quand Dieu a des exigences contraires.

— *Il y a donc impossibilité d'accorder le service de Dieu et l'amour excessif de l'argent ?*

— Oui, et la raison fondamentale en est que Dieu veut et doit être aimé au-dessus de toute créature ; il n'admet aucune rivalité et il ne permet pas que l'amour et le culte qui lui sont dus soient partagés entre lui et des êtres inférieurs.

— *A quoi d'ailleurs entraîne la cupidité ?*

— On peut constater tous les jours ; et surtout le dimanche, que l'amour du lucre conduit aux pires excès ; l'avare, pour augmenter ses biens, vole à Dieu le jour qu'il s'est réservé ; il viole fréquemment les lois de la justice et méconnaît celles de la charité. Par suite, il y a incompatibilité absolue entre les exigences de ses désirs et celles de la loi divine.

— *La conséquence ?*

— C'est que le royaume des cieux n'est pas pour lui.

— *Quand renonce-t-on ainsi au ciel pour les misérables biens de la terre ?*

— Chaque fois qu'on se laisse dominer par la cupidité au point d'être disposé, pour la satisfaire, à transgresser la loi divine. On cesse alors d'avoir Dieu pour maître et on est au service de Mammon.

— *La crainte de manquer du nécessaire ne peut-elle pas, elle aussi, faire abandonner le service de Dieu pour le service de l'argent ?*

— Cette crainte est ordinairement le premier degré de la cupidité ; elle peut faire rechercher les biens terrestres au détriment des biens célestes. Aussi, après avoir condamné ceux qui sont esclaves des richesses, Jésus avertit également ceux qu'inquiètent trop les besoins journaliers.

2^e La confiance en la divine Providence

— *Quelle règle de conduite leur donne-t-il ?*

— « Ne vous inquiétez pas, dit-il, pour votre existence de ce que vous mangerez, ni pour votre corps des vêtements que vous aurez. »

— *Est-ce que par ces paroles Jésus interdit de prévoir l'avenir ?*

— Non, Jésus n'interdit nullement une sage prévoyance. Pour subvenir à ses besoins, l'homme est obligé de travailler, c'est ainsi qu'il doit se préparer le nécessaire ; la loi du travail lui a été imposée dès le commencement, et Jésus n'a jamais songé à l'abolir.

— *Comment faut-il entendre la défense du Sauveur ?*

— Elle exclut ces préoccupations anxieuses, ces inquiétudes intempestives qui décèlent de trop grandes attaches à la terre, une certaine défiance à l'égard du Père céleste et une tendance à refuser de servir Dieu comme il convient.

— *Et pourquoi Jésus interdit-il ces soucis exagérés ?*

— Précisément parce qu'ils sont excessivement dangereux et qu'ils font injure à la Providence divine, en laquelle il faut avoir plus de confiance.

— *C'est donc la confiance au Père céleste qui doit exclure toute anxiété relative à la nourriture et au vêtement ?*

— Oui, et Jésus ne se contente pas de l'affirmer, il le prouve par plusieurs raisons.

— *Quelle est la première ?*

— Elle est présentée ainsi par l'Evangile : « Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? »

— *Voudriez-vous nous faire voir comment ces paroles nous invitent à attendre de Dieu le nécessaire ?*

— Dieu nous a donné la vie et un corps en même temps. Or la vie est supérieure à la nourriture, puisque la nourriture est faite pour elle ; le corps lui aussi a plus d'importance que les vêtements, qui servent à le couvrir. Si donc Dieu nous a donné ce qui vaut mieux, il peut évidemment nous donner ce qui a moins de valeur ; il ne saurait nous refuser ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie et du corps qu'il nous a donnés.

— *Quel est le second motif de confiance indiqué par le Sauveur ?*

— C'est que le Père céleste fournit la nourriture à des êtres bien inférieurs à l'homme, et il prend pour exemple les oiseaux du ciel et les lis des champs.

— *Que dit-il à propos des oiseaux du ciel ?*

— « Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas d'un plus grand prix qu'eux ? »

— *Ces paroles indiquent-elles que le disciple du Christ doit compter sur la Providence divine pour avoir la nourriture nécessaire ?*

— Le Sauveur ne pouvait guère le dire plus clairement. Les oiseaux ne travaillent en aucune manière pour avoir leur nourriture, et cependant ils la trouvent ; Dieu la donnera donc aussi à l'homme qui sème, qui moissonne et qui sait faire des réserves. Ils ne sont pas les enfants de Dieu, l'homme au contraire est l'enfant du Père céleste ; comment ce Père céleste pourrait-il oublier son fils, lui qui prend soin de créatures qui n'ont pas la même dignité ? Les oiseaux n'ont pas d'autre destinée que de vivre et de mourir, l'homme est appelé à une vie éternelle ; comment Dieu pourrait-il ne pas s'occuper de lui, quand il s'occupe de donner la pâture aux moineaux ?

— *Et le soin que Dieu prend de vêtir les*

lis des champs ne permet-il pas d'attendre de lui le vêtement ?

— Comment pourrait-il en être autrement, puisque Dieu revêt plus magnifiquement que Salomon une herbe qui aujourd'hui est sur pied et demain sera jetée au four ? L'homme vaut bien mieux qu'une plante aussi éphémère ; si la Providence divine s'occupe avec tant de soin de la parure d'un lis, à plus forte raison donnera-t-elle à l'homme le vêtement qui doit le couvrir.

— C'est donc faire injure à cette Providence que de compter sans elle ?

— Evidemment, et c'est ce que le Sauveur reproche vivement à ceux qu'absorbent les inquiétudes journalières, en les appelant des « hommes de peu de foi. »

— Que peuvent-ils d'ailleurs par eux-mêmes et pour eux-mêmes ?

— Rien. « Lequel d'entre vous peut, avec toutes ses sollicitudes, ajouter une seule coudée à sa taille ? » dit le Sauveur.

— N'y a-t-il pas là encore une nouvelle raison pour l'homme de s'abandonner à la divine Providence ?

— Puisque sans elle il ne peut rien, il n'a donc pas à compter sur lui-même ; il ne peut compter que sur l'intervention divine, qui seule peut faire fructifier ses efforts et lui procurer ainsi le nécessaire. « Ce n'est pas celui qui plante, dit S. Paul, ce n'est pas celui qui arrose qui puisse compter pour quelque chose ; mais c'est celui qui donne l'accroissement, c'est Dieu. » (I Cor., III, 7).

— Enfin, quel dernier motif de confiance le Sauveur propose-t-il ?

— C'est que la divine Providence n'ignore aucun de nos besoins : « Mais votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. »

— Qu'y a-t-il dans ces dernières paroles pour appuyer notre confiance ?

— Tout ce qu'il y a de plus décisif comme motif : la science divine, qui sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire ; la bonté d'un Père qui ne peut laisser ses enfants dans les anxiétés ou les privations ; et la puissance de celui qui règne dans le ciel et qui étant Père met nécessairement sa puissance au service de sa bonté.

— Aussi, est-il admissible que celui qui connaît ainsi Dieu puisse en quelque manière se défier de ses perfections ?

— Non, et c'est pourquoi les disciples du Christ ne doivent jamais se demander avec inquiétude : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? comment nous couvrirons-nous ? » Seuls les païens peuvent se poser avec anxiété de pareilles questions.

un païen est-il répréhensible chez un chrétien ?

— Le païen ne connaît pas Dieu ; il ignore que sa Providence veille à tout ; il ne peut compter que sur ses propres efforts ; on comprend ainsi que l'avenir lui paraisse souvent inquiétant. Mais le chrétien qui se laisse guider par la foi doit tempérer ses soucis par la confiance en Dieu, et se rappeler qu'il peut toujours compter sur l'assistance du Père céleste.

— Pourquoi encore ?

— Le païen ne sait pas ce qu'est l'éternité ; toutes ses ambitions se bornent aux biens terrestres ; il est tout naturel qu'il les recherche avec avidité et inquiétude. Le chrétien, au contraire, sait que le royaume des cieux l'attend comme récompense ; gagner le ciel en servant Dieu, ce doit donc être pour lui la préoccupation suprême devant laquelle toute autre doit disparaître.

— N'est-ce pas la conclusion à laquelle arrive le Sauveur ?

— Parce que l'attachement à l'argent ne peut se concilier avec le service de Dieu, il faut y renoncer ; et parce que la confiance en la bonté du Père céleste doit exclure toute préoccupation inquiète de l'avenir, rien ne peut empêcher le disciple du Christ de rechercher tout d'abord le royaume de Dieu. « Cherchez en premier lieu, dit le Sauveur, le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera surajouté. »

— Dans ces dernières paroles, n'y a-t-il pas pour le juste une assurance contre les incertitudes de l'avenir ?

— Il y a là en effet une promesse qui confirme ce qu'avait dit autrefois le Prophète : « Je n'ai jamais vu le juste abandonné. » (Ps., XXXVI, 25).

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— En quoi se résume la règle de conduite donnée par Jésus-Christ ?

— Elle se résume en ceci : les préoccupations des biens de la terre ne sauraient jamais retenir ceux que Dieu appelle au royaume des cieux ; le chrétien doit donc supprimer toutes les entraves qui l'empêcheraient d'établir en lui-même le règne de Dieu.

— Que faut-il donc faire tout d'abord ?

— Avant tout, il faut éviter d'attacher son esprit et son cœur aux biens terrestres. Cette attache engendrerait une cupidité dont on serait bientôt esclave, et alors, esclave de l'argent, on ne pourrait plus servir Dieu comme il exige d'être servi.

— Est-il permis au moins de s'occuper du nécessaire ?

— Pourquoi ce qui serait explicable chez

— Il est des âmes privilégiées à qui le Sauveur demande une rupture radicale avec toutes les préoccupations d'ici-bas ; tels furent les premiers disciples. Mais ce n'est point une règle que tous les chrétiens puissent ou doivent observer. Plus communément, Dieu veut que l'homme, par des efforts personnels, travaille à se procurer ce dont il a besoin.

— *Mais quels écueils sont à éviter dans ce soin de l'avenir ?*

— Tout ce que l'homme peut faire demeure stérile sans l'assistance divine ; il ne faut donc pas compter uniquement sur ses efforts comme si l'on se défiait de Dieu ou que l'on n'espérât point son secours. Il faut ensuite ne point être tellement inquiet du lendemain qu'on oublie l'œuvre suprême du salut.

— *Quels sentiments doivent donc dominer toutes les préoccupations terrestres ?*

— Le désir du ciel et la volonté bien arrêtée de ne point compromettre son salut en s'occupant avec une activité trop fiévreuse des biens temporels, lors même qu'on les croirait nécessaires.

Ensuite un abandon plein de confiance à la Providence divine.

— *Il y a donc moyen de concilier et les soucis journaliers et les soucis de l'éternité ?*

— Oui, et la règle à suivre c'est celle-là même donnée par Jésus-Christ : avant tout rechercher le règne de Dieu et sa justice. On obtiendra par surcroît toutes les bénédictions qui féconderont le travail de tous les jours, et procureront le nécessaire pour le temps et assureront le bonheur éternel.

— *Qu'est-ce donc que chercher le règne de Dieu ?*

— C'est servir Dieu fidèlement ici-bas, pour ensuite le posséder dans son royaume éternel.

— *Et que faut-il entendre ici par la justice de Dieu ?*

— Ce sont tous les moyens par lesquels s'établit le règne de Dieu : la grâce divine, la pratique des vertus, l'observation des commandements, et généralement toutes les bonnes œuvres.

— *Pourquoi tout cela s'appelle-t-il « justice de Dieu » ?*

— Parce que la justice que nous devons à Dieu exige que toujours nous soyons fidèles à sa grâce, et que perpétuellement nous lui fassions hommage de notre obéissance et de toute notre vie. En outre, tous ces moyens nous font participer à cette sainteté par laquelle il nous justifie ou nous rend plus justes et plus saints.

— *Qu'aurons-nous donc à faire quand il nous faudra choisir entre la fidélité que nous devons à Dieu et quelque intérêt temporel ?*

— L'hésitation n'est pas possible : nous accomplirons la loi de Dieu sans préoccupations

inopportunes. On a toujours constaté que, selon la promesse du Sauveur, la fidélité au Père céleste, bien loin d'appauvrir, procure souvent des ressources inespérées.

VARIA

LA CRÉDULITÉ

Mes frères,

Croire, en général, c'est-à-dire tenir pour vrai, pour certain, ce que l'on dit, ce que l'on entend, est une loi, un besoin de l'humanité. D'instinct et naturellement, l'enfant croit à la parole de ses parents, le disciple aux leçons de son maître. La foi ou la confiance en celui qui nous parle est la base, la condition nécessaire des relations sociales.

Croire sur parole, donner sa confiance à quelqu'un, lorsqu'on a de bonnes raisons pour la lui accorder, rien de plus juste. Mais croire de prime abord, sans preuves suffisantes, sans réflexion, sans contrôle, tout ce qui est dit ou tout ce qui passe par l'imagination, ce n'est plus une foi sérieuse, raisonnable ; c'est de la crédulité.

Or, la crédulité, cette tendance à accueillir à la légère, sans examen, avec une désespérante facilité, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on lit, est un défaut bien commun. On pourrait penser que la crédulité est le lot seulement des gens qui n'ont ni science, ni esprit ; qu'elle se révèle uniquement dans les enfants et les trop naïves créatures. Hélas ! la crédulité se rencontre partout, en bas et en haut, dans toutes les conditions.

J'insisterai d'abord sur cette facilité à tout croire, pour vous dire ensuite : Prenez garde, soyez défiant et n'acceptez souvent que sous réserve les choses que vous entendez ; ne donnez votre confiance qu'à ceux qui la méritent.

I

La crédulité va parfois si loin, elle est si grande, qu'elle se laisse prendre aux récits les plus ineptes, aux histoires les plus invraisemblables, aux mensonges les plus épais. Imaginez la sottise la plus colossale, le fait le plus extravagant ; vous trouverez quelqu'un pour y croire.

Voyez, par exemple, les journaux qui remplissent une page, deux pages, d'annonces impossibles, fantastiques, ridicules ; combien de naïfs les prennent au sérieux et se laissent stupidement exploiter ! On croit aux intrigants, aux chevaliers d'industrie, aux diseurs de bonne aventure. La crédulité pourrait parfois trouver une excuse, invoquer des circonstances atténuantes ; mais ici je n'en vois point, tant la sottise est palpable.

Qui ne sait maintenant que l'on est porté à croire le mal qui est dit du prochain ? Le bien, les mérites, les qualités morales, on veut en avoir la preuve avant d'en convenir, et encore on ne s'empresse pas toujours de les reconnaître ; mais le mal, les médisances, les calomnies, les insinuations perfides, les accusations injustes, dites-moi, tout cela n'est-il pas souvent accepté sans examen, et cru sans hésitation ?

Mais la crédulité que je tiens surtout à vous signaler, c'est celle qui consiste à admettre avec une inqualifiable légèreté les propos hostiles à la religion, à ses œuvres, à ses institutions, à ses représentants.

Tout le monde parle de la religion, et on en parle partout ; on en parle chez soi, chez un ami, à table, au cabaret, en voiture, en chemin de fer ; on en parle dans les livres de petit et de grand format, dans les brochures et dans les journaux surtout ; et vous savez bien qu'on en dit souvent du mal, qu'on falsifie ses enseignements, qu'on dénature la vérité, et qu'on impute volontiers à ses ministres des intentions malveillantes, des actes odieux.

Mais c'est ici que j'ai le droit de m'étonner de la confiance absolue que l'on accorde si aisément aux contradicteurs de la religion.

C'est le sort de la vérité d'être toujours et partout combattue ; et il faut le dire, les contradicteurs n'ont jamais manqué. Cette race ne périt point ; il y en avait autrefois, il y en a aujourd'hui ; s'il ne s'en trouve point dans vos familles, dans la paroisse, il peut en venir d'ailleurs sous la forme d'un commis-voyageur, d'un étranger de passage ; vous pouvez en rencontrer dans vos voyages, dans vos visites, et j'affirme que déjà vous en avez vu et entendu plusieurs. Serait-ce une témérité de dire que vous avez prêté à leurs propos une oreille crédule ?

Parmi les ennemis de la religion, il en est qui, renonçant à toute précaution oratoire, nous disent brutalement que nous sommes des imbéciles, nous qui la vénérons et la pratiquons. Merci du compliment qu'ils nous adressent avec tant de courtoisie ! Mais j'aime leur franchise : quand ils ont parlé, on sait à qui l'on a affaire : on se défie d'eux.

Les habiles n'y vont pas si impétueusement, si grossièrement ; ils cherchent d'abord à s'insinuer par des manières avenantes, par des paroles flatteuses : Oh ! la religion, c'est une institution souverainement respectable ; elle a rendu de grands services ; ils se garderaient bien d'y toucher ; ils veulent simplement vous instruire, vous signaler quelques abus. Une fois la conversation entamée, ils s'improvisent immédiatement docteurs en théologie, historiens érudits. Eux qui ont oublié ou qui n'ont jamais su leur catéchisme, ils tranchent les questions les plus difficiles avec une incon-

cevable témérité ; ils s'en prennent au Pape, aux évêques, aux prêtres ; ils critiquent avec une venimeuse malveillance les œuvres, les institutions catholiques ; ils tournent en ridicule les pratiques chrétiennes les plus recommandables ; ils ont cru découvrir un abus et ils le fagellent avec une éloquence indignée. Et puis voici les grands mots sonores avec lesquels on dupe les gens crédules : liberté, égalité, fraternité, idées modernes, progrès, science, civilisation...

Et quel accueil fait-on souvent à ces hommes qui parlent si légèrement de la religion ? On les écoute, on se laisse influencer par leurs discours et on leur donne confiance.

Cette confiance, beaucoup l'accordent inconsidérément à un inconnu qui passe, à un livre qui leur tombe sous la main, à un publiciste qui a vendu au mensonge sa plume et son encre. Ils ouvrent un journal : sur la foi d'une signature imprimée, d'un nom qu'ils ne connaissent pas, ils croient aveuglément tout ce qu'ils lisent. Ah ! les journalistes, voilà des hommes envers lesquels surtout, aujourd'hui, on fait acte de crédulité ! Combien acceptent d'emblée et sans examen ce qu'ils livrent à la presse !

Un homme grave, un prêtre vieilli dans la science de la religion, affirme ; un plumitif inconnu nie. L'Evangile dit *oui* : un écrivain de treizième ordre dit *non*. Prêtre et Evangile ont tort. Un évêque, un pontife de l'Eglise, un homme vénérable par sa science, par sa vertu, par son expérience, publie un mandement ; et voilà un journaliste, qui connaît mieux les secrets de la politique que ceux de la théologie, qui cite le vénérable évêque à sa barre, contrôle sa doctrine et le condamne ; et on ne se moque pas de ce journaliste, tant s'en faut ; des gens sérieux vont jusqu'à dire : « C'est peut-être l'évêque qui a tort ! »

« Je n'ai pas la foi, » diront certains hommes. En effet, ils n'ont pas la foi, ils ne croient ni à Dieu, ni à l'âme, ni à une autre vie ; mais ils croient fermement à l'athéisme, au matérialisme, à l'anéantissement final. Ils ne croient pas à la parole de Dieu, mais ils croient à la parole d'un de leurs semblables. Ils rejettent les pages de l'Evangile, la doctrine de l'Eglise, les enseignements de nos sublimes docteurs et de nos grands saints ; mais ils acceptent, les yeux fermés, les rêveries d'un discoureur quelconque, les absurdités d'un écrivain de bas étage. Ils ne sont pas *croyants*, mais ils sont démesurément *crédules*.

II

Si je vous ai montré cette tendance à accueillir si facilement et si légèrement tout ce qui se raconte et tout ce qui s'imprime, c'était, mes frères, pour arriver à cette con-

clusion pratique : Prenez garde, *attendite* ; ne vous laissez pas surprendre, réservez votre adhésion jusqu'à ce que vous ayez une raison sérieuse de la donner ; car il faut éviter d'être dupes.

Un homme émet devant vous son opinion sur une question qui touche à la conscience, à la religion ; un journaliste vous livre ses idées, ses appréciations personnelles sur des choses très graves ; et vous êtes tentés, sans plus d'examen, de vous ranger à leur avis.

Mais, avant de leur donner votre confiance, il serait sage de se demander à qui vous avez affaire ; car toute affirmation comme toute négation ne mérite pas également d'être crue.

Qu'est-ce qui donne du crédit, de l'autorité à un témoignage ? C'est la compétence, c'est l'honorabilité de celui qui l'exprime. Voilà les deux recommandations, les deux garanties que vous êtes en droit d'exiger de ceux qui ont la prétention de vous faire partager leurs sentiments.

Avant donc de vous prononcer, cherchez à savoir ce que vaut intellectuellement et moralement celui qui veut vous endoctriner. Est-il instruit ? A-t-il étudié sérieusement la question qu'il discute ? Est-il compétent ?

1. La première condition que vous devez exiger de lui, c'est qu'il connaisse non pas superficiellement, mais à fond, la chose dont il vous parle. Vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur une question qui est du domaine de la religion ? Ce n'est pas le premier venu, ce n'est pas un folliculaire de rencontre qui peut vous renseigner. Est-ce qu'il a une connaissance suffisante de la religion ? Est-ce qu'il en a fait une étude approfondie ? Est-ce qu'il a pris ses grades en théologie ? Est-ce qu'il est compétent ?

En matières religieuses, comme en tout le reste d'ailleurs, le bon sens dit qu'il faut s'en rapporter aux gens spéciaux, aux hommes compétents. Vous êtes malade : ce n'est pas un avocat, mais un médecin que vous appelez à votre chevet. Vous avez besoin d'une consultation sur une question de droit : vous n'aurez pas l'idée d'interroger un romancier, vous vous adresserez à un homme de loi, à un avocat. Vous voulez bâtir une maison : vous ne demanderez pas à un chimiste d'en établir le plan et d'en faire le devis, mais vous vous confiez à un architecte qui a une longue expérience de son art. S'il s'agit de résoudre un problème de calcul, vous n'en demanderez pas la solution à un homme qui est absolument étranger à ces questions, mais vous aurez recours à un mathématicien.

En cela, vous avez grandement raison : vous faites acte de bon sens.

Eh bien ! quand il s'agit de religion, à qui convient-il de vous en rapporter ? Le bon sens vous dit qu'il faut vous en rapporter non pas

à des gens qui ne connaissent pas même les notions les plus élémentaires du catéchisme, mais à ceux qui ont étudié la religion et qui sont compétents pour en parler. Or, quels sont ceux qui ont la science, la compétence voulues pour vous instruire en ces matières ? Ce sont les pasteurs de l'Eglise : le Pape, les Evêques, les prêtres... Les prêtres peuvent ignorer beaucoup de sciences ; ils peuvent ignorer la physique, la chimie, l'algèbre, la géométrie, la médecine, le droit ; mais il y a une science à laquelle ils se sont appliqués pendant de longues années, une science qu'ils ont approfondie et qu'ils possèdent : c'est la science religieuse. Celle-là est leur partage, leur spécialité, et j'en conclus que c'est à eux qu'il est juste d'en référer dans les questions qui relèvent de la religion, parce qu'ils sont compétents pour en parler.

Oh ! comme elle est pleine de bon sens, la réplique d'une jeune fille à un beau parleur ! Celui-ci s'en prenait au Pape, aux Evêques, critiquait leur conduite. — Pourquoi le Pape est-il si intransigeant ? Pourquoi n'a-t-il pas accepté la loi de Séparation ? Pourquoi les Evêques, dans leur lettre collective, ont-ils dénoncé ce qu'ils appellent le péril scolaire ? Le Pape et les Evêques ont tort : les journaux le disent. — Tenez, Monsieur, lui répondit la jeune fille, je ne suis pas savante, mais tout de même m'est avis que le Pape et les Evêques savent mieux que vous ce qu'il faut faire pour le bien de l'Eglise et le salut des âmes ; car enfin, le Pape et les Evêques doivent aussi bien savoir leur religion que tous ces Messieurs qui écrivent dans vos journaux...

2. La seconde garantie que vous êtes en droit d'exiger pour donner votre confiance à quelqu'un, c'est la moralité. Assurément, il n'est pas nécessaire d'être un saint pour avoir raison ; mais il est naturel de chercher si la conduite d'un homme cautionne sa doctrine.

Je suppose qu'il est au courant de la question qui s'agit, qu'elle soit d'ordre profane ou religieux, que ce soit une idée ou un fait : il la possède, admettons ; c'est une première condition pour que sa parole ait de l'autorité. Mais ce n'est pas tout. Qu'est-il, cet homme, au point de vue de la sincérité, de la loyauté, du désintéressement, de la probité, de la morale ? Si c'est un homme de mauvaise foi, de parti pris, si c'est un sectaire, si c'est un écrivain qui a vendu sa plume, si c'est un homme sans probité, sans mœurs : j'ai de bonnes raisons pour le tenir en suspicion, je me défie de sa parole, je ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire.

Oh ! sans doute, parmi les écrivains de la presse, il en est qui ont le respect de la vérité, qui sont loyaux et convaincus ; mais il s'en trouve aussi qui n'ont aucune conviction : ils défendront la cause, ils soutien-

dront l'opinion qu'on voudra. On leur dit : Vous blâmez telle chose, vous louerez telle autre chose. Ils prennent leur plume et ils louent et blâment suivant l'ordre, sans aucune espèce de conviction.

Dernièrement, un de ces hommes se présentait au directeur d'un journal et lui offrait ses services. Le directeur lui demande ce qu'il pourrait écrire. — « Tout ce que vous voudrez, répondit-il ; je ferai des articles politiques, des chroniques, des feuilletons, des romans religieux... — Vous ferez des romans religieux ? Mais avez-vous un peu de religion ? — Oh ! jamais je ne me suis occupé de cela ! Je ne suis pas sûr d'être catholique ; je crois bien que je suis protestant, parce que ma mère était protestante ; mais, peu importe, je fais ce que l'on me commande. — Alors, si on vous dit d'enseigner la divinité de la religion ? — Je le fais, et je vous assure que les arguments ne me manquent pas. — Mais, si on vous dit de l'attaquer ? — Oh ! je l'attaque vigoureusement : je suis toujours la ligne du journal... Au besoin même, quand j'écris dans deux journaux à la fois, sous deux noms différents, je me réfute, je me dis des injures... »

Allez donc maintenant prendre au sérieux de tels écrivains qui n'ont pas l'ombre de conviction, qui défendent le pour et le contre, des mercenaires de la presse, qui pour quelques pièces de monnaie trahiraient sans scrupule les causes les plus justes et les plus saintes !

Ne soyez pas si crédules. Défiez-vous des idées préconisées par certains journaux. Défiez-vous aussi des faits qu'ils rapportent. Ces faits sont parfois inventés à plaisir, pour remplir les colonnes du journal et exciter la curiosité. Telle nouvelle qui provoque l'admiration ou la pitié du lecteur n'est qu'une pure imagination. Vous voudriez savoir exactement la vérité ; eh bien ! il n'est pas rare que les journaux exagèrent : ils signaleront dix morts dans un accident, lorsqu'il n'y a que deux blessés ; ils compteront 300 personnes dans une réunion, quand il n'y en avait que la moitié. Nous ont-ils assez parlé du milliard des Congrégations ? Des milliers et des milliers de lecteurs y ont cru aveuglément.

Mes frères, la crédulité est une faiblesse, une tentation à laquelle on succombe trop souvent. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était opportun, qu'il était nécessaire de vous dire : — Prenez-y garde, car elle peut avoir des conséquences très graves à tout point de vue, et spécialement au point de vue religieux. Elle enlève la rectitude de l'esprit, elle fausse le jugement, elle déforme la conscience, elle est la cause de fautes nombreuses contre la vérité, contre la justice, contre la charité. Soyez donc moins prompts à tout accueillir sans réflexion ; défiez-vous ; ne donnez jamais votre adhésion à une opinion ou à un fait

contraire à l'enseignement de l'Eglise ; n'acceptez une assertion que lorsqu'elle a été énoncée ou contrôlée par une personne dont la science, la sagesse et la prudence vous sont connues ; n'admettez rien légèrement et sans raison justificative ; soyez croyants, mais ne soyez pas crédules ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXX

LA RELIGION DES ROMAINS

Quand S. Pierre commença à se rendre compte de ce qu'était la société romaine au point de vue religieux, il dut être effrayé des ténèbres et des incohérences qu'il y rencontra. Dieu avait placé sur son chemin, comme pour l'encourager, cet honnête homme de cenfuron de Césarée, Corneille, qu'il avait baptisé avec tant de bonheur. Il pouvait penser que beaucoup de païens lui ressemblaient, et il vint à Rome plein de cette illusion et de cette confiance. Pénétrons avec lui dans cette société dépravée, et voyons d'abord ce qu'elle croyait.

I

Dans les premières années de Rome, la religion, dit Bossuet « était aussi sérieuse, aussi grave et aussi modeste que les ténèbres de l'idolâtrie le pouvaient permettre¹. » Les Latins et les Sabins apportèrent chacun leurs divinités, qui se fusionnèrent en quelque sorte ; divinités primitives et naïves qu'ils voyaient partout sous des formes diverses, au firmament comme dans les champs, dans les cités, dans la famille, sans les représenter par des statues. Janus ouvrait et fermait les portes du ciel ; Jupiter assemblait les nuées et répandait la pluie ou les orages ; Mars et Quirinus étaient des divinités champêtres : Vesta, le feu du foyer ; Junon régnait à côté de Jupiter, comme son épouse respectée ; Saturne fertilisait les plaines ainsi que sa femme Ops, pendant que Junon protégeait les unions qui perpétuaient la race humaine. Mais ces divinités n'étaient que des faces particulières, des côtés plus sensibles de la Divinité. Au fond, les premiers Romains croyaient à l'unité de Dieu.

Varron a dressé dans les *Indigitamenta*, d'après les registres sacrés tenus par les pontifes, la liste des dieux qui sont affectés à chaque événement de la vie de l'homme, depuis sa conception jusqu'à sa mort. Ainsi le dieu *Vagitanus* fait pousser à l'enfant son premier cri, *Fabulinus* lui aide à prononcer la première parole, *Educa* lui apprend à manger, *Potina* à boire, *Cuba* l'oblige à se tenir

¹ Discours sur l'histoire universelle, 3^e Partie, ch. viii.

tranquille dans son petit lit ; deux l'accompagnent quand il sort de la maison : *Abeona* et *Iterduca* ; deux l'y ramènent : *Adeona* et *Domiduca* ; Faunus parcourt les champs, les dieux Lares gardent la maison. Le Romain primitif se croit partout en compagnie de la divinité, et sa mythologie ne manque ni de simplicité ni de grâce.

Ce sont les Tarquins, de race étrusque, qui introduisent à Rome les idoles. Jupiter, le maître des dieux, eut son image dans le temple du Capitole, qui dominait la ville. Puis vinrent les dieux de la Grèce : Apollon, Cérès, Bacchus, Proserpine, la déesse de Pessinonte, Cybèle. Mais ces dieux ne sont plus innocents comme ceux de Rome, ils sont dépravés, scandaleux. La religion romaine était simple et timide, celle des Grecs est hardie, effrontée, et ils apportent, comme une revanche de leurs défaites, l'incroyance aux Romains qui les ont vaincus, grâce à leur religion sincère et à leurs fortes mœurs.

Mais ce n'est pas la religion du cœur. Jésus-Christ l'a peinte exactement par ces paroles : « N'affectez pas de parler beaucoup dans vos prières, comme font les païens, qui s'imaginent que c'est grâce à la multitude des prières qu'ils seront exaucés. » (Mt., vi, 7). La religion pour le Romain consiste à paraître au temple avec des vêtements soignés, à prononcer scrupuleusement les mots rituels, à n'omettre aucune des minutieuses cérémonies des augures ou des sacrifices. La moindre omission, le plus léger manquement, et les rites sacrés sont compromis ou nuls. Quant aux dispositions de l'âme, il n'y songe pas. Il se met en règle avec les dieux en observant toutes les prescriptions de la loi ; mais faire plus serait une faute, qu'on appelle la *superstitio*, c'est-à-dire ce qui va au delà des règles établies. La piété romaine est grave, sincère, accompagnée d'un rigorisme qui ne sourit jamais ; elle forme un peuple fidèle à ses engagements et qui craint les dieux, parce que ceux-ci le récompenseront ou les puniront suivant ses mérites. Pour lui, Jupiter « très bon et très grand » est le représentant de la justice. Vesta, en l'honneur de laquelle on conserve le feu sacré qui purifie tout, est la déesse de la pureté ; c'est pourquoi on lui consacre des vierges et l'on veut que ses prêtresses soient « chastes parmi les chastes, pures parmi les pures. » L'Olympe romain ne ressemble point à l'Olympe grec ; l'un est imposant, juste et vertueux ; l'autre est léger, sceptique et polisson, peuplé de dieux tarés qui obéissent aux plus viles passions ; aussi les Grecs en rient, les imitent et deviennent incrédules. Malheureusement les influences grecques opérèrent leur œuvre de perversion même dès l'époque des guerres puniques. Les patriciens, curieux d'arts et de lettres, lurent Homère et les tragiques grecs,

puis les orateurs et les philosophes. Plaute imita gauchement le théâtre grec et parodia les formules les plus sacrées de la religion romaine, à propos de circonstances légères ou coupables. Il fait dire par exemple à un esclave qui médite un mauvais coup : « Les augures sont favorables, le pic et la corneille volent à gauche, le corbeau vole à droite : les dieux approuvent mon entreprise¹. » Quand l'entreprise a réussi, il remercie Jupiter de ses richesses mal acquises. Et les graves Romains s'habituent à ces plaisanteries impies.

Plaute n'est qu'un indifférent, un plaisantin sans méchanceté ; voici Ennius, un poète irréligieux, qui raisonne son irréligion. Il traduit le roman du philosophe grec Evhémère, où sont racontées les origines des dieux. Tous les dieux ont commencé par être des hommes, auxquels dans la suite on a décerné l'apothéose. Jupiter était un conquérant ; Saturne, un prince faible et débonnaire qui s'est laissé détrôner par ses enfants ; Uranus, un savant astronome qu'on a fini par confondre avec le ciel qu'il avait étudié ; Vénus n'était qu'une vulgaire prostituée « qui força les femmes de Cypre à trafiquer comme elle de leur beauté, pour qu'on ne pût pas dire qu'elle était seule impudique et libertine². » Ce roman et d'autres poèmes, comme celui d'Epicharme, produisirent le scepticisme, puis l'impiété : « Je crois, écrivait Ennius en forme de conclusion, qu'il y a des dieux dans le ciel ; mais j'affirme qu'ils ne s'occupent pas du genre humain. S'ils en avaient souci, les bons seraient heureux et les méchants malheureux ; or c'est le contraire qui arrive. »

Peu à peu ces maximes épicuriennes pénétrèrent dans l'âme des citoyens romains, et Cicéron raconte que lorsqu'elles étaient prononcées sur le théâtre, elles étaient accueillies par des applaudissements unanimes³. Les devins et les augures sont surtout persiflés et le grave Caton constate que deux aruspices ne peuvent se regarder sans rire.

Les hommes d'Etat s'inquiètent de cette irréligion qui devient prépondérante, car ils sont convaincus que les Romains doivent leurs triomphes surtout à la religion. Scipion Emilien, le second Africain, le vainqueur de Carthage, groupe autour de lui une quantité d'hommes distingués, et dans leurs réunions ils parlent de philosophie. Très attaché aux fictions grecques, il craint qu'elles n'en viennent à entamer la saine fierté du caractère romain. Mais Polybe et Panætius, ses familiers, surtout Lucilius, le railleur sans pitié, partagent les opinions d'Ennius et se moquent des crédules Romains : « Ils ressemblent, disait Lucilius, aux petits enfants qui croient que les statues de bronze sont vivantes et qui les prennent pour des hommes. Ex-

¹ *Asin.*, II, 1. — ² Chassang, *Histoire du roman*. — ³ *De divin.*, II, 50.

position de peintres, mensonges et chimères que tout cela !¹ » Toutefois ils affectent un grand respect extérieur pour la religion de leur pays et ils défendent même avec une certaine âpreté les vieilles institutions religieuses. Mais une société ne saurait reposer sur l'hypocrisie et demeurer vivante : on ne vit que de droiture morale et de logique.

Le modèle accompli et pervers de l'hypocrisie sociale, c'est Cicéron. Dans ses traités sur *la Nature des Dieux* et sur *la Divination*, il révèle le fond de sa pensée ; il ridiculise la religion populaire, les dieux, les auspices, mais il conclut : « Ceux-ci, il faut les conserver pour ne pas choquer les opinions du peuple, et à cause des services qu'ils peuvent rendre à l'Etat². » Il déclare pourtant « qu'il n'a pas voulu nier l'existence des dieux, mais seulement réfuter les preuves qu'en donnaient les philosophes³. » Il démolit toutefois brillamment et ne reconstruit rien.

C'est par sa correspondance privée qu'on juge un homme. Là il se peint tel qu'il est, il se découvre à ses amis et révèle ses pensées intimes. Or, nulle part Cicéron ne parle de religion, pas même quand il a perdu sa fille qu'il adorait, sa chère Tullia, il ne trouve pas un mot d'espérance. Plus tard il la rangera parmi les divinités, mais c'est dans un écrit public, pour la faire admirer du public. En lui l'homme d'Etat s'efforce de paraître un croyant sincère, établit magnifiquement l'existence des dieux et les thèses philosophiques les plus élevées ; mais l'homme privé demeure sans convictions.

Aussi la religion romaine diminue, descend, et Varron avoue en tête de ses *Antiquités divines* qu'il redoute qu'elle ne périsse bientôt, « non par l'attaque de quelque ennemi, mais par la négligence des fidèles⁴. » Cet abaissement était fatal, puisque César, qui était grand pontife, niait audacieusement et impunément devant le Sénat l'immortalité de l'âme.

C'est en cet état que l'empire trouve la religion romaine.

II

Auguste entreprit, non par conviction, mais par politique, de la relever et de lui rendre son antique éclat. Les tragiques événements qu'avait traversés la haute société romaine l'avaient, sinon convertie, au moins fait réfléchir. Elevée à l'école sceptique de Cicéron et de Lucrèce, elle comprenait que la religion serait un frein aux passions violentes, mais elle n'était point religieuse. Elle ressemblait à la société française qui, au sortir de la Révolution, lisait avec admiration le *Génie du Christianisme*, mais n'était pas pour cela pénétrée des doctrines de l'Evangile. Il lui eût fallu renoncer à ses plaisirs, à son amour de

la licence, renoncer en quelque sorte à elle-même. Comment Auguste, l'amoureux de la femme de Mécène, la belle Terentia, le débauché raffiné qui n'avait d'autre pudeur que celle de cacher ses secrets déportements, eût-il pu se constituer le réformateur des mœurs ?

Du moins il chargea les historiens et les poètes de chanter la vertu, le bonheur champêtre, la religion des vieux âges qui avait préparé la prospérité romaine.

Tite-Live s'efforce de se convaincre de ce qu'il raconte. Après un récit remarquable : « Qu'on vienne maintenant, s'écrie-t-il, se moquer des gens qui admirent le passé !¹ » Il accable de ses anathèmes « la science qui méprise les dieux², » et il s'ingénie à faire accepter les miracles qui ont présidé à la fondation de Rome.

Le voluptueux raffiné d'hier, Horace, flétrit l'adultère et prêche le relèvement des temples. Il écrit ses Odes dans un genre et sur des rythmes que les Romains ne connaissaient pas ; son troisième livre débute par six pièces qui sont de vrais traités de morale ; il se déclare « prêtre des muses, » et ses contemporains qu'il a charmés ou scandalisés par ses sentences épicuriennes, ne sont pas peu surpris de l'entendre chanter les vertus civiles et domestiques, la jeunesse active et vaillante, les foyers honnêtes, la grandeur de la patrie antique et la guerre aux Parthes orgueilleux.

Comment s'est produite cette conversion ? Faut-il le croire quand il raconte qu'elle est due à un coup de foudre de Jupiter ? « Moi, dit-il, qui n'honorais les dieux que par de faibles et rares offrandes, égaré par les leçons d'une folle sagesse, je suis obligé maintenant de tourner ma voile et de reprendre la route que j'avais abandonnée. » Désormais il s'adonne à la philosophie et emporte dans sa maison des champs Platon et Ménandre. Ses Epîtres respirent un parfum de piété qui étonne, il recherche les entretiens sur ces sujets « qu'il est honteux d'ignorer : Est-ce la vertu, sont-ce les richesses qui rendent l'homme heureux ? Faut-il, dans ses amitiés, se régler sur ce qui est utile ou sur ce qui est honnête ? Quelle est la nature du bien ? En quoi consiste le souverain bien ? » Et les repas qui s'achèvent par ces graves causeries, il les appelle des jouissances des dieux : *O noctes, cœnæque Deûm*. Il se jette avec passion dans les études philosophiques et il y veut entraîner ses contemporains : « Grands et petits, écrit-il, c'est l'étude qui nous convient, si nous voulons vivre chers à la patrie et à nous-mêmes³. » Quoiqu'il raille les stoïciens, l'école du Portique finit par l'attirer et le retenir ; Zénon décidément efface dans son esprit les leçons d'Epicure.

¹ Lucil., xv, 2. — ² *De divin.*, II, 33. — ³ *Ibid.*, I, 2. — ⁴ Cité par S. Augustin, *De Civit. Dei*, VI, 2.

¹ Tite-Live, xxvi, 22. — ² *Ibid.*, x, 40. — ³ *Carm.*, I, 34 ; *Sat.*, II, 3, 6 ; *Epîtres*, I, 3.

Mais c'est Virgile qui seconde le mieux les desseins d'Auguste. Il a toujours aimé les champs, c'est pourquoi il les décrit avec tant de fraîcheur dans ses *Bucoliques* ; mais il a été épicurien comme Horace. Pour obéir aux inspirations d'Auguste qui allaient d'ailleurs à la nature de son génie religieux et doux, il célèbre dans les *Géorgiques*, avec les délices et les travaux de la campagne, la religion et le patriotisme. Peu à peu il se débarrasse de la philosophie épicurienne, à laquelle il adresse d'éloquents adieux : « Celui-là est le plus heureux qui peut mettre sous ses pieds les terreurs de l'avenir et le fracas inquiétant de l'Achéron. » Lui, il ne possède point cette trempe de caractère, il préfère les voies communes, et se plaît à suivre la foule dont il aime et partage les croyances¹. Alors il commence avec toute l'ardeur de son enthousiasme cette œuvre splendide qui est avant tout un poème religieux, l'*Enéide*. Enée est sans doute le conquérant de l'Italie, mais avant tout il est le pieux Enée, *pius Aeneas*. Les accents du poète de Mantoue sont tellement empreints de piété qu'on les croirait parfois chrétiens. Il a une prédilection pour les humbles, il plaint les malheureux et les opprimés en des vers remplis de tendresse, il est compatissant à ceux qui souffrent, il vit dans la présence continuelle des dieux, il chante la naissance miraculeuse de l'enfant qui ramènera l'âge d'or.

Cet enfant ne pouvait être, comme plusieurs l'ont prétendu, celui qu'attendait Octave de sa femme Scribonia (ce fut d'ailleurs une fille, la trop célèbre Julie) ; ni celui d'Asinius Pollion, son bienfaiteur, qui avait sauvé son petit domaine de Mantoue, car Virgile annonce qu'il gouvernera le monde, *regem orbem*. Il est difficile de ne pas y voir cet enfant mystérieux que personne ne connaissait et vers lequel tous les regards du monde étaient tournés.

L'univers attendait, au sein d'une paix nouvelle qui n'avait jamais existé. C'était une sorte d'attente mystique, et quand Octave avait pris le nom d'Auguste, c'est-à-dire sacré, il entendait se déclarer le chef religieux de l'Empire, réuni sous ses lois impériales comme sous son magistère spirituel. Cette unité était décrétée par la Providence, mais à ce vaste corps il manquait une âme ; à ces adorateurs empressés, il fallait l'esprit et la vérité. Jésus-Christ était venu les apporter, et Pierre amenait avec lui à Rome cet enseignement de vie. Les temples sont relevés on les compte dans la ville par centaines ; c'est l'œuvre d'Auguste. — Mais rien n'est changé dans les mœurs, sauf qu'un vernis d'hypocrisie plus épais les recouvre ; et quant à la sécurité extérieure, les esprits les plus clairvoyants ne sont pas sans angoisses pour l'avenir : « Cet

empire soutient à grand'peine sa grandeur, » fait observer Tite-Live, « Rome ne peut plus se porter, » ajoute Lucain, et Properce montre, anxieux, « Rome, la superbe Rome, qui périt de sa prospérité¹. »

Le peuple, lui, a gardé le respect des dieux Indigètes. Il continue à voir les dieux présents partout ; il invoque Sylvain, le dieu des forêts, remercie les Nymphes qui le guérissent, élève des autels fleuris aux génies des monts et des plaines, et quand Auguste s'est fait empereur, il invoque son Génie qui se confond avec le Génie de Rome. Des idées mystérieuses d'expiation circulent, qui saisissent les esprits et les imaginations. Le culte nouveau de la mère des dieux, la reine de l'Ida, Cybèle, les impressionne, avec ses prêtres qui à coups de fouet ou de couteau se déchirent et font couler leur propre sang, avec ses initiés qui descendent dans une fosse couverte d'un plancher percé de trous sur lequel on immole un taureau. Quand ils sortent, rouges et ruisse-lants du sang de la victime, ils sont considérés comme sacrés et l'on se jette à leurs pieds pour les baiser. On croyait donc à la vertu purificatrice du sang.

Un plus grand nombre encore pratiquaient le culte d'Isis, la déesse Egyptienne. Apulée a révélé quelque chose de son initiation dans le sanctuaire souterrain : « J'ai touché aux portes du trépas, et j'ai foulé le seuil de Proserpine. Au retour, j'ai traversé tous les éléments ; dans la nuit profonde j'ai vu resplendir le soleil ; m'approchant des dieux de l'enfer et du ciel, je les ai vus face à face et adorés de près². » Les esprits plus élevés que ne satisfaisaient point les pratiques épicuriennes ni l'austérité des stoïciens, cherchaient ainsi à soulever le voile de l'autre vie, pour y trouver des raisons d'espérer, des consolations parmi leurs épreuves.

L'action de Dieu est évidente : il prépare les esprits à recevoir la doctrine pure et fortifiante après laquelle ils soupirent, la vérité dans toute sa franchise et sa beauté, car ils sont fatigués de l'ignorance, du scepticisme, du matérialisme, du mensonge et du convenu. Pierre fera d'eux des « adorateurs en esprit et en vérité ; » mais il est facile de deviner qu'il sera accueilli surtout par les humbles, les pauvres, les oubliés du siècle.

¹ Tite-Live, VII, 29 ; Lucain, I, 72 ; Properce, III, 13.

² *Metamorphos.*, XI, 25.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 augusti 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ *Géorgiques*, II, 490 et suiv.

Ami du Clergé du 18 août 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — VI. La charitable assistance, 577.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LI. 15^e dimanche après la Pentecôte, 581.

Allocution de mariage, 585.

Fête du Saint Nom de Marie. — Quelques réflexions sur ce nom, 586.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXXI. Les mœurs romaines avant Auguste, 590.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

VI

LA CHARITABLE ASSISTANCE

Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.

Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville inexpugnable. (Prov., xviii, 19).

Il y a dans la vie de saint Pierre Fourier un trait de suprême édification. Sur le point de mourir, il rappelle à ceux de ses enfants qui sont autour de lui la recommandation faite au P. Georges, de lui répéter souvent à ses derniers moments : « *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam.* Nous avons un bon Maître et une bonne Mère ! » Admirable résumé des sentiments de filiale confiance qui doivent alors nous animer ! Mais ni Jésus ni Marie ne font rien d'efficace pour notre salut si nos œuvres ne correspondent à leurs avances. Le bon Père s'en souvient ; il veut employer le temps qui lui reste à produire les actes de toutes les vertus. Il se fait lire les passages de l'*Imitation*, qu'il appelle son livre d'or ; il conforme son cœur à ses paroles ; il croit, il espère, il souffre, il se résigne, il s'humilie suivant les suggestions de ce livre béni. On lui annonce le chapitre *De vilī aestimatione sui ipsius* : « Ah ! dit-il aussitôt avec un profond sentiment de mépris pour lui-même, ah ! je ne m'estime guère ! » La règle de saint Augustin ayant été le modèle de sa vie, il veut imiter aussi la mort du saint Docteur, et il prie ses enfants de lui en lire le récit¹. Il voulait qu'on pratiquât à son égard la CHARITABLE ASSISTANCE des derniers moments de la vie. C'est cette charitable assistance qui fera l'objet de cet

important entretien liturgique. Nous verrons combien nous avons besoin alors de ne pas être seul, et d'autre part nous considérerons comment notre sainte Mère l'Eglise y a pourvu d'une manière admirable. *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.*

I

Toujours le démon est acharné à notre perte ; mais il redouble de méchanceté pour nous perdre, surtout à la fin de notre vie, même quand nous avons eu le bonheur de recevoir les suprêmes sacrements, même après la confession finale, après le saint viatique, après l'extrême-onction, après la bénédiction apostolique. Le combat se continue avec plus de violence que jamais, sans même qu'il y paraisse extérieurement. Cette situation redoutable prend dans le langage ecclésiastique un nom éminemment expressif : c'est l'AGONIE, la lutte décisive ! Il importe donc de nous rendre compte de ce combat de la plus souveraine importance ; nous en déduirons les obligations qui incombent à ceux qui sont appelés à assister, selon le mot admirable de la langue ecclésiastique, les chrétiens dangereusement malades.

I. Considérons d'abord la lutte du côté du cruel ennemi des âmes, du côté du démon. Il est l'être jaloux entre tous. Malheureux pour l'éternité par sa faute, il est souverainement attristé de voir une âme qui peut être sauvée et partager les joies ineffables du paradis. Aussi il multiplie avec acharnement les pièges, il invente les tentations les plus séduisantes, il a recours aux ruses les plus perfides. Il jette un voile sur les bonnes actions du moribond, sur ses pénitences, sur ses actes de vertu, sur les mérites qu'il a acquis avec la grâce de Dieu. Il s'applique au contraire à mettre en relief, à faire paraître en pleine lumière les égarements, les faiblesses, les fautes. Son bonheur féroce est de jeter dans l'âme de celui qui va paraître devant Dieu le trouble, la défiance, le désespoir même, quand ce n'est pas, ce qui est plus rare, une folle présomption. Oh ! combien, dans cette lutte terrible, le malade aux prises avec un ennemi aussi subtil, aussi adroit, aussi puissant, a besoin de secours et de CHARITABLE ASSISTANCE ! Seul, il serait perdu ! Heureusement la miséricorde de Dieu, si bonne, si dévouée et si généreuse, y a pourvu ! Elle lui donne des aides. *Frater qui adjuvatur, a fratre, quasi civitas firma.*

II. L'agonie, la lutte dernière, n'est pas seulement redoutable à cause des efforts désespérés de l'adversaire de tout bien, mais aussi à cause de l'état d'infériorité où se trouve l'infirme, affaibli par la maladie. Il est violemment attaqué, et il est par lui-même

¹ Saint Pierre Fourier, par le R. P. Rogie.

presque incapable de résister dans l'état de dépression où il se trouve. Ses forces défaillent de plus en plus, son intelligence perd de son acuité et s'obscurcit ; son imagination se peuple de fantômes troublants ; sa volonté perd de sa vigueur et de son énergie ; la souffrance lui fait sentir son aiguillon souvent bien acéré. La mort prochaine est là, implacable, vengeresse. Elle illumine, dit très justement un pieux auteur, elle illumine de cette clarté qu'elle a prise au foyer éternel, tout le passé, toutes les ombres, tous les oublis, tous les péchés secrets. Ce n'est pas une vision, c'est un horrible cauchemar, c'est une infernale hallucination, à travers laquelle, dit saint Bernard, passent en dansant et comme un tourbillon toutes ces idoles souriantes, jadis adorées, et devenues menaçantes comme la justice, terribles comme le crime.

Ah ! je le sais, il y a de saintes âmes qui jouissaient, sur le point de mourir, d'une grande paix, d'un calme parfait. Par exemple le savant théologien Suarez, au moment de quitter cette vie, disait à ses Frères réunis autour de sa couche : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. » Et saint Camille de Lellis, ce dévoué serviteur des malades et des mourants, ayant été averti que sa mort était proche, répétait ce verset du Psalmiste : « Je me suis réjoui en entendant cette parole : Nous irons dans la maison du Seigneur ! » Mais ce n'est là que l'exception. En règle générale, les derniers jours du malade sont une lutte terrible, un combat acharné, une agonie inexprimable. Saint Jérôme, l'illustre pénitent, avoue que rien que d'y penser, les cheveux lui dressaient sur la tête. Trois grandes préoccupations assiégent ordinairement les malades : d'abord la séparation définitive de toutes les affections terrestres ; ensuite, les jugements de Dieu ; enfin la vue anticipée de notre prochaine dissolution. Rien n'égale l'amertume de la prochaine séparation de l'âme et du corps, qui ont été créés pour vivre ensemble. *Siccine separat amara mors ?* (I Reg., xv, 32). Il y a certainement une crise intime et effroyable. La certitude de la future dissolution du corps est très pénible, car tout être répugne instinctivement à sa suppression. Et l'on ne se fait pas à la pensée douloureuse de n'être bientôt plus qu'une pincée de poussière, déposée au fond d'une tombe, dans un cimetière silencieux¹. Et cette perspective est bien de nature à engendrer une douleur déprimante, qui nous met dans un état d'infériorité à l'égard du Tentateur.

III. Mais grâces soient rendues au ciel ! Pour résister et triompher dans ce combat décisif, nous avons la grâce de Dieu, la grâce surabondante des sacrements, de la confession, de la

communion, de l'extrême-onction. Nous ignorons ce qui se passe aux derniers moments ; et si nous savons que le démon est terriblement méchant, nous savons aussi que Dieu est le Père infiniment bon, et que sa grâce est d'une énergie merveilleuse. Elle agit dans l'âme, même quand extérieurement il n'y a plus signe apparent de vie, manifestation d'intelligence et de connaissance. Voici au surplus la déclaration d'un théologien célèbre : « J'atteste que m'étant trouvé une fois à toute extrémité, après avoir reçu l'extrême-onction, j'étais dans l'impossibilité de faire aucun mouvement extérieur. J'étais privé de l'usage de tous mes sens, excepté de l'ouïe. Néanmoins, au dedans, j'avais le plein usage de ma raison, avec toute la fermeté et la plénitude de mon jugement. Aussi, comprenant aux paroles du médecin, autant qu'à la défaillance de mes forces, que je m'en allais, je me mis à me recommander avec confiance à la miséricorde de Dieu, et mis tous mes efforts pour traduire au dehors quelque affection pieuse. Je serais étonné de n'avoir donné aucun signe, gémissement ou soupir ; mais ceux qui m'entouraient ne le remarquèrent pas, ou n'y virent que les indices de mon malaise physique¹. »

Cependant, il faut l'avouer, le plus ordinairement l'activité intime de la grâce ne produit ses heureux effets que sous l'influx des bons offices de la charité du prochain. Dieu nous a chargés les uns des autres, surtout au moment suprême, *mandavit unicuique de proximo suo*. (Eccli., xvii, 13). Et si jamais l'amour surnaturel, que nous nous devons mutuellement, doit s'exercer, c'est auprès des moribonds. De par les dispositions de la Providence divine, l'amour fraternel a une place marquée auprès de ceux qui sont gravement malades. C'est là que l'ASSISTANCE CHARITABLE donne libre cours à son zèle par la prière, dont nous ferons l'objet d'un entretien particulier, et par les pieuses exhortations. Au reste l'Eglise, cette mère si bonne et si tendre, a soin de nous donner les plus salutaires avis en faveur de ses enfants qui vont paraître devant Dieu. Elle ne se contente pas de leur conférer les sacrements que le divin Maître a mis entre ses mains en leur faveur, elle rappelle, elle règle, elle entre dans les plus petits détails de l'ASSISTANCE CHRÉTIENNE, charitable et surnaturelle des malades qui sont sur le point de paraître devant Dieu. Son Rituel, toujours si admirable, est particulièrement touchant sur ce point. En le lisant, nous redirons avec émotion la parole du Sage : *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma !*

II

Après la réception des derniers sacrements, la maladie peut se prolonger, avant d'amener

¹ Dans la chambre du malade, par le chanoine Decorne.

¹ Apud Elbel, n° 212.

le dénouement final. Aussi la sainte Eglise, dirigée par l'esprit et la charité du Sauveur, n'a garde d'abandonner ses enfants. Elle dicte à ses ministres et aux fidèles qui à l'occasion les remplacent, ses maternelles intentions et précise l'ASSISTANCE CHARITABLE qu'il faut procurer aux moribonds.

I. « Quand la maladie s'aggrave, dit-elle, le Pasteur visitera plus fréquemment le malade et il ne cessera de l'aider avec beaucoup de soin pour assurer l'œuvre de son salut. Il recommandera, le péril devenant plus urgent, qu'on l'appelle afin qu'il soit présent aux derniers moments. Si le temps le permet, il pourra procurer les offices de piété ci-dessous indiqués selon qu'il le jugera expédient et suivant la condition de la personne. Il exhortera le malade, pendant qu'il est encore en possession de ses facultés, à faire des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de regret d'avoir offensé le prochain, de généreux pardon et de ferme résolution, au cas où Dieu lui rendrait la santé, de vivre bien chrétiennement et dans l'observation parfaite de la sainte loi¹. »

Il pourra par exemple suggérer au malade les actes suivants :

Pour la *foi* : « Je crois en vous, Seigneur mon Dieu, parce que vous êtes la vérité même. Je crois tout ce que croit la sainte Eglise, tout ce qu'elle me propose à croire. Je crois au Père, au Fils, au Saint-Esprit, aux trois Personnes qui sont un seul Dieu. Je crois que le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, qu'il est mort pour moi. Je crois que les saints seront éternellement heureux dans le Paradis. O mon Dieu, fortifiez ma foi ! »

Pour l'*espérance* et la *confiance* en Dieu :

« J'espère en vous, ô Dieu infiniment bon et fidèle à vos promesses. J'espère en vue des mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, le pardon de mes péchés, la persévérance jusqu'à la mort, la gloire du Paradis. O Jésus, secourez votre serviteur que vous avez racheté au prix de votre sang et qui met son espérance en vous. Sang de Jésus, lavez-moi ! Passion de Jésus, sauvez-moi ! O mon Sauveur, cachez-moi dans vos plaies sacrées. Avec vous je dormirai et me reposerai en paix ! Je chanterai dans l'éternité les miséricordes du Seigneur. »

Pour la *charité* et la *contrition* : « Je vous aime de tout mon cœur, et par dessus toutes choses, ô Bonté suprême, digne d'un amour infini ! Par les mérites de Jésus, mon Sauveur, effacez toutes mes iniquités, et rendez-moi digne de votre amour. J'ai grand regret de vous avoir offensé ; je vous aime ! Plutôt mourir que de vous offenser encore ! Je veux souffrir et mourir pour vous, qui avez tant souffert et êtes mort pour moi. Seigneur, tout

ce que vous voudrez ; mais ne me privez pas de votre amour. O mon Dieu, mon salut est de vous aimer. Que ne suis-je déjà en Paradis, pour vous aimer toujours ! Qui me séparera de l'amour de Jésus ? »

Pour la *conformité à la volonté de Dieu* : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite en la maladie comme en la santé, à la mort comme pendant la vie. Tout ce que vous voulez, Seigneur, rien que ce que vous voulez, comme vous le voulez. O volonté de Dieu, ô bon plaisir de Dieu, je vous offre ma propre volonté sans réserve comme un sacrifice d'holocauste. Vivre ou mourir selon qu'il vous plaira. Je remets ma volonté comme mon âme entre vos mains. »

Le ministre de Dieu pourra aussi, selon les circonstances, suggérer au malade les belles oraisons jaculatoires suivantes, empruntées au Rituel romain :

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde.

J'espère en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu pour l'éternité.

Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité.

Mon Dieu, venez promptement à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir !

O Jésus, soyez pour moi un Dieu protecteur !

Mon Dieu, je suis un pécheur, soyez-moi propice.

O mon très doux Seigneur Jésus-Christ, je vous en conjure par la vertu de votre sainte Passion, recevez-moi au nombre de vos élus !

Seigneur Jésus, recevez mon âme.

O Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-moi contre mes ennemis et recevez-moi à l'heure de ma mort !

Saint Ange de Dieu, soyez mon gardien et mon défenseur.

O vous tous, ô saints Anges, ô Saints du ciel, intercédez pour moi, secourez-moi !

II. Mais il faut qu'en tout le ministre du Seigneur s'inspire des sentiments du Cœur de Jésus. Qu'il soit bon, patient, miséricordieux. Qu'il se mette, par la grâce de Dieu, au dessus de toutes les répugnances naturelles. Point d'impatience, point de dégoûts, point de vaines inquiétudes, point d'exagération d'un zèle indiscret. Comme le remarque un psychologue bien averti, évitons ces témoignages trop empressés, trop souvent réitérés, d'un amour tendre et sensible, qui peuvent troubler une âme si près de paraître devant Dieu. Mieux vaut faire baisser au moribond le Crucifix et l'image de Marie. Il n'est pas à propos de parler au malade de ses bonnes œuvres et de ses vertus, qui l'exposent à des tentations d'orgueil. Le démon lui en parle assez ; il ne convient pas d'entrer dans les vues de ce perfide ennemi. Il est mieux d'évoquer le souvenir des miséricordes divines qui consolent, et de la croix qui encourage et donne une énergie fortifiante. Ce qui serait particulièrement inopportun ce sont les plaintes, les cris qui n'ont rien de chrétien, et les larmes

¹ Rit. Rom., tit. v, chap. 5.

exagérées qui ne font que déprimer les forces de l'infirme.

L'esprit de foi, les divines espérances, la sainte conformité à la divine volonté : voilà ce qu'il faut suggérer doucement, bénévolement, avec charité, constamment et sans fatiguer le malade. Voilà le véritable esprit de Jésus ; voilà les désirs de la sainte Eglise.

III. Puisse nous imiter l'exemple de l'incomparable Docteur de la piété, du bon saint François de Sales. Comme nous le lisons dans sa vie, après avoir exercé les œuvres de charité à l'égard des vivants, il allait voir lui-même ceux et celles que la maladie empêchait de venir à lui. Et c'était alors qu'éclatait mieux encore la tendresse de sa charité. On eût dit une mère au chevet de son enfant malade. Conformément au Rituel romain, il les exhortait, non par de longs discours qui les eussent fatigués, mais par de courtes aspirations dont il leur laissait le loisir de goûter les saintes pensées, leur disant par exemple : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! Mon Dieu, je remets entre vos mains mon âme, ma santé, ma vie. Je m'abandonne à vous, je vous aime, et je me repens de ne pas vous avoir toujours aimé. » Il les rassurait dans leurs inquiétudes, il les consolait dans leurs afflictions. « Tant que je vous verrai affligée sur votre lit de douleur, disait-il à une personne malade, je vous porterai une révérence particulière et un honneur extraordinaire comme à une personne visitée par Dieu. Quand Notre-Seigneur fut sur la croix, il fut déclaré roi, même par ses ennemis ; et les âmes qui sont sur la croix de la maladie sont déclarées reines. Les anges ne nous portent envie que d'une chose : c'est que nous pouvons souffrir pour Notre-Seigneur, tandis qu'ils n'ont jamais rien souffert pour lui. » Cette immense charité du saint évêque ne distinguait point entre les petits et les grands, les pauvres et les riches. Les hommes du peuple, les paysans, les gens rustiques et grossiers, tous étaient les bienvenus auprès de lui. Dès qu'on était atteint de la maladie grave, dès qu'on était marqué du signe de la croix, on lui devenait plus cher que jamais.

Il pratiquait éminemment la CHARITABLE ASSISTANCE.

Et après l'avoir exercée si bien, il en reçut pour lui-même les précieuses récompenses.

Je ne sais si dans l'histoire des saints il y a un exemple comparable à ses derniers instants, tant la foi, la confiance, la sainte conformité y éclatent en traits de feu ! Lui, qui avait si bien assisté, si charitablement secouru les moribonds, mérita que la grâce de Dieu fit de la fin de sa vie une merveille d'esprit chrétien. Il fut aidé au terrible passage par des âmes d'élite, et il eut le bonheur, malgré sa maladie très grave, de conserver l'usage de ses facultés intellectuelles et de pouvoir

formuler les actes les plus héroïques de vertu. « En quel état vous vois-je ! lui dit un religieux de ses amis. — Mon Père, lui répondit-il, j'attends ici la miséricorde de Dieu. *Expectans expectavi Dominum et intendit mihi.* J'ai attendu constamment le Seigneur, et il a abaissé les yeux sur moi. — Si telle était la volonté de Dieu, reprend le religieux, ne voudriez-vous pas mourir en ce moment ? — Si Dieu le veut, répond le saint malade avec un doux sourire, je le veux aussi ; cette heure ou une autre, qu'importe ? *Bonum est sperare in Domino. Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat* : il faut bien s'abandonner au Seigneur ; il est le maître, qu'il fasse selon son bon plaisir. — Monseigneur, lui dit le P. Maniglier qui était accouru près de lui dès qu'il avait appris sa grave maladie, dites : *Transeat a me calix iste !* Que ce calice s'éloigne de moi sans que je le boive ! — Oh ! non, répondit-il, il vaut mieux dire : Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! — Eh bien ! alors, consacrez-vous à la Sainte Trinité, dit le Père. — Oh ! de grand cœur, je voue et consacre à Dieu tout ce qui est en moi : ma mémoire et mes actions à Dieu le Père ; mon entendement et mes paroles à Dieu le Fils ; ma volonté et mes pensées à Dieu le Saint-Esprit ; mon cœur, mon corps, ma langue, mes sens et toutes mes douleurs à la très sainte humanité de Jésus-Christ, *qui non dubitavit manibus tradit nocentium et crucis subire tormentum.* — Ne désirez-vous pas qu'on prie pour vous ? — Ah ! oui, pour moi, pauvre pécheur. — Ne voulez-vous pas invoquer la Sainte Vierge ? — Ah ! je l'ai priée tous les jours de ma vie ! » Et en disant ces mots, il tomba dans l'assoupissement. Quand il fut revenu à lui, il se confessa de nouveau et reçut l'extrême-onction qu'il avait réclamée à plusieurs reprises. Quand il recouvrait l'usage de ses sens, c'était pour parler à Dieu, pour implorer sa miséricorde et se confier à lui. Il avait souvent à la bouche le psaume « *Miserere mei, Deus, ayez pitié de moi, mon Dieu !* » D'autres fois il empruntait ces autres paroles du Psalmiste : « Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur. Quand mon âme a été désolée, je me suis souvenu de Dieu et j'ai été heureux. Oh ! quand irai-je et paraîtrai-je en sa présence ? » Et quelqu'un lui ayant dit, pour l'entretenir dans cette pensée du paradis : *Sanctus, sanctus, sanctus*, il ajouta : *Plena est omnis terra gloria ejus*, et continua le *Te Deum*, ce beau cantique du ciel, où il était près d'entrer. Quelqu'un lui suggérant d'unir ses douleurs à celles de Jésus-Christ couronné d'épines : « Ce que je souffre, répondit-il, ne mérite pas le nom de douleurs en comparaison de celles-là. » Comme on lui demandait s'il ne craignait pas d'être

vaincu dans le dernier combat, il répondit : « Mes yeux sont fixés sur le Seigneur, c'est lui qui me sauvera du péril. » S'étant ensuite tourné vers un des siens, et lui ayant serré la main : « *Adesperascit et inclinata est iain dies*, lui dit-il. Il se fait tard et le jour est bien abaissé. » Puis, ayant prononcé le nom de Jésus, il perdit la parole¹.

Voilà, certes, un beau modèle, et aussi un vivant exemple de la miséricorde de Dieu à l'égard de ceux qui ont le zèle d'exercer auprès des pauvres moribonds la CHARITABLE ASSISTANCE. Oh ! oui, quand nous en avons l'occasion, rendons à ceux qui sont dangereusement malades les services surnaturels. Ouvrons largement nos âmes aux grandes vérités de l'au-delà. Persuadons-nous le plus fortement possible de la grandeur de l'âme, des splendeurs des récompenses éternelles, des terribles châtiments réservés à ceux qui sont surpris par le péché. Ne nous contentons pas de procurer aux infirmes une visite passagère et peut-être tardive du ministre de Dieu. Qu'il ne nous suffise pas de les faire bénéficier des avantages des derniers sacrements. Tant qu'ils sont sur terre, doucement, aimablement, employons toute notre activité à les faire jouir des immenses bienfaits qu'ils peuvent recevoir, au soir de leur vie, du Cœur de Jésus. Selon l'esprit de l'Eglise, tâchons d'obtenir pour eux la présence du prêtre, dont les lèvres ont été spécialement consacrées pour dire les paroles de la consolation efficace et des saintes exhortations. Et si le prêtre ne peut venir, suppléons-le dans son office : montrons l'image reconfortante du Crucifix et faisons-le baiser avec amour ; parlons avec cœur et courtement du ciel, des mérites de la douleur patiemment endurée, des vanités terrestres, des biens incomparables du paradis, de l'assistance fraternelle des anges et des saints ; suggérons des actes de foi, de confiance, de résignation, d'amour de Dieu ; prions le Seigneur souvent silencieusement ; de temps en temps à voix modérée redisons lentement et doucement les supplications auxquelles le malade puisse s'unir tout au moins de cœur.

Et si nous agissons ainsi, nous mériterons pour nous à nos derniers moments la CHARITABLE ASSISTANCE, car Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité ; il fera, dans les dispositions de sa Providence, qu'on se servira à notre égard de la même mesure que nous aurons employée à l'égard des autres. En assistant les moribonds avec bonté, nous assurerons notre bonheur éternel, nous bénéficierons de la promesse du Sage : *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civilis firma*.

Dans cet entretien, nous nous sommes efforcé de mettre en relief la charité que nous

devons exercer à l'égard du prochain à l'heure suprême. Je veux le finir par des résolutions pratiques qui nous sont indiquées par un saint, et dont la mise à exécution est à la fois un éminent exercice de charité envers les autres et envers nous-mêmes. « Tous les ans, nous conseille-t-il, faisons dans les premiers jours de janvier une fervente communion pour ceux qui mourront dans le cours de l'année. Tous les mois, entendons la sainte messe avec piété pour ceux qui doivent mourir ce mois. Chaque semaine, récitons à la même intention les sublimes prières des agonisants, et chaque soir, avant de prendre notre repos, disons un *Ave Maria* pour ceux qui mourront la nuit¹. » Voilà certainement de la religion bien entendue et bien pratique ; voilà de la charité bien agréable à Dieu et bien salutaire à nos frères en Jésus-Christ. Ce n'est qu'un conseil, mais si nous y sommes fidèles, nous nous entretiendrons dans les hautes pensées, dans la vie surnaturelle ; nous assurerons notre bonheur éternel : *Hoc fac et vives*. Puissions-nous tous les pratiquer avec la grâce de Dieu ! Nous nous en applaudirons délicieusement dans la durée sans fin de l'éternité !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LI

15^e Dimanche après la Pentecôte

RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

Suite du saint Evangile selon S. Luc (VII, 11-16)

En ce temps-là,

11. Jésus allait dans une ville appelée Naïm. Ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui.

12. Comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on portait au tombeau un mort, fils unique de sa mère. Cette femme était veuve, et il y avait avec elle beaucoup de monde de la ville.

13. Le Sauveur l'ayant vue fut ému de compassion pour elle, et il lui dit : « Ne pleurez pas. »

14. Puis il s'approcha et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent ; et il dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! »

15. Et celui qui était mort se releva sur son séant, et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

16. Alors tous furent saisis de crainte ; et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Quel est l'objet de ce récit évangélique ?

— C'est un miracle plus éclatant que tous ceux que Jésus avait opérés précédemment. La résurrection qui est racontée est en effet la première dont S. Luc fasse mention.

— Où se passa ce fait merveilleux ?

— L'Evangéliste a conservé le nom de la

¹ Sa Vie par M. Hamon, t. II.

¹ P. Lefebvre.

ville où se fit cette première résurrection, comme S. Jean nous a gardé le nom de la bourgade où Jésus opéra son premier miracle. C'est à Cana que Jésus changea l'eau en vin ; c'est à Naïm qu'il ressuscita son premier mort.

— *Savez-vous où se trouvait cette ville ?*

— Dans la basse Galilée, au sud de Nazareth, à sept ou huit heures de marche de Capharnaüm.

— *Pourquoi cette ville s'appelait-elle Naïm ?*

— Naïm signifie « gracieuse. » La bourgade en effet devait être charmante. Située sur la pente septentrionale du petit Hermon, elle avait une vue splendide sur le Thabor, sur les collines verdoyantes et boisées de Nazareth, sur la magnifique plaine d'Esdreton et jusqu'au Carmel.

— *Cette ville existe-t-elle encore ?*

— Oui, Naïm existe encore ; mais ce n'est plus la belle Naïm du temps du Sauveur. De l'ancienne, il n'y a plus que des ruines, sur lesquelles sont disséminées quelques masures habitées par des musulmans. C'est tout ce qui reste de l'antique cité.

— *Connait-on du moins l'endroit où Jésus opéra le miracle ?*

— Une ancienne tradition nous dit qu'une église aurait été bâtie jadis à l'endroit même où Jésus ressuscita le jeune homme ; on en montre les ruines au bas de ce qui fut autrefois la ville gracieuse, près d'une source qu'on appelle la Source de Naïm.

— *Peut-on approximativement fixer la date de cette résurrection ?*

— S. Luc la raconte après la guérison que le centurion de Capharnaüm obtint pour son serviteur quand Jésus revint de la montagne des Béatitudes. Il semble bien que les deux miracles se suivirent d'assez près ; on peut donc placer cette résurrection au commencement de la seconde année de la prédication du Sauveur, après la seconde Pâque de sa vie publique.



§ 2. — Explication du texte

— *Le ministère public de Jésus en Galilée ne s'exerçait-il pas surtout aux environs du lac de Génésareth ?*

— Oui ; mais Jésus, de temps à autre, faisait des voyages apostoliques à travers la Galilée dont il parcourait les bourgades. Ce fut au cours d'une de ces missions qu'il passa à Naïm.

— *D'où venait-il directement ?*

— Le récit de S. Luc permet de supposer que Jésus venait de Capharnaüm.

— *Était-il seul ?*

— Non ; il avait déjà des disciples qui ne le quittaient pas. Mais, outre ces disciples, beaucoup le suivaient, attirés par les merveilles qu'il avait déjà opérées à Capharnaüm et

ailleurs. Ceux qui en avaient été témoins, les racontaient partout où l'on passait, et l'on peut imaginer que l'escorte s'augmentait de nouvelles recrues, à mesure que l'on avançait.

— *C'est donc avec une escorte importante que Jésus arriva aux portes de Naïm ?*

— L'Evangéliste ne dit pas seulement qu'il y avait foule, il fait remarquer que la foule était nombreuse. Jésus voulait que nombreux fussent les témoins du miracle qu'il projetait.

— *A quel moment du jour arriva-t-on près de Naïm ?*

— Vu la distance entre les deux villes, Jésus, sorti le matin de Capharnaüm, put arriver à Naïm dans la soirée.

— *Savez-vous à quelle heure de la journée les Juifs donnaient la sépulture à leurs morts ?*

— Pendant la captivité de Babylone, ils prirent l'habitude de les porter au tombeau le jour même de leur décès, vers le coucher du soleil, et ils conservèrent cette coutume quand ils furent revenus dans leur patrie.

— *Et les sépultures, où se trouvaient-elles ?*

— Elles étaient creusées dans la terre ou dans le roc, mais toujours en dehors des villes ou bourgades.

— *Il n'est donc pas étonnant que Jésus, arrivant à Naïm dans la soirée, ait rencontré un convoi funèbre aux portes de la ville ?*

— Non, la rencontre n'eut rien d'extraordinaire. Malgré cela, personne ne s'y attendait. Aussi, après un moment d'une surprise mêlée d'un sentiment de respect pour le mort et de sympathie pour la famille, on aurait oublié bien vite le triste incident, si Jésus n'en eût profité pour manifester sa puissance et sa bonté.

— *Savez-vous comment se passa en Orient la lugubre cérémonie des funérailles ?*

— La tête couverte de leurs manteaux, les pieds nus et souvent les vêtements déchirés en signe de douleur, les hommes ouvrent la marche, graves et silencieux. Puis viennent les joueurs de flûte qui font entendre des airs funèbres. Ensuite, apparaît le mort, porté solennellement dans un cercueil ouvert. Vient enfin les femmes et les pleureuses qui par des chants en l'honneur du défunt répondent aux joueurs de flûte en frappant du tam-tam.

— *Cette fois, le deuil était-il bien impressionnant ?*

— L'Evangile nous dit que l'on portait en terre un jeune homme, fils unique d'une veuve, et qu'au convoi funèbre assistaient beaucoup de personnes de la ville. C'était donc un grand deuil pour la pauvre mère et pour la ville entière.

— *Et pourquoi l'Evangéliste nous donne-t-il tous ces détails ? N'aurait-il pas suffi de nous dire que quelqu'un était mort et qu'on*

le portait en terre au moment où Jésus arrivait ?

— Sans doute ; et le miracle de la résurrection de ce mort opéré devant de nombreux témoins de la ville et d'ailleurs n'en aurait pas été moins éclatant. Mais l'Esprit-Saint a voulu que le narrateur n'oubliât rien de ce qui pouvait être pour nous une leçon.

— *Voudriez-vous nous faire ressortir l'enseignement contenu dans chacun des détails donnés par l'Evangile ? Pourquoi d'abord est-il noté que le défunt était un jeune homme ?*

— Ce jeune homme enlevé à sa mère à la fleur de l'âge nous rappelle que la jeunesse n'est pas une garantie contre la mort, et qu'à tout âge il faut se tenir prêt à recevoir sa visite.

— *C'était, ajoute l'Evangéliste, un fils unique, et sa mère était veuve. Pourquoi ces deux remarques ?*

— C'est que la mort frappe sans se soucier des coups qu'elle a déjà portés, ni de l'avenir qu'elle brise, ni des joies qu'elle tarit, ni des séparations cruelles qu'elle impose. Ainsi apparaît le néant des espérances et des affections terrestres.

— *Et la présence à ce convoi funèbre de nombreux parents, amis et concitoyens, que nous apprend-elle ?*

— Elle nous apprend qu'après avoir applaudi à la noblesse, aux talents, aux succès et aux ambitions de ce jeune homme, tous furent obligés de le pleurer avec sa mère.

— *En quoi consiste donc alors la puissance de ce monde dont on recherche si avidement parfois la société et les louanges ?*

— Elle est tout à fait nulle en présence de la mort. Quelque promesse que fasse le monde, il ne peut garantir la vie ; et quand la mort l'a ravie, toute sa puissance se réduit à conduire avec pompe la victime à sa dernière demeure, pour ensevelir avec elle toute grandeur et toute espérance, et l'oublier bientôt.

— *Il ne pouvait donc rien pour soulager la douleur profonde de la mère ?*

— Ce témoignage d'estime donné au défunt et de sympathie à la mère dut sans doute être agréable à celle-ci ; mais c'était une bien faible consolation pour cette pauvre veuve qui, après avoir perdu son époux, perdait aussi son fils unique, et avec lui tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Avec lui disparaissait pour elle toute consolation, tout soutien, tout bonheur et toute espérance.

— *Cette pauvre mère n'avait donc rien à espérer ?*

— Non, tous ces parents et amis ne pouvaient lui rendre son fils, et elle savait qu'après avoir donné à sa douleur l'hommage de solennelles funérailles, tous la laisseraient seule avec sa désolation. Si du moins elle avait connu l'étranger qui approchait, peut-être aurait-elle eu une lueur d'espoir ; mais elle igno-

rait sa bonté, sa puissance et l'heureuse surprise qu'il lui réservait.

— *Jésus songeait donc à consoler lui-même cette veuve infortunée ?*

— Oui, l'extrême désolation dans laquelle elle était plongée l'émut de compassion. Lui, qui jusque-là s'était montré compatissant à toutes les misères humaines, ne pouvait rester insensible à une douleur qui lui faisait entrevoir celle plus grande encore de sa propre mère, car elle aussi devait perdre bientôt son Fils unique.

— *Et quelle consolation réservait-il ?*

— Une consolation que Dieu seul peut donner. Naguère, on lui avait demandé de guérir toutes sortes d'infirmités, et il les avait guéries ; cette fois, il montrera mieux encore sa bonté et sa puissance en accomplissant un prodige que personne ne lui a demandé parce que personne n'aurait osé l'espérer. Il ressuscitera le jeune homme.

— *C'est donc uniquement la générosité de son Cœur qui lui inspire ce témoignage divin de bonté et de puissance ?*

— Oui ; et c'est ainsi qu'il nous montre tous les trésors d'amour de son Cœur compatissant. S'il sait accorder d'insignes faveurs même à qui ne les demande pas, comment pourrait-il rester insensible aux prières et aux larmes de ceux qui lui demandent secours avec instance ?

— *Est-ce à dire qu'il fera toujours disparaître la cause des angoisses qui affligent ?*

— Non ; l'épreuve est souvent utile ou nécessaire au salut, et il n'entre pas toujours dans les vues de Dieu de la supprimer. Mais la bonté divine sait proportionner la grâce aux sacrifices qu'elle demande ; d'elle on obtient toujours cette force et cette résignation qui rendent tolérables les afflictions les plus pénibles et font qu'on les supporte quelquefois avec joie.

— *Jésus prépara-t-il la mère désolée à la grande faveur qu'il allait lui accorder ?*

— Oui ; en passant près d'elle, il lui dit : « Ne pleurez pas. » Beaucoup peut-être lui avaient dit déjà la même parole pour essayer de sécher ses larmes ; mais personne ne la lui avait dite ni avec le même cœur, ni avec la même conviction, ni avec la même autorité.

— *Aussi cette femme ne fut-elle pas grandement étonnée de cet ordre que lui donnait un étranger ?*

— Elle dut en effet trouver bien extraordinaire qu'un homme qu'elle ne connaissait pas prit pitié d'elle et lui commandât d'arrêter ses larmes, alors qu'elle ne pouvait modérer sa tristesse. Elle se demandait donc quel motif cet homme avait de parler ainsi, et elle attendait qu'il continuât.

— *Que fit alors Jésus ?*

— Un geste d'autorité explique sa parole. Tandis que la mère et toute la foule ont les

yeux fixés sur lui, il s'avance majestueusement près du cercueil ; de sa main divine, il le touche et s'en déclare le maître ; immédiatement les porteurs s'arrêtent, subjugués par le regard impératif de l'étranger ; les chants funèbres cessent, et tout le monde attend en silence.

— *Qu'allait-il se passer ?*

— Tous les spectateurs se le demandent ; le cœur de la mère surtout est vivement agité. Alors Jésus donne un ordre que jamais personne n'a donné à un cadavre : « Jeune homme, dit-il, lève-toi, je te le commande ! »

— *Et immédiatement ?*

— Immédiatement l'ordre est exécuté. Le jeune homme revient à la vie, il s'assied dans son cercueil, tout étonné de l'appareil funèbre qui l'entoure, et il se met aussitôt à parler.

— *Le jeune homme était ressuscité ; mais à qui appartenait-il ?*

— A celui même qui venait de lui donner une nouvelle existence en lui rendant la vie. Aussi quand les porteurs, entendant la voix du ressuscité, eurent déposé le cercueil à terre, Jésus ne permit pas au jeune homme d'aller de son chef retrouver sa mère ; il le prit lui-même par la main pour en disposer souverainement, et avec une douce tendresse, il le rendit à celle dont il tarissait ainsi divinement les larmes.

— *Comment tous les spectateurs jugèrent-ils ce prodigieux événement ?*

— Le miracle était plus éclatant que tous ceux qui l'avaient précédé. Tant qu'il reste un souffle de vie, les hommes essaient de lutter contre la mort, et quelquefois ils réussissent ; mais quand la mort a achevé sa victime, ils se déclarent impuissants. Il était donc évident pour tous que le jeune homme n'avait pu passer de la mort à la vie que par l'intervention d'une puissance surhumaine.

— *Et quelle fut la première impression de la foule ?*

— Celle-là même que la faiblesse humaine éprouve quand la puissance divine se manifeste d'une manière inattendue : elle se trouve comme anéantie. Aussi le peuple, étonné de voir si près de lui un homme doué du pouvoir de commander à la vie et à la mort, fut saisi de stupeur et comme frappé d'effroi.

— *Restait-il longtemps dans l'étonnement et dans la crainte ?*

— La stupéfaction générale ne dura qu'un instant, et bientôt à une muette admiration succédèrent dans les deux cortèges des acclamations enthousiastes. Un grand prophète venait de se révéler, et tous rendaient gloire à Dieu d'avoir visité son peuple.

— *Que rappelait aux Juifs cet étonnant miracle ?*

— Il leur rappelait ces prophètes d'autrefois, Elie et Elisée, qui eux aussi avaient ressuscité des morts. Jésus devenait à leurs yeux « le

grand prophète » qui devait leur succéder, et ils l'acclamaient sans doute comme le Messie.

— *Jésus était-il seulement un grand prophète ?*

— Non. Elie et Elisée avaient rendu la vie non point par leur pouvoir, mais en demandant à Dieu d'opérer lui-même la résurrection. Jésus, au contraire, commande en maître souverain de la vie, et une parole de sa propre puissance arrache à la mort sa victime.

— *La foule pouvait donc dire que Dieu lui-même visitait son peuple ?*

— Oui. Beaucoup peut-être ne comprirent pas tout le sens de cette acclamation ; mais Jésus venait de révéler sa puissance divine ; il était donc bien vrai que sa visite était celle de Dieu en personne.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *A quoi devait servir cette merveilleuse résurrection ?*

— Jésus voulait consoler une mère affligée, c'est certain ; mais il voulait surtout démontrer le pouvoir divin qu'il a de donner la vie aux corps et aux âmes.

— *Il est donc des résurrections spirituelles plus admirables que toutes les résurrections corporelles ?*

— Le Sauveur n'agissait sur les corps que pour figurer ce qu'il opère dans les âmes par l'action invisible de sa grâce : « Il voulait, dit S. Augustin, que l'on comprit spirituellement ce qu'il faisait corporellement. » (Serm. XLIV, *Sur les paroles du Seigneur*).

— *Puisque telle est l'intention du Sauveur, peut-on se contenter d'admirer l'œuvre miraculeuse extérieure ?*

— « Ceux qui, à la vue des miracles du Christ, continue le même Docteur, ne comprenaient pas ce qu'ils signifiaient, ne les ont admirés qu'en eux-mêmes ; mais il en est d'autres qui, en admirant l'œuvre, en ont saisi la signification. A l'école du Christ, nous devons être comme ces derniers. »

— *Quelle analogie y a-t-il donc entre un cadavre et une âme morte par le péché ?*

— L'âme qui n'a plus la vie est incapable de toute œuvre méritoire et de tout mouvement surnaturel, elle est emprisonnée dans ses passions comme un corps mort dans un cercueil, et elle est portée par ses habitudes vicieuses vers le tombeau infernal.

— *Comment s'opère la résurrection ?*

— Jésus s'approche d'abord de cette âme par le remords qu'il excite en son cœur ; puis il la touche par les grâces intérieures qui la sollicitent et les lumières qui lui viennent soit d'une prédication, soit d'une lecture, soit d'un bon exemple.

— *Et ensuite ?*

— Si l'âme se laisse faire, comme le jeune

homme dans son cercueil, toutes les passions qui portaient cette âme vers l'enfer, se calment et s'apaisent, et avec elles s'arrêtent tous les désirs d'iniquité.

— *Le miracle de la résurrection spirituelle ainsi préparé, comment s'achève-t-il ?*

— Jésus ordonne à l'âme de sortir de son état de mort ; la grâce divine est là toute prête à l'animer de nouveau, et, si l'âme est docile à la voix qui l'appelle, elle se relève aussitôt par une sincère pénitence.

— *Le jeune homme se mit à parler. Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie que l'âme, quand elle se réveille de son sommeil de mort, doit s'empresser de parler de son malheureux état pour le déplorer en présence du prêtre. Puis elle dit adieu au cortège funèbre des vices qui l'accompagnait à la sépulture éternelle ; elle revient, portée par la grâce, à sa mère la sainte Eglise, et avec elle chante les miséricordes divines.

— *N'est-ce pas cette résurrection spirituelle que nous devons laisser opérer en nous-mêmes, si nous avons le malheur d'être victimes de la mort spirituelle ?*

— Oui, et pour cela nous devons, comme le jeune homme, entendre la voix de la grâce aussitôt qu'elle nous appelle.

— *N'est-ce pas cette résurrection que nous devons demander aussi pour les pécheurs ?*

— Oui encore ; le plus vif désir du Sauveur c'est de donner la vie à ceux qui ne l'ont pas ; et la plus grande consolation que nous puissions donner à son divin Cœur comme aussi à l'Eglise notre mère, c'est de nous intéresser à la résurrection spirituelle de ceux que le péché a fait mourir.

ALLOCUTION DE MARIAGE

A cette heure décisive qui comble vos vœux les plus chers, mais aussi qui marque pour vous l'étape la plus importante de votre vie, laissez-moi vous inviter d'abord à faire le silence et la paix dans votre âme. Oubliez toute préoccupation étrangère, élevez vos pensées et vos cœurs vers Dieu, qui va lui-même consacrer votre union ; recueillez-vous, pour écouter les enseignements si graves, mais si consolants, que l'Eglise m'ordonne de vous rappeler en ce moment.

Institué par Dieu dès l'origine, le mariage a été élevé par Jésus-Christ à la dignité de Sacrement. Vous n'ignorez pas, certes, cette vérité, mais en avez-vous compris tout le prix et toute la grandeur ? Jésus-Christ a élevé le mariage à la dignité de Sacrement, c'est-à-dire qu'il a voulu associer les époux chrétiens à l'union étroite qu'il a lui-même contractée avec son Eglise. Vous savez de quel amour

immense, incompréhensible, Jésus-Christ a aimé l'Eglise, jusqu'à mourir pour elle : le sacrement de mariage allume dans le cœur des époux le même amour surnaturel. Il les rend, de plus, capables de se sanctifier l'un l'autre, comme le Christ sanctifie son Eglise. Il les unit pour la vie tout entière, à l'image du Christ qui demeure avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles. Il les associe enfin, eux, pauvres êtres d'un jour, à l'éternelle fécondité de l'Eglise, et le plus magnifique couronnement de leur union, sa principale raison d'être, sera de donner au ciel de nouveaux élus... Ah ! quelle dignité va devenir la vôtre, et quel honneur d'être unis si étroitement à Jésus dans la plus grande œuvre de sa vie, le salut de l'humanité ! Oh oui, recueillez-vous pour recevoir les grâces qui vont descendre sur vos âmes, rejetez toute pensée frivole, et faites vôtres, — vous en avez le droit, à plus d'un titre, — ces paroles que le jeune Tobie adressait à Sara, sa nouvelle épouse : « Nous sommes les fils des saints ; il ne nous convient pas de nous unir comme ceux qui ne connaissent pas Dieu. »

Mais à tant de grandeur correspondent des devoirs nombreux et variés. Vous les remplirez aisément, si vous vous aimez, comme vous le devez, d'un amour chrétien.

L'amour chrétien ne consiste pas dans l'emportement toujours plus ou moins capricieux d'un cœur que la passion seule domine. Non, c'est un attachement profond et sincère, un don total de soi-même à celui que l'on aime, d'autant plus résolu, d'autant plus invincible qu'il est plus conscient.

L'amour chrétien ne va pas sans le respect mutuel : car il ne permet pas d'oublier que nos corps sont le temple du Saint-Esprit.

Il ne va pas non plus sans le support mutuel. Certes, en prononçant ce dernier mot, je n'oublie pas, bien qu'il ne me convienne pas d'y insister, les heureuses qualités dont la mise en commun fait de ce mariage un sujet de joie bien douce pour tous ceux qui s'intéressent à votre bonheur ; mais il n'est pas besoin d'une longue expérience pour savoir que souvent on souffre le plus par ceux qu'on aime davantage : Dieu, sans doute, l'a permis, afin de nous rappeler qu'ici-bas aucun amour créé ne saurait remplir totalement notre cœur fait pour lui. Ces heures critiques, qui marquent trop souvent le déclin de l'amour humain, sont le triomphe de l'amour chrétien : celui-ci, s'inspirant de l'amour même de Jésus, se ravive dans le sacrifice, et se prouve surtout dans l'adversité. Aimez-vous ainsi, et votre amour, au lieu de vous éloigner de Dieu, vous en rapprochera chaque jour davantage, tout en vous assurant, dès ici-bas, autant de bonheur qu'on peut en avoir sur la terre.

Les devoirs qui seront désormais les vôtres sont donc graves et sérieux. Embrassez-les sans crainte, cependant : le sacrement que vous allez recevoir, les prières de ceux qui, si nombreux, dans cette église, vous entourent de leur affection et de leurs vœux, attireront sur vous les grâces divines qui vous sont nécessaires dans l'état de vie où vous allez vous engager.

Et maintenant, connaissant toute la grandeur, mais aussi toutes les exigences du sacrement que vous allez recevoir, répondez, dans la joie de votre âme, avec pleine confiance, aux questions qu'au nom de l'Eglise je vais vous adresser...

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR CE NOM

Et nomen Virginis Maria.
Cette Vierge s'appelait Marie. (Luc, I, 27).

Mes frères,

Il est dans le christianisme un nom au-dessus de tout nom après celui de Jésus, nom plus aimé, plus béni, plus grand que tous les autres, nom sacré comme la foi, doux comme l'espérance, aimable comme la charité, nom qui resplendit au plus haut des cieux comme étant à lui seul la révélation la plus lumineuse des bontés divines, et qui brille au milieu de notre vallée de larmes comme le regard attendri d'une mère.

Il eut à toutes les époques, ce nom, avec le nom du Christ, notre Sauveur, l'incomparable privilège de consoler, d'émouvoir et de ravir le monde. Dès l'origine, il était la joie des anges, car celle qui le porte est leur reine. A la chute du premier homme, il se laissa voir comme un gage de paix et de régénération pour l'humanité tombée; en même temps qu'il devenait un nom de terreur pour le démon vaincu, il était pour nous comme le signe mystérieux du pardon et de la promesse. Depuis le premier malheur jusqu'à la dernière infortune, c'est toujours lui qui versa l'espérance. Il fut, pour toutes les générations, le salut et la vie. Il animait les anciens justes, il soutenait la foi et l'attente des patriarches, il inspirait aux prophètes des visions magnifiques et des chants divins. Il fut la puissance des apôtres, le courage des martyrs, le génie des docteurs, le triomphe des vierges, l'enthousiasme des forts, le refuge des faibles. Ce nom a tout ébranlé, tout remué sur la terre. Après tant de siècles, il n'a rien perdu encore de son ascendant divin; jusqu'à nos jours, on le trouve écrit sur notre terre en caractères sacrés et prononcé avec bonheur par un peuple fidèle; partout des

temples lui servent de couronne; partout les plus nobles cœurs lui font un sanctuaire, lui envoient des prières, des soupirs, des hommages. Jamais aucun nom mortel ne fut ici-bas chargé d'autant d'honneurs; jamais aucun n'excita une confiance aussi invincible ni d'aussi unanimes concerts de louanges, ni d'aussi universels transports.

Ce nom tellement puissant que devant lui tout front s'incline, au ciel, sur la terre et dans les enfers, mais aussi tellement doux qu'on peut lui appliquer ce qui a été dit du saint Nom de Jésus, qu'il est un rayon de miel aux lèvres du chrétien, une mélodie à son oreille, une réjouissance à son cœur : *mel in ore, in aure melos, in corde júbilus*, ce nom qu'on ne se lasse point de redire tant il est d'une incomparable suavité, vous m'avez prévenu, mes frères, et tous vos cœurs l'ont déjà salué, c'est le nom de Marie : *Et nomen Virginis Maria*.

Un jour, mes frères, un de nos saints docteurs, si connu par sa tendre et éloquente piété pour Marie, saint Bernard, expliquant à ses frères ce passage de saint Luc où l'Evangéliste nous révèle le nom de la Vierge de Nazareth, se trouva tout à coup comme séduit et ravi par ce nom : « Oh ! s'écria-t-il alors, parlons un peu de ce beau nom. Sous les impressions qu'il excite en moi, volontiers je m'écrie comme l'apôtre du Thabor : Oh ! qu'il fait bon ici ! *Ut enim verbis apostolicis utar : Bonum est nos hic esse*. »

Mes frères, à l'exemple de ce saint docteur et pour entrer en communion de pensée avec l'Eglise notre mère, qui a consacré ce jour à la louange du saint nom de Marie, arrêtons-nous un peu dans la méditation de ce nom tant de fois et si justement glorifié et béni, et cherchons-y quelque aliment pour notre piété envers la T. S. Vierge.

I

Quoique les noms, mes frères, semblent n'avoir été inventés que pour distinguer entre elles les personnes ou les choses, et pour faciliter à l'homme le moyen de traiter avec ses semblables, malgré la distance des lieux et la succession des temps, il y a cependant des noms si merveilleux et si pleins de mystères que toute l'éloquence humaine s'efforcerait vainement d'expliquer la valeur et la vertu qu'ils renferment.

Si je nomme une personne devant vous, je la mets en scène, je la reproduis sous vos yeux, je la tire en quelque sorte du tombeau ou de l'oubli; je la fais sortir du passé pour la faire revivre dans votre esprit. Et c'est ainsi que, par le moyen des noms, nous possédons le merveilleux secret d'immortaliser les personnes et les choses, en leur donnant une vie mystérieuse sur laquelle le temps, la mort et l'oubli n'ont pas de prise.

Mais d'où vient que, si je prononce un

nom qui vous est cher, à l'instant même vous êtes surpris par un sentiment de joie et de bonheur dont vous ne pouvez vous défendre ? D'où vient que si je prononce un de ces noms d'ignominie et d'opprobre flétris par l'opinion publique, tout aussitôt vous voilà saisis d'un sentiment de mépris, d'horreur et d'épouvante ? Et si enfin je prononce un de ces noms quelconques qui ne sont ni bons ni mauvais, pourquoi, aurais-je beau vous le répéter, vous laissera-t-il dans l'indifférence ?

Est-ce un effet de ma parole ? Non, car d'elle-même elle n'est qu'un son. Mais cela vient, mes frères, d'abord de la nature même du nom qui a toujours un sens, une signification, un effet spécial ; cela vient surtout de ce que le vice et la vertu, la grandeur et l'ignominie passent tellement dans les noms que nous portons, que nous et notre nom cela ne fait qu'un. Prononcer simplement notre nom, c'est faire le tableau de ce que nous sommes ; pour ceux du moins qui nous connaissent, il suffit d'entendre notre nom pour qu'aussitôt cela réveille en eux l'estime ou le mépris, à moins toutefois que nous ne soyons du nombre de ces hommes qui n'ont pas de nom, parce qu'il n'y a rien en eux dont on puisse parler, et alors c'est l'indifférence.

Or, mes frères, comme il était décrété dès l'aurore des siècles que tout serait grand et sublime dans la Vierge de Nazareth, son nom devait, le premier, être grand et sublime dans sa signification. Et comme aussi elle a accompli en elle tous ces mystérieux décrets de gloire et de grandeur, son nom devait encore, le premier, posséder cette force et cette vertu qui pénètre les esprits, ravit les cœurs et transporte les courages. Et tel est, en effet, le nom qui lui fut donné.

C'était la coutume en Israël de n'imposer le nom aux petits enfants que huit jours après leur naissance. Toute la famille se réunissait alors, comme en un beau jour de fête. Au milieu de la réjouissance publique, la mère du nouveau-né chantait au Seigneur un cantique d'actions de grâces : pieux tribut de reconnaissance que tout bon Israélite ne manquait jamais d'offrir à son Dieu après un bienfait signalé du ciel.

Or, le huitième jour, le jour légal et sacramental étant arrivé, Anne et Joachim se réunirent avec toute leur famille, pour se livrer à la réjouissance et remercier le Seigneur ; et quand la pieuse mère eut chanté son cantique d'actions de grâces, on imposa solennellement à l'enfant le nom de Marie qui, selon une respectable tradition, avait été apporté du ciel par un ange, au jour de la promesse.

Marie ! Voilà donc le nom de cette vierge qui est la plus douce manifestation de la bonté de Dieu, le chef-d'œuvre de son amour et qui marche à de si grandes destinées. Ne fallait-il pas à celle qui devait être la mère de

Dieu, un nom qui convînt à sa dignité et à sa grandeur ? Eh bien ! le saint nom de Marie en remplit toute la gloire et toute l'étendue par son sens et sa signification multiple.

Marie ! c'est-à-dire *Reine, Maîtresse, Dame, Souveraine*. Mais ces titres si relevés qui préludent si bien à la divine mission de la Très Sainte Vierge, et qui expriment si clairement sa dignité future, ont-ils pu être donnés à cette enfant sans la participation du ciel et sans une influence prophétique ? Qui connaissait la fille de Joachim et d'Anne sinon Dieu seul, et quel autre que lui pouvait dignement nommer la future mère du Christ son fils, cette mystérieuse créature inconnue à tout autre qu'à lui seul ? Ce beau nom de Marie, si grand et si riche de sens, signifie trop bien ce que sera un jour cette jeune vierge, pour être d'invention humaine et pour n'avoir pas son origine dans les desseins et la volonté de Dieu même. Dieu seul, mes frères, peut appeler par son nom ce qui n'est pas encore, et exprimer par ce nom la destinée qu'il réserve à celui qu'il nomme. Prononcer ici le mot de hasard, serait dire un vain mot, car il n'y a point de hasard, si ce n'est pour notre ignorance, qui est bien aise d'employer ce mot pour expliquer ce qu'elle ne comprend pas. Et d'ailleurs, si c'est de Dieu même que la première femme, et depuis, Moïse, Jean-Baptiste, saint Pierre et tant d'autres illustres personnages ont eu l'honneur de recevoir leur nom, Dieu aurait-il donc fait moins d'honneur à l'illustre femme bénie entre toutes les autres, réservée à tant d'incomparables privilèges ?

Et nomen Virginis Maria. La jeune Vierge fut appelée Marie, c'est-à-dire *Vraie Reine, vraie souveraine, vraie maîtresse, destinée au trône le plus sublime après le trône de Dieu, appelée à régner non seulement sur sa nation, mais encore sur toutes les nations de la terre et sur toute l'armée céleste. Vraie Reine, vraie Souveraine de la terre ; car tous les esprits droits et tous les cœurs purs et chrétiens sont à ses pieds. Vraie Reine que le peuple dans la naïveté et la vérité de son langage appelle Notre-Dame, comme s'il sentait que la puissance donnée à Marie est pour nous autant que pour elle. Vraie Maîtresse de sa nation, dont elle devait procurer le salut, dont elle devait combler les espérances et les vœux, dont elle devait être la joie et l'honneur, l'ornement et la gloire : Tu gloria Jerusalem, tu latitia Israël, tu honorificentia populi nostri.*

Et nomen Virginis Maria. La Vierge fut appelée Marie, c'est-à-dire encore *Etoile de la mer*. Véritable étoile, dit saint Bernhard, qui a donné au monde Jésus, la lumière éternelle. Car de même que l'étoile envoie ses rayons sans rien perdre de sa pureté, ainsi Marie a enfanté son fils sans rien perdre

de sa virginité. Et de même que le rayon émané de l'étoile ne diminue en rien son éclat, ainsi le Fils de Dieu né de la Vierge n'a diminué en rien l'intégrité de sa Mère. Marie est donc cette brillante étoile sortie de Jacob dont les rayons éclairent tout l'univers, dont la splendeur brille au plus haut des cieux, dont l'éclat pénètre les enfers, et qui, répandant sa chaleur sur toute la terre, réchauffant non les corps, mais les cœurs, fait partout croître les vertus et périr les vices. Splendide et magnifique étoile, dit toujours saint Bernard, qui s'est levée tout à coup, au milieu des ténèbres, sur la grande et spacieuse mer de ce monde, véritable étoile polaire du monde chrétien, destinée à éclairer et à diriger ceux qui, ballottés par les orages et les tempêtes des passions, jetés sur les écueils de la tribulation, sont exposés au danger d'un terrible naufrage.

Et nomen Virginis Maria. La jeune Vierge fut appelée Marie, c'est-à-dire, d'après saint Augustin, *mer, océan*, mais *océan de grâces*. Car de même, dit ce grand docteur, que Dieu donna le nom de mer, *Maria*, à cette vaste étendue où sont rassemblées toutes les eaux, et où tous les fleuves vont jeter leurs flots : ainsi il appelle Marie, *Maria*, cette femme bénie entre toutes les femmes, cette Vierge pleine de grâces, comblée de toutes les faveurs divines, et dans laquelle se réunirent tous les privilèges, toutes les grandeurs, toutes les gloires et toutes les grâces accordées autrefois aux patriarches, aux prophètes, et depuis Jésus-Christ, aux apôtres, aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges et à tous les amis de Dieu : *Vocavit Deus congregationem aquarum Maria, et congregationem gratiarum Mariam.*

Oui, Marie ! véritable océan de grâces, mais aussi océan d'amertumes, car l'illustre Vierge en qui Dieu paraît avoir réuni toutes ses faveurs pour en faire le chef-d'œuvre de ses ouvrages, devait aussi épuiser, comme son Fils et avec lui, la coupe de toutes les amertumes de la terre, avant de s'élever au sommet de la gloire céleste.

Et nomen Virginis Maria. La jeune Vierge fut appelée Marie, c'est-à-dire encore, d'après saint Epiphane, *vierge illustre et brillante*. Qui, en effet, fut plus illustre que la glorieuse Vierge Marie ? Qui brilla jamais d'un plus vif éclat que celle qui, du couchant à l'aurore, du Midi au Septentrion, illumine de sa lumière et chauffe de son amour tous ceux qui connaissent, aiment et adorent l'auguste Trinité ?

Voilà, en quelques mots, mes frères, une partie de la richesse de signification renfermée dans ce nom de tendresse et d'amour qui a laissé dans tous les siècles tant de traces de ses bénédictions.

Et combien d'autres analogies aussi inté-

ressantes nous pourrions encore faire ressortir du saint nom de Marie, imitant en cela la pieuse énergie des Pères de l'Eglise, qui se plaisaient à nourrir ainsi leur dévotion ! Que j'aime à les voir, ces grands docteurs, ces esprits si profonds, ces intelligences si vives qui ont pénétré si avant dans les profondeurs de la vérité, qui ont répandu tant de lumières sur tant de questions si graves et si élevées, chercher dans le nom de Marie, avec une simplicité d'enfant, les plus pieuses et les plus gracieuses significations, l'interpréter dans toutes les langues, faire par exemple du mot *Marie* le mot *aimer*, et du mot *Maria* le mot *être aimé*, et résumer ainsi dans le nom de la Très Sainte Vierge l'histoire de toute sa tendresse pour nous et de tous nos devoirs d'affection et de piété universelle !

Oui, Marie ! nom de grandeur et de gloire, nom de salut et de grâce, nom de consolation et d'espérance, de tendresse et d'amour !

II

Mais aussi, mes frères, nom qui doit réveiller en nous tous les plus grands, les plus beaux et les plus généreux sentiments ; nom qui, plus encore que les noms de père, de mère, de frère, de sœur, d'époux et d'enfant, doit agir sur nous avec une force et une vertu merveilleuse, parce qu'il répond à quelque chose d'intime et de vivant en nous, parce que notre cœur ne peut rester étranger pas plus à ce qu'il exprime qu'au souvenir qu'il rappelle.

N'avez-vous jamais remarqué, mes frères, comme c'est chose étonnante que la force de commotion attachée à certains noms ? Elle est si puissante parfois que des noms tout humains, prononcés avec enthousiasme, ont la vertu de ranimer le courage, d'inspirer la valeur et d'enfanter les plus magnifiques actions, par cela seul qu'ils rappellent les noms de certains héros qui se sont eux-mêmes illustrés par de grandes œuvres.

Permettez-moi, mes frères, de vous en citer un exemple tout profane, mais dont plusieurs fois peut-être vous avez été les témoins. Vous avez bien vu, dans votre enfance, quelque vieux débris des grandes armées françaises qui ont remué le monde après la grande Révolution. C'était un homme affaibli par les années, par les fatigues de ses campagnes et les douleurs de ses blessures. Mais quand on prononçait devant lui le nom du fameux général qui l'avait si souvent conduit à la victoire, aussitôt son regard pétillait, sa voix tremblait d'émotion, tout son corps était agité par un mouvement fébrile au souvenir de la gloire de ses anciens combats et de son vaillant capitaine.

Ah ! s'il en est ainsi du prestige attaché à l'honneur d'un nom tout humain, que sera-ce donc pour un chrétien, du saint nom de Marie, qui rappelle les plus éclatantes vertus, la gran-

deur la plus élevée, la gloire la plus pure, les plus grands mystères de l'amour divin et les plus généreux sacrifices que la charité du Sauveur ait entrepris pour notre salut ?

Et tel est, en effet, dans la loi de grâce, l'auguste nom de Marie qu'à lui seul il est le trésor de toutes les merveilles de la religion, et qu'après le nom infiniment aimable de Jésus, il n'est point d'autre nom sur la terre qui puisse donner aux âmes chrétiennes plus de courage et d'espérance. Sous sa protection, un de nos rois aussi illustre par sa piété que par sa valeur guerrière, Charlemagne, se croyait plus invulnérable que sous un bouclier, plus fort avec ce nom qu'avec sa vaillante épée.

Pour nous pécheurs qui n'avons pas perdu tout espoir et qui consentons encore à invoquer Marie, ce nom a-t-il quelque chose d'austère et d'effrayant, nous inspire-t-il quelque sentiment de crainte ? Le nom de Marie ne nous est-il pas, au contraire, un encouragement ? N'est-il pas comme un signe posé au milieu de la tempête, comme l'arc-en-ciel de l'espérance, comme le gage le plus riche du pardon et de la miséricorde ? N'est-il pas comme un tableau devant nos yeux, tableau qui a la vertu de faire apparaître subitement à notre esprit un ange dont la charité a l'éclat de l'or, une vierge dont la pureté a la blancheur du lys, une femme qui est la bénédiction de la terre, une mère que l'on peut appeler sans exagération la racine de Dieu, parce qu'elle est réellement la source d'où est sorti le salut du monde ? Comment donc pourrions-nous l'entendre sans être émus, ravis et transportés ? Ce doux nom de Marie est si plein du souvenir de Jésus et du bienfait de la Rédemption !...

Mais c'est surtout pour nous chrétiens fidèles et tendrement dévoués que le nom de Marie est, selon saint Antoine de Padoue, une mélodie à l'oreille, du miel à la bouche et une jubilation pour le cœur : *Nomen Marie melos in aure, júbilus in corde, mel in ore*. Pour le juste, le nom de Marie est comme un parfum descendu des cieux. N'est-il pas, en effet, le nom de notre Mère ? Et y a-t-il rien de plus naturel à un enfant que d'aimer à répéter le nom de sa mère ? Le nom de notre mère ! oh ! c'est le premier nom qui résonna sur notre berceau ; c'est le premier nom qui s'échappa de notre cœur et s'arrêta sur nos lèvres. Le nom de mère ! C'est un nom qui réussit toujours sur le cœur d'une femme ; il n'en est pas une seule qui s'entende appeler « Ma mère ! » sans que son cœur s'émeuve d'un délicieux sentiment de tendresse. Et s'il en est ainsi d'une mère ordinaire, que sera-ce de Marie notre Mère du ciel, quand nous l'appelons par son nom, qui cache un charme si puissant que l'âme s'attendrit rien qu'à l'entendre ; rien qu'à s'en souvenir, l'esprit s'illu-

mine ; rien qu'à l'écrire, le style se colore ; rien qu'à le prononcer, le cœur s'enflamme de courage et s'anime aux grands et glorieux combats de la vertu ?

Ah ! c'est que le démon qui nous livre ces combats frémit d'épouvante à ce beau nom de Marie. C'est qu'il suffit de le prononcer avec confiance et ferveur, pour qu'aussitôt l'ennemi de notre salut abandonne sa victime comme le vautour lâche sa proie à la vue du chasseur ; pour que les légions infernales se débandent comme une armée en déroute ; pour que les tentations se dissipent comme la cire fond sous l'action du feu. C'est que ce glorieux mais terrible nom de Marie est comme un dard brûlant jeté dans le cœur de Satan qui le dévore sans cesse, en lui rappelant et sa révolte et la force du Tout-Puissant qui en fut le vengeur, et les pieds de la Vierge qui lui a écrasé la tête. C'est que le nom de Marie possède une force d'entraînement, une puissance d'attraction pour la vertu, qui se font sentir jusque sur les âmes les plus abandonnées, jusque sur les cœurs les plus endurcis.

O Marie ! s'écrie un pieux auteur, on dit que vous êtes l'étoile du ciel ; mais votre nom seul est déjà une douce et brillante étoile qui éclaire nos ténèbres. On dit que vous êtes une cité de refuge ; mais combien d'âmes poursuivies par l'ennemi, ont trouvé, à l'ombre seule de votre nom, le salut, la sécurité et la paix ! On dit que vous êtes le soulagement des malades, la consolation des affligés ; mais votre nom seul, ô Marie, que de malades n'a-t-il pas soulagés, que d'affligés n'a-t-il pas consolés ?

Marie ! à ce nom les tempêtes de l'âme s'apaisent, les douleurs se calment, le cœur se purifie, l'amour s'enflamme, l'intelligence s'agrandit, toutes les puissances de l'âme s'ennobussent et se sanctifient.

Marie ! Ce nom réjouit les anges, donne aux justes un accroissement de grâce, au pécheur l'espoir du pardon. Il jette l'espérance au purgatoire et la terreur dans l'enfer. Ce nom, il est la liberté des esclaves, le refuge des criminels, la santé des malades, le baume de toutes les douleurs. Il est la force des faibles, leur bouclier dans les combats, l'élévation des âmes humiliées, la richesse des pauvres, l'honneur des plus méprisés, le plaisir des âmes crucifiées, la défense de ceux qui sont sans secours, la gloire et l'ornement de tout le christianisme.

Mes frères, aimons à le prononcer souvent, ce nom sacré et digne d'une éternelle mémoire.

Mères chrétiennes, apprenez-le de bonne heure à vos enfants ; donnez ce nom à ceux que le ciel vous envoie, de préférence à tous

les noms de romans qui n'ont ni sens ni raison. Ce nom leur portera bonheur et à vous aussi ; car en répétant un nom si cher au chrétien toutes les fois que vous nommerez votre fille, vous aimerez mieux et votre enfant et Marie.

Vierges chrétiennes, enfants chrétiens, tous enfin, disons-le souvent, ce saint nom : il est si puissant quand c'est la foi, la confiance et l'amour qui le prononcent !

Epouses chrétiennes, répétez-le pour vous et vos maris qui ne le connaissent plus.

Affligés, dites-le, et il vous consolera. Vous qui chanceliez dans la piété, dites-le, et il vous raffermira. Vous qui êtes fermes et solides, dites-le aussi, et il vous animera d'un nouveau zèle.

O mon Dieu ! Par votre amour et vos éternelles miséricordes, gravez dans notre mémoire ce doux nom de Marie, afin que nous n'en perdions jamais le souvenir. Puissent, ô Marie, votre nom et celui de votre divin Fils Jésus être désormais toute notre espérance, toute notre consolation ! Puisse notre dernier soupir être embaumé du parfum de ces deux noms si chers, et nos lèvres en se fermant pour la dernière fois dire encore : *Jésus ! Marie !* Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXXI

LES MŒURS ROMAINES AVANT AUGUSTE

Si dans les croyances romaines nous trouvons encore quelque trace de vérité, quelque aspiration vers l'idéal, et comme une préparation à recevoir les doctrines de l'Evangile, les mœurs sont absentes. Le divorce s'est établi entre la vie privée et la vie publique ; il existe aussi entre les croyances et la conduite. Celles-là n'ont aucune influence sur celle-ci ; il n'est aucun rapport entre elles, c'est la morale indépendante dans toute sa liberté et toute sa hideur.

I

Il y a parti pris aujourd'hui de réhabiliter cette époque, d'en excuser ou d'en atténuer les affreux excès, afin de conclure que l'Evangile n'a aucunement transformé une société qui se transformait d'elle-même. C'est un système qui ne tient pas devant les faits. Sans doute il y eut çà et là de beaux caractères, que nous ferons remarquer au passage ; sur les tombes on trouve quelques inscriptions fastueusement laudatives ; mais les caractères intègres et nobles ne sont que d'honnêtes exceptions ; et les inscriptions tumulaires n'ont jamais été l'expression de la pleine vérité : elles se ressemblent d'ailleurs trop pour n'avoir pas été fa-

briquées sur le même patron, uniforme et convenu.

Le début de la société romaine n'a pas été sans grandeur. La famille était une association religieuse plus qu'une association de nature. Le père avant tout était le pontife du foyer, chargé de perpétuer la religion des ancêtres. Il adorait ses dieux, tandis qu'au foyer voisin on adorait d'autres dieux. La jeune fille qui prenait un époux renonçait à sa propre religion, à ses dieux domestiques, pour embrasser la religion de son mari, qui l'initiait à ses croyances. Elle ne comptait même que parce qu'elle participait au culte de son nouveau foyer. Désormais, dit un ancien, elle n'a plus rien de commun avec la religion domestique de ses pères, elle sacrifie au foyer du mari¹. Quand elle a quitté la maison de son père, on la conduit devant la maison de son époux. Là on lui présente le feu, emblème de la divinité domestique, et l'eau, l'eau lustrale qui sert à la famille pour tous les actes religieux. L'époux alors la soulève dans ses bras et la porte par dessus le seuil sans que ses pieds le touchent. Ensuite on la mène devant le foyer où sont les Pénates, où tous les dieux domestiques et les images des ancêtres sont groupés autour du feu sacré. Les deux époux font un sacrifice, versent la libation, prononcent quelques prières et mangent ensemble au gâteau de fleur de farine, *panis farreus*. Ce gâteau mangé parmi la récitation des prières, en présence et sous les yeux des divinités de la famille, est ce qui fait l'union sainte de l'époux et de l'épouse. Dès lors ils sont associés dans le même culte. La femme a adopté les ancêtres de son mari, elle est de leur famille. Le mariage lui a fait une seconde naissance, elle devient la fille de son mari, disent les jurisconsultes, *filix loco*².

Le mariage est donc essentiellement religieux, il est fait pour transmettre le culte et les traditions des ancêtres, c'est pourquoi l'adultère est considéré comme un crime très grave. Mais le père garde toute l'autorité sur sa femme comme sur ses fils. Il est le roi de sa maison, roi dont la cité, venue après la famille, ne conteste point l'autorité absolue ; à la fois chef religieux, maître de la propriété et juge.

Comme chef religieux, il doit assurer la perpétuité du culte, c'est-à-dire de la famille ; donc il a le droit de reconnaître l'enfant à sa naissance ou de le repousser ; droit de répudier sa femme en cas de stérilité ou d'adultère ; droit de marier son fils ou sa fille, toujours en vue de la perpétuité. En mourant il a le droit de désigner un tuteur à sa femme et à ses enfants, car la femme n'est jamais tutrice, elle n'a jamais ses enfants en sa puissance.

¹ *La Cité antique*, par Fustel de Coulanges, p. 42.

² *Ibid.*, p. 47, 48.

Maître de la propriété, il possède tout, même la dot de sa femme. Le régime dotal est encore inconnu, et la veuve ne peut même reprendre sa dot. Son droit va jusqu'au pouvoir de vendre son fils, qu'il considère comme un instrument de travail. La loi des Douze Tables autorise cette opération trois fois ; elle déclare pourtant qu'après cette triple vente le fils sera enfin affranchi de la puissance paternelle.

Seul le chef de famille peut paraître devant le tribunal de la cité ; la femme et les enfants ne sont pas même admis comme témoins. Chez lui il est le juge suprême ; la femme n'est pas justiciable de l'Etat, mais du mari. Celui-ci peut la condamner à mort sans que la cité puisse modifier ses arrêts. « Le mari, dit Caton l'Ancien, est juge de sa femme ; son pouvoir n'a pas de limite ; il peut ce qu'il veut. Si elle a commis quelque faute, il la punit ; si elle a bu du vin, il la condamne, mais si elle le surprend dans la même position, elle n'a pas le droit de le toucher du bout du doigt. Si elle a eu commerce avec un autre homme, il la tue¹. » Cependant s'il la frappe de mort, ce n'est pas en vertu de son droit absolu de la tuer, mais de son droit de justice : il est juge et non bourreau. Quand il meurt, il a même le droit de lui désigner un second mari, si bien qu'elle n'est jamais libre. Si elle n'est pas en la puissance d'un autre mari, elle tombe sous la puissance de ses enfants.

La religion des premiers âges est exclusivement domestique. Le voisin n'est pas un frère, mais un étranger qui n'a pas le droit d'entrer. Il a d'autres dieux, il a son tombeau de famille à lui, il ne peut pas prier auprès d'un autre tombeau. Le Romain des premiers temps croyait, comme les Grecs, qu'après la mort l'âme restait associée au corps, là, sous terre, et qu'on l'enfermait, immortelle, dans le sépulcre. C'est pourquoi à la fin de la cérémonie funèbre on lui souhaitait d'être heureuse sous terre ; on lui criait trois fois : « Porte-toi bien ! *Ave atque vale*, » et l'on ajoutait : « Que la terre te soit légère ! » On enterrait avec l'homme les objets dont on supposait qu'il avait besoin, ses vêtements, ses armes. Tant qu'il n'avait pas reçu la sépulture, on se figurait que l'âme était errante sous la forme de larve ou de fantôme, sans pouvoir s'arrêter jamais ; c'est pourquoi Hector supplie son vainqueur de ne pas le priver de sépulture : « Je t'en conjure par tes genoux, par ta vie, par tes parents, ne livre pas mon corps aux chiens près des vaisseaux des Grecs ; accepte l'or que mon père t'offrira en abondance, et rends-lui mon corps, afin que les Troyens et les Troyennes me donnent ma part des honneurs du bûcher². » Cette religion du

tombeau, avec la pensée de la divinité, gardait les mœurs de la famille.

« Qu'on se figure, écrit M. Fustel de Coulanges, cette religion du foyer et du tombeau, à l'époque de sa pleine vigueur. L'homme voit tout près de lui la divinité. Elle est présente, comme la conscience même, à ses moindres actions. Cet être fragile se trouve sous les yeux d'un témoin qui ne le quitte pas. Il ne se sent jamais seul. A côté de lui, dans sa maison, dans son champ, il a des protecteurs pour le soutenir dans les labeurs de la vie, et des juges pour punir les actions coupables. « Les Lares, disent les Romains, sont des divinités redoutables qui sont chargées de châtier les humains et de veiller sur tout ce qui se passe dans l'intérieur des maisons ». « Les Pénates, disent-ils encore, sont les dieux qui nous font vivre : ils nourrissent notre corps et règlent notre âme³. »

La morale est donc alors intimement liée à la religion ; chaque maison est comme un sanctuaire, mais un sanctuaire rétréci, hors duquel le chef de famille ne se sent plus de dieu.

II

Ces fortes mœurs qui établirent et maintinrent la République dans un moule étroit, mais solide, durèrent pendant plusieurs siècles : les siècles de prospérité et de conquête. Peu à peu les infiltrations grecques y pénétrèrent et l'on ne revit plus jamais les caractères virils et chastes des Lucrèce et des Cornélie. Les Grecs méprisaient les femmes : ils ne les recherchaient que comme des jouets ou des instruments de jouissance. On connaît le mot de Socrate à un ami : « Y a-t-il quelqu'un à qui tu parles moins qu'à la femme ? » Intelligent, frivole, élégant et viveur, le citoyen d'Athènes cherchait des distractions en dehors de chez lui. Son intérieur, avec sa femme à qui il parlait si peu, lui paraissait trop austère ; il allait ailleurs, et Démosthène nous dit sans sourciller : « Nous avons des amies pour le plaisir, des épouses pour nous donner des enfants et conduire la maison. » Les Romains suivirent cet exemple, et déjà Plaute se plaint que de son temps il y avait à Rome plus de courtisanes qu'il n'y a de mouches quand il fait très chaud³.

Alors pourtant il restait encore des traces des anciennes mœurs. Dans son *Amphitryon* il trace en effet ce portrait d'Alcèmène, la matrone romaine idéale. Elle est réservée, grave, elle respecte ses parents et obéit à son mari, surtout elle craint les dieux. Quand elle se voit outragée par Amphitryon, elle proteste, elle fait appel à l'honneur de la famille : « Ce crime dont tu m'accuses est inconnu dans notre monde. » Elle en appelle à sa

¹ Caton, dans Aulu-Gelle, x, 98.

² *Iliade*, xxii.

³ *La Cité antique*, p. 105.

² Xénophon, *Econ.*, iii, 12.

³ Plaute (237-183 av. J.-C.), *Trucul.*, i.

conscience, à Junon « la mère de famille » ; elle offre de prouver sa vertu par des témoins honorables, et quand elle le voit obstiné dans son idée, elle se résigne à se séparer de lui : « Reprends ton bien, dit-elle, et rends-moi ce qui m'appartient. » Elle le prie de lui donner des gens pour l'accompagner, et, comme il hésite, elle s'en va, « escortée de sa seule pudeur, » car elle n'entend pas rester un moment de plus avec un homme qui la soupçonne.

La douceur, la grâce, l'impudeur de la passion sont réservées aux courtisanes, mais la jeune fille ou la matrone romaine est honnête, modeste et résolue. Dans sa pièce le *Perse*, un parasite sans vergogne veut compromettre sa fille, afin de s'assurer de bons dîners pour toujours. Elle lui résiste froidement, et lui répond comme une Romaine, d'autrefois : « Nous sommes bien pauvres, mais il vaut mieux vivre misérable que de faire ce que tu veux. La pauvreté devient plus lourde à porter si l'on y joint l'infamie. »

Mais les courtisanes peu à peu donnent le ton, elles gagnent du terrain, elles pervertissent la société. Elles apprennent aux jeunes Romaines l'art capiteux de plaire par des chants licencieux et des danses lascives. Scipion Emilien, un lettré pourtant, un passionné pour tout ce qui vient de la Grèce, ne peut se défendre de se plaindre au peuple, et quand il était censeur il fit fermer ces écoles dangereuses : « On corrompt notre jeunesse, disait-il, en lui faisant connaître des arts malhonnêtes. On lui apprend à chanter, ce que nos aïeux regardaient comme honteux pour un homme libre. Des jeunes filles, des jeunes gens de bonne maison s'en vont dans les écoles de danse parmi les baladins. On me l'avait bien dit, mais je ne pouvais pas croire qu'on pût donner une éducation pareille à ses enfants, quand on porte un nom honorable. On m'a conduit dans une de ces écoles, et, par Hercule ! j'y ai vu plus de cinq cents garçons ou filles. Dans cette foule il y avait — j'en rougis pour Rome — le fils d'un candidat aux honneurs publics, un enfant de douze ans, portant encore la bulle à son cou et qui dansait avec des crotales une danse tellement impudique qu'un esclave débauché ne se la permettrait pas sans rougir¹. »

A mesure que la religion romaine est moins en honneur parmi la société la plus distinguée, les mœurs s'y dépravent. Scipion Emilien est un libre penseur, comme Polybe, Labius et Lucilius, ses amis ; comme Panætius, leur maître. La religion est bonne pour le peuple, à leur gré, c'est pourquoi ils parlent d'elle avec le plus grand respect devant le peuple ; mais Lucilius, qui est l'enfant terrible du groupe, dit nettement : « Personne

ici ne respecte les lois, la religion ni les dieux. » Polybe, qui reflète bien l'esprit de ses amis, ne croit pas à la Providence. La religion romaine, pense-t-il, a été inventée par des politiques adroits qu'il félicite d'avoir trouvé un si bon moyen de tenir les hommes : « S'il était possible, dit-il, qu'un Etat ne se composât que de sages, une institution semblable serait inutile ; mais comme la multitude est inconstante de son naturel, pleine d'emportements déréglés et de colères folles, il a bien fallu, pour la dominer, avoir recours à ces terreurs de l'inconnu, et à tout cet attirail de fictions effrayantes¹. »

Dans ce cénacle de Scipion Emilien on retrouve les discours élégants, l'accent dégagé et l'impiété pratique du xviii^e siècle. Le destructeur de Carthage se reposait de ses victoires par des entretiens tout empreints de la philosophie sceptique des Grecs. Comme c'est une règle historique que les mœurs s'élèvent ou s'abaissent avec la religion, le libre penseur Polybe est contraint d'avouer que l'avenir l'épouvante : « La plupart des Romains, écrit-il, vivent dans un étrange dérèglement. Les jeunes gens se laissent entraîner aux plus honteux excès. On s'adonne aux spectacles, aux festins, aux profusions, aux libertinages de tout genre, dont on n'a que trop évidemment pris l'exemple chez les Grecs, pendant la guerre contre Persée². »

La poussée grecque se fait sentir, vivement, à cette différence près que les Grecs mettaient dans le vice on ne sait quelle grâce raffinée, tandis que les Romains n'y apportent que leur brutalité native.

Le vice le plus honteux a pénétré chez eux comme une gangrène, le vice de Sodome. Les Grecs l'ont importé à Rome, mais eux du moins le cachaient, sous la forme fleurie et vague du culte du beau. Les poètes latins vont le chanter, même Virgile dans sa seconde Eglogue, et les esprits les plus distingués, Cicéron, Brutus, César, se vautreront dans ces immondes voluptés. Horace le célébrera dans plusieurs de ses Odes, avec une impudeur, un dédain du sens moral qui révèlent que cette société pourrie trouvait ces plaisirs monstrueux choses toutes naturelles. C'est ainsi que Dieu châtie l'orgueil, en permettant que ces génies si vantés se roulent dans l'ignominie.

Et cependant Pierre trouva Rome plus dépravée encore qu'au temps de Polybe.

¹ Polybe, *Historiæ*, xxxvii, 4.

² *Ibid.*, xxxii, 11.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 augusti 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Scipion Emilien (185-129 av. J.-C.). Macrob., *Sat.* iii.

Ami du Clergé du 25 août 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Fête de la Nativité. — Privilèges de la Sainte Vierge et bienfaits que sa naissance apporte au monde, 593.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — LII. 16^e dimanche après la Pentecôte, 599.

Pour le Premier Vendredi. — XX. La douceur du Sacré-Cœur, 603.

La Liturgie et le Soir de la vie. — VII. La recommandation de l'âme, 605.

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ

PRIVILÈGES DE LA SAINTE VIERGE ET BIENFAITS
QUE SA NAISSANCE APPORTE AU MONDE

*Sanctificavit tabernaculum suum
Altissimus.*

Le Très-Haut l'a sanctifiée pour en faire son tabernacle. (Ps., XLV, 5).

Mes frères,

Peu de détails nous sont parvenus sur la naissance de la T. S. Vierge. Cette créature toute belle, ce chef-d'œuvre de la Sainte Trinité, fut toujours enveloppé d'humilité comme d'un nuage que seuls pénétraient les rayons divins. Nous savons cependant que les parents de Marie, ces deux figures vénérables et douces que nous voyons penchées sur son berceau, Joachim et Anne, se distinguaient par leur vertu et leur sainteté. La bonté, la charité pour les pauvres, l'amour de Dieu et le respect pour son temple les caractérisaient spécialement. Appelés à donner au monde la mère du Verbe incarné, il convenait qu'ils aient reçu les grâces correspondantes à cette haute destinée.

La Providence les soumit pourtant à une rude épreuve : elle les laissa sans enfants pendant de nombreuses années. Les deux saints époux étaient arrivés déjà à un certain âge, quand par leurs prières ils obtinrent enfin de Dieu la naissance de leur enfant bénie. Ce fut probablement vers le 8 septembre de l'an 22 avant notre ère¹ que Marie immaculée dans sa conception vint au monde.

« Ce fut grande fête lorsque la toute sainte illumina et embauma de sa présence la modeste demeure de ses parents ; lorsque les bienheureux époux purent à loisir contempler celle qu'ils avaient si longtemps désirée. Les

anges entourant, eux aussi, son berceau, se réjouissaient en elle, la vénéraient déjà comme leur reine, l'exaltaient comme le chef-d'œuvre de la création. Dieu, qui seul connaissait complètement le plus excellent de ses ouvrages, la regardait avec prédilection, et, pour l'amour d'elle, son regard tombait plus bienveillant sur les hommes. Cette enfant bénie annonçait, par sa naissance, la joie au monde ; baignée des rayons de la grâce rédemptrice, elle était l'aurore du salut ; bientôt le Messie allait paraître, et déjà la terre possédait pour ainsi dire quelque chose de lui... Seuls, les membres de la famille sainte se réjouissaient et entrevoyaient l'œuvre divine, mais sans en connaître toute la grandeur. Anne et Joachim, sans doute avertis d'en haut qu'un trésor sans prix était confié à leurs soins, remerciaient le Seigneur d'avoir surabondamment exaucé leur prière, et, sentant que sa main était avec eux, ils lui demandaient d'accomplir jusqu'au bout ses desseins. Et Marie, enfermée dans le silence de sa vie intime, offrait à Dieu la louange la plus parfaite qu'il eût encore reçue d'une créature et s'abandonnait à son amour¹. »

Amis et parents accourent à la maison d'Anne féliciter l'heureuse mère. Ce que tous ignorent sans doute, — et ce que je me propose de vous montrer aujourd'hui, — ce sont les *belles prérogatives* qui resplendissent dans cette enfant et attirent si complaisamment le regard de Dieu sur elle ; ce sont aussi les *bienfaits* que sa naissance apporte au monde. Tel sera le double objet de cette instruction.

I

Mes frères, Dieu dans son infinie miséricorde résolut de sauver l'homme coupable et de lui envoyer son Fils pour Rédempteur. Il décida au même instant que ce Fils, son Verbe, la seconde personne de la Sainte Trinité, prendrait un corps semblable au nôtre, et, pour cela, naîtrait d'une femme. Par son humanité ce Dieu-homme deviendrait l'un de nous, il serait notre frère.

Mais quelle sera cette femme, bénie entre toutes, appelée à réparer la faute de la première, sur laquelle viendront se reposer les regards du Très-Haut ? Quelle sera celle que le Tout-Puissant façonnera, préparera, et orn timer pour faire de son sein le tabernacle vivant de son Verbe incarné ? Vous la connaissez, mes frères, et déjà vos lèvres ont affectueusement nommé celle qui est devenue notre mère, Marie. Dieu examinant, pour ainsi dire, les créatures en nombre infini qu'il possède dans son essence, arrêta son choix sur

¹ *La Sainte Vierge*, par René-Marie de la Broise. (Collection *Les Saints*).

¹ Selon une chronologie.

cette humble vierge et la destina à la gloire de la maternité divine. « *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, il a regardé son humble servante, » s'écrie la T. S. Vierge, avec reconnaissance, dans son *Magnificat*. Car elle comprend très bien la gratuité de l'incomparable faveur dont elle est l'objet. O heureuse élue de Dieu ! Quels privilèges, quelles grâces, et quelle gloire vous valut cette vocation !

D'abord Marie devint l'objet des complaisances divines. Ayant fixé son choix sur cette créature, le Très-Haut éprouva pour elle un amour de prédilection. En la façonnant, il contempla en elle cet idéal, ce chef-d'œuvre qu'il aimait à admirer dans nos premiers parents avant leur péché et leur déchéance. Il la fit belle, parfaite au point de vue du corps et de l'âme, semblable à Eve avec sa pureté originelle et ses riches prérogatives. De plus, aux yeux de Dieu, elle devint la corédemptrice du monde, associée à l'œuvre de la Sainte Trinité dans la sanctification des âmes, et intimement unie à chacune des trois personnes divines. Déjà le Père la contemplant avec amour comme sa fille, le Fils l'aimait et la vénérât comme sa mère, et l'Esprit-Saint l'envisageait avec affection comme son épouse. Heureuse vierge qui fut ainsi chérie de Dieu !

A ce précieux avantage s'en ajoute un second non moins enviable, dû aussi à l'élection de Marie à la maternité divine. Ce fut, si j'ose m'exprimer ainsi, l'ornementation de son âme. Il fallait pour un Dieu une mère dont la pureté et la beauté spirituelles eussent quelque rapport avec son infinie sainteté. Il donnera donc à la créature choisie les riches décors nécessaires, — il les multipliera même, — pour faire un temple digne de sa majesté souveraine. C'est ce que nous appelons les *privileges* de la T. S. Vierge. Après l'incarnation du Verbe, dit saint Alphonse de Liguori, Marie est l'œuvre la plus grande et la plus digne de lui que le Tout-Puissant ait faite. Son âme fut la plus belle que Dieu ait jamais créée¹. »

1. Le premier privilège qui brillait en Marie entrant en ce monde était son *Immaculée Conception*. La T. S. Vierge a été conçue, formée, créée sans tache, sans la souillure du péché originel. Dès le premier instant de son existence elle posséda la grâce comme nos premiers parents en sortant des mains du Créateur. Tout homme qui naît à la vie apporte ici-bas une âme privée de la grâce, et l'absence de cette perfection exigée cependant par sa destinée surnaturelle est une tache qui la dépare aux yeux de Dieu. Malheureux enfants du coupable Adam, nous venons sur cette terre dans l'état de péché. Sans doute nous sommes purifiés au baptême et ornés

de la grâce par la vertu rédemptrice du Christ. Mais un moment nous avons été sous l'esclavage du démon. Nous ressemblons à des astres éteints où Dieu a rallumé, par le baptême, les flammes de la charité.

Rien de pareil pour Marie. Elle ne connut point cet instant de séparation d'avec Dieu, de privation de la grâce. Astre toujours lumineux, elle fut comme un soleil éblouissant, jouissant dès son apparition d'un merveilleux éclat qu'elle ne perdit jamais. Dieu détourna de celle qu'il avait choisie le fleuve fangeux souillant toutes les âmes qui viennent sur la terre. Grâce aux mérites futurs de son divin Fils, Marie fut, non pas purifiée, mais complètement préservée du péché originel. Au moment même où le Tout-Puissant créa son âme et l'unit à son corps dans le sein de sa mère, il l'orna de la grâce sanctifiante, en sorte qu'elle ne connut point l'état de déchéance dans lequel naissent les autres hommes. Ainsi donc, pas un instant notre bonne Mère du ciel n'a été privée de sa pureté et de sa blancheur virginales.

Aussi bien, ne convenait-il pas que le sang dont devait naître le Fils de Dieu et le sein qu'il devait habiter n'eussent jamais été souillés par le péché ? Comment aurait-elle pu avoir un seul instant le démon pour maître, celle qui devait avoir Dieu pour Fils ? « La conception sans tache, c'est l'incomparable pureté qui convient à la mère de Dieu. C'est parce qu'elle doit porter, nourrir, tenir dans ses bras le Verbe incarné en l'appelant « Mon Fils, » qu'elle ne peut être, même pour un instant, détournée de Dieu et rangée sous l'étendard du démon. C'est parce que tous ses membres, tous ses sens et son être tout entier sont faits pour le service de Jésus, qu'elle ne peut sentir aucune de ces inclinations terrestres qui, dans l'ordre ordinaire, suivent le péché d'origine. » Le péché originel et la maternité divine : deux choses opposées qui se repoussent et s'excluent. « Se pourrait-il bien faire, s'écrie Bossuet, que Dieu eût voulu abandonner au démon, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature ?¹ »

2. Exempte du péché originel, Marie n'en connut point les suites. Elle vint donc sur la terre ornée d'un second privilège : Elle fut préservée des instincts mauvais qui nous portent vers le mal ; elle ne ressentit point ce foyer de péché, comme dit l'Apôtre, qui existe en chacun de nous. Adam après sa faute nous légua sa nature telle qu'elle était, nature blessée et déchue, sans élan pour le bien et in-

¹ Les Gloires de Marie.

¹ Sermon sur la Conception de Marie.

clinée au désordre, à la désobéissance et aux plaisirs des sens. La révolte de la chair contre l'esprit faisait gémir les plus grands saints eux-mêmes. Tout chrétien qui veut rester vertueux éprouve la nécessité d'une lutte quotidienne. Sans cesse il nous faut être sous les armes. Notre ennemi est en nous. Le démon exploite cette situation et il se fait le puissant auxiliaire de la mauvaise nature. Ne soyons donc pas surpris, ni, surtout, découragés, si nous succombons quelquefois. Le grand apôtre saint Paul, lui qui avait été élevé jusqu'au troisième ciel, constatait aussi cette faiblesse; il se plaignait en disant : « Je fais ce que je ne voudrais pas faire, et je ne fais pas ce que je voudrais faire... Je sens dans mes membres, c'est-à-dire dans ma chair, une loi qui lutte contre la loi de mon esprit, de ma conscience, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., VII, 19, 23). Ce foyer de péché, reste de la faute de notre premier père, et la source et la cause de toutes nos chutes. En nous purifiant de la tache originelle par le baptême, Dieu n'a pas voulu nous en délivrer, jugeant sans doute nécessaire l'épreuve qui en résulte pour constater notre faiblesse ou notre fidélité.

En Marie rien de semblable. Ni la nature, ni le démon n'ont d'empire sur elle. Elle est toute belle, toute pure, et sa chair virginale n'est point exposée à ces révoltes. En elle règne la même harmonie qui régnait dans la nature et dans les facultés d'Adam et d'Eve avant l'apparition du péché sur la terre. Tout est soumis, tout reste dans l'ordre parfait : les sens obéissent à la volonté, la volonté obéit à son Créateur. L'ayant préservée du péché originel, Dieu l'a comme détournée, séparée de la foule des rachetés et placée dans un rang à part. Elle seule jouira de cet heureux privilège que sans effort, sans lutte, elle possèdera toutes ses facultés assujetties les unes aux autres conformément au plan divin. Des hommes remarquables par leur éminente sainteté sont parvenus à dominer complètement leurs sens et les appétits inférieurs de la nature; mais au prix de quels sacrifices, de quels combats, de quelle persévérance jusqu'à la mort ! « Marie, au contraire, dit saint Alphonse, exempte du péché originel, l'était aussi de toute attache terrestre, de tout mouvement déréglé, de toute distraction, de toute rébellion des sens qui eussent pu l'empêcher d'avancer toujours de plus en plus dans l'amour de Dieu; tous ses sens étaient d'accord avec son esprit pour se porter vers le Seigneur; sa belle âme dégagée de toute entrave volait incessamment vers Dieu¹. »

3. Voulant encore perfectionner son œuvre de choix, le Créateur ajouta un troisième privilège aux deux premiers. Il confirma dans la grâce d'une manière spéciale celle qu'il préparait à la maternité divine. D'avance, quand nous faisons notre entrée en ce monde, on peut dire de chacun de nous : « Celui-là sera un pécheur. » Pour Marie il en va tout autrement. Au jour de sa Nativité, si les personnages présents l'eussent bien connue, ils eussent pu affirmer : « Celle-là grandira au milieu des hommes comme un lis parmi les épines; jamais le moindre péché ne la ternira; ni ne l'effleurera. » C'est cette vérité qui fut proclamée par le concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'homme peut éviter, durant sa vie, tous les péchés même véniels, à moins d'un privilège spécial de Dieu, comme cela a eu lieu pour la B. V. Marie, qu'il soit anathème. » Evidemment, mes frères, c'est un grand bonheur pour nous de pouvoir nous relever de nos chutes, et nous ne remercierons jamais assez le Bon Dieu de la miséricorde infinie qu'il nous a témoignée en nous accordant la grâce des sacrements pour purifier nos âmes. Mais que dire de la précieuse et exceptionnelle faveur dont la T. S. Vierge est l'objet ! En la confirmant dans la grâce, Dieu la prémunit de tout péché et pour tout le cours de sa vie. Ainsi non seulement Marie aura été conçue immaculée, non seulement elle n'aura point éprouvé les suites de la chute d'Adam, mais elle ne sera jamais souillée ni par une faute mortelle, ni même par la moindre faute vénielle. Le tabernacle choisi par le Verbe devait rester pur comme il avait été construit, et celle qui devait porter dans son sein l'auteur de toute sainteté ne pouvait avoir en elle l'ombre même d'une souillure morale. Par ce privilège Dieu accorda donc une assistance spéciale à Marie. Il la soutint, la préserva, et lui donna une grâce qui l'empêchât de pécher. « Car comment aurait-elle pu pécher, celle qui devait avoir des relations si intimes avec la Sainte Trinité tout entière ? Aurait-il pu se faire que celle qui était destinée à partager la paternité du Père, à être la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit, fût sujette au péché ? Le Verbe incarné aurait-il voulu prendre sa chair et établir sa demeure dans une créature capable de le déshonorer par le péché ? Non assurément ! A une destinée si sublime, à des relations divines si intimes, il fallait une grandeur morale non seulement sans tache, mais encore incapable d'être ternie; à un Fils de Dieu fait homme, et impeccable par nature, il fallait une mère rendue impeccable par la grâce. Les trois divines personnes se devaient donc de veiller sur elle et de la conduire de manière à lui rendre toute chute, même légère, impossible, non en vertu de sa nature qui par elle-même pouvait

¹ Les Gloires de Marie.

pécher, mais en vertu de leur assistance divine¹. »

Allons plus loin et disons avec de grands saints et de grands docteurs qu'en Marie, grâce à Dieu, on ne peut admettre une imperfection. Loin de pécher, la T. S. Vierge devait, par son privilège, être si parfaite que dans ses actions et en toute chose elle donnerait toujours sa préférence à ce qui serait plus conforme à la volonté et au bon plaisir divins.

C'est ainsi que le Tout-Puissant « fit de grandes choses » en Marie ; et qu'il l'a confirmée en grâce. Il n'admettrait pas une ombre dans ce tableau, pas l'apparence même d'une tache dans cette âme ; celle qu'il a choisie il la veut toute belle : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. Oui, vous êtes toute belle, ô Marie, et il ne saurait y avoir de tache en vous. »

4. Mais combien vous nous apparaissez plus magnifique encore, plus parfaite, ornée de votre quatrième privilège ! L'exemption de péché n'était qu'une sainteté négative. Dieu voulut mieux encore pour ce temple vivant où séjournerait son Fils. Mettant donc le couronnement à son œuvre, il donna à la T. S. Vierge la plénitude de la grâce. Etant appelée à la plus haute fonction imaginable, Marie devait aussi recevoir la plus grande et la plus parfaite des grâces. « La T. S. Vierge, dit saint Alphonse, naquit sainte et grande sainte. » En venant sur la terre, elle possédait la charité, les vertus surnaturelles, les dons du Saint-Esprit à un tel degré que l'Ange pourra l'appeler à juste titre « *gratia plena*, pleine de grâce » dans toute l'étendue du mot. Elle surpassa de beaucoup les créatures les plus parfaites et les plus favorisées de Dieu ; elle est plus riche en grâces que les anges et les archanges, que les hommes les plus saints. « Le Très-Haut tira des trésors de sa divinité, lisons-nous dans la bulle *Ineffabilis*, des grâces et des dons surnaturels bien supérieurs aux grâces des anges et de tous les saints et il en combla Marie. » Bien plus : saint Alphonse nous affirme que « l'abondance des grâces qu'elle reçut l'emporte de beaucoup sur la somme de toutes les grâces accordées à tous les anges et à tous les hommes ensemble. » « De même que le soleil par son éclat éclipse tellement la splendeur des étoiles qu'elles disparaissent, de même la T. S. Vierge Mère de Dieu surpassa toute la cour céleste. » La comparaison est de saint Pierre Damien. La sainteté de Marie est celle qui se rapproche le plus, tout en étant infiniment au dessous, de la perfection divine.

Pourrions-nous en être surpris ? La T. S. Vierge n'est-elle pas la créature qui devait avoir le plus de contact avec la divinité ? Com-

ment n'aurait-elle pas reçu la plénitude de la grâce, celle qui porterait dans son sein la source même des grâces ? Comment ne serait-elle pas élevée au dessus de toutes les autres créatures, celle qui donnerait au monde le Créateur ? « Puisque Marie était choisie pour être mère de Dieu il convenait bien que Dieu l'ornât dès le premier instant, d'une grâce immense et d'un ordre supérieur à la grâce du reste des hommes et des anges ; la grâce devant correspondre en elle à la dignité immense et éminente à laquelle Dieu l'élevait, comme tous les théologiens le déclarent après saint Thomas¹. » C'est pourquoi saint Bernard conclut : « La T. S. Vierge fut si élevée en sainteté, qu'il ne convenait point à Dieu d'avoir une autre mère que Marie et à Marie d'avoir un autre fils que Dieu. »

Ainsi se présente au monde celle dont nous honorons la naissance aujourd'hui. Préparée par Dieu, préservée de tout péché, ornée des grâces les plus précieuses, elle était digne de devenir la mère du Verbe incarné et méritait déjà le titre de Reine des Anges. C'est pourquoi saint Bernardin de Sienne parlant de la Nativité de la T. S. Vierge disait : « En ce jour tous les esprits angéliques dépeuplèrent le ciel ; ils se trouvèrent en la maison de sainte Anne pour rendre hommage à sa fille, et entonner en son honneur ce cantique de louange : « *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens* ? Quelle est celle-ci qui monte du désert tout inondée de délices ? »

Qui d'entre nous, mes frères, ne voudrait s'unir aux concerts angéliques pour féliciter la T. S. Vierge Marie ? Qui se refuserait à la joie en méditant ces magnifiques privilèges, et en songeant que celle qui en fut enrichie est devenue notre mère et la meilleure des mères ? Réjouissons-nous, c'est l'invitation que nous fait entendre l'Eglise dans tout l'office de ce jour. « Réjouissons-nous avec Marie de ce qu'elle naquit si sainte, si chère à Dieu et si pleine de grâce. Réjouissons-nous non seulement pour elle, mais encore pour nous, puisqu'elle vint au monde dans cet état non seulement pour sa gloire, mais pour notre bien². »

II

Oui, mes frères, pour notre bien, et c'est précisément le second motif de réjouissance que je voulais vous signaler en vous faisant l'exposé très abrégé des bienfaits que Marie apporte au monde.

Dans ce berceau béni nous découvrons les prémices et le germe de toutes les grâces de la Rédemption ; et dans celle qui vient de naître dans la famille de Joachim et d'Anne, nos cœurs contemplant et saluent affectueuse-

¹ Mois de Marie doctrinal, par le P. Lagarde.

² S. Alphonse, *Les gloires de Marie*.

³ S. Alphonse, *ibid.*

ment une mère, une avocate, et une dispensatrice des faveurs divines.

1. Marie est pour nous l'*aurora* du salut, l'annonce de la Rédemption, la cause instrumentale et coopérante de l'Incarnation et, par conséquent, des flots de grâces qui du Calvaire ont coulé sur le monde et ont purifié et sanctifié nos âmes.

Jusqu'à sa venue les peuples restèrent plongés dans les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie et dans la fange du vice. Le peuple de Dieu était lui-même bien souvent infidèle à son Créateur et se laissait aller à la révolte. Il ne possédait pas du reste les moyens de salut que nous a apportés le Sauveur et les sources de grâces qu'il nous a ouvertes. La terre avait été maudite après la chute d'Adam. L'homme entraînait dans cette vallée de larmes souillé du péché originel, esclave du démon et bien exposé à la damnation. Satan régnait en maître sur presque tout l'univers, et sous son joug les nations gémissaient incapables de se relever et de se tourner vers Dieu.

Pourtant dès le commencement le Créateur avait promis un Sauveur et les âmes justes et droites l'attendaient impatiemment. Mais voici Marie. Le premier rayon de la lumière éternelle brille sur le monde. Sans doute il passe inaperçu, les hommes ne le discernent pas. Néanmoins il est arrivé, et Dieu, par Marie, abaisse déjà ses regards de miséricorde sur les malheureux enfants d'Adam. Avec Marie, il commence déjà son œuvre rédemptrice. Le Libérateur n'est pas encore venu, mais nous avons celle qui doit nous le procurer, nous possédons la libératrice. « La naissance de la Vierge, chante l'Eglise, est l'exorde, le commencement du salut du monde... Votre naissance, ô Vierge, mère de Dieu, a annoncé la joie à l'univers tout entier, parce que de vous est sorti le soleil de justice, le Christ, notre Dieu, qui détruisant la malédiction, nous a apporté la bénédiction et qui, triomphant de la mort, nous a gratifiés de la vie éternelle¹. » Oui, c'est de celle dont nous célébrons la naissance que sortira le Christ, le Sauveur promis, celui qui payera notre rançon au prix de son sang, nous arrachera à la mort et à l'esclavage du démon. Marie, c'est l'aurora qui se lève à l'Orient, annonçant et précédant le soleil qu'elle porte dans ses flancs ; c'est la tige, dit saint Augustin, sur laquelle s'épanouira la fleur, le Christ Sauveur Jésus.

En un mot la naissance de la T. S. Vierge nous apporte le salut. Par elle nous est venu le Fils de Dieu, et par celui-ci toutes les grâces et tous les mérites de la Rédemption, la vérité, la lumière, l'évangile, l'Eglise, les sacrements,

le pardon de Dieu et le droit au bonheur du ciel.

O Marie ! quel bienfait vous nous avez procuré, quel trésor vous nous avez donné ! Comment pourrions-nous être étonnés que votre naissance ait excité et excite encore tant de joie et de reconnaissance, et que toutes les nations vous aient proclamée bienheureuse : « *Beatam me dicent omnes generationes.* » « Glorieuse Vierge, s'écrie l'Eglise, vous êtes l'astre le plus sublime, *sublimis inter sidera* ; ce que la malheureuse Eve nous a fait perdre, vous nous l'avez rendu par votre illustre Fils, *quod Eva tristis abstulit tu reddis almo germine* ; vous êtes véritablement la porte du ciel ; peuples qui avez été rachetés, applaudissez cette Vierge ; c'est elle qui vous a donné la vie, *vitam datam per Virginem gentes redemptæ plaudite.* »

Suivons, mes frères, le conseil de l'Eglise : montrons notre joie et notre reconnaissance à Marie, puisque par elle nous avons été sauvés.

2. Ce n'est pourtant pas le seul titre que la T. S. Vierge possède à notre gratitude et à notre affection. Je vous l'ai dit : celle dont nous fêtons la Nativité devait devenir *notre mère, notre avocate, la dispensatrice des grâces divines.*

« *Ecce mater tua !* Voilà votre mère ! » Cette parole tombera des lèvres de Jésus, du sommet de la croix ; c'est à nous qu'elle s'adressera dans la personne de saint Jean, et elle sera dite de l'enfant que nous contemplons au berceau. A ce moment notre divin Sauveur proclamera et consacrera solennellement la maternité de Marie à notre égard. La T. S. Vierge acceptera cette charge, qu'elle remplira avec amour.

Du reste, Marie n'est-elle pas véritablement et comme naturellement notre mère ? Qui donc nous a donné la vie de la grâce ? N'est-ce point elle en nous livrant Jésus ? Elle nous a enfantés par son divin Fils à la vie surnaturelle. — D'autre part, nous sommes les frères de Jésus-Christ, les enfants adoptifs de Dieu. Or celle que notre frère Jésus appelle sa mère, doit être aussi la nôtre par adoption. — Enfin, par le baptême nous sommes devenus les membres du corps mystique du Christ, nous sommes, pour parler comme saint Paul, greffés et incorporés à l'Homme-Dieu, au Fils de Marie ; nous ne faisons qu'un avec lui ; et, par cette union encore, par cette incorporation mystique, nous sommes les enfants de la T. S. Vierge.

Et dites-moi, mes frères, Marie ne remplit-elle pas merveilleusement son rôle maternel ? Ne nous témoigne-t-elle pas un amour et un dévouement sans borne ? Elle nous a aimés en nous enfantant dans la douleur, en abandonnant son divin Fils aux mains des bourreaux, en associant son sacrifice à celui du

¹ Office de la Nativité.

Sauveur, en payant notre rachat avec Jésus, au prix des plus vives souffrances. Elle nous a aimés et elle nous aime en étendant sur nous sa puissance protectrice, en nous servant d'intermédiaire auprès de Dieu, et en veillant à pourvoir à tous nos besoins spirituels. Quelle est la misère criant vers elle qui ne reçoive un soulagement ? Quelle est la prière, la demande adressée à la Vierge qui soit restée sans réponse ? Quel est l'enfant de Marie qui n'a point éprouvé la douceur de son affection et la bonté de son cœur ? Celui-là seul qui ne l'aurait point honorée et jamais invoquée. Le pécheur même ne la laisse pas insensible, et, s'il se tourne vers elle, il recevra bientôt la grâce du repentir ou de la conversion.

Où ! quelle bonne mère Dieu nous a donnée ! De quelle tendresse et de quels soins elle nous enveloppe ! Répondons, mes frères, à sa maternelle charité par notre filial respect, notre ardent amour et notre entière confiance.

La confiance ! Mais tout nous l'inspire en la T. S. Vierge. Comme toutes les mères *Marie est avocate*. Qui en effet adoucit le courroux paternel ? Qui tempère l'irritation ou la dureté du chef de famille ? La mère. Elle se fait bien souvent — trop peut-être — l'avocate de l'enfant coupable ; et si le père possède la puissance et l'autorité, elle a le don d'éloquence et de persuasion. Or l'enfant dont nous célébrons la naissance sera notre avocate auprès du Souverain Juge.

Hélas ! nous ne le sentons que trop : nous avons besoin d'être défendus contre les rigueurs de la justice divine. Que de fois par nos péchés, par nos désobéissances et nos révoltes, n'avons-nous pas irrité le Bon Dieu et mérité ses châtiments ? De plus, s'il est pour nous un moment redoutable entre tous, c'est bien cet instant fatal où nous serons appelés à rendre compte de notre vie au Juge suprême. Il nous faudra alors un puissant intercesseur et un habile avocat. N'est-ce point ce qui nous effraye quelque fois et nous fait trembler quand nous y songeons sérieusement ? Eh bien, rassurons-nous. Dieu dans sa miséricorde infinie ne nous a point délaissés. Il nous a donné Marie pour soutenir notre cause. Nous ne saurions trouver un meilleur avocat. Elle possède deux qualités qui lui donnent une puissance sans borne sur le Cœur de Dieu : elle est la mère du Verbe incarné et la nôtre. Comme mère de Dieu, rien ne lui est refusé ; au besoin, elle sait le moyen de nous obtenir miséricorde en présentant à la Sainte Trinité les souffrances et les mérites de son divin Fils. Comme mère des hommes, elle éprouve pour nous une telle affection qu'elle usera en notre faveur de tout son pouvoir et de tout son crédit. Si grandes que soient nos misères et nos faiblesses, elle les connaît. En bonne mère elle en prendra compassion, les excusera et sollicitera notre pardon.

Dans la crainte d'abuser de votre si bienveillante attention, je ne m'étendrai pas davantage sur ce rôle de la T. S. Vierge, et je conclurai par cette parole : recourons à Marie tous les jours de notre vie, mais surtout à l'heure de la mort. Si nous l'avons invoquée pendant notre existence, à cette heure dernière et décisive elle se fera vraiment notre avocate et nous montrera sa précieuse et puissante intercession. Disons-lui donc du fond du cœur : « O notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux ! *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte !* »

Recourons à elle enfin pour toutes les grâces que nous sollicitons : car elle est la *dispensatrice* des dons divins. Oui, cette enfant dont nous saluons la naissance avec joie est devenue pour nous l'intendant, le régisseur des grâces du Bon Dieu. Réjouissons-nous donc puisque c'est notre mère qui a la libre disposition des biens du ciel. « La Vierge a ce privilège qu'elle peut donner les trésors de l'Eglise, non seulement comme dispensatrice, mais comme propriétaire ; non comme le bien d'autrui, mais comme le sien propre ; non avec obligation d'examiner la cause, mais avec permission de les donner à qui bon lui semble, parce que ce faisant, elle donne le sien et qu'elle ne fait de tort à personne¹. » Elle distribue donc à son gré, disent les saints, les bienfaits surnaturels. Et voici la raison qu'ils en donnent. La T. S. Vierge avait une puissance absolue sur Notre-Seigneur. Jésus est son fils ; il lui appartient. Au ciel, Marie n'a point perdu ses droits. Elle reste donc en possession des mérites de celui qui fut sous ses ordres sur la terre. Ces mérites, origine de toute grâce, forment son bien, son patrimoine. Il est tout naturel qu'elle en dispose librement. Du reste, un enfant bon et riche trouve-t-il mal que sa mère use du bien de famille ? Or Marie, ajoutent les saints, par ses souffrances et par sa sainteté, a fourni son appoint au trésor des mérites de Notre-Seigneur. Disons enfin que, par affection pour sa mère, Jésus a décidé qu'elle serait la dispensatrice de ses grâces. Il lui a confié cette fonction, voulant, affirme saint Bernard, que tout nous vînt par Marie. « Elle est établie par Dieu comme l'aqueduc des miséricordes qu'il voulait départir aux hommes ; il l'a rempli de grâces pour que de sa plénitude elle communique à chacun sa part². » « Nous recevons la grâce de Jésus comme source et de Marie comme canal, de Jésus comme auteur et de Marie comme moyen³. »

De quelque faveur que nous ayons besoin, adressons-nous à notre mère du ciel : en elle est placé le trésor des grâces divines. Aussi

¹ Le P. Lejeune, Panégyrique de la Sainte Vierge.

² S. Bernard.

³ S. Alphonse, *loc. cit.*

bien l'expérience justifie parfaitement notre confiance : vous savez que jamais un serviteur de Marie ne l'a invoquée en vain.

**

Mes frères, en vous exposant les beaux privilèges de la T. S. Vierge, en vous rappelant les bienfaits qu'elle apporte au monde en naissant, je crois vous avoir donné les motifs pour lesquels l'Eglise nous invite à la joie en ce jour. A vous de profiter de la puissance et de la bonté de Marie par une vraie et profonde dévotion envers elle. Il ne vous servirait de rien qu'un trésor fût déposé à vos pieds, si vous ne daignez vous baisser pour le recueillir. C'est en vain qu'un enfant possède une mère, s'il n'a point le bonheur de la connaître, d'en jouir, et d'utiliser ses conseils et son dévouement. Pour nous, mes frères, soyons heureux d'être les enfants de la T. S. Vierge et montrons-nous dignes de ce titre : aimons notre mère, honorons-la en l'imitant, conversons avec elle par la prière, recourons à elle dans nos épreuves, tous les jours de notre vie, et confions-lui spécialement l'instant de notre mort, afin que conduits par sa main maternelle nous entrions au séjour du bonheur parfait. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LII

16^e Dimanche après la Pentecôte

LA LOI SABBATIQUE ET LES PREMIÈRES PLACES

Suite du saint Évangile selon S. Luc (XIV, 1-11)

En ce temps-là,

1. Jésus étant entré un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour y prendre son repas, ceux-ci l'observaient.

2. Et voilà qu'un homme hydropique se trouvait devant lui.

3. Jésus, répondant, dit aux docteurs de la loi et aux Pharisiens : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? »

4. Mais ils gardèrent le silence. Lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.

5. Puis, leur répondant, il dit : « Qui de vous, quand son âne ou son bœuf tombera dans un puits, ne l'en retirera aussitôt le jour du sabbat ? »

6. Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.

7. Ensuite, remarquant comment les invités choisissaient les premières places, il leur dit cette parabole :

8. « Quand tu seras appelé à des noces, ne prends pas la première place, de crainte qu'une personne plus honorable que toi n'ait été invitée,

9. « Et que celui qui vous a invité l'un et l'autre ne te dise : « Cède la place à celui-ci » ; et qu'alors tu ne commences avec confusion à occuper la dernière place.

10. « Mais quand tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand viendra celui qui t'a invité, il te dise : « Mon ami, monte plus haut. » Alors ce sera pour toi un honneur devant les convives.

11. « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Est-ce que Jésus acceptait facilement l'hospitalité chez des étrangers ?*

— Il ne dédaignait aucune invitation, et il acceptait la table qui lui était offerte chez les Pharisiens et les publicains, comme chez ses amis de Béthanie.

— *Cette fois, où accepta-t-il de prendre son repas ?*

— L'Évangile dit que ce fut dans la maison d'un des principaux Pharisiens. C'était sans doute chez le président de la synagogue de l'endroit, ou même chez l'un de ceux que la secte avait choisis pour chefs ; peut-être aussi était-ce un membre du Sanhédrin.

— *Quel pays évangélisait-il ?*

— La place qu'occupe l'incident dans la narration de S. Luc permet de dire que Jésus avait célébré à Jérusalem pour la dernière fois la fête de la Dédicace (Jean, x, 22 ; cf. Luc, xiii, 22) et qu'il était sur les terres d'Hérode (Luc, xiii, 31), en dehors de la Judée, au-delà du Jourdain (Marc, x, 1). Il était donc en Pérée.

— *Comment se fait-il que les Pharisiens, qui détestaient le Sauveur, l'aient invité à leur table ?*

— Bien qu'ils fussent ses ennemis personnels, ils ne pouvaient empêcher le peuple de le regarder comme un grand prophète ; c'était par conséquent un honneur pour eux d'avoir des relations avec lui.

— *Était-ce seulement ce motif d'orgueil qui les guidait ?*

— Non. Quand Jésus s'asseyait chez eux, ils pouvaient examiner de plus près celui qui leur portait ombrage ; ils espéraient ainsi réunir des griefs assez nombreux contre lui pour l'accuser, ou tout au moins pour lui enlever des admirateurs.

— *Jésus ignorait-il leurs mauvaises dispositions ?*

— Jésus savait très bien que l'hostilité qui le poursuivait à Jérusalem était partagée, à quelques exceptions près, par tous les membres de la secte en Galilée et en Pérée, comme en Judée.

— *Comment se fait-il qu'il acceptait des invitations de la part de ceux qu'il savait ses ennemis ?*

— Leurs dispositions hostiles étaient même une raison de devenir leur hôte de temps à autre. C'était pour Jésus l'occasion de faire entendre de salutaires avertissements ou d'utiliser les enseignements aux convives, et même au maître de la maison. Souvent aussi, il avait à exercer sa puissance en faveur des malades qui se présentaient là où on le savait invité.

— *Ces invitations étaient donc connues ?*

— Oui, car les Pharisiens ne faisaient rien sans ostentation. Ils étaient heureux de pu-

blier qu'ils donnaient un repas, et ils affectionnaient particulièrement le sabbat, comme jour de réception, parce que ce jour-là plus nombreux pouvaient être les invités et les témoins du festin.

— *N'avons-nous pas eu l'occasion de parler déjà une fois du repas dont il est fait mention dans l'Evangile de ce jour ?*

— C'est à la fin de ce même repas que Jésus, par la parabole des conviés qui refusèrent une invitation, fit entendre aux Pharisiens qui étaient là qu'eux-mêmes seraient exclus du festin du royaume des cieux pour avoir refusé les avances qui leur étaient faites.

— *Quand est-ce que nous avons expliqué cette parabole ?*

— Nous l'avons expliquée le dimanche dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement, 2^e après la Pentecôte.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Que nous donne le récit d'aujourd'hui ?*

— Il nous raconte la guérison d'un hydropique et comment Jésus infligea un nouveau blâme à l'orgueil pharisaïque.

— *Quelles leçons Jésus fit-il entendre en guérissant l'hydropique et en blâmant l'orgueil des Pharisiens ?*

— Il apprit aux Docteurs de la loi comment ils devaient interpréter la loi du repos sabbatique ; puis, en recommandant de ne point ambitionner les premières places, il leur donna une leçon d'humilité. Ce sont les deux divisions de l'Evangile.

1^{re} Leçon sur le repos du Sabbat

— *Connaissez-vous un des grands griefs des Pharisiens contre Jésus ?*

— Ils lui reprochaient de violer le repos sabbatique, de le laisser violer par ses disciples et de le faire violer par les malades qu'il guérissait ; ils trouvaient même mauvais que lui-même opérât des guérisons le jour du sabbat.

— *Guérir un malade, était-ce à leurs yeux une œuvre interdite en ce jour ?*

— Ils n'osaient le dire clairement, car ils craignaient le peuple ; mais les querelles qu'ils suscitent chaque fois que Jésus guérit un jour de sabbat, indiquent bien que tel était le fond de leur pensée.

— *A ce zèle exagéré pour la loi sabbatique, ne peut-on pas ajouter quelque autre raison d'hostilité ?*

— Ils voyaient avec dépit des guérisons qu'eux-mêmes étaient incapables d'opérer, et leur orgueil froissé leur faisait confondre une œuvre de miséricorde et de charité avec les œuvres défendues.

— *Qu'auraient-ils dû conclure, s'ils eussent eu l'esprit droit ?*

— Ils auraient compris que guérir par une simple parole ou un simple attouchement, comme le faisait le Sauveur, ne pouvait en aucune manière être un travail défendu, et que sûrement celui qui manifestait une telle puissance était bien libre de choisir son jour pour l'exercer.

— *Ils trouvaient donc une difficulté là où il n'y en avait pas ?*

— Oui, car c'est le propre des esprits orgueilleux de se heurter à des difficultés qui ne tiennent pas devant le simple bon sens, et que la malice seule rend insurmontables. Ainsi s'explique comment certaines intelligences refusent d'accepter la vérité.

— *Le Pharisien qui invita Jésus à sa table avait-il cette étroitesse d'esprit et ces dispositions défavorables à l'égard de son hôte ?*

— Tout le fait supposer ; car avec Jésus il avait invité d'autres pharisiens et des Docteurs de la loi pour l'épier et s'assurer que les accusations formulées contre lui étaient bien fondées : « Ils observaient toutes ses actions, » dit l'Evangéliste.

— *Alors, sous une invitation honorifique et amicale, il y avait un piège déguisé ?*

— Il semble bien que Jésus fut invité à dessein un jour de sabbat et qu'on fut heureux d'avoir un hydropique à lui présenter, pour voir s'il le guérirait.

— *Savez-vous ce que c'est qu'un hydropique ?*

— L'hydropisie, comme son nom l'indique, est une maladie où le sang insuffisamment renouvelé se change en eau qui envahit progressivement tout le corps en y produisant une enflure générale. Elle finit par devenir mortelle.

— *Quelle maladie spirituelle cette infirmité corporelle figure-t-elle ?*

— Elle figure la maladie dont souffraient les Pharisiens : l'orgueil est en effet comme une hydropisie spirituelle qui enfle l'âme d'estime pour soi-même et de vaines prétentions ; il dépose en elle des germes de mort.

— *Cet hydropique présenté intentionnellement à Jésus, méritait-il que le Sauveur s'occupât de lui ?*

— Il ignorait les desseins secrets des convives. Appelé ou non, il était venu avec l'espoir d'être guéri, et il fut heureux d'être mis en présence du Sauveur. Son infirmité était visible, il n'avait pas besoin de dire son mal, et, sans rien demander, il attendit avec confiance que Jésus l'eût remarqué.

— *L'hydropique n'avait rien dit ; les invités n'avaient rien laissé voir de leurs intentions. Pourquoi l'Evangile dit-il que Jésus répondit à tous ?*

— C'est qu'il entendait la demande secrète du malade comme aussi la question que se

posaient à eux-mêmes les docteurs de la loi et les Pharisiens. Il va répondre aux désirs de l'hydropique en le guérissant ; mais auparavant, il fera remarquer aux invités que la guérison répondra à leurs préoccupations.

— *Que leur dit-il donc ?*

— Aux docteurs de la loi et aux Pharisiens il pose cette question : « Est-il permis de guérir le jour de sabbat ? » La demande était précise, elle provoquait une réponse non moins précise.

— *Quelle fut cette réponse ?*

— Ils ne répondirent rien. Malgré la science dont ils se vantaient, ils n'osaient pas entamer une discussion avec le jeune Docteur qui déjà avait fermé la bouche à plusieurs des leurs.

— *Leur était-il d'ailleurs bien facile de répondre ?*

— Non ; la question les mettait dans une impasse. Au fond, chacun d'eux se disait : « Ce n'est pas permis, » et ils ne pouvaient guère parler contre leur sentiment intime, eux qui étaient obligés de garder la loi. Mais répondre ainsi négativement aurait froissé le bon sens des foules, indisposé le peuple et rallié des partisans à celui qui guérissait. Ils gardèrent un prudent silence.

— *Jésus fut donc obligé de répondre lui-même. Comment le fit-il ?*

— Il prit l'hydropique par la main ; par ce seul contact il le guérit ; puis il le congédia. Par un acte de sa souveraine puissance, il disait à tous ceux qui étaient là : « Oui, il est permis de guérir le jour du sabbat ; » et le miracle lui-même prouvait la légitimité de la guérison.

— *L'ineptie de l'opinion pharisaïque était donc mise en évidence ?*

— Bien certainement ; mais comme tous ces docteurs n'en persistaient pas moins dans leur interprétation étroite de la loi, Jésus répondit de nouveau à leur pensée intime par un argument qui leur rendait impossible toute critique ultérieure de son acte.

— *Quel est cet argument ?*

— Il leur dit : « Lequel d'entre vous, quand son âne ou son bœuf est tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour même du Sabbat ? »

— *Les Pharisiens ne craignaient donc pas de rompre le repos sabbatique quand un de leurs animaux était en danger ?*

— Non ; c'est pourquoi Jésus, par une raison qui les touche personnellement, les réduit à ne pouvoir le condamner sans se condamner eux-mêmes.

— *Comment cela ?*

— Puisque pour sauver un âne ou un bœuf que les eaux du puits menaceront d'asphyxier ils ne reculent pas devant un travail parfois long et pénible, ils n'ont rien à dire contre celui qui guérit un malade en péril d'être

étouffé par l'eau qui l'envahit. S'ils le jugent coupable, eux-mêmes sont encore plus coupables.

— *L'argument n'était-il pas sans réplique ?*

— Les adversaires du Sauveur n'avaient en effet rien à répondre ; aussi continuèrent-ils de se taire, comme le fait remarquer peut-être un peu malicieusement l'Evangile.

— *S'avouèrent-ils au moins à eux-mêmes leur défaite ?*

— Ils durent comprendre, une fois de plus, qu'ils ne pouvaient lutter contre la puissance et la logique du Maître qu'ils avaient devant eux. Mais comme ils n'avaient point discuté, extérieurement leur honneur était sauf, et leur orgueil apparut, comme toujours, quand arriva le moment de se mettre à table.

2^e La leçon d'humilité

— *Savez-vous comment les convives se plaçaient à table autrefois ?*

— Ils s'étendaient à demi, en s'appuyant sur le côté gauche, sur des divans disposés aux trois côtés de la table, le quatrième devant rester libre pour le service.

— *Quelles étaient les meilleures places ?*

— Sur chaque divan, la meilleure place était celle qui permettait au convive de s'appuyer sur le bras unique du long fauteuil. C'était aussi une place d'honneur ; il y en avait autant que de divans.

— *Or, quelles étaient les habitudes pharisaïques ?*

— Chacun visait à occuper les premières places, car ils attachaient une importance capitale aux questions de préséance.

— *Et pourquoi recherchaient-ils ainsi le premier rang ?*

— La première place était un signe de distinction et tous se jugeaient dignes de l'occuper. S'ils y parvenaient, c'est qu'ils avaient été remarqués du maître de la maison, et ils s'en faisaient un titre de gloire devant le peuple.

— *Après la guérison dont ils venaient d'être témoins, n'auraient-ils pas dû offrir la préséance à celui qui venait de l'opérer ?*

— C'eût été reconnaître leur infériorité, et c'est ce qu'ils ne voulaient pas. Aussi, selon la coutume, chacun s'empressa pour arriver le premier à une place d'honneur.

— *N'y avait-il donc pas de règles à observer pour les préséances ?*

— C'était au maître de la maison à fixer les places des convives. Quelquefois il évitait de le faire, pour ne froisser les susceptibilités de personne ; les places de distinction étaient alors pour ceux qui les occupaient les premiers.

— *En était-il toujours ainsi ?*

— Non ; quand parmi les invités, il y avait

une personne que le maître de la maison voulait particulièrement honorer, il lui réservait une première place, et il arrivait alors que le convive qui l'avait précipitamment occupée était prié de la laisser libre.

— *Que devenait ce convive ?*

— Obligé de céder la place à l'invité plus honorable, il n'en trouvait d'inoccupée que la dernière, et il devait y descendre en rougissant.

— *N'y avait-il pas là matière à une leçon de savoir-vivre et d'humilité ?*

— Bien certainement. Aussi Jésus, qui avait vu comment tous les invités jetaient leur dévolu sur les places honorifiques, saisit l'occasion d'opposer à cette pratique de l'orgueil pharisaïque la pratique de l'humilité.

— *Quels conseils donne-t-il ?*

— Il conseille d'abord de ne point se placer aux premières places sans y être invité par le maître de la maison, autrement on s'expose à l'humiliation de descendre à la dernière. Il recommande ensuite de se tenir au dernier rang parce qu'il arrivera que, jugé digne d'être mieux placé, on montera au premier.

— *Après cette permutation qui fait descendre l'ambitieux et monter celui qui ne l'est pas, arrivait-il toujours que chacun fût placé finalement selon son mérite ?*

— Non ; quand l'hôte jugeait bon d'intervenir pour arrêter les discussions de préséance, il évitait de déranger les convives intermédiaires qui n'ayant pas des places de choix pouvaient être placés comme ils le méritaient. Fatalement alors l'ambitieux descendait après tous les autres, bien qu'il méritât peut-être mieux, et l'humble par contre pouvait monter au delà de ces mérites.

— *Quelle pensée Jésus voulait-il donc faire ressortir par la parabole ?*

— Il n'avait pas en vue seulement une question de préséance ; l'enseignement général qu'il voulait donner, c'est que l'orgueil, de quelque manière qu'il se manifeste, se prépare des humiliations qui seront son châtiment, tandis que l'humilité sera glorifiée.

— *Qu'arrive-t-il en effet, même dans les sociétés humaines ?*

— Un homme vaniteux se rend insupportable par ses manières, et lors même qu'il aurait des qualités réelles, on ne l'estime pas ; l'humble au contraire, qui ne cherche pas à se produire, est souvent apprécié au-delà de sa valeur.

— *Même du point de vue naturel, l'humilité rend donc estimables ceux qui la possèdent ?*

— Oui, elle augmente en quelque manière leur mérite, tandis que l'orgueil rend méprisable.

— *En est-il de même du point de vue sur-naturel ?*

— C'est là surtout que l'orgueil prépare des déchéances, et l'humilité des triomphes. Jésus le conclut de sa parabole en redisant : « Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. »

— *Quand est-ce que cette sentence recevra son entière exécution ?*

— Au tribunal de Jésus-Christ lui-même, quand il sera le souverain Juge. Là les orgueilleux, fussent-ils ici-bas de grands hommes, descendront au dernier rang, et tous les humbles passeront avant eux. « Les premiers deviendront les derniers, et les derniers deviendront les premiers. »

— *Le classement final n'est-il pas préparé dès maintenant ?*

— C'est certain, car l'humilité appelle la grâce divine, tandis que l'orgueil éloigne la miséricorde.

— *Mais n'est-il pas une humilité dont il faut se défier ?*

— Il y a la fausse humilité, qui consiste à s'abaisser pour se faire valoir et recueillir ensuite des applaudissements et des honneurs. Elle n'est au fond qu'un orgueil déguisé auquel les hommes peuvent se laisser prendre, mais qui ne trompe pas Dieu. Il est plus méprisable encore que l'orgueil qui s'affiche, car il s'y joint l'hypocrisie.

— *Jésus n'a donc pas voulu dire qu'il faut s'humilier afin d'être élevé ?*

— Non, car la vraie humilité n'a point d'ambition. Le Sauveur, dans sa parabole et par la conclusion qu'il en tire, a seulement rappelé la loi éternelle par laquelle Dieu a décrété de glorifier les humbles et d'abaisser les orgueilleux.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Qu'est devenue la loi sabbatique ?*

— Elle est devenue la loi dominicale, qui elle aussi prescrit le repos du septième jour.

— *Faut-il observer très exactement cette loi du dimanche ?*

— Oui, le repos dominical est de rigoureuse nécessité ; néanmoins il faut l'entendre comme le Sauveur entendait le repos sabbatique.

— *Il est donc des circonstances où il est permis de travailler ?*

— Oui, la guérison de l'hydropique et l'argument par lequel Jésus daigne la justifier nous révèlent entre autre deux causes de dispense.

— *Quelle est la première ?*

— C'est la charité. Quand le prochain se trouve dans une nécessité qui réclame un prompt secours, il est permis de le lui donner. Il est quelquefois même des circonstances où la loi de la charité devient obligatoire au détriment de la loi du repos : c'est quand

la nécessité devient impérieuse et qu'il faut y subvenir sans délai.

— *Quel est l'autre motif qui permet de travailler ?*

— C'est la nécessité de le faire pour éviter un dommage sérieux. Jésus ne désapprouve pas les Pharisiens de travailler le jour du sabbat pour retirer du puits leur âme ou leur bœuf.

— *N'y a-t-il pas une précaution à prendre pour avoir la conscience en repos ?*

— Comme on peut se faire parfois illusion sur la nécessité de vaquer le dimanche à des œuvres serviles, il est prudent de consulter ceux qui sont chargés par l'Eglise d'interpréter sa loi, et, comme le dit le catéchisme, il faut demander à son pasteur la permission de travailler.

— *Que devons-nous ensuite conclure des conseils que Jésus donne au sujet des premières places, et de la sentence qui termine la parabole ?*

— C'est que l'humilité demeure la vertu indispensable pour quiconque veut entrer dans le royaume des cieux ; car au nombre des tout derniers, parmi lesquels pourront se retrouver les orgueilleux, il faut compter les réprouvés.

— *Que faut-il faire pour pratiquer cette vertu ?*

— Elle doit régler nos pensées, nos paroles et nos actes.

— *Comment pratiquer l'humilité dans ses pensées ?*

— L'homme véritablement humble rejette toute estime de soi-même et toute complaisance dans son propre mérite. Il se rappelle que devant Dieu il n'est que néant, et comme l'apôtre S. Paul il se redit souvent à lui-même, en apercevant ce qu'il a de bon en lui : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » (I Cor., xv, 10).

— *Comment est-on humble dans ses paroles ?*

— En évitant de se donner à soi-même des louanges ; celui qui se loue finit par se faire mépriser. Si l'on est humble, on évitera aussi de blâmer les autres ou de les froisser en les abaissant ; ordinairement les querelles et les inimitiés proviennent d'un orgueil qui a voulu s'élever en humiliant le prochain.

— *Comment enfin pratiquer l'humilité dans nos actes ?*

— Il faut s'interdire toute démarche ambitieuse et toute manière extérieure par lesquelles on chercherait à dominer ou prévaloir. « Plus on est grand, plus il faut savoir s'abaisser, si l'on veut être agréable à Dieu. » (Eccli., iii, 20).

POUR LE PREMIER VENDREDI

XX

LA DOUCEUR DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Écoutez aujourd'hui une parole de Jésus. Confondus dans la foule qui se presse autour de lui, prêtons l'oreille aux enseignements qui tombent de ses lèvres divines. Il va nous parler de son Cœur, et ce sera l'annonce première et déjà saisissante des grandes révélations qu'il fera, bien des siècles après, à la B. Marguerite-Marie.

Cette parole, la voici : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* » (Mt., xi, 29).

Méditons-la quelques instants. Elle répondra au plus vif de nos désirs. Elle nous expliquera toute la vie de Jésus. Elle nous montrera comment nous devons agir nous-mêmes.

I

Pourquoi Jésus commence-t-il par nous dire : *Apprenez de moi* ? C'est parce qu'il veut attirer notre attention sur ce qu'il va nous dire. Toutes ses paroles sont pleines d'enseignements ; mais il veut que nous remarquions spécialement celle-ci. C'est une leçon qu'il nous avertit de recueillir.

Mais, ô Maître, cette leçon qui va nous faire connaître un peu de votre Cœur sacré, elle répond au plus vif de nos désirs !

Savoir ce qu'il y a dans le cœur de nos semblables, dans le cœur de tous ceux à qui nous avons affaire, n'est-ce pas pour nous un besoin ; que nous souffrons bien souvent de ne pas pouvoir satisfaire ? Nous savons que c'est le cœur qui est tout dans l'homme, puisque c'est lui qui donne à ses paroles et à sa conduite leur véritable signification.

Mais comment connaître le cœur de nos semblables ? Est-ce que souvent les démonstrations extérieures de la plus vive affection ne sont pas un masque derrière lequel ils cachent leur indifférence et même quelquefois leur antipathie ? Ne savons-nous pas que les hommes sont habitués à dissimuler leurs sentiments ? N'avons-nous pas été plus d'une fois trompés par des apparences de simplicité et d'attachement que la suite devait cruellement démentir ?

Et, sans aller si loin, quand nous examinons notre propre cœur, est-ce que nous n'y trouvons pas souvent, en rougissant, des sentiments que nous aurions honte de laisser voir et que nous dissimulons soigneusement ?

Eternel problème que celui-là ! Nous devons vivre longtemps avec ceux qui nous entourent avant de commencer à les connaître un peu ;

et au prix de quelles tristesses et de quelles déceptions souvent !

« L'homme, lisons-nous dans la Sainte Ecriture, ne voit que les apparences ; Dieu seul voit ce qu'il y a dans le cœur. » (I Reg., xvi, 7).

Comment donc pourrions-nous savoir ce qu'il y a dans le Cœur de Jésus, ce Cœur qui est celui d'un Dieu, ce Cœur qu'il nous importe de connaître plus que tous les autres !

Mais il ne veut pas que nous nous épuisions en recherches stériles, puisque nous ne serions jamais sûrs d'arriver à la vérité. Il prend les devants. Il va nous dire lui-même ce qu'il y a dans son cœur. C'est la douceur et l'humilité.

La douceur d'abord.

II

Cette douceur, Jésus ne cesse de la montrer dans toute sa vie.

Une de ses premières paroles est pour la ranger au nombre des béatitudes : « Bienheureux, dit-il, ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

Elle éclate dans son attitude, un extérieur qui ne se dément jamais et qui est si pleinement rassurant que les pécheurs, les malades, les pauvres, les lépreux mêmes, tous ceux que l'on repousse, tous ceux que la Loi et la coutume éloignent des autres hommes, accourent à lui avec confiance.

Surtout elle se montre dans sa vie. Vous connaissez ce trait. Un jour, une ville lui ferme ses portes. Irrités de cette injure, les apôtres, et en particulier les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, parlent de faire descendre le feu du ciel sur la cité ingrate. Mais il leur dit : « Vous ne connaissez pas l'esprit duquel je suis animé ! » Et, sans tirer aucune vengeance de l'affront qui vient de lui être fait, il s'éloigne.

Avez-vous réfléchi que pendant trois ans il a vécu avec Judas, sachant dès la première heure que cet homme doit le trahir, suivant les progrès de la passion dans cette âme misérable, connaissant tous les projets infâmes qui s'y forment ? Et pourtant, jamais il n'y fait allusion et jamais il ne reproche au traître la noirceur de son ingratitude.

Et sa Passion ! C'est là surtout qu'il montre la douceur de son Cœur adorable. Le prophète avait dit qu'il irait à la mort « comme un agneau qui se tait devant celui qui le tond. » Et en effet, pendant ces heures affreuses qui s'écoulèrent depuis son arrestation jusqu'à son dernier soupir, vous ne surprendrez pas en lui un mouvement d'impatience, vous ne l'entendrez pas proférer une seule parole de blâme.

« Mon ami, dit-il à Judas, pour quelle chose

êtes-vous venu ? Trahir le Fils de l'homme par un baiser ? »

Il ne veut pas qu'on le défende, et il guérit le serviteur qu'a blessé le glaive impétueux de Pierre.

Quand un valet le frappe au visage, au lieu de s'indigner de cette injure mortelle, il se contente de dire : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Le voyez-vous pendant la nuit terrible ? Les soldats et les serviteurs lui font subir les traitements les plus cruels et les plus odieux, et pas une plainte, pas un cri, pas un reproche ne lui échappe. Il s'est livré, on fait de lui tout ce que l'on veut. Il se laisse faire.

Et quand il est sur le point d'expirer, à quoi pense-t-il ? Est-ce à se plaindre ou à maudire ? Ecoutez-le : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font ! » Ainsi, ses ennemis le font mourir, et il leur pardonne, et il prie pour eux ! N'est-il pas vrai que la douleur explique la mort de Jésus comme elle explique sa vie ?

III

Et pourquoi Jésus a-t-il voulu nous montrer ainsi que la douceur est dans son Cœur ? C'est parce que nous devons agir comme lui.

Venu pour sauver les hommes, il pouvait mettre dans son cœur le sentiment de l'autorité. Roi par sa filiation éternelle et par sa filiation temporelle, il pouvait monter sur le trône de David. Il ne l'a pas voulu.

Il pouvait subjuguier les hommes par la puissance. Celui qui avait, quand il le voulait, le pouvoir de passer, invisible, au milieu de ses ennemis ; Celui qui, au moment même où il allait être arrêté, n'eut qu'à dire : « C'est moi ! » pour renverser à terre tout ceux qui venaient le saisir ; Celui-là aurait pu, comme le lui proposaient les fils de Zébédée, faire tomber le feu du ciel sur les villes ingrates et anéantir tous ses ennemis. Il pouvait, comme lui-même le disait, dire un mot et faire apparaître pour le défendre plus de douze légions d'anges. Mais il n'a point mis la puissance dans son Cœur ; il y a mis la douceur.

C'est parce que les âmes sont libres. On ne les force pas. Il faut les gagner, et on ne les gagne que par la douceur.

Gardons-nous donc de vouloir être plus sages que Jésus. Quand nous voulons faire du bien autour de nous, ne nous fions pas à notre ascendant. N'exerçons pas de pression. Cherchons à attirer les cœurs, et non à les prendre.

**

Et puisque nous sommes aujourd'hui en ce jour béni du premier vendredi du mois,

où il y a tant de grâces à demander et à obtenir, répétons souvent, même au cours de nos occupations, cette simple et ardente prière : « Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de nous ! »

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

VII

LA RECOMMANDATION DE L'ÂME

Moriatur anima mea morte justorum.

Faites, ô mon Dieu, que je meure de la mort des justes !

(Num., xxiii, 12).

Nous l'avons déjà remarqué, jamais mère n'aima ses enfants comme la sainte Eglise aime les chrétiens, qui sont ses vrais enfants. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, et même au-delà, elle les suit avec la plus touchante sollicitude. Elle les aide de ses conseils, les éclaire de ses lumières, les nourrit de la parole de vie et du pain des forts. Elle préside aux actes les plus solennels de leur vie. Il n'y a pas de circonstances importantes, où elle ne soit là, toujours prête à les diriger, à les encourager et à les soutenir. Sa tendresse redouble lorsque la maladie les accable, et qu'elle les voit en proie aux horreurs de la mort. Elle ne veut pas qu'ils soient seuls à combattre dans ce dernier combat, mais elle envoie dans leur maison attristée, le ministre de ses grâces, le dispensateur de ses mystères, qui doit, à ce moment décisif, leur prodiguer tous ses soins. Le ministre des miséricordes, revêtu du surplis et de l'étole sacrée, couleur violette, — c'est-à-dire couleur de la pénitence — après avoir souhaité la paix selon l'esprit du Sauveur, asperge d'eau bénite, le sacramental par excellence pour chasser le démon, le malade et toute l'assistance. Puis il prend le crucifix, le fait baiser au moribond, l'engageant à s'unir à Jésus-Christ et à mettre toute sa confiance dans les mérites infinis de ce divin Libérateur. Alors commence un drame ineffable, dont je me sens impuissant à redire les divines beautés, et, qui, chaque fois qu'il m'est donné d'y prendre part, remplit mon âme des plus touchantes impressions.

I

Jésus, le Maître qui était fort, qui était pur, a répandu, pendant son héroïque agonie, les plus pressantes, les plus intarissables prières de sa vie, *Factus in agonia prolixius orabat.* (Luc, xxii, 14). L'Eglise s'en est souvenue.

Chaque fois que l'un de ses enfants passe du temps à l'éternité, dans cette redoutable angoisse de la mort prochaine, elle murmure autour de lui une triste, longue et pathétique prière qui s'appelle la « prière des agonisants, la recommandation de l'âme. » Ainsi, à cet instant de l'agonie, où le chrétien est à peu près seul devant son éternité, ne communiquant plus, ou que faiblement, avec ses semblables, l'Eglise est là, avec sa charité maternelle, pour l'aider, le soutenir, et lui fournir le moyen de se mesurer victorieusement avec la mort.

Elle PRIE, mais quelle prière ! Qu'elle est touchante ! Qu'elle est efficace ! Quels magnifiques caractères elle revêt !

L'Eglise sait que pour le juste lui-même le passage suprême est plein de périls. Elle a pleine connaissance qu'il tremble à la pensée de cette suprême et décisive tempête. N'a-t-elle pas vu son chef, Jésus, terrassé, écrasé sous le poids de son agonie ? N'a-t-elle pas vu Celui qui console tous les affligés, « triste jusqu'à la mort ? » Celui qui essuie toute larme, répandant « une sueur de sang ? » Celui qui est la joie des anges, devenu « sombre et anxieux ? » Celui qui est la force des martyrs, « saisi d'épouvante ? » Celui qui a délibérément fait le sacrifice de sa vie, pris en face de la mort d'une répugnance invincible ? Celui qui porte le monde, « secouru par un ange ? » Celui qui avait dit à Dieu : « Vous n'avez pas voulu d'autre holocauste que moi, me voici ! » reculant tout à coup et disant : « Mon Père, si cela se peut, éloignez ce calice ! Mon Père, tout vous est possible, éloignez ce calice ! Mon Père, éloignez-le !¹ »

L'Eglise sait tout cela, et voilà pourquoi elle prie pour son enfant, pour le disciple du Christ, avec une instance, une piété, une dévotion incomparable !

I. A genoux, un cierge allumé, symbole de foi et de charité, elle intercède par son ministre auprès de toute la cour céleste en faveur du moribond ; elle demande les grâces les plus précieuses et s'appuie sur les motifs les plus irrésistibles.

Elle invoque l'auguste Trinité, la B. V. Marie, tous les anges et les archanges, les saints de l'ancienne loi, le chœur des justes, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les moines et les ermites, les vierges. Elle nomme les principaux, ceux qui ont donné les plus nobles exemples de vertu, Abel, et Abraham, et Jean-Baptiste, et Joseph, et Pierre et Paul, et André et Jean, et les saints Innocents, et saint Etienne et saint Laurent, et saint Sylvestre, et saint Grégoire et saint Augustin, et saint Benoît, et saint François, et sainte Lucie, et sainte Marie-Madeleine

¹ Mt., xxvi, 37, 38 ; — Luc, xxii, 43, 44 ; — Mc., xiv, 33.

qui, par son amour extraordinaire, a si bien expié ses péchés !

Et dans ces Litanies l'Eglise sollicite les grâces les plus opportunes à cet instant décisif : la délivrance de la colère divine, des périls de la mort, de la mauvaïse mort, des peines de l'enfer, de tout mal, notamment l'affranchissement du purgatoire et de la tyrannie du démon.

Elle met en avant les raisons les plus capables de toucher le Cœur de Dieu. « Ayez pitié, dit-elle, de ce malade à qui nous nous intéressons, ayez pitié de lui ! Souvenez-vous, ô Christ, que pour lui vous êtes né, que pour lui vous avez accepté la croix et les horreurs de la Passion, que pour lui vous êtes mort et avez été enseveli, que pour lui, et afin de lui procurer la même grâce, vous êtes ressuscité, que pour lui, afin de lui préparer une place vous êtes monté au ciel ; que vous avez envoyé sur terre pour son salut l'Esprit consolateur ; souvenez-vous de lui et au jour du jugement, accueillez-le favorablement ! »

II. Le prêtre se lève, et debout auprès du malade, il conjure, avec des accents pleins de ferveur, le Dieu de toute bonté d'être son libérateur. Il implore sa miséricorde avec une ferveur admirable. Il sollicite, et sollicite avec instance, le secours de sa grâce pour obtenir au moribond la délivrance de tous les dangers qui l'environnent, en s'autorisant des miséricordes passées du Seigneur à l'égard de ceux qui ont gémi dans les dangers les plus graves :

Seigneur, délivrez l'âme du malade ici présent et luttant dans les derniers combats, comme vous avez délivré Noé du déluge. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Job de ses souffrances. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Moïse de la persécution du roi d'Egypte. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Daniel de la fureur des lions. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré les trois enfants de la fournaise ardente et de la main d'un roi injuste. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Suzanne des calomnies des impurs vieillards. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré David des mains de Saül et de Goliath. Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré saint Pierre et saint Paul des fers qui les enchaînaient. Et comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, vierge et martyre, des trois atroces tourments qu'on lui faisait subir, ainsi daignez délivrer l'âme de votre serviteur, de votre servante, et faites-la jouir avec vous des biens éternels.

L'âme ! L'âme ! A ce moment l'Eglise, interprète des sublimes réalités, ne voit que l'âme ! C'est pour l'âme de ses enfants qu'elle prie ; c'est pour l'âme qu'elle intercède auprès des saints ; c'est pour l'âme qu'elle fait violence au ciel ! Toutes les autres préoccupations disparaissent à ses yeux. Il s'agit de l'enfer à éviter, du ciel à conquérir, du purgatoire à supprimer ou à abrégé, *Libera, Domine, ani-*

mam servi tui ! La création du monde, l'incarnation, la rédemption n'ont pour but principal que le salut de l'âme. *Libera, Domine, animam servi tui !*

III. Le ministre sacré poursuit ses supplications pour obtenir pardon et miséricorde en faveur du malade :

Dieu de bonté, Dieu de clémence, vous qui selon l'étendue de vos miséricordes effacez les fautes du pécheur pénitent, vous qui oubliez même que ce pécheur vous a offensé, et qui ne considérez que son repentir, jetez un regard de bienveillance sur votre créature affligée. Elle avoue ses fautes, elle vous demande pardon ; exaucez-la, Père de clémence ! Renouvelez en elle ce que le commerce du monde, la fragilité humaine et l'esprit tentateur ont pu altérer et détériorer. Unissez, Seigneur, attachez au corps très saint de votre Eglise ce membre que vous avez racheté. Voyez ses larmes, entendez ses gémissements. Toute sa confiance est en vous ; elle n'espère qu'en votre bonté ! Daignez l'admettre à la grâce d'une parfaite réconciliation. *Respice propitius super hunc famulum tuum !*

A mesure que l'agonie se prolonge, l'Eglise prolonge également ses touchantes supplications. « Mon très cher frère, ma très chère sœur, lui dit le prêtre, je vous recommande au Dieu tout-puissant, je vous remets entre les mains de Celui qui vous a créé, afin que, quand vous aurez payé par la mort la dette commune de la nature humaine, vous retourniez à votre Créateur qui vous a formé du limon de la terre. *Commendo te omnipotenti Deo !* »

Dans une autre oraison, le prêtre fait valoir auprès de Dieu les motifs les plus puissants pour l'engager à se montrer favorable à cette pauvre âme. Elle est la créature du Souverain Maître, et c'est pour la sauver que le divin Jésus est descendu du ciel sur la terre. Il est vrai qu'elle s'est rendue coupable de beaucoup de fautes ; mais, au moins, elle a conservé la foi ; elle a toujours cru en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Elle a gardé en son cœur le zèle de la gloire de Dieu, elle a fidèlement adoré le Dieu Créateur universel. *Commendamus tibi, Domine, animam famuli tui !*

C'est en raison de cette fidélité essentielle que l'Eglise poursuit avec instances ses confiantes prières :

Seigneur, dit-elle, ne vous souvenez plus des erreurs de jeunesse de ce cher malade. Ne vous souvenez plus que de vos bontés. Ne tenez point compte de ses ignorances. Que les cieux lui soient ouverts, faites-le participer à votre gloire. Que les anges volent à sa rencontre et qu'ils l'introduisent dans la céleste Jérusalem ! Que saint Pierre à qui Dieu a confié les clefs du ciel lui ouvre les portes de cette céleste demeure ! Que saint Paul, ce vase d'élection, que saint Jean, ce disciple bien-aimé, à qui les secrets du ciel ont été révélés, intercedent pour lui. Que tous les apôtres à qui a été donné le pouvoir de lier et de délier, que tous les saints et saintes du Paradis prient pour lui le Dieu des miséricordes. *Delicta juventutis et ignorantias ne memineris !*

Quelle sollicitude ! Quelle charité de la part de l'Eglise pour ses enfants ! Quelle prière admirable elle répand devant Dieu en leur faveur ! On sent qu'elle est une vraie mère et qu'elle est inspirée du plus ardent amour pour ceux qu'elle a engendrés au Sauveur Jésus !

Qu'il me soit permis d'insister sur cette ultime prière de la recommandation de l'âme. C'est une prière très efficace, il est vrai, mais c'est une prière revêtue du double caractère du *commandement* le plus efficace, et de la plus douce *consolation*.

II

I. L'Eglise a bien commandé jusqu'à ce jour, dans la vie de ses enfants, et de par la puissance de Dieu. Elle a reçu le pouvoir de chasser les démons, de briser les chaînes qui retiennent les âmes captives, de baptiser, d'absoudre, de diviniser par l'adorable eucharistie. Dieu s'est engagé à lier et à délier tout ce qu'elle lie et tout ce qu'elle délie. Je le demande, puisque sa puissance sacrée peut, authentiquement, enchaîner le démon et libérer les âmes, pourquoi oublierait-elle, à cette heure décisive, aussi importante que redoutable, de prendre son sceptre d'autorité et de parler au nom de Dieu ?

Et elle prie en commandant :

« Puisque, dit-elle au malade, ton jour est venu de partir, ô âme chrétienne, sors de ce monde, *Proficiscere, anima christiana*. Sors du monde, ce cachot ; sors de la chair, ce sépulcre ! Mais sors au nom du Père tout-puissant, qui t'a rachetée ; au nom de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qui a souffert sa Passion pour toi ; au nom de l'Esprit-Saint qui a fait son séjour dans ton cœur, sors au nom des Trônes et des Dominations, des Chérubins et des Séraphins, des Patriarches, des Prophètes, de tous les Saints et Saintes de Dieu. O âme, sors de ce monde et qu'aujourd'hui ta demeure soit dans la paix, que ton habitation soit dans la sainte Sion ! *Proficiscere, anima christiana* !

Je ne sais rien de si grand de si touchant, de si persuasif que ce commandement. L'Eglise me paraît grande dans tous ses pouvoirs, dans toutes ses fonctions, dans toutes ses miséricordes, dans tout son ministère. Mais, en réalité, je suis tout particulièrement ému et touché de son assistance des moribonds. Là en particulier, au seuil de l'éternité, elle me paraît auréolée de la divine puissance de son Chef, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle prie en commandant, elle commande en priant. Elle apparaît comme l'arbitre suprême de l'éternité. Elle manifeste d'une manière saisissante l'incomparable autorité dont son Fondateur l'a revêtue : *Proficiscere, anima christiana*.

II. Non seulement l'Eglise prie pour les moribonds avec une sollicitude maternelle, avec

une autorité qu'elle tient de son divin Fondateur, mais avec une hardiesse qui inspire la plus grande confiance et remplit les âmes des plus ineffables consolations.

Aux derniers moments, elle s'écarte les voiles funèbres, et ouvre avec amour les éternels horizons de l'incomparable félicité.

Ne serait-ce pas en vertu de cet engagement divin que Jésus prit un jour à son égard, en disant : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux » (Math., xiv, 19), qu'elle peut, avant que l'heure ait sonné, avant que le voyageur soit arrivé et heurte à ces portes éternelles, qu'elle peut, dis-je, les entr'ouvrir dans le lointain, au fond d'une perspective sublime, livrant passage aux torrents de lumière qui viennent réjouir le chrétien encore enveloppé des ombres de la vie présente ?

L'entendez-vous murmurer aux oreilles du moribond les splendeurs et les félicités du Paradis ? « Que la troupe resplendissante des anges vienne au devant de votre âme, lorsqu'elle aura rompu ses liens. Que le majestueux sénat des Apôtres, qui doit juger avec Dieu tous les humains, vous fasse un accueil favorable ! Que la triomphante armée des martyrs se réjouisse à votre arrivée ! Que l'éclatante compagnie des confesseurs vous environne ! Que le chant des vierges vous conduise au céleste Epoux avec des cantiques de joie ! Qu'admis dans le sein d'Abraham, tous les patriarches vous félicitent et vous embrassent ! Que Jésus-Christ se montre à vous avec un visage plein de douceur et d'allégresse ! Qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être avec lui ! Que le Christ se lève, et que ses ennemis soient dispersés ! Que les légions de Satan s'évanouissent devant lui ! Qu'il vous donne accès dans les jardins toujours fleuris de son ciel ! Qu'il vous admette, à sa droite, au nombre de ses élus ! »

Quelle est la religion qui ait jamais prodigué aux moribonds les mêmes tendresses et les mêmes consolations ? Quelle est la religion qui ait soutenu l'homme mourant, à ses derniers moments avec une charité semblable, avec un zèle si compatissant ? Quelle est la religion qui en priant avec efficacité ait élevé son âme à de si hautes pensées ; qui ait transporté le malade dans les cieux avant l'heure marquée pour la rupture des liens terrestres ; qui ait formé les vœux les plus ardents pour sa félicité ; qui ait versé dans son âme le baume le plus suave ? Dans ce pénible moment, à l'heure du dernier adieu, la charité ne semble-t-elle pas avoir épuisé toutes ses ressources ? Qui pourrait entendre ces admirables prières, assister à ce spectacle impressionnant sans être pénétré des plus nobles et des plus généreux sentiments ? Oh ! comme la prière de la *Recommandation de l'âme* est saisis-

sante ! Comme les paroles du prêtre agrandissent la sphère de nos destinées ! Et quand on réfléchit que souvent c'est à un malheureux étendu sur un grabat, couvert des haillons de la misère, que ces généreux soins sont prodigués, de quelle vénération, de quelle immense reconnaissance ne doit-on pas être pénétré pour la religion ?¹

Ajoutez à cela le son de la cloche qui, comme un saint avertissement de charité, invite les fidèles de la paroisse à prier pour le chrétien qui livre son dernier combat à Satan avant de paraître devant Dieu ; les pieux fidèles qui viennent se joindre au prêtre, aux parents et aux amis pour prier en faveur de leur frère qui va quitter terre ; la récitation de la Passion du Sauveur qui est comme un appel divinément éloquent au Cœur de Jésus pour le salut du monde, vous aurez certainement un des spectacles les plus éloquents qui se puissent rencontrer !

Ah ! je comprends pourquoi, aux siècles de foi, on était si désireux de recueillir les bienfaits de la *Recommandation de l'âme*. On les réclamait avec instance ; on chargeait parents et amis, au cas où l'on perdrait l'usage des sens, de solliciter de l'Eglise ce très précieux réconfort. Qu'il me soit permis de citer quelques exemples.

Instruit de sa fin prochaine, le grand Condé garda d'abord le silence, puis il dit : « O mon Dieu, vous le voulez, que votre volonté soit faite ! Je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien mourir ! » Il reçut les consolations et accomplit les devoirs de la religion avec une piété ravissante. Avec quelle foi il demandait sans cesse au Sauveur des âmes, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! Il fit répéter trois fois les prières des agonisants et remercia les médecins, en disant à la vue des prêtres : « Voilà maintenant mes vrais médecins ! » Aussi écouta-t-il leurs avis avec reconnaissance, se joignit à leurs exhortations, les psaumes toujours sur les lèvres, la confiance toujours dans le cœur. — Autre exemple. Pendant le cours de la longue maladie qui le conduisit au tombeau, La Harpe montra le plus grand courage et la piété plus sincère. Il se fit lire plusieurs fois les prières des agonisants. Monsieur de Fontanes se présenta un jour au milieu de cette triste cérémonie : « Mon cher ami, lui dit le mourant, en lui tendant une main desséchée, je remercie le ciel de m'avoir laissé l'esprit assez libre pour sentir combien cela est consolant et beau. »

Il est incroyable combien les chrétiens qui ont le bonheur de recevoir les secours que N.-S. J.-C. a remis entre les mains de l'Eglise, pour ceux qui doivent bientôt mourir,

éprouvent une paix profonde et sont armés d'un vaillant courage pour les derniers instants. Saint François d'Assise, par exemple, ayant achevé son testament, fit chanter un cantique, qu'il avait composé pour rendre grâce à Dieu au nom de toutes les créatures. Après quoi, il voulut qu'on le couchât sur la terre, où son corps fut couvert d'un habit pauvre, qu'on lui avait donné. Dans cet état, il exhorta ses frères à l'amour de Dieu, à la pratique de la pauvreté et de la patience. Il donna ensuite sa bénédiction, tant à ceux qui étaient présents qu'à ceux qui étaient absents : « Adieu, mes enfants, leur dit-il, restez toujours dans la crainte du Seigneur. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche ; heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé ! Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressément, et je vous recommande tous à sa grâce. » Lorsqu'il eut entendu l'histoire de la Passion qu'il s'était fait lire dans l'Evangile selon saint Jean, il se mit à réciter le psaume 141^e : « J'ai élevé ma voix vers le Seigneur. » Ayant fini de réciter le dernier verset : « Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse bénir votre saint nom ; les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez, » il expira tranquillement.

C'était la mort du juste. Puissions-nous mourir de cette mort, *moriatur anima mea morte justorum* ! Que par la grâce de Dieu, et non par nos mérites, nous ayons le bonheur de recevoir saintement les derniers sacrements ; que nous recevions dans sa plénitude l'indulgence de la bénédiction apostolique ; que la recommandation de l'âme nous soit appliquée ; que nous en pénétrions les sentiments si touchants, que nous en sayourions les si suaves beautés ! Alors humblement, mais pleins de confiance, nous dirons comme l'apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai accompli ma course ; il ne me reste plus qu'à recevoir la récompense, la couronne que le Dieu très bon et très juste réserve à ses élus. » (II Tim., iv, 7). Alors après avoir fini notre vie dans la foi, la confiance et la charité, à l'exemple de notre divin Maître, nous goûterons paisiblement le trépas ; nous mourrons dans le baiser du Seigneur. *Moriatur anima mea morte justorum* ! Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 augusti 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ Rit. Rom., tit. v, ch. 7.

Ami du Clergé du 1^{er} septembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXVIII. La Vérité du Christianisme, 609.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — LIII. 17^e dimanche après la Pentecôte, 613.

Pour une première messe. — L'humilité sacerdotale, 617.

Sermon d'installation d'un curé, 621.

Allocution de mariage, 623.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXVIII

LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME

La transcendance du christianisme, c'est-à-dire sa supériorité sur les autres religions nous a fourni une première preuve en faveur de sa divinité. Mais ce n'est pas seulement quand on la compare aux autres cultes que la divinité de cette religion éclate. Elle se manifeste encore clairement quand on l'étudie en elle-même. Cette étude va faire l'objet de la présente instruction. Le christianisme nous apparaît comme ayant été établi par Dieu parce qu'il porte le cachet du miracle. Le miracle sous toutes les formes témoigne en faveur du christianisme : *miracle intellectuel, miracle moral, miracle physique.* Sur le point de traiter un sujet aussi important, que Dieu me donne son secours ; je le lui demande instamment.

I. — Vérité du christianisme manifestée par le miracle intellectuel

En premier lieu, le christianisme possède un système de doctrine tellement supérieur à toutes les idées humaines qu'il ne peut avoir été conçu que par l'intelligence divine.

De toutes les merveilles qui peuplent l'univers, de toutes celles que l'histoire a enregistrées, il n'en est aucune qui égale la merveille du dogme chrétien. Le P. Lacordaire avait raison lorsqu'il disait : « Le christianisme est inimitable et par conséquent divin¹. »

Ne voyez-vous pas en effet qu'il s'élève à une hauteur infinie au-dessus de ce que la raison peut concevoir ? J'atteins le dogme de

l'existence de Dieu ; j'arrive à la connaissance lointaine de ses perfections incréées par le spectacle des choses créées ; mais puis-je concevoir le mystère de la vie divine, l'inénarrable génération du Verbe, la procession de l'Esprit-Saint, trois personnes dans une nature indivisible et indivisée ? Je cherche un point d'union entre le fini et l'infini ; mais puis-je concevoir que l'unité de ces deux termes se fera dans une seule personne, sans qu'ils soient confondus ? Je comprends le devoir, la rectitude de la conscience, la splendeur de la vertu ; mais puis-je concevoir que Dieu lui-même habite dans mon âme par la grâce, et qu'il me fasse participer à sa nature et à ses opérations sacro-saintes ? Je veux réparer le mal moral ; mais puis-je concevoir que la justice divine ne sera satisfaite que par les abaissements et les douleurs de l'Homme-Dieu ? J'entends l'unité religieuse ; mais puis-je concevoir qu'elle sera obtenue par l'incorporation mystique au Verbe incarné, transformateur et divinisateur des actes les plus vulgaires de la société chrétienne ? Je compte sur une influence divine ; mais puis-je concevoir que l'homme doive se nourrir et s'abreuver de Dieu ? J'attends la béatitude après cette vie pleine de tribulations et de misères ; mais puis-je concevoir que Dieu se montre à moi tel qu'il est, dans toute la splendeur de sa gloire, et qu'il mette mon faible cœur en possession de son essence ? — O doctrine sublime ! je vous croyais sans peine et aussi sans émotion, quand vous me fûtes proposée par ma mère l'Eglise ; mais vous m'avez ravi depuis que je vous ai mise en face des impuissances de ma raison.

Dans cette construction gigantesque, si irréprochable, si bien ordonnée, ni l'infini n'est ravalé, si bas qu'il descende ; ni le fini n'est surfait, si haut qu'il monte ; ni l'un ni l'autre ne sont confondus, si intime que soit leur union. On les distingue toujours sans qu'on puisse les séparer.

Tout se tient, tout est en ordre, tout concourt à l'harmonieuse beauté de l'ensemble. La nature supporte tout le surnaturel, le surnaturel explique toute la nature. Je comprends mieux le nombre, le poids, la mesure des êtres, et l'instinct qui presse tout vivant de communiquer sa vie, et les facultés de son âme, et les mystères de sa pensée et de son amour, quand je connais le dogme, capital et typique, de la Trinité. Je m'explique mes aspirations vers la grandeur et le secret orgueil qui me pousse à me faire semblable à Dieu, quand je connais les mystères de l'Incarnation et de la grâce. Je sais pourquoi mon âme est triste et abreuvée de dégoût, lors même que je me remplis de jouissances ;

¹ *Confér. de N.-D.*, 49^e Confér.

pourquoi il y a au fond de mon cœur des abîmes d'insatiables désirs, quand je connais la béatitude qui m'est promise. Enfin je vois mieux tout quand je consens à tout voir dans le dogme chrétien.

Evidemment la raison humaine n'est pour rien dans cet édifice doctrinal d'une beauté achevée. On verrait sa touche dans le progrès et les soudures des vérités ; l'inégalité d'âge attesterait la longueur et la difficulté du labeur ; l'incohésion des parties révélerait l'imperfection de l'ouvrier. Le dogme catholique est d'une seule venue ; on y reconnaît l'œuvre de celui qui est descendu du ciel et qui, témoin incorruptible, a raconté à la terre ce qu'il voyait et entendait depuis l'éternité dans l'essence divine.

Quand on compare les productions de la raison humaine à l'ensemble des vérités que l'Eglise propose à notre foi, il semble que l'on voit un champ immense couvert de tranchées, de huttes, de masures, de ruines, de maisons inachevées, d'édifices difformes ; et, au milieu de tout cela, un temple d'une merveilleuse et incomparable beauté. C'est la doctrine catholique qui s'élève fière et triomphante au-dessus de tous les systèmes humains. On ne peut se lasser de la contempler, et un cri de ravissement monte tout naturellement du cœur aux lèvres : « C'est divin ! c'est divin ! »

II. — Vérité du christianisme manifestée par le miracle moral

Ce n'est pas seulement le miracle intellectuel qui nous atteste la vérité du christianisme ; c'est le miracle moral.

La conversion du monde au christianisme ne peut en effet s'expliquer par le seul jeu des causes naturelles. Il y a là un phénomène qui dépasse les forces de la nature morale et suppose l'intervention de Dieu.

Le fait ne peut absolument pas être contesté. La discussion ne porte que sur sa valeur.

C'est un fait qu'avant la quinzième année de Tibère il n'existait pas de chrétiens dans l'univers et que le paganisme régnait dans l'empire romain. C'est un fait qu'au temps de Constantin, près de la moitié de l'empire était chrétienne et que le christianisme était triomphant. C'est un fait que la croix du Sauveur, objet d'humiliation et de honte, supplice des esclaves, est devenue l'objet de l'adoration et de l'amour et le signe de l'honneur chez les peuples modernes. C'est un fait que les premiers apôtres qui ont prêché l'Evangile étaient des Juifs, c'est-à-dire appartenaient à une race méprisée, et que tous, sauf un seul, saint Paul, étaient des hommes de basse con-

dition et sans instruction ni éloquence. C'est un fait que la société romaine a combattu avec énergie la nouvelle doctrine et qu'il y a eu d'affreuses persécutions. On a pu contester, à tort, mais avec quelque apparence de raison, la fréquence des martyrs des premiers siècles ; mais rien ne peut atténuer ce qu'ont eu d'épouvantable les persécutions de Dèce et de Dioclétien.

Le fait est donc constant et n'a besoin d'aucune démonstration.

Il ne s'agit que d'en mesurer la portée pour voir s'il est explicable par des causes humaines.

Pour cela nous n'avons qu'à considérer, d'une part, les obstacles que cet établissement de la religion nouvelle devait rencontrer ; d'autre part, les moyens apparents qui ont servi à l'accomplissement de cette grande œuvre.

Le premier obstacle que rencontrait la prédication des apôtres était le paganisme lui-même. Cette religion si brillante dans ses formes, si bien adaptée aux besoins inférieurs de la nature humaine, était en possession depuis un temps immémorial de la foi des peuples. Si elle était moins puissante sur les classes éclairées, elle était considérée par les politiques comme une nécessité sociale absolue. La religion polythéiste pénétrait dans tous les détails les plus intimes de la vie, elle était assise au foyer de la famille sous la forme des Pénates, devant l'autel desquels brûlait le feu sacré, qui était lui-même une divinité : l'idolâtrie, en rendant les dieux visibles, avait donné à leur culte un caractère éminemment populaire. « L'enfant avait vu sa mère oindre de cire parfumée ou de baume liquide ces noires statues des Lares ; et, pâle d'émotion ou d'inquiétude, prier devant une petite image de la Fortune tenant une corne d'abondance. Sa nourrice l'avait fait monter sur ses épaules, afin qu'il pût toucher de ses petites mains les pierres de l'idole. Il avait vu, aux solennités domestiques, son père immoler aux dieux un agneau. Sortant de sa demeure, il n'avait aperçu dans Rome que prêtres couronnés de lauriers, victimes mugissantes poussées vers les sanctuaires. Ses souvenirs étaient tout imprégnés de paganisme ; une longue chaîne de traditions et de pratiques séculaires s'était comme enroulée autour de lui¹. » Saint Paul nous apprend d'autre part que dans les boucheries on ne trouvait souvent que des viandes consacrées aux idoles, d'où résultaient pour les chrétiens de difficiles cas de conscience.

Or il a fallu que tous ces liens fussent brisés ; il a fallu que toutes ces coutumes pé-

¹ Extrait de Prudence.

rissent : le nouveau culte, par son principe même, était sans pitié pour tous ces usages antiques et chéris.

Le second obstacle, s'unissant étroitement au premier, était la puissance politique. L'idée de droits de la conscience que l'Etat dût respecter était inconnue dans l'antiquité. L'union était complète entre la religion et la société civile. Le culte national faisait partie essentielle des lois et de la constitution de la société. On ne pouvait se dérober aux obligations légales du culte que par une résistance ouverte à la société : une telle résistance donnait, avec une apparence de raison, le renom de mauvais citoyen. Cette union entre le culte païen et l'ordre politique se manifestait plus étroitement encore dans les armées. Les aigles qui servaient d'étendards aux légions étaient ornées de statues des dieux : on leur offrait des libations.

Il fallait que cette société entière fût renouvelée ; il fallait triompher de la résistance persécutrice du pouvoir social le plus absolu et le plus puissant qui ait jamais existé. Il fallait dissoudre tous ces liens, et faire naître une société nouvelle au sein même de l'ancienne.

Le troisième obstacle provenait de la philosophie et de la sagesse profane des Grecs. Les philosophes, sans doute, n'étaient pas asservis au joug des croyances mythologiques. Ils savaient leur échapper par des interprétations allégoriques, ou même souvent les combattre directement ; mais ils n'étaient pas pour cela disposés à accepter le joug d'une doctrine étrangère prêchée par des hommes sans lettres et sans crédit, et à soumettre les spéculations de leur raison à la règle d'une rigoureuse orthodoxie. Il pouvait, sans doute, se trouver parmi les philosophes des hommes fatigués du doute et disposés à accepter une doctrine qui, sous certains rapports, ressemblait à celle de Platon, et qui était enseignée par une autorité plus haute et plus sûre. L'opposition entre le christianisme et la philosophie n'était point absolue comme celle qui existait entre les deux cultes ennemis. Néanmoins il devait arriver que le plus grand nombre des sages de ce monde se tournassent contre la doctrine nouvelle et s'alliassent au paganisme : cette prévision a été justifiée par les faits. C'était encore une puissance redoutable dont il fallait triompher.

Le dernier obstacle provenait de la doctrine chrétienne elle-même. Elle semblait, par son premier aspect et sa forme extérieure, destinée à soulever contre elle une opposition violente. S'il ne s'était agi que de remplacer le culte des idoles par celui d'une divinité invisible, c'était déjà une tentative humainement insensée. Mais il fallait substituer à ces cultes, en même temps que l'adoration du Dieu invisible,

celle d'un homme et cet homme était un Juif deux fois condamné par les magistrats de son pays et par ceux de Rome, et mis à mort d'une manière ignominieuse. C'était le Dieu dont il fallait préférer le culte à celui de Jupiter et d'Apollon, les grands dieux de l'Olympe, à celui de Rome et d'Auguste, personnification de la puissance sociale, et enfin au culte des empereurs divinisés.

On se représente à quel degré une pareille idée devait blesser tous les sentiments intimes des Romains. Elle devait sembler une folie répugnante et odieuse.

Quant à la doctrine morale du christianisme, elle devait sembler insensée sous d'autres rapports ; elle devait paraître absolument inapplicable. Le christianisme défendait comme fautes contre les mœurs, des actes qui ne semblaient mériter chez les païens aucun reproche ; il punissait d'excommunication l'adultère même du sexe masculin ; il inaugurait des principes nouveaux d'une sévérité inconnue jusque-là. Tels étaient, résumés en quelques mots, les obstacles qui rendaient humainement impossible le succès de la prédication évangélique.

Et maintenant quels furent les moyens employés ?

Ce furent quelques Juifs, pauvres, sans crédit, sans éloquence, maudits et persécutés par leur propre peuple, chassés des synagogues, qui entreprirent cette grande œuvre de la rénovation du monde.

Leur mode de prédication était simple. Il consistait à affirmer leur propre conviction, à attester le fait de la résurrection de Jésus-Christ, à menacer des châtiments futurs ceux qui adoraient les idoles, et à promettre le pardon de leurs fautes à ceux qui se convertiraient. Qu'une telle prédication ait touché certaines consciences troublées, certaines âmes inquiètes, que les apôtres aient converti des esclaves, des hommes du peuple, quelques femmes, cela se comprend. Qu'il se soit rencontré, même parmi les hommes de la classe lettrée, des personnes bien disposées qui aient été touchées par la vertu des chrétiens, cela s'explique encore. Les conversions individuelles, quand elles ne sont pas instantanées comme celle de saint Paul, sont des faits qui ne sortent pas de l'ordre commun.

Mais comment avec de si faibles moyens ébranler une société entière ? Comment amener des multitudes à embrasser une doctrine nouvelle ? Comment produire en faveur d'une religion si contraire aux idées régnantes, un courant d'opinion suffisant pour que le nombre des chrétiens devint considérable, relativement à la masse de la population ?

Cent cinquante ans environ après le commencement de la prédication des apôtres, Tertullien nous dit que les chrétiens remplissaient les armées, les villes, les sénats, et ne lais-

saient aux païens que leurs temples. Ces paroles étaient sans doute entachées d'une certaine exagération ; mais le seul fait qu'elles aient pu être placées dans un écrit destiné au public prouve un immense développement de la nouvelle doctrine. Ce développement si rapide est tout à fait hors de proportion avec l'effet naturel de la parole de quelques hommes obscurs prêchant une doctrine qui combat l'orgueil et les passions.

A défaut de cause extérieure, on a supposé une cause naturelle interne. On a dit que la société païenne était travaillée du besoin d'un renouvellement religieux ; que les âmes, peu satisfaites des doctrines régnantes, étaient prêtes à en accepter d'autres, en un mot que le monde ancien portait en germe le monde nouveau.

Sans doute la société païenne des premiers siècles de notre ère sentait le besoin de plusieurs bienfaits qu'apporta le christianisme ; elle pouvait désirer l'établissement d'une idée moins abaissée de la divinité que celle que contenait la mythologie païenne et d'une morale plus pure.

Le christianisme a satisfait ces tendances ; mais il n'était pas le seul moyen de réaliser ces aspirations de certains esprits. La philosophie permettait de se faire une idée élevée de la divinité ; le stoïcisme prêchait une morale sévère. Pourquoi donc la société païenne aurait-elle été s'adresser à ces Juifs méprisés qui ne voulaient la sauver qu'en la forçant à adorer un crucifié, à embrasser une morale austère et à plier sa raison devant de profonds mystères ? Pourquoi est-ce le culte le plus détesté, le plus persécuté, celui auquel Tacite impute comme reproche principal la haine du genre humain, qui seul a vu se multiplier ses disciples au milieu de la persécution, et qui a fini par s'emparer de la société tout entière ? Jamais les tendances de la société païenne n'expliqueront une révolution pareille.

La vérité divine du christianisme peut donc être considérée comme la clef unique qui résout le problème historique et moral de la diffusion du christianisme. Cette vérité étant rejetée, l'histoire du christianisme devient incompréhensible.

III. — *Vérité du christianisme manifestée par le miracle physique*

Le miracle intellectuel et moral marque le christianisme d'une empreinte surnaturelle et prouve avec évidence qu'il est l'œuvre de Dieu. Mais il est une autre preuve de son origine céleste plus saisissable encore. Cette preuve, c'est le miracle physique.

Au cours des siècles de nombreux prodiges d'ordre matériel, des prodiges publics éclatants sont venus imprimer au christianisme le sceau de la vérité.

Les *actes des martyrs* en rapportent un grand nombre.

Saint Irénée¹ dit que l'une des prérogatives de l'Eglise catholique, c'était le pouvoir d'accomplir des miracles accordé à ses fidèles. « Les hérétiques, dit-il, ne peuvent ni rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, encore moins ressusciter des morts, tandis que l'on voit souvent ces prodiges s'opérer dans le sein de l'Eglise catholique » ; et au chapitre suivant, le saint évêque de Lyon assure que parmi ces morts ressuscités certains ont passé de longues années sur la terre.

Les miracles de saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, vers la fin du III^e siècle, sont rapportés dans sa *Vie* écrite par saint Grégoire de Nysse ; et saint Basile en parle dans son livre *De Spiritu Sancto* (ch. xxix), comme de faits avérés : « Il serait trop long de les énumérer, dit-il, et l'excellence de ses vertus, les signes et les prodiges que le Saint-Esprit opérait par son entremise le faisaient appeler un autre Moïse. »

La question des miracles était celle qui embarrassait le plus l'argumentation des philosophes païens qui essayaient de ruiner dans l'opinion une doctrine que les empereurs et les magistrats cherchaient à éteindre dans le sang. C'est une chose remarquable qu'aucun d'eux ne cherche à en nier la réalité. Tous leurs efforts tendent à les expliquer d'une manière plus ou moins ingénieuse, jamais à les révoquer en doute.

Au commencement du IV^e siècle, en 312, eut lieu le prodige à jamais célèbre qui déterminait la conversion de Constantin et inaugura pour le christianisme une ère nouvelle. Ce prince, qui marchait à la rencontre de Maxence, aperçut dans le ciel une croix éclatante au milieu de laquelle étaient tracés en caractères de lumière ces mots : « Par ce signe tu vaincras. *In hoc signo vinces.* » Toute l'armée vit ce prodige. La nuit suivante, le Christ apparut lui-même à Constantin et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard pour le porter comme une sauvegarde contre ses ennemis. Le lendemain le prince exécuta avec précision les ordres qu'il avait reçus en haut et vit l'événement justifier la promesse. Maxence fut en effet vaincu par les troupes qui combattaient avec le Labarum pour enseigne. Il tomba lui-même dans le Tibre avec son cheval y trouvant la fin de son ignominieuse carrière et le châtiment de ses crimes¹.

J'entends dire quelquefois : Pourquoi les miracles si fréquents à l'origine du christianisme sont-ils devenus plus rares aujourd'hui ? La raison en est toute simple, mes frères, et c'est saint Augustin qui va nous la donner. Lorsqu'une plante, dit-il, est jeune et délicate, on

¹ *Contra hæres.*, lib. II, xxxi.

² Eusèbe, *De Vita Constantin.*, 1, 23.

l'arrose fréquemment et on la cultive avec soin ; mais, dès qu'elle atteint son développement complet, on l'abandonne au cours ordinaire de la végétation : la pluie du ciel et la chaleur suffisent désormais pour entretenir sa vitalité. Il en est ainsi de l'Eglise. A sa naissance, il fallut toute une succession de merveilles pour l'établir et la développer. Aujourd'hui elle se maintient par sa propre force, elle n'a plus besoin pour se soutenir de l'intervention fréquente de la puissance divine ; car elle est elle-même un miracle permanent et le plus palpable de tous.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la Providence a cessé de manifester par le miracle la vérité de la religion chrétienne. Il y a toujours eu, et en grand nombre, au cours des siècles des phénomènes extraordinaires qui sont venus prouver qu'elle est de Dieu. L'apparition d'une croix à Jérusalem en 351, les prodiges attestés par saint Augustin, les chrétiens à qui Hunéric, roi des Vandales fait couper la langue et qui, après ce supplice, parlent comme ils le faisaient auparavant, les prodiges opérés par saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, et qui déterminent la conversion de 10.000 infidèles, le cardinal Pierre Ignée traversant un bûcher embrasé pour confondre un prélat simoniaque, sainte Geneviève délivrant les Parisiens du mal des ardents, les actions surhumaines accomplies par saint Martin, le thaumaturge des Gaules, par saint Bernard, par saint Vincent Ferrier, par saint François-Xavier pour montrer qu'ils étaient les envoyés de Dieu, pour secourir les peuples et ranimer la foi et la piété dans les âmes, voilà des faits incontestables et dont les incrédules eux-mêmes ont reconnu la certitude.

De tout temps on a vu les saints faire reculer les maladies, paralyser l'action du fer et du feu, barrer le chemin aux fléaux en marche, entrer en lutte avec les éléments rebelles et les soumettre, s'attaquer même à la mort et rouvrir les tombes qui laissaient passer pleins de vie leurs hôtes d'un moment. Il n'y a que l'ignorance et l'entêtement qui puissent nier ces événements surnaturels soumis par l'Eglise au contrôle le plus rigoureux dans les procès instruits pour la canonisation des serviteurs de Dieu.

La croix est le signe des chrétiens : l'apparition miraculeuse d'une croix peut donc être considérée comme un témoignage de la divinité en faveur du christianisme. Déjà nous avons vu ce signe apparaître à Constantin, puis aux habitants de Jérusalem. Or, de nos jours, le 17 décembre 1826, il resplendit encore une fois au ciel avec une netteté extrême aux yeux d'environ 3.000 personnes, pendant près d'une demi-heure, à une hauteur qui n'excédait pas 200 pieds. Ceux qui ont aperçu la croix de Migné sont unanimes à dire qu'on ne peut

donner de cette vision aucune explication naturelle. Le célèbre Cassini, alors directeur de l'Observatoire astronomique de Paris, en reconnut publiquement le caractère surhumain, et l'autorité ecclésiastique l'a déclarée miraculeuse.

Enfin les prodiges accomplis par l'intercession de la Vierge de Lourdes, tant de cures merveilleuses attestées par les autorités médicales les plus hautes sont, à n'en pas douter, une nouvelle et éclatante confirmation de la foi chrétienne.

Le miracle physique s'unit donc au miracle intellectuel et moral pour démontrer l'origine divine du christianisme.

Encore un mot, le dernier. De tout ce que nous avons dit, il résulte que le christianisme est la vraie religion. Ou il n'y a aucune certitude, — ce qu'un homme raisonnable ne saurait admettre, — ou il est certain que le christianisme vient de Dieu. « Si la religion était fausse, dit La Bruyère parlant du christianisme, voilà, je l'avoue, le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. » Concluons donc avec le même auteur : « S'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion ; c'en est fait¹. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LIII

17^e Dimanche après la Pentecôte

LES DEUX GRANDS PRÉCEPTES DE LA LOI

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu (XXII, 34-46)

En ce temps-là,

34. Les Pharisiens se rassemblèrent,

35. Et l'un d'eux, docteur de la loi, lui demanda pour le tenter :

36. « Maître, quel est le grand commandement de la loi ? »

37. Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.

38. « C'est là le plus grand et le premier commandement.

39. « Mais le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

40. « A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes. »

41. Or les Pharisiens étant réunis, Jésus les interrogea

42. En disant : « Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? » Ils lui disent : « De David. »

43. Il leur réplique : « Comment donc David inspiré l'appelle-t-il Seigneur en disant :

¹ Caractères, xvi.

44. « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.

45. « Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? »

46. Et personne ne pouvait lui répondre un mot, et depuis ce jour nul n'osa plus l'interroger.

§ 1er. — Préliminaires

— Voudriez-vous nous dire à quelle époque de la vie du Sauveur nous reporte le récit évangélique d'aujourd'hui ?

— Au surlendemain de l'entrée triomphale à Jérusalem ; c'était donc le mardi de la semaine douloureuse.

— Que se passa-t-il dans cette journée qui paraît bien avoir été la dernière où Jésus vint au temple ?

— Tous les adversaires du Sauveur, Pharisiens, Docteurs de la loi, Sadducéens et Hérodiens s'entendirent pour lui poser successivement des questions insidieuses, dans l'espoir de pouvoir le confondre devant le peuple ou l'accuser au tribunal romain.

— N'est-ce pas aussi le jour des suprêmes avertissements ?

— Oui, Jésus par plusieurs paraboles fit entrevoir aux Juifs le sort qui les attendait ; et pour que le sens de ces paraboles ne leur échappât point, il les fit suivre de menaces précises contre chacun de ses ennemis, contre Jérusalem, le temple et la nation entière.

— Quels sont les Evangélistes qui nous ont conservé le souvenir de ces derniers efforts des adversaires de Jésus pour le perdre, et de Jésus pour les éclairer et les avertir ?

— C'est surtout S. Matthieu ; les autres Evangélistes ne font que résumer ce qu'il a dit. Cependant, à propos de la question du Scribe sur le grand commandement de la loi, S. Marc donne un détail qui complète le récit de S. Matthieu.

— Quel est ce détail ?

— Jésus dans sa réponse avait donné le texte même de la loi où l'unité de Dieu est affirmée ; le Scribe en louant cette réponse insiste sur cette unité divine et appuie sur l'excellence des deux commandements qui viennent d'être rappelés.

— Il serait intéressant de connaître exactement ses paroles : pourriez-vous nous les citer ?

« Vous avez bien répondu, Maître ; vous avez dit selon la vérité que Dieu est unique et qu'il n'y en a point d'autre que lui ; que l'aimer de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. »

— Jésus répondit-il à ce témoignage flatteur du Scribe ?

— Oui, et c'est S. Marc encore qui nous a conservé cette réponse. Jésus dit au Scribe :

« Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » Il le louait ainsi de son esprit droit et sincère ; mais il lui disait en même temps qu'il lui manquait quelque chose pour être entièrement du royaume de Dieu.

— Que manquait-il donc à ce Scribe ?

— Il lui manquait de reconnaître Jésus pour le Messie.

— Jésus ne l'aiderait-il pas à y arriver ?

— C'est sans doute pour faire réfléchir ce Scribe de bonne volonté et lui ouvrir le chemin vers l'entière vérité que Jésus proposa, relativement au Messie, la question à laquelle les Pharisiens ne purent répondre, bien qu'il leur eût donné bien des fois la clef de la solution.



§ 2. — Explication du texte

— Le texte commence par dire que les Pharisiens s'étaient réunis : pourriez-vous nous dire dans quel but ?

— L'objection faite contre la résurrection par les Sadducéens excitait leur curiosité : ils s'étaient rapprochés pour entendre la réponse que Jésus y ferait. Elle ferma la bouche à ces jouisseurs qui n'attendaient rien au-delà du tombeau, et les Pharisiens en furent satisfaits ; mais ils voulurent, eux aussi, mettre Jésus à l'épreuve.

— C'est donc dans la but d'éprouver la doctrine du Sauveur qu'ils s'entendaient entre eux ?

— Oui ; la première partie du texte donne leur question et la réponse que Jésus y fit : elle a pour objet le grand commandement de la loi. Mais le Sauveur à son tour leur demande le sens d'une prophétie concernant le Messie et ils ne peuvent répondre : c'est la seconde partie de notre Evangile.

1° Le grand commandement de la loi

— Sur quoi les docteurs de la loi discutaient-ils souvent ?

— Ils aimaient à discuter sans fin sur l'importance relative des divers préceptes donnés aux Juifs par Moïse. Lequel devait passer avant les autres ? C'était une question sur laquelle ils ne s'accordaient pas ; la réponse variait selon les sectes.

— Sur ce point en particulier quelle était la doctrine pharisaïque ?

— Pour les Pharisiens, les dispositions légales qui réglaient le culte extérieur étaient le principal dans la loi ; mais parmi les Scribes ou docteurs, il en était qui, comme celui qui va soumettre la question au Sauveur, n'avaient point cette manière de voir.

— Ce Scribe qui prend la parole au nom des Pharisiens n'était donc pas animé d'intentions malveillantes ?

— Peut-être était-il arrivé mal disposé à l'égard de Jésus ; mais quand il eut entendu ses réponses pleines de sagesse, il fut favorablement impressionné. Il fut du nombre de ceux qui applaudirent et il voulut avoir le sentiment du Docteur qu'il admirait sur la question capitale qui divisait les opinions.

— *Comment s'adresse-t-il au Sauveur ?*

— Il lui donne le titre de Maître ; c'était une marque d'estime et d'honneur. Puis il expose clairement le point qui le préoccupe : « Quel est donc le grand commandement de la loi ? »

— *Son intention était-elle de mettre à l'épreuve la sagesse de celui qu'il interrogeait ?*

— C'était sans doute le but du plus grand nombre de ceux au nom de qui il parlait ; lui toutefois paraît avoir attendu avec confiance la réponse de celui qu'il consultait avec respect.

— *La même question n'avait-elle pas déjà été posée par un autre Scribe ?*

— Oui, un autre docteur avait demandé à Jésus ce qu'il fallait faire avant tout pour posséder la vie éternelle ; au fond, c'était la même demande, mais sous une autre forme.

— *La réponse sera donc la même ?*

— Oui ; ce sera la réponse que tout docteur de loi aurait pu trouver comme le premier Scribe, puisque Jéhovah lui-même l'avait donnée à Israël en termes très précis ; le Sauveur n'aura qu'à les reproduire pour répondre à celui qui le consulte.

— *Que dira-t-il alors ?*

— « Le premier commandement est celui-ci : Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le Dieu unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. Voilà le plus grand et le premier commandement. »

— *Par cette réponse inscrite au Deutéronome (VI, 4, 5) Jésus ne condamne-t-il pas le formalisme pharisaïque qui tenait surtout au culte extérieur ?*

— Jésus affirmait en effet que le commandement suprême n'est pas celui qui prescrit les actes extérieurs de religion, mais celui qui s'adresse au cœur de l'homme pour en régler tous les mouvements.

— *Dès lors, quel est l'acte premier et principal dans la religion ?*

— C'est celui par lequel l'homme se met entièrement au service de Dieu, en se donnant à lui sans réserve par un amour parfait.

— *Et quel est le caractère de cet amour qui fait l'objet du grand et premier commandement ?*

— Il doit être souverain et universel, soumettant à Dieu d'une manière absolue le cœur tout entier, l'esprit tout entier, la vie tout entière ; le précepte est en effet d'aimer Dieu de

toutes les ressources de ses facultés et de ses puissances.

— *Quand peut-on dire que l'on aime Dieu de tout son cœur ?*

— On aime Dieu de tout son cœur quand le cœur n'est point partagé entre l'amour divin et d'autres affections incompatibles avec lui. Tous les sentiments qu'on peut éprouver ont alors pour principe et pour règle cet amour même qui se porte vers Dieu.

— *Qu'est-ce qu'aimer Dieu de toute son âme ?*

— C'est placer en Dieu la fin totale et dernière de toutes ses pensées, de tous ses desirs, de toutes ses actions, de toutes ses affections, c'est s'attacher à lui comme au souverain bien et le rechercher comme le suprême bonheur.

— *Et que faut-il pour aimer Dieu de tout son esprit ?*

— Il faut l'estimer au-delà de tout ce qui peut mériter notre estime et préférer tout perdre plutôt que de cesser un seul instant de l'obéir et de l'aimer.

— *Est-il possible d'excéder dans l'amour que l'on doit à Dieu ?*

— Non, quand, selon la teneur même du précepte, on a épuisé par l'amour divin toutes les ressources de son cœur, de son esprit et de son âme, il reste encore et il restera toujours d'aimer Dieu autant qu'il est aimable : la seule manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure, dit S. Bernard.

— *Suffisait-il au Sauveur de ne parler que de ce grand et premier précepte ?*

— La demande du Scribe n'en exigeait pas davantage et tous ceux qui entendirent la réponse durent ensuite s'interroger pour voir s'ils accomplissaient ce suprême et important précepte : mais leurs dispositions intimes demandaient une leçon plus spéciale encore.

— *Pourquoi ?*

— Les Pharisiens et tous ses adversaires poursuivaient Jésus de la haine la plus violente ; déjà même ils avaient décrété sa mort. Le Sauveur dut leur rappeler qu'à ce premier précepte s'en ajoutait un autre tout semblable.

— *Et quel est ce second précepte ?*

— C'est celui d'aimer le prochain comme soi-même. « Le second précepte, dit-il est semblable au premier. Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

— *C'est le second de la loi, c'est-à-dire ?*

— Cela veut dire qu'inférieur au premier, il dépasse cependant tous les autres en dignité et en perfection et qu'il doit être observé avant toute loi cérémonielle. Jésus condamne ainsi les Pharisiens qui se préoccupaient plus de se faire admirer par leur fidélité à observer toutes les exigences mosaïques que d'aimer le prochain.

— *Ce précepte est ensuite semblable au premier : quelle en est la raison ?*

— C'est que lui aussi prescrit rigoureusement un amour qui se manifeste il est vrai, par des actes autres que ceux de l'amour divin, mais qui ne peut avoir pour principe, pour règle et pour fin que l'amour divin lui-même.

— *Pourquoi en effet devons-nous aimer le prochain ?*

— Nous devons l'aimer en vertu même de l'amour que nous devons à Dieu ; il est l'œuvre et l'image de celui que nous devons aimer par dessus tout ; il est l'objet des attentions et des amitiés divines ; Dieu lui-même nous fait un devoir de cet amour ; autant de motifs qui se résolvent dans la charité divine.

— *Mais avons-nous à aimer les autres de la même manière que nous aimons Dieu ?*

— Non ; la manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer souverainement ; la manière d'aimer le prochain, c'est de l'aimer comme nous-mêmes.

— *Cela signifie ?*

— Cela signifie que l'attachement que nous avons naturellement pour nous ne doit pas se limiter à notre personne ; il doit s'étendre autour de nous et rayonner sur les autres comme il rayonne en nous-mêmes.

— *Par exemple ?*

— Nous nous aimons sincèrement et ardemment : nous devons de même aimer le prochain ; nous désirons pour nous les biens de l'âme et du corps : nous devons les désirer pour autrui ; s'il arrive que nous en jouissions et que le prochain en soit dépourvu, nous devons partager avec lui. C'est la règle pratiquée que Jésus avait déjà donnée : « Ce que vous désirez que les hommes vous fassent, faites-le vous-même aux autres. » (Math., VII, 12).

— *Ainsi donc, le premier précepte de la charité c'est d'aimer Dieu, et le second c'est d'aimer le prochain ?*

— Oui ; bien plus, le Maître déclare qu'en ces deux préceptes se résument toutes les prescriptions de la loi et des Prophètes ; elles en découlent comme l'eau de la source d'où elle jaillit ; elles s'y rattachent comme les fruits à l'arbre qui les produit.

— *Il suffit donc de bien observer ces deux commandements pour observer toute la loi ?*

— Oui, celui qui aime comme le commande le premier précepte rend à Dieu tous les hommages de foi, d'espérance, de charité et de religion qui lui sont dus ; et celui qui aime comme l'ordonne le second, accomplit à l'égard d'autrui tous les devoirs de justice, de vérité, d'amitié, de miséricorde, de reconnaissance et de bienfaisance qui s'imposent à chacun envers ses semblables.

— *Cette manière de présenter la loi divine tout entière n'était-elle pas nouvelle et extraordinaire ?*

— Jamais les Pharisiens n'avaient soupçonné cette loi universelle de la charité ; du moins le Scribe, frappé d'admiration comprit-il que le meilleur hommage à rendre à Dieu est celui d'une charité sans exclusion et sans limites ; il vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices.

2^e La question de Jésus sur le Messie

— *Vous avez dit que les Pharisiens et les Docteurs de la loi violaient à l'égard du Sauveur la grande loi de l'amour en le poursuivant de leur haine : d'où venait cette hostilité ?*

— Ils ne pouvaient admettre que Jésus se donnât comme le Messie Fils de Dieu et Dieu lui-même ; ils criaient au blasphème parce qu'ils n'avaient pas encore compris les prophéties.

— *C'était donc pour les éclairer et aussi pour les rappeler à la grande loi de la charité et de l'amour que Jésus voulut attirer leur attention sur le sens d'une parole prophétique ?*

— Oui, Jésus les invitait ainsi à réfléchir encore avant de consommer le forfait qu'ils projetaient ; c'était une dernière tentative pour amener ses ennemis à reconnaître en lui le Christ annoncé et à ne plus le haïr.

— *Comment s'y prit-il ?*

— Cette fois, ce ne fut pas en affirmant devant eux ses droits et prérogatives, ce fut en leur posant une question qu'il leur eût été facile de résoudre s'ils n'eussent fermé les yeux à la lumière. Durant cette journée décisive, Jésus avait été assez interrogé pour avoir le droit d'interroger à son tour. « Que pensez-vous du Christ ? » dit-il aux Pharisiens encore réunis en groupe. « De qui est-il Fils ? »

— *Les Pharisiens purent-ils répondre à cette première question comme il eût fallu ?*

— Non, la filiation divine du Messie leur échappait, ils n'avaient pas su l'apercevoir dans les Ecritures ; mais aucun rabbin n'ignorait quelle devait être sa filiation humaine. « Le Christ, mais il est le fils de David, » répondirent les docteurs sans soupçonner la difficulté à laquelle ils allaient se heurter.

— *Or cette difficulté, où résidait-elle ?*

— Dans la teneur même d'un Psaume prophétique que tout le monde connaissait, et qui, de l'avis de tous, annonçait les prérogatives du Messie futur. Il suffit au Sauveur d'en citer les premiers mots pour embarrasser ses adversaires.

— *Ne connaissiez-vous pas ce Psaume ?*

— C'est le premier des Psaumes des Vêpres du dimanche. Il commence ainsi : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » Jésus n'en dit pas davantage.

— Or quel est le prophète qui parle ?

— C'est David lui-même. Tous reconnaissent qu'il fut inspiré quand il prophétisa ainsi.

— De qui parle-t-il ?

— Il parle du Christ ou Messie.

— Et comment appelle-t-il ce Christ ou Messie ?

— Il l'appelle son Seigneur.

— Les Juifs venant de répondre qu'il était son fils, une explication ne s'imposait-elle pas ?

— De fait, si quelquefois un fils peut reconnaître son père comme son Seigneur, il n'arrive pas qu'un fils puisse être le Seigneur de son père. Si donc David père du Messie, l'appelle néanmoins son Seigneur, il y a là certainement une énigme qu'il faut déchiffrer.

— Or Jésus n'invite-t-il pas les Pharisiens et les docteurs à chercher eux-mêmes le mot qui doit la résoudre ?

— Oui, il leur dit : « Mais expliquez-moi donc comment celui que David appelle son Seigneur puisse en même temps être son Fils. »

— Intéressante pour tous ceux qui entendaient, embarrassante pour ces esprits fermés à la lumière, cette mise en demeure demandait une réponse que le peuple attendait : quelle fut cette réponse ?

— Personne ne put la donner, personne n'eut l'humilité de la demander à celui qui l'avait provoquée. Tous se retirèrent confus et irrités, bien résolus à ne plus interroger ce jeune docteur qui savait leur répondre et par une simple question leur fermer la bouche. Le peuple n'en fut pas moins émerveillé.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— Suffit-il de connaître ou d'admirer les deux préceptes de charité qui résument tout le Décalogue ?

— Non, si l'on se contentait d'une connaissance infructueuse ou d'une admiration stérile, on pourrait, comme le Scribe, approcher du royaume des cieux, mais on n'y entrerait pas.

— Que faut-il en plus ?

— Il faut mettre en pratique les deux préceptes. Jésus l'a dit naguère expressément à cet autre Scribe qui l'avait interrogé sur le même sujet : « Faites cela et vous vivrez. »

— Or quel est l'amour que l'on doit à Dieu ?

— C'est un amour actif par lequel on donne à l'Être Souverain, seul auteur de tout bien, tous les hommages, toute l'obéissance, toute la reconnaissance, tout le dévouement et toute la confiance dont on est capable. Il se reconnaît à la fidélité avec laquelle on observe toute la loi.

— Quel amour devons-nous ensuite au prochain ?

— Nous devons l'aimer d'un amour de justice, de compassion et de bienveillance qui étouffe en nous le moindre sentiment d'animosité ou de haine et produise les actes de miséricorde et d'équité que nous voudrions obtenir d'autrui.

— Le texte prophétique que les Pharisiens trouvèrent trop énigmatique ne nous fournit-il pas à lui seul les plus puissants motifs pour accepter la loi de charité, telle que le Sauveur l'a proclamée ?

— Fils de David par sa nature humaine, Jésus est Fils de Dieu par sa nature divine, tel est le mot de l'énigme qu'il nous a révélé lui-même et que le Saint-Esprit nous a mieux fait connaître. Il renferme tous les titres pour lesquels Jésus a le droit de nous imposer sa loi d'amour.

— Voudriez-vous faire ressortir ceux qui sont plus explicitement exprimés dans le texte ?

— Pour nous comme pour David, il est le Seigneur : nous devons nous soumettre à sa loi ; il est notre Dieu, comme le dit le texte hébreu : à lui par conséquent l'amour souverain et universel qui lui soumette tout notre être ; il est le Dieu Messie : à ce titre il mérite un amour immense de reconnaissance et il devient l'exemple parfait de la charité ; il est le Juge suprême qui, assis à la droite du Père, attend de juger selon la loi d'amour qui résume son Décalogue ; ses ennemis deviendront l'escabeau de ses pieds, écrasés par la malédiction divine : tel sera le sort éternel de ceux qui se sont montrés rebelles à la loi de charité.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

L'HUMILITÉ SACERDOTALE

Gratia Dei sum id quod sum.

C'est par la grâce de Dieu que je je suis ce que je suis. (I Cor., xv, 10).

Mes frères,

Pour annoncer à leurs parents et à leurs amis leur ordination prochaine, les futurs prêtres emploient d'ordinaire cette formule : « Je vous fais part de mon élévation au sacerdoce. » Le mot n'a rien de prétentieux : c'est en effet une véritable élévation que le sacrement de l'Ordre opère. Ce jeune homme agenouillé aux pieds de l'évêque pendant la cérémonie de l'ordination était, il y a une quinzaine d'années, un petit enfant qui allait à l'école ou jouait sur la place publique. Rien en apparence ne le distinguait de ses camarades. Cependant la main de Dieu était sur lui. Dieu l'attirait déjà vers le sacerdoce. Il lui frayait la voie vers un autel lumineux

entrevu dans le lointain. Il inspirait à des prêtres, à de généreux bienfaiteurs la pensée de s'intéresser à lui. Depuis il n'a cessé de veiller sur lui, de l'entourer de sa protection; il a écarté de son chemin tous les obstacles; il l'a sauvé des périls de l'adolescence et de la jeunesse. Les années ont passé, mûrissant son esprit et trempant son caractère. Et voilà que ce jeune homme, tout à l'heure encore prosterné aux pieds du pontife, se relève presque son égal. Il lève comme lui vers le ciel des mains que l'huile sainte a consacrées; il prononce avec lui les paroles créatrices qui changent le pain au corps du Christ. Ce n'est plus un simple fidèle, un homme comme les autres; c'est le représentant de Dieu, le dispensateur des divins mystères; c'est un autre Jésus-Christ.

Ne croyez pas cependant, mes frères, que cette incomparable élévation enfle le cœur du prêtre et que sa haute dignité lui donne le vertige. Un roman fameux, qui eut naguère en Italie un immense retentissement, accuse le clergé catholique d'ambition et d'orgueil. L'auteur n'est, du reste, que l'écho d'une opinion assez répandue dans un certain monde. On va répétant que le prêtre, sorti du peuple, oublie trop aisément son origine, que se croyant l'élu de Dieu, le privilégié de sa grâce, il se met lui-même hors de pair; qu'au tribunal de la Pénitence il prend devant le pécheur humilié des attitudes de juge impeccable, au-dessus des faiblesses humaines; que l'encens des cérémonies liturgiques le grise, et qu'à l'autel où il officie, revêtu de pourpre et d'or comme les rois antiques, il finit par se croire d'une autre essence que les autres hommes.

Autant d'imputations mensongères, inspirées par la malveillance et la mauvaise foi. La vérité, c'est que la dignité sacerdotale, loin d'enorgueillir le prêtre, le remplit au contraire de confusion, et que tout le rappelle à l'humilité; sa *vocation*, sa *condition*, ses *fonctions*; en d'autres termes, le choix de Dieu, la classe sociale d'où il est sorti et le ministère qu'il exerce.

I. — LA VOCATION

Ce fut une grande joie pour les premiers apôtres que d'être appelés à suivre Jésus. Ils étaient là dans leur barque, raccommoquant leurs filets, ne songeant sans doute qu'à bien faire leur métier et à gagner leur vie, Jésus passe sur la grève du lac. Il leur fait signe, ils accourent; et de pêcheurs de poissons, voilà devenus pêcheurs d'hommes. Ils sont dorénavant les auxiliaires du Messie; ils collaborent à son œuvre rédemptrice et participent à sa gloire immortelle.

Mais pensez-vous, mes frères, que les apôtres soient assez vains pour tirer vanité de

leur titre et s'enorgueillir de leur vocation? Non; car ils savent bien que si Jésus les a distingués au milieu de leurs frères, ce n'est pas à cause de leurs mérites. Ce n'est pas à cause de leur savoir ou de leur esprit: ils ne sont que d'humbles mariniers sans instruction, sans culture, qui ont besoin qu'on leur explique les paraboles les plus simples et qui à tout instant se méprennent sur les paroles du Maître. Ce n'est pas non plus à cause de leur désintéressement; ils ne se privent pas de réclamer à Jésus la récompense immédiate de leur sacrifice, et c'est à qui ambitionnera la première place dans le royaume des cieux. Ce n'est pas davantage à cause de leur fidélité: tant que Jésus fait des miracles, tant qu'il est acclamé par les foules; ils le suivent; mais quand ils le voient seul, dans la nuit affreuse de Gethsémani, abandonné de Dieu et des hommes, ils prennent peur et se sauvent. Si donc Jésus les a honorés du titre d'apôtres, c'est de sa part une faveur gratuite, une libéralité pure; et il peut leur dire en toute vérité: « *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Ce n'est pas vous qui m'avez choisi: c'est moi qui vous ai choisis. »

Il en est, mes frères, de la vocation du prêtre comme de celle des apôtres. Elle est un acte de la volonté divine qui appelle un chrétien au sacerdoce et le prédispose à son ministère futur. Cette vocation semble parfois provoquée par des circonstances extérieures. C'est une pieuse et sainte mère qui, par ses prières et ses larmes, amène ou ramène à Dieu son fils, comme fit Monique pour son Augustin. C'est un prêtre qui, frappé de la sagesse précoce et de la piété d'un enfant, éveille en lui le désir du sacerdoce. D'autres fois un jeune homme placé dans un petit séminaire pour des raisons d'ordre matériel découvre en lui une vocation dont tout d'abord il n'avait pas conscience. Mais ces circonstances extérieures, si elles favorisent la vocation, ne la créent pas. Dieu les permet ou les fait naître pour réaliser son dessein; mais ce dessein lui-même était conçu dès longtemps et, on peut le dire, de toute éternité. Quand Dieu destine un enfant au sacerdoce, il le marque dès sa naissance d'un signe mystérieux, invisible même au regard pénétrant de sa mère. Mais les anges du ciel penchés sur son berceau le voient bien; ils le contemplant avec respect, et murmurent à l'oreille du nouveau-né les paroles inspirées du prêtre Zacharie: « *Et tu, puer, propheta altissimi vocaberis; præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.* Et toi, petit enfant, tu seras un jour, comme Jean-Baptiste, le prophète du Très-Haut; toi aussi, tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies. »

Le prêtre sait cela; il sait qu'il n'est pour rien, ou pour peu de chose, dans sa vocation.

Quand Dieu lui a parlé dans le secret et lui a proposé, comme à Marie, de donner naissance au Christ et de l'incarner, pour ainsi dire, chaque jour sur l'autel, il s'est contenté de répondre comme la Vierge : « Voici, mon Dieu, votre serviteur : qu'il me soit fait selon votre parole. » Et quand la merveille de l'ordination s'est accomplie, quand il a été investi du redoutable pouvoir de créer à nouveau le corps du Christ, il chante lui aussi son Magnificat et s'écrie dans l'effusion de sa joie : « Mon Dieu, votre regard s'est arrêté sur votre humble serviteur ; vous avez fait en moi de grandes choses : soyez-en loué et béni à jamais ! »

II

J'ai dit aussi, mes frères, que ce qui rappelle le prêtre à l'humilité, c'est le souvenir de sa condition première. Reportons encore notre pensée vers les origines de l'Eglise. Dans quelle classe sociale Notre-Seigneur choisit-il ses apôtres, les premiers prêtres ? Il ne les prend pas dans l'aristocratie juive, parmi les scribes, les docteurs de la loi ou les dignitaires du Sanhédrin. Des douze apôtres, dix étaient des bateliers du lac de Tibériade ; un, croit-on, était laboureur, et saint Mathieu était publicain, c'est-à-dire collecteur d'impôts, une des professions les plus décriées de l'époque.

Ce choix est évidemment intentionnel. Et saint Paul, ce théologien si profond et si original, nous en donne la raison. « Parmi vous, dit-il en substance aux convertis de Corinthe, il y a peu de grands, peu de riches, peu de nobles selon le monde. Mais c'est à dessein que Dieu a choisi ce qui est vil pour humilier ce qui est superbe, ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. » Le Christ ne voulait pas qu'on pût attribuer la propagation de son Evangile à des raisons naturelles, par exemple l'éloquence des apôtres ou encore la richesse et le crédit des premiers chrétiens. C'est pourquoi il recrute ses premiers prêtres et ses premiers fidèles parmi le menu peuple, parmi les gens de rien, afin qu'en comparant l'extension prodigieusement rapide de l'Eglise et l'humilité de ses origines, l'immensité de l'arbre et la petitesse du germe, les hommes de bonne foi ne pussent s'empêcher de dire : « Manifestement le doigt de Dieu est là ; » et qu'ainsi l'Eglise portât en elle-même la marque de sa divinité.

Dans la suite des siècles Dieu n'a pas changé de conduite. Il s'est toujours plu à appeler de petites gens, des enfants du peuple aux plus hautes dignités de son Eglise. Selon les expressions d'un psaume que vous chantez chaque dimanche, il prend le pauvre dans la poussière pour l'établir parmi les princes de son peuple. Ainsi, pour ne citer que

quelques noms, le cardinal Pie, d'illustre mémoire, était fils d'un cordonnier, le pape Sixte-Quint était fils d'une lingère, et le pape actuel, Pie X, est fils d'un sacristain. Oh ! je sais bien que la haute bourgeoisie et l'aristocratie fournissent aussi des recrues au sacerdoce et paient à l'Eglise l'impôt du sang ; et je n'oublie pas que le Secrétaire d'Etat actuel, le cardinal Merry del Val, a du sang royal dans les veines. Mais enfin c'est un fait que le clergé catholique se recrute surtout, je ne dirai pas dans les classes inférieures, car toutes les conditions sont égales devant Dieu, mais dans les classes populaires et laborieuses : parmi les ouvriers et les paysans, parmi les petits commerçants, parmi les petits employés, au moins du temps où ce n'était pas encore un crime pour les employés d'envoyer leurs enfants dans les petits séminaires.

Certes, le prêtre ne rougit pas de ses origines : il est trop fier pour cela. Il a le cœur trop bien placé pour avoir honte de ses parents sous prétexte qu'ils manient l'outil ou mènent la charrue ; et c'est toujours avec joie qu'il met dans la main calleuse des travailleurs, ses frères, sa main plus délicate d'homme d'études. S'il se souvient de sa condition première, c'est pour rendre grâce à Dieu. Il y a si loin en effet de la ferme ou de l'atelier à l'autel ! Un enfant pauvre, sans ressources, qui a le désir d'être prêtre, doit surmonter tant de difficultés ; il doit faire des études si longues et si coûteuses, vivre pendant tant d'années à la charge des autres, qu'il ne peut parvenir au sacerdoce sans une intervention spéciale de la Providence. Aussi quand, touchant au terme, il fait un retour sur sa vie passée, et se demande comment il a pu franchir tant d'obstacles accumulés sur sa route, il reconnaît que c'est Dieu lui-même qui l'a conduit par la main, et il s'écrie comme l'Apôtre dans un élan de joie reconnaissante : « *Gratia Dei sum id quod sum*, Mon Dieu, si je suis prêtre, c'est à vous que je le dois. »

III

Enfin le ministère que le prêtre exerce chaque jour est encore pour lui une leçon continue d'humilité. Etre prêtre, oh ! que cela est beau ! Qu'il est beau d'être l'ambassadeur de Dieu près des hommes, le messager de son Evangile, le transmetteur de sa grâce, son porte-parole et le pasteur de son peuple ! Quel honneur pour le prêtre, mais aussi quel fardeau ! Lui si chétif, lui pétri de fragilité et de faiblesse comme tous les enfants des hommes, quand il réfléchit à la sainteté de ses fonctions et à toutes les vertus qu'il faudrait avoir pour les remplir dignement, quand il songe à l'étendue et à la gravité de ses obligations, il s'alarme et s'effraie ; il est accablé

sous le poids de sa dignité comme un monarque débile sous le poids de sa couronne. Si lourde est la conscience de cette responsabilité que personne ne serait assez téméraire pour accepter le sacerdoce, si, appelé de Dieu, il n'avait la certitude d'être soutenu par sa grâce.

Où le prêtre prend surtout d'humbles sentiments de lui-même, c'est dans ses fonctions les plus augustes, dans celles qui le grandissent le plus aux yeux des fidèles, je veux dire au saint autel et au tribunal de la Pénitence.

Mes frères, quand vous vous préparez à la communion, vous faites un retour sur vous-mêmes ; et songeant d'une part à la majesté infinie du Dieu que vous allez recevoir, d'autre part à la multitude de vos fautes, vous êtes tentés de vous écrier comme saint Pierre après la pêche miraculeuse : « Eloignez-vous de moi, mon Dieu, car je suis un pécheur. »

C'est ce même sentiment de son indignité qui remplit le cœur du prêtre quand il se prépare à célébrer la sainte messe. Il sait combien il devrait être pur, lui qui non seulement va s'unir à Dieu, mais le faire descendre du ciel, le prendre entre ses mains et le donner aux fidèles. Aussi voyez comme il s'humilie. Avant de monter à l'autel, il s'incline profondément et se frappe la poitrine en murmurant : « Je confesse à Dieu et à tous les saints que j'ai beaucoup péché, et cela par ma faute, par ma très grande faute. » Ce n'est qu'après que le servant lui a dit au nom de l'assistance : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de toi et qu'il te pardonne » qu'il se décide à monter les degrés de l'autel ; encore en baise-t-il humblement la pierre en priant les saints et les saintes dont les reliques sont là d'implorer son pardon près de Dieu. A l'Offertoire, il élève la blanche hostie vers le ciel et l'offre pour les péchés du monde entier, mais aussi pour les siens propres, pour ses négligences et ses offenses innombrables. Avant la seconde Elévation, vous le voyez encore se frapper la poitrine en se reconnaissant pécheur ; et s'il sollicite une place au ciel en la compagnie des saints, ce n'est pas comme une récompense de ses mérites, mais comme une faveur de la miséricorde infinie. Enfin, au moment de la Communion, après avoir demandé que l'acte qu'il va faire ne tourne pas à sa condamnation mais à son salut, il se frappe encore trois fois la poitrine en disant comme le centurion de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi. » Ainsi plus le prêtre s'approche de Dieu, plus il se souvient qu'il est homme ; et l'on peut dire que la messe entière n'est qu'un long acte d'humilité.

Au tribunal de la Pénitence, le prêtre n'a pas non plus de ces sentiments d'arrogance que le monde lui prête parfois. En écoutant les aveux de ses pénitents, il ne fait pas la

prière orgueilleuse du Pharisien : « Mon Dieu, je vous rends grâces que je ne suis pas ; moi, comme le reste des hommes. » Il se souvient plutôt qu'il a lui aussi des tentations à repousser et des passions à vaincre ; il se souvient que, pécheur, il lui faudra à son tour s'agenouiller devant un autre prêtre pour obtenir le pardon de ses fautes.

Et si l'exemple des pécheurs lui rappelle sa fragilité, celui des âmes pieuses qu'il lui est donné de diriger lui remet sous les yeux l'idéal de perfection qu'il poursuit toujours sans l'atteindre. Il est dans le cloître, il est dans le monde de belles âmes, des âmes justes et saintes, qui n'ont d'autre souci que de servir Dieu et de lui plaire. Leur vertu jette si peu d'éclat qu'elle passe inaperçue aux yeux des hommes. Elle est comme ces fleurs pâles qui se cachent dans les sous-bois et ne se trahissent que par leur parfum. Elle est faite surtout de soumission à la volonté de Dieu, de résignation, de patience, de dévouement obscur. Elle est si humble qu'elle s'ignore elle-même ; mais elle se révèle parfois au regard du prêtre, bon juge du prix des âmes, et le remplit à la fois de joie et de confusion. Il remercie Dieu d'avoir fait ces âmes si belles, mais il regrette de ne pas les égaler. Il est au-dessus d'elles par la dignité de son état, mais peut-être au-dessous par ses mérites. Il est chargé par Dieu de les conduire ; mais, ne pouvant les suivre dans leur ascension rapide, il doit se contenter de leur indiquer le chemin ; et à défaut de l'exemple, il ne les dirige plus que par la parole. Nouvelle occasion de rentrer en lui-même et de s'humilier.

Cet écart entre l'excellence de la dignité sacerdotale et la valeur personnelle de celui qui en est investi, exerce souvent la malignité des gens du monde. Ils sont à l'affût des défauts du prêtre ; et quand ils remarquent ou croient remarquer un désaccord entre sa prédication et sa conduite, ils s'en amusent ou s'en scandalisent. Les gens du monde oublient ce précepte de la sagesse : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés. » Quand ils jugent de la valeur morale d'un homme, ils se trompent presque toujours, car il leur manque un élément d'appréciation. Ils peuvent connaître sa conduite extérieure ; mais ses intentions, les connaissent-ils ? Connaissent-ils surtout ses efforts vers le bien et ses luttes intimes pour la vertu ? Ceux qui ont à cultiver un sol ingrat récoltent des moissons moins abondantes que ceux dont le champ est fertile ; mais ils n'ont pas moins travaillé. Or Dieu tient compte de l'effort et de la bonne volonté plus que du succès. Il est des âmes peu portées à la bienveillance ou travaillées par des tentations incessantes ; mais si elles luttent contre leurs défauts, si elles cherchent le bien obstinément, elles ont autant

et plus de mérite aux yeux de Dieu que des âmes plus heureusement douées, en qui la vertu est comme naturelle.

**

Et vous, mon cher confrère, c'est avec joie que vous allez remonter à l'autel pour y continuer le saint sacrifice. Vous allez prier pour ces amis qui sont venus vous apporter un témoignage de leur affection ; vous allez prier pour cette nombreuse assistance qui vous est sympathique et fait des vœux pour le succès de votre ministère. Puisse la carrière sacerdotale où vous faites vos premiers pas, être pour vous heureuse ! Heureuse, c'est-à-dire féconde, car le suprême bonheur pour un prêtre, n'est-il pas de faire du bien et de sauver des âmes ? Quant aux joies du monde, mon cher confrère, nous ne vous les souhaitons pas, et nous ne pouvons vous les souhaiter. Vous êtes entré dans le sacerdoce à une époque de lutttes et d'épreuves. Il est passé, le temps où le prêtre pouvait vivre en sécurité et en paix dans le recueillement de son presbytère. Sa situation est aujourd'hui bien précaire. Il n'est pas sûr du lendemain. Spolié de ses biens et de l'indemnité concordataire, il en est réduit à tendre la main. Et même dans les paroisses les plus catholiques, les ennemis de Dieu, qui sont en même temps ses ennemis, mènent contre lui une campagne de calomnies impudentes ou d'insinuations perfides. Vous saviez tout cela, mon cher confrère, quand, le jour de votre sous-diaconat, vous avez fait le pas décisif qui vous consacrait à Dieu pour jamais. Mais le sacrifice ne vous faisait pas peur ; et la perspective de l'épreuve, loin de vous détourner du sacerdoce, a été pour vous une raison de plus pour vous y engager.

Le vaillant chrétien que fut le comte de Montalembert disait un jour : « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait, couronné d'épines et tombant de fatigue, vers le Calvaire. De même nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa sainte religion est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions le chérir dans notre humilité, afin que nous puissions lui sacrifier plus complètement notre existence, l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus près. »

C'est avec cette même générosité, mon cher confrère, ce même élan vers le sacrifice que vous avez marché vers cet autel où le prêtre est à la fois sacrificateur et victime. En acceptant le sacerdoce, vous avez accepté l'épreuve et la souffrance : elles ne vous manqueront pas. Mais vous saurez les supporter vaillamment, car vous connaissez la vertu féconde du sacrifice. Le prêtre, dit-on souvent, est un autre Christ. C'est donc par la souffrance qu'à l'exemple du Christ il doit rache-

ter le monde. Sa couronne sacerdotale est, comme celle de son Maître, une couronne d'épines, couronne de souffrances mais aussi de mérites, et qui un jour au ciel se changera en couronne de gloire. Ainsi soit-il.

SERMON D'INSTALLATION D'UN CURÉ

Mes frères,

Au moment très grave et très impressionnant pour moi, je vous assure, où je prends possession de cette paroisse, ma pensée se reporte d'elle-même vers la première de toutes les installations qui aient eu lieu dans l'Eglise.

C'est au Cénacle que se sont réfugiés les Apôtres, dans ce lieu tout rempli encore des souvenirs inénarrables du Jeudi Saint. Mais est-ce que cela n'a pas été un rêve, cette merveille d'un Dieu se donnant à eux en nourriture, et leur conférant le pouvoir incroyable de renouveler le même prodige ? Ils peuvent bien se le demander, puisque leur Maître, ils l'ont vu saisir par ses ennemis, puisqu'on l'a condamné à mort, puisqu'on l'a crucifié !

Tout à coup, sans qu'aucune porte se soit ouverte, une apparition !... C'est Lui ! Oui, c'est Lui ! Le Christ se montre à eux avec son regard si doux, avec son visage, hier couvert de sueur, de poussière et de sang, aujourd'hui transfiguré par la Résurrection ! De ses lèvres divines, il laisse tomber ces mots : « La Paix soit avec vous !... » Puis, levant la main en un geste souverain : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Et cette parole les institue chefs de l'Eglise, chargés des âmes, ambassadeurs et fondés de pouvoir de Jésus-Christ.

« Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ! » Ce n'est pas seulement pour les Apôtres qu'il a dit cela, le Fils de Dieu : c'est pour tous ses prêtres, et quand l'un d'eux est envoyé aux âmes, il vient comme lui-même est descendu sur la terre, en vertu de la même autorité, pour accomplir la même œuvre, en employant les mêmes moyens, en rencontrant les mêmes obstacles, et en éprouvant les mêmes joies.

I

En vertu, ai-je dit, de la même autorité. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » De même que Jésus vient de par son Père, de même le prêtre vient de par Jésus-Christ. Le maître obéit ; le disciple obéit. Après tout, s'il n'y avait pas l'obéissance, jamais le prêtre ne serait capable de quitter un ministère aimé, où il s'est dévoué avec bonheur pendant de longues années et dans lequel il a rencontré des consolations profondes, des attachements fidèles et des dévouements incomparables.

Mais en retour de son obéissance, il est, comme Jésus, investi d'une mission divine. Où qu'il aille, qu'il entre en triomphateur dans une église superbe comme celle-ci, ou qu'il pénètre en frissonnant dans un sanctuaire délabré, ou que, missionnaire traqué de toutes parts, il se glisse en rampant à travers la brousse africaine, peu importe : c'est le représentant de Jésus-Christ qui arrive.

Qui donc parlerait encore d'ambition et de je ne sais quel contentement humain d'occuper un poste élevé?... Il s'agit bien de cela!... Il s'agit des âmes qui nous attendent et vers lesquelles Dieu nous envoie, des âmes que Jésus-Christ est venu sauver et que nous venons sauver, et, à ce point de vue, suivant que nous accomplissons bien ou mal notre mission, selon la parole terrible d'un saint prêtre : « toutes les paroisses valent la même chose : le ciel ou l'enfer. »

II

« Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ! » Qu'est-ce que veut dire encore cette parole, sinon que le prêtre vient accomplir la même œuvre que Jésus-Christ ?

Est-ce que nous venons pour faire de la politique ? Mais est-ce qu'il est venu pour cela, lui ? Certes, il aurait pu y prétendre, étant par son humanité, fils de roi, et par sa divinité, Maître du monde. Mais il s'y refuse dès le commencement. Aux deux fils de Zébédée qui lui font demander par leur mère une place à chaque côté de son trône, il répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez !... » A Pilate qui le questionne : « Alors, vous êtes Roi ?... — Oui, je le suis, mais mon royaume n'est pas de ce monde !... » Son trône à lui, c'est la croix, où il expire les bras étendus à droite et à gauche, pour bien montrer qu'il meurt pour tous les hommes, sans distinction de conditions et de partis, les embrassant tous dans un même dévouement et dans un même amour.

Mais alors, qu'est-il donc venu faire sur la terre ? Il nous l'a dit : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en surabondance. » La vie ? quelle vie ? Celle de l'âme, la vie surnaturelle, la vie divine, la sienne ; la vie qui seule est capable de répondre à toutes les aspirations des hommes ; la vie qui les élèvera à une dignité surhumaine ; la vie qui les rendra, qui seule peut les rendre heureux en les rétablissant dans l'état où il avait voulu les créer.

Cette vie, à qui faut-il la donner ? A tous sans doute, mais surtout à ceux qui ne l'ont plus. « Allez, disait-il à ses apôtres ; allez aux brebis de la maison d'Israël qui se sont égarées et perdues. »

Et voilà le plus beau de ta mission, ô prêtre, c'est que tu ne devras rejeter, abandonner ni maudire personne. C'est que les

plus éloignés, les plus désespérés, les plus haineux même sont ceux qui auront le plus de droits à ton zèle et à tes apostoliques poursuites !

III

« Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » C'est-à-dire que le ministre de Dieu devra parfaire sa tâche à l'aide des mêmes moyens que son Maître.

La force ? Non, car il a refusé de faire descendre le feu du ciel sur la ville insolente qui lui fermait ses portes. Non, car s'il a laissé Pierre frapper de l'épée, c'a été pour guérir aussitôt celui qu'il avait blessé. Non encore, car il n'avait qu'à prier son Père pour être défendu et vengé par douze légions d'anges, et il ne l'a point fait. Non toujours, car s'il a renversé d'un mot ceux qui venaient l'arrêter, il les a laissés se relever et s'est livré à eux.

Alors, par quels moyens ?

Par l'amour, par la prière et par le sacrifice.

Par l'amour, car on ne fait du bien qu'à ceux qu'on aime, et c'est pour cela que Jésus a tant aimé les hommes. Amour ardent, qui enflamme son Cœur Sacré et ne le quitte jamais. Amour universel, qui lui fait tendre les bras à tous, et accueillir avec une tendresse jamais lassée tous ceux que le monde rejette : les pauvres, les infirmes, les lépreux, les pécheurs. Amour agissant, qui ne se contente pas de paroles, mais qui se traduit à chaque instant par des miracles et des pardons, en sorte que chacun de ses pas est un bienfait.

Comme Jésus, le prêtre devra aimer les âmes, toutes les âmes, pour avoir le droit de leur faire du bien. Toujours accompagné, dans l'exercice de son ministère, de la grâce de Dieu, il passe en consolant les affligés, en éclairant les égarés, en pardonnant les repentants ; et ainsi son amour n'est pas seulement de surface, mais agissant avec une puissance surhumaine, jusqu'au plus intime des cœurs.

Par la prière, qui est une arme plus efficace que le dévouement. Jésus a prié, il a prié sans cesse, et c'est pour cela que l'Eglise a mis dans la main de ses prêtres un bréviaire afin qu'eux aussi, et souvent pendant le jour, prient pour les âmes qui leur sont confiées.

Par le sacrifice enfin, qui est plus puissant encore que la prière. C'est en souffrant et en mourant pour les hommes que le Christ les a sauvés. O prêtre, tu te tromperais si tu croyais faire du bien sans souffrance ; attends-toi donc à pâtir, et quand l'épreuve viendra, accepte-la comme le Christ a accepté la sienne, c'est-à-dire en l'offrant pour ceux-là mêmes qui te feront souffrir et qui ne voudront pas de toi.

IV

Car si nous sommes envoyés par Jésus, comme lui-même fut envoyé par son Père, il

faut, cela est inévitable, nous attendre à *rencontrer les mêmes obstacles*.

Comment se fait-il que la courte vie de Jésus sur la terre n'ait pas été un triomphe perpétuel ? Ses mains n'étaient-elles pas pleines de bienfaits, ses yeux pleins de bonté et son cœur plein d'amour ? Mais le sublime vieillard du Temple avait annoncé qu'il serait un sujet de contradiction, et à peine avait-il commencé de parler, que la contradiction parut, murmure d'abord, puis clameur, enfin tempête qui l'emporte.

Eternelle énigme qu'on ne saurait expliquer si l'on ne croit pas à l'enfer et qui se reproduit chaque jour dans la vie du prêtre. Injures, calomnies, ingratitude, tout est bon contre le continuateur de Jésus-Christ : rafales de boue qui l'assaillent parfois, et qui auraient tôt fait de l'abattre s'il ne se souvenait des paroles de son Dieu : « Le disciple n'est pas plus que le Maître... Ils vous auront en haine à cause de moi... Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Ne craignez pas, j'ai vaincu le monde. »

V

Mais si le prêtre rencontre les mêmes obstacles que Jésus, *il éprouve aussi les mêmes joies*, et celles-ci sont tellement douces qu'on ne saurait vraiment les payer trop cher, ni assez en remercier Dieu.

La joie des accueils d'abord qu'il goûta si souvent dans la bénie demeure de Béthanie et lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Cette joie, mes frères, vous me la prodiguez sans compter aujourd'hui. Vous m'avez fait un chemin de fleurs. C'est un triomphe qui serait trop beau s'il n'était que pour moi. Mais il remonte jusqu'à Dieu, et c'est pour cela qu'il me réjouit pleinement et que, du fond du cœur, je vous dis : « Merci ! »

La joie des concours ensuite. Jésus voulut la connaître, puisque lui qui n'avait besoin de rien ni de personne, s'adjoignit les apôtres et accepta les humbles services des saintes femmes. Cette joie, je le sais déjà, mes frères, vous me la donnerez également. Vous me la donnerez, vous, mes chers collaborateurs, dont j'ai pu, en quelques jours, apprécier l'infatigable activité et l'aimable dévouement. Vous me la donnerez, Messieurs les membres du conseil paroissial, sur les avis desquels il me sera doux de m'appuyer. Vous me la donnerez, vous tous qui travaillez au bien dans les différentes œuvres paroissiales : qu'elles soient consacrées à l'éducation de l'enfance, au soin des pauvres, à l'ornementation de l'église, à la splendeur des offices ou à la préservation de la jeunesse. Vous me la donnerez, vous tous qui, empêchés par l'âge ou par le travail de dépenser au service de Dieu votre activité, voudrez bien par vos prières seconder nos efforts. L'œuvre d'une paroisse n'est pas l'œuvre d'un

seul, mais celle de tous. Tous y apporteront leur bonne volonté et leur appui, et ainsi, dans un commun effort, sous le regard de Dieu, nous aidant et nous soutenant les uns les autres, nous réaliserons cette parole que les saints nous ont laissée et que nous prendrons pour notre mot d'ordre : « Faites en toutes choses que Jésus soit le plus aimé ! »

Joie enfin, joie très grande, joie trop grande, si je puis parler ainsi, des succès apostoliques. Il la connaissait, le bien-aimé Rédempteur, quand il se représentait sous les traits du bon Pasteur, qui se réjouit d'avoir retrouvé la brebis égarée. Oh ! quel bonheur c'est pour le ministre de Dieu quand il a aidé une âme à franchir un mauvais pas, à briser des liens qui la garrotaient, à revenir à Dieu qu'elle avait peut-être quitté depuis longtemps, à retrouver en lui la paix et le salut ! Cette joie, nous la demanderons dans toutes nos prières ; cette joie si douce qu'il n'en est pas de plus douce, Dieu nous la donnera.

**

Et maintenant, mes frères, que je vous ai exposé l'origine, le but, les moyens d'action, les luttes et les résultats féconds de tout ministère sacerdotal, ah ! laissez-moi saluer du meilleur de mon âme le nouveau et superbe chmap que Dieu me donne à cultiver aujourd'hui.

Cette paroisse, elle m'est chère désormais, et je lui consacre, à partir de ce jour, toutes les forces de ma vie, toutes les énergies de mon âme et tous les élans de mon cœur ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION DE MARIAGE

Mon cher filleul, Mademoiselle,

Au moment où des insensés s'efforcent de déchristianiser la France, vous devez comprendre mieux que jamais la nécessité de fonder des familles chrétiennes, car ce sont elles qui font les sociétés chrétiennes et qui préparent les nations fortes et victorieuses. Or, c'est justement dans le but de fonder une famille chrétienne que vous faites appel à mon ministère et que vous êtes réunis aujourd'hui au pied de l'autel où Dieu va bénir vos espérances et recevoir vos serments.

Elle était belle, la première famille, lorsqu'elle sortit des mains du Créateur, sous les ombrages de l'Eden ; et sa beauté lui venait de ce que, dans cette union sans tache, Dieu était tout à la fois auteur, pontife et témoin. Elles étaient belles aussi, ces vieilles générations des patriarches hébreux ; et leur beauté venait de ce qu'elles étaient chrétiennes de cœur ; car elles attendaient le Christ dont leurs chefs nous représentaient l'image. La cause de

cette antique grandeur nous indique assez la cause de la décadence nouvelle dans ceux de leurs descendants qui n'ont pas compris le Sauveur et qui n'ont pas voulu le recevoir.

Il en est en effet des familles comme des peuples : celles qui adorent le Christ sont heureuses et prospères ; celles qui le renient s'amoindrissent et déchoient ; celles qui ne le connaissent pas sont des familles mortes ; car elles n'ont rien de ce qui fait la force : ni la grâce de Dieu, ni la paix du cœur, ni la vertu du sacrifice et du dévouement.

Unissez donc en ce moment vos voix à la voix de l'Eglise qui demande à Dieu de bénir votre union et de présider à vos noces ; car partout où Jésus-Christ passe, il passe en faisant le bien ; et dans les familles qui l'appellent il renouvelle toujours le miracle de Cana, en changeant l'eau amère des tristesses et des épreuves de cette vie en vin plein de douceur et de force des consolations divines.

Oui, mes chers amis, entre toutes les harmonies de ce monde, où Dieu en a mis de si grandes, il n'en est guère de plus belle que celle qui unit ensemble deux époux chrétiens. C'est l'harmonie des situations dont les différences s'effacent dans la mutuelle affection et la commune estime ; c'est l'harmonie des intérêts qui se confondent dans la pratique du devoir ; c'est l'harmonie des goûts et des sentiments dont les dissonances naturelles se résolvent dans l'accord le plus parfait de tous, l'accord de la charité.

Maître dans l'art de la musique la plus sublime de toutes, la musique religieuse, vous êtes mieux placé que d'autres pour comprendre les harmonies morales du mariage chrétien ; car si la musique est un art si élevé et si populaire à la fois, ce n'est pas parce qu'elle flatte l'oreille, non ; mais c'est surtout parce qu'elle parle au cœur et que, complément de la parole, elle est avec elle l'auxiliaire du bien. Aussi, c'est avec un plaisir mêlé de fierté que je vous ai vu prêter le concours de votre talent à cette belle œuvre du patronage chrétien, plus nécessaire que jamais à notre époque, et collaborer au dévouement de cette femme de bien dont le nom est sur toutes les lèvres comme dans tous les cœurs, de cette vaillante chrétienne à qui nous faisons, il y a quelques jours, des funérailles moins ressemblantes aux deuils de la terre qu'aux triomphes du ciel.

Mais si Dieu rappelle souvent à lui les justes pour les soustraire aux hontes et aux tristesses de cette vie, il ne permet pas que leurs œuvres périssent avec eux. Vous continuerez donc, mon cher ami, à donner à toutes les œuvres bonnes et bienfaisantes l'appui de votre talent incontesté ; et, vous souvenant que vous portez un nom qui est synonyme de loyauté, travail, dévouement, vous montrerez que s'il y avait autrefois de fiers Romains plus difficiles à détourner de leur devoir, que le so-

leil de sa course, il y a encore aujourd'hui de fiers Français prêts à briser leur carrière plutôt que de trahir leur conscience et de forfaire à l'honneur.

Quant à vous, Mademoiselle, c'est moins l'harmonie des voix que l'harmonie des cœurs qui vous a attirée vers celui qui va devenir votre époux. Hier encore, je ne vous connaissais pas ; mais le choix que vous avez fait et qui a été fait de vous me dit assez qui vous êtes. Aussi bien vous avez été élevée à bonne école. Elève des bonnes sœurs à qui on a si justement donné le nom de la Providence, parce qu'elles sont en effet la Providence des enfants du peuple, et aussi parce que la Providence divine veille sur elles et sur leurs œuvres, vous êtes devenue la jeune fille pieuse, laborieuse et modeste, la femme forte qui ne redoute pas le travail des mains, qui apporte au foyer prospère la joie et la paix et en qui pourra se reposer sans crainte le cœur de son époux ; car sa fidélité à Dieu sera le gage de sa fidélité à l'homme que la main de Dieu lui a choisi.

Quand je tenais sur les fonts du baptême celui à qui vous allez appartenir et qui aujourd'hui devient vôtre, j'ai promis en son nom qu'il saurait vivre et mourir en bon chrétien. Ce sera maintenant à vous, Mademoiselle, de l'aider à bien tenir cette promesse de fidélité qui, aujourd'hui surtout, n'est pas toujours sans danger et qui n'est jamais sans mérite. Et si Dieu, comme je le lui demande, vous envoie des berceaux sans lesquels la vie conjugale est presque sans but, et le foyer bien triste et désert, vous vous souviendrez que vos enfants n'appartiendront jamais qu'à trois maîtres qui se confondent en un seul : à Dieu d'abord, à vous ensuite et à leur pays ; à Dieu leur âme, à vous leur cœur, leur vie au pays. Si d'autres venaient vous les réclamer, vous sauriez les leur refuser et défendre vos droits en faisant votre devoir.

Et maintenant, mes chers amis, au nom de Jésus-Christ, en présence de Dieu, des anges et des hommes, vous allez jurer le serment qui vous liera à jamais. Et puis votre cher et dévoué pasteur montera à l'autel pour y faire descendre l'hostie sainte qui va s'immoler pour vous et dont la prière toute puissante ne reste jamais sans réponse. Alors vous entrerez courageusement dans le chemin laborieux de la vie commune, sûrs de n'être plus jamais séparés parce que Dieu saura bien renouer là-haut l'union que la mort seule aura pu briser ici-bas. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 augusti 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 8 septembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Liturgie et le Soir de la vie. — VIII. La garde funèbre, 625.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LIV. 18^e dimanche après la Pentecôte, 630.

Panégyrique de sainte Maure. — Sa vie intime et sa vie apostolique, 633.

Entretiens sur le Rosaire. — XV. Les obligations du Rosaire, 638.

LA LITURGIE ET LE SOIR DE LA VIE

VIII

LA GARDE FUNÈBRE

Fortis ut mors dilectio.

L'amour est fort comme la mort. (Cant. VIII, 6).

La mort a fait son œuvre. Elle a touché un membre du Christ : l'âme est séparée du corps ; elle est auprès de Dieu pour recevoir son jugement que notre bon Juge rend avec une justice exacte, mais toute tempérée de bonté et de miséricorde. La charité des vivants cessera-t-elle au décès du défunt ? Dieu nous garde de le penser. « L'amour est plus fort que la mort. »

Ici encore notre sainte mère l'Eglise nous rappelle ce que nous avons à faire en cette circonstance solennelle. Ecoutez-la. Quand le malade vient d'expirer, elle nous suggère le consolant répons qui suit : « Venez, saints de Dieu, anges du Seigneur, accourez ; recevez l'âme de notre frère ; offrez-la au Très-Haut ! Que le Christ qui t'a appelé à lui te fasse bon accueil ; que les esprits célestes te conduisent dans le sein d'Abraham. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière brille sans fin à ses regards. Pitié, ô Seigneur ! Pitié, ô Christ ! Pitié, ô Seigneur ! » Puis après l'Oraison dominicale, on poursuit les mêmes invocations : « Le repos éternel ! La lumière qui ne finit pas ! Arrachez, ô Maître de la vie et de la mort, l'âme du trépassé aux fureurs de ses ennemis ; qu'il soit à jamais dans le repos ! O Seigneur, nous vous recommandons l'âme de votre serviteur, afin que, quittant ce siècle, il vive par vous et pour vous ; pardonnez dans votre miséricordieuse bonté les fautes que la fragilité humaine lui a fait commettre ! Par le Christ Notre-Seigneur ! »

Elle règle de la façon la plus précise le dispositif des devoirs à remplir à l'égard du défunt : « Là où c'est la coutume, que la cloche sonne le glas funèbre pour inviter la paroisse à prier pour le cher disparu. Que le corps soit exposé avec honneur. Qu'une lumière, symbole de foi et de charité, soit allumée. Qu'une petite croix soit mise entre les mains du trépassé, sur sa poitrine ; qu'à défaut du signe rédempteur les mains soient croisées sur la poitrine. Jusqu'au moment des funérailles que de temps en temps on asperge d'eau bénite les dépouilles mortelles. Que ceux qui sont présents prient pour celui qui n'est plus¹. »

Deux mots semblent résumer ces exhortations liturgiques : *Honneur aux morts ; suffrages pour les morts* ! C'est à expliquer ces deux paroles que je consacre cet entretien liturgique qui, à mon sens, est d'une haute importance, et qui nous donne une des plus touchantes applications de la parole du Cantique des cantiques : *Fortis ut mors dilectio* ! Je me persuade qu'après les avoir méditées, nos esprits seront éclairés des lumières d'une foi plus vive, et nos cœurs embrasés d'une charité plus agissante et plus fraternelle.

I

I. Nous lisons au livre de Tobie que ce saint personnage, captif en Assyrie, demeurait fidèle à la loi du Seigneur, et que, malgré les défections de plusieurs, il accomplissait avec une rare perfection la loi sainte. Il donnait à ses concitoyens de salutaires conseils ; il procurait des aliments à ceux qui avaient faim ; il donnait des vêtements à ceux qui en manquaient ; il ensevelissait avec piété ceux qui avaient payé leur tribut à la mort. Ce qui lui attira l'animadversion du cruel Sennachérib, qui, pour ce motif, voulait le faire mourir. Après la disparition de ce monarque, qui fut assassiné par ses fils, Tobie sortit de sa retraite. Un jour de fête il donnait à ses proches un repas, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un des enfants d'Israël gisait éborgné dans la rue. Tobie se leva aussitôt, et, laissant le festin, il arriva à jeun auprès du cadavre. Il l'enleva et l'emporta secrètement dans sa maison afin de l'ensevelir avec précaution, après le coucher du soleil. Après

¹ Interim detur campana signum transitus defuncti pro loci consuetudine, ut audientes pro ejus anima Deum precentur. Deinde corpus de more honeste compositum loco decenti cum lumine collocetur ; ac parva crux super pectus inter manus defuncti ponatur, aut, ubi crux desit, manus in modum crucis componantur : interdumque aspergatur aqua benedicta, et interim, donec efferatur, qui adsunt, sive sacerdotes sive alii, orabunt pro defuncto. (*Rit. Rom.*, Ordo commendationis animæ).

avoir caché le corps, il mangea avec larmes et tremblement, se souvenant de la parole du prophète Amos : « Vos jours de fête se changeront en lamentation et en deuil. » Le soleil étant couché, il alla ensevelir le défunt. Et tous ses proches le blâmaient en lui disant : « Déjà, pour ce motif, ordre a été donné de vous faire mourir et vous n'avez échappé qu'avec peine à l'édit royal, et de nouveau vous ensevelissez les morts ! » Mais Tobie, craignant Dieu plus que le roi, emportait les corps de ceux qui avaient été tués, les cachait dans sa demeure et les ensevelissait au milieu de la nuit. (Tob., I et II).

Tobie était sous l'ancienne loi, un amant passionné des œuvres de miséricorde, qui sont si agréables au Cœur de Dieu, et particulièrement des honneurs à rendre aux défunts. Et pourquoi cette dévotion admirable aux morts ? Ah ! c'est qu'il comprenait la dignité humaine. Il savait que le corps humain est la merveille de la création matérielle, qu'il est le sanctuaire de l'âme immortelle, et qu'un jour, à la voix de l'ange, il doit ressusciter pour l'éternité.

II. Sous la loi de grâce nous avons des motifs plus pressants et plus persuasifs d'honorer le corps des trépassés. Non seulement ils ont été l'objet des soins spéciaux du Créateur, non seulement ils ont été unis à l'âme et ont concouru à ses actes de vertu ; mais ils ont été sanctifiés par le baptême, ils ont été oints par l'huile sainte et le saint chrême, ils ont été les temples du Saint-Esprit, ils ont été les ciboires vivants de l'adorable Eucharistie, et ils doivent, à l'appel de la trompette de l'ange de la résurrection, sortir du tombeau à l'image du Sauveur, brillants comme des soleils, plus rapides que l'éclair, doués d'une subtilité inexplicable et d'une immuable incorruptibilité !

Voilà pourquoi les honneurs rendus aux corps des défunts sont au nombre de ces œuvres de miséricorde qui seront, au dernier jour si hautement et si solennellement louées par le souverain Juge et si magnifiquement récompensées ! Rendre des honneurs au chrétien qui vient de mourir, c'est honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne fait qu'un avec lui : *Mihi fecistis*. C'est faire l'office de Nicodème, de Joseph d'Arimathie, des saintes femmes qui embaumèrent le corps du divin Crucifié : *Mihi fecistis* ! C'est se disposer à entendre cette ineffable parole qui fera notre indicible bonheur pour l'éternité : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » (Matth., xxv).

Voilà pourquoi l'Eglise, avec un amour maternel, formule avec tant de zèle le programme des honneurs à rendre à ceux de

ses enfants qui viennent d'expirer. Expliquons-les.

III. Elle désire vivement que la cloche béni-
nite fasse entendre son glas funèbre. La cloche a été associée à tous les actes importants de notre vie : elle a jeté dans les airs des notes d'allégresse, quand nous avons été apportés à l'Eglise pour recevoir la grâce insigne du saint baptême, qui nous a faits les enfants de Dieu et de l'Eglise ; elle a fait entendre ses pénétrantes harmonies au jour à jamais mémorable de notre première communion ; elle chanta avec un accent religieux l'union des époux au pied des saints autels ; elle nous a conviés solennellement aux offices sacrés des dimanches et des fêtes ; dans les calamités publiques elle a réclamé assistance et secours : n'est-il pas juste, beau et touchant que, quand un chrétien quitte cette vie, elle pleure et gémissse avec la grande famille qui s'appelle la paroisse, et provoque les prières ? *Interim detur campana signum transitus defuncti pro loci consuetudine, ut audientes pro ejus anima Deum precentur*.

L'Eglise désire vivement, et pour les motifs surnaturels que nous avons énoncés, que le corps du trépassé reçoive de mains dévouées ce que j'appellerai la toilette funèbre. Qu'il soit, avant les funérailles, et avant d'être déposé dans le cercueil, revêtu de vêtements décents et placé sur un lit brillant de propreté. Ah ! sans doute, l'Eglise trouve bon que dans la perte des siens on donne quelque chose à la sensibilité naturelle. « Je n'ai garde de vous dire : ne pleurez pas, écrivait saint François de Sales à une personne qui avait perdu une sœur chérie ; non, car il est bien juste que vous pleuriez un peu en témoignage de l'affection que vous lui portez, à l'exemple de notre cher Maître, qui pleura un peu sur son ami Lazare. Mais ne pleurez pas beaucoup, comme font ceux qui, tout entiers à cette misérable vie, ne se ressouvient pas que nous allons à l'éternité, où, si nous vivons bien en ce monde, nous nous réunirons un jour à nos chers défunts pour ne jamais les quitter. Nous ne saurions empêcher notre cœur de ressentir la perte de ceux qui étaient ici-bas nos aimables compagnons. Mais il ne faut pas cependant démentir la solennelle résolution que nous avons faite de tenir notre volonté inséparablement unie à celle de Dieu. » Que notre douleur soit vraie, sincère, chrétienne. Et précisément parce qu'elle sera chrétienne, qu'elle nous fasse rendre aux dépouilles mortelles de ceux que nous aimons les hommages de la tendresse et du respect, dans des vues surnaturelles. Souvenons-nous que le lit où repose le défunt est un autel qui porte la victime qui s'est acquittée de la tâche temporelle que Dieu lui a confiée. *Defunctus* : il

s'est acquitté, surtout par le sacrifice de sa vie, de son devoir à l'égard du Maître des âmes et des corps ! *Deinde corpus de more honeste compositum loco decenti... collocetur.*

L'Eglise veut qu'une lumière brille auprès du trépassé. Quelle belle recommandation, quelle touchante intuition ! La lumière, image de l'âme immortelle ! Le corps a été touché par le trépas, mais l'âme vit devant Dieu, selon cette parole : *Justi autem in perpetuum vivent.* La lumière, symbole de la foi et de la charité du défunt ! Il a cru à l'adorable Trinité et à ses révélations divines ; son cœur purifié par les sacrements a été embrasé des feux sacrés de l'amour divin. La lumière, signe auguste du triomphe et de la gloire ! Toujours et partout, dans les fêtes solennelles, on a vu briller la lumière : au trépas des chrétiens, la lumière affirme le triomphe des fils du Christ, non seulement dans leurs âmes, mais aussi dans leurs corps. Ces corps, un moment humiliés par le trépas, bientôt resplendiront des magnificences de la résurrection. *Fulgébunt justi sicut sol*, les justes brilleront un jour comme le soleil. (Sap., III, 7). *Corpus cum lumine collocetur.*

Voici une nouvelle prescription de l'Eglise pour la garde funèbre des trépassés. C'est un nouvel honneur qu'elle réclame. Elle veut qu'on place une croix entre les mains du défunt sur sa poitrine, sur son cœur. La croix ! C'est par elle que nous avons été rachetés ; c'est en mourant sur le bois de la croix que Notre-Seigneur Jésus-Christ a expié nos fautes, nous a rachetés du péché et nous a mérité toutes les grâces qui doivent nous conduire en paradis. La croix ! C'est par elle que nous sommes, pendant notre existence, efficacement consolés. Quel que nous soyons, quelles que soient les peines intérieures et extérieures que nous ayons à endurer, nous pouvons le dire avec assurance : il y a quelqu'un qui a souffert incomparablement plus que nous, c'est le Saint, l'Immaculé, le Dieu fait homme, l'aimable et l'aimant Crucifié du Calvaire ! La croix ! C'est par elle que nous devons ressusciter, c'est l'espérance certaine pour les trépassés de changer de vie et, après l'existence si précaire du temps, d'entrer dans les joies de l'éternelle vie, *Vita mutatur non tollitur* ! La croix ! C'est le signe rédempteur, le signe sanctificateur, le signe protecteur, le signe glorificateur de ceux qui ont saintement vécu et ont vaillamment affronté le trépas ; il est comme un témoignage éloquent de divine appartenance au Sauveur Jésus. *Regem, cui omnia vivunt, venite adoremus.* En bien des régions, au bras du défunt, dont les mains portent le crucifix, on voit le chapelet de la très sainte Vierge, la Porte du ciel. Celle qui nous conduit à Notre-Seigneur Jésus. Cette nouvelle livrée est également précieuse au dé-

funt, quoique à un autre titre. *Parva Crux super pectus inter manus defuncti ponatur, aut, ubi crux desit, manus in modum crucis componantur.*

Qu'il me soit permis de signaler un autre honneur que la foi offre aux trépassés. En certains pays, dans la chambre mortuaire, on dispose les images de la Sainte Vierge et des saints, qui s'intéressent au sort de leur frère qui vient de mourir. De plus on met de la verdure et des fleurs, fleurs blanches, fleurs rouges, fleurs violettes autour de la dépouille mortelle du chrétien : symbole de la pureté, de la charité, de la pénitence que le défunt, avec l'aide de la grâce, a pratiquées. Cet usage, ces hommages, ces honneurs, pourvu qu'on reste dans les bornes de la modération, n'ont rien de condamnable et de contraire à l'esprit de l'Eglise. Dès les temps antiques, il était pratiqué ; et, dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, nous lisons qu'on ornait le vestibule de la maison mortuaire de guirlandes et de couronnes, et que l'on décorait l'intérieur de verdure et de draperies.

Voilà le premier aspect de la garde funèbre ; honorer les dépouilles sacrées du défunt qui ont été sanctifiées par la grâce et doivent un jour ressusciter glorieuses. Entretienons-nous de l'autre aspect plus important encore, c'est-à-dire de la prière pour le trépassé.

II

L'Eglise dans sa bonté maternelle nous recommande vivement ce devoir, et c'est, si j'ose le dire, bien naturel. Il faut être si pur pour entrer dans le ciel, le séjour de la sainteté parfaite ! Même quand on a reçu pieusement les derniers sacrements, même après la dernière confession soigneusement faite, même après le viatique, même après la bénédiction apostolique *in articulo mortis*, à part les petits enfants, il est rare, très rare, que les chrétiens aillent immédiatement en paradis. Il y a des dettes souvent insoupçonnées à payer à la justice de Dieu. Il est donc urgent d'user des ressources précieuses, que nous confère la communion des saints. Voilà pourquoi l'Eglise nous engage à prier sans retard pour nos frères défunts : *Qui adsumt, sive sacerdotes sive alii, orabunt pro defuncto.* Cet avertissement de notre Mère en Dieu est l'un de ceux qui ont été le mieux entendus. Et, à part les régions où le démon règne en maître presque absolu, à part les pays qui sont redevenus païens par le malheur des temps, c'est une dévotion populaire de faire par la prière ininterrompue la garde funèbre jusqu'au moment des funérailles, et d'adresser à Dieu des supplications en faveur des trépassés. Les parents, les amis, les concitoyens se succèdent pour l'accomplissement

de ce devoir de charité, et pour pratiquer cette œuvre de miséricorde.

I. Qu'il me soit permis de signaler les principales prières que l'on peut réciter.

En premier lieu je nommerai les prières indulgenciées. Outre leur efficacité propre, elles ont un pouvoir spécial qui leur vient de l'autorité de l'Eglise à qui Dieu a confié la dispensation du trésor spirituel, composé des mérites surabondants de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints.

Un suffrage d'un très grand prix, c'est la récitation des Litanies des saints, prière éminemment liturgique, et d'une très haute valeur pour venir en aide aux défunts. Elle est humble, elle est fervente, elle est persévérante. Nous sentons que de nous-mêmes nous ne sommes rien, et nous avons recours aux élus de Dieu, aux anges et aux saints. Nous intéressons à la cause de celui que nous avons perdu la Très Sainte Vierge; saint Joseph; le plus noble des enfants des hommes, saint Jean-Baptiste; les Apôtres, qui ont fondé l'Eglise et qui ont scellé de leur sang leur prédication; les Prophètes, l'élite de l'ancienne Loi, qui ont annoncé la venue du Sauveur Jésus; les martyrs, qui ont combattu jusqu'à la mort pour sa cause; les confesseurs, qui ont si parfaitement pratiqué sa loi; les vierges, qui ont gardé intact le lis de la virginité; tous les humains qui ont mis à profit les richesses surnaturelles et ont correspondu à la grâce; les anges, ces purs rayons de la splendeur éternelle; saint Michel, le chef des esprits célestes, le patron de l'Eglise et de la France, celui qui a mission d'introduire les élus dans le ciel; saint Gabriel, l'ange de la Force, l'image de l'Incarnation et de ses divines applications; saint Raphaël, le médecin des corps et des âmes, le guide des voyageurs, surtout de ceux qui font le voyage du temps à l'éternité!

On peut aussi réciter très utilement les Psaumes de la pénitence qui sont en si grand honneur dans l'Eglise. Nous prêtons nos lèvres et nos cœurs aux trépassés pour leur venir en aide. Quels beaux accents d'humilité, de regret et de contrition nous y rencontrons! Je ne m'étonne pas que saint Augustin les avait fait graver dans la chambre où il prenait son repos! Dans ses maladies, il aimait à les lire depuis sa couche. Signalons particulièrement dans ces sept psaumes le *De profundis* qui est la prière bénite, efficace et populaire pour les morts. J'ai connu un homme qui avait laissé de côté depuis de très longues années tout acte de religion. Il n'avait gardé qu'une pratique. Chaque fois qu'il entrait dans une église, il récitait le *De profundis* pour les âmes du purgatoire. Celles-ci lui en témoignèrent leur reconnaissance, et lui obtinrent quelques instants avant sa mort, alors

qu'il avait été victime d'un bien triste accident, la grâce de se reconnaître et de recevoir avec un regret sincère le bienfait inappréciable de l'absolution. Signalons aussi le psaume *Miserere mei Deus*, dont chaque verset est un acte de touchante contrition.

Oublierai-je le chapelet, le Rosaire? A Dieu ne plaise! c'est la prière à la portée de tous; elle peut être dite même par ceux qui ne peuvent pas lire; et récitée surtout avec un chapelet indulgencié, elle est d'une efficacité merveilleuse.

Il y a encore, et par dessus tout, l'office des morts. Oh! combien il est beau, touchant, pieux, priant et consolant! Après l'admirable sacrifice de la messe, il est peu de suffrages qui puissent lui être comparés, parce que c'est la prière officielle de l'Eglise pour les trépassés. Voici à cette occasion ce que sainte Thérèse raconte dans sa *Vie écrite par elle-même*. Un jour des Morts, dit-elle, je me retirai dans mon oratoire pour y réciter l'office des défunts. Alors, je vis paraître un monstre horrible qui se plaça sur mon livre, de telle façon que je ne pouvais ni lire ni poursuivre ma prière. Je me défendis en faisant le signe de la croix, et l'esprit malin se retira par trois fois. Mais à peine recommençais-je la récitation des psaumes, qu'il venait me déranger. Je ne pouvais parvenir à l'éloigner, et je ne m'en délivrai qu'en aspergeant le livre d'eau bénite, dont lui-même reçut quelques gouttes. Alors il fuit avec précipitation, et me laissa achever ma prière. A peine l'avais-je terminée que je vis sortir du purgatoire un certain nombre d'âmes. Cet exemple montre bien la puissance de ce suffrage. Donc, selon la recommandation de l'Eglise, dans la garde funèbre, prions et prions beaucoup, *interim, donec efferatur, qui adsunt, sive sacerdotes sive alii, orabunt pro defuncto*.

II. Mais non seulement, en cette circonstance, l'Eglise nous invite à la prière: elle nous demande une prière fortifiée par la puissance des sacramentaux. « Que ceux, dit-elle, qui font la veillée funèbre aspergent de temps en temps le corps d'eau bénite, *Interdumque aspergatur aqua benedicta*. »

Chez nos ancêtres, dit un pieux auteur du siècle dernier¹, l'usage de l'eau bénite ne finissait pas avec la vie, il survivait à la mort. En traversant la Suisse pour venir en France, on voit à l'entrée des cimetières catholiques, des bénitiers. Tous les fidèles approchent de ces bénitiers et jettent de l'eau bénite sur les morts. A Paris, à côté du cercueil, déposé sous la porte cochère, on voit un bénitier rempli d'eau bénite, et les passants jettent cette eau sur le défunt. Quelle en est la rai-

¹ Mgr Gaume, *L'Eau bénite*.

son ? Est-ce que l'eau bénite peut être utile aux morts ? Oui, et pour de bons motifs. Le premier est de nous purifier nous-mêmes et de prévenir les distractions ou les tentations de l'ennemi, afin que nos prières pour les défunts leur soient plus profitables. Le second est d'éloigner de nos corps les démons empressés à se venger sur eux, après la mort, du mal qu'ils n'ont pu leur faire pendant la vie. Le troisième est d'exprimer, par un signe sensible, le désir que nous avons d'adoucir aux trépassés les souffrances du purgatoire, et de leur procurer une prompte entrée dans le lieu « du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. » Or ce signe est loin d'être inefficace. D'abord ce désir est une prière. Ensuite, comme nous l'avons dit, l'eau bénite est un des sacramentaux, et il possède une vertu propitiatoire qui, grâce à la communion des saints, se fait sentir aux trépassés. Enfin le signe de la croix qui se joint à l'aspersion est une prière d'une grande valeur. Ici, comme toujours, Dieu a pris soin de justifier l'Eglise par des faits surprenants. Le savant théologien Mendo cite le trait suivant tiré de la vie de saint Martin, chanoine régulier de Liège. « Comme plusieurs saints ont été favorisés d'un saint commerce avec leurs anges gardiens le vénérable serviteur de Dieu conversait familièrement, pendant sa vie, avec l'âme d'un prêtre détenue dans le purgatoire. Entre autres détails sur les peines de ce lieu d'expiation, cette âme lui dit : « Toutes les fois que les fidèles jettent de l'eau bénite sur nos tombes, nos souffrances diminuent. Nous éprouvons ce qu'on éprouve sur la terre, lorsque, dans les grandes chaleurs, on fait usage d'eau fraîche pour boire ou pour se laver¹. »

C'est bien là l'esprit chrétien ; c'est aussi la pratique qu'ont gardée les vraies traditions. Près du mort exposé sur son lit de parade, à côté de la lumière symbolique, de l'image du Sauveur, il y a le vase d'eau bénite et le rameau sacré avec lequel les chrétiens qui font la garde funèbre aspergent le corps du trépassé. C'est une prière muette et efficace, et qui provoque les suffrages les plus charitables. *Interdum aspergatur aqua benedicta.*

Je termine ce précieux entretien par un trait emprunté à la vie d'un grand saint, missionnaire infatigable, et serviteur dévoué entre tous à la très sainte Vierge, la Porte du ciel, la Reine du paradis². Alors qu'il faisait ses études ecclésiastiques à Paris, le Bienheureux de Montfort avait, avec l'approbation de ses supérieurs, la dévotion de faire la garde funèbre ; mais il la faisait comme toutes ses actions, avec héroïsme. Il veillait les morts.

Durant cette veillée il donnait à l'oraison quatre heures entières, toujours à genoux, les mains jointes et le corps immobile ; ensuite deux heures à la lecture spirituelle, les deux suivantes au sommeil, et ce qui restait, à l'étude de la théologie. Le saint jeune homme, si souvent compagnon et gardien des morts, ne manquait pas de les consulter et d'étudier sur leur visage la vanité du monde et de ses plaisirs, pour apprendre cette sagesse céleste qui porte au mépris de tout ce qui est périssable. Il se plaisait à leur découvrir la face et à considérer dans sa laideur le mensonge de la jeunesse et de la beauté évanouies. Deux surtout de ces cadavres auprès desquels il passa la nuit lui donnèrent de grandes leçons sur la caducité des choses mortelles. L'un était un personnage de la première noblesse, atteint d'un coup mortel en sortant d'une orgie ; l'autre, une des premières dames de la cour. En vingt-quatre heures, leur visage devenu hideux, lui apprit tout ce qu'il devait dire ensuite dans ses prédications sur la brièveté de la vie, le néant de la beauté mortelle, et l'abandon universel de ceux qui quelques jours auparavant, étaient comblés d'adulations.

Voilà un beau modèle. Nous aussi, selon l'esprit de notre Sauveur et les exhortations de la sainte Eglise, aimons à faire la Garde funèbre. Honorons les défunts, prions pour eux de tout notre cœur, et recueillons pour notre sanctification les leçons que la mort donne à ceux qui la voient de près :

Le néant des choses du temps ;

La vanité des richesses, des honneurs et des plaisirs ;

La nécessité d'acquérir les trésors qui ne doivent pas périr, la grâce, les vertus chrétiennes, la sainteté ;

Le suprême bonheur de mourir dans le Seigneur, après avoir reçu les sacrements de notre sainte mère l'Eglise.

En un mot, pour tout résumer, soyons remplis de charité pour les trépassés, *fortis ut mors dilectio* ! Et Dieu, par un aimable retour, nous sera miséricordieux parce que nous aurons exercé la miséricorde. Il usera à notre égard de la même mesure que nous aurons employée envers les autres. Si nous sommes charitables pour nos frères défunts, il provoquera à notre égard la charité quand nous paierons le tribut à la mort. Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Réflexions pour la récitation du Saint Rosaire.

Brochure in-32 de 68 p., franco 0 fr. 30 (remises par nombre : 8 pour 6, 18 pour 12, 40 pour 25, 100 pour 50).

Explication des Evangiles des dimanches, par

M. l'abbé CHAUMET. — Troisième édition. — Un fort vol. in-12 de 596 pages. — Prix : 3 f. ; franco 3 f. 25 (Etranger, 3 f. 50).

¹ Mendo, in *Append. ad Bull. Cruciat.*, disput. iv, c. II.

² Vie du B. de Montfort par l'abbé Pauvert.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LIV

18^e Dimanche après la Pentecôte

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu (IX, 1-8)

En ce temps-là,

1. Jésus étant monté dans la barque, traversa le lac et vint dans sa ville.

2. Et voilà qu'on lui présente un paralytique étendu sur son lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. »

3. Aussitôt quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : « Celui-ci blasphème. »

4. Mais Jésus, ayant vu leurs pensées, dit : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ?

5. « Quel est le plus facile de dire : « Tes péchés sont remis, » ou de dire : « Lève-toi et marche ? »

6. « Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : « Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. »

7. Et il se leva, et s'en alla dans sa maison.

8. A cette vue, la foule fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Pourriez-vous dire dans quelle ville fut opérée la double guérison spirituelle et corporelle qui fait aujourd'hui l'objet du récit évangélique ?

— Il y a tout lieu de croire que cette ville est Capharnaüm ; S. Marc l'insinue assez clairement (Marc II, 1). C'était là d'ailleurs que Jésus revenait ordinairement après ses courses évangéliques ; on peut dire avec l'évangéliste que c'était sa ville, celle qu'il habitait.

— D'où venait-il cette fois ?

— Il terminait la première mission qu'il fit en Galilée, après avoir appelé définitivement à sa suite Simon, André son frère, Jacques et Jean, fils de Zébédée, en leur annonçant qu'ils seraient pêcheurs d'hommes.

— Quels pays avait-il parcourus ?

— Il avait rayonné dans la Galilée, prêchant dans les synagogues, chassant les démons et guérissant les malades, (Marc, I, 39).

— Comment fut-il accueilli à Capharnaüm ?

— Les premiers miracles qu'il avait déjà opérés dans cette ville, ceux plus récents de sa mission en Galilée, lui avaient fait une réputation de prophète et de thaumaturge qui attirait à lui des foules nombreuses partout où l'on savait le rencontrer, à Capharnaüm en particulier.

— Les susceptibilités pharisaïques n'étaient-elles pas déjà éveillées ?

— Ses œuvres, comme sa doctrine, lui avaient déjà créé des ennemis ; on commençait à le surveiller. Aussi des Pharisiens et des Docteurs de la loi, venus de la Galilée, de la Judée et même de Jérusalem, arrivèrent avec lui à Capharnaüm pour épier ses actes et ses discours.

— Furent-ils présents au miracle raconté par l'Evangile de ce jour ?

— Ils ne manquèrent pas de s'assembler dans la maison même où Jésus devait parler. Leur présence y est signalée par les trois évangiles synoptiques, mais surtout par S. Luc. (Luc, v, 17).

— Outre ces auditeurs malveillants, n'y en avait-il pas d'autres mieux disposés ?

— Oui ; et ils étaient tellement nombreux que la maison en était bondée et les abords encombrés. (Marc, II, 2, cf. Luc, v, 19).

— Comment alors put se faire la présentation du malade ?

— S. Marc et S. Luc, complétant le récit de S. Matthieu, nous disent que les quatre hommes qui le portaient l'introduisirent en le faisant passer par le toit de la maison.

— N'était-ce pas une opération périlleuse que de transporter ainsi un malade sur son grabat ?

— Dans nos pays où les toits sont en pente rapide, il eût été fort difficile et même très dangereux de faire entrer ainsi un malade dans une maison, mais en Orient on le pouvait sans grandes difficultés.

— Comment les maisons étaient-elles donc construites ?

— Les maisons n'avaient ordinairement qu'un rez-de-chaussée d'où, par un escalier intérieur et par un autre extérieur, on pouvait atteindre le toit. Ce toit était une plateforme entourée d'une balustrade protectrice ; il reposait sur les solives du logement inférieur et était fait de terre pilée avec de la paille que l'on protégeait plus ou moins contre la pluie par des dalles en argile cuite. Quand plusieurs maisons étaient voisines, on pouvait passer du toit de l'une à celui de l'autre sans aucun danger.

— Que durant faire par conséquent les porteurs ?

— L'entrée de la maison étant obstruée par la foule, ils durent monter leur malade par l'escalier d'une maison voisine dont les abords étaient libres, et gagner de toit en toit l'endroit propice. Après avoir enlevé les briques de recouvrement, ils furent obligés d'agrandir l'ouverture qui communiquait avec l'escalier intérieur ; et c'est par cette ouverture agrandie qu'ils firent descendre le grabat et le malade aux pieds du Sauveur. (Marc, II, 4 ; Luc, v, 19).

— *N'était-ce pas une singulière manière de demander un miracle ?*

— Bien certainement ; mais elle indiquait chez le malade et ses aides une confiance qu'aucune difficulté ne pouvait rebuter, et elle appelait l'attention de tous sur ce qui allait se passer. Amis et ennemis attendaient quel serait l'événement.

§ 2. — Explication du texte

— *L'Evangile dit que le malade était paralytique ; savez-vous ce qu'est la paralysie ?*

— La paralysie est une maladie qui rend incapable de tout mouvement le membre qui en est atteint. Le bras est-il paralysé, impossible de le mouvoir ; si c'est la jambe, impossible de marcher ; si c'est la langue, impossible de parler.

— *La paralysie que Jésus fut invité à guérir, était-elle bien grave ?*

— Oui, c'était une paralysie générale ; elle avait envahi tous les membres du pauvre patient ; on peut supposer que la langue elle-même avait été atteinte, car l'Evangile ne dit pas que le malade ait formulé une demande pour implorer sa guérison.

— *Que pouvait alors ce paralytique abandonné à lui-même ?*

— Rien. Cloué sur son grabat, il n'avait que la mort à attendre si des parents ou des amis n'eussent eu pitié de lui ; s'il put aller à son Sauveur, c'est grâce aux secours que voulurent bien lui donner quatre porteurs charitables.

— *Quel sentiment soutient le courage du paralytique et de ses aides ?*

— Lui-même et ses quatre porteurs veulent fermement la guérison ; aucun obstacle ne les empêchera d'arriver jusqu'au prophète ; ne pouvant passer par la porte, ils passeront par le toit.

— *Quel autre sentiment dispose Jésus en leur faveur ?*

— C'est la foi pleine et entière qu'ils ont dans sa bonté et sa puissance ; elle inspire l'espérance du paralytique et le dévouement de ses aides ; elle obtiendra plus que le miracle désiré.

— *Le paralytique avait-il donc à espérer mieux que sa guérison corporelle ?*

— Son âme avait aussi besoin d'une guérison ; le récit évangélique ne permet pas d'en douter. Le malade sans doute le savait bien ; mais on était loin de supposer que celui à qui il s'adressait avait non seulement le pouvoir de guérir les corps, mais encore celui de guérir les âmes. L'occasion se présentait pour le Sauveur de l'apprendre à tous ses auditeurs.

— *Que fera-t-il alors ?*

— Il guérira le corps et l'âme du paralytique. La guérison corporelle que tout le monde pourra constater sera la preuve éclatante de la guérison spirituelle invisible et du pouvoir que Jésus a de rendre la vie à l'âme que le péché a fait mourir.

— *Par quelle guérison commence-t-il ?*

— Il commence par la guérison spirituelle. Ce n'était pas ce que l'on attendait ; aussi grande fut la surprise quand on l'entendit prononcer ces étonnantes paroles : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. »

— *De grandes leçons ne ressortent-elles pas de cette priorité que Jésus donne à l'âme ?*

— Jésus nous apprend par là que toujours la vie de l'âme doit être préférée à celle du corps, que le premier des maux dont nous devons demander la délivrance, c'est le péché, que les autres afflictions en sont le châtiment et qu'il faut les faire servir à l'expiation des fautes commises.

— *Et que signifie la recommandation faite au paralytique d'avoir confiance ; n'avait-il pas une foi suffisante ?*

— Par cette recommandation, et surtout par l'action intérieure de sa grâce, Jésus excitait dans le paralytique la foi ardente et la confiance filiale, qui sont les dispositions immédiates à la justification. Puis, usant d'une puissance qu'on ne lui connaissait pas encore, il enlève les péchés de cette âme malade et les déclare remis.

— *Quel pouvoir Jésus s'attribuait-il par cette déclaration ?*

— Celui de remettre les péchés. Or, ce pouvoir n'appartient qu'à Dieu ; car si le péché est un outrage fait à la Majesté divine, cette Majesté seule a le pouvoir de le pardonner. Les docteurs de la loi ne l'ignoraient pas.

— *En revendiquant ce pouvoir pour lui-même, Jésus s'attribuait donc la divinité ?*

— Oui, les merveilles qu'il opérait auraient déjà pu la faire reconnaître en lui, car il agissait par sa propre volonté et sa propre puissance ; mais personne ne l'avait soupçonné ; maintenant, à n'en plus douter, le thaumaturge veut être plus que thaumaturge et il se donne des attributs divins.

— *Si étonnante qu'ait été cette déclaration, comment aurait-elle dû être acceptée par les docteurs qui étaient là ?*

— Ils auraient pu se rappeler que le Messie devait être l'Emmanuel, le Dieu avec nous et ne point trouver étrange une affirmation que des miracles extraordinaires avaient préparée. Tout au moins devaient-ils suspendre leur jugement en présence de cette déclaration et des œuvres qui la précédaient.

— *En fut-il ainsi ?*

— Non, la surprise fait immédiatement place chez eux à l'indignation : « Que dit cet homme ? » murmurent-ils en eux-mêmes. « Qui donc peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? Et voilà un imposteur qui prétend les remettre lui-même ! Evidemment, nous avons devant nous un blasphémateur. »

— *Ces pensées malveillantes échappèrent-elles au Sauveur ?*

— Non, avant que tous ces docteurs ou Pharisiens aient pu échanger une parole, Jésus a lu au fond de leur âme et il va répondre victorieusement à l'accusation de blasphème qu'on se prépare déjà à utiliser contre lui.

— *Que prouvera donc Jésus ?*

— Il prouvera que sans blasphémer il peut s'attribuer le pouvoir de remettre les péchés ; et puisque les docteurs de la loi pensent très justement que ce pouvoir n'appartient qu'à Dieu, s'ils veulent être logiques, ils devront conclure que Jésus est Dieu lui-même.

— *Et comment Jésus fera-t-il cette preuve ?*

— Par le miracle même qui lui a été demandé et que tout le monde attend. Mais avant d'agir, il déclare répondre par là à l'accusation que l'on formule intérieurement contre lui, et il fait ressortir toutes les conséquences du fait merveilleux qu'il va produire.

— *Ses adversaires furent-ils ébranlés par cette connaissance que Jésus leur révélait de leurs pensées intimes ?*

— Non, ils continuèrent à se perdre dans le faux raisonnement qui les faisait conclure au blasphème.

— *Pourquoi raisonnaient-ils et concluaient-ils mal ?*

— Parce qu'ils ne tenaient pas compte de la relation intime qu'il y a entre la puissance de guérir dont Jésus avait déjà donné maintes preuves, et la puissance qu'il s'attribuait de remettre les péchés.

— *Comment Jésus les invite-t-il à y réfléchir ?*

— Il leur pose cette question : « Quel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? » C'était leur demander s'il y a plus de difficultés à remettre les péchés qu'à guérir par une simple parole.

— *Que répondirent tous ces docteurs ?*

— Ils gardèrent le silence. Mais Jésus les obligeait à s'avouer à eux-mêmes que les deux choses sont impossibles à l'homme, qu'elles relèvent l'une et l'autre de la puissance divine, et que Dieu peut tout aussi facilement pardonner et guérir.

— *Et quelle est la conclusion que Jésus tire de là ?*

— C'est que l'un des deux pouvoirs servira à prouver l'autre. Celui qui peut guérir par

un simple commandement prouve qu'il a aussi celui de remettre les péchés ou tout au moins qu'il n'est point blasphémateur et qu'il dit vrai en se l'attribuant. Les effets visibles du premier pouvoir établissent l'existence invisible de l'autre.

— *En quelle alternative se plaçait le Sauveur aux yeux des docteurs et du peuple ?*

— Ou bien il guérira à l'instant le paralytique, et alors il sera démontré qu'il n'a point menti en s'attribuant le pouvoir de lui remettre ses péchés ; ou bien il ne le guérira pas instantanément, et alors il sera perdu devant tous, on aura raison de le traiter d'imposteur et de blasphémateur.

— *L'instant était donc décisif ?*

— Oui, c'était l'instant solennel où allait se faire dans les cœurs bien disposés la rencontre de la raison qui constate et de la foi qui accepte sans voir.

— *Que fit le Sauveur ?*

— Tandis que toute l'assistance attend en silence, Jésus, calme et majestueux s'adresse aux docteurs et à la foule entière : « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, paralytique, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. »

— *L'ordre de guérison était précis ; comment fut-il exécuté ?*

— « Aussitôt, ajoute l'Evangile, le paralytique se lève, prend son grabat et s'en va chez lui. »

— *La démonstration ne s'imposait-elle pas claire et catégorique ?*

— Bien certainement. Dieu seul peut remettre les péchés, les docteurs et les Pharisiens l'ont tous reconnu très justement. Jésus affirme avoir cette puissance : il prouve son dire par un miracle. Mais le miracle, c'est le témoignage que Dieu donne lui-même à la parole de celui qui l'opère. Il faut nécessairement conclure : oui, Jésus a le pouvoir de remettre les péchés ; oui, il est Dieu.

— *Quel effet produisit sur les spectateurs la vue de ce paralytique subitement guéri ?*

— Tous furent frappés de stupeur ; mais, la première émotion passée, les adversaires du Sauveur se retirèrent vaincus et tout préoccupés, tandis que la foule joignait ses acclamations aux actions de grâces du paralytique.

— *Quelles étaient ces acclamations ?*

— C'était un cri unanime à la gloire de Dieu et de son Christ. « Nous avons vu aujourd'hui des merveilles, disait-on ; non, jamais nous n'avons vu rien de semblable. » Et tous bénissaient Dieu d'avoir donné aux hommes un pouvoir tel que celui qui venait de se manifester.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— Quel était le malheureux état du paralytique avant sa guérison ?

— Perclus de tous ses membres, incapable du moindre mouvement il n'était plus sur son lit qu'un cadavre animé, à charge à lui-même et à tous ceux qui l'entouraient, presque fatalement voué à une mort prochaine.

— N'en est-il pas de même de l'âme atteinte de paralysie spirituelle ?

— L'état de cette âme est plus malheureux encore. Elle a l'apparence de la vie, et cependant ce n'est plus qu'un cadavre spirituel qu'attend la mort éternelle.

— Qui sont ceux qui sont atteints de cette grave infirmité ?

— Ce sont tous ceux qui vivent dans l'habitude du péché. Cette habitude fatale énerve, brise et détruit toutes les énergies spirituelles, et il arrive que l'âme frappée d'une impuissance totale languit dans ses vices comme le paralytique sur son grabat sans avoir ni le courage de résister ni même la pensée de se relever.

— Quand l'âme est réduite à cet état d'impuissance peut-il y avoir encore quelque chance de salut pour elle ?

— Seule la grâce divine peut lui rendre son énergie et son activité ; encore faut-il qu'elle soit portée vers Dieu par la conscience qu'elle doit avoir de son état malheureux, par la volonté d'en sortir, la crainte de la damnation, le désir du ciel et la confiance dans l'infinie miséricorde.

— Mais comme elle ne peut plus rien par elle-même, n'a-t-elle pas besoin de quelqu'un qui l'aide et la soulève ?

— Oui, ces secours qui doivent lui venir de vrais amis sont figurés par les quatre porteurs du paralytique de l'Evangile. Ils sont là mentionnés pour apprendre à tous les chrétiens que la principale œuvre de charité, c'est d'aider, sans jamais se rebuter, le pécheur à se convertir.

— Des jugements hostiles que les adversaires du Christ formulèrent intérieurement contre lui et de la réponse victorieuse que Jésus leur oppose que faut-il conclure ?

— Ils nous apprennent 1° que Dieu connaît nos plus secrètes pensées et qu'il faut toujours tenir notre cœur pur de toute souillure ; 2° qu'il faut soigneusement se mettre en garde contre l'aveuglement volontaire qui fait que de parti pris on n'accepte pas des vérités évidentes pour tout homme de bonne foi ; 3° que les attaques de l'impiété ne sont point à craindre, car elle raisonne toujours mal sur les mystères de la foi.

— N'avons-nous pas aussi à glorifier Dieu comme ceux qui furent témoins de la guérison spirituelle et corporelle du paralytique ?

— Comme eux nous devons redire : « Béni soit Dieu d'avoir donné à notre humanité un pouvoir divin », car le pouvoir de remettre les péchés comme Jésus les remit au paralytique est resté parmi nous.

— Jésus-Christ n'est donc pas remonté au ciel en emportant avec lui ce pouvoir ?

— Non, il l'a laissé à ses apôtres, et ses apôtres à leurs successeurs. Eux aussi peuvent dire à de misérables pécheurs : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

— Ce pouvoir extraordinaire qui se perpétue dans l'Eglise n'est-il pas un don magnifique de la munificence divine ?

— C'est en effet l'œuvre admirable de sa sagesse toute puissante, de sa bonté inépuisable et de son miséricordieux amour. Il est pour nous une ressource toujours préparée contre nos chutes, une consolation toujours présente dans nos peines, et dans nos inquiétudes une sûreté qui ne fait jamais défaut.

— Que faut-il pour bénéficier de cette divine puissance que Jésus a laissée à la terre ?

— Il faut, comme le paralytique, se présenter avec une foi vive et une entière confiance à ceux qui en sont les dépositaires. L'âme guérie en reviendra débarrassée de toutes ses infirmités : si nombreuses que soient ses fautes, elles lui seront toujours remises ; chaque fois elle pourra célébrer les miséricordes infinies du Dieu qui a donné aux hommes un tel pouvoir.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MAURE

patronne des lessiveuses

(21 septembre)

SA VIE INTIME ET SA VIE APOSTOLIQUE

Adveniat regnum tuum.

Que votre règne arrive !

(Matth., vi, 10).

Ces paroles furent les dernières que prononça sainte Maure, et elles m'apparaissent comme le clair et complet résumé de sa vie aussi courte que féconde. Elle n'eut en effet que cette pensée pour mobile de ses actions ; elle ne songeait qu'à établir le règne de Dieu en elle-même, afin de le faire rayonner autour d'elle, dans sa famille, chez les pauvres qu'elle assistait de ses biens et de son travail, et jusque parmi les religieux du voisinage à qui elle distribuait des vêtements avec le

linge le plus fin pour le service de l'autel. Elle vécut peu de temps, puisqu'à l'âge de 23 ans elle échangea cette terre contre le ciel, après lequel sans cesse elle avait soupiré. Cependant elle se présente à Dieu les mains pleines d'œuvres de piété, de charité, de religion.

Ces œuvres, nous les admirerons d'abord dans *sa vie intime*. Elle savait que Dieu lui avait confié une âme à sanctifier, à orner de toutes les vertus chrétiennes et virginales, et elle s'appliqua d'abord à la parer comme un sanctuaire, comme le temple même de l'Esprit-Saint. A mesure qu'elle devenait plus vertueuse, plus chrétienne, plus parfaite, elle sentait s'allumer en elle la flamme de la charité, ce feu divin que le Sauveur a apporté sur la terre afin qu'il y pétille et répande partout ses célestes embrasements. Elle ne vivait que pour Dieu ; comment n'aurait-elle pas travaillé à le faire connaître et à le faire aimer ? C'est pourquoi *sa vie apostolique*, toute restreinte qu'elle est, nous semble plus admirable encore que sa vie intime, dont elle n'est que la pure efflorescence, comme les fleurs et les fruits sont le jaillissement de la sève de l'arbre.

I

Son père s'appelait Marien, et sa mère Sédulie. Ils étaient riches, généreux et bons. Mais l'époque où ils vivaient était tourmentée et violente. Charlemagne venait de mourir, et son immense empire était tombé aux mains débiles et impuissantes de Louis le Débonnaire. Les barbares demeuraient indomptés et menaçants, les mœurs des Francs se relâchaient, et Marien lui-même, quoique chrétien, s'abandonnait volontiers aux délices dangereuses que lui procuraient sa situation et ses richesses. Son fils Eutrope devait suivre quelque temps au moins les mêmes errements.

Maure fut pour eux l'enfant de bénédiction qui les rappellera au juste devoir et à la pratique de l'Evangile. Elle était naturellement pieuse. Léon, abbé de Mantenay, à deux lieues de Troyes, l'instruisit dans la foi chrétienne, et elle se montrait ravie des douces et sublimes vérités qui lui étaient enseignées. Elle portait bien le joug du Seigneur dès son enfance ; mais quand elle fut baptisée, elle fut la diligente ouvrière que le père de famille envoie de grand matin dans sa vigne. Telle est du moins la pensée de S. Prudence, évêque de Troyes, qui fut plus tard son éducateur et son panégyriste : « O Jésus ! s'écrie-t-il ici, il est bien vrai que les jeunes vierges vous ont beaucoup aimé, et nous voyons l'accomplissement de cette parole du Cantique dans la jeune Maure, la pieuse fille de Sédulie¹. »

Vous devinez comment elle alimente sa piété. Chaque matin, dès la pointe du jour, quand on chante les Laudes, elle se rend à l'église des Saints Apôtres à Troyes — aujourd'hui la cathédrale Saint-Pierre, — et elle y demeure à genoux, s'unissant aux prières canoniques et méditant jusqu'à l'heure de Sexte, c'est-à-dire jusqu'à midi.

Et que fait-elle pendant ces longues heures passées devant les saints autels ? Il y avait alors dans l'église trois tableaux représentant Jésus enfant, sur le sein de sa mère ; Jésus attaché à la croix ; enfin Jésus sous la figure d'un roi puissant assis sur son trône. Ses yeux, sa pensée, son âme allaient de l'un à l'autre. Elle demandait à Jésus enfant d'être pure et innocente comme lui ; elle répandait ses supplications aux pieds de Jésus crucifié, le priant de lui accorder la patience, l'amour de la Croix et des souffrances ; enfin elle adorait le Roi de gloire qui n'est monté au ciel qu'après avoir traversé les tribulations les plus terribles. Elle parlait à Jésus et Jésus lui parlait, l'instruisait, l'encourageait, éclairant par les lumières de sa grâce les enseignements de l'abbé Léon. Les yeux s'attachent aux objets qu'ils aiment, et comme Maure aimait de toute son âme le Sauveur mort pour nous, elle ne cessait de le contempler. Qui dira leurs doux colloques, les entretiens intimes, les suaves communications du cœur de Jésus au cœur de la vierge ?

S. Prudence soupçonnait quelque chose de ces ineffables mystères ; aussi interrogea-t-il la jeune fille avant qu'elle mourût. Il lui demanda pourquoi elle se prosternait tous les jours, dans une ferveur silencieuse, devant la sainte image de Jésus-Christ, et il put obtenir cette réponse :

« Heureuse l'église des Apôtres où j'ai entendu si souvent les doux vagissements de Jésus enfant dans les bras de sa mère, les plaintes de Jésus sur sa croix, les paroles solennelles et terribles qui éclataient dans sa bouche, lorsque, assis sur son trône majestueux, il me présentait avec amour son sceptre d'or ! »

Elle était donc admise dans l'intimité du Sauveur ; il lui confiait ses joies et ses douleurs ; il l'initiait au mystère de sa venue au monde ; il sollicitait sa compassion lorsqu'il lui apparaissait cloué sur sa croix ; et quand il prononçait ses arrêts qui condamnaient les méchants, de peur qu'elle ne fût troublée, il lui faisait toucher son sceptre d'or, comme Assuérus à Esther tremblante et sur le point de s'évanouir. Sa vie fut donc une extase perpétuelle qu'interrompait seul le devoir du travail.

Car elle travaillait pour les pauvres, pour les églises, pour le monastère voisin. Elle se chargeait en particulier de fournir aux

¹ *Eloge de sainte Maure.*

prêtres les linges sacrés pour l'autel. Et ce qui caractérisait ses dons, ajoute S. Prudence, c'était la bonne volonté, la tendresse de cœur et la joie avec lesquelles elle les faisait. Elle donnait, le sourire et le cœur sur les lèvres, et vous savez que ces procédés de bienveillance augmentent singulièrement la valeur de la chose donnée.

L'évêque de Troyes la remercie avec enthousiasme, dans son éloge funèbre, des libéralités qu'il a reçues d'elle, et en particulier d'une aube de lin qu'elle lui avait tissée de ses mains virginales. Il la remercie également du bien spirituel qu'elle lui a ainsi procuré, car les vêtements sacerdotaux portent en eux-mêmes de hautes et fécondes significations.

« J'étais comme un figuier mort, dit-il, prêt à être jeté au feu. Mon âme était comme une terre sans eau qui ne portait aucun fruit. » Et il explique, en l'exagérant, sa tiédeur spirituelle : « Je consacrais rarement le sacrement du corps de Notre-Seigneur avec une piété digne d'un si grand mystère. Je mangeais l'agneau sans les laitues amères de la pénitence. Je mangeais le pain des anges sans le pain des larmes, lorsqu'elle me donna ce vêtement. »

Il retrace ainsi les dispositions qui doivent accompagner la réception de la Sainte Eucharistie. Pour augmenter la piété requise, il faut la préparation de la pénitence. L'agneau pascal ne se mangeait qu'avec des laitues amères ; de même l'Agneau divin ne se communique avec fruit qu'aux âmes qui ont goûté par avance l'amertume du sacrifice. Le pain des anges ne nous accorde sa pleine saveur que si nous avons pleuré sincèrement nos fautes.

Le saint évêque, lorsqu'il célébrait les saints mystères, regardait cette aube de lin que lui avait préparée Maure, « la femme forte. » Cela lui rappelait la piété, l'empressement, la dévotion, la charité de la vierge, et il s'excitait lui-même à devenir meilleur et plus fervent, à ne concevoir que des pensées pieuses et saintes, semblables à celles qui avaient inspiré Maure durant son religieux labeur. Dieu se servait ainsi de ces moyens naturels pour l'élever sur les sommets de la vie surnaturelle : « Ce vêtement aussi bien, dit-il, a eu le même pouvoir sur moi que le bâton de Moïse eut autrefois sur le rocher ; car, quoique je fusse plus dur que la pierre, il a pourtant fait jaillir de mes yeux des torrents de larmes ! »

Et cette grâce des larmes et de la piété était essentiellement communicative, car tous ceux qui revêtaient cette aube pour célébrer la sainte messe ressentaient la même vertu de ferveur.

C'est que, ce saint vêtement, Maure l'avait fait en priant, en chantant de pieux canti-

ques ; il était ainsi tout compénétré des bénédictions divines. De même, lorsqu'elle préparait les pales et les corporaux qui devaient recevoir le corps sacré du Sauveur, elle travaillait avec une foi qui guidait ses efforts et assurait sa main, à la pensée que Jésus daignerait reposer sur ce blanc et fragile tissu confectionné avec tant d'amour, comme il repose au ciel sur son trône environné des anges. Pour elle, cette fine et bénie étoffe, c'était donc comme un peu de ciel, puisqu'elle aurait l'honneur de supporter, de recevoir le Maître du ciel.

Aussi le pieux évêque s'écriait-il, après avoir raconté ce trait touchant :

Que vous êtes heureuse, ô Sédulie, d'avoir mis au monde une telle fille, non pour le siècle, mais pour Dieu, puisque celle que vous avez enfantée dans la douleur vous procure aujourd'hui une si grande joie en renaissant dans le ciel ! Cette joie, nous la partageons avec vous, mais combien elle est au-dessous de celle dont jouit la vierge Maure dans la suprême félicité du paradis ! Car la nôtre n'est qu'imparfaite sur cette terre où elle est toujours accompagnée de pleurs. Nous nous réjouissons sans doute d'avoir une sœur si sainte qui est maintenant infiniment heureuse, mais nous pleurons la perte que nous avons faite d'elle, car nous avons perdu en sa personne un exemple et un miroir d'honnêteté, de piété et de pureté !

Telle fut bien Sainte Maure dans sa vie intime : un miroir de perfection, un exemple de dévotion et de dévouement. Mais pour se fortifier dans l'amour de Dieu, elle s'enflammait par les souvenirs des souffrances de nos martyrs et des brillantes vertus des saints. C'est pourquoi elle avait une grande vénération pour S. Gervais et S. Protas, dont les reliques étaient à Mantenay ; elle les allait visiter souvent malgré la distance. Enfin elle priait longuement auprès de l'autel où reposait le corps de sainte Mathie, une vierge de Troyes qui vivait dans les premiers siècles chrétiens et qui avait travaillé à la conversion des habitants de cette ville comme sainte Geneviève à Paris. Sa sainteté était si réputée que les évêques de Troyes voulurent dormir leur dernier sommeil auprès de son tombeau. Maure ne quittait point son autel, demandant à remplir auprès de tous le même apostolat pour les amener tous à Jésus-Christ. Elle brillait dans la communauté chrétienne de Troyes comme cette lampe du sanctuaire qu'elle entretenait avec soin dans l'église et qui se consumait au pied du Sauveur comme son âme se consumait devant Dieu.

II

Non seulement elle était sainte aux yeux de Dieu, mais son exemple répandait partout sa bonne odeur, comme la violette répand son parfum, cachée sous les feuilles qui la recouvrent. Elle aussi était modeste autant que

pieuse, mais elle n'ignorait point que la sainteté individuelle ne suffit pas et qu'on ne saurait même se sauver si l'on ne s'occupe du salut des autres. La charité n'est pas complète qui ne s'étend pas aux créatures faites à l'image de Dieu et que Jésus-Christ a aimées jusqu'à verser son sang pour elles. Dans le monde il y a bien des impies, des méchants, des blasphémateurs. Jésus-Christ cependant les aime et il est mort pour eux sur sa dure croix. Il a pensé à eux, il a dit à son Père en parlant d'eux : « Père ! pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et cette parole est aujourd'hui aussi vraie, aussi actuelle qu'elle l'était quand Jésus, du haut de son gibet, entendait les malédictions et les moqueries des Pharisiens. Celles-ci demeurent les mêmes, et c'est à peine si les Pharisiens du ^{xx}^e siècle en ont modifié les termes.

Maure fut donc une apôtre, et son apostolat s'exerça d'abord, comme il est juste, dans sa famille. Son frère Eutrope renonça au monde dès l'âge de 23 ans, et lui laissa toutes ses richesses afin qu'elle fit un plus beau mariage dans le monde. Il devint même prêtre et prévôt de l'église de Troyes. Rien n'est plus admirable, semble-t-il, que ce renoncement à la fortune qui donne les jouissances de la vie ; et cependant l'évêque Prudence trouva que les intentions du jeune clerc n'étaient pas suffisamment pures. « Vous avez quitté le monde, lui dit-il, mais vous en avez gardé l'esprit, tandis que Maure est restée dans le monde, mais elle en a rejeté l'esprit. » Et c'est là qu'elle se montra vraie et grande chrétienne, appliquant dans sa conduite et dans ses pensées le mot de saint Paul : « Nous usons du monde comme n'en usant pas, » c'est-à-dire nous n'en jouissons point. Pour Maure, les biens de la terre étaient un moyen pour soulager la misère et faire des heureux, mais ce n'était point la fin et elle les distribuait largement, d'autant mieux qu'elle en était plus détachée. Aussi l'évêque la trouve-t-il beaucoup plus parfaite dans le monde que son frère qui est entré en religion et qui lui a abandonné son héritage. Il conserve encore, dans l'église quelque chose de l'esprit du monde, tandis que Maure dans le monde a gardé uniquement l'esprit de Jésus-Christ. On peut se figurer les entretiens d'une sœur aussi pieuse avec son frère, pour l'élever, l'éclairer, le convertir, le rendre, comme il le devint un saint prêtre, un digne ministre de Jésus-Christ. Aussi l'aimait-il, dit Prudence, beaucoup plus selon l'esprit que selon la chair ; il appréciait la beauté de cette âme que Jésus-Christ s'était choisie et réservée.

Mais ce qui la peinait, c'était la pensée que son excellent père, Marien restait éloigné de Dieu, ou tout au moins de la pratique de

ses devoirs de chrétien. Elle usa de ses armes ordinaires, la prudence, la prière, puis des exhortations douces, des paroles pleines de foi, des représentations pressantes qui lui rappelaient les jugements de Dieu et sans doute aussi la tristesse de son cœur de jeune fille très attachée à son père. Malgré tout, celui-ci demeurait « fort engagé dans la voie large du siècle, » dit Prudence.

Or un jour, raconte l'évêque de Troyes, « une femme m'amena un homme, une jeune vierge un vieillard, une fille son père, une brebis un lion qu'elle fit prosterner à mes pieds. Elle l'exhorta à se repentir du fond de l'âme des péchés qu'il avait commis et d'en faire une sincère et entière confession¹. »

Ces paroles nous montrent comment la confession était comprise et pratiquée au milieu du ^{ix}^e siècle. Il est visible que Maure a instruit son père bien-aimé. L'on se plaît à se la figurer auprès de lui, et lui enseignant dans des entretiens enflammés et lumineux que la contrition est nécessaire pour que Dieu nous pardonne nos fautes, une contrition profonde qui réside dans le cœur, qui pénètre jusque dans les moelles, *medullitus*. Après la contrition vient la confession entière, complète, *plénarie*, afin d'obéir aux ordres de J.-C. : « Les péchés seront remis à qui vous les remettrez. » Or pour que le prêtre remette les péchés, il faut qu'il les connaisse, lui le juge des consciences, comme le juge doit connaître la cause avant de rendre sa sentence. A l'époque de sainte Maure donc les fidèles se confessaient comme ils se confessent aujourd'hui, et l'absolution n'était accordée qu'à ceux qui étaient contrits jusqu'au fond de l'âme. Ceci soit dit pour ceux qui prétendent que la confession est d'origine récente et qu'elle aurait été inventée par un concile de Latran au ^{xiii}^e siècle. Il est clair qu'on se confessait déjà quatre siècles auparavant.

Combien grande fut la joie de Maure quand elle vit que son père écoutait ses conseils et qu'il revenait pleinement à Jésus-Christ. Désormais il fut fidèle à remplir ses devoirs, sa vieillesse fut très pieuse et quand il mourut il fit l'Eglise des Apôtres son héritière et demanda à être enterré dans ce temple qui leur était dédié.

Elle avait commencé sa vie apostolique dans sa famille, elle la continua dans la cité de Troyes, et pour cela Dieu lui accorda le don des miracles. Un prêtre de l'Eglise des Apôtres, nommé Maurice, était menacé de cécité. Un jour qu'elle avait répandu des larmes en abondance, après l'office de Sexte, devant l'autel de sainte Mathie, il prit de cette eau précieuse comme une douce liqueur et l'appliqua sur ses yeux malades : la vue lui fut aus-

¹ De commissis medullitus conteri et plerarie confiteri.

sitôt rendue. Un autre est guéri de la fièvre en touchant un linge qu'elle a préparé ; un troisième qui ne pouvait se faire entendre lorsqu'il chantait devient doué d'une voix forte et harmonieuse. Aussi sa réputation s'étend dans toute la cité, les pécheurs se convertissent, et c'est cela uniquement qui réjouit son âme d'apôtre.

Sa vie avait été courte et c'est à peine si elle en avait franchi le printemps, mais Dieu la trouvait pleine d'œuvres et de prières. C'est pourquoi il décida de la rappeler à lui dans la vraie patrie où elle vivait depuis longtemps par la pensée, où elle avait placé toutes ses affections.

C'est en la fête de saint Matthieu que son céleste Epoux voulut s'unir à elle pour jamais. « Maure, cette épouse de Jésus-Christ, fut attirée comme une étoile de moindre grandeur par ce grand astre de l'Eglise. »

Ses amis l'entouraient. L'évêque Prudence était debout à l'un des côtés de son lit. Autour d'elle aussi, son frère Eutrope, quelques religieux et des fidèles. L'abbé Léon récitait doucement, d'une voix pleine de larmes les psaumes de David. Sédulie, éplorée poussait des gémissements et des sanglots. Tout à coup on entend une voix du ciel, qui disait :

— Venez, ma bien-aimée, j'établirai mon trône en vous parce que le roi a aimé votre beauté !

Tous les assistants se regardent. D'où vient cette voix d'une douceur et d'un charme inexprimable ? Personne n'a parlé dans la maison, personne n'est au-dehors. Un parfum suave accompagnait cette voix harmonieuse. C'était Dieu qui appelait Maure et qui répondait à ses désirs, car elle l'avait elle-même appelé de toute son âme.

Tout à coup elle soulève avec difficulté sa tête au-dessus de son lit, puis elle salue dans plusieurs directions. L'abbé Léon lui demande qui elle salue ainsi.

— C'est saint Pierre et saint Paul, saint Gervais et saint Protas, dit-elle. Je les ai honorés toute ma vie avec toute la piété dont j'étais capable, et je les vois maintenant aux quatre coins de mon lit qui en chassent des bêtes cruelles.

On se souvient que saint Martin mourant avait aperçu aussi le démon sous la même forme terrifiante et qu'il lui cria : « Que cherches-tu ici, bête cruelle ? Méchant ! tu ne trouveras en moi rien qui t'appartienne. J'irai dans le sein d'Abraham ! »

Ensuite elle se tourna du côté de l'évêque Prudence et lui dit :

— La dernière grâce que je vous demande, à vous, mon père et mon évêque, c'est que vous me donniez, en présence de tous les assistants le sacrement d'Eucharistie, avec la suprême onction.

Elle ne redoute point la mort, car elle est prête, et cependant elle veut s'y préparer en se munissant de tous les secours de l'Eglise. Jusqu'à la fin elle entend donner l'exemple qui continue sa vie apostolique et y met le sceau divin. Quel modèle pour tous les chrétiens, mais en particulier pour celles qui l'honorent comme leur patronne ! Apprenez d'elle à vous repentir de vos fautes, ainsi qu'elle y exhortait son père ; à confesser vos péchés avec une entière sincérité afin que Dieu vous les pardonne ; puis, lorsque la maladie s'est abattue sur vous, à demander comme elle courageusement le pain des forts qui soutient pendant le grand voyage de cette vie à l'éternité, et l'extrême-onction qui achève de nous purifier, qui nous préserve des affres de la mort et nous fait envisager en Dieu qui va recevoir notre âme surtout un Ami qui accueillera son ami, un père qui va embrasser son enfant, heureux de le voir plein de confiance et d'amour.

L'évêque de Troyes s'empresse d'acquiescer à ses désirs ; elle reçoit dans toute la joie de son âme son Sauveur, son céleste Fiancé qui va devenir son Epoux, puis elle étend ses mains virginales pour les onctions saintes. Prudence lui fit ensuite réciter le *Notre Père*, la prière divine que Jésus-Christ nous a apprise et qui renferme tout. De ses lèvres défaillantes elle en prononça les premières paroles et quand elle eut achevé cette demande : « Que votre règne arrive ! » elle rendit doucement à Dieu son âme très pure. Pour elle le règne de Dieu était arrivé, elle entra au palais du grand Roi, pour y régner elle-même pendant l'éternité parmi les vierges les plus élevées.

Je l'ai dit, elle était âgée de 23 ans seulement, mais elle avait tellement marqué par sa vie de prière, de travail et de charité que les hommes ne l'oublièrent pas et qu'après plus de dix siècles sa mémoire demeure glorieuse, honorée, et comme embaumée d'un fragrant parfum virginal. Celles qui travaillent ou qui lavent le linge se sont placées sous sa protection, parce qu'elle aimait à se faire la lingère du sanctuaire. Rappelez-vous qu'elle se livrait à son heureux labeur en priant et en redisant des psaumes pour le sanctifier. Imitiez son exemple et si vos lèvres ne chantent pas les hymnes saintes, chantez-les dans vos cœurs, en écoutant les inspirations de la grâce, *in gratia cantantes in cordibus vestris*. Alors votre travail sera vraiment une prière. Tandis que si vous vous complaisiez dans ces conversations trop fréquentes où la vérité, la charité et la pudeur sont également offensées, vous contristeriez votre patronne et vous vous placeriez sur le chemin qui mène sûrement à la perdition. Vous vous appliqueriez plutôt à faire arriver le règne du démon, et vous savez

que le démon est un mauvais maître. Sur votre lit de mort, il vous apparaîtrait comme à sainte Maure, et les saints ne se présenteraient point pour le mettre en fuite ; car vous ne pourriez pas lui dire qu'en vous rien ne lui appartient. Il vous retracerait, — et quel souvenir pénible à cette heure ! — tant de paroles, tant d'actions uniquement inspirées par lui, où vous avez suivi docilement ses perfides suggestions ! Puissiez-vous au contraire vivre comme sainte Maure dans le travail chrétien qui prie, qui élève, afin de mourir comme elle heureuse et consolée par les sacrements de l'Eglise !

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XV

LES OBLIGATIONS DU ROSAIRE

Nous avons étudié les origines, l'histoire, l'esprit, les noms et la beauté du Rosaire, et spécialement insisté sur les précieux avantages de la Confrérie du Saint-Rosaire qui compte des membres dans tout l'univers¹. On ne saurait se trouver en meilleure compagnie, car toutes les âmes agréables à Dieu, celles qu'il écoute le mieux pour leur ferveur et leur pureté, leur charité, et leur esprit chrétien font partie de cette Confrérie où Marie peut contempler l'armée innombrable de ses enfants. Maintenant il nous faut répondre à ces questions qui se posent d'elles-mêmes :

Quelles sont les conditions exigées pour appartenir à la confrérie du Saint-Rosaire ? Quelles obligations doit-on contracter en y entrant ? Enfin quels sont ceux qu'on peut y inscrire ?

I

Pour obtenir droit de cité dans un pays, c'est-à-dire pour être regardé comme un citoyen de ce pays, ayant droit à tous les avantages, à toutes les faveurs des autres citoyens, il faut être accepté et inscrit sur le registre qui contient les noms des habitants du village ou de la cité. Ce registre est tenu avec un soin méticuleux, si bien que si vous n'êtes pas inscrit sur ce qu'on appelle les listes électorales, vous vous présentez en vain pour déposer votre vote lorsqu'on procède à une consultation du pays. On vous repousse. Vous sentez alors avec tristesse que vous n'avez point de racines dans cette patrie qui n'est pas

la vôtre bien que vous l'habitiez, et que vous n'êtes qu'un étranger.

Cette situation vous est pénible, cette solitude vous pèse, car vous vous dites que vous n'êtes de chez personne, et vous savez que partout l'étranger est un peu considéré comme un espion, comme un ennemi.

Pour faire cesser cet état angoissant de suspicion maligne et d'hostilité, vous demandez alors à être naturalisé. Une fois que vous êtes accepté, vous faites partie de la grande famille qui vous a adopté, vous jouissez des droits des enfants du pays ; mais si vous participez aux faveurs, vous devez aussi, vous le savez, prendre les charges.

Eh bien ! pour faire partie de cette grande famille religieuse qui est la Confrérie du Saint-Rosaire, il faut vous faire inscrire sur le registre de ses membres. Heureux registre qui ressemble bien à ce livre de vie où les Apôtres et tous les élus sont inscrits², et je suis bien convaincu que la plupart de ceux qui sont admis au ciel, dans les rangs des bienheureux avaient été d'abord admis sur la terre dans les rangs des enfants de Marie, des enfants du Saint-Rosaire.

C'était d'ailleurs un antique usage chrétien de recueillir les noms de ceux pour qui l'on devait prier. Aux premiers siècles de l'Eglise on écrivait les noms des défunts sur les dyptiques, et l'usage s'est conservé dans une foule de paroisses de lire le dimanche, à la messe de paroisse, aux fidèles rassemblés, la liste de ceux que Dieu a enlevés de ce monde, afin que la prière unanime rappelle à Dieu leur souvenir et leur état douloureux, loin du séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Ces registres expriment l'union étroite et puissante de tous les membres du Saint-Rosaire. Leurs noms sont mêlés ensemble dans une touchante égalité ; les riches sont à côté des pauvres, les princes à côté des humbles artisans, les grands propriétaires à côté des mendians ; et je trouve très expressive et très chrétienne cette disposition de noms qui ne se rencontreraient jamais, s'ils n'étaient couchés les uns auprès des autres sur ces listes précieuses qui prêchent la vraie charité et la fusion des classes. D'autre part, quelle force surnaturelle obtiennent les prières unies de tant de milliers de membres, qui prient les uns pour les autres avec une énergie, une foi, une puissance qui font violence à Dieu ! Car le Sauveur n'a-t-il pas dit que là où plusieurs prieraient en son nom il se rendrait lui-même, il demeurerait au milieu d'eux ? Et pourquoi, sinon pour prier avec eux et obtenir infailliblement du Père l'accomplissement de leurs justes vœux ?

¹ Voir *Paroissial*, années 1907, 1908, 1909.

² Luc, x, 20 ; Philip., iv, 8 ; Apoc., xvii, 8.

Je me plais à penser que Marie parcourt tous les jours ces listes de ses enfants, et que ceux-là elle les aime mieux, parce qu'avec leurs noms ils ont donné leurs cœurs.

L'inscription est donc nécessaire pour gagner les indulgences nombreuses attachées au Saint Rosaire, et elle doit être faite par une personne autorisée qui a reçu les pouvoirs du Général de l'Ordre des Dominicains, qui, en souvenir de saint Dominique, est en quelque sorte aussi le Maître Général du Rosaire.

II

Venons maintenant aux obligations.

Disons tout de suite qu'aucune de ces obligations ne nous astreint sous peine de péché. Ceci pour rassurer les âmes timorées ou scrupuleuses qui n'entendent pas se charger la conscience du plus petit péché véniel. Mais ceux qui demandent à entrer dans la Confrérie du Saint-Rosaire sont ordinairement des fidèles à qui Notre-Seigneur dit comme à ses Apôtres : « Désormais vous n'êtes plus mes serviteurs, mais mes amis. » Or un ami, c'est un homme de cœur qui donne plus qu'il n'a promis, qui consulte sans cesse sa bonne volonté et qui se dit : « Que pourrais-je faire pour être plus agréable à Dieu ? » Il ne calcule pas le nombre des prières qu'il récite, il prie sans compter, comme il donne, et sa devise est celle du Sauveur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

La meilleure manière d'accomplir ses obligations, c'est d'y aller ainsi de franc cœur et de faire plutôt plus qu'il n'est exigé. Mais la seule obligation qu'impose à ses membres la Confrérie du Saint-Rosaire c'est de réciter le Rosaire une fois par semaine.

Vous pouvez le réciter pour vous-mêmes, à vos intentions propres ; il est toutefois bien entendu que vous avez aussi une intention pour tous les Confrères du monde entier, qui, de leur côté, ont une intention pour vous.

Et quelle partie du Rosaire réciter par jour ? Il vous est loisible de partager à votre gré les différentes dizaines à dire chaque semaine. Par exemple vous pourriez réciter le lundi les deux premiers mystères joyeux, le mardi le troisième, le mercredi les deux autres. Il est convenable que le vendredi on médite sur les mystères douloureux, puisque c'est le jour qui nous rappelle la Passion et la mort de Notre-Seigneur. Et vous finissez le dimanche sur les mystères glorieux, puisque Jésus-Christ est ressuscité et a envoyé le Saint-Esprit à ses Apôtres le dimanche.

Je dois vous rappeler en passant qu'il n'y a pas de Rosaire bien dit, sans une méditation, ou une pensée touchant le mystère attaché à la dizaine qui est récitée. Le Rosaire c'est

l'union admirable de la méditation du cœur et de la prière des lèvres, c'est la prière parfaite, puisqu'en nous tout prie : l'âme et le corps. Et songez quel avantage pour vous ! Vous donnez aux Confrères une part de vos mérites et, en retour, vous recevez une part des mérites de chacun des membres de l'immense légion du Rosaire.

Il est clair que si vous ne récitez pas le Rosaire hebdomadaire vous n'avez aucune part aux indulgences attachées à sa récitation. C'est une mutualité, il est juste que celui-là seul qui donne, reçoive. Cependant celui qui ne récite pas son Rosaire n'est privé que des avantages de cette récitation, et non des mérites et des autres biens spirituels de la Confrérie. Comme celle-ci continue à recevoir sa part des mérites de vos bonnes œuvres, vous recevez aussi votre part des siens. Quel heureux échange où vous êtes payé plus qu'au centuple !

Les visites à l'autel du Rosaire et les processions du premier dimanche du mois à la chapelle de la Confrérie sont aussi une source abondante d'indulgences plénières. Cette procession est en usage de temps immémorial. Déjà quand vivait Pie IV, en 1561, elle était faite solennellement avec des cierges allumés, en l'honneur de la T. S. Vierge dans l'église des Dominicains, à Rome. Rien ne touche le Cœur de Dieu comme ces processions où la foule vient le prier en se mettant à l'ombre de la bannière de Marie, en suivant la croix du Sauveur qui conduit au ciel les pèlerins de la terre, mais non sans les faire passer quelquefois par le Calvaire.

Qu'était-ce donc que ce voyage de Marie et de Joseph à Aïn-Kârim chez Elisabeth, pu que leurs courses à travers les rues de Bethléem à la recherche d'un logement, pour que l'Enfant Jésus puisse y naître, sinon des pèlerinages, des processions même où ils accompagnaient le Verbe incarné, comme nous l'accompagnons dans les processions de la Fête-Dieu ? Comment aussi ne point nous rappeler alors les différentes démarches de la Passion, de Gethsémani chez Anne, d'Anne chez Caïphe, puis chez Pilate, chez Hérode, ensuite de nouveau au Prétoire, enfin cette douloureuse et tragique procession qui conduisit le Sauveur jusqu'au Calvaire. Mais la récompense suit de près les affreuses souffrances de la Passion, et bientôt nous voyons la procession triomphante des disciples sur la montagne de l'Ascension, en attendant celle, non moins joyeuse, de l'Assomption de Marie.

Tous ces souvenirs nous reviennent alors et nous embaument l'âme d'une doctrine édifiante et forte.

La procession du saint Rosaire surtout, est un chant public de louanges en l'honneur de

Marie, c'est aussi une prière solennelle et puissante. Pendant qu'on faisait ces processions, en chantant les Litanies et d'autres supplications touchantes, les chrétiens remportaient sur les Turcs la victoire de Lépante et celle de Peterwardein, les musulmans levaient le siège de Corfou. Ces succès, les papes Grégoire XIII, Benoît XIV et Clément XI les ont attribués à la protection de Marie et c'est pour l'en remercier qu'ils ont institué la fête du Saint-Rosaire.

III

Enfin quels sont ceux qu'on peut inscrire comme membres du Rosaire ?

Tous les catholiques sans exception, les enfants et les grandes personnes, les croyants et les incroyants, les présents et les absents, les malades et les gens bien portants, les mourants et même les défunts.

En général il faut la demande et la présence personnelle, mais il peut se rencontrer des raisons légitimes qui en dispensent. Pourquoi, en effet, mettez-vous par exemple un incrédule membre de la Confrérie du Saint-Rosaire ? C'est pour qu'il s'amende et se convertisse. S'il savait que vous le faites inscrire, il ne voudrait pas, mais vous, le faites parce que vous avez confiance que les prières de la Confrérie le ramèneront à Dieu. Votre acte n'est en somme qu'un acte de foi dans l'efficacité de la prière, et partant il est méritoire.

C'est ainsi qu'une épouse chrétienne coud une médaille dans le vêtement de son mari qui part pour défendre son pays dans une guerre qui peut lui être fatale, et plus d'une fois il est arrivé que ce guerrier a dû la vie à cette médaille qu'il portait sans le savoir et sur laquelle, au fort de la bataille, une balle ennemie est venue s'aplatir. Croyez-vous qu'à la suite d'une pareille faveur il ne reviendra pas sincèrement à la pratique de cette religion à qui il doit la vie ?

Toutefois si vous faites inscrire un incroyant ou un enfant qui ne pourront remplir les obligations du Rosaire, c'est à vous qu'il incombe de les accomplir ou de les faire accomplir.

Cet usage est conservé avec soin dans les familles des princes catholiques. Anne d'Autriche fit inscrire ainsi, peu de jours après sa naissance, son fils, le futur Louis XIV, dans la confrérie du Saint-Rosaire afin de placer l'héritier de la couronne de France sous la protection spéciale de Marie. Nous savons que sur le trône, il s'acquitta lui-même des obligations contractées en son nom. Le Père Jésuite de la Rue le trouva un jour récitant son rosaire sur un chapelet à gros grains : « Je m'en honore, dit le roi. Je tiens cet usage

de ma mère, et je ne voudrais pas y manquer un seul jour. » Nulle vie pourtant ne fut plus occupée que la sienne.

Dieu punit les péchés des parents dans leurs enfants, dit l'Écriture. Il sait que rien ne les humilie comme les malheurs de leurs fils, et c'est pour cela qu'il les châtie. Non pas que les fils soient punis pour des fautes qu'ils n'ont pas commises : toute faute est personnelle et un autre ne saurait être châtié pour nous. Jamais, dit S. Thomas, un homme n'est affligé d'un châtement spirituel pour le péché d'un autre, parce qu'un pareil châtement atteint l'âme. Or l'âme n'ayant pas péché ne saurait être punie¹. Mais il n'en va pas ainsi du châtement temporel qui n'atteint que le corps ou les biens. Dieu ne bénit pas, par exemple, ceux qui jouissent d'un bien par eux mal acquis, et il arrive qu'il en frustre leurs enfants. C'est pourquoi la sagesse des nations déclare que bien mal acquis ne profite jamais. Il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre de cette vérité.

Mais si Dieu punit ainsi les parents dans leurs enfants, il récompense et bénit de même ceux-ci pour la piété, les mérites et les bienfaits de leurs pères. Ces enfants n'eussent pas désiré devenir membres du Rosaire, leur père, leur mère, y a pourvu et leur a préparé un héritage spirituel dont ils jouissent et qui peut-être deviendra la cause efficace, en vue de la vertu de leurs parents, du salut de leur âme.

Même les défunts peuvent être inscrits dans la Confrérie à la condition toujours qu'un autre récite le rosaire pour eux chaque semaine. L'Eglise l'a expressément déclaré², et nous ne saurions qu'admirer sa maternelle bonté qui n'oublie pas ceux qui ne sont plus, parce qu'ils n'ont point cessé d'être ses enfants. Ils jouissent ainsi des prières, des satisfactions, des mérites des membres du Saint-Rosaire. En échange ils le leur rendent largement par leurs prières, et qui dira leur reconnaissance quand ils arrivent au ciel portés par les suffrages de leurs frères de la terre !

¹ *Summ. Theol.*, 2^a 2^{ae}, q. 109, art. 4.

² Déclaration d'Alexandre VI, *Illius qui...*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 septembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 15 septembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de saint Michel. — Saint Michel et la France, 641.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LV. 19^e dimanche après la Pentecôte, 645.

Pour le Premier Vendredi. — XXI. Pour appartenir au Sacré-Cœur, 650.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XXXIX. Existence de l'Eglise, 651.

POUR LA FÊTE DE SAINT MICHEL

(29 septembre)

SAINT MICHEL ET LA FRANCE

Mes frères,

La Sainte Ecriture nous rapporte une merveilleuse intervention de saint Michel dans l'histoire du peuple de Dieu. Les Assyriens, convoitant les trésors du temple de Jérusalem, avaient envahi la Judée. Déjà leurs troupes avaient mis le siège devant une forteresse qui était la clef de tout le pays. Pour résister à cette armée puissante, pour repousser l'assaut de cet empire colossal, les Juifs n'avaient qu'une poignée d'hommes. Cependant ils ne perdirent pas courage. Leur chef, Judas Machabée, fit appel à tous les patriotes, groupa autour de lui tous les hommes de bonne volonté et les mena hardiment à l'ennemi. Mais se sentant impuissant contre les forces assyriennes, contre leur cavalerie et leurs éléphants : « Seigneur, s'écria-t-il, si vous ne combattez avec nous, c'en est fait de votre peuple. Envoyez-nous votre ange pour qu'il nous protège et nous aide à réduire nos ennemis. »

Dieu ne resta pas sourd à la prière de son serviteur ; et pendant que la petite colonne marchait à la rencontre des Assyriens, tous le cœur vaillant, mais décidés à mourir plutôt qu'espérant la victoire, ils virent à leur tête un cavalier, tout de blanc vêtu, portant au bras un bouclier d'or et agitant une lance flamboyante. Cette apparition enflamma leur courage. Avec de grands cris, ils se ruèrent sur les Assyriens et les mirent en déroute.

Ce cavalier mystérieux qui jadis mena les Juifs à la bataille, la France l'a vu marcher à sa tête pendant toute la suite de son histoire ; depuis son baptême aux champs de Tolbiac jusqu'à l'époque actuelle, ce blanc cavalier l'a

précédée dans son évolution. Ecrasée par l'invasion anglaise, se reposant dans les intervalles des guerres, ou promenant son drapeau à travers les capitales de l'Europe, la France n'a jamais été seule à périliter ou à vaincre : le blanc cavalier était toujours là, mettant dans les âmes l'ardeur et l'espérance. Cette apparition qui a laissé dans toute notre histoire une trace lumineuse, vous l'avez reconnue, mes frères : c'est le chevalier de Dieu, le protecteur de la France, le patron de notre église paroissiale, c'est saint Michel.

I

Chaque homme, vous le savez, a son ange pour l'éclairer, le conduire et le garder. Dieu a confié chacun de nous à la vigilance d'un de ces purs esprits qu'il a créés pour sa gloire et pour son service. Ils nous dirigent dans toutes nos voies et nous portent dans leurs bras quand notre pied pourrait se blesser contre la pierre du chemin. — Mais les individus ne sont pas les seuls à bénéficier de la tutelle des anges gardiens ; chaque nation a aussi un esprit céleste pour la protéger et la défendre, et qui remplit près de chaque peuple le rôle d'ambassadeur de Dieu.

L'ange tutélaire de la France, celui que toute la tradition désigne pour son protecteur, c'est saint Michel ; et vraiment nos ancêtres ont été bien inspirés quand ils l'ont choisi pour leur patron. A ce pays dont la mission est de défendre les droits de Dieu, d'être le bras armé de son Eglise, le champion des causes saintes, quel autre protecteur pouvait-on choisir que cet ange guerrier qui, lui aussi, au commencement des temps, avait lutté pour la cause de Dieu et terrassé Lucifer ? Ainsi, en dirigeant, en soutenant un peuple qui, sur tous les champs de bataille, a combattu les ennemis du Christ et défendu ses représentants, les armes à la main, saint Michel restait dans son rôle : il ne faisait que poursuivre cet éternel combat contre le mal, cette lutte éternelle de la cité de Dieu contre la cité du mal qu'il a engagée à l'origine des temps.

Vous avez entendu bien souvent, mes frères, le récit de cette première bataille, bataille épique, bataille mystérieuse entre saint Michel et Lucifer. Au ciel, des millions d'anges prosternés devant le Très-Haut, tous l'adorant avec crainte, tous prêts à obéir au moindre signe du Maître. Et voilà qu'au milieu de ce grand silence des Bienheureux, au milieu de cette adoration muette, de ces transports qui n'ont pas besoin de voix pour que Dieu les comprenne, au milieu de cette prosternation universelle, voilà qu'un ange se dresse, un ange le plus beau de tous, le plus puissant, Lucifer ; il ne veut plus adorer, il ne veut plus se soumettre ; l'obéissance lui pèse, la

soumission le révolte ; et frémissant de colère et d'orgueil, il pousse ce cri qui a retenti jusqu'à nous, qui retentira jusqu'à la fin des siècles dans les blasphèmes des impies et les imprécations des réprouvés, cri de révolte et de folie qui met la révolution dans le ciel : « *Non serviam*, je n'obéirai pas. »

Mais dans la stupeur générale qui frappa les esprits célestes, s'éleva un autre cri plus vibrant encore que le premier : « *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? » C'était saint Michel, le prévôt du Paradis, qui se précipitait sur l'archange rebelle, son frère tout à l'heure, maintenant l'exécration de l'univers entier.

Il y eut, dit saint Jean, une grande bataille au ciel ; saint Michel luttait contre le dragon et contre ses anges. Et pendant que les armées de Dieu et de l'enfer déroulaient leurs phalanges dans l'espace sans fin, c'était partout un profond silence, un silence effrayant, un silence fait de terreur et d'angoisse, toutes les créatures attendant l'issue du combat. A la fin, le dragon fut terrassé et aussi les anges qui l'avaient soutenu dans sa rébellion. Leur place au ciel resta vide ; et ce fut navrant à voir, ces millions de trônes où ils avaient siégé dans tout le rayonnement du bonheur et de la gloire, inoccupés maintenant et vacants par leur faute. Pendant ce temps, ils tombaient dans l'abîme ; ils tombèrent sans relâche, ils tombèrent pendant neuf jours jusqu'au gouffre de l'enfer qui se referma sur eux, et ce fut pour jamais.

Par cette éclatante victoire, l'archange Michel se mettait au premier rang des esprits bienheureux, il mérita le titre de chef de la milice céleste, chevalier de Dieu et défenseur de ses droits.

II

Ce titre glorieux, la France devait le porter dans la suite. La mission que saint Michel eut à remplir au ciel, Dieu l'en a chargée en ce monde. C'est son honneur et sa gloire d'y demeurer fidèle. Quand l'Eglise est attaquée, spoliée, persécutée, quand la liberté de son action est entravée, quand la violence et l'injustice arrêtent son expansion, c'est à la France d'intervenir et de mettre ses armes au service de celle qui n'a d'autre défense humaine que son bon droit, sa patience et sa douceur. Ce rôle, la France n'y a pas failli. Dans toute la suite de son histoire, nous la voyons aidant de sa puissance la diffusion de l'Evangile et combattant le bon combat sous la conduite de saint Michel.

A Vouillé, c'est Clovis terrassant les Goths hérétiques. Lui vaincu, l'Eglise allait perdre sa plus belle province et l'hérésie arienne allait s'implanter sur le sol français. Mais saint Michel veillait, et pendant que l'armée franque campait au bord d'une rivière, ne

pouvant trouver de passage, un cerf conduit par la main invisible de l'archange se jeta dans le fleuve et le franchit sans peine. L'armée entière s'engagea dans le gué si merveilleusement découvert ; elle tomba sur les Goths et les mit en pièces.

Quelques années plus tard, un danger plus terrible encore menaça la France et la chrétienté tout entière. Les Sarrasins, maîtres de l'Espagne, maîtres du midi de la Gaule, s'avançaient vers le Nord, acharnés à la guerre sainte, avides de conquérir tous les pays où se dressait la croix du Sauveur. Déjà ils étaient arrivés dans les plaines de Poitiers, ravageant tout sur leur passage. Charles-Martel marcha à leur rencontre à la tête de ses Francs et une bataille s'engagea, une des plus sanglantes qu'ait enregistrées l'histoire. Le lourd marteau de Charles écrasa les musulmans, et saint Michel combattit à ses côtés : cent mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille. Ce fut la ruine de leur domination dans notre pays.

Charlemagne continua la tradition de son prédécesseur. L'Eglise catholique et la papauté n'ont pas compté de plus zélé défenseur. Ce fut lui qui organisa et consolida le patrimoine de Saint Pierre, qui établit sur des bases définitives ce pouvoir temporel que les Papes devaient conserver jusqu'à nos jours. Aussi, quand saint Léon, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, le couronna empereur d'Occident, ne faisait-il que reconnaître les éminents services rendus par Charles le Grand à la cause de la chrétienté. Il lui mit la couronne sur la tête, la nuit de Noël, au milieu des acclamations de la foule. C'était la reconnaissance officielle de la nation française comme soldat de l'Eglise. C'est sur elle que la papauté comptera surtout dans la suite, et elle ne s'appuiera nulle part plus volontiers que sur le bras de sa Fille aînée.

Mais où le rôle providentiel de la France apparaît plus clairement encore, c'est à l'époque des Croisades. Qui a donné le signal de ce grand mouvement qui, pendant des siècles, a soulevé l'Europe et l'a portée en masse au tombeau du Sauveur ? Ce fut un moine français : Pierre l'Ermite. Où fut prêchée la première croisade et armés les premiers pèlerins de Terre Sainte ? Ce fut à Clermont, en France. Qui a fourni aux armées des croisades le plus fort contingent et laissé le plus d'hommes dans les sables de l'Afrique ou les plaines de la Judée ? La France, toujours la France ; et ce mouvement dont elle avait donné le branle, ce fut elle encore qui le termina. Les deux dernières croisades sont en effet toutes françaises, et notre bon roi saint Louis paya de sa vie son dévouement à la conquête des Lieux Saints. Il mourut à Tunis, loin de cette France qu'il aimait tant,

et attristé de voir que tant de sang avait coulé en vain et que le tombeau du Christ était encore aux mains des mécréants.

Ce sera l'éternel honneur de notre patrie, malgré tant d'égarements, tant d'aberrations passagères, d'être restée fidèle à ce rôle de chevalier de Dieu et de soldat de Dieu. Jusqu'à ces derniers temps, lorsque les chrétiens étaient persécutés quelque part en terre infidèle, quand leurs établissements étaient ravagés et leurs prêtres arrêtés, vers qui tournaient-ils les yeux, si ce n'est vers la France ? Le drapeau tricolore était synonyme de liberté et de sauvegarde pour les catholiques. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'une expédition française fut envoyée au Liban venger le massacre des chrétiens maronites et permettre aux survivants de pratiquer en paix la religion de leurs pères.

III

Quand on rapproche ces faits, quand on suit la série de ces interventions généreuses de la France en faveur de l'Eglise et de la chrétienté, on ne peut s'empêcher de reconnaître la nature et la portée du rôle qu'elle joue dans ce monde. Vraiment Dieu l'a désignée pour être le champion des nobles causes et le bras armé de l'Evangile. D'autres nations pourront mieux comprendre leurs intérêts matériels, nous surpasser par l'importance de leur commerce ou de leur industrie : notre gloire à nous, c'est d'avoir toujours servi un idéal de justice et de dévouement qui, sans nul doute, nous a été inspiré par l'enseignement du Christ. Nos pères ont merveilleusement compris cette mission de la France lorsqu'ils lui ont donné pour patron saint Michel. Ne convenait-il pas, en effet, que ce pays défenseur-né des droits de Dieu fût placé sous la protection de l'archange qui le premier les a défendus au ciel contre les orgueilleuses prétentions de Lucifer ? Aussi saint Michel voulut-il, ce semble, confirmer leur choix et y donner son acquiescement en prenant possession de la terre française. Il y avait, au ^{viii}^e siècle, au nord de la Bretagne, sur les côtes de la Manche, au milieu d'une immense forêt, repaire de fauves et de brigands, une colline de granit couverte de broussailles et qu'on appelait le Mont-Tombe. C'est là que l'archange voulut avoir son sanctuaire privilégié. Il apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui enjoignit de construire une chapelle sur ce rocher désolé, qui fut depuis le Mont-Saint-Michel. Le patron de la France avait désormais une résidence dans notre pays ; il pouvait de là recevoir les hommages de ses vassaux.

Mais, si saint Michel est le patron de la France, il a dû, en plus d'une rencontre, nous donner des preuves de sa vigilance et

de sa protection. Et de fait, dans la suite de notre histoire, nous trouvons mentionnées plusieurs interventions miraculeuses de l'archange en notre faveur.

C'était au ^{xv}^e siècle ; la France agonisait. Les Anglais, maîtres de Paris, maîtres de nos meilleures provinces, exerçaient partout leurs ravages. Notre malheureuse patrie, déchirée par des dissensions intestines, n'avait à leur opposer que quelques places fortes et une poignée de chevaliers. Le roi Charles VII, qu'on appelait par dérision le roi de Bourges, avait été trahi par sa mère l'infâme Isabeau qui, pour de l'argent, avait livré aux Anglais le royaume de France. La situation était désespérée.

Tout à coup, on apprit qu'une jeune fille des marches de Lorraine, nommée Jeanne d'Arc, avait eu des visions. Saint Michel lui était apparu, lui avait dit la grande pitié qui était au royaume de France, et, au nom de Dieu, lui avait commandé de délivrer Orléans et de faire sacrer le roi à Reims.

Après bien des résistances, Jeanne obéit, et, chose étrange, devant cette jeune fille de dix-huit ans toutes les difficultés s'aplanissent comme par enchantement. Elle, qui n'avait jamais porté les armes, conduit des bataillons au combat et à la victoire. Les soldats et les capitaines lui obéissent sans peine, comme à un général expérimenté. Orléans, sur le point d'être pris, voit les Anglais lever le siège. Sur la route de Chinon à Reims toutes les villes ouvrent leurs portes, présentent leurs clefs au Dauphin, bientôt sacré roi sous les yeux de Jeanne.

Evidemment, il y a là quelque chose d'explicable, il y a quelque chose qui dépasse les forces humaines. Nul ne croira qu'une pauvre paysanne ait pu, par la seule force de son courage, de son génie et de son patriotisme, relever un pays ruiné, démoralisé, et presque tout entier aux mains de l'envahisseur. Il faut bien admettre ce que Jeanne disait elle-même : « A côté de moi, disait-elle pendant son procès, il y a un ange qui m'assiste et qui ne me manque jamais. » Cet ange était le même qui lui était apparu à Domremy, le même qui avait conduit à la victoire les troupes de Judas Machabée ; c'était ce cavalier blanc qui, accouru au secours de la France, sauva sa terre de prédilection et bota les Anglais hors du royaume.

Pendant cette même guerre de Cent Ans, saint Michel rendit encore à notre patrie un service signalé en défendant son sanctuaire contre les assauts de ses ennemis. En face de l'Angleterre, sur le Mont-Tombe, on avait élevé ce monument, la merveille de l'Occident, à la fois basilique, abbaye et forteresse imprenable. Imprenable en effet, car, pendant vingt années consécutives, les Anglais l'assiégèrent

en vain. Ils essayèrent de la prendre d'assaut, par la famine, par la ruse ; tout fut inutile. Un jour, ils vinrent dix mille pour l'enlever ; la petite garnison du Mont tint ferme, et l'Archange aidant, elle eut raison de l'ennemi et lui prit deux coulevrines qu'on montre encore à la porte de l'abbaye.

Deux siècles plus tard, un ennemi plus terrible encore que l'Anglais, les huguenots, tentèrent à maintes reprises de s'établir au Mont-Saint-Michel. Mais l'archange ne voulut pas que ce coin de terre où son pied s'était posé fût foulé par des hérétiques. Il déjoua les trahisons, repoussa les attaques et garda intact ce mont sacré où, à côté de la croix, flottait la bannière fleurdelysée de la France.

Ceci nous explique la dévotion ardente de nos pères pour saint Michel. Avant la Révolution, c'était de tous les points de la France que l'on se rendait en pèlerinage au Mont. Sur les bords de la Méditerranée, aux rives du Rhin, des groupes d'enfants s'organisaient, se mettaient en marche et faisaient à pied des centaines de lieues pour venir saluer le chef des anges, le chef de leurs anges gardiens. Ainsi jadis des croisades d'enfants, parties de toutes les contrées d'Europe, s'étaient portées vers les Lieux Saints afin de délivrer le tombeau de Sauveur.

Ce culte si populaire était sanctionné par les pouvoirs publics. Déjà Charlemagne, le grand empereur, avait proclamé saint Michel patron de la France et mis l'image de l'archange sur ses étendards. Le roi Louis XI voulut à son tour que ceux qui avaient bien mérité de la patrie, ceux qui s'étaient distingués sur les champs de bataille, fussent placés sous le patronage de l'archange. A cette fin, il institua l'Ordre de Saint-Michel, et ceux qui avaient bien combattu pour Dieu et pour la France furent honorés de voir sur leur poitrine une image de l'ange guerrier écrasant sous sa lance le dragon infernal.

Pour bien des raisons, ce culte fervent rendu par nos pères à saint Michel déclina et à un moment fut presque oublié. Le monastère et l'abbaye du Mont furent transformés en maison centrale, et dans ce monument qui tant de fois avait retenti des prières et des cantiques des pèlerins, on n'entendit plus que les plaintes et les blasphèmes des prisonniers. Le service divin ne se célébrant plus dans la basilique, on cessa d'y venir prier, et le culte de saint Michel, privé de son plus important sanctuaire, ne tarda pas à tomber en oubli.

Ne serait-il pas temps d'y revenir ? Déjà le glorieux pape Léon XIII nous a instamment recommandés d'invoquer l'archange, prince des milices célestes. A la fin de la messe, chaque matin, les prêtres sont tenus de réciter cette prière : « Saint Michel archange, défendez-

nous dans le combat ; soyez notre soutien contre la malice et les embûches du démon ; nous vous en prions, que Dieu le réduise ; et vous, prince de la milice céleste, le démon et les autres esprits malins qui pour la perte des âmes courent à travers le monde, par la vertu divine, repoussez-les dans l'enfer. »

Cette prière ne vient-elle pas à propos ? ne répond-elle pas à un besoin du temps ? C'est que de nos jours la lutte entre le bien et le mal, entre l'Eglise et les suppôts du démon, si elle est plus sourde, est aussi vive et plus critique que jamais. Persécutions légales, confiscations, oppression des consciences, tout est mis en œuvre, sans relâche. Un pouvoir occulte et redoutable dirige la campagne avec une infernale habileté, et cela dans tous les pays catholiques. L'Eglise résistera-t-elle à ce nouvel assaut de l'enfer ? Oui, car elle a les paroles de la vie éternelle. Mais en ces circonstances difficiles, notre devoir à tous est d'agir, de faire le bien dans la mesure de notre influence, d'exercer l'apostolat dans notre milieu si restreint qu'il soit, et surtout de prier. Pour l'Eglise de France, pour qu'elle recouvre sa pleine liberté et son influence, quel bienheureux invoquer de préférence, sinon le protecteur de notre pays, saint Michel ? Oui, mes frères, quand nous assistons à la sainte messe, associons-nous de cœur aux prières du prêtre ; demandons comme lui aux dernières oraisons que saint Michel nous aide dans la lutte contre le démon et qu'il le réduise à l'impuissance. Avec son aide nous aurons la victoire.

Jadis le Mont-Saint-Michel, attaché au continent, était entouré d'une immense forêt, et les premiers moines avaient même construit leurs cellules à l'ombre des grands arbres. Mais vint une formidable inondation qui engloutit toute la contrée ; et à la place de ces futaies où les oiseaux du ciel faisaient leurs nids, la mer étendit une couche uniforme de sable et de galets qu'elle recouvrait à chaque marée. Seul, dans cette disparition générale de la contrée, seul, dans ce cataclysme, le Mont-Saint-Michel demeura debout et l'Océan vint battre impuissant ses fortes assises de granit. Ainsi, mes frères, la marée montante de la Révolution a déjà englouti tout ce qui faisait la force et la gloire de l'ancien régime ; institutions, lois, trônes, elle a tout emporté dans son tourbillon. Elle a bien essayé d'enlever le roc inébranlable de l'Eglise catholique ; un moment elle a pu se flatter d'avoir réussi. Mais en dépit de sa rage et de ses attaques, l'Eglise est toujours là, l'Eglise toujours ferme sur le rocher où le Christ l'a assise, l'Eglise qui jusqu'à la fin des temps défie les assauts de ses ennemis.

Oh ! mes frères, restons attachés de toutes nos forces à cette colonne de l'Eglise qui, dans la transformation universelle des choses, demeure toujours la même. Prions avec confiance saint Michel, afin qu'à notre heure dernière il se penche sur notre couche, nous emporte dans ses bras et nous présente au Paradis ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LV

19^e Dimanche après la Pentecôte

LES CONVIÉS AUX NOCES

*Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(XXII, 2-14)*

En ce temps-là, Jésus parlait en paraboles aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens et leur disait :

2. Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.

3. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces, et ils ne voulaient pas venir.

4. Il envoya de nouveau d'autres serviteurs en leur disant : « Dites au conviés : Voilà que j'ai préparé mon festin, mes bœufs et mes animaux engraisés sont tués, tout est prêt, venez aux noces. »

5. Mais ils n'en tinrent aucun compte, et ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce.

6. Les autres saisirent les serviteurs, et après les avoir accablés d'outrages, il les tuèrent.

7. Le roi, l'ayant appris, entra en colère, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville.

8. Alors, il dit à ses serviteurs : « Le festin des noces est prêt, mais ceux qui avaient été invités n'en furent pas dignes.

9. « Allez donc dans les carrefours, et tous ceux que vous trouverez, appelez-les aux noces. »

10. Les serviteurs, étant donc sortis sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, bons et mauvais ; et la salle des noces fut remplie de convives.

11. Mais le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il vit là un homme qui n'était point revêtu d'une robe nuptiale.

12. Il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir de robe nuptiale ? » Et cet homme resta muet.

13. Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

14. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Quel est le caractère de la parabole reproduite par l'Evangile de ce jour ?*

— C'est une parabole surtout prophétique. Elle se rattache à celles par lesquelles Jésus annonçait la réprobation de la nation juive et les châtements dont elle serait frappée pour n'avoir point voulu le reconnaître.

— *A qui Jésus s'adressait-il surtout par ces paraboles ?*

— Il s'adressait principalement aux Docteurs de la loi et aux Pharisiens qui, en s'obstinant dans leur aveuglement volontaire, trompaient le peuple et l'entraînaient à sa ruine.

— *Connaissez-vous les principales de ces paraboles ?*

— Il y a celle des vignerons qui, pour ne point entendre les réclamations du maître de la vigne, eurent l'audace de tuer son fils ; elle annonçait le crime que les Juifs se préparaient à commettre en faisant mourir le Fils de Dieu et les châtements qui devaient punir leur forfait. Il y a ensuite celle des conviés à un banquet, qui a de grandes analogies avec celle que nous expliquons aujourd'hui.

— *N'avons-nous pas déjà parlé de cette dernière parabole ?*

— Nous l'avons expliquée le second dimanche après la Pentecôte.

— *Ne peut-on pas voir dans cette parabole et celle d'aujourd'hui une seule et unique parabole rapportée diversement par S. Luc et S. Matthieu ?*

— Non ; malgré leurs traits de ressemblance, elles diffèrent assez pour qu'il ne soit point possible de les confondre en une seule.

— *Voudriez-vous nous indiquer quelques-unes de ces différences ?*

— Dans la parabole de ce jour, c'est un roi qui invite et non plus un simple maître de maison ; il invite à un festin nuptial, ce n'est plus un banquet ordinaire ; les invités sont avertis non point une fois seulement, mais deux fois ; ils ne se contentent pas de s'excuser, ils se permettent des actes de violence ; leur châtement n'est plus seulement l'exclusion, mais ils sont mis à mort et leur ville est ruinée ; le roi fait une visite à la salle du festin, ce que n'avait point fait le maître de maison ; il fait une exécution inconnue dans l'autre parabole ; enfin la conclusion de l'une est toute différente de la conclusion de l'autre.

— *Les deux paraboles sont donc bien distinctes ?*

— Oui ; elles sont d'ailleurs de dates différentes. Celle rapportée par S. Luc précède de plusieurs mois celle d'aujourd'hui racontée par S. Matthieu. La première fut donnée en Pérée comme réponse à un Scribe qui manifestait le désir d'avoir part au festin du royaume de Dieu ; la seconde fut un des derniers avertissements du Sauveur à ses ennemis.

— *Sait-on quel jour elle fut livrée à leurs réflexions ?*

— Ce fut le surlendemain de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, en cette journée où il fut harcelé de questions insidieuses et qui se termina par les plus effrayantes

malédiction contre les Scribes, les Pharisiens, le temple, la ville et le peuple entier.



§ 2. — Explication du texte

— *Jésus, d'après l'évangéliste, commence ainsi : « Le royaume des cieux est semblable à un roi. » Comment un royaume peut-il ressembler à un roi ?*

— Cette manière de dire, irrégulière chez nous, était cependant acceptée et comprise des Orientaux. L'idée est celle-ci : Ce qui se passe pour le royaume des cieux est analogue à ce qui s'est passé lors de l'invitation faite par un roi aux noces de son fils.

— *Il s'agit donc, dans la parabole, d'un festin. Qu'en est-il raconté ?*

— Après nous avoir fait connaître à quelle occasion il fut donné, la parabole nous décrit les premières invitations et le mauvais accueil qui leur fut fait, le recrutement de nouveaux conviés et l'exclusion qui fut prononcée pour un invité durant la visite que fit le roi à la salle du festin.

— *Quelle division pouvons-nous alors faire du récit parabolique ?*

— Nous le partagerons en trois parties. Dans une première, nous parlerons du festin ; dans une deuxième, des premiers invités ; et dans une troisième, de ceux qui leur furent substitués. La conclusion qui termine la parabole nous servira pour l'interpréter et tirer une règle pratique.

1° Le festin

— *Quel est ce festin auquel le Sauveur fait allusion ?*

— C'est d'abord un festin royal. Le roi lui-même choisit ses invités et leur délègue ses serveurs pour leur rappeler la préférence dont ils sont l'objet.

— *Le roi ne leur, faisait-il pas un grand honneur ?*

— Bien certainement ; s'asseoir à une table royale, c'est un privilège qui n'est accordé qu'à ceux que le roi veut particulièrement honorer ; les invités devaient donc apprécier grandement la marque de distinction qui leur était accordée.

— *Qu'était-ce encore que ce festin ?*

— C'était un festin nuptial ; le roi invitait pour célébrer les noces de son fils unique.

— *Or le mariage d'un fils de roi n'est-il pas un événement de la plus haute importance ?*

— Oui, car de ce mariage dépend souvent l'avenir de la couronne et de la nation tout entière. Le jour où il est célébré marque dans l'histoire d'un peuple ou d'une dynastie comme un jour de joie et d'espérance ; ce jour-là tous les sujets doivent se réjouir avec leur souverain et partager l'espoir qu'il fonde sur

l'union qu'il a préparée pour sa famille et pour son peuple.

— *Le roi tenait donc à ce que les noces de son fils fussent magnifiquement célébrées ?*

— Oui, et c'est pour cela qu'il avait préparé un banquet dépassant en splendeur tous les autres qu'il aurait pu donner ; c'était un festin unique, on ne pouvait raisonnablement espérer qu'il serait suivi d'un autre semblable.

— *Aussi, quels avaient été les préparatifs ?*

— Le roi n'avait rien épargné pour le rendre digne de sa majesté et de son affection royale pour son fils et son peuple. « J'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais engraisé, » fait-il savoir aux invités. C'était leur dire qu'il avait préparé pour ce festin tout ce qu'il pouvait sa munificence souveraine.

— *Et ses invités devaient-ils être bien nombreux ?*

— Le mariage de son fils était pour le roi l'idéal de ses rêves ; il voulut sans doute associer à son bonheur un grand nombre de ses sujets et il tint à les réunir en faisant instance sur instance pour les décider à venir s'asseoir à sa table royale.

— *Comment son invitation aurait-elle dû être accueillie ?*

— Avec le plus grand empressement et la plus profonde reconnaissance. Refuser ses avances, c'était blesser son cœur de père et sa majesté royale ; c'était en même temps encourir son indignation et s'enlever le droit de lui demander toute faveur. C'est malheureusement ce que firent les premiers invités.

2° Les premiers invités

— *Les invités choisis tout d'abord par le roi eurent-ils d'avance connaissance de l'honneur qui leur était fait, et des réjouissances auxquelles ils étaient conviés ?*

— Il semble bien qu'ils n'ignoraient rien ; les invitations étaient faites depuis quelque temps quand le roi envoya une première députation pour réunir les conviés. Seule la date de la fête pouvait leur être inconnue ; un mariage, d'ailleurs, n'est-ce pas un événement dont le jour ne peut pas ordinairement être fixé longtemps d'avance ?

— *Quand le jour des noces fut définitivement fixé, comment les invités en furent-ils avertis ?*

— Le roi leur envoya des serveurs pour leur dire que le moment était venu pour eux de répondre à son invitation.

— *Quelle réception firent-ils aux envoyés royaux ?*

— Au lieu d'accepter l'honneur que le roi leur faisait, ils répondirent par un refus formel et ils commirent l'insolence de dire : « Nous n'irons pas au festin, nous ne voulons pas y aller. »

— *N'était-ce pas faire grande injure à la majesté et à la bonté royale ?*

— Evidemment ; mais le roi était plein de condescendance et de mansuétude : il fit une nouvelle démarche près de ces invités récalcitrants, en usant à leur égard des plus grands ménagements.

— *Le roi prend donc des précautions pour que ses nouvelles instances soient mieux accueillies ?*

— Oui ; pour ne point froisser la susceptibilité de ces invités mal disposés, il ne leur renvoie pas les serviteurs que déjà ils avaient mal accueillis : ils auraient eu d'ailleurs un zèle trop refroidi et n'auraient pas fait des instances assez pressantes ; mais il députe d'autres serviteurs qui auront pour mission d'insister davantage.

— *Que devra dire cette seconde députation ?*

— Ces nouveaux envoyés devront faire remarquer aux invités combien le roi tient à les avoir à son festin nuptial. Pour les décider, ils devront appeler leur attention sur les immenses préparatifs qui ont été faits et la magnificence du festin : « Hâtez-vous, diront-ils, de répondre aux volontés de votre roi, tout est prêt, venez aux noces. »

— *Comment cette fois les conviés répondirent-ils ?*

— A la mauvaise volonté de la première heure, ils ajoutent le dédain. Ce festin somptueux n'est pas digne d'être comparé aux jouissances qu'ils trouvent dans leurs domaines et il doit être relégué bien au-dessous de leurs intérêts commerciaux. Sans rien dire, ils tournèrent le dos aux envoyés royaux et ils s'en allèrent chacun où l'attiraient ses préférences, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce.

— *N'y en eut-il pas quelques-uns qui se montrèrent violents ?*

— Oui ; plusieurs, blessés de recevoir un ordre de leur roi et irrités des instances qui leur étaient faites, s'emparèrent des serviteurs et les accablèrent d'outrages ; ils poussèrent même l'audace et la fureur jusqu'à les mettre à mort.

— *Si bon que fût le roi, cet abominable forfait ne méritait-il pas une sévère répression ?*

— Laisser impuni cet outrage sanglant fait à sa bonté et à son autorité, c'eût été de la part du roi un acte de faiblesse et un encouragement au crime. Aussi, quand il eut appris la conduite abominable de ces conviés homicides, il envoya ses troupes pour exterminer ces meurtriers et brûler la ville qui, en les tolérant ou en les approuvant, s'était rendue complice de leur forfait.

3^e Les seconds invités

— *La perversité de tous ces invités rebelles fera-t-elle qu'il n'y aura point de festin nuptial ?*

— Non ; les préparatifs sont faits, ils ne peuvent demeurer inutiles. Les conviés privilégiés s'étant exclus eux-mêmes et s'étant rendus désormais indignes de paraître à la table royale, d'autres les remplaceront.

— *Comment seront recrutés les nouveaux convives ?*

— Le roi dit à ses serviteurs : « Le banquet est prêt, mais ceux qui avaient été d'abord invités n'en sont plus dignes. Allez à tous les croisements de rues, et invitez aux noces de mon fils tous ceux que vous rencontrerez. »

— *Ainsi donc il n'y aura plus de privilégiés ?*

— Non ; seront admis au festin nuptial tous ceux qui voudront bien s'y rendre ; les invités seront recherchés jusque dans les carrefours, sans qu'il soit fait de distinction entre riches ou pauvres, forts ou faibles, savants ou ignorants.

— *Mais les serviteurs ne devront-ils pas au moins tenir compte de la bonne ou mauvaise renommée de ceux qu'ils rencontreront ?*

— Non, ils iront sur tous les chemins, rassembleront tous ceux qu'ils rencontreront sur leur passage, sans tenir compte des antécédents de chacun. Bons et mauvais seront admis à l'entrée de la salle du festin, pourvu qu'ils acceptent de se présenter.

— *Dans ces conditions les invités de la première heure durent être remplacés facilement ?*

— C'est en effet ce qui arriva. La salle des noces fut remplie de convives.

— *Mais suffisait-il pour chacun de pénétrer dans la salle pour pouvoir jouir jusqu'à la fin des avantages et des douceurs du festin ?*

— Non, c'est ici qu'apparaissent les exigences royales. Le roi donne bien l'ordre d'admettre ceux qui se présentent, mais il veut aussi que l'on soit digne de rester à la table du banquet ; lui-même se réserve de s'assurer de cette dignité.

— *Que fera-t-il pour distinguer ceux qui sont dignes de s'asseoir à la table nuptiale et ceux qui ne le sont pas ?*

— Il ira lui-même dans la salle du festin et examinera si chaque convive a bien la tenue que les règles de bienséance rendent obligatoire.

— *Quelle était donc cette tenue obligatoire ?*

— Chaque convive appelé à un festin de mariage royal devait avoir la robe nuptiale.

— *Qu'était-ce que cette robe nuptiale ?*

— Les rois d'Orient ont coutume d'envoyer à ceux qu'ils invitent à leur table des habits de fête avec lesquels ils doivent paraître en leur présence. Cet habit de fête donné pour un festin de noces s'appelait le vêtement nuptial ; aucun invité n'était admis à table s'il n'en était revêtu.

— *Or que remarqua le roi en faisant l'inspection de la salle ?*

— Il vit un homme qui n'avait pas ce vêtement nuptial, soit qu'il l'eût perdu, soit qu'il eût négligé de s'en vêtir.

— *Dans l'un comme dans l'autre cas, n'était-il pas coupable ?*

— Négligence ou dédain, c'était toujours un mépris du don royal. Aussi quand le roi lui demanda comment il avait eu l'impudence d'entrer sans le vêtement obligatoire, il ne put alléguer aucune excuse et il resta muet.

— *Il méritait donc d'être exclu ?*

— Sans aucun doute. Dans sa conduite il y avait de plus une faute qui nécessitait un châtiment. Avant de l'expulser on lui lia les pieds et les mains, et ainsi garrotté, il fut jeté dans les ténèbres extérieures.

— *Qu'étaient-ce que ces ténèbres extérieures ?*

— Jésus fait par là allusion aux coutumes orientales. Les grands festins se donnaient la nuit dans une salle brillamment illuminée. Celui qui se faisait expulser passait instantanément d'une lumière éblouissante aux sombres ténèbres du dehors.

— *Qu'arrivait-il alors ?*

— Devant ses yeux stupéfaits d'un si violent contraste passaient toutes sortes d'images grimaçantes, et l'impression douloureuse qu'il éprouvait lui faisait verser des larmes.

— *Pourquoi Jésus prend-il soin de noter toutes ces particularités ?*

— C'est pour nous faire entrevoir le sort malheureux réservé aux invités indignes et nous exciter à méditer sérieusement la conclusion qui termine la parabole : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »



§ 3. — *Sens de la parabole*

— *Nous avons déjà dit plusieurs fois ce qu'il faut entendre par le royaume des cieux. Voudriez-vous le rappeler ?*

— Le royaume des cieux c'est la société de tous ceux qui sont appelés au ciel. Elle a Dieu pour roi, les élus du ciel en sont les membres définitifs, et l'Eglise de la terre est la partie de ce royaume où se préparent les élus.

— *Le roi de notre parabole figure donc le roi du royaume des cieux ?*

— Oui, c'est Dieu le Père, souverain Maître et Seigneur de toute créature. Son fils, c'est la seconde personne divine qui tient du Père la même nature et la même royauté.

— *Quelles sont alors les noces royales que Dieu voulut pour son Fils ?*

— C'est cette union mystérieuse que le Fils de Dieu a contractée avec notre humanité

par l'Incarnation. En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, il commence cette union d'amour infini qui se consomme dans l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise.

— *Quel est le fruit de cette union ?*

— C'est la vie divine qui est communiquée par l'action de Jésus-Christ et de l'Eglise. Par là se multiplient les enfants de Dieu et les élus.

— *Et le festin nuptial qui fait l'objet principal de la parabole ?*

— C'est le banquet où se distribuent tous les mets spirituels qui doivent produire et entretenir cette vie surnaturelle. Dieu les a préparés avec une profusion digne de son infinie bonté. Ce ne sont pas des bœufs qu'il a immolés : le mets principal, c'est le Fils qu'il a livré à la mort et qui s'est livré lui-même pour être notre nourriture.

— *Où se trouve la salle du banquet ?*

— La salle du banquet, c'est l'Eglise elle-même. Elle se prolonge jusqu'au ciel ; elle s'étend donc aussi loin que le royaume de Dieu.

— *Que signifie alors l'invitation faite par le roi de venir aux noces de son fils ?*

— Elle figure la vocation par laquelle Dieu appelle à son royaume pour y prendre les mets que l'Eglise distribue et avoir par là la vie surnaturelle.

— *Quels furent les premiers appelés ?*

— Ce fut le peuple juif ; depuis longtemps il savait par ses prophètes que le Messie devait venir et établir son règne.

— *Par quels serviteurs Dieu lui fit-il savoir que les noces mystérieuses s'accomplissaient et que le moment du festin nuptial était arrivé ?*

— Les premiers envoyés furent les disciples qui, précédant le Sauveur partout où il devait passer, annoncèrent dans les campagnes et dans les villes que Dieu contractait avec l'homme une nouvelle alliance et que le banquet spirituel était servi.

— *Comment ces premiers hérauts de la bonne nouvelle furent-ils accueillis ?*

— Leur invitation ne fut guère entendue ; on n'en tint à peu près aucun compte ; le Fils de Dieu ne put se faire accepter, il ne réussit même pas à se faire reconnaître du plus grand nombre.

— *Ce premier refus rebuta-t-il la bonté divine ?*

— Non, elle envoya d'autres serviteurs. Quand la victime étant immolée fut mise à la disposition de tous, Dieu fit savoir que tout était prêt et que les invités n'avaient plus qu'à prendre place à la table nuptiale de l'Evangile.

— *Quels furent ces nouveaux envoyés ?*

— Ce fut d'abord Jésus lui-même, le serviteur par excellence, qui ouvrit la salle du festin ; puis les Apôtres, qui multiplièrent les

instances pour décider les Juifs à entrer au royaume des cieux qui commençait.

— *Et quel fut le résultat de toutes ces tentatives ?*

— Rivés à leurs jouissances et à leur négoce, comme ils le sont encore aujourd'hui, les Juifs imitent leurs chefs et dédaignent toute invitation ; et quand les sollicitations sont trop pressantes, ils les étouffent en emprisonnant les hérauts divins et au besoin en les faisant mourir. Ils furent les premiers persécuteurs.

— *Quelle sera la vengeance divine ?*

— Elle sera telle que l'indique la parabole. Dieu a toujours à sa disposition des armées qui semblent servir des ambitions humaines, mais qui en réalité sont au service de sa justice ; il commanda : les soldats romains arrivèrent, la nation juive disparut et sa capitale fut détruite de fond en comble ; comme plus tard fut renversé l'Empire romain qui se rendit coupable des mêmes forfaits.

— *Le banquet divin demeurera-t-il inutile parce que les Juifs auront refusé de s'y asseoir ?*

— Non, les noces divines sont éternelles et le festin nuptial reste toujours préparé. Les Juifs ont refusé d'entrer au royaume des cieux, d'autres y seront appelés. C'est sur tous les chemins de l'univers que d'autres serviteurs iront chercher les nouveaux conviés. La prédication apostolique, méconnue des Juifs, franchira les limites de la Judée et ira porter l'invitation à tous les peuples.

— *Qu'est-il donc arrivé ?*

— Maintenant, sans distinction de personne, tout le monde est appelé, chacun n'a qu'à prendre part à la fête. Aussi les invités arrivent-ils nombreux, même dans la primitive Eglise ; Grecs, Romains, Barbares, riches et pauvres, savants et ignorants, bons et mauvais, tous s'y coudoient.

— *Qu'est-il demandé pour que l'on ait le droit d'entrer ?*

— C'est la foi, que les Juifs malheureusement refusèrent avec opiniâtreté. Croire à la réalité des noces divines du Fils de Dieu avec l'humanité par l'Incarnation et se présenter au banquet nuptial préparé par la Rédemption, c'est en cela que se résument les dispositions qui confèrent le droit d'entrée.

— *Mais cela suffit-il pour avoir celui de s'asseoir à la table du festin et d'y rester ?*

— Non ; la foi ouvre les portes du royaume de Dieu, mais elle ne suffit pas pour y assurer une demeure permanente ; elle doit être accompagnée des dispositions figurées par la robe nuptiale que tout invité devait porter.

— *Pourriez-vous dire quelles sont ces dispositions ?*

— La foi qui assure une part éternelle au festin des noces doit être 1^o entière, et à cause de cela les schismatiques et les hérétiques

seront tous expulsés. Elle doit être 2^o persévérante, par suite seront exclus ceux qui n'ont point conservé la foi de leur baptême. Il faut encore qu'elle soit 3^o agissante ; seront alors rejetés ceux qui ne conforment pas leur conduite avec ce qu'elle enseigne. Enfin elle doit être 4^o vivante ; or ce qui lui donne la vie c'est la charité ; les pécheurs qui ne l'ont plus seront eux aussi repoussés quand, au jour du jugement, le souverain Roi passera en revue tous les invités.

— *En définitive, la charité est donc la robe nuptiale de rigueur ?*

— Oui, c'est le don divin qui revêt l'âme de la grâce sanctifiante. Mais ce don, Dieu le tient à la disposition de tous ceux qui veulent bien l'accepter.

— *Ceux qui ne l'auront pas pourront-ils trouver quelque excuse à en être dépourvus ?*

— Non, car comme l'expulsé de la parabole, si Dieu les trouve sans le vêtement de charité et de grâce sanctifiante, c'est qu'ils l'auront perdu par leur faute, ou qu'ils auront négligé de s'en revêtir. Ils en auront accepté d'avance toutes les fâcheuses conséquences.

— *Et quelles sont les terribles conséquences à redouter de cette privation du vêtement nuptial ?*

— Elles sont résumées dans la sentence prononcée par le roi contre l'invité coupable : « Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Dieu la fera sienne, et, sans qu'il soit possible de résister à sa justice, il exclura pour toujours les damnés du festin céleste et de l'éternelle lumière, pour les envoyer à des supplices qui ne finiront jamais.

— *Et alors ?*

— Tandis que les élus jouiront des délices du ciel, les damnés grinceront les dents dans un éternel désespoir.

§ 4. — Enseignements de l'Évangile

— *Cette alternative n'est-elle pas terrible ?*

— Elle est d'autant plus à redouter que Jésus ajoute comme conclusion de sa parabole : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

— *Est-ce que cette conclusion ne s'applique pas spécialement aux Juifs, qui furent tous appelés et n'entrèrent qu'en petit nombre dans la société naissante du royaume des cieux ?*

— Bien certainement ; mais les peuples qui restent sourds à la prédication apostolique, ceux qui ont abandonné l'Eglise dont ils avaient fait longtemps partie, les impies qui ferment les yeux à la vérité évangélique, les pécheurs qui refusent de se convertir sont aussi des appelés, et il est à craindre que parmi eux il n'y ait que peu ou point d'élus.

— *S'il en est ainsi, le nombre des élus sera*

bien restreint en comparaison du nombre des appelés ?

— Nous ne pouvons pas connaître les secrets de la miséricorde ou de la justice divine, mais la parole du Sauveur doit nous faire craindre d'être un jour du nombre des exclus. C'est pourquoi, comme le recommande l'apôtre saint Paul, nous devons faire notre salut avec anxiété et tremblement.

— Et quel est le moyen d'assurer notre admission définitive au royaume des cieux ?

— C'est d'avoir toujours cette foi agissante et vivante qui se manifeste par les bonnes œuvres et la fidélité à observer tous les commandements. Elle nous conserve la robe nuptiale de l'innocence qu'il ne faut jamais quitter pour ne point être surpris par la visite du Souverain Roi.

— S'il vous arrivait de perdre ce vêtement précieux en perdant la grâce sanctifiante, que faudrait-il faire ?

— Il faudrait sans tarder demander à Dieu de nous le rendre et le revêtir au plus tôt par une sincère pénitence. Il est téméraire d'en rester privé, car Dieu n'annonce pas toujours sa dernière visite : « Soyez toujours prêts, dit le Sauveur, car le Fils de l'homme viendra à une heure que vous ignorez. » (Matth., XXIV, 44).

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXI

POUR APPARTENIR AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Toutes les paroles que N.-S. Jésus-Christ a dites dans l'Evangile lui ont été inspirées par son Cœur. C'est l'amour qui l'a fait parler, même quand ce qu'il disait pouvait paraître dur à entendre. Après tout, il y a plus de véritable amitié à dire la vérité quelle qu'elle soit, dût-elle être pénible, qu'à la cacher, au risque de refuser les avertissements nécessaires. Le premier devoir de ceux qui aiment, c'est la franchise.

Méditons aujourd'hui cette déclaration qu'il nous fait : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » (Math., XVI, 24).

Qui ne voudrait venir après le Sacré-Cœur ? Jadis, quand un maître fameux enseignait dans quelque monastère ou dans quelque ville, on y voyait accourir des légions d'élèves, venus de tous les pays du monde pour écouter ses leçons. On ne croyait pas payer trop cher, par les fatigues d'une longue route et les ennuis de l'exil, la science que le professeur célèbre dispensait du haut de la chaire. Mais quel maître peut être comparé à Jésus ? Qui enseigne des choses plus nécessaires, plus certaines et plus douces ?

Mettons-nous sous sa conduite, et afin de profiter de ses leçons, commençons par

I

Nous renoncer nous-mêmes. — Quelle dure obligation, au premier abord, que celle-là ! Nous sommes si attachés à notre nature ! Et ce ne sont pas nos défauts auxquels nous tenons le moins. L'amour-propre aidant, nous trouvons parfait ce qui est en nous. Malheur à qui nous touche ! Celui-là est bien sûr de ne provoquer en nous qu'une révolte indignée. D'ailleurs, nous tenons à notre indépendance, et nous avons horreur de toute contrainte. Nous voulons vivre pour nous, et notre règle de conduite, quand nous avons à juger quelque chose, est de voir si cela nous agrée ou nous gêne. Dans le premier cas, c'est bien ; dans le second, nous nous indignons.

Et c'est à cette volonté, à cette indépendance, à cette personnalité qui nous sont si chères, qu'il faut renoncer ? Oui, car si nous voulons nous appartenir, nous n'appartenons pas à Dieu. « Personne ne peut servir deux maîtres. » C'est folie que de vouloir se garder à soi-même et prétendre se donner en même temps à Dieu. C'est folie également que de croire qu'il suffit de dire à Notre-Seigneur : « Je suis à vous, » pour que ce soit réalisé. Il y faut beaucoup de sincérité, beaucoup d'efforts et beaucoup de persévérance.

Ne nous y trompons pas : c'est là qu'est la cause de la plupart de nos difficultés spirituelles. C'est parce que nous nous reprenons sans cesse, ou bien parce que nous ne nous donnons pas assez, qu'il y a dans notre âme des luttes toujours renaissantes. Le don à Dieu a pour conséquence nécessaire le renoncement à soi-même. Notre-Seigneur le disait lui-même à la B. Marguerite-Marie : « Je ne veux pas d'un cœur partagé, car tout partage est indigne de moi. Il me faut tout ou rien ! » A quoi sa fidèle servante répondait par cette déclaration sublime : « Tout à Dieu, et rien de moi ; tout à Dieu, et rien à moi ; tout pour Dieu, et rien pour moi ! »

II

Peut-être, en entendant proclamer cette nécessité absolue du renoncement spirituel, serions-nous tentés de nous décourager. Elle est si difficile, cette œuvre indispensable ! Et nous sommes si attachés à nous-mêmes ! Comment pourrions-nous espérer arriver à éliminer tout ce qu'il y a d'humain en nous ?

Mais tranquillisons-nous. Nous ne serons pas seuls à travailler en ceci. Quand une âme se donne à Jésus, il s'applique à la rendre ce qu'il veut qu'elle soit, et par conséquent à la détacher d'elle-même.

Et quel moyen emploie-t-il pour cela ? La croix !

Que nous sommes peu clairvoyants quand nous nous décourageons en face des épreuves qui nous arrivent ! Nous allons jusqu'à murmurer contre la bonté de Celui qui les permet, et nous l'accusons de nous oublier, à l'heure même où il s'occupe le plus activement de nous.

Les âmes qui sont vraiment renoncées ou qui veulent le devenir, ne se contentent pas de subir la croix : elles l'acceptent. C'est pour cela que Notre-Seigneur a dit : « Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix ! »

Prendre sa croix, c'est d'abord la reconnaître, et ce n'est pas toujours ce que nous faisons, par exemple quand nous maudissons les créatures dont Dieu se sert pour nous éprouver. Prendre sa croix, c'est ensuite en comprendre l'utilité et le but, afin de seconder les desseins de Dieu. Prendre sa croix, c'est enfin l'accepter, et, par une transition toute naturelle, arriver à en remercier Dieu.

Remarquons bien que quand Notre-Seigneur dit qu'il faut prendre sa croix, il se sert d'une expression qui a sa portée. Combien de fois, en effet, n'arrive-t-il pas que nous disions : « Ah ! si j'étais dans telle ou telle situation, je servais bien le Bon Dieu et je l'aimerais de tout mon cœur, mais dans la mienne, cela est impossible ! » Nous oublions ainsi que nous n'avons pas à nous sanctifier là où nous ne sommes pas, mais là seulement où nous sommes. Murmurer contre les circonstances qui nous entourent, ce n'est pas être suffisamment renoncés et c'est, en quelque sorte, blâmer la Providence qui nous refuse, pensons-nous, les meilleures conditions pour devenir surnaturels. Ne tombons plus dans cette erreur. Soyons persuadés au contraire que le Sacré-Cœur a choisi pour nous ce qui nous convenait pour devenir meilleurs, et au lieu de traîner notre croix, portons-la comme Jésus a porté la sienne, c'est-à-dire avec empressement, foi et amour.

III

Ainsi détachés de nous-mêmes par l'acceptation surnaturelle de toutes les croix intérieures ou extérieures, pesantes ou légères, prévues ou imprévues, nous devenons entre les mains de Notre-Seigneur des disciples dociles dont il peut, à son gré, former l'âme aimée. Oh ! ne jamais opposer de résistance à l'action sanctifiante que le Christ, vivant en nous, ne cesse d'exercer ! Nous livrer à Lui comme une argile que pétrit à son gré le sculpteur ! N'est-ce pas le gage de tous les progrès dans la vie spirituelle ? Les saints n'ont pas fait autrement, et si, par la grâce de Dieu, nous sommes admis au ciel, en leur bienheureuse société, nous verrons que leur perfection n'a pas eu d'autre origine que celle-ci : ils ont

laissé Jésus faire en eux, avec eux et d'eux, tout ce qu'il a voulu.

C'est cela qui est *suivre Jésus*. « Qu'il me suive ! » dit-il. En effet, le Maître marche toujours en avant. Il ne cesse de nous donner l'exemple. En lui obéissant, nous l'imitons.

L'âme qui veut répondre à ses grâces et qui s'est renoncée, doit le suivre *toujours*, car il ne cesse jamais de faire entendre sa voix et de nous former au bien. A nous de ne rien perdre des inspirations qui sans cesse viennent solliciter notre cœur.

Elle doit le suivre *où il la mène*. Ce n'est pas à nous de choisir la voie qui nous plaît. Peu importe que telle ou telle vertu, tel ou tel sacrifice nous déplaisent ; si nous sommes vraiment renoncés, nous n'avons pas à nous préoccuper de nos préférences, mais des siennes.

Elle doit enfin le suivre *jusqu'au bout*. Combien de fois ne sommes-nous pas tentés de nous arrêter ! Nous trouvons trop facilement que nous sommes arrivés à un degré suffisant. A quoi bon continuer à faire des efforts ? Mais Jésus est plus ambitieux que nous de notre perfection, et quand il a dit : « Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait, » il nous a bien montré qu'il n'assigne pas de borne à son action sur nous et aux progrès qu'il veut nous faire réaliser.

Nous sommes en un jour tout indiqué pour faire au Sacré-Cœur les promesses qu'il attend de nous, puisque c'est le jour de l'amour, le jour où l'on n'a rien à refuser à Jésus parce qu'il n'a rien à nous refuser. Donnons-nous à lui pour nous renoncer, pour prendre généreusement notre croix et pour le suivre. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XXXIX

EXISTENCE DE L'ÉGLISE

Jésus-Christ, en quittant la terre, a-t-il abandonné sa doctrine aux hasards des temps et aux caprices des interprétations humaines ; ou bien a-t-il institué une société religieuse, enseignante et législative, pour la conserver, l'expliquer, la défendre ? En un mot, Jésus-Christ a-t-il fondé l'Eglise ? Si Jésus-Christ a fondé l'Eglise, quelle constitution, quelles prérogatives lui a-t-il données ? Telles sont les questions qui se présentent logiquement à nous. Nous les traiterons avec l'attention sérieuse qu'elles méritent.

Nous parlerons aujourd'hui de l'existence de l'Eglise.

Ce qui caractérise l'Eglise, c'est qu'elle est

une Société enseignante et une Société enseignante infaillible. Existe-t-il au sein du christianisme une autorité qui enseigne d'une manière infaillible la doctrine de Jésus-Christ, telle est donc la question que nous avons à résoudre. Pour cela nous consulterons la *raison* et la *révélation*.

I. — *L'infaillibilité de l'Eglise et la raison*

Consultons d'abord la raison.

Deux systèmes sont en présence en ce qui concerne l'infaillibilité de l'Eglise : le système catholique et le système protestant. Nous exposerons et nous discuterons successivement l'un et l'autre.

I. Le *système catholique* soutient la thèse de l'infaillibilité de l'Eglise. Voici sur quelles raisons il l'appuie.

« L'infaillibilité dans l'ordre spirituel, dit J. de Maistre, et la souveraineté dans l'ordre temporel, sont deux mots parfaitement synonymes. » (*Du Pape*, liv. I, ch. 1).

Dans toute société bien ordonnée, il faut en effet qu'il y ait au sommet un pouvoir chargé de décider en dernier ressort, une juridiction souveraine qui prononce sans appel et dont la sentence ne puisse être infirmée. Qu'il s'agisse de l'ordre législatif, de l'ordre judiciaire ou de l'ordre administratif, partout vous arrivez, de degré en degré, jusqu'à cette première autorité résidant dans un homme ou dans une assemblée ayant le droit de rendre des arrêts définitifs, de prendre des déterminations qui ont force de loi, ou encore d'interpréter authentiquement les dispositions du code sans que personne puisse s'élever contre la sentence rendue. Il faut qu'il en soit ainsi pour terminer les procès, pour mettre fin aux conflits, pour clore toute discussion ; autrement aucune question ne pourrait être vidée, on ne pourrait mettre fin à aucun débat ; jamais la tranquillité et l'ordre ne règneraient au sein de la société.

Est-ce à dire qu'un tribunal humain soit à l'abri de toute erreur ? Non ; mais comme il n'a à se prononcer que sur des intérêts temporels, il suffit, pour assurer l'ordre public, qu'il jouisse d'une quasi-infaillibilité. Mais cette infaillibilité ne suffit pas au maintien de la société spirituelle fondée par Jésus-Christ. Il lui faut l'infaillibilité réelle, une inerrance véritable. Pourquoi cela ? C'est que ses décisions n'imposent pas seulement un respect extérieur, mais une soumission convaincue. Il faut croire en effet à ses enseignements d'une foi absolue et d'une foi nécessaire.

D'une foi absolue. Elle exige de nous une soumission parfaite de l'esprit, une adhésion entière d'âme et de pensée, en sorte que nous soyons prêts à mourir plutôt que de renier une seule de nos croyances, ou même de les révoquer en doute. Or pour que nous puis-

sions croire de la sorte, il faut que nous soyons à l'abri de toute erreur ; car autrement nous ferions un acte déraisonnable.

D'une foi nécessaire. Si nous étions libres de croire ou de ne pas croire, nous pourrions être moins exigeants. Mais la foi est pour nous une obligation capitale. De la foi dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. « Qui croira sera sauvé, qui ne croira pas sera condamné, » dit le Sauveur. Quoi de plus grave ? Il ne s'agit pas ici d'un intérêt humain, si essentiel soit-il, mais du sort même de notre âme. Or si l'Eglise, lorsqu'elle enseigne, n'est pas à l'abri de toute méprise, il peut se faire qu'en l'écoutant nous soyons fatalement victimes de l'illusion et de l'erreur.

II. *Système protestant*. — Les protestants ne veulent point que le Seigneur ait fondé une Eglise visible, dépositaire de sa parole ; ils nient qu'il ait établi un corps enseignant, revêtu d'une céleste mission. D'après eux les Ecritures seules donnent à l'homme la véritable croyance. Aussi ils citent souvent cet adage : « Que la Bible et la Bible seule soit notre guide. »

Nous prouverons que la Bible n'est pas pour l'homme la règle de la foi, soit qu'il l'étudie avec les seules lumières de la raison, soit qu'il compte pour la comprendre sur le secours de l'inspiration.

1^o La Bible étudiée avec les seules lumières de la raison n'est pas et ne peut être la règle de la foi.

Un livre muet ne saurait en effet exercer une autorité décisive sur les esprits. Les philosophes de l'antiquité eux-mêmes ont senti la faiblesse, j'allais presque dire le néant de l'écriture dans les grandes institutions. « La parole, dit Platon, est à l'écriture ce qu'un homme est à son portrait. » Si on l'interroge, il garde le silence. Si on vient à l'attaquer ou à l'insulter, il ne peut se défendre. Il en est de même de l'écriture. « De manière que celui qui s'imagine pouvoir établir par l'écriture seule une doctrine claire et durable, est un *grand sot* (mot à mot : *regorge de bêtise*). S'il possédait réellement les véritables germes de la vérité, il se garderait bien de croire qu'avec un peu de liqueur noire et une plume, il pourra les faire germer dans l'univers, les défendre contre l'inclémence des saisons et leur communiquer l'efficacité nécessaire. Celui qui entreprend d'écrire des lois... et qui se figure que, parce qu'il les a écrites, il a pu leur donner l'évidence et la stabilité convenables, quel que puisse être cet homme, il est déshonoré par son ignorance des choses. » (Platon, *Phædr.*, in fine).

On ne peut donc placer la Bible entre les mains des fidèles et leur dire : « Trouvez-vous-mêmes ce que vous devez croire et ce que vous devez pratiquer. » Cela serait aussi absurde que si l'on remettait à un malade un

livre de médecine ou à des plaideurs une collection de lois, en leur disant : « Cherchez dans ce recueil le remède qui vous convient, la solution du différend qui vous divise. » Chez tous les peuples il y a des médecins pour appliquer le codex et des magistrats pour appliquer le code. Il est d'ailleurs bien peu de sciences qui s'apprennent uniquement par les livres ; si vous voulez connaître la philosophie, l'histoire, les mathématiques, il faut avoir recours à l'enseignement de professeurs exercés. Pour apprendre un métier, il faut de même vous adresser à un ouvrier qui vous instruit de son art. Ainsi l'homme qui veut connaître l'ensemble des lois dogmatiques et morales qui constituent la religion, doit avoir recours à une autorité religieuse qui les lui enseigne.

De fait, la Bible est un livre obscur, conçu dans des langues mortes, écrit par des auteurs fort anciens, composé pour une nation qui recherchait les allégories, les figures animées, les brillantes métaphores ; serait-il assez clair pour former le simple fidèle dans la foi ? L'homme qui connaît à peine les premiers éléments de la science divine, celui qui ne sait pas lire, les neuf dixièmes du genre humain pourront-ils, je ne dis pas vérifier les manuscrits, juger les variantes, discuter le texte original, mais comprendre les versions dans leur langue maternelle ? Si vous réduisez le peuple à la parole écrite, vous lui donnez un maître muet pour s'instruire sur les vérités les plus profondes et les plus sublimes. Autant dire que vous voulez que toute religion périsse.

Nous voulions d'abord ajouter quelques nouvelles preuves à celles que nous venons d'exposer ; mais nous laisserons remplir cette tâche aux protestants. Luther disait que, dans les psaumes, il y avait des passages dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie. (*Tischreden*, p. 6). Et il ajoutait : « Grande et difficile chose que d'entendre les Ecritures ! Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les *Géorgiques* de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires pour voir clair aux *Epîtres* de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les apôtres, pour déguster les Ecritures... » (*Colloq. Mens.*, f. 4 a et b, f. 290 a).

C'est dans cette conviction que le moine de Wittenberg écrivait au cardinal Cajetan : « Les Ecritures ne me suffisent point ; il me reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres ; c'est celle de l'Epouse, qui n'est que la voix même de l'Epoux. Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre Saint-Père le Pape, afin que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter. » (*Opera Lutheri*, t. I, Iena, f. 108).

Zwingli avoue que « les apôtres enseignaient les peuples de vive voix, et que leurs Epîtres

avaient moins pour but de révéler des dogmes nouveaux que de confirmer ceux qu'ils avaient enseignés. »

Calvin dit dans son commentaire sur la II^e Epître à Timothée : « Qui n'admet que la parole écrite et rejette la parole orale, verra bientôt quel grand malheur c'est de mépriser le moyen que le divin Maître a choisi pour instruire le peuple. »

Ainsi les protestants se chargent de réfuter eux-mêmes leur système.

2^o L'homme n'est pas aidé par une inspiration individuelle dans la lecture de la Bible, comme le prétendent certains protestants. Le système d'après lequel l'Esprit-Saint donne lui-même au chrétien le véritable sens des Ecritures vient se briser contre les faits. Est-ce en effet l'Esprit-Saint qui affirmait à Wittenberg la présence réelle et la niait à Zurich, qui enseignait à Luther la nécessité de toute chose et révélait à Calixte la liberté des actes humains, qui disait à Calvin que le Christ est Fils de Dieu et protestait à Socin qu'il est un homme pur et simple ? Est-ce l'Esprit de lumière qui éclairait les anabaptistes, les quakers, les méthodistes, les momiers, les illuminés de toute façon, les inspirés de toute espèce, les fanatiques de toute sorte, et cette multitude de forcenés qui ont couvert l'Europe de ruines et de sang ? Est-ce l'Esprit de concorde, de sagesse et de sainteté qui dit le oui et le non sur toutes les questions, qui soutient l'affirmation du jour et la négation du lendemain, qui prêche les opinions les plus divergentes et les dogmes les plus contradictoires, qui met en avant les allégations les plus scandaleuses, les propositions les plus immondes et les doctrines les plus criminelles ? Et quand l'Esprit de Dieu parlerait aux saints de la Réforme, à quel signe certain reconnaîtraient-ils sa voix dans cette mêlée de voix confuses qui se disputent l'assentiment de la raison ? Comment la discerneraient-ils des rêves de religiosité malade, des illusions de l'aveugle mysticisme, des suggestions de l'esprit de secte ? Singulière religion que celle qui fait de chaque imbécile, de chaque scélérat un prophète du Très-Haut ! Que les partisans de l'Evangile réformé ne s'abusent pas plus longtemps, qu'ils cessent de se croire autant de saint Paul, autant de Salomon ; seuls ils sont les auteurs des folies qu'ils prêchent ; seuls ils déterminent le sens des Ecritures ; seuls ils donnent une parole au livre muet, et quand ils croient appuyer la société chrétienne sur le témoignage supérieur, ils ne l'appuient que sur leur propre déposition.

Non seulement la doctrine de l'inspiration privée foule aux pieds les lois de l'esprit humain, mais elle est opposée à la révélation. Saint Paul nous apprend en effet que « la foi vient d'entendre. » (Rom., x, 17). Comme la vérité céleste descendit dans le monde en-

tourée d'une enveloppe matérielle, de même elle doit y demeurer sous une forme accessible aux sens : le Verbe doit s'incarner éternellement dans le berceau des élus, de même qu'il prit chair dans les chastes flancs de la Vierge-Mère. Aussi les catholiques enseignent-ils que le Sauveur a fondé une Eglise visible, qui, le représentant d'une manière vivante, fait retentir perpétuellement sa parole à travers les siècles. Les protestants disent, au contraire, que Jésus-Christ n'a pas établi d'Eglise visible pour reproduire incessamment ses divines leçons ; qu'il n'a point laissé ici-bas de ministère pour lui rendre un témoignage vivant et parlant ; que sa divine parole, s'éteignant avec sa vie mortelle, a cessé de se revêtir d'une forme sensible et de se faire entendre par le langage articulé ; qu'ainsi les fidèles sont formés dans la foi par l'inspiration du Saint-Esprit à l'aide du témoignage qui parle au fond de la conscience. Mais si l'homme peut saisir la vérité dans sa pure essence et la discerner sans rien qui la signale extérieurement ; si depuis dix-huit siècles le Verbe éclaire les intelligences immédiatement, à l'aide d'une illumination soudaine, par la déposition intérieure, pourquoi n'a-t-il pas employé ce moyen dès l'origine ? pourquoi la Révélation ? pourquoi l'Evangile ? pourquoi n'a-t-il pas écrit directement sa foi et sa loi dans les esprits et dans les cœurs ? Pourquoi, surtout, si la parole intérieure peut éclairer et sauver le monde, le Verbe s'est-il fait chair ? On le voit donc, la doctrine du xvi^e siècle renverse l'incarnation du Fils de Dieu, tandis que la doctrine catholique l'appuie sur un fondement inébranlable¹.

II. — L'Infaillibilité de l'Eglise et la Révélation

L'Infaillibilité doctrinale de l'Eglise catholique s'appuie sur l'Ecriture et sur la Tradition.

I. *L'Ecriture*. — Ecoutez les promesses qui ont été faites à l'Eglise par son fondateur divin, Jésus-Christ : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, dit le Fils de Dieu ; allez donc, enseignez les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et de l'Esprit-Saint ; enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai confié ; et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Marc, xvi, 15). — « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai mon Père, et il vous donnera l'Esprit consolateur, afin qu'il demeure en vous éternellement... C'est l'Esprit de vérité qui demeurera près de vous et sera en vous. »

¹ Il y a dans la Révélation un progrès divin dont le protestantisme ne tient pas compte. Jusqu'à Moïse la vérité religieuse nous parvient par la simple tradition. A partir de Moïse à la tradition s'ajoute l'Ecriture. Enfin depuis Jésus-Christ la céleste doctrine nous est transmise par l'enseignement oral, par la parole vivante de l'Eglise.

(Jean, xiv, 16). — « Lorsque sera venu cet Esprit, il vous enseignera toute vérité. » (Jean xiv, 26). — « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » (Luc, ix, 16). — « Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point... Confirme tes frères. » (Luc, xxii, 32). — « Je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matth., xvi, 18).

Les apôtres reçoivent ces grandes assurances ; ils les entendent, dès le premier jour, nettement d'une assistance spéciale, directe, de Dieu dans leurs jugements sur les choses divines. Cette intelligence des promesses du Christ est si formelle en eux qu'à la première occasion de porter une décision doctrinale, ils n'hésitent pas à dire : « Il a paru au Saint-Esprit et à nous : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. » (Act., xv, 28). Et qu'on n'allègue pas que les Apôtres entendent ici parler de leur inspiration personnelle et apostolique. C'est bien toute l'Eglise, *Ecclesia*, que saint Paul appelle « la colonne de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis*. » (I Tim., iii, 15). Le ministère de la parole évangélique s'étend à toutes les époques ; il doit durer jusqu'à la consommation du monde, *usque ad consummationem sæculi*. « Dieu nous aime autant que les premiers chrétiens, dit le cardinal Gibbons. Le Christ est mort pour nous aussi bien que pour eux, et nous n'avons pas moins besoin de maîtres infaillibles. »

Les réformateurs du xvi^e siècle prétendent que l'Eglise a erré ; que les portes de l'enfer ont prévalu contre elle ; que depuis le vi^e siècle jusqu'au xvi^e elle a été plongée dans un aveuglement funeste. Le livre des homélies de l'Eglise d'Angleterre affirme que « l'Eglise est restée ensevelie dans une damnable idolâtrie, huit cents ans et plus. » Qui devons-nous croire : Jésus-Christ ou les réformateurs ? Si la prédiction qui assure à son Eglise l'immunité contre toute erreur est fautive, Jésus-Christ n'est pas Dieu, car Dieu ne peut mentir. Il n'est même pas prophète, puisqu'il a prédit le faux. Bien plus, c'est un imposteur, et tout le christianisme n'est qu'illusion, puisqu'il repose sur les affirmations d'un docteur de mensonge, d'un corrupteur de la vérité. Mais si la promesse de Jésus est accomplie (et qui ose le nier ?), l'Eglise a gardé intact le trésor de la divine parole. Dans ce cas, l'Eglise catholique est infaillible, car seule elle réclame cette prérogative, seule, de l'aveu de tous, elle a existé dès le commencement.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de donner à ses apôtres le pouvoir de prêcher l'Evangile : il a imposé à leurs auditeurs, sous les peines les plus sévères, l'obligation de les écouter et de leur obéir : « Lorsqu'on ne vous recevra pas et qu'on n'écouterà pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville

et secouez la poussière de vos pieds. Je vous dis en vérité : Au jour du jugement, le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que cette ville-là. » (Matth., x, 14, 15). « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » (Matth., xviii, 17). « Celui qui croit sera sauvé, celui qui ne croit pas sera condamné. » (Marc, xvi, 16). Il y a donc pour les fidèles obligation d'adhérer aux enseignements de l'Eglise, de leur donner un assentiment intérieur. Donc si l'Eglise pouvait se tromper, Jésus-Christ qui nous commande d'écouter l'Eglise serait lui-même cause de mon erreur.

II. *La Tradition.* — Après les auteurs inspirés, c'est toute la suite des Pères et des docteurs qui déclarent comprendre les promesses divines dans le sens d'une véritable infaillibilité doctrinale assurée à l'Eglise enseignante.

« Il ne faut pas, dit saint Irénée, chercher chez d'autres la vérité qu'il est facile de recevoir de l'Eglise, les apôtres y ayant pleinement déposé, comme dans un riche trésor, tout ce qui appartient à la vérité : en sorte que quiconque le veut y puise la source de la vie... On doit chérir ce qui vient de l'Eglise, et saisir d'elle la vérité de la tradition. Il faut obéir aux pasteurs de l'Eglise, à ceux qui, nous l'avons montré, tirent leur succession des apôtres, et qui, avec cette succession d'épiscopat, ont reçu le don certain de la vérité, selon le bon plaisir du Père... Où sont placés les dons du Seigneur, c'est là qu'il faut apprendre la vérité ; c'est-à-dire de ceux qui tirent dans l'Eglise leur succession des Apôtres et chez lesquels il est constant que réside la discipline saine et irréprochable, et la parole inaltérable et incorruptible. Car ces hommes conservent notre foi en un seul Dieu, qui a tout créé ; ils augmentent notre amour pour le Fils de Dieu qui a fait en notre faveur de si admirables dispositions ; ils nous expliquent les Ecritures sans péril d'erreur. » (Saint Irénée, *Contra hæres.*, l. III, c. 1).

On entend dans ce langage clair et décisif le langage de tous les Pères : celui de Tertullien, d'Origène, de saint Cyprien, de saint Athanase, de saint Epiphane, de saint Théophile d'Alexandrie, de saint Jérôme, de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, de saint Célestin, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Léon⁴, pour ne citer que la tradition des cinq premiers siècles, moins suspects au regard du protestantisme. Tous sont unanimes à proclamer que l'Eglise est la gardienne infaillible de la vérité.

A ces témoignages se joignent ceux des chefs du protestantisme eux-mêmes.

Ecoutez d'abord Luther. Parlant de la Présence réelle, voici comment il s'exprime dans

une lettre à Albert de Prusse : « Ce dogme n'a point été inventé par les hommes ; mais il est fondé sur l'Evangile, sur les paroles précises et indubitables de Jésus-Christ. Dans tous les temps, du commencement jusqu'à nos jours, il a été cru et prêché par toute la terre. Les Pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine rendent témoignage à cette vérité ; elle repose sur la croyance unanime et sur la pratique constante de tous les siècles. Quand nous n'aurions point d'autre preuve, cette tradition de toutes les Eglises devrait suffire pour rester fermes dans cette croyance et pour repousser les allégations des sectaires. Car il est dangereux et terrible d'écouter et de croire quelque chose contre le témoignage unanime, contre la foi de l'Eglise chrétienne, contre la doctrine qu'elle a enseignée par tout le monde dès le commencement depuis quinze siècles. Si c'était un nouveau dogme, ou qu'il ne remontât pas jusqu'au berceau de l'Eglise chrétienne, ou s'il n'avait point été uniformément conservé dans toute la chrétienté, dans le monde entier, il ne serait pas aussi dangereux ni aussi terrible de le révoquer en doute. Mais depuis l'origine et aussi loin que s'étend le christianisme, il a été proclamé d'une voix unanime. Celui donc qui ose le mettre en question, nie la sainte Eglise chrétienne. Or nier l'Eglise, c'est condamner Jésus-Christ, et les apôtres, et les prophètes. Car ce sont eux qui ont fondé cet article de foi : Je crois l'Eglise chrétienne. Et le Seigneur dit (Mat., xxviii, 20) : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; » et saint Paul nous dit (Tit., iii, 10-11) : « Fuyez celui qui est hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois, sachant que celui qui est en cet état est perverti et qu'il pèche, puisqu'il est condamné par son propre jugement. »

On est stupéfait d'entendre de telles paroles sortir d'une telle bouche. Il semble que l'architecte de la Réforme soit ici inspiré par le même esprit qui força Balaam à répandre des bénédictions sur le peuple d'Israël au lieu de le maudire.

On recueille également sur les lèvres de Calvin un éloge de l'infaillibilité qui constitue contre le protestantisme un réquisitoire accablant : « L'Eglise, dit-il, est l'arche sainte où la vérité ne peut défaillir. Ecoutons les éloges que lui donnent les Ecritures : la Vierge pure, la chaste fiancée, l'épouse fidèle et sans tache, le corps du Sauveur. Ainsi, divorcer avec cette Eglise, c'est renier Dieu et Jésus-Christ, c'est faire tous ses efforts pour détruire la vérité divine. Gardons-nous d'un crime aussi atroce, ne souillons point l'hymen du Fils de Dieu, car par là nous mériterions d'être anéantis par la toute-puissance de sa colère. »

« Rien ne peut enlever à l'Eglise son divin caractère, ajoute-t-il ; elle demeure sans tache

⁴ Voir les textes de ces Pères dans la Dissertation du cardinal de La Luzerne sur les Eglises catholiques et protestantes, ch. X, § 14.

au milieu du vice et de la corruption ; lors même que le flambeau de la vérité ne jetterait plus en elle tout son éclat, nous ne devrions point encore nous séparer de sa communion. Voyez ceux qui cherchent à lui enlever ses enfants : ils sont pour la plupart remplis d'orgueil et poussés par un amour-propre bien funeste. »

Citons enfin ces paroles qu'il est impossible de ne pas répéter : « Hors de l'Eglise, dit le chef de secte, point de pardon des péchés, point d'entrée dans la vie, point de salut ; la foi, la charité, la grâce ne se trouvent que dans son sein. Il est toujours pernicieux de s'en séparer... Dieu pourrait consommer les saints, ses fidèles, en un instant ; mais il veut qu'ils croissent lentement et ne parviennent à l'âge viril que sous la conduite et la tutelle de l'Eglise. Et comment s'accomplit ce dessein de Dieu ? La sainte parole est confiée aux pasteurs légitimes, et les fidèles doivent reconnaître leur autorité, croire à leurs enseignements et s'abandonner avec confiance à leur direction paternelle. C'est ce que nous apprend le prophète Isaïe, quand il dit en s'adressant à l'Eglise : « L'Esprit-Saint qui est en toi et la parole que j'ai mise dans ta bouche ne défaillera point dans ta bouche ni dans celle des enfants de tes enfants. » Mais s'il en est ainsi, celui-là ne doit-il pas périr de misère et de faim qui refuse le pain spirituel que l'Eglise apporte du ciel ? Le Fils de l'Eternel est descendu parmi nous, il a fondé une société qu'il honore de sa présence, nous apprenant que, dans des vases de terre, il nous a présentés une manne immortelle. De même que Dieu dans les premiers âges du monde instruisit l'homme par l'homme et non par le ministère des anges ; de même nous envoie-t-il des prophètes parlant un langage humain. Et si dans l'ancienne alliance il établit un sacerdoce pour interpréter les préceptes donnés par lui, dans la nouvelle il a institué des maîtres et des docteurs pour nous intimiser ses volontés saintes. C'est ainsi que le Seigneur resserre tous les liens sociaux, éprouve l'obéissance et réprime l'orgueil de l'homme ; c'est ainsi qu'il vient au secours de notre faiblesse, nous parlant par des interprètes plutôt que de nous écraser par la parole de sa bouche. Toujours le schisme a l'orgueil ou l'envie pour principe ; mais qui brise le saint nœud de l'unité n'échappe point à la juste peine de cet adultère, il est livré à l'esprit d'erreur et de mensonge. Qu'il est épouvantable le crime de ceux qui précipitent les brebis dans la gueule du loup !¹ » La nécessité seule pouvait arra-

cher à ce malheureux apôtre de l'erreur des paroles qui le condamnent si expressément.

**

Enfants de l'Eglise, remerciez Dieu de vous avoir faits membres d'une société religieuse dans laquelle vous êtes préservés de toute erreur doctrinale. Vous êtes délivrés des angoisses, des douloureuses perplexités qui tourmentent les âmes qui ne peuvent appuyer leurs croyances sur aucune base solide et dont l'examen privé est le seul guide. Vous n'êtes pas comme elles « emportés par tout vent de doctrine. » Vous n'êtes pas « comme des aveugles conduits par des aveugles. » Vous êtes au contraire dans cette voie élevée dont parle le prophète Isaïe, qui est « si droite que les insensés ne peuvent y errer. » (Is., xxxv, 8). « Qui n'a désiré quelquefois, écrit un protestant illustre, M. Naville, qui n'a désiré quelquefois, au milieu des polémiques sèches et passionnées tout ensemble qui défigurent la religion du Sauveur, ballotté par les flots de l'incertitude et du doute, trouver un port tranquille dans une autorité qui pût lui dire ; *Ici est la vérité ?* »

Ce besoin d'une autorité qui fixe le doute, qui tranquillise l'esprit agité par l'inquiétude du mystère, et la joie qu'éprouvent ceux qui l'ont enfin rencontrée, tout cela est admirablement exprimé dans ces paroles d'Augustin Thierry par lesquelles nous terminerons cet entretien. Le célèbre historien disait au P. Gratry, sur la fin de sa vie : « Tenez, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse... Cela doit être bon pour d'autres, non pour moi... Je suis un rationaliste fatigué qui me soumetts à l'autorité de l'Eglise. Je vois les faits : je vois par l'histoire la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement de la vie du genre humain. Or... tout ce qui est en dehors du christianisme ne compte pas ; de plus, tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique est sans autorité... Donc l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche et je m'y soumetts. Je crois ce qu'elle m'enseigne. Je reçois le *Credo*¹. »

pendant aucun des évangélistes n'avait encore écrit. L'Oraison dominicale était récitée avant que saint Matthieu ne l'eût couchée sur le papier, car Jésus-Christ lui-même avait enseigné cette prière à ses disciples. Il en est de même de la formule du baptême : aucun des écrivains n'en avait encore fait mention qu'elle était déjà usitée parmi les fidèles. Si donc les premiers chrétiens ne durent pas attendre, sur ces points, les écrits des apôtres, pourquoi auraient-ils été dans cette obligation sur d'autres articles ? Les évangélistes n'ont jamais prétendu avoir consigné par écrit toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ ; ils disent précisément le contraire, sans doute pour laisser place aux traditions. » (Lessing, *Œuvres posthumes*).

¹ Cité par le P. Gratry, *Conn. de l'âme*, préf.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 septembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MATRIER.

¹ Nous lisons dans Semler : « Avant le IV^e siècle déjà, le Christ comptait de nombreux et fidèles disciples par toute la terre, et pourtant l'on n'avait pas encore rassemblé toutes les parties du Nouveau Testament. Le christianisme peut donc exister sans les monuments de la parole écrite. » Et un grand écrivain continue : « Toute la religion de Jésus-Christ était déjà crue et pratiquée et

Ami du Clergé du 22 septembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'ouverture du Mois du Rosaire. — L'excellence du saint rosaire, 657.

Sermon pour la fête des Anges gardiens. — La dévotion à l'ange gardien, 661.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — LVI. 20^e dimanche après la Pentecôte, 665.

Entretiens sur le Rosaire. — XVI. Le Rosaire vivant, 669.

Petite Causerie. — Il faut être bien avec tout le monde, 672.

POUR L'OUVERTURE DU MOIS DU ROSAIRE

L'EXCELLENCE DU SAINT ROSAIRE

Mes frères,

Le mois où nous entrons est consacré par la piété du monde chrétien à la prière fervente et prolongée que nous adressons à Marie dans la récitation du saint Rosaire.

Le Rosaire, uniquement composé d'invocations qu'on peut appeler divines, où tout est pieusement et sagement ordonné pour le plus grand bien des âmes ; le Rosaire, qui malgré sa sublimité et la profondeur de ses mystères est si simple et si éminemment populaire ; le Rosaire enfin, qui a donné tant de preuves de son pouvoir surnaturel qu'on peut vraiment le regarder comme une prière irrésistible et toujours triomphante !

Cette pratique répond admirablement au besoin qu'éprouvent les âmes dévotes de multiplier les témoignages de leur amour à l'auguste Reine du ciel et de la terre. C'est pourquoi nous vous voyons, durant ce mois, quitter le foyer familial et vous assembler, heureux, au pied de son autel. Là, vous vous recueillez dans le calme du corps et de l'esprit ; vous chantez ses louanges ; vous écoutez l'histoire de sa vie et l'exposé de ses vertus. Puis, armant vos mains du Rosaire, vous l'invoquez avec ferveur, en méditant sur les mystères joyeux, douloureux ou glorieux de sa sainte carrière. Là, le cœur est plus libre, la prière plus facile, les résolutions plus généreuses. Là s'inspire et se fortifie peu à peu la vraie et solide piété envers la Mère de notre Sauveur et la nôtre.

Je voudrai, mes frères, pendant ce mois béni, contribuer pour ma part à l'édification de ce temple spirituel que vous désirez élever

dans votre cœur à la gloire et à l'amour de Marie. Aussi ne puis-je mieux faire, au commencement des exercices qui vont le remplir, que de vous parler du saint Rosaire, cette prière gracieuse autant que respectable, facile entre toutes, et remplie de si doux attraits pour les serviteurs dévoués de la Mère de Dieu.

Cette dévotion vous est assurément familière. Je veux néanmoins aujourd'hui, en vous la faisant encore mieux connaître, vous porter à l'aimer davantage, et à la pratiquer avec une exactitude et une ferveur aussi plus grandes. Vous en recueillerez par là-même des fruits plus abondants.

Je vous exposerai donc simplement L'EXCELLENCE DU ROSAIRE, qui ressort de son origine, de sa nature, et des grâces qu'il produit dans les âmes.

Puisse Marie, la douce Reine du T. S. Rosaire, bénir ici mes paroles, et leur donner, pour votre bien, une féconde efficacité ! *Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis.*

I

Une obscurité vénérable entoure l'origine de la prière nommée le Rosaire, tant elle remonte haut dans l'antiquité des premiers âges du christianisme. C'était, nous apprend la tradition, la coutume des peuples de l'Orient d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées par leur naissance ou par leurs mérites, afin de les honorer, dans quelque circonstance notable de leur vie. Héritiers de cet usage, les premiers chrétiens se plaisaient à orner ainsi les images de la Vierge Marie et les reliques des saints. Mais les roses se flétrissaient bientôt. C'est pourquoi, au IV^e siècle, un illustre évêque, saint Grégoire de Nazianze, voulut remplacer cette parure éphémère de fleurs par une couronne de prières, plus durable. Il la composa des plus belles oraisons, des titres les plus touchants et les plus glorieux pour Marie, prières qu'il faisait réciter aux fidèles confiés à ses soins. Cent ans plus tard, sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, perfectionna cette pratique, en y faisant entrer seulement les prières populaires du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. Ainsi elle la rendit plus accessible à la généralité des chrétiens ; en même temps, afin de guider leur esprit dans la récitation de ces prières, elle adopta l'usage des anciens anachorètes qui, pour compter et régulariser le nombre de leurs oraisons, tenaient en main une sorte de chaînette faite de petits grains de pierre ou de bois, réunis en forme de couronne. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et nous avons tous la joie de porter sur nous notre chapelet.

Mais ce fut saint Dominique, l'un des plus pieux serviteurs de Marie, qui eut l'honneur d'organiser définitivement le Rosaire, au XIII^e siècle, et d'en fixer la récitation telle que nous la faisons encore aujourd'hui.

Ce grand saint était profondément affligé des maux causés à l'Eglise et à la France par la cruauté impie des hérétiques Albigeois ; pour mettre un terme à leurs excès, il résolut de recourir à un moyen plus efficace que les moyens purement humains, employés jusqu'alors. Il connaissait la puissance de l'association dans la prière. Il crut qu'il serait utile de l'appliquer à la Salutation Angélique, et que cette supplication commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au cœur de Dieu avec une force irrésistible.

La brièveté même des paroles de l'*Ave Maria* demandait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois. Mais cette répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Saint Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries ou dizaines, à chacune desquelles il attacha le souvenir d'un des mystères de notre Rédemption, qui furent tour à tour, pour la Vierge Marie, un motif de joie, de douleur ou de triomphe. De cette façon, la méditation intime s'unissait à la prière publique ; et le peuple chrétien, en invoquant sa mère et sa reine, la suivait, du fond du cœur, dans chacun des principaux événements de sa vie.

L'institution de saint Dominique fut bénie par un très grand succès. Marie, nous rapporte une tradition autorisée, fut si touchée de la pensée de son serviteur, qu'un jour où Dominique priait et pleurait dans une église dévastée par les hérétiques, elle lui apparut, tenant dans ses bras son divin Enfant qui lui offrait un Rosaire, comme un signe de salut et de victoire. Elle lui promit qu'il triompherait des méchants, s'il répandait la pratique du Rosaire parmi les fidèles. Dominique le fit avec joie ; grâce à l'aide de ses disciples, il en propagea partout l'usage. La promesse de la Reine du ciel fut réalisée, les hérétiques convertis ; et depuis cette époque, le Rosaire est devenu l'une des dévotions les plus répandues. Les nations chrétiennes, de siècles en siècles, s'y attachèrent avec un empressement incroyable. Quand on ne pouvait pas le réciter entier, en un seul jour, on en récitait le tiers, appelé le chapellet ; et on parcourait ainsi plus facilement, dans l'intervalle plus long de trois journées, la suite des mystères du Rosaire complet.

Qui de vous, mes frères, a pu entendre sans être ému, le soir, dans nos églises, la voix recueillie des fidèles réciter à deux chœurs la Salutation Angélique ? Qui a pu voir, sans être profondément édifié, ces longues processions de pèlerins, roulant dans leurs doigts

les grains du Rosaire, et charmant les fatigues du chemin par la répétition alternative de l'*Ave Maria* ? C'est vraiment l'appel des âmes pieuses et confiantes, associées dans une même ardente invocation, qui, du sein de cette vallée de larmes, font monter le cri de leurs besoins, mille fois répété, vers leur Mère, attentive du haut des cieux à les entendre et à les exaucer.

II

Le Rosaire est, sans contredit, de toutes les prières, la plus complète, la plus agréable au cœur de Dieu et de Marie, et en même temps la plus accessible à notre nature. Elle s'harmonise si bien avec nos facultés, qu'elle nous apparaît comme le moyen le plus propre à honorer dignement notre grand Dieu, et à en obtenir les grâces nécessaires à notre salut, par l'intermédiaire de la Mère toute-puissante de son Fils bien-aimé.

D'où cela provient-il donc ?

Cela provient, mes frères, de ce que le Rosaire est en lui-même, et aussi dans les éléments qui le composent.

Vous le comprendrez facilement.

1. En lui-même, le Rosaire consiste d'abord dans la récitation des prières qui le constituent ; nous trouvons en elles une source de beauté sublime et de grâces innombrables.

C'est premièrement le *Credo*, le Symbole de notre foi, qui contient tous nos mystères. Ce merveilleux abrégé de la doctrine chrétienne, institué par les Apôtres eux-mêmes, renferme tous les trésors de l'Ecriture Sainte et de la tradition. Il est le testament du cœur des Apôtres, ou plutôt de Jésus-Christ, dont ils étaient les mandataires. Ses douze articles sont comme douze colonnes précieuses sur lesquelles s'élève l'édifice de notre croyance. Nous ne pouvons donc mieux commencer notre Rosaire que par ce grand acte, la meilleure préparation que nous puissions apporter à notre invocation.

Mais que demanderons-nous à Dieu ? Je ne sais pas lui adresser de moi-même une supplication vraiment utile à mon salut. Ecoutez l'admirable réponse de Jésus-Christ : « Vous ne savez pas prier ? Voici ce que vous direz dans votre prière : Notre Père, qui êtes aux cieux, *Pater noster*, » et le reste, que vous savez. Le Rosaire continue son acte de foi du Symbole, en répétant à quinze reprises successives le *Pater*, apporté du ciel à la terre par Notre-Seigneur lui-même et enchâssé par l'Eglise, comme une perle très riche, entre chaque dizaine des *Ave Maria*. Il renferme à la fois l'humble expression de notre dépendance envers Dieu, et aussi celle de ce que nous avons à lui demander dans tous nos besoins ; prière qui surpasse dans sa simplicité, dans sa richesse et dans son incompara-

nable beauté tout ce qu'a jamais pu composer le plus grand génie paru sur la terre.

Vient ensuite l'*Ave Maria*, cette angélique salutation, prière toute céleste, que le Rosaire nous fait adresser cent cinquante fois à Marie, Reine du ciel et de la terre. Par elle, nous la saluons dans les termes mêmes qu'employa l'archange Gabriel, lorsqu'il vint à Nazareth lui révéler les merveilles que Dieu allait opérer en elle : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Bientôt après, cette Vierge sainte ira visiter sa cousine Elisabeth. Celle-ci dira, dans une acclamation de joie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Plus tard, au *ve* siècle, l'Eglise, assemblée à Ephèse dans la personne de ses évêques, ajouta cette humble supplication pour obtenir une plus abondante bénédiction à notre vie et à notre mort : « Sainte Marie, priez pour nous, ... » La répétition de ces nombreux *Ave Maria* forme ainsi l'admirable chaîne d'or du Rosaire.

Enfin, mes frères, après chaque dizaine se répète cette antique doxologie : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » que l'Eglise met si souvent sur nos lèvres pendant ses offices. Nous la redisons en union avec les anges du ciel, qui, au témoignage de saint Jean, en font sans cesse retentir les parvis sacrés.

Je vous le demande maintenant, mes frères, l'homme peut-il adresser à Dieu de meilleures prières ? Peut-il tirer de son âme et de sa bouche rien de plus suave, de plus facile et de plus puissant que les paroles du Rosaire, venues du cœur brûlant de l'archange Gabriel, venues du cœur de la très pieuse Elisabeth, du cœur enfin de l'Eglise entière, représentée par ses plus augustes pontifes ?

2. La récitation des prières que je viens de vous exposer pourrait paraître longue et même fastidieuse, si elle n'était pas aidée de quelque moyen propre à la soutenir et à la vivifier.

C'est, mes frères, ce qu'avait parfaitement compris saint Dominique, instruit à ce sujet par Marie elle-même. Il voulut donc que cette récitation des *Ave Maria* du Rosaire fût accompagnée de la méditation des mystères de la vie de la Sainte Vierge. Et comme la vie de Marie est inséparable de celle de son Fils, ces mystères sont aussi ceux de la vie de Jésus ; ce qui leur donne leur douceur ineffable, leur doctrine profonde, et leur précieuse efficacité pour nous sanctifier.

La carrière de Marie nous présente trois périodes différentes : une période de joies, une autre de douleurs, et une troisième de triomphes ; ce qui nous amène naturellement à méditer sur les mystères joyeux, douloureux et glorieux de sa vie.

La première joie de Marie, principe de ses autres joies, fut de se voir choisie de Dieu

pour devenir la Mère de son Fils, Jésus-Christ, au jour de l'Annonciation. Nous la suivons ensuite dans les autres événements heureux qui découlèrent de celui-là : dans sa charitable visite à sa cousine Elisabeth ; dans son enfantement virginal à Bethléem, où le Fils de Dieu et le sien apportèrent le salut au monde par sa Nativité ; au temple, où elle se hâta de présenter son divin enfant et de se purifier elle-même, malgré sa pureté sans taches ; et enfin dans cette rencontre mystérieuse où Marie retrouve, au milieu des docteurs, Jésus éloigné d'elle depuis trois jours ; c'est la joie de la recouvrance du Fils par sa Mère.

Mais vous le savez, mes frères, c'est par les souffrances de sa passion que Jésus-Christ dut payer la rançon du genre humain, et expier ses fautes. Il ne doit donc pas vous surprendre que Marie, associée à son œuvre expiatoire, ait parcouru avec lui la voie des mystères douloureux.

Elle s'unit à sa sanglante agonie et mêle ses larmes à la sueur dont il baigne le Jardin des Oliviers ; dans son cœur maternel, elle ressent chacun des coups qui le déchirent à la flagellation. Son âme est transpercée par les cruelles épines qui couronnent la tête de Jésus ; avec lui, elle porte la lourde croix sur laquelle il va mourir pour obtenir le pardon des péchés du monde ; et quand enfin il expire sur ce bois rédempteur, Marie debout à ses pieds offre à Dieu ses souffrances ineffables, plus grande encore dans sa douleur, plus admirable là, qu'à aucun autre moment de sa vie.

Cependant l'œuvre du rachat de l'humanité est achevée. Il ne reste plus au Christ Sauveur qu'à rentrer dans la félicité céleste, et Marie avec lui, dans l'allégresse des mystères glorieux.

C'est là que nous sommes appelés à la voir tressaillir de bonheur à la Résurrection de son Fils ; puis à envier son sort parmi les disciples, au spectacle de sa triomphante Ascension. Elle préside, comme une reine, dans le cénacle, l'assemblée des apôtres illuminés par les dons de l'Esprit-Saint, à la Pentecôte. Nous la saluons ensuite dans son Assomption, quand les anges l'enlèvent au ciel, où son Couronnement met le comble à sa gloire, dans le sein du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Nous repassons toutes ces merveilles en récitant le Rosaire ; nous méditons les leçons données par ces événements mystérieux, non comme une histoire qui nous est étrangère, mais comme des faits où nous sommes intéressés ; car ce sont les gestes de notre mère. Ils nous touchent ; ils nous instruisent, et nous sanctifient. Tout cela s'est accompli pour le salut de la famille chrétienne dont nous sommes les membres, et pour assurer notre bonheur éternel. Quelle beauté ! Quelle inépuisable générosité dans la conduite du Fils et

de la Mère ! Et aussi quelle émotion, quelle profonde reconnaissance tout cela ne doit-il pas exciter dans notre cœur ! Quelles délices ineffables de nous retrouver ainsi en famille, et dans quelle famille !

III

Qu'ajouterai-je maintenant, mes frères, à ce que vous venez d'entendre ? sinon que le Rosaire est une source intarissable des grâces les plus précieuses et un des moyens les plus sûrs de notre sanctification.

La raison en est facile à comprendre.

Toute la perfection du chrétien consiste à imiter les vertus de Jésus-Christ, dont la Très Sainte Vierge, sa mère, a été la première et la plus parfaite imitatrice. Etudier la vie de Notre-Seigneur et celle de Marie, en nous appliquant à méditer les mystères du Rosaire, c'est donc véritablement apprendre la pratique des vertus fondamentales d'une sainte vie. Cette couronne bénie est comme un livre qui les fait lire à tous, et les grave profondément dans leur esprit et dans leur cœur. L'amour de l'humilité, de la charité, de la pureté, de l'obéissance, de la patience, et de tant d'autres vertus, découle naturellement de la considération de ces mystères, fortifiée par l'incessante invocation à Marie.

Dans les jours sombres de l'épreuve et des peines qui troublent son existence, l'homme sent le besoin de chercher au ciel un secours que la terre est impuissante à lui apporter. La prière par excellence n'est-elle pas alors le Rosaire ? Avec lui, il suit Jésus et Marie au Calvaire ; et il obtient d'eux la force dont il a besoin. Son âme raffermie supporte mieux ses fatigues, que console une céleste espérance.

La maladie aussi, cette cruelle épreuve, trouve dans le Rosaire un puissant adoucissement. Jamais je n'ai entendu murmurer ni se désespérer le malade que je vois rouler dans ses doigts amaigris les grains de son chapelet ; car Marie lui obtient le courage, la résignation, et parfois la guérison ; car Notre-Dame du Rosaire s'est montrée souvent la santé des Infirmes.

La mort elle-même n'interrompt pas sa secourable efficacité ; car elle s'étend, bonne et libératrice, jusqu'aux âmes du Purgatoire. Nous le savons tous ; et n'est-ce pas une de vos pratiques les plus consolantes, de le réciter fréquemment à l'intention de ceux qui vous sont chers, afin d'abrégier leurs souffrances expiatriques ?

Si nous ramenons nos regards sur la terre, où s'exerce surtout la vertu de cette admirable prière, quel merveilleux spectacle n'y voyons-nous pas de toute part ? Que de pécheurs elle a convertis, que de justes dont

elle a assuré la persévérance ! Que de voyageurs en péril, de matelots au milieu de la tempête, de soldats dans le feu de la bataille, elle a sauvés du danger ! Que de captifs, d'abandonnés, de malheureux de toute sorte, elle a réconfortés et consolés !

Aussi l'Eglise catholique, qui honore tant cette dévotion, l'a-t-elle de tout temps recommandée à ses fidèles et enrichie d'indulgences aussi précieuses que nombreuses. Qu'il me suffise de vous nommer les papes Benoît XIII en 1726, Pie IX en 1851, et surtout Léon XIII. Ce dernier avait une telle confiance dans les bienfaits du Rosaire, qu'il voulut l'opposer comme une arme invincible aux assauts que nos impies modernes livrent sans cesse à notre sainte religion. C'est pourquoi il décréta qu'un mois entier lui serait spécialement consacré, et a ordonné que dans toutes les églises et chapelles du monde catholique, les cinq dizaines du chapelet fussent récitées chaque jour du mois d'Octobre.

C'est dans ce même esprit de confiance que tant de saints ont aimé à porter constamment le Rosaire sur leur poitrine, à le baiser sans cesse, à méditer ses mystères, et à réciter ses prières à toute heure du jour, et faisaient vœu de n'y manquer jamais. Je serais infini si je voulais les nommer tous. Qu'il me suffise seulement de citer, après saint Dominique, sainte Thérèse, saint François de Sales, sainte Rose de Lima, saint Alphonse de Liguori, le saint curé d'Ars, et tant d'autres qu'inspiraient l'amour de Marie et le désir d'imiter ses vertus.

Après ces saints illustres, combien de grands de la terre, princes, rois, seigneurs de tout rang, voyons-nous fidèles à cette dévotion : un saint Louis, roi de France, un saint Edouard, roi d'Angleterre, Louis XIV, et beaucoup d'autres !

Marie elle-même voulut bien nous apprendre, dans ces derniers temps, combien cette pratique était chère à son cœur. Lorsqu'elle daigna, en février 1858, apparaître à une enfant de Lourdes, elle se montra ses deux mains virginales jointes sur sa poitrine, et tenant un long Rosaire. A chacune de ses dix-huit apparitions, et pour encourager Bernadette à le réciter, de sa main droite elle en prenait la croix, faisait avec elle un grand signe de croix ; et, avec un sourire d'une douceur ineffable, elle semblait dire à l'enfant, et par elle à vous tous : « Faites comme moi. »

Voilà pourquoi des foules innombrables ne cessent pas d'accourir à la Grotte de l'apparition, pressées comme les flots de la mer, et répètent sans jamais se lasser les prières du Rosaire, afin d'obtenir la fin des calamités publiques, comme celle des afflictions privées, avec le salut de tous. Voilà pourquoi, cette couronne de grains bénis, vous la voyez

partout où il y a des âmes fidèles qui veulent aller à Dieu par l'amour de Marie ; au bras du pauvre et du riche ; à la main de l'innocent enfant de la première communion et à celle du vieillard qui a déjà un pied dans la tombe ; à la ceinture du missionnaire et à celle de la sœur de charité. Vous la retrouvez enfin entre les doigts du moribond qui se console de quitter la vie présente en invoquant Marie sur son lit de douleur ; et quand il aura rendu son dernier soupir, c'est encore son chapelet que vous retirerez de ses mains glacées, pour le conserver comme un souvenir bien-aimé.

**

Oh ! mes frères, vous dirai-je en terminant, aimez donc sincèrement, pratiquez avec piété la dévotion du saint Rosaire, ou du chapelet, qui en est une partie, enrichie de grâces semblables. Récitez-en les belles prières, très souvent, chaque jour, si vous le pouvez ; et vous le pourrez, si vous le voulez sérieusement ; dans vos moments inoccupés, au cours d'une promenade solitaire, ou bien le soir, dans vos demeures, aux heures du silence et du recueillement, en attendant que soit allumée la lampe du foyer.

Soyez toujours fidèles à cette sainte pratique, sans vous laisser empêcher par ce que les gens irréguliers appellent la simplicité ou la monotonie de cette prière.

Non, mes frères, je le proclame sans crainte d'être démenti : le Rosaire n'est pas monotone. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il est le langage de l'amour, et l'amour n'est jamais monotone dans l'uniformité de ses expressions. Dans les déchirements de la douleur comme dans les transports de la joie, l'âme ne se lasse pas de pousser les mêmes gémissements ou les mêmes cris d'allégresse. L'amour n'a qu'un mot ; et, en le redisant toujours, il ne se répète jamais.

Eh bien ! mes frères, la bonté de Marie n'est-elle pas sans mesure ; et notre amour pour elle ne doit-il pas être sans bornes ? Comment pourrions-nous donc nous lasser de lui dire : « Je vous aime, je vous bénis, je vous implore du fond de ma misère ; priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort ! »

Chaque *Ave Maria* est comme la note dominante et toujours plus vibrante dans ce concert de prières qui s'élève des âmes pieuses jusqu'au trône de la Reine des cieux, pour en obtenir la grâce suprême de partager un jour son ineffable félicité, au sein des joies éternelles. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES ANGES GARDIENS

(2 octobre)

LA DÉVOTION À L'ANGE GARDIEN

Mes frères,

Il y a, entre Dieu et l'homme, des êtres intermédiaires, qui portent aux hommes les ordres de Dieu, et présentent à Dieu les prières des hommes.

Ces êtres bienveillants sont les Anges.

Leur existence fut toujours la croyance de l'humanité.

Nous savons par la foi, fondée sur la parole infailible des saintes Ecritures, qu'il y a d'innombrables esprits, d'une pureté sans tache, immortels et bons, qui sont au ciel les ministres empressés des volontés divines, et deviennent sur la terre nos vigilants et toujours dévoués protecteurs. Ce sont de purs esprits ; ils ne sont pas, comme nous, unis à la matière dans un corps périssable ; ils ne sont pas sujets à nos misères, à nos infirmités, ni à nos défaillances ; mais ils se tiennent au sommet de la création, dans son essence la plus parfaite et la plus radieuse. Ils sont entièrement, comme leur Créateur, à un degré inférieur sans doute, puissance, beauté, intelligence et amour.

Dieu, dans son infinie bonté, a détaché des chœurs angéliques un de ces Esprits bienheureux, qu'il a donné à chacun de vous pour vous garder, vous diriger dans les sentiers de votre vie terrestre, et vous ramener un jour au ciel, notre véritable patrie.

C'est votre Ange Gardien.

L'Eglise consacre le jour où nous sommes, et tout ce mois d'octobre où nous entrons, à l'honorer d'un culte spécial. Il est donc naturel que je vous parle en ce moment de la *dévotion à l'Ange Gardien*, sujet d'autant plus intéressant qu'il vous est personnel, puisque chacun de vous a son bon Ange, uniquement attaché à la garde de son corps et de son âme, pour le conduire à son salut. Vous ne le voyez pas des yeux de votre chair ; mais ouvrez les yeux de la foi, et votre âme le verra clairement à la lumière de l'Evangile.

Je voudrais, mes frères, vous faire mieux connaître ces compagnons de votre vie, qui deviendront ceux de votre éternité, afin que, leur rendant des hommages plus fervents, vous méritiez d'en obtenir une plus large protection.

Tel est le but de ce discours, où je vous montrerai combien belle et féconde peut devenir pour vous la dévotion à votre Ange Gardien, en vous exposant ce qu'il est pour vous, et ce que vous devez être pour lui ; en deux mots : les *services* qu'il vous rend, et la *reconnaissance* dont vous lui êtes redevables.

Ce sera tout le sujet de cette instruction.

I

1. Et d'abord, mes frères, chacun de vous a son Ange gardien. C'est une vérité de foi, dont il ne vous est pas permis de douter, tant sont formelles à cet égard les paroles des divines Ecritures.

Je ne puis pas vous les rapporter toutes, mais écoutez celles-ci, dans leur éclatante précision.

« Dieu, écrit le roi David au livre de ses psaumes, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, Dieu a commandé à ses anges de veiller sur l'homme ; ils garderont chacun de ses pas dans le chemin de la vie ; ils le porteront sur leur main, de peur que son pied ne se heurte contre la pierre ; ainsi, grâce à leur protection, il échappera aux embûches du démon plus rusé que l'aspic et plus venimeux que le basilic. » (Ps. xc).

Peut-on dans un plus beau langage exprimer l'existence et la mission de cet ange associé à l'homme pour être son guide et son meilleur protecteur ?

Mais vous, mes frères, vous êtes les fils de l'Evangile. Eh bien ! prenez ce livre, et vous y apprendrez aussi que votre bon Ange se tient près de vous, pour veiller sans cesse à votre sécurité spirituelle et corporelle. C'est Jésus-Christ qui parle lui-même, et c'est de vous qu'il parle. Il commande qu'on vous respecte, petits ou grands, jeunes ou vieux, sans que jamais on manque d'égard à la dignité de votre personne : — *Ne contemnatis unum de pusillis istis*. — Et pourquoi, Seigneur ? — Parce que, dit-il, vous êtes toujours dignes d'honneur, vous qui avez pour gardien un de ces anges qui voient la face de mon Père dans la splendeur de sa gloire céleste. — *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est*.

Il est donc bien vrai, mon Dieu, que dans votre inépuisable générosité, vous avez mis à mon service, pour toute ma vie, un de ces princes de votre paradis, à qui vous avez donné mission de me garder de tout mal, et de me porter vers tout bien ! Oh ! merci, Seigneur, du plus profond de mon cœur, pour une si touchante marque de votre amour !

Ainsi, mes frères, chacun de vous qui êtes là, devant moi, dans cette pieuse assemblée, a donc son bon Ange. C'est ce qui me ravit et me confond à la fois. Je vous regarde, et je vous compte. Combien êtes-vous ? De quatre à cinq cents auditeurs, allez-vous me répondre. Non ; vous ne dites pas assez. C'est le double qu'il faut dire. Ouvrez les yeux de votre âme, illuminés par la foi. N'apercevez-vous pas, auprès de ceux qui sont ici présents, quelqu'un dont la vue échappe aux yeux de votre corps ? C'est votre bon Ange. Et si le voile qui le dérobe à vos regards venait

à se déchirer, quelle réunion, quel auditoire, quel concert unanime de voix célestes et de voix terrestres, pour glorifier ensemble l'Auteur de cette incomparable merveille !

D'ailleurs, ce que je vous dis là s'est réalisé plus d'une fois : plusieurs grands saints ont vu de leurs yeux les Anges de Dieu sous une apparence corporelle, soit groupés autour de l'autel, pendant le divin sacrifice, soit dans des circonstances différentes. D'autres ont joui longtemps de la présence visible de leur Ange Gardien.

L'illustre sainte Françoise Romaine a vécu une partie de sa vie dans la compagnie sensible du sien. Il se tenait à son côté, sous la figure d'un jeune homme d'une beauté ravissante. Il priait avec elle, prenait part à ses joies comme à ses peines. « Quand, rapporte-t-elle, quelqu'un s'écarte de son devoir en ma présence, je vois mon bon Ange se voiler les yeux avec ses mains, pour témoigner l'horreur qu'il ressent d'une si coupable conduite. »

Si, comme les saints, nous ne jouissons pas d'une vue si consolante, c'est, hélas ! parce que l'imperfection de notre vie nous rend indignes de contempler un si beau spectacle.

Dieu, mes frères, a donc voulu vous donner un ami bon entre tous, pour qu'il fût, par son génie, l'inspirateur de votre pensée, par sa charité la joie de votre cœur, et par son exemple l'encouragement de votre vertu.

Mais, quand est-ce qu'il vous l'a choisi, et l'a, pour ainsi dire, investi de sa mission auprès de vous ?

Ecoutez.

Un jour, le jour de votre baptême, les anges planaient sur votre berceau, comme jadis sur celui du divin Enfant de Bethléem. Ils étaient pleins d'intérêt pour cette petite créature destinée à les rejoindre au ciel après quelques années passées sur la terre. A l'ordre du Seigneur, un Ange se détacha de cette troupe céleste et vint se placer à votre côté pour devenir votre guide et votre gardien. Dieu lui dit alors : « Je te confie cette âme que je viens de sanctifier. Tu la dirigeras dans sa vie, afin qu'elle ne tombe jamais ; et puis, tu me la ramèneras après quarante, soixante ans, ou plus tôt, si je l'ordonne, et ensemble vous partagerez le bonheur de voir ma face dans l'éternité. » L'Ange obéit aussitôt ; il s'assit près de votre berceau invisiblement, pour ne plus vous quitter.

Il est encore là, mes frères, à votre côté. C'est le meilleur ami que vous ayez jamais pu désirer. Il est la lumière ; il est la force ; il est la bonté ; il est la beauté ; il est l'amour ; et tout cela au service du chrétien que vous êtes. Au travail et au repos, chez vous comme ailleurs, partout, le jour comme la nuit, toujours, sa présence vous en-

veloppe, sa lumière vous éclaire, sa main vous garde et vous protège. C'est un ami, je vous l'ai dit ; de plus c'est un médiateur, un défenseur et un bienveillant consolateur.

Voilà ce que votre Ange est pour vous sur la terre, comme vous le comprendrez facilement, d'après la révélation que Dieu nous en a faite.

2. L'Ange Gardien est votre *médiateur* auprès de Dieu, c'est-à-dire l'intermédiaire empressé qui lui porte vos prières, vos bonnes œuvres, et vous rapporte ses grâces avec ses meilleures bénédictions.

Nous lisons dans la Sainte Ecriture une gracieuse image de ce premier service qu'il vous rend.

Le patriarche Jacob se dirigeant un jour vers un pays lointain, le soleil penchait vers son déclin, et le voyageur était fatigué de sa marche. Il s'arrêta donc ; et, après avoir adoré Dieu, il mit une pierre sous sa tête, et s'endormit. Pendant son sommeil, il vit une échelle dont le pied reposait sur la terre, et dont le faite touchait au ciel. Dieu était au sommet, incliné vers la terre, et ses anges en montaient et en descendaient les degrés.

Ainsi font vos bons Anges. Sans cesse ils montent au ciel pour y porter vos oraisons, vos actions méritoires ; et sans cesse ils en descendent pour vous en rapporter le secours divin. Vous qui tantôt dans le silence de nos églises, tantôt le soir et le matin au foyer familial, vous agenouillez pour votre prière quotidienne ; vous, âmes charitables qui versez une aumône discrète dans le sein du pauvre ; vous, mères chrétiennes, qui élevez vos enfants dans l'amour de Dieu ; vous, hommes courageux qui bravez les railleries du monde pour remplir vos devoirs religieux ; vous tous enfin, mes frères, n'oubliez jamais que vous avez près de vous un ange qui recueille tous vos vœux, qui compte toutes les pièces de votre aumône, tous vos sacrifices, et qui en porte l'agréable offrande jusqu'au trône de Dieu, puis qui en rapporte pour vous et pour vos familles les grâces de lumière, de force et de persévérance dont vous avez besoin.

L'Ange Gardien est aussi votre *défenseur* vigilant contre les attaques du démon. Vous le savez, mes frères, à l'origine du monde, l'orgueil entraîna dans le mal une multitude d'anges révoltés. Ils ont été vaincus ; ils ont perdu leur beauté et leur bonheur ; mais ils n'ont perdu ni leur malice, ni toute leur puissance. Ne pouvant pas s'attaquer à Dieu, le démon, dans sa jalousie haineuse, s'attaque à l'homme. Il a fait succomber Adam au Paradis terrestre ; depuis ce jour fatal, il sollicite au mal chacun de nous avec une violence, une habileté effroyable et un implacable désir de vengeance ; luttés terribles où il se sert, pour nous entraîner au péché, de deux per-

fides auxiliaires : des passions qui s'agitent au fond de notre cœur, et du monde qui multiplie les discours impies, les mauvais exemples, les livres corrupteurs, pour faire tomber l'innocence dans des chutes lamentables.

Qui de vous, mes frères, n'a pas connu ces heures si pénibles où les plus séduisantes tentations ont ébranlé son âme ? Qui de vous n'a pas voulu rester pur, honnête, fidèle à Dieu, et n'a pas senti, à certains moments, son cœur comme ravi par une puissance mystérieuse et presque irrésistible vers le péché ?

Oh ! qui donc viendra à votre aide dans ces crises morales si dangereuses ? Qui donc vous donnera assez d'énergie pour repousser le tentateur et triompher de ses criminelles sollicitations ? Appelez à votre secours, mes frères, contre l'esprit du mal, l'esprit du bien, contre l'ange révolté, le bon Ange Gardien. Si Dieu a laissé un grand pouvoir au démon, il en a donné un plus grand encore à ses anges fidèles. Est-ce que l'archange saint Michel n'a pas terrassé l'orgueilleux Lucifer ? Si vous avez confiance dans votre bon Ange, si vous l'appellez pour vous assister, vous n'aurez rien à craindre. Ce sera de nouveau la victoire de saint Michel sur Satan. Loin de vouloir vous laisser succomber aux assauts de l'ennemi de votre âme, il vous portera dans ses mains, il vous aidera d'une vaillance irrésistible, et vous fera surmonter les séductions les plus nombreuses et les plus violentes.

Le troisième service que vous rendent vos Anges Gardiens c'est de se montrer dans l'ordre temporel vos *protecteurs* contre les dangers qui menacent votre vie, et, dans l'ordre spirituel, les *consolateurs* de vos douleurs.

Que de périls, que d'accidents de toute sorte ne compromettent-ils pas sans cesse notre existence ? Plus d'une fois, n'est-ce pas à une circonstance inaperçue, à une détermination subite, à un retard involontaire, que nous avons dû d'échapper à la mort ? L'avis constant des docteurs de l'Eglise nous apprend que, le plus souvent, c'est à notre bon Ange que nous sommes redevables de notre salut.

Nous lisons dans la vie de saint François Régis qu'une nuit où ce zélé missionnaire était parti ouvrir une mission dans une paroisse éloignée, trompé par l'obscurité, il allait tomber dans un profond ravin qui s'ouvrait au bord de la route. Mais au moment où il devait être précipité dans l'abîme, il sentit une main puissante qui le retint, et le repoussa doucement en arrière. C'était, comme il le sut ensuite, son Ange Gardien qui empêcha sa chute et le sauva en le ramenant dans le bon chemin. Des faits semblables se rencontrent fréquemment dans la vie des saints ; et vous pouvez être certains, mes frères, que dans beaucoup de circonstances pareilles, chutes, heurts violents, glissements irrésistibles, périls

du feu, de l'eau ou de toute autre nature, c'est à l'intervention de votre charitable gardien que vous devez d'avoir été préservés, sans que vous vous en soyez bien rendu compte.

En dehors de ces graves dangers qui ont parfois menacé notre vie, que de douleurs nous éprouvent ! Que de chagrins profonds, de peines cuisantes désolent notre âme, et la jettent dans des angoisses d'une irrémédiable désolation, mère du désespoir, et souvent, hélas ! de l'horrible suicide !

Qui donc sera notre consolateur, dans ces heures où le monde ne veut ni ne peut apporter aucun remède à notre souffrance ? Ce sera encore notre Ange Gardien. Il est si bon qu'il ne peut pas voir notre malheur sans en avoir pitié. Ce lui est une vive joie de nous soulager, puisqu'il ne peut pas le faire au ciel, où il n'y a que des heureux.

C'est le bon Ange d'Agar qui la consola dans le désert, en sauvant la vie à son fils expirant. C'est un ange qui consola Madeleine en lui annonçant la résurrection de son Maître bien-aimé. C'est un ange qui consola les chrétiens de Jérusalem, en brisant les fers de Pierre dans sa prison. N'est-ce pas encore l'Ange de la consolation qui visita, dans le jardin de l'Agonie, le divin Sauveur écrasé sous le fardeau de nos péchés et réconforta son cœur d'où s'échappa le *Fiat* généreux qui racheta le monde ?

Ainsi, mes frères, si vous savez bien invoquer votre Ange Gardien, il apaisera vos douleurs et séchera vos larmes pour vous consoler ; il mettra sur vos blessures un baume salulaire, et les fermera en vous montrant le ciel, où votre place est marquée parmi les chérubins, les séraphins, et tous les habitants de la cité bienheureuse.

II

Tels sont, mes frères, les bienfaits que vos Anges Gardiens répandent sur vous dans le cours de votre vie terrestre, les services incomparables qu'ils ne s'arrêtent pas de vous rendre. Mais de tels services obligent. Il me reste donc à vous dire quels devoirs *votre reconnaissance* doit remplir envers ces amis infatigables.

1. Vous leur devez d'abord la reconnaissance d'un *respect affectueux*, à cause de leur grandeur. Respectez toujours la présence de votre bon Ange, comme vous respecteriez celle d'un être très élevé en dignité, de beaucoup votre supérieur, et cependant votre meilleur ami. Votre père est là, près de vous ; vous le respectez, tout en l'aimant, et vous ne vous permettez rien qui puisse affliger son regard. Votre maître est là ; vous le respectez aussi, et tout dans votre attitude s'efforce de se montrer digne de lui. A plus forte raison, si vous vous trouvez devant un haut personnage, fai-

tes-vous de même. Or, quand vous êtes devant votre Ange Gardien, vous êtes devant un grand dignitaire du ciel ; et partout vous êtes avec lui, et vous êtes toujours vu de lui.

Evitez donc soigneusement, mes frères, tout ce qui ressent la légèreté ou l'immoralité, tout ce qui se rapprocherait du sans-gêne ou du laisser-aller. Que jamais, dans votre maintien, dans votre parole, dans vos regards, ni même dans votre pensée, rien ne surgisse qui soit de nature à froisser sa sainteté, ou à blesser son amour pour vous. Oh ! si vous aviez toujours vivant dans votre esprit le sentiment de sa présence, que de fautes vous éviteriez, de peur de le contrister ; que de vertus vous pratiqueriez, pour lui faire honneur ! « Oseriez-vous, dirai-je avec saint Bernard parlant à ses religieux, oseriez-vous faire devant votre Ange ce que vous rougiriez de faire en ma présence ? » Pensez donc souvent à lui, et saluez-le de temps en temps avec de respect profond et la chaude affection qu'on est heureux de témoigner à un bon et grand ami.

2. Vous exprimerez ensuite, mes frères, à votre Ange Gardien la reconnaissance d'une *prière confiante*, à cause de sa puissance. Dieu au ciel ne lui refuse rien. Depuis qu'il l'a confirmé en grâce, et constitué un des princes de sa cour céleste, il se plaît à exaucer ses demandes pour ceux qu'il dirige sur la terre. C'est la doctrine de l'Eglise.

Puisqu'il a reçu la charge de vos affaires spirituelles, c'est assurément pour que vous les lui remettiez entre les mains. Puisqu'il a été établi votre guide, c'est pour que vous lui demandiez votre chemin. Puisqu'il est votre ami, c'est pour que vous conversiez avec lui. Quel homme singulier serait celui qui ne parlerait jamais à son ami ! Vous ne ferez pas ainsi, mes frères. Chaque jour, à l'exemple des saints, vous serez fidèles, matin et soir, à invoquer l'assistance de votre bon Ange. Vous le prierez dans vos joies et dans vos peines ; dans vos tentations et au moment du danger ; dans votre jeunesse, dans votre âge mur et dans votre vieillesse. Vous le prierez sans vous lasser jamais, avec une confiance inébranlable. Habituez-vous, dans toutes les circonstances graves où vous pouvez vous trouver, à solliciter son secours par une vive pensée et une pieuse invocation. S'il fait déjà tant pour vous, quand vous ne le priez pas, combien ne fera-t-il pas davantage, je vous le demande, quand il verra tomber de votre cœur et de vos lèvres une prière pleine de confiance ?

3. Mais surtout, mes frères, votre reconnaissance se fera un devoir d'honorer votre Ange Gardien par une *fidèle imitation*, à cause de sa sainteté. Donnez-lui cette meilleure preuve de votre gratitude, qui est de l'imiter. Il est confirmé en justice devant Dieu ; il

ne veut, ni ne peut pécher. Une éblouissante perfection est le privilège de son être. Voilà pourquoi les peintres représentent parfois ces purs esprits comme de petits angelots sans corps, n'ayant de l'humanité que la tête et le cœur avec des ailes : la tête pour contempler Dieu et le cœur pour l'aimer, avec des ailes pour voler dans l'obéissance à ses ordres et le servir plus promptement.

Eh bien ! imitez votre bon Ange dans sa pureté sans taches ; efforcez-vous, malgré les sollicitations d'une nature viciée par le péché originel, de faire briller en vous cette belle vertu qu'on appelle la vertu des Anges. Imitez-le dans sa charité ; comme lui, soyez brûlants de l'amour de Dieu ; soyez bons ; aimez à faire le bien autour de vous. Ne vous contentez pas de ne jamais faire de peine à vos frères par des paroles méchantes ou des procédés pleins de dureté ; mais, comme font les anges, cherchez à les rendre heureux ; ouvrez votre cœur au noble sentiment de la pitié généreuse, un des plus divins que vous puissiez avoir. Comme eux enfin, soyez des serviteurs toujours dociles de Dieu. Obéissez-lui en tout dans l'observation de ses commandements. Vous atteindrez ainsi la perfection qui brille dans le gardien de votre vie ; et chacun de vous méritera, je l'espère et vous le souhaitez, cet éloge le plus beau qu'on pourra jamais vous adresser : « Celui-ci n'est pas un homme ; c'est un ange ! »

La plus fidèle image de ce que votre Ange Gardien fait pour vous, mes frères, je la trouve dans la belle histoire du fils de Tobie, voyageant sous la conduite de l'archange Raphaël.

Vous aussi, comme ce jeune Israélite, vous avez à parcourir un chemin plus ou moins long, mais rempli d'obstacles et de périlleuses difficultés. Qui vous aidera à les surmonter ? Ce sera votre bon Ange, par ses charitables interventions. Des monstres vous menacent sur la route, prêts à vous dévorer ; l'Ange vous en délivrera. Vous aussi, vous désirez rapporter un trésor, le trésor avec lequel vous achèterez le bonheur du ciel ; l'Ange vous le fera gagner. Ah ! s'il en est ainsi, comme je le désire bien sincèrement, dites à votre Ange que vous ne manquerez jamais à rien de ce qui pourra lui témoigner la vivacité de votre reconnaissance. Prosternez-vous devant lui, comme Tobie sauvé et ramené riche et heureux au foyer paternel ; et promettez-lui une inviolable fidélité dans votre respect plein d'affection pour sa grandeur, dans votre prière animée d'une confiance fraternelle, et surtout dans l'imitation persévérante de ses admirables vertus.

O saints Anges, ô vous surtout, Anges Gar-

diens des chrétiens assemblés en ce moment dans ce sanctuaire, mettez ces sentiments dans tous les cœurs ! Anges Gardiens des pères et des mères, inspirez-leur la connaissance approfondie de leurs meilleurs intérêts, qui les rende plus soigneux de leur avenir éternel que de leurs biens temporels. Anges Gardiens des petits enfants, protégez leur berceau ; conservez-leur toujours l'innocence de leur baptême, et tournez vers Dieu les premières aspirations de leur cœur. Anges Gardiens des jeunes gens, communiquez-leur la vigueur spirituelle dont ils ont besoin pour triompher des assauts terribles que les passions livrent à leur cœur de vingt ans. Anges Gardiens des vieillards, détachez-les des choses d'ici-bas, et tournez tous leurs désirs vers ce monde meilleur dont ils approchent.

En un mot, ô nos bons Anges Gardiens, veillez sur nous tous ; éloignez de nous toutes les influences mauvaises ; pour que, dociles à la voix de Dieu jusqu'à la fin, nous puissions un jour, soutenus sur les ailes de votre amitié, aller chanter ses louanges, dans l'harmonie des concerts angéliques, au ciel, pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LVI

20^e Dimanche après la Pentecôte

LA GUÉRISON DU FILS DE L'OFFICIER DE CAPHARNAÛM

Suite du saint Evangile selon S. Jean (IV, 46-53)

En ce temps-là,

46. Il y avait un officier du roi, dont le fils était malade à Capharnaüm.

47. Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla vers lui et le pria de descendre pour guérir son fils qui était à la mort.

48. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point. »

49. L'officier du roi lui dit : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure. »

50. Jésus lui dit : « Va, ton enfant est en pleine vie. » Cet homme crut à la parole que lui dit Jésus et partit.

51. Comme il descendait son chemin, ses serviteurs accoururent à sa rencontre et lui annoncèrent que son enfant vivait.

52. Il leur demanda l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux, et ils lui répondirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. »

53. Le père reconnut donc que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Ton fils est en pleine vie. » Et il crut, lui et toute sa maison.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Qu'y a-t-il de particulier, dans cette guérison racontée aujourd'hui par l'Evangile ?*

— Elle fut opérée à distance. Les autres guérisons furent ordinairement accordées aux malades qui se présentaient eux-mêmes ou que l'on présentait au Sauveur ; cette fois le ma-

lade était bien loin du Thaumaturge quand il fut guéri.

— Où se trouvaient-ils l'un et l'autre ?

— Jésus était à Cana, cette bourgade de Galilée où il avait changé l'eau en vin, l'enfant mourant était à Capharnaüm, et la distance des deux villes était d'environ 40 kilomètres.

— D'où Jésus venait-il ?

— Il revenait de Jérusalem, où il avait célébré la première Pâque de sa vie publique et chassé une première fois du temple les vendeurs et les acheteurs. Mais avant de reprendre le chemin de la Galilée, il avait séjourné quelque temps sur les bords du Jourdain où il donna le baptême comme Jean le donna lui-même.

— Quel itinéraire suivit-il pour arriver à Cana ?

— Il traversa la Samarie où, près du puits de Jacob, il se fit reconnaître comme le Messie par la Samaritaine, fit une courte apparition à Nazareth, et reprit, là où il avait opéré son premier miracle, son apostolat en Galilée.

— Son retour était-il désiré ?

— Oui, les Galiléens l'accueillirent avec joie. Le miracle des noces de Cana, quelques jours passés à Capharnaüm, ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant les fêtes pascales, tout cela lui avait acquis une immense renommée, surtout au nord de la Galilée.

— N'était-il pas attendu surtout à Capharnaüm ?

— Là en effet un enfant se mourait, et le père désolé n'avait plus d'espoir que dans celui qui déjà s'était révélé puissant contre la maladie.

— Quel est l'Evangéliste qui nous parle de la maladie du fils et de la démarche du père pour obtenir sa guérison ?

— C'est S. Jean. Son Evangile a pour objet la mission de Jésus à Jérusalem et en Judée, et le miracle d'aujourd'hui entre bien dans le cadre du récit : il clôt en effet le voyage que Jésus fit en Judée à l'occasion des fêtes pascales avant de commencer la première période de la prédication en Galilée que nous racontent les autres évangélistes.

+

§ 2. — Explication du texte

— Quel était cet homme qui attendait impatiemment le retour de Jésus ?

— C'était un officier de la cour du tétrarque Hérode Antipas. Notre évangile lui donne le titre de « petit roi, » sans doute parce que le tétrarque, que le peuple qualifiait de « roi, » lui avait confié une partie du gouvernement de la Galilée.

— Connait-on le nom de cet officier royal ?

— On a des raisons de penser que c'était Chusa. La faveur qu'il aurait obtenue du Sauveur expliquerait pourquoi sa femme Jeanne devint une des fidèles servantes du Christ qui l'accompagnèrent jusqu'à son tombeau.

— Pourquoi cet homme soupirait-il après l'arrivée du Sauveur ?

— Il avait son fils gravement malade à Capharnaüm ; une fièvre maligne le conduisait à une mort tout à fait prochaine, l'agonie annonçait que le trépas ne tarderait guère : l'enfant « commençait à mourir, » dit l'Evangéliste. Le père ne pouvait plus compter que sur le Thaumaturge qui déjà s'était révélé à Cana et à Capharnaüm.

— Dans la pensée de l'officier, il était donc grand temps que Jésus arrivât pour sauver son fils ?

— Oui ; aussi craignant qu'il ne tardât trop, il prit le parti d'aller lui-même à sa rencontre, dès qu'il apprit qu'il arrivait de Judée en Galilée, pour le prier de hâter sa marche.

— Il ne craignait donc pas de laisser son fils aux prises avec la mort, au risque de ne trouver à son retour qu'un cadavre ?

— Non, il était persuadé qu'une démarche personnelle obtiendrait le secours que son cœur paternel désirait, plus sûrement que s'il eût envoyé des serviteurs. Il avait d'ailleurs grande confiance dans la bonté et la puissance de celui qui déjà avait rendu la santé à des infirmes.

— Qu'indique la démarche de cet officier royal ?

— Elle indique que Jésus était déjà connu dans l'entourage du tétrarque.

— En inspirant à ce père désolé la pensée de venir le trouver, quel but se proposait Jésus dès le commencement de son apostolat en Galilée ?

— Pour honorer sa mère, il lui avait accordé à Cana son premier miracle ; il veut que le second qu'il accomplira dans cette ville lui soit demandé par un seigneur de la cour, pour que tout de suite apparaisse en lui la puissance souveraine à laquelle toutes les autorités terrestres doivent rendre hommage.

— C'est donc à Cana que l'officier put rejoindre le Thaumaturge qui devait guérir son fils ?

— Oui. Dès qu'il fut en sa présence, il lui dit le sujet de son affliction et le supplia très humblement de descendre au plus vite à Capharnaüm pour guérir son fils qui allait mourir.

— Il croyait donc nécessaire que Jésus arrivât et vît son fils avant son trépas pour qu'il pût lui rendre la santé.

— L'officier croyait au pouvoir du Sauveur, mais il s'imaginait que, comme les autres mé-

declins, il avait besoin de voir le malade avant de le soigner, et qu'il ne pouvait plus rien quand la mort avait achevé son œuvre.

— *Sa foi par conséquent était imparfaite ?*

— Oui, elle était très défectueuse ; elle ignorait toute l'étendue du pouvoir de celui à qui elle s'adressait et n'avait en lui qu'une confiance limitée.

— *Comment se fait-il que Jésus ait exaucé la demande qu'elle accompagnait ?*

— C'est que la prière de l'officier, défectueuse à certains égards, était cependant respectueuse, fervente et soumise.

— *Montrez qu'elle avait ces qualités ?*

— Elle était respectueuse : en effet, cet homme qui avait l'habitude de commander devint suppliant quand il arriva près de Jésus. Elle était fervente, car il désirait ardemment la guérison de son fils. Elle était soumise, car malgré les réclamations de son cœur paternel, l'officier était prêt à se soumettre à la détermination que prendrait le Sauveur.

— *A cause de cela, sa requête sera donc exaucée ?*

— Oui ; mais avant d'accorder la faveur sollicitée, Jésus veut que la foi de l'officier devienne plus parfaite. C'est pourquoi il fait remarquer qu'elle laisse grandement à désirer.

— *Quel reproche fait-il à cette foi ?*

— Il dit à l'officier royal : « Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. »

— *S'adressait-il seulement à celui qui implorait sa puissance ?*

— Non, le reproche était aussi pour ceux qui l'accompagnaient et qui n'avaient pas une foi plus complète.

— *Que leur manquait-il donc ?*

— Personne n'avait une idée vraie de la puissance du Sauveur ; on ne soupçonnait pas qu'il fût le Messie, bien qu'il eût donné déjà des preuves manifestes de sa mission. On attendait, pour croire, d'avoir vu des signes et des prodiges.

— *Qu'y avait-il donc de répréhensible en cela ?*

— Ce que Jésus reproche à l'officier comme aux autres, c'est de demander, avant de croire, des prodiges dont ils profitent ou qu'ils constatent personnellement, alors qu'ils auraient dû se contenter de ceux déjà accomplis.

— *Pourquoi Jésus tient-il à faire cette remontrance en termes aussi précis ?*

— C'est qu'il venait de la Samarie. Là on s'était montré moins exigeant que les Galiléens pour lui donner sa foi. La Samaritaine se contente d'une allusion à sa vie passée, et sans demander de prodige, à la seule parole de celui avec qui elle converse, elle reconnaît en lui le Messie ; puis son propre témoignage

suffit pour convaincre plusieurs de ses compatriotes.

— *Quel était d'ailleurs le mobile qui conduisait au Sauveur les gens de la Galilée ?*

— C'était moins le désir de la vérité que celui de voir des prodiges ou de bénéficier de la puissance du Thaumaturge. Avant de songer à s'incliner devant l'autorité du Docteur qui les instruisait, ils voulaient que leur curiosité ou leur intérêt personnel fût satisfait.

— *Ces dispositions défectueuses empêcheront-elles le Sauveur d'exercer sa puissance ?*

— Non ; dans son infinie bonté, il prendra pitié de ces infirmités spirituelles. Il fera néanmoins entendre qu'il eût mieux valu croire sur l'autorité de sa seule parole. Le père de l'enfant mourant le comprendra bien vite.

— *Il ne fut donc pas découragé par le reproche qui s'adressait à lui plus directement ?*

— Non ; il fut sans doute humilié de le recevoir ; peut-être fut-il étonné du peu d'empressement que Jésus mettait à le suivre vers Capharnaüm, lui qui s'était présenté si humblement et qui avait l'habitude d'être obéi. Mais il comprit que sa demande n'était point rejetée et qu'elle serait certainement agréée si ses dispositions devenaient meilleures.

— *Que fait-il pour mieux mériter la faveur qu'il sollicite ?*

— Il profite du retard même que Jésus met à lui accorder ce qu'il demande pour rendre sa foi plus parfaite, ranimer son espérance et raviver ses désirs. Sa prière devient instante et plus humble : « Seigneur, dit-il, hâtez-vous de descendre avant que mon fils meure. »

— *Jésus n'est donc déjà plus pour lui seulement un médecin puissant à qui l'on demande une guérison difficile et désespérée ?*

— Non ; l'officier reconnaît que Jésus est par son autorité et sa puissance bien au-dessus de lui. Sa foi est encore imparfaite, mais déjà elle est en progrès et Jésus la juge suffisante pour accéder à la demande qu'elle accompagne.

— *Ira-t-il donc à Capharnaüm, comme l'officier le désire ?*

— Non, le moment est venu pour le père de croire à la seule parole du Sauveur, sans voir ni signe ni prodige. La grâce qu'il implore, c'est la guérison de son cher enfant ; elle lui sera accordée sans que rien apparaisse, mais il devra croire à la puissance de cette parole que Jésus lui dit en le congédiant : « Va, ton fils est revenu à la vie. »

— *Comment accueillit-il cet ordre et cette déclaration du Thaumaturge ?*

— Il y avait dans la parole de Jésus tellement d'autorité et de précision qu'il cessa immédiatement d'être du nombre de ceux qui

veulent voir avant de croire. « Il crut, dit l'Evangile, à la parole de Jésus et s'en alla. » Et en même temps qu'il faisait cet acte de foi complet, le Sauveur par sa toute-puissance donnait une pleine efficacité à la parole qu'il prononçait.

— *Le père retourna donc immédiatement à Capharnaüm ?*

— Oui ; plein de confiance dans la parole qu'il venait d'entendre, il reprit aussitôt le chemin par lequel il était venu, jouissant d'avance du bonheur de retrouver son fils en bonne santé.

— *Quelle heure était-il ?*

— D'après notre manière de compter le temps, il était environ une heure du soir ; c'était chez les Juifs la septième heure du jour. Le père prit soin de le remarquer.

— *Put-il arriver, le jour même à Capharnaüm ?*

— Non, il lui fallait environ dix heures de marche ; la nuit dut le surprendre en route.

— *Pendant ce temps, que se passait-il à Capharnaüm ?*

— La parole du Sauveur produisit soudainement son effet : l'enfant moribond revint subitement à la santé ; l'étonnement et la joie envahirent toute la maison et l'on dépêcha des serviteurs fidèles pour annoncer au père la bonne nouvelle.

— *Quand rencontrèrent-ils l'officier ?*

— La journée où la guérison s'était opérée était terminée. Ce qui pour nous est six heures du soir était alors la première heure de la nuit, et le jour qui était ainsi clos avait son lendemain commencé. C'est donc le lendemain du jour où l'enfant fut guéri, suivant la manière juive de compter le temps, — le soir même de ce jour, suivant la nôtre, — que les serviteurs rencontrèrent le père et lui dirent que son fils se portait bien.

— *Lui apprirent-ils en réalité une nouvelle ?*

— Non ; après la parole de Jésus, le père était intimement persuadé que son fils était guéri ; ce que les serviteurs lui dirent ne fit que confirmer ce dont il était déjà certain.

— *Pourquoi alors leur demande-t-il à quelle heure son fils s'était trouvé mieux ?*

— C'est que tout en étant certain de la guérison de son fils, il ignorait à quelle heure elle s'était produite : le Sauveur en effet n'avait déclaré que la guérison, sans dire quand ou comment elle s'était opérée.

— *Tout en croyant à la parole de Jésus, le père avait donc à étudier de plus près l'événement ?*

— Oui, Jésus lui avait laissé le soin de constater par lui-même la merveilleuse efficacité de sa parole.

— *Que répondirent les serviteurs ?*

— « Hier, à la septième heure, la fièvre a quitté votre fils. »

— *Que put alors constater le père ?*

— Il reconnut que c'était exactement l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Allez, votre fils va bien. » La guérison avait donc été opérée par la puissance même de la parole qui la lui annonçait et au moment même.

— *Et la conséquence ?*

— Le père crut non seulement à la parole de Jésus, mais à Jésus lui-même ; il crut qu'ayant tout pouvoir sur la vie et la mort, il était le Fils de Dieu, le Messie annoncé, et qu'il fallait s'attacher à lui. La foi chez lui atteignit ainsi toute sa perfection.

— *Cette foi du père ne passa-t-elle pas à tous les siens ?*

— Il ne pouvait en être autrement, car une foi parfaite ne peut être ni muette ni oisive. Le père instruisit son fils et toute sa maison de ce qui s'était passé ; il parla de la reconnaissance que tous devaient au Sauveur avec une conviction si grande que toute la famille crut en Jésus comme il y croyait lui-même.

+

§ 3. — Enseignements de l'Evangile

— *Que doit nous rappeler cette maladie contre laquelle tous les remèdes sont impuissants ?*

— Elle nous rappelle qu'un jour viendra où une dernière maladie nous étendra sur un lit qui sera notre couche funèbre.

— *Aurons-nous alors à demander à Dieu d'éloigner la mort, comme l'officier le demanda pour son fils ?*

— C'est une faveur qu'il est permis de demander, tout en acceptant avec résignation ce qu'il plaira à Dieu de décider. Mais il est une autre grâce bien plus précieuse qu'il ne faut pas oublier de solliciter surtout quand la mort menace.

— *Et quelle est cette grâce si précieuse ?*

— La vie du corps n'est rien, comparée à la vie éternelle. Ce qu'il faut demander à Dieu avec instance, c'est d'assurer lui-même notre salut, en guérissant notre âme.

— *Comment faut-il demander cette suprême faveur ?*

— Avec le même empressément qu'eut le père pour demander la guérison de son fils. Il s'informe où est Jésus, et quand il sait qu'il arrive en Galilée, aussitôt il part, sans s'inquiéter des difficultés qu'il rencontrera.

— *Que devons-nous faire pour assurer à notre âme cette santé spirituelle qui nous fait vivre toujours ?*

— Nous devons nous informer de tout ce qui peut contribuer à la guérison des maladies spirituelles dont nous souffrons, à notre sanctification et à notre perfection. Surtout,

nous demanderons que Jésus veuille bien descendre chez nous pour nous guérir.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que nous nous empresserons de recevoir la visite du Sauveur, en acceptant le saint Viatique, et avec le saint Viatique les derniers sacrements.

— *Et si d'autres que nous sont étendus sur un lit où la mort les frappera bientôt ?*

— Nous nous empresserons de même pour que leur salut soit assuré. C'est un devoir pour un père, pour une mère, de préparer un enfant mourant à la dernière visite du Sauveur ; c'est un devoir pour un enfant de rendre ce même service à ses parents ; on peut ajouter que c'est un devoir pour tout chrétien d'aider son prochain à faire heureusement le grand passage de la vie du temps à la vie de l'éternité.

— *N'avons-nous pas à nous appliquer le reproche que Jésus fit à l'officier et à ceux qui l'accompagnaient, d'exiger des prodiges pour se décider à croire ?*

— Oui, nous avons à nous prémunir contre une tendance dangereuse qui malheureusement gagne du terrain, grâce aux exigences excessives d'une science orgueilleuse : on serait tenté de mesurer sa foi sur les prodiges dont on voudrait être témoin.

— *Est-il donc nécessaire de voir un miracle pour croire d'une foi vive ?*

— Nullement ; ceux que l'Evangile nous apprend et toutes les merveilles qui se sont accomplies dans le cours des siècles suffisent amplement pour que notre foi soit certaine. Exiger davantage, c'est une infidélité capable d'irriter le Seigneur, la marque d'une foi languissante, peut-être même entièrement éteinte.

— *Le zèle de l'officier pour communiquer sa foi à tous ceux de sa maison n'est-il pas aussi un exemple à imiter ?*

— Bien certainement ; la foi, quand elle est vivante, est nécessairement communicative et elle cherche à s'étendre par toutes les œuvres de zèle qu'inspirent l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

— *N'est-il pas quelquefois obligatoire d'étendre le règne de la foi ?*

— C'est un devoir pour tous de ne jamais l'entraver ; mais en outre les pères et les maîtres ont la charge de communiquer leur foi à ceux qui sont sous leur dépendance. Aussi sont-ils gravement infidèles à leur mission, quand au lieu d'exercer leur influence en faveur de la foi, ils l'emploient contre elle.

— *Par où doit commencer le zèle qui s'inspire d'une foi vive ?*

— Il doit commencer par cette maison intime que chacun doit gouverner et qui n'est autre que lui-même.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— Cela signifie que toutes les pensées, tous

les désirs, tous les actes, toutes les démarches, toutes les relations d'un chrétien doivent être inspirés et réglés par la foi. Il faut qu'en lui tout révèle un homme qui croit à la parole du Christ et qui agit conformément à sa croyance.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XVI

LE ROSAIRE VIVANT

I

Une preuve que le Rosaire est une œuvre divine, c'est la haine acharnée que lui ont portée la Réforme et la franc-maçonnerie. Luther n'en parlait que l'injure à la bouche, comme d'une superstition qui nous détournerait de Dieu et nous ferait reporter tous nos hommages sur Marie. A entendre certains protestants, le culte de Marie est une vraie idolâtrie et le Rosaire un instrument idolâtrique. C'est en Allemagne surtout que ces préjugés se sont développés avec le plus d'intensité, grâce aux agissements du rationalisme. « Le Rosaire n'a été possible, écrivait un protestant, qu'à une époque où les hommes étaient encore incapables de penser par eux-mêmes, où ils ne pouvaient tirer de leur esprit et de leur cœur une prière, ni par conséquent prier en esprit et en vérité. Je regarde le Rosaire comme une prière très dommageable, car il entretient le peuple dans l'impossibilité d'apprendre jamais à bien prier¹. »

Aussi Joseph II, en Autriche, supprima-t-il toutes les Confréries du Rosaire. Ensuite la Révolution, tant en France qu'en Allemagne, en balaya jusqu'aux débris, par la suppression des Ordres religieux.

Le grand argument des rationalistes, c'est que « cette dévotion est tout à fait étrangère à l'antiquité », qu'elle détourne le chrétien de la vraie prière, qui monte vers Dieu, et qu'au surplus compter des grains sur ses doigts, c'est un exercice purement mécanique où le cœur vide ne s'emploie point.

Il y eut donc à la fin du XVIII^e siècle une vraie conspiration contre le rosaire : on ne le portait plus, on ne le récitait plus, et des théologiens protestants prétendaient que le dire c'était un péché contre la parole du Sauveur : « Si vous priez, ne le faites pas comme les païens qui pensent beaucoup obtenir en répétant une multitude de paroles. »

Ceux qui parlaient ainsi étaient peut-être plus sectaires encore qu'ignorants.

Ils devaient savoir au moins que le Rosaire, loin d'empêcher de prier, aide l'âme à s'éle-

¹ Werkmeister.

ver vers Dieu par la méditation des mystères divins. Car il n'y a pas de Rosaire sans méditation.

Qu'est-ce en effet que le Rosaire, sinon une profession de foi détaillée des principaux mystères de notre foi ? Il est impossible de le réciter sans faire de continuels actes de foi, et c'est ce que ne voulaient pas les réformateurs. Sous prétexte d'apprendre à mieux prier, ils fermaient la bouche de ceux qui priaient, et ils n'ignoraient point qu'en fermant la bouche ils comprimaient la pensée, ils empêchaient les manifestations de foi et d'amour de l'âme. Le silence est parfois plein de pensée, le plus souvent il est plein de vide. Les paroles prononcées nous suggèrent au contraire continuellement des pensées qui sans elles ou dormiraient ou ne se produiraient pas.

D'autre part, comment osent-ils prétendre que nous adorons Marie ? Quel est donc le mot qui indiquerait cette prétendue adoration ?

Nous lui redisons les paroles que l'ange a solennellement prononcées au nom de la Sainte Trinité : « Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Nous déclarons qu'elle est pleine de grâce, parce que cette grâce elle l'a reçue de Dieu ; que le Seigneur est avec elle, mais non pas qu'elle est elle-même la divinité ! Dieu s'est reposé en elle, comme dans sa plus belle œuvre, c'est pourquoi elle est bénie parmi les femmes ; elle est donc une femme, une créature humaine et non la divinité elle-même.

Comment l'invoquons-nous, sinon comme médiatrice auprès de Dieu : « Priez pour nous pauvres pécheurs ! » L'honneur que nous lui rendons rejaillit donc sur la Trinité tout entière ; sur le Père dont elle est la fille ; sur le Fils dont nous la proclamons la Mère ; sur le Saint-Esprit dont nous la déclarons l'Épouse. Elle n'est quelque chose que par les personnes divines, que parce que « le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses ! » Ceux qui parlent de *mariolâtrie* n'ont donc jamais récité leur *Ave Maria*, jamais lu le *Magnificat* ?

Et sur quoi méditons-nous pendant que nous récitons le Rosaire ? Est-ce sur la Rédemption opérée par Marie ? D'aucune façon. Nous ne voyons que Jésus venant au monde, Jésus portant sa croix, Jésus crucifié et mourant pour nous ! Nous ne la séparons pas de Jésus-Christ parce que nous ne séparons pas la Mère de son Fils, mais à qui la pensée pourrait-elle venir que c'est elle qui nous a rachetés et non le Sauveur ? Nous savons bien que tout son mérite, qui est immense, lui vient de ce qu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu, mais qu'elle n'est qu'une créature, encore que la plus belle et la plus parfaite des œuvres du Créateur.

Les préjugés sont tellement puissants que même des protestants distingués ne s'en affranchissent que difficilement. Hurter raconte qu'avant sa conversion il assista en 1844, le dernier soir du mois de Marie, à Rome dans l'église des Théatins, à un sermon du P. Ventura et que ce qui le frappa ce fut cette pensée clairement développée par le prédicateur : « Il est impossible de réciter le rosaire sans que le souvenir vous revienne en même temps des plus grands mystères qui se rattachent à la personne du Sauveur. Le Fils ne peut être séparé de la Mère, et nous n'invoquons la Mère que dans la certitude qu'elle nous conduira au Fils¹. » Le poète protestant Lavater en avait l'intuition quand il écrivait :

« Lorsqu'on entend résonner l'*Ave Maria*, n'est-ce pas pour toi, ô Jésus, qu'il retentit ? »

De fait nous ne comprenons pas, nous catholiques, qui sommes en pleine possession de la vérité, que de pareilles théories aient pu impressionner des esprits sérieux, et lorsque nous réfléchissons que nombre d'hommes distingués les ont acceptées, sans examen, nous sommes confondus de l'étroitesse, du vide, du peu d'intelligence de ce qu'ils appellent « le libre examen, » et pénétrés de reconnaissance pour Dieu qui a permis que nous fussions élevés dans la saine doctrine catholique.

II

Le rationalisme et la Révolution avaient donc fortement ébranlé la pratique du Rosaire, par la disparition des Confréries, la dissolution des Congrégations et le discrédit jeté sur cette belle prière. Le peuple lui-même s'en était déshabitué pendant les longues années de persécution et d'impiété. Une pieuse dame de Lyon, Pauline-Marie Jaricot, qui avait déjà fondé l'œuvre de la Propagation de la Foi, résolut de remettre en honneur cette précieuse dévotion.

Cette admirable chrétienne a raconté elle-même comment elle se sentit pressée de créer l'œuvre nouvelle du Rosaire vivant, qui est devenue aussi populaire que celle de la Propagation de la foi :

« Je priais incessamment Notre-Seigneur de ne pas punir les impies, écrit-elle, mais de les toucher et de les sauver, en considération de son sang, de sa Passion, de sa présence sur nos autels et de son amour infini pour les âmes. Par suite, Dieu sait ce que je lui dis et ce à quoi je consentis. De ce grand attrait pour le salut des âmes est résultée l'Œuvre du Rosaire vivant, fondée en 1826, à l'occasion du grand Jubilé.

« J'avais entendu parler des admirables effets du saint Rosaire et j'espérais que s'il m'é-

¹ Hurter, *Geburt und Wiedergeburt*.

² Lavater, *Gedichte*.

était possible d'en raviver la dévotion, cette céleste prière calmerait le courroux divin et produirait dans les âmes des fruits de salut.

« La nécessité de diviser et de subdiviser le nombre des personnes réunies en association pour répandre les objets de piété me donna la pensée de faire proposer par elles la pratique journalière du Rosaire, lequel, divisé entre quinze associées, devait ne laisser à chacune d'elles qu'une seule dizaine à réciter chaque jour. Bientôt, sous la dénomination de *Rosaire vivant*, l'antique prière de S. Dominique parut une nouvelle et gracieuse dévotion, si bien que ce salutaire remède ainsi présenté fut reçu avec joie et empressement. »

Comme toutes les œuvres de bien, celle-ci fut d'abord très traversée à ses débuts. Mais Pauline-Marie était jeune, — elle avait alors 27 ans, — ardente, très pieuse et douée d'un caractère à toute épreuve. Elle sut triompher de tous les obstacles. Il n'est pas inutile non plus de montrer comment cette humble lyonnaise, par son projet de propager dans l'univers entier la prière la plus agréable à la Sainte Vierge, devançait ainsi l'appel de Léon XIII qui signala plus de soixante ans plus tard à l'univers catholique la dévotion du Rosaire, comme le plus sûr moyen de salut pour notre société bouleversée et malade.

Elle ne borna point là son zèle qui ne connaissait point de bornes. Guérie par sainte Philomène elle recommanda la dévotion à cette petite sainte au Bienheureux curé d'Ars ; puis touchée de la misère matérielle et morale de la classe ouvrière, elle entreprit « de rendre à l'ouvrier sa dignité d'homme en l'arrachant à l'esclavage d'un travail sans relâche, sa dignité de père en lui faisant goûter les douceurs et les charmes de la famille, sa dignité de chrétien en lui procurant, avec les joies du foyer domestique, les consolations et les espérances de la religion. »

« En un mot, poursuit-elle, je voudrais qu'on rendit l'époux à l'épouse, le père à l'enfant et Dieu à l'homme dont il est le bonheur et la fin. On obtiendrait doucement ce retour salutaire si l'on s'adressait tout d'abord au cœur de l'ouvrier, pour arriver ensuite à son âme. Quand le cœur est gagné par la reconnaissance, il s'ouvre de lui-même à la lumière qu'on veut y faire pénétrer... Si vous voulez moissonner cent pour un, soutez, aimez premièrement, et moralisez ensuite. »

Quelles intuitions dans ce cœur de chrétienne, qui priait, qui aimait, qui se donnait ! Cette sainte femme qui avait distribué des millions mourut dans le plus grand dénuement en 1862 le 9 janvier, mais la Vierge du Rosaire la visita sans doute sur son pauvre lit d'agonie, car elle tendit les mains vers quelqu'un qui paraissait venir à elle, et on l'entendit murmurer dans une douce joie :

« Marie !... oui... mourir !... Marie ma mère, je suis à vous ! »

Elle eut donc la pensée, puisque les Confréries étaient ou détruites ou empêchées, de faire des Confréries d'âmes. La prière, moins encore que la parole de Dieu, ne saurait être enchaînée par les lois. Elle réunit quinze personnes d'abord et leur partagea les quinze mystères du Rosaire. Chacune d'elles représentait un mystère et, réunies, elles formaient comme une image vivante du Rosaire ; de là le nom de Rosaire vivant. Pour chaque quinzaine de personnes, il y eut un zéléteur ou une zélatrice qui se chargèrent des nouveaux groupes. Chaque mois ils distribuaient de nouveau les quinze mystères entre les associés du groupe, en sorte que chacun de ceux-ci, avec le temps, méditait tour à tour sur chacun des quinze mystères, ce qui établissait l'unité et la variété qui constituent le charme du Rosaire.

Cette idée eut un succès extraordinaire, elle était simple, elle était pratique, elle était aisée à réaliser. Qui donc en effet ne pourrait prendre l'engagement de réciter chaque jour une dizaine de chapelet ? Et chacune des quinze personnes du groupe était fidèle à sa résolution, il se trouvait ainsi que le Rosaire était médité et récité avec fruit des milliers de fois par jour sans aucune perte de temps. L'ouvrière redisait sa dizaine en allant à son travail le matin, ou le soir quand elle en revenait ; l'ouvrier des champs ou de l'atelier la récitait seul sous le grand dôme bleu du ciel ou durant son travail silencieux ; les cœurs se tenaient ainsi sans cesse élevés vers Dieu par la pensée de Marie.

Comme le nombre des adhérents croissait toujours, il fallut organiser l'association sur des bases plus larges. Il se forma donc à Paris et à Lyon deux centres naturels avec deux directeurs généraux qui se partagèrent les diocèses pour y nommer, avec l'agrément des évêques, des directeurs locaux, qui à leur tour désignaient les zéléteurs et les zélatrices dans les campagnes comme dans les villes, et stimulaient leur ardeur. Les directeurs diocésains instituèrent enfin des divisions qui se composaient d'autant de personnes qu'il y a de grains dans le rosaire. Les présidents de ces divisions formèrent le conseil du directeur diocésain.

Le nonce du Pape à Paris était alors Mgr Lambruschini. Il intéressa à cette belle œuvre le Souverain Pontife Léon XII qui fut ravi de l'idée de cet immense et céleste réseau de prière enveloppant des milliers d'âmes réunies dans la même pieuse pensée. Grégoire XVI accorda en 1831 un bref pour le Rosaire vivant, ce bref fut intercepté en route. Il en adressa un second le 12 janvier 1832, puis un troisième le 2 février suivant qui fut ex-

pédié de Rome à M. le curé de Pont-de-Beauvoisin, en Savoie, pour être remis à Mlle Pauline-Marie Jaricot. Ce bref accordait aux associés du Rosaire vivant les faveurs les plus précieuses.

Quelques années après, le P. Lacordaire rétablissait en France l'Ordre de S. Dominique. Les ouvriers accoururent nombreux à sa voix qui les appelait à réparer les ruines laissées par la Révolution ; ils devinrent même si nombreux que l'on dut partager en trois provinces l'Ordre en France. « Comme le Rosaire vivant n'était qu'un dérivé du Rosaire transmis par S. Dominique à son Ordre, les supérieurs de ces trois provinces le réclamèrent comme une propriété de leur Ordre. En considération du droit héréditaire que tant de Papes avaient reconnus à l'Ordre sur tout ce qui touche le Rosaire, le Pape Pie IX par un Bref exprès lui confia aussi en 1877 la direction entière du Rosaire vivant¹. »

Cette dévotion est à coup sûr la plus facile, la plus aimable de toutes. Il n'est pas d'âme vraiment catholique qui ne le comprenne et qui consente à se priver des immenses avantages et des merveilleuses grâces dont les Souverains Pontifes l'ont enrichie.

PETITE CAUSERIE

IL FAUT ÊTRE BIEN AVEC TOUT LE MONDE

- *C'est une parole sage.*
- Cela dépend.
- *Comment, cela ?*
- Sans doute, toutes les fois que nous le pouvons sans manquer à notre conscience, nous devons chercher à faire plaisir à tout le monde. L'Evangile même nous le commande. Mais, quand il y a un devoir à remplir, nous ne devons pas nous en dispenser en vue de plaire aux autres. Que diriez-vous d'un gendarme ou d'un juge qui aurait peur de contrarier les voleurs ou les assassins ? Serait-il un bon gendarme ? Serait-il un bon juge ?
- *Bien sûr que non.*
- Il y a donc des circonstances où il faut savoir accomplir son devoir sans se préoccuper de l'opinion d'autrui, parce que dans ces circonstances-là, autrui aurait tort de réclamer de nous des complaisances défendues.
- *Pourquoi dites-vous cela ?*
- Parce qu'il y a beaucoup trop de chrétiens qui n'accomplissent pas leurs obligations religieuses par peur de déplaire à celui-ci ou à celui-là. Ils se trompent en agissant ainsi, et c'est ce que je voudrais montrer.
- *Quelles preuves en donnerez-vous ?*
- D'abord qu'il est impossible d'être bien avec tout le monde, et que celui qui se propose cela arrive à n'être bien avec personne.

— *Comment, est-il impossible, en matière religieuse, d'être bien avec tout le monde ?*

— Parce que les opinions sur ce point sont trop tranchées. C'est ou la haine ou l'amour, ou la fidélité ou l'hostilité, ou l'eau ou le feu. On ne peut pas être noir et blanc, dire oui et non en même temps. Ceux qui sont d'un côté ne peuvent pas plaire à ceux qui sont de l'autre. Il n'y a pas de place au milieu. Ceux qui veulent s'y tenir sont amenés à se ranger avec ceux-ci ou avec ceux-là.

— *Comment, en voulant être bien avec tout le monde, arrive-t-on, à n'être bien avec personne ?*

— Parce qu'on ne peut pas abandonner ses convictions religieuses sans commettre une apostasie qui vous rend suspect à tout le monde. Ceux qui sont restés chrétiens vous plaignent. Ceux qui ne le sont pas vous méprisent, parce qu'ils se disent : « C'est un homme sans conviction qui nous abandonnera à la première occasion comme il a abandonné ses frères dans la foi. » Il faut avouer qu'ils n'ont pas tort.

— *N'a-t-on pas vu au contraire des gens chrétiens être bien avec tout le monde ?*

— C'est, au contraire, très fréquent. Même ceux qui ne partagent pas leurs croyances et qui parfois les combattent, les estiment au fond, et quand ils ont un service à demander, c'est à eux qu'ils s'adressent. Les exemples de cela ne sont pas rares et nous en avons tous les jours sous les yeux. Ceux-là donc se trompent qui s'imaginent que le meilleur moyen d'être bien avec tout le monde est de quitter le bon Dieu ; ils vont directement à l'opposé du but qu'ils veulent atteindre. Mais ce n'est pas là le plus grave.

— *Qu'y a-t-il donc encore ?*

— Il y a que leur conscience leur reproche une pactisation qui n'est pas précisément glorieuse. Il ne reste plus alors qu'à souffrir de ses murmures intimes ou à les étouffer, ce qui est pire assurément.

— *Est-ce tout ?*

— Non encore, car celui avec qui il importe d'être bien, ce n'est pas « tout le monde », car « tout le monde » n'est pas notre maître ; celui avec qui il importe d'être bien, c'est Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est lui qui aura, en fin de compte, le dernier mot ; parce que, lui, on ne le trompe pas ; parce que, lui, on ne saurait l'éviter et qu'il faudra paraître devant lui quand le dernier jour de la vie, fixé par lui seul, sera venu.

— *Et alors ?*

— Il n'y a pas de doute à avoir sur ce qui se passera, car Notre-Seigneur l'a dit dans l'Evangile : « Celui qui m'aura reconnu devant les hommes, je le reconnaitrai devant mon Père. Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. » Voilà qui est formel et qui explique pourquoi les vrais chrétiens sont des sages quand ils ne cherchent pas surtout à plaire à tout le monde, mais quand ils cherchent d'abord à plaire à Dieu.

(L'Echo de La Chapelle St-Mesmin).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 septembris 1910.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Le Saint Rosaire, par le P. Thomas Esser, O. P., p. 582.

Ami du Clergé du 29 septembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Trois Sermons d'Adoration perpétuelle. — I. Les miracles de la Présence réelle, 673.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Évangiles des dimanches et des fêtes.* — LVII. 21^e dimanche après la Pentecôte, 677.

Panégryque de sainte Menchould. — Une famille chrétienne au V^e siècle, 682.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXXII. Les mœurs romaines au temps d'Auguste, 686.

TROIS SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

LES MIRACLES DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Adoremus in æternum.

Mes frères,

C'est un beau et touchant spectacle, celui que vous présentez en ce jour béni ; c'est un spectacle propre à charmer à la fois le regard des anges et celui des hommes. Tandis qu'autour de vous, dans cette grande ville, le reste des chrétiens se livre à ses occupations habituelles, à ses affaires ou à ses plaisirs, vous, mes frères, vous n'avez pas voulu que Dieu fût abandonné dans son temple solitaire ; et voilà pourquoi vous venez lui offrir l'hommage de votre adoration.

Grâce à vous, le trône de Jésus-Christ n'est pas un trône délaissé. Je le vois environné de fleurs dans tout l'éclat de leurs vives couleurs, de flambeaux aux ardentes clartés, de langues qui le bénissent dans l'harmonie de leurs chants, et de cœurs qui l'aiment. Ainsi l'adoration se perpétue dans ce sanctuaire, comme une chaîne immortelle qui relie la terre au ciel et porte sans fin au Créateur la fervente prière de ses créatures. *Adoremus in æternum.*

Mais quel est donc, mes frères, le fondement de cette admirable dévotion de l'Adoration perpétuelle ? C'est évidemment la foi à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, puisque cette foi seule peut nous porter à rendre au Dieu voilé sous les espèces sacramentelles un culte capable d'honorer dignement son infinie majesté.

L'Eucharistie, mystère des mystères, mais aussi miracle des miracles, tant son divin Instituteur y bouleverse les lois de la nature,

avec une souveraine autorité, pour y fixer la réalité de sa présence !

Je voudrais, dans ce premier discours, vous exposer comme un résumé des prodiges que Jésus-Christ a accumulés dans l'Eucharistie. Pour cela, je vous montrerai qu'il y a dans ce sacrement un double miracle d'une incomparable grandeur : un miracle merveilleux de la puissance divine, et un miracle non moins étonnant de la croyance humaine. La suite de cette instruction vous fera facilement comprendre le sens de ces deux expressions.

Assurément ce n'est pas que je veuille, un seul instant, mettre en doute votre foi à cet adorable sacrement ; mais j'espère que vous trouverez dans ces considérations les motifs d'une conviction plus forte encore pour y croire, et en même temps une confiance plus fervente pour lui donner tout l'amour de votre cœur.

I. — L'Eucharistie, miracle merveilleux de la puissance divine

1. Le premier miracle où l'Eucharistie nous montre la puissance infinie du Dieu fait homme, se trouve dans l'acte même qui l'a instituée.

Comprenez-en bien l'admirable grandeur.

C'était la veille de sa mort, à la dernière Cène qu'il faisait en la compagnie de ses apôtres. Quand fut venu le moment de leur donner ce gage suprême de son amour, Jésus-Christ prit le pain qui était sur la table, le bénit, et le leur donna, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Ensuite il prit le calice, où il y avait du vin, et le leur donna, disant encore : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. »

Au même instant, cette parole divine, qui réalise tout ce qu'elle prononce, change le pain au corps et le vin au sang du Sauveur.

Comme celui-ci était vivant au moment où il parlait, son corps et son sang étaient unis à son âme ; voilà donc son humanité entière présente par la vertu de ses paroles. Mais comme son humanité est elle-même inséparable de sa divinité, voilà ainsi Jésus-Christ tout entier, Dieu et homme, présent sous les espèces du pain et du vin.

Toutes les circonstances qui accompagnent cette institution de l'Eucharistie nous obligent à croire que le pain devient le corps, et le vin réellement le sang de Jésus-Christ.

Les paroles qu'il emploie n'ont qu'une seule signification ; elles sont simples et précises ; elles expriment clairement ce qu'elles veulent dire, et ne peuvent être interprétées dans aucun autre sens.

C'est la veille de sa mort, peu de temps

avant de quitter ses apôtres, et de mourir pour eux, que Jésus-Christ leur donne l'Eucharistie, comme le legs suprême de son amour. Pouvait-il ne leur laisser qu'un vain symbole, qu'une image sans réalité ? Non, mille fois non ; car alors il se fût joué d'eux, il les eût trompés, et aurait trompé en même temps le genre humain qu'il leur commandait d'enseigner jusqu'à la fin des siècles. Or, le caractère de Jésus-Christ ne nous permet pas de faire une pareille supposition. Il est trop noble, trop vrai et trop divin. On ne plaisante pas d'une pareille manière à l'heure de la mort.

Les hérétiques, si acharnés de tout temps contre nos dogmes catholiques, n'ont pas pu contraindre les paroles de Jésus-Christ à signifier autre chose que ce qu'elles expriment. Luther, le chef du protestantisme, après les avoir torturées de cent façons, se vit obligé d'avouer, tout confus, son impuissance. « Le texte de l'Evangile, disait-il, est trop fort ; il y demeure réellement, » faisant ainsi un éclatant acte de foi à ce dogme fondamental.

Nous aussi, mes frères, inclinons-nous dans un saint ravissement devant ce grand miracle de la puissance divine. Avec tous les saints, adorons cet admirable sacrement. Nos sens n'y peuvent rien voir ; mais qu'une foi ardente vienne suppléer à leur impuissance. Elle nous permettra de croire à la réalité des prodiges que Dieu y a accumulés afin de nous donner cette preuve suprême de son amour, et nous fera mieux profiter des trésors de grâces qu'il y a renfermés pour le salut de nos âmes.

Le miracle de la présence réelle de Jésus-Christ venant se renfermer dans la blanche hostie au moment de la consécration, n'est en effet, mes frères, que le premier des prodiges opérés par lui dans l'Eucharistie. Cette présence s'y accompagne de trois opérations qui sont le renversement des lois les plus formelles de la nature, et constituent, au témoignage de saint Thomas d'Aquin, les miracles les plus grands qui se puissent imaginer.

2. Nous voyons d'abord dans l'institution de l'Eucharistie, et dans son renouvellement au sacrifice de la messe, le miracle de la *transformation de la matière*, contrainte d'obéir à la parole de Jésus-Christ et de ses prêtres, d'une façon contraire à toutes les lois qui la régissent.

Au moment où ces paroles de la consécration sont prononcées sur le pain et sur le vin du sacrifice, la substance de ces deux éléments est entièrement détruite et remplacée par celle du corps et du sang de Jésus-Christ. Seules les apparences demeurent comme auparavant. L'on a ainsi ce fait unique au monde, et opposé à toutes les lois régissant les êtres créés, ce fait d'une substance qui se transforme en une autre, et qui garde cependant

son apparence première, laquelle ne repose plus sur la matière seule capable de la faire paraître ce qu'elle est.

L'Eglise a formé un mot propre à exprimer ce fait : elle l'a appelé *transsubstantiation*, c'est-à-dire changement d'une substance en une autre, changement de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, sans cesser de garder ses apparences ordinaires.

« O l'admirable conversion ! ô le merveilleux changement ! » faut-il dire avec le Concile de Trente. La matière est vaincue dans la loi de son essence. On peut changer sa forme, sa couleur, ses qualités accidentelles ; mais sa nature survit toujours à ces modifications, et ne perd jamais la réalité de son être. Dans l'Eucharistie, au contraire, la matière du pain est détruite dans la force absolue du mot. Quand la parole de la consécration le frappe, tout ce qui le constituait en tant que pain disparaît entièrement, pour faire place à la chair divine. Il perd ses qualités essentielles, ne gardant que ses apparences qui, par un prodige admirable, ne reposent plus sur leur substance propre, et restent comme un voile autour du corps du Sauveur, tout en n'ayant rien de commun avec lui.

Ma raison ne comprend pas un si grand miracle. Elle l'accepte cependant, le croit et l'adore. Car elle sait bien que Dieu, qui peut créer la matière, peut aussi détruire ses éléments et les replonger dans le néant d'où il les a tirés, tout en lui conservant son apparence première.

3. Quelque grand que soit déjà ce prodige de la transformation de la matière dans l'Eucharistie, il ne suffit pas encore à l'amour du Dieu-Sauveur. Il veut, pour se rendre accessible à tous, prolonger indéfiniment sa vie sacramentelle, dans tous les âges et dans tous les lieux, jusqu'à la fin des siècles.

C'est ce qu'il accomplit par l'*extension de sa présence réelle* à travers le temps et à travers l'espace.

A peine donc eut-il prononcé les paroles de la consécration qu'il ajouta, s'adressant à ses apôtres : « Faites cela en mémoire de moi. » Il donnait ainsi, à eux et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres de sa religion, le pouvoir de changer, comme il venait de le faire, le pain en son corps, le vin en son sang, et d'étendre à l'infini sa présence divine parmi les hommes. Il pouvait ainsi demeurer sur la terre, sans cesse, jusqu'à la fin du monde, et dans tous les lieux, tant nombreux, tant éloignés puissent-ils se trouver les uns des autres.

Mais c'était encore là contraindre à sortir de leur nature les lois du temps et de l'espace, qui n'admettent pas qu'un même être

puisse exister à la fois dans des temps et dans des lieux différents.

Qu'importent à Jésus-Christ ces lois que lui-même a formulées ! Il veut ; et sa volonté réalise son désir avec une grandeur qui surpasse toute imagination. Par le miracle de sa présence réelle dans l'Eucharistie, Jésus-Christ, sans quitter le ciel où son humanité sainte est remontée au jour de son Ascension, reste présent sur la terre sans interruption et toujours, hier, aujourd'hui, jusqu'à la fin des temps. Il se trouve présent en mille lieux différents, à toutes les extrémités du monde, partout où se dresse une pierre sacrée pour servir d'autel, et aussi longtemps qu'il restera un prêtre pour prononcer sur le pain et sur le vin les paroles toutes-puissantes de la consécration.

4. Lois de la matière, lois du temps et de l'espace, Jésus-Christ les a toutes domptées par un miracle que j'appellerai perpétuel et universel. Est-ce assez ? Non, mes frères, ce n'est point assez encore pour l'amour qu'il nous porte. Il restait à vaincre la loi des nombres, ou de la quantité, par la *multiplication indéfinie* du pain eucharistique, afin qu'il pût servir d'aliment aux âmes, aussi nombreuses qu'elles pourraient être.

C'était le vif désir du Rédempteur. N'a-t-il pas dit : « Prenez et mangez, » sans excepter personne ? Et encore : « Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. » Mais comment, Seigneur Jésus, pourrez-vous réaliser ce prodige de vous donner en nourriture aux multitudes désireuses de communier à votre vie divine ? Il le fait, mes frères, en multipliant son existence eucharistique autant de fois qu'il le faut pour les rassasier tous. Il brise les lois ordinaires de la quantité et du volume des corps ; il se réduit, lui, Dieu et homme, aux proportions d'une petite hostie, afin de pouvoir être mangé par tous. Il se rend présent dans le saint ciboire autant de fois qu'il y a d'espèces consacrées. Quand les hosties ne sont plus assez nombreuses pour être données à tous, il permet à son prêtre de les rompre ; et il se trouve encore tout entier dans chacun de leurs fragments. Que la communion soit distribuée à un seul, à quelques centaines de fidèles, ou à des milliers de chrétiens avides de s'en nourrir, tous le recevront également. Que de nouvelles multitudes viennent encore le demander, comme il arrive dans nos grands pèlerinages nationaux, et il se multipliera toujours, pour se donner à ces innombrables affamés.

Ah ! c'est vraiment là, mes frères, le prodige des prodiges, la merveille des merveilles de la puissance divine. Jamais un Dieu n'a pu mieux inventer, malgré sa sagesse infinie ; jamais il n'a pu donner davantage, malgré son

inépuisable bonté ; jamais il n'a pu mieux faire, malgré son pouvoir sans bornes.

A la vérité ce ne sont pas là des miracles ordinaires, de l'ordre physique, qui frappent nos sens et soulèvent l'enthousiasme des foules, comme la guérison d'un aveugle, ou la résurrection d'un mort. Les miracles eucharistiques s'accomplissent dans l'ordre surnaturel, hors de la portée de nos facultés corporelles. Ils n'en sont pas moins réels, d'une certitude absolue, fondée sur l'affirmation même de Jésus-Christ. Je ne vois rien des yeux de ma chair ; je ne saisis rien avec mon esprit naturel ; mais je vois avec ma foi, qui seule peut admettre les prodiges contenus dans le divin sacrement. Je crois mieux que si je voyais de mes yeux, parce que ceux-ci peuvent être sujets à des illusions, et me tromper ; ma foi au contraire s'appuie sur la parole de mon Dieu, exactement rapportée dans l'Evangile ; et cette parole est, pour ma raison, le témoignage de l'infaillible vérité.

II. — *L'Eucharistie, miracle aussi de la croyance humaine*

Je dois vous exposer maintenant, mes frères, par quels miracles le dogme de la présence réelle a triomphé de la croyance humaine, pour se faire accepter depuis bientôt deux mille ans.

La crédulité des hommes est grande ; mais quand elle se trouve en présence de certaines impossibilités naturelles, de mystères impénétrables qui les confondent, ils ne veulent pas les admettre, et leur opposent une opiniâtre incrédulité.

Tel est précisément le cas du dogme eucharistique. Il déconcerte tellement notre raison ; il bouleverse tellement les lois connues de la matière, du temps et de l'espace ; il renferme, à notre sens, de telles impossibilités, qu'il devrait nous sembler à jamais impossible à croire.

Cependant, mes frères, depuis plus de dix-neuf cents ans, le genre humain le croit sans réserve ; il l'adore avec une entière soumission d'esprit et de cœur, jusque dans ses plus insondables profondeurs ; il l'aime jusqu'à verser pour lui le plus pur de son sang ; et si, en ce moment où je vous vois si nombreux, si fervents dans ce temple, je vous demande quel motif vous y a réunis, vous me répondrez : « C'est pour y honorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie. » Votre empressement est un acte de foi à la présence réelle.

N'est-ce pas là, mes frères, un grand et admirable miracle, bien capable de mettre dans notre âme une conviction inébranlable et un ardent amour ?

1. A peine Jésus-Christ eut-il prononcé sur le pain et sur le vin les paroles qui les consac-

craient à son corps et à son sang, que les apôtres se prosternent et reçoivent leur Dieu, encore présent au milieu d'eux, avec les sentiments de la plus vive foi. Eux qui avaient murmuré, peu de jours auparavant, et avaient témoigné une incrédulité manifeste, quand il leur avait annoncé l'institution prochaine de l'Eucharistie, n'hésitent plus alors, et mangent ce pain devenu une chair divine, sans aucune protestation. L'autorité de la parole sacrée a vaincu leur incroyance, et sa force a dissipé les doutes de leur esprit. Comme l'a exprimé plus tard saint Paul, ils sentent bien que Dieu est là ; ils ne vivent plus de leur vie propre ; mais lui vit en eux, les anime, et les divinise en quelque sorte.

Puis, quand le Sauveur fut remonté au ciel, ils n'ont garde d'oublier le pouvoir qu'il a remis entre leurs mains : ils célèbrent à leur tour l'auguste sacrifice, et perpétuent sur la terre la présence du fils de Dieu.

2. Dès l'origine du christianisme, les premiers chrétiens sont pénétrés d'une croyance inébranlable en l'Eucharistie. Ils viennent presque chaque jour à la messe, adorer leur Dieu s'immolant sous les espèces sacramentelles. Non contents de ce premier acte de foi, ils s'agenouillent fréquemment à la sainte table, pour le recevoir dans de ferventes communions. Leur conviction est si forte que pour eux, assister au sacrifice de la divine Victime et y participer par la communion, formait une seule et même action.

Mais bientôt les persécutions s'élèvent et sévissent dans tout le monde païen. Les adorateurs des idoles veulent anéantir cette religion nouvelle qui menace leurs fausses divinités. D'innombrables chrétiens sont entassés dans les prisons, dans les cachots, autour des bûchers, sur l'arène des cirques, où les attendent les plus cruelles tortures et la mort. Qui soutiendra ces victimes, enfants et vieillards, jeunes gens et hommes faits, femmes délicates et durs soldats, libres et esclaves ? Qui les fera triompher de leurs tourments et garder jusque dans la mort la fermeté de leur foi ? Ce sera encore l'Eucharistie. Ils croient à la présence en elle du Dieu pour qui ils vont mourir ; ils la demandent ; ils la reçoivent ; et quand ils ont été nourris de ce pain divin, ils ne craignent plus rien ; ils sont forts de la force de Dieu même ; ils souffrent et meurent avec une vaillance dont rien ne peut triompher. En voulez-vous une preuve ? Saint Laurent, au témoignage de saint Augustin, avait communiqué le matin du jour où il fut étendu sur le gril ardent de son martyre.

3. Il y eut dans chaque siècle des hommes de génie, dont la vaste intelligence ne se laissa tromper par aucune erreur, tels que les Cyprien, les Chrysostome, les Athanase, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, et tant d'autres. Ils ont étudié toutes les faus-

setés inventées par les hérétiques, en particulier sur la présence réelle ; ils les ont combattues ; ils les ont vaincues, avec une telle profondeur de science qu'aucune d'elles n'a pu y survivre. Eh bien ! toutes ces grandes intelligences mises en face du dogme eucharistique, se sont senties vaincues à leur tour par la puissance du miracle qu'il renferme. Ils l'ont étudié ; ils l'ont approfondi dans toutes ses parties. Le résultat de leurs savantes méditations a été un acte de foi convaincu et un cri d'amour pour cette vérité fondamentale. Jamais plume de docteur n'a plus brillamment écrit, jamais langue humaine n'a chanté de plus belles hymnes qu'ils ne l'ont fait, depuis le chancelier Gerson qui a écrit l'admirable quatrième livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, où il peint d'une manière si touchante les bienfaits de la Communion, jusqu'à saint Thomas d'Aquin, la plus haute intelligence née au sein de l'humanité, qui a composé l'office du Saint-Sacrement, où il nous offre un si magnifique exposé de la doctrine eucharistique.

4. Ce n'est pas tout encore, mes frères. Il y a un miracle perpétuel, partout visible, reconnaissable par les esprits les plus simples, de la croyance humaine à la présence réelle, malgré les obscurités qu'elle renferme ; et ce miracle, c'est la liturgie, le culte, la prière publique sans cesse adressée par le monde chrétien au Dieu-Hostie, depuis bientôt vingt siècles.

C'est là le fond même de notre religion.

Si nous n'avons pas la vie réelle de Jésus-Christ dans son sacrement, le christianisme n'est plus qu'une immense idolâtrie, où nous adorons un simple morceau de pain, sans vertu pour notre âme. Avec elle, au contraire, nous possédons parmi nous le Dieu véritable, que nous honorons comme il le mérite. Dans nos messes solennelles, dans nos beaux offices, dans nos saluts pieux, dans nos processions triomphales, c'est toujours le Dieu-Eucharistie que nous vénérons, en lui rendant un culte que nous nous efforçons de proportionner à sa grandeur. Le peuple chrétien croit à la vérité de cette présence, et il sait bien, quoi qu'il fasse, qu'il restera toujours au-dessous de ce qu'il doit aux perfections infinies du Dieu toujours vivant au milieu de lui.

C'est ce même sentiment qui a porté nos pères et nous porte nous-mêmes à construire ces temples magnifiques, la gloire des pays catholiques, dont aucun autre monument n'a jamais égalé la splendeur. Dans chaque bourgade comme dans chaque ville, il y a un édifice plus grand, plus beau que les autres, qui les domine tous, et semble les protéger de l'ombre de sa flèche symbolique.

C'est l'église, maison de Dieu, et surtout maison du Dieu-Eucharistie. Oui, mes frères, à défaut de toute autre voix, les pierres de

vos temples parleraient pour proclamer la foi de l'humanité à la présence réelle. Car pourquoi nos ancêtres mettaient-ils des siècles à bâtir ces cathédrales sublimes qui portent si loin et si haut leur cime sacrée ? Pourquoi ces nefs majestueuses, ces voûtes élevées, ces merveilles de l'architecture et de la sculpture, ces autels si riches, ces tabernacles d'or et de marbres précieux ? Pourquoi vos pères ont-ils construit ce splendide édifice qu'est votre église¹, où le génie le plus habile comme le plus patient a sculpté ces merveilles que la foi seule a pu inspirer ? Tout cela a été fait, vous le savez bien, mes frères, pour donner à Dieu, présent sur la terre dans son admirable sacrement, une demeure digne de lui. Nos pères et nous aussi, quand nous bâtissons une église, nous voulons égaler autant qu'il se peut la beauté de la maison à la splendeur de l'Hôte divin qui doit l'habiter. Chacun de nos temples, immense cathédrale de nos villes, ou modeste sanctuaire de nos campagnes, s'élève comme un acte de foi de l'humanité à la présence réelle de Jésus-Christ dans son sacrement. C'est le témoignage visible du miracle de la croyance des peuples au Dieu qui vient y habiter, et demeurer au milieu d'eux, pour les combler sans cesse de ses ineffables bénédictions.

**

En présence de tant de merveilles opérées dans le sacrement de l'Eucharistie, la raison humaine se trouve confondue, et se demande si elle doit en admettre la réalité, ou leur refuser sa foi.

L'incrédule, aveuglé par l'orgueil, ne veut rien croire, et nie impudemment ces sacrés mystères. Le malheureux ! Il se prive par là des grâces précieuses que Dieu y a renfermées, seules capables d'assurer son salut éternel.

Mais le chrétien sincère, docile à la voix du Sauveur, n'hésite pas un seul instant. Il sait que la puissance infinie du Dieu qui est le Maître absolu de la matière, du temps et de l'espace, qui a établi les lois de la nature, peut les modifier à son gré quand il le veut. Il sait encore que si le genre humain a donné sa croyance aux mystères eucharistiques, c'est parce qu'il y a en eux une vérité si éclatante qu'elle a triomphé de son ignorance et transformé ses doutes en une certitude invincible.

A notre tour, mes frères, repoussons de notre esprit toute hésitation dans la foi aux miracles qui s'opèrent dans le divin sacrement de nos autels. Avec les saints de tous les siècles, avec l'Eglise catholique dans les enseignements de ses pontifes et les décrets de ses conciles, avec les docteurs, lumière du monde,

disons d'une voix unanime, et avec une inébranlable conviction : « Oui, mon Sauveur Jésus, je crois que vous avez voulu nous laisser votre divine présence, dans tous les temps et dans tous les lieux, pour être l'aliment de nos âmes ; je crois que vous êtes assez puissant pour vaincre toutes les difficultés que rencontre la réalisation d'un pareil prodige ; je crois donc que vous l'avez accompli, en instituant l'Eucharistie.

« Je m'attache à cette croyance de toutes les forces de ma raison, de mon esprit et de mon cœur. Je veux faire de l'Eucharistie le pivot de ma vie spirituelle, comme vous en faites le fondement de votre religion. Vos apôtres y ont puisé leur zèle, vos martyrs leur invincible vaillance, vos docteurs leur science, vos vierges leur pureté, tous vos élus le principe de leur sainteté. Faites, Seigneur, que moi aussi je trouve dans cet admirable sacrement les grâces qui produiront ici-bas la sanctification de mon âme,* et assurément un jour son parfait bonheur, avec vous, ô mon Dieu ! dans l'éternité glorieuse. » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LVII

21^e Dimanche après la Pentecôte

LE DÉBITEUR INSOLVABLE

*Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(XVIII, 23-35)*

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

23. Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs.

24. Et quand il eut commencé le règlement des comptes, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents.

25. Et comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna de le vendre, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, pour que sa dette fût payée.

26. Mais le serviteur, se prosternant, le priait en disant : « Prenez patience à mon égard et je vous rendrai tout. »

27. Le maître ayant compassion de son serviteur, le laissa aller et lui remit sa dette.

28. Ce serviteur étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le saisissant, il l'étouffait en disant : « Rends ce que tu dois ! »

29. Et le compagnon se prosternant le priait en disant : « Prenez patience à mon égard, et je vous rendrai tout. »

30. Mais il ne voulut pas ; il s'en alla et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût payé son dû.

31. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent vivement contristés ; ils vinrent et racontèrent à leur maître tout ce qui était arrivé.

32. Alors le maître le fit venir et lui dit : « Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié ;

33. « Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ? »

34. Et le maître irrité le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa dette entière ;

¹ La magnifique église de la Trinité à Vendôme.

35. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond de vos cœurs.

§ 1er. — Préliminaires

— *A quel point de doctrine se rattache la parabole qui vient d'être dite ?*

— Elle fait partie des enseignements du Sauveur sur la pratique de la charité telle que l'entend la nouvelle Loi.

— *Savez-vous quelle en fut l'occasion ?*

— Ce fut une question de l'apôtre Pierre. Il avait entendu le Sauveur dire que si le prochain pèche contre vous sept fois le jour, et qu'autant de fois il se repente, il faut lui pardonner de même (Luc, XVIII, 4) ; il demanda alors s'il suffit de pardonner sept fois.

— *Quelle réponse les docteurs juifs auraient-ils faite à cette question ?*

— En se basant sur quelques textes de la Sainte Ecriture, ils enseignaient qu'il fallait pardonner jusqu'à trois fois, mais qu'ensuite on n'y était plus tenu.

— *Et quelle fut la réponse du Maître ?*

— « Je ne vous dis pas de pardonner seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. » (Math., XVIII, 22).

— *Que voulait-il dire par là ?*

— Le nombre sept étant considéré chez les Juifs comme un nombre parfait, soixante-dix fois sept devient un nombre illimité. Jésus enseignait donc qu'il faut toujours pardonner, sans jamais se lasser.

— *Ce pardon illimité sera-t-il quelquefois facultatif ?*

— Non ; sur ce point le Sauveur réforme totalement l'enseignement rabbinique, et par la parabole qui vient d'être rappelée il déclare qu'un pardon total est toujours nécessaire si l'on veut être traité miséricordieusement par le Père céleste.

— *Quand donna-t-il à la loi de charité toute cette ampleur ?*

— Cette doctrine sur le pardon des offenses précéda de quelques jours le départ de Jésus pour cette fête des Tabernacles, dont nous avons déjà plusieurs fois fait mention et à la fin de laquelle il dut se dérober pour ne pas être lapidé.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Quel est donc le but de la parabole ?*

— C'est de mettre en relief cette maxime de la loi évangélique déjà promulguée : « Bienheureux ceux qui font miséricorde, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » (Matth., V, 7). La parabole la reprend et l'explique en nous montrant que celui qui n'a point de pitié pour son frère sera lui-même traité sans pitié.

— *Comment met-elle cette vérité en évidence ?*

— D'abord elle nous fait voir la miséricordieuse bonté du roi à qui le royaume des cieux est comparé ; puis elle nous montre comment cette bonté fait place à une sévérité sans compassion contre celui des serviteurs qui se montre dur à l'égard de son compagnon.

— *Combien donc de parties peut-on distinguer dans la parabole ?*

— Elle nous fait un premier tableau de la générosité de ce roi à l'égard d'un de ses débiteurs ; un second de la dureté de celui-ci à l'égard d'un autre serviteur ; et un troisième de la justice inexorable qui est exercée contre lui. Jésus indique ensuite la conclusion qu'il faut tirer de la parabole.

1^o La générosité du roi

— *Que suppose le Sauveur ?*

— Il imagine qu'un roi commence un règlement de comptes avec tous ses serviteurs. C'est un fait qui arrive périodiquement dans toute maison bien tenue et qui doit se produire régulièrement surtout dans un royaume bien administré.

— *Pourquoi de temps à autre ces règlements de comptes ?*

— Un roi qui veut bien gouverner doit s'assurer qu'il n'y a ni gaspillage ni détournement des deniers du royaume, qu'il est fait emploi régulier des sommes qu'il distribue, que les fonds à percevoir rentrent bien au trésor royal, et que ceux qui n'ont pas reçu leur destination sont bien entre les mains des administrateurs responsables.

— *A quoi est donc tenu le serviteur ou l'administrateur responsable ?*

— Il doit avoir des écritures en ordre qui lui permettent de justifier toutes ses recettes et toutes ses dépenses, et qui concordent d'ailleurs avec le compte que le roi a lui-même tenu des sommes versées, des fonds à percevoir et des dépenses ordonnées.

— *Quelle doit être la préoccupation principale du serviteur qui ne veut point avoir de difficulté avec son maître au règlement de ses comptes ?*

— Avant tout, il doit éviter d'être en fin de comptes redevable à son maître de sommes qu'il ne pourrait pas payer ; il lui faut donc s'interdire toute négligence et toute infidélité dans l'exercice de sa charge.

— *Est-ce ainsi qu'avait fait le serviteur dont les comptes furent les premiers examinés ?*

— Non ; ce serviteur s'était tellement mal acquitté de son emploi qu'il n'osa se présenter lui-même au roi.

— *Et pourquoi redoutait-il ainsi l'examen royal de ses écritures ?*

— C'est que, bien ou mal tenues, elles révélèrent un énorme déficit : il était redevable de 10.000 talents ; c'était environ cinquante millions de notre monnaie.

— *Qu'indique cette dette qui maintenant encore serait une dette prodigieuse ?*

— Elle indique que ce serviteur était chargé d'une fonction importante dans l'administration des biens du trésor. Un serviteur de rang inférieur n'aurait point eu à répondre d'une somme aussi grande.

— *Un pareil déficit pouvait-il passer inaperçu ?*

— Bien certainement non ; le roi le découvrit après un court examen ; le serviteur, de son côté, ne pouvant dissimuler ses dilapidations, demeura stupéfait quand le roi eut constaté avec lui le chiffre effrayant auquel elles s'élevaient.

— *Essaya-t-il quelque justification ?*

— Un déficit aussi grand ne peut point s'excuser ; le serviteur ne pouvait l'attribuer qu'à sa négligence, à ses malversations ou à ses folles dépenses ; peut-être aussi, au sein de ses plaisirs, avait-il oublié qu'un jour il aurait à rendre compte de sa gestion.

— *En quelle difficile situation se trouvait-il ainsi par sa faute ?*

— Il avait une dette immense immédiatement exigible, et il n'avait rien pour la payer.

— *Quelle était alors la destinée des débiteurs insolvables ?*

— Ils devenaient avec leur famille et tout leur avoir la propriété du créancier. Celui-ci pouvait faire vendre biens et personnes et recouvrer ainsi sinon la totalité, du moins une partie de sa créance ; il pouvait aussi faire jeter en prison le débiteur incapable de faire face à ses affaires.

— *Le roi usa-t-il du droit que la loi lui attribuait ?*

— Oui, il ordonna que son administrateur en défaut fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait. Un esclavage honteux et pénible, tel était désormais le sort de ce malheureux qui jusque-là avait joui d'une honorable situation.

— *Avait-il au moins encore un moyen d'échapper à la misère qui l'attendait ?*

— Il n'avait plus d'autre ressource que de faire appel à la miséricordieuse bonté de son roi. Connaissant son cœur généreux, il se jette à ses pieds et le supplie d'attendre avant de rendre définitive la sentence, promettant de se libérer au plus tôt : « Prenez patience à mon égard, et je vous rendrai tout. »

— *Est-il donc encore capable d'acquitter une si grosse dette ?*

— Le serviteur avait un mérite, celui de ne point renier son dû ; mais il devait s'illusionner en escomptant l'avenir pour s'acquitter : la somme à restituer était trop forte. Mais

comme sa promesse était sincère, le roi, qui cependant savait bien qu'il lui serait impossible de la tenir, voulut bien se contenter de sa bonne volonté.

— *Et qu'accorde-t-il aux supplications de son débiteur ?*

— Quand il le vit prosterné à ses pieds et animé des meilleures intentions, il fut touché de compassion et il accorda plus qu'il ne lui était demandé. Non seulement il révoqua l'arrêt qu'il venait de prononcer en donnant la liberté à son serviteur, mais il lui fit encore remise de toute la dette.

— *N'était-ce pas là une grande marque de bonté ?*

— Le maître ne pouvait faire preuve plus royale de générosité. Cette condonation totale d'une dette immense exigeait de la part du serviteur une reconnaissance sans borne et une fidélité désormais inaltérable.

— *N'était-ce pas aussi un exemple princier que le roi donnait à son ministre ?*

— Bien certainement. Pour être digne de servir un roi aussi généreux, il fallait un cœur qui sache s'ouvrir à la générosité ; malheureusement cet homme sensible pour tout ce qui touchait à ses intérêts était dur pour les autres.

2^e Dures exigences du serviteur

— *N'eut-il pas bientôt l'occasion d'imiter la générosité royale qui l'avait libéré ?*

— En quittant le palais, il rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, environ 80 francs. La dette était bien légère, comparée aux 50 millions dont remise venait de lui être faite ; il lui était donc facile de se montrer généreux.

— *Le fut-il ?*

— Hélas ! non. Dominé par le plus sordide égoïsme, il veut avoir immédiatement la minime somme qui lui est due ; oubliant les millions dont la bonté royale vient de le libérer, il saisit à la gorge son débiteur et menace de l'étouffer s'il ne paie à l'instant sa dette : « Rends ce que tu me dois, » lui dit-il brutalement.

— *Que fait le pauvre débiteur en face d'une mise en demeure aussi violente ?*

— Exactement ce que le créancier avait fait lui-même en présence de son roi. Comme lui, il reconnaît sa dette ; comme lui, il se prosterne ; comme lui, il fait appel à la bonté ; comme lui, il supplie en disant : « Prenez un peu patience à mon égard, et je vous rendrai tout. »

— *Cette prière n'aurait-elle pas dû rappeler à ce créancier sans pitié celle qui venait de le sauver du plus affreux esclavage ?*

— Bien certainement ; elle avait même sur la sienne l'avantage d'être accompagnée d'une promesse réalisable, tandis que lui avait pro-

mis ce qu'il ne pouvait tenir ; un court délai pouvait suffire à son débiteur pour qu'il pût se libérer, tandis que lui aurait toujours été impuissant à acquitter ses millions.

— *Que lui demandait donc son compagnon ?*

— Un simple délai ; or ce délai, il eut la cruauté de le refuser. Il avait commencé par être barbare, il continua en se montrant impitoyable, et il épuisa contre son débiteur tous les droits qu'il crut avoir comme créancier.

— *Quelle mesure prend-il contre lui ?*

— La dette est trop minime pour qu'il puisse revendiquer longtemps la propriété de la personne de son débiteur et de ses biens ; mais il ne craint pas d'aggraver sa situation embarrassée ; il le traduit devant le juge ; il le fait jeter en prison et il exige qu'il y reste jusqu'à ce qu'il ait tout soldé.

— *Une pareille conduite ne devait-elle pas soulever l'indignation générale ?*

— L'égoïsme, surtout quand il est brutal, excite une universelle réprobation ; aussi tous les autres serviteurs furent outrés de voir ce qui se passait et vinrent en avertir le maître. L'heure de la justice allait sonner pour le misérable.

3° La sévérité du roi

— *Que fit le roi en apprenant les indignes procédés de ce créancier sans pitié ?*

— Il se le fit amener immédiatement, et sans lui permettre un seul mot, il l'interpelle d'un ton sévère en l'appelant un serviteur plein de perversité.

— *Et de fait, cet homme ne méritait-il pas ce reproche sanglant ?*

— La dureté avec laquelle il traite son débiteur contraste singulièrement avec la générosité dont il fut favorisé et fait apparaître abominable la méchanceté de son cœur ; autant le roi fut bon, lui qui ne devait rien à personne, autant le misérable s'était montré inhumain, lui qui devait tout à son roi.

— *N'est-ce pas ce contraste qui sera la base de la condamnation du coupable ?*

— Oui, le roi fait comprendre à ce créancier impitoyable que la faveur qui lui avait été accordée lui faisait un devoir d'être généreux : « Méchant serviteur, lui dit-il, sur ta prière, je t'ai remis ta dette ; ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ? »

— *C'est donc pour n'avoir pas imité la mansuétude de son maître qu'il sera condamné ?*

— Oui, à cause de cela il devient odieux au roi, et il est traité avec la dernière rigueur. Sur l'ordre du maître, il est livré aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé sa dette entière.

— *Qu'étaient-ce que ces bourreaux ?*

— Les débiteurs insolubles étaient livrés

à des exécuteurs pour être flagellés, puis ils étaient confiés à la garde de geôliers durs et cruels qui ne leur ménageaient pas les mauvais traitements.

— *Le créancier subit donc la même peine que celle qu'il avait fait infliger à son débiteur ?*

— Oui ; il n'a rien remis, rien ne lui sera remis, et sa dette étant énorme, il devra subir son châtement à perpétuité.

+

§ 3. — Application et enseignements de la parabole

— *Jésus ne fait-il pas lui-même l'application de sa parabole ?*

— Il la donne en quelques mots : « Mon Père céleste vous traitera comme le roi a traité son débiteur, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond de vos cœurs. »

— *Quel est donc le roi figuré par celui de la parabole ?*

— C'est Dieu lui-même ; il a pour serviteurs chacun de nous, et à chacun il confie un service important qui de temps à autre exige un rendement de comptes partiel, en attendant un rendement de comptes définitif.

— *Et quel est pour chacun ce service important ?*

— C'est d'administrer selon la volonté du Roi suprême les biens dont il nous a confié la charge.

— *Et dans les comptes que nous avons à rendre, de quoi sera-t-il fait mention ?*

— Il sera fait mention de tout ce que Dieu nous a donné et de tout ce que nous devons procurer à sa gloire, c'est là notre passif ; il doit reparaître à notre actif sous forme de bonnes œuvres.

— *Quand sommes-nous en déficit ?*

— C'est quand par négligence nous avons laissé passer des grâces sans les recueillir, quand nous avons gaspillé en frivolités terrestres les biens que nous avons reçus, quand nous les avons détournés de leur destination en les faisant servir à nos satisfactions personnelles plus qu'à la gloire de Dieu.

— *Qu'est-ce qui peut augmenter surtout notre dette ?*

— C'est le mauvais usage que nous faisons de notre corps et de ses membres, de notre âme et de ses facultés ou des biens que Dieu nous a accordés, en les faisant servir à l'iniquité ; car alors non seulement nous négligeons ce que Dieu nous a donné, mais nous nous en servons contre lui et au détriment de ses droits. Il y a là un détournement criminel qui exige restitution.

— *Est-ce seulement à l'entrée de l'éternité que Dieu nous demande compte de notre gestion ?*

— Non, il nous invite souvent pendant la vie à produire notre bilan. Les réclamations de notre conscience, une parole qui nous remue, une mission, une retraite, les coups de l'adversité sont des invitations de Dieu à examiner avec lui nos comptes.

— *Que devons-nous faire alors ?*

— Nous devons établir notre actif et notre passif avec la plus grande sincérité, car nous ne pouvons rien dissimuler.

— *Qu'arrive-t-il alors le plus souvent ?*

— Nous devons reconnaître avec confusion que nous avons dissipé une grande partie des biens célestes, que nous sommes redevables à notre Roi d'une somme immense et que nous sommes impuissants à la solder, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons rien.

— *Quel serait alors le droit de Dieu ?*

— Le droit de Dieu serait de nous dépouiller de tous les biens qu'il nous a donnés et de nous livrer aux exécuteurs de sa justice jusqu'à ce que nous ayons payé notre dette entière.

— *Quand Dieu exercera-t-il ce droit sans qu'il soit possible d'espérer miséricorde et compassion ?*

— C'est au rendement de comptes qui termine la vie ; alors tous ceux qui seront trouvés en déficit devront expier leur mauvaise gestion.

— *Mais avant cette heure décisive, n'est-il pas possible d'échapper aux exigences de la justice souveraine de notre Roi ?*

— Tant qu'il nous reste un souffle de vie, nous pouvons espérer en la bonté divine. Mais il faut, comme le serviteur de la parabole, faire appel à sa clémence et lui dire de tout notre cœur : « Seigneur, prenez patience et je vous rendrai tout. »

— *Et alors ?*

— Dieu qui sait notre impuissance à payer nos dettes, mais qui lit au fond de notre âme la volonté sincère de réparer nos torts, se contentera de nos désirs et nous fera condonation de tout ce que nous pourrions lui devoir.

— *Mais quelle est la condition indispensable pour bénéficier ainsi de la générosité divine ?*

— Notre-Seigneur nous l'a dit : « Pardonnez, et il vous sera pardonné. » Le moyen d'obtenir miséricorde, c'est de faire soi-même miséricorde.

— *Qu'arrive-t-il au contraire à celui qui ne sait point pardonner ?*

— Par là-même, il se rend indigne de pardon. Les offenses que l'on croit avoir reçu des autres, si graves qu'on les suppose, sont bien légères en comparaison de l'injure que l'on fait à Dieu en méprisant son autorité ou en abusant de ses biens ; aussi celui qui

ne sait pas oublier ces légères offenses, ne mérite pas que Dieu oublie ses fautes.

— *Pourquoi en effet le serviteur de la parabole fut-il traité rigoureusement par son roi ?*

— C'est parce qu'il exigea, par des procédés condamnables, le paiement d'une dette minime, qu'il méprisa les supplications de son débiteur, et qu'il usa sans pitié des droits qu'il s'attribuait comme créancier.

— *Quels sont ceux qui l'imitent ?*

— Ce sont sans doute les créanciers qui exigent impérieusement de débiteurs indigents le remboursement de leurs créances ; mais ce sont aussi toutes les personnes fières, hautes, orgueilleuses, haineuses ou vindicatives qui ne peuvent supporter la moindre offense et qui ne font grâce d'aucune réparation ou satisfaction.

— *Que peuvent attendre ces gens qui ne savent point pardonner ?*

— Avant même que n'arrive l'heure de la sentence définitive, Dieu qui scrute les reins et les cœurs cite tous ces vindicatifs à son tribunal et leur fait entendre au fond de leur conscience le jugement qu'il porte sur leurs procédés.

— *Et si ces hommes haineux ou vindicatifs voulaient bien écouter cette voix qui parle au fond de leur âme, qu'entendraient-ils ?*

— Ils entendraient Dieu leur dire : « Moi, votre Maître et votre Roi, j'ai écouté bien des fois vos prières et vos supplications, bien des fois j'ai oublié vos offenses et je vous ai pardonné. Pourquoi rejetez-vous avec dureté les avances de vos frères ? pourquoi entreprenez-vous contre eux un ressentiment implacable ? Allez, vous n'êtes que de mauvais serviteurs, désormais indignes de pardon. »

— *Cette malédiction du Père céleste ne commence-t-elle pas dès ici-bas ?*

— Oui, selon la menace du Sauveur, dès maintenant il refuse miséricorde à ceux qui ne pardonnent pas, il leur refuse ses faveurs et les traite en ennemis. C'est le commencement de la malédiction finale qui livrera aux supplices de l'éternité les haineux et les vindicatifs qui n'auront point pardonné avant de mourir.

— *Quelle résolution nous faut-il prendre ?*

— Nous étoufferons en nous-mêmes tout sentiment de haine ou de vengeance ; selon le précepte divin, nous pardonnerons toujours sincèrement à ceux qui nous auraient offensés. Alors nous pourrions répéter en toute confiance la prière quotidienne qui appelle sur nous la miséricorde si nous pardonnons, mais qui nous condamne si nous ne pardonnons pas : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MENEHOULD¹

(14 octobre)

UNE FAMILLE CHRÉTIENNE AU V^e SIÈCLE*Erant quinque prudentes virgines.*

Il y avait cinq vierges sages. (Matth., xxv, 2).

Dans une parabole qui est dans toutes vos mémoires, Jésus-Christ nous raconte l'histoire des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Les premières veillent, et, au moment propice, tiennent leurs lampes allumées ; les autres, au contraire, n'ayant pas d'huile pour leurs lampes, et perdant du temps pour en aller acheter, arrivent trop tard au festin des noces et trouvent les portes fermées. Ce festin des noces est le symbole du ciel où nous sommes tous appelés ; mais l'heure de Dieu demeure pour nous inconnue, il faut donc que nous soyons prêts, que nos âmes soient éclairées des lumières de la foi et de la charité, afin qu'à l'appel divin nous répondions aussitôt : « Me voici ! Je vous attendais. »

Alors Dieu nous ouvrira la porte du ciel.

Dans la famille de Sigmare et de Lintrude, en Champagne, au V^e siècle, nous rencontrons non seulement cinq, mais sept vierges sages. La septième et la plus jeune était votre pieuse patronne, sainte Menehould, dont un auteur du temps disait : « Née la dernière, elle ajouta son gracieux et parfait complément au chœur de la sainte virginité, chœur illustré par les sept dons du Saint-Esprit². »

L'intérieur de cette famille gallo-romaine est ravissant. On y trouve des époux bien assortis, un père remarquablement chrétien, une mère qui élève avec soin ses enfants et leur donne l'exemple de la sainteté. L'éducation que ceux-ci reçoivent est avant tout une éducation chrétienne, donnée par la famille, sous la direction d'un prêtre plein de foi, Eugène. Les fruits de cette éducation lente et féconde sont merveilleusement doux. Nous reposerons un instant nos regards d'abord sur les *vertus familiales* du foyer de Sigmare. Mais les temps sont durs alors, c'est l'époque des grandes et décisives invasions. L'épée de Rome ne suffit plus à refouler les barbares qui apparaissent à la fois sur toutes les frontières de l'immense empire. Alors passe sur notre sol de Champagne l'innombrable armée d'Attila, faite de hordes sauvages plutôt que de bataillons disciplinés, et ne laissant derrière elle que des ruines, le désert, la stérilité, la mort.

C'est l'heure où les vertus familiales sont impuissantes à lutter contre les événements.

Nous aurons donc à admirer aussi les *vertus publiques et sociales* de cette belle famille, et particulièrement de sainte Menehould qui est la Marthe de la maison, tandis que sa sœur Pusinna en est plutôt la Marie. L'une est la femme d'action, dans sa maison de Bienville où elle se complaît aussi dans la prière ; l'autre est la contemplative qui écoute au fond de son âme la voix du Christ, et se réfugie à Bausin, sur la Somme, où la suit un essaim de vierges.

Il me semble que de ce tableau d'une vieille famille chrétienne au V^e siècle il ressortira pour nous bien des enseignements actuels et réconfortants.

I

La famille de Sigmare vivait dans la capitale du pays perthois où depuis longtemps florissait une fervente communauté chrétienne, rangée autour d'un sanctuaire consacré à Marie. Ce modeste et antique sanctuaire fut rebâti plus tard au XIII^e siècle, dans un style harmonieux et des proportions splendides qui font de l'église de Perthes un monument vraiment digne de la Sainte Vierge.

L'évêque n'apparaissait que rarement parmi ces jeunes communautés : son champ d'action était trop vaste et disséminait ses efforts. Mais il mettait à leur tête des curés inspirés de son esprit et qui le remplaçaient auprès des fidèles. Le premier curé de Perthes fut saint Léger : une figure trop peu connue et des plus remarquables. C'était le zèle, la prudence, la décision, la foi capable d'affronter chaque jour le martyre. Cette humble communauté se trouvait en effet perdue parmi les paysans païens, réfractaires à toute idée de dévouement et de bonté, car aux vieilles superstitions gauloises, au culte d'Odin et de Teutatès, ils avaient ajouté les pratiques idolâtriques importées de Rome par leurs vainqueurs.

Saint Léger dut créer aux environs de Perthes, comme font nos missionnaires, d'autres petites communautés chrétiennes, qui plus tard se donnèrent la main et jetèrent sur tout le territoire comme un vaste réseau chrétien, sous lequel se laissèrent prendre nombre de païens de bonne volonté. Sigmare faisait partie de cette petite communauté de Perthes, pleine de foi et d'ardeur. Lui-même en fut l'honneur et l'appui, car il appartenait, ainsi que son épouse Lintrude, à une famille d'une haute noblesse et pourvue des dons de la fortune.

C'était une âme profondément religieuse.

Il ne négligeait en rien ses affaires privées et se préoccupait même assez vivement, comme il convient, de conserver à ses enfants les biens qui lui avaient été transmis par héritage ; mais son esprit élevé et surnaturel vivait des choses de Dieu, et quand il rencon-

¹ Prêché à Bienville (Hte-Marne) le 17 octobre 1909.

² Manchildis, novissime genita, chorum sanctæ virginitatis complevit, Spiritus Sancti gratiæ septiformis ruralitatem.

trait sur son chemin un sanctuaire chrétien, il y entraît toujours et y faisait une longue prière. Il voyait les chrétiens, ses frères, les encourageait à demeurer fidèles, et consacrait une bonne partie de ses biens à secourir les pauvres. Ceux-ci, il les considérait comme ses frères en Jésus-Christ, et remerciait Dieu de toute son âme parce que sa Providence lui avait accordé le moyen de leur venir en aide. Lintrude, sa femme, partageait les mêmes généreuses idées et propagait avec lui les œuvres de charité avec les œuvres de vérité.

Quand ils virent de nombreux enfants peupler leur foyer, ils se prirent à réfléchir à leurs obligations de chefs de famille. Ils se dirent qu'ils avaient charge d'âmes et que Dieu leur demanderait compte un jour de ces filles, d'essence douce mais fragile, qu'il leur avait confiées.

Ils donnèrent l'exemple. Eux-mêmes instruisirent leurs petites filles qui grandissaient dans leur maison, comme de gracieux plants d'olivier, et ils leur inspirèrent de tout jeune âge de solides convictions. L'éducation de la famille, l'enseignement surtout qui tombe de la bouche du père, marque profondément dans le cœur des enfants. Aucun enseignement ne prévaut contre celui-là, et si nous avions dans nos familles beaucoup de pères ressemblant à Sigmare, enseignant et prêchant d'exemple comme lui, je ne serais pas en peine pour l'avenir. C'est le père qui fait l'avenir. La mère y travaille avec lui, ses efforts sont précieux, mais si elle n'est pas soutenue, elle ne préservera ses enfants que pour un temps. Dieu ne lui a pas dévolu l'autorité supérieure dans la maison, et d'ailleurs souvent sa tendresse fait tort à son autorité.

Sigmare cependant n'estime point que ses propres leçons suffisent à former ces jeunes âmes, à les frapper de l'empreinte indélébile de la foi, à tremper leur volonté afin qu'elle résiste comme un pur acier dans les batailles de la vie. Il fait appel à l'Eglise, qui possède le secret d'éclairer, de faire prier, d'aider par la grâce les énergies convaincues de leur propre faiblesse, d'appeler à leur secours la puissance de Dieu à laquelle le monde ne résiste point, car, pour les vrais chrétiens, il demeure l'éternel vaincu. Le Sauveur ne nous a-t-il pas dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ? »

Dans le voisinage il y avait un prêtre nommé Eugène, un autre saint Léger, qui était attaché à l'église d'une communauté chrétienne. Celui-ci était pénétré de sa mission ; il réunissait autour de lui les fidèles, timides et apeurés, lâches ou mal instruits ; il relevait leur courage par la pensée des espérances éternelles, il leur apprenait à faire front aux événements et à se confier en Dieu qui a uniquement souci de chacun de ses enfants.

On a dit que les évêques ont fait la France,

et je n'y contredis point, mais on a oublié d'ajouter que les curés ont été leurs précurseurs. Saint Léger a préparé les voies à saint Memmie, et le prêtre Eugène à saint Alpin. Le rôle des curés a été plus modeste et plus difficile, d'autant plus méritoire qu'il était sans gloire extérieure et sans récompense humaine. Ils ont travaillé constamment, jamais découragés, pionniers intrépides de la foi et sublimes recommenceurs. Aussi je suis persuadé qu'un jour, lorsque les historiens abandonneront les sommets pour descendre dans les détails de la formation de la nation française qui deviendra la nation française, ils proclameront que ce sont aussi les curés qui ont fait la France. Et les événements actuels prouvent qu'ils continuent.

Le prêtre Eugène, au dire d'un écrivain du *vi^e siècle*, était doué de science et de sainteté. Il vit ces jeunes âmes, il les éleva dans la juste appréciation des choses du monde au regard des choses du ciel. Il leur apprit que Dieu les voulait pures, pleinement à lui ; que leur mission c'était d'aimer Dieu et de le faire aimer ; que leurs qualités naturelles et leurs richesses n'étaient que des moyens de le faire connaître à ceux qui l'ignoraient ; enfin, que plus elles avaient reçu, plus elles devaient donner.

Il vit que les douces âmes de ces vierges sages ressemblaient à des plantes délicates qui ravissent les yeux dans un parterre abrité, et non à des chênes qui résistent à l'orage. Il comprit qu'elles avaient une vocation, celle de faire discrètement le bien par la prière, par la charité extérieure silencieuse où la main gauche ignore ce que fait la main droite ; mais il en distingua une, la plus jeune, votre chère sainte Menehould, dont le cœur plus vaillant était appelé à un ministère plus étendu et plus fécond, et il la dirigea vers les œuvres de charité populaire.

Quand il les eut ainsi instruites et élevées pendant dix années, saint Alpin, évêque de Châlons, vint un jour visiter Sigmare dans sa noble demeure, et ce qu'il le surprit, ce fut de voir cet homme résolu à consacrer à Jésus-Christ ses filles, l'honneur de sa maison, la joie et le parfum de sa vie. Le saint évêque comprit qu'il se trouvait au sein d'une famille prédestinée et que ces jeunes filles étaient vraiment des anges dans une chair terrestre. Elles lui dirent qu'elles avaient choisi le ciel pour partage, et qu'attirées par la beauté du Christ, désormais elles n'avaient plus aucun goût pour les jouissances du monde.

Très ému, et remerciant Dieu du fond du cœur d'avoir rencontré sur son chemin de si belles âmes, il reçut leur vœu de virginité, comme peu auparavant saint Germain d'Auxerre avait reçu celui de Geneviève. Elles ne quittèrent point leur famille, car pour elles

le monastère le plus sûr c'était la maison paternelle ; mais elles y vécurent plus pieuses, plus mortifiées, observant une règle que leur avait composée saint Alpin et qui consistait à prier davantage, à faire plus d'aumônes, à instruire les ignorants du peuple avec d'autant plus de zèle que maintenant elles connaissaient la vraie joie, qu'elles jouissaient de sentir qu'elles appartenaient à Dieu seul.

Dans cette heureuse famille brillaient donc toutes les vertus domestiques : la paix, la charité, l'union, l'obéissance, l'empressement au travail, la prière qui sanctifie la vie ; et la maison de Sigmare ressemblait à un petit coin de paradis habité par sept anges.

C'est Sigmare qui avait préparé les hôtes de ce paradis, qui avait élevé et fait élever ses filles pour les consacrer à Jésus-Christ ; il était heureux. Cependant, comme, en bon père de famille, il n'oubliait point l'avenir temporel de ses filles, à chacune d'elles il assigna une part de son opulent héritage, et c'est ainsi que Bienville échut à sainte Menehould. Bienville fut choisi par la tendresse paternelle pour être le refuge assuré de sa fille la plus jeune et la plus chérie. Les habitants l'accueillirent avec joie, puis avec vénération, et cette vénération, cet amour, quinze siècles n'ont pas réussi à l'éteindre.

Ensuite il s'endormit comme un doux patriarche, pleuré de tous à cause de ses bienfaits, et très agréable à Dieu parce qu'il avait compris que la grande mission du père de famille c'est de veiller lui-même à l'éducation de ses enfants.

II

J'aurais à raconter une charmante histoire presque sur chacune des sœurs de sainte Menehould, et je le devrais, si je voulais continuer le récit des gloires de la belle famille de Sigmare. Je redirais par exemple les vertus de sainte Hoilde, le modèle des religieuses, qui n'abandonna pas le Perthois et qui est invoquée à Troyes ; le voyage de sainte Lintrude à Rome, en compagnie du prêtre Eugène, afin de puiser la vérité à sa source ; ses miracles au retour, à Ravenne où elle guérit une jeune fille qui se mourait ; son séjour à Agaune, d'où elle rapporta les reliques de saint Maurice, recueillies à l'endroit même où il succomba à la tête de la Légion thébéenne ; sa retraite sur le mont que lui avait assigné son père avant de mourir et qu'elle appela le mont Sigmare ; enfin sa mort, le jour même de la fête de saint Maurice, auprès du sanctuaire qu'elle avait bâti en l'honneur du vaillant capitaine.

J'aimerais surtout à raconter les contemplations de sainte Pusinna dans sa solitude de Bausin en Picardie, ses soupirs après la patrie céleste, elle qui se sentait étrangère ici-bas,

et qui chaque jour examinait avec soin sa conscience afin de la rendre pure, son âme afin qu'elle fût digne du ciel.

Mais en elle l'amour de Dieu n'avait pas éteint les affections de la famille. Elle ne veut point mourir sans avoir revu sa sœur Lintrude, qui portait le nom de leur mère. Lintrude accourt aussitôt, avec le prêtre Eugène, qui ne la quittait pas, car il s'était attaché à la famille de Sigmare. Depuis cinq jours Pusinna a perdu l'usage de la parole, elle paraît privée de sentiment ; mais à peine sa sœur a-t-elle franchi le seuil de sa demeure que la parole lui revient et qu'elle s'écrie : « Seigneur ! que vous êtes bon ! Vous ne nous refusez point votre amour et vous ne nous refusez pas non plus de nous épancher dans une sainte amitié !¹ » Puis elle rend à Dieu sa très douce âme qui s'arrache des liens du corps dans un élan de charité.

Mais j'ai hâte de parler des vertus sociales qui s'épanouissaient au foyer de Sigmare. Nous les avons entrevues déjà quand nous avons montré le prêtre Eugène dirigeant sainte Menehould dans la carrière généreuse de l'instruction du peuple et de toutes les œuvres de charité.

La meilleure des œuvres de charité consiste à fortifier ceux dont le courage est abattu.

Attila a envahi la Gaule. Eloigné de Paris par sainte Geneviève, il rallie ses bandes entre la Somme et la Marne, et se dirige sur Metz, Toul, Reims qu'il pille et détruit. Les filles de Sigmare sont dans la fleur de leur jeunesse, vous devinez les angoisses paternelles. Car Attila s'appelle lui-même le fléau de Dieu ; il n'épargne personne. « L'attaque appartient au plus brave ! » dit-il. Et il attaque, il marche avec une rapidité inouïe. Dans le Perthois on se dit avec terreur : « Il sera ici dans quelques jours ! » Sigmare soutient le courage de ses filles qui elles-mêmes mettent leur confiance en Dieu. N'ont-elles pas appris que Geneviève a fait reculer le barbare ? Pourquoi Dieu n'exaucerait-il pas aussi leurs virginales prières ?

De fait, Attila n'a point poussé jusqu'au Perthois. Il est à Reims d'où il gagne Troyes, Sens, Orléans, sans même s'arrêter pour le pillage. Orléans emporté, c'est la route du Midi qui lui est ouverte, et là il espère bien écraser les Visigoths, puis revenir, par une de ces manœuvres hardies qui lui sont coutumières, pour se retourner contre les Romains d'Aétius qu'il chassera devant lui.

Une première fois, grâce à l'évêque Aignan, Orléans sauvera le pays (15 juin 451). La seconde fois ce sera par la main de Jeanne d'Arc, et il ne me déplaît point d'unir ces

¹ *Vie de sainte Pusinna* écrite par un auteur anonyme du ^{vi} siècle.

noms héroïques : saint Aignan, sainte Geneviève et la B. Jeanne d'Arc.

Aétius poursuit le Fléau de Dieu dans les plaines de la Champagne. Cette fois Attila approche du Perthois et tout le pays tremble. Mais dans la maison de Sigmare on prie, et qui sait de quel poids furent ces prières dans la balance de la justice et de la miséricorde divines ?

Sainte Menehould ne s'est pas mise à la tête des habitants du Perthois : elle n'a pas, comme Geneviève, comme saint Aignan et comme saint Loup, arrêté le terrible barbare ; mais elle a montré à sa manière un courage civique qui s'est communiqué à sa famille, ainsi qu'aux paysans d'alentour. Elle et ses sœurs ont confiance en Dieu. Attila subit une effroyable défaite, et ses troupes démoralisées, humiliées, s'éloignent rapidement, sans même songer à poursuivre le cours de leurs ravages. Toutefois la ville de Perthes fut à peu près détruite, mais la communauté chrétienne demeura pleinement épargnée.

A la guerre succéda la peste, comme toujours. Sigmare emmène avec lui sa fille Menehould à Château-sur-Aisne¹, soucieux, comme tout chef de famille, de sauver ses enfants de l'horrible fléau. Mais la peste les a suivis. La généreuse jeune fille n'écoulant que son dévouement, d'ailleurs sollicité par ses aptitudes et ses désirs, visite les malades, leur donne ces soins aimables et empressés que sait diriger la charité chrétienne. Elle sait qu'elle a une mission nouvelle à remplir qu'elle ne se connaissait pas. Elle fut ainsi la première des Sœurs de charité.

Un jour elle s'arrête, vaincue par la fatigue, angoissée dans son douloureux labeur, elle jette un regard vers Dieu, elle lui dit : « Jusqu'à quand, Seigneur, frapperez-vous ainsi ce peuple ? J'implore pour lui votre miséricorde et votre bonté ! » Et Dieu, qui écoute toujours ceux qui le prient avec foi, avec amour, avec persistance, fait aussitôt cesser le fléau.

Elle aime le peuple, elle a compassion de lui, comme le bon Maître. Qui de vous ne se rappelle que dans son séjour à Laneuville-au-Pont elle accomplit les plus touchants miracles ? Le peuple vient à elle, parce qu'il se sait aimé d'elle, et elle l'accueille, elle guérit ses malades, elle a pour lui des attentions délicieuses. Elle aperçoit un soir des paysans qui ont gravi jusqu'à l'ermilage où elle se plaît à se retirer et qui meurent de soif ; alors elle frappe la terre de son fuseau et fait jaillir une fontaine où ils se désaltèrent, l'âme reconnaissante et le cœur aussitôt converti au vrai Dieu.

¹ Quand sainte Menehould était à Château-sur-Aisne, les malades s'entredisaient : « Allons à sainte Menehould et nous serons guéris. » Si bien que dans le langage populaire le nom de la cité se confondit avec celui de la sainte. On pense qu'elle mourut le 14 octobre 490.

C'est par de tels bienfaits qu'elle a changé, attiré, christianisé ce peuple égoïste, avec une patience inlassable, moins inlassable encore que sa bonté.

Heureux ceux qui habitent les lieux sanctifiés par la présence des saints ! Il semble qu'ils soient plus près d'eux ; ils vivent de leur pensée, de leur souvenir ; ils se disent : « Ils étaient ici, ils ont contemplé ces collines, parcouru ces vallées ; les montagnes nous parlent de leurs exemples impressionnants dont elles ont été les témoins. »

Quand vous allez visiter l'oratoire que votre sainte patronne a construit elle-même, où elle a prié, vous songez à ses vertus, à sa douceur, à sa pureté virginale, à sa charité souriante, à sa main secourable tendue aux malheureux. Vous la voyez, en esprit, se diriger vers Joinville où réside sa sœur sainte Ame ; puis les deux sœurs reviennent ensemble et se reconduisent l'une l'autre sur les bords charmants de la Marne qui n'a guère changé. Ce sont les mêmes flots d'azur, les mêmes rives vertes, le même ciel bleu. La campagne vous paraît alors plus belle, parce qu'elle est illuminée aussi de rayons surnaturels émanés de la lumière des saints.

Vous ne pouvez faire un pas dans la campagne sans que la pensée de sainte Menehould se dresse devant vous. Surtout vous vous rappellerez vos devoirs de chefs de famille, vous élèverez votre famille comme Sigmare éleva la sienne ; vous enverrez vos enfants au prêtre qui leur parlera de Dieu, comme faisait le prêtre Eugène aux sept pieuses sœurs, qui les formera au devoir, à la vie chrétienne, à la conduite, à la piété principalement qui répond de la conduite. Vous voudrez que vos filles ressemblent à ces douces filles, que tous vos enfants grandissent dans le respect, dans la fidélité, dans l'amour et la pratique de toutes ces belles et fortes vertus qui font le bonheur et la joie des familles.

D'autres fléaux vous menacent, les menacent, plus terribles même qu'Attila qui se savait le fléau de Dieu. Les fléaux modernes nient Dieu. Ce sont des fléaux d'enfer qui sévissent sur les meilleurs foyers. Il y en a deux surtout : le fléau de l'impiété et le fléau de l'égoïsme.

Avec le souvenir du pieux et vaillant Sigmare et de sa vaillante épouse, tous deux aidés par le prêtre Eugène, éclairé, calme et persévérant, vous combattrez le premier. L'impiété ne s'établira dans vos maisons que si vous le voulez bien ; et, croyez-moi, c'est le plus dangereux des hôtes. Eloignez-le, chassez-le, ne permettez pas qu'il entre dans l'esprit de vos enfants, il n'en sortirait plus que pour perdre les autres en leur inoculant le même poison. Quant à l'égoïsme, je ne sais rien de plus puissant

pour l'abattre que la grâce aimable et l'incomparable charité de votre pieuse patronne sainte Menchould.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXXII

LES MŒURS ROMAINES AU TEMPS D'AUGUSTE

I

La corruption devient un art qui est cultivé avec soin. La courtisane apprend à pervertir ; elle sait danser pour l'agrément des convives, après un repas ; elle sait chanter : « elle répète tantôt les chansons des théâtres, tantôt les airs d'Egypte ; » elle sait écrire « des billets spirituels » pour conquérir les cœurs¹ ; elle sait déclamer les vers de Callimaque et de Sapho qui ont célébré l'amour : de jeunes affranchies apprennent à chanter les poésies de Catulle à l'école des plus grands musiciens de Rome². Elle s'est imposée à l'opinion, au point qu'Antoine traverse l'Italie suivi de deux litières, l'une portant sa femme, l'autre la comédienne Cythéris³.

Désormais il n'y a plus de frein. Clodia arrête les jeunes gens dans la rue. Sempronia, qui était lettrée, paraît avoir préféré encore aux lettres les danses les plus impudiques, car Salluste écrit d'elle : « Elle dansait mieux qu'il ne convenait à une honnête femme... Il n'y avait rien d'ailleurs qui lui fût moins cher que la réputation et l'honneur⁴. » Tacite dit avec euphémisme de Livie : « Elle était plus avenante qu'on ne l'eût permis à une femme d'autrefois⁵. » Les matrones ne sont plus en sûreté dans les rues de Rome. Pour écarter les tentatives audacieuses, il faut qu'elles « se vêtent juste assez bien pour ne point paraître malpropres, » et s'entourent de servantes d'un âge respectable. « Qu'elles marchent les yeux baissés, dit Porcius Latro, et que leur attitude soit telle que, si l'on est tenté de leur faire des propositions peu honnêtes, leur visage dise non, bien avant leur parole. » Mais au contraire, ajoute-t-il, « voyez-les se présenter, le visage paré de séductions, à peine un peu plus vêtues que si elles n'avaient pas de vêtement, avec un langage si enjoué, un air si caressant qu'il donne à tout le monde l'audace de s'approcher. Leurs honteux désirs se révèlent dans leur toilette, leur démarche, leur parole, leur visage⁶. » Les conversations sont telles à table qu'on fait sortir les jeunes filles au dernier service⁷.

Ces femmes d'ailleurs sont instruites, elles connaissent les livres des poètes, elles parlent philosophie, comme Madame du Chatelet, elles ont les mêmes passions basses, et par leurs folles prodigalités elles ruinent leur maison et celles des autres.

On peut juger de ce que sont les intérieurs de ces familles perverses. C'est l'adultère perpétuel. « Les femmes en sont venues à ce point dit Sénèque, qu'elles ne prennent un mari que pour exciter leurs amants. Quand une femme est chaste aujourd'hui, c'est une preuve certaine qu'elle est laide¹. » La corruption grecque a triomphé de la vertu romaine, et Juvénal peut s'écrier en toute vérité : « Plus redoutable que les armes, la luxure s'est abattue sur nous et elle venge l'univers vaincu. Toutes les horreurs de la plus monstrueuse débauche sont devenues chez nous des habitudes, du jour où disparut la pauvreté romaine... Vénus enivrée ne respecte plus rien². »

Plus de familles, plus de mariages honorés, plus d'enfants. On ne glorifie que la stérilité ; on ne veut même pas d'un fils unique, dit Plinius. D'ailleurs on ne se marie plus, les célibataires sont en majorité ; c'est la fin de la nation romaine.

Auguste s'en est alarmé. C'est pourquoi, l'an 18 av. J.-C., — l'an 8 selon d'autres, — il propose la loi *Julia, de maritandis ordinibus*, qui interdit aux célibataires d'hériter. Mais une loi ne s'applique que lorsqu'elle est dans les mœurs : l'opinion y résiste. L'an 9 ap. J.-C., il promulgue la loi *Papia Poppæa*, désignée sous le nom des consuls qui la proposèrent, Papius Mutilus et Poppæus Secundus, tous deux célibataires et sans enfants.

De la combinaison de ces lois résultait un corps de législation destiné à combattre le célibat. On les appela simplement les lois, *Leges*.

Elles exigent que les hommes de 25 à 60 ans, et les femmes de 20 à 50 ans, vivent dans l'état du mariage ; et d'autre part qu'ils aient, les hommes au moins un enfant légitime, les femmes au moins trois enfants si elles sont ingénues, et quatre si elles sont affranchies. Elles frappent les personnes en âge d'être mariées et qui ne le sont pas, *cœlibes*, d'une incapacité totale de recueillir des héritages ; les hommes mariés n'ayant pas d'enfants, *orbi*, ou les femmes mariées n'ayant pas le nombre d'enfants requis, d'une incapacité de moitié ; peut-être aussi d'une incapacité de moitié les hommes veufs ou divorcés ayant des enfants, *patres solitarii*. Les époux qui n'ont pas d'enfants vivants de leur mariage ne peuvent recevoir l'un de l'autre. Par contre, ces lois récompensent les hommes mariés ayant des enfants ; ils pourront profiter seuls

¹ Ovide, *Ars Amat.*, III.

² Horace, *Sat.*, I, 10, *sub fine*.

³ Cicéron, *Ad Attic.*, X.

⁴ Salluste, *Catilina*, 25.

⁵ Tacite, *Annal.*, V, 1.

⁶ Sénèque, *Suas.*, II, 15.

⁷ Varron, *Sat. Men.*

¹ *De benef.*, III, 16.

² Juvénal, *Sat.*, VI.

des libéralités testamentaires, s'ils sont institués héritiers dans le testament¹. En outre, 17 ou 18 ans av. J.-C., il avait promulgué les lois Juliennes *de adulteriis* et *de fundo dotali*. On se plaignait un jour devant lui, au Sénat, rapporte Dion Cassius, des excès de tout genre des femmes et des jeunes gens qui étaient cause qu'on avait moins de penchant à se marier, et on lui demandait d'y apporter remède. Il répondit qu'il avait fait le nécessaire et que c'était à chacun de diriger sa femme à son gré et de lui donner des conseils, comme il faisait lui-même à Livie². On voulut connaître ces conseils et il en fit un monument législatif de vingt-huit chapitres au moins, où il encourageait le mariage en donnant aux époux des garanties de stabilité de leur union et à la femme plus de sécurité touchant la restitution de sa dot.

L'inscription d'Ancyre nous fournit des renseignements précieux au sujet de l'augmentation de la natalité qui résulta de ces lois. En l'an 726 de Rome, Auguste fit le recensement une première fois et il trouva 4.063.000 citoyens. En 767 il y en avait, d'après un nouveau recensement, 4.937.000, sans parler des femmes et des enfants. L'augmentation était presque d'un million.

Mais dans son palais même la morale était odieusement outragée. Sa fille et sa petite-fille donnaient l'exemple des dérèglements les plus honteux ; il dut les frapper sans pitié. Lui-même, au moment où il promulguait ses lois sur l'adultère, était amoureux de la femme de Mécène et se faisait amener des femmes au Palatin dans des litières fermées³. Il défendit qu'on élevât l'enfant de sa fille, l'infâme Julie, et Claude abandonna sa fille au coin d'une borne. Ces lois rigoureuses ne pouvaient durer, parce qu'elles étaient démenties par la conduite du législateur et qu'elles reposaient uniquement sur l'intérêt. C'est en vain que les célibataires furent privés d'assister aux jeux séculaires du 23 mai 737, l'opinion publique demeurait avec eux. D'ailleurs, pour obtenir capacité d'hériter, ils pouvaient se marier dans les cent jours qui suivaient l'ouverture du testament ; il leur était donc facile de tourner la loi. Ce qu'il eût fallu réformer, c'étaient les mœurs, et toute législation purement humaine y est impuissante.

II

Sous le règne de Tibère on trouva trop dure, dit Tacite, la loi *Papia Poppæa* qu'Auguste, dans sa vieillesse, avait ajoutée aux lois Juliennes, pour rendre plus sévères les peines contre le célibat et augmenter les revenus du fisc.

« Car on ne se mariait pas davantage, on n'élevait pas plus d'enfants, on préférait l'isolement, *prævalida orbitate*. Du reste, cette loi accrut le nombre des victimes, à une époque où les délateurs, par leurs révélations touchant les héritages, perdaient toutes les familles. On souffrait alors par les lois, comme autrefois on souffrait par les crimes¹. »

Il est évident que quand le grave historien fait la peinture des femmes des Germains, il y a dans ses paroles une allusion et un blâme pour les femmes romaines. « Les Germanes, dit-il, vivent sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les mœurs, loin des festins qui allument les passions. Hommes et femmes ignorent l'art d'écrire de mystérieuses correspondances !... Là on ne rit pas des vices. Corrompre et se laisser corrompre ne s'appelle pas vivre selon le siècle... Borner le nombre de ses enfants ou tuer quelqu'un des nouveaux-nés est regardé comme un crime². »

Le célibat est redevenu de mode à Rome et les mariages sans enfants sont presque l'ordinaire. La doctrine de Caton s'est perpétuée que le devoir d'un citoyen est de ne pas éparpiller sa fortune et de ne pas avoir d'enfant. Ce portrait que fait Pétrone dans son *Satiricon* des habitants de Crotone peut être appliqué à tout le monde romain : « Personne ne se fait de famille et n'élève d'enfants, car quiconque a le malheur de posséder des héritiers légitimes est sûr de n'être jamais invité aux repas ni dans les fêtes ; il ne jouit d'aucun des agréments de la vie, et reste confiné dans une obscurité honteuse. Au contraire, ceux qui ne sont pas mariés et qui n'ont pas de proches parents, sont comblés d'honneurs³. »

Sans doute il reste encore quelques beaux caractères. Sénèque parle avec tendresse de Pauline, sa seconde femme : « Comme sa vie dépend de ma vie, je prends soin de moi pour prendre soin d'elle, » écrit-il⁴. Quand il est condamné à mort par Néron, elle veut mourir avec lui et réclame l'exécuteur. Elle lui survit cependant, et dans le récit de Tacite on ne peut se défendre de souligner une mise en scène faite pour relever encore cette mort, par elle-même si dramatique. Aussi les mauvaises langues du temps prétendirent « qu'elle insista afin de mourir avec son mari tant qu'elle crut Néron implacable, mais que des espérances plus favorables lui étant offertes, elle céda aux charmes de la vie⁵. » — Tacite propose encore à notre admiration la jeune Politta, la fille du consulaire Vetus⁶. Néron a fait mourir son mari, l'honnête Rubellius Plau-

¹ Tacite, *Annal.*, II, 25.

² *De moribus Germanorum*, XIX.

³ *Satiricon*, 116.

⁴ *Epist.*, 104, 2.

⁵ *Annal.*, XV, 60-65.

⁶ *Annal.*, XVI, 10.

¹ *L'abaissement de la natalité à Rome et les Réformes d'Auguste*, par Jules Ferlet, p. 44.

² Dion Cassius, LIV, 16.

³ *Ibid.*, LVI, 43.

tus, dont elle couvrit de baisers la tête coupée, maintenant il menace la vie de son père. Elle n'hésite pas à se jeter aux pieds du sanglant empereur dans l'espoir de le toucher, et quand elle le voit insensible, elle s'en revient mourir avec Velus. — La femme de Thraséas, Arria, n'est pas moins sublime. Condamné d'avance, il se retire dans ses jardins, attendant la sentence, « avec quelques personnes de distinction, hommes et femmes ; ils parlent de la nature de l'âme et de la séparation de l'esprit et du corps. » Un ami vient enfin lui annoncer le décret du Sénat ; « Arria veut, à l'exemple de sa mère, périr avec son mari ; il la supplie de vivre et de ne pas priver leur fille du seul appui qui lui restait¹. »

Mais ce n'étaient là que de nobles exceptions. L'éducation antique avait disparu qui formait de telles femmes. La petite fille n'était plus élevée sous le regard de sa mère ou de quelque parente âgée « d'une vie irréprochable, dont la seule présence interdisait toute parole malséante, toute action inconvenante. » Elle était remise à une servante grecque, à qui l'on adjoignait un ou deux esclaves sans moralité ni sentiment du devoir. Ou bien on livrait les enfants aux maîtres publics, gens infâmes et histrions, ainsi que les qualifie Scipion Emilien, qui leur donnent des leçons de lyre, de chant et de danse. Quand l'enfant est devenue jeune fille, elle ne se marie que rarement. Maîtresse de ses biens, elle a sa maison, une troupe d'esclaves obéissent à tous ses caprices ; elle lit l'*Art d'aimer* d'Ovide ; la pire dépravation lui entre par les yeux, car dans les opulentes demeures des mains obscènes, dit Properce², ont peint des tableaux honteux ; dans les spectacles on met en scène les divinités de l'Olympe avec leurs impudiques aventures ; dans les amphithéâtres elle prend le goût du sang, et au retour elle fait, sans le moindre prétexte, déchirer à coups de fouet le dos de ses esclaves. Elles y venaient « nombreuses comme des légions de fourmis ou des essaims d'abeilles, dit Ovide, pour voir, et surtout pour être vues. C'est là que la chaste vertu fait naufrage³. » Ainsi le cœur de la jeune femme, fait pour compatir et pour aimer, devenait cruel, sans pitié, et se délectait des drames sanglants.

A table, elle était d'abord assise ; maintenant elle s'étend comme les hommes et parmi eux, sur des coussins ; elle entend leurs propos ignobles, elle regarde les danses et les pantomimes révoltantes des Syriennes et des Andalouses⁴ ; elle écoute les chants orduriers, elle considère avec curiosité des choses qu'on n'ose dire, écrit Quintilien, *pudenda dictu*⁵ ; elle

provoque les hommes à boire, et, comme ceux-ci, elle mange pour vomir ensuite, puis elle vomit pour manger¹.

Les matrones devenues maîtresses se firent violentes, hautaines, insupportables. Elles exerçaient l'autorité domestique avec une impitoyable dureté, rudoyant leurs maris, battant leurs esclaves. Quelques-unes, voulant pousser l'égalité jusqu'au bout, se plaisaient à envahir les métiers que les hommes s'étaient jusqu'à réservés. On voyait des femmes avocates, jurisconsultes, et, ce qui est plus grave, des femmes athlètes et gladiateurs. « Elles fuyaient leur sexe, dit Juvénal, et pour prendre ce qu'il y a de plus désagréable dans le nôtre². »

Bref, pour conclure avec M. Duruy, « une affreuse dépravation, un cynisme éhonté avaient détruit les mœurs privées. Il n'y avait plus de père, plus de fils, plus d'épouses, mais des créatures humaines oubliant les plus naturels de tous les devoirs et courant au plaisir à travers la débauche et le crime. Le mariage devenu une gêne était abandonné, et pour échapper à ses obligations on vivait dans le célibat ; ou, ce qui était pire encore, on le prostituait par des divorces annuels³. »

Puis il y a la plaie de l'esclavage, sur laquelle nous reviendrons. L'homme riche se suffit à lui-même avec ses milliers d'esclaves qui exercent les métiers les plus divers ; mais à côté, il y a le citoyen pauvre, réduit à la misère. Celui-ci a abandonné les champs pour la ville, les riches ont recueilli les propriétés divisées et les ont converties en pâturages ; Rome est obligée de demander son blé à la Sicile, à l'Afrique. A Rome, dit un jour le tribun Philippe, un siècle av. J.-C., il n'y a pas 2.000 habitants qui possèdent. Il faut nourrir les autres. César trouve à Rome 450.000 citoyens dont 320.000 sont nourris par l'Etat. Auguste en restreint le nombre à 200.000 qui reçoivent chaque jour un peu de blé et de vin. Déjà l'on peut entendre le cri de cette multitude avilie par l'oisiveté et la misère : *Panem et circenses* ! Alors pour augmenter leur pitance ils vendent aux riches leur liberté, leur honneur, leur dignité, et ils deviennent ces « clients » qu'on achète pour une pièce d'or. Voilà ce qu'est devenu le Peuple roi !

Rome est vraiment Babylone, ainsi que l'appelle S. Pierre :

¹ Sénèque, *Ad Helviam*, ix.

² Gaston Boissier, t. II, p. 232. M. Gaston Boissier est cependant, comme Pline le Jeune, d'un optimisme voulu pour les Romains et toute cette époque.

³ *Histoire des Romains*, t. III, p. 213.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 septembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ *Annal*, xvi, 34.

² *Elegia*, II, vi.

³ *Ars amat.*, I, 93.

⁴ Juvénal, xi.

⁵ *De institutione oratoria*, I, 2, 8.

Ami du Clergé du 6 octobre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XL. L'autorité législative de l'Eglise, 689.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LVIII. 22^e dimanche après la Pentecôte, 693.

Entretiens sur le Rosaire. — XVII. « Ad Christum per Mariam, » 697. — XVIII. L'Annonciation, 700.

Allocution pour la fête d'une Association paroissiale. — Les deux armées, 702.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XL

L'AUTORITÉ LÉGISLATIVE DE L'ÉGLISE

Non seulement l'Eglise a pouvoir sur les esprits ; mais elle a pouvoir sur les volontés. A l'autorité doctrinale, elle joint l'autorité législative. C'est ce que nous allons montrer dans cette instruction.

Le pouvoir de faire des lois a été contesté à l'Eglise par les hérétiques. L'idée que l'Eglise possède ce pouvoir leur inspire un chagrin qui dégénère facilement en esprit de révolte. Ils veulent une Eglise, mais une Eglise sans autorité, une Eglise faible et impuissante ; ils ne peuvent en souffrir une qui ait des droits au respect, à l'obéissance. Ainsi Wiclef et Luther prétendirent-ils qu'il n'appartenait pas à l'Eglise d'imposer des lois aux fidèles, et que le pouvoir qu'elle s'en attribuait était un pouvoir usurpé. Ils montraient par là qu'ils sont de la secte et du caractère de ces esprits pervers dont parlait l'apôtre saint Jude, c'est-à-dire de ces esprits déterminés à blasphémer et à maudire la domination même la plus légitime et la plus sainte : *Similiter et hi dominationem spernunt ; majestatem autem blasphemant.*

L'Eglise a en effet le pouvoir de faire des lois : Nous montrerons successivement : 1^o que cette autorité lui est nécessaire, 2^o qu'elle l'a reçue de Jésus-Christ, 3^o qu'elle en a fait usage depuis les apôtres jusqu'à nous, 4^o que cette autorité n'est pas opposée à la puissance temporelle.

I. — *L'autorité législative est nécessaire à l'Eglise*

Unis dans la même vérité et la même loi divine, nous avons, en effet, besoin encore

d'être assistés et dirigés, de connaître les actes particuliers par lesquels se nourrit, se fortifie et s'exprime notre foi, par lesquels les lois générales du Christ s'appliquent à notre vie pratique pour la conduire à sa perfection. D'où la nécessité d'une puissance législative édictant les lois organiques qui règlent le culte divin, la prière, les fêtes, les rites sacrés, l'administration et la réception des sacrements, les actes pénitentiaires de la communauté chrétienne, les élections canoniques, la tenue des assemblées, les vœux et les genres de vie par lesquels les âmes d'élite tendent à une plus grande perfection.

Par le magistère intellectuel et la puissance législative, l'âme humaine est saisie tout entière. Ces deux pouvoirs suffiraient pleinement à l'éducation et à la conduite de la société chrétienne, s'il n'y avait dans notre nature déchue des énergies rebelles à la vérité et au devoir, et, par suite, des conflits qui mettent en péril la foi et la vertu, et qu'on ne peut apaiser que par des sentences qui flétrissent l'erreur et le vice. L'autorité qui commande dans l'Eglise serait vaine si elle ne devenait au besoin une magistrature armée, pour la défense de la foi et des mœurs chrétiennes, d'une force judiciaire à laquelle tout le monde peut recourir et contre laquelle personne ne peut appeler.

Est-ce tout ? Non. Comme le pouvoir de légiférer se complète par le pouvoir de juger, le pouvoir de juger se complète par la force répressive et coercitive. Il n'est aucun gouvernement qui ne revendique le droit de faire respecter ses lois en usant, contre les révoltés, d'une légitime contrainte. — Or il ne se peut pas que l'Eglise, préposée au gouvernement d'une société parfaite, soit désarmée de ce droit. Si ses sentences n'étaient que des actes purement directifs qu'on peut mépriser impunément, la foi et les mœurs seraient insuffisamment protégées. Elle possède donc le droit incontestable de les faire respecter par des châtiments, qui vengent l'ordre social outragé, invitent les coupables à leur amendement et impriment une salutaire crainte aux âmes tentées de se révolter.

De tout ce que nous avons dit, il résulte que l'Eglise doit posséder le pouvoir législatif soit pour édicter des lois morales, soit pour édicter des lois pénales. Il faut de plus lui reconnaître l'autorité judiciaire, l'autorité administrative, l'autorité gouvernementale, sans quoi elle ne pourrait accomplir la mission que Jésus-Christ lui a confiée sur la terre.

Voici l'objection principale que les protestants, les libres penseurs élèvent contre la thèse que nous venons d'établir. « La puissance de l'Eglise, disent-ils, est une puissance pure-

ment spirituelle ; elle s'impose aux âmes, mais elle ne peut rien sur les corps. Elle ne peut, par conséquent, nous commander des actes extérieurs. » Ce principe, répondrons-nous, si on l'admettait, ne tendrait à rien moins qu'à anéantir tout le culte extérieur. Si la religion n'a de pouvoir que sur les âmes, il faudra supprimer l'office divin, la prière vocale, l'administration des sacrements, la célébration des saints mystères ; car il n'est rien de tout cela qui ne réclame des actes extérieurs. Si l'Eglise ne peut prescrire que des actes intérieurs, c'est donc indûment qu'elle procède aux ordinations, qu'elle impose la sanctification du dimanche, l'abstinence du carême, la confession annuelle et la communion pascale. Qui oserait le soutenir ? Bien que la puissance de l'Eglise soit une puissance spirituelle, c'est-à-dire ayant pour but essentiel le salut des âmes, il ne s'ensuit pas que cette puissance n'atteigne que la partie invisible de nous-mêmes ; mais elle peut nous commander des actes qui réclament l'exercice de toutes nos facultés, celles de l'âme et celles du corps.

II. — *L'Eglise a reçu de Jésus-Christ l'autorité législative*

Pour se convaincre que l'Eglise jouit d'un véritable pouvoir sur les volontés, on n'a qu'à ouvrir l'Evangile. Les textes les plus clairs, les plus précis, les plus formels, montrent qu'elle a reçu de Jésus-Christ ce pouvoir.

C'est d'abord, dans saint Jean, cette solennelle parole par laquelle Notre-Seigneur confère aux apôtres leur mission : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » (Jo., xx, 21). Or toute mission suppose des pouvoirs en rapport avec l'œuvre à accomplir et qui dureront autant que cette œuvre elle-même. Cette œuvre, ces pouvoirs, nous les trouvons parfaitement définis dans saint Mathieu : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » (Mt., xxviii, 19, 20). On le voit, les apôtres sont chargés de porter à tous les hommes la bonne nouvelle de la Rédemption, de leur administrer les sacrements, de leur procurer le salut, et pour s'acquitter de cette tâche sublime, ils sont investis par le Sauveur de sa propre puissance.

Et si nous pouvions encore douter de la plénitude de ces droits, de leur caractère absolu et universel, écoutons encore le divin Fondateur de l'Eglise : « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Mt., xviii, 18). Que l'on se récrie tant que l'on voudra contre

l'étendue d'une telle puissance : il n'y a pas de discussion possible. C'est Jésus-Christ qui parle et sa parole ne saurait être révoquée en doute. C'est Jésus-Christ qui veut, et sa volonté, comme il l'a dit lui-même, est la volonté éternelle de son Père qui est dans les cieux.

Oui, les apôtres ont reçu un pouvoir plénier sur les âmes pour les conduire vers le séjour bienheureux, pouvoir de commander et de défendre, de condamner et d'absoudre, de donner à tous une direction permanente, une impulsion motrice dans les voies du salut.

Ce pouvoir recevra sa sanction lorsqu'auront lieu les formidables assises devant lesquelles comparaitront tous les hommes. Notre-Seigneur s'adresse en effet à ses apôtres en ces termes : « Je vous le dis en vérité, quand le Fils de l'homme, au renouvellement de toutes choses, sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez de même assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » (Mt., xxix, 28). Ainsi les apôtres serviront d'assesseurs à Jésus-Christ quand il viendra juger les vivants et les morts. Si les apôtres n'étaient pas sur la terre juges des consciences, on ne voit pas pourquoi ils seraient associés à l'Arbitre suprême de nos destinées quand il prononcera sur le genre humain sa sentence définitive.

Ce n'est pas seulement l'Ecriture, c'est la tradition qui attribue à l'Eglise le pouvoir d'imposer aux chrétiens des règles morales qui aient pour eux force de loi.

En voulez-vous un seul témoignage, mais décisif ? Ecoutez saint Augustin. Quand ce grand docteur parlait du jeûne commandé et déterminé par l'Eglise, comment s'en expliquait-il ? En parlait-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs ? Non ; il en parlait comme d'une loi à laquelle et les pécheurs et les justes, sous peine d'être condamnés de Dieu, devaient également s'assujettir ; il disait qu'autant il était louable de jeûner dans les autres temps de l'année, autant il était punissable de ne pas jeûner dans les temps consacrés à la pénitence publique de l'Eglise, et particulièrement dans celui qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeûne solennel du carême ; que d'observer d'autres jeûnes, ce pouvait être un remède et une vertu, mais que de manquer à celui-là, c'était un crime et un péché. Ce sont les termes dont il use : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium est aut præmium; in Quadragesima non jejunare, scelus est ac peccatum*. La tradition du siècle de saint Augustin était donc que la loi du jeûne imposait aux chrétiens une obligation non seulement de police, mais de conscience, et que c'était aussi bien que la loi de Dieu une matière de transgression et de péché.

III. — *L'Eglise a toujours exercé la puissance législative*

L'Eglise a toujours usé de la puissance législative dont elle a été investie par Jésus-Christ.

Assemblés en concile à Jérusalem, les apôtres disent aux fidèles : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point vous imposer d'autre charge que de vous abstenir des chairs immolées aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de l'impudicité, choses contre lesquelles vous ferez bien de vous tenir en garde. » (Act., xv, 28). Saint Paul et Silas parcoururent les Eglises de Syrie et de Cilicie pour les confirmer dans la foi, en leur ordonnant d'observer les commandements des apôtres et des anciens. (Act., xv, 28-xvi, 4).

Saint Paul recommande aux évêques de veiller sur le troupeau qui leur est confié : « Prenez garde à vous-mêmes, leur dit-il, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour paître l'Eglise du Seigneur qu'il s'est acquise par son propre sang. » (Act., xx, 28). En quoi consisterait leur autorité si les fidèles n'étaient pas obligés de leur obéir ? Aussi dit-il à ces derniers : « Obéissez à vos conducteurs et ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte ; qu'il en soit ainsi afin qu'ils le fassent avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait d'aucun avantage. » (Hébr., xiii, 17).

Le même apôtre écrit aux Thessaloniens : « Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus... Celui qui les méprise, ne méprise pas un homme, mais un Dieu. » (I Thess., iv, 2, 8). Dans une seconde épître il leur dit : « Si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous disons par cette lettre, notez-le, et n'ayez point de communication avec lui, afin qu'il éprouve de la honte. » (I Thess., iii, 14).

Même langage aux Corinthiens : « Je vous loue de ce que vous gardez mes commandements tels que je vous les ai donnés. » (I Cor., x, 2). Puis comme certains abus se sont produits parmi eux : « Lorsque j'étais présent, leur écrit-il, j'ai dit et, aujourd'hui que je suis absent, je dis encore d'avance à ceux qui ont péché précédemment et à tous les autres que si je retourne chez vous, je n'usurai d'aucun ménagement. » (II Cor., xiii, 2). Et accentuant encore ses menaces : « Chercheriez-vous à expérimenter le pouvoir du Christ qui parle en moi ? » (Ibid., 3).

Enfin Jésus-Christ veut qu'on tienne pour un païen et un publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise : *Sit autem ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Mt., xviii, 17). On le voit par ces dernières paroles : les préceptes de l'Eglise sont des liens de conscience. Leur violation va jusqu'à l'of-

fense divine et jusqu'à compromettre le salut. Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme païen doit être au moins un péché de la nature de ceux qui donnent la mort à l'âme ; et ce qui nous met au rang des publicains, c'est-à-dire des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile et pénale. Ce qui montre encore qu'il en est ainsi, c'est que le même Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier et de nous retrancher de son corps lorsque avec opiniâtreté, et par un esprit d'orgueil, nous persistons à son égard dans la désobéissance en violant ses préceptes. Oui, une punition aussi terrible que celle-là ne suppose pas une faute légère, et ce retranchement du corps mystique de Jésus-Christ ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent.

Nous voyons le pouvoir législatif de l'Eglise s'exercer constamment au cours des âges. Pendant les trois premiers siècles il s'est tenu tant en Orient qu'en Occident plus de vingt conciles, et la plupart ont édicté des mesures de discipline. Ces lois ont été recueillies sous le nom de *Canons des apôtres* et de *Constitutions apostoliques*, et plusieurs d'entre elles sont encore en vigueur.

La législation ecclésiastique forme un code de préceptes le plus grand qui ait été donné au monde. Toutes les législations modernes s'en sont inspirées, semblables à ces demetres des hommes qui appuient parfois leurs fragiles murailles aux murs séculaires de nos cathédrales.

Faciles et peu nombreuses pour les fidèles, ces lois de liberté sont encore aussi flexibles que sanctifiantes, elles pressent et redressent sans briser, elles se plient aux diverses exigences des temps, des lieux divers auxquels l'Eglise s'accommode toujours. Elles s'ajoutent aux commandements de Dieu, mais sans les aggraver : « Telles sont, dit saint Bonaventure, les ailes pour l'oiseau, les roues pour le char, les voiles pour le vaisseau¹. » Elles ne font qu'interpréter les divins préceptes et les réduire en pratique.

Enfin elles sont connues et révérees d'un bout de la terre à l'autre. Platon se plaignait dans sa vieillesse « de n'avoir pas même trouvé une bicoque pour y établir ses lois. » Il n'en est pas ainsi des ordonnances de l'Eglise. Elles réunissent dans une commune obéissance toutes les variétés des races humaines.

IV. — *L'autorité législative de l'Eglise n'est pas opposée à la puissance temporelle*

La puissance civile n'a rien à redouter de la puissance ecclésiastique pour le maintien de ses véritables droits. Ces droits, c'est précisé-

¹ Part. III, dist. xl, q. 3.

ment la puissance ecclésiastique qui les affirme le plus haut, qu'il les proclame à la face du monde entier, et qui les consacre par sa propre autorité. Oui, la puissance civile, elle aussi, est souveraine dans son ordre ; et tant qu'elle se renferme dans le cercle des choses temporelles et séculières, qu'elle ne se met pas en opposition avec les divins préceptes, et qu'elle ne porte aucune atteinte aux droits de la conscience ni aux lois de la morale, les pouvoirs de l'Eglise n'ont pas à y intervenir. Ni la puissance ecclésiastique ne dérive de la puissance civile, ni la puissance civile ne découle de la puissance ecclésiastique : elles émanent toutes deux de la même source qui est Dieu, l'une en vertu des lois établies avec la création elle-même, l'autre par l'institution directe et immédiate du Fils de Dieu.

Sans doute, Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi des rois et le pontife des pontifes, aurait pu concentrer dans les mêmes mains le sacerdoce et l'empire ; mais il n'a pas voulu imposer ce double fardeau à des épaules humaines. Dans le plan de sa Providence, ces deux souverainetés ne devaient se réunir que sur un point, au faite de la hiérarchie ecclésiastique, et cela précisément pour qu'on ne pût les confondre nulle part. Pontife et roi tout ensemble, le vicaire de Jésus-Christ devait puiser dans cette condition exceptionnelle et unique assez de liberté et d'indépendance pour se faire écouter facilement des uns et des autres, pour imposer aux princes le respect des droits de l'Eglise et aux évêques le respect des droits de l'Etat.

C'est par le respect réciproque des droits de l'Etat et de l'Eglise et par l'accomplissement de leurs devoirs respectifs que doit se réaliser le plan providentiel ; et la vraie formule du rapport de ces deux puissances nous paraît être celle-ci : distinction et harmonie partout, séparation et hostilité nulle part. Aussi bien la puissance ecclésiastique et la puissance civile doivent-elles concourir finalement au même but qui est le développement du règne de Dieu sur la terre comme préparation du règne de Dieu dans le ciel. A l'Etat, le maniement et la gestion des affaires temporelles et séculières ; à l'Eglise, la direction des choses spirituelles et religieuses. L'un maintient l'ordre et la sécurité, afin que, suivant la parole de l'apôtre, nous menions une vie paisible et tranquille : *Ut quietam et tranquillam vitam* (I Tim., II, 2) ; l'autre nous apprend à traverser les biens de ce monde, l'œil fixé sur les biens de l'éternité : *Ut sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus aeterna*. (Office de l'Ascension, oraison de la messe). Le salut des âmes est la fin directe et immédiate de la mission de l'Eglise ; mais, par les

vertus qu'elle inspire et les vices qu'elle étouffe, l'Eglise coopère avec l'Etat à la prospérité temporelle des individus et des peuples. Cette prospérité temporelle est la fin directe et immédiate de la mission de l'Etat ; mais, par la liberté qu'il assure aux intérêts spirituels et par la protection dont il les couvre, l'Etat coopère avec l'Eglise au salut des âmes.

Bref, comme l'écrivait le pape Léon le Grand, chacune de ces deux puissances fait les affaires de l'autre, en faisant les siennes propres¹. L'Eglise rend à l'Etat en force et en autorité morale ce qu'elle en reçoit d'aide et de garantie pour le libre exercice de son propre ministère. Et c'est, mes frères, par ce mutuel accord, fallût-il pour l'obtenir des sacrifices ou des concessions réciproques, c'est, dis-je, par un tel concert, par une telle assistance de part et d'autre, que l'Eglise et l'Etat doivent contribuer, pour leur part respective, à réaliser ici-bas le plan de la divine Providence. Oui, voilà bien le vrai programme des rapports de la puissance ecclésiastique et de la puissance civile. En y restant fidèles, nous accomplirons sûrement le précepte du divin Maître : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* » (Mt., XXII, 21).

**

Le roi Démétrius écrivait à Jonathas : « Je veux que Jérusalem soit sainte et libre avec tout son territoire. *Et Jerusalem sit sancta et libera cum finibus suis.* » (I Mach., X, 31). Formons le même souhait pour la Jérusalem des âmes. Ce sera entrer dans l'esprit des apôtres, des martyrs, des pontifes, des vrais chrétiens qui tous s'écrient avec un saint docteur : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise. » C'est cette belle fortressse de David qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis.

Au temps des discussions de saint Thomas de Cantorbéry avec Henri II d'Angleterre, l'archevêque avait signé dans le palais du prince des articles contraires aux intérêts catholiques ; après l'avoir fait, il se retirait, précédé d'un diacre qui portait la croix. Arrivé à l'antichambre des appartements royaux, le diacre posa la croix contre le mur et laissa passer l'évêque. Et comme celui-ci en demandait la raison : « Parce que, aujourd'hui, répondit le diacre, vous avez trahi l'Eglise de Dieu, je ne porte plus la croix devant vous. » Thomas Becket se mit à verser des larmes et aussitôt il rétracta ce qu'il avait signé. On sait comment le primat d'Angleterre répara sa faute. « Je suis prêt à mourir pour la cause

¹ Ep. 43, III, ad Theodosium.

de Dieu et de son Eglise ; et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertionem justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate ; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur.* » Voilà sa réponse à ceux qui l'engagent à fuir devant les satellites du roi qui le cherchent pour le tuer. Et en effet, le pontife est immolé au pied de l'autel à la grande cause qu'il avait juré de servir.

Soyons prêts nous aussi à mourir pour la sainte Eglise, pour le maintien de ses prérogatives et de ses droits sacrés. En attendant, ayons pour ses lois un souverain respect et soyons fidèles à les observer, nous rappelant ces paroles des Proverbes : « Ecoute, mon fils, l'instruction de ton père, et ne rejette pas l'enseignement de ta mère ; car c'est une couronne de grâce pour ta tête, et une parure pour ton cou. *Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tue ; ut addatur gratia capiti tuo, et torques collo tuo.* » (Prov., I, 8).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LVIII

22^e Dimanche après la Pentecôte

LE TRIBUT A CÉSAR

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(XXII, 15-21)

En ce temps-là,

15. Les Pharisiens, s'étant retirés, tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses discours.

16. Ils lui envoient donc leurs disciples avec des Hérodiens lui dire : « Maître, nous savons que vous êtes vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans vous occuper de qui que ce soit, car vous ne faites pas attention à la personne ;

17. « Dites-nous donc ce qu'il vous semble : Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? »

18. Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites ?

19. « Montrez-moi la monnaie du tribut. » Et ils lui présentèrent un denier.

20. Et Jésus leur dit : « De qui est cette image et cette inscription ? »

21. Ils répondent : « De César. » Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Pourriez-vous nous dire quel jour eut lieu cette démarche des disciples des Pharisiens pour essayer de prendre Jésus en défaut ?*

— Elle eut lieu le surlendemain du triomphe de Jésus à Jérusalem, en cette journée même où le Sauveur dut répondre aux différentes sectes juives qui tour à tour vinrent lui poser des questions embarrassantes ou insidieuses.

— *Savez-vous ce que lui avaient demandé d'abord les Princes des Prêtres et les docteurs de la loi ?*

— Ils lui avaient demandé en vertu de quel droit il s'était permis de faire la police du temple, d'en chasser les vendeurs et les acheteurs, et de s'y installer pour enseigner le peuple.

— *Et quelle fut la réponse du Sauveur ?*

— Par une contre-question il mit ces Docteurs de la loi en demeure de se prononcer sur l'origine des pouvoirs de Jean-Baptiste, et parce qu'ils ne voulurent pas lui répondre pour éviter de se compromettre devant le peuple, lui aussi refusa de leur répondre.

— *Et ensuite ?*

— Ensuite, sans s'occuper autrement de leur présence, il annonça par la parabole des invités aux noces royales l'exclusion du royaume des cieux et les châtements qui attendaient d'autres invités rebelles.

— *Les Princes des Prêtres et les Pharisiens comprirent-ils que cette parabole les visait particulièrement ?*

— Oui ; humiliés déjà d'avoir été réduits au silence par une question qui pour le peuple devait paraître assez simple, ils durent ensuite constater que Jésus les désignait comme des invités récalcitrants, rebelles et homicides.

— *Que firent-ils alors ?*

— Ils se retirèrent la rage au cœur, plus décidés que jamais à se débarrasser de celui qui les mettait en si mauvaise posture devant ses auditeurs. Mais, dit l'Evangile, ils n'osaient s'emparer de sa personne en présence du peuple, parce qu'on le regardait comme un prophète. (Matth., xxii, 46).

— *Renoncèrent-ils pour cela à toute interpellation ?*

— Non ; battus sur une question d'ordre religieux, ils en essayèrent une autre plus embarrassante que la première et d'autant plus périlleuse qu'elle touchait à la situation politique des Juifs à cette époque.

— *Quel était cet état politique ?*

— Les Juifs étaient sous la domination romaine. Tibère régnait à Rome, Ponce-Pilate était en son nom gouverneur de la Judée. La Galilée avait pour tétrarque Hérode Antipas, qui était tout dévoué à l'empereur romain.

— *Cette domination romaine était-elle universellement acceptée ?*

— Les Princes des Prêtres, les Pharisiens et le peuple à leur suite avaient en général le sentiment de l'indépendance nationale ; ils ne reconnaissaient que la loi de Moïse, et ils subissaient le pouvoir romain plus qu'ils ne l'acceptaient.

— *Mais les Romains n'avaient-ils pas des partisans assez nombreux ?*

— Dans toutes les classes de la société juive il se trouvait des courtisans du pouvoir qui, partisans ou amis d'Hérode, acceptaient volontiers avec lui d'être sujets de Rome. On les appelait les Hérodiens.

— *Y avait-il donc de ces Hérodiens à Jérusalem ?*

— Ils étaient surtout de la Galilée ; mais les fêtes pascales en avaient attiré un grand nombre à la ville sainte ; Hérode lui-même s'y était rendu. Les Pharisiens profitèrent de leur présence pour se venger de leur échec.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Que décidèrent-ils après s'être retirés ?*

— Ils tinrent un conciliabule et ils décidèrent d'appeler Jésus sur le terrain dangereux de la politique.

— *Que se proposaient-ils ?*

— Ils voulaient au moins faire perdre à Jésus sa réputation de grand prophète devant les partisans de l'indépendance juive ; mais surtout ils désiraient le compromettre devant les partisans d'Hérode, qui ne manqueraient pas de l'accuser près du procureur romain.

— *Que fallait-il pour cela ?*

— Il fallait une déclaration du prophète qui heurtât les sentiments patriotiques du peuple ou qui fût injurieuse pour César.

— *On allait donc tendre un piège au Sauveur ?*

— Oui ; mais il fallait trouver une question capable de le faire condamner soit au tribunal de l'opinion, soit au tribunal romain. Le texte de S. Matthieu, comme celui de S. Marc et de S. Luc, nous dit comment le piège fut ourdi, et comment Jésus déjoua tous les calculs de ses ennemis.

1^o La question captieuse

— *Les Pharisiens ou les Docteurs de la loi se chargèrent-ils d'interroger eux-mêmes le Sauveur ?*

— Non, ils avaient trop mal réussi une première fois pour s'exposer à une nouvelle humiliation.

— *Que voulaient-ils surtout éviter ?*

— Plusieurs fois déjà le Sauveur avait obligé ses interrogateurs à répondre eux-mêmes à la question qu'ils avaient posée ; les Pharisiens craignaient donc d'être contraints par l'habileté de leur adversaire à donner la réponse qui devait le compromettre, mais qui, venant d'eux, les aurait également compromis.

— *Qui chargèrent-ils de la périlleuse mission d'interroger le redoutable Docteur ?*

— Ils envoyèrent quelques-uns de leurs disciples. Eux du moins pouvaient sans honte

refuser de répondre si Jésus recourait à sa tactique habituelle. On espérait d'ailleurs que Jésus, ne les connaissant point, répondrait sans défiance à des personnes qui ne demanderaient qu'à s'instruire de leurs devoirs.

— *Ces émissaires furent-ils pris au hasard ?*

— Non ; l'on choisit les plus aptes au rôle d'espions, ceux dont l'habileté à dissimuler étaient bien connues.

— *Que leur fut-il tout particulièrement recommandé ?*

— Ils devaient se présenter comme des hommes remplis de zèle pour la justice et la vérité, désireux jusqu'au scrupule d'accomplir tout leur devoir. (Cf. Luc, xx, 20).

— *D'autres envoyés ne leur furent-ils pas adjoints ?*

— Comme le conciliabule l'avait décidé, il y eut entente avec les Hérodiens et il fut convenu que plusieurs des leurs accompagneraient la députation pharisaïque.

— *N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans ce rapprochement de gens dont les sentiments étaient tout à fait opposés et qui en réalité se détestaient ?*

— La haine des Pharisiens contre Jésus suffit à l'expliquer : elle était assez violente pour ne reculer devant aucun moyen d'en finir avec celui qu'ils détestaient.

— *Qu'attendaient-ils de cette alliance avec les partisans d'Hérode ?*

— Elle leur permettait d'arriver plus sûrement à leur but homicide sans indisposer le peuple. Au cas où, comme ils l'espéraient, Jésus attaquerait les droits de César, les Hérodiens étaient là pour le dénoncer, et les Pharisiens faisaient retomber sur eux l'odieux d'une accusation qui devait conduire le prophète au tribunal du gouverneur romain.

— *La question à poser fut-elle aussi prévue ?*

— Oui, il fut décidé qu'on demanderait au Sauveur son avis sur les droits de César en matière d'impôts.

— *Pourquoi choisit-on cette question ?*

— Elle intéressait les amis de César aussi bien que les défenseurs de l'indépendance juive. Le prophète ne pouvait refuser de répondre sur une matière aussi importante, et il ne pouvait le faire sans offenser ou le peuple ou l'empereur. Elle servait donc admirablement les desseins pervers des Pharisiens.

— *Quand les députés eurent reçu toutes leurs instructions, comment se présentèrent-ils ?*

— Les disciples des Pharisiens vinrent au temple accompagnés des Hérodiens. Prenant un air de justice affectée, ils abordent le Sauveur avec de grandes marques de respect : c'est parce que leur conscience est perplexe qu'ils osent l'interroger.

— *Voudriez-vous nous redire le début de leur consultation ?*

— « Maître, dirent-ils, nous savons que vous êtes véridique, que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites pas attention à la qualité des personnes. »

— *Que reconnaissaient-ils en parlant ainsi ?*

— Ils reconnaissaient qu'aucune considération humaine n'arrêtait la vérité sur les lèvres du Sauveur, qu'il parlait avec une entière indépendance et qu'il traçait exactement le devoir de chacun, sans se laisser influencer par qui que ce soit.

— *Ce préambule n'était-il pas bien flatteur ?*

— De la part des Pharisiens, il l'était trop pour être sincère. Les émissaires ne rendaient hommage à l'indépendance, à la droiture et à la véracité du Sauveur que pour mieux déguiser le piège qu'ils allaient lui tendre ; ils l'invitaient même à s'y laisser prendre, en lui demandant de leur donner son avis avec sa liberté habituelle.

— *Où est maintenant le piège ?*

— Il est dans la question insidieuse que les envoyés posent comme pour éclairer leur conscience : « Est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César ; ou bien ne faut-il pas plutôt le refuser ? »

— *Pourquoi dites-vous que la question était insidieuse ?*

— Parce que toute réponse directe à cette question était grandement périlleuse.

— *Quel était le danger d'une réponse qui aurait affirmé les droits de César à l'impôt et l'obligation pour les Juifs de le payer ?*

— Allant à l'encontre de toutes ses espérances messianiques, elle aurait blessé le peuple dans ses sentiments les plus sacrés.

— *Que prétendaient donc les Juifs patriotes ?*

— Ils prétendaient bien n'avoir point d'autre roi que Dieu seul, et ils regardaient leur indépendance nationale comme un point essentiel de leur religion ; au temple devaient revenir tous les impôts ; la domination romaine était une tyrannie que la loi de Moïse leur défendait d'accepter.

— *Dès lors, quelle idée se serait-on faite de Jésus s'il eût répondu contre l'attente de ces Juifs ennemis de la domination romaine ?*

— On commençait à croire à sa divine mission ; mais immédiatement après une pareille réponse, il cessait d'être le Fils de Dieu, le roi d'Israël, le Messie qui devait secouer toute domination étrangère ; il n'était plus qu'un lâche, courant à la servitude, et un traître au service des ennemis de la nation. Les Pharisiens avaient ainsi la satisfaction de voir l'autorité de leur adversaire totalement anéantie.

— *Quelles autres conséquences aurait eues une réponse en faveur de l'indépendance juive ?*

— Jésus devenait un séditieux qui soulevait la multitude en lui persuadant de ne point payer l'impôt ; il décidait contre César, c'était un rebelle passible de toutes les rigueurs de la loi romaine ; une mort ignominieuse l'attendait. C'était surtout cela que désiraient ses ennemis.

2^e Comment Jésus évite le piège

— *Le piège si ingénieusement tendu réussit-il ?*

— Non ; tous les calculs humains furent déjoués par la sagesse du Sauveur. Il prononce une première parole ; aussitôt ses adversaires doivent constater qu'il a scruté le fond de leur cœur et qu'il connaît toute la noirceur de leurs procédés.

— *Que leur dit-il ?*

— « Vous n'êtes que des hypocrites ; pour quoi me tentez-vous ainsi ? »

— *Et de fait l'hypocrisie n'était-elle pas révoltante ?*

— On méprise celui qui profite d'une parole imprudente pour nuire à celui qui l'a échappée. Mais faire parade d'une conscience délicate pour dissimuler les plus perfides desseins, et par des apparences de sainteté extorquer un conseil dont on fera un chef d'accusation capitale, rien n'est plus monstrueux.

— *Aussi le Sauveur n'a-t-il pas raison de reprocher aux émissaires leur tentative criminelle ?*

— Bien certainement. Ses ennemis échoueront cette fois encore, mais leur insuccès ne diminue en rien l'odieux de leur entreprise.

— *Leur refusera-t-il cependant toute réponse ?*

— Non ; car la question est d'ordre pratique, elle intéresse tous les partis, et le peuple attend une solution.

— *N'était-ce pas l'occasion de rappeler à ce peuple que la domination étrangère qu'il est obligé de subir est, comme autrefois, le châtiment de ses prévarications ?*

— Jésus aurait pu faire un long discours pour dire aux Juifs que la condition de leur liberté et de leur indépendance était de rester fidèles à Dieu ; mais dans la circonstance, le peuple aurait peut-être difficilement accepté des reproches, et les ennemis du Sauveur n'auraient pas manqué de leur donner une maligne interprétation.

— *Le Sauveur ne pouvait donc guère dire à ses auditeurs d'accepter avec résignation la puissance étrangère à laquelle Dieu les avait soumis ; comment alors répondre à la question sans attaquer César ?*

— Dans sa sagesse, il trouva une solution qui pour être très simple n'en fut que plus

évidente. Comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, il demanda à ses interrogateurs de lui en fournir les éléments.

— *Que leur dit-il ?*

— « Montrez-moi donc la monnaie qu'on paie pour le tribut. »

— *Et ils lui montrèrent quoi ?*

— Ils lui présentèrent un denier romain, c'est-à-dire une pièce de monnaie qui portait l'effigie et l'inscription de l'empereur.

— *La monnaie romaine était donc d'usage courant chez les Juifs ?*

— Oui, car les délégués des Pharisiens n'eurent qu'à puiser dans leur bourse pour en tirer le denier qu'ils présentèrent. En Judée même circulait une monnaie impériale frappée spécialement pour les Juifs ; elle différait des autres monnaies de l'empire parce qu'elle ne portait aucun emblème païen.

— *Comment ce denier fournit-il au Sauveur le moyen de répondre ?*

— Jésus n'eut qu'à faire constater qu'il portait l'image et le nom de l'empereur romain. « De qui est cette image et cette inscription ? » demanda-t-il aux espions. — « De César, » répondirent-ils.

— *Alors cette réponse des envoyés rompait le piège qu'ils avaient tendu ?*

— Oui, par là ils reconnaissaient qu'ennemi en principe de la domination romaine, ils l'acceptaient en fait, puisque César avait pu faire battre chez eux une monnaie portant son effigie et son nom sans que la nation s'y fût opposée. En donnant un cours légal à cette monnaie, les Juifs reconnaissaient donc que l'autorité de César réglait leurs destinées. « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » s'écrieront-ils au jour de la Passion.

— *Ne profitaient-ils pas aussi du gouvernement impérial ?*

— En acceptant le fait accompli, les Juifs jouissaient des privilèges que l'empereur leur accordait chez les autres peuples ; ils bénéficiaient aussi des mesures administratives et protectrices de l'empire.

— *N'était-il pas juste qu'ils rendissent par l'impôt la monnaie qu'ils avaient acceptée de César et qu'ils prissent ainsi part aux charges de l'empire qui les protégeait ?*

— Bien certainement ; avec l'obéissance, ils devaient à César l'impôt nécessaire au gouvernement de leur pays. C'était la réponse inscrite en quelque sorte avec le nom de César sur la monnaie qu'ils présentaient.

— *Jésus n'eut donc qu'à traduire en langue vulgaire ce que le denier disait par l'image et l'exergue qu'il portait ?*

— Oui ; le peuple ne fut pas étonné d'entendre Jésus lui dire : « Rendez donc à César ce qui est à César. » Mais comme le droit de César ne supprime jamais les droits de

Dieu, le Sauveur ajouta immédiatement : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

— *Comment cette réponse fut-elle acceptée ?*

— Ainsi préparée par la prudence et la sagesse du Sauveur, elle satisfait les Hérodiens et le peuple tout entier ; les Pharisiens en furent étonnés et désespérant de prendre Jésus en défaut, ils gardèrent le silence. (Cf. Luc, xx, 26).

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *Qu'avons-nous à recueillir dans l'évangile que nous venons d'expliquer ?*

— Nous y apprenons tout d'abord que Dieu lit jusqu'au fond de notre âme nos plus secrètes pensées et qu'aucune de nos dispositions intimes ne lui échappe. Mais la maxime qui le termine mérite plus particulièrement de fixer notre attention.

— *Répond-elle exactement à la question des Pharisiens ?*

— Oui, mais elle ajoute un précepte que ceux-ci ne demandaient pas. Ici encore Jésus prend occasion de la question qui lui est soumise pour nous tracer plus exactement nos devoirs.

— *La parole du Sauveur est donc une règle de conduite chrétienne ?*

— Oui, c'est une loi que ni les dépositaires du pouvoir ni les sujets ne doivent oublier.

— *Qu'enseigne-t-elle d'abord ?*

— Elle enseigne d'abord que les constitutions des Etats ne sont pas immuables et qu'il faut savoir se soumettre au pouvoir que la Providence divine a donné ou prépare pour chaque nation. A l'heure voulue de Dieu, les Juifs cessent de se gouverner eux-mêmes et passent sous la domination romaine.

— *Que doit-on à cette autorité qui, pour les Juifs d'alors, était l'autorité de César ?*

— L'apôtre S. Paul développant la pensée du Maître nous dit à tous : « Que chacun soit soumis aux puissances supérieures, car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été ordonnées par lui. Qu'on rende donc à chacune ce qui lui est dû : le tribut, l'impôt, le respect, l'honneur à qui ils appartiennent. » (Rom., xiii, 1-7).

— *Les sujets ne peuvent donc pas se dispenser de payer l'impôt ?*

— Non ; ils le doivent comme ils doivent le respect et l'obéissance, et ils pèchent contre la justice quand ils refusent à l'autorité légitime du souverain ce qui lui est nécessaire pour exercer un bon gouvernement.

— *Est-il des cas où il serait permis de se révolter contre l'autorité légitimement établie, pour lui refuser l'obéissance ou les subsides qu'elle réclame ?*

— Non, jamais cela n'est permis. Lors même que celui qui possède l'autorité en serait personnellement indigne, s'il l'exerce justement, il a droit toujours au respect, à l'obéissance, à la fidélité et à l'assistance. S. Paul déclare que l'on doit obéir même aux maîtres mauvais.

— *Pourquoi avez-vous dit qu'on doit soumission à l'autorité tant qu'elle s'exerce justement ?*

— C'est qu'il est des limites qu'elle ne peut dépasser sans perdre son caractère d'autorité. Au-dessus de César il y a Dieu, et les droits de César cessent là où ils entreraient en conflit avec les droits divins. La sentence du Sauveur le rappelle en ordonnant de rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

— *Ceux qui sont revêtus de l'autorité ne peuvent donc pas en disposer à leur guise ?*

— Non, ils doivent savoir que toujours leur autorité reste soumise à l'autorité divine ; c'est le droit de Dieu de commander aux princes comme aux sujets.

— *Alors, quand par malice ou ignorance l'autorité qui commande dépasse la limite de ses droits, que doit-on faire ?*

— Le chrétien doit se rappeler qu'avant tout il doit respecter les droits de Dieu ; c'est alors qu'il lui faut suivre, même au péril de sa vie, la ligne de conduite tracée par les apôtres : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Actes, v, 29).

— *C'est donc une erreur de croire que la loi divine n'atteint l'homme que comme individu et non comme citoyen ou gouvernant ?*

— Oui, c'est une grave erreur, qui aurait comme conséquence de rendre légitimes les plus affreuses des révolutions et la pire des tyrannies.

— *Mais voudriez-vous nous dire un peu ce que nous devons à Dieu ?*

— Nous lui devons notre être tout entier, le culte intérieur et extérieur, la soumission de notre esprit aux vérités de la foi, la pureté de notre corps, la sainteté de notre âme, la fidélité à sa loi, la docilité à notre conscience, et généralement tous les devoirs que nous prescrit la religion qu'il a révélée.

— *Que faut-il penser alors des lois qui seraient contraires à l'un ou à l'autre de ces droits divins et empêcheraient de les respecter ?*

— Elles ne peuvent pas créer d'obligation ; s'y soumettre serait accorder à César plus qu'il ne lui appartient, et refuser à Dieu ce qui lui est dû.

— *A quels excès de la puissance temporelle doit-on surtout résister aujourd'hui ?*

— C'est surtout aux lois qui attaquent, pour les détruire ou les diminuer, la foi et la morale chrétiennes. Un disciple du Christ ne peut pas, sans une servilité coupable, accep-

ter des dispositions légales qui menaceraient jusque dans ses fondements l'œuvre de Celui qui a dit : « Rendez à César ce qui est à César, mais avant tout, rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XVII

« AD CHRISTUM PER MARIAM »

L'âme sincère s'éprend de Jésus-Christ ; mais le modèle est trop parfait, Jésus réside en des régions trop élevées ; seule Marie est le guide expérimenté et tendre qui peut nous conduire à lui. Elle nous mène à lui par le Rosaire.

I

Il n'y a qu'une science, il n'y a qu'une beauté. Cette science est celle dont saint Paul parlait en ces termes : « Je n'ai pas voulu parmi vous professer d'autre science que celle de Jésus, et de Jésus crucifié. » Cette beauté, saint Augustin l'entrevit enfin, et cette vision lui arrachait ce cri d'admiration et de regret : « Je vous ai aimée trop tard, ô Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » C'était la Beauté de Jésus-Christ, de sa doctrine, de sa personne, de son humanité et de sa divinité.

Nombre d'âmes recherchent avec passion ce qu'on a désigné d'un mot trop vague et trop timide, *l'idéal*, et qui, pour beaucoup, demeure une sorte de chimère inaccessible et irréelle. Ceux-là sont des rêveurs qui se complaisent en des aspirations inconsistantes, semblables à ces brillants nuages d'or du soir qui perdent leur éclat après la disparition du soleil, et que le vent balaie dans la brume de la nuit.

Mais les âmes élevées savent bien que l'idéal est une réalité ; elles la cherchent, elles la poursuivent, et ne la trouvant point parmi les hommes, elles remontent plus haut, elles regardent au front de l'histoire ce nom qui seul l'illumine d'un rayon divin de justice parfaite et de bonté ; elles reconnaissent Jésus-Christ, même sans l'avoir jamais vu, parce qu'aussi il réalise la beauté dont elles ont entrevu l'image en elles-mêmes. Elles tressaillent à la vue de Jésus-Christ et vont droit à lui.

« Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, a-t-il dit, mais il aura la lumière de la vie. » Les âmes droites le suivent, attirées comme par un invincible aimant, et d'ailleurs poussées vers lui par leur propre droiture.

Mais bientôt elles éprouvent une sorte de

découragement, comme le voyageur qui voudrait gravir les glaciers du Mont-Blanc et qui mesure de l'œil la distance, les difficultés et les périls de l'ascension.

Elles ne connaissent pas Jésus-Christ. Qui le leur expliquera, leur ouvrira son cœur, leur montrera sa tendresse, surtout déterminera le point inquiétant où commence la justice, où finit la miséricorde ?

Elles relisent avec effroi l'Evangile : « Bienheureux ceux qui sont détachés des biens de ce monde. Bienheureux les cœurs purs. Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix tous les jours et me suivre. » Ces paroles austères, elles les méditent, et elles regardent le Sauveur, le modèle éternel, qui les a pratiquées à la lettre, absolument, jusqu'au bout. Il n'avait pas une pierre où reposer sa tête, il était doux et humble de cœur, si pur que nul soupçon de mal ne l'a jamais effleuré, si sacrifié qu'il a pris avec courage sa croix sanglante, sans regarder en arrière, et l'a portée jusqu'au sommet du Calvaire pour y être cloué, pour y mourir.

Certes, Jésus vous attire, il vous charme, il vous convainc qu'il est la Beauté, la Vérité, la Voie, et que quiconque ne le suit pas s'égare, *sine via non itur* ; et vous voudriez bien aller avec lui. Mais sa perfection vous arrête, le sacrifice vous effraie. Vous ne vous sentez pas assez pur, assez mortifié, assez détaché de vous-même et des choses de la terre. Il vous faudrait un appui, une main qui se tende vers vous pour vous aider à marcher, un cœur qui se penche vers le vôtre pour vous dire : « Courage ! Allons ! je vous soutiendrai ! Vous verrez combien le devoir est beau, comme il est doux de marcher sur ce chemin qui vous semble rocailleux, comme il est bon d'avancer en pleine lumière ! »

Alors vous récitez votre rosaire en appliquant votre âme à la méditation de ces mystères qui sont un enseignement, une nourriture, une doctrine, un réconfort. Marie vous prend par la main pour vous conduire à Jésus, et vous la suivez avec joie parce qu'en elle « rien n'est austère », tout est tendrement maternel.

Telle est d'ailleurs la mission que son Fils lui a confiée du haut de la croix : elle doit lui ramener les hommes comme une mère ramène ses enfants à leur père. Elle a reçu grâce pour cela. Elle est toute-puissante sur le cœur de son Fils ; elle le connaît et donc elle sait le faire connaître à toutes les âmes de bonne volonté.

II

Sa puissance lui vient de l'amour de son Fils pour elle et de l'autorité qu'elle possède sur lui.

1. Prédestinée à devenir la Mère de Dieu, elle a mérité ensuite de porter en son sein le divin Sauveur, suivant l'expression hardie de la liturgie, *quem meruisti portare*. « Elle l'avait conçu dans son âme avant de le concevoir dans sa chair, » dit saint Ambroise, et avec lui tous les Pères. Lorsque l'Ange vient la visiter pour solliciter son consentement, elle réfléchit, elle interroge, pour achever de s'éclairer ; mais quand elle prononce son *fiat* qui réjouit également le ciel et la terre, elle en connaît la portée, elle sait qu'elle mettra au monde le Fils de Dieu, qu'elle deviendra sa mère, et si elle en accepte l'immense honneur, elle en accepte aussi les immenses sacrifices. Elle sait que sa vie désormais est intimement, indissolublement unie à celle de son fils, qu'elle partagera désormais ses joies, ses tristesses, ses douleurs, et qu'elle ne le quittera plus jamais. Intimité bien douce sans doute, mais qui assume aussi les plus terribles responsabilités, qui prépare les plus grandes douleurs. Il est bien bon de s'aimer, mais désormais l'existence de votre ami est enchaînée à la vôtre, ses peines deviennent vos peines, et souvent dans vos affections vous recueillez plus de tristesses que de joies. Il est vrai que ces tristesses elles-mêmes sont aimées, et que l'on remercie encore Dieu de vous les avoir envoyées, afin que vous puissiez consoler vos amis qui souffrent.

Marie remercia Dieu aussi de toutes ses douleurs, car elle le remercia d'avoir associé son existence à celle de Jésus, et d'avoir pu porter sa part du poids écrasant de la croix. Mais si elle a consenti à la maternité divine et aux sacrifices, Jésus a consenti à se placer sous son autorité et à lui obéir comme un enfant obéit à sa mère. Il a donc vécu et demeuré sous sa dépendance, et quand l'Apôtre nous apprend qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, il est bien entendu qu'il a obéi non seulement au Père du ciel, mais à sa mère de la terre.

Quelle n'est pas alors sa puissance sur le cœur de Jésus ! Elle a pu lui commander et son fils lui a obéi, et cette prérogative, Dieu la lui a conservée au ciel dans une mesure, au dire de saint Bernard, toute-puissante.

Et non seulement elle est la Mère, mais l'Epouse. Est-ce que Jésus n'est pas appelé « le nouvel Adam ? » Elle est donc la nouvelle Eve, sainte et sans tache, dévouée et sacrifiée, apportant à son Epoux la force et la grâce de l'aide semblable à lui. De là cette union qui a constamment persévéré et que célèbrent les mystères du Rosaire. Ne voyons-nous pas en effet toujours Marie auprès de Jésus, et les mystères du Rosaire ne sont-ils pas également les siens et ceux de son Fils ? Dans les mystères joyeux, elle est

là, elle y occupe même la place principale, à l'Annonciation, à la Visitation, à la Nativité. Jésus paraît alors, mais porté sur les bras de sa mère au Temple, ou la consolant délicieusement après l'avoir fait pleurer durant ses trois jours d'absence.

Même pendant la Passion elle demeure unie à son Fils par la pensée, par la compassion, par sa présence. Si l'on en croit une tradition autorisée, elle assistait en effet perdue dans la foule au jugement de Pilate, elle était témoin de la flagellation du Sauveur. Enfin, après avoir été associée à ses douleurs, elle le fut à son triomphe, et personne ne doute qu'elle n'ait été l'objet de la première apparition de Jésus, après sa glorieuse Résurrection.

La Mère n'a donc point été séparée de son Fils, et son Assomption est devenue le sceau de cette très douce et indissoluble union.

Pour être uni à quelqu'un, il faut vivre de sa vie ; or jamais deux vies n'ont été unies et fondues ensemble, comme celles de Jésus et de Marie. La Mère connaît son Fils jusqu'au fond de l'âme, l'Epouse sait tous les secrets de son Epoux. Marie a vécu pendant trente-trois années dans l'intimité complète du Sauveur, elle a goûté ses enseignements, pénétré sa pensée, elle s'est élevée par de continuels élans d'amour : c'est bien d'elle qu'on doit dire qu'elle a établi des ascensions constantes dans son cœur. Elle sait donc tout de Jésus, tout ce que l'intelligence humaine la plus haute, le cœur le plus vaste et le plus ardent peut savoir de lui. C'est pourquoi, mieux que les docteurs les plus sublimes, mieux même que les anges les plus brillants, elle peut nous le faire connaître afin de nous conduire à lui.

Elle nous le fait connaître par le Rosaire.

2. Qu'est-ce en effet que le Rosaire ? C'est un ensemble de mystères, c'est-à-dire de vérités très élevées, que notre intelligence ne saurait comprendre. Les mystères sont des réalités divines, une nourriture supérieure, céleste pour nos âmes. Il nous faut remercier Dieu de nous avoir révélé ces réalités, nourris de cette doctrine, d'autant mieux que les mystères de Jésus sont aussi les mystères de Marie.

Ils nous apprennent d'abord l'amour de Jésus pour nous, amour si grand qu'il a voulu être comme l'un de nous, afin de nous prendre par la main et de nous conduire jusqu'à Dieu. C'est Marie qui nous a donné Jésus, c'est dans son sein que le Verbe divin s'est incarné. Qui dira ce moment unique dans les siècles, attendu par l'éternité, où le Fils de Dieu s'est fait homme, où le Créateur est devenu créature, par amour pour nous ? Qui dira ce que Marie a pensé alors, les sentiments qui ont fait battre son cœur, l'acceptation sublime qui s'est exprimée par ce mot *Fiat* !

d'autant plus admirable et inexprimable qu'elle savait bien que la douleur est la preuve, comme la condition nécessaire, de l'amour ?

Et si l'Annonciation nous révèle l'amour de Dieu pour l'homme, voici que la Visitation nous enseigne la pratique de l'amour du prochain, afin qu'ainsi dans son double objet la charité en nous soit complète.

Voilà le premier enseignement de Marie dans le Rosaire. Est-il assez noble, pur, supérieur à tout ce que pourrait nous enseigner la raison, la philosophie humaine ? Cette seule pensée nous transporte : « Quoi ! Dieu nous a aimés ainsi !... Jusqu'à la fin ! » jusqu'à cette extrémité ! Que ne ferons-nous pas pour lui témoigner notre reconnaissance ?

Le second est surtout pratique, il nous apprend la science de la vie. Nous avons beau faire : elle n'est qu'un tissu d'épreuves et de douleurs. Plus vous vous ingéniez à la rendre douce à vos enfants, plus vous leur préparez des duretés et des déceptions. Bercés de cette idée que la vie est une jouissance, quand ils seront aux prises avec la souffrance, — c'est-à-dire avec les réalités de l'existence, — ils se sentiront désespérés, impuissants à combattre, à porter leur lourd fardeau, alors qu'on ne leur avait promis que des délices et des roses. La vie est un sacrifice constant, un Calvaire à gravir. Jésus-Christ n'a pas dit : « Bienheureux ceux qui rient et s'amusent, » mais : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Ce qui les consolera, ce sera la foi inspirée par le Rosaire, les mystères douloureux qui nous montrent le Sauveur suant sa sueur de sang, réconforté par un ange dans son agonie, — car sans ce secours il serait mort de douleur, — flagellé, couronné d'épines, mourant enfin sur la croix qu'il a dû porter jusqu'à l'endroit même où il y serait cloué. Vous vous direz alors, dans les affres de l'épreuve, que Dieu vous aime bien, puisqu'il veut que vous ressembliez à son Fils et vous vous sentirez vous-même relevé, consolé, parce que vous souffrirez en union avec le Sauveur.

Qu'ils sont malheureux ceux qui souffrent sans avoir la foi, parce qu'ils souffrent aussi sans espérance !

Mais, et c'est le troisième enseignement, la souffrance a un terme. La passion de Jésus, la compassion de Marie ont été terribles ; toutefois, elles ont cessé avec cette vie. Elles n'étaient qu'un moyen pour sauver l'humanité, comme les épreuves ne sont qu'un moyen pour atteindre le but final qui est le ciel, la récompense, la vision et la jouissance de Dieu.

Après sa mort Jésus consent à l'humiliation du tombeau, mais c'est pour mieux s'affirmer le vainqueur de la mort. Il ressuscite, puis il monte au ciel, et Marie, après quinze années de séparation et d'attente, pendant lesquelles

elle a édifié et affermi l'Eglise, s'élève au ciel à son tour, le jour de l'Assomption, pour y recevoir une couronne indéfectible de gloire. Notre espoir certain est de l'y suivre à l'heure finale que Dieu seul connaît. N'est-ce pas cette certitude qui nous soutient et nous fait trouver une consolation jusque dans nos pleurs ?

XVIII

L'ANNONCIATION

Pénétrons maintenant en quelque sorte dans l'intérieur, dans l'intimité des mystères du Rosaire.

Le premier des mystères joyeux est l'Annonciation.

Méditons-en le récit fait par saint Luc, évidemment sous la dictée de la Sainte Vierge, car personne autre qu'elle-même n'eût pu révéler ainsi les sentiments qu'elle éprouva, ni les paroles de l'ange Gabriel qu'elle fut seule à entendre.

I

Le plus beau des anges, — peut-être son ange gardien, — est député vers elle, comme six mois auparavant il avait été envoyé à Zacharie. Après avoir annoncé la venue du Précurseur, il vient demander à Marie son consentement à devenir Mère de Dieu. Mission délicate pour laquelle il fallait un avocat choisi.

On devine pourquoi Dieu a député l'un de ses anges les plus élevés dans la hiérarchie céleste. N'y a-t-il pas une affinité spirituelle très étroite entre la nature angélique et la pureté virginale de Marie ? Car elle est vierge, par conséquent sœur des anges.

Cependant si elle est grande au regard du ciel, elle est ignorée des hommes. Elle habite une petite ville de la Galilée qui a un nom gracieux, Nazareth, la ville des fleurs, mais qui jouit d'une réputation désavantageuse, car ce proverbe court : « Peut-il sortir rien de bon de Nazareth ? » Elle appartient à une famille illustre, mais déchue et qui a perdu la considération publique avec sa fortune, la famille royale de David. Enfin elle est l'épouse d'un homme nommé Joseph, également descendant de David, mais qui n'est plus même un prétendant au trône : il travaille de ses mains et exerce la modeste profession de charpentier. Tout est humble dans la pauvre demeure, l'origine, les habitants de la maison, la profession, la cité ; si bien que plus tard, lorsque Pilate voudra infliger à Jésus un suprême outrage, il fera écrire au-dessus de sa croix : « Jésus de Nazareth. »

Dieu aime à se servir des petits de ce monde

pour confondre les grands. Il ne va pas chercher dans les palais les âmes qui doivent servir à l'accomplissement de ses glorieux et éternels desseins, il ne les y trouverait pas ; il les prend dans l'échoppe d'un ouvrier inconnu et dédaigné.

Cependant cette Vierge est la plus belle créature de Dieu, l'honneur de l'humanité, l'admiration des anges, et elle porte un nom prédestiné, un nom de grandeur et de bonté, Marie : « Et le nom de la Vierge était Marie. » C'est pourquoi, parce qu'elle est la plus petite à ses propres yeux, mais la plus grande aux yeux de Dieu, c'est un ange d'une incomparable dignité qui vient la visiter.

Il entre auprès d'elle : *Et ingressus Angelus ad eam*. Que fait-elle ? La tradition nous dit qu'elle prie, qu'elle médite sur le grand mystère des siècles, sur la venue prochaine du Messie que tous attendent, et qu'elle-même, parce qu'elle comprenait mieux que tout autre les Ecritures, attendait avec une certitude absolue. C'était sa pensée, sa prière habituelle : « Seigneur, mon Dieu, disait-elle, avec son sublime aïeul David, ne tardez plus ! » (Ps., xxxix, 18), ou avec Isaïe : « Rompez la voûte des cieux et descendez ! » (Is., lxiv, 1). Nul doute non plus qu'elle ne réfléchisse à la fameuse prophétie du même Voyant : « Voici qu'une Vierge enfantera un fils. *Ecce Virgo concipiet*. » Mais si elle demande à Dieu la faveur de connaître cette heureuse créature, c'est, suivant la pensée de plusieurs, afin de se vouer à son service.

L'ange la tire de sa prière, de sa méditation, de son extase. Il lui parle : *dixit*. Avocat du ciel, ambassadeur de Dieu, il faut qu'il fasse triompher la cause du ciel, comprendre la volonté de Dieu. « Je vous salue, pleine de grâce. *Ave gratia plena*. » Il lui témoigne ainsi son respect, il la salue le premier, parce qu'il reconnaît qu'elle lui est supérieure : elle est en effet « pleine de grâce. » Elle est immaculée, revêtue dès le premier instant de sa vie de la grâce originelle ; jamais sa raison n'est demeurée un seul moment endormie comme celle des enfants ordinaires ; tout de suite elle a connu, aimé, adoré Dieu, et, depuis, chaque minute de sa vie n'a été qu'une correspondance à la grâce, une ascension vers l'amour infini, une nouvelle union plus intime avec Dieu. Elle est donc « pleine de grâce », elle est le temple même de la grâce. C'est pourquoi il ajoute : « Le Seigneur est avec vous, » il est en vous, dans toute la plénitude de sa bonté, de sa puissance, de son admirable sagesse. *Dominus tecum*. Car l'incarnation préparée par tant de vertus n'est-elle pas le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre divins ? Et il poursuit : « Vous êtes bénie parmi les femmes, *benedicta tu in mulieribus*, » c'est-à-dire aussi : Vous êtes la femme qui est la bénédiction.

diction du monde, et bientôt, par la présence en vous du Verbe de Dieu, vous recevrez la bénédiction suprême que Dieu ne confèrera qu'une seule fois, durant le temps et l'éternité.

Elle « écoute », elle regarde, elle contemple, dit saint Athanase, dans le messenger divin l'essence angélique. Cet ange, elle le connaît, elle a conversé avec lui sans doute et avec ses frères, dans ses effusions dans le sein de Dieu, mais jamais il ne lui avait tenu un tel langage. C'est pourquoi elle est troublée de ce discours, *turbata est in sermone ejus*, troublée dans son humilité qui n'accepte point sans crainte de telles louanges, troublée aussi parce qu'elle ne comprend pas, qu'elle ne voit pas où tendent ces paroles, cette gravité de ton, cette solennité du message divin, et elle se demande quel en est le sens, la raison, la portée : *et cogitabat qualis esset ista salutatio*.

Quelle source infinie de méditations dans ce drame, touchant la beauté de l'âme de Marie, inquiète pour son humilité, et la grandeur de Dieu qui prépare l'événement le plus important des siècles, qui fait solliciter par un ange le consentement de sa créature et qui respecte dans une si adorable mesure la liberté de cette vierge !

II

L'ange a compris les motifs intimes et élevés de ce trouble ; il veut l'apaiser : « Ne craignez pas, Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu ! »

Remarquez-vous que cette fois il l'appelle par son nom, avec une douce et respectueuse familiarité, comme pour trouver plus sûrement le chemin de son cœur ? Pourquoi craindre ? Pourquoi se troubler, puisqu'elle est agréable à Dieu ? Elle était anxieuse, redoutant que l'orgueil ne se soit glissé dans son cœur avec ces paroles flatteuses ; mais voici que l'ange lui assure « qu'elle a trouvé grâce devant Dieu. » Pour elle c'est la suprême joie, l'unique bonheur. Non seulement elle n'a pas offensé Dieu, mais Dieu l'aime comme sa fille, il la regarde avec des yeux favorables. Elle est rassurée, elle est heureuse. Dieu peut tout lui demander, elle est prête à tout, elle fera tout sur un désir de lui.

Ce désir, elle l'ignore encore, elle ne sait pas que de nouvelles paroles de l'ange vont augmenter son trouble, sa perplexité : « Voici que vous concevrez dans votre sein, ajoutez-il, et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. »

Avec quelle stupeur, quelle émotion, elle écoute ces paroles qui se gravent dans son cœur comme avec des traits de feu ! Il n'y a

qu'un instant, elle méditait sur la prophétie d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet*. C'est donc elle, cette Vierge ! Elle aura un fils, et quel fils ! Ce sera « le fils du Très-Haut, » et elle « lui donnera le nom de Jésus, » le nom le plus sublime de tous, car il signifie Sauveur. « Il sera grand ! » Ce mot, l'ange Gabriel ne l'a pas dit sans l'avoir médité. Quelle joie en effet pour une mère de savoir que son fils sera aimé, célébré, glorieux, grand parmi les enfants des hommes ! Comment d'ailleurs ne serait-il pas grand, puisqu'il sera le fils du Très-Haut ! A cette gloire particulière s'ajoutera une gloire de famille : il sera aussi le Fils de David et occupera son trône. En lui renaîtront toutes les vertus, toute la douceur de David, toutes les splendeurs de sa vie conquérante, et de fait, les foules ne se presseront-elles point sur ses pas en l'acclamant comme le fils de David ?

En lui enfin sera glorifiée la maison de Jacob, il sera roi et son règne sera éternel ! Il ne ressemblera pas à ces monarques, même les plus puissants, comme Salomon ou Cyrus, dont le trône s'est écroulé lamentablement, et sans retour. Lui il règnera à jamais !

Elle réfléchit à chacune de ces paroles, elle les pèse non pas au poids de la gloire humaine, mais de la gloire divine. Ce qu'elle voit, c'est que Dieu a conçu ce dessein adorable et qu'elle doit en être pour son humble part l'exécutrice. Il lui a fait transmettre son désir, et l'Ange a su lui exposer en termes ravissants ce que Dieu attend d'elle. Elle est soumise par avance à ce qu'il décidera, mais pour elle il reste un point obscur ; aussi son trouble augmente avec une intensité poignante. Elle ne comprend plus. Que lui dit en effet l'Ange céleste ? Qu'elle deviendra mère et qu'elle aura un fils nommé Jésus ! Ne sait-il donc pas qu'elle a fait vœu de virginité, qu'elle s'est engagée devant Dieu à rester toujours vierge ? C'est pourquoi elle lui dit : « Comment cela pourra-t-il se faire, puisque je ne connais pas d'homme ? » C'est-à-dire : « Dieu sait combien je voudrais obéir à son désir, coopérer à ses desseins ; il sait aussi que je suis liée par mon vœu, et que ce vœu je l'ai fait afin de lui ressembler davantage, afin d'être vierge comme Lui, parfaite, à son image ! »

Cette parole de Marie prouve à l'évidence son vœu de virginité inviolable, vœu qu'elle est décidée à garder, en lui sacrifiant même l'honneur d'être la Mère de Dieu !

Dans sa question anxieuse, elle apporte une pureté d'intention absolue, l'Ange le sait, aussi va-t-il lui donner la juste explication qu'elle réclame, et qui n'admirerait ici la délicatesse de son langage ?

« L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son

ombre. C'est pourquoi aussi celui qui naîtra de vous sera Saint et on l'appellera le Fils de Dieu. »

Il ne dit pas : « L'Esprit-Saint viendra en vous, » car il réside en elle ; mais : « Il surviendra en vous. » — « Là où il abondait, il surabondera¹. » Vous vous demandez pourquoi l'Ange ajoute : « La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Cette expression, « c'est comme un chant, et l'une de ces répétitions variées et symétriques d'une même pensée, qui, au dire de tous les savants, constituent la forme ordinaire de la poésie hébraïque. Pour exprimer, comme il le pouvait, ce grand transport et cette extase de Dieu, qui est la mission de son Verbe, ce transport du langage humain, qui est la poésie, a paru nécessaire même à l'archange qui alors parlait notre idiome². »

Enfin il produit un exemple qui achèverait de la convaincre si elle hésitait encore : celui d'Elisabeth qui « a conçu un fils dans sa vieillesse et qui est dans son sixième mois. » Elle que « tous appelaient stérile, » ce qui constituait pour elle un opprobre, avec d'amers regrets, va devenir mère, « parce que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie a compris, elle remercie Dieu dans son âme. Non ! ce n'est pas un homme qui sera l'auteur de l'Incarnation, pas même un ange, mais Dieu lui-même, l'Esprit-Saint dont elle deviendra ainsi plus particulièrement, plus étroitement l'Épouse. Comment un homme coopérerait-il à un ouvrage uniquement divin ? Non ! sa virginité n'est pas un obstacle à la venue du Fils de Dieu, au contraire elle est une condition nécessaire de l'Incarnation du Verbe. Le Fils de Dieu ne devait pas naître à la manière des autres hommes, bien qu'il devienne homme aussi ; il lui fallait un mode spécial, qui échappe aux idées et aux habitudes humaines. Il y allait de sa dignité même : « Un Dieu, dit S. Ambroise, ne pouvait naître que d'une vierge ! » Et comme l'Incarnation est l'œuvre d'amour par excellence, bien qu'elle soit l'œuvre de la Trinité tout entière, elle appartient plutôt à l'Esprit-Saint, qui est le terme substantiel de l'amour du Père et du Fils.

Marie se recueille, elle est dans le ravissement de l'obéissance et de la révélation des desseins de Dieu. Déjà elle a donné son consentement intérieur ; mais il s'agit ici, dit S. Thomas, d'une sorte de mariage spirituel entre le Fils de Dieu et la nature humaine. Le Fils de Dieu a exprimé sa volonté par le message de l'Ange, le consentement de la Vierge est attendu, car elle représente toute

la nature humaine¹, et il faut que ce consentement soit formulé avec la solennité que comporte un acte aussi grave. Alors elle prononce ces paroles où elle met toute son âme, tout son être : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! »

« Et le Verbe s'est fait chair. » Dieu est devenu homme, l'homme est devenu Dieu, car il n'y a dans le Christ qu'une seule personne, renfermant, unissant deux natures. Le plan divin primitif, brisé par Adam, est rétabli dans une splendeur qui surpassera l'œuvre premièrement conçue. Dieu attendait l'heure d'avoir enfin pitié de nous ; cette heure a sonné à l'horloge de l'éternité et à celle du temps.

« La Sagesse s'est bâti une demeure, » qu'elle habite maintenant, et cette demeure c'est Marie.

L'ange s'est acquitté heureusement de son message, il a gagné la cause de la divinité et celle de l'humanité. Maintenant il quitte la Vierge divine : *Et discessit ab ea Angelus.*

ALLOCUTION POUR LA FÊTE D'UNE ASSOCIATION PAROISSIALE

LES DEUX ARMÉES

Mes frères,

C'est une fête pleine d'espérance qui nous réunit en ce moment, puisque c'est l'aurore qui paraît au ciel après la nuit.

La nuit bien sombre dont je veux parler, vous la connaissez tous, puisque tous vous en avez vécu les douleurs et les craintes. C'était il y a 5 ans, en 1905. Le Parlement français discutait la loi sacrilège qui était destinée à briser, entre l'Eglise et la France, le pacte quinze fois séculaire. Personne ne voulait, personne ne pouvait croire que s'accomplirait ce projet odieux. Et pourtant cela fut. Pour garder sa liberté, pour ne pas tendre les deux mains aux chaînes dont on prétendait la garrotter, l'Eglise de France fut obligée de renoncer à tous les biens que lui avait légués la piété de nos aïeux. Elle devenait sans asile sur cette terre française qu'elle avait pétrie avec tant d'amour. Qu'allait-il se passer ? Tout était à redouter.

C'est alors que se produisit une chose aussi consolante qu'inattendue. Partout des hommes de cœur se levèrent, pour affirmer leur attachement aux vieilles croyances nationales. Debout à côté de leurs prêtres, ils appelèrent à eux toutes les âmes vaillantes. Et à présent, en face de l'armée qui veut supprimer Dieu, se forme l'armée qui veut l'adorer.

¹ *Les Mystères du Saint Rosaire*, par Mgr Gay, t. I, p. 118.

² *Ibid.*, p. 117.

¹ Pars 3, q. xxx, a. 1.

Telle est la signification de la fête que nous célébrons aujourd'hui, et telle est la raison pour laquelle je l'ai appelée l'aurore après la nuit.

Que vous dirai-je aujourd'hui qui réponde à ces pensées ? Je ne vois rien de mieux que de refaire avec vous la méditation célèbre que saint Ignace de Loyola a écrite sur les deux armées en présence, et qu'il a appelée la méditation des deux Etendards. C'est une sorte de parabole. Elle est saisissante. Écoutez-la.

I

Voyez-vous cette plaine désolée qui s'étend aux alentours de la ville immonde de Babylone ? C'est là que Lucifer a convoqué son armée. Lui-même, le prince des ténèbres, est assis sur un trône de feu, environné, dit saint Ignace, d'une fumée épaisse, et répandant l'effroi par la difformité de ses traits et la cruauté qui étincelle dans ses regards. Il est si terrible, ce chef, son aspect est si odieux, que tout le monde à sa vue devrait s'enfuir, et pourtant une foule innombrable se presse autour de lui.

Examinez cette foule ; vous ne tarderez pas à vous rendre compte qu'elle se compose de tous les pécheurs de tous les siècles.

Au premier rang, les démons que Satan a entraînés dans sa chute, et qui, après avoir partagé son crime et ses châtiments, partagent à présent son désespoir et sa haine.

Autour d'eux, tous les scélérats fameux ou inconnus qui ont épouvanté la terre : ceux qui ont renversé les autels, ceux qui ont vendu leur pays, ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang de leurs frères, ceux qui ont trahi leurs serments, ceux qui ont mis le deuil et la honte dans les familles, ceux qui se sont enrichis en dépouillant les autres, tous ceux qui portent un nom exécré, tous ceux qu'on a maudits, tous ceux qui ont laissé dans l'histoire un sillage de sang ou un sillage de boue.

Voilà tous ceux qu'a convoqués Satan, le sinistre roi des damnés. Pourquoi les grouper ainsi autour de son étendard ? Quelle entreprise de mort veut-il tenter, avec de semblables auxiliaires ?

Laquelle ? mais toujours la même ! Prendre les âmes peu à peu par l'attrait des plaisirs, l'amour de l'or, l'appât de l'orgueil.

Oh ! s'il se montrait à découvert, s'il faisait voir le but où il veut conduire ses victimes, — le désespoir d'abord et l'enfer ensuite, — il n'y aurait personne pour s'élancer à sa suite ! Mais, semblable au chasseur qui se dissimule avec soin, il fait miroiter aux yeux de ses proies des facettes brillantes. « Allons ! pour attirer et pour prendre les consciences, semons l'argent, répandons le mensonge, promettions l'ivresse, toutes les ivresses ! souf-

flons la haine, toutes les haines ! Nous donnerons des rubans, des postes, des honneurs. Tous ceux qui ne voudront pas nous suivre, nous les empêcherons de gagner du pain pour leurs enfants, nous briserons leur avenir, nous les traquerons comme des bêtes fauves. Tout sera bon pour réussir. Nous avons la calomnie, le mensonge, la mauvaise presse, les passions privées et publiques. La victoire est à nous ! »

Tels sont les discours que le chef des maudits tient à ses soldats. Discours acclamés, compris et vite exécutés. La voyez-vous, l'armée du mal, qui s'ébranle et se disperse dans le monde, pour suivre le mot d'ordre qu'elle vient de recevoir ? Quelle persévérance dans ses manœuvres ! Quel ensemble dans son action ! Depuis le commencement du monde, elle poursuit la lutte avec un acharnement que rien ne peut lasser. Elle remplit le monde de ses clameurs, elle passe, comme autrefois l'armée d'Attila, ne laissant rien derrière elle qui reste debout. Elle détruit les institutions ; elle détruit la foi ; elle voudrait détruire Dieu lui-même.

Va-t-elle triompher ?

II

Beaucoup, découragés, le disent. « Il n'y a rien à faire ! » répètent-ils. Parole lamentable, qui fait plus pour le succès du mal que toutes ses propres ressources. Parole de défaillance, qui autorise toutes les abdications. Parole mensongère, car, en face de l'armée de Satan, se lève l'armée du Christ.

Voyez, poursuit saint Ignace, cette plaine riant, située près de Jérusalem, la ville des saints, la cité de la paix. C'est là que Jésus a, lui aussi, convoqué ses fidèles. Vous pouvez l'apercevoir, non pas sur un trône hautain, mais confondu au milieu de ses sujets. La bonté infinie qui est répandue sur tous ses traits, la douceur de ses paroles, le charme irrésistible qui se dégage de toute sa personne, lui concilient tous les cœurs. Comme jadis quand il était sur la terre, une foule innombrable le suit, portant des palmes et faisant retentir l'air d'acclamations : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au fils de David ! Hosannah ! »

Cette armée, il ne vous est pas difficile de voir de qui elle est composée. Là, se trouve tout ce que la terre a produit de bon, de pur et de saint : les justes de tous les siècles, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, ces géants qui ont conquis l'univers ; les martyrs, ces héros qui ont bravé des tourments incroyables ; les Docteurs, ces prodiges de foi et de science ; les pauvres qui n'ont jamais murmuré contre leur misère ; les mères de famille qui, au prix de mille privations, ont élevé leurs enfants dans la crainte de Dieu ;

les ouvriers qui ont sanctifié leur travail en l'offrant à leur Maître du ciel. Dans cette foule, toutes les âmes sont saintes, ou bien parce qu'elles ont conservé leur innocence, ou bien parce que, l'ayant perdue, elles l'ont retrouvée dans les larmes. Jamais armée plus noble ne s'est rangée autour d'un chef plus glorieux.

De tels combattants et un tel général ne peuvent avoir que des desseins de salut. Ecoutez, en effet, les paroles que Jésus-Christ adresse à ceux qui le suivent : « Le fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Allez dans l'univers ; prêchez l'Evangile à tout ce qui existe ; enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. »

Et comment veut-il que ses soldats travaillent à cette œuvre ? Est-ce en opprimant ceux qui leur résisteraient ? Non. « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » C'est par la douceur, la charité, le pardon des injures, en aimant ceux qui les haïssent, en priant pour ceux qui les persécutent, qu'ils devront désarmer les cœurs les plus hostiles et les plus irrités.

Cette tâche, les Apôtres s'élançant pour l'accomplir ; les martyrs les y aident par leurs souffrances et par leur mort, les vierges par leurs prières, les saints de toute condition par leurs exemples.

Et de tous côtés, les âmes que le mal a déçues accourent à eux pour trouver près d'eux le pardon, la vérité et la vie. Oh ! quand tout est prospère autour de soi, on peut rire de ces fous qui ne travaillent point pour de l'argent, qui n'attendent leur récompense que par delà la tombe. Mais quand la douleur aux doigts d'acier est venue étreindre le cœur et le broyer, c'est à eux qu'on revient comme à des sages qui n'ont jamais quitté le bon chemin. Sur leur passage ils sèment le bonheur ; et les peuples, après les avoir méconnus, finissent par leur dresser des autels et par les bénir.

III

Et nous, quel chef suivrons-nous ? Sera-ce Jésus-Christ ou Satan ?

Dans quelle armée prendrons-nous place ? Dans celle du bien ou dans celle du mal ?

Car, dit encore saint Ignace après Notre-Seigneur, il est également impossible de les servir tous les deux à la fois, ou de rester neutre entre les deux, puisque Jésus a dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Quel sera notre choix ? Il ne peut pas être douteux, pour peu que nous considérions les qualités des deux chefs, ce qu'ils ont fait pour nous, le dessein qu'ils poursuivent, les droits qu'ils ont et les promesses qu'ils nous font entendre.

Mais ce parallèle, qui donc oserait l'entreprendre ? N'est-ce pas trop déjà que Jésus ait pu être mis en comparaison avec Barabbas ? Est-ce que nos cœurs ne seront pas indignés, si c'est avec Satan ?

Qu'y a-t-il en Jésus qui ne doit exciter notre amour ? Qu'y a-t-il en Satan qui ne doit exciter notre aversion et notre haine ?

Jésus ne nous a jamais fait que du bien ; tous nos maux ne nous sont venus que par Satan.

Jésus, s'il nous appelle à sa suite, c'est pour nous associer à ses travaux et ensuite à sa gloire ; Satan, c'est pour nous entraîner dans sa révolte insensée et ensuite dans sa perte éternelle.

Jésus a tous les droits sur nous. C'est lui qui nous a créés, lui qui nous a sauvés, lui qui s'est souvent donné à nous. La raison, la justice, la reconnaissance, s'unissent pour proclamer que nous lui appartenons. Bien des fois nous avons fait serment de nous attacher à lui pour toujours. Satan n'a droit qu'à notre mépris ; maintes fois nous l'avons renoncé ; il ne saurait rien y avoir de commun entre lui et nous.

Jésus, en échange d'un peu de persévérance, nous promet la victoire, puis une récompense qui surpassera tous nos désirs. Il est la vérité même et ne saurait nous tromper. Satan ne promet que des biens trompeurs, bientôt remplacés par une affreuse déception, une défaite assurée et un épouvantable châtimement.

C'en est assez, mes frères, notre choix est fait : nous sommes à Jésus-Christ ; nous nous rangeons dans l'armée du bien.

Que ce soit pour toujours !

Soyons des chrétiens sincères, des chrétiens convaincus, des chrétiens pratiquants, des chrétiens persévérants.

Finissons-en avec ces perpétuelles hésitations qui remettent toujours en question ce qui doit être réglé une fois pour toutes. N'ayons pas l'air de demander pardon quand nous accomplissons nos devoirs religieux : cela n'est digne, ni de Dieu, ni de nous. Ne mettons plus la main à la charrue pour regarder sans cesse en arrière. Que rien ne puisse ébranler notre foi, notre espérance et notre amour. « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé », a dit Jésus-Christ. A nous de ne l'oublier jamais ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 octobris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 13 octobre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — Le ciel, 705.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LIX. 23^e dimanche après la Pentecôte, 709.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXVII. L'impureté, 714. — XXVIII. Les Commandements de l'Eglise, 715.

Trois Sermons d'Adoration perpétuelle. — II. Les grandeurs du divin sacrifice, 716.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

LE CIEL

Aspiciebat in remunerationem.

Il avait les yeux fixés vers la récompense. (Hébr., XI, 26).

Mes frères,

C'est la pensée du ciel qui a fait le grand nombre des élus.

Quelle que soit la variété de leurs vertus, elles portent presque toutes ce commun trait de ressemblance qu'elles ont été pratiquées en vue des récompenses éternelles. Si l'Evangile n'avait point promis le royaume des cieux à la pauvreté volontaire, des consolations sans fin aux larmes du repentir, la claire vision de Dieu à la pureté des mœurs, une gloire impérissable aux justes calomniés ou persécutés : la pauvreté, les larmes, la calomnie et la persécution, la chasteté elle-même, privées des charmes que leur prêtent ces divines promesses, n'auraient exercé sur les hommes qu'une attraction bien faible et bien fragile. Ils les auraient prises pour des sacrifices stériles et dépourvus de tout profit. Ils auraient continué, comme ils le faisaient avant Jésus-Christ, à rechercher la fortune, les honneurs, les plaisirs. Et cette innombrable multitude que l'Eglise nous montre aujourd'hui dans les splendeurs du paradis n'y serait jamais entrée ; car elle n'en aurait jamais eu le désir.

Mais qu'ai-je dit ? En rappelant ce que serait le monde si Dieu n'avait pas promis le ciel à la sainteté, n'ai-je point caractérisé à peu près exactement l'état actuel de notre société ? N'est-ce pas du côté des biens terrestres que vont en ce moment les aspirations de la foule ? N'entre-t-il pas dans l'opinion du plus grand nombre que la vertu est une spéculation ruineuse, où il y a plus à perdre qu'à gagner ? Est-ce les joies du ciel qu'on désire le plus parmi nous, et n'est-ce pas plutôt les faveurs

de la fortune ? — Le monde a donc oublié les promesses du Sauveur ! Il a donc perdu de vue les récompenses d'en haut ! Il a donc désappris la pensée et le désir du ciel !

Puisqu'il en est ainsi, je parlerai un langage éminemment opportun si je rappelle, dans le pieux entretien qui commence, les récompenses dont jouissent les élus dans la vie future.

Avant d'entrer en matière, je tiens à faire remarquer l'impuissance dont souffre, quand elle aborde ce sujet, la parole humaine. Tel est le bonheur des cieux que nous n'en dirons jamais toute l'excellence ni toute l'étendue. Même après l'avoir contemplé face à face, l'apôtre saint Paul se reconnaissait incapable de le décrire. (II Cor., XII, 4). — Que l'Esprit de Dieu parle donc, en même temps que moi, à mes auditeurs. Qu'il leur fasse comprendre combien, ici, la réalité dépasse l'expression. Et quand j'aurai fini, que chacun dans cette enceinte, malgré l'insuffisance des mots, malgré la disproportion des termes, se sente pénétré d'une ardente aspiration vers le ciel et déterminé à tout faire pour s'en rendre digne.

Si vous voulez vous faire une idée quelque peu exacte de la béatitude céleste, vous devez d'abord en exclure tout alliage.

Il n'en va pas, sous bien des rapports, de la vie future comme de la vie présente. Quand un élu quitte la terre pour monter au ciel, il entre dans un monde absolument nouveau et prend des conditions d'existence profondément différentes des premières.

La terre était pour lui un lieu d'exil. A ce titre, elle faisait, dans sa vie, une large place à la souffrance. — Au contraire, le ciel est pour lui une patrie. Là, il habite le foyer du Père. C'est dire qu'il ne connaît plus les douleurs de l'exilé. Dieu a essuyé toutes ses larmes, suivant le mot des Ecritures (Apoc., XXI, 4), il en a tari la source et plus rien ne les fera couler. Le ciel, c'est le bonheur sans mélange.

La terre était pour lui un lieu d'épreuve. Tout y était combiné pour expérimenter sa vertu. Aussi, ne pouvait-il faire un pas sans être tenté et souvent même sans se sentir prêt à tomber. — Au ciel, l'épreuve a pris fin et la récompense a commencé. Là, il n'aura plus ni tentations à subir ni faiblesses à craindre. Le ciel, c'est la paix sans combat.

La terre était pour lui un lieu de passage. Elle ne lui offrait rien que de fragile et de périssable. Les joies y étaient toujours pressées de s'évanouir et les heures de prospérité promptes à s'envoler. Le lendemain ravissait presque toujours les dons de la veille, en attendant

la mort, qui devait tout emporter. — Les biens célestes ne s'en vont pas avec le temps, comme ceux d'ici-bas. Il n'est point de rouille qui les rongé, ni de voleur qui les enlève, ni de trépas qui les fasse perdre. Quand on les a une fois reçus, on les possède toujours. Le ciel, c'est la durée sans fin.

Ainsi donc, les saints jouissent, dans l'autre vie, d'une félicité dont rien ne vient altérer la douceur : ni la crainte des souffrances, ni la crainte du péché, ni la crainte de la mort.

Mais, ce bonheur, en quoi consiste-t-il et quel en est l'objet ?

L'antiquité païenne se figurait qu'outre-tombe les justes habitent un séjour semblable au nôtre et continuent à jouir des joies terrestres, particulièrement de celles qui ont été les leurs dans la vie présente. Une contrée magnifique ; de frais ombrages ; des arbres chargés de fleurs et de fruits ; un printemps éternel ; des fleuves coulant à pleins bords ; des conversations avec les parents et les amis ; la rencontre des héros : voilà toute l'idée qu'elle se faisait des récompenses promises à la vertu. — Le paganisme n'a pas eu, dans cette fiction, la vraie notion du ciel.

Que le ciel soit un agréable séjour ; que nos corps, quand ils seront ressuscités, doivent y jouir d'une gloire et d'un bonheur appropriés à leur condition d'êtres matériels : je le dis hautement. C'est la foi de l'Eglise que, dans la gloire céleste, les corps des saints brilleront comme des soleils, que leurs yeux verront des merveilles, que leurs oreilles entendront des harmonies dont celles d'ici-bas sont à peine un écho. — Mais cette satisfaction des sens n'entre qu'au second rang dans la composition du bonheur céleste. Considéré dans son élément principal, celui-ci est d'ordre beaucoup plus élevé. Il consiste en ce que l'homme est mis, au ciel, en possession de sa fin dernière. Or, la fin dernière de l'homme, c'est Dieu. Dieu, oui ! Dieu lui-même fait, à vrai dire, la félicité des élus. Il consomme ainsi le travail de déification que la grâce commençait ici-bas. La grâce donnait Dieu à l'homme invisiblement et comme en germe : la gloire céleste le lui donne sans voile et sans réserve, dans tout l'éclat d'un don manifeste et dans toute l'étendue d'une union complète et définitive.

C'est par leur âme, cela va de soi, que les élus prennent possession de Dieu. — Quand les saints Docteurs veulent expliquer en quoi cette possession consiste et quel bonheur en résulte, ils la décomposent en trois actes correspondant aux trois facultés de l'âme. Ces trois actes se nomment la *vision*, l'*amour*, la *jouissance*.

La *vision* est le premier acte de la béatitude

céleste et la cause logique de tous les autres.

Il est écrit à chaque page des livres divinement inspirés qu'au ciel les âmes des justes voient Dieu, non pas seulement dans ses œuvres, ni à travers aucun voile, ni sous des symboles, mais directement, face à face et tel qu'il est : « *facie ad faciem* » (I Cor., xiii, 12), « *sicuti est*. » (I Joan., iii, 2). Dieu élève jusque-là leur puissance de voir, en faisant briller à leurs yeux cette glorieuse lumière que le Psalmiste appelle « *la lumière de Dieu*. » (Ps., xxxv, 10). Elles voient ainsi, et avec une incomparable clarté, l'essence même de Dieu et ses perfections sans limites, ses personnes avec leurs ineffables mystères, sa vie intime avec ses vertus et ses gloires, sa science elle-même avec les inépuisables trésors de vérités propres à Celui qui sait tout : spectacle sans égal et dont l'aspect tient les élus dans une extase éternelle.

Vous comprendrez cette extase, si vous voulez bien vous rappeler que Dieu est infiniment beau. Les beautés créées n'ont-elles pas souvent la puissance de jeter dans le ravissement ceux qui les contemplent ? — Quand un ami de la nature rencontre les hautes chaînes de montagnes avec leurs cimes couronnées de neige, leurs flancs tapissés de verdure et de fleurs, leurs immenses rochers aux formes fantastiques, leurs cascades écumantes, leurs pieds plongés dans des lacs aux couleurs d'azur ; quand il contemple l'océan avec ses horizons sans bornes, ses reflets où la lumière du soleil paraît tour à tour si brillante et si douce, ses vagues sans cesse renaissantes et qui reviennent l'une après l'autre caresser ou battre le rivage ; quand il voit l'astre du jour s'élever au-dessus de l'horizon tout en feu ou disparaître derrière les nuages de pourpre qui le voilent à son coucher ; quand il considère, par quelque nuit sereine, le firmament étoilé avec les mondes sans nombre qui roulent silencieusement dans l'espace : son regard se fixe à ces merveilles et ne peut s'en détacher ; son esprit s'absorbe dans une délicieuse contemplation ; son cœur s'émeut et tressaille de bonheur ; les heures lui laissent à peine, tant elles s'écoulent rapidement, la conscience de leur durée. Et pourtant, qu'a-t-il vu ? A peine un symbole de la beauté divine. — Quand un ami de la science s'est intimement recueilli et que, les yeux fermés aux réalités sensibles, il s'en va par la pensée à la recherche de quelque grande vérité, si, tout à coup, après de longues méditations, il la rencontre ; si elle se montre à lui avec la lumière de l'évidence ; si elle lui laisse apercevoir, comme autant de rayons auxquels elle servirait de foyer, les applications et les conséquences dont elle peut être le principe : lui aussi, il entre dans une sorte de ravissement. Le visage en feu, la respiration haletante, les yeux baignés de lar-

mes : « J'ai vu ! s'écrie-t-il, J'ai trouvé ! » Qu'a-t-il vu, cependant ? A peine un éclair de la vérité divine. — Quand un ami de la vertu a rencontré sur sa route quelque grand saint ; quand il a contemplé, sur son visage, le rayonnement d'une âme transfigurée par un intime et continu commerce avec Dieu ; quand il lui a vu accomplir quelqu'un de ces actes héroïques où la beauté morale se révèle dans ce qu'elle a de plus achevé ; quand il a constaté de ses propres yeux comment les éléments, la maladie, la mort elle-même obéissent aux ordres de cet homme et lui rendent docilement leurs victimes : lui encore, il se sent touché, remué jusqu'au plus profond de son être. Les paroles lui manquent pour exprimer le saisissement qu'il éprouve. C'est comme si quelque monde d'ordre supérieur lui était apparu... Je le demande une fois de plus : qu'a-t-il vu ? A peine une ombre de la vertu divine.

Quand donc la beauté de Dieu, sa vérité, sa vertu se montrent dans leur intégrité, comment pourrait-on n'en être pas porté au plus haut degré de l'enthousiasme et de l'admiration ?

Si la félicité des saints commence par la vision de Dieu, elle s'agrandit par son amour.

Il est doux d'aimer, et ce n'est pas moins doux d'être aimé. Le cœur humain vit de se donner et de recevoir. Il y a là, pour lui, qui ne le sait ? un péril ; car il ne lui est pas permis de se donner ni de recevoir, si ce n'est suivant certaines règles ; mais il y a là aussi, du moins quand il observe ces règles, une vraie source de joies. Tout le charme de la vie de famille, tous les agréments d'une amitié pure, toutes les douceurs de la vie sociale tiennent à cette réciprocité d'affection. Et si vous voulez la preuve que les liens auxquels elle donne naissance contribuent à rendre heureux, vous la trouverez dans l'inconsolable douleur qu'on éprouve quand ils se brisent.

Or, de tous les éléments de bonheur dont nous jouissons dans la vie présente, c'est celui-là qui se conserve le mieux dans la vie future : « *Charitas nunquam excedit.* » (I Cor., XIII, 18). Non seulement les élus s'aiment les uns les autres et jouissent mutuellement de leur félicité ; mais encore et surtout ils aiment Dieu et se sentent aimés de lui. Déjà cet échange d'amour avec Dieu leur avait causé, sur la terre, d'ineffables transports. Mais il prend au ciel des proportions qui dépassent toutes limites. C'est que, là, les saints voient à découvert deux réalités bien capables d'embraser leur cœur ; je veux dire : les bontés de Dieu envers eux et ses incomparables perfections.

Les bontés de Dieu pour eux. — Dieu est

infini : ils le constatent du regard. L'homme n'est rien auprès de lui, absolument rien : ils en ont la perception claire et évidente. Et pourtant, cet infini a aimé ce rien et l'a aimé au point de faire en sa faveur tout ce qu'il a fait. « Voilà donc, se dit chacun des élus, voilà comment il m'a prédestiné, créé, conservé ; voilà de quelles sollicitudes il m'a enveloppé et de quelle protection il m'a couvert ! Voilà pour quels motifs et en vue de quels avantages il a permis à Satan de me tenter et à la douleur de me frapper ! Avougle que j'étais, je m'en plaignais comme d'un malheur ; et, dans ses desseins, c'était une bénédiction ! Voilà les trésors de grâce dont il m'a comblé et ce que Jésus-Christ a dû souffrir pour me les acheter ! Voilà, là-bas, bien loin, l'enfer que j'avais mérité et auquel il m'a arraché ! Voilà, ici, et voilà pour toujours, le ciel auquel il m'a conduit ! Voilà comme il m'a aimé et comme il m'aime !... » Je vous affirme qu'en se tenant ce langage, les élus défont sous le poids immense d'amour dont ils se sentent l'objet et s'éprennent pour Dieu d'un feu que la terre n'a jamais connu. Ils voudraient l'aimer comme il le mérite et égaler la reconnaissance aux bienfaits.

Puis, reportant leurs yeux vers Dieu lui-même et le voyant si grand, si beau, si saint, si infiniment comblé de perfections infinies, ils s'inspirent, pour son excellence personnelle, d'une complaisance qui centuple leur amour. Ils se réjouissent qu'il soit si grand ; ils applaudissent à son immensité, à son éternité, à toutes ses perfections ; ils les contemplent avec un plaisir toujours nouveau ; ils les chantent avec une inexprimable allégresse. Et tel est l'enivrement dans lequel les jette leur amour pour Dieu que l'éternité ne sera pas trop longue pour en savourer les délices.

Enfin, les élus jouissent de Dieu. Ce dernier trait met le comble à leur béatitude et apporte la consommation suprême aux extases de la vision et aux transports de l'amour.

C'est que la vision et l'amour ont pour effet d'accomplir, entre Dieu et les élus, une union très intime, une sorte de fusion, en vertu desquelles ils sont associés à son bonheur et participent à sa gloire. — Tel est, je l'ai dit, l'effet de la vision : « *Nous deviendrons semblables à Dieu*, écrivait saint Jean, *parce que nous le verrons.* » (I Joan., III, 2). — Tel est, je l'ai ajouté, l'effet de l'amour : c'est un proverbe reçu que l'amour transforme l'un en l'autre les esprits qui s'aiment. — La vision et l'amour introduisent donc, si je puis ainsi parler, les élus dans le sein de l'être divin, pour leur communiquer sa propre béatitude. C'est pourquoi Notre-Seigneur promettait de donner aux saints place sur son trône (Apoc.,

III, 21) et de les faire entrer dans les joies de leur Seigneur (Math., xxv, 21). C'est pourquoi, avant lui, Dieu s'engageait à être personnellement la récompense d'Abraham. (Gen., xv, 1). C'est pourquoi encore, voulant caractériser d'un mot la félicité des bienheureux, saint Paul la faisait consister en ce que Dieu « sera tout en tous : ut sit Deus omnia in omnibus. » (I Cor., xv, 28).

Dieu sera tout en tous : c'est dire que Dieu tiendra lieu à tous de toute sorte de biens et se fera lui-même leur gloire, leur béatitude, leur science, leur vertu, leur vie. — Dieu sera tout en tous : c'est dire que l'infini, avec sa toute-puissance, se mettra au service de chacun d'eux pour lui procurer tout ce qui peut le rendre heureux. — Dieu sera tout en tous : c'est dire que Dieu se donnera tout entier à chacun d'eux avec toute sa béatitude. Il ne leur sera point possible, car ils sont des êtres finis, de recevoir cet infini dans son intégrité ; mais ils le recevront dans toute la mesure qui sera la leur et ils épuiseront à le posséder et à le goûter toute leur puissance de jouir. Comme l'éponge plongée dans les profondeurs de l'océan se remplit de ses eaux et en prend tout ce qu'elle peut : ainsi l'âme bienheureuse, plongée dans le sein de la divinité, se remplira jusqu'au bord de son bonheur et de sa gloire. Il ne lui restera plus rien à souhaiter, parce qu'elle ne pourrait rien recevoir de plus. Et ainsi, suivant le mot du Psalmiste, se fera l'entier rassasiement de ses désirs et le parfait accomplissement de tous ses vœux. (Ps., xvi, 15).

Les saints étaient donc dans le vrai quand ils se faisaient une très haute idée du ciel, quand ils le croyaient digne de tous les sacrifices, quand, pour s'encourager à pratiquer leurs difficiles vertus, ils tenaient leurs regards sans cesse fixés sur lui. Nous devrions imiter leur exemple et ne jamais perdre de vue les magnifiques récompenses qui nous attendent là-haut : « *aspiciebat in remunerationem.* »

**

Que notre résolution, à la suite de cet entretien, soit donc de ne passer aucun jour sans nous souvenir du ciel.

C'était la troisième fois que l'Occident prenait les armes pour affranchir la Terre Sainte du joug des Musulmans. Les Croisés, au nombre de quelques centaines de mille, s'avançaient vers la Palestine sous la conduite de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion. L'entreprise offrait les plus grandes difficultés. Tels étaient même les périls du voyage qu'ils pouvaient rebuter les plus braves. Or, chaque soir, à l'heure où, la marche s'arrêtant, se faisaient sentir toutes les fatigues du jour, un hiérait d'armes s'avancait au milieu du camp, et là, devant les légions attentives, il

étendait le bras du côté de Jérusalem et criait, de sa plus forte voix : « Le saint Sépulcre ! Le saint Sépulcre ! » — Ce mot rappelait à toute l'armée le but sacré de l'expédition. En l'entendant, chacun s'affermissait dans le dessein de la mener à bonne fin. Nul n'allait goûter le repos de la nuit sans se promettre à soi-même et sans promettre à Dieu de continuer le lendemain l'entreprise commencée et de marcher en avant.

Ce que faisaient ces guerriers, pour s'encourager à la conquête du saint Sépulcre, faites-le, à votre tour, pour vous encourager à la conquête du ciel. Chaque soir, si vous êtes tentés de trouver trop durs les labeurs du jour et de reculer devant ceux du lendemain, recueillez-vous et rappelez-vous que vous allez au ciel ! Ce seul mot : « Le ciel ! » si vous savez le comprendre, ranimera votre bonne volonté et vous rendra des forces.

Le ciel ! — Il ne serait pas pour vous, pécheurs, si vous ne faisiez pénitence. Pour être admis dans le sein de Dieu, on doit être exempt de toute souillure. Brisez donc avec vos habitudes de péché, réparez vos fautes passées et faites-vous ce cœur pur auquel seul est promise la vision de Dieu. (Math., v, 8).

Le ciel ! — Il faut, pour y être admis, l'apprécier et le désirer. Son bonheur, vous l'avez vu tout à l'heure, est d'ordre très élevé. L'homme dont toutes les aspirations se bornent aux intérêts matériels et qui ne trouve de plaisir que dans les satisfactions sensuelles n'est point fait pour lui. Redressez-vous enfin, âmes courbées vers la terre ; tournez-vous en haut et apprenez un peu à comprendre, à goûter, à aimer les choses divines.

Le ciel ! — Portez aussi vers lui vos regards, vous qui subissez le choc des tentations. Il mérite bien que vous y résistiez sans faiblir. Ne faut-il pas payer de quelques victoires la paix dont vous jouirez un jour ? D'ailleurs, l'ère des combats durera peu et la récompense sera éternelle.

Le ciel ! — Vous trouverez dans son souvenir, vous qui souffrez, la force de porter votre croix sans faiblesse. « *Les peines de cette vie ne sont rien en comparaison du bonheur céleste.* » (Rom., viii, 18). Cependant, quand elles sont endurées avec une résignation chrétienne, elles le méritent. Supportez-les donc avec confiance, je dirais volontiers avec amour. Ce sont les germes dont sortira votre félicité future. Vous les semez dans les larmes ; mais que la récolte sera joyeuse ! « *Seminant in lacrymis ; in exultatione metent.* » (Ps., cxxv, 5).

Le ciel ! — Rappelez-vous aussi ses promesses, vous qui vivez dans la justice. Elles vous encourageront à rester bons et, ce qui vaut mieux encore, à devenir meilleurs. Là-

haut, vous le savez, chacun recevra suivant ses mérites ; Dieu se donnera aux plus parfaits dans une plus grande mesure. Allez donc, sans vous arrêter, de progrès en progrès. Soyez chaque jour plus fervents et plus vertueux : votre ciel en sera plus beau !

Vous le voyez, la pensée du ciel est utile à tous. Quel que soit notre état d'âme, elle nous aidera à le mériter. Pensons donc souvent à lui ; pensons-y chaque jour ; pensons-y dans les défaillances et dans les tentations ; pensons-y dans les peines et dans les tiédeurs ; pensons-y même en faisant le bien. Et le ciel sera pour nous. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LIX

23^e Dimanche après la Pentecôte

LA GUÉRISON DE L'HÉMMORROÏSSE ET LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

*Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(IX, 18-26)*

En ce temps-là,

18. Comme Jésus parlait à la foule, un chef de la synagogue s'approcha et l'adorait en disant : « Seigneur, ma fille meurt à l'instant ; mais, venez, imposez votre main sur elle, et elle vivra. »

19. Jésus se levant, le suivit et ses disciples aussi.

20. Et voilà qu'une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha par derrière et toucha la frange de son vêtement.

21. Car elle disait en elle-même : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. »

22. Mais Jésus s'étant retourné et la voyant, lui dit : « Ma fille, aie confiance, ta foi t'a sauvée. » Et la femme fut guérie à cette heure même.

23. Et Jésus étant arrivé à la maison du chef de la synagogue, et ayant vu les joueurs de flûte et la foule en tumulte, disait :

24. « Retirez-vous ; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Et on se moquait de lui.

25. Quand la foule eut été mise dehors, il entra et prit la main de la jeune fille. Et elle se leva.

26. Et le bruit s'en répandit dans toute la contrée.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— Quel est l'objet de cet Evangile ?

— Il raconte brièvement deux miracles que S. Luc et S. Marc nous donnent avec plus de détails.

— Quel est le premier de ces miracles ?

— C'est la guérison d'une femme qui était affligée d'une sérieuse infirmité : depuis douze ans elle perdait son sang.

— Que disent S. Marc et S. Luc de cette infirmité ?

— Ils nous disent que cette femme avait déjà consulté plusieurs médecins, qu'ils lui

avaient fait subir inutilement des traitements fort douloureux, qu'elle avait dépensé son avoir en remèdes inefficaces, et qu'au lieu de s'améliorer, son état avait empiré.

— Ces évangélistes ne donnent-ils pas aussi d'intéressants détails sur la guérison ?

— Ils disent que la femme malade toucha en secret le manteau du Sauveur ; à l'instant même, le sang cessa de couler et elle sentit qu'une plaie intérieure se fermait. Jésus de son côté avait senti le contact ; il se retourna immédiatement, demandant qui l'avait touché.

— Pourquoi cette question ? Ne savait-il pas d'où venait cet attouchement ?

— Il n'ignorait rien, mais il ne voulait pas que le miracle demeurât ignoré.

— Quelle fut la réponse de la multitude ?

— Personne ne se déclarait ; la femme hésitait à se faire connaître ; les disciples, ignorant ce qui venait de se passer, répondirent avec Pierre que la foule étant très compacte, il n'était point étonnant que le Sauveur eût senti quelqu'un le toucher.

— Le Sauveur se contenta-t-il de cette réponse ?

— Non. Les disciples parlaient d'un contact involontaire ; mais Jésus savait qu'il y avait eu un attouchement réfléchi : « Quelqu'un m'a touché intentionnellement, » dit-il. Et promenant ses regards sur la foule, il les arrêta sur celle qui l'avait touché.

— La femme n'était-elle pas ainsi mise en demeure de se faire connaître ?

— Elle comprit qu'elle ne pouvait plus se cacher. Alors, tremblante d'émotion, elle se prosterna aux pieds du Sauveur ; devant toute la multitude elle déclara sa maladie, dit ce qu'elle avait fait et comment elle avait été aussitôt guérie.

— Et que lui dit ensuite le Sauveur ?

— Il confirma la guérison et la rendit définitive en disant à la femme : « Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix et restez guérie de votre infirmité. » (Cf. Marc, v, 26-34 ; Luc, viii, 43-48).

— Quel est le second miracle raconté aujourd'hui ?

— C'est la résurrection de la fille d'un chef de Synagogue.

— Connait-on le nom de ce chef ?

— S. Marc et S. Luc nous disent qu'il s'appelait Jaïre.

— Sait-on aussi l'âge de la jeune fille ?

— Elle avait douze ans ; elle vint au monde quand commença la maladie de cette femme affligée d'une hémorragie rebelle. Cette coïncidence fit dire que la jeune fille représentait la Synagogue et la femme malade la Gentilité ; la Synagogue naquit en effet quand

les autres peuples perdirent la vérité en s'enfonçant dans les erreurs du paganisme.

— *Etait-elle réellement morte quand son père la laissa pour venir à Jésus ?*

— Non, mais elle était à la dernière extrémité ; elle se mourait, dit S. Luc. Aussi quand le père arriva près de Jésus, son intime persuasion fut qu'elle était morte. « Elle était à l'extrémité, pouvait-il dire, et elle vient de mourir. »

— *En allant à la maison du chef de la Synagogue, Jésus fut-il suivi seulement de ses disciples ?*

— Non, une foule nombreuse se pressait derrière lui et gênait ses mouvements. C'est ce qui explique pourquoi la femme malade désire pouvoir au moins effleurer le manteau du Sauveur ; elle savait que cela lui serait difficile. On comprend aussi la réponse que font les disciples quand il demande qui l'a touché.

— *Qui rencontra-t-on sur le parcours ?*

— Jésus parlait encore à la femme qu'il venait de guérir, quand de la maison du chef de la Synagogue arrivèrent des serviteurs qui confirmèrent la nouvelle fatale que le père n'avait que trop justement supposée : « C'est fini, votre fille est morte, dirent-ils au chef, inutile d'importuner davantage le Maître. »

— *Jésus ne relève-t-il pas cette dernière réflexion des serviteurs ?*

— Le père ne doit pas en tenir compte : « Ne crains pas, lui dit Jésus, crois seulement fermement, et ta fille sera sauvée. »

— *Jésus voulut-il que la foule vit de ses yeux le miracle qu'il allait opérer ?*

— Non, il ne voulut pour témoins que Pierre, Jacques et Jean, les trois disciples qui plus tard devaient être à la Transfiguration. Eux seuls purent le suivre jusqu'à la maison du chef de la Synagogue ; eux seuls purent, avec le père et la mère, pénétrer là où gisait la jeune fille inanimée.

— *Et un instant après qu'ils furent entrés, que se passa-t-il ?*

— La jeune fille ressuscitée allait et venait, et Jésus lui fit servir à manger. (Cf. Marc, v, 22-24, 35-42 ; Luc, viii, 41-42, 49-55).

— *Quand ces deux prodiges furent-ils accomplis ?*

— Ils sont du nombre de ceux que Jésus opéra en Galilée, sur les bords du lac de Génésareth, pendant la première période de l'évangélisation de cette contrée ; ils suivirent d'assez près la guérison du paralytique de Capharnaüm et la vocation de l'apôtre Matthieu ; ils eurent lieu au retour d'une visite faite sur la rive orientale du lac au pays de Gêrasa.

— *Sait-on aussi quelle est la ville qui en fut témoin ?*

— C'est certainement une ville ou une bourgade située sur la rive occidentale du lac. Jésus venait d'arriver, une foule nombreuse l'avait accueilli sur le rivage quand se présenta le chef de la synagogue. On croit généralement qu'il était de Capharnaüm ; S. Matthieu semble l'indiquer en donnant le récit de ces deux miracles à la suite du repas que Jésus accepta chez le publicain Lévi ou Mathieu.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Quelle est la division naturelle du texte à expliquer ?*

— Il y est parlé de deux miracles ; nous avons à les étudier séparément dans l'ordre où ils furent opérés ; 1^o la guérison de la femme malade ; 2^o la résurrection de la fille du chef de la synagogue.

1^o La guérison de l'hémorroïsse

— *Les Evangélistes nous ont dit la maladie de cette femme ; savez-vous quelles en étaient les conséquences ?*

— En perdant son sang, cette femme s'affaiblissait de plus en plus et elle avait à endurer de vives souffrances. De plus son infirmité était, selon la loi de Moïse, une impureté légale qui l'obligeait à une multitude de précautions assujettissantes dans ses relations avec la société.

— *A cause de cela, ne désirait-elle pas ardemment sa guérison ?*

— On ne peut en douter. L'Evangile fait remarquer qu'elle souffrait physiquement et moralement de ce mal qui l'affligeait depuis douze ans et qu'elle le supportait avec peine. Le désir de s'en guérir lui avait fait sacrifier tout son avoir ; malheureusement pour elle, tous les remèdes et toute la science des médecins avaient échoué.

— *Quelle est donc la première disposition qui l'a conduite au Sauveur ?*

— C'est un désir sincère de guérison. Elle ne veut pas se résigner à souffrir sans avoir employé le suprême et dernier moyen qui lui reste de guérir.

— *Quelle est la seconde disposition que l'on remarque en elle ?*

— C'est une foi vive. Elle a entendu parler du Sauveur et des prodiges qu'il a déjà opérés. Cela lui suffit ; elle croit qu'il sera pour elle un médecin plus puissant que tous ceux qu'elle a consultés précédemment.

— *Et cette foi vive, que lui faisait-elle entrevoir dans la personne du Sauveur ?*

— Elle savait qu'elle n'avait point besoin de lui exposer son état pour qu'il connût sa

maladie ; elle n'ignorait pas qu'il pouvait la guérir sans l'emploi d'aucun remède, sans prononcer aucune parole, par le plus léger contact de ses vêtements. Elle lui reconnaissait donc une science surhumaine et un pouvoir sans limite.

— *N'avait-elle pas une grande confiance en ce médecin extraordinaire ?*

— Sa confiance était entière ; elle s'adressait à lui avec la certitude d'être guérie, ne fit-elle qu'effleurer la frange de son manteau : « Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie, » se disait-elle.

— *Mais comment arriver à celui qu'elle regardait déjà comme son Sauveur ?*

— Il lui fallait profiter d'une occasion favorable. Elle ne pouvait guère espérer rencontrer Jésus alors qu'il serait seul, car les foules accouraient à lui, et, parce que l'impureté légale dont elle était frappée était humiliante, elle n'osait ni déclarer sa maladie ni demander sa guérison devant la multitude.

— *Comment fera-t-elle alors ?*

— Le désir d'être guérie et la connaissance qu'elle a du Sauveur la rendront ingénieuse. Elle s'adressera à lui en secret, malgré la foule qui l'entoure ; elle profitera même de ce qu'il est pressé de toutes parts pour faire le geste dont elle attend la guérison.

— *Mais que lui faudra-t-il pour réussir ?*

— Elle sait qu'il lui faudra du courage et de la prudence ; car ce n'est que par une suite d'efforts qu'elle parviendra à se rapprocher du Sauveur en se glissant à travers la foule assez fermement pour s'y frayer un passage, assez doucement pour ne point se faire remarquer. Malgré son infirmité, elle ne reculera devant aucun obstacle.

— *Et quand elle eut réussi à se rapprocher de son médecin, que fit-elle ?*

— Certaine que le plus léger contact avec ses vêtements suffira pour la guérir, elle étend rapidement la main et frôle furtivement le gland de laine rouge qui pendait de son manteau.

— *Et aussitôt ?*

— Aussitôt, le sang cessa de couler, et une commotion intérieure annonça à cette femme qu'elle était guérie. Mais en même temps Jésus avait senti le léger attouchement fait à son manteau et que personne n'avait remarqué.

— *Le miracle pouvait donc rester ignoré ?*

— Oui, cette femme était inconnue de la foule ; elle était venue de loin, la tradition dit en effet qu'elle était de Césarée de Philippe ; personne ne soupçonnait sa maladie et encore moins sa guérison.

— *Jésus permit-il qu'il en fût ainsi ?*

— Ce miracle, comme tous les autres, devait manifester sa bonté et sa puissance ; il devait donc être connu pour donner la foi à toute

la multitude et affermir la confiance du chef de la synagogue qui déjà avait demandé le salut de sa fille. C'est pour le faire constater qu'il fit cette enquête dont S. Luc et S. Marc nous donnent les détails.

— *Que nous apprend en outre cette enquête ?*

— Elle nous apprend que rien n'échappe à la science du Sauveur, qu'on ne peut pas la mettre en défaut, qu'il est attentif au moindre de nos mouvements, que la plus petite démarche vers lui touche son cœur plein de bonté, qu'il sait toutes les grâces qu'il nous accorde et qu'aucune ne nous arrive sans un acte positif de sa volonté.

— *Comment se termina-t-elle ?*

— Jésus rendit lui-même hommage à la foi de la malade et il fit constater une fois de plus la vertu merveilleuse de la confiance en son pouvoir : « Ma fille, ayez confiance, dit-il, votre foi vous a sauvée, retirez-vous en paix. »

— *Qu'indiquent ces paroles ?*

— En confirmant publiquement la guérison secrètement opérée, elles y ajoutent une guérison spirituelle et communiquent à cette femme privilégiée une confiance et une paix désormais inaltérables.

— *Savez-vous comment cette femme témoigna sa reconnaissance ?*

— La tradition rapporte que, de retour dans sa ville natale, elle fit élever devant sa maison un monument de bronze où elle était elle-même représentée dans l'attitude de la prière, tandis que le Sauveur, le manteau rejeté sur l'épaule, étendait la main vers elle.

On dit aussi que c'est elle qui prit la défense de Jésus au tribunal de Ponce-Pilate, et que, sur le chemin du Calvaire, elle lui présenta un linge pour essuyer son visage ensanglanté.

2^e La guérison de la fille de Jaire

— *Celui qui demande le second miracle, c'est un chef de la synagogue. Pourriez-vous nous dire quelle était sa fonction ?*

— Les chefs de synagogue avaient pour mission de présider les assemblées où se faisaient la lecture et le commentaire des Saintes Ecritures, ou d'y maintenir l'ordre ; leurs attributions étaient délimitées par un chef supérieur duquel ils dépendaient. Jaire était un de ces chefs supérieurs.

— *Pourquoi vint-il implorer la compassion de Jésus ?*

— Il n'avait qu'une fille unique âgée de douze ans, et la mort le frappait dans ses affections les plus chères en la lui ravissant. Mais Jésus avait déjà accompli des prodiges si merveilleux qu'il n'hésita pas à aller le trouver dès qu'il sut qu'il était là, instruisant les foules sur le rivage.

— *Voudriez-vous nous dire quelles qualités eut sa prière ?*

— Il la fit sans respect humain, avec humilité, avec ardeur, avec simplicité, foi et persévérance.

— *Quel respect humain eut-il à vaincre ?*

— Il oublie sa dignité personnelle de directeur de synagogue et va trouver Jésus sans s'inquiéter ni des réflexions que fera la foule, ni des appréciations des Pharisiens qui durent trouver étrange qu'un des leurs s'adressât au Thaumaturge que déjà ils détestaient.

— *Montrez-nous comment sa prière fut humble.*

— Il abaisse son autorité devant celle du Sauveur, il se jette à ses pieds, il l'adore comme Maître et Seigneur, et il le supplie avec le plus profond respect d'user de sa puissance parce que lui-même se reconnaît impuissant.

— *Et pourquoi cette prière fut-elle ardente ?*

— La mort lui enlevait l'unique enfant qui était son trésor, sa joie et son espérance ; son plus vif désir était qu'elle revint à la vie ; aussi sa prière fut-elle une instante supplication.

— *Comment apparaît la simplicité avec laquelle il formule sa demande ?*

— Il se contente d'exposer en quelques mots le triste état de sa fille mourante et sa douleur de père. « Elle était, dit-il, à la toute dernière extrémité quand je l'ai quittée, ma conviction est que maintenant elle vient d'exhaler son dernier soupir. » Et sans insister davantage, il fait appel à la bonté et à la puissance de Celui à qui il s'adresse.

— *Que demande-t-il ?*

— « Je vous en supplie, continue-t-il, venez lui imposer les mains, et elle vivra. » Dans sa pensée, et en réalité, c'était une résurrection qu'il demandait.

— *Ne faisait-il pas ainsi preuve d'une foi profonde ?*

— Il fallait en effet à cet homme une foi robuste pour attendre avec certitude d'une démarche et d'un geste du Sauveur un prodige aussi étonnant que celui qu'il demandait.

— *Mais ne peut-on pas dire que sa foi était cependant imparfaite ?*

— Elle n'égalait pas celle du centurion ni celle de cette femme dont nous venons de voir la guérison. Eux du moins savaient que Jésus peut guérir par un seul acte de volonté, tandis que lui supposait que Jésus devait se transporter et agir là où il voulait bien accomplir un prodige.

— *Cette imperfection fit-elle rejeter sa requête ?*

— Non, le Sauveur accueillit avec bonté la demande de ce père profondément affligé. Mais il ne fit point l'éloge de sa foi ; car elle était incomplète et pouvait défaillir.

— *Ne jugea-t-il pas opportun de l'affermir ?*

— Quand ceux de sa maison vinrent dire au chef de la synagogue que, Jésus n'ayant pas empêché la mort d'achever son œuvre, il n'y a plus lieu de l'importuner, la confiance du père était soumise à une épreuve qui pouvait l'ébranler ; c'est alors que Jésus juge nécessaire de la raviver : « Ayez confiance malgré tout, lui dit-il, et votre fille vivra. »

— *Quel fut alors le mérite de Jaïre ?*

— Ce fut de croire à la parole de Jésus plutôt qu'à celle de ses serviteurs. Cette fidélité fit que sa prière fut persévérante et assurée son efficacité.

— *Qu'avez-vous à remarquer sur l'accueil que fit Jésus à la demande de Jaïre ?*

— Il s'accommode avec bienveillance aux exigences d'une foi imparfaite ; il se lève, suit Jaïre en silence par respect pour sa douleur, d'un mot ravive sa confiance près de chanceler. C'étaient autant de marques de bonté qui présagent la faveur finale.

— *Pendant l'aller et le retour du père, que s'était-il passé à la maison ?*

— Comme il l'avait conjecturé, et comme les serviteurs venaient de l'annoncer, l'enfant était morte et le deuil avait été solennellement commencé.

— *Quelle était, pour le deuil, la coutume orientale ?*

— Aussitôt que le moribond avait rendu le dernier soupir, on faisait venir les pleureuses et les joueurs de flûte. Le nombre de ces lugubres personnages était d'autant plus grand que le défunt jouissait d'une plus grande considération.

— *Que trouva-t-on alors à la maison de Jaïre ?*

— Chef de la synagogue, Jaïre devait à sa fille un deuil de distinction. Aussi quand Jésus arriva à la demeure mortuaire avec le père et les trois disciples qu'il avait choisis, de nombreux joueurs de flûte avaient commencé leurs airs funèbres et les pleureuses leurs lamentations ; une foule agitée remplissait la maison.

— *Jésus ne manifesta-t-il pas quelque étonnement ?*

— Il connaissait les coutumes de son pays, il ne s'étonna point ; mais il ne voulait pas accomplir au milieu du tumulte le miracle qui lui était demandé ; la foule devait être écartée. Pour la décider à s'éloigner il dit qu'elle s'est trompée : « Cette jeune fille n'est pas morte, comme on le croit, mais elle dort. »

— *De fait, la mort de cette enfant n'était-elle pas pour le Sauveur, un sommeil véritable ?*

— On dit couramment que la mort est le dernier sommeil. Jésus pouvait bien mieux encore appeler de même un trépas qui devait

durer moins qu'un sommeil ordinaire et qui allait faire place à la vie.

— *La foule comprit-elle ce que voulait dire le Sauveur ?*

— Non ; ne soupçonnant nullement ce qu'il méditait, et prenant à la lettre ses paroles, tous se moquèrent de lui, comme s'il n'eût pas distingué un mort d'un dormeur.

— *Mais ces moqueries n'ont-elles pas leur importance pour la constatation du miracle ?*

— Elles indiquent que la mort de la jeune fille était certaine et que personne ne pouvait en douter sans passer pour un insensé. Mais, comme de la part de la foule elles étaient une injure souveraine faite à la personne de Jésus, elles la rendaient indigne d'assister au prodige qui allait s'opérer. L'ordre de s'éloigner fut donné et exécuté.

— *Et quand la maison fut libre, que fit le Sauveur ?*

— Il entra avec le père, la mère et sa petite escorte auprès de la couche funèbre ; il prit la main de la jeune fille en lui disant : « Jeune fille, levez-vous ! » Aussitôt elle se leva ; elle se mit à marcher et Jésus lui fit servir à manger comme à un enfant qui vient de s'éveiller.

— *Bien qu'elle n'eût pas été témoin de l'acte qui rendit la vie à la défunte, la multitude put-elle constater le prodige ?*

— Bien certainement. En se moquant du Sauveur, elle avait déclaré que la jeune fille était réellement morte ; en la voyant ensuite aller et venir, elle dut constater que soudainement elle était revenue à la vie pendant le court instant que Jésus passa à la maison mortuaire ; elle pouvait et devait conclure qu'avec lui était entré le pouvoir de rendre la vie.

— *Est-ce la conclusion que l'on tira du fait merveilleux ?*

— Oui, le prodige était évident, il excita l'admiration, on en parla dans toute la contrée malgré le silence recommandé par Jésus à ceux qui en furent les heureux témoins.

+

§ 3. — Enseignements de l'évangile

— *A quoi sert le sang dans la vie corporelle ?*

— Il est le principe de la vigueur ; plus il est riche, plus la vie est active et puissante. Perdre son sang c'est donc perdre ce qui fait la force, c'est s'affaiblir progressivement et s'acheminer d'autant plus rapidement vers la mort qu'il s'écoule avec plus d'abondance.

— *Que signifie donc l'hémorragie rebelle que Jésus dut guérir ?*

— Elle représente cette maladie spirituelle qui, en enlevant progressivement à l'âme

toutes ses énergies, la conduit fatalement à une mort définitive. C'est l'habitude du péché.

— *Est-ce la seule habitude du péché mortel qui prépare ce fâcheux résultat ?*

— Elle est de toutes la plus périlleuse, car elle endort l'âme sur l'état de mort dans lequel elle se trouve et la conduit sûrement à la perte éternelle. Mais l'habitude du péché véniel est, elle aussi, très périlleuse.

— *Comment appelle-t-on cette attitude délibérée à des péchés véniels qu'on ne veut point éviter ?*

— On l'appelle la tiédeur.

— *Pourquoi cette maladie spirituelle est-elle très dangereuse ?*

— L'âme tiède qui ne s'inquiète point des fautes vénielles perd la multitude des grâces qui lui auraient donné force et vigueur ; chaque faute qu'elle se permet délibérément est une plaie nouvelle par où s'échappe sa vie spirituelle.

— *Qu'arrive-t-il si on laisse le mal s'aggraver ?*

— L'âme s'épuise jusqu'à ne plus sentir la maladie dont elle souffre ; elle s'habitue à des fautes de plus en plus lourdes, et il arrive ainsi que déjà elle a dépassé la limite du péché véniel quand elle se rassure encore sur son état pitoyable.

— *Dieu n'a-t-il pas fait savoir qu'il a en l'horreur cette misère spirituelle ?*

— Les relations de miséricorde et de bonté qu'il voulait entretenir deviennent de plus en plus difficiles avec une âme qui multiplie les causes d'impureté spirituelle. Aussi nous dit-il dans l'Apocalypse qu'il commence à repousser l'âme tiède comme l'estomac rejette la nourriture qui le gêne.

— *Nous devons donc nous mettre en garde contre toute habitude de péché ?*

— Oui. Si nous nous remarquons atteints de cette maladie, n'attendons pas que nous y soyons devenus insensibles ; opposons-nous de tous nos efforts à ses progrès ; ne négligeons rien pour nous en débarrasser et consacrons à sa guérison toutes les forces spirituelles qui nous restent encore.

— *Que nous faut-il surtout ?*

— Il nous faut cette volonté énergique et la foi vive qui conduisit au Sauveur la femme malade. Alors les attrait du péché que nous aurions regardés comme un obstacle à une conversion, deviennent une occasion favorable pour nous rapprocher de Jésus et un stimulant pour nos efforts.

— *Mais suffit-il de désirer sa guérison ?*

— Non ; il faut profiter de la première circonstance pour rejoindre le divin médecin. Les plans de conversion et de perfection deviennent inutiles quand, le moment venu de les exécuter, on se laisse arrêter par les difficultés que l'on rencontre autour de soi ; mais

l'âme sincère dans ses désirs sait toujours s'y frayer un passage.

— *Qu'est-il réservé aux âmes de bonne volonté ?*

— Un seul contact avec la grâce de Jésus suffit à les débarrasser de leur infirmité.

— *Que rappelle maintenant cette parole du Sauveur : « Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort » ?*

— Elle nous rappelle que, selon le langage de l'Écriture, la mort n'est véritablement qu'un sommeil ; nous ne mourons pas tout entiers et pour toujours ; nous devons un jour ressusciter et reprendre une vie nouvelle.

— *Quelle est l'attitude du monde à l'égard de cette vérité fondamentale ?*

— Souvent il s'en moque, comme ceux à qui Jésus parlait se moquaient de ses paroles et l'en raillaient. Le chrétien n'a pas à s'en préoccuper ; car autant ces railleries sont sottes et injurieuses pour Dieu, autant elles sont impuissantes contre lui et désastreuses pour ceux qui se les permettent.

— *A quoi nous oblige au contraire la sagesse chrétienne ?*

— Elle nous oblige à nous préparer nous-mêmes cette résurrection glorieuse qui commencera la vie éternelle.

— *Comment alors nous assurer cette heureuse résurrection ?*

— Dès maintenant il nous faut cette vie spirituelle de la grâce dont la vie corporelle n'est qu'une faible image ; nous avons donc à la conserver si nous la possédons, à la retrouver si nous l'avons perdue.

— *Celui qui est mort à la vie spirituelle a par conséquent besoin d'une vraie résurrection ?*

— Oui, elle est figurée par la résurrection de la jeune fille. Dieu seul peut l'opérer, et elle doit être préparée d'une manière analogue.

— *Pourriez-vous nous résumer en quelques mots les préparatifs qui précèdent le retour à la vie de l'enfant du chef de la synagogue ?*

— La demande en fut faite par le père, et la foule fut expulsée avant que Jésus ne donnât à la défunte l'ordre de s'éveiller.

— *Qui donc doit demander la résurrection spirituelle d'un pécheur ?*

— Comme il est impuissant pour l'obtenir lui-même, il doit recourir aux supplications de ceux qui ont la vie de la grâce, car les prières des justes, surtout celles des saints, sont plus agréables à Dieu que celles des pécheurs.

Mais, de leur côté, ceux qui sont justes ne doivent point oublier que de nombreux pécheurs ont besoin de conversion, et la charité chrétienne leur fait un devoir de demander pour tous, surtout pour ceux que la mort guette, cette merveilleuse faveur.

— *Mais que faut-il au pécheur pour qu'en réalité il revienne à la vie ?*

— Il doit se séparer du monde en renonçant à ses maximes et à toutes ses séductions ; c'est le premier pas vers la vie de la grâce. Puis, quand la voix de Dieu l'invite à revivre, il doit aussitôt sortir de son sommeil de mort.

— *Quand une vie nouvelle lui a été rendue, ne doit-il pas en outre la manifester ?*

— La jeune fille ressuscitée sortit aussitôt de sa chambre mortuaire et se mit à marcher ; de même le pécheur converti doit sortir du sein de ses mauvaises habitudes, s'affranchir de ses penchants déréglés, puis marcher dans la pratique des vertus et l'observation exacte des préceptes.

— *N'avez-vous pas dit aussi que Jésus fit donner à manger à l'enfant ressuscitée ?*

— C'est encore le même précepte qu'il donne au pécheur converti, car la vie spirituelle, comme la vie corporelle, ne s'entretient et ne se fortifie que par une nourriture saine et substantielle. Aussi le pécheur qui désormais veut vivre doit-il manger le pain eucharistique que l'Eglise a l'ordre de préparer et de présenter ; il faut qu'il y prenne goût et qu'il y participe aussi souvent que le permet un directeur prudent et éclairé.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXVII

6^e et 9^e Commandements : L'IMPURETÉ

Ces commandements nous enseignent le respect dû au corps. Le 6^e nous défend tout acte extérieur d'impureté ainsi que tout ce qui y conduit ; le 9^e nous défend les péchés intérieurs. Nous dirons : 1^o la gravité des péchés impurs, 2^o leurs causes, 3^o leurs remèdes.

I. — Gravité

Elle nous apparaît de suite quand on considère ces péchés en eux-mêmes, dans leurs suites et dans les châtements de Dieu en ce monde et en l'autre.

I. EN EUX-MÊMES. — Ces péchés sont :

1^o Une *idolâtrie*. L'impudique en effet considère la créature comme son dieu.

2^o Un *sacrilège*. Le corps ou les corps que souille l'impudique sont en effet les temples de l'Esprit-Saint, ils ont été sanctifiés par les sacrements, ils sont destinés à la gloire éternelle.

3^o Une *servitude* à la fois cruelle, honteuse, impérieuse. — a) *Cruelle* : car, dit Boèce, « l'inquiétude précède et l'amertume suit la faute. *Appetitus fornicationis anxietas est, satiety vero pœnitentia.* »

b) *Honteuse* : car, dit S. Bernard, « l'am-

bitieux pêche en ange, l'avare en homme, l'impudique en bête. »

c) *Impérieuse* : car S. Augustin, instruit par l'expérience, nous l'avoue : « *Suspirabam, ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate, velle meum tenebat inimicus.* »

II. DANS LEURS SUITES. — Ces péchés :

1° *Aveuglent l'esprit* : — a) au point de vue naturel, car on a écrit avec raison : « Un esprit corrompu ne fut jamais sublime ; » — b) au point de vue surnaturel, car l'Apôtre a dit : « *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* » (I Cor., II, 14).

2° *Dégradent le cœur*. Lacordaire a dit : « J'ai déjà vu dans ma vie bien des jeunes gens, et je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresses de cœur dans un jeune homme débauché. » (22^e Conf.).

3° *Endurcissent l'âme* ; car ils entraînent à d'autres péchés, v. g. confessions et communions sacrilèges, impénitence finale.

4° *Tuent même les corps*. Les médecins le disent : ces péchés nuisent au développement du corps, ils épuisent rapidement les forces vitales dans leurs sources les plus intimes, et s'ils conduisent en enfer, c'est souvent en passant par l'hôpital.

III. DANS LEURS CHATIMENTS. — 1° *En ce monde*, ils attirent les malédictions de Dieu et souvent des catastrophes, v. g. Sodome, Gomorrhe, David, Salomon, Samson.

2° *Dans l'autre monde*, ils sont punis de la peine éternelle : S. Paul le déclare expressément. (I Cor., VI, 9).

II. — Causes

Elles sont nombreuses :

1° L'orgueil, dont la luxure est souvent le chatiment ici-bas.

2° L'oisiveté, mère de tous les vices : *Multam enim malitiam docuit otiositas.* » (Eccli., xxxiii, 29).

3° L'intempérance sous toutes ses formes : « *Luxuriosa res, vinum et tumultuosa ebrietas : quicumque his delectatur, non erit sapiens.* » (Prov., xx, 1).

4° Les mauvaises lectures contre la foi et contre les mœurs : en particulier les mauvais romans, qui semblent n'avoir pour but que de souiller les imaginations et les cœurs par ce qu'il est convenu d'appeler « des études de mœurs ou de psychologie. »

5° Les théâtres où l'on représente des pièces immorales.

6° Les mauvaises fréquentations où l'on se trouve exposé à des regards, entretiens, amusements coupables.

7° Les danses dangereuses qui sont condamnées par les mondains de bon sens comme par l'Eglise.

III. — Remèdes

Ils ne manquent point :

1° La vigilance afin de fuir les occasions ;

« *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* » (Matth., xxvi, 41).

2° La prière : « *Et ut sovi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum, adii Dominum et deprecatus sum illum et dixi ex totis præcordiis meis.* » (Sap., viii, 21).

3° La méditation des vérités de la religion, surtout celle des fins dernières.

4° La mortification : « *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.* » (Matth., xvii, 20).

5° Le travail : qui est toujours occupé est rarement tenté. S. Jérôme se mit à apprendre l'hébreu pour éviter les fautes impures.

6° La dévotion à Marie, la Reine des Vierges.

7° Enfin et surtout la fréquentation des sacrements : car c'est dans la sainte Eucharistie que nous mangeons le pain qui fait les forts et buvons le vin qui fait germer les vierges.

Conclusion

Par un étrange phénomène, le monde, qui semble pousser par tous les moyens possibles aux fautes impures, désavoue avec éclat ceux qui s'en rendent coupables. Dieu n'agit point de même : il défend les péchés de luxure, mais il pardonne à ceux qui tombent et qui font une sincère pénitence. Sainte Marie-Madeleine et saint Augustin ne sont-ils pas de beaux modèles de repentir ? Que les pécheurs ne se découragent donc jamais, mais qu'ils recourent aux remèdes que nous venons d'indiquer.

XXVIII

LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Avant d'aborder l'explication des commandements de l'Eglise, deux questions préliminaires se posent : 1° *L'Eglise a-t-elle le pouvoir législatif ?* 2° *Ses commandements sont-ils obligatoires ?*

I. — L'Eglise a-t-elle le pouvoir législatif ?

I. PREUVES DE CE POUVOIR. — 1° *L'Evangile* : « *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo ; et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.* » (Mat., xviii, 18).

2° *Les faits*. — a) Dès l'origine, saint Pierre défend de circoncrire les nouveaux chrétiens et de leur imposer la loi de Moïse. Les Apôtres envoient Paul, Barnabé, Jude, porter aux chrétiens d'Antioche, de Syrie, de Cilicie, des lettres leur défendant de toucher aux viandes offertes aux idoles ou aux victimes dont le sang était suffoqué, et les Apôtres sont obéis. (Act., xv).

b) Dans la suite des siècles, les Souverains Pontifes portent des lois dans toute l'Eglise, les Evêques dans leurs diocèses ; et comme les premiers Apôtres ils sont obéis.

3^o *La raison.* — L'Eglise est une société parfaite établie par N.-S. J.-C. pour conduire les hommes au salut. Or toute société a le pouvoir de faire des lois. Donc l'Eglise qui est la société la plus parfaite a nécessairement ce pouvoir.

II. EN QUI RÉSIDE CE POUVOIR ? — Dans le Pape et les Evêques. Mais il appartient principalement au Souverain Pontife, successeur de Pierre à qui N.-S. J.-C. a donné les clefs du royaume des cieux (Mat., xvi, 19) et le pouvoir de paître les agneaux et les brebis (Joan., xxi, 15-17).

III. PRÉROGATIVES DE CE POUVOIR. — 1^o Il est *divin* dans son origine et son exercice. « Troubler l'Eglise dans ses fonctions, dit Fénelon, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son Epouse ; c'est blasphémer contre ses promesses, c'est vouloir renverser le règne éternel. »

2^o Il est *indépendant*, car il n'est soumis à aucune puissance humaine. Pie VI écrivait à Louis XVI et aux Evêques de l'Assemblée Nationale :

Nous reconnaissons, nous voulons même qu'il y ait dans le gouvernement politique des lois qui appartiennent à la puissance civile. Mais tout en réclamant l'obéissance pour les unes, nous ne permettons pas que les autres, qui sont du ressort de la puissance spirituelle, soient violées par l'autorité laïque. Quelle juridiction les laïques peuvent-ils avoir sur les choses spirituelles ? De quel droit les ecclésiastiques seraient-ils soumis à leurs décrets ? Il n'y a point de catholique qui puisse ignorer que Jésus-Christ, en instituant son Eglise, a donné aux apôtres et à leurs successeurs une puissance indépendante de toute autre puissance.

3^o Il est *universel*, car tous les chrétiens doivent s'y soumettre, quel que soit leur rang dans la société. « Les princes, dit encore Fénelon, en devenant les enfants de l'Eglise, ne sont point devenus ses maîtres : ils doivent la servir, et non la dominer ; baiser la poussière de ses pieds, et non lui imposer le joug. »

II. — Les commandements de l'Eglise obligent-ils ?

Oui ; ils obligent en conscience, mais ils n'obligent pas toujours avec la même rigueur que ceux de Dieu.

I. ILS OBLIGENT. — 1^o N.-S. J.-C. l'a dit : « *Si autem ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* » (Mat., xviii, 17).

2^o L'Eglise ayant le pouvoir de faire des commandements, ce pouvoir serait illusoire s'il était permis de n'en point tenir compte.

3^o D'ailleurs, les commandements de l'Eglise ne sont point des préceptes nouveaux :

c'est une simple interprétation qui fixe les points principaux du Décalogue. Ainsi, Dieu nous ordonne de sanctifier le dimanche, l'Eglise détermine comment ; etc.

II. MAIS ILS N'OBLIGENT PAS TOUJOURS AVEC LA MÊME RIGUEUR QUE CEUX DE DIEU. — Les commandements de Dieu sont en effet immuables, éternels, indispensables ; il n'en est pas de même de ceux de l'Eglise.

1^o Ils ne sont *pas immuables*. L'Eglise qui les a faits peut les changer et les modifier, suivant les temps, les circonstances et les besoins : de là il résulte que l'obligation change pareillement.

2^o Ils ne sont *pas éternels*. Ils n'ont pas toujours obligé ; ils peuvent être abolis et par conséquent cesser d'obliger à l'avenir.

3^o Ils ne sont *pas indispensables*. « On peut se sauver sans les connaître, et par conséquent les ignorer sans péché : bien plus, même en les connaissant, on peut ne pas les observer, dès que leur accomplissement entraîne quelque grave préjudice. »

Conclusion

Les commandements de l'Eglise sont nombreux. Il en est qui ne concernent que certaines personnes, v. g. les prêtres, les religieux ; mais nous n'avons déjà parlé et nous ne parlerons que de ceux qui regardent tous les fidèles, et qui sont au nombre de six.

TROIS SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

II

LES GRANDEURS DU DIVIN SACRIFICE

Mes frères,

Chaque jour s'accomplit sur la terre une action d'un mérite infini et d'une incomparable grandeur : c'est l'auguste sacrifice de la messe.

Ce n'est pas pour honorer un homme, tant puissant soit-il, que s'opère cette merveille. Elle est offerte au vrai Dieu, pour lui rendre un culte digne de sa majesté suprême. Ce n'est pas en un seul lieu, ni en un seul temps, qu'elle lui est présentée ; mais dans tous les lieux du monde, chaque jour, la divine victime du Calvaire renouvelle son immolation pour racheter sa coupable créature.

La messe est donc vraiment l'hommage le plus parfait et la plus complète satisfaction que l'humanité puisse offrir à la divinité, puisqu'en elle c'est Jésus-Christ, égal à son Père, qui le vénère autant qu'il doit l'être, et donne à sa justice une expiation suffisante, comme il le fit une première fois en mourant sur la croix.

Vous, mes frères, disciples fidèles du Dieu

crucifié, vous assistez souvent au sacrifice de la messe. L'Eglise vous fait un strict devoir de l'entendre chaque dimanche, et votre piété vous y conduit plus fréquemment encore. Je voudrais ce soir vous exposer les grandeurs de cet acte, le plus saint, le plus beau et le plus riche en mérites de notre divine religion, afin que vous apportiez à son assistance une ferveur plus vive et que vous en receviez des grâces plus abondantes.

Or les grandeurs de la messe ressortent évidemment de son identité avec le sacrifice de la croix, et aussi des bienfaits innombrables qu'elle procure sans cesse au genre humain.

Grandeur de la messe *dans l'essence de sa nature* ; grandeur de la messe *dans ses fruits précieux*, tel sera, mes frères, le sujet de ce discours, et l'objet de votre religieuse attention.

I. — *Identité du sacrifice de la messe avec le sacrifice de la croix*

Dieu avait créé l'homme pour qu'il pût le connaître et l'aimer dans l'innocence, au cours de sa vie terrestre, puis le posséder éternellement dans la vie bienheureuse qu'il lui réservait au ciel. Mais le péché d'Adam brisa cette belle destinée. A cause de sa faute, le premier homme fut condamné au dur travail, à la souffrance, à la mort ici-bas, et perdit à jamais la félicité promise à son obéissance. Ce triste état fut encore aggravé par les crimes innombrables de ses enfants, héritiers de sa nature déchue, en sorte que le genre humain paraissait voué pour toujours à un malheur irréparable.

C'est alors que le Verbe éternel, la seconde personne de l'adorable Trinité, dans sa charité infinie, résolut de sauver les hommes, et de les réconcilier avec son Père, en lui offrant une juste satisfaction pour leurs péchés.

Comprenez bien, mes frères, la grandeur de ce geste divin.

1. Jésus-Christ, Dieu comme son Père, vient sur la terre ; il se fait homme, en prenant dans le sein de la Vierge Marie un corps semblable au nôtre. Après avoir vécu trente-trois ans, enseignant sa céleste doctrine, et donnant l'exemple d'admirables vertus, il arrive au moment où il doit accomplir l'œuvre de la Rédemption.

Le Sauveur charge sur ses épaules sa croix sanglante, alourdie du poids des péchés de l'humanité toute entière ; il veut en faire l'autel de son sacrifice. Il monte au Calvaire ; il se laisse attacher au bois de sa croix ; il s'élève entre le ciel et la terre, victime expiatrice des iniquités du monde.

Oh ! quel spectacle incomparable !

Dieu est là, juge irrité, exigeant rigoureusement les droits de sa justice outragée. Satan, notre perpétuel ennemi, est là, frémissant de rage à la vue de sa proie prête à lui échap-

per. Le genre humain entier est là, tremblant de crainte et d'espoir, dans l'attente du sort qui lui est réservé. Oh ! qui donc l'emportera, de la sévérité ou de la miséricorde, de la charité de Jésus, ou de la malice de Satan ? O Dieu, laissez-vous fléchir, ayez pitié de nous !

La miséricorde enfin l'emporte. Jésus-Christ jette sa croix dans la balance de la justice éternelle. Il l'arrose de tout son sang versé pour nous. Il y meurt en poussant le cri suprême du pardon : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Dieu est désarmé, sa justice satisfaite, et l'homme réconcilié avec son créateur. Satan est replongé dans ses abîmes, et le ciel redevient accessible à la postérité d'Adam.

Ce fut là, mes frères, la messe sanglante du Calvaire, le véritable sacrifice de notre rédemption, parfait, tout-puissant, principe de notre salut, puisque comme homme, Jésus-Christ obtint le pardon du genre humain, auquel il appartenait, et comme Dieu, donna à ses douleurs un mérite infini.

2. C'est ce même sacrifice, mes frères, qui se reproduit sur nos autels, sous des apparences différentes, mais d'une manière aussi réelle et tout autant efficace.

Entrez dans une église, à l'heure de la messe, au moment de la consécration.

Que se passe-t-il à cet instant solennel ?

C'est Jésus-Christ, le Dieu rédempteur, qui renouvelle et perpétue son immolation, et nous en applique les mérites.

Un peu de pain sur la pierre sacrée, un peu de vin dans le calice, suffisent pour donner les éléments du sacrifice le plus saint, le plus riche, le plus auguste qui se puisse jamais comprendre.

Le prêtre, armé d'un pouvoir divin, prononce la parole irrésistible de la consécration ; et, de ce pain, il fait la chair du Sauveur, de ce vin il fait son sang, tous deux dans un état réel d'immolation, comme au Calvaire.

Sur la croix, voyez cette divine victime, suspendue entre le ciel et la terre, implorant de son Père pardon et miséricorde pour l'humanité coupable. Voyez-la maintenant, à l'autel, élevée entre les mains du prêtre, au-dessus du peuple prosterné, et répétant encore la parole expiatrice : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Sur la croix, voyez ce corps déchiré, ces os froissés, ces veines entr'ouvertes, d'où le sang a jailli et coule jusque dans le sein de la terre, pour la purifier. Sur l'autel, il y a aussi séparation apparente de la chair et du sang. La parole de la consécration a été le glaive qui a opéré ce déchirement mystérieux. Cette parole prononcée d'abord par le Fils de Dieu avec une si grande efficacité, cette même parole répétée par ses ministres, produit perpétuellement les mêmes effets.

Ainsi, mes frères, le sacrifice de la messe est identiquement le même que celui de la croix ; les apparences seules sont changées. C'est la même victime, Jésus-Christ, jadis mis à mort par les mains des bourreaux. C'est le même sacrificateur, encore Jésus-Christ, représenté par son ministre, avec lequel il ne fait plus qu'une même personne. Cela est tellement vrai que le prêtre, en consacrant sur l'autel le pain et le vin, ne dit pas : « Ceci est le corps de Jésus-Christ ; » mais, parlant comme lui et avec lui, dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » En vertu de cette identification parfaite avec le Sauveur, sa parole devient tellement forte, je dirai, tellement divine que parfois, à ce moment, l'on vit l'hostie consacrée se couvrir de sang, dont les larges gouttes coulaient sur les linges sacrés.

O Christ, fils du Dieu vivant, que vos œuvres sont merveilles ! C'est par amour pour nous que vous les avez réalisées. J'adore cet amour généreux, qui ne se lasse jamais de pardonner au repentir. J'adore cet amour ingénieux, qui a su inventer de tels prodiges, pour perpétuer les bienfaits de son immolation sanglante au Calvaire dans le sacrifice non sanglant de nos autels. Je vous adore, ô Christ-Eucharistie, et vous consacrez pour toujours les ardeurs d'un amour qui ne pourra jamais que languir auprès du vôtre !

3. Mais combien, mes frères, le sacrifice de la messe est plus accessible à nos besoins que le fut celui du Calvaire !

Sur la croix, Jésus-Christ s'immola une seule fois, un seul jour, le Vendredi-Saint, à la troisième heure, il y a dix-neuf cents ans. Sur l'autel, le Dieu-Sauveur s'offre dans tous les temps, tous les jours, à toute heure. Depuis l'instant où fut institué ce divin sacrifice, jusqu'à la fin du monde, il n'aura jamais cessé d'être présenté. A cette heure même où je vous parle, à cause de la différence de latitude des diverses régions de la terre, il y a quelque part, dans un pays lointain, un prêtre qui célèbre la messe, et perpétue l'immolation du Rédempteur, pour en appliquer sans cesse les mérites.

Sur la croix, Jésus-Christ s'offrit à son Père en un seul lieu, au Calvaire, près de Jérusalem. Sur l'autel, il s'offre en tous lieux. Il n'y a point de peuple, habitant un si pauvre pays, qui n'ait un peu de pain, quelques gouttes de vin, et un prêtre catholique pour les consacrer. C'est le sacrifice de nos bourgs et de nos villes, où il s'accomplit au milieu de toute la solennité du culte chrétien ; c'est aussi le sacrifice des campagnes, des forêts et des déserts, où le missionnaire le célèbre sans autre voute que l'azur des cieux, sans autre autel que le rocher de la montagne.

Telles sont, mes frères, les merveilles qui éclatent au sacrifice de la messe, merveilles

qui proviennent de sa parfaite ressemblance avec le sacrifice offert par Jésus-Christ sur sa croix. Notre raison confondue n'y comprend rien ; nos yeux n'y aperçoivent aucun changement. Mais notre foi, instruite par la parole infaillible de Dieu, y croit, se soumet et adore. Elle sait que sous les apparences du pain et du vin, il y a, dans l'Eucharistie, vraiment la chair et le sang de Jésus-Christ. Elle sait que sur l'autel, il offre à Dieu son corps autrefois crucifié, toujours vivant, toujours agissant, homme complet et Dieu parfait, donnant en cette qualité un mérite infini à son offrande. Notre foi sait enfin que, grâce à ce sacrifice renouvelé dans tous les temps et dans tous les lieux, l'humanité coupable obtient son pardon, et redevient participante des grâces précieuses que lui prodigue l'amour du divin Rédempteur.

II. — *Bienfaits innombrables que procure la sainte messe*

La grandeur de la messe ressort encore, mes frères, des effets admirables qu'elle produit, tant à l'égard de Dieu, à qui elle offre un sacrifice parfait d'adoration et d'action de grâces, qu'à l'égard des hommes pour qui elle est un sacrifice souverainement efficace de demande et d'expiation.

1. Adorer, selon le sens propre de ce mot, c'est s'abaisser tout entier, l'âme dans la prière, le front dans la poussière, pour reconnaître son néant devant l'infinie majesté de Dieu ; c'est proclamer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, ses ineffables perfections, et leur rendre un honneur proportionné à leur grandeur. Mais comment l'homme si petit, faible, borné dans tout son être, pourrait-il offrir à un tel Dieu une adoration digne de lui ? Par lui-même, il en est incapable, puisque tout ce qui est fini n'est rien devant l'infini. Dieu ne peut être adoré dignement que par un être égal à lui-même, par son Verbe, son Fils unique, qui lui étant égal en toutes choses, peut seul lui offrir un hommage suffisant.

Voilà pourquoi le Verbe incréé revêtit notre humanité, fit son entrée dans notre monde, et se présenta à son Père, comme l'adorateur parfait de sa majesté.

Or, mes frères, cet acte d'adoration, dû par toute créature à son Créateur, est reproduit sans cesse au sacrifice de la messe par Jésus-Christ, homme comme nous, et Dieu comme son Père. Il est là, à l'état de victime adoratrice, que nous pouvons présenter en notre place. Il est là, substituant sa grandeur à notre petitesse, sa bonté à notre malice, son pouvoir divin à notre humaine impuissance ; et par son immolation, l'humanité arrive à cet acte prodigieux d'offrir à la divinité une suffisante adoration.

Alors Dieu est satisfait ; il accepte l'hommage de son Fils. Le genre humain s'acquitte

ainsi par lui du premier devoir qu'il ait à rendre à son Créateur.

O grandeur inexprimable ! O souveraine efficacité d'une pareille action ! Il est donc vrai, Seigneur, qu'une seule messe, dite avec foi par le prêtre, et suivie avec humilité par le peuple chrétien, vous procure plus de gloire que tous les sacrifices de l'ancienne Loi, plus que les acclamations de la création entière, puisque, encore une fois, là, sur l'autel, ce n'est pas une créature, tant parfaite soit-elle, qui vous adore, mais Jésus-Christ, Dieu comme vous, et seul capable de vous adorer dignement.

2. Après l'adoration, vient pour les hommes un second devoir à remplir envers Dieu, devoir infiniment agréable à son cœur : celui de l'action de grâces. Nous sommes comblés des biens du Seigneur. Dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, il répand sans cesse sur nous les plus précieuses faveurs. Comment donc pourrions-nous lui payer un juste tribut de louanges, et lui témoigner une gratitude suffisante ?

Nous le pourrions, mes frères, au saint autel, pendant le sacrifice de la messe. L'amour généreux se paye par l'amour reconnaissant. Ce Fils que Dieu nous a donné, parce qu'il nous aime, vous le prendrez dans son sacrement, vous le recevrez dans votre cœur. Lui-même y formera des louanges et des remerciements infiniment agréables à son Père. « Père saint, direz-vous avec lui dans la ferveur de votre prière, regardez l'amour infini que je vous offre. Il est à moi ; il est devenu mon bien, depuis que je le possède dans mon cœur. Je vous en fais hommage. »

Eucharistie veut dire : action de grâce. Vous tous, mes frères, qui avez reçu tant de bénédictions de Dieu, ne manquez jamais de le remercier à la messe. Par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, vous lui payerez la dette entière de votre gratitude. Dieu le Père verra alors en vous les membres vivants de son Fils bien-aimé, et les remerciements que vous lui adresserez par son intermédiaire acquerront pour lui un mérite ineffable, source de nouvelles et encore plus abondantes faveurs.

Concluons donc, mes frères, que le prêtre à l'autel, et le fidèle qui assiste pieusement à la messe, se trouvent là élevés à une hauteur inexprimable. Ils honorent dignement l'auguste Trinité en lui offrant un hommage d'un prix infini ; ils s'acquittent pleinement du devoir d'adoration et d'action de grâces, envers le Père qui les a créés, envers le Fils qui les a rachetés, ainsi qu'envers le Saint-Esprit qui les a sanctifiés.

Il nous reste à considérer, mes frères, de quelle immense utilité la messe est pour l'homme, en ce qu'elle lui procure une prière et une expiation d'une irrésistible efficacité.

3. La messe est, en effet, la prière la plus

parfaite, la sollicitation la plus touchante qui puisse monter de la terre vers Dieu. Par elle, nous demandons ; et, si nous demandons bien, nous sommes assurés d'obtenir toutes les grâces tant spirituelles que corporelles dont nous avons besoin.

Il est facile d'en comprendre la raison.

A l'autel, le prêtre prend le pain dont il a fait le corps vivant de Jésus-Christ ; puis il l'élève vers le ciel. Dès lors c'est le Christ lui-même qui prie pour nous et demande les grâces nécessaires. Le prêtre, tenant l'hostie consacrée, a en mains tous les trésors de Dieu même. De l'autel il les verse d'abord dans le cœur des assistants, et les enrichit selon leurs mérites. Ensuite il les dispense à sa paroisse, à sa famille, à l'Eglise entière. Il va même hors de l'Eglise ; il demande, pour les hérétiques, la vérité ; pour les infidèles, la foi ; pour les pécheurs, la conversion ; pour tous, le salut. Sans quitter l'autel, il sort de notre monde visible ; il va dans le purgatoire ; il incline le calice plein du sang divin ; les âmes douloureuses accourent à l'envi. Si elles ont le bonheur d'en recueillir une seule goutte, elles sont soulagées, souvent délivrées à l'instant, et s'élancent heureuses vers les joies de la radieuse éternité.

Ah ! je comprends maintenant la foi des peuples dans la prière de la messe. De tout temps, ils sont venus avec un empressement infatigable y demander la réalisation de tous leurs désirs, parce qu'ils savent bien que là, c'est Jésus-Christ même qui pour eux sollicite son Père, et qu'il est toujours exaucé.

Dans tous les temps, dans tous les pays, les chrétiens fervents ont fait, comme vous le faites vous-mêmes, leurs plus chères délices de s'associer par leurs prières à cet auguste sacrifice ; car ils savent bien que, dans sa richesse inépuisable, il réjouit le ciel, il enrichit la terre, il porte la délivrance aux douleurs du purgatoire, il enfante sans cesse d'héroïques vertus et produit les merveilles de la plus parfaite sainteté.

4. Enfin, mes frères, de tous les besoins qui émeuvent le genre humain, le plus pressant, celui qui le sollicite avec une irrésistible nécessité, c'est le besoin de pardon et de juste expiation.

Non seulement nous sommes nés dans le péché ; mais, depuis notre âge de raison, nous avons sans cesse augmenté le nombre et la gravité de nos fautes, en sorte que nous nous sommes rendus absolument insolubles envers la justice divine. Nous avons irrité notre Dieu, fermé le ciel sur notre tête, et ouvert l'enfer sous nos pieds.

Oh ! comment donc pourrions-nous réparer un si grand malheur, nous si faibles et si misérables ; payer notre rançon au Maître que nous avons tant offensé, nous si pauvres et si dénués de tout mérite ? Nous faudra-t-il

rester à jamais dans notre détresse, vivre sans consolation et mourir sans espoir ? Car enfin, c'est la loi de la justice éternelle : tout crime doit être réparé par une expiation proportionnée à la grandeur de l'Etre offensé ; et nous ne pourrions jamais présenter à Dieu une réparation suffisante.

C'est là, mes frères, qu'intervient avec une inépuisable générosité la charité de notre Sauveur. Il descend sur la terre ; il se charge de nos péchés ; il les expie sur la croix, où il offre à son Père une satisfaction qu'il peut accepter. Puis, afin d'appliquer à chacun de nous les fruits de son immolation, il ordonne à son prêtre de renouveler sur l'autel le sacrifice de la croix. Celui-ci alors, revêtu d'une autorité divine, élève vers le ciel ses mains chargées du corps de Jésus-Christ, et, par lui, adresse à Dieu une supplication toute-puissante, — *omnipotentia supplex* ; — Dieu est désarmé ; sa justice se trouve satisfaite, et il pardonne au repentir.

Dès lors nous avons, dans tous les temps et dans tous les lieux, un intercesseur qui offre à son Père ses douleurs, ses larmes et son sang autrefois répandus, pour expier nos péchés : c'est Jésus-Christ au sacrifice de la messe. De même que sur nos grands monuments la pointe mystérieuse du paratonnerre soutire la foudre du nuage menaçant et les sauve de ses éclats, de même la sainte victime, élevée à l'autel au dessus des péchés du monde, détourne les coups de la colère céleste, et nous préserve des châtements mérités, pourvu que nous sachions unir nos regrets aux supplications du Christ immolé. « Ailleurs, dit un saint docteur, si je prie, si je fais pénitence, ce n'est qu'en tremblant ; mais à la messe j'implore mon pardon avec confiance, car c'est Jésus-Christ qui implore pour moi ; je suis assuré de l'efficacité de ma pénitence, car c'est Jésus-Christ qui la présente pour moi à un père incapable de rien refuser à son Fils bien-aimé. »

Voilà donc, mes frères, autant que la parole humaine peut l'exprimer, quelles sont les grandeurs de la messe. Elle est la reproduction parfaite du sacrifice de la croix, et la source intarissable des biens les plus précieux que nous puissions jamais recevoir ; elle présente en même temps une offrande infiniment agréable à Dieu, et souverainement utile à l'homme.

Mais, direz-vous, comment puis-je recueillir les fruits de ce divin sacrifice ? Voilà si longtemps que j'assiste à la messe, et jusqu'ici j'en ai retiré si peu de profit pour mon âme ! Oh ! je vous en prie, apprenez-moi ce que je dois faire pour bien entendre la messe.

Pour bien entendre la messe, mon frère, il faut y assister comme si vous assistiez réellement au sacrifice de Jésus-Christ mourant sur sa croix, à la messe sanglante du

Calvaire. Portez-y une foi vive, un sentiment profond de vos misères, avec un vif élan d'amour ; et vous en profiterez mieux que si vous vous contentiez de lire des formules de prières dans des livres que souvent vous parcourez des yeux sans que votre cœur ait aucune part à cette lecture.

Pour bien entendre la messe, mon frère, unissez-vous au souverain prêtre Jésus-Christ, qui y adore son Père et s'anéantit pour sa gloire. Entrez dans le même esprit de sacrifice ; immolez-lui vos sentiments d'orgueil, cette vie molle et sensuelle, ces passions nombreuses ; vous remplirez ainsi le grand devoir d'adoration que vous devez à l'Etre suprême qui est Dieu.

Pour bien entendre la messe, mon frère, n'oubliez pas de rendre à votre meilleur bienfaiteur vos actions de grâce pour les biens dont il vous comble sans cesse, dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre temporel. Comme faisait le roi David, prenez le calice du salut, pour y présenter à Dieu l'offre de votre reconnaissance. Il vous accordera encore de plus nombreuses faveurs, méritées par la gratitude de votre cœur.

Pour bien entendre la messe, mon frère, considérez combien vous êtes faible, misérable dans votre corps, dénué surtout de mérites dans votre âme. Eh bien ! tous les trésors du ciel vous sont offerts pendant la messe, pour vos besoins corporels et spirituels, pour vos parents, pour vos défunts. « Demandez » au Dieu qui est là, sur l'autel, a-t-il dit lui-même aux jours de sa vie terrestre, « et vous recevrez. » Jamais cette promesse ne se réalise mieux qu'au divin sacrifice.

Pour bien entendre la messe, enfin, mon frère, mêlez-y votre repentir et vos larmes au sang et aux douleurs de la grande victime qui renouvelle son immolation pour expier vos péchés. Dites sincèrement : « Je suis bien coupable ; mais Jésus-Christ est innocent. Je suis incapable de satisfaire dignement ; mais mes regrets et mon ferme propos, unis aux mérites de mon Sauveur, acquerront devant Dieu une toute-puissante efficacité. »

O mes frères, assistez toujours à la sainte messe dans ces heureuses dispositions. Vous honorerez Dieu infiniment ; vous protégerez votre patrie ; vous consolerez l'Eglise qu'affligent les scandales des mauvais chrétiens ; vous-mêmes vous obtiendrez pour vous des grâces abondantes, qui deviendront le principe des joies ineffables de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 octobris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 20 octobre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — Les saints inconnus, 721.

Pour le soir de la Toussaint. — La voix des morts, 723.

Sermon pour le Jour des Morts. — N.-D. Auxiliatrice des âmes du purgatoire, 726.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LX. 4^e dimanche après l'Epiphanie, 730.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXX. Les coteries, 734.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

LES SAINTS INCONNUS

Mes frères,

Il est d'usage, dans les couvents et les séminaires, de faire après le repas de midi la lecture du Martyrologe. Le Martyrologe, c'est le catalogue des saints honorés par l'Eglise. La liste en est longue : elle comprend pour chaque jour de l'année dix, quinze, vingt noms, et parfois davantage. Encore, pour rappeler qu'elle est loin d'être complète, le lecteur, après avoir énuméré les saints du jour, prend-il soin d'ajouter cette formule : « Et ailleurs on célèbre la fête d'une foule d'autres saints, martyrs, confesseurs et vierges. »

Ils sont donc fort nombreux, mes frères, les habitants de la Jérusalem céleste, de cette cité toute d'or et de pierreries que Dieu lui-même éclaire d'une lumière éclatante et toujours égale. Un jour, aux yeux émerveillés de l'apôtre saint Jean, ses portes s'ouvrirent, et le Voyant de Pathmos aperçut autour du trône de l'Agneau les élus de la race juive, douze mille pour chaque tribu d'Israël, tous marqués au front d'un signe mystérieux. Mais au-delà s'étendait en flots indéfinis une multitude de toute langue, de toute race, de toute nation. Et ces bienheureux, vêtus de robes blanches et tenant à la main des palmes, redisaient sans fin ce cantique : « A l'Agneau immolé sur l'autel, gloire, honneur et bénédiction dans les siècles des siècles ! »

I

Qui donc pourrait compter le nombre des élus ? Il dépasse assurément nos calculs et nos prévisions. Sans doute l'Evangile nous dit que s'il y a beaucoup d'appelés, il y a

peu d'élus ; que l'entrée du ciel est étroite et que c'est la grande masse qui s'engage dans le chemin de la perdition. Mais à supposer même que le nombre des élus soit inférieur à celui des réprouvés, pris en lui-même, il est fort considérable. Pensez, mes frères, à cette foule de martyrs qui, dans les premiers siècles du christianisme, confessèrent le Christ dans les tourments et arrosèrent de leur sang l'arbre de l'Eglise naissante. Rien qu'à Rome il y en eut des millions. Aux alentours de la Ville éternelle, le sous-sol est perforé en tous sens d'excavations et de galeries, si bien qu'on a pu le comparer à une immense éponge. Or, dans les parois de ces souterrains, c'est par milliers que l'on retrouve des tombes de martyrs, reconnaissables à une palme gravée sur la pierre sépulcrale ou à une fiole de sang incrustée dans la muraille. On a déjà extrait une grande quantité de leurs ossements vénérables pour en enrichir les églises de Rome et du monde catholique ; mais il en reste encore, et l'on peut dire que les catacombes romaines sont une mine inépuisable de reliques. Pensez encore à ces anachorètes qui, à l'exemple de saint Antoine, de saint Pacôme et de saint Paul ermite, ont fui dans les déserts la corruption du monde païen. Pensez à ces moines qui, sous la règle de saint Benoît, de saint Bruno ou de saint Bernard, ont cherché leur salut dans le cloître ; à ces vierges, plus nombreuses encore, qui les ont suivis ou même devancés dans le chemin de la perfection, — et vous aurez quelque idée de l'armée des saints, de cette armée aux rangs pressés, aux bataillons innombrables qui chaque jour encore s'accroît de nouvelles recrues.

Vous me direz, mes frères, que les béatifications et les canonisations sont bien rares. En effet, ce n'est que de loin en loin que l'Eglise place un de ses enfants sur les autels. Pour qu'un saint soit honoré d'un culte public, deux conditions sont nécessaires : qu'il ait pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque, ensuite qu'il ait prouvé pour ainsi dire son admission au ciel par des miracles incontestables. Or, la constatation de ces vertus et de ces miracles demande du temps et des études approfondies. Pour éliminer toutes les chances d'erreur, l'Eglise multiplie les interrogatoires et les enquêtes ; elle use d'une sage lenteur et fait précéder l'acte de la canonisation de formalités compliquées et minutieuses. Mais, grâce à Dieu, pour entrer au ciel il n'est pas indispensable d'avoir reçu de Rome le titre officiel de saint ; il suffit d'avoir observé les commandements, ou même de s'être réconcilié avec Dieu avant de mourir.

Quels sont ceux que l'Evangile proclame bienheureux ? Vous l'avez entendu tout à

l'heure : « *Beati pauperes spiritu ! Beati mundo corde ! Beati pacifici ! Beati qui lugent !* Heureux les pauvres en esprit ! Heureux les purs ! Heureux les doux et les pacifiques ! Heureux les persécutés et les souffrants ! » Or, combien en est-il dans le monde, combien en est-il même dans cet auditoire, de ces bienheureux-là ! Que de pauvres en esprit, détachés de leurs richesses, qui libéralement, généreusement, consomment leur superflu en charités et en bonnes œuvres ! Que de pauvres réellement pauvres qui vivent du travail de leurs mains ou même d'aumônes, qui n'ont jamais connu le confortable, manquent parfois de feu et de pain et pratiquent par la nécessité de leur condition toutes les austérités des pénitents dans les cloîtres ! Que d'âmes d'élite qui à travers toutes les séductions du monde ont conservé intacte leur pureté ! Que de souffrants aussi ! Que de corps minés par la maladie ou torturés par des infirmités secrètes ! Que de cœurs incompris, délaissés, obligés de refouler en eux-mêmes leurs muettes tendresses ! Que de chrétiens patients, résignés, qui au plus fort de l'épreuve se contentent de lever les yeux au ciel comme le Christ à Gethsémani, en murmurant : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » Or, d'après l'Evangile lui-même, tous ceux-là sont des bienheureux et des prédestinés. Sans doute, ils passent inaperçus aux yeux du monde, car le monde est comme les enfants : son regard n'est attiré que par ce qui brille ; il n'admire que la richesse, l'esprit, la gloire, et les bienheureux dont nous parlons peuvent n'avoir rien de tout cela : la plupart d'entre eux passent leur vie dans d'obscurs travaux ou dans les humbles soins du ménage. Mais le regard de Dieu, aimant et paternel, les cherche jusque dans cette obscurité où ils se cachent ; il se pose sur eux avec complaisance, et déjà il les marque pour son paradis.

Il y a donc, mes frères, plus de saints que vous ne pensez. Quand par les belles nuits d'été vous jetez un regard sur le firmament, vous y voyez scintiller quelques milliers d'étoiles visibles à l'œil nu. Mais ce n'est là, pour ainsi dire, que l'avant-garde de l'armée des cieux. Si à l'aide d'un télescope vous examinez le fond du ciel, vous le verriez semé d'une poussière d'étoiles aussi nombreuses que les grains de sable sur le bord de la mer. Et vous savez qu'outre ces étoiles que nous pouvons apercevoir distinctement, il en est d'autres, innombrables, qui à cause de la distance ne se détachent pas les unes des autres et forment une masse confuse et blanche qu'on nomme la Voie lactée. Eh bien ! il en est du ciel des élus comme du ciel étoilé. Dans la phalange des saints, plusieurs vous apparaissent en première ligne ; ils vous sont

mieux connus, soit qu'ils aient vécu dans notre pays, soit que l'éclat de leurs vertus les ait mis hors de pair, soit que le livre ou l'image aient popularisé leur vie. Mais ces saints qui vous sont familiers et dont vous donnez les noms à vos enfants, sont en petit nombre par rapport à ceux qui figurent au Martyrologe ; et ceux-là mêmes ne sont rien, si on les compare à l'armée immense et anonyme des saints inconnus.

II

Eh bien ! mes frères, je vous le demande, était-il juste de priver de tout honneur et de tout culte ces saints obscurs qui n'ont laissé sur la terre d'autre trace que celle de leurs vertus ? Non, évidemment ; car si en raison de leur obscurité ils nous semblent inférieurs aux autres, ils peuvent briller au ciel d'un éclat égal ou même supérieur.

Mais comment honorer cette multitude de saints ?

L'Eglise y a pourvu dans sa sagesse. Quand des milliers de soldats sont tombés sur un champ de bataille, on ne peut donner à chacun d'eux un tombeau : ils sont trop. On se contente de les enterrer à la hâte dans une fosse commune. Mais, la paix venue, on érige sur leurs restes un mausolée qui rappelle la mémoire de ces braves, morts au champ d'honneur. C'est ainsi qu'a fait l'Eglise. Ne pouvant instituer pour chaque saint une fête spéciale, — les jours de tout un siècle n'y suffiraient pas, — elle les honore tous dans une fête collective qu'on appelle la fête de tous les saints, la Toussaint. Célébrons-la, mes frères, avec recueillement et piété. Mais ne nous croyons pas quittes envers les saints pour avoir un jour par an chanté leurs combats et leur gloire ; nous devons encore les *prier* et *imiter* leurs vertus.

Vous aimez, mes frères, à prier certains saints qui vous sont mieux connus ou qui vous inspirent une confiance spéciale. Dieu me garde de déprécier ces dévotions particulières ! elles sont très légitimes. Cependant, qu'elles ne vous rendent pas exclusifs et injustes. Imitiez l'Eglise qui dans ses Litanies, après avoir invoqué certains saints, rappelle la mémoire de tous les autres dans des formules générales, par exemple : « Tous les disciples du Seigneur, tous les saints martyrs, tous les saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous. » Croyez-le bien, mes frères, cette prière collective est aussi efficace, sinon plus efficace que l'autre. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que lorsque deux ou trois fidèles se réunissent pour prier en son nom, il est au milieu d'eux ? Qu'elle doit donc être puissante sur le cœur de Dieu la prière unanime de tous les saints, et comment pourrait-il résister à cette supplication innombrable qui

monte vers lui de tous les points du ciel ?

Non contents de prier les saints inconnus, vous imitez leurs vertus modestes. La lecture de la vie des saints a parfois quelque chose de décourageant. Quand nous voyons leurs vertus sublimes, les austérités effrayantes qu'ils se sont imposées, nous sommes confus de notre petitesse. Ils sont montés à de telles hauteurs que nous désespérons de les suivre. Qui pourrait égaler, par exemple, la charité d'un saint Jean de Dieu, les macérations d'une sainte Rose de Lima, ou encore les extases d'une sainte Thérèse ? Mais, grâces à Dieu, il y a des saints plus humbles, plus à notre portée, plus accessibles. Ceux-là étaient de notre condition, de notre taille, et n'ont rien fait en somme qui dépasse nos forces. C'étaient de pauvres ouvriers qui ont gagné le ciel à la sueur de leurs bras et de leur visage. C'étaient des mères de famille qui l'ont gagné en remplissant de leur mieux tous leurs devoirs et en supportant patiemment les peines qui ne manquent jamais dans leur état. Or, ce qu'ont fait tous ceux-là, pourquoi ne le feriez-vous pas vous-mêmes ? Suivez leur exemple, marchez sur leurs traces, et un jour vous partagerez leur béatitude.

Ceux d'entre vous, mes frères, qui ont visité Lourdes savent que le sanctuaire de Notre-Dame se compose de trois églises superposées et communiquant entre elles. D'abord l'Eglise du Rosaire, vaste et sombre, éclairée d'en haut par un vitrage ; puis la crypte basse aux piliers trapus ; enfin la basilique, cette fleur de granit épanouissant sa corolle dans l'azur du ciel.

C'est une image, oh ! bien imparfaite, de la cité des âmes. Elle aussi se compose de trois parties, ou si vous aimez mieux, de trois étages superposés. Il y a d'abord l'Eglise de la terre, l'Eglise militante dont nous sommes les membres : relégués ici-bas comme dans les catacombes de la création, nous attendons dans la prière et l'épreuve le moment de remonter à la lumière. Puis vient le Purgatoire, ce vestibule du ciel où les justes se purifient de leurs moindres souillures avant d'être admis devant Dieu. Enfin c'est le ciel avec ses chants de fête, sa lumière sans déclin, ses perspectives infinies et lumineuses.

Ce soir, mes frères, on vous parlera du Purgatoire ; on vous fera entendre les gémissements des trépassés qui vous demandent des prières. Mais ce matin où nos cœurs doivent être tout à la joie, je vous invite à lever les yeux vers le ciel. Qu'elle est magnifique, n'est-il pas vrai ? la récompense des bienheureux ! Et qu'elle vous a paru enviable, surtout aux heures troubles de la vie,

aux heures de tentation et d'épreuve, quand tout semblait crouler autour de vous, vos rêves de bonheur, vos espérances terrestres et votre vertu même ! Alors, comme un oiseau blessé, votre pensée se réfugiait dans le sein de Dieu, votre père, et vous disiez : « C'est ici le lieu de mon repos ; c'est ici que je veux demeurer à jamais. » Mais c'est peu d'aspirer ainsi au bonheur céleste : l'essentiel est d'y parvenir en effet, et pour cela Dieu vous a donné deux ailes, la prière et l'effort. Priez donc les saints et spécialement les saints inconnus qui n'ont pas d'autre fête que celle-ci ; imitez leurs vertus, et vous obtiendrez la même récompense.

Un jour peut-être, dans quelque cent ans d'ici, un groupe de fidèles se réuniront dans cette église pour fêter à leur tour la Toussaint. Dans cette assemblée aucun visage ne vous sera connu, car il y aura longtemps que les uns et les autres nous aurons passé à une vie meilleure. Cependant ces chrétiens encore à naître, ces futurs paroissiens de X..., vos petits-enfants, vos arrière-petits-enfants penseront à vous ce jour-là. Ils se rappelleront la mémoire de leurs ancêtres, de ceux qui ont bâti cette église et prié devant ces autels. Ils rendront hommage à vos vertus, demanderont vos prières et vos suffrages ; et ainsi, en célébrant la fête de tous les saints, ils célébreront aussi la vôtre. Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

LA VOIX DES MORTS

Mes frères,

À la vue de ce catafalque noir qu'on vient de dresser devant vos yeux, quel flot de tristes pensées est venu soudain vous envahir ! Ce drap mortuaire semé de larmes blanches, ces cierges portant des emblèmes funéraires, le parement noir dont on a revêtu l'autel, tout cet appareil lugubre vous rappelle les funérailles trop nombreuses auxquelles vous avez assisté et les chers morts que vous avez accompagnés dans cette église. Vous revivez la scène poignante des derniers adieux ; vous les revoyez livides dans la blancheur du lit funèbre ; puis c'est la mise en bière, le chant grave des prêtres, la marche au cimetière, et le bruit, ô ce bruit sinistre et inoubliable ! du cercueil glissant dans la fosse ! Quel déchirement de cœur, n'est-il pas vrai ? en voyant cette tombe béante engloutir ceux que vous aimiez le mieux au monde ! Car encore que la foi vous donnât l'assurance de les revoir, la nature, plus forte à ce moment, vous rendait comme incapables d'espérance. Il vous semblait que vos morts s'en étaient allés très

loin, dans un pays mystérieux d'où aucun chemin ne ramène au nôtre ; et comme Rachel pleurant ses enfants, vous ne vouliez pas être consolés parce qu'ils n'étaient plus !

Hélas ! que de fois ces scènes douloureuses se sont renouvelées au cours de votre vie ! Vous surtout qui êtes avancés en âge, vous qui touchez au seuil de la vieillesse, que de pertes cruelles n'avez-vous pas eu à déplorer ! Regardez autour de vous : où sont les compagnons de votre enfance ? Vous les cherchez et vous ne les trouvez plus. Vous avez commencé le voyage de la vie, joyeux et confiants, entourés d'amis, accompagnés et soutenus par une parenté nombreuse. Hélas ! combien vous ont laissés en chemin ! Que de voix chères se sont tues dont jamais sur la terre vous n'entendrez plus l'accent ! Et plus vous approchez de votre éternité, plus vous vous sentez seuls, ayant perdu l'un après l'autre tous ceux qui faisaient votre consolation et votre joie.

Et voici que ce soir, en cette fête des morts, tous ces deuils se renouvellent. Toutes les blessures de votre cœur cicatrisées par le temps se rouvrent soudain. Tous les cercueils que vous avez conduits à l'église vous semblent rassemblés là, dans ce catafalque, à cette place même où les porteurs les ont déposés. Vous pleurez tous vos morts à la fois ; et dans votre cœur où se remuent tant de douloureux souvenirs, c'est comme un bruit sourd de sanglots.

Mais à ces regrets il se mêle aussi des remords. Ces défunts que vous pleurez, n'ont-ils pas à se plaindre de vous, de votre indifférence et de votre oubli ? Quand vous les avez perdus, votre douleur fut si vive qu'elle vous parut inconsolable. Non, jamais leur chère image ne s'effacerait de votre cœur ! Et de fait, pendant quelques mois du moins, vous avez visité leur tombe. Vous y avez planté une croix et semé des fleurs. Mais bientôt vos visites se sont espacées ; vos prières elles-mêmes se sont faites plus rares. La croix où peut-être vous aviez gravé cette inscription dérisoire : « Regrets éternels ! » a été abattue par le vent, et aucune main ne l'a relevée. Le pli même de la tombe s'est effacé comme le sillon d'un champ que l'on ne cultive plus ; et dans le cimetière déserté par vos pas, il n'est resté aucune trace de vos morts, sauf quelques ossements enfouis et oubliés.

Et dans vos cœurs, qu'en est-il resté ? Moins encore peut-être. Vous les avez pleurés pendant quelques jours ; mais après une courte halte près de leur tombe, vous avez repris le cours ordinaire de vos occupations : il fallait bien vivre, il fallait bien gagner le pain de vos enfants ! Parfois cependant au milieu de votre travail leur souvenir revenait vous attrister ; alors laissant l'outil et la char-

rue, vous regardiez là-bas, du côté du cimetière. Mais à la longue ce souvenir s'est affaibli ; il s'est présenté moins souvent à votre pensée. Peut-être même l'écartiez-vous à dessein, importunés par cette voix d'outre-tombe qui vous rappelait la brièveté de la vie et les risques de l'éternité. Et c'est ainsi qu'avec le temps et grâce à votre complicité secrète, le souvenir de vos morts s'est effacé, et comme leur cendre elle-même, il a été enseveli dans l'oubli.

I

Eh bien ! le moment est venu de le faire revivre. Ce soir, en cette fête de la Commémoration de tous les fidèles défunts, l'Eglise vous invite à penser aux morts ; elle vous y exhorte et vous y engage, car c'est pour vous un devoir de reconnaissance, de justice et de compassion.

1. La reconnaissance d'abord vous y oblige.

En effet, que ne devez-vous pas à vos parents, à vos ancêtres, à tous ceux qui vous ont précédés sur la terre ? Ils vous ont donné la vie, l'avantage inestimable d'une éducation chrétienne, et aussi les biens matériels dont vous jouissez. Cette maison que vous habitez, ce sont leurs mains qui l'ont bâtie. Ce champ où votre charrue passe aujourd'hui sans peine, ils l'ont défriché à grand effort et à grande dépense. Ils vous ont laissé tous les biens acquis par leur travail, n'emportant avec eux dans la tombe qu'un crucifix et un suaire. Après tant de bienfaits reçus, auriez-vous le cœur de les attrister par votre ingratitude ? Je fais appel à vous, pères et mères de famille : si vous aviez des enfants mauvais et ingrats, est-ce que vous n'en seriez point navrés ? Vous n'auriez pas assez de larmes pour pleurer votre malheur. Croyez-vous donc qu'elle soit moins vive la douleur des trépassés en se voyant délaissés par ceux qui devraient leur venir en aide ? Ecoutez la voix d'une mère qui vous dit : « Mon enfant, quand tu étais au berceau et que tes cris m'appelaient, j'accourais aussitôt pour te donner mes soins. Et maintenant que je suis dans la peine, tu m'oublies, tu m'abandonnes, tu me refuses soulagement et prières. » Non, mes frères, vous ne voudrez pas mériter ces reproches, et en reconnaissance des services qu'ils vous ont rendus, vous mettrez tout en œuvre pour soulager ces pauvres morts.

2. Les assister, c'est aussi un devoir de justice.

Pendant leur passage sur la terre, avez-vous été pour eux tout ce que vous deviez être ? Votre conduite à leur égard est-elle exempte de reproche ? Ne les avez-vous jamais contristés par des mouvements d'impatience, des procédés indéliçats, peut-être par vos emportements et vos violences ? Ah ! s'il en est ainsi et que vos défunts aient disparu sans

que vous ayez eu le loisir de vous réconcilier avec eux, que de regrets sur leur cercueil ! Vous pensiez en vous-mêmes qu'ils s'en étaient allés dans l'autre monde avec de la rancune contre vous, qu'ils ne vous pardonneraient jamais et que jamais vous ne pourriez réparer vos injustices. Pourtant, mes frères, ne vous désespérez pas : vos torts ne sont pas irréparables. Vous pouvez encore rentrer en grâce avec vos chers morts, et en les soulageant des peines qu'ils endurent, les dédommager de toutes celles que vous leur avez faites.

3. Enfin, à défaut de la reconnaissance et de la justice, que la compassion vous touche. Si, passant à côté d'une maison en flammes, vous entendiez les cris d'un malheureux qui y brûle, est-ce qu'aussitôt vous ne vous porteriez pas à son secours ? Vous feriez tous vos efforts pour le sauver, fût-ce au péril de votre vie. Eh bien ! recueillez-vous un instant et prêtez une oreille attentive. Est-ce que vous n'entendez pas dans le lointain comme des voix gémissantes qui vous appellent à l'aide ? C'est la voix d'un père, d'une mère, d'un enfant bien-aimé. « Ayez pitié de moi, s'écrient-ils, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis ! » Ah ! mes frères, ne soyez pas insensibles à ces plaintes, ne fermez pas votre cœur à la pitié. Vous le savez, Dieu est juste : il vous traitera comme vous aurez traité les autres. Si vous délaissez vos défunts, il permettra que vous soyez délaissés vous-mêmes : un jour viendra où à votre tour vous descendrez dans le Purgatoire : accablés sous le poids de vos peines, vous jetterez vers ceux que vous aurez laissés ici-bas un long cri de détresse ; mais ce cri ne réveillera aucun écho, il se perdra dans le silence et la solitude et ne vous rapportera ni soulagement ni réconfort.

II

Ce soir, mes frères, dans tous les cimetières du monde catholique se presse une foule émue et recueillie. Les incroyants et les impies eux-mêmes viennent visiter les tombes de leurs défunts et y déposer des fleurs. Vaines démonstrations, hommages stériles, mais ces malheureux ne peuvent faire davantage : en perdant la foi, ils ont perdu tout moyen de correspondre avec leurs morts. Pour nous, mes frères, il n'en est pas de même. Sans doute nous sommes séparés des âmes du Purgatoire par une muraille infranchissable. Cependant la bonté divine a établi d'un monde à l'autre comme un fil de communication : la prière. C'est une pieuse et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. La prière bien faite, la prière fervente monte à l'infini, jusqu'au cœur de Dieu, pour redescendre sur le Purgatoire en rosée rafraîchissante. Priez donc pour

les morts, spécialement en ce mois de novembre qui leur est consacré ; ne laissez passer aucun jour sans réciter à leur intention un chapelet ou du moins un *De profundis*. Dans les familles où s'est conservé l'usage de la prière en commun, rappelez chaque soir le souvenir de vos morts et priez ensemble pour eux que vous aimez d'un commun amour.

La prière par excellence est le saint sacrifice de la messe. Vous savez, mes frères, qu'après sa mort Notre-Seigneur descendit dans les Limbes pour y visiter les âmes des justes qui attendaient sa venue ; il brisa les portes d'airain qui les tenaient captives et, suivi de leur cortège glorieux et triomphal, il remonta au ciel. Or, la foi nous l'enseigne, le sacrifice de la messe est le même que celui du Calvaire : il a donc une valeur immense, infinie, et c'est bien le moyen le plus efficace de soulager nos morts. Quand le sang de Jésus a coulé pour eux sur l'autel, ils voient briller dans leur cachot comme un rayon du Paradis ; Dieu envoie ses anges les visiter, et si sa justice ne permet pas qu'ils soient délivrés immédiatement, ils ont du moins la consolation de se sentir plus proches du ciel.

Enfin vous pouvez soulager les âmes du Purgatoire en prenant sur vous une partie de leur peine. Si l'un de vos parents était condamné à l'amende et qu'il fût insolvable, ce serait un grand service à lui rendre que de payer à sa place. De même Dieu vous permet d'acquitter une partie de la dette que vos défunts ont contractée envers sa justice. Comment cela ? Tout simplement en offrant à leur intention vos fatigues, vos ennuis, vos privations, et aussi le mérite de vos prières et de vos bonnes œuvres. Et si vos mérites personnels sont peu de chose, vous pouvez suppléer à leur insuffisance par les mérites infinis de Notre-Seigneur, de la Vierge et des saints. Ces biens spirituels forment comme un trésor dont l'Eglise a la clef. Elle vous permet d'y puiser à pleines mains et d'offrir à Dieu ces richesses pour le rachat des âmes du Purgatoire. Ne négligez donc pas ce moyen si simple et si facile de leur venir en aide. Une excellente pratique, ce serait de remettre entre les mains de Dieu toutes les indulgences que vous gagnerez pendant ce mois, afin qu'il en fasse l'application soit aux défunts qui vous sont chers, soit aux âmes les plus délaissées.

*
*
*

Ce soir, mes frères, en regagnant vos demeures, vous entendrez les cloches de cette paroisse et celles de toutes les paroisses d'environ tinter le glas. Ces notes, lentes, graves, tombant comme des larmes dans le silence de la campagne, remueront votre cœur et s'y prolongeront en vibrations douloureuses.

Ce sera comme une voix mystérieuse qui murmurerait au plus intime de votre être : « Vous qui jouissez encore de la lumière, n'oubliez pas ceux dont vous avez fermé les yeux ; souvenez-vous des morts. »

Alors il vous semblera que tous les morts qui reposent au cimetière, tous ceux aussi dont la poussière se mêle au sol antique que vous foulez aux pieds, reprennent pour un moment forme et vie. Ils passeront près de vous, fantômes invisibles, et leur voix gémira avec le vent dans les ramures dépouillées par l'automne : « De grâce, une pensée pour nous ; ne nous abandonnez pas ; souvenez-vous des morts. »

Et dans votre cœur endeuillé se lèvera aussi comme une nuée de spectres. Tous les morts que vous avez connus et dont l'image était ensevelie dans votre mémoire comme dans un sépulcre profond, surgiront devant votre regard intérieur, et d'une voix suppliante ils vous diront : « Pitié pour nous ; ne nous refusez pas une prière ; souvenez-vous des morts. »

Mes frères, ne fermez pas l'oreille à ces plaintes. Donnez généreusement à ces pauvres morts, bien pauvres en effet, qui vous demandent l'aumône d'une prière. Cette charité ne sera pas perdue. Ceux que vous assistez aujourd'hui pourront vous rendre la pareille demain. Une fois au ciel, ils n'oublieront pas ceux qui auront rendu plus proche le moment de leur délivrance ; et si vous êtes encore dans le Purgatoire, ils feront descendre sur vous à larges ondes le rafraîchissement, la lumière et la paix. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE JOUR DES MORTS

NOTRE-DAME AUXILIATRICE DES ÂMES
DU PURGATOIRE

Mes frères,

Dans ce jour, triste et consolant tout à la fois, où l'Eglise nous exhorte à soulager ceux de ses enfants qui achèvent d'expier dans les souffrances les fautes commises au cours de leur vie mortelle, je voudrais vous engager à recourir, dans cette intention, à l'aide de la Sainte Vierge, de Marie, spécialement honorée aujourd'hui sous le titre de *Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du purgatoire*.

On entend sous le nom d'auxiliaire, comme d'ailleurs vous le savez déjà, celui qui nous aide dans une entreprise importante, afin que nous puissions y réussir, malgré de grandes et nombreuses difficultés : tirer de la misère un ami que menacé de ruiner une faillite désastreuse ; contribuer à ramener à la santé un autre que torture un mal cruel. Mais personne n'est plus pauvre, personne n'endure de plus cuisantes souffrances et ne verse de lar-

mes plus amères que les âmes douloureuses du purgatoire ; et personne n'est plus capable de leur porter un secours efficace que la Vierge Marie. Voilà pourquoi on l'invoque sous le nom de N.-D. Auxiliatrice des âmes du purgatoire.

Entrant dans le sentiment d'un pareil titre donné à la Mère de notre Sauveur, je vous en exposerai la signification, afin que le comprenant mieux, vous mettiez plus de ferveur dans les prières que vous lui adresserez en leur faveur. C'est pourquoi je vous dirai, en deux simples réflexions, 1^o pourquoi Marie mérite ce titre de N.-D. Auxiliatrice des âmes du purgatoire ; et 2^o comment vous devez agir pour procurer à ces âmes le secours de Marie.

I

Pourquoi Marie mérite-t-elle le titre de N.-D. Auxiliatrice des âmes du purgatoire ? C'est évidemment parce qu'elle leur porte une assistance constante et d'une toute-puissante efficacité.

Mais alors, me demanderez-vous, quels sont donc les motifs de cet ardent intérêt qu'elle ne cesse jamais de leur témoigner ?

Etudiant les enseignements de la théologie catholique, et les sentiments de justice et de bonté qui font battre le cœur de Marie, maintenant au ciel comme jadis sur la terre, je trouve, mes frères, que ces motifs sont au nombre de trois.

1. La Vierge Marie s'intéresse aux âmes du purgatoire, d'abord parce que ces âmes sont *celles de ses enfants*.

Quand Marie eut achevé le cours de sa vie mortelle et fut entrée au paradis, dans le triomphe de sa glorieuse Assomption, elle devint aussitôt la Reine du ciel, par la prérogative de sa maternité divine et la place éminente qu'elle y occupa, la première après Dieu, la première aussi au-dessus de tous les esprits bienheureux. Elle devint en même temps Reine de la terre, à cause des honneurs mérités qu'elle y a toujours reçus et des grâces innombrables qu'elle ne cesse pas d'y répandre sur ses dévots serviteurs.

Mais à ces deux titres, les docteurs de l'Eglise en ajoutent un troisième : ils la nomment Reine du purgatoire, voulant exprimer par ce nom l'autorité souveraine qu'elle possède dans ce lieu d'expiation. « La Bienheureuse Vierge, nous dit saint Bernardin de Sienna, étend sa royauté jusque sur le purgatoire, *beata Virgo purgatorii dominium tenet*, » parce que là aussi elle use d'une puissance sans bornes, pour répandre d'innombrables bienfaits sur ces âmes qui sont celles de ses enfants. Elle est donc tout à la fois Reine des âmes triomphantes du ciel, Reine des âmes militantes de la terre, et Reine des âmes souffrantes du purgatoire.

Tout en étant Reine, Marie est Mère aussi. Quand le Sauveur Jésus, avant d'expirer sur sa croix, lui donna tous les hommes pour enfants, et qu'elle accepta dans toute leur plénitude les honneurs avec les charges de cette admirable maternité, personne n'en fut excepté ; et dès lors ses faveurs se répandirent aussi bien sur ses enfants du purgatoire que sur ceux de la terre.

Voilà pourquoi Marie dit un jour à sainte Brigitte, sa pieuse servante : « Je suis la mère des miséricordes ; il n'y a pas de peines, dans le purgatoire, qui ne soient rendues plus légères par mon secours. »

La sainte Ecriture lui donne la belle appellation de « Mère de la sainte espérance, *mater sanctæ spei* » (Eccli., xxiv, 24), parce que les âmes souffrantes mettent leur meilleur espoir en cette bonne mère, sachant bien que jamais elle n'abandonne ses enfants.

L'Eglise confirme cette doctrine dans ses prières et dans les hymnes qu'elle chante à sa louange. Ne la nomme-t-elle pas « la porte du ciel, *janua cæli*, » dans ses litanies ; ne l'invoque-t-elle pas comme « l'heureuse porte du ciel, *felix cæli porta*, » dans le chant populaire de l'*Ave maris Stella* ? Pourquoi ? Parce que Marie ouvre les portes du purgatoire, afin d'en faire sortir les âmes de ses enfants ; et qu'elle ouvre ensuite celles du ciel, pour les y faire entrer dans l'éternelle béatitude.

Oh ! quelle joie pour ces âmes de répondre à la voix de leur Reine, soulagées et consolées par elle ; avec quel doux abandon elles se remettent entre les mains de cette Mère miséricordieuse, qui leur dit, au milieu de leurs douleurs nécessaires : « Ayez confiance en moi ; je suis toujours votre Auxiliatrice ! »

2. Marie s'intéresse encore aux âmes du purgatoire et leur donne une assistance particulière, parce que ces âmes sont *des âmes saintes*.

Vous connaissez, mes frères, l'enseignement de l'Eglise sur ce sujet. Les âmes que la justice divine retient, un temps plus ou moins long, dans le lieu de purification que nous nommons le purgatoire, sont les âmes qui ont quitté la terre exemptes de tout péché mortel, mais chargées encore de quelques fautes vénielles non expiées, ou de quelques pénitences non accomplies durant leur vie mortelle. La sainteté de Dieu est si parfaite que rien de souillé, pas même de la moindre tache, ne peut entrer en sa compagnie dans le royaume des cieux. Même ses élus doivent avoir payé jusqu'à la plus petite dette contractée par quelque légère offense, avant d'être admis dans ce séjour de pureté immaculée et de bonheur éternel.

Cependant, mes frères, ces âmes du purgatoire sont des âmes saintes. Elles n'ont perdu ni la grâce sanctifiante, ni les mérites acquis sur la terre, qui leur donnent droit à la féli-

cité du ciel. Elles y iront certainement ; car tout en subissant les rigueurs de la justice de Dieu, elles n'ont pas cessé d'être agréables à ses yeux et à ceux de la Vierge Marie.

Puisque cette bonne Mère aime tous ses enfants, comme nous le disions tout à l'heure, sans exception, bons et mauvais, justes et pécheurs, à plus forte raison aimé-t-elle ceux qui sont saints, qui doivent la rejoindre dans la céleste patrie, après quelque temps d'expiation. Elle a hâte de les voir délivrés, et emploie son pouvoir à abréger leurs souffrances, pour qu'ils entrent bientôt dans le partage de sa béatitude.

Nous ne pouvons pas douter de sa sollicitude pour ces âmes. Elle-même en a donné des preuves nombreuses.

Plusieurs saints illustres ont reçu de sa part de touchantes révélations. Ils assurent que la Sainte Vierge daigne visiter en personne les âmes du purgatoire, les soulager et les délivrer. « Elle agit ainsi, disent-ils, en particulier aux fêtes de Noël, de Pâques, de l'Assomption, et le Deux Novembre, où l'Eglise fait la Commémoration des fidèles trépassés. Ces jours bénis sont salués par ces âmes douloureuses comme des jours de soulagement et de délivrance. »

Denis le Chartreux, pieux écrivain du moyen âge, rapporte que « chaque année, durant la nuit de Noël, anniversaire de la nuit où Marie enfanta le Sauveur, elle visite le purgatoire, accompagnée d'une multitude d'anges, et elle y opère la délivrance d'un grand nombre d'âmes. »

Le savant Gerson nous apprend que « dans la nuit de Pâques, anniversaire de celle où son Fils vint tirer des limbes les justes patriarches de l'ancienne Loi, Marie vient également mettre fin à l'exil d'âmes nombreuses de ses enfants, rendues par elle au bonheur des élus. »

Enfin saint Pierre Damien ajoute, d'après une vision dont il fut favorisé, que « dans une seule fête de l'Assomption, anniversaire du jour où Marie entra dans la gloire des cieux, elle fit sortir du purgatoire plus d'âmes que Rome ne comptait d'habitants. »

Oh ! mes frères, n'oublions pas, dans ces jours solennels, de nous associer à l'œuvre charitable de la Reine du purgatoire. Accomplissons-la de nos meilleures prières ; et nous participerons aux bienfaits de son intervention, si glorieuse pour elle, et si méritoire pour nous.

3. Je vous dirai en dernier lieu, mes frères, que Marie se plaît à porter secours aux âmes du purgatoire, parce que ce sont *des âmes souffrantes* ; et je ne crains pas d'affirmer que c'est là un des principaux motifs de sa miséricordieuse intervention.

La théologie catholique nous enseigne que les âmes qui ne sortent pas entièrement puri-

fiées de la vie présente, endurent au purgatoire de grandes souffrances, afin d'achever l'expiation de leurs fautes et de satisfaire pleinement à la justice divine.

La plus pénible de ces souffrances, pour ces âmes saintes, est la privation de Dieu qu'elles désirent uniquement et aiment d'un amour d'autant plus ardent qu'elles méritent davantage de le posséder. Elles endurent aussi des peines temporelles qui les torturent, au dire des saints Docteurs, aussi cruellement que les flammes de l'enfer, et les mettent dans un état d'angoisses inexprimables. La douleur est le moyen providentiel appliqué par Dieu à l'expiation des fautes humaines ; et certes il ne l'épargne pas à ces âmes qu'il veut rendre assez pures pour qu'elles puissent venir, sans délai, au ciel et entrer dans la jouissance de ses perfections infinies.

Mais Marie, au cœur si compatissant, Marie, la douce Mère des miséricordes, peut-elle demeurer insensible en face de pareils tourments ? Ce sont ses enfants ; ce sont des enfants parvenus à la sainteté, et d'autant plus aimés qu'ils sont chargés de fautes plus légères. Mais surtout, à ses yeux, ce sont des enfants malheureux, en proie à de pénibles souffrances.

Ah ! dites-moi, mes frères, est-ce qu'une mère qui aime également tous ses enfants n'a pas un amour plus vif et plus empressé pour celui qu'elle voit souffrir et gémir sous les étreintes d'un mal cruel ? Voyez-la : elle se tient à ses côtés, elle le soigne avec un dévouement infatigable, elle ne le quitte ni jour ni nuit, elle lui prodigue les attentions les plus minutieuses, elle ne prend de repos enfin que lorsqu'elle est parvenue à vaincre la maladie et à procurer à son bien-aimé les joies de la guérison.

Ainsi fait Marie. Certes elle aime bien ses enfants du ciel, et nous aussi qui sommes ses enfants de la terre ; mais combien son cœur compatissant aime davantage ses enfants qu'elle sait plongés dans la douleur, parmi les flammes du purgatoire ! Elle ressent leurs peines ; elle désire en abrégier la durée ; elle a hâte qu'ils sortent de ce lieu d'expiation pour les amener auprès d'elle, comme une tendre mère qui n'est satisfaite que quand elle voit tous ceux qu'elle a enfantés réunis à ses côtés et heureux avec elle.

Nous, mes frères, nous pouvons soulager ces âmes endolories du purgatoire ; et nous ne manquons pas de le faire, surtout celles que nous aimons particulièrement. Dieu, dont la miséricorde infinie tempère les rigueurs de sa justice, veut bien que nous leur appliquions les mérites de nos suffrages et de nos bonnes œuvres ; nous sommes assurés que nous contribuons efficacement à leur soulagement.

A plus forte raison, Marie, dont l'amour

pour ses enfants est incomparablement plus grand que le nôtre, et le pouvoir plus étendu, leur procure-t-elle une assistance plus secourable que nous ne serons jamais capables de le faire. Au ciel, Dieu le Père ne refuse jamais rien aux prières de sa fille privilégiée ; Jésus-Christ exauce toutes les demandes de sa mère tendrement aimée ; et l'Esprit-Saint ne rejette aucun des vœux de son épouse immaculée. Comme d'autre part Marie ne sollicite jamais rien, en faveur des âmes souffrantes de ses enfants, qui ne soit entièrement conforme à la sagesse et à la justice de l'adorable Trinité, elle est bien assurée de voir sa miséricordieuse intervention toujours favorablement accueillie. Des hôtes innombrables du purgatoire lui sont ainsi redevables, soit de leur plus prompt délivrance, soit de l'adoucissement de leurs douleurs expiatrices.

II

Il me reste maintenant à vous dire, mes frères, comment et par quels moyens vous pourrez obtenir l'assistance de Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du purgatoire, en faveur des habitants de ce lieu de douleur auxquels vous vous intéressez.

1. Le premier de ces moyens est de former en vous un sentiment de *confiance inébranlable* dans la bonté de Marie. Soyez bien persuadés qu'elle n'a pas de plus vif désir que de soulager ces âmes. La sensibilité de son cœur maternel ne lui permet pas de rester insensible à leur égard. Si vous doutez de sa bonne volonté pour leur venir en aide, vous faites injure à sa tendresse, et par là vous la disposez moins favorablement à vous écouter. Mais si vous vous tenez pour assurés qu'elle veut toujours, et peut soulager ces infortunés, votre confiance la réjouit et l'incline à vous exaucer.

Sur quoi donc doit reposer votre confiance ?

Sur la sagesse du jugement de Marie. Elle connaît l'ensemble des desseins de Dieu dans la disposition providentielle de ses actes. Elle désire en conséquence que ces desseins se réalisent pour le plus grand honneur de leur auteur. C'est pourquoi elle souhaite, et contribue efficacement à ce que les âmes du purgatoire, créées pour le ciel, y viennent promptement, afin de remplir leur destinée et augmenter par leurs louanges et leurs actions de grâces la gloire de leur Créateur.

Sur sa puissance sans bornes. A la cour céleste, elle possède un pouvoir pour ainsi dire illimité, qu'elle a reçu à cause de ses mérites. Elle l'exerce, non par voie d'autorité, mais, comme s'expriment les saints docteurs, par voie de supplication ; mais de supplication si agréable que rien ne lui est jamais refusé, en sorte qu'elle y est véritablement « une suppliante toute-puissante, *omnipotentia supplex*. »

Votre confiance doit enfin reposer sur la croyance à sa bonté maternelle ; bonté plus grande que vous ne saurez jamais vous l'imaginer ; bonté compatissante, qu'émeut surtout le spectacle de la peine de ses enfants ; bonté universelle, qui n'exclut personne et aime surtout à se manifester en faveur de ceux qui ont mérité la béatitude éternelle par la perfection de leur vie, en étant séparés seulement par les dernières satisfactions qu'il leur reste à donner à la justice divine.

Ayez donc, mes frères, cette entière confiance en une si bonne mère ; faites reposer sur elle vos meilleures espérances. Cette confiance, ces espérances, tournez-les en faveur de ces âmes saintes, mais encore endolories dans les flammes purificatrices ; et Marie, touchée de vos sentiments charitables, autant qu'émue de leur sort, leur fera bientôt sentir les soulagements de sa pitié secourable.

2. Le second moyen en votre pouvoir de procurer le secours de Marie aux âmes du purgatoire, c'est de le lui demander par *d'instantes prières*. Si vous ne demandez rien, vous n'obtiendrez rien. Mais si au mérite de l'invocation vous joignez celui de la charité, vous pouvez vous regarder comme certains d'être exaucés. — L'Eglise appelle Marie « le salut des infirmes, *salus infirmorum*. » Qui donc souffre de plus désolantes infirmités que ces âmes torturées dans ces feux dévorants, et enchaînées par l'insupportable paralysie qui les empêche de se précipiter dans le sein de leur Dieu, tant aimé et uniquement désiré ? Et vous voudriez que Marie, sollicitée par vous de les délivrer d'une si cruelle situation, demeure insensible à leur peine ? — L'Eglise l'appelle encore « la consolatrice des affligés, *consolatrix afflictorum*. » Mais qui donc gémit dans une plus amère affliction que ces âmes ? Qui donc a un plus pressant besoin de consolations ? Et vous voudriez que Marie, qui ne put voir l'embarras des gens de Cana sans solliciter de son Fils un miracle, pour leur donner le vin manquant à leurs noces, vous voudriez que Marie ne fit rien pour sécher leurs larmes amères et consoler leur douleur ? Oh ! non ! vous ne pouvez pas le penser ; car vous savez bien qu'elle est trop tendrement compatissante à toute prière qu'on lui adresse en faveur d'une peine sincère.

Priez-la donc bien pour ces âmes. Vous connaissez tant de prières, belles et faciles : l'*Ave Maria*, le Souvenez-vous, les Litanies, le chapelet ou le Rosaire indulgencié. Présentez-lui à cette intention les admirables satisfactions du sacrifice de la messe. Quand vous posséderez dans votre cœur Jésus, son Fils, au banquet d'une pieuse communion, recommandez-lui telles ou telles âmes auxquelles vous vous intéressez particulièrement. Soyez assurés qu'elle vous obtiendra sans délai ce que vous lui demanderez. Vos prières, pas-

sant par le cœur d'une si bonne intermédiaire, acquerront une irrésistible efficacité ; et par elle vous répandrez dans le purgatoire des grâces innombrables de soulagement et de délivrance.

3. Le troisième et dernier moyen dont vous pouvez user pour procurer aux âmes du purgatoire l'assistance toute particulière de Marie, c'est de lui offrir en leur faveur le mérite de *vos bonnes œuvres*. Sans nuire à vos travaux, ni interrompre vos occupations nécessaires, vous pouvez acquérir, tout au long de vos journées, de nombreux mérites pour le ciel. Vous vous imposez une légère mortification ; vous remettez votre aumône au pauvre ; vous endurez sans murmure une peine cuisante ou une souffrance corporelle ; vous supportez les défauts de votre prochain ; vous répondez à ses emportements par la douceur, à ses mauvais procédés par de charitables services ; vous entrez dans une église adorer Jésus-Christ en son tabernacle, suivre ses pas au Chemin de croix ; faisant cela, et beaucoup d'autres choses encore, pour l'amour de Dieu, vous acquérez des mérites innombrables ; vous amassez un véritable trésor de grâces, avec lesquelles vous obtiendrez votre droit d'entrée dans les joies du paradis. De plus, ces grâces, vous pouvez en faire profiter tous ceux à qui vous vous intéressez, soit dans ce monde, soit dans l'autre, en les en rendant participants par la pratique admirable de la communion des saints, qui permet à tous les enfants de l'Eglise de puiser au trésor de ses biens spirituels. Mais si, au lieu de présenter vous-mêmes vos bonnes œuvres à Dieu ou à Jésus-Christ, son Fils, vous les remettez entre les mains de la Vierge Marie, pour qu'elle les leur offre en faveur de vos protégés, combien plus efficace sera le soulagement que vous leur obtiendrez ! Comme un banquier habile qui fait fructifier, pour le bien de ses clients, la fortune confiée à ses soins, ainsi Marie, si puissante et si bienveillante intermédiaire, multipliera presque à l'infini vos mérites acquis. Quel admirable commerce ! Quelle féconde augmentation des grâces reçues et transmises par Marie !

Pensez-y donc, mes frères. Faites souvent ce fructueux négoce. Il n'y a rien dans votre vie, ni action, ni parole, ni pensée même qui ne puisse servir à une si belle œuvre, s'augmenter par les soins de Marie, et contribuer merveilleusement à soulager ces âmes, à les délivrer de leurs peines, et à les rendre heureuses pour toujours.

**

Mes frères, vous mourrez tous, un jour ; c'est la loi inévitable et l'universelle nécessité. Selon toute probabilité, le plus grand nombre d'entre vous devra subir les douleurs expiatrices du purgatoire, tant il est difficile de

quitter cette terre de péché sans en emporter quelque souillure. Mais dans ce lieu de souffrances, tout en étant assurés de votre salut, oh ! combien vous désirerez que ses rigueurs en soient adoucies et que sa durée en soit abrégée !

Il vous faut donc, dès maintenant, chercher à obtenir cet heureux résultat, en méritant l'assistance d'un aide puissant qui s'intéressera à votre sort. Vous ne pourrez pas en trouver de meilleur que Marie, la Mère de tous les chrétiens, le salut des infirmes, la consolatrice des affligés, de Marie, Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du purgatoire.

Dès ce jour, sollicitez donc son secours avec une entière confiance, en faveur de tant d'âmes souffrant dans les flammes expiatriques ; remettez entre ses mains les mérites de vos bonnes œuvres, pour qu'elle les leur applique. Quand votre heure sera venue de subir à votre tour les châtiments réparateurs de vos fautes, pour achever de purifier votre âme, Marie se souviendra de votre charité. Ce que vous lui aurez tant de fois demandé de faire pour les autres, elle le fera pour vous. Vous la verrez descendre de son séjour de gloire vers votre lieu d'expiation ; elle vous tendra ses bras ; elle vous tirera du milieu des feux vengeurs, et vous emportera au palais du bonheur éternel, dans le ciel. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LX

4^e Dimanche après l'Épiphanie

LA TEMPÊTE APAISÉE

*Suite du saint Évangile selon S. Matthieu
(VII, 23-27)*

En ce temps-là,

23. Jésus étant monté dans une barque, ses disciples le suivirent.

24. Et voilà qu'une grande agitation se fit sur la mer, de sorte que la barque était couverte de flots. Lui, cependant, dormait.

25. Ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

26. Et Jésus leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

27. Les hommes furent saisis d'admiration et dirent : « Quel est celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent ? »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Que savez-vous des tempêtes qui fréquemment agitent le lac de Génésareth ?*

— Elles sont généralement violentes et arrivent à l'improviste. Le ciel restant pur, des rafales descendent subitement des sommets glacés de l'Hermon et en un instant soulèvent des vagues furibondes.

— *Il n'est donc pas étonnant que Jésus ait été surpris par un de ces ouragans ?*

— Non, Jésus laissa les flots s'agiter sous l'action des causes naturelles qui produisent les tempêtes sur le lac, et il voulut que ce fût pendant qu'il y naviguait, afin d'avoir l'occasion de manifester une puissance sur les éléments que ses miracles n'avaient pas encore révélée.

— *Où allait-il en faisant la traversée de la mer de Capharnaüm ?*

— Il gagnait la rive orientale du lac. L'ordre qu'il avait donné était de le conduire au rivage opposé à l'endroit d'où il instruisait le peuple, et la suite du récit nous dit qu'il aborda au pays de Gêrasa, dans la Décapole.

— *N'avons-nous pas prononcé récemment ce nom de Gêrasa ?*

— C'est au retour du voyage à Gêrasa que Jaïre vint trouver Jésus pour lui demander de ressusciter sa fille. Le miracle raconté aujourd'hui ne précéda donc que de quelques jours celui que nous avons expliqué dimanche dernier.

— *Quel était alors le caractère de la prédication de Jésus en Galilée ?*

— Il parlait surtout du royaume de Dieu et en faisait connaître les mystères et les destinées par de nombreuses paraboles. C'est à cette époque qu'il donna la parabole de la semence, qui déjà a été expliquée, celle du bon grain et de l'ivraie, du levain et du grain de sénevé, que nous expliquerons prochainement.

— *Le fait de la tempête apaisée n'est-il pas lui-même une parabole en action ?*

— Il figure en effet les tempêtes qui journellement se déchaînent contre le royaume de Dieu, et qui, à l'heure voulue par la Providence, sont subitement apaisées. Il est donc la suite naturelle des enseignements que Jésus avait donnés les jours précédents sur le rivage de Capharnaüm.

— *Ceux qui venaient entendre le Sauveur étaient-ils bien nombreux ?*

— La foule des auditeurs devenait de plus en plus nombreuse. Le jour même où Jésus la quitta pour aller en pays païen, elle était tellement compacte que Jésus dut monter sur une barque et s'éloigner du bord pour de là instruire le peuple, comme il le fit avant la pêche miraculeuse.

— *Jusqu'à quelle heure de la journée se prolongea la leçon ?*

— Elle dura jusqu'au soir. Alors seulement la foule fut congédiée et Jésus donna l'ordre de partir, sans que l'on descendit à terre.

— *Le voyage ne fut donc point préparé ?*

— Non ; aussitôt que Jésus eut commandé de gagner le large, les disciples l'emmenèrent tel qu'il était dans la barque pendant qu'il instruisait le peuple (Marc, iv, 36) ; il n'y eut point

de préparatifs, parce que l'absence devait être courte.

— *Savez-vous la distance approximative de Capharnaüm à Gêrasa ?*

— Elle était de 16 à 20 kilomètres ; le voyage commencé le soir venu ne pouvait être terminé avant la nuit close, et c'est pendant la nuit que la tempête se déclina.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Les disciples qui accompagnèrent Jésus dans son voyage étaient-ils tous avec lui sur la même barque ?*

— Non ; S. Marc nous fait remarquer que plusieurs embarcations escortèrent celle qui portait Jésus, par déférence sans doute pour le Maître.

— *Comment se fit tout d'abord la traversée ?*

— On pouvait espérer qu'un voyage de quelques heures se ferait sans incident fâcheux. Le ciel était pur, la mer calme et la nuit paisible ; Jésus pouvait donc se confier aux bateliers qui avaient l'habitude du lac, et s'accorder un repos qu'il avait bien gagné par les fatigues des jours précédents.

— *Comment prit-il ce repos bien mérité ?*

— Il s'étendit à l'arrière du bateau, près du gouvernail, et appuyant sa tête sur le coussin qui probablement servait d'oreiller au pilote, il s'endormit d'un profond sommeil.

— *Ce sommeil sans inquiétude auquel Jésus s'abandonne, n'indiquerait-il pas qu'il ignorait combien il fallait se défier des ouragans subits ?*

— Jésus n'ignorait rien des caprices du lac ; s'il s'endort, c'est qu'il veut laisser les éléments déclencher toute leur fureur ; et s'il s'endort profondément, c'est qu'il est sûr de sa puissance.

— *Que nous apprend d'ailleurs ce repos de Jésus endormi près du gouvernail ?*

— Ce sommeil par lequel Jésus voile l'incessante vigilance de sa divinité nous rappelle que si, à certaines heures, Dieu semble se désintéresser de l'humanité, il la suit néanmoins toujours du regard de sa Providence, et qu'il la gouverne avec sagesse alors même qu'elle croit se gouverner.

— *Les bateliers galiléens saisirent-ils tout le mystère de ce sommeil divin ?*

— Non ; pour eux c'était un sommeil réparateur qu'ils devaient respecter. Aussi, tout en évoquant le souvenir de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils faisaient glisser doucement leur nacelle sur les eaux tranquilles, pour ne point éveiller leur Maître.

— *Jouirent-ils longtemps du calme qui, joint au mouvement lent et cadencé des avirons, favorisait le sommeil de Jésus ?*

— Non ; Jésus était dans son premier som-

meil quand la tempête arriva, soudaine et terrible. Le vent vint en tourbillons impétueux soulever les eaux du lac ; les flots se ruaient sur l'embarcation et l'inondaient de toutes parts.

— *Et pendant ce temps, que faisait Notre-Seigneur ?*

— Pendant que l'ouragan faisait rage, Jésus continuait à dormir de son sommeil calme et tranquille. Ainsi les créatures ne troublent jamais le repos éternel du Créateur, même quand elles se révoltent contre lui.

— *Jésus semblait donc ne point se douter de l'extrême danger où l'on était de couler à fond ?*

— C'est précisément ce qui dut étonner les disciples, car ils ignoraient que le sommeil du Maître était volontaire. Un sommeil si paisible au milieu d'un orage si épouvantable ne pouvait leur sembler que très étrange.

— *Mais du moins l'éveillèrent-ils pour qu'il pût se rendre compte lui-même du danger ?*

— Non ; tant qu'ils eurent l'espoir de vaincre la tempête par leurs seuls efforts, ils le laissèrent dormir, enviant peut-être la tranquillité dont il jouissait.

— *Pourquoi Jésus les laissait-il lutter seuls contre les flots ?*

— Avant d'intervenir, il voulait qu'eux-mêmes eussent constaté leur impuissance et imploré son secours ; le miracle n'en devait être que plus évident. Il apprenait ainsi qu'avant de compter sur une intervention extraordinaire de sa part pour nous sauver du danger, il nous faut faire le possible pour y échapper.

— *Les bateliers ne durent-ils pas bientôt reconnaître leur impuissance ?*

— Chaque vague passant par dessus la barque la remplissait d'eau ; encore quelques instants et on allait sombrer : impossible d'éviter la catastrophe.

— *Quel sentiment les envahit quand ils se virent sur le point d'être engloutis ?*

— L'épouvante les saisit ; ils se précipitèrent vers le Sauveur et l'éveillèrent par ce cri de détresse : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

— *Si grand que leur parût le danger, avaient-ils réellement sujet de craindre ?*

— Non ; la seule présence du Sauveur aurait suffi à les rassurer si leur foi eût été plus parfaite ; car celui qui commandait en maître à la maladie, pouvait commander aux flots avec la même autorité.

— *Et s'ils avaient eu cette confiance pleine et entière en la puissance de Jésus, qu'aurait été leur prière ?*

— Elle n'aurait pas été un cri de détresse. Au lieu de se précipiter vers lui, de lui reprocher de ne point s'inquiéter et de le supplier

avec un accent désespéré, ils auraient attendu son réveil, sûrs de ne point périr tant qu'il aurait dormi. Tout au moins lui auraient-ils demandé de les sauver avec un calme plus respectueux et plus confiant.

— *Jésus aura donc à leur reprocher une crainte excessive ?*

— Oui, il blâmera l'effroi qui les a envahis par suite de la défiance qu'ils ont encore à son égard : « Pourquoi trembler, leur dit-il, hommes de peu de foi ? » Est-ce que ma seule présence n'est pas pour vous une garantie de salut ?

— *Et de fait, les disciples n'étaient-ils pas répréhensibles de n'avoir qu'une confiance chancelante ?*

— Après les miracles qu'ils avaient vus déjà, leur foi au Sauveur aurait dû les affermir contre toute terreur. D'un mot il guérissait les malades : il pouvait pareillement calmer les flots courroucés.

— *Mais l'imperfection de cette foi empêchera-t-elle le Sauveur, d'écouter la prière que ses disciples lui font au moment du péril ?*

— Non, il ne veut pas les laisser plus longtemps dans l'angoisse, sa bonté s'y oppose. D'ailleurs s'ils sont dans le danger, c'est parce qu'ils ont obéi à ses ordres : il n'est que juste pour lui de les en délivrer. Non seulement il les empêchera de sombrer ; mais par sa puissance il calmera les flots et un nouveau miracle affermira la foi craintive des bateliers.

— *Comment opéra-t-il ?*

— Il fit, dit l'Evangéliste S. Marc, un signe menaçant au vent et il dit à la mer : « Tais-toi et fais silence. » Et aussitôt le vent cessa de souffler et il se fit un grand calme. Une fois de plus, Jésus montrait que rien ne résiste à sa puissance.

— *Les disciples n'avaient-ils pas la preuve qu'ils avaient eu tort de craindre ?*

— C'était l'évidence même. Jésus prend encore soin de le leur faire remarquer. Une seconde fois il leur dit : « Pourquoi donc avez-vous tremblé ? Vous n'aviez donc pas la foi ? Où était donc votre foi ? » C'était leur dire que la foi parfaite ne désespère jamais, même quand tout semble désespéré.

— *Du moins les disciples arrivèrent-ils à cette foi parfaite qui était de croire à la divinité de celui qui commandait aux ouragans et aux tempêtes ?*

— Il ne semble pas qu'ils soient allés jusqu'à cette conclusion ; mais ils furent saisis d'étonnement et de stupeur, car le miracle qui les faisait passer instantanément de l'angoisse la plus vive à la sécurité la plus entière les frappait plus encore que tous ceux qui l'avaient précédé.

— *Et quelles réflexions faisaient-ils ?*

— Ils entrevoyaient une puissance qu'ils ne parvenaient pas à expliquer et ils se demandaient les uns aux autres : « Quel est cet homme, pensez-vous, qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent ? »

— *Pourriez-vous nous donner l'énigme de cette puissance et nous dire quel est cet homme ?*

— Celui qui modifie instantanément l'action des vents et des tempêtes ne le peut que parce qu'il est le Maître des lois qui les régissent ; il est donc le Créateur, Seigneur souverain de toutes choses ; il est Dieu.

+

§ 3. — Applications de l'Evangile

— *Vous avez dit en commençant que cette tempête subitement apaisée symbolise les destins du royaume de Dieu. Que figure donc cette barque sur laquelle Jésus s'est endormi ?*

— La barque, dit Tertullien, figure l'Eglise, qui sur la mer du monde est fréquemment assaillie de violentes tempêtes.

— *Et quelle est cette traversée que Jésus ordonne ?*

— C'est la traversée du temps à l'éternité ; elle se fait sur l'Océan de ce monde, où les orages les plus terribles succèdent quelquefois subitement au calme le plus tranquille.

— *Et quelle est la cause de toutes ces tempêtes ?*

— C'est le souffle des passions humaines. Descendant des montagnes de l'orgueil, il arrive souvent en rafales terribles, soulève les flots de l'humanité et déchaîne contre la barque divine les ouragans de la persécution ou les vagues frémissantes du schisme et de l'hérésie.

— *Le passé de l'Eglise ne nous dit-il pas tous les orages qu'elle a à subir ?*

— On n'a qu'à lire son histoire pour voir qu'entre toutes les religions, elle a le privilège d'être fréquemment décimée par le glaive, assaillie par les ruses de la politique, poursuivie par la haine, écrasée par la force, et que bien des fois le schisme a menacé de la briser, l'erreur de la submerger.

— *Mais ne pourriez-vous pas remonter plus haut dans l'origine de ces tempêtes et nous dire quelle cause première met en activité les passions humaines ?*

— C'est la haine de Satan contre Dieu. Les passions humaines sont à son service pour empêcher la traversée qui doit conduire l'homme à Dieu ; de là viennent tous les ouragans qui s'abattent sur l'Eglise du Christ.

— *Doit-on s'étonner de ce que la tempête soit parfois effroyable ?*

— Non ; il suffit de connaître un peu Satan, le monde et leur malice, pour savoir que

L'Eglise qui enseigne la vérité et la vertu sera nécessairement attaquée, combattue et persécutée. Les pêcheurs galiléens qui connaissaient leur lac ne s'étonnaient point des tempêtes subites qui venaient l'agiter.

— *Mais comment se fait-il que cette Eglise si fréquemment et si violemment assaillie ne soit pas encore submergée ?*

— Si, pour résister aux vagues impétueuses de l'erreur et du vice et aux ouragans des persécutions, l'Eglise n'avait eu que des moyens humains, depuis longtemps elle ne subsisterait plus ; elle aurait subi le sort des sociétés disparues. Mais parce qu'elle résiste toujours et qu'elle continue sa marche à travers l'humanité malgré les flots et les vents contraires, il y a là un prodige qui doit exciter l'étonnement et l'admiration.

— *Or, comment expliquer ce prodige ?*

— C'est que l'Eglise a toujours Jésus-Christ avec elle. En lui donnant l'ordre de naviguer vers l'éternité, il a laissé à ses apôtres le soin de ramer et de lutter contre les flots ; mais lui n'a point quitté sa barque et il est resté au gouvernail.

— *Que signifie alors le sommeil de Jésus à l'arrière de la nacelle ?*

— Il signifie que Jésus laisse habituellement à ceux à qui il l'a confiée le soin de conduire sa barque, et que pendant ce temps il semble sommeiller. Souvent même, au plus fort de l'orage, quand l'enfer a déchaîné toutes ses fureurs et menace d'engloutir l'Eglise dans une complète destruction, il les laisse se débattre contre les flots, tandis que lui-même paraît sans mouvement, sans puissance et sans action.

— *Mais délaisse-t-il pour cela son Eglise ?*

— Non ; il sait les luttes qu'elle a à soutenir, les tribulations qu'elle supporte, les dangers qu'elle court, et il en règle l'étendue comme la durée. Au moment fixé par sa sagesse, alors que tout semble désespéré, il intervient par sa puissance et à la tempête la plus orageuse il fait succéder le calme le plus profond.

— *Quelle attitude doit donc avoir le chrétien en face de la persécution, même quand elle se fait violente ?*

— Il ne doit ni s'étonner, ni se laisser abattre. Dans la mesure de ses forces, il doit s'opposer à l'envahissement des flots destructeurs de la foi ou de la vertu, de quelque côté qu'ils viennent, aider les conducteurs de la barque dans leur lutte contre l'orage, et quand le danger devient extrême, pousser vers Jésus non plus un cri de détresse, mais une prière confiante en lui disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

— *En ces jours troublés, n'avons-nous pas à redire fréquemment cette prière ?*

— En apparence moins violent qu'au temps

des persécutions sanglantes, l'enfer n'a rien perdu de son acharnement contre l'Eglise ; il espère même la voir bientôt submergée par les flots de l'incrédulité et Jésus semble dormir. C'est le moment de le réveiller par d'instantes supplications.

— *Et que faut-il lui demander ?*

— Il faut lui demander d'imposer silence au vent d'impiété qui souffle sur le monde et de rendre à son Eglise la paix et la liberté.

— *Que pouvons-nous attendre de cette prière faite avec tranquillité et confiance ?*

— Nous obtiendrons, comme les disciples, que Jésus manifeste sa puissance. Il commandera à la tempête, peut-être seulement à l'heure où le danger sera extrême ; mais aussitôt il se fera un grand calme.

— *Quelque violent que soit l'orage, il n'y a donc jamais lieu de craindre pour les destinées de l'Eglise ?*

— Non ; Jésus lui a annoncé les entraves et les persécutions ; mais il lui a aussi promis la victoire sur toutes les puissances infernales, et l'histoire des luttes passées, qui sont toujours terminées par le triomphe de l'Eglise, n'est que l'histoire des luttes futures. Ayons donc toujours foi et confiance et luttons sans faiblesse ni découragement.

— *La barque sur le point d'être submergée ne symbolise-t-elle que l'Eglise persécutée ?*

— Elle rappelle que la vie présente est un voyage et que le monde où elle s'écoule est une mer fameuse par ses naufrages. La barque est alors celle que chacun doit conduire au port du salut ; c'est lui-même.

— *Que figure le calme dont jouirent les disciples en commençant la traversée ?*

— Il figure la confiance avec laquelle nous devons entreprendre notre voyage ; Jésus est avec nous, c'est lui qui commande le départ, le trajet est court, et sa grâce qui ne manque jamais suffit comme préparatifs.

— *Mais n'avons-nous pas à redouter d'affreuses tempêtes ?*

— Sur l'océan du monde elles sont nombreuses : ce sont toutes les tentations qui viennent de l'orgueil, du sensualisme ou de la cupidité. A chaque instant elles soulèvent autour de nous des flots furieux qui menacent de nous engloutir dans l'abîme du péché.

— *N'y a-t-il que les tentations pour gêner notre traversée ?*

— Non ; toutes les infirmités, toutes les peines, toutes les afflictions par lesquelles il plaît à Dieu de nous faire passer sont autant d'orages qui mettent à l'épreuve notre courage et nos forces.

— *Qu'est-ce qui rend encore notre situation plus difficile ?*

— C'est que Jésus semble sommeiller, en

nous laissant souvent seuls avec nous-mêmes, en proie à la violence de la tempête qu'il a laissée se déchaîner. C'est alors l'heure des grandes désolations, des délaissements pénibles, des tristesses accablantes et des luttes sans issue.

— *Que devons-nous faire en face de la tribulation ou de la tentation ?*

— Nous devons adorer les vues de la Providence et respecter ses desseins, comme les disciples respectèrent le sommeil du Maître, puis entreprendre la lutte sans peur et la continuer sans défaillance.

— *N'avons-nous pas à craindre cependant notre faiblesse et notre impuissance ?*

— Nous avons à nous rappeler que nos efforts ne peuvent suffire à nous tirer du danger ou de l'adversité ; néanmoins nous ne devons point trembler, car la peur en troublant notre âme paralyserait nos forces et nous ferait perdre tout espoir de succès.

— *Mais puisque de nous-mêmes nous sommes faibles et impuissants, comment ne pas trembler ?*

— Nous nous rappellerons que Jésus est toujours présent. Même quand il paraît inactif, il contemple nos luttes et tient son secours prêt pour le moment opportun. N'est-il pas le Dieu infiniment bon toujours sensible à nos misères ? N'est-il pas le Dieu toujours puissant contre les ennemis qui nous assaillent ou les orages qui nous accablent ?

— *Et quand la lutte semble désespérée, que faut-il faire ?*

— C'est alors que notre confiance doit déborder et nos supplications se faire plus instantes. Si notre foi grandit avec le danger, l'heure de la délivrance est proche et la victoire est certaine. Nous dirons à Dieu notre détresse ; notre cri vers lui sera non pas un cri d'épouvante, mais un cri d'espérance.

— *Quelle sera notre prière ?*

— Ce sera la prière des disciples sur le point d'être submergés : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Mais nous la redirons avec une foi plus vive et une assurance plus ferme ; il ne nous est plus permis d'être de ces hommes timides dont la foi est faible et chancelante, parce que le Sauveur s'est fait connaître mieux qu'il ne s'était révélé aux pêcheurs galiléens.

— *Et notre appel sera-t-il entendu ?*

— Nous ne pouvons pas en douter. Jésus commandera à l'adversité et à la tentation ; le calme se fera dans notre âme, tout danger disparaîtra ; une fois de plus nous aurons à bénir la bonté et la puissance de Celui à qui toute tempête obéit.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXX.

LES COTERIES

Mes enfants,

J'ai dû faire, il y a quelques semaines, des observations un peu sévères. À ce moment-là, les esprits effervescents m'auront trouvé trop dur et la discipline du patronage aura pesé lourdement peut-être à leurs épaules. Maintenant, le calme est rétabli ; vous-mêmes avez avoué que j'avais raison ; nous pouvons donc parler avec d'autant plus de fruit que toutes les âmes sont en paix.

Vous avez senti bien des fois déjà, mes enfants, que le patronage n'est pas seulement une réunion de jeunes gens ayant les mêmes pensées, les mêmes desirs, les mêmes jeux ; mais qu'il est surtout une vie. La réunion des personnes ne serait rien si les âmes ne se sentaient animées par un même esprit, vivifiées par une même sève, portées à l'action par un même effluve divin qui les dirige comme infailliblement vers le bien. Mais comme toute vie, la vie du patronage peut subir des affaissements. La maladie, la mort même peut l'atteindre. Les causes de ces maladies sont intérieures ou extérieures. *Causes intérieures* : le mauvais esprit, le respect humain, les mauvais camarades, toutes choses qui sèment parmi vous la division, la dispute, la révolte, l'indiscipline, et qui empoisonnent le souffle de vie qui vous anime. *Causes extérieures* : les mauvaises sociétés, les spectacles, les bals, les séductions du monde, les attaques dont vous êtes l'objet, toutes choses qui devenant instrument du démon portent au patronage des coups, d'où naissent des plaies qui, si elles n'étaient soignées, amèneraient la mort.

Parlons, ce soir, d'une cause de souffrance dans un patronage : les coteries.

I

Il est bon, il est désirable, il est recommandé d'avoir des amis. — Où cherchez-vous vos amis ? Naturellement ici. — Qui prenez-vous de préférence ? Naturellement encore, ceux de votre âge, ceux qui ont les mêmes goûts, les mêmes aptitudes que vous, ceux qui demeurent dans votre quartier, qui travaillent dans votre atelier ou que vous rencontrez chaque jour sur votre route. Cela c'est bien !

Ces amis, vous les voyez le plus souvent possible ; vous les trouvez au patronage ; vous allez au besoin les chercher à leurs demeures pour vous rendre plus gaiement au travail ; vous êtes très aimables et très bons pour eux, et si vous avez une préférence dans vos jeux, vous la leur donnez. Cela c'est

encore bien ! — Mais à toutes choses il y a des limites. Votre affection, votre amitié perdrait sa dignité, j'allais dire sa sainteté, elle perdrait son nom, car elle deviendrait de l'égoïsme, si, un jour, elle dégénérerait en coterie.

Qu'est-ce qu'une coterie au patronage ? — C'est un groupe de jeunes gens qui ne se lâchent pas d'une semelle ; une petite équipe qui se tient bien serrée, ayant ses petits complots et surtout ses petits secrets ; une bande à laquelle on ne peut pas s'affilier facilement puisqu'on l'appelle « la bande à part. » La coterie, elle est très facile à découvrir. — Ses membres n'arrivent presque jamais seuls au patronage. Ils ont soin de se donner rendez-vous et ne craignent pas d'attendre longuement les amis, des heures, s'il le faut, car sans les amis, tout est perdu. Avec un tel système, vous le devinez, on arrive fatalement et habituellement en retard à toutes les réunions. — Dans le patronage, vous reconnaîtrez la coterie à son attitude. On ne joue pas ; on aime les coins retirés où personne ne peut surprendre la conversation. Vous vous approchez : vous n'entendez plus alors que des mots incohérents, et si vous persistez à demeurer dans le groupe, vous ne tarderez pas à comprendre que vous gênez. On ne parlera que de choses insignifiantes, ou même vous verrez le groupe se dissoudre comme par enchantement. Un ou deux jeunes gens resteront peut-être avec vous par charité ou par timidité, n'ayant pas l'audace de leurs amis ; mais vous sentirez bientôt leur désir, leur impatience de retrouver les camarades évadés.

Cette attitude se constate partout : à la réunion, la coterie occupe le même banc ; à l'église, elle recherche les places voisines ; en promenade, elle ignore ce que c'est que d'être avec tout le monde. Elle prend quelquefois l'avant-garde, mais préfère de beaucoup l'arrière-garde afin de pouvoir étancher une soif imaginaire quand cela lui fait plaisir. Je le disais tout à l'heure : on ne se lâche pas d'une semelle ; ce que l'un décide, tous le font ; on décide de venir au patronage, tout le monde s'y rend ; on décide une promenade, tout le monde enfourche la bécane, sans souci des réunions du dimanche ; les actes les plus graves de la vie sont eux-mêmes décidés dans le club : on ne se confesse, on ne communie que si tous se confessent, que si tous communient, sans s'inquiéter des besoins ni des dispositions de son âme.

Une telle attitude, vous le comprenez, mes enfants, n'est pas tolérable dans une œuvre, car ses conséquences ne peuvent être que néfastes pour tous.

II

Tout d'abord, la coterie est la *désorganisation du patronage*. Ses membres ne vivent pas

de notre vie. Ils sont un Etat dans l'Etat. Ils ne viennent que lorsque cela leur plaît, à l'heure où il leur plaît, ne font que ce qui leur plaît. Tout ce qu'on entreprend ici : les jeux, les séances, la gymnastique, l'étude, ne leur agréé qu'autant que leurs projets n'en sont point contrariés ; comme la chose est pratiquement impossible, ils ne tardent pas à se révolter et à faire du mauvais esprit. Parfois leur révolte sera franche et ouverte et leur attitude quelque peu violente ; mais la plupart du temps, elle sera sournoise, déguisée dans la critique maligne des avis et des ordres donnés ; d'autres fois, elle se manifestera par le silence ou par une abstention très significative qui à toutes les initiatives opposera la force d'inertie. Il suffira que le Directeur ou un camarade fasse une proposition pour que la coterie s'y oppose immédiatement, si cela n'entre pas dans ses vues. Et si le patronage est affligé non pas d'une coterie, mais de 2, 3 ou 4 groupes de ce genre, voyez quelle vie sera la sienne ! Car enfin, il faudrait bien comprendre que ce qui est permis à l'un doit être permis aux autres, et si une quinzaine de jeunes gens ont le droit d'agir au patronage selon leur tête, mieux vaut dire que le patronage n'existe plus, car c'est l'anarchie complète.

En désorganisant le patronage, *la coterie lui fait perdre son caractère et son intérêt*. Nous sommes une famille où chacun a sa place, où l'on se retrouve pour s'instruire et se reposer. Vous êtes certains, mes enfants, qu'en venant ici, vous trouvez des amis dévoués, sincères, qui marchent avec vous la main dans la main. Si au lieu de cette franche et loyale affection qui vous réconforte, vous ne trouvez que des camarades indifférents et moqueurs, qui tournent les talons dès qu'ils vous aperçoivent, qui refusent systématiquement toutes les offres que vous leur faites, qui vous fuient et se défilent habilement aux heures de départ afin de ne pas quitter le petit groupe choisi, vous « la trouverez mauvaise » et il y aura entre tous une gêne indéfinissable qui nuira à la bonne marche de notre œuvre.

Il y a plusieurs années, un jeune homme vint me trouver, me déclarant qu'il était prêt à quitter le « patro » si ses camarades conservaient à son égard leur attitude. Je fis une petite enquête près de lui et de ses opposants, et je constatai qu'en effet, sans raison, pour une niaiserie, tout un groupe de jeunes gens de son âge lui tournait le dos ainsi qu'à un autre camarade, et refusait systématiquement de jouer avec eux. C'est à peine si ces enfants se saluaient à leur arrivée au patronage. Un ou deux mauvais esprits avaient monté la tête des amis et cela avait suffi.

Si encore la coterie avait pour elle des avantages !... Non seulement elle désorganise

le patronage et lui fait perdre son intérêt, non seulement elle est une occasion de discorde pour les jeunes gens, mais elle *fait du mal à ses membres*. — Elle les fait mépriser. Les jeunes gens entre eux sont très sévères. Chaque fois que vous jugez un camarade qui agit mal et que vous portez une sanction, la pénitence est habituellement exagérée. Vous ne connaissez guère l'indulgence quand il s'agit du prochain. C'est pourquoi vous raillez avec tant de verve et parfois avec tant de malice « ces Messieurs », et que s'ils vous délaissent, vous leur rendez largement la monnaie de leur pièce. « Pourquoi être aimable avec des gars qui vous tournent toujours le dos ? » — La coterie *détache et détourne* les jeunes gens du patronage. Quelles sont les conversations de ces petits clubs ? Croyez-vous qu'on se réunit ainsi, qu'on se retire dans les coins, qu'on éloigne les indiscrets, pour parler du patronage, pour rechercher le meilleur moyen d'intéresser les jeunes camarades, de ramener un enfant qui s'égare ou de retenir un jeune homme qui fait fausse route ? Allons donc ! Le club se réunit pour critiquer les avis du Directeur, pour se moquer des plus fervents, pour trouver le moyen de s'échapper du « patro » le plus tôt possible, ou pour comploter une escapade qu'on fera sans que personne en sache rien. — Le mal est déjà grand, mais il va encore plus loin que cela. La coterie est toujours l'occasion de *conversations malsaines* qui souillent les âmes. Quand le jeune homme se cache pour parler, c'est que sa parole le ferait rougir. De la parole à l'acte il n'y a qu'un pas, et quand on n'ose le faire, on trouve toujours dans la bande un misérable qui se chargera bien de vous aider. Là où il n'y a pas de vertu, il n'y a pas de véritable affection. Un jour ou l'autre la coterie amènera donc des discussions, des inimitiés, des haines entre ses membres, et après la discorde et la division, ce sera le renvoi du patronage.

III

Que faire contre la coterie ?

1. Le devoir du Directeur est ici très net ; il doit briser la tête, et le club est immédiatement dissous. Vous ne savez pas, mes enfants, combien il est pénible pour un Directeur de patronage de sentir qu'au milieu de ses enfants se trouvent quelques mauvais esprits qui ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre le but de leur œuvre ; qui, systématiquement, font opposition à son action et par là-même font opposition à l'action de Dieu. Sans doute, le prêtre doit éclairer ces esprits faussés et, par la patience et la persuasion, essayer de les ramener à de meilleurs sentiments ; mais si la coterie demeure réfractaire à toute influence et continue son œuvre néfaste, ne craignez pas ! le berger ne

laissera pas la brebis galeuse corrompre son troupeau.

2. Quant à vous, mes enfants, vous pouvez avoir deux attitudes envers la coterie : ou vous la laisserez de côté, ou vous chercherez à la dissoudre.

Vous la laisserez de côté, sans dédain, sans mépris, encore moins sans haine : ce ne serait pas chrétien. A votre âge, les sentiments sont violents et, je vous le disais tout à l'heure, on ne connaît pas les demi-mesures. Un groupe se forme dans le patronage, il se détourne de vous ; vous vous détournez de lui, c'est le premier sentiment et il est très naturel. D'ailleurs, pour certains esprits faibles, c'est le meilleur moyen d'échapper à la mauvaise influence. Si tous laissent la coterie de côté, son influence sera restreinte à ses propres membres et le clan ne tardera pas à se détruire lui-même. Au besoin le Directeur se chargera de lui donner le coup qui tue.

Vous chercherez à dissoudre la coterie. Cela peut être dangereux ; et il arrive quelquefois que la conversion se fait au rebours de ce qu'on désire : c'est le mauvais qui pervertit le bon. Aussi, je fais appel aux âmes fortes et généreuses qui souffrent de voir leurs camarades perdre leur temps et leur vie dans le patronage. A ceux-là je dirai : Choisissez un jeune homme ; gagnez son cœur par votre amabilité, votre gaieté, votre affection. Soyez lui tout dévoué, supportez même ses caprices, mais ne capitulez jamais dès qu'il s'agit du devoir, quel qu'il soit. Attirez-le à vous. Détournez-le peu à peu de ses compagnons habituels. Faites-lui *doucement et gaiement* de petites observations sur sa conduite ; sachez lui montrer ses torts, comment il gaspille sa jeunesse. Faites-lui voir le but du patronage, révélez-lui la part d'influence qu'il pourrait apporter à notre œuvre s'il voulait changer de conduite. Priez beaucoup pour lui, et vous aurez peut-être la joie de faire une conquête. Ce jour-là vous sentirez tout le bien que fait une œuvre comme la nôtre, et vous serez amplement récompensés de vos efforts.

**

Mes enfants, la coterie est un mal dont notre patronage ne devra jamais souffrir. A bas les clans ! à bas les esprits railleurs ! à bas les coteries ! et vive la sainte affection qui doit faire du patronage une famille tous les jours plus unie et par conséquent plus heureuse !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 octobris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 27 octobre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocution pour la messe de « Requiem » des fondations supprimées. — Réparation et charité, 737.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LXI. Pour la fête de la Toussaint, 740.

Sermon pour la Dédicace. — La prière paroissiale, 747.

Lendemain d'une Fête patronale. — I. Le respect des morts, 749. — II. La prière pour les morts, 751.

ALLOCUTION POUR LA MESSE DE « REQUIEM » DES FONDATIONS SUPPRIMÉES

RÉPARATION ET CHARITÉ

*Miseremini mei, miseremini
mei, saltem vos amici mei, quia
manus Domini tetigit me.*

Ayez pitié de moi, ayez pitié
de moi, vous au moins, mes
amis, parce que la main du Sei-
gneur m'a frappé. (Job, xix, 21).

Mes frères,

Vous avez entendu ce cri de détresse qu'arrachait à Job l'excès de son infortune. Lui, l'homme juste craignant et servant Dieu, croyait bien être à l'abri des coups de la colère céleste qui s'abattent justement sur le coupable. Mais il avait compté sans un ennemi qui jalousait sa prospérité et qu'irritait sa sainteté ; et Satan, Dieu le permettant pour accroître et mieux récompenser les mérites de son serviteur, avait dépouillé Job de toutes ses possessions et l'avait accablé de toutes les douleurs.

Eh bien ! mes frères, il me semble entendre ce même cri de détresse poussé par d'autres justes qui, eux aussi, avaient cru se garantir contre les coups redoutables de la divine justice, assurer à bref délai le paiement de leurs dettes de conscience et acheter par leurs bonnes œuvres la prompt possession de l'éternelle félicité. Mais victimes à leur tour des haines jalouses de Satan, frustrés du fruit de leur sage prévoyance, dépouillés des biens qui devaient procurer leur bonheur, plongés dans d'indicibles souffrances, ils font appel, comme Job, à la compassion et à la charité de leurs amis : « Ayez pitié, ayez pitié de nous ! *Miseremini mei, miseremini mei.* »

Comment leurs plaintes douloureuses n'auraient-elles pas attendri leurs frères, leurs amis

de la terre, seuls capables de les consoler et de les soulager efficacement ? Oui, le cœur du chef de l'Eglise, le cœur des pasteurs, le cœur de tous les fidèles s'est ému de pitié pour eux et cette émotion universelle a donné naissance au service solennel que nous célébrons aujourd'hui.

Le Souverain Pontife lui-même en a ordonné la célébration, lui-même en a fixé la solennité au dimanche, contrairement aux règles liturgiques générales, lui-même a décrété qu'il aurait lieu chaque année à perpétuité. Vous comprendrez facilement les motifs de ces graves décisions, quand je vous aurai expliqué que cet office funèbre est à la fois un *acte public de réparation* et une *démonstration de charité chrétienne envers les défunts*.

I

Qui de vous, mes frères, a perdu le souvenir de cette douloureuse époque, à peine séparée de nous par quelques années, où tant et de si rudes épreuves s'abattirent sur l'Eglise de France ? Les communautés religieuses chassées de leurs paisibles demeures ; des hommes, des femmes, dont le seul crime était de se réunir pour prier, traités en ennemis de leur pays et condamnés aux rigueurs de l'exil ; les liens multiséculaires qui unissaient au pontife romain la fille aînée de l'Eglise violemment rompus ; les ministres de la religion dépouillés de leur maigre salaire, en butte à d'indignes tracasseries, réduits à n'être plus que des occupants sans titre dans leurs églises ; nos édifices sacrés, nos biens de paroisse, patrimoine des fidèles, arrachés à leurs légitimes propriétaires et transférés, comme des biens vacants, à de nouveaux possesseurs qui n'y avaient aucun droit.

Au milieu de tant de désastres, du moins pouvions-nous espérer que les volontés suprêmes de nos morts seraient respectées, que ces dons généreux inspirés par la piété et la charité chrétiennes ne seraient point détournés de leur destination sacrée, que ces fondations constituées, par la volonté formelle de leurs auteurs, pour assurer à leurs âmes ou aux âmes de leurs proches les prières et les suffrages qui purifient et qui délivrent, seraient pour tous le testament inviolable auquel on ne peut toucher sans crime... Vains espoirs, hélas ! Tout devait sombrer dans la tourmente et nous avons assisté à ce spectacle à peine croyable d'une loi humaine se dressant en face du droit naturel et divin, détruisant ce qu'elle devait protéger, disposant des biens légués sans se soucier des charges qui s'y attachaient.

Et quelles sont les victimes de ces procédés déloyaux ? Ce sont, en premier lieu, les géné-

reux bienfaiteurs eux-mêmes, injustement privés des secours surnaturels qu'ils s'étaient légitimement acquis, privés du fruit des messes, des offices sacrés, des prières qu'ils avaient fondés pour le soulagement et le repos de leur âme. Ce sont les âmes de leurs parents, de leurs amis, qu'ils avaient voulu associer au bénéfice de leurs bonnes œuvres. Ce sont leurs compatriotes, les membres de leur famille paroissiale; ce sont tous ces pauvres défunts, ces grands délaissés qui languissent dans les tourments du Purgatoire, parce qu'ils n'ont personne sur la terre qui s'intéresse à leur sort, personne sinon des chrétiens charitables qui, vivants, les ont secourus de leurs prières et qui, morts, les assistent encore par leurs pieuses fondations.

Qui donc, avec les simples lumières du bon sens, ne comprendrait le tort injuste causé à toutes ces âmes par la loi funeste de spoliation? J'en suis sûr, mes frères, vous le comprenez d'autant mieux que, parmi vous, plusieurs, beaucoup peut-être, comptent des parents, des amis au nombre de ses victimes. Ah! les savoir ainsi dépouillés du fruit de leurs bonnes œuvres, lésés dans leurs droits les plus sacrés, condamnés peut-être, par la malice des hommes, à une expiation plus longue et plus douloureuse! A cette pensée votre cœur se serre et proteste de toute son énergie contre un traitement immérité.

Non pas, certes, que je doute de la bonté et de la miséricorde divine à leur endroit. Dieu qui a vu les intentions pieuses des fondateurs, qui a enregistré leurs actes généreux, ne se laissera pas vaincre en générosité; il ne permettra pas que des innocents paient pour des coupables, que le mérite des bienfaits soit perdu ni pour ceux qui les ont accomplis, ni pour ceux qui en devaient profiter. Mais, il nous faut bien l'avouer, les desseins divins restent toujours mystérieux pour nous et nous serions téméraires de vouloir les sonder. D'ailleurs, la réparation incontestable que Dieu accorde aux victimes de l'injustice des hommes, ne dispense pas les hommes de réparer eux-mêmes leur injustice.

Mais, parce que ceux qui ont commis les torts ne sont point, pour le moment du moins, dans la disposition de les reconnaître, moins encore de les réparer, c'est d'ailleurs que devait venir l'acte de justice dû à nos chers défunts. La voix de nos évêques qui avait protesté avec tant d'énergie et d'éloquence contre l'acte spoliateur, s'est de nouveau fait entendre pour en atténuer les funestes conséquences, et voici que, à la prière de l'évêque français, le Souverain Pontife a résolu de « fixer un jour de solennelle supplication pour toute la France, afin que les âmes des défunts soient délivrées de leurs péchés par l'offrande du sacrifice expiatoire. C'est pour-

quoi, déclare-t-il dans sa lettre au cardinal-archevêque de Lyon, de notre autorité apostolique, en vertu des présentes et à perpétuité, nous ordonnons que chaque année, un des dimanches de novembre, il soit célébré dans toutes les églises de France une messe de *Requiem* à l'intention ci-dessus énoncée. »

Et voilà comment l'Eglise de France, si durement atteinte elle-même par le coup porté à nos défunts, oubliant ses propres douleurs se substitue aux auteurs responsables de l'injustice et procure à ses chers morts les secours religieux qui leur étaient ravis. Grâce soient rendues donc à nos pasteurs, dont la pieuse sollicitude a préparé et réalisé cet heureux résultat; grâces soient rendues aussi au chef suprême de l'Eglise qui, en accueillant les prières de nos évêques, a répondu aux vœux unanimes de tous les vrais catholiques, a consolé tous les cœurs français qu'avait si péniblement affectés l'injure faite à leurs défunts!

Assurément, mes frères, cette réparation est loin d'être complète. Nous sera-t-il donné, dans un avenir plus ou moins rapproché, de la voir réalisée telle que nous la souhaitons et que l'exigerait la stricte équité? C'est le secret de la divine Providence. Du moins nous serons heureux de penser que désormais, dans tous les sanctuaires de notre cher pays, un jour spécial de solennelle supplication sera réservé aux généreux bienfaiteurs de nos églises et à toutes les âmes appelées à bénéficier de leurs pieuses libéralités; jour auquel la divine Victime appliquera à toutes leurs intentions les mérites infinis de son sacrifice et consummera la réparation imparfaite encore du côté des hommes.

II

Mais, je vous l'ai dit, le service annuel prescrit par le Souverain Pontife n'est pas seulement une œuvre de publique réparation, c'est aussi une manifestation de la charité chrétienne.

Vous l'avez remarqué déjà, c'est la charité pour les défunts qui a dicté au Pape et aux évêques l'acte réparateur, et cette même intention charitable éclate avec évidence dans toutes les circonstances qui l'accompagnent ou qui l'ont préparé.

Et d'abord, mes frères, ces prières pour nos défunts doivent, selon l'expression du pape, revêtir le caractère d'une *supplication solennelle*. Ce n'est plus dans le secret d'une église presque déserte, devant tout au plus quelques membres d'une famille alliée, qu'un prêtre offrira le saint sacrifice en faveur des intéressés; non, c'est la paroisse entière, ce sont les fidèles de toute la France qui viendront, à un jour donné, unir leurs prières à celles du ministre sacré, s'associer dans un

sentiment de touchante solidarité en faveur de compatriotes, inconnus d'eux peut-être, mais qui, victimes de l'injustice, ont droit à leur assistance fraternelle. Voilà bien, n'est-ce pas, la charité chrétienne ?

Combien elle sera plus manifeste encore et plus efficace aussi, quand se réaliseront les désirs exprimés par le chef de l'Eglise ! Ah ! vous tous, chrétiens, qui souhaitez donner à ces défunts un témoignage sincère de votre affection fraternelle, allez, après vous être purifiés de vos fautes, vous agenouiller à la Table sainte, et quand vous vous trouvez en tête à tête avec Dieu reposant dans votre poitrine, recommandez-lui ces âmes auxquelles vous vous intéressez, offrez-lui en leur faveur vos mérites et vos généreuses résolutions, et alors, je vous en réponds, vous aurez fait pour elles la prière la plus fructueuse, vous leur aurez porté le secours le plus précieux. Et c'est précisément ce qu'attend, ce que demande de vous votre Père bien-aimé. Il vous engage à offrir en faveur de ces défunts une communion fervente au jour du service qui leur est consacré, vous accordant, à cette condition, une indulgence plénière applicable encore à leur soulagement.

Mais, en appelant ainsi les chrétiens de France au secours spirituel de leurs frères du Purgatoire, le pape et les évêques ont voulu appuyer leur parole par l'éloquence de l'exemple. Ecoutez, mes frères, les leçons de charité chrétienne que nous ont données nos chefs.

Aussitôt appliquée la loi civile qui anéantissait nos fondations, les évêques français rivalisèrent de zèle et d'empressement pour suppléer à celles-ci, dans la mesure du possible. On les vit se charger personnellement d'acquitter chaque année un certain nombre de messes, en faire célébrer d'autres par le chapitre de leur cathédrale, enfin exhorter les prêtres de leur diocèse à les imiter dans cette pratique charitable, et leur appel fut entendu. Aussi le Souverain Pontife, décernant à tous de justes éloges, déclaré « qu'ils ont entrepris une œuvre souverainement agréable à Dieu et à lui-même. »

N'est-il pas vraiment sublime le geste de ce même Pape qui, vivant des aumônes des fidèles, a tiré du trésor de sa pauvreté les sommes nécessaires à « faire célébrer chaque année deux mille messes aux intentions des pieux fondateurs, pour que les âmes des défunts retenues dans les flammes du Purgatoire ne soient pas privées d'un secours spirituel aussi précieux ? » Comme il montre bien, ce Chef suprême des chrétiens, qu'il est le digne représentant de Celui qui a dit : « Le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, sera la charité qui vous unira les uns aux autres ! » (Jo., xiii, 35). Voilà ce qu'a fait pour nos défunts, à nous, ce pape

magnanime que des voix françaises ont osé traiter d'étranger. Unissons-nous en ce moment pour lui adresser l'hommage de notre respectueuse admiration avec celui de notre profonde gratitude, comme chrétiens et comme français.

Et, puisque je parle de charité chrétienne, je ne veux point oublier ici l'acte bien méritoire de personnes généreuses qui ont imité, sans le savoir, les modèles que je viens de citer. Oui, honneur à ces chrétiens qui ont eu la délicate pensée de remplir les intentions des pieux fondateurs, de procurer la célébration des messes qui sans cela eût été interrompue. Ils ont droit à l'admiration et à l'estime de leurs frères, à la reconnaissance des défunts ; à eux aussi s'applique la parole du pape : « Ils ont entrepris une œuvre souverainement agréable à Dieu et à Nous. » Puisse leur exemple inspirer à d'autres de marcher sur leurs traces, afin que se perpétuent parmi nous les nobles traditions de générosité et de dévouement qui ont fait la gloire de notre nation !

*
**

Voici donc, mes frères, que, grâce aux sages dispositions de nos chefs, grâce au concours de toutes les bonnes volontés, nos chers défunts, si durement atteints dans leurs plus graves intérêts, ont trouvé pour le présent la juste réparation qui leur était due et les témoignages d'affection fraternelle qu'ils pouvaient attendre de l'Eglise de la terre. Mais n'avons-nous pas lieu de concevoir pour l'avenir de sombres inquiétudes à leur sujet ? A la vue des ruines accumulées aujourd'hui, qui voudra désormais fonder de nouvelles œuvres ? Ne nous sera-t-il donc plus possible d'assurer aux âmes de nos morts, d'assurer à nos propres âmes les prières et les suffrages de l'Eglise ?

A Dieu ne plaise, mes frères, que nous nous arrêtions à de si désolantes pensées ! Sans doute, les événements actuels nous apprennent que la sagesse humaine, même la plus réfléchie, est toujours courtée par quelque endroit ; ils nous apprennent également qu'il ne faut pas attendre à la dernière heure pour veiller au soulagement de nos âmes et de celles de nos proches. Mais, sachez-le aussi, les moyens ne manquent jamais à ceux qui veulent sincèrement la fin, et la charité chrétienne trouve dans les cœurs qu'elle anime des énergies infinies pour parvenir à son but. Non, non, il ne sera pas dit que, devant l'épreuve, les catholiques auront perdu courage ; non, jamais la générosité chrétienne ne délaissera les âmes qui achèvent leur douloureuse expiation. N'entendez-vous pas cette parole du Sauveur ? « Faites-vous des amis avec les richesses qui servent à l'injustice, afin qu'au moment de

vosre mort, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles ! » (Luc, xvi, 9). Et qui sont ces amis, sinon les âmes que vos libéralités auront secourues, délivrées peut-être ? Quelle joie pour vous de vous être, à si bon compte, acquis leur reconnaissance et de les avoir pour introductrices dans les palais célestes !

Et maintenant, mes frères, nous tous que l'appel de nos pasteurs a convoqués à cette solennité de réparation et de charité, unissons nos intentions, unissons nos prières, unissons nos voix à celles du ministre sacré. Invoquons de tout notre cœur les miséricordes divines sur les âmes de tous les auteurs de fondations pieuses, de tous les bienfaiteurs de nos églises et de tous les défunts en faveur desquels est offert aujourd'hui le divin sacrifice. Que nos supplications communes, portées jusqu'au trône céleste par l'adorable Victime, retombent sur ces âmes en une rosée bienfaisante qui calme les ardeurs de leurs souffrances. Et Dieu, qui ne laisse pas sans récompense le verre d'eau donné à un pauvre, fera qu'au jour où nous en aurons besoin, l'assistance charitable de nos frères aide à notre expiation et hâte notre entrée dans le lieu de l'éternel repos. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LXI

Pour la fête de la Toussaint

LES BÉATITUDES

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu
(v, 1-12)

En ce temps-là,

1. Jésus voyant la foule monta sur la montagne, et lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui,

2. Et ouvrant la bouche, il les instruisait en disant :

3. « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.

4. « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

5. « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

6. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

7. « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

8. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

9. « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

10. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

11. « Vous êtes heureux lorsqu'on vous a maudits, lorsqu'on vous a persécutés, lorsqu'on a dit toute sorte de mal contre vous en vous calomniant à cause de moi.

12. « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux. »

§ 1er. — Préliminaires

— *N'avons-nous pas déjà parlé de la montagne des Béatitudes ?*

— Oui, nous avons dit qu'elle se trouve à peu de distance de la mer de la Galilée, et qu'on croit la reconnaître dans cette montagne que l'on appelle aujourd'hui les « Cornes de Hattin » à cause des deux pointes de rocher qui la terminent.

— *Pourquoi l'appelle-t-on mont des Béatitudes ?*

— Parce que ce fut sur cette montagne que Jésus prononça le grand discours dont S. Matthieu nous donne aujourd'hui les huit premières maximes. Ce sont les maximes du vrai bonheur, et chacune s'appelle *Béatitude*.

— *Pourriez-vous nous dire à quelle époque de sa vie publique Jésus donna ce solennel enseignement ?*

— Au commencement de la seconde année. Sa prédication en Galilée durait depuis un an environ ; déjà il avait recruté de nombreux disciples, et, malgré l'opposition naissante des Pharisiens et des Scribes, les foules arrivaient tous les jours plus nombreuses pour le voir et l'entendre.

— *L'heure n'était-elle pas venue de commencer l'organisation de la société qui devait continuer son œuvre ?*

— Jésus jugea en effet qu'il était temps de choisir les chefs futurs de son Eglise et de lui donner son code.

— *Le Sermon sur la montagne se rattache donc à l'élection des douze Apôtres ?*

— Oui ; S. Luc nous dit qu'après avoir passé la nuit en supplications, Jésus réunit ses disciples et choisit parmi eux ses douze Apôtres, qu'ensuite il descendit du sommet de la montagne vers les plateaux verdoyants étagés sur ses pentes où la multitude l'attendait. (Cf. Luc, vi, 17).

— *La prière par laquelle Jésus se préparait à cette grande séance n'en indique-t-elle pas l'importance ?*

— C'était en effet comme la première séance de l'Eglise réunie autour de son chef qui lui-même paraît entouré de ses ministres. La nouvelle société allait recevoir sa loi, et avec sa loi l'esprit qui devait la vivifier.

— *Est-ce que le Maître n'avait encore rien dit de la loi nouvelle qu'il apportait au monde ?*

— En parcourant la Galilée, Jésus n'avait pas seulement accompli des prodiges, il avait aussi donné ses enseignements. Mais ces enseignements, divisés et distribués selon les circonstances, devaient être repris, réunis et complétés dans un exposé solennel.

— *Quel est le caractère de ce discours ?*

— Jésus apparaît non seulement comme un

docteur qui instruit, mais comme un législateur qui ordonne et sanctionne ses préceptes. C'est pourquoi l'on a dit que le mont des Béatitudes est le Sinaï de la Loi nouvelle.

— *Que s'était-il passé au Sinaï ?*

— Dieu y avait donné son Décalogue au milieu des éclairs et des tonnerres, alors que le peuple effrayé tremblait encore au souvenir des fléaux terribles qui avaient frappé les Egyptiens. C'était la loi de crainte.

— *En est-il de même au mont des Béatitudes ?*

— Non, le législateur y apparaît plein de bonté, sur une montagne revêtue d'une riche parure, le visage éclairé des doux rayons d'un soleil printanier, au milieu d'un peuple déjà gagné à la confiance par les bienfaits qu'il a répandus avec profusion. La loi nouvelle sera la loi d'amour.

— *Le début du discours n'indique-t-il pas que tel sera bien son caractère ?*

— Les premiers articles du code sont formulés autant sous forme de conseils que sous forme de préceptes, et ils font entrevoir non point les châtimens qui attendent ceux qui ne les accepteraient pas, mais les magnifiques récompenses promises à ceux qui y auront été fidèles.

+

§ 2. — *Explication du texte*

— *Quand les disciples eurent pris place autour du Sauveur et que la foule se fut rangée pour l'entendre, quel est le premier mot qui sortit de ses lèvres ?*

— Ce fut le mot *Bienheureux*, et il le répète jusqu'à huit fois pour proclamer la béatitude de ceux qui auront fait des huit maximes de conduite qu'il donne, la règle de leurs actes et de leurs pensées.

— *Qu'est-ce donc que la béatitude ?*

— La béatitude c'est le repos parfait dans la possession complète d'un bien qui satisfait tous les désirs. A l'absence totale de toute peine, de toute crainte, de toute fatigue, elle ajoute d'ineffables jouissances de biens infinis. C'est le bonheur dans toute sa perfection.

— *Cette béatitude se trouve-t-elle ici-bas ?*

— Non ; elle est le don infini par lequel Dieu récompense ses élus ; ceux-là seuls en jouiront qui l'auront méritée. Mais elle se prépare sur cette terre par les actes de vertu qui doivent la procurer.

— *En nous parlant de la béatitude, Jésus ne devait-il pas nous indiquer les moyens d'y arriver ?*

— C'est précisément ce qu'il fait. En énumérant ceux qui seront bienheureux, il nous apprend que ce qui doit nous assurer le bonheur parfait, c'est la pauvreté, la douceur, les larmes, le zèle pour la justice, la miséricorde,

la pureté de cœur, l'amour de la paix et la patience dans les persécutions.

— *Et pourquoi Jésus parle-t-il ainsi du bonheur dès le début de son discours ?*

— C'est que la question du bonheur a toujours été pour l'homme la question capitale. Créé pour être heureux, il recherche partout le bonheur et y tend de tout son être ; le désir de le posséder inspire tous ses actes et soutient tous ses efforts ; c'est l'âme de toute sa vie.

— *Faut-il alors s'étonner que le moyen d'être heureux ait préoccupé et préoccupe encore toute l'humanité ?*

— Non ; le besoin instinctif que l'homme éprouve de la félicité fait qu'il s'est toujours demandé où est le bonheur et comment y arriver. En tout temps, la sagesse humaine a essayé de répondre à cette double question, mais elle n'a jamais songé à la solution qu'en donne le Sauveur.

— *Le monde n'a-t-il pas cependant lui aussi des maximes de bonheur ?*

— Oui, il dit : « Heureux les riches, heureux ceux qui peuvent satisfaire leur ambition, heureux ceux qui jouissent, heureux ceux que n'arrêtent point les scrupules, heureux ceux qui suivent leurs passions, heureux ceux qui ont le cœur insensible, heureux ceux qui peuvent satisfaire leur rancune, heureux ceux qui n'ont rien à endurer. »

— *C'est tout l'opposé des maximes du Christ. D'où vient cette opposition ?*

— Le monde ignore ou veut ignorer les joies de l'éternité, il n'a d'attrait que pour la vie présente, et les jouissances qui doivent la rendre heureuse lui suffisent. Jésus, au contraire, place le bonheur absolu là où il est réellement et le bonheur relatif dans le dédain de celui dont le monde se contente.

— *Faut-il dès lors s'étonner que les maximes du Christ soient de vrais paradoxes pour ceux qui s'inspirent de la sagesse mondaine ?*

— Nécessairement ils doivent trouver étrange que le Christ place le bonheur là où ils trouvent le malheur, et le malheur là où ils cherchent le bonheur. Mais ce qui doit leur paraître non moins extraordinaire, c'est la manière par laquelle la béatitude arrive à ceux à qui elle est promise.

— *Que nous apprennent en effet les maximes du Christ ?*

— Elles nous apprennent qu'une jouissance parfaite sera procurée par les privations mêmes qui, selon les idées du monde, la rendent impossible. C'est ainsi que ceux qui ont faim sont rassasiés, ceux qui pleurent sont consolés, ceux qui n'ont rien possèdent un royaume.

1^{re} Béatitude

— *Voudriez-vous maintenant nous expliquer plus en détail chacune des béatitudes ? Et d'a-*

bord que faut-il entendre par ces pauvres d'esprit qui doivent posséder le royaume des cieux ?

— Ce sont ceux qui, détachés des biens terrestres, les dédaignent quand ils les possèdent et ne les désirent point quand ils en sont privés.

— Quels sont les biens terrestres visés par cette béatitude ?

— Ce sont tous les biens extérieurs que la convoitise humaine considère comme des richesses : pour les âmes cupides, c'est l'argent ; pour les âmes ambitieuses, ce sont les honneurs. La pauvreté d'esprit est donc aussi l'humilité par laquelle l'âme se détache de tout ce qui peut flatter l'orgueil.

— Mais est-il nécessaire de ne posséder rien des biens que le monde estime et recherche, pour avoir cette pauvreté d'esprit qui doit assurer le bonheur ?

— Non ; elle peut exister même en celui qui possède honneur ou fortune. Mais il faut qu'il estime assez peu ces biens terrestres pour leur préférer toujours les biens éternels ; il ne doit pas hésiter à s'en dépouiller quand la gloire de Dieu ou le salut de son âme rendent ce détachement indispensable.

— Mais par contre, ceux qui ne possèdent rien ont-ils toujours l'esprit de pauvreté qui doit leur assurer la récompense éternelle ?

— S'il est des pauvres qui le sont selon l'esprit de l'Evangile, il en est d'autres qui supportent mal leur indigence et qui n'ayant rien désirent avoir beaucoup. Le désir des biens terrestres leur enlève tout le mérite de leur pauvreté.

— N'y a-t-il pas aussi des hommes qui, à l'occasion, donnent ou dédaignent ce qu'ils pourraient posséder, et qui cependant n'ont pas le détachement complet tel que l'entend le Sauveur ?

— Il s'est trouvé des hommes qui ont étouffé en eux-mêmes la cupidité, mais pour nourrir leur orgueil. Si le détachement des biens d'ici-bas est inspiré par la vaine gloire ou d'autres vues terrestres, il ne mérite pas plus le royaume des cieux que la pauvreté supportée à contre-cœur.

— Que faut-il donc pour que la pauvreté effective, nécessaire ou volontaire, soit en même temps la pauvreté d'esprit qui ouvre le royaume des cieux ?

— Il faut qu'elle soit acceptée selon la volonté divine, sous l'inspiration de la grâce et en vue de se procurer les biens éternels.

— A quels signes reconnaître que l'âme est détachée des biens d'ici-bas et peut espérer la récompense promise à la pauvreté ?

— On est pauvre selon l'esprit du Christ quand on préfère rester dans l'indigence ou l'humiliation plutôt que de commettre une injustice, quand on est prêt à perdre tout

ce que l'on possède de richesse ou d'honneur plutôt que d'abandonner sa foi ou son devoir, quand on est disposé à donner de tout cœur quand la gloire de Dieu ou le salut l'exigent.

— Est-ce là toute la perfection de la pauvreté d'esprit ?

— Non, mais elle doit arriver au moins à ce degré inférieur de préférer l'indigence et l'abaissement à toute iniquité, si l'on veut avoir droit à la béatitude promise.

— Il y a donc une pauvreté plus parfaite qui méritera mieux encore le royaume des cieux ?

— Oui, c'est celle que Jésus conseilla au jeune homme qui lui demandait le moyen d'arriver à la perfection. On la pratique quand volontairement on renonce à tout ce que l'on peut posséder ou espérer de fortune ou d'honneur, pour se dévouer plus librement à la gloire de Dieu et à l'œuvre du salut.

— Qui furent les premiers appelés à cette pratique excellente de l'esprit de pauvreté ?

— Ce furent les Apôtres ; ils quittèrent tout pour suivre le Maître qui les appelait.

— Pourriez-vous nous dire pourquoi Jésus a donné la première béatitude à la pauvreté ?

— C'est que l'esprit de détachement, en brisant les liens de la cupidité et de l'orgueil qui nous retiennent attachés à la terre, nous permet de nous élever vers Dieu plus librement ; en méprisant les biens terrestres, il fortifie en nous le désir des biens célestes ; et en détruisant ces deux passions, il tarit la source principale de toute iniquité.

— Comment cet esprit de détachement sera-t-il récompensé ?

— Il sera récompensé par la possession du royaume des cieux.

— Pourquoi la béatitude est-elle désignée cette fois par la possession du royaume des cieux ?

— C'est pour rendre plus frappant le contraste qui existe entre un renoncement qui dépouille de tout et les richesses infinies qui sont données en retour. Pour avoir méprisé ce par quoi les hommes exercent leur empire, les pauvres d'esprit deviendront les rois du royaume éternel.

— Et que résulte-t-il de ce contraste ?

— C'est que les idées du monde sont tout à fait fausses. Ceux qu'il regarde comme pauvres et humiliés sont en réalité plus riches que les plus grands rois de la terre, car dès maintenant le droit qu'ils ont au royaume des cieux leur appartient aussi sûrement qu'un royaume appartient à son roi.

2^e Béatitude

— Quelle est la deuxième béatitude ?

— Après avoir dit : « Bienheureux les pauvres, » le Seigneur proclame : « Bienheureux

ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » La première béatitude appelait la seconde, car ceux qui acceptent volontairement d'être pauvres et humiliés pratiquent aussi la douceur.

— *Qu'est-ce donc que cette vertu de douceur ?*

— Celui qui est doux domine tout mouvement d'impatience, de colère, d'envie ou de vengeance ; il ne murmure pas ; il ne s'indigne pas ; il craint d'offenser ou de contrister ; toujours calme, résigné et maître de lui-même, il accepte tout ce qui se présente comme un don que lui fait la Providence divine pour lui procurer l'occasion d'être vertueux.

— *Quels sont les avantages de cette vertu ?*

— 1^o Elle conquiert le cœur de Dieu et des hommes, parce qu'elle est un des meilleurs fruits de la charité. 2^o Elle rend semblable au Christ qui recommande la douceur comme une de ses vertus les plus chères. (Cf. Matth., XI, 29). 3^o Par le calme qu'elle fait régner dans l'âme, elle la dispose à mieux entendre la voix de Dieu et à recevoir plus docilement ses grâces.

— *Par quels actes extérieurs se manifeste-t-elle ?*

— Elle entretient des relations cordiales avec tous ; elle répond à la colère et à la violence par des paroles tranquilles et des procédés agréables ; elle ne fait jamais de reproches qui déplaisent. Toujours conciliante, elle se réjouit parfois d'avoir à endurer quelque désagrément. Sa devise est de vaincre par la charité toute haine et toute animosité.

— *En est-il de même de ceux qui se laissent conduire par les maximes du monde ?*

— Trop souvent le monde règne par la force et la violence ; les plus audacieux mettent leur bonheur à dominer les autres, et ceux qui sont doux sont fréquemment dépouillés par les violents.

— *N'est-ce pas alors aller contre toutes les idées du monde que de promettre la possession de la terre à ceux qui sont doux ?*

— Bien certainement. Cependant Jésus la leur assure, pour apprendre que quand les violents abusent de la bonté de ceux qui pratiquent la douceur, c'est alors qu'ils les enrichissent.

— *Quelle est cette terre promise à la douceur et à la mansuétude ?*

— C'est la terre de ceux qui vivent éternellement, c'est le ciel. Ceux qui auront été doux la posséderont en toute sécurité, et les jouissances qu'ils y goûteront les dédommageront infiniment des vexations qu'ils auront eues à supporter ici-bas.

— *La béatitude de la douceur ne commence-t-elle pas déjà sur la terre ?*

— Le calme de l'âme qui se possède, l'as-

pendant qu'elle prend par sa bonté, l'attrait par lequel elle s'attache des cœurs souvent endurcis, l'estime que lui accordent même ceux qui lui nuisent, surtout les douceurs spirituelles par lesquelles Dieu répond à sa douceur, sont déjà dès ici-bas des récompenses que ne connaissent point les violents.

3^e Béatitude

— *Quelle est la troisième béatitude ?*

— C'est la béatitude des larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

— *Dans l'opinion du monde, les larmes peuvent-elles se concilier avec le bonheur ?*

— Bien rares sont les larmes que la joie fait verser. Le plus souvent elles suivent le malheur et sont le signe d'une profonde tristesse. L'idéal du monde est de les tarir au plus vite en oubliant au sein des plaisirs les peines qui les font verser.

— *Que valent les consolations que le monde fournit à ses affligés ?*

— Souvent impuissantes contre la douleur, elles ne la soulagent jamais que d'une manière éphémère. Si elles sèchent un instant les larmes, elles n'empêchent pas les tristesses de se succéder, et elles laissent après elles des regrets cuisants.

— *N'arrive-t-il pas aussi qu'elles préparent des larmes éternelles ?*

— Les jouissances terrestres par lesquelles on essaie de tromper ses afflictions sont trop fréquemment des plaisirs que Dieu réprovoque et qui préparent pour l'éternité le plus cruel désespoir.

— *Où se trouve alors la vraie consolation ?*

— La seule consolation qui mérite ce nom, c'est celle promise par le Sauveur à ceux qui pleurent.

— *Sur quoi le disciple du Christ a-t-il d'abord à pleurer ?*

— Comme il n'est pas à l'abri des déceptions, des séparations ou des autres maux qui affligent l'humanité, il a souvent à gémir quand l'épreuve vient le visiter.

— *Comment alors ces afflictions terrestres peuvent-elles le rendre heureux ?*

— Elles le rendront heureux si elles le détachent des créatures pour l'unir plus intimement à Dieu, si elles ravivent son espérance en lui faisant désirer plus ardemment le ciel, s'il les reçoit en adorant la volonté du Maître souverain qui les lui envoie, surtout s'il les accepte comme un don divin qui le purifie.

— *Quelles sont donc les premières larmes du chrétien ?*

— Ce sont les larmes de la résignation.

— *Mais quel est le mal qu'il faut surtout déplorer ?*

— C'est le péché. Les fautes dont on s'est rendu coupable doivent exciter dans l'âme une violente douleur, et le pécheur converti aura toujours à verser sur ses égarements passés les larmes d'une sincère pénitence.

— *Le chrétien a-t-il à pleurer seulement sur les fautes qu'il a lui-même commises ?*

— Non ; il suffit que le disciple du Christ sache que Dieu est offensé pour qu'il s'attriste de sa gloire outragée, de ses droits violés, de sa bonté méprisée, et des malheurs qui menacent le pécheur. Les larmes qui alors s'échappent de son cœur sont les larmes de la charité.

— *Mais quand est-ce que la douleur et les larmes atteignent toute leur perfection ?*

— C'est quand, embrasée de l'amour divin, l'âme s'attriste de son exil ici-bas, gémit des périls qui la menacent et soupire après le moment où, débarrassée des liens qui la retiennent captive, elle s'élancera pour s'unir éternellement à Celui qui fait les délices de son cœur.

— *Comment toutes ces larmes seront-elles séchées ?*

— Dès cette terre, elles procurent des jouissances spirituelles qui ne sont que l'avant-goût de l'éternelle consolation.

4^e Béatitude

— *Quel est l'objet de la quatrième béatitude ?*

— C'est le zèle pour la justice : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

— *S'agit-il seulement de la justice qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû ?*

— Non ; la justice qui respecte tous les droits d'autrui n'est qu'une partie de cette justice totale qui s'exerce par la pratique de toutes les vertus. C'est cette justice totale que le Sauveur a en vue quand il proclame bienheureux ceux qui la recherchent avec avidité. Elle seule donne à Dieu et au prochain tout ce qui leur appartient.

— *Que produit en nous la pratique de la justice ainsi entendue ?*

— Elle produit en nous la sainteté et maintient la grâce sanctifiante ; puis avec l'aide de Dieu, elle nous élève jusqu'à la perfection dans la sainteté.

— *A quoi le Sauveur compare-t-il le zèle que nous devons en avoir ?*

— Il le compare à la faim et à la soif dont les exigences s'imposent impérieusement à notre nature matérielle. Il nous indique ainsi que notre âme a besoin de sainteté tout comme le corps a besoin de nourriture, et que nous devons désirer la justice avec autant d'avidité que nous désirons boire ou manger quand la soif ou la faim se font sentir.

— *Est-ce la doctrine du monde ?*

— Non ; le mondain n'éprouve rien de ces désirs qui tourmentent le disciple du Christ il est satisfait quand il n'a plus ni faim ni soif et il laisse son âme périr d'inanition.

— *Quelle sera pour lui la conséquence ?*

— Tandis que les élus seront rassasiés de délices éternelles, il subira les tortures éternelles d'une faim dévorante et d'une soif inextinguible ; car alors il désirera violemment le bonheur, et il n'aura que les flammes de l'enfer sans la moindre goutte d'eau pour en diminuer la violence.

— *Mais comment reconnaître ce désir de justice qui sera infiniment et délicieusement satisfait ?*

— Il doit dominer tout autre désir et étouffer ceux qui lui seraient contraires ; car celui qui a faim et soif songe avant tout à donner à son corps ce qu'il réclame. Il doit rendre attentif à toutes les occasions que l'on peut avoir de se sanctifier, il les fait même rechercher avec empressement : car que ne fait-on pas pour satisfaire la faim et la soif qui tourmentent ?

— *Et ce désir de justice, où trouve-t-il ce qui doit le rassasier ?*

— Il le trouve déjà en lui-même. Tandis que les désirs humains sont obligés de chercher ce qui doit les satisfaire, le désir sincère d'être juste suffit à lui seul pour rendre juste, car il suffit de vouloir aimer Dieu et le servir pour que déjà on l'aime et on le serve.

— *Est-ce la seule satisfaction promise à la volonté d'être saint ?*

— Non ; celui qui veut la sainteté la trouve partout. Il la trouve dans chacune de ses actions ; il la trouve dans les enseignements de l'Eglise, dans les sacrements qu'il reçoit, dans les épreuves qui le visitent, dans les grâces que Dieu lui donne généreusement ; il la trouve surtout au banquet eucharistique où le Juste par excellence est lui-même la nourriture et le breuvage des âmes affamées de justice.

— *Et le rassasiement parfait, où se trouve-t-il ?*

— Il se trouve au ciel. La sainteté et la justice de Dieu y seront elles-mêmes l'aliment des élus ; elles rassasieront éternellement leur faim et leur soif éternellement renouvelées.

5^e Béatitude

— *Quelle béatitude vient ensuite ?*

— C'est la béatitude de la miséricorde « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes la miséricorde. »

— *Quand est-ce qu'on est miséricordieux ?*

— Quand on prend en pitié tous ceux qui souffrent, pour sympathiser avec eux et les consoler ; quand on est attentif à toutes les

misères humaines, pour les soulager ; quand on est indulgent pour le prochain et qu'on lui pardonne généreusement ses offenses.

— *N'a-t-on pas fréquemment l'occasion de pratiquer la miséricorde ?*

— Sans parler des besoins corporels et spirituels que nous avons à secourir par toutes les formes de l'aumône, nombreuses sont les occasions de supporter les autres avec charité, nombreuses aussi celles de leur faire du bien. Le vrai disciple du Christ n'en néglige aucune.

— *Et pourquoi le chrétien est-il toujours compatissant aux misères d'autrui ?*

— Il sait que devant Dieu il est lui-même un misérable mendiant réclamant assistance, et un pécheur malheureux demandant indulgence. Il est miséricordieux parce qu'il a besoin lui-même de miséricorde.

— *Peut-il compter sur la miséricorde divine ?*

— Oui, car c'est par la miséricorde que Dieu se réserve de payer celle que nous aurons exercée ; il le fait avec une indulgence et un amour infinis ; car après avoir généreusement pardonné à ceux qui ont pardonné, il leur ouvrira les portes de la béatitude.

— *Pourquoi Jésus nous dit-il que cette béatitude sera donnée aux miséricordieux sous forme de miséricorde ?*

— Pour apprendre au monde que l'indulgence appelle l'indulgence, que le pardon appelle le pardon, et que l'on sera traité comme on aura traité les autres.

— *Comment en effet sera rendu le jugement définitif qui ouvrira le ciel aux élus et précipitera les damnés au lieu de leur supplice ?*

— Il sera rendu selon les œuvres de miséricorde que l'on aura pratiquées ou négligées. Ceux qui auront été miséricordieux et compatissants prendront possession du royaume préparé de toute éternité ; ceux qui ne l'auront pas été seront frappés par cette effroyable sentence : « Allez, maudits, au feu éternel. »

— *La récompense promise aux miséricordieux ne commence-t-elle pas dès maintenant ?*

— A chaque instant Dieu s'incline vers notre misère pour la soulager : s'il accorde à tous le nécessaire, il est plus généreux à l'égard de celui qui donne, il ne pardonne qu'à celui qui pardonne, et il réserve ses trésors de grâces et d'indulgences pour ceux qui font l'aumône. « C'est la charité qui couvre la multitude des péchés. » (I Petr., iv, 8).

6^e Béatitude

— *Le Sauveur proclame en outre : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Voudriez-vous nous dire ce que c'est qu'un cœur pur ?*

— Le cœur pur est d'abord celui que ne trouble point le souffle empesté des passions et des concupiscences charnelles. Mais c'est

surtout le cœur dont la conscience est immaculée, qui a conservé ou retrouvé l'innocence, que le mal n'atteint pas et qui en toute circonstance s'inspire d'une intention droite :

— *Mais quand la pureté du cœur atteint-elle toute sa perfection ?*

— C'est quand l'amour divin le possède tout entier et n'y laisse de place pour aucune attache terrestre. L'âme est alors un miroir éclatant où se reflète la sainteté divine.

— *Quelle est la récompense promise au cœur pur ?*

— C'est la vision de Dieu : « Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu. »

— *Pourquoi la béatitude lui est-elle attribuée sous forme de vision ?*

— C'est que l'œil de l'âme comme celui du corps ne voit qu'à la condition d'être pur ; si quelque nuage le gêne, il ne distingue qu'imparfaitement les objets qu'il regarde, et si le nuage est épais, il ne voit rien.

— *Que faut-il donc pour espérer voir Dieu face à face ?*

— Il faut que l'âme soit débarrassée de toute souillure et qu'entre elle et la lumière divine il n'existe aucun nuage qui en intercepte les rayons. Le disciple du Christ doit donc débarrasser son cœur de tout ce qui peut en gêner le regard, pour qu'il puisse jouir de la vision béatifique qui doit faire le bonheur des élus.

— *La maxime du Sauveur ne trouve-t-elle pas dès maintenant son application ?*

— Il est à remarquer en effet que les passions violentes s'associent facilement avec l'impiété, et que l'inconduite arrive fréquemment à méconnaître Dieu, car la fange du mal produit l'aveuglement. Au contraire, le cœur dont rien ne flétrit la pureté a la foi facile et naturelle ; il pénètre même d'un regard plus profond les mystères divins.

7^e Béatitude

— *Quelle est la septième béatitude ?*

— « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. »

— *Quel est l'idéal de l'homme pacifique ?*

— C'est d'avoir la paix avec Dieu d'abord, avec les hommes ensuite, et de la voir régner partout.

— *Que fait-il pour réaliser cet idéal ?*

— Avant tout, il évite tout ce qui peut déplaire à Dieu et le fait éviter. Puis fuyant avec soin toute discorde, il ne se froisse pas et ne froisse jamais ; il fait les sacrifices nécessaires pour maintenir la bonne harmonie, et quand la concorde est troublée, il s'efforce de la rétablir.

— *Se contente-t-il d'agir par lui-même pour maintenir ou étendre le règne de la paix ?*

— Non ; son zèle n'est satisfait que quand il s'est communiqué et qu'il a multiplié les

partisans de la paix et des douces relations qu'elle entretient avec Dieu et le prochain.

— Or, quelle ressemblance a-t-il avec Dieu?

— Au fond de son être Dieu conserve une paix que rien ne saurait troubler, et de son sein il la répand pour le bonheur de ses créatures; ainsi en est-il du pacifique, qui veut pour lui-même le calme et la quiétude et s'efforce de les communiquer à tous.

— En cela ne fait-il pas l'œuvre de Dieu?

— C'est en effet pour la paix universelle que Dieu a envoyé en ce monde son divin Fils, et le Fils de Dieu a accepté la charge de la faire régner; pour réconcilier les hommes avec Dieu et les hommes entre eux, il s'est fait homme, apportant du ciel à la terre la paix que le monde ne pouvait ni trouver ni donner.

— Que s'ensuit-il de là?

— C'est que le pacifique, faisant l'œuvre de Dieu le Père qui est aussi l'œuvre de Dieu le Fils, peut être appelé lui-même fils de Dieu, et ce sera là sa récompense.

— Quelle sera donc la béatitude du pacifique?

— Il sera heureux parce qu'il aura le titre d'enfant de Dieu, que ce titre lui sera solennellement conféré au jour du jugement, et qu'il sera traité comme enfant de Dieu dans l'éternité.

— Quel droit lui sera alors conféré?

— Son droit sera d'être admis à l'héritage du Père céleste. Là il jouira d'une paix délicieuse et éternelle, tandis que ceux qui auront troublé la paix iront au lieu d'horreur et de supplice où règne un désordre sans fin.

8^e Béatitude

— Quelle est la huitième et dernière béatitude?

— C'est la béatitude du persécuté: « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume de Dieu est à eux. »

— Que fait ordinairement le monde?

— Il poursuit de ses railleries, de ses injures, de ses calomnies et de ses mauvais traitements ceux qui lui déplaisent. C'est la persécution.

— A qui s'attaque-t-il surtout?

— Il s'attaque surtout à ceux dont le zèle diminue son empire, dont la vertu condamne ses mœurs, dont la foi répudie ses maximes. Les disciples du Christ et plus particulièrement encore ses apôtres sont ses victimes de préférence.

— Comment agit-il contre les disciples?

— Quelquefois il menace et il maltraite, d'autres fois il blâme et il calomnie, plus souvent il raille et ridiculise, mais c'est toujours pour corrompre la foi ou détourner de la vertu.

— Que doit faire le chrétien quand il est ainsi poursuivi en haine de la justice?

— Il doit supporter la persécution avec patience et rester inébranlable dans sa croyance comme dans son devoir. Au moment même où le monde essaie de régner sur lui et de le dominer, il conquiert un royaume éternel; déjà le royaume des cieux lui appartient.

— Et quand elle est dirigée contre le zèle des apôtres, quel caractère prend la persécution?

— Elle devient plus violente. C'est pourquoi Jésus insiste sur la béatitude de l'apôtre persécuté plus que sur toutes les autres, afin qu'il reste averti et que les fidèles puissent le reconnaître malgré les efforts du monde pour réduire son zèle à l'impuissance.

— Qu'annonce donc le Sauveur?

— Il annonce qu'à cause de lui ses apôtres seront maudits, chargés d'opprobres, poursuivis de toutes manières, odieusement calomniés et accusés de toutes sortes de crimes.

— N'y avait-il pas là de quoi décourager les apôtres qu'il venait de choisir?

— Peut-être; mais une dernière parole, extraordinaire comme les autres, les prémunit contre toute crainte et contre toute défaillance: à l'heure où ils seront traqués et maltraités, ils devront se réjouir et tressaillir d'allégresse, parce qu'à cette même heure une magnifique récompense les attend dans les cieux.

+

§ 3. — Conséquences pratiques de l'Evangile

— Que nous enseigne chaque béatitude?

— Elle nous enseigne le devoir à remplir, la perfection à atteindre, la récompense à espérer. Si tous les chrétiens ne sont pas appelés à la sainteté parfaite, aucun cependant n'est dispensé du devoir.

— Nous sommes donc tous obligés de pratiquer les vertus indiquées par les maximes du Sauveur?

— Oui, pour être du nombre des élus, chacun doit être humble, affligé, dévoué, détaché des biens de la terre, zélé pour la justice, miséricordieux, doux et patient, autant que l'exige la condition où Dieu l'a placé.

— Cette sainteté indispensable est-elle possible à tous?

— Personne ne peut dire: « Je ne puis faire mon salut, » car Dieu n'en refuse jamais les moyens. Mais parce qu'il promet la béatitude comme une récompense, il demande que chacun de nous la mérite par des efforts.

— Jésus ne nous l'a-t-il pas dit clairement dans une autre circonstance?

— Il a dit en effet: « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent le conquérir. » (Matth., xi, 12).

— *Mais alors, pour être capable de ces efforts nécessaires au salut, que nous faut-il ?*

— La grâce divine est de toute nécessité, et Dieu la donne à tous ; mais elle serait inefficace sans la volonté sérieuse d'arriver à la béatitude.

— *Quels sont donc ceux qui seront du nombre des élus ?*

— Ceux qui l'auront voulu.

— *Comment entretenir en nous cette volonté d'arriver à la sainteté ?*

— Il faut : 1^o la demander à Dieu avec instance, car il est le Maître des cœurs ; 2^o croire que le salut est toujours possible et que le secours divin en aplanit toutes les difficultés ; 3^o réfléchir à la générosité du Sauveur, qui a donné pour cette œuvre jusqu'à la dernière goutte de son sang : rien ne doit nous coûter après que notre Dieu s'est ainsi dévoué pour nous mériter l'éternel bonheur ; 4^o nous inspirer des exemples des saints : beaucoup se sont sauvés par les mêmes efforts que ceux que nous avons à faire.

— *Qu'est-ce qui a soutenu leur courage ?*

— Ils ont compris qu'une éternité d'un bonheur infini vaut bien quelques jours de lutte ; ils se sont rappelé que l'éternelle félicité dépasse tout ce que l'homme peut imaginer de joies et de jouissances ; ils ont regardé le ciel, dédaigné la terre, accepté toutes les luttes, résisté avec vaillance jusqu'au jour où ils ont pu dire avec saint Paul : « J'ai combattu le bon combat, ma course s'est achevée dans la vertu, j'ai conservé la foi ; à moi maintenant la couronne que ne peut me refuser le Juge infiniment juste. » (II Tim., iv, 7).

— *Et maintenant ?*

— Maintenant ils se réjouissent au sein de la béatitude. C'est là qu'ils nous attendent ; nous n'avons qu'à marcher sur leurs traces pour arriver au même bonheur.

nous porter à donner cette beauté à la nôtre ; 3^o quels sont les moyens que nous pourrions employer pour cela.

I

La grande et véritable beauté d'une église, quelle est-elle ? Est-ce son architecture, ces lignes harmonieuses qui tantôt s'élèvent et tantôt se croisent, retenant invinciblement le regard et mettant dans l'âme une impression de grâce et de force tout à la fois ? Sont-ce les sculptures, les peintures, les verrières, chefs-d'œuvre dans lesquels le génie humain se surpasse, puisque d'une matière inerte et froide il fait jaillir l'idée spirituelle et féconde ? — Non.

Tout cela pâlit, s'efface et disparaît devant cette chose à la fois si petite et si haute, si faible et si puissante, si insignifiante aux yeux des hommes et si immense devant Dieu, qu'est une seule âme en prière.

La prière, telle est la grande, la véritable beauté de nos églises.

Jésus a dit : « Ma maison s'appellera la maison de la prière. » Nos églises n'ont pas d'autre but, et, en elles, tout le rappelle.

Voyez. Tout à l'heure, je vous parlais des lignes architecturales qui s'élèvent et qui s'entrecroisent. Est-ce que celles qui s'élèvent n'invitent pas les âmes à regarder du côté du ciel ? Est-ce que celles qui s'entrecroisent ne les conduisent pas doucement vers l'autel où Dieu se sacrifie pour elles, et vers le tabernacle où il réside pour les attendre ?

Voyez encore toutes les peintures, toutes les sculptures, toutes les verrières : en tout cela vous n'apercevez que des attitudes de prière. Les ogives semblent des mains qui se joignent. La lampe du Saint-Sacrement qui brille au fond du temple est aussi une prière. Jusqu'aux prie-Dieu qui invitent les genoux à fléchir et les fronts à s'incliner dans l'adoration et dans l'amour.

Quand une seule âme répond à ce multiple appel, et qu'elle est là, prosternée devant Dieu, on dirait que tout tressaille dans l'église, parce que ce qui se passe là, c'est ce pourquoi l'église a été faite, c'est ce sans quoi l'église n'a pas de sens : la prière.

Inversement, rien n'est plus triste qu'une belle église où personne ne prie. C'est une plante sans fleur, une maison sans enfant, un horizon sans soleil.

Notre église est belle, nous l'avons dit ; mais, a-t-elle toujours cette grande et suprême beauté de la prière ? N'y a-t-il pas trop de moments où elle est vide, où aucun être humain n'y exhale son âme ?

Je vous ai promis et je vous dois la franchise. Permettez-moi donc de vous dire que ce n'est pas une seule fois, mais plusieurs, que m'a été faite la réflexion suivante : « Votre

SERMON POUR LA DÉDICACE

LA PRIÈRE PAROISSIALE

Mes frères,

Toutes nos églises sont belles. Même les plus humbles ont un charme qui attire et envahit l'âme croyante. C'est la demeure où Dieu réside, et cela suffit pour les mettre bien au-dessus des édifices les plus somptueux qu'ait pu élever le génie humain. C'est pour cela que vous aimez la vôtre et que vous ne cessez de l'embellir pour la rendre moins indigne de Celui auquel elle est consacrée. Je viens, aujourd'hui, vous demander de lui procurer un nouvel et définitif éclat.

Je vous dirai : 1^o quelle est la grande, quelle est la véritable beauté d'une église ; 2^o quels sont les motifs puissants qui doivent

église est magnifique, mais on n'y voit jamais personne ! »

Voilà ce qui doit attirer notre attention. Nous sommes des chrétiens sincères. Nous voulons honorer et servir du mieux qu'il nous est possible notre bien-aimé Seigneur Jésus. Commençons donc par reconnaître que, en dehors des offices du dimanche et des messes de semaine, notre église n'est pas assez visitée par nous, et voyons maintenant pour quels motifs elle devrait l'être davantage.

II

Il y a, vous le savez, trois sortes de visites : les visites d'affaires, les visites officielles et les visites d'amitié. L'intérêt, l'ambition, l'affection, voilà les trois sentiments qui tour à tour nous font quitter notre foyer, pour aller présenter à une autre personne l'expression de notre pensée, l'offrande de nos hommages et l'assurance de notre dévouement.

Est-ce que, à ces différents titres, celui que nous devons visiter d'abord n'est pas N.-S. Jésus-Christ ?

Vous quittez votre demeure pour traiter une affaire. Je vous vois marcher dans les rues, le front soucieux, absorbé dans vos calculs. Il s'agit pour vous de réaliser un profit qui augmentera votre aisance. Avec quelle attention et quelle ténacité vous discuterez les propositions qui vous seront faites ! Certes, je ne vous blâme pas. Mais, je vous le demande, quelle affaire peut être plus importante que celle de votre salut ? Et quelle affaire peut être plus facile à traiter ? Ici, vous n'avez pas en face de vous un adversaire soupçonneux qui disputera le terrain pied à pied. Vous avez un père qui n'attend qu'un mot de vous pour vous accorder les grâces les plus précieuses, aussi bien au point de vue spirituel qu'au point de vue temporel. Vous qui courez perpétuellement pour faire des affaires, ne devriez-vous pas toujours commencer par venir à l'église ?

Commencez de même par venir à l'église, si ce sont des visites officielles que vous avez à faire ; car nulle part vous ne trouverez un personnage plus noble, plus puissant et plus facile à aborder qu'ici. Songez que vos protecteurs les plus élevés ne sont rien auprès de lui ; songez que vous n'aurez jamais rien à perdre de votre dignité en sollicitant ses faveurs ; songez surtout que vous n'aurez à forcer aucune porte pour arriver jusqu'à lui. C'est le Roi des rois ; c'est le Maître de tout ; mais, surtout, c'est votre Ami.

Où trouver un cœur plus largement ouvert que le sien ? Quel bienfaiteur vous a jamais montré plus de bonté ? Si vous courez avec tant de hâte pour cultiver des relations mondaines dont vous ne serez jamais sûr, avec quelle joie ne devriez-vous pas venir trouver l'ami le plus constant, le plus tendre et le plus dévoué qui se puisse jamais rencontrer !

Vous voulez faire des visites d'amitié ? Commencez donc par l'église. N'entendez-vous pas la plainte qui s'échappa un jour du cœur angoissé de Jésus ? « Eh quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » Hélas ! nos églises sont devenues trop souvent autant de Jardins des Oliviers où Jésus agonise encore dans la solitude et dans l'abandon. N'y aurait-il personne pour venir prier et souffrir avec lui ?

III

Quels moyens faut-il employer, pour que rien ne manque plus à la beauté de notre église ? — En apparence, rien n'est plus facile. Je sais votre bonne volonté ; une fois avertis, vous aimerez à répondre à l'appel que Notre-Seigneur vous transmet par ma bouche. Vous viendrez ici le plus souvent possible, et ainsi se fera un courant intense de prières qui, après s'être élevé jusqu'au ciel, en retombera en pluie de bénédictions, sur vous, sur notre chère paroisse et sur nos œuvres.

Mais les élans de ce genre ne sont pas sans inconvénients. Ils sont sujets à l'inconstance. Nous aurions, de plus, à craindre qu'il n'y eût beaucoup de personnes à certaines heures et pas du tout à certaines autres. Il vaudrait mieux quelque chose de réglé qui obvierait à toutes les difficultés.

Voici ce que je vous propose.

Organisez ces visites à l'église. Que toutes les personnes qui peuvent disposer d'une demi-heure par semaine aient l'obligeance de nous donner leur nom. Il en faudrait deux par demi-heure, afin de pourvoir aux empêchements imprévus. De une heure à six heures du soir, cela fait vingt personnes par jour, soit cent vingt par semaine. En réalité, nous n'aurions pas besoin de tant de monde, parce qu'il y aura probablement des personnes qui pourront prendre plusieurs demi-heures dans la semaine.

Si nous pouvions réaliser ce projet, voyez quel grand bien en résulterait. Il y aurait toujours une garde d'honneur devant le Saint-Sacrement ; la paroisse serait toujours représentée aux pieds du Bon Dieu ; la prière presque ininterrompue qui aurait lieu ainsi serait pour cette chère cité la source de grâces que nous ne saurions prévoir.

On raconte que Philippe-Auguste, voguant avec son armée vers la Terre-Sainte, fut, en pleine nuit, assailli par une tempête violente. Autour de lui, tout le monde s'effrayait. « Quelle heure est-il ? demanda le roi. — Sire, il est minuit. — C'est l'heure où les religieux de Cîteaux chantent matines ; nous n'avons rien à craindre ! »

Il faudrait que dans toutes nos difficultés nous puissions dire : — « A l'heure qu'il est,

deux des nôtres sont en prières devant le Saint-Sacrement ; nous n'avons rien à craindre. »

Cela sera-t-il ? Oui, si vous répondez à mon appel. Venez tout à l'heure, à l'issue de la grand'messe, prendre vos inscriptions ; ce sera rapidement fait, et dès demain, à une heure de l'après-midi, commencera, je l'espère, pour ne plus s'interrompre, la grande œuvre de la prière paroissiale. Ainsi soit-il.

LENDEMAIN D'UNE FÊTE PATRONALE

I

LE RESPECT DES MORTS

Mes frères,

Le service funèbre que nous célébrons aujourd'hui pour nos défunts m'invite à vous parler de la mort. Je le ferai brièvement, en essayant de vous rappeler la grande leçon de respect que l'Eglise nous donne et qu'elle nous demande à l'égard de la dépouille mortelle de ses enfants.

I

1. Lorsque le temps, la souffrance, ou même la Providence divine a frappé le coup qui brise le fil de notre vie, la mort fait de notre corps un objet d'horreur. Quand bien même celui qui vient de tomber est un enfant chéri, un époux aimé, un ami sincère, puisque la flamme de vie qui étincelait dans ses yeux est éteinte, puisque le sang qui colorait son visage a reflué à sa source, puisque ses lèvres demeurent à tout jamais fermées, puisque ses membres ont perdu la souplesse qui leur donnait tant de grâce, le corps de cet enfant, de cet époux, de cet ami, n'est plus qu'un objet importun ; on n'approche plus de lui qu'avec un sentiment de crainte et de répulsion ; la prudence et la raison nous obligeront même à nous en séparer bientôt.

L'impitoyable faucheuse a laissé sur le corps ses effrayants stigmates ; mais en même temps, elle l'a revêtu d'un caractère sacré. La mort fait de notre corps un objet d'horreur, mais elle en fait également un objet sacré qui s'impose à la vénération de tous. Le défunt fût-il un enfant, un nouveau-né, fût-il un misérable peu respectable dans sa vie, la mort qui vient de le toucher nous demande le respect pour son cadavre : il n'y a que le sauvage, ou l'homme sans cœur, qui ne sente pas tout le respect que mérite la mort.

Comment expliquer, mes frères, cette vénération en présence de la mort ?

L'homme qui ne croit pas, respecte la mort par un vague sentiment d'humanité ; il accorde son respect, parce que celui qui vient de tomber est un de ses semblables, et il le respectait pendant sa vie.

L'homme qui vit indifférent à toute question religieuse respecte la mort, parce que pour lui, elle est remplie de mystères. En présence de cette dépouille mortelle, la question de l'au-delà se pose si vivement à l'esprit, ses aspirations à une vie sans fin sont tellement profondes, qu'il ne peut pas ne pas se demander si celui qui vient de quitter la terre n'est pas rentré dans quelque vie meilleure. Celui-là respecte la mort, parce qu'à son sentiment d'humanité s'ajoute un sentiment d'inquiétude devant l'inconnu.

Mais combien plus élevés, mes frères, sont les sentiments de l'homme qui a la foi chrétienne ! Il respecte la mort, parce que le cadavre qu'il a devant les yeux a été le temple du Saint-Esprit. Notre corps en effet participe à la vie de notre âme : il est purifié avec elle au Baptême ; il est consacré comme elle à la Confirmation ; il est nourri comme elle de la chair du Christ dans la Communion ; et si avec elle il tombe dans le péché, les larmes bienfaisantes du sacrifice et de la pénitence le purifient, le réhabilitent, lui permettent de rentrer dans l'amitié de Dieu. Notre corps participe pleinement à notre dignité de chrétien : voilà, mes frères, la raison pour laquelle tout chrétien est infiniment respectable, et pourquoi la dépouille terrestre qui fut la demeure de son âme est un objet digne de toute notre vénération.

« L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain, — chose sublime ! — un être auguste et sacré¹. » A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui ; elle nous appelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous demande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter peut-être à un trône céleste.

2. De même, mes frères, qu'on recueille avec soin les débris d'un vase précieux, de même l'Eglise entoure des soins les plus touchants la sépulture de ses enfants. Parcourons rapidement les différentes cérémonies de nos funérailles chrétiennes ; nous y découvrirons la leçon de respect que l'Eglise veut nous y donner.

L'âme vient de quitter la terre, et l'Esprit-Saint nous dit dans l'Ecriture : « Pleurez sur un mort, faites ensevelir son corps selon l'usage, et ne négligez pas les soins de sa sépulture. »

Ensevelir les morts, voilà, mes frères, une marque de respect envers eux. Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs ; chez les peuples civilisés, il était exposé en pâture

¹ Chateaubriand.

aux oiseaux de proie ; chez les chrétiens, le cadavre du pauvre est aussi sacré que celui du riche, et c'est faire œuvre de miséricorde, œuvre très méritoire aux yeux de Dieu, que de lui donner une sépulture convenable. Rappelez-vous : l'ange Raphaël avait déjà dit à Tobie dans l'Ancienne Loi : « Quand tu priais avec larmes et que, laissant là ton repas, tu courais ensevelir les morts, quand tu cachais leurs corps dans ta maison durant le jour afin de les enterrer la nuit, je veillais sur toi, je recueillais tes mérites afin de les offrir au Seigneur. »

Si la mort frappe à votre porte, mes frères, oh ! ne laissez pas à des mains profanes le soin d'ensevelir vos défunts ; mais surmontez la répugnance que le cadavre pourrait vous inspirer, dominez les impressions de votre sensibilité trop délicate, et que votre foi seule vous guide dans le grand devoir d'amour, de respect, de piété filiale que vous accomplissez. Souvenez-vous que Joseph d'Arimathie réclama l'honneur d'ensevelir Jésus, et qu'en ensevelissant vos morts, c'est la sépulture de Jésus-Christ que vous honorez.

Une coutume antique et très respectable veut qu'on lave leurs corps, qu'on les revête de leurs vêtements, ou tout au moins qu'on les enveloppe dans un linceul blanc. Puis on les place dans un lieu convenable, la croix entre les mains ou sur la poitrine ; un flambeau brûlera près d'eux, symbole de la foi qui ne sait pas mourir, symbole de l'âme qui vit dans les cieux, symbole de la lumière divine que Dieu va leur donner : « *Lux perpetua luceat eis.* » Le prêtre, les parents, les amis viendront jeter l'eau bénite sur ce corps, pour en éloigner les démons et le préparer à la résurrection glorieuse.

Puis la veillée suprême commencera. Depuis les temps les plus reculés de l'Eglise, les fidèles se sont fait un devoir de veiller jour et nuit leurs morts, en priant pour eux. Mes frères, la chambre funèbre, comme il faut la respecter !... Qu'on n'y vienne pas pour y rappeler de vieilles rancunes ; qu'on n'y vienne pas pour y parler affaires, qu'on n'y vienne pas pour y partager le butin !... La chambre funèbre, c'est un temple ! Qu'on y entre dans le calme, dans le silence ; qu'on n'y entende rien que des prières, car celui qui dort est un enfant de Dieu, qui a besoin de la rémission de ses péchés !

II

Au jour de la sépulture, le prêtre viendra à la maison mortuaire ; il bénira le cercueil, récitera le *De profundis*, et en prières conduira pour la dernière fois le chrétien dans la maison de Dieu. Mes frères, ai-je besoin de vous dire que pendant ce parcours, si long soit-il, vous devez n'avoir d'autre occupation que de prier pour celui que vous ac-

compagnez à sa dernière demeure ? Vous le savez : à cette heure-là, c'est la plus belle charité que vous puissiez lui faire.

Vous donc qui êtes chrétiens, vous qui comprenez que nos morts ont besoin de la pitié de Dieu, je vous en prie, donnez à nos populations païennes ce bel exemple de respect et de charité : observez le silence, récitez vos prières, votre chapelet ; car ce n'est pas seulement de l'impiété, c'est un grave manquement de respect à la mort, c'est un véritable scandale, que des conversations bruyantes que l'on entretient en suivant un cadavre.

Dans toutes les circonstances solennelles de sa vie, à sa Première Communion, pour le sacrement de Confirmation, à son mariage, le chrétien a occupé dans l'Eglise une place d'honneur. Cette place, il va l'occuper pour la dernière fois. Devant le chœur, entre des flambeaux dont nous avons rappelé le symbolisme, le chrétien est déposé, la tête tournée vers l'autel, comme pour implorer une dernière fois la miséricorde de Dieu ; chaque fidèle, en signe de respect et comme pour le purifier toujours davantage, jettera l'eau bénite sur le défunt. Puis le sacrifice de la messe commence : c'est pour son enfant que l'Eglise s'est parée de ses vêtements de deuil, c'est pour lui que les chants lugubres retentissent, c'est pour lui que les orgues pleurent, c'est pour lui que la prière suppliante du prêtre monte de l'autel, c'est pour lui que Jésus-Christ s'immole. Dites-moi, mes frères, n'est-ce pas une grande marque de respect que l'Eglise donne à ses défunts en offrant pour eux le saint sacrifice de la messe ?

Enfin vient l'absoute solennelle. Le prêtre, représentant l'Eglise, est aux pieds du mort. Par sa prière, il supplie Dieu de ne pas entrer en jugement avec son serviteur, mais de lui pardonner ; le cri de la supplication s'échappe : « *Libera me, Domine !* Délivrez-moi, Seigneur ! » puis s'élève la prière toute-puisante : « *Pater noster...* » Alors un silence solennel plane sur l'assistance. Le prêtre fait le tour du défunt ; par trois fois il l'asperge de l'eau sainte ; puis, l'encens qu'on offre seulement à Dieu, il l'offre à ce débris humain, parce qu'il fut le temple de Dieu ; il l'enveloppe d'un nuage parfumé, comme pour rappeler les vertus qu'il a pratiquées sur la terre, et pour demander à Dieu de lui en tenir compte.

Mes frères, de toutes les cérémonies des funérailles, je ne sais s'il en est une plus touchante, plus solennelle, s'il en est une où l'Eglise a apporté plus de dignité que celle de l'absoute qu'elle donne à son enfant.

Enfin le cortège se dirige vers le champ des morts ; et, chose surprenante, à cette heure où nous, pauvres humains, nous sommes plus accablés par la séparation imminente et inévitable des êtres aimés, l'Eglise fait ses

chants plus doux, on dirait presque plus joyeux : « *In paradisum deducant te Angeli...* Que les Anges t'accompagnent vers le Paradis ! » Puis au cimetière, dans ce grand dortoir où chaque grain de sable est sanctifié par le contact de la chair des enfants de Dieu, elle chante les paroles du Christ : « *Ego sum resurrectio et vita*. Je suis la résurrection et la vie. » En bénissant la fosse qui va recevoir ce dépôt sacré, elle appelle du ciel un saint ange qui en sera le gardien. Elle asperge une dernière fois le corps ; une dernière fois le prêtre trace sur lui le signe de la Rédemption, puis il demande le repos éternel pour l'âme, en attendant que le corps revive dans la résurrection glorieuse.

O vous qui prétendez vivre sans croyance, qui laissez partir vos morts sans le signe du pardon, vous n'avez donc jamais lu le catéchisme ? Si vous l'avez lu, vous ne l'avez donc jamais compris ? Vous n'avez donc pas l'espérance de retrouver un jour ceux que vous aimez ?... Combien vous êtes malheureux !

Nous, mes frères, qui avons reçu de Dieu le grand bienfait de la foi, recueillons les leçons que l'Eglise nous donne. Le respect dont elle entoure la sépulture de ses enfants nous dit combien est élevée notre dignité de chrétien ; combien est grand le respect que nous devons à notre corps, à notre âme ; combien est puissante notre foi en la vie future ; combien est douce et consolante la pensée qu'un jour nous nous retrouverons tous en Dieu. Ainsi soit-il !

II

LA PRIÈRE POUR LES MORTS

Mes frères,

De quoi vous entretenir quand la maison de Dieu est parée de ses vêtements de deuil, quand les grandes orgues pleurent, quand les chants funèbres ont pris la place des mélodies joyeuses des jours de fête, quand nos âmes sont elles-mêmes toutes portées à la tristesse, de quoi vous entretenir, sinon de la prière que nous devons faire pour ceux qui ne sont plus ?

1. Nous pouvons, mes frères, prier pour nos morts, et nous avons la certitude que notre prière leur est utile. C'est notre foi elle-même qui nous le dit : « Je crois à la Communion des Saints, » c'est-à-dire je crois que les mérites de tous les membres de l'Eglise de Jésus-Christ profitent à chacun de nous ; je crois que les mérites de Jésus-Christ, les mérites de la Sainte Vierge, les mérites des Saints, si je le veux, si je le demande, peuvent profiter

au bien de mon âme ; de même, je crois que les mérites de chacun profitent à tous et que l'humble prière d'une pauvre femme peut être utile à la sanctification de toute l'Eglise. Or les âmes qui ont quitté la terre et qui expient leurs fautes dans le Purgatoire, sont encore membres de l'Eglise de Jésus-Christ ; nous ne formons avec elles qu'une seule et même famille, et le Catéchisme nous enseigne que nous sommes unis aux âmes du Purgatoire par les prières et les bonnes œuvres que nous faisons pour leur soulagement.

Nous pouvons donc prier pour nos défunts.

2. Bien plus, nous devons le faire. L'Eglise n'a-t-elle pas toujours demandé la prière pour les morts ? — Dès l'origine, dans les Catacombes, n'a-t-elle pas couvert les tombeaux de ses enfants de prières remplies d'espérance ? Ecoutez les supplications solennelles qu'elle fait monter vers le ciel quand un de ses fils vient de quitter la terre. Sa première parole implore le repos : « *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei*. Seigneur, donnez-lui le repos éternel ! » Il a lutté sur terre pour le pain à gagner, pour la vertu à pratiquer, pour l'Eglise à défendre ; donnez-lui maintenant le repos, et le repos dans la lumière éternelle. Sur terre il a cru que vous étiez le Créateur de sa vie, le Rédempteur de ses péchés, le Bienfaiteur de tous ses instants ; maintenant, éclairez son intelligence, donnez-lui la lumière afin qu'il vous contemple face à face et vous aime éternellement.

Puis l'Eglise fait entendre son grandiose et douloureux *Dies iræ*, dans lequel elle nous présente l'âme envahie tantôt par la crainte, tantôt par l'espérance. — *Liber scriptus proferetur*. Le livre de vie, c'est-à-dire sa conscience, lui révèle à cette heure les moindres de ses actions ; tout, même ce qui a été le plus caché dans sa vie, va être jugé. — *Quid sum miser tunc dicturus ?* Que je suis malheureux ! — *Quem patronum rogaturus ?* Qui donc appeler à mon secours, puisque le juste lui-même est à peine en sûreté ? — Alors elle met sa confiance en Jésus-Christ : *Recordare, Jesu pie !* Ah ! souvenez-vous, très bon Jésus, que c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre ; souvenez-vous que vous vous êtes fatigué par les chemins en courant après moi, brebis égarée ; que vous êtes mort sur la croix pour me sauver ! Tant de mérites resteraient-ils sans fruits ? Ne m'abandonnez pas, vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine, vous qui avez exaucé le bon larron, — vous qui m'avez donné l'espérance !... *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem !* Oh oui ! très bon Jésus, donnez-leur le repos !

Et quand la messe a été célébrée, quand le sang rédempteur a été de nouveau répandu et que Notre-Seigneur a imploré la miséricorde de son Père, confiante dans les

mérites de Jésus-Christ, confiante dans l'efficacité du saint sacrifice, l'Eglise chante son magnifique *In paradisum* : « Que les Anges te conduisent dans le Paradis ; qu'à ton arrivée les Martyrs viennent au-devant de toi pour diriger tes pas dans Jérusalem la cité sainte, et que le chœur des Chérubins te reçoive pour partager avec Lazare le pauvre le bonheur qui ne finit point ! »

3. Voilà, mes frères, les prières dont l'Eglise entoure ses défunts, et qu'elle nous demande de chanter avec elle. Remplir ce devoir nous est facile, car l'affection nous pousse à prier pour ceux que nous avons connus, que nous avons aimés. La reconnaissance nous demande de prier pour ceux qui nous ont fait du bien.

Et ce devoir nous est en même temps une consolation. Lorsqu'un être bien-aimé nous quitte, n'est-il pas vrai que longtemps nous le recherchons autour de nous ? Nous visitons sa chambre déserte, nous aimons les objets qui lui étaient familiers, et nous ne pouvons nous convaincre que son départ est définitif. Et puisqu'il faut bien, malgré tout, se rendre à l'évidence et sentir l'effroyable vide, quand la douleur nous terrasse, nous ne trouvons sur nos lèvres que ces mots : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » — Ah ! mes frères, que nous sommes heureux encore dans notre malheur ! Sans doute la tristesse est poignante, la douleur profonde ; il nous semble dans notre deuil que jamais nous ne pourrions nous relever du coup qui nous a foudroyés. Pourtant nous avons la foi qui nous fortifie, plus que cela, qui nous console, car elle nous donne l'espérance, la certitude absolue que celui qui nous a quittés vit dans un monde meilleur, et que si, comme lui, nous mourons entre les bras de Dieu, nous le reverrons, nous le retrouverons, nous vivrons à nouveau avec lui, et cette fois sans jamais plus nous séparer.

Je me suis demandé bien des fois comment ceux qui ne croient pas pouvaient supporter certaines peines... Quoi donc les soutient ? Quoi donc les encourage à vivre désormais ? Que vont-ils faire au cimetière, puisque la mort a tout anéanti et qu'il ne reste plus rien ?

O sainte audace de la foi chrétienne, que tu réponds bien au besoin de notre cœur qui ne veut pas se séparer de ceux qui le quittent ! La foi nous dit : Priez, car le bien-aimé entend votre prière ; il l'écoute, et souvent vous répond en priant pour vous. Non, la mort ne vous a point complètement séparés, puisqu'elle vous a laissé le pouvoir de vous entretenir en Dieu. Si le corps a cessé de vivre, l'âme, c'est-à-dire la personne elle-même, a continué son éternelle vie, et vous pouvez l'aimer tout autant que vous l'aimiez sur terre... Il n'y a vraiment que Dieu qui puisse verser un tel baume sur un cœur endolori !

4. Notre prière, mes frères, vous sera encore une consolation parce que nous avons la certitude qu'elle *profitera* au bien de nos chers disparus.

Ici-bas, nous jouissons pleinement de notre liberté et nous avons le malheureux pouvoir de résister même à la grâce de Dieu. Les plaisirs du monde nous fascinent, les affections de la terre nous aveuglent, et nous succombons facilement.

Une fois les liens de la terre brisés, nous ne voyons plus qu'une chose : Dieu, pour lequel nous sommes faits et que nous voudrions posséder pleinement. C'est pourquoi chaque prière pour les morts fait descendre sur l'âme la grâce qui, ne trouvant plus d'obstacles, purifie du péché, rapproche de Dieu, jusqu'au jour où, complètement purifiée des souillures de la terre, l'âme pourra prendre son vol et monter au Paradis.

C'est pourquoi, mes frères, une bonne prière pour nos défunts leur est toujours profitable : c'est comme une douce rosée qui descend sur eux et leur donne un avant-goût du bonheur céleste. C'est aussi le témoignage de notre souvenir et de notre affection fidèles, qui doit leur être plus cher maintenant que lorsqu'ils étaient avec nous ici-bas.

**

Le jour de la Commémoration des Morts, le Frère Joseph de l'Alverne, disciple de saint François d'Assise, célébrait la sainte messe pour tous les trépassés ; et tandis qu'il élevait la Sainte Hostie, Dieu permit qu'il vit « un nombre indéfini d'âmes sortir du Purgatoire, comme s'échapperaient d'une fournaise embrasée des étincelles innombrables ; et par les mérites de la Passion du Sauveur, ces âmes s'élançaient vers le ciel¹. »

C'est qu'en effet les souffrances de Jésus-Christ étant d'un prix infini, peuvent purifier toutes les âmes du Purgatoire. Et si chaque messe ne les délivre pas toutes, c'est que la justice de Dieu applique les mérites de Jésus-Christ selon les mérites de chaque âme, et selon les prières faites pour elle.

Unissons donc notre prière à la grande prière de N.-S. J.-C. Il va renouveler sur l'autel le sacrifice du Calvaire, et offrir les mérites de sa Passion. Prions avec lui, et ayons confiance que Dieu voudra bien exaucer nos humbles supplications et donner à nos trépassés la douce possession du Paradis. Ainsi soit-il.

¹ Fioretti.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 octobris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 3 novembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryphes de saint Martin. — I. Il sut prier, agir et souffrir, 753. — II. Ses trois dernières paroles, 756.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LXII. 5^e dimanche après l'Epiphanie, 760.

Pour le Premier Vendredi. — XXII. « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ! » 764.

Sermon de charité pour les pauvres et les œuvres d'une paroisse. — La charité, 766.

PANÉGYRIQUES DE SAINT MARTIN

(11 novembre)

I

IL SUT PRIER, AGIR ET SOUFFRIR

Sacerdos Dei, Martine, pastor egregie, ora pro nobis Deum.

O prêtre de Dieu, ô pasteur excellent, S. Martin, priez pour nous !

Mes frères,

La vie de S. Martin est pour nous un grand exemple et une grande leçon. Et c'est cet exemple et cette leçon que je voudrais vous proposer en cette solennité.

Mes frères, nous nous demandons souvent comment nous pourrions remédier utilement aux maux dont nous souffrons, comment nous pourrions travailler efficacement au bien, au salut de notre pays.

Assurément, il y a, en ce moment, de beaux et nobles efforts pour faire revivre autour de nous la foi chrétienne, ou du moins la maintenir, dans nos foyers, dans toute son intégrité, dans toute sa vigueur ; et pour ma part, j'applaudis de tout cœur à tant d'œuvres nouvelles, entreprises en faveur de la religion, et qui sont une démonstration publique, éclatante, de la vitalité de l'Eglise.

Mais, qu'on le sache bien, on ne fera rien, on n'obtiendra rien de sérieux, rien de durable, qu'en imitant le mieux possible nos grands saints, et en particulier S. Martin dont l'apostolat fut si fécond dans les Gaules.

Or, S. Martin, comment s'y prit-il pour établir et fonder dans notre pays le règne de Jésus-Christ ?

Eh, bien ! S. Martin sut faire trois choses admirables, — et c'est de là que vient tout son succès, — il sut *prier, agir et souffrir*.

I

Mes frères, ce que Notre-Seigneur semble avoir recommandé davantage dans l'Evangile, c'est la prière.

Que de fois n'a-t-il pas dit à ses Apôtres : « Mais priez donc !... ne cessez pas de prier ! » Et pour que sa parole demeurât gravée au plus profond de leur âme, il ajoutait : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez, et vous le recevrez. » Et comme, en disant cela, il se trouvait sur le mont des Oliviers : « En vérité, si vous avez la foi et que vous n'hésitez pas, vous commanderiez à cette montagne de se déraciner et de se jeter dans la mer, elle vous obéirait aussitôt. » (Mat., xxi, 21, 22).

Il semble bien, mes frères, que cette parole de Jésus-Christ a frappé de bonne heure S. Martin et qu'il en a fait, en quelque sorte, la loi de sa vie.

Tout jeune encore, — il a à peine douze ans, — il se rend de lui-même dans les assemblées des chrétiens, à Pavie ; et là, il prie déjà avec une ferveur angélique qui le fait remarquer, et qui fait dire sans doute au vénérable évêque d'alors cette parole qui fut dite sur le berceau de S. Jean-Baptiste : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ?* »

Eh bien ! cet enfant est marqué du ciel pour les plus hautes destinées. Enrôlé dans les armées de l'empereur, envoyé à Amiens, il reste fidèle à la prière. Il n'a pas encore reçu le baptême, il n'est encore que catéchumène, mais en même temps qu'il s'exerce au métier des armes, il s'exerce aussi au service de Dieu. Et un jour vient où il est en droit de dire à l'empereur : « Jusqu'ici je vous ai servi, souffrez maintenant que j'aie à servir Dieu. »

Et comment entendait-il servir Dieu ? Mais c'était à la manière des moines d'Orient, des anachorètes qui s'enfonçant dans le désert, loin du monde, passaient les jours et les nuits dans la prière.

Tout d'abord, il s'adonna, autant qu'il le put, à la vie contemplative ; il fonda le monastère de Ligugé, et il pensait bien demeurer là toujours, dans cette retraite où son âme si pure et si sainte s'exhalait sans cesse en des adorations, en des louanges, en des cantiques qui montaient vers le trône de Dieu comme un encens d'agréable odeur. Mais il avait une autre mission : celle d'évangéliser les Gaules.

Seulement, s'il y a une chose à quoi il se soit appliqué, à tous les moments de sa vie, plus qu'à tout le reste, c'est à la prière, tant il en sentait le besoin, tant il savait que sans l'aide et le secours d'En Haut il ne pourrait rien faire.

S. Martin semait les miracles sur ses pas. Mais comment s'y prenait-il pour opérer tant et de si grands prodiges ? Toujours de la même façon, toujours en recourant à la prière. Il y avait à Ligugé un jeune novice qu'on instruisait pour le baptiser. Mais voilà qu'il tombe gravement malade, et il meurt pendant une absence de S. Martin ; et celui-ci ne retrouvant plus qu'un cadavre, pleure et sanglote. Mais il se ressaisit bientôt, et tout rempli de l'Esprit-Saint, il se prosterne sur la chère dépouille, et il prie de toute l'ardeur de son âme. Puis, il se relève, il fixe les yeux sur le visage du mort, et il attend avec une admirable confiance l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. Et tout à coup, en effet, les membres du défunt se raniment les uns après les autres : voilà les paupières qui s'ouvrent, voilà les yeux qui voient. O merveille ! le mort de tout à l'heure est vivant.

S. Martin, partout où il allait, s'efforçait de ruiner les vieux monuments païens. Mais il en était parfois qui semblaient défier les hommes. Alors que faisait-il ? Pour aller plus vite, il s'adressait au ciel ; et un jour, à Amboise, après une nuit passée en prières, un monument pareil à une forteresse s'écroula jusque dans ses fondements, sous les rafales d'un formidable ouragan qui ne s'était levé que pour cette destruction rapide.

S. Martin, en sa qualité d'évêque, prenait sous sa protection tous les malheureux qu'un pouvoir oppressif et barbare condamnait souvent, sans justice ni pitié, au dernier supplice. A Tours, le gouverneur Avicien avait ordonné une exécution capitale. S. Martin l'apprend, et vers l'heure de minuit, seul, il s'en va se prosterner sur le seuil du palais où dort le gouverneur ; et là, du fond de son âme abreuvée de douleur, il prie ; il prie avec larmes, il prie et ses sanglots réveillent Avicien ; et celui-ci agité de remords, et obéissant à une force mystérieuse, se lève et accorde à S. Martin la grâce de tous les prisonniers, mis aussitôt en liberté.

O puissance de la prière dans le cœur et sur les lèvres de S. Martin ! La prière lui est tellement familière que c'est pour ainsi dire sa respiration et sa vie.

Aussi, il n'est pas étonnant qu'à sa dernière heure, sur le lit de cendres où il était étendu, dévoré par la fièvre, son âme indomptable priaît toujours : *invictum ab oratione spiritum non relaxabat*... Et sa dernière parole fut une des plus belles et des plus saintes prières qui aient jamais jailli de lèvres humaines. Il avait les mains et les yeux élevés vers le ciel, et il dit à ses disciples qui voulaient le soulager un peu : « Non, laissez-moi, j'aime mieux regarder le ciel que la terre ; mon âme prendra plus facilement son vol vers son Créateur. »

II

Mais, mes frères, vous le pensez bien, S. Martin ne se contentait pas de prier. La prière, chez lui, était un moyen : un moyen de s'assurer le concours de la toute-puissance divine dans l'œuvre d'apostolat qu'il avait entreprise sur le vieux sol gaulois.

Lorsque Jésus-Christ remontant au ciel quitta ses apôtres, que leur dit-il ? Sans doute il les invita à la prière pour appeler en eux l'Esprit-Saint, mais après cela, il leur donna l'ordre de s'en aller à travers le monde et de prêcher l'Evangile à toutes les nations.

S. Martin, que l'on a comparé aux Apôtres en disant qu'il les égalait, *par Apostolis*, S. Martin a donc joint l'action à la prière ; et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer davantage en lui, de sa prière continuelle ou de son activité incessante.

S. Martin est par tous les chemins, dans les Gaules et en dehors des Gaules. Mais entendons-nous bien : ce n'est pas à une pensée humaine quelconque, pensée de vanité, d'ambition ou d'intérêt, qu'il obéit. Il est entre les mains de Dieu pour se dévouer tout entier à l'établissement de son règne dans notre pays.

L'apôtre S. Paul eut un jour une vision. Un homme de Macédoine était devant lui et il le suppliait en disant : « Passez en Macédoine et secourez-nous. *Transiens in Macedoniam, adjuva nos.* » (Act., xvi, 9).

Eh bien ! il semble que de tous les points des Gaules, de pareils cris, de pareilles supplications s'adressaient à S. Martin. Du moins son âme généreuse et toute dévouée au Christ les entendait : « *Transi ad nos, venez à nous !* » Et il allait ; il allait toujours, au Nord, au Midi, par toutes les routes que les Romains avaient tracées, et par tous les sentiers, même les plus difficiles et les plus sauvages.

Et il y allait, mes frères, pour la seule chose qu'il estimât et qui eût de la valeur à ses yeux : il y allait pour répandre la foi, et la faire germer et s'épanouir dans les âmes.

S'agit-il de convertir son vieux père, sa vieille mère ? Il n'hésite pas à entreprendre un long voyage ; et pendant la route, alors qu'il traversait les Alpes, des brigands l'arrêtent, le menacent... Mais lui, sans aucune frayeur, après leur avoir dit qu'il est chrétien, se met à leur parler de Dieu qui pourrait bien les châtier, pour le métier qu'ils font ; il leur explique l'Evangile, et il cherche à en faire d'autres hommes.

S'agit-il de renverser des temples et des autels dédiés au démon ? Il s'y porte avec ses disciples, et sous les yeux des païens frappés de stupeur, les idoles sont brisées, les autels détruits ; et alors, dans la foule

tout émerveillée des prodiges qui viennent de s'accomplir, ce cri retentit : « C'est le Dieu de Martin qu'il faut adorer, puisque les nôtres sont incapables de se défendre et de nous défendre ! »

S'agit-il surtout de prêcher l'Evangile ? Je vous l'ai dit, c'est un apôtre qui n'épargne ni son temps ni ses forces, et presque toutes les Gaules ont entendu sa voix. Ah ! c'était un rude labeur qu'un pareil apostolat ; car les contrées païennes où S. Martin se rendait étaient souvent difficiles, exigeantes, et alors même qu'il avait parlé avec une éloquence et des accents surhumains, on voulait davantage. Ainsi, un jour qu'au pays de Chartres il avait évangélisé toute une multitude assemblée, voilà qu'une femme dont le fils venait de mourir, fend la foule et se précipite vers lui, tenant dans ses bras le corps glacé de son enfant. « Par pitié, dit-elle, rendez-moi mon fils ; je n'en ai point d'autre. — Oui, oui, reprenaient les assistants, secourez cette pauvre mère, et nous croirons au Dieu que vous nous annoncez. » Quelle épreuve ! Eh bien ! S. Martin prit le corps dans ses mains, il s'agenouilla, et quand il eut prié, le mort respirait, il vivait, et tout aussitôt la multitude enthousiasmée demanda le baptême.

S'agit-il de défendre les droits de Dieu et des âmes, devant les empereurs Valentinien et Maxime ? Plus d'une fois, il fait le voyage de Trèves, et là, par son attitude si digne, par ses paroles si sages et en même temps si fermes, par sa charité si tendre, il les oblige à revenir sur des décisions toutes contraires à l'esprit de l'Evangile.

L'apôtre S. Paul écrivant aux fidèles de Corinthe leur disait qu'il se sacrifierait volontiers tout entier pour leurs âmes : *Superimpendar ipse pro animabus vestris*. C'est ce que S. Martin a fait avec une générosité inépuisable dans les Gaules, et cela jusqu'à son dernier soupir.

Car alors même que dans une extrême vieillesse, tombé gravement malade, il eût pu prétendre au repos qu'il avait tant mérité, sur les instances de ses disciples qui craignaient de le perdre, il adressa à Dieu cette prière, la plus touchante et la plus héroïque qu'un apôtre pût faire : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; que votre volonté soit faite ! *Non recuso laborem*. »

Et ainsi S. Martin jusqu'à la fin, jusqu'à son dernier souffle, mit au service de Dieu et des âmes tout ce qu'il avait de forces et d'énergie, dans un travail qui ne cessa qu'avec sa vie.

III

Mes frères, j'ai encore un mot à ajouter. Car je n'aurais pas dépeint S. Martin tout

entier, il manquerait un trait à sa belle physionomie, si je ne vous disais qu'à ses prières, à ses travaux, il a joint la souffrance, comme un magnifique et divin couronnement de sa vie.

Il a fallu que le Christ souffrît pour racheter le monde ; on ne saurait être apôtre et triompher du démon qu'à cette condition-là.

C'est pourquoi S. Martin qui avait la mission d'implanter fortement l'Evangile dans les Gaules, et de faire de notre pays un pays noble entre tous par sa foi et sa religion, S. Martin passa lui aussi par la souffrance, à ce point que l'Eglise, dans l'office qu'elle lui a consacré, n'a pas craint de dire qu'il avait mérité la palme du martyr : *palmaa martyrii non amisit*.

Qu'est-ce que c'est que ce martyr de S. Martin ? Certes, il ne versa point son sang sous les fouets, la hache, le glaive de la persécution, sous la dent des bêtes féroces !... Mais d'abord, il exposa sa vie chaque fois que l'honneur de Jésus-Christ était en cause.

Je ne parle pas des violences qui furent exercées contre lui, et par les brigands qui l'avaient arrêté à travers les Alpes, et par des soldats malappris qui, l'ayant rencontré sur sa modeste monture, le jetèrent à terre et le frappèrent durement.

Mais ne lui arriva-t-il pas, dans ses prédications si pressantes et si enflammées, dans son zèle pour la destruction des idoles, d'être soumis à quelque rude épreuve ?

Dans les environs d'Autun, une multitude de paysans s'étaient assemblés, et quand S. Martin parut, l'un d'eux, plus exalté que les autres, brandit sur sa tête une hache. S. Martin pensait que sa dernière heure était venue ; il rejeta son manteau en arrière et fendit le cou au bourreau. Mais un miracle le sauva.

Ailleurs, il s'agissait d'abattre un arbre que les habitants regardaient comme sacré. S. Martin les presse ; ils finissent par se rendre, mais à une condition : c'est que S. Martin se mettra sous cet arbre au moment de sa chute. Il y consent, on le lie du côté où l'arbre doit tomber. C'est sa perte certaine. Ses compagnons en sont tout effrayés. Un craquement sinistre se fait entendre. Mais Dieu gardait son serviteur, et l'arbre rejeté par une force mystérieuse s'abat à l'opposé de ce qu'attendaient les païens.

Mais il y a autre chose, mes frères : c'est que S. Martin fut, dans un sens, son propre bourreau. L'apôtre S. Paul s'écriait : « Je châtie mon corps ; *castigo corpus meum*. » S. Martin aussi châtia durement son corps. Il le traita en esclave ; il lui fit subir tout ce qu'il pouvait supporter, sans succomber, de mortifications et d'austérités.

On n'en revient pas, mes frères, de surprise, et presque d'effroi, quand on lit dans la vie de S. Martin tout ce qu'il s'imposa de nuits sans sommeil, de jeûnes prolongés, de pénitences rigoureuses.

Et il était toujours souriant, toujours animé d'une bonté, d'une tendresse, d'une charité qui lui faisait souhaiter que le démon lui-même pût se racheter, dans l'enfer, par le repentir.

O l'homme ineffable ! O le bienheureux pontife qui put ainsi réunir en lui-même la double auréole des apôtres et des martyrs !

Je vous ai déjà dit comment il mourut. Il n'y a pas, dans notre histoire, de plus belle, de plus sainte mort que la sienne. C'est à Candes, dans un monastère qu'il était allé visiter, que la fièvre le saisit. Regardez-le : il est étendu sur un cilice et sur un lit de cendres. Et cependant, c'est un vieillard, c'est un évêque, c'est un mourant ! Ses disciples voulaient du moins mettre un peu de paille sur sa couche trop dure. Mais il s'y opposa. Il ne lui serait pas convenable, dit-il, de mourir autrement que sur la cendre, et il se jugerait coupable s'il leur laissait un autre exemple.

Et c'est les mains et les yeux élevés vers le ciel qu'il rendit à Dieu sa belle âme, parmi les chants des anges accourus vers lui, pour lui ouvrir la demeure des bienheureux.

Mes frères, n'ai-je pas bien dit, en commençant, que la vie de S. Martin était pour nous un grand exemple et une grande leçon ? Ah ! puissions-nous, puissent tous ceux qui, aujourd'hui, par la plume, par la parole, par toutes les œuvres qu'ils créent, travaillent au relèvement chrétien de notre pays, comprendre cette leçon et suivre cet exemple !

La prière, le travail, le sacrifice ! Je sais bien que notre société moderne, avide de jouissances, n'en veut plus ; et c'est, hélas ! dans une atmosphère de vices et d'impuretés que nous vivons de plus en plus.

Est-ce que les événements de ces derniers temps, tant de scandales qui se succèdent si vite, ne nous révèlent pas tout un monde tombé dans l'abjection, tout un monde qui applaudit, qui bat des mains sur le passage de quelque courtisane fameuse ? Et c'est ce monde-là, c'est cette société-là qu'il s'agit de faire rougir d'elle-même et de tirer de ses joies malsaines et de ses plaisirs licencieux.

Et comment en arriver là ? Comment obtenir une pareille réforme, une pareille conversion, sinon en reprenant les grandes et nobles traditions des Apôtres des premiers siècles qui ont fait sortir de la corruption romaine toute une société nouvelle ?

O glorieux pontife S. Martin, le temps pour vous du travail et de la douleur est passé ;

vous êtes entré dans le repos et les joies du ciel. Mais c'est encore pour vous le temps de la prière et de l'intercession. Ce pays, quoiqu'il ne fût pas le vôtre, vous l'avez aimé, vous lui avez donné tout votre cœur. Eh bien ! aimez-le encore assez pour faire des miracles en sa faveur ; et laissez-moi vous dire, vous adresser avec tous ceux qui sont ici, avec toute cette paroisse qui est fière d'être sous votre patronage, ce que l'Eglise vous dit dans l'office de ce jour : « O prêtre de Dieu, ô pasteur excellent, S. Martin, priez pour nous ! *Sacerdos Dei, Martine, pastor egregie, ora pro nobis Deum.* » Ainsi soit-il.

II

SES TROIS DERNIÈRES PAROLES

Quorum intuentes exitum conversationis...

Considérez comment ils ont fini... (Hébr., xiii, 7).

Mes frères,

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie d'un saint, c'est habituellement sa mort.

Sans doute, les austérités, les travaux, les vertus, les œuvres dont les amis de Dieu remplissent leur existence méritent toutes nos admirations. Mais, souvent, aucune de ces grandeurs n'égale la grandeur de leurs derniers instants.

« C'est bien vrai, penserez-vous, quand les saints finissent par le martyre. Mais quand ils meurent dans la paix, sans effusion de sang, sous la seule pression des années accumulées ou de la maladie, peut-on encore en dire autant ? »

Il n'en faut point douter.

C'est que, pour eux comme pour tous, l'heure de la mort est l'heure décisive. C'est celle où leurs destinées se fixent pour l'éternité, celle où ils vont paraître devant Dieu, celle où ils doivent mettre la dernière main à leur préparation et achever l'œuvre de leur salut, celle où ils reçoivent le plus de grâces. Quand ils se voient à ce moment-là, leur désir de se rendre dignes du ciel prend une ardeur nouvelle ; leur piété, surexcitée par le voisinage de la vie future, devient plus vive, plus profonde, plus démonstrative. Ils s'élèvent alors au plus haut degré de leur sainteté ; et, par suite, ils prennent une attitude, ils donnent des exemples, ils prononcent des paroles dignes de toute considération et qui dépassent ce qu'ils ont dit ou fait dans la vie : pareils à ces flambeaux qui, avant de s'éteindre, jettent la plus grande et la plus vive de toutes leurs flammes. C'est pourquoi l'Esprit-Saint, non content de nous dire que leur mort est précieuse devant Dieu (Ps. cxv, 15), nous presse de l'étudier avec soin : « Regardez

attentivement, nous dit-il, comment ils ont fini ! »

Vous voudrez bien, n'est-ce pas ? répondre à cette invitation divine en considérant avec moi, pendant quelques instants, non la vie, mais la mort de notre illustre Patron, saint Martin. Sa mort est une de celles où paraît avec le plus d'éclat la vérité que je viens de rappeler. Certes, dans sa longue vie de saint et de grand saint, dans son apostolat de cinquante ans, le glorieux évêque de Tours a prononcé de belles paroles. Mais aucune ne dépasse en sublimité, en beauté morale, en utilité aussi, les trois paroles qui tombèrent de son lit de mort et que nous allons méditer ensemble. Elles nous diront, en un langage à la fois exact et touchant, quelles sont les règles de la vie chrétienne et les conditions du salut.

I

Saint Martin avait dépassé l'âge avancé de 80 ans. Il venait de rétablir dans l'Eglise de Candes, au confluent de la Loire et de la Vienne, — une des premières qu'il avait fondées, — la paix un instant troublée. Sa fin était proche. Il le savait et l'avait annoncé à ses disciples. Tout à coup, ses forces l'abandonnent. Une fièvre maligne le saisit, tellement violente qu'elle menace de l'emporter en quelques heures.

Avant de quitter ce monde, il veut revoir une dernière fois ceux qu'il a aimés et initiés à la perfection évangélique. Tous, l'un après l'autre, se présentent à lui. Il les embrasse, les bénit, leur fait ses recommandations suprêmes. Puis, il demande qu'on le place sur un cilice couvert de cendres. On veut y ajouter un peu de paille ; il ne le permet point. Et là, sur cette couche à la fois humble et dure, il attend l'appel de Dieu.

On dit que le démon se montre quelquefois à la mort des grands pécheurs, prêt à emporter leurs âmes. Il se montre aussi à la mort des grands saints, pour les tenter une dernière fois. — Martin l'aperçut. « QUE VIENS-TU FAIRE ICI ? lui cria-t-il. VA-T-EN ! TU NE TROUVERAS EN MOI RIEN QUI T'APPARTIENNE ! »

Parmi les dernières paroles du saint, voilà la première que je veux proposer à vos réflexions.

Elle est belle et bien belle, cette parole-là, si belle que je m'étonne de la rencontrer sur des lèvres humaines. — Dieu sait si saint Martin pratiquait l'humilité ! Il la portait si loin que ses contemporains l'en ont plusieurs fois tourné en dérision. Nous savons, nous, combien il est difficile aux hommes de se soustraire entièrement à l'influence du démon et de vivre pendant de longues années si parfaitement qu'au moment de la mort l'esprit infernal n'ait aucune revendication à exercer sur

eux. Aussi, quand saint Martin mourant croît pouvoir, malgré sa profonde humilité, se rendre témoignage qu'après plus de quatre-vingts ans Satan ne peut rien trouver en lui qui lui appartienne, j'en suis jeté dans une sorte de stupeur... Quelle conscience sûre d'elle-même ! Quelle innocence surhumaine ! Comme cet homme a parfaitement évité ou réparé toutes les défaillances !

Il y a là, pour nous, une grande leçon : une leçon qui nous invite à refuser au démon toute place dans notre âme et toute action sur notre conduite ; c'est-à-dire, pour parler en termes précis, à éviter le péché. Car c'est par le péché que l'esprit mauvais s'introduit dans les âmes, prend le gouvernement de leur vie, acquiert enfin sur elles ces droits qu'il pourra faire valoir à l'heure de la mort.

Tous nos péchés sont l'œuvre du démon. C'est lui qui, par ses tentations, nous les fait commettre. La perversion de notre nature suffit parfois, je le sais, à expliquer l'attraction que le mal exerce sur nous. Mais le concours de l'ange déchu ne lui manque jamais. Quand il n'a pas soulevé lui-même ses révoltes, il leur prête son appui, ajoute à leur violence, les rend plus puissantes et plus difficiles à vaincre. — Dans ces conditions, cela se comprend, l'effet immédiat du péché est de soumettre à l'empire de Satan l'homme qui le commet.

« *Quiconque fait le péché, disait Notre-Seigneur, est l'esclave du péché.* » (Jo., viii, 34). Le péché n'est point une personne qui puisse recevoir les services d'un esclave. Le vrai maître auquel le péché soumet son auteur est le démon, premier instigateur du péché. S'asservir au péché, c'est donc s'asservir au démon. — Quand l'évangéliste raconte la trahison de Judas, il dit qu'au moment même où l'apôtre infidèle consentit à commettre son crime, « *Satan entra en lui.* » (Luc, xxii, 3). Tout consentement donné à la tentation ouvre les portes de l'âme à Satan. C'est une capitulation qui la lui livre, comme la capitulation d'une ville assiégée la livre à ses ennemis. A dater de ce moment, le pécheur appartient au démon. Il lui appartient parce qu'il s'est donné à lui. Et il s'est donné à lui en se mettant à son service pour offenser Dieu.

Cette doctrine bien comprise, n'est-ce pas chose effroyable de constater à quel degré et dans quelle étendue les pécheurs se livrent au démon ? Il n'est rien en eux qu'ils ne lui donnent. Leur pensée est à lui : il la porte où il le veut. Leur imagination est à lui : il la souille à son gré. Leur cœur est à lui : il l'embrase, suivant son caprice, des ardeurs les plus criminelles. Leur volonté est à lui : elle lui obéit sans résistance. Leur conscience est à lui : elle se pervertit et s'endurcit suivant ses désirs. Leurs yeux sont à lui : ils

s'ouvrent ou se ferment sur son ordre. Leur langue est à lui : elle dit ce qu'il lui suggère. Tous leurs sens sont à lui : ce sont autant d'instruments mis à sa disposition et dont il se sert selon ses desseins. Bref, ils sont à lui corps et âme, avec toutes leurs facultés et tous leurs organes. Ils n'ont pas voulu appartenir à Dieu ; ils appartiennent à Satan. Et ils lui appartiendront tant qu'ils ne l'auront pas chassé de leur cœur, en se réconciliant avec Dieu. Jusque là, il fera d'eux ce qu'il voudra. Il les portera à des rechutes multipliées ; il leur fera commettre fautes sur fautes, même sans passion et sans plaisir ; il leur enseignera des péchés dont ils n'avaient jamais eu l'idée ; il les couvrira des pires hontes ; il rendra chaque jour plus forts les liens dont il les enserme.

Quel état humiliant et funeste ! Quel esclavage ! Quelle vie déplorable !... Et surtout, quelle mort affreuse ! Car, à la mort de ces pauvres pécheurs, le démon viendra revendiquer leurs âmes. Il fera valoir le don qu'ils lui ont fait d'eux-mêmes et contraindra le souverain Juge, au nom de sa propre justice, à les lui abandonner pour l'éternité.

Bienheureux, au contraire, celui qui, à sa dernière heure, peut mettre Satan au défi de trouver en soi rien qui lui appartienne ! — Ce bonheur a été celui de saint Martin. Vous voulez, j'en suis sûr, que ce soit le vôtre. Arrachez-vous donc, ô pécheurs, à l'empire du démon ! Repoussez-le loin de vous ! Faites le nécessaire pour obtenir de Dieu son pardon ! Et vous, justes, persévérez dans votre justice et évitez soigneusement le péché ! — En vous enseignant à rester purs de toute faute, la parole que je viens d'expliquer vous a rappelé la première loi de la vie chrétienne et la première condition du salut.

II

Saint Martin était étendu sur son lit de cendres, grelottant de fièvre. Il avait voulu être placé le visage tourné en haut ; et bientôt, les yeux fixés au ciel, il s'était absorbé dans sa prière. Au bout de quelque temps, ses amis le trouvèrent fatigué. Pour le reposer un peu, ils lui proposèrent de le mettre sur le côté. « NON ! dit-il. LAISSEZ-MOI TOURNÉ VERS LE PARADIS. CELA DONNERA A MON AME, QUAND ELLE S'EXHALERA DE MES LÈVRES, SA DIRECTION POUR ALLER A DIEU. »

Voilà encore une belle parole et qui contient, elle aussi, une importante et utile leçon.

Quand devons-nous prendre notre direction vers Dieu ? — Ce sera, évidemment, au moment de la mort : la manière dont nous mourons devant décider, en dernier ressort, de nos destinées éternelles. — Mais c'est aussi durant la vie, et durant toute la vie. Car on

meurt généralement comme on a vécu. Avez-vous jamais vu un arbre tomber d'un autre côté que du côté où il penche ? Aussi, ceux-là font-ils preuve d'une folle et criminelle présomption qui se flattent de faire une sainte mort après avoir mené une mauvaise vie. Ils comptent sur un miracle de grâce que Dieu fait quelquefois, mais n'a promis à personne. C'est donc l'existence toute entière qui doit être orientée vers le ciel.

Ainsi entendue, la seconde parole de saint Martin rappelle la nécessité où nous sommes de sanctifier non seulement notre mort, mais encore notre vie. — Par là, disons-le en passant, elle complète la parole précédente. Celle-ci nous pressait d'éviter le mal ; celle-là nous invite à faire le bien. Elles reproduisent, à elles deux, le double commandement des Ecritures : « Evitez le mal et faites le bien. *Declina a malo et fac bonum.* » (Ps., xxxvi, 27).

Quel bien faut-il faire pour diriger sa vie vers Dieu ? — Vous le comprenez, sans que je prenne la peine de le démontrer : c'est le bien qui consiste dans la pratique de la vertu. Faire le bien : c'est donc croire et agir suivant les enseignements de la foi. Faire le bien : c'est aimer Dieu et accomplir les devoirs religieux. Faire le bien : c'est aimer le prochain et se montrer envers tous juste et charitable. Faire le bien : c'est remplir les obligations d'état. Tout cela oriente les âmes du côté du ciel, parce que tout cela leur donne le droit d'y entrer. Dieu l'a promis en récompense à ces vertus-là, et c'est par elles qu'on le mérite.

Mais, remarquez-le, je vous prie : faire le bien et pratiquer la vertu sont choses susceptibles de bien des degrés. On peut se borner au strict accomplissement des préceptes, ou s'élever à l'observation des conseils, ou encore poursuivre et atteindre, sous des formes diverses et dans une mesure variable, la perfection elle-même. Or, le ciel, récompense de la vertu, se proportionnera au degré de vertu que chacun aura pratiqué. Moins généreux pour les moins parfaits, il se donnera plus largement aux meilleurs. — C'est pourquoi je ne saurais trop vous exhorter à faire, chacun dans la voie que vous trace votre genre de vie, tous les progrès possibles. Ne commencez jamais une prière, sans y apporter un surcroît de recueillement et de piété ! Prenez pour Dieu un amour toujours plus filial et plus actif ! Elevez sans cesse vos pensées ; purifiez vos affections ; affermissez vos bonnes résolutions ! Montrez-vous de plus en plus humbles, bienfaisants, dévoués au bien, assidus à sanctifier vos travaux et vos peines ! Rien ne se perdra des mérites que vous aurez acquis. A chacun de vos progrès correspondra une augmentation de bonheur et de gloire dans les siècles éternels.

III

Notre saint était profondément aimé de ses disciples. Aussi, la pensée de le perdre leur était-elle souverainement douloureuse. Ils craignaient encore de ne pouvoir, après lui, conserver son esprit et de tomber dans la tiédeur. Enfin, ils s'effrayaient de ces risques auxquels sont toujours exposés ceux qui ont été gouvernés par des saints, de l'être, quand les saints ont disparu, par des hommes qui ne le sont pas. — Ils le prièrent donc d'user de son crédit auprès de Dieu pour obtenir de leur rester encore. « Père, lui disaient-ils, pourquoi nous abandonner ? Si vous partez, des lours ravisseurs viendront et ravageront votre troupeau. » — Alors, Martin, s'adressant à Dieu : « Mon Dieu, vous savez tout. Si vous voyez que je suis encore nécessaire à ce peuple, rendez-moi la santé. JE NE REFUSE POINT LE TRAVAIL ! »

« Je ne refuse point le travail ! » C'est comme s'il avait dit : — « J'accepte de peiner encore, au lieu de me reposer ; j'accepte de retourner à l'exil, au lieu d'entrer dans la patrie ; j'accepte de reprendre place au milieu des combats, au lieu de recevoir la couronne. » — Dire une parole comme celle-là quand on tient la couronne, quand on touche à la patrie, quand on entre dans le repos, c'est faire un acte d'héroïsme surhumain... Vraiment, cet homme réunit en lui toutes les grandeurs. Il dépasse toutes les expressions dont disposent les langues d'ici-bas : « *O virum ineffabilem !* »

Cette troisième parole, plus belle, si possible, que les deux autres, nous offre encore de sublimes leçons. Elle nous rappelle que, pour être de vrais chrétiens et mériter le ciel, nous devons accepter le travail, ne point refuser les peines, vivre dans une sorte d'immolation, en un mot, porter notre croix.

La pensée ne vous est-elle jamais venue que c'est assez, pour vous, d'éviter le mal et de faire le bien ? — Si vous l'avez cru, détrompez-vous ! — Ce serait assez si vous étiez dans l'état d'innocence ; ce n'est plus assez dans l'état de déchéance. Déchus comme nous le sommes, il nous faut quelque chose de plus. Ce quelque chose, je l'ai nommé : c'est la croix.

Plusieurs d'entre vous ont étudié, dans une certaine mesure, la *Vie des Saints*. Je m'adresse à ceux-là et je leur dis : — Parmi les saints dont vous avez lu l'histoire, en connaissez-vous un seul qui n'ait point tenu à porter sa croix ? Vous avez dû le remarquer : comme les plus grands saints ont été les plus humbles, aussi bien les plus purs ont été les plus pénitents et les plus mortifiés.

Et pourquoi donc ?

En voici les raisons. Elles vous diront, en

même temps, pourquoi le sacrifice doit avoir sa place dans toute vie chrétienne bien comprise.

Premièrement : nous sommes tous plus ou moins coupables. — D'abord, nous apportons en naissant la tache originelle ; et puis, malgré nos efforts, nous n'avons pas échappé à toute défaillance, ni évité toute souillure. Or, la moindre des défaillances ne peut se réparer que par la souffrance, et la plus légère des souillures doit être lavée dans les larmes. — Ajoutons que, plus on éprouve d'horreur pour le péché et d'amour pour Dieu, plus aussi le désir d'expier les défaillances et d'effacer les souillures devient ardent et insatiable.

Deuxièmement : si nous n'avons point péché dans le passé, nous pouvons pécher dans l'avenir. Mais rien n'éloigne ce danger comme la mortification. — Deux hommes sont en nous : l'un bon, l'autre mauvais. Aucun des deux ne peut vivre que par le crucifiement de l'autre. Si nous tenons à établir le règne de l'homme bon, il nous faut combattre et faire mourir l'homme mauvais.

Troisièmement : quand même nous n'aurions aucun motif personnel de porter la croix, nous y serions contraints par les péchés d'autrui. Il y a autour de nous de grands coupables. Les nations et les individus sont, pour la plupart, en pleine révolte contre Dieu. Pouvons-nous aimer Dieu sans chercher à lui faire oublier leurs offenses ? La charité que nous devons avoir pour eux ne nous commande-t-elle pas de leur obtenir miséricorde ? Et puis, ces individus sont nos frères et l'un de ces peuples est le nôtre. C'est dire qu'il existe entre eux et nous un lien d'étroite solidarité dont nous ne pouvons pas nous déprendre. S'ils étaient punis de quelque fléau, n'en souffririons-nous point avec eux ?

Quatrièmement enfin : la croix s'impose à nous par ce seul fait que, comme chrétiens, nous sommes les membres d'un chef crucifié, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour marcher à sa suite, il faut, comme il l'a déclaré, « *porter la croix après lui*. » (Math., xvi, 24).

Ne trouvez-vous pas que les trois paroles prononcées par saint Martin sur son lit de mort, tout en faisant paraître avec éclat les grandes perfections de celui qui les a prononcées, expriment des leçons d'une singulière opportunité ? Ces leçons, bonnes pour tous les âges, s'adressent d'autant plus utilement à nos contemporains qu'ils les ont davantage désapprises. Ils ne savent plus, pour la plupart, ni éviter le mal, ni faire le bien, ni porter la croix. Leur réapprendre toutes ces choses, c'est leur réapprendre, tant elles sont essentielles à la vie chrétienne et au salut éternel, ce qu'ils ont le plus besoin de savoir.

Mettons donc en pratique ces précieux et solennels enseignements ! Commençons, si nous ne l'avons pas encore fait, à vivre de telle sorte qu'à la mort le démon ne trouve rien en nous qui soit à lui ; orientons notre vie du côté du ciel ; acceptons de porter notre croix et ne refusons point le travail !

En vivant de la sorte, nous nous préparerons une mort douce, confiante et heureuse, une mort pareille à celle des élus. Nous réaliserons ainsi le désir que la contemplation de saint Martin mourant a dû exciter dans nos cœurs et que l'un des personnages bibliques exprimait en ces termes : « *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia*. Que ma vie finisse comme celle des justes, et que mes derniers instants ressemblent aux leurs ! » (Nombr., xxiii, 10). Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LXII

5^e Dimanche après l'Epiphanie

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Suite du saint Évangile selon S. Matthieu
(xiii, 24-30)

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples :

24. Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé de bonne semence dans son champ.

25. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, sema l'ivraie par-dessus le froment et s'en alla.

26. Quand l'herbe eut grandi et montré ses fruits, alors parut aussi l'ivraie.

27. Les serviteurs du père de famille vinrent le trouver et lui dirent : « Maître, n'avez-vous pas semé de bonne semence dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? »

28. Il leur dit : « C'est l'homme ennemi qui a fait cela. » Les serviteurs lui dirent : « Voulez-vous que nous allions l'arracher ? »

29. Et il leur dit : « Non, de crainte qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le froment ;

30. « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie, liez-la en faisceaux pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier. »

§ 1^{er}. — Préliminaires

— *Quelle est la comparaison qui sous différentes formes revient volontiers sur les lèvres du Sauveur ?*

— C'est la comparaison du royaume des cieux avec une terre ensemencée. Il semble qu'elle ait frappé davantage l'esprit de ses auditeurs, car chaque fois qu'elle revient, les disciples en demandent l'explication.

— *Quel mystère du royaume des cieux nous a-t-il déjà révélé par ce genre de paraboles ?*

— Jésus nous a déjà appris que les fruits de la parole divine sont d'autant plus abondants que le terrain sur lequel elle tombe est meilleur ou mieux préparé.

— *Et dans la parabole de ce jour, que nous apprend-il ?*

— Il nous avertit que le démon ne se contente pas d'utiliser les défauts pour nuire à l'efficacité de la parole divine, mais qu'il jette lui-même la mauvaise graine pour compromettre plus sûrement encore la récolte.

— *Quelle fut l'occasion de la parabole ?*

— Les semailles étaient faites depuis quelque temps déjà, et sans doute que non loin de l'endroit où il parlait, il y avait un champ infesté de zizanie.

— *A quelle époque peut-on placer cette parabole ?*

— Elle se réfère au moment où Jésus, par des comparaisons diverses, expliquait et annonçait les mystères du royaume de Dieu. Elle aurait donc précédé de quelques jours seulement le voyage à Gérasa et la tempête apaisée.

§ 2. — Explication du texte

— *Quel est le caractère général du récit ?*

— Il nous fait assister à une petite scène rustique qui nous apprend ce qui se passait quelquefois en Orient à l'occasion des semailles.

— *Que voyons-nous d'abord ?*

— Comme aujourd'hui, le cultivateur qui voulait préparer sérieusement sa récolte soignait tout d'abord la semence et ne la confiait à la terre qu'après s'être assuré de sa bonne qualité.

— *Laissait-il toujours à ses serviteurs le soin de la répandre ?*

— L'Évangile fait remarquer que, cette fois au moins, le propriétaire s'était réservé d'ensemencer lui-même son champ avec le bon grain qu'il avait préparé. C'était de la pure semence de froment.

— *Ensuite ?*

— Le maître alla se reposer, et la nuit venue, les serviteurs qui peut-être ignoraient la malice et la ruse d'un ennemi, s'endormirent profondément.

— *D'ailleurs quels soucis peut avoir le cultivateur quand, ayant bien ensemencé son champ, il ne se défie de personne ?*

— Il doit attendre que la récolte se prépare d'elle-même. De temps à autre cependant il visitera ou fera visiter son champ pour s'assurer que la graine a levé, qu'elle grandit comme il convient et qu'elle n'est point gênée par la mauvaise herbe.

— *Malheureusement il y avait un ennemi qu'il fallait craindre. Quelle fut sa malice ?*

— A la faveur de la nuit, pendant que tout le monde dormait, il vint au champ dont la terre était encore fraîchement remuée, sema la zizanie dans les sillons ensemencés de froment, et s'en alla.

— *Que nous révèle ce petit détail de la parabole ?*

— Il nous révèle un procédé haineux à peu près inconnu dans les pays civilisés, mais qui était d'usage assez fréquent en Orient. On dit même qu'il s'y pratique encore et que, chez les Indiens, celui qui veut se venger de son voisin sait empoisonner son champ de mauvaises plantes pour plusieurs années.

— *Or que se propose le malfaiteur qui jette ainsi la zizanie dans le champ d'autrui ?*

— C'est d'empêcher la récolte du bon grain, ou au moins de la diminuer.

— *Et qu'était-ce que cette zizanie ou ivraie dont se servait la haine ou la vengeance ?*

— On peut entendre par là toute plante funeste à la bonne semence ; mais la plupart des interprètes pensent qu'il s'agit ici d'une plante assez commune en Palestine, dont les premiers développements ressemblent assez à ceux du froment pour qu'on puisse les confondre jusqu'à ce que l'épi soit formé.

— *Dans le champ du père de famille, la mauvaise graine put donc grandir avec la bonne jusqu'au jour où on put la distinguer ; mais alors qui fut bien étonné ?*

— Ce furent les serviteurs. Surpris de voir l'ivraie dans un champ qu'ils avaient préparé, que le maître lui-même avait ensemencé, ils allèrent le trouver pour lui demander l'explication du fait.

— *Et quelle fut la réponse du maître ?*

— Il sait que la semence qu'il a répandue est excellente, mais il sait aussi que son ennemi est plein de haine et de malice. « C'est l'homme ennemi qui a fait cela, » dit-il sans hésiter.

— *Comment alors réparer le dommage ?*

— Dans leur zèle impatient, les serviteurs ne voient qu'un moyen : c'est de faire disparaître immédiatement la zizanie qui dépare le champ de leur maître. « Voulez-vous que nous allions l'arracher ? » disent-ils. Au moins, ce qui reste de froment pourra bien mûrir.

— *Était-ce le vrai moyen de sauver la récolte ?*

— Non ; la ressemblance de la bonne herbe avec la mauvaise pouvait faire confondre les tiges qui n'avaient pas encore tout leur développement. De plus, les racines étant entremêlées, on ne pouvait guère extirper l'ivraie sans nuire au bon grain. On était ainsi doublement exposé à arracher du froment en même temps que l'ivraie.

— *Le père de famille pouvait-il consentir à sacrifier ainsi quelque chose encore de sa récolte ?*

— Non, il fut plus patient, mais aussi plus

sage que ses serviteurs. Le bon grain pouvait mûrir malgré l'ivraie, et il voulut qu'aucune tige de froment ne fût déracinée. « Non, leur dit-il, n'arrachez pas l'ivraie, pour ne point arracher aussi le bon grain ; laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. »

— *Mais alors ne s'exposait-il pas à récolter du froment mélangé de zizanie ?*

— Point du tout, car au moment de la moisson, il commandera aux moissonneurs de faire une séparation soignée de l'un et de l'autre.

— *Comment se fera cette séparation ?*

— A mesure qu'ils moissonneront, les ouvriers mettront à part l'ivraie et la lieront en paquets pour être brûlée, tandis que le bon grain sera amassé dans les greniers du père de famille.

+

§ 3. — *Interprétation de la parabole*

— *Jésus n'a-t-il pas expliqué lui-même sa comparaison, comme il avait déjà expliqué la parabole de la semence tombant en différents terrains ?*

— Jésus avait instruit les foules sur les bords de la mer ; le soir venu, il les congédia et il revint avec ses disciples à sa demeure habituelle. C'est là qu'ils lui demandèrent de leur expliquer ce qu'il avait dit, mais surtout la parabole du bon grain mélangé d'ivraie, et Jésus accéda à leur demande.

— *Or, que nous apprennent les détails de la parabole éclairés par l'application qu'en fait le Sauveur ?*

— Ils nous expliquent 1^o comment il se fait qu'ici-bas il y ait mélange du bien et du mal ; 2^o quand et comment s'en fera la séparation.

1^o D'où vient le mélange des bons et des méchants ?

— *Quel est l'homme qui sème de la bonne semence dans son champ ?*

— « C'est le Fils de l'homme, dit le Sauveur, et son champ c'est le monde. » (Matth., XIII, 37-38).

— *Que représentent ensuite la bonne semence et la mauvaise ?*

— « La bonne semence, continue le Maître, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, ce sont les enfants du Mauvais. »

— *Et l'homme ennemi qui répand la zizanie, quel est-il ?*

— « C'est le démon. »

— *Or, qui Jésus-Christ veut-il désigner par ce mot : Fils de l'homme ?*

— Il se désigne lui-même, et par là il indique que le monde entier lui appartient, puisqu'il l'ensemence de vérité comme le père de famille ensemence de bonne graine le champ qui est sa propriété.

— *Quelle bonne semence répand-il ?*

— Il l'a dit en expliquant une parabole précédente : « La semence, c'est la parole de Dieu, » semence toujours excellente, car elle est la vérité sans ombre possible d'erreur. Elle doit donner naissance à la race des élus.

— *Se contente-t-il d'envoyer ses serviteurs pour la jeter dans le monde ?*

— Non, il est venu lui-même pour la répandre, et il l'a fait au prix des plus dures fatigues et des plus cruelles souffrances.

— *Et qu'a-t-il fait pour multiplier les justes sur la terre ?*

— Il a jeté d'abord le grain de la vérité par ses sublimes enseignements, puis pour le féconder il a multiplié les sacrements et toutes les grâces qui doivent le faire germer, lever, grandir et fructifier.

— *Quels seront les fruits de ces divines semailles ?*

— Ce seront tous les élus ; mais pour être élu, il faut que la divine semence ait atteint dans l'âme son parfait développement et produit les bonnes œuvres.

— *Comment Jésus appelle-t-il ces justes qui arriveront à la pleine maturité de la vertu ?*

— Il les appelle les enfants du royaume. Ils ne seront donc pas regardés comme de simples sujets, mais ils seront traités comme les fils du Roi, héritiers de sa gloire et de sa puissance.

— *Ainsi donc, si le monde n'était ensemené que par le Fils de l'homme, il ne produirait que des justes ?*

— Bien certainement, car la récolte est toujours de la nature de la semence qui a été répandue. Si donc, sur la terre, aux justes se trouvent mêlés des pécheurs, ce n'est pas à Dieu qu'il faut l'attribuer.

— *D'où provient alors le mélange ?*

— De celui qui est figuré dans la parabole par l'homme ennemi. Jésus le nomme expressément : « Celui qui sème la mauvaise semence, c'est le démon. »

— *Satan n'est-il pas en effet l'ennemi toujours à redouter ?*

— Haineux et jaloux, Satan sera toujours l'ennemi de Dieu dont il subit la justice, et l'ennemi de l'homme dont il jalouse les destinées.

— *La parabole nous dit que l'ennemi vint quand les hommes dormaient. Que signifie ce détail ?*

— Il signifie qu'il faut toujours se tenir en garde contre le démon. Malheur à ceux qui sont insouciants ou qui s'endorment avec trop de confiance ! C'est alors que le démon arrive et jette sournoisement dans l'âme la semence fatale d'iniquité.

— *Il faut donc se défier grandement de ce semeur de zizanie spirituelle ?*

— Oui, car il agit toujours traîtreusement et dans l'ombre. C'est quand les serviteurs de

Dieu ne se défient point qu'il jette ce qui doit produire un jour l'impiété ou la corruption.

— *De quoi profite-t-il surtout pour opérer ses méfaits ?*

— Il profite surtout des ténèbres qui règnent dans une âme qui ignore ou dont l'esprit est obscurci par les passions. Là, sa main néfaste passe inaperçue.

— *Est-on longtemps avant de découvrir les dégâts que son acte infernal a préparés ?*

— Quelquefois il arrive que le mal semé apparaît tout de suite, comme certaines mauvaises plantes se distinguent, aussitôt levées, de celles qui sont bonnes. Mais le plus souvent, au sein du royaume de Dieu, l'erreur et le vice se développent dans les âmes sans que rien d'extérieur trahisse leur présence.

— *Or qu'arrive-t-il quand par des dehors hypocrites ceux qui sont mauvais cachent leur perversité ?*

— De même que l'ivraie de la parabole, grâce à son aspect trompeur, s'enracine de plus en plus au milieu du bon grain, de même le mal s'implante et prospère en même temps que le bien, souvent à son détriment.

— *Mais n'arrive-t-il pas un moment où il n'est plus possible de confondre l'un avec l'autre ?*

— Il arrive fatalement que les mauvaises doctrines et les influences malsaines fructifient ; alors elles ont un développement qui ne permet plus de les confondre avec les bonnes ; alors aussi se fait la distinction des bons et des méchants.

— *Et que peuvent constater les serviteurs chargés de veiller sur le champ divin ?*

— Souvent, hélas ! ils constatent que le bien et le mal se le partagent et que les enfants du royaume s'y trouvent partout mêlés aux fils du Mauvais. Dans leur étonnement, ils se demandent parfois pourquoi il en est ainsi.

— *Or, que faire en présence du mal ?*

— La grande préoccupation des âmes soucieuses de la gloire de Dieu et du salut du prochain est de faire disparaître entièrement l'ivraie du champ divin. Dans leur impatience elles voudraient que toute iniquité fût immédiatement déracinée ; volontiers elles diraient à Dieu : « De grâce, laissez-nous arracher au plus tôt toute mauvaise graine. »

— *Et quelle est la réponse divine ?*

— « Non, ce n'est pas encore le moment d'arracher l'ivraie, vous déracineriez en même temps le bon grain. »

— *Que signifient ces paroles ?*

— Elles signifient que la justice de Dieu est patiente comme sa miséricorde, et qu'il entre dans les desseins de sa Providence de supporter le mélange des bons et des méchants.

— *Pourquoi de la part de Dieu cette tolérance du mal et du bien qui contraste avec les désirs pressés des hommes ?*

— Dieu est patient parce qu'il est éternel,

et parce qu'il est de l'intérêt de tous qu'il le soit.

— *Je comprends qu'ayant l'éternité pour rendre à chacun selon ses œuvres, rien ne le presse de sévir contre le mal ; mais comment le mélange des bons et des mauvais peut-il être utile aux uns et aux autres ? Comment sert-il les méchants d'abord ?*

— Au contact des bons et par l'action persévérante de la grâce, les méchants peuvent se convertir et devenir bons eux-mêmes. Dans le champ divin, l'ivraie n'est irrévocablement tenue pour ivraie que quand elle a porté définitivement ses fruits, et il faut attendre jusque-là pour la distinguer de la bonne semence sans péril d'erreur.

— *Il y a donc des hommes qui, ayant eu longtemps l'apparence d'ivraie morale, ont cependant pris place parmi les bons épis ?*

— Oui, ils sont nombreux ceux qui seraient morts dans l'iniquité si la miséricorde divine ne les eût attendus. C'est à cette longanimité qu'ils doivent de n'avoir pas été confondus avec l'ivraie destinée au feu.

— *Or, les hommes peuvent-ils distinguer ceux qui profiteront des délais de la justice divine pour devenir bons, de ceux qui en abuseront pour s'enraciner dans l'iniquité ?*

— Non ; c'est pourquoi Dieu modère leur impatience à juger et à condamner, et il leur demande d'attendre comme il attend lui-même.

— *D'ailleurs la présence des méchants parmi les bons n'est-elle pas utile aussi à ces derniers ?*

— La parabole le laisse clairement entendre. Les racines de l'ivraie et de la bonne semence sont tellement entrelacées qu'il est impossible, avons-nous dit, d'extirper l'une sans diminuer la vigueur de l'autre. De même, en ce monde, la malice des méchants est tellement liée à la vertu des bons que, celle-là enlevée, celle-ci perd immédiatement de son mérite et de son éclat.

— *Comment cela ?*

— C'est le contact du mal qui donne à la vertu plus de force et de solidité ; ce sont les excès des passions qui écœurent les âmes nobles et font éclore des vertus sublimes d'abnégation et de renoncement ; ce sont les persécutions des méchants qui suscitent l'héroïsme.

— *Ainsi donc, même quand il ne se convertit pas, le méchant sert la sagesse divine ?*

— Oui, car de sa malice obstinée résultent des vertus plus parfaites qui procurent plus de gloire à Dieu et préparent aux justes une plus belle récompense.

2^o Quand et comment se fera la séparation des bons et des méchants ?

— *Mais, dites-moi, le mélange des bons et des méchants durera-t-il toujours ?*

— Dieu le tolérera, dit la parabole, jusqu'au temps de la moisson. D'après l'interprétation du Sauveur, « le moment de la moisson c'est la consommation du siècle, et les moissonneurs, ce sont les anges. »

— *Que faut-il entendre par la consommation du siècle ?*

— Pour chacun, c'est l'heure de sa mort ; à ce moment il devient une tige moissonnée qui reçoit sa destination selon qu'elle est ivraie ou bon grain. Pour l'univers entier, la consommation du siècle, c'est la fin du monde ; alors se fera le triage universel.

— *A qui sera-t-il confié ?*

— Il sera confié aux anges ; ils deviendront ainsi les ministres de la séparation en même temps qu'ils seront les exécuteurs de la justice et de la miséricorde divines.

— *Comment les bons seront-ils séparés des méchants ?*

— La parabole le dit assez clairement : l'ivraie sera liée en paquets et brûlée, le bon grain recueilli dans les greniers. Mais le Sauveur juge nécessaire d'insister pour apprendre à tous que certaines expressions de la comparaison doivent être entendues dans un sens rigoureux.

— *Que dit alors le Sauveur du sort réservé aux pécheurs ?*

— « De même qu'au temps de la moisson on amasse l'ivraie pour la brûler dans le feu, ainsi le Fils de l'homme enverra ses anges, qui enlèveront de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

— *Qu'avez-vous à remarquer sur cette explication divine des destinées de l'ivraie ?*

— L'ivraie est comparée aux scandales et à ceux qui commettent le mal, elle figure en réalité l'iniquité. Mais le feu qui doit la brûler est comparé à celui qui doit brûler le pécheur ; ici le feu figure le feu ; c'est donc qu'un feu réel attend tous les méchants.

— *Quel sera alors le sort du pécheur ?*

— Il sera jeté dans une fournaise et il aura à subir les tortures du feu. Cette seule parole suffit pour nous montrer toute l'horreur du supplice ; car ici-bas rien n'est plus douloureux que la souffrance qui vient du feu, et cependant notre feu n'est qu'une image du feu éternel.

— *Faut-il s'étonner dès lors que cette épouvantable fournaise soit le lieu des gémissements et des grincements de dents, comme le dit le Sauveur ?*

— Non ; ceux qui ici-bas ont à endurer de cruelles souffrances dont ils n'entrevoient point la fin, poussent des gémissements désespérés, et quand la douleur leur devient une vraie torture, leurs membres se crispent, leur visage

se contracte, ils grincent des dents. Ce n'est qu'une faible image des lamentations rageuses, des cris, du désespoir, du grincement de dents éternel qui régneront dans la fournaise de feu.

— *Quel sera au contraire le sort des justes ?*

— « Ce sera pour eux l'heure de briller comme le soleil dans le royaume de leur Père. »

— *Par suite, quelle sera leur gloire ?*

— En eux, il n'y aura pas la moindre imperfection, tout sera aimable et ravissant ; la splendeur du soleil ne donne qu'une faible idée de l'éclat dont ils brilleront et de la gloire dont ils seront revêtus.

— *Quel sera leur séjour ?*

— Ce sera le royaume même de leur Père. Le ciel, où Dieu est infiniment heureux, est donc la demeure éternelle de ses enfants chéris ; rien n'y manque, tout y abonde ; ils y jouiront de la présence de leur Père, qui sera pour eux la source infinie de tous les biens ; ils y participeront à sa félicité dans les délices d'un amour éternel.

§ 4. — Conclusion de la parabole

— *Quel sera donc le dénouement de cette lutte toujours renouvelée où l'esprit de mal cherche perpétuellement à dominer le bien et à l'étouffer ?*

— Elle se terminera par la réprobation et le châtement éternel de ceux qui auront mal vécu, par la glorification et le bonheur éternel de ceux qui auront été justes.

— *Y aura-t-il quelque exception ?*

— Aucun de ceux qui auront passé leur vie dans l'iniquité n'échappera au sort malheureux qui attend le pécheur, car les anges élimineront du royaume de Dieu, sans en rien excepter, tout scandale et tout acte mauvais.

— *L'œuvre de l'homme ennemi tournera donc à sa confusion ?*

— Dès maintenant, le dénouement annoncé répond à ceux qui trouveraient indigne de Dieu le mélange de bien et de mal qui se perpétue sur la terre. Les efforts de Satan n'empêcheront point le pur froment d'être recueilli, ni la mauvaise herbe d'être brûlée ; et alors apparaîtront plus éclatantes la majesté, la sagesse, la miséricorde et la justice de Dieu, comme aussi la sainteté des élus.

— *Mais en face de ce dénouement infiniment terrible pour les uns, infiniment glorieux pour les autres, ne devons-nous pas réfléchir et trembler ?*

— C'est la recommandation que le Sauveur nous fait en terminant : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. » La fournaise de feu pour les uns, le royaume

du ciel pour les autres : l'alternative est évidemment d'une gravité suprême.

— *Mais à qui appartient-il de répondre à cette question : « Serai-je l'ivraie qui sera brûlée ? Serai-je le bon grain ? »*

— Chacun doit se la poser, chacun peut y répondre. Dans le champ divin on est bonne ou mauvaise tige selon que l'on a laissé croître en soi-même le germe du mal ou s'y développer le germe du bien.

— *Notre destinée est donc entre nos mains ?*

— Oui, la grâce de Dieu qui féconde la divine semence ne nous manque jamais ; mais aussi la malice surnoise de Satan cherche constamment à nous rendre mauvais. C'est à nous qu'il appartient de donner la victoire à l'une ou à l'autre.

— *Quelle doit être notre résolution ?*

— 1^o Nous éviterons toutes les influences sataniques qui jetteraient en nous la semence d'iniquité. 2^o Nous combattrons les défauts qui menaceraient d'étouffer en nous la vertu. 3^o Nous persévérons dans la pratique du bien, malgré les scandales ou les tentatives des méchants pour nous perdre : l'ivraie n'a pas empêché les tiges de froment de porter leurs fruits.

— *Et si l'on est pécheur, faut-il désespérer ?*

— Non, le pécheur doit se rappeler que jusqu'à l'heure de la mort il lui est possible de devenir le bon grain ; il en conserve toujours au fond de lui-même la divine semence.

— *Mais que faire pour que cette divine semence ne soit pas plus longtemps étouffée ?*

— Que le pécheur songe aux effroyables châtements qui l'attendent ; qu'il fuie les compagnies d'iniquité. Qu'il laisse l'impie se boucher les oreilles pour ne point entendre, le libertin se dissiper pour ne point réfléchir ; mais qu'il écoute, lui, avec un cœur docile les effrayantes leçons de la parabole ; qu'il se laisse aller aux influences divines, et il deviendra la tige féconde en bonnes œuvres réservée pour les greniers du Père céleste.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXII

« CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, AYEZ PITIÉ DE NOUS ! »

Mes frères,

Il est une invocation qui revient souvent sur nos lèvres ; c'est celle-ci : *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous !*

Cette invocation, elle nous fut enseignée par la B. Marguerite-Marie elle-même ; l'Eglise l'a autorisée ; Louis XVI dans sa prison de la Conciergerie l'a répétée comme le seul adoucissement possible à ses mortelles tristesses ; la France, par la bouche des Zouaves ponti-

ficaux, l'a redite aux jours les plus sombres de l'année terrible, comme la seule qui pût faire luire à ses yeux un rayon d'espérance ; la foi l'a gravée sur la pierre ; l'amour l'a inscrite dans les cœurs ; et si nous sommes réunis aujourd'hui, c'est pour qu'elle s'échappe de nos âmes et qu'elle aille, comme un trait victorieux, atteindre et émouvoir le Cœur sacré de notre Dieu.

Si la piété chrétienne l'a accueillie avec tant d'empressement, c'est qu'elle répond à tous nos désirs et à tous nos besoins. Nous nous en convainçons en méditant les trois motifs de confiance qui y sont contenus.

I

Le premier est qu'en répétant cette invocation, nous nous adressons à Jésus.

Oh ! je comprends que parfois nous n'osions pas prononcer le nom de Dieu, ce nom qui évoque devant notre esprit la pensée de cet Etre souverainement grand, dont le poète a pu dire :

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas !

Les Juifs n'avaient pas le droit de le prononcer, ce nom redoutable. Le grand-prêtre le portait gravé sur la lame d'or qui couvrait son front, et la crainte qu'il inspirait était telle que peu à peu la prononciation s'en était perdue.

Combien différent est le nom de Jésus ! C'est celui de notre Sauveur, et quand nous l'entendons, il ne nous rappelle pas seulement que le Fils de Dieu nous a arrachés à l'enfer, mais encore qu'il est venu exprès pour cela sur la terre et qu'il a souffert la mort pour nous donner la vie. Lui demander notre conversion, c'est répéter avec la prose sublime que l'Eglise nous fait chanter sur la tombe de nos trépassés : *Querens me, sedisti lassus !* Vous m'avez poursuivi jusqu'à tomber épuisé de fatigue !... *Redemisti crucem passus !* Vous m'avez racheté en souffrant la Croix pour moi !... *Tantus labor non sit cassus !* Oh ! que tant de douleur ne soit pas perdue !...

L'antiquité nous a conservé le récit d'un trait touchant entre tous. C'était un proscrit traqué de toutes parts. Incapable d'échapper plus longtemps aux émissaires d'un roi irrité, il prend une résolution désespérée : il pénètre dans le palais du monarque, réussit à prendre dans ses bras l'enfant en bas âge du souverain, et quand celui-ci paraît, il lui présente cette innocence et cette tendresse qui lui sourit. C'en est fait, le cœur du roi est touché, il pardonne.

Ainsi faisons-nous quand nous invoquons N.-S. Jésus-Christ. Nos fautes sont bien grandes, notre ingratitude a dépassé la mesure,

c'est vrai ! Mais nous abritons nos crimes derrière la sainteté du Sauveur. Nous présentons à Dieu irrité son Fils crucifié pour nous. Comment pourrait-il résister à cette vue ? En détournant ses regards de nous, il les détournerait de Celui en qui il a mis toutes ses complaisances. Il ne le peut. Il est vaincu, et nous sommes pardonnés.

Tel est le premier motif de confiance contenu dans l'invocation au Sacré-Cœur. Par là-même qu'elle s'adresse à Notre-Seigneur, elle nous assure un accueil bienveillant de la part de Dieu.

II

Aurions-nous encore quelque crainte de nous adresser à Jésus, malgré ce qu'il a souffert pour nous ? La pensée que nous nous réclamons de son Cœur fera disparaître nos hésitations.

Qu'est-ce que c'est que le cœur ? C'est l'amour. En faisant appel à l'amour, nous n'avons plus de raison de douter que nous serons bien accueillis.

Jésus, dans l'Evangile, s'est manifesté sous différents aspects.

A Caïphe, il a prédit qu'il viendrait un jour, sur les nuées du ciel, pour juger tous les hommes. Cette pensée peut nous faire trembler, car qui oserait sans inquiétude affronter la souveraine et clairvoyante justice de Celui à qui rien ne peut échapper ?

A Pilate, il s'est révélé Roi ; et là encore nous pouvons être effrayés : un roi ne fait pas que commander, il demande compte à ses sujets de l'exécution de ses ordres, et s'ils ont désobéi, les punit sévèrement.

Jésus, c'est encore le Maître qui enseigne avec l'autorité d'une sagesse infaillible. Il a les paroles de la vie éternelle ; celui qui l'écoute ne saurait errer. Mais qui peut se flatter de l'écouter toujours ? Est-ce que notre âme n'a pas à craindre le sort de Jérusalem qui, pour n'avoir pas reconnu le jour où elle était visitée, n'a pu échapper à la ruine ?

A tous ces titres, Jésus attire et se fait craindre en même temps. Il est un titre où il ne fait qu'attirer : c'est celui d'ami, et quand nous invoquons son Cœur, nous ne voyons pas autre chose en lui. C'est comme si nous lui disions : « Vous nous aimez, Seigneur, et c'est parce que vous nous aimez que nous venons à vous. Si vous nous repoussiez, ce serait que vous ne nous aimeriez pas. Mais vous ne pouvez pas, après nous avoir montré votre Cœur sacré embrasé d'amour pour nous, vous démentir à ce point. Non, vous ne le pouvez pas. Nous voici, accueillez-nous ! »

III

Quelque chose pourrait-il encore nous empêcher d'aller à lui ? Oui, nos fautes.

L'orgueil est si grand dans notre pauvre et misérable nature humaine que la plus grande bonté et la promesse même du pardon ne sauraient parfois nous décider au retour. Combien souvent l'on entend des âmes laisser échapper ce cri de désespoir : « Mes fautes sont trop grandes pour que Dieu me pardonne ! » On a beau nous redire que la miséricorde de Dieu est infinie, et que plus nos fautes sont grandes, plus elle aime à s'exercer : la honte que nous éprouvons et que le démon exploite, nous retient et nous empêche d'aller à lui.

Mais voici que l'amour de Dieu tourne cette résistance et fait de nos fautes elles-mêmes un troisième motif de confiance, qui est exprimé admirablement dans l'invocation au Sacré-Cœur, par ces mots : *Ayez pitié de nous !*

Pourquoi disons-nous à Notre-Seigneur : *Ayez pitié de nous ?* C'est parce que nous nous savons coupables. Si nous nous adressons à lui, c'est parce que nous avons péché, et ainsi nos fautes deviennent la raison même de notre prière. Plus elles sont grandes, et plus nous avons motif d'être exaucés.

En effet, à y bien réfléchir, plus nos fautes sont grandes, plus la bonté de Dieu et sa puissance trouvent à s'exercer. C'était la pensée de saint François de Sales quand il écrivait : « L'extrême misère humaine est le trône de la miséricorde infinie de Dieu. » C'était la prière de la B. Marguerite-Marie quand elle disait à Notre-Seigneur : « Hélas ! Roi débonnaire, souvenez-vous que vous ne pourriez être miséricordieux si vous n'aviez des sujets misérables. »

Pourrions-nous, mes frères, assez admirer cette bonté divine, qui n'est jamais plus disposée à nous écouter que lorsque nous l'avons le plus offensée ! Il n'y a qu'un Dieu qui puisse en agir ainsi avec les sujets rebelles que nous sommes. C'est la suite éternelle de la parabole de l'Enfant prodigue. C'est l'écho de la parole évangélique : « En vérité, en vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Tel est, mes frères, le sens profond et si encourageant de cette belle invocation : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ! » Songeons-y quand nous la répèterons. Cette méditation nous aidera à y mettre une foi sincère, une humilité triomphante et un amour toujours grandissant. Ainsi soit-il.

SERMON DE CHARITÉ POUR LES PAUVRES ET LES ŒUVRES D'UNE PAROISSE.

LA CHARITÉ

Mes frères,

Il est dans la langue française un mot qui ne saurait vieillir ; un mot qu'on ne saurait entendre sans être doucement ému ; un mot qui, à lui seul, est une puissance devant laquelle tous les obstacles s'aplanissent : c'est celui de CHARITÉ.

Pourquoi êtes-vous ici ? N'est-ce pas parce que ce mot vous l'avez lu sur une simple feuille de papier ? N'est-ce pas parce qu'il a été murmuré à votre oreille ? C'en a été assez. L'attraction a été plus forte que tout. Vous êtes venus.

Et c'est aussi parce que ce mot qui n'est pas de la terre, mais qui nous a été prêté par Dieu même, possède une vertu irrésistible, que tout à l'heure des personnes qui en toute autre circonstance rougiraient de ce geste, vont être fières de tendre la main. Et c'est aussi parce que ce mot est le plus beau qui puisse être proféré par des lèvres humaines, que pour l'embellir encore le plus charmant des arts, la musique, épuiserait dans un instant, comme elle l'a fait déjà avant que je vous parle, toutes les grâces et toutes les richesses dont elle détient l'inappréciable dépôt.

Ce mot, redisons-le ensemble, et voyons comment il est descendu du ciel pour adoucir et charmer toutes les détresses de la terre.

I

Quand le Christ parut, l'humanité avait désappris la pitié. Toute faiblesse était une déchéance, et toute misère un crime. C'était l'époque où un des sages les plus écoutés osait, sur sa table d'or, écrire des paroles comme celles-ci : « Celui qui fait l'aumône est un fou ; il perd ce qu'il donne, et son action ne sert qu'à prolonger la souffrance. » C'était l'époque aussi où l'on songeait à déporter les pauvres dans une île déserte pour les y laisser mourir de faim et débarrasser de leur vue importune les orgueilleux habitants de Rome.

Mais Jésus vient. Maître du monde, il naît pauvre, pour réhabiliter la pauvreté. A Jérusalem, il y a un roi qui habite un palais revêtu de pourpre, de marbre et d'or. Roi, garde ton palais ! A Rome, il y a un empereur qui remplit le sien de toutes les merveilles qu'a produites l'univers. Empereur, garde tes merveilles ! Le Fils de Dieu n'aura pour berceau qu'une crèche et pour maison qu'une étable. C'en est assez pour que la misère cesse d'être un déshonneur.

Le voilà qui commence sa vie d'apôtre. Pas

de chaussures à ses pieds. Pas de besace à son épaule. Sur cette terre qu'il a créée il ne se réserve aucun coin. Pas une pierre où il puisse reposer sa tête. Il mange le pain qu'on lui donne. Désormais, quand ils verront passer un mendiant, tous ses disciples ne pourront s'empêcher de retrouver en lui une image frappante de leur Maître, et s'ils aiment leur Maître, ils l'aimeront aussi de lui ressembler.

Cette leçon ne lui suffit pas. Il prêche la charité par ses paroles et par ses exemples.

Un jour un jeune homme vient le trouver.

C'était un des principaux de la contrée, noble cœur qu'a séduit la beauté des enseignements divins. Ardent comme on l'est à cet âge, il brûle d'aller jusqu'au bout dans la voie d'amour qui lui est montrée. — « Maître, lui dit-il, que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? — Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. — Lesquels ? — Ceux de Moïse. — Maître, je les ai observés depuis ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? »

Jésus alors le regarde et il l'aime. Quelle réponse définitive va-t-il donner à cette âme généreuse ? Ecoutez :

« Il ne vous manque plus qu'une chose : allez, vendez tout ce que vous avez, *donnez-en le prix aux pauvres*, et vous aurez un trésor dans le ciel. »

Il ne se contente pas de cela. Pour montrer à ses disciples jusqu'à quel point il entend qu'on aime les pauvres et qu'on vienne à leur aide, il va jusqu'à se solidariser avec eux. Cela serait incroyable si ce n'était relaté tout au long dans l'Evangile. Jésus décrit par avance le jugement dernier. Il montre comment devant le Roi du ciel, environné de ses anges comme d'un cortège triomphal et assis sur le trône de sa majesté, paraîtront toutes les nations de la terre. Voici les justes qui se rangent d'eux-mêmes à sa droite et qui entendent avec ravissement cette sentence qui consacre à jamais leur félicité : « Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé avant l'établissement du monde. » Alors entre eux et Celui qui les accueille en son Paradis s'établit un dialogue solennel : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été sans logement, et vous m'avez abrité ; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous m'êtes venus voir... »

Alors dans leur stupéfaction : — « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons donné à manger ? — En vérité, en vérité, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de mes frères les plus petits, vous l'avez fait à moi-même ! »

Je comprends pourquoi dans l'Eglise il y a toujours eu et il y aura toujours une folie de charité ; pourquoi les premiers chrétiens vendent leurs terres et en apportent le prix

pour les pauvres ; pourquoi, dans la suite, quand on veut attirer les bénédictions de Dieu sur un établissement, on en fait poser la première pierre par un pauvre qui représente Jésus-Christ ; pourquoi il y a toujours eu, pourquoi il y aura toujours des jeunes filles, dans tout l'éclat de leurs vingt ans, portant parfois un nom illustre, qui quittent tout, famille, richesses, patrie, espérances mondaines, pour se consacrer aux soins des malheureux ; pourquoi s'établissent dans la société chrétienne des maximes comme celle-ci : *Qui donne aux pauvres prête à Dieu !* pourquoi le mendiant dira désormais en guise de remerciement pour l'aumône qu'il reçoit : *Dieu vous le rendra !* Paroles admirables, que la terre n'eût pas su trouver seule, que Jésus nous a enseignées, et qui sont le commentaire sublime de ce mot sublime : LA CHARITÉ !

II

Mais n'est-ce pas un rêve qui, pour être généreux, n'en est pas moins chimérique, que de vouloir soulager la misère, toute la misère, toutes les misères ? Ah ! elle n'a pas retenti en vain, la menace terrible dont Dieu a frappé l'humanité coupable, déchue et chassée de l'Eden : « La terre te produira des épines et des ronces ! » Jamais parole de malheur ne s'est mieux réalisée.

L'épine, elle est partout dans la vie humaine ! Tantôt elle se cache sous la rose que nous allons cueillir, et le sang qu'elle fait perler de nos doigts et qui vient empourprer sa corolle embaumée nous rappelle bien vite que nous ne saurions avoir ici-bas de joie sans mélange. Et encore, cela c'est peu de chose ! Mais est-ce que, parfois, l'épine ne se dresse pas devant nous comme un fourré impénétrable qui nous entoure de toutes parts, qu'il faut pourtant traverser, et qui ne nous laisse passer qu'en nous couvrant de blessures et en gardant, à chacune de ses pointes acérées, quelque lambeau de notre chair ?

Ecoutez cette plainte déchirante, immense et éternelle, qui s'élève de la terre depuis le commencement du monde ! Le patriarche Job, cet homme qui symbolise l'humanité, s'en fait l'écho quand il s'écrie du fond de son infortune : « L'homme, fils de la femme, ne vit que peu de temps, et il est accablé d'innombrables douleurs ! » Douleurs de l'âme, douleurs du corps, rien ne manque aux enfants d'Adam ; c'est à se demander si l'immense amertume des océans n'est pas faite de l'immense amertume de nos larmes !

On aurait pu craindre que le Christ, venu pour sauver les âmes, restât insensible aux souffrances des corps. L'écrasante tâche de la charité eût été ainsi allégée...

Pour répondre à cette question, il suffit d'ouvrir l'Evangile. Vous vous rappelez cette

scène inoubliable qui nous montre Jésus, dans le désert, instruisant la multitude. Pour l'entendre, l'entendre encore, ils ont, ces gens, quitté leurs villages, et ils l'ont suivi, suivi encore. La voix qui descend de la hauteur où le Maître s'est placé, est si douce qu'ils en oublient tout, même qu'ils ont faim et qu'ils n'ont rien à manger. Mais il y pense pour eux, lui, et s'interrompant tout à coup pour se tourner vers ses disciples : « J'ai pitié de cette foule, leur dit-il, car voilà trois jours qu'ils me suivent, et si je les renvoie à jeun, j'ai peur qu'ils ne défaillent en chemin... » Vous savez le reste, et comment, pour leur épargner cette souffrance, il multiplie le pain et les nourrit.

Il ne s'occupe donc pas seulement des âmes qu'il a illuminées pendant trois jours aux plus chauds rayons de la vérité. Il compatit aussi aux corps, laissant ainsi à l'Eglise l'exemple qu'elle devra suivre.

Cet exemple, elle l'a recueilli, la Mère de nos âmes ; elle l'a médité, et son histoire depuis vingt siècles n'en fait qu'une avec l'histoire de la charité.

Voyez tout ce qui existe sur notre terre de France d'institutions bienfaisantes. N'est-ce pas elle qui les a créées ? Les hôpitaux, les léproseries, les asiles de toutes sortes et pour toutes les faiblesses, l'enfance, la maladie, la vieillesse, sont d'elle. On a pu les lui prendre, et on ne s'est pas privé de le faire. Aussitôt elle s'est remise à l'œuvre. On ne peut pas plus l'empêcher de secourir les pauvres que de prier. Elle ne sépare pas ces deux choses : l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

III

Après l'aumône *corporelle*, l'aumône *spirituelle*. Celle-ci ne nous est pas moins impérieusement commandée que celle-là.

Voyez Jésus. En somme, s'il est venu sur la terre, s'il y a vécu, s'il y est mort, c'a été pour la pratiquer, cette charité qui va aux âmes pour les instruire, les consoler, les purifier et les sauver. Sa prière prolongée, sa parole ardente, ses courses apostoliques, n'ont pas d'autre but. On le voit braver la fatigue d'une marche incessante, affronter la colère des Pharisiens, renoncer à tout repos pour trouver des âmes, et quand il en rencontre une, comme celle de la Samaritaine, par exemple, s'attarder en longs entretiens. Rien ne lui coûte quand il s'agit de faire du bien.

Parfois, autour de lui, on va se scandaliser des formes que revêtait son apostolat : « Votre maître, disent les Pharisiens aux Apôtres, fréquente les Publicains et les pécheurs, et mange avec eux ! »

Ces reproches, l'Eglise ne manque pas de les entendre quand, pour atteindre les âmes et pour les gagner à Dieu, elle adopte de nouveaux moyens de zèle.

Bâissez-vous une salle paroissiale ? On vous dira que vous feriez mieux de commencer par faire venir les gens à l'église ; comme si la salle paroissiale n'était pas justement destinée à cela !

Organisez-vous un patronage ? On vous dira qu'on ne sauve pas les âmes en leur faisant jouer la comédie ; comme si le théâtre, dans nos œuvres, n'était pas qu'un accessoire nécessaire !

Répandez-vous la bonne presse ? Fondez-vous des écoles ? Créez-vous des ouvroirs ? On vous dira que c'est de l'argent perdu, et que tout cela ne sert à rien.

Tout le monde, heureusement, ne parle pas ainsi. Les âmes vraiment chrétiennes comprennent que si le bien veut se faire, il faut qu'il puisse, contre le mal, lutter à armes égales ; c'est-à-dire qu'il oppose réunions à réunions, écoles à écoles, journaux à journaux, ouvroirs à ouvroirs.

— Mais tout cela, direz-vous, ne peut que coûter beaucoup.

— C'est vrai, vous répondrai-je ; les œuvres dévorent beaucoup d'argent, plus même que vous ne pensez. Il faut avoir des locaux. Il faut les meubler. Il faut payer les impôts. Que sais-je ? Mais c'est là que, de nos jours, trouve à s'exercer la charité spirituelle, celle qui vise les âmes, et qui l'emporte autant sur la charité corporelle qu'un seul exemplaire de l'Evangile sur toutes les paires de sabots du monde.

Vous avez ici, mes frères, des œuvres dont vous êtes justement fiers. Le bien qu'elles ont produit, pour être caché aux regards superficiels, n'en est pas moins admirable. Vous les avez soutenues jusqu'ici. J'ai la confiance que vous les soutiendrez encore. C'est à elles que vous devrez la régénération de votre paroisse.

**
**

Personne ne saura ce que tout à l'heure vous allez mettre dans l'aumônière tendue de nos dames quêteuses. Personne, excepté Dieu. Songez au sourire dont il va payer votre sacrifice. Songez au bien que fera votre offrande. Songez aussi que le ciel n'est pas ingrat et qu'il promet le centuple de ce qu'on abandonne pour lui.

C'est avec confiance que je vous adresse cet appel. Je ne veux pas le prolonger davantage et le résume en ces trois mots qui disent tout : Donnez aujourd'hui, donnez largement :

C'est pour les pauvres !

C'est pour les œuvres !

C'est pour le bon Dieu !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 novembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 10 novembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Cécile. — Allocution à une Société musicale, 769.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LXIII. Fête de la Dédicace, 778.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXIX. 3^e Commandement de l'Eglise : *La confession*, 777. — XXX. 4^e Comm. : *La communion pascalle*, 778. — XXXI. 5^e et 6^e Comm. : *Jeûne et abstinence*, 779. — XXXII. Les conseils évangéliques, 780.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — XXXIII. Saint Pierre et les païens de Rome, 781.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre)

ALLOCUTION A UNE SOCIÉTÉ MUSICALE

Mes frères,

L'Eglise catholique, dont nous sommes tous les enfants, se plaît à nous encourager dans l'accomplissement de nos devoirs de bons chrétiens en présentant à notre imitation la vie des saints, si belle dans l'uniformité de leurs mérites, et si variée dans la diversité de leurs vertus.

Tantôt c'est un évêque, comme saint Denis de Paris, saint Martin de Tours, saint Aignan d'Orléans, pleins de zèle pour le salut des âmes ; tantôt c'est un vaillant martyr, comme saint Laurent, saint Sébastien, qui ont sacrifié leur vie dans les supplices plutôt que de renier leur foi ; un autre jour, c'est un austère pénitent, saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard, le B. Curé d'Ars, qui se sont imposé de rudes mortifications pour expier leurs péchés et ceux du monde.

Aujourd'hui, l'Eglise présente à notre vénération sainte Cécile, illustre martyre romaine dont le nom est plein d'une douce suavité, et la personne une des plus ravissantes figures de vierges qui ait paru au sein de l'humanité.

Vous vous faites une joie de venir célébrer sa fête en cette église et d'honorer sa mémoire, en ce jour qui lui est consacré, par les harmonieux accords de vos voix et de vos instruments.

Assurément, Messieurs, vous faites bien ; car, je vous le dis en toute sincérité, le nom de Cécile évoque dans nos esprits ce qu'il y a

de plus beau dans la sainteté et de plus mélodieux dans l'art musical.

Afin de me mettre en accord parfait avec vous dans cette solennité, je vous montrerai d'abord l'admirable beauté qui brille dans la vie de cette glorieuse vierge et martyre, que les musiciens de tous les temps ont vénérée comme leur patronne ; puis je vous rappellerai ce que vous-mêmes vous devez faire pour l'imiter et, comme elle, sanctifier l'art musical, que vous exercez avec une si distinguée perfection.

I

Une triple beauté brille dans la vie de sainte Cécile et jette sur elle un éclat d'une merveilleuse splendeur ; je veux dire : la beauté de la vertu, celle de l'apostolat, et celle du martyre.

1. Cécile naquit à Rome, vers l'année 210, d'une famille riche et noble. Ses parents étaient païens ; mais ils laissèrent à leur fille la liberté d'embrasser la religion chrétienne, vers laquelle la portaient les pieuses aspirations de son âme. Instruite, selon toute probabilité, par quelqu'une de ses proches dont le nom nous est inconnu, elle se mit dès sa jeunesse à pratiquer avec ardeur les vertus apportées au monde par le Christ-Rédempteur.

Sa piété est grande. Elle va prier dans les assemblées des chrétiens, dans les catacombes, où ils se réfugient pendant la persécution, en attendant le martyre. Elle assiste avec une ferveur angélique au sacrifice eucharistique, offert sur les tombeaux de ceux qui ont versé leur sang pour la foi, puisant là un courage qui lui permettra de subir à son tour, sans faiblesse, les mêmes tourments.

A sa piété elle unit une charité secourable. Elle est bonne ; elle a le cœur compatissant, et répand dans le sein des pauvres toutes les aumônes dont elle peut disposer. Elle va même jusqu'à se priver des parures tant recherchées de la jeunesse romaine, pour se procurer les moyens de donner des secours plus abondants et soulager de plus nombreuses misères. Aussi les malheureux ne prononcent-ils son nom qu'avec les sentiments d'une profonde vénération et d'une sincère reconnaissance.

Mais, de toutes les vertus qu'elle aime et s'efforce de pratiquer avec un soin tout particulier, la pureté du cœur est celle à laquelle elle s'attache avec une ferveur plus ardente. Ce fut le fond de son cœur, et le terme de ses saints désirs. Parmi la profonde corruption du monde païen, Cécile, toute jeune encore, a horreur de la moindre souillure. Elle consacre sa virginité à Jésus-Christ, et promet de se garder pure toujours pour être digne

de Celui qu'elle veut avoir pour l'unique époux de son âme. Elle s'engage à n'appartenir qu'à Lui seul, dans toute la joie de son cœur et la plénitude de sa liberté.

Alors le divin Sauveur, qu'elle aime tant, lui accorde une faveur d'un prix inestimable : il lui permet de jouir de la vue de son Ange gardien, sans cesse présent à son côté, veillant sur elle, joignant ses prières aux siennes, et lui apportant ainsi la pleine sécurité de sa vertu.

Voir constamment ce céleste protecteur, quel bonheur ! Et quelle assurance d'une force invincible ! Cécile était entièrement heureuse ; elle goûtait l'ineffable félicité d'appartenir sans partage à son divin Epoux, et de se sentir toujours digne de lui, puisque, grâce à la société visible de son bon Ange, elle vivait autant au ciel que sur la terre.

2. Cependant, mes frères, les parents de Cécile, dans leur vive affection pour leur enfant bien-aimée, pensent à son avenir et veulent lui donner un soutien, en la mariant à un jeune Romain qui les remplaçât auprès d'elle quand ils ne seront plus.

Ce fut une cause de grande affliction pour Cécile. Elle avait promis à Dieu de demeurer vierge. Comment accepter un époux terrestre, alors qu'elle s'est vouée sans réserve au céleste Epoux ? Elle pleure ; elle prie avec ferveur ; elle invoque l'assistance de son bon Ange ; et bientôt, éclairée par une lumière surnaturelle, elle se soumet à la volonté de ses parents, espérant bien que Dieu, à qui elle appartient tout entière, ne l'abandonnera pas.

Elle est donc unie à Valérien, jeune homme païen encore, mais aussi distingué par la délicatesse de ses sentiments que par l'honorabilité de sa famille et la grandeur de sa fortune. Quand les cérémonies nuptiales eurent été célébrées et que Cécile se trouva seule avec Valérien : « O doux et tendre ami, lui dit-elle, apprenez un secret très important que j'ai à vous révéler. Depuis longtemps j'ai voué ma virginité au Roi des cieux. Il a accepté mon vœu ; et depuis lors il a placé à mon côté un de ses anges, visible pour moi seule, qui veille sur moi et ne permettra à personne de porter sa main sur mon corps. Mais s'il voit que vous m'aimez d'un cœur pur et voulez respecter mon vœu, il vous aimera comme moi, et fera notre bonheur à tous deux. »

Surpris d'abord, Valérien lui répond : « Si vous voulez que je croie à votre parole, il faut que je voie cet ange de Dieu. Quand je l'aurai vu, je ferai tout ce que vous me demanderez. » — « Un homme encore plongé dans les ténèbres du paganisme, lui dit Cécile, ne peut pas voir l'être de pureté parfaite qu'est mon Ange. Mais allez trouver l'évêque Urbain ;

il vous instruira de la foi chrétienne ; il vous baptisera. Après, vous pourrez voir mon Ange gardien. »

Valérien fit ce que lui conseillait son épouse. Il se rendit près de l'évêque Urbain ; il fut instruit et reçut le baptême. Ensuite, sans tarder, il revint plein de joie et accourut vers le sanctuaire où Cécile était demeurée en prière. Il entra, et ses yeux ravis aperçurent priant auprès de la vierge son épouse, l'Ange du Seigneur, le visage brillant d'une beauté céleste, et comme enveloppé dans ses ailes d'une éclatante blancheur. Lui-même tomba à genoux dans une fervente prière. Puis, se relevant, il courut vers son frère Tiburce, très sincère, bon et dévoué comme lui. Il lui raconta ce qui venait d'arriver, et le conduisit près de Cécile. Celle-ci l'engagea à se rendre auprès de l'évêque Urbain, pour mériter d'obtenir la faveur accordée à Valérien. Tiburce suivit ce conseil, devint chrétien, et à son tour contempla l'angélique vision, qui le remplit d'une inexprimable allégresse.

Ainsi, par ses exhortations, par ses prières et le privilège de sa vertu sans tache, Cécile conserva l'honneur de sa virginité et fit la conquête de deux âmes, qui ne tardèrent pas à recevoir avec elle, en récompense de leurs mérites, la glorieuse couronne du martyr.

3. C'est qu'en effet la persécution contre les chrétiens sévissait alors dans toute sa fureur. Almachius, préfet de Rome et exécuteur des sanglants décrets de l'empereur Alexandre Sévère, apprit que Valérien et Tiburce avaient embrassé le christianisme. Il les arrêta et leur fit trancher la tête. En même temps il se saisit de Cécile. Par des promesses d'abord, puis par des menaces, il s'efforça de lui faire renier sa foi ; mais la courageuse vierge demeura inébranlable, soutenue par la présence de son Ange qui ne la quittait pas un instant. Loin de renoncer à son Christ bien-aimé, elle prêcha sa doctrine avec tant de zèle et le pria avec une si puissante efficacité, qu'elle gagna à sa croyance et à son amour plus de 400 païens, qui étaient venus la visiter dans sa demeure convertie en prison. Elle les fit instruire et baptiser par l'évêque Urbain, augmentant ainsi d'une manière admirable le nombre de ses conquêtes pour Jésus-Christ. Mais quand Almachius apprit ces merveilleuses conversions, sans tarder un moment, il ordonna au bourreau de frapper Cécile, impuissant à mettre un terme à ses prodiges autrement qu'en mettant un terme à sa vie.

Telle fut donc, mes frères, votre glorieuse patronne, modèle des plus belles vertus, apôtre infatigable de ses proches, et martyr de sa foi. Après sa courte, mais féconde carrière, son âme sainte, portée sur les mains de son bon Ange, alla rejoindre au ciel Valérien son

époux et Tiburce son frère, pour partager avec eux les joies immortelles du paradis, qu'elle leur avait fait obtenir.

II

Afin de compléter les enseignements qui ressortent de cette fête, il me reste maintenant à vous rappeler ce que vous-mêmes vous devez faire pour imiter sainte Cécile et mériter de jouir un jour de son bonheur, en vous sanctifiant dans l'exercice de l'art musical.

D'après ce que nous apprennent les Actes des Martyrs, sainte Cécile, douée d'une voix agréable, aimait à chanter les hymnes sacrées avec ses compagnes ; et elle soutenait son chant à l'aide de sonores instruments à cordes en usage de son temps. C'est pourquoi l'Eglise l'a donnée pour patronne aux musiciens et l'invoque à ce titre.

Si vous voulez l'imiter utilement et vous rendre dignes de sa protection, il vous faut, Messieurs, exercer votre art dans les mêmes sentiments qui l'animaient quand elle faisait retentir les temples chrétiens de ses harmonieux accords.

Le chant est naturel à l'homme. Il en fait le cri de son âme pour glorifier Dieu et rendre les divers sentiments qui l'animent, de joie ou de tristesse, de crainte ou d'espérance. L'Eglise catholique s'est emparée de ce sentiment pour former son chant liturgique, le plus parfait de tous, parce qu'il ne tend pas seulement à émouvoir les sens, comme la musique mondaine, mais parce qu'il prend l'homme tout entier, le saisit dans ses fonds intimes, l'excite au bien, et le rend meilleur.

Le plain-chant religieux, comme on le nomme, est rempli d'onction et de suavité. Il est l'expression toujours simple et naturelle, mais puissante aussi, de la vraie prière, qui ouvre le ciel, édifie la terre, épanouit le cœur et lui fait dire, avec un pieux enthousiasme, tout ce qu'il doit demander à Dieu.

Dans ce chant, je trouve trois modes principaux, ou tons différents, dont l'étude peut vous offrir d'utiles enseignements pour le perfectionnement de votre vie. C'est par là que je vous ramènerai à l'imitation de sainte Cécile et au désir de votre propre sanctification, but de ce discours et réalisation de la fin unique qu'un prêtre doit toujours se proposer d'atteindre quand il parle dans la chaire chrétienne.

1. Je trouve d'abord, dans le chant liturgique, l'*Allegro*, ton vif et ardent, cri de joie et de confiance, qui monte vers le ciel comme un cantique d'allégresse, proclamant sa foi en Dieu le Créateur du monde et le Maître souverain de toutes choses. Tel est le *Credo* qui chaque dimanche, dans nos temples, s'élance vers le ciel, voix de la foi, voix de

l'humanité qui chante sa croyance et proclame la sincérité de ses convictions.

La foi, Messieurs, est la base de toute vie chrétienne. Sans elle, il est impossible de plaire à Dieu, puisque celui qui ne croit pas méconnaît sa parole et fait outrage à son infaillible vérité. La foi est la croyance à nos dogmes révélés, lumière de notre intelligence, guide de notre conduite, et motif de notre meilleure espérance. La foi vous a été inspirée d'abord par vos pieuses mères, quand elles vous faisaient réciter sur leurs genoux ces belles et simples prières quotidiennes que vous n'oublierez jamais ; puis dans cette église, sur les bancs du catéchisme et dans les instructions que, chaque dimanche, vos pasteurs vous adressent avec un si grand zèle. En venant aujourd'hui, sous le patronage de sainte Cécile, prier et chanter les mélodies du *Credo*, vous proclamez à la face du ciel et de la terre la sincérité de votre foi, et vous montrez qu'elle est forte et vivace dans vos cœurs.

Soyez donc toujours des hommes de foi. Malgré l'incrédulité qui vous environne, ne laissez pas votre croyance religieuse s'affaiblir. Méprisez les mensonges de l'impiété. La fermeté inébranlable de votre foi vous obtiendra dans cette vie l'abondance des bénédictions divines, en attendant la récompense du paradis dans l'*allegro* des hymnes éternelles.

2. Au chant vif et ardent de la foi s'unit le grave et majestueux *andante*, qui produit un effet si impressionnant dans les symphonies musicales. Il développe ses périodes solennelles dans le *Veni Creator* où l'âme chrétienne appelle avec une puissante intensité d'invocation le secours de l'Esprit-Saint ; puis dans le *Te Deum*, ce magnifique cantique d'actions de grâces composé par deux grands docteurs de l'Eglise, saint Ambroise et saint Augustin, afin de remercier Dieu des bienfaits obtenus.

Pour vous, Messieurs, l'*andante*, c'est la gravité de la vie religieuse, la noble conduite du bon chrétien ; ce sont les œuvres, filles de la foi et ses compagnes nécessairement inséparables.

Soyez des hommes croyants ; mais soyez aussi des hommes pratiquants. La foi sans les œuvres est une foi morte, stérile, et impuissante à produire des fruits de salut ; tandis que les œuvres bonnes, unies à la foi, mettront dans votre existence l'harmonieux *andante* de la vie chrétienne. Un habile musicien ne se contente pas d'acquérir la théorie de son art, avec la science de ses variations ; mais il se plaît à exercer son talent, et il est heureux de faire entendre à ses amis les plus beaux morceaux de son répertoire. Même, si Dieu lui a donné le génie musical, il compose ces admirables pièces, soit

sacrées, soit profanes, qui charmeront ses contemporains et feront encore, longtemps après sa mort, les délices des âmes artistiques.

Ainsi, Messieurs, mettez en pratique les leçons de votre foi : obéissez aux commandements de Dieu et à ceux de son Eglise ; évitez le mal, faites le bien. Votre vie s'écoulera de la sorte dans une dignité sereine qui vous vaudra l'estime de vos semblables et sera l'heureux prélude de cette existence bien autrement fortunée qui vous attend dans les insondables profondeurs de l'au-delà.

3. C'est ce que nous fait déjà pressentir, au cours de notre carrière actuelle, le troisième mode musical que je me reprocherais de ne pas signaler à votre pieuse attention.

On l'appelle le *lamento*. C'est le ton de la tristesse, des lamentations, des grandes douleurs qui font tressaillir le cœur humain avec une angoisse infinie. Son expression la plus pathétique existe dans le *Dies iræ*, prose sublime des fins dernières, dont les accents émeuvent l'homme le plus indifférent, mis par eux en présence de la destinée qui l'attend.

Nous ne sommes pas pour toujours sur la terre : il ne faut jamais l'oublier. Après un temps plus ou moins long, fixé par la volonté de notre Créateur pour nous mettre à même de mériter le bonheur de la vie future, il nous faudra mourir, peut-être au moment où nous nous y attendrions le moins, puis paraître au tribunal du Souverain Juge, et entendre la sentence méritée.

Pour l'homme qui aura vécu ici-bas en révolte perpétuelle contre son Dieu, blasphémé son nom, transgressé ses lois, oh ! cette sentence sera effroyable : l'enfer, avec ses durs tourments, sa déchirante cacophonie de cris désespérés, et l'horreur de son *lamento* sans fin... Les incrédules ont beau nier l'enfer : leurs protestations sont vaines, et à tout jamais impuissantes à rien changer de ce que la justice de Dieu a établi.

Mais, pour l'homme vertueux, fidèle serviteur du divin Maître, qui aura mis ses œuvres en constant accord avec sa foi, oh ! combien sera bonne la sentence dont il entendra le prononcé ! Le ciel, avec la plénitude de ses jouissances ; le ciel, avec sa durée sans terme ; le ciel, avec ses ineffables harmonies ! Là, les élus font retentir les célestes parvis du chant des louanges de Dieu, chant qui remplit l'éternité et suffit à la félicité des anges comme à celle des hommes. Là, dans ce concert immense, chacun a sa partie propre, suivant sa vocation et les mérites de sa vie passée ; là aussi, tous ensemble, harmoniquement organisés, se correspondent en un unisson merveilleux qui est la communion des saints. C'est l'hymne parfaite qui réjouit perpétuellement le cœur de Dieu ; c'est la grande, la

délicieuse, l'universelle symphonie des élus ; c'est l'*Hosanna* éternel de la vie bienheureuse... O bonheur suprême ! O radieuse béatitude ! O joies inexprimables ! Vous serez l'objet le plus habituel de ma pensée, et le but le plus ardemment désiré où tendront tous les efforts de ma volonté !

Tel est, Messieurs, le mode capital de notre carrière terrestre, le *lamento*, contristant d'abord, puis rempli d'immortelles espérances. Pensez à vos fins dernières, et vous ne pécherez plus. Vous éviterez l'enfer ; vous mériterez le ciel. Cette pensée salutaire, en vous invitant à réparer vos fautes passées, vous encouragera dans la pratique du bien par le spectacle réconfortant des miséricordes du Seigneur.

**

Je finis, Messieurs. Un des effets les plus solennels et les plus impressionnants de la musique, c'est l'*unisson de l'accord parfait*. Quand une masse de voix et d'instruments se réunissent dans un même effort pour l'expression d'une belle phrase musicale, tout s'émeut, tout vibre avec elle, et l'homme sent son être fortement remué jusqu'à dans ses plus intimes profondeurs.

Dans l'ensemble des pensées, des paroles et des actions qui doivent former le concert de votre vie, toujours et partout, Messieurs, mettez la puissante harmonie de l'accord parfait.

Vivez en parfait accord avec Dieu, dans la croyance à ses vérités révélées, dans l'observance de ses divins préceptes. Croyez en lui ; espérez en lui ; aimez-le par-dessus tout. Il vous bénira ; il vous comblera de ses grâces en ce monde, jusqu'au jour où il vous admettra à faire votre partie au concert des élus.

Vivez dans l'accord parfait avec vos semblables, tous les hommes, vos frères. Soyez bons pour eux, et ils le seront pour vous. Supportez leurs défauts, et ils supporteront les vôtres. Ne permettez pas qu'une note discordante d'orgueil, de jalousie ou de cupidité vienne rompre la mesure dans vos relations habituelles. Ce sera alors le mélodieux accord des bonnes volontés et des caractères obligeants. Unis ensemble par l'amour de la musique, n'est-il pas juste que vous soyez tous amis, et prêts à vous rendre service dans une chrétienne et franche cordialité ?

Vivez enfin dans l'accord parfait avec vous-mêmes. Je veux dire : mettez en vous chaque chose à sa place, l'âme avant le corps, la vertu au-dessus du vice, les désirs du ciel au-dessus de ceux de la terre. Mettez la paix dans votre conscience ; ne laissez pas dominer en vous les passions mauvaises. Ainsi vous serez pleinement d'accord avec vous-mêmes dans l'ordre excellent d'une vie qui demeure toujours bien réglée.

Puis, quand vous aurez achevé de tenir votre partie dans le concert de la vie terrestre, du haut des cieux sainte Cécile vous appellera, pour que vous veniez partager son bonheur et occuper la place méritée parmi les symphonies de la cour céleste. « Viens, vous dira-t-elle au nom de Dieu, viens, toi qui fus un bon et fidèle exécutant des vertus chrétiennes. Entre dans les joies du paradis, pour y chanter, avec les chœurs des anges et des élus, les hymnes de l'éternelle félicité. » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LXIII

Fête de la Dédicace

LE PUBLICAIN ZACHÉE

Suite du saint Evangile selon S. Luc (xix, 1-10)

En ce temps-là,

1. Jésus étant entré dans Jéricho, traversait la ville.
2. Et voilà qu'un homme, nommé Zachée, chef des publicains et riche,

3. Cherchait à voir Jésus pour savoir qui il était. Mais il ne le pouvait pas à cause de la foule, parce qu'il était de petite taille.

4. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore pour le voir, car il devait passer par là.

5. Etant arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux, le vit et lui dit : « Zachée, hâte-toi de descendre, parce qu'aujourd'hui je dois loger dans ta maison. »

6. Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie.

7. Et tous, voyant cela, murmuraient en disant qu'il était allé loger chez un pécheur.

8. Mais Zachée se tenant debout dit au Seigneur : « Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple. »

9. Jésus lui dit : « Le salut s'est opéré aujourd'hui pour cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. »

10. « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

§ 1er. — Préliminaires

— *La ville de Jéricho ne doit pas vous être inconnue : vous rappelez-vous comment elle tomba au pouvoir des Hébreux à leur entrée dans la Terre promise ?*

— Les murailles de cette ville s'écroulèrent après que Josué en eut fait sept fois le tour avec l'Arche d'alliance, et les Hébreux purent y entrer facilement.

— *Qu'était la ville au temps du Sauveur ?*

— Située à la frontière de la Judée, elle se trouvait sur le passage des caravanes de marchands qui allaient de Syrie en Egypte. Le transit y était considérable, et par là même c'était un poste de douane assez important.

— *D'ailleurs, la région n'était-elle pas très fertile ?*

— Les jardins de Jéricho étaient renommés ; leurs produits étaient frappés d'impôts par les Romains. Le baume qu'on y recueillait payait des droits assez élevés, parce que, de l'aveu des anciens, il était réputé le meilleur de tous.

— *Il y avait par suite, à Jéricho, beaucoup de collecteurs d'impôts ?*

— Oui, les publicains y étaient assez nombreux ; un de leurs chefs y résidait. C'était lui qui était chargé de centraliser, pour les transmettre aux fermiers généraux, toutes les sommes perçues par les agents inférieurs.

— *Pourriez-vous nous dire d'où venait Jésus et où il allait quand il traversa cette fois la ville de Jéricho ?*

— Il quittait définitivement les confins de la Galilée et se dirigeait une dernière fois vers Jérusalem pour y mourir.

— *Ne l'avait-il pas annoncé en entreprenant ce dernier voyage ?*

— Oui, il avait annoncé que les Ecritures allaient s'accomplir, qu'il serait livré aux Gentils, moqué, flagellé et conquis, qu'il serait mis à mort et qu'il ressusciterait le troisième jour.

— *Savez-vous aussi quel miracle il fit à l'entrée de la ville ?*

— Il rendit la vue à un aveugle qui lui demandait sa guérison en s'écriant : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » C'est à la suite de ce miracle qu'il entra dans Jéricho, accompagné d'un nombreux cortège.

— *D'où venait la foule qui lui faisait escorte ?*

— Elle se composait surtout de Juifs qui se rendaient à Jérusalem pour les fêtes pascales. A ces nombreux pèlerins s'étaient joints des habitants de Jéricho dès qu'ils avaient appris la guérison de l'aveugle.

— *On était donc proche de la fête de Pâques ?*

— Oui, Jésus passa à Jéricho dans le courant de la semaine qui précéda sa passion. Selon toute apparence, il logea chez Zachée le jeudi de cette semaine, huit jours avant l'institution de la sainte Eucharistie.

— *Comment se fait-il alors que l'Eglise ait choisi cet épisode, qui se rattache en quelque manière à la Passion du Sauveur, pour en faire l'Evangile de la Dédicace des Eglises ?*

— C'est que les paroles du Sauveur en cette circonstance peuvent très bien s'appliquer aux églises consacrées. La dédicace qui en est faite les transforme en maisons de salut : c'est en effet dans l'église que le pécheur trouve la sainteté. De plus elles deviennent la maison du Christ ; par la sainte Eucharistie il s'y installe comme il s'est installé dans la maison de Zachée.

§ 2. — Explication du texte

— *Que signifie le nom de Zachée ?*

— Il signifie le *Juste*, le *Pur*.

— *Zachée passait-il pour juste quand Jésus vint à Jéricho ?*

— La suite du récit donne suffisamment à entendre que sa justice laissait à désirer. Du reste, eût-il été réellement juste, que personne n'aurait cru à sa vertu. Son nom présageait donc plutôt ce qu'il devait être.

— *Pourquoi le jugeait-on aussi défavorablement ?*

— Il suffisait d'être publicain pour être déconsidéré ; aussi les collecteurs d'impôts se recrutaient-ils surtout parmi les Gentils. Quand un Juif acceptait cette fonction, on le regardait comme un pécheur et il était universellement méprisé.

— *D'où venait ce mépris que l'on avait pour les gens de cette condition ?*

— L'impôt romain étant odieux, ceux qui le percevaient devenaient eux-mêmes odieux. D'ailleurs le mode de perception alors en usage favorisait de nombreuses exactions qui révoltaient le peuple.

— *Il n'était donc pas étonnant que Zachée fût peu estimé ?*

— Non ; bien qu'il fût riche, peut-être même à cause de ses richesses, sa fonction de chef des publicains le désignait tout particulièrement au mépris, surtout à Jéricho, où les prêtres et les lévites fixaient d'ordinaire leur résidence.

— *C'est donc cet homme perdu dans l'estime de ses concitoyens qui aura les faveurs de Jésus ?*

— Oui, Zachée sera le préféré du Sauveur. L'Evangéliste nous dit 1^o comment il obtint d'en être remarqué, 2^o comment il répondit aux avances du Maître.

1^o Comment Zachée attire l'attention du Sauveur

— *Quel est le premier sentiment que l'on remarque en ce publicain ?*

— C'est un désir ardent de voir Jésus : « Il cherchait à voir Jésus, pour savoir qui il était. »

— *D'où lui venait ce désir ?*

— Il avait entendu parler de cet homme qui faisait des œuvres extraordinaires et qui accueillait avec bienveillance les publicains ; la foule racontait qu'à l'entrée même de la ville, il venait de guérir un aveugle. Zachée voulait connaître celui dont on disait tant de merveilles.

— *Mais lui était-il bien facile d'apercevoir celui qu'il regardait déjà comme un grand prophète ?*

— Non, car la foule l'empêchait de l'ap-

procher. Impossible même de l'entrevoir, parce qu'étant de petite taille Zachée se trouvait comme perdu au milieu de la multitude qui le dominait de tous côtés.

— *Renoncera-t-il pour cela à l'espoir de voir Jésus ?*

— Non, l'ardeur de son désir grandit avec les difficultés qu'il rencontre : il a la ferme volonté d'arriver à son but, il y arrivera. Il nous montre ainsi ce qu'est un désir sincère et ce que peut une volonté énergique.

— *Mais alors quel moyen emploiera-t-il ?*

— La foule le tient éloigné de Jésus : il la devancera, et malgré sa petite taille il la dominera. Il sait par où le Sauveur doit passer ; bien vite il prend l'avance et il s'installe sur un des arbres qui bordaient l'avenue que le cortège devait suivre.

— *Quel était cet arbre ?*

— C'était un sycomore, sorte de figuier sauvage dont les branches basses et parallèles offraient à Zachée un poste commode d'observation pour voir défiler le cortège et reconnaître Jésus quand il passerait.

— *Mais en se mettant ainsi en évidence, Zachée ne s'exposait-il pas à la raillerie ?*

— Il n'était guère possible qu'il en fût autrement. Tous les habitants de Jéricho connaissaient le chef des publicains, et dans la foule qui suivait Jésus bien peu ignoraient son nom et sa fonction. Il devait donc s'attendre à des marques de mépris, et sa petite taille devait être un sujet de risée.

— *Zachée se laisse-t-il émouvoir par la crainte des propos désobligeants qui ne manqueront pas de se produire ?*

— Non ; il sait les sentiments du peuple à son égard et il prévoit toutes les moqueries dont il sera l'objet ; mais il sait aussi que l'occasion qu'il a de voir Jésus ne se présentera plus, et à tout prix il veut en profiter. Son courageux désir triomphera de tout respect humain.

— *Et quand il est installé sur son arbre, que fait-il ?*

— Il attend avec patience, et quand le cortège commence à défiler devant lui, il observe avec la plus scrupuleuse attention ; son unique crainte, c'est de laisser passer le Sauveur sans l'apercevoir. Il espère d'ailleurs du prophète un regard de bienveillance qui sera pour lui la plus douce des faveurs.

— *Quels furent ses sentiments quand du haut de son observatoire il aperçut celui qu'il désirait connaître ?*

— Grande fut sa joie, car il réalisait le plus vif de ses désirs. Grande fut également son admiration, car il pouvait contempler la bonté majestueuse de Celui qui avançait vers lui. Mais grande aussi fut sa douleur quand il vit que l'objet de ses désirs, un instant entrevu, allait disparaître à ses regards.

— *Mais Jésus n'avait-il pas déjà remarqué le publicain sur son sycomore ?*

— Zachée ne pouvait guère rester inaperçu ; bien certainement la foule avait fait sur son compte des réflexions malignes qui avaient attiré de son côté les regards du Sauveur.

— *Celui-ci le jugeait-il comme tout le monde ?*

— Non ; tandis que tous le regardaient comme pécheur, Jésus distinguait déjà en lui la foi, le zèle et la fermeté qui préparent les conversions sérieuses.

— *Aussi quelle faveur lui réserve-t-il ?*

— Arrivé au pied du sycomore d'où Zachée le regardait, il s'arrête, il lève les yeux ; puis appelant amicalement le publicain par son nom : « Zachée, hâtez-vous de descendre, lui dit-il, parce qu'il faut qu'aujourd'hui je loge dans votre maison. »

— *N'était-ce pas un grand honneur que Jésus faisait à Zachée en s'invitant chez lui ?*

— Donner l'hospitalité au prophète que tout le peuple acclamait, c'était un honneur que les Pharisiens et les Docteurs de la loi eux-mêmes ambitionnaient. A Jéricho, il fut réservé à celui que tous méprisaient.

— *Mais Jésus prend l'hospitalité chez Zachée parce qu'il juge nécessaire de s'arrêter chez lui. Quelle obligation y avait-il donc d'agir ainsi ?*

— Jésus regarde comme un devoir de répondre par une marque publique d'honneur à l'opinion défavorable que l'on avait de Zachée. On le jugeait mal parce qu'on ne connaissait pas les sentiments qui l'animaient ; Jésus estime que l'heure est venue de rendre à Zachée la réputation à laquelle lui donnent droit ses excellentes dispositions.

— *Que voulait encore Jésus ?*

— L'occasion se présentait de montrer qu'il était venu pour sauver les brebis perdues d'Israël ; il en profite ; et en achevant lui-même la conversion de Zachée, il confond l'orgueil des Pharisiens qui se croyaient seuls dignes du royaume de Dieu.

2° Comment Zachée répond à la faveur que Jésus lui accorde

— *Qui fut surpris de la liberté que prenait Jésus de s'inviter chez un publicain ?*

— Ce fut Zachée tout le premier. Sa seule ambition était de voir le Sauveur ; il était loin de supposer qu'il aurait l'honneur de le recevoir, car ses fonctions de publicain et le mépris dans lequel elles étaient tenues devaient bien plutôt l'éloigner de sa demeure.

— *Jésus lui accorde donc plus qu'il ne pouvait espérer ?*

— Oui ; car la bonté divine se montre toujours généreuse à l'égard de ceux qui sont dociles aux premières sollicitations de la grâce.

— *Mais, dans la foule, ne trouva-t-on pas étrange la conduite du Sauveur quand on le vit suivre le publicain ?*

— Elle fut sévèrement jugée par le parti pharisaïque, les prêtres et les lévites de la ville. Leur jalousie, surexcitée par le cortège imposant qui accompagnait le Sauveur, exploita ce qu'elle regardait comme une faute et un manque de dignité, pour calmer l'enthousiasme du peuple et détruire l'ascendant que Jésus avait pris.

— *Quelle influence exercèrent-ils sur la multitude ?*

— Parce qu'ils trouvaient scandaleuse la conduite du Sauveur, le peuple lui aussi s'en scandalisa ; tous murmurèrent en le voyant aller prendre séjour chez un homme pécheur.

— *Or, avait-on le droit de le condamner ainsi ?*

— Non, le jugement du peuple fut trop précipité ; il dut reconnaître ensuite que les Pharisiens l'avaient trompé, quand Zachée manifesta les sentiments qui l'animaient.

— *En effet, comment Zachée avait-il accueilli l'ordre que lui donna le Sauveur de descendre immédiatement de son arbre pour lui offrir l'hospitalité ?*

— Après un instant très court de douce surprise, Zachée heureux et confus de la préférence dont Jésus le favorisait, descendit de son sycomore et conduisit son hôte à sa demeure, pendant que la foule faisait entendre ses murmures.

— *Quels sentiments durent l'agiter pendant le trajet ?*

— Bouleversé par les appréciations malveillantes qui arrivent à ses oreilles, éclairé par la lumière qui rejaillit dans son âme de la parole du Maître, ébranlé par la grâce intérieure qui achève sa transformation, Zachée a bien vite compris que Jésus doit entrer chez lui sans qu'on puisse l'en blâmer.

— *Mais alors, comment imposer silence aux murmures qui se font entendre dans tout le cortège ?*

— Il faut que tout le monde sache que Jésus entre non pas dans la maison d'un pécheur, mais dans la demeure d'un homme désormais honnête.

— *Comme le crime que l'on reprochait aux publicains était de s'enrichir au détriment de la charité et souvent aussi de la justice, Zachée devra donc réduire à néant cette accusation ?*

— Bien certainement ; il ne veut pas que l'on puisse dire que le Sauveur a mangé chez lui le pain de l'iniquité. C'est pourquoi, se présentant résolument au Seigneur, il lui dit devant tout le monde la détermination héroïque qu'il a prise pour réparer tous ses torts.

— *Et quelle est cette détermination ?*

— De sa fortune il fait deux parts égales : l'une est immédiatement pour les pauvres, il leur donne la moitié de ce qu'il possède ; l'autre moitié servira à réparer les injustices qu'il aurait pu commettre.

— *Comment entend-il réparer ces injustices ?*

— Zachée ne connaît personne à qui il ait fait tort. Mais parce que dans l'exercice d'un emploi tel que le sien, il est difficile d'éviter toute injustice, il veut que désormais on n'en ait aucune à lui reprocher. Si quelqu'un se croit lésé, il n'a qu'à présenter ses réclamations : Zachée lui rendra le quadruple, dût-il sacrifier à ces restitutions tout le reste de sa fortune.

— *Ainsi donc il n'y aura plus de scandale possible ?*

— Non. Zachée est déjà justifié aux yeux du Sauveur ; sa déclaration le justifie pleinement au regard de l'opinion publique. Il n'est plus le pécheur que l'on pouvait accuser, il est l'homme vertueux qui fait noblement son devoir. Il s'élève même jusqu'à la perfection de la charité et du renoncement.

— *Les murmures ont-ils encore quelque raison de se produire ?*

— Non ; Jésus peut entrer dans la maison de Zachée sans froisser aucune susceptibilité, car, riches et pauvres, tous n'ont qu'à se féliciter de la conversion qu'il vient d'opérer.

— *Le Sauveur ne rend-il pas lui-même hommage au publicain si bien converti qu'il devient immédiatement un homme parfait ?*

— Mieux que personne il sait combien est grand le triomphe de sa grâce dans l'âme de Zachée ; plus que personne il s'en réjouit, car l'œuvre pour laquelle il est venu sur la terre vient de s'accomplir ; et il tient à dire à tous la joie qu'il en éprouve.

— *Et comment communique-t-il à tous le contentement dont son cœur déborde ?*

— « Le Fils de l'homme, dit-il, est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. » Zachée est une de mes conquêtes et par lui j'ai conquis toute sa famille ; sa foi, son obéissance, son désintéressement, sa charité l'ont rendu enfant d'Abraham et ont procuré le salut à tous les siens. « Le salut s'est opéré aujourd'hui pour sa maison tout entière. »

+

§ 3. — Applications de l'Evangile

— *Que figure la visite que Jésus fit à Zachée ?*

— Elle figure celle qu'il nous fait par la sainte communion. Le chrétien qui prétend à l'honneur de donner en lui-même asile à Jésus doit avoir des dispositions analogues à celles du publicain Zachée.

— *Que lui faut-il tout d'abord ?*

— Il lui faut le saint désir de voir et de connaître le Sauveur.

— *Peut-on donc voir Jésus dans son divin sacrement ?*

— Non, on ne peut l'y voir comme Zachée vit Jésus, des yeux du corps ; mais le regard de la foi peut l'y découvrir, car Jésus s'y

rend présent aussi réellement qu'il était à Jéricho quand il en parcourait les rues.

— *Et qu'est-ce que connaître Jésus ?*

— Connaître Jésus, c'est connaître ses divines perfections, l'amour infini qu'il a pour nous, ce qu'il faut faire pour lui être agréable et combien est douce sa divine présence. C'est ainsi qu'il veut être connu, c'est ainsi qu'il se fait connaître aux âmes pures.

— *Zachée savait qu'il était de petite taille et que tous ses efforts pour voir Jésus seraient inutiles tant qu'il resterait confondu avec la foule : qu'est-ce à dire ?*

— Cela signifie que l'humilité est nécessaire à qui veut arriver jusqu'à Jésus. Plus on a conscience de sa faiblesse et de son impuissance, plus aussi s'avive dans l'âme le désir de posséder celui qui est la force et qui guérit toute infirmité.

— *Et qu'est-ce que cette foule dont Zachée juge nécessaire de se séparer ?*

— C'est le monde, avec tous les obstacles par lesquels il empêche d'arriver au Sauveur ; c'est la multitude des préoccupations extérieures qui empêchent les uns d'aller à Jésus, les autres de l'apercevoir en son divin Sacrement.

— *Que faut-il donc pour jouir de sa divine présence ?*

— Il faut, comme Zachée, se séparer du monde et de ses attrait, purifier son cœur des attaches terrestres qui retiennent l'âme et l'empêchent de s'élever vers Dieu.

— *Qu'indique en outre le sycomore sur lequel s'établit Zachée pour attendre le passage de Jésus ?*

— Il figure la croix et la doctrine du Sauveur. Par la pénitence en effet l'âme s'élève au-dessus de toutes ses passions, et par la foi le chrétien s'établit dans la région supérieure de la sagesse divine, d'où il domine toutes les idées du monde.

— *Et quand il s'est ainsi établi au-dessus de tout ce que le monde estime et recherche, qu'en résulte-t-il ?*

— Le respect humain ne l'atteint plus ; il est insensible aux réflexions que l'on peut faire, comme aux railleries et aux moqueries. C'est alors que l'âme attend avec confiance la venue de Jésus.

— *Le Sauveur paraît enfin et dit au chrétien : « Aujourd'hui même je loge chez vous. » Quels doivent être alors les sentiments de l'âme à qui se fait entendre cette douce et délicieuse parole ?*

— Ce sont encore les sentiments du publicain : l'étonnement, la confusion et la joie. N'est-il pas étonnant que Celui que le ciel même ne peut contenir daigne habiter l'étroite demeure qu'est le cœur de l'homme ? Celui qui est pécheur ne doit-il pas se reconnaître très indigne de recevoir Celui qui est la saint,

teté infinie ? Mais alors quel bonheur de recevoir son Dieu !

— *L'Evangile nous dit que Zachée obéit immédiatement à Jésus qui lui demandait de descendre, et songea aussitôt aux préparatifs de la réception. Quelle leçon y a-t-il pour le chrétien qui va communier ?*

— Le chrétien doit lui aussi, aussitôt que Jésus s'invite, descendre au fond de son cœur pour le débarrasser de tout ce qui pourrait déplaire à l'hôte divin qu'il va recevoir.

— *A quoi doit-il être attentif ?*

— Il doit veiller à ce que l'ordre et la décence règnent dans toute sa personne, à ce que toutes les facultés de son âme se réunissent pour rendre hommage à son Dieu, recevoir ses ordres et se conformer à ses désirs.

— *N'est-il pas aussi des exigences de charité et de justice dont il faut tenir compte pour ne point exciter de murmures ?*

— L'honneur et l'amour que nous devons à Jésus demande que personne ne puisse trouver étrange la visite qu'il veut bien nous faire. Outre la réconciliation avec Dieu qui s'opère par le sacrement de pénitence, il peut y avoir des scandales à réparer, des pardons à accorder, des restitutions à faire, des rancunes à étouffer ; le chrétien fait disparaître tout ce qui pourrait être l'objet de malignes réflexions.

— *Et que demande en outre l'esprit de ferveur ?*

— Il ne se contente pas de ce que la loi exige en toute rigueur. Il sait que la reconnaissance n'atteindra jamais la grandeur du bienfait ; alors il inspire de généreux sacrifices, il fait prendre des résolutions efficaces, il jette dans l'âme un dévouement qui répond moins indignement à la tendresse infinie du Dieu qui se donne.

— *Quels sont les avantages d'une communion ainsi préparée par la pratique du renoncement, de la charité et de la justice ?*

— Jésus entre amoureusement dans l'âme qu'ornent ces vertus, il y établit sa demeure, sa douce présence y verse les ineffables délices qui sont le gage du bonheur céleste. Le salut de cette âme s'est opéré et le salut rayonne tout autour d'elle.

— *Une bonne communion ne profite donc pas seulement à l'âme qui s'y est saintement disposée ?*

— Non : la transformation qu'elle produit en elle, agit aussi en dehors d'elle-même ; car le chrétien qui reçoit dignement le Sauveur reçoit en même temps la merveilleuse puissance d'édifier et de convertir ceux qui vivent auprès de lui. Lui-même devient un principe de salut pour tous ceux qui l'approchent.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXIX

3^e Commandement de l'Eglise : LA CONFESSION

Se confesser !... voilà un de ces mots qui soulèvent aujourd'hui des plaintes et des récriminations de toute nature. Et pourtant le commandement de l'Eglise est formel ; il n'a jamais été corrigé, il n'a jamais été supprimé. Nous dirons donc : 1^o *Qu'est-il ordonné ?* 2^o *Qu'est-il conseillé dans ce commandement ?*

I. — *Qu'est-il ordonné ?*

Dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'était point nécessaire d'obliger les chrétiens à se confesser : ils savaient recourir d'eux-mêmes à la confession chaque fois qu'ils en éprouvaient le besoin.

Mais par suite de l'indifférence de bien des chrétiens pour le sacrement de Pénitence, l'Eglise dut prescrire en 1215, au Concile de Latran, « *que tout fidèle de l'un et l'autre sexe étant arrivé à l'âge de discrétion, confesse, seul, exactement, tous ses péchés à son propre prêtre, au moins une fois l'année, et qu'il fasse ses efforts pour accomplir la pénitence qui lui sera imposée.* »

En conséquence :

1^o *A quel âge doit-on se confesser ?* — A l'âge de discrétion, c'est-à-dire vers 7 ans, plus ou moins, dès que l'enfant est capable de distinguer le bien du mal. Que les pères et les mères s'en souviennent !

2^o *A quel moment ?* — Le Concile de Latran ne détermine point le temps de l'année auquel on doit se confesser ; mais comme les fidèles sont tenus d'autre part à communier dans le temps des Pâques, l'usage est que l'on se confesse généralement au temps des Pâques. Le Concile de Trente a d'ailleurs approuvé cette coutume, qu'il appelle « pieuse et utile. »

3^o *A qui doit-on se confesser ?* — A son propre prêtre, dit le décret ; mais d'après la coutume que S. Alphonse de Liguori appelle « universelle, » on peut se confesser à tout prêtre approuvé.

4^o *De quelle confession s'agit-il ?* — Assurément il s'agit d'une bonne confession. Avec une confession nulle et sacrilège, on ne satisferait point au précepte qui recommande à tout fidèle de se confesser « exactement, » et qui a précisément pour but de purifier les consciences souillées par le péché.

Ce commandement portait autrefois deux sanctions : « l'exclusion de l'église pendant la vie, et la privation de sépulture ecclésiastique après la mort. » Aujourd'hui ces sanctions ne sont plus appliquées : elles servent néanmoins à nous faire comprendre l'importance que l'Eglise attache à son commandement.

II. — *Qu'est-il conseillé ?*

Le 3^e commandement de l'Eglise formulé en vers nous dit : « Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an. » Qui dira tout ce que l'Eglise a mis d'instance et d'amour dans ces quelques mots : « A tout le moins ! »

I. — Se confesser une fois l'an est en effet le *minimum* exigé ; se confesser souvent est certainement le plus vif désir de l'Eglise. Et cela se comprend aisément :

1^o Si vous êtes en état de grâce, n'est-il point nécessaire de vous confesser souvent, afin d'obtenir les secours qui vous aideront à rester dans le devoir ? N'est-ce point commettre un péché de présomption de vous imaginer que vous pouvez, par vos propres forces, conserver la vie de la grâce ?

2^o Si vous êtes tombé dans le péché mortel, il est nécessaire que vous vous confessiez pour retrouver l'état de grâce. C'est votre devoir en effet de sortir le plus tôt possible d'un si triste état.

II. — Pour s'excuser, les négligents ne manquent point de dire : « J'ai le temps !... Rien ne me presse !... Je me confesserai quand je me verrai sur le point de mourir !... » Mais :

1^o Etes-vous sûrs d'en avoir le temps ?... Combien se sont endormis avec cette pensée et ne se sont point réveillés ! Un vrai chrétien, soucieux de ses intérêts, ne devrait jamais s'endormir la conscience chargée d'un péché mortel.

2^o Quand même rien ne vous presse pour le moment, ne savez-vous point que vous accumulez fautes sur fautes, ruines sur ruines, mauvais exemples sur mauvais exemples ? Quand vous êtes malades, attendez-vous d'être incurables pour appeler le médecin ?

3^o Enfin, admettons que vous ayez le temps de vous confesser au dernier moment ! Quelle sorte de confession serez-vous capables de faire ? Ecoutez S. Augustin : « Une pénitence qui est demandée par un malade, est une pénitence malade ; une pénitence qui est demandée par un mourant, je crains bien qu'elle ne soit une pénitence morte. » Et S. Bernard : « J'ai lu avec attention toute la suite des Ecritures, et je n'ai trouvé qu'un seul exemple d'un homme converti à l'heure de la mort, celui du bon larron. Il y en a un : ne tombez pas dans le désespoir. Il n'y en a qu'un : ne vous abusez pas d'une folle confiance. »

Conclusion

Au lieu de chercher à discuter les décrets de l'Eglise, obéissons purement et simplement. Nous triompherons de nos passions ; et après avoir combattu ici-bas, nous obtiendrons la palme là-haut.

XXX

4^e Commandement de l'Eglise : LA COMMUNION PASCALE

Au précepte de la confession annuelle, l'Eglise a ajouté le précepte de la communion pascale. Nous dirons donc : 1^o *Qu'est-il ordonné ?* 2^o *Qu'est-il conseillé* dans ce commandement ?

I. — *Qu'est-il ordonné ?*

Dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'était point nécessaire de pousser les chrétiens à la communion. Ils communiaient souvent, avec joie ; et pendant les persécutions ils le faisaient même au péril de leur vie.

Mais quand la paix fut donnée à l'Eglise, la foi commença à diminuer. Beaucoup de chrétiens négligèrent la Table sainte ; et en 1215, au Concile de Latran, l'Eglise dut porter le décret « *que tout fidèle de l'un et l'autre sexe, qui a atteint l'âge de discrétion, reçoive avec respect le sacrement de l'Eucharistie, au moins à Pâques.* »

En conséquence :

1^o *A quel âge doit-on communier ?* — Pie X l'a rappelé naguère : c'est vers 7 ans, plus ou moins, dès que l'enfant a l'usage de raison et possède les éléments nécessaires de la vraie religion. (Voir le décret *Quam singulari* du 8 août 1910, *Ami*, p. 802).

2^o *A quel moment ?* — Le décret de Latran est formel : « au temps de Pâques. » Cela ne signifie point : « le jour de la fête de Pâques ; » mais cela signifie : « dans le temps déterminé par l'évêque, qui précède et suit la fête de Pâques. »

3^o *Où doit-on communier ?* — On doit faire ses Pâques dans sa propre paroisse :

a) Pour que le curé connaisse ses paroissiens ;

b) En raison du bon exemple à donner.

Mais on peut obtenir dispense de cette obligation.

4^o *De quelle communion s'agit-il ?* — Evidemment il s'agit d'une bonne communion ; car ce n'est pas l'Eglise qui nous pousserait à aller à la Table sainte « pour y manger et boire notre propre condamnation. » La disposition essentielle est l'état de grâce ; mais il faut aussi s'approcher de N.-S. J.-C. avec foi, confiance, humilité et amour.

Ce précepte de la communion pascale comportait les mêmes sanctions que le précepte de la confession annuelle. Ces sanctions ne sont plus appliquées ; que du moins elles nous fassent comprendre l'importance que l'Eglise attache à ce commandement !

II. — *Qu'est-il conseillé ?*

Le 4^e commandement de l'Eglise formulé en vers nous dit : « Ton Créateur tu recevras,

au moins à Pâques humblement. » Qui nous dira encore tout ce que l'Eglise a mis d'insistance et d'amour dans ces deux mots : « Au moins ! »

Communier une fois par an, au temps des Pâques, est un *minimum* exigé : le désir de l'Eglise est de voir les fidèles s'approcher le plus souvent possible de la Table sainte. Et cela se comprend aisément :

1^o *C'est la volonté de N.-S. J.-C.* Pourquoi notre divin Sauveur se présente-t-il à nous sous les espèces ou apparences du pain et du vin ? N'est-ce point pour nous faire comprendre que sa chair est une nourriture et son sang un breuvage ? Or, de même que pour entretenir et fortifier la vie de notre corps, nous ne pouvons nous passer du boire et du manger, de même, pour entretenir et fortifier la vie de notre âme, nous ne pouvons nous passer du pain et du vin eucharistiques.

2^o *C'est la volonté de l'Eglise.* Elle est exprimée :

a) Par le Concile de Trente : « Nous souhaitons de voir les fidèles communier sacramentellement toutes les fois qu'ils assistent à la messe. »

b) Par les Souverains Pontifes, entre autres Innocent XI, Benoît XIV, Pie X.

c) Par les Docteurs. « Il y a deux sortes de personnes qui doivent communier souvent, disait S. François de Sales : les saints et ceux qui ne le sont pas encore. Les saints, afin de se conserver dans l'amour de Dieu ; et ceux qui ne le sont pas, afin de le devenir. »

d) Par la condamnation des Jansénistes qui osaient repousser les fidèles de la réception des sacrements.

3^o *C'est notre intérêt.* La communion est en effet le plus puissant moyen de sanctification qui soit à notre disposition : c'est elle qui a fait les Vierges, les Martyrs, les Apôtres, etc. Qu'on ne s'imagine donc plus que la communion est la récompense de la sainteté ; c'est le moyen de parvenir à la sainteté. « Ceux qui blâment la fréquente communion, disait le vénérable Jean d'Avila, ne font pas autre chose que remplir les propres fonctions du démon. »

Conclusion

Entrons dans les désirs de l'Eglise, et faisons nôtre la belle maxime de S. Augustin : « Vivez de manière à pouvoir communier tous les jours. »

XXXI

5^e et 6^e Commandements de l'Eglise : JEUNE ET ABSTINENCE

Nous devons ici-bas faire pénitence : N.-S. J.-C. le veut, il a prêché d'exemple, les saints l'ont imité. Or les deux derniers commandements de l'Eglise ont pour but de nous faire

pratiquer la pénitence sans laquelle nous ne pourrions être sauvés. Nous parlerons 1^o du jeûne, 2^o de l'abstinence, 3^o de leurs effets.

I. — Du Jeûne

I. DÉFINITION. — En général, le jeûne est le renoncement à une jouissance. On distingue le jeûne :

1^o *spirituel*, qui est l'abstinence du vice ;

2^o *moral*, qui est la modération dans le boire et le manger ;

3^o *eucharistique*, qui consiste à ne rien prendre depuis minuit jusqu'à un moment donné ;

4^o *ecclésiastique*, qui est celui dont nous nous occupons ici et qui comporte trois choses : —

a) l'abstinence d'aliments gras. A certains jours de Carême on peut cependant user de viande et jeûner ; — b) l'unité de repas. L'usage permet d'ajouter une légère collation ; — c) l'heure du repas, qui est aujourd'hui vers midi. Tous les ans le Mandement de Carême entre dans les explications de détails.

II. OBLIGATION. — Tous les fidèles ayant 21 ans accomplis sont tenus au jeûne, sous peine de péché mortel s'ils n'ont pas des raisons sérieuses pour en être dispensés.

III. EPOQUES. — 1^o *Le Carême.* — On appelle ainsi le jeûne de quarante jours qui précède la fête de Pâques. Il a été établi pour honorer le jeûne de N.-S. J.-C. dans le désert et pour nous préparer par la pénitence à la communion pascale.

2^o *Les Quatre-Temps.* — On appelle ainsi le jeûne prescrit au commencement de chacune des quatre saisons de l'année. Il a été établi pour appeler les bénédictions d'En-Haut sur chaque saison, pour expier les fautes qui s'y commettent et pour obtenir de bons prêtres (c'est en effet à ce moment que se font les ordinations).

3^o *Les Vigiles*, ou veilles de fête. — Il n'y en a plus que quatre qui sont d'obligation par toute la France : veilles de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption, de la Toussaint. Dans quelques diocèses, on jeûne la veille de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul.

IV. CAUSES QUI DISPENSENT DU JEUNE. —

1^o *La dispense ecclésiastique.*

2^o *L'impuissance*, soit physique, soit morale : sont dispensés par exemple les malades, les vieillards, etc.

3^o *Le travail* trop pénible : sont dispensés par exemple les laboureurs, les terrassiers, les soldats, etc.

4^o *La piété* : sont dispensés par exemple ceux qui ont dû veiller un malade nuit et jour.

II. — De l'Abstinence

I. DÉFINITION. — S'abstenir signifie « ne pas user de. » L'Eglise nous défend donc par son 6^e commandement d'user d'aliments gras le vendredi et le samedi. Ces jours ont été choisis en mémoire de la mort et de la sépulture

de N.-S. J.-S. Disons tout de suite qu'en vertu d'un indult du Pape, beaucoup de diocèses peuvent faire gras le samedi.

II. OBLIGATION. — Tout chrétien ayant l'âge de raison doit se soumettre à la loi de l'Eglise, à moins qu'il n'en soit dispensé par des raisons légitimes. C'est commettre un péché mortel que de violer cette loi en matière considérable.

III. CAUSES QUI DISPENSENT DE L'ABSTINENCE.

— On les ramène à deux :

1^o La *dispense*;

2^o L'*impossibilité* de l'observer, soit pour cause de maladie, de pauvreté, etc.

III. — De leurs effets

Les impies et les mauvais chrétiens ne manquent point de partir en guerre contre le jeûne et l'abstinence. Et pourtant, pour se rendre compte de la sagesse des commandements de l'Eglise, il suffit d'étudier leurs heureux effets sous tous rapports.

I. AU POINT DE VUE RELIGIEUX, le jeûne :

1^o Apaise la colère de Dieu. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire de Ninive.

2^o Nous obtenons des grâces : *Jejuna ut accipias*, dit S. Jean Chrysostome.

3^o Nous rend fidèles à ces grâces : *Jejuna ut permaneat quæ accepisti*, dit le même saint.

II. AU POINT DE VUE INTELLECTUEL, le jeûne :

1^o Aiguise l'intelligence, car il l'affranchit de la matière.

2^o Fortifie l'esprit, car la chair ne peut dominer.

III. AU POINT DE VUE MORAL, le jeûne :

1^o Affaiblit les passions ; l'Eglise le chante dans sa liturgie : *vitia comprimis, mentem elevas*.

2^o Développe les vertus, et en particulier la chasteté. S. Augustin a dit : « Pour dompter un cheval trop nourri, indocile et rebelle, on le prive de sa ration ; pour dompter mon corps, je le fais jeûner. »

IV. AU POINT DE VUE HYGIÉNIQUE, le jeûne :

1^o Procure le bien-être corporel. « *Somnus sanitatis in homine parco ; dormiet usque mane, et anima illius cum ipso delectabitur.* » (Eccli., xxxi, 24).

2^o Conserve la santé. Tous les médecins le disent ; on a même écrit que si l'Eglise n'avait pas porté ses commandements de l'abstinence et du jeûne, la science médicale aurait dû le faire.

3^o Prolonge la vie. « *Propter crapulam, multi obierunt : qui autem abstinens est, adjiciet vitam.* » (Eccli., xxxvii, 34).

Conclusion

On voit que le jeûne et l'abstinence sont loin de nous être nuisibles. Faisons donc pénitence ici-bas par les moyens que nous indique l'Eglise, et nous aurons un jour notre récompense.

XXXII

LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Les commandements s'adressent à tous les chrétiens ; les conseils évangéliques ne s'adressent qu'à ceux qui veulent être parfaits. Nous dirons donc : 1^o ce que l'on entend par les conseils évangéliques, 2^o leurs avantages.

I. — Les conseils évangéliques

I. DÉFINITION. — On appelle ainsi certaines pratiques qui, sans être nécessaires à notre salut, nous sont cependant suggérées et conseillées par N.-S. J.-C. comme autant de moyens de nous sauver plus sûrement.

II. PRINCIPAUX CONSEILS. — Il y a bon nombre de conseils dans l'Evangile ; mais nous nous bornerons à nommer les trois principaux : la pauvreté volontaire, la chasteté perpétuelle, l'obéissance parfaite.

1^o La *pauvreté volontaire* consiste à renoncer aux biens de ce monde, pour arriver plus sûrement aux biens éternels. « *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo : et veni, sequere me.* » (Mat., xix, 21).

2^o La *chasteté perpétuelle* consiste à faire à Dieu le sacrifice de son corps pour vivre dans la continence et le célibat. « *Et sunt eunuchi qui seipso castraverunt propter regnum cælorum. Qui potest capere, capiat.* » (Mat., xix, 12).

3^o L'*obéissance parfaite* consiste à sacrifier sa volonté en la soumettant à celle d'un supérieur que l'on regarde comme tenant la place de Dieu. « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* » (Mat., xvi, 24).

Ces trois principaux conseils sont opposés à la triple concupiscence dont parle S. Jean : « *Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.* » (I Joan., ii, 16).

II. — Leurs avantages

Les conseils évangéliques ne sont pas obligatoires. On ne peut se sauver sans accomplir les commandements ; mais on peut se sauver sans accomplir les conseils. En revanche, ils sont très avantageux et pour l'individu et pour la société.

I. POUR L'INDIVIDU. — En effet, celui qui s'applique à suivre les conseils :

1^o Obéit à Dieu avec des motifs plus purs. Au lieu d'agir comme par une sorte de contrainte, il n'agit qu'avec tendresse, joie et amour.

2^o Apporte une ferveur plus grande au service de Dieu. Son âme délivrée des passions mondaines s'envole plus facilement vers les choses d'en-haut ; elle est comme l'oiseau délivré des filets du chasseur, *anima nostra sicut*

passer erepta est de laqueo venantium. (Ps., cxxiii, 7).

3^o Est plus sûr que tout autre de mener à bonne fin la grande et importante affaire de son salut. Celui qui a observé strictement les commandements ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais celui qui a mis en pratique les conseils peut s'écrier avec joie sur son lit de mort : « Seigneur, ouvrez-moi ! »

II. POUR LA SOCIÉTÉ. — Ce sont les conseils évangéliques qui ont donné naissance aux Ordres religieux. Or quoi de plus utile à la société ? Les religieux :

1^o *Instruisent.* N'en déplaît à certains de nos contemporains, ce sont eux qui ont fondé les écoles en France, et dans les autres pays d'Europe ; ils continuent aujourd'hui dans les pays non civilisés.

2^o *Font du bien.* Ce sont eux qui ont fondé les hôpitaux, les crèches, les hospices, les maisons de secours pour toutes les infortunes. Il n'est pas une misère sur la terre à laquelle ils n'aient essayé de remédier. Faire leur histoire, c'est faire l'histoire de la charité.

3^o *Edifient.* Tandis que les mondains tombent dans les plus honteux désordres, les religieux prêchent et relèvent par leurs exemples. Ce sont les héros de la moralité.

4^o *Apaisent la colère de Dieu.* Ils sont les victimes de l'expiation, ils réparent les fautes qui se commettent, ils sont les paratonnerres d'un pays.

Réponse aux objections. — Aujourd'hui on n'apprécie plus les religieux à leur juste valeur, à cause des attaques de certains journaux : mais quelles pauvres attaques !

1^o On dit qu'ils mènent une vie étrange. — Et après ? Puisque nous sommes sous le régime de la liberté, pourquoi ne les laissez-vous pas vivre à leur manière ? Vous laissez bien libres des gens qui ne les valent pas et qui vivent constamment dans la luxure, le vol, etc.

2^o On dit qu'autrefois ils étaient trop riches. — Et après ? Ce n'était pas eux, mais les pauvres qui profitaient de leurs biens. Est-ce que ceux qui les remplacent se font remarquer par la même générosité ?

3^o On dit qu'il y a eu des époques où les moines étaient dissolus. — C'est vrai, mais la faute à qui ? Aux gens du monde qui cherchaient à caser leur famille dans les monastères. D'ailleurs, quelques exceptions de ce genre n'obscurcissent point la sainteté des milliers de religieux de tous Ordres.

Conclusion

Que ceux qui ont entendu l'appel du divin Maître se mettent à sa suite sans hésiter ! Que les autres se souviennent que, sans la pratique des commandements, ils ne pourront parvenir au ciel !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

XXXIII

SAINT PIERRE ET LES PAÏENS DE ROME

« Le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, dit saint Léon le Grand, fut chargé de conquérir la forteresse de l'Empire romain, afin que la lumière de la vérité qui était révélée pour le salut de toutes les nations se répandît plus efficacement de la tête par tout le corps dans le monde entier. Quel peuple n'avait pas alors ses représentants dans la Ville ? Et quelle nation ignorait désormais les sciences que Rome avait apprises ? Là il fallait fouler aux pieds les opinions des philosophes, là il fallait dissiper les vanités de la sagesse terrestre, là il fallait détruire toutes les impiétés et tous les sacrilèges, car on y avait réuni avec un soin superstitiel toutes les institutions qui reposaient sur de vaines erreurs¹. »

I

Ce n'est point par les philosophes qu'il commença. Les disciples d'Epicure ou les stoïciens de Zénon étaient, les uns trop matérialistes pour entendre l'Evangile du renoncement et de la pauvreté ; les autres trop fiers pour se commettre avec un Juif sans prestige ; tous, dédaigneux de la vérité qui impose des devoirs. Pour eux la religion nouvelle était une religion de petites gens, donc point la leur. Pierre, repoussé par les Juifs, ses compatriotes, méprisé par les philosophes, se tourna donc vers le peuple, et vers le peuple le plus humble, vers les esclaves.

Nous avons vu que les plus pauvres d'entre les Romains s'étaient unis par des associations, particulièrement par les collèges funéraires. Les esclaves, avec la permission de leurs maîtres, pouvaient en faire partie. Leur grand souci était d'avoir une sépulture après leur mort, parce qu'ils se figuraient que leur âme demeurerait errante et malheureuse, si leur corps était jeté à la voirie ; et, pour se procurer un tombeau, ils s'imposaient les plus dures privations. C'est vraisemblablement dans ces associations que Pierre put les rencontrer et leur parler.

Dans les collèges, tous les membres possédaient des droits égaux. On y trouvait des hommes libres et des esclaves ; on nommait des dignitaires, chargés de faire fonctionner le collège ; les dignitaires libres, ou *magistri*, prenaient volontiers sous leurs ordres, pour s'occuper des détails les plus ennuyeux, des esclaves, des *ministri*. Il arriva même qu'un esclave plus intelligent, plus expert dans la pratique des affaires, reçut la charge d'une fonction supérieure. Il y eut d'ailleurs certainement des maîtres plus tolérants, qui leur

¹ Sermo I de SS. Apost. Petro et Paulo.

laissèrent plus de liberté : « Je permets aux miens, dit Pline le Jeune, de faire des testaments que je respecte. Je leur accorde la liberté de partager, de donner, de léguer ce qu'ils possèdent, à la condition que ce soit à des personnes de chez moi, car la maison est une sorte de république et de cité pour l'esclave¹. » Mais Pline le Jeune était remarquablement indulgent et des maîtres comme lui étaient rares.

Malgré tout, même si l'esclave a payé sa contribution funéraire, le maître peut à sa mort refuser son cadavre à l'association qui le réclame ; celle-ci toutefois prendra le droit de le flétrir devant l'opinion, et cette protestation publique est redoutée.

On distingue deux sortes d'esclaves : ceux qui ont été achetés sur le marché humain, comme un vil bétail, et ceux qui sont nés à la maison, les *vernæ*. Ceux-ci sont plus considérés, ils appartiennent un peu à la famille et surtout ils n'ont pas subi l'outrage de la vente publique, avec l'écriveau au cou, marquant ses qualités et ses défauts, et les examens humiliants de cette foire humaine. Mais pour les uns comme pour les autres, la législation est terrible. Ils sont la propriété du maître, comme ses troupeaux ou ses champs, et celui-ci a le droit d'user et d'abuser d'eux, de leur infliger tous les opprobres et tous les déshonneurs que lui suggéreront ses caprices païens ; il peut les battre et les tuer. L'esclave n'a aucun droit, il n'est pas un homme mais une chose. Domitius, le père de Néron, tue ses affranchis quand ils refusent de boire autant qu'il veut ; Védius Pollius jette ses esclaves aux murènes quand ils ont brisé quelque vase précieux. « Un Phrygien battu devient meilleur », disait le proverbe, et les étrivières jouaient. « J'entends le bruit du fouet, rapporte Sénèque, je demande ce que c'est. On me répond : « C'est Papinius qui fait ses comptes². » Dans une de ses comédies, Plaute fait dire à un esclave : « Je mourrai sur la croix, eh bien ! n'est-ce pas ainsi que sont morts tous mes aïeux ? » Le poète s'en gaussait, il avait le cœur païen, c'est-à-dire sans pitié. Caton, le plus pratique des Romains, déclarait qu'il est sage de vendre son esclave quand il est vieux et qu'il ne peut plus servir. Aussi bien quand celui-ci était malade, la coutume permettait de l'abandonner sans secours dans une île du Tibre, près du temple d'Esculape. Là il mourait ou guérissait, mais du moins ne coûtait rien.

Tout enfant que son père ne reconnaissait pas était abandonné dans la rue et devenait l'esclave de celui qui le recueillait, — quand on le recueillait. — On a peine à croire à ces cruautés qui n'ont rien que de barbare et d'inhumain. Pourtant, à l'époque d'Auguste,

la loi Petronia défendit de livrer les esclaves aux bêtes sans motif. Ensuite on institua un juge, qui fut le préfet de la ville, « pour connaître des injustices des maîtres envers leurs esclaves ; pour réprimer leur cruauté, leur avarice, leur brutalité³. » Toutefois quand l'esclave comparait devant ce juge il n'a pas le droit « d'accuser son maître, » mais seulement « de se plaindre avec respect, *verecunde*, si on l'a trop cruellement battu, si on l'a fait souffrir de la faim, ou si l'on a attenté à son honneur⁴. »

Et ces esclaves sont des millions. Cœcilius Isidorus dans son testament déclare, au dire de Pline l'Ancien, que, quoiqu'il ait perdu beaucoup dans les guerres civiles, il laisse encore 4116 esclaves⁵. Cette multitude est disséminée partout, dans les palais, dans les fermes, et elle vient de partout. Chaque peuple a sa spécialité : les Grecs fournissent des grammairiens ; les Asiatiques, des cuisiniers et des musiciens ; les Germains, des gladiateurs. Ceux qui sont occupés dans les champs ne sont guère distingués du bétail. Le soir, le maître les enferme dans les *ergastula*, sortes d'écuries ou de prisons souterraines percées de fenêtres qu'on ne peut atteindre avec la main, on les y parque comme des animaux. A celui qui travaille seul pendant la journée il met des fers aux pieds, de peur qu'il ne s'enfuit. En général ils se plaisent à la campagne où ils se trouvent plus libres, à respirer l'air libre des champs ; mais ceux qui ont connu les délices voluptueuses des villes comme l'esclave d'Horace⁶ en regrettent les spectacles et les courtisanes foraines. D'ailleurs ils sont toujours aux ordres du maître pour toute chose. « Il n'est rien de honteux, dès que le maître le commande, » dit Pétrone⁷, pas même l'impudeur. Celle-ci, ajoute Sénèque, « est une honte pour l'homme libre, mais un devoir pour l'affranchi et une nécessité pour l'esclave⁸. » Ces païens n'ont pas même gardé le sens de la dignité humaine.

La loi n'accorde pas à l'esclave le droit de se marier, il n'a donc pas de femme légitime, mais seulement une compagne, *contubernalis*, dont il peut être séparé. Si l'on a certains égards pour eux, c'est l'intérêt seul qui les dicte. L'esclave et ses petits sont d'un bon rapport, « c'est l'essaim d'une riche maison, » dit Horace⁹. Si le maître l'affranchit, c'est ordinairement contre une bonne somme, que le malheureux a amassée as par as, *unciatim*, jusqu'à ce qu'il ait pu réaliser les trois ou quatre mille sesterces exigés. Le nombre de ces affranchis devient considérable, et Tacite

¹ Sénèque, *De Benef*, III, 22.

² Digeste, I, 12.

³ Pline, XXXIII, 10.

⁴ Epist. I, 14, 21.

⁵ Non turpe quod dominus jubet. (Petron, 75).

⁶ Sénèque, *Contrav.*, IV, Prolog.

⁷ Epod., 2, 65. — Voir Gaston Boissier, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. II, p. 300-359.

¹ Epist. VIII, 16.

² Epist. CXXII, 15.

le regrette, parce que l'esclavage est une mauvaise préparation à la liberté et à la noblesse humaine. La pauvreté, les mauvais traitements ont rendu l'infortuné défiant, haineux, méchant, pétri de vices, qu'il verse dans cette société dont il devient membre responsable.

Et cependant jamais l'idée n'est venue à ces brillants écrivains, à ces philosophes disert, dont les œuvres sont remplies de sentiments humanitaires, qu'on doive abolir l'esclavage ni surtout qu'on puisse s'en passer. Il a fallu que le christianisme apportât sa lumière dans les esprits, apprit aux hommes que nous sommes tous égaux devant Dieu, tous frères, ayant le même Père céleste, réchauffât ces cœurs glacés par l'égoïsme, et qui trouvaient toutes naturelles les plus horribles cruautés. On comprend que saint Paul ait accusé les païens d'être sans cœur, *sine affectione*.

La religion romaine n'avait pas été insensible en face de l'infortune des esclaves, elle encourageait même l'affranchissement, ainsi que nous l'avons dit ; mais elle-même ne s'adressait pas au cœur, elle ignorait la flamme de la charité. Dans les associations païennes, on s'appelait quelquefois « frères », mais ce doux nom de frères n'avait pas la signification que l'Evangile lui a donnée : « Les païens nous portent envie, dira Minutius Félix, parce que nous nous appelons frères. » C'est que cette appellation était justifiée par les procédés, les secours affectueux, les œuvres, et cela, les païens ne le connaissaient point, ne pouvaient pas le connaître. Même entre eux les citoyens se détestaient ; quels devaient être leurs sentiments à l'égard des esclaves ! Et supposé que la religion ait pu atteindre ceux-ci, eux-mêmes, nous apprend Tacite, ou n'avaient aucune religion ou appartenaient à une religion étrangère¹.

Pierre les rechercha et les accueillit.

II

Il est mûri par les événements, par l'expérience. Depuis la vision de Joppé il a pris résolument le tournant qui lui était indiqué : il est allé droit aux païens, droit au peuple, droit à ceux qui souffrent. Partout les Juifs l'ont mal accueilli. Quand il s'est établi chez eux, auprès de la porte Capène, à son arrivée, ils ne l'ont pas compris, et ils l'ont méprisé. Ils se sont séparés violemment de lui comme une branche d'olivier qui est brisée et qui ne fait plus partie de l'arbre, *fracti rami*. (Rom., xi, 20). Dieu les rejette à son tour « à cause de leur incrédulité. » Alors l'Apôtre élargit son grand cœur, il visite les délaissés, les accablés de la vie. Beaucoup d'entre eux fréquentaient les synagogues, parce que les lois étaient indulgentes pour les associations juives, mais, avec leur esprit d'ostracisme, les rabbis ou les éloignaient ou au moins ne les attiraient

pas. Quand ils apprennent que d'autres assemblées plus bienveillantes leur sont ouvertes, ils s'y rendent, ils y affluent. L'Apôtre les ravit, parce qu'il les relève à leurs propres yeux, qu'il les appelle ses frères, qu'il leur enseigne l'Evangile de l'égalité et de la fraternité, parce qu'il les aime.

Là ils rencontrent quelques-uns de leurs maîtres, également attirés par l'esprit d'association, et d'ailleurs plus humains que les autres ; ils sont heureux de se sentir leurs égaux, d'être l'objet des mêmes prévenances, parce qu'aussi bien ils ont reçu le même baptême. Bientôt ils participent au même banquet, ils se nourrissent les uns et les autres de la chair du Christ, et ces repas sont si doucement joyeux, il y règne une telle sérénité, une telle affection cordiale et communicative qu'on les appelle des « agapes ». Ils se quittent après s'être donné le saint baiser, et soupirent après la prochaine réunion.

Les esclaves amènent les affranchis, le petit peuple avec lequel ils sont en constante relation. Les étrangers y viennent aussi, ceux d'Orient comme ceux d'Occident, les premiers parce que c'est un compatriote qui parle, — peut-être quelques-uns d'entre eux étaient-ils à Jérusalem le jour de la Pentecôte ; — les autres parce que l'on croyait alors, dit Suétone, que l'empire du monde appartiendrait vers ce temps à un homme parti de Judée¹. Le mystère, l'espérance, la beauté de la doctrine surtout, exerce sur tous un irrésistible attrait.

D'ailleurs la grâce agissait sur les cœurs, elle les disposait, les attirait, surtout les femmes, semble-t-il, car nous en voyons un grand nombre qui, se sentant coupables, et ayant gardé le sens de la pureté, de la prière et de leur indignité, cherchent par des moyens divers la pénitence et l'expiation². On peut se figurer leur bonheur quand elles entendent Pierre leur raconter la bonté du Christ qui relève Madeleine et leur redire que devant Dieu et devant les hommes elles sont, non pas les esclaves, mais les compagnes, les épouses honorées des hommes.

On peut suivre à Rome les diverses étapes de l'apostolat du prince des Apôtres. De la Porte Capène il gagne l'Aventin, le quartier populaire où l'accueillent Prisque et Aquila. Un sanctuaire s'élève à l'endroit de leur demeure sur la porte duquel on lisait encore au x^e siècle cette inscription : « C'est ici la maison d'Aquila et de Prisque la vierge bienfaisante... Ici, Pierre, tu donnais en nourriture le Verbe divin, et souvent dans ce lieu tu sacrifiais au Seigneur. » Ces deux âmes généreuses répandaient leurs bienfaits sur les Juifs, leurs compatriotes, et ils durent en retenir un grand nombre autour de Pierre,

¹ *Vespasianus*, iv. — Tacite, *Histor.*, v, 13.

² Juvénal, vi.

¹ Tacite, *Annal.*, xiv, 44.

dans leur habitation où se donnait l'enseignement chrétien.

De l'Aventin, il se dirige vers le Viminal en tournant le Palatin qu'il évite, et là il crée une nouvelle communauté chrétienne. C'est un quartier patricien où se trouve le palais du sénateur Pudens dans le *Vicus Patricius*. Une tradition veut qu'il se soit introduit dans cette noble famille, dont quelque affranchi peut-être lui avait ouvert les portes, et qu'il l'aurait baptisée. C'est là que s'élève l'église Sainte-Pudentienne. Il est certain toutefois qu'il s'établit dans cet endroit de Rome. Pudens, si l'on en croit les lettres apocryphes, mais fort anciennes, de Pastor et de Timothée, avait une parente, nommée Priscille, qui donna son nom à la Catacombe de la *Via Salaria* où ont été retrouvés les corps de Pudens et de ses deux filles, sainte Pudentienne et sainte Praxède¹. Cette même hypogée contenait aussi des sépultures portant les noms d'Aquila et de Prisque. On explique la présence de ces deux Juifs dans le tombeau de famille du noble Pudens par l'hypothèse qu'Aquila et Prisque étaient leurs affranchis. Ceux-ci auraient donc introduit Pierre chez leur ancien maître.

Après avoir évangélisé le peuple, l'apôtre s'est ainsi adressé au patriciat. Dieu bénit ses travaux, et le nombre des chrétiens devient considérable. Alors pour jouir d'une plus grande liberté, comme troisième étape il choisit le cimetière Ostrien, entre la voie Nomentané et la voie Salaria. Les inscriptions et les martyrologes ne désignent ce lieu que sous le nom de « grand cimetière », « le cimetière des eaux où Pierre baptisait », le lieu où l'on vénérât la « première chaire occupée par Pierre », car la seconde fut celle du Vatican, — à moins que ce ne soit la même qui fut transportée plus tard du cimetière Ostrien au Vatican.

Mais quand le prince des Apôtres s'y établit, sans doute dans une propriété appartenant à quelque patricien converti, déjà plusieurs années s'étaient écoulées et il jouissait des fruits de sa parole.

Les historiens profanes passent sous silence les premiers progrès du christianisme, à l'égard duquel ils nourrissent des préjugés malveillants. On trouve pourtant dans Tacite un épisode où il est difficile de ne pas voir l'histoire d'une grande dame chrétienne.

Après avoir rappelé que « pour la sûreté des maîtres et la juste punition des esclaves » un sénatus-consulte déclara que « dans le cas où un citoyen serait tué par un de ses esclaves, tous les autres, même ceux qui auraient été affranchis par testament, seraient enveloppés dans le supplice du meurtrier, s'ils demeuraient sous le même toit », il ajoute :

« Une femme d'un haut rang, Pomponia Græcina, épouse de Plautius, qui par ses exploits en Bretagne avait mérité les honneurs de l'ovation, fut accusée de superstition étrangère. Le jugement de cette affaire fut remis au mari même qui, après avoir instruit en présence des parents, suivant l'usage ancien, ce procès, d'où dépendait la vie et l'honneur de sa femme, la déclara innocente. »

Noble et douce figure, elle était très attachée à Julie fille de Drusus. Depuis que Messaline fit condamner à mort son amie, « elle vécut dans une continuelle tristesse, et pendant quarante ans elle ne porta que des habits de deuil et ne connut que l'affliction. Mais cette douleur qui resta impunie sous Claude, devint ensuite pour elle un titre de gloire¹. »

Le grand historien n'a voulu voir dans cette tristesse que la fidélité au souvenir de son amie. Cela suffirait d'ailleurs à illustrer cette Romaine dont le deuil était seditieux « sous Claude », puisqu'il rappelait son crime à l'infâme Messaline. Mais il y avait sûrement autre chose. Quand Tacite parle du christianisme il le désigne volontiers sous ce nom « de superstition étrangère, » il est donc permis de voir dans ce procès, dont le mari est constitué juge, un drame intime, une affaire de conscience qui tourna à l'honneur de l'épouse. Elle comparut devant les parents, devant le conseil de famille, et peut-être plusieurs d'entre eux ouvrirent-ils leur âme à la lumière de l'Evangile.

Ce n'est pas une pure conjecture d'ailleurs, car M. de Rossi a découvert dans la crypte de Lucine des épitaphes révélatrices. Il y a des épitaphes païennes, où se retrouve le nom de Pomponius. Il y a aussi des épitaphes chrétiennes, entre autres celle d'un *Pomponius Græcinus*. Au baptême on prenait volontiers un nom symbolique de son état d'âme ou de sa reconnaissance. Rien n'empêche de penser que Pomponia Græcina, le jour de son baptême, ait pris le nom de Lucine, c'est-à-dire « Eclairée ». C'est à elle peut-être que ce cimetière appartenait, et ce « Pomponius Græcinus » est sans doute un de ses enfants ou de ses petits-enfants, converti par sa parole et par ses exemples à cette religion qui avait été la paix de sa vie et l'adoucissement de sa grande douleur.

Ainsi dès l'an 43, par l'action généreuse et inlassable de Pierre, son bon Maître était déjà connu à Rome, et parmi le peuple, et dans les plus hautes familles.

¹ Tacite, *Annales*, x.ii, 32, 43 ; xiv, 63.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 novembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 415.

Ami du Clergé du 17 novembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLI. Le siège de l'autorité dans l'Eglise, 785.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — LXIV. 24^e et dernier dimanche après la Pentecôte, 790.

Pour le 1^{er} dimanche de l'Avent. — L'observation de la loi du dimanche, 795.

Pour la bénédiction du drapeau d'une Section de Vétérans. — Le Drapeau et la Croix, 799.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLI

LE SIÈGE DE L'AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE

Il existe, avons-nous dit, au sein de la société chrétienne un double pouvoir : l'un qui s'exerce sur les esprits, c'est l'autorité doctrinale ; l'autre qui s'exerce sur les volontés, c'est l'autorité législative, judiciaire, administrative, gouvernementale. Quel est le siège de cette autorité ? C'est là question à laquelle nous allons répondre aujourd'hui. Nous nous demanderons successivement : 1^o Quels sont ceux à qui appartient l'autorité ecclésiastique ? et 2^o Quels sont ceux à qui elle n'appartient pas ?

I. — Ceux à qui elle appartient

Et d'abord, quels sont ceux à qui appartient l'autorité ecclésiastique ? Elle appartient : 1^o aux évêques, 2^o au pape.

I. L'autorité ecclésiastique appartient aux évêques. — 1. Que trouvons-nous, en effet, dans l'Evangile ? Jésus-Christ a réuni des adhérents ; il a fait parmi eux une première sélection qui crée les disciples ; puis parmi les disciples, il a fait un dernier choix qui donne naissance à l'apostolat proprement dit. Or le Christ dit à ses apôtres avant de retourner vers son Père : « Allez et enseignez toutes les nations : *Ite et docete omnes gentes*. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*. Ceux qui croiront à votre parole auront la vie éternelle, et ceux qui n'y croiront pas sont déjà condamnés. Celui qui vous écoute, m'écoute : *Qui vos audit, me audit*. Celui qui vous méprise, me méprise : *Qui vos spernit, me spernit*. Lorsqu'un de vos frères aura faibli dans

la croyance ou la pratique, avertissez-le d'abord, avec la charité qui doit être au cœur des frères et des pères. S'il vous écoute, vous avez gagné son âme ; s'il ne vous écoute pas, *dic Ecclesiae*, dites-le à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain : *Sit tibi ethnicus et publicanus*. Et n'ayez pas peur que votre ministère se trouve jamais en défaut ; car je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. »

Il était impossible de désigner plus clairement les représentants qui devaient remplacer Jésus-Christ auprès des fidèles, impossible de définir plus clairement leur autorité. Aussi les apôtres ne craignent-ils pas de dire aux peuples qu'ils évangélisent : « *Pro Christo legatione fungimur*. Nous remplissons près de vous les fonctions du Christ. » Ils enseignent, c'est le Christ qui enseigne ; ils jugent, c'est le Christ qui juge ; ils commandent, c'est le Christ qui commande. A ce point que toute soumission ou toute résistance, tout honneur ou tout outrage va, de leur personne sacrée, à la personne même du Christ.

Salut, majestés saintes en qui se manifeste la royauté cachée du Sauveur ! Hâtez-vous de conquérir le monde et d'étendre la société spirituelle dont vous êtes les maîtres. Votre voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre ; l'Eglise du Christ a partout des membres vivants. — Mais voici que vous tombez l'un après l'autre sous les coups de la persécution.

2. Vous disparus, vos pouvoirs ne s'évanouissent pas avec vous. Ils demeurent ; car Jésus-Christ a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Mt., xxviii, 19). Puisque les apôtres devaient mourir, ces paroles seraient un non sens, si le Christ, en communiquant son autorité, n'avait donné à ses représentants le droit et le pouvoir de la transmettre. Il a donc béni leurs mains, et ces mains fécondes imposées sur la tête d'une nouvelle génération ont créé l'épiscopat. C'est à l'épiscopat que l'apôtre saint Paul adresse ces touchantes et solennelles paroles : « Vous ne me verrez bientôt plus, vous tous parmi lesquels j'ai passé prêchant le royaume de Dieu... Prenez garde à vous et à tout le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint vous a établis évêques pour régir l'Eglise de Dieu que le Christ a payée de son sang. » (Act., xx, 25, 28). Les apôtres peuvent donc mourir, ils revivent dans leurs successeurs, munis eux-mêmes de la force génératrice qui doit perpétuer leur pouvoir.

Saluez, mes frères, la vénérable aristocratie que l'Esprit de Dieu a préposée au gouvernement de la société chrétienne, cet épisco-

pat qui forme le corps enseignant de l'Eglise. Mais ne vous y arrêtez pas comme à la manifestation souveraine de l'autorité de Jésus-Christ. Le Christ est roi, et l'autorité, dans son royaume, doit se manifester sous la forme monarchique.

II. Elle appartient au pape. — 1. Avant d'être investis du divin pouvoir de gouverner la société chrétienne, les apôtres avaient un maître désigné. Un jour Jésus-Christ, marchant sur les bords du lac de Galilée, rencontra deux hommes. L'un d'eux s'appelait André, l'autre Simon. Ils jetaient leurs filets dans la mer. Jésus leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et ils le suivirent. A peu de temps de là, se tournant vers Simon surnommé Pierre, Jésus lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume du ciel. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Pierre devient ainsi comme une extension de Jésus-Christ lui-même, et reçoit en même temps que la charge de gouverner la société des âmes, les dons nécessaires à ce divin gouvernement. Il se montre dès le commencement tout ce qu'il est : « Pierre paraît le premier en toutes manières, dit Bossuet ; le premier à confesser la foi ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour ; le premier de tous les apôtres qui vit le Sauveur ressuscité des morts, comme il en avait été le premier témoin devant tout le peuple ; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres ; le premier qui confirma la foi par un miracle ; le premier à convertir les juifs ; le premier à recevoir les Gentils ; le premier partout¹. » Il est chargé de paître non seulement les brebis, mais encore les pasteurs : *Pasce agnos, pasce oves*. (Jo., xxi, 15-17). Ce que le Christ donne à ses apôtres, Pierre le reçoit avant eux, pour qu'il soit bien connu de tous qu'il est le premier représentant, le dépositaire suprême de l'autorité divine, et qu'aucun acte de gouvernement ne se peut faire que sous sa dépendance. Les apôtres sont chefs, il est le roi.

2. Le pouvoir spirituel que Pierre possède dans sa plénitude n'est pas mort avec lui ; car il sert de fondement à l'Eglise et le fondement doit durer autant que l'édifice. L'autorité de Pierre subsistera donc jusqu'à la fin des siècles, puisque la société spirituelle fondée par Jésus-Christ vivra autant que le monde.

Qui héritera des prérogatives de Pierre ? Ce sera le pape, le pontife romain. Pierre en effet est venu à Rome, il y a établi son siège, et celui qui lui succède sur ce siège lui

succède aussi dans ses privilèges et dans ses droits.

Toute la tradition le reconnaît. Voici comme parle, dès le deuxième siècle, saint Irénée, contemporain des apôtres, car il avait conversé avec Polycarpe, disciple de saint Jean. Ce témoignage est immense ; et, bien qu'il soit environné et suivi de beaucoup d'autres, nous le citerons seul : « Puisqu'il serait trop long, dit saint Irénée, de suivre les successions de toutes les Eglises, il nous suffira pour confondre ceux qui, soit par orgueil, soit par aveuglement ou erreur, se séparent du corps divin, d'établir la tradition de l'Eglise la plus grande, la plus ancienne, la plus connue de toutes, l'Eglise qui fut fondée à Rome par les deux plus glorieux apôtres, Pierre et Paul, et de déclarer la foi qu'elle annonce à l'humanité, et qui vient jusqu'à nos jours par la succession des évêques. Car, à cause de son éminente supériorité, toutes les Eglises doivent se grouper autour de celle-là, c'est-à-dire tous les fidèles de toute la terre ; considérant qu'en elle la tradition apostolique a toujours été conservée. Les saints apôtres ayant donc fondé et bâti l'Eglise, mirent l'administration de son épiscopat dans les mains de Lin. C'est de lui que parle saint Paul dans ses épîtres à Timothée. A Lin succéda Anaclel ; au troisième rang après les apôtres, l'épiscopat est confié à Clément, qui, lui aussi, avait vu les saints apôtres. Evariste succède à Clément et Alexandre à Evariste. Le sixième après les apôtres, c'est Sixte, et après lui Télesphore glorieusement martyrisé. Puis vinrent Pie, Anicet et Soter. Aujourd'hui l'épiscopat est occupé par Eleuthère, le douzième dans l'ordre de succession des apôtres. C'est dans cet ordre et par cette succession que la tradition des apôtres, conservée dans l'Eglise, et l'enseignement de la vérité sont venus jusqu'à nous¹. » Ainsi, dès la plus haute antiquité, l'évêque de Rome a été vénéré comme le successeur de saint Pierre.

Admirable constitution de l'Eglise ! L'autorité spirituelle réside premièrement dans le Pontife suprême en qui se concentrent tous les pouvoirs, le maître immédiat des pasteurs, dont il détermine la divine juridiction, et de toutes les âmes qu'il confie à leurs soins. Près de lui et sous sa dépendance, les Evêques, investis par l'Esprit de Dieu de la plénitude du sacerdoce et du droit de participer par définitions, jugements et décrets, au gouvernement universel du troupeau de Jésus-Christ. Plus bas, les prêtres, auxiliaires sacrés de ces grands pouvoirs, délégués près de toutes les fractions du peuple chrétien pour le pénétrer des divines influences qui font son unité ; plus bas encore, les diacres, ministres des choses

¹ Sermon sur l'unité de l'Eglise, 1^{re} partie.

¹ S. Irénée, *Adv. hæres.*, III, 3, 2.

saintes et assistants du sacerdoce; plus bas, enfin, ceux qui se préparent, par de mystérieuses ascensions, aux fonctions sacerdotales. Voilà la divine hiérarchie qui préside aux destinées de l'Eglise.

II. — Ceux à qui elle n'appartient pas

De nombreuses erreurs sont venues, même de nos jours, attaquer la thèse que nous venons d'établir. Il importe de les réfuter. C'est ce que nous allons faire dans cette seconde partie. Nous montrerons que la puissance ecclésiastique n'appartient pas aux simples fidèles, et pour cela, nous prouverons qu'elle n'appartient ni au prince, ni au peuple.

I. Le pouvoir ecclésiastique n'appartient pas au prince. — Par ce mot, nous entendons l'Etat, de quelque nom qu'il s'appelle. Les Russes schismatiques, les protestants prétendent que le prince est le dépositaire de l'autorité spirituelle et que les ministres de la religion ne peuvent exercer cette autorité qu'après l'avoir reçue de ses mains. Le Parlement anglais s'adressant à Henri VIII disait : « Les archevêques, les évêques, les archidiacres et autres personnes ecclésiastiques ne possèdent aucune juridiction ecclésiastique que par Votre Royale Majesté, sous Votre Royale Majesté et de Votre Royale Majesté¹. » Cranmer allait encore plus loin : non seulement il soutenait que toute mission venait des princes, mais aussi qu'ils pouvaient conférer les ordres, et il affirmait que les apôtres eux-mêmes ne tenaient aucune autorité du Christ, mais qu'ils avaient pris la direction de l'Eglise par une mesure provisoire, en attendant qu'elle pût être dirigée par quelque prince séculier².

Cette doctrine est impie, car elle est opposée à la révélation. Elle est en effet combattue par l'Ecriture et par la Tradition.

1^o Elle est en premier lieu combattue par l'Ecriture. — L'indépendance du pouvoir religieux par rapport au pouvoir laïque éclate même dans l'Ancien Testament. « Ozias avait pris de la force, lisons-nous dans les écrits inspirés. Alors son cœur s'éleva pour sa perte, il négligea la loi de son Dieu, et, entrant dans le temple du Seigneur, il voulut lui-même offrir l'encens sur l'autel. Aussitôt le grand pontife Azarias parut et avec lui quatre-vingts prêtres du Seigneur, pleins de force. Ils résistèrent au roi et dirent : Il ne t'appartient pas, Ozias, d'offrir au Seigneur l'encens sur l'autel, mais c'est l'office des prêtres, c'est-à-dire des fils d'Aaron qui ont reçu la consécration sainte pour ce divin ministère. Sors donc du sanctuaire, ô roi, et ne méprise point nos paroles,

car ta résistance ne te serait pas une gloire devant le Seigneur. » (II Paralip., xxvi, 16, 18).

La loi nouvelle confirme une si nette distinction. C'est à Pierre et non à César, que Jésus-Christ a remis les clefs du royaume de Dieu, en le chargeant de paître les agneaux et les brebis, c'est-à-dire de gouverner l'Eglise universelle. C'est aux apôtres, et non aux princes du siècle, qu'il a donné le pouvoir de lier et de délier les âmes, de prêcher l'Evangile, d'administrer les sacrements, de se choisir des successeurs, leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Quand il dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, » il ne s'adressait point aux maîtres du monde, mais à ses seuls disciples, leur annonçant en même temps qu'ils seraient persécutés par les pouvoirs terrestres. Dira-t-on que ceux qui ont fait mourir les apôtres tenaient la place de Jésus-Christ ? que ce ne sont pas les évêques, comme le dit saint Paul, mais Néron, Dèce, Dioclétien qui ont été établis par l'Esprit-Saint pour gouverner l'Eglise de Dieu ?

2^o Condamnée par l'Ecriture, la doctrine qui fait du chef de l'Etat le chef de l'Eglise est également condamnée par la Tradition.

L'empereur Constance veut s'immiscer dans les choses de la religion. Il met sa puissance au service de l'Arianisme. Mais le célèbre Osius de Cordoue proteste avec véhémence contre cette intrusion sacrilège : « Ne vous mêlez pas, dit-il à l'empereur, des choses ecclésiastiques, et ne prétendez pas nous donner des ordres sur ces matières ; mais apprenez plutôt de nous ce que vous avez à faire vous-même. Dieu vous a donné l'empire, il nous a confié l'Eglise, et de même que celui qui cherche à vous enlever votre autorité contredit l'ordre divin, de même aussi devez-vous craindre qu'en attirant à vous ce qui appartient à l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un crime. Il est écrit : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*. C'est pourquoi il ne nous est pas permis de prétendre à l'empire des choses de la terre, et il ne vous est pas permis non plus d'usurper l'encensoir ou le pouvoir sur les choses sacrées¹. »

« Il y a, écrit plus tard le saint pape Gélase à l'empereur, il y a deux autorités principales qui gouvernent le monde, l'autorité des pontifes et la puissance des rois. L'autorité des évêques est d'autant plus redoutable qu'ils doivent rendre compte à Dieu même du salut des rois. Car, vous le savez, fils très élément, quoique votre dignité vous

¹ In statuto xvii, a. 37 ap. Wilberforce.

² R. J. Wilberforce, ex-archidiacre d'York : *Du principe de l'autorité dans l'Eglise*, trad. M. Andley, p. 295.

¹ Epist. Hosii ad Const. imp., ap. S. Athan., *Arian.*, n. 44.

élève au-dessus des autres hommes, vous devez pieusement courber la tête devant les pontifes chargés de la dispensation des choses divines, et leur être soumis en tout ce qui concerne l'administration des saints mystères et des choses sacrées. Vous savez que, pour cela, vous dépendez de leur jugement, et que vous n'avez pas le droit de les assujettir à vos volontés. Car si, dans tout ce qui est de l'ordre public, ces évêques reconnaissent l'autorité que vous tenez de Dieu et obéissent à vos lois, avec quel amour ne devez-vous pas leur obéir en tout ce qui concerne les mystères vénérables dont ils sont les dispensateurs ! »

Ce langage est de tous les temps dans l'Eglise. C'est celui de saint Athanase, de saint Hilaire, de saint Grégoire le Grand, de saint Ambroise ; c'est celui des empereurs chrétiens, de Valentinien, de Théodose le jeune, de Charlemagne. Le moyen âge l'entend plus que jamais à l'occasion des prétentions impériales sur les investitures, et la lutte du sacerdoce et de l'empire n'est autre que celle de la liberté du gouvernement spirituel contre les violences de la toute-puissance politique.

La constitution de l'autorité païenne tendait à absorber en elle toutes les forces vives du monde, politiques, sociales, religieuses et à tout concentrer dans un seul homme, qui souvent fut un monstre. Tout despotisme se ressent de cette origine, reprend la tradition païenne, tend à asservir la religion ; et comme il n'y a, depuis Jésus-Christ, qu'une société religieuse digne de ce nom, on peut avancer que tout despotisme tend, par sa nature, à asservir l'Eglise catholique. C'est son péché originel, c'est sa concupiscence, et tôt ou tard il en ressent les feux.

Le despotisme se plaît dans le jeu des grandes machines politiques, où l'égalité absolue ploie toutes choses et tout le monde devant le bon vouloir d'un seul. L'Eglise catholique développe les âmes, les personnes : devant elle chacun est tout. Ses docteurs enseignent que le Sauveur du monde aurait souffert pour le salut d'un seul pécheur. L'individu reparaît donc et grandit avec elle. A ses yeux les droits d'une seule âme sont plus sacrés que les intérêts d'un royaume, et toutes les convoitises des forts viennent échouer devant sa morale, qui ne permet jamais, envers la moindre des âmes, la moindre des injustices.

Tous les amis de la liberté devraient donc défendre l'indépendance de l'Eglise. Or il faut se rappeler que l'un des reproches faits par Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat social* au fondateur du christianisme est d'avoir « établi sur la terre un royaume spirituel, ce qui, séparant le système théologique du système politique, fit que l'Etat cessa d'être un, et causa les divisions intestines qui n'ont jamais

cessé d'agiter les peuples chrétiens. » Mahomet lui semble un bien plus grand politique et il ajoute : « De tous les auteurs chrétiens le philosophe Hobbes est le seul qui ait bien vu le mal et le remède, et qui ait osé proposer de réunir les deux têtes de l'aigle, et de tout ramener à l'unité politique sans laquelle jamais Etat ni gouvernement ne sera bien constitué. » *Réunir les deux têtes de l'aigle* et livrer à ce monstre l'empire des âmes, voilà tout ce que rêvait de mieux l'auteur du *Contrat social* pour la liberté des consciences¹.

Ceux qui ont au cœur le respect sincère des droits de la conscience, quand même ils seraient séparés de nous par les croyances, déclarent que la distinction du pouvoir politique et du pouvoir religieux est strictement nécessaire au maintien de toutes les libertés spirituelles. C'est pourquoi Manning disait que cette séparation nettement comprise et scrupuleusement respectée assure le *respect de l'individu* : mot profond, car l'individu c'est l'âme que nul n'a le droit d'asservir, mais qui doit rester maîtresse d'elle-même sous le glorieux empire de Dieu.

II. Le pouvoir ecclésiastique n'appartient pas au peuple. — La fausse opinion d'après laquelle le pouvoir ecclésiastique appartient au peuple et qui s'appelle du nom barbare de *Multitudinisme*, soutenue en premier lieu par les protestants, l'a été ensuite par les Jansénistes. Ils voulaient ainsi éluder l'autorité du pape et des évêques. Suivant ces derniers les évêques sont « simples témoins de la foi de leurs églises, » et leurs jugements n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont confirmés par les fidèles. Ainsi parle un de leurs interprètes². Enfin, nous voyons Fébronius, le synode de Pistoie, et, plus près de nous, l'infortuné Doellinger tomber dans les mêmes erreurs.

La vraie doctrine, c'est que l'autorité spirituelle est essentiellement indépendante du peuple. L'autorité spirituelle est en effet quelque chose de divin, de surnaturel. Peut-on dire en vérité, que l'homme a un droit naturel de représenter Dieu, d'être son porte-parole, le dispensateur de ses grâces, de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés. Pour que le peuple ait ce droit, il faut que Jésus-Christ le lui ait conféré. L'Eglise n'est pas une république où les hommes pleinement libres font eux-mêmes leurs lois et envoient confier l'autorité à qui il leur plaît, mais un état monarchique où Jésus-Christ, *Roi immortel des siècles*, donne des lois et charge qui il lui plaît de gouverner par ces lois les peuples. Dans la religion il n'y a rien

¹ *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.

² P. Laborde, *Du témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, p. 92, 93.

qui ne soit une concession de Dieu faite aux âmes. Nous n'avons aucun droit à la grâce. Tout dépend d'une promesse et d'une assistance de Dieu purement gratuite. D'où pourra donc venir au peuple le droit de se créer lui-même des pasteurs ? Un tel pouvoir peut-il être supposé sans ombre de preuve ? Le silence de Jésus-Christ équivaut-il à un titre formel ? Mais en matière de choses divines où l'homme n'a rien et ne peut rien de lui-même, le silence est un défaut de titre qui exclut l'homme et lui interdit toute action. Or on ne trouve rien, ni dans l'Écriture, ni dans la Tradition, qui autorise à croire que le peuple soit le dépositaire de l'autorité ecclésiastique et qu'il puisse confier cette autorité à qui il lui plaît. Au contraire Jésus-Christ a transmis directement son autorité aux apôtres et a recommandé de leur obéir en disant : « Allez dans le monde entier et prêchez l'Évangile à toute créature. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que vous délierez sera délié. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » (Mc., xvi, 15 ; Mt., xviii, 18 ; Luc, x, 16 ; Mt., xvi, 19). Ces paroles n'admettent ni la possibilité d'une délégation, ni l'hypothèse d'un pouvoir résidant dans la masse et conféré par elle à l'évêque ou au pape. C'est directement de Dieu qu'est reçu le sacré caractère, et le peuple ne paraît que pour écouter la parole, profiter de l'enseignement donné, recevoir la grâce sacramentelle et obéir au gouvernement divin.

Ce pouvoir, l'Écriture nous atteste qu'il se transmet dans l'Église par l'imposition des mains. Jésus est envoyé par son Père. Il ne s'est point glorifié lui-même pour être pontife. Comme son Père l'a envoyé, il a envoyé ceux qu'il a choisis. Voilà la forme donnée par la mission à tous les siècles futurs. Ceux qu'il choisit et qu'il envoie, il les charge d'en choisir et d'en envoyer d'autres après eux. Cette puissance paraît dès le temps de saint Paul. Cet apôtre écrit à Timothée : « N'impose point hâtivement les mains sur aucun ; » c'est-à-dire : *Choisissez avec de grandes précautions ceux que vous ordonnerez, de peur de vous charger des fautes des ministres que vous auriez ordonnés sans les bien connaître.* Il donne encore au même Timothée un pouvoir sans restriction pour choisir les pasteurs, quand il dit : « Et les choses que tu as entendues de moi entre plusieurs témoins, commets-les à des gens fidèles qui soient suffisants pour enseigner les autres. » C'est Timothée, non apôtre, mais simple pasteur ordinaire, comme ceux de notre siècle, qui doit confier le dépôt de la doctrine

et du ministère à ceux qu'il jugera capables de le conserver dans sa pureté.

Aussi bien, si en vertu de la constitution divine l'autorité spirituelle appartient au peuple, comment se fait-il qu'il n'a jamais exercé ce pouvoir ? Comment se fait-il qu'il ne l'a jamais repris après l'avoir confié aux pasteurs ? Or l'histoire est là. Il n'existe aucune loi canonique, aucune définition doctrinale qui puisse être attribuée au peuple. Jamais on n'en a appelé des évêques aux simples fidèles. Jamais les simples fidèles n'ont déposé leurs pasteurs, même quand ils avaient participé à leur élection.

La raison seule, consultée, nous dit que le pouvoir de gouverner l'Église ne doit pas venir des laïques. En effet l'évêque devra souvent contrarier le peuple pour son salut, s'opposer à ses désirs, désobéir à ses commandements, toutes choses qui contredisent, autant qu'il est possible, l'idée de la délégation ou de la représentation au sens politique. « Prêche la parole, dit l'apôtre à Tite, insiste à temps et à contre-temps ; reprends, tance, exhorte, en toute douceur d'esprit et de doctrine ; car il viendra un temps où ils ne souffriront point la saine doctrine ; mais, ayant les oreilles chatouilleuses, ils s'entasseront des docteurs selon leurs désirs, et détourneront leurs oreilles de la vérité pour se tourner aux fables. » *Coacervabunt sibi magistros* !... Les voilà, ces maîtres choisis et institués par les peuples, et chargés par eux de leur dire ce qu'ils veulent entendre ; mais ce ne sont ni les hommes de saint Paul, ni ceux de Jésus-Christ.

Il est vrai que le peuple paraît dans les élections des pasteurs. L'ancien droit ecclésiastique l'appelait dans l'assemblée des clercs et des évêques où se devait faire l'élection, et lui permettait de faire connaître son jugement et ses désirs. Est-ce à dire qu'il eût rigoureusement le droit d'élire le pasteur et de le substituer à l'ancien ? Est-ce à dire, surtout, qu'à l'expression de son choix fût attachée l'institution pastorale et la transmission du ministère sacré ? Rien n'est plus certainement contredit par toute la tradition catholique. L'élection populaire n'est qu'une espèce d'information préalable sur les mœurs de celui qui sera élu et ordonné, ou un désir du peuple que l'on ne doit suivre qu'en connaissance de cause. « *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii septem quos constituamus super hoc opus.* » (Act., vi, 3). Ce passage des Actes montre clairement à quoi se borne le rôle du peuple dans le choix des pasteurs. « Elisez, disent les Apôtres, et nous établirons¹. »

Et, de fait, saint Paul ne dit pas à Timo-

¹ Bossuet, *Variations*, liv. xiv, n. 120.

thée : « Exhorte le peuple à ne confier le ministère qu'à des hommes irrépréhensibles. » Mais il le charge lui-même du soin de choisir les pasteurs. De même, s'adressant à Tite, il lui dit absolument et sans faire aucune mention du peuple *d'établir des anciens c'est-à-dire des évêques* dans les villes. Parmi tant d'épîtres des apôtres où ils marquent souvent jusqu'aux dernières circonstances des devoirs des laïques, jamais ils n'ont parlé de ce que les peuples sont obligés de faire pour les élections des pasteurs. Si elles avaient appartenu aux fidèles, rien n'eût été plus essentiel que de les instruire de la manière de remplir ce devoir, puisque de l'élection des pasteurs dépend la conduite de tout le troupeau.

Toute la tradition de l'Eglise montre que si le peuple était consulté pour éclairer le choix des pasteurs, c'est aux pasteurs néanmoins qu'appartenait le choix véritable. Saint Léon maintient clairement ces nuances délicates. Il écrit aux évêques de la province de Vienne : « Pour l'ordination des pasteurs, on attend les vœux des citoyens, les jugements du peuple, l'avis des personnes considérables et l'élection du clergé¹. »

On voit bien, par ces éclaircissements, d'où vient l'autorité dans l'Eglise ; elle vient de Dieu, et descend d'en-haut sur chacun des pasteurs. C'est la doctrine de l'Evangile, c'est celle de saint Paul et des apôtres, c'est celle de la tradition, c'est celle de l'Eglise de nos jours ; elle est fondamentale dans la foi et dans la discipline catholiques.

Le peuple reçoit donc l'évêque comme envoyé de par Jésus-Christ même, il ne peut en rien le regarder comme son représentant ou sa créature ; il ne peut que l'accueillir par ces paroles du Psalmiste : « Voici l'envoyé du Seigneur, voici la merveille de ses mains sous nos yeux. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Benedictus qui venit in nomine Domini.* » (Ps., cxvii, 23-26).

**

Honorez, mes frères, les pasteurs de l'Eglise ; vous devez avoir une idée haute et sublime de ceux qui tiennent auprès de vous la place de Dieu. Offrez-leur le tribut de votre respect, de votre vénération, de votre pieuse et affectueuse soumission. « Ne touchez pas à ceux qui me sont consacrés, dit le Seigneur au livre des Paralipomènes, et n'agissez pas méchamment contre ceux que mon esprit a visités. *Nolite tangere christos meos : et in prophetis meis nolite malignari.* » (1 Paral., xvi, 22). Des petits garçons s'étant moqués d'Elie et le prophète les ayant maudits au nom de l'Eternel, deux ours sortirent de la forêt prochaine et déchirèrent quarante-deux de ces enfants. (IV Rois, ii, 23). Le feu du ciel

dévora à deux reprises les envoyés d'Ochozias qui n'avaient pas traité cet homme de Dieu avec assez de révérence. (IV Rois, i, 9). Imitiez la piété des juifs fidèles envers les représentants de Jéhovah. Aaron étant mort, toute la maison d'Israël le pleura pendant trente jours. (Nombres, xx, 29). Mieux encore, prenez pour modèles les premiers chrétiens qui rendaient les plus grands honneurs aux dépositaires des pouvoirs de Jésus et à qui saint Paul rend ce témoignage « qu'ils l'avaient reçu comme un ange de Dieu. » (Gal., iv, 14). Si l'on attaque ceux à qui le Seigneur a ordonné de paître son peuple, si on veut leur faire violence, entraver leur ministère, efforcez-vous d'empêcher ces attentats. En 357, l'empereur Constance ayant exilé le pape Libère et placé un intrus sur le trône de saint Pierre, le peuple romain protesta contre cet acte impie et odieux. Interrompant soudain les jeux du cirque, la foule assise sur les gradins fit entendre ce cri : « Un Dieu, un Christ, un Evêque ! » Chrétiens de nos jours, laissez passer dans vos âmes ces sentiments généreux, et que vos pères trouvent en vous quelque chose de l'ardeur sainte avec laquelle ils prenaient en main la cause des pasteurs de l'Eglise ! Ce sera votre honneur et votre mérite en cette vie. Ce sera votre gloire et votre récompense dans l'autre. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

LXIV

24^e et dernier dimanche après la Pentecôte

LA RUINE DE JÉRUSALEM ET LA FIN DU MONDE

Suite du saint Evangile selon S. Mathieu (xxiv, 15-35)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

15. Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, établie au lieu saint : que celui qui lit comprenne.

16. Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes ;

17. Et que celui qui est sur le toit ne descende pas pour prendre quelque chose dans sa maison ;

18. Et que celui qui est dans les champs ne retourne pas prendre sa tunique.

19. Mais malheur aux femmes enceintes ou nourrices en ces jours-là !

20. Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni au jour du sabbat.

21. Car alors la détresse sera grande, telle qu'elle n'a jamais été depuis le commencement du monde jusqu'ici, et qu'elle ne sera jamais.

22. Et si ces jours n'avaient pas été abrégés, nul n'aurait été sauvé ; mais à cause des élus, ces jours seront abrégés.

23. Alors, si quelqu'un vous dit : « Le Christ est ici, » ou bien : « Il est là, » ne le croyez pas.

24. Car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, et ils produiront des phénomènes et des prodiges, jusqu'à induire en erreur, s'il se pouvait, les élus eux-mêmes.

¹ Decret., dist. lxxiii, cap. ii.

25. Voilà que je vous l'ai prédit.

26. Si donc on vous dit : « Le voici dans le désert, » ne sortez pas ; « Le voici dans l'endroit secret de la maison, » ne le croyez pas.

27. Car, comme l'éclair part de l'Orient et paraît jusqu'en Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.

28. Partout où sera le corps, les aigles s'y rassembleront.

29. Mais, aussitôt après les tribulations de ces jours, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées.

30. Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre pousseront des plaintes, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.

31. Et il enverra ses anges avec la trompette au son retentissant, et ils rassembleront les élus des quatre vents, depuis le sommet des cieux jusqu'à leur autre extrémité.

32. Comprenez une comparaison prise du figuier : dès que ses rameaux deviennent tendres et que ses feuilles sont poussées, vous savez que l'été est proche.

33. Ainsi, quand vous verrez toutes ces choses, sachez qu'il est à la porte, tout proche.

34. En vérité, je vous le dis : cette génération ne passera pas avant que toutes ces choses n'arrivent.

35. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

§ 1^{er}. — *Préliminaires*

— *Qu'avez-vous à dire de l'ensemble de cet Evangile ?*

— D'un bout à l'autre, il annonce les événements terrifiants qui précéderont la manifestation du Fils de l'homme.

— *Quel est l'évangéliste qui en a fourni le texte ?*

— C'est S. Mathieu. Mais S. Luc (xxi, 20-33) et S. Marc (xiii, 14-21) ont rapporté les mêmes prédictions. L'Eglise a choisi la leçon du premier évangéliste parce qu'elle est plus complète.

— *Vous rappelez-vous à quelle occasion Jésus fit cette prophétie ?*

— Il venait de prédire que du temple magnifique dont on lui faisait admirer la structure, il ne resterait pas pierre sur pierre, pas plus que de la ville entière de Jérusalem. Plusieurs lui demandèrent quand se produirait la catastrophe, quels en seraient les signes avant-coureurs, et quels signes aussi annonceraient son avènement.

— *Quelle fut la réponse du Sauveur ?*

— Il répondit qu'il y aurait d'abord des guerres affreuses, de terribles tremblements de terre et des phénomènes extraordinaires, que ses disciples auraient à subir de violentes persécutions, mais que la fin n'arriverait qu'après la prédication de l'Evangile dans l'univers entier.

— *Jésus ne précisa-t-il pas autrement cette prédiction générale ?*

— Répondant ensuite à chacune des questions qui lui avaient été posées, il précisa

quand et comment arriverait la ruine de Jérusalem, quand et comment se ferait son avènement.

— *Quel but se proposait le Sauveur en signalant d'avance ce qui devait arriver ?*

— C'était moins pour satisfaire la curiosité de ceux qui l'interrogeaient que pour prémunir ses disciples contre toute tentation de découragement. Il leur était nécessaire d'ailleurs de connaître assez les catastrophes qui se préparaient pour qu'ils pussent y échapper, et qu'ainsi l'œuvre du royaume de Dieu, qui ne faisait que commencer, ne pérît pas avec Jérusalem.

— *Que voulait-il encore en unissant la prophétie de la ruine de Jérusalem à celle de son avènement que doit précéder la ruine du monde ?*

— Il voulait que les chrétiens de tous les siècles ne pussent jamais douter de son avènement final et qu'ils s'y préparassent avec une sainte terreur et une ferme espérance, car la prophétie maintenant réalisée de la ruine de Jérusalem jette la lumière sur celle concernant la ruine de l'univers, garantit son exécution et donne la certitude que cette ruine sera suivie du règne éternel de Dieu, comme la ruine de Jérusalem fut suivie de l'établissement du règne du Christ par l'Eglise.

— *Jésus parla-t-il en cette seule circonstance de ce qui devait arriver à Jérusalem et à l'univers ?*

— Non : le jour même de son triomphe il avait pleuré sur la ville maudite, et quelques semaines avant, après la guérison des dix lépreux, il avait fait déjà en quelques mots les mêmes prédictions.

— *Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ces prophéties pour en faire l'Evangile de ce jour ?*

— Aujourd'hui se clôt l'année liturgique. Le dernier dimanche après la Pentecôte figure le dernier jour de l'univers, et rappelle en même temps les derniers jours du Sauveur. Il convenait donc d'y redire les suprêmes avertissements du Fils de l'homme, pour inviter les chrétiens à méditer la catastrophe finale et à se préparer au règne éternel qui clora la série des siècles.

†

§ 2. — *Explication du texte*

— *Que contient donc le texte à expliquer ?*

— Nous venons de dire qu'il parle 1^o de la ruine de Jérusalem, 2^o du dernier avènement du Fils de l'homme. En manière de conclusion, il ajoute 3^o comment il faut accueillir la double prédiction.

1^o La ruine de Jérusalem

— *La ruine de Jérusalem n'avait-elle pas été déjà depuis longtemps annoncée ?*

— Elle fut prédite par la plupart des prophètes de l'ancienne Loi. Daniel surtout avait annoncé avec une merveilleuse précision l'époque de la venue du Christ, celle de sa mort, la dévastation de la ville et du temple et la désolation perpétuelle qui doit y régner. (ix, 24-27).

— *Qu'est-ce donc que l'abomination de la désolation prédite par ce prophète et donnée par le Sauveur comme un signe immédiat d'une ruine imminente ?*

— Dans le langage prophétique, l'abomination c'est le règne de l'idolâtrie. Rien n'est plus abominable en effet que d'élever la créature au-dessus du Créateur pour lui décerner des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Mais ce qui est le comble de la désolation, c'est quand l'idolâtrie s'établit au lieu saint que Dieu lui-même a choisi pour son culte.

— *Cette abomination devait s'élever dans le lieu saint. Est-ce à dire que le temple de Jérusalem devait être consacré au culte des idoles ?*

— Non, Dieu ne l'a point permis. La prophétie de Daniel reproduite par le Sauveur annonçait seulement l'envahissement de la Judée par les armées du paganisme, le déploiement des aigles romaines et de leurs symboles idolâtriques en face de la ville sainte et du temple, et l'entrée dans Jérusalem d'un vainqueur païen dont les étendards étaient une insulte jetée à la face du Dieu des Juifs.

— *Le lieu saint devait donc être ainsi profané peu de temps avant la catastrophe définitive ?*

— Oui, selon la parole du Sauveur, quand la profanation aura lieu, ce sera le moment de fuir, et l'Evangéliste appelle sur ce point l'attention de tous ceux qui le liront : « Que celui qui lit ceci, le comprenne. »

— *Pourriez-vous nous dire quand se fit cette apparition sacrilège de l'idolâtrie ?*

— C'est en l'an 66, quand Cestius Gallus, pour réprimer une insurrection des Juifs, pénétra dans Jérusalem avec des troupes romaines et campa en face du palais d'Hérode. A la vérité, il ne put se maintenir dans la ville et fut ensuite défait ; mais selon la parole de S. Luc, Jérusalem avait été entourée par une armée et les étendards idolâtriques avaient pénétré au cœur de la cité.

— *Qu'en conclurent les disciples avertis par l'Evangile ?*

— Ils en conclurent qu'il était temps pour eux de suivre les recommandations du Sauveur, et ils quittèrent en masse la Judée pour se réfugier vers les montagnes, surtout à Pella. De fait, les Romains devaient bientôt venger l'échec de Gallus.

— *Que prédit le Sauveur au sujet de cette invasion païenne qui devait amener la ruine de la ville et du temple ?*

— Il annonce qu'elle devait être subite et terrible.

— *Où voyez-vous que Jésus ait annoncé combien serait prompt l'envahissement de la Judée et l'investissement de Jérusalem ?*

— Je le vois dans la recommandation qu'il fait avec instance de fuir au plus vite, et dans les malheurs qu'il prédit pour ceux qui ne pourront pas le faire.

— *Que dit-il donc pour faire entendre qu'il n'y aura pas d'instant à perdre ?*

— « Que celui qui est sur son toit ne descende pas pour prendre quelque chose dans sa maison ; que celui qui est dans son champ ne retourne pas prendre son vêtement. Malheur aux femmes enceintes ou nourrices en ces jours-là ! » elles ne pourront pas fuir assez rapidement et resteront exposées à toutes les violences.

— *Et qu'ajoute-t-il pour qu'on sache bien qu'il faudra sans tarder se mettre en sûreté ?*

— Il avertit de prier pour qu'on ne soit pas obligé de fuir en hiver ou un jour de sabbat : « Priez pour que votre fuite ne se fasse ni en hiver, ni un jour de sabbat. »

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'hiver rend les chemins difficiles et retarde la marche, et que le jour du Sabbat les Juifs ne sont pas autorisés à faire un long trajet.

— *Vous avez dit que les calamités annoncées seraient épouvantables : comment le Sauveur les a-t-il prédites ?*

— « La détresse, dit-il, sera si grande qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais ; si elle devait se prolonger, personne n'échapperait à la mort. » Le Sauveur ne pouvait pas dire en termes plus expressifs combien les malheurs menaçants seraient affreux. Jérusalem n'en avait jamais subi d'aussi terribles ; le désastre sera unique, parce qu'il sera perpétuel.

— *N'annonce-t-il pas cependant que les jours d'affreuses calamités seront abrégés ?*

— Oui, ils ne dureront pas jusqu'à complète extinction de toute la race juive ; à cause des élus, ils seront abrégés. « Néanmoins les uns tomberont sous le tranchant du glaive, les autres seront emmenés captifs chez toutes les nations, Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » (Luc, xxi, 24).

— *Qui sont ces élus en faveur de qui la durée des calamités sera diminuée ?*

— Ce sont les apôtres et les disciples d'alors. Ils ne devaient point disparaître dans la tourmente, mais rester après la ruine du peuple juif pour perpétuer la race des élus dont ils étaient les premiers.

— *Or, au milieu de tous ces malheurs, quel devait être le sentiment du peuple entier ?*

— Plus vivement que jamais, il devait soupçonner après le Libérateur promis. Des imposteurs en profiteront pour se faire passer pour le Christ ou annoncer son apparition toute prochaine. Le démon se servira d'eux pour accomplir des prodiges capables de séduire les élus eux-mêmes, si c'était possible, afin d'empêcher de reconnaître le vrai Messie.

— *Jésus ne devait-il pas prémunir ses disciples contre toutes les tentatives de l'esprit d'erreur ?*

— Il le devait d'autant plus qu'ils auraient pu eux-mêmes se laisser surprendre. L'idée imparfaite qu'ils avaient de l'avènement de leur Maître les prédisposait à accepter avec trop de confiance ce que l'on pourrait dire du Christ et de son royaume, à cette heure décisive où, ne l'ayant plus avec eux, ils attendraient son retour.

— *Que leur ordonne-t-il ?*

— Il leur ordonne de ne point croire à ce que l'on dira alors. Le Christ ne sera ni ici, ni là ; il ne viendra pas du désert ni après s'être caché dans une demeure secrète ; tout autre sera son nouvel avènement.

— *Quelle sera donc sa nouvelle manifestation ?*

— Elle sera éclatante et universelle comme l'apparition de l'éclair qui brille de l'Orient à l'Occident, illuminant tout le ciel. Elle attirera au Fils de l'homme les âmes d'élite, tout comme les cadavres attirent les oiseaux de proie.

— *Telle est la première prophétie, celle qui annonce la ruine du peuple juif et la manifestation évangélique qui devait la suivre. Pourriez-vous nous dire rapidement comment elle s'est réalisée ?*

— *Et d'abord, que nous apprend l'histoire des derniers moments de la nation juive ?*

— L'empereur Vespasien envahit la Judée avec une armée formidable dès l'an 67, et au mois de mars 70 Jérusalem fut investie avec tous les juifs étrangers qui y étaient venus pour les fêtes pascales. La famine y fut bientôt tellement horrible qu'une mère dévora son propre enfant. Après cinq mois de siège, la ville fut prise, le temple brûlé et les maisons détruites. Le nombre de ceux qui périrent par la famine, la peste ou le glaive des Romains peut être évalué à plus d'un million ; des milliers de survivants furent vendus comme esclaves sur les marchés de l'empire et dispersés dans tout l'univers. La nation cessa d'exister.

— *Et aussitôt après ?*

— Aussitôt après le règne du Fils de l'homme s'établit partout avec la rapidité de l'éclair ; tout l'univers fut illuminé des clartés de l'Évangile ; la nouvelle doctrine réunit des dis-

ciples de plus en plus nombreux. Ce fut la première manifestation annoncée.

2° La fin du monde et le dernier avènement

— *Est-ce là le seul avènement que Jésus ait prédit ?*

— Non ; son regard prophétique s'étend jusqu'à la fin des siècles, et il annonce sa venue dernière qui elle aussi sera éclatante et universelle, rapide comme l'éclair ou l'oiseau de proie. Elle sera pareillement précédée d'une catastrophe plus terrifiante encore que la ruine de Jérusalem.

— *Ce cataclysme final ne sera-t-il pas précédé lui-même de grandes tribulations ?*

— Un instant auparavant, le Sauveur avait prédit à ses disciples de grandes épreuves qui devaient se prolonger, même après la ruine du temple, dans tout le cours des siècles. Il répète que les jours d'affliction dureront pour eux jusqu'à la suprême catastrophe. C'est quand ils seront tous écoulés qu'elle commencera.

— *Et que sera cette catastrophe ?*

— « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. » Ces seules paroles suffisent pour nous faire entrevoir combien sera terrifiante la dislocation générale qui se produira alors dans l'univers.

— *Peut-on prévoir quand et comment elle arrivera ?*

— Non, on n'en sait ni le jour ni l'heure, on en ignore aussi la cause. La science admet actuellement que par le seul jeu des lois physiques le soleil et les étoiles s'éteindront un jour, et qu'il pourra se produire un bouleversement universel. Mais le Maître de la nature peut tout aussi bien amener la catastrophe en modifiant les lois qui actuellement régissent le monde sidéral.

— *Que nous dit l'apôtre S. Pierre de cette fin du monde ?*

— « Les cieux, dit-il, passeront comme un trait qui siffle, les éléments brûlés seront dissous, la terre et les œuvres qui sont en elle seront consumées. » C'est, avec ce qu'en a dit le Sauveur, tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de la destinée de l'univers actuel.

— *Que nous suffit-il d'en savoir ?*

— Notre curiosité pourrait peut-être désirer que Dieu nous en ait dit davantage ; mais nous devons nous contenter de savoir que la fin du monde sera terrible, qu'elle jettera tous les hommes dans l'angoisse et qu'elle sera l'annonce immédiate du jugement solennel et définitif qui fixera pour chacun ses destinées éternelles.

— *Que verra-t-on en effet apparaître sur les ruines de l'univers ?*

→ Ce sera le signe du Fils de l'homme. La croix qui devait être le salut de tous fera à cette heure suprême le désespoir des uns et le bonheur des autres. Aussi, quand elle apparaîtra étincelante de gloire, dans les nuées de l'espace, de toutes les tribus de la terre se feront entendre de grands gémissements.

→ *Et après la croix, qui verra-t-on ?*

→ « Le Fils de l'homme viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. » Ce sera la puissance du triomphateur qui écrase tous ses ennemis ; ce sera la majesté du Juge souverain qui prend possession de son tribunal pour rendre une sentence de laquelle il n'y aura point d'appel.

→ *Qui sera cité à ce tribunal ?*

→ « Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui par les sons éclatants de la trompette réuniront les élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leur extrémité, et toutes les tribus de la terre se ressembleront. »

→ *Que signifient ces sons éclatants de la trompette qui retentiront aux quatre vents pour rassembler les élus ?*

→ Par cette image empruntée à l'usage de convoquer le peuple au son de la trompette, Jésus annonce que l'ordre de comparaître devant lui retentira partout. Et aussitôt le groupe des élus se rassemblera sous la conduite des anges. Les autres se présenteront sans protecteurs et sans défenseurs, avec la terreur et l'épouvante.

3. Comment accueillir toutes ces prédictions

→ *Après avoir ainsi prophétisé, que demande le Sauveur à ses disciples ?*

→ Il leur demande d'accueillir sa parole avec la certitude la plus entière et l'espérance la plus ferme.

→ *Comment leur fait-il comprendre qu'il doit en être ainsi ?*

→ Par une comparaison facile à saisir. On sait que l'été arrive avec toutes ses richesses quand le figuier pousse des feuilles et de tendres rameaux : il y a là un signe qui ne trompe jamais. Ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme : il sera tout proche avec tous ses trésors de grâces et de bonheur quand les événements prédits commenceront à se réaliser.

→ *Quelles garanties en donne-t-il ?*

→ C'est d'abord la proximité des premiers événements annoncés, et ensuite sa divine parole.

→ *Comment la proximité des événements confirme-t-elle la prédiction ?*

→ Les hommes mêmes de la génération à laquelle il s'adresse pourront constater qu'il a dit vrai, car elle n'aura pas disparu avant que ne commence l'accomplissement de tout

ce qu'il a prédit ; et ce qui tout d'abord se réalisera, assurera la réalisation totale de toute la prophétie avant que l'humanité ait disparu.

→ *Comment enfin le Sauveur appuie-t-il ses prédictions par sa propre parole ?*

→ Il n'est pas d'autorité plus sûre que sa parole, car elle est la vérité qui ne trompe jamais : « En vérité, je vous le dis. » Il n'est rien pareillement de plus puissant que sa parole ; elle est plus forte que toutes les énergies de l'univers, elle ne subit aucune de ses vicissitudes : il passera, mais elle ne passera pas et elle se réalisera toujours parfaitement.



§ 3. — Conclusions pratiques

→ Vous avez dit que les premiers chrétiens, instruits des oracles et des ordres du Christ, prirent leurs précautions quand ils furent témoins de l'abomination prédite. La même recommandation ne s'adresse-t-elle pas à tous en quelque manière ?

→ Dans tout péché, il y a quelque chose d'idolâtrique, car il met la créature au-dessus du Créateur ; c'est par suite une abomination qu'il faut fuir, parce qu'elle prépare une désolation et une réprobation éternelles.

→ *Comment faut-il s'en écarter ?*

→ Avec la même promptitude et la même ardeur que les chrétiens quand ils quittèrent la Judée pour échapper à la pire des catastrophes.

→ *Que faut-il se rappeler pour s'y déterminer ?*

→ Il faut se rappeler les malheurs qui ont frappé Jérusalem et tous ceux qui s'y étaient renfermés plutôt que de se mettre en sûreté par la fuite. Ils ne sont qu'une image des malheurs que subiront les pécheurs au jour des vengeances du Seigneur.

→ *N'a-t-on pas aussi à se mettre en tout temps en garde contre les faux christs et les faux prophètes ?*

→ Les faux christs et les faux prophètes sont de tous les siècles. Leur séduction, plus ou moins dangereuse, durera jusqu'à la fin des temps, et selon les circonstances prendra différentes formes pour arriver à tromper plus facilement les esprits.

→ *Quelle est la règle à suivre pour ne pas se laisser induire en erreur ?*

→ C'est de fermer l'oreille à tout ce qu'ils peuvent dire. Nous avons la parole du Christ qui nous est transmise par l'Eglise, elle doit nous suffire ; c'est l'éclair qui brille de l'Orient à l'Occident et qui illumine l'univers entier ; c'est la parole qui ne passera jamais.

→ *A quoi doit nous faire songer l'ébranlement général qui produira la ruine du monde actuel ?*

→ Il doit nous rappeler que bien avant

cette ruine universelle, le monde disparaîtra pour nous. A l'heure de la mort, biens, honneurs, plaisirs, tout s'écroulera ; et cela arrivera pour chacun avant que n'ait disparu la génération à laquelle il appartient.

— *Et ensuite ?*

— Aussitôt aura lieu une première comparution devant le Fils de l'homme. Comme à la fin du monde, nous le verrons avec une grande puissance et une grande majesté ; sa croix apparaîtra, et sera pour chacun le signe d'un bonheur éternel ou d'un désespoir sans fin, selon qu'il aura mérité d'être du nombre des élus ou d'en être exclu.

— *Comment faut-il se préparer à cet instant décisif qui fixera notre destinée éternelle telle qu'elle sera proclamée au dernier avènement du Fils de l'homme ?*

— Il faut, nous dit l'apôtre S. Paul, faire son salut avec crainte et tremblement, et prendre tous les moyens pour l'assurer de la manière la plus certaine.

— *Pourquoi enfin le Sauveur annonce-t-il que le dernier avènement du Fils de l'homme se fera avec une grande majesté et une grande puissance ?*

— C'est que l'heure de ce glorieux avènement sera pour lui l'heure d'un triomphe définitif sur tous ses ennemis. Heureux alors seront ceux qui lui seront restés fidèles ; malheur au contraire à ceux qui lui auront préféré les puissances de l'enfer !

— *Qu'est-ce qui doit soutenir notre espérance et notre fidélité ?*

— C'est cette pensée qu'en faveur des élus les jours d'angoisses sont abrégés. Le Sauveur veut bien annoncer par là que jamais personne n'est éprouvé au-delà de ses forces, et qu'aucune tribulation ne rend le salut impossible.

chargée par lui de conduire l'homme dans le chemin du devoir et du bonheur accessible à sa condition mortelle. Tant que la société humaine, docile à sa voix, a sanctifié le dimanche par la prière et le nécessaire repos, il n'a pas été question de cette ruineuse surproduction, des journées de 8 heures et de ces grèves parfois souillées de sang qui bouleversent l'ordre social et multiplient les désastres. C'est depuis qu'on ne veut plus obéir aux commandements de l'Eglise que les maux, résultant de leur violation presque générale, se sont aggravés sur l'humanité et ont rendu son existence plus malheureuse.

Tout souffre de cette lamentable situation ; car la violation de la loi divine n'offense pas seulement son auteur ; mais elle est pour le peuple qui transgresse cette loi une source d'innombrables misères, pour la famille un principe de douloureuse désorganisation, et pour chaque individu en particulier la cause de la plupart de ses fautes et du triste état de sa vie.

C'est pourquoi, mes frères, au premier des dimanches que vous devez consacrer à Dieu dans le cours de l'année religieuse, je veux vous présenter le remède à tant de maux dans l'observation de la prière et du repos dominical. Je vous montrerai, dans ce discours, que le dimanche est vraiment *le jour de Dieu, le jour du peuple, le jour de la famille, et le jour de l'homme.*

Eclairés par cette démonstration, vous comprendrez mieux votre devoir, et vous vous ferez honneur, je l'espère, de sanctifier plus fidèlement encore que par le passé ce jour béni du Seigneur, avec une pieuse et entière bonne volonté.

I

Le dimanche, mes frères, est *le jour de Dieu.* Personne ne peut le nier ; car Dieu, maître souverain de toutes choses, a pleinement le droit d'exiger que l'homme lui consacre une portion du temps qu'il lui a donné, pour lui rendre les devoirs que tous doivent à leur Créateur. Nous sentons dans notre conscience que nous ne devons point passer les jours de notre vie sans honorer, sans prier, sans servir Celui qui est l'auteur de notre existence, et nous la conserve par sa providence. Ne pas agir ainsi, ce serait méconnaître la souveraineté de cet Etre suprême, dont toute créature sortie de ses mains doit adorer les perfections, reconnaître les bienfaits et suivre fidèlement les divines volontés. Dieu peut donc certainement se réserver un jour pour son culte, parmi les sept dont lui-même a formé la semaine à l'origine des temps. Notre raison le comprend sans peine ; et jamais personne ne s'est avisé de lui en contester le droit.

POUR LE 1^{er} DIMANCHE DE L'AVEÏT

L'OBSERVATION DE LA LOI DU DIMANCHE

Mes frères,

Le commencement de l'année ecclésiastique, qui s'ouvre au 1^{er} Dimanche de l'Avent, m'engage à vous parler aujourd'hui du redoutable problème qui s'agit de notre temps, plus pressant que jamais, dans la société humaine, je veux dire l'observation de la loi du dimanche.

De toute part on entend les hommes fatigués, épuisés de travail, s'écrier : « Nous peignons trop, nous sommes accablés ; donnez-nous du repos, car nous n'en pouvons plus. »

Mes frères, la réponse à cette demande a depuis longtemps été faite par l'Eglise catholique, mandataire de Dieu sur la terre et

D'ailleurs, ce devoir, mes frères, Dieu ne vous laisse pas libres de le remplir ou d'en négliger l'accomplissement ; lui-même a déterminé d'une manière précise la façon dont il veut que vous en soyez les observateurs.

Ecoutez avec quelle autorité il parle dans ses commandements : « Souvenez-vous... » Par ce mot, il rappelle l'ordre formel qu'il avait donné au premier homme, en le créant, de consacrer un jour spécial à son culte. Le souvenir de ce précepte s'était peu à peu effacé dans la conscience de l'humanité, à mesure que les enfants d'Adam avaient oublié la loi primitive ou naturelle donnée à leur père. C'est pourquoi, afin de rappeler cette loi, Dieu dit à Moïse, et à tous les hommes en sa personne : « Souvenez-vous, *memento...* Souvenez-vous de garder le jour du Seigneur, et ayez soin de le sanctifier. Vous travaillerez pendant six jours, et vous ferez alors tous vos ouvrages ; mais le septième est le jour du Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre servile ce jour-là, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, afin que tous se reposent, comme moi-même, après l'œuvre de la création, je suis rentré dans mon repos éternel. »

Voilà donc la loi clairement formulée, avec une précision parfaite et en même temps une charitable bienveillance ; car Dieu, Maître absolu de toutes choses, pouvait exiger que l'homme lui consacrat un temps plus considérable encore. Il veut faire éclater sa bonté avec sa grandeur ; des sept jours dont il a formé la semaine, il en laisse six à la disposition de l'homme et ne s'en réserve qu'un pour son service.

Aussi, mes frères, plus Dieu se montre généreux à notre égard, plus il exige rigoureusement que sa volonté soit obéie. Aux anciens Juifs, peuple obstiné et souvent révolté contre sa loi, il défend sévèrement de travailler le jour du sabbat, et il punit avec une inflexible rigueur les transgresseurs de son commandement. Un homme avait ramassé du bois ce jour-là : il ordonne à Moïse qu'il soit lapidé sur-le-champ. Pour nous, peuple chrétien, qui le servons sous la douceur de la loi évangélique, il ne frappe pas toujours ses violateurs au cours de la vie présente. Il a l'éternité pour exercer sa justice, et préfère nous laisser le temps de recourir à sa miséricorde, *patiens quia æternus*.

Souvent néanmoins il châtie sur la terre ceux qui ne sanctifient pas le dimanche et l'emploient au travail défendu. Vous vous demandez pourquoi certaine grande fortune a été engloutie dans une perte inattendue ? Elle avait été amassée sans égard au repos dominical. C'est la justice de Dieu... Pourquoi ces familles estimées, heureuses, jouissant d'une large aisance, se sont-elles trouvées plon-

gées dans une soudaine misère ? De père en fils on avait travaillé fêtes et dimanches. C'est la justice de Dieu... Pourquoi enfin ces catastrophes financières, ces désastres qui ont appauvri toute une ville, toute une province dans une ruine générale ? C'est que là encore on n'avait pas respecté le jour du Seigneur ; auteurs et victimes de la faillite n'avaient tenu aucun compte de sa volonté. C'est la justice de Dieu...

Ainsi, mes frères, Dieu veut manifestement la sanctification du dimanche par la prière et un sage repos. Outre la sanction qu'il donne à sa loi dans la vie future, il frappe souvent d'une sanction temporelle ceux qui la transgressent, précisément en les dépouillant des biens amassés dans le temps interdit au travail et aux occupations matérielles. N'oubliez donc jamais, dans votre meilleur intérêt, que le dimanche est vraiment *le jour de Dieu*.

II

Il est aussi *le jour du peuple*, le jour social par excellence.

Une société d'hommes réunis en nation doit rendre ses devoirs à Dieu, aussi bien qu'une personne seule ; car c'est lui qui a fait les nations, comme il a fait les individus. Elles sont donc tenues à lui offrir un tribut d'invocations et d'hommages solennels qui constituent le culte public. Or, le prêtre et le peuple assemblés dans ses temples et priant, voilà le culte public, qui lui-même n'est pas autre chose que la sanctification du dimanche.

Supprimez ces belles manifestations religieuses qui, le septième jour de la semaine, viennent réjouir votre vue et élever votre âme vers le ciel, en reposant votre corps, supprimez le dimanche : oh ! alors, combien vos semaines seront longues, combien votre vie sera triste, sombre, sans aspirations supérieures, et vide de vrai bonheur !

Dieu même manifeste combien ce culte public, rendu le dimanche à sa grandeur, lui est agréable. Il bénit les peuples qui le respectent, augmente leur prospérité et leur accorde toute la félicité dont une nation peut jouir sur la terre.

Au contraire, il accable des coups de sa juste colère les peuples violateurs du dimanche. Fléaux de toute sorte, perturbations terrestres, maladies épidémiques, guerres, révolutions, sont les ministres de sa vengeance.

Il y a environ un demi-siècle, la Vierge Marie daigna apparaître à deux petits bergers gardant leurs brebis sur la montagne de la Salette, dans les Alpes. « Allez prévenir le peuple de France, leur dit-elle, des maux qui vont fondre sur lui à cause de ses péchés. Il y en a deux surtout qui excitent la colère de mon Fils ; c'est la fréquence des blas-

phèmes, et la profanation générale du dimanche par le travail défendu. Dites-leur donc qu'ils s'abstiennent de ces choses, s'ils ne veulent se voir sévèrement châtiés. »

Vous savez, mes frères, avec quelle rigueur s'est réalisé l'avertissement donné par la Mère de Dieu. Ne devons-nous pas craindre que la même cause ne produise encore les mêmes effets ?

— Mais, dira-t-on, si l'on suspend le travail national un jour sur sept, l'industrie et le commerce en souffriront ; ce sera une perte considérable pour la fortune publique.

— Sans doute, mes frères, les intérêts matériels, la culture du sol, la prospérité de l'industrie, l'activité du commerce, l'accroissement de la production sont de bonnes et très utiles choses. Cependant est-ce là toute la vie d'une nation ? N'a-t-elle pas un but plus élevé à viser et à atteindre ? Comptez-vous pour rien les sentiments d'inviolable justice, la sincère bonne foi, la pureté des mœurs, les désirs de fraternelle charité, les espérances éternelles, l'aspiration à un bonheur supérieur à celui de ce monde, toutes ces choses douces et saintes qui font vibrer l'âme d'un peuple, et aident sa marche dans la voie de sa glorieuse destinée ? Qui donnera à ce peuple l'éducation morale, le culte de l'honneur, l'horreur du mal, la recherche du bien, en tout et toujours ? C'est, mes frères, le dimanche, avec son auguste sacrifice de la messe, ses prédications, ses fêtes remplies d'admirables enseignements, son repos réparateur, tout ce bel ensemble qui parle à l'âme et la sanctifie. C'est le dimanche qui apprend à user avec sagesse des biens présents, tout en élevant vos cœurs vers un idéal surnaturel où vous trouverez, dans la vie future, la parfaite réalisation de la félicité vainement désirée ici-bas.

Quant à la diminution de la fortune publique devant résulter du repos dominical, c'est là, mes frères, un prétexte absolument faux. — La production du travail n'a de valeur réelle qu'autant qu'elle est proportionnée aux besoins de la consommation. Une production exagérée, loin d'être une source de prospérité, devient une cause de ruines. Elle abaisse inévitablement le prix des objets produits, ce qui amène la réduction des salaires. Arrive le moment où les magasins regorgent de marchandises invendues. Alors de longs chômages, de ruineuses faillites, des grèves désastreuses font perdre beaucoup plus de temps que la religion ne vous demandait d'en consacrer à Dieu. Six jours pleins de travail régulier suffisent largement pour satisfaire à tous les besoins. Le dimanche devient ainsi comme une sorte de régulateur entre la production et la consommation ; il rétablit l'équilibre, rend le travail plus facile, partant plus fructueux, et le peuple plus heureux.

Nos législateurs actuels ont si bien compris cette nécessité du repos, permettant au travailleur de refaire ses forces, et d'écouler les fruits de son labeur, qu'ils ont voté naguère une loi de cessation générale du travail un jour par semaine. Leur impiété ne leur a pas permis de l'appeler *repos dominical* : c'eût été un hommage rendu à notre sainte religion ; ils l'ont appelé *repos hebdomadaire*¹. Mais ils ont beau faire : leur loi mal conçue sera modifiée. Il n'y a de repos vraiment salubre que le repos conforme à la doctrine de l'Eglise, celui qui, interrompant l'ouvrage quotidien, permet de rendre au Créateur le culte auquel il a droit, et permet aussi à l'homme de se retremper au sein de sa famille dans une douce tranquillité, dans le repos du dimanche, jour de Dieu et aussi *jour du peuple chrétien*.

III

Le dimanche est encore le *jour de la famille*, c'est-à-dire du père, de la mère et des enfants, formant une petite et harmonieuse société autour du foyer domestique ; de la famille, douce trinité de la terre, image de celle qui règne dans les cieux.

D'ordinaire, pendant les jours de la semaine, les membres de la famille sont dispersés, le père aux champs ou à l'atelier, la mère aux soins de la maison, les enfants à l'école ou aux travaux de leur âge. On se voit peu de temps ; à l'heure des repas, et le soir on se hâte d'aller goûter le sommeil nécessaire.

Mais voyez quelle joie le dimanche apporte à la famille chrétienne. Il réunit tous ses membres ; il les amène, revêtus de leurs habits de fête, au pied des saints autels, autour de la chaire évangélique, de temps en temps à la table eucharistique. De l'église, tous rapportent des pensées de paix, une conscience tranquille, avec la volonté de s'aimer, de s'entraider et de concourir au bonheur général. Plus tard, le dimanche rassemble la famille pour le repas commun ; puis ce sont de douces conversations, d'agréables promenades, des jeux innocents, qui laissent l'esprit calme et le corps reposé.

Peut-il y avoir rien de plus favorable que le dimanche chrétiennement employé pour procurer à la famille le meilleur bonheur dont elle puisse jouir ici-bas ? Le père est obéi et respecté, parce qu'on voit en lui le représentant de Dieu même ; la mère fait rayonner autour d'elle l'influence de son aimable autorité ; les enfants, aimés et bien dirigés, s'efforcent de pratiquer les vertus qu'ils voient briller dans leurs parents.

Ainsi le dimanche religieusement observé adoucit les fatigues de la semaine ; il unit et sanctifie les membres de la famille.

¹ Loi du 13 juillet 1906.

Combien est différent le sort de ces gens qui profanent le jour du Seigneur ! Là, le père ne va pas à l'église ; ou il travaille, ou il court s'abrutir en des lieux où il vaut mieux ne pas le suivre, même par la pensée. La mère passe tristement la journée dans l'isolement ; elle ne prie pas ; rien n'élève son âme, ni ne la console dans ses longs chagrins. Quant aux enfants, depuis leur première communion ils ne vont plus à l'église. Ce ne sont pas encore des hommes, et déjà ce sont des viveurs. Comme ils n'obéissent plus à Dieu, suivant l'exemple de leurs parents, ils ne tardent pas à mépriser l'autorité de ceux-ci. Attendez quelques années : vous les verrez insulter le vieux et la vieille, et parfois les mettre à l'hôpital, pour ne pas avoir à nourrir leurs derniers jours.

Où il n'y a plus aucune sanctification du dimanche pour entretenir l'amour de Dieu avec l'amour du prochain, il est bien rare que vous trouviez encore le respect, la docilité, le lien de mutuelle affection. Seule elle fait pratiquer efficacement ces douces vertus qui font véritablement du dimanche l'heureux jour de la famille.

IV

Enfin, mes frères, le dimanche est *le jour de l'homme*, jour de sanctification pour son âme, et jour de réparation pour son corps.

L'âme de l'homme, la partie la plus noble, la plus précieuse de son être, a besoin de la prière qui lui obtient les grâces nécessaires à son salut, et de l'enseignement religieux qui lui apprend ses devoirs et lui révèle sa destinée future. Elle ne peut pas vivre toujours dans la matière, dans la terre, dans le fer, le bois, les marchandises achetées ou vendues. Elle a besoin d'un idéal plus élevé ; il lui faut regarder le ciel et penser aux moyens de le mériter. Or, qui lui donnera cela, si ce n'est le dimanche, jour de prière, jour de pieuses réflexions et de conseils salutaires ? Lorsque vous sortez de l'église, après une messe bien entendue, ou un de ces beaux offices de nos grandes fêtes dont la solennité charme nos yeux et émeut délicieusement nos cœurs, ne vous sentez-vous pas meilleurs, plus résolus au bien, à la vertu, et plus désireux des récompenses éternelles ?

Quant au corps, lui aussi, plus que toute autre chose, il a besoin de repos pour chasser la fatigue et réparer ses forces. C'est l'universelle nécessité. Les machines les plus robustes, de fer ou d'acier, s'usent par une action continue. Les animaux vigoureux, bœufs ou chevaux, que vous employez aux rudes labours, ont besoin aussi de s'arrêter à des intervalles réguliers pour pouvoir prolonger leur effort. Et vous voudriez que l'homme, si fragile dans la complication de ses organes, travaille sans trêve ni repos ? C'est impossible.

Voilà pourquoi Dieu, dans sa sagesse, lui a prescrit un jour d'arrêt dans son labeur quotidien. Lui désobéir, c'est violenter sa nature, se condamner à de douloureuses infirmités, et souvent à une mort prématurée.

— Mais, dit-on, on mange bien tous les jours ; il faut donc travailler tous les jours.

— Oui, certes, on ne peut pas vivre sans manger tous les jours ; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille travailler tous les jours. Un travail régulier, une sage économie, la modération dans les dépenses, permettent facilement de manger durant sept jours, tout en n'employant que six jours à son ouvrage. C'est un fait d'une expérience constante. On amasse durant la jeunesse et la maturité de la vie, pour se reposer dans la vieillesse ; on recueille en été les biens de la terre, pour les consommer pendant le calme de l'hiver. De même on peut toujours, quand on le veut, gagner assez en six jours pour manger le septième, tout en goûtant le repos prescrit par Dieu.

D'ailleurs, mes frères, ne l'oubliez pas : la nature humaine reprend toujours ses droits. Si l'homme abuse de ses forces, travaille sept jours continus, soyez certains qu'il ne produira pas durant ce temps une œuvre plus considérable que l'artisan chrétien qui renouvelle sa vigueur dans le repos dominical, et fournit même une somme plus grande de production. De sages industriels ont maintes fois remarqué qu'il se faisait plus d'ouvrage en six jours, dans leurs usines fermées le dimanche, qu'auparavant en sept. Ils enregistraient aussi beaucoup moins de malfaçons, de maladies et d'accidents, causés le plus souvent par la négligence d'ouvriers surmenés et exténués par l'excès de la fatigue.

Mais du reste, dans la pratique des choses, jamais l'homme ne travaille plus de six jours sans arrêt. S'il viole le dimanche, vous le verrez fêter le lundi, jour de Satan, hideuse contrefaçon du jour de Dieu. Dans les cabarets, temples de ce culte mauvais, il dévore les fruits de son travail, perd sa raison, ruine sa santé, pour se trouver le lendemain plus pauvre et plus faible qu'auparavant. Pendant qu'il se dégrade dans l'orgie, sa femme et ses enfants pleurent dans son froid logis, sans vêtements et souvent sans pain.

On l'a toujours répété : Le travail défend l'enrichissement, et les transgresseurs de la loi du dimanche sont d'ordinaire les plus misérables de tous. Au contraire, l'homme fidèle à respecter la volonté de son Dieu, trouve dans les leçons qu'il y reçoit des lumières pour éclairer sa vie au milieu des difficultés de sa carrière et une ferme impulsion pour les surmonter ; il y trouve aussi l'encouragement à un travail régulier et fructueux, qui, avec l'aide de Dieu, lui fait goûter le seul vrai bonheur qu'il est donné à l'homme de posséder ici-bas.

**

Ayant donc bien compris, mes frères, les graves motifs qui vous sollicitent à observer la loi du dimanche et à sanctifier par la prière et le repos ce jour béni, il ne vous reste plus qu'à vous écrier tous ensemble, dans une inébranlable résolution :

Gloire au dimanche ! C'est *le jour de Dieu* ; il l'a institué, il ordonne de le garder pieusement, il y attache ses meilleures bénédictions. Nous voulons les mériter.

Gloire au dimanche ! C'est *le jour du peuple* ; par lui une nation rend ses justes hommages à Celui qui l'a formée et qui récompense sa fidélité en la comblant de ses bienfaits. Nous voulons en profiter.

Gloire au dimanche ! C'est *le jour de la famille*, jour heureux où tous vont porter leurs hommages à leur Père du ciel et se reconforter dans les joies d'une affectueuse intimité.

Gloire au dimanche ! C'est *le jour de l'homme*, ton jour, ô mon frère ! où tu te reposes de tes fatigues, où tu prends de nouvelles forces pour gagner le pain quotidien qui nourrit ton corps, en même temps que tu adresses à ton Créateur la prière qui sauve ton âme.

Aimez donc vos dimanches, mes frères ; sanctifiez-les dans leur double pratique : par l'abstention du travail défendu, et par l'assistance à la sainte messe et aux offices de l'Eglise. Faites-les observer, dans la mesure du possible, par tous ceux que vous pouvez atteindre : parents, par vos enfants ; maîtres, par vos serviteurs ; patrons, par vos ouvriers. Un jour, le Dieu de miséricorde vous en récompensera dans son paradis, qui sera le bonheur parfait, le dimanche éternel ! Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION DU DRAPEAU D'UNE SECTION DE VÉTÉRANS

LE DRAPEAU ET LA CROIX

Messieurs,

Il y a dans le monde deux signes sacrés qui doivent nous être chers entre tous : le drapeau et la croix.

Ces deux signes, ne les séparons jamais dans notre estime et dans nos cœurs, car ils sont étroitement unis dans leur signification et dans leurs destinées.

L'alliance intime et profonde qui existe entre ces deux signes, vous venez la reconnaître, la renouveler, l'affermir, en inclinant votre drapeau devant la croix, en demandant au Dieu des armées de le bénir.

Cette démarche, Messieurs, vous honore grandement, et au nom de la religion, et au nom de la France, je vous en félicite et vous en remercie. Merci surtout à M. le Président

de la.... section des Vétérans et à MM. les membres organisateurs de cette fête. Merci à vous aussi, M. le Sous-Préfet, qui avez bien voulu relever par votre présence cette cérémonie à la fois patriotique et religieuse.

Quelle est la signification de ces deux signes sacrés qui sont là devant vous, et que demandent-ils de nous ? Tel va être l'objet de cette allocution.

I. — *Le Drapeau symbole de la Patrie, la Croix symbole de la Religion*

1. Le drapeau, c'est d'abord, vous le savez, le symbole, l'image auguste de la patrie. « Il faut regarder le drapeau comme le domicile, disait Napoléon Ier ; là où est le drapeau, là est la France ». « Le drapeau, disait un soldat, c'est en quelque sorte le Saint-Sacrement de la patrie. »

A ce titre le drapeau mérite tous nos respects, tout notre amour, il mérite que nous l'entourions d'une espèce de culte. Dans l'armée, quand apparaît le drapeau, les troupes présentent les armes, les officiers saluent de l'épée ou du sabre, les tambours battent, les clairons sonnent, les musiques font retentir l'hymne national, les généraux, le chef de l'Etat lui-même s'inclinent avec respect.

Oui, respectons tous, aimons tous notre drapeau aux trois couleurs ; car ce drapeau c'est la France elle-même, notre patrie bien-aimée, et quand sur notre passage nous rencontrons le drapeau, qui que nous soyons, soldats ou civils, saluons avec le même amour, avec le même respect que nous saluerions une mère.

2. Mais en même temps que nous vénérons, que nous aimons le drapeau aux trois couleurs, symbole et image auguste de la patrie, ne perdons pas de vue un autre drapeau sous lequel nous avons été enrôlés à notre naissance, la croix du Christ ; car, comme le drapeau aux trois couleurs, la croix est un symbole, une image auguste, le symbole, l'image auguste et sacrée de la religion.

Aussi voyez de quel respect, de quel amour la croix est entourée dans l'Eglise catholique, quel culte on professe pour elle. Autrefois objet d'horreur pour tous, elle plaît maintenant à tous ; tous en recherchent l'image : princes et sujets, hommes et femmes, vierges et épouses ; tous en retracent le signe sur leur front. On voit la croix à la table sainte dans l'ordination des prêtres, dans la Cène mystique, dans nos maisons, sur les places publiques, sur les routes, sur les montagnes, au bord de la mer, sur les navires qui bravent les flots, au-dessus de nos lits, sur nos vêtements, sur nos armes, sur nos vases d'or et d'argent, sur les bijoux, sur les peintures murales, sur la couverture des livres, sur le diadème, partout ; elle brille de plus d'éclat que le soleil¹.

¹ S. Chrysost., *Livre de la divinité de J.-C. contre les Juifs et les Gentils*.

Oui, Messieurs, respectons, vénérons, aimons la croix plus encore que nous respectons, que nous aimons le drapeau, car elle est le symbole de la religion. Ne passons jamais à côté de la croix sans nous découvrir, sans lui envoyer un salut : « O *crux ave* ! O croix, je te salue ! »

II. — *Le Drapeau et la Croix, symboles de la vaillance, du devoir, de la gloire*

1. Le drapeau est le symbole de la vaillance, du devoir, de l'abnégation, du mépris de la mort, de la gloire. Dans ses plis flottants au souffle de la brise ou de la tempête, il y a une voix qui nous crie : « J'ai parcouru le monde, suivi d'une foule de héros qui ont versé leur sang, donné leur vie pour la grandeur de la France. A Valmy, à Jemmapes, à Fleurus, j'étais à la tête des intrépides légions de la République. Austerlitz, Iéna m'ont sacré d'une gloire immortelle. Depuis moins de cent ans j'ai fait le tour du monde. Rome et Madrid, Moscou, Vienne, Berlin m'ont vu entrer triomphalement dans leurs murs. En Italie, en Chine, en Crimée, au Mexique, au Soudan, en Annam, au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar, et naguère encore en Chine j'ai flotté victorieusement. Que d'héroïsmes dont j'ai été témoin ! que d'actes de vertus accomplis pour défendre mon honneur, pour procurer ma gloire ! Ceux qui ont défendu mon honneur, ceux qui ont procuré ma gloire ont disparu pour la plupart ; maintenant je compte sur vous. Comme vos ancêtres, soyez forts et vaillants ! »

2. Comme le drapeau résume dans ses plis les plus belles pages de notre histoire nationale, la croix résume dans ses bras les plus belles pages de l'histoire de la religion, de l'histoire de l'Eglise. Elle nous rappelle l'Incarnation, les mystères de la Passion du Christ, les triomphes du Sauveur qu'il avait prédits en ces termes : « Quand j'aurai été élevé en croix, j'attirerai tout à moi. »

Plus que du drapeau, de la croix on peut dire : « Ce signe a fait le tour du monde. » Dans beaucoup de pays, le drapeau de la France n'a pu entrer qu'à la suite de la croix, qu'à cause de la croix. Partout, en effet, où pénétrèrent nos vaillants missionnaires, au péril de leur vie, ils commencent par planter la croix de Jésus, pour planter immédiatement après le drapeau de la France.

Comme le drapeau et mieux que lui, la croix nous prêche l'honneur, le courage, l'abnégation, l'obéissance, l'humilité, le mépris de la mort. Elle nous prêche en un mot toutes les vertus pratiquées par le Christ mort pour nous sur la croix, et par des millions de martyrs morts plutôt que de la désertier, que de la trahir.

III. — *Le Drapeau et la Croix, symboles de consolation et d'espérance*

1. Enfin le drapeau est un symbole de consolation et d'espérance. Sur le sol étranger, au-delà des mers, il évoque aux yeux des soldats la lointaine et bien-aimée patrie, il le réconforte par son souvenir et par l'espérance de la revoir bientôt. C'est son image chérie qui console les derniers moments et l'agonie de ceux qui meurent au champ d'honneur. C'est lui, le drapeau, qui cloué au tronçon d'un mât a eu la dernière pensée des marins du *Vengeur*, quand leur navire criblé de boulets s'enfonçait lentement dans les flots.

2. Comme le drapeau et bien mieux que lui encore, la croix est le symbole de l'espérance et de la consolation. Elle est notre unique espérance, notre consolation suprême en nous donnant la confiance, l'assurance même du pardon divin.

**

Vous aimez le drapeau, Messieurs, au besoin vous sauriez le défendre et mourir pour lui. Aimez donc aussi la croix et sachez la défendre, car en même temps que vous êtes Français, vous êtes Chrétiens. Honte, n'est-il pas vrai ? à ceux qui rougissent du drapeau, à ceux qui désertent le drapeau ! Un seul mot peut les stigmatiser : celui de *lâches*. Mais honte aussi à ceux qui rougissent de la croix du Christ, qui la désertent ! Le Sauveur déclare qu'il rougira d'eux devant son Père.

Mais s'il est une heure où l'on doit redoubler envers le drapeau de vénération, d'amour, de fidélité, c'est bien, n'est-ce pas ? quand il est éprouvé par des revers ou quand il est traîné dans la boue par des sans-patrie. Comme dit le poète :

Nos drapeaux malheureux n'en sont que plus sacrés ;
Quand la patrie en pleurs de deuil les environne,
Eternelle infamie à qui les abandonne !

De même, s'il est une heure où nous devons redoubler de vénération, d'amour, de fidélité, de dévouement envers la croix, c'est bien l'heure où elle est vilipendée et insultée par les ennemis de la religion, qui ne sont rien d'autre chose que les ennemis de la patrie.

« Nous ramassons avec amour les débris de cette croix pour lui jurer un amour éternel », écrivait Montalembert au lendemain du sac de Saint-Germain-l'Auxerrois. On la brise dans nos temples ; nous la plaçons dans le sanctuaire de nos cœurs, et là nous ne l'oublierons jamais. De la terre où on l'a détruite, nous l'élevons dans le ciel et là nous lisons autour d'elle la parole divine : *In hoc signo vinces*. Par ce signe tu seras victorieux. » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 novembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

Ami du Clergé du 24 novembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. Les convenances de l'Immaculée Conception, 801. — II. Formule pour la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge, 805.

Trois Sermons d'Adoration perpétuelle. — III. Les bienfaits du Pain eucharistique, 806.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXI. Les mauvais camarades, 809.

Panegyrique de saint André. — Sa préparation et son apostolat, 812.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LES CONVENANCES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION¹

*Immaculata Conceptio tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntia-
vit universo mundo.*

Votre Conception immaculée, ô Vierge mère de Dieu, a rempli de joie le monde entier.

Mes chères sœurs,

Ces paroles sont tirées de la liturgie sacrée. L'Eglise les adresse à Marie pour célébrer avec des transports de joie l'incomparable privilège de son Immaculée Conception.

Puisque vous êtes les enfants de Marie, puisque vous êtes heureuses et fières de lui appartenir et de vous abriter sous son manteau maternel, puisque vous êtes heureuses de chanter ses louanges, vous devez prendre votre large part de la joie qui remplit les âmes chrétiennes en ce jour, vous ne pouvez pas rester indifférentes au triomphe de votre puissante Reine, de votre douce Mère.

Car Marie triomphe aujourd'hui ; elle triomphe de l'ennemi le plus puissant et le plus pervers que le genre humain ait rencontré dans sa course à travers les siècles : elle triomphe de Satan et du péché !

Vous le savez : quand le premier homme se fut révolté contre Dieu, son péché, comme un poison mortel, pénétra pour ainsi dire dans son sang, et tous les enfants d'Adam furent condamnés à recevoir avec la vie le terrible virus de la faute originelle. Les siècles n'ont connu qu'une exception à la loi inexorable qui nous condamne à passer sous le joug du péché en entrant dans le monde. Un jour,

mais un seul jour, d'un geste plein de grandeur et de bonté, Dieu a écarté cette loi fatale, et Marie est sortie pure et immaculée des mains du Créateur, qui s'est écrié en admirant son œuvre : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te !* Vous êtes toute belle, ô ma mère bien-aimée, et il n'y a en vous aucune souillure ! »

Tel est le glorieux mystère que nous célébrons en ce jour. Pour vous engager à vous réjouir avec Marie, pour vous exciter à mêler vos voix au concert de louange et d'amour que le ciel et la terre font monter vers son trône, j'entreprends de vous montrer les sublimes convenances de l'Immaculée Conception en vous disant que l'honneur de Dieu, la gloire de Marie et notre propre utilité demandaient que la Vierge bénie fût conçue sans péché.

I

L'honneur de Dieu exigeait l'Immaculée Conception de Marie.

Franchissons par la pensée tous les siècles qui se sont écoulés depuis la naissance du monde ; allons au sein de l'immuable éternité ; mettons-nous en présence de Dieu et essayons de surprendre les secrets du conseil dans lequel l'adorable Trinité décidait l'éternelle prédestination de Marie. Dès ce moment, les siècles les plus reculés n'ont point de secret pour l'Eternel ; il voit déjà que le péché étendra ses ravages sur tout le genre humain ; il sait que, pour sauver les hommes, il viendra lui-même sur la terre, revêtu d'un corps mortel, et déjà il se choisit une mère dans ses prévisions divines. Alors il se demande si cette créature, unique au monde et absolument incomparable, subira la loi commune du genre humain, si elle sera souillée par le péché, si elle devra boire au fleuve repoussant du crime d'Adam, ou s'il la préservera de toute corruption par la vertu de sa puissante et miséricordieuse rédemption. Et il n'hésite pas, car aussitôt tous ses attributs divins, qui constituent sa nature et sont lui-même, plaident chaleureusement la cause de Marie immaculée. Permettez-moi, pour rendre cette scène plus intelligible et plus vivante, de prêter la parole aux attributs de Dieu dans ce conseil éternel qui préluda à la grande œuvre de notre rédemption.

La Bonté de Dieu dut s'écrier : « O Dieu ! vous êtes infiniment bon et vous voulez que votre amour déborde de la plénitude de votre cœur sur toutes les créatures. Vous voulez surtout aimer votre mère comme un fils tel que vous peut aimer une mère digne de lui. Vous proclamerez dans le monde, lorsque vous l'aurez créé, la loi de l'amour filial comme

¹ Prêché à des Congréganistes pour la clôture de leur retraite.

une de vos lois les plus grandes, les plus douces, les plus saintes. Déjà, parmi les créatures qui sortiront un jour de vos mains, vous en voyez qui aimeront mieux mourir que d'être un moment ennemies de leurs mères. Vous voulez donc aimer votre mère sans restriction et sans interruption ; vous voulez l'aimer d'un amour incommensurable et permanent. Or si vous souffrez qu'elle soit, même un seul moment, sous le joug du péché, forcément votre regard se détournera d'elle avec horreur, car vous détestez nécessairement l'iniquité. O Dieu ! écarterez de votre mère l'ombre même du péché : c'est l'honneur de votre bonté divine, de votre amour filial qui l'exige ! »

Nous pouvons de même admettre que la *Sainteté* de Dieu intervint en faveur de Marie : « O Dieu ! vous êtes infiniment saint, et rien ne vous inspire autant de répulsion et d'horreur que le péché. Vous pouvez à la rigueur supporter tout le reste, mais le péché, jamais ! Vous êtes l'Eternel, et pourtant vous consentirez à naître dans le temps pour sauver le genre humain. Vous êtes l'être infiniment grand, et vous deviendrez un pauvre petit enfant tombé du ciel dans une étable. Vous êtes infiniment heureux, et vous irez prendre votre large part des souffrances et des misères de l'humanité. Vous êtes le Dieu vivant et la source nécessaire et intarissable de la vie, et cependant vous irez mourir sur une croix. Vous pouvez tout accepter pour l'amour des hommes, tout, excepté le péché. Le péché, vous l'abhorrez parce qu'il n'y a rien en vous qui ne soit infiniment et nécessairement saint. Or si vous puisez votre humanité à une source corrompue, si la vie, le corps, le sang que vous emprunterez à votre mère sont un seul instant infectés en elle par le péché, pourrez-vous dire que tout en vous est absolument saint ? Oh ! que votre mère soit toujours pure et sans tache, votre sainteté l'exige ! En la gardant immaculée, c'est votre corps, c'est votre sang, c'est votre humanité, c'est vous-même que vous préservez ! »

Puis la voix de la *Puissance* de Dieu rétentit dans le silence de l'éternité : « O Dieu ! vous êtes infiniment puissant et vous voulez que votre puissance éclate non seulement lorsque vous donnherez des lois au monde, mais encore et surtout lorsque vous dérogez à ces lois que les faibles humains regarderont comme inflexibles et fatales. A la voix de vos prophètes et de vos saints, vous enchaînez ou vous déchaînez les éléments, vous arrêtez le soleil, vous guérez subitement les malades, vous ressuscitez les morts, vous montrerez au monde que vous êtes le grand législateur assez puissant pour porter des lois et pour en dispenser. Or la loi la plus terrible, la plus inexorable que vous formulerez, sera celle par laquelle vous condamnerez tous les hom-

mes à naître dans les liens du péché. Votre toute-puissance reculera-t-elle devant cette loi ? Non ! Il faut que votre mère soit préservée de la loi du péché, et qu'à la vue de ce prodige, le monde entier s'écrie : « *Dominus creavit novum super terram*. Le Seigneur a fait un miracle nouveau et inouï sur la terre : il a créé sa mère immaculée ! »

Ecoutez la *Majesté* divine ; elle dit : « O Dieu, être immense et infiniment majestueux, le temple de l'univers n'est pas assez vaste, assez magnifique, assez somptueux pour votre souveraine majesté ! Comment pourriez-vous consentir à habiter dans votre mère un temple obstrué et souillé par le péché ? »

Ecoutez la *Sagesse* divine : « O Dieu infiniment sage ! cette femme qui écrasera la tête de Satan, cette mère qui sera votre grande coopératrice dans la guerre acharnée que vous livrez au péché, serait-il sage de la livrer, ne serait-ce qu'un moment, à ce cruel ennemi ? »

Et Dieu décide que Marie sera immaculée, elle lui apparaît comme l'idéal de la beauté pure et sans tache et elle lui arrache ce cri d'admiration : « *Tota pulchra es...* Vous êtes toute belle ! » En contemplant d'avance l'Immaculée-Conception, Dieu y voit comme un reflet de sa beauté infinie, et il l'admire. Ne nous en étonnons pas, car non seulement ce mystère répond aux exigences de l'honneur divin, mais il couvre Marie d'une gloire éblouissante.

II

La Reine du monde fait aujourd'hui son entrée dans son royaume, et en y paraissant, elle s'élève, par le privilège de son Immaculée Conception, incomparablement au-dessus des hommes et des anges, et elle resplendit d'un éclat qui enchante Dieu lui-même.

Et d'abord, quelle créature humaine osera se comparer à Marie conçue sans péché ? Qu'est-ce que l'homme à sa naissance ? L'Apôtre nous répond : « *Natura filii iræ...* Notre nature fait de nous des enfants de colère et de malédiction. » Qui que nous soyons, quel que soit l'orgueil de nos pensées et l'audace de nos ambitions, nous portons tous au front, en venant au monde, le stigmate d'une race déchue, nous étions tous esclaves de Satan, nous étions tous couverts des hideuses squillures du péché. Pour nous purifier, il n'a fallu rien moins que le sang d'un Dieu ; et quoique ce sang ait coulé abondamment sur nos fronts avec l'eau miraculeuse du baptême, il n'a pas emporté dans ses flots toutes les suites de l'antique et héréditaire prévarication. La souillure a disparu, mais elle a laissé en nous des traces maudites et honteuses. Notre cœur glisse sans cesse sur une pente fatale qui l'entraîne vers le mal. Nous

sentons en nous des révoltes perverses, des passions ignominieuses, des tentations inavouables qui impriment leur honte sur nos fronts, même quand nous y résistons. Où trouverons-nous sur la terre des âmes vraiment célestes ? Où rencontrerons-nous des cœurs qui ne soient pas pétris de boue, des cœurs parfaitement purs ? Le reflet de la pureté, de la sainteté, de la beauté divine, nous le trouverons en vous seule, ô Vierge immaculée, femme bénie entre toutes les femmes, gloire du genre humain ! Vous êtes seule immaculée ; vous êtes donc plus éclatante que le soleil : « *Speciosior sole.* » Vous êtes plus pure que la lumière du jour : « *Luci comparata invenitur purior.* » Vous êtes le miroir sans tache qui reflète la beauté divine : « *Speculum sine macula.* » Vous êtes la porte éternellement fermée à Satan : « *Hæc porta clausa erit.* » Vous êtes le lis entre les épines : « *Lilium inter spinas.* » Vous formez dans le genre humain dégradé une glorieuse exception, et les anges, en vous voyant si belle, sont forcés, eux aussi, de vous reconnaître aujourd'hui pour leur reine.

Les anges ont été créés saints et immaculés. Ne nous en étonnons pas : puisque ces sublimes créatures ne puisaient l'existence que dans le sein de Dieu, comment auraient-elles pu y trouver la corruption et le péché ? En les créant sans tache, Dieu a laissé à leur libre cours les lois de sa providence.

Mais pour créer Marie immaculée, que de miraculeuses exceptions n'a-t-il pas fallu faire ! Que de puissance n'a-t-il pas fallu déployer ! Que d'amour n'a-t-il pas fallu déverser sur cette créature privilégiée entre toutes ! Le fleuve immense et débordé du péché couvre la terre de ses flots immondes et Dieu lui dit : « Va-t'en ! Voici ma mère ; elle sera pour toi le jardin fermé, *hortus conclusus*, le parterre respecté dont tu ne toucheras jamais les fleurs éclatantes et parfumées. » Et les anges voient un prodige inconnu : une fille d'Adam immaculée ! Et ils reconnaissent leur reine, et s'écrient sans doute en rendant grâces à Dieu : « Gloire à vous, Dieu créateur, qui nous avez témoigné tant d'amour en nous créant plus beaux que les astres du firmament, et qui en témoignez infiniment plus à votre mère en la faisant immaculée ! Vous nous avez environnés d'une splendeur qui pâlit devant les magnificences dont vous décidez votre mère ! Vous nous avez donné quelques brillantes parcelles de votre grâce, et vous en déversez la plénitude sur celle que Gabriel saluera bientôt en lui disant : « *Ave, gratia plena ! Salut, pleine de grâce !* » Oh oui ! salut, ô Vierge immaculée, ô reine des anges, ô le plus magnifique ornement des célestes phalanges, ô gloire de l'éternelle Jérusalem, ô joie du peuple des élus ! Les habitants des cieux ont

entassé trésors sur trésors : *Filiæ Jerusalem congregaverunt divitias !* Mais vous les avez tous surpassés : *Tu supergressa es universas !* »

Et Dieu applaudit à ces chants de triomphe, car il admire, lui aussi, la gloire dont il environne sa mère.

Lorsque, après le déluge, la colombe s'envola dans les airs, elle ne rencontra partout que la fange infecte et les cadavres repoussants que ce grand cataclysme avait amoncelés ; et ne sachant où reposer son vol, elle revint vers l'arche. De même, dans les siècles éternels, l'Esprit-Saint voit le monde inondé par les flots impurs du péché, et son regard divin ne peut se reposer avec complaisance que sur l'Arche sainte, sur Marie immaculée. Ouvrons nos saints livres et parcourons l'office de ce jour, et nous verrons comment Dieu a admiré sa mère.

Dominus possedit me ab initio viarum suarum. — C'est l'Eglise qui met ces paroles dans la bouche de la Vierge immaculée : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Avant même de me créer et avant de créer le monde, Dieu m'a possédée par sa grâce, j'étais pleinement à lui, et il n'a pas permis que je fusse un seul instant sous l'empire de Satan. » — Voilà l'Immaculée Conception, et en voici la conséquence : « *Ab æterno ordinata sum* : j'ai été ordonnée et comme sacrée dans les siècles éternels. La terre n'aurait pas encore dans l'espace, les abîmes n'étaient pas encore creusés, les fleuves ne sortaient pas encore en bondissant du flanc des montagnes, que Dieu admirait déjà ma conception immaculée : *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram.* Et Dieu se complaisait tellement en moi qu'il m'avait devant les yeux quand il créait le monde. J'étais avec lui comme un chef-d'œuvre dont la vue fécondait et exaltait sa puissance infinie, avec lui, pesant et combinant toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens* ; avec lui quand il inondait le monde de lumière ; avec lui quand il déployait dans l'espace l'immense et splendide pavillon des cieux ; avec lui quand il semait les étoiles à pleines mains dans les vastes champs du firmament ; avec lui quand son doigt tout-puissant traçait la route du soleil ; avec lui quand il asseyait la terre sur la base inébranlable de son immense orbite, J'assistais aux magnifiques jeux de sa puissance quand il créait le monde : *Ludens coram eo omni tempore.* Et Dieu m'a tellement aimée que je suis l'ainée de ses créatures, sa créature de prédilection, le chef-d'œuvre de ses mains puissantes : *Ego primogenita ante omnem creaturam !* »

O mes frères, admirons cette gloire de l'Immaculée Conception, digne de l'admiration de Dieu, des anges et des hommes, car ce grand

mystère nous est aussi avantageux qu'il est glorieux pour Marie !

III

J'énonce une vérité primordiale de notre foi en disant que le péché est le plus grand de tous les maux, le seul mal véritable, la source de toutes les larmes dont le genre humain ne cesse d'inonder la terre. Or nous recevons aujourd'hui, par Marie immaculée, une grande leçon et un grand secours contre le péché. Voilà ce qui m'engage à vous dire que ce mystère nous est souverainement utile.

N'est-il pas vrai que le péché, notre plus cruel ennemi, est trop souvent pour nous, par une fatale illusion, un ami de prédilection ? Le péché nous couvre de honte et nous abreuve d'amertume ; il attire sur nous les malédictions temporelles et éternelles de Dieu ; et malgré tout, nous ne le fuyons pas ! Que dis-je ? Nous le cherchons souvent avec avidité, nous le poursuivons avec passion, nous l'embrassons avec frénésie ! D'où vient cette folie ? Ah ! c'est que ce monstre hideux parvient à se dissimuler sous un masque séduisant. Nous perdons la vraie notion du péché : voilà pourquoi nous n'en avons pas horreur. Dans ce siècle surtout où le matérialisme rabaisse les âmes, où l'incrédulité les aveugle, on oublie trop que le péché est le plus grand de tous les malheurs. On recherche les biens terrestres, on redoute les maux temporels ; mais les biens et les maux éternels, on n'en tient aucun compte.

Eh bien ! Marie conçue sans péché vient combattre cette funeste erreur, et le grand privilège qui lui est accordé en ce jour proclame à la face du ciel et de la terre que le péché est le plus grand de tous les maux, puisqu'il est le seul mal que Dieu ait redouté pour sa mère.

Vous détestez la pauvreté, l'obscurité, les humiliations, les souffrances, la mort : mais Dieu n'en a pas préservé sa mère bien-aimée, sa créature de prédilection, le chef-d'œuvre brillant en faveur duquel il a épuisé sa puissance pour lui témoigner son amour ; tandis qu'il l'a préservée du péché que vous ne détestez pas ! Vous aimez l'opulence, les satisfactions de l'orgueil et toutes les jouissances terrestres : mais Dieu les a refusées à sa mère comme des biens indignes d'elle et de vous ; et il a jugé que le don le plus riche qu'il pût lui faire en la créant, c'était sa grâce et l'innocence que vous méprisez. Apprenons donc que le péché est le plus grand de tous les maux ; recevons de Marie immaculée cette grande leçon, et recevons aussi le précieux secours qu'elle nous apporte contre le péché.

Le péché avait vaincu le monde pendant 4.000 ans et plus ; il avait terrassé un à un tous les hommes qui étaient descendus dans

l'arène pour le combattre. Mais voici Marie immaculée ; le sang de Jésus-Christ reflue jusqu'à elle ; l'aurore du grand jour de la Rédemption se lève ; le péché est vaincu ! En créant Marie, Dieu se donne une coopératrice et nous donne un puissant secours dans l'œuvre de notre salut. Nous qui soutenons une lutte redoutable dont l'enjeu est le ciel ou l'enfer, nous qui combattons contre Satan, contre le monde, contre les passions, contre le mal sous toutes ses formes, nous qui dans cette lutte incessante et acharnée sentons nos forces défaillir, tournons-nous vers Marie immaculée ! Elle a écrasé la tête de l'antique serpent, elle est forte comme une armée rangée en bataille. Appuyons-nous sur elle avec une confiance sans borne : si nous avançons, elle nous précèdera ; si nous reculons, elle nous arrêtera ; si nous hésitons, elle nous poussera ; si nous tremblons, elle nous rassurera ; si nous chancelons, elle nous soutiendra ; si nous sommes blessés, elle nous guérira ; si nous tombons, elle nous relèvera ; si nous triomphons, elle nous couronnera ; car après Jésus et avec Jésus, l'enfer n'a pas d'ennemi plus terrible que la Vierge immaculée.

Et maintenant, pieuses enfants de Marie, consacrez-vous à votre Mère, à celle qui étant l'aurore brillante, n'a jamais été obscurcie par les nuages du péché : « *Quasi aurora consurgens !* » à celle qui étant l'Etoile de Jacob, a toujours répandu l'éclat le plus pur dans les saintes régions des cieux : « *Stella Jacob !* » à celle qui, brillante comme le soleil, a dissipé les ténèbres du péché : « *Electa ut sol !* » à celle qui est la tige de Jessé, toujours fraîche et parfumée : « *Virga Jesse !* » à celle qui, blanche comme le lis de la vallée, ne sera jamais ternie par le souffle du mal : « *Lilium convallium !* » à celle qui a toujours répandu autour d'elle, comme un baume divin, le parfum de toutes les vertus : « *Balsamum aromatizans !* » à celle qui, sortant du néant comme d'un affreux désert, se trouve immédiatement inondée de toutes les délices de la grâce : « *Ascendit de deserto deliciis affluens !* » à celle qui entre dans le monde non pas courbée sous le joug du péché, mais appuyée sur son fils bien-aimé : « *Innixa super dilectum !* » à celle, en un mot, qui est, après Dieu, ce qu'il y a de plus saint, de plus pur, de plus resplendissant dans l'univers !

Mais qu'allez-vous lui offrir ? Offrez-lui, comme un gracieux bouquet, vos pieuses résolutions de retraite ; offrez-lui vos âmes et vos corps, tout ce que vous possédez et tout ce que vous êtes. Offrez-lui surtout une chose qui les contient et les dépasse toutes, une chose pour laquelle une mère sacrifie volon-

tiers tout le reste : offrez-lui votre filial amour. Oui, pendant votre consécration, que vos cœurs chantent comme un cantique enthousiaste d'affection sans borne. Vous l'aimerez, n'est-ce pas, parce que vous aimez ce qui est saint, ce qui est pur, ce qui est beau, ce qui est noble et généreux ! Vous l'aimerez sans mesure, parce que vous ne l'aimerez jamais assez, jamais comme elle le mérite, jamais comme elle vous aime ! Jurez-lui de l'aimer toujours ; mais comprenez la force de ce mot *toujours*. Toujours, ce n'est pas pendant quelques mois ou quelques années : c'est pendant toute votre vie, c'est éternellement ! Avant vous, d'autres l'ont dit, ce grand mot : *Toujours, toujours !* Elles s'étaient agenouillées, comme vous allez le faire, devant cet autel resplendissant, devant l'image de Celle dont la puissance et la bonté sont incommensurables ; elles avaient juré de l'aimer toujours. Puis le monde a fait miroiter à leurs yeux l'éclat trompeur de ses maudites promesses, et elles ont trahi leurs serments !

Mais vous, combien de temps lui serez-vous fidèles ? Toujours, n'est-ce pas, toujours ! Oh ! alors, soyez bénies, pieuses enfants de Marie. Votre Mère vous ouvre son cœur ; entrez-y, et n'en sortez jamais plus ! Amen.

II

FORMULE POUR LA CONSÉCRATION DE LA PAROISSE À LA SAINTE VIERGE

Très sainte Vierge Marie, nous sommes à vos pieds pour vous supplier bien humblement et avec ardeur de ne pas oublier que la paroisse de... vous a toujours été consacrée ; et afin de ne pas l'oublier nous-mêmes, nous venons en ce beau jour nous consacrer de nouveau réellement, entièrement et efficacement à vous.

O Mère du Dieu que nous adorons, ô Reine du ciel et de la terre, ô chef-d'œuvre des mains divines, sommet sublime de la création, centre resplendissant vers lequel doivent converger tous les plus nobles sentiments des anges et des hommes pour s'élever de votre cœur jusqu'au Cœur de Jésus-Christ votre Fils, agréez nos humbles et fervents hommages ! Nous vénérions votre incomparable puissance, nous admirons votre ravissante beauté, nous bénissons votre éclatante sainteté, nous sentons votre suave bonté, et nos cœurs tout imprégnés de reconnaissance et d'amour ne sauraient oublier que vous êtes notre douce et puissante Mère du ciel !

Mais nous sommes incapables, ô Mère, de vous dire toute la vénération, toute l'admiration, toute la gratitude, toute la confiance sans borne, toute l'ardente affection que vous

nous inspirez ; et pour suppléer à notre impuissance, nous faisons nôtres et nous vous offrons les hymnes de triomphe que les anges et les saints vous adressent en ce grand jour, les sublimes harmonies qui retentissent à cette heure sous les voûtes du palais de l'éternité, et nous y ajoutons tous les sentiments qui inondent le Cœur de Jésus lorsque ses yeux divins vous contemplant et vous disent ce que vous êtes pour lui et ce qu'il est pour vous.

Malgré votre grandeur et notre indignité, nous voulons joindre à nos hommages notre humble et pieuse offrande. Agréez, ô Mère prodigieusement bonne, le don entier et irrévocable que nous venons vous faire. Nous vous consacrons tout ce que nous possédons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous sentons, tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous désirons, tout ce que nous aimons, tout ce que nous souffrons, tout ce que nous valons et tout ce que nous sommes ; nous nous donnons entièrement à vous, et pour toujours !

O vous à qui Dieu a confié la distribution de toutes les grâces, de toutes les bénédictions qui coulent du ciel sur la terre, nous vous conjurons de ne pas oublier que la paroisse de... vous appartient. Puisque vous êtes sa puissante, riche, miséricordieuse et bien-aimée patronne, conservez-lui la foi, préservez-la de toute impiété, ne permettez pas qu'elle s'endorme dans le sommeil de l'indifférence religieuse !

O Mère de Jésus, bénissez nos chers petits enfants et mettez dans leurs cœurs le plus riche des trésors qui est l'amour de Jésus et le vôtre ! — O Vierge Immaculée, gardez à nos jeunes filles, à celles surtout qui se font un honneur et un bonheur de se déclarer publiquement vos enfants et de marcher sous votre bannière, gardez-leur l'éclatante blancheur de vertu et la douce fleur de piété qui constituent la ravissante et céleste parure de la jeune fille chrétienne ! — O Secours des chrétiens, donnez aux pères et aux mères de famille l'esprit de foi, les sentiments surnaturels qui seront pour eux une garantie de bonheur en ce monde et en l'autre ! — O Refuge des pécheurs, ouvrez les yeux de ceux qui ne voient pas la lumière céleste, touchez le cœur de ceux qui ont oublié Dieu, convertissez tous les pauvres pécheurs ! — O Consolatrice des affligés, vous qui êtes infiniment heureuse après avoir partagé nos souffrances, ayez pitié de ceux qui souffrent et qui ont soif de bonheur !

O Vierge Immaculée, le Dieu qui vous a aimée sans limite n'a pas trouvé, dans sa puissance et son amour infinis, un don plus beau à vous faire en vous créant, que d'écarter de vous l'ombre même du péché. Pour

célébrer dignement le radieux mystère de votre Conception Immaculée, nous vous promettons tous de nous appliquer désormais à détester le péché et à vous aimer ardemment, vous qui êtes le sublime modèle, et Jésus qui sera l'éternelle récompense de toutes les vertus. Ainsi soit-il.

TROIS SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE¹

III

LES BIENFAITS DU PAIN EUCHARISTIQUE

Mes frères,

Il faut manger pour vivre ; c'est la loi de l'indispensable nécessité. Si on ne mange pas assez, on s'affaiblit de jour en jour, et bientôt on tombe dans les langueurs d'une incurable anémie. Si, par suite d'un égarement quelconque de la raison, on ne mange plus du tout, on tarit la source de la vie, et promptement la mort vous réduit à l'état de hideux cadavre.

La loi est la même, mes frères, dans l'ordre spirituel des âmes, que dans l'ordre physique des corps.

L'âme a besoin de nourriture pour conserver sa vie, la développer et lui faire produire des fruits d'immortalité. Si vous lui refusez cette nourriture, elle languira, elle perdra peu à peu ses aptitudes au bien, à la vertu, pour tomber dans le relâchement, les mauvaises habitudes, et aboutir enfin à ce terme fatal qui est l'état de péché mortel.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin ami des âmes et leur infatigable bienfaiteur, a voulu leur donner l'aliment propre à les faire vivre, à les sanctifier, pour qu'elles devinssent capables de partager un jour son existence glorieuse dans la splendeur des cieux.

Mais quelle nourriture, Seigneur Jésus, allez-vous donner à cette âme immatérielle, que ne peut soutenir aucune substance grossière et corruptible ? Où lui trouverez-vous cet aliment spirituel dont elle a seul besoin ?

Ecoutez, mes frères, et admirez la sublime invention de mon Dieu.

La veille de sa mort, dans le Cénacle, à la dernière Cène qu'il fait avec ses apôtres, Jésus-Christ prend le pain sur la table, le vin dans le calice ; il les bénit et les leur donne en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang. »

O merveille incomparable ! Le pain est aus-

sitôt changé au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang précieux.

Le voilà donc trouvé, l'aliment de notre âme. C'est le corps, c'est le sang de notre Dieu ; c'est l'Eucharistie, qu'il a instituée pour être, dans la communion, la nourriture sur-naturelle de nos âmes.

Cela est si vrai que pour confectionner ce mets divin le Sauveur prend le pain ordinaire que nous mangeons tous les jours, afin de bien nous faire comprendre que, de même que le pain, fait de la farine du blé, est l'aliment indispensable de notre corps, de même l'Eucharistie, faite d'une chair divine cachée sous l'apparence du pain, est l'aliment nécessaire de notre âme.

Voulant donc, mes frères, vous parler aujourd'hui, dans ce dernier discours de notre Adoration perpétuelle, des merveilleux effets de la sainte communion, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de comparer ces effets à ceux du pain dont vous vous nourrissez. Cette comparaison, fournie par le Sauveur lui-même, vous fera clairement comprendre quels bienfaits le pain eucharistique procure au pieux communiant, et vous inspirera pour lui un plus ardent amour.

I. — L'Eucharistie unit à Jésus-Christ

Quand Jésus-Christ voulut instituer l'Eucharistie, tout d'abord il prit du pain. Pourquoi ? C'est parce que le pain, aliment mystérieux, a dans tous les temps été la nourriture de l'humanité, et le soutien de sa vie.

Il entre en nous, quand affamés nous le mangeons, assis au banquet familial ; bientôt, il subit, au dedans de nous, une incompréhensible transformation. Il devient la chair de notre chair, le sang de notre sang, l'os de nos os ; il se fond dans notre substance ; nous vivons de lui et par lui dans l'union la plus étroite avec notre nature qui se puisse jamais réaliser.

Voyez maintenant, mes frères, ce qui se passe dans le chrétien qui vient prendre place au banquet divin, à la table eucharistique. Le prêtre s'avance vers lui, tenant en main le pain sur lequel il a dit la parole du Christ : « Ceci est mon corps. » Il le dépose sur les lèvres émues du fidèle qui communie. Aussitôt celui-ci se trouve uni de la façon la plus intime à son Dieu. L'hostie sainte, en pénétrant dans sa poitrine, le nourrit de la chair, du sang, de la vie de Jésus-Christ.

Ce n'est pas moi qui invente ce prodige merveilleux. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a affirmé : « Si vous ne mangez point ma chair, et si vous ne buvez point mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » C'est encore l'apôtre saint Paul qui décrit cette union divine après l'avoir éprouvée lui-même :

¹ Voir p. 678 et 710.

« Quand je participe au corps et au sang de Jésus-Christ, dit-il, sa chair devient ma chair, son sang devient mon sang ; je ne vis plus ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Ce qu'a ressenti le grand apôtre, mes frères, vous le ressentez vous-mêmes ; et quand je vous aperçois vous éloignant de la sainte table, les mains jointes sur votre poitrine devenue le ciboire vivant du Dieu-Hostie, je sens en moi un désir intense de m'agenouiller et de baiser la trace de vos pas, qui me semblent les pas de mon Dieu.

J'ai vu parfois un phénomène étrange. Le forgeron prend une barre de fer, lourde, noire et froide ; il la plonge dans le foyer de sa fournaise ardente ; puis bientôt il la retire et la porte vers l'enclume. Oh le curieux changement ! Ce fer est devenu brillant comme le feu même ; il lance de tous côtés des gerbes d'étincelles éblouissantes ; il est tellement brûlant qu'on ne peut le toucher, ni l'approcher. Est-ce du feu, est-ce du fer, tant ces deux éléments sont intimement confondus ?

Ainsi l'âme chrétienne, plongée dans le foyer divin d'une sainte communion, se trouve pénétrée des plus vives ardeurs. Elle est unie à Jésus-Christ qui l'embrase, la purifie, la transforme, la divinise en quelque sorte, la rendant brûlante d'amour et éclatante comme Dieu même.

Telles étaient, après leurs communions, les âmes de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Chantal, de saint François d'Assise, de saint François de Sales, et de tous les saints. En eux, ce n'est plus l'humanité lourde, froide et souvent pécheresse ; c'étaient des âmes entièrement confondues en Jésus-Christ, vivant de sa vie, ornées de ses vertus, d'une splendeur éblouissante. C'étaient des âmes revêtues, dès la vie présente, d'une beauté surhumaine dont l'éclat rayonnait jusque sur leur visage et sur tous les actes de leur existence terrestre.

Tel est le premier effet de la communion, l'union intime et fervente de l'âme avec le Dieu de l'Eucharistie.

Puissiez-vous, mes frères, éprouver souvent un si grand bienfait ! Communiez, communiez fréquemment, et vous trouverez là cette intimité parfaite avec notre Dieu, ces joies ineffables, cette chaleur intérieure qui embrase le cœur et vous fera vivre de la vie même de Dieu.

II. — *L'Eucharistie détruit la faiblesse de l'âme*

Quand le pain s'est ainsi assimilé à notre être, il commence par chasser la faiblesse qui engourdisait nos membres.

Vous avez vu le bûcheron, quand il abat les grands arbres dans la forêt. Lorsqu'il a travaillé depuis le matin, frappant à coups redoublés de sa lourde cognée les durs troncs

des chênes ou des ormeaux, il sent vers le midi une invincible faiblesse alanguir ses bras. Il jette sa cognée, il s'assied sur la mousse, au bord d'une fontaine, et mange un large morceau de pain, qu'il avait apporté avec lui. Sa vigueur alors se ranime ; la fatigue disparaît, et il peut encore travailler jusqu'au soir.

Il y a aussi, mes frères, une fatigue des âmes. Le travail quotidien, la lutte contre les passions nous lassent sans cesse. Il faut déraciner les mauvais penchants innés en nous, repousser les tentations, résister aux sollicitations mauvaises du monde ; et alors notre âme s'affaisse, comme incapable de soutenir un plus long effort. Mais donnez-lui un morceau du pain eucharistique ; venez vous agenouiller, de temps en temps, à la sainte table, dans vos peines et dans vos fatigues tant corporelles que spirituelles.

En vérité, je vous le dis, vous trouverez là le céleste aliment qui dissipera toutes vos faiblesses et guérira vos misères. L'Eucharistie est le divin contre-poison qui sauve les âmes viciées par le péché. Elle détruit en nous le venin de la concupiscence inoculé à notre nature par la faute originelle ; elle brûle les germes des passions enfouis au fond des cœurs ; et, quand vous l'aurez bien reçue, votre âme débarrassée des mauvaises herbes et des ronces qui l'étouffaient, votre âme s'épanouira dans une merveilleuse floraison de vertus méritoires des célestes récompenses.

III. — *L'Eucharistie donne à l'âme une force surnaturelle*

C'est ici, mes frères, le fruit le plus précieux de l'Eucharistie dans la sainte communion ; elle met une force surnaturelle et toute-puissante dans le chrétien, pour lui faire remplir ses devoirs avec une vaillance qui va souvent jusqu'à la plus héroïque sainteté.

Quand l'homme a mangé, au repas familial, le pain du bon Dieu, il en reçoit une vigueur nouvelle, une généreuse énergie qui augmente sa vitalité. Il peut entreprendre de plus durs travaux, supporter une plus longue fatigue, et vaincre des obstacles réputés insurmontables, grâce à ce pain mystérieux qui a pénétré tout son être.

Ainsi fait le pain eucharistique. Ecoutez la parole de son divin Instituteur : « Celui qui mange ce pain aura la vie en lui ; » il ne souffrira plus de la faim ; mais il sentira une force surabondante pour s'acquitter de ses devoirs et arriver au ciel.

1. L'Eucharistie ajoute à notre nature faible de son propre fond des énergies surhumaines, pour nous soutenir dans les voies ordinaires de la vie chrétienne. La prière habituelle, la pratique du bien, la sanctifica-

tion des œuvres quotidiennes, la fuite du mal et la patience dans les épreuves trouvent dans la bonne communion une aide souverainement efficace.

J'en appelle, mes frères, à votre expérience personnelle. Quand vous êtes-vous sentis meilleurs que de coutume ? Quand avez-vous été plus courageux dans l'accomplissement de votre labeur journalier, souvent si pénible ? Ou bien, quand est-ce que vous avez été plus résignés dans la peine, plus patients dans la maladie ? N'est-ce pas quand vous avez eu le bonheur de recevoir votre Dieu ? Rendez témoignage à la vérité. C'est en lui que vous avez puisé cette vaillance inconnue du monde, et que seuls acquièrent ceux qui se nourrissent au banquet divin.

Comment peut s'accomplir un semblable prodige ? D'où vient une si grande force, donnée à un organisme si débile de lui-même ?

Ecoutez, mes frères, et vous comprendrez.

Un jeune homme se mourait, épuisé par une grave perte de sang. Dans ses veines ne coulait plus qu'une sève appauvrie, incapable de prolonger son existence. Un savant docteur, appelé auprès de lui, dit un jour : « Il n'y a qu'un moyen de le sauver ; ce serait qu'un homme jeune, vigoureux, voulût bien, au péril de sa vie, donner une partie de son sang pour régénérer celui du malade. » On trouva cet ami assez dévoué pour tenter l'opération d'ange-reuse de la transfusion du sang. Elle réussit. Bientôt on voit les vives couleurs de la santé reparaitre sur le visage pâli du malade ; ses chairs se raniment ; son cœur bat plus actif, ses forces reviennent. Il est sauvé et prêt à de nouveaux travaux, grâce au bon sang de son ami qui coule dans ses veines.

Notre misérable humanité était, comme ce jeune homme, appauvrie depuis des siècles par le péché, sans courage, sans forces, dans une langueur incurable qui la menait à la mort temporelle et éternelle.

Mais voici que vient Jésus-Christ, Dieu comme son Père, homme comme nous, notre meilleur ami. Sur la croix, il ouvre ses veines, et, goutte à goutte, il infuse son sang divin dans le cœur de l'homme expirant.

O merveilleux changement ! O surprenante guérison ! Nous revenons à la santé de l'âme ; nous pouvons encore aimer la vertu, la pratiquer, et mériter le ciel. Grâce à l'Eucharistie, qui met en nous la chair et le sang versé sur la croix, nous sentons notre faiblesse native remplacée par une vigueur surnaturelle ; nous avons en nous la vie de Dieu même, avec sa puissance irrésistible, avec ses perfections infinies, avec ses célestes ardeurs ; nous n'agissons plus seuls ; c'est Jésus-Christ qui agit en nous et avec nous.

2. Non seulement la communion bien faite fortifie l'âme dans la pratique des devoirs communs de la vie ordinaire ; elle est encore

le principe de ce sublime héroïsme de vertu qui a fait les martyrs si courageux, les vierges si pures, les pénitents si austères, tous les grands saints de Dieu, d'une perfection surhumaine, que nous ne pouvons qu'admirer, sans avoir le courage de les imiter.

Qui soutenait les martyrs si vaillants dans leurs prisons, au fond des cachots, sur les chevalets qui déchiraient leurs membres, ou au milieu des bûchers, dont la flamme les dévorait ? C'était l'Eucharistie. Un prêtre, un diacre la leur apportait dans leurs fers ; et nourris de cette chair divine, ils y puisaient une force telle qu'ils enduraient avec joie les plus cruels tourments.

Qui inspirait les anachorètes dans leurs cellules, les moines dans leurs cloîtres, pour leur faire supporter les austérités de leur vie pénitente ? Le Dieu-Hostie, en qui ils trouvaient assez de fermeté et de patience pour vivre de cette vie crucifiée dans laquelle ils souffraient pour l'expiation des péchés du monde et le salut de leurs frères.

Je la vois communier souvent, la vierge chrétienne, la généreuse Fille de la Charité, ou l'humble Petite Sœur des pauvres, qui consume la fleur de sa vie à soigner dans nos hospices les plus hideuses plaies de notre mortalité.

Et si vous demandez au missionnaire partant pour la Chine, le Japon, les sables brûlants de l'Afrique, ou les glaces de la Sibérie, ce qu'il emporte pour se soutenir parmi tant de périls, il vous répondra : « J'emporte un peu de pain et un peu de vin ; avec eux, je consacrerai le corps et le sang de mon Dieu, et je serai fort jusqu'à la fin de ma vie. »

Ainsi nourrie de la sainte Communion l'âme pieuse, qui voit un Dieu se donner à elle sans réserve, sent aussi combien il est juste qu'elle se donne aussi tout entière à lui. Elle en conçoit une inébranlable volonté, une passion ardente de se dévouer, qui la portent à la pratique des plus hautes vertus, et lui font atteindre les sommets de la plus parfaite sainteté.

IV. — *L'Eucharistie apporte à l'âme le gage de la résurrection glorieuse*

Est-ce tout ? Non, mes frères, ce n'est pas tout ; l'Eucharistie fait plus encore pour l'âme qui la reçoit avec de bonnes dispositions : elle lui procure une dernière grâce qui forme le couronnement des bienfaits dont elle l'enrichit ; je veux dire qu'elle est pour elle le gage de la vie éternelle.

La vertu principale du pain consiste en ce qu'il conserve notre existence et la prolonge jusqu'au terme que la Providence lui a fixé.

Le pain eucharistique conserve aussi et prolonge notre vie spirituelle. Pour le corps, elle le purifie et dépose en lui un germe d'immortalité.

Vous comprenez sans peine qu'un être qui a été, comme notre corps, sanctifié et divinisé en quelque sorte par son contact intime avec la chair et le sang d'un Dieu, ne peut pas disparaître pour toujours dans l'anéantissement du tombeau. Il mourra sans doute, à cause du péché originel avec lequel il est né ; il retournera dans la poussière d'où il est sorti. Mais ce sera pour un temps seulement. L'Eucharistie a déposé en lui une semence de vie qui s'épanouira au grand jour de la résurrection.

L'âme alors viendra le tirer du sein de la terre ; elle s'unira de nouveau à lui ; et tous deux, brillants d'une splendeur divine, s'élanceront ensemble dans l'éternelle communion des cieux. Nous avons pour garantie de cette résurrection glorieuse et de cette bienheureuse vie de l'éternité la parole même de Jésus-Christ : « Celui qui mangera ce pain consacré à l'autel vivra éternellement. »

C'est notre foi ; c'est la doctrine de l'Eglise ; c'est le motif de notre inébranlable espérance.

Le prophète Elie, persécuté par le roi d'Israël, s'était enfui loin de sa présence. Accablé de fatigue, l'âme préoccupée des plus tristes pensées, il s'assied au pied d'un arbre dans le désert, et prie Dieu de vouloir bien terminer ses douleurs en terminant sa vie. Un ange, venu du ciel, s'approche de lui, et, le touchant, lui dit : « Lève-toi, prends et mange, car il te reste une longue route à parcourir. »

Le prophète se lève, voit à son côté un pain cuit sous la cendre et un vase plein d'eau. Il le prend, mange et boit ; et, ajoute la sainte Ecriture, fortifié par cette céleste nourriture, il marche pendant quarante jours et quarante nuits, à travers le désert, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à la montagne du Seigneur.

Mes frères, dans ce prophète errant, persécuté, en proie à la fatigue, et désireux de mourir, ne vous semble-t-il pas voir notre pauvre humanité, errant dans le désert de la vie, tourmentée par des passions sans cesse renaissantes, lasse de toujours combattre, et parfois avide de trouver dans la mort un repos qu'elle ne peut trouver dans la vie ?

Oh ! qui donc nous donnera le bonheur et les forces dont nous avons besoin ? Quel ami assez généreux nous apportera le pain nourricier capable de nous soutenir, et de nous permettre de parcourir sûrement notre chemin du temps à l'éternité ? Cet ami, mes frères, vous l'avez, et vous avez aussi l'aliment que réclame votre faiblesse. C'est Jésus-Christ, le divin ami de votre âme ; et le pain qu'il vous prépare, c'est sa chair, c'est son sang, renfermés par lui sous les apparences eucharistiques, pour être le salut du genre humain.

Dans la communion à ce pain, Jésus-Christ s'unit à vous de la manière la plus étroite ;

il détruit dans votre nature viciée les germes du mal que le péché originel y a semés ; il vous donne une vigueur merveilleuse pour que vous puissiez vous sanctifier ici-bas et sauver votre âme ; il dépose enfin dans vous une semence de glorieuse immortalité.

Comment donc pourrez-vous reconnaître une si grande générosité et témoigner à votre Dieu votre gratitude pour de pareils bienfaits ? Le moyen en est aussi simple que facile : c'est, mes frères, de venir manger souvent cet aliment qu'il vous a préparé avec tant d'amour. Il le désire vivement ; il vous y convie sans cesse. Ne demeurez pas sourds à sa voix, ni rebelles à sa volonté.

Tu as faim, tu as soif, pauvre voyageur exilé sur cette terre de misères. Ton âme languit dans sa faiblesse, et soupire après un pain réconfortant, et un breuvage qui puisse apaiser la fièvre de ses passions. Eh bien ! viens dans mon temple, dit le Sauveur ; assieds-toi à mon banquet ; prends et mange le pain que je t'ai apporté ; mange-le souvent ; mange-le avec une conscience purifiée par le repentir de tes péchés, avec une âme croyante en la parole qui a fait mon sacrement, avec un cœur brûlant d'amour ; et je te rassasierai, je te consolerais, je te fortifierai pour les combats de la vie présente ; puis, quand tu auras vaillamment triomphé, je te récompenserai dans mon beau ciel, qui sera une parfaite communion avec ma divinité, sans fin, sans nuages, bienheureuse pour l'éternité. Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXI

LES MAUVAIS CAMARADES

Mes enfants,

Je rencontrais, ces jours derniers, un enfant que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. « — Bonjour, Marcel. Comme vous avez grandi ! Quel âge avez-vous ? — 16 ans, M. l'Abbé. — Que faites-vous ? — Je suis horloger ; je terminerai mon apprentissage cette année en décembre. — Vous voilà un homme ; allez-vous toujours au patronage ? — Non. — Ah !... Pourquoi ? — Si je manquais une fois, M. l'abbé D... était une demi-heure à me questionner et cela me déplaisait ; alors je suis parti. — Oh ! oh ! ce n'est pas un motif, Marcel ! » — Je fixai alors le jeune homme dans les yeux : « Que devenez-vous ? — Je sors avec mes parents le dimanche. — C'est très bien ; mais vos parents ne sortent pas tous les dimanches ; vous devez vous ennuyer ? — Non, je fais de la musique avec des amis ; » et il me nomme une Société à laquelle il

s'est affilié. — « Pauvre Marcel, vous vous perdrez ! — Oh ! M. l'Abbé, si je veux ! — Priez-vous encore le Bon Dieu ? — Quelquefois !... »

La vérité, c'est que Marcel s'est laissé entraîner par de mauvais camarades. Et son histoire aurait pu et pourrait être celle de chacun de vous. Il est donc bon de parler un peu des camarades.

I

Nous avons parlé dans l'une de nos réunions de l'amitié au patronage, et vous avez compris que l'amitié, par son infinité même, devait se restreindre à un petit nombre d'individus. Sans doute, l'amitié peut s'entendre dans un sens plus large, et vous pouvez dire sans blesser la vérité que vous êtes tous ici des amis ; mais vous comprenez facilement aussi que, dépassée une certaine limite, les relations entre les hommes ne sont plus des relations d'amitié, mais seulement de camaraderie.

Eh bien ! mes enfants, de même que vous faites un choix pour vos amis, vous devez faire un choix pour vos camarades. Tous ne sont pas également bons. Les mauvais peuvent se rencontrer sur votre route. Quels sont-ils ?

Mauvais camarades : tous ceux qui font du mauvais esprit, qui ne trouvent au patronage rien de bien, qui critiquent toutes les décisions du Directeur, qui de parti-pris font le contraire de ce qu'on demande. Ces esprits extravagants sont de mauvais camarades par l'exemple qu'ils donnent et surtout par l'influence qu'ils exercent, car naturellement ils essaient d'avoir des partisans et en trouvent toujours. Ils ruinent la vie du patronage, car ils en détruisent l'esprit, et ce sont eux qui fomentent ces coterie dont nous parlions dimanche dernier. A une époque, j'ai supporté pendant deux mois un jeune homme qui avait adopté cette attitude et qui fort heureusement est revenu à de meilleurs sentiments ; mais son influence avait été désastreuse pour quelques-uns.

Mauvais camarades : les hommes de guerre. Oh ! ne craignez rien ; je ne parle pas des bruyants, des « boute-en-train », des « lutteurs à main plate » ; ceux-là font la bonne guerre. Mais je parle de ceux qui aiment à semer la discorde, qui la suscitent, l'attisent, et ne trouvent leur bonheur complet que dans les querelles. Cela paraît étrange, mais il y a des esprits ainsi faits. Remarquez bien que l'homme de guerre dont je parle n'aime pas ordinairement la guerre pour lui, mais il a le talent de la faire naître parmi ses amis ; il voit toujours des injustices commises, des vengeances à exercer. Que des jeunes gens divisés cherchent un terrain d'entente, et il traitera l'un de naïf qui se laisse monter le

coup, et l'autre de poltron qui ne sait pas se faire respecter.

Mauvais camarades : ceux qui essaieraient de vous détourner du patronage. « Ces papillons » qui arrivent d'un pied léger, canne à la main, fleur discrète ou tapageuse à la boutonnière, qu'on pourrait suivre à l'odeur de leurs parfums, malheureusement pas à celle de leur vertu, non seulement veulent se faire admirer, mais cherchent à faire des conquêtes. Ils sont d'une amabilité outrée, à moins que, se voyant dédaignés, ils ne deviennent impolis. En outre, ils n'aiment rien de ce qui se fait ici : la discipline leur est trop sévère, les jeux trop innocents, les affections trop pures. Leur esprit, leur cœur sont ailleurs, et ils ne tardent pas en effet à proposer des promenades, des parties de bicyclette, des excursions attrayantes, car le patronage est devenu trop étroit pour leur large esprit.

Mauvais camarades : les taciturnes et les rêveurs qui fuient les grands jeux, n'aiment que les coins retirés, et dont les conversations révèlent des âmes flétries par le vice. Ces indignes profanateurs, mes enfants, vous les avez peut-être rencontrés déjà sur les bancs de l'école ; vous les rencontrez dans les ateliers, sur vos chemins ; vous les rencontrerez à la caserne ; mais je pense bien que vous ne les trouverez pas ici. Je me souviens d'ailleurs d'un enfant qui avait demandé à être reçu au patronage et dont la bassesse d'âme vous fut bientôt connue, puisque dès le premier jour quelques-uns furent obligés de lui dire qu'il devait modifier son langage s'il voulait vivre ici. Notre atmosphère n'était pas la sienne sans doute, ... il partit.

Voilà, mes enfants, les mauvais camarades qui peuvent se rencontrer sur votre route. Que devez-vous faire ?

II

Votre attitude envers ces différents groupes est très nette et indiquée par le simple bon sens.

Vous aimez trop votre patronage, mes enfants, pour vous laisser accaparer et séduire par de faux amis. Je sais que ceux-ci ne veulent pas habituellement tout le mal qu'ils font ; ils ne sont en ce cas que plus dangereux : soyez prudents. — Un jeune homme a la critique facile ; il s'exaspère volontiers devant toute mesure disciplinaire ; ses meilleurs amis eux-mêmes ont tort, s'ils ne sont pas de son avis. *Ne l'écoutez pas*. Si vous prêtez un tant soit peu d'attention à ses discours, cet esprit faux, déjà infatué de lui-même, deviendra un orgueilleux incorrigible. De plus, verrez-vous toujours la fausseté de son jugement et de ses discours ? N'arrivera-t-il pas à créer en vous une quasi-conviction qu'il est dans le vrai, et que le patronage tout entier a tort ? Les mauvais esprits

ont quelquefois des ruses diaboliques, et ceux qui tombent dans leurs filets ne s'en dépêchent que difficilement.

Tel autre ne se plaît que dans le désordre, dans la chicane et la dispute. Il ressemble au semeur d'ivraie qui veut empoisonner le champ du père de famille ; c'est bien la mauvaise semence qu'il sème, celle qui met la désunion et détruit la franche amitié. Ce mauvais camarade mériterait qu'on lui appliquât la loi du talion : « Œil pour œil, dent pour dent ». Il fait la guerre, on devrait lui faire la guerre ; il cherche la dispute, on devrait l'accabler de ses propres outrages, et d'ailleurs c'est quelquefois ce qui arrive. Les chicaneurs ne connaissent pas beaucoup la paix, et lorsqu'ils veulent se plaindre, on est obligé d'avouer qu'ils n'ont reçu que ce qu'ils ont cherché et mérité. Cependant il faut être meilleur qu'eux, et pour ne pas se laisser marcher sur le pied, on peut facilement, d'une parole, remettre ces égarés à leur place. Si tous agissaient ainsi, ne discutant jamais des raisons qui ne valent rien, la lutte cesserait vite faute de combattants.

Pour celui qui cherche à vous entraîner en dehors de votre patronage, ne soyez pas violents, mais fermes. Considérez-le comme un pauvre d'esprit qui n'a rien compris à ce que nous faisons dans notre œuvre. Il croit avoir un esprit large et ouvert : il est surtout une tête faible et écervelée. Il veut agir avec indépendance et liberté : il est surtout l'esclave du caprice et peut-être de la passion. Vous mettre en garde contre lui est chose facile : il vous dédaigne habituellement... Laissez-le à ses propres forces : il souffrira bientôt de son abandon ; s'il cherche à se rapprocher, il vous sera facile de lui montrer combien son attitude au patronage est fautive, comment il ne peut à la fois satisfaire sa conscience et son caprice. Vous lui ferez toucher du doigt la vanité des plaisirs qu'il poursuit, puisque ceux-ci ne lui apportent jamais l'entière satisfaction de ses aspirations au bonheur. Sous prétexte d'être libre et de ne vouloir pas se laisser conduire comme un enfant, vous lui montrerez qu'il laisse sa tête tourner à tous les vents, et que naturellement c'est celui qui souffle le plus fort qui l'entraîne ; et peut-être le gagnerez-vous à « acheter une conduite » plus sérieuse. En tout cas, vous, vous demeurerez fermes, vous résisterez à ses sollicitations par un dévouement plus empressé et plus complet à votre œuvre.

Quant aux malheureux camarades dont le vice a profané le cœur, il n'y a qu'une chose à faire : les fuir. Un de vos amis, Paul G., m'écrivait à l'occasion de l'arrivée des bleus : « Parmi les 27 qui sont avec nous, je n'en vois guère qui paraissent disposés à bien faire ; ...de vrais apaches... C'est épouvantable... Je

désespère de trouver un bon camarade parmi les jeunes ; mais je préfère n'en pas avoir que d'en avoir de comme ça. » Il a raison ; celui qui ne veut pas se corrompre doit éviter la corruption. « Qui se ressemble, s'assemble : » celui qui ne redoute pas les camarades corrompus est déjà atteint de leur mal ; il les imitera bientôt, et ce sera pour lui l'anéantissement de la dignité, des saintes affections, de la confiance en Dieu. Rien ne résiste au vice : les âmes les plus belles ne se reconnaissent plus le jour où elles ont laissé le mal les envahir.

Dulery, ce malheureux soldat exécuté dernièrement à Tunis, disait au prêtre qui l'assistait : « Ah ! M. l'Aumônier, si vous m'aviez connu jusqu'à dix ans, comme j'étais bon, pieux et aimé de mes maîtres ! Mais quand mes parents m'eurent retiré de cette école religieuse, les mauvais camarades que je rencontrai ensuite eurent vite fait de me pervertir : sur le chemin du vice, la pente est rapide. Tenez, j'ai commencé la série de mes méfaits en volant une douzaine d'huîtres. »

Vous me direz peut-être que, sans doute, vous ne voulez pas prendre ce chemin qui conduit à la ruine, que vous ne ferez pas de ces jeunes gens vicieux les compagnons de vos loisirs ; mais qu'inévitablement et trop souvent, ceux-ci sont les compagnons de vos journées, de vos travaux, et que fuir est donc pour vous chose impossible.

Dans ce cas, mes enfants, voici votre devoir. 1^o Soyez très bons, très serviables pour tous ceux qui vous entourent, même pour les plus mauvais : Notre-Seigneur agissait ainsi, il le ferait encore s'il était à votre place. 2^o Ne prenez aucun intérêt aux conversations et chansons déshonnêtes que vous entendez, car dans ce cas toute parole, tout sourire est une approbation et un encouragement au mal. 3^o Contrebalancez la mauvaise influence par votre bonne influence. Montrez-vous franchement chrétiens, sans arrogance, mais crânement ; ne capitulez jamais : vous vous feriez mépriser, et vous seriez perdus. — En agissant ainsi, croyez-moi, peu à peu vous ferez la conquête de tous, on vous estimera d'autant plus que vous serez meilleurs, et ceux-là même qui vous étaient hostiles seront peut-être les premiers à reconnaître votre supériorité.

**

Le mauvais camarade perd sa jeunesse, son enthousiasme, sa générosité, sa vie. Un de ces jeunes désabusés de 20 ans, qui avait déjà trop couru le monde, disait à un de ses amis : « Tu es bien heureux ; je voudrais bien être comme toi, car maintenant tout m'ennuie, tout me dégoûte, je ne trouve plus de plaisir nulle part. »

Conservez, mes enfants, l'amour du patronage ; fuyez tous ceux qui pourraient ou vou-

draient vous en détourner ; réagissez contre ce fleuve de boue qui de nos jours souille et entraîne les cœurs de tant de jeunes ; et tandis que ceux-là n'accumulent que des ruines, vous travaillerez à mériter l'estime des hommes, et, ce qui est mieux, l'affection de Dieu.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ

(30 novembre)

SA PRÉPARATION ET SON APOSTOLAT

Ego elegi vos.

C'est moi qui vous ai choisis.

L'Eglise célèbre en ce jour la gloire d'un martyr, elle nous montre saint André attaché à la croix. Elle ne demande pas nos larmes, elle ne cherche pas à exciter notre compassion ni à attendrir nos âmes.

L'apôtre qu'elle honore ne comprendrait pas lui-même notre tristesse. Elle ne serait pas en harmonie avec la joie qui inonde son visage, avec les chants de joie qui sortent de ses lèvres.

On ne plaint pas un brave qui tombe fièrement au champ d'honneur, et les pleurs ne sont pas faits pour dire la gloire d'un héros.

En voyant la croix qui lui est destinée, André n'éprouve aucune de ces émotions qui assaillent l'homme en de si pénibles rencontres. Son visage ne pâlit pas, son sang coule aussi normalement dans ses veines, son corps ne ressent aucune agitation, son esprit aucun trouble, il reste entièrement maître de lui-même.

Sa parole, — car il parle au milieu de ces supplices dont le simple souvenir fait trembler notre faiblesse, — a cette ardeur où se reconnaît un violent amour. Il instruit la foule qui l'entoure ; il salue la croix où il va mourir : « Que Celui qui m'a sauvé par vous, me reçoive à cette heure par vous. » Il prie Dieu ; devant l'impiété de son persécuteur il le reconnaît hautement pour son Maître : « Vous êtes le Christ, mon Seigneur, que j'ai connu, que j'ai aimé, que j'ai confessé. »

Son héroïsme est tel qu'il nous est permis de nous demander si cet homme qui brave ainsi la mort, qui est plus fort que tous les supplices, n'est pas plutôt un ange ou une créature ne sortant pas du même néant que nous ? Et pourtant, c'est un homme en tout notre frère, ayant pour la souffrance la même crainte, pour la mort la même répulsion.

Mais ce n'est pas de lui que sort cette énergie indomptable, ce n'est pas à ses forces qu'il demande cette constance qu'aucune douleur n'ébranle, et ce n'est pas naturellement que ses lèvres sourient et chantent sous les coups qui accablent le corps.

Tout cela : don de choix, don parfait,

comme parle saint Jacques, est d'en-haut et vient de Dieu. Oui, c'est lui qui donnant, comme il lui plaît, le parfum à la fleur, la beauté au firmament, a mis dans l'âme d'André cette fermeté et cet amour inconnu de la croix. En le créant, il voulait qu'il fût son témoin jusqu'à la mort de la croix. Etudions comment Dieu a formé saint André pour cette fin et comment l'apôtre y a répondu.

I

Les apôtres n'avaient rien qui les désignât à une si haute mission, à moins que, désireux de manifester sa puissance en ses œuvres, Dieu préférât comme instruments l'impuissance et la faiblesse.

Cependant, suivant la juste remarque de Bossuet, « Jésus a ses personnes choisies. Il veut prendre des hommes dans le monde, et quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle, il sait ceux qui sont à lui et il regarde ; il considère et il choisit¹. »

André devait donc lui plaire pour une œuvre qui demande des hommes qu'aucune fatigue ne rebute, qu'aucune résistance ne déconcerte, que la crainte des souffrances, de la mort même n'arrête pas.

Car quelle tâche que celle d'être apôtre ! Sa vie est une crainte continuelle, une appréhension de tous les instants, une marche sans aucun espoir de repos. Il faut être dans le monde comme la brebis inoffensive au milieu des loups ; s'estimer heureux quand tout s'acharne impitoyablement contre soi ; n'avoir pour toute tactique que de fuir d'une ville en une autre, pour toute vengeance que la poussière de sa chaussure à jeter sur la bourgade inhospitalière. Incertain du lendemain, il peut s'attendre à chaque instant à être appréhendé comme un vil coupable, à paraître devant un tribunal. Il voit s'élever contre lui tout ce qui ici-bas a une autorité quelconque.

Encore cette abnégation et cette incertitude ne sont que le commencement de la vie de l'apôtre. Jésus veut de lui un pas de plus en avant : il faut qu'il devienne, suivant la rigueur de la parole divine, comme une semence qui ne trouve le secret de sa fécondité que dans la mort.

Et cette mort doit être telle, qu'il ne doit plus rien savoir de tout ce qu'ici-bas nous nommons prévoyance, sagesse. Il ne doit pas s'inquiéter de ce qu'il dira devant le tribunal : l'Esprit de Dieu placera sur ses lèvres ce qu'il doit dire pour sa justification. Il doit n'avoir ni pain, ni or, ni argent, ni deux tuniques, pas même un bâton pour y reposer son corps fatigué : est-ce qu'il est moins que les oiseaux qui ne restent pas sans nourriture, que les fleurs qui ont une beauté que ne connut pas

¹ *Panégyrique de saint André.*

Salomon au milieu de ses plus grandes splendeurs ? Et comme si tout ce qui est humain devait disparaître dans la vie de l'apôtre, même ce qui en fait le charme souverain et le plus doux agrément, il ne peut plus compter sur les affections les plus chères et les plus légitimes. Après être devenu pour tous un objet de haine, il n'aura même pas la ressource de trouver auprès des siens la force et le soutien. Il sera trahi par ses frères et le dernier coup de mort, s'il en est besoin, lui sera donné par ceux qui lui ont donné la vie, *et morte vos afficient*.

Si pénible que soit cette carrière, André était capable d'en supporter les privations, d'en endurer les fatigues. Son métier de pêcheur sur le lac de Génésareth l'avait plié à toutes les surprises, préparé à tous les dangers, accoutumé à tous les sacrifices, endurci à toutes les fatigues. Car, quelle belle mais rude profession que celle du marin ! Quelle grande école où se développe l'énergie, la force morale ! Dans cette lutte incessante, en apparence si inégale, dans ce duel parfois terrible, formidable, entre cette frêle créature qui est l'homme et cette puissance redoutable qui sont les flots courroucés de la mer, quel saisissant spectacle ! Ne dirait-on pas la lutte d'un atome contre un monde ?

André était d'autant mieux disposé à ces fatigues et cette endurance qu'il tenait de sa race comme de sa famille une âme forte et courageuse.

Né à Bethsaïde, en Galilée, où la valeur militaire était le partage des habitants, d'une famille qui faisait remonter ses origines jusqu'à Siméon, enfant de Jacob¹, ce fils auquel le patriarche, sur son lit de mort, avait souhaité une âme ouverte à toutes les nobles causes, André avait subi facilement l'enthousiasme qui remplissait la Palestine à cette heure.

Les temps étaient accomplis, les semaines prédites par Daniel avaient atteint leur fin. Le Christ allait donc paraître, ou plutôt il était déjà venu. Chacun ne s'abordait plus sans se dire : « Le Messie est arrivé, *scio quia Messias venit*. » Mais quel est-il ? En quelle contrée se dérobe-t-il ? Son arrivée tiendrait-elle longtemps encore les hommes dans l'impatience de le voir ?

Ce fut au milieu de ces émotions que parut, à quelques lieues de Jérusalem, sur les bords du Jourdain, un homme destiné à traduire pour Israël les pensées et les desseins de Dieu.

Il se nommait Jean-Baptiste. Il avait en lui tout ce qui attire, tout ce qui produit l'enthousiasme dans la foule, tout ce qui la mène comme une vague docile.

Sur ses lèvres vibrail une parole ardente, rappelant celle des prophètes ; dans toute sa personne fleurissait une sainteté que la Pales-

tine ne connaissait plus à cette heure. Son visage était celui d'un ascète ; on aurait cru voir Elié dans le rayonnement de sa vertu ; son corps affaibli par les jeûnes et les macérations n'avait pour le couvrir qu'une tunique de poil de chameau. L'homme seul était tout un discours, et il avait raison de s'appeler une « voix qui crie ».

Et comme si rien ne devait manquer pour mettre en relief cette étrange figure, on le disait de race sacerdotale ; on se racontait les prodiges de sa naissance, les merveilles de sa vie dans le désert.

Et la foule accourait auprès de cet homme, espérant trouver dans sa parole l'apaisement du trouble qui agitait les âmes. La voix du nouveau prophète retentissait comme le cri de la délivrance : elle marquait une phase nouvelle et décisive dans les destinées d'Israël. L'espérance finissait, la réalité se montrait. On n'attendait pas seulement du Messie ce que l'inspiration prophétique depuis David avait si magnifiquement promis, mais encore ce que le sentiment patriotique et les espérances humaines d'âmes charnelles avaient ajouté.

André se distingue au milieu de cette foule sans cesse renaissante, que ne parvient pas à lasser la parole abrupte de Jean-Baptiste. Tout ce qu'Israël a d'hommes illustres est à cette heure sur les bords du Jourdain. Mais le Précurseur, se contentant de préparer les voies du Messie, les laisse passer, et parmi les disciples qu'il s'attache, l'Evangile nomme le pêcheur des lacs galiléens, saint André.

Quel maître incomparable pour le disposer à sa mission future vient de trouver André ! Quel apprentissage sérieux va-t-il faire auprès de cet homme dans le dépouillement et l'oubli de soi ! Quels souvenirs inoubliables emportera-t-il pour sa vie entière de ce séjour auprès du Jourdain !

Si profond que soit son abaissement devant celui qu'à cette heure il appelle de toutes les ardeurs de son âme, que sera-ce auprès des humiliations où se complait Jean-Baptiste ? Il n'aura pas, comme le Précurseur, à s'opposer à l'enthousiasme d'une foule voulant le sacrer Messie et lui en donner les honneurs ; il n'aura jamais à dire qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert, un homme si faible qu'il n'est pas digne de dénouer la courroie de la chaussure de Celui dont il annonce la parole.

Si dévouée que soit plus tard son affection pour le Sauveur, aura-t-il jamais au cœur cette flamme qui dévore celui de Jean-Baptiste ? trouvera-t-il jamais ces paroles ardentes qu'amène sur les lèvres du Précurseur l'extase d'un amour souverain ? « L'époux, dit-il, est celui qui a l'épouse, mais l'ami de l'époux, celui qui se tient dehors et qui l'écoute, se réjouit d'une grande joie à la voix de l'époux. Cette joie est pleinement la mienne. »

¹ Bollandistes, 29 juin.

Et puis, quelle préparation pour jouir complètement plus tard des abaissements et de la pauvreté sans rivale de l'Homme-Dieu, — qui, lorsque les oiseaux du ciel ont leurs nids, les animaux leurs tanières, n'a pas une pierre pour y reposer sa tête, — que la vie commune avec ce pénitent héroïque qui, lorsqu'il ne jeûne pas, se contente d'un peu de miel cueilli dans le creux de la pierre, et des sauterelles du désert !

Mais, à cette école, que d'illusions caressées — touchant le lustre nouveau et la revanche éclatante que le Messie allait apporter à sa patrie — durent tomber aux leçons de Jean-Baptiste !

André, nourri de l'histoire des luttes glorieuses qui de tout temps avaient illustré sa contrée, habitué à voir se lever aux heures décisives de la Palestine un héros, dont la voix trouvait un écho enthousiaste dans les montagnes de la Galilée, s'appêtait à saluer dans le Messie un conquérant, éclipsant par sa magnificence et par sa bravoure le souvenir de Gédéon, de Saül et de David.

Mais Israël s'est trompé, et emporté par son orgueil il n'a pas su lire ses propres livres sacrés... Le Salut que toute chair va voir ne sera pas un héros tenant une épée, ni un de ces aventuriers fameux amenant la Palestine aux armes. Ce sera un Agneau bon pour le sacrifice. Il ne délivrera, pas son peuple du joug des Romains, il le délivrera du joug du péché. C'est l'Agneau que le prophète Isaïe a vu dans le lointain des siècles, s'offrant lui-même, se laissant conduire sans résistance à la mort, ne faisant pas entendre une plainte sous la main qui l'écorche. C'est le même que l'apôtre saint Jean, se souvenant des leçons du Précurseur, aperceva dans sa sublime vision, entouré des adorations des anges, reposant au milieu du trône divin dans un état d'immolation.

Qui comprendra ce que fut une telle contemplation pour André ? Quoi ! Dieu, méprisant toute gloire, ne se contente pas de venir jusqu'à l'homme ! L'immensité du ciel à la terre n'est pas assez grande pour lui ! Il a besoin d'abaissements plus profonds ! Il faut, pour satisfaire son amour, de ces descentes que l'égoïsme humain n'aurait même pas soupçonnées ! Il faut que tout son sang divin soit répandu pour se mêler au nôtre et nous en inoculer toute la pureté, les mérites et la force !

Mais comme le sang répandu se dessèche sur les hauteurs dénudées, et qu'en tombant dans les vallées il est exposé à perdre de sa vertu en se mêlant aux alluvions de la terre, il faut pour le recevoir pleinement un sol travaillé « non seulement d'une main ferme, mais rude encore¹. » A cette condition, déli-

vrant les âmes des folles passions qui les épuisent, il leur apporte une sève qui s'épanche en mille vertus. *Emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo vivent.*

Et comme l'agneau n'entre jamais de haute lutte dans la bergerie, que pour y venir il a besoin de l'appel constant du berger, ainsi l'Agneau divin n'ira que par les voies droites. Il faut, pour le recevoir, aplanir les chemins escarpés, redresser les tortueux. A ce prix toute chair verra le salut de Dieu, et *videbit omnis caro salutare Dei*.

Aussi est-ce dans le petit cénacle de Beth-Ania une rivalité constante de vertu, près de laquelle la pénitence de la foule accourue pour entendre Jean-Baptiste ne dit plus rien. Chacun veut être prêt pour le passage de l'Epoux, disposé à entendre sans retard son appel. L'huile est dans toutes les lampes et il n'y a plus qu'à marcher quand il viendra.

C'est chez tous un désir de le voir, semblable à celui qui tourmentait autrefois l'Epouse des *Cantiques*. On examine les bords du Jourdain ; on conjure le désert de ne pas l'abriter plus longtemps ; on presse Jean-Baptiste de dire où il est. L'amour ne connaît pas les lenteurs... Et soudain, comme le jour baissait, Jean-Baptiste le vit passer à l'autre rive du fleuve : « C'est Lui ! C'est l'Agneau de Dieu ! »

Il n'en dit pas plus. L'amour est muet dans ses émotions les plus violentes, comme la douleur dans ses angoisses les plus cuisantes. Et du reste, le Précurseur en avait assez dit : quand le bois est bien sec, pas n'est besoin d'une grande flamme pour qu'il pétile, la moindre étincelle suffit pour l'enflammer.

André et son compagnon, sans en entendre davantage, sont déjà loin de Jean-Baptiste, et poussés par je ne sais quelle force mystérieuse, ils se pressent à la suite de leur nouveau Maître.

Leur désir est satisfait. Leurs yeux se fixent sur lui comme dans une extase sublime. C'est bien là l'Agneau, il en a toute la bonté ; il est désarmé comme lui, et son corps affaibli par le jeûne du désert offre bien le corps d'une victime qui ne sera pas récalcitrante sous les coups de la mort.

Si quelque chose diminue leur joie, c'est la crainte de se séparer de lui, de le perdre après en avoir si délicieusement joui. Aussi quand le Maître leur demande : « Quel est celui qui est l'objet de vos recherches ? » ils ne lui disent pas : « C'est vous, » mais : « Où habitez-vous ? *Ubi habitas ?* » Désormais ils ne sauraient vivre sans lui, et le suivant ils passeront une nuit entière avec lui sans se fatiguer de le voir et de le contempler. *Venerunt et viderunt*.

C'était l'heure solennelle où la vie d'André allait se décider, où Jésus allait le retenir pour l'un des siens, en faire une des douze colonnes de son Eglise. Il avait vu, durant

¹ Bossuet, XXI^e Sem., 6^e Elévât.

cette nuit passée ensemble, tout ce qu'André avait de nobles ardeurs, de tendre attachement, d'endurance pour supporter les fatigues de l'apostolat. Son choix était arrêté, et à partir de ce moment, comme le chante l'Eglise : « Le Seigneur aima André comme un parfum d'une douce suavité. »

Il ne s'était pas trompé. André avait un cœur d'apôtre, et à peine avait-il vu son Maître que déjà il lui voulait des conquêtes. Il lui tardait de préluder à la mission qui l'attendait, d'annoncer que l'œuvre de Jean-Baptiste était terminée et que, de même que les ténèbres reculent au lever du jour, ainsi le Précurseur devait disparaître à l'apparition du Messie. L'un était celui qui rend témoignage à la lumière, l'autre était la vraie lumière ; l'un l'ambassadeur, l'autre le prince. Et s'en allant trouver son frère Simon, fils comme lui de Jona, il lui annonce l'heureuse nouvelle et l'amène aux pieds du Sauveur. Il devient ainsi, comme le dit magnifiquement Bossuet, « le premier-né des apôtres, la colonne premièrement établie, fondement du fondement lui-même, qui a appelé avant qu'on appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même¹. »

II

Douze années s'étaient écoulées depuis l'Ascension du Sauveur, pendant lesquelles, persécutés mais inébranlables, les Apôtres donnaient à l'Eglise sa forme et sa constitution définitives, au lieu même où la Synagogue avait mis à mort le Rédempteur. Le moment arrivait enfin d'élargir le champ de leur action, de briser le cercle étroit des habitudes judaïques et de convier le monde entier à la participation de la Bonne Nouvelle. Une dernière fois réunis autour de Pierre, le chef qui leur avait été donné, ils arrêtaient la formule du Symbole, et se partageaient entre eux l'univers.

Au sortir de Jérusalem ils prêchèrent de ville en ville, et attirés par les colonies juives qu'ils trouvaient semées jusqu'aux extrémités du monde, ils gagnèrent des régions fort éloignées.

André évangélisa toute la Grèce, la Scythie, l'Epire, la Thrace et l'Achaïe. Il est possédé comme saint Paul de la folie de la croix : c'est la croix qu'il annonce, la croix, « ce scandale pour les Juifs, cet objet de mépris pour les Gentils, » la croix, qu'il porte surtout dans son âme, en attendant qu'il puisse étendre sur elle ses membres fatigués et vieilliss.

Considérez-le plutôt à Patras dans l'Achaïe, qu'il arrosée autrefois de ses sueurs et où il revient achever sa vie, comme le vieillard qui aime à placer sa tombe auprès de son berceau.

Le proconsul Egée ordonne qu'on l'amène à

son tribunal et il se permet de railler la croix où Jésus, dit-il, « a été attaché ignominieusement comme un malfaiteur. » A cette injure, André affaibli par les ans retrouve son ardeur, il bondit de zèle et d'indignation. On ose attaquer la croix du Sauveur, cette croix tant aimée et devenue pour jamais le symbole de l'amour !

Dans sa réponse, le disciple de Jean-Baptiste se retrouve, il revit pour un instant ce moment fortuné où pour la première fois il aperçut sur les bords du Jourdain celui que le Précurseur appelait l'Agneau de Dieu, et dans un pieux enthousiasme il se met à en chanter les louanges, à en redire toute la pureté.

On le jette en prison. Le peuple veut le délivrer ; mais André, fier des chaînes qu'il porte, le supplie ardemment de n'en rien faire.

Egée, voyant qu'il ne pouvait rien sur sa constance et craignant que le peuple se révoltât si le supplice continuait plus longtemps, veut en finir d'un seul coup ; il condamne André à mourir sur la croix.

Il croyait, par le spectre sanglant d'une mort tragique, jeter le trouble dans l'âme de l'Apôtre et obtenir ce que les fers de la prison n'avaient pu faire. Il se trompait.

Jamais matelot après les périls d'une traversée laborieuse n'avait plus désiré le rivage qu'André ne souhaitait la mort. C'était pour lui comme un besoin de voir s'écrouler le corps où son âme n'était qu'une captive. S'il consentait à vivre, c'était dans l'espoir de faire ici quelque bien : *Hic mihi fructus operis est*.

La mort est pour lui un gain, une délivrance. Il donnerait tout pour trouver cette pierre précieuse. Il l'appelle, comme autrefois Job, des noms les plus doux : elle est son père, sa mère, sa sœur. Il regarde avec avidité la tombe ; c'est là qu'il dresse avec complaisance le lit d'où il veut passer dans la gloire, *et in tenebris stravi lectulum meum*. Il quitte dans ce but des contrées trop hospitalières où il ne trouvait que respect et reconnaissance ; l'air qu'il y respirait, était une brise trop légère pour jamais ébranler son corps. Il vient en Achaïe, province barbare : elle lui donnera sans doute ce qu'il cherche, une bise glacée qui gèlera tout son être.

Il ne s'était pas trompé. L'heure attendue était arrivée, et la croix se dressait terrible devant lui. C'est pour André le moment de l'ivresse. La coupe est pleine, et il va la boire jusqu'à la satiété. C'est pour lui cette heure suprême où la femme ayant mis un homme au monde ne se souvient plus des douleurs passées. Il en oublie la pesanteur de son corps alourdi par l'âge, il court, il vole, comme on court, comme on vole vers une chose d'un prix inestimé. L'instrument de son supplice lui apparaît : ce sont sur ses lèvres des paroles enflammées par lesquelles l'époux salue une épouse tendrement aimée et trop longtemps

¹ Panég. de saint André.

attendue. « O bonne croix, qui as tiré ta gloire des membres du Christ, croix longtemps attendue, ardemment aimée, cherchée sans relâche, préparée à mes ardents désirs, tu ne fuis donc plus devant moi, me voici en état de recevoir tes embrassements ! »

Quelle est donc cette race inconnue jusqu'alors, qui, loin de baisser la tête devant le tribunal, s'estime heureuse de souffrir pour Jésus-Christ, pour qui la mort est une fête à nulle autre pareille, et qui dans les plus atroces supplices a de telles joies que le monde ne les connaît pas au milieu de ses plus enivrantes ivresses ?

Jusque-là les victimes s'étaient courbées dans une inclination désolée devant le chef qui les condamnait, et leur corps était tombé à terre comme un lourd poids, sans espérance. Ceux-là, au contraire, se relèvent jusque dans la tombe, la fierté sur le visage, la joie sur les lèvres. Les supplices ne sont jamais assez nombreux, les tortures assez aiguës, les blessures assez vives : « Frappe, déchire, brûle, coupe, mets en morceaux, tue mon corps, dit Agathe au bourreau. Plus tu me tortures, plus tu fais descendre de contentement en mon âme. » — « Je ne suis redevable à aucun mortel plus qu'à vous, dit le martyr Vincent à l'empereur Dèce. Plus vous inventez de tourments, plus vous mettez de pierreries à la couronne qui m'attend là-haut. » — « Il n'y a pas d'affamé qui désire plus la nourriture qu'à cette heure j'envie les tourments que vous me préparez, » dit saint Laurent à Valérien.

C'est la race de ceux qu'enchanter l'amour du Christ et qui, méprisant tout ce qui est de la terre, n'ont qu'un vouloir : de ne pas perdre la récompense éternelle, *omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora*.

André n'est-il pas le premier à ouvrir cette lignée triomphante jusque dans la mort ? Pierre meurt sur la croix, mais devant le supplice il n'a pas l'enthousiasme de notre saint martyr. On le conduit là où sa nature répugne d'aller : *Alius te cinget et ducet quo tu non vis*. Paul sans doute se complait dans les souffrances qu'il endure pour la sainte cause, mais il n'aura pas comme André le privilège de suivre son Maître jusque sur la croix : un coup d'épée lui tranchera la tête, un voile sur les yeux lui dérobera la main du bourreau.

Et comme si tout dans son sacrifice devait rapprocher André de son divin Maître, la croix où il est suspendu devient pour lui une chaire d'où il annonce la vérité. Tous les autres apôtres ont prêché la croix ; Paul se glorifiait de ne connaître que Jésus-Christ et Jésus crucifié ; mais André a prêché la croix sur la croix, et Jésus-Christ crucifié étant crucifié lui-même.

Et il le fait avec une telle onction durant deux jours que parmi le grand nombre de

spectateurs qui sont présents à son martyre, plusieurs se mettent en devoir de l'arracher à la fureur du proconsul.

Mais ce n'est pas au moment où l'âme est inondée des joies du sacrifice qu'elle en veut perdre la moindre part ; ce n'est pas à l'heure où le regard a déjà entrevu Dieu qu'il consent à se laisser distraire de sa vision. Puisque la terre se conjure jusqu'à la fin pour lui ravir la croix, André intéresse le ciel, et à haute voix, rapportent les actes de son martyre, il dit : « Vous qui êtes mon Dieu, vous que j'ai vu de mes yeux, ne souffrez pas que je sois détaché d'ici par un juge impur. »

Dieu le laisse sur le trône d'honneur où il voulait suivre le Maître qui l'avait appelé au lac de Génésareth. Et vingt-neuf ans après la mort de Jésus sur le Calvaire, André expirait sur une croix. Le Sauveur lui avait demandé d'être son témoin, André l'avait été jusqu'à mourir d'une mort sanglante.

Une femme pieuse dont le nom méritait d'être conservé, Maximille, couvrit son corps de fleurs et lui donna la sépulture.

**

O saint André, comme une vie telle que la vôtre est une condamnation amère de la pusillanimité où s'étiolent nos âmes et du relâchement où voudrait se cantonner notre vertu ! La croix est devenue une école trop austère pour notre courage amoindri. Nous la vénérons dans les martyrs, nous la louons dans les autres ; et par une lâcheté sans égale, aucun de nous ne la veut pour soi-même, et cependant il est véritable que la croix seule fait les chrétiens.

Sans rappeler, ô glorieux martyr, par des vœux indiscrets, des tourments que notre faiblesse ne saurait plus souffrir, « sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'injustice, sa faveur assez d'inconstance, il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes¹. »

Donnez-nous donc, ô Saint, quelque chose de votre ardeur ! Qu'on sente que nous marchons comme vous à la suite d'un maître crucifié, et que nos âmes, loin de plier sous les épreuves qu'elles rencontrent, montrent qu'elles peuvent durer un moment avec Jésus-Christ sur la Croix ! Ainsi soit-il.

¹ Bossuet, *Panég. de saint Victor*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 novembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 1^{er} décembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une fête de la Sainte-Enfance. — Excellence de l'Œuvre, 817.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXXIII. Le péché, 821. — XXXIV. L'orgueil, 822. — XXXV. L'avarice, 823. — XXXVI. L'envie, 824.

Entretiens sur le Rosaire. — XIX. La Visitation, 825.

Varia. — Prétextes qu'on allègue pour ne pas procurer aux malades les secours de la Religion, 828.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — I. Première mission; Cypré, 830.

POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

EXCELLENCE DE L'ŒUVRE

Mon père et ma mère m'ont abandonné. (Ps., xxvi, 10).

Toute plainte, de quelque poitrine qu'elle s'échappe, ne peut manquer d'émouvoir un cœur chrétien. Car c'est le cri d'un frère qui implore la pitié, qui demande secours au nom du Seigneur.

Mais parmi toutes les misères semées dans cette vallée de larmes, en est-il de plus touchante que celle d'un enfant abandonné ? Avec quels accents il appelle son père, il appelle sa mère ! Comme il grelotte de froid en hiver ! Combien il souffre de la faim !... Ce spectacle affligeant est assez rare au milieu de nos sociétés chrétiennes. Il est hélas ! trop fréquent dans les malheureuses contrées où règnent l'ignorance et la corruption du paganisme. C'est de la Chine, du Japon, du Congo, des pays infidèles que les petits enfants en proie à une longue et cruelle agonie tendent vers vous des mains suppliantes, et vous demandent à la fois la vie du corps et la vie de l'âme, et la terre et le ciel, et le temps et l'éternité.

Les gémissements de ces innocentes victimes ne vous laisseront pas insensibles, mes frères. A la mort temporelle, à la mort éternelle, vous arracherez les enfants infidèles, en redoublant de zèle pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

I

Un des plus touchants épisodes des premières années du Sauveur, c'est par exemple le massacre des SS. Innocents qu'Hérode, furieux d'avoir été trompé par les Mages, ne

craignait pas de sacrifier à sa politique jalouse et ombrageuse.

L'âme pieuse qui, attachée aux pas et aux terreurs de Marie, suit avec effroi la Vierge désolée, courant au milieu de la nuit, par les chemins les plus difficiles, cacher en Egypte le dépôt confié à sa fidélité, ne peut s'empêcher de prêter l'oreille aux clameurs de la horde furieuse qui pénètre dans toutes les maisons de Bethléem et des environs, arrache les petits enfants aux bras de leurs mères et les égorge sous leurs yeux ; aux gémissements de ces tendres victimes qui jouent encore, jusque sous le glaive de leurs bourreaux ; aux cris et aux malédictions de tant de mères qui appellent les vengeances du ciel sur l'auteur de tant de maux et les féroces exécuteurs de sa colère.

Une scène plus dramatique encore vient affliger chaque jour et les yeux et le cœur de nos missionnaires, dans ces contrées inhospitalières où ils répandent, au prix de mille fatigues, de mille dangers, la semence de la divine parole. Là, non seulement la fille qui a déshonoré la maison paternelle, la femme qui a souillé le lit conjugal, mais l'épouse chaste et fidèle maudit souvent sa triste fécondité. Là on voit la mère, loin de se réjouir d'avoir mis au monde un enfant, le serrer contre son sein d'une main frénétique, le couvrir de ses baisers et de ses larmes, repousser avec horreur les mains qui s'avancent pour le recevoir, car elle craint que cet enfant qui lui a coûté déjà tant de douleurs, et qu'elle aime de toute son âme, ne lui soit enlevé, qu'il ne lui sourie jamais. Elle sait en effet que s'il déplaît à son père, que si son père lui trouve quelque défaut, s'il juge sa famille assez nombreuse, le pauvre enfant, victime dévouée à la mort, va périr étouffé, ou précipité dans le fleuve, ou exposé en pâture à la voracité des animaux affamés.

Vous frémissez, mes frères, à la vue d'un pareil oubli de toutes les lois, de tous les sentiments de la nature. Vous ne pouvez comprendre un père devenu le juge et le bourreau de son fils, et le condamnant à mourir sur le seuil même de la vie ! Apprenez donc, chrétiens, que partout où ne brille pas le soleil de la justice éternelle, partout où la bienfaisante lumière de l'Évangile n'éclaire pas les intelligences, il n'y a que nuit profonde, qu'ignorance grossière de tous les devoirs comme de tous les droits. Partout où l'homme ne vit pas pour Dieu, il ne vit que pour lui, pour l'intérêt, le plaisir ou l'ambition. Partout où la faiblesse et l'innocence ne trouvent pas un protecteur dans les cieux, elles en cherchent vainement sur la terre. Partout où la religion ne consacre pas le mariage, il n'est plus qu'un contrat vulgaire, contrat

que la passion ne craint pas d'éluder ou de rompre au gré de ses caprices ; il n'y a point de famille ; la femme esclave n'a pas d'époux, mais un maître ; ses enfants ne lui appartiennent pas, ils sont la chose, la propriété du père, qui en dispose comme il l'entend.

En voulez-vous la preuve ? Elle est écrite sinon dans toutes les lois, au moins dans les mœurs de l'antiquité païenne, chez les nations les plus polies comme les plus barbares, dans la Grèce comme en Italie, dans les républiques comme dans les monarchies. A Rome comme à Athènes, sous les yeux et avec l'approbation des savants les plus renommés, l'enfant au sortir du sein maternel comparaisait devant son père pour y recevoir sa sentence de vie ou de mort. Etendu sur la terre nue comme le dernier des suppliants, il devait attendre dans les larmes le sort qui lui était réservé. Si le père s'abaisse pour le relever, il vivra ; mais si le père, au lieu de s'incliner vers l'enfant, le repousse, qu'arrive-t-il ? Tertullien va nous l'apprendre dans cette admirable *Apologétique*, où, dans une sainte indignation d'avoir à défendre la vérité contre l'erreur, la lumière contre les ténèbres, il semble avoir pris à tâche, moins de justifier le christianisme que de dévoiler les turpitudes du paganisme. L'ignorance de nos mystères avait accredité parmi les Gentils un bruit étrange : celui du sacrifice d'un enfant nouveau-né. Et voilà que le fier Africain, non content d'avoir démontré l'absurdité de cette calomnie par la loi et les mœurs si connues des chrétiens, la rejette à la face de ces ennemis par ces accablantes paroles :

Combien en est-il parmi ces accusateurs si altérés de notre sang, parmi ces magistrats eux-mêmes, si justes pour tous, si sévères contre nous, dont je pourrais devant vous charger la conscience du meurtre de leurs propres enfants ! Il n'y a donc de différence entre nous que le genre de mort. Et certes, il est plus cruel encore de prolonger leur agonie en les étouffant sous les eaux, en les exposant aux longues tortures du froid et de la faim, en les jetant sous la dent des chiens dévorants.

Pour nous, au contraire, la défense de l'homicide garantit jusqu'au fruit à peine formé dans les entrailles de la mère. Nous regardons comme un homicide précipité d'empêcher l'enfant de naître. Qu'importe en effet d'enlever la vie, ou de l'empêcher d'animer le corps ? C'est un homme, celui qui va le devenir ; le fruit est déjà dans le germe qui doit le produire.

Au reste, ce n'était pas sans raison que Tertullien lançait sur les persécuteurs du christianisme cette sanglante accusation ; la coutume de mettre à mort une partie de leurs enfants était si commune, si invétérée parmi les Romains, que l'historien Tacite s'étonne de ne pas la rencontrer chez les anciens Germains, et qu'il remarque avec surprise que c'était un crime parmi eux de mettre un terme

au nombre de leurs enfants et de tuer quelquefois leurs nouveaux-nés.

Aristote chez les Grecs, dans son livre *De la Politique*, ne craint pas de conseiller l'exposition des enfants, toutes les fois qu'ils apportent en naissant ou une constitution trop faible, ou des défauts trop sensibles, ou que l'on craint l'excès de la population.

Quand je recherche les causes de cet oubli du premier devoir, du premier cri de la nature, chez toutes les nations païennes, je trouve sans doute l'ignorance du vrai Dieu, source inépuisable de toutes les erreurs, comme de tous les crimes. Mais il est une autre raison plus considérable encore : c'est la profanation du mariage. Si parmi les chrétiens la dignité de la femme est si grande, si les enfants sont l'objet d'un culte presque religieux, ce n'est pas seulement parce que le christianisme a poli et adouci les mœurs et les a imprégnées de cet esprit de bienveillance et d'amour qui fait le fond de la Loi nouvelle, c'est surtout parce que le mariage est une chose sainte, ou plutôt, pour parler le langage de l'Apôtre, « un grand sacrement. » Ce n'est ni dans une maison profane, ni dans le sein de sa famille, ni entre les bras de son père, mais dans le temple, aux pieds des saints autels et comme sous la main de Dieu, que le chrétien va chercher son épouse. Le prêtre reçoit les promesses sacrées ; le ciel s'ouvre et verse sur le couple agenouillé ses bénédictions d'amour. Faut-il s'étonner, après une si grave démarche et des enseignements tombés de si haut, que l'homme respecte dans son épouse le choix du Tout-Puissant et la compagne inséparable de sa vie et qu'il accepte la paternité, non comme une charge, mais comme un don du Père céleste, comme une émanation de son éternelle fécondité, et les fruits de son union comme un dépôt sacré dont il doit compte au ciel et à la terre, à l'Eglise et à la société ?

Ils disent plus vrai qu'ils ne pensent ces impiés qu'on entend répéter sans cesse : « La Religion est bonne pour les femmes et pour les enfants. » Oui, certes, elle est bonne pour la femme, à qui elle a rendu ses droits d'épouse et de mère. Elle est bonne pour les enfants, qu'elle entoure de tant de soins et d'amour et qui n'ont à craindre de leurs parents qu'une tendresse trop grande. Et par cela seul elle est meilleure encore pour les hommes, auxquels elle assure, avec des femmes dévouées, patientes et fidèles, avec des enfants soumis et obéissants, la paix du foyer, les joies de la famille et le plus doux bonheur qui puisse exister sur la terre, le bonheur domestique.

Nous contenterons-nous, mes frères, de jouir de ces bienfaits, de bénir la religion qui nous les procure ? Croirons-nous avoir assez

fait pour remercier le Seigneur, en protégeant de toutes nos affections les enfants qu'il nous donne et en plaignant les malheureuses mères auxquelles on arrache les leurs ?

Ce n'était pas ainsi que nos pères dans la foi entendaient la reconnaissance. Après que les premières lueurs de l'Evangile eurent réveillé en eux la nature et la conscience si longtemps endormies, non contents d'abjurer leurs funestes préjugés, ils se hâtèrent d'en prévenir et d'en arrêter les progrès, et les païens étonnés les virent se répandre dans les rues et les places publiques à la recherche des enfants délaissés, les recueillir dans leurs bras, les emporter dans leurs maisons et les élever comme leurs propres enfants.

La charité de l'Eglise vous a épargné de pareils dévouements. Elle a trouvé des mains charitables pour recueillir les abandonnés, des maisons pour les abriter, de saintes filles pour leur prodiguer tous les soins d'une tendresse maternelle. L'œuvre est commencée depuis nombre d'années. Elle est catholique et on ne demande de chacun de nous que quelques sous pour l'entretenir, pour l'étendre et empêcher, si c'était possible, qu'aucun enfant ne périsse. Trahirons-nous la confiance de l'Eglise ? Tromperons-nous les espérances des saintes femmes accourues de si loin pour élever ces orphelins du Seigneur ? Refuserons-nous ce denier de la foi, cette taxe que nous imposent la religion et l'humanité ? Nous ne le pouvons pas : ce serait justifier la cruauté des païens et nous charger de leurs crimes devant Dieu et devant les hommes, car délaissier ces enfants c'est les exposer une deuxième fois, c'est les condamner de nouveau à mort. — Ne pas les nourrir, c'est les tuer. — Nous donnerons donc, chrétiens, et nous donnerons généreusement, car il s'agit ici moins des corps que des âmes. Il s'agit d'arracher ces enfants non seulement à la mort temporelle, mais à la mort éternelle.

II

De toutes les œuvres de charité corporelle, la plus grande et la plus admirable sans contredit est de sauver la vie de ses frères, d'entretenir dans leur poitrine ce souffle qui passe et ne reviendrait plus.

Ce sentiment, du reste, est si profondément gravé dans tous les cœurs, la nature et la religion en font une si pressante obligation qu'il n'est personne qui puisse entendre appeler au secours, de cette voix altérée qui annonce un suprême danger, sans se retourner vers le malheureux qui l'implore et l'aider de son bras et de toutes ses forces.

Que la grande voix de Dieu et des hommes, la cloche d'alarme, vienne de ses coups précipités réveiller au milieu de leur sommeil les citoyens et leur annoncer un incendie :

tous se lèvent aussitôt, et ce qui préoccupe les esprits, ce n'est ni la beauté de l'édifice menacé, ni les somptueux ameublements, ni les richesses qui peuvent s'y trouver, c'est la vie des malheureux enfermés dans cette prison de flammes. Voilà ce qui fait battre tous les cœurs, ce qui pousse dans cette fournaise ardente tant d'hommes intrépides qui vont à travers les escaliers embrasés, les planchers qui s'écroulent, le toit qui s'affaisse, à la recherche des habitants affolés, et qui reviennent portant dans leurs bras une femme, une jeune fille évanouie, un enfant, un vieillard. Et quelles que soient d'ailleurs les autres pertes, elles n'empêcheront point la foule de pousser vers le ciel un cri de triomphe et de bénédiction et toutes les bouches de répéter à l'envi : « Personne n'a péri, tout est sauvé ! »

Que dans un jour de tempête le canon de détresse se fasse entendre sur le rivage de l'océan ; que la vigie signale un vaisseau qui, battu par l'orage, est venu se briser contre les rochers ou s'enfoncer dans un banc de sable, à chaque instant sur le point d'être englouti par les lames furieuses : ni la fureur des vents, ni l'horrible tumulte des flots, ni la mort qui se présente sous toutes ses formes n'empêcheront les hardis sauveteurs de se jeter dans leurs frères canots et d'aller, au péril de leur vie, disputer à la mort les malheureux qui leur tendent les bras... Et que Dieu bénisse leurs efforts, qu'ils aient le bonheur de parvenir jusqu'au lieu du désastre, de recueillir les naufragés et de les ramener au port, ils jetteront une larme sur ce navire, naguère si fier et si riche, qu'ils voient s'enfoncer à regret avec tant de trésors, mais ils n'en diront pas moins en bénissant le Seigneur et sa sainte Mère : « Personne n'a péri, tout est sauvé ! »

Et ils ont raison, mes frères, car les pertes se réparent, les richesses se retrouvent, le travail, l'ordre, l'industrie, relèvent les fortunes abattues ; mais l'homme une fois mort ne revient plus.

La terre et tous ses biens ont été faits pour l'homme ; il est juste qu'on les sacrifie pour lui conserver la vie. Mais hélas ! cette vie elle-même, que nous regardons à si bon droit comme le premier des biens temporels, pour laquelle l'homme n'hésite pas à abandonner tout ce qu'il possède, que nous sommes si heureux d'entretenir en nous et de sauver dans les autres, qu'est-elle en réalité ? Une fumée qui apparaît un instant et se dissipe aussi vite ; elle passe comme l'herbe des champs. Ne croyez pas avoir vaincu la mort en arrachant cet homme à la fureur des flammes, à la rage des flots, au fer d'un assassin ; vous n'avez obtenu qu'un délai. Un autre accident, une maladie, le poids des an-

nées, donneront bientôt à la mort une nouvelle emprise sur lui, et ni l'art des médecins, ni les remèdes et les soins les plus étudiés, ni les larmes d'une famille entière ne l'empêcheront cette fois de saisir sa proie.

Aussi, quelque grand que soit le bienfait de sauver le corps, comme il se réduit après tout à prolonger de quelques jours seulement une vie nécessairement périssable, il est dépassé par un autre. C'est celui qui sauve les âmes, qui les arrache aux misères, aux iniquités du siècle, qui leur procure dans le sein de Dieu une vie bienheureuse et éternelle, à l'abri des retours de la fortune, des ravages du temps et des coups inévitables de la mort. Alors seulement il vous est permis de dire, sans crainte d'être démenti par l'avenir : « Tout est sauvé ! » car l'âme entre dans le port de l'éternité pour y jouir d'un bonheur sans fin et sans mélange.

Mais plus cette œuvre est excellente, plus elle est laborieuse et difficile, plus le succès en est incertain. Jugez-en vous-mêmes par ce qui se passe sous vos yeux. Certes, peu de paroisses furent plus favorisées, aimées du Seigneur que la vôtre. Catéchismes, exhortations, sermons de toute sorte, offices divins, cérémonies, confréries, œuvres, retraites, rien ne vous manque. Et cependant, quel fruit pour tant de travaux ? Quelle moisson pour une terre si bien cultivée, si bien ensemencée et arrosée avec autant de soins ? Demandez-le à ce temple trop peu fréquenté, à ces confessionnaux entourés seulement aux grandes fêtes, à cette table sainte qui ne voit chaque jour que de rares convives, à ce Dieu qui trouve à peine chaque jour quelques adorateurs pour lui faire la cour... Il est vrai qu'on ne refuse pas le prêtre à l'heure de la mort et que tous se proposent de revenir à Dieu, à ce moment suprême. Mais, mes frères, outre ces accidents qui emportent dans l'enfer tant de projets de vie meilleure ; outre ces morts subites, devenues de nos jours la mort ordinaire, qui ne vous laissent même pas un instant pour vous recueillir avant de paraître devant Dieu ; outre ces fièvres si communes qui enlèvent le jugement et la raison ; outre ces maladies perfides qui vous bercent de fausses espérances et ne vous avertissent de votre fin prochaine que quand l'esprit affaibli n'a plus la force de préparer ses comptes et de rappeler les fautes et les iniquités de sa vie ; est-il temps, mes frères, de commencer à travailler lorsque la nuit est venue et que la journée est finie, de supplier son Juge lorsqu'il vous cite à son tribunal et qu'il est déjà assis pour vous juger ? Peut-on compter sur une conversion qu'on a repoussée toute sa vie, que l'on remettrait encore si c'était possible ? Peut-on croire avoir sauvé une âme, lorsqu'à force d'exhortations on l'a décidée

à renoncer au péché, à se donner à Dieu, quand les créatures lui manquent et qu'il faut nécessairement choisir entre ces deux extrémités : le ciel ou l'enfer ?

Et ce que je dis de l'action sacerdotale au milieu de vous, ne peut-on pas le dire dans une certaine proportion de beaucoup d'autres ? Partout on trouve des têtes dures et opiniâtres et des cœurs insensibles à toute autre chose que les affaires et le plaisir. Partout la jeunesse nous échappe, l'âge mûr nous oublie, et la vieillesse a peine à quitter ses voies pour reprendre celles du Seigneur. Partout notre travail se borne à conduire et à conserver le petit troupeau que nous ont légué nos pères dans la foi, et à recueillir quelques brebis égarées, à ramener quelque âme détournée des vanités de la terre.

Les missionnaires eux-mêmes, ces apôtres des pays infidèles, ces vases d'élection qui abandonnent tout pour suivre Jésus et porter son nom aux Gentils, sont-ils plus heureux ? Oui, sans doute. Si nous sommes ministres du Seigneur, ils peuvent dire avec l'apôtre qu'ils le sont plus que nous, parce qu'ils supportent plus de travaux, qu'ils endurent la prison, les verges, les mauvais traitements de toute sorte, qu'ils voient la mort de plus près. Au soir de leur vie, ils peuvent répéter avec S. Paul et avec plus de raison que nous : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée. »

Mais en allant recevoir des mains du souverain Juge la récompense de tant de travaux, pourront-ils présenter une abondante moisson ? Emmèneront-ils à leur suite bien des âmes sauvées par leurs soins ? Je ne sais, mes frères. Mais l'Œuvre qui nous réunit, montre assez que s'ils ont beaucoup fait, il leur reste encore beaucoup à faire. Les cris de détresse qui l'ont excitée, la reconnaissance qui accueille nos offrandes, l'empressement avec lequel sont organisés les secours dans le vaste empire qu'ils défrichent, tout nous porte à croire que las de tendre toute la journée les mains à un peuple incrédule, ils se retournent comme nous vers les petits enfants et que c'est sur eux qu'ils fondent l'espérance d'un meilleur avenir.

Quoi qu'il en soit, ce qui coûte tant de veilles et de fatigues, ce qui épuise, hélas ! trop inutilement, et la vie et le temps de tant de cœurs si chauds et si généreux, l'œuvre la plus grande de toutes les œuvres, l'œuvre la plus glorieuse à Dieu, la plus utile aux hommes, — le salut des âmes, — la Sainte-Enfance vous offre un moyen de le procurer sans peine, sans effort, au prix du plus léger sacrifice, et de le procurer de la façon la plus certaine et la plus infaillible. Donnez un sou

par mois à notre pieuse entreprise, et sans quitter ni votre pays, ni votre famille, ni le soin de vos affaires, vous aurez peut-être sauvé autant d'âmes que le plus zélé des pasteurs.

Donnez donc sans hésiter, car de cette mince offrande, pas une obole ne périra, pas un centime ne tombera par terre, pas un denier ne manquera son but ; tout fructifiera pour le ciel, tout contribuera au salut des âmes.

De cet argent en effet, nous ferons trois parts. La première pour ces modestes ouvriers du Royaume des cieux qui s'en vont, comme Notre-Seigneur, à travers les villes, les bourgades, les hameaux les plus reculés, le long des lacs et des fleuves, à la recherche des enfants perdus et délaissés, qui les recueillent entre leurs mains et reviennent chaque soir déposer aux pieds de N.-S. leur fardeau mille fois plus précieux que tous les trophées des conquérants, puisque ce sont autant de captifs enlevés à l'ennemi du salut, autant de prises faites sur l'enfer, autant d'âmes sauvées pour l'éternité.

La plus grande partie de nos offrandes est employée à l'entretien de ces humbles retraites où l'on cache, loin du bruit et des regards des hommes, les heureux échappés de la mort et de l'enfer. Véritables maisons de Dieu, où l'on ne connaît d'autre père que le Père céleste, d'autre mère que la Sainte Eglise et Marie, d'autre famille que la grande famille de J.-C., d'autres frères que les Saints, d'autre patrie que le ciel, d'autres biens que les biens à venir ; cités de refuge où se prépare dans le silence un peuple nouveau, une nation sainte, un peuple à jamais acquis au Seigneur, une tribu choisie et prédestinée. Laissez-les croître sous l'aile de Dieu, et vous verrez dans quelques années sortir de ces pieux asiles non seulement de fervents et solides chrétiens, mais encore des ouvriers évangéliques, des apôtres et des martyrs.

Cependant tous ces avantages, toutes ces brillantes espérances, ne nous feront pas négliger un autre ministère, très pressant et très fécond : je veux parler du baptême, à l'heure de la mort, des enfants infidèles. Il y aura donc dans nos aumônes une large part pour ces intrépides soldats de Jésus-Christ qui ne craignent pas de pénétrer jusque dans l'empire du démon pour lui ravir ses captifs et les rendre à leur patrie et à leur Père qui est dans les cieux ; à ces généreux néophytes qui pour sauver les âmes se font médecins des corps, parcourent par ce moyen les maisons des païens, et, lorsqu'ils trouvent des enfants à toute extrémité, se hâtent de les incorporer à Jésus-Christ par le sacrement du baptême.

Vous connaissez maintenant, mes frères, l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Cherchez parmi

les innombrables entreprises de la charité, et voyez s'il en est une plus sainte. Elle s'est formée sous l'impression de cette parole : « *Sinite parvulos venire ad me*. Laissez venir à moi les petits enfants. » (Mc., x, 14). Son but, c'est le salut des enfants. Pour l'atteindre, elle ne demande de chacun de nous que quelques prières et quelques menues pièces de monnaie, et avec ce léger secours, elle arrête les attentats les plus abominables, elle enrichit la terre et peuple le ciel. En faut-il davantage pour ravir tous les cœurs et les décider aux plus généreux sacrifices ? Quels cœurs ne s'ouvriraient pour un si grand bienfait ? Qui pourrait refuser de se faire, à ce prix, des amis puissants qui vous défendent auprès de Dieu pendant la vie, et vous reçoivent après la mort dans les tabernacles éternels ? Donnez donc à l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Et Dieu vous donnera en mesure comble, pressée, débordante, les biens du paradis. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXXIII

LE PÉCHÉ

Après avoir parlé des commandements, parlons de leur violation ou du péché. Nous parlerons 1^o du péché *en général*, 2^o du *péché mortel*, 3^o du *péché véniel*.

I. — Le péché en général

I. DÉFINITION. — Le péché est une désobéissance volontaire à la loi de Dieu.

1^o Une *désobéissance*, qui peut se commettre par pensée, par désir, par parole, par action ou par omission.

2^o *Volontaire*, sans quoi elle ne serait pas imputable ; ce ne serait pas un acte humain.

3^o *A la loi de Dieu*. On entend par là : a) les commandements de Dieu ; b) les commandements de l'Eglise ; c) et même les lois civiles justes.

II. DIVISION. — On distingue :

1^o Le *péché originel*, dont nous avons parlé dans les instructions sur le Symbole ;

2^o Le *péché actuel* qui est celui que nous commettons volontairement et librement quand nous avons atteint l'usage de la raison. Le péché actuel est mortel ou véniel.

II. — Le péché mortel

I. DÉFINITION. — Le péché mortel est une désobéissance à la loi de Dieu en matière grave, avec une pleine advertance et un parfait consentement. Ces trois conditions sont absolument nécessaires pour constituer un péché mortel.

II. GRAVITÉ. — Pour comprendre la gravité du péché mortel, il suffit de le considérer par rapport à Dieu et par rapport à l'homme.

1^o Par rapport à Dieu, le péché mortel :

a) déshonore Dieu le Père ; car il lui ravit l'honneur qu'il est en droit d'attendre de ses créatures.

b) crucifie de nouveau Dieu le Fils ; c'est S. Paul qui nous l'apprend : « *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei.* » (Heb., vi, 6).

c) attente à la vie de Dieu le Saint-Esprit, puisqu'il la détruit en nous.

2^o Par rapport à l'homme, le péché mortel :

a) donne la mort à l'âme en lui faisant perdre la vie de la grâce : « *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* » (Ezech., xviii, 4).

b) nous fait perdre tous les mérites acquis : « *Si autem averterit se justus a justitia sua, et fecerit iniquitatem secundum omnes abominaciones quas operari solet impius, numquid vivet ? omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur.* » (Ibid., 24).

c) nous rend incapables de gagner de nouveaux mérites : « *Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum.* » (I Cor., xiii, 2).

d) nous expose aux châtiments : — temporels. Qu'on lise en effet l'histoire d'Adam et d'Eve, du déluge, de Sodome et Gomorrhe, de la captivité de Babylone, d'Ananie et Saphire, etc. « *Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum* » (Prov., xiv, 34) ; — éternels. Qu'on vienne à mourir en état de péché mortel, c'est l'enfer, et l'enfer pour l'éternité !... Et qu'on ne croie pas qu'il soit nécessaire pour cela d'avoir commis beaucoup de péchés : un seul péché mortel suffit !

III. — Le péché véniel

I. DÉFINITION. — Le péché véniel est une désobéissance à la loi de Dieu en matière légère, ou en matière grave avec une demi-avertance et un consentement imparfait. Il est ainsi nommé de « *venia* » ; c'est qu'en effet on en obtient plus facilement pardon de la bonté de Dieu.

II. MALICE. — Après le péché mortel, le péché véniel est le plus grand de tous les maux. Considérons-le par rapport à Dieu et par rapport à l'homme pour nous en rendre compte.

1^o Par rapport à Dieu, le péché véniel :

a) est une offense, si petit même que vous le supposiez ;

b) et une offense qui contriste particulièrement le cœur de Dieu, parce qu'elle a pour cause les motifs les plus mesquins.

2^o Par rapport à l'homme, le péché véniel :

a) diminue la vie de la grâce. Sans doute il ne donne pas la mort à l'âme comme le

péché mortel, mais il la rend faible, malade, languissante.

b) conduit au péché mortel. « *Qui spernit modica, paulatim decidet.* » (Eccli., xix, 1).

c) nous prive de bien des grâces. Sans doute Dieu accorde les grâces nécessaires au salut ; mais il refuse les grâces de choix : « *Incipiam te evomere ex ore meo.* » (Apoc., iii, 16).

d) est puni : — en ce monde très souvent : voir par exemple la punition de la femme de Loth, de la sœur de Moïse, de Moïse lui-même, d'Oza qui avait touché l'Arche, etc. ; — en l'autre toujours, par les peines terribles du Purgatoire.

Conclusion

Combien devons-nous craindre le péché, même véniel ! Pour cela, recourons à tous les moyens possibles de l'éviter : fuyons les occasions, jeûnons, méditons, prions, plaçons-nous sous la protection spéciale de Marie, et surtout recourons fréquemment aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

XXXIV

L'ORGUEIL

Les *péchés capitaux* sont ainsi appelés parce qu'ils sont le principe et la source des autres. On en compte sept : l'orgueil, l'avarice, l'envie, la luxure, la gourmandise, la colère et la paresse. Parlons d'abord de l'orgueil : nous dirons 1^o sa nature et sa gravité, 2^o ses filles, 3^o ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — L'orgueil est l'amour déréglé de soi-même. L'amour de soi n'est point défendu ; mais il est défendu quand il devient déréglé, c'est-à-dire, d'après S. Grégoire le Grand : — a) quand on s'attribue ce que l'on a reçu de Dieu ; — b) quand on pense l'avoir mérité ; — c) quand on se vante de ce qu'on n'a pas ; — d) quand on se prévaut de ses avantages pour se préférer aux autres.

II. GRAVITÉ. — L'orgueil est un péché mortel de sa nature. Il suffit pour s'en rendre compte de le considérer en lui-même et dans ses suites.

1^o En lui-même :

a) C'est le péché le plus opposé à Dieu, puisqu'il tend à lui ravir sa gloire. « *Omnis superbus extollitur supra Deum*, dit S. Bernard ; *vult Deus fieri voluntatem suam, superbus vult fieri suam.* »

b) C'est le principe de tout mal. Qu'on relise l'histoire de la révolte des anges au ciel et de la chute d'Adam et d'Eve au Paradis terrestre !

c) C'est le péché le plus tenace ; c'est le premier qui naît en nous, c'est le dernier qui y meurt. Aussi est-il souvent le signe de la

réprobation. « *Aperte cognoscimus quod evidentissimum reproborum signum est superbia,* » dit S. Grégoire.

2° Dans ses suites :

a) Pour l'individu : — la haine de Dieu et des hommes. « *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia* » (Eccli., x, 7) ; — les humiliations de tous genres : « *Omnis qui se exaltat, humiliabitur* » (Luc, xviii, 14) ; — la folie même, car bon nombre d'orgueilleux finissent dans les maisons d'aliénés.

b) Pour la famille : — les discordes entre les membres ; — le luxe et ses tristes suites qui aboutissent à la honte et à la ruine.

c) Pour la société : — religieuse : les schismes, les hérésies, les apostasies, les scandales ; — civile : les haines sociales, les révolutions.

II. — Ses filles

L'orgueil est la source de tous les péchés ; mais certains vices en découlent plus spécialement. Ce sont :

1° La *vaine gloire*, qui est le désir immodéré d'être loué des hommes.

2° La *jaillance*, quand on s'exalte et se loue soi-même.

3° La *singularité*, quand on dit ou fait des choses peu communes dans le but de se faire remarquer et d'attirer l'attention.

4° L'*hypocrisie*, quand on cherche à s'attirer l'estime des hommes en empruntant les dehors de la vertu.

5° L'*opiniâtreté* ou *obstination*, quand on s'entête dans une fausse opinion et que malgré toutes les bonnes raisons on ne veut pas convenir qu'on s'est trompé. C'est le caractère particulier des hérétiques.

6° Les *contentions* ou les attaques bruyantes contre la vérité, la justice et la charité.

7° La *discorde*, qui est la division et l'antagonisme des volontés en ce qui concerne les choses nécessaires au salut.

8° La *désobéissance*, quand on viole par mépris les ordres des supérieurs.

9° L'*ambition*, ou le désir violent de s'élever au-dessus des autres, même sur leur ruine.

III. — Remèdes

Il arrive souvent que ceux qui souffrent de l'orgueil ne s'en rendent pas compte ; mais ceux qui s'en aperçoivent doivent s'empres- ser de le combattre :

1° Par la prière. Nous avons besoin de la grâce de Dieu pour combattre nos passions ; nous en avons surtout besoin pour combattre le vice le plus tenace et le plus dangereux de tous.

2° Par la méditation des maux qu'entraîne l'orgueil ici-bas et surtout dans l'autre monde.

3° Par la lecture de la vie de N.-S. J.-C. Quel mépris pour l'estime des hommes et pour les grandeurs de la terre !

4° Surtout par la pratique de l'humilité, cette

belle vertu de la vie chrétienne qui, par la connaissance exacte qu'elle nous donne de notre faiblesse, de nos défauts, de nos misères de tous genres, nous porte à nous mépriser nous-mêmes et à nous soumettre volontiers aux autres. On peut même dire de cette vertu qu'elle est le principe de tout bien, comme l'orgueil est la source de tout mal : « *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* » (Jac., iv, 6).

Conclusion

Malheur aux orgueilleux ! Mais quelle joie, quelle paix du cœur, quelle abondance de grâce pour les humbles !

XXXV

L'AVARICE

Après l'orgueil, l'avarice. Nous dirons : 1° la nature et la gravité de l'avarice, 2° ses filles, 3° ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — L'avarice est un amour déréglé des biens de la terre et principalement de l'argent. Aimer les biens de la terre n'est pas un mal ; mais c'est un mal que de les aimer d'un amour déréglé, par exemple : a) les désirer avec trop d'ardeur ; b) en faire l'objet de son affection.

II. GRAVITÉ. — L'avarice est un péché mortel de sa nature. Pour nous en rendre compte, considérons-la en elle-même et dans ses conséquences.

1° En elle-même :

a) C'est une idolâtrie. Pour l'avare, l'argent est Dieu ; voilà pourquoi N.-S. J.-C. nous a dit que nous ne pouvions servir deux maîtres : « *Nemo potest duobus dominis servire, ... Deo et mammonæ.* » (Mat., vi, 24).

b) C'est un esclavage aussi honteux que tyrannique ; car l'avare se soumet tout entier aux biens matériels, et pour satisfaire sa passion, il serait prêt à vendre son corps et son âme. « *Nihil est iniquius quam amare pecuniam; hic enim et animam suam venalem habet.* » (Eccli., x, 10).

2° Dans ses conséquences :

a) Pour l'âme : — 1° L'avarice jette l'âme dans une *inquiétude* perpétuelle. Que de craintes de perdre l'argent péniblement amassé ! On a dit avec raison que l'avare se donne plus de mal pour garder son argent que les saints pour gagner le ciel. — 2° L'avarice *endurcit* l'âme. L'avare est insensible pour lui, il le sera encore davantage pour le prochain. Qu'on ne lui parle pas de venir au secours de ses frères ! Il donnera... des conseils. — 3° L'avarice *aveugle* l'âme. Tous les moyens deviennent bons pour l'avare, du moment qu'il gagne

de l'argent : même à l'heure de la mort, il ne pense qu'aux biens périssables.

b) Pour le corps même : — 1^o C'est une passion débilitante entre toutes. L'avare n'a de repos ni le jour, ni la nuit : ses nerfs s'irritent, son imagination s'échauffe, ses organes s'affaiblissent, sa santé s'altère. — 2^o C'est une passion qui conduit la plupart du temps au suicide ou à la folie. Que d'avares ne peuvent survivre à la moindre perte, et combien sont morts de faim sur un grabat qui cachait une fortune !

II. — Ses filles

S. Paul fait de l'avarice la racine de tous les maux : « *Radix enim omnium malorum est cupiditas.* » (I Tim., vi, 10). Citons ici, d'après S. Jean Chrysostome, les principaux péchés qui en dérivent :

1^o La *trahison*, qui consiste à faire injustement connaître une chose nuisible à un tiers, en vue de gagner de l'argent.

2^o La *fraude*, qui consiste à recourir à des moyens propres à tromper le prochain en vue de gagner de l'argent.

3^o La *tromperie*, qui consiste à mentir par paroles dans le même but.

4^o Le *parjure*, ou la tromperie confirmée par un serment.

5^o La *violence*, qui est le péché des riches et des puissants et qui consiste à ravir aux petits tout ce qu'ils ont, en vue de posséder davantage. Ce fut le péché d'Achab qui osa dépouiller de son bien le pauvre Naboth. (III Reg., xxi.).

III. — Remèdes

Pour se guérir, l'avare doit se rappeler :

1^o La brièveté de la vie. — A quoi bon ramasser avec tant d'âpreté ? Un jour viendra, et bientôt, où nous devrons tout quitter.

2^o La vanité des biens terrestres. — Les païens eux-mêmes s'en étaient rendu compte : quand un avare aurait tout l'or du monde, en serait-il plus heureux, plus aimé, plus vertueux ?

3^o Sa triste condition. — Il n'est plus un homme, il n'est plus qu'un sauvage que tous raillent, méprisent et fuient. Seuls, ses héritiers s'occupent de lui, mais pour souhaiter sa mort.

4^o La vie de N.-S. J.-C. — Quel amour pour les pauvres avait notre divin Maître, mais quelles malédictions pour les mauvais riches !

5^o Le devoir de la charité. — Que le riche se montre généreux pour les pauvres, pour les bonnes œuvres de toute nature ! Et qu'il donne d'autant plus qu'il lui est absolument nécessaire de venir à bout de sa honteuse passion !

Conclusion

Ne cherchons pas à amasser des trésors sur la terre, ce serait perdre notre temps.

Faisons-nous plutôt des trésors impérissables pour le ciel. « *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinca demolitur et ubi fures non effodiunt, nec furantur.* » (Mat., vi, 20).

XXXVI

L'ENVIE

Après l'orgueil et l'avarice, l'envie. Nous dirons : 1^o sa nature et sa gravité, 2^o ses filles, 3^o ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — L'envie, qu'il ne faut pas confondre avec l'émulation, est une tristesse volontaire du bien du prochain que l'on considère comme amoindrissant le nôtre. Elle peut porter : a) sur les biens temporels, b) sur les biens de l'esprit, c) sur l'estime dont jouit le prochain, d) sur les vertus de celui-ci.

II. GRAVITÉ. — L'envie est un péché mortel de sa nature. Pour s'en rendre compte, il suffit de la considérer en elle-même et dans ses effets :

1^o En elle-même :

a) C'est un péché opposé à la bonté de Dieu. Dieu en effet fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants. Pourquoi faut-il que nous soyons mauvais parce qu'il est bon ?

b) C'est un péché opposé à la charité fraternelle. La charité fraternelle veut que nous nous réjouissons du bien qui arrive au prochain et que nous nous affligions de ses peines. Or, est-ce que l'envieux n'agit pas tout à l'opposé ?

c) C'est un péché contraire à la raison. Quel avantage retire donc l'envieux de sa vile passion ? Il n'agit que par méchanceté pure. « *Qui sibi invidet, nihil est illo nequius.* » (Eccli., xiv, 6).

2^o Dans ses effets :

a) L'envie trouble l'esprit. Supérieurs et inférieurs, grands et petits, riches et pauvres, tout et tous agissent sur l'esprit de l'envieux ; son cœur est ulcéré, sa raison se voile, son jugement est faussé. Inutile d'essayer de le guérir : « Nous apaisons les chiens, dit S. Basile, en leur donnant à manger ; mais en obligeant l'envieux par nos bienfaits, nous ne faisons au contraire que le rendre pire. »

b) L'envie affaiblit le corps. Que de maladies n'ont pas d'autre cause, de l'aveu des médecins ! D'ailleurs l'Esprit-Saint appelle l'envie la carie des os : « *Putredo ossium, invidia.* » (Prov., xiv, 30).

II. — Ses filles

Saint Grégoire de Nysse appelle l'envie « l'avant-courrière de tous les maux. » Nous ne signalerons ici que les principaux péchés qui en découlent directement :

1^o Les *jugements malveillants*. L'envieux en effet prend plaisir à mal interpréter tous les actes du prochain, fussent-ils les plus vertueux. Nous en avons un frappant exemple dans la conduite des Pharisiens à l'égard de N.-S. J.-C.

2^o La *médiance*. Quelle joie pour l'envieux quand il a pu découvrir des fautes ou des défauts chez le prochain !

3^o La *calomnie*. S'il ne peut rien articuler de vrai sur le compte d'autrui, croyez-vous que l'envieux reculera devant la calomnie ?

4^o La *haine du prochain*, qui ne fera que s'accroître et grandir.

5^o Parfois les *actions criminelles*, comme le meurtre, l'empoisonnement, l'incendie, etc..., car il arrive un moment où, dans un degré spécial d'excitation, l'envieux est capable de tout. Qu'on relise l'histoire de Caïn et Abel, de Saül, de Daniel, de Joseph, de N.-S. J.-C., etc.

III. — Remèdes

D'après les Pères, la guérison du fléau de l'envie est fort difficile. Que ceux qui en souffrent n'attendent point trop longtemps pour travailler à leur guérison. Ils doivent :

1^o S'attaquer d'abord à leur orgueil, car il n'y a point d'envie sans orgueil. En conséquence ils doivent recourir avant tout aux remèdes que nous avons indiqués pour l'orgueil.

2^o Se convaincre du néant des biens et des honneurs de la terre. Comment en effet les envier chez les autres quand on les méprise ?

3^o Réfléchir sur la triste condition de l'envieux au point de vue naturel et au point de vue surnaturel.

4^o Méditer les paroles et les exemples de N.-S. J.-C., la douce victime de l'envie.

5^o Enfin pratiquer la charité sous toutes ses formes, c'est-à-dire par pensées, par paroles, par actions. Soyons bons, généreux, bienveillants, désintéressés ; voyons dans tout ce qui arrive l'ordre et la volonté de la divine Providence.

Conclusion

En agissant ainsi, les envieux se guériront sûrement ; et ils connaîtront alors les douces joies que procure à l'âme la belle vertu de charité.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XIX

• LA VISITATION

La Visitation, c'est le second et le plus gracieux des mystères joyeux.

Méditons un instant sur la *visite* aimable de Marie à sa parente Elisabeth, et sur les *résultats* de cette visite.

I

D'abord, qui était Elisabeth ? Saint Luc nous retrace son portrait en même temps que celui de Zacharie, son époux. Elle était de la famille sacerdotale d'Aaron, une famille privilégiée. « Tous deux étaient justes devant Dieu. *Erant justi ambo ante Deum.* » Elle accomplissait donc tous ses devoirs, elle observait les commandements, même les conseils qui rendent plus juste ; elle vivait avec son mari sans contestation, en toute douceur ; et sur terre, sauf Marie et Joseph, il n'y avait pas une âme aussi agréable à Dieu. La suite du récit d'ailleurs nous révélera, avec ses vertus extraordinaires, les non moins extraordinaires faveurs dont Dieu la combla, parce qu'elle était grande à ses yeux.

Entre elle et Marie il existait plus que des liens de parenté, il y avait ces liens du cœur qu'établissent et que resserrent l'estime commune, les sentiments partagés, le même prodigieux amour de Dieu. Marie était plus jeune, c'est pourquoi à son affection pour sa cousine se joignait le respect pour son âge, sa maturité, son expérience de toutes choses. Elisabeth eût été pleinement heureuse, dans la pureté de sa conscience et la droiture de son âme, si elle n'eût pas été privée d'enfant. Or voici que l'Ange avait annoncé à Zacharie qu'elle aurait un fils nommé Jean : « Il sera pour vous le sujet d'une grande joie et beaucoup se réjouiront de sa naissance. Car il sera grand dans le Seigneur. » (Luc, 1).

Et elle attendait en effet la naissance du fils promis, et elle demeurait dans la solitude de sa demeure où elle cachait son bonheur, auquel encore elle n'osait croire, *et occultabat se*. A personne d'ailleurs elle n'avait fait part de ses espérances, pas même à sa cousine, qu'elle avait vue autrefois dans la maison de famille ou au temple, et qu'elle aimait.

Mais l'ange Gabriel avait révélé à Marie cet heureux secret du roi, afin de vaincre ses dernières hésitations, et enfin elle avait répondu : « Oui ! *Fiat !* » L'Esprit-Saint est descendu en elle, le Fils de Dieu lui a emprunté le plus pur de son sang et le Verbe s'est fait chair. Désormais une conversation constante et adorablement douce s'établit entre le fils et la mère, plus intime encore que celle qui existe entre Dieu et les plus beaux de ses anges.

Et de quoi parlaient-ils sinon de charité, de l'immense amour que Dieu porte aux hommes ? Car Jésus est venu ici-bas non pas pour demeurer dans une solitude inutile, mais pour répandre sa vie, pour féconder les âmes. C'est ce qu'il dit à sa Mère et celle-ci l'a compris.

A qui se fera-t-il connaître d'abord, sinon à la pieuse Elisabeth, à la mère de son Précurseur, à son Précurseur lui-même ? Ses dessein, il les a découverts à Marie. C'est par

elle qu'il veut être connu, qu'il veut transmettre toutes ses grâces. Nous le verrons à Cana où sur sa demande il devance le temps qu'il s'était prescrit, et, par une suave condescendance, accomplit son premier miracle.

Ici, la Mère obéit au désir de son Fils qui veut que par elle Elisabeth soit éclairée et réjouie. Elle le connaît, et elle se lève, *exurgens*. Il y a dans ce mot une vigueur très expressive. Elle méditait, elle priait, elle conversait avec son divin Fils dans une extase continuelle, et sans doute elle était à genoux. La voix divine se fait entendre ; Marie n'hésite pas, elle ne calcule point, elle ne réfléchit pas que sa dignité est incomparablement supérieure à celle d'Elisabeth, et qu'au point de vue ordinaire sa démarche n'est pas justifiée. Elle se place à un point de vue tout autre que les points de vue humains ; Dieu parle, elle se lève et part, *exurgens abiit*.

La route est longue, à travers des montagnes escarpées où elle peut courir des dangers, il y a quatre ou cinq jours de marche, elle est jeune épouse, elle a toutes les timidités virginales ; que lui importe ? L'Esprit-Saint la presse, elle va, à travers les régions montagneuses, *in montana*, accompagnée sans doute de saint Joseph ; elle se hâte, *cum festinatione*.

C'est ainsi qu'agissent les âmes fidèles. Demandons-nous si, quand Dieu nous parle par ses grâces actuelles les plus pressantes, nous agissons avec ce zèle loyal, avec cette bonne volonté, avec cette promptitude. Nous contestons, nous discutons avec nous-mêmes et avec Dieu ; et finalement nous demeurons dans une coupable inertie.

Quelle surprise et quelle joie pour Elisabeth de voir sa douce parente ! Elle aussi réfléchissait aux grandes choses que Dieu avait faites pour elle, et dans le silence de sa maison, fermée à tous les bruits du dehors depuis cinq mois, elle se fondait en reconnaissance. Tout à coup Marie entre. Figurez-vous cette scène, cet étonnement, ce bonheur ! *Et intravit in domum Zachariæ*. L'apparition de Marie fut pour Elisabeth comme un chaud rayon de soleil après le froid de l'hiver, une félicité intense, un éblouissement. Elle n'est pas encore revenue de son heureux saisissement que Marie la salue, *et salutavit Elisabeth*. Elle n'ignore point la haute dignité de sa chère visiteuse, car l'Esprit-Saint la lui a révélée ; c'est pourquoi son étonnement est profond, elle s'humilie d'une si grande faveur en entendant la Vierge lui dire, suivant l'usage du pays : « Paix à vous ! Que le Seigneur soit avec vous ! » C'est ainsi en effet que Booz, le pieux ancêtre, saluait ses moissonneurs. Mais ce qui n'était pour les autres qu'une formule sans efficacité, devient dans la bouche de Marie une sorte de sacrement « qui opère ce qu'il signifie. » Et aussitôt la paix descend dans

l'âme de l'épouse de Zacharie ; le Seigneur qui en avait déjà pris possession y répand des grâces plus abondantes, il s'y établit pour y demeurer, parce qu'elle est pleine de charité.

II

Méditons maintenant les résultats de la visite de Marie.

L'enfant que portait Elisabeth tressaille dans son sein : *exultavit infans*.

Conduit par sa mère, Jésus arrive avec son cortège de grâces et de bienfaits ; il vient lui-même à son Précurseur. Ici ce sont les supérieurs qui préviennent les inférieurs, afin de donner aux hommes une haute leçon d'humilité et de pratique sociale. Que d'âmes qui souffrent, qui sont découragées, seraient relevées par une démarche que retient une prétendue dignité ! Si vous êtes dans une situation supérieure, sachez que vous ne vous abaissez point en faisant les premières avances, et que vous réconfortez plus sûrement ceux qui n'y ont pas droit sans doute, mais qui les attendent et qui en seront tellement heureux que désormais les choses leur apparaîtront sous une couleur plus favorable, et qu'ils vous appartiendront, que vous pourrez compter sur leur absolu dévouement.

Jésus confère d'abord à son Précurseur l'usage de la raison, il lui ouvre l'esprit afin qu'il sache toute l'étendue de sa mission, il l'éclaire d'une lumière surnaturelle ; il lui enlève la tache originelle, il le purifie, le sanctifie, lui communique en abondance l'esprit de prophétie et tous les dons du Saint-Esprit. Ainsi se vérifient les paroles de l'ange Gabriel à Zacharie : « Votre fils sera rempli du Saint-Esprit lorsqu'il sera encore dans le sein de sa mère. » (Luc, I, 15).

C'est pourquoi l'enfant « exulte », il est plein d'une allégresse qu'il voudrait exprimer hautement et qu'il traduit à sa manière. Saint Jean Chrysostome lui fait dire : « Je suis un signe, je signifierai l'arrivée du Christ. Je suis une voix, *tuba sum*, je proclamerai le mystère du Dieu fait homme. Il est là celui qui vient briser nos chaînes, je ne veux pas rester enchaîné ; j'irai, je m'élancerai, je crierai : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde !¹ »

Lors donc que résonne dans la maison de Zacharie, comme la plus suave des mélodies, la salutation de Marie à Elisabeth, c'est l'enfant qui le premier éprouve les bienfaits de la présence de Marie et de Jésus, ainsi que le fait remarquer saint Ambroise : « Elisabeth entend la première la voix de la Sainte Vierge, mais Jean est le premier sanctifié par la grâce du Christ. L'enfant tressaille, puis la mère est comblée des dons divins, c'est à son fils qu'elle doit cette merveilleuse abondance². » Saint Luc

¹ Voir Office de la Visitation, Leçons du 2^e Nocturne.

² *Expos. in Luc.*, lib. II.

nous l'atteste en ajoutant : « Elisabeth fut alors remplie de l'Esprit-Saint. » (Luc, I, 41).

Elle ne saurait désormais contenir son enthousiasme, car son âme déborde de foi, de joie, de reconnaissance. Elle regarde Marie, elle crie à pleine voix, *voce magna*, et ses paroles retentissent dans toute la maison : « Vous êtes bénie parmi les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! » L'Esprit-Saint qui la possède a arraché pour elle le voile sacré qui cachait le mystère de l'Incarnation, et pour exprimer ce qu'elle ressent de bonheur et de gratitude, elle se sert d'abord des paroles prononcées par l'Ange : « Vous êtes bénie parmi les femmes », parce qu'à des sentiments d'une telle élévation il n'y a qu'une seule et unique expression.

Ensuite, comme Dieu lui a découvert les causes suprêmes et révélé l'avenir, elle parle comme parlerait un patriarche, et comme parlerait un prophète.

Elle explique pourquoi Marie est bénie parmi les femmes : c'est que « le fruit de ses entrailles est béni. » La Sainte Vierge est admirable de lumière et de beauté, et cependant elle n'est que le reflet d'une lumière supérieure, comme la lune est le reflet du soleil. Elle tient tout de son divin fils. Sans doute elle est la créature humaine la plus élevée, la plus pure, la plus rapprochée de Dieu, elle est bénie entre toutes les femmes ; mais Jésus est le fils de Dieu, Dieu lui-même, en même temps qu'homme, et il est béni dans tout l'univers, par les hommes comme par les anges, excluant toute comparaison.

Elisabeth la première expose ce qu'on pourrait appeler la théologie de Marie ; elle donne les raisons pour lesquelles on doit l'honorer plus que toutes les femmes, plus que toutes les créatures, puisque seule elle est la mère de Dieu, seule elle peut appeler le Verbe de Dieu « son Fils. » Et les paroles qu'elle a puisées dans son cœur plein d'amour, dans son âme illuminée des clartés divines, sont si belles que toutes les générations les ont recueillies et répétées, qu'elles ont embaumé les lèvres de tous les chrétiens, et qu'aucune autre expression de la reconnaissance et de l'admiration des hommes pour Marie n'a été autant redite, ni redite avec autant de joie, de bonheur, de suavité, d'amour et d'action de grâces.

Après avoir « crié » ces paroles, dans l'effusion de sa félicité, chanté ce cantique émouvant, elle fait soudain un retour sur elle-même. Qui est-elle pour avoir mérité une telle faveur ? « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne venir à moi ? » Elle s'en humilie, elle est pénétrée de son indignité, de son néant, loin de se glorifier ; et cet état d'abaissement sincère où elle s'absorbe est infiniment agréable à Dieu, qui contemple avec ravissement ces deux âmes, les plus par-

faites qui soient sous le ciel : l'âme humble d'Elisabeth, et l'âme pure de Marie.

Cependant elle ne s'arrête point à ce sentiment de son néant, tout louable qu'il est ; quelque chose l'attire irrésistiblement : c'est le mystère de la maternité divine de la Sainte Vierge, de l'Incarnation du Verbe de Dieu. Elle a reçu la claire vision de ces miséricordes célestes, elle les contemple comme Isaïe contemplait l'Eternel entouré des anges qui chantaient : « Saint, saint, saint est Jéhovah le Dieu des armées ! » L'esprit prophétique s'empare d'elle et elle dit à la Vierge, perdue elle-même dans une extase céleste : « Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru ; c'est pourquoi tout ce que Dieu vous a annoncé s'accomplira. »

Nous attendions plutôt qu'elle s'écriât : « Vous êtes bienheureuse parce que vous êtes la Mère de Dieu ! » Mais non ; l'esprit prophétique l'élève plus haut et continue à lui faire percevoir les divines raisons des choses. Elle dit : « Vous êtes bienheureuse parce que vous avez eu la foi. C'est la foi qui vous a mérité cet immense honneur ! » Preuve évidente que la foi est le fondement de toute vie surnaturelle. Sans elle il est impossible de plaire à Dieu et de se sauver ; mais avec elle on vit de la vie divine, elle vous guide dans les épreuves de la vie, c'est l'étoile qui brille toujours au ciel pour vous, elle vous place à l'entrée du Paradis.

Enfin Dieu lui a découvert l'âme même de Marie, plus belle que le plus beau des cieux ; elle y a lu les promesses divines, l'acquiescement de la Vierge aux moindres désirs de Dieu, elle y voit l'avenir qui réalisera toutes ces promesses. Parmi celles-ci il en est de douloureuses qui, pour Marie, demeurent comme enveloppées d'un heureux voile. Elisabeth a vu tout cela, toutes les épreuves, toutes les angoisses de sa généreuse parente, et en dépit de toutes les idées humaines elle conclut néanmoins : « Vous êtes bienheureuse ! »

Oui, Marie est bienheureuse, parce que si elle a beaucoup souffert, elle a été et elle sera éternellement beaucoup aimée. Aucun nom, après celui de son Fils, ne sera prononcé avec plus d'amour que le sien ; aucune mère ne sera plus entourée, plus suppliée, ni plus puissante, ni plus miséricordieuse. Dieu lui accordera le pouvoir, après lui avoir donné le vouloir. Nul ne s'adressera à elle sans être exaucé, nul ne sera abandonné par elle, même dans les extrémités du chagrin, de la ruine ou du malheur. C'est, au dire de saint Bernard, une vérité attestée par les siècles.

Elle-même a l'intuition des vérités prophétiques proclamées par Elisabeth. Elle l'a laissé parler sans l'interrompre, méditant sur les oracles qui jaillissaient de sa bouche. Tout à coup elle rompt le silence, et c'est pour glorifier Dieu et confirmer les paroles qu'elle

a entendues : « Oui, Dieu a jeté les yeux sur sa pauvre servante, et voici que désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse ! »

VARIA

PRÉTENTES QU'ON ALLÈGUE POUR NE PAS PROCURER AUX MALADES LES SECOURS DE LA RELIGION

Mes frères,

Rien n'est plus maternel que l'intervention de l'Eglise près de ses enfants malades. Si elle s'est toujours montrée prodigue de bonté pour le chrétien pendant toute sa vie, on peut dire qu'elle s'épuise en tendresses et en secours quand arrive son dernier moment. Elle sait que de cet instant décisif dépend son éternité, et c'est pour cela qu'elle ne néglige rien pour en adoucir l'amertume et pour en assurer la paix. Jamais nous ne pourrions admirer assez l'inépuisable trésor de pardons et de réconforts qu'elle met alors à notre disposition.

Comment se fait-il qu'une grâce aussi nécessaire, toute faite de miséricorde et d'amour, ne soit pas accordée à tous ceux qui en ont besoin ? Comment se fait-il que ceux qui ont le devoir sacré de la procurer à un malade se dérobent à une mission que l'affection et la foi rendent doublement sainte ? Ce serait un mystère navrant, si nous ne connaissions pas les prétextes qu'on met en avant pour échapper à une responsabilité écrasante.

Ces prétextes, nous pouvons leur attribuer trois causes : — *le manque de foi*, — *le manque de courage*, — *le manque d'affection*.

I

Quand un de nos parents ou de nos amis est malade, il semble que notre affection pour lui s'accroît en raison même de ses douleurs. Que ne ferions-nous pas pour adoucir ses souffrances ? Rien ne nous coûte alors, ni les nuits passées à son chevet, ni les démarches qu'il faut faire pour lui procurer des consultations savantes, ni les dépenses que nous devons encourir pour lui apporter des remèdes dispendieux. Nous faisons bien.

Mais, si nous avons la foi, pourquoi ne recourons-nous pas aux moyens surnaturels que Dieu a établis pour aider le malade à supporter ses souffrances, à en comprendre le but nécessaire, à les accepter chrétiennement, et même à les bénir ? Le catéchisme nous enseigne textuellement que l'extrême-onction a été instituée pour le *soulagement spirituel et corporel* des malades. Bien reçu, ce sacrement adoucit les angoisses de l'âme et apaise les douleurs du corps. C'est un fait

que l'expérience a mille fois remis en lumière. Comment se fait-il donc que nous nous obstinons à regarder l'extrême-onction comme une cérémonie fâcheuse qu'il faut retarder le plus longtemps possible ? Comment se fait-il que nous privons nos parents et nos amis malades de ces biens infiniment précieux, à eux préparés par la bonté de Dieu ?

Les uns disent franchement : « *Je n'ai pas la foi, et le malade, sans doute, ne croit pas plus que moi.* » — Etes-vous bien sûrs de n'avoir pas la foi ? Il se peut qu'elle soit assoupie en votre âme, mais c'est comme une étincelle qu'un rien suffit à réveiller. Essayez sincèrement de prier pour ceux que vous voyez souffrir, et vous ne tarderez pas à constater, non sans quelque surprise, que vous croyez encore.

A plus forte raison la foi peut-elle se ranimer dans l'âme aimée de votre malade. Tant qu'il s'est bien porté, sans doute, il a vécu comme s'il ne croyait pas. Mais la souffrance, mais l'appréhension du terme fatal, sont de terribles avertisseuses. L'homme le plus fanfaron réfléchit, quand il sent que sa vie est menacée, et son esprit, qui ne trouve plus autour de lui de soutiens assurés, se tourne de lui-même vers les croyances d'autrefois, ces croyances de la jeunesse qui seules peuvent répondre aux questions anxieuses qu'il se pose. Vous dites qu'il est loin de Dieu, et jamais, peut-être, il n'en a été plus proche.

C'est aussi le manque de foi qui fait dire : « *Je ne puis rien pour décider le malade à recevoir les secours de la religion.* » — C'est bientôt dit. Mais qu'en savez-vous ? Ne savez-vous pas que, dans toutes les entreprises surnaturelles, nous sommes, selon la parole de saint Paul, d'autant plus puissants que nous sommes plus impuissants ? La raison en est qu'ici la grâce de Dieu est non seulement la force prépondérante, mais encore la seule force.

Tous ceux qui se sont voués au service des malades savent qu'il se produit parfois en eux des revirements soudains, tellement inattendus qu'ils en paraissent inexplicables. Un simple mot, un rien, suffit alors pour obtenir ce que n'ont pu faire de longs et pressants discours. D'où cela vient-il ? De la grâce de Dieu qui a communiqué à ce mot, à ce rien, une vertu irrésistible. Ne disons donc pas : « *Je ne puis rien.* »

Ne disons pas non plus : « *On peut arriver au ciel sans les sacrements ; l'important est d'avoir été honnête homme.* » — On parle beaucoup, je le sais, du Dieu des honnêtes gens. Mais, comme il n'y a pas plusieurs Dieux, celui-là ne peut être que le Dieu des bons chrétiens. Jésus a dit : « Je suis le chemin ; personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi. » Cette parole est trop formelle pour laisser place au moindre doute. Ne nous

berçons donc pas d'illusions dans une matière si grave. Quand le salut éternel d'un mourant qui nous est cher est en jeu, nous n'avons pas le droit de nous payer de mots et de lui faire supporter les irréparables conséquences de notre manque de foi.

II

Le second obstacle qui nous empêche de remplir notre devoir près d'un malade, c'est le manque de courage.

Oui, s'il s'agissait de l'arracher à un péril temporel, nous trouverions dans notre affection pour lui la force d'accomplir des prodiges. D'où vient donc cette inexplicable terreur qui nous remplit quand il s'agit d'un danger beaucoup plus pressant et beaucoup plus redoutable, celui de le laisser tomber en enfer ? On voit alors des personnes chrétiennes s'efforcer d'entretenir chez les malades des illusions effroyables. Périssent l'âme, périssent le salut, pourvu qu'ils ne se doutent de rien et qu'ils meurent sans s'être doutés un seul instant qu'ils allaient mourir, et qu'il était temps de songer à leur conscience ! pourvu surtout que nous n'ayons pas à dire le mot libérateur ou à faire la démarche nécessaire qui les sauverait !

Mais, dira-t-on : *« Je ne sais pas m'y prendre ! »* — Est-ce donc difficile d'aller avertir ou de faire avertir un prêtre ? Et qu'y a-t-il de si malaisé à parler au malade du Bon Dieu en qui il faut qu'il mette sa confiance, de la Sainte Vierge qui fait tant de miracles ? Tout cela n'offre rien d'effrayant. Et puis, si vraiment vous ne savez pas comment aborder le sujet qui vous tient au cœur, demandez au Saint-Esprit qu'il vous éclaire ! Il y a des prières qu'il exauce toujours, et la prière qu'on lui fait pour savoir parler à une âme en danger de se perdre, est de celles-là.

Quand on manque de courage, on trouve bien d'autres raisons encore. Celle-ci, par exemple : *« Le malade n'aimait pas les prêtres quand il était en bonne santé. »* Sur cette pensée, on s'effraye. Qu'arrivera-t-il, si un ministre de Dieu vient à s'approcher de son chevet ? Dans quels transports de colère ne va-t-il pas entrer ?

Je ne disconviens pas, mes frères, qu'en certains cas il n'y ait lieu de réfléchir, non pas pour renoncer à un devoir sacré, mais pour n'en pas compromettre le résultat.

Ces cas sont plus rares qu'on ne pense. Ainsi que je le disais tout à l'heure, la souffrance et l'appréhension de la mort modifient bien des manières de voir. Tel qu'on s'imaginait devoir entrer dans une rage effroyable, à la vue du prêtre, s'est montré d'une douceur inattendue. Ses préventions sont tombées très vite. L'œuvre de la miséricorde a pu se faire.

Ne manquons donc pas de courage lorsqu'il

s'agit de l'âme de nos proches. Nous sommes chrétiens. Nous savons que notre Maître Jésus-Christ a souffert pour cette âme une passion qui fait frémir, et une mort qui met des larmes dans nos yeux. A nous, qu'est-il demandé ? Une parole, une démarche. C'est peu de chose. Et nous n'en aurions pas l'énergie ! Et nous aimerions Jésus-Christ ! Et nous aimerions nos proches ! Allons donc !

III

Comment peut-il être question du manque d'affection, quand il s'agit de nos parents et de nos amis les plus chers ? Cela peut paraître un paradoxe, et cependant cela est.

Un médecin me parlait, un jour, d'un petit enfant qui venait de mourir. Il me disait : « Cet enfant pouvait être sauvé. Il n'y avait qu'à lui faire, deux fois par jour, une petite opération, douloureuse il est vrai, mais d'une efficacité certaine. Ses parents n'ont pas voulu le faire souffrir. Il est mort. »

Je vous le demande, est-ce que ce père, est-ce que cette mère qui, pour le sauver, n'ont pas voulu faire souffrir un peu leur enfant, avaient pour lui une affection véritable ? Bien certainement non !

Est-ce que, trop souvent, quelque chose de semblable n'a pas lieu quand il s'agit de l'âme si chère de nos proches ? Pour la sauver, cette âme, il faut peut-être la faire souffrir un peu, dissiper un peu ses illusions, lui faire entendre un peu la vérité. Mais notre affection est aveugle. Plutôt que de lui donner le coup, pénible mais nécessaire, nous préférons qu'elle se perde !

« La vue du prêtre peut causer au malade une impression pénible, en lui montrant la gravité de son état. » — Tant mieux, puisque vous, vous n'osez pas le lui dire ! Mais, ayez confiance dans le ministre de Dieu. Son expérience lui permettra de dire les paroles décisives, sans faire perdre l'espérance. Quand il aura accompli près de ceux que vous aimez sa mission de charité, vous verrez que, loin d'être désespérés, ils goûteront une grande paix ; vous les verrez sourire, eux qui ne vous montraient plus qu'un visage préoccupé ; ils seront heureux d'être réconciliés avec Dieu, et vous serez bien récompensés de l'effort que vous aurez dû faire pour leur ouvrir les yeux.

« Je suis bien décidé, mais le malade a encore trop de connaissance. » — Combien de fois on entend cette parole homicide ! Comment ! quand il s'agit du testament, c'est-à-dire des choses temporelles, vous tremblez que votre cher malade ne perde sa connaissance, et quand il s'agit de son âme, vous tremblez qu'il ne l'ait encore !

Ne nous faisons pas d'illusions sur ces sacrements administrés à un moribond qui n'a plus l'usage de ses sens. Sans doute, il peut se

faire que l'âme, à travers le nuage obscur qui l'entoure alors, produise les actes de repentir, de foi et de supplication qui sont indispensables. Mais, qui ne voit combien cela est aléatoire, et combien mal fondée est la sécurité des personnes qui ont ainsi attendu jusqu'au dernier moment pour faire donner à leurs malades les secours de la Religion !

Terminons par cette dernière objection : « *Le malade refuse formellement de recevoir le prêtre.* » — Oh ! c'est alors qu'il faut que notre affection pour lui s'élève, s'il se peut, jusqu'aux cimes les plus hautes de la foi et du sacrifice. C'est un miracle qu'il faut obtenir, c'est possible ; mais le Bon Dieu en fait toujours. A nous de ne pas nous décourager. Glissons sous l'oreiller du mourant une médaille miraculeuse. Redoublons de prières. Faisons prier autour de nous, les petits enfants surtout, qui sont si puissants sur le cœur de Notre-Seigneur. Faisons violence au ciel. Jésus a dit : « Si vous aviez la foi, un peu de foi, vous transporteriez les montagnes. » A nous de nous souvenir de cette parole, et de prier jusqu'au bout, même quand l'agonie commence, afin qu'à la seconde suprême l'âme bien-aimée, dans un éclair qui la sauvera, puisse se jeter, expirante, entre les bras de Dieu !

**

Il y aurait beaucoup de choses à ajouter sur ce grave sujet des devoirs à remplir auprès des malades. Dès aujourd'hui permettez-moi de vous dire qu'en aucune circonstance les vrais chrétiens n'ont à montrer plus de foi, plus d'énergie et plus d'affection vraie. C'est la charité des charités, puisqu'elle a pour but de procurer à d'immenses détresses d'immenses secours. Heureux ceux qui savent le comprendre ! Ils en sont récompensés, dès ce monde, par la joie profonde du devoir accompli, et dans l'autre, par l'accueil reconnaissant des âmes qu'ils auront sauvées. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

Première Partie

Saint Paul en Orient

I

PREMIÈRE MISSION (45-51). — CYPRE

En quittant Antioche de Syrie, Pierre y a laissé des évêques, d'abord S. Evode son successeur, puis ces anciens de l'Eglise dont parlent les *Actes des Apôtres*, Lucius, Simon et Manahen, qui avait été le frère de lait d'Hérodé Antipas et élevé avec lui.

Cette communauté chrétienne était admirablement fervente. Pendant un an Saul, appelé de Tarse par Barnabé, l'avait remuée, elle avait reçu les prémices de son zèle jeune et ardent, et le nombre des fidèles s'était tellement accru que le peuple d'Antioche les voyant passer disait : « Ce sont les Chrétiens ! » du nom de Celui dont ils avaient embrassé la doctrine avec enthousiasme. La ferveur s'était traduite par une éclatante œuvre de charité : sachant par le prophète Agabus que la famine menaçait la Judée, ils avaient fait une collecte importante que Barnabé et Saul avaient transmise à Jérusalem. (Act., xi, 26-30).

Ceux-ci en arrivant étaient tombés en pleine persécution. La tourmente passée et Pierre délivré, ils étaient revenus à Antioche avec Jean Marc.

I

Saul a quitté Jérusalem, — la cité qu'il aimait, parce qu'il y avait été élevé, — avec l'impression qu'il était fait pour une autre prédication, et que le moule judéo-chrétien était trop étroit pour son esprit qui avait reçu les lumières directes du Christ, pour son âme possédée de sa mission de convertir les Gentils. S. Jacques à Jérusalem ne les éloignait point, mais ne les attirait pas. Vivant avec des Juifs, il se confinait dans les observations mosaïques, qu'il compénétrait de la doctrine de l'Evangile. C'était bien pour les Juifs, mais Saul savait qu'il n'était ni juste ni possible de les imposer aux Gentils. Une fois arrivé à Antioche, il se répand parmi les païens, il fait son apprentissage de la prédication nouvelle et peut-être souffre-t-il d'être relégué au second rang, car Barnabé demeure comme son tuteur, son répondant, et toujours est désigné le premier. Il souffre plus encore de ne pouvoir librement expérimenter ses méthodes, si différentes de celles de la Synagogue, et surtout de ne point convertir assez de ces âmes dont il a soif.

Aucun Apôtre ne fut plus ardent que lui, et à aucun d'eux ne fut imposée une plus lente éducation. Ces trois ou quatre années comptèrent parmi les plus méritantes de sa vie, car sa puissante personnalité demeura comme captive, astreinte aux règles sévères posées par ses aînés dans l'Apostolat. Impatient et impétueux, il attend l'heure de Dieu, sans se douter qu'il commence efficacement son œuvre à Antioche même, qui est devenue la cité des Gentils convertis. Dieu prépare longuement ses apôtres à leur mission, et il les maintient au second rang tant que leur esprit n'est point parfaitement humble et doué du coup d'œil nécessaire pour tenir le premier. Et cependant Saul n'avait rien à apprendre de l'homme, puisqu'il avait reçu toute sa doctrine de Dieu même.

Les disciples du Christ, même les plus dé-

voués, demeurent toujours avec leur côté humain et personnel. Les discussions ne manquèrent point dans ce milieu apostolique, et plus d'une fois nous en signalerons les éclats. Saul avec ses vues et ses plans d'évangélisation devait paraître étrange à des hommes confinés dans leurs souvenirs évangéliques et imbus des traditions juives. Peut-être avaient-ils oublié les leçons de la vision de Joppé, qui les avait d'abord plus que surpris, car elle renversait leurs préjugés de peuple choisi, de première race du monde, et déchirait une partie de la Loi mosaïque, la partie temporelle et contingente. D'ailleurs Pierre était à Rome, et pour que ses leçons eussent pénétré dans leurs intelligences, il eût fallu qu'elles fussent plus fréquemment répétées.

Or, comme ils célébraient des cérémonies préparatoires à un jour de fête et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit se manifesta aux disciples et leur dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés ¹. »

Et ils se remirent à jeûner et à prier. Puis ceux que Pierre avait sacrés évêques, Lucius, Simon et Manahen entre autres, leur imposèrent les mains et leur conférèrent ainsi l'onction épiscopale. Puis ils prirent congé d'eux.

Où se dirigeraient-ils ? L'Esprit-Saint ne leur avait point assigné le premier but à atteindre ni la route à suivre ; il les abandonnait à leurs propres et généreuses initiatives. Il est à remarquer toujours que Dieu laisse beaucoup agir l'homme, afin que celui-ci use glorieusement et intelligemment de sa liberté : nous ne sommes point des machines, mais des êtres pensants, agissants, libres... Barnabé demeure le chef de la mission. Comme il est originaire de l'île de Chypre, il songe d'abord à sa patrie. C'était un lévite, de son nom Joseph, que les Apôtres avaient surnommé Barnabé, c'est-à-dire « fils de la prophétie ou de la consolation, » à cause de sa parole claire, onctueuse et persuasive. Il excellait à exhorter les croyants à la fin du service divin et à résumer les enseignements reçus, qui, en passant de nouveau par sa bouche, revêtaient une grâce nouvelle. Il avait suivi le Sauveur depuis le commencement de sa prédication et comptait parmi les Soixante-douze disciples, si l'on en croit Clément d'Alexandrie. Esprit pénétrant, nature aimante et généreuse, cœur d'or, pour mettre en pratique les conseils évangéliques, il avait vendu une terre qui lui appartenait et en avait apporté le prix aux Apôtres. (Act., iv, 36). Il jouissait donc d'une grande autorité.

Avec lui il avait amené de Jérusalem son

cousin Jean Marc (Coloss., iv, 10), — notre Évangéliste Marc, — le fils de cette Marie chez qui Pierre s'était rendu en sortant de sa prison, la nuit. (Act., xii, 12). La maison de Marie où un grand nombre de croyants étaient réunis pour prier, avait été sans doute transformée en sanctuaire. C'était un milieu juif ; Jean Marc y avait puisé des idées juïques, étroites, et par conséquent opposées à celles de Saul. Par contre, il s'entendait fort bien avec son parent, dont il avait la trempe d'esprit. Il est permis de penser, étant données ces natures si divergentes, qu'ils discutèrent vivement le plan à arrêter pour leur mission. Saul regardait au-delà du mont Amanus les contrées vivantes de l'Asie Mineure, la Cilicie et Tarse son pays, la Pamphylie et Antioche de Pisidie, tant de cités opulentes et peuplées, vers lesquelles le poussait l'esprit intérieur qui parlait en lui. Il considérait ces grandes routes de l'humanité, pénibles à parcourir, mais qui l'achemineraient vers de splendides moissons.

Ses deux compagnons préférèrent la route de mer qui leur permettrait d'aborder à Chypre. Bien qu'il fût convaincu que cette île voluptueuse et légère n'était pas mûre pour recevoir la parole de Dieu, il les suivit. Ils quittent donc Antioche, au mois de mars de l'an 45, longent quelque temps la rive droite de l'Oronte verdoyante et fleurie, et s'engagent sur la belle route, longue de six lieues, qui les mène au port de Séféucie. Ce port est vaste et très commerçant, pourvu par Séleucus d'une rade sûre aux assises monumentales où viennent expirer les tempêtes les plus terribles. Là ils trouveront des compatriotes, car les Juifs sont partout, dans les villes surtout où s'opèrent les grandes transactions commerciales.

Ceux-ci en effet leur indiquent un vaisseau en partance pour Chypre, et ils voguent pleins d'espoir vers la patrie de Barnabé.

II

Chypre était une île enchantresse où régnait dans toute son impudique splendeur le culte de Vénus. Les Phéniciens qui s'y étaient d'abord établis y apportèrent les pratiques grossières et brutales de l'idolâtrie d'Astarté. Plus tard les Grecs, non moins corrompus, mais plus raffinés, s'appliquèrent à idéaliser cette basse corruption. Ils créèrent le mythe ingénieux d'Uranus — le Ciel — fécondant de son sang la mer de Chypre, d'où l'on vit sortir un jour, parmi la blanche écume des flots, Aphrodite ou Vénus. Des colombes et des dauphins la conduisent dans son gracieux berceau sur les rivages de l'île, et des temples s'élèvent en son honneur à Idalie, Amathonte et Paphos. Virgile a chanté ce dernier sanctuaire où l'on offrait de l'encens sabéen sur

¹ Ici commence la seconde partie des *Actes*, où est raconté l'établissement de l'Eglise parmi les Gentils par S. Paul. La première (i-xiii) raconte l'établissement de l'Eglise chez les Juifs par S. Pierre.

cent autels, embaumés de couronnes de fleurs¹. Mais le mythe grec, en jetant un voile provocant sur la honteuse affabulation primitive, n'en avait point fait oublier l'effronterie grossière, et Vénus Cypris restait l'impure et cynique Astarté.

L'île formait alors une province populeuse, qui comptait un million d'habitants. D'abord province impériale, elle était devenue sénatoriale, et était gouvernée par un proconsul annuel, qui était alors Sergius Paulus, un homme distingué et d'une très noble famille romaine.

La doctrine nouvelle n'était pas inconnue à Cypre. Après la vision de Joppé, des disciples de Cypre et de Cyrène étaient venus à Antioche, et ils avaient « annoncé le Seigneur Jésus, » non seulement aux Juifs, mais aux Grecs, c'est-à-dire aux Gentils. « Et la main du Seigneur était avec eux, si bien qu'un grand nombre de Gentils crurent et se convertirent. » (Act., xi, 20). Ces Juifs Cypriotes n'avaient pas manqué de parler à leurs compatriotes de l'Evangile qui s'adressait à tous, aux païens comme aux Juifs. Ils étaient là sans doute pour recevoir les trois apôtres quand ceux-ci débarquèrent à Salamis, capitale de l'île. Mais Paul et Barnabé ne trouvèrent aucun écho parmi les païens, retenus par leurs voluptueuses pratiques, et ils se résignèrent à prêcher dans les synagogues. Marc les aidait dans leur ministère.

Ayant échoué dans cette cité, ils se mirent à parcourir l'est de l'île, évangélisant chacune des villes. Idalie, Cittium, Amathonte les reçurent, car chacune d'elles avait une communauté juive. Hérode le Grand avait en effet exploité les mines de cuivre de Cypre et créé partout de petites colonies juives². Ils arrivèrent enfin à Paphos où résidait le proconsul.

Celui-ci était un homme « prudent, » instruit, et surtout cherchant à s'instruire. Cypre s'honorait d'une école juive considérable qui prétendait remonter aux devins d'Egypte qui luttèrent avec leurs prestiges contre Moïse. Ils mêlaient donc ensemble les pratiques de la Loi et les procédés magiques, et c'est ainsi qu'ils surprenaient la bonne foi de la multitude. Sergius Paulus gardait auprès de sa personne un de ces magiciens, le juif Barjésus qui se faisait appeler Elymas, — c'est-à-dire *le sage*, — un faux prophète inspiré du démon, aussi audacieux que jaloux. Quand le gouverneur apprit que des hommes avaient abordé dans l'île, qui enseignaient les doctrines du Christ, « il eut un vif désir d'entendre la parole de Dieu, et il les manda dans son palais. »

Elymas s'alarme des dispositions de son maître, car si le gouverneur embrasse la doctrine du Christ, c'en est fait pour le magicien de son prestige, de sa situation dorée, de son influence. Aussi met-il tout en œuvre pour « le détourner de la foi. » Une conférence est donnée chez le proconsul par les Apôtres. Elymas est présent, et il s'efforce d'empêcher la parole sainte de pénétrer dans le cœur de Sergius. Alors Saul, — qui désormais s'appellera Paul, — comprend que l'heure est venue pour lui de parler, d'accomplir la mission qu'il a reçue. Car ici, il n'est plus dans une synagogue, sur le terrain juif, mais chez un païen. L'Esprit-Saint d'ailleurs l'inspire et le presse, *repletus Spiritu Sancto* ; et lui qui jusque-là demeurait modestement à la seconde place, il prend hardiment la parole et la direction.

Il regarde cet homme jusqu'au fond de l'âme, comme pour en voir toute la noirceur, *intuens in eum*, et quand il l'a pénétrée, il lui dit, les yeux dans ses yeux : « O homme plein de toute fourberie et de toute fausseté, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies du Seigneur ? » Et comme Elymas le fixe avec insolence, il poursuit : « Et maintenant voici : la main du Seigneur est sur toi. Tu seras aveugle et tu ne verras plus le soleil pour un temps. »

Et aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur le magicien, et il se tournait de tous côtés, cherchant quelqu'un qui lui donnât la main.

A la vue de ce prodige, le proconsul crut, et il admira la doctrine du Seigneur.

Cette fois Paul a pris conscience de sa mission, l'Esprit-Saint lui a révélé que le moment si longtemps attendu est arrivé où il va se consacrer au ministère des Gentils pour lequel il a été appelé. Il nous apparaît ici avec l'énergie de sa foi, la fougue de son caractère, l'inspiration directrice qui ne l'abandonnera plus ; il parle comme un autre Jean-Baptiste, il trouve des mots terribles et décisifs pour flétrir cet homme qui, par un vil intérêt, détourne le proconsul d'entendre la vérité, et à cette parole enflammée, qui déchire les voiles de la méchanceté cachée d'Elymas, Dieu ajoute l'autorité du miracle, le châtiment soudain et frappant. Toutefois il garde de la compassion pour cette âme perverse, et dans l'espoir qu'elle réfléchira, il déclare que sa punition ne durera qu'un temps.

Désormais ce n'est plus Saul qui parle, qui agit ; c'est Paul, l'homme nouveau qui change de nom parce qu'il va conduire en maître et seul sa mission d'apostolat parmi les Gentils. (Act., xiii, 1-13).

¹ Paphum... ubi templum illi (Veneri), centumque Sabæo Thure calent ara, serti sunt recentibus halant.

(*Enéide*, i, 416).

² C'est de Cypre que ce métal a pris son nom, ainsi que le cyprès.

Ami du Clergé du 8 décembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le dimanche avant Noël. — La confession de Noël, 833.

Sermons pour Noël. — I. Jésus naissant apporte le salut au monde, 835.

Plans d'instructions sur les Commandements. — XXXVII. La gourmandise, 839. — XXXVIII. La colère, 840. — XXXIX. La paresse, 841. — XL. Les devoirs d'état, 841.

Pour la bénédiction d'une statue de Jeanne d'Arc. — La Bienheureuse a été à la peine, il est juste qu'elle soit à l'honneur, 842.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — II. Première mission ; à Antioche de Pisidie, 846.

POUR LE DIMANCHE AVANT NOËL

LA CONFESSION DE NOËL

Prope est jam Dominus... Parate viam...

Le Seigneur est proche : préparez-lui la voie...

Mes frères,

Nous sommes à la veille d'une fête qui est l'origine et le principe de toutes celles qui enrichissent le cours de l'année, d'une fête qui nous rappelle à tous l'ineffable miséricorde de Dieu pour notre humanité déchue. Voici Noël, c'est-à-dire le jour anniversaire et toujours béni de la naissance du Sauveur.

Je ne dois pas laisser venir cette fête sans vous la signaler, et sans vous inviter de la manière la plus pressante à la célébrer dignement, sans vous prier enfin de vous y préparer.

Mais quelle préparation vous conseillerai-je ?

Quelque temps avant la venue de Jésus-Christ, un homme fut spécialement envoyé de Dieu pour l'annoncer. C'était saint Jean-Baptiste. — Et que disait-il, cet homme, le Précurseur du Messie ? Que disait-il à ceux qui venaient l'entendre au fond du désert et qui lui demandaient quand naîtrait le Sauveur depuis si longtemps promis, désiré et attendu ? Il leur disait : « Le Messie, le voici, il approche, préparez-lui la voie : *prope est jam Dominus, parate viam*. Rendez droits les sentiers par où il doit passer ; les chemins tortueux, il faut les redresser ; les montagnes, il faut les abaisser ; les vallées, il faut les combler ; faites pénitence, convertissez-vous. »

Aujourd'hui comme autrefois, mes frères, c'est par la pénitence qu'il convient de se

disposer à la venue du Seigneur ; c'est avec les mêmes sentiments et les mêmes dispositions que nous devons célébrer l'anniversaire de sa naissance, et voilà pourquoi je vous redirai les paroles que le Précurseur adressait à la foule : « *Pœnitentiam agite, faites pénitence.* »

Je vous suppose le désir de voir, en cette fête si belle, le Seigneur Jésus. reposer dans votre cœur, comme il a reposé dans la crèche de Bethléem. Alors, il faut préparer ce cœur, il faut le purifier par une bonne confession.

Il s'agit donc tout d'abord, mes frères, de recourir au sacrement de pénitence et de le recevoir avec les dispositions exigées. L'aveu des péchés doit être précédé d'un examen sérieux. Or, il n'est pas rare que des défauts se glissent dans ces deux actes pour les vicier. J'ai pensé qu'il serait utile de vous les indiquer, pour que vous preniez grand soin de les éviter, et qu'ainsi vous vous disposiez sainement à la communion de Noël.

I. — L'examen de conscience

L'examen de conscience est indispensable avant la confession. Se confesser, c'est avouer ses fautes ; pour avouer ses fautes, il est trop évident qu'il faut les connaître. Les connaître-vous, si vous ne les recherchez pas, si vous ne passez pas en revue votre vie, en un mot, si vous ne faites pas un examen approfondi de votre conscience ?

Eh bien ! ce travail si important, si nécessaire, le faisons-nous toujours avec l'attention et les soins qu'il demande ?

Ne serait-il point vrai qu'on le fait *avec une certaine répugnance* ? Oh ! s'il s'agissait d'examiner les autres, d'explorer leur vie pour y chercher quelque chose à blâmer, de scruter leurs intentions, de contrôler leurs paroles, de discuter leurs actes, nous y trouverions du plaisir, nous y apporterions un empressement fébrile ; rien ne nous échapperait, et nous dresserions la liste plus que complète de leurs défauts.

Mais quand le moment est venu de nous examiner nous-mêmes, de sonder les profondeurs de notre âme, d'en explorer les plis et replis, pour en découvrir les misères, les fautes, nous nous y résignons difficilement.

L'examen, entrepris avec répugnance, se fait souvent *sans exactitude*. Un examen sérieux, complet, porte sur le mal qu'on a commis, sur le bien qu'on n'a pas fait, sur les pensées, sur les affections, sur les paroles, sur les œuvres ; il n'oublie rien.

Un maître de la vie spirituelle dit qu'il faut examiner ses actions comme on examine les pièces de monnaie. Ceux qui ne veulent pas être trompés prennent garde à chaque pièce qu'on leur donne ; ils s'assurent si elle

est de bon aloi, de métal franc, sans altération, sans mélange, si elle a le poids voulu, si elle est marquée à l'effigie légale. Ainsi devrions-nous contrôler toutes nos actions. Sont-elles chrétiennement bonnes ? S'y mêle-t-il quelque intention mauvaise, quelque élément de mal qui en détruise ou en altère la valeur ? Portent-elles l'empreinte d'une intention sur-naturelle ? Ont-elles le poids voulu, je veux dire les conditions qui en garantissent la bonté morale ?... Il nous faudrait relever une à une toutes les fautes échappées à notre faiblesse ; mais nous n'apportons pas toujours cette scrupuleuse exactitude, qui s'étend à tout et qui juge et apprécie tout d'après les règles d'une conscience délicate.

Autre imperfection qui vicie l'examen : il est fait *sans profondeur*. Un examen approfondi est celui qui pénètre jusque dans l'intimité du cœur, qui descend jusqu'à la racine du mal, qui s'inquiète non seulement des fautes graves qui nous constitueraient dans un état de damnation, mais encore des fautes légères. Le mal est que l'examen est souvent superficiel. On ne voit que ce qui saute aux yeux, si vous me permettez cette expression familière, on note à la hâte les fautes qui viennent à l'esprit, on saisit au vol quelques fautes vénielles, on glane çà et là quelques maigres épis dans un champ où il y a une abondante moisson, on fait sa petite gerbe et on l'apporte aux pieds de son confesseur. Mais, hélas ! que de zizanie on a laissée ! que de fautes près desquelles on a passé sans s'arrêter ! L'examen a été superficiel.

On le fait aussi *sans sévérité*. Il n'est pas rare en effet qu'on s'examine avec trop d'indulgence. L'amour-propre intervient volontiers, pour diminuer à nos yeux notre culpabilité, pour plaider les circonstances atténuantes. Quand il a fini son plaidoyer, tout est presque blanc comme neige ; les fautes les plus considérables apparaissent comme des peccadilles. Et ces médisances inspirées par la jalousie, et ces paroles plus que légères, et ces habitudes plus que molles, et ces lectures dangereuses, et ces relations compromettantes, et ces libertés qui s'allient mal avec la modestie, tout cela n'est rien ou presque rien : inutile de s'y arrêter et d'en faire l'objet de son examen. Voilà les habiletés de l'amour-propre ; il nous dissimule la gravité de nos fautes et nous inspire à l'égard de nous-mêmes une excessive indulgence.

Il y a là un vice à corriger. Sans écouter l'amour-propre qui est si ingénieux à trouver des excuses, si enclin à nous cacher nos fautes ou au moins à les amoindrir, examinons-nous sans faiblesse, avec loyauté, avec sévérité, nous jugeant tels que nous sommes et nous reprochant sincèrement tout ce qui, dans notre conduite, a été en opposition avec la loi de Dieu et la loi de l'Eglise.

II. — La confession

Après avoir relevé les défauts de l'examen de conscience, je suis amené à vous dire celles de la confession. On s'explique très bien déjà qu'un examen mal fait soit la cause d'une confession défectueuse.

1. Je n'ai pas grande confiance dans les confessions que l'on fait simplement pour se conformer à l'usage qui veut qu'on ne laisse point passer une grande fête sans s'approcher des sacrements, pour ne point faire bande à part et se séparer ostensiblement des autres, ou bien encore pour ne pas désobéir à un père, à une mère, à un maître, à une maîtresse. Elles ne sont pas spontanées, elles sont faites non de bon gré, mais souvent à contre-cœur ; il ne faut pas en espérer de bienfaisants résultats.

2. Elles ne sont pas meilleures, les confessions vagues, indécises, nuageuses, qui ne précisent rien, qui n'indiquent rien de positif. Ceux qui s'en contentent me font l'effet de ressembler à ces malades qui appellent un médecin et se bornent à lui dire : « J'ai mal partout. » Le médecin a besoin de savoir la nature et le siège du mal, pour y appliquer le remède convenable. Le prêtre, qui est le médecin des âmes, ne pourra les guérir qu'autant qu'il connaîtra le mal dont elles souffrent. Sans cela, il sera condamné à l'impuissance.

3. Voici maintenant les confessions *incomplètes*, soit parce qu'on se fait illusion sur la gravité de ses fautes, soit parce qu'on manque de sincérité. On accuse des fautes habituelles : manquements à la prière, omission du *Benedicite*, des grâces, de l'*Angelus*, distractions aux offices, désobéissances aux parents, mouvements d'impatience, et on dit : « Voilà tout. » Mais je crains parfois que ce ne soit pas tout ; je crains qu'il n'y ait, dans un repli de la conscience, des péchés que l'on ne révèle pas. Pourquoi ? C'est peut-être parce qu'on les croit sans importance, sans gravité.

Eh bien ! laissez-moi vous dire qu'on s'abuse souvent sur la gravité de ses fautes. On se dit volontiers, à part soi : « Oh ! cela n'est rien, ce n'est pas un péché, ou si c'est un péché, il est si petit qu'il est inutile d'en parler... Passons ! » — Mais vous êtes donc passés maîtres en théologie et en casuistique pour trancher si nettement la question, pour décider avec tant d'assurance de la mortalité ou de la vénialité de vos fautes ! Il y a des docteurs en théologie, des moralistes éminents qui ont réfléchi de longues heures, qui ont écrit de longues pages pour donner et motiver leur décision ; et vous, plus habiles qu'eux, plus instruits, plus expérimentés, plus pénétrants qu'eux, vous avez jugé la question de prime abord, et sans croire que vous puissiez vous tromper. Permettez que je vous le dise : Vous

avez trop de confiance dans vos lumières ; ce que vous ne dites pas, ce que vous regardez comme insignifiant, ce que vous considérez comme négligeable et de nulle importance, c'est souvent ce qu'il faudrait accuser avant tout, avant vos négligences dans la prière, avant vos indocilités, avant vos médisances ; car il peut se faire que ce soient des fautes plus graves que vous ne pensez.

4. Mais les confessions les plus défectueuses sont celles qui manquent de vérité, de franchise : confessions hypocrites et menteuses dans lesquelles on a résolu d'avance de déguiser, de cacher ses fautes ; dans lesquelles on a pris le parti de répondre hardiment : *Non !* aux questions que le confesseur pourrait faire. Ici, ce n'est plus l'oubli, ce n'est plus l'inattention, ce n'est plus la légèreté ; c'est la volonté bien arrêtée de dissimuler le fait coupable et de le nier ouvertement ; c'est le manque de sincérité, avec préméditation. Avec une pareille confession, si l'on reçoit l'absolution, on commet un sacrilège.

5. Elles sont également défectueuses, les confessions routinières, faites par manière d'acquiescement, sans contrition, sans ferme propos, sans volonté de devenir meilleur. C'est le malheur de ceux qui se confessent à la hâte, par usage, sans regret, sans aucune émotion de grâce sur leur tiédeur, sur leur mollesse ; qui toujours récitant la même formule ne déplorent jamais leurs égarements ; qui ne font aucun effort sérieux pour combattre cette volonté propre, ce caractère difficile, cette vanité, cet orgueil, cet égoïsme, cette sensualité, ce fonds d'indolence, de paresse, toutes ces passions et d'autres encore qui sont la source de leurs fautes.

Mes frères, je vous ai signalé les principaux défauts qui se rencontrent dans l'examen de conscience et dans la confession. Il est possible que la plupart d'entre vous n'aient rien à se reprocher à cet égard, et j'aime à croire que vous apportez à la réception du sacrement de pénitence la préparation voulue. Mais si je me suis décidé à vous parler des abus qui peuvent s'y glisser, c'est au moins pour vous en préserver, si ce n'est pas pour vous en guérir.

Mes frères, saint Jean-Baptiste fut écouté, lorsqu'il recommandait la pénitence aux Juifs qui désiraient savoir le moyen de se disposer à l'avènement du Sauveur. Comme je vous recommande dans les mêmes termes la même préparation, j'espère aussi que mon appel sera entendu. Les traditions de cette paroisse m'en donnent l'assurance. Vous ne voulez pas dégénérer : vous serez aussi nombreux au tribunal de la pénitence et à la table de communion que les années précédentes. Comme les bergers, avertis par les anges de la naissance de

Jésus, se dirent entre eux : « Allons à Bethléem ! » vous direz, lorsque dans la nuit de Noël les cloches vous convoqueront à l'église : « Allons à l'autel, à la table sainte ! » et vous aurez le bonheur de recevoir dans votre cœur Celui que les bergers ont adoré dans la crèche, et vous goûterez dans le recueillement de votre âme cette paix délicieuse promise aux hommes de bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Ainsi soit-il !

SERMONS POUR NOËL

I

JÉSUS NAISSANT APPORTE LE SALUT AU MONDE

Puer natus est nobis.

Voici qu'un enfant nous est né.

Aujourd'hui, mes frères, et pendant les jours qui vont suivre, jusqu'à la fête de la Purification, vous vous ferez un devoir et une joie de visiter l'humble crèche qui fut le berceau du Christ. Vous y conduirez vos enfants, afin de leur inspirer l'amour de ce Sauveur qui a daigné se faire enfant comme eux. Assurément, si quelque prétendu libre penseur, si quelque esprit fort, — il y en a partout, — entrerait par hasard dans cette église et vous voyait à genoux devant la crèche, il hausserait les épaules de pitié : « Que font-ils là, se dirait-il, devant cet enfant en plâtre couché sur de la paille ? » Il se rengorgerait à la pensée que son intelligence supérieure est affranchie des vieux préjugés et des vieilles superstitions. Cependant, en se moquant ainsi, il ne prouverait que sa sottise. Le culte de la crèche, loin d'être puéril, est légitime et raisonnable. Autant qu'au cœur il parle à l'esprit. Il nous met sous les yeux la naissance de cet enfant qui a sauvé le monde et qui peut encore sauver notre société en perdition. Il nous rappelle les principales vérités de la foi ; il donne de hautes et consolantes leçons. Pour qui la sait comprendre, la crèche est le résumé de notre religion : c'est le Christianisme en raccourci.

Quelle est en effet l'essence du Christianisme considéré dans sa morale ? L'esprit chrétien est un composé de trois éléments ; c'est comme un faisceau de lumière qui se partage en trois rayons : la pureté, l'humilité, la charité. Avant le Christ, ces trois vertus étaient inconnues au monde ; elles y sont nées avec lui. Plantez la croix quelque part, vous les y verrez fleurir. Que dans un pays la foi baisse, elles baisseront dans la même proportion. Est chrétien quiconque les pratique ; qui ne les possède pas, alors même qu'il porte le nom de chrétien, est un païen dans l'âme.

Or ces trois vertus qui s'épanouiront pendant la vie du Christ, sont en germe dans

son berceau. Jésus les prêchera plus tard ; il les enseigne ici par son exemple. Elles se dégagent de la crèche comme un parfum surnaturel ; et l'on peut dire en toute vérité que, dès la naissance de l'Enfant-Dieu, l'esprit chrétien a fait son apparition dans le monde.

I

1. Voyez d'abord quelle pureté dans cet enfantement divin. Tout est chaste, tout est innocent. Jésus naît d'une vierge ; sa naissance est miraculeuse comme sa conception. Joseph qui l'assiste est vierge ; et les anges peuvent se pencher sur ce berceau en chantant leur cantique céleste : rien n'y blesse la pureté de leurs regards.

Plus tard le Sauveur complètera l'enseignement de la crèche. A la différence des autres religions, il proscriit non seulement le mal, mais même la pensée du mal. Il condamne les actes impurs, et de plus les imaginations et les regards qui sont des commencements d'actes. Il attaque le vice dans son principe et veut l'arracher jusqu'à la racine.

Il donne l'exemple d'une vie sans tache : « Qui de vous, dit-il aux Pharisiens, me convaincra de péché ? » Et nul n'osa relever le défi. Son préféré, c'était Jean, l'apôtre vierge ; et s'il aimait la pécheresse de Magdala, c'est que la pénitence est comme une virginité recouvrée.

Cette vertu de pureté, le monde païen l'avait perdue, et il s'en mourait. Partout, dans les familles, dans les amphithéâtres et jusque dans les temples, s'étalait la débauche. La pudeur semblait exilée de la terre. Si encore en cédant à leurs passions les païens avaient eu conscience de mal faire, tout espoir n'eût pas été perdu. Mais leur religion elle-même leur prêchait l'immoralité. Les dieux leur en donnaient l'exemple : point de vice qui n'eût son maître dans l'Olympe. Aussi la société païenne se serait gangrenée et dissoute si cet enfant innocent et pur n'était venu la régénérer.

2. Il semblerait que l'homme qui se laisse glisser sur la pente du vice, dût au moins reconnaître sa bassesse. Il n'en est rien : les plus perdus de mœurs ne sont pas ceux qui s'estiment le moins. Leur orgueil croît, dirait-on, en raison même de leur corruption. C'est ce qu'on observe dans le monde païen. Il a soif de gloire ; il recherche avec une ardeur effrénée les applaudissements. Poètes, orateurs, hommes de guerre ne songent qu'à se distinguer du vulgaire et à faire du bruit dans le monde. Sans doute il y a aussi des chrétiens qui se laissent séduire par l'appât de la gloire ; mais au moins, ils s'en accusent comme d'une faiblesse, au lieu que pour le païen, faire parler de soi, c'était le bien suprême et le but de la vie. Pour leurs inférieurs, ou ceux qu'ils croyaient tels, ils n'avaient que du mépris. Les citoyens libres regardaient en pitié

les esclaves. A peine s'ils les mettaient un degré au-dessus des animaux : c'était un bétail, un peu moins vil que l'autre. Quant à eux, ils se jugeaient dignes de tous les honneurs. On a vu des empereurs romains, des hommes, oublier qu'ils étaient hommes, et se placer au rang des dieux. Ils avaient des temples, des autels, des prêtres. Ils commandaient de brûler l'encens devant leurs images : tant il est vrai qu'il n'est point d'excès où ne se porte l'orgueil humain, quand il n'a pas la grâce pour contre-poids !

Qu'a fait Jésus pour combattre cet orgueil insensé ? Puisque l'homme se faisait dieu, pour le confondre, il a voulu se faire homme. Il s'est abaissé jusqu'à notre terre ; il s'est incarné ; il a pris la forme d'un enfant, d'un enfant pauvre. Il est descendu par degrés jusqu'au fond de la misère humaine. Jetez un regard sur son berceau : que voyez-vous ? Une étable : les vagabonds eux-mêmes rougiraient d'être nés dans un pareil gîte. Pour lit, un peu de paille. Qui l'assiste ? Un jeune charpentier. Quels sont ses premiers adorateurs ? D'humbles bergers. O humiliation profonde d'un Dieu ! Qui reconnaîtrait dans cet enfant vagissant et frêle l'Infini qui remplit l'univers et le déborde ?

Toute la vie du Sauveur présente le même caractère de pauvreté. Jusqu'à trente ans, il travaille dans un atelier de Nazareth. Pour apôtres, il choisit un publicain, des pêcheurs. Au temps même où il rendait la vue aux aveugles et ressuscitait les morts, il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Il est mort entre deux brigands, sur un gibet.

Les premiers appelés à la crèche furent des bergers ; les premiers appelés au christianisme furent des pauvres. Peu de nobles, peu de puissants selon le monde ; mais des humbles, des ouvriers. On vit même un esclave, marqué jadis d'un fer rouge, devenir pape et s'asseoir sur la chaire de saint Pierre. C'est ainsi que le Christ faisait la leçon au monde et guérissait l'excès de l'orgueil par l'excès de l'abaissement.

3. L'apôtre saint Paul parlant des païens dit qu'ils étaient des gens sans cœur : *sine affectione*. Tels en effet ils nous apparaissent dans l'histoire. Pour les Romains, quiconque n'était pas romain, quiconque ne parlait pas leur langue était un barbare, un ennemi. Ils étaient sans pitié pour les faibles et les petits. Un noble romain ayant été tué, pour découvrir le coupable, on mit à la torture ses quatre cents esclaves. Cette cruauté romaine recevait une satisfaction périodique et officielle dans les jeux du cirque. Là, sous les yeux de l'empereur, on voyait des esclaves livrés aux bêtes, des martyrs brûlés vifs à des poteaux. Et sur les gradins de l'amphithéâtre, des milliers de spectateurs, des femmes et des enfants mêmes, riaient de voir couler le sang.

A ce spectacle inhumain, comparez le tableau si touchant de la crèche. Ici tout respire la douceur et la charité. La nativité du Christ, pure dans son principe, humble dans ses circonstances, nous enseigne aussi la charité par ses motifs. Qui a fait descendre Dieu du ciel, si ce n'est l'amour ? Quand on songe à ce prodige de l'Incarnation, la raison s'épouvante. Qu'est notre terre par rapport à l'immensité ? Pas même un grain de sable : un point à peine perceptible. De l'étoile la plus rapprochée, notre terre ne se verrait pas : elle se confondrait avec la nuit. Or si la terre est un néant, qu'est-ce que l'homme qui s'agit à sa surface ? Cependant Dieu s'est abaissé jusqu'à lui ; il s'est fait homme ; il s'est fait rien.

Et ce n'est pas là le plus étonnant du mystère. Encore si le Sauveur n'avait trouvé parmi nous que des fidèles, si tous les hommes, vaincus par son infinie bonté, lui avaient soumis leur intelligence et leur cœur, l'Incarnation du Verbe nous eût semblé moins surprenante et moins inexplicable. Mais ce Dieu qui venait partager leur misère, la plupart des hommes devaient l'accueillir avec des cris de haine, ou, ce qui est pire peut-être, avec indifférence. Jésus le savait quand il est descendu entre les bras de Marie. Il savait que, jusqu'à la fin des temps, il serait contredit, bafoué, honni, persécuté dans sa personne et dans ses serviteurs. Si pendant son agonie, à la pensée des outrages qui devaient le payer de son amour, il a sué le sang, que n'a-t-il pas dû souffrir dans la crèche quand son intelligence, éclairée par la divinité, entrevoyait la suite infinie et horrible de nos péchés ! Cette perspective ne l'a pas arrêté sur le seuil du monde. Il est venu habiter parmi nous ; et si vous me demandez ce qui l'a poussé à le faire, je ne pourrai que répondre : « Dieu nous a aimés, et, comme il est Dieu, il nous a aimés en Dieu, c'est-à-dire infiniment. »

Après un tel exemple, Jésus était autorisé à donner aux hommes ce commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Il oblige ses disciples à chérir ceux qui les détestent, à prier pour ceux qui les persécutent. Lui-même, du haut de la croix, n'a-t-il pas dit de ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est ainsi qu'il restaurait dans le cœur de l'homme cette bonté que Dieu y avait mise à l'origine, mais que les passions avaient étouffée.

Un poète contemporain, converti par la bonne souffrance, a écrit ce beau vers :

Qui t'a rendu si bon ? — Ma mère et l'Evangile.

De fait, ce qu'il y a de bon en nous, ce qu'il y a de douceur et de charité, a sa source dans le cœur du Christ. Qui a couvert la France et l'Europe d'asiles, d'hôpitaux, de mai-

sous de refuge, sinon ces admirables religieux, fils de saint Jean de Dieu ou de saint Vincent de Paul, mais d'abord disciples et enfants du Christ ? Maladies, vices, vieillesse, infirmités, il n'est pas de forme de la misère humaine que le Christ n'ait soulagée. L'idée de charité s'est alliée intimement au titre de chrétien. A qui le pauvre demande-t-il l'aumône de préférence ? N'est-ce pas au représentant du Christ, au prêtre ? Et si quelque voyageur, athée ou incrédule, perdu dans une solitude d'Afrique, apercevait soudain une croix de mission, il sentirait son cœur battre de joie, car il serait sûr de trouver là des chrétiens, des frères heureux de lui venir en aide pour l'amour de Celui qui a dit : « Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. »

II

Voilà, mes bien chers frères, ce que la crèche apporta au monde païen : elle lui donna le germe de ces trois vertus divines, la pureté, l'humilité, la charité. Hélas ! notre société contemporaine n'en a pas un moindre besoin que la Rome déchue. Elle ignore, ou méconnaît, ou méprise les enseignements du Christ. L'innocence y est tournée en dérision, l'indissolubilité du lien conjugal niée, l'institution même du mariage battue en brèche. Un vent de révolte passe sur le monde : nul ne veut se soumettre, nul ne veut obéir. A des revendications légitimes se mêlent trop souvent des cris de haine et des appels à la vengeance. L'amour de la justice est aigri et vicié par l'orgueil et la rancune. Ils ne sont que trop nombreux aujourd'hui, les esprits impatients de tout joug qui veulent tout renverser, tout niveler et proclament hautement l'abominable devise : « Ni Dieu, ni maître ! » Quant à la charité, elle est, dit-on, passée de mode. N'ayant plus la force de la pratiquer, on la discrédite. Plus d'aumône : l'aumône humilie le pauvre qui la reçoit, sans améliorer celui qui la donne. La charité abolie sera remplacé par ce grand mot vague de « solidarité. » Un philosophe a même été jusqu'à dire que le plus criminel des sentiments, c'est la miséricorde. Jésus commande à ses disciples de s'aimer les uns les autres ; lui donne à ses adeptes ce conseil : « Soyez des hommes de proie ! Ecrasez les faibles ! Soyez durs ! »

Plusieurs appellent cela le progrès ; ne serait-ce pas plutôt un retour à la barbarie ? Oui, si rien n'arrête la société sur la pente où elle glisse, elle retombera dans le paganisme d'où le Sauveur l'avait tirée. Nous redeviendrons cruels comme ces Romains que l'on admire trop, fous d'orgueil et dissolus comme eux. Et l'on verra alors, par le vide qu'en se retirant creusera la croix, la place qu'elle tenait dans le monde. Quand, privée du Christ,

la société s'effondrera dans la boue, elle comprendra, mais trop tard, qu'il était son soutien et sa vie.

Heureusement que le Christ est toujours là ; et si jadis, en venant au monde, il a ressuscité la Rome païenne, il peut, par une nouvelle naissance, nous assainir et nous rajeunir. Sans doute il ne s'incarnera pas une seconde fois dans un corps visible : le prodige de la crèche de Bethléem ne se renouvellera point. Mais il peut naître dans nos cœurs, c'est-à-dire les animer de son esprit, les modeler sur le sien ; et c'est par ces naissances obscures dans l'âme de ses fidèles que son règne, s'étendant de proche en proche, transformera la face de la terre.

Comment Jésus-Christ peut-il naître en nos âmes ? D'abord *par l'amour*. Une mère qui aime son enfant, pense à lui sans cesse. Même absent, même éloigné, elle le voit. Elle se retrace sa physionomie, ses gestes, sa démarche. Elle se représente au vif sa chère image. Elle lui parle et l'écoute parler. C'est un entretien continué entre son enfant et elle.

Ainsi le chrétien qui aime Notre-Seigneur, le voit toujours par la pensée. Il a le sentiment habituel de sa présence, non seulement aux heures de la prière, mais encore parmi les occupations les plus absorbantes. Il entretient, avec lui un commerce intime. Il le porte en lui, il est véritablement le temple de Dieu. Quelle union admirable et féconde ! Mais que nous en sommes loin ! Rentrons en nous-mêmes. Je ne dis pas combien d'heures, mais combien de minutes, combien d'instantanés par jour pensons-nous à Dieu qui pense toujours à nous ? Y pensons-nous seulement dans nos prières, pendant le saint sacrifice ? Que de distractions, souvent volontaires, viennent s'interposer entre Dieu et nous ! Tant que nous n'aurons pas présente à l'esprit l'image vivante du Sauveur, nous ne ferons pas de progrès dans la vie chrétienne. Nous réciterons des formules du bout des lèvres ; mais prononcer des paroles vides de sens, ce n'est pas prier : c'est le cœur seul qui prie.

Jésus peut naître en nous d'une autre manière : *par l'imitation de ses vertus*. A force de se voir, deux amis finissent par échanger leurs qualités, comme aussi leurs travers. Ils s'empruntent mutuellement leurs idées, leur langage et jusqu'à leurs gestes. C'est une communication incessante de l'un à l'autre. Aussi l'un a pu dire que l'affection rend les âmes semblables, quand ils ne le sont pas déjà.

De même, si nous vivions en union intime avec le Christ, nous deviendrions d'autres lui-même. A force de contempler et d'admirer ses traits, ils enfonceraient en nous leur empreinte. Telle doit être la vie chrétienne, une imitation constante et réfléchie du Christ. Comme le peintre qui reproduit un chef-d'œu-

vre, nous devons tenir les yeux fixés sur notre divin modèle et nous conformer à lui. Avant toute action importante, demandons-nous ce que le Christ aurait dit, ce qu'il aurait fait à notre place. Ah ! si nous suivions cette règle de conduite, nous serions bientôt parfaits. Le Christ vivrait en nos cœurs par son image : il serait véritablement Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.

Enfin Jésus naît en nos âmes *surtout par la sainte communion*. Peut-être, mes frères, vous est-il arrivé de porter envie aux bergers qui, pendant la nuit de Noël, ont pu voir de leurs yeux l'Eternel, fils de Marie. Mais notre bonheur à nous, chrétiens, est aussi grand. Jetez les yeux sur le tabernacle : n'est-ce pas là la demeure du Christ, son berceau ? Les bergers n'ont fait que le voir et se prosterner à ses pieds ; mais nous, plus heureux, nous pouvons non seulement le voir, mais le toucher, mais nous en nourrir. Jésus réside dans notre cœur ; il s'unit à nous ; il vit en nous : que demander de plus ?

**

Nous lisons dans l'Histoire sainte que Pharaon, ayant ordonné de mettre à mort tous les enfants des Hébreux, une mère, plutôt que de livrer le sien, l'exposa dans un berceau sur le Nil. La fille de Pharaon vint au bord du fleuve, et aperçut dans les roseaux le petit abandonné. Elle le recueillit, le fit élever dans son palais et l'adopta pour son fils. Elle était loin de se douter que ce petit être qu'elle avait sauvé des eaux, deviendrait un jour le sauveur d'Israël, ce Moïse qui tira les Hébreux de la captivité, leur donna des lois et les conduisit à la Terre promise.

Quinze siècles plus tard, dans une humble bourgade de la Judée, un autre enfant venait au monde. Il était pauvre ; il eut pour premier gîte une étable. En le voyant si chétif, si indigent, pouvait-on reconnaître en lui le Messie promis aux hommes, qui devait racheter ses frères de l'esclavage du démon, leur enseigner une religion de paix et d'amour et leur ouvrir les portes du ciel ?

Aujourd'hui, mes frères, l'Eglise que cet enfant a fondée, semble chanceler de toutes parts. Déjà les sectaires prophétisent sa ruine. Les catholiques n'ont pour eux ni le pouvoir, ni le nombre, ni l'argent. Doivent-ils donc désespérer de l'avenir ?

Ah ! s'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, ils n'auraient qu'un parti à prendre : crier grâce et demander quartier à leurs ennemis. Mais nous avons Dieu pour nous, et voilà ce qui nous donne une confiance inébranlable. L'Enfant qui a vaincu les païens de Rome, maîtres du monde, peut encore vaincre les païens modernes. Le Christ est aussi vivant que jamais, et il n'a pas cessé d'être Dieu. Il nous éprouve aujourd'hui, mais c'est

pour nous fortifier ; il courbe l'arc jusqu'à terre, mais c'est pour qu'il se détende. Il nous aidera si nous nous aidons nous-mêmes. Confiance ! L'Enfant qui nous est né aujourd'hui est le Dieu tout-puissant. Il nous fera part de sa force infinie ; et en voyant l'Eglise sortir rayonnante du tombeau où ses ennemis prétendaient l'ensevelir, nous pourrons, dans la joie du triomphe, nous écrier : « Une fois encore un berceau a sauvé le monde ! » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES COMMANDEMENTS

XXXVII

LA GOURMANDISE

Comme nous avons parlé de la luxure aux 6^e et 9^e commandements de Dieu, nous aborderons de suite la gourmandise. Nous dirons 1^o sa nature et sa gravité, 2^o ses filles, 3^o ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — La gourmandise est un amour déréglé du boire et du manger. Eprouver du plaisir à boire et à manger n'est point chose défendue ; mais le plaisir déréglé est défendu. Par exemple : a) manger et boire sans nécessité, avant l'heure ; b) quand on fait de la nourriture sa principale préoccupation ; c) quand on mange avec excès ; d) quand on mange gloutonnement.

II. GRAVITÉ. — La gourmandise est un péché mortel de sa nature. Considérons-la en effet en elle-même et dans ses suites :

1^o En elle-même :

a) C'est une idolâtrie. Le Dieu du gourmand, c'est son ventre : « *Quorum Deus venter est.* » (Philip., III, 19).

b) C'est une abdication de la dignité humaine. Sommes-nous sur la terre pour satisfaire le sens du goût par les raffinements de la cuisine ? Aussi les païens eux-mêmes regardaient la gourmandise comme une faute honteuse entré toutes.

2^o Dans ses suites :

a) Pour l'individu : — 1^o Abrutissement de l'esprit. Quel beau spectacle que celui d'un être gavé de nourriture et de vin ! Essayez de raisonner avec lui ; vous comprendrez qu'il a « noyé sa raison dans le vin ! » — 2^o Perte de la considération. Quelle suprême injure que de traiter quelqu'un de « gourmand, parasite, ivrogne ! » — 3^o Perte de la santé. « *In multis enim escis erit infirmitas.* » (Eccl., XXXVII, 33). N'a-t-on pas dit que la gour-

mandise tue plus de monde que la guerre ? *Plures occidit gula quam gladius.*

b) Pour la famille, ruine physique et morale.

c) Pour la société : — 1^o La gourmandise est cause de la violation des dimanches et jours fériés. — 2^o C'est elle qui forme les bandes d'apaches, de faux mendiants et d'anarchistes.

II. — Ses filles

1^o Le dégoût du spirituel : « *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* » (I Cor., II, 14).

2^o La détraction sous toutes ses formes. Comment un homme pris de vin saura-t-il mesurer son langage ? Il ne s'épargne pas lui-même, comment épargnera-t-il les autres ?

3^o Les obscénités de tous genres : pensées, désirs, paroles, regards, chansons, actions. « *Et nolite inebriari vino, in quo est luxuria.* » (Eph., v, 18). Un gourmand, dit Tertullien, qui ne serait pas en même temps un luxurieux, serait un prodige.

4^o Les rixes. Que l'on consulte les statistiques : les trois quarts des injures, coups et blessures sur lesquels les tribunaux sont appelés à juger, ont pour cause la gourmandise ou l'ivrognerie.

5^o Quelquefois les crimes. Beaucoup de suicides ont lieu dans l'ivresse ou après de grands festins ; beaucoup d'homicides sont commis par des ivrognes. Il est même des criminels qui recourent au vin pour y trouver le triste courage de commettre leurs attentats.

III. — Remèdes

1^o Fuir les occasions dangereuses, c'est-à-dire éviter les personnes, les lieux, les réunions capables de nous faire tomber dans ce péché. Aucun prétexte ne peut dispenser d'une pareille règle de conduite.

2^o Pratiquer la vertu de sobriété : c'est la vertu opposée à la gourmandise. Elle est prêchée non seulement par l'Eglise, mais encore par les médecins comme donnant la parfaite santé au corps et à l'esprit : *mens sana in corpore sano.*

3^o Faire pénitence d'après les commandements de l'Eglise, et même ne point se borner à cela. Combien le jeûne est utile ! Un illustre docteur a dit : « Je laisse après moi trois grands médecins : l'eau, l'exercice et la diète. »

4^o Lire souvent la vie des saints. Quels beaux exemples de sobriété, de pénitence, de mortifications, d'austérités de toutes sortes, ne nous ont-ils pas donnés !

Conclusion

Vivons comme des chrétiens, soucieux des intérêts de notre âme et non des délices d'un corps destiné à la pourriture et aux vers.

Nous serons largement récompensés de nos sacrifices, puisque l'Esprit-Saint nous a dit : « *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » (Ps., xxxv, 9).

XXXVIII

LA COLÈRE

Nous dirons : 1° la nature et la gravité de la colère, 2° ses filles, 3° ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — La colère est un mouvement de notre âme qui nous porte à repousser avec violence les personnes ou les choses qui nous déplaisent. Elle est :

1° *Sainte*, quand le mouvement de notre âme est légitime dans ses motifs et qu'il n'est point désordonné en lui-même. Ainsi N.-S. J.-C. s'est mis dans une sainte colère en chassant les vendeurs du temple, et l'Écriture nous recommande de nous fâcher sans tomber pour cela dans le péché. « *Irascimini, et nolite peccare.* » (Ps., iv, 5).

2° *Coupable*, quand le mouvement de notre âme est : a) *dérégé dans son motif* qui peut être injuste, imaginaire, haineux, etc. ; — b) *dérégé en lui-même*, par exemple s'il se traduit par des paroles outrageantes, par des mouvements immodérés, etc.

II. GRAVITÉ. — La colère est une faute mortelle de sa nature. Examinons-la en effet en elle-même et dans ses suites :

1° *En elle-même*. — a) Elle est opposée à l'esprit de Dieu qui est l'esprit de paix, de douceur, de conciliation. Comment l'homme qui se laisse aller à la colère ose-t-il se prétendre le disciple de celui qui a dit : « *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde.* » (Mat., xi, 29).

b) Elle est opposée à la charité fraternelle qui nous commande d'aimer notre prochain, même nos plus grands ennemis. Quoi d'étonnant si nous lisons dans l'Évangile : « *Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio.* » (Mat., v, 22).

2° *Dans ses suites*. — La colère

a) Trouble l'esprit. N'a-t-on pas dit avec raison que cette passion est comme une folie passagère ? *Ira furor brevis est*. Rien de sensé ne peut être dit ou fait par un homme sous le coup de la colère.

b) Nuit au corps ; car souvent elle détermine des maladies incurables au dire des médecins. Elle peut même occasionner la mort subite, chez ceux qui sont d'un tempérament sanguin.

II. — Ses filles

L'Esprit-Saint a dit : « *Qui ad indignandum facilis est, erit ad peccandum proclivior.* »

(Prov., xxix, 22). La colère donne en effet naissance à toutes sortes de péchés. Elle donne naissance :

1° Aux haines et animosités qui durent si longtemps entre familles ou individus.

2° Aux blasphèmes et aux imprécations de tous genres, car ce sont les premières paroles qui sortent de la bouche d'un homme en colère.

3° Aux calomnies et aux médisances par lesquelles on cherche à déshonorer la victime de son ressentiment.

4° Aux rixes, qui sont la conclusion habituelle des blasphèmes et des injures.

5° Aux procès injustes que l'on intente dans un accès de déraison, même contre un père, contre une mère, contre un fils, au mépris de toute justice, de toute affection et de tout bon sens.

6° Aux crimes parfois : car la colère étant une folie passagère, de quoi n'est pas capable l'esclave d'une si terrible passion ? Combien d'assassins cherchent à s'excuser en disant qu'ils ont agi « sous l'empire de la colère ! »

7° Aux scandales toujours.

III. — Ses remèdes

1° Se guérir de l'orgueil, qui est le principe de la colère. Il n'y a que les humbles en effet qui sont capables de réprimer cette passion. Mettons donc en œuvre tout d'abord les remèdes proposés contre l'orgueil.

2° Fuir avec soin les occasions, les hommes et les questions capables de diviser et de troubler. A quoi bon faire naître des discussions ? On ne sait pas ce qui peut en résulter.

3° Ne jamais prendre une détermination sous l'empire d'une vive émotion. C'est en effet dans ces moments de trouble que l'on se trouve enclin à dépasser la juste mesure.

4° Pratiquer la belle vertu de douceur qui nous donne la paix de l'âme, c'est-à-dire la paix avec Dieu, avec nous-mêmes et avec le prochain. « *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde ; et invenietis requiem animabus vestris.* » (Mat., xi, 29).

5° Méditer les exemples de N.-S. J.-C. que l'on appelle avec raison « l'Agneau de Dieu. »

6° Lire la vie des saints célèbres par leur patience et leur douceur, entre autres saint François de Sales.

Conclusion

Nous sommes sur terre pour si peu de temps ! Tâchons de nous accorder et de nous aimer ; et la paix dont nous jouirons ici-bas ne sera que le prélude de la paix éternelle qui nous attend là-haut.

XXXIX

LA PARESSE

C'est, dans la liste, le dernier des péchés capitaux ; mais ce n'est pas le moindre. Nous dirons : 1^o la nature et la gravité de la paresse, 2^o ses filles, 3^o ses remèdes.

I. — Nature et gravité

I. NATURE. — La paresse est l'amour déréglé du repos qui nous porte à la négligence de nos devoirs. Elle est :

1^o *Corporelle*, quand nous négligeons les devoirs qui regardent le corps ;

2^o *Spirituelle*, quand nous négligeons les devoirs qui regardent l'âme.

Il ne faut pas confondre la *négligence* de nos devoirs avec le *dégoût* de nos devoirs. Il y a des saints qui, à certains moments, ont éprouvé de vives répugnances à remplir leurs devoirs ; ils n'ont pas été pour cela des paresseux. Ils ont gagné au contraire plus de mérites à faire ce qui leur répugnait.

II. GRAVITÉ. — La paresse est une faute mortelle de sa nature. Examinons-la en effet en elle-même et dans ses suites :

1^o *En elle-même*. — a) Elle porte atteinte à la nature de l'homme. Avant la faute d'Adam, Dieu avait placé l'homme dans le Paradis terrestre « *ut operaretur et custodiret illum*. » (Gen., II, 15). Après la faute, le travail est la condition de notre réhabilitation.

b) Elle porte atteinte à la loi de Dieu. Nous sommes sur terre pour obéir aux commandements : or le paresseux ne le fait point ou le fait mal.

2^o *Dans ses suites*. — La paresse :

a) Est la rouille de l'esprit. Que d'intelligences s'éteignent dans l'oisiveté !

b) Est la rouille du corps. L'engourdissement des membres suit l'engourdissement des facultés.

c) Est la ruine des biens temporels. Des gens ont tout pour réussir : intelligence, santé, fortune ; ils écoutent les conseils de la paresse, ils se ruinent et finissent sur la paille.

d) Est la ruine des réputations. Même chez les païens, le paresseux était un objet de mépris. On plaint le pauvre, on l'aide volontiers ; mais on chasse le paresseux et l'on refuse de l'entretenir dans son vice.

II. — Ses filles

L'Esprit-Saint nous dit que la paresse est la grande maîtresse du mal : « *Multam enim malitiam docuit otiositas*. » (Eccli., xxxiii, 29). C'est le démon, disent les Pères, qui amène avec lui sept autres démons encore plus méchants. (Luc, xii). Elle donne naissance en effet :

1^o A l'ignorance des choses de la vie et de la religion.

2^o A la lâcheté et la tiédeur au service de Dieu. Le paresseux n'est riche qu'en désirs. « *Desideria occidunt pigrum*. » (Prov., xxi, 25).

3^o Aux tentations de toutes sortes, mais surtout aux tentations d'impureté par pensées, désirs et actions.

4^o Aux détractions de toute nature, car le paresseux se venge par ces vils moyens des gens laborieux dont la vie de travail est pour lui comme un reproche continu.

5^o Aux injustices de tous genres. Le paresseux fait des dettes qu'il ne peut ni ne veut acquitter ; et pour entretenir sa honteuse passion, il ne recule ni devant le vol, ni devant l'escroquerie.

6^o Aux crimes même. Combien en effet ont demandé aux empoisonnements et aux assassinats l'argent qu'ils n'avaient pas le courage de gagner !

III. — Ses remèdes

1^o Vouloir sincèrement se guérir. La grâce du bon Dieu aidera notre volonté et la rendra plus forte que la passion.

2^o Ne pas se donner trop de bien-être. Ce qu'on appelle aujourd'hui les bienfaits de la civilisation ne sont que des moyens d'émousser le courage et de favoriser la paresse. Tenons-nous sur nos gardes.

3^o Ne jamais rester inoccupé. Quiconque est occupé n'est point tenté. N'avons-nous point d'ailleurs toujours à travailler ? Après nos devoirs de religion, appliquons-nous à nos devoirs d'état.

4^o Songer sérieusement au compte que nous devons à Dieu de tous les instants de notre vie. « *Sicut capillus de capite, sic nec momentum peribit de tempore*, » dit S. Bernard.

5^o Méditer les exemples de N.-S. J.-C. qui n'a cessé de travailler, jeûner, prier et prêcher ; aussi le prophète lui fait-il dire : « *In laboribus a juventute mea*. » (Ps., lxxxvii, 16).

6^o Lire la vie des saints qui regardaient le travail comme équivalent de la prière.

Conclusion

Puisque nous sommes sur la terre pour travailler et par le fait même acquérir des mérites, travaillons comme de bons soldats du Christ : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu*. » (II Tim., ii, 3). Nous aurons toutes l'éternité pour nous reposer dans la contemplation de Dieu.

XL

LES DEVOIRS D'ÉTAT

C'est par ce sujet très important, mais trop ignoré de nos jours, que nous terminerons les instructions de cette année. Nous dirons :

1^o *Qu'est-ce que les devoirs d'état ?* 2^o *Doit-on s'en acquitter ?* 3^o *Comment s'en acquitter ?*

I. — *Qu'est-ce que les devoirs d'état ?*

Nous avons vu que tous les chrétiens, quels qu'ils soient, doivent obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, et fuir comme la peste les péchés capitaux. Ces obligations sont les mêmes pour tous.

Mais en outre, chaque chrétien a des devoirs particuliers à remplir selon le rang et l'emploi qu'il occupe dans la société. Ainsi un souverain, un magistrat, un officier, un prêtre, un laboureur, un patron, un ouvrier, un domestique, un père de famille, etc., ont des obligations toutes spéciales, relatives à leur condition et à leur emploi. Eh bien ! ce sont ces obligations spéciales qu'on appelle « les devoirs d'état. »

Il va sans dire que Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, accorde les grâces nécessaires pour faciliter à chacun les devoirs de son état.

II. — *Doit-on s'en acquitter ?*

Oui, nous devons nous en acquitter sous peine de péché. Il est facile de le démontrer :

1^o *Dieu le veut.* — Il a donné à chacun de nous une mission à remplir ici-bas : notre devoir n'est-il pas de nous en acquitter de notre mieux ? Aussi saint Paul a-t-il écrit : « *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat.* » (I Cor., VII, 20).

2^o *L'Eglise l'ordonne.* — Avant de nous permettre d'approcher du tribunal de la Pénitence, ne nous oblige-t-elle pas à faire notre examen de conscience ? Et sur quoi veut-elle qu'il porte ? Sur les commandements de Dieu, sur les commandements de l'Eglise, sur les péchés capitaux et « sur les devoirs de notre état. »

3^o *Les Pères et les maîtres de la vie spirituelle nous l'enseignent.* — Ils appellent le devoir d'état un devoir nécessaire, et ils n'hésitent pas à le mettre au-dessus des dévotions personnelles et facultatives.

4^o *Les saints l'ont prouvé par leur exemple.* — « Parcourez les fastes de l'Eglise, dit le cardinal de la Luzerne ; dans quelle profession ne présente-t-elle pas à votre vénération des modèles de la plus haute perfection ? Elle vous en montre dans le célibat et dans le mariage, dans les déserts, dans les cloîtres, dans les campagnes, dans les villes, dans les cours. Saint Paul avait formé des saints jusque dans la maison de Néron. »

5^o *La raison enfin* ne nous dit-elle pas que tout irait pour le mieux dans les familles, dans les paroisses et dans les Etats, si chacun savait remplir consciencieusement ses devoirs d'état ?

III. — *Comment s'en acquitter ?*

Nous devons nous en acquitter : avant tout, régulièrement et de notre mieux :

1^o *Avant tout* : c'est-à-dire de préférence à toute dévotion surérogatoire, si aimable et si attrayante puisse-t-elle nous paraître. Hélas ! que de personnes feraient bien de s'efforcer d'acquiescer la *vraie dévotion*, — ce qui est difficile, — plutôt que de se complaire dans les *dévotions*, — ce qui est facile ! — Ne nous laissons donc point entraîner dans les modes, les préjugés, les superstitions, les ridicules de prétendues « dames pieuses. » Saint Paul les flétrissait déjà de son temps : « *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* » (II Tim., III, 5).

2^o *Régulièrement* : c'est-à-dire tous les jours, sans défaillance et jusque dans les plus petits détails. Rien d'ailleurs n'est petit devant Dieu. Qu'on lise le portrait de la femme forte louée par la Sainte Ecriture. (Prov., XXXI, 10-31). On la loue précisément parce qu'elle ne néglige aucun détail de ce qui constitue son devoir d'état.

3^o *De notre mieux* : c'est-à-dire en toute connaissance de cause et avec toute la perfection possible. Rappelons-nous pour cela que nous faisons la volonté de notre Père qui est dans les cieux, et que le moindre de nos efforts ne restera pas sans récompense.

Conclusion

« Sire, disait un jour un confesseur à l'empereur Charles-Quint, vous venez d'accuser les péchés de Charles ; accusez maintenant les péchés de César ! » Combien de chrétiens de nos jours auraient besoin d'une pareille leçon pour comprendre ce que c'est que les devoirs d'état ! Ne les oublions pas : car, dit Bossuet, « *ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges, et devant son Père céleste : les histoires seront abolies avec les empires, et on ne parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines, tandis que le juste sera éternellement honoré.* »

FIN

**POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE
DE JEANNE D'ARC**

LA BIENHEUREUSE A ÉTÉ À LA PEINE, IL EST
JUSTE QU'ELLE SOIT À L'HONNEUR

Mes frères,

La fête qui nous assemble, cette fête où vous célébrez, avec une joie si patriotique, la grande Française que fut Jeanne d'Arc, est assez belle, elle parle assez haut par elle-même pour qu'il ne soit presque pas besoin de la relever par une parole si chaude, si éloquente qu'elle puisse être.

Et cependant, en présence de cette image qui nous rappelle si bien les traits, les gestes de

Jeanne d'Arc, on ne saurait guère se taire. Voilà pourquoi j'ai répondu à l'invitation gracieuse de votre excellent curé, et quand il m'eut demandé de prendre la parole en cette cérémonie, je n'ai pas hésité, et je lui ai dit tout de suite : « J'irai, » d'autant plus que j'ai toujours gardé au fond de mon cœur une vive sympathie, une réelle affection pour cette grande et belle paroisse de B..., où, grâce à Dieu, il y a encore tant d'âmes dévouées, aussi modestes que généreuses, qui ne comptent ni avec leur temps, ni avec leurs fatigues, ni avec leurs sacrifices, quand il s'agit d'œuvres chrétiennes à fonder et à soutenir.

Que vous dirais-je, mes frères, de Jeanne d'Arc que vous ne sachiez déjà ? Car il n'est pas permis à des Français de l'ignorer, et s'il y a une figure historique qui force l'attention, qui fixe le regard, et qu'une fois entrevue on ne saurait plus oublier ni confondre avec aucune autre, c'est bien celle-là.

Mes frères, je prendrai sur les lèvres de Jeanne une parole qu'elle prononça devant ses juges ; et ce sera tout le sujet de ce discours.

Parmi tant de questions insidieuses dont elle fut harcelée pendant son procès, il en est une à laquelle elle répondit fièrement. On lui demandait pourquoi, le jour du sacre, à Reims, elle avait porté sa bannière devant celles des autres chefs.

Pourquoi ? Ah ! j'aurais voulu voir Jeanne redresser le front, j'aurais voulu entendre le son de sa voix, j'aurais voulu deviner et sentir sur son noble visage le frémissément de son âme héroïque, quand elle jeta à ses juges cette réponse sublime qui, aujourd'hui encore, nous émeut et nous enthousiasme : « Elle avait été, dit-elle, à la peine, il était bien juste qu'elle fût à l'honneur. »

Eh bien ! ô Jeanne ! ô douce et chaste jeune fille ! ô vaillante guerrière ! ô sainte martyre ! si vous avez été, vous aussi, à la peine, je voudrais dire à ce peuple qui m'écoute, et dont l'âme sans doute vibre et s'exalte à l'unisson de la mienne, que vous avez mérité d'être à l'honneur.

I

Je ne vous dirai rien de l'enfance de Jeanne d'Arc. D'une humble famille de paysans, elle était, dans son village de Domremy, un modèle de piété, de douceur, d'obéissance, de charité, et de jour en jour on voyait mieux s'épanouir en elle, comme les fleurs au printemps, toutes les vertus qui sont la parure et la couronne de la jeune fille chrétienne.

Mais Dieu avait sur elle des desseins qui devaient la conduire parmi des fatigues et des souffrances bien au-dessus de son âge, jusqu'au martyre.

Au commencement du xve siècle, la guerre était partout en France. Les Anglais unis aux Bourguignons avaient réduit le roi Charles VII

à quelques provinces seulement, et par dérision on l'appelait « le roi de Bourges. »

C'était donc *grandé pitié* dans tout le pays maltraité et pillé par l'étranger, et Jeanne d'Arc qui voyait souvent passer à Domremy les malheureuses victimes de la guerre, chassées sans ressources et sans abri, du sol natal, en ressentit au cœur une cruelle et profonde blessure.

Et quand, un jour, l'archange saint Michel lui apparut, quand il lui demanda, de la part de Dieu, d'aller au secours du roi de France, sans doute, toute troublée d'un pareil message, elle essaya bien de dire qu'elle n'était qu'une pauvre fille, qu'elle ne savait ni monter à cheval ni faire la guerre ; mais l'archange, pendant trois années, n'ayant cessé de la presser, en lui répétant : « Va, va, fille de Dieu ! » dès lors sa résolution fut prise et rien au monde n'aurait pu la retenir.

Le sire de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, à qui son oncle la conduit, se moque d'elle et recommande qu'on la ramène à son père en lui donnant de grands soufflets ; n'importe !

Son père lui-même la menace d'aller la noyer de ses propres mains, plutôt que de la voir partir avec des gens de guerre ; n'importe !

Il lui faudra dire adieu à tout ce qu'elle aime, à sa vieille église, à ses amies si tendres, à ses frères, à ses sœurs, à son père, à sa mère qu'elle chérit de toutes ses forces ; il lui faudra, dans un dernier regard, embrassant son cher village de Domremy, tout laisser, tout quitter, pour toujours ; n'importe !

Elle est déjà partie ; elle a fini par vaincre les dernières résistances du sire de Baudricourt qui lui donne une escorte de six hommes, et le mercredi 23 février 1429, elle sortait de Vaucouleurs.

A ce moment, le gouverneur, en la voyant partir, s'écria : « Va, adviennne que pourra ! »

Ce qui allait advenir, mes frères, le voici : Jeanne entreprenait un voyage périlleux ; il lui fallait, au cœur de l'hiver, par des provinces inconnues, par des chemins infestés, à travers des forêts et des fleuves, à travers les Bourguignons et les Anglais qui emplissaient tout, il lui fallait, dans un parcours de plus de cent cinquante lieues, s'en aller à Chinon où était le roi Charles VII ; il lui fallait l'aborder, lui parler, lui faire connaître sa mission, et le convaincre qu'elle était bien suscitée par Dieu pour lui rendre son royaume et le faire sacrer et couronner à Reims.

Et après avoir vu le roi, après avoir été envoyée par lui à Poitiers, pour y être examinée par les docteurs, il lui fallait se rendre à Orléans, assiégée par les Anglais ; et elle y entra avec une armée de secours et un convoi de vivres, le 30 avril, au soir, à la lueur des torches.

Et tout de suite la lutte commence, sans trêve ni merci. Jeanne, comme si elle eût

incarné en elle l'âme de l'armée, ou plutôt l'âme de la patrie, est la première debout, la première à l'attaque, la première à l'assaut, et tous les soldats la suivent, se précipitent sur ses pas, et se battent comme des lions. Jeanne, au pied des Tournelles, est blessée d'une flèche, son sang coule, mais elle arrache elle-même le fer de la plaie, et en criant aux siens : « Tout est vôtre ; entrez ! » elle s'élance au combat, à la victoire, plus courageuse et plus vaillante que jamais.

Et de fait, en trois jours, les bastilles semblables à des forteresses que les Anglais avaient élevées autour d'Orléans et qui paraissaient inexpugnables, sont prises. C'est la délivrance, et toute la cité, le 8 mai, comme elle le fait du reste chaque année depuis, entonne dans la basilique de Sainte-Croix un *Te Deum* d'actions de grâce, dont les échos joyeux s'en vont, de province en province, apprendre à la France tout entière que Dieu avait eu pitié d'elle.

Après cela, Jeanne continue sa tâche ; elle poursuit les Anglais sur la Loire. Elle les bat à Jargeau, à Meung, à Beaugency, à Patay. Et maintenant, à Reims !

Ah ! ce fut une marche triomphale ; toutes les villes où l'on passe se soumettent, elles offrent leurs clés, et voici le jour du sacre. C'était le 17 juillet 1429 ; et dans cette cérémonie, fameuse entre toutes, pendant que l'onction sainte et la couronne royale désignaient Charles VII comme le roi légitime de tous les Français, tous les regards baignés de douces larmes, tous les cœurs vibrants d'émotion se tournaient vers Jeanne, debout non loin de l'autel, tenant entre ses mains l'étendard qu'elle avait porté à la guerre, et dont les plis glorieux rappelaient ses plus belles victoires.

Jeanne avait été à la peine, au péril ; était-ce déjà, en ce jour mémorable, alors que des vivats retentissants éclataient sur toutes les lèvres, était-ce déjà pour elle l'honneur, la gloire ? Attendez, mes frères, ce n'en était encore qu'un éclair fugitif et rapide.

Jeanne avait pu penser que sa mission était finie ; elle avait pu laisser entendre qu'elle n'aspirait plus qu'à retourner au village natal, dans la maison de son père, pour y redevenir la jeune fille obéissante et laborieuse qu'elle avait été.

Eh bien ! non. Il restait à Jeanne quelque chose de plus haut, de plus noble, et si je puis ainsi dire, de plus divin à accomplir. Il lui restait à passer par l'épreuve, la trahison, toutes les horreurs d'un long et cruel jugement, toutes les tortures qu'une haine féroce, implacable, pouvait inventer. Il lui restait à pâtir et à mourir.

Ah ! au souvenir de tout ce que Jeanne, si douce pourtant, si pure et si sainte, dut endurer d'humiliations et de tourments, mon âme défaille, mon cœur se brise, et vous me

permettez d'abréger des pages que je voudrais pouvoir, de toutes les larmes de mes yeux, effacer de notre histoire.

Jeanne est prise à Compiègne, dans une sortie malheureuse où elle s'attardait à soutenir la retraite de ses soldats. Elle est aux mains des Bourguignons, traîtres à leur pays, qui la vendent et qui la livrent aux Anglais ; et c'est son calvaire qui commence.

Mes frères, maintenant que Jeanne, contre toutes les lois de la guerre, au mépris, je ne dis pas seulement de toute justice, mais de toute humanité, est traînée à Rouen, de prison en prison, de lourdes chaînes aux pieds et aux mains, dans une cage de fer, que fait donc Charles VII ? Que font donc les chevaliers et les hommes d'armes ? Et à défaut de ceux-ci, que font donc les femmes et les enfants ? Que font donc les chaumières et les châteaux ? Que fait donc le peuple ? Et comment n'y eut-il pas une armée grossissant à chaque hameau, à chaque village, à chaque cité, pour marcher sur Rouen et arracher aux Anglais leur victime ?

Mais non, mes frères. O noire ingratitude ! Les Anglais, tout à leur aise, peuvent la torturer pendant de longs mois. Ils peuvent, dans sa prison, la livrer à d'odieux outrages. Ils peuvent, devant ses juges qu'ils ont achetés et payés à prix d'or, et qui hélas ! il faut bien le dire, se couvrent du masque hypocrite de la religion, l'accabler de crimes imaginaires. Ils peuvent la condamner à être brûlée vive, sur un bûcher d'infamie.

Et c'est ce qu'ils font ; et le 30 mai 1431, l'iniquité se consomme dans un forfait que l'histoire a enregistré pour le flétrir à jamais. Mais aussi, mes frères, je ne saurais le proclamer trop haut, c'est précisément à cet instant-là que Jeanne est à l'honneur.

II

Elle est à l'honneur, parce que Dieu l'assiste, Dieu qui a déclaré bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, et qu'elle va cueillir la palme, glorieuse entre toutes, du martyre.

Et en effet, c'est une sainte qui va mourir. Dans une dernière communion, elle s'est nourrie de la chair du Christ, pour mieux lui ressembler dans son supplice. Des larmes abondantes coulent de ses yeux. Eh quoi ! mourir ainsi, à la fleur de l'âge ! Est-ce donc un crime d'avoir des communications avec le ciel, et d'obéir à des voix qui viennent de Dieu lui-même ? Est-ce donc un crime d'aimer son pays, et de ne pouvoir supporter qu'il soit foulé par l'étranger ?

Mais elle se ressaisit bientôt ; et tournant ses yeux vers le ciel : « Avec la grâce de Dieu, dit-elle, ce soir, je serai en paradis. »

La voilà sur son bûcher. Ah ! regardez-la, mes frères, à ce moment suprême. N'est-ce

pas là, parmi les flammes qui pétillent, qui montent, qui l'enveloppent de leurs gerbes brûlantes, n'est-ce pas là, pour elle, un trône qui fait pâlir tous les autres trônes de la terre ?

Ah ! qu'elle est belle, qu'elle est radieuse dans cette pourpre qui met à son front l'aurole sacrée des martyrs ! Elle tient entre ses mains, elle serre sur son cœur une petite croix de bois qu'un soldat compatissant lui a donnée. Elle attire à elle, pour l'embrasser longuement, l'image du Crucifié qu'un moine charitable lui a apportée de l'église voisine. Elle déclare, avec force, dans son brasier, à l'heure où c'en est fait des rêves et des espérances terrestres qu'elle aurait pu avoir, mais où la foi lui montre son vrai triomphe, que ses voix ne l'ont pas trompée. Elle invoque son Jésus qu'elle a tant aimé, elle incline la tête, et par trois fois, on l'entend murmurer doucement, dans un dernier souffle : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

C'était fini. O Jeanne, non, vos voix ne vous ont pas trompée ! C'est vrai, les flammes ont fait leur œuvre ; elles vous ont réduite en cendres ; mais elles n'ont pu consumer votre cœur qui palpite encore, en signe de cet amour si tendre et si fort que vous portiez à l'Eglise et à la France. Et pendant que votre âme, sous la forme d'une blanche colombe, déployant ses ailes, s'est envolée au ciel, près du Christ Jésus, voilà que les Anglais s'inquiètent, ils tremblent ; le peuple pleure à chaudes larmes, et dans la foule un cri s'élève, cri de douleur et d'effroi : « Nous avons brûlé une sainte ! »

Une sainte ! mes frères, vous l'entendez bien ; c'est plus que la pure jeune fille de Domremy, c'est plus que la libératrice d'Orléans et de la France, c'est plus que l'héroïne et la guerrière qui battait les Anglais et les faisait fuir éperdus sur des chemins de déroute. Une sainte ! mais ne voyez-vous pas un rayon de la gloire infinie, de la gloire éternelle, qui se pose sur son front et qui lui donne une beauté empruntée à la beauté même de Dieu ?

Une sainte ! Ah ! voilà bien la gloire à sa plus haute expression ; et c'est ainsi que Jeanne, depuis des siècles, et surtout de nos jours, est à l'honneur.

Je sais bien qu'au *xviii*^e siècle, Voltaire l'a outragée dans un ignoble pamphlet ; je sais bien que tout dernièrement — et j'en ai pleuré de honte et de douleur — une ville de France, et non des moindres, a choisi pour la représenter dans les conseils de la nation, pour l'envoyer siéger à la Chambre, un insulteur de Jeanne d'Arc ; je sais bien que dans l'Université, dans nos écoles publiques, à la ville et à la campagne son histoire, le récit de sa vie et de sa mort sont accompagnés d'appréciations et de jugements qui la feraient passer presque, aux yeux du pays, si ce n'était le bon sens populaire, pour une aventurière.

Mais qu'importe ? Sa gloire, pour nous catholiques et Français, n'en étincelle et n'en rayonne que davantage. Vingt-cinq ans après son martyre, sa vieille mère, Isabelle Romée, cassée par l'âge et le chagrin, le 7 novembre 1455, se présentait à Notre-Dame de Paris. Elle en franchissait le seuil, et au milieu de ses sanglots, parmi les larmes des assistants, elle demandait à l'Eglise de reviser et de casser l'unique procès de Rouen ; et l'année suivante, le pape Calixte III rendait une sentence de réhabilitation, et la faisait lire solennellement, après une procession générale, en deux endroits de Rouen, sur la place de Saint-Ouen, et sur le Vieux-Marché, là où Jeanne avait souffert, là où elle avait été martyrisée.

Et pour couronner son œuvre, pour rendre à l'héroïne pleine et entière justice, l'Eglise par la bouche de Léon XIII et du grand pape Pie X, l'a proclamée successivement Vénérable et Bienheureuse.

L'année dernière, sous les voûtes de Saint-Pierre, à Rome, parmi les plus magnifiques splendeurs qu'on puisse rêver, c'était la fête de sa Béatification ; et la France, la vraie France, la France catholique, la France qui croit et qui prie, était là. Elle était là avec ce qu'elle a de meilleur et de plus illustre ; et tout de suite elle a fait écho à la voix du pape, tout de suite elle a élevé à Jeanne d'Arc des autels, elle lui a dressé des statues, chanté des messes ; tout de suite dans ses temples, comme vous le voyez aujourd'hui, elle a uni, elle a mêlé ses images, ses bannières, ses couleurs aux étendards et aux couleurs de la patrie.

Ah ! j'en tressaille de fierté et de joie ! — Mes frères, on avait demandé à Jeanne d'Arc, au cours de son procès : « Avez-vous fait faire quelque image à votre ressemblance ? » La question était captieuse au premier chef ; car ses juges feignaient de croire qu'elle avait voulu se faire adorer. Sa réponse fut nette et précise : « Jamais, » dit-elle.

Eh bien ! ce que Jeanne d'Arc n'a pas commandé de faire, l'Eglise l'a fait. Déjà ses statues, ses images ornaient quelques-unes des places de nos cités, et c'était là, à Paris surtout, que se donnait rendez-vous, pour de patriotiques manifestations, la jeunesse catholique.

Mais cette année même, combien d'images dans lesquelles les plus grands artistes ont mis plus que leur génie, leur âme et leur cœur, reproduisent ses traits, son attitude tantôt guerrière, tantôt suppliante et extatique, et dans nos sanctuaires prennent place maintenant parmi les images des saints !

Et voilà comment la France chrétienne glorifie Jeanne d'Arc.

**

Et vous aussi, mes frères, grâce à un don généreux et plein de cœur, que je ne saurais

trop louer et que Dieu récompensera sûrement, vous lui faites fête aujourd'hui, vous lui ouvrez toutes grandes les portes de votre belle et monumentale église.

Elle est là, je la vois sur un trône de lumières et de fleurs. C'est bien la fille de Dieu envoyée au secours de la France et la libérant de ses ennemis.

Ah ! devant son image que votre cher et si dévoué curé bénira tout à l'heure, et qui restera ici comme le symbole de la pureté, de la foi, de la bravoure et de l'honneur, je vous demande deux choses.

Je vous demande de la regarder et de l'écouter ; car elle vous parle à tous. Jeunes filles, elle vous dit ce que les voix du ciel lui disaient, d'être bonnes, pieuses, de bien vous conduire et d'être assidues à l'église. Jeunes gens, qui un jour ou l'autre serez appelés sous nos drapeaux, elle vous dit de servir votre pays jusqu'au sang, jusqu'à la mort, s'il le faut. Jeunes séminaristes, l'espoir du diocèse, que je suis heureux de voir à cette fête, et qui y apportez tout l'élan, toute la fraîcheur et toute la grâce de votre âge, elle vous dit que c'est encore grande pitié en France et que Dieu vous appelle à batailler bientôt pour en chasser les impies et les sectaires qui l'oppriment et la déshonorent. Et vous tous, paroissiens de B..., quels que soient votre condition, votre rang social, elle vous dit de garder dans vos cœurs de plus en plus chrétiens, deux amours qui n'en font qu'un : l'amour de Dieu et l'amour de la France ; elle vous dit de vous unir, de vous grouper pour réclamer vos droits de catholiques, et en user toujours pour le bien, la prospérité et l'honneur du pays.

Et puis, mes frères, je vous demande en terminant, et ce sera ajouter un nouveau et plus beau fleuron à la gloire de Jeanne d'Arc, je vous demande de l'invoquer souvent ; je vous demande, en vous inclinant devant elle, de joindre les mains et de lui dire : « Jeanne, bienheureuse Jeanne, entrée maintenant dans la joie et les triomphes du ciel, là-haut, près de Dieu, priez, priez pour l'Eglise, pour la France et pour nous ! » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — SAINT PAUL

II

PREMIÈRE MISSION. — A ANTIOCHE DE PISIDIE

I

L'Esprit-Saint l'ayant investi de l'autorité pour diriger désormais la mission, Paul prend le commandement. Ainsi qu'il l'avait pressenti,

il n'y a rien à faire pour le moment dans cette voluptueuse île de Cypre, tout adonnée au culte de Vénus, qui y avait planté, disait-on, les grenadiers et les bosquets sacrés. Riche par sa belle et plantureuse nature, par son commerce de brillants tapis, par ses nombreux vaisseaux, cette population frivole et tout attachée au plaisir n'est pas disposée encore à entendre la parole de Dieu. L'impureté est le grand obstacle à la conversion, il faudrait renoncer à trop de séductions, rompre avec trop d'attraits et de vanités, et les Cypriotes se complaisaient dans leur vie molle et douce. C'est vers la Pamphylie et la Galatie que l'Apôtre des Gentils résolut de porter ses pas et ses prédications.

Il eut de la peine à faire comprendre à ses compagnons qu'ils devaient quitter cette île où leur action sur le peuple avait été stérile et demeurerait sans espoir prochain. Ils ne manquèrent pas de lui représenter que le proconsul une fois converti leur serait favorable, et, par son autorité personnelle, agirait sur les masses. Sergius Paulus ne devait plus rester que quelques mois à Cypre, et son influence romaine trop récente ne pouvait peser d'un grand poids sur la multitude indigène. Barnabé regrettait sa patrie, Jean Marc préférait l'apostolat des Juifs ; cependant ils obéirent à Paul et s'embarquèrent à Paphos pour la Pamphylie.

C'est sans regret que Paul voit disparaître les rivages de Cypre, qu'il ne visitera plus jamais. Il est plein de confiance, parce qu'il aborde le vaste champ de l'apostolat pour lequel Dieu l'a choisi.

Cette grande presqu'île d'Asie qui se rattache au continent par les montagnes d'Arménie à l'est, aussi vaste que la France, ne forme pas une patrie compacte, faite d'une seule race ; c'est une agglomération de peuples divers, disséminés à travers dix-sept provinces. De la côte s'élèvent les hautes montagnes du Taurus dont le pied baigne presque dans la Méditerranée, tandis que l'autre versant descend en une longue pente douce formant les plateaux fertiles qui s'inclinent vers le Pont-Euxin ou la mer Noire.

Sur les bords de la Méditerranée s'étendent comme une guirlande de fleurs, de l'est à l'ouest, les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie, Carie et Ionie. Au-delà du Taurus, c'est la Pisidie, la Galatie, la Cappadoce, la Lycannie, la Phrygie, enfin la Bithynie, et la Paphlagonie qui occupe le rivage de la mer Noire. Ces provinces disparates sont reliées uniquement par la chaîne fragile de la domination romaine qui les gouverne soit par des proconsuls, soit par des rois vassaux de Rome. Les esprits, les mœurs, le culte, les dieux sont différents. Le grec n'est compris que par les classes élevées, mais nullement par le peuple qui n'entend que son

propre dialecte. On comprend pourquoi le Saint-Esprit accorda aux Apôtres le don des langues, sans lequel d'un peuple à l'autre ils n'eussent pu se faire entendre.

Cependant un culte nouveau paraît partout en honneur : le culte des Césars, car les empereurs ne sont connus que par leurs bienfaits. Ils ont arraché ces pays au joug de rois cruels ou impuissants, comme les Attales ou Amyntas, et ils les gouvernent sous de justes lois, tout en leur conférant les multiples bénéfices de l'unité et de la civilisation romaines. Mais ce culte lui-même est trop récent pour avoir compénétré les mœurs, aussi l'influence romaine ne demeure-t-elle qu'à la surface : le souvenir des dieux du pays persiste dans les âmes, avec une vénération profonde pour ces divinités dont les noms sont divers suivant les provinces, mais qui rappellent toujours Jupiter, Bacchus, Hercule ou Vénus. Les villes saintes abondent, comme Pessinonte, Olba ou Tyane, avec des prêtres nombreux, des magiciens qui font des prodiges, des cultes organisés. L'unité romaine toutefois servira puissamment la prédication des Apôtres, parce qu'elle s'impose, elle gouverne, elle est respectée, au point que nombre d'inscriptions célèbrent « l'auguste prévoyance » des empereurs. Rome en effet possède le secret de régner sur les peuples étrangers sans les blesser, car elle ne détruit point les coutumes des aïeux, elle apporte la sécurité, la sauvegarde du droit et laisse assez de liberté pour se faire accepter et même bénir. C'est pourquoi Ephèse, Nicée, Pergame, Nicomédie, élèvent des temples en l'honneur de Rome et des Césars.

Nos trois apôtres cinglent vers ces contrées où ils veulent faire connaître Jésus-Christ ; ils abordent dans la baie d'Attalia en Pamphylie, s'engagent dans le fleuve Cestrus, et descendent à Perge. Le climat est malsain ; des miasmes pestilentiels s'exhalent des marais et de la plaine insalubres. Ils arrivent dans la chaude saison, aux jours brûlants de l'été, la population s'est réfugiée sur les hauts plateaux du Taurus, suivant la coutume, pour y trouver un peu de fraîcheur, la ville est déserte. Aussi ne font-ils qu'y passer, *pertranseunt*. Mais ces marches fatigantes, ces âpres montagnes, surtout ces courses incessantes à la recherche des Gentils pour lesquels Paul manifeste une préférence absolue, ou effraient Jean Marc ou le froissent dans ses sentiments, surtout dévoués aux Juifs. Et il s'éloigne de ses compagnons, se sépare d'eux, *discedens*, non sans de pénibles discussions sûrement, car Paul lui tiendra rancune et, plus tard, refusera nettement de le reprendre avec lui, parce que, dira-t-il, « Marc n'est pas allé à l'œuvre avec eux et donc il ne doit pas être accepté. » (Act., xv, 38). Cette décision irrévocable amena même alors un froissement avec Barnabé, qui

prit parti pour son parent et, qui plus tard, rompant avec Paul, retournera évangéliser avec le disciple rejeté sa chère patrie de Chypre qu'il n'avait laissée qu'à regret.

Après les avoir quittés à Perge, Marc s'en revint à Jérusalem d'où il ira bientôt rejoindre à Rome Pierre, dont il sera, suivant le mot d'Eusèbe, le disciple et l'interprète.

Cette divergence de vues, ces discussions vives, ces habitudes autoritaires de Paul, ce sont les côtés humains que saint Luc se plaît à signaler afin de mieux dessiner le caractère de chacun. La première qualité du commandement, c'est la décision : Paul la possédait à un degré souverain, et comme il portait toutes les responsabilités, c'est ainsi qu'il devait agir.

II

Ils remontent la vallée encaissée du Cestrus et gagnent les plateaux du Taurus, steppes stériles qu'ils traversent pour atteindre le lac plus clément d'Egherdir, aux rives plantureuses, couvertes de riches forêts qui se reflètent dans ses eaux bleues. Les paysages sont plus riants, les vallons plus fertiles, des maisons coquettes annoncent la grande ville. Voici en effet, sur une hauteur ombragée d'arbres, Antioche de Pisidie. Seleucus Nicator a compris l'importance de sa position sur la route des caravanes de Smyrne et d'Ephèse à Tarse, en franchissant les Portes ciliciennes, et il en a fait une grande cité. Les Romains y ont attiré les étrangers en leur promettant l'exemption d'impôt, avec une organisation municipale semblable à celle des villes d'Italie : c'est ce qu'on appelait *le droit italique*. C'est aussi une cité sainte où la Lune est adorée comme un dieu, et non comme une déesse.

Les Juifs s'y sont établis comme partout, ils y ont une colonie puissante avec une florissante synagogue, où se rendent avec eux les Prosélytes « craignant Dieu, » et des femmes de la plus haute noblesse de la cité, tourmentées par le sens du divin, conquises par la doctrine élevée des Israélites. Les deux Apôtres se présentent aux chefs de la synagogue avec leurs titres l'un de docteur, l'autre de lévite, et ils sont très accueillis. Aussi le sabbat suivant ils entrent dans l'assemblée des Juifs, avec la modestie qui convient aux disciples du Christ, et ils prient au milieu de leurs frères, la tête voilée et le visage tourné vers Jérusalem.

Celui qui présidait l'assemblée fait les lectures ordinaires tirées de la Loi et des Prophètes, et tombe sur un passage d'Isaïe qui prêche la pénitence. Puis les princes de la synagogue envoient dire aux deux étrangers : « Hommes nos frères, si vous avez quelques paroles d'exhortation à adresser au peuple, dites. »

Aussitôt Paul se lève, de la main il commande le silence, puis il prononce un long

discours dont saint Luc, peut-être sous la dictée de son maître, nous retrace les grandes lignes.

« Hommes d'Israël, dit-il, et vous, Prosélytes qui craignez Dieu, écoutez ! »

D'abord il montre l'amour particulièrement provident de Dieu pour Israël :

Le Dieu du peuple d'Israël choisit nos pères et éleva les Hébreux alors qu'ils habitaient la terre d'Égypte, d'où il les tira par la force de son bras. Pendant quarante années il les nourrit dans le désert. Pour eux il détruisit sept nations du pays de Chanaan et leur distribua leurs terres par le sort. Tout cet espace de temps dura 450 ans. Ensuite il leur donna des juges jusqu'au prophète Samuel.

Alors ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, qui régna quarante ans. Puis il le rejeta et leur suscita le roi David auquel il rendit témoignage en disant : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. » C'est de sa race que Dieu, suivant sa promesse, a fait naître Jésus, le Sauveur d'Israël.

S'il leur énumère habilement leurs gloires, c'est pour s'emparer de leur esprit, afin de les disposer à croire au Christ Sauveur d'Israël. Maintenant il va leur dire la mission rédemptrice de Jésus prédite par les prophètes. Il poursuit donc devant ses auditeurs attentifs :

Jean a prêché d'abord à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence, et lorsqu'il achevait sa course il disait : « Je ne suis pas celui que vous croyez. Celui que vous attendez vient après moi, et je ne suis pas digne de dénouer la chaussure de ses pieds. »

Hommes, mes frères, fils de la race d'Abraham, et vous, prosélytes qui craignent Dieu, c'est à vous que cette parole de salut a été envoyée. Ceux qui habitaient Jérusalem et leurs princes ne l'ont pas connu. Ils l'ont condamné, accomplissant ainsi les paroles des prophètes qui se lisent chaque Sabbat ; et quoiqu'ils n'aient rien trouvé en lui qui méritât la mort, ils demandèrent à Pilate de le faire mourir.

Et lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, on le descendit de la croix et on le mit au tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité des morts le troisième jour, et il a été vu pendant un grand nombre de jours par ceux qui avaient monté avec lui de la Galilée à Jérusalem. Ceux-ci sont aujourd'hui ses témoins devant le peuple.

Et nous, nous venons vous annoncer l'accomplissement de la promesse qui a été faite à nos pères. Dieu en effet l'a accomplie en faveur de nous, ses enfants. Il a ressuscité son fils Jésus, suivant qu'il est écrit dans le psaume 2^e : « Tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui. » Il l'a ressuscité des morts pour ne plus retourner à la corruption, car il a dit : « J'accomplirai fidèlement les promesses que j'ai faites à David. » Et ailleurs : « Vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption. » Or David, après avoir servi Dieu pendant sa vie, s'est endormi, il a été réuni à ses pères et il a éprouvé la corruption.

Mais celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts n'a pas éprouvé la corruption.

Tous ont entendu parler de Jean, dont l'autorité pour eux est incontestée ; c'est pourquoi ils écoutent, puis ils méditent ces paroles si bien appuyées sur les témoignages des prophètes. Jésus a bien accompli les prophé-

ties, il est bien ressuscité d'entre les morts. David ne parlait pas de sa propre personne quand il disait : « Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption, » puisqu'il a été enfermé dans le tombeau où il demeure encore. C'est donc de Jésus qu'il parlait, de Jésus qui est ressuscité, ainsi que l'attestent les témoins les plus autorisés, ceux qui ont vu. — Paul regarde son auditoire, il l'a convaincu. Le moment est venu maintenant de lui prêcher le Christ en qui il faut croire pour être sauvé. Ce n'est plus la loi mosaïque qui est le principe de salut, mais la seule foi en Jésus-Christ : « Hommes, mes frères, sachez donc que c'est par lui que la rémission des péchés vous est annoncée, et que qui croit en lui est justifié par lui de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse. »

Tel est le point capital de la théologie de S. Paul, celui qu'il développera par toutes ses prédications et à travers toutes ses Epîtres. La loi mosaïque est finie, elle est morte ; elle est remplacée par la loi évangélique, seule vivante, et qui rend seule la vie aux âmes en les délivrant de leurs péchés, puis en les remplissant de la grâce qui sanctifie et vivifie. Ce langage est nouveau pour les Juifs d'Antioche de Pisidie, il les blesse même, en leur signalant l'infirmité de la loi dont ils sont si fiers, car elle les élève à la dignité de race élue, privilégiée, unique dans le monde, et à un niveau moral supérieur à celui des païens qui croupissent dans leurs affreuses doctrines et pratiques idolâtriques. Ils pressentent que l'Apôtre affirme leur déchéance, et ils protestent ; c'est pourquoi il ajoute :

« Prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui est prédit par les prophètes. « Voyez, ont-ils dit, vous qui méprisez la vérité, soyez dans la stupeur et tremblez d'effroi, car je ferai une œuvre en vos jours, une œuvre à laquelle vous ne croirez pas, lorsqu'on vous l'annoncera. » (Hab., I, 5).

L'impression produite par ce discours est profonde. L'Apôtre, après un exorde flatteur pour leur amour-propre national, a montré à ses auditeurs que Jésus-Christ est le Rédempteur annoncé par les prophètes et conclu que le salut est en lui seul et non plus, dans la loi de Moïse. Il a terminé par un grave avertissement toujours emprunté aux prophètes. Aussi, quand il sort, on s'empresse autour de lui, on le prie de parler encore le prochain sabbat. « Et quand l'assemblée s'est séparée, nombre de Juifs et de Prosélytes suivent Paul et Barnabé. Ceux-ci continuent à les instruire et les exhortent à persévérer dans la grâce de Dieu. » (Act., XIII, 13-43).

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 15 décembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLII. Le Chef de l'Eglise, 849.

Sermons pour Noël. — II. Le monde transformé par Jésus-Christ, 853.

Pour le Premier Vendredi. — XXIII. La reconnaissance envers le Sacré-Cœur, 855.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXII. Le bal, 857.

A l'occlusion pour des noces d'or. — Le mariage chrétien, 859.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — III. Première mission ; à Antioche et Iconium, 862.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLII

LE CHEF DE L'ÉGLISE

Nous avons déjà parlé du chef de l'Eglise dans la précédente instruction ; mais nous n'avons pas traité ce sujet dans toute son ampleur. Nous nous proposons aujourd'hui d'en parler d'une manière plus développée. Aussi bien, mes frères, attendez-vous de nous un exposé aussi complet que possible de la vérité chrétienne sur un point si important. Afin de vous satisfaire, nous répondrons à ces deux questions : 1^o Quel est le chef de l'Eglise ? 2^o Quelles sont les prérogatives du chef de l'Eglise ?

Occupons-nous aujourd'hui de la première. Nous y répondrons en établissant : 1^o que saint Pierre a été le premier chef de l'Eglise ; 2^o que le pape est le successeur de saint Pierre.

I. — *Saint Pierre a été le premier chef de l'Eglise*

La primauté de saint Pierre, son souverain pouvoir sur toute la société des fidèles, nous est enseignée par l'Ecriture, et cela d'une triple manière. Nous y trouvons en effet : 1^o la promesse, 2^o l'institution, 3^o l'exercice de cette primauté.

1^o *Promesse de la primauté.* — Un jour, dans une plaine d'Orient, Jésus-Christ adresse à ses apôtres cette interrogation solennelle : « Que dit-on du Fils de l'homme ? Et vous-mêmes qu'en dites-vous ? Que pensez-vous de moi ? » Et l'un d'eux, Simon, sans avoir préalablement consulté ses collègues, sans hésitation, poussé par un mouvement surnaturel :

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » — « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, lui répond Jésus ; car ce n'est pas la chair ni le sang (ce ne sont pas les facultés bornées de la nature) qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis (quelle affirmation !) : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes (c'est-à-dire les puissances) de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Jésus-Christ est la pierre essentielle : *petra autem Christus* (I Cor., x, 4), et le fondement unique en dehors duquel on ne peut rien bâtir : *fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est*. (I Cor., III, 2). Pierre devient ainsi comme une extension de Jésus-Christ lui-même et reçoit, en même temps que la charge de gouverner la société des âmes, les dons nécessaires à ce divin gouvernement. Dès lors, toute église qui ne reconnaît pas Pierre comme son fondement n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ et ne peut par conséquent rester debout, car elle n'est pas l'œuvre de Dieu. C'est évident. Plaise à Dieu que les chrétiens qui sont séparés de notre foi voient cette vérité telle qu'elle est, avec des yeux exempts de préjugés !

Notre-Seigneur, s'adressant encore à saint Pierre, continue : « Et je te donnerai les clefs du royaume du ciel. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (Mt., xvi, 19). Chez différents peuples dans l'antiquité, et particulièrement chez le peuple juif, les clefs étaient considérées comme un emblème de l'autorité. Chez les Romains, le mari faisait présent d'un trousseau de clefs à sa femme, à l'instant où elle entraînait dans la maison ; il les lui reprenait au moment du divorce. Autrefois, lorsqu'un prince faisait son entrée dans une ville, les magistrats lui en offraient les clefs, comme un témoignage de sa souveraineté. Dans une place assiégée, lors de sa reddition, les magistrats portaient au général vainqueur les clefs de la ville, comme une preuve de leur soumission. Au livre de l'Apocalypse, notre Sauveur dit « qu'il a les clefs de la mort et de l'enfer ; » ce qui signifie qu'il a tout pouvoir sur la mort et sur l'enfer. Et même, dans l'usage commun de la vie, si le maître de la maison, en l'abandonnant momentanément, nous dit : « Voilà les clefs, » est-ce que cette simple déclaration, sans le moindre mot d'explication, n'éveille pas cette idée : « Je vous donne ici tout pouvoir ; vous me représentez en mon absence ? » De même, quand Jésus-Christ dit à saint Pierre : « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, » il veut faire entendre : « Je vous donnerai l'autorité suprême sur mon Eglise, vous

serez mon représentant visible jusqu'à la fin du monde. » Rappelez-vous que ces paroles ont été adressées à Pierre seul, et non à d'autres apôtres.

Notre-Seigneur exprime la même idée sous une autre forme et en la revêtant d'une autre image afin de la rendre plus sensible à ceux qui l'écoutent. « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, dit-il à Pierre, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Lorsqu'il n'y avait encore ni serrures ni verrous, ou bien chez les peuples qui habitaient sous les tentes, le chef de famille avait seul le droit de lier et de délier, c'est-à-dire d'attacher la corde qui fermait la porte ou de la détacher pour laisser passer ceux qu'il voulait admettre, car il était maître absolu au foyer¹. Pierre est donc investi de la suprême autorité dans l'Eglise, il reçoit le pouvoir de lier et de délier, c'est-à-dire d'imposer ou de ne pas imposer aux âmes les liens des définitions de foi, des préceptes, des censures ecclésiastiques. C'est en ce sens que les écoles d'Hillel et de Schammaï ont entendu les mots *lier* et *délié* et les ont opposés l'un à l'autre. Tous les contemporains de Notre-Seigneur ne pouvaient les entendre que dans ce sens.

Plus tard, les apôtres recevront eux aussi le pouvoir de lier et de délier. Mais ce pouvoir, ils ne l'auront que sous l'autorité de Pierre. Car, dit Bossuet et avec lui toute la Tradition : « Cette parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez*... Il y a dans la chaire de Pierre la plénitude de la puissance². »

2^o *Institution de la primauté*. — Après la promesse claire et précise, vient l'institution.

Après le repas eucharistique, et avant de passer au jardin de l'agonie, Jésus dit à Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé de vous cribler tous comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Un jour, converti, confirme tes frères. *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* » (Luc, xxii, 32). Pierre laissé à lui-même ou dans l'ordre des choses humaines, retrouvera la fragilité mortelle. Qu'une servante l'accuse d'être de la suite de Jésus, par trois fois il reniera son Maître. Il reçoit les divins privilèges non pour lui-même, mais pour le salut de l'Eglise et pour l'exercice de son ministère principal. Quand il parlera sur la foi, au nom de Dieu et pour confirmer ses frères, il ne saurait défailir.

Enfin, après la résurrection, et au moment même de monter vers son Père, Jésus parlant à Pierre lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? — Oui, Sei-

gneur, répond l'apôtre, vous savez que je vous aime. » Jésus reprend : « Paissez mes agneaux. » — Il lui dit encore : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Pierre répond : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux, » dit encore Jésus. — Une troisième fois il lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Pierre fut attristé, parce que Jésus lui dit pour la troisième fois : « M'aimez-vous ? » et il répondit : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez bien que je vous aime ! » Alors Jésus reprit : « Paissez mes brebis. » (Jo., xxi, 15). Les Pères et les commentateurs de la parole sacrée n'ont pas manqué de signaler les expressions employées par Jésus, pour désigner le troupeau qu'il confie à Pierre. Il dit les agneaux et les brebis, *agnos et oves*, c'est-à-dire les petits du troupeau et ses chefs, les fils et les pères spirituels, les fidèles et les évêques.

Telles sont les paroles de l'institution. Elles sont claires, précises, pleines d'un sens évident qui exprime la primauté donnée à Pierre et l'autorité qui lui est conférée sur toute la société des âmes.

3^o *Exercice de la primauté*. — Nous voyons dans l'Ecriture non seulement la promesse et l'institution, mais encore l'exercice de la primauté de saint Pierre.

Et d'abord la prééminence de saint Pierre apparaît dans l'énumération générale des Apôtres. Son nom est toujours cité le premier, comme celui de Judas est toujours cité le dernier. (Mt., x, 2 ; Mc., iii, 16 ; Luc, vi, 14 ; Act., i, 14). Saint Mathieu appelle toujours Pierre *le premier des Apôtres*. Or, Pierre n'est ni le plus ancien par l'âge, ni le premier par l'élection : son frère André était l'ainé et avait été appelé avant lui à l'apostolat. Cette expression signifie donc le premier par le rang, par la dignité, par l'autorité.

Dans les *Actes des Apôtres*, la seule partie de l'Ecriture où l'on rapporte les faits accomplis après l'Ascension de Notre-Seigneur, saint Pierre nous apparaît comme Saül au milieu des tribus, dépassant ses frères de la tête et des épaules, tant est prééminente la place qu'il tient dans l'exercice du ministère sacré.

Les douze premiers chapitres des *Actes* sont consacrés au récit des actions de l'Apôtre et de quelques-uns de ceux qui furent chargés avec lui d'annoncer au monde l'Evangile. Dans ce court fragment historique comme dans les Evangiles, la primauté de Pierre est mise en évidence en mille endroits. C'est lui qui invite les apôtres à donner un successeur à Judas. (i). C'est lui qui prêche le premier au peuple. (i, 15 ; ii, 14). Il opère le premier miracle (iii, 1), se présente le premier devant le Sanhédrin (iv, 1), visite le premier l'Eglise et porte le premier l'Evangile aux Gentils à la suite d'une révélation spéciale (ix, 32 ; x, 5),

¹ Sepp. *Vie de N.-S. J.-C.*

² Sermon sur l'unité de l'Eglise.

Au concile de Jérusalem, c'est lui qui préside (xv, 7). Quand il a parlé, toute l'assemblée garde le silence.

Paul lui-même, le grand Paul, qui a été instruit par Jésus-Christ, se sent obligé de venir chercher près de Pierre la confirmation de son divin ministère. (Galat., I, 18).

Saint Jacques est jeté en prison par Hérode et peu après décapité. C'est un des trois apôtres qui ont vécu avec Jésus dans l'intimité la plus familière. Il était cousin de Notre-Seigneur et frère de saint Jean. Cependant les fidèles ne firent pas d'extraordinaires efforts pour l'arracher à la mort. Mais Pierre est mis en prison vers le même temps : toute l'Eglise s'émeut, des prières pour sa délivrance montent de tous les cœurs vers le ciel. L'armée du Seigneur peut supporter la perte de l'un de ses chefs secondaires ; mais elle ne peut consentir à se voir privée de celui qui a le commandement général. (Act., xii). Cette conduite ne proclame-t-elle pas éloquemment la place privilégiée que Pierre occupe dans la divine hiérarchie ?

Des passages de l'Ecriture que nous avons cités, il résulte clairement que saint Pierre a la première place dans l'Eglise. Tous ceux que n'aveuglent pas des opinions préconçues ou les intérêts de leurs passions le reconnaîtront avec nous.

La même conclusion s'impose quand on consulte avec impartialité les documents de la Tradition. Pour les docteurs du christianisme, Pierre est le véritable fondement de l'Eglise. Il porte tout l'édifice : les pierres obscures et les colonnes maîtresses que l'on appelle les évêques¹. C'est pour cela que Dieu l'a fait le premier entre tous les apôtres². Il a reçu les clefs pour les communiquer aux autres³ ; c'est de lui que la force de pouvoir et le commandement passe aux princes de l'Eglise⁴. Les brebis elles-mêmes, c'est-à-dire celles à qui la fécondité plénière de l'onction sainte donne le droit de conduire le troupeau de Jésus-Christ, les brebis lui sont confiées pour qu'il les gouverne⁵. Paul va chercher en lui le maître des apôtres et le docteur du monde entier⁶. La multiplicité des pasteurs devient unité sous le gouvernement de celui qui représente le divin roi Jésus-Christ⁷. Enfin l'Eglise résume toute sa tradition dans cette belle antienne qu'elle chante à la fête de son premier chef : « Pierre, tu es le pasteur suprême des brebis, le prince des Apôtres ; c'est à toi que Dieu a confié les clefs du royaume des cieux.

Tu es pastor ovium, princeps apostolorum ; tibi traditæ sunt claves regni cælorum. »

Le Concile du Vatican, après avoir formulé avec autorité la doctrine catholique sur la primauté de Pierre, frappe d'anathème ceux qui combattraient cette vérité : « Si quelqu'un dit que le bienheureux Pierre apôtre n'a pas été établi par le Christ Seigneur le prince de tous les apôtres et la tête visible de toute l'Eglise militante, ou que le même Pierre n'a reçu de Jésus-Christ qu'une primauté d'honneur et n'a pas reçu immédiatement et directement du même Jésus-Christ Notre-Seigneur une primauté de vraie et propre juridiction ; que celui-là soit anathème¹. »

II. — *Le pape est le successeur de saint Pierre*

L'Eglise n'est pas morte avec Pierre, puisqu'elle doit durer jusqu'à la fin du monde. Toutes les prérogatives officielles conférées à Pierre ne devaient donc pas cesser avec lui, mais se transmettre à ses successeurs de génération en génération. L'Eglise a autant besoin d'un chef aux différentes époques de sa vie qu'au temps même de son origine. Si le Sauveur, pour conserver l'unité dans l'Eglise, jugea nécessaire l'institution d'une primauté vraiment souveraine, quand le Christianisme était dans sa première ferveur, que les Apôtres vivaient encore dispersés dans le monde, accompagnés chacun d'une protection spéciale de la Providence, que les chrétiens comparativement peu nombreux appartenaient à un seul Etat, parlaient une même langue, et n'étaient point divisés par les préjugés politiques et nationaux : une telle sauvegarde, je le demande, devient-elle moins nécessaire après que la charité perdant de ses célestes ardeurs, les lumières des pasteurs s'affaiblissant, la dispersion des fidèles s'étendant plus loin avec la division des royaumes et des empires, eurent infiniment diminué les moyens humains et les chances morales de conserver l'unité de croyance et de pratique ?

La suprême puissance de Pierre n'a donc pas dû disparaître avec lui quand il a payé son tribut à la mort. L'homme qui s'appelle Simon peut cesser de vivre ; mais Pierre doit demeurer debout jusqu'à la fin des temps.

L'histoire, la tradition, la foi de vingt siècles nous disent qu'il en est ainsi. Elles nous disent que Pierre a un successeur et que ce successeur est le Pontife Romain. *Perseverat Petrus in successoribus suis*, dit saint Léon².

Ecoutez ces grandes voix. Le pape est l'héritier légitime des prérogatives du Prince des Apôtres ; c'est pourquoi l'Eglise romaine est la mère et la maîtresse de toutes les autres,

¹ S. Athanas., *Apud Bellarminum*.

² S. Cypr., *Epist. ad Quirinum*.

³ Tertull., *ad Scorpiac*, cap. x.

⁴ S. Leo, *Serm. de anniversario assumptionis ad Pontif.*

⁵ S. August., in cap. xxv Matth.

⁶ S. Chrys., *Homil. lxxxvii*, n° 8.

⁷ S. Leo, *Serm. iii De assumptione sua ad Pontif.*

¹ *Constit. Pastor æternus*, cap. i.

² *Sermo ii De anniver. assumptionis ad Pontif.*

« avec laquelle, selon l'expression de saint Irénée, tous les fidèles de tous les pays doivent s'accorder dans la foi, à cause de sa primauté suréminente¹; cette « Eglise principale d'où est sortie l'unité du sacerdoce, » comme l'écrivait saint Cyprien²; cette Eglise dont saint Grégoire de Nazianze disait dans son magnifique langage « qu'elle resserre par un nœud sacré tout ce que le soleil éclaire, comme il convient à celui qui préside au monde³. »

Il occupe ce siège de Pierre « qu'il faut reconnaître, suivant saint Ambroise, pour avoir part à l'héritage céleste⁴; ce siège immortel « où Pierre vit toujours, d'après saint Pierre Chrysologue, où il préside, offrant la vraie foi à ceux qui la cherchent⁵; » ce siège apostolique, « dont la sentence met fin à toutes les causes, » au jugement de saint Augustin⁶; ce siège enfin dont saint Maxime disait « qu'il a reçu du Verbe incarné lui-même, sur toutes les Eglises de l'univers, l'empire, l'autorité et la puissance de lier et de délier, en toutes choses et en toutes manières⁷. » Il occupe « cette chaire unique contre laquelle, s'écriait saint Optat de Milève, nul ne peut s'élever sans crime⁸; » cette « chaire de Pierre avec laquelle, écrivait saint Jérôme, il faut être uni de communion, si l'on veut suivre le Christ⁹. » Il tient dans ses mains « ces clefs du royaume des cieux que le Seigneur a données à Pierre seul et par Pierre à l'Eglise, » ainsi que le rappelle saint Grégoire de Nysse¹⁰. Nous pouvons lui redire ce que saint Bernard, résumant toute la tradition, écrivait au pape Eugène III : « Voyons qui vous êtes, qui vous représentez ici-bas dans l'Eglise de Dieu; vous êtes Abel par la primauté, Noé par le gouvernement, Abraham par le patriarcat, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la judicature, Pierre par la puissance, Christ par l'onction¹¹. »

Vous venez d'entendre, comme le dit Bossuet, l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble¹².

On peut dire que rien n'est plus solennel et plus touchant à la fois que le langage de cette grande tradition catholique saluant, vénérant, aimant, dans le Pontife romain, le successeur immortel du pêcheur de Galilée. Le concert de tant de voix s'élève de tous les siècles pour épuiser à ses pieds tout ce que

le langage humain peut contenir de respect, d'attachement inviolable et de dévouement jusqu'à la mort. Il était réservé à un saint de recueillir çà et là comme les exclamations de cette fidélité dix-huit fois séculaire, et de les réunir comme en un chant, qu'on nous pardonnera de transformer aujourd'hui en prière, prière d'autant plus vénérable et plus belle qu'elle sera l'œuvre de tous les âges chrétiens et le résumé de leur foi¹.

Entendez donc toutes les églises, avec leurs pasteurs, tournés vers celui qui tient ici-bas la place de Jésus-Christ, lui dire à travers les siècles :

Successeur de Pierre, très saint évêque de l'Eglise catholique, très saint et heureux Patriarche, très heureux Seigneur, Patriarche universel, Evêque élevé au faite apostolique, Chef de l'Eglise de la terre, ... veuillez sur nous !

Souverain Pontife des évêques, Souverain Prêtre, Prince des prêtres, Préfet de la maison de Dieu, Gardien de la vigne du Seigneur, Prince des évêques, ... gouvernez-nous !

Héritier des apôtres, Confirmateur de la foi des chrétiens, Souverain Pontife, Bouche de Jésus-Christ, Bouche de l'apostolat, Juge suprême de la foi, Source apostolique, ... enseignez-nous !

Pasteur des pasteurs, Pasteur du bercail du Christ, Abel par la primauté, Abraham par le patriarcat, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la juridiction, Pierre par la puissance, Porte-clef de la maison de Dieu, ... gardez-nous !

Source de l'unité sacerdotale, Lien de l'unité, Point cardinal et Chef de toutes les Eglises, Refuge des évêques, ... unissez-nous !

Christ par l'onction, ... priez pour nous !

Evêque des évêques, ... défendez-nous !

Père des pères, ... bénissez-nous !

Toutes ces voix augustes, voix des Docteurs, voix des conciles, se fondent dans la voix du Concile du Vatican, qui, — après avoir déclaré nécessaire la perpétuité de la primauté de Pierre établie par Notre-Seigneur et constaté que Pierre, Prince et chef des apôtres, colonne de la foi et fondement de l'Eglise catholique, vit, règne et juge en ses successeurs, les évêques de Rome, héritiers du siège fondé par lui, — conclut par le canon suivant : « Si quelqu'un dit que ce n'est pas en vertu de l'institution de Jésus-Christ même, ou de droit divin, que le bienheureux Pierre a, dans sa primauté sur l'Eglise universelle, des successeurs à perpétuité, ou que le Pontife romain n'est pas le successeur de Pierre dans cette même primauté, qu'il soit anathème ! »

Nous reprendrons, mes frères, dimanche prochain la suite de ce discours. Ce que nous avons dit suffira, j'en suis sûr, pour vous pénétrer d'un souverain respect et d'un tendre et recon-

¹ Lib. III *Contra hæres.*, 3.

² Lettre LV.

³ Poème II.

⁴ *De la pénitence*, liv. I, c. 8.

⁵ Lettre à Eutychès.

⁶ Sermon CXXXI.

⁷ *Œuvres*, t. II, p. 76, édit. de 1675.

⁸ *Du schisme des Donatistes*, l. II, c. 2 et 3.

⁹ Lettre XV au pape Damase.

¹⁰ *Orat. de Castigat.*

¹¹ *De consider.*, l. II, c. 8.

¹² Sermon sur l'unité de l'Eglise.

¹ S. François de Sales, *Controverses*, 2^e P., ch. VI, art. 13 (édit. d'Annecy, t. I, p. 295 et suiv.). On y trouvera les références de tous ces « noms que l'ancienneté a donnés au pape. »

naissant amour pour celui que la foi nous montre au sommet de la sainte hiérarchie et en qui le monde catholique salue son Pasteur universel. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR NOEL

II

LE MONDE TRANSFORMÉ PAR JÉSUS-CHRIST

*Gloria in excelsis Deo, et in terra
pax hominibus bonæ voluntatis.*

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Mes bien chers frères,

Vous connaissez tous la gracieuse histoire de la naissance de Jésus-Christ. C'était là-bas, sur l'une des collines de la Judée ; il était nuit, on était vers la fin de décembre ; des bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup des gerbes de lumière s'échappèrent du ciel et de leur rayonnement éclairèrent toute la montagne. Un ange venant du ciel s'arrêta près des bergers et leur dit : « N'ayez point peur, je vous annonce une nouvelle qui sera un sujet de joie pour vous et pour tout le peuple. Un petit enfant vous est né. » Et de son doigt il leur montrait, en dehors du village de Bethléem, une pauvre cabane délabrée sur laquelle une étoile merveilleuse versait sa lumière attirante. Et il ajouta : « Vous le reconnaîtrez à cette marque : vous trouverez là un petit enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes. » Et comme il leur disait cela, des milliers d'anges enveloppés de lumière passèrent dans l'espace, faisant retentir les airs d'un chant de la plus suave harmonie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, disaient-ils, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Mes frères, vous connaissez la suite ; vous savez ce que firent ces pauvres bergers, comment ils se dirent entre eux : « Allons voir ce que le Seigneur vient de nous faire connaître. » Aujourd'hui je voudrais méditer avec vous sur les bienfaits que Jésus, par sa naissance et sa vie, a procurés aux hommes, et voir combien l'ange avait raison de dire : « Je vous annonce une nouvelle qui sera un sujet de grande joie pour vous et pour tout le peuple. »

Par sa venue sur la terre, Jésus ne s'est pas seulement montré notre Sauveur au point de vue spirituel, mais aussi au point de vue matériel et moral. Si les autres fêtes de l'année nous rappellent un bienfait quelconque du Rédempteur, la fête de Noël nous les rappelle tous. Un Dieu, en effet, vient sauver le monde, il descend des splendeurs des cieux et s'abaisse

jusqu'à sa créature. Mais en ce temps-là, sauver le monde n'était pas chose facile ; il fallait non seulement inculquer aux hommes une doctrine sublime, la faire accepter à des intelligences dominées par les préjugés les plus enracinés, et dont la plupart étaient fermées à toute idée élevée ; il fallait aussi détruire tous les abus, réformer les caractères, changer, pour ainsi dire, la nature de l'homme ; en un mot, renouveler l'humanité.

Jésus l'a renouvelée d'abord au point de vue spirituel. Cette œuvre, vous la connaissez, l'histoire nous en est tracée dans l'Evangile. Ce soir je n'insisterai pas sur ce point.

Mais il est un autre côté de l'œuvre de l'Homme-Dieu qui est moins connu, et sur lequel peut-être vous n'avez encore pas souvent réfléchi ; c'est son œuvre morale et sociale. Pour se faire une idée assez juste de la transformation morale opérée par Jésus-Christ, il faudrait faire passer devant vos yeux un double tableau : celui du monde avant Jésus-Christ, et celui du monde après sa venue. En quelques minutes, il ne m'est pas possible de le faire. Je puis cependant vous donner quelques exemples puisés dans les ouvrages des historiens les plus sérieux et dont les affirmations sont indiscutables.

I. — Le monde avant Jésus-Christ

Avant la venue du Messie, le monde était dans la situation la plus déplorable. La justice, la charité, l'humilité, la chasteté étaient des vertus inconnues ou qui, du moins, n'avaient guère été pratiquées. Tous les désordres, toutes les passions, tous les vices avaient, au contraire, droit de cité dans la société païenne, non seulement dans les nations les plus arriérées, mais aussi dans les villes les plus policées. Voyez ce qui se passe à Rome, et Rome était alors à la tête de toute civilisation et de tout progrès. Eh bien ! mes frères, pénétrez dans sa vie sociale et intime, et vous verrez que tous les cœurs sont enlacés par un égoïsme inouï qui les refroidit, les resserre, les étouffe comme le serpent étouffe sa proie.

Dans la famille, l'amour de l'époux pour l'épouse n'existe nulle part ; la femme n'est point, comme Dieu le veut, la compagne inséparable de l'homme et presque son égale, mais un objet de plaisir, sous la brutale tutelle du mari qui avait le droit non seulement de s'en séparer, mais de la répudier, de la vendre même pour le plus léger prétexte.

Et les enfants, que devenaient-ils avec de tels parents ? Il y avait des lois qui permettaient au père de les exposer sur les grands chemins ou dans les lieux écartés, afin qu'ils devinssent ainsi la proie des animaux immondes ou des loups qui descendaient de la montagne voisine. Ce sont les historiens de

ce temps qui nous l'apprennent. Et quantité de pères profitaient de ces lois barbares pour se débarrasser du soin de nourrir et d'entretenir leurs enfants !

En dehors de la famille, il se passait encore des choses plus atroces. Quand nous lisons les historiens et les philosophes, tous les auteurs qui nous ont fait connaître les mœurs de cette époque, par exemple Lucien, Juvénal, Sénèque, Cicéron, nous voyons qu'à Rome les deux tiers de la population étaient esclaves ; et l'esclave, mes frères, ce n'était pas un homme, aux yeux de la loi : c'était une chose, un meuble dont on pouvait user et abuser selon tous ses caprices.

Ils vous diront que dans une île du Tibre, un certain nombre d'esclaves étaient déposés tous les jours sans nourriture et sans vêtements, parce qu'après avoir peiné trente ou quarante ans pour leur maître, leur sang s'était glacé dans leurs veines, leurs forces s'étaient épuisées, leurs membres étaient devenus impuissants pour le travail, et qu'ils n'étaient plus maintenant qu'un objet inutile et sans profit.

Ils vous diront qu'un certain Vidius Pollion, afin d'en nourrir les nombreuses murènes qu'il entretenait dans ses viviers, leur faisait distribuer, comme pâture, de la chair d'esclave, car cette nourriture les rendait plus savoureuses pour les grands festins.

Ils vous diront aussi qu'en un seul jour quatre cents esclaves furent égorgés, parce qu'au matin de ce même jour on avait trouvé leur maître assassiné dans son lit, et qu'on pensait que l'un de ses esclaves était l'auteur du meurtre.

Et ne me dites pas, mes frères, que ces faits étaient des abominations particulières qui indignaient tout le monde, et que les auteurs de ce temps ont voulu nous faire connaître pour les flétrir et les livrer au mépris des siècles futurs. Non, ces faits et beaucoup d'autres semblables se passaient en plein jour, avec l'autorisation des sénateurs et du peuple, et l'approbation des lois.

D'ailleurs, mes frères, vous êtes-vous jamais fait une idée exacte de ce qu'étaient ces jeux de gladiateurs et de bestiaires, dans lesquels, d'après les calculs les plus autorisés¹, périssaient jusqu'à dix mille hommes dans l'espace d'un mois ? Figurez-vous un immense cirque sur les gradins duquel cent mille personnes viennent prendre place. Les chlamydes des chevaliers, les toges des sénateurs se mêlent avec les robes de gaze des matrones romaines. On dirait une immense couronne de fleurs agitée par le vent. Et que se passe-t-il au fond de l'arène ? Là, on s'égorge, on se tue, et la foule est heureuse. On entend les miaulements

des tigres et les hurlements des lions, on entend des cris de rage et de désespoir, on entend aussi le bruit éclatant des fanfares. Parfois cependant un morne silence coupe tous ces bruits, silence d'attention nerveuse de cette foule qui se penche pour mieux voir et pour mieux entendre : et bientôt ses oreilles ne perçoivent plus que le râle suprême des dernières victimes.

Eh bien ! mes frères, dites-moi, ce peuple pour qui des cris de rage et de désespoir sont un concert enivrant, avait-il dans son cœur une étincelle de charité et d'amour ? Dans ces cent mille poitrines sentez-vous battre une de ces palpitations généreuses, indice de ces nobles vertus qui font la grandeur et la noblesse de l'homme ? Non, mes frères, il n'y avait point de charité ; c'était l'égoïsme, c'était la brutalité, c'était la barbarie. Voilà dans quel état se trouvait le monde avant la naissance de Jésus-Christ.

II. — *Le monde après Jésus-Christ*

Mais Jésus-Christ est venu, et il a transformé l'humanité. Pour accomplir cette œuvre, vous savez ce qu'il a fait. Afin de réhabiliter le pauvre, il est né pauvre dans une étable. Pour sanctifier le travail, il a travaillé pendant trente ans comme un simple ouvrier. Afin de faire naître dans le monde ces sentiments de charité et d'amour qui sont la base de notre civilisation d'aujourd'hui, il parcourut la Judée, faisant entendre au peuple des paroles qui n'avaient jamais été dites ici-bas. « Aimez-vous les uns les autres, disait-il ; vous n'avez qu'un seul père qui est Dieu, qu'une seule patrie qui est le ciel. Ne pardonnez pas seulement sept fois, mais 77 fois sept fois, c'est-à-dire toujours. Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Et Jésus ne se contenta point de prêcher, mais il donna l'exemple de l'amour le plus tendre et le plus désintéressé. Sur son passage accoururent les lépreux, les boiteux, les aveugles, les infirmes, les pauvres, les pécheurs, tous ceux que repoussait la foule, mais qui avaient besoin de consolation. Il les accueillit avec la tendresse d'une mère, accorda aux uns la santé, aux autres le pardon, et prodigua à tous des paroles d'espérance et d'amour.

Ah ! mes bien chers frères, les paroles et les exemples de l'Homme-Dieu ne tombèrent pas sur la terre sans y faire germer des fruits merveilleux de grâce et de salut. Après sa Résurrection, ses disciples, le cœur plein de son souvenir, instruits par ses paroles et ses exemples, fortifiés par sa grâce, s'en vont à travers le monde, semant partout la bonne nouvelle.

¹ Lipse, célèbre érudit belge, 1547-1606.

Suivons le magnifique spectacle qui va s'ouvrir. Déjà le premier siècle touche à sa fin ; tous les apôtres, à l'exception de saint Jean, se sont laissés massacrer par amour pour leur Maître ; mais, avant de mourir, ils se sont donné des successeurs qui se chargent de poursuivre leur œuvre. A leur tour, ceux-ci prêchent l'amour de Dieu pour tous les hommes, ils s'adressent aux esclaves aussi bien qu'aux patriciens. A tous ils disent : « Nous sommes tous frères, le meurtre et l'esclavage ne sont pas permis, puisque la vie de l'homme appartient à Dieu seul. » Soudain s'opère une terrible révolution. Au moment où les conversions abondent, le démon suscite les persécutions. Pendant plus de trois siècles, le sang des chrétiens coule à flots, il semble que c'en est fait de la religion du Christ ; mais Dieu veille sur son Eglise, et le sang des martyrs devient une semence de chrétiens. Les persécutions ne sont pas terminées, et le christianisme fait chaque jour de nouvelles conquêtes. Les grandes lumières de l'Eglise paraissent : S. Clément, S. Léon, S. Ambroise, S. Chrysostome, S. Augustin, qui tous édifient et fortifient les chrétiens par leurs exemples et leurs enseignements.

D'un autre côté, l'empire romain seul pouvait conserver le paganisme. Mais l'empire est affaibli, les persécutions ont fait disparaître la meilleure partie de ses citoyens, ses vices l'ont épuisé. De plus, à ce moment même arrive du fond de l'Asie une armée innombrable que l'histoire a appelée l'armée des Barbares. Les Barbares s'avancent et peu à peu font la conquête de l'empire. Alors, que fait l'Eglise ? Elle convertit les Barbares. Cette œuvre ne s'accomplit pas en un jour, mais enfin, en moins de deux siècles, l'Europe actuelle est convertie à la religion chrétienne. Ce fut vers la fin du ^{ve} siècle que nos pères furent appelés à la foi véritable. En 496, le jour même de Noël, Clovis et trois mille de ses plus vaillants guerriers courbaient le front sous la main de saint Remi, évêque de Reims, qui leur conférait le baptême.

A partir de cette époque, la civilisation marche de front avec la diffusion de l'Eglise catholique. A mesure que les grandes vérités chrétiennes se propagent dans le monde, les hommes se rapprochent entre eux par les liens de la charité. On ne voit plus le sang humain couler sur les autels ; l'amour remplace la haine, la civilisation succède à la barbarie. Nous voyons l'enfance arrachée à la mort et au crime ; la traite des esclaves devient de plus en plus rare ; chaque misère, chaque souffrance obtient le soulagement qui lui est propre, et trouve un asile prêt à la recevoir. L'humanité est partout respectée, partout s'élèvent des monuments de la charité chrétienne.

**
**

Voilà, mes frères, voilà l'œuvre de l'Enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance. Cette naissance est le point de départ de toutes nos grandeurs. Je ne connais rien de si nettement accentué, dans l'histoire, que la transformation du monde après la venue de Jésus-Christ. Cela est si vrai que quand les hommes ont voulu se faire un calendrier, classer dans un certain ordre les années qui s'écoulaient et les siècles qui passaient, ils ont pris comme point de départ l'année de la naissance de Jésus, voulant montrer par là que toute lumière, toute vertu, toute vraie civilisation ont commencé avec ce grand événement, et ne peuvent se maintenir qu'en puisant leur aliment dans la doctrine évangélique.

Si, en effet, les enseignements de Notre-Seigneur venaient un jour à disparaître de toutes les mémoires et à s'effacer dans tous les cœurs, nous retomberions sûrement dans cet état de barbarie dans lequel se trouvaient les nations avant la venue de Jésus-Christ, dans lequel se trouvent encore aujourd'hui les peuples auxquels le missionnaire n'a pas fait entendre sa voix et montré la croix de Jésus.

Prions, mes frères, prions de tout cœur le divin Enfant de la crèche de ne pas permettre ce malheur ; prions-le surtout pour notre bien-aimée patrie ; demandons que, malgré les fautes très nombreuses et très graves d'un certain nombre de ses enfants, elle reste toujours « la fille aînée de l'Eglise. » Prions-le pour ces pauvres pécheurs qui ne veulent pas le reconnaître ; demandons-lui pardon pour ces égarés qui le blasphèment et l'insultent. Enfin prions-le pour nous-mêmes ; remercions-le des grâces qu'il nous a accordées, demandons-lui de nous bénir encore.

Vous êtes venus nombreux le recevoir à la Table sainte ; tous vous êtes venus le reconnaître, malgré son abaissement, pour votre Dieu et votre Maître. Promettez-lui de l'aimer et de le servir fidèlement tous les jours de votre vie, afin qu'il vous donne un jour la gloire éternelle du ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXIII

LA RECONNAISSANCE ENVERS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

L'ingratitude qu'elle rencontre est une des souffrances qui atteint le plus profondément l'âme humaine. Quand elle s'est donnée avec tout ce qu'elle a de sincère et de généreux, quand elle a aimé ardemment jusqu'à s'oublier elle-même et qu'elle voit son amour mé-

connu, ses bienfaits oubliés et sa confiance trahie, elle sent une blessure aiguë se faire en elle ; c'est une douleur à laquelle elle ne s'habitue pas, une injure qu'elle a toutes les peines du monde à oublier.

Si notre âme, imparfaite et instinctivement égoïste, souffre tant quand elle n'est pas payée de retour, que devra ressentir le Cœur sacré de notre divin Sauveur Jésus, ce Cœur si tendre, si parfait, si incomparablement aimant ?

Ne soyons donc pas surpris que le premier mot que Notre-Seigneur a fait entendre à la B. Marguerite-Marie soit une plainte : « Voilà, lui a-t-il dit, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude. »

Hélas ! ce gémissment échappé au Cœur de notre Dieu n'est que trop justifié. Qui de nous peut se flatter de n'avoir jamais été ingrat envers lui ? Il y a là une question qui mérite d'attirer notre attention. Afin de ne plus encourir ce reproche, méditons ces trois pensées :

1^o Il faut reconnaître les bienfaits du Sacré-Cœur.

2^o Il faut remercier le Sacré-Cœur de ses bienfaits.

3^o Il faut rendre au Sacré-Cœur amour pour amour.

I

Il faut reconnaître les bienfaits du Sacré-Cœur. — Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on entend des personnes, même chrétiennes, faire cette plainte amère à la suite d'une déception : « Rien ne me réussit ! Je n'ai jamais de bonheur ! »

Prenez ces personnes à part, demandez-leur l'emploi de leur temps depuis le matin ; vous n'aurez pas de peine à leur démontrer, et elles seront bien forcées d'en convenir, que pour une circonstance qui n'a pas répondu à leur attente, il y en a cent, il y en a mille qu'elles n'ont même pas remarquées et qui se sont montrées favorables.

D'où vient que ces personnes n'ont fait attention qu'à leurs contrariétés ? Cela provient de l'orgueil et de l'indépendance qui sont au fond de toute nature humaine. Nous n'admettons pas que rien se mette au travers de nos projets. Mais tout ce qui les seconde nous paraît si bien dû à notre importance que nous ne songeons pas même à nous en réjouir.

Cela se voit surtout à propos de la santé. Tant que nous nous portons bien, nous n'y pensons même pas. Dès qu'il nous arrive une légère souffrance, nous nous impatientons, nous nous plaignons et nous nous irritons.

Convenons que cela n'est pas équitable. Ce

n'est pas parce que, dans la balance de notre vie, le plateau des épreuves est chargé d'une contrariété quelquefois infime, qu'il doit l'emporter sur le plateau du bonheur autrement lourd.

Songeons que rien ne nous est dû en fait de joies, et ne laissons point passer, sans les remarquer, celles qui nous arrivent. Si nous savons nous placer à ce point de vue, nos journées seront remplies d'émerveillements : la santé dont nous jouissons, un beau ciel que nous verrons, une fleur gracieuse que nous apercevrons, la rencontre fortuite et agréable d'une personne aimée, une lettre que nous recevrons, une démarche qui réussira, un profit que nous ferons, un témoignage d'affection dont nous serons l'objet, les mille circonstances heureuses qui se trouvent dans l'existence en apparence la plus déshéritée, tout cela nous remplira de joie, et en nous rendant plus équitables nous rendra aussi plus heureux. Si jusqu'ici nous n'avons pas été joyeux, c'est, le plus souvent, et presque toujours, parce que nous n'avons pas su l'être. Comme des enfants qui ne réfléchissent pas au bien-être dont les entoure la tendresse de leurs parents, nous avons vécu sans reconnaître les bienfaits innombrables dont nous comble l'infinie bonté du Sacré-Cœur.

II

Il faut remercier le Sacré-Cœur de ses bienfaits. — Toutes les fois qu'un bienfaiteur inconnu nous fait parvenir quelque présent, nous cherchons à le découvrir pour lui transmettre l'expression de notre reconnaissance.

Nous l'avons dit tout à l'heure, rien ne nous est dû. Tous les bonheurs qui remplissent nos journées, grâces temporelles ou grâces spirituelles, joies profondes ou satisfactions qui sont douces comme des caresses, sont donc des bienfaits dont nous devons chercher l'auteur ; et cet auteur, c'est Jésus-Christ. La terre, sans la Rédemption, serait maudite. Ce qui empêche Dieu d'y faire pleuvoir la foudre, c'est le gibet élevé sur le Calvaire, gibet sur lequel le Fils de Dieu étend les bras à droite et à gauche, en signe d'universelle protection.

C'est donc à l'amour que Jésus nous a porté, c'est-à-dire à son Cœur sacré, que nous devons de ne pas être accablés de maux. « *Misericordia Domini quia non sumus consumpti !* » C'est à lui que nous devons les bienfaits sans nombre qui nous sont dévolus et auxquels nous n'avons aucun droit.

Soyons-lui reconnaissants, et de chaque joie, si petite qu'elle soit, remercions-le.

Est-ce que nous n'agissons pas ainsi à l'égard de quiconque nous manifeste un peu de bienveillance ? Ne sommes-nous pas empressés alors de faire voir que nous avons été sen-

sibles à l'attention aimable dont nous avons été l'objet ?

Et celui pour lequel nous n'aurions que de l'indifférence, serait précisément celui qui est le plus grand, le plus puissant et le plus généreux de nos bienfaiteurs : ce serait Jésus-Christ ?

Ne nous servons plus de ces expressions qui sont aussi peu chrétiennes que peu raisonnables. Ne disons plus : « Le hasard m'a servi, » ou encore : « J'ai eu de la chance. » Il n'y a ni hasard, ni chance ; il y a l'amour de Dieu sans lequel rien n'arrive ici-bas, et qui, suivant l'expression d'une sainte âme, « cherche toujours à faire plaisir à ceux qui l'aiment. »

Si nous sommes attentifs à nous placer à ce point de vue, le *Deo gratias !* ne cessera jamais de sortir de notre cœur et de nos lèvres, parce que, nous le verrons, le Sacré-Cœur ne nous laissera jamais sans avoir l'occasion de le répéter.

III

Enfin il faut rendre au Sacré-Cœur amour pour amour. — La reconnaissance, en effet, ne va guère sans l'affection : il n'est pas difficile d'aimer ceux qui sont bons pour nous.

Si nous sommes fidèles à remarquer tous les bonheurs quotidiens que le Sacré-Cœur nous accorde, nous serons amenés non seulement à le remercier, mais encore à nous demander : « Pourquoi est-il si bon pour moi ? » Et la réponse inévitable sera celle-ci : « C'est parce qu'il m'aime. »

Car on ne fait du bien qu'à ceux qu'on aime : cela est évident. Mais alors, si nous lisons à chaque ligne de notre vie l'amour ardent, constant, inépuisable, que Jésus nous porte, ne voyez-vous pas que nous serons prémunis contre toutes les tentations de doute, de découragement, et même de désespoir, qui assaillent parfois nos âmes ?

Et en plus de ce grand bien, ne serons-nous pas nous-mêmes excités à aimer davantage un Dieu dont l'amour pour nous ne se repose jamais ?

L'amour appelle l'amour. A force de constater celui que Jésus nous porte, nous comprendrons celui que nous devons porter à Jésus.

Nous sommes parfois surpris quand nous lisons dans l'histoire des saints les transports dans lesquels les jetaient mille circonstances auxquelles nous ne faisons même pas attention. La vue d'une fleur, le chant d'un oiseau, la rencontre d'un beau site les jetaient dans le ravissement parce qu'ils se disaient : « Que Dieu est bon d'avoir ménagé cette joie à la pauvre et coupable créature que je suis ! »

De même en sera-t-il de nous si nous savons voir, dans la nature et dans la vie, l'intervention incessante de la bonté divine. Non ! il

n'est pas difficile d'aimer Jésus ! Il n'y a pour cela qu'à remarquer tout ce qu'il fait pour nous, et à lui rendre amour pour amour. C'est toujours lui qui commence ; sachons lui répondre !

**

La leçon que nous avons apprise aujourd'hui, aux pieds du Sacré-Cœur, est bien importante, puisqu'elle nous apprend à ne pas méconnaître les bienfaits dont nous sommes l'objet, à en exprimer à Jésus notre reconnaissance, et à y trouver un puissant motif et un moyen facile de l'aimer.

Ne l'oublions pas, cette leçon, et mettons-la en pratique. Efforçons-nous désormais de remarquer le plus possible les joies, même les plus petites, qui nous sont accordées ; en chacune, voyons une intervention de la Providence si bonne de Dieu ; à propos de chacune, ranimons notre amour pour le Sacré-Cœur à qui nous la devons.

Si nous restons fidèles à cette pratique, notre vie se transformera, puisqu'elle deviendra plus heureuse, plus croyante et plus fidèle. Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXII

LE BAL

Mes enfants,

On me demandait l'autre jour : « Est-ce vrai que vous défendez à vos jeunes gens d'aller au bal ? — Oui ! — Et cela sous peine de renvoi du patronage ? — Oui !! — Mais vous êtes terriblement sévère !... Car enfin, il faut bien que la jeunesse s'amuse. »

Mes enfants, vous savez combien je suis l'ennemi de la tristesse. Je ne voudrais jamais voir l'un de vous demeurer dans son chagrin ; comme vous tous, plus que tous peut-être, je désire que la jeunesse s'amuse, mais qu'elle s'amuse honnêtement. Or le bal est un plaisir trop dangereux pour que je ne tremble pas quand je vois un jeune homme s'y livrer, et que je ne l'interdise pas absolument à ceux qui fréquentent nos réunions.

I

Est-ce donc mal de danser ? — Il est évident, mes enfants, qu'en soi la danse n'est pas une chose mauvaise. Dans tous les temps et chez tous les peuples on a dansé ; chez certains, comme chez le peuple juif, la danse avait parfois un caractère religieux. Mais il faut avouer que depuis cette époque (et parfois même en ces temps-là) son caractère a quelque peu changé, et nous ne voyons guère nos danseurs modernes rendre hommage à Dieu par leurs valse et leurs galops échevelés. Si par elle-même et

dans son origine la danse n'a rien de répréhensible, il n'en est pas moins vrai que sa pratique est non seulement futile, *mais dangereuse*.

Et comment pourrait-il en être autrement?... Qui danse ? Des jeunes gens, des jeunes filles dont l'ardente jeunesse ne demande qu'à se dépenser ; dont les charmes séduisent et captivent les cœurs les moins sensibles ; dont les passions violentes s'attisent et s'excitent par ces exercices énervants... Où danse-t-on ? Dans un milieu dont l'influence ne peut être que mauvaise. Tout y est une excitation des sens : l'air saturé de chaleur et de parfums, la musique enivrante, le coloris des toilettes, les mises plus ou moins légères des danseuses, les danses elles-mêmes. Et souvent il faut ajouter à cela les conversations trop libres qui s'échangent, les rires, les regards, les gestes provocateurs, les apartés, et les conduites, que sous prétexte de galanterie on ne manque pas de rechercher.

Mais tout cela n'est pas le mal ! direz-vous. — Non ! mais tout cela est le danger, et le danger imminent ; ce qui a fait dire à saint Ambroise « que la danse est la compagne inséparable des délices qui énervent et de la volupté qui souille. » Et qui donc peut, sans raison, par pur plaisir, s'exposer au danger d'offenser Dieu ?

Oh ! je sais qu'on trouve des excuses.

Ceux qui fréquentent les bals de société invoquent la présence des parents ou des amis nombreux.

Ceux qui pénètrent dans un bal de quartier, un soir de fête, diront que tout le monde les connaît, que ce n'est pas là qu'ils feront mal.

D'autres ajouteront qu'ils fréquentent le bal pour faire comme leurs amis, mais qu'ils en sortent aussi bons qu'ils y sont entrés.

Tous ces prétextes, mes enfants, sont faux.

Sans doute la présence des parents, des amis, peut retenir un instant sur la pente du mal ; mais croyez-vous que la jeunesse, étourdie par la danse, éblouie par la lumière, agitée par ses passions, résistera longtemps ? Les regards des amis sont remplis d'indulgence. Et puis, « cela n'est pas leur affaire ; s'ils me disent quelque chose, je les remettrai à leur place : voilà ce que promettent les danseurs.

La présence des parents ! Oh ! on saura bien l'éviter un instant ; et d'ailleurs, le temps même de la danse est plus que suffisant pour faire des confidences, pour décider d'un jour et d'une heure de rendez-vous.

Quant à ceux qui prétendent que le bal n'a sur eux aucune influence délétère, ils oublient que leur cœur est beaucoup plus sensible qu'ils ne le croient ; qu'un jour, celui peut-être où ils y penseront le moins, deux yeux qui jusque-là les avaient trouvés insensibles, les captiveront tellement que rien ne

pourra les arrêter, et qu'eux aussi hasarderont leurs pas sur le chemin du vice.

Si donc quelques-uns disent : « Nous fréquentons le bal et nous n'en sommes pas plus mauvais pour cela, » croyez que ceux-là sont à la veille d'imiter les malheureux qui, avant eux, ont tenu le même langage, mais qui n'ont pu empêcher aux démons des salles de danse de s'emparer de leur cœur et de le profaner.

II

La danse apporte-t-elle la vraie joie ? — Que reste-t-il à ces pauvres jeunes gens que le plaisir séduit et entraîne ? Ce qui reste à tous ceux qui s'abreuvent des joies mondaines : le dégoût, le chagrin de voir si tôt passées des heures qui n'ont pas donné toutes les joies qu'elles avaient promises. Vous les verrez, au lendemain d'une soirée dansante, l'œil terne et le teint blêmi, fanés comme les fleurs qui prennent le revers de leurs habits de fête. Vous entendrez leurs doléances sur des plaisirs si courts, et vous verrez avec quelle impatience ils attendent que les six jours de travail s'écoulent, pour retrouver quelques heures de plaisir.

Le bal est souvent *la ruine de la santé*. On a dit que « la danse fait vivre plus de médecins que de professeurs de danse¹. » Mais inutile de vouloir raisonner ces jeunes gens. Leur santé !... ils la croient inébranlable, et les refroidissements subits n'auront pas de prise sur eux. Insensés ! Combien, pourtant, au sortir d'une de ces salles surchauffées, tout mouillés encore de sueur, ont senti un frisson parcourir leurs membres, caresse fatale de la mort !

Le bal est *la ruine de tout idéal*. Si vous parlez de vertu à ces élégants danseurs, vous paraîtrez naïfs ; il y a longtemps sans doute qu'ils ont oublié que leur vertu était leur vraie noblesse. — Leur avenir ?... Ils y penseront plus tard ; pour l'heure, il suffit qu'ils s'amuse. — Quant à Dieu !... Si vous prononciez son nom, ils élèveraient sur vous un regard surpris et scandalisé, car certes ils sont tellement loin de lui qu'ils ne songent plus qu'à l'heure même le Grand Maître pourrait les appeler devant son tribunal.

Le bal est *la ruine de toute piété*. On passe ses nuits dans l'énervement de la musique et de la danse : allez donc prier, après cela ! Allez donc vous approcher des sacrements, après cela !... Mais l'imagination agitée, troublée par tout ce qu'elle a vu et entendu, ne peut plus se recueillir ; les images qui sont imprimées en elle renaissent à chaque instant, et il faudra des jours, des semaines pour les faire disparaître. Comment goûter les joies intimes, les charmes d'une communion, quand la tête et le cœur sont encore tout remplis des plaisirs profanes ?...

¹ Auguste Vitu.

Le bal va jusqu'à *ruiner le bon sens*. Dans un patronage de jeunes filles, un soir de séance, une enfant trouva le moyen de s'échapper après avoir paru en scène pendant le premier acte, d'aller danser, et pensant qu'on ignorerait son escapade, revint pour paraître dans l'apothéose qui terminait la soirée.

Le bal suscite quelquefois *la jalousie*, souvent *les querelles*. Des jeunes gens me racontaient qu'un de leurs amis voulut goûter au fruit défendu. Depuis longtemps il cherchait une occasion de s'échapper du patronage ; il invoqua un prétexte pour manquer une réunion, et, joyeux de sa liberté, s'en fut danser. Mal lui en prit ; car si l'on ne sut jamais ce qui se passa au cours de la soirée, ce qu'on apprit dès le lendemain, c'est que le jeune homme avait dû s'esquiver à la suite d'une dispute et que des coups avaient été échangés.

Le bal, mes enfants, si vous le fréquentez, il vous apporterait en plus de tout cela *le mépris*. Le monde est très large pour lui-même ; mais il est très sévère quand il juge les amis de Dieu. Jeunes gens du Patronage, vous portez dans vos âmes l'honneur de votre œuvre : si vous manquez une fois à votre devoir, le monde vous jettera votre faute à la figure. — « Ah ! les gars du Curé, ils ne sont pas meilleurs que les autres : à la communion le matin, et au bal le soir ! » Cette sanglante apostrophe fut lancée à l'un de vous, un jour où un camarade, qui nous quitta peu de temps après, s'était permis d'aller, en mauvaise compagnie d'ailleurs, entendre un concert peu édifiant.

III

La conclusion, mes enfants, se tire d'elle-même : *Vous ne devez pas fréquenter le bal*. Les dangers qu'on y court sont trop grands pour vos âmes, et votre dignité de jeunes gens chrétiens non seulement n'a rien à y gagner, mais elle a tout à y perdre. La règle est ici très formelle : Le jeune homme qui fréquente le bal ne peut pas vivre avec nous. Mgr Parisis, l'ancien évêque d'Arras, disait : « A l'égard des jeunes gens qui fréquentent les bals, la charité demande qu'on soit inflexible. »

Donc, n'allez pas au bal. — Pas même une fois ? — Non, pas même une fois ! On ne joue pas avec le feu, car la moindre étincelle peut déclarer un incendie. Pour avoir mis le pied dans un bal, bien des jeunes gens y ont trouvé le venin qui a empoisonné leur jeunesse, et pour quelques-uns la vie tout entière. — Mais si les circonstances nous y obligent ? — Dans ce cas, puisque vous êtes avertis du danger, méfiez-vous du malin démon qui vous suit et vous guette. Parlant des bals, saint François de Sales dit que « les meilleurs ne valent rien. » Seriez-vous donc dans la meilleure société que vous devriez encore vous y

conduire avec la plus grande prudence. Ne soyez pas pour cela fiers et guindés ; mais si vous savez allier une sage réserve à une délicatesse politesse, vous vous conduirez en parfait honnête homme ; et si votre cœur sait conserver une pensée à Jésus-Christ, vous vous conduirez en parfait chrétien.

Laissez-moi, en terminant, vous lire une page de la vie de M. l'abbé Hetsch, qui devint supérieur d'une brillante maison d'éducation.

Allemand d'origine, protestant par sa famille, Albert Hetsch passait deux années d'études à Paris. Des amis l'emmenèrent avec eux au bal masqué de l'Opéra, et lui-même a souvent raconté que « debout à l'écart, il regardait et écoutait. Une impression étrange s'emparait de lui à mesure que la danse devenait plus fiévreuse et que l'ardeur du plaisir montait jusqu'au délire. Alors commençait, ou plutôt éclata la fameuse valse de Strauss : *La Ronde infernale*. On eût dit la tempête déchaînée avec ses bruits stridents et ses sourds gémissements, mais surtout avec ses terreurs qu'elle imprime dans les âmes. » Albert Hetsch se sentit bouleversé. Le spectacle qu'il regardait s'effaça subitement, et le tableau des grandes crises de la nature, évoqué dans le vertige du bal, prit à ses yeux les proportions d'une crise apocalyptique. Il crut voir s'ouvrir l'abîme où allait s'engloutir tout ce qui enivrait cette foule, tout ce qu'il avait aimé et poursuivi lui-même : plaisir, gloire, science, amour... Un cri s'échappa de son cœur : « Non ! ce n'est pas là le vrai, le beau, et le bien ! Il faut se séparer de tout cela pour toujours et s'attacher à ce qui demeure, à l'idéal, à la vérité, à Dieu¹. »

Et le lendemain, Albert Hetsch allait s'agenouiller devant la Vierge de Saint-Sulpice, demandant à Marie la lumière pour l'éclairer dans sa foi, et promettait d'étudier la Religion catholique qui devait faire tout le bonheur de sa vie.

Mes enfants, ce n'est pas dans les plaisirs du monde qu'il y a *le vrai, le beau, le bien*. Il faut se détacher de tout cela et s'attacher à ce qui demeure, à l'idéal, à la vérité, à Dieu !

ALLOCUTION POUR DES NOCES D'OR

LE MARIAGE CHRÉTIEN

Madame, Monsieur,

Il fait bon vivre à Chalo-Saint-Mars ; les années s'y écoulent doucement, avec une lenteur heureuse ; je crois qu'elles ont replié leurs ailes, tant il leur semble bon de vivre en votre gracieux vallon.

Peut-être qu'en dehors des sources qui alimentent vos deux rivières, avez-vous encore

¹ L'abbé Hetsch, p. 105.

— bien que vous n'en disiez rien, et je comprends votre réserve — une fontaine qui, arrêtant les avances de la vieillesse, vous conserve dans une éternelle jeunesse. Depuis deux mois, — événement merveilleux, — nous fêtons ici trois anniversaires précieux : les noces d'or de résidence en cette commune de la vénérable Mère Xavier, et aujourd'hui c'est fête double, *festum duplex*, — vous me comprenez, mon cher ami, car vous êtes tout à fait homme d'église, — nous célébrons à la fois vos noces d'or de mariage et vos noces de diamant comme chantre de cette paroisse.

Aussi, connaissant le zèle discret mais persévérant de votre cher Curé, je ne suis pas étonné de la solennité inaccoutumée qui nous réunit en ce jour. Rien n'a été de trop pour célébrer dignement ce double anniversaire. Votre église, déjà si majestueuse en sa nudité, a pris ses vêtements, ses richesses des plus augustes cérémonies. Il est vrai, vous vous taisez aujourd'hui, vous n'êtes plus avec votre chape sur le banc où nous vous avons toujours vu, — c'est la première absence depuis bien longtemps, — mais des prêtres sont heureux de vous remplacer. L'assistance qui vous entoure est nombreuse et choisie, car en dehors des services rendus, elle ne peut oublier que vous avez chanté toutes ses joies et soupiré tous ses deuils. Et nous, étrangers à cette paroisse, nous sommes venus bien volontiers, à la suite de notre vénérable Archiprêtre, vous apporter, avec l'honneur de notre présence, l'hommage de nos meilleurs souhaits.

Moi seul éprouve quelque trouble en ma joie ; c'est que je dois célébrer, dans une parole nécessairement impuissante, vos deux anniversaires. J'aurais été si bien à une humble place, écoutant attentivement votre dévoué pasteur. Vous connaissant mieux que moi, vous et votre famille, il n'aurait rien oublié de ce qu'il vous est juste et agréable d'entendre en ce jour.

Mais, comment résister à un ami, surtout quand depuis si longtemps on cède sans remords au moindre de ses desirs ? J'ai donc encore succombé ; — tous y perdront. Ce sera un dommage pour vous et votre honorable famille, car ne vous ayant jamais vu que dans votre stalle de chantre, je suis inhabile à dire vos noces d'or de mariage, et par ailleurs, peu développé sous le rapport musical, je ne saurais que balbutier les charmes de ce grand art.

Cependant il me faut, en une cérémonie aussi complète, vous dire une parole utile, et je crois le faire en vous rappelant la haute dignité de la vie que vous menez ensemble depuis un demi-siècle.

Quelle fut bien la pensée de Dieu, dans l'institution du mariage ?

Ce fut tout d'abord un désir de perfection dans son œuvre.

Avez-vous remarqué qu'après chacune de ses créations successives, Dieu s'arrête comme dans un sentiment profond de complaisance ? Le soleil, les étoiles, les eaux, les animaux, la terre, toutes ces créatures sont parfaites, il n'y a pas le moindre trait à y ajouter. Dieu vit que toutes ces œuvres étaient bonnes, *et vidit Deus quod esset bonum*.

Adam seul, cet être pourtant que Dieu a créé à son image et à sa ressemblance, qu'il a constitué le roi de la création, à qui il a donné en domaine l'universalité des terres, doit manquer de cette perfection que Dieu voulait lui conférer, car il n'excite pas sur les lèvres divines la parole du contentement.

Bien plus, Dieu lui-même, suivant la parole de Bossuet, « ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, » dit ces paroles : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; donnons-lui une aide semblable à lui. » Et, suivant résolument sa pensée, il tire d'Adam lui-même l'être qu'il a rêvé. Et notre premier père, se réveillant et voyant la femme que Dieu lui donne, s'écrie : « Oui, c'est bien l'être qui me complètera ! Il est l'os de mes os, la chair de ma chair. »

Et de fait, Eve est bien ce complément qui doit faire de la création divine une œuvre parfaite. Adam n'a pas à se plaindre ; il est l'intelligence, elle est le cœur ; il est la pensée, elle est le sentiment ; il est la majesté, elle est la grâce ; il est la force, elle est la douceur ; il est le commandement, elle est l'insinuation.

Et Dieu, cette fois, regardant son œuvre avec contentement, la bénit. C'était sa première bénédiction, *et benedixit illis*.

Dieu, en établissant le mariage, voulut aussi par là donner à Adam et à Eve une part, et la plus haute, de son infinie puissance et de son éternelle vitalité. Il aurait pu, — car aucune résistance ne saurait contrarier sa force, — jeter dans le globe entier d'autres êtres façonnés comme le premier avec un peu de terre. Mais dans sa bonté, il veut qu'Adam et Eve concourent à ce grand œuvre. Ils seront tous deux la source d'où s'écoulera le fleuve immense qui inonde l'humanité ; ou si vous aimez mieux cette figure, ils seront la racine d'où sortira l'arbre altier qui de ses fortes ramures couvrira la création entière.

Véritablement, quelle puissance donnée à l'homme ! N'a-t-elle pas quelque chose rappelant la création elle-même ? Car si Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, ô pères, ô mères, n'avez-vous pas aussi ce pouvoir souverain ? Regardez sur le front de vos enfants : il y a des traits que vous connaissez déjà ; pressez ce cœur, examinez cette intelligence : il y a là des passions, des idées qui ne vous sont pas inconnues. Ces traits, ces

passions, ces idées, ce sont vos traits, vos passions et vos idées.

Et quand bien même le foyer de l'homme ne devrait pas connaître ces fleurs charmantes qui l'embaument, ces petits enfants qui comme un soleil bienfaisant y répandent un rayon si doux et en même temps si chaud, est-ce que dans le mariage il n'y aurait pas encore une œuvre admirable et toute digne de la bonté de Dieu ? Est-ce que l'époux sans postérité ne pourrait pas dire comme autrefois Elcana à Anne sa femme : « Pourquoi cette tristesse sur votre front, ces larmes en vos yeux ? Est-ce que je ne suis pas pour vous préférable à dix enfants ? *Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii ?* »

Si le mariage est la source d'où s'échappent ces eaux mouvantes qui remplissant la terre doivent rejaillir jusque dans les splendeurs des cieux, n'est-il pas surtout, et avant tout, l'union intime, inséparable, de deux existences, le perfectionnement de deux vies l'une par l'autre ?

Deux intelligences s'unissent profondément, s'apportant le fruit de leur expérience, la somme de leurs travaux particuliers ; deux cœurs se fondent ensemble, se livrant dans un don parfait tout ce qu'ils ont de tendresses, d'endurance contre le mal, de dévouement pour l'heure mauvaise ; deux caractères se perfectionnent, mettant dans une harmonie parfaite la fougue dans l'action qui ne s'irrite pas des résistances, et la sage mesure qui atteint sûrement sa fin ; deux âmes surtout se mêlent — car, comme il serait peu stable l'amour, s'il ne s'échauffait qu'à la beauté si fugitive du visage, s'il n'avait pour s'alimenter que des intérêts humains, que des convenances passagères ! — Oui, je l'ai dit, le mariage est surtout la fusion de deux âmes, travaillant à se rendre dignes de Dieu, tissant ensemble la robe nuptiale demandée pour les noces éternelles.

On s'éclaire dans une mutuelle leçon sur ses devoirs ; on se soutient dans les difficultés de la vertu ; on s'excite contre les langueurs de l'indifférence religieuse ; on refoule les craintes du lâche respect humain.

Le mariage ainsi envisagé devient, au dire de l'apôtre, une véritable conquête, où la partie fidèle triomphe, en l'amenant vers Dieu, de la partie infidèle.

Oui, voilà bien surtout ce que Dieu a vu et voulu de noblesse dans le mariage. Le terrestre s'y ennoblit de tout ce que l'affection sainte de deux âmes a de grandeur ; le fini y disparaît sous les efforts généreux d'un travail mutuel qui, ne visant rien de périssable, n'ambitionne pour récompense que des biens éternels.

Aussi, quand Dieu descendit ici-bas, par le sublime mystère de l'Incarnation, il ne fit que

ramener le mariage à une législation primitive et à sa beauté première.

L'amour que vous vous devez l'un à l'autre n'est autre que celui que le Christ a pour son Eglise ; même tendresse, même oubli de soi, même sacrifice. Et pour vous aider en une tâche aussi élevée, il fait de ce serment déjà si saint par lui-même un sacrement, c'est-à-dire une source de grâces particulières à votre état.

Voilà le mariage, deux fois honoré de l'intervention de Dieu aux époques solennelles de la Création et de l'Incarnation.

L'Apôtre a dit vrai, quand il appelle le mariage un grand sacrement, *sacramentum hoc magnum est*.

Depuis cinquante ans, vous vivez tous deux cette vie dont je viens de vous rappeler les grandeurs ; et quand par la pensée vous remontez au jour lointain où dans cette église vous vous donniez l'un à l'autre, vous n'avez que des actions de grâces à rendre à Dieu.

L'existence sans doute n'a pas été plus douce pour vous que pour les autres : nous habitons une terre maudite. Vous avez eu à lutter contre les difficultés de la vie ; à soutenir un rude labeur pour assurer à votre vieillesse une honnête épargne ; une souffrance plus vive que toutes celles-là a fait à votre cœur une de ces plaies qu'aucune consolation est impuissante à cicatriser. En cette fête, si brillante qu'elle soit, il manque quelqu'un, et je n'ai pas besoin de vous en redire le nom.

Mais unis tous deux non seulement par un attachement profond, qui depuis un demi-siècle est resté le même, mais par les liens plus puissants encore d'une foi commune, vous n'avez pas succombé sous ce lourd fardeau. La religion vous a aidés à comprendre que suivant le dire du poète :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs !

Et puis, quelle consolation n'est-ce pas pour vous de voir revivre en vos enfants votre ardeur dans la piété, votre goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu ? Car, vos deux fils, Monsieur, partagent avec vous les charges de cette église, qui ainsi devient toute vôtre. Si vous n'avez plus celle que vous pleurez toujours, votre cœur, pour se dépenser, a les enfants qu'elle vous a laissés, et dans ces jeunes âmes, ayant fait revivre toutes les heureuses qualités de leur mère, il y a pour vous une douce erreur, vous croyez voir en ces enfants la fille que Dieu vous a demandée.

Il y a cinquante ans, M. l'abbé Sagot, — dont le nom m'est cher, parce qu'il me rappelle un prêtre, M. le chanoine Buffet, curé de Saint-Basile à Etampes, qui m'entoura

d'une affection paternelle, — demandait à Dieu de demeurer avec vous et de vous laisser voir votre troisième génération : *Deus sit vobiscum : et ipse adimpleat benedictionem suam in vobis, ut videatis filios filiorum vestrorum usque ad tertiam generationem*. Sa prière fut exaucée.

Vous êtes tous deux encore pleins de force ; l'automne de votre vie a les doux charmes de celui que nous venons de traverser, et je crois ne pas être indiscret en demandant à Dieu que vous puissiez voir encore votre quatrième génération, et qu'ensuite, mais dans bien longtemps, il vous accorde, par les mérites de Jésus-Christ, la vie bienheureuse dans l'éternité : *et quartam generationem et postea vitam æternam habeatis sine fine, adjuvante Domino nostro Jesu Christo*.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

III

PREMIÈRE MISSION. — A ANTIOCHE ET ICONIUM

I

Pendant la semaine, les deux Apôtres enseignent le peuple sans relâche, ils se mêlent aux ouvriers tisseurs, dont Paul connaît à fond le métier, puisqu'il fabrique des tentes, et le sabbat suivant presque toute la ville se presse dans la synagogue pour entendre la parole de Dieu : *pene universa civitas*.

Paul reprend son thème de la justification par le Christ seul et de l'infirmité de la loi mosaïque. Il est très écouté surtout par les païens de bonne volonté qui sont accourus. Mais les Juifs conçoivent contre lui une colère sourde, née de la jalousie et de l'étrangeté de ces doctrines qu'on ose exposer chez eux, dans leur propre synagogue.

La jalousie d'abord : car depuis qu'ils sont établis dans la cité, ils n'ont abouti qu'à procurer à la Loi quelques prosélytes, bien qu'ils y occupent les plus hautes situations, et ces deux étrangers qui n'ont fait que paraître, prononcer quelques discours, attirent après eux toute la ville ! Et que disent-ils ? Les propos qu'ils tiennent sont offensants pour leur loi, pour Moïse. Que prétendent-ils d'autre part avec leur Christ qui supplante la Loi et qui seul peut sauver les âmes ? Car c'est par la foi en lui seul qu'on est justifié.

Aussi, après avoir entendu Paul, ils le contredisent violemment. Siméon l'avait prédit : Jésus devait être un signal de contradiction,

contradicebant. Ils contestent, ils nient, ils protestent, puis ils blasphèment cette loi nouvelle qu'ils ne connaissent pas encore, *blasphemantes*. Leur fureur est d'autant plus grande que les Gentils écoutent les Apôtres avec une faveur marquée.

Alors Paul et Barnabé, devant ce flot d'injures gratuites, d'insultes à leur Maître, s'émeuvent, ripostent hardiment et leur lancent enfin ces mots qui terminent les débats : « C'est à vous les premiers qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons nous tourner vers les Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé : « Je t'ai établi pour être la lumière des Gentils, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

Les païens sont ravis. Cette loi mosaïque qui les attirait par ses enseignements élevés, n'allait pas sans des pratiques gênantes et dures. Or voici que ces hommes prêchent une doctrine plus pure, plus sainte encore, plus large aussi, car elle n'exclut personne ; elle est faite de charité et de simplicité ; les Gentils n'auront plus à subir l'orgueilleuse morgue des Juifs qui se prévalent toujours de leur titre souverain de « peuple élu » et qui méprisent les autres. « Ils se réjouissent donc et glorifient la parole du Seigneur. »

« Et tous ceux-là crurent qui étaient prédestinés à la vie éternelle. » Or toutes les âmes de bonne volonté y étaient prédestinées. Cet enseignement est acclamé ; il remplit les cœurs d'allégresse, car c'est vraiment « la loi du Seigneur immaculée qui touche et convertit les âmes ; » il franchit l'enceinte de la ville d'Antioche et se répand dans toute la Pisidie, *per universam regionem*.

Cette diffusion extraordinaire de l'Evangile excite la rage des Juifs, qui travaillent à se débarrasser enfin de ces importuns « semeurs de paroles » à qui la contradiction même procure ces incroyables succès. Il y a dans la ville des femmes religieuses, attachées à la Loi, les plus considérables de la cité : ils useront de leur influence sur les premiers magistrats afin d'obtenir un ordre d'expulsion contre ces étrangers qui troublent le pays et fomentent des désordres.

Les magistrats romains se laissent circonvenir, ils consentent à persécuter les apôtres et prennent un arrêté qui les chasse de la ville et du pays.

« Paul et Barnabé secouèrent sur eux la poussière de leurs pieds et s'en vinrent à Iconium. » Mais leur départ ne décourage point les fidèles qui se sont attachés à eux, la grâce de Dieu agit dans les cœurs de ces croyants animés d'une jeune et active ferveur, « et tous les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint. » (Act., XIII, 44-52).

II

Iconium les rapprochait de Tarse, c'est pour-quoi peut-être Paul préféra l'évangéliser. Il savait que les habitants étaient rudes, grossiers, mais sincères, tandis que Baris, Apollonie, Apamée, cités très florissantes, demeureraient sous l'influence des Juifs, partout très riches et donc très considérés. La ville où il venait s'établir appartenait à la Lycaonie, province qui, comme la Pisidie, faisait partie de la Galatie. Située sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure, on dirait, avec sa blanche couronne de montagnes couvertes de neige, une oasis de primevères en plein désert. Tout humble qu'elle paraît, elle est connue à Rome et l'empereur Claude vient de lui conférer le titre de colonie romaine.

Les Juifs y sont nombreux, ils y ont leur synagogue, fréquentée aussi par les Grecs. Les âmes ont une soif prodigieuse de la vérité, favorisée et excitée encore par l'immense courant de grâce divine que Dieu répand sur ces contrées, les premières appelées à la foi. Paul et Barnabé entrent ensemble dans la synagogue et ils y parlent avec une telle force « qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassent la foi. » Comme à Antioche, les âmes qui recherchent en toute simplicité la vérité sont touchées, tant parmi les enfants d'Abraham que parmi les prosélytes grecs, et d'elles-mêmes elles vont à l'Evangile. Mais il y a aussi de nombreux incrédules, attachés à la loi mosaïque quand même, obstinés dans leurs préjugés et se refusant absolument à en entendre plus. Irrités contre Paul, contre les nouveaux convertis, ils soulèvent les Gentils contre ceux de leurs frères qui les abandonnent.

Cette manifestation violente toutefois dura peu. « Dieu rendit promptement la paix¹ » à la ville, afin que ses Apôtres y pussent prêcher la foi et fonder une Eglise. « Ils y demeurèrent en effet longtemps, parlant hardiment, agissant en pleine confiance dans le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole annonciatrice de sa grâce, et opérait par leurs mains des miracles et des prodiges. »

Parmi les jeunes chrétiennes conquises à la foi, à Iconium, on remarquait surtout Thècle, la vierge la plus glorieuse des premiers temps de l'Eglise.

Cette figure toutefois nous demeure voilée par les fictions qui l'ont déformée sous couleur de l'idéaliser. On a publié en effet à la fin du premier siècle les *Actes de Paul et de Thècle*, où le critique est fort embarrassé de démêler le vrai du romanesque. Tertullien, à la fin du second siècle, écrivait à ce propos : « Si ceux qui lisent les écrits de saint Paul invoquent l'exemple de Thècle

pour attribuer aux femmes le droit d'enseigner et de baptiser, qu'ils sachent qu'un prêtre de l'Asie, convaincu d'avoir fabriqué cet écrit sous le nom de saint Paul, a reconnu avant de mourir qu'il l'avait composé par amour pour l'Apôtre. Comment croire en effet qu'il eût accordé à une femme le pouvoir d'enseigner et de baptiser, lui qui écrivait aux Corinthiens : Je veux que les femmes se taisent à l'Eglise ?¹ » Saint Jérôme qui cite ce passage, rapporte aussi une fable qui ne se trouve pas dans le texte actuel : celle d'un lion baptisé, — preuve qu'il y eut plusieurs rédactions du même récit.

Il est hors de doute que ces *Actes* sont un tissu de fictions honnêtes, inventées pour la plus grande gloire de saint Paul, — qui n'avait pas besoin de ce lustre spécial, — et qu'on ne saurait les accepter pour des faits authentiques. Il n'est pas moins hors de doute qu'on y trouve un fond certain de vérité ; que saint Méthode de Tyr, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise et saint Jean Chrysostome y ont puisé, et qu'ils regardent comme historique l'existence de sainte Thècle, sa conversion par saint Paul et l'arrêt qui la condamna à être dévorée par les bêtes. Il est certain enfin que le monument littéraire des *Actes* a été composé par un prêtre qui avait connu saint Paul. C'est pourquoi l'on peut y prendre certaines choses. Entrons dans quelques détails.

A son entrée à Iconium, Paul rencontre Onésiphore et sa famille qui l'attendaient à l'entrée de la ville. Ils voient paraître « un homme de petite taille, au front chauve, au teint vif, au nez aquilin, aux sourcils bien arqués, au visage rayonnant d'une grâce divine, car il avait tantôt la face d'un ange, tantôt celle d'un homme. » Où trouver un portrait plus exact du grand Apôtre ?

Celui-ci est conduit dans la maison d'Onésiphore. Tous se mettent à genoux pour prier, et après avoir rompu le pain eucharistique, Paul leur adresse une exhortation sur la pureté : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui conservent leur chair dans une chasteté sans tache, parce qu'ils seront les temples de Dieu. Bienheureux le corps et l'esprit des vierges, parce qu'elles plairont à Dieu qui récompensera leur pureté ; la parole du Père opérera en elles le salut pour l'avènement de son Fils et elles jouiront de la paix pendant les siècles des siècles. »

Pendant qu'il parle, une jeune fille assise sur une fenêtre en face de la maison écoute ce discours qui la captive. C'est Thècle. Sa mère Théoclie l'a fiancée à un jeune homme nommé Thamyras. Mais elle ne rêve plus que du Céleste Fiancé. Elle se fait instruire par

¹ Cette phrase se trouve dans le Codex Bezae et dans plusieurs autres.

¹ De baptismo, cap. 17.

l'Apôtre. Théoclie bientôt s'émeut. « Cet homme trouble toute la cité, crie-t-elle. Les femmes et les jeunes filles se laissent captiver par sa doctrine. Il leur enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il faut le craindre et vivre dans la chasteté. » Paul est arrêté comme séducteur d'âmes et jeté en prison; Thécle est condamnée au bûcher, « parce qu'elle refuse de se marier suivant la coutume reçue dans la ville d'Iconium, » et pour qu'elle serve d'exemple aux autres femmes. Elle fait le signe de la croix, les flammes s'éteignent; elle s'échappe de la ville et va rejoindre Paul qui priaît avec Onésiphore dans un tombeau, où il s'était retiré : « Désormais, lui dit-elle, je vous suivrai partout où vous irez. »

Ils gagnent Antioche où l'un des premiers habitants de la ville, Alexandre, s'éprend d'elle et veut l'épouser. Il l'arrête brutalement, mais devant tout le peuple elle lui arrache la couronne d'or qu'il portait sur sa tête et lui déchire sa tunique. Pour ce crime elle sera dévorée par les bêtes de l'amphithéâtre. Ses bourreaux déchainent contre elle une lionne furieuse qui s'adoucit soudain, vient se coucher devant elle et lui lèche les pieds. Le lendemain, on la ramène dans le cirque. La vierge se tient les mains levées vers le ciel, au milieu des bêtes féroces, mais aucune ne la touche, et Dieu l'enveloppe d'un nuage de feu pour que les spectateurs ne voient pas qu'elle est sans vêtements.

Ce trait d'une exquise délicatesse chrétienne, saint Ambroise le commente avec une délicieuse suavité dans son livre *Des Vierges* : « Elle était là exposée à des regards qu'elle cherchait à éviter; elle apprit la pudeur à ces yeux qui l'ignoraient. Qu'il était beau de voir l'animal se coucher à terre, lécher ses pieds, témoigner par ce langage muet qu'il n'osait attenter au corps sacré de la vierge ! La bête féroce était devenue humaine puisque les hommes ne l'étaient plus... La virginité est chose si admirable qu'elle commande le respect jusqu'aux lions eux-mêmes. Instinct de la faim, cris, excitations, habitudes sanguinaires, naturel féroce, ils n'écoulèrent rien de tout cela. En vénérant la martyre, ils ont enseigné la religion, ils ont enseigné la chasteté, car en s'approchant de la vierge, ils ne baisaient que la plante de ses pieds, les yeux baissés vers la terre, comme s'ils n'avaient osé élever le regard jusque vers la vierge nue !...¹ »

Saint Méthode dans son *Banquet des dix*

vierges la place au-dessus même d'Agathe, de Marcella, de Domnina. A elle, disent ses compagnes, la plus belle, la plus fleurie des couronnes, car elle a surpassé toutes les autres par sa brillante vertu.

III

La parole et les exemples de Paul et de Barnabé exercèrent une action puissante et décisive sur la population d'Iconium. La cité fut prodigieusement remuée; les Apôtres s'y voyant accueillis y séjournèrent longtemps. Mais les Juifs ne supportèrent point ces éclatants succès. Ceux d'Antioche de Pisidie leur avaient appris comment on se débarrassait de ces imposteurs qui prêchaient une doctrine humiliante pour eux, puisqu'elle les assimilait aux Gentils et mettait ceux-ci sur le même pied d'honneur que les enfants d'Abraham. Ces leçons de haine profitent toujours. Pendant qu'ils soufflent la révolte, les deux apôtres continuent à annoncer l'Evangile de la charité. Bientôt la cité est partagée en deux, les uns qui embrassent leur cause, les autres qui sont partisans de la Synagogue.

Les Juifs sans doute jouissent de pouvoirs très étendus qui leur sont laissés par la loi romaine, ils peuvent expulser et condamner à la flagellation les membres rebelles de la communauté; mais ils sont trop habiles pour se constituer eux-mêmes les juges et les bourreaux avérés des prédicateurs de la doctrine du Christ : ils préfèrent lancer les Gentils. C'est pourquoi ils soulèvent le peuple par leurs calomnies, ils montent les païens et préparent une émeute où ils se jetteront tous sur les Apôtres pour « les accabler d'outrages et les lapider ensuite. » C'est donc la flagellation en pleine synagogue qui attend les missionnaires du Christ, puis la mort.

Paul connaît la haine et la perfidie de ses anciens coreligionnaires. Quand il voit la sédition prête à éclater, les Gentils et les Juifs disposés à se ruer ensemble sur lui et sur son compagnon, il comprend que cette cité où il a beaucoup semé, il faut la fuir, afin de laisser la semence lever, par la patience. Car il a fondé une Eglise qui continuera son œuvre.

Mais l'expérience est faite. Partout il rencontrera les Juifs à sa traverser qui paralyseront ses efforts; il vaut donc mieux évangéliser les cités moins importantes, où du moins il ne les retrouvera plus sur son chemin. Et les deux Apôtres se dirigent vers Lystres. (Act., XIV, 1-6).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 decembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ S. Ambroise, *De Virgin.*, lib. II, 3. Voir Freppel, *Les Pères apostoliques*, II^e Leçon. — D'après les *Actes de Paul et de Thécle* la vaillante vierge aurait rejoint S. Paul à Myra, en Lybie. Elle revint ensuite à Iconium; son fiancé est mort, mais sa mère vit toujours, qu'elle ne réussit pas à convertir. Alors elle se retire dans une caverne du mont Calamon, près de Séleucie, où elle meurt à l'âge de 90 ans.

'Ami du Clergé' du 22 décembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le dernier dimanche de l'année. — L'année passée, l'année à venir, 865.

Catéchisme de première communion. — *Explication des Evangiles des dimanches et des fêtes.* — XI bis. 3^e dimanche après l'Epiphanie, 867.

Plan d'une allocution pour le Jour de l'an. — Bonne et heureuse année, 871.

Pour le Premier Vendredi. — XXIV. La triple intimité avec le Sacré-Cœur, 872.

Pour la bénédiction d'une statue de Jeanne d'Arc. — Jeanne d'Arc devant l'histoire, devant ses juges, devant la France, devant l'Eglise, 874.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — IV. Première mission ; à Lystres et en Galatie, 878.

POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

L'ANNÉE PASSÉE, L'ANNÉE À VENIR

Mes frères,

Une année de plus va tomber dans l'éternité. Encore quelques jours et ce sera fini, et, comme autour de tout ce qui finit, l'oubli se fera bientôt sur elle ; et au lendemain de son dernier jour, on s'abordera le front radieux pour échanger des vœux d'avenir, pour se promettre longues et heureuses années.

Cependant, pour tout homme sérieux, une année qui finit est chose grave, car c'est la vie qui s'en va, c'est une étape franchie dans ce voyage qui aboutit à l'éternité. Pour un chrétien, c'est plus encore : une année qui s'achève, c'est une somme de grâces épuisée, une source de bonnes inspirations tarie, une série de bienfaits close, un compte de mérites arrêté. Il n'y a plus de profits à retirer de l'année écoulée : ce qui est fait est fait, ce qui est négligé est négligé.

Au soir de cette année, mes frères, recueillons-nous et ramenons notre pensée sur les jours qui ne sont plus, pour voir, devant Dieu, ce qu'ils ont été et ce qu'il nous convient de faire à la suite de cet examen. Il y a, en effet, de sérieuses et utiles réflexions à faire : nous en ferons ensemble quelques-unes ce soir.

I

Faisons deux parts dans l'année qui se meurt : la part du bien et la part du mal. Les années, même les meilleures, ne sont pas exemptes de peines, d'épreuves et de tristesses. Quoi que nous fassions, il y aura toujours, sur cette terre qu'on a appelée une vallée

de larmes, des mécomptes, des revers, des tribulations, des accidents. Le bonheur sans mélange, la joie ininterrompue, le ciel, n'est pas ici-bas ; et toujours il y aura des êtres qui souffriront, des cœurs qui seront brisés, des yeux qui pleureront. Cependant, chaque année, la Providence nous ménage une part de ses bienfaits, même à ceux qui font peu de chose pour les mériter. Au cours de cette année, il y a eu des santés conservées, améliorées, des projets réalisés, des entreprises menées à bonne fin, des travaux rémunérés, des gains réalisés ; il y a eu, même chez les plus déshérités, des heures de bien-être, quelque rayon de bonheur.

Dans un autre ordre d'idées, au point de vue surnaturel, chacun de nous a eu son lot de grâces, de bonnes pensées, de célestes inspirations ; chacun de nous a pu, s'il l'a voulu, utiliser les dons de Dieu, le fruit des sacrements, les sollicitudes de l'Eglise, le dévouement de ses pasteurs, pour travailler à sa sanctification et se créer des droits au ciel.

Mais nous oublions vite les joies que nous avons goûtées ; nous gardons un souvenir plus persistant des peines que nous avons éprouvées. Qui n'a pas eu ses ennuis, ses déceptions, ses peines d'esprit et de cœur, ses inquiétudes pour l'avenir ? Des pluies incessantes ont compromis les récoltes, la moisson n'a pas été abondante, et la vigne a été stérile.

Si la vie physique a eu ses épreuves, la vie morale, la vie chrétienne n'a-t-elle pas eu les siennes ? Quelqu'un peut-il se flatter d'être arrivé à la dernière semaine de cette année, sans avoir rien à se reprocher, sans avoir commis une faute, sans avoir abusé des grâces de Dieu ?

L'année qui touche à sa fin, heureuse ou malheureuse, nous l'avons trouvée bien courte. Quand elle a commencé, il nous semblait que sa fin était bien éloignée, et quand sa fin approche et que nous nous retournons pour la rechercher, nous ne trouvons plus rien : elle a été comme l'éclair, elle en a eu la rapidité.

Lorsque Jacob parut dans sa vieillesse à la cour de Pharaon et que le roi lui demanda quel était le nombre de ses années, le patriarche lui répondit : « Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans ; ils ont été courts et mauvais. » Cette vie si longue, Jacob l'a vue s'évanouir comme une ombre, se dissiper comme un rêve... Qu'est-ce donc qu'une année ?

Mon Dieu ! comme celle-ci a passé vite ! Il n'y a que quelques jours, ce semble, que nous l'avons vu naître, et la voilà vieillie, sa dernière heure va sonner et elle ne reviendra plus. S'il plaît à Dieu, une autre lui succèdera, qui ne sera pas plus longue que sa devancière,

qui passera, elle aussi, comme une nuée chassée par un vent d'orage. Qu'est-ce donc que l'homme sur terre ? Il paraît en ce monde et ne dure guère : le flot du matin le jette sur le rivage, et le flot du soir le reprend ; naître, souffrir quelques instants et mourir : voilà sa destinée, et elle est bien faite pour réprimer son orgueil.

II

Au déclin de cette année, en songeant à tout cela, quelle pensée sera dans nos cœurs, quelle parole sur nos lèvres, pour le passé et pour l'avenir ?

1. Pour le passé, ce sera d'abord une pensée et une parole de reconnaissance à Dieu, pour les biens d'ordre naturel et d'ordre surnaturel qu'il nous a miséricordieusement départis, pour la santé qu'il nous a conservée, pour les lumières et les consolations qu'il nous a données, pour les grâces qu'il nous sont venues par la réception des sacrements.

Ce sera ensuite une pensée et une parole de regret. Que regretterons-nous ? Le plaisir qui n'est plus ? la jeunesse qui s'enfuit ? la vie qui nous échappe ? Non ! ce que nous devons regretter par dessus tout, c'est l'inutilité, la stérilité de notre vie au point de vue chrétien, si elle n'a pas été conforme aux commandements de Dieu et de l'Eglise ; si elle n'a pas fait à Dieu la part qui lui revient par la prière, par la sanctification du dimanche ; si elle a été jetée à tous et à toutes choses, à la frivolité, au monde, aux affaires, aux plaisirs ; si, pendant cette année, nous avons appliqué nos soins, notre activité à tout, excepté à Dieu et à notre âme. Ce que nous devons regretter, ce sont les devoirs négligés, les vertus non pratiquées, les dimanches profanés, les mouvements de la grâce méprisés, les péchés de pensées, de paroles, d'actions et d'omissions, dont nous nous sommes rendus coupables, au cours de l'année ; c'est sur cet ensemble de fautes que nous devons, à l'heure où nous sommes, faire un acte de contrition.

Ce sera enfin une parole et une pensée de soumission, de confiant abandon à la volonté de Dieu, au souvenir des malaises, des revers, des pertes, des maladies et des deuils qui ont attristé l'année qui expire... Dieu n'a pas fait la souffrance pour le plaisir de nous torturer. Il l'a envoyée dans le monde à la suite du péché, pour y être un moyen de sanctification et de salut. Sa mission, je l'indiquerai en deux mots, c'est de réparer nos fautes par l'expiation, c'est de détacher nos cœurs de la terre pour les attacher au ciel. Par conséquent, au lieu de récriminer contre les faits accomplis, au lieu de s'agrir contre les événements, d'accuser la Providence, notre devoir est de prendre à deux mains nos peines, nos découragements, nos anxiétés, nos souffrances,

nos épreuves de toute sorte et de les offrir à Dieu pour solder la dette de nos péchés, de faire acte de patience, d'abnégation, de détachement, de nous confier au Père qui est dans les cieux, qui ne nous éprouve que dans des desseins de miséricorde et qui nous prépare dans l'autre vie un bonheur qui nous dédommagera amplement des infortunes et des misères de celle-ci.

2. Voilà pour le passé. Et maintenant, pour l'année qui suivra, pour l'avenir, quelles sont les résolutions qu'il nous convient de prendre ?

La première sera de ne point nous attacher démesurément à cette vie si courte. Nous ne sommes point ici-bas pour y demeurer éternellement. Dieu nous mesure un certain nombre d'années, après lesquelles il nous faut quitter ce monde. Ce serait donc une folie d'y concentrer toutes ses espérances et de ne rien voir au delà.

La seconde sera de nous consoler de la rapidité des années par la pensée qu'elles nous rapprochent de Dieu et des personnes aimées dont nous pleurons l'absence et avec lesquelles nous serons réunis pour jamais. L'exilé qui attend impatiemment le moment où il lui sera donné de revoir sa patrie, ne trouve pas que le temps s'écoule trop vite ; ainsi le chrétien ne regrette pas les années qui se précipitent quand il songe qu'elles sont une avance prise vers sa félicité. La pensée des années éternelles est le plus puissant encouragement au milieu des épreuves et des souffrances de la vie présente.

La troisième sera de faire, l'an prochain, un meilleur usage du temps que Dieu nous donnera.

Nous ne songeons pas assez au prix du temps ; voilà pourquoi nous le laissons passer sans l'utiliser, ou nous l'appliquons à des choses qui n'intéressent guère notre salut, qui le compromettent souvent.

Le prix du temps, ce que vaut le temps ! Savez-vous ce qu'en dit saint Augustin ? Le temps vaut autant que Dieu, *tanti quanti Deus* ; il vaut l'éternité ! Chaque minute peut perdre ou sauver, acheter un bonheur sans fin ou décider des douleurs sans mesure. Le temps ! chaque moment en est irréparable en soi, car chaque minute est unique : elle passe et ne revient plus. La voilà qui vient légère et fugitive ; chargez-la d'une bonne action, et elle la porte au trésor de vos mérites ; d'une mauvaise action, et elle l'ajoute au compte de vos méfaits. Mais comme le flot qui coule, elle a fui sans retour : des siècles ne la ramèneront pas.

Les peines et les joies passent, mais ce qui reste, ce sont nos œuvres. A travers la rapidité de nos jours, multiplions donc nos bonnes œuvres, pour accroître sans cesse le nombre de nos mérites. Le temps nous est donné

pour cela : malheur à celui qui ne l'emploie pas à cette fin !

Un peintre de l'antiquité disait : « Je peins pour l'éternité, *pingo ad æternitatem*. » Cette devise, je la trouverais bien prétentieuse sur les lèvres de tous les peintres sans exception ; mais il n'est pas un chrétien qui ne doive se l'approprier et dire : « Je travaille pour l'éternité, *pingo ad æternitatem*. »

**

Parmi les larmes que Jésus a pleurées et dont la trace est restée dans l'Evangile, les plus amères sont tombées sur l'abus du temps ; il a gémi sur Jérusalem qui n'a pas voulu le reconnaître et qui a repoussé les grâces qu'il lui apportait. Ah ! mes frères, si, dans le cours de cette année, nous avons à nous reprocher bien des heures perdues, parce que nous ne les avons pas employées selon les desseins de Dieu, pour sa gloire et pour notre sanctification, avant de nous séparer, demandons-lui pardon de nos négligences, de notre aveuglement, et promettons de le servir avec plus de fidélité et de faire un meilleur usage des jours que sa bonté voudra bien nous accorder. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

XI bis

3^e Dimanche après l'Épiphanie

LA GUÉRISON D'UN LÉPREUX ET DU SERVITEUR D'UN CENTURION

Suite du saint Evangile selon S. Matthieu (VIII, 1-13)

En ce temps-là,

1. Jésus étant descendu de la montagne, des foules nombreuses le suivirent.

2. Et voilà qu'un lépreux venant à lui, l'adorait en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

3. Et Jésus étendant la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois guéri. » Et aussitôt sa lèpre fut purifiée.

4. Alors Jésus lui dit : « Garde-toi d'en parler à personne ; mais va te montrer aux prêtres, et offre le don que Moïse a prescrit, pour rendre témoignage devant eux. »

5. Comme il entrait à Capharnaüm, un centurion l'aborda et lui fit une prière,

6. En disant : « Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, frappé de paralysie, et il souffre cruellement. »

7. Et Jésus lui dit : « J'irai moi-même et je le guérirai. »

8. Le centurion lui dit pour réponse : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. »

9. « Car moi qui suis un homme soumis à d'autres et ayant des soldats sous mes ordres, je dis à l'un : « Va, » et il va ; à l'autre : « Viens, » et il vient ; à mon serviteur : « Fais cela, » et il le fait. »

10. Or, Jésus entendant ces paroles, fut dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivaient : « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une foi aussi grande dans Israël. »

11. « Aussi, je vous déclare que beaucoup vien-

dront d'Orient et d'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. »

12. « Mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

13. Alors Jésus dit au centurion : « Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. » Et son serviteur fut guéri à l'heure même.

§ 1^{er}. — Préliminaires

— A quelle époque de la vie du Sauveur se réfèrent les deux miracles que l'Evangile nous raconte aujourd'hui ?

— Ils furent accomplis pendant la première période du ministère de Jésus en Galilée, alors que sa réputation de prophète et de thaumaturge attirait déjà à lui des foules nombreuses.

— En quel endroit de la Galilée ces deux guérisons furent-elles accordées ?

— Ce fut aux environs de la montagne des Béatitudes. Elle n'était pas bien loin de Capharnaüm, et il semble bien que Jésus s'y retira plusieurs fois pour y prier. Les foules allaient l'y retrouver pour recevoir ses enseignements et finalement pour y entendre la promulgation de la loi évangélique.

— Les deux miracles furent-ils opérés le même jour ?

— Non ; le lépreux fut guéri avant le retour de Jésus à Capharnaüm, peut-être même avant la promulgation solennelle de la nouvelle Loi, tandis que le serviteur du centurion obtint sa guérison quand Jésus revint à la ville, quelque temps après son Discours sur la montagne.

— Les autres évangélistes ont-ils parlé de ces deux miracles ?

— S. Marc et S. Luc racontent eux aussi la guérison du lépreux ; mais S. Marc ne dit rien du centurion ni de la guérison de son serviteur. En revanche, S. Luc nous donne sur ce dernier miracle des détails qui complètent le récit de S. Matthieu.

— Comment le complète-t-il ?

— Dans sa narration concise, S. Matthieu nous dit comment le centurion exposa sa requête et s'excusa de ne pouvoir recevoir le Sauveur chez lui ; mais il n'indique pas les intermédiaires dont il se servit, S. Luc nous apprend que le centurion fit présenter sa demande par les Anciens du peuple, et ses excuses par quelques-uns de ses amis, avant d'aller en personne à la rencontre du Thaumaturge. (Cf. Luc, VII, 3-10).

— N'y aurait-il pas alors désaccord entre les récits des deux évangélistes ?

— Nullement. Les mandataires du centurion ne sont que ses porte-voix près du Sauveur ; la démarche, la demande et les excuses sont du centurion lui-même ; et S. Luc ne contredit pas S. Matthieu, car, tout en disant que le centurion se fit représenter, il fait

remarquer que c'est lui qui supplie et que c'est lui qui s'excuse. (Luc, VII, 3 et 6).

— *Les mandataires n'ont-ils pas cependant ajouté d'eux-mêmes quelque chose aux instructions qu'ils avaient reçues ?*

— Oui, les Anciens du peuple appuyèrent la demande du centurion en faisant valoir le titre particulier qu'il avait à la bienveillance du Thaumaturge : il leur avait fait bâtir une magnifique synagogue ; et ils prièrent Jésus de vouloir bien descendre chez lui.

— *La demande de guérison venant du centurion, n'est-ce pas à lui aussi que s'adresse la parole par laquelle Jésus annonce sa visite, bien qu'il n'ait dû la connaître que par ses délégués ?*

— Bien certainement ; mais dès qu'elle lui est transmise, il fait cet acte de foi et d'humilité que ses amis rapportent au Sauveur avec les termes mêmes dont il s'est servi et auquel Jésus lui-même décerne des éloges.

+

§ 2. — Explication du texte

— *Que nous dit le texte sur chacun de ces deux miracles ?*

— Il nous dit comment la demande en fut faite et comment elle fut accueillie.

1^o Comment le lépreux demande sa guérison

— *Nous avons déjà parlé de la lèpre ; voudriez-vous nous rappeler brièvement ce que nous avons dit ?*

— Cette maladie, endémique encore en certaines régions, provient d'un microbe qui altère le sang, produit des plaies et des ulcères, ronge les chairs, fait tomber l'une après l'autre les articulations des membres qu'il a envahis et finit par donner la mort, si l'on ne parvient pas à arrêter ses ravages.

— *Que prescrivait la loi de Moïse au sujet des lépreux ?*

— La moindre tache douteuse devait être examinée par le prêtre, et quand il avait constaté un commencement de lèpre contagieuse, celui qui en était atteint était frappé d'impureté légale et exclu de la société. Le lépreux devenait ainsi un être rebuté et d'autant plus rebutant qu'il était plus sérieusement rongé par le mal.

— *Pouvait-il espérer sa guérison ?*

— Généralement non. Cependant la loi juive avait prévu le cas où il serait guéri, ce qui n'arrivait guère qu'après de longues années.

— *Que devait faire le lépreux en attendant la guérison ou la mort ?*

— Il devait éviter tout contact avec ceux qui n'étaient pas atteints de la maladie. Pour que personne ne l'approchât, il devait crier à haute voix son impureté, surtout quand la

lèpre ne l'avait pas encore défiguré ; mais les lépreux pouvaient se réunir et habiter ensemble en dehors des villes ou bourgades.

— *Celui dont parle l'Evangile était-il gravement malade ?*

— La lèpre avait envahi tout son corps ; S. Luc dit en effet qu'il en était couvert ; il était donc un objet d'horreur et il avait particulièrement à redouter de voir ses chairs tomber en pourriture et ses articulations se désagréger.

— *Il n'était donc pas probable qu'il pût se guérir ?*

— Sa guérison était tout à fait improbable ; et lors même qu'il aurait pu l'espérer, elle ne pouvait guère se produire qu'après plusieurs années. Ce pauvre lépreux le savait bien.

— *Aussi que fit-il ?*

— N'ayant rien à attendre des remèdes humains, il résolut de s'adresser à Celui qui excitait l'enthousiasme des foules, et il saisit la première occasion qu'il eut de le rencontrer.

— *Quels furent donc les sentiments qui conduisirent le lépreux au Sauveur ?*

— C'est, avec le désir d'être guéri, la confiance en sa puissance et sa bonté.

— *Comment se présenta-t-il ?*

— Pour ne pas être tenu à l'écart par la foule, il se présenta d'une façon inopinée et put ainsi approcher le Sauveur d'assez près.

— *Son impureté légale ne le lui interdisait-elle pas ?*

— La loi juive, moins sévère que celles qui plus tard obligèrent les lépreux à une séquestration complète, leur permettait de circuler même dans les villes ; elle leur ordonnait seulement de se tenir assez éloignés pour qu'il n'y eût aucun péril de contagion, et la distance n'était pas rigoureusement déterminée.

— *Le lépreux profita sans doute de l'impression de la loi ?*

— Oui, il s'approcha d'aussi près qu'il le put, se bornant à éviter tout contact avec la foule et avec le Sauveur.

— *Quel témoignage de respect donna-t-il à Celui de qui il attendait la guérison ?*

— Il l'adora en se prosternant à genoux devant lui, la face contre terre ; il reconnaissait ainsi sa majesté et son autorité divine.

— *Quelle fut ensuite sa prière ?*

— Elle fut courte, car la foule, surprise de la brusque apparition de ce lépreux, n'aurait pas supporté de longues démonstrations et l'aurait prié de s'éloigner bien vite. « Seigneur, dit-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

— *Qu'exprimait cette brève mais excellente prière ?*

— C'était un acte de foi en la puissance souveraine de Celui qui peut tout ce qu'il veut

et qui fait tout par sa seule volonté ; c'était aussi un ardent appel à sa bonté.

— *N'y voyez-vous pas en outre un acte parfait de résignation ?*

— Oui, car malgré l'ardent désir qu'il a d'être guéri, le lépreux attend que Jésus veuille bien user de sa puissance, et il accepte de rester lépreux si le Sauveur ne juge pas opportun de lui accorder sa guérison.

— *Sa prière avait donc l'essentiel pour être exaucée ?*

— Oui ; aussi Jésus n'a pas à souhaiter pour lui de plus parfaits sentiments, comme il le fit pour d'autres demandes analogues.

2° Comment Jésus accueille la demande du lépreux

— *Comment donc accueillit-il sa prière ?*

— Il prit aussitôt compassion de son malheureux état, il étendit miséricordieusement le bras, toucha le lépreux de sa main divine, en disant : « Je le veux, soyez guéri. »

— *Vous dites que Jésus toucha le lépreux ; est-ce que ce n'était pas interdit ?*

— Oui ; mais en agissant ainsi, Jésus montrait qu'il était supérieur à la loi de Moïse, comme à toute autre loi, et qu'aucune impureté ne pouvait l'atteindre.

— *Pour qui d'ailleurs était cette interdiction de la loi mosaïque qui défendait de toucher un lépreux ?*

— Elle était pour ceux qui pouvaient contracter la maladie ; mais elle ne pouvait obliger celui qui, loin d'avoir à craindre la contagion, lui commandait en maître souverain.

— *Comment Jésus se montrait-il supérieur aux lois de la nature ?*

— Une lèpre ainsi généralisée ne disparaît jamais subitement, car les lois de la formation des tissus n'opèrent que lentement. En guérissant instantanément par un simple attouchement et un seul commandement un aussi terrible mal, Jésus prouva que toutes les lois de la santé sont sous sa dépendance et qu'il les modifie quand il lui plaît.

— *Quel fut donc l'effet du contact et de la parole du Maître ?*

— Aussitôt, le malade fut purifié de sa lèpre.

— *Quelles recommandations Jésus fit-il au lépreux guéri ?*

— Il lui recommanda de ne parler à personne de sa guérison avant qu'elle n'eut été officiellement constatée, il le pressa de s'éloigner, et lui ordonna d'aller se présenter aux prêtres et d'offrir le don prescrit par Moïse.

— *Que se proposait Jésus en faisant toutes ces recommandations ?*

— Il venait de se montrer personnellement supérieur à la loi, mais il ne prétendait pas dispenser le lépreux d'en accomplir toutes les prescriptions ; c'est pourquoi il ne veut pas que le malade proclame sa guérison et re-

prenne rang dans la société avant qu'il n'ait satisfait à toutes les exigences légales.

— *Que devait donc faire le lépreux après sa guérison ?*

— Il devait se faire examiner par l'autorité sacerdotale qui seule avait mission de constater et de proclamer que la lèpre avait disparu ; puis il devait, comme expiation et comme action de grâce, offrir deux agneaux, ou, s'il était pauvre, deux tourterelles ou deux petites colombes.

— *Dans la circonstance, le lépreux n'avait-il qu'à faire constater sa guérison ?*

— Non ; en l'envoyant aux prêtres, Jésus lui dit qu'il devra rendre témoignage devant eux. Le malade guéri avait donc à soumettre aussi à l'examen sacerdotal la manière dont il avait été débarrassé de sa lèpre, afin qu'en constatant le miracle les prêtres pussent aussi constater la puissance et la mission de celui qui l'avait opéré.

— *Que nous apprend ainsi le Sauveur ?*

— Il nous apprend que nous devons respecter l'autorité partout où elle se trouve, et surtout l'autorité religieuse.

— *N'y a-t-il pas là aussi une figure de ce qu'il se proposait d'établir dans la Loi nouvelle ?*

— Seuls les prêtres de l'Ancienne Loi pouvaient prononcer sur les cas de lèpre corporelle ; de même, seuls les prêtres de la Loi nouvelle peuvent juger les cas de lèpre spirituelle produits par le péché.

3° Le centurion demande la guérison de son serviteur

— *Quel était le centurion qui attendait Jésus à Capharnaüm ?*

— Selon toute probabilité, c'était un centurion de l'armée romaine qui commandait la cohorte établie dans cette ville. Il n'est cependant pas impossible qu'il ait été soldat d'Hérode, car ce prince admettait des étrangers dans ses troupes. Mais il est certain qu'il était de la Gentilité.

— *On comprend alors pourquoi, n'étant pas juif, il n'ose ni se présenter en personne au Sauveur, ni le recevoir chez lui ; mais comment se fait-il qu'il ait attendu impatiemment son arrivée ?*

— Un serviteur auquel il était très attaché, était étendu sur un grabat, frappé de paralysie et souffrant horriblement. Son état était désespéré ; celui-là seul pouvait le guérir qui quelques mois auparavant avait guéri à distance le fils d'un officier d'Hérode.

— *L'attachement du centurion pour son serviteur n'est-il pas digne de remarque ?*

— Il est d'autant plus remarquable que dans l'antiquité, le maître n'avait nul souci de ses esclaves ; le centurion faisait exception peut-être parce qu'il était prosélyte et qu'il connaissait déjà le vrai Dieu.

— *Quelle est donc la première qualité de sa prière ?*

— Elle est faite avec ce sentiment de charité et de dévouement que les maîtres chrétiens doivent avoir à l'égard de leurs domestiques et qui les fait s'intéresser à tous leurs besoins.

— *Quel autre sentiment remarquez-vous dans sa demande ?*

— Le centurion a une entière confiance dans la bonté de celui à qui il s'adresse. Il se contente de faire connaître le triste état de son serviteur, comptant bien que Jésus saura deviner son désir. « Mon serviteur est frappé de paralysie et souffre cruellement ; » il n'en dit pas davantage.

— *N'y a-t-il pas aussi dans cette manière de présenter sa requête le signe d'une profonde humilité ?*

— En effet, le centurion n'ose pas exprimer formellement une demande, parce qu'il se juge indigne de la faveur que cependant il désire ardemment.

— *Qu'est-ce qui donne plus de prix encore à son humilité ?*

— C'est qu'il avait des titres à faire valoir ; il semble les ignorer, et il faut que d'autres les fassent connaître au Sauveur en rappelant qu'il a fait construire une synagogue.

— *Et comment Jésus répondit-il aux désirs et aux dispositions de ce soldat ?*

— Il lui fit savoir que la faveur qu'il espérait lui serait accordée et qu'il descendrait lui-même chez lui pour guérir son serviteur.

— *Le centurion s'attendait-il à cette démarche dont Jésus voulait l'honorer ?*

— Non ; c'est alors qu'apparut encore plus profonde et plus sincère son humilité : « Hé quoi ! Seigneur, vous songez à venir chez moi ? Mais je ne mérite point un tel honneur, ma maison n'est pas digne de vous recevoir ; c'est de votre part trop de bonté que de vouloir entrer sous mon toit, et j'en suis tout à fait indigne. »

— *Mais en demandant ainsi au Sauveur de ne point s'abaisser jusqu'à entrer chez lui, ne renonçait-il pas à la guérison que Jésus voulait lui apporter ?*

— Non, son humilité était profonde, mais sa foi et sa confiance n'en étaient que plus solides. Toutes ces vertus s'unissaient en lui pour rendre hommage à la majesté, à la bonté et à la puissance du Sauveur. « Dites seulement une parole, ajoute-t-il, et mon serviteur sera guéri. »

— *Cet homme avait donc une juste idée de la puissance de celui qu'il implorait ?*

— Oui, rien de plus admirable que la profession de foi de ce soldat habitué à donner des ordres brefs et à être obéi. Il sait qu'un seul mot de Jésus est tout-puissant, il le confesse ouvertement, et le développement de sa

pensée prend une allure militaire qui met en relief les convictions de son âme.

— *Que dit-il donc ?*

— « Moi, je ne suis qu'un homme soumis à des supérieurs, et cependant quand je commande, je n'ai qu'à dire un mot et immédiatement je suis obéi. Je dis à un de mes soldats : « Va, » et aussitôt il va ; je dis à un autre : « Viens, » aussitôt il vient ; je dis à mon serviteur : « Fais cela, » aussitôt il le fait. »

— *Qu'y a-t-il dans ces paroles ?*

— Il y a l'acte de foi le plus admirable à l'autorité et à la puissance souveraine de Celui qui, ne dépendant de personne, peut, mieux encore, se faire obéir d'un seul mot. Or ce mot, le Sauveur n'avait qu'à le prononcer, et la maladie obéirait. Le centurion reconnaissait ainsi sa divinité.

4^e Comment Jésus accueille la demande du centurion

— *Cette foi convaincue du soldat ne faisait-elle pas contraste avec la foi hésitante que jusque-là Jésus avait trop souvent rencontrée ?*

— Bien certainement ; et le contraste était d'autant plus frappant que venu de la Gentilité, le centurion n'avait pas, pour reconnaître le Messie, les lumières que les Juifs avaient reçues de leurs prophètes.

— *Aussi comment le Sauveur en reçut-il le témoignage ?*

— Il en fut ravi et il en fit remarquer la perfection à tous ceux qui le suivaient. Avec l'accent solennel et la formule sacrée qui confirmaient ses plus graves enseignements, il dit combien elle dépassait celle qu'il avait rencontrée en Israël ; jamais foi n'avait été trouvée si parfaite.

— *N'était-ce pas pour le centurion un magnifique éloge ?*

— Oui, mais c'était aussi un blâme infligé à l'orgueil pharisaïque et à l'aveuglement de la nation. Il présageait qu'un jour la Gentilité dépasserait le Judaïsme par l'ardeur de sa foi.

— *Que prédis en effet le Sauveur en cette occasion ?*

— Il annonça que la foi du centurion se répandrait chez tous les Gentils. De l'Orient et de l'Occident se présenteront des imitateurs de la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ils viendront nombreux prendre place avec eux au banquet du royaume des cieux ; tandis que les enfants de ce royaume, qui maintenant se réclament de ces Patriarches, seront jetés dans les ténèbres extérieures.

— *Quel est le sens de cette prédiction ?*

— Jésus annonçait ainsi la vocation des Gentils à la foi et la réprobation d'Israël ; en même temps, il apprenait que le ciel est à celui qui le mérite. Ce n'est ni la naissance, ni la nationalité, ni un nom glorieux qui y

donnent droit ; il ne se gagne que par la foi et les œuvres.

— *Après avoir ainsi donné à la foi du centurion les promesses de l'éternité, qu'ajoute Jésus ?*

— Il accorde la faveur que le centurion sollicitait et comme il l'avait demandée. Il renonce à descendre chez lui. « Va chez toi, dit-il à son soldat, et qu'il te soit fait comme tu as cru. » A l'instant même, le serviteur était guéri ; le centurion put le constater en rentrant, et le faire constater à tous ses amis.

+

§ 3. — Enseignements de l'Evangile

— *Quelle conclusion première devons-nous tirer et de la louange que le Sauveur donne à la foi du centurion et de la guérison qu'elle lui obtient ?*

— C'est que rien n'est plus nécessaire que la foi pour assurer notre salut et l'efficacité de nos prières. C'est par elle que se fait la distinction de ceux qui sont appelés au royaume des cieux et de ceux qui en seront exclus ; c'est par elle que l'on obtient les faveurs les plus merveilleuses.

— *Elle doit donc inspirer et animer toutes nos prières ?*

— Oui ; plus notre foi est vive, plus nous sommes assurés d'être exaucés et d'arriver au bonheur céleste.

— *Qu'est-ce que prier avec foi ?*

— Prier avec foi, c'est prier en reconnaissant les infinies perfections de Dieu, l'entière dépendance où nous sommes à son égard, les mérites infinis de Jésus-Christ, l'impossibilité pour nous de pouvoir nous suffire et l'extrême besoin que nous avons des secours et des grâces divines.

— *Une foi vive suffit-elle pour que nos prières soient bonnes ?*

— Oui, car si elle est profonde et sincère, elle assure les autres qualités qui rendent nos prières efficaces.

— *Quelles sont ces principales qualités qui doivent accompagner nos prières ?*

— Le lépreux, mais surtout le centurion, nous apprennent que de la foi doivent naître la confiance, la résignation et l'humilité.

— *Quand prie-t-on avec confiance ?*

— On prie avec confiance quand on a la certitude que la bonté divine exaucera notre demande, si elle mérite d'être exaucée.

— *Quand la résignation nous est-elle principalement nécessaire ?*

— Elle est surtout nécessaire quand nous demandons des faveurs qui ne sont point indispensables au salut. Alors, comme le lépreux, nous devons nous en remettre à la volonté de Dieu qui sait mieux que nous ce qui nous est utile, ou, comme le centurion, lui exposer

nos misères et attendre qu'il veuille bien les guérir.

— *Faut-il se résigner à rester en l'état de péché ?*

— Non ; bien au contraire, il faut demander instamment à Dieu la grâce d'en sortir, car c'est indispensable pour entrer au royaume éternel.

— *Quelles dispositions sont alors nécessaires pour être exaucé ?*

— Il faut, comme le lépreux, être docile à la voix du Sauveur qui prescrit d'observer ses commandements et ceux de son Eglise, ou comme le centurion pouvoir dire en toute sincérité que l'on veut commander en maître à toutes les énergies et à toutes les passions que l'on a sous ses ordres.

— *Quels sont les avantages de l'humilité ?*

— Dieu accorde de préférence ses faveurs aux humbles et il les refuse aux orgueilleux. Aussi, quand nous demandons, nous devons reconnaître et confesser devant Dieu que nous sommes très indignes de paraître en sa présence et que nous n'avons aucun droit aux attentions de son infinie bonté.

— *Quand devons-nous tout particulièrement exciter en nous ces humbles sentiments de nous-mêmes ?*

— C'est quand nous prions devant l'autel et le tabernacle. Là Jésus nous donne l'exemple d'une humilité qui va jusqu'à l'anéantissement de son infinie grandeur. A nous de nous anéantir en sa présence et de confesser notre indignité, surtout quand il nous annonce sa visite par la sainte communion.

— *Que nous rappelle l'Eglise en ces circonstances solennelles où Jésus se dispose à venir en nous ?*

— Elle nous rappelle par trois fois que nous devons unir en nous-mêmes l'humilité la plus profonde à la foi la plus ardente et à la confiance la plus vive. Avec elle nous devons dire et répéter comme le centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et votre serviteur sera guéri. »

FIN

PLAN D'UNE ALLOCUTION POUR LE JOUR DE L'AN

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE

« Bonne et heureuse année ! » s'en allaient répétant partout ce matin vos petits enfants. Moi aussi, votre pasteur, je vous dis du fond du cœur : « Bonne et heureuse année, ... au point de vue matériel et au point de vue spirituel ! »

I. — *Au point de vue matériel*

L'année qui vient de s'écouler a été bien triste, à la ville comme à la campagne. Les vigneronns n'ont rien fait, les agriculteurs ont eu de pauvres récoltes, les ouvriers n'ont plus qu'un maigre salaire en face de la cherté des vivres... Et pourtant, ne nous a-t-on pas dit sur tous les tons que la science suffirait à guérir la vigne, à doubler les récoltes et à donner de l'ouvrage rémunérateur à tous les bras ?

Non, la science ne suffit pas ; et les savants ont beau s'appliquer à scruter la nature, ils ne sont pas si puissants que Celui qui l'a créée. Aussi, au seuil de cette nouvelle année, je vous invite à vous tourner vers Dieu ; lui seul est capable de bénir vos efforts et de féconder les fruits de la terre.

II. — *Au point de vue spirituel*

Les biens de la terre, vous le savez, ne vous seront accordés que si vous cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Je souhaite donc vivement et avant tout :

1^o Que vous jouissiez de la paix de la conscience. C'est par là en effet que vous serez agréables à Dieu et que vos prières seront puissantes.

2^o Que vous sanctifiiez votre travail. C'est de la sorte qu'aucun de vos efforts ne sera perdu.

3^o Que vous respectiez le jour du dimanche. Comment Dieu vous récompenserait-il, si vous vous permettez de lui désobéir et de lui voler le jour qu'il s'est réservé ?

4^o Que vous accomplissiez enfin, tous, de votre mieux, le devoir pascal. Quelle inconséquence chez ces chrétiens qui exigent tout de Dieu et qui ne veulent obéir ni à Lui, ni à son Eglise !

Conclusion.

J'entendais une bonne personne dire : « Le bon Dieu nous a mal servis cette année, mais il nous sert tout de même mieux que nous ne le servons. » Avouons que c'est vrai ; mais cette fois ne retombons pas dans notre indifférence et notre tiédeur, et nous ne tarderons pas à revoir les jours de joie et de prospérité.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXIV

LA TRIPLE INTIMITÉ AVEC LE SACRÉ-CŒUR

L'intimité, quel mot aimable ! Et comme il exprime bien ce qu'il veut dire !

Il y a bien des sortes d'unions dans la vie ; le hasard, l'intérêt, le caprice, le plaisir, la haine même, quand elle est commune, peu-

vent rapprocher pour quelque temps des âmes. Mais ces liaisons sont éphémères et disparaissent avec la cause qui les avait formées. Elles n'étaient, pour ainsi dire, qu'à la superficie ; il a fallu peu de chose pour les effacer.

Les vraies amitiés sont celles qui viennent du plus profond, du plus intime du cœur. Être intime avec quelqu'un, cela veut dire qu'il ne vous cache rien et que vous ne lui cachez rien. L'intimité, c'est aussi le dernier effort de l'amitié, et c'est pour cela que, sous quelque forme qu'elle se produise, en quelques circonstances qu'elle se manifeste, elle est une des choses les plus douces qui existent.

Que sera-ce, s'il s'agit non plus d'être intime avec un cœur humain, mais avec le cœur infiniment tendre de Jésus ? Est-ce que cette seule pensée ne nous ouvre pas, en quelque sorte, une vue sur le paradis ? Cela est tellement au dessus de nos droits, et même de nos aspirations les plus téméraires, que nous pourrions hésiter à y croire ; et pourtant il est bien certain que le Sacré-Cœur nous appelle tous à la triple intimité de la *pensée*, du *travail* et de la *souffrance*.

Méditons pendant quelques instants ces merveilles.

I

Dans l'entretien solennel que Jésus eut avec ses disciples après la dernière Cène, il leur fit entendre cette parole : « Je ne vous appellerai plus désormais mes serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père. » (Joan., xv, 15).

Quelle affirmation profonde ! Oui, cela est bien vrai, que la différence qu'il y a entre un serviteur et un ami, c'est surtout qu'au premier on se contente d'intimer des ordres, tandis qu'au second on explique ses projets, ses raisons et ses désirs. Le premier est regardé comme un instrument, le second comme un collaborateur ; on mesure sa confiance au serviteur, on la donne sans compter à l'ami.

Jésus pouvait bien parler d'amitié à ses disciples, lui qui n'avait jamais cessé de les instruire et qui avait passé tout le temps de son ministère à leur révéler le sens caché des paraboles qu'il faisait entendre aux Juifs.

Mais combien son intimité nous est-elle plus manifestée encore quand il nous montre son Cœur et qu'il nous permet d'y lire, comme dans un livre adorable, tous les secrets de son action sur nous et sur le monde !

Que de fois il nous est arrivé, en face de doutes qui nous blessaient, de nous écrier : « Ah ! si vous pouviez voir dans mon cœur ! » Ce qui nous est impossible, il l'a fait, le Maître Divin, et si sa voix ineffablement tendre ne retentit plus à nos oreilles pour nous révé-

ler les secrets du ciel, son Cœur sacré nous est montré pour que nous y découvriions le motif premier et dominant qui dirige sa Providence : l'amour.

Jésus nous aime ; cela, nous ne pouvons en douter, puisqu'il nous le dit et que son Cœur nous apparaît tout environné de flammes. A nous de ne jamais oublier le secret qui nous est ainsi révélé.

Car, pour qu'il y ait intimité, il faut que des deux côtés on se dise tout. Puisque Notre-Seigneur fait les premiers pas dans le chemin de l'amitié, nous avons le devoir de répondre à son appel, — et d'abord de ne pas douter de ce qu'il veut bien nous dire. Loin de nous donc, à l'avenir, tous ces doutes, tous ces manques de confiance, ces murmures même qui trop souvent montent de notre cœur à nos lèvres ! Quelles que soient les épreuves qui fondent sur nous, il y a une chose qui doit dominer toutes nos pensées : c'est que la raison de tout ce qui nous arrive, c'est qu'il nous aime.

En second lieu, le devoir de l'intimité est de tout dire à celui qui nous dit tout. Est-ce bien ce que nous avons fait toujours ? Et quand nous nous sommes plaints d'être délaissés, la faute n'en était-elle pas à nous qui n'avions pas été confier à l'Ami divin le lourd secret de nos détresses ?

II

La seconde intimité est celle du travail. Regardons encore les Apôtres que Jésus envoie prêcher l'Evangile. Quelle est l'œuvre qu'ils ont à accomplir ? Est-ce la leur ? Non, c'est celle de leur Maître, qui daigne leur confier ses intérêts et leur fait l'honneur glorieux de les substituer à lui.

Cela est si vrai qu'il leur dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Ainsi Jésus reste avec ses Apôtres pour les soutenir dans leurs luttes, pour les inspirer dans leurs efforts, pour communiquer à leurs travaux la grâce du succès. N'est-ce pas l'intimité ?

L'intimité du travail est la conséquence naturelle de celle de la pensée. Si Jésus a instruit les douze pauvres bateliers de la Judée, c'était pour qu'ils répandissent par toute la terre la doctrine dont ils avaient été les confidents. Et si la B. Marguerite-Marie eut la révélation du Sacré-Cœur, c'était pour qu'elle le fit connaître au monde entier et y établit son culte sauveur. Œuvre considérable qui lui coûtera bien des peines et à laquelle elle devra se dévouer jusqu'à la mort.

Ce que Notre-Seigneur a fait pour les Apôtres et pour la B. Marguerite-Marie, il le fait aussi pour chacun de nous. Qui que nous soyons, nous avons une tâche à remplir sur la terre, et cette tâche, c'est lui qui nous l'a donnée, et cette tâche, nous ne saurions la

remplir si nous ne venions pas, à chaque instant, nous appuyer sur lui.

Quelle différence entre le travail d'une âme qui est chrétienne et celui d'une âme qui ne l'est pas ! Celle-ci a beau se dépenser en efforts et en fatigues, elle ne saurait jamais faire qu'une œuvre humaine. Celle-là, si elle est fidèle à vivre dans l'intimité de son Maître, c'est-à-dire si elle sait lui offrir tout ce qu'elle fait, si elle ne cesse de lui demander ses lumières pour le bien faire, et d'implorer son secours pour le bien faire jusqu'au bout, fait une œuvre surnaturelle qui va beaucoup plus loin qu'elle ne croit, qui concourt à son salut et au salut du monde, puisque cette âme ne travaille pas seule et que celui qui travaille avec elle, c'est l'Ami, c'est l'Intime, c'est Jésus !

III

Cependant c'est dans la souffrance que l'intimité trouve son achèvement sublime.

Voyez encore Jésus : quels sont ceux qu'il aime le plus au monde ? Vous avez nommé la Sainte Vierge, saint Jean l'Evangéliste et Marie-Madeleine. Et ce sont ces trois êtres qu'entre tous il chérit, qu'il veut au pied de sa Croix pour être non seulement les témoins, mais aussi les participants de ses extrêmes douleurs.

C'est que si nous voulons bien confier à des amis de surface le secret de nos joies, nous ne voulons dévoiler celui de nos souffrances qu'à ceux dont nous sommes sûrs.

L'adversité, en effet, est la pierre de touche et le ciment de l'intimité. Nous ne sommes sûrs de nos amis que quand ils ont su souffrir avec nous. Combien de fois n'avons-nous pas vu des gens sur lesquels nous croyions pouvoir compter, nous abandonner lâchement quand ils nous voyaient dans la peine ! Jésus connut cette souffrance quand il trouva endormis les trois apôtres qu'il avait amenés au jardin des Oliviers pour veiller et prier avec lui ; il la connut quand les Apôtres, le voyant saisi par les envoyés du grand-prêtre, l'abandonnèrent et s'enfuirent ; il la connut surtout quand Pierre, le Pape choisi par lui, le renia trois fois pour ne pas partager son infortune.

Mais quand quelqu'un a été constant et qu'il a souffert avec nous, l'intimité devient indestructible. Les années et les événements peuvent se succéder ; ils n'effaceront jamais le souvenir des instants d'épreuve passés ensemble.

Lors donc que Jésus nous envoie quelque souffrance, pourquoi ne nous souvenons-nous pas que c'est là qu'il nous attend pour juger si notre amitié est sincère, et pour rendre plus douce encore cette intimité que l'épreuve aura cimentée ?

Souvenons-nous de ces paroles si tristes de l'Imitation : « Beaucoup aiment Jésus tant

qu'ils n'ont pas à souffrir ; beaucoup le suivent jusqu'à la fraction du pain ; bien peu jusqu'à boire le calice de la Passion... » Et tout cet admirable chapitre qui est intitulé : *Du petit nombre de ceux qui aiment la Croix du Christ Jésus*, chapitre que nous ne saurions trop lire, relire et méditer.

**

Puisque Notre-Seigneur nous fait l'honneur de nous appeler à son intimité, réjouissons-nous, remercions-le, et sachons répondre à son appel. Il ne faut rien craindre tant que d'être infidèle à des grâces semblables. Humblement prosternons-nous devant lui, et demandons-lui d'être toujours dignes de cette triple intimité de pensée, de travail et de souffrance qu'il nous propose. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC DEVANT L'HISTOIRE, DEVANT SES
JUGES, DEVANT LA FRANCE, DEVANT L'ÉGLISE

Mes frères,

Je suis venu parmi vous, aujourd'hui, attiré par une vieille amitié qui ne s'est jamais démentie, l'amitié que je porte, depuis plus de quarante ans, depuis les baïes du Petit Séminaire, à votre bon et excellent curé. Je n'ai rien à lui refuser ; il m'a demandé de prendre la parole dans cette fête de Jeanne d'Arc, et me voici.

C'est un beau et magnifique spectacle que celui que présente en ce moment cette église. Vous l'avez superbement décorée, elle retentit de chants qui nous ravissent, et par dessus tout, vous l'emplissez de vos rangs pressés, en cette fête de la foi et du patriotisme.

Faut-il vous en louer, mes frères ? Mais je craindrais par là, sinon de vous blesser, du moins de diminuer votre mérite. J'aime mieux vous dire que je suis profondément touché de ce que j'ai sous les yeux. — C'est tout C... qui fête Jeanne d'Arc avec un cœur, un élan admirable. C'est la Ligue Patriotique des Françaises qui arbore ses insignes, ses couleurs. Ce sont les *Jeunes de C...* qui la chantent et l'accablent avec l'enthousiasme de leur âge. Ce sont les paroisses voisines, ce sont mes confrères dans le sacerdoce qui marquent par leur présence à quel point dans leur âme se mêlent, se confondent l'amour de la Religion et l'amour de la Patrie.

Aussi, je ne puis que dire et répéter, à votre honneur : « C'est bien ! »

C'est bien ! Et puisque je dois vous parler de Jeanne d'Arc, je ne souhaite rien tant que ma parole réponde à l'éclat de cette solennité.

Ce n'est pas un panégyrique que j'entends faire, — il faudrait plusieurs discours ; — mais je prendrai dans l'Évangile un mot que j'appliquerai à Jeanne d'Arc, et qui me permettra de vous montrer en elle la grande Chrétienne et la grande Française qu'elle a été.

Mes frères, quand Jésus-Christ fut conduit à Pilate et que celui-ci l'eut interrogé, s'apercevant bien vite qu'il était innocent et qu'il n'y avait pas lieu de le condamner, il dit aux Juifs qui poussaient des cris féroces, qui voulaient à toute force sa mort sur une croix : « Mais quel mal a-t-il donc fait ? *Quid mali fecit iste ?* » (Luc, xxiii, 22).

Eh bien ! puisque Jeanne d'Arc a été brûlée sur un bûcher, au mépris, je ne dis pas seulement de toute justice, mais de toute humanité, je demanderai à l'histoire, je demanderai à ses juges, à ses bourreaux, je demanderai à son roi, aux soldats qui avaient bataillé avec elle, je demanderai à notre époque, aux temps où nous sommes, je vous le demanderai à vous-mêmes, mes frères : — Quel mal a-t-elle donc fait ? *Quid mali fecit ?* Quel mal a-t-elle fait pour avoir subi le supplice qu'on lui a infligé ?

I

Quel mal a-t-elle fait ? Mais l'histoire me répond que toute jeune enfant elle était, dans sa paroisse de Domremy, le modèle des jeunes filles. D'une piété angélique, avec la maison de ses parents, la maison de Dieu était sa demeure préférée. Si elle était douce, attentionnée pour son père et sa mère, si elle s'employait de son mieux aux soins du ménage, aux travaux des champs, à la garde de son troupeau, elle se plaisait à se rendre à l'église pour y prier, et on la trouvait parfois, toute seule, à genoux devant une croix, le regard fixé sur son Sauveur.

Quel mal a-t-elle fait ? Mais l'histoire me répond qu'elle était aussi charitable que pieuse. Elle aimait les pauvres, et partageait volontiers avec eux le peu qu'elle avait ; s'ils étaient sans asile, elle les conduisait à la maison paternelle, et dans son bon cœur elle allait jusqu'à leur céder son propre lit. Elle aimait les malades ; et un habitant de Domremy a déposé au procès de réhabilitation qu'il avait été veillé par elle, et qu'elle lui avait donné les soins les plus compatissants. Elle aimait ses compagnes, et quand elle dut les quitter pour accomplir sa mission, celles-ci pleuraient en l'embrassant et en lui adressant de touchants adieux.

Quel mal a-t-elle donc fait ? Mais l'histoire me répond qu'en entendant parler des tristesses, des misères, des maux effroyables qui accablaient alors la France, tombée presque tout entière au pouvoir des Anglais, elle fut saisie de pitié, et qu'ayant reçu du ciel, par la voix de l'archange saint Michel, la mission de chas-

ser les ennemis du sol national, après bien des refus de son père qui, disait-il dans son rude langage, aurait préféré la noyer lui-même plutôt que de la voir partir avec des gens de guerre, après bien des rebuts essuyés un peu partout, elle s'en alla, au cœur de l'hiver, le 23 février 1429, par des provinces inconnues et des chemins infestés, dans un parcours de plus de cent cinquante lieues, de Vaucouleurs à Chinon où était le roi Charles VII, et là elle lui révéla que Dieu l'avait suscitée pour lui rendre son royaume et le faire sacrer et couronner à Reims.

Quel mal a-t-elle donc fait ? Mais l'histoire me répond qu'à la tête d'une petite troupe, elle pénétra dans Orléans assiégée, qu'à la suite d'engagements heureux, en moins de dix jours, du 29 avril au 8 mai 1429, elle força les Anglais battus à se retirer et à fuir ; qu'elle les poursuivit et les écrasa à Jargeau, à Patay ; qu'elle conduisit, dans une marche triomphale, à Reims Charles VII et que là, dans cette cérémonie du sacre, au milieu des larmes de joie, des acclamations enthousiastes de la foule, de l'armée, de la France sauvée, on la vit, aussi modeste que pure, debout, non loin de l'autel, tenant entre ses mains l'étendard qu'elle avait porté à la guerre et dont les plis glorieux rappelaient ses plus belles victoires ; et on l'entendit déclarer que sa mission étant finie, elle n'aspirait plus qu'à retourner au village natal, dans la maison de son père, pour y redevenir la jeune fille obéissante et laborieuse qu'elle avait été.

Voilà la réponse de l'histoire. O douce et sainte enfant ! ô chaste jeune fille ! ô guerrière à l'âme noble, élevée, qui pleurait à la seule pensée du sang répandu, qui voulait bien donner le sien, mais qui épargnait, autant qu'elle le pouvait, non seulement celui de ses soldats, mais encore celui des ennemis de son pays ! Non, non, vous n'avez point fait de mal ; mais vous êtes, dans les années de votre enfance, passées dans votre village de Domremy, le modèle des jeunes filles ; et plutôt à Dieu, surtout aujourd'hui, en ces temps de désordre moral, qu'elles vous ressemblassent toutes ! Vous êtes aussi, dans les camps, sur les champs de bataille, le modèle des soldats ; et plutôt à Dieu que dans notre armée, en face des ennemis qui nous guettent, et qui un jour ou l'autre peuvent forcer nos frontières et envahir encore notre territoire, plutôt à Dieu qu'il y eût chez les chefs la même entente, la même science de la guerre, et chez les soldats le même amour généreux, ardent de la patrie ! O Jeanne, non, non, vous n'avez point fait de mal ; mais je vous salue, je vous loue, je vous acclame de toute mon âme de prêtre, avec toute cette assemblée qui m'écoute, et où revit, j'en suis sûr, en ce moment, votre cœur magnanime, et au nom de l'histoire qui vous rend justice,

je m'écrie : — Gloire, gloire à vous, la Libératrice de la France !...

II

Et maintenant, mes frères, c'est à ses juges, c'est à ses bourreaux que je m'adresse.

Car, hélas ! Jeanne a été prise à Compiègne, dans une sortie malheureuse où elle s'attardait à soutenir la retraite de ses soldats. La voilà prisonnière ; elle est aux mains des Bourguignons, traîtres à leur pays, qui la vendent et la livrent aux Anglais ; et c'est à Rouen qu'elle sera jugée, exécutée.

Eh bien ! je demande au tribunal qui la juge, aux Anglais qui veulent sa mort : — Quel mal a-t-elle donc fait ? *Quid mali fecit ?*

Est-ce donc un crime d'avoir des communications avec le ciel, et d'obéir à des voix qui viennent de Dieu lui-même ? Est-ce donc un crime d'aimer son pays, de ne pouvoir supporter qu'il soit envahi, rançonné, maltraité, foulé par l'étranger ? Est-ce donc un crime d'invoquer Dieu sur les champs de bataille, et de penser et de dire que c'est lui qui donne la victoire aux vaillants soldats qui combattent et qui meurent pour leurs autels et leurs foyers ? Et c'est là pourtant, parmi tant d'accusations qui la taxent d'hérésie, de maléfices, d'apostasie, c'est là ce qu'on lui reproche.

Quel mal a-t-elle donc fait ? Les soi-disant juges que les Anglais ont soudoyés, qu'ils ont payés à prix d'or, la pressent de questions insidieuses ; ils n'ont pas honte de poursuivre ainsi une jeune fille de moins de vingt ans, sans qu'elle ait — ce qu'on ne refuse pas aux pires criminels ! — personne qui la défende, personne qui élève la voix pour elle. C'est qu'ils espéraient bien la surprendre et lui arracher une réponse qui servirait à la condamner. Oh ! les lâches !... Jeanne n'avait pas d'avocat, pas de défenseur ; elle paraissait toute seule au milieu de ses juges acharnés à la perdre. Mais Dieu, mes frères, Dieu qui est le Dieu des faibles et des opprimés, Dieu qui a dit, par la bouche de son Fils : « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, » et qui a promis d'inspirer les siens devant les tribunaux de la terre, en leur mettant sur les lèvres les paroles qu'il faut dire, Dieu veillait sur elle, Dieu la gardait, Dieu lui dictait de si nobles et si touchantes réponses qu'à les lire aujourd'hui nous ne saurions retenir nos larmes.

On lui demande si Dieu hait, déteste les Anglais. « Je ne sais, dit-elle, s'il a pour eux de l'amour ou de la haine ; mais ce que je sais, c'est qu'ils seront tous chassés de France, avant peu d'années. »

On lui demande pourquoi Dieu l'a choisie. « C'est, dit-elle, qu'il lui a plu de chasser les ennemis du royaume par une simple fille. J'aimerais mieux mourir que de renier ce que Dieu m'a fait faire. »

On lui demande si elle est en état de grâce. Ecoutez cette réponse dont la simplicité touche au sublime et qui eût dû, à elle seule, désarmer ses ennemis et les jeter à ses pieds : « Si je ne suis pas en état de grâce, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y conserver. »

On lui demande sur quoi était fondée son espérance de la victoire, sur sa bannière ou sur elle. « Non, dit-elle, mais sur Dieu seul. — Pourquoi alors votre bannière fut-elle portée devant celles des autres chefs, à Reims, le jour du couronnement ? » — Ah ! c'est ici, mes frères, qu'il faut admirer Jeanne, tant elle montra de grandeur et de fierté ; et j'aurais voulu entendre l'accent de sa voix, j'aurais voulu voir la flamme de son regard, j'aurais voulu deviner et sentir sur son noble visage le frémissement de son âme héroïque, quand elle s'écria : « Elle avait été à la peine, il était bien juste qu'elle fût à l'honneur ! »

Et ainsi, ses juges qui la guettaient comme le tigre guette sa proie, ses juges qui la torturaient de toute façon, dans sa prison en la livrant à d'odieux outrages, devant leur tribunal en l'accablant de crimes imaginaires, ne purent la convaincre d'aucune faute ; et Jeanne, au sortir de tant d'interrogatoires, n'en apparut que plus grande, plus pure et plus sainte.

Et cependant, ils n'eurent pas honte de la condamner, de porter contre elle une sentence de mort.

Et la voilà livrée aux bourreaux !... Vous l'entendez bien ; et je ne sais pas si j'aurai le courage et la force d'aller jusqu'au bout et de vous montrer Jeanne liée, enchaînée, traînée au supplice.

Ah ! il y a des choses qui, dans l'histoire, tant elles sont criantes, tant elles sont iniques, sont le déshonneur et l'opprobre de l'humanité, en la faisant voir travaillée des plus abominables passions.

O juges ! ô bourreaux ! Quoi ! vous allez brûler Jeanne, vous allez la réduire en cendres, vous allez accomplir l'infâme besogne qui vous a été commandée ? Prenez garde ! Prenez garde ! Ce n'est pas seulement cette enfant, devenue votre victime, que vous outragez, c'est la justice elle-même, la justice qui retombera bientôt sur vous, de tout son poids, pour vous écraser de ses coups vengeurs et vous jeter aux gémonies de l'histoire...

Quel mal a-t-elle donc fait ?... Elle n'a fait aucun mal, vous le savez bien. Ah ! brûlez-la, puisque vous l'avez décidé, puisque les Anglais l'exigent, brûlez-la, mais c'est une sainte qui va mourir !

Elle a demandé à communier une dernière fois ; et après qu'elle s'est nourrie de la chair sacrée du Christ, ses yeux baignés de larmes se tournent vers le ciel, et sans doute, à l'ap-

proche de son supplice, elle fait à Dieu, par avance, le sacrifice de sa vie.

Le funèbre cortège s'est formé. Voici le bûcher ; elle y monte. Ah ! mes frères, regardez-la, à cet instant suprême, parmi les flammes qui pétillent, dans ce brasier qui va la dévorer tout entière. Regardez-la ; rien ne frissonne plus en elle. Elle rend gloire à Dieu ; elle déclare avec force que ses Voix ne l'ont pas trompée. Elle réclame l'image du Crucifié. Un moine compatissant la lui présente ; elle l'attire à elle pour l'embrasser longuement... Et puis, ce sont des tourbillons de fumée et de flammes ; elle en est tout enveloppée.

Ah ! qu'elle est belle, qu'elle est radieuse, dans cette pourpre qui met à son front l'aurore des martyrs ! Et on l'entend, dans un dernier cri jailli de ses lèvres expirantes, redire par trois fois le nom sacré du Christ : « Jésus, Jésus, Jésus !... »

C'était fini. O Jeanne, vous pouvez mourir ! Le feu qui purifie l'or et le rend plus beau, vous donnera un éclat, une splendeur incomparable ; et s'il consume votre corps, il ne consumera point votre cœur qu'on verra palpiter encore parmi les cendres du bûcher, en signe de cet amour si tendre et si fort que vous portiez à l'Eglise et à la France.

III

Je voudrais m'arrêter là, mes frères, mais je sens bien que vous attendez encore quelque chose de moi. J'ai demandé aux juges, aux bourreaux quel mal elle a fait, et ils sont réduits au silence, et pendant que le peuple pleure à chaudes larmes, et qu'il se lamente en disant qu'on a brûlé une sainte, ils sont obligés de rougir de leur forfait.

Mais du moins la France, que Jeanne a sauvée, va-t-elle frémir de colère et se lever tout entière pour la venger, pour glorifier sa mémoire ?

Mes frères, c'est triste à dire, mais la France fut ingrate. Car, alors que Jeanne était traînée de prison en prison, des chaînes aux pieds et aux mains, dans une cage de fer, alors qu'elle était captive à Rouen, alors que les Anglais lui dressaient un bûcher, que faisait donc le roi Charles VII ? Que faisaient donc les chevaliers et les hommes d'armes qu'elle avait menés au combat et qui lui devaient tant et de si éclatantes victoires ? Que faisait donc le peuple affranchi du joug de l'étranger, et qui naguère, sur son passage, en la bénissant, chantait sa délivrance ?

Mais, mes frères, ce fut le silence, l'oubli, l'abandon, et pendant que Jeanne agonisait, pendant qu'elle était torturée par ses bourreaux, pendant que les flammes la dévoraient, la France, comme si elle eût rougi de lui devoir sa délivrance et son salut, la France

ne fit rien, ne tenta rien pour l'arracher aux Anglais.

Et si ce n'était que cela !... Mais un jour int, après trois siècles d'ingratitude, où un homme, un homme que son talent, son génie même avait fait l'idole de la France et de l'Europe, — je ne le nommerai point, par respect pour cette chaire, — dans un ignoble pamphlet osa salir la Pucelle, la vierge de Domremy, la libératrice d'Orléans... Et la France ne s'en indigna point comme il l'eût fallu. Au lieu de cracher leur mépris au poète de l'âme corrompue et au cœur de Prussien, les lettrés, des bourgeois, des nobles répétaient des vers orduriers qui étaient une insulte à la plus douce, à la plus chaste des jeunes filles.

Quel mal avait-elle donc fait ? Elle avait sauvé son pays, et on lui jetait de la boue ; de la boue, vous l'entendez bien, et c'étaient les Français !...

Ah ! je préfère encore le bûcher et les flammes des Anglais, et j'en pleure de honte et de douleur... Et ce qui fut tenté contre Jeanne au XVIII^e siècle, est-ce qu'on ne le renouvelle pas encore aujourd'hui ? Est-ce qu'on ne cherche pas à la déshonorer dans la pensée et la mémoire des générations présentes ? Est-ce que le peuple lui-même si facilement trompé, perverti par d'odieux mensonges, en ces derniers temps, n'a pas donné ses voix, ses suffrages, pour qu'il le représentât à la Chambre, à un insulteur de notre chère et grande héroïne ?

Ah ! quel affront ! J'en ai gémé dans mon âme de prêtre et de citoyen, et c'était le jour anniversaire de la délivrance d'Orléans !

Quel mal a-t-elle donc fait ? Rien autre chose qu'obéir à Dieu, que réparer les défaites humiliantes de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, et de remettre la France au rang des grandes nations conscientes d'elles-mêmes et maîtresses de leurs destinées.

Voilà ce qu'elle a fait, voilà son crime ; ou plutôt voilà sa gloire, une gloire telle qu'il n'y en a point de pareille chez aucun peuple.

IV

Ah ! du moins il y a quelqu'un qui a pris la défense de Jeanne, — et j'en tressaille cette fois de fierté et de joie, — il y a quelqu'un qui a posé sur son front, avec les lauriers de la victoire, une couronne impérissable qui ne se flétrira jamais : c'est le pape, c'est l'Eglise.

Jacques d'Arc était mort de douleur peu après sa fille. Restait la mère, la mère inconsolable, mais soutenue par l'espérance de voir réviser et casser l'inique procès de Rouen, Isabelle Romée. Elle résolut d'en appeler à Rome, Rome la dernière ressource des innocents calomniés et frappés. Le 7 novembre

1455, entrée à Notre-Dame de Paris, elle présentait sa requête à l'Eglise. Qui donc eût pu retenir ses larmes, contenir ses sanglots, en voyant cette femme usée par le chagrin, cette mère soucieuse de l'honneur de son sang, en appeler à la justice de Dieu et du Pape ? La foule qui s'était assemblée et qui était remuée jusqu'au fond des entrailles appuya sa demande ; et l'année suivante, le 7 juillet 1456, en la grande salle de l'archevêché de Rouen, dans la même ville et non loin du lieu qui avaient vu le supplice infâme, fut rendu l'arrêt solennel qui cassait, annulait, effaçait et abolissait entièrement la sentence portée contre Jeanne d'Arc et réhabilitait sa mémoire.

C'était l'Eglise, par la voix de son chef, le pape Calixte III, qui rendait pleine et entière justice à Jeanne, qui la relevait aux yeux de la France, et la lui faisait voir dans une auréole de gloire que rien au monde désormais ne ferait pâlir, à son front.

Et cette œuvre de réparation, vous savez comment l'Eglise l'a achevée, en proclamant successivement par la bouche de Léon XIII et de Pie X, Jeanne Vénérable et Bienheureuse.

Ah ! cette fois, je ne demande plus : Quel mal a-t-elle fait ? Mais je m'écrie : Quelles vertus n'a-t-elle pas pratiquées ? Quelle sainteté n'a-t-elle pas ajoutée au patriotisme ardent qui l'animait ?

Et c'est vrai, mes frères ; et telle est bien votre pensée, puisque vous avez voulu que cette fête fût digne de la Libératrice de la France. Et n'est-elle pas bien émouvante, cette solennité où vous avez mis tout votre cœur et où je vois se dresser devant moi, parmi les lumières et les fleurs, encadrée de nos couleurs nationales, la statue de Jeanne d'Arc ?

Ah ! honneur à vous, parce que vous avez compris où est la vertu, le mérite, l'amour de la France ! Honneur à vous, parce que cette image que votre vénéré curé va bénir et qui est due à une souscription de la paroisse, où l'obole des plus humbles s'est jointe à l'offrande des plus riches, demeurera à vos yeux le symbole de la pureté, de la bravoure et de la foi.

Et près d'elle, à ses pieds, tous, quel que soit votre âge, votre rang, votre condition, vous y apprendrez quelque chose. Vous y apprendrez que la meilleure manière de servir la France, c'est de commencer par servir Dieu, en étant de bons et solides chrétiens, des chrétiens non pas seulement de nom et par le baptême, mais des chrétiens de marque, de caractère, par la pratique de l'Evangile, par la garde vigilante de la foi dans vos âmes, par toutes les œuvres de piété et de zèle qui font de notre pays le royaume préféré du Christ.

**

Vous me pardonnerez, mes frères, d'avoir été si long. Mais quand il s'agit de Jeanne d'Arc, et devant un auditoire comme le vôtre, c'est le cœur qui se souvient et qui parle, c'est le cœur qui vibre, qui s'exalte avec d'autres cœurs, c'est l'âme qui se fond en d'autres âmes qui palpitent d'intérêt, d'émotion et qui ne trouvent jamais que c'est trop.

Pour clore cette imposante cérémonie, après avoir célébré, autant que je l'ai pu, la grâce, la pureté, les vertus admirables de Jeanne d'Arc, son amour de Dieu et de la patrie, je vous demande, au soir de ce grand jour, de tomber à genoux devant elle, et du regard et du cœur, la cherchant là-haut, dans cette gloire éternelle où elle triomphe maintenant parmi les saints du ciel, je vous demande de lui dire avec moi, tous ensemble : « Jeanne, bienheureuse Jeanne, priez pour l'Eglise ! Jeanne, bienheureuse Jeanne, priez pour la France ! Jeanne, bienheureuse Jeanne, priez pour nous ! » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

IV.

PREMIÈRE MISSION. — A LYSTRES ET EN GALATIE

I

Ils reprennent donc leur bâton apostolique et gagnent les plateaux arides qui les conduisent en Lycaonie. Pays sauvages, incultes, infestés de brigands ; mais dans les villes les habitants sont simples, honnêtes, naturellement bons, quoique adonnés à l'idolâtrie. Ils vivent des antiques légendes qui leur racontent la visite de Jupiter et de Mercure chez Philémon et Baucis, — souvenir altéré peut-être du voyage des trois anges à Sodome pour en arracher la famille de Loth. — C'est là encore que ces deux divinités furent insultées par Lycaon qui fut changé en loup. On visitait avec vénération deux arbres aux branches et aux feuillages étroitement entrelacés qui rappelaient, disait-on, les deux vieillards demeurés unis après leur mort, en récompense de leur piété et de leur généreuse hospitalité.

On se rapproche du Taurus Cilicien, gardé par un volcan éteint, le mont Kora Dag, comme par une sentinelle avancée qui s'élève dans la plaine et interdit de passer. Voici Lystres, aujourd'hui Khatoun-Seraï, située au pied de la montagne, à droite, tandis que Derbé s'abrite sous sa masse sourcilieuse, à gauche. On a relevé à Lystres l'inscription

suivante qui est toute une page d'histoire intime : « A la très brillante colonie d'Antioche, sa sœur, la très brillante colonie de Lystres rend honneur en lui offrant la statue de la Concorde. » Lystres fut donc une colonie romaine où l'on aimait la paix. Cette cité appartenait à la Lycaonie, tandis que Derbé faisait partie de l'Isaurie.

Ces deux villes accueillirent avec empressement les deux Apôtres qui se mirent à les évangéliser. Ne trouvant aucun obstacle, aucun adversaire de parti pris qui soufflât la défiance et la calomnie, ils obtinrent de doux succès auprès de cette population paisible et de bonne foi. De là ils se répandirent dans tous les pays d'alentour, annonçant à tous la bonne nouvelle.

« Or il y avait à Lystres un homme perclus de ses jambes, boiteux dès le sein de sa mère et qui n'avait jamais marché. Cet homme entendit Paul qui prêchait. L'apôtre arrêta son regard sur lui, il vit qu'il avait la foi qui guérit, et il lui dit à haute voix :

— « Lève-toi ! Tiens-toi droit sur tes pieds !

« Aussitôt l'infirme se mit à sauter et à marcher. »

La légende de Philémon et Baucis, de Jupiter et de Mercure revint aussitôt à l'esprit du peuple, frappé d'un miracle aussi éclatant.

« Ils élevèrent alors leurs voix et dirent en langue lycaonienne : « Ce sont des dieux qui ont pris figure d'hommes pour descendre parmi nous. » Et comme Barnabé avait une taille plus avantageuse, ils l'appelaient Jupiter ; Paul, c'était Mercure, parce qu'il portait la parole.

Le prêtre de Jupiter dont le temple est hors de la ville accourt. Il amène avec lui des taureaux et des sacrificateurs, avec les couronnes qui doivent orner le front des victimes. Il s'arrête avec une multitude de gens du peuple devant la porte des deux Apôtres, considérant en effet comme un sanctuaire la demeure où ils daignaient habiter.

Paul et Barnabé comprennent alors leurs intentions, et indignés du sacrilège qui se prépare, ils s'élançant hors de leur maison, déchirent leurs vêtements et crient à cette foule qui les acclame comme des dieux : « Hommes, que faites-vous ? Nous sommes des hommes comme vous, mortels comme vous. Nous venons vous adjurer de quitter ces vaines idoles et de vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, et la mer et tout ce qu'ils renferment ! Dans les siècles passés il laissait toutes les nations marcher dans leurs voies ; cependant il ne restait pas sans témoignage. Ses témoins ce sont ses bienfaits ; car c'est lui qui envoie du ciel la pluie et les saisons qui nous apportent leurs fruits ; c'est lui qui nous donne la nourriture en abondance et qui remplit nos cœurs de joie. »

Mais leur protestation est vaine, ils ont grand-peine à calmer la multitude et à l'em-

pécher de leur offrir des sacrifices. Elle n'a pas compris cette idée d'un Dieu vivant qu'on ne voit pas, et qui distribue aux hommes tant de dons précieux. Ils ne connaissent que leurs idoles qu'ils regardent, qu'ils touchent, et à qui ils attribuent tous les bienfaits de la vie. Ils s'imaginaient que Paul et Barnabé étaient leurs dieux et ils leur faisaient fête, or voici qu'ils n'ont reçu d'eux que des paroles sévères, irritées, avec une doctrine qui répugne à leurs conceptions grossières de la divinité. Ils se retirent, mais ils restent mécontents.

En ce même temps surviennent des Juifs d'Antioche et d'Iconium qui les poursuivent sans relâche de leur haine implacable. Ils profitent de ce mécontentement pour indisposer la foule contre les apôtres, pour lui persuader que ce sont des imposteurs qui la trompent, qui l'abusent par leurs sortilèges, des ennemis publics qui sèment le désordre partout et qu'il faut châtier, mettre à mort, afin de se débarrasser enfin d'eux, surtout de Paul, comme d'un fléau pernicieux. Et le peuple, mobile, soupçonneux et crédule, oubliant qu'ils viennent de guérir un malheureux perclus, se saisit de Paul, le pousse hors de la ville où ils le lapident, et se retirent ensuite, le croyant mort.

Mais les disciples se portent auprès de l'Apôtre, l'entourent, le relèvent, et il rentre en secret dans la cité. Le lendemain il est assez valide pour gagner avec Barnabé la petite ville de Derbé, à huit lieues de là. Du moins il n'y trouve pas de Juifs, mais des peuplades ignorantes et sans méchanceté qui sont heureuses d'entendre sa parole. Pour lui, il se plaît parmi elles et y séjourne jusqu'à ce qu'il ait pu instruire les principaux de la ville et y fonder une église.

Les deux apôtres reviennent ensuite à Lystres, à Iconium et à Antioche. Les fidèles sont heureux de les revoir, de les entendre, de les plaindre des tribulations qui les ont accablés. Pour eux, ils fortifient le courage des disciples qui défailleraient en face de tant de persécutions, ils les exhortent à se maintenir fermes dans la foi, et à ceux que scandalisent leurs malheurs et les menées cruelles de leurs adversaires juifs, ils rappellent l'enseignement du Sauveur : que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu, (Act., xiv, 6-22).

II

Paul laisse de nombreuses églises, composées de païens convertis, dans toutes les villes et bourgades qu'il a évangélisées. Il appellera « Galates » les fidèles de toutes ces églises, parce que la plupart étaient situées dans la province romaine de Galatie, et le nom leur est demeuré dans l'Eglise. Mais il ne pénétra pas cette fois dans « le pays galatique » proprement dit, qui comprend les trois tri-

bus des Trocmes, des Tectosages et des Tolisboïens, avec Tavium, Ancyre et Pessinonte pour villes principales. Il l'évangélisera dans ses deux autres missions¹.

Jamais il n'oubliera ce premier apostolat. Il le rappellera plus tard à son disciple Timothée en le louant d'avoir gardé lui-même le souvenir « de ses persécutions et de ses souffrances » d'alors : « Tout ce qui m'a été fait, s'écrie-t-il, à Antioche, à Iconium et à Lystres ! Quelles persécutions j'ai supportées ! Mais le Seigneur m'a arraché de tous ces périls. C'est ainsi que tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus subiront la persécution. » (II Tim., iii, 11-13). Timothée pouvait bien s'en souvenir, car Lystres était son pays. Sa mère Eunice et son aïeule Lois y habitaient, et peut-être l'Apôtre s'était-il réfugié chez elles quand, laissé pour mort, il rentra le soir dans cette ville homicide pour y passer la nuit.

Il semble que ces chrétiens aient gardé la meilleure partie de son cœur, elles qui eurent les prémices de son zèle jeune qui ne connaissait pas de bornes. D'abord parce qu'il y endura les plus grandes douleurs, et qu'on s'attache aux lieux où l'on a souffert. Non seulement il eut à y essuyer les outrages les plus durs, les fatigues, la lapidation, mais en même temps il était tourmenté d'un mal physique dont nous ignorons la nature et qui ne lui accordait aucune relâche. Alors il n'était plus une créature humaine, il poussait des cris d'angoisse, et était réduit à un état si humiliant qu'il écrira plus tard à ses chers Galates : « Vous savez que je vous ai évangélisés dans l'infirmité de ma chair... Mes souffrances physiques étaient pour vous une tentation, mais vous ne m'avez pas méprisé ni rejeté ; au contraire, vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus lui-même. » (Gal., iv, 13-14).

Ils étaient alors dans leur première ferveur, et « combien heureux ! » D'ailleurs s'il fut dévoué pour eux, il n'est rien qu'ils n'aient été disposés, en retour, à faire pour lui. Il souffrait cruellement, peut-être de l'ophtalmie, — si fréquente et si insupportable en Orient, à cause de la vive et éblouissante lumière, — ils s'ingéniaient à le soulager. « Je vous rends ce témoignage que vous vous seriez volontiers arraché les yeux pour me les donner. » (Gal., iv, 15). Et à la fin de sa lettre il ajoute : « Voyez quels grands caractères je trace de ma main » (vi, 11) : ce qui paraît indiquer que l'état de sa vue ne lui permettait qu'à grand-peine de signer son nom, d'une écriture informe.

Mais quel enseignement précis et puissant il

¹ Ces trois tribus étaient d'origine gauloise : Nicomède, 1^{er} roi de Bithynie, avait appelé à son secours les Gaulois qui venaient de ravager le temple de Delphes et il les établit dans ces contrées.

leur avait donné ! D'abord se trouvant avec des païens, il s'était gardé de les astreindre aux observances légales et aux fêtes mosaïques. Pour lui, il le redisait toujours, — et c'est ce qui lui valait l'animosité des Juifs, — la loi de Moïse ne pouvait plus sauver les âmes, mais seulement la foi au Christ, qui nous a rachetés et qui est la source de toute grâce, de toute charité.

Ensuite il n'avait cessé de leur rappeler aussi la place que le Christ doit tenir dans leur vie. C'est la doctrine qu'il leur exposa dans sa lettre : « Je suis mort à la loi afin de vivre en Dieu. Je vis, mais ce n'est plus moi : c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 19, 20). « Que d'autres tirent leur gloire de vous avoir convertis à la loi mosaïque, pour moi Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui le monde est mort pour moi comme je suis mort pour le monde. » (VI, 13). Avec quels accents pénétrants il devait développer cette doctrine, que les Galates oublièrent si vite !

Cette mission demanda sans doute plusieurs années à saint Paul. Avant de quitter ses bien-aimés Galates, il tient à leur donner ses suprêmes avis, c'est pourquoi il reprend la même route. Les communautés se sont aguerries, il les encourage, il leur rappelle leurs devoirs, il répond à leurs inquiétudes et à leurs doutes, mais il ne les laissera pas sans les confier à des guides spirituels qui tiendront sa place et qu'il revêtira de son esprit. Paul et Barnabé choisissent quelques anciens, les plus vertueux, les plus fermes de caractère ; ils prient, ils jeûnent, puis ils leur imposent les mains et les ordonnent prêtres, alors ils les mettent à la tête de chacune des Eglises. Ces saintes coutumes ont été constamment observées depuis, et les ordinations ne se font encore aujourd'hui qu'en des jours particuliers de prière et de jeûne. Enfin, dans leur inquiète sollicitude, « ils les recommandent au Seigneur en qui ces jeunes disciples croient » de toute leur âme.

Leur mission est remplie, il leur tarde de revenir en Syrie pour en rendre compte à leurs frères ; de la Pisidie ils se dirigent donc vers la mer. Ils repassent dans les gorges du Taurus et descendent en Pamphylie. A l'aller, ils ne s'étaient pas arrêtés à Pergé, parce que les habitants fuyant la chaleur insalubre de l'été avaient gagné les plateaux montagneux, plus frais et plus sains ; au retour ils y font séjour. C'est une grande ville pourvue de théâtres, de temples, de colonnades dans les rues, à la romaine, ville idolâtre où le culte de Diane s'épanouit dans une splendeur qui y fait accourir de toutes les cités d'alentour. Les deux apôtres y annoncent la parole du Seigneur, *loquentes verbum Domini*. Forts de leur expérience acquise, embrasés d'un zèle

qui s'est accru dans les contradictions, les souffrances et les succès, ils se font écouter, et comme saint Luc ne mentionne aucune tentative nouvelle de la part des Juifs, c'est que leur parole fut la bienvenue. Ils terminent ainsi cette mission de Galatie où ils goûtèrent presque la joie du martyre, où ils conquièrent à Jésus-Christ des milliers d'âmes qui demeureront pour la plupart acquises à la foi.

Dès lors on peut admirer la méthode pratique de saint Paul dans ses prédications. Il donne prodigieusement de sa personne, il réunit les populations, les entraîne par sa manière extraordinaire de parler, d'exposer la vérité de l'Evangile, par son savoir-faire qu'on serait tenté de qualifier de téméraire, tant il y apporte d'audace, de résolution. Nul emballement cependant ; nous ne l'avons vu qu'une seule fois parler avec une indignation dure : c'est à l'imposteur Elymas ; même quand il reprend avec sévérité le peuple de Lystres qui prétend leur décerner à lui et à Barnabé les honneurs divins, à ses vibrantes objurgations il ajoute l'enseignement calme qui le toucherait si les Juifs n'accouraient point le soulever contre eux par leurs calomnies perfides. Une fois qu'il a parlé, qu'il a enseigné, apparaît en Paul l'homme d'action : il organise les communautés, il leur donne des chefs, il assure l'avenir.

Il n'est intransigeant que sur un point, mais le point capital. Il prêche la foi au Christ et la fin de la Loi. Celle-ci n'est plus, elle a fait place à la loi nouvelle, les ténèbres doivent disparaître devant la lumière. Libre aux Juifs d'embrasser la foi chrétienne, il les y engage, il les presse d'entrer, mais il exige qu'ils renoncent au moins d'esprit aux observances mosaïques, car s'il se montrait tolérant, ils se confondraient volontiers avec les disciples du Christ, pour les pervertir et les absorber, grâce à leur manière tenace et envahissante. Maintenant ses efforts ont abouti à ce résultat : c'est que les communautés chrétiennes sont nombreuses, puissantes et autonomes. Le judaïsme ne saurait plus les entamer.

« De Pergé ils descendent à Attalie. Là ils font voile pour Antioche où les frères les avaient livrés à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. Ils convoquent l'assemblée et exposent les grandes choses que Dieu a faites avec eux. » Paul les résume d'un mot : « Dieu, dit-il, a ouvert aux Gentils la porte de la foi. »

« Et ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples. » (Act., XIV, 20-27).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 decembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUBTOT

Ami du Clergé du 29 décembre 1910

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la bénédiction d'un Drapeau. — Le Drapeau : quelles idées il incarne et ce qu'il demande de nous, 881.

Table des matières de l'année 1910. — Table synthétique, 883. — Table analytique, 886.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN DRAPEAU

LE DRAPEAU : QUELLES IDÉES IL INCARNE ET CE QU'IL DEMANDE DE NOUS

C'est la première fois, depuis que j'ai l'honneur d'être votre curé, que je vois le Drapeau en cette église.

Le soldat lui présente les armes, le citoyen le salue, la foule l'acclame, et à mon tour, sans crainte d'abaisser mon ministère, du haut de cette chaire je m'incline profondément devant lui.

Et l'ayant ainsi salué, je veux chercher avec vous quelles idées il incarne, et ce qu'il demande de nous.

**

L'Humanité entière est une famille.

Sur quelque plage fleurie ou dans quelque lande désolée que se dresse le berceau de l'homme, cet être est notre frère. Il a dans ses veines le même sang que nous. Sorti de la même source, il partage nos destinées, il endure nos douleurs, il verse des larmes que nous connaissons bien.

L'aimer est le premier de nos devoirs, et pour cela, pas n'est besoin d'une prescription légale ; il suffit, suivant le mot de Térence, de se rappeler que soi-même on est un homme : *« Homo sum, humani nihil a me alienum puto. »*

Mais si Dieu a fait l'humanité, si d'un jeu de sa puissance infinie il a couvert la terre d'êtres vivants, c'est lui aussi qui a tracé les patries.

Il a jeté dans son œuvre des montagnes escarpées ; il a ménagé, au milieu des terres fertiles, des steppes arides ; il a creusé aux eaux des lits immenses ; et de tout cela, il a fait autant de barrières infranchissables séparant les nations, faisant les peuples avec des intérêts différents et des habitudes semblables.

Abritées derrière ces montagnes, retranchées sur les rives de ces fleuves, des multitudes s'agi-

tent, travaillant au même but, partageant les mêmes gloires, souffrant des mêmes défaites, ayant dans les veines un sang plus voisin.

Or, si la charité est la loi de l'humanité, comment ne serait-elle pas le lien nécessaire entre les enfants d'une même patrie ?

L'humanité a peut-être des desseins contrariant mes intérêts, abaissant ma gloire, compromettant ma tranquillité. Mais dans une patrie, l'intérêt de tous est l'intérêt de chacun, la gloire illuminant un front rayonne sur le visage de tous, la liberté me laissant le libre usage de mes heures fixe la liberté de tous.

Être de l'humanité, c'est être d'une même race ; être d'une même patrie, c'est être de la même famille : ici le lien est plus fort.

Et de même que dans chaque famille il y a un foyer où se serrent les liens de la parenté, de même, dans chaque nation, s'élève le Drapeau, emblème de la fraternité. Tous peuvent se réclamer de lui, lui demander sa protection, s'abriter sous ses plis pour se défendre contre l'injustice. Ce Drapeau est notre France, le sol béni où nous avons pris naissance, la terre où demain nous dormirons en paix notre sommeil mortel.

Nous serrer à ses côtés pour y oublier nos rivalités, pour faire taire tout égoïsme ; lui apporter, chacun dans notre sphère, l'énergie de notre volonté, l'activité de nos forces ; n'est-ce pas le plus sacré de nos devoirs ?

Elle mériterait la malédiction, la main perverse qui sèmerait l'ivraie de la division, car plus que l'ennemi le plus acharné, elle travaillerait à la ruine de la Patrie !

**

Le Drapeau est une légende sublime. Sur ses trois couleurs est écrite l'histoire de la Patrie, et en la lisant, nous n'avons pas à craindre d'y trouver une résolution qui blesse l'honneur, une désertion qui sente la lâcheté, un calcul qui fasse soupçonner l'intérêt.

La Pologne n'y a pas écrit le manifeste de ses revendications, l'Irlande n'y a pas laissé la trace de ses larmes amères, l'Alsace n'a pas attaché à sa hampe le crêpe de son deuil.

Nous ne tirons pas l'épée du fourreau pour assassiner honteusement un peuple ; nous ne nous enflammons pas pour quelques mines à exploiter.

On nous trouve seulement là où le droit est violé, où le malheureux souffre, où un cri de détresse se fait entendre.

Nous sommes en Orient à l'appel des Maronites contre les Druses ; nous longeons les côtes de la Chine, y semant des idées de tolérance ; nous bivouaquons sous les murs de Rome pour le respect du droit ; nous sommes en Algérie y repoussant la barbarie.

Dans notre tempérament, il n'y a pas trace de cette froide inflexibilité des races, s'accaparrant contre tout droit tout ce qui est de même langage qu'elles ; rien non plus de cet orgueil insatiable des empires ne rêvant que conquêtes. Comme l'a dit dans une expression géniale un historien contemporain, « la France est une personne¹. »

Où, une personne susceptible à l'honneur, respectant l'infortune des vaincus, leur tendant, après la défaite, une main qu'ils ne peuvent refuser, car, la paix conclue, aucun signe apparent ne montre qui est le vainqueur, qui est le vaincu.

Où, Drapeau de mon pays, laisse sans crainte flotter au souffle des vents tes trois couleurs ! Tu as la blancheur de l'hermine sans tache, la pureté du ciel le plus serein, l'ardeur du martyr immolé. Tu es bleu, tu es blanc, tu es rouge ; ce sont bien là les trois couleurs aimées, exprimant, ô ma patrie, tes admirables qualités !

A côté des plus insignes victoires, on peut écrire sans alarme le nom de nos défaites les plus sanglantes. Sedan n'assombrira pas Sébastopol ; Loigny aura encore un reflet de gloire après Magenta ; là, comme à Pavie, si la fortune nous a trahis, elle nous a laissé quelque chose qui est mieux que la victoire : « l'Honneur. »

**

Après une mêlée sanglante, alors que la moitié des soldats a succombé et que les autres, affaiblis par la fatigue, effrayés d'une résistance sans fin, regardent si derrière eux la fuite est encore possible : que soudain, comme un appel au courage, le Drapeau flotte aux premières lignes : c'est la Patrie menacée qui apparaît, s'en remettant de sa gloire et de son honneur aux mains de ses enfants. Alors, les volontés découragées se réveillent, la main presse plus sûrement les armes, et du cœur sort un cri de vaillance. On ira à Bouvines sous l'oriflamme, à Ivry sous le panache blanc, à Arcole et aux Pyramides sous les trois couleurs. Sans le Drapeau, c'en était fait de la sainte patrie ! Demain nous n'avions plus que des larmes à répandre sur des champs où l'ennemi récolterait le prix de notre travail ; demain, nous n'avions plus à attendre qu'un tombeau

humilié que l'étranger foulerait dans son orgueil !

Salut à toi, Drapeau ! Tu nous épargnes ces douleurs, tu nous évites cet affront, tu nous gardes notre Patrie, honorée jusque dans sa défaite.

Mais c'est surtout pour vous, jeunes gens, que le Drapeau est un appel au courage. Notre jeunesse à nous s'est passée à l'applaudir ; la vôtre désenchantée ne l'a vu qu'à travers des voiles de deuil. Notre vie a grandi au milieu des victoires ; sur votre berceau n'ont retenti misérablement que les noms de Sedan, de Metz, et d'autres défaites dont je ne veux pas me souvenir.

Le découragement aurait pu attiédir votre ardeur ; mais comme Jeanne, votre courage n'a fait que grandir, « tant était grande la pitié qui se trouvait en notre France. »

Du reste, est-ce que tout ici-bas ne semble pas mourir pour reprendre un nouvel éclat ? Est-ce que les moissons abondantes ne sortent pas des guérets glacés ? Est-ce que le jour le plus brillant ne paraît pas après la nuit la plus profonde ? Est-ce que notre France n'a pas de ces leçons pour entretenir votre espérance ?

Après Crécy, Poitiers, Azincourt, la France ruinée n'a plus qu'à devenir anglaise : Dieu nous donne Jeanne d'Arc. Après Ramillies, Louis XIV veut s'ensevelir sous les ruines de la Monarchie ; Villars nous relève par la victoire de Denain. En 1793, une vaste conjuration de l'Europe enserre la France, le sort de la Pologne la menace : Jourdan, Pichegru, Marceau, Bonaparte se lèvent.

Dieu tient toujours en ses mains de tels sauveurs ; c'est à nous de les préparer et de les mériter. Notre pays a de ces retours étranges : aujourd'hui aux abîmes, demain dans les nuées.

Où, voilà ce que nous voulons tous, car dans nos cœurs français nous n'avons que deux amours : Dieu et la Patrie ! *Pro Deo et pro Patria !*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 decembris 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Michelet, *Histoire de France*, livre I.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1910)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des Saints

NOUVEL AN : Plan d'une allocution	871
QUARANTE-HEURES : La glorification de Jésus-Hostie	33.
— La réparation	49
— La supplication	67
JEUDI SAINT : Trois devoirs envers l'Eucharistie	184
VENDREDI SAINT : Les trois croix du Calvaire	173
PAQUES : Pour la messe de communion	187
— Le triomphe de l'homme sur la mort	202
— La résurrection de Notre-Seigneur	209
— Explication de l'Evangile	198
— Pour la bénédiction des enfants	205
PATRONAGE DE SAINT JOSEPH : Trois leçons à méditer	262
— Explication de l'Evangile	266
ASCENSION : La pensée du ciel	289
— L'Ascension modèle de vie chrétienne	305
— Explication de l'Evangile	306
PENTECÔTE : Sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi	313
— Le Saint-Esprit	321
— Le témoignage de l'Eglise	326
— Les triomphes de l'Eglise	337
— Explication de l'Evangile	328
TRINITÉ : Explication de l'Evangile	341
FÊTE-DIEU : L'Eucharistie principe de force	353
— Explication de l'Evangile	359
SACRÉ-CŒUR : Explication de l'Evangile	405
PIERRE ET PAUL (SAINTS) : L'autorité de l'Eglise	417
— Explication de l'Evangile	458
MICHEL (SAINT) : Saint Michel et la France	641
ANGES GARDIENS : La dévotion à l'ange gardien	661
TOUSSAINT : Le ciel	705
— Les Saints inconnus	721
— Explication de l'Evangile	740
— Pour le soir : La voix des morts	723
TRÉPASSÉS : Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du purgatoire	726
DÉDICACE : La prière paroissiale	747
— Explication de l'Evangile	773

NOËL : Jésus naissant apporte le salut au monde	835
— Le monde transformé par Jésus-Christ	853
— Pour le dimanche précédent : La confession de Noël	833
DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE : L'année passée, l'année à venir	865

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : La famille chrétienne	65
— Explication de l'Evangile	58
ASSOMPTION : Le bonheur de Marie et comment nous pouvons le partager	545
— Ce que Dieu couronne en Marie	547
— La triple couronne de Marie	549
— Explication de l'Evangile	557
SAINT NOM DE MARIE : Quelques réflexions sur ce nom	586
NATIVITÉ : Privilèges de la Sainte Vierge et bienfaits que sa naissance apporte au monde	593
ROSAIRE : L'excellence du Rosaire (pour l'ouverture du mois)	657
Entretiens sur le Rosaire : XV. Les obligations du Rosaire, 638. — XVI. Le Rosaire vivant, 669. — XVII. <i>Ad Christum per Mariam</i> , 697. — XVIII. L'Annonciation, 700. — XIX. La Visitation, 825.	
IMMACULÉE-CONCEPTION : Les convenances de l'Immaculée Conception	801
— Formule pour la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge	805

Panégyriques

Sainte Agathe	61
Saint André	812
Sainte Cécile (à une Société musicale)	769
Saint Jean-Baptiste	433
B. Jeanne d'Arc : I. Le surnaturel dans son œuvre, 92. — II. Bonne chrétienne et bonne Française, 215. — III. Les voix d'en haut, 441. — IV. La Bienheureuse a été à la peine, il est juste qu'elle soit à l'honneur, 842. — V. Jeanne d'Arc devant l'histoire, devant ses juges, devant la France, devant l'Eglise, 874.	

Saint Joseph.	189
Saint Justin, martyr.	220
Saint Martin : I. Il sut prier, agir et souffrir, 753. — II. Ses trois dernières paroles, 756.	
Sainte Maure	633
Sainte Meneshould	682
Saint Philippe de Néri.	380
Saint Thomas d'Aquin	154

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole (suite)

XXXI. — La divinité de Jésus-Christ prouvée par les prophéties	6
XXXII. — par le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même.	17
XXXIII. — par sa puissance et sa science miraculeuses.	120
XXXIV. — La vie de N.-S. J.-C.	244
XXXV. — La Rédemption	273
XXXVI. — Le Saint-Esprit	321
XXXVII. — Le christianisme.	401
XXXVIII. — La vérité du christianisme	609
XXXIX. — Existence de l'Eglise.	651
XL. — L'autorité législative de l'Eglise.	689
XLI. — Le siège de l'autorité dans l'Eglise.	785
XLII. — Le chef de l'Eglise	849

Instructions sur la prière

I. — Nature et formes de la prière	1
II. — Excellence de la prière.	4
III. — Universalité et perpétuité de la prière	21
IV. — Nécessité de la prière	24
V. — Le précepte de la prière.	27
VI. — Abandon de la prière, ses conséquences	72
VII. — Puissance de la prière	74
VIII. — « J'ai prié et je n'ai rien obtenu »	85
IX. — Les qualités de la prière : attentive	87
X. — humble et confiante	101
XI. — persévérante	104
XII. — fervente et faite au nom de J.-C.	113
XIII. — Le temps de la prière	115
XIV. — La prière du matin et du soir	117
XV. — Le jour de la prière.	129
XVI. — « Je n'ai pas le temps de prier »	131
XVII. — Le lieu de la prière	161
XVIII. — Pour qui nous devons prier	164
XIX. — L'objet de la prière	177
XX et XXI. — Réponse à quelques objections, 193, 195	

Pour les Dimanches de Carême

I. — Le malheur du péché	81
II. — La pensée du jugement	97
III. — La crainte de l'enfer.	124
IV. — L'amour de Jésus-Christ	141
V. — La confession pascale	145
VI. — La communion pascale	149

Fleurs de Lourdes

(Mois de Marie sur les guérisons de Lourdes)

I. — Joachine Dehant	225
II. — Pierre de Rudder.	227
III. — Gabriel Gargam	230
IV. — Stéphanie Proteau.	235
V. — Jeanne Tulasne.	237
VI. — Marie Borel.	251
VII. — Clémentine Trouvé.	257
VIII. — Mme Gordet	259
IX. — Marie! Lemarchand	281
X. — Marie Lebranchu.	283
XI. — Mme Rouchel.	297
XII. — Le P. Salvator	300
XIII. — Marie Bailly.	302
XIV. — Sœur Justinien	318
XV. — Mlle Cécile de Franssu.	332
XVI. — Mlle Marie-Ange Clément	334

XVII. — Sœur Maximilien.	345
XVIII. — Marie Martineau.	347
XIX. — Le docteur Bull.	350
XX. — Kersbick l'aveugle.	365
XXI. — Mme Marie Marché	367
XXII. — Juliette Benoit	370
XXIII. — M. Charles-Auguste	373
XXIV. — Esther Brackmann.	375
XXV. — Louise Pérotin	378
XXVI. — Mlle Carina de Bénével	385
XXVII. — Alphonse Alliaume	387
XXVIII. — M. l'abbé Cirette.	390
XXIX. — Sœur Sainte-Béatrix	392
XXX. — Sœur Eugénia.	411
XXXI. — Mlle Léonie Lévêque.	414

Pour le Premier Vendredi (suite)

XIII. — Le Sacré-Cœur et les âmes tièdes	54
XIV et XV. — Le Sacré-Cœur et la France.	139, 214
XVI. — Le retour de la France au Sacré-Cœur	294
XVII. — Le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge.	296
XVIII et XIX. — Le Sacré-Cœur et l'apostolat	395, 428
XX. — La douceur du Sacré-Cœur	603
XXI. — Pour appartenir au Sacré-Cœur	650
XXII. — « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous »	764
XXIII. — La reconnaissance envers le Sacré-Cœur	855
XXIV. — La triple intimité avec le Sacré-Cœur	872

La liturgie et le soir de la vie

I. — La dernière maladie.	465
II. — La confession de la dernière maladie.	481
III. — La dernière communion.	499
IV. — L'Extrême-Onction	529
V. — La bénédiction apostolique <i>in articulo mortis</i>	561
VI. — La charitable assistance.	577
VII. — La recommandation de l'âme	593
VIII. — La garde funèbre	625

Adoration perpétuelle

Le Tabernacle source de vie	241
Le Tabernacle, l'Autel, la Table sainte	477
En présence de l'Eucharistie	524
Les miracles de la Présence réelle	673
Les grandeurs du divin sacrifice	716
Les bienfaits du Pain eucharistique.	806

Aux jeunes gens d'un Patronage (suite)

XX. — Le bienfait de la famille.	38
XXI. — Les devoirs envers les parents.	40
XXII. — L'idéal	171
XXIII. — L'enthousiasme	270
XXIV. — La conscience.	285
XXV. — Sur la mort d'un jeune homme	443
XXVI. — La volonté	446
XXVII. — L'entraîn	449
XXVIII. — La chasteté	451
XXIX. — Le respect humain	491
XXX. — Les coteries	734
XXXI. — Les mauvais camarades	809
XXXII. — Le bal	857

Sujets de circonstance

Pour une fête de la B. Jeanne d'Arc : Le surnaturel dans son œuvre	92
— Les voix d'en haut	441
Bénédiction d'une statue de Jeanne d'Arc : La Bienheureuse a été à la peine, il est juste qu'elle soit à l'honneur	842
— Jeanne d'Arc devant l'histoire, devant ses juges, devant la France, devant l'Eglise	874

Allocutions pour distribution de prix	497, 516
Instruction pour annoncer l'indulgence de la Portioncule	518
Allocutions de mariage	585, 623
Allocation pour des noces d'or : Le mariage chrétien	859
Première messe : L'humilité sacerdotale	617
Installation d'un curé	621
Pour la fête d'une Association paroissiale : Les deux armées	702
Lendemain d'une fête patronale : Le respect des morts	749
— La prière pour les morts	751
Pour la messe de <i>Requiem</i> des fondations supprimées : Réparation et charité	737
Sermon de charité pour les pauvres et les œuvres d'une paroisse : La charité	766
Bénédiction d'un drapeau : Le Drapeau et la Croix. — Ce qu'est le Drapeau et ce qu'il demande de nous	799
Pour le 1 ^{er} Dimanche de l'Avent : L'observation de la loi du dimanche	795
Pour une fête de la Sainte-Enfance : Excellence de l'Œuvre	817

Plans de sermons

Pour le Nouvel an : Bonne et heureuse année. . .	871
--	-----

SUR LE DÉCALOGUE (*fin*)

VIII. — Le blasphème	90
IX. — Le serment	91
X. — Le vœu	133
XI. — 3 ^e Commandement : Œuvres défendues le dimanche et les fêtes	135
XII. — Œuvres prescrites le dimanche et les fêtes	136
XIII. — Le 4 ^e Commandement : Devoirs des enfants	169
XIV. — Devoirs des parents	182
XV. — — des inférieurs	201
XVI. — — des supérieurs	239
XVII. — L'homicide	363
XVIII. — Le scandale	364
XIX. — L'amour du prochain	474
XX. — Le pardon des offenses	475
XXI. — 7 ^e et 10 ^e Commandements : Le vol	476
XXII. — L'aumône	489
XXIII. — 8 ^e Commandement : Le mensonge	490
XXIV. — La calomnie	509
XXV. — La médisance	526
XXVI. — Les jugements téméraires	527
XXVII. — 6 ^e et 9 ^e Commandements : L'impureté	714
XXVIII. — Les Commandements de l'Eglise	715
XXIX. — 3 ^e Commandement de l'Eglise : La confession	777
XXX. — 4 ^e Commandement : La communion pascale	778
XXXI. — 5 ^e et 6 ^e Commandements : Jeûne et abstinence	779
XXXII. — Les conseils évangéliques	780
XXXIII. — Le péché	821
XXXIV. — L'orgueil	822
XXXV. — L'avarice	823
XXXVI. — L'envie	824
XXXVII. — La gourmandise	839
XXXVIII. — La colère	840
XXXIX. — La paresse	841
XL. — Les devoirs d'état	841

Varia

Le danger social	539
La crédulité	570
Petite causerie : Il faut être bien avec tout le monde	672
Prétextes qu'on allègue pour ne pas procurer aux malades les secours de la religion	828

Catéchisme de Première Communion

QUATRIÈME PARTIE

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES ET DES FÊTES (*fin*)

2 ^e Dimanche après l'Épiphanie : Les noces de Cana	10
3 ^e Dimanche : La guérison d'un lépreux et du serviteur d'un centurion	867
4 ^e Dimanche : La tempête apaisée	730
5 ^e Dimanche : Le bon grain et l'ivraie	760
Septuagésime : Parabole des Ouvriers à la vigne	13
Sexagésime : Parabole de la Semence	29
Quinquagésime : Jésus-Christ prédit sa passion ; il guérit un aveugle	55
1 ^{er} Dimanche de Carême : La tentation de Jésus au désert	77
2 ^e Dimanche : La Transfiguration	107
3 ^e Dimanche : Guérison d'un possédé	109
4 ^e Dimanche : La 1 ^{re} multiplication des pains	137
Dimanche de la Passion : Discussion de Jésus au temple	167
Dimanche des Rameaux : Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem	180
Pâques : Les premiers témoins de la Résurrection	198
1 ^{er} Dimanche après Pâques : Deux apparitions du Sauveur à ses apôtres	211
2 ^e Dimanche : Le Bon Pasteur	248
3 ^e Dimanche : Jésus prédit à ses apôtres une grande tristesse et une grande joie	264
Patronage de saint Joseph : Le baptême de N.-S. J.-C.	266
4 ^e Dimanche : Jésus promet le Saint-Esprit à ses apôtres	278
5 ^e Dimanche : Efficacité de la prière	291
Ascension : La dernière apparition du Sauveur et son Ascension	306
Dimanche dans l'Octave : Le témoignage des apôtres et la persécution	310
Pentecôte : L'amour de Jésus et son retour à son Père	328
Trinité : La mission apostolique	341
1 ^{er} Dimanche après la Pentecôte : L'indulgence à l'égard du prochain	356
2 ^e Dimanche : Les conviés au festin	396
Fête-Dieu : Le pain de vie	359
Sacré-Cœur : Le Cœur de Jésus percé par la lance	405
3 ^e Dimanche : La brebis égarée et la drachme perdue	408
4 ^e Dimanche : La pêche miraculeuse	421
5 ^e Dimanche : La concorde fraternelle	425
6 ^e Dimanche : La 2 ^e multiplication des pains	438
7 ^e Dimanche : Les faux prophètes	454
8 ^e Dimanche : L'économe infidèle	470
9 ^e Dimanche : Jésus pleure sur Jérusalem et chasse les vendeurs du temple	486
10 ^e Dimanche : Le Pharisien et le Publicain	505
11 ^e Dimanche : La guérison du sourd-muet	517
12 ^e Dimanche : Le bon Samaritain	535
13 ^e Dimanche : Les dix lépreux	554
14 ^e Dimanche : La confiance en la divine Providence	566
15 ^e Dimanche : Résurrection du fils de la veuve de Naïm	581
16 ^e Dimanche : La loi sabbatique et les premières places	599
17 ^e Dimanche : Les deux grands préceptes de la loi	613
18 ^e Dimanche : Guérison d'un paralytique	630
19 ^e Dimanche : Les conviés aux noces	645
20 ^e Dimanche : Guérison du fils de l'officier de Capharnaüm	665
21 ^e Dimanche : Le débiteur insolvable	677
22 ^e Dimanche : Le tribut à César	693
23 ^e Dimanche : Guérison de l'hémorroïsse et résurrection de la fille de Jaire	709

24 ^e et dernier Dimanche : La ruine de Jérusalem et la fin du monde	790
Purification	58
Saint Pierre et Saint Paul : La confession de saint Pierre	458
Assomption : Jésus chez Marthe et Marie	557
Toussaint : Les Béatitudes	740
Dédicace : Le publicain Zachée	773

Catéchisme de persévérance

TROISIÈME PARTIE

L'EGLISE DES APOTRES

I. — Saint Pierre (suite)

XX. — Pierre à Antioche ; les premiers chrétiens	43
XXI. — Pierre en prison	46
XXII. — Mort d'Hérode Agrippa I ^{er}	158
XXIII. — Dispersion des apôtres	254

XXIV. — La grotte du <i>Credo</i>	430
XXV. — Le Symbole des apôtres	461
XXVI. — Le premier Evangile	494
XXVII. — Saint Pierre à Rome	510
XXVIII. — Les Juifs de Rome	521
XXIX. — Pierre chez les Juifs de Rome	542
XXX. — La religion des Romains	573
XXXI. — Les mœurs romaines avant Auguste	590
XXXII. — — au temps d'Auguste	686
XXXIII. — Saint Pierre et les païens de Rome	781

II. — Saint Paul

Première partie : Saint Paul en-Orient

I. — Première mission : Cypre	830
II. — — Antioche de Pisidie	846
III. — — Antioche et Iconium	862
IV. — — A Lystres et en Galatie	878

TABLE ANALYTIQUE

Agathe (Sainte). — Son époque et la nôtre. Elevée chrétiennement, elle refuse la main du proconsul Quintianus, 61, qui pour la pervertir la livre à une femme impudique ; ainsi est exposée à se perdre la jeune fille élevée à l'école soi-disant neutre, 62. Sainte Agathe est préservée par la noblesse de son caractère, par son esprit de foi, par saint Pierre qui la guérit de ses blessures, 63 ; et ce prodige ne convertit pas Quintianus, pas plus que les miracles ne convertissent les orgueilleux obstinés, 64.

Agrippa I^{er} (Hérode). — Son portrait, 46 ; il fait mourir S. Jacques et emprisonner S. Pierre, 47. Ses déboires et ses remords ; dans un dernier triomphe de son orgueil, 158, il est frappé par l'ange du Seigneur et meurt misérablement, 159. Son successeur Cuspius Paulus et les chrétiens ; Izatès, Monazabe et leur mère Hélène, 159.

Alliaume (Alphonse). — Sa guérison à Lourdes, 387.

Amour du prochain. — PLAN : Ses motifs, sa manière, 474.

An (Nouvel). — ALLOCUTION : Bonne et heureuse année au point de vue matériel et au point de vue spirituel, 871.

André (Saint). — Son héroïsme en face de la croix. *La préparation* : la mission apostolique est pénible, 812, mais S. André est préparé à ses fatigues par son dur métier de pêcheur, par la forte empreinte que laissent sur lui les exemples et les leçons de S. Jean-Baptiste, 813, tournant tous ses desirs vers le Messie à qui il s'attache dès la première entrevue, 814, lui amenant aussi son frère Simon, 815. *L'exécution* : à la dispersion des apôtres, il évangélise plusieurs provinces, revient à Patras, où emprisonné il empêche le peuple de le délivrer ; son bonheur d'être condamné au supplice de la croix, 815 ; crucifié, il prêche encore et convertit de nombreux païens, 816.

Ange Gardien. — Les anges sont de purs esprits, et Dieu en commet un à notre garde, 661. On le prouve par l'Ancien Testament, par les paroles de Notre-Seigneur, par les faits. Du baptême à la mort il ne nous quitte pas, 662 ; il est notre médiateur, présentant à Dieu nos prières et nous rapportant ses grâces ; notre défenseur contre le démon qui, pour outrager Dieu, s'attaque à son

image ; notre protecteur dans le danger et notre consolateur dans l'épreuve, 663. On lui doit un affectueux respect qui ne se permette rien de nature à le blesser, une prière confiante comme à un chargé de nos affaires, une fidèle imitation surtout de sa pureté sans tache, 664. Tobie notre modèle, 665.

Année (Fin de l'). — L'année écoulée : la part du bien, la part du mal, 865. L'année qui vient : sentiments sur le passé, résolutions pour l'avenir, 866.

Apostolat. — L'apostolat et le Sacré-Cœur, 395. — Voir *Sacré-Cœur*.

Apôtres. — La hiérarchie avant leur dispersion, 254 ; S. Jacques le Mineur évêque de Jérusalem, 255 ; la dispersion, 256.

Leur témoignage et la persécution (Evangile du dimanche ap. l'Ascension), 310. — Leur mission (Evangile de la Trinité), 341.

Armées (Les deux). — Elles se sont de nouveau rencontrées au jour de la Séparation, 702. L'une a pour chef le démon, pour soldats tous les ennemis de Dieu, pour armes tout ce qui peut perdre les âmes, 703. L'autre a pour chef Jésus-Christ, pour soldats les saints et les fidèles, 703, pour but le salut, pour armes les vertus chrétiennes, et surtout le sacrifice, 704. A chacun de choisir, mais bien des motifs invitent à se ranger sous le drapeau de Jésus-Christ, 704.

Ascension. — SERMONS : La pensée du ciel, 289. L'Ascension modèle de vie chrétienne, 305. Explication de l'Evangile, 306.

Assistance des malades. — Un exemple de S. Pierre Fourier. Cette assistance est très utile, à cause des efforts suprêmes du démon pour perdre l'âme, de la faiblesse plus grande causée par la maladie, 577, car le calme parfait dont quelques saints ont joui est l'exception, 578. Si la grâce de Dieu est toujours là, elle est grandement secondée par l'assistance charitable, 578. L'Eglise a eu soin de suggérer à son ministre les sentiments à inspirer au moribond, foi, confiance en Dieu, charité et contrition, conformité à la volonté de Dieu. Moyens à employer pour rendre efficace cette assistance, 579. Comment S. François de Sales assistait les mourants et comment il fut assisté lui-même, 580.

Assomption. — SERMONS : Le bonheur de Marie et comment nous pouvons le partager, 545. Ce que Dieu couronne en Marie, 547. La triple couronne de Marie, 549. Explication de l'Evangile, 557.

Attention. — Voir *Prière*.

Aumône. — PLAN : Pourquoi et comment la faire, 489.

Avarice. — PLAN : Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 823.

Aveugle. — Guérison de l'aveugle de Jéricho (Evangile de la Quinquagésime), 55.

Bailly (Marie). — Sa guérison à Lourdes, 302.

Bal. — Indifférente de sa nature, 857, la danse est cependant très dangereuse, car tout y est fait pour exciter les sens, et la présence de parents ou d'amis n'est pas un préservatif efficace, 858. Elle ne donne pas la vraie joie, au contraire elle ruine souvent la santé, détruit tout idéal, énerve la piété, 858, fait même perdre jusqu'au bon sens, enfin engendre la jalousie, voire les querelles, 859. Donc ne pas fréquenter le bal ; précautions à prendre quand on est forcé d'y assister. Un souvenir de l'abbé Hetsch, 859.

Béatitudes. — Explication de l'Evangile de la Toussaint, 740.

Bénédictio apostolique « in articulo mortis. » — L'Eglise l'a en haute estime, car c'est une indulgence plénière. Dieu a toujours exigé l'expiation du péché même pardonné, 561 ; on le satisfait par les indulgences, tirées du trésor de l'Eglise ; de toutes celles qu'on peut gagner à l'heure de la mort, celle de la B. A. est la plus excellente, parce que réservée aux seuls prêtres qui ont le pouvoir de la donner, très solennelle, et tout à fait personnelle, 562. Aux dispositions requises pour toute indulgence, il faut ajouter l'invocation du Nom de Jésus, nom de grandeur, de miséricorde, de bonté parfaite, et le sacrifice de sa vie en expiation de ses fautes, acte le plus excellent qu'un chrétien puisse produire, 563. Les cérémonies de la B. A. sont admirables dans la préparation, prières et exhortation du prêtre, 564, dans la formule qui confère l'indulgence. Un trait de S. François de Sales, 565.

Bénédictio des enfants. — L'usage de cette cérémonie à Pâques. Elle est délicieuse pour le pasteur, car Jésus-Christ a eu pour les enfants des paroles touchantes de dilection pour les amener à lui, des paroles de glorification pour indiquer ceux qui seront le plus honorés au ciel, des paroles de protection pour éloigner d'eux le scandale, s'est montré bon pour eux en les bénissant, 206, et le prêtre éprouve à leur égard les mêmes sentiments, 207. Glorieuse pour les parents, dont la prière pour leurs enfants est toute-puissante : Agar, la Chananéenne, Jaïre, 207. Très salulaire aux enfants, grâce à l'efficacité des prières de l'Eglise, 208.

Benoît (Juliette). — Sa guérison à Lourdes, 370.

Blasphème. — PLAN : Sa nature, sa gravité, ses châtements, 90.

Bon Grain et Ivraie. — Explication de l'Evangile du 5^e Dim. ap. l'Epiphanie, 760.

Bon Pasteur. — Explication de l'Evangile du 2^e Dim. ap. Pâques, 248.

Borel (Marie). — Sa guérison à Lourdes, 251.

Bouddhisme. — En regard du christianisme, 402. — Voir *Christianisme*.

Brackmann (Esther). — Sa guérison à Lourdes, 375.

Brebis égarée et Drachme perdue. — Explication de l'Evangile du 3^e Dim. ap. la Pentecôte, 408.

Bull (Le Docteur). — Sa guérison à Lourdes, 350.

Calomnie. — PLAN : Nature et gravité, 509.

Camarades (Les mauvais). — Histoire de Marcel, 809. — Comme pour les amis, il faut faire un choix entre les camarades. Les mauvais sont ceux qui font du mauvais esprit, ceux qui sèment la discorde, ceux qui essaient de détourner du patronage, les taciturnes qui s'isolent, 810. Il faut ne pas écouter ceux qui font du mauvais esprit, 810, ne pas discuter avec les semeurs de discorde, mais quelquefois d'un mot les remettre à leur place, montrer leur tort à ceux qui détournent du patronage et essayer de les gagner, fuir les corrompus. Quelques règles pratiques, 811.

Canal (Les Noces de). — Explication de l'Evangile du 2^e Dim. ap. l'Epiphanie, 10.

Cécile (Sainte). — En elle brille la beauté de la vertu : elle se distingue par sa piété, sa charité, sa pureté virginale, 769 ; la beauté de l'apostolat : par ses exhortations elle convertit Valérien et son frère Tiburce ; la beauté du martyre, qu'elle endure après avoir converti encore 400 païens, 770. Patronne des musiciens, elle apprend à aimer le chant religieux, lequel inspire la foi, ou excite à la piété et aux bonnes œuvres, 771, ou exprime la crainte du pécheur et l'espérance de l'homme juste, 772. Observer l'accord parfait avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même, 772.

Centurion. — La guérison de son serviteur : Explication de l'Evangile du 3^e Dim. ap. l'Epiphanie, 867.

Charles-Auguste (M.). — Sa demi-guérison à Lourdes, 373.

Charité. — Jésus-Christ en montre l'excellence en naissant et en vivant pauvre, 766, en invitant à donner ses biens aux pauvres, en s'identifiant à la personne du pauvre, 767. Il a eu pitié des malheureux et fait des miracles en leur faveur, 767. A l'aumône corporelle il a joint l'aumône spirituelle de l'apostolat jusqu'à scandaliser ses ennemis, et l'Eglise dans ses œuvres charitables est l'objet des mêmes contradictions, 768.

Le grand commandement (Evangile du 17^e Dim. ap. la Pentecôte), 613.

Chasteté. — Combien le monde est large sur ce sujet, 451, surtout à l'égard des jeunes gens, 452. Pourtant l'impureté éteint la foi en éloignant de Dieu et en émoussant la conscience ; ruine le cœur en y détruisant l'amour, l'amitié, les affections familiales ; anéantit la volonté en la rendant esclave du vice, 452 ; tue le corps de l'impudique et de ses descendants, 453. Aussi le jeune homme chrétien doit-il être chaste parce que Dieu le lui demande, que la paix de son âme en dépend, que sa dignité le réclame et que c'est justice à l'égard de sa future épouse. Il le peut, Dieu ne commandant rien d'impossible, 453, et il le reste en s'éloignant des occasions, en dominant les tentations par la prière et les sacrements. Il doit le vouloir, ne pas s'endormir et vite se relever s'il tombe, 454.

Christianisme. — 1. *En face des autres religions.* — Aucune de celles-ci ne peut être divine : le polythéisme à cause de la multitude des dieux, de leur dépravation, de la dégradation où il a entraîné ses adeptes ; le brahmanisme, car c'est le panthéisme, 401, et il élève le sacerdoce au-dessus même de la divinité ; le bouddhisme, qui est l'athéisme, croit à la métempsychose et aboutit au « nirwâna » ou néant, 402 ; le mahométisme, car son fondateur fut un fanatique cruel et débauché, un imposteur, mêlant le faux au vrai en dogme, la corruption à certaines pratiques religieuses en morale, 404 ; le judaïsme : vrai avant Jésus-Christ parce qu'il préparait la religion chrétienne, il ne l'est plus, en preuves le changement dans sa doctrine, l'état actuel des Juifs dispersés et résistant aux influences étrangères, 404, leur but qui est de détruire le christianisme, 405.

Seul celui-ci est supérieur à toutes les religions, donc vrai, 405.

2. *En lui-même*. — Sa divinité se prouve : a) par le miracle intellectuel de sa doctrine. Elle révèle des vérités si élevées que la raison humaine n'aurait jamais pu les découvrir, ni en détail, 609, ni à fortiori dans leur ensemble, 610 ; — b) par le miracle moral de son établissement. Ce fait est certain. Et pourtant il lui fallait vaincre l'obstacle du paganisme si enraciné dans les mœurs, 610 ; l'obstacle de la puissance politique, le culte national faisant partie essentielle de la société ; l'obstacle de la philosophie, mal disposée à accepter une doctrine prêchée par des illettrés ; l'obstacle de la doctrine prêchée : en dogme, un seul Dieu invisible à adorer, en morale, abnégation et renoncement ; l'obstacle des moyens, les prédicateurs étant des Juifs méprisés, leur manière l'affirmation simple de la doctrine. Malgré cela la société est vite devenue chrétienne, 611. Cette rapide propagation est inexplicable par le besoin d'un renouvellement religieux, 612 ; — c) par les miracles physiques : nombreux au commencement, ils sont ensuite plus rares, étant devenus moins nécessaires, 612 ; ils n'ont cependant jamais cessé au cours des siècles, 613.

Ciel. — L'homme dominé par une pensée fixe y trouve l'énergie pour la réaliser, 289 ; aussi la pensée du ciel donne la force pour travailler à le mériter, 290. Les défaillances si nombreuses, le mal si répandu ont pour cause l'absence ou la rareté de cette pensée, 290. — On n'y pense pas, parce qu'on n'y croit pas assez fermement, qu'on est trop attaché aux plaisirs, qu'on ne le désire pas assez, 305. Travailler pour le ciel n'est pas faire des choses extraordinaires, mais remplir chrétiennement ses devoirs de chaque jour, 306. Souffrir pour le ciel, c'est nécessaire, et les souffrances à endurer sont les épreuves communes à tous, quelquefois la persécution, 306. — Sans l'espoir du ciel il n'y aurait pas de vertu dans le monde. Contrairement à ce qui est sur la terre, au ciel c'est le bonheur sans mélange, la paix sans combat, un bonheur sans fin, 705. Si le corps doit y avoir sa part, c'est par l'âme qui possède Dieu, le voit *facie ad faciem*, contemple en lui tout ce qui peut la ravir, la beauté, la vérité, les perfections infinies, 706 ; le voyant elle l'aime, ce qui augmente son bonheur, à cause de ses bontés, de ses infinies perfections, 707 ; elle jouit de lui, s'en rassasiant autant qu'il est possible, 707. Efficacité de la pensée du ciel contre les vices, les tentations, les épreuves, 708.

Cirette (M. l'abbé). — Sa guérison à Lourdes, 390.

Clément (Mlle Marie-Ange). — Sa guérison à Lourdes, 334.

Colère. — PLAN : Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 840.

Commandements de l'Eglise. — PLAN : Elle a le pouvoir d'en faire, leur force obligatoire, 715.

Communio. — A l'âme comme au corps il faut un aliment, et c'est l'Eucharistie. Comme le pain devient une même chose avec celui qui le mange, ainsi il y a union intime entre Jésus-Christ et l'âme du communiant, 806, union fervente, exemple des saints, 807. La nourriture corporelle remédie à la fatigue : l'Eucharistie guérit nos faiblesses et nos misères, 807. La nourriture donne force : la communion fortifie dans l'accomplissement des devoirs quotidiens, 807, force qui va jusqu'à l'héroïsme, les martyrs, les anachorètes, les sœurs hospitalières, les missionnaires, 808. Le pain conserve la vie : l'Eucharistie est un gage de la résurrection glorieuse, 808. Le pain d'Elie et le pain du chrétien, 809.

La communion pascale. — Elle est un devoir, 149. a) Devoir de droit divin : Jésus-Christ l'a imposé en instituant l'Eucharistie, a fait de la communion une condition de la vie spirituelle, 150, et la nourriture qu'il donne c'est son corps, 151. b) Devoir de droit ecclésiastique : l'Eglise a le pouvoir de faire des lois et a porté celle de la communion pascale, 151 ; omission trop fréquente de ce devoir et sa gravité, 152. c) Devoir de droit naturel : si le corps doit manger pour vivre, l'âme aussi doit se nourrir pour avoir la vie, et sa nourriture c'est l'Eucharistie, 152. Effets de la nourriture dans le corps et effets de la communion dans l'âme, 153. Etat malheureux du chrétien qui ne communie pas, 153. — Sa grandeur : elle unit à Dieu. Sa signification : elle est un signe de fidélité à la religion. Ses conséquences : elle oblige à être meilleur que les autres, 188. — PLAN : Ce qui est ordonné, ce qui est conseillé, 778.

La dernière communion. — Louis XIV et sa mère mourante, 499. L'Eglise a réglé merveilleusement ce qu'il faut préparer dans la maison du malade, 499, les honneurs à rendre au Saint Viatique, les cérémonies à observer dans son administration, 500. Il a pour effets de consoler pour les fautes passées, 501, contre la peine de la prochaine séparation, 502 ; de fortifier contre la maladie, contre les attaques du démon, 502 ; de rassurer pour l'avenir, en vertu des promesses de Notre-Seigneur, 503. Les devoirs sont, à l'égard du Saint-Sacrement, de l'adorer à son passage, mieux encore de l'accompagner, 503 ; à l'égard des malades, de leur procurer le bienfait de la communion ; pour ceux-ci, le devoir de demander à être avertis à temps, 504. Saint Jérôme mourant, 504.

Concorde fraternelle. — Explication de l'Evangile du 5^e Dim. ap. la Pentecôte, 425.

Confession. — L'institution divine de la confession se prouve par les paroles de Jésus-Christ qui a donné à ses apôtres le pouvoir de « lier » et de « délier » ; par cette raison que si elle était d'institution humaine on connaîtrait son inventeur, 145 ; et qu'en remontant de nos jours au temps des apôtres elle a toujours été en honneur, 146. L'Eglise en fait un précepte annuel auquel tous sont soumis, 146. Le pécheur y trouve un juge équitable qui rend la paix avec le pardon, et la confession, loin de favoriser le mal, en éloigne par l'aveu et la contrition, 147 ; un médecin qui guérit les blessures de l'âme, à condition qu'on les lui découvre ; un père qui compatit au malheur du pénitent, aussi ceux qui se confessent valent-ils mieux que les autres, 148. — Ce qui en empêche les fruits, c'est que l'examen de conscience est fait avec une certaine répugnance, sans l'exactitude suffisante, 833, sans assez de profondeur, ni assez de sévérité, 834 ; que la confession elle-même n'est faite souvent que pour se conformer à l'usage, n'est pas assez précise, est incomplète, laissant de côté certains péchés, 834, manque parfois de franchise, ou encore est routinière, 835.

La confession annuelle. — PLAN : Ce qui est ordonné, ce qui est conseillé, 777.

La dernière confession. — La confession de la dernière maladie est touchante par les rites qui l'accompagnent, les mêmes que pour toute confession, ils sont plus impressionnants pour celle-ci, 481 ; par l'étendue des pouvoirs du prêtre, qui sont illimités ; par les trésors de grâces qu'elle procure aux malades, 482, réhabilitation complète, joie ineffable, parfois santé du corps, 483. Elle doit être faite avec une foi pleine de confiance, la confession étant d'institution divine pour remettre les péchés, 483 ; avec empressement, de crainte d'en être privé ou de la rendre peu fructueuse : un trait du cardinal Foulon, 484 ; après une bonne

préparation qui fasse éclaircir tous les doutes et excite la contrition, 485.

Conscience. — Lumière intérieure qui fait distinguer le bien du mal, elle est fausse quand elle juge bien ce qui est mal, large quand elle se donne trop de licence, droite quand elle indique exactement la volonté de Dieu, 286. Ce qui fausse la conscience, ce sont les mauvais exemples, les passions, les illusions ; pour s'en préserver, prendre conseil, avoir présent l'exemple de Notre-Seigneur, prier, 287. Avant d'agir consulter sa conscience, lui obéir, même s'il faut faire effort, 288. La joie d'une bonne conscience, 288.

Conseils évangéliques. — PLAN : Définition et nombre, leurs avantages, 780.

Convies au festin. — Explication de l'Evangile du 3^e Dim. ap. la Pentecôte, 396.

Convies aux noces. — Explication de l'Evangile du 19^e Dim. ap. la Pentecôte, 645.

Coteries. — Sévérité nécessaire. L'amitié est excellente, 734, mais elle devient coterie quand elle fait « bande à part, » soit en dehors des réunions, soit pendant leur durée, 735. Or la coterie désorganise un patronage en contrariant tout ce qui s'y fait, lui fait perdre son caractère et son intérêt en rebutant les bonnes volontés, 735, fait du mal à ses membres en les faisant mépriser, les éloignant du patronage, les souillant souvent par des conversations malsaines, 736. Le devoir du directeur est de leur couper la tête, celui des membres de laisser de côté les coteries, de chercher à les dissoudre par l'esprit de charité, 736.

Crédulité. — Foi et crédulité. Celle-ci va parfois très loin, 570, mais elle est à craindre quand elle se fie à ceux qui parlent mal de la religion, soit brutalement, soit hypocritement, bien que ces parleurs soient des gens inconnus ou des livres ignorés, 571. Donc prendre garde, 571, et avant de croire si vite, se demander si ceux qui parlent ou écrivent connaissent bien la religion, ce qui est rare ; s'ils sont sincères, et ce n'est pas souvent, 572 ; un exemple, 573.

Criminalité. — Rapports des journaux, 539. La criminalité est plus fréquente qu'autrefois, plus précoce, souvent sans autre motif que le crime même, plus facilement excusée, 540. Les causes sont l'oubli de Dieu et le manque de foi, les lectures mauvaises, 540. Le remède est dans le retour à Dieu et à l'Evangile ; crime de ceux qui persécutent la religion, 541.

Curé. — Discours d'installation, 621. — Voir *Prière*.

Débiteur insolvable. — Explication de l'Evangile du 21^e Dim. ap. la Pentecôte, 677.

Dédicace. — SERMON : La prière paroissiale, 747. — Explication de l'Evangile, 773.

Dehant (Joachine). — Sa guérison à Lourdes, 225.

Devoirs d'état. — PLAN : Ce que c'est, doit-on s'en acquitter, comment, 841.

Dimanche. — C'est le jour de la prière, 129. — Voir *Prière*.

Sa violation est cause de bien des maux. C'est le jour de Dieu, qui ayant droit à nos hommages peut nous imposer un jour pour nous acquitter de ce devoir, 795 ; il l'a fait en se réservant un jour sur sept ; chez les Juifs il a puni les violateurs de cette loi, et il les châtie encore parfois par de terribles épreuves, 796. Jour du peuple qui doit à Dieu le culte social, et Dieu bénit les peuples observateurs de cette loi, 796 ; si le commerce subit un arrêt ce jour-là, c'est tout bénéfice pour la pratique des vertus qui font la vie des peuples, et il est faux que la fortune publique ait à craindre quelque diminution ; la loi du repos hebdomadaire, 797. Jour de la famille : le dimanche en réunit les membres et contribue à les sanctifier.

797 ; triste état d'une famille sans dimanche, 798. Jour de l'homme : il élève l'âme et procure au corps un repos nécessaire. Si on mange le dimanche, c'est qu'on peut gagner en six jours la nourriture de sept. Ce repos favorise le travail de la semaine, et beaucoup d'ailleurs cessent le travail un autre jour que le dimanche, 798. Gloire et respect au dimanche, 799.

Distractions. — Voir *Prière*.

Drapeau. — *Le drapeau et la croix.* Le drapeau, symbole de la patrie, mérite le respect ; la croix, symbole de la religion, le mérite davantage, 799. Symbole de vaillance, le drapeau excite le courage ; la croix, signe de notre rédemption, prêche la pratique de toutes les vertus, 800. Le drapeau symbolise l'espérance, et la croix est l'espérance et la consolation du chrétien, 800. — Quelles idées incarne le Drapeau et ce qu'il demande de nous, 881.

Econome infidèle. — Explication de l'Evangile du 8^e Dim. ap. la Pentecôte, 470.

Eglise. — *Son existence.* — Ce qui la caractérise, c'est qu'elle est une société enseignante infaillible. On le prouve : a) par la raison. Selon les catholiques, l'infaillibilité doctrinale est nécessaire à l'Eglise parce que dans toute société il faut une autorité qui tranche les débats en dernier ressort ; d'autant que l'Eglise exige une foi absolue et que sans l'infaillibilité on ne serait jamais sûr de posséder la vérité. Selon les protestants, la Bible est la seule règle de foi ; mais un livre muet ne peut exercer l'autorité, et il est impossible que tous puissent l'étudier, 652, encore moins le comprendre : Luther et Zwingli en conviennent ; pour comprendre la Bible, l'homme ne reçoit pas l'inspiration, autrement, à voir les contradictions protestantes, Dieu se contredirait, et ce sentiment ruine la Révélation, 653. b) Par la révélation, qui a pour fondements les paroles de Jésus-Christ et des apôtres ; l'obligation d'écouter les pasteurs de l'Eglise entraîne le don d'infaillibilité, 654. c) Par la Tradition, qui est unanime à attester que pour avoir la vérité c'est à l'Eglise qu'il faut s'adresser : les protestants Luther et Calvin en conviennent, 655. Paroles d'Augustin Thierry, 656.

Son autorité. — Elle lui vient des apôtres. L'Eglise a 1^o une autorité de doctrine : Jésus-Christ lui a donné le pouvoir d'enseigner, 417, et pour garder intacte la vérité lui a conféré l'infaillibilité, avec le pouvoir de condamner l'erreur, de répandre sa doctrine, pouvoir que l'Eglise a toujours exercé par sa prédication, par les actes des papes et des conciles, par sa résistance à ceux qui essayaient d'entraver sa mission, 418. 2^o Une autorité de morale : elle a un code parfait, le Décalogue ; un législateur tout-puissant, Dieu au nom de qui elle commande ; une juste sanction, la récompense ou le châtiment éternel, 419. 3^o Une autorité de gouvernement : c'est Jésus-Christ qui a donné leur autorité au pape et aux évêques, 420. Croire l'enseignement et obéir aux lois de l'Eglise, 421.

Son autorité législative. — Pour conduire les hommes à leur fin, il est nécessaire qu'avec le pouvoir d'enseigner l'Eglise possède celui de légiférer, donc aussi de faire respecter ses lois ; et dire qu'elle n'a pouvoir que sur les âmes aboutirait à la suppression de tout culte extérieur, 689. L'Eglise a reçu ce pouvoir de Jésus-Christ dans le pouvoir de lier et de délier, et la Tradition confirme les paroles de Notre-Seigneur, 690. Elle a toujours exercé ce pouvoir : au temps des apôtres Concile de Jérusalem et préceptes donnés par S. Paul ; aux siècles suivants, décisions des conciles et codes des lois ecclésiastiques, 691. Ce pouvoir ne nuit en rien au pouvoir civil, 691 ; l'Eglise et l'Etat poursuivant un but différent ont un pouvoir dis-

finct ; chacun respectant les droits de l'autre, c'est l'accord ; la perfection serait qu'ils se prêtent un appui mutuel. S. Thomas de Cantorbéry, 692.

La siège de l'autorité. — L'autorité appartient aux évêques : Jésus-Christ l'a donnée aux apôtres, ceux-ci l'ont transmise à leurs successeurs, 785 ; au pape : J.-C. a conféré la plénitude du pouvoir à saint Pierre, et elle a passé à ses successeurs les évêques de Rome, comme le prouve la Tradition, 786. — L'autorité spirituelle n'appartient pas au prince, erreur des protestants condamnée par l'Ecriture : histoire d'Ozias ; ce sont les apôtres seuls qui ont reçu mission de J.-C. ; par la Tradition : l'Eglise a toujours résisté aux princes qui ont tenté de « porter la main à l'encensoir, » Constance et des docteurs, 787. Cette distinction des deux pouvoirs est nécessaire pour sauvegarder les libertés spirituelles, 788. L'autorité spirituelle n'appartient pas au peuple, car ne pouvant venir que de Dieu, 788, il faudrait prouver qu'il l'a confiée au peuple, et l'Evangile démontre le contraire ; en la confiant aux apôtres J.-C. leur a confié aussi le soin d'établir d'autres pasteurs, témoignage de S. Paul ; le peuple d'ailleurs ne l'a jamais exercée, et l'élection des pasteurs autrefois en usage n'était qu'une simple désignation, l'établissement étant réservé aux chefs de l'Eglise, 789. Honorer les pasteurs de l'Eglise, 790.

La Chef de l'Eglise. — Ce fut d'abord S. Pierre. On le prouve par les paroles de J.-C. qui lui *promettent* la primauté : il sera la pierre fondamentale de l'Eglise, aura en mains les clefs du royaume des cieux, les clefs symbolisant l'autorité, 849 : aura tout pouvoir de lier et de délier ; par les paroles qui la lui *confèrent*, le pouvoir de confirmer ses frères, de paître agneaux et brebis, 850 ; par l'exercice même de cette primauté, 850, reconnue des premiers chrétiens, 851 ; enfin par la *Tradition*, 851. Plus nécessaire à mesure que l'Eglise se propageait, cette primauté n'a pu cesser à la mort de S. Pierre, et la Tradition unanime proclame que son autorité a passé à ses successeurs les évêques de Rome, 851.

La témoignage de l'Eglise. — C'est celui de son enseignement : là où la philosophie est impuissante, l'Eglise sait répondre aux questions que l'homme se pose sur son origine, sa chute et sa réhabilitation, 326, sur ce qu'il doit faire, sur sa future destinée ; et cet enseignement est à la portée de tous, le même partout, toujours, 327. Le témoignage de son action : sur la famille : elle l'a relevée en montrant la dignité de ses membres, 327 ; sur la société : en dehors de l'action de l'Eglise c'est la barbarie, sous son influence c'est la civilisation, monastères, écoles, hôpitaux, 328.

Ses triomphes. — Ils ont été prédits par Jésus-Christ. L'Eglise a triomphé de la force persécutrice, en Judée au temps des apôtres, 337, dans l'empire romain après trois siècles de persécution : de l'invasion des barbares qu'elle a civilisés, 338 ; du mahométisme, 339. Elle a triomphé de l'intelligence, dès le commencement, mais surtout au temps du protestantisme, 339, du philosophisme qui en riant de son enseignement a abouti à la Révolution, 340. D'où pour l'ennemi de l'Eglise l'inutilité de chercher à la détruire, pour l'indifférent un sujet d'admiration, pour le fidèle un motif d'être fier de son titre de catholique et d'aimer l'Eglise, 341.

Enfants. — Ils doivent aimer leurs parents, 40 : les respecter en paroles, en actions, respecter aussi les grands-parents, 41 ; leur obéir, les assister dans leurs besoins corporels et spirituels, 42.

PLAN : Leurs devoirs : amour, respect, obéissance, assistance, 169.

Enfer. — La crainte de l'enfer est raisonnable,

car rien de plus certain que son existence ; elle se prouve par l'Ecriture, par l'enseignement de l'Eglise, par ces raisons que les crimes non punis en ce monde doivent l'être dans l'autre, que sans l'enfer les méchants auraient un jour le même sort que les bons, 125 ; par la croyance du genre humain ; et l'existence de l'enfer n'est pas en opposition avec la bonté de Dieu, 126. Elle est salutaire par la considération des peines de l'enfer, la peine du dam, le supplice du feu, nature du feu de l'enfer, l'éternité qui cause le désespoir, 127. On n'y pense pas assez, 128.

Enthousiasme. — Il en faut au jeune homme pour réaliser son idéal chrétien ; malheureusement cette qualité disparaît, portrait d'un jeune homme sans enthousiasme, 270. Pour l'entretenir il faut se méfier de l'esprit du jour, esprit critique, utilitaire, sceptique ; mépriser les moqueries du monde, sourires, 271, paroles qui découragent, accusation de témérité, 271. L'enthousiasme a pour effets d'élever au-dessus des passions, de faire vaincre les difficultés, de procurer la joie de l'âme, de toujours se garder jeune, 272.

Entrain. — Il est nécessaire à la vie d'un patronage qu'il y ait des entraîneurs pour exciter les apathiques et les indolents, 449. Mais il faut aux entraîneurs l'activité, l'ardeur, la souplesse qui se fait au caractère des autres, la résistance pour les moments difficiles, la persévérance qui assure le succès, 450. Ils ont ainsi conscience de vivre une vie utile, d'aimer davantage le patronage, d'exercer une influence salutaire sur leurs camarades, de procurer vie et prospérité au patronage, 451.

Envie. — **PLAN :** Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 824.

Eucharistie. — J.-C. étant réellement présent dans l'Eucharistie (preuves : les paroles de l'institution, celles de la promesse) attend de nous la foi, 184, et l'adoration, trop négligée, à laquelle il a droit, 185. Les sacrifices de l'ancienne Loi, inefficaces par eux-mêmes, ont été remplacés par le sacrifice de J.-C., 185, sacrifice perpétué à l'autel, pour nous inviter à réparer pour les péchés des hommes, pour nos fautes personnelles, 186. Présent dans l'Eucharistie pour nous aider, 186, Jésus désire que nous lui demandions la force contre nos faiblesses, la consolation dans nos peines, 187. — L'Eucharistie est une *source de vie* qui reproduit la vie de J.-C. : vie universelle, Jésus s'immoquant sans cesse sur quelque point de la terre, 241 ; vie perpétuelle, la persistance de l'Eucharistie depuis 19 siècles, malgré les attaques de l'impie, étant une preuve de sa perpétuité future, 242 ; source de vie pour le chrétien : comme sa passion, et sa mort, son anéantissement eucharistique amène à Jésus des fidèles, 242, auxquels il donne force et lumière en se faisant leur nourriture, 243. — Comme pour les martyrs, l'Eucharistie est pour le chrétien un *principe de force* : contre l'orgueil : le respect humain, forme de l'orgueil, est vaincu par la méditation de l'exemple de N.-S. qui ne s'est pas soucé des jugements des hommes, 353, et les abaissements de J.-C. dans l'Eucharistie sont encore un grand exemple d'humilité, 354 ; contre les passions impures : l'âme trouve la force dans l'Eucharistie comme le corps dans la nourriture ; elle trouve encore cette force dans le souvenir des communions passées, 354, dans la pensée de la communion prochaine, communions qui rappellent l'amour infini du Sauveur, 355 ; contre l'égoïsme : le dévouement et l'amour de J.-C. devant être la mesure de notre dévouement et de notre amour, 355. Le pain d'Elie et le pain du chrétien, 356. — « *Si scires datum Dei !* » Ce don c'est le tabernacle, 477, où N.-S. se rend présent à tous, partout, pour tous les siècles, et demande que

nous le visitons, 478; c'est l'autel où s'immolant comme au Calvaire il nous offre le plus riche trésor de grâces, 478, donc assister souvent à la messe, 479; c'est la table sainte où il s'unit à nous par la communion, 479. L'abandon de la communion est cause de beaucoup de maux, tandis que sa pratique soulage dans les épreuves et conduit au ciel, 480. — *Les miracles de la présence réelle.* a) Miracle de la puissance divine : elle rend J.-C. réellement présent sous les espèces eucharistiques, comme le prouvent les paroles, les circonstances de l'institution, 673, l'aveu même des hérétiques. Elle bouleverse les lois de la nature par la transsubstantiation ou changement de la substance du pain en la substance du corps de J.-C.; les lois du temps et de l'espace, en perpétuant et étendant partout la présence réelle, 674; les lois de la quantité, en multipliant le corps de J.-C. avec les hosties ou parcelles d'hosties consacrées, 675. b) Miracle de la croyance humaine : malgré les profondeurs du mystère, les apôtres y ont cru, 675, également les martyrs qui avant de mourir voulaient se nourrir de l'Eucharistie, les docteurs et les plus grands esprits du christianisme, l'Eglise qui fait de l'Eucharistie le centre de la religion, le peuple chrétien qui pour elle a bâti ses églises, 676. Ranimer sa foi, 677. — En face de l'Eucharistie nos devoirs sont : la foi à cette vérité que c'est Dieu réellement présent, 524, foi appuyée sur la parole et la puissance de Dieu, 525; la crainte inspirée par la souveraine majesté de Dieu, par son titre de juge, par nos propres péchés, par les fautes si nombreuses de beaucoup de chrétiens, 525; l'amour, Jésus-Christ nous y aimant à l'excès demande que nous le payions de retour, 526.

Le pain de vie : Explication de l'Evangile de la Fête-Dieu, 359.

Eugénia (Sœur). — Sa guérison à Lourdes, 411.

Evangile (Le Premier). — Les apôtres étant envoyés pour prêcher plutôt que pour écrire, la rédaction écrite de la prédication apostolique explique les ressemblances et les divergences entre les Synoptiques, 494. S. Matthieu écrit son Evangile à la demande des Juifs convertis; preuves de son authenticité, 495.

Extrême-Onction. — Son excellence affirmée par un protestant. Par rapport à N.-S., elle est une preuve de son amour infini, 529; car, pour l'âme, elle l'éclaire dans les ténèbres qui viennent de la maladie, du démon, la fortifie contre les appréhensions de la mort et les attaques de l'ennemi, lui donne le plus généreux pardon, résumé de ses effets, 530; lui procure une parfaite guérison spirituelle en enlevant les restes des péchés, 531; pour le corps, elle peut le guérir, étant le sacrement des infirmes, 531. Admirables en sont les rites dans la préparation, prières et exhortation du prêtre, 532; dans l'administration, onction de chacun des sens; dans la conclusion, les dernières oraisons, 533. De là le devoir pour les malades de demander ce sacrement, 533; pour les parents, d'y préparer le malade : Louis XVI et un vieux domestique; la peur d'effrayer est une vaine excuse, 534.

Famille. — A l'exemple de la Sainte Famille, elle doit être religieuse, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu dans ses membres, dans son institution : que le père et la mère sont chrétiens, se sont unis aux pieds des autels, 65; que seules les familles religieuses sont bénies de Dieu, 66. Pour qu'elle le soit, il faut que le père, la mère, les enfants, 66, remplissent leurs obligations de chrétiens, 67. — Ses bienfaits. Elle est pour l'homme le centre de la vie, un foyer de charité où tout le monde s'entraide, une école de vertu par l'exemple des

ancêtres, 38, un sanctuaire où Dieu doit résider, 39. Bonheur de l'enfant qui a une famille et malheur de celui qui n'en a pas, 39; la famille et l'avenir de l'enfant, 40.

Fête patronale. — SERMONS POUR LE LENDemain : Le respect des morts, 749. La prière pour les morts, 751.

Fin du monde. — Explication de l'Evangile du 24^e Dim. ap. la Pentecôte, 790.

Fondations supprimées. — Le service célébré à cette intention est un acte public de réparation : contre toute espérance les fondations ont été confisquées, 737; les victimes de cette confiscation sont nos défunts, une réparation s'impose, et d'accord avec le Souverain Pontife nos évêques l'ont faite très solennelle, 738. C'est un acte de charité envers les défunts, tous les fidèles de France s'unissant dans une commune prière, 738. Le pape l'encourage en y attachant une indulgence plénière, les évêques en faisant acquitter un certain nombre de messes à l'exemple du Souverain Pontife, également les fervents chrétiens, 739. On peut toujours assurer des suffrages aux défunts, 739.

Franssu (Mlle Cécile de). — Sa guérison à Lourdes, 332.

Funèbre (Veillée). — Rendre honneur aux morts est agréable à Dieu : l'histoire de Tobie, 625. Ces honneurs rendus sont une œuvre de miséricorde faite à Jésus-Christ; l'Eglise les recommande, son des cloches, toilette funèbre du défunt, 626, lumière qui brille, le crucifix entre les mains du mort, images des saints, 627. Suffrages : l'Eglise les recommande à ceux qui veillent les morts; 627; les plus belles prières sont les prières indulgenciées, les Litanies des saints, les psaumes de la pénitence, le chapelet, l'Office des morts; usage des sacramentaux, aspersion d'eau bénite, 628, qui nous purifiant rend nos prières meilleures, 629. Le B. de Montfort gardant les malades, 629.

Gargam (Gabriel). — Sa guérison à Lourdes, 230.

Gordet (Mme). — Sa guérison à Lourdes, 259.

Gourmandise. — PLAN : Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 839.

Hémorroïsse. — Explication de l'Evangile du 23^e Dim. ap. la Pentecôte, 709.

Hérode Agrippa. — Voir *Agrippa*.

Homicide. — PLAN : L'homicide, le duel, le suicide, 363.

Hydropique. — Sa guérison : Explication de l'Evangile du 16^e Dim. ap. la Pentecôte, 599.

Idéal. — Il faut avoir un idéal ou donner à sa vie un but, sans quoi elle est stérile; choisir le véritable idéal, qui n'est ni dans la vie égoïste, 171, ni dans l'âpre poursuite des biens temporels, mais dans la culture de l'âme par la pratique des vertus, 172. Il faut vivre cet idéal, donc le défendre contre les passions, contre les circonstances extérieures (contradictions, etc.), 172, l'alimenter par la réflexion et la prière, le poursuivre en tout et partout, 173. — Il faut être bien avec tout le monde (Causerie), 672.

Immaculée-Conception. — SERMONS : Les convenances de l'Immaculée Conception, 801. Formule pour la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge, 805. — Voir *Marie*.

Impureté. — PLAN : Gravité, causes, remèdes, 714.

Indifférence religieuse. — Il faut être bien avec tout le monde (Causerie), 672.

Indulgence pour le prochain. — Explication de l'Evangile du 1^{er} Dim. ap. la Pentecôte, 356.

Inférieurs. — PLAN : Leurs devoirs à l'égard des supérieurs spirituels et temporels; devoirs des domestiques, 201.

Injustice. — PLAN : Le vol, la restitution, 476.

Intimité. — La triple intimité avec le Sacré-Cœur : de la pensée, du travail et de la souffrance, 872.

Jean-Baptiste (Saint). — SERMON : Sa mission, 433.

Il a été envoyé de Dieu, et sa conception miraculeuse, sa sanctification, sa naissance, sa vie au désert ont été une préparation à sa mission, 433. Il a été envoyé pour rendre témoignage au Messie, aussi est-il prophète supérieur à tous les autres, Jean-Baptiste et Elie, 434. Il rend témoignage à J.-C. quand il l'annonce avant de l'avoir vu, quand il l'appelle l'Agneau de Dieu, quand devant ses disciples il justifie et exalte l'influence de Jésus, 435, quand de sa prison il lui envoie deux disciples, 436. Il a été envoyé aussi pour préparer les cœurs à la foi au Messie, et il l'a fait par ses exemples : exemple de droiture et d'énergie devant Hérode, exemple de pénitence et d'austérité, d'humilité, 436 ; par sa prédication, qui veut enlever les obstacles à la venue du Messie, et qui a pour objet la pureté du cœur, à laquelle il excite par la menace des châtiments célestes, la pratique de la vertu et avant tout l'accomplissement des devoirs d'état, 437. Imiter et invoquer S. Jean-Baptiste, 438.

Jeanne d'Arc. — Le surnaturel de son œuvre apparaît dans toute sa vie, depuis le commencement de sa mission jusqu'au moment où elle devient chef d'armée, 93 ; dans ses victoires multipliées indiquant un chef de guerre consommé, et toujours elle se montre fervente chrétienne, 94 ; dans son martyre qu'elle n'aurait pu endurer sans l'assistance divine, 95, et que le fanatisme est insuffisant à expliquer, 96. — Comme autrefois elle a délivré la France, Dieu l'a fait déclarer Bienheureuse pour qu'elle la délivre encore, 215. Elle a été dès son jeune âge bonne chrétienne par sa piété, son amour du travail, sa charité, sa franchise, 216, bonne Française par l'acceptation courageuse de sa mission aussitôt qu'elle l'a connue, 217 ; durant ses campagnes, bonne chrétienne encore par sa piété, 217, par son souci de la bonne conduite des soldats, bonne Française par son ardeur et sa constance dans la libération du pays, 218 ; captive elle a beaucoup souffert sans jamais faiblir, et sa vertu a éclaté surtout dans son martyre, 219. Bons chrétiens et bons Français, 220. — Elle a écouté les voix d'en haut, et de quelque manière que Dieu nous parle, il faut être disposé à l'écouter, 441 ; ainsi Jeanne d'Arc dès son enfance s'est montrée fidèle dans les petites choses, plus tard fidèle à écouter ses voix, 442. Elle a obéi aux voix d'en haut, dans ses adieux à Domremy, dans son voyage à Chinon, dans ses campagnes, 442, dans son martyre. L'invoquer et l'imiter, 443. — Elle a été à la peine quand il a fallu obéir à ses voix, dans ses campagnes, 843, à l'honneur au sacre du roi, 844 ; à la peine durant sa captivité et dans son martyre, à l'honneur dans ce martyre même qui en a fait une sainte, dans sa réhabilitation par l'Eglise, dans sa béatification, 845. Enseignements de sa vie, 845. — Jeanne d'Arc devant l'histoire, devant ses juges, devant la France, devant l'Eglise, 874.

Jésus-Christ. — Sa vie cachée commence à l'Incarnation du Verbe et s'achève avec le baptême et la retraite au désert, 244. Vie publique : c'est la prédication de l'Evangile, et ce qui distingue la parole de Jésus c'est la simplicité qui la met à la portée de tous, 246, l'élévation, l'autorité, la confirmation par les miracles, 247. Vie souffrante et vie glorieuse : ennemis du Sauveur dès le début de sa vie publique, 247. Les Pharisiens obtiennent de Pilate sa condamnation ; passion, mort et résurrection de Jésus-Christ, 248.

Sa résurrection est certaine, attestée par des témoins nombreux et sincères, par ses ennemis, par l'impossibilité d'enlever son corps, 209 ; très importante : elle prouve la divinité de Jésus-Christ et de sa religion ; consolante pour l'âme par la promesse de la résurrection, pour l'Eglise à qui elle garantit la victoire sur ses ennemis, 210.

En naissant il apporte au monde le salut, 835. Il lui enseigne la pureté inconnue avant lui, l'humilité et la pauvreté qu'il oppose à l'orgueil et à l'amour de l'argent, la charité et la pitié pour les faibles, 836, charité d'autant plus grande qu'il prévoyait l'ingratitude des hommes, 837. La société actuelle méconnaît ces vertus, 837, mais Jésus les fait refluer en naissant en nous par l'amour qui fait souvent penser à lui, par l'imitation de ses vertus, et surtout par la sainte communion, 838. Moise et Jésus, 838. — Sa venue a transfiguré le monde. La nuit de Noël. Avant Jésus-Christ, c'était dans la famille la tyrannie de l'époux, du père, 853 ; dans la société, la tyrannie des maîtres sur les esclaves, la cruauté dans les jeux du cirque, 854. Jésus a prêché et pratiqué toutes les vertus, ses disciples ont propagé sa doctrine, 854, qui s'est imposée au monde malgré les persécutions, a civilisé les Barbares, puis toutes les nations qui l'ont acceptée, 855. Jésus-Christ centre de l'histoire humaine, 855.

Jésus-Christ est digne d'être aimé, car on aime ce qui est beau, et il réalise la beauté parfaite, 141 ; ce qui est bon, et plus que personne il s'est montré bon pour les enfants, les affligés, les ignorants, 142, les pécheurs, d'une bonté constante, 143 ; celui qui se dévoue, et Jésus-Christ s'est dévoué dans sa venue en ce monde, dans ses travaux, 143, dans ses souffrances, dans l'institution des sacrements. « Seigneur, vous savez que je vous aime, » 144.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — Elle est prouvée : — 1. *Par les prophéties.* Il est a) le vrai Messie, ayant accompli toutes les prophéties relatives au Messie, son avènement, sa vie, sa passion, etc. ; b) le seul Messie : il devait naître en Israël, et depuis sa mort Israël étant dispersé ne peut plus lui donner naissance ; du reste Jean-Baptiste, le dernier prophète, l'a montré au peuple, 8. Or le Messie est Dieu : la preuve indirecte est que Dieu seul pouvait révéler aux prophètes le portrait du Messie qu'ils ont tracé d'avance ; la preuve directe est l'affirmation explicite des prophètes, 9. — 2. *Par le témoignage que Jésus-Christ s'est rendu à lui-même.* Il s'est dit Dieu, explicitement devant ses apôtres, devant les foules, devant ses ennemis, 17, devant ses juges, 18 ; implicitement en s'attribuant les perfections divines, les pouvoirs divins, le culte divin, 18. Or il ne s'est pas trompé, ayant une raison, donc une doctrine qui dépasse celle de tous les autres penseurs sur Dieu. Sur l'homme, sur leurs rapports mutuels, une morale parfaite pour l'individu, 19, pour la famille, pour la société, 20. Il n'a pas trompé, sa sainteté s'opposant à ce qu'il ait menti, et ce mensonge devant d'ailleurs lui être bien plus nuisible qu'utile, 20, et il est un modèle de sainteté soit négative, soit positive, 21. — 3. *Par sa puissance et sa science miraculeuses.* Il a fait des miracles : ils sont attestés par ses amis, 120, qui ne sont pas des imposteurs, et aussi par ses ennemis. Ils prouvent qu'il est Dieu, car c'est à eux qu'il en appelle pour confirmer l'attestation de sa divinité, 121, il les fait par sa propre puissance et ceux opérés par ses disciples le sont en son nom, 122. Il a connu des choses cachées, choses invisibles (les pensées des autres), visibles (Nathanaël), des choses futures sur sa propre destinée (passion et résurrection), 122, sur la destinée de ses disciples et de son Eglise (son extension à toutes les nations), sur

la destinée de Jérusalem et du peuple juif, 123. Cette science prouve qu'il est Dieu, autrement c'est Dieu qui nous aurait trompés en accomplissant les prédictions faites par Jésus, 124.

Jeudi Saint. — SERMON: Trois devoirs envers l'Eucharistie, 184.

Jeûne et Abstinence. — PLAN: Du jeûne, de l'abstinence, de leurs effets, 779.

Joseph (Saint). — C'est le serviteur fidèle. Il l'a été dans l'épreuve, avant la naissance de Jésus. 189, au jour de Noël, à la fuite en Egypte, 190, dans sa mort, 191. Le chrétien a lui aussi promis fidélité à Dieu, et elle ne doit pas faiblir dans les épreuves, 191, dans les tentations, dans les peines spirituelles, dans la persécution dont la religion est l'objet, 192. — S. Joseph a réhabilité le travail, et son exemple est un encouragement pour l'ouvrier chrétien, 262; rétabli le principe d'autorité en commandant à Jésus et à Marie; restauré la famille en se faisant la providence de Jésus et de Marie, 263.

Jugement particulier. — Sa certitude se prouve par l'Ecriture, par l'enseignement de l'Eglise et par la raison, 97. Le juge sera infailible: rien ne lui échappera; inexorable, rien ne le fléchira; irrité contre le pécheur, et il n'écouterà que sa justice, 98. L'accusé, c'est chaque âme. 98, seule devant Dieu, et qui aura à rendre compte de toute sa vie, 99. Les témoins seront la conscience qui avouera, l'ange gardien qui rappellera ses efforts, 99, le démon qui accusera, 100. La sentence: le ciel ou l'enfer. Vivre de manière à mériter la sentence du bonheur, 100.

Jugements téméraires. — PLAN: Nature et gravité, 529.

Juifs (Les) de Rome. — Premières relations entre les Juifs et les Romains, vicissitudes auxquelles les premiers sont soumis, 517, tantôt privilégiés, tantôt persécutés, 518; objet de moquerie de la part des écrivains, poètes et historiens, 518, calomniés même; ils s'implantent cependant et font des prosélytes, 519. Les associations romaines, sociétés, *scholæ*, etc., 542; les Juifs en établissent aussi, usant de la loi romaine, 543; l'attitude de S. Pierre vis-à-vis des Gentils le fait repousser par les Juifs de Rome, 544.

Justin (Saint). — Il a cherché la vérité chez les philosophes païens, qui ne l'ont pas satisfaite; un vieillard lui montre par les miracles et les prophéties qu'elle est dans la religion chrétienne, 221, ce qui sera toujours la grande preuve de sa vérité. S. Justin étudie l'Ecriture, prie et il trouve la vérité, 222. Il la défend en défendant l'Eglise et les chrétiens dans son *Apologie*, prouve la divinité de J.-C. par ce fait que seul il s'est fait des disciples qui meurent pour lui; il cherche à la répandre chez les Grecs d'abord, 223, puis parmi les Juifs; il la prêche et meurt pour elle, 224.

Justinien (Sœur). — Sa guérison à Lourdes, 318.

Kersbilck l'aveugle. — Sa guérison à Lourdes, 355.

Lebranchu (Marie). — Sa guérison à Lourdes, 283.

Lemarchand (Marie). — Sa guérison à Lourdes, 281.

Lépreux. — La guérison des dix lépreux: Explication de l'Evangile du 13^e Dim. ap. la Pentecôte, 554. — La guérison d'un lépreux auprès de Capharnaüm: Explication de l'Evangile du 3^e Dim. ap. l'Epiphanie, 867.

Lévêque (Mlle Léonie). — Sa guérison à Lourdes, 414.

Malades. — Ce qui retient de leur procurer les derniers sacrements, c'est le manque de foi. L'Ex-

trême-Onction étant instituée pour procurer le soulagement corporel et spirituel, c'est à tort qu'on allègue son manque de foi ou celui du malade, l'approche de la mort renversant bien des préjugés; son impuissance à le décider, car il faut compter sur la grâce; cette raison qu'il suffit d'avoir été honnête homme, car on ne va à Dieu que par les moyens établis par J.-C., 828. Le manque de courage inspire ces fausses raisons: « Je ne sais pas m'y prendre; » « Le malade était hostile au prêtre. » Le manque d'affection, pour éviter au malade une prétendue émotion, le prive des sacrements, ou les rend inutiles en attendant jusqu'au manque de connaissance, 829. Si le malade refuse, s'ingénier et prier davantage, 830.

Maladie (La dernière). — Elle est une grande grâce, car elle fait réfléchir sur la vanité des biens du monde dont elle détache, 465; une expiation en rendant le repentir plus facile, 466, exemples: une gloire, en nous rendant semblables à Jésus-Christ souffrant (c'est lui que les saints voyaient dans les malades), en élevant à la sainteté, 467, en associant à l'œuvre de la Rédemption, 468. Pleine de sollicitude pour les malades, l'Eglise dans sa liturgie rappelle au prêtre le soin qu'il en doit prendre, à l'exemple de J.-C., 468, lui suggère les moyens de les aider, lectures réconfortantes, psaumes, prières confiantes, 469. Paroles et exemple de S. François de Sales, 470.

Marché (Mme Marie). — Sa guérison à Lourdes, 367.

Mariage. — Allocutions, 585, 623. — Pour des noces d'or: Le mariage chrétien, 859.

Marie (T. S. Vierge). — Son Immaculée Conception est un triomphe sur le démon et sur le péché. L'honneur de Dieu l'exigeait: ayant prévu de toute éternité qu'il se donnerait une mère, tous ses attributs réclamaient sa préservation du péché: la bonté, 801, la sainteté, la puissance, la majesté et la sagesse, 802. La gloire de Marie y était intéressée: ce privilège l'élève au-dessus de tous les hommes, qui naissent avec le péché et restent soumis à ses suites, 802; au-dessus des anges, qui, bien que de nature plus parfaite, la reconnaissent comme leur supérieure en sainteté et leur reine, aussi Dieu même dans l'Ecriture célèbre-t-il les louanges de son Immaculée, 803. Il y allait de notre utilité: trop attachés au péché, nous apprenons qu'il est le plus grand mal, le seul dont Dieu ait préservé sa mère; ce mystère nous montre aussi en Marie la coopératrice à l'œuvre de notre Rédemption, 804. — Epreuve et joie de Joachim et d'Anne. Voulant maître d'une femme, le Fils de Dieu s'est choisi Marie pour mère, 593. Il lui a accordé le privilège d'être préservée du péché originel, car il était indigne de lui d'avoir une mère qui eût été souillée un seul instant; d'être préservée de ses suites, combien elles sont tristes, 594, et quelle faveur fut accordée à Marie; d'être confirmée en grâce, la plus légère souillure ne pouvant atteindre la future Mère de Dieu, 595: de recevoir la plénitude de la grâce, qui a fait d'elle la plus parfaite des créatures, 596. C'est aussi pour notre bien, 596, car Marie est l'aurore du salut: c'est Jésus qui le procurera, mais c'est Marie qui donnera Jésus au monde. Elle doit devenir notre mère, comment elle remplit son rôle, 597; notre avocate, combien nous avons besoin de sa protection pour vaincre les tentations, obtenir notre pardon; la dispensatrice de toutes les grâces, Jésus les ayant remises entre ses mains et ne pouvant rien lui refuser. Donc la prier avec confiance, 598. — Au ciel elle est heureuse, parce que si sur la terre elle a goûté des joies profondes, elle a aussi éprouvé de grandes peines, 545, ce

qui prouve que les épreuves, étant le lot de tous, ne sont pas toujours un châtement, 546 ; parce qu'elle a accepté avec courage et par amour de Dieu toutes ses souffrances, en quoi elle est encore notre modèle, 546. — Dieu couronne en elle : a) ses propres dons : le don de l'immaculée Conception, celui de la Maternité divine, 547 ; en nous aussi il couronnera ses dons, 548 ; b) les mérites de Marie, d'avoir correspondu à la grâce, suivi toujours le bon plaisir de Dieu, et c'est pour nous un encouragement, 548 ; c) sa participation aux souffrances de son Fils, car elle a vécu dans une union parfaite avec lui, 548 ; ainsi pouvons-nous partager les souffrances de N.-S., surtout en acceptant et lui offrant les nôtres, 549. — Marie en son Assomption reçoit : a) la couronne de la virginité : les cœurs vierges sont les préférés de Dieu, parce que la virginité est la consécration entière du corps et de l'âme à Dieu, consécration qui exige une lutte de tous les jours, consécration d'autant plus parfaite en Marie qu'elle a préféré la virginité à la dignité de Mère de Dieu, qu'elle a été préservée du péché originel et de ses suites, 551 ; b) la couronne du martyre : si le martyre est la souffrance acceptée et le sacrifice de soi pour une noble cause, 551, Marie a souffert plus que personne et s'est sacrifiée pour le salut du monde, 552 ; c) la couronne de la divine maternité : dignité qui fait de Marie une créature unique, et Marie s'est élevée à la hauteur de sa dignité, 553.

Marie Auxiliatrice des Ames du Purgatoire. — Marie mérite ce titre, car elle s'intéresse à elles : ce sont a) les âmes de ses enfants, et reine du ciel et de la terre, elle est aussi reine du purgatoire, 726 ; la mère de la miséricorde, de la sainte espérance, la porte du ciel ; b) des âmes saintes, bien qu'ayant encore des dettes envers la justice divine, quelques révélations à ce sujet, 727 ; c) des âmes souffrantes, 727, et le Cœur de Marie ne saurait rester insensible à leurs peines, 728. — Pour l'intéresser à ces âmes il faut avoir en elle une entière confiance qui repose sur sa sagesse, sur sa puissance, sur sa maternelle bonté, 728 ; la prier instamment pour les défunts, lui confier le mérite de nos bonnes œuvres pour l'appliquer aux trépassés, 729. Prier Marie pour les âmes du Purgatoire afin qu'elle nous soulage quand nous y serons, 730.

Martin (Saint). — Il a su *prier* : la prière recommandée par J.-C. lui a été familière dès sa jeunesse, et plus tard durant son service militaire, 753, et c'est à elle qu'il avait recours pour accomplir ses miracles : un mort ressuscité, temples païens détruits, prisonniers délivrés, 754. Il a su *agir* par sa prédication, ne redoutant aucune fatigue pour convertir ses parents, ruiner l'empire du démon, 754, se dépenser pour convertir toute la Gaule à J.-C., 755. Il a su *souffrir* : l'Eglise l'égale aux martyrs et il a souffert des contradictions, surtout des pénitences continuelles qu'il s'est imposées, 755. Modèle pour les chrétiens, 756. — Ses trois dernières paroles. Merveilleuse est la mort des saints, 756 ; à ce moment saint Martin assure que le démon n'a aucun droit sur lui, apprenant au chrétien que le péché est le seul vrai mal, car il rend esclave du démon, 757. Il demande à rester les yeux tournés vers le ciel, et par là nous enseigne qu'il faut diriger notre vie vers Dieu par la pratique de la vertu, 758. Il assure qu'il ne refuse pas le travail, nous montrant qu'il faut accepter le sacrifice, parce que nous sommes pécheurs ou exposés au péché, que nous devons expier pour les autres, que nous sommes les membres de Jésus-Christ, 759.

Martineau (Marie). — Sa guérison à Lourdes, 347.

Maure (Sainte). — Vie intime et vie publique, 633. — Sa vie intime a été une union étroite avec J.-C., longues stations à l'église, 634, travail pour le sanctuaire, une aube donnée à l'évêque de Troyes, dévotion aux martyrs, 635. Sa vie apostolique fut d'abord pour sa famille ; son frère Eutrope quitte le monde et son père finit par se convertir ; puis pour la cité de Troyes où elle opère des miracles et convertit les pécheurs, 636. Ses derniers instants et sa bienheureuse mort, 637.

Maximilien (Sœur). — Sa guérison à Lourdes, 345.

Médiasance. — PLAN : Nature et gravité, 526.

Menehould (Sainte). — Une famille chrétienne. La communauté chrétienne du pays Perthois, les parents de sainte Menehould, 682, donnent à leurs filles une forte éducation chrétienne, puis les confient au prêtre Eugène qui les amène à se consacrer à Dieu ; S. Alpin reçoit leur vœu de virginité, 683. Les sœurs de sainte Menehould ; Attila menace le pays perthois, mais il est vaincu par Aetius, 684 ; à Château-sur-Aisne, pendant la peste, sainte Menehould soigne les malades et obtient par ses prières la cessation du fléau, son amour pour le peuple, 685. L'exemple de cette famille est une leçon pour les parents de se montrer chrétiens, de préserver leurs enfants contre les deux fléaux modernes, l'impiété et l'égoïsme, 685.

Mensonge. — PLAN : Nature et espèces, sa gravité, 492.

Messe. — Elle est un sacrifice parfait, 716. Pour expier les péchés des hommes, le Fils de Dieu s'est offert en sacrifice sur la croix, il le renouvelle à l'autel où il y a la même victime et le même sacrificateur, 717, avec cet avantage que le sacrifice de la messe s'offre sans cesse et partout, 718. Ses bienfaits sont : à l'égard de Dieu, de lui offrir en supplément à notre impuissance une adoration adéquate, 718, une action de grâces digne de lui ; à l'égard de l'homme, d'être la prière la plus parfaite, une expiation égale à ses fautes, J.-C. s'immolant pour les expier, 719. Assister à la messe avec amour, en union avec J.-C. dans les quatre fins du saint sacrifice, 720. — La grande prière, voir *Prière*.

PLAN : Obligation d'y assister, à laquelle, comment, 136.

Michel (Saint). — S. Michel et la France. Comme il a protégé les Juifs il protège la France. Chaque nation a son ange tutélaire, et nos pères ont choisi S. Michel pour patron parce qu'au ciel il a été le champion des droits de Dieu, 641. La France est aussi le chevalier de Dieu, et l'a prouvé à Vouillé contre les Goths hérétiques, à Poitiers contre les Turcs, sous Charlemagne, au temps des Croisades dont l'origine est française, 642. S. Michel a accepté le patronage de la France et l'a prouvé en demandant une chapelle sur le mont qui porte son nom, en se faisant le guide et le protecteur de Jeanne d'Arc, plus tard en défendant sa montagne contre les Anglais, 643, puis contre les Huguenots ; aussi la dévotion à S. Michel, autrefois populaire, est-elle recommandée par Léon XIII, 644.

Mort. — L'homme peut en triompher comme des autres épreuves, 202. Car si par sa désobéissance Adam nous a condamnés à la mort, 203, J.-C. en ressuscitant nous assure la victoire sur elle. Ainsi la corruption du tombeau est la préparation à la résurrection, Dieu peut l'opérer et le doit aux membres dont J.-C. est le chef, 204. — *La mort d'un jeune homme* est triste, car elle brise toutes les espérances, 443 ; mais Dieu la permet parce qu'il n'est pas obligé de faire un miracle pour l'empêcher, que la mort délivre des tentations qui mettent le salut en danger, qu'elle est le passage à une vie meilleure, 444. Elle apprend que la vie

la plus longue est courte, 444, qu'il faut donc la bien employer à mériter le ciel, 445; qu'il faut être toujours prêt et se relever dès qu'on est tombé, 445. Elle est une raison de tendre à la perfection chrétienne par la pensée habituelle de J.-C., 445, de fuir les plaisirs mondains, et cette pensée donne force dans les tristesses de la séparation, 446.

Multiplication des pains. — Explication de l'Evangile du 4^e Dim. de Carême, 137; du 6^e Dim. ap. la Pentecôte, 438.

Nativité. — SERMON: Privilèges de la Sainte Vierge et bienfaits que sa naissance apporte au monde, 593.

Neutralité. — Ses dangers, 62.

Noces d'or. — Allocution, 859.

Noël. — SERMONS: Jésus naissant apporte le salut au monde, 835. Le monde transformé par Jésus-Christ, 853. — *Pour le dimanche précédent: La confession de Noël*, 833.

Nom de Marie (Saint). — Le Nom de Marie et le Nom de Jésus espoir du monde. Le nom s'identifie avec la personne et en rappelle les qualités ou les défauts, 586. Significations diverses du nom de Marie, 587. Si le nom de certains personnages excite parfois une vive émotion, le nom de Marie doit surtout réjouir le cœur chrétien et lui inspirer confiance, 588.

Officier de Capharnaüm. — Guérison de son fils: Explication de l'Evangile du 20^e Dim. après la Pentecôte, 665.

Orgueil. — PLAN: Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 822.

Ouvriers à la vigne. — Explication de l'Evangile de la Septuagésime, 13.

Pâques. — SERMONS: Pour la messe de communion, 187. Le triomphe de l'homme sur la mort, 202. La résurrection de N.-S., 209. Explication de l'Evangile, 198. Pour la bénédiction des enfants, 205.

Paralytique. — Sa guérison: Explication de l'Evangile du 18^e Dim. ap. la Pentecôte, 630.

Pardon des offenses. — PLAN: Nécessité et caractères, 473.

Parents. — PLAN: Leurs devoirs: l'amour, les soins corporels, l'éducation religieuse, 182.

Paresse. — PLAN: Nature et gravité, ses filles, ses remèdes, 841.

Paul (Saint). — Sa prédication à Antioche, 830; sur l'ordre du Saint-Esprit il reçoit l'imposition des mains avec Barnabé, et tous deux, avec Jean Marc, se dirigent sur Chypre. Etat de l'île, 831; prédication de Paul et de Barnabé, conversion du proconsul Sergius Paulus, 832. — Il quitte Chypre pour les provinces d'Asie; état politique et religieux, 846. A Antioche de Pisidie il prêche aux Juifs, 847, énumérant leurs gloires pour ensuite les amener à croire à Jésus-Messie, 848. Les Juifs refusant de l'écouter, il s'adresse aux païens, qui se convertissent en masse, mais il est obligé de quitter Antioche, 862. Il vient à Iconium, histoire de sainte Thècle, 863; les Juifs l'obligent encore à quitter la ville, 864. Il se rend à Lystres, où avec Barnabé on les prend pour Jupiter et Mercure, 878, puis à Derbé; les chrétientés de Galatie, 879. Retour à Antioche, 880.

Pêche miraculeuse. — Explication de l'Evangile du 4^e Dim. ap. la Pentecôte, 421.

Péché. — Le plus grand de tous les maux et combien commun. Par rapport à Dieu, c'est une révolte: l'autorité de Dieu reconnue par toutes les créatures est outragée par l'homme, 81, qui méprise le Créateur, le Maître, le Vengeur, outrage d'autant plus grave que l'homme est plus petit et Dieu plus grand; une ingratitude qui se sert des dons de Dieu pour l'offenser, 82. Par rapport à l'homme, c'est un malheur qui attire les châtements corpo-

rels, les épreuves étant souvent un châtement du péché, 83; des maux spirituels, privation de l'amitié de Dieu, perte des mérites, enfin le malheur éternel, 84. — PLAN: Le péché en général, le péché mortel, le péché véniel, 821.

Pentecôte. — SERMONS: Sur l'œuvre de la Propagation de la Foi, 313. Le témoignage de l'Eglise, 326. Les triomphes de l'Eglise, 337. Le Saint-Esprit, 321. Explication de l'Evangile, 328.

Pérotin (Louise). — Guérie à Villepinte par N.-D. de Lourdes, 378.

Pharisien (Le) et le Publicain. — Explication de l'Evangile du 10^e Dim. ap. la Pentecôte, 505.

Philippe de Néri (Saint). — Ce qui le distingue c'est l'amour de la jeunesse. Comment il se prépare à son ministère par l'étude et la piété, comment aussi il sait attirer et élever les jeunes gens, 381. Son amour de l'Eglise se manifeste par l'amour des âmes, 382, la communauté de Saint-Jérôme et l'Oratoire; par le souci de la défendre contre ses ennemis, S. Philippe et Baronius, 383. Mort du saint, 384.

Pierre (Saint). — Il quitte Jérusalem pour Antioche, 43. Etat de la ville et mœurs des habitants, 44. Pierre y est rejoint par Barnabé, et Paul vient y prêcher, 45. S. Pierre en prison est miraculeusement délivré, 47; sa primauté déjà incontestée, 48. — Il vient à Rome avec un certain nombre de disciples, 510; toute la tradition prouve qu'il y a établi son siège, 511. Chez les Juifs de Rome, 521 et 542. (Voir *Juifs de Rome*). — Venu à Rome, il dédaigne les philosophes et s'adresse aux pauvres et aux esclaves; triste situation de ceux-ci, 781. Ils accueillent nombreux sa prédication; après eux les affranchis se convertissent, 783, enfin le patriciat se laisse entamer; histoire d'une dame romaine racontée par Tacite, 784.

Pierre et Paul (Saints). — SERMON: L'autorité de l'Eglise, 417. Explication de l'Evangile, 458.

Portioncule. — Le 7^e Centenaire de l'Ordre franciscain. Le Souverain Pontife invite à le célébrer d'abord par esprit de charité, ensuite parce que saint François et son Ordre ont beaucoup fait pour la défense de l'Eglise, 513, que par le Tiers Ordre il rend la vie parfaite accessible à tous, 514. Le moyen indiqué est le gain de l'indulgence de la Portioncule; son origine, 514; ses conditions: confession, communion, visite à l'église et prières, 515.

Possédé (Guérison d'un). — Explication de l'Evangile du 3^e Dim. de Carême, 109.

Prêtre. — Son ordination est une élévation, 617. Mais tout le rappelle à l'humilité: sa vocation qui comme celle des apôtres est entièrement gratuite, 618; la classe d'où il sort et qui est ordinairement la classe populaire; son ministère si grand, 619, pour lui si petit et si faible, à l'autel où il commence par avouer ses misères, au saint Tribunal où les fautes du pécheur lui rappellent sa fragilité, 620. — Il est envoyé au peuple chrétien comme Jésus-Christ l'a été par son Père: en vertu de la même autorité divine, 621; pour faire la même œuvre, sauver les âmes; en employant les mêmes moyens, la prière et le sacrifice. Aussi rencontre-t-il les mêmes obstacles, 622, et éprouve-t-il les mêmes joies, 623.

Prière. — Son efficacité: Explication de l'Evangile du 5^e Dim. ap. Pâques, 291.

1. NATURE ET FORMES. — Si Dieu est présent partout, l'âme a cependant besoin de se détacher des créatures pour s'élever à lui, 1, afin de lui rendre ses hommages, adoration, demande, remerciement, propitiation, 2. On distingue la prière mentale, ou du cœur, 2, et la prière vocale, nécessaire, très utile pour exciter la dévotion, garder

le recueillement, manifester les sentiments intimes. Un trait de S. François de Sales, 3.

2. SON EXCELLENCE. — Elle ressort de ce que la prière, nous mettant en relations avec Dieu, résume tous les actes religieux de l'homme : adoration, reconnaissance, 4, amour, repentir qui par fait justifie le pécheur, 5. Aussi est-elle un honneur, Dieu nous permettant, nous ordonnant même de converser avec lui, 5 ; et procure-t-elle de grands avantages, c'est elle qui a fait les saints ; pensées des Docteurs, 6.

3. UNIVERSALITÉ ET PÉPÉTUITÉ. — La prière est naturelle à l'homme, 21. Aussi a-t-on toujours prié depuis Adam, les Juifs, les païens, et aujourd'hui encore tous les peuples prient, 22. Si de rares hommes ne prient pas, c'est qu'ils sont esclaves de leurs passions, mais l'épreuve les ramène à la prière ; elle est comme la respiration de l'âme, 23.

4. SA NÉCESSITÉ. — Elle vient de ce que a) l'homme est faible : dans l'ordre physique, où le succès de ses travaux dépend de Dieu plus que de lui ; dans l'ordre moral, 24, devant le bien à pratiquer, devant le mal à éviter, 25 ; b) pécheur et accablé de remords, il a besoin d'implorer son pardon, 25 ; c) soumis à toutes sortes de souffrances, il ne peut trouver de consolation qu'en Dieu, 26.

5. LE PRÉCEPT. — Donné à l'homme au paradis terrestre, il a été renouvelé au Sinaï, rappelé par Notre-Seigneur (paroles et exemple) et par les apôtres, par l'Eglise qui en fait son premier devoir et un article fondamental de sa doctrine, 28. Il s'impose à tous, et non seulement aux prêtres, 28, aux femmes et aux enfants. Il est facile à accomplir, Dieu étant toujours prêt à nous entendre, 29.

6. L'ABANDON DE LA PRIÈRE ; SES CONSÉQUENCES. — Ne plus prier, c'est être sans cœur, traiter Dieu en étranger, se croire sans besoins, sans péché, se montrer ingrat, cesser d'être chrétien, s'abaisser au-dessous des hérétiques et des idolâtres, qui prient, 73 ; même au-dessous des êtres sans raison, qui proclament à leur manière la gloire de Dieu, 74.

7. SA PUISSANCE. — Elle est prouvée : a) par les promesses divines dans l'Ancien Testament, par les paroles de N.-S., 74, qui les confirme par serment ; b) par les exemples de l'Ancien Testament, Moïse, Abraham, 75, de l'Evangile, guérisons opérées par Jésus, 76. La raison de cette puissance est la bonté de Dieu plus grande que celle des hommes, qui pourtant, même méchants, se laissent fléchir par la prière, 76.

8. « J'AI PRIÉ ET N'AI RIEN OBTENU. » — C'est que vous n'avez pas demandé d'abord ce qui est utile et nécessaire au salut, 85 ; ou que vous n'avez pas prié avec persévérance, Dieu ayant ses raisons de différer ses faveurs, 86 ; ou que vous n'avez pas prié en commun, 86 ; ou que ceux pour qui vous priez ont mis obstacle à la grâce ; mais souvent Dieu exauce autrement qu'on ne demande, 87.

9. QUALITÉS DE LA PRIÈRE. — Elle doit être : A) *Attentive*. La nécessité de l'attention ressort de sa nature : c'est un effort pour tenir devant Dieu notre esprit et notre cœur. Elle peut être aux paroles, à leur sens, à une pensée pieuse ; elle est enfin actuelle ou virtuelle, 88. Son obstacle sont les distractions ou pensées étrangères, et elles sont volontaires ou involontaires. Dangereuses, elles ne doivent pourtant pas étonner, étant inévitables, même chez les saints, 89. Chercher à les prévenir, souvent les dédaigner, lutter contre elles, s'en humilier, 90. — 10. B) *Humble et confiante*. *Humble*, car devant Dieu l'homme est une faible créature, un mendiant, un pécheur, un débiteur, l'orgueil rejeté de Dieu dans le pharisien, 101, l'humilité exaucée dans le publicain ; celle-ci doit être intérieure et extérieure, 102. *Confiante* : parce que Dieu est notre Père et veut nous exaucer, J.-C.

l'assure, 102 ; qu'il est tout-puissant et peut tout nous accorder, il récompense parfois la confiance par des miracles, 103. — 11. C) *Persévérante* : C'est prouvé par les paraboles de l'Ami nocturne, du Juge inique et de la veuve, 104, par l'histoire de la Chananéenne, 105. Si Dieu tarde à nous exaucer, c'est pour nous faire mieux apprécier ses dons, mieux sentir notre misère, éprouver notre fidélité, 106, purifier nos désirs, et toute prière bien faite est exaucée de quelque manière, 107. — 12. D) *Fervente et faite au nom de Jésus-Christ*. Il s'agit d'une ferveur non de sensibilité, 113, mais de volonté, 114. Faite au nom de Jésus-Christ : c'est la prière qu'il a promis d'exaucer et c'est lui qui nous a mérité toute grâce, l'Eglise nous en donne l'exemple, 114 ; présentée à Dieu par la Sainte Vierge et les saints, ils s'intéressent à nous, 114, et leur prière est très agréable à Dieu, 115.

13. LE TEMPS DE LA PRIÈRE. — A) Le commandement de prier *toujours*, 115, a pour raisons que toujours nous dépendons de Dieu, nous avons besoin de son secours, nous sommes pécheurs, nous avons à lutter, 116. Les moyens d'accomplir ce précepte sont de fuir le péché, de pratiquer constamment le bien, 116, d'imprimer une bonne direction à notre vie, 117. — 14. B) *La prière du matin et du soir*, 117. La prière du matin est un hommage dû et rendu à Dieu ; elle est recommandée par l'exemple de J.-C., par les docteurs et les saints, pratiquée par tous les bons chrétiens et en quelque manière par toutes les créatures, 118, nécessaire pour obtenir secours contre les tentations et les dangers qui nous menacent, 119. La prière du soir est un acte de remerciement, un acte de contrition, surtout après l'examen de conscience, 119, une demande de protection pour la nuit, 120. — 15. C) *Le jour de la prière*. C'est le dimanche. Dieu en a rappelé l'obligation à l'homme sur le Sinaï, et c'était sagesse, vu notre négligence naturelle qui nous eût fait oublier Dieu complètement, 129. La grande prière c'est la messe, qui supplée à notre impuissance d'adorer Dieu, de le remercier, de lui demander pardon, de l'implorer comme il convient, 130 ; le devoir de l'entendre est trop méconnu. Exemple des chrétiens Annamites, de nos pères sous la Révolution, 131. — 16. « *Je n'ai pas le temps de prier*. » Mauvaise excuse, 131, car on trouve du temps pour le plaisir, et il ne faut que quelques instants pour la prière quotidienne, 132 ; les oraisons jaculatoires ne retardent en rien le travail, 132, sont à la portée de tous et recommandées à toute âme chrétienne, 133.

17. LE LIEU DE LA PRIÈRE. — Dieu étant partout et la prière étant une élévation de l'âme à Dieu, il est facile de prier partout, 161. Il faut spécialement prier au foyer domestique, car il est un sanctuaire, et la prière s'impose à tous les membres de la famille ; si les enfants et la mère prient encore, 162, le père néglige trop ce devoir, donnant ainsi le mauvais exemple ; enfin la prière devrait se faire en commun, 163. L'église est par excellence le lieu de la prière : on y prie mieux, avec plus d'efficacité, Dieu y demeurant pour écouter nos demandes, 163, la prière y étant faite en commun. Un exemple, 164.

18. POUR QUI PRIER ? — S'il ne faut exclure personne de nos prières, 164 ; il faut prier spécialement pour les parents vivants et défunts, pour les amis, pour les bienfaiteurs et pour les chefs de la société, 165, pour les ennemis, à l'exemple de N.-S., pour tous les malheureux, 166. Le chrétien prie aussi pour le pape, pour son évêque, pour son pasteur, à cause de la difficulté de leur mission, 166, pour la conversion des pécheurs et des indifférents, pour celle des persécuteurs de l'Eglise, 167.

19. **L'OBJET DE LA PRIÈRE.** — La prière est non exclusivement mais le plus souvent une demande. Elle a pour objet le bien convenable à la vie du corps, l'Eglise ne s'en désintéresse pas, car il est nécessaire, 177; le bien nécessaire à la vie intellectuelle; et surtout le bien nécessaire à la vie surnaturelle, pour lequel on peut même parfois demander un miracle, 178. Les conditions d'une bonne prière sont de demander des choses précises, sans quoi la prière est languissante; de demander les biens spirituels d'une manière absolue, les grâces extraordinaires avec soumission à la volonté de Dieu, les biens temporels avec modération et en tant qu'utiles au salut; de préférer les biens supérieurs aux inférieurs, 179. — 20. *Quelques objections.* — « Dieu s'intéresse-t-il à nous ? » Il s'intéresse aux créatures inférieures, donc plus encore à l'homme; il l'affirme dans l'Ecriture, 193, et la raison dit qu'il ne saurait abandonner au hasard sa créature, 194. — « Prier c'est demander à Dieu de changer ses lois. » Mais il en reste le maître, ensuite il peut nous exaucer en faisant agir les causes secondes, 194, enfin même en faisant des miracles il ne trouble en rien l'ordre établi par lui, 195. — 21. « Je n'ai rien à demander. » Mais vous avez à rendre à Dieu vos hommages; ensuite, c'est faux; enfin, c'est encore un devoir de prier pour les autres. — « Dieu n'a pas besoin de nos prières. » Non, mais il y a droit et les exige. — « Dieu connaît mes besoins. » Oui, mais pour y subvenir il y met une condition: la prière, 196. — « Prier est une humiliation. » On la subit bien en priant les hommes; mais la prière est un honneur qui élève jusqu'à Dieu. — « Dieu a éternellement prévu ce qui doit arriver. » Alors, malade, ne vous soignez pas, etc. — « L'homme est trop petit et Dieu trop grand, » 197. Pourtant Dieu a créé l'homme et par le baptême l'a adopté pour son enfant. — « La science rendra la prière inutile. » Oui, mais à la condition que Dieu ne reste pas plus fort que la science, 198.

Prix (Distributions de). — Félicitations, exhortations aux jeunes filles, aux mères, 497, remerciements, 498. — C'est la fête du cœur: c'est lui qui inspire le dévouement des maîtresses, 516, la générosité qui entretient l'école libre, lui qui anime les parents qui y envoient leurs enfants, et les enfants qui la fréquentent, 517.

Propagation de la Foi. — Commencée à la Pentecôte, elle s'est toujours continuée, 313. *L'Œuvre de la Propagation de la Foi* est une œuvre essentiellement religieuse: Dieu ayant tout fait pour sauver les hommes, cette œuvre l'aide à réaliser ce dessein, les idolâtres étant encore très nombreux, 314, elle contribue à les faire sortir de l'ignorance et de l'erreur, 315. Une œuvre éminemment sociale: elle contribue au bonheur des peuples évangélisés en leur inculquant des mœurs meilleures; l'abaissement moral de certaines peuplades, 315, disparaît à mesure que la foi y est implantée, 316. Œuvre profondément française: née en France à Lyon, elle trouve en France le plus de missionnaires, 316; leurs immenses besoins sont un motif pour les aider par la prière et par l'aumône, 317. À chacun de s'appliquer l'« Allez, enseigner toutes les nations, » 317.

Prophètes (Faux). — Explication de l'Evangile du 7^e Dim. ap. la Pentecôte, 454.

Proteau (Stéphanie). — Elle est guérie par Notre-Dame de Lourdes, 235.

Providence. — La confiance: Explication de l'Evangile du 14^e Dim. ap. la Pentecôte, 566.

Purification. — SERMON: La famille chrétienne, 65. — Explication de l'Evangile, 58.

Quarante-Heures. — SERMONS: La glorification de Jésus-Christ, 33. La réparation, 49 (voir *Réparation*). La supplication, 67.

Les Q.-H. ont pour objet la glorification de Jésus-Hostie. Elles sont une adoration parfaite, car elle est complète et de tout notre être, elle est faite en commun, 33, accompagnée d'une grande solennité, 34. Elle est la reproduction des hommages rendus au Sauveur pendant sa vie, de l'allégresse avec les anges de Bethléem, 34, de l'innocence avec les bergers, de la générosité avec les Mages, 35, de la fidélité, de l'obéissance, de la pureté, de l'amour avec les apôtres et les saintes femmes, 36. L'imitation des honneurs rendus à Jésus au ciel, 36; un trait de S. Benoît Labre, joie, amour et confiance, 37. — Elles sont instituées aussi dans un but de supplication, 67. Celle-ci est excellente parce que c'est une prière faite en commun, une prière publique, et qui s'adressant à J.-C. présent excite la confiance, 68, inspire l'humilité, la dévotion, la persévérance; parce qu'elle s'unit à la prière du Sauveur, 69. Prière très opportune, demandant les grâces pour l'Eglise, pour la patrie qui s'éloigne de Dieu, 70, pour la famille qui se désagrège, pour les individus qui sont plus tentés que jamais, 71. L'aveugle de Jéricho et la prière, 72.

Recommandation de l'âme. — À l'exemple de Jésus dans son agonie, l'Eglise prie pour les agonisants; beauté et efficacité de ses prières, leur explication, 605; elle prie en commandant, avec une hardiesse pleine de confiance, 607. Le grand Condé mourant, 608.

Rédemption. — Sa nature: la Rédemption opérée par Jésus-Christ est parfaite: non nécessaire absolument, elle l'est dans l'hypothèse que Dieu exige une réparation adéquate, aucune créature ne pouvant ainsi réparer, 273; elle s'est accomplie sur le Calvaire; surabondante: chacun des actes de l'Homme-Dieu pouvant y suffire par sa valeur infinie; universelle: s'étendant à tous les hommes, contrairement à la doctrine janséniste, 274, preuves d'Ecriture, atteignant même toute la création, 275. Son existence se prouve par l'autorité de toute la Tradition: toujours l'humanité a reconnu dans l'effusion du sang une vertu rédemptrice. D'où les sacrifices d'animaux domestiques, chez les païens, chez les Juifs, 275, même les sacrifices humains; par l'autorité de l'Ecriture, prophétie d'Isaïe, paroles des apôtres, de Jésus-Christ lui-même; par la raison: J.-C. souffrant et mourant pour l'homme lui prouve mieux son amour, 276, prenant sur lui les misères humaines il en prend aussi compassion et y porte remède, donnant à l'homme l'exemple de la souffrance il lui enlève tout motif de se plaindre. Réparer pour soi et pour les autres, 277.

Réparation. — Elle est un devoir, car durant sa vie Jésus a toujours cherché des consolateurs pour compenser les outrages dont il était l'objet, 49; plus outragé que jamais il demande aussi plus de réparations, 50; étant Père il a égard à l'amour de ses enfants fidèles; enfin le péché attirant les vengeances divines, Dieu épargne les sociétés pour les réparations, 51. Elle est efficace: exemples de Moïse, des Juifs prévaricateurs puis pénitents, 51, preuve tirée du dogme de la communion des saints. Elle doit se faire en union avec J.-C., assistance à la messe, communion, visites à N.-S., 52.

Respect humain. — La peur de se montrer chrétien est une lâcheté qui fait trahir la vérité, 491, une hypocrisie qui n'ose pas manifester les sentiments intimes, un esclavage par la crainte du « qu'en dira-t-on, » une apostasie pratique, 492. Le jeune homme a peur de jeunes gens qui valent moins que lui, de sa famille non pratiquante, et combien à tort, de ses amis mêmes, 492. Cette peur chez la jeunesse vient du manque de solidité dans les convictions, de la faiblesse de la volonté, 493. Le courage de ses convictions attire le res-

pect des autres, assure une salutaire influence, sur les railleurs mêmes, sur la famille, 493, sur les amis. Garcia Moreno, 494.

Rome. — Simple dans le commencement, 573, la religion à Rome s'est corrompue par l'intronisation des divinités helléniques, pour aboutir enfin au scepticisme ; témoignages des auteurs latins, Cicéron, 574. Sur l'ordre d'Auguste, les écrivains suivants tentent de la réhabiliter, 575. Les mœurs avant Auguste : au commencement le mariage est essentiellement religieux, 590, et la religion exclusivement domestique, 591 ; plus tard l'infiltration grecque amène le scepticisme et avec lui la dépravation, 591. Au temps d'Auguste, c'est la corruption effrénée, qui fait éviter le mariage et les enfants, la loi Papia Poppæa, 686, elle n'empêche pas la corruption ; ce que Tacite dit des Germaines à l'adresse des matrones romaines ; malgré quelques beaux exemples de vertu, 687, les dames romaines se montrent aussi dépravées que les hommes, 688. — S. Pierre à Rome : voir *Pierre (Saint)*.

Rosaire. — **SERMON :** L'excellence du Rosaire, 657. — **ENTRETIENS (suite) :** Les obligations du Rosaire, 638. Le Rosaire vivant, 669. « Ad Christum per Mariam, » 697. L'Annonciation, 700. La Visitation, 825.

EXCELLENCE DU ROSAIRE. Elle vient de son institution : couronnes de roses et couronnes de prières, S. Grégoire de Nazianze et sainte Brigitte, 657. S. Dominique distribue les *Ave* par dizaines, avec méditation des mystères, et Marie bénit cette institution, 658. De sa composition : les prières, le *Credo* ou abrégé de notre foi, le *Pater* qui résume tout ce que nous pouvons demander, 658, l'*Ave Maria* qui rappelle à Marie ses gloires, la louange à la Sainte Trinité ; la méditation des mystères, joies, souffrances et triomphe de Jésus et de Marie et leçons qui en découlent, 659. Des fruits qu'il produit : fruits de sanctification, les mystères joyeux portant à la pratique des vertus qu'on médite, les douloureux à l'acceptation résignée de l'épreuve, les glorieux au désir du triomphe ; indulgences accordées par l'Eglise, Marie à Lourdes apparaît le rosaire aux mains, 660. — **SES OBLIGATIONS.** Comme pour devenir citoyen d'un pays il faut se faire naturaliser, pour faire partie de l'association du Rosaire il faut se faire inscrire sur ses registres, inscription qui indique l'union de tous les membres, 638. On gagne les indulgences en récitant un rosaire par semaine, en visitant l'autel du Rosaire, en assistant aux processions mensuelles, 639. Tous les catholiques peuvent être inscrits, même les incroyants pour qu'ils se convertissent grâce aux prières de l'association, même les défunts et les enfants, pourvu qu'on récite le rosaire pour eux, 640. — **LE ROSAIRE VIVANT.** Œuvre divine, le Rosaire a été combattu comme empêchant la bonne prière par la multitude des paroles, mais cette récitation méditée fait produire quantité d'actes des plus sublimes vertus, 669 : comme étant une idolâtrie envers Marie, mais nous la prions comme intermédiaire, et les mystères sont autant et plus ceux de Jésus que les siens, 670. Pauline-Marie Jaricot raconte comment elle fut amenée à fonder le Rosaire vivant qui répartit les quinze mystères entre quinze personnes, chacune changeant de mystère tous les mois, 670 ; succès prodigieux de cette institution et encouragements donnés par le Pape, 671. — « **AD CHRISTUM PER MARIAM.** » L'idéal de la perfection est J.-C., 697, mais sa perfection divine nous effraie, Marie est là qui nous conduira à lui, 698. Elle a tout pouvoir, par suite de l'amour de Jésus pour elle, car elle est sa Mère qui en acceptant la Maternité divine en a accepté toutes les souffrances, elle a toujours vécu la même vie que son Fils, 698. Elle

nous conduit à lui par le Rosaire, les mystères nous apprenant les vertus à pratiquer, amour de Dieu, du prochain, les sacrifices à accepter, avec pour encouragement la récompense à espérer, 699. — **L'ANNONCIATION.** Paraphrase de l'entréisme de Marie avec l'Ange, 700-702. — **LA VISITATION.** Elisabeth, de race sacerdotale, parente de Marie, attendait la naissance d'un fils ; inspirée par son Fils, Marie vient en hâte la visiter, 825, malgré la longueur et les difficultés du voyage ; joie d'Elisabeth, 826. Les résultats de cette visite furent la sanctification du Précurseur, les félicitations d'Elisabeth à Marie, 826, l'esprit prophétique donné à la mère de Jean-Baptiste, 827.

Rouchel (Mme). — Sa guérison à Lourdes, 297.

Rudder (Pierre de). — Guéri par Notre-Dame de Lourdes, 227.

Sacré-Cœur. — Le Cœur de Jésus percé par la lance : Explication de l'Evangile de la fête, 405.

LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE. A) Dieu a toujours eu une prédilection pour la France, 139. C'est en France que Jésus a manifesté son Sacré-Cœur, c'est une religieuse française et deux Ordres français qu'il a choisis pour en propager la dévotion ; il a voulu faire de cette dévotion une dévotion nationale, 140. — B) N'ayant pas répondu au désir du Sacré-Cœur, Louis XIV n'éprouva plus guère que des revers, Marie Leczinska et son fils y répondent de leur mieux, 214 ; et le vœu de Louis XVI arrive trop tard et n'a d'objet que sa libération, 215. — **LE RETOUR DE LA FRANCE AU SACRÉ-CŒUR.** Il s'est manifesté en 1870 par le vœu de construire un sanctuaire national au Sacré-Cœur, 294, par son image peinte sur le drapeau de Loigny ; en 1873 par le vote de la loi autorisant la construction de la basilique du Vœu national, puis par les pèlerinages qui y affluent, 295. — **LE SACRÉ-CŒUR ET MARIE.** C'est à lui que Marie doit ses privilèges, son Immaculée Conception, l'amour de Jésus pour sa Mère, 296, son union avec elle jusqu'au Calvaire, 297. — **LE SACRÉ-CŒUR ET L'APOSTOLAT.** A) La promesse du Sacré-Cœur pour l'apostolat. L'apostolat est nécessaire parce que nos actions ont une répercussion sur la conscience des autres, que nous devons procurer la paix avec Dieu à ceux que nous aimons, que l'amour de Dieu est inséparable de l'amour des âmes, 395. Il est difficile, parce qu'il faut lutter contre le démon, contre ceux qu'on veut sauver, contre le découragement, 396. Le Sacré-Cœur est un aide puissant, car l'amour de Dieu se communique, inspire des paroles persuasives, donne toute puissance sur le Cœur de Jésus, 396. — B) C'est lui qui a dirigé Marie et avec l'amour de Dieu lui a inspiré l'amour du prochain, il en est de même pour nous, 429. Marie a suivi les inspirations du Sacré-Cœur avec générosité ; ainsi fait l'âme fidèle. Marie en est récompensée par les paroles d'Elisabeth et manifeste sa joie dans le *Magnificat* ; ainsi l'âme fidèle est-elle consolée de ses peines, 429. — **LA DOUCEUR DU SACRÉ-CŒUR.** Comme pour connaître le cœur de nos semblables il faut qu'ils nous le révèlent, il a fallu que N.-S. nous révélât la douceur de son Cœur, 603. Il l'a montrée toute sa vie, surtout durant sa Passion, cela pour nous donner l'exemple et nous apprendre que c'est la douceur qui gagne les cœurs, 604. — **POUR APPARTENIR AU SACRÉ-CŒUR.** Il faut se renoncer, car Dieu n'admet pas de partage, 650. Il nous y aide, 650. en envoyant à chacun notre croix qu'il faut accepter, 651. Ainsi on suit Jésus, toujours, partout, jusqu'au bout, 651. — « **CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, AYEZ PITIÉ DE NOUS.** » Cette invocation s'est propagée très vite, 764. C'est qu'elle s'adresse non au Dieu redoutable, mais à Jésus notre Sauveur ; non à Jésus qui épouvante, mais à son Cœur qui aime, 765 ; et que le motif invoqué, ce

sont précisément nos péchés pour lesquels nous demandons pitié, 766. — **LA RECONNAISSANCE ENVERS LE SACRÉ-CŒUR.** Lui-même s'est plaint de l'ingratitude des hommes, 855. Il faut : reconnaître ses bienfaits ; s'il permet quelques épreuves, nous avons tort de nous plaindre, car il nous ménage des joies plus nombreuses, 856. L'en remercier, car avec la Rédemption tous les biens nous viennent par lui ; et c'est ce que nous faisons pour tout bienfaiteur humain, 856. Lui rendre amour pour amour : il nous aime constamment, en preuve ses bienfaits, et il demande que nous l'aimions, 857. — **LA TRIPLE INTIMITÉ AVEC LE SACRÉ-CŒUR :** intimité de la pensée, du travail et de la souffrance, 872.

Saint-Esprit. — Son être intime : il est une personne, l'Écriture l'affirme ; une personne de la Sainte Trinité, preuve par le Symbole, par l'Écriture qui lui donne les attributs divins, les œuvres divines, par la Tradition et la liturgie, 321 ; la 3^e personne divine : l'Eglise l'enseigne dans le Symbole de S. Athanase, Jésus assure qu'il procède du Père et du Fils, l'Eglise l'a défini contre les Grecs qui furent châtiés de leur révolte, 322. Son action : dans le monde matériel, on lui attribue la création et l'harmonie de l'univers ; dans le monde spirituel, elle s'exerce sur J.-C. qui donne la grâce, prédiction d'Isaïe, 323, sur ceux qui la reçoivent, comme Jésus l'a promis, sur l'Eglise qu'il a fait naître au Cénacle, qu'il a propagée et qu'il conserve et gouverne, sur chaque âme à qui il s'unit pour la diriger, 324. Son culte : nous devons l'honorer, 324, l'invoquer, il est l'auteur de la prière, l'écouter à l'exemple des apôtres et des saints, 325.

Sainte-Béatrix (Sœur). — Sa guérison à Lourdes, 392.

Sainte-Enfance. — Le massacre des innocents se continue dans les pays infidèles, et il a toujours existé là où le vrai Dieu était ignoré, 817, à Athènes, à Rome, témoignages de Tertullien, des philosophes païens, c'est que le mariage était profané ; au chrétien d'aider ceux qui recueillent les enfants exposés, 818. Il est bien de sauver la vie temporelle, mais combien plus excellent d'assurer la vie éternelle, 819 ; or si le ministère est difficile en pays catholiques, il l'est plus encore en pays païens, l'œuvre de la Sainte-Enfance lui vient en aide, 820. Ses ressources servent à secourir les missionnaires, à entretenir les enfants recueillis, à procurer le baptême à beaucoup d'enfants abandonnés, 821.

Saints. — Leur nombre est considérable, car outre les saints canonisés qui sont la minorité, 721, il y en a beaucoup d'autres qui sont inconnus, 722. Ne pouvant fêter chacun d'eux, l'Eglise les fête tous ensemble, et nous devons les prier, 722, et imiter leurs vertus, 723. Les sanctuaires de Lourdes et la cité des âmes, 723.

Salvator (Le R. P.). — Sa guérison à Lourdes, 300.

Samaritain (Le bon). — Explication de l'Evangile du 12^e Dim. ap. la Pentecôte, 535.

Scandale. — PLAN : Nature et gravité, 364.

Semence (Parabole de la). — Explication de l'Evangile de la Sexagésime, 29.

Serment. — PLAN : Ce que c'est, quand il est permis, sa force obligatoire, 91.

Souffrance. — A l'exemple du mauvais larron, 173, les incrédules maudissent la souffrance, et finalement s'en prennent à Dieu, 174. Comme le bon larron, le chrétien l'accepte pour payer la dette qu'il a contractée par le péché, se purifier de la flétrissure, se rapprocher de Dieu, 175. J.-C. et les saints nous donnent l'exemple de l'amour et du désir de la souffrance, 175, qui est agréable à Dieu et un moyen d'expier pour les autres, 176.

Sourd-muet. — Sa guérison : Explication de l'Evangile du 11^e Dim. ap. la Pentecôte, 517.

Supérieurs. — PLAN : Devoirs des supérieurs spirituels, des supérieurs temporels, des maîtres, 239.

Symbole des Apôtres. — Témoignages de la tradition relatifs à la Grotte du *Credo*, sur le mont des Oliviers, 430, près de l'endroit où Jésus a prédit la destruction de Jérusalem, 431, et d'où il est monté au ciel, 432. — Histoire du Symbole, 461.

Tempête apaisée. — Explication de l'Evangile du 4^e Dim. ap. l'Epiphanie, 703.

Thomas d'Aquin (Saint). — Le docteur de l'Eucharistie. N.-S. voulant voir établir la Fête du Saint-Sacrement, a choisi pour cette mission une humble religieuse, 154, contradictions et approbations, elle meurt avant d'avoir vu la réalisation de son œuvre, 155. La fête établie, saint Thomas en compose l'office dans lequel en théologien consommé il expose merveilleusement la doctrine catholique sur l'Eucharistie, répond aux objections populaires, 156, laisse éclater les accents de son ardente piété ; il en est récompensé par une extase qui lui fait abandonner pour quelque temps ses travaux, 157.

Tièdeur. — Le mal de la tiédeur dans une âme pieuse ; la dévotion au Sacré-Cœur en est le remède, 54 ; et particulièrement la dévotion au Premier Vendredi, 55.

Toussaint. — SERMONS : Le ciel, 705. Les saints inconnus, 721. Explication de l'Evangile, 740. — *Pour le soir* : La voix des morts, 723.

Transfiguration. — Explication de l'Evangile du 2^e Dim. de Carême, 107.

Trépassés. — SERMONS : La voix des morts, 723. Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du Purgatoire, 726.

Le souvenir des morts trop facilement oublié est rappelé par la Commémoration des défunts, 723. Penser à nos morts est un devoir de reconnaissance pour les biens que nous en avons reçus ; un devoir de justice pour les peines que nous leur avons causées, 724 ; en tout cas un devoir de compassion, à cause de leurs souffrances, 725. En plus que l'incroyant et l'indifférent, le chrétien prie pour eux, surtout par le saint-sacrifice de la messe, et l'offrande de ses bonnes œuvres à leur intention, 725. L'appel des cloches, 725. — *Le respect des morts* s'impose à tout homme, plus encore au chrétien, parce que le corps ayant été sanctifié avec l'âme, devient un être auguste et sacré ; ce respect se montre dans les soins de l'ensevelissement, 749, toilette du cadavre ; dans la veillée funèbre, 750. L'Eglise donne l'exemple de ce respect dans les cérémonies de la sépulture, levée du corps, conduite à l'église, messe suivie de l'absoute, conduite au cimetière, 750. — *La prière pour les morts.* Nous pouvons les soulager, preuve : le dogme de la Communion des saints, nous le devons et l'Eglise nous en donne l'exemple dans sa liturgie, 751. En même temps qu'une preuve d'affection et de reconnaissance, c'est une consolation, la prière nous faisant vivre avec nos défunts, et nous sommes certains qu'elle leur est profitable, 752.

Tribut à César. — Explication de l'Evangile du 22^e Dim. ap. la Pentecôte, 693.

Trouvé (Clémentine). — Sa guérison à Lourdes, 257.

Tulasne (Jeanne). — Sa guérison à Lourdes, 237.

Vendredi Saint. — SERMON : Les trois croix du Calvaire, 173.

Veuve de Naïm. — Résurrection de son fils : Explication de l'Evangile du 15^e Dim. ap. la Pentecôte, 581.

Viatique. — Voir *Communion (La dernière)*.

Vœu. — **PLAN :** Ce que c'est, s'il est permis, obligation de l'accomplir, 133.

Volonté. — Elle commande aux autres puissances de l'âme; mais l'homme de volonté n'est pas celui qui agit au gré de son caprice ou de son humeur, 446, c'est celui qui, tout bien considéré, s'est fixé un but et le poursuit, 447. Il est maître de lui-même et de ses passions, se tient au-dessus

du vulgaire, car les défaillances viennent du manque de volonté, 447; exerce une influence dans le monde, les faibles s'attachant aux forts, 448. Pour être homme de volonté il faut le vouloir, s'y exercer sans découragement, s'imposer une règle de vie, pratiquer l'obéissance, 448.

Zachée. — Explication de l'Evangile de la Dédicace, 773.

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGÉ, à Langres

EXPLICATION DES EVANGILES DES DIMANCHES, par M. l'abbé CHAUMET. —

Troisième édition. — Un très fort vol. in-12 de 596 pages. — Prix : 3 f.; *franco* 3 f. 50. —

Poids : 500 gr.

M. l'abbé Chaumet est le « Curé de campagne » dont le *Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion*, publié dans le *Paroissial* de 1899 à 1904, a été si favorablement accueilli de nos lecteurs. En offrant ce tirage à part des *Evangelies*, nous croyons rendre un excellent service à nos confrères; d'ailleurs, le succès des deux premières éditions nous est un garant pour celle-ci.

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages. — Prix : 2 f.; *franco* 2 f. 40. — Poids : 400 gr.

LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix : 2 f. 50; *franco* 3 fr. — Poids : 400 gr.

Cette *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *purifiante* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

LE PARADIS SUR TERRE, ou le *Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 88 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*, par M. le chanoine ROLLAND. — 10^e édition. — 2 vol. in-12 de xxxii-420 et 480 p. — Prix : 7 francs; *franco* 7 f. 85. — Poids : 800 gr.

Le *Paradis sur Terre* est actuellement en réimpression. La nouvelle édition, augmentée et mise au courant des derniers décrets, paraîtra vers le mois de juin 1911.

DU MÊME : LA REINE DU PARADIS, ou le *Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 5^e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12. — Prix : 7 f.; *franco* 8 f. 20. — Poids : 1200 gr.

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse ces deux ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables) firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé* encore enfantelet.

LA PÉNITENCE, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères*, commentées et coordonnées de manière à servir de *Sujets de méditations ou d'instructions* pour le temps de l'Avent, du Carême et des Retraites, par M. l'abbé CH. MARTEL, chanoine honoraire de Fréjus. — Un vol. in-18 de 500 p. — Prix : 3 fr.; *franco* 3 fr. 50. — Poids : 500 gr.

DU MÊME : MÉDITATIONS ET INSTRUCTIONS POUR LE TEMPS DE CARÊME, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères.* — Un fort volume in-18 de 476 pages. — Prix : 3 fr.; *franco* 3 fr. 50. — Poids : 425 gr.

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco* : 30 cent. (Remises par nombre : 8 pour 6 ; 18 pour 12 ; 40 pour 25 ; 100 pour 50). — Poids : 50 gr.

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco* : 50 centimes.

THÉÂTRE, par HENRY VERCEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins*, broch. in-12 de 104 p., 1 f., *franco* 1 f. 25; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus, et Deux Saynètes enfantines*, chaque brochure, 0 f. 30 *franco*.





GTU Library



3 2400 00252 9679

L'Ami du clergé

v.32
1910
suppl.

CBPaG

v.32
1910
suppl.

41250

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

